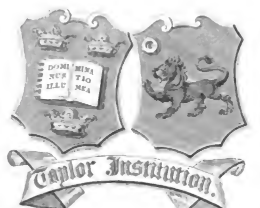
BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

Louis Gabriel Michaud




DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

ANCIENNE ET MODERNE

I

PARIS. — IMPRIMERIE VIÉVILLE ET CAPIOMONT
6, rue des Poitevins.

(MICHAUD

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

ANCIENNE ET MODERNE

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES
QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE D'ARTICLES OMIS OU NOUVEAUX

OUVRAGE RÉDIGÉ

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants: on ne doit aux morts que la vérité. (VOLTAIRE).

TOME PREMIER



PARIS
DELAGRAVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
58, RUE DES ÉCOLES, 58

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

A

AA (PIERRE VAN DER), jurisconsulte distingué, naquit au commencement du 16e siècle, à Louvain, où il devint professeur de droit; il fut ensuite assesseur du conseil souverain de Brabant, puis président du conseil à Luxembourg. Il mourut en 1594. On a de lui : *Commentarium de privilegiis creditorum; Prochiron sive Enchiridion judiciarium.* Il était issu d'une ancienne famille de la Belgique, qui, investie déjà au 10e siècle de fiefs nombreux, avait donné des châtelains à Bruxelles et se montra constamment attachée à la liberté et à l'indépendance de sa patrie opprimée par la puissance espagnole. — Trois de ses parents (*Adolphe*, *Philippe* et *Gérard* van der AA) présentèrent, en 1566, à Marguerite de Parme, gouvernante des Pays-Bas, des remontrances énergiques contre la tyrannie de Philippe II. G—T.

AA (PIERRE VAN DER), géographe et libraire-éditeur, établi à Leyde, publia, au commencement du 18e siècle, un grand nombre de cartes et plusieurs recueils de voyages, entre autres : 1° *Collection de voyages dans les deux Indes*, Leyde, 1706, 8 vol. in-fol.; 2° *Recueil de voyages en France, en Italie, en Angleterre, en Hollande et en Moscovie*, Leyde, 1706, 30 vol. in-12 : ces deux ouvrages sont en hollandais; 3° un *Atlas de deux cents cartes* faites sur les voyages de long cours, depuis le 13e siècle jusqu'à la fin du 17e; mais ces cartes sont la plupart inexactes; 4° un recueil de figures, connu sous le titre de *Galerie agréable du monde*, où l'on voit, en un grand nombre de cartes et de figures, *les empires, royaumes, républiques, provinces, villes, etc., des quatre parties du monde*, Leyde, 66 vol. in-fol. reliés en 35. Cette énorme collection, qui est sans texte, était néanmoins alors un des monuments les plus précieux de la géographie; mais les progrès que cette science a faits, et les variations qu'elle a éprouvées, en ont diminué l'utilité. Cet infatigable éditeur a encore publié un *Recueil de divers voyages curieux faits en Tartarie et ailleurs*, 1729, 2 vol. in-4 (*Voy.* BERGERON (*Pierre*). Il a aussi rendu service à la botanique, en publiant plusieurs ouvrages intéressants, qui seraient restés inédits sans son zèle éclairé pour les sciences, entre autres : le *Botanicon parisiense*, de Vaillant; les *OEuvres posthumes de Malpighi*. Il réimprima en latin le *Discours sur la structure des fleurs*, de Vaillant; enfin il a été l'éditeur du *Thesaurus antiquitatum græcarum* de J. Gronovius, du *Thesaurus antiquitatum Italiæ*, etc. Van der Aa mourut vers l'an 1730. Son catalogue, qui parut à Amsterdam en 1729, contient la liste très-détaillée de ses nombreux ouvrages géographiques. — Son frère, *H.* van der AA graveur de cartes géographiques, a travaillé principalement pour ses éditions. E—s.

AA (C.-C. HENRI VAN DER), ministre luthérien, né à Zwoll en 1718, fit ses études à Leyde, se rendit, en 1737, à l'université d'Iéna, fut nommé, en 1739, président de la communion luthérienne à Alcmaer, et, en 1742, à Harlem, où il prêcha pendant cinquante et un ans avec tant de succès, que son église était toujours remplie d'auditeurs de toutes les religions. Il fut un des fondateurs et le secrétaire de la Société hollandaise des sciences, érigée à Harlem en 1752. On a de lui des sermons et des mémoires sur l'histoire naturelle lus dans cette Société. Un an avant sa mort, en 1792, il eut le rare plaisir de célébrer, pour la cinquantième fois, l'anniversaire de son entrée dans le ministère. Un des meilleurs artistes de la Hollande, J.-G. Holtrey, a consacré cet événement par une médaille dont la description se trouve dans le 10e vol. du *Kunst-en Letterbode*. D—G.

AAGARD (NICOLAS), naquit en 1612, à Viborg. Après avoir achevé ses études à l'université de Copenhague, il visita les principaux États de l'Europe pour étendre ses connaissances. De retour en Danemark, il embrassa l'état ecclésiastique et cumula quelque temps les fonctions du pastorat avec celles de recteur d'une école. En 1647, il fut nommé professeur d'éloquence à l'académie de Soroë, et bientôt il joignit à cette chaire les places de conservateur de la bibliothèque et de secrétaire de l'académie. Diverses thèses et plusieurs opuscules lui avaient déjà mérité la réputation d'un savant philologue et d'un habile critique; et il s'occupait de travaux plus importants, lorsqu'une mort prématurée l'enleva, le 22 janvier 1657. On cite de lui : *de Stylo Novi Testamenti; de Usu syllogismi in theologia; de Optimo Genere oratorum; Prolusiones in Tacitum*, Soroë, in-4°; *Animadversiones in Ammianum Marcellinum contra Boxhorn*, Soroë, 1654. in-4°; *de Ignibus subterraneis; de Nido phœnicis* M—B—N.

AAGARD (CHRISTIAN), poëte danois, né à Viborg, en 1616, frère cadet du précédent, fut professeur de poésie à Soroë, puis à Copenhague, et mourut en 1664. On a de lui quelques poésies latines qui étaient estimées de son temps; elles ont été recueillies dans le t. 1er des *Deliciæ quorumdam poetarum danorum Frederici Rostgaard*, p. 339, *Lugduni Batavorum*, 1693, 2 vol. in-12. Sa vie, écrite par son fils (*Severin*), se trouve dans le même recueil. M—B—N.

AAGESEN (SVEND, connu aussi sous le nom latin *Sueno Agonis* F.), historien danois, florissait en 1186, du temps de l'archevêque Absalon, dont il paraît avoir été le secrétaire. Il écrivit, par ordre de ce prélat, une histoire du Danemark, sous ce titre : *Compendiosa Historia regum Daniæ a Skioldo ad Canutum VI.* Cet ouvrage est très-inférieur pour le style à celui de Saxo Grammaticus; mais sur quelques points de critique historique, Svend Aagesen a eu des opinions plus conformes à la tradition des Islandais, adoptée aujourd'hui par les savants du Nord. Il ne remonte pas jusqu'à Dan Ier, roi fabuleux de Saxo. On a encore de lui : *Historia legum castrensium regis Canuti Magni*; c'est une traduction latine de la loi dite de *Witherlag*, donnée par Canut le Grand et publiée de nouveau par Absalon, sous le roi Canut VI. Aagesen l'a mise en tête d'une notice historique sur l'origine de cette loi. On trouve l'un et l'autre ouvrage dans le recueil intitulé : *Suenonis Agonis filii, Christierni nepotis, primi Daniæ gentis historici, quæ extant Opuscula. Stephanus Johannis Stephanius, ex vetustissimo codice membraneo Ms. regiæ bibliothecæ Hafniensis, primus publici juris fecit. Soræ, typis Henrici Crusii*, 1642, 222 pages in-8°. Dans cet intitulé, il faut, par *regiæ bibliothecæ*, entendre la bibliothèque de l'université de Copenhague. On trouve encore l'Histoire de Danemark de Svend Aagesen insérée avec des notes excellentes, dans les *Scriptores* de Langebeck, t. 1er, p. 42, suiv. La traduction des *Leges castrenses regis Canuti Magni* est également imprimée dans les *Scriptores*, t. 3, p. 139, sqq. M—B—N.

AALST. *Voyez* AELST.

AARE (DIRK VAN DER), évêque et seigneur d'Utrecht dans le 13e siècle, avait été prévôt à Maëstricht. Parvenu à l'épiscopat, il eut bientôt à soutenir une guerre périlleuse contre Guillaume, comte de Hollande, qui le battit, le fit prisonnier à Stavoren, et se disposait à le faire transférer au couvent d'Oosterzée, lorsque les moines, aidés des habitants de l'évêché d'Utrecht, délivrèrent leur souverain. Celui-ci dissimula d'abord son ressentiment; mais le comte de Hollande ayant été à son tour surpris et fait prisonnier par le comte de Brabant, Aare profita de cette circonstance pour s'emparer de plusieurs places de la Hollande. Guillaume étant rentré dans ses États après avoir acheté sa liberté, l'évêque d'Utrecht fut obligé de lui accorder la paix, qui ne fut pas de longue durée. Le comte de Looz, qui avait épousé la fille de Guillaume, et qui était devenu son ennemi, n'eut pas de peine à communiquer son ressentiment à Aare; il lui vendit, pour 1,000 marcs d'argent, l'investiture du comté de Hollande, et tous deux se mirent en campagne pour s'en emparer. Ils eurent d'abord quelques succès; mais bientôt obligés d'abandonner leurs conquêtes, ils furent réduits à chercher leur sûreté dans les murs d'Utrecht. Aare s'empara néanmoins ensuite de Dordrecht, qu'il pilla et réduisit en cendres; cependant il fut contraint de faire la paix, et de renoncer à tous les projets d'envahissement qui avaient occupé son règne. Il mourut à Deventer, l'an 1212, après avoir régné 14 ans, et fut inhumé dans la cathédrale d'Utrecht. D—G.

AARON, premier grand prêtre des Juifs, fils d'Amram et de Jochabed, arrière-petit-fils de Lévi, frère de Moïse, et né trois ans avant lui, en Égypte, vers l'an 2430 de la création (1574 ans avant J.-C.). Lorsque Dieu voulut affranchir son peuple de la captivité d'Égypte, il associa Aaron à Moïse pour cette importante mission; et les deux frères se rendirent ensemble auprès du roi d'Égypte pour lui annoncer les ordres du Seigneur, ce qui ne fit qu'endurcir encore plus le cœur de ce monarque. Pour le convaincre de la vérité de leur mission, ils furent obligés d'avoir recours à des prodiges. Aaron changea en serpent la verge de Moïse; les magiciens du roi opérèrent le même miracle, mais le serpent d'Aaron dévora tous les autres. Rien de tout cela ne put ébranler le monarque; Aaron changea alors en sang les eaux de l'Égypte. On vit naître une multitude de grenouilles, de sauterelles, etc. A la voix de l'envoyé de Dieu, la peste se joignit à tous ces fléaux, et la terre fut couverte des plus épaisses ténèbres. L'ange du Seigneur frappa de mort tous les premiers-nés des Égyptiens, et il épargna ceux des Israëlites. Pharaon consentit alors seulement à laisser partir les Hébreux. Aaron était doué de beaucoup d'éloquence. Dans plusieurs circonstances, ce fut lui qui parla à Pharaon et au peuple, pour Moïse, qui avait de la peine à s'exprimer. Moïse, allant recevoir sur le mont Sinaï les tables de la loi, conduisit avec lui Aaron, qu'accompagnèrent Nadab et Abiu, ses fils, et soixante-dix vieillards d'Israël. Dieu se fit voir à eux; mais Moïse, étant retourné seul sur la même montagne, y demeura pendant quarante jours : les Hébreux, mécontents de son absence, demandèrent à Aaron de leur faire des dieux qui pussent les conduire et marcher devant eux. Aaron, ne sachant comment résister à une multitude séditieuse, eut la faiblesse de consentir à sa demande; et employant les pendants d'oreilles, ainsi que les autres bijoux que les femmes et les enfants lui fournirent, il fit fondre un veau d'or, à l'imitation du bœuf Apis, que les Égyptiens adoraient, et qu'une partie des Hébreux eux-mêmes avaient adoré en Égypte. Le peuple révéra cette idole comme le dieu qui l'avait délivré de l'esclavage; on lui dressa un autel; on lui offrit des sacrifices, et on dansa autour d'elle. Tandis qu'Israël se livrait à ce culte sacrilége, Moïse descendit de la montagne, et accabla de reproches son frère et les Hébreux. Aaron, qui n'avait été coupable que par faiblesse, essaya de s'excuser : il répondit à son frère que les menaces des Israëlites l'avaient effrayé : « Vous savez, dit-il, que « ce peuple est méchant. » Dieu vit la pureté de son

cœur et lui pardonna. Aaron ne fut point compris dans le massacre des rebelles, qui fut exécuté par les enfants de Lévi, armés du glaive exterminateur; 23,000 des plus coupables périrent dans le jour même. D'après la loi de Dieu, que Moïse donna ensuite au peuple, Aaron et ses quatre fils, Nadab, Abiu, Éléazar et Ithamar furent appelés à exercer la suprême sacrificature. Moïse les purifia par l'eau sacrée, et revêtit Aaron des habillements de sa dignité, c'est-à-dire d'une robe couleur d'hyacinthe, d'une tunique de lin, de l'éphod, et du rational, ou pectoral, sur lequel étaient gravés les noms des douze tribus d'Israël. L'huile sainte répandue sur la tête d'Aaron, et la mitre dont on le décora, achevèrent la consécration. Sur le devant de la mitre, était une lame d'or où on lisait ces mots : *La sainteté est au Seigneur*. Le grand prêtre portait aussi sur sa poitrine les emblèmes appelés *urim* et *thummim*, par le moyen desquels Dieu avait promis de lui découvrir ses volontés. La dignité à laquelle Aaron venait d'être élevé excita de grandes jalousies; Coré, qui descendait de Lévi au même degré que lui, et qui jouissait d'une grande considération par son âge et ses richesses, voulut lui disputer la sacrificature suprême; mais Dieu l'engloutit dans le sein de la terre avec ses deux complices, Abiron, Dathan, et deux cent cinquante autres qui s'étaient soulevés contre Moïse et Aaron, et les avaient obligés à se réfugier dans le tabernacle. Dieu allait les venger, en envoyant contre le peuple un feu dévorant, lorsque, l'encensoir à la main, Aaron, se plaça entre les morts et les vivants, et obtint la grâce d'Israël. Dieu, pour mieux confirmer le choix qu'il avait fait d'Aaron, opéra de nouveaux prodiges. Le grand prêtre fit écrire sur douze verges les noms des tribus : celui d'Aaron était sur celle de la tribu de Levi; on les plaça toutes dans le tabernacle, et le lendemain on vit que celle d'Aaron s'était couverte de fleurs et de fruits. Le feu du ciel consuma ensuite l'holocauste d'Aaron; mais deux des enfants de ce pontife, Nadab et Abiu, ayant mis dans l'encensoir du feu étranger, malgré la défense de Dieu, furent aussitôt foudroyés; et Moïse ne permit point qu'Aaron pleurât ces coupables que le Seigneur avait punis. Les fonctions d'Aaron et de sa famille étaient de garder le sanctuaire, dont ils avaient seuls la permission d'approcher. Eux seuls aussi pouvaient accomplir toutes les cérémonies qui se pratiquaient en deçà du voile placé à l'entrée du lieu saint. Il leur était défendu de boire du vin ou toute autre liqueur enivrante quand ils devaient entrer dans le sanctuaire. Toutes les offrandes qui n'étaient point destinées à être brûlées sur l'autel leur appartenaient, mais les mâles seuls de cette famille avaient le droit d'y participer, et ils étaient obligés de s'en nourrir dans l'intérieur du lieu saint. (*Voy.* Lévi.) La vie d'Aaron n'offre plus rien de remarquable jusqu'à sa mort. Les Israélites, arrivés pour la seconde fois à Cadès, étaient sur le point d'entrer dans la terre promise; Aaron soupirait comme les autres après cet heureux événement; mais Dieu, pour le punir de ce qu'il avait douté de sa puissance, auprès de ce même rocher où il se trouvait alors, et qu'il lui avait autrefois ordonné de frapper pour en faire jaillir une source d'eau, lui signifia qu'il mourrait sans passer le Jourdain. Aaron, résigné à cette volonté sainte, se transporte sur la montagne de Hor, où Moïse le dépouille des habits pontificaux, dont Éléazar, son fils, est aussitôt revêtu, à la vue de tout le peuple; et Aaron expire entre les bras de son frère, à l'âge de 123 ans, en ayant passé 40 dans l'exercice du sacerdoce. L'alliance que le Seigneur avait faite avec lui et avec toute sa postérité dans sa personne, à l'exclusion de tout autre, devait durer autant que la nation dont il était le grand prêtre. Les Juifs modernes ont mis le nom d'Aaron dans leur calendrier. Il y eut à Jérusalem quatre-vingt-six grands prêtres depuis Aaron jusqu'à la destruction de temple. Cette dignité était essentiellement à vie; mais lorsque les Romains se furent rendus maîtres de la Judée, les empereurs en disposèrent à leur gré et la vendirent quelquefois à l'encan. (*Voy.* Moïse.) D—t.

AARON (Saint), fondateur du premier monastère qui ait été élevé en Bretagne, naquit dans cette province, au commencement du 6e siècle. Il vivait dans l'exercice des vertus chrétiennes, au milieu de sa famille, nouvellement convertie, ainsi que lui, lorsque St. Malo arriva dans le même pays avec l'intention d'y prêcher la foi. Les deux saints réunirent leurs prédications. Peu de temps après, St. Aaron, ayant assemblé autour de lui plusieurs néophytes, céda à leurs instances, bâtit un monastère et consentit à être leur père spirituel; il les gouverna avec autant de sagesse que d'édification jusqu'à sa mort, arrivée en 580. On célébrait sa fête le 22 juin, dans le diocèse de St-Malo, et il y avait, avant la révolution, une paroisse sous son invocation dans celui de St-Brieuc. G—s.

AARON, d'Alexandrie, ou AHRON, prêtre et médecin célèbre, florissait vers l'an 622. Dans un ouvrage divisé en 30 livres, connu sous le nom de *Pandectæ*, et écrit en langue syriaque, il a faiblement commenté les ouvrages des médecins grecs. C'est par le secours de ces versions syriaques que les Arabes commencèrent à connaître les ouvrages des Grecs. Le premier qui les ait traduits dans la langue arabe est le médecin Maderjawaihus, Syrien et juif, qui, vers l'an 683, donna une interprétation des Pandectes. Aaron est aussi le premier qui ait fait connaître, dans un traité en langue syriaque, la petite vérole, que quelques-uns veulent à tort faire remonter jusqu'aux Grecs, et dont quelques autres n'assignent l'origine qu'au temps des Arabes. C. et A.

AARON ou HAROUN, surnommé Al-Réchy *le Juste*, 5e calife abasside, et l'un des princes les plus célèbres de sa dynastie, naquit à Rey, en 148 de l'hégire (765-6 de J.-C.). Mahdy, son père, confia sa jeunesse aux soins de Yahya le barmécyde. (*Voy.* Mahdy et Barmécyde.) Dès l'année 779, il débute dans la carrière militaire par une expédition contre les Grecs, à qui il enlève la ville de Samalica, avec un immense butin. Il n'obtint pas moins de gloire dans une seconde expédition qui eut lieu deux ans après. L'impératrice Irène envoya contre lui Nicétas, son général. Le fils du calife, dédaignant de se mesurer

avec cet *infidèle*, fait marcher contre lui Yézyd, son lieutenant, qui met en fuite les Grecs, et tue leur chef. Après cette victoire, Haroun longe le Sangaris à la tête d'une armée de 95,000 hommes, traverse la Bithynie, et pénètre jusqu'au Bosphore. Ses lieutenants n'obtinrent pas moins de succès. Lachanodracon, le plus habile général grec, fut battu, et trois armées arabes, prêtes à se réunir, menacèrent Constantinople. Irène députa auprès du vainqueur Staurace, Antoine, et Pierre, grand maître du palais. A peine ces trois officiers sont-ils arrivés au camp d'Haroun, qu'il les fait jeter en prison, sous prétexte qu'ils n'avaient point de lettres de sauvegarde. Irène, privée de ses conseillers, et livrée à elle-même, se soumit à la loi du vainqueur, et s'engagea à payer un tribut annuel de 70,000 pièces d'or (environ un million), à faire pratiquer des chemins pour le retour de ses ennemis, et à leur indiquer leur route par des colonnes élevées de distance en distance. Au retour de cette expédition, le calife, père d'Haroun, le déclara successeur du premier de ses fils nommé Hady. (*Voy*. Hady.) Ce calife mourut en 169 de l'hégire (785-6); et Haroun, loin de profiter pour usurper le trône de l'absence de son frère, occupé à faire la guerre en Djordjan, le proclama calife, et reçut en son nom le serment de fidélité des troupes. Le mérite éclatant d'Haroun, et la confiance dont l'avait honoré son père, excitèrent la jalousie de Hady. A cette jalousie se joignait un ressentiment particulier : Haroun avait reçu de son père mourant un diamant d'une rare beauté, et le portait à son doigt. Hady, lorsqu'il fut calife, désira le posséder, et le fit demander à Haroun, un jour qu'il se promenait sur les bords du Tigre. Haroun refusa de donner ce gage précieux de la tendresse de son père; et Hady ayant ordonné qu'on le lui prît par force, il le détacha de son doigt, et le jeta au milieu du fleuve. Ce trait de fermeté ne contribua pas peu à aigrir le calife contre son frère. Il tenta plusieurs fois de le priver de la succession au trône, et n'en fut empêché que par les conseils et l'ascendant de Yahya le barmécyde. Enfin, lassé de l'opposition que ce ministre mettait à ses desseins, et craignant de plus en plus son frère, il ordonna la mort de l'un et de l'autre. Cet ordre allait être exécuté, lorsque le calife mourut lui-même subitement. Cet événement sauva la vie à Haroun, et le mit en possession du trône, le 15 de rebyi 1er, 170 de l'hégire (14 septembre 786 de J.-C.). Dès qu'il y fut monté, il s'acquitta de la reconnaissance qu'il devait à Yahya, et en fit le second personnage de l'empire. Telle fut l'origine de la fortune rapide des Barmécydes. Les talents de ce ministre et les services de ses fils ne contribuèrent pas peu à la splendeur du règne d'Haroun. Ce prince possédait un des plus vastes empires qui aient jamais existé, mais cette étendue même était une source de guerres et de rébellions continuelles. Les provinces orientales étaient livrées aux incursions des peuples voisins; à l'occident, les Grecs attaquaient sans relâche l'empire, déchiré au dedans par la faction des Alydes. (*Voy*. Ali.) Haroun s'opposa lui-même aux Grecs, tandis que ses lieutenants, et particulièrement Fadhl, fils de Yahya, soumirent les peuples rebelles par leurs victoires, ou par une sage administration. En 791, il désigna pour son successeur son fils âgé de 5 ans. Ce fut une démarche impolitique d'assurer la couronne à un prince dont il ne pouvait connaître la capacité; et le peuple, qui la jugea telle, refusa de reconnaître Amyn, et ne donna son consentement que lorsqu'il y fut contraint. En 792, l'alyde Yahya, qui s'était sauvé dans le Déylem, fut reconnu pour iman par les habitants de cette province. Haroun envoya contre lui Fadhl, fils de Yahya, qui, par une adroite négociation, l'amena à des dispositions pacifiques. Yahya consentit même à se rendre à la cour du calife, s'il voulait lui donner des lettres de sauvegarde écrites de sa propre main et signées de ses principaux officiers. Haroun dissimula, délivra les lettres de sauvegarde, et lorsque Yahya fut à sa cour, il se saisit de sa personne et le fit mourir. Les écrivains orientaux n'ont point cherché à diminuer l'horreur de ce crime, et les poëtes osèrent même déplorer dans des élégies l'assassinat de Yahya, et couvrir de honte le prince des croyants. En 797, Haroun marcha sur Moussoul, et, irrité des rébellions fréquentes des habitants, il fit abattre les murs et les fortifications de cette ville. La même année il rentra dans l'Asie Mineure, enleva Sassaf aux Grecs, et revint chargé d'un riche butin. Il s'acquitta pompeusement du pèlerinage, en 802, et fit suspendre son testament à la Kaabah. Il y déclarait Amyn son successeur, et lui donnait la Syrie et l'Irac. Mamoun devait succéder à son frère Amyn, et avait pour apanage toute la partie orientale de l'empire. L'apanage de Motassem, son troisième fils, se composait du Djezyreh, des Tsaghour, de l'Awasim et de l'Arménie. Nicéphore, qui était monté sur le trône de Constantinople, après la chute d'Irène, écrivit à Haroun pour lui redemander les sommes que lui avait payées cette impératrice. Il ne lui laissait point d'alternative entre la restitution ou la guerre, et ses ambassadeurs présentèrent au calife un faisceau d'épées en signe des intentions de leur maître. Haroun écrivit pour toute réponse sur le dos de la lettre : « Haroun, commandeur des « croyants, à Nicéphore, chien de Romain. Fils « d'une mère infidèle, j'ai lu ta lettre; tu n'enten- « dras pas ma réponse, tu la verras. » Et rompant en même temps le faisceau d'épées d'un coup de cimeterre : « Vous voyez, dit-il aux ambassadeurs, si « les armes de votre maître peuvent résister aux « miennes; mais, eût-il mon cimeterre, il lui faudrait « encore mon bras. » L'effet suivit de près la menace; Haroun traverse une partie de l'Asie, assiége Héraclée, met tout à feu et à sang, et fait trembler le faible Nicéphore, qui s'offre de lui-même à payer un tribut annuel. Haroun accepta sa proposition et se retira. La rigueur de l'hiver qui suivit parut à Nicéphore une occasion favorable pour refuser de payer le tribut. Mais Haroun, bravant la pluie et le froid le plus rigoureux, traverse de nouveau l'Asie Mineure, et vient encore une fois près du Bosphore recevoir le tribut de Nicéphore. Plus avide d'argent que de

conquêtes, il se retira aussitôt après. Nicéphore, plus avare que sensible à l'honneur, tirait avec peine des sommes considérables de son trésor, pour les livrer à son ennemi. Il rassembla donc toutes les forces de l'empire, se mit à leur tête, et se dirigea sur la Syrie; Haroun était également entré en campagne à la tête de 135,000 hommes. Les armées se rencontrèrent près de Crase, en Phrygie. Les Grecs furent encore défaits, et Nicéphore reçut trois blessures; il paya encore une fois le tribut, et Haroun rentra dans ses Etats pour revenir, deux ans après, à la tête de 300,000 hommes, se venger d'une nouvelle agression. Il envoya un corps d'armée jusqu'à Ancyre. Nicéphore, aussi prompt à s'effrayer qu'à manquer à ses promesses, demanda la paix, et l'obtint en payant encore des sommes considérables. Haroun, voulant l'humilier et l'accabler du dernier mépris, l'obligea à racheter sa propre personne par 6 pièces d'or, dont 3 pour sa tête, et 3 pour celle de son fils. Ce dernier tribut flattait plus Haroun qu'une victoire brillante. A peine fut-il de retour dans ses États, que Nicéphore rompit ce traité, en faisant rétablir les forteresses détruites. Haroun revint, prit Sébaste, et jura de ne jamais faire la paix avec un aussi vil ennemi. Sans les troubles élevés dans le Khoraçan, et qui exigèrent sa présence, Constantinople serait peut-être tombé dès lors au pouvoir des musulmans. Mais, en 807, Haroun alla en Khoraçan, dans le dessein de soumettre Reby ben Leits, qui avait secoué le joug de l'obéissance, et s'était emparé de Samarcand. Il était parti malade de Raccah, où il faisait sa résidence, et il mourut à Thous, au mois de djoumady, 2ᵉ, 193 de l'hégire (mars 809), après un règne de 23 ans, et à l'âge de 47 ans. L'histoire des califes ne nous présente aucun règne aussi brillant. « Jamais l'État ne jouit de plus de splendeur « et de prospérité, dit un écrivain arabe, et les bornes « de l'empire des califes ne furent jamais plus re- « culées. La *plus grande partie de l'univers* était sou- « mise à ses lois. L'Égypte même formait une pro- « vince de son empire, et celui qui y commandait « n'était qu'un de ses lieutenants. Jamais la cour « d'aucun calife ne réunit un aussi grand nombre « de savants, de poëtes et de gens du plus haut « mérite. » Haroun eut le bonheur d'être conseillé par de grands ministres, et quoiqu'il faille attribuer à leurs talents l'état brillant de son immense empire, il faut convenir qu'à de grands vices il joignit d'éminentes qualités. Sous son règne, les chrétiens d'Orient n'éprouvèrent point de persécutions. Il aimait les lettres, et admettait à sa familiarité ceux qui les cultivaient. Bon poëte lui-même, il avait des connaissances très-étendues en histoire et en littérature. Sa gaieté naturelle avait rendu sa cour l'asile des plaisirs et d'une aimable liberté. Il aimait beaucoup les échecs; et il assigna des appointements à ceux qui professaient ce jeu. Ce qui peint surtout Haroun et son siècle, c'est qu'il figure dans presque tous les contes inventés par les Arabes. Mais des qualités aussi belles sont flétries par des vices et des crimes impardonnables. Il manqua de bonne foi envers Irène; il usa de la plus noire perfidie à l'égard de Yahya, et sacrifia, sans aucune raison, la famille des Barmécydes, à qui il devait une partie de sa gloire. (*Voy.* YAHYA.) Sa dévotion était feinte, et sa générosité tenait plus à l'orgueil qu'à la grandeur d'ame. Charlemagne jetait alors le même éclat en Occident, et ces deux princes, dignes de s'apprécier, furent en correspondance. Le calife envoya, en 807, une ambassade au monarque français avec les clefs du saint sépulcre. Parmi les présents qu'il lui fit offrir, on remarquait une clepsydre, ou horloge d'eau, regardée alors comme un prodige, un jeu d'échecs, et des plants de légumes et de fruits de différentes espèces, dons inappréciables dans un temps où la France était peu cultivée. Les restes du jeu d'échecs furent déposés, en 1793, à la bibliothèque nationale, où ils se voient encore. La même bibliothèque possède un petit Coran in-16, écrit en caractères koufyques, sur peau de gazelle, qui a appartenu à Haroun. Amyn, son fils, lui succéda. J—N.

AARON, BEN-ASER, célèbre docteur juif, entreprit de corriger, avec Ben-Nephtali, les exemplaires hébreux de la Bible. Le premier recueillit les diverses leçons des manuscrits d'Occident, et le second, celles des manuscrits d'Orient. Leurs exemplaires, conservés religieusement, l'un à Jérusalem, l'autre à Babylone, ont servi de modèles à ceux qui ont été faits depuis. Il en est résulté deux sectes parmi les Juifs: celle des occidentaux, qui reconnait Ben-Aser pour chef, et celle des orientaux, qui suit scrupuleusement Ben-Nephtali. Du reste, leurs corrections n'ont guère pour objet que des minuties grammaticales. L'opinion la plus commune les place dans le 10ᵉ ou le 11ᵉ siècle. Comme on croit qu'ils étaient chefs d'académies, et que leurs exemplaires sont les premiers dans lesquels on trouve les points-voyelles, on a conclu qu'ils en ont été les inventeurs; ce qui fournit un argument plausible en faveur de la nouveauté de ces points, que le commun des rabbinistes fait remonter à une plus haute antiquité. T—D.

AARON (ISAAC), né vers le milieu du 11ᵉ siècle, voyagea dans la partie occidentale de l'Europe, et se retira dans sa patrie sous le règne de Manuel Comnène, dont il était né sujet. Ses voyages le mirent à même de rendre des services à son prince; il devint son interprète pour les langues des différents États qu'il avait parcourus; mais il trahit ses devoirs en révélant les secrets de son souverain aux ambassadeurs des puissances qui résidaient auprès de lui. L'impératrice découvrit son crime, et il fut condamné à avoir les yeux crevés, ses biens furent confisqués. Lorsque Andronic Comnène eut usurpé le trône, Aaron lui conseilla de ne pas se contenter d'arracher les yeux à ses ennemis, mais encore de leur couper la langue, qui pouvait lui nuire davantage. Aaron fut dans la suite victime de cet horrible conseil; car Isaac l'Ange étant monté sur le trône, en 1203, lui fit couper cette langue, qui avait conseillé tant de crimes. Cet homme, suivant les mœurs du temps, s'occupait de prédictions et de nécromancie. M—T.

AARON-ARISCON, fils de Joseph, rabbin caraïte et médecin, vivait à Constantinople au 13ᵉ siè-

cle. Il était docte interprète de la loi, habile théologien, et l'un des plus illustres écrivains de sa secte. Le rabbin Mardochée, caraïte, dans son livre intitulé *Dod Mordachai*, ou *Notice sur les caraïtes*, que Wolfius a publiée avec une version latine, le vante encore comme grand philosophe et cabaliste, comme un homme plein d'honnêteté, d'amour pour la vérité, et vénère ses écrits comme prophétiques et divins. Ceux qui subsistent sont : 1° un Commentaire sur le Pentateuque, intitulé *Machvar*, *Choisi*, qui en effet, dit le docteur Rossi, est choisi, précis, excellent, grammatical et littéral, mais quelquefois allégorique, subtil et obscur; 2° *Commentaire sur les premiers prophètes*, c'est-à-dire, sur les livres de *Josué*, des *Juges*, de *Samuel*, et des *Rois*; 3° *Commentaire sur Isaïe et sur les Psaumes*; 4° *Commentaire sur Job* : ces quatre ouvrages n'ont pas été imprimés; 5° *Chelil Jofi, parfait en beauté*, petit, mais excellent livre de critique sacrée et de grammaire, très-rare, imprimé in-8° à Constantinople, en 1581; 6° *Seder Tefiloth*, *Ordre de prières* selon le rite de la synagogue des caraïtes, Venise, 2 vol. petit in-4, 1528 et 1529. En 1713, les caraïtes essayèrent de le réimprimer à Venise, mais ne purent y parvenir. La part qu'eut Aaron dans cette espèce de bréviaire caraïte fut d'avoir indiqué l'ordre dans lequel se trouvent toutes les prières relatives aux fêtes et aux autres jours, et d'y avoir joint une préface, ainsi que ses *Piutim* ou hymnes sacrées, qui se trouvent dans la première partie de l'ouvrage. D—T.

AARON-ACHARON, fils d'Élias, rabbin, natif de Nicomédie, vivait vers 1346, et a composé différents ouvrages très-estimés de sa secte. Le premier est *Etz Chaïm*, *l'Arbre de la vie*, ouvrage philosophique et théologique qui expose les fondements de la religion et la vérité de la loi mosaïque, selon les idées des caraïtes. 2° *Gan Eden*, *Jardin d'Eden*, appelé aussi *Sefer Mitzwoth*, *livre de préceptes*. L'ouvrage contient, en 15 traités, tous les rites et préceptes des caraïtes. 3° *Cheder Tora*, *Couronne de la loi*, commentaire littéral, mais diffus, sur le Pentateuque. 4° *Notzer emunim*, *Gardien de la foi* ; ce livre, en 11 chapitres, traite des fondements de la loi, et fut composé en 1346. Quelques-uns lui ont attribué un *Commentaire sur Isaïe*, qui n'est pas de lui, mais d'Aaron-Ariscon. D—T.

AARON (PIETRO), né à Florence vers 1480, fut moine de l'ordre des Porte-Croix (*Crosachieri*) de cette ville, et chanoine de Rimini. On ignore la date de sa mort, mais on sait qu'il vivait encore en 1545, car il publia, cette année, l'un de ses ouvrages intitulé *Lucidario in musica*. On connaît de lui : 1° *Compendiolo di multi dubbi segreti e sentenze, intorno al canto fermo e figurato, da molti eccellenti consumati musici dichiarate raccolte dall' eccellente e suinzato autore, frate Pietro Aaron dell' ordine de Crosachieri, e della inclita città di Firenze in Milano per Gio. Antonio da Castiglione*; in-8° (sans date). Jean-Antoine Flaminio, ami de l'auteur, traduisit ce livre en latin et le publia sous ce titre : *Libri tres de Institutione harmonica, editi a Petro Aaron Florentino, interprete Jo. Ant. Flaminio Forocorneliensi; Bononiæ*, 1516, in-8°. 2° *Trattato della natura e della cognizione di tutti gli Tuoni nel canto figurato; Venezia*, 1525, in-fol. La deuxième édition est de 1527, in-fol. 3° *Il Toscanello della musica*; Venise, 1523, 1525, 1529, 1539 et 1562, in-fol. C'est le meilleur de ses ouvrages, et c'est celui où les règles du contre-point ont été le mieux exposées jusqu'à Jarlin. 4° *Lucidario in musica di alcune opinioni antiche e moderne*; Venise, 1545, in-4°. On ne trouve dans les ouvrages d'Aaron qu'un développement de la doctrine de Tinctoris et de Gussorio; mais ils sont précieux, parce qu'il y a mis beaucoup d'ordre et de clarté. F—T—s

AARON DE BISTRICZ (PIERRE-PAUL), religieux de l'ordre de Saint-Basile, et évêque de Fogaras, siége principal des Grecs-Unis de la Transylvanie, se fit une réputation de sainteté par sa piété, et écrivit plusieurs ouvrages en langue valaque; le plus connu de tous est celui qui a pour titre : *Definitio et exordium sanctæ et œcumenicæ synodi florentinæ, ex antiqua græco-latina editione desumpta; Balastalvæ*, 1762, in-12. M—D j.

AARON-ABEN-CHAIM, rabbin, naquit dans la ville de Fez. Son vaste savoir, dont Aboab fait un grand éloge dans sa *Nomologie*, le plaça à la tête des rabbins de sa patrie vers le commencement du 17e siècle. Il fut aussi rabbin des synagogues d'Égypte. Le désir de livrer ses ouvrages à l'impression lui fit entreprendre, en 1609, le voyage de Venise, où il en publia quelques-uns. Il mourut peu après, laissant très-imparfait son *Commentaire des premiers prophètes*. Ses ouvrages sont : 1° un Commentaire sur Josué et les Juges, avec le texte sacré, sous le titre de *Lev Aaron*, *Cœur d'Aaron*, Venise, 1609, rare; 2° *Korban Aaron*, l'*Offrande d'Aaron*, commentaire diffus et savant sur le *Siffra*, ancien commentaire sur le *Lévitique*. Il parut dans le même format et en la même ville, la même année, et l'auteur y a inséré, sous le titre de *Midoth Aaron*, *Qualités d'Aaron*, un commentaire sur les treize façons dont le rabbin Ismaël interprète l'Écriture sainte. Il travailla encore à des commentaires sur le *Sifri* et le *Melchita*, etc. Tous ces ouvrages sont très-estimés des juifs. V—VE.

AARONOWICZ (ISAAC), appelé aussi *Isaac ben Aaron Prostytz*, juif polonais, était imprimeur à Cracovie, où il mourut fort âgé, en 1629. On a de lui quelques ouvrages hébreux, relatifs à la religion juive. Les éditions les plus remarquables sorties de ses presses sont : 1° *Le Talmud de Babylone*, 13 vol. in-fol., une des meilleures éditions que nous ayons de cet ouvrage; 2° *Sepher Mirwoth*, 1550; 3° *Agugda* ou *l'Abrégé du Talmud*, 1571; 4° *Proverbes de Salomon*, en hébreu, avec une traduction allemande en regard, 1587; 5° le *Pentateuque*, en hébreu et chaldéen, enrichi de notes, 1587; 6° *Talmud de Jérusalem*, 1609; 7° la Bible en hébreu, avec des notes, par Raschi, 1610. A la même époque (1617 à 1627), Lévi Bar Abraham Kalonymus publia à Lublin, chez José Bar Israël Oestereicher, une autre édition du *Talmud babylonien*, en 13 vol., d'après celle de Justinien de Venise; il ne faut point la confondre avec celle d'Aaronowicz. L'imprimerie de celui-ci, si florissante tant qu'il vécut, tomba

dans l'oubli quand elle ne fut plus soutenue par son savoir et par ses richesses. G—Y.

AARSCHOT (*Voyez* AERSCHOT).

AARSSEN (CORNEILLE VAN), seigneur de Spijck, greffier des états généraux de Hollande, d'une ancienne famille du Brabant, naquit à Anvers en 1545. Il obtint, en 1574, la charge de secrétaire de Bruxelles, et fut nommé pensionnaire en 1584. Dans la même année, on lui confia les fonctions de greffier des états généraux, qu'il exerça pendant quarante ans. Son grand âge et les troubles qui agitèrent la Hollande, en 1621 et en 1623, le forcèrent de renoncer à sa charge. Il mourut peu de temps après, laissant sa mémoire souillée par sa conduite envers Olden-Barnevelt, dont il était devenu l'ennemi. Après avoir défendu longtemps avec lui les intérêts de sa patrie contre Maurice de Nassau, Aarssen avait fini par passer dans le parti de ce prince. D—G.

AARSSEN (FRANÇOIS VAN), ambassadeur hollandais, fils du précédent, naquit à la Haye, en 1572. Son père le plaça dans la maison du prince d'Orange et sous la direction de Duplessis-Mornay, avec qui il avait des relations d'amitié. Le jeune Aarssen accompagna le prince dans ses voyages. Connaissant bien la langue et les affaires politiques de la France, il fut nommé, en 1598, par les états généraux, résident des Provinces-Unies auprès de Henri IV. Ce fut le pensionnaire Olden-Barnevelt qui lui fit confier cette mission. Il s'en acquitta avec succès, se fit aimer à la cour de France, et reçut, en 1609, des états généraux et du roi Henri IV, le titre d'ambassadeur. Il prit place immédiatement après l'ambassadeur de Venise, et concourut aux négociations difficiles qui amenèrent enfin un traité de douze ans entre l'Espagne et les états généraux, sous la garantie de la France; mais, après la mort de Henri IV, il entra dans des intrigues de cour. S'étant uni à plusieurs grands qui faisaient ombrage à la reine mère, il s'opposa à quelques demandes de Louis XIII, se permit même de publier un libelle contre ce prince, et fut disgracié. Rappelé dans sa patrie en 1615, sa conduite fut aussi odieuse que celle de son père. Il se déclara contre Barnevelt, devint l'âme de tous les projets de Maurice de Nassau, et attaqua le grand pensionnaire dans des écrits pleins d'art et d'éloquence. Ce fut lui qui conseilla la convocation du fameux synode de Dordrecht, où furent condamnés Barnevelt et les principaux adversaires de Maurice. Ce meurtre judiciaire acheva de rendre Aarssen odieux à tous les partisans de cet illustre citoyen. Maurice étant devenu tout-puissant, Aarssen fut nommé, en 1619, ambassadeur auprès de la république de Venise. Pendant les troubles de la Bohême, il remplit plusieurs missions auprès des princes allemands et italiens. En 1626, il fit partie de la députation envoyée en Angleterre pour conclure un traité d'alliance, et, l'année d'après, il se rendit en France, chargé d'une mission semblable. Il gagna l'estime du cardinal de Richelieu, qui, de son temps, n'avait, disait-il, connu que trois grands politiques, Oxenstiern, Viscardi et Aarssen. En 1640, il passa une seconde fois en Angleterre pour négocier le mariage de Guillaume, fils du prince d'Orange, avec la fille de Charles I[er]. Il mourut un an après ce voyage, à l'âge de 69 ans. Aarssen a écrit des mémoires inédits sur ses différentes ambassades; ils sont pleins de détails intéressants, et prouvent une grande finesse d'esprit et cette souplesse dont les négociateurs se font un mérite sans oser la regarder comme une vertu. Il fut rampant et ambitieux; on lui reproche avec raison d'avoir vendu sa plume à Maurice, et d'avoir trop aimé l'argent. Il laissa à sa mort un revenu de 100,000 liv. — Son fils, *Corneille* AARSSEN, né en 1602, et mort en 1662, fut commandant de Nimègue et colonel d'un régiment de cavalerie; il passait pour le plus riche particulier de la Hollande. — Son petit-fils, qui portait également le nom de Corneille, se rendit puissant à Surinam; mais s'étant attiré la haine de ses soldats, il fut massacré par eux en 1688. — Enfin, son arrière-petit-fils, connu sous le nom de seigneur de Chastillon, mourut avec le rang de vice-amiral. G—T.

AARSSEN (FRANÇOIS), seigneur de la Plaate, l'un des petits-fils du précédent, se noya, passant d'Angleterre en Hollande, l'an 1659, après un voyage de huit ans en divers endroits de l'Europe. On a de lui : *Voyage d'Espagne, curieux, historique et politique, fait en l'année* 1655, Paris, 1665, in-4°, et 1666, in-4°; en Hollande, 1666, in-12, édition préférable aux précédentes et contenant quelques augmentations. Cet ouvrage est aussi imprimé sous ce titre : *Voyage d'Espagne, contenant, entre plusieurs particularités de ce royaume, trois discours politiques sur les affaires du protecteur d'Angleterre, la reine de Suède et du duc de Lorraine*, etc.; Cologne, P. Marteau, 1666, in-12. A—B—T.

AARTGEN ou AERTGENS, peintre hollandais, né à Leyde en 1498, fut d'abord cardeur de laine. S'étant appliqué à la peinture, il eut pour premier maître Corneille Engelbrechtz. Il acquit bientôt une si grande réputation, que les meilleurs peintres de son temps s'honoraient de son amitié. Franck Floris, jaloux de le connaître, vint d'Anvers à Leyde à cette intention. Lorsqu'il s'informa de la demeure d'Aartgen, on lui indiqua une misérable petite maison. Il s'y rendit; Aartgen était absent. Introduit dans son atelier, Floris renouvela le trait d'Apelle, lorsque ce célèbre artiste alla chez Protogène; il prit un charbon et dessina sur la muraille l'évangéliste saint Luc : Aartgen, de retour, s'écria que Floris seul pouvait avoir fait ce dessin; et il alla le voir aussitôt. Floris s'efforça vainement de l'attirer à Anvers; Aartgen répondit qu'il aimait mieux sa pauvreté : ce désintéressement s'alliait malheureusement à des habitudes de paresse et de débauche qui lui devinrent fatales : comme il rentrait souvent fort tard, et dans un état d'ivresse, il se noya un soir dans un canal, à l'âge de 66 ans, en 1564. G—T.

AARTSBERGEN (ALEXANDRE VAN DER KAPELLE, seigneur de), gentilhomme hollandais, naquit vers la fin du 16[e] siècle, et se fit remarquer, étant encore étudiant à l'université de Leyde, par son goût pour le travail, et par ses heureuses dispositions. G. Vossius, dans l'éloge d'Erpénius, dit

que, non content d'étudier avec le plus grand zèle l'histoire et le droit, Kapelle, élève de ce savant, avait appris la langue arabe en quatre mois, dans les heures de récréation. Au sortir des études, il visita différentes contrées, et particulièrement la France, où il demeura quelques années. En 1624, il fut reçu dans l'ordre équestre du comté de Zutphen, qui le nomma successivement député de la chambre des comptes, et juge du district de Dœsbourg, etc. En 1676, il épousa la fille d'un gentilhomme qui lui apporta en dot la seigneurie d'Aartsbergen, dont il porta dès lors le titre. Les troubles auxquels la Hollande fut en proie dans les années suivantes lui donnèrent l'occasion de développer ses talents politiques. Lié d'amitié avec le prince Guillaume, il lui parlait avec franchise, et blâmait souvent la témérité de ses entreprises. Effrayée de la masse des dettes nationales, la province de Hollande avait résolu de diminuer l'armée ; le prince Guillaume II et les états des autres provinces s'opposèrent vigoureusement à cette mesure. Aartsbergen fut l'âme de ce parti. Dans un manifeste adressé à la ville de Dordrecht, il exhorta avec énergie les Hollandais à se réunir sous la direction du prince Guillaume, auquel ils devaient leur liberté. Des manifestes semblables furent adressés à d'autres villes ; mais Dordrecht n'en cessa pas moins de payer la solde des troupes. Aartsbergen publia alors un autre mémoire pour engager cette ville à ne pas se séparer de l'union. Wagenaar et d'autres historiens hollandais l'accusent de n'avoir été qu'un aveugle partisan du prince Guillaume, et de lui avoir donné de pernicieux conseils, entre autres celui d'arrêter les membres des états qui s'opposaient à ses projets. Il a réfuté lui-même une partie de ces accusations dans ses mémoires, publiés en 1778, 2 vol. in-8°, par son petit-fils Rob. Gaspard van der Kapelle, qui a accompagné l'ouvrage d'une longue préface apologétique. Aartsbergen est mort à Dordrecht, en 1656. D—G.

AARTSEN (Pierre), peintre hollandais, appelé communément *Lange Pier*, Long-Pierre, à cause de sa grande taille, naquit à Amsterdam, l'an 1507. Placé de bonne heure dans l'atelier d'Allart Klaassen, qui était alors un des plus fameux peintres de cette ville, il se fortifia sous sa direction, et s'accoutuma surtout à mettre beaucoup de réflexion et de patience dans son travail. A l'âge de dix-sept ans, il se rendit à Anvers, où il perfectionna sa manière, chez Jean Mandyn, qui imitait avec succès le genre de Jérôme Bos : il fut admis, en 1533, dans la maitrise des peintres anversois. Il peignit le plus souvent des objets peu élevés, tels que l'intérieur d'une cuisine, des mets, et autres objets semblables qu'il savait grouper avec art, et qu'il représentait avec tant de vérité, que peu de peintres ont pu l'égaler dans ce genre. Il peignit cependant aussi plusieurs sujets religieux pour les églises d'Amsterdam, Louvain et autres ; mais il eut la douleur de voir détruire ces tableaux, en 1566, par suite des troubles religieux. Aartsen soignait moins les tableaux d'une petite dimension que les grands ; la perspective et l'architecture lui étaient très-familières ; il se plaisait aussi à représenter des animaux, dont le coloris varié produisait un très-bon effet. Il vendit ses ouvrages à bas prix, et s'occupa fort peu de sa fortune. Il mourut dans sa ville natale, en 1573, et fut enseveli dans l'église dite *Oudekerk*, auprès du chœur, où on lit encore son épitaphe. D—G.

ABA, ou OWON, roi de Hongrie, épousa la sœur de St. Étienne, premier roi chrétien de ce royaume, et fut exilé par Pierre, surnommé *l'Allemand*, neveu et successeur de ce prince, qui, s'étant attiré la haine de ses sujets, ne voyait dans Aba qu'un rival dangereux. En effet, Aba étant venu se mettre à la tête des mécontents, fit déposer Pierre, et fut élu roi à sa place, en 1041. Mais il ne répondit point à l'attente de la nation hongroise. Se croyant affermi sur le trône, il montra les mêmes vices qui avaient occasionné la chute de son prédécesseur. Les Hongrois, irrités, appelèrent l'empereur Henri III, qui fit des préparatifs pour aider Pierre à remonter sur le trône. Aba, voulant prévenir l'empereur, fit une irruption en Bavière et en Autriche, qu'il ravagea. Il revint avec un riche butin ; mais, l'année suivante, il fut obligé de restituer ce qu'il avait pris, et en outre de payer une somme considérable pour se soustraire à l'attaque dont il était encore menacé de la part de l'empereur. Se croyant alors affermi sur le trône, il devint cruel et fit mourir cinquante nobles, accusés d'avoir conspiré contre lui. La haine de la noblesse envers lui fut encore augmentée par la familiarité qu'Aba accordait aux gens de la plus basse classe du peuple, qu'il admettait souvent à sa table. Les nobles fugitifs, aidés par l'empereur et par le marquis de Moravie, se révoltèrent contre Aba. L'empereur, appelé de nouveau par les mécontents, entra en Hongrie, et, après trois campagnes consécutives, il défit, le 5 juin 1044, près de la Theiss, les troupes d'Aba, qui prit la fuite, et fut arrêté presque aussitôt près de Tibisc, et amené au roi Pierre, son compétiteur, qui lui fit trancher la tête. Quelques historiens prétendent néanmoins qu'Aba fut tué dans la mêlée par ses propres soldats. Pierre, dit *l'Allemand*, fut rétabli sur le trône. B—P.

ABACA-KAN, 8e empereur mogol, de la race de Djenguyz-Kan, était fils de Holakou-Kan, à qui il succéda en 663 de l'hégire (1265 de J.-C.). Au commencement de son règne, Barkah-Kan, roi de Bokhara, tenta de faire une invasion en Perse par les défilés du Caucase : mais il fut défait par Tech-mout, frère d'Abaca-Kan. Cette victoire, loin d'effrayer Barkah, lui fit mettre un plus grand nombre de troupes sur pied. Il se dirigea de nouveau vers l'Adzerbaïdjan. Abaca-Kan, de son côté, s'était mis en défense ; mais au moment où les deux partis allaient en venir aux mains, Barkah mourut, et ses troupes s'en retournèrent à la hâte. En 1269, Borac-Oghlan envahit le Khoraçan ; Abaca-Kan, prince aussi actif que bon guerrier, marcha contre lui, le rencontra près d'Hérat, le mit en fuite, et reprit le Khoraçan, dont il donna le gouvernement à l'un de ses frères. Lorsque Abaca-Kan eut repoussé ses ennemis, et qu'il eut, par son bon gouvernement, donné le repos à son empire, il conçut le projet de réduire la Syrie et

l'Égypte, conquises par Houlakou-Kan, et qui s'étaient soustraites à sa domination. Il y envoya, en 1280, son frère, Mankou-Tymour, avec une armée considérable. Ce prince fut défait par Calaoun, sultan d'Égypte, et forcé de s'enfuir à Bagdad, où il mourut. Abaca-Kan se rendit aussitôt dans cette ville pour y faire les préparatifs d'une nouvelle expédition qu'il devait commander en personne; mais des troubles, qui s'élevèrent dans ses États, le forcèrent de retourner à Hamadan. On l'avait soupçonné d'être favorable à la religion des chrétiens. Après avoir assisté à une cérémonie religieuse, dans une de leurs églises, à Hamadan, il se rendit le lendemain à une fête magnifique à laquelle un seigneur persan l'avait invité : il y fut saisi d'un mal subit, et mourut presque aussitôt, en 680 de l'hégire (1282 de J.-C.). On prétendit qu'il avait été empoisonné et l'on pensa même que son premier ministre n'était pas étranger à ce crime. Abaca-Kan fut un prince juste et bon; sous son règne, qui dura 17 années lunaires, le peuple et le soldat jouirent d'un bonheur constant : les ruines de Bagdad furent relevées par ses soins. Il réunissait sous son empire le Khoraçan, l'Adzerbaïdjan, le Farsistan, les deux Irac, le Khouzisthan, le Dyar-Bekir, et une grande partie de l'Asie Mineure. Amed-Kan, son frère, lui succéda. J—N.

ABAD Ier (MOHHAMMED-BEN-ISMAEL-ABOUL-CACIM-BEN), premier roi maure de Séville, de la dynastie des Abadytes, était d'origine syriaque (un de ses ancêtres étant venu d'Emesse s'établir à Tocina, sur le Guadalquivir, sous le règne d'Abd-el-Rahman Ier). Possesseur d'un riche héritage, Abad devint, au commencement du 11e siècle, un des principaux musulmans de Séville. Ses manières populaires et ses largesses lui gagnèrent tous les habitants, qui, fatigués de leurs déchirements politiques depuis la chute des princes ommiades, reconnurent Abad pour leur souverain. Ce prince parvint à assurer sa puissance, et ajouta à son royaume celui de Cordoue, dont il fit périr le roi. Aucun monarque de ce temps-là n'égalait Abad dans l'art de gouverner les hommes, et ne savait, comme lui, tempérer la sévérité par la douceur. Il mourut après un règne de 26 ans, l'an 433 de l'hégire (1041 de J.-C.), laissant la couronne à son fils Abou-Amrou-Ben-Abad, qui recula encore les bornes de son royaume, et eut un règne heureux et paisible. B—P.

ABAD III (MOHHAMMED-AL-MOTAMED-A-L'ALLAH BEN), petit-fils du précédent, succéda, l'an 461 de l'hégire (1068), à son père, Abou-Amrou, roi de Séville. Abad unissait à l'éclat de la puissance souveraine toutes les qualités de l'esprit et du cœur, un goût éclairé pour les beaux-arts, et surtout pour la poésie qu'il cultivait avec succès. A peine fut-il monté sur le trône qu'il rassembla une armée considérable, reprit Cordoue, s'empara de Malaga et de Murcie, et fit aux chrétiens une guerre longue et active. Maître de Séville et de l'ancienne Cordoue, de l'Estramadure et d'une partie du Portugal, Abad passait pour le plus formidable des rois maures d'Espagne, et le seul qui pût inquiéter la Castille, déjà puissante à cette époque. Humain et généreux, il s'empressa de donner asile dans ses États à Garcie, roi de Galice, que ses sujets avaient laissé sans appui contre un frère ambitieux. Alphonse VI, roi de Castille, après avoir fait la guerre à Abad, rechercha son alliance, et obtint en mariage sa fille Zaïdah, avec plusieurs places importantes pour dot. Cet hymen causa la chute d'Abad. Les petits rois maures, ses voisins et ses tributaires, alarmés de son alliance avec un prince chrétien, sollicitèrent l'appui de Youçouf-Tachefyn, roi de Maroc. Celui-ci vint attaquer Alphonse, et le défit en bataille rangée; de là, tournant ses armes contre le roi de Séville, son ancien allié, il lui enleva Cordoue, et assiégea sa capitale. Il se préparait à donner l'assaut, lorsque Abad vint se mettre, avec ses enfants, à la discrétion du vainqueur. Tachefyn le fit charger de chaînes, et l'envoya dans une prison en Afrique, où ses filles furent obligées de travailler de leurs mains pour le nourrir. L'infortuné monarque vécut quatre ans dans cette situation. On a de lui des poésies composées durant sa captivité; il y consolait ses filles, rappelait sa grandeur passée, et se donnait en exemple aux rois qui osent compter sur la fortune. En lui finit la dynastie des Abadytes, qui avait régné 60 ans sur l'Andalousie. B—P.

ABADIE (D'). *Voyez* DABADIE.

ABAFFI ou APAFFI (MICHEL), fils de Georges Abaffi, magistrat à Hermanstadt, fut élu prince de Transylvanie en 1661. L'empereur Léopold, qui regardait la Transylvanie comme une barrière utile entre ses États et l'empire ottoman, avait fait élire vayvode, par la diète transylvaine, son protégé Jean Kemeni; mais Ali-Pacha, qui commandait l'armée turque, forma le dessein de lui donner un antagoniste, et de faire nommer, par les villes qui étaient restées dans les intérêts de la Turquie, un prince qui fût sous la protection immédiate de la Porte. Les députés transylvains désignèrent Michel Abaffi qui, par sa prudence et son courage, s'était acquis une considération méritée. Lorsque les envoyés d'Ali se présentèrent au château d'Ebestwalve, résidence de Michel Abaffi, ils le trouvèrent à peine remis des maux qu'il avait soufferts chez les Tartares qui, l'ayant fait prisonnier dans une rencontre, ne lui avaient rendu la liberté que pour une forte rançon. Il prit avec autant de fermeté que de courage les rênes d'un État dont la possession lui était disputée par un rival puissant, et que soutenait l'Autriche. Mais Kemeni ayant été tué dans une bataille contre les Turcs, près de Schesbourg, le 23 juin 1662, Abaffi fut reconnu dans toute la Transylvanie. La paix de Temeswar, en 1664, lui assura cette souveraineté, sous la condition toutefois de payer tribut à la cour de Vienne et à la Porte. Il régna alors paisiblement sous la protection de cette dernière puissance, et acquit même les villes de Clausembourg, Zeckelheit et Zatmar. Placé entre les Polonais, les Impériaux et les Ottomans, Abaffi mit toute son adresse à ne mécontenter aucune de ces puissances; mais croyant ensuite qu'il était de ses intérêts de soutenir les rebelles de Hongrie, il déclara la guerre à l'Empereur, et justifia son agres-

sion par un manifeste qu'il fit répandre dans toute l'Europe en 1681. Pendant la celèbre campagne de l'année suivante, il joignit ses troupes à celles de Tékéli, chef des Hongrois révoltés, et seconda Carra-Mustapha, quand il porta le siége devant Vienne. Cependant les succès du duc de Lorraine, qui se rendit maître d'Hermanstadt et d'une grande partie de la Transylvanie, forcèrent Abaffi et les principaux Transylvains de reconnaître l'empereur, et de conclure avec son général une convention par laquelle Michel Abaffi conserva son autorité. Il régna ensuite paisiblement jusqu'à sa mort, en avril 1690. Il aimait les lettres, parlait plusieurs langues, et savait fort bien le latin. B—P.

ABAFFI (MICHEL), dernier prince de Transylvanie, fils du précédent, naquit en 1677, et succéda à son père, ayant été reconnu par l'empereur Ferdinand III, qui lui donna des tuteurs à cause de sa minorité. Mais sa principauté lui fut disputée par le comte de Tékéli, allié de la Porte. Tandis que le grand vizir Caprogli battait, en 1690, l'armée impériale, Tékéli s'emparait de plusieurs places de la Transylvanie; mais l'anarchie qui existait dans l'empire turc empêcha Tékéli de conserver ses conquêtes. Les Impériaux reprirent tout ce qu'ils avaient perdu, et la Transylvanie rentra sous leur domination en 1699, par le traité de Carlowitz, sans néanmoins que le jeune Abaffi pût y régner aux mêmes conditions que son père. Ce prince ayant épousé la fille de Georges Bethlem, comte de Transylvanie, contre la volonté de l'Empereur, qui n'attendait qu'un prétexte pour le dépouiller, fut mandé à Vienne, et contraint de céder tous ses droits de souveraineté pour une pension de 15,000 florins et le titre de prince du Saint-Empire. Abaffi mourut à Vienne le 1er février 1713. Depuis cette époque, la Transylvanie est restée sous la puissance de l'Autriche. B—P.

ABAILARD. Le plus illustre représentant de la philosophie scolastique au 12e siècle, l'adversaire de St. Bernard, le savant professeur qui compta parmi ses disciples un pape et une foule d'évêques, Abailard a traversé les siècles en héros de roman plutôt qu'en philosophe; son nom, inséparablement uni à celui d'Héloïse, s'est gravé dans la mémoire comme un symbole poétique de malheur et d'amour. La critique moderne a retrouvé les véritables titres de ce nom célèbre, et rétabli le caractère de sa gloire en fixant la place qui lui appartient dans l'histoire de la philosophie. — Pierre Abailard naquit en 1079, à quelques lieues de Nantes, dans le bourg de Palais, dont Bérenger, son père, était seigneur. Dans un de ses écrits, Abailard nous a laissé des détails intéressants sur les occupations de sa jeunesse. « La nature, nous dit-il, m'avait donné, avec un caractère « léger, une intelligence qui me rendit l'étude très-« facile. Mon père, avant de ceindre l'épée, avait été « assez bien instruit dans les lettres, et il voulut que « tous ses enfants reçussent une éducation savante « avant d'être formés au métier des armes. » Placé sous la direction de maîtres habiles, le jeune Abailard fit des progrès rapides; ses succès accrurent son zèle, et il s'éprit pour l'étude d'une passion si profonde, qu'il voulut s'y livrer sans partage. Il abandonna à ses frères ses droits d'aînesse et d'héritage, « préférant, comme il le dit lui-même, les exercices « de l'esprit et les triomphes de la logique aux tro-« phées des batailles. » — Les matériaux dont l'esprit humain disposait alors n'étaient pas nombreux; les débris les plus importants de la civilisation antique n'avaient pas encore été retirés des ruines amoncelées par les barbares; le travail de déblai commençait : quelques éléments d'astronomie, de géométrie et d'arithmétique, un peu de grec, quelques poëtes latins, le Timée de Platon, traduit par Chalcidius, les parties de l'*Organum* d'Aristote, traduites et commentées par Boëce, les Analytiques, les Topiques et la Division de ce dernier, enfin l'Introduction de Porphyre, tels étaient, à peu de chose près, les éléments de la connaissance au 12e siècle. Abailard eut bientôt épuisé le savoir de ses maîtres et de ses livres; il s'était de bonne heure exercé dans la dialectique; ce lui fut un arsenal où il puisa les moyens de satisfaire son goût inné pour la polémique et la dispute. Le noble clerc « n'avait fait qu'échanger « les armes de la guerre contre celles de la logi-« que; » aussi porta-t-il dans les luttes de l'école la turbulence et la fougue des luttes féodales. Véritable chevalier errant de la philosophie, il s'en allait d'école en école, armé du syllogisme et du dilemme, brûlant de se signaler dans les tournois scolastiques, cherchant de tous côtés des rivaux à combattre et des erreurs à redresser. — A vingt ans environ, il s'en vint à Paris, où sa réputation l'avait précédé. Guillaume de Champeaux, archidiacre de Notre-Dame, tenait alors l'école du cloître avec le plus grand succès. Il reçut avec distinction Abailard parmi ses disciples et lui donna même des marques particulières de bienveillance; mais ce premier sentiment passa vite : son brillant élève lui devint bientôt insupportable. Abailard ne cherchait qu'à embarrasser son maître, lui soumettait ses doutes, proposait des objections, suscitait des discussions qu'il soutenait vivement et sans ménagement; argumentant à outrance, réfutant, poussant son interlocuteur dans tous les coins de la logique, il lui arrivait souvent de rester maître du champ de bataille. — La question des universaux était le sujet ordinaire de leurs disputes. Cette question fondamentale se retrouve sous des formes diverses à toutes les grandes époques de la philosophie : elle avait partagé l'antiquité en deux grandes écoles rivales; Platon et Aristote l'avaient résolue contradictoirement. Transmise au moyen âge par Porphyre et Boëce avec l'une et l'autre solution, elle fut pour l'esprit humain un nouveau point de départ vers une philosophie nouvelle. Le 11e siècle sut tirer des conséquences nouvelles du problème de Porphyre. Roscelin, l'un des premiers, professa que les universaux, c'est-à-dire les genres et les espèces, ne sont que des mots, et qu'il n'y a de réalité que dans les individus; il allait jusqu'à dire que les parties d'une chose n'ont qu'une valeur verbale : voilà le nominalisme. Ce système, qui dérivait de la

(1) Hist. calamit

solution péripatéticienne, ne pouvait se concilier avec le dogme de la Trinité. L'Église le comprit, et se rapprocha aussitôt de la solution platonicienne, qui était plus conforme aux principes du christianisme. St. Anselme soutint contre Roscelin que les genres et les espèces existent par eux-mêmes, que les individus, identiquement semblables, ne diffèrent que par les accidents; de plus, il attribua l'existence à de pures abstractions, par exemple à la couleur séparée du corps coloré : voilà le réalisme. Cette doctrine allait plus loin que Platon et aboutissait au panthéisme. Le nominalisme fut vaincu dans cette première rencontre. Roscelin fut condamné par le concile de Soissons, et le réalisme régna à peu près sans partage jusqu'à l'arrivée d'Abailard à Paris. Champeaux était le successeur de St. Anselme; le réalisme avait reçu de lui une formule plus précise. Abailard, qui avait étudié sous Roscelin, s'était approprié ses opinions, mais en les dégageant des exagérations qui les avaient décriées.—Encouragé par un premier succès, le jeune dialecticien de Palais aspira à devenir maître lui-même. Il quitta Paris et se rendit à Melun avec l'intention d'y ouvrir une école. Champeaux s'efforça de faire échouer ce projet; mais Abailard trouva à la cour de puissants protecteurs et obtint la permission d'enseigner. Dès ses premières leçons, sa voix fut couverte d'applaudissements. Peu de temps après, il transporta sa chaire à Corbeil, afin, dit-il, d'avoir l'ennemi sous la main et de lui donner de plus rudes assauts. Là encore sa réputation ne fit que s'accroître. Mais l'excès du travail avait altéré sa santé, il tomba malade et fut obligé d'aller respirer l'air natal. — Il resta deux années en Bretagne. Pendant son absence, Guillaume de Champeaux avait quitté l'école de Notre-Dame pour se retirer à l'abbaye de Saint-Victor, où il tenait un cours public (1108). Abailard alla se replacer sous sa discipline pour apprendre la rhétorique. Après une trêve de courte durée, il renouvela ses attaques contre le réalisme, et pressa si vivement son adversaire, qu'il le força d'abord à modifier son système, puis à l'abandonner tout à fait. Les talents qu'Abailard avait déployés dans cette lutte et l'éclat de son triomphe exercèrent un tel prestige sur les esprits, que les plus fervents disciples de Champeaux désertèrent son cours; et l'on vit le professeur qu'il avait mis à sa place dans le cloître descendre de sa chaire pour y faire monter le vainqueur. Ce dernier coup porta à son comble l'irritation de l'archidiacre; il fit destituer son successeur, qui fut remplacé par un de ses adhérents. Abailard fut obligé de retourner à Melun pour quelque temps. A Paris, on murmurait contre Champeaux, qui crut devoir s'éloigner. A peine était-il parti, qu'Abailard vint établir son camp sur la montagne Ste-Geneviève, comme pour assiéger celui qu'il appelait son usurpateur. Guillaume accourut pour délivrer son lieutenant : mais sa présence mit en fuite ce qui pouvait rester d'étudiants dans le cloître; il se vit réduit à fermer son école, et fut peu après nommé évêque de Châlons.— Abailard se préparait à recueillir les fruits de sa victoire lorsqu'il fut rappelé en Bretagne par une lettre de Luce, sa mère chérie. Bérenger, son époux, avait pris l'habit; elle se disposait à suivre son exemple et désirait embrasser son fils avant de se séparer du monde. Après la cérémonie, Abailard revint en France et se rendit à Laon pour étudier la théologie sous Anselme, qui passait pour le premier maître dans cette science. Il goûta peu ses leçons, et le témoignage qu'il a laissé du savoir et de la méthode de cet évêque est loin d'être avantageux. « Ce vieillard, nous dit-il, devait plutôt « à la routine qu'à son génie sa grande réputation. Si « vous alliez le consulter sur quelque difficulté, vous « reveniez plus incertain qu'auparavant. Lorsqu'il al- « lumait son feu, il remplissait sa maison de fumée « sans l'éclairer de lumière. » Aussi le disciple montrait-il peu d'assiduité. Il proposa un jour à ses compagnons d'expliquer, avec le secours d'un seul commentateur, tel passage difficile de l'Écriture qu'ils voudraient choisir. Ils acceptèrent, espérant jouir de sa confusion, et désignèrent Ézéchiel. Abailard tint parole. Son explication charma tous ceux qui l'entendirent, et il fut prié de la continuer. Il y consentit; mais le bruit de ses succès déplut à Anselme, qui lui interdit son école, ne voulant pas, disait-il, prendre sous sa responsabilité les erreurs qui pouvaient échapper à son inexpérience. — Loin d'arrêter l'essor du talent la persécution le pousse à son but. Quelques jours après sa disgrâce, Abailard rentrait dans Paris et prenait possession de cette chaire du cloître, depuis longtemps l'objet de son ambition. Jusque-là le vainqueur de Champeaux n'avait guère fait que de la polémique; il avait combattu l'un par l'autre le nominalisme outré de Roscelin et le réalisme panthéiste du successeur de St. Anselme; mais ce n'était pas assez que d'avoir réduit ses adversaires au silence : il ne pouvait assurer son triomphe et mériter le titre de chef d'école qu'en élevant sa critique à la hauteur d'un système Cette tâche difficile, Abailard sut la remplir; ce fut la seconde partie de son œuvre philosophique. Il y a six ans, on était encore réduit à des conjectures sur la dialectique d'Abailard et sur son argumentation contre les deux écoles qu'il combattit. Si nous pouvons aujourd'hui nous rendre un compte exact de ses opinions philosophiques, c'est à la belle publication de M. Cousin, c'est surtout à la savante introduction aux œuvres inédites d'Abailard que nous en sommes redevables; le passage suivant donnera une idée nette des opinions et du caractère philosophique du *péripatéticien* de Palais : « Mais entre ces deux « écoles qui se réfutent et se détruisent réciproque- « ment, quel système élèvera donc Abailard? Un seul « est possible encore. Si les universaux ne sont ni des « choses ni des mots, il reste qu'ils soient des concep- « tions de l'esprit. C'est là toute leur réalité; mais « cette réalité est suffisante. Il n'existe que des indi- « vidus, et nul de ces individus n'est en soi ni genre « ni espèce; mais ces individus ont en soi des ressem- « blances que l'esprit peut apercevoir, et ces ressem- « blances, considérées seules, et abstraction faite des « différences, forment des choses plus ou moins com- « préhensives qu'on appelle des espèces ou des genres. « Les espèces et les genres sont donc des produits « réels de l'esprit : ce ne sont ni des mots, quoique des

« mots les expriment, ni des choses en dehors ou en « dedans des individus; ce sont des conceptions. De « là ce système intermédiaire qu'on a nommé le *con- « ceptualisme*. Maintenant quelle est la valeur de cette « solution ? Cette école a-t-elle un caractère qui lui « soit propre ? On pourrait avancer que l'école fondée « par Abailard est une branche nouvelle, un dévelop- « pement du nominalisme; développement où les prin- « cipes nominalistes, dégagés des extravagances qui le « décriaient, ont pu reparaître à la lumière, se soute- « nir contre les principes de l'école opposée, et faire « leur chemin à travers les siècles.... Le conceptualisme « en lui-même n'est pas autre chose qu'un nomina- « lisme plus sage et moins conséquent. » — L'impor- tance d'une théorie s'établit par les applications qu'elle offre aux grands intérêts du moment. Abailard trans- porta la sienne dans la théologie, la science par ex- cellence à cette époque, et l'adapta à la démonstra- tion des vérités de la foi. Dans cette carrière nouvelle, sa réputation s'accrut encore, son enseignement jeta un éclat extraordinaire, et les plus célèbres écoles de la France et de la chrétienté furent éclipsées par la sienne. De toutes parts on accourait pour l'entendre : « La Bretagne reculée, la Gascogne, « l'Espagne, l'Allemagne, la Suède, Rome elle- « même lui envoyait ses disciples; ni la profondeur « des vallées, ni la hauteur des montagnes, ni la mer, « ni les dangers, ni la longueur des chemins ne les « arrêtaient. » Un concours immense se pressait à ses leçons. Les talents du professeur justifiaient pleine- ment sa grande renommée; il possédait tout ce qu'il faut pour attacher, séduire, subjuguer un auditoire : des idées neuves et hardies, une méthode savante et simple, une rare netteté d'exposition, une argumen- tation vive, serrée et subtile, une élocution facile et brillante; à tous ces avantages il joignait encore ceux que donnent la naissance, la jeunesse et la beauté : la nature l'avait investi d'une véritable souveraineté sur les esprits et les cœurs. Autour de sa chaire se pressait sans cesse un concours immense dont sa parole excitait l'admiration. Tout ce qui se sentait attiré par le désir de connaître se donnait rendez- vous à Paris; cette ville commença dès lors à devenir la capitale des intelligences. « De cette célèbre école « sont sortis un pape, dix-neuf cardinaux, plus de cin- « quante évêques ou archevêques de France, d'Angle- « terre et d'Allemagne, et un bien plus grand nombre « encore de ces hommes auxquels eurent souvent af- « faire les papes, les évêques et les cardinaux, comme « Arnaud de Brescia, et beaucoup d'autres (1). » La jeunesse d'Abailard n'avait connu que les distractions et les plaisirs sévères de l'étude; la voix des volup- tés s'était vainement fait entendre, le bruit des luttes scolastiques l'avait étouffée, et la *panthère agile au poil maculé* n'avait pu le détourner de la bonne voie; à trente-neuf ans, il n'avait encore reposé sa tête que sur le chaste sein de la science. Sa sagesse triomphait avec orgueil; il avait la richesse et la gloire, « lorsque « la fortune lui offrit pour le trahir une occasion plus « favorable, qui devait le renverser des hauteurs de

(1) Guizot.

« cette vertu sublime (1). » Nous laisserons le philosophe raconter lui-même sa défaite : — « Il existait à Paris « une jeune fille nommée Héloïse, nièce du chanoine « Fulbert, qui l'aimait tendrement et voulait qu'elle « fût instruite dans toutes les sciences. Belle, elle avait « encore plus d'esprit que de beauté; son savoir lui « avait acquis une haute renommée. Elle possédait « toutes les qualités qui captivent un amant : je désirai « lui plaire. Mon nom était célèbre; j'étais jeune, beau « et fortement persuadé que toute jeune fille que je « jugerais digne de mon amour ne me refuserait pas « son cœur. Je me disais : Héloïse aime la science; je « puis donc lui écrire; le papier dira bien des choses « que ma bouche n'oserait pas prononcer. Enflammé « d'amour, je cherchai l'occasion de me rapprocher « d'elle, de la voir dans l'intimité, de la voir chaque « jour et de la captiver par mes entretiens. Quelques- « uns de mes amis engagèrent le chanoine à me pren- « dre dans sa maison, qui touchait à celle où je faisais « mes cours. Je prétextai que le soin des affaires do- « mestiques nuisait à mes études. Le chanoine était « avare, fier de sa nièce et de son savoir; il se laissa « prendre à l'appât du gain et à l'espoir de profiter de « ma présence pour augmenter l'instruction d'Héloïse; « il accepta. La jeune fille fut entièrement confiée à « ma direction, avec prière de lui donner tous les in- « stants que me laissait l'école; j'étais autorisé à la voir « à toute heure du jour et de la nuit, et à la châtier « sévèrement si je la trouvais négligente. — Ce fut ainsi « que Fulbert livra la tendre brebis au loup affamé. « Ignorait-il donc qu'il donnait pleine licence à mes « désirs, en me fournissant l'occasion d'obtenir au be- « soin par les menaces et les coups ce qui serait refusé « à mes prières? Il se reposait sur l'innocence d'Hé- « loïse et sur la renommée de ma sagesse! Nous n'eûmes « bientôt plus qu'un cœur. Nous recherchâmes la soli- « tude qu'exige la science, et, loin de tous les regards, « l'amour s'applaudissait de nos retraites studieuses. « Les livres étaient ouverts devant nous, mais il y avait « plus de paroles d'amour que de leçons de sagesse, « plus de baisers que de maximes : mes mains reve- « naient plus souvent au sein d'Héloïse qu'à nos au- « teurs. Pour éloigner le soupçon, j'allai jusqu'à la « frapper!... coups donnés par l'amour et non par la co- « lère, par la tendresse et non par la haine, et plus « doux mille fois que tous les baumes qui auraient pu « les guérir. Que vous dirai-je? Dans notre ardeur, « nous passâmes par tous les degrés de l'amour; toutes « ses inventions furent mises en œuvre, aucun raffine- « ment ne fut oublié. Ces joies, si nouvelles pour nous, « nous les prolongions avec délices, et nous ne nous « lassions jamais. Le plaisir me dominait tellement que « je ne pouvais plus me livrer à la philosophie, ni don- « ner mes soins à mon école. C'était pour moi un mortel « ennui de me rendre à mes exercices. Je faisais mes le- « çons avec abandon et tiédeur: mon esprit ne produisait « plus rien. Je ne parlais plus d'inspiration, mais de « mémoire; je me bornais à être l'écho des anciennes « traditions, et s'il m'arrivait de composer des vers, « c'étaient des chansons d'amour et non des axiomes

(1) Hist. calamit.

«de philosophie (1). » — La nation savante gémissait du changement qui s'était fait dans le maître; nul n'en ignorait la cause: dans toute la ville, on ne parlait que des amours d'Héloïse et d'Abailard. Fulbert seul ne savait rien. A la fin, le bruit public parvint à ses oreilles: il sut tout. Qu'on se figure la colère du chanoine et la honte des amants à cette découverte! Peu de temps après, Héloïse s'aperçut qu'elle était mère. Pour la soustraire aux mauvais traitements de son oncle, Abailard l'enleva, une nuit, et la conduisit en Bretagne, chez sa sœur, où elle donna le jour à un fils qu'ils nommèrent Astrolabe. Fulbert était furieux. Abailard, touché de sa douleur, lui offrit d'épouser sa nièce, à condition que le mariage fût tenu secret. C'est qu'en effet, dans ce siècle, le mariage était considéré comme contraire a la dignité d'un philosophe, et incompatible avec le silence et les méditations solitaires qu'exige la science. Le chanoine consentit avec empressement et engagea sa foi. Mais Héloïse refusa d'acheter l'honneur en exposant la gloire de son amant; les raisons qu'elle fit valoir pour le détourner de son projet sont admirables de dévouement et de tendresse. Abailard refusa d'accepter ce magnanime sacrifice. Héloïse le suivit avec tristesse à Paris. Après une nuit passée en prières dans une église, ils reçurent la bénédiction nuptiale en présence de quelques amis. Les époux se retirèrent séparément et ne se virent plus qu'à de rares intervalles et avec mystère, afin que personne ne pût soupçonner ce qui s'était fait. Mais Fulbert voulut que la réparation fût publique comme avait été l'offense; et, au mépris de la foi promise, il s'empressa de tout divulguer. Héloïse indignée protesta hautement contre les bruits répandus par son oncle, et Abailard, craignant pour elle la violence de Fulbert, l'envoya au couvent des nonnes d'Argenteuil où elle avait été élevée; elle y prit l'habit, à l'exception du voile. Le chanoine et ses parents, s'imaginant qu'il la mettait au couvent pour s'en débarrasser, forment aussitôt le projet de punir cette trahison. Ils gagnent un domestique, s'introduisent dans la chambre d'Abailard pendant son sommeil, et exercent sur sa personne une vengeance sans nom. Deux des bourreaux furent arrêtés et mutilés de la même manière.— Paris s'éveilla au bruit de ce tragique événement. Abailard, honteux de lui-même, résolut d'aller cacher son humiliation dans l'ombre d'un cloître. Avant de s'y renfermer, il ordonna à son épouse de prendre le voile à Argenteuil. Héloïse n'avait pas de vocation pour la vie monastique. Des amis, des parents, jaloux de conserver au monde sa jeunesse, sa beauté, ses talents, s'efforcèrent de l'effrayer par la peinture d'un insupportable supplice, par la perte des joies maternelles; ils n'obtinrent que des larmes, des sanglots, avec ces plaintes de Cornélie: « Illustre époux! ma «couche n'était pas digne de toi! Quels droits avais-je «sur une tête si haute? Pouvais-je former ces nœuds «impies, s'ils devaient faire ton malheur? Reçois au«jourd'hui l'expiation volontaire que je t'offre. » Elle marcha en même temps vers l'autel et prit le voile des mains de l'évêque.—Abailard entra à St-Denis. Avant la fin de sa convalescence, les clercs vinrent en foule le solliciter de reprendre ses cours et de consacrer à l'amour de Dieu des talents qui, jusque-là, n'avaient été pour lui qu'un instrument de gloire et de fortune. Les moines, dont il censurait sans ménagement la vie mondaine et les déréglements, saisirent avec empressement l'occasion de se débarrasser d'un témoin odieux, et joignirent leurs instances à celles de ses disciples. Il céda et alla s'installer dans une maison dépendante du couvent. Sa parole y attira une si grande foule de disciples, que le lieu ne suffisait pas à les loger, ni la terre à les nourrir. Il recommença à mêler dans son enseignement la philosophie à la religion. Ce fut alors qu'il composa pour ses élèves son Traité sur l'Unité et la Trinité en Dieu, sous le titre d'*Introduction à la théologie*. Dans cet ouvrage, Abailard appliquait à la démonstration du dogme fondamental des chrétiens des comparaisons tirées de l'ordre humain et philosophique. La Trinité, disait-il, ressemble au syllogisme, où trois propositions distinctes ne forment cependant qu'un seul et même raisonnement. Le livre produisit une vive impression et fut très-goûté de ses disciples, « qui prétendaient, assure-t-il, qu'il est inutile de parler pour n'être pas compris, qu'on ne peut croire que ce qu'on comprend, et qu'il est ridicule de voir un homme prêcher aux autres ce que ni lui ni ceux qu'il veut instruire ne peuvent comprendre. Le Seigneur ne se plaignait-il pas que des aveugles conduisissent des aveugles? » Mais il n'était pas prudent de vouloir expliquer les mystères. Ses ennemis, ceux dont il avait dépeuplé les écoles, l'accusèrent d'hérésie. A leur tête se signalaient par leur acharnement deux disciples de Champeaux et d'Anselme, Albéric et Lotulfe, qui gouvernaient les écoles de Reims. Il fut traduit devant un concile réuni à Soissons, en 1121, sous la présidence du légat apostolique. En entrant dans la ville, Abailard faillit être lapidé par le peuple, à qui on avait persuadé qu'il enseignait trois Dieux. Mais la crainte du danger ne le détourna pas du soin de sa défense. Chaque jour, avant les séances du concile, il expliquait publiquement le sens orthodoxe de ses écrits, et tous ceux qui l'écoutaient cédaient au pouvoir de son éloquence. Les accusateurs étaient fort embarrassés de leur rôle et ne savaient comment le convaincre. Le dernier jour, Geoffroi, le saint évêque de Chartres, exhorta les juges à la modération et demanda que l'accusé fût admis à se justifier. Les ennemis d'Abailard s'écrièrent qu'il y avait folie à vouloir le mettre aux prises avec la rhétorique d'un homme dont les arguments et les sophismes triompheraient du monde entier. Cet avis ayant prévalu, Abailard fut déclaré hérétique sabellien et condamné comme tel, sans qu'il lui fût permis de répondre ni de prononcer un seul mot pour sa défense. Amené en présence du concile, on lui lut sa sentence; après quoi les évêques le forcèrent à jeter lui-même son livre au feu, et le livrèrent à l'abbé de St-Médard, qui l'emmena prisonnier à son couvent. Cette condamnation rigoureuse pouvait être juste au fond, car les opinions du professeur sur les universaux ne devaient

(1) Hist. calamit.

pas facilement s'accorder avec le dogme de la Trinité; mais les intrigues qui eurent lieu dans ce concile (1), et le mépris de toutes les formes usitées, furent cause qu'elle fut généralement attribuée à la haine et à l'envie; et il semble que le légat lui-même ait partagé ce sentiment, puisque, peu de jours après, il permit à Abailard de retourner à St-Denis. — Le repos n'était pas fait pour ce caractère inquiet, incapable de ménagement et de circonspection. A peine rentré dans le couvent, il recommença ses sorties contre les mœurs relâchées des moines. Un jour, il s'avise de soutenir, d'après Bède, que Denis l'aréopagite n'était point le fondateur de St-Denis : c'était s'attaquer à la fortune du monastère. Cette imprudence souleva contre lui un orage de menaces et d'injures; les moines étaient d'autant plus furieux, qu'il avait raison. Le chapitre s'assemble en toute hâte et décide que le coupable sera immédiatement envoyé au roi, avec prière de tirer vengeance d'un moine séditieux, qui attentait à la sûreté du royaume et à l'honneur de la couronne. Abailard n'attendit pas l'effet de ces menaces : il profita de la nuit pour se sauver à Provins, sur les terres du comte de Champagne. Ce seigneur, touché des infortunes du pauvre philosophe, pria son abbé de lui permettre de vivre où il voudrait en se conformant à la règle monastique. L'abbé n'y voulut pas consentir. Suger, qui lui succéda, ne se montra pas plus accommodant. Abailard s'adressa alors au conseil du roi et en obtint ce qu'il désirait. — Mécontent des hommes et fuyant leur société, il se confina dans une solitude entre Nogent et Troyes. Quelques personnes lui firent don d'un morceau de terre où il se construisit une espèce d'oratoire de chaume et de roseaux, qu'il dédia à la Trinité. Caché dans cette thébaïde, il espérait enfin y trouver le repos; mais le repos n'est pas fait pour la gloire : Abailard l'éprouva. Sa retraite ne fut pas plutôt découverte que la foule et le bruit remplirent le désert. Ses disciples, abandonnant les châteaux et les villes, accoururent auprès de lui, et se bâtirent des cabanes autour de la sienne. « Ils échangeaient avec joie « pour des huttes leurs demeures somptueuses, pour des « joncs et des herbes sauvages leurs mets délicats : » le plaisir de l'entendre leur tenait lieu de tout. Le nombre de ses auditeurs s'éleva en peu de temps à plus de 3,000. L'oratoire étant devenu trop petit, ils le rebâtirent plus grand et plus solide, et Abailard le nomma Paraclet, c'est-à-dire consolateur, en mémoire des consolations qu'il avait trouvées dans ce lieu. — Il n'y fut pas longtemps tranquille. La célébrité du Paraclet portait ombrage à ses ennemis, parmi lesquels il désigne St. Bernard et St. Norbert. Non contents de diriger leurs attaques contre un Traité de morale, le *Scito te ipsum*, qu'il venait de publier, ils dénoncèrent comme une hérésie le nom qu'il avait donné à son oratoire. Les bruits calomnieux qu'ils réussirent à accréditer sur sa foi et sur son genre de vie lui aliénèrent les puissances ecclésiastiques et séculières. Il tremblait à tout moment de se voir saisi comme hérétique et traîné devant des juges; si quelque concile s'assemblait, c'était pour sa condamnation. » Souvent, nous dit-il, je tombais dans un si profond désespoir, que je songeais à fuir les pays chrétiens pour « chercher un refuge parmi les infidèles. » — Comme il était tourmenté de ces cruelles angoisses, il apprit que les moines de St-Gildas de Ruys, près de Vannes, l'avaient choisi pour leur abbé. Le monastère de Ruys était situé au fond de la Bretagne, dans un pays sauvage, habité par des peuples barbares dont la langue lui était inconnue. Cette sombre perspective ne l'arrêta pas; il accepta sans balancer, voulant se dérober à tout prix aux vexations qui l'accablaient. Arrivé à St-Gildas, il trouve une maison livrée au pillage, et des moines sans mœurs et sans discipline. Le seigneur de la contrée profitait du désordre pour exercer sur les frères une autorité tyrannique et pour usurper leurs terres. Le seul remède efficace à ces maux, c'était la réforme : Abailard résolut de l'introduire parmi ces moines déréglés; mais cette tâche était au-dessus de son pouvoir et de ses forces : le souvenir de ses faiblesses, et l'espoir qu'ils avaient peut-être conçu de trouver en lui un supérieur indulgent et facile, devaient affaiblir l'autorité morale dont il avait besoin pour gouverner des hommes ignorants et grossiers sur lesquels le savoir, l'éloquence et la gloire étaient sans influence (1). Aux premières tentatives qu'il fit pour les soumettre à la règle qu'ils avaient fait vœu d'observer, ils répondirent par des torrents d'injures et par une résistance ouverte. Leur colère éclatait en toute occasion. Si l'insuffisance des ressources de la communauté lui ôtait les moyens de satisfaire à leurs besoins journaliers, ils se réjouissaient de ses embarras; souvent, pour compromettre son administration et le forcer à relâcher la discipline, ils saccageaient la maison, faisaient main basse sur tout ce qu'ils pouvaient emporter « pour nourrir « leurs femmes, leurs fils et leurs filles. » Mais leur perversité ne lassait pas sa persévérance : entouré d'obstacles et de périls, il trouvait un puissant appui dans sa conscience, et des secours efficaces dans la ferveur de ses prières. « Là, dit-il, sur le rivage de l'Océan aux « voix effrayantes, la terre manquant à ma fuite, je « répétais souvent dans mes prières : « Des extrémités « de la terre j'ai crié vers vous, Seigneur, tandis que « mon cœur était dans l'angoisse ! » — Du sein de ces tribulations, sa pensée se détournait souvent vers le Paraclet, qu'il se reprochait d'avoir quitté. « Pour « éviter des menaces, se disait-il, j'ai cherché un asile « dans le danger. » Une grande consolation lui fut alors accordée : après onze ans de séparation, il revit Héloïse. La congrégation dont elle était prieure venait d'être expulsée d'Argenteuil par l'abbé de St-Denis. A cette nouvelle, Abailard se rendit au Paraclet pour y rassembler le troupeau dispersé. Lorsque les sœurs y furent installées, il leur fit donation de l'oratoire et de ses dépendances, et une bulle du pape Innocent II leur en confirma la possession à perpétuité. Abailard fit dès lors de fréquentes visites au Paraclet. Comme la communauté était fort pauvre, il venait l'aider de son éloquence, provoquant par

(1) On en peut lire le détail dans D. Gervais.

(1) Héloïse lui écrivait : « Vous semez devant des pourceaux les « perles de votre éloquence. »

ses prédications les dons des peuples voisins. « Quand « il parlait, écrivait Héloïse, ceux qui jusqu'alors n'a« vaient eu des mains que pour prendre, et non pour « donner, devenaient importuns et prodigues dans leur « libéralité. » Ces démarches, dirigées par un pur esprit de charité, ne trouvèrent pas grâce devant la médisance. On l'accusa de ne pouvoir supporter ni un jour, ni une heure, l'absence de la femme qu'il avait tant aimée. Indigné, il retourna à St-Gildas « se river à son tourment. » A toute heure, il lui fallait lutter contre la ruse et la violence de ses fils, et faire bonne garde pour échapper à leurs complots. Il était réduit à préparer lui-même sa nourriture. Ces atroces cénobites tentèrent un jour de se défaire de lui à l'autel en jetant du poison dans le calice. Ils apostaient des assassins sur les routes où il devait passer; enfin, ils le menacèrent ouvertement du poignard et ne lui laissèrent d'autre alternative que la mort ou la fuite. — Ce fut peu de temps avant de quitter St-Gildas qu'Abailard écrivit l'*Historia calamitatum*, triste et douloureuse confession, où il nous ouvre les secrets de son âme et le spectacle de ses peines. Cette lettre s'adressait à un ami malheureux qu'il désirait consoler en lui faisant le récit de ses propres infortunes. « Souvent, disait-il, l'exemple est plus puis« sant que la parole pour exciter ou pour calmer les « passions humaines. » Trompés sans doute par la nudité de certains détails qui pourtant, au 12e siècle, n'excluaient ni la pureté des mœurs, ni la délicatesse des sentiments, quelques écrivains travestissent Abailard en un libertin éhonté qui se vante de ses prouesses amoureuses. Rien de plus faux que ce jugement. L'auteur de la *Lettre à un ami* ne pense pas à se vanter, mais à expier ses fautes par un aveu sincère et complet. C'est ainsi qu'avant lui, St. Augustin avait mis à nu ses erreurs et ses faiblesses. Abailard, Dante et Pétrarque n'ont fait que suivre cet exemple. Les confessions d'Abailard trahissent un homme aigri par la persécution, mécontent du siècle, inquiet, remuant, passionné; un sentiment d'orgueil et de supériorité intellectuelle y perce à travers une mélancolie profonde, comme le cri d'une âme humiliée qui parfois se relève sous le châtiment que lui impose la volonté. —La Lettre à un ami étant tombée par hasard entre les mains d'Héloïse, donna lieu à une correspondance célèbre entre ces deux amants. Les lettres d'Héloïse nous offrent la peinture fidèle et lamentable d'un amour exalté dans le dévouement, indomptable et irréparablement malheureux : ce sont des souvenirs voluptueux, des désirs insurmontables, des regrets amers, des larmes, des reproches, des révoltes, des murmures impies, des blasphèmes audacieux, puis une soumission timide, une obéissance sans bornes, des prières; aucun trait n'est oublié à ce tableau du martyre d'un noble cœur. Abailard se montre plus calme et plus réservé dans l'expression de ses sentiments. Sous la triple influence de l'âge, du malheur et de la religion, son amour s'est élevé à une hauteur platonicienne et chrétienne. Une noble pensée remplit entièrement son âme; c'est de sauver Héloïse du désespoir : toutes ses lettres sont dirigées vers ce but. Répandre sur ce cœur déchiré les consolations et les promesses de la religion, apaiser la tempête qu'y excite encore une passion mal étouffée, relever ce courage abattu par la souffrance, tel est l'unique soin qui le préoccupe. Par un ingénieux artifice, il parle à son épouse des dangers qui le menacent, afin de détourner sa pensée des plaisirs perdus sans retour; il réclame ses prières et lui demande ensuite de reporter sur le salut de son âme ces vives sollicitudes qu'il lui inspire; puis, appelant la science à son aide, il fait parler les philosophes, les Pères et les apôtres, et la convie à un amour plus pur et plus élevé, à un hymen impérissable dans un monde d'éternelles félicités. Les détracteurs d'Abailard s'autorisent cependant de cette correspondance pour le présenter comme un séducteur immoral, sans amour et sans cœur. Ils se seront laissé prendre, sans doute, à cette froideur apparente, à cette résignation étudiée. Abailard était loin d'être aussi tranquille qu'il le veut paraître; mais il faisait taire ses douleurs, de crainte de réveiller celles d'Héloïse. Nous le demandons, dans ces ménagements délicats, dans cette sollicitude paternelle, dans cette constance pénible avec laquelle il soutient ce rôle de sage directeur, ne faut-il pas voir la marque certaine, éclatante, d'une affection aussi sincère et profonde qu'elle était éclairée et bienfaisante ? — Les renseignements nous manquent sur la dernière période de la vie d'Abailard. Seulement nous savons positivement, par le témoignage de Jean de Salisbury, son disciple, qu'en 1136, il enseignait à la montagne Ste-Geneviève avec une réputation prodigieuse. Fier de l'empire qu'il exerçait sur les esprits, il se livra avec plus d'audace à la liberté de ses pensées, et l'Église le vit avec stupeur porter dans les ténèbres mystérieuses du tabernacle le flambeau téméraire de la raison. « Cette « philosophie circula rapidement; elle passa en un « instant la mer et les Alpes; elle descendit dans tous « les rangs. Les laïques se mirent à parler des choses « saintes. Partout, non plus seulement dans les écoles, « mais sur les places, dans les carrefours, grands et pe« tits, hommes et femmes, discouraient sur les plus « graves mystères (1).» Le bruit de sa gloire réveilla ses ennemis; il est vrai de dire qu'Abailard s'exposait à découvert à leurs coups. En effet, séduit par l'ambition de tout expliquer dans la foi, il la dénaturait pour l'éclaircir; « il se mesla d'entrer si avant aux « hauts secrets, qu'il y perdit le fonds (2). » Dans son enseignement et dans la *Théologie chrétienne* qu'il venait de faire paraître, il reproduisait ses opinions déjà condamnées et renouvelait les controverses sur la plupart des grands problèmes dès longtemps résolus par l'Église : il avançait que le Père est la toute-puissance, le Fils une certaine puissance, que le Saint-Esprit n'est point une puissance; il comparait la Trinité chrétienne à celle de Platon, et considérait le Saint-Esprit comme l'âme du monde; il attaquait la doctrine augustinienne sur la grâce, en soutenant que le péché originel est moins un péché qu'une

(1) Michelet, *Histoire de France*, t. 2.
(2) Bertrand d'Argentré, *Histoire de Bretagne*.

peine; que la rédemption est un acte de pur amour, que Dieu avait voulu substituer la loi d'amour à celle de la crainte, et que l'homme peut faire le bien sans le renouvellement de la grâce. De tous côtés des catalogues d'hérésies se dressaient contre lui. Guillaume, abbé de St-Thierry, dénonça aux autorités ecclésiastiques, et particulièrement à St. Bernard, les deux traités de théologie, avec le *Sic et non*. Alors se leva contre Abailard le gardien vigilant de la foi, le vivant rempart de l'orthodoxie, « pour opposer à « ce charme trompeur de la nouveauté la pierre sur « laquelle nous sommes fondés, et l'autorité de nos « traditions, où tous les siècles passés sont renfer- « més, et l'antiquité qui nous réunit à l'origine des « choses (1). » St. Bernard surveillait depuis longtemps d'un regard sévère les écrits du philosophe théologien; plusieurs fois il l'avait averti de corriger ses erreurs, et Abailard, après s'y être engagé, avait plus tard refusé de le faire. Irrité enfin de tant de hardiesse, effrayé surtout de la faveur croissante qu'obtenaient ces doctrines téméraires, parées qu'elles étaient de toutes les séductions de la parole, l'abbé de Clairvaux rompit toute patience et résolut de ramener dans les voies de l'autorité universelle « cet astre « errant qui se glorifiait dans ses routes nouvelles et « écartées (2). » En 1140, il lança contre Abailard l'accusation solennelle d'hérésie. Un concile se réunit aussitôt à Sens; on vit arriver dans cette ville le roi Louis VII, suivi d'une foule de seigneurs curieux de voir et d'entendre cet homme « qui marchait d'un pied royal dans les sentiers évangéliques (3), » et dont le nom remplissait de bruit la chrétienté. Abailard n'était pas sciemment hérétique : il croyait fermement consolider la foi alors même qu'il en minait les fondements. « Je renonce au titre de philosophe, « écrivait-il à Héloïse, si je dois être en désaccord « avec St. Paul; je ne veux pas être un Aristote « pour être séparé du Christ. » Plein du sentiment de ses forces et sincèrement convaincu de la grandeur de son entreprise et du mérite catholique de son œuvre, il se présente avec assurance devant ses juges, et demande le débat contradictoire avec son accusateur, se portant fort de faire éclater son orthodoxie. Mais St. Bernard n'eut garde d'entrer en lice avec un adversaire si bien exercé dans les escrimes dialectiques; il se borna à soumettre au concile une liste de propositions erronées qu'il avait relevées dans les divers écrits d'Abailard ou dans son enseignement oral. Le philosophe insiste et veut commencer la dispute. Pour toute réponse, l'abbé de Clairvaux le somme de rétracter ses erreurs et de soumettre sa raison à l'autorité. « Il lui dérobe la « grâce de ses lèvres, » s'écrie Bérenger de Poitiers. Abailard, voyant que sa défense n'est pas libre, refuse de répondre aux questions qui lui sont adressées; il ne rompt le silence que pour en appeler au pape, et quitte aussitôt l'assemblée. Ses erreurs furent unanimement condamnées. — Il se mit en route pour Rome dans l'espoir d'y faire casser la sentence du concile. Mais St. Bernard « s'empressa de lui fermer les

(1) Bossuet. — (2) Id.
(3) Berenger de Poitiers

« portes de la clémence. » Il écrivit à Innocent II : « Celui-là ne doit pas trouver de refuge près du siége « de St-Pierre, qui attaque la foi de St. Pierre. » Il caractérisait ainsi les doctrines du théologien : « Sur la Trinité, c'est Arius; sur la grâce, c'est Pé- « lage; sur la personne de Jésus-Christ, c'est Nesto- « rius. » Puis il rattachait aux principes du philosophe les entreprises de son disciple Arnauld de Brescia, qui soulevait alors les villes d'Italie dans le dessein de réformer l'Église et de restaurer la république et la liberté antiques. Les admirateurs sincères de St. Bernard pourront regretter que ce grand homme ait mis cette violence dans l'accomplissement de son devoir; mais il est juste de reconnaître que, dans cette lutte, l'intérêt de la religion fut son seul mobile et qu'aucun sentiment personnel ne dirigea sa conduite. La suite des événements fera voir que c'était la doctrine et non pas l'homme qu'il voulait atteindre. — Abailard n'alla pas plus loin que Lyon : il apprit dans cette ville que le pape avait ratifié le jugement du concile, qu'il était en outre excommunié et condamné à une reclusion perpétuelle. A ce coup, ses forces et son courage se brisèrent. Chargé du nom d'hérétique dont il avait horreur, il chercha dans sa détresse un asile à Cluny, où l'abbé, Pierre le Vénérable, l'accueillit avec bonté. Par ses soins, Abailard se réconcilia avec St. Bernard, et obtint du pape, avec son absolution, l'autorisation de passer dans l'abbaye le reste de ses jours. Il y vécut deux années dans des sentiments de pénitence, d'humilité, de piété, qui firent l'édification de cette communauté « Ses lectures étaient assidues, sa prière incessante, « son silence continuel, à moins qu'il ne fût interrogé « par ses frères ou que les conférences du couvent sur « les choses divines ne le forçassent de parler. Il s'ap- « prochait des sacrements aussi souvent qu'il lui était « possible; son esprit, sa bouche, sa conduite, médi- « taient, enseignaient des choses toujours divines, tou- « jours philosophiques, toujours savantes (1). » Mais le travail, le chagrin, les austérités minaient sans relâche sa santé; il s'affaiblissait visiblement. Pierre, alarmé, l'envoya au prieuré de St-Marcel, sur les bords de la Saône, espérant que la beauté de ce climat ralentirait les progrès du mal. Ses forces s'étant en effet ranimées un moment, il revint aussitôt à ses études, ne laissant passer aucun instant sans prier, lire, écrire ou dicter. Enfin l'âme acheva de détruire le corps, et la mort le trouva, non endormi, mais veillant et préparé, le 2 avril 1142. Il avait 63 ans. Pierre le Vénérable, fidèle exécuteur de ses dernières volontés, envoya ses restes au Paraclet, où ils furent enterrés par les pieux et tendres soins d'Héloïse. — On lit dans la chronique du chanoine de St-Martin de Tours : « Héloïse, à sa dernière heure, « ordonna que son corps fût déposé, après sa mort, « dans le tombeau de son époux. Sa volonté fut exé- « cutée. Mais quand elle fut portée dans le tombeau, « et que le cercueil fut ouvert, Abailard, qui « était mort longues années auparavant, étendit les « bras vers elle pour la recevoir, et les referma dans

(1) Lettre de Pierre le Vénérable à Héloïse.

« cet embrassement ; » expression poétique et naïve du prestige qu'exerçait encore sur les imaginations le souvenir de cet amour merveilleux dont la puissance ranimait la cendre refroidie d'un tombeau fermé depuis plus de vingt ans. — Pierre Abailard fut le véritable fondateur de la philosophie scolastique et le plus beau génie du 12ᵉ siècle. C'est à tort qu'on l'a présenté comme un artisan de paroles vides et sonores, comme un disputeur sans conviction, soutenant le pour et le contre, sans autre but que de faire briller son esprit. Non, le philosophe qui suivit sans dévier la voie périlleuse qu'il s'était tracée lui-même, qui puisa dans une conscience ferme la force de braver d'incessantes persécutions, et qui souffrit toute sa vie par dévouement à ses principes, n'a pas joué le rôle des sophistes grecs. Ce que nous connaissons de son caractère et de ses écrits nous autorise à affirmer qu'il pratiqua la contradiction comme un devoir, et ne céda qu'au désir d'éclairer ses semblables. Enrôlé sous la bannière d'Aristote, il se montra fidèle à cette belle devise du disciple de Platon : *Amicus Socrates, amicus Plato, magis amica veritas.* Qu'Abailard ait sacrifié quelquefois, surtout dans sa jeunesse, au goût de son siècle pour les disputes frivoles et vaines, pour les finesses et les subtilités de la logique, c'est ce que personne ne saurait nier ; mais il est juste d'ajouter que l'ensemble de son œuvre porte un caractère sérieux, utile et durable, et qu'il vérifie particulièrement ce mot de Leibnitz, qu'il y a beaucoup d'or dans ce fumier de la scolastique. Le 17ᵉ et le 18ᵉ siècle ont parlé avec un profond mépris des travaux philosophiques du moyen âge ; notre siècle, qui les connait mieux, en a entrepris la réhabilitation. Un critique habile et savant, M. Leroux, définit la scolastique « l'effort « puissant d'hommes neufs appelés aux travaux de « l'intelligence, et concevant toute chose sous un « autre aspect et dans une autre forme que leurs pré« décesseurs. » Il dit encore : « Dans les éloges « accordés de nos jours à quelques illustres scolas« tiques, il n'y a qu'une tardive réparation d'hon« neur faite à des noms oubliés pendant plusieurs « siècles. Ce qu'il est permis d'affirmer dès au« jourd'hui, c'est que jamais l'école philosophique « française n'a été plus grande qu'au moyen âge, « c'est que jamais elle n'a été plus féconde (1). » Voici comment M. Gerbet apprécie le mérite de ces mêmes travaux : « Le génie moderne s'est « préparé lentement dans le gymnase de la scolas« tique du moyen âge. Si cette première éducation « lui a communiqué une disposition à une sorte « de rigorisme logique qui gêne la jouissance et « la liberté des mouvements, il a contracté aussi, « sous cette rude discipline, des habitudes sévères de « raison, un tact admirable pour l'ordonnance et « l'économie des idées, une supériorité de méthode « dont les grandes productions des trois derniers « siècles portent particulièrement l'empreinte (2). »

(1) *Encyclopédie nouvelle*, art. *Scolastique.*
(2) *Coup d'œil sur la controverse chrétienne.*

Dans la dialectique, Abailard surpassa de bonne heure tous ses rivaux et régna sans partage sur cette partie de la science ; il en étendit le domaine et la portée, il en perfectionna la méthode et y introduisit plus d'ordre et de clarté. Il résuma les travaux de ses prédécesseurs et les concilia en produisant une explication nouvelle. Ce premier but atteint, il entreprit d'incorporer la dialectique à la théologie et de constituer la philosophie du dogme. L'évolution philosophique qui commence avec J. Scot Érigène et Bérenger de Tours eut en lui sa phase de croissance, et il fut l'un des plus ardents promoteurs de ce mouvement d'émancipation intellectuelle qui devait produire la réforme et les écoles rationalistes. Ses ouvrages, aujourd'hui mieux connus, ont été jugés dignes de fixer l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'esprit humain et aux travaux qui en ont favorisé le progrès : on y trouvera, parmi des raisonnements étroits et mal fondés, parmi des minuties et *des toiles d'araignées* (1), on y trouvera des conceptions fécondes et hardies, des aperçus profonds, le germe et l'ébauche de plusieurs systèmes modernes, et l'on reconnaitra facilement qu'ils n'ont pas été inutiles à des écrits plus récents, derrière lesquels ils sont maintenant éclipsés. Nous citerons à l'appui de cette assertion le *Sic et non*, le *Oui et le non*, récemment retrouvé par M. Cousin dans la bibliothèque d'Avranches. Cet écrit n'est, comme l'indique son titre, qu'un recueil d'autorités contradictoires concernant les points principaux du dogme. Quel est le but de cet échafaudage ? L'auteur nous l'apprend dans le préambule, où sa doctrine et sa méthode théologiques sont nettement exposées en quelques lignes. Les Écritures, dit-il, ne s'accordent pas toujours entre elles, ni les Pères entre eux : selon St. Jean et St. Matthieu, par exemple, le Seigneur a été crucifié à six heures ; selon St. Marc, il l'a été à trois heures. En présence de ces témoignages discordants, que faut-il faire pour éviter l'erreur ? *Douter ; la clef de la sagesse, c'est le doute ; le doute amène l'examen, et l'examen, la vérité. C'est la vérité qui nous dit : Cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira.* Du doute théologique d'Abailard au doute méthodique de Descartes et à la liberté d'examen, la route est facile. Le philosophe du 12ᵉ siècle se proposait d'accorder la raison et la foi ; celui du 17ᵉ, la raison et la science ; tous deux avaient pour but de secouer le joug de l'erreur et de la routine. « Abailard a essayé, dit M. Cousin, de se rendre « compte de la seule chose qu'on pût étudier de son « temps, la théologie ; Descartes sut se rendre compte « de ce qu'il était enfin permis d'étudier du sien, « l'homme et la nature. Celui-ci n'a reconnu d'autre « autorité que celle de la raison; celui-là a entrepris « de transporter la raison dans l'autorité. Tous deux « ils doutent et ils cherchent; ils veulent comprendre « le plus possible, et ne se reposent que dans l'évi« dence. » La méthode d'Abailard imprima à la marche des études une grande et salutaire impulsion ; l'influence de son école se fit sentir longtemps après

(1) Bacon, *de Augmentis.*

lui. Deux siècles plus tard, un poëte sublime, qui était en même temps un théologien profond, écrivait, au retour d'un pèlerinage scientifique, à l'université de Paris :

> Che non men' che saper, dubbiar m'aggrada.
> Il me plaît de douter non moins que de savoir.

L'Aristote du 12e siècle se montra digne du surnom d'*universel* que lui décernèrent ses contemporains; les lettres ne lui furent pas moins redevables que la philosophie, et il mérite de prendre place parmi les premiers restaurateurs du goût. Abailard s'appliqua à rendre au latin cette clarté, cette simplicité élégante et facile dont la tradition était perdue depuis longtemps; ses lettres, travaillées comme une composition littéraire, selon l'usage du temps, attestent un jugement supérieur, une science profonde de la vie et du cœur humain; la pensée y revêt fréquemment les images et les couleurs de la poésie; Abailard y cite souvent les Pères, les poëtes et les philosophes de l'antiquité, et applique justement leurs pensées. L'*Historia calamitatum* est un modèle d'éloquence; l'écrivain y saisit avec bonheur tous les tons qui conviennent à son sujet : l'expression est animée, brillante et pittoresque lorsqu'il peint l'ardeur présomptueuse et les passes d'armes dialectiques de sa jeunesse; tendre et voluptueuse dans le récit de ses amours; triste, amère et forte après la catastrophe qui ouvre l'histoire de ses malheurs. On sait qu'il cultiva avec succès la poésie; mais le temps ne nous a pas apporté un seul vers de ces chansons d'amour qu'il composait en se jouant, et dont les fraîches images et les grâces musicales s'imprimaient d'elles-mêmes dans la mémoire des *ignorants*; elles sont perdues ces riantes mélodies qui trouvaient des échos dans toutes les bouches amoureuses, et portaient dans les contrées lointaines l'aimable nom d'Héloïse. — La France ne possède pas encore une édition complète des œuvres de Pierre Abailard. Le conseiller d'État François d'Amboise a donné sous ce titre : *Petri Abælardi et Heloïsæ, conjugis ejus, Opera, nunc primum edita ex Mss. codd. Francisci Amboesii,* Paris, 1616, un volume in-4° qui contient toute l'histoire des rapports d'Abailard avec Héloïse, le Commentaire sur l'épître de St. Paul aux Romains et l'Introduction à la théologie. *L'Hexameron in Genesim* et la *Theologia christiana* se trouvent dans le *Thesaurus novus anecdotorum* de Martène et Durand, t. 3. *L'Ethica, seu liber : Scito te ipsum*, a été imprimé dans le *Thesaurus anecdotorum novissimus* de B. Pez, 1721, t. 3. D. Gervaise donna, en 1720, *la Vie de Pierre Abailard et celle d'Héloïse, son épouse,* 2 vol. in-12; et, en 1723, une traduction ou plutôt une paraphrase de leur correspondance sous le titre de *Véritables Lettres d'Abailard et d'Héloïse, avec le texte latin en regard,* 2 vol. in-12. Parmi les nombreuses traductions de ces lettres, on doit distinguer celle de 1782, 2 vol. in-12 par Bastien, avec le texte en regard. Le libraire Fournier a donné, en 1796, une très-belle édition des *Lettres d'Héloïse et d'Abailard,* avec la paraphrase de D. Gervaise et une nouvelle vie de ces célèbres amants par M. Delaulnaye, 3 vol. in-8°. Beauchamp a traduit ces lettres en vers français. On recherche l'édition latine de ces lettres publiée par les soins de Richard Rawlinson, Londres, 1714, in-8°, et Oxford, 1728. On a publié, en anglais, une histoire d'Héloïse et d'Abailard, sous ce titre : *The History of lives of Abailard and Heloïsa, with theirs original letters*, Birmingham, 1787; Bâle, 1793. On trouve dans les *Archives littéraires de l'Europe*, t. 8 (1805), p. 338-362, une vie d'Abailard, d'après celle qui a été composée en anglais par Jos. Burington, et traduite en allemand par Hahnemann, Leipsick, 1789, in-8°. Deux Allemands se sont aussi occupés d'Abailard et d'Héloïse. Tessler a publié, à Berlin, un ouvrage intitulé : *Abälard und Heloïsa*, 1806, 2 vol. in-8°. L'historien Schlosser a fait paraître l'année suivante, à Gotha, un vol. in-8° intitulé : *Abalard und Dulcin, Leben und Meinungen e. schwärmers u. e. Philosophen.* Il s'est principalement attaché à développer les opinions philosophiques et religieuses d'Abailard, et, pour mieux faire connaître son esprit, il a traduit l'*Hexameron in Genesim.* Il serait à désirer que le savant biographe eût comparé les systèmes et la doctrine d'Abailard avec ceux de ses contemporains; mais il s'est contenté de les rapprocher des idées de Platon. On ne lira pas sans intérêt l'article que M. de Gérando lui a consacré dans son *Histoire comparée des systèmes de philosophie,* 2e édit., t. 4, p. 399–408, même après les laborieuses recherches des bénédictins dans l'*Histoire littéraire de la France,* t. 9, et dans celle de St. Bernard et de Pierre le Vénérable (par D. Clémencet). M. Turlot a publié : *Abailard et Héloïse, avec un aperçu du 12e siècle, comparé sous tous les rapports avec le siècle actuel, et une vue de Paris tel qu'il était alors,* 1 vol. in-8°, Paris, 1822. M. de Longchamps a publié en 1823 : *Ancienne Héloïse, manuscrit nouvellement retrouvé des lettres inédites d'Abailard et d'Héloïse,* avec des notes historiques par A. de Puyberland, 2 vol. in-8°. M. Villenave, notre collaborateur, a publié en 1834 : *Abélard et Héloïse, leurs amours, leurs malheurs, leurs ouvrages,* 1 vol. in-8°, extrait de plusieurs articles insérés dans *la France littéraire.* M. Rheinwald a publié à Berlin, en 1831, le *Dialogus inter philosophum judæum et christianum.* Il a paru à Paris, en 1840, une nouvelle traduction des lettres d'Abailard et d'Héloïse, d'après les Mss. de la bibliothèque royale, par M. E. Oddoul, précédée d'un Essai historique par M. et Mme Guizot, 2 vol. in-8°, avec ou sans le texte, édition illustrée. Enfin nous devons aux savantes investigations de M. V. Cousin : *Ouvrages inédits d'Abailard pour servir à l'histoire de la philosophie scolastique en France; Paris, imprimerie royale,* 1836, in-4°. Ce volume, d'une haute importance philosophique, contient : 1° une remarquable introduction, par M. V. Cousin; 2° le *Sic et non*, dont nous avons déjà parlé; 3° la *Dialectique*, divisée en cinq parties, dont la première traite des éléments ou parties de la proposition; la seconde, des propositions simples, dites propositions catégo-

riques, et des syllogismes qui en dérivent ; la troisième, des lieux communs ou principes de toute argumentation ; la quatrième, des propositions et syllogismes hypothétiques; la cinquième, de la division et de la définition. « Nous pouvons affirmer, dit « M. Cousin, que cet ouvrage, jusqu'alors inconnu, « contient un monument de dialectique d'une vaste « étendue, parfaitement ordonné, composé avec le « plus grand soin, qui peut représenter à nos yeux « les autres écrits d'Abailard sur les mêmes ma- « tières, et qui nous donne une idée exacte et « complète de ses idées et de ses travaux dialec- « tiques. » 4° Un fragment sur les genres et les espèces. « Nous le publions en entier, avec la con- « viction que nous ne possédons rien de plus im- « portant sur la philosophie de cette époque, et « qu'une fois mis en lumière et livré aux histo- « riens de la philosophie, ce fragment sera désor- « mais la pièce la plus intéressante du grand procès « du nominalisme et du réalisme, dans le siècle d'A- « bailard (1). » 5° Des fragments de gloses sur l'Introduction de Porphyre, sur les Catégories et sur le traité de l'Interprétation d'Aristote, et sur les Topiques de Boëce. C. W—R.

ABALLA, née à Salerne, appliqua toute sa vie à l'étude de la médecine, et se rendit célèbre dans cet art sous le règne de Charles d'Anjou; elle composa plusieurs ouvrages, entre autres un savant Traité sur la bile noire (*de Atra Bili*), dont il a été fait plusieurs éditions. V—VE.

ABANCOURT (CHARLES-XAVIER-JOSEPH DE FRANQUEVILLE D'), neveu de Calonne, ministre de la guerre sous Louis XVI, naquit à Douai le 4 juillet 1758; il était en 1789 capitaine au régiment de Mestre de camp, cavalerie; ayant adopté les principes de la révolution, il obtint un avancement rapide, et fut porté au ministère après la journée du 20 juin 1792. Décrété d'accusation à la séance du 10 août de la même année, il fut conduit dans les prisons de la Force, de là à Orléans, et ensuite massacré à Versailles, le 9 septembre suivant, avec les autres prisonniers de la haute cour. *Voy.* BRISSAC (duc de). — ABANCOURT (*Charles Frérot* D'), adjudant général au service de France, résida longtemps en Turquie. Revenu en France, il fut chargé du dépôt des cartes et des plans militaires, leva une carte générale de la Suisse, et mourut à Munich en 1801. K.

ABANCOURT (FRANÇOIS-JEAN WILLEMAIN D'), né à Paris, le 22 juillet 1745, y est mort le 10 juin 1803. « Les poésies de cet auteur, disait, en 1772, l'abbé « Sabatier de Castres, n'annoncent que de la médio- « crité. » Ce jugement n'est pas trop sévère. On a d'Abancourt : 1° *Fables*, 1777, in-8° : la plupart avaient été insérées précédemment dans le *Mercure*; 2° *J. K. L. Essai dramatique*, 1776, in-8°; 3° *Épîtres*, 1780, in-8°; 4° *la Mort d'Adam*, tragédie en 3 actes et en vers, traduite de Klopstok, 1776, in-8°; 5° *le Mausolée de Marie-Joséphine de Saxe, dauphine de France*, poëme qui a concouru pour le prix de l'Académie française, 1767, in-4°; 6° plusieurs opuscules en vers, imprimés séparément : *Lettre de Narval à Williams; Lettre de Gabrielle de Vergy à sa sœur; Épître à la Vertu; l'Anniversaire du Dauphin* (1767); *les Vœux forcés, lettre d'une religieuse à sa sœur, qu'on suppose destinée au même état*; 7° quelques ouvrages dramatiques: *l'École des Épouses*, comédie; *le Sacrifice d'Abraham*, poëme dramatique en un acte; *la Bienfaisance de Voltaire*, pièce dramatique en un acte; *Voltaire à Romilly*; *la Convalescence de Molière*, etc. Il avait fait une riche collection de pièces de théâtre. Lorsqu'elles avaient eu plusieurs éditions, il se les procurait toutes; et quand elles n'étaient point imprimées, il ne négligeait rien pour en avoir un manuscrit. A. B—T.

ABANO (PIERRE D'), médecin et astrologue, naquit en 1250, au village d'Abano, près de Padoue. Le nom latin de ce village est *Aponus*, c'est pourquoi Pierre est souvent appelé en latin *Petrus de Apono*, ou *Aponensis*. On le nomme aussi quelquefois *Petrus de Padua*. Il alla dans sa jeunesse apprendre la langue grecque, les uns disent à Constantinople, les autres seulement dans quelques-unes des îles sujettes de la république de Venise. Voulant ensuite se livrer à l'étude de la médecine et des mathématiques, il revint à Padoue et y resta plusieurs années. Il en passa aussi plusieurs à Paris, où il fut reçu docteur en philosophie et en médecine. Padoue le rappela pour professer la médecine, et ce fut pour lui qu'une chaire y fut fondée. Il acquit alors, comme médecin, une grande réputation, dont on prétend qu'il abusa quelquefois pour exiger des sommes considérables de ses malades; mais les traits que l'on rapporte de son avarice paraissent exagérés. En général, on a débité sur son compte beaucoup de fables. On lui attribue, entre autres habitudes personnelles, une telle horreur pour le lait, qu'il ne pouvait en voir manger sans éprouver un soulèvement de cœur. On voit par ses ouvrages qu'il avait lu tous les livres de médecine que l'on connaissait de son temps. On y voit aussi qu'il mêlait à des connaissances réelles les rêveries de l'astrologie judiciaire. Il avait fait peindre sur la voûte de la salle publique, à Padoue, plus de 400 figures astrologiques. Le feu les ayant détruites en 1420, elles furent repeintes par le célèbre Giotto. Son entêtement pour cette fausse science, et ses connaissances réelles en philosophie naturelle et dans les mathématiques, sciences peu cultivées de son temps, le firent passer pour magicien; il fut aussi accusé d'hérésie. Ces accusations, dont il avait déjà eu à se défendre à Paris, furent deux fois renouvelées à Padoue par des médecins et d'autres ennemis jaloux de sa réputation. Les uns lui reprochaient, entre autres crimes, de ne pas croire aux démons, tandis que d'autres accusateurs attribuaient son savoir extraordinaire à sept esprits familiers qu'il tenait, disait-on, renfermés dans une bouteille. Après avoir échappé une fois aux inquisiteurs, par le crédit de ses amis, il ne leur échappa une seconde fois que par sa mort, arrivée en 1316 : il était âgé de 66 ans. Son procès était commencé et ardemment suivi. Malgré la précaution qu'il prit, en mourant, de faire devant témoins,

(1) Cousin

et même dans son testament, une profession de foi orthodoxe, l'inquisition acheva son procès, le jugea coupable d'hérésie, le condamna au feu, ordonna, sous peine d'excommunication, aux magistrats de Padoue d'exhumer son cadavre, pour qu'il fût brûlé publiquement. La servante de Pierre, qui avait été, dit-on, pour lui autre chose qu'une servante, ayant entendu cette sentence, le fit déterrer et enterrer secrètement pendant la nuit dans une autre église. L'inquisition voulut procéder contre les auteurs et fauteurs de cet attentat; mais le podestat et la commune de Padoue obtinrent qu'elle se contentât de lire en public la sentence, et de brûler le mort en effigie. Ses concitoyens lui rendirent un hommage tardif en plaçant, en 1420, son buste sur la porte de leur palais public, avec ceux de Tite-Live, d'Albert (prédicateur célèbre au 14e siècle), et de Jules Paul (jurisconsulte au 3e). Les principaux ouvrages de Pierre d'Abano sont : 1° *Conciliator differentiarum philosophorum et præcipue medicorum*, Venise, 1471; ouvrage souvent réimprimé, et qui fit donner à Abano lui-même le surnom de *conciliateur* : il s'y proposait la tâche difficile de concilier les opinions diverses des médecins et des philosophes. Il y cite souvent Averroès, dont il paraît avoir été le premier en Italie à citer et à vanter les ouvrages. 2° *De Venenis, eorumque remediis*, non moins souvent réimprimé que le précédent, tantôt dans le même volume et tantôt séparément. Cet ouvrage, fort rare, a été traduit en français par Lazare Boet, Lyon, 1593, in-16. 3° *Expositio problematum Aristotelis*, *Mantuæ* 1475, in-4°, et plusieurs fois imprimé depuis. 4° *La Fisionomie du conciliator Pierre de Apono*, Padoue, 1474, in-4°; la même, traduite en latin : *Decisiones physionomicæ*, 1548, in-8°. La bibliothèque royale possède un manuscrit de cet ouvrage, ou d'un autre sur la même matière, qu'il publia pendant son séjour à Paris, sous ce titre : *Liber compilationis physionomicæ a Petro de Padua in civitate Parisiensi editus*; il est sous le n° 2598, in-fol. 5° *Hippocratis de medicorum astrologia libellus, ex gr. in lat.*, Venise, 1485, in-4°. 6° *Quæstiones de febribus*, Padoue, 1482, Ms. de la bibliothèque royale, n° 4872. 7° *Textus Mesues noviter emendatus. Petri Aponi medici clarissimi in librum Joannis Mesues additio* (*id est*, *de ægritudinibus corporis, et de ægritudinibus membrorum nutritionis*), Venise, 1505, in-8°. 8° *Astrolabium planum in tabulis ascendens, continens qualibet hora atque minuta æquationes domorum cœli*, etc., Venise, 1502, in-4°. 9° *Geomantia*, Venise, 1549, in-8°. 10° *Dionocides digestus alphabetico ordine*; Lyon, 1512, in-4°. 11° *Galeni Tractatus varii a Petro Paduano latinitate donati*. Cette traduction est conservée en manuscrit dans la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise. 12° La traduction latine de sept traités d'astrologie du célèbre rabbin de Tolède, Aben-Hezra, imprimée ordinairement avec le traité *de Diebus criticis* du même rabbin, traduit par un autre auteur. G—E

ABANTIDAS, fils de Paséas, usurpa le pouvoir souverain à Sicyone, vers l'an 267 avant J.-C., en tuant Clinias, père d'Aratus, qui était à la tête du gouvernement. Abantidas poursuivait avec fureur tous les parents et les amis de ce vertueux citoyen; mais Aratus échappa à ses recherches. L'usurpateur se plaisait beaucoup à entendre disputer Dinias et Aristote le dialecticien; ces deux philosophes, voulant délivrer leur patrie, lui dressèrent une embuscade et le tuèrent. Sicyone ne devint pas libre pour cela, car Paséas, père du tyran, se mit sur-le-champ à sa place. C—R.

ABAQUA. *Voyez* MAXIMIN.

ABARCA BOLEA Y PORTUGAL (DON JÉROME DE), un des plus grands seigneurs de l'Aragon, vécut au commencement du 16e siècle. Retiré à sa terre de Cadrete à cause de sa mauvaise santé, il composa une *Histoire du royaume d'Aragon*, qu'il a laissée imparfaite, et qui n'a jamais été publiée. Zurita, le plus célèbre des historiens d'Aragon, y a beaucoup puisé, et il avoue que l'ouvrage d'Abarca est écrit avec tant de jugement et d'élégance, que si sa santé lui eût permis de l'achever, il aurait rendu inutile toute autre histoire de ce royaume. — ABARCA (*Pierre*), jésuite espagnol, né à Jaca en Aragon, en 1619, enseigna la théologie pendant vingt-cinq ans, et mourut à Palencia, le 1er octobre 1693. Il a publié en latin divers traités de théologie, et en espagnol une histoire d'Aragon sous ce titre : *los Reyes de Aragon en annales historicos distribuidos*, Madrid et Salamanque, 1682 et 1684, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage, très-estimé, et remarquable par de savantes recherches, est devenu fort rare. (*Voy.* le Catalogue de Santander.) C. T—Y.

ABASCAL (DON JOSÉ-FERNANDO), capitaine général des armées espagnoles, né en 1743 à Oviédo, où il fit ses études, entra en 1762 au service, où il se distingua par son ardeur à acquérir les connaissances qui lui manquaient. Il fut de l'expédition d'Afrique en 1775, et se trouva à la bataille d'Alger. Promu, à trente ans, au grade de colonel, il servit en cette qualité dans la guerre qui fut déclarée à l'Espagne par la république française. Trois ans après, il fut élevé au rang de brigadier par Charles IV, qui l'envoya exercer les fonctions de lieutenant de roi à Cuba : il concourut à fortifier les places de cette île et à défendre la Havane, lorsqu'elle fut attaquée par les Anglais. Son zèle, dans ces circonstances, fut récompensé par le commandement général et l'intendance de la Nouvelle-Galice, ainsi que par la présidence de la cour royale de la Guadalaxara. Pris par les Anglais dans la traversée, il s'échappa et se rendit par terre de Rio-Janeiro à Lima. On sait que ce fut alors que les insurrections des colonies espagnoles commencèrent. A peine arrivé, Abascal eut à résister aux attaques de 30,000 Indiens soulevés, qu'il parvint à réprimer. Il obtint, en 1804, avec le grade de maréchal de camp, la vice-royauté du Pérou, et son administration dans cette contrée eut d'abord d'heureux résultats. Mais l'invasion de l'Espagne par Napoléon, en 1808, et les événements qui en furent la suite, causèrent de nouveaux troubles dans les colonies d'Amérique. Le but déclaré des insurgés fut désormais de s'affranchir entièrement de toute sou-

mission à la métropole, qui se débattait entre deux partis rivaux, celui de Napoléon et celui de l'ancienne dynastie représentée par les cortès. C'est en faveur de ce dernier qu'Abascal parut se prononcer, et ce fut pour prévenir la séparation qu'il forma, sous le nom de *volontaires de l'Union espagnole du Pérou*, un corps militaire destiné à maintenir l'esprit de concorde entre les Espagnols et les Américains. Enfin il envoya aux cortès en Europe de nombreux convois de munitions et d'argent, et, grâce à son zèle, le Pérou fut la dernière colonie qui se sépara de la mère-patrie. Les cortès, pour récompenser son zèle, le proclamèrent, par un décret du 30 mai 1812, marquis de la *Concordia española del Peru;* et la junte des Asturies le nomma son député général. Mais les circonstances le contraignirent bientôt à disséminer le peu de forces qu'il avait à sa disposition. Après s'être vu obligé d'envoyer des secours à Buenos-Ayres, attaqué par les Anglais, il dut aussi en envoyer au Chili et à la Nouvelle-Grenade; peut-être eut-il le tort de trop se dégarnir, car le général Pezuela, qui commandait sous ses ordres, ayant eu à réprimer une insurrection qui éclata simultanément à Cusco, à Lima, à Arequipa, à Charcas, et dans presque tout le Pérou, ses troupes furent coupées faute de renforts. Il paraît que c'est par suite de ce malheureux événement qu'en 1816 Abascal fut révoqué par Ferdinand VII, et remplacé par ce même Pezuela. Il revint à Madrid, où il mourut le 30 juin 1821. Z.

ABASCANTUS, ou ABASCANTE, médecin, naquit dans le 2e siècle, à Lyon; tous les biographes disent qu'il fut assez célèbre pour mériter l'estime de Galien, qui loue son antidote contre la morsure des serpents, connu sous le nom d'*antidote d'Abascantus*. La base de ce topique, peu connu de nos jours, était l'euphorbe, plante caustique qui, en brûlant la plaie imprégnée de venin, y détruisait toute faculté d'absorption, et conséquemment prévenait les accidents qui en sont la suite. On ne connaît pas aujourd'hui les ouvrages d'Abascantus, que plusieurs raisons font présumer avoir été écrits en grec. Du reste, en ces temps où beaucoup de gens exerçaient la médecine empiriquement, on tâchait de se procurer des formules qui se transmettaient de main en main sous le nom de celui qui les avait faites ou qui les avait données comme siennes; et cela ne peut guère prouver que leurs auteurs fussent de grands médecins, ni qu'ils aient écrit sur la médecine. Le fait est que le nom d'Abascantus ne se trouve que dans Galien, qui rapporte de lui trois formules de remèdes. C. et A.

ABASSA. *Voyez* ABAZA et ABBASSA.

ABATI, noble famille florentine à laquelle le Dante a donné de la célébrité. Il a placé, dans le 32e chant de son *Enfer*, Bocca des Abati parmi les traîtres à leur patrie, pour avoir contribué à la défaite de Mont'aperti, et attiré sur Florence le plus grand désastre que cette république eût éprouvé. Le Dante se représente lui-même frappant et maltraitant dans l'enfer la tête de ce traître qu'il y trouve enfoncée dans des glaces éternelles, et dont il arrache les cheveux pour lui faire dire son nom. Bocca des Abati combattait à la bataille de Mont'aperti près l'Arbia (le 4 septembre 1260) : gagné par les Gibelins et par les Siennois, il abattit d'un coup d'épée la main de celui qui portait l'étendard de la république, et par là il répandit la terreur dans l'armée florentine. Les Guelfes, croyant la bataille perdue, ne songèrent plus qu'à s'enfuir; 2,500 Florentins demeurèrent sur le champ de bataille, et plus de 1500 furent faits prisonniers. La perte des alliés fut encore plus considérable, et l'on fait monter à 10,000 le nombre des morts. Florence fut abandonnée aux ennemis, et les Guelfes chassés de toute la Toscane. — En 1304, un prêtre de la même famille, nommé Néri Abati, mit le feu, pendant une sédition, au quartier qu'habitaient les Gibelins; 1700 maisons furent brûlées, et les familles les plus riches réduites à la mendicité. S—I.

ABATI (ANTOINE), de Gubbio, poëte italien de beaucoup de réputation pendant sa vie, florissait vers le milieu du 17e siècle. Il fut attaché à l'archiduc Léopold d'Autriche, et voyagea dans les Pays-Bas et en France. De retour en Italie, il fut successivement gouverneur de plusieurs petites villes de l'État ecclésiastique. Il mourut à Sinigaglia, en 1667, après une longue maladie. L'empereur Ferdinand III lui fit l'honneur stérile de composer à sa louange un mauvais acrostiche italien : il eût mieux fait de pourvoir à ses besoins, qui étaient quelquefois urgents, comme on le voit dans plusieurs de ses poésies. Il a laissé : 1° *Ragguaglio di Parnaso contra poetastri e partegiani delle nazioni*, Milan, 1638, in-8°; 2° *le Frascherie, fasci tre*, poésies satiriques, mêlées de prose, Venise, 1651, in-8°; 3° *Poesie postume*, Bologne, 1671, in-8°; 4° *il Consiglio degli Dei, dramma per musica*, etc., à l'occasion de la paix entre la France et l'Espagne, et du mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne, Bologne, 1671. L'auteur l'avait dédié, en 1660, au cardinal Mazarin. G—É.

ABATIA ou ABBATIA (BERNARD), médecin et astrologue, était né vers 1540, à Toulouse. S'étant rendu très-habile dans toutes les sciences cultivées de son temps, il vint en donner des leçons à Paris. La Croix du Maine, seul contemporain d'Abbatia qui ait conservé quelques détails sur ce savant personnage, nous apprend qu'il a professé le droit, la médecine, les mathématiques et l'astrologie, tant en public qu'en particulier; cependant rien ne prouve qu'il ait occupé réellement des chaires à l'université de Paris. Suivant la Croix du Maine, Abbatia mit en lumière une *Pronostication sur le mariage de Henri, roi de Navarre, et de Marguerite de France, son épouse*, Paris, 1572. Cette pièce est tellement rare, qu'elle n'est citée par aucun autre bibliographe, et qu'elle n'a même pas été connue des auteurs de la *Bibliothèque historique de la France*. Il avait fait, vraisemblablement sur le plan adopté par Fuchs, une description générale des plantes, sous le titre de *Grand Herbier*. Cet ouvrage important n'a point été imprimé, et l'on ignore ce que le manuscrit est devenu. Les rédacteurs de la *Biographie toulousaine*, après avoir dit, sans indiquer sur quelle autorité, qu'Abbatia composa divers traités

dont les auteurs parlent avec beaucoup d'éloge, ajoutent qu'il mourut vers l'année 1590, âgé d'environ 60 ans. W—s.

ABAUNZA (Pierre), de Séville, est un des commentateurs des Décrétales, dont l'ouvrage est intitulé : *Ad titulum XV, de sagittariis libro V, Decretalium prælectio.* Son traité, autrefois très-estimé, est contenu dans le *Novus Thesaurus juris civilis et canonici*, de Gérard Meermann, 7 vol. in-fol., imprimés à la Haye, 1751-1754. (*Voy.* Meermann.) Abaunza est mort en 1649, à l'âge de 50 ans. Il a laissé en manuscrit un commentaire espagnol sur quelques livres de Martial, entrepris pour venger son compatriote, Laurent Ramirez de Prado, des critiques d'un écrivain français caché sous le pseudonyme de Musambert. Laurent Ramirez de Prado avait fait, étant encore fort jeune, un commentaire sur Martial, que l'on a trouvé dans l'édition de Paris, 1607, in-fol.; et le prétendu Musambert n'était autre que Théodore de Mareilly, professeur à Paris. M—x.

ABUZIT (Firmin), descendait d'un médecin arabe qui s'était établi à Toulouse au 9e siècle. Né à Uzès, le 11 novembre 1679, de parents réformés qui y vivaient avec aisance, il perdit son père à l'âge de deux ans. En 1685, sa mère, appelée *Anne Darlle*, se vit, par la révocation de l'édit de Nantes, enlever ses deux fils pour être élevés dans la religion catholique romaine. Elle réussit cependant à les tirer du collége d'Uzès, et les envoya secrètement, en 1689, à Genève, où elle vint se fixer après être sortie de la prison dans laquelle sa désobéissance l'avait fait enfermer. Firmin, qui était l'aîné, fit ses études avec les plus brillants succès. Les langues anciennes, l'histoire naturelle, la physique, les mathématiques, l'astronomie, la géographie, l'histoire, les antiquités, la théologie, furent successivement les objets de ses études. Après avoir terminé ses cours en 1698, il visita l'Allemagne, ensuite la Hollande et l'Angleterre, et chercha partout à lier connaissance avec les savants les plus distingués, tels que Bayle, Basnage, de Jurieu, Saint-Évremond, Newton, dont il gagna l'estime et l'amitié. Sa tendresse filiale lui fit quitter Londres, où le roi Guillaume voulait le retenir, et il revint à Genève auprès de sa mère. Il y vécut entièrement livré à l'étude, et consentit seulement à entrer dans la société qui s'était formée pour la traduction française du Nouveau Testament, qui a paru en 1726, et la compagnie des pasteurs le fit remercier des importants services qu'il rendit dans cette occasion. L'académie lui offrit une chaire en 1723 ; son goût pour l'indépendance la lui fit refuser : il accepta cependant la place de bibliothécaire surnuméraire de la bibliothèque publique, mais sans appointements, afin d'être plus libre. Il put ainsi puiser dans ce riche trésor littéraire, auquel il se rendit très-utile. En 1727, le gouvernement de Genève voulut lui donner une marque particulière de son estime, et lui accorda sans rétribution le droit de bourgeoisie, ce qui était une distinction honorable; il est mort à 87 ans, le 20 mars 1767, dans une petite maison voisine de la ville où il s'était retiré depuis quelque temps. Abauzit s'était fait une grande réputation ; on n'a pourtant de lui que quelques morceaux peu étendus, qui ont pour la plupart été publiés à son insu. Tous ceux qui le voyaient admiraient son jugement et sa vaste érudition. Les plus grands hommes recherchaient sa correspondance et le consultaient sur les questions les plus difficiles. Newton, en lui envoyant son *Commercium epistolicum,* lui écrivit : « Vous êtes bien digne de décider entre Leibnitz et moi. » Le jugement que le savant Pococke porta de ses connaissances en géographie ne lui est pas moins honorable; après l'avoir entendu parler sur l'Égypte, la Palestine et les autres contrées de l'Orient, que lui-même avait visitées, il ne put se persuader qu'Abauzit n'y eût pas séjourné longtemps et n'en eût pas fait, comme lui, une étude particulière. Un autre fait prouve combien il était versé dans l'histoire. M. Lullin, professeur à Genève, avait composé un discours sur un point particulier de l'histoire ecclésiastique, dont il donnait un cours. Il s'agissait de Virgile, évêque de Saltzbourg au 8e siècle, qu'on prétend avoir été censuré publiquement, et même excommunié par le pape Zacharie, pour avoir avancé qu'il y avait des antipodes. Il alla voir Abauzit, et fit tomber la conversation sur ce sujet ; il ne fut pas peu surpris de le lui entendre discuter à fond comme s'il venait de l'étudier; il le fut bien plus encore, lorsqu'Abauzit l'assura qu'il y avait plus de trente ans qu'il n'avait rien lu sur cette matière. La même chose lui arriva avec J.-J. Rousseau, à qui il donna pour son *Dictionnaire* des remarques excellentes sur la musique des anciens. Rousseau crut qu'Abauzit faisait dans ce moment une étude spéciale de cette partie de l'antiquité, et il y avait fort longtemps qu'il ne s'en était occupé. Rousseau avait pour les mœurs et les vertus d'Abauzit la plus sincère estime. On peut en donner pour preuve le magnifique éloge qu'il fit de lui dans *la Nouvelle Héloïse*. Cet éloge est d'autant plus remarquable que c'est le seul que Rousseau ait adressé à un homme vivant. « Non, ce siècle de la philosophie « ne passera pas sans avoir produit un vrai philosophe ; j'en connais un, un seul, j'en conviens ; « mais c'est beaucoup encore, et pour comble de « bonheur, c'est dans mon pays qu'il existe. L'oserai-je nommer ici, lui dont la véritable gloire est « d'avoir su rester peu connu ? Savant et modeste « Abauzit ! que votre sublime simplicité pardonne à « mon cœur un zèle qui n'a point votre nom pour « objet. Non, ce n'est pas vous que je veux faire « connaître à ce siècle indigne de vous admirer ; « c'est Genève que je veux illustrer de votre séjour ; « ce sont nos concitoyens que je veux honorer de « l'honneur qu'ils vous rendent ... Vous avez vécu « comme Socrate ; mais il mourut par la main de « ses concitoyens, et vous êtes chéri des vôtres. » Abauzit était encore savant antiquaire ; il connaissait bien les médailles et les autres monuments, et déchiffrait les inscriptions avec facilité. On trouve dans l'édition de l'*Histoire de la ville et de l'État de Genève*, par Jacques Spon, publiée à Genève en

1730, 2 vol. in-4°, t. 2, p. 580, et 4 vol. in-12, t. 4, p. 157, plusieurs dissertations latines, dans lesquelles Abauzit explique quelques inscriptions difficiles. Il a aussi donné, dans le *Journal helvétique* de 1743, une dissertation sur un bouclier votif qui avait été trouvé dans l'Arve, près de Genève, en 1721, sur lequel on a gravé une allocution et une largesse de l'empereur Valentinien II. Scipion Maffei a adressé à Abauzit la dixième lettre du recueil intitulé : *Galliæ Antiquitates quædam selectæ*, Paris, 1733, in-4°, dans laquelle il lui communique les corrections qu'il a eu occasion de faire au texte de plusieurs inscriptions fautivement rapportées par Gruter dans son grand recueil. Enfin, Abauzit, sans vouloir embrasser l'état ecclésiastique, s'était beaucoup occupé de théologie ; il était surtout très-versé dans la critique sacrée, et fut souvent consulté par les théologiens sur les passages les plus difficiles. Sa philosophie était principalement fondée sur les principes d'un pur socinianisme. On a de lui plusieurs traités qui ont été publiés après sa mort par Vegobre, sous ce titre : *Œuvres diverses de M. Firmin Abauzit, contenant ses écrits d'histoire, de critique et de théologie*, Genève, 1770 : il n'en a paru que le premier volume ; Bérenger en a donné une édition plus complète : *OEuvres de feu M. Abauzit*, Londres (Hollande), 1773, 2 vol. in-8°. Le premier recueil ne contient que huit dissertations *sur la religion naturelle* et *la révélation judaïque* : *sur les Épîtres de St. Paul aux Romains et aux Galates ; sur l'idolâtrie ; sur l'eucharistie ; sur l'Apocalypse ; sur la controverse*, et une *explication des ch. 11 et 12 de Daniel*. Les éditeurs du second recueil n'ont donné de ces pièces que les *Réflexions sur l'eucharistie et sur l'idolâtrie*, et l'*Essai sur l'Apocalypse*, contre l'orthodoxie duquel Vincent Fassini écrivit en 1778, et qui a été aussi l'objet de la critique de Bergier, dans son *Traité historique et dogmatique de la religion*, t. 8. Ils y ont joint les *Réflexions sur les mystères de la religion*, des explications de plusieurs passages obscurs de l'Ancien et du Nouveau Testament ; des dissertations *sur la connaissance de Jésus-Christ, sur l'honneur dû à Jésus-Christ, sur le Saint-Esprit* (1) ; et plusieurs dissertations sur des points de littérature et d'antiquités ; tels que sur cette question : *S'il est vrai que Virgile ait fait, à la fin de sa vie, quelques changements à l'Énéide ; sur quelques méprises du dictionnaire de la Martinière ; sur les aurores boréales ; sur le disque d'argent trouvé près de Genève ; les ruines de Pæstum ; le camp de Galba ; les monuments d'Aix, en Savoie ; un prétendu écu d'or du prince de Condé, en 1567 ; sur les réductions du calendrier ; sur le passage des Alpes par Annibal* ; des lettres sur différents sujets. Les meilleures productions d'Abauzit sont ses additions, dissertations, corrections, notes, plans, carte des environs du lac Léman, qui ornent l'édition de l'*Histoire de Genève*, de 1730. Il a laissé des dissertations manuscrites *sur les éclipses de lune ; sur la pesanteur ; sur les Bacchides* et *la Casina de Plaute ; sur l'antiquité des Assyriens*, etc ; mais la plupart de ces manuscrits ont été brûlés à Uzès par le zèle religieux de ses héritiers (*voy.* BAUYN ci-après), et il n'en existe plus qu'une correspondance avec un de ses oncles, ministre protestant, sur des questions de théologie et de sciences. Abauzit n'était pas moins recommandable par son caractère que par l'étendue de ses connaissances. Il était religieux par principes, et chrétien par conviction ; il ne blâmait jamais les autres de penser autrement que lui. Laharpe a dit qu'il était respectable par une longue carrière, passée tout entière dans les études de la philosophie et dans l'exercice de toutes les vertus ; un trait suffira pour donner une idée de son extrême douceur. Il passait pour ne s'être jamais mis en colère : quelques personnes s'adressèrent à sa servante pour s'assurer s'il méritait cet éloge. Il y avait trente ans qu'elle était à son service : elle affirma que pendant tout ce temps elle ne l'avait jamais vu en colère. On lui promit une somme d'argent si elle pouvait parvenir à le fâcher ; elle y consentit ; et, sachant qu'il aimait à être bien couché, elle ne fit pas son lit. Abauzit s'en aperçut, et le lendemain matin lui en fit l'observation. Elle répondit qu'elle l'avait oublié : il ne dit rien de plus. Le soir, le lit n'était pas fait : même observation le lendemain ; elle y répondit par une excuse vague, et encore plus mauvaise que la première. Enfin, à la troisième fois il lui dit : « Vous n'avez pas encore « fait mon lit : apparemment que vous avez pris « votre parti là-dessus, et que cela vous paraît trop « fatigant ; mais après tout il n'y a pas grand mal, « car je commence à m'y faire. » Attendrie par tant de patience et de bonté, la servante lui demanda pardon, et lui avoua l'épreuve à laquelle on avait voulu mettre son caractère. A. L. M.

ABAZA, pacha de Bosnie, tirait son origine du pays des Abares ; il est célèbre dans l'histoire ottomane par sa bravoure, ses talents, et les circonstances extraordinaires dans lesquelles il s'est trouvé. Il se fit connaître vers l'an de l'hégire 1033 (1623 de J.-C.). Après la mort du malheureux Othman II, Abaza, pacha d'Erzeroum, leva l'étendard de la rébellion, sous prétexte de venger le jeune prince que les janissaires avaient fait périr. Tous les pachas envoyés contre lui, partageant en secret sa haine, cherchèrent plutôt à le favoriser qu'à le détruire. Aussi ne doit-on pas s'étonner des grands progrès que fit la révolte d'Abaza sous Mustapha Ier, qui ne gouvernait que de nom, et sous Amurath (Mourad) IV, trop jeune encore pour se faire craindre. Des milliers de janissaires, dans les provinces asiatiques, étaient tombés sous les coups de ce terrible ennemi. Les janissaires demandèrent à grands cris à marcher contre lui ; trois grands vizirs l'attaquèrent inutilement. Enfin Khosrou-Pacha le rejeta dans Erzroum, et le força de se rendre prisonnier, en 1623, après une résistance de cinq jours. Abaza, chargé de chaînes, fut amené aux pieds d'Amurath IV ; le sultan lui pardonna, et, non content de lui laisser la vie, il le fit beyglerbeyg de la Bosnie. Cet exemple de clémence, uni-

(1) On cite de Firmin Abauzit un livre dangereux sous ce titre : *Réflexions impartiales sur les Évangiles*. (Voy. *Esprit des Journaux*, mai 1778, p. 369 et suiv.) Z.

que dans l'histoire ottomane, tourna à la gloire du souverain comme du sujet. Abaza, pacha de Bosnie, devint sur toute cette frontière le bouclier de l'empire : il en repoussa constamment les chrétiens; et comme il avait fait excuser sa révolte par ses motifs, il la fit oublier par sa fidélité. Amurath IV l'employa avec succès contre tous ses ennemis, et le fit passer du pachalik de Bosnie au commandement de Van, ville asiatique que les Persans menaçaient. Abaza s'y défendit quatre mois; mais il vint à mourir, et sa perte entraîna celle de la place, en 1636. S—y.

ABBADIE (JACQUES), naquit à Nay, dans le Béarn, en 1654, et fit ses premières études sous la direction de Laplacette, ministre de cette petite ville. L'indigence de ses parents ne lui aurait pas permis de développer ses talents, si les chefs du protestantisme de la province, instruits de ses heureuses dispositions, ne se fussent chargés des frais de son éducation scolastique. Les secours qu'il en reçut le mirent en état d'aller continuer ses études à Puy-Laurens, à Saumur et à Sedan, où il prit le degré de docteur en théologie. Le comte d'Espence, premier écuyer de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, l'engagea à faire le voyage de Berlin; il y devint pasteur de l'Eglise française réformée. Les devoirs de sa place ne l'empêchèrent pas de faire des voyages en Hollande, dans les années 1684, 86 et 88, pour y veiller à l'impression de divers ouvrages. Le maréchal de Schomberg, qui avait accompagné le prince d'Orange en Angleterre, l'y attira en 1688, et l'emmena l'année suivante en Irlande, où il lui procura le doyenné de Killalow. Après la mort du maréchal, en 1690, Abbadie revint à Londres. Il fut attaché à l'Eglise de Savoie, en qualité de ministre; mais la difficulté qu'il avait d'apprendre ses sermons, et les fréquentes infidélités que lui faisait sa mémoire en les débitant, le dégoûtèrent du ministère. Il se retira à Sainte-Mary-le-Bone, aujourd'hui renfermée dans l'enceinte de Londres. C'est là qu'il termina ses jours, le 6 octobre 1727. Nous avons suivi, pour sa naissance et sa mort, les biographes anglais qui nous ont paru plus à portée d'être instruits de ces deux dates que le P. Nicéron, qui place la première en 1658, et la dernière au 2 octobre 1727. Abbadie a composé un grand nombre d'ouvrages; mais il est principalement connu par son *Traité de la religion chrétienne*, publié à Rotterdam en 1684, et réimprimé dans la même ville, en 1688, avec des additions considérables, 2 vol. in-8°. Il y joignit, l'année d'après, le *Traité de la Divinité de Jésus-Christ* qui en forme la troisième partie. L'ouvrage entier a eu un grand nombre d'éditions, tant en Hollande qu'en France, 4 vol. in-12. Il a été traduit en anglais par Lambert, évêque de Dromore en Irlande, Londres, 1694; et en allemand par Bilderbeck. Cette traduction a eu trois éditions, dont la dernière est de Leipsick, 1748. Peu de livres ont été reçus du public avec plus d'enthousiasme que le traité d'Abbadie : catholiques et protestants s'accordèrent à le combler d'éloges, et le temps n'a point affaibli sa réputation. Bussy-Rabutin, qui ne passait pas pour très-croyant, écrivait à madame de Sévigné : « Jusqu'ici je n'ai point été touché de tous les autres « livres qui parlent de Dieu, et j'en vois bien aujour« d'hui la raison, c'est que la source m'en paraissait « douteuse; mais la voyant claire et nette dans « le livre d'Abbadie, il me fait valoir ce que je n'es« timais pas. Encore une fois, c'est un livre admira« ble; il me peint tout ce qu'il me dit, et il force ma « raison à ne pas douter de ce qui lui paraissait « incroyable. » L'auteur a, sur tous ceux qui avaient jusque-là traité les mêmes matières, l'avantage de réunir toutes les controverses avec les incrédules. Il combat les athées dans la première partie, les déistes dans la seconde, et les sociniens dans la troisième. « Philosophe et théologien tout ensemble, dit l'abbé « Houteville, sa manière de composer est de plus sur « le vrai ton, je veux dire, intéressante, pure, ani« mée. » Personne ne lui conteste le mérite éminent d'avoir donné aux preuves morales qui ne dépendent que de la réflexion et du raisonnement tout le développement convenable. Son ouvrage ne laisse presque rien à désirer sur cet article, et doit servir de modèle. Les questions de fait n'y sont pas traitées avec la même étendue; mais ceux qui lui reprochent sa brièveté à cet égard devraient faire attention que de son temps on n'avait pas mis à contribution, avec autant de succès qu'on l'a fait depuis, les règles de la grammaire, les langues anciennes, l'histoire, la chronologie, pour faire sortir de l'obscurité des siècles tout ce que ces diverses sources peuvent fournir de difficultés contre les monuments sacrés de la révélation. Les éloges presque sans bornes donnés à cet excellent ouvrage souffrent cependant quelques modifications pour la troisième partie, où l'on croit apercevoir plus de sécheresse, moins de force et de vivacité. *La Vérité de la religion chrétienne réformée* n'eut pas à beaucoup près le même succès. C'est une controverse contre les catholiques, qui ne pouvait avoir d'intérêt que pour les calvinistes. Le tome 1er, publié à Rotterdam en 1717, in-8°, contient la table des chapitres du second volume, qui n'a point paru. *L'Art de se connaître soi-même*, imprimé dans la même ville, en 1692, in-8°, a été traduit en différentes langues, et réimprimé plusieurs fois en France. L'édition de Lyon, en 1693, subit quelques altérations sous la plume de l'éditeur (Cohade). Ce que l'auteur y dit du principe des actions vertueuses, qu'il fait consister dans *l'amour de soi*, fut attaqué par D. Lami, qui prit cet amour pour *l'amour-propre*. Abbadie fut défendu victorieusement par Malebranche dans son *Traité de l'amour de Dieu*, et il s'expliqua lui-même d'une manière satisfaisante par une lettre qui a été insérée dans le *Recueil de pièces* de l'abbé Archimbaud. Les autres ouvrages d'Abbadie, moins connus, sont : 1° *les Caractères du Chrétien et du Christianisme*, avec des réflexions sur les afflictions de l'Eglise, la Haye, 1685, in-12; 2° *le Triomphe de la Providence et de la Religion, ou l'Ouverture des sept sceaux par le fils de Dieu*, où l'on trouvera la première partie de l'Apocalypse clairement expliquée par ce qu'il y a de plus connu dans l'histoire, et de moins contesté dans la parole de Dieu, avec une nouvelle et très-sensible démonstration de la vérité de la religion chrétienne;

Amsterdam, 1723, 4 vol. in-12. Cet ouvrage, dans lequel Abbadie entreprend de réfuter sur plusieurs points l'*Explication de l'Apocalypse* de Bossuet, prouve que l'âge avait un peu affaibli ses organes quand il le composa; 3° *Réflexions sur la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie*, en forme de lettres, la Haye, 1685, in-12, édition désavouée par l'auteur, à cause des fautes d'impression dont elle fourmille : celle de 1713, publiée à Rotterdam dans une collection de traités sur l'eucharistie, est plus correcte; 4° *Sermons*, *Discours*, *Panégyriques*, prononcés et imprimés en différentes occasions; 5° *Défense de la nation britannique*, où les droits de Dieu, de la nature et de la société sont établis au sujet de la révolution d'Angleterre, contre l'auteur de l'*Avis important aux réfugiés* (Bayle), Londres, 1692, in-8°, rare; seconde édition, la Haye, 1693, in-12; 6° *Histoire de la grande conspiration d'Angleterre avec le détail des diverses entreprises contre le roi et la nation, qui ont précédé le dernier attentat*, Londres, 1696, in-8°, ouvrage très-rare, composé par ordre du roi Guillaume, sur les pièces originales. On trouve dans le 15e volume de la *Bibliothèque anglaise* le projet d'une édition générale de ses œuvres, en 4 volumes in-4°, que sa mort l'empêcha d'exécuter. Elle devait contenir une *nouvelle manière de prouver l'immortalité de l'âme*, et des *notes sur le Commentaire philosophique* de Bayle; il ne s'en est rien trouvé parmi ses papiers, parce que ce profond méditatif composait quelquefois ses ouvrages dans sa tête, et ne les écrivait qu'à mesure qu'il les livrait à l'impression. — ABBADIE, chanoine de Comminges, a donné une *Dissertation touchant le temps auquel la religion chrétienne a été établie dans les Gaules*, Toulouse, 1703, in-12. Il soutient qu'elle y fut prêchée avant le milieu du second siècle. T—D.

ABBAS, fils d'Abdel-Mothaleb, oncle paternel de Mahomet, fit d'abord la guerre à son neveu, l'accusant d'imposture et d'ambition. Mais le sort des armes lui fut contraire, et il tomba dans les mains de Mahomet, au célèbre combat de Bedr, l'an 2 de l'hégire (623-4 de J.-C.). Mahomet exigea de lui une rançon considérable. Abbas se plaignit de la dureté de son neveu qui voulait le réduire à la mendicité; mais Mahomet, averti qu'il avait de l'argent caché, lui dit : « Où sont les bourses d'or que vous « avez données à garder à votre mère lorsque « vous quittâtes la Mecque? » Et aussitôt il lui déclara qu'une révélation l'avait instruit de ce secret. Abbas, ne doutant plus alors de la vocation de son neveu, lui remit la somme, embrassa sa religion et en fut un zélé défenseur. Sept ans après, au combat d'Honaïn, les soldats de Mahomet étaient près de fuir, et le prophète lui-même, attaqué de toutes parts, allait succomber. Abbas, aussi intrépide qu'éloquent, les anime par son exemple et ses discours, les ramène au combat et revient triomphant. Cette belle action jointe à beaucoup d'autres, à sa piété et à son zèle, lui mérita la vénération des musulmans et des califes Omar et Othman, qui descendaient toujours de cheval pour le saluer lorsqu'ils le rencontraient. Abbas mourut l'an 32 de l'hégire (652-3 de J.-C.). Il laissa un fils nommé Abd-allah, qui fut un des plus célèbres docteurs musulmans. La dynastie des Abbassides, la plus illustre qui ait régné sur les Arabes, tirait son origine d'Abbas. Elle détrôna les Ommiades, conserva le califat durant cinq siècles (752-1258), et fut renversée par les Mongols. J—N.

ABBAS Ier, surnommé le Grand, cinquième schah, ou roi de la dynastie des Sophis, qui avait pris possession du trône en 1501, n'attendit pas la mort de son père (Mohammed-Khoda-Bendeh) ni celle de ses frères pour se faire reconnaître solennellement souverain du Khoraçan, province dont l'administration lui était confiée. Cette cérémonie eut lieu à Hérat, le 3 mohharrem 996 (3 déc. 1587), c'est-à-dire deux ans avant son installation sur le trône de Perse; car ce ne fut qu'en 998 (1589-90) qu'il monta sur ce trône, abandonné par son faible père, et souillé du sang de ses deux frères aînés. Aussitôt il quitta Qazwyn, qui avait été jusqu'alors la capitale de la Perse sous les Sophis, ses prédécesseurs, et fixa le siége de l'empire à Ispahan. Il débuta par faire la paix avec les Ottomans, ces éternels ennemis des Persans; et, malgré cette paix, son règne fut très-agité. Dès le commencement, les Usbeks s'étant emparés de Hérat, l'année qui suivit l'inauguration d'Abbas dans le Khoraçan, cette province fut longtemps livrée aux plus affreux brigandages, et il serait difficile de dire combien de fois elle fut prise, saccagée et évacuée par ces nomades. Les gouverneurs du Farsistone, du Kerman et d'Yezd levèrent l'étendard de la révolte, et l'on ne parvint à la réduire qu'en l'an 1000 (1591-2). La conquête du Guylan suivit de près cette expédition. Les malheureux Guylaniens furent vengés par les Usbeks qui, sous la conduite de leur sultan, nommé Tilym, mirent l'armée persane en pleine déroute, et en firent un horrible carnage. Abbas trouva quelque dédommagement du côté du Mazenderan, dont la conquête pourtant lui coûta trois années, de 1005 à 1007 de l'hégire (1596-1599). L'expédition du Mazenderan éloigna Abbas du pays des Usbeks, et leur donna la facilité de tenter une nouvelle invasion dans le Khoraçan, d'où ils furent encore chassés. Tandis que le monarque persan se mesurait avec ces audacieux ennemis, son général, Allah-Veyrdy-Kan, réunissait à la Perse le Bahhreïn et le Laristan. Ce fut vers cette époque, si glorieuse pour ses armes, qu'il empoisonna sa vie et imprima à sa mémoire un opprobre ineffaçable, par un de ces actes de cruauté si ordinaires chez les Persans. Ssefy-Mirza, son fils aîné, eut le malheur de lui inspirer quelques soupçons. A l'instant même l'ordre fut donné de faire périr ce jeune prince, et Ssefy-Mirza n'existait plus lorsque son père reconnut qu'il s'était trompé. Livré aux regrets les plus douloureux, il porta pendant dix jours un bandeau sur les yeux pour ne point voir la lumière, et pendant le même temps ne mangea qu'autant qu'il était nécessaire pour ne pas périr de besoin. Il porta le deuil pendant un an, et affecta tout le reste de sa

vie de n'avoir qu'un costume extraordinairement simple. Il combla de caresses et de bienfaits le fils de Ssefy, le désigna pour son héritier, et afin de lui assurer la couronne, il fit crever les yeux aux deux fils qui lui restaient. Abbas était alors à Recht, dans le Mazenderan ; quand les dix premiers jours de son deuil furent écoulés, il se rendit à Qazwyn, où il convoqua plusieurs kans ou gouverneurs de provinces, dont la fidélité lui était suspecte. On leur servit des breuvages empoisonnés, et on ne leur permit plus de sortir de la salle d'audience. Tous expirèrent en présence du monarque. Quoiqu'il eût accordé au meurtrier de son fils la récompense promise, la vue de ce misérable lui était odieuse, et il cherchait l'occasion de le punir de cet excès de zèle. « Va, lui dit-il un jour, couper la tête toi-« même à ton fils, et fais-la rouler à mes pieds. » L'infâme courtisan baisse les yeux, s'éloigne et revient bientôt avec cet horrible présent. « Ton fils et « le mien n'existent plus, dit Abbas ; tu es mainte-« nant aussi à plaindre que moi, et notre malheur « est ton ouvrage. » Ce trop zélé serviteur périt quelque temps après, de la main d'un de ses esclaves, aposté sans doute par le roi, qui se félicita hautement d'être délivré de la présence d'un personnage odieux. La guerre fut déclarée, et les campagnes de 1602 et 1603 donnèrent aux Persans les forteresses de Nakhdjevan, de Tauris, d'Erivan, etc. Le monarque, voulant séparer ses états de ceux du sultan de Constantinople par un immense désert, transporta, au mois de juin 1604, les habitants de l'Arménie dans l'intérieur de la Perse, tant du côté de Tauris que dans le Laristan. Quant aux habitants de Djulfah, célèbres alors par leurs immenses richesses, et surtout par leurs talents pour le commerce, ils eurent ordre de se rendre à Ispahan. On leur assigna un vaste emplacement situé au delà de la rivière qui borde cette ville à l'orient. Là ils bâtirent un faubourg auquel ils donnèrent le nom de la ville qu'ils avaient été contraints d'abandonner. Cette mesure, si désastreuse pour la portion la plus intéressante des habitants de la Perse, n'eut d'autre résultat que de forcer les armées ottomanes à prendre une autre direction. Elles fondirent sur la Géorgie et le Chirvan. Sinan-Pacha essaya de reprendre Tauris, et livra, en 1605, une bataille, dans laquelle il fut complétement défait par les Persans, qui reconquirent l'Arménie. Tiflis et Tauris retombèrent en leur pouvoir. La ville de Qandjah éprouva le même sort en 1606, suivant Antoine de Gouvea, qui nous apprend qu'Abbas fit trancher la tête au gouverneur turc et à tous les soldats de la garnison, en représaille du traitement qu'ils avaient fait subir, l'année précédente, à un seigneur persan. La conquête du Chirvan, de grandes victoires sur les Ottomans, et la soumission du Kourdistan, signalèrent les années suivantes. Enfin, les Ottomans, las d'une guerre désastreuse, demandèrent la paix et l'obtinrent en 1611. Abbas en profita pour embellir la nouvelle capitale de ses états. Le *Meydan*, ou grande place, fut tracé, et environné d'un immense portique et de différents édifices, parmi lesquels on distingue encore aujourd'hui la grande mosquée. Mais la guerre ne tarda pas à se rallumer avec les Turcs, qui reprirent les hostilités après avoir formé une ligue offensive avec les Tartares de Kaptchak et suscité des troubles en Géorgie. La fortune fut de nouveau contraire aux Ottomans ; après plusieurs défaites partielles, ils furent complétement vaincus près de Sultanieh, en 1618, et signèrent un traité de paix qui garantissait aux Persans toutes leurs conquêtes. Le nom d'Abbas retentit dans tout l'Orient ; ce prince reçut successivement des ambassadeurs de la Russie, de Golconde, du Dekehar et du grand mogol Akbar. L'abaissement de la puissance ottomane, tel fut le but constant de la politique d'Abbas ; aussi rechercha-t-il avec persévérance l'alliance des princes chrétiens qu'il jugeait disposés à consommer avec lui le renversement de la Porte. Sous son règne, les relations de la Perse avec la chrétienté étaient beaucoup plus fréquentes qu'aujourd'hui. Les rois d'Espagne, de Portugal, d'Angleterre, les états de Hollande, la Russie lui envoyèrent des ambassadeurs, qu'il reçut et traita avec magnificence. Il montrait une prédilection particulière pour le pape, qu'il regardait comme le plus grand ennemi des Turcs. Les Européens étaient accueillis à sa cour avec bienveillance et distinction ; il fermait les yeux sur la prédication des missionnaires, et les employait adroitement à tromper les princes chrétiens de la Géorgie qu'il soumit et réunit à son empire. Abbas était trop puissant pour souffrir patiemment la domination portugaise établie dans l'île d'Ormus, conquise en 1507 par Albuquerque ; il résolut de les chasser de cette position importante. Une première tentative n'ayant pas été heureuse, il réclama l'assistance de la compagnie anglaise des Indes orientales, dont la jalousie s'accordait avec ses desseins. Les Anglais fournirent des vaisseaux ; une flotte anglo-persane assiégea Ormus et s'en empara, en 1623. Abbas transporta son commerce à Bender-Abbassi, fort situé en face de l'île. La compagnie anglaise eut sa part du butin, mais elle n'obtint pas le prix qu'elle avait espéré de ses services : son allié sut habilement déjouer les projets qu'elle avait formés de fonder sur ce point un établissement commercial. Tandis qu'Abbas dirigeait en personne cette expédition, une autre armée persane, conduite par son généralissime Allay-Veyrdy-Kan, enlevait le Candahar à l'empire mogol. Des succès aussi éclatants et aussi multipliés excitèrent la piété du monarque ; il voulut faire un pèlerinage aux tombeaux d'Ali et de ses enfants, situés en Irac-Araby. Cet acte de dévotion lui suggéra le projet de retirer des mains des Ottomans, qui sont sunnytes, et conséquemment hérétiques aux yeux des Persans, des lieux vénérés par tous les chyîtes. De là une nouvelle guerre entre les deux nations. Bagdad fut prise ; la garnison persane tint une année entière contre l'armée turque, qui fut obligée de lever le siége, en 1625. Le prince victorieux alla prendre quelques délassements à Sulthangéh, de là à Qazwyn, où il reçut les hommages du souverain des Afghans, et

se rendit ensuite dans le Mazenderan, son séjour favori, à cause du gibier, très-abondant dans cette province. Son premier soin fut d'assurer la couronne à Aboul-Nazr-Sam-Myrza, fils du prince dont Abbas avait ordonné la mort, et qu'il ne cessait de regretter. Mais il n'eut pas la satisfaction de consommer lui-même l'acte expiatoire qu'il méditait. Tout à coup il ressentit les atteintes d'une maladie qui le conduisit au tombeau, la nuit du jeudi 24 de djomady 1er, l'an 1037 de l'hégire (du 27 au 28 janvier 1628). Il était, suivant le voyageur Herbert, âgé de 70 ans et en avait régné 41. Sa taille était petite, ses yeux animés, mais petits et sans aucuns cils, le nez gros et aquilin, le menton pointu et épilé, à la manière des Persans. Il portait des moustaches excessivement longues, épaisses et frisées. Si les grands talents militaires et politiques, si les plus brillants succès justifiaient de grands forfaits, ou pouvaient seulement atténuer l'horreur qu'ils inspirent, la postérité aurait peut-être approuvé les éloges et sanctionné le surnom de GRAND, que certains voyageurs et ambassadeurs européens, bien accueillis par Abbas, lui ont décerné; mais elle ne lui pardonnera pas ses innombrables atrocités. Tel fut au reste le caractère commun à tous les princes de la dynastie des Sophis; mais les grandes vues politiques d'Abbas, ses talents pour l'administration et pour la guerre, ses profondes conceptions n'appartiennent qu'à lui seul. Un corps de milice qui avait puissamment contribué à l'élévation des Sophis (les *Courtchy*) commençait à abuser de son influence, et inspirait de justes inquiétudes. Abbas se délivra des chefs et des plus mutins, réduisit ce corps à 15 ou 20,000 hommes, et leur opposa une milice nouvellement formée de Turcomans. Sous ce règne les limites de la Perse furent prodigieusement reculées. Ispahan, devenue capitale de l'empire, acquit une population de plus de 500,000 âmes; on vit s'élever, non-seulement dans cette ville, mais dans les principales cités du royaume, de magnifiques monuments consacrés au culte et à l'utilité publique, tels que des mosquées, des caravansérai, des colléges, des hôpitaux. Abbas essaya même de percer une montagne, pour amener de l'eau à Ispahan, et augmenter le Zendéh-Roudd. Il construisit de nouvelles routes, et entre autres la fameuse chaussée du Mazenderan, longue de 100 lieues, sur une largeur de 17 toises, et destinée aux communications avec la mer Caspienne. Le grand bazar, qui fait encore aujourd'hui l'étonnement des voyageurs, a conservé le nom d'Abbas le Grand. Les grands imitaient l'exemple du souverain, et l'on voit encore à Ispahan un beau pont qui porte le nom d'Allah-Veyrdy-Kan, généralissime des armées d'Abbas. Parmi les histoires les plus exactes et les plus circonstanciées d'Abbas, nous citerons la 2e et la 3e partie du *Tarykh-A'alem-A'raï-A'bbacy*, dont la première partie renferme l'histoire des sophis, prédécesseurs d'Abbas. Cet ouvrage finit avec le règne de ce monarque. Nous en possédons à la bibliothèque royale les 1re et 3e parties. La 2e et la 3e se trouvent à la bibliothèque de l'Arsenal. M. Silvestre de Sacy possède aussi une excellente copie de ces deux parties. Il a eu la complaisance de me la communiquer, de manière que j'ai pu conférer ces différents manuscrits, pour composer l'article qu'on vient de lire. L—s.

ABBAS II, fils unique de Ssefy, lui succéda au mois de mai 1642, n'était âgé que de treize ans, et fit son entrée dans Ispahan au commencement de l'année suivante. Les circonstances de cette cérémonie ont été soigneusement décrites par Tavernier. Le père d'Abbas avait ordonné qu'on lui brûlât les yeux avec un fer rouge; mais l'eunuque chargé d'exécuter cet ordre eut le courage de ne pas obéir; Abbas contrefit l'aveugle jusqu'au moment où Ssefy, sentant sa fin approcher, se repentit de cette cruauté. Alors l'eunuque l'assura qu'il avait un secret infaillible pour rendre la vue, et il feignit d'en faire l'épreuve sur le fils du monarque mourant. L'événement le plus remarquable du règne d'Abbas fut la conquête du Candahar. Cette province, enlevée d'abord à l'empire mogol par Allah-Veyrdy-Kan, généralissime d'Abbas Ier, avait été reconquise par Abkar, sous le règne de Ssefy. Abbas II la reprit, et il dut cette importante conquête plutôt à son adroite politique qu'à la force de ses armes. Son règne, qui dura vingt-quatre ans, fut très-paisible. Ce monarque aimait les arts et les plaisirs. Il avait appris à dessiner de deux peintres hollandais, et il donna à Chardin et à Tavernier les dessins de différents bijoux, tracés de sa propre main, qu'il les chargea de faire exécuter en France. Il avait une assez belle écriture, et tournait avec beaucoup d'adresse. Heureux ce prince et ses sujets, si des occupations aussi innocentes eussent rempli tous ses moments, et ne lui en eussent laissé aucun pour se livrer à la débauche! Il aimait le vin avec passion, et, au milieu de ses orgies, il ordonnait ou faisait lui-même les exécutions les plus sanglantes. Un jour il fait couper la langue à son *qalyoundjy* ou porte-pipe, qui lui avait fait une réponse peu respectueuse. Un autre jour il commande que l'on attache dans une cheminée et qu'on enfume la plus belle femme de son harem, qui avait essayé de se soustraire à ses désirs. En sortant d'une orgie, privé de force et de raison, il voulait encore boire avec ses femmes : elles profitèrent de l'état où il se trouvait pour disparaître successivement. Après quelques instants de repos, il s'aperçut qu'on l'avait laissé seul. Un eunuque se rend aussitôt au harem, amène toutes ces infortunées. Abbas ordonne qu'on allume un bûcher, et les fait toutes brûler vives en sa présence. Les voyageurs qui ont rapporté ces anecdotes et plusieurs autres non moins tragiques louent beaucoup son affabilité envers les étrangers, et s'efforcent même de diminuer l'horreur qu'un pareil monstre doit inspirer. A la vérité Tavernier fut admis, en 1665, à s'enivrer avec lui; Chardin eut le même honneur, et il reçut de sa propre main le brevet de *bijoutier du roi*. Le récit de sa mort est une espèce de dédommagement que nous devons à nos lecteurs. Parmi les danseuses de la cour, il en remarqua une singulièrement belle; vainement elle le prévint de la maladie incurable dont elle était attaquée, Abbas ne voulut point l'écouter : la

malheureuse connaissait les dangers auxquels l'exposait une plus longue résistance; elle céda, et peu de temps après le roi éprouva les symptômes les plus alarmants; ses débauches non interrompues accélérèrent les progrès du mal; un énorme abcès se manifesta à la gorge et creva, de manière que, ne pouvant prendre aucune nourriture, il périt, âgé de 38 ans, au milieu des plus cruelles douleurs, le 26 de rabyi 1er, 1077 de l'hégire (25 septembre 1666), à Khosrou-Abad, maison de plaisance située à deux lieues de Damégan, dans le Thabaristan, et fut enterré à Com, où on lui éleva un magnifique tombeau, dont Chardin a donné le plan et la description. L—s.

ABBAS III, fils du faible et infortuné Thamas, dernier roi de la dynastie des Sophis, n'avait que huit mois lorsque l'ambitieux Thamas-Couly-Kan posa la couronne sur son berceau, le fit proclamer souverain de la Perse, et ordonna que les monnaies portassent le nom de ce roi enfant. Cette grotesque cérémonie, qui eut lieu au commencement du mois de rabyi 1er, 1144 de l'hégire (c'est-à-dire dans les premiers jours de septembre 1731, et non en 1732, comme le prétend le voyageur Hanway), avait un but profondément politique. Thamas voulait se débarrasser de la présence importune de Schah-Thamas, qui fut aussitôt envoyé dans la terre sainte du Khoraçan, pour y passer le reste de ses jours dans les exercices de piété, et il se mit ouvertement à la tête du gouvernement, en qualité de *régent* du royaume. Abbas vécut 4 ans, et l'histoire de son règne est, comme on l'imagine bien, celle du conquérant persan, qui se fit couronner le 24 de chawwal 1148 (1er mars 1736). A dater de cette époque, son historien, ou plutôt son panégyriste, Myrza-Mehdy, ne parle plus du jeune Abbas; mais Hanway nous apprend qu'il était mort peu de temps avant l'inauguration de Nadir-Schah, c'est-à-dire au commencement de 1736. « Ce monarque « enfant était d'une santé fort délicate, dit ce voyageur; cependant on n'est pas certain qu'il ait péri « de mort naturelle; il est très-possible qu'on ait voulu « faire disparaître le très-faible obstacle qui s'opposait « à l'exécution des projets ambitieux de Thamas-« Couly-Kan. » L—s.

ABBAS-MIRZA, fils de Feth-Ali et Schah-Zadéh de Perse. — Ce prince n'était point le premier né des innombrables enfants du roi-poëte. C'est au sang de sa mère, celui de la tribu régnante des Kadjars, qu'il dut la faveur d'être désigné pour héritier du trône. Faible et maladif jusqu'à sa dixième année, il se fortifia par des exercices violents, et dès ce moment son éducation eut quelque chose de viril et d'antique : traverser les fleuves à la nage, lancer le javelot, dompter des chevaux fougueux, telles furent les occupations de son jeune âge. Toutefois, il témoignait en même temps beaucoup d'ardeur pour l'étude. L'histoire de la Perse et les principales langues de l'Asie lui devinrent bientôt familières. Il eût également aimé à s'instruire dans les sciences et l'histoire de l'Europe, qui eurent toujours un vif attrait pour lui; mais il n'en put acquérir que quelques notions sans suite dans ses rapports avec les voyageurs européens. — Abbas-Mirza fut préposé, à dix-sept ans, au gouvernement de la province d'Aderbidjan et placé à la tête de l'armée. La Russie venait d'entreprendre la guerre pour faire rentrer le roi de Géorgie Gourkai en possession du territoire enlevé à son père par les Persans. Le Schah-Zadéh remporta deux victoires à Grandja et Erivan, secondé par Feth-Ali qui s'était arraché à la vie du harem, et avait lui-même pris les armes. Jusqu'alors les résultats de cette guerre étaient heureux, mais ils n'étaient pas décisifs. Abbas-Mirza ne se fit point d'illusion. « Le peuple vante mes « exploits, disait-il à ce sujet à l'envoyé de Napo-« léon, M. Jaubert, moi seul je connais ma faiblesse. « Qu'ai-je fait pour mériter l'estime des guerriers de « l'Occident? Quelles villes ai-je conquises? quelle « vengeance ai-je tirée de l'invasion de mes pro-« vinces? Je ne puis, sans rougir, jeter les yeux sur « l'armée qui m'environne! » En effet, ce prince avait compris toute l'infériorité de l'organisation militaire de la Perse, lorsqu'il avait pu la comparer à celle des troupes européennes, et il méditait de sages projets de réforme : il eût voulu régénérer son pays. « Parle, étranger, disait-il encore au savant « diplomate français, dois-je, comme ce czar mosco-« vite, qui naguère descendit de son trône pour vi-« siter nos villes, dois-je abandonner la Perse et « tout ce vain étalage de richesses? ou plutôt faut-il, « en m'attachant aux pas d'un sage, aller m'instruire « de tout ce qu'un prince doit savoir? » — Cependant les hostilités continuaient, mais sans éclat, et leur importance s'effaçait devant celle des intrigues françaises et anglaises qui se disputaient en Perse une influence. (*Voy.* FETH-ALI.) En 1812, la guerre de Géorgie devint plus sérieuse. Nous trouvons Abbas sur les bords de l'Araxe, expiant ses premiers succès par une défaite sanglante et des pertes considérables en matériel. La Russie, après une longue et heureuse résistance, avait repris l'offensive et compensé largement ses premiers échecs. Le prince royal cherchait à se consoler de sa mauvaise fortune et à relever le courage de ses généraux, en leur répétant souvent qu'il apprenait beaucoup dans cette lutte désastreuse. « Chaque fois que les Russes me battent, « disait-il, ils me donnent une leçon dont je tirerai « plus de profit qu'ils ne pensent. » — Cette guerre aboutit au traité de Goulistan (1814). Le cabinet de St-Pétersbourg, après s'y être naturellement fait la part du vainqueur, y reconnaissait les droits d'Abbas-Mirza au trône paternel. — A peine les hostilités avaient-elles cessé sur ce point, qu'elles recommencèrent avec la Turquie, mue sans doute par les secrets conseils du Nord. Abbas y joua un rôle important. Son père semblait dès lors s'être entièrement déchargé sur lui des fatigues et des difficultés du commandement, et le Schah-Zadéh apparaît dans toutes les circonstances non plus seulement comme général, mais aussi comme négociateur. — Ayant essayé de résoudre la question par les moyens diplomatiques, et attendu vainement des réparations pour les vexations de toute sorte auxquelles des sujets persans, des femmes même de son père avaient été soumises en traversant la province d'Erzeroum, il envahit définitivement les posses-

sions ottomanes; et ses succès, balancés du reste par quelques défaites, amenèrent, sous l'influence anglaise, un traité avantageux au royaume (le traité d'Erzeroum, 1823). La Perse ne devait pas longtemps jouir de la paix. Le prince Menzikoff, qui fut chargé d'annoncer au schah l'avénement de l'empereur Nicolas (1825), avait également et surtout pour mission de demander la fixation définitive de la ligne frontière des deux pays. Abbas-Mirza conseilla d'abord à son père de ne se prêter à aucun arrangement, à moins que l'envoyé moscovite ne consentit à faire évacuer auparavant le territoire situé aux environs du lac de Goktcha. Les intentions de la Russie étant connues, on était certain que poser la question dans ces termes, c'était amener une collision immédiate. Feth-Ali tempéra les dispositions hostiles de son fils; le prince Menzikoff fut reçu par Abbas lui-même, avec beaucoup de distinction, dans son magnifique palais de Tauris, et se rendit de là au camp de Sultanieh, où l'attendait le roi. L'accueil bienveillant de S. M. persane semblait devoir conduire à une conclusion amiable; le plénipotentiaire russe entra en négociations avec le premier ministre Alaïr-Kan; mais la cour de Teheran ne se départit point de ce principe : la restitution du littoral du lac de Goktcha, quoiqu'à une autre époque l'héritier du trône eût personnellement écrit, à ce qu'il paraît, au général Yermoloff qu'il consentirait volontiers à l'échange de ce territoire contre le pays compris entre le Kapan et le Kapahatschay. En ce moment, le fils de Feth-Ali voulait la guerre, et bien que Menzikoff ne mit véritablement pas de précipitation à rompre les négociations, la Perse prit feu, et Abbas sut habilement soulever les passions religieuses et le patriotisme fanatique des mollah en faveur de ses vues. — Des protestations isolées contre la Russie témoignaient de l'esprit des populations; et, malgré les efforts de l'envoyé anglais pour empêcher une rupture, le prince royal triompha de la résistance, d'ailleurs peu difficile à vaincre, qu'il avait rencontrée dans l'esprit de son père. En même temps la garnison russe d'Arkivan était égorgée par le kan de Talyschyne, et ce ne fut qu'à travers mille dangers que Menzikoff put gagner la frontière moscovite. Les deux puissances se préparèrent à en venir aux mains. Abbas-Mirza, à la tête d'une armée d'environ 40,000 hommes, s'avança dans la province de Karabag. Au début de la campagne, il obtint quelques avantages peu importants, mais qui cependant augmentèrent son ardeur et sa confiance. Il détacha de son armée Mohamed-Mirza, son fils, et l'envoya sur la route de Tiflis; le jeune prince livra une bataille désastreuse dans laquelle un de ses oncles perdit la vie. Abbas arrive au secours de son fils; le 21 septembre 1826, il est en présence des Moscovites, sur les bords de la rivière de Djeham, à peu de distance d'Elisabethpol. Les Persans étaient bien supérieurs en nombre, mais les Russes l'emportaient par la discipline, et en rase campagne, ils pouvaient espérer la victoire. Les officiers européens qui se trouvaient auprès d'Abbas le lui firent observer; mais il se croyait tellement assuré de vaincre, qu'il ne voulut point laisser échapper l'occasion de combattre ; la fortune trompa cruellement ses calculs. Son armée fut mise dans la plus complète déroute ; ses troupes se dispersèrent dans les directions les plus opposées; son matériel de guerre, trois drapeaux restèrent sur le champ de bataille, et lui-même s'enfuit accompagné de quelques cavaliers seulement, abandonnant en partie son trésor au pillage de ses propres soldats. Tel était son abattement, qu'il n'osait plus se présenter devant le roi, lui, son fils bien-aimé! mais, suivant quelques relations, Feth-Ali lui fit savoir qu'il ne lui gardait point rancune, et le reçut avec bienveillance. Suivant d'autres témoignages, au contraire, le schah, qui n'était entré qu'à regret dans cette guerre, aurait adressé de vifs reproches à son fils, il l'aurait même menacé de le déclarer déchu de ses droits au trône et de lui faire crever les yeux : cette dernière version, qui est beaucoup moins dans nos mœurs, est beaucoup plus dans le caractère asiatique. Toujours est-il que Feth-Ali confia une nouvelle armée à son fils, sinon pour continuer la guerre, du moins pour en atténuer les conséquences; car les Russes poursuivaient leurs conquêtes; il est vrai qu'ils les poursuivaient avec peu d'activité et de manière à laisser voir qu'ils désiraient la paix. Le vieux roi l'appelait également de ses vœux; l'Angleterre faisait effort pour l'amener et ne point laisser à la Russie un prétexte pour étendre plus loin sa domination en Asie; Abbas lui-même, qui avait peut-être à se reprocher les malheurs récents du royaume, semblait prêt à changer de politique. Cependant les événements l'entraînèrent, et, l'année suivante, il marcha avec 40,000 hommes pour défendre la forteresse d'Abbas-Adab. Le général russe eut connaissance de son projet et voulut le prévenir. Plaçant seulement quelques troupes devant Abbas-Adab, il passe l'Araxe, arrive à la rencontre de l'armée persane campée sur des hauteurs, et n'hésite pas à engager l'action. Le prince royal, battu, poursuivi, laisse aux mains des Cosaques le *drapeau victorieux*, le principal étendard de Perse, et n'échappe qu'avec peine à ses vainqueurs. Malgré tous ces revers, il continuait à lancer des corps de cavalerie sur les frontières de la Géorgie russe ; et à quelque temps de là, il livra, non loin de l'Arabane, un combat dans lequel les Russes ne triomphèrent qu'avec des pertes considérables; mais l'avantage devait leur rester partout; après s'être rendus maîtres de la forteresse d'Abbas-Adab et de celle de Sadar-Adab, ils s'emparèrent également de Tauris, la seconde ville du royaume, et la résidence d'Abbas-Mirza. La populace de cette ville, fatiguée de la guerre, et, comme toutes les populaces du monde, toujours prête à se ranger du parti du plus fort, était sortie au-devant des Russes, et avait mis au pillage le palais du prince royal. Dès lors, mais peut-être encore avec plus de sincérité, la Perse demanda la paix. Le 29 octobre 1827, des propositions furent faites par l'entremise du gouverneur militaire de Tauris, et quelques jours plus tard Abbas-Mirza fit savoir au général russe qu'il était muni de pleins pouvoirs pour traiter : une convention

préliminaire fut signée, et la convention définitive dut être arrêtée dans le camp des vainqueurs et sous leurs drapeaux. Une escorte russe fut envoyée au-devant du prince royal et le rencontra près de Schewister et du lac Urmio. Là il apprit que le général Bekendorf devait lui faire une réception plus solennelle, et s'avança accompagné seulement de Fet-Ali-Kan et de quelques officiers étrangers. Un officier russe a donné la chronique de ces faits dans une lettre qui peint sous un jour très-favorable le caractère d'Abbas-Mirza. Il parle avec enthousiasme de la noblesse de ses manières, de la grâce et de l'obligeance qu'il savait unir à la dignité d'un souverain, du feu de son regard, du sourire naturel qui animait constamment sa physionomie, et laissait à peine entrevoir quelques traces de souci. L'auteur de cette lettre reproduit avec complaisance les observations naïvement piquantes que le prince eut occasion de faire en passant la revue de ce corps d'armée russe; il termine en donnant beaucoup d'éloges à son intelligence, à son esprit et à l'élévation de ses vues. « Son désir le plus ardent est, ajoute l'officier « russe, d'éclairer son peuple; mais il n'a pas assez « d'énergie pour cela, et son peuple n'est pas chré« tien : les préjugés entravent toutes ses entreprises. » Abbas-Mirza s'entendit avec les négociateurs russes pour la conclusion du traité, et y apposa son seing; mais alors les affaires encore indécises de la Turquie, le secret appui de l'Angleterre, suggérèrent au roi la pensée d'en différer la ratification. Ces retards inquiétèrent la Russie; elle reprit les hostilités, et en dernier lieu la Perse dut renoncer à une résistance qui était au-dessus de ses forces. Un traité définitif, qui conférait à ses vainqueurs des avantages immenses, fut signé le 10-22 février 1828 à Tourcmantschai. Le cabinet de St-Pétersbourg y confirmait l'art. 4 de celui de Goulistan, où les droits d'Abbas-Mirza au trône étaient reconnus. Aussi, à partir de cette époque, le prince, qui redoutait la puissance russe pour l'intégrité de son royaume et comprenait qu'il lui importait de l'avoir pour appui plutôt que pour ennemie, essaya de se rapprocher d'elle; après lui avoir été si hostile, il s'étudia d'une manière toute spéciale à gagner sa bienveillance. Il en trouva bientôt l'occasion dans une déplorable affaire, le massacre de l'ambassade russe, provoqué du reste par les exigences hautaines de l'ambassadeur lui-même, M. de Grybydoff. (*Voy.* FETH-ALI.) Tandis que les autres fils du roi, ne pouvant, disaient-ils, supporter que le royaume fût ainsi sacrifié à la Russie, mais, en réalité, par jalousie contre la fortune de leur frère préféré, cherchaient à rallumer la haine du peuple et à exploiter les circonstances pour ramener une collision entre les deux nations, Abbas-Mirza, au contraire, faisait secrètement témoigner au général russe les regrets qu'il éprouvait de ces événements. Le personnage qu'il avait envoyé à Paskevitch était également chargé de lui demander ses conseils sur la conduite que le prince royal devait tenir dans cette situation pleine d'incertitudes. Le général Paskevitch répondit en exposant combien une nouvelle guerre pourrait être funeste à la Perse, ne craignant pas de lui montrer comme conséquence la ruine de la dynastie des Kadjars. « Ne comptez ni sur les promesses « des Anglais, ni sur les assertions des Turcs, con« tinuait le général. Le sultan est dans la position la « plus critique : notre flotte bloque les Dardanelles « et empêche d'alimenter Constantinople. L'amiral « Kumani est au delà de Borgas. Andrinople prévoit « avec effroi le moment de sa chute. La volonté de « l'empereur s'exécute avec unanimité et par des « troupes dont la valeur est connue de l'Europe. Les « Anglais ne vous défendront pas; leur politique « n'a en vue que les intérêts de leurs possessions « de l'Inde. Nous pouvons en Asie conquérir un « royaume, et personne ne s'en inquiétera : en Eu« rope, chaque pouce de terrain peut donner lieu à « des guerres sanglantes. La Turquie est nécessaire « à l'équilibre européen; mais les puissances de « l'Europe ne regardent pas qui gouverne la Perse. « Votre indépendance politique est entre nos mains; « tout votre espoir doit être dans la Russie; elle « seule peut précipiter votre ruine; elle seule peut « vous servir d'appui. » Il n'y avait qu'un moyen d'effacer l'attentat que le Schah-Zadéh déplorait, c'était de solliciter le pardon du grand monarque de Russie pour la perfide trahison de la populace de Teheran; Abbas-Mirza pouvait atteindre ce but, en adressant au général un de ses frères ou un de ses fils à Tiflis, d'où il l'expédierait en ambassade à St-Pétersbourg. Paskevitch prenait sur lui de faire agréer cette démarche. En même temps, pour donner à la Russie une preuve de cet attachement dont le prince avait si souvent protesté, il devait faire prendre une autre direction à la politique du schah : il fallait rompre avec la Turquie, pénétrer dans ses provinces, et le général russe promettait des armes, de l'artillerie et sa coopération. La réponse d'Abbas-Mirza fut en effet l'envoi de son fils, Khosrou-Mirza, en ambassade à St-Pétersbourg; et le cabinet moscovite, qui ne pouvait d'ailleurs approuver la conduite de son agent, ni méconnaître la sincérité des mesures prises par la cour de Teheran pour en prévenir les sanglants effets, se contenta de cette démarche. — De ce moment, la Perse rentre en elle-même, sans que la Russie et l'Angleterre cessent de s'observer, d'autant que cette dernière avait vu avec une juste inquiétude le nouvel agrandissement et la position prise par sa rivale dans le traité de Tourcmantschai. « Les acquisitions de la « Russie sur la Perse, a dit depuis un auteur anglais, « égalent en étendue l'Angleterre elle-même. » Elle a reculé de ce côté ses frontières de plus de 950 milles, transportant à la même distance ses lignes de douanes, son système protecteur et d'exclusion; tout cela au détriment de l'Angleterre, qui, auparavant, faisait le commerce libre de ces contrées. — Abbas s'applique alors à trancher les querelles intérieures du roi avec des chefs rebelles, à surveiller ses frontières contre les incursions des Usbeks, et à délivrer les sujets persans emmenés en esclavage par ces tribus. Sur ce dernier point, il semblait devoir agir de concert avec la Russie, dont les nationaux, voyageant de la frontière à Bockara, éprouvaient en grand nombre

les mêmes vexations et subissaient la même servitude; circonstance heureuse pour la politique de St-Pétersbourg, et qui pouvait servir de prétexte à une nouvelle conquête. En effet, après avoir passé une partie de l'année 1832 à forcer les chefs réfractaires à payer le tribut qu'ils devaient au royaume, et pacifié le Khoraçan par la prise des deux redoutables forteresses d'Amiradab et de Koochen, le fils du roi de Perse se disposait à faire, avec l'aide de la Russie, une guerre sérieuse aux Usbeks. Il avait une armée considérable, l'argent seul manquait; et, à cette occasion, Burnes raconte, dans ses *Voyages au Bockara*, que dans l'entrevue qu'il eut avec Abbas-Mirza, quelques jours après son dernier succès dans le Khoraçan, le prince, ayant abordé les sujets politiques, insista sur les incomparables avantages (*incomparable advantages*) qu'il y aurait pour l'Angleterre à soutenir la Perse, et pria le voyageur de vouloir bien exposer à ses concitoyens cette situation difficile. Il ajouta qu'il n'avait pris récemment les armes que pour supprimer la vente et la capture de ses sujets par la tribu des Usbeks. « Le motif était digne de louanges, continue Burnes; mais remarquez la conclusion : J'ai « donc des titres à l'assistance de la Grande-Bretagne, « disait le prince. En effet, si vous dépensez annuel« lement des milliers pour abolir le commerce des « esclaves en Afrique, je mérite votre appui dans ce « pays où vous avez les mêmes raisons d'exercer votre « philanthropie. » Du reste, Abbas-Mirza n'eut point le temps d'exécuter le projet qu'il avait conçu et qui promettait d'heureux effets. Ses derniers jours furent attristés par les désastres du choléra, qui vint, à cette époque, affliger une grande partie du globe; il mourut en 1833, avant le roi son père; événement grave pour la Perse, qui pouvait craindre de voir s'élever dans son sein une guerre civile, une guerre de succession; mais grave aussi pour l'Angleterre et la Russie, à chacune desquelles il importait de faire choisir pour héritier du trône un homme qui lui fût favorable. L'Angleterre, qui avait alors avec la Perse un secret traité d'alliance défensive contre la Russie, s'entendit cependant, après quelques tergiversations, avec sa rivale, convint que leurs intérêts étaient les mêmes à Teheran, et le fils d'Abbas-Mirza, Mohamed-Mirza, fut déclaré héritier du trône. Alors Feth-Ali descendait également dans la tombe. — On consultera avec fruit, sur cette époque, l'*Histoire de Perse* (the History of Persia), par Malcolm, l'*Asiatic Journal*, l'*Annual register*, l'*Annuaire historique universel*, *la Russie dans l'Asie Mineure*, par Fonton, le *Voyage en Perse* de Drouville, le *Voyage en Arménie et en Perse*, par Amédée Jaubert. Les annales du règne de Feth-Ali ont été également écrites en langue nationale par Nedjif-Couly-Abdurrizzak, et traduites en anglais sous ce titre : *The Dynasty of the Kadjars, translated from the original Persian, manuscript presented by his majesty Faith-Ali-Shah to sir Harford Jones Brydges.* H. D—z.

ABBASSA (A'BBAÇAH), sœur d'Haroun-al-Réchyd, 5e calife abbasside. Sa beauté, ses talents pour la poésie, et surtout ses malheurs, la rendirent célèbre. Elle fut donnée en mariage, par son frère, au grand vizir Giafar (Dja'far-ben Yahya), chef de la famille des Barmécides, et ami du calife; mais Haroun y mit l'étrange condition qu'ils ne se considéreraient point comme époux, et qu'ils borneraient leur liaison à la simple amitié. On a prétendu que le calife leur fit cette défense parce qu'épris d'Abbassa, et trop pieux pour se livrer à un commerce incestueux, il ne voulait pas qu'un autre éprouvât le bonheur auquel lui-même ne pouvait prétendre. D'autres donnent à cette défense un motif moins odieux : ils disent que le calife n'avait marié sa sœur à son favori que pour permettre à Giafar l'entrée du sérail, et lui faire ainsi partager tous ses plaisirs. Quoi qu'il en soit de ce caprice singulier, la jeunesse et une passion mutuelle eurent plus de pouvoir que la volonté tyrannique du monarque. Abbassa devint mère, et donna le jour à un fils, que Giafar et elle envoyèrent élever secrètement à la Mecque (quelques écrivains disent même qu'elle accoucha de deux jumeaux). Le fait parvint à la connaissance du calife, qui fit périr Giafar avec tous les Barmécides, et ne se montra pas moins cruel envers sa sœur, en la chassant de son palais et en l'exposant à toutes les horreurs de l'indigence. Dans un pèlerinage qu'il fit à la Mecque, Haroun témoigna le désir de voir l'enfant, sans doute pour lui faire aussi ressentir les effets de sa haine; mais on parvint à le soustraire à ses regards. L'atroce conduite d'Haroun paraît une preuve bien forte qu'il avait regardé la malheureuse Abbassa avec d'autres yeux que ceux d'un frère. Plusieurs années après, une femme, qui l'avait connue pendant sa prospérité, la rencontra et lui demanda ce qui lui avait attiré son infortune. « J'ai eu autrefois « quatre cents esclaves, lui répondit Abbassa; je ne « possède plus maintenant que deux peaux de mou« ton, dont l'une me sert de chemise, et l'autre de « robe. J'attribue mes malheurs à mon peu de recon« naissance pour les bienfaits de Dieu. Je fais péni« tence de ma faute, et je vis contente. » La femme lui fit présent de 500 dragmes d'argent, et Abbassa montra, dit d'Herbelot, autant de joie que si elle eût été rétablie dans son premier état. Parmi les vers d'Abbassa que les Arabes ont conservés, on remarque ceux que Ebn-Abou-Hadjelah rapporte dans son ouvrage intitulé *Saba*. Ils sont adressés à Giafar, et annoncent un cœur passionné. D—T.

ABBATE (NICCOLO DELL'), peintre, né à Modène en 1509, fut élève, non pas du Primatice, comme on l'a cru, mais de Ruggiero Ruggieri que le Primatice amena avec lui en France, et qui l'aida à orner de peintures le château de Fontainebleau. Il est vrai que dell' Abbate a souvent rappelé le Primatice dans les compositions qu'il a laissées à Bologne. Toute la famille de Niccolo, comme celle des Bassan et quelques autres, s'était vouée aux arts, et de père en fils, ils furent tous des artistes recommandables. On cite avec honneur, parmi les peintres modénois, Jean son père, Pierre-Paul son frère, Jules-Camille, son fils, Hercule, fils de Jules-Camille, et Pierre-Paul, fils d'Hercule. Les principales fresques de Niccolo

sont à Bologne, dans les salles et sur les plafonds de l'institut. Il les a peintes de concert avec Pellegrino-Pellegrini, dit Tibaldi, vers 1550. Ces fresques représentent différents sujets de l'*Odyssée*. Elles ont de la vérité, de la noblesse et de la grâce. Antoine Buratti les a gravées, et l'on y a joint la vie des deux auteurs par Zanotti, Venise, 1756, in-fol. Niccolo mourut en 1571, laissant après lui la gloire de son nom dignement soutenue par son petit-fils Hercule, et son arrière-petit-fils Pierre-Paul dell' Abbate. Le musée français possède un tableau de Niccolo, représentant le mariage mystérieux de Ste. Catherine d'Alexandrie. Sur le devant est un buste d'homme, présumé le donataire. Les tableaux de ce maître sont rares en Italie. A—D.

ABBATE ou DE ABBATI (BALDE-ANGELO), médecin sur lequel on n'a que des renseignements incomplets, était de Gubbio et vivait à la fin du 16e siècle Il pratiqua son art dans sa ville natale, puis à Pésaro, où le duc d'Urbin le fixa, du moins quelque temps, par le titre de son premier médecin. Il avait des connaissances étendues en histoire naturelle, et se montra un bon observateur dans l'ouvrage suivant : *de admirabili Viperæ Natura, et de mirificis ejusdem Facultatibus*, Urbin, 1589, in-4°, fig., édit très-rare (*Voy.* la *Biblioth. curieuse* de Dav. Clément, t. 1er); il y a des exemplaires avec la date de 1591. Cette monographie de la vipère se trouve encore, après plus de deux siècles, au niveau de la science. Elle a été reimprimée à Nuremberg, 1603, in-4°, et à la Haye, 1660, in-12. Les curieux en recherchent toutes les éditions. On cite encore de ce médecin : *Opus præclarum concertationum discussarum de rebus, verbis et sententiis controversis ex omnibus fere scriptoribus, libri* 15, Pésaro, 1595, in-4°. W—s.

ABBA-THULLE, rupack de l'île Couronraa, et le chef le plus puissant de l'archipel des îles Pelew, naquit vers 1740, avec des dispositions naturelles qui méritaient de briller sur un plus vaste théâtre. Dès sa jeunesse, il avait la réputation du plus vaillant guerrier qui eût existé dans ces îles, et n'était pas moins remarquable par sa justice et sa magnanimité. Il avertissait ses ennemis trois jours avant de les attaquer, et se prêtait à tous les accommodements honorables. Les prisonniers de guerre étaient seuls traités sévèrement; il s'en méfiait, croyant à cette maxime transmise par ses ancêtres : qu'*un prisonnier est plus à craindre que cinq ennemis*..... Vénéré de ses peuples, il professait dans toutes les circonstances les sentiments les plus nobles; il avait le mensonge en horreur, et savait se rendre aux avis de ses conseillers. Il donnait tous les jours audience à ses sujets avec une extrême affabilité. Sa physionomie exprimait la sagesse et la bienveillance; il était aussi gai, aussi spirituel que fameux guerrier et habile homme d'Etat. On pourrait l'appeler, à plus d'un titre, le Pierre le Grand de l'Océanie, car il s'était livré à tous les arts de son pays pour les encourager, et il excellait dans plusieurs. Cependant, sans le naufrage du paquebot *l'Antilope*, commandé par le capitaine Henri Wilson (*voy.* WILSON), qui se perdit, en 1783, sur les îles Pelew, l'Europe n'aurait pas connu le beau caractère d'Abba-Thulle. Il exerça envers les Anglais la plus touchante hospitalité; mais ceux-ci, l'ayant soupçonné de vouloir les retenir, tramèrent un détestable complot, et désignèrent leur bienfaiteur et ses frères pour leurs premières victimes. Heureusement la bonne intelligence se rétablit; les naufragés construisirent un petit bâtiment, et aidèrent leurs hôtes à combattre des peuplades ennemies. Avant son départ, le capitaine Wilson fut décoré du bracelet, ordre chevaleresque des îles Pelew. Abba-Thulle avait cinq femmes et plusieurs enfants; les Anglais connurent sa fille Erre-Bess et ses fils Qui-Bill et Lee-Boo (Libou). Le second s'embarqua pour l'Angleterre, à la demande de son père, qui voulait lui faire acquérir des connaissances utiles à son peuple; il mourut à Londres, de la petite vérole, le 27 décembre 1784. La conduite que tint Abba-Thulle avec les Anglais fait le plus grand honneur à sa mémoire; mais il ne fut pas assez sage pour prévoir les désastres que les armes à feu devaient causer dans ses îles. Des mousquets et des munitions lui furent laissés par Wilson; il en reçut encore, en 1791, de la part de la compagnie des Indes, par le commandant Mac-Cluer, dont les compagnons prirent parti dans ses guerres. Lorsque le capitaine américain Delano visita les îles Pelew pour la seconde fois, en 1793, les armes à feu y avaient occasionné les plus grands ravages. Abba-Thulle était mort; son fils Qui-Bill, d'un caractère faible, n'avait pu conserver la couronne, malgré les valeureux efforts des guerriers fidèles à la mémoire de son père. Son oncle Rara-Kook, premier général d'Abba-Thulle, avait usurpé l'autorité suprême et l'exerçait avec tyrannie. Il fut bientôt assassiné, et plusieurs rupacks lui succédèrent au milieu des troubles. Le nom d'Abba-Thulle paraît être devenu un titre attaché à la dignité suprême dans les îles Pelew. Le chef qui l'honora par ses talents et son caractère rappelle Taméah-Méah et Finow, rois des îles Sandwich et de Tongatabou, dont le génie se développa dans des circonstances à peu près semblables. Il a été appelé Abba-Thulle le Grand par le navigateur Delano. B—v—E.

ABBATUCCI (JACQUES-PIERRE), général français, naquit dans l'île de Corse en 1726. Après avoir fait de bonnes études à Padoue, il embrassa l'état militaire. La Corse était alors en guerre avec les Génois, dont elle cherchait à secouer le joug; mais les chefs de l'insurrection étaient divisés. Abbatucci, d'abord en rivalité avec le fameux Pascal Paoli, finit par se réunir à lui, et devint son lieutenant. Lorsqu'en 1768, la république de Gênes, fatiguée d'une lutte opiniâtre, céda l'île de Corse à la France, Abbatucci combattit encore pour l'indépendance de sa patrie, et contribua vaillamment aux succès que Paoli obtint contre le marquis de Chauvelin; mais lorsque les Français, commandés par le comte de Vaux, eurent détruit l'armée corse, Abbatucci fit sa soumission, et reçut de Louis XV les épaulettes de lieutenant-colonel. Sous le gouvernement du comte de Marbœuf, il fut impliqué dans un procès

politique et condamné à une peine infamante ; mais l'assemblée des états provinciaux, dont il était membre, obtint la cassation de l'arrêt, et Abbatucci fut acquitté au parlement de Provence, devant lequel il avait été renvoyé. Non-seulement Louis XVI le réintégra dans son grade, il lui donna encore la croix de Saint-Louis et le nomma ensuite maréchal de camp. En 1793, lorsque Paoli, devenu chef des mécontents, appela les Anglais dans l'île de Corse, Abbatucci combattit courageusement, mais sans succès, en faveur de la cause française. Obligé de se retirer sur le continent, il fut récompensé de son dévouement par le grade de général de division, et employé à l'armée d'Italie sous les ordres de Bonaparte ; mais celui-ci en avait fort mauvaise opinion. Il écrivit au Directoire, le 13 août 1796 : « Abbatucci n'est pas bon à commander cinquante « hommes. » On juge qu'avec une pareille recommandation, ce général fut bientôt obligé de quitter l'armée. Il retourna en Corse, où il mourut en 1812. Trois de ses fils sont morts au service de France : le plus connu est Charles Abbatucci. (*Voy.* l'article suivant.) M—D J.

ABBATUCCI (Charles), fils du précédent, naquit en 1770. Après avoir suivi les cours de l'école militaire de Metz, il fut promu, en 1747, à l'âge de seize ans, au grade de lieutenant d'artillerie. Il était capitaine en 1792; sa belle conduite lui valut, avant la fin de la même année, le grade de lieutenant-colonel. En 1793, il passa dans l'artillerie à cheval. Pichegru le choisit pour aide de camp, en 1794. Il fit la campagne de Hollande avec le grade d'adjudant général, qu'il avait refusé trois fois, parce qu'il ne voulait pas se séparer d'un de ses frères d'armes, dont l'amitié lui était chère. Abbatucci fut nommé général de brigade après le premier passage du Rhin, où il avait déployé la plus rare valeur, et fut employé en cette qualité à l'avant-garde de l'armée de Rhin et Moselle dans la campagne de 1796. Moreau le chargea de préparer le passage du Rhin, le 24 juin 1796, et de prendre part à l'attaque contre le fort de Kehl, où il signala de nouveau son courage. Le 27, il franchit intrépidement le Lech en présence de l'ennemi, et mit deux fois les Autrichiens en déroute. Le 20 octobre suivant, ce fut encore lui qui protégea la retraite des Français près de Neubourg ; il eut dans cette journée un brillant engagement avec le corps du prince de Condé, et Savary rapporte, dans ses mémoires, qu'Abbatucci traita les émigrés en ennemi généreux. Ces éclatants faits d'armes valurent à ce jeune officier les épaulettes de lieutenant général. Lorsque Moreau fut forcé de repasser le Rhin, après la défaite du corps de Jourdan, il confia à Abbatucci la défense d'Huningue, qui était devenu le boulevard de l'Alsace. La place fut bientôt attaquée par les Autrichiens. Abbatucci se défendit vigoureusement, mais il fut mortellement blessé, le 2 décembre, dans une sortie qu'il dirigeait avec son intrépidité ordinaire. Sa mort fut suivie de la reddition de la forteresse. Moreau voulut honorer la mémoire de ce guerrier malheureux en lui faisant élever un monument au lieu où il était tombé. En 1815, les Autrichiens crurent effacer le souvenir de leur défaite en détruisant ce tombeau; mais, en 1819, le général Rapp ouvrit une souscription pour le rétablir; le général Foy s'inscrivit un des premiers. Toutefois le monument d'Abbatucci ne fut reconstruit qu'après 1830. C. W—R.

ABBON, surnommé Le Courbe (en latin *Abbo Cernuus*), né dans la Normandie, vers le milieu du 9e siècle, vint étudier à Paris sous Aimoin l'ancien, qui était alors en grande réputation. Après avoir fait profession à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il devint diacre et prêtre dans ce même monastère, où il mourut, vers l'an 923. Nous avons de cet écrivain un poëme épique, divisé en trois livres sur le siége de Paris par les Normands (*de Bello Parisiacæ urbis*), qui dura depuis le mois d'octobre 886 jusqu'à celui de février 887. L'auteur publia cet ouvrage en 896, et le dédia à Gozlin, diacre, et non à Gozelin, évêque de Paris. Abbon avait été témoin des événements qu'il rapporte. Sa piété lui fait attribuer la délivrance de la capitale, et les succès de l'armée des Parisiens, aux reliques de St. Vincent, de St. Germain et de Ste. Geneviève. Il a réuni dans ses vers tous les défauts des poëtes de son siècle il écrit mal ; ses constructions sont toujours vicieuses, et ses métaphores tirées de si loin, qu'à peine la comparaison qu'elles renferment se laisse-t-elle entrevoir ; il a cependant souvent affecté d'employer les propres expressions de Virgile : c'est même le poëte qu'il s'était proposé pour modèle, lorsqu'il entreprit d'écrire en vers l'histoire du siége de Paris. *Maronis*, dit-il dans son épître dédicatoire, *proscindebam eclogas.* Comme il a été le témoin de la plus grande partie des événements qu'il raconte, son poëme est précieux pour les détails et la certitude des faits. Le savant P. Pithou, à qui le seul manuscrit connu de cet ouvage appartenait, le fit imprimer pour la première fois à Paris, en 1588, dans son recueil de divers annalistes, chroniqueurs ou historiens de France, et donna ensuite son manuscrit à l'abbaye St-Germain-des-Prés : il est à présent à la bibliothèque royale, sous le no 1633, fonds de l'Abbaye. Ce poëme a encore été publié par dom Jacques du Breul, 1603, à la suite de l'édition d'Aimoin; ensuite par André Duchesne, et par plusieurs autres. Mais la meilleure édition est la septième qui a été mise au jour par dom Toussaint Duplessis dans ses *Nouvelles Annales de Paris*, 1753, in-4°, p. 213. Des trois livres qui composent le poëme d'Abbon, les divers éditeurs n'ont jugé à propos de publier que les deux premiers. Outre que le troisième ne contient rien d'intéressant et que le manuscrit est fort imparfait, l'auteur l'a rempli de digressions et d'allégories qu'il a eu soin d'expliquer par des gloses ou scolies aussi peu intelligibles que le texte. En s'expliquant mal, dom Rivet (*Histoire littéraire de la France*, t. 6, p. 192), a laissé penser qu'il existait, outre le texte latin d'Abbon, une ancienne glose ou traduction en vers français de ce poëte, qu'il cite d'après le président Fauchet (p. 521). Cette méprise du savant bénédictin a fait avancer par tous les dictionnaires historiques qu'on avait publié une traduction du poëme du *Siége*

de Paris. Abbon a laissé encore : 1° *Epistola ad Desiderium episcopum*, qui se trouve dans le t. 3 de la *Bibliot. Patr.*; 2° un Recueil de Sermons, dont cinq seulement ont été publiés par les soins de d'Achery, dans le 9e t. de son *Spicilegium*. Celui qui a pour objet les *progrès du christianisme* est sans contredit le chef-d'œuvre de cet auteur; il s'y montre très-instruit dans l'histoire de l'Église, et l'on y trouve une déclamation vraiment pathétique contre les usurpateurs des biens ecclésiastiques. (*Voy.* Goslin, note 1.) M. Guizot, dans sa collection des documents relatifs à l'histoire de France, a donné la traduction française du poëme du *Siége de Paris*. R—T.

ABBON, moine, ensuite abbé de Fleury ou de Saint-Benoit-sur-Loire (en latin *Abbo Floriacensis*), né à Orléans dans le milieu du 10e siècle, fut poëte, historien et mathématicien. Dès son enfance, son père, Létus, et sa mère, Ermengarde, l'envoyèrent à l'abbaye de Fleury pour y étudier sous Gunbolus et Christianus, savants professeurs de ce monastère. A un zèle ardent et à un travail excessif, Abbon joignait un jugement sain et le plus grand amour pour les lettres; aussi fut-il en état de les enseigner de bonne heure, ayant fait profession et reçu l'habit religieux. Voulant encore posséder les hautes sciences, il demanda la permission de voyager pour étudier dans les écoles les plus célèbres, et alla successivement de Paris à Reims pour se former dans la dialectique; de là, à Orléans, où il apprit la musique. Son abbé lui donna l'ordre d'aller en Angleterre pour y instruire les religieux bénédictins de l'abbaye de Ramsey; au bout de deux ans, sur la fin de 987, il revint à Fleury, dont il fut nommé abbé l'année suivante. Alors, tout entier aux devoirs de sa place, il ne s'occupa qu'à l'étude de l'Écriture sainte et aux ouvrages des Pères. Dans un voyage qu'Abbon fit en Gascogne pour rétablir l'ordre dans l'abbaye de la Réole, qui dépendait de celle de Fleury, il s'éleva une émeute violente; un Gascon lui porta dans le côté gauche un coup de lance dont il mourut le même jour, 13 novembre 1004. Abbon avait assisté à trois conciles, et fait deux voyages à Rome en qualité d'envoyé du roi Robert, sous les papes Jean XV, en 986, et Grégoire V, en 996, qui lui donnèrent des témoignages de leur estime. Ses contemporains avaient la plus haute idée de ses lumières et de son érudition. Fulbert de Chartres l'appelle, dans une de ses épîtres: *Summæ philosophiæ abbas, et omni divina et sæculari auctoritate totius Franciæ magister famosissimus*. Ses principaux ouvrages sont : 1° des lettres qu'on trouve à la suite du *Codex Canonum vetus*, Paris, 1687, au nombre de quatorze; la treizième n'est pas d'Abbon, mais d'Albert, abbé de Mici. La dixième est un traité philosophique du serment : c'est la plus curieuse et la mieux écrite; 2° l'*Apologétique* d'Abbon contre Arnulphe, évêque d'Orléans, qu'on trouve à la suite de ses lettres; 3° un *Recueil de Canons*, adressé aux rois Hugues et Robert son fils, que le P. Mabillon a inséré dans les *Analecta*, t. 2; 4° un *Recueil de sentences* de la Bible et des Pères, publié avec des notes par D. Mabillon; 5° *Abrégé des vies de 91 papes*, tiré de l'histoire d'Anastase le bibliothécaire; Mayence, 1602, in-4°. Quoique le titre annonce l'abrégé de l'histoire de 91 papes, le manuscrit sur lequel l'ouvrage a été imprimé par les soins du P. Busée ne parle que de 87, et finit à Grégoire II, successeur de Constantin. A la suite de cet ouvrage, on trouve celui de Luitprand, diacre de Pavie, sur la même matière. 6° Quelques lettres dispersées dans diverses collections, entre autres dans le t. 1er des *Miscellanea* de Baluze, Paris, 1678, in-8°. Aimoin, disciple d'Abbon, a écrit la vie de son maître, et y a inséré quelques fragments de ses écrits. On trouve le tout dans le t. 8e des *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti*. R—T.

ABBOT (George), archevêque protestant de Cantorbéry, célèbre dans un temps où les controverses religieuses, mêlées partout aux querelles politiques, commençaient à remuer vivement l'Angleterre. Né d'un tisserand, à Quilfort, en 1562, il fut élevé successivement dans l'école de sa ville natale, qui avait pour fondateur Édouard VI, puis dans le collége de Bailleul à Oxford. Il était docteur en théologie et l'un des plus fameux prédicateurs de l'Église anglicane, lorsque le roi Jacques Ier, après l'avoir fait doyen de Winchester, en 1599, le nomma, en 1604, un des huit théologiens chargés par ce prince de traduire le Nouveau Testament. Élu en 1605, pour la troisième fois, vice-chancelier de l'université d'Oxford, Abbot perdit, en 1608, dans la personne de celui qui en était chancelier, le plus puissant et le plus chéri de ses protecteurs, Thomas Sackville, comte de Dorset, grand trésorier d'Angleterre. Il trouva sur-le-champ un nouvel appui dans le trésorier d'Écosse, George Hume, comte de Dunbar, qui le sollicita d'être son chapelain, et l'emmena à Édimbourg, où ce lord avait à remplir depuis deux ans la pénible mission de réunir l'Église d'Écosse à celle d'Angleterre. Le roi, cruellement tourmenté par l'esprit et le pouvoir du presbytérianisme dans ces contrées, attachait la plus grande importance à y rétablir l'épiscopat. Déjà le comte de Dunbar semblait y avoir remporté un grand avantage, en obtenant de l'assemblée générale un acte qui ordonnait la restitution de tous les biens des évêques et de leurs siéges; mais les zèles du parti venaient de faire éclater une résistance nouvelle et si vigoureuse, que, loin d'espérer de gagner encore du terrain sur eux, on craignait de perdre tout celui que l'on avait tenu pour acquis. Lord Dunbar s'abandonna aux conseils d'Abbot, et toute cette résistance fut domptée, toute opposition abattue par l'esprit, l'habileté, et surtout la modération d'Abbot; modération, au reste, qui lui coûtait peu quand il mesurait les droits de l'épiscopat, et qu'il oubliait complétement lorsqu'il se ralliait avec les presbytériens à la haine du papisme. Quoi qu'il en soit, il servit peut-être mieux la cause des évêques par son indifférence, qu'il ne l'eût fait par son zèle. Le résultat de sa négociation fut un acte émané du *kirk* ou de l'Église d'Écosse et ratifié par le parlement écossais, por-

tant : « qu'au roi seul appartiendrait la convocation « des assemblées générales et le droit d'en nommer le « modérateur ; que les évêques ou leurs députés se« raient modérateurs nés et perpétuels de tous les « synodes diocésains ; que personne ne pourrait être « ni excommunié ni absous sans leur approbation ; « que ce seraient eux qui présenteraient à tous les bé« néfices, dont aucun ministre de l'Évangile ne se« rait susceptible, sans avoir prêté le serment de « suprématie et d'obéissance canonique ; qu'enfin la « visite du diocèse serait partout une fonction at« tribuée exclusivement aux évêques ou à leurs dé« légués, et qu'aucun conciliabule ne pourrait se « tenir, aucune réunion se former pour *exercer*, « *prophétiser*, etc., sans avoir pour modérateur « l'évêque du territoire sur lequel on s'assemble« rait. » Ce succès inespéré et toute la conduite d'Abbot en Écosse plurent tellement à Jacques Ier, qu'il résolut de ne plus rien décider en pareille matière, sans avoir consulté le chapelain de lord Dunbar. A quelque temps de là, ce prince convoqua une assemblée du clergé, pour qu'elle eût à prononcer : *Si le roi d'Angleterre pouvait légitimement secourir les états généraux de Hollande contre le roi d'Espagne ?* Abbot était membre de cette assemblée, et l'un de ceux qui se faisaient le plus écouter. Jacques fut mécontent des opinions. Il ne savait comment se mettre d'accord avec lui-même. Outré dans sa théorie sur le *droit divin des rois*, et voulant dans la pratique secourir des sujets révoltés contre le leur, il reprochait tour à tour à son clergé de soutenir trop la *royauté de fait*, et trop la *royauté de droit*. Il avait proposé des questions, et il trouvait mauvais qu'on les examinât avant de les décider, dût-on les décider pour lui en définitive. De ces perplexités intérieures et de ces contradictions ouvertes, sortit une lettre écrite par le roi Jacques au docteur Abbot ; lettre peu connue hors de l'Angleterre, qui, même dans ce pays, n'a vu le jour que longtemps après la mort des personnages intéressés, mais dont l'authenticité est incontestable, et qui, par son étonnante singularité, ne peut manquer d'exciter l'attention de nos lecteurs. Elle était ainsi conçue : — « Bon docteur Abbot, je ne puis « m'empêcher de vous faire savoir le jugement que « je porte sur la conduite de votre assemblée. J'y « suis doublement intéressé, et comme roi sur le « trône (*rex in solio*), et comme une ouaille du trou« peau dans l'Église (*unus gregis in Ecclesia*). Tout « ce que vous et vos confrères avez débité d'un *roi* « *de fait* (expression, je suis bien aise de vous le dire, « à laquelle se réduisent toutes celles employées dans « vos canons) ne me regarde en rien. Je suis l'héritier « direct et immédiat. La couronne m'appartient par « tous les droits que vous pouvez articuler, le seul « droit de conquête excepté. Enfin, mon avocat gé« néral vous a suffisamment expliqué ma pensée tant « sur la royauté en elle-même que sur l'espèce de « royauté qui réside en ma personne ; et je dois vous « croire tous de son avis, puisque le langage qu'il « vous parlait en mon nom n'a été contredit par au« cun de vous. Mais ce dont je pense que vous êtes « tous bien positivement instruits, c'est que mon seul « motif, en vous convoquant, a été de vous faire pro« noncer jusqu'à quel point, dans votre opinion, un « roi chrétien et protestant peut aider une nation « voisine à secouer le joug de son souverain natu« rel, pour cause d'oppression, de tyrannie, ou de « tout autre grief, de quelque nom qu'il vous plaise « de le qualifier. Du temps de la feue reine, ce « royaume se crut parfaitement libre d'aider de ses « conseils et de ses armes la cause de la Hollande, « et aucun de votre robe ne m'a jamais dit que per« sonne s'en fût fait un scrupule. C'est seulement « depuis mon arrivée en Angleterre que quelques« uns d'entre vous ont, comme vous ne l'ignorez « pas, élevé quelques difficultés à cet égard ; et quoi« que j'aie souvent manifesté ce que je pensais du droit « des rois sur leurs sujets, particulièrement au mois « de mai dernier, dans la chambre étoilée, à l'occasion « du pamphlet de Hale, cependant je n'ai jamais fait « mention de ces nouveaux scrupules, jusqu'au mo« ment où je m'y suis vu forcé par les affaires de Hol« lande et d'Espagne. Le fait est que tous mes voisins « me pressent de concourir à un traité entre cette Es« pagne et cette Hollande. Notre honneur national ne « souffrira certainement pas que les Hollandais soient « abandonnés, surtout après tant de trésors et de « sang prodigués en leur faveur. Je me suis donc « déterminé à convoquer tout mon clergé, non pas « tant pour satisfaire ma propre conscience, qui est « en pleine sécurité, que pour démontrer à tout ce « qui nous environne que j'ai pu, en bonne justice, « épouser aujourd'hui la cause hollandaise. Je n'avais « aucun besoin réel de cette convocation, et vous me « forcez à vous dire que je voudrais n'y avoir jamais « songé. Vous avez fouillé trop avant dans ces *mys*« *tères de l'empire*, dont tous les rois se réservent à « eux seuls de connaître. Vous aurez beau désormais « professer aversion pour la doctrine qui fait Dieu « l'auteur du péché ; vous l'avez frisée de très-près, « vous avez bronché sur le bord de l'abîme, en di« sant, à propos de la question actuelle, que *même* « *l'autorité d'un tyran est l'autorité de Dieu, et* « *doit être représentée comme telle.* Si le roi d'Es« pagne allait en revenir à réclamer encore son « vieux droit pontifical sur mes États, je vois qu'il « me faudrait chercher d'autres défenseurs que vous « contre ses prétentions ; car vous avez prononcé « d'avance que s'il était vainqueur, son autorité « deviendrait celle de Dieu. Je n'ai pas le temps, « monsieur le docteur, de vous en dire davantage « sur cette controverse de théorie. Mes ordres vous « seront notifiés incessamment par mon avocat géné« ral. Jusque-là, si vous m'en croyez, vous ne met« trez plus rien du vôtre dans cette discussion. C'est « une arme à double tranchant, ou plutôt c'est cette « lance qui guérissait d'un côté, mais qui blessait de « l'autre. Sur ce, bon docteur Abbot, je vous recom« mande à la protection de Dieu, et demeure tou« jours votre bon ami, JACQUES, ROI. » Après avoir cité en entier cette lettre, qui est sans doute la circonstance la plus intéressante de la vie d'Abbot, il nous suffira de dire qu'ayant passé rapidement par

les évêchés de Lichfield et de Londres, il fut fait archevêque de Cantorbéry à la mort de Baucroft, en 1610; qu'on le vit d'abord jouir tout à la fois d'une grande faveur et d'une popularité extrême; que les amis de la paix aimèrent son esprit conciliant; que les presbytériens comptèrent au moins sur son indulgence; que le clergé anglican lui reprocha d'ensevelir sa primatie, et que les philosophes le louèrent d'être si peu altéré de pouvoir. Il paya cependant le tribut à l'esprit de corps, en défendant, avec plus de vivacité qu'on ne s'y serait attendu, l'existence de la haute cour de commission, même contre les injonctions du célèbre lord Cook; mais on le vit conserver toute la pureté, toute la noble fermeté de son ministère, en s'opposant jusqu'à la fin au divorce du comte d'Essex, si ardemment et si indiscrètement poursuivi par le roi. La dissolution du mariage ayant été prononcée, à la pluralité seulement de deux voix, l'archevêque de Cantorbéry fut à la tête des membres de la commission, qui protestèrent contre le jugement. Moins intéressant, lorsqu'avec un fanatisme puéril il cherchait à soulever tout le clergé contre une proclamation royale qui permettait les récréations innocentes pendant une partie du dimanche; bon calviniste plutôt que bon politique, lorsqu'il travaillait à enflammer Jacques Ier pour le projet d'établir son gendre, l'électeur Palatin, sur le trône de Bohême; plus digne de compassion que de haine quand il voyait dans cette chimère l'*accomplissement des prophéties de St. Jean, et le pouvoir de* LA BÊTE, c'est-à-dire du pape, *tombant pièce par pièce, selon la parole de Dieu*, il s'attira de nombreux ennemis qui crièrent *au scandale* et *à la déchéance*, lorsque, peu de temps après cette dernière discussion, il eut le malheur de tuer à la chasse un des gardes de lord Zouch. Il lui fallut obtenir le pardon et la réhabilitation du roi qui les lui accorda involontairement, en disant qu'*un ange eût pu pécher de cette manière*. Les lettres de pardon sont du 22 novembre 1621. Cet événement le plongea dans une mélancolie qui aggrava d'autres infirmités. Il put encore recevoir les derniers soupirs de Jacques I[er], et couronner le fils qui lui succédait. Mais alors il se trouva en lutte à des inimitiés terribles, celle du duc de Buckingham, le plus haineux, le moins généreux des hommes puissants, et celle de l'évêque Laud, aussi suspect de papisme que l'archevêque l'était de calvinisme. La première occasion que le primat d'Angleterre donna au ministre favori de lui faire éprouver sa malveillance fut encore une circonstance glorieuse pour Abbot. Il était en quelque sorte le précurseur de Hampden. Une proclamation royale avait été publiée pour lever, sous le nom d'emprunt, un subside excusé par l'exemple, mais non autorisé par la loi. Un ecclésiastique de cour avait prêché en faveur de l'emprunt. Le primat reçut de Buckingham un ordre du roi, qui lui enjoignait d'autoriser de sa signature l'impression de ce discours : il s'y refusa; et comme en Angleterre on exilait encore à cette époque, il fut relégué à sa maison de campagne, près de Cantorbéry, et l'exercice de sa primatie fut mis en commission. Il fallut bientôt convoquer un parlement, et rendre à la chambre des pairs son premier membre, à Cantorbéry son archevêque, à l'Angleterre son primat. La cour s'en vengea, en faisant baptiser le prince de Galles par l'évêque de Londres. Abbot succomba enfin sous le poids des années, des infirmités et de toutes ces petites vexations; il mourut le 5 août 1633, âgé de 71 ans, laissant deux réputations bien différentes, selon les diverses églises et les divers partis qui le jugeaient. On peut voir ce qu'en ont écrit Heylin, Fuller, Aubrey, Wellwood, Clarendon. Ce dernier a été bien sévère dans son jugement; n'a-t-il été que sévère? A en croire ce noble auteur, *tout le christianisme d'Abbot consistait à détester et avilir la papauté. Dans ce genre, plus on lui montrait de fureur, et plus on lui inspirait d'estime. Peu versé dans les études de l'ancienne et solide théologie, aveuglément livré à la doctrine de Calvin, il avait fait de sa maison une espèce de sanctuaire pour les chefs les plus éminents de ce parti de factieux, et il mourut laissant à son successeur une tâche difficile, celle de réformer et de ramener à l'ordre une église que sa longue négligence avait remplie de ministres faibles, et plus encore de ministres vils.* Quant aux ouvrages nombreux de l'archevêque Abbot, on ne peut guère citer aujourd'hui que sa traduction du Nouveau Testament, son *Histoire des massacres de la Valteline*, insérée à la fin du 3 vol. des *Actes et Monuments de l'église anglicane*, 1631, in-fol.; ses *Mémoires et Discours sur la proposition du divorce du comte et de la comtesse d'Essex*. Tous ces ouvrages sont en anglais. L—T—L.

ABBOT (ROBERT), frère du précédent, né à Guilford, en 1560, fut instruit, formé dans la même ville, dans la même université, et pour le même état que lui; comme lui, célèbre de bonne heure par ses sermons; comme lui, élevé par son mérite à la dignité épiscopale; comme lui, calviniste dans le cœur, plus modéré cependant que son frère, mais plus modéré surtout que Holland et Humphri, ses prédécesseurs dans la chaire de théologie d'Oxford. Ce fut en 1612, et âgé de cinquante-deux ans, que Robert Abbot fut nommé par Jacques I[er] professeur royal de cette chaire. Dès l'année 1597, ce prince l'avait fait son chapelain : il avait tenu à honneur de s'associer à un théologien si éloquent; et l'imprimerie royale avait mis au jour, dans un même volume, la *Démonstration* du docteur *sur l'Antechrist*, et le *Commentaire* du monarque *sur l'Apocalypse*. La faveur d'un de ces deux théologiens devait porter l'autre aux premiers honneurs de sa profession. Un sermon de Robert Abbot, prêché par hasard devant Jean Stanhope, avait valu au prédicateur, encore tout jeune, le riche bénéfice de Bingham. Des lectures publiques qui n'étaient pas sans dessein, et qui avaient pour objet de défendre le pouvoir des rois contre Bellarmin et Suarès, valurent au docteur consommé l'évêché de Salisbury. Il en fut pourvu par le roi, et reçut la consécration des mains de son frère, l'archevêque de Cantorbéry, le 3 décembre 1615. Tous les écrivains s'accordent à louer le zèle, la libéralité qu'il déploya dans l'exercice de ses fonctions pendant deux ans qu'il occupa ce siége. Une maladie cruelle (la pierre), suite de

sa trop grande application à l'étude, vint l'enlever à ses amis et à son diocèse, le 2 mars 1618. Ainsi son frère lui survécut seize ans. S'ils avaient les mêmes talents et les mêmes opinions, ils étaient d'une humeur fort différente. Leurs contemporains citaient avec complaisance le *sourire* de Robert, et avec une espèce de crainte le *sourcil* de George Abbot. Robert s'était marié deux fois, au grand déplaisir de George. Il mourut laissant un fils, et une fille mariée au chevalier Nathaniel Brent. Il laissait aussi une grande quantité d'ouvrages, prisés dans le temps où ils furent composés, mais qui devaient bientôt tomber dans l'oubli. A peine la *Défense du pouvoir souverain des rois*, 1619, in-4°, en latin, a-t-elle surnagé. Quant au *Miroir des subtilités papistes*, 1594, in-4°, en anglais; à la *Démonstration de l'Antechrist*, en latin, 1603, in-4°, 1608, in-8°; à l'*Antilogia*, en latin, 1613, in-4°; à la *Défense du catholicisme réformé de Guillaume Perkins, contre l'anti-catholicisme bâtard de Guillaume Bishop, prêtre de séminaires*, 3 parties (en anglais), 1606 et 1607, in-4°, réunies et réimprimées en 1611, in-4°, etc., ce sont autant d'écrits qu'on ne cite plus que pour la bizarrerie de leurs titres. On en trouve la liste dans le tome 16 des *Mémoires de Nicéron*. L—T—L.

ABBOT (MAURICE), frère cadet des précédents, fut employé dans les affaires de la compagnie des Indes, devint shérif en 1627, et lord maire en 1638. Il fit élever à Guilford un monument en l'honneur de George Abbot, son frère, et mourut le 10 janvier 1640.—ABBOT (*George*), mort le 4 février 1648, était fils de Maurice. C'est lui qui est auteur des ouvrages cités par Nicéron (t. 16, p. 31, 32): 1° *Paraphrase du livre de Job*, Londres, 1640, in-4°; 2° *Vindiciæ sabbati.....*, Londres, 1641, in-4°; 3° *Notes courtes sur le livre des Psaumes*, Londres, in-4°. Ces trois ouvrages sont en anglais. C. T—Y.

ABBOT (lord CHARLES), comte de Colchester, né à Abingdon dans le Berkshire, en 1757, était le plus jeune fils d'un recteur de Colchester, et perdit son père lorsqu'il était à peine âgé de trois ans. Sa mère, qui mourut en 1809, avait épousé en secondes noces Jérémie Bentham. Charles Abbot fit de très-bonnes études à Westminster, et il passa le premier au collége du Christ à Oxford, lors de l'élection de 1775. Il remporta le prix de vers latins en 1777 : le sujet de son poëme était l'éloge du czar Pierre Ier, ce qui lui valut une médaille d'or que lui envoya l'impératrice de Russie. Devenu, à sa majorité, possesseur d'une fortune considérable, il n'en continua pas ses études avec moins d'ardeur. En 1781, il alla à Genève étudier la législation étrangère, prit ses degrés l'année suivante, et plaida avec un succès toujours croissant jusqu'au moment où il se livra tout entier à la politique. Ce fut en 1790 qu'il se présenta comme candidat à la chambre des communes, pour le bourg de Helston; et, lorsqu'en juin 1795 ce bourg eut un nouveau représentant à élire, par suite de la nomination de sir Elliot à la vice-royauté de Corse, Abbot entra au parlement. Dès le commencement de la session, il se fit remarquer par son zèle pour le ministère, et surtout par un discours très-véhément au sujet du bill sur les réunions séditieuses. Dès lors, considéré comme un des plus redoutables adversaires de la démocratie, il jouit d'une grande faveur auprès du célèbre Pitt, et fut un de ses plus utiles soutiens contre les attaques de Fox et de Shéridan. Il s'occupa plus spécialement de jurisprudence, et présenta, en 1797, un plan pour la promulgation d'une sorte de bulletin des lois, afin que les magistrats eussent chaque année une copie de tous les actes du parlement. A cette époque, Pitt ayant formé un comité pour les finances, Abbot en fut le président, et travailla avec tant de zèle, qu'il présenta à la chambre, pendant cette session et la suivante, trente-six rapports qui ont servi de modèles pour tout ce qui a été fait depuis à ce sujet. Ce fut encore dans le même temps qu'Abbot se livra, avec non moins de succès, à des recherches dans les archives et les registres publics. Il obtint à cet effet, en février 1800, la création d'un comité; et, six mois plus tard, il mit sous les yeux de la chambre les nombreux résultats des travaux de ce comité. Rien ne pouvait mieux convenir à la solidité de son esprit, que d'aussi vastes recherches, et rien ne prouve mieux la supériorité de l'Angleterre et de l'Écosse pour la quantité et l'importance des registres qui ont traversé les règnes des Plantagenets, des Tudors et des Stuarts, et n'ont pu être détruits ni par les invasions de nations barbares, ni par les guerres civiles. Les rapports de cette commission des registres amenèrent la création d'un comité royal qui continua cet utile travail, avec plus d'autorité, sous la présidence d'Abbot, jusqu'au moment où ce dernier quitta les affaires publiques, en 1817. De nombreuses publications, et particulièrement l'édition authentique des statuts du royaume, attestent la persévérance des commissaires dans la tâche qui leur avait été confiée. Au commencement de l'année 1801, Abbot proposa au parlement de constater par un bill la population de la Grande-Bretagne avec ses diminutions ou ses accroissements. Dès lors la statistique, cette science dans laquelle l'Angleterre était restée si fort en arrière, prit un grand développement, et le recensement fait en 1801, dans un temps de disette, ayant donné lieu de croire qu'il ne s'agissait de la part du gouvernement que de pourvoir à la subsistance de toutes les classes, eut les plus heureux résultats. Lorsque lord Sidmouth parvint au ministère, Abbot fut nommé principal secrétaire d'Irlande, sous lord Hardwick, et conservateur du sceau privé. Il effectua dans plusieurs parties des réformes utiles, et telles qu'on devait les attendre du président du comité des finances. Depuis longtemps son activité parlementaire le faisait désigner comme le successeur de John Milford au fauteuil de la chambre des communes : il fut élu orateur le 10 février 1802; et dans cette place importante, qui répond à celle de président de la chambre des députés en France, et qui exige une connaissance si profonde des lois et des usages parlementaires, il déploya de rares talents. En 1805, il se trouva dans une situation pénible : on avait créé une commission pour l'exa-

men de la marine, et pour compléter les travaux du comité des finances : cette commission avait cru devoir accuser lord Melville relativement à sa conduite comme trésorier de la marine. La question de savoir si on le poursuivrait fut discutée avec beaucoup de chaleur dans la chambre des communes, et les partis étaient également divisés (216 de chaque côté), lorsque l'orateur, qui en toute autre circonstance doit s'abstenir de manifester son opinion personnelle, fut appelé à donner son vote. Considérant que dans cette affaire la chambre des communes était une sorte de jury, il prononça un vote dilatoire, qui en définitive devait faire déclarer l'accusé non coupable. Plus tard, l'opinion d'Abbot eut encore une influence remarquable. Depuis l'année 1805, la question des catholiques avait été souvent agitée à la chambre des communes, et elle avait obtenu un succès tellement croissant, qu'en 1815, elle eut une majorité de quarante-deux voix pour la seconde lecture; mais, dans le comité réuni au sujet de ce bill, l'orateur proposa que la clause de l'admission des catholiques dans la législature fût supprimée; et il appuya si bien sa motion, qu'une majorité de quatre voix se prononça contre, et qu'en conséquence le bill fut abandonné. Abbot signala encore sa présidence par des règlements extrêmement utiles, et surtout par la création du bureau des bills privés, où la marche et le progrès de chaque bill sont notés et mis sous les yeux de quiconque désire en prendre connaissance. Tous les discours que cet orateur a prononcés dans les occasions solennelles sont empreints du caractère de dignité et de noblesse qu'exigeaient ses graves fonctions. Celui qu'il adressa, le 1er juillet 1814, au duc de Wellington, peut être cité comme un modèle en ce genre. C'est encore par ses soins qu'a été formée une espèce d'école des chartres pour déchiffrer les vieux titres et les anciennes chroniques, établissement tout à fait nouveau en Angleterre. Tout annonçait qu'il fournirait une longue carrière parlementaire, lorsqu'il fut atteint, en 1817, d'un érésipèle qui le força de renoncer à ses fonctions d'orateur. Sa retraite causa de vifs regrets à la chambre des communes, qui sollicita et obtint pour son président un témoignage signalé de la faveur royale : Abbot fut créé pair avec le titre de comte de Colchester. Le parlement vota une pension de 4000 livres sterling pour lui, et de 3000 livres pour l'héritier de son titre. Peu après, lord Colchester voyagea par motif de santé. Il passa trois ans en France et en Italie, et s'arrêta particulièrement à Rome, dont il étudia les lois et les règlements relatifs aux arts. Là il raconta un jour en ces termes, dans une conversation familière, ce qu'il avait éprouvé en 1805, lorsqu'il s'était vu forcé de départager les votes dans la chambre des communes, au sujet du procès intenté à lord Melville : « Quand « je reconnus par l'état des voix, 216 contre 216, « que j'étais dans la nécessité de prononcer définitivement sur cette question, je ressentis un trouble « inexprimable; il y avait autour de moi un tumulte « de voix : les unes suppliaient, les autres menaçaient. Ces dernières prenaient cependant quelquefois une inflexion caressante. Il y avait en moi « un *bouillonnement d'idées* qui se choquaient et « qui *parlaient aussi toutes à la fois pour et contre.* « Je promenai quelques instants ma vue sur l'assemblée pour demander le temps de me recueillir, mais je ne distinguais plus rien bien précisément. Je m'aperçus cependant, à l'immobilité d'un « des membres du parlement les plus habituellement agités, qu'il venait de s'établir un profond « silence qui ramenait quelque calme dans mon esprit. Alors je levai les yeux au ciel, je priai sincèrement Dieu de m'éclairer; enfin je prononçai, « avec des accents altérés, une opinion de modération courageuse qu'on écouta avec une « bienveillance qui me rendit mes forces et la « faculté entière de la parole. Je sais depuis ce jour-là que, même à la suite des émotions politiques, un homme public peut tout à coup tomber « évanoui. » Lord Colchester, après s'être montré content de son voyage en Italie, revint en Angleterre, où il partagea son séjour entre Londres et sa résidence de Kidbrooke, ne prenant plus d'autre soin que celui des plantations de bois de merrain qu'il aimait spécialement. En 1827, il fit un voyage dans les montagnes du nord de l'Écosse, qui avaient quelque droit à son attention particulière, puisque, en sa qualité d'orateur de la chambre des communes, il avait fortement contribué à l'exécution d'un grand canal et de plusieurs routes dans cette contrée. Il recueillit pendant ce voyage les expressions de la reconnaissance publique. Rentré au sein de sa famille, il ne s'occupa plus que de sa santé qui s'affaiblissait de jour en jour. Il mourut le 8 mai 1829, dans sa 72e année, laissant deux fils dont l'aîné a hérité de ses noms et de ses titres. En sa qualité d'orateur de la chambre des communes, Abbot était l'un des gouverneurs de l'hôpital de Greenwich, et conservateur du musée britannique. Cet établissement dut beaucoup à ses soins, à ses connaissances, à cet esprit d'ordre et d'analyse dont il a donné tant de preuves dans ses différentes fonctions. Il joignait à ces titres ceux de docteur en droit à l'université d'Oxford, d'archiviste de cette ville, de membre de la Société royale de Londres et de celle des antiquaires, enfin de garde des sceaux d'Irlande. On a imprimé de lui : 1° un *Traité de la jurisprudence de Chester comparée à la jurisprudence du pays de Galles*, avec une préface, 1795, in-8°; 2° six de ses discours sur la question des catholiques, avec des observations préliminaires sur l'état où se trouvait cette question à l'époque de la publication, qui est de novembre 1828. On lui attribue une brochure anonyme sur l'usage et l'abus de la satire, Oxford, 1786, in-8°. L.

ABBOTT (lord CHARLES), baron de Tenterden, né d'une famille obscure, le 7 octobre 1762, fut précepteur du fils de M. Buller, magistrat distingué, qui, reconnaissant son mérite, l'engagea à s'adonner à l'étude des lois. Devenu avocat, Abbot se lia avec M. Law, depuis lord Ellenborough, avocat comme lui, d'une amitié qui n'a jamais varié, et c'est à cette amitié qu'il dut sa première place de judicature. Il

acquit promptement une si haute considération, que, deux ans après, en 1818, il fut nommé lord chef de justice à la cour du banc du roi. Il déploya dans ces fonctions des talents bien supérieurs à ceux qu'il avait montrés comme avocat. Peu de juges ont autant et aussi bien jugé, et l'on peut lui appliquer en toute justice ce que lui-même a dit de lord Ellemborough : « Il faut moins s'étonner qu'il ait eu quelquefois tort, qu'admirer combien de fois il eut raison. » Charles Abbot ne fit jamais partie de la chambre des communes : c'est le 30 avril 1827, qu'il fut nommé pair, avec le titre de baron de Tenterden. On lui doit l'introduction dans la chambre des lords de plusieurs bills importants. Quoiqu'il n'eût pas de prétention à ce qu'on nomme l'éloquence parlementaire, ses discours furent écoutés avec beaucoup d'attention, et firent toujours une grande impression. Abbot avait publié, en 1802, un traité sur les lois relatives à la marine marchande. Cet ouvrage important a eu cinq éditions. Son zèle dans l'exercice de ses fonctions était tel que, quoique fort malade, il voulut encore présider la cour, notamment dans l'affaire des magistrats de Bristol ; mais le second jour il se trouva excessivement fatigué, et fut obligé de rentrer chez lui. Il mourut peu de jours après, le 4 novembre 1832. Au dernier moment, on le vit remuer sa main comme pour écrire ; il prononça ces paroles d'une voix ferme : « Messieurs les jurés, vous pouvez vous retirer ; » et il expira. Z.

ABBT (Thomas), naquit le 25 novembre 1738, à Ulm, où son père s'était retiré après avoir exercé le métier de perruquier. Son goût pour l'instruction commença à se développer dans sa ville natale, et ce fut là qu'il fit paraître, en 1751, sa première dissertation *de Historia vitæ magistra*. Il y soutint encore deux thèses, l'une sur les *miroirs ardents*, l'autre sur la *rétrocession miraculeuse de l'ombre d'Achaz* (1). En 1756, il alla à l'université de Halle, où il fut distingué par le professeur Baumgarten, qui lui donna un logement dans sa maison. Abbt publia une thèse *de Extasi* ; il dirigea ses études vers la philosophie et les mathématiques, et dès 1758, où il reçut le grade de maître ès arts, il en fit son occupation principale, abandonnant la théologie, à laquelle il s'était d'abord destiné. En 1760, il fut nommé professeur extraordinaire de philosophie à l'université de Francfort-sur-l'Oder. Ce fut là qu'au milieu du tumulte de la guerre, il parvint à faire sortir ses concitoyens de leur découragement, en composant son ouvrage intitulé : *de la Mort pour la patrie*. L'année suivante, il passa six mois à Berlin, et alla occuper la chaire de professeur de mathématiques à l'université de Rinteln en Westphalie ; mais dégoûté bientôt de la vie académique, il étudia le droit, afin de pouvoir occuper un emploi civil. En 1763, il voyagea dans l'Allemagne méridionale, la Suisse et une partie de la France ; il revint à Rinteln, et y publia, l'année suivante, l'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation : *du Mérite*. Ce livre, réimprimé trois fois dans la même ville, 1767, 1772, 1790, est rempli de sentiments élevés, d'observations fines ; on y trouve une bonne philosophie pratique ; il est très-différent du *Traité du vrai mérite*, de Lemaître de Claville, ouvrage médiocre et superficiel qu'Abbt ne connaissait pas. Celui d'Abbt a été traduit en français par Dubois, ancien préfet du Gard. Cette traduction porte le titre de Berlin, 1780, in-8° ; elle est peu estimée. Cet écrit valut à Abbt, en 1765, la place de conseiller de la cour, de la régence et du consistoire à Buchebourg, auprès du comte régnant de Schaumbourg-Lippe, qui l'honora d'une amitié particulière, dont il jouit peu de temps, car il mourut le 27 novembre 1766, âgé seulement de 28 ans. Le respectable prince fit enterrer son ami avec beaucoup de pompe dans sa propre chapelle, et plaça sur sa tombe une inscription touchante qu'il avait composée lui-même. Il était généralement aimé et estimé ; on trouve dans ses productions tant de pénétration, d'imagination et d'esprit, qu'il est aisé de juger que, s'il avait vécu plus longtemps, il serait devenu un des meilleurs écrivains de l'Allemagne. Quoiqu'il ait été enlevé très-jeune aux sciences, il est un de ceux qui ont le plus contribué à faire renaître le goût de la langue allemande, alors tellement tombée, qu'avant lui, les Allemands, découragés par la désastreuse guerre de trente ans, n'écrivaient plus guère qu'en français et en latin. Il a composé, outre ces deux écrits, un assez grand nombre d'ouvrages en allemand ou en latin ; les premiers écrits sur des matières théologiques ; et d'abord cette question : *Si Moïse a été inhumé par Dieu*, Halle, 1757, in-4° ; il y soutient, contre l'opinion de plusieurs théologiens, que Moïse a été enterré par les hommes. Il publia ensuite une thèse pour prouver que *la confusion des langues n'a pas été une peine infligée au genre humain*, Halle, 1758, in-4° ; une autre *sur la recherche de la vérité*, Halle, 1759, in-4°. Lorsqu'il se livra plus spécialement à la philosophie, il publia une thèse *sur la véritable manière d'étudier cette science*, Halle, 1760, in-4°. Son *Traité de l'influence du beau sur les sciences*, Rinteln, 1762, in-4°, avait pour objet d'inviter à son cours de belles-lettres. Il fit paraître ensuite son *Programme sur la difficulté de mesurer les facultés de l'âme*, Rinteln, 1762, in-4° ; et son *Épître consolatoire à M. le docteur Schwarz, surintendant d'église, et professeur à Rinteln*, 1763, in-8°. Son livre intitulé : *Recherches sur les sentiments moraux, traduites de l'allemand, de M. Moses* (Mendelssohn), Genève, 1763, in-12, fut revu par Bonnet ; il a été réimprimé à Berlin, en 1764, in-8°. C'est le seul ouvrage qu'Abbt ait écrit en français. Son *Essai sur la vie et le caractère d'Alexandre Gottlieb Baumgarten*, Halle, 1765, in-8°, a paru d'abord dans les *Annonces littéraires de Rinteln*, de l'année 1764. L'ouvrage,

(1) Le roi Ezéchias étant tombé malade, le prophète Isaïe vint l'avertir de se préparer à la mort ; ce prince paraissant frappé de cette sentence, le prophète pria Dieu pour lui, obtint que ses jours fussent prolongés de quinze ans, et vint lui annoncer cette nouvelle. Alors le monarque lui demanda un signe par lequel il pût être assuré de la vérité de sa promesse. « Voulez-vous, lui dit le prophète, que l'ombre de votre cadran solaire avance ou recule de dix degrés. — Il est facile de la faire avancer, dit le monarque, je préférerais donc qu'elle reculât. » Et l'ombre du gnomon rétrograda aussitôt de dix degrés. Or, ce gnomon avait été tracé par Achaz, père d'Ezéchias.

sans nom d'auteur, qui a pour titre : *Nouvelle agréable de l'établissement prochain d'un tribunal d'inquisition protestant, et d'un auto-da-fé luthérien qui aura lieu en attendant en effigie*, est une satire ingénieuse contre l'esprit de persécution qui animait alors plusieurs théologiens protestants ; quoiqu'il porte la date d'Hambourg, 1766, in-8°, il a été réellement imprimé à Berlin. Les *Réflexions sur le plan des premières études d'un jeune homme de condition*, Leipsick et Berlin, 1767, in-8°, ont été composées en 1759, mais elles n'ont été imprimées qu'après la mort d'Abbt, par les soins d'un major de troupes rhénanes. Il y en a eu une seconde édition à Berlin, 1780, in-8°. Abbt s'est aussi essayé dans le genre de l'histoire ; on a de lui un livre qui a pour titre : *Fragment des événements les plus anciens du genre humain*, avec une préface de Jean-Pierre Miller, Halle, 1767, grand in-8°. C'est le commencement d'un abrégé d'histoire universelle ; Abbt ne l'ayant pas continué, M. Miller a publié après sa mort ce qu'il en avait fait, en lui donnant le titre qu'on vient de lire ; une *Histoire du Portugal jusqu'à la fin du 13e siècle* ; une *Vie de Baumgarten*. La *Traduction de la conspiration de Catilina, par Salluste*, Stadthagen, 1767, in-8°, est regardée comme un de ses meilleurs ouvrages. Elle a été publiée après la mort de l'auteur, au profit de son père, mais aux frais du comte de la Lippe. Il existe une autre traduction allemande de Salluste sous le nom d'Abbt, publiée à Lemgow 1772, par Wagner d'Osnabruck ; mais on prétend qu'il n'y a eu aucune part. Ses Œuvres diverses ont été recueillies par Nicolaï, en 6 vol. qui ont paru à Stettin et à Berlin, de 1768 à 1781, in-8°. Il y en a eu des contrefaçons à Reutlingen, 1782, et à Francfort, 1783. Nicolaï y a réuni plusieurs écrits qui n'avaient pas encore été imprimés. Le 3e et le 5e tome contiennent la correspondance d'Abbt avec MM. Blum, Gause, Gleim, Klotz, Moses Mendelssohn, Nicolaï et autres ; le 3e a aussi été imprimé séparément sous ce titre : *OEuvres diverses de Th. Abbt, 3e partie, qui contient sa correspondance familière*, Berlin et Stettin, 1782, in-8°. On distingue dans le 4e la *Vie de Baumgarten*, et dans le 5e celle *du comte de Schaumbourg*. Ses œuvres complètes en 6 tomes ont été réimprimées à Berlin, en 1790, in-8°. Outre les ouvrages qu'on vient de citer, il existe encore quelques petits Traités et Mémoires du même auteur, insérés dans différents recueils : dans le *Journal hebdomadaire allemand*, intitulé : *le Règne de la nature et des mœurs* (Halle, 1757 et suiv.) ; dans les *Annonces de Halle*, 1760, n° 12, et dans la *Bibliothèque générale de l'Allemagne*. La liaison de Abbt avec Lessing, Moses Mendelssohn, et d'autres écrivains du premier ordre, l'avait engagé à devenir leur coopérateur, et, depuis 1760, il a eu beaucoup de part aux *Lettres concernant la littérature moderne*, journal célèbre, dont la publication a fait époque dans l'histoire littéraire de l'Allemagne. La 148e lettre du 9e volume est la première qui soit de lui. Ses articles dans ce recueil sont signés de la lettre B. La vie d'Abbt a été écrite en allemand par Frédéric Nicolaï, et publiée à Berlin, en 1767, in-4°, sous le titre de *Monument à la mémoire de M. Th. Abbt*. On en trouve un extrait dans la *Bibliothèque historique* de Gatterer, t. 6. A. L. M.

ABDALLAH-BEN-ZOBAIR, calife de la Mecque. Les excès auxquels se portait le calife de Syrie, Yézyd, contre les descendants d'Ali, ayant indisposé les habitants de la Mecque, ils élurent pour chef Abdallah-Ben-Zobaïr, qui se trouvait à la tête des partisans de la maison de Hachem, opprimée par Yézyd. Moawyah, père du calife de Syrie, parlant à son fils du caractère de ses antagonistes, lui avait dit : « Abdallah-Ben-Zobaïr est l'homme « que vous devez le plus craindre ; il a un génie en« treprenant et capable de tout. Il vous attaquera « avec la force du lion et la subtilité du renard. » Abdallah ne tarda pas à justifier cette prédiction. Il se rendit à la Mecque ; et, après la bataille de Kerbelah, dans laquelle Hocéin, fils d'Ali, fut tué, les habitants de la Mecque et de Médine, dont Abdallah s'était attiré l'affection par son zèle religieux et ses manières affables, le proclamèrent calife, l'an 680 (62 de l'hég.). A la nouvelle de cet événement, Yézyd envoya vers Abdallah un officier avec un collier d'argent, et l'ordre de lui dire que, s'il reconnaissait son autorité, il resterait en paix à la Mecque, mais qu'autrement on mettrait ce collier à son cou pour l'amener à Damas. Abdallah refusa la proposition, et Yézyd leva une armée qui d'abord pilla Médine, et ensuite assiégea Abdallah dans la Mecque. Le siége fut poussé avec vigueur ; mais, à la mort d'Yézyd, l'armée retourna à Damas, et Abdallah fut laissé paisible possesseur du califat. Toutes les provinces le reconnurent, à l'exception de la Syrie et de la Palestine ; et il régna paisiblement pendant neuf ans. Alors le calife Abdel-Mélek, qui avait défait et tué Mosab, frère d'Abdallah, envoya contre lui-même le célèbre Hédjadi, son général. Abdallah vaincu se réfugia dans la Mecque, et soutint le siége pendant sept mois avec une grande fermeté, quoiqu'il eût été abandonné par ses deux fils. Sa mère, âgée de quatre-vingt-dix ans, animait son courage et celui de ses soldats. A la fin, Abdallah, après s'être fortifié par un breuvage mêlé de musc qu'elle lui présenta, prit congé d'elle, et s'élança contre les ennemis. Il en tua un grand nombre de sa propre main ; mais, obligé de faire retraite, il se plaça dans un endroit de la ville où l'on ne pouvait l'attaquer que de face, et continua de se défendre. Les assiégeants l'assaillirent à coups de pierres, et quand il sentit son sang couler le long de son visage, il récita ce vers d'un poëte arabe : « Le sang de nos blessures ne tombe « pas sur nos épaules, mais sur nos pieds. » Il succomba enfin, et sa tête fut coupée et portée à Abdel-Mélek. Il était âgé de 72 ans. Les écrivains arabes vantent beaucoup le courage d'Abdallah ; mais ils lui reprochent son extrême avarice, qui donna lieu à ce proverbe : « Avant Abdallah on n'avait jamais « vu d'homme brave qui ne fût libéral. » On cite pour preuve de sa piété et de son attention à prier, qu'un jour, tandis qu'il s'acquittait de ce devoir, un pigeon se posa sur sa tête, et y resta longtemps sans qu'il s'en aperçût. La famille de Zobaïr, père d'Ab-

dallah, n'était pas moins ennemie de celle d'Ali que des Ommiades, et passait du reste pour être sujette à la folie. J — N.

ABDALLAH, père de Mahomet, né en Arabie, était de la célèbre tribu des Coreich, et fut plus distingué par sa beauté et la pureté de ses mœurs que par ses richesses. Abdel-Mothaleb, son père, dont il avait mérité toute la tendresse, le chargea d'acheter pour leur stérile patrie les provisions dont elle manquait. Abdallah partit et s'avança jusqu'à Yatreb (aujourd'hui Médine), où il mourut, ne laissant, pour héritage à son fils, âgé de deux mois, que cinq chameaux et une esclave éthiopienne. Selon les auteurs arabes, Abdallah fut recherché par une reine de Syrie, charmée de sa beauté et de ses vertus; mais il est évident que, pour donner quelque éclat à l'origine de leur prophète, ces auteurs ont environné l'histoire de son père d'autant de fables que celle de Mahomet lui-même. J—N.

ABD-ALLAH IBN SAAD, IBN ABOU-SARAH, général arabe, issu de la tribu d'Amer, l'une des plus considérables familles des Koraïschites, était frère de lait d'Othman ibn Affan, qui fut depuis le 4e calife. (*Voy.* OTHMAN IBN AFFAN.) Ayant embrassé l'islamisme longtemps avant la conquête de la Mecque par Mahomet, il avait mérité par ses talents calligraphiques l'honneur d'écrire, sous la dictée du législateur des musulmans, les révélations qui composent les divers chapitres du Coran. Un jour que Mahomet lui dictait le chapitre intitulé : *des Fidèles*, Abd-Allah ayant écrit le verset 14: *Nous avons créé l'homme d'un limon plus pur*, jusqu'à ces mots: *Ensuite nous avons formé Mahomet en une autre créature*, il s'écria, transporté d'admiration: *Béni soit Dieu, qui est le meilleur des créateurs!* Chargé par Mahomet d'écrire aussi ces paroles comme descendues du ciel, il se crut aussi grand que son maître, se mit à falsifier et à corrompre des mots qui altéraient le sens du Coran, et alla même jusqu'à tourner le prophète en ridicule, répétant partout: « Il ne sait ce qu'il dit. » Ses manœuvres furent enfin découvertes; il n'osa plus rester à Médine, et retourna à la Mecque, où il renonça à l'islamisme, et se joignit aux ennemis du prophète. Il se rendit si odieux à Mahomet, que c'est contre lui, s'il faut en croire les commentateurs du Coran, que fut dirigé un passage du chapitre 6. Le jour de la prise de la Mecque, l'an 8 de l'hégire (630 de J.-C.), Abd-Allah, pressé par ses remords et effrayé d'apprendre qu'il était un des dix-sept proscrits désignés par le vainqueur, alla chercher aide et protection chez Othman, qui, l'ayant gardé pendant les premiers moments du tumulte, le présenta ensuite à Mahomet et implora sa grâce. Le prophète, cédant aux instances d'Othman, pardonna au coupable, qui renouvela sa profession de foi, et fut regardé depuis comme un des plus zélés musulmans. Abd-Allah prit sans doute une part honorable aux conquêtes des Arabes en Syrie, sous les règnes des califes Aboubekr et Omar (*voy.* ces articles); mais on ne voit figurer son nom que lorsque le vainqueur de l'Égypte, Amrou, qui en était resté gouverneur, forma le projet de porter la guerre en Nubie. Abd-Allah fut chargé de cette expédition. A la tête de 20,000 hommes il pénétra dans cette contrée, et il y aurait obtenu des succès s'il n'eût été rappelé, peu de temps après, par Amrou. Othman, étant parvenu au califat, priva du gouvernement de l'Égypte, l'an 25 (645), Amrou qu'il n'aimait pas, et en investit Abd-Allah ibn Saad, justifiant ainsi l'opinion du calife Omar sur le compte d'Othman, trop porté, disait-il, à favoriser ses parents et ses amis. Le nouvel émir soumit la Libye, d'où il envoya à son souverain 1500 mille pièces d'or, pour sa part d'un cinquième dans le butin provenant des richesses du roi qu'il avait tué. Il administra ce pays pendant l'absence d'Abd-Allah ben Nafe, qui était allé ravager les côtes et les îles d'Espagne. De retour en Égypte, Abd-Allah ibn Saad joignit sa flotte à celle de Moawiah, gouverneur de Syrie, pour attaquer l'île de Chypre et forcer les habitants à payer un tribut de 7,000 pièces d'or. Les Nubiens, ayant violé le traité qu'Abd-Allah avait conclu précédemment avec eux, ravageaient depuis quelques années le Saïd : cet émir usa de représailles, et vint en personne mettre le siége devant Donkola, leur capitale. Les pierres que lançaient ses machines de guerre ayant fait écrouler leur principale église, les habitants furent saisis d'épouvante, et leur roi, Kalidourot, demanda la paix. Abattu, humilié, il vint s'aboucher avec le général arabe, qui le releva, le rassura et signa avec lui un nouveau traité, par lequel le prince nubien s'obligea d'approvisionner l'Égypte d'un grand nombre d'esclaves noirs. Abd-Allah étant venu trouver le calife à Médine, pour le défendre contre la faction d'Ali, avait laissé en Égypte son lieutenant, qui en fut chassé par Mohammed ibn Hanifa, l'un des chefs des rebelles. Abd-Allah voulut alors rentrer en Egypte, mais n'ayant pu y pénétrer ni retourner à Médine, où Othman venait de succomber sous les coups de ses ennemis, il fut obligé de s'arrêter à Ascalon ou à Ramlah, et il y mourut l'an 36 ou 37 de l'hégire (656 ou 657) Excellent cavalier, il conserva jusqu'à la fin sa passion pour les chevaux, et récita avant d'expirer le chapitre centième du Coran, intitulé : *les Chevaux courants*. A—T.

ABDALLAH, oncle d'Aboul-Abbas Al-Saffah, le premier des califes abbassides, rendit de grands services à cette dynastie par sa bravoure. Ce fut lui qui vainquit, à la bataille du Zab, le calife Mérouan, et renversa par cette victoire la dynastie des Ommiades. (*Voy.* MÉROUAN.) Mais il se déshonora par des cruautés envers les vaincus. Plusieurs princes de la maison des Ommiades étant venus auprès de lui, se fiant à son serment, Abdallah les invita à un grand festin, et lorsqu'ils furent rangés autour de la table, des assassins apostés les firent périr; aussitôt des tapis étendus sur leurs cadavres servirent de table aux meurtriers. Abdallah ne respecta pas même l'asile des morts : il fit ouvrir à Damas les tombeaux des Ommiades, et le corps du calife Hecham ayant été trouvé intact, il le fit mettre en croix, brûler, et ses cendres furent jetées au vent. Après la mort d'Al-Saffah, qui l'avait fait gouverneur de Syrie, Abdallah manifesta ses prétentions à la couronne, et se fit dé-

clarer calife ; mais Mansour envoya contre lui Abou-Moslem, qui le vainquit dans plusieurs combats, et le força de se retirer dans l'Irca, où il fut tué en 138 de l'hégire (755 de J.-C.). J—N.

A'BDALLAH-BEN-YASYN, fondateur de la secte des *Morabethoun* (Marabouts ou Almoravides), habitait la ville de Nefis en Mesanredeh : s'étant fait remarquer par sa piété et son intelligence, il fut choisi, l'an 427 de l'hégire (1035 de J.-C.), pour instruire dans l'islamisme Yahhya, roi du pays de Senhadjeh. Ce prince avait résigné la couronne à son fils, pour se vouer entièrement aux pratiques de la religion. Devenu le disciple d'Abdallah, il l'accompagna dans le Senhadjeh, pour gagner les peuples au mahométisme. N'ayant pu d'abord y réussir, le maître et le disciple se retirèrent dans une île près de la côte. Le bruit de leur retraite et de leur piété leur attira bientôt une foule de prosélytes. A'bdallah leur expliquait le Coran et les dogmes de la religion musulmane. Touché de leur zèle, et voulant exprimer leur assiduité à fréquenter sa retraite, il les appela *Morabethoun*. Il eut bientôt une petite armée, et menaça d'employer la violence contre quiconque ne se convertirait point. La tribu de Djoudola fut la première qu'il attaqua les armes à la main, à la tête de 3,000 *Morabet*. Elle fut vaincue, l'an 434 de l'hég. D'autres victoires lui soumirent bientôt toutes les tribus du Senhadjeh. Chaque nouveau prosélyte était purifié par cent coups de fouet, et s'obligeait à verser au trésor de l'armée les dîmes destinées à l'acquisition des armes et au payement des troupes. La nouvelle secte s'étendit bientôt dans le Mesamedah, et jusque parmi les nègres. Yahhya étant mort sur ces entrefaites, A'bdallah fit élire à sa place, en qualité d'émir, Yahhya-Ben-O'mar, de la tribu de Lamtouna, prince faible et qui n'avait que l'ombre de l'autorité, dont le rusé A'bdallah jouissait réellement. Il se rendit maître de Darala, l'an 447 de l'hégire, de Seldjel-Aracah, de tout le pays voisin, et mit à la place de Ben-O'mar, qui venait de périr dans la guerre entreprise contre les nègres, l'émir Aboubekr-Ben-O'mar. Sous ce nouveau prince, la puissance d'A'bdallah n'eut presque plus de bornes dans cette partie de l'Afrique. Enfin, ayant porté ses armes contre les puissantes tribus de Barakaouata, il fut tué dans une bataille rangée, l'an 451 de l'hégire (1059 de J.-C.). A'bdallah était plein de courage, habile à dissimuler, et réunissait toutes les qualités nécessaires à un imposteur conquérant. B—P.

ABDALLAH, quatrième et dernier chérif des Wahabis, était l'aîné des onze fils de Sehoud qui, en 1805, le déclara son successeur, et l'investit du titre d'iman-al-djaïsch ou généralissime. En avril 1806, Abdallah entreprit contre la ville d'Imam-Ali une expédition dans laquelle il perdit 500 hommes. Il voulut prendre sa revanche sur Semawat ; mais il échoua au siége de cette place, qui lui coûta le double. Il ne réussit pas mieux dans une attaque contre Zobaïr, près de Bassora. Plus tard, il sembla vouloir se venger de ce fâcheux début contre son propre père, qu'Abdallah et deux de ses frères quittèrent brusquement au milieu de son pèlerinage à la Mecque : ils retournèrent à Déreyeh, sa capitale ; et, après avoir enlevé 300 chameaux chargés d'or et d'argent, d'armes et de munitions de guerre, ils se dirigèrent sur Al-Ahsa, dont les habitants leur ouvrirent les portes; mais l'expédition dont Mohammed-Ali, vice-roi d'Egypte, chargea alors son fils Towsoun-Pacha contre les Wahabis amena une réconciliation entre Sehoud et ses fils. Abdallah avait encore fait une tentative sans succès contre quelques places du gouvernement de Bagdad. Irrité de cet échec, il avait exterminé ou réduit en esclavage une tribu arabe, lorsque son père le rappela pour l'opposer aux troupes ottomanes et égyptiennes qui, vers la fin de la même année, s'étaient emparées d'Yambo, sur la mer Rouge. Abdallah vint les attaquer à la tête de 15,000 hommes; mais après deux heures de combat, il se retira. Plus tard, il écrasa les Turcs dans les défilés de Safra; mais il ne sut pas profiter de sa victoire. Au lieu de garder cette position importante, qui couvrait Médine, il en confia la défense aux habitants, et retourna dans le Déreyeh. Towsoun gagna les Arabes, qui lui livrèrent les défilés de Safra; il bloqua Médine et la prit d'assaut. La ville sainte fut respectée ainsi que ses habitants; mais la garnison fut égorgée, à l'exception d'une partie qui, s'étant défendue dans la citadelle, obtint une capitulation. La Mecque se rendit peu de temps après, sans coup férir, à Moustafa-Bey, oncle du jeune pacha, par l'influence du chérif Ghaleb, dont les soldats, auxiliaires des Wahabis, se tournèrent contre eux, aussitôt qu'ils purent compter sur l'appui des Turcs. Mais la fin de la campagne ne fut pas si favorable aux Égyptiens. Sehoud et un autre de ses fils les battirent en plusieurs rencontres. Arrêtés par le soulèvement des Arabes de l'Yémen, Towsoun et son oncle furent condamnés à l'inaction, après avoir perdu 10,000 hommes. En 1813, Mohammed-Ali, voulant presser le succès de cette expédition, conduisit lui-même des troupes en Arabie. La mort de Sehoud (17 avril 1814) laissa alors le gouvernement des Wahabis à son fils Abdallah, dans les circonstances les plus difficiles. Déjà plusieurs de leurs généraux avaient été battus, faits prisonniers et mis à mort, soit au Caire, soit à Constantinople ; mais ils résistaient sur divers points, et les masses de combattants, qu'ils renouvelaient et qu'ils multipliaient de tous côtés, l'emportaient souvent sur la tactique de la petite armée égyptienne. En 1815, Mohammed-Ali obtint des avantages plus signalés. Après avoir surpris et défait un corps de Wahabis de l'Yémen, il attaqua, entre Bessel et Tarabé, une armée de 30,000 hommes, commandée par Faïçal, l'un des frères d'Abdallah, que le gouverneur de la Mecque, Haçan-Pacha, à la tête de 4,000 Albanais, n'avait pu entamer. La victoire ne fut pas longtemps indécise; Faïçal se retira en désordre, perdit tous ses équipages, et fut abandonné par un de ses généraux, qui se rendit avec ses troupes au vice-roi. Cette défection et la défaite d'un autre de ses lieutenants, qui fut pris et envoyé à Constantinople, firent tomber au pouvoir des Turcs Tarabé et plusieurs autres places, et les laissèrent maîtres de toute la

partie occidentale de l'Arabie. Alors Towsoun-Pacha se porta sur le pays de Nedjed avec 2,000 hommes et un corps d'Arabes alliés. Abdallah, menacé dans le centre de ses États, vint camper à Aneyseh, surprit un convoi ennemi, et fit passer au fil de l'épée son escorte de 200 cavaliers et le trésorier de Towsoun, qui la commandait. Il attaqua le camp que le pacha avait affaibli. Pendant vingt jours il y eut des escarmouches qui furent suivies d'un armistice. Towsoun, ayant reçu des renforts, se disposait à recommencer les hostilités, lorsque le chef des Wahabis envoya son oncle et quatre autres de ses parents, avec des présents de chevaux et de dromadaires, pour traiter de la paix. Les députés baisèrent la main du pacha, et lui présentèrent la lettre de leur prince, qui demandait à être admis au nombre des sujets du sultan, à faire des vœux et des prières pour lui, promettant qu'il n'y aurait plus aucune tentative de rebellion de la part de ses compatriotes. Towsoun, après avoir reçu d'eux l'assurance que les Wahabis suivaient les mêmes dogmes que les autres musulmans, exigea qu'Abdallah ibn Sehoud promît de se rendre à Constantinople s'il y était appelé; qu'il se contentât du rang de prince arabe ou de Cheik-al-Belad; qu'il remît Déreyeh; qu'il restituât les trésors enlevés au tombeau de Mahomet; qu'il assurât le passage des pèlerins, et qu'enfin il obéît au gouverneur de Médine. Les députés acceptèrent ces conditions et en signèrent le traité, subordonné à la ratification du vice-roi et du sultan. Abdallah sembla d'abord vouloir en exécuter les clauses, et reçut de riches présents de Towsoun-Pacha; mais, dans le temps qu'il envoyait des députés et des otages au quartier général ottoman, il destituait, il punissait les partisans des Turcs, il semait la discorde parmi leurs alliés, et fortifiait Déreyeh et ses principales places. Mohammed-Ali ayant alors insisté pour obtenir les trésors enlevés au tombeau de Mahomet, Abdallah répondit que tout avait été vendu et dissipé, et demanda d'être dispensé du voyage de Constantinople. Le vice-roi lui adressa une lettre menaçante, lui renvoya ses présents, et dirigea de nouvelles troupes vers l'Arabie, avec ordre de mettre garnison à la Mecque, à Médine, etc. Abdallah de son côté continua ses préparatifs de défense, confia les principaux emplois et le commandement de ses places fortes aux officiers les plus braves et les plus dévoués, rassembla à Déreyeh tous les chefs arabes, et leur fit prêter serment. Il forma une armée de 30,000 hommes, dont une partie tint garnison dans Déreyeh, et le reste fut organisé en colonnes mobiles: il fit élever des batteries de canon en avant de sa capitale et sur la route de Médine; et, du milieu de ces préparatifs de guerre, il envoya en Égypte deux députés pour porter au vice-roi des assurances de paix. Ayant reçu par eux une réponse du vice-roi qui lui enjoignait de rentrer dans le devoir, il y substitua une lettre fausse qu'il lut à ses parents et à ses principaux chefs, pour les affermir dans leur résolution. Mais les menaces de Mohammed-Ali ne tardèrent pas à se réaliser: Ibrahim-Pacha vint prendre le commandement des troupes qu'avait laissées en Arabie son frère Towsoun, et il occupa la redoutable position d'Hénakieh, près de Médine. Abdallah résolut de prendre l'offensive avant que l'armée ottomane eût été grossie par de nouveaux secours et par la jonction des Arabes dissidents. Pour arrêter la défection, qui faisait des progrès parmi eux, il attaqua et dépouilla les tribus qui refusaient de se retirer sur Rass. Mais ce moyen violent produisit un effet tout contraire. Faïçal-al-Daouyeh, cheik de la tribu de Monteyr, ayant à venger le sang de ses frères répandu par Abdallah, vint se joindre à Ibrahim. Dans le même temps (le 2 mai 1817), Abdallah, sans dispositions préparatoires, livra bataille avec 10,000 hommes, dans la position de Mahoueh, à Ouzoun-Ali, l'un des lieutenants d'Ibrahim, et fut complétement battu, par suite de l'abandon de ses alliés. Ibrahim arriva assez tôt pour faire massacrer 200 prisonniers, dont il envoya les oreilles à son père, avec celles de 300 Wahabis restés au nombre des morts. Après cette défaite, Abdallah s'enfuit dans le Nedjed, et concentra ses forces à Rass, à Aneyseh et à Déreyeh. Au mois de juillet, Ibrahim traversa le désert et mit le siége devant Rass; mais après y être resté trois mois et demi, après avoir perdu 3,400 hommes, il fut forcé de conclure un armistice et de reconnaître la neutralité de cette place, jusqu'après la reddition d'Aneyseh. La belle défense de Rass fut due à la bravoure de la garnison et des habitants, plus qu'aux diversions d'Abdallah, qui toutes furent malheureuses. Les propositions de paix qu'il fit à Ibrahim n'eurent pas plus de succès. Ce dernier se porta sur Khatra, qui se rendit au bout de quelques heures. Aneyseh, la seconde ville des États d'Abdallah, capitula après six jours de canonnade, et entraîna la soumission de toute la province d'Al-Kassym. Boureydeh se rendit après qu'un de ses forts eut été pris d'assaut et la garnison passée au fil de l'épée. Chakra fut assiégé le 14 janvier 1818: c'était la dernière des places qu'Abdallah avait successivement fortifiées et abandonnées pour se renfermer enfin dans Déreyeh, avec l'intention de chercher un dernier asile dans la province d'Al-Ahsa. Ibrahim, ayant fait raser toutes les plantations de dattiers autour de Chakra, les habitants séparèrent leurs intérêts de ceux de la garnison, qui obtint une capitulation, avec la faculté de se retirer, en laissant ses armes et ses bagages. Dorama, ville alors florissante, n'eut pas un sort aussi heureux. Prise d'assaut, il n'y eut qu'une partie de la garnison qui put se retirer : tous les habitants furent égorgés. Le massacre dura sept jours, et les soldats égyptiens reçurent 15 francs pour chaque paire d'oreilles. Ce fut le 22 mars qu'Ibrahim quitta Dorama avec une armée de 5,500 hommes et 12 pièces d'artillerie pour assiéger Déreyeh. Abdallah, secondé par ses frères, ses parents et ses meilleurs guerriers, encourageait ses soldats; pendant sept mois il se défendit avec la plus grande bravoure; il fit plusieurs sorties et soutint plusieurs assauts; et, lorsqu'il fut abandonné par une partie des habitants

et de ses troupes, par ses parents eux-mêmes, il continua de se défendre, et finit par se renfermer dans la dernière enceinte avec sa garde, composée de 400 esclaves noirs. Enfin, après un bombardement de trois jours, il se vit forcé, par les clameurs du peuple, de demander à Ibrahim une suspension d'armes et une conférence. L'entrevue eut lieu le 9 septembre. Abdallah fut complétement dupe de l'accueil qu'il reçut. Il fuma et prit le café avec Ibrahim; il obtint la vie sauve pour ses frères, ses enfants et ses soldats; son fils Saad, qui avait été fait prisonnier, lui fut rendu; mais il ne put obtenir un sauf-conduit pour lui-même, ni l'assurance que sa capitale ne serait point rasée. Bien que ce refus dût lui faire connaître tous les dangers de sa position, il s'abusa et ne voulut point fuir, de peur de compromettre ses parents. A l'expiration du délai qui lui avait été accordé, il fit ses adieux à sa famille éplorée, à ses amis, à ses défenseurs; suivi de son trésorier, de son secrétaire et de ses esclaves noirs les plus affidés, il retourna avec ses équipages à la tente d'Ibrahim, reçut ses dépêches pour Mohammed-Ali, et fut dirigé sur l'Égypte, sous l'escorte de 400 hommes. Arrivé au Caire le 9 novembre, il fut présenté au vice-roi, qui lui fit servir le café. Dans l'entretien, il donna les plus grands éloges à la bravoure, aux talents militaires et à la générosité d'Ibrahim. Mohammed-Ali lui ayant demandé ce que contenait une boite qu'il tenait dans la main, il l'ouvrit et montra des objets du plus grand prix qui provenaient des trésors enlevés par son père au tombeau du prophète. Le vice-roi y mit son sceau et la lui laissa pour la remettre au Grand Seigneur. Il le fit ensuite revêtir d'une pelisse d'honneur, et le logea dans le palais de son fils Ismaël. Deux jours après, Abdallah partit pour Constantinople avec ses deux compagnons. Arrivés, le 16 décembre 1818, dans cette capitale, ils furent promenés, chargés de chaînes, dans les principales rues, conduits ensuite en prison et appliqués à la torture. C'est alors, sans doute, et non pas lorsqu'ils étaient en Arabie ou en Égypte, qu'on leur arracha les dents. Le lendemain, ils furent amenés devant le sultan Mahmoud, qui ordonna qu'ils fussent décapités. L'exécution eut lieu dans la soirée, sur la place de Sainte-Sophie, et leurs cadavres, exposés trois jours, furent ensuite abandonnés à la populace. Tel fut le sort du dernier prince des Wahabis; il était brave, mais il manquait de jugement et de sagacité, n'écoutait pas les sages conseils, et ne savait ni punir ni récompenser à propos. Mohammed-Ali avait réellement demandé la grâce d'Abdallah; mais, s'il ne put le dérober à la sévérité du divan et à la vengeance d'un peuple fanatique, il sauva du moins ceux de ses fils et de ses frères qui avaient été conduits au Caire, et leur assura des pensions alimentaires. Ibrahim fit raser Dereyeh et dévaster les campagnes voisines, pour éterniser la mémoire du châtiment des Wahabis; et cette secte disparut de l'Arabie. A — T.

ABDALLAH, fils d'Yesid, célèbre jurisconsulte musulman, vivait dans le 7e siècle; on disait de lui: « Il est pour les hommes qu'il éclaire, ce que le « soleil est pour la terre; » mais lui-même avait coutume de dire qu'un docteur doit toujours laisser à ses disciples quelque point de loi à éclaircir; qu'ainsi il ne doit jamais rougir de dire : *Je ne sais point.* C'était à peu près la devise de Montaigne : *Que sais-je?* et ce devrait être celle de tous les docteurs. — ABDALLAH MAKHUL (Abec), muphti de Damas, était loin de se croire infaillible, en vertu de sa dignité. Il ne prononçait aucune décision sans dire auparavant ces paroles : « Ce n'est qu'une opinion, « et toute opinion est sujette à erreur : il n'y a de certitude et de vérité qu'en Dieu. » — ABDALLAH, prêtre d'Alep, établit, vers la fin du 17e siècle, une congrégation de religieux maronites; et comme il se laissa guider par les conseils du P. Bazire, jésuite, l'article le plus raisonnable de sa règle dispensa de la suivre ceux qui s'en dégoûteraient. V — RE.

ABDALLATIF (ABDEL-LATHYF), historien arabe, naquit à Bagdad, en 557 de l'hégire (1161 de J.-C.). Son père le fit instruire dans toutes les sciences que l'on enseignait alors dans cette ville. Abdallatif dirigea d'abord ses études vers la médecine, qu'il professa jusqu'en 581 (1185). A cette époque, il quitta Bagdad et vint habiter successivement Moussoul, Damas, et enfin Jérusalem, d'où il se rendit au camp de Saladin. Il s'y lia d'amitié avec le vizir Bohadin, qui jouissait de toute la faveur du sultan. L'Égypte avait depuis longtemps attiré son attention : il désirait ardemment parcourir cette antique contrée et connaître les hommes fameux qui y florissaient. Bohadin l'y fit précéder de lettres de recommandation, et il y fut très-bien accueilli. Au retour de ce voyage, il alla auprès de Saladin : ce prince, ami des lettres, lui assigna une pension sur son trésor à Damas, qu'Abdallatif allait habiter. Au bout de quelques années, il voulut s'acquitter du pèlerinage de la Mecque, et revoir Bagdad, sa patrie. Mais la mort le surprit dans ce voyage, le 12 de moharrem 629 de l'hégire (9 novembre 1231). Parmi les nombreux ouvrages composés par Abdallatif, deux l'ont placé au rang des plus grands historiens de l'Orient. Le premier, qui est perdu pour l'Europe, était une *Description de l'Égypte*, divisée en 13 livres, où l'auteur avait rassemblé non-seulement ce qu'il avait vu, mais encore tout ce que les anciens historiens avaient dit sur cette contrée; l'autre, qui est intitulé : *Instructions et Réflexions sur les objets et les événements vus en Égypte*, se divise en deux parties : la première traite de la situation et du climat de l'Egypte, de ses plantes, de ses animaux, des monuments antiques, des édifices, navires, et des différentes espèces de nourriture; la seconde traite du Nil et de ses particularités, et enfin de l'horrible famine qui affligea l'Égypte en 1200 et 1201. L'exactitude de ses descriptions, et le soin avec lequel il relève les erreurs de ses devanciers, décèlent l'homme non moins érudit qu'observateur. Pococke le fils fut le premier qui s'occupa de traduire en latin ce précieux ouvrage; mais la mort l'empêcha de l'achever. Hyde et Hunt y travaillèrent ensuite; mais ce projet resta encore sans exécution. Enfin, un savant anglais, M. White, sur le point d'en donner le

texte qu'il avait fait imprimer, céda l'édition entière à M. Paulus, qui l'a publiée à Tubingue. M. Wahl en a donné à Halle, en 1790, une traduction allemande, et M. White, en 1800, a fait réimprimer à Oxford le texte, avec la traduction latine de Pococke, revue, continuée et enrichie de notes. Mais ces traducteurs avaient encore laissé beaucoup à désirer. M. Silvestre de Sacy en a fait une traduction française à laquelle il a joint des notes, et qui a paru en 1810, 1 vol. in-4°, de l'imprimerie impériale. J—N.

ABD-ALRAHMAN IBN-HOSSAIN, écrivain arabe moderne, naquit au Caire vers le milieu du 18e siècle; il tirait son origine de Djebaret, village de la haute Égypte, d'où il reçut le surnom de *Djebarti*. Voué de bonne heure à l'étude de la religion et des lois musulmanes, il obtint le titre de *cheik* et de docteur, et jouissait au Caire d'une grande réputation de science lorsque les Français envahirent l'ancien empire des Pharaons. Abd-Alrahman se tint d'abord à l'écart, évitant de se prononcer; et ce ne fut qu'après le retour de Bonaparte en France, sous l'administration de Kléber, qu'il fit partie du divan du Caire, conseil composé des notabilités du pays, et qui servait d'intermédiaire entre l'administration française et les indigènes. Après l'évacuation des Français, il rédigea une histoire de leur invasion, sous le titre de *Fatihet alnasr fy khelasset misr*, ou *Annonce de la victoire qui a délivré l'Égypte*; et en 1807, lorsque Moustafa IV fut monté sur le trône ottoman, il se rendit à Constantinople pour en faire hommage au sultan. Le prince accueillit cet écrit avec intérêt et le fit même traduire en turc. L'auteur reçut un emploi distingué dans la capitale. Il est mort depuis cette époque. Outre l'histoire de l'expédition des Français en Égypte, dont il existe une version française manuscrite, faite sur le turc par M. Cardin, et qui a été mise à contribution par MM. Marcel et Raybaud dans l'histoire de la même expédition, publiée à Paris, il reste du même auteur une histoire générale de l'Égypte moderne, en 3 volumes in-4°, dans laquelle le premier récit ne subsiste que comme épisode. Cette histoire est rédigée en arabe, et porte le titre de *Ketab adjayb alatsar fyl taradjem ou alakhbar*, ou *Livre des souvenirs les plus merveilleux en fait d'explications et de récits*. Commençant à l'année 1100 de l'hégire (1688 de J.-C.), elle se prolonge jusqu'en 1220 (1806). On dit qu'il a été question d'imprimer cet ouvrage à l'imprimerie que le vice-roi d'Égypte a établie à Boulak, près du Caire. Quoi qu'il en soit, une relation aussi étendue sur un pays qui, dans ces derniers temps, a été fécond en événements, ne saurait manquer d'intérêt. Hossain Djebarti, père d'Abd-Alrahman, est auteur d'un traité arabe *des poids et mesures en général*, qui se trouve à la bibliothèque royale à Paris. R—D.

ABD-ALRAHMAN, prince africain, né à Tombouctou, dont son grand-père était roi, entra dans l'armée du Foutah-Jallo, royaume qui dépendait alors de Tombouctou, et fut chargé du commandement d'une expédition contre les Hébohs; mais il fut fait prisonnier avec presque tous les siens, et mis à bord d'un bâtiment négrier, destiné pour les Antilles. On le vendit comme esclave, et il vécut longtemps dans cette condition à Natchez, où il avait été envoyé. Quelques années auparavant, le docteur Cox, chirurgien à bord d'un navire qui faisait le commerce sur la côte d'Afrique, ayant pénétré dans le pays, s'y était égaré, et avait été abandonné. Après avoir erré quelque temps, il était arrivé à la capitale du Foutah-Jallo, où, blessé et malade, il avait été accueilli par Abd-Alrahman qui lui donna l'hospitalité pendant six mois. De retour aux États-Unis, le docteur Cox eut occasion de visiter Natchez, seize ans après, et fut reconnu par le prince déchu. Pénétré de reconnaissance et touché de compassion pour le sort de cet infortuné, il lui procura la liberté, et le recommanda au gouverneur, qui lui accorda un passage pour son pays natal; mais le malheureux prince mourut le 6 juillet 1829, au moment où il allait jouir de ce bienfait. Sa mort fut d'autant plus déplorable pour la colonie, qu'il était allié à plusieurs chefs puissants des pays situés entre Teinbou et Tombouctou, et que son frère, Abd-Alkader, occupe le trône de Foutah-Jallo, royaume à peine éloigné de 200 milles de Liberia. Comme il écrivait l'arabe avec facilité et parlait plusieurs langues de l'Afrique, la société de colonisation américaine espérait, par son intermédiaire, établir des relations importantes avec l'intérieur. Peut-être y parviendra-t-elle encore à l'aide des enfants du prince, pour la rançon desquels des citoyens des États-Unis ont souscrit une somme de 4,000 dollars. Z.

ABD-AL-WAHAB, véritable fondateur de la secte des Wahabis à laquelle il a donné son nom. C'est à tort que M. Corancez, dans son *Histoire des Wahabis*, et M. Rousseau, dans son mémoire sur ces fameux rebelles, ouvrages puisés à la même source, désignent le cheik Mohammed, son fils (*voy.* ce nom), comme le premier chef de cette secte qui a fait tant de bruit depuis le commencement de ce siècle, et coûté tant de sang à l'Arabie et à l'empire ottoman. Ces deux agents diplomatiques, pendant leur séjour au Levant, ont recueilli des documents contemporains, d'après lesquels il semble que la secte des Wahabis ne remontait pas alors à plus d'un demi-siècle, c'est-à-dire au delà de 1750 à 1760. A ces autorités modernes, nous avons cru devoir préférer celle de Niebuhr, voyageur instruit et judicieux : il parcourait l'Arabie à l'époque même où l'on place les commencements du wahabisme, qui, suivant lui et d'après les renseignements qu'il prit à Bassora, datait déjà d'une trentaine d'années. L'opinion de Niebuhr a été appuyée plus tard par celle de Mirza-Abou-Taleb-Kan, qui visita Bagdad et Bassora en 1803, peu après le pillage de la ville d'Imam-Houçaïn, le premier exploit qui ait fait connaître les Wahabis en Europe. Mais le voyageur indien se trompe aussi lorsqu'il place en 1757 les premières prédications du chef de ces sectaires.— Abd-al-Wahab naquit vers la fin du 17e siècle, soit dans les environs de Hillah, sur les bords de l'Euphrate, soit dans la province de Nedjed, en Arabie. Son père Soliman, pauvre Arabe d'une tribu de

cette province, rêva qu'une flamme sortant de son corps se répandait au loin et embrasait les tentes du désert et les maisons des villes. Un cheik expliqua ce songe, en lui présageant que son fils serait le chef d'une religion qui convertirait tous les Arabes. Suivant une autre opinion qui n'est pas inconciliable avec la précédente, Abd-al-Wahab fut adopté par Ibrahim, riche Arabe d'une tribu différente. Dès sa jeunesse, il se distingua par son esprit, sa mémoire et sa générosité. Tout l'argent dont il pouvait disposer, il le donnait à ses compagnons. Après avoir fait dans sa patrie ses premières études, et acquis une légère connaissance des lois et des sciences des Arabes, il alla passer plusieurs années à Ispahan, alors capitale de la Perse, où il étudia sous les maîtres les plus habiles. Il se rendit ensuite dans le Khoraçan, poussa jusqu'à Ghaznah, et revint séjourner à Bagdad et à Bassora. De retour dans sa patrie naturelle ou adoptive, il soutint de nouvelles opinions qui se rapprochaient de la doctrine du célèbre Abou-Hanifeh (*voy.* ce nom), ne s'en écartant que dans l'interprétation du Coran. Plusieurs cheiks de la province d'Al-Ared, qui fait partie du Nedjed, les adoptèrent. A l'exemple de leurs chefs, les sujets devinrent disciples du nouvel apôtre. Cette ligue détruisit la balance politique parmi les petits princes d'Al-Ared, et il en résulta de nouvelles querelles qui devinrent d'autant plus meurtrières que la religion en était le prétexte: les deux partis s'accusaient réciproquement d'hérésie et d'incrédulité. Les cheiks qui avaient refusé de reconnaître Abd-al-Wahab pour prophète, n'étant pas en état de résister à ses partisans, appelèrent à leur secours Arar, cheik d'Al-Ahsa, qui redoutait pour ses États, situés vers le golfe Persique, le zèle fanatique de ces ambitieux. Les premières troupes qu'il envoya contre eux ayant été battues, il vint en personne assiéger Abd-al-Wahab dans une forteresse de la province de Déreyeh; mais son armée, qui s'était avancée jusqu'à portée de canon, fut si maltraitée qu'elle s'enfuit en désordre à Al-Ahsa. Dans le même temps Mekramy, cheik de Nedjeran, renommé pour sa valeur, établit aussi une nouvelle secte; mais comme il était ami d'Abd-al Wahab, et qu'il professait les mêmes principes, il agissait vraisemblablement de concert avec lui; aussi se joignit-il aux Wahabis, lorsqu'ils attaquèrent, en 1765, la puissante tribu de Beni-Khaled, dans le pays d'Al-Ahsa. Alors Abd-al-Wahab n'existait plus : il était mort depuis peu d'années, après avoir jeté, vers l'année 1740, les fondements d'une secte qui aurait pu, réalisant les prédictions de Niebuhr, causer de grands changements dans la croyance et dans le gouvernement des Arabes, si ses zélateurs, par leur cruelle intolérance et leurs horribles brigandages, n'eussent, dans la suite, soulevé contre eux tous les États musulmans voisins de l'Arabie. Nous n'entrerons pas dans le détail des dogmes de la religion des Wahabis : on les trouvera à l'article du fils de leur fondateur. (*Voy.* MOHAMMED.) Il suffit d'ajouter que ces sectaires ne croyaient pas que le Coran eût été créé par l'inspiration divine ou par l'ange Gabriel; qu'ils regardaient comme un crime les vœux que l'on faisait dans un péril imminent; qu'ils permettaient de tuer un agresseur sans attendre que la justice eût prononcé sur son sort; enfin que, n'adressant leurs prières qu'à Dieu, et rejetant les saints, ils étaient unitaires, et devinrent iconoclastes. A—T.

ABDAS, évêque persan, vivait au commencement du 5e siècle, sous le règne d'Isdegerde. Un évêque de Mésopotamie, nommé Marathas, ayant été envoyé à ce roi par Théodose le Jeune, obtint que le christianisme serait protégé en Perse, et consacra Abdas évêque de ce pays. Le bonheur facile qu'ils eurent de guérir le roi, qui se croyait possédé, augmenta encore leur crédit; mais, en 421, Isdegerde étant mort, et son fils, Varane V, lui ayant succédé, Abdas, par un zèle inconsidéré, détruisit un temple des sectateurs de Zoroastre, adorateurs du feu. Les mages se plaignirent au roi, qui, à l'exemple de son père, avait jusque-là traité les chrétiens avec bienveillance. Ce prince se contenta d'abord de réprimander Abdas, et de lui ordonner de faire rebâtir le temple, ajoutant toutefois que, s'il lui désobéissait, il ferait démolir les églises chrétiennes. Le refus d'Abdas, et l'indignation excitée dans le peuple par les mages, portèrent Varane à exécuter sa menace. Alors commença une persécution dont Abdas fut la première victime. Les chrétiens de la classe commune furent abandonnés aux mages, et traités avec la plus cruelle rigueur. On épargna la vie des hommes riches et puissants, dans l'espoir qu'ils deviendraient adorateurs du feu; mais on leur fit subir les plus dures humiliations. On leur ôta leurs charges et leurs biens. Hormisdas, entre autres, qui était de l'illustre famille d'Achemène, fut réduit à garder des chameaux : un autre seigneur eut la douleur de se voir enlever sa femme, qui fut donnée à l'un de ses esclaves. Les chrétiens implorèrent contre cette persécution les secours de Théodose le Jeune, et il s'ensuivit entre les sujets de ce prince et les Persans une guerre longue et sanglante, où les haines religieuses se joignirent aux haines nationales. Les Grecs finirent par avoir l'avantage; mais trente années suffirent à peine pour éteindre ces fureurs. D—T.

ABDEL-AZYZ, second vice-roi arabe d'Espagne, fils de Mouça, lieutenant du calife Wésid Ier, seconda son père dans la conquête de l'Espagne, et s'empara lui-même, l'an 713 de J.-C., des provinces de Jaën, de Murcie et de Grenade. L'année suivante, il livra bataille, dans les plaines de Carthagène, au comte Théodomire, prince du sang royal des Goths, le vainquit, et, par un traité, se mit en possession des principales villes de cette province; il assiégea ensuite Tarragone, dont la prise acheva la conquête de la péninsule. Mouça ayant été rappelé à Damas, laissa à son fils le titre de vice-roi, qui lui fut confirmé par le calife Soleïman. Abdel-Azyz fit de nouvelles conquêtes: il envoya un de ses lieutenants à la tête d'une armée qui pénétra en France, et, voulant affermir son autorité, il fit venir d'Afrique un grand nombre d'Arabes auxquels il distribua des terres. Il adoucit le sort des chrétiens qui s'étaient soumis, releva les villes détruites, en con-

·ruisit de nouvelles, et fixa sa résidence à Séville. Mais la passion que lui inspira la reine Égilone, veuve de Roderic, dernier roi des Goths, lui fit perdre en peu de temps le fruit de ses talents et de ses vertus guerrières. Cette princesse ambitieuse lui persuada de se faire proclamer roi, et lui mit, dit-on, elle-même, la couronne sur la tête, ce qui indigna tellement les principaux officiers de l'armée, qu'ils le massacrèrent. Les historiens arabes rapportent autrement sa mort : ils assurent qu'Abdel-Azyz, ayant appris la disgrâce de son père Mouça, ne voulut plus reconnaître l'autorité du calife Soleïman, et que ce prince irrité chargea secrètement cinq Arabes de se rendre en Espagne pour l'assassiner. Les émissaires du calife choisirent le jour où Abdel-Azyz devait faire sa prière dans une mosquée située dans les prairies de Séville. A peine avait-il lu le premier chapitre du Coran, qu'ils se jetèrent sur lui, et l'égorgèrent, en 717 de J.-C. (*Voy.* MOUSA.) B—P.

ABDEL-AZYZ, prince des Wahabis, fils d'Ebn-Sehoud, lui succéda, vers la fin du 18ᵉ siècle, dans l'autorité souveraine chez les mahométans réformés. Ne manquant ni de courage ni d'adresse, il profita du zèle des nouveaux sectaires pour achever de soumettre le reste des tribus qui n'avaient pas encore plié sous le wahabisme, amassa des trésors immenses et se vit maître d'une grande nation toute composée de soldats. La puissance toujours croissante des Wahabis ayant donné de l'inquiétude à la Porte, elle ordonna, en 1801, au pacha de Bagdad, d'aller les attaquer. A l'approche des Turcs, les Wahabis abandonnèrent leurs foyers. Abdel-Azyz, obligé de prendre la fuite, eut recours à la ruse, et les Turcs, trompés par ses négociations et séduits par ses présents, retournèrent à Bagdad; ce qui lui donna le temps de rassembler son armée, pour se signaler bientôt par la prise imprévue d'Iman-Hussein, ville importante qui renfermait le tombeau du fils d'Ali; et, peu de temps après, par celle de la Mecque. Mais, au milieu de ces triomphes, il fut poignardé pendant qu'il était en prière, le 13 novembre 1803, par un Persan qui s'était fait Wahabis pour l'immoler à sa vengeance. Abdel-Azyz laissa un fils nommé Sehoud, qui lui succéda par le suffrage unanime de sa nation, et sut maintenir parmi ses sectaires le fanatisme religieux et le désir des conquêtes. (*Voy.* SEICK-MAHMOUD.) B—P.

ABDEL-AZYZ. (*Voyez* ALCHABITIUS.)

ABDEL-CADIR BEN-MOHAMMED, originaire de Médine et natif de Djézyréh, est auteur d'un traité arabe sur le café, écrit vers la fin du 10ᵉ siècle de l'hégire (16ᵉ de J.-C.). M. Silvestre de Sacy en a publié un extrait curieux dans sa *Chrestomathie arabe*. J—N.

ABDEL-MELEK, 5ᵉ calife ommiade de Damas, succéda à Merwan Iᵉʳ, son père, au mois de ramadan, 65 de l'hégire (avril 685 de J.-C.). Avant son élévation au trône, il étudiait le droit; mais ayant appris la mort de Merwan, il referma le Coran qu'il lisait, en disant : « Ami, c'est le dernier entretien que nous aurons ensemble. » Il signala la première année de son règne par une démarche aussi hardie que nécessaire. L'empire qu'exerçait Abdallah à la Mecque empêchait les musulmans de la Syrie et des provinces soumises à Abdel-Mélek de s'acquitter du pèlerinage, et les plus zélés désertaient son empire pour se livrer à leur dévotion dans les lieux où régnait Abdallah. Abdel-Mélek, pour remédier à cet inconvénient, se rendit à Jérusalem, en agrandit le temple et voulut qu'on s'acquittât du pèlerinage dans cette ville. Il fit ensuite rentrer dans le devoir tous les petits gouverneurs de Syrie; mais il luttait avec peine contre les troupes de l'empereur Justinien II (*voy.* ce nom), qui lui accorda enfin la paix, à condition qu'il lui donnerait chaque jour 1000 pièces d'or, un esclave et un cheval arabe. Ce traité permit au calife de marcher contre Mossab, frère d'Abdallah-Ben-Zobaïr, qui s'était emparé de l'Irac; mais à peine fut-il sorti de Damas, que le gouverneur qu'il y avait laissé se revolta. Abdel-Mélek fut forcé de revenir sur ses pas pour lui livrer bataille : il le tua, et rentra triomphant dans sa capitale. Enfin, en 71 de l'hégire, il se dirigea de nouveau contre Mossab, le rencontra sur les bords du Tigre, le vainquit, le tua et reçut le serment de fidélité de ses troupes. Abdel-Mélek était dans le château de Coufah lorsqu'on lui apporta la tête de Mossab : « C'est dans ce château, lui dit un « vieil officier, que j'ai vu apporter à Obeid'Allah « la tête de Hocéin, celle d'Obeid'Allah à Mokhtar, « celle de Mokhtar à Mossab; maintenant on vous « apporte celle de Mossab. » Abdel-Mélek fut si profondément affecté de cette remarque, qu'il quitta le château sur-le-champ, et ordonna qu'on le démolît. Cette victoire rendit Abdel-Mélek maître de l'Irac. Sa puissance était déjà établie en Syrie, en Égypte et dans la partie de l'Afrique soumise alors aux Arabes. Mais une partie de l'Arabie obéissait encore à Abdallah-Ben-Zobaïr. La même année, Abdel-Mélek envoya pour le réduire le célèbre Hedjadj-Ben-Yousouf. Ce général vint mettre le siége devant la Mecque, et Abdallah ayant péri, il s'en rendit maître, le 18 de djoumady Iᵉʳ (71 de l'hégire). Abdel-Mélek obtint encore d'autres succès par ses lieutenants dans l'Arménie et la Mésopotamie; mais la faction des Alides s'étant accrue dans cette dernière contrée, Hedjadj n'y eut pas tout l'avantage qu'on attendait de son habileté. Plusieurs fois ses troupes furent vaincues, et peu s'en fallut que Koufah ne tombât au pouvoir des rebelles. La mort de Chebyb, leur chef, mit fin à cette guerre en 82 (de l'hégire). Abdel-Rahman, lieutenant d'Hedjadj, s'étant révolté peu de temps après, Abdel-Mélek se joignit à son général; mais leurs armées réunies furent complétement battues, et Abdel-Rahman se rendit maître de Bassora et de Koufah. Les deux partis se préparèrent à une seconde bataille, et pendant cent jours qu'ils se harcelèrent, il se livra quatre-vingt-un combats. Enfin Hedjadj mit en fuite Abdel-Rahman et le força à se réfugier à Sahanah, où il fut pris par le gouverneur qui y commandait pour Abdel-Mélek. Ces troubles furent les derniers qui agitèrent le règne de ce prince jusqu'à sa mort, arrivée en chawal 86 de l'hégire (décembre 705) : il avait régné 21 ans et 15 jours. Tous les historiens orientaux vantent les talents politiques

et militaires d'Abdel-Mélek. Il avait une instruction peu commune chez les princes de sa maison, et protégeait les savants. Fier de son rang et de son autorité, ce fut lui qui le premier défendit aux officiers de sa cour de s'entretenir longtemps avec le calife, de tenir des discours suivis en sa présence et de se familiariser avec lui. Il exclut du conseil les étrangers qui s'y étaient introduits, et les remplaça par des Arabes. On vante sa modération envers les chrétiens, à qui il laissa, dans Damas, une église qu'ils ne voulurent pas abandonner. Mais ces qualités furent ternies par une sordide avarice, qui lui fit donner le surnom de *Rachch-el-Hedjarah*, sueur de la pierre. Les premières années de son règne offrent quelques traits d'injustice et même de barbarie, et ce fut l'apologue suivant qui, dit-on, le fit changer de conduite. S'ennuyant un jour, il ordonna à un de ses bouffons de lui faire quelque récit qui pût le dissiper. Ce bouffon lui fit ce conte : « Il y avait « une chouette à Bassora et une autre à Moussoul. « La chouette de Moussoul ayant demandé à celle « de Bassora sa fille en mariage pour son fils, la « chouette de Bassora répondit qu'elle ne l'accor- « derait pas, à moins qu'on ne lui donnât cent maisons « ruinées. La chouette de Moussoul répondit : Il me se- « rait impossible de te satisfaire; mais si, par le secours « de Dieu, notre prince vit encore un an, je te pro- « mets de donner à mon fils ce que tu lui demandes. » Le calife saisit facilement le sens de cet apologue; et depuis ce temps, dit un historien arabe, il écouta les plaintes des opprimés et rendit justice à tout le monde. Abdel-Mélek passe pour le premier souverain qui ait fait frapper de la monnaie arabe. Il transmit le califat à son fils Wélyd, qu'il avait reconnu pour son successeur, et nommé au gouvernement d'Égypte peu de temps avant sa mort. J—N.

ABDEL-MÉLEK Ier, fils de Nouhh, 5e prince de la dynastie des Samanides, monta sur le trône en 343 de l'hégire (954 de J.-C.), et mourut d'une chute de cheval, au bout de sept ans de règne, pendant lequel il eut toujours à combattre Rokn-Eddaulah, qu'il força enfin à la paix. Son équité, son énergie et l'art de bien gouverner l'ont distingué des autres princes de sa maison. J—N.

ABDEL-MÉLEK II, fils de Nouhh, 9e et avant-dernier prince de la dynastie des Samanides, succéda, en 388 de l'hégire (998 de J.-C.), à son frère Mansour II. (*Voy.* ce nom.) Élevé sur le trône par la faction de Bektouroun et de Faïc, il n'eut que l'ombre d'un pouvoir qui était dans les mains de ces deux rebelles. Cependant Mahmoud-Sebekteguy (*voy.* ce nom), voulant venger la maison des Samanides, envoya des députés vers Bektouroun et Faïc, pour leur reprocher leur conduite criminelle envers Abdel-Mélek, et les menacer de son ressentiment. Ils se retirèrent d'abord à Merou, et revinrent ensuite camper devant Mahmoud, espérant le séduire par leurs promesses. Le faible Abdel-Mélek les accompagnait partout et prêtait son nom à leurs démarches. Quoique Mahmoud fût convaincu de leur perfidie, il n'osa pas refuser la paix qu'ils lui proposèrent, craignant de trahir la fidélité qu'il devait aux Samanides. A peine fut-elle conclue, que l'arrière-garde de Mahmoud fut harcelée par les troupes d'Abdel-Mélek. Mahmoud, obligé de se défendre, marcha contre son ennemi et le mit en déroute. Abdel-Mélek fut assez heureux pour se réfugier à Bokhara avec Faïc. Mahmoud le laissa en repos, et envoya seulement des corps de troupes à la poursuite de Bektouroun. Les ennemis d'Abdel-Mélek entretenaient depuis longtemps des intelligences avec Ilek-Kan, roi du Turkestan. Ils parvinrent à persuader à Abdel-Mélek d'appeler à son secours ce barbare, qui n'avait, selon eux, d'autre intention que de rendre à la maison des Samanides son ancienne splendeur. Abdel-Mélek, jeune et sans expérience, céda à leurs conseils, et implora le secours d'Ilek-Kan. Celui-ci s'avança en toute diligence, s'empara de Bokhara, fit conduire le trop crédule Abdel-Mélek dans une forteresse, et s'assit sur son trône, le 10 de dzou caadah, 389 de l'hégire (24 octobre 999). Le malheureux prince Samanide fut ainsi détrôné après un règne de 8 mois et 17 jours. Il mourut dans sa prison. Son frère Montaser lui succéda. J—N.

ABDEL-MOUMEN (ABOU-MOHAMMED), second prince des Almohades, en Afrique (Al-Mowahhad ou unitaires), né l'an 495 de l'hégire (1101 de J.-C.), était fils d'un potier de terre du village de Nadjerch, dans le royaume de Telemsen. Après avoir acquis de grandes connaissances dans l'histoire et le droit public, il s'attacha au célèbre Toumert (*voy.* ce nom), et unit sa fortune à celle de cet imposteur, qui, sous prétexte de ramener les peuples de la Mauritanie à la doctrine pure de Mahomet, se frayait un chemin au trône. La nouvelle secte fit des progrès rapides, et Toumert eut bientôt une armée d'ardents prosélytes, dont Abdel-Moumen devint à la fois le lieutenant et l'iman ou grand prêtre. Sa première expédition fut dirigée contre Tachefyn, roi de Maroc, qui venait de prendre les armes pour arrêter les progrès des nouveaux sectaires. Toumert étant mort avant d'avoir pu achever la révolution qu'il avait commencée, ses principaux disciples résolurent de conférer son autorité à Abdel-Moumen; mais comme il eût été dangereux d'annoncer subitement la mort de Toumert, on la tint cachée quelque temps. L'adroit Abdel-Moumen avait apprivoisé secrètement un perroquet qui savait répéter ces mots : *Gloire, puissance, au calife Abdel-Moumen, prince des croyants!* Les principaux Al-Mowahhad ou unitaires, convoqués pour l'élection d'un nouveau chef, proclamèrent, l'an 526 de l'hégire (1132 de J.-C.), Abdel-Moumen calife et *Emyr-el-Moumenyn*. Habile à manier les esprits et à s'emparer de la multitude, Abdel-Moumen traita le peuple avec douceur et diminua les impôts; mais, dévoré d'ambition, et réunissant en sa personne le sacerdoce et l'empire, il conçut le projet d'étendre sa domination sur toute l'Afrique occidentale. La vie de cet homme extraordinaire ne présente plus qu'une suite non interrompue de batailles et de conquêtes. A peine avait-il 5,000 hommes sous ses ordres lorsqu'il sortit de Tynmal pour s'emparer de Tadla, qu'il livra au pillage. Les provinces de Durah, Tyghan, Fazaz et

Ghayatah furent les premières soumises. Il attaqua ensuite l'empire de Maroc, s'empara de Telemsen et d'Oran (1145), prit Fez après un long siége, nourrit la guerre par la guerre, augmenta rapidement son armée, équipa une flotte, et, profitant des troubles qui agitaient le midi de l'Espagne, y fit passer des troupes, qui lui soumirent les villes de Xerès, Malaga, Cordoue et Séville. Presque en même temps, il prit Tanger en personne; et ayant fait ensuite la conquête de Maroc (1147), après dix ans d'une guerre opiniâtre, il mit fin à la dynastie des Almoravides (Al-Morabeton), en faisant décapiter, en sa présence, le malheureux Ysakam, fils de Tachefyn, dernier prince de cette dynastie. Tout plia dès lors sous la puissance d'Abdel-Moumen. Il s'empara de Bugie et de Cayrouan, défit et dissipa les Arabes qui s'étaient ligués contre lui, marcha contre Tunis, s'en rendit maître après avoir battu la flotte des chrétiens, et donna des lois à toute l'Afrique occidentale. En 1160, il aborda lui-même en Espagne, et forma le projet d'en chasser les chrétiens. Plein de cette grande idée, il revint en Afrique et rassembla toutes ses forces de terre et de mer : 100,000 fantassins et plus de 100,000 hommes de cavalerie allaient être conduits en Espagne sur des milliers de bâtiments de transport, lorsque la mort inopinée du conquérant, arrivée à Salé, l'an 558 de l'hégire (1162 de J.-C.), sauva peut-être la péninsule entière du joug africain. Abdel-Moumen, appelé Abd-Ulmenon par les historiens espagnols, mourut à l'âge de 63 ans, après avoir régné 33 années lunaires. Fondateur d'une dynastie, il assura l'empire à son fils Abi-Gakoub, qui, n'ayant point hérité de son génie, abandonna ses vastes projets. Abdel-Moumen unit la prudence et le courage à une activité infatigable; mais ce fut surtout à son adroite politique et à sa douceur envers les peuples qu'il dut tant d'admirateurs et de soldats fidèles. Les détails qui concernent ce conquérant ont été défigurés dans la plupart des compilations historiques. B—P.

A'BDEL-REZZAK, fondateur de la dynastie des Sarbédariens, était né à Batchyn, bourg dépendant de Sebzwar, où son père tenait le premier rang par ses richesses. Il s'attacha, dès sa jeunesse, au sultan Abou-Saï'd-Kan, qui lui donna une place dans ses yéçaoul ou huissiers, et ensuite l'envoya dans le Kirman pour en percevoir les impôts, dont il dissipa le produit. Tandis qu'il cherchait les moyens de couvrir ses dilapidations, la mort d'Abou-Saï'd vint le délivrer de son inquiétude : il se rendit secrètement à Batchyn, où l'un des vizirs d'Abou-Saï'd s'était attiré la haine publique par une administration tyrannique. A'bdel-Rezzak profite de l'irritation des esprits pour les porter à la révolte, et le vizir est sacrifié. Le rebelle sort ensuite de Batchyn, accompagné de ses parents, et attache à une potence des toquets et des bonnets, que tous ses partisans attaquent à coups de pierres. C'est de là que cette dynastie a pris son nom, *Sarbédar* signifiant *tête sur une potence*. Sept cents personnes lui prêtèrent serment de fidélité. Cependant le vizir A'la-Eddyn Mohammed envoya une armée contre lui; mais elle fut mise en fuite, et A'la-Eddyn, poursuivi, tomba entre les mains du vainqueur, qui le fit mourir en 737 de l'hégire (1336-7 de J.-C.). Après cette victoire, A'bdel-Rezzak s'empara de Sebzwar et du souverain pouvoir. Mais ayant ensuite excité beaucoup de mécontentement par sa fierté et sa brutalité, et ayant été jusqu'à lever la main sur son frère Maçoud, celui-ci tira son épée, et A'bdel-Rezzak, effrayé, se tua en sautant par une fenêtre. Maçoud lui succéda, et affermit par ses conquêtes la nouvelle dynastie. J—N.

ABDÉRAME (ABDOUL-RAHAMAN-BEN-ABDOULLAH-EL-GRAFIKI), gouverneur ou vice-roi d'Espagne, sous le calife Yésid, avait porté les armes dès sa plus tendre jeunesse. Ambitieux, jaloux de son autorité, cruel surtout envers les chrétiens, dont il était l'ennemi implacable, Abdérame projetait de faire une irruption en France, lorsqu'il fut rappelé à Damas, en 722, cinq mois après son arrivée en Espagne. Ce dernier gouvernement lui fut donné, pour la seconde fois, neuf ans après. A peine fut-il maître des forces musulmanes de la péninsule, qu'il reprit son projet favori d'envahir la France, dont la conquête lui paraissait facile, quoique Zama, lieutenant du calife, après y avoir pénétré avec de grandes forces, eût perdu la vie et presque toute son armée sous les murs de Toulouse. Avant de passer les Pyrénées, Abdérame voulut étouffer la révolte de Munuza, gouverneur de la Catalogne, son ennemi personnel, qui s'était allié à Eudes, duc d'Aquitaine, dont il avait épousé la fille. Munuza, vaincu, se donna la mort, et sa femme, captive, fut conduite à Abdérame qui, frappé de sa beauté, l'envoya en présent au calife Heecham. Après avoir triomphé de Munuza il traversa la Navarre, entra dans l'Aquitaine avec une armée formidable, assiégea et prit Bordeaux, passa la Garonne et la Dordogne sans opposition, et rencontra les troupes d'Eudes, duc d'Aquitaine, et de Charles-Martel. Abdérame les tailla en pièces, et cette défaite fut si fatale aux chrétiens, que, de leur aveu, Dieu seul put compter le nombre des morts. Abdérame envahit l'Aquitaine, le Périgord, la Saintonge et le Poitou, et poussa des détachements jusqu'en Bourgogne. La tradition a conservé longtemps le souvenir de cette invasion, dont les circonstances sont dénaturées d'une manière si bizarre dans les romans de chevalerie. Les soldats d'Abdérame portèrent le fer et le feu partout où ils passèrent, et surtout dans les monastères et les églises. Ils étaient déjà maîtres de la moitié de la France, et Abdérame s'avançait triomphant vers la Loire, lorsque parut, entre Tours et Poitiers, Charles-Martel, à la tête des forces de trois royaumes. Une chaîne de collines avait couvert sa marche, tellement bien calculée, qu'Abdérame fut saisi d'étonnement en voyant l'armée française. C'était au mois d'octobre 732. Les six premiers jours se passèrent en escarmouches. Enfin, le septième, on en vint à une action générale; les Sarrasins ayant attaqué avec peu de précaution, furent écrasés par l'impétuosité des soldats de Charles-Martel. On combattit cependant jusqu'aux derniers rayons du jour. Abdé-

rame fut tué, et les vaincus se retirèrent en désordre. Au milieu de la confusion de la nuit, les diverses tribus musulmanes de l'Orient, de l'Afrique et de l'Espagne, tournèrent leurs armes les unes contre les autres; et chaque émir, ne songeant qu'à sa sûreté, fit avec précipitation sa retraite particulière. 80,000 Sarrasins se retirèrent, pendant la nuit, sans être poursuivis par les vainqueurs, qui, le lendemain, pillèrent le camp d'Abdérame, où ils trouvèrent les tentes toutes dressées et des richesses immenses, dépouilles des provinces que les Arabes avaient ravagées. La nouvelle de cette grande victoire fut bientôt répandue dans le monde chrétien. Les moines des Gaules et de l'Italie assurent, dans leurs chroniques, que Charles écrasa près de 400,000 musulmans avec son marteau (c'est de là que le surnom de Martel fut donné à ce prince), et que les chrétiens ne perdirent que 1500 hommes. Mais l'inaction du vainqueur après la victoire prouve assez que sa perte fut plus considérable. On s'étonne, avec raison, que les anciens historiens n'aient pas donné des détails plus complets et plus authentiques de cette journée mémorable, qui sauva la France, et sans doute l'Europe, du joug des musulmans. Les débris de l'armée d'Abdérame se réfugièrent à Narbonne, et les musulmans ne songèrent plus à la conquête des Gaules. B—P.

ABDERAME (Abdoul-Rahman-Ben-Moa'wyah, dit Abou-Mothref-el-Safar), premier calife ommiade d'Espagne, né à Damas, l'an 113 de l'hégire (731 de J.-C.), n'avait que dix-huit ans lorsqu'il échappa au massacre des princes de sa famille, qui régnait à Damas. Poursuivi par des soldats chargés de le tuer, il se réfugia dans une forêt, sur les bords de l'Euphrate, où il vit égorger son frère et son fils. Après avoir erré longtemps, il passa en Afrique, y courut de nouveaux dangers, et ne trouva d'asile contre la fureur des Abbassides qu'à Bargah, dans la puissante tribu de Zenata. Ce fut de là qu'il envoya en Espagne l'Arabe Bedr pour sonder les esprits. Ce pays était alors en proie aux divisions des conquérants qui y avaient passé d'Afrique, de Syrie, et même du Khoraçan. Accoutumés à la puissance des Ommiades, et fidèles à ces princes malheureux, ils reçurent avec joie l'émissaire de l'illustre fugitif, qu'ils s'engagèrent à reconnaître pour leur chef dès qu'il viendrait combattre à leur tête. Abdérame débarqua à Almoncar au mois d'août 755, avec quelques amis attachés à sa fortune, et réunit bientôt un grand nombre de partisans, qui le proclamèrent émir d'Occident le 15 mars 756, à Archidona. Séville lui ouvrit ses portes; le 20 mai suivant, il passa le Guadalquivir, et remporta une victoire complète sur Jousouf-el-Fahry, vice-roi pour les Abbassides, qui prit la fuite et laissa toute l'Espagne au pouvoir du vainqueur. Sous Abdérame, cette contrée devint florissante, de faible et misérable qu'elle était sous des vice-rois amovibles. Le nouvel émir d'Occident forma d'abord le projet de détrôner les Abbassides, qui avaient usurpé le califat; il en fut détourné par les troubles que ceux-ci lui suscitèrent en Espagne. Après quelques tentatives malheureuses pour enlever la Galice et les Asturies aux chrétiens, Abdérame renonça aux conquêtes, et favorisa le commerce et les arts. Mais il ne fut pas longtemps en paix : de nouvelles révoltes, excitées par les Abbassides, des guerres renaissantes avec les rois de Léon, l'irruption des Français dans la Catalogne, l'occupèrent sans cesse : il triompha, par sa valeur et son activité, de tant d'ennemis; et, soutenant le sceptre avec gloire, il mérita le surnom de *Juste*. Au milieu des troubles et des périls, Abdérame cultiva et protégea les arts et les lettres, fortifia et embellit Cordoue, éleva un palais magnifique, et commença cette belle mosquée qui fait encore aujourd'hui l'admiration des voyageurs. Ce prince mourut l'an 787 de J.-C., âgé de 59 années lunaires, après en avoir régné 33. De tous les monarques de son temps, Charlemagne seul l'effaça par la gloire des armes, mais ne put lui disputer celle d'avoir été le plus éclairé et le plus généreux des princes de son siècle. Les chrétiens eux-mêmes eurent à se louer de sa modération. Il a laissé des poésies très-estimées des Arabes. Son autorité, qu'il avait établie sur des fondements solides, passa sans obstacle à son fils Hakem. B—P.

ABDÉRAME II (Abdoul-Rahaman-Ben-Al-Hakem), surnommé el-Mouzzaffer, c'est-à-dire *le Victorieux*, 4e calife ommiade d'Espagne, fils d'Al-Hakem, auquel il succéda l'an 822 de J.-C., 206 de l'hégire, à l'âge de 30 ans. La fortune le seconda dès son avénement au trône, et le délivra d'Abdoullah, son grand-oncle, qui, ayant pris les armes pour lui ravir le sceptre, fut poursuivi et forcé de s'enfermer dans la ville de Valence, où il mourut de chagrin. L'année suivante, Abdérame s'empara de Barcelone et en chassa les Français. Fidèle au plan de ses prédécesseurs, il songeait à poursuivre cette guerre, lorsque la révolte des villes de Mérida et de Tolède le força de différer son entreprise. Il lui fallut rétablir le calme dans son royaume, et chasser les pirates normands qui avaient pillé les villes de Lisbonne, Medina-Sidonia, Cadix et Séville. Reprenant ensuite ses projets contre les chrétiens, Abdérame envoya successivement contre Ramire, roi de Léon et des Asturies, deux armées qui furent repoussées. Après une longue alternative de succès et de revers, ce prince renonça aux conquêtes pour faire fleurir les arts au sein de la paix. Cordoue fut pavée, ornée de beaux édifices; plusieurs forteresses et une flottille garantirent sa sûreté. La cour d'Abdérame devint la plus brillante de l'Europe; il y attira les poëtes et les philosophes de l'Orient, et en fit le séjour des arts, des sciences et des plaisirs. Cependant ce prince, dont les mœurs étaient si douces, fut, dit-on, intolérant. Il permit aux musulmans, par un édit, de tuer sur le-champ tout chrétien qui parlerait mal du Coran et de Mahomet. Son règne fut l'époque où les chrétiens commencèrent à balancer la puissance des musulmans. Ramire le vainquit; l'Aragon eut ses souverains particuliers; la Navarre devint un royaume, tout le nord de l'Espagne enfin se déclara contre le calife de Cordoue. Il mourut dans sa capitale, d'une attaque d'apoplexie, l'an 852 de J.-C., âgé de 62 ans; il en avait régné 31. Il a composé, en arabe, des *Annales de l'Espagne*. Il eut, de ses différentes

femmes, quarante-cinq fils et quarante et une filles. Mohammed, l'aîné de ses fils, lui succéda. B—P.

ABDERAME III (ABDOUL-RAHAMAN), 8e calife ommiade d'Espagne, surnommé AL-NASSIR-LIDYN-ALLAH (protégeant le culte du vrai Dieu), était neveu d'Abdoullah, calife de Cordoue. A la mort de ce prince, les Arabes de la capitale intervertirent l'ordre de la succession, et écartèrent les fils d'Abdoullah, en faveur d'Abdérame, qu'ils placèrent sur le trône, l'an 912. Tout était dans le trouble; des provinces entières avaient secoué le joug. Abdérame justifia le choix des musulmans, et dissipa les rebelles que ses prédécesseurs n'avaient pu soumettre. Il prit le titre pompeux d'*Emyr-el-Moumenyn* (prince des croyants), que les chrétiens d'Espagne ont altéré et traduit par le mot *miramolin*. Tandis qu'il s'efforçait de rendre quelque éclat au trône de Cordoue, les chrétiens, devenus redoutables, sortirent de leurs montagnes et vinrent l'attaquer. Il fut battu successivement près de Talaveyra et de St-Etienne-de-Gormaz par Ordogno II, roi de Léon. Cette guerre, après avoir été suspendue plusieurs années, se ralluma avec une nouvelle fureur. Déjà amollis par les arts et le luxe, les musulmans n'étaient plus en état de soutenir seuls les efforts réitérés d'un ennemi qu'ils avaient presque anéanti deux siècles auparavant. Abdérame implora le secours des Maures d'Afrique; secondé par eux, il rassembla une armée de 150,000 hommes, et s'avança au centre de la Castille, portant le fer et le feu sur son passage. Ramire II, roi de Léon, le joignit, le 6 août 938, dans la plaine de Simancas. La bataille dura une journée entière, et ce ne fut qu'après huit heures de carnage que la victoire se déclara en faveur des chrétiens. 80,000 musulmans périrent par l'épée et dans les eaux de la Pisuergua et du Duero. Abdérame voulut rallier les débris de ses troupes près de Salamanque; mais attaqué une seconde fois par les chrétiens, et blessé dans l'action, il se vit obligé de fuir avec les restes de son armée. Il sut cependant réparer ses pertes, et profita habilement de quelques légers avantages. Battu souvent, quelquefois vainqueur, toujours grand et redouté, il soutint longtemps la guerre contre les rois de Léon et les comtes de Castille, qui lui enlevèrent la ville de Madrid, alors peu considérable. Il fut assez habile pour fomenter la division parmi les princes chrétiens, et porta vingt-deux fois ses armes dans le centre de leurs États. Créateur d'une marine, il s'empara de Ceuta, sur les côtes d'Afrique. Mouça, roi de Mauritanie, le reconnut pour souverain, et fit faire la prière en son nom dans toutes les mosquées de son empire. Abdérame fit aussi une alliance avec l'empereur de Constantinople, et reçut à sa cour des ambassadeurs grecs. Malgré les guerres continuelles qu'il eut à soutenir, et les secours qu'il acheta en Afrique, il fit briller à sa cour un luxe dont les détails paraîtraient fabuleux, s'ils n'étaient attestés par tous les historiens de son siècle. Sous son règne les arts et les sciences furent cultivés. Il fonda une école de médecine, la seule qui fût alors en Europe; et fit construire, à trois lieues de Cordoue, une ville et un palais magnifique, auxquels il donna le nom de *Zhéra*, que portait une de ses plus belles favorites. Ennemi généreux, il accueillit don Sanche, roi de Léon, qui, chassé de ses États et malade d'une hydropisie, était venu se faire traiter à Cordoue par des médecins arabes. Il lui donna un corps d'armée, et l'aida, en 960, à remonter sur son trône. Abdérame mourut l'année suivante, à l'âge de 73 ans, après avoir porté le sceptre pendant un demi-siècle, avec plus de gloire encore que de bonheur, si l'on en juge par l'écrit suivant, tracé de sa main, et trouvé dans ses papiers : « Cinquante ans se sont écoulés depuis que « je suis calife. Richesses, honneurs, plaisirs, j'ai « joui de tout, j'ai tout épuisé. Les rois, mes rivaux, « m'estiment, me redoutent et m'envient. Tout ce « que les hommes désirent m'a été prodigué par le « ciel. Dans ce long espace d'apparente félicité, j'ai « calculé le nombre de jours où je me suis trouvé « heureux : ce nombre se monte à quatorze. Mor- « tels, appréciez la grandeur, le monde et la vie! » Abdérame eut pour successeur son fils aîné, Al-Hakem II, qui prit aussi le titre d'*Emyr-el-Moumenyn*. B—P.

ABD-ERRAHMAN IBN MOHAMMED, IBN AL-ASCHAT, capitaine arabe du 7e siècle, était de race royale, car son aïeul Al-Aschat, l'un des amis de Mahomet, le législateur des musulmans, avait été le chef de la tribu de Kenda dans l'Yemen, et ses ancêtres avaient régné sur toutes les tribus arabes issues d'Ismaël, fils d'Abraham. Abd-Errahman se distingua dans toutes les guerres de l'islamisme sous les califats de Moawiah Ier et de Yézid Ier; et quoique après la mort de ce dernier, loin de s'opposer au rebelle Schebid, il se fût retiré à son approche et l'eût laissé entrer dans Koufah, l'an de l'hégire 73 (de J.-C. 694), il était regardé comme un des plus habiles généraux de l'empire musulman. Hedjadj ayant été nommé, par le calife Abd-el-Mélek, gouverneur de Koufah, de Bassora et de toute la Perse, ne tarda pas à se montrer jaloux d'Abd-Errahman, et il saisit la première occasion de le perdre. Oubéidah, gouverneur du Séistan, réclamait des renforts pour continuer la guerre contre le roi de Kaboul. Abd-Errahman fut envoyé avec 20,000 hommes pour remplacer ce gouverneur et poursuivre une entreprise périlleuse dans laquelle son ennemi espérait le voir succomber; mais il s'avança vers le Kaboulistan, sans se laisser arrêter par les menaces du roi, ni par ses offres de paix et de tribut. Comme les villes et les châteaux se rendaient sans coup férir, et que l'armée ennemie n'opposait aucune résistance, Abd-Errahman jugea qu'on ne le laissait pénétrer que pour lui couper plus facilement la retraite. Il prit donc ses quartiers d'hiver, tint garnison dans les places fortes, fit occuper les défilés les plus importants, et bornant là ses conquêtes, avec l'intention de les poursuivre l'année suivante, il adressa la relation de sa campagne à Hedjadj. « Vous êtes un lâche, lui répondit cet « émir; je ne vous ai point envoyé pour vous reposer. « Hâtez-vous donc d'achever la conquête du Kaboulistan. » Indigné d'un outrage aussi sanglant, Abd-

Errahman lut cette lettre à ses troupes, et n'eut pas de peine à leur persuader que Hedjadj voulait les sacrifier ou s'attribuer l'honneur de leurs victoires. Hedjadj fut maudit et déclaré traître, et Abd-Errahman reconnu pour lieutenant direct du calife. Ce général fit la paix avec le roi de Kaboul, s'assura un asile dans les États de ce monarque, en cas de revers dans sa révolte contre Hedjadj, et promit de l'exempter de tout tribut, si elle était couronnée de succès. Il traversa la Perse sans obstacles, quoique Mahleb, gouverneur du Khoraçan, eût refusé de se joindre à lui. Au premier bruit de la marche des rebelles, Hedjadj alla se renfermer dans Bassora, pour se rapprocher du théâtre de la guerre; ses troupes ayant été battues par Abd-Errahman, dans l'Ahwaz et à Zawyah, près de Bassora, il fit demander de prompts secours au calife Abd-el-Mélek, et dès qu'il les eut reçus, il se crut en état d'accepter la bataille qui lui fut offerte à Daïr el Djamayem, juillet l'an 82 (701). Elle dura cinq jours et cinq nuits sans interruption. Hedjadj vaincu se renferma dans Bassora, et Abd-Errahman alla assiéger Koufah, dont il dut la reddition à la mésintelligence du gouverneur et du commandant. Comme il y fut reconnu calife par les habitants, Abd-el-Mélek crut devoir se délivrer d'un compétiteur aussi dangereux. Une nouvelle armée qu'il envoya demeura longtemps en observation devant celle des rebelles. Dans cet intervalle, une députation des notables de l'Irak se rendit à Damas auprès d'Abd-el-Mélek, et lui dit que le seul moyen de rétablir la paix, c'était de rappeler Hedjadj. Le calife envoya deux de ses fils pour donner satisfaction aux Irakiens, et leur promettre, s'ils se soumettaient, qu'il leur donnerait l'un d'eux pour gouverneur, et qu'il permettrait à Abd-Errahman de vivre honorablement dans le lieu qu'il choisirait pour sa retraite; mais, s'ils persistaient dans leur révolte, il les menaçait de se joindre à Hedjadj pour les réduire. L'obstination des Koufiens et les conseils de Hedjadj, qui fit sentir au calife l'inutilité et le danger de faire des concessions, rallumèrent la guerre. Les fils du calife ayant uni leurs forces à celles de Hedjadj, livrèrent à Abd-Errahman une bataille où ce dernier fut totalement défait; il s'enfuit à Koufah, puis à Bassora qui lui ouvrit ses portes. Attaqué par Hedjadj, il essuya une seconde défaite, et prit la route du Séistan, harcelé par les troupes du calife qui le battirent encore dans le Kerman. Il gagna la capitale de cette province, où il espérait trouver un asile; mais le gouverneur, qui lui devait sa place, ayant durement refusé de le recevoir, Abd-Errahman fut contraint d'aller plus loin. Il arriva au château de Bost, dont le commandant, qui était aussi sa créature, le reçut avec toutes les démonstrations d'un ami reconnaissant; mais ce perfide, voyant qu'Abd-Errahman était séparé de la plus grande partie de ses gens, le fit enchaîner et l'aurait livré à Hedjadj, si le roi de Kaboul ne fût venu le délivrer. Ce prince l'emmena avec lui, le logea dans son palais et le traita avec toutes sortes d'égards. Cependant les soldats d'Abd-Errahman, dispersés en diverses rencontres, étant venus le rejoindre successivement au nombre de 600 hommes, le conjurèrent de ne pas demeurer plus longtemps chez les infidèles, et de marcher à leur tête vers le Khoraçan. Il leur représenta vainement que Yézid ibn Mahleb, qui en était gouverneur, leur susciterait mille obstacles et se réunirait contre eux à l'armée de Syrie; cédant à leurs instances, il partit. Yézid alla au-devant de lui avec 1,000 hommes, lui offrit de l'argent et lui déclara qu'il ne pouvait pas lui rendre d'autres services. Abd-Errahman n'ayant demandé que la permission de se reposer quelques jours dans le Khoraçan, Yézid y consentit et lui envoya divers présents. Leurs troupes respectives, dont les camps étaient près l'un de l'autre, vivaient en bonne intelligence; mais, quelques jours après, Yézid, sous le prétexte vrai ou supposé d'une entrevue que quelques-uns de ses officiers auraient eue avec Abd-Errahman, attaqua à l'improviste les troupes de ce général et en triompha aisément. Après ce dernier revers, il ne restait plus d'autre ressource à Abd-Errahman que de retourner chez le roi de Kaboul : il prit ce parti malgré les conseils d'un ami, qui l'engageait à se renfermer dans quelque château fort, plutôt que de se mettre à la merci d'un prince qui pouvait être gagné ou intimidé par ses ennemis. En effet, des ambassadeurs de Hedjadj vinrent menacer le roi de Kaboul de toute sa colère, s'il ne livrait pas le fugitif. Le roi résista à ces menaces, mais il ne fut point insensible à la promesse d'une exemption de tribut pendant sept ans ; il exigea seulement qu'elle fût ratifiée par Hedjadj. Lorsque les ambassadeurs eurent re u cette ratification, il leur remit en échange la tête du malheureux Abd-Errahman qu'il avait coupée lui-même. Cette tête et celles de dix-huit de ses compagnons d'infortune furent envoyées à Hedjadj, qui en fit hommage au calife Abd-el-Mélek. Suivant une autre version, Abd-Errahman se précipita du haut d'une maison pour n'être pas livré vivant à son ennemi. Ainsi se termina, vers la fin de l'année 702, une révolte qui coûta à l'empire musulman des flots de sang et un de ses plus grands capitaines. A—T.

ABD-ERREZZAK (Kemal-Eddin), historien et voyageur persan, naquit à Hérat, le 12 chaban 816 de l'hégire (17 novembre 1413). Son père Ishak, natif de Samarkand, avait été longtemps lecteur, iman et cadi du sultan Schah-Rokh, fils de Tamerlan, tant à la cour qu'à l'armée. Abd-Errezzak ayant composé un commentaire sur une grammaire de Meulana Cadi-Azz-Eddin, le présenta à son souverain, l'an 842 (1429), dans une assemblée nombreuse, et lui en lut la dédicace, ainsi que quelques passages. Le sultan, pour témoigner sa satisfaction à l'auteur, lui donna les mêmes emplois et les mêmes émoluments qu'avait eus son père. Abd-Errezzak obtint un logement au palais, et il y demeura avec sa famille, jusqu'à la mort de Schah-Rokh. L'an 845 (1442), ce sultan l'avait envoyé en ambassade aux princes de la côte des Indes et au roi de Bisnagar, afin d'établir des relations entre la Perse et l'Indoustan. Abd-Errezzak partit de Hérat, le

1er ramazan (13 janvier), se rendit dans l'île Hormuz où il séjourna deux mois, et s'y embarqna avec sa suite sur deux navires que lui fournit le roi de cette île. Une tempête l'obligea de relâcher à Maskat, et dans d'autres places sur les côtes d'Arabie, où les grandes chaleurs et les maladies le retinrent quatre mois. Il remit enfin à la voile, arriva en dix-huit jours à Kalikut, et se présenta devant le samorin. Mal accueilli par ce prince, ce ne fut qu'au bout de six mois, et sur les réclamations du roi de Bisnagar, qu'il lui fut permis de continuer son voyage, et il arriva, le 30 dzoul-hadjah 846 (30 avril 1443) dans la capitale de ce monarque, qui était alors le plus puissant roi des Indes. La réception qu'il lui fit aurait été plus bienveillante, si des Hormuziens établis à Bisnagar n'eussent répandu de faux bruits sur l'authenticité de la mission de l'ambassadeur persan. Abd-Errezzak partit de Bisnagar, avec des présents pour Schah-Rokh, et fut de retour à Hérat au mois de ramazan 848 (janvier 1445), après un voyage de trois ans. La mort de Schah-Rohk et les guerres qui éclatèrent entre les princes de sa race, rendirent sa position très-précaire. Lorsque le sultan Abou-Saïd Mirza se fut emparé du Khoraçan, l'an 863 (1459), il envoya Abd-Errezzak en ambassade auprès du sultan Houçaïn-Mirza, qui s'était rendu maître du Djordjan et du Mazanderan, et qui, cédant aux instances de cet envoyé, consentit à reconnaître Abou-Saïd pour son suzerain. Abd-Errezzak avait été disciple du docteur Meulana Mohammed Esed, mort en 864. Il fut élu le 8 djoumadi 1er 867 (29 janvier 1463), par les magistrats de Hérat, pour remplacer le cheik ou directeur du collége royal de cette ville. Son frère, Meulana Chérif-Eddin Abd-al-Cahar, auteur d'un recueil de poésies, et aussi savant dans la loi musulmane qu'habile dans l'écriture, la chimie et la musique, mourut le 27 redjeb 869 (25 mars 1465). Quant à Abd-Errezzak, on ignore la date et le lieu de sa mort; mais elle dut arriver peu de temps après l'année 875 (1470), époque où se termine son histoire des descendants de Tamerlan. Cet ouvrage, fort intéressant, et moins surchargé de puérilités et d'exagérations que la plupart des écrits orientaux, est intitulé *Mathlaa Saad-aïn*, ou *Djemaa Bahr-aïn* (l'ascendant des deux heureuses planètes et la réunion des deux mers). Ce double titre fait allusion au nom d'Abou-Saïd (père heureux), que portait Schah-Rokh, et au titre de saheb-keran (maître des conjonctions), héréditaire dans la famille de Tamerlan. Il existe à la bibliothèque royale de Paris, sous le no 106, un manuscrit persan de cette histoire commençant à la mort du conquérant, l'an 807 (1405), et finissant en 875 (1470), la 6e année du règne du sultan Houçaïn. Galland a traduit cette histoire en français. Sa traduction n'a jamais été imprimée; mais elle n'est pas perdue, comme l'a dit Langlès dans la préface de ses *Ambassades réciproques d'un roi des Indes*, etc., extraites par lui de la même traduction; il en existe au contraire à la bibliothèque royale deux exemplaires manuscrits, dans l'un desquels Langlès a pris en entier la petite relation qu'il a publiée du *Voyage d'Abd-Ourlrizaq, de la Perse dans l'Inde*, comme traduite par lui-même du persan. Il avait détaché de ce manuscrit tous les feuillets qui contenaient cette relation, sans songer qu'il avait déjà marqué sur l'autre exemplaire relié les paragraphes dont il avait besoin. Cependant les feuillets détachés du premier exemplaire ne se sont pas retrouvés, après la mort de Langlès, parmi ses papiers. A—T.

ABDIAS, 4e des douze petits prophètes, a été confondu, par les Juifs et par St. Jérôme, avec Abdias, intendant de la maison d'Achab, roi d'Israël, qui cacha et nourrit dans des cavernes les cent prophètes que Jézabel voulait faire mourir, et qui se conserva pur au milieu d'une cour impie. Abdias le prophète vécut plusieurs siècles après Achab, au temps de Jérémie et de la captivité de Babylone. Nous avons de lui un seul chapitre qu'il a composé contre les Iduméens. Il imite quelquefois le style de Jérémie, et se sert même de ses paroles. St. Jérôme parle du tombeau d'Abdias que Ste. Paule vit à Samarie; mais comme il confond ce prophète avec l'intendant d'Achab, peut-être n'a-t-il indiqué que le tombeau de celui-ci. Il dit dans l'épitaphe de Ste. Paule, que cette dame pieuse étant sortie de Samarie, alla voir les montagnes et les cavernes où l'intendant d'Achab avait caché cent prophètes, et que de là elle vint à Nazareth. C—T.

ABDIAS de Babylone, auteur supposé, sous le nom duquel on a une histoire apocryphe intitulée *Historia certaminis apostolici*. Il ne paraît pas qu'Eusèbe, St. Jérôme ni les autres historiens sacrés, aient eu connaissance de cet ouvrage; d'ailleurs les contradictions grossières que l'on y rencontre, surtout dans le 5e livre, ont réuni les opinions des catholiques et des protestants sur la supposition de ce livre. Il a été rejeté comme apocryphe par le pape Paul IV. Wolfgang Lazius, dans le 6e siècle, en trouva le manuscrit en Carinthie et le publia à Bâle, en 1552, in-fol. Jacques Lefèvre, docteur de Sorbonne, en donna une nouvelle édition à Paris, 1560, in-8°. Il a été plusieurs fois réimprimé, entre autres à Paris, 1571, in-8°, Cologne, 1576, in-16. Quoique regardé comme suspect par la plupart des savants, il se trouve encore dans l'*Historia christiana veterum Patrum* de Laurent de la Barre, dans les *Orthodoxographes* et dans les Bibliothèques des Pères. C. T—Y.

ABDOLONYME, issu du sang royal de Sidon, fut réduit à faire le métier de jardinier pour vivre. Alexandre le Grand s'étant rendu maître de Sidon, ôta la couronne à Straton, qui était attaché au parti de Darius, et permit à Éphestion d'en disposer à son gré. Éphestion offrit la couronne à deux frères chez lesquels il logeait; mais ils la refusèrent, en alléguant que, selon leurs lois, elle ne pouvait être portée que par quelqu'un du sang royal. Sur la demande qui leur fut faite de désigner celui à qui elle appartenait de droit, ils nommèrent Abdolonyme. Éphestion chargea les deux frères de lui porter la couronne et les vêtements royaux. Ils obéirent, et le trouvèrent bêchant son jardin. L'ayant revêtu des ornements de

la royauté, ils le conduisirent à Alexandre. Ce prince, qui distingua en lui un esprit digne de son origine, se retourna vers ceux de sa suite et dit : « Je désirerais savoir comment il a supporté sa « pauvreté. — Fasse le ciel, répondit le nouveau « roi, que je puisse supporter aussi bien ma pros- « périté ! Ces mains ont fourni à tous mes besoins, « et ne possédant rien, je ne manquais de rien. » Alexandre fut si charmé de cette réponse, qu'il confirma la nomination faite par Éphestion, donna à Abdolonyme le palais et les biens particuliers de Straton, son prédécesseur, et même augmenta ses possessions d'une partie du territoire voisin. C'est ainsi que Quinte-Curce et Justin rapportent cette histoire : mais Diodore, qui appelle ce personnage Balloninus, dit qu'il fut fait roi de Tyr; et Plutarque, qui le nomme Alonyme, le fait roi de Paphos. Il est probable que ce récit est fondé sur quelque vérité, quoique Quinte-Curce paraisse l'avoir orné, selon son usage, de circonstances fabuleuses. L'histoire d'Abdolonyme a fourni à Fontenelle le sujet d'une comédie d'où Pleinchesne a tiré un opéra-comique, joué au Théâtre-Italien en 1768. Delille en a fait aussi un bel épisode de son poëme des *Jardins*. C—R.

ABDON, 10e juge du peuple hébreu, de la tribu d'Éphraïm, succéda à Ahialon, l'an 1164 avant J.-C.; jugea Israël pendant huit ans, et fut enterré à Pharaton, dans la terre d'Éphraïm. Il laissa quarante fils et trente petits-fils, que l'Écriture représente montés sur soixante-dix ânons : c'était, chez les anciens Israélites, la monture des personnages distingués. Il y eut encore trois autres Abdon. Le dernier dont il est parlé dans l'Écriture était fils de Micha, et vivait du temps de Josias, à l'époque où le livre de la loi fut trouvé dans le temple. Josias envoya le fils de Micha vers la prophétesse Holda, pour la consulter sur ce livre. C—T.

ABDOUL-KERYM, fils de Khodjah, ou maître A'agib'en-Mahhmoud, et petit-fils de Mohhammed Bolaqy, était un personnage très-distingué, originaire du pays de Cachemir. Lorsque Nadir-Schah fit son invasion dans l'Inde, au commencement de l'année 1738, Abdoul-Kerym demeurait à Dehli, qui eut le bonheur d'échapper au carnage que les Persans firent dans cette ville. Ayant trouvé accès auprès du garde des archives de Nadir, celui-ci le présenta à son maître, et le fit recevoir au nombre des commensaux de la maison impériale. Il suivit donc l'armée victorieuse, à son retour en Perse, et visita, en passant par Kaboul, le tombeau de son aïeul maternel. Arrivé à Cazwyn, il obtint de Nadir la permission de faire le pèlerinage de la Mecque. C'était le principal motif qui l'avait déterminé à quitter l'Inde, et à suivre l'armée victorieuse. Il partit donc le 16 du mois de rebyi 2e, 1154 (4 juin 1741), avec A'louy, célèbre médecin, fit ses dévotions à Médine et à la Mecque, s'embarqua ensuite à Djeddah, aborda à Mascat, de là à Pondichéry, et arriva à Dehli le 24 juillet 1743, après plus de quatre années d'absence. Abdoul-Kérym a écrit ses Mémoires en persan, sous le titre de *Beyoni Ouaq'i* (Éclaircissement nécessaire); ils contiennent des détails très-circonstanciés sur les opérations militaires et la vie de Nadir-Schah, la relation de son pèlerinage, et un précis curieux des événements politiques de l'Indoustan vers la fin du règne de Mohammed-Schah, et au commencement de celui d'Ahmed-Schah. Ces Mémoires ont été traduits en anglais, Calcutta, 1788, 1 vol. in-8o, par Gladwin, qui a cru devoir supprimer tout ce qui concernait Nadir-Schah avant son retour de l'Indoustan. En effet, cette portion de l'histoire du conquérant a été parfaitement décrite par le myrza Mehdy. On trouve au bas des pages de ce volume les noms orientaux de personnes et de lieux écrits en très-beaux caractères taalyc. J'ai extrait des Mémoires d'Abdoul-Kerym la relation de son pèlerinage à la Mecque; elle forme le premier volume de ma *Collection portative des Voyages*, traduite de différentes langues orientales et européennes, Paris, 1797 et années suiv., in-18, 5 vol. et un atlas. L—S.

ABDOUL-RAHHYM, le Kham Khanan, était un des personnages les plus recommandables de l'empire mogol, tant par la distinction de sa naissance que par ses talents politiques et son immense érudition. Il rendit d'importants services à l'empereur Akbar dans différentes négociations. Le même souverain chargea ce savant de traduire en persan les Commentaires que l'empereur Babour avait composés en langue turque, c'est-à-dire tatare, et, proprement, oïgoure. La bibliothèque royale possède un exemplaire de cette intéressante traduction persane, intitulée *Ouaqa'ti Babour* (Actions de Babour). J'y ai puisé d'excellents et nombreux matériaux pour mon ouvrage sur l'Indoustan. Abdoul-Rahhym était également très-versé dans les langues arabe et indoue, et passait, avec raison, pour un excellent poëte. Il mourut à Dehli en l'an de l'hégire 1036 (1627-8 de J.-C.), dans la 72e année de son âge. *Voy.* BABOUR. L—S.

ABDUL-HAMID, sultan, le dernier des cinq fils d'Achmet III, parvint à l'empire en 1774, après la mort de son frère aîné, Mustapha III. Il était né le 20 mai 1725. Tiré de prison pour monter sur le trône, dans un âge qui touchait à la vieillesse, il n'y porta ni courage ni activité. Âgé de cinquante ans, il en avait passé quarante-quatre dans le vieux sérail, où son occupation était de faire des arcs et des flèches. Il s'en fallait de beaucoup qu'un tel caractère convînt aux circonstances difficiles où le sort le faisait régner; et jamais l'empire ottoman n'éprouva plus d'humiliations. Mustapha III avait commencé les préparatifs de la guerre contre la Russie; son successeur, ami de la paix, mais jaloux de l'honneur de son trône, ordonna des préparatifs immenses : ses armées, sous les ordres du grand vizir Mussum-Oglou, furent portées à 400,000 combattants; mais la discipline et la valeur des Russes triomphèrent partout du nombre et de l'ignorance de leurs ennemis. Les Turcs, déjà battus par les généraux Soltikow, Kamensky et Suwarow, furent enfermés dans leur camp de Schumla, par les manœuvres savantes du feld-maréchal Romanzow, et le vizir, séparé de

ses détachements et de ses magasins, ne pouvant ni se retirer, ni combattre, ni recevoir des secours, se vit réduit à demander la paix. Les préliminaires furent signés à Kainardji, sur un tambour, par le feld-maréchal Romanzow et le lieutenant du grand vizir, Mussum-Oglou feignant d'être malade, pour éviter la honte de se trouver en présence de son vainqueur. Ce traité fut conclu dans le mois de juillet 1774. La Porte reconnut l'indépendance des petits Tatars, et toutes les mers de l'empire ottoman furent ouvertes au commerce russe. Tant d'avantages n'empêchèrent pas le cabinet de Pétersbourg de faire, pendant plusieurs années, une guerre sourde au malheureux Abdul-Hamid. Ses généraux envahirent la Crimée, et le divan, consterné, souffrait, sans se plaindre, leurs empiétements frauduleux, et osait à peine murmurer contre cette agression publique. Abdul-Hamid voyait la décadence de son empire ; il en gémissait, et ne pouvait la prévenir ni l'arrêter. Enfin, en 1787, excité par les conseils et les promesses de l'Angleterre, il déclara de nouveau la guerre à la Russie ; mais il était trop tard : la Crimée était déjà mise au rang des provinces de Catherine. En vain le roi de Suède, Gustave III, fit en faveur des Ottomans une diversion puissante ; les armées turques ne combattirent pas sans honneur contre celles de l'Autriche, que l'empereur Joseph II avait réunies aux forces de Catherine ; mais la fortune et l'audace du prince Potemkim (*voy.* ce nom) rendirent ces premiers succès inutiles. Toutes les provinces turques au delà du Danube furent conquises ; Choczim et Oczakoff tombèrent au pouvoir des Russes, et l'Orient parut menacé d'une grande révolution. Abdul-Hamid mourut le 7 avril 1789, au milieu des préparatifs d'une nouvelle campagne, laissant à son neveu, Sélim, fils de Mustapha III, un empire affaibli par des pertes irréparables, des ministres lâches et corrompus, des pachas révoltés, des armées sans discipline, des généraux sans talents et sans expérience. C'est avec ces moyens et sous ces tristes auspices que ce jeune prince monta sur le trône, pour en être précipité, seize ans après, par une catastrophe encore plus funeste. E—D.

ABEILLE (GASPARD), né à Riez, en Provence, vers l'an 1648, vint de bonne heure à Paris, et fut introduit chez le maréchal de Luxembourg, qui, ayant goûté son esprit, se l'attacha en qualité de secrétaire. L'abbé Abeille fut aussi recherché du duc de Vendôme ; le prince de Conti l'estimait beaucoup, et l'emmenait souvent à l'Isle-Adam. Il plaisait à ces deux princes par sa conversation vive et animée, par le tour piquant qu'il donnait aux bons mots les plus communs. Un visage fort laid et plein de rides, qu'il arrangeait comme il voulait, lui tenait lieu de différents masques. Quand il lisait une comédie ou un conte, il se servait fort plaisamment de cette physionomie mobile pour faire distinguer les différents interlocuteurs. Reçu à l'Académie française, le 11 août 1704, à la place de Charles Boileau, abbé de Beaulieu, Abeille fut ensuite nommé secrétaire général de la province de Normandie. Il était prieur de Notre-Dame de la Merci, et mourut à Paris le 22 mai 1718. Quoique engagé dans l'état ecclésiastique, il ne crut pas apostasier en travaillant pour le théâtre, et il composa : 1° *Argélie, reine de Thessalie*, tragédie en 5 actes et en vers, représentée en 1673, imprimée en 1674, in-12, et d'abord attribuée au P. de la Rue. 2° *Coriolan*, tragédie, représentée et imprimée en 1676, in-12. Cette pièce eut dix-sept représentations. D'après une tradition populaire, appuyée sur un passage du *Recueil des pièces fugitives d'histoire et de littérature anciennes et modernes*, par Flachat de St-Sauveur, on a très-souvent répété que l'un des personnages de *Coriolan*, étant resté court après avoir dit ce vers :

Vous souvient-il, ma sœur, du feu roi notre père ?

un rieur du parterre répondit par celui-ci du prince Jodelet :

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

Titon du Tillet et le P. Nicéron citent cette anecdote à propos d'*Argélie*. Mais le vers qui fait le fonds de cette plaisanterie ne se trouve ni dans *Coriolan* ni dans *Argélie*. Olivier, de l'Académie de Marseille, n'en fit pas moins cette épitaphe assez mordante :

Ci-gît un auteur peu fêté,
Qui crut aller tout droit à l'immortalité ;
Mais sa gloire et son corps n'ont qu'une même bière ;
Et quand Abeille on nommera,
Dame postérité dira :
Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

3° *Lyncée* (1), tragédie représentée en 1678, imprimée en 1681 à la Haye. Cette édition, la seule qu'on connaisse, est très-incorrecte. L'abbé Abeille, cédant aux suggestions de quelques personnes scrupuleuses, ne mit plus son nom aux autres ouvrages qu'il composa pour le théâtre. Ce fut sous le nom de la Thuilerie qu'il donna *Hercule*, tragédie, jouée et imprimée en 1681 ; et *Soliman*, tragédie, jouée en 1680. (*Voy.* LA THUILERIE.) La comédie de *Crispin bel-esprit*, qu'on trouve dans les œuvres de ce dernier, est attribuée par quelques personnes à l'abbé Abeille, qui a aussi composé *Silanus* et *la Mort de Caton*, tragédies. Ces dernières pièces ne sont pas imprimées. L'abbé Abeille a publié en différentes occasions des épîtres *sur l'Amitié*, 1704 ; *sur l'Espérance*, 1707 ; *sur le Bonheur*, 1713 ; et des odes *sur la Constance ou Fermeté de courage*, 1708 ; *sur la Valeur*, 1714 ; *sur les Sciences*, 1714 ; *sur la Prudence*, 1715 ; *sur les Stoïciens*. C'est à l'occasion de l'ode sur la Constance que l'indolent et spirituel Chaulieu fit l'épigramme suivante, qui courut alors tous les salons :

Est-ce Saint-Aulaire ou Toureille,
Ou tous deux qui vous ont appris
Que, dans l'ode, seigneur Abeille,
Indifféremment on ait pris

(1) On trouve l'extrait de *Lyncée* dans le t. 2 de l'*Histoire du Théâtre-Français*, vol. in-12. C'est une pièce aussi méprisable par la fausseté des pensées que par les défauts de la versification. Elle fut jouée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. C.—T.—Y.

Patience, vertu, constance?
Peut-être en saurez-vous un jour la différence;
Apprenez cependant comme on parle à Paris :
Votre longue persévérance
A nous donner de mauvais vers,
C'est ce qu'on appelle *constance*
Et, dans ceux qui les ont soufferts,
Cela s'appelle *patience.*

L'abbé Abeille avait aussi composé deux opéras, *Hésione* et *Ariane;* ces ouvrages, que Quinault aurait pu lui envier, si l'on en croit M. de Sacy, n'ont pas vu le jour. Il a eu part à la traduction de Justin par Ferrière, dont la 1re édition est de 1693. Son discours de réception à l'Académie française, 1704, est sagement écrit; on peut le ranger parmi les meilleurs du genre, bien qu'il soit dépourvu d'élévation et de traits brillants. Son successeur à l'Académie, l'abbé Mongault, a fait son éloge. On le trouve aussi dans le tome 3 de l'Histoire des membres de l'Académie française par d'Alembert. Cet écrivain y rapporte contre Abeille une autre épigramme, attribuée à Racine, et qui parait être de Faydit. Le style de l'abbé Abeille est presque toujours lâche et languissant. Tous ses ouvrages de circonstance se trouvent dans les recueils de l'Académie française. A—B—T.

ABEILLE (Scipion), frère du précédent, né dans la même ville, cultiva la poésie avec quelque succès, mais il dirigea principalement ses études vers l'art de guérir. Il fit deux campagnes en Allemagne, en qualité de chirurgien-major du régiment de Picardie, et mourut à Paris le 9 décembre 1697. On a de lui des ouvrages aujourd'hui peu dignes d'attention. 1° *Histoire nouvelle des os, selon les anciens et les modernes*, enrichie de vers, 1685, in-12; 2° *Anatomie de la tête et de ses parties*, 1689 et 1696, in-12; 3° *Chapitre singulier tiré de Guidon*, 1689 et 1695, in-12; 4° *Traité des plaies d'arquebusade*, 1695, in-12; 5° *le Parfait Chirurgien d'armée*, 1696. A la suite de ce dernier, on trouve les trois ouvrages précédents. — Abeille, son fils, embrassa la profession de comédien, et l'exerça en province, où il est mort. Il donna, en 1712, *la Fille Valet,* comédie en trois actes et en vers, non imprimée, et qui eut sept représentations; on attribue aussi cette pièce à l'abbé Gaspard Abeille, son oncle. Il avait composé une petite comédie intitulée : *Crispin jaloux*, qui n'a pas été représentée. A—B—T.

ABEILLE (Louis-Paul), né à Toulon, le 2 juin 1719, fut membre de la Société d'agriculture de Paris, et successivement inspecteur général des manufactures de France et secrétaire général du conseil du bureau du commerce. Il mourut à Paris, le 28 juillet 1807. On a de lui : 1° *Corps d'observations de la Société d'agriculture, de commerce et des arts, établie par les états de Bretagne*, Rennes, 1760 et 1762, 2 vol. in-8° et in-12; 2° *Principes sur la liberté du commerce des grains*, 1768, in-8°. Il a eu part, avec quelques-uns de ses confrères, à la rédaction des *Observations de la Société d'agriculture de Paris, sur l'uniformité des poids et mesures*, 1790, in-8°, etc.; et a été éditeur des *Observations* de Malesherbes *sur l'Histoire naturelle de Buffon*, 1796, 2 vol. in-8° et in-4° (1). A—B—T.

ABEL, 2e fils d'Adam, était, selon l'opinion commune, et d'après l'historien Josèphe, frère jumeau de Caïn. Plusieurs le font naître un an après son frère, c'est-à-dire la 2e année du monde; d'autres lui donnent quinze ans, et quelques-uns enfin trente ans de moins. Caïn était laboureur, et Abel se livrait à la vie pastorale. Tous deux offraient des présents au Seigneur : Caïn, les prémices de ses fruits; et Abel, les premiers-nés de son troupeau. Dieu témoigna qu'il agréait les offrandes d'Abel, et qu'il rejetait celles de son frère. Celui-ci, consumé d'envie, invita Abel à sortir, et le tua au milieu des champs. Le sang innocent de ce juste cria vers le ciel, et le Seigneur demanda à Caïn ce qu'était devenu Abel. Il répondit : « Suis-je le gardien de mon frère? » L'Église cite souvent le sacrifice d'Abel comme le modèle d'un sacrifice saint, pur, désintéressé; c'est particulièrement dans le Canon de la messe : *Sicut accepta habere dignatus es munera pueri tui justi Abel.* Plusieurs Pères de l'Église ont cru qu'Abel était mort sans avoir été marié; et c'est sans doute cette opinion qui a donné lieu à une secte d'hérétiques qui s'éleva aux environs d'Hippone en Afrique, sous les règnes d'Arcadius et d'Honorius, et qui prit, du nom d'Abel, celui d'Abélites ou d'Abélonites. Cette hérésie consistait à condamner l'usage du mariage. Au rapport de quelques voyageurs, on montre, à 16 milles de Damas, un tombeau que l'on dit être celui d'Abel; et St. Jérôme assure que, de son temps, la tradition constante des Hébreux était qu'Abel avait été tué dans la contrée qui environne Damas. Mais on sait quel est le goût des peuples de l'Orient pour les monuments qui semblent les reporter jusqu'aux premiers temps du monde. Ce que nous savons de plus positif au sujet d'Abel, c'est que sa mémoire a toujours été en grande vénération. St. Paul dit de ce patriarche que son sang parle encore après sa mort. Jésus-Christ lui-même le qualifie du nom de Juste; et son sacrifice est loué dans l'Église comme ceux de Melchisedech et d'Abraham. Tout le monde connait *la Mort d'Abel*, poëme par Gessner. Legouvé a donné sur ce même sujet une tragédie en trois actes. C—T.

ABEL, roi de Danemark, 2e fils de Waldemar II, eut en partage le duché de Sleswick ou le Jutland méridional; mais le trône étant échu, en 1241, à Éric, son frère aîné, l'ambition divisa bientôt ces deux princes. Abel fit une étroite alliance avec Adolphe de Holstein, dont il avait épousé la fille, nommée Mechtilde. Se voyant appuyé, il déclara la guerre à son frère, et soutint ses autres frères dans leur rébellion contre Éric. Ce monarque, successivement vainqueur de tous ses rivaux, força Abel à demander la paix et à se reconnaitre son vassal. Peu après, en 1250, les comtes de Holstein ayant refusé de restituer à la couronne la ville de Rend-

(1) On trouve, dans le t. 2 des *Mémoires de la Société d'Agriculture du département de la Seine*, une notice biographique sur Abeille, par M. Silvestre. (*Note de l'Éditeur.*)

sborg, Éric marcha contre eux; comme il passait par le duché du Jutland méridional, Abel, qui avait formé le plus horrible dessein, l'invite à un repas près de Sleswick, comme pour resserrer les nœuds de l'amitié : au repas succèdent des jeux et des fêtes; les deux frères se mettent à jouer aux échecs, jeu favori des Scandinaves. Tout à coup Abel dit au roi, son frère : « Te souvient-il quand tu livrais au pil« lage la ville de Sleswick ? Te rappelles-tu avoir « forcé ma fille à se sauver nu-pieds au milieu des « filles du peuple ? » Éric répondit : « Soyez con« tent, mon cher frère, j'ai, Dieu merci, de quoi lui « payer ses souliers. — Non, réplique Abel, d'une « voix de tonnerre, tu ne seras plus dans le cas de « le faire. » Éric est aussitôt chargé de fers et jeté dans un bateau, sur la rivière de Sley, où il est livré à un Danois nommé Gudmundson, autrefois exilé par ses ordres, qui le décapita, et jeta son corps dans la rivière. Pour voiler son crime, Abel témoigna en public la plus vive douleur. Cet artifice réussit, et tout le Danemark crut Abel innocent du meurtre de son frère, meurtre découvert par le corps déchiré du roi que les vagues avaient jeté sur le rivage. D'ailleurs, six nobles holstenois affirmèrent par serment qu'Abel n'était point coupable de la mort de son frère, occasionnée, suivant ces faux témoins, par une chute accidentelle. Le malheureux Éric ne laissait pas d'enfants mâles, et les états de Danemark, pour ne point s'écarter de la coutume établie, élurent pour souverain, en 1250, le fratricide Abel. Ce prince obtint les suffrages de la nation, en accordant aux états plus de pouvoir qu'ils n'en avaient eu sous les règnes précédents; mais, ayant voulu maintenir une taxe extraordinaire établie par son frère, les Frisons se révoltèrent; il marcha contre eux et les défit en 1252. Le lendemain de la bataille, les rebelles revinrent à la charge, attaquèrent le roi dans son camp, mirent son armée en déroute et le tuèrent. Aussi fourbe qu'inhumain, Abel avait eu l'art de cacher sa cruauté sous une apparence d'humanité. Son frère, Christophe Ier, lui succéda. M—B—N.

ABEL (GASPARD), prédicateur à Westdorf, dans la principauté d'Halberstadt, né à Hindenburg en 1676, mort à Westdorf, en 1763, fit ses études à l'université de Helmstædt, et fut successivement recteur à Osterburg et à Halberstadt. C'était un savant antiquaire : ses *Antiquités allemandes, saxonnes, hébraïques et grecques* en sont la preuve. Outre ces grands ouvrages, il a écrit : *Historia monarchiarum orbis antiqui* (Leipsick, 1715, in-8°), et plusieurs dissertations et traités particuliers. Il était aussi poëte, et il a traduit en vers allemands les Héroïdes d'Ovide et les Satires de Boileau. G—T.

ABEL (FRÉDÉRIC GOD), fils du précédent, médecin à Halberstadt, où il naquit le 8 juillet 1714, et mourut le 25 novembre 1794. Après avoir reçu une éducation classique à Halberstadt et à Wolfenbuttel, il étudia dans la première de ces deux villes la théologie, sous Mosheim, en 1731, et, un an après, se rendit à Halle, où il assista aux discours publics de Wolf et de Baumgarten, et prêcha souvent avec beaucoup de succès. Malgré l'espérance bien fondée qu'il avait de remplacer, dans sa ville natale, le chef de l'école de St.-Jean, il quitta l'état ecclésiastique après quelques années, par la crainte de se priver de la faculté de professer librement ses opinions, et de se voir forcé de faire violence à l'extrême franchise et à la loyauté parfaite qui le distinguaient; mais l'état qu'il embrassa lui offrit un écueil d'un autre genre. Quoique praticien zélé et heureux pendant près de cinquante ans, il n'avait aucune confiance dans les moyens de la médecine, et ne cessait de répéter que cette science manque tout à fait de principes solides; que l'organisation humaine, comme il s'en était convaincu par la dissection d'un grand nombre de cadavres, variait tellement d'individu à individu, qu'on ne pouvait jamais être certain de l'effet des remèdes. On a de lui *Dissertatio de stimulantium mechanica operandi ratione*, et une traduction allemande de Juvénal en vers métriques, qui est plus remarquable par la fidélité que par l'élégance. Cette traduction avait été faite dans sa jeunesse, par le conseil de son ami Gleim; il la retoucha peu d'années avant sa mort, et la publia en 1788. Il avait l'intention de corriger et de publier une autre traduction du *Remedium amoris* d'Ovide, composée également dans un âge peu avancé, et de s'essayer sur les satires de Perse; mais l'âge et d'autres occupations l'en empêchèrent. Abel se maria en 1744, et laissa trois filles et deux fils, dont l'un, Jean Abel, médecin à Dusseldorf, s'est fait un nom comme écrivain. S—R.

ABEL (CHARLES-FRÉDÉRIC), musicien célèbre, né à Coethen, en 1719, fut élève de Sébastien Bach, et, pendant près de dix ans, attaché à la troupe du roi de Pologne, à Dresde. Mais les malheurs de la guerre ayant réduit cette cour à une rigoureuse économie, il quitta Dresde en 1758, et parcourut successivement, dans un état voisin de la détresse, plusieurs des petites capitales de l'Allemagne; enfin, l'année suivante, il arriva en Angleterre, où il trouva bientôt à tirer parti de ses talents. Le duc d'York devint son protecteur, et lorsqu'on forma la troupe de la reine, il y fut compris avec des appointements de 200 livres sterling par an, et devint directeur de la chapelle de cette princesse. Abel était moins renommé pour la composition que pour l'exécution; cependant ses morceaux furent très-répandus et souvent joués dans les fêtes publiques. Il passait pour le plus habile violon de son temps (*viola da gamba*). On a de lui vingt-sept œuvres gravées à Londres, et publiées, depuis 1760 jusqu'en 1784, en Angleterre, à Paris, à Berlin et à Amsterdam. Quoique d'un caractère irascible et emporté, il était bien vu dans la société. Son principal défaut était la passion du vin, qui probablement abrégea ses jours. Il mourut à Londres, le 22 juin 1787, à la suite d'une espèce de léthargie qui dura trois jours. G—T.

ABEL (chevalier D'), baron de Woelworth, et conseiller de légation du duc de Wurtemberg, fut nommé ministre plénipotentiaire pour conclure, entre ce prince et la république française, le traité de paix qui fut signé à Paris, le 7 août 1796 (20 thermi

dor an 4). Les articles secrets de ce traité, par lesquels le duc s'engageait, à l'exemple de la Prusse, à favoriser, moyennant des indemnités, les projets de sécularisation conçus par la France, furent trouvés et publiés après la dissolution sanglante du congrès de Rastadt; et l'on attribua à la connaissance de cette partie du traité les marques de malveillance que ce prince reçut de l'empereur. M. d'Abel résida ensuite fort longtemps à Paris comme ministre des villes libres d'Allemagne, et il mourut dans cette capitale à l'âge de 72 ans, le 19 septembre 1823. M—D j.

ABEL (CLARK), médecin et voyageur anglais, fut attaché à l'ambassade de lord Amherst, que le gouvernement britannique envoya à la Chine en 1816. Les vaisseaux partirent de Spithead le 9 février. Lord Amherst et sa suite débarquèrent à l'embouchure du Pei-Ho, le 9 août. On sait que, parvenue, le 29, à Yuen-Min-Yuen, où l'empereur résidait, l'ambassade fut obligée de repartir sur-le-champ, à cause du refus de se conformer au cérémonial chinois, et qu'elle alla ensuite par les rivières et les canaux jusqu'à Canton, où elle entra le 1er janvier 1817. Lord Amherst monta, le 20, sur le vaisseau *l'Alceste* que commandait le capitaine Maxwell. On fit voile d'abord pour Manille, où l'on arriva le 5 février. Le 18, *l'Alceste*, en passant le détroit de Gaspar, entre les îles Banca et Billiton, toucha sur un récif de rocher que la mer cachait, et y périt. Tout le monde put se sauver sur le Poulo-Lit, petite île voisine; le lendemain, l'ambassadeur et toutes les personnes appartenant à la légation s'embarquèrent sur la chaloupe et le canot du vaisseau, qui les conduisirent à Batavia en quatre jours. On quitta ce port le 12 avril, sur *le César*. Ce bâtiment ayant, suivant l'usage, relâché à Ste-Hélène, Abel fut présenté à Bonaparte, qui, entre autres questions, lui demanda s'il avait fait beaucoup de découvertes qui pussent ajouter à nos connaissances en histoire naturelle. Le 17 août, on fut de retour en Angleterre. Abel s'occupa de la publication de ses observations; la compagnie des Indes l'ayant ensuite nommé chirurgien du gouvernement général de l'Inde, il passa plusieurs années à Calcutta. Il étudiait les productions naturelles du pays, et se disposait à parcourir les provinces supérieures de l'Indoustan baignées par le Gange, lorsqu'il mourut, le 26 décembre 1826, dans un âge peu avancé. On a de lui : 1° *Relation d'un voyage dans l'intérieur de la Chine, et de la traversée pour y aller et pour en revenir, dans les années 1816 et 1817, contenant un récit des événements les plus importants de l'ambassade de lord Amherst à la cour de Péking, et des observations sur les pays qu'elles a visitée*, Londres, 1818, in-4°, cartes et figures. Une maladie grave et longue fut cause qu'Abel ne put, à l'époque la plus intéressante du voyage, poursuivre ses observations avec le soin qu'il comptait y apporter, et l'empêcha de se procurer tous les renseignements désirables sur l'état des sciences naturelles en Chine. Ensuite le naufrage de *l'Alceste* anéantit presque entièrement les matériaux qu'il avait recueillis. Ce fut à l'aide du peu qui lui resta qu'il put suppléer, mais bien faiblement, à la perte qu'il avait faite. Son livre est néanmoins celui qui donne les notions les plus exactes sur les productions naturelles du *céleste* empire. On y remarque aussi son essai sur la géologie du cap de Bonne-Espérance, et des détails curieux sur les environs de Batavia, Ste-Hélène, l'Ascension, la description du boa de Java, de l'orang-outang de Bornéo, et de plusieurs végétaux de la Chine. La carte générale de la Chine et celle de la route de l'ambassade sur l'Yang-Tsé Kiang sont réduites d'après la grande carte des jésuites, donnée par d'Anville. Abel dit : « Nous avons eu plus d'une occasion de constater « son exactitude, et nous n'en avons jamais eu d'en « douter.... » Des tables météorologiques ajoutent à l'utilité de ce livre. 2° *Mémoire sur la graphite de l'Himalaya*, dans le recueil de la société asiatique de Calcutta. Robert Brown a consacré à ce voyageur le genre *Abelia*, qui comprend deux arbustes de la famille des caprifoliacées. E—s.

ABEL (NICOLAS-HENRI), Norwégien, quoique mort très-jeune, a pu se placer, dans sa trop courte carrière, au premier rang des géomètres. Il naquit le 25 août 1802, sur la côte occidentale de la Norwége, dans un village appelé Frindoë, dont son père était pasteur protestant. En 1803, sa famille ayant été transférée à Gierrestadt, Abel y resta jusqu'en 1815, époque à laquelle il entra à l'école cathédrale de Christiania. Dans les premières années de ses études, il montra si peu d'application et fit si peu de progrès, qu'on n'espérait rien de lui ; mais à l'âge de seize ans, ayant commencé à étudier les mathématiques, il s'y distingua de manière à mériter que M. Holmboë, son professeur, lui donnât des leçons particulières. Après les éléments, qu'il parcourut rapidement, on lui fit étudier l'*Introduction à l'analyse des infiniment petits* d'Euler, et le calcul différentiel et intégral du même auteur, ainsi que le grand traité de Lacroix. Il lut ensuite avidement les ouvrages de Gauss, de Poisson, de Lagrange; et il s'attacha spécialement à suivre les méthodes de ce dernier. Sorti de l'école cathédrale, Abel entra à l'université de Christiania. Mais ayant déjà perdu son père, et se trouvant sans fortune, il dut solliciter une bourse, et recevoir les bienfaits des professeurs pendant les deux premières années de ses études : plus tard, il obtint un secours extraordinaire du gouvernement. En 1820, il commença à publier, dans le *Magasin pour les sciences naturelles de Christiania*, des mémoires d'analyse dont le premier a pour titre : « Méthode générale pour trouver une fonction d'une « variable, lorsqu'une propriété de cette fonction est « exprimée par une équation entre deux variables. » — Il s'occupa ensuite des équations algébriques du cinquième degré, et il crut un instant en avoir trouvé la solution générale ; mais ayant découvert une erreur dans son analyse, il voulut la corriger, ou bien démontrer l'impossibilité de la résolution des équations algébriques d'un degré supérieur au quatrième; effectivement, en 1824, il publia cette démonstration à Christiania, en français. Les professeurs Rasmusen et Hansteen, frappés de ses progrès,

obtinrent pour lui l'autorisation de voyager pour continuer ses études, pendant deux années, en Allemagne, en France et en Italie, aux frais du gouvernement suédois. Il quitta la Suède en 1825, avec plusieurs de ses camarades d'université, et arriva dans l'été de la même année à Berlin, où il se lia avec M. Crelle qui songeait déjà à la publication d'un journal pour les mathématiques transcendantes. Abel, enchanté de cette idée, fit connaître au savant Prussien un grand nombre de travaux importants qu'il avait préparés; en lui promettant sa coopération, il lui donna une puissante impulsion pour effectuer son projet. C'est ainsi que nous devons en grande partie à Abel, sorti à peine des bancs de l'école, la publication de ce beau journal qui a mérité à M. Crelle la reconnaissance de tous les géomètres. Après un séjour de six mois, Abel quitta Berlin et se dirigea vers le midi de l'Europe. Mais, soit que son excessive modestie et sa timidité naturelle l'empêchassent de se faire connaître, soit, comme quelques personnes l'ont supposé, que les moyens qu'il avait à sa disposition ne fussent pas suffisants pour vivre commodement, il ne vit personne dans son voyage en Italie; et même à Milan et à Turin, où il aurait pu être apprécié et encouragé par d'illustres géomètres, il ne se présenta chez aucun d'eux. En quittant l'Italie, il se rendit à Paris, où il demeura dix mois. Il y rédigea, pour le bulletin de M. de Férussac, un extrait de son mémoire sur l'impossibilité de résoudre généralement les équations du cinquième degré, et demanda à présenter à l'Académie des sciences un mémoire sur une classe particulière de fonctions transcendantes. Personne ne devina le génie du jeune homme dont la mort, deux ans plus tard, devait retentir douloureusement dans toute l'Europe; et ce ne fut qu'après bien des sollicitations que M. Fourier se chargea de présenter le mémoire à l'Académie. Mais par cette nonchalance des géomètres modernes, dont chacun d'eux à son tour est devenu victime, et qui fait qu'en général on ne lit presque jamais les ouvrages des jeunes mathématiciens, le mémoire d'Abel resta longtemps enfoui dans les papiers des commissaires: plus tard on le combla d'éloges, mais il n'était plus temps. Il faut le dire, Abel n'obtint aucun succès à Paris. De retour dans sa patrie après un voyage de vingt mois, il ne put avoir aucune place, aucun secours; et, dénué de toute ressource, il alla se réfugier auprès de sa pauvre mère, à Christiania, où il dut accepter pour vivre une place très-secondaire. Là, peu à peu, le délaissement dans lequel il vivait commença à miner sa santé : ce n'était pas tant sa pauvreté qui l'accablait, car les hommes du caractère d'Abel visent plus haut qu'à l'argent; mais c'est qu'il sentait sa supériorité sans trouver personne qui voulût comprendre la puissance de son génie; c'est qu'il ne pouvait parvenir à force de découvertes à vaincre l'indifférence. Son cœur se flétrit, l'excès du travail et les chagrins achevèrent de détruire sa constitution. Cependant l'amour de la science l'animait toujours; et c'est dans cet état d'abandon et de souffrance qu'il écrivit ces beaux mémoires qui font l'admiration des géomètres. Il supportait son sort sans se plaindre; mais une fois il lui échappa quelques mots qui révèlent sa position; il annonçait dans un de ses mémoires « que l'ensemble de ses recherches sur les « fonctions elliptiques formerait un ouvrage de quel- « que étendue que les *circonstances* ne lui permet- « tent pas de publier. » — Enfin tant de travaux remarquables, après lui avoir mérité l'estime de l'Allemagne, forcèrent les géomètres français à s'occuper de lui. M. Legendre, qui venait d'élever la voix en faveur de l'illustre géomètre de Kœnigsberg (M. Jacobi), eut encore le mérite de proclamer le premier les découvertes d'Abel. Il lui adressa en même temps une lettre très-obligeante, en lui offrant son Traité des transcendantes elliptiques. La réponse d'Abel a été publiée dans le journal de M. Crelle. Le passage suivant fait connaître l'émotion qu'éprouva le jeune géomètre, en voyant qu'à la fin on commençait à l'apprécier : « Monsieur, « la lettre que vous avez bien voulu m'adresser, en « date du 25 octobre (1828), m'a causé la plus vive « joie. Je compte parmi les moments les plus heu- « reux de ma vie celui où j'ai vu mes essais mériter « l'attention de l'un des plus grands géomètres de « notre siècle. Cela a porté au plus haut degré mon « zèle pour mes études. Je les continuerai avec « ardeur; mais si j'étais assez heureux pour faire « quelques découvertes, je les attribuerais à vous plu- « tôt qu'à moi; car certainement je n'aurais rien fait « sans avoir été guidé par vos lumières. » En même temps, quatre des membres les plus distingués de l'Académie royale des sciences de Paris, MM. Lacroix, Legendre, Maurice et Poisson, ayant eu connaissance des malheurs d'Abel, s'adressèrent directement au roi de Suède pour lui recommander le sort de ce jeune géomètre (1). On croirait qu'une démarche si noble et si extraordinaire de la part d'hommes si justement célèbres devait faire la fortune de celui qui en était l'objet..... point du tout :

(1) Voici la lettre de ces savants :

« Paris, le 15 septembre 1828.

« Sire,

« Les princes éclairés et généreux aiment à découvrir le mérite modeste et à réparer envers lui les torts de la fortune; ils se plaisent à donner à l'homme de génie les moyens de jeter sur les sciences cet éclat qu'elles recevront de ses travaux et qui réfléchit sur leur gouvernement. A ce titre les soussignés, membres de l'Institut de France, se permettent de signaler à la royale bienveillance de Votre Majesté un jeune géomètre, M. Abel, dont les productions annoncent un esprit du premier ordre, et qui néanmoins languit à Christiania dans un poste peu digne de son rare et précoce talent. Ils ont osé croire que le roi de Suède, sensible peut-être au suffrage, comme aux vœux spontanés de quelques amis des sciences, daignerait s'intéresser au sort d'un homme si distingué, en l'attirant du fond de ses États au sein de sa capitale, justement illustrée dans tous les temps par la présence des savants célèbres qu'y réunit l'académie de Stockholm. C'est auprès d'eux et à la portée des secours mutuels que peuvent s'offrir les grands talents, que leur semblerait marquée la place d'un géomètre tel que M. Abel; mais, dans tous les cas, ils croient avoir assez fait pour lui, s'ils parviennent à fixer un instant, en sa faveur, l'auguste attention de son souverain. Les soussignés se disent avec un profond respect, Sire, de Votre Majesté, les très-humbles et très-obéissants serviteurs,

« LEGENDRE, POISSON, LACROIX MAURICE. »

cette lettre demeura sans réponse; et Abel, après avoir langui encore plus de six mois dans le malheur, mourut le 6 avril 1829, aux mines de fer de Froland en Norwége, où il était allé pour visiter ses parents. Pendant qu'Abel se mourait, le gouvernement prussien, voulant attirer dans ses États un homme qui pouvait contribuer si puissamment au progrès des sciences, lui fit offrir une place honorable à Berlin; mais cette démarche, qui aurait au moins adouci les derniers moments de l'infortuné géomètre, ne fut connue en Norwége que lorsque Abel n'existait plus. Sa mort, et les circonstances déplorables qui l'avaient peut-être amenée, causèrent des regrets universels. L'Institut de France, par une décision sans exemple, ordonna que la moitié du grand prix de mathématiques, pour l'année 1830, serait donnée à la mère d'Abel; et cette mère infortunée dut ressentir davantage, par cet honneur, la perte qu'elle avait éprouvée. En Allemagne, en Italie, on déplora vivement ce malheur : on regrettait les vertus privées d'Abel, non moins que ses talents extraordinaires. Sa modestie, la noblesse de son caractère, l'absence de toute jalousie, lui conciliaient l'estime et l'affection de tous ceux qui avaient eu le bonheur de le connaitre; et le célèbre M. Bessel l'appelait l'*homme modèle*. Enfin, après quatre ans, le gouvernement suédois entendit ces cris d'admiration, et l'on dit qu'il chargea M. Hansteen de publier en un seul corps tous les ouvrages d'Abel, en y ajoutant une biographie complète de cet illustre auteur. Cette publication fut attendue par tous les amis de la science. Rien n'a manqué à la gloire du géomètre norwégien après sa mort, mais tout a manqué à son bonheur pendant sa vie. — Et ici nous élèverons la voix pour demander compte à ces hommes égoïstes qui, par leur indifférence, ont contribué à abréger les jours d'Abel, pour leur demander compte, disons-nous, de toutes les découvertes que sa mort nous a ravies, et dont quelques-unes, qu'il a énoncées sans démonstration, frappent d'étonnement tous ceux qui peuvent en comprendre l'importance. Était-ce bien le temps, au 19e siècle, de renouveler la mort du Camoëns? Nous ne parlons pas seulement aux gouvernements et aux rois, nous parlons aussi aux particuliers et aux nations, car on ne demande pas sous quel règne a langui le Camoëns, mais on se dit : il mourut de faim en Portugal. Et il faut qu'on sache que cette protection accordée à des savants célèbres, dans un âge où ordinairement ils n'en ont plus besoin; que cette protection qui rappela dans sa patrie Galilée à cinquante ans, après que la persécution l'en eut chassé dans sa jeunesse, n'est autre chose que le désir d'acheter comptant un peu de la gloire de ces grands hommes; et que celui qui aurait illustré son pays, s'il y avait été bien traité, peut le couvrir d'opprobre lorsqu'il y est mort abreuvé de chagrins. — Après avoir parlé de la vie d'Abel, il nous reste à rendre compte de ses travaux analytiques. Sans nous arrêter à des recherches spéciales sur les séries, sur les intégrales eulériennes, sur un problème de mécanique, etc., nous pouvons partager les travaux d'Abel en deux grandes classes: ses écrits sur les équations algébriques, et ceux sur les fonctions elliptiques. Nous avons déjà dit qu'il s'occupa d'abord de la résolution des équations du cinquième degré; mais dans ce premier essai, et dans la démonstration de l'impossibilité d'obtenir généralement cette résolution, il parait n'avoir jamais connu les nombreux travaux du géomètre italien Ruffini, sur le même sujet. Il nous est impossible d'exposer ici l'analyse d'Abel : nous dirons seulement qu'en s'appuyant sur un théorème de M. Cauchy, il parvient à démontrer que si la résolution de l'équation algébrique du cinquième degré était possible, il en résulterait une absurdité, dérivée de la multiplicité des racines. Ce genre de démonstration, tiré de la multiplicité des racines, peut ne pas paraître entièrement satisfaisant pour ceux qui connaissent à combien de disputes on a été amené par l'ambiguité des racines, dans la résolution des équations du quatrième degré. Quoi qu'il en soit, ces recherches resteront comme de beaux théorèmes d'analyse, lors même que la démonstration d'Abel ne serait pas complète. Mais bientôt il s'occupa de questions plus importantes. Lorsque M. Gauss publia, en 1801, sa mémorable découverte de la résolution des équations à deux termes, il annonça qu'il pouvait résoudre par des méthodes analogues les équations d'où dépendait la multisection de l'arc de la lemniscate. Mais cette espèce de défi porté aux géomètres resta longtemps sans réponse; et quoique Lagrange, en 1808, par une méthode très-ingénieuse, ramenât à sa théorie générale des équations la résolution des équations à deux termes, cependant il ne donna pas la solution du problème de l'illustre géomètre de Gottingen (1). Abel fut amené à s'occuper de cette question par ses recherches sur les fonctions elliptiques. Il a publié en 1829, dans le 4e volume du journal de M. Crelle, un mémoire sur une classe d'équations résolubles algébriquement, qui est un modèle d'invention et d'élégance de méthode. Il y démontre que si toutes les racines d'une équation sont liées entre elles par un rapport rationnel, on pourra les déterminer algébriquement, et il trouve d'autres propositions importantes. Il avait promis d'appliquer, dans un second mémoire, sa théorie aux fonctions elliptiques, mais il n'a pu achever cette partie de son travail. Il résulte de quelques-unes de ses lettres qui ont été publiées, qu'il avait aussi déterminé toutes les classes d'équations algébriques qu'on pouvait résoudre par les radicaux : découverte très-importante, dont il n'a laissé ni l'analyse ni la démonstration. L'autre classe des travaux d'Abel comprend ses recherches sur les fonctions elliptiques. Après la découverte du calcul intégral, on espéra un instant ramener aux fonctions algébriques et circulaires l'intégration de toutes les fonctions différentielles d'une seule variable; mais après bien des essais infructueux, on reconnut qu'il fallait placer, parmi l'infinité de formules qu'on ne savait pas intégrer, une expression fort simple, celle qui

(1) Dans un mémoire présenté à l'Institut le 13 juin 1825, l'auteur de cet article avait déjà résolu ce problème; mais ce travail, quoique antérieur aux recherches d'Abel, n'a été publié que longtemps après, dans le 5e volume du recueil des *Savants étrangers*.

renferme d'une manière irréductible [illegible] puissance de l'inconnue, sous un radical carré. Cette formule, à laquelle on était conduit par la rectification des sections coniques, repoussa les efforts de tous les géomètres, et même aujourd'hui on n'est guère plus avancé sous ce rapport-là, puisque Laplace a été jusqu'à dire qu'il est impossible d'obtenir cette intégrale sous forme finie, proposition que plus tard Abel a tenté de démontrer. Quoi qu'il en soit de cette impossibilité, on se persuada bientôt qu'au lieu de se consumer en vains efforts, il valait beaucoup mieux considérer cette classe de différentielles comme une transcendante particulière, en tâchant de réduire à leur forme la plus simple toutes celles qui en dépendaient. On a dit que Maclaurin et d'Alembert avaient été les premiers à s'occuper de cette réduction; mais ce fait n'est pas exact, car, bien avant que ces géomètres publiassent leurs travaux sur ce sujet (qui sont de 1742 et 1746 et qui n'offrent pas un grand intérêt), un géomètre italien, Fagnani, doué d'une grande sagacité, et qui obtint depuis de Lagrange une marque très-flatteuse d'estime, avait ouvert la route à ces recherches en publiant, en 1718 (1), un mémoire où il donnait une intégrale particulière de l'équation différentielle qui sert à la division de l'arc de la lemniscate, et exposait les équations algébriques qui servent à la résolution du problème. Généralisée par son auteur, dans la suite, cette découverte (qui transportait à une courbe transcendante un procédé que pendant plus de vingt siècles on avait cru applicable à la géométrie élémentaire seulement) forme la base de ce qu'on appelle *la comparaison des amplitudes* dans la théorie des fonctions elliptiques, et a mérité les éloges de tous les géomètres. Euler, ayant eu connaissance de la découverte de Fagnani, reprit le même sujet et trouva, par une sorte de divination, l'intégrale générale d'une équation différentielle du premier ordre dont chaque membre était une transcendante elliptique complète. Mais cette intégrale ne pouvait pas se rattacher à l'analyse ordinaire, et c'est Lagrange qui eut le mérite de la retrouver directement par une méthode extrêmement élégante. Jusqu'ici on n'avait comparé que les arcs d'une fonction elliptique pris sur la même courbe; mais en 1775, Landen, géomètre anglais très-distingué, trouva un théorème fort remarquable, par lequel on apprenait à mesurer toujours un arc d'hyperbole par deux arcs d'ellipse, et fonda cette théorie qu'on appelle maintenant *la transformation des modules*, et qui sert à la transformation d'une section conique donnée, en une autre de paramètre différent. Plus tard, Lagrange montra, par une méthode très-simple, comment on pouvait réduire, par des transformations successives, un arc d'ellipse à différer très-peu d'une ligne droite ou d'un arc de cercle. Cependant ces recherches demeuraient éparses et sans lien commun, lorsqu'en 1793, M. Legendre publia un Mémoire sur les transcendantes elliptiques, où il commençait d'abord par établir un algorithme propre à exprimer ces fonctions et à les calculer avec facilité, et où, en continuant les recherches de Lagrange, il donnait une échelle de transformation pour les modules. Pendant longtemps personne ne s'occupa de ces questions, et quoique M. Gauss, par son annonce sur la division de l'arc de la lemniscate, eût montré qu'il s'était occupé des transcendantes elliptiques, et que l'on sache d'ailleurs qu'il a fait des découvertes importantes dans cette branche de l'analyse, il n'a pas encore publié le résultat de ses recherches. Cependant M. Legendre, avec cette persévérance qui caractérise ses travaux, prépara pendant vingt ans ses *exercices de calcul intégral*, où, entre autres choses, il traite complètement des fonctions elliptiques, donne des tables pour leur calcul numérique, et montre quelques-unes de leurs applications à la mécanique. Mais les géomètres, à cette époque, s'occupant spécialement de physique mathématique, laissèrent de côté ces recherches, et M. Legendre eut le temps de travailler encore plusieurs années sans qu'on fît rien de remarquable dans cette belle partie de l'analyse. En 1827, lorsqu'il venait de faire paraître son *Traité des fonctions elliptiques*, Abel publia, dans le second volume du journal de M. Crelle, son premier mémoire sur ces mêmes fonctions. Il serait impossible, sans sortir des bornes d'un article biographique, de rendre un compte détaillé des découvertes que renferme cet écrit; nous dirons en substance qu'il contient toutes les formules nécessaires pour la comparaison des amplitudes, et qu'il donne, pour la multiplication et le développement des transcendantes elliptiques, des expressions très-élégantes, analogues à celles que l'on connaissait depuis longtemps pour les fonctions circulaires. A peine ce beau travail pouvait-il être connu des géomètres, que M. Jacobi de Kœnigsberg fit paraître, dans le journal de M. Schumacher (1), une courte notice dans laquelle il énonçait des théorèmes très-importants sur la transformation des modules par une infinité d'échelles nouvelles. Abel répondit par un second mémoire où il s'occupait aussi de cette transformation d'une manière générale; dès ce moment, il s'établit une sorte de concurrence de découvertes entre ces deux jeunes et illustres rivaux. Mais quoique la publication de leurs mémoires se soit faite à des époques diverses, cependant ces époques sont si rapprochées, les méthodes sont si différentes, qu'il ne pourra venir dans l'esprit de personne qui sache comment on travaille en analyse que ces deux jeunes géomètres, publiant à l'envi, à deux ou trois mois de distance, une série de découvertes importantes, aient rien pris l'un à l'autre. Sans doute leurs idées se sont fécondées mutuellement, mais chacun d'eux a dû travailler sur un fonds propre. L'ensemble de leurs travaux forme une théorie complète des fonctions elliptiques qui a mérité d'être exposée par M. Legendre dans des suppléments à son grand traité. Les mémoires d'Abel sont aussi fort remarquables par l'élégance des méthodes et la clarté des démonstrations. Modeste et simple dans ses écrits, comme dans sa vie privée,

(1) *Giornale de' letterati d'Italia*, t. 30.

(1) *Astronomische Nachrichten*, n° 123.

jamais il ne s'admire, jamais il ne cherche à se faire valoir.... Nous ne cesserions pas de nous occuper d'un sujet si intéressant, mais pour finir dignement cette notice, nous empruntons les expressions d'un géomètre dont le jugement n'admet point d'appel (1) : « Les recherches qu'Abel a publiées en moins de « deux ans dans les journaux de M. Crelle et de « M. Schumacher, prouvent, par leur nombre con- « sidérable, l'activité de son esprit et l'ardeur « qu'il mettait à cultiver les sciences. Elles sont « toutes remarquables par la généralité des considé- « rations que l'auteur y expose, et par les vues nou- « velles qu'il se proposait de développer. La mort a « interrompu ses travaux avant qu'il eût achevé sa « 27ᵉ année; mais pendant une vie si courte, il s'est « placé au premier rang parmi les géomètres, et, « dans ce qu'il a fait, la postérité saura reconnaître « tout ce qu'il aurait pu faire s'il eût vécu davan- « tage (2). » L—t.

ABELA (JEAN-FRANÇOIS) naquit à Malte, vers la fin du 16ᵉ siècle, d'une famille illustre, qui s'éteignit avec lui. Il entra de bonne heure dans l'ordre des chevaliers de Jérusalem, et s'y distingua au point qu'il obtint, avant 1622, le titre de vice-chancelier, et enfin celui de commandeur. Il est principalement connu par un ouvrage curieux et devenu rare, intitulé : *Malta illustrata, ovvero della descrizione di Malta, con le sue antichità, ed altre notizie*. Malte, 1647, in-fol. L'auteur y montre une grande érudition et semble avoir embrassé tout ce qui concerne sa patrie. L'ouvrage est divisé en quatre livres : le 1ᵉʳ traite de la topographie et de la statistique de l'île de Malte; le 2ᵉ en retrace l'histoire; le 3ᵉ contient des notices sur les églises et les couvents; le 4ᵉ d'autres notices sur les grands maîtres, sur les familles et les hommes les plus remarquables. Cet ouvrage offre quelques particularités sur la vie d'Abela; on y voit qu'en 1610, il était, avec la flotte des galères de la religion et le vaisseau amiral, dans l'île de Lampédouse. Il voyagea dans une grande partie de l'Europe, recherchant les monuments et les livres anciens. Il entretenait des correspondances avec les savants les plus distingués de son temps; nous citerons, entre autres, Gualteri, auquel il fut très-utile, lorsque celui-ci parcourut la Sicile pour en recueillir les monuments; Luc Holstein, qu'il amena lui-même dans l'île de Malte, au retour de ses voyages; et Peiresc, auquel il envoya divers objets rares de cette île. On voit, par quelques passages de son ouvrage, qu'il l'a composé dans un âge avancé. Seiner l'a traduit en latin et y a ajouté une courte préface. Cette traduction a été publiée séparément, et insérée, en 1725, dans le 15ᵉ volume du recueil de J.-G. Grævius, intitulé : *Thesaurus antiquitatum et historiarum Siciliæ*; Leyde, in-fol. Seiner, dans sa préface, s'exprime sur Abela d'une manière très-honorable; et Pierre Burmann, dans celle qu'il a faite au 11ᵉ vol. du *Thesaurus* de Grævius, en parle dans le même sens, lui reprochant toutefois d'avoir admis quelques traditions fabuleuses; mais, ajoute-t-il, ces légers défauts sont plus que compensés par sa vaste érudition. A. L. M.

(1) Rapport de M. Poisson à l'Académie des sciences sur les travaux de M. Jacobi.

(2) Outre les mémoires insérés dans le journal de Christiania et dans le recueil de M. Schumacher, Abel a donné au journal de M. Crelle vingt et un mémoires, dont on peut voir les titres dans le 10ᵉ volume de cette importante publication. Le mémoire présenté à l'Institut a paru dans les volumes des *Savants étrangers*.

ABELIN (JEAN-PHILIPPE), historien, né à Strasbourg, mort vers l'an 1646, est le même que Jean-Louis Gottfried, ou Gothofredus, nom supposé sous lequel il est plus connu, parce qu'il l'a mis en tête de la plupart de ses écrits qui sont assez nombreux. Il n'a publié sous son véritable nom que le 1ᵉʳ volume de son *Theatrum Europæum*, qui contient l'histoire de l'Europe depuis 1617 jusqu'à la fin de 1628; et les 17ᵉ, 18ᵉ, 19ᵉ et 20ᵉ tomes du *Mercurius Gallo-Belgicus*, commencé par Gothard-Arthus, ouvrage où l'on trouve la relation des événements qui se sont passés en Europe, et surtout en France, depuis 1628 jusqu'en 1636. Ces volumes ont été imprimés à Francfort, dans les mêmes années, in-8°. Le *Mercurius* est écrit en latin; le *Theatrum* en allemand. Le second volume de ce dernier ouvrage porte aussi le nom d'Abelin; cependant Chrétien Gryphe, dans sa *Dissertatio isagogica de scriptoribus historiam seculi XVII illustrantibus*, Leipsick, 1710, p. 18, prétend qu'il est de Jean-George Schleder, qui est aussi l'auteur de quelques-uns des volumes suivants. La meilleure édition du *Theatrum Europæum* est celle qui a paru à Francfort depuis 1662 jusqu'à 1738, en 12 vol. in-fol. Elle est ornée de gravures de Matthieu Maittaire. Cette énorme compilation parut en 1718. Les volumes qui ont été composés par Abelin, Schleder et Schneider, sont estimés; mais ceux de leurs nombreux continuateurs n'ont ni la même réputation ni le même mérite. Abelin publia, en 1619 une explication des *Métamorphoses* d'Ovide sous ce titre : *P. Ovidii Nasonis Metamorphoseon plerarumque historica, naturalis, moralis ἐκφρασις*, Francfort, in-8°. Il l'avait rédigée pour accompagner de jolies gravures de Jean-Théodore de Bry, qui représentaient quelques-unes des fables d'Ovide. Le titre du livre est sans nom d'auteur, mais il se nomme, dans la dédicace, *Ludovicus Gottofridus*. En 1628 il parut à Francfort une traduction allemande, et, l'année suivante, une traduction latine des *Estats, Empires, Royaumes et principautez du Monde*, de D. T. V. Y. (d'Ativy). La dernière est intitulée : *Archontologia cosmica, sive imperatorum, regnorum, principatuum, rerumque publicarum omnium per totum terrarum orbem commentarii locupletissimi....* Francfort, 1629, in-fol. La traduction allemande, qui a aussi été publiée in-fol., porte le même titre en allemand; mais l'ouvrage original français n'y est pas nommé. Elle a été réimprimée à Francfort, du vivant de l'auteur, en 1638, et après sa mort, en 1646 et 1695. Ces deux dernières éditions, qui ont été faites par les soins de Matthieu Mérian et de ses héritiers, ont reçu des augmentations considérables, et sont ornées de gravures faites par Mérian; dans celle de 1695, l'auteur n'est pas nommé. L'*Archontologia cosmica* jouissait

de beaucoup de crédit dans le siècle où elle parut, et où l'on n'avait, pour les sciences géographiques, que la *Cosmographie* de Sébastien Munster. Aujourd'hui que nos connaissances sont plus étendues, son importance a beaucoup diminué. On doit aussi à Abelin le 12e et dernier volume de l'*Histoire des Indes orientales*, publié à Francfort, en 1628, in-fol., sous ce titre : *Historiarum orientalis Indiæ tomus 12. J. Ludovicus Gottofridus ex anglico et belgico sermone in latinum transtulit*, etc. Cet ouvrage, qui embrasse la description des Indes orientales et occidentales, est extrêmement rare et précieux, lorsqu'il est complet; il a été payé 4,000 francs pour la bibliothèque royale. En 1632, Abelin publia en allemand, dans la même ville, sa *Description du royaume de Suède*; et, l'année suivante, parut aussi, en allemand, sa *Chronique historique, ou Description de l'histoire, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1619*, avec un grand nombre de figures gravées par Matthieu Mérian. Cet ouvrage n'a même été composé que pour servir de texte à la suite des gravures historiques que Mérian voulait publier. Ces ouvrages sont l'un et l'autre in-folio. Le second a eu plusieurs éditions; Jacques de Meurs a fait une traduction hollandaise du 1er volume, avec des augmentations. Enfin Abelin est l'auteur d'un livre allemand, intitulé : *Historia Antipodum, ou le Nouveau Monde*; c'est-à-dire, *Description de la partie de la terre connue sous le nom d'Indes occidentales*, par J.-L. Gottfried; Francfort, 1655, in-fol. On croit aussi qu'Abelin est le même que Jean-Philippe Abel, qui a publié à Francfort, en 1627, in-8°, une traduction allemande de la comédie de Daniel Cramer, intitulée : *Plagium, comœdia de Alberto et Ernesto surreptis*. A. L. M.

ABELL (Jean), célèbre chanteur anglais et joueur de luth, renvoyé par Charles II, comme catholique, passa sur le continent, dissipa follement l'argent qu'il y gagna, et voyagea son luth sur le dos. Arrivé à Varsovie, le roi de Pologne voulut l'entendre. Abell refusa d'abord, fut conduit au palais, placé dans un fauteuil, et guindé fort haut au milieu d'une grande salle. La cour parut dans une galerie. Des ours entrèrent, et Abell eut l'option de chanter ou de leur être livré. Il n'hésita pas, et de sa vie il n'avait si bien chanté. Après avoir erré plusieurs années, il revint en Angleterre en 1701, y publia un recueil de chansons en plusieurs langues, et mourut dans l'obscurité, après avoir conservé sa voix jusqu'à une extrême vieillesse. N—L.

ABELLI (Antoine), abbé de Livry, et prédicateur du roi, naquit à Paris, en 1527, et entra fort jeune dans l'ordre des frères prêcheurs. Ayant eu quelques différends avec ses supérieurs, il fut relégué à Troyes; mais il rentra bientôt en grâce et fut nommé vicaire général de sa congrégation. Il avait prêché avec tant de succès dans plusieurs églises du royaume, que la reine Catherine de Médicis le choisit pour directeur de sa conscience. Après avoir été pourvu d'une abbaye, il paraissait réservé à l'épiscopat. La mort de sa pénitente, arrivée en 1589, lui en ferma le chemin. Les ouvrages qu'il a publiés sont : 1° *La manière de bien prier, avec la vertu et esficace de l'oraison*, Paris, 1564, in-8°; 2° *Sermon sur les lamentations du saint prophète Hiérémie*, Paris, 1582, in-8°. La Croix du Maine et Duverdier ne citent d'Abelli que cet ouvrage. Bayle, qui les copie, tout en reprochant à Moréri d'en avoir fait autant *sans corriger les fautes* que ces bibliographes *peuvent avoir commises*, se livre à des réflexions assez longues où il examine si un jacobin pouvait posséder une abbaye. La Monnoye lui avait adressé à ce sujet une note qui n'a pas été reproduite dans l'édition de la Croix du Maine donnée par Rigoley de Juvigny. Cette note, présentée par Bayle comme un bon éclaircissement, contient plusieurs erreurs qui ont été relevées par Josse Leclerc dans sa *Lettre critique sur le Dictionnaire de Bayle* (p. 518-525). Ce savant prouve que *Fr. Abelli, abbé d'Ivry*, dont le nom figure au bas de l'acte de prestation de serment de fidélité au roi Henri IV par les *docteurs de Sorbonne*, n'est autre qu'Antoine Abelli, abbé de Livry (et non d'Ivry où il n'y a jamais eu d'abbaye), et que les lettres initiales *Fr.*, dont sa signature est précédée, indiquent sa qualité de *frère*. Cette discussion sert du moins à prouver que les plus savants philologues peuvent tomber dans d'étranges préoccupations. 3° *Lettre du frère Antoine Abelli à la royne Catherine de Médicis*, 1564, in-8°. Le P. Lelong (*Bibliotheca sacra*, t. 2, p. 591) dit qu'il mourut en 1589; mais on ne peut admettre cette date, puisque la soumission de la Sorbonne, dont Abelli faisait partie, n'a eu lieu qu'en 1594. Les PP. Quétif et Echard, qui lui donnent de grands éloges et l'appellent *vir morum integritate et eruditione clarus* (*Scriptores ord. prædicat. recensiti*, in-fol., t. 2), n'ont pu découvrir l'époque de sa mort. Il n'a été fait aucune mention d'Abelli dans l'*Histoire des confesseurs des rois et des princes*, par Grégoire. L—M—X.

ABELLI (Louis), né en 1603, dans le Vexin français (ou à Paris, suivant quelques auteurs). Après avoir pris le bonnet de docteur en théologie, il fut d'abord curé de St-Josse, à Paris, puis évêque de Rodez. Abelli, alors âgé de soixante ans, et ayant passé la plus grande partie de sa vie avec les gens de lettres, ne put trouver agréable le séjour de son évêché. Il s'en démit en 1664, et revint à Paris s'établir dans la maison de St-Lazare, où il mourut le 4 octobre 1691. Les ouvrages d'Abelli sont en très-grand nombre. Le P. Nicéron en donne la liste dans le 41e vol. des *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la république des lettres*. Les principaux sont : 1° *Medulla theologica* (la Moelle théologique), imprimée pour la première fois en 1650, et très-souvent réimprimée; production pernicieuse selon les uns, estimable selon les autres, mais qui n'est plus lue de personne. C'est au titre de cet ouvrage que Boileau faisait allusion quand il appelait l'auteur *le moelleux Abelli* (*Lutrin*, ch. 4). Le prélat s'en plaignit hautement, et cita Boileau au tribunal de Dieu. Abelli avait composé cet ouvrage principalement pour réfuter un autre traité sous le même titre, par Amesius, puritain

anglais, et pour établir des principes d'une morale moins sévère sur la probabilité et la pénitence (1). 2° *Tradition de l'Église, touchant la dévotion des chrétiens envers la Ste. Vierge*, in-8°, 1652, 1662, 1672. Bayle prétend que cet ouvrage fit plaisir aux protestants, qui s'en servirent pour l'opposer à l'*Exposition* de Bossuet. 3° *La Vie du vénérable serviteur de Dieu, Vincent de Paul*, 1664, in-4°. Cette edition, quoique la première, est préferable à celles qui l'ont suivie, et dans lesquelles on a retranché plusieurs passages contre les jansénistes. Ces passages ayant déplu à quelques personnes, et ayant donné naissance à un écrit intitulé : *Défense de M. Vincent de Paul, contre le faux discours de sa vie, publié par M. Abelli*, 1668, in-4°, Abelli publia sa défense, à laquelle on fit une *Réplique* l'année suivante. *La Vie de St. Vincent de Paul*, par Collet, a fait oublier l'ouvrage d'Abelli. 4° *La Couronne de l'année chrétienne, ou Méditations sur les plus importantes vérités de l'Evangile*, formant d'abord 4 vol. in-12, et dont l'abbé Baudran a donné une nouvelle edition en 2 vol. La diction de cet ouvrage fait tort au fond. Il a été traduit en latin en 1732. 5° Un *Traité des hérésies*, Paris, 1661, in-4°. 6° *Défense de la hiérarchie de l'Église et de l'autorité du pape*, Paris, 1659, in-4°. 7° *Considérations sur l'Éternité*, 1 vol. in-12. 8° *La Vie de St. Josse de Bretagne*, Abbeville, in-18. 9° D'autres écrits polémiques sur le jansénisme, qui annoncent que l'auteur était grand ennemi de Port-Royal. Le style d'Abelli est dur en latin, lâche et plat en français; c'était d'ailleurs un homme rempli de toutes les vertus de son etat. A—B—T.

ABEN-BITAR (ABDALLAH-BEN-AHMED), ou, correctement, *Al Beïthar*, le vétérinaire, célèbre botaniste et médecin arabe, né à Benana, village près de Malaga. Il voyagea longtemps pour se perfectionner dans la connaissance des plantes. Sa réputation était telle que, lorsqu'il alla en Égypte, il en fut, d'un concert unanime, nommé premier médecin. Mélek Al-Kamil, prince de Damas, le combla de bienfaits, et le nomma intendant général de ses jardins. Il mourut dans cette ville, l'an 646 de l'hégire (1248 de J.-C.). Aben-Bitar a laissé un monument précieux pour la botanique, sous le titre de *Recueil de médicaments simples*. Cet ouvrage, dont Casiri a fait connaître la préface (*Bibl. arab.-hisp.*, t. 1, p. 278), se divise en quatre parties où l'auteur traite, en suivant l'ordre alphabétique, de toutes les plantes, pierres, métaux et animaux qui ont une vertu quelconque en médecine, avec une telle exactitude, que les ouvrages de Dioscorides, de Galien et d'Oribazius, y sont souvent corrigés, et qu'on y trouve des faits et des détails qu'on chercherait en vain dans ces auteurs. On a imprimé à Paris, en 1602, la traduction latine de l'article consacré aux limons dans ce grand traité. J—N.

ABEN-HEZRA, ou ABEN-ESDRA (ABRAHAM-BEN-MEIR), célèbre rabbin espagnol, surnommé, à cause de la multitude de ses connaissances, *le Sage, le Grand, l'Admirable*, naquit, suivant l'opinion commune et d'après Rossi, à Tolède, en 1119. Il fut à la fois astronome, philosophe, médecin, poëte, philologue et grammairien; possédant à fond toutes les langues savantes, et très-versé dans la littérature arabe. Les auteurs juifs le vantent, en outre, comme habile cabaliste, et l'un des plus fameux interprètes de l'Écriture sainte. Aben-Hezra embrassa, en effet, toutes les connaissances, et les perfectionna par de longs voyages en France, en Italie, en Grèce, en Palestine et en Angleterre. Il se fit surtout remarquer par ses explications hardies de l'Ecriture sainte; il soutenait que les Hébreux n'avaient pas traversé la mer Rouge par un miracle, mais que Moïse profita d'une basse marée, pour passer à l'extrémité du golfe. Aben-Hezra acquit tant de réputation dans l'astronomie, que les plus grands savants de son siècle adoptèrent ses découvertes. Cependant ceux qui lui ont attribué l'invention de la méthode de partager la sphère céleste en deux parties égales, par le moyen de l'équateur, paraissent avoir ignoré que cette méthode est aussi ancienne que l'astronomie. La bibliothèque de la Sorbonne possédait une traduction française de *la Sphère*, d'Aben-Hezra, faite en 1273 par maître Deiade. Ce savant aurait sans doute porté beaucoup plus loin ses travaux, si la mort ne l'eût enlevé à Rhodes, en 1174, à l'âge de 55 ans. Quelques auteurs l'ont fait vivre jusqu'à 75 ans. Quoi qu'il en soit, ce fut pendant ses voyages qu'Aben-Hezra, voué exclusivement à la culture des sciences et des lettres, composa une grande partie de ses ouvrages. Son *Commentaire sur les livres saints* a été publié par Bomberg, à Venise, en 1526. Quelques parties de ce grand ouvrage ont été imprimées séparément. On n'y trouve ni les allégories si familières aux rabbins, ni les ridicules futilités de la cabale. L'auteur n'ose pas censurer ouvertement les caraïtes, ennemis des traditions, parce que les docteurs et le peuple étaient fort attachés à leur méthode; mais il n'en fait guère usage et se sert avec discernement de l'autorité des anciens, recherchant avec exactitude le sens grammatical des mots, et expliquant le texte le plus littéralement qu'il lui est possible. Son style est élégant, mais trop concis, ce qui le rend obscur, au point qu'il a fallu composer d'autres commentaires pour expliquer les siens. Arn. Pontacus publia une traduction latine des *Commentaires* d'Aben-Hezra *sur Abdias, Jonas et Sophonias*, à Paris, 1559, in-4°. Leusden en publia un autre à Utrecht, en 1657. Le texte hébreu d'Aben-Hezra, sur Joel, fut imprimé à Paris, en 1565; le même, avec des notes par Leusden, Utrecht, 1656. Robert Etienne imprima à Paris, en 1556, en 1 vol. in-4°, le *Commentaire* d'Aben-Hezra, *sur Osias*, avec celui de deux autres rabbins. Le *Cantique des cantiques* fut imprimé séparément, Paris, 1570. On publia aussi à Constantinople, en 1552, son *Commen-*

(1) Boileau reproche aussi à Abelli ses sentiments sur l'amour de Dieu dans l'epître 12 :

Apprenez que la gloire où le ciel nous appelle
Un jour des vrais enfants doit couronner le zèle,
Et non les froids remords d'un esclave craintif,
Où crut voir Abelli quelque amour negatif.
(*Note de l'Éditeur.*)

naire sur la loi. On ne trouve presque plus l'édition faite à Naples, 1488, de son *Commentaire sur le Pentateuque*. Aben-Hezra est aussi auteur d'un ouvrage de morale, intitulé : *Chai-Ben-Megir*, c'est-à-dire, *vive le fils qui ressuscite*, et d'un livre des *Êtres animés*, où il prouve l'existence de Dieu par la merveilleuse structure des êtres qui peuplent l'univers. Ce dernier ouvrage, composé en arabe, a été traduit en hébreu par Jacob ben Alphander. Quelques auteurs modernes lui attribuent le petit traité *Amicus Medicorum* : mais cet ouvrage est de Jean Ganivete. L'erreur vient de ce qu'il se trouve joint dans les anciennes éditions au traité d'Aben-Hezra, intitulé : *de Luminaribus et Diebus criticis liber*, imprimé à Lyon, 1496, 1508, in-4°, et 1550, in-8°; Rome, 1544, in-4°; Francfort, 1614, in-12. Il y a un commentaire d'Aben-Hezra sur Josèphe (Josephben Govion), *de Bello Judaïco, Basileæ*, 1599, in-8°, *heb. lat.* Enfin, on a de cet auteur un livre de géométrie et d'algèbre ; un Traité d'astronomie, intitulé *Porte des Cieux*; un poëme publié en hébreu et en latin, par Th. Layde, Oxford, 1694 ; et un livre d'astrologie, dont la bibliothèque de l'Escurial possède deux traductions manuscrites en limousin. Bailly (*Astr. mod.*, t. 1, p. 600) a été mal informé, lorsqu'il dit qu'il ne nous est rien resté des ouvrages de cet astronome : il convient cependant qu'Aben-Hezra a rendu service à l'histoire de l'astronomie, en nous conservant les trois sphères dont Scaliger nous a laissé la description. On trouve une notice détaillée sur la vie de ce fameux rabbin dans Bartholomio. D—G.

ABEN-PACE, correctement *Ibn Badjeh*, dont le nom entier est : ABOUBECR-MOHAMMED-EBN-EL-SAYEG, un des plus fameux philosophes arabes, naquit à Cordoue, et mourut très-jeune à Fez, en Afrique, l'année 533 de l'hégire (1138), par excès d'application, ou, selon quelques historiens arabes, empoisonné par des envieux. Ses ouvrages ne sont que des esquisses et des pensées que sa mort prématurée l'empêcha de développer. La métaphysique et la morale étaient le sujet de ses méditations. Sa réputation est très-grande parmi les savants arabes, c'est leur Vauvenargues. Aboul-Haçan, qui a fait un recueil de ses ouvrages, n'hésite point à le préférer à tous les auteurs de sa nation, même à Avicenne et à Algazaly. On trouve des détails intéressants sur Aben-Pace, sur ses ouvrages et sur l'estime dont ils ont joui, dans la *Vie du philosophe Ebn-Yokdan*, écrite par Ebn-Tophail, que Pocock a traduite et imprimée à Oxford, en 1671, et dans la *Bibl. arab.-hisp.* de Casiri. C.—S—A.

ABEN-RAGEL (ALI), astrologue arabe, natif de Cordoue, vivait vers le commencement du 5e siècle de l'hégire (11e de J.-C.), sous le calife Mamoun. Il jouit d'une grande célébrité parmi les mahométans, et même parmi les chrétiens qui croyaient à la science occulte de l'astrologie. Le livre qu'il a laissé sur le jugement et le sort des étoiles a été traduit en latin et imprimé à Bâle, par Henricus Petri, et à Venise, en 1485, par Erhard Radelez, sous ce titre : *de Judiciis seu Fatis stellarum*. Il est de la plus grande rareté. Aben-Ragel est aussi l'auteur d'un second ouvrage, connu sous ce titre, *de Revolutionibus nativitatum, seu de fredariis* Venise, 1524. Les historiens arabes racontent des choses merveilleuses sur la certitude des prédictions d'Aben-Ragel. La bibliothèque de l'Escurial possède un poëme de cet auteur arabe, sur l'astrologie judiciaire. C'est probablement l'original du premier des deux ouvrages imprimés. C.—S—A.

ABEN-ZOHAR, dont les noms sont : ABOU-MERWAN-BEN-ABDEL-MELCK-BEN-ZOHR, fameux médecin arabe, naquit à Penaflor, près de Séville, vers la fin du 12e siècle; il était juif de religion, fils et petit-fils de médecin. Dès l'âge de dix ans, il commença à étudier la médecine sous la direction de son père, qui lui fit faire le serment de ne jamais employer de poisons. Ce serment, qui a tout lieu de nous étonner, montre à quel point les empoisonnements étaient multipliés chez les Arabes. Aben-Zohar guérit le frère d'Ali-Bentemin, tyran de Séville, que sa propre famille avait empoisonné; les parents irrités persécutèrent avec acharnement ce médecin, et le retinrent longtemps en prison. A la fin, il entra au service de Yousef ben Tachefyn (*voy.* ce nom), prince de Maroc, qui venait de chasser les petits tyrans d'Espagne; ce souverain généreux le combla d'honneurs et de richesses. Aben-Zohar mourut à son service, l'an 557 de l'hégire (1261—2 de J.-C.), à l'âge de 92 ans. Il fut le maître d'Averroès, qui, tout détracteur qu'il est des autres médecins, parle toujours d'Aben-Zohar avec vénération et même avec enthousiasme. « Pour parvenir, « dit-il, à une connaissance profonde de la médecine, il « faut lire avec soin les ouvrages d'Aben-Zohar, qui « en sont le vrai trésor. Il a connu tout ce qu'il est « permis à l'homme de connaître dans ces matières, « et c'est à sa famille que l'on doit la vraie science « médicale. » Il fut aussi le maître de son fils, dont nous parlerons dans l'article suivant. Aben-Zohar n'est pas un simple compilateur, comme presque tous les savants de cette nation : il voulait ramener la médecine à la méthode sage de l'observation. C'est même ce qui l'a fait accuser d'empirisme, mais à tort, car il tendait à réduire les faits en principes; il cherchait à s'élever à la connaissance des causes des maladies ; et profondément nourri de la lecture de Galien, on le voit sans cesse professer la doctrine de ce grand maître. Il osa, contre les préjugés de son temps, unir à l'étude de la médecine celle de la chirurgie et de la pharmacie; il chercha même à démontrer l'utilité de cette triple alliance : aussi la matière médicale lui doit-elle l'emploi de quelques médicaments nouveaux; la chirurgie, la première idée de la bronchotomie; et la médecine, la description de quelques maladies nouvelles, comme l'inflammation du médiastin, du péricarde, etc. Cependant Aben-Zohar ne secoua pas complétement le joug de toutes les superstitions et de toutes les erreurs de son temps. Son livre intitulé : *Thaisser*, correctement *Teïçyr*, où il indique les remèdes et le régime qui conviennent à la plupart des maladies, semble faire croire qu'un hôpital lui fut confié. Ce livre, traduit en latin, a paru plusieurs fois

sous ce titre : *Rectificatio medicationis et regiminis,* Venise, 1490, in-fol.; 1496, 1497, *id.* avec le colliget d'Averhoès, 1514, in-fol., à Lyon, 1551, in-8°, etc. Aben-Zohar écrivit ce livre pour le prince de Maroc qu'il servait. On y trouve un grand nombre d'anecdotes sur sa propre vie. Cet ouvrage fut d'abord imprimé à Venise, d'après une traduction latine faite en 1285 par le docteur Paravici et le docteur Jacob, médecin juif, non d'après l'arabe, mais d'après une traduction hébraïque. Le texte arabe de cet ouvrage existe manuscrit à la bibliothèque royale, et à celle dite Bodléienne. Aben-Zohar est encore auteur : 1° d'un *Traité de la guérison des maladies*, dédié à Ibrahim, fils de Yousef ben Tachefyn; 2° de deux *Traités des fièvres,* traduits en latin, et imprimés à Venise en 1570. C.—S—A.

ABEN-ZOHAR le jeune, fils du précédent et son disciple, naquit à Cordoue, en 1142, et mourut en 1216. Il exerça la médecine avec succès et fut en grande faveur auprès de l'émir Yousouf ben Tachefyn. Léon l'Africain nous a conservé un trait de ce souverain, qui montre sa générosité, son esprit, et les bontés qu'il avait pour Aben-Zohar. Cet empereur, partant pour l'Afrique, mena avec lui ce médecin, qui était aussi un poëte élégant. Un jour, il entra à l'improviste dans l'appartement de ce dernier; et, ne le trouvant pas, se mit à regarder les papiers qui étaient sur sa table; il y vit des vers où Aben-Zohar exprimait les regrets d'être séparé de sa famille. Le prince, sans rien dire à Aben-Zohar, envoya au gouverneur de Séville l'ordre de faire venir en toute hâte la famille du médecin à Maroc, où elle fut logée dans une belle maison, richement meublée et dont il lui fit présent. Aben-Zohar, envoyé dans cette maison sous prétexte d'y voir des malades, fut bien agréablement surpris de se trouver au milieu de sa famille, dont il se croyait si éloigné. Ce médecin a laissé des ouvrages estimés, dont aucun n'a été imprimé. Nous observerons que la famille des Zohar a produit plusieurs médecins célèbres, qu'on a souvent confondus, et à chacun desquels Abou-Osaïba a consacré un article dans sa *Biographie des médecins.* C—S—A.

ABERCROMBIE (JOHN), fils d'un jardinier des environs d'Édimbourg, annonça de bonne heure un goût presque exclusif pour les études qui se rattachaient à la profession de son père, et non-seulement acquit des connaissances étendues en botanique, mais montra un rare talent pour tirer un parti avantageux des divers terrains. Étant venu à Londres, et ayant eu occasion de déployer son habileté dans des jardins royaux, il fut sollicité de mettre ses idées sur le papier. Après avoir longtemps hésité, il fit imprimer, vers 1767, un manuscrit intitulé : *Que chacun soit son propre jardinier, ou Almanach du jardinier,* auquel Thomas Mawe, jardinier du duc de Leeds, mit son nom, afin de le recommander au public. L'accueil que reçut cet ouvrage, dont les éditions se multiplièrent (la 9°, Londres, 1782, in-12 de 608 p.), encouragea l'auteur à publier sous son nom un *Dictionnaire universel de jardinage et de botanique,* in-4°. Ce livre fut suivi de plusieurs autres, tels que *l'Art de soigner les jardins fruitiers* (the British fruit-gardener), Londres, 1779, in-12; *Principes de la taille des arbres à fruits*, 1785, in-12; *Manière de hâter la maturité des fruits et des fleurs*, 1781, in-12; *le Jardin potager*, etc., ouvrages qui ont été traduits en plusieurs langues, bien que quelques-uns ne soient que des compilations. John Abercrombie mourut en 1806, à 80 ans. Ses compatriotes reconnaissent que l'art des jardins doit beaucoup à ses travaux et à ses écrits. L.

ABERCROMBY (DAVID), médecin anglais du 17° siècle, a publié quelques écrits sur la maladie vénérienne, sur le pouls, et sur d'autres sujets médicaux, lesquels ont été recueillis sous le titre d'*Opuscula medica hactenus edita*, Londres, 1687, in-12. On lit une analyse de ces ouvrages dans les *Act. Lips.*, 1685, 86, 87. Saxius, qui le qualifie *medicus et philologus*, lui attribue un opuscule badin, intitulé : *Fur academicus*, Amsterdam, 1689, in-12. L.

ABERCROMBY (sir RALPH), général anglais, d'une ancienne famille d'Écosse, entra de bonne heure au service, en qualité de cornette, dans les gardes du corps; obtint, en 1760, le grade de lieutenant, et fut successivement capitaine de cavalerie, lieutenant-colonel, major général et commandant du 7° régiment de dragons. Employé à l'armée anglaise sur le continent, en 1793, il se distingua à l'attaque du camp de Famars, le 23 mai, et ensuite devant Dunkerque. Il se signala également dans l'affaire de Cateau-Cambresis; reprit le fort Saint-André, sur la Meuse, et dirigea une des principales attaques du siége de Valenciennes. Abercromby commanda l'avant-garde de l'armée anglaise pendant la campagne de 1794; et le duc d'York eut souvent occasion de rendre le compte le plus honorable de sa conduite. Blessé à Nimègue, au commencement de l'hiver de 1795, il dirigea néanmoins la retraite des troupes anglaises, et fut nommé, l'année suivante, commandant en chef des troupes anglaises aux Indes orientales. Il s'embarqua à Portsmouth, au mois de février, et s'empara de quelques établissements français et hollandais. A son retour en Europe, en 1797, il fut fait chevalier de l'ordre du Bain, gouverneur de l'île de Wighth et lieutenant général, puis envoyé aux Antilles, où, dans le mois d'avril de la même année, il éprouva, sous les murs de Saint-Jean de Porto-Ricco, un échec désastreux pour l'Angleterre, et dont les détails se trouvent dans la relation du siége de cette ville, rédigée par Ledru. (*Voy.* Voyage aux îles de Ténériffe, etc., 1810, in-8°, t. 2.) En 1798, on lui donna le commandement de l'armée anglaise en Irlande, où il montra de l'habileté et de la modération; mais l'insubordination des troupes, les agitations des partis, et les contrariétés de l'administration, ne lui permirent pas de conserver longtemps ce commandement. Il repassa en Angleterre, et commanda en 1799, sous le duc d'York, l'expédition contre la Hollande. Abercromby adressa aux amis du stathoudérat une proclamation qui fit peu d'effet. Il commandait la gauche à la bataille du 17 septembre, perdue par le duc d'York, à qui l'on

reprocha de n'avoir point assez écouté les avis de ce général, dont le corps avait eu des succès et s'était emparé de Horn. L'armée anglo-russe fut défaite de nouveau, le 2 octobre, et Abercromby eut deux chevaux tués sous lui dans cette journée. Ces revers ne lui firent rien perdre dans l'opinion publique, et n'empêchèrent pas qu'il ne fût regardé comme l'un des meilleurs officiers de l'armée britannique. Il se retira quelque temps en Écosse, et fut bientôt désigné pour commander l'expédition qui se préparait pour la Méditerranée. Tout entier à ses grands desseins sur l'Égypte, qu'occupaient alors les Français, il refusa de se rendre aux sollicitations du roi de Naples, qui le pressait de débarquer ses troupes dans ce royaume, où s'étendait le feu de l'insurrection. Ce fut le 1er mars 1801 que la flotte anglaise parut dans la rade d'Aboukir. Le 7, Abercromby ordonna le débarquement, et força les troupes françaises qui défendaient la côte à se retirer. Il attaqua d'abord le fort d'Aboukir, dont il s'empara, et marcha ensuite sur Alexandrie, à la tête d'une armée de 16,000 hommes. Il s'avançait avec précaution, couvrant sa marche par des ouvrages et des lignes de défense. Le 21 mars, il fut attaqué dans ses retranchements par l'armée française, sous les ordres de Menou (*voy.* ce nom). Malgré leur bravoure, les Français furent repoussés sur tous les points. Les troupes revinrent cependant à la charge, et la cavalerie pénétra jusqu'à la seconde ligne de l'infanterie anglaise et de la réserve. Abercromby, qui s'y trouvait avec son état-major, fit des prodiges de valeur, et fut blessé mortellement. Il eut assez de sang-froid et de courage pour cacher sa blessure jusqu'au moment où le sort de la bataille fut décidé. Le général Hutchinson prit alors le commandement, et fit poursuivre les Français, qui abandonnèrent successivement toutes leurs positions. Cette bataille entraîna pour eux la perte de l'Égypte, et confirma la haute opinion que les Anglais avaient de leur général. Il mourut sept jours après, à bord d'un vaisseau qui le conduisait à Malte. Ses restes furent déposés dans cette île, à la suite d'une pompe funèbre à la fois simple et touchante. Abercromby avait été deux fois appelé à siéger au parlement comme député du comté de Kindoss; mais il est plus connu par ses services militaires que par ses travaux législatifs. — Deux de ses frères étaient entrés, comme lui, dans la carrière des armes; l'un d'eux fut tué à la bataille de Bunker'shill en Amérique. B—P.

ABERCROMBY (sir JOHN-ROBERT), lieutenant général anglais, né en 1774, embrassa de bonne heure la carrière des armes, et se trouvait, dès 1790, à la tête d'un corps de troupes anglaises destinées à combattre Tipoo-Saëb. Dans le mois de janvier 1791, il envahit les États de la reine de Cananore, alliée du sultan, et six mois après il s'établit sur quelques points du royaume de Mysore. Nommé gouverneur de Bombay le 20 octobre 1793, il passa ensuite au gouvernement de Madras, et il eut sous ses ordres toutes les troupes anglaises en deçà et au delà du Gange. Dans la même année, il s'empara des comptoirs que la Hollande possédait encore sur la côte du Malabar. Rappelé en Europe à cette époque, sans que l'on connaisse la cause de cette révocation, il cessa d'être employé, et devint membre du parlement. Il fit plusieurs voyages sur le continent, et se trouvait en 1817 à Marseille, où il mourut le 14 février. Ses obsèques s'y firent avec beaucoup de solennité, et on lui rendit tous les honneurs dus à son grade. M—D J.

ABERLI (JEAN-LOUIS), peintre de paysages, né à Winterthur en 1723, mourut à Berne en 1786. Après avoir passé trois ans chez un peintre médiocre à Zurich, il vint à Berne, et reçut de meilleures instructions chez J. Grim. Il peignit d'abord le portrait. En 1759 il fit un voyage à Paris. Ses dessins coloriés de paysages suisses ont fait époque, et ont trouvé un grand nombre d'imitateurs, parmi lesquels Rietter et Biderman ont égalé et même surpassé leur maître. Les plus grandes et les plus belles de ses 30 planches représentent les vues de Cerlier, d'Yverdun, de Muri et de Vimmis. Son ami Rietter, qui, depuis 1777, avait partagé ses travaux, tant pour le dessin que pour la gravure, a donné sa vie dans le *Journal helvétique des Arts et de la Littérature* (en allem. cah. 1 à 3, Zurich, 1806). U—I.

ABERNETHY (JEAN), théologien irlandais, né à Colraine, dans le comté de Londonderry, en 1680. Fils d'un ministre presbytérien, il se destina à la même carrière. Dans les troubles qu'occasionna en Irlande l'insurrection de 1689, ses parents l'envoyèrent en Écosse pour y suivre ses études. Il les fit avec succès, et à vingt et un ans il revint en Irlande, où il se distingua par des sermons fort goûtés, et par des écrits qui, pour la plupart, étaient purement polémiques; car, dans ces temps-là, où dominaient l'esprit de secte et le goût de la controverse, la vie des théologiens, même les plus éclairés, se passait presque en entier dans les querelles religieuses. C'était le règne du fanatisme, de l'intolérance et de la haine théologique. Trois communions religieuses étaient établies en Irlande, mais y exerçaient une influence très-inégale. La religion catholique, adoptée généralement par les classes inférieures, avait pour elle les quatre cinquièmes de la nation; mais elle était opprimée par des lois rigoureuses qui excluaient de toute participation aux fonctions publiques ceux qui la professaient La communion anglicane, beaucoup moins nombreuse, était la plus puissante, parce que c'était celle du gouvernement, des fonctionnaires publics et de tous les grands propriétaires. Un assez grand nombre de presbytériens et d'autres sectaires, qu'on appelait dissidents (*dissenters*), parce qu'ils refusaient de souscrire au symbole anglican et de prêter le serment du *Test*, exigé par le gouvernement, formaient une troisième secte, dont les membres, moins nombreux encore que les anglicans, et, comme les catholiques, exclus de toute participation aux places, étaient, par une suite nécessaire de toute persécution, plus éclairés dans leur doctrine, plus zélés dans leur croyance, et plus réguliers dans leurs mœurs. Les dissidens irlandais formaient plusieurs congrégations distinctes, qui avaient chacune leur pasteur. Non-seulement le synode jugeait de la capacité des jeunes ecclésiastiques qui aspiraient aux fonctions du ministère, mais

il s'était encore arrogé le droit de choisir le pasteur qui pouvait convenir à chaque congrégation, ainsi que la congrégation qui convenait au pasteur; ce qui était une gêne également désagréable aux uns et aux autres. Les églises de Colraine et d'Antrim, ayant eu besoin d'un ministre, désiraient toutes deux d'avoir Abernethy Il aurait préféré Colraine, et le synode l'obligea d'aller à Antrim. Quelque temps après, ayant été invité à passer à Dublin, il refusa; le synode décida qu'il serait forcé de s'y rendre; mais, ferme dans ses principes de républicanisme presbytérien, il se révolta ouvertement contre cette décision, qu'il regarda comme une injustice et un attentat à la liberté religieuse, et il se mit à écrire contre les usurpations de la juridiction ecclésiastique. D'autres sujets de dispute lui fournirent les occasions de soutenir et d'étendre cette controverse. De là sortirent un grand nombre d'écrits polémiques, qui divisèrent non-seulement les théologiens, mais encore tous les membres de la colonie presbytérienne; et ceux-ci s'échauffaient d'autant plus dans la querelle, qu'ils étaient moins éclairés sur les questions qui en étaient l'objet. Ainsi un homme qui avait des lumières et du zèle consuma à des travaux, pour le moins inutiles, des talents qui auraient pu être employés avec plus d'édification pour ses contemporains, et plus de fruit pour la postérité. Après une vie très-occupée et très-agitée, mais irréprochable et pure, il mourut en 1740. Les plus importants de ses ouvrages sont deux volumes de *Sermons sur les Attributs divins*. Londres, 1748. S—D.

ABERNETHY (JEAN), célèbre médecin et chirurgien anglais, naquit, vers 1765, dans la ville d'Abernethy en Écosse, ou à Derby en Irlande, et reçut les premiers éléments de l'éducation à Londres, où ses parents étaient venus s'établir peu de temps après sa naissance. Au sortir de l'école, il fut confié aux soins de Blick, chirurgien en chef de l'hôpital de Saint-Barthélemy, qui se plut à cultiver ses heureuses dispositions. Plus tard, il devint élève de l'illustre Hunter, dont l'amitié le récompensa bientôt de son émulation et de son ardeur pour acquérir les connaissances qui devaient le placer à un rang si distingué. Ayant été nommé chirurgien en chef adjoint de l'hôpital de Saint-Barthélemy, il entreprit de faire des cours publics; mais ses leçons furent peu suivies tant que vécut Marshall, professeur qui avait gagné la faveur des élèves par son élocution facile et l'agrément de ses manières, quoiqu'il n'eût rien fait pour la science, et que sa pratique n'offrît rien de remarquable. Ce fut seulement après la mort de ce rival, et lorsqu'il eut remplacé son maître Blick, qu'on apprécia le mérite d'Abernethy, et qu'on reconnut en lui le meilleur professeur d'anatomie, de physiologie et de chirurgie de Londres. Personne, en effet, ne savait mieux développer et enseigner aux autres les idées originales et philosophiques qui naissaient naturellement en lui à l'examen des sujets dont il s'occupait, communiquer l'enthousiasme dont il était si vivement pénétré pour la science et pour l'humanité, animer et embellir les détails arides de l'instruction élémentaire. En lui confiant une chaire au collége royal des chirurgiens, on ne fit que céder au vœu de l'opinion publique, qui depuis longtemps le désignait pour remplir cette place. Fidèle aux principes de Hunter, Abernethy s'attacha surtout à combattre le dogmatisme empirique, et à chercher dans l'étude approfondie de la nature les moyens de soulager et de guérir les maladies. Il fut le premier qui ébranla l'amas de théories confuses et incohérentes dont l'art se composait alors, et qui tenta de rallier la pathologie à la physiologie, qui rattacha les maladies à l'action des organes, troublée seulement dans son exercice, au lieu d'être régulière comme dans les fonctions normales. C'était à l'estomac qu'il les attribuait pour la plupart. « L'estomac est tout, disait-il; nous en usons mal « avec lui quand nous sommes jeunes, et il en use « mal avec nous lorsque nous sommes vieux. » Voici comment un jour il expliqua d'une manière pittoresque ses idées à un malade qui le consultait pour une affection des yeux : « On vous a dit sans doute « que j'étais un original. Afin de conserver le ca« ractère qui m'est attribué, je vais me servir d'une « comparaison qui vous paraîtra singulière, mais « qui est juste. La cuisine, qui est l'estomac, étant « en désordre, porte le trouble au grenier, qui est « la tête, et toutes les chambres de la maison sont « affectées. Réparez le dommage de la cuisine, et « tout ira bien. C'est ce que vous pouvez faire par la « diète. Si vous mettez dans votre estomac des ali« ments qu'il ne puisse supporter, les choses iront « de mal en pis. Mais, allez-vous me demander, « qu'a de commun cela avec mon œil? Je vais vous « le dire. L'anatomie nous apprend que la peau « est une continuation de la membrane qui tapisse « l'estomac. Vous-même vous pouvez vous convain« cre que les tissus délicats de la bouche, des lè« vres, du nez, des yeux, ne sont pas autre chose. « Les uns ont des boutons sur le visage ou sur « d'autres parties du corps, les autres ont des nez « monstrueux : tout cela vient de l'irritation des « membranes de l'estomac, irritation qui se com« munique à leurs aboutissants. Le régime seul « peut remédier à ces désordres, car le médecin ne « fait qu'aider la nature, et ne la force pas. Persé« vérez dans celui que je vous indique jusqu'au « moment où vous en recueillerez le bénéfice, ce « qui ne pourra manquer d'arriver. On me demande « souvent pourquoi je ne fais pas ce que je prê« che; je réponds par l'exemple du curé et du po« teau de la poste, qui indiquent le chemin, et ne « le suivent jamais. » Ces opinions médicales, qui semblaient alors bien plus extraordinaires qu'elles ne le paraissent aujourd'hui, n'avaient cependant pas influé sur les idées philosophiques d'Abernethy, qui, plein d'admiration pour Hunter, admettait avec lui que la vie et l'intelligence sont indépendantes de l'organisation, quoique, par une singulière inconséquence, il fût partisan de la doctrine de Gall et de Spurzheim. Il eut même à ce sujet des discussions avec Lawrence, qui soutenait que le principe de la vie, soit sensitif, soit intelligent, est le même dans tous les êtres organisés, que les proprié-

tés vitales dérivent toutes de la conformation organique de ces êtres, et que la diversité de cette conformation constitue seule la différence dans leurs facultés et leurs puissances. Abernethy était un singulier composé de bizarrerie, de mauvaise humeur, de bienveillance et de talent. Bon et humain, il se montrait cependant brusque avec les malades, dont il supportait avec impatience les détails verbeux. Mais souvent aussi ses laconiques reparties étaient empreintes d'un grand sens. Un homme riche et indolent lui demandait un moyen de se débarrasser de la goutte : « Vivez, lui dit-il, avec un demi-schel-« ling par jour, et gagnez-le. » Quoique chirurgien habile, Abernethy ne faisait aucun cas de la dextérité dans les opérations, et le peu d'importance qu'il y attachait allait presque jusqu'au mépris. Une opération, disait-il, est le plus souvent la honte du chirurgien : son grand art consiste à empêcher qu'elle ne devienne nécessaire, et à guérir le malade sans avoir recours à ce moyen extrême. C'est ce principe qui l'a constamment dirigé dans le cours de sa longue et brillante carrière. Cependant il a enrichi l'art de quelques innovations importantes. Le premier, il a conçu et exécuté la ligature de l'artère iliaque externe, dans les anévrismes de l'origine de la crurale, qui avant lui passaient pour être inaccessibles aux moyens de la chirurgie. Cette opération hardie a trouvé de nombreux imitateurs en Angleterre, en France et en Amérique, et le procédé d'Abernethy pour l'exécuter est encore aujourd'hui celui auquel on accorde la préférence. Les ouvrages d'Abernethy, tous écrits en anglais, et dont aucun n'a été traduit dans notre langue, sont assez nombreux ; mais il serait difficile de les énumérer dans l'ordre de leur publication, l'auteur s'étant toujours montré fort insouciant sur la manière dont ils étaient classés et intitulés à l'impression. Quelques-uns parurent d'abord par fragments, qui furent ensuite réunis et augmentés. Les principaux roulent *sur l'origine constitutionnelle et le traitement des maladies locales, sur les anévrismes, sur le traitement des désordres de l'appareil digestif, sur les maladies qui ressemblent à la syphilis, sur les affections de l'urètre, sur les maladies de la tête, sur les abcès lombaires, sur la classification et le traitement des tumeurs.* Ils ont été réunis en 1827, sous le titre d'*OEuvres chirurgicales*, en 2 vol. in-8°. On a encore d'Abernethy un *Traité de physiologie*, Londres, 1821, 1 vol. in-8°, contenant les leçons qu'il avait faites au collége royal des chirurgiens, un *Traité sur la théorie et la pratique de la chirurgie*, publié à Londres, en 1830, par les soins du docteur Willis, et quelques articles d'anatomie et de physiologie dans les premiers volumes de l'Encyclopédie de Rees. Abernethy est mort le 20 avril 1831, conservant sa vivacité d'esprit jusqu'au dernier moment. Ses extrémités étant enflées, il répondait à ceux qui s'informaient de sa santé : « Je suis mieux que jamais sur mes jambes ; voyez comme elles sont fortes ! » J—D—N.

ABGARE, nom de plusieurs souverains qui régnèrent sur l'Oshroëne, pays de la Mésopotamie dans lequel était Édesse. L'un des plus célèbres est Abgare Mannus, que quelques historiens appellent aussi Abarus, Ariamne et Achare. Ce prince monta sur le trône vers l'an 57 avant J.-C., époque à laquelle la Mésopotamie était soumise aux Romains ; il tenait par conséquent d'eux son autorité. Lorsque Crassus entreprit son expédition contre les Parthes, Abgare Mannus s'offrit à lui servir de guide, le conduisit à travers des déserts pour épuiser son armée, et le fit enfin tomber entre les mains des Parthes. Plusieurs de ces rois ont fait frapper des médailles en grec, qu'on trouve rassemblées dans l'ouvrage de Bayer intitulé : *Historia Osrhoena et Edessena ex nummis illustrata; Petropoli*, 1734, in-4°. C—R.

ABGARE, l'un des successeurs du précédent, vivait du temps de Jésus-Christ, et Procope dit qu'il jouissait de la faveur d'Auguste. Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique*, rapporte que ce prince, attaqué d'une maladie très-grave, qu'aucune science humaine ne pouvait guérir, entendit parler des cures miraculeuses que Jésus-Christ opérait en Judée, qu'il lui écrivit pour le prier de venir lui rendre la santé, et lui promit un asile contre ses ennemis Le même historien ajoute que Jésus-Christ répondit au monarque, et que, quoiqu'il refusât de venir le voir, il promit de lui envoyer un de ses disciples. Eusèbe rapporte le texte de ces deux lettres, et ajoute qu'après l'ascension de Jésus-Christ, St. Thomas, un des douze apôtres, envoya dans Édesse Thaddée, l'un des soixante-dix disciples, qui convertit Abgare à la foi chrétienne, le guérit miraculeusement, et opéra plusieurs autres prodiges. Eusèbe ajoute qu'il ne parle que sur des rapports traduits littéralement de la langue syriaque. Malgré l'autorité de cet historien, qui n'élève aucun doute sur l'authenticité de cette histoire, il est permis de penser qu'elle est fabuleuse ; rien ne prouve qu'il ait possédé la langue syriaque, ni qu'il soit allé lui-même à Édesse, pour y consulter les traditions et les archives d'où il dit avoir tiré les deux lettres. Le fait n'est rapporté par aucun écrivain ecclésiastique antérieur à lui, et ceux qui lui sont postérieurs n'en ont parlé que rarement. St. Jérôme en fait mention dans ses *Remarques sur St. Matthieu* ; et il s'appuie sans doute sur l'autorité d'Eusèbe, car il dit : « L'Histoire ecclésiastique nous « apprend que l'apôtre St. Thaddée fut envoyé à « Édesse vers le roi Abgare. » Sans s'arrêter aux raisons qui peuvent faire rejeter cette histoire, il suffira d'ajouter que la lettre de Jésus-Christ à Abgare paraît avoir été inconnue aux pères de l'Église (qui étaient d'ailleurs persuadés que Jésus-Christ n'avait rien écrit) ; qu'elle n'est mentionnée dans aucun ancien catalogue de lois canoniques ; et qu'enfin elle ne paraît point avoir fait partie du Nouveau Testament, où, sans doute, une lettre écrite de la propre main de Jésus-Christ aurait obtenu la première place. Ajoutons encore qu'au concile de Rome, tenu en 494, sous le pape Gélase, cette lettre fut rejetée comme apocryphe. On a encore attribué au même prince le projet de faire la guerre aux Juifs pour venger le déicide qu'ils avaient commis sur la personne de Jésus-Christ. (*Voy.* Basnage, *Histoire des Juifs*, liv. 1, ch. 7, et les *Prolégomènes sur la Bible*

par Dupin, t. 2, ch. 6.) On peut aussi consulter, au sujet de la prétendue correspondance de Jésus-Christ avec Abgare, Tillemont, *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique*, t. 1; l'*Histoire ecclésiastique* du P. Alexandre, t. 1; et la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* du P. Dupin, t. 1. D—T.

ABIA, fils de Jéroboam, premier roi des dix tribus d'Israël, est connu dans l'Ancien Testament par la prédiction terrible que fit à son sujet le prophète Ahias. La mère du jeune Abia alla consulter un jour ce prophète en secret pour savoir si ce fils, qu'elle chérissait tendrement, relèverait de la maladie qui menaçait sa vie. Le prophète répondit qu'Abia expirerait dans l'instant où elle remettrait le pied sur la porte du palais, et que cette perte ne serait que le prélude de malheurs encore plus grands qui devaient fondre sur la postérité de Jéroboam, en punition des iniquités de ce roi impie; mais qu'il serait le seul des descendants de Jéroboam qui aurait les honneurs de la sépulture, et que tout Israël le pleurerait, tandis que les autres seraient mangés par les chiens ou dévorés par les oiseaux, en punition des crimes de Jéroboam. Le jeune Abia mourut effectivement, comme le prophète l'avait annoncé, l'an 958 avant J.-C., et sa mort excita les regrets de tout Israël, parce qu'il donnait les plus belles espérances. C—T.

ABIA, roi de Juda, l'un des fils de Roboam, et petit-fils de Salomon, fut préféré à ses autres frères, parce qu'il avait pour mère Machaïe, fille d'Uriel, celle que Roboam aimait le plus parmi ses soixante-dix-huit femmes ou concubines. Abia succéda à Roboam l'an 958 avant J.-C. son règne ne dura que 3 ans, et fut troublé par les guerres continuelles qu'il eut à soutenir contre les dix tribus schismatiques. Il vainquit, sur la montagne de Someron, Jéroboam Ier, qui avait marché contre lui à la tête d'une armée très-supérieure en forces, et Israël fut humilié sous la main de Juda. Les rabbins reprochent à Abia de n'avoir pas profité d'une victoire aussi éclatante pour détruire l'autel sacrilége que Jéroboam avait érigé à Béthel. Un succès si brillant, loin d'inspirer à Abia des sentiments religieux, ne fit que le remplir d'orgueil. Son cœur ne fut point droit devant le Seigneur, et il fut aussi criminel que son père. Il épousa quatorze femmes, qui lui donnèrent vingt-deux fils et seize filles, et mourut vers l'an 955 avant J. C. Dieu, par considération pour la piété de David, laissa la postérité d'Abia subsister avec honneur sur le trône de Juda, dans la personne de son fils Asa, qui lui succeda paisiblement. C—T.

ABIATHAR, treizième grand prêtre des Juifs, est quelquefois nommé Achimélech ou Abimélech, du nom de son père, qui descendait d'Aaron par Ithamar. Étant encore jeune, il fut sauvé du carnage, lorsque Saül fit mettre à mort, dans la ville sacerdotale de Nobé, tous les prêtres du Seigneur, et le père même d'Abiathar. Celui-ci se retira auprès de David dans le désert, tandis que Saül, en haine d'Achimelech, père d'Abiathar, donna la souveraine sacrificature à Sadoc. Il y eut donc dans la suite deux grands prêtres en Israël, Abiathar dans le parti de David, et Sadoc dans celui de Saül. Abiathar donna souvent à David des preuves de fidélité, surtout pendant la révolte d'Absalon; mais, après la mort de David, s'étant mis du parti d'Adonias, il fut privé du sacerdoce sous le règne de Salomon, qui l'envoya en exil à Arathath, et ne lui conserva la vie qu'en considération des services qu'il avait rendus à son père. La race de Sadoc demeura seule alors en possession de cette dignité, selon la prediction qui avait été faite au grand prêtre Héli. Cet événement eut lieu vers l'an 1060 avant J.-C. On ne vit plus depuis deux grands prêtres en même temps. C—T.

ABICHT (JEAN-GEORGE), savant orientaliste et théologien, né en 1672 à Kœnigssee, dans la principauté de Schwartzbourg, mort en 1740, à Wittenberg, où il remplissait les fonctions de professeur académique et de pasteur; il venait d'être nommé membre de l'Académie royale des sciences de Berlin. Il a beaucoup écrit sur la langue et les antiquités hébraïques; la plupart de ses dissertations se trouvent dans le *Trésor d'Ikénius*. Sa dispute avec Jean Francke sur l'usage grammatical, prosodique et musical des accents hébraïques, a répandu quelque jour sur cette matière obscure. Il a écrit contre l'harmonie préétablie de Leibnitz, et montré beaucoup de sagacité dans toutes les questions dont la nature mixte exige la réunion, toujours rare, de profondes connaissances philosophiques, philologiques et théologiques. Parmi ses nombreux ouvrages, dont la liste a été donnée par Michel Ranft, dans ses *Vies des Théologiens saxons*, t. 1er, p. 1; par les auteurs des *Acta hist. eccles.*, t. 5, p. 289; et, avec encore plus d'exactitude, dans un ouvrage allemand, intitulé: *Unpartheyische kirchenhist.*, t. 3, p. 3275, il faut distinguer: *Selecta rabbinico-philologica*, qui sont proprement une 3e édition augmentée du *Scherzeri Trifolium orientale*; *Accentus Hebræorum ex antiquissimo usu lectori explicati*; *Usus accentuum hebr. musicus et oratorius*; *de mendacii Bonitate et Malitia*; *de Limitibus humani intellectus*. On trouve, dans les ouvrages cités ci-dessus, une notice de sa vie, ainsi que dans l'*Europe savante* de Gœtten. Abicht fut un des collaborateurs des *Acta eruditorum* de Leipsick. S—R.

ABIGAIL. *Voyez* DAVID.

ABILDGAARD (PIERRE-CHRÉTIEN), l'un des médecins et naturalistes les plus habiles du 18e siècle, contribua beaucoup à fonder l'école vétérinaire de Copenhague, et fut, en 1789, l'un des savants qui eurent le plus de part à l'établissement de la Société d'histoire naturelle, qui a publié une suite de mémoires très-intéressants. On a d'Abildgaard plusieurs écrits sur la médecine, la minéralogie et la zoologie, et beaucoup de mémoires particuliers insérés dans ceux de l'Académie des sciences de Copenhague, dont il était secrétaire, et dans ceux de la Société d'histoire naturelle. Il a donné une description du fameux *Mégathérium*, en même temps que Cuvier. M—B—N.

ABILDGAARD (NICOLAS-ABRAHAM), peintre danois, né à Copenhague en 1744, manifesta dès sa plus tendre enfance un goût prononcé pour le des-

sin, et fut admis, dans sa huitième année, comme élève, à l'Académie des beaux-arts de sa ville natale. Doué d'un génie ardent et d'une imagination féconde, il surpassa bientôt ses condisciples, et remporta, à l'âge de quinze ans, le grand prix de peinture. Cette distinction le signala à l'attention de son souverain, qui lui accorda les moyens d'entreprendre un voyage pour perfectionner son talent. Après avoir visité l'Allemagne, la France et la Suisse, il se rendit à Rome. Frappé d'admiration à l'aspect des immortels chefs-d'œuvre que renferme cette capitale, il jeta ses pinceaux et se mit à les étudier avec une ardeur extrême. Cette étude passionnée, qu'il prolongea durant cinq années entières, n'altéra point le caractère original de son talent. De retour dans sa patrie, il fut successivement chargé de faire différents tableaux pour les résidences royales. Ceux qu'il exécuta pour la grande salle de cérémonie du palais de Christiansbourg à Copenhague (1), et dont les sujets étaient tirés de l'histoire du Danemark, produisirent un effet magique, et ajoutèrent à l'éclat de cette salle si célèbre par le grandiose de son architecture et la richesse de ses décorations. Ces ouvrages fondèrent la réputation d'Abildgaard et lui valurent le brevet de peintre du roi. Parmi les autres tableaux dont il enrichit le palais de Christiansbourg, on remarquait particulièrement une série de quatre tableaux représentant l'*Europe personnifiée aux quatre principales époques de son histoire*. Son *Philoctète blessé* et son *Cupidon*, deux tableaux du plus beau fini, qui ont passé en Espagne, prouvent, par leur opposition complète, qu'il traitait avec un égal succès les sujets les plus sévères et les plus gracieux. L'Académie des beaux-arts de Copenhague possède trois de ces ouvrages : un *Socrate*, remarquable par la correction du dessin et la vigueur du coloris (tableau sur lequel il fut reçu membre de l'Académie; *Jupiter pesant la destinée des hommes*, admirable composition où la plus grande énergie se joint au goût le plus pur et à la sévérité la plus antique; l'*ombre de Culmin apparaissant à sa mère* (d'après Ossian), tableau aussi heureusement peint qu'ingénieusement composé. Parmi les autres compositions capitales d'Abildgaard, nous citerons encore quatre tableaux de grandes dimensions représentant des sujets tirés des comédies de Térence. Ces tableaux, les derniers qu'il ait faits, et où l'on admire surtout l'architecture qui y est rendue avec une rare perfection, se trouvent actuellement en Angleterre. Abildgaard est, sans contredit, le plus grand peintre que le Danemark ait eu. Ses compositions sont riches et travaillées avec autant de goût que de soin; elles annoncent par l'exécution, et souvent par le choix du sujet, un peintre qui s'est formé par une étude approfondie de l'antiquité et des grands maîtres italiens. Une différence essentielle se fait remarquer entre ses tableaux d'imagination et ses tableaux d'histoire; ceux-là portent l'empreinte d'une sombre mélancolie, tandis que ceux-ci respirent, si l'on peut parler ainsi, une grande sérénité; on reconnaît dans les uns l'influence du triste climat de son pays natal, dans les autres, des souvenirs des riantes contrées de l'Italie. Quant au coloris et à la manière de rendre le nu, les ouvrages d'Abildgaard égalent, s'ils ne surpassent, ceux des plus célèbres peintres des temps modernes; on prétend même qu'ils peuvent être comparés, sous ces rapports, aux meilleures productions de Paul Véronèse et du Titien. C'est à cause de la perfection de son coloris que quelques-uns de ses admirateurs, dont, certes, nous sommes loin de partager l'opinion, lui ont donné le surnom de *Raphaël du Nord*. Malheureusement plusieurs de ses plus beaux ouvrages ont péri dans l'incendie du palais de Christiansbourg. Sa veuve, qui habite Copenhague, possède une collection de ses dessins qui n'a pas encore été publiée, et dans laquelle on retrouve la même correction et la même facilité qui caractérisent le reste de ses œuvres. Il importait à l'art (et surtout en Danemark, pays si pauvre d'artistes) qu'un peintre qui s'était élevé au rang des maîtres fît des élèves; aussi Abildgaard fut-il nommé professeur à l'Académie des beaux-arts de Copenhague, dont il était déjà un des membres les plus distingués. Plus tard il cumula ces fonctions avec celles de directeur de cette même Académie qui lui est en partie redevable de toute la réputation dont elle jouit. Il a formé plusieurs élèves qui font aujourd'hui honneur à leur patrie, entre autres le célèbre sculpteur Thorvaldsen. Bien qu'il répétât souvent à ses élèves que, pour l'artiste, la théorie n'était rien, la nature et la pratique tout, il n'en consacrait pas moins le peu de loisir qui lui restait à des recherches sur la partie théorique et historique de son art. Il était d'ailleurs si loin de méconnaître les avantages d'une instruction étendue, qu'il approfondissait jusqu'aux choses qui avaient le moins de rapport à la peinture. On en trouve une preuve irrécusable dans les nombreux articles qu'il a fait insérer dans les journaux du temps, et qui avaient principalement pour objet, soit de rectifier ce qu'il y avait d'erroné dans les jugements portés sur des ouvrages de peinture moderne, soit d'analyser ou d'expliquer des monuments antiques. Abildgaard mourut à Copenhague, le 4 juin 1809. Il venait de recevoir la décoration de l'ordre du Danebrog. Outre les dessins inédits dont nous avons parlé, il laissa une excellente bibliothèque qui fut achetée par l'Académie des beaux-arts de Copenhague, et plusieurs ouvrages manuscrits, parmi lesquels se trouve un traité remarquable sur le théâtre des anciens. Fernou, dans sa *Biographie du peintre A.-F. Carstens*, Leipsick, 1806, tout en rendant hommage au beau talent d'Abildgaard, blâme sévèrement cet artiste sous le rapport moral, et lui reproche, entre autres choses, d'avoir persécuté le jeune Carstens pendant que celui-ci fréquentait l'Académie de Copenhague, parce que, dit-il, Abildgaard croyait que Carstens observait sa manière de peindre et cherchait à lui dérober son secret pour le coloris; mais cette allégation, aussi bien que les autres du même genre qui se trouvent dans l'ou-

(1) On sait que ce palais, un des plus magnifiques de l'Europe, devint la proie des flammes en 1794

vrage cité, sont dénuées de fondement, et elles ont été victorieusement réfutées par M. Thorkild Baden, dans la *Gazette littéraire de Copenhague*, année 1809, p. 309. M—A.

ABIMÉLECH. Ce nom, qui signifie *père-roi*, paraît avoir été commun à tous les rois de Gérare, princes philistins. Le premier Abimélech dont parle l'Écriture était contemporain d'Abraham; il enleva Sara, femme de ce patriarche. Sara, quoique âgée de plus de quatre-vingts ans, était encore d'une rare beauté, et Abraham la faisait passer pour sa sœur, comme elle l'était en effet, étant née du même père, mais d'une autre mère; il n'avait pas dit qu'elle était aussi sa femme, craignant d'être tué à cause d'elle. Abimélech allégua pour excuse son ignorance, lorsque Dieu lui eut apparu en songe, et l'eut menacé de le faire mourir pour avoir enlevé Sara. Abimélech la rendit donc au patriarche, son époux. Il donna à Sara mille pièces d'argent pour en acheter un voile, afin de se couvrir le visage et de cacher sa beauté. Il offrit à Abraham de demeurer dans ses États, et fit avec lui une alliance dont la durée et les effets devaient s'étendre à leur postérité. L'endroit où elle fut jurée s'appela dans la suite *Ber-Sabée* ou *le Puits du serment*. Le saint patriarche obtint de Dieu la guérison des infirmités qui empêchaient Abimélech et ses femmes d'avoir des enfants. C—T.

ABIMÉLECH. L'Écriture parle d'un autre Abimélech, que quelques interprètes croient être le même que le précédent, mais qui, selon l'opinion la plus probable, était son fils. Il manqua de lui arriver à l'égard de Rebecca, épouse d'Isaac, ce qui était arrivé à son père, à l'égard de Sara, épouse d'Abraham. Isaac avait aussi fait passer Rebecca pour sa sœur, craignant que les Philistins ne le fissent mourir pour enlever Rébecca, s'ils eussent su qu'elle était sa femme; mais Abimélech avait reconnu que Rebecca était l'épouse d'Isaac, à la manière dont ce patriarche en usait avec elle; il fit une loi qui défendait, sous peine de mort, de toucher à l'épouse d'Isaac. Dans la suite, jaloux de sa prospérité, il l'éloigna de la contrée. Cependant, voyant que le Seigneur était avec le fils d'Abraham, il l'alla trouver à Ber-Sabée, et renouvela avec lui l'alliance que leurs pères avaient faite entre eux vers l'an 1804 avant J.-C. Isaac célébra par un festin cette heureuse réunion. C—T.

ABIMÉLECH, fils de Gédéon et d'une des concubines de ce capitaine des Hébreux, nommée Druma, montra de bonne heure un génie hardi, entreprenant et ambitieux. Il connaissait l'indifférence du peuple pour les enfants de Gédéon, et le peu de concert qui régnait entre eux. Soutenu par le crédit des parents de sa mère, il représenta aux habitants de Sichem les inconvénients qu'il y aurait à mettre le gouvernement entre les mains des soixante-dix enfants de Gédéon, dont les divisions ne pouvaient être que funestes au peuple; et leur ayant persuadé qu'il leur convenait bien mieux de n'avoir qu'un seul chef, il se fit reconnaître pour juge d'Israël. Ayant levé ensuite, avec l'argent que lui fournirent les Sichimites, une troupe de vagabonds, il marcha vers le séjour de la famille de Gédéon, massacra sur une même pierre tous les fils que son père avait laissés dans sa maison d'Éphra. Le seul Joathan échappa à cet horrible massacre. Les Sichimites, qui avaient vu naître parmi eux la mère d'Abimélech, s'assemblèrent près du chêne de Sichem, pour le faire roi. Joathan, placé sur la montagne de Garizim, leur reprocha leur ingratitude et leur mépris pour la mémoire de Gédéon, puisqu'ils avaient pris pour roi le plus indigne de ses fils, et le meurtrier de de ses frères. Le Seigneur permit alors que les habitants de Sichem détestassent la cruauté d'Abimélech; ils se choisirent un chef nommé Gaal. Abimélech le vainquit, passa au fil de l'épée les habitants de Sichem, rasa leur ville, et brûla leur temple, où plus de mille personnes étaient rassemblées. Après cette expédition, il marcha sur la ville de Thèbes, qui était à trois lieues de Sichem. Les habitants de Thèbes s'étaient, pour la plupart, retirés et fortifiés dans une tour située au milieu de leur ville. Abimélech s'en approcha pour mettre le feu à la porte. Alors une femme lui jeta du haut de la tour un éclat de meule de moulin, et lui fracassa la tête. Abimélech, près d'expirer, fit venir son écuyer et lui dit : « Tirez « votre épée et tuez-moi, de peur qu'on ne dise que « j'ai été tué par une femme. » L'écuyer obéit, et Abimélech mourut l'an 1235 avant J.-C. Thola lui succéda dans la judicature d'Israël. (*Voy.* ABIATHAR.) C—T.

ABINGTON (THOMAS), né à Thorpe, dans le Surrey, le 23 août 1560, était fils du trésorier de l'épargne de la reine Élisabeth, et filleul de cette princesse. Il commença ses études dans le collége de Lincoln, à Oxford, et alla les continuer dans les universités de Reims et de Paris. Ses talents et la faveur de son père semblaient devoir lui ouvrir le chemin des plus hautes dignités; mais son frère Édouard, ayant trempé dans le projet de Babington pour délivrer la reine Marie d'Écosse, il se trouva compromis dans cette affaire et fut enfermé à la tour de Londres. Pendant les six années que dura sa détention, il se livra à l'étude et augmenta ainsi beaucoup la somme de ses connaissances. Sorti de sa prison il se retira à Henlip, dans le comté de Lancastre, où il recueillit l'héritage de son père, et épousa la fille unique du chevalier Stanlay. Ayant ensuite retiré chez lui les deux jésuites Garnet et Oldcorn, accusés d'avoir trempé dans la conspiration des poudres, on lui fit son procès, et il fut condamné à mort : mais le roi Jacques I[er] lui fit grâce en considération des services de son père, et par la protection de lord Mountegli, son beau-frère, à qui l'on croit que la conspiration avait été découverte par la femme d'Abington. La peine de mort prononcée contre lui fut commuée en celle d'exil dans sa terre d'Henlip. Là, il s'occupa de recherches sur les antiquités de la province de Worcester, et il mourut le 8 octobre 1647. On a de lui une traduction anglaise de l'historien Gildas, ornée d'une longue préface, Londres, 1638, in-8°, et d'une *Histoire d'Édouard IV*, qui fut publiée après sa mort, par son fils (Guillaume). On conserve en manuscrit ses *Recherches sur les antiquités de la province de Worcester*, grand in-fol., écrit de sa propre main, et l'*Histoire de l'Église ca-*

thédrale de Worcester, avec la succession des évêques. — *Guillaume* ABINGTON, fils du précédent, né en 1605, mort en 1659, a laissé : 1° des poésies sous le titre de *Castora*, Londres, 1635, in-8° ; 2° une tragi-comédie intitulée *la Reine d'Aragon*, qui fut représentée à la cour de Charles Ier, et imprimée sans sa participation ; 3° des *Observations sur l'histoire*, Londres, 1641, in-8°. T—D.

ABINGTON (MISTRISS), comédienne anglaise, dont le nom de famille était Barton, débuta, avant l'âge de dix-sept ans, à Haymarket, lorsque le fameux poëte Théophile Cibber prit, en 1752, la direction de ce théâtre. Elle parut peu après avec beaucoup de succès sur les théâtres de Bath et de Drury-Lane ; elle alla à Dublin, en 1759, après avoir épousé M. Abington. Garrick la détermina à revenir à Londres, où elle fut très-goûtée. Elle eut cependant quelques difficultés avec les propriétaires de Drury-Lane, joua sur des théâtres particuliers, retourna par intervalles à Dublin, et s'engagea enfin, en 1797, avec le théâtre de Covent-Garden. Sa beauté et ses grâces personnelles avaient sans doute contribué à ses succès ; mais en avançant en âge elle ne perdit rien de la faveur du public anglais, qui se plaisait à la comparer, sous ce rapport, au fameux Baron. Z.

ABIRON. *Voyez* AARON et MOÏSE.

ABISAI, fils de Sarvia, sœur de David, se trouvait dans le désert de Ziph avec ce prince, lorsque Saül vint pour l'y surprendre. Il accompagna son oncle à travers le camp ennemi, et il était disposé à profiter du sommeil du roi pour le tuer, lorsque David modéra son zèle, et se contenta de lui ordonner d'emporter la lance et la coupe du monarque placées auprès de sa tête. Abisaï se distingua à la bataille de Gabaon, où les troupes d'Isboseth furent défaites par Joab ; et il poursuivit les fuyards jusqu'à ce que l'obscurité de la nuit les eût dérobés à ses yeux. Il commandait sous David l'armée qui tailla en pièces les Iduméens dans la vallée de Sell. A la bataille de Medalla, Joab le chargea de faire tête aux Ammonites, pendant qu'il combattrait lui-même les Syriens qui cherchaient à l'envelopper, et il les mit en déroute. Lors de la révolte d'Absalon, il resta fidèle à David, l'accompagna dans sa retraite à Bahurim, et aurait réprimé l'insolence de Séméi, en le perçant de sa lance, si le prince ne l'en eût empêché. Il commandait un des trois corps de l'armée royale qui défit celle des révoltés dans la forêt d'Ephraïm. On le vit depuis partager avec Joab le commandement de l'armée envoyée contre Séba ; commander sous David contre les Philistins, et tuer de sa main Jesbibenob, au moment où ce géant allait percer le roi. Abisaï avait toujours avec lui une compagnie de trente hommes, à la tête desquels il défit, dans une occasion, un corps de trois cents ennemis, sans qu'aucun pût éviter la mort. Ce guerrier, l'un des trente braves de David, avait contracté dans les camps une dureté de caractère qui ternit ses grandes qualités. On en a la preuve dans le meurtre d'Abner, auquel il participa, et dans les reproches que David lui fit en différentes occasions. T—D.

ABIU. *Voyez* AARON.

ABLANCOURT. *Voyez* PERROT D'.

ABLAVIUS ou ABLABIUS, préfet du prétoire, sous Constantin, depuis l'an 326 jusqu'à l'an 337, obtint un grand crédit à la cour de ce prince, et fut consul avec Bassus en 331. Constantin, avant de mourir, nomma Ablavius conseil de son fils Constance ; mais ce prince, loin de suivre les volontés de son père, commença par ôter à Ablavius sa charge, sous prétexte de se conformer aux désirs des soldats. Ablavius se retira dans une maison de plaisance qu'il avait en Bithynie ; mais quoiqu'il se fût ainsi résigné de lui-même à une sorte d'exil, il ne put jouir du repos qu'il avait espéré. Constance, qui redoutait toujours son crédit, lui envoya quelques officiers avec des lettres par lesquelles il semblait l'associer à l'empire ; mais comme Ablavius demandait où était la pourpre dont il allait être revêtu, d'autres officiers survinrent et le tuèrent. On pense que cette victime d'une si odieuse trahison n'obtint même pas après sa mort les honneurs de la sépulture. Ablavius ne laissa qu'une fille, nommée Olympiade. Elle avait été fiancée à l'empereur Constant, qui, tant qu'il vécut, vit toujours en elle son épouse future ; mais, en 350, ce prince fut tué, et, en 360, Constance fit épouser à Olympiade le roi d'Arménie, Arsace. D—T.

ABLE, ou ABEL (THOMAS), ecclésiastique anglais, fit ses études à Oxford, où il fut reçu bachelier ; il obtint, en 1516, le grade de maître ès arts, et, après avoir pris les ordres, il devint chapelain de Catherine d'Aragon, femme de Henri VIII, à laquelle il apprit les langues et la musique. L'extrême attachement qu'il montra pour cette princesse, lorsque Henri manifesta l'intention de se séparer d'elle, lui devint funeste. Il publia à cette occasion un traité intitulé : *de non dissolvendo Henrici et Catharinæ Matrimonio*. Ce livre, où il soutenait l'indissolubilité du mariage de Henri avec Catherine, lui attira le ressentiment de ce prince. On l'accusa, en 1534, d'avoir eu part à l'affaire d'Élisabeth Barton, dite la Sainte Fille de Kent, visionnaire qui fut condamnée à mort pour avoir parlé contre le divorce du roi. Able ayant entrepris lui-même de prouver que Henri ne pouvait se reconnaître chef de l'Église anglicane, on lui fit son procès, et il fut condamné à être étranglé, éventré et écartelé. Cette terrible sentence fut exécutée à Smithfield, le 30 juillet 1540. S—D.

ABNER, général des armées de Saül, son cousin-germain, commandait sous ses ordres dans la vallée de Térébinthe, lorsque David tua le géant Goliath. Ce fut par sa négligence que Saül fut surpris endormi dans sa tente au désert de Ziph. Après la mort de Saül, l'ambitieux Abner, assuré de gouverner l'état sous le faible Isboseth, le fit proclamer roi par l'armée. La 6e année du règne de ce prince, ses troupes, commandées par Abner, et celles de David par Joab, s'étant rencontrées à Gabaon, restaient en présence sans oser en venir aux mains, lorsque, sur la proposition d'Abner, acceptée par Joab, douze jeunes gens, armés à la légère, s'avancèrent de chaque côté entre les deux camps, se prirent d'une main aux cheveux, de l'autre plongèrent leur épée

chacun dans le sein de son antagoniste, et périrent tous sur le coup : le lieu où ils s'étaient battus fut appelé le *champ des embûches*. Ce combat singulier engagea le même jour une affaire générale, dans laquelle Abner, mis en fuite et poursuivi par Azaël, le plus jeune des frères de Joab, ne put s'en délivrer qu'en le perçant de sa lance ; puis profitant du retard que cet événement mit dans la poursuite, il rallia les débris de son armée, repassa le Jourdain et revint à Manaïm, après avoir perdu trois cents hommes. La guerre ayant continué, Isboseth, à qui les talents et le crédit d'Abner étaient si nécessaires, eut l'imprudence de se brouiller avec lui, en lui reprochant d'avoir admis dans son lit Raspha, concubine de Saül. Les suites de cette querelle portèrent Abner à proposer à David de mettre tout Israël sous son obéissance. La proposition fut acceptée avec de grands témoignages de reconnaissance, et la réconciliation solennelle se fit à Hébron. Abner admis, par une distinction singulière, à la table de David, parcourut toutes les tribus pour y faire reconnaître l'autorité de son nouveau roi. Joab, jaloux des honneurs prodigués à son rival, et nourrissant dans son cœur des projets de vengeance contre celui qui avait tué son frère Azaël, en fit de vifs reproches à David, et chercha à lui inspirer des soupçons sur la sincérité d'Abner. Ces insinuations n'ayant pas réussi, Joab alla au-devant d'Abner pour le recevoir à la porte d'Hébron, au retour de sa mission ; et l'ayant pris à part, sous prétexte de lui communiquer un secret, il le tua en trahison. David, affligé d'un tel attentat, ne se crut pas assez puissant pour en punir le coupable ; il se borna à lui lancer de funestes malédictions, laissant à son fils Salomon le soin d'en tirer une vengeance plus éclatante. Ne voulant pas néanmoins qu'on pût le soupçonner d'y avoir participé, il ordonna à tous les grands de sa cour et à Joab lui-même de déchirer leurs habits, de se revêtir de sacs, et de marcher en pleurant devant le convoi d'Abner. Il l'accompagnait en personne, suivi de tout le peuple d'Hébron en deuil; et lorsqu'on fût arrivé au lieu de la sépulture, il prononça ces paroles sur son tombeau, en l'arrosant de ses larmes : « Malheureux guerrier ! vos « mains n'ont point été flétries par des liens désho- « norants; vos pieds n'ont point été chargés de fers; « mais vous êtes mort victime d'une trahison, comme « meurent ceux qui ont affaire à des hommes mé- « chants. » A ces mots, le peuple redoubla ses pleurs; et après la cérémonie, il reconduisit le roi à son palais, croyant qu'il donnerait un repas funèbre, comme c'était la coutume. Mais ce prince protesta qu'il ne prendrait aucune nourriture jusqu'après le coucher du soleil. Il arrosa de ses larmes le tombeau magnifique qu'il avait fait élever à Abner, et sur lequel on grava une épitaphe que David lui-même avait composée. Quelques auteurs ont même cru que ce fut dans cette occasion qu'il composa le psaume 38 : *Seigneur, vous m'avez éprouvé, et vous m'avez connu.* T—D.

ABNER, rabbin, né à Burgos, vers l'an 1270, professa la médecine à Valladolid, et embrassa le christianisme dans cette ville, en 1295. Depuis cette époque, il prit le nom d'*Alphonse de Burgos* (Alfonso el Burgales), et obtint la charge de sacristain dans la cathédrale de Valladolid. Étant encore juif, il avait composé un ouvrage sur la concordance des lois, et accompagné de gloses le commentaire d'Aben-Hezra sur les dix préceptes de la loi; après sa conversion, il écrivit en hébreu une réfutation de l'ouvrage que le rabbin Quinchi avait dirigé contre les chrétiens, sous le titre de *Milchamoth-Hasem*, c'est-à-dire, guerres du Seigneur. Sur la demande de l'infante Blanche, il en fit dans la suite une traduction espagnole. Alphonse de Spina traite longuement de cet ouvrage dans le troisième livre de son *Fortalitium fidei*. Abner mourut vers l'an 1346, après s'être signalé par son zèle pour la religion chrétienne. On a de lui un *Traité sur la peste* (en espagnol), imprimé à Cordoue en 1551, in-4°. D—G.

ABOS (MAXIMILIEN-FRANÇOIS et GABRIEL D'), deux frères nés dans le Béarn, vers la fin du 17e siècle, d'une ancienne famille, étaient chevaliers de Malte, et avaient déjà fait plusieurs campagnes contre les Turcs, lorsque, étant entrés, en 1698, dans le port de Nio (l'ancienne Ios) avec quatre vaisseaux qu'ils s'apprêtaient à radouber, ils furent attaqués par cinquante galères que le capitan-pacha conduisait au siége de la Canée. Ces intrépides marins, malgré l'infériorité de leurs forces, prennent la résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ils amarrent ensemble deux bâtiments et les conduisent à l'entrée du port pour le boucher : ils s'encouragent réciproquement, s'embrassent avec transport et jurent de mettre le feu aux poudres plutôt que de tomber en la puissance des Ottomans. A peine avaient-ils fait leurs dispositions, qu'une décharge de toute leur artillerie annonce au capitan-pacha leur audace et leur résolution. Celui-ci, contraint d'en venir à un combat régulier pour les réduire, débarque 3,000 hommes afin de les attaquer par terre et en flanc, et envoie en même temps huit galères contre chacun des deux vaisseaux chrétiens. Le combat devient terrible. Au bout de quelques minutes, le feu se ralentit du côté de la mer, et les seize galères se retirent en désordre ; mais elles sont au même instant remplacées par seize autres que conduit le capitan-pacha lui-même. Bientôt ce dernier est blessé et se voit contraint de prendre la fuite ; alors il ordonne au reste de ses galères d'avancer et de venger l'échec qu'il vient d'essuyer. Le combat recommence avec violence et dure toute la journée. A la fin tous les feux ont cessé; les braves chevaliers sont à leur poste qu'ils ont su conserver ; le rivage est nettoyé des Turcs qui l'occupaient ; trois galères ottomanes ont été coulées à fond, et toutes les autres, endommagées et dégarnies, se sont hâtées de prendre le large. Le lendemain, les frères d'Abos ne craignirent pas de gagner la haute mer pour se mettre à leur poursuite Maximilien d'Abos survécut peu de temps à cet exploit glorieux. Son frère, le chevalier de Thémericourt, conduisant à Malte une prise de 50,000 écus, fut attaqué par cinq vaisseaux barbaresques, obligé d'abandonner sa prise, et jeté par la tempête sur les côtes de Tunis. Les Tunisiens l'envoyèrent à Con-

stantinople comme un présent digne d'être offert au Grand Seigneur. Il fut enfermé dans le château des Sept-Tours, puis transféré à Andrinople, où Mahomet IV faisait sa résidence. Le sultan voulut le voir; il lui demanda si c'était lui qui, avec son seul bâtiment, avait eu la témérité de se défendre contre cinquante de ses galères. Le chevalier ayant répondu avec assurance que c'était lui-même, le Grand Seigneur admira sa bravoure, désira l'attacher à son service et l'attirer à la foi musulmane. Il lui fit en vain les offres les plus magnifiques; le commandement de ses vaisseaux, avec le titre de capitan-pacha, 100,000 piastres et une princesse du sang musulman, ne purent tenter un jeune homme de vingt-quatre ans, qui répondit avec fermeté qu'il était chrétien et gentilhomme. De la douceur et de la séduction Mahomet passa à la violence; le chevalier fut mis à la torture et souffrit des tourments affreux. Le sultan, touché de sa jeunesse, allait lui faire grâce, lorsque, cédant aux prières d'un de ses favoris, il ordonna qu'on lui tranchât la tête. Cet ordre fut exécuté dans le parvis du sérail d'Andrinople, où le corps du chevalier, partagé en quatre, et sa tête fichée au bout d'une lance, restèrent exposés avec cette inscription : LE FLÉAU DES MERS EST MORT. M—D J.

ABOU-BEKR, le 1er des quatre califes successeurs immédiats de Mahomet, se nommait Abou-Kaab avant l'islamisme, et reçut, après avoir embrassé cette religion, le nom d'*Abdallah* (serviteur de Dieu), et ensuite le surnom d'*Abou-Bekr* ou *Abou-Bikr*, c'est-à-dire, *père de la pucelle*, qui lui fut donné parce que Mahomet épousa sa fille Aïchah encore vierge, tandis que ses autres femmes avaient été déjà mariées. L'un des premiers partisans du prophète, et le compagnon de sa fuite, Abou-Bekr avait rendu témoignage de son ascension nocturne, et mérité par cette déclaration le titre de *Siddyc* ou témoin. Le prophète, dans sa dernière maladie, avait désigné Abou-Bekr pour s'acquitter, en son nom, des fonctions sacerdotales sous le titre de calife ou vicaire. Mahomet étant mort sans avoir désigné son successeur, Abou-Bekr, son beau-père, et Ali, son gendre, se disputaient son héritage, et la guerre civile, près de s'allumer, allait peut-être anéantir tout ce qu'avait fait le prophète, lorsque Omar, se déclarant pour Abou-Bekr, lui fit confirmer la dignité de calife, c'est-à-dire vicaire ou successeur, en réby 1er, an 11 de l'hégire (mai-juin 632). Parvenu à la suprême puissance dans des circonstances difficiles, Abou-Bekr prouva qu'il était digne de succéder à Mahomet. Les succès du prophète avaient exalté l'esprit d'une foule d'ambitieux qui, de son vivant même, s'étaient annoncés comme chargés d'une mission divine, et qui crurent trouver dans sa mort une occasion pour renouveler leurs prétentions. Parmi ceux qui suivaient sa doctrine, les uns chancelaient dans leur foi, et les autres, fatigués des impôts dont il les chargeait, quittèrent son parti. Abou-Bekr fut obligé d'envoyer contre eux des armées dans l'Arabie déserte, dans le Téhamah, dans l'Oman, dans le Yémen; et tandis que ses généraux, Omar, Khaled ben Wélyd et Abou-Obeidah, assuraient au loin par leurs armes le triomphe de l'islamisme, il s'appliquait au dedans à faire respecter et suivre le Coran, dont les feuilles, jusqu'alors éparses, furent rassemblées par ses ordres en corps d'ouvrage. Aussitôt que, par sa fermeté et par une adroite politique, il eut assuré la tranquillité de son empire, il s'occupa d'en reculer les bornes. Khaled ben Wélyd venait de pacifier l'Arabie et de triompher de l'imposteur Moçailah; Abou-Bekr lui ordonna de se diriger vers l'Irac, tandis qu'Abou-Obéidah marcherait vers la Syrie. Le bruit de cette dernière invasion attira l'attention de l'empereur Héraclius, qui envoya Sergius, avec une armée nombreuse, pour arrêter les progrès de cette nouvelle secte. Mais Khaled, après avoir pris Hyrah, avait déjà fait sa jonction avec Abou-Obéidah, et ces deux généraux réunis battirent les troupes de l'empereur grec. Ce fut dans le même moment qu'Abou-Bekr mourut, le 8 de djoumady 2e, an 13 de l'hégire (9 août 634 de J.-C.), à l'âge de 63 ans, et après un règne de 2 ans et 4 mois. Ce fut lui qui contribua le plus à répandre la loi de Mahomet, par les voies de la douceur et de la persuasion plutôt que par la contrainte. « Invitez les peuples à la foi, disait-il à ses généraux, « avant de leur déclarer la guerre; respectez les en« voyés de paix; triomphez des ennemis par la bra« voure, jamais par le poison; fuyez la cruauté. « Conservez les jours des vieillards, des femmes « et des enfants. Ne coupez point les arbres fruitiers, « ne dévastez point les champs en culture. » Il ne prit jamais dans le trésor que de quoi entretenir un chameau et un esclave, et, à sa mort, on lui trouva pour tout bien trois drachmes. Lorsque son successeur, Omar, eut reçu, d'après ses dernières volontés, son chameau, son esclave et son habit, il dit, en versant des larmes : « Dieu fasse miséricorde à Abou« Bekr; mais il a vécu de manière que ceux qui vien« dront après lui auront bien de la peine à l'imiter. » Les sunnytes, touchés de ses éminentes qualités, en ont fait un héros saint. Ils prononcent son nom dans les prières publiques après celui du prophète. Les chyïtes, au contraire, maudissent sa mémoire. (*Voy.* ALI.) J—N.

ABOU-HANYFÉH-EL-NOMAN BEN TSABIT, chef des hanéfytes, l'une des quatre sectes orthodoxes de l'islamisme, naquit à Koufah, l'an 80 de l'hégire (699 de J.-C.), et exerça dans sa jeunesse le métier de tisserand. Il s'adonna ensuite au droit. Le calife al-Mansour, instruit de son mérite, le fit venir à Bagdad, dont il voulut le faire juge (cadi); mais Abou-Hanyféh, effrayé des obligations de cette charge, la refusa. Les prières, les menaces et même la prison ne purent ébranler sa résolution. Ce ne fut pas en cette occasion seulement que sa fermeté lui coûta le repos. Abou-Hanyféh était un des partisans de la maison d'Ali, et déclamait hautement contre l'usurpation des Abbassides, qui le respectaient à cause de ses vertus; mais enfin Abdallah II le sacrifia à son ressentiment. Les habitants de Moussoul, qui violèrent le traité fait avec ce calife, s'étaient soumis à être punis de mort dans le cas où ils se soustrairaient à son obéissance. Abdallah II, ayant

résolu de les faire périr, assembla ses ulémas (docteurs) pour prendre leurs avis. Tous souscrivirent à sa volonté, à l'exception d'Abou-Hanyfèh. « N'est-il pas évident, dit-il, que cet engagement « est inadmissible; car les hommes ont-ils le droit « de disposer d'une existence qui n'appartient qu'au « maître de l'univers ? » Abdallah II, irrité de sa courageuse résistance, le fit jeter dans les prisons de Bagdad et empoisonner peu de temps après, l'an 150 de l'hégire (767 de J.-C.). Son principal ouvrage est intitulé *Mesned* ou *appui*. Il y établit tous les points de l'islamisme sur l'autorité du Coran et de la tradition. Un homme brutal lui ayant donné un soufflet, ce Socrate musulman se contenta de dire : « Vindi« catif, je vous rendrais outrage pour outrage; dé« lateur, je vous accuserais devant le calife; mais « j'aime mieux demander à Dieu qu'au jour du ju« gement il me fasse entrer au ciel avec vous. » Trois cents ans après sa mort, on lui éleva un mausolée, et l'on fonda un collége pour ses disciples. J—N.

ABOUL-CACEM, nommé par quelques historiens grecs *Apelchasem*, s'empara de Nicée après la bataille où périt Soléiman Ier, sultan seldjouci de d'Iconium, et, dirigeant ensuite ses efforts contre les Grecs, pénétra jusqu'à la Propontide. Alexis Comnène, qui occupait alors le trône de Constantinople, après lui avoir offert inutilement la paix, envoya contre lui Taticius, qui vint l'assiéger dans Nicée. L'arrivée d'Acsancar-Borsky, l'un des émirs de Mélik-Schah (*voy.* ce nom), avec une armée de 50,000 hommes, força le général grec à la retraite, ce qui ne l'empêcha pas ensuite de battre Aboul-Cacem, sorti de la ville pour le harceler. Aboul-Cacem ne se laissa point abattre par cette défaite, et peu après il s'empara de Chio, qui devint son arsenal maritime. Cette action hardie porta l'épouvante jusqu'à Constantinople. Alexis donna alors le commandement de sa flotte à Manuel Butumite, et à Taticius celui de l'armée de terre. L'armée d'Aboul-Cacem était composée, pour la majeure partie, de cavalerie qui, par le peu d'espace qu'il occupait, lui devenait inutile. Pour remédier à cet inconvénient, il s'écarta de sa flotte, ne laissant qu'un très-petit nombre de soldats pour la garder, et vint camper à Alicas. Ce mouvement irréfléchi causa la perte de sa flotte, qui fut attaquée et incendiée par Manuel; et ce revers fut suivi bientôt après de la déroute de son armée de terre, attaquée par Taticius. Il semblait qu'après cette double victoire l'armée grecque dût s'emparer de Nicée, où Aboul-Cacem s'était réfugié. Alexis, joignant la ruse à la force, lui fit offrir la paix, et le détermina à venir à Constantinople, où il le plongea dans toutes sortes de délices, tandis qu'une flotte, commandée par Eusthate, s'emparait de Nicomédie, et qu'on y construisait une forteresse au nom et à l'insu d'Aboul-Cacem. Pendant ce temps Acsancar, général de Mélik-Schah, s'avançait à grandes journées sur Nicée, et était pour Aboul-Cacem un ennemi non moins dangereux qu'Alexis. Il fallait cependant ou se livrer entièrement à celui-ci, ou se soumettre à Mélik-Schah. Aboul-Cacem choisit le premier parti, et implora le secours de l'empereur. Alexis lui envoya le général Taticius, qui arbora le drapeau impérial sur les murs de Nicée. Acsancar crut avoir affaire à Alexis Comnène lui-même, et se retira; mais Mélik-Schah, persistant dans sa haine contre Aboul-Cacem, envoya contre lui une nouvelle armée, sous la conduite de Bouzan; et tandis qu'il négociait la paix avec Alexis, il offrait de lui rendre les pays conquis par Aboul-Cacem, et demandait sa fille en mariage pour son fils aîné. Alexis, qui ne voulait ni donner sa fille à un musulman, ni favoriser l'établissement d'un voisin aussi dangereux, lui envoya un ambassadeur pour l'amuser par de vaines promesses, et donna secrètement des secours à Aboul-Cacem, qui força Bouazn à lever le siége de Nicée. Mais ces secours, suffisants pour arrêter les progrès de Mélik-Schah, ne l'étaient pas pour le vaincre. Aboul-Cacem, lassé d'être le jouet d'Alexis, résolut d'aller se justifier auprès de Mélik-Schah. Il partit pour Ispahan avec des présents considérables, qui ne purent apaiser son ennemi. A son retour, il fut atteint par trois cents cavaliers, qui l'étranglèrent. Sa mort et celle de Mélik-Schah, arrivée peu de temps après, rendirent la liberté et le trône à Kilidj-Arslan, fils de Soléiman. Ce prince était renommé par ses grandes richesses; et l'on dit encore aujourd'hui les *trésors* d'Aboul-Cacem. J—N.

ABOUL-FARADJ-ALI, célèbre auteur arabe, issu de Merwan, dernier calife des Ommiades, naquit à Ispahan, l'an 284 de l'hégire (897 de J.-C.), et fut élevé à Bagdad. Doué d'une mémoire prodigieuse, il embrassa toutes les connaissances alors cultivées. La jurisprudence, la médecine, et surtout la poésie et l'histoire, furent l'objet de ses études. Le *Kitab Aghany*, ou *Recueil des anciennes chansons arabes*, où il a déposé le fruit de ses travaux, est un monument précieux pour l'histoire de la littérature arabe. Le prince Séif-ed-Daulah, auquel il le présenta, le récompensa généreusement, et son docte vizir, Saheb-ebn-Abad, en faisait un tel cas, qu'il le portait dans tous ses voyages; parce que ce livre lui tenait lieu, disait-il, de tous ceux qu'auraient portées vingt chameaux. La bibliothèque royale possède un exemplaire de ce précieux ouvrage, en 4 vol. in-fol., rapporté d'Égypte, et qu'on a lieu de soupçonner incomplet. Aboul-Faradj en avait composé plusieurs autres sur les généalogies. Ibn-Khalécan nous en a conservé la nomenclature. Il mourut à Bagdad, le 14 de dzoul-hédjah, 356 de l'hégire (20 novembre 967). J—N.

ABOUL-FAZL (LE CHEIK ALAMY), le plus élégant écrivain de l'Inde, suivant Ferichtah, remplit à la fois les fonctions de premier vizir et d'historiographe du Grand Mogol Akbar. La vie politique de ce ministre nous est peu connue; mais nous savons qu'il eut le talent de plaire infiniment à son maître, et qu'il jouit même d'une faveur capable d'exciter la jalousie de l'héritier présomptif de la couronne, Sélym, nommé ensuite Djihanguyr. Des malveillants avaient trouvé le moyen de semer la division entre le monarque et son fils. Ce fut à cette époque qu'Aboul-Fazl fut appelé du Dékehan où il se trouvait, pour

se rendre à la cour. Cet éclatant témoignage de confiance fut la cause de sa perte. Sélym, craignant que ce ministre n'abusât de son crédit pour épaissir le nuage qui s'était élevé entre lui et son père, pria un rajah ou prince indou, de ses amis, sur le territoire duquel Aboul-Fazl devait passer, de le traiter en rebelle et de l'exterminer. Cette invitation était appuyée de promesses magnifiques. Aboul-Fazl fut en effet assassiné, l'an 1013 de l'hégire (1604), non par des brigands qui voulaient le dépouiller, comme l'écrit officieusement le courtisan Férichtah, mais par les émissaires de Sélym, comme celui-ci le raconte lui-même dans ses *Commentaires* (*Voy.* DJIHAN-GUYR). Akbar fut profondément affligé de la perte d'un ministre dont les conseils lui étaient extrêmement utiles, et dont les travaux littéraires répandaient le plus grand éclat sur son règne. Aboul-Fazl a composé, d'après l'ordre exprès de son souverain, une histoire intitulée : *Akbar-Naméh* (livre d'Akbar), en 3 vol. in-fol. Le 1er renferme un précis des ancêtres d'Akbar ; le 2e, les événements du règne d'Akbar, depuis son avénement jusqu'à la 47e année de son règne, époque de la mort de l'auteur. Ce volume est divisé en deux parties, l'une contient les trente premières années ; l'autre, les suivantes jusqu'à la 47e. L'*Ayîn-Akbéry*, ou *Institutes d'Akbar*, forme l'autre partie ou 3e vol. C'est un ouvrage indépendant du précédent, et composé par une société de savants, présidée par Aboul-Fazl, d'après l'ordre d'Akbar, qui voulait avoir une description géographique, physique, historique de l'Indoustan, ainsi que la statistique la plus circonstanciée de ses États. En effet, chacun des seize *soubah*, ou gouvernements de l'Indoustan, y est décrit, avec une minutieuse exactitude ; la situation géographique et relative des villes, des bourgs, y est indiquée ; l'énumération des produits naturels et industriels de ces *soubah* y est soigneusement tracée, ainsi que la nomenclature des princes auxquels ils ont été soumis avant d'être enclavés dans l'empire des Grands Mogols. Le lecteur trouve ensuite l'état militaire de l'Indoustan, et l'énumération la plus détaillée de tout ce qui compose la maison du souverain, l'état de sa garde-robe, de celle de ses femmes, les recettes des parfums, la description des chasses, le menu de sa table, etc. L'ouvrage est terminé par un précis très-bien fait de la religion brahmanique, des nombreux systèmes de la philosophie indoue, et par des extraits de plusieurs écrits sanscrits, traduits en persan. Ce rapide aperçu suffit pour donner une idée de toute l'importance de cet ouvrage, dont on ne connaissait qu'un exemplaire exact et complet dans toute l'Inde : c'est celui qu'Aboul-Fazl présenta à son souverain, et que l'on conservait soigneusement dans la bibliothèque impériale de Délily. De cette bibliothèque, il a passé dans la mienne, par une suite d'événements que j'ai racontés dans plusieurs de mes ouvrages. Le sable d'or répandu sur chacune des pages de cet inestimable volume atteste son origine impériale. L'écriture en est d'une beauté étonnante, surtout dans les immenses tableaux qu'il renferme. Il est fâcheux que, par une recherche d'érudition fort déplacée, l'auteur ait affecté d'imiter le style des anciens auteurs persans, des premiers siècles de l'hégire. Ce style est non-seulement très-dur, mais souvent inintelligible. On peut se convaincre de la justesse de cette observation, due à un excellent écrivain persan (Mohhammed-Chérif-Mo'tamed-Kan), par les extraits que j'ai insérés et traduits dans mes notes sur les deux premiers volumes des *Recherches Asiatiques*, traduction française. Gladwin a publié en anglais un autre extrait très-long et très-bien fait de cet ouvrage, sous le titre de *Ayeen-Akbery or the Institutes of emperor Akbar*, etc. ; Calcutta, 1783-86, 3 vol. in-4°. Cette édition est extrêmement rare et chère ; les réimpressions faites à Londres, in-4° et in-8°, sont très-incorrectes. Aboul-Fazl traduisit aussi du sanscrit en persan l'*Hitodesa* de Vichnou-Sarma, qui paraît être le prototype des fables attribuées à Pidpaï. Il profita du séjour de deux missionnaires qu'Abkar avait fait venir de Goa à Agrah, pour acquérir quelques notions de la religion chétienne. Son érudition était immense, et sa réputation dans l'Inde avait donné lieu à ce proverbe : « Les monarques de la terre redoutent encore plus la plume d'Aboul-Fazl, que « l'épée d'Akbar. » (*Voy.* AKBAR.) L—s.

ABOUL-FÉDA (ISMAEL, connu sous le nom d'), prince de Hamah, surnommé *Al-Mélik Al-Mouayyed et Imad Eddyn* (le roi victorieux et la colonne de la religion), célèbre historien et géographe arabe, naquit au mois de djoumady 1er 672 de l'hégire (novembre-décembre 1273 de J.-C.), à Damas, où l'approche des Tatars avait forcé sa famille de se retirer. Issu d'Aïoub-Ben-Chady (*voy.* ce nom), chef des Aïoubites, de cette famille illustrée par Saladin et la gloire des armes, il ne démentit point la noblesse de son origine. Il signala sa valeur dans plusieurs guerres des croisades, et les récits qu'il nous en a laissés forment le complément indispensable de nos chroniques d'Occident. Dès 684 de l'hégire (1285-6 de J.-C.), il assista au siége de la forteresse de Marcab, appartenant aux hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et depuis il se passa peu d'années sans qu'il fît la guerre. En 688 (1289 de J.-C.), il se trouva au siége de Tripoli, et en 690 (1291 de J.-C.), à celui de Saint-Jean-d'Acre. Obligé de transporter de Hasn-el-Akrad à Saint-Jean-d'Acre les machines de siége, il eut à combattre les rigueurs de la saison et les difficultés des chemins, et ses troupes souffrirent beaucoup. Par une prérogative particulière, elles formaient toujours le front de l'aile droite des armées impériales. En marchant sur la ville assiégée, leur situation était très-périlleuse, à cause du voisinage de la mer, d'où les vaisseaux ennemis les assaillaient à coups de flèches : elles avaient en outre devant elles les assiégés qui les attaquaient vivement. Ces obstacles furent, pour les troupes de Hamah, le sujet d'une nouvelle gloire. Les assiégés furent repoussés, et plusieurs de leurs principaux chefs tombèrent au pouvoir des vainqueurs. En 691, (1291 de J.-C.) Aboul-Féda accompagna son père Ali dans l'expédition contre le château de Roum (Calaat el-Roum), situé sur le bord de l'Euphrate ;

et, l'année suivante, son cousin Al-Mélik Al-Modhaffer, prince régnant à Hamah, voulant reconnaître ses services, le nomma émir du Thabelkhanéh. Les Tatars menaçaient alors la Syrie d'une nouvelle invasion. Al-Melek Al-Modhaffer marcha contre eux en 698 (1298-9 de J.-C.), et laissa le pouvoir suprême entre les mains d'Aboul-Féda, à qui il était lié par une étroite amitié. Ce prince, chéri des siens, périt la même année. Cette mort, qui semblait devoir assurer la principauté de Hamah à Aboul-Féda, suscita dans le cœur de ses deux frères des prétentions illégitimes. Les démêlés qu'elles occasionnèrent entre eux les privèrent d'un domaine, dont la concorde et la bonne intelligence leur auraient assuré la possession. Le sultan alors régnant, instruit de leur désunion, envoya à Hamah un gouverneur, nommé Cara Sanqr, qui y exerça l'autorité en son nom. C'est ainsi que la maison des Aïoubites fut privée de la possession de Hamah. En 701 (1301-2 de J.-C.), Aboul-Féda, qui avait déjà mérité la bienveillance du sultan, fit partie de l'expédition contre Sys. A son retour, Ketbogha, ce mameluk élevé au trône par ses partisans et déposé par Ladjyn, mourut à Hamah, dont il était gouverneur. Aboul-Féda crut avoir trouvé l'occasion de rentrer dans le domaine de ses pères. Il écrivit au sultan Al-Mélik El-Nassir, fils du célèbre Kélaoun (*voy.* ce nom), pour lui demander d'être investi de la principauté de Hamah. Ses lettres arrivèrent trop tard : un nouveau gouverneur était déjà en route pour cette ville. Mais le sultan lui répondit d'une manière affectueuse et promit de remplir ses vœux aussitôt que les circonstances le lui permettraient. Ce nouveau gouverneur, nommé Capdjac, passa au gouvernement d'Alep en 709 (1309-10 de J.-C.). Le sultan, à peine échappé à la catastrophe qui semblait devoir le priver pour toujours d'un trône chancelant, fut forcé, par politique, de donner le gouvernement de Hamah au mameluk Asandemor. Celui-ci, devenu l'ennemi d'Aboul-Féda, cherchait avec ardeur les occasions de le perdre, et sa vie fut même en danger. Rester à Hamah, c'était se livrer à son ennemi. Aboul-Féda écrivit au sultan pour en obtenir la permission de se retirer à Damas. Al-Mélik El-Nassir la lui accorda, le confirma dans la possession de ses domaines à Hamah, et lui assigna des revenus sur ceux de Damas. Enfin, en 710 (1310-1 de J.-C.), Asandemor ayant été élevé en dignité, Hamah fut rendu à Aboul-Féda, non à titre de principauté, mais comme un gouvernement. Ainsi, cette ville rentra sous la domination de sa famille, qui en fut privée onze ans cinq mois et vingt-sept jours. Depuis l'époque de son élévation jusqu'en 712 (1312 de J.-C.), il fut occupé à poursuivre le rebelle Cara Sanqr. Cette même année, il se rendit en Egypte, où le sultan lui fit expédier le diplôme de prince de Hamah, de Baryn et de Moarrah, avec un pouvoir absolu. Ce diplôme, qui nous donne la date précise de son élévation à la puissance souveraine, fut délivré le 15 de reby 2ᵉ, 712 de l'hégire (20 août 1312 de J.-C.). La reconnaissance d'Aboul-Féda envers le sultan fut proportionnée aux bienfaits signalés qu'il en recevait. Chaque année, il envoyait des présents considérables au sultan, et souvent il se rendait lui-même en Egypte pour les lui offrir. Al-Mélik El-Nassir, qui l'affectionnait particulièrement, faisait les dépenses du voyage, le comblait d'honneurs, ainsi que ceux de sa suite, et le renvoyait chargé de tout ce que l'Egypte produisait de plus précieux. En 719 (1319 de J.-C.), quoique Aboul-Féda eût déjà fait trois fois le pèlerinage de la Mecque, Al-Mélik El-Nassir voulut en être accompagné dans cet acte de piété. Ce fut au retour de ce voyage qu'il le décora du titre de sultan. Aboul-Féda, qui nous a fourni dans son histoire les détails où nous sommes entrés sur sa personne, jouit paisiblement de la principauté de Hamah jusqu'à sa mort, arrivée le 23 de moharrem, 732 de l'hégire (26 octobre 1331 de J.-C.), à l'âge de 60 ans. Il remarque, dans un de ses ouvrages, que personne dans sa famille n'était encore parvenu à cet âge. Tous les écrivains postérieurs à Aboul-Féda s'accordent à le représenter comme un prince doué des plus éminentes qualités, également propre à la guerre et au conseil. Au milieu des troubles qui agitaient sa patrie, et des incursions fréquentes des Tatars, il cultiva les lettres avec ardeur, protégea et rassembla près de lui les savants, et n'employa son pouvoir et ses richesses qu'au progrès des sciences. Il partageait son temps entre l'étude de l'histoire et celle du droit, de la médecine, de la botanique, des mathématiques et de l'astronomie : plusieurs ouvrages ont été les fruits de ses longs travaux. Deux d'entre eux ont suffi pour lui assurer, dans l'Orient et même en Europe, une grande célébrité. Son histoire porte le titre de ***Al-Mokhtassar fy akhbar Albachar***, c'est-à-dire, ***Histoire abrégée du genre humain***. Elle se divise en cinq parties. La 1ʳᵉ traite des patriarches, des prophètes, des juges et des rois d'Israël ; la 2ᵉ, des quatre dynasties des anciens rois de Perse ; la 3ᵉ, des Pharaons ou rois d'Egypte, des rois de la Grèce, des empereurs romains ; la 4ᵉ, des rois de l'Arabie avant Mahomet ; la 5ᵉ traite de l'histoire des différentes nations, des Syriens, des Sabéens, des Cophtes, des Persans, etc., et enfin des événements arrivés depuis la naissance de Mahomet jusqu'en 729 de l'hégire (1328 de J.-C.), que finit son histoire. En composant cet ouvrage d'une grande érudition, Aboul-Féda a suivi le goût de son siècle, ou plutôt des Arabes, c'est-à-dire qu'il n'en a fait qu'une chronique exacte, mais souvent trop concise, aride et dénuée des réflexions, des aperçus et du style qui constituent le mérite de l'histoire. Cependant, tout imparfaite qu'elle est, cette chronique abonde en faits tellement curieux et importants pour l'histoire politique et littéraire de l'islamisme, pour celle même des empereurs grecs des 8ᵉ, 9ᵉ et 10ᵉ siècles, qu'elle sera toujours lue avec intérêt et consultée avec fruit. Plusieurs parties en ont été traduites et publiées avec ou sans le texte. Dobélius, professeur d'arabe, traduisit, vers le commencement du 17ᵉ siècle, pour Antonin de Amico, son ami, la partie qui a rapport à l'histoire de Sicile sous les Arabes. De Amico avait intention de faire imprimer cette traduction, mais la mort l'en empêcha. Il publia seulement

à Palerme, en 1640, la liste des émirs qui avaient gouverné la Sicile pour les califes depuis 842 jusqu'en 904. Inveges ayant eu en sa possession le manuscrit de Dobélius, en fit une mauvaise version italienne qu'il inséra dans le 2e vol. de ses *Annales de la ville de Palerme*, publiée en 650. Carusius a donné la traduction de Dobélius dans sa *Bibliothèque historique du royaume de Sicile*, et Muratori l'a réimprimée dans le t. 1er de la *Collection des Historiens d'Italie*. Gregorio, qui, en 1790, a publié à Palerme, en un vol. in-fol., une nouvelle Collection des fragments sur l'histoire de la Sicile sous les Arabes, a extrait de la traduction des Annales d'Aboul-Féda, par Reiske, la portion qui a rapport à cette même histoire de Sicile. Voici la liste des autres parties de cette chronique, publiées jusqu'à ce jour : 1° *de Vita et Rebus gestis Muhamedis, liber arab. et lat., edente, cum notis, Joh. Gagnier; Oxoniæ*, 1723, in-fol. La traduction de Gagnier n'est pas toujours exacte, et Koehler l'a souvent rectifiée. 2° *Auctarium ad vitam Saladini, extractum ex Abul-Fedæ historia universali, cum vers. lat. ab Alb. Schultens*, à la suite de *Vita et Res gestæ sultanii Saladini, aut. Bohaedino; Lugd. Batav.*, 1732, in-fol. On refit un frontispice en 1755. 3° *Annales Muslemici lat., a Jo. Jac. Reiskio; Lipsiæ*, 1754. Cette traduction, publiée sans le texte, et dont il ne parut que le 1er volume, contient la partie de l'histoire d'Aboul-Féda depuis la naissance de Mahomet jusqu'à l'an 406 de l'hégire (1015 de J.-C.). 4° *Abul-Fedæ Annales Muslemici, arabice et latine, opera et studiis Jo. Jacobi Reiskii*, etc., *nunc primum edidit Adler*, etc.; *Hafniæ*, 1789-94, 5 vol. in-4°. Cette belle édition est enrichie des notes du célèbre Reiske. 5° M. Silvestre de Sacy a donné, à la suite de la nouvelle édition du *Specimen historiæ Arabum*, publiée à Oxford, en 1806, par les soins de White, l'*Histoire des Arabes avant Mahomet*, avec le texte arabe et une traduction latine. Enfin, la 1re partie de l'*Histoire universelle* a été publiée en 1831, avec le texte arabe et la traduction latine, par M. Fleischer, à Leipsick. Les bibliothèques de l'Escurial, de Leyde, celle dite Bodléienne et la bibliothèque royale de Paris, possèdent des manuscrits de cette histoire. Mais le plus célèbre et le plus précieux de tous est celui de la bibliothèque royale, qui a le mérite d'être autographe. Le second ouvrage d'Aboul-Féda, sa Géographie, porte le titre de *Tacouym El-Boldan*, c'est-à-dire, *vraie situation des pays*. Le mot *Tacouym* a, je crois, ici le même sens qu'en astronomie, où il signifie le *vrai lieu* des étoiles. Cette géographie est divisée en deux parties; dans la 1re, Aboul-Féda donne un aperçu général des climats, des mers, des lacs, des fleuves et des montagnes; dans la 2e, il décrit par tables les villes, les longitudes, les latitudes et les climats des provinces où elles sont situées. Il parle en outre des villes anciennes ou détruites, et des monuments qui en subsistent. Les tables sont au nombre de 24. Le mérite de ce traité, comme celui de tous les traités géographiques arabes, consiste dans les notices sur l'état des villes, leurs productions et les mœurs de leurs habitants. L'histoire peut en tirer de grands fruits; mais la géographie proprement dite n'y trouvera que des matériaux très-imparfaits, et les données qu'elle y puisera ne pourront point servir à redresser les cartes géographiques du Levant. La Géographie d'Aboul-Féda n'est pas moins célèbre ni moins connue que son Histoire. On en jugera par la nomenclature des différentes parties qui en ont été publiées : 1° *Chorasmiæ et Mawaralnahræ, hoc est, regionum extra fluvium Oxum Descriptio, ex tabulis Abul-Fedæ Ismaelis principis Hamah, arab. et lat., a Joan. Gravio; Londini*, 1650, in-4°. Cette portion a été réimprimée dans la *Collection des petits Géographes*, donnée par les soins d'Hudson, à Oxford, en 1698-1712, 4 vol. in-8°. On y trouve aussi la description de l'Arabie du même Aboul-Féda, traduite par Greaves. 2° *Geographia latine facta ex Arabico a Jo. Jac. Reiskio*. (*Voy.* Busching, *Magasin pour l'histoire et la géographie*, t. 4 et 5.) 3° *Caput primum geographiæ, ex Arabico in latinum translatum promulgari jussit L. A. Muratorius, in Antiq. ital. med. æv.*, t. 3. 4° *Tabula Syriæ, arab. et lat., cum notis Koehleri et animadversionibus Jo. Jac. Reiskii; Lipsiæ*, 1766, in-4°. 5° *Descriptio Ægypti, arab. et lat., ed. Jos. Dav. Michaelis, Gottingæ*, 1776, in-8°. 6° *Tabulæ quædam geographicæ et alia ejusdem argumenti Specimina, arabice, ed. F. T. Rink, Lipsiæ*, 1791, in-8°. Rink avait déjà publié à Leyde, en 1790, la Nigritie à la suite de l'Histoire des rois musulmans d'Abyssinie. 7° *Africa, arab., cum notis, excudi curavit J.-G. Eichhorn, Gottingæ*, 1791. M. Eichhorn a donné, dans le t. 4 de la *Bibliothèque théologique universelle*, des notes et additions pour cet ouvrage. 8° *Tabula septima ex Abul-Fedæ geographia Mesopotamiam exhibens, arabice, cura E. F. C. Rosenmuller, notas adspersit H. E. G. Paulus*, 1791; dans le *Nouveau Répertoire de la Littérature orientale*, vol. 3. 9° *Abul-Fedæ Arabiæ Descriptio, commentario perpetuo illustravit Chr. Rommel; Goettinguæ*, 1801, in-4°. Gagnier, éditeur et traducteur de la *Vie de Mahomet*, avait entrepris de donner une traduction de la Géographie d'Aboul-Féda. Dès 1728 il avait publié le prospectus de cette traduction. Les dix-huit premières feuilles en furent même tirées in-fol.; mais la mort l'empêcha de continuer l'impression de cet ouvrage. De Laroque a en outre placé à la suite du *Voyage du chevalier d'Arvieux* une traduction française de la Description de l'Arabie. Thévenot a inséré dans son *Recueil des Voyages* une traduction latine des Climats d'Alhend et d'Alsind d'Aboul-Féda. Herbin a donné en 1803, dans sa *Grammaire arabe*, plusieurs extraits de la Description de l'Égypte. Enfin, on a publié à Vienne, en 1807, une traduction en grec moderne faite par M. Démétrius Alexandrides, des parties de la Géographie d'Aboul-Féda précédemment publiées. J—N.

ABOUL-GHAZY-BEHADER, kan du Khawarizme, et prince de la famille de Djenguyz-Kan, naquit l'an de l'hégire 1014 (1605-6), à Ourguendje en Khawarizme, et monta sur le trône en 1054 (1644-5). Il abdiqua peu de temps avant sa mort, qui arriva en 1074 (1663-4), et composa, après son

abdication, une *Histoire généalogique des Tatars*, en tatar, qui fut traduite d'abord en russe, puis en allemand par des officiers suédois relégués en Sibérie, après la bataille de Pultawa. La traduction française, faite d'après cette dernière version, et publiée à Leyde en 1726, 2 vol. in-12, par Bentinck, est augmentée d'un grand nombre de notes excellentes. Je crois pourtant y avoir découvert quelques inexactitudes, que j'ai essayé de rectifier dans ma *Notice des Kans de Crimée*, insérée à la suite du *Voyage de Forster*, t. 3, p. 237 et 328, note. Aboul-Ghazy s'est principalement servi du *Tarykh-Rachydy*, ou *Djema-l-téwarykh de Rachydéadyn* : il dit aussi lui-même avoir consulté dix-sept autres histoires. (Voy. *Histoire généalogique des Tatars*, p. 79.) Un exemplaire manuscrit du texte original de son ouvrage existait du temps du baron de Tott, à Baghtchéh-Séraï, capitale de la Crimée, et l'on continuait d'y insérer les événements mémorables. L—s.

ABOUL-HAÇAN (Ali), astronome arabe, vivait à Maroc vers le commencement du 13e siècle. Selon la coutume des savants de l'Orient, il voyagea beaucoup, parcourut le midi de l'Espagne, le nord de l'Afrique, où il releva la latitude de plusieurs villes, et résida au Caire, ainsi qu'on en peut juger par quelques passages de son ouvrage intitulé : *des Commencements et des Fins*, titre sous lequel il a donné un traité d'astronomie qui, selon Hadjy-Khalfah (*voy.* ce nom), est le plus complet qu'aient les Arabes sur les instruments astronomiques. M. Sédillot a mérité, d'après le rapport du jury, l'un des prix décennaux en 1810, par une savante traduction française de ce traité. Le roi en ordonna l'impression à l'imprimerie royale en 1835, aux frais de l'État. J—n.

ABOUL-HAÇAN ALI, roi de Maroc, de la dynastie des Mérinides, s'est rendu célèbre par son ambition, son courage et ses malheurs. Successeur de son père, Abou-Saïd Othman, l'an de l'hégire 731 (de J.-C. 1330), il résolut d'abord de sacrifier à sa sûreté son frère Omar, qui était pour lui un rival dangereux. Il lui déclara la guerre, le vainquit et le fit périr. Héritier des prétentions de ses prédécesseurs sur l'Espagne, il envoya une armée sous les ordres de son fils, Abd-el-Mélek, qui s'empara de Gibraltar. Le roi de Grenade, voulant se ménager l'alliance du roi de Maroc, lui céda cette forteresse, et le secourut même avec succès contre les attaques du roi de Castille. La guerre qui éclata entre les rois de Tunis et de Telemsem détermina Aboul-Haçan Ali à étendre ses conquêtes en Afrique. Sous prétexte de marcher au secours du premier, que le second tenait bloqué dans Budjie, il alla mettre le siége devant Telemsem, qui ne se rendit qu'au bout de trois ans, et il fit trancher la tête au roi Abd-er-Rahman et à son fils aîné. Maître de tout le royaume, et ayant pourvu à sa sûreté, il s'embarqua pour l'Espagne dans le dessein de venger la mort de son fils, Abd-el-Mélek, qui avait été tué dans un combat. Il remporta une victoire complète dans le détroit de Gibraltar, sur la flotte chrétienne, commandée par l'amiral de Castille, Godefroi Tenorio, le 9 safar 741 (4 août 1340), et de concert avec Yousouf Ier, roi de Grenade, il vint peu de temps après assiéger Tarifa. Malgré l'artillerie dont il se servit, et dont l'usage était encore inconnu aux chrétiens, il échoua dans cette entreprise. Une partie de ses troupes, que commandait un de ses fils, fut taillée en pièces dans une expédition contre les villes de Xérez, d'Arcos et de Sidonia, et lui-même fut battu, ainsi que son allié, le 7 djoumadi 1er (29 octobre), sur les bords du Rio-Salado, par les rois de Castille et de Portugal. Pendant la bataille, la garnison de Tarifa tomba sur le camp du roi de Maroc et s'empara de ses bagages, de ses trésors et de ses femmes. Cette perte fut si sensible au monarque africain, qu'il se retira aussitôt à Gibraltar et s'y embarqua le lendemain pour Ceuta, d'où il retourna dans sa capitale. Il s'occupa quelque temps à réparer les malheurs de sa défaite, à réorganiser son armée, et à faire prospérer ses États. Mais tourmenté par l'ambition, il songea à recouvrer en Afrique plus qu'il n'avait perdu en Espagne. Il n'avait pas osé attaquer le roi de Tunis, son ancien allié et son beau-père ; ce prince étant mort, il profita de la circonstance favorable que lui offraient la guerre qui avait éclaté entre ses deux fils et l'appel que lui firent les grands du pays pour recourir à sa protection. Aboul-Haçan se mit en marche au mois de safar 748 (mai 1349), et s'empara de Budjie et de Constantine. A son approche de Tunis, Omar, qui, vainqueur et assassin de son frère Ahmed, venait à son tour d'être battu par la faction ennemie, s'enfuit de la capitale et fut tué peu de temps après. Aboul-Haçan fut reconnu roi à Tunis, sans opposition, et sa puissance fut si grande, que les sultans mameluks d'Égypte en prirent ombrage. Mais, aveuglé par la prospérité, il abusa de son pouvoir et traita en vaincus des peuples qui s'étaient volontairement soumis à lui. Sa tyrannie et les vexations de ses courtisans poussèrent à la révolte les tribus arabes. Elles l'attaquèrent près de Kairowan, le défirent et s'emparèrent de son camp et de ses trésors. Il voulut se réfugier dans Kairowan ; mais les habitants lui ayant fermé leurs portes, il fut obligé de se retirer à Sous. Poursuivi par les Arabes qui pillèrent son palais et se livrèrent à toutes sortes d'excès, Aboul-Haçan, craignant de tomber en leur pouvoir, marchait de nuit ; ils le harcelèrent tellement, qu'après avoir vu la plupart de ses compagnons tués, dispersés et dépouillés, il fut contraint de se cacher sur de hautes montagnes. Ses ennemis, qui avaient perdu ses traces, allèrent du côté d'Africa, pensant qu'il s'était renfermé dans cette place. Il trouva moyen alors de s'embarquer et aborda à Tunis, où il fut bientôt assiégé par les Arabes. Sur ces entrefaites il apprit que son fils, Abou-Anan-Farès, aidé par son beau-père, avait usurpé le trône de Fez. Ce malheur acheva de l'accabler et lui arracha des larmes ; mais ses amis relevèrent son courage et le déterminèrent à retourner dans ses États, en lui faisant espérer qu'il y trouverait plus facilement les moyens de rétablir ses affaires. Aboul-Haçan se rembarqua dans la saison la plus périlleuse, laissant à Tunis son fils Naser, qu'une nouvelle révolution força

presque aussitôt d'abandonner cette ville au mois de schawal 750 (janvier 1349). A peine Aboul-Haçan avait-il quitté le rivage de Tunis, qu'une horrible tempête dispersa sa flotte et fit échouer, sur la côte de Budjie, le vaisseau qui le portait. Il échappa au naufrage en gagnant à la nage un rocher peu distant de la rive, et s'y cramponna avec ses mains. Nu, incessamment exposé à une mort imminente, il voyait flotter les cadavres de ses fidèles compagnons, et entendait les menaces et les imprécations des sentinelles qui étaient sur la côte. Enfin, le hasard ayant amené un de ses vaisseaux échappé à la tempête, le roi, sauvé d'un trépas certain, revint à Alger, où il jouit de quelque repos et retrouva son fils Naser. Encouragé par la fidélité des habitants et par la soumission des tribus arabes voisines, il crut pouvoir tenter encore la fortune. Il marcha pour recouvrer le royaume de Tlemsen qui, depuis les disgrâces du roi de Maroc, était rentré sous la domination de ses anciens maîtres; mais le frère du nouveau roi de Tlemsen vint à sa rencontre, et, après une action très-meurtrière, le défit entièrement. Aboul-Haçan eut la douleur d'y voir périr son fils Naser, qu'il fit enterrer secrètement. Atteint lui-même d'une grave blessure à la cuisse, il gagna avec peine les frontières de Maroc, et parvint à rentrer dans sa capitale pendant l'absence du perfide Abou-Anan-Farès. Il ne put s'y maintenir longtemps. Assailli par les émeutes de la populace et par les incursions des tribus arabes, il apprit bientôt que le prince rebelle s'avançait contre lui avec ses meilleures troupes. L'infortuné monarque, aimant mieux risquer le sort des armes que de s'exposer aux dangers d'un siége dans une ville où il ne comptait que des ennemis, alla camper sur les bords de l'Ommi-Rabi. Il y essuya une dernière défaite la même année, 750 (1350); et il aurait été pris, si les compagnons de sa fuite ne l'eussent aidé à traverser le fleuve et à se réfugier sur la montagne Hentata. Il y rassembla de nouvelles forces; et il était peut-être à la veille de recouvrer sa puissance, lorsque la mort arrêta ses projets, le 25 rabi 2e, 752 (20 juin 1351), après un règne de 21 ans. C'était un prince orgueilleux et cruel dans la prospérité, mais doué d'une force d'âme et d'une constance admirables dans l'adversité, incapable de se laisser amollir par les plaisirs ou abattre par les revers. Il eut pour successeur son fils Abou-Anan-Farès A—T.

ABOUL-HAÇAN-KAN (MIRZA), diplomate et voyageur persan, naquit à Chiraz, vers 1774, dans la tribu de Zend. Mohammed-Ali, son père, savant distingué et l'un des secrétaires du fameux Nadir-Schah, était à la veille d'être brûlé vif, suivant l'ordre de son barbare maître, lorsque ce tyran fut assassiné en 1747. Mohammed-Ali, parvenu à un grand crédit, sous le règne de son oncle Kérim-Kan, régent de Perse, mourut vers 1778, peu de temps avant ce prince. Son frère Hadji-Ibrahim-Kan, premier ministre de Louthf-Ali-Kan, le dernier des successeurs de Kérim, trahit son maître en 1792. Il livra Chiraz à l'eunuque Agha-Méhémed, oncle et prédécesseur du roi, Feth-Ali-Schah, et conserva sous ces deux princes sa charge de premier vizir; mais il fut mis à mort en 1801, pour avoir trempé dans une conspiration, et sa famille fut enveloppée dans sa disgrâce. L'un de ses neveux eut les yeux arrachés; le plus jeune périt par la bastonnade. Le second, Mirza Aboul-Haçan, qui avait épousé une fille de Hadji-Ibrahim, était alors gouverneur de Chouster, où la douceur de son administration lui avait gagné tous les cœurs. Il se cacha d'abord à Koum, dans le sanctuaire du tombeau de Fathimeh, et y fut nourri quelque temps par des femmes charitables qui venaient y faire leurs dévotions. Découvert dans cet asile et traîné en prison, il allait subir le sort de ses frères, lorsque sa grâce, sollicitée par un ami puissant, lui arriva au moment où il attendait à genoux le coup qui devait abattre sa tête. Exilé à Chiraz, et craignant que le roi ne se repentît de sa clémence, il se retira à Chouster, où, dans son dénûment absolu, il trouva l'hospitalité et un secours de 7,000 piastres. Alors il quitta la Perse, bien résolu de n'y rentrer que lorsque sa famille aurait recouvré les bonnes grâces du roi. Il se rendit à Bassora, traversa le désert d'Arabie, voyageant souvent à pied; visita Déreyeh, résidence du prince des Wahabis, et accomplit le pèlerinage de la Mecque et de Médine. De retour à Bassora, et sa position n'ayant pas changé, il s'embarqua sur un navire anglais qui le transporta à Calcutta. Après avoir séjourné à Mourschedabad, à Hayderabad, à Pounah, à Bombay, et parcouru l'Inde pendant deux ans et demi, il reçut un firman de Feth-Ali-Schah qui lui permit de revoir sa patrie et lui accorda un pardon entier. Il dut sa rentrée en grâce aux deux sœurs de sa femme, dont l'une avait épousé le grand trésorier et l'autre un des fils du roi. Aboul-Haçan revint donc en Perse, où, sans occuper de poste bien déterminé, il fut employé par son beau-frère le grand trésorier, jusqu'au moment où le roi le chargea, à la fin de 1808, de porter à sir Harford Jones, envoyé du gouvernement anglais, la nouvelle d'une victoire remportée par ses troupes sur les Russes. Ce monarque, comptant peu sur l'alliance de la France, dès que Napoléon eut fait la paix avec l'empereur Alexandre, resserra ses liaisons avec les Anglais, qui lui avaient envoyé des sous-officiers pour achever l'instruction des soldats persans dans les manœuvres européennes, commencée par les officiers français qu'avait amenés le général Gardane. Mirza Aboul-Haçan, nommé, en janvier 1809, envoyé extraordinaire de Perse auprès du Grand Seigneur et du roi d'Angleterre, quitta Téhéran le 7 mai avec M. Morier, secrétaire de l'ambassade anglaise, se rendit par terre à Constantinople, à la fin de juillet, et fut admis à l'audience du sultan Mahmoud II. Il en partit le 7 septembre pour Smyrne, où il monta sur un vaisseau anglais qui le débarqua à Plimouth, au mois de novembre. Charmé de la vitesse de la voiture qui le conduisit à Londres, il demanda pourtant qu'on levât les glaces, ne concevant pas, dit-il, une entrée qui ressemblait plus à l'arrivée d'un ballot de marchandises qu'à la réception d'un ambassadeur. Si la richesse et l'abondance du mobilier des hôtels garnis où il descendit exci-

tèrent sa surprise, comparativement avec la nudité des caravansérais de Perse, l'obscurité nébuleuse de l'atmosphère n'opéra pas un effet moins sensible sur son physique et son moral. Il parut étonné du peu d'empressement des Anglais à accourir sur son passage, du peu de pompe de sa réception, et surtout du modeste costume du roi d'Angleterre, qu'il avait pris pour un capidji ou portier, et auquel il avait remis en mains propres ses lettres de créance. Mais il espérait que son souverain ne le rendrait pas responsable d'un cérémonial si cavalier, lorsqu'il saurait que son représentant n'avait point ôté sa chaussure et ne s'était point mis à genoux en paraissant devant un prince chrétien. A part ces préjugés orientaux, dont il se corrigea insensiblement, Aboul-Haçan se plia sans peine et très-vite à tous les usages européens; il donna même un diner servi à l'anglaise. Ce qui attira surtout son attention à la chambre des pairs, fut l'immense perruque du lord chancelier, qu'il comparait à une toison de brebis. A la chambre des communes, il prit parti pour un jeune orateur qui avait terrassé ses adversaires par son éloquence véhémente. Deux traits feront connaître les dispositions de son âme. En assistant à une représentation de la tragédie du *Roi Lear*, il répandit des larmes abondantes; il éprouva une vive émotion en visitant l'église Saint-Paul, le jour anniversaire de la fondation de l'hôpital des enfants de charité, et rien ne contribua plus que cette institution à lui inspirer une estime réelle et durable pour le caractère national des Anglais. La répugnance qu'Aboul-Haçan avait témoignée pour la mer fut mise à une épreuve plus forte lorsque, après neuf mois de séjour à Londres, sa mission étant terminée, il s'embarqua le 18 juillet 1810, à Spithead, avec sir Gore Ouseley, ambassadeur extraordinaire de S. M. Britannique en Perse. Il relâcha à Madère, au Brésil, aux îles de Tristan da Cunha et de Ceylan, à la côte de Malabar et à Bombay, où il reçut un firman de son souverain qui lui conférait le titre de kan. Il cessa alors de boire du vin et tâcha de faire oublier qu'il en avait bu en Angleterre et pendant la traversée. Le 30 janvier 1811, il remit à la voile, et débarqua à Bouschehr, port du golfe Persique, après un voyage de sept mois et demi et une absence de près de deux ans. A Chiraz, il apprit la mort de son fils unique; sa douleur fut d'autant plus vive que sa femme était trop âgée pour lui donner d'autres enfants, et trop jalouse pour lui permettre de contracter un autre hymen. Il laissa l'ambassadeur anglais à Chiraz, et se rendit à Téhéran, où il rendit compte au roi de sa mission et en obtint la permission d'aller se reposer dans sa famille à Ispahan : il y rejoignit sir Gore Ouseley, qu'il accompagna jusqu'à Téhéran. Appelé à l'audience que cet envoyé obtint du roi de Perse, il eut le plaisir d'entendre le premier donner des éloges à sa conduite et à ses talents, et son souverain se féliciter de l'avoir choisi pour son représentant. Aussi, lorsqu'en 1813 des négociations eurent lieu, par la médiation de l'ambassadeur d'Angleterre, entre la Russie et la Perse, Aboul-Haçan-Kan fut nommé plénipotentiaire de Feth-Ali-Schah, et se rendit à Gulistan, dans le Karabagh, pour s'aboucher avec le général Rititschew, gouverneur de la Géorgie. Des préliminaires de paix ayant été signés le 12 octobre, il les apporta à la cour de Téhéran. Pour parvenir à la conclusion d'un traité de paix définitif, il était nécessaire d'envoyer une ambassade à l'empereur Alexandre, et ce fut encore Mirza Aboul-Haçan qui fut nommé ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire auprès de la cour de Russie. Ses manières affables et conciliantes, et la connaissance qu'il avait acquise des coutumes de l'Europe et de la langue anglaise, lui avaient mérité les bonnes grâces de toutes les autorités russes en Géorgie. Les plus grands préparatifs furent faits pour rendre cette ambassade imposante : suite nombreuse, habits magnifiques, présents riches et curieux, parmi lesquels on remarquait deux éléphants. Deux mois après le départ de sir Gore Ouseley, qui retournait en Angleterre par la Russie, afin de veiller aux intérêts ultérieurs de la Perse, Mirza Aboul-Haçan-Kan se mit en route à la fin de juillet 1814, et n'arriva à Pétersbourg qu'au mois de juin 1815: il fut obligé d'attendre le retour de l'empereur Alexandre, qui faisait à cette époque son second voyage en France. Il fut reçu en audience particulière par ce prince, à la fin de l'année, et le 1er janvier 1816 il fit son entrée solennelle dans la capitale. Les éléphants qui portaient les présents étaient couverts de riches tapis, et on leur avait mis des chaussures fourrées, à cause du froid. Le 4, il eut son audience publique de l'empereur. C'était le premier ambassadeur persan qu'on eût vu en Russie depuis celui qu'y avait envoyé Nadir-Schah, en 1741. De retour en Perse, Aboul-Haçan fut chargé par son maître, en 1818, d'une mission plus brillante, mais dont l'importance et le but réel n'ont jamais transpiré. Arrivé à Constantinople à la fin de septembre, il fut présenté au sultan, et ayant poursuivi sa route, il arriva à Vienne vers la fin de l'année. Reçu par M. de Metternich le 5 février 1819 (M. de Hammer servant d'interprète), il fit son entrée solennelle et fut admis à l'audience de l'empereur. Il arriva le 6 mars à Paris. Pendant un séjour d'un mois et demi dans cette capitale, il visita les principaux établissements consacrés aux sciences, aux lettres, aux beaux-arts et à l'industrie, les monuments publics; on le vit partout, aux spectacles, sur les promenades, à l'inauguration d'une loge maçonnique, à une dégradation militaire, enfin aux repas et aux soirées de la cour. C'était un fort bel homme, aux grands yeux noirs, à la longue barbe, et qui joignait à des manières affectueuses une physionomie à la fois douce et sévère. Après avoir été reçu en audience par le roi, il partit pour Londres, où il fut visité par lord Castlereagh et sir Gore Ouseley. Les journaux anglais firent alors des plaisanteries sur le prétendu projet d'émancipation d'une Circassienne qu'il avait amenée, et qui préféra, dit-on, son esclavage à la liberté. Pendant son séjour à Londres, on publia à Paris les *Voyages de Mirza Abou-Taleb-Kan* : c'était une nouvelle traduction d'un ouvrage qui avait paru huit ans auparavant. Soit par méprise, soit par spéculation, l'éditeur ayant confondu l'auteur de cet ouvrage avec

l'ambassadeur persan, et cette erreur ayant été répétée par une feuille anglaise, d'après un journal français, Aboul-Haçan adressa, de Londres, à un orientaliste français, en date du 6 janvier 1820, une lettre de son secrétaire, insérée dans le *Journal de la librairie* du 22 et dans *le Moniteur* du 28; il y disait, ce qui est très-vrai, que l'auteur de ces voyages était Indien et n'avait jamais été en Perse. (*Voy.* ABOU-TALEB.) Il désavouait principalement tout ce que ce voyageur dit de peu galant pour les dames françaises, et il annonçait le projet de publier lui-même la relation de ses longs et nombreux voyages dont il avait toujours eu soin d'écrire le journal. De retour à Paris, Aboul-Haçan offrit trois superbes chevaux à Louis XVIII. Il quitta la France peu de temps après, se dirigea par l'Allemagne et la Pologne, visita le grand-duc Constantin à Varsovie, dans les premiers jours d'août; et, continuant sa route par Moscou, il arriva à la cour de Téhéran, fut bientôt nommé ministre des affaires étrangères, et mourut dans ce poste au bout de quelques années. Aboul-Haçan avait de l'esprit; mais il paraît que les Anglais eux-mêmes n'ont pas toujours eu à se louer de sa franchise et de sa loyauté. A—T.

ABOUL-MAHAÇAN (BEN-TAGHRY-BERDY), historien arabe, naquit à Alep où son père était émir, et quitta par la suite cette ville pour habiter le Caire, sous la protection des sultans circassiens, qui le comblèrent de bienfaits et l'élevèrent à la dignité d'émir. Aboul-Mahaçan s'appliqua à toutes les sciences, mais principalement à l'histoire. Parmi ses nombreux ouvrages, on distingue celui qu'il a intitulé: *Nodjoum elzaherch* (les Étoiles brillantes), ou *Histoire de l'Égypte et du Caire.* On y trouve l'histoire de cette contrée, depuis sa conquête par les Arabes jusqu'au temps où vivait l'auteur, c'est-à-dire jusqu'à l'an 857 de l'hégire (1453 de J.-C.). Dom Berthereau (*voy.* ce nom) s'en est servi utilement pour son *Histoire des Croisades*, et en a laissé de nombreux extraits manuscrits. M. Sylvestre de Sacy, en rendant compte des travaux du savant bénédictin, observe que les *Annales* d'Aboul-Mahaçan sont un des ouvrages qui mériteraient le plus d'être traduits. Comme elles étaient très-volumineuses, Aboul-Mahaçan en a composé plusieurs abrégés. L'un d'eux, intitulé: *Maured Allethafeh*, a été publié en partie à Cambridge, en 1792, par Carlyle, avec une traduction latine. Aboul-Mahaçan est encore auteur du Dictionnaire biographique connu sous le titre de *Menhel-el-Safy*, et destiné à faire suite à celui de Khalyl-ben-Ibek-Safady. Cet ouvrage commence par la vie d'Ibek, 1er sultan des mameluks Baharytes, mort en 656 de l'hégire (1258 de J.-C.), après quoi l'auteur suit l'ordre alphabétique. Selon Hadjy-Khalfah, ce Dictionnaire ne devrait avoir que trois volumes; mais, quoique la bibliothèque royale en possède cinq, cet exemplaire est incomplet, car il finit à la lettre *mym*. Quant à la grande Histoire d'Aboul-Mahaçan, on en trouve plusieurs volumes et manuscrits dans la bibliothèque royale, dans celle de Leyde et dans la bibliothèque Bodléienne. Le sultan Sélim, après la conquête d'Égypte, en fit faire une traduction turque. J—N.

ABOU-OBAID-AL-CAÇEM-BEN-SALLAM, auteur arabe, naquit à Hérat vers le milieu du 2e siècle de l'hégire. Parmi ses nombreux ouvrages, on distingue: 1° son Traité sur les *Hadyts*, ou traditions prophétiques, intitulé *Gharybel-hadyts*: il employa quarante ans à en rassembler les immenses matériaux. Lorsqu'il commença à le composer, il se retira auprès d'Abdallah, fils de Thaher, qui lui assigna un revenu de 10,000 dirhem, afin qu'il fût sans inquiétude sur les besoins de la vie. Cet ouvrage se trouve manuscrit à la bibliothèque de Leyde. 2° Un recueil de proverbes ou d'apologues, intitulé *Al-amtsal al-sayreh*, que possède la bibliothèque royale. C'est particulièrement de ce recueil, et de ceux d'autres auteurs arabes, que Scaliger, cédant aux instances de Casaubon, composa ses deux *Centuries de proverbes arabes*, publiées par Erpenius, à Leyde, en 1614 et 1623. Abou-Obaïd joignait à une rare pureté de mœurs une ardeur infatigable pour le travail. Il exerça pendant douze ans la charge de cadi de Tarsous, et mourut en 224 de l'hégire (838-39), à la Mecque, où il avait fixé sa demeure, après s'être acquitté du pèlerinage. J—N.

ABOUL'-OLA, célèbre poëte arabe, naquit à Moarrah, en 363 de l'hégire (973 de J.-C.). Dès l'âge de quatre ans, il fut privé de la vue par la petite vérole. Il étudia néanmoins sous son père, et alla ensuite à Bagdad, où il passa un an et sept mois à s'instruire. Revenu dans sa patrie, il s'enferma dans sa maison, et se livra entièrement à la poésie. Malgré l'obscurité dont il s'efforçait de se couvrir, on venait le voir de toutes les parties de l'empire. Ses mœurs et sa doctrine ont été censurées par les musulmans. ils l'ont accusé de suivre la religion des brahmanes, ou plutôt de n'en avoir aucune, et de s'abandonner au libertinage. Il faut avouer que Aboul'-Ola, quoiqu'il se prétendit musulman, favorisait ces opinions par ses poésies libres et hardies, et plus encore par la pratique qu'il adopta pendant les quarante dernières années de sa vie de ne point vivre comme les autres musulmans. Ses poésies sont dans un genre futile; mais la facilité de son talent et la grande connaissance qu'il avait de la langue arabe les feront toujours lire avec plaisir. Elles se composent de différentes collections, où la vanité des choses de ce monde, le ridicule des mœurs humaines, le peu de fondement de la plupart des religions, et l'insuffisance de notre intelligence, sont toujours adroitement exposés. Aboul'-Ola mourut à Moarrah, en 1057. Fabricius et Golius ont publié, l'un en 1638, l'autre en 1656, des extraits de ses poésies. J—N.

ABOU-MANSOUR, astronome arabe, dont le nom est YAHYA-BEN-ALI-BEN-ABY-MANSOUR, dit MOUNEDDJEM, ou L'ASTRONOME, naquit l'an 241 de l'hégire, 855 de J.-C. L'étendue de ses connaissances lui acquit une grande réputation; il fut comblé d'honneurs et de bienfaits par les califes sous le règne desquels il vécut, et surtout par Mamoun (*voy.* ce nom), dont le nom rappelle les plus beaux

jours de la gloire des Arabes. Ce prince mit Abou-Mansour à la tête des astronomes qu'il avait rassemblés. Ce fut ce savant qui dirigea les observatoires de Bagdad et de Damas; aussi lui attribua-t-on la *Table vérifiée*, résultat des observations faites dans ces deux villes. L'astronomie n'occupait pas tous les moments d'Abou-Mansour; il en consacrait quelques-uns à la littérature; et il composa un *Recueil des Vies des poëtes arabes*, qui commence à Bachar-ben-Berd, et finit à Merowan-ben-Aby-Hafasah. Son fils a donné une suite à ce recueil. Abou-Mansour a en outre composé plusieurs ouvrages sur le motazélisme, dont il était sectateur. J—N.

ABOU-OSAIBAH (ABOUL-ABBAS-MUWAFFEC-EDDYN-AHMED), médecin arabe du 13e siècle, élève du célèbre Aben-Bitar (*voy.* ce dernier nom), est auteur d'une *Histoire des Médecins*, divisée en quinze chapitres; le 1er traite de l'origine de la médecine; le 2e, des premiers médecins; le 3e, des médecins nés après Esculape; le 4e, de l'école d'Hippocrate; le 5e, de l'école de Galien; le 6e, des médecins qui fleurirent à Alexandrie avant le mahométisme; le 7e, des médecins arabes des premiers temps de l'hégire; le 8e, des médecins syriens qui vécurent sous les Abbassides; le 9e, de ceux qui traduisirent les livres grecs en arabe; le 10e, des médecins de l'Irac, de la Chaldée et de la Mésopotamie; le 11e, des médecins de la Perse; le 12e, des médecins de l'Inde; le 13e, des médecins africains; le 14e, des médecins d'Égypte; et enfin le 15e, des médecins de la Syrie. Cette simple notice suffit pour donner une idée de l'importance de cette biographie, et des connaissances de son auteur, mort en 1269. On la trouve manuscrite dans plusieurs bibliothèques de l'Europe. La bibliothèque royale en possède un exemplaire qui n'est pas complet. Doitius Freind, qui a profité de cet ouvrage, dit que ce n'est qu'une inutile rapsodie. Mais ce médecin anglais n'avait aucune connaissance des langues orientales, et s'était servi d'une mauvaise traduction latine faite par un Syrien. Le célèbre Jean-Jacques Reiske, très-versé dans les langues orientales, portant sur le recueil d'Abou-Osaïbah un jugement bien différent, dit qu'il contient beaucoup de traits historiques sur les médecins arabes, et plusieurs remarques intéressantes sur leur pratique. Abou-Osaïbah est encore auteur d'un traité de médecine. On trouve dans les *Opuscula medica ex Arabum monumentis*, ouvrage posthume de Reiske, la liste de tous les médecins dont sa Biographie contient la vie. L'éditeur Gruner nous apprend, dans une note, que Reiske en avait fait une traduction latine qu'il communiqua de son vivant à un médecin hollandais nommé Bernard. J—N.

ABOU-RYHAN, astronome et philosophe arabe. Son nom propre était Mohammed-ben-Ahmed; il fut surnommé *Al-Byrouny*, parce qu'il était né dans la ville de Byroun. Pour se perfectionner dans l'astronomie, il parcourut l'Inde, et y passa quarante années. Il fut ensuite envoyé à la cour des sultans Mahmoud et Maçoud-Gaznevites, par Mamoun, roi du Khawarizme. Alfarabius et Aboulkhaïr l'y accompagnèrent. Avicenne ne voulut point se joindre à eux, parce qu'il craignait de disputer avec Abou-Ryhan, à qui les musulmans ont donné l'épithète de *très-subtil* (*Al-Mohaccac*). Abou-Ryhan est auteur d'une *Table astronomique*, et d'une *Géographie*, qu'il dédia au sultan Maçoud; cet ouvrage est souvent cité par Aboul-Féda. Il composa encore un *Traité de chronologie*, qui se trouve à la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris; quelques traductions du grec, et une introduction à l'*Astrologie judiciaire*. Les Orientaux rapportent un grand nombre de fables pour prouver qu'Abou-Ryhan avait le don de prédire l'avenir. Il mourut l'an 330 de l'hégire (941 de J.-C.). J—N.

ABOU-SAID-MIRZA, arrière-petit-fils de Tamerlan, profita des guerres civiles qui éclatèrent l'an 853 de l'hégire (1449-50 de J.-C.), entre le sultan Oulough-Beyg, et son fils Abdallathyf, pour faire valoir ses prétentions à la souveraineté de la Transoxane et du Turkestan. Il s'empara d'abord de Samarcand; mais il en fut chassé par le sultan. Fait prisonnier ensuite par Abdallathyf, qui était monté sur le trône, il parvint à s'échapper, et reprit les armes à la mort de ce prince, qui eut lieu peu de temps après. Battu par Abdallah, frère et successeur d'Addallathyf, Abou-Saïd le vainquit à son tour dans une grande bataille où le sultan perdit la vie. Cet événement le rendit maître de la Transoxane et du Khoraçan; mais il eut encore à combattre les enfants d'Abdallathyf, qui cherchaient à rentrer dans les possessions de leur père. Abou-Saïd les défit et força même à la paix Djehanchah, prince de la dynastie du Mouton Noir, qui, par une agression imprévue, avait envahi le Khoraçan. Abou-Saïd, vainqueur, fit son entrée à Asterabad, et y fut proclamé sultan. Il tourna ensuite ses vues ambitieuses sur l'Irac et l'Azerbaïdjan, et s'avança avec une armée formidable vers ces deux provinces. Ses conquêtes furent rapides; mais, ayant refusé de traiter de la paix avec Ussun-Cassan, ce prince parvint à s'emparer des défilés et à couper les vivres à l'armée d'Abou-Saïd, qui, pressé par la famine, fut obligé de se retirer, et tomba dans une embuscade en fuyant. Il fut pris et conduit devant Ussun-Cassan, qui le reçut d'abord avec égard, et voulait lui sauver la vie; mais, d'après l'avis de ses ministres, il le fit périr peu de jours après, en 1468. Abou-Saïd était alors âgé de 42 ans, et en avait régné 20. Son empire s'étendait depuis Kachghar jusqu'à Tauris, et depuis les frontières de l'Inde jusqu'à la mer Caspienne. Son caractère était généreux, et il ne souilla son règne par aucun acte sanguinaire. Avec lui finit l'empire de Tamerlan. Il laissa onze enfants qui démembrèrent son héritage. J—N.

ABOU-TACHEFYN (ABDEL-RAHAGAN-BEN-MOUÇA), roi de Tlemsen, en Afrique, de la dynastie des Zyany, parvint au trône par un parricide, l'an 718 de l'hégire, 1318 de J.-C., et s'y affermit par ses libéralités. Sous son règne, l'agriculture fut honorée et les villes s'ornèrent de beaux édifices; mais, aussi injuste envers ses voisins qu'il avait été cruel envers son père, Abou-Tachefyn s'empara, sous les plus frivoles prétextes, de la presque totalité des États du roi de Tunis. Ce prince implora le secours d'Aboul-Haçan, roi de Fez, qui se mit aussitôt en campagne. La terreur des armes de ce monarque lui soumit pres-

que tout le royaume de Tlemsen; mais la capitale, défendue par Abou-Tachefyn en personne, fit une résistance opiniâtre, et ce ne fut qu'après trois ans de siége que le roi de Fez la prit par escalade. Abou-Tachefyn se jeta dans la citadelle avec son fils et ses plus braves soldats, résolu à se défendre jusqu'à la dernière extrémité; mais la forteresse ayant aussi été emportée d'assaut, il fut fait prisonnier et conduit avec son fils devant le vainqueur, qui leur fit trancher la tête, et éteignit en eux la dynastie des Zyany. B—P.

ABOU-TEMAM-HABYB BEN AWS, surnommé ALTHAYY, le prince des poëtes arabes, naquit à Djaçem, bourg situé entre Damas et Tibériade, vers l'an 170 (786-7 de J.-C.), de la tribu de Thay, illustrée par Hatem et Dawoud (*voy.* ces deux noms). Il fut élevé en Égypte, où il était occupé dans une mosquée à présenter la boisson à ceux qui la fréquentaient. D'autres disent qu'il exerçait à Damas le métier de tisserand. Quoi qu'il en soit, il obtint bientôt une réputation brillante, par la fertilité de son imagination et la pureté de son style. Les califes sous le règne desquels il vécut le comblèrent de bienfaits : il chanta leur générosité et leurs exploits, et composa trois recueils de poésies extraites des diwans des meilleurs poëtes arabes avant et depuis Mahomet. Ces recueils sont intitulés : *Hamaçah*, *Fohoul-al-Choara*, et *Ketab-alikh-tyar-min-chaar-alchoara*. Plusieurs fragments du premier de ces recueils ont été publiés par Schultens, à Leyde, en 1748, à la suite de la *Grammaire* d'Erpénius; par Hirt, dans son *Anthologia arabica*, imprimée à Iéna en 1774. Schultens en a inséré encore quelques pièces en 1740, dans ses *Monumenta antiquissima historiæ Arabum*. Carlyle a réimprimé ces fragments en 1796, dans ses *Essais*. Enfin, on trouve encore des extraits du *Hamaçah*, à la suite du *Poëme de Zoheïr*, publié par M. Lette. Les poésies d'Abou-Temam ont été réunies en corps d'ouvrage par Abou-Bekr-al-Souly, qui les a disposées dans l'ordre alphabétique, et par Ali ben Hamzah-al-Ispahany, qui les a classées selon leur genre. Abou-Temam mourut à Moussoul; mais l'époque de sa mort est aussi incertaine que celle de sa naissance. Aboul-Féda la place en l'an 228 de l'hégire. La force de son imagination fut cause de sa mort, ou, pour nous servir de l'expression d'un de ses contemporains, « la vivacité de son esprit consuma son corps, comme la lame « d'une épée en use le fourreau. » J—N.

ABOU-THALEB-AL-HOCEINY florissait sous le règne du sultan de Damas et d'Égypte, Milél el-Aadel-Seyfed-dyn Abou-Bekr, nommé par nos écrivains des croisades Saladin, conséquemment vers la fin du 12e siècle et au commencement du 13e. Il dédia à ce prince sa traduction persane de *Touzoukati-Tymour*, Institutes (politiques et militaires) de Tymour (Tamerlan), faite d'après l'original turc, c'est-à-dire, Oïgour, qui se trouvait dans la bibliothèque de Djafer, gouverneur de l'Yémen. J'ai traduit cet ouvrage en français d'après la version persane, Paris, 1787, in-8°. (*Voy.* TAMERLAN.) L—S.

ABOU-TALEB-KAN (MIRZA), voyageur et littérateur, naquit en 1751, à Lacknaw, dans l'Indoustan. Son père, Hadji-Mohammed, Turc d'origine, mais né à Ispahan, et issu du prophète Mahomet, ayant été forcé, par la tyrannie de Nadir-Schah, d'abandonner la Perse, avait passé dans l'Inde; très-bien accueilli par le nabab d'Aoude, Abou-Mansour-Sefder-Djenk, il était devenu l'un des premiers favoris de Mohammed-Kouli-Kan, gouverneur d'Aoude et neveu de ce prince. Choudjah-Eddaulah, fils et successeur de Sefder-Djenk, en 1753, ayant fait périr son cousin, Hadji-Mohammed se sauva dans le Bengale pour éviter le même sort, et mourut à Moursched-Abad en 1768. Deux ans avant sa mort il y avait fait venir sa famille, que Choudjah-Eddaulah avait épargnée, en raison d'anciennes liaisons d'origine et d'amitié, et à laquelle il avait donné des secours, après l'avoir dépouillée de ses biens. Abou-Taleb, à seize ans, se trouva chargé de soutenir sa famille. Fiancé à la fille d'un proche parent du nabab de Bengale, dépendant des Anglais, il passa quelques années au service de ce prince. Lorsqu'Assef-Eddaulah eut succédé, en 1775, à son père Choudjah, son ministre engagea Abou-Taleb à revenir à Lacknaw, et le fit nommer percepteur général des taxes dans le pays entre le Djemnah et le Gange. Deux ans après, la mort de son protecteur lui fit perdre cette place; mais il fut adjoint pendant trois ans à un colonel anglais dans les mêmes fonctions. Ce colonel fut réformé, et Abou-Taleb retourna à Lacknaw. Cependant les exactions des agents du fisc de la compagnie anglaise des Indes soulevèrent les zemindars, ou fermiers des terres de la couronne. Ils prirent pour chef un rajah qui, descendant des anciens rois de l'Inde et ayant à ses ordres un grand nombre de radjpouts, méconnaissait l'autorité du nabab d'Aoude. Les troupes de celui-ci, les cipayes de la compagnie, l'interposition du gouverneur général Hastings, échouèrent contre ce rebelle, par les intrigues du ministre Hayder-Bey. Enfin, cédant aux sollicitations de l'agent anglais, et malgré sa répugnance à lutter contre le ministre qui était son ennemi personnel, Abou-Taleb consentit à se charger de rétablir l'ordre dans le pays. Pendant deux ans il fit avec succès la guerre au rajah, et délivra le nabab de la haine héréditaire de ce rival redoutable; mais ces importants services furent payés d'ingratitude. Après le départ de Hastings pour l'Europe, Hayder-Bey obtint la faveur de son successeur Macpherson, et supprima la pension de 6,000 roupies qu'Abou-Taleb recevait du nabab. En 1787, Abou-Taleb revint dans le Bengale et porta ses plaintes au nouveau gouverneur Cornwallis, qui promit de lui faire rendre justice; mais il partit pour son expédition contre le sultan Tippoo, et ce ne fut qu'au bout de quatre ans qu'il put effectuer sa promesse. Dans cet intervalle, Abou-Taleb ayant fait venir sa famille à Calcutta, avait vu déserter tous ses amis et périr un de ses fils. En 1792, il partit pour Lacknaw avec des lettres de Cornwallis pour l'agent anglais et pour le nabab Assef-Eddaulah. Il attendait, d'un jour à l'autre, sa nomination, lorsque le départ de Cornwallis pour l'Europe anéantit ses espérances. Forcé alors de quitter Lacknaw, il y

laissa une partie de sa famille, et retourna, en 1795, à Calcutta pour la troisième fois. Il fut accueilli avec intérêt par le nouveau gouverneur général, sir John Shore; mais la mort d'Assef-Eddaulah et les troubles qui s'ensuivirent dérangèrent tous ses projets de fortune. Accablé d'ennuis, dégoûté de la vie, il consentit à accompagner en Europe son ami le capitaine David Richardson, qui parlait avec lui le persan et l'indou, et qui promit de lui apprendre l'anglais dans la traversée. Il s'embarqua sur un vaisseau danois, qui mit à la voile le 16 février 1799, relâcha aux îles Nicobar, qu'il quitta le 4 avril, et ayant abordé à False-Bay, près du cap de Bonne-Espérance, le 25 juin, il aima mieux perdre la somme qu'il avait payée que de rester sur un navire dont le capitaine manquait de procédés envers les passagers. Mécontent de la cupidité de son hôte à False-Bay, il alla au Cap, où il fut bien reçu du général Dundas, et séjourna plus de trois mois dans cette colonie. Les Anglais l'avaient enlevée depuis peu aux Hollandais, qui formaient encore la majeure partie de sa population, et auxquels l'auteur fait des reproches graves, qui paraissent assez fondés. Il se rembarqua le 25 septembre, sur un navire baleinier anglais qui relâcha le 13 octobre à Ste-Hélène, remit à la voile deux jours après, et aborda à Cork, en Irlande, le 9 décembre. Le 10 il se rendit à Dublin, et il retrouva l'honorable amitié de lord Cornwallis. Le 18 janvier 1800 il s'embarqua pour Holy-Head, et arriva le 21 à Londres, où il eut une entrevue avec le ministre Dundas, et fut présenté au roi Georges III et à la reine, qui le reçurent avec affabilité, s'entretinrent quelque temps avec lui, et l'engagèrent à venir souvent à la cour. Les princes du sang lui témoignèrent beaucoup de bonté, et il fut fêté par tous les grands du royaume. Il eut même des liaisons assez intimes avec les évêques de Londres et de Durham, et des relations fréquentes avec la plupart des savants et des hommes de lettres de l'Angleterre. Abou-Taleb dut à l'urbanité de son caractère et aux agréments de son esprit très-cultivé l'honneur de se voir recherché à Londres par les personnes de tous les rangs. Passionné pour les femmes, il était galant avec les ladys et leur adressait des vers improvisés en persan, qu'il traduisait en anglais. Après avoir séjourné dans la capitale de l'Angleterre deux ans et quelques mois, pendant lesquels il avait parcouru les environs, Windsor, Oxford, Blenheim, Greenwich, etc., il s'embarqua à Douvres le 8 juin 1802, et arriva le 11 à Paris, où il employa trois semaines à visiter tout ce qui pouvait piquer sa curiosité : aussi ne put-il accepter les invitations de Bonaparte et de M. de Talleyrand. Il quitta Paris le 1er juillet, passa trois jours à Lyon et quinze jours à Marseille, où il s'embarqua le 25 pour Gênes. Deux jours après son arrivée, il se rendit par mer à Livourne, où il fut reçu, le 20 août, sur un vaisseau anglais qui le porta à Malte, puis à Smyrne et à Constantinople, où il fut accueilli par lord Elgin, ambassadeur d'Angleterre, par le grand vizir Yousouf-Pacha, le même que Kléber avait vaincu à la bataille d'Héliopolis, et par le sultan Sélim III, auquel il présenta une traduction persane, en 2 volumes, du *Camous* (fameux dictionnaire arabe), achevée et corrigée par lui. Revêtu d'une robe d'honneur, il refusa le magnifique cadeau que le Grand Seigneur voulait lui faire en retour, satisfait de la promesse que cet ouvrage serait imprimé à Constantinople, et que la préface ferait mention du donateur. Ayant reçu son audience de congé, et ses firmans pour divers pachas de la Turquie asiatique, Abou-Taleb partit de Constantinople le 2 décembre, se dirigea par Amasieh, Siwas, Malatiah, Diarbekir, Mardin, Nisbin, le Kourdistan et Moussoul, et arriva le 28 janvier 1803 à Bagdad. Pendant le séjour qu'il fit dans cette ville, il visita tous les lieux de pèlerinage réputés saints par les musulmans, tels que les villes d'Imam-Ali et d'Imam-Houçain. Cette dernière venait d'être saccagée par les Wahabis, sur lesquels il donne des détails curieux. Il y retrouva et secourut une de ses tantes qui, forcée par des revers de fortune de se retirer du monde pour se livrer à la vie contemplative, avait été dépouillée par ces sectaires. Abou-Taleb quitta Bagdad le 10 mars, peu satisfait de l'agent anglais Jones, son hôte, pour lequel il avait refusé un appartement chez le pacha. Il descendit le Tigre jusqu'à Bassora, où il logea chez un ambassadeur de Perse. Mécontent de l'orgueil et de la cupidité du consul anglais Manesty, il s'embarqua le 10 mai sur un vaisseau de cet agent, et aborda le 3 juin à Bombay, où il fut reçu de la manière la plus affectueuse par le gouverneur Duncan. Il prit place le 16 juillet sur une frégate anglaise et arriva enfin à Calcutta, après une absence de quatre ans et demi. Il est mort dans cette ville vers 1810. Pendant son séjour à Londres il avait été question de l'envoyer en ambassade en Perse et au Kaboul; mais, effrayé de la longueur et des dangers du voyage, il pria M. Dundas de lui permettre de retourner dans l'Inde pour y établir sa famille, préférant prendre Calcutta pour son point de départ. On agréa sa proposition et on lui donna des lettres pour le gouverneur général du Bengale, qui devait lui faire toucher la pension dont il était privé depuis longtemps par les intrigues de ses ennemis, et l'envoyer au Kaboul, comme représentant de la compagnie des Indes orientales. On ne croit pas qu'il ait rempli cette mission. *Les voyages de Mirza Abou-Taleb-Kan, en Asie, en Afrique et en Europe*, écrits par lui-même en persan, ont été traduits en anglais, probablement d'après le manuscrit, par Ch. Stewart, Londres, 1810, in-8°, 2 vol., et réimprimés, à Calcutta, la même année, 1 vol. in-8°. C'est d'après la version anglaise qu'a été faite la traduction française publiée par J.-C. Jansen, avec une *réfutation des idées qu'on a en Europe sur la liberté des femmes en Asie*, par l'auteur, Paris, 1811, 2 vol. in-8°. Elle a été aussi traduite en hollandais, Leuwarden, 1813, 2 vol. in-8°. Le texte persan des *Voyages d'Abou-Taleb* a été publié, depuis sa mort, par son fils Mirza-Houçaïn-Ali, Calcutta, 1812, 1 gros vol. in-8°, précédé de quelques détails sur les principaux événements de sa vie. Nous n'avons pu vérifier sur quelle édition a été faite la traduction française qui, publiée par

M. Ch. Malo, 2e édition, Paris, 1819, in-8°, coïncida avec l'arrivée en France et en Angleterre de l'ambassadeur persan Mirza-Aboul-Haçan-Kan ; l'éditeur confondit ou feignit de confondre cet envoyé avec le voyageur, ce qui donna lieu à des réclamations du premier. (*Voy.* ABOUL-HAÇAN-KAN.) La relation de Mirza Abou-Taleb est l'ouvrage d'un homme plein d'esprit et d'instruction. Ses observations sur les mœurs, les lois, les usages des pays qu'il a visités, sont remplies de finesse et de sagacité. Son tableau de la révolution française et de la fortune de Bonaparte est fort curieux, quoiqu'il contienne quelques erreurs. Abou-Taleb n'ayant, pour ainsi dire, que traversé la France, en parle beaucoup plus succinctement que de l'Angleterre. Il ne dissimule pas les défauts des Anglais, mais il leur donne en tout la préférence sur les Français, et cette prédilection n'est pas à l'avantage des dames françaises. Les préjugés musulmans se montrent quelquefois. L'auteur se plaint de ce que la disette d'eau et l'encombrement des hommes sur un navire l'empêchaient de faire ses ablutions. Du reste, il buvait du vin sans se gêner. Abou-Taleb a composé d'autres ouvrages : un *Lebb al-Tewarikh* (Cœur ou Moelle de l'histoire), abrégé de la géographie et de l'histoire de l'Europe, extrait de Jonathan Scott ; un poëme de douze cents vers persans, contenant une description de l'empire britannique, et divisé en sections relatives à quelques curiosités particulières. C'est peut-être le même ouvrage que son *Voyage poétique*. *Le Mesnewy*, recueil d'odes, dans le genre de Hafiz, principalement consacrées à célébrer le vin, l'amour et les femmes. L'auteur dit que plusieurs de ses odes ont été traduites en français par MM. Silvestre de Sacy et Langlès, ainsi que par M. de Hammer, qui en a traduit aussi en anglais et en allemand : le premier de ces orientalistes n'en a aucun souvenir. A—T.

ABOVILLE (FRANÇOIS-MARIE, comte d'), général français, né à Brest le 23 janvier 1730, descendait d'une ancienne famille, originaire de Normandie, qui a fourni à l'État, depuis plusieurs siècles, des officiers distingués (1). Son père, Bernardin d'Aboville, chevalier de St-Louis et commissaire provincial d'artillerie à Brest, mourut en 1730, et le jeune François-Marie, destiné à suivre la même carrière, entra comme surnuméraire dans l'artillerie, dès l'âge de quinze ans. Il se trouva aux batailles de Fontenoy (1745) et de Laufeld (1747), en qualité d'aide de camp du général d'artillerie Julien d'Aboville, son oncle (2). Pendant la guerre de sept ans, il servit sous les ordres du maréchal d'Armentières et se distingua particulièrement au siége de Munster, en 1759. Parvenu au grade de colonel, il commanda l'artillerie du corps d'armée que le comte de Rochambeau conduisit en Amérique, dirigea le siége de York-Town avec une habileté qui contribua beaucoup à la prise de cette ville (1781) et qui lui valut le grade de brigadier d'infanterie (1). Les services qu'il avait rendus à la cause de l'indépendance américaine furent aussi récompensés par le titre de chevalier de l'ordre de Cincinnatus. En 1788, il obtint le grade de maréchal de camp ; l'année suivante, il fit partie du comité militaire assemblé à Paris ; il y proposa la réunion de l'artillerie et du génie : cette mesure, qui ne fut pas adoptée, occupa l'assemblée pendant deux séances et fournit au comte d'Aboville l'occasion de faire voir l'étendue de ses connaissances. Plus heureux dans la création de l'artillerie à cheval, il parvint à faire adopter cette arme qui a produit de si heureux résultats. Lors du voyage de Louis XVI à Varennes, d'Aboville envoya à l'assemblée nationale l'assurance de son dévouement. Nommé lieutenant général en 1792, il obtint le commandement de l'artillerie de l'armée du Nord, sous les ordres de Rochambeau, et se trouva à la bataille de Valmy. (*Voy.* Dumouriez.) Lors de la défection de ce général, il publia contre lui une proclamation violente datée de Sarre-Louis (2) : ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût ensuite emprisonné comme noble, à Soissons. Il ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. En 1795, il fut chargé de reprendre plusieurs villes du Nord tombées au pouvoir des Impériaux, puis d'inspecter l'artillerie des places de la Belgique et de la Hollande. De retour en France, il fut nommé président du comité central d'artillerie ; et peu de temps après inspecteur général de l'artillerie. En 1802, il fut fait sénateur, puis grand officier de la Légion d'honneur, et, en 1803, pourvu de la sénatorerie de Besançon. Ce fut lui qu'en 1804 Napoléon chargea d'aller à Alexandrie au-devant de Pie VII pour l'accompagner jusqu'à Paris, où le pontife devait le couronner. D'Aboville fut ensuite nommé commandant des gardes nationales de trois départements de l'Est (Doubs, Jura, Haute-Saône), et gouverneur de Brest (1807). Lorsqu'en 1809 les Anglais, après s'être emparés des îles de la Zélande, menacèrent le port d'Anvers, il fut nommé pour commander la réserve destinée à le secourir. Tant de faveurs et de marques de confiance font assez supposer de quel dévouement le comte d'Aboville payait Napoléon par ses votes dans le sénat. Cependant, le 3 avril 1814, se trouvant à Paris, il adhéra sans balancer à toutes les mesures prises pour la déchéance de l'empereur et le rétablissement des Bourbons. Le 4 juin suivant, Louis XVIII le nomma pair de France et commandeur de St-Louis. Revenu de l'île d'Elbe, Napoléon l'appela aussi dans sa chambre des pairs ;

(1) On cite notamment un chevalier Michel d'Aboville, baron de la Haye et Champeaux, capitaine d'une compagnie d'ordonnance sous le roi Jean, tué le 19 septembre 1356, à la bataille de Poitiers. Un oncle paternel du comte d'Aboville fut tué à la bataille de Luzara (1702), un autre à celle de Ramillies (1706), un troisième au siége de Fribourg (1744).

(2) Julien d'Aboville, chevalier de St-Louis, lieutenant général des armées du roi, servit avec distinction depuis 1704 jusqu'en 1757, assista aux siéges de trente-quatre villes, à plusieurs batailles, eut, dans la guerre de 1741, le commandement en chef de l'artillerie dans l'armée du maréchal de Saxe, et mourut sans postérité, en 1773, premier inspecteur général de l'artillerie.

(1) La prise de New-York termina la guerre. Lord Cornwallis, prisonnier, rendit un hommage éclatant aux talents d'Aboville en déclarant que c'était au général d'artillerie qu'il rendait les armes.

(2) Insérée dans *le Moniteur*, et par extrait dans la *Galerie militaire* de F. Babié et L. Beaumont, an 13, t. 1, p. 10-11.

mais le comte d'Aboville, alléguant ses infirmités, écrivit au président pour se dispenser d'y siéger. Cette espèce de refus lui fit ensuite conserver son rang après le retour de Louis XVIII ; mais, accablé de vieillesse et d'infirmités, il ne parut guère à cette assemblée, et il y avait à peine trois mois qu'il avait été nommé grand-croix de St-Louis, lorsqu'il mourut, le 1er novembre 1817 (1). Le comte d'Aboville possédait des connaissances profondes en artillerie. Il était membre de plusieurs sociétés savantes, et la mécanique lui est redevable de l'invention des roues à moyeux de métal, dites *roues à voussoir*, qui furent distinguées à l'exposition des produits de l'industrie française en 1802, et dont la classe des sciences mathématiques de l'Institut parle avec éloge dans son rapport de 1808. F—LL.

ABOVILLE (AUGUSTIN-GABRIEL, comte d'), fils aîné du précédent, et, après lui, pair de France, naquit à la Fère le 20 mars 1773. Entré au service, en 1789, avec le grade de sous-lieutenant, il devint lieutenant, puis capitaine d'artillerie en 1792, et fit, en cette qualité, les premières campagnes de la révolution dans les armées du Nord, de la Moselle et de Sambre-et-Meuse. Promu au grade de chef de bataillon le 13 mars 1800, il fut employé, en avril de la même année, à l'armée de réserve qui se formait à Dijon. Peu après la bataille de Marengo, il fut directeur général des parcs d'artillerie de l'armée, et se distingua au siége de Vérone. En 1805, il fut envoyé en Zelande, et mit dans le plus bel état de défense l'île de Walcheren et la place de Flessingue. L'année suivante il obtint les titres de colonel et d'officier de la Légion d'honneur. Il fit successivement les campagnes d'Allemagne et de Portugal, à la suite desquelles il reçut une dotation de 4,000 francs de rente et le grade de maréchal de camp. Il servit encore en Espagne avec beaucoup de distinction. Enfermé dans la place de Tuy, il s'y maintint contre des forces supérieures, et contribua beaucoup au gain de la bataille de Talavéra, où il commandait l'artillerie sous le maréchal Victor. Il assista ensuite au siége de Cadix, où il fut légèrement blessé ; et s'empara du fort de Matagorda en 1810. Lors des désastres qui forcèrent les Français d'évacuer ce royaume, il eut la gloire de sauver, pendant la retraite, une soixantaine de pièces de canon qu'il dirigea sur Bayonne. Il avait été créé baron en 1812. A la première restauration, il alla jusqu'à Calais au-devant de Louis XVIII, qui le nomma chevalier de St-Louis et commissaire près l'administration des poudres et salpêtres. En novembre 1817, il succéda à son père dans la dignité de pair et dans le titre de comte. Lorsqu'on discuta dans la chambre le projet de loi relatif à la fabrication des poudres, il combattit la disposition de cette loi qui supprimait les fouilles obligées, alléguant le long usage, les prérogatives de la couronne, le tort qui serait fait à une branche d'industrie indigène et aux familles qui y trouvaient leur subsistance; mais il ne put faire prévaloir son opinion. Le comte d'Aboville fut l'un des fondateurs de la société créée en 1819 pour l'amélioration des prisons; il faisait aussi partie du comité spécial et consultatif de l'artillerie. Il est mort à Paris, le 15 août 1820; et son éloge, lu à la chambre des pairs par le comte Ruty, se trouve dans *le Moniteur* de cette année, p. 1168. — Ce fut le frère de ce général (*Augustin-Marie*) qui, le 10 mars 1815, s'opposa à l'entrée de Lefebvre-Desnouettes (*voy.* ce nom) dans la place de la Fère, dont il avait le commandement. F—LL.

ABRABANEL ou ABRAVANEL (ISAAC), ministre des finances en Portugal et en Espagne, et savant rabbin, naquit à Lisbonne en 1437, d'une famille qui prétendait descendre de David, et fut, par ses emplois et ses richesses, un des hommes les plus distingués de sa nation. Il parut de bonne heure à la cour d'Alphonse V, roi de Portugal, qui lui confia la direction de ses finances ; mais, à la mort de ce prince, Abrabanel fut accusé d'être entré dans une conspiration tendant à livrer le Portugal à l'Espagne. Que ce soupçon fût fondé ou non, il est certain qu'Abrabanel, voulant se soustraire à ses ennemis, passa secrètement en Castille, où il fut accueilli par Ferdinand et Isabelle, qui se servirent de lui pour rétablir les finances de l'Espagne. Il résida plusieurs années dans ce pays ; mais la faveur dont il jouissait à la cour ne le fit point excepter de la mesure générale qui, en 1492, ordonna l'expulsion des juifs. Abrabanel se retira d'abord à Naples, où il obtint la confiance de Ferdinand Ier. A la mort de ce prince, Charles VIII s'étant emparé du royaume de Naples, Abrabanel s'enfuit en Sicile avec Alphonse II, qui avait succédé à son père Ferdinand. Il demeura fidèle à Alphonse au milieu de ses malheurs ; et ayant survécu à ce prince, il fut encore forcé de changer de retraite, passa à Corfou, de là dans la Pouille, et alla mourir à Venise, en 1508, à l'âge de 71 ans. Lorsqu'il était dans cette ville, il fut chargé d'accommoder un différend entre les Vénitiens et les Portugais, au sujet du commerce des épiceries, et il obtint beaucoup de considération par la manière dont il s'en acquitta. Il employait ses heures de loisir à étudier les écritures hébraïques, et écrivit des Commentaires très-estimés des Juifs. Ils le regardent comme un de leurs écrivains les plus instruits, et le comparent même à Maimonides. Plusieurs nobles vénitiens et les juifs les plus distingués assistèrent à ses funérailles. Son corps fut transporté et enterré à Padoue. Abrabanel est célèbre par ses nombreux ouvrages, écrits d'un style pur et facile, et qui lui donnent un rang distingué parmi les rabbins. On peut en voir la liste dans le tome 41e des *Mémoires de Nicéron*, et dans le 2e volume des *Mémoires de Littérature portugaise*. Les principaux sont : 1° *Commentaire sur le Pentateuque*, Venise, 1579, in-fol.

(1) Et non point en 1819, comme l'ont écrit plusieurs biographies publiées récemment. Voy. dans *le Moniteur* du 10 novembre 1817, p. 1239, un article nécrologique sur ce général. Son éloge, prononcé par le maréchal Marmont, à la chambre des pairs, dont le général d'Aboville est mort doyen, a été inséré dans *le Moniteur* de la même année, p. 1279. Le maréchal loue la *fixité de ses principes* et sa *philosophie guerrière*. « M. d'Aboville, dit-il, a offert, « pendant plus de soixante ans, l'exemple de cette loyauté de sen« timents qui, au champ d'honneur, double la force des armées. Son « bonheur fut dans le devoir.

et réimprimé dans la même ville, et à Hanau, en 1709, et enfin à Amsterdam, en 1768. Dans l'édition donnée en 1584, on a fait des changements et retranchements par ordre de l'inquisition. Plusieurs parties de cet ouvrage, qu'Abrabanel écrivit à l'âge de vingt ans, ont été traduites en latin et publiées séparément. 2° Des *Commentaires sur le Lévitique, le Deutéronome, les Prophètes*, etc. 3° Huit Dissertations, qui ont été traduites de l'hébreu en latin, par Jean Buxtorf, et imprimées à Bâle, 1642, in-4° On trouve dans le t. 2 du *Trésor des antiquités sacrées* de Blaise Ugolin, Venise, 1744, in-fol., des observations d'Abrabanel sur la structure du cadran solaire d'Achas, traduites de l'hébreu en latin, par J. Meyer. 4° Les *OEuvres de Dieu* (en hébreu), Venise, 1592, in-4°, ouvrage où l'auteur combat l'opinion d'Aristote sur la durée du monde. 5° *Caput Fidei* (en hébreu), Constantinople, 1506, in-4°, réimprimé à Venise en 1557, in-4°, *Altenaviæ*, 1750, in-4°. C'est un traité des articles de foi des juifs. Abrabanel était infatigable dans le travail; il y passait les nuits entières, et pouvait jeûner fort longtemps. Il écrivait avec beaucoup de facilité; et quoiqu'il traite avec le dernier emportement les chrétiens, qu'il regardait comme les auteurs de ses disgrâces, il vivait avec eux d'une manière civile et polie. « Abrabanel, dit Richard Simon, est celui de « tous les rabbins dont on puisse le plus profiter pour « l'intelligence de l'Écriture, bien qu'il soit trop « étendu : sa méthode est cependant ennuyeuse, « parce qu'il fait quantité de questions qu'il résout « ensuite. D'ailleurs, il ne fait le plus souvent que « raffiner sur les explications des autres rabbins, et « il est, en plusieurs endroits, trop subtil. » Il laissa trois fils, Juda, Joseph et Samuel. — Juda, qu'on nommait ordinairement *maître Léon*, exerça la médecine à Gênes, et publia en 1535, à Rome, des *Dialogi d'Amore*, sous le nom de *Léon l'Hébreu*. Dans l'une des traductions espagnoles, on appelle cet auteur *mestre Léon Abarbanel*. Denis Sauvage Duparc, et Pontus de Tyard, ont donné chacun une traduction française de cet ouvrage, qui, au jugement de plusieurs écrivains, ne méritait pas cet honneur. B—P.

ABRADATE était roi de la Susiane, qui faisait alors partie de l'empire d'Assyrie; s'étant brouillé avec son souverain, il l'abandonna pour passer du côté de Cyrus, à qui il rendit de grands services. Il fut tué dans un combat contre les Égyptiens. Son histoire et celle de Panthée, son épouse, sont le sujet d'un épisode touchant de la *Cyropédie*. C—R.

ABRAHAH, roi d'Yémen et d'Éthiopie, bâtit à Ssanaa une église, pour y attirer les pèlerins qui avaient coutume d'aller à la Mecque. Un homme de la nation des Kananiens vint, par mépris, déposer des ordures devant la porte de cet édifice. Abrahah jura de détruire la Kaabah, et marcha vers la Mecque, avec son armée montée sur des éléphants. Le sien, nommé Mahmoud, marchait en avant. Les écrivains arabes rapportent qu'au moment où l'on allait procéder à la démolition de la Kaabah, Dieu envoya contre cette armée des bandes nombreuses d'oiseaux gros comme des hirondelles, et venus du côté de la mer, qui lancèrent des pierres de terre cuite, qu'ils portaient à leur bec et dans chaque patte; le Très-Haut anéantit chacun des soldats avec une pierre qui portait son nom; elles étaient plus grosses qu'une lentille, et moindres qu'un pois; elles brûlaient les casques, les hommes et les éléphants. Dieu lança un torrent qui emporta les cadavres dans la mer.... Lorsque Abrahah s'approchait de la Mecque, et qu'il voulait y entrer, l'éléphant qu'il montait se jetait à terre et s'endormait; quand il essayait de marcher d'un autre côté, aussitôt l'éléphant se levait et y courait; enfin, ce souverain retourna en Yémen, où il fut frappé de la main de Dieu; ses membres se détachèrent. C'est dans ce triste état qu'il parvint jusqu'à Ssanaa, où il mourut. Le prophète a consigné cet événement, arrivé l'année même de sa naissance, dans la 105[e] surate du Coran, intitulée: *Surate de l'éléphant*, qui contient cinq *miracles* ou versets. Malgré le témoignage formel du *livre saint*, je partage le naïf embarras du R. P. Maracci : ce docte confesseur du pape Innocent II, qui vénérait trop les écrivains arabes pour rejeter une seule circonstance d'un fait défavorable même à la religion chrétienne (car Abrahah professait cette religion), ne doute pas que, dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, les démons n'aient obtenu de Dieu même la permission d'outrager les temples et les simulacres sacrés ; « *Neque vero novum et inau-* « *ditum est.... Sexcenta sunt hujus rei exempla*, « etc. » *Refutationes in Alcoranum*, p. 824, et *Prodromus ad refutationem Alcorani*, pars 2, cap. 4, p. 14. Au reste, l'expédition fabuleuse ou réelle d'Abrahah a donné lieu à une époque connue, parmi les chronologistes arabes, sous le nom de *Tarykh-el-Fyl*, époque de l'éléphant. La 1[re] année de cette ère correspond à l'an 571 de l'ère vulgaire, à la 41[e] du règne de Khosrou-Nouchryrvan en Perse, à la 43[e] de l'empire des Ethiopiens en Arabie, à l'an 882 de l'ère d'Alexandre, et à l'an 1316 de celle de Bakht-Nassar ou Nabuchodonosor. Le prophète des musulmans naquit cette année-là. L—S.

ABRAHAM. Ce nom, auquel se rattachent l'histoire du peuple de Dieu, les promesses faites à ce peuple, et les merveilles opérées en sa faveur, tout, jusqu'aux grands mystères accomplis par le divin fondateur de la religion chrétienne, est celui du plus célèbre patriarche des Hébreux. Né à Ur, en Chaldée, environ 2,000 ans avant J.-C., Abraham descendait de Sem, fils aîné de Noé, à la huitième génération. Il passa ses premières années dans la maison de son père Tharé, où il fut préservé de l'idolâtrie qui régnait dans sa famille. Docile à la voix de Dieu, qui, en lui faisant entrevoir ses hautes destinées, lui ordonna d'aller s'établir dans la terre de Chanaan, il partit avec son père, son épouse, son neveu, et fixa sa demeure à Haran, dans la Mésopotamie. Depuis la mort de Tharé, il ne cessa de mener une vie errante, autant pour se conformer aux ordres de Dieu que pour trouver des pâturages commodes à ses nombreux troupeaux. On le vit successivement à Sichem, à Bethel, et dans le pays de Gérare, d'où

il revint encore à Béthel. Les disputes fréquentes qui survenaient entre ses bergers et ceux de Loth mirent l'oncle et le neveu dans la nécessité de se séparer. Le premier s'arrêta à Mambré, et le dernier alla s'établir à Gomorrhe. Informé quelque temps après que quatre rois, ou plutôt quatre chefs de quelques bourgades arabes, ennemis de celui de Gomorrhe, avaient enlevé Loth et tout ce qu'il possédait, Abraham les poursuivit à la tête de ses serviteurs, au nombre de trois cent-dix-huit, les défit, remit son neveu en liberté, et lui rendit ses troupeaux. Comme il revenait de cette expédition, Melchisedech, roi de Salem, et prêtre du Très-Haut, alla à sa rencontre, lui offrit du pain et du vin, le bénit au nom du Seigneur, et en reçut la dixième partie des dépouilles enlevées aux rois vaincus. Sara, épouse d'Abraham, âgée de soixante-quinze ans, ne lui avait point encore donné d'enfants, et avait passé le temps où les femmes conservent l'espérance d'en avoir; mais, comme c'était une espèce d'opprobre alors de mourir sans postérité, elle engagea ce patriarche à épouser sa servante Agar, dont il eut Ismaël. Cet enfant, né d'une esclave, ne pouvait être le dépositaire des magnifiques promesses que Dieu avait faites à Abraham, et qui étaient toutes liées à la destinée d'un fils qui devait naître de son épouse légitime. Ces promesses lui annonçaient qu'il serait le père d'un grand peuple (ce que désignait le changement de son nom d'*Abram* en celui d'*Abraham*) et que toutes les nations seraient bénies en son nom. Dieu ne lui avait pas laissé ignorer les diverses épreuves par lesquelles passeraient ses descendants, leur servitude en Égypte, leur délivrance miraculeuse, leurs longues courses dans le désert avant d'arriver dans la terre de Chanaan. Ces promesses lui étaient confirmées dans toutes les occasions, ici par des globes de feu qui sortaient du sein de la terre pour consumer la chair des victimes; là par l'établissement de la circoncision, pour être le sceau de l'alliance du Seigneur avec le patriarche et avec sa postérité, jusques aux dernières générations. Au moment où le grand âge des deux époux semblait devoir faire naître des doutes sur l'accomplissement de ces promesses, trois anges arrivent chez lui sous la forme de voyageurs. Leur mission était de punir Sodome et Gomorrhe, dont les iniquités avaient provoqué la destruction, et que le saint patriarche aurait cependant détournée par ses prières, s'il se fût seulement trouvé dix justes dans ces villes criminelles. Celui des trois anges dont les deux autres paraissaient n'être que les serviteurs, et que les anciens Pères ont regardé comme étant le fils de Dieu, assura Abraham qu'à leur retour, Sara serait devenue mère. En effet, quoique âgée de quatre-vingt-dix ans, elle conçut et enfanta Isaac, au terme fixé par l'ange. Lorsque cet enfant eut atteint l'âge de vingt-cinq ans, Dieu, pour mettre la foi d'Abraham à de nouvelles épreuves, lui ordonna d'aller lui immoler ce fils unique sur la montagne de Moria. Le patriarche, convaincu que celui qui avait fait naître Isaac contre le cours ordinaire de la nature était assez puissant pour le rappeler à la vie, ou pour lui donner de nouveaux fils, se mit en devoir d'obéir au souverain arbitre de la vie et de la mort. La victime était déjà sur le bûcher, près de recevoir le coup fatal, lorsque Dieu, satisfait de cet acte mémorable d'obéissance, arrêta le bras du docile sacrificateur, qui substitua un bélier à la personne de cet enfant de la promesse. Sara mourut, et Abraham épousa Céthura, qui lui donna encore six enfants. Il termina ses jours à 175 ans, et fut enterré à côté de Sara, dans une caverne du champ qu'il avait acheté, pour sa sépulture, des fils de Heth. Tout est mystérieux dans les événements de la vie de cet illustre patriarche. Son nom, devenu célèbre parmi toutes les nations de l'Orient; sa nombreuse postérité par Isaac et même par Ismaël; cette suite de peuples et de rois issus de sa race; la conquête du pays de Chanaan, possédé pendant tant de siècles par ses descendants; les miracles signalés que Dieu opéra dans tous les temps en leur faveur; la naissance du Messie accordée à sa postérité: voilà ce qui a frappé les Juifs dans les promesses faites à celui qu'ils reconnaissent pour leur père, et voilà ce qui fait la véritable gloire d'Abraham. Nous n'avons sur le Thot des Égyptiens, le premier Zoroastre des Perses, sur l'Hercule des Grecs, sur l'Orphée de la Thrace, et sur tant d'autres héros célèbres avec lesquels on a prétendu confondre Abraham, que des faits incertains, des époques douteuses, des récits opposés ou contradictoires. On a, au contraire, d'Abraham, une histoire suivie, détaillée, par un auteur qui touche à son temps, et dont le bisaïeul avait vécu plus de trente ans avec le petit-fils de ce patriarche. L'historien nous apprend l'origine de ce grand homme, ses voyages, ses vertus et ses fautes. Il marque aux Hébreux, rentrant dans le pays qu'Abraham avait habité, les lieux où ce patriarche, son fils et son petit-fils avaient fait leur résidence, les autels qu'ils avaient creusés, les terrains qu'ils avaient acquis, les peuples et les rois avec lesquels ils avaient eu des démêlés et fait des alliances. Il entre dans les mêmes détails sur les divers lieux que ses douze petits-fils avaient rendus célèbres par leurs aventures ou leurs crimes: il constate leur descendance, en produisant les généalogies sur lesquelles étaient fondés les droits de la nation à la possession de la terre promise. Enfin, le Dieu que les Juifs adoraient, la terre qu'ils habitaient, leurs monuments, leurs traditions, leurs livres sacrés, tout annonçait Abraham. Les Arabes, comme les Juifs, toujours jaloux, toujours ennemis les uns des autres, se réunissent pour attester leur commune descendance de ce patriarche, et ces deux peuples en portent l'empreinte et la preuve par la circoncision. Ce témoignage est confirmé par celui des peuples voisins et ennemis, tels que les Moabites et les Ammonites, qui prétendaient tirer leur origine du neveu d'Abraham; par celui d'une foule d'auteurs même païens, qui tous représentent Abraham comme un personnage aussi distingué par ses richesses et par son rang, que célèbre par ses lumières et par ses vertus. Les Églises grecque et latine ont mis son nom dans leurs légendes. Il en est aussi question dans le Coran; et quelques auteurs musulmans, entre autres rêveries concernant

ce patriarche, prétendent qu'il fit le voyage de la Mecque, et qu'il commença à y bâtir le temple. Les Juifs ont toujours honoré sa sépulture et sa mémoire; mais leurs rabbins ont mêlé dans l'histoire d'Abraham la vérité avec le mensonge. Le traité *Jetzirah*, ou *de la Création*, Paris, 1552, Mantoue, 1562, et Amsterdam, 1642, in-4°, qu'on lui a faussement attribué, est, dit-on, du rabbin Akiba : il a été traduit en latin par Postel et Rittangel. Aux premiers siècles du christianisme, les hérétiques séthiens débitèrent une *Apocalypse* d'Abraham. Origène a cité aussi un prétendu ouvrage de ce patriarche. T—D.

ABRAHAM-BEN-R.-CHIJA ou HAJA, c'est-à-dire *le prince*, rabbin espagnol, né vers l'an 1070, écrivit un ouvrage sous le titre de *Meghillath Hamegaleh*, c'est-à-dire *Volume du révélateur*, dans lequel il traite de l'époque de la résurrection des morts et de celle à laquelle, selon lui, le Messie doit naître. Ce livre est cité par Pic de la Mirandole, dans son *Traité contre les Astrologues*, et par Abrabanel, dans son *Commentaire sur le Pentateuque*. Abraham-Ben-R.-Chija se distingua surtout par ses connaissances astronomiques, et composa un ouvrage de géographie et d'astronomie, dont une copie fut, dans la suite, envoyée à Sébastien Munster, qui la publia en hébreu, sous ce titre : *Sphæra mundi, describens figuram terræ, dispositionemque orbium cœlestium et motus stellarum, auctore rabbi Abraham*, etc.; Bâle, 1546, in-8°. Buxtorf et Wolf se trompent en disant que cette édition fut accompagnée d'une traduction latine d'Oswaldus Schreckenfuchsius. Abraham-Ben-R.-Chija est encore l'auteur d'un ouvrage astronomique, dans lequel il traite des planètes, des deux sphères, et du calendrier des Grecs, des Romains et des Ismaélites, et d'un livre de Géométrie, avec l'explication des triangles sphériques, et la conversion des angles et des cercles; d'un traité de musique et d'un ouvrage de morale. Tous ces écrits se trouvent à la bibliothèque du Vatican. D—G.

ABRAHAM-BEN-CHAIM, célèbre rabbin, auteur d'une Bible imprimée, en 1488, à Sancino, et qui passe pour être la première édition complète du texte hébreu. Elle est en beaux caractères carrés, dans le goût de celles de Bomberg, avec des points et des accents. On n'en connaît que quatre exemplaires, dont deux à Rome, dans les bibliothèques Barberini et de Ste-Prudentienne, un troisième dans celle du grand-duc de Toscane, et le quatrième chez le margrave de Dourlac. Ben-Chaim a composé d'autres ouvrages. T—D.

ABRAHAM USQUE, juif portugais du 14e siècle, composa, en commun avec Tobie Athias, une traduction espagnole de la Bible, sous ce titre : *Biblia en lengua española, traduzida palabra por palabra de la verdad Hebraïca, por mui excelentes Letrados*, Ferrare, 1553, in-fol., caractères gothiques. Cette version, trop littérale pour être lue avec suite et profit, n'est, au dire de quelques hébraïsants, qu'une compilation de Kimchi, de Ruschi, d'Aben-Ezra, de la paraphrase chaldaïque et de quelques anciennes gloses espagnoles. Les auteurs annoncent, dans la préface, qu'ils ont suivi la version latine de Pagnin : mais cette assertion n'est pas fondée, et semble n'avoir eu pour but que de tromper les rigueurs de l'inquisition. On en fit, en 1630, une seconde édition, destinée aux chrétiens espagnols La version à l'usage des juifs est la plus rare et la plus recherchée. C. W—R.

ABRAHAM de Ste-Claire (proprement ULRICH-MEGERLE), né en 1642, à Krœhenheimstetten, en Souabe, entra, en 1662, dans l'ordre des augustins, et fut longtemps prédicateur du couvent de Taxa, en Bavière. Appelé à Vienne en 1669, il fut prédicateur de la cour jusqu'en 1709. Il porta dans la chaire un esprit comique et original qui le faisait écouter, et auquel il dut souvent l'utilité de ses remontrances : il mêlait ses sermons de plaisanteries et de petits contes. Ses écrits sont remarquables par leur singularité et la bizarrerie de leur titre : *Judas archicoquin; Fi du monde! Attention, soldat!* Il en a laissé un grand nombre. Un des principaux est un traité de morale, divisé en cent chapitres, contenant des préceptes pour tous les états, et intitulé : *Quelque chose pour tous.* G—T.

ABRAHAM ECHELLENSIS. *Voyez* ECHELLENSIS.

ABRAHAM (BEN DAVID), savant rabbin du 12e siècle, enseigna avec une grande renommée à l'école juive de Beaucaire. Ses leçons sur la loi et le Talmud attirèrent dans cette ville une grande foule de disciples. Sa libéralité, dit Basnage, égalait son savoir; il fournissait aux étudiants la nourriture du corps en même temps que celle de l'esprit, et entretenait à ses frais ceux dont la misère aurait pu ralentir les progrès. Ses commentaires sur les textes sacrés ne nous sont pas parvenus. C. W—R.

ABRAHAM (BEN ISAAC), beau-père du précédent, vivait dans le 12e siècle, à Montpellier, où il devint chef de la synagogue. Quelques biographes le représentent comme un grand cabaliste; d'autres affirment qu'Élie lui apparaissait pour lui dicter ses interprétations mystiques de l'ancienne loi. Nous avons de lui, sur les coutumes et les cérémonies des Juifs, un livre dont Hottinger fait mention dans sa *Bibliothèque orientale*, Bartolocci et Wolf dans leurs *Bibliothèques*, ainsi que Bernard de Rossi dans son *Dictionnaire des auteurs hébreux*. C. W—R.

ABRAHAM, fils de Salomon Jarchi (*Voy.* ce nom), a écrit des commentaires sur quelques livres d'Ezéchiel. Un fragment de cet ouvrage se trouve dans les manuscrits de la bibliothèque du Vatican; le manuscrit 945 de Bernard de Rossi renferme aussi plusieurs traités du même auteur sur des matières qui tiennent aux lois et aux mœurs. C. W—R.

ABRAM (NICOLAS), né en 1589, à Xaronval, village de la Lorraine, entra, en 1616, chez les jésuites, fut appelé à professer la théologie à Pont-à-Mousson, remplit cette chaire durant dix-sept ans, et mourut dans ces fonctions pénibles, le 7 décembre 1655. Modeste jusqu'à la simplicité, et ne soupçonnant pas son mérite, il porta la défiance de soi-même à un degré rare parmi les gens de lettres. Ses ouvrages sont : 1° un savant *Commentaire* en 2 vol. in-fol., *sur quelques harangues de Cicéron*; Paris, 1631. Les excellentes observations qu'il contient se trouvent

noyées dans une diffusion qui en rend la lecture très-pénible. Osorius et d'Olivet ont beaucoup profité de ce commentaire; on en a détaché les analyses, qui sont plus estimées que le commentaire même, Pont-à-Mousson, in-4°, 1633. 2° Une édition de Virgile, avec des notes, in-8°, Rouen, 1633, 37, 48, 82; Pont-à-Mousson, 1633, et Toulouse, 1644; ouvrage plus estimé que le précédent, parce qu'il est plus précis, plus clair, et que l'auteur réussit assez à expliquer les endroits difficiles; 3° des Questions théologiques, sous ce titre : *Pharus Veteris Testamenti*, Paris, in-fol., 1648; 4° un *Commentaire sur la Paraphrase de St-Jean*, en vers grecs, par Nonnus, que Simon met au-dessus de tous ses autres ouvrages; 5° un traité latin *de la Vérité et du Mensonge*; 6° un *Abrégé des Rudiments de la langue hébraïque*, en vers latins; 7° l'*Histoire* (manuscrite) *de l'Université de Pont-à-Mousson*, en latin, où, dit Chevrier, entre une foule de traits intéressants, on trouve des petitesses capables de jeter du doute sur les faits les plus importants du reste de l'histoire. D. Calmet se proposait de la faire imprimer à la suite de sa *Bibl. de Lorraine;* mais il en fut empêché par des personnes intéressées à ce que différentes particularités contenues dans cet ouvrage ne fussent pas rendues publiques. On trouve la liste de ses ouvrages dans Bayle, Sotvell (*Bibliotheca Soc. J.*), etc. N—L.

ABRANCHES (ALVARÈS D'), général portugais, l'un des chefs de la révolution qui fit passer la couronne à la maison de Bragance, en 1640, déploya l'étendard royal à Lisbonne, parcourut les rues de cette capitale en criant : « Vive don Juan IV, roi de « Portugal ! » et ayant entraîné le peuple, assura le succès de la révolution. Nommé par le nouveau roi gouverneur de la province de Beira, il la mit en état de défense, rassembla des troupes, et conduisit une armée contre les Espagnols en 1643. Il obtint sur eux différents avantages, entra en Castille, prit et saccagea Zarca, Fontaine-Guinal, signala encore son zèle et sa valeur pendant plusieurs campagnes, et mourut estimé de ses compatriotes et de son souverain. B—P.

ABRANTÈS (DON JOSÉ DE SA ALMEIDA E MENEZES, marquis d'), issu d'une des familles les plus illustres du Portugal, naquit à Lisbonne, en 1782, et entra de bonne heure dans la carrière des armes. En 1807, lors du départ de la cour pour le Brésil, il resta en Portugal. Le prince régent, en quittant son royaume, avait nommé pour le gouverner une régence dont le vieux marquis d'Abrantès, père de celui-ci, était président. Mais cette régence fut bientôt dissoute par Junot, lorsque ce général prit possession du pays au nom de l'empereur des Français. On ne peut plus douter aujourd'hui que, fier de la faveur de Napoléon et du titre de duc d'Abrantès que son maître lui avait conféré, Junot ne se soit aussi cru sérieusement destiné à porter une couronne et à fonder une dynastie. C'est évidemment dans cette vue qu'il flatta la nation portugaise, et que, par l'entremise du comte da Ega, ex-ambassadeur à Madrid, il fit prononcer la déchéance de la maison de Bragance dans une réunion à laquelle assistèrent les principaux hidalgos résidant à Lisbonne. Il fut même dressé, à cette occasion, un acte revêtu de nombreuses signatures, mais qui n'a jamais été publié. Junot décida ensuite les chefs de la noblesse à envoyer à Bayonne une députation pour complimenter Napoléon, obtenir de lui une réduction sur l'énorme contribution de cent millions imposée au Portugal par le décret de Milan, du 23 décembre 1807, et enfin lui demander un roi de son choix. Le jeune marquis d'Abrantès fut un des membres de cette députation; et il adressa de Bayonne à Lisbonne, le 28 avril 1808, une lettre qui fait assez connaître les vues et l'esprit de la députation. Cette lettre étant arrivée à Lisbonne, Junot convoqua une réunion de nobles, de magistrats, présidée par le comte da Ega, qui rédigea une adresse à Napoléon, laquelle fut signée par tous les grands du royaume alors en Portugal, à l'exception du marquis das Minas, qui, seul de la noblesse, refusa sa signature. Voici un extrait de cette pièce : « Le représentant de V. M., le général en « chef et toute son armée peuvent attester quel est l'es« prit public de notre nation.... Ils ont reconnu que « nous professions tous envers V. M. les sentiments « d'admiration, de respect et de reconnaissance que « les intrigues, les insinuations des ennemis de notre « tranquillité, et par-dessus tout *le détestable exemple « de nos voisins*, n'ont fait que fortifier, en dévelop« pant cet ancien germe d'affection qui a toujours « subsisté entre les deux nations française et portu« gaise. » De Bayonne, le marquis d'Abrantès se rendit à Paris, où il fut retenu comme otage, ainsi que son père; et l'un et l'autre restèrent dans cette capitale jusqu'à la chute de Napoléon, en 1814. Pendant cette longue captivité, le jeune marquis suivit les cours d'agriculture de Thouin, et manifesta l'intention d'introduire de grandes améliorations dans l'exploitation de ses vastes domaines. De retour dans sa patrie, il parut s'occuper de ce soin, et fut nommé président d'une société d'agriculture. Promu au grade de colonel de cavalerie après l'arrivée de Jean VI, en 1821, il fit de vains efforts auprès de ce prince pour être élevé à la dignité de duc. Mécontent et fort opposé aux principes du gouvernement constitutionnel, il se lia intimement avec la reine Charlotte et l'infant don Miguel, dont il devint bientôt un des principaux confidents. Lorsque l'infant, dans les derniers jours de mai 1823, quitta Lisbonne pour aller se mettre à la tête des troupes qui devaient renverser la constitution, le marquis d'Abrantès fut un de ceux qui l'accompagnèrent; et on le vit, lors de la rentrée de Jean VI dans la capitale (5 mai), ouvrir la marche à la tête d'une troupe de paysans de ses terres, armés de bâtons. A partir de cette époque, il voua une haine implacable au marquis de Loulé; et l'on croit qu'il ne fut point étranger au complot qui amena la mort de cet ami du roi. Dès lors, le jeune d'Abrantès, que l'infant généralissime avait nommé son aide de camp, se montra un de ses plus zélés partisans, et prit une part très-active au mouvement du 30 avril 1824. Arrêté au moment où il cherchait à s'enfuir, le marquis d'Abrantès fut excepté du pardon accordé par le roi

aux auteurs de la rébellion et aux complices de l'assassinat de Loulé. Exilé du royaume, il se rendit en Italie, d'où il revint en 1826, après la mort de Jean VI, et chercha à rentrer en Portugal en vertu de l'amnistie générale que don Pedro venait d'accorder pour tous les délits politiques. La régente et ses ministres lui ayant défendu de débarquer, il se rendit en Angleterre, où il mourut d'une attaque d'apoplexie vers la fin de 1826. C—o.

ABRANTÈS (duc et duchesse d'). *Voyez* JUNOT.

ABRESCH (FRÉDÉRIC-LOUIS), né le 29 décembre 1699, à Hombourg, où son père, était bailli, occupa la même charge à Braunfels. Il existe une colonie française dans un village de ce comté nommé Dabhausen ou Taubhausen, près de la petite ville de Greifenstein; Abresch y fut envoyé à l'âge de treize ans, pour être instruit dans la langue française, et il y fit tant de progrès, qu'en sept mois on aurait cru que c'était sa langue maternelle. De retour chez son père, il s'appliqua à l'étude des langues latine et grecque. Comme son père le destinait à la théologie, il l'envoya au collége de Herborn, petite ville de la principauté de Nassau-Dillenbourg, où il suivit, pendant deux ans, des cours de philosophie, de langue hébraïque et de théologie. En 1720, il se rendit à l'université d'Utrecht, où les leçons du célèbre Arnold-Drakenborg et de Charles-André Duker lui inspirèrent un goût si décidé pour la littérature ancienne, qu'afin de s'y consacrer exclusivement, il renonça à la théologie. A la fin de 1723, il avait terminé ses études à Utrecht, et il voulait encore suivre les cours de l'université de Leyde, lorsqu'il fut nommé vice-recteur du collége de Middelbourg. En 1725, il fut promu à la place de recteur au même collége, et, en 1741, il passa à celui de Zwol dans l'Over-Yssel, et y occupa le même emploi jusqu'en 1782, époque où il mourut, à l'âge de 82 ans. Ce fut à Middelbourg qu'Abresch commença à se faire connaître par des articles critiques sur divers auteurs grecs, insérés dans le recueil qui paraissait alors à Amsterdam, sous le titre de *Miscellaneæ Observationes criticæ in auctores veteres et recentiores*. Ces articles sont fort estimés; en voici l'indication : *Spicilegia in Herodotum, Thucydidem et Xenophontem* (*Misc. Obs.* 3, t. 1, p. 141-152; t. 2, p. 302-308; t. 3, p. 426-432). *Animadversiones ad Hesychii quædam loca* (ibid. 5, t. 1, p. 81-111; t. 3, p. 79-100; 6, t. 1, p. 269-291; t. 2, p. 397-411; 7, t. 2, p. 293-307; 10, t. 1, p. 1-10; *Misc. Obs. nov.*, t. 1, p. 63-90). Ces notes et observations sur Hesychius se trouvent aussi dans la belle édition de cet auteur faite par Jean Alberti. *Vindiciæ et Conjecturæ in Aristidis hymnos in Jovem et Minervam* (*Misc. Obs.* 5, t. 2, p. 225-245). *Addenda et corrigenda in observat. ad Aristidem* (ibid. 5, t. 3, p. 100-102). *Supplementi vocum omissarum Specimen in H. Stephani Thes. linguæ græcæ* (ibid. 8, t. 1, p. 179-189). C'est l'extrait d'un grand recueil qu'Abresch avait fait de mots grecs qui ne se trouvent pas dans le *Thesaurus* de Henri Étienne. Guillaume Otto Reitz, qui en parle dans sa *Belga græcisans*, cite plus de cent mots qu'Abresch avait rassemblés seulement pour la lettre A. *Observata ad Æschyli Prometheum vinctum et scholiastes* (ibid. 7, t. 3, p. 405-417). *Prætermissa in observatis ad Æschyli Prometheum vinctum* (ibid. 8, t. 3, p. 341-346). Ἐξέτασις *epistolica de verbo* ὑπερτίθεσθαι (ibid. 8, t. 3, p. 347-352). *Exercitatio critica ad I Tim.* 5, 8 (ibid. 9, t. 3, p. 430-438). *Notæ in Xenophontem Ephesium* (ibid. 10, t. 2, p. 201-218; t. 3, p. 345-358; *Misc. Obs. nov.*, t. 3, p. 2-36; t. 6, p. 489-512). *Ad viri clarissimi de quibusdam locis Flori epicrisin Animadversiones* (*Misc. Obs. nov.*, t. 6, p. 621-631). Quelques-uns portent le nom de leur auteur. Les autres sont signés de la lettre H, qui signifie peut-être *Homburgensis*, ou des lettres H. L., probablement *Homburgensis Ludovici*, ou de celles P. B. A. A. H., dont on ne connaît pas bien la signification; il y en a qui n'ont aucune signature, ou qui portent le nom supposé de *Petrobasilius*. Abresch a encore publié les ouvrages suivants, qui sont tous du même genre, et donnent des preuves de l'étendue de ses connaissances philologiques et de son talent pour la critique ainsi que de son érudition et de l'étude profonde qu'il avait faite de la langue et de la littérature grecques : *Animadversionum ad Æschylum libri duo, accedunt adnotationes ad quædam loca Novi Testamenti*; Middelbourg, 1743, in-8°. On y trouve beaucoup d'observations neuves et utiles. Les deux livres sur Eschyle n'embrassent que cinq tragédies de ce poëte, mais il y éclaircit encore des passages de beaucoup d'autres auteurs grecs. Viennent après cela les notes sur le Nouveau Testament, et ensuite une liste des mots grecs employés par Eschyle, qui ont été mis dans le *Thesaurus* de Henri Étienne. On lui doit encore la meilleure édition des *Lettres d'Aristenète*; Zwol, 1749, in-8°. Abresch a joint à cette édition deux livres de notes critiques : il indique aussi les mots grecs qui se trouvent dans Aristenète, et qui ne sont pas dans le *Thesaurus* d'Étienne. Abresch publia, avec le secours de Jean-Jacques Reiske, avec lequel il entretenait une correspondance, des suppléments à ces *Lectiones Aristæneteas*, qui ont été imprimés à Amsterdam, in-8°, 1752, et un essai d'un plus grand ouvrage sur Thucydide, qu'Abresch promettait alors de mettre au jour, et dont la première partie parut en effet à Utrecht, en 1753, in-8°, sous ce titre : *Dilucidationum Thucydidearum Pars prima*, et la seconde dans la même ville, en 1755. Cet ouvrage est très-utile à ceux qui se livrent à l'étude de la littérature grecque, mais il offre plus de secours pour l'explication des divers auteurs dont il y est question, que pour celle de Thucydide même; car Abresch n'a pas toujours été heureux dans les éclaircissements et les interprétations du texte de cet historien. La première partie comprend les deux premiers livres de Thucydide, la seconde embrasse les autres. Il a paru, en 1763, un Supplément à ces éclaircissements, avec la suite des observations sur Eschyle; Zwol, 1763, in-8°. Abresch a aussi donné, en 1757, in-8°, une nouvelle édition, considérablement augmentée, du *Gazophylacium Græcorum, seu Methodus admirabilis ad insignem brevi comparandam verborum copiam*, de Philippe Cattier, qui avait paru à Paris, en 1651. Cette édition a été réimprimée

à Leyde, en 1809, avec des additions. (*Voy.* Cattier.) (1) A. L. M.

ABREU (ALEXIS), savant médecin d'Alcacovas, en Portugal, vivait vers la fin du 16e siècle et au commencement du 17e. Fixé d'abord dans le royaume d'Angola, en Afrique, il s'y acquit pendant neuf ans une grande réputation, et fut comblé de biens par le vice-roi, qu'il servit comme médecin et comme homme de guerre. Ramené à Lisbonne par l'amour de la patrie, il fut nommé médecin du roi, et publia, en 1622, un Traité *de Septem Infirmitatibus*, ou *des Maladies les plus communes aux gens de cour.* C. et A.

ABREU (JEAN-MANUEL de), géomètre portugais, élève et compagnon d'infortune du célèbre Joseph Anastasio da Cunha, naquit en 1754. Après avoir terminé ses études, il suivit la carrière militaire, entra dans le régiment d'artillerie de Porto, et fit de rapides progrès dans les mathématiques. Poursuivi pour ses opinions religieuses sous le règne de Marie Ire, il figura dans l'auto-da-fé de Lisbonne avec son ami Cunha, et fut condamné à une réclusion temporaire. Ayant recouvré la liberté, il quitta le service, se consacra à l'étude, et fut nommé membre de l'académie des sciences, et professeur de mathématiques à l'académie royale de marine et au collége des nobles. Devenu infirme, il obtint sa retraite et vint en France, où il publia, à Bordeaux, la traduction des *Principes mathématiques de da Cunha*, précédés d'une notice sur cet homme de génie, 1806, 1 vol. in-8°, réimprimé à Paris en 1816. La *Revue d'Édimbourg* ayant donné un article critique sur l'ouvrage de da Cunha, d'Abreu publia une réfutation de cet article dans les nos 30, 31 et 32 de l'*Investigador Portuguez en Inglaterra*, écrit mensuel en langue portugaise, qui paraissait alors à Londres. Revenu dans sa patrie, il mourut aux îles Açores, en 1815. On regrette qu'il n'ait pas fait imprimer les œuvres posthumes, scientifiques et littéraires de J. Anastasio da Cunha. Il a encore publié, pendant son séjour en France : *Supplément à la traduction de la géométrie d'Euclide de Peyrard, publiée en 1804, et à la géométrie de Legendre, suivi d'un Essai sur la vraie théorie des parallèles*, in-8°, 1808. C—O.

ABREU (DON JOSEPH-ANTONIO), publiciste espagnol du 18e siècle, auquel on doit la *Collection de tous les Traités des souverains d'Espagne avec tous les États de l'Europe*, etc., en 12 vol. in-fol. Il finit cet immense ouvrage en 1751, et mourut en 1775. — DON *Félix-Joseph* ABREU a publié en espagnol *Traité juridico-politique sur les prises maritimes*, etc., *trad. par Poncet de la Grave;* Paris, 1758, 2 vol. in-12, seconde édition, augmentée de notes conformes à la législation actuelle, par Bonnemant; Paris, 1802, 2 vol. in-12. B—G.

ABRIAL (ANDRÉ-JOSEPH, comte), pair de France, né le 19 mars 1750, à Annonay, vint achever ses études à Paris, au collége de Louis le Grand. Peu de temps après, il fut reçu avocat au parlement, où il obtint des succès. Il s'éloigna du barreau lors de la révolution parlementaire opérée par le chancelier Maupeou, et se rendit au Sénégal, où il fut chargé de la gestion d'un de nos comptoirs. A la suite d'une maladie grave, il revint en Europe et reprit l'exercice de sa profession d'avocat. Lors de l'établissement des nouveaux tribunaux, en 1791, il entra en qualité de commissaire du roi au tribunal du sixième arrondissement de Paris, et dans la même année, il obtint le même emploi près le tribunal de cassation, où il succéda au célèbre Hérault de Séchelles. Il conserva cet emploi jusqu'en 1799, et sut par sa prudence se dérober aux orages de la révolution. On dit que Duport du Tertre, en quittant le ministère de la justice, lui en offrit le portefeuille, et qu'il le refusa ; fut-ce par modestie ou par peur? le doute est bien permis, quand on sait le peu de courage qu'a montré Abrial. En 1800, il fut envoyé à Naples pour y organiser le gouvernement républicain. Il se lia alors, par un sentiment qui ne s'est éteint qu'avec lui, avec le maréchal Macdonald. « Il trouva, dit le comte Lemercier, « dans la loyauté et le concours de ce grand capitaine, « un tel appui pour opérer le bien, qu'à sa rentrée à « Naples, le roi des Deux-Siciles rendit lui-même jus- « tice à l'administration du comte Abrial et maintint « quelques-unes des améliorations qu'il avait intro- « duites. » Au retour de cette mission, qu'il avait remplie avec sa prudence accoutumée, il rentra pour quelque temps au tribunal de cassation. Après la révolution du 18 brumaire, Bonaparte le nomma au ministère de la justice, en lui disant : « Je ne vous connais pas; « mais on m'a dit que vous êtes le plus honnête « homme de la magistrature; ainsi vous devez en « avoir la première place. » Le nouveau ministre trouva l'administration de la justice dans une déplorable confusion, travailla diligemment à y rétablir l'ordre, et s'occupa sans relâche de la réorganisation des corps judiciaires. Il répondit à toutes les consultations des tribunaux qui, par l'absence de codes, flottaient perpétuellement dans de funestes incertitudes. Il sut habilement discerner entre les anciennes et les nouvelles lois, et donner à toute la justice de France une marche uniforme et sûre. Il prit une part active à la discussion des codes qui seront le monument le plus durable de la gloire de Napoléon comme de ceux qui y ont concouru. On doit dire à la louange d'Abrial qu'il contribua beaucoup aux radiations de la liste des émigrés, qui furent alors obtenues. En 1802, époque où il quitta le ministère, il fut créé sénateur. Quelque temps après, il fut appelé à la sénatorerie de Grenoble, puis revêtu du titre de grand officier de la Légion d'honneur. Il appartint au conseil particulier du sénat, et à cette commission dérisoire, nommée pour protéger la liberté individuelle. Il fit constamment partie de cette majorité du sénat, qui, pendant quinze ans, ne sut pas refuser une loi d'oppression ou de fiscalité. En 1807, il fit un voyage dans le Dauphiné, où il visita les fouilles du *mons Seleucus* et l'obélisque du mont Genèvre. En

(1) Ruhnkenius (*Epist.*, p. 49) appelle Abresch *proletarius scriptor*. Parlant ailleurs (p. 53) du projet formé par Abresch de donner une édition de Nonius Marcellus, il dit : *Abreschius à græcis scriptoribus obscurandis se ad latinos convertit.* Toup (*Emend.* 2, p. 160) s'exprime aussi avec mépris sur le compte d'Abresch. Le principal mérite de ce savant est une grande lecture. (*Voy.* Brunck sur *les Sept Chefs devant Thèbes*, v. 617.) B.—ss.

1808, l'empereur l'envoya en Piémont, à Gênes, à Milan, pour y proclamer le code Napoléon, réorganiser les tribunaux et surveiller l'administration de la justice. A son retour, Abrial fut récompensé du zèle avec lequel il avait rempli sa mission, par le titre de comte. Nommé, en 1812, président du collége électoral du Cantal, il signa l'adresse de ce collége à l'empereur. L'année suivante, il reçut la grand'croix de l'ordre de la Réunion. Quand la coalition européenne vint renverser le trône impérial, Abrial s'empressa de voter la création du gouvernement provisoire et la déchéance de Napoléon. Il fut compris sur la liste des pairs que créa Louis XVIII. A son retour de l'île d'Elbe, Napoléon n'admit point Abrial dans sa chambre des pairs, et cette exclusion fut heureuse pour l'ancien sénateur, car elle lui valut l'avantage d'être maintenu au nombre des pairs royaux. Après le retour des Bourbons, Abrial fit partie, à la chambre haute, de plusieurs commissions, et il en fut quelquefois le rapporteur, notamment au sujet de l'abolition du divorce. Son rapport sur cette importante question fut très-éloquent; il s'éleva à des considérations d'une haute sagesse, et qui parurent alors tout à fait neuves, tant elles avaient été oubliées au milieu de la démoralisation générale. Abrial fit, en 1818, un nouveau rapport sur un projet qui réunissait, en une seule et même loi, tout ce qui concerne la contrainte par corps pour causes civiles et pour dettes commerciales. Ce rapport, dans lequel on trouve des connaissances étendues et des vues droites, parut manquer de précision et de clarté. Du reste, dans tous ses discours à la chambre haute, Abrial ne professa que de saines doctrines. Vers la fin de 1819, il fut frappé d'une cécité presque absolue, ce qui ne l'empêcha pas d'assister encore aux séances de la Chambre des pairs. Il venait, en 1828, de recouvrer la vue, lorsque, le 14 novembre, la mort le surprit et ne lui laissa revoir sa famille que pour l'embrasser et lui dire un éternel adieu. Abrial fut un savant jurisconsulte, et son esprit ne manquait ni de lucidité ni de profondeur. Il était froid, circonspect, grave, et se prêtait peu aux communications publiques. Enfin il est juste de dire qu'il ne prit point de part aux excès qui ont souillé tant d'existences contemporaines. Le comte Lemercier prononça son éloge à la chambre des pairs, le 2 mars 1829. M—D j.

ABRIAL (le comte), fils du précédent, né en 1783. D'abord auditeur au conseil d'État, il fut chargé en cette qualité de missions diverses dans les pays de Venise et de Dalmatie, et plus tard il alla remplir les fonctions de commissaire général de police à Lyon. Napoléon, en l'appelant ensuite à la préfecture du Finistère, lui donna une preuve particulière de confiance. « Vous auriez mérité, lui dit-il, une préfec« ture plus importante, mais je voulais avoir là un ami « sûr, un *homme de ma côte*, et c'est pour cela que j'ai « pensé à vous. » Le nouveau préfet justifia cette opinion de l'empereur, comme le témoigne l'allocution qu'il adressa, le 20 mars 1814, à la garde nationale de Quimper. Néanmoins, élevé à la préfecture du Gers en avril 1815, il y proclama, après le second retour des Bourbons, les actes du gouvernement royal, qui l'écarta, pour quelque temps seulement, de l'administration. Il était en effet, en 1828, maître des requêtes en service ordinaire, lorsqu'il devint pair de France par droit d'hérédité. Et cependant il vota, après 1830, contre cette hérédité, couronnant ainsi, par un vote tout d'abnégation ou de conviction, une carrière publique honorablement remplie. Il mourut le 26 décembre 1840, à l'âge de 57 ans. V. R—D.

ABRIANI (PAUL), de Vicence, entra dès sa jeunesse dans l'ordre des carmes, prêcha en différentes villes, et professa à Gênes, Vérone, Padoue et Vicence. Il fut obligé, en 1654, de quitter l'habit religieux, et mourut à Venise, en 1699, âgé de 92 ans. Il a publié : 1° des discours académiques, qu'il intitula : *I Funghi*, parce qu'ils étaient nés, dit-il, comme des champignons dans le terrain inculte de son esprit. 2° *Il Vaglio* (le Crible), réponses apologétiques aux observations de Veglia sur le *Goffredo* du Tasse, Venise, 1662 et 1687. 3° Des poésies, sonnets, *canzoni*, etc., Venise, 1663 et 1664, in-12. 4° L'*Arte poetica d'Horatio, tradotta in versi sciolti*, Venise, 1663 et 1664, in-12. 5° *Ode di Orazio tradotte*, Venise, 1680, in-12; les *odes* et l'*Art poétique* ont été ensuite réimprimés ensemble plusieurs fois. 6° *La Guerra civile, ovvero la Farsaglia di M. Annæo Lucano, tradotta in verso sciolto*; Venise, 1668, in-8°, etc. G—É.

ABRIL (PIERRE-SIMON), en latin APRILUS, l'un des plus habiles grammairiens de son temps, était né vers 1530, à Alcaraz, diocèse de Tolède. Il professa vingt-quatre ans les humanités et la philosophie à l'université de Saragosse, et s'acquit une réputation méritée. Grégor. Mayans (*Specim. Biblioth.*) le place, pour le talent d'enseigner les langues, à côté du célèbre auteur de la *Minerva* (F. Sanchez), son guide et son ami. Loin d'empêcher ses élèves de s'aider dans leur travail par des traductions, il leur en mettait entre les mains, et se servait de ce moyen pour leur apprendre la formation et la synonymie des mots, en même temps qu'il les familiarisait avec les inversions et les règles de la syntaxe. Abril contribua beaucoup à répandre dans l'Aragon le goût et la connaissance des langues anciennes. On a de lui : 1° *Latini idiomatis docendi ac discendi Methodus*, Saragosse (Lyon), 1561, in-8°. 2° *De Lingua latina vel de Arte grammatica libri quatuor*, 3e édition, Tudela, 1573, in-8°. Cette grammaire est remplie de préceptes excellents, et qui pourraient encore recevoir d'heureuses applications dans nos écoles. 3° Une Grammaire grecque, Saragosse, 1586; Madrid, 1587, in-8°. Mayans (ouv. cité) la nomme *Libellus vere aureus*. On trouve à la suite le *Tableau de Cébès*, grec, latin et espagnol. 4° Un traité de logique, Alcala, 1587, in-4°, supérieur, suivant le même critique, à tous les livres élémentaires adoptés depuis dans la plupart des universités. Abril a traduit en espagnol : le premier *Discours* de Cicéron *contre Verrès*, Saragosse, 1574, in-4°; les *Fables* d'Ésope, ibid., 1575, in-8°, réimprimées en 1647; les *Comédies* de Térence, ibid., 1577, in-8° : il en existe plusieurs éditions; la meilleure est celle de Valence, 1762, 2 vol. in-8°, avec une préface de Mayans; les

Lettres familières de Cicéron, Valence, 1578, in-4°; Madrid, 1589; Barcelone, 1615 (1); des *Lettres choisies* de Cicéron, Saragosse, 1583, in-8; la *République* d'Aristote, ibid., 1584, in-4°. Parmi ces traductions, celles qu'Abril destinait à ses élèves sont purement littérales; les autres se distinguent non moins par leur élégance que par leur fidélité. Il a laissé en manuscrit des traductions de la *Morale* d'Aristote, des *Histoires* de Tacite, de quelques *Dialogues* de Platon, du *Plutus* d'Aristophane, de la *Médée* d'Euripide, etc. Les ouvrages d'Abril sont presque inconnus en France. Il n'en est aucun de cité dans le Catalogue imprimé de la bibliothèque du roi. On trouve une notice assez étendue sur Abril dans l'*Ensayo da una bibl. de traductores*, par Pellicer, 145-54. W—s.

ABSALON, fils de David et de Maacha, était l'homme le plus accompli de tout Israël pour la beauté de la taille et les grâces de la figure. Sa chevelure pesait 200 sicles, c'est-à-dire 31 onces, suivant Pelletier. Deux années entières ne furent pas capables d'éteindre dans son cœur les projets de vengeance formés contre son frère Amnon, pour l'outrage fait à Thamar, leur sœur. Il invita ce prince à un festin, à l'époque de l'année où l'on tondait les moutons, et le fit massacrer sous ses yeux. Comme il craignait le ressentiment de David, dont Amnon était tendrement aimé, il prit le parti de se réfugier chez le roi de Gessur. Joab obtint son rappel au bout de deux ans, mais il ne put paraître à la cour et rentrer dans les bonnes grâces de son père que trois ans après son retour. Ce fut alors, qu'animé par des vues d'ambition, il commença à se montrer en public avec un brillant appareil, pour en imposer à la multitude. On le voyait tous les matins à la porte du palais, parmi ceux que leurs affaires y appelaient, donnant aux uns les plus belles espérances sur le succès de leurs requêtes, consolant les autres sur la lenteur qu'on mettait à leur accorder leur demande, et affectant de répéter souvent, que, s'il était chargé de rendre la justice, il s'en acquitterait à la satisfaction générale. Absalon tint pendant quatre ans cette conduite astucieuse; et lorsqu'il crut avoir suffisamment disposé les esprits en sa faveur, il se rendit à Hébron, sous prétexte d'accomplir un vœu, après avoir envoyé des hommes affidés dans toutes les tribus, pour annoncer au son de la trompette qu'Absalon régnait à Hébron. Il vit aussitôt la plus grande partie d'Israël se ranger sous ses étendards : Jérusalem lui ouvrit ses portes; et, pour annoncer à tout le monde que sa rupture avec le roi était sans espoir de réconciliation, il jouit publiquement des femmes de son père, suivant en cela le conseil d'Achitophel. Ce perfide ministre voulait qu'on marchât promptement, avec l'élite des troupes, à la poursuite du roi fugitif; cet avis, s'il eût été suivi, aurait infailliblement entraîné la ruine de David; mais le fidèle Chusai, partisan secret de ce prince, s'y opposa. David profita du délai que lui donna le défaut de concert qui régnait dans le parti de son fils, pour rassembler autour de lui ceux qui lui étaient restés fidèles. Les deux armées en vinrent aux mains dans la forêt d'Ephraïm; celle des rebelles, commandée par Amasa, fut défaite. Absalon prit la fuite; mais ses cheveux s'étant embarrassés dans les branches d'un arbre, son cheval se déroba sous lui, et il demeura suspendu. C'est dans cet état que Joab le perça de trois dards, au mépris de l'ordre formel donné par le roi, avant le combat, d'épargner son fils, dont la mort fut pour lui le sujet d'une douleur longue et amère. Cet événement arriva l'an 1023 avant J.-C. T—D.

ABSALON, archevêque de Lund, en Scanie, primat des royaumes de Danemark, de Suède et de Norwége, ministre et général sous les rois Waldemar Ier et Canut VI, naquit en 1128, à Finnesleo, village dans l'île de Sélande. Son véritable nom fut *Axel*, qu'il latinisa d'après l'usage de son siècle. Issu d'une grande et puissante famille alliée à la maison régnante, il fut élevé avec le jeune prince Waldemar, et fit ensuite ses études à l'université de Paris. En 1158, le chapitre de Roskilde (Rotschild) l'élut évêque. L'année précédente, Waldemar Ier était monté sur le trône; il fit de l'évêque Absalon son conseiller intime, et lui dut, en grande partie, les victoires par lesquelles le Danemark, longtemps déchiré par des guerres intestines, avili par des princes faibles, acquit de nouveau cette considération qu'il avait perdue depuis la mort de Canut le Grand. Les Wendes, nation très-différente des Vandales, avec lesquels les annalistes du moyen âge les confondent, étaient les ennemis les plus redoutables des Danois. La ville d'Arkona, dans l'île de Rugen, était un réceptacle de pirates; c'est là que s'élevait le grand temple de Svantevit, principale divinité des Wendes. Devant sa statue colossale, ces pirates déposaient le butin ramassé sur les côtes danoises; une compagnie sacrée de trois cents guerriers était attachée au temple et chargée de l'enrichir. Absalon, après avoir battu les flottes des Wendes, mit le siége devant Arkona, qui se rendit après une longue défense; le vainqueur abattit le temple de Svantevit, et fit mettre en pièces cette idole; mais il épargna la nation vaincue, à condition qu'elle embrasserait la religion chrétienne et reconnaîtrait la domination danoise. Absalon tourna ensuite ses armes contre la république de Julin ou de Jomsborg, la Sparte du Nord, fondée par des émigrés danois. Il soumit cet état qui s'était rendu redoutable par ses pirateries; mais cet événement est encore environné d'obscurités. Il en est de même de la fondation, ou de la restauration de Dantzick, que plusieurs historiens attribuent à Absalon. Pendant que ces victoires faisaient respecter au dehors le nom du monarque danois, l'orgueilleux archevêque de Lund, Eskild, bravait son autorité dans l'intérieur du royaume. Après beaucoup d'intrigues et d'actes de rébellion, Eskild, se voyant près de succomber sous le génie d'Absalon, prit tout-à-coup la résolution d'abdiquer avec dignité un poste où il ne pouvait plus se soutenir avec gloire. Devant une grande assemblée du peuple, et en présence du roi, il dépose sur l'autel sa crosse et son anneau, il pro-

(1) Cette traduction des *Lettres familières* de Cicéron a été réimprimée assez récemment. Valence, 1797, 4 vol. in-8.

nonce un magnifique éloge d'Absalon, son ancien ennemi, et déclare qu'il ne voit que lui qui soit digne de lui succéder. Le chapitre, d'une voix unanime, proclame Absalon archevêque de Lund et primat des royaumes du Nord (1178). Mais Absalon, ne voulant ni quitter le siége de Roskilde, où le retenait l'amour du peuple de Sélande, ni cumuler deux bénéfices, refusa la mitre primatiale, jusqu'à ce qu'un ordre exprès du pape Alexandre III vint lever ses scrupules. Absalon fut un des plus grands hommes du moyen âge. Ami de son roi, il n'en fut jamais le flatteur; homme d'État habile et guerrier intrépide, il ne commit jamais une action déloyale ou cruelle. Sa piété lui valut les éloges les plus magnifiques du souverain pontife. A la tête de l'armée, il joignit toute la valeur d'un soldat à toute la prudence d'un général; également heureux sur mer et sur terre, il était adoré des troupes. En temps de paix, il veillait sans relâche à la sûreté des côtes. C'est lui qui, en faisant élever près d'un hameau de pêcheurs, nommé *Hafn*, un château fort, posa les fondements de Copenhague. Il eut une grande part aux *Codes de lois* publiés par Waldemar Ier, et il est lui-même auteur du *Code ecclésiastique de Sélande*, dans lequel on remarque, entre autres, un article qui abolit l'épreuve du feu dans les causes d'adultère. Une disposition encore plus remarquable fixe de sages limites à la libéralité des particuliers envers le clergé et les églises. Absalon était néanmoins plein de zèle pour la religion. Voulant donner aux monastères de meilleures règles, il appela auprès de lui l'abbé Guillaume, du couvent de Ste-Geneviève de Paris, avec qui il s'était lié d'amitié pendant sa jeunesse. Il ordonna aux moines du couvent de Soroë, qu'il avait fondé, d'écrire les Annales du royaume; mais cet ordre ne fut pas exécuté. Absalon eut plus de succès lorsqu'il chargea de composer une *Histoire du Danemark* l'éloquent Saxo Grammaticus et le savant Sueno Aagesen. Malgré tant de zèle et de vrai mérite, l'archevêque ministre ne put échapper à quelques moments de défaveur populaire. Le peuple de la Scanie se révolta contre lui, en se refusant à payer la dîme ecclésiastique; on fut obligé de marcher avec des troupes contre les rebelles, qui furent défaits; le roi Waldemar allait sévir contre eux, lorsqu'Absalon parut sur le champ de bataille, et, après avoir rappelé ses nombreux services, demanda comme récompense la grâce des coupables. Lors de l'avénement au trône de Canut VI, en 1181, Absalon eut une nouvelle occasion de signaler son courage. L'empereur Frédéric Barberousse menaça ce jeune roi de donner à un autre prince l'investiture des provinces conquises sur les Wendes, comme étant, disait-il, des liefs de l'Empire. Canut VI répondit, d'après le conseil d'Absalon : « Si l'empereur veut disposer de ce qui ne lui « appartient pas, il faut d'abord qu'il trouve quel« qu'un qui ose accepter un tel présent. » L'empereur envoya un ambassadeur auprès de Canut VI, chargé de le fléchir, soit par des flatteries, soit par des menaces. Absalon renvoya l'ambassadeur avec ces paroles : « Apprends, comte Sigfried, que le « Danemark n'est point la Thuringe; dis à ton maître « que, pour disposer de ce royaume, il faut le con« quérir ; qu'on n'en fait la conquête que revêtu de « la cotte d'armes et du gant d'acier; apprends-lui « que les Danois portent à leur ceinture une épée « avec laquelle ils maintiennent leur liberté, et « prouvent les droits qu'ils ont sur leurs conquêtes ; « enfin, assure-le que le roi, mon maître, se soucie fort « peu de l'amitié de l'empereur d'Allemagne, et « qu'il ne craint nullement sa colère. » L'empereur, irrité de tant de fierté, engagea le duc Bogislas de Poméranie à déclarer la guerre aux Danois ; une flotte de cinq cents bâtiments se dirigea contre le Danemark ; mais Absalon, avec une vingtaine de gros vaisseaux bien armés, fondit à l'improviste sur cette flotte, en détruisit une partie, et dispersa le reste. Le duc Bogislas, ne voyant rentrer que trente-cinq bâtiments, demanda la paix et se reconnut le vassal de Canut VI (1184). Absalon aida encore son roi à conquérir le Mecklenbourg, l'Estonie et d'autres provinces; il mourut à l'âge de 73 ans, une année avant Canut VI. On conserve au musée royal de Copenhague sa crosse et son anneau. La bibliothèque de la même ville possède un *Justin* écrit sur parchemin, et portant sur le dernier feuillet ces mots : *Liber Sanctæ Mariæ de Sora, per manum domini Absalonis archiepiscopi.* On a longtemps cru que ce *codex* était écrit de la main d'Absalon, mais il paraît que les mots *per manum* veulent seulement dire que le couvent de Soroë tient ce livre de la main de l'archevêque. La littérature danoise possède un bel éloge d'Absalon par Jacobi, et un autre par Vogelius. Sa vie a été écrite par Wandal. On trouve son testament dans Langebek, *Scriptores rerum danicarum*, t. 5, p. 422. C'est un morceau curieux pour l'histoire des mœurs et des usages du moyen âge. Il en existe une édition avec des notes par Otto Sperling. M—B—N.

ABSALON, chanoine régulier de St-Augustin, et 7e abbé de St-Victor à Paris, se fit remarquer par la sainteté de sa vie, par les lumières de son esprit et la fermeté de son caractère. Nous savons, par le témoignage de Césaire d'Eisterbach, auteur contemporain, qu'Absalon fut appelé à Springkirsbach, au diocèse de Trèves, avec la mission d'introduire la réforme dans cette communauté qui était tombée dans le désordre. Il y fit revivre, dans sa pureté primitive, la règle de St-Augustin. Après avoir accompli cette tâche difficile, Absalon revint à St-Victor, où il fut installé abbé, l'an 1198. Sa mort eut lieu en 1203. L'épitaphe suivante fut composée à sa louange :

Absalon hic finem suscepit amœnum,
Ad solium raptus æterna luce serenum :
Illustris senior, cui mundi gloria vilis,
Septimus a primo pastor fuit hujus ovilis.

Les savants continuateurs de l'histoire littéraire des Bénédictins, où nous avons puisé ces renseignements authentiques, ont fort bien démontré que, nonobstant l'opinion de plusieurs biographes, l'abbé de St-Victor et celui de Springkirsbach ne furent qu'un seul et même personnage.—Absalon a laissé cinquante et un sermons latins, composés, a-t-on dit, sur le modèle

de ceux de St. Bernard. On y trouve, il est vrai, de fréquentes sorties contre le luxe et la corruption du clergé; mais ils ne sont que l'écho affaibli de cette éloquence soudaine, involontaire, impétueuse, familière et sublime, puissante, irrésistible, qui remuait toute la chrétienté et précipitait l'Europe sur l'Asie. Les sermons d'Absalon ont été imprimés deux fois, sous le nom de l'abbé de Springkirsbach : 1° a Cologne, par les soins de Daniel Schilling, in-fol., 1534; 2° a Milan, sous ce titre : *Sermones in præcipuas christiani cultus solemnitates, auctore D. Absalone, abbate Springkirsbacensi, canonico regulari, jam inde ab annis ferme quingentis editi*, etc., 1605, in-8°. C. W—R.

ABSTEMIUS (LAURENT), né à Macerata, s'appelait BEVILACQUA, et, selon l'usage de ce temps, latinisa son nom. Ce savant critique, auteur d'un *Recueil de fables latines*, en prose, florissait au commencement du 16e siècle. Le duc d'Urbin, Guido Ubaldo, le fit son bibliothécaire et le nomma professeur public de belles-lettres. Les deux ouvrages qui l'ont rendu célèbre sont : 1° *Libri duo de quibusdam locis obscuris*, Venise, sans date, in-4°. Le premier livre, qui est en dialogue, traite de plusieurs passages du poëme d'Ovide *in Ibin*, qui avaient été mal expliqués, et d'une erreur commise par Valère-Maxime sur un point d'histoire; le second roule presque uniquement sur l'orthographe et la manière dont on doit, malgré l'usage contraire, écrire certains mots latins. Ce sont quelques notes et observations tirées de cet ouvrage, que Gruter a insérées dans son *Thesaurus criticus*, t. 1er, p. 878 et suiv., publié à Francfort, en 1602, in-8°, avec ce titre fastueux : *Lampas, sive Fax artium liberalium*. 2° *Hecatomythium, sive centum fabulæ ex græco in latinum versæ*. Ces fables parurent, pour la première fois, avec trente fables d'Ésope, traduites en latin par Laurent Valla, Venise, 1495, in-4°, ainsi que dans le recueil intitulé : *Mythologia æsopica*, grec et latin, Francfort, 1610, in-8°. Celles d'Abstemius n'étaient pas toutes, à beaucoup près, traduites du grec; la plupart même étaient de son invention, ou tirées d'auteurs inconnus. Il y en ajouta depuis cent autres, *Hecatomythium secundum*, imprimées d'abord à Venise, 1499, in-4°, réimprimées ensuite avec les cent premières, à Francfort, à la suite d'une traduction de toutes les fables d'Ésope, par divers auteurs, 1520, in-16, avec des gravures sur bois; ibid. en 1580, et en 1610, in-8°, et plusieurs autres fois; Lyon, 1544, in-8°. Il est à observer que dans la date de la première édition du second *Hecathomythium*, il y a une faute qu'on aperçoit facilement; elle porte : *Venetiis, per Joannem de Cereto de Tridino*, MCCCXCIX, au lieu de MCCCC, etc. Le jésuite Desbillons reproche à l'auteur de ces fables des plaisanteries et des indécences indignes d'un honnête homme, et les dictionnaires historiques répètent, les uns après les autres, qu'Abstemius n'y épargne pas le clergé. Il est cependant vrai que, sur deux cents fables, il n'y en a que trois ou quatre qui puissent mériter ces reproches, entre autres la quatrième du second livre, qui a pour titre : *de Sacerdote qui quinque vestales prægnantes fecerat*. Quoi qu'il en soit, ces fables sont inscrites à Rome sur l'index des livres défendus. On trouve une préface d'Abstemius en tête de l'édition d'Aurelius Victor, faite à Venise en 1505, et à Bâle en 1530, in-8°. On conserve à Rome, dans la bibliothèque Barberine, un manuscrit contenant un grand travail qu'il avait entrepris sur la géographie. G—É.

ABUCARA (THÉODORE), évêque de Carie ou de Charan, disciple de St. Jean Damascène, profond théologien et philosophe, instruit dans la littérature arabe, s'est fait remarquer, vers l'an 770, par les écrits qu'il a publiés contre les juifs, les mahométans, les nestoriens, les jacobites et les origénistes. Ses *Opuscules*, au nombre de quarante-deux, ont été publiés par le P. Gretser, gr. lat., Ingolstadt, 1606, in-4°, d'où ils ont été imprimés en latin dans la *Bibl. Patr.*, Cologne, 1618, t. 9, et Lyon, 1677, t. 16; ensuite gr. lat. dans l'*Auctarium Duc. fr.*, Paris, 1624, t. 1, et dans la *Bibl. Patr.*, Paris, 1644 et 1654. Gilbert Genebrard traduisit en latin quinze de ces *Opuscules* que l'on trouve dans la *Bibl. Patr.*, Paris, 1575, t. 5, et 1579, t. 4. Canisius en a publié trois, gr. lat., dans le t. 4, *Antiq. Lect.*, Ingolstadt, 1603, in-4°, d'où ils ont passé dans la *Bibl. Patr.*, Cologne, 1622, t. 15, et Paris, 1624, t. 4. Le Traité *de Unione et Incarnatione* a été publié, gr. lat., par Arnold, Paris, 1685, in-8°. Cotelier a inséré dans le t. 1er de ses *Patr. Apost.*, gr. lat., l'Opuscule 25e, *sur la Consubstantialité du Verbe*; l'Opuscule 18e, qui a pour titre : *ex Concertationibus cum Saracenis, ex ore Johannis Damasceni*, a paru dans les Œuvres de St. Jean Damascène. Ces *Opuscules* d'Abucara sont des dialogues dans lesquels le chrétien converse d'une manière très-simple avec les musulmans et avec les hérétiques qu'il veut ramener à la véritable religion. Dans le 15e, le chrétien expose à un musulman les principes de notre religion; il résout les difficultés; et, prenant la loi de Mahomet point par point, il montre combien elle est déraisonnable, contraire aux principes de l'honnêteté, et avec quelle lâcheté elle favorise les passions honteuses. Dans ses *Opuscules*, surtout dans le 18e, qui contient la *Dispute contre les Sarrasins*, notre auteur se dit souvent le disciple de St. Jean Damascène, qui est mort vers l'an 756. Cependant Gretser et Fleury lui-même le confondent avec un autre Abucara, qui, dans le 9e siècle, suivit le parti du célèbre Photius; car, dans leur système, ce dernier Abucara aurait eu au moins cent quatorze ans, lorsqu'en 870 il assista au concile de Constantinople. Aussi Fleury remarque-t-il que si on n'admet qu'un Abucara, il doit avoir vécu très-long-temps; car ce fut lui qui dicta en langue arabique la grande lettre dogmatique *de Unione et Incarnatione*, que Thomas, patriarche de Jérusalem, envoya aux hérétiques d'Arménie. Or ce prélat était mort en 820, cinquante ans avant le concile de Constantinople, huitième œcuménique. Ces difficultés, devant lesquelles les biographies ont reculé jusqu'à présent, s'expliquent facilement, quand, avec le savant Fabricius et avec Cotelier, on admet deux Théodore Abucara, tous les deux évêques de Carie ou de Charan; l'un, celui dont nous venons de parler, qui

fut disciple de Jean Damascène avant l'an 756; et l'autre qui, en 870, assista au concile de Constantinople. G—Y.

ABUL-CACIM (TARIF-ABEN-TARIC), auteur supposé d'une *Histoire de la conquête d'Espagne par les Arabes*. Au commencement du 17e siècle, Michel de Luna, interprète d'arabe au service de Philippe III, roi d'Espagne, publia ce livre, comme étant une traduction de l'Arabe Abul-Cacim, lequel, d'après l'ouvrage même, aurait été un des premiers Arabes venus en Espagne avec Ebn-Muza. Ce livre était composé avec tant d'art, que les littérateurs contemporains ne soupçonnèrent pas même l'imposture; et il a joui d'un grand crédit parmi les historiens espagnols, qui, pendant longtemps, l'ont copié. Ce ne fut qu'à la fin du 17e siècle que D. Nicolas Antonio et quelques savants espagnols démontrèrent que ce livre était supposé; mais il avait déjà infecté de fables sans fondement presque tous les ouvrages sur l'histoire d'Espagne, publiés pendant le 17e siècle. L'*Histoire de la conquête d'Espagne* a été traduite en français par Leroux, 1680, 2 vol. in-12; et par Lobineau, 1708, in-12. C—S—A.

ABUL-FARAGE (GRÉGOIRE), dont le véritable nom est ABOUL-FARADJ, nommé aussi BARHEBRÆUS, célèbre historien et médecin, de la secte des chrétiens jacobites, naquit à Malatia, dans l'Asie Mineure, en 1226. Son père, d'extraction juive, et médecin de profession, lui enseigna les premiers principes de la médecine. Abul-Farage s'appliqua successivement aux langues syriaque et arabe, à la philosophie et à la théologie. Il alla, en 1244, à Antioche, puis à Tripoli de Syrie, où il fut sacré évêque de Gouba, à l'âge de vingt ans. Il passa depuis à l'évêché d'Alep, et, à l'âge de quarante ans, il devint primat des jacobites d'Orient, dignité qu'il remplit jusqu'en 1286, époque où il mourut, à Méaghah, ville d'Azerbaydjan. On a d'Abul-Farage une *Chronique*, ou *Histoire universelle depuis la création du monde*. Cet ouvrage, très-estimé, surtout pour ce qui concerne les Sarrasins, les Mogols et les conquêtes de Gengis-Kan, fut composé en syriaque et traduit en arabe par l'auteur lui-même, à la prière de ses amis. Pococke publia en 1650, sous le titre de *Specimen historiæ Arabum*, in-4°, et avec de savantes notes, une traduction latine, avec le texte arabe, de la partie de la neuvième dynastie qui a rapport aux mœurs des Arabes avant et après Mahomet. M. J. White a donné à Oxford, en 1806, une nouvelle édition du *Specimen*, dans laquelle se trouvent plusieurs morceaux inédits d'Aboul-Féda, en arabe, avec une traduction latine de M. Silvestre de Sacy. Pococke fit imprimer en 1663, à Oxford, une traduction latine de l'ouvrage entier d'Abul-Farage, avec la version arabe, sous le titre de : *Historia compendiosa dynastiarum, historiam universalem complectens*, 2 vol. in-4°. Le second volume contient la traduction de Pococke, qui a continué le travail d'Abul-Farage. P.-J. Bruns et G.-G. Kirsh ont donné en syriaque, avec une version latine, ce grand ouvrage, sous le titre de : *Chronicon Syriacum*, Leipsick, 1789, 2 vol. in-4°. A.-J. Arnolds a publié en 1805, in-4°, des corrections et additions pour cet ouvrage. Il en existe une version allemande par Baver, Leyde, 1783-85, 2 vol. in-8°. Abul-Farage a composé aussi beaucoup d'ouvrages de théologie et de philosophie en arabe et en syriaque, dont Bar-Suma son frère, et plus amplement le docte Assemani (*Bibl. orient.*, t. 2, p. 275), ont donné la nomenclature. Ils sont au nombre de trente-quatre. J—N.

ABUNDANCE (JEHAN D'), nom sous lequel s'est déguisé un auteur français du 16e siècle, qui a pris aussi le masque de *maistre Tyburce, demeurant en la ville de Papetourte*, sous lequel il a publié plusieurs de ses productions. Ce poëte, qui prenait les titres de basochien et notaire royal de la ville du Pont-Saint-Esprit, mourut, suivant quelques biographes, en 1540 ou 1544, et, selon d'autres, en 1550. On a de lui : 1° *Moralité, Mystère et figure de la Passion de N.-S. J.-C.*; nommée *secundum legem debet mori*, à unze personnaiges; Lyon, Benoist Rigaud, sans date, in-8°. Cet ouvrage est si rare, que l'on croit unique l'exemplaire de la bibliothèque royale, qui vient de celle du duc de la Vallière. 2° *Le Joyeulx Mystère des trois Roys, à dix-sept personnaiges*, Mss. in-8°, 3387, bibl. roy., fonds de la Vallière. 3° *Farce nouvelle très-bonne et très-joyeuse de la Cornette, à cinq personnaiges*, Mss. in-8°, n° 3388, bibl. roy., fonds de la Vallière. 4° *Le Gouvert d'humanité, moralité à personnaiges*, imprimée à Lyon, ainsi que les suivantes. 5° *Le Monde qui tourne le dos à chascun*, et *Plusieurs qui n'a point de conscience*, etc., 6° *Les Grands et merveilleux faits de Nemo*, Lyon, in-16 et in-8°. C'est en français une copie de l'*Utis* ou *Nemo*, poëme élégiaque latin d'Ulrich de Hutten, qui est une paraphrase de l'Outis du 9e livre de l'Odyssée. A l'exemple des écrivains de son temps, Jéhan d'Abundance avait pris une devise qui était *Fin sans fin*. Les titres et les dates des autres ouvrages de cet auteur se trouvent dans la *Bibliothèque* de du Verdier; ils consistent en plusieurs petits poëmes, ballades, rondeaux, triolets, chansons, etc. R—T.

ABYDENUS ou ABYDINUS. Ce mot, qui peut signifier *natif* ou *habitant d'Abyde*, nous est donné par Eusèbe, St. Cyrille et le Syncelle, pour le nom propre d'un historien grec, auquel ces auteurs attribuent deux ouvrages, l'un intitulé *Assyriaca*, l'autre *Chaldaïca*. Il est possible que ces deux titres ne dénotent que des parties d'un seul et même ouvrage. Les fragments que citent Eusèbe, dans sa *Préparation évangélique*, St. Cyrille dans son écrit contre Julien, et le Syncelle dans sa *Chronographie*, ont été recueillis et commentés par Scaliger dans son *Thesaurus* et dans son *Emendatio temporum*. Mais un littérateur napolitain du 16e siècle, Scipio Tettius, assure, dans son *Catalogus libror. manuscr.*, cité dans le Supplément de la *Bibliotheca nov. libror. manuscr.* de Labbe, p. 167, que l'ouvrage entier d'Abydenus existait en manuscrit dans une bibliothèque d'Italie. Ce serait un objet bien digne des recherches des savants, puisque Abydenus paraît avoir pris pour base de son travail la grande *Histoire babylonienne* de Berose, dont il n'existe que des fragments, à

moins qu'on ne veuille, contre l'opinion unanime des savants, admettre comme authentique la prétendue édition qu'en a donnée Annius de Viterbe. L'époque où vécut Abydenus est aussi incertaine que sa véritable patrie. Le nom d'Abydus est commun à quatre villes, dont l'une est sur l'Hellespont, l'autre en Egypte, où étaient un temple d'Osiris et un palais de Memnon, et que Pline et Plutarque représentent comme une des plus anciennes et des plus importantes de ce pays célèbre; une troisième dans la Macédoine, nommée *Abydon*, par Étienne de Byzance et par Suidas, qui citent Strabon : mais, dans ce géographe, on lit *Amydon*; enfin, une quatrième dans la Iapygie, nommée par Eustathe. Si maintenant on se rappelle que Berose termina son ouvrage à Alexandrie, sous Ptolémée Philadelphe, il devient probable, quoique les critiques n'y aient pas encore pensé, que notre Abydenus, imitateur de Berose, a été un prêtre égyptien, attaché au temple d'Osiris à Abydus, et qu'il a vécu sous les premiers Ptolémées, lorsque le goût des lettres florissait encore à la cour d'Alexandrie. Quelques savants ont cru que ce même historien était cité dans Suidas; on lit en effet dans ce lexicographe : *Palæphatus-Abydenus historicus*, etc.; mais par la suite de l'article de Suidas, on voit que cet auteur était un disciple et ami d'Aristote, qui avait pour nom propre *Palæphatus*, et dont le surnom *Abydenus* le désigne comme natif soit d'Abydus, sur l'Hellespont, soit d'Abydon, en Macédoine. Ce contemporain d'Aristote a pu écrire les *Cypriaca*, *Deliaca* et *Attica*, que Suidas lui attribue d'après Philon d'Héraclée et Théodore d'Ilium; mais les *Arabica*, ou l'*Histoire d'Arabie*, que Suidas attribue également à son *Palæphatus-Abydenus*, paraissent, à cause de la nature du sujet, devoir appartenir à l'auteur de l'*Histoire des Assyriens et des Chaldéens* : on a même cru que c'était seulement un titre différent du même ouvrage, attendu que la Chaldée a souvent été censée faire partie de l'Arabie. Nous croyons plutôt que l'Abydenus égyptien avait décrit dans cet ouvrage les guerres de Ptolémée Évergète contre les peuples qui habitaient les deux bords de la mer Rouge, et qui ont été compris par beaucoup d'auteurs sous le nom général d'*Arabes*. Nous ne dissimulerons point que le célèbre J. G. Vossius, dans son ouvrage sur les historiens grecs, a mis en avant une hypothèse qui, si elle était prouvée, renverserait la nôtre : ce savant croit que le nom d'*Abydenus*, se trouvant souvent écrit *Abudinus* et *Abidinus*, est un nom propre d'homme. Mais Vossius n'ayant point donné de développements à son opinion, nous pouvons demander aux savants qu'ils prennent en considération la nôtre. M—B—N.

ACACE, surnommé *Monophthalmus, le Borgne*, vivait vers le milieu du 4[e] siècle, et fut élevé par Eusèbe, à qui il succéda, en 340, dans l'évêché de Césarée. Il se distingua aux conciles d'Antioche et de Sardes, et fut déposé dans ce dernier, avec plusieurs de ses frères; mais ils formèrent un autre concile à Philippopolis, en Thrace, où ils condamnèrent à leur tour la doctrine de leurs adversaires. Fort de la protection de l'empereur Constance, Acace fit déposer St. Cyrille, évêque de Jérusalem, et eut beaucoup de part à l'éxil du pape Libère. C'était un homme plein de savoir et d'éloquence, mais peu sincère, dominé par l'ambition et l'esprit d'intrigue. Il écrivit un grand nombre d'ouvrages qui se sont perdus. Celui qu'on regrette le plus est une *Vie d'Eusèbe de Césarée*, dont il avait été disciple. Il mourut vers l'an 365. On le considère comme le chef d'une branche d'Ariens, appelés de son nom ; *Acaciens*. D—T.

ACACE de Bérée, né vers l'an 322, embrassa la vie monastique, fut chargé de plusieurs missions importantes par les évêques d'Antioche et de Bérée, parut avec distinction à Rome, où il défendit la doctrine des deux natures en Jésus-Christ devant le pape Damase, et parvint à l'évêché de Bérée en 378. Il assista, en 381, au concile de Constantinople. Ses négociations auprès du pape Sirice firent cesser le schisme qui désolait depuis dix-sept ans l'Église d'Antioche. D'ami de St. Jean Chrysostome il devint un de ses plus ardents persécuteurs, en se joignant à Théophile d'Alexandrie. Le rôle qu'il joua dans cette occasion, et la part qu'il eut à l'ordination de Porphyre, qu'il fit placer sur le siége d'Antioche, lui attirèrent, de la part du pape, une sentence d'excommunication, qui ne fut levée qu'au bout de dix ans. Son grand âge ne lui permit pas d'assister au concile d'Éphèse. Il n'approuva pas d'abord les anathématismes de St. Cyrille; mais il finit par se réunir aux évêques orthodoxes, après la condamnation de Nestorius. Il mourut à 110 ans. Sa conduite inégale dans les affaires de l'Église explique la variation dans les jugements à son sujet. Il était lié avec St. Épiphane et St. Flavien. Ses *Lettres*, qui se trouvent dans le recueil des conciles du P. Lupus et dans celui de Baluze, annoncent qu'il n'était pas trop favorable à St. Cyrille dans l'affaire de Nestorius. T—D.

ACACE, évêque d'Amide, sur le Tigre, vers l'an 420, vendit les vases d'or et d'argent de son église, pour racheter 7,000 esclaves persans. Il subvint à leurs nombreux besoins, et les renvoya à leur roi. Ce prince, touché de cette générosité, demanda une entrevue au respectable évêque, et ce fut principalement à leurs entretiens qu'on attribua la paix qui eut lieu entre le monarque persan et l'empereur Théodose le Jeune. X—Y.

ACACE, patriarche de Constantinople, parvint à cette dignité en 471. Il y porta un caractère ambitieux, entreprenant et versatile. Le premier but d'Acace fut de s'élever, et il ne se rendit pas difficile sur le choix des moyens. Il essaya de faire reconnaître la suprématie de son Église sur celles d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem. Forcé de ployer sous l'autorité du pape Simplicius, il chercha bientôt l'appui de ce pontife contre l'empereur Basilisque, qui favorisait Pierre le Foulon, l'un des zélés défenseurs de l'hérésie d'Eutychès. Acace souleva Constantinople, et Basilisque ayant été renversé par Zénon, et s'étant réfugié dans une église, le patriarche l'en arracha et le livra au nouvel empereur. Les vices et l'hérésie de celui-ci ne trouvèrent plus dans Acace un ennemi redoutable. Las de tromper

le pape par ses artifices, il se déclara contre lui et porta Zénon à publier, en 485, une formule ou édit d'union qui fut nommé *Hénoticon*, et qui se trouvait entièrement favorable aux Eutychéens. Acace mit tout en œuvre pour faire recevoir cet édit dans les provinces : ce qui lui attira les anathèmes de Rome, que des moines osèrent attacher à son manteau lorsqu'il entrait dans son église. Cité par le pape Félix III devant un concile assemblé à Rome, le patriarche parut fléchir un moment; mais, à son tour, il anathématisa Félix, fit arrêter les légats, déposa les évêques orthodoxes, en mit de schismatiques à leur place, et persécuta ouvertement les catholiques. En 484, Zénon, irrité contre l'impératrice Ariadne, donna secrètement l'ordre de sa mort; Acace en fut instruit, courut au palais, remontra avec chaleur à ce prince l'énormité du crime, et parvint à l'apaiser. Il mourut paisiblement sur son siége, en 489, après dix-huit ans de patriarcat. Il reste de lui deux lettres, l'une en grec, dans le 4e tome des *Conciles*, adressée à Pierre le Foulon; l'autre en latin (dans Cave) au pape Simplicius, sur l'état de l'Eglise d'Alexandrie. (*Voy.* BASILISQUE.) L—S—E.

ACADEMUS, ou plutôt HÉCADÉMUS, simple particulier d'Athènes, laissa au peuple un terrain assez considérable pour en faire une promenade. Hipparchus, fils de Pisistrate, l'entoura de murs; Cimon, fils de Miltiade, le planta d'arbres et en fit un lieu très-agréable; il y avait un gymnase, et c'était là que Platon rassemblait ses disciples : ce qui fit donner à sa secte le nom d'Académique, et c'est pour cela que les réunions de savants ont pris le nom d'Académie. Cicéron donna le nom d'Académie à sa maison de campagne située près du lac d'Averne, dans le lieu appelé aujourd'hui Pouzzole, où l'on voyait des portiques et des jardins, à l'imitation de l'Académie d'Athènes. C—R.

ACAMAPIXTLI, premier roi des Astèques, ou anciens Mexicains. Ce peuple, venu du nord de l'Amérique, n'avait été gouverné jusqu'alors que par ses principaux guerriers. Acamapixtli, petit-fils d'un roi voisin, nommé Culuacan, avec lequel les Mexicains avaient été longtemps en guerre, fut élu roi vers l'an 1380, par le consentement libre de la nation astèque; il jura de veiller sans relâche à la sûreté et au bonheur de son royaume. Les Mexicains, qui avaient vécu jusqu'alors en tribus séparées, jouirent enfin des avantages d'une monarchie régulière et tempérée. Acamapixtli fut à la fois le législateur et le père de ses sujets; il fit de bonnes lois, embellit l'ancien Ténochtitlan, sa capitale, aujourd'hui Mexico; fit construire des ponts, creuser des canaux, et élever des aqueducs, qui firent, deux siècles après, l'admiration des Espagnols. Il soutint une longue guerre contre Azafazalco, roi de Tépeacan, dont les peuples habitaient les bords du lac de Mexico. Ce tyran avait imposé aux Astèques ou Mexicains un tribut annuel. Si Acamapixtli n'affranchit pas tout à fait ses sujets de ce joug honteux, il parvint du moins à l'alléger. Le règne de ce prince dura 40 ans; il mourut regretté des Mexicains, auxquels il laissa la liberté de se choisir un roi, quoiqu'il eût plusieurs enfants; mais les Mexicains, qui chérissaient sa mémoire, proclamèrent unanimement son fils Vitzilocutli, qui lui succéda. B—P.

ACARIE (PIERRE (1), conseiller et maître ordinaire de la chambre des comptes de Paris, en 1580, membre du conseil des Seize, fut appelé *le laquais de la Ligue*, tant son zèle pour *la sainte union* lui dicta de sacrifices et de démarches officieuses. On voit sa signature figurer au bas de la lettre écrite, le 20 septembre 1591, par les Seize au roi d'Espagne pour lui offrir la couronne de France. Il fut, dans la chambre des comptes, un des quatre opposants à la résolution prise, en 1592, par cette compagnie de demander la paix au duc de Mayenne et d'envoyer une députation au roi, pour le *semondre* de se faire catholique. Acarie fut non-seulement un des serviteurs les plus empressés de la Ligue, mais il sacrifia tellement sa fortune au succès de cette cause, que ses biens furent décrétés, pour acquitter les dettes qu'il avait contractées au service de la faction. Après la réduction de Paris, il fut privé de son office et expulsé de la capitale, avec les principaux ligueurs. Il trouva un asile chez les chartreux de Bourg-Fontaine qui partageaient ses sentiments. Un parti armé vint l'arracher de cette retraite et le fit prisonnier; mais il se retira de ce mauvais pas au moyen d'une forte rançon, et obtint de la clémence de Henri IV la permission de résider d'abord à Luzarches, ensuite à Ivry, où il mourut, en 1613, entre les bras de sa femme et de sa fille aînée. Acarie était d'un esprit faible et superstitieux qui étouffait ce que son caractère avait d'enjoué. P. Dupuy, dans ses notes sur le Catholicon (*Satire Ménippée*, édition de 1664, p. 73), dit qu'il fut appelé *laquais de la Ligue, par ironie, parce qu'il était boiteux*. S'il faut en croire Le Duchat (*Satire Ménippée*, t. 2, p. 134, édition de 1627), le P. Maimbourg a mieux rendu le sens de cette remarque, en ajoutant qu'il fut nommé ainsi, *parce que, étant boiteux, il était un de ceux qui allaient et venaient et agissaient avec le plus d'empressement pour les intérêts du parti*. Bayle (*Dict. critiq.*, dernière édit., t. 10, p. 496) dit que, quoique l'explication du P. Maimbourg soit plus vraisemblable, *il ne devait pas y laisser la qualité de boiteux comme une partie de la raison pourquoi Acarie fut appelé laquais*. Comment un critique doué de tant de perspicacité n'a-t-il pas senti que le contraste de l'infirmité d'Acarie avec le rôle actif et obséquieux qu'il s'imposait au profit de la Ligue rendait l'ironie plus piquante? Il avait épousé Barbe Avrillot (*voy.* ce nom), qui plusieurs fois eut la cuisse cassée à la suite de chutes. Le Duchat (*Satire Ménippée*, t. 2, p. 134) plaisante d'une manière ignoble sur cet accident; il dit, en parlant du mari et de la femme : « que c'était une belle paire et bien plantée sur ses « jambes. » Il eût peut-être mieux valu faire remarquer que parmi les personnages qui figuraient, en première ligne, dans la Ligue, il y avait un cer-

(1) Jean Godefroy (*Mémoires pour servir à l'histoire de France*, par L'Etoile, t. 1, p. 80, note) donne à Acarie le prénom de *Pierre*. Cependant la signature d'*Acarie* qu'on lit au bas de la supplique des Seize au roi d'Espagne, est précédée de la lettre *J*.

tain nombre de boiteux, entre autres, la duchesse de Montpensier, Bernard de Montgaillard, connu sous le nom de petit Feuillant, et le maître des comptes Acarie. L—M—x.

AÇARQ (D'), grammairien instruit, mais obscur et prétentieux, était né vers 1720, à Audruick dans l'Artois. Étant venu, comme tant d'autres jeunes gens, à Paris pour faire fortune, il y donna des leçons de grammaire, puis établit un pensionnat sous le patronage de Fréron, dont il paya la protection en se chargeant de rédiger la partie grammaticale de l'*Année littéraire*. En 1759, M. Pâris de Meyzieu le nomma professeur de langue française à l'École militaire. Le jour de son installation, il prononça sur l'importance de l'étude des langues un discours que Fréron publia dans son journal (*Année*, 1760, t. 3, p. 128), en proclamant d'Açarq le premier des grammairiens. C'était le mettre au-dessus de d'Olivet, de Condillac, de Restaut, de Wailly, etc. Mais les éloges de Fréron ne purent empêcher la suppression de la chaire qu'il avait fait créer pour son protégé. Séduit par les louanges de ses partisans, d'Açarq crut pouvoir, à l'exemple de d'Olivet, se permettre des remarques grammaticales sur les ouvrages de nos grands poëtes; mais il n'avait ni la finesse d'esprit ni la délicatesse de son modèle. Sa folle présomption fut justement punie par le ridicule dont la Harpe le couvrit dans le *Mercure*, et le Brun dans la *Wasprie* où il le compare à Richesource, misérable grammairien qui prenait la qualité de modérateur de l'Académie des orateurs, à Paris, dans le siècle de Louis XIV. Après avoir tenté de publier, sous le titre de *Portefeuille hebdomadaire*, un journal qu'il ne put soutenir faute d'abonnés, le malheureux d'Açarq rouvrit son pensionnat en 1776; mais ce fut avec aussi peu de succès que la première fois. Il prit alors le parti de retourner dans sa province, où il continua de donner des leçons de grammaire, et de composer des ouvrages pour lesquels il chercha vainement un imprimeur. Sa situation n'était pas devenue meilleure sous le rapport de la fortune, puisqu'il fut compris dans le nombre des gens de lettres auxquels la convention accorda des secours en 1795. Il mourut peu de temps après à Saint-Omer, tellement oublié qu'aucun journal ne parla de sa mort. D'Açarq était membre des Académies de la Rochelle, d'Arras, de la Crusca, et de la Société royale de Dunkerque. On a de lui : 1° *Grammaire française philosophique, ou Traité complet sur la physique, sur la métaphysique et sur la rhétorique du langage qui règne parmi nous dans la société*, Genève et Paris, 1760, 2 vol. in-12. Le premier traite du nom; et le second, du verbe. Ces deux volumes devaient être suivis de plusieurs autres qui n'ont point paru. L'ouvrage suffit pour prouver que l'auteur avait fait une étude approfondie de notre langue; mais on lui reproche de manquer d'ordre, de méthode, et surtout de clarté. 2° *La Balance philosophique*, discours de réception à l'Académie de la Rochelle, Amsterdam, 1763, in-8° de 38 p. « Ce titre, dit l'auteur, est celui d'un « ouvrage que je médite. Je me borne aujourd'hui « à un essai sur les idées, qui en fait la première « partie. » Elle fut suivie de deux autres, en 1764, qui contiennent les jugements de l'auteur sur le mérite de nos grands écrivains. 3° *Vies des hommes et des femmes célèbres d'Italie*, traduit de l'italien de San-Severino, Paris, 1767, 2 vol. in-12. 4° *Observations sur Boileau, sur Racine, sur Crébillon, sur Voltaire, et sur la langue française en général*, la Haye, 1770, in-8° de 240 p. C'est une réimpression des deux dernières parties de *la Balance philosophique* avec des additions. Le premier ouvrage que d'Açarq soumet à sa censure, c'est l'*Art poétique*. Il ne se contente pas d'indiquer les incorrections qu'il a cru remarquer dans ce chef-d'œuvre, mais il va jusqu'à refaire les vers de Boileau qui lui semblent défectueux. Il examine ensuite trois tragédies de Racine : *Bérénice*, *Athalie* et *Phèdre*; deux de Crébillon, *Électre* et *Rhadamiste*; et deux de Voltaire, *Zaïre* et *Mérope*. En terminant, il déclare que Racine lui semble *beau*, Crébillon, *fort*, et Voltaire, *joli* (1). Après avoir corrigé Boileau, il ne manquait plus à d'Açarq que de donner à ses lecteurs un échantillon de son talent pour la poésie. C'est ce qu'il a fait, en plaçant des pièces diverses à la fin du volume. Dans une épître adressée au dauphin (Louis XVI), dont il sollicite l'appui, d'Açarq dit à ce prince :

Faites pour un moment du mien votre bonheur.

5° *Le Portefeuille hebdomadaire*, Paris, 1770-71, 3 ou 4 vol. in-8°. Ce journal est devenu si rare qu'on ne le trouve pas même à la bibliothèque du roi (2); 6° *Plan d'éducation publique*, ibid., 1776, in-8°. Ce plan d'éducation n'est autre chose que le Prospectus du pensionnat de d'Açarq, un peu développé. 7° *Remarques sur la dixième édition de la grammaire française de Wailly*, Saint-Omer, 1787, in-8° de 44 p. L'auteur annonce le projet de réimprimer sa *Grammaire philosophique* et ses *Observations sur Boileau*, etc., et d'y joindre « des *Éléments de la* « *langue française et de la langue latine*, qui ne de- « mandent qu'à sortir de notre portefeuille; — un « *Traité de morale naturelle et universelle*; — un *Es-* « *sai de traduction en vers latins d'une mythologie* « *française*. Nous ferons, dit-il, imprimer tout à la « fois ces quatre ouvrages, auxquels nous avons mis « la dernière main depuis plusieurs années; nous « attendons pour cet effet une circonstance favo- « rable qui nous y détermine. » W—s.

ACCA (Saint), évêque de Hagustald, ou Hexam, dans le comté de Northumberland, succéda dans ce siége à Wilfrid, en l'an 709. Il était moine de l'ordre de Saint-Benoît, et Anglo-Saxon de naissance. Il accompagna Wilfrid dans un voyage à Rome, d'où il

(1) *Voyez* la critique que la Harpe a faite de cet ouvrage de d'Açarq, dans le recueil de ses *Œuvres*, édit. de 1778, t. 5, p. 178-83.

(2) Suivant *la France littéraire*, il n'a paru que le premier cahier de ce journal; mais l'*Année littéraire*, 1776, t. 6, p. 282, en annonce 3 vol. in-8, et l'abbé Rive, dans la *Chronique littéraire*, p. 1, dit que les *Lettres philosophiques, contre le Système de la nature* ont été imprimées dans le *Portefeuille hebdomadaire*, t. 3 et 4, p. 1770-71.

ramena des architectes et d'autres artistes qu'il employa à embellir son église. Il l'enrichit d'ornements magnifiques, et y fonda une musique permanente. Banni de son siége, on ne sait trop pour quelle raison, il y fut rétabli ensuite. Après sa mort, arrivée en 740, il fut mis au nombre des saints, et ses reliques opérèrent, à ce qu'on assure, plusieurs miracles. Acca n'était point étranger à la littérature; il forma une bibliothèque consistant principalement en livres ecclésiastiques, et écrivit en latin un *Traité sur les souffrances des Saints*, des *Offices* pour son église, et des *Lettres* à ses Amis, parmi lesquelles il en est une adressée à Bède, qui lui donne des avis sur l'étude des Écritures. S—D.

ACCARIAS DE SERIONNE. *Voyez* SERIONNE.

ACCARISI (ALBERT), né à Cento dans le Ferrarais. Fontanini, dans sa *Bibliothèque italienne*, dit que ce fut le premier qui publia un vocabulaire italien. Son ouvrage, imprimé en 1543, a pour titre : *Vocabulario, Gramatica e Ortografia della Lingua volgare*; mais Apostolo Zeno a fait voir qu'avant ce temps, avaient paru, en 1535, un *Vocabulaire des expressions de Boccace*, par Lucilio Minerbi, et, en 1536, celui de Fabricio Luna, imprimé à Naples, par Jean Sultzbach, et qui, s'il est inférieur à celui d'Accarisi, donna au moins à celui-ci l'idée de travailler sur le même plan. Il a aussi laissé des *Observations sur la Langue vulgaire*, imprimées par le Sansovino, en 1562, in-8°, avec d'autres observations sur ce même objet, du Bembo, de Gabriello, Fortunio et autres auteurs. G—É.

ACCARISI (FRANÇOIS), jurisconsulte italien, né à Ancône, fit ses études à Sienne, où Bargaglio et Benevolente furent ses maîtres. Bientôt il professa lui-même, et expliqua pendant six ans les Institutes à Sienne, puis fut chargé d'expliquer les Pandectes; mais son plus grand titre de gloire est d'avoir été choisi par le grand-duc Ferdinand Ier pour professer le droit civil. Il professa avec une telle distinction, que ses nombreux disciples le comparèrent à Cujas. Bargaglio étant mort, Accarisi lui succéda dans la place de professeur ordinaire en droit, et la remplit avec succès pendant vingt ans. Sa réputation devint si grande que toutes les universités de l'Italie voulurent se l'attacher. Il résista longtemps aux instances qui lui étaient faites de toutes parts, mais enfin il céda aux promesses du duc de Parme, et accepta le grade de conseiller dont ce souverain l'honora; cependant le grand-duc ne voulut pas souffrir qu'Accarisi fût longtemps au service d'un autre prince, et le fit revenir dans ses États, en lui donnant la première chaire de jurisprudence à l'université de Pise. Il exerça cet emploi jusqu'à sa mort, le 4 octobre 1622. On est étonné qu'un jurisconsulte, dont l'érudition et l'éloquence étaient connues de toute l'Italie, n'ait pas laissé d'ouvrages imprimés. Moreri dit bien qu'il a laissé divers Traités de droit, mais Nicius Erythræus, le seul auteur cité par Moreri qui ait parlé de ce savant italien, n'en fait aucune mention. M—X.

ACCARISI (JACQUES), de Bologne, professa la rhétorique à Mantoue, et mourut étant évêque de Veste, en 1654. On a publié de lui un volume de discours latins sur des sujets de piété. Avant d'expliquer à Rome, en 1636, le livre d'Aristote *de Cœlo*, il soutint dans un discours, par des arguments théologiques et philosophiques, l'immobilité de la terre et le mouvement du soleil autour d'elle, *Terræ quies, solisque motus demonstratus primum theologicis, tum pluribus philos. rationibus; disputatio Jacobi Accarisi*, etc., Rome, 1736, in-4°. Plusieurs dissertations et autres ouvrages du même auteur sont restés manuscrits, entre autres : 1° *de Natalibus Virgilii*; 2° *de Conscribenda tragœdia*; 3° *Historia rerum gestarum a sacra congregatione de fide propaganda*, etc., *duobus annis* 1630, 1631; 4° *Epistolæ latinæ*; 5° *la Guerre de Flandre*, du cardinal Bentivoglio, traduite en latin. Mazzuchelli croit qu'aucun de ces derniers ouvrages n'est imprimé. G—É.

ACCIAIUOLI (NICOLAS), grand sénéchal de Naples. Sa famille était originaire de Brixia, et tirait son nom du commerce de l'acier, qui était sa profession. Elle se divisa en plusieurs branches, dont une s'établit à Florence, où elle obtint un rang distingué sans quitter son commerce; c'est de cette branche que naquit Nicolas, le 12 septembre 1310, à Florence. La source de sa fortune à Naples fut l'ascendant qu'il prit par les agréments de sa figure et de son esprit sur Catherine de Valois, veuve de Philippe, prince de Tarente, qu'on appelait l'impératrice de Constantinople. Elle lui confia l'éducation de son fils Louis de Tarente. Il resta fidèle à ce prince dans les circonstances difficiles où le jetèrent les malheurs de la reine Jeanne Ire, qu'il conduisit à Avignon lorsqu'elle vint s'y réfugier; et, lorsque Louis l'eut épousée solennellement, il disposa tout pour leur entrée à Naples et leur couronnement. C'est par la reine Jeanne qu'il fut fait grand sénéchal, et chargé de l'administration du royaume, pour récompense des services qu'il lui avait rendus. Il fut un de ses plus fidèles ministres; seul incorruptible, au milieu d'une cour licencieuse, il travaillait avec persévérance à réparer les maux que Jeanne attirait sur son royaume par ses crimes et ses imprudences. Il fut des derniers à quitter Naples lorsque la reine fut réduite à s'enfuir, et que le roi de Hongrie envahit le royaume pour venger son frère André, époux de Jeanne, qu'elle avait fait périr. Acciaiuoli alla demander des secours aux Florentins, ses compatriotes, et sut les intéresser en faveur de la petite-fille du roi Robert, leur fidèle allié. Par leur aide, et avec l'appui des généraux qu'il avait gagnés, il ramena Jeanne dans Naples en 1355, et leva, par son crédit, une armée auxiliaire pour chasser les condottieri qui ravageaient le royaume; mais la cour, toujours indigente, ayant refusé une solde à cette armée, elle alla tout entière se joindre aux ennemis. Le grand sénéchal mourut en 1366, comblé d'honneurs et de richesses. Sa Vie, écrite par Matteo Palmieri, a été imprimée au t. 13e de la *Collection des Historiens d'Italie*, par Muratori. S. S—I.

ACCIAIUOLI (RÉNIER), duc d'Athènes, neveu du grand sénéchal, avait été appelé à Naples et adopté par son oncle, qui le plaça à la cour de Marie de Bourbon, impératrice latine de

Constantinople. Les empereurs titulaires, réfugiés à Naples, avaient conservé la souveraineté de quelques provinces en Grèce, et ils les accordaient en fiefs d'autant plus volontiers, que le gouvernement de ces pays, toujours exposés aux invasions des barbares, était une charge plutot qu'un bénéfice. Rénier Acciaiuoli acquit, en 1364, les baronnies de Vostitza et Nivelet, en Achaïe; quelque temps après, il acquit aussi la seigneurie de Corinthe; enfin il conquit sur les Catalans le duché d'Athènes, auquel la seigneurie de Thèbes était attachée. Argos, Mycènes et Sparte dépendaient aussi de lui, et la Grèce presque entière était soumise à un citoyen florentin, fils d'un marchand; mais cette principauté, qui s'étendait sur les ruines de plusieurs puissantes républiques, était pauvre, déserte et corrompue. La haine des Grecs pour les Latins privait le gouvernement de toute ressource intérieure, et cependant les vices des sujets s'étaient communiqués à leurs maitres; en sorte que l'histoire des maisons souveraines de la Grèce au moyen âge ne se compose que de forfaits. Rénier n'eut pas de fils légitime; il maria sa fille aînée à Théodore Paléologue, fils de l'empereur grec, et il lui donna Corinthe pour dot. Il laissa Antoine, son bâtard, seigneur de Thèbes; Athènes passa au roi de Naples; mais Antoine, ayant contracté alliance avec le sultan Amurath et avec les Vénitiens, recouvra Athènes, où il régna paisiblement. Il amassa de grandes richesses, et il orna sa capitale d'édifices somptueux. N'ayant pas d'enfants, il fit venir de Florence auprès de lui deux de ses neveux, Rénier II et Antoine II, qui régnèrent après lui, mais qui se disputèrent son héritage les armes à la main. Antoine mourut le premier, en 1435, et Rénier, qu'il avait obligé à s'enfuir à Florence, revint gouverner Athènes après lui. Cependant ces ducs tombaient de plus en plus dans la dépendance du sultan des Turcs, qui prenait occasion de chaque guerre civile dans leur famille pour appesantir son joug. Enfin Mahomet II se fit céder Athènes au mois de juin 1456, par François, fils d'Antoine II, qu'il avait longtemps protégé; et, après l'avoir relégué à Thèbes, il l'y fit bientôt étrangler. S. S—I.

ACCIAJUOLI (DONAT), d'une noble et ancienne maison de Florence, où il naquit en 1428. Sa mère était de la famille Strozzi. Acciajuoli eut pour premiers maitres Jacques Ammanati, qui fut ensuite cardinal de Pavie, et Léonard d'Arezzo. Il étudia la langue grecque sous Argyropile, et devint l'un des plus habiles hellénistes de son temps. Il fut un des célèbres littérateurs qui assistaient aux conversations littéraires où présidait Laurent de Medicis, dans le bois des Camaldules. Orateur, philosophe et mathématicien, Acciajuoli aurait encore laissé un nom plus grand dans les lettres, si sa faible santé, et la part très-active qu'il prit aux affaires de sa patrie, ne l'avaient détourné de ses travaux. Il remplit un grand nombre d'emplois publics, de commissariats, d'ambassades, dont il s'acquitta toujours avec distinction. En 1473, il fut gonfalonier de la république, et mourut, en 1478, à Milan, où il était allé demander des secours pour les Florentins, contre le pape et le roi de Naples. Son corps fut transporté à Florence, où ses funérailles furent faites aux frais du trésor public. Le célèbre Ange Politien fit son épitaphe, et Christophe Landino, son oraison funèbre. L'extrême désintéressement d'Acciajuoli fit qu'il laissa ses enfants sans fortune; les Florentins, reconnaissants, marièrent et dotèrent ses deux filles, et donnèrent à ses trois fils pour tuteurs trois riches citoyens, et Laurent de Médicis lui-même. Son portrait est un de ceux qui décorent les voûtes de la galerie de Florence. Ses ouvrages sont : 1° *Expositio super libros Ethicorum Aristotelis, in novam traductionem Argyropili*, Florence, 1478, in-fol. 2° *In Aristotelis libros* 8 *politicorum commentarii*, Venise, 1566, in-8°. 3° dans les recueils des *Vies de Plutarque*, traduites en latin par plusieurs auteurs, celles d'Alcibiade et de Démétrius sont de Donat Acciajuoli. On lui attribue aussi les vies d'Annibal et de Scipion, qui sont dans les mêmes recueils; mais comme on croit que Plutarque n'a point écrit ces deux vies, on pense qu'Acciajuoli n'en est pas le traducteur, mais l'auteur. A la fin de ces *Vies de Plutarque*, en latin, se trouve la vie de Charlemagne, qui est aussi de lui. 4° L'*Histoire latine de Florence*, de Léonard d'Arezzo, traduite en langue vulgaire, Venise, 1473, in-fol., et réimprimée plusieurs fois. Il avait fait plusieurs autres ouvrages en prose et en vers, qui n'ont point été imprimés. G—É.

ACCIAJUOLI (ZANOBIO), dominicain, né à Florence en 1461, d'une famille noble et féconde en grands hommes. Banni dans son enfance avec ses parents, il fut rappelé à l'âge de seize ans par Laurent le Magnifique, et on lui confia, peu de temps après, l'éducation de Pierre-François de Médicis, dont il était proche parent. Zanobio Acciajuoli mourut à Rome, le 27 juillet 1519. Savant dans les lettres grecques et latines, il était ami d'Ange Politien et de Marsile Ficin. Léon X le nomma, en 1518, bibliothécaire du Vatican, et le chargea de transporter, de cette bibliothèque au château Saint-Ange, les plus anciens manuscrits, dont il rédigea une table qui a été publiée par Montfaucon (*Bibliot. Bibliothecarum*, vol. 1, p. 202). On a de Zanobio Acciajuoli des traductions latines d'Eusèbe de Césarée, d'Olympiodore, de Théodoret. On dit qu'il avait aussi traduit la plus grande partie des œuvres de Justin, martyr. Un discours latin à la louange de la ville de Naples, un autre à la louange de Rome, ont aussi été imprimés. Giraldi, dans son premier dialogue *de Poetis nostrorum temporum*, le met au nombre des bons poëtes. Plusieurs autres auteurs parlent de ses vers latins avec éloge; il y en a peu d'imprimés. Ce fut lui qui mit au jour, en 1495, les Epigrammes grecques de Politien, qui l'en avait chargé en mourant. G—E.

ACCIAJUOLI SALVETTI (MADELEINE), de Florence, morte en 1610, a laissé deux volumes in-4° de *Rime toscane*, Florence, 1590, qui eurent beaucoup de célébrité. Après sa mort, on imprima trois chants d'un poëme qu'elle avait laissé imparfait, et qui a pour titre : *Davide perseguitato, ovvero fuggitivo* (David persécuté ou fugitif), Florence, 1611, in-4°, rare. C'est à cette dame que le chevalier Cornelio Lanci dédia sa comédie de la *Niccolasa*. G—É.

ACCIAJUOLI (Philippe), poëte dramatique et compositeur, né à Rome en 1637, entra de bonne heure dans l'ordre des chevaliers de Malte. Les caravanes qu'il dut faire avant d'être décoré de la croix de l'ordre lui inspirèrent tant de goût pour les voyages, qu'il visita non-seulement toute l'Europe et les côtes d'Afrique et d'Asie, mais même l'Amérique, d'où il revint dans sa patrie par l'Angleterre et la France. Le repos dont il jouit alors lui permit de se livrer aux dispositions qu'il avait toujours eues pour le théâtre, et principalement pour l'opéra. Il écrivit plusieurs pièces dont il composa lui-même la musique; la facilité prodigieuse dont il était doué lui suggéra aussi la pensée d'être en même temps le décorateur et le machiniste de ses opéras, et, pour ces accessoires, il devint bientôt l'un des plus habiles de son temps. L'académie des *Arcadi illustri* l'admit au nombre de ses membres, et il y figura sous le nom d'*Irenio Amasiano*. Il mourut à Rome, le 3 février 1700. Les opéras dont Acciajuoli a fait les paroles et la musique sont : 1° *il Girello, dramma burlesco per musica*, Modène, 1675, et Venise, 1682; 2° *la Damira placata*, Venise, 1680; 3° l'*Ulisse in Feacia*, Venise, 1681; 4° *Chi e causa del suo mal, pianga se stesso, poesia d'Ovidio e musica d'Orfeo*. F-t-s.

ACCIEN, émir ou prince d'Antioche, dont les véritables noms sont Baghy-Syan, était petit-fils d'Alp-Arçelan (*voy.* ce nom), qui, après avoir vaincu Romain-Diogène, empereur d'Orient, et soumis une partie de l'Asie Mineure, avait donné à Mohammed, son fils, père d'Accien, la souveraineté d'Antioche. Accien succéda à son père, et régnait dans cette ville lorsque les croisés vinrent l'assiéger, en 1097. Méprisant leur ennemi, ils conduisirent d'abord ce siége avec négligence, ce qui fournit à Accien l'occasion d'obtenir quelques avantages; mais, devenus plus prudents, les croisés formèrent leurs attaques avec plus de méthode, et donnèrent un assaut général que le bon état des fortifications et le courage des assiégés firent échouer. Ils changèrent alors le siége en blocus; mais la rigueur de l'hiver, les courses des garnisons voisines, et l'impossibilité de recevoir des secours par mer, les réduisirent à une détresse telle, qu'ils étaient sur le point de perdre le fruit de leurs longs travaux, lorsqu'une victoire remportée par Bohémond et le comte de Toulouse sur un corps de cavalerie qui voulait se jeter dans la place leur rendit le courage, qu'acheva de ranimer l'arrivée de deux flottes venant d'Italie, chargées de vivres. Cependant Accien se défendait toujours, et l'approche de Korboughah, émir de Mossoul, avec une armée nombreuse, allait faire lever le siége, lorsque la ville fut livrée aux croisés par trahison, en 1098. (*Voy.* Bohémond.) Quand les chrétiens en furent maîtres, Accien, soit qu'il eût perdu le courage et l'esprit, soit qu'il désespérât de se défendre, sortit d'Antioche, et erra jusqu'au lendemain matin; alors, réfléchissant sur le sort de sa famille restée dans la ville, et sur l'horreur de sa position, il s'abandonna à sa douleur, et se couvrit la tête avec sa robe, résolu d'attendre la mort. Ses esclaves le firent enfin consentir à monter sur son cheval; mais il était tellement troublé et affaibli, qu'il ne put s'y tenir. Pressés par la crainte des ennemis, ses esclaves l'abandonnèrent. Bientôt après, un bûcheron arménien l'ayant reconnu, lui coupa la tête, et l'apporta aux chefs des croisés. J—n.

ACCIO-ZUCCO, surnommé da Summacampagna, poëte italien du 15e siècle, né à Vérone, florissait vers l'an 1470. Maffei a dit de lui, dans sa *Verona illustrata*, qu'il avait traduit en autant de sonnets italiens les Fables d'Ésope; que chaque fable est précédée d'une épigramme latine, et suivie d'un second sonnet qui renferme la moralité. L'ouvrage fut imprimé pour la première fois à Vérone, en 1479, in-4°, sous ce titre : *Accii Zucchi Summæ Campaneæ, Veronensis, viri eruditissimi, in Æsopi fabulas Interpretatio per rhythmos, in libellum Zucharinum inscriptum*, etc. C'est par erreur que quelques biographes donnent à cette édition la date de 1478. Le Quadrio en cite trois autres éditions du même siècle, 1491, 1493 et 1497. G—é.

ACCIUS NEVIUS, ou ACTIUS NAVIUS, l'un des augures romains du temps de Tarquin l'Ancien. Ce prince, étant en guerre avec les Sabins, voulut lever quelques nouveaux corps de cavalerie; mais Accius, secondé de ses collègues, s'y opposa. Dans la vue de décréditer leur art, Tarquin les fit paraître devant lui en public, et demanda à Accius si ce qu'il pensait alors pouvait s'exécuter. Accius, ayant consulté ses oiseaux, déclara que la chose était possible. « Je songeais, reprit alors le roi, à couper « ce caillou avec ce rasoir. — Essayez, lui répondit « Accius, et si vous n'y réussissez pas, faites-moi « punir comme vous le jugerez à propos. » Le roi, selon Denys d'Halycarnasse, coupa le caillou avec tant de facilité, qu'il se blessa même légèrement à la main dont il le tenait. Ici, comme en plusieurs autres circonstances relatives aux premiers temps de Rome, les historiens diffèrent; car Tite-Live prétend que le caillou fut coupé par l'augure lui-même. Quoi qu'il en soit, le peuple fut transporté d'admiration; Tarquin renonça à son projet, et dès lors on n'entreprit plus rien sans consulter les augures. Accius Nevius disparut peu après cet événement, et les fils d'Ancus Martius accusèrent Tarquin de sa mort. Le peuple les livra au roi, qui, par clémence, par politique, ou peut-être d'après les témoignages de sa conscience, ne les punit point. Au reste, Tarquin fit dresser à Accius Nevius une statue d'airain, qu'on voyait encore à Rome du temps d'Auguste. Le rasoir et le caillou, preuves matérielles du prodige, furent enterrés près de là, sous un autel, devant lequel ceux qui servaient de témoins dans les causes civiles prêtèrent serment dans la suite. Quoique tous les écrivains de Rome aient parlé du caillou et du rasoir d'Accius Nevius, et que quelques Pères de l'Église, en admettant la vérité de cette aventure merveilleuse, l'attribuent à la magie, l'opinion de Cicéron est la seule qu'on puisse adopter. « Regar- « dez, dit-il, avec mépris le rasoir et le caillou du « fameux Accius : tout ami de la sagesse n'a aucun « respect pour les fables. » D—t.

ACCIUS, ou ATTIUS (Lucius), poëte tragique

latin, fils d'un affranchi, naquit, selon St. Jérôme, l'an de Rome 584 (170 av. J.-C.), mais cette date n'est pas certaine. On citait Accius et Pacuvius comme les plus anciens auteurs tragiques dont les pièces eussent été représentées par ordre des édiles. Quoique Pacuvius fût plus âgé de cinquante ans, ils furent cependant contemporains; et Accius, se rendant en Asie et passant par Tarente où s'était retiré Pacuvius, lui lut sa tragédie d'*Atrée*. Pacuvius loua la grandeur et l'élévation de la pensée, mais il critiqua la rudesse et la roideur du style. Tacite adressa depuis le même reproche au style d'Accius; cependant on préférait en général ce poëte à Pacuvius. Quintilien loue dans tous les deux la solidité des pensées, la force des expressions, et la dignité des caractères; mais il reconnait chez eux les traces de cette dureté inévitable pour tous ceux qui, dans quelque art que ce soit, ouvrent la carrière. Horace et Ovide ont accordé à Accius de l'élévation et de la vigueur; et il est évident que l'épithète d'*atroce* que lui a donnée Ovide n'a rapport qu'aux sujets de ses tragédies, qui, presque toutes, retracent les grandes catastrophes des temps héroïques de la Grèce. De tous ces témoignages, il résulte que l'énergie, la véhémence et la grandeur formaient les traits dominants de ses tragédies. Accius composa cependant une tragédie nationale sur l'expulsion des Tarquins. Il écrivit encore des Annales historiques en vers, citées par plusieurs auteurs latins, et quelques comédies, dont deux étaient intitulées : *le Mariage* et *le Marchand*. Decimus Brutus, consul, l'an de Rome 615, fut son ami et son protecteur. Accius célébra ses victoires sur les Espagnols, dans des poésies que le choix du sujet rendit si précieuses au consul, qu'il en orna l'entrée des temples et des monuments qu'il fit élever. Cicéron estimait sa tragédie de *Philoctète*. Valère Maxime parle d'un poëte nommé Accius, qui, dans les réunions savantes, ne se levait point lorsque Jules César entrait, parce qu'en ce lieu-là il se considérait comme son supérieur. Il ne reste plus d'Accius que des fragments peu considérables, recueillis par Robert Étienne, dans son édition des *Fragmenta poetarum veterum latinorum*, 1564, in-8°, et les titres de plusieurs de ses pièces. Ce sont, outre celles qu'on a déjà citées : *Andromaque*, *Clytemnestre*, *Médée*, *Andromède*, *Méléagre*, *Térée*, *la Thébaïde*, *les Troyennes*, etc. Au rapport de Pline, Accius était de petite taille. Ce poëte était si généralement considéré qu'un comédien fut puni pour l'avoir simplement nommé sur le théâtre. On trouve dans les fragments de sa tragédie d'*Astyanax*, deux vers où se peint toute l'audace satirique de son caractère :

> Nihil credo auguribus qui aures verbis divitant
> Alienas, suas ut auro locupletent domos.

Voltaire a dit à peu près la même chose dans son *Œdipe* :

> Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,
> Notre crédulité fait toute leur science.

Ce poëte mourut dans un âge très-avancé ; mais on ne peut indiquer l'époque précise de sa mort. D—T.

ACCOLTI (Benoit), jurisconsulte et historien, fut le premier de cette ancienne famille de Toscane qui se soit fait un nom dans les lettres. Il naquit à Arezzo, en 1415, et fut d'abord professeur en droit à Florence. S'étant concilié l'estime des Florentins, il obtint les droits de citoyen, et fut élu, en 1459, chancelier de la république, charge qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1466. On dit qu'il avait une mémoire si prodigieuse, qu'après avoir entendu un ambassadeur du roi de Hongrie prononcer un discours latin devant les magistrats de Florence, il le répéta tout entier mot pour mot. L'étude de l'histoire lui avait fait abandonner celle du droit. Il a laissé : 1° *de Bello a christianis contra barbaros gesto, pro Christi sepulchro et Judæa recuperandis, libri quatuor*. Cet ouvrage ne renferme que la première croisade; l'historien néglige trop les détails; les discours qu'il met dans la bouche de ses personnages sont beaucoup trop longs, et son style n'est pas toujours pur ; en un mot, cette histoire était peu propre à inspirer le Tasse, qui, selon l'opinion de quelques biographes, s'en est servi pour sa *Jérusalem délivrée*. Elle a été imprimée à Venise, en 1532, in-4° ; à Florence, 1623, in-8°, avec des commentaires de Thomas Dempster, et à Groningue, revue par H. Hofnider, 1731, in-8°. François Baldetti la traduisit en italien, Venise, 1549, in-8° ; et elle a été traduite en français et en grec par Yves Duchat de Troyes en Champagne, qui fit imprimer cette double traduction à Paris, 1620, in-8°. 2° *Sui ævi Dialogus*. Ce dialogue, écrit avec élégance, a été publié pour la première fois par le P. Bacchini, auquel Magliabechi en avait communiqué le manuscrit, Parme, 1689, in-12, avec la Vie d'Accolti, Augsbourg, 1691, in-8°, dans le recueil de J. Gerard Meuschen, intitulé : *Vitæ summorum dignitate et eruditione virorum*, Cobourg, 1735, in-4°. 3° *De Præstantia virorum sui ævi*, publié pour la première fois à Parme, en 1689, et réimprimé plusieurs fois. Il eut, de son mariage avec Laura Federighi, trois fils, dont nous parlerons, après avoir d'abord parlé de son frère, qui fut plus célèbre que lui. G—É.

ACCOLTI (François), frère de Benoît, nommé aussi François d'Arezzo, ou Arétin, du nom de sa patrie, naquit dans cette ville, en 1418. Il eut pour maître dans les belles-lettres le célèbre François Philelphe. Après avoir étudié le droit sous les plus habiles professeurs, il le professa lui-même à Bologne, à Ferrare et à Sienne. Il fut pendant cinq ans secrétaire du duc de Milan, François Sforce, et mourut de la pierre, aux bains de Sienne, en 1483. On l'a accusé d'une avarice sordide. S'il laissa de grandes richesses, c'est que l'état de jurisconsulte était alors le plus lucratif de tous, et qu'il était le plus célèbre jurisconsulte de son siècle. Un voyage qu'il fit à Rome, sous le pontificat de Sixte IV, a donné lieu à un conte sans vraisemblance. On prétend qu'il se rendit auprès du pape, dans l'espérance d'obtenir le chapeau de cardinal, mais que Sixte le refusa, en disant qu'il craindrait de nuire aux lettres s'il leur enlevait un savant aussi distingué. On raconte de lui un trait d'une autre espèce.

Lorsqu'il enseignait le droit à Ferrare, voulant prouver à ses disciples combien il importe d'obtenir et de conserver une réputation d'honneur et de probité, et ne les croyant pas aussi persuadés qu'il le désirait, il alla lui-même, pendant la nuit, accompagné d'un seul domestique, forcer des coffres où les bouchers renfermaient leurs viandes, et leur en déroba plusieurs pièces. On ne manqua pas d'accuser de ce vol les étudiants en droit, et l'on mit en prison les deux qui avaient la plus mauvaise réputation. Le professeur se présenta devant le duc, demanda leur liberté et s'accusa lui-même. On refusa de le croire; mais il prouva facilement le fait : on le crut plus volontiers, lorsqu'il dit quel avait été le motif de cette action, et il en tira la double preuve des avantages d'une bonne renommée, et des dangers d'une mauvaise. Il laissa un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : 1° *S. Chrysostomi Homiliæ in Evangelium S. Joannis, interprete Fr. Aretino, Romæ*, 1470, in-fol. : on ne doit pas dissimuler qu'Érasme, dans deux de ses lettres, accusa de peu de fidélité cette traduction, et son auteur, de peu de connaissances dans la langue grecque. 2° *Phalaridis Epistolæ, Fr. Aretino interprete* (*Romæ*, Ulric Han, *circa* 1469), in-8°, édition princeps (*Parisiis*), Michel Friburger, etc., 1471, in-8°, avec les Épîtres de Brutus et celles de Cratès (*circa* 1474), in-4°, 1475, in-8°, *Tarvisii*, 1471, in-4°, traduction latine, traduite elle-même en italien par Bartolomeo Fontio, Florentin, et publiée la même année, 1471, in-4° (1). 3° *Diogenis cynici philosophi Epistolæ, Fr. Aretino interprete* : cette traduction est ordinairement réunie à la précédente, et à d'autres traductions latines des Lettres supposées de Brutus et de Cratès le cynique, sous le titre commun d'*Epistolæ cynicæ*, etc. 4° *Authoris incerti Libellus de Thermis Puteolorum, et vicinis in Italia, a Fr. de Accoltis Aretino repertus, publicatus*, etc., *Neapoli*, 1475, in-4° : on voit, par ce titre même, que Fr. Accolti ne fut que l'éditeur de cet ouvrage qu'il avait trouvé, et dont il ignorait l'auteur; la plupart des bibliographes le lui ont attribué par erreur. 5° *Consilia seu Responsa, Pisæ*, 1481 : ce sont cent soixante-cinq consultations sur des questions de droit. 6° *Commentaria super lib. 2. Decretalium, Bononiæ*, 1481. 7° *Commentaria, Papiæ*, 1493, in-fol. : ces derniers commentaires sont encore un ouvrage de jurisprudence. Il cultiva aussi la poésie italienne; on conserve en manuscrit plusieurs de ses productions poétiques, dans les bibliothèques Chigi et Strozzi. Crescimbeni en a tiré quelques sonnets, qu'il a insérés dans son *Histoire de la poésie vulgaire*. Ses Lettres latines sont conservées à Milan dans la bibliothèque ambroisienne. G—É.

ACCOLTI (BERNARD), d'Arezzo, que la célébrité dont il jouissait de son temps, comme poëte, fit surnommer l'*Unico Aretino*, était fils de Benoît Accolti l'historien, et neveu de François le jurisconsulte. Les poésies qui restent de lui sont bien au-dessous de l'idée que ses contemporains nous ont laissée de son talent poétique. A les entendre, il n'y a point d'exemple d'un succès aussi extraordinaire que celui qu'il obtint à la cour d'Urbin, et même à Rome, du temps de Léon X. Sitôt que le bruit se répandait que l'Unico réciterait des vers, on fermait les boutiques, on accourait en foule pour l'entendre; il fallait mettre des gardes aux portes; on illuminait toutes les salles, et une assemblée composée des hommes les plus savants et des prélats les plus distingués interrompait souvent le poëte par de vifs applaudissements. Le témoignage de ses plus illustres contemporains, entre autres du cardinal Bembo, ne permet pas de douter qu'il n'eût un mérite au-dessus du commun; mais peut-être réussissait-il mieux dans les vers improvisés que dans ceux qu'il travaillait. Au reste, l'élégance du style manque seule à Accolti, et l'on reconnait souvent dans ses vers l'imagination et la verve d'un poëte. Il écrivait dans ce style pénible, dur et bizarre du Tibaldeo, du Cariteo, du Notturno, etc., qui régnait à la fin du 15ᵉ siècle et au commencement du 16ᵉ. Ses poésies, imprimées pour la première fois à Florence, en 1513, sous ce titre : *Virginia comedia, capitoli, e strambotti di messer Bernardo, Accolti Aretino, in Firenze* (*al di Francesco Rossegli*), 1513, in-8° ; et à Venise, en 1519, sous ce titre : *Opera nuova del preclarissimo messer Bernardo Accolti Aretino, scrittore apostolico ed abbreviatore*, etc., in-8°, ont été réimprimées plusieurs fois. On y trouve une comédie intitulée : *Virginie*, écrite, selon l'usage de ce temps, en octaves, ou *ottava rima*, et en plusieurs autres mesures de vers. On dit qu'il lui donna ce titre de *Virginie*, du nom d'une fille naturelle qu'il maria, et qu'il dota richement. Léon X, qui l'aimait beaucoup, lui conféra l'emploi d'écrivain et d'abréviateur apostolique. On a aussi prétendu que ce pape lui avait donné le domaine de Nepi; mais l'Unico nous apprend lui-même, dans une lettre à Pierre Arétin, qu'il avait acheté ce domaine de ses propres fonds, et il se plaint qu'il lui ait été enlevé par Paul III. On ignore l'époque précise de sa naissance et de sa mort. Il paraît seulement qu'il survécut à l'Arioste. Ce grand poëte parle de lui, dans son 4ᵉ chant, comme d'un chevalier fort considéré à la cour d'Urbin, et qui accompagnait les dames de cette cour.

> Il cavalier che tra lor viene, e ch'elle
> Onoran si. . . . .
> E' il gran lume Aretin, l'unico Accolti.

G—É.

ACCOLTI (PIERRE), fils, comme le précédent, de Benoît l'historien, naquit, en 1455, à Florence, où ses parents avaient acquis les droits de cité. Il étudia les lois à Pise, et y fut docteur et professeur en droit. Il entra ensuite dans l'Église, fut fait auditeur de rote par Alexandre VI, évêque d'Ancône par Jules II, qui le nomma, six ans après, cardinal, du

(1) *Voyez* GATTOLINI, auquel la traduction des lettres de Phalaris et de Diogene est attribuee sur d'assez bonnes autorités. L'abbé Battaglini a ecrit sur ce point d'histoire litteraire une dissertation fort erudite, où il donne ces deux traductions et celle de Chrysostome à Francesco Lippi d'Arezzo. Ses raisons nous ont paru très-fortes. Cette dissertation se trouve dans les *Effemeride letterarie di Roma*, decembre 1821. B.—ss.

titre de St-Eusèbe; mais il est plus connu sous le nom de *cardinal d'Ancône*. Il fut ensuite revêtu successivement de sept évêchés, en Espagne, en Flandre, en France, en Italie. Il ne garda que deux mois l'archevêché de Ravenne, qu'il échangea avec son neveu Benoît Accolti, pour l'évêché de Crémone. Il exerça de plus à Rome la charge de cardinal-vicaire, et celle de légat dans l'armée du pape contre les Français. Il mourut dans cette ville, le 12 décembre 1532. Il a laissé quelques ouvrages, de droit peu importants. Ce fut lui qui rédigea, en 1519, la bulle contre Luther, où furent condamnées quarante et une propositions de ce réformateur. Aucun historien n'accuse le cardinal d'Ancône de mauvaises mœurs ; mais l'arbre généalogique de sa famille (Mazzuchelli, *Scrit. It.*, t. 1, p. 60) lui donne une fille et deux fils, dont le second, Benoît Accolti, figura, en 1564, à la tête d'une conspiration des Florentins contre Pie IV. Le complot ayant été découvert, Benoît Accolti fut arrêté et pendu avec ses complices parmi lesquels se trouvait Pierre Accolti, son parent. G—É.

ACCOLTI (Benoit), connu sous le nom de *cardinal de Ravenne*, eut pour père un troisième fils de Benoît l'historien, nommé Michel, et fut par conséquent neveu de l'Unico Aretino et du cardinal d'Ancône. Il naquit à Florence, en 1497. Le cardinal son oncle, qui était en faveur auprès de Léon X, lui procura la place d'abréviateur apostolique, et bientôt après l'évêché de Cadix, d'où il fut transféré à celui de Crémone, qu'il échangea bientôt avec son oncle pour l'archevêché de Ravenne. Clément VII le nomma son secrétaire, en même temps que Sadolet. Il n'avait alors que vingt-cinq ans. Il fut fait cardinal en 1527, et envoyé légat, en 1532, dans la Marche d'Ancône. Sous Paul III, il tomba dans la disgrâce, fut renfermé au château St-Ange, et subit un procès rigoureux ; les uns disent pour péculat ; les autres, pour quelque autre cause plus grave encore. Il lui en coûta, pour avoir sa liberté, la somme énorme de 59,000 écus d'or. Alors il se retira à Ravenne, puis à Ferrare, à Venise, et enfin à Florence, où il mourut en 1549. Il a laissé quelques ouvrages latins, dont une partie seulement a été imprimée ; et des poésies latines insérées dans le recueil *Quinque illustrium Poetarum*, Florence, 1562, et depuis dans le t. 1[er] des *Carmina illustrium Poetarum italorum*, Florence, 1719, in-8°. L'arbre généalogique dont il est parlé à l'article précédent donne aussi trois fils à ce cardinal, Hippolyte, Fabrice et Marcel. G—É.

ACCOLTI (Léonard et Pierre), eurent pour père Fabrice, l'un des trois Accolti que l'on vient de nommer. Léonard fut chancelier des archives publiques de Florence, en 1600. Il n'est connu dans les lettres que pour avoir publié en 1623, avec son frère, l'histoire de Benoît leur trisaïeul, *de Bello a christianis contra barbaros gesto*, avec les notes de Thomas Dempster. — Pierre fut docteur en droit et professeur de droit canon à Pise, en 1609, membre de l'académie florentine et de celle du dessin. On lui doit les deux ouvrages suivants : 1° *delle lodi di Cosimo II, gran duca di Toscana, orazione*, etc., Florence, 1621 ; 2° l'*Inganno degli occhi, o prospettiva pratica*, etc., Venise, 1625, in-fol. Il eut, de son mariage avec Léonore Spini, deux filles et un fils nommé Jacopo, le dernier de cette famille illustre, qui s'éteignit avec lui à Florence, en 1699. G—É.

ACCORAMBONA (Victoire), duchesse de Bracciano, épousa François Peretti, neveu de Sixte-Quint. Son mari ayant été assassiné, elle fut accusée de sa mort, et enfermée pendant quelques années au château St-Ange ; mais, étant parvenue à prouver son innocence, elle fut mise en liberté, et se remaria avec Paul Girolamo Orsini, duc d'Arcenno. Ce seigneur, qui était aussi soupçonné du meurtre de Peretti, craignant la vengeance du cardinal de Montalte, devenu pape sous le nom de Sixte V, se présenta devant le nouveau pontife pour juger de ce qu'il avait à en attendre d'après l'accueil qu'il recevrait. Le pape le reçut fort bien, et l'assura qu'il n'avait rien à craindre de lui ; mais il ajouta qu'il eût à se garder désormais de souffrir dans son duché, comme il le faisait auparavant, des scélérats et des assassins, et que, si cela lui arrivait encore, il le punirait sévèrement. Effrayé de cette menace, Orsini se retira sur le territoire vénitien et y mourut. Des difficultés s'élevèrent sur l'exécution de son testament, entre sa veuve et Louis Orsini, son parent : ce dernier perdit son procès, et s'en vengea en faisant assassiner Victoire à Padoue, en 1585. On a de cette dame des poésies imprimées sous le nom de Virginia N...., avec celles d'Alexandre Bovarini et du chevalier de la Selva, et l'on conserve à Milan, dans la bibliothèque ambroisienne, un poëme en *terza rima*, intitulé *Lamentodi di Virginia N...*, où elle déplore la perte de son époux, et fait des imprécations contre les meurtriers. Fr. de Rosset a fait de cet événement le sujet d'une de ses *Histoires tragiques* (Lyon, 1621). Adry a publié l'*Histoire de la vie et de la mort de Vittoria Accorambona*, 1800, in-4° ; 2[e] édition, augmentée, Paris, 1807, in-12. G—É.

ACCORAMBONI (Jérôme), l'un des plus habiles médecins de son temps, naquit, en 1467, à Gubbio, dans le duché d'Urbin, d'une famille honorable. Il étudia la médecine contre le gré de ses parents, qui le destinaient au barreau, mais les succès qu'il obtint dans la pratique de son art durent lui faire pardonner sa désobéissance. Il remplissait, en 1505, la première chaire de médecine à l'académie de Pérouse, et déjà sa réputation attirait à ses cours des élèves de toute l'Italie. En 1515, le pape Léon X le nomma son médecin. Clément VII, qui l'honora de sa confiance, ne fut pas moins généreux à son égard que ne l'avait été son prédécesseur ; mais Accoramboni ne devait pas jouir de la fortune qu'il avait acquise par ses talents : au sac de Rome, en 1527, sa maison fut entièrement dévastée. Il ne put même sauver ses manuscrits. Dans l'embarras où il se trouvait, Accoramboni se hâta d'accepter la chaire de médecine de l'académie de Padoue, qu'il avait refusée plusieurs fois. Son traitement, fixé d'abord à 760 écus d'or, fut porté, dès l'année suivante, à 800 écus. Le pape Paul III l'ayant nommé son médecin, il revint à Rome, dans le mois de septembre 1536 ; mais quelque temps après, il y tomba malade, et mourut le

21 février 1557 (1). On a de lui : 1° *Tractatus de Putridine*, Venise, 1534, in-8°; 2° *Tractatus de Catarrho*, ibid., 1536, in-8°; 3° *Tractatus de Natura et Usu lactis*, ibid., 1536, in-8°. Cet ouvrage, qui renferme des observations utiles, a été réimprimé avec le traité de Sextus Plaritus : *de Medicina ex animalibus*, Nuremberg, 1538, et Bâle, 1578, in-4° (*Voy.* Gaetan. Marini, *Memorie degli archiatri pontif.*) W—s.

ACCORAMBONI (Fabio), jurisconsulte, fils du précédent, naquit en 1502, à Gubio, fit ses études à Padoue, et se distingua tellement dans ses cours, qu'en les terminant il fut, à l'âge de vingt et un ans, nommé professeur en droit avec un traitement de 140 florins. Il passa, peu de temps après, à la première chaire des Institutes et la remplit de la manière la plus brillante. Ses affaires l'ayant obligé de se rendre à Rome, en 1525, il y fut retenu trois ans, et y donna des leçons de droit canonique, avec un succès extraordinaire. Après le sac de cette ville par les troupes de Charles-Quint, il revint à Padoue et reprit sa chaire, restée vacante pendant son absence. Cédant aux instances du pape Paul III, il retourna, en 1540, à Rome, et fut nommé avocat consistorial, puis auditeur du tribunal de rote. Sous le pontificat de Paul IV, il fut créé référendaire de l'une et l'autre signature; et l'on dit qu'il aurait été fait cardinal, s'il n'avait pas tenu trop ouvertement pour le parti de Charles-Quint. Fabio mourut doyen de la rote en 1559, et fut inhumé dans l'église Ste-Marguerite, avec une épitaphe honorable. Outre un traité *de Comparationibus*, on lui doit plusieurs décisions insérées dans les *Repetitiones in jure civili variæ*, Lyon, 1553, in-fol. (*Voy.* Papadopoli, *Hist. gymn. Patavin.*, t. 1, 252.)—*Félix* Accoramboni, médecin, poëte et philosophe, était, suivant les biographes (1), fils de Jérôme, mais plus vraisemblablement son petit-fils. Comme son aïeul, il s'appliqua dès sa jeunesse à la médecine, et fit dans cette science de rapides progrès. L'étude de la philosophie ancienne, celle de l'histoire naturelle et la culture des lettres remplissaient les loisirs que lui laissait la pratique de son art. Allié du pape Sixte-Quint, par son mariage avec une de ses parentes, il eut beaucoup à se louer de la générosité de ce pontife, et en témoigna sa reconnaissance en lui dédiant le recueil de ses ouvrages, imprimé à Rome, en 1590, in-fol. Ce volume contient : 1° *Commentarius obscuriorum locorum et sententiarum in omnibus aristotelicis scriptis ; et controversiarum inter platonicos, Galenum et Aristotelem, Examinatio ;* 2° *Annotationes in librum Galeni de Temperamentis ;* 3° *Sententiarum difficilium Theophrasti in libro de Plantis Explicatio ;* 4° *de Fluxu et Refluxu maris*. Le commentaire sur Aristote a reparu sous le titre : *Interpretatio obscuriorum locorum et sententiarum Aristotelis*, Rome, 1600 ; et sous celui de *Vera mens Aristotelis, sive Explicatio in opera ejus*, ibid., 1603 ; mais les exemplaires avec ces différents frontispices sont de la même édition. Ses notes sur le livre des Plantes de Théophraste ont été reproduites également sous un nouveau titre : *Adnotationes in Theophrastum de Plantis*, Rome, 1603. C'est par inadvertance que, dans l'*Examen critique des Dictionnaires*, p. 8, Barbier fait des *Sententiarum Explicatio* et des *Adnotationes* deux ouvrages différents. Les notes de Félix sur Théophraste sont très-estimées. Fabricius regrette qu'on ne les ait pas insérées dans la belle édition de l'*Historia Plantarum*, Amsterd., 1644, in-fol. (*Voy.* Fabricius, *Bibl. gr.*, 11, 2377.) W—s.

ACCORSO (Mariangelo), natif d'Aquila, dans le royaume de Naples, fut un des plus savants critiques de son temps. Il fleurit dans la première moitié du 16e siècle, et vécut longtemps à la cour de Charles-Quint, qui l'estimait beaucoup, et pour le service duquel il fit des voyages en Allemagne, en Pologne et dans d'autres pays du Nord. Il était très-versé dans les langues grecque, latine, française, espagnole et allemande, et fut un des plus célèbres antiquaires de son siècle ; il rassembla un grand nombre de monuments dont il enrichit le Capitole. Son occupation favorite était de corriger les passages des auteurs anciens, à l'aide des manuscrits, qu'il recherchait avec beaucoup de soin ; et le premier ouvrage qu'il publia est une preuve de son érudition et de son talent dans ce genre de travail. Ce sont des observations : *Diatribæ in Ausonium, Solinum et Ovidium*, Rome, 1524, in-fol. ; le frontispice est orné de la gravure de monuments antiques, parmi lesquels on reconnait l'*Apollon du Belvédère*, une *Minerve* et deux beaux bas-reliefs qui représentent, l'un, l'*Enlèvement de Proserpine* ; l'autre, la *Mort de Méléagre*. J'indique ces gravures peu connues, parce qu'elles peuvent servir pour la restauration de ces monuments. L'auteur a ajouté à la fin une fable qu'il a intitulée *Testudo*. Ces diatribes ont aussi été insérées, mais non pas en entier, quoique le titre le porte, dans l'édition d'Ausone, *cum notis variorum*, Amsterdam, 1671, in-8° ; on les trouve encore dans l'édition à l'usage du dauphin, donnée par J. B. Souchay, Paris, 1730, in-4°. On avait accusé Accorso de plagiat, en prétendant qu'il s'était approprié, dans ses diatribes sur Ausone, le travail de Fabrizio Varano, évêque de Camérino ; mais il s'en justifia par un serment solennel et assez remarquable, dont voici la traduction : « Au nom « des dieux et des hommes, de la vérité et de la sincé- « rité, je jure solennellement, et si quelque décla- « ration peut lier plus qu'un serment, je déclare de « cette façon, et désire que ma déclaration soit re- « gardée comme strictement vraie, que je n'ai ja- « mais vu ni lu aucun auteur dont mes remarques « aient reçu la moindre assistance ou le moindre « avantage. J'ai même eu soin, autant qu'il était « possible, toutes les fois qu'un auteur a publié des « observations que j'avais déjà faites, de les effacer « de mes propres ouvrages. Si, dans cette déclara- « tion, je suis un faussaire, que le pape punisse

(1) Dans l'*Examen critique des Dictionnaires*, Barbier a donné un article à Jérôme Accoramboni, d'après la *Bibliothèque des médecins* de Carrère; mais il y reproduit les inexactitudes et les erreurs de son devancier, qu'il n'aurait pas dû copier si fidèlement.

(2) Les traducteurs de la *Biographie universelle* en italien, au lieu de copier sans examen les articles *Accoramboni* de Barbier, auraient dû chercher à donner quelques éclaircissements sur la filiation de ces deux personnages; car si, comme ils le disent, Felix, vivant en 1600, est fils de Jérôme, né en 1467, c'est un fait qui méritait bien d'être remarqué.

« mon parjure, et qu'un mauvais génie pèse sur mes « écrits, de sorte que ce qu'il peut y avoir de bon, « ou au moins de tolérable, paraisse à la multitude « aveugle extrêmement mauvais, et même trivial et « méprisable aux gens instruits. Puisse la fai- « ble réputation que je possède aujourd'hui être « abandonnée aux vents, et regardée comme ce qu'il « y a de plus vulgaire et de plus faible. » Ce serment, inséré dans la *Testudo* d'Accorso, a été cité souvent. En 1533, Accorso publia, à Augsbourg, une nouvelle édition d'Ammien Marcellin, in-fol., plus complète que les précédentes; il l'augmenta de cinq livres qui n'avaient pas été connus jusqu'alors, et corrigea dans les autres plus de 5,000 fautes; c'est ce qu'il affirme dans le titre. Il a aussi publié, dans la même année et dans la même ville, les *Lettres de Cassiodore*, et son *Traité de l'Ame*. Accorso est le premier à qui l'on doive le recueil complet des Lettres de cet auteur, et il assure, à la fin de la table, qu'il a corrigé 565 fautes dans le *Traité de l'Ame*. Il nous apprend encore, dans sa *Diatribe sur Ausone*, qu'il a aussi travaillé sur Claudien, et qu'à l'aide des manuscrits qu'il a trouvés dans ses voyages, il en a corrigé près de 700 passages. Malheureusement son travail n'a pas été publié. Pour se distraire de ces travaux sérieux, Accorso consacrait ses loisirs à la musique, à l'optique et à la poésie. Ses envieux lui reprochèrent de s'occuper de choses qu'ils regardent comme indignes d'un philosophe, ainsi qu'il le dit lui-même dans la dédicace de sa fable intitulé *Testudo*, où il s'adresse à deux princes de la maison de Brandebourg. On a un échantillon de son talent pour la poésie, dans son *Protrepticon ad Corycium*, poëme qui renferme 87 vers, et qui se trouve dans un ouvrage intitulé *Coryciana*, imprimé à Rome, en 1524, in-4°. Ce Corycius était, selon la Monnoie, un Allemand nommé Goritz. Ce volume contient des poésies de plusieurs autres Napolitains, tels que Giovanno Francesco Arisio, Antonio Tilesio, etc. Il y avait, du temps d'Accorso, plusieurs écrivains latins qui se plaisaient à se servir des termes les plus surannés. Il s'en moqua d'une manière fort plaisante, dans un dialogue dont le titre commence ainsi : *Osco, Volsco, romanaque eloquentia interlocutoribus, Dialogus ludis romanis actus*. Bayle a donné ce titre en entier. Cet ouvrage, écrit avec beaucoup de sel et de gaieté, a paru en 1531, in-8°, sans indication du lieu d'impression. La Monnoie a présumé, avec raison, qu'il avait déjà été imprimé, puisqu'il est cité par Tori dans son *Champ fleuri*, qui a paru en 1529. Cet ouvrage ne porte pas le nom de son auteur, mais il se fait connaître dans la préface, qui est adressée à Pietra Santa. On trouve à la fin un autre petit ouvrage intitulé: *Volusii Metiani J. C. antiqui Distributio. Item Vocabula ac Notæ partium in rebus pecuniariis, pondere, numero et mensura*. Le dialogue a été réimprimé à Rome, en 1574, in-4°, avec le nom de l'auteur, sous ce titre : *Osci et Volsci Dialogus ludis romanis actus, a Mariangelo Accursio*. Une autre édition in-4° est sans nom d'auteur, ni date, ni lieu d'impression. La bibliothèque royale de Paris possède deux éditions du même ouvrage, qui ont paru l'une et l'autre à Cologne, en 1598. On voit par la dédicace de la fable intitulée *Testudo*, dont nous avons déjà parlé, qu'Accorso s'occupait aussi d'une *Histoire de la maison de Brandebourg*, qu'il rédigeait sur des mémoires qu'on lui avait fournis; mais cet ouvrage s'est perdu avec plusieurs autres de ses écrits, après la mort de son fils Casimir. Nicolo Toppi, *Biblioteca napolet.*, attribue à Accorso un ouvrage sur l'invention de l'imprimerie, intitulé : *de typographicæ artis Inventore, ac de Libro primum omnium impresso*, mais sans en faire connaître ni la date, ni le lieu de l'impression. C'est une erreur qui vient de ce qu'il a pris pour un ouvrage la courte notice qu'Accorso écrivit de sa main dans un *Donat* imprimé en 1450, dont Angelo Rocca fait mention dans sa *Bibliotheca vaticana*. A. L. M.

ACCURSE (FRANÇOIS), jurisconsulte, fut le premier qui réunit en un corps d'ouvrage toutes les discussions et décisions éparses des jurisconsultes ses prédécesseurs, sur le droit romain. Il figure au premier rang parmi les promoteurs de la renaissance du droit; ses ouvrages, loués et critiqués avec une égale justice, font époque dans l'histoire de la jurisprudence. Accurse naquit à Florence, en 1151, d'autres disent en 1182. Disciple d'Azon, il devint bientôt plus célèbre que son maître. On prétend cependant qu'il avait près de quarante ans lorsqu'il commença à étudier le droit. D'abord professeur à Bologne, il abandonna peu de temps après sa chaire et ses écoliers, pour prévenir Odefroy, qui avait été comme lui disciple d'Azon, et qui travaillait à l'*Explication et Concordance des lois*, ouvrage qu'Accurse avait conçu depuis longtemps. Il réussit en effet à devancer son rival, et acheva en sept ans son immense collection, qui porte indistinctement le nom de *Grande Glose*, ou *Glose continue d'Accurse*. On peut regarder Accurse comme le premier des glossateurs, et en même temps comme le dernier, puisque personne après lui ne se permit de faire des gloses, si ce n'est un de ses fils, dont les ouvrages ne sont pas estimés (*voy.* CERVOT ACCURSE): mais il n'était point versé dans les belles-lettres. Aussi les jurisconsultes littérateurs des 14[e] et 16[e] siècles ont-ils poussé la prévention jusqu'à mépriser l'érudition d'Accurse, *ob imperitiam historiarum*. C'est à l'école d'Accurse qu'on doit, dit-on, ce proverbe devenu familier : « C'est du grec, on ne peut le lire, » *græcum est, non potest legi*. En effet, c'était assez la coutume des glossateurs à cette époque. Lorsqu'ils trouvaient un mot grec qu'ils n'entendaient pas, ils cessaient d'interpréter, ou donnaient pour raison que c'était du grec qu'on ne pouvait pas lire, et après avoir, suivant l'expression de Bayle, *ainsi sauté cette fosse*, ils reprenaient l'explication du latin. Les écrivains des 12[e] et 13[e] siècles, ne sachant au contraire quels trophées élever à la gloire d'Accurse, lui ont donné le nom d'*Idole des jurisconsultes*. Leur admiration pour ses ouvrages était si grande, qu'ils avaient fait passer en principe que l'autorité des *Gloses* devait être généralement reconnue, et qu'il fallait toujours se rallier sous cet étendard perpétuel de la vérité, *tanquam carrocio veritatis perpetuo ad-*

hærendum esse. En effet, Hotman cite, d'après Fulgosius, un principe de jurisprudence consacré à cette époque, qui prouve la grande autorité que les décisions des glossateurs avaient dans les tribunaux ; *Si sententia glossatoris*, dit-il, *duobus doctoribus est contraria, profecto in judiciis prævaleret sententia ipsius glossæ*. Deux opinions aussi opposées prouvent que chaque siècle a un esprit particulier qui dirige le goût et les connaissances, et que c'est d'après cet esprit que la critique impartiale doit prononcer. L'esprit dominant du temps d'Accurse était d'accumuler l'érudition, d'interpréter, de commenter les passages ou le texte des lois. Les ouvrages des jurisconsultes estimés à cette époque doivent donc être remarquables par la profondeur de leur érudition et de leur jugement; mais, n'étant pas assez instruits dans l'étude de l'histoire, ces mêmes jurisconsultes ont dû commettre de grandes erreurs dans l'interprétation des lois. Tel est Accurse. Le goût et l'esprit dominants du temps de ses détracteurs, à la tête desquels il faut mettre Alciat et Budée, était l'étude des antiquités et des historiens grecs et latins. Ils ont dû alors relever les erreurs commises par leurs prédécesseurs; mais s'ils leur sont supérieurs par la connaissance des belles-lettres, qu'ils ont eu soin d'associer à l'étude des lois, ils leur sont inférieurs par la profondeur du jugement; tel est Alciat et beaucoup d'autres. L'injustice des reproches faits à Accurse provient aussi de ce que la *Grande Glose* porte le nom de ce jurisconsulte, et qu'on lui a attribué tout ce qu'il y a de bon et de mauvais dans cette volumineuse collection, qui n'est au reste qu'une compilation des meilleures décisions des jurisconsultes qui existaient avant lui, tels qu'Irnérius, Hugolinus, Martinus Bulgarus, Aldericus, Pileus, Rogerius, Joannes, Odofredus, Placentinus; or, comme il a mêlé souvent son sentiment avec les discussions des autres commentateurs, et qu'il n'indiquait les auteurs que par la première lettre de leurs noms, cette lettre étant disparue dans beaucoup d'endroits, on a pu prendre pour son sentiment ce qu'il n'avait dit que comme citation de la doctrine d'un autre : telle est du moins l'opinion de Bayle. Il est certain qu'Accurse a débrouillé avec netteté et précision le sens de beaucoup de lois, s'est décidé presque toujours pour le meilleur avis, dans les matières sur lesquelles les sentiments sont partagés; et qu'ainsi il a mérité les éloges que Ferrière, Terrasson et Cujas même lui prodiguent si souvent, en l'élevant au-dessus de Barthole. C'est donc avec plus d'esprit que de justice que Boileau s'égaye dans son *Lutrin* aux dépens de ce jurisconsulte, en disant :

A l'instant il saisit un vieux Infortiat,
Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat.

Cependant on doit avouer qu'Accurse n'aurait pas laissé subsister les fautes grossières et les absurdités dont sa *Grande Glose* est remplie, sans son ignorance dans l'histoire, ignorance qui lui est d'ailleurs commune avec tous les autres glossateurs. Son ouvrage étant encore souvent cité au barreau, il n'est pas inutile de dire que, si les discussions profondes qu'on y trouve peuvent étendre les connaissances des jeunes jurisconsultes, ils ne doivent le lire qu'avec défiance. Parmi les éditions estimées de ses ouvrages, celle que l'on préfère est de Denis Godefroi, Lyon, 1589, 6 vol. in-fol. Au tome 6e, on trouve la table alphabétique des *Gloses* d'Accurse. La vie privée d'Accurse offre peu de détails intéressants; il vécut riche et considéré, ayant, comme dit Bayle, belle maison à la ville, belle maison à la campagne, et mourut à Bologne, en 1229, à l'âge de 78 ans. Ceux qui fixent l'époque de sa mort en 1260 confondent le père avec un de ses fils qui portait le même prénom. Son tombeau, tel qu'il existe à Bologne dans l'église des cordeliers, n'a de remarquable que la simplicité de son épitaphe : *Sepulchrum Accursii, glossatoris legum, et Francisci ejus filii*. Il laissa deux fils et une fille. Toute sa famille, sans exception, se livra à l'étude des lois. — Sa fille se fit remarquer par une étonnante érudition, et donna des leçons publiques de droit romain à l'université de Bologne. Pancirole confirme ce fait vraiment extraordinaire : *Filiam quoque habuisse dicitur quæ jus civile Bononiæ publice docuit*. Bayle paraît en douter, mais Fravenlobius et Paul Fréher l'avaient rapporté avant Pancirole. M—x.

ACCURSE (FRANÇOIS), fils aîné du précédent, professait le droit à Bologne avec une réputation extraordinaire, lorsqu'Édouard Ier, roi d'Angleterre, passant par cette ville en 1273, à son retour de la terre sainte, l'engagea à venir remplir le même emploi dans les provinces de France soumises à sa domination; mais le gouvernement de Bologne, fier de posséder un savant si distingué, lui défendit de quitter sa chaire, et le menaça de confisquer ses biens s'il sortait de la ville. Soit inconstance, soit ambition, Accurse partit pour la France, après avoir fait à un ami une vente simulée de ses biens, ce qui n'empêcha pas qu'ils ne fussent confisqués. Après avoir enseigné le droit à Toulouse pendant trois ans, François Accurse fut attiré à Oxford par Édouard, qui le logea dans son palais, et se servit utilement de ses talents dans les démêlés qu'il eut avec Gaston, duc de Béarn. Il revint à Bologne vers 1280, et rentra en possession de sa chaire et de ses biens. Il y mourut en 1321. On raconte que, pendant le temps qu'il professa à Toulouse, Jacques de Ravenne, l'un des plus savants jurisconsultes de son temps, vint incognito se mêler parmi ses auditeurs. Accurse expliquait le texte de la loi sur les intérêts; Jacques lui fit des objections si fortes, si embarrassantes, que, restant sans réponse, Accurse fut obligé d'avouer que le prétendu écolier en savait plus que le maître. Les savants des siècles suivants ont établi de longues discussions pour savoir si ce François Accurse était contemporain de Barthole; mais Pancirole a prouvé que ce qui avait donné lieu à cette discussion, c'est qu'en effet il y eut un Accurse collègue de Barthole, mais qu'il était fils d'un autre Accurse, dont Guillaume Duranti fait souvent mention, qui enseigna le droit à Reggio, sa patrie, en l'année 1273, et donna des leçons à Padoue. Il ne nous est resté de François Accurse aucun écrit qui justifie sa célébrité. — CERVOT ACCURSE, frère du précédent, eut,

comme son père, la passion de l'étude. Il obtint d'être docteur en droit avant dix-sept ans, chose assez remarquable, puisqu'elle donna lieu à une longue discussion dans l'académie de Bologne, pour savoir si les lois le permettaient. Il enseigna le droit, et fit des *Gloses* qu'il joignit à celles de son père ; mais elles sont peu estimées. *Glossæ Cervotianæ vocatæ*, dit Pancirole, *ut plurimum rejiciuntur*. M—x.

ACERBI (Henri), médecin italien, né à Costano, en 1785, perdit de bonne heure l'appui de son père, qui exerçait la chirurgie avec distinction, et dut à la générosité d'un parent les moyens de poursuivre ses études. Les belles-lettres captivèrent d'abord son imagination vive, qui lui inspira un petit poëme assez faible, intitulé *la Venere celeste*, publié en 1809, à Milan, 1 vol. in-4°. Mais bientôt il se livra tout entier à la médecine, et prit le titre de docteur à l'université de Paris. Après avoir visité les principaux établissements scientifiques de l'Italie, il vint se fixer à Milan, où il fut nommé médecin du grand hôpital et professeur d'histoire naturelle. Il mourut prématurément dans cette ville, le 5 décembre 1827. — En 1816, il avait donné une traduction italienne, enrichie de notes, du *Traité d'hygiène et de Thérapeutique* de Carminati. On a encore de lui les éloges du chirurgien Monteggia, Milan, 1816, in-8°, et du médecin Giannini, 1819, in-8° Ses *Annotazioni di medicina prattica*, Milan, 1819, in-8°, sont pleines de réflexions critiques et judicieuses sur la pratique de Locatelli, qui crut devoir y répondre. Son principal ouvrage est une Histoire raisonnée et fort intéressante, Milan, 1822, in-8°, de la maladie pétéchiale qui désola la Lombardie en 1816, et qui inspira le distique suivant à un poëte aigri par les malheurs de sa patrie :

Ecco d'Italia i fati,
Tifi, tedeschi e frati.

Écrivain infatigable, Acerbi était l'un des collaborateurs de la *Bibliothèque italienne* qui se publie à Milan. Il a inséré un éloge d'Ange Politien dans les *Vies des Italiens illustres*. J—D—N.

ACERNUS (Sébastien-Fabian), Polonais, dont le vrai nom était Klonowicz, naquit en 1551 et mourut en 1608. Il fut bourguemestre et préteur de la ville de Lublin. La prodigalité de sa femme dérangea tellement sa fortune, qu'il mourut dans la plus grande misère. Son poëme latin, intitulé : *Victoria deorum, in qua continetur veri herois educatio*, et auquel il travailla pendant dix ans, le fit appeler l'*Ovide Sarmate*. Ce poëme est très-rare, parce qu'ayant été imprimé, vers l'an 1600, chez Sébastien Sternacius, imprimeur des sociniens à Racau, il y eut ordre de brûler les exemplaires. Acernus a fait de plus, en polonais : *Flis Albo*, etc., *Poëme de la Navigation des Dantzicois*, Crac. s. a., Vars. 1643; *Woreck Judaszow*, etc., *la Bourse de Judas, ou la Mauvaise acquisition des richesses*, etc., Crac., 1603 ; *Pamietnik*, etc., *Mémorial des ducs et rois de Pologne* ; *Pozar*, etc., *Exhortation à éteindre l'incendie, et Prédictions sur la défaite des Turcs*, 1597; *Disticha moralia Catonis, interprete Seb. Fab. Klonowicio*, Crac., 1595. C—L.

ACESEUS ou ACESAS, artiste grec, se rendit célèbre par le talent avec lequel il brodait les étoffes Son fils, Hélicon, partagea sa réputation et ses travaux. On voyait dans le temple d'Apollon Pythien plusieurs ouvrages sur lesquels leurs noms étaient inscrits ; mais leur chef-d'œuvre fut le manteau de Minerve Poliade, dont le temple était situé dans la citadelle d'Athènes. Rien n'indique le temps où vivait Aceseus; suivant Athénée, il était né à Salamine; les commentateurs ont pensé qu'il fallait entendre le bourg de Salamine, dans l'île de Cypre, et non pas Salamine, célèbre par la défaite de Xercès. L. S.—E.

ACESIUS, évêque de Constantinople, sous le règne de Constantin, fut disciple de Novatus, fondateur d'une secte dont la doctrine était que ceux qui avaient manqué de fidélité dans les temps de persécution, ou qui, après avoir reçu le baptême, avaient commis quelque péché mortel, ne devaient pas être admis à la communion de l'Église, même lorsqu'ils donnaient des preuves d'un repentir sincère. En 325, lors du concile de Nicée, Acésius, que Constantin avait invité à s'y rendre, quoiqu'il fût séparé de l'Église, soutint de nouveau ses opinions. L'empereur, sentant les dangers d'une doctrine aussi décourageante par sa sévérité, répondit à Acésius : « En ce « cas, faites-vous une échelle, et montez au ciel tout « seul. » D—T.

ACEVEDO (don Alonzo Maria), avocat éclairé de Madrid, à qui l'on doit, entre autres bons ouvrages, celui dans lequel il attaque l'affreux usage de la torture, défendu par certains jurisconsultes espagnols. Cet ouvrage parut en 1770; l'auteur mourut peu de temps après, à la fleur de l'âge, et laissa quelques écrits inédits qui prouvent beaucoup de lumières. B—G.

ACEVEDO (don Félix-Alvarès), général espagnol, né à Otero dans la province de Léon, fit ses études à l'université de Salamanque, fut recteur du collége de Saint-Pelago en 1799, puis avocat à Madrid, et entra dans les gardes du corps du roi. A l'époque de l'invasion de Napoléon (1808), cette troupe s'étant dispersée dans les provinces, afin de s'armer pour la cause de l'indépendance, Acevedo se rendit dans celle de Léon, où il fut nommé par la junte commandant des volontaires. Remarqué bientôt par le marquis de la Romana, il parvint au grade de colonel, et se distingua en plusieurs occasions, notamment au siége d'Astorga. Il était employé en Galice en 1820, lors de l'insurrection qui éclata dans l'île de Léon. A cette nouvelle, les autorités de la province ayant été déposées, Acevedo fut proclamé commandant général des troupes et membre de la junte : il marcha aussitôt en cette qualité contre la ville de Santiago, qui était défendue pour le roi par San-Roman. Ce général n'osa point l'attendre ; et Acevedo, qui avait reçu des renforts, le poursuivit jusqu'à Orensée, où il fit son entrée le 28 février. Il se remit bientôt à la poursuite de San-Roman dont il atteignit, le 9 mars, une colonne commandée par le comte de Torrejon Il fit occuper une hauteur qui dominait la position de

l'ennemi; et, voyant les soldats de Torrejon prendre la fuite, il traversa au galop le village de Padornelo, cherchant à amener les fuyards à son parti; mais au moment où il les haranguait, il reçut trois coups de fusil dans la poitrine, et expira en proférant ces mots : « En avant, mes enfants! ne vous occupez « point de moi; vive la liberté! » La junte déclara que ce général avait bien mérité de la patrie; et, par imitation de ce qui s'était fait en France pour le grenadier la Tour d'Auvergne, les cortès décrétèrent que le nom d'Acevedo serait conservé dans l'Almanach militaire, comme si ce guerrier existait encore, et qu'il continuerait à être inscrit sur les contrôles du régiment qu'il avait commandé. K.

ACHA (MAIMOUN-BEN-CAIS), célèbre poëte arabe qui vivait vers la fin du 6e siècle ou le commencement du 7e, est auteur d'un poëme si estimé des Arabes, qu'ils le mettent quelquefois au nombre des Moallacah. (*Voy.* AMROU-BEN-CAIS.) Ce poëme ne se compose que de 64 vers. M. Sylvestre de Sacy en a donné l'analyse dans le t. 4 des *Notices et Extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi.* J—N.

ACHAB, roi d'Israël, fils et successeur d'Amri. Pendant son règne, qui fut de 22 ans, il surpassa en impiété tous ses prédécesseurs. Jézabel, son épouse, fille du roi de Sidon, femme impérieuse et cruelle, lui persuada d'élever un temple à Baal, d'offrir des sacrifices à cette divinité, et de consulter les oracles dans les bois consacrés aux faux dieux. Élie, chargé par le Seigneur irrité d'annoncer à Achab que tout son royaume serait frappé de trois ans de stérilité, fut exposé à ses persécutions, ce qui n'empêcha pas ce prophète de se présenter de nouveau devant le roi d'Israël, pour lui rappeler ses crimes et lui en prédire la punition. Ce fut en vain que ces tristes présages furent accompagnés de prodiges éclatants. Rien ne put toucher le cœur d'Achab, ni le feu du ciel, descendu à la prière d'Élie, pour consumer la victime de ce prophète, sous les yeux de huit cent cinquante prêtres de Baal, appelés pour faire éclater la gloire de leur dieu, et qui furent massacrés par le peuple, ni les deux victoires qu'Achab remporta, avec une poignée de soldats, sur Bénadab, roi de Syrie, qui était venu mettre le siége devant Samarie avec une armée nombreuse. Achab, dont les succès augmentèrent l'orgueil, poursuivit le cours de ses injustices, et, toujours excité par Jézabel, fit mourir Naboth, pour s'emparer de sa vigne et la réunir à ses jardins. Depuis ce temps, la vigne de Naboth est devenue parmi les Juifs un proverbe pour signifier une action injuste. Ce crime mit le comble à ceux dont le roi s'était déjà rendu coupable. Un prophète lui annonça qu'il en serait incessamment puni dans sa personne, dans sa famille et dans tout son peuple; mais Achab détourna cet orage par sa pénitence. La vengeance dont il avait été menacé fut différée jusqu'après sa mort, et tomba sur Ochosias, son fils et son successeur. Achab n'en fut pas plus docile à la voix de Dieu; et ayant voulu déclarer la guerre au roi de Syrie, contre l'avis du prophète, qui lui prédit qu'il périrait dans le combat, il crut pouvoir éluder cette prédiction en se déguisant; mais ce stratagème fut inutile, et une flèche lancée au hasard lui donna la mort, l'an 898 avant J.-C. Il fut enseveli à Samarie, et des chiens léchèrent son sang, dans le lieu même où ils avaient léché celui de Naboth. Achab avait fait rétablir plusieurs villes et construire un palais tout garni d'ivoire. T—D.

ACHÆMENÈS, fils de Darius et frère de Xercès, commandait l'armée navale de ce dernier dans son expédition contre la Grèce. Ayant été chargé par Artaxercès de soumettre les Égyptiens qui s'étaient révoltés, il fut vaincu par eux et par les Athéniens qui étaient venus à leur secours, et perdit la vie dans le combat, l'an 462 avant J.-C. C—R.

ACHÆUS, poëte grec, natif d'Érétrie, fils de Pythodore, vivait, suivant Saxius, entre la 74e et la 82e olympiade, c'est-à-dire de 484 à 449 avant J.-C., et fut par conséquent contemporain d'Eschyle. Achæus était à la fois poëte tragique et satyrique; il composa trente tragédies, selon les uns, et plus de quarante, selon d'autres. Toutes sont perdues, à l'exception de quelques fragments que Grotius a recueillis dans ses *Fragmenta tragic. et comicorum græcorum.* Achæus ne remporta le prix de poésie qu'une seule fois. Ses pièces satyriques sont également perdues. Athénée en cite plusieurs. — Un autre poëte grec de ce nom, natif de Syracuse, et qui est cité par Suidas, composa aussi des tragédies qui sont également perdues. A—R.

ACHÆUS, fils d'Andromachus, frère de Laodicé, femme de Séleucus Callinice, s'attacha au service de Séleucus Céraunus, roi de Syrie, et l'aida à soumettre l'Asie en deçà du Taurus, dont les rois de Pergame s'étaient emparés. Séleucus ayant été assassiné, il vengea sa mort en faisant punir tous les coupables, et quoiqu'il lui eût été facile de se faire reconnaître roi par l'armée, il conserva le trône à Antiochus, frère de Séleucus, qui se trouvait alors à Babylone, et lui montra dans les commencements beaucoup de fidélité. Ce prince, en récompense, lui conféra le gouvernement de toute l'Asie Mineure. Sa grande élévation et ses succès éveillèrent l'envie : on l'accusa de songer à la couronne qu'il avait refusée, et il crut ne pouvoir trouver de salut que dans l'accomplissement du crime que lui imputaient ses ennemis. Antiochus se trouvant alors engagé dans une expédition contre Artabazane, qui avait soulevé les pays situés entre la Médie et le Pont-Euxin, Achæus crut qu'il ne reviendrait pas de cette guerre; il prit le diadème (219 ans avant J.-C.), et se mit en marche pour s'emparer de la Syrie. S'étant aperçu que les troupes murmuraient et ne voulaient pas combattre contre leur légitime souverain, il les ramena dans l'Asie en deçà du Taurus, où il se fit reconnaître roi, et fit frapper de la monnaie en son nom; mais Antiochus ayant fait une trêve d'un an avec Ptolémée Philopator, après la bataille de Raphia, revint avec toutes ses forces attaquer Achæus et le força à se renfermer dans Sardes, où il soutint un siége d'un an. La ville fut prise enfin, et Achæus se retira dans la citadelle. S'y trouvant étroitement

resserré, il voulut s'évader. Deux traîtres, sous prétexte de favoriser son évasion, le livrèrent à Antiochus, qui lui fit trancher la tête après l'avoir fait mutiler. Son usurpation n'avait duré que quatre ans. C—R.

ACHAIE ou ACHAIUS, roi d'Écosse, fils d'Etwin ou Etlin, fut élevé en 788 sur le trône, par le choix des peuples séduits par ses vertus. Son premier soin fut de rétablir l'union dans la noblesse. Il repoussa les Irlandais et les Anglais qui venaient souvent faire des irruptions en Écosse, et régna 31 ans avec beaucoup de prudence et de bonheur. Il contracta une alliance avec Charlemagne, auquel il envoya Alcuin, Rokan, Jean Scot, etc. Ce fut, dit-on, pour éterniser la mémoire de cet événement, qu'il ajouta aux armes d'Écosse un double champ semé de fleurs de lis. Achaïus mourut en 819, et il eut pour successeur Congal III T—D.

ACHARD, surnommé DE SAINT-VICTOR, né au comté de Domfront vers le commencement du 12e siècle, fut d'abord chanoine régulier de St-Augustin, ensuite deuxième abbé de St-Victor-lez-Paris, après Gilduin, qu'il remplaça en 1155. Choisi, en 1161, par Henri II, roi d'Angleterre, pour occuper le siége épiscopal d'Avranches, vacant par la mort d'Herbert, il mérita, par ses vertus et ses talents, la bienveillance et l'estime du monarque anglais. Il fut parrain d'Aliénor, fille de ce prince, depuis épouse d'Alphonse IX, roi de Castille. Achard mourut le 29 mars 1171. Son corps fut inhumé dans l'église de la Trinité, de l'abbaye de la Luzerne, au diocèse d'Avranches, dont il avait été le bienfaiteur. On a de lui : 1° *de Tentatione Christi*, manuscrit de la bibliothèque de St-Victor; 2° *de Divisione animæ et spiritus*, manuscrit de St-Victor, dont les bibliothèques de Cambridge et du collége de Bennet possèdent des copies. C'est à tort qu'on lui attribue *Vita sancti Geselini, sive Gotselini*, dont Arnauld de Raisse a donné une édition, Douai, 1626, in-12 : cet ouvrage est d'un autre Achard, savant théologien, qui florissait également dans le 12e siècle, et auquel St. Bernard, dont il fut élève, confia la direction des novices du monastère de Clairvaux. B T.

ACHARD (ANTOINE), né à Genève en 1696, reçu au saint ministère en 1722, dut, en 1724, à sa réputation, l'église du Werder à Berlin. Il eut la protection du prince royal de Prusse; et ayant, en 1730, accompagné à Genève les fils de M. Finkenstein, il fut admis dans la compagnie des pasteurs. Huit ans après, le roi de Prusse le nomma conseiller du consistoire supérieur, et, en 1740, membre du grand directoire français, avec le titre de conseiller privé. Reçu en 1743 à l'académie de Berlin, il fut ensuite nommé inspecteur du collége français, et directeur de la maison de charité. Il est mort en mai 1772. Achard avait été en correspondance avec les jésuites Colonia, Tournemine, Hardouin, Porée, avec le P Lelong, et les Genevois Turretin, Tronchin et Vernet. Il prêchait souvent devant la famille royale de Prusse, et il excellait tellement dans la déclamation, qu'un célèbre comédien français qui était à Berlin, et qui y donnait des leçons, conseillait à ses écoliers d'aller aux sermons d'Achard. Ce ministre avait une constitution très-faible, et pendant vingt ans il ne vécut que de laitage. Les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, pour 1745, contiennent le canevas d'un ouvrage considérable, où il aurait prouvé que l'homme était libre, et répondu aux difficultés de Spinosa, de Bayle et de Collins. On a publié ses *Sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte*, Berlin, 1774, 2 vol. in-8°.—Son fils, *François*, né à Berlin en 1753, membre de plusieurs sociétés savantes, a fourni un grand nombre de dissertations dans le *Journal littéraire de Berlin*, dans les *Mémoires de la Société des Curieux de la nature*, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, dans les *Nouveaux Mémoires de l'Académie de Bavière*, dans les *Mémoires de l'Académie de Goettingue*. On trouve la liste de ces dissertations dans l'*Histoire littéraire de Genève*, par Senebier, t. 3, p. 209; un grand nombre a été recueilli et publié en deux volumes en allemand. A. B—T.

ACHARD (FRANÇOIS), né à Genève en 1708, conseiller de justice supérieure à Berlin, membre de l'académie royale de cette ville, y mourut en 1784; il a publié des *Réflexions sur l'Infini mathématique*, où il combat l'opinion de Fontenelle. Cet écrit se trouve dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*. A. B—T.

ACHARD (CLAUDE-FRANÇOIS), docteur en médecine, secrétaire de l'académie de Marseille, et bibliothécaire de cette ville, y naquit en 1753, et y mourut en 1809. On a de lui : 1° *Dictionnaire de la Provence et du comtat Venaissin*, Marseille, 1785-87, 4 vol. in-4°. Les deux premiers contiennent le vocabulaire français et provençal; les deux derniers sont consacrés à l'histoire des hommes illustres de la Provence; Bouche, l'abbé Paul et quelques autres auteurs y ont coopéré. 2° *Description historique, géographique et topographique de la Provence et du comtat Venaissin*, Aix, 1787, in-4°; il n'a paru que le 1er vol. 3° *Tableau de Marseille*, qui devait avoir deux volumes, et dont il n'a paru que le 1er. 4° *Bulletin des Sociétés savantes de Marseille et des départements du Midi*, 1802, in-8°. 5° *Cours élémentaire de Bibliographie*, ou *la Science du Bibliothécaire*, Marseille, 1807, 3 vol. in-8°, compilation assez indigeste, et très-incorrectement imprimée : à l'exception de quelques pages, c'est un extrait du *Manuel typographique* de Fournier, du *Dictionnaire de Bibliologie* de M. Peignot, etc.; l'immensité des connaissances que l'auteur exige dans un bibliothécaire dégoûterait de la science. Achard a aussi publié le *Catalogue de la Bibliothèque de l'abbé Rive*, 1793, in-8°, et de celle de Marseille. Il n'a donné que quatre feuilles du 1er vol. d'un *Catalogue des Monuments du musée de Marseille*. A. B—T.

ACHARD (FRANÇOIS-CHARLES), chimiste allemand, né à Berlin, le 28 avril 1753, mort le 20 avril 1821, et directeur, depuis 1782, de la classe de physique de l'académie des sciences de Berlin, se livra de bonne heure à l'étude de la physique et de la chimie. Il s'était déjà fait connaître par un assez grand nombre de travaux, sinon bien remarquables, du moins attestant un louable zèle pour les progrès

de ces deux branches intéressantes du savoir humain, lorsqu'en 1800, il conçut l'idée d'appliquer en grand la découverte que Margraf avait faite autrefois sur la possibilité d'extraire un sucre cristallisable du suc concentré de plusieurs racines, et notamment de la betterave. Il reprit les expériences de son prédécesseur, et bientôt apprit au monde savant qu'il avait trouvé des procédés à l'aide desquels on pouvait parvenir à tirer, d'un poids donné de racines, une quantité de sucre assez considérable pour mériter de fixer l'attention des spéculateurs et la sollicitude des gouvernements européens. Toutes les gazettes retentirent de cette annonce; mais un rapport peu favorable de l'Institut de France vint bientôt refroidir l'enthousiasme, en établissant, d'après un certain nombre d'expériences, que l'extraction du sucre de betterave n'offrirait aucun avantage réel. Cependant Achard ne se découragea point, et, fort de l'appui du gouvernement prussien, qui le secourut puissamment, il établit une fabrique à Kunern village de la Silésie, près de Breslau, où une propriété rurale lui avait été concédée dans cette vue. Ses produits ne purent d'abord soutenir la concurrence avec ceux des colonies; mais la proclamation du système continental ne tarda pas à lui assurer les avantages dont il sut profiter avec habileté, et cette fois, du moins, la prohibition, généralement si funeste au commerce, tourna au profit de la prospérité nationale. Les bénéfices qu'Achard en retirait fixèrent de nouveau l'attention, et la fabrication du sucre de betterave acquit dès lors un grand développement, surmonta tous les obstacles, et triompha même des préjugés populaires, après qu'on eut été longtemps obligé de recourir au mensonge pour les ménager. Un moment on put croire que le rétablissement de la paix générale lui porterait un coup funeste, puisqu'il ruina la plupart des manufacturiers alors établis; mais des améliorations successivement apportées aux procédés d'extraction, et la construction de machines ingénieuses, ne tardèrent pas à lui faire prendre un nouvel essor. On comptait, dans quarante-six départements de la France, plus de trois cents fabriques de sucre de betterave, lorsque cette industrie fut tout à coup arrêtée dans ses progrès et sa prospérité par les mesures fiscales adoptées à son égard par le gouvernement et les chambres (1837), qui avaient dû prendre en sérieuse considération la détresse des colonies et les intérêts de la marine marchande, menacés de perdre un fret considérable et nécessaire à son existence. Les ouvrages d'Achard, écrits en langue allemande, sont: 1° *Mémoires de physique et de chimie*, Berlin, 1780, in-8°; 2° *Collection de mémoires sur la physique et la chimie*, Berlin, 1784, in-8°; 3° *Recherches sur les propriétés des alliages métalliques*, Berlin, 1788, in-4°; 4° *Leçons de physique expérimentale*, Berlin, 1791-1792, 4 vol. in-8°; 5° *Instruction à l'usage des gens de la campagne, sur la manière la plus avantageuse de former des prairies artificielles*, Berlin, 1797, in-8°; 6° *Traité complet sur le Sucre européen de betterave*, traduit et abrégé de l'allemand, par D. Angar, avec des notes et observations, par Ch. Derosne, Paris, 1812, in-8°; 7° *Courte et utile instruction sur les moyens de mettre les propriétés rurales à l'abri des désastres causés par les orages*, Berlin, 1798, in-8°; 8° *Instruction sur la manière de préparer le sucre brut, le sirop et l'eau-de-vie de betterave*, Berlin, 1800, in-8°; 9° *Preuve de la possibilité d'extraire en grand le sucre de betterave, et des avantages que j'ai retirés de ma fabrique*, Berlin, 1800, in-8°; 10° *Comment doit être conduite la fabrication du sucre et de l'eau-de-vie de betterave, pour ne pas nuire aux douanes royales*, Berlin, 1800, in-8°; 11° *Instruction sur la culture des betteraves dont on peut extraire du sucre*, Breslau, 1803, in-8°; 12° *de l'Influence de la fabrication du sucre de betterave sur l'économie domestique et rurale*, Glogau, 1805, in-8°. Achard est encore auteur d'une foule de Mémoires insérés dans divers journaux ou recueils allemands, et de quelques articles dans un Dictionnaire de technologie qui se publie en Allemagne. J—D—N.

ACHARDS (ÉLÉAZAR-FRANÇOIS DE LA BAUME DES), né à Avignon, le 29 janvier 1679, d'une famille noble, prit l'habit ecclésiastique à l'âge de seize ans, et entra dans le séminaire de St-Charles d'Avignon, où il resta jusqu'en 1701. Lorsqu'il eut reçu la prêtrise, il se livra entièrement aux missions des campagnes dans le Comtat, la Provence, le Languedoc et le Dauphiné, et après dix ans de travaux, fut fait prévôt de la cathédrale d'Avignon. Lors de la peste de 1720, qui affligea Marseille et toute la Provence, des Achards se signala par un zèle qui ne se ralentit pas pendant plus de dix mois que dura ce terrible fléau. Benoît XIII, instruit de ses vertus et de son mérite, le créa évêque d'Halicarnasse; et lorsque le saint-siége, fatigué des plaintes des différents missionnaires de la Cochinchine, résolut d'y mettre fin, Clément XII chargea des Achards de cette mission, pour laquelle il partit en 1738. Arrivé à Macao après une traversée de plus de six mois, les jésuites parvinrent à le faire emprisonner. Rendu à la liberté, des Achards alla d'abord à Canton, et arriva à la Cochinchine, en mai 1739. Les missionnaires italiens, jésuites, récollets, franciscains, étaient en rivalité avec les missionnaires français; et vainement le visiteur apostolique leur proposa la paix. « La paix! s'é« cria le P. Martiali, la paix! Je ferais la paix avec le « diable plutôt qu'avec les Français! » Après deux ans de résidence inutile dans ce pays, des Achards y mourut le 2 avril 1741. L'abbé Fabre, d'abord secrétaire de des Achards, protonotaire apostolique, et provisiteur dans la même mission, en a donné une relation intéressante, mais diffuse, sous le titre de: *Lettres édifiantes et curieuses sur la visite apostolique de M. de la Baume, évêque d'Halicarnasse, à la Cochinchine*, Venise, 1746, in-4°; 1753, 3 vol. in-12. On trouve à la suite: 1° une traduction de l'*Oraison funèbre de M. d'Halicarnasse, prononcée en langue du pays par un prêtre chinois, à Hué, capitale de la Cochinchine*; 2° une *Lettre du R. P. Norbert, capucin, à l'auteur des Lettres*, etc. A. B—T.

ACHARIUS (ERIC), botaniste et médecin suédois, naquit à Gefle, le 18 octobre 1757. Son père, qui était contrôleur des douanes, lui fit faire ses premières études au collége de cette ville. Il fréquenta les cours

de l'université d'Upsal, où la médiocrité de sa fortune le mit dans la nécessité d'employer beaucoup de temps à donner des leçons particulières. Malgré cet obstacle, il ne tarda pas à devenir un des élèves les plus distingués de Linné. L'illustre professeur lui témoigna même une affection qui piqua singulièrement son zèle et son émulation. L'académie des sciences de Stockholm, frappée des talents d'Acharius dans le dessin et l'histoire naturelle, lui confia l'exécution des planches destinées à être gravées pour les ouvrages académiques. Ce fut au milieu des occupations liées à cet emploi, qu'il se mit en rapport avec Bergius, Martin et Wilcke, et que, par la fréquentation de ces savants, il acquit des connaissances fort étendues en physique, en chimie, en minéralogie et en médecine. Ce fut aussi en suivant assidûment les hôpitaux, qu'il parvint à se créer ce tact et cette habileté pratiques qui l'ont fait considérer comme un des meilleurs médecins de la Suède. Il obtint le grade de docteur à Lund, en 1782, après avoir soutenu avec éclat une thèse intitulée : *Animadversiones physicæ et medicæ de Tænia.* Trois ans après, il fut nommé médecin à Landscrona ; et, en 1789, il se rendit à Vadstena, dans l'Ostrogothie, avec le titre de médecin de la province, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Les affections vénériennes exerçaient à cette époque de grands ravages dans la contrée. Acharius proposa de fonder à Vadstena un hôpital pour le traitement de ces maladies ; le gouvernement approuva l'idée de cet utile établissement, et lui en confia la surintendance. L'académie l'admit, en 1796, au nombre de ses membres, et, en 1801, il reçut le titre de professeur de botanique. Sans négliger les devoirs de sa profession, il se livra avec ardeur à sa passion pour l'histoire naturelle, et étudia surtout les plantes cryptogames, dont on s'était peu occupé ; l'application qu'il mit à ces travaux mina peu à peu sa santé, et une attaque d'apoplexie, dont il fut frappé à l'âge de 62 ans, l'enleva le 14 août 1819. — Pendant une trentaine d'années, Acharius s'est occupé avec une infatigable persévérance de l'étude des lichens, à laquelle il avait voué pour ainsi dire sa vie tout entière. Il a donné une face nouvelle à cette branche intéressante de la cryptogamie, et conservé pendant longtemps le titre de premier des lichénographes. La plupart des botanistes ont adopté jusqu'à ces derniers temps la méthode de distribution qu'il avait introduite. Cette classification parut pour la première fois ébauchée dans le *Lichenographiæ suecicæ Prodromus,* Lincoping, 1798, in-8°. Acharius l'a ensuite perfectionnée ou modifiée successivement dans son *Methodus qua omnes detectos lichenes secundum organa carpomorpha, ad genera, species et varietates redegit*, Stockholm, 1803, in-8° ; dans sa *Lichenographia universalis,* Goettingue, 1804, in-4° ; et dans sa *Synopsis methodica lichenum,* Lund, 1814, in-4°. Entre ses mains, le genre *lichen* de Linné s'est partagé en quarante autres, qu'on a encore beaucoup subdivisés depuis ; et, par la considération minutieuse des différences les plus légères, le nombre des espèces a crû dans la même proportion, puisqu'il s'est élevé jusqu'à près de huit cents. Tout en rendant justice à l'exactitude qui distingue ses observations, ses descriptions et sa synonymie, il est permis de douter que des travaux dirigés d'après l'esprit qui présida aux siens contribuent en réalité aux progrès de la science. Quoique bien convaincu de la variabilité infinie des lichens, qu'avec raison lui-même appelait quelquefois des végétaux protéiformes, il n'a pas craint de fonder des espèces sur des différences la plupart accidentelles, ou produites par des circonstances spéciales de localité et d'exposition. Aussi beaucoup de celles qu'il a établies ne sont-elles que des formes diverses d'une seule et même espèce, que souvent on est obligé d'aller chercher dans des genres différents, où il les a disséminées. En opérant d'une manière si peu philosophique, en sacrifiant ainsi l'étude des types principaux à celle de considérations secondaires fort insignifiantes, on parvient aisément, sans avoir rien découvert de neuf et d'intéressant, à faire un monde entier de la moindre partie de l'histoire naturelle, et à rendre la science stérile et rebutante, loin d'ajouter à son étendue réelle. Il a fallu, dans ces derniers temps, refaire presque tous les travaux d'Acharius, tâche pénible qu'ont accomplie avec succès Fries, Eschweiler, Meyer, Fee, Wallroth, Zenker, Schultz, Reichenbach et quelques autres lichénographes. On a encore d'Acharius un grand nombre de Traités que l'académie des sciences de Stockholm a fait insérer dans ses Mémoires, notamment sur un ver nommé *Achartus,* qui se trouve dans les poissons ; sur le *Bulbocera*, nouveau genre d'insectes ; sur de nouvelles espèces de lichens suédois ; sur les changements à introduire dans la classification des lichens ; sur les lichens qui croissent en Suède ; sur le genre de lichens nommé *Thelotrema.* Son nom a été donné par Thunberg à un genre de plantes (*Acharia*) qui n'a pu encore être rapporté à aucune famille. On l'a aussi donné à quelques autres plantes, telles que *Conferva Acharii, Urceolaria Acharii, Rhizomorpha Acharii.* J — D — N.

ACHARY, docteur musulman, chef de la secte des Achariens, naquit en l'an 260 ou de 270 de l'hégire (873-4, ou 883-4 de J.-C.), et mourut à Bagdad, en 324 (935-7). D'abord partisan de la secte de Chafey, il l'abandonna pour établir une nouvelle doctrine, dont les points fondamentaux sont la prédestination gratuite et absolue, et la prédestination physique, ce qui pourrait faire nommer ses partisans les *thomistes* du mahométisme. Ils soutiennent aussi que Dieu agit par des lois générales et non particulières et propres au bien de chaque individu : qu'étant un agent général, il est l'auteur de toutes les actions des hommes ; mais qu'ils sont libres, et acquièrent un mérite ou un démérite, selon qu'ils se portent vers les choses qui leur sont commandées ou défendues. Comme la doctrine d'Achary était opposée à celle des Hanbalites et des Motazélites, ses disciples redoutèrent tellement la fureur de ceux-ci, qu'ils l'enterrèrent secrètement, de peur qu'ils ne profanassent sa sépulture. J — N.

ACHAZ, roi de Juda, se rendit fameux par ses impiétés et sa barbarie. Il était âgé de 25 ans lorsqu'il succéda à son père Joathan. Au lieu d'imi-

ter la piété de son père, il suivit les traces des rois d'Israël, et sacrifia aux faux dieux dans les bois sacrés ; il offrit même ses enfants à Moloch, à l'exemple des princes idolâtres que le Seigneur avait mis en fuite devant les Israélites. Sous son règne, les rois de Syrie et d'Israël, les Iduméens et les Philistins, devenus les instruments de la vengeance céleste, ravagèrent la Judée, et emmenèrent en captivité un grand nombre d'habitants qu'Achaz ne sut ni défendre ni préserver. Obligé d'appeler le roi d'Assyrie à son secours, il se rendit tributaire de ce prince ; et pour acheter son alliance et se le rendre favorable, il épuisa ses trésors, dépouilla le temple de Jérusalem, substitua le culte des divinités étrangères à celui du vrai Dieu. Achaz mourut vers l'an 726 avant J.-C., après un règne de 16 ans, et fut privé de la sépulture des rois, à cause de son impiété. Sous le règne de ce mauvais prince, l'Écriture fait mention d'un gnomon ou cadran solaire, qui paraît être, chez les Israélites, le plus ancien monument de ce genre. C—T.

ACHÉ (le comte D'), vice-amiral des armées navales de France, né en 1716, servit avec distinction, mais sans commander des forces considérables, jusqu'en 1757. A cette époque, il fut chargé de l'escadre que le gouvernement envoya dans les mers de l'Inde. Ses revers dans cette partie du monde lui ont donné une célébrité malheureuse. Presque tous les combats qu'il soutint eurent des résultats funestes ; il perdit en peu de mois tous les établissements que la France possédait sur les côtes du Malabar et de Coromandel, et laissa détruire presque entièrement le commerce de la compagnie des Indes, qui, depuis longtemps, rivalisait de richesses et d'ambition avec la compagnie anglaise. Le comte d'Aché n'en fut pas moins élevé, à son retour, aux premiers grades de la marine, et vieillit dans les honneurs militaires, sans relever sa réputation par aucune action d'éclat. Il mourut vers la fin du 18e siècle. E—D.

ACHÉ (ROBERT-FRANÇOIS, vicomte D'), officier de la marine royale, était de la même famille que l'amiral de ce nom. Il émigra au commencement de la révolution, et revint, quelque temps après, se mettre à la tête des bandes de chouans qui désolaient nos départements de l'Ouest. Traduit devant le tribunal spécial de Rouen comme ayant pris part à de nombreux actes de brigandage et aux attaques de diligences, il fut condamné à mort, en 1799. Il réussit à se soustraire à ce jugement et se réfugia de nouveau en Angleterre. Mais il n'avait pas renoncé au projet de rallumer la guerre civile ; rentré secrètement en France, il entreprit de soulever la Normandie. Un coup de main exécuté, dit-on, sans son aveu, donna l'éveil au gouvernement. Deux femmes, ses complices, furent arrêtées et condamnées ; de nombreux détachements battirent le pays ; d'Aché, vivement poursuivi ,erra quelque temps dans les bois et chercha un asile dans la maison de campagne de madame de Vaubadon, sur l'amitié de laquelle il croyait pouvoir compter. Mais cette femme, après l'avoir accueilli avec toutes les marques d'un généreux empressement, et tout en l'assurant de sa sympathie et de son dévouement, le vendit à Fouché pour une somme de 60,000 francs. D'Aché fut attiré par elle hors de sa retraite et conduit dans une embuscade de gendarmes gardes-côtes ; il se défendit en désespéré et tomba percé de coups, le 9 septembre 1809. C. W—R.

ACHEN (JEAN VAN), peintre, né à Cologne, en 1556, d'une famille aisée, témoigna dès sa plus tendre jeunesse du goût pour la peinture, et, à l'âge de onze ans, fit un portrait qui fut trouvé très-ressemblant. Ses parents le laissèrent se livrer à ses dispositions. Après avoir étudié sous un peintre médiocre, il entra dans l'école de Georges ou Jerrigh, habile peintre de portraits. Six années d'étude mûrirent les talents de van Achen. A vingt-deux ans, il fit le voyage d'Italie, et fut adressé, à Venise, à un peintre flamand, nommé Gaspard Reims. Cet homme n'eut pas plutôt su que van Achen était Allemand, que, prévenu contre son talent, il l'envoya chez un Italien qui accueillait les artistes nécessiteux, parce qu'il trafiquait de leurs tableaux. Van Achen y fit quelques copies ; mais ne pouvant oublier la réception que Reims lui avait faite, il peignit son propre portrait et le lui envoya. Celui-ci en fut si satisfait, qu'il adressa des excuses à van Achen, le logea chez lui, et conserva le portrait toute sa vie. De Venise, van Achen alla à Rome, où il peignit à l'huile, sur une plaque de plomb, une *Nativité*, pour l'église des jésuites. Il se peignit ensuite de nouveau lui-même, ayant près de lui une joueuse de luth, et ce tableau passe pour le meilleur qu'il ait fait. A Florence, il peignit une femme poëte appelée Laura. Revenu à Venise, il y fit un assez grand nombre de tableaux, et fut mandé à Munich par l'électeur ; il y peignit un tableau d'autel destiné à la chapelle du tombeau de ce prince : le sujet était la *Découverte de la vraie croix*. Cet ouvrage satisfit tellement l'électeur, qu'il se fit peindre avec sa famille. L'empereur d'Allemagne ayant vu un portrait du célèbre sculpteur Jean de Bologne, peint par van Achen, désira que ce peintre vînt à sa cour : après quatre années d'hésitation, van Achen se rendit aux désirs du monarque, et alla le trouver à Prague, où il commença un tableau de *Vénus et Adonis* ; mais il ne le finit point et revint à Munich. Dans un second voyage à Prague, il orna les palais impériaux de ses ouvrages, et mourut dans cette ville, en 1621. D—T.

ACHENWALL (GODEFROY), célèbre publiciste, qu'on doit regarder comme le créateur de la science dite *statistique*, naquit à Elbing, ville de Prusse, le 20 octobre 1719. Il fit ses études académiques à Iéna, Halle et Leipsick En 1746, il alla se fixer à Marbourg, où il enseigna l'histoire, le droit de la nature et des gens, et enfin cette nouvelle science dont il commençait à se former une idée nette et précise, mais où il semble n'avoir voulu comprendre, dans le principe, que la connaissance raisonnée des constitutions des divers États. En 1748, Achenwall se rendit à Goettingue, où, quelques années après, il devint professeur. Jusqu'à sa mort, arrivée le 1er mai 1772, il fit partie de cette célèbre université, à la gloire de laquelle il a beaucoup contribué. Achen-

wall avait fait différents voyages en Suisse, en France, en Hollande et en Angleterre. Il a publié sur l'histoire des États de l'Europe, sur le droit public et l'économie politique, plusieurs ouvrages destinés surtout à ceux qui suivaient ses cours. La plupart ont eu de nombreuses éditions que leur auteur retouchait et retravaillait avec un soin extrême. Dans ses cours et ses ouvrages historiques, il s'appliquait principalement à saisir, au milieu des événements successifs qu'offrent les annales des peuples, tout ce qui avait pu contribuer à la formation et au développement de leurs constitutions et de leur existence politique. Son principal mérite est d'avoir soumis à une forme précise et constante, d'avoir traité sous un point de vue neuf et lumineux, la science qui a pour but de faire connaître systématiquement la nature et la somme des forces vivantes d'un État, d'en découvrir les ressources et les moyens de prospérité au physique et au moral. C'est en 1748, à Goettingue, qu'il en publia le premier plan raisonné; l'année suivante, il en donna le manuel. Avant lui, cette science n'existait que dans des matériaux épars; divers historiens, voyageurs, observateurs, lui avaient fourni ces matériaux. Parmi eux, on doit surtout distinguer Hermann Conring, de Helmstædt, et Eberhard Otto, syndic de la ville de Brême, qui avaient même tenté de rédiger en un corps ces faits épars. Achenwall donna à sa nouvelle science le nom de *statistique*, ou *science de l'État* (*scientia statistica*). C'est mal à propos que quelques personnes ont voulu faire de la statistique une simple division de la géographie: la géographie est la description de la terre, et non de ce qui se passe sur sa surface; sans quoi l'on pourrait aussi prétendre que l'histoire, la diplomatie, même l'histoire naturelle, la minéralogie, la botanique, etc., appartiennent toutes à la géographie; ce qui nous ramènerait à l'enfance grossière des sociétés, où les diverses branches de nos connaissances n'étaient pas encore distinguées. Il est évident qu'il peut exister une géographie pour une contrée, quand même cette contrée n'aurait pas d'habitants; mais, sans habitants, sans l'action de l'homme et de la société, point de statistique: l'une est une science mathématique et d'arpentage; l'autre est une science dynamique et d'énumération de forces. Le dernier ouvrage d'Achenwall a pour titre: *Observations sur les finances de la France*. Son principal disciple et son successeur à l'université de Goettingue fut le célèbre Schlœtzer. V—s.

ACHERY (DOM JEAN-LUC D'), né à St-Quentin, en 1609, fit profession dans l'abbaye d'Isle de la même ville; mais, voyant qu'on n'y observait pas fidèlement la règle de St. Benoît, fondateur de l'ordre, il embrassa, le 4 octobre 1632, la réforme de St-Maur, dans l'abbaye de la Ste-Trinité de Vendôme. Bientôt après, il fut attaqué du calcul, ce qui obligea de le transporter à Paris, où il se fixa à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, partageant son temps, malgré ses infirmités qui ne le quittèrent jamais, entre les exercices de piété et l'étude, dont il contribua beaucoup à faire revivre le goût dans l'ordre qu'il avait embrassé. Il se livra surtout à la recherche des monuments du moyen âge; il mit en ordre la bibliothèque dont l'abbaye lui avait confié la direction, en fit des catalogues exacts, et l'augmenta de plusieurs bons livres qu'il rassembla avec soin. Il entretint avec la plupart des autres abbayes de l'ordre de St-Benoît des relations qui lui procurèrent beaucoup de pièces intéressantes, restées jusqu'alors ensevelies, et dont la publication lui acquit une grande réputation. Son premier ouvrage fut l'édition de l'Épître attribuée à l'apôtre St. Barnabé. Le P. Hugues Ménard, religieux de la même congrégation, qui en avait découvert le manuscrit dans l'abbaye de Corbie, l'avait déjà commentée, ayant le dessein de la publier; mais la mort l'en avait empêché. Luc d'Achéry la fit paraître sous ce titre: *Epistola catholica S. Barnabæ apostoli, gr. et lat., cum notis Nic. Hug Menardi, et elogio ejusdem auctoris*, Paris, 1645, in-4°. En 1648, dom Luc rassembla en un seul volume la *Vie et* les *Œuvres du bienheureux Lanfranc*, archevêque de Cantorbéry, Paris, 1648, in-fol. La vie de Lanfranc, qui est en tête, est tirée d'un ancien manuscrit de l'abbaye du Bec; et ses œuvres se composent de ses *Commentaires sur les Épîtres de St. Paul*, d'après un manuscrit de l'abbaye de St-Melaine de Rennes; d'un *Traité du corps et du sang de Jésus-Christ*, contre Bérenger. Les notes qui accompagnent cette édition, et surtout la vie et les lettres de Lanfranc, sont exactes et savantes. L'appendice contient la *Chronique de l'abbaye du Bec*, depuis sa fondation, en 1304, jusqu'en 1437; la *Vie de St. Herluin*, fondateur et premier abbé de ce monastère; celles des quatre abbés qui lui succédèrent, et celle de St. Augustin, non pas l'évêque d'Hippone, comme Teissier le donne à penser dans sa *Bibliotheca bibliothecarum*, mais l'apôtre de l'Angleterre; des *Traités sur l'Eucharistie*, l'un par Hugues, évêque de Langres, et l'autre par Durand, abbé de Troarn, contre l'hérésie de Bérenger. Le Catalogue des ouvrages ascétiques des Pères et des auteurs modernes, que d'Achéry composa par ordre de dom Grégoire Tarisse, supérieur général, parut dans la même année, sans nom d'auteur, sous ce titre: *Asceticorum, vulgo spiritualium opusculorum, quæ inter Patrum opera reperiuntur, Indiculus*, etc., Paris, 1648, in-4°. Ce Catalogue, qui a été réimprimé et augmenté par les soins de dom Jacques Remi, Paris, 1671, in-4°, était particulièrement utile aux personnes qui embrassaient la vie religieuse; l'auteur indique le mérite de chaque livre, l'utilité qu'on en peut retirer. On y trouve les titres de plusieurs ouvrages mystiques qu'on recherchait dans l'avant-dernier siècle, mais qui sont aujourd'hui totalement oubliés. En 1651, dom Luc publia la *Vie et* les *Œuvres de Guibert*, abbé de Nogent-sous-Couci, auxquelles il a ajouté un grand nombre de Vies de saints et d'autres pièces, Paris, 1651, in-fol. Les notes sont savantes et judicieuses; il y fait l'histoire de plusieurs abbayes, et publie des diplômes et des chartes encore inconnus. On a attaqué depuis, avec raison, la date de quelques-uns; mais l'erreur vient de ce que ces actes ont été imprimés d'après des copies, et non d'après les origi-

naux. D'Achéry a aussi mis au jour la *Règle des Solitaires*, du P. Grimlaïc, qu'il a enrichie de notes et d'observations, Paris, 1653, in-12. (*Voy.* Grimlaïc.) Son ouvrage le plus considérable est le Recueil intitulé : *Veterum aliquot scriptorum, qui in Galliæ bibliothecis, maxime benedictinorum, latuerant, Spicilegium*, etc., 1655–77, 13 vol. in-4°. Quoiqu'il n'ait donné à cet ouvrage que le titre de *Spicilége*, c'est-à-dire de *glanures*, on peut le regarder comme une moisson précieuse et abondante; il contient un grand nombre de pièces du moyen âge, rares et curieuses, telles que des actes, des canons, des conciles, des chroniques, des histoires particulières, des vies de saints, des lettres, des poésies, des diplômes, des chartes tirés des dépôts de différents monastères. Chacun des treize volumes est accompagné d'une préface destinée à faire connaître les pièces qui y sont contenues, et auxquelles d'Achéry a mis des notes qui prouvent sa vaste érudition et ses profondes connaissances. Il y a dans le 13ᵉ tome une table chronologique. En 1723, le *Spicilége* de dom Luc étant devenu rare, L.-Fr.-J. de la Barre en donna une nouvelle édition in-fol., 3 vol. Les pièces y sont rangées par ordre de matières, et chaque matière par ordre chronologique. A la tête du premier volume, il y a une table chronologique de tout ce que les trois renferment, une seconde table des pièces, selon l'ordre de l'ancienne édition, et une troisième, dans l'ordre alphabétique. De la Barre s'est aussi attaché à corriger le texte, en faisant usage des variantes que Baluze et dom Martène avaient recueillies, et il a ajouté quelques nouvelles pièces. Cette seconde édition n'empêche pas de rechercher la première, parce que les corrections de la Barre sont souvent intercalées dans les textes que d'Achéry avait respectés, et que ce nouvel éditeur a aussi beaucoup mutilé les savantes préfaces du premier. On doit encore à Luc d'Achéry une bonne partie du Recueil des Actes des Saints de l'ordre de St-Benoit : *Acta Sanctorum ordinis Sancti Benedicti in sæculorum classes distributa, et cum eo edidit D. Johannes Mabillon, qui et universum opus notis, indicibus illustravit*, Paris, 1668–1701, 3 vol. in-fol. D'Achéry avait fait une ample collection de ces actes; mais c'est le P. Mabillon qui a eu la principale part à leur publication, et qui les a enrichis de savantes préfaces, de notes, d'observations et de tables. D'Achéry vivait dans une retraite absolue, ne sortait presque point, et évitait les visites et les conversations inutiles : c'est ainsi qu'il se ménageait le temps nécessaire pour se livrer aux immenses travaux dont on vient de parler, et qui lui ont acquis l'estime des papes Alexandre VII et Clément X, dont il reçut des médailles. Il atteignit, malgré ses continuelles infirmités, l'âge de 76 ans, et mourut dans l'abbaye de St-Germain-des-Prés, le 29 avril 1685. Il fut enterré au-dessous de la bibliothèque dont il avait eu soin pendant plusieurs années. Cette abbaye conservait les lettres qui lui avaient été adressées par divers savants. On trouve dans le *Journal des Savants* du 26 novembre 1685, un court éloge d'Achéry; celui de Maugendre, qui a remporté le prix d'éloquence au jugement de l'académie d'Amiens, est plus complet; il a été imprimé dans cette ville, en 1775. A. L. M.

ACHILLAS, tuteur, ministre et général de Ptolémée Dionysos, fils de Ptolémée Aulétès, s'empara de l'esprit de ce jeune prince, et, pour gouverner sans partage, il le décida à chasser sa sœur Cléopâtre, qui régnait conjointement avec lui. Lorsque après sa défaite à Pharsale, Pompée vint chercher un asile en Égypte, ce fut Achillas qui, d'accord avec deux autres favoris, Plotin et Théodote, conseilla à Ptolémée d'accueillir l'illustre fugitif et de l'assassiner. Une barque quitta le rivage; Achillas la montait avec quelques satellites; Pompée se confia à lui et fut massacré au moment de débarquer. L'infâme ministre chargea Théodote de porter à César la tête de la victime. Le général romain ayant annoncé la résolution de soutenir les droits de Cléopâtre, Achillas prit les armes contre lui et l'assiégea dans le quartier de Pharos; mais il fut mis à mort peu de temps après par ordre d'Arsinoé, sœur de la reine. C. W—R.

ACHILLES (ALEXANDRE), noble prussien, qui vécut à la cour d'Uladislas, roi de Pologne, et mourut à Stockholm, en 1675, à l'âge de 91 ans. Le roi de Pologne l'envoya comme ambassadeur en Perse, et l'électeur de Brandebourg lui confia une mission du même genre chez les Cosaques. On a de lui un *Traité sur les causes des tremblements de terre et de l'agitation de la mer*, en allemand. Il a laissé en manuscrit : *Consilium bellicum contra Turcas; Philosophia physica*, etc. G—T.

ACHILLE-TATIUS ou STATIUS, écrivain grec. L'époque de sa naissance est inconnue; il était d'Alexandrie, suivant Suidas. Ayant embrassé le christianisme vers la fin de sa vie, il devint évêque vers le commencement du 4ᵉ siècle. On a de lui : 1° un roman, les *Amours de Clitophon et de Leucippe*, écrit d'un style de rhéteur, et où les règles de la décence ne sont pas toujours observées. La 1ʳᵉ édition a été donnée par Commelin, à Heidelberg, 1601, in-8°, sur un manuscrit de la bibliothèque palatine. L'auteur de la *Bibliotheca critica*, 2ᵉ *partie*, propose des corrections très-judicieuses, et fait en latin un joli extrait de ce roman. L'édition de Boden, en grec et en latin, Leipsick, 1776, in-8°, et celle de Mitscherlich, qui forme le 1ᵉʳ vol. des *Scriptores erotici græci, Biponti*, 1792, in-8°, 4 vol., sont peu estimées. La meilleure est celle de Jacobs, Leipsick, 1820, in-8°. On recherche aussi celle qui a paru à Leyde, 1640, in-12, en grec et en latin, avec les notes de Cl. Saumaise. Ce roman a été traduit en français par Jacques de Rochemaure, 1556, in-16; par Belleforêt, 1568, in-8°; par Baudouin, 1635, in-8°; par Du Perron de Castéra, 1734. Monthcault d'Egly en a publié, la même année, une traduction libre. Clément de Dijon en a donné aussi une traduction en 1800, in-12. On a inséré celle de Du Perron de Castéra dans la *Bibliothèque des romans grecs*, 1796-97. Enfin, les *Amours de Clitophon et de Leucippe* ont été reproduits en français sous le titre de *Nouvel Anténor*. 2° Un *Traité sur la Sphère*, pour servir d'introduction au poëme d'Aratus. Ce traité se

trouve en grec et en latin dans l'*Uranologium* du P. Petau. C—R.

ACHILLINI (ALEXANDRE), né à Bologne, le 29 octobre 1463, se rendit célèbre comme médecin et comme philosophe, et professa la philosophie, d'abord à Bologne et ensuite à Padoue, avec un tel éclat, qu'on lui donna le surnom peu mérité de *second Aristote*. Il eut pour adversaire, dans cette dernière ville, Pierre Pomponace, et disputa souvent avec lui ; mais, quoiqu'il fût un dialecticien très-subtil, Pomponace obtenait toujours l'avantage en mêlant à ses arguments des plaisanteries qui amusaient les spectateurs. Achillini se faisait tort à lui-même par son extrême simplicité, ses distractions, la singularité et la négligence de ses habillements. Il avait adopté les opinions d'Averroës. La guerre de la ligue de Cambray ayant interrompu les études à Padoue, il retourna à Bologne, et y professa jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 2 août 1512. Il avait étudié avec soin l'anatomie, et y fit des découvertes, entre autres celle du marteau et de l'enclume, deux osselets de l'organe de l'ouïe. Il est, avec Mundinus, le premier anatomiste qu'ait fourni l'école de Bologne, et qui ait profité de l'édit de l'empereur Frédéric II, pour disséquer des cadavres humains. Cependant, malgré cette facilité que n'avaient pas eue les anciens, ses ouvrages d'anatomie sont encore inférieurs à ceux de Galien, qui n'avait étudié l'organisation de l'homme que sur des animaux qui s'en rapprochent. Les ouvrages philosophiques d'Achillini ont été imprimés à Venise, en 1508, in-fol., et réimprimés avec des additions considérables, en 1545, 1551 et 1568, in-fol. Il cultivait aussi la poésie ; mais, à en juger par quelques-uns de ses vers, que l'on trouve dans le recueil sur la mort du poëte Séraphin dall'Aquila, ce ne fut pas avec un grand succès. Voici la liste de ses principaux ouvrages d'anatomie et de médecine : 1° *Annotationes anatomicæ*, *Bononiæ*, 1520, in-4°, *Venetiis*, 1521, in-8° ; 2° *de Humani corporis Anatomia*, *Venetiis*, 1521, in-4° ; 3° *in Mundini Anatomiam Annotationes*, traité qui se trouve avec le *Fasciculus Medicinæ* de Jean de Katham, Venise, 1522, in-fol. ; 4° *de Subjecto medecinæ*, *cum annotationibus Pamphili Montii*, *Venetiis*, 1568 ; 5° *de chiromantiæ Principiis et physiognomiæ*, in-fol., sans indication de lieu ni d'année ; 6° *de Universalibus*, *Bononiæ*, 1501, in-fol. ; 7° *de Subjecto chiromantiæ et physiognomiæ*, *Bononiæ*, 1503, in-fol. ; *Papiæ*, 1515, in-fol. C. et A.

ACHILLINI (JEAN-PHILOTÉE), frère puîné du précédent, né en 1466, à Bologne, où il mourut en 1538, était très-instruit dans les langues grecque et latine, en théologie, en philosophie, en musique, dans l'étude des antiquités, et dans la jurisprudence ; mais il cultiva de préférence la poésie, et ne se garantit point, dans son style, des vices qui régnaient de son temps. Il publia, outre plusieurs autres ouvrages, 1° un poëme scientifique et moral, écrit en octaves, et intitulé : *il Viridario*, Bologne, 1513, in-4°, qui contenait l'éloge de plusieurs littérateurs ses contemporains. 2° *Il Fedele*, autre poëme aussi en octaves : ces deux poëmes sont devenus fort rares, parce qu'ils n'ont pas été réimprimés. 3° Pour répondre aux reproches qu'on lui adressa sur les locutions bolonaises dont ses vers étaient remplis, Achillini fit des remarques sur la langue italienne (*Annotazioni della lingua volgare*, Bologna, 1536, in-8°), qui ne sont qu'une satire du toscan et un éloge du bolonais. 4° On lui doit la publication d'un recueil de poésies sur la mort de Seraphino dall'Aquila, intitulé : *Colletanee greche, latine e vulgari*, *per diversi autori moderni nella morte dell'ardente Seraphino Aquilano*, Bologna, 1504, in-8°. G—É.

ACHILLINI (CLAUDE), poëte, philosophe, jurisconsulte et médecin, né à Bologne, en 1574, était petit-fils de Jean-Philotée Achillini. Il s'attacha plus particulièrement aux lettres et à la jurisprudence, qu'il professa à Bologne, sa patrie, à Ferrare, à Parme, où il acquit une grande célébrité. Des papes, entre autres Grégoire XV et plusieurs cardinaux, lui firent de brillantes promesses de fortune qui ne se réalisèrent jamais. Étant enfin revenu à Bologne, il passait une partie de son temps à la campagne, dans un lieu nommé *il Sasso*, où il mourut le 1er octobre 1640, âgé de 66 ans. Ce poëte, ami, partisan et imitateur du Marino, avait l'enflure et le mauvais goût que l'on reproche aux poëtes italiens du 17e siècle. On trouve tous ces défauts dans le fameux sonnet à Louis XIII, sur la prise de Suze et la délivrance de Cazal, en 1629. Ce sonnet commence ainsi

> Sudate, o fochi, a preparar metalli.
> (Suez, ô feux ! préparez les métaux.)

Le célèbre Crudeli le parodia dans un sonnet burlesque, dont le premier vers était :

> Sudate, o forni, a preparar pagnotte.
> (Suez, ô fours ! préparez les gâteaux.)

On a cru faussement que c'est pour ce sonnet qu'Achillini reçut de la cour de France une chaîne d'or de la valeur de 1000 écus : ce présent lui fut envoyé par Richelieu, à l'occasion d'une pièce de vers pour la naissance du dauphin. Les poésies d'Achillini parurent à Bologne, en 1632, in-4°. On les réimprima avec des morceaux de prose du même auteur, sous le titre de *Rime e Prose*, Venise, 1650 et 1662, in-12. On a encore de lui, en latin, *Decas Epistolarum ad Jacobum Gaufridum*, etc., Parme, 1635, in-4°. G—É.

ACHIMAAS, fils et successeur du grand prêtre Sadoc, instruit des mesures qu'Achitophel proposait dans le conseil d'Absalon, se hâta d'en aller rendre compte à David, qui dut son salut à cet avis. Absalon l'ayant fait poursuivre, il échappa à toutes les recherches en se cachant dans un puits, à Bathurim, jusqu'à ce que ceux qui le poursuivaient eussent passé outre. Après la défaite d'Absalon, Joab lui permit d'en porter la nouvelle à David. Il épousa dans la suite Sémach, une des filles de Salomon, et eut pour successeur, dans la souveraine sacrificature, son fils Azonias. C—T.

ACHIMÉLECH succéda à son père Achitob, dans le souverain pontificat des Juifs. David, fuyant Saül, se réfugia chez Achimélech, à Nobé, où était alors le tabernacle. Le grand prêtre lui donna les pains de proposition et la lance de Goliath qu'on

gardait précieusement; il consulta ensuite le Seigneur pour savoir ce que David avait à faire. Doëg, qui se trouvait alors à Nobé, alla aussitôt rapporter toutes ces circonstances à Saül qui, dans sa colère, fit passer au fil de l'épée Achimélech, ainsi que tous les prêtres, au nombre de quatre-vingt-cinq, et tous les habitants de Nobé. Cette ville fut rasée par son ordre; Abiathar, l'un des enfants d'Achimélech, échappa seul à ce massacre. T—D.

ACHIOR, chef des Ammonites qui servaient comme auxiliaires dans l'armée d'Holopherne, général de Nabuchodonosor, au siége de Béthulie. Interrogé par ce général sur la situation des Juifs, il vanta les mœurs, les lois de ce peuple, et raconta les effets merveilleux de la protection de Dieu dans toutes les circonstances où ils étaient restés fidèles à ses commandements. « S'ils se sont rendus cou« pables de quelques prévarications, ajouta Achior, « leur Dieu nous les livrera, et nous ne risquons « rien de les attaquer; mais, autrement, il prendra « leur défense, et nous serons couverts de confu« sion. » A ce discours, les officiers de l'armée voulurent le massacrer; mais Holopherne se contenta de le faire lier à un arbre sous les murs de Béthulie, pour que les assiégés vinssent le délivrer et l'emmenassent avec eux, se proposant de le faire passer au fil de l'épée, avec tous les habitants de Béthulie, quand il se serait emparé de la ville. Les Juifs se saisiren en effet d'Achior, qui les toucha de compassion en leur racontant son aventure. Ozias, chef du peuple, le reçut dans sa maison. Béthulie ayant été ensuite délivrée par Judith, Achior se fit circoncire, et fut reçu parmi les enfants d'Israël: il y termina ses jours. C—T.

ACHIS. *Voyez* DAVID.

ACHITOPHEL, natif de Gilo, fut longtemps l'ami de David, qui regardait ses conseils comme venant de Dieu même; mais il abandonna ce prince pour passer dans le parti d'Absalon, et le Seigneur confondit tous les conseils qu'il donna à ce fils rebelle. Ce fut Achitophel qui, pour ôter tout espoir de réconciliation entre les deux princes, porta le fils à abuser publiquement des concubines de son père. Ce ministre perfide, furieux de voir que le fidèle Chusaï avait fait échouer son projet de surprendre David qui n'aurait pu lui échapper, se retira dans la ville de Gilo, et se pendit de désespoir, l'an 1033 avant J.-C. T—D.

ACHMET, fils de Seirim, vivait, à ce qu'on croit, l'an 820 de notre ère. Il a écrit en arabe un ouvrage sur l'interprétation des songes, suivant la doctrine des Indiens, des Perses et des Égyptiens. L'original de cet ouvrage est perdu, mais il a été traduit en grec. Nic. Rigault l'a fait imprimer en grec et en latin, à la suite de l'*Onirocritique* d'Artémidore, Paris, in-4°, 1603. C—R.

ACHMET, fils aîné de Bajazet II, avait le gouvernement d'Iconium, dans la Natolie, lorsque le sultan, son père, voulant abdiquer en sa faveur, le nomma son héritier, et l'invita à venir s'asseoir sur le trône à sa place; mais c'était Sélim que les vœux secrets des janissaires et des grands appelaient à régner. Bajazet, vieux et infirme, ne put faire reconnaître son choix; il lui fallut combattre le rival d'Achmet, Sélim, son second fils, qui, d'abord vaincu et mis en fuite, ne tarda pas à reparaître triomphant et à venir braver son père jusque dans Constantinople. Un parricide fit descendre Bajazet II dans la tombe, et monter Sélim Ier sur le trône. Achmet, ne doutant pas que le même sort ne lui fût réservé, voulut prévenir son frère, et prit les armes pour défendre sa vie. Sélim, à peine couronné, passa le Bosphore, et marcha contre lui. Achmet, déterminé à vaincre ou a périr, fut accablé par le nombre; ses soldats restèrent presque tous sur la place, et lui-même, engagé sous son cheval, fut blessé et amené devant le cruel Sélim, qui le fit étrangler sous ses yeux. Ce malheureux prince fut enterré à Pruse, en Bithynie, l'an de l'hégire 918 (1512 de J.-C.). S—Y.

ACHMET Ier, 14e sultan des Ottomans, 3e fils de Mahomet III, monta sur le trône à quinze ans, l'an de l'hégire 1012 (1603 de J.-C.): c'était la première fois que les rênes de l'empire tombaient en d'aussi jeunes mains. Loin d'imiter la cruauté de son père, Achmet fut humain, en épargnant les jours de son frère Mustapha, qui devint depuis son successeur. Il choisit de bons ministres, et les conserva longtemps. Son premier soin fut de combattre les rebelles d'Asie, dont la révolte le mit aux prises avec le sophi de Perse, Schah-Abbas, qui les avait favorisés. Les armées d'Achmet furent repoussées; mais cet échec n'eut aucune suite fâcheuse pour le sultan, et, peu de temps après, il donna aux mécontents de la Hongrie et de la Transylvanie, armés contre l'empereur Rodolphe II, les mêmes secours que les sophis avaient accordés à ses sujets révoltés. Le luthéranisme persécuté était le prétexte, et l'ambition, le motif de ces guerres. Les Ottomans, y intervenant, s'emparèrent, au nom d'Achmet, de la ville de Gran, dont le traité de Comorn, en 1606, lui laissa la souveraineté. Ainsi, arbitre et protecteur des Hongrois, des Transylvains et des Moldaves, mais plus pacifique que guerrier, il négocia sans humiliation avec les Persans, et, s'il ne put vaincre Schah-Abbas, il força du moins son orgueil à payer tribut pour ses conquêtes. Achmet porta le sceptre avec plus de modération et d'équité que de gloire. Des traités utiles au bonheur de ses peuples n'ajoutèrent pas d'éclat à son nom, mais firent aimer et respecter son caractère. Sa modération, toutefois, ressembla souvent à l'indolence, et son goût pour les plaisirs ne peut être révoqué en doute. Il passa la plus grande partie de son temps dans son harem et à la chasse. On dit qu'il avait un sérail de 3,000 femmes; le nombre de ses seuls fauconniers, dans son domaine, était de 40,000. Quelque louable et juste qu'ait été ce prince, les musulmans, qui ne reconnaissent le droit de bâtir une mosquée qu'à leurs souverains guerriers et conquérants, virent avec scandale Achmet Ier élever, dans l'Atmülan, le superbe édifice qui a reçu de lui le nom de Sultan Achmet Igionni, et le mufti ne craignit pas de déclarer que les prières des vrais croyants n'y

seraient pas agréables à Dieu. Ce beau monument n'en atteste pas moins la magnificence de son fondateur. Quoique Achmet fût d'une constitution robuste, il mourut en 1617, âgé seulement de 29 ans, après en avoir régné 14. Il laissa trois fils qui régnèrent l'un après l'autre, et dont les noms suffisent pour rappeler des destinées bien différentes. Otthman, Amurath IV et Ibrahim naquirent d'Achmet et de la fameuse sultane Kiosem. S—Y.

ACHMET II, empereur des Turcs, fils du sultan Ibrahim, succéda à son frère, Soliman III, et fut placé sur le trône par le 3ᵉ grand vizir du nom de Kiuperli, qui continua de gouverner l'empire. Achmet ne commença à régner qu'à l'âge de quarante-six ans, en 1691. Le principal événement de son règne, aussi court que malheureux, fut la bataille de Salankemen, gagnée par les impériaux, sous les ordres du prince Louis de Bade; le grand vizir Kiuperli y périt avec 25,000 Turcs, et les vainqueurs s'emparèrent de toute l'artillerie et de la caisse militaire. Ce désastre fut suivi de troubles dans l'intérieur du sérail, de la famine, de la peste, de plusieurs incendies à Constantinople, et d'un violent tremblement de terre à Smyrne. De mauvais vizirs se succédèrent, et augmentèrent le désordre dans l'État; mais, aux yeux des musulmans, la catastrophe la plus désastreuse fut le pillage de la caravane de la Mecque par les Arabes, dont les hordes, redoutant peu un gouvernement aussi faible, obligèrent Achmet à leur payer tribut. Dans le même temps, les impériaux reprenaient Lippa et Waradin, en Hongrie; les Vénitiens battaient les Ottomans en Dalmatie, s'emparaient de l'île de Chio, et menaçaient la ville de Smyrne. Frappé de tant d'humiliations et de revers, Achmet II tomba malade de chagrin, et mourut le 27 janvier 1695 (l'an de l'hégire 1106), après un règne de 4 ans, laissant le trône à son neveu, Mustapha II. Sorti du sérail pour s'asseoir sur le trône, ce prince était crédule et faible; et, quoique doué d'un esprit juste et humain, il ne rendit pas toujours justice, parce qu'il fut accessible à la calomnie. Il cultiva la musique et la poésie, compagnes ordinaires des affections douces. Le trait suivant donne une idée de son caractère : son frère, Mahomet IV, avait été déposé : « J'ai été, lui disait « Achmet, prisonnier quarante ans, pendant que vous « étiez sur le trône, et je faisais alors ce que vous sou- « haitiez. Mon tour est venu à présent, et vous au- « rez peut-être encore le vôtre. » Puis il jouait de quelque instrument, et lui disait ensuite : « Mon « frère, vous m'avez laissé vivre, j'en ferai de même « à votre égard, ne vous affligez point. » S—Y.

ACHMET III, fils de Mahomet IV, monta sur le trône des Ottomans, en 1703, après la déposition de Mustapha II, son frère. C'était aux janissaires révoltés qu'il devait son élévation. Quoiqu'il eût fait tomber les têtes des plus coupables, après avoir recueilli le fruit de leurs crimes, il ne régna pas sans inquiétude; il changea sans cesse de vizirs, et ne s'occupa qu'à grossir ses trésors, persuadé que l'argent est le premier ressort de la puissance. Ces trésors lui servirent néanmoins à de nobles entreprises. Charles XII, roi de Suède, s'étant réfugié sur le territoire ottoman, après sa défaite à Pultawa, Achmet l'accueillit en prince magnanime. Le monarque suédois remplissait Constantinople et le sérail de sa renommée et de ses intrigues : il parvint à rallumer la guerre entre les Turcs et la Russie. Mais Achmet III n'était pas un rival digne de Pierre le Grand, et le vizir Battagi-Mehemed, qui commandait ses armées, n'avait aucune idée de la guerre. Sur les bords du Pruth, en 1711, il eut plusieurs jours entre ses mains les destinées du czar et celles de la Russie. Pierre le Grand, réduit à la dernière extrémité, gagna le grand vizir à force de présents, obtint la paix, et la liberté de se retirer avec son armée; mais il rendit la ville d'Azof à Achmet. La Morée fut reconquise sur les Vénitiens dans une seule campagne. Moins heureux contre les impériaux, commandés par le prince Eugène de Savoie, le plus habile des généraux qu'ait jamais employés la maison d'Autriche, Achmet fut forcé, par la perte de la bataille de Peterwaradin, la prise de Belgrade et celle de Témeswar, de souscrire au traité de Passarowitz. En 1718, le sultan perdit Témeswar, Orsova, Belgrade, la Servie, et une partie de la Valachie; mais les Vénitiens restèrent dépouillés de la Morée. Des succès contre la Perse promettaient de balancer ces revers, lorsqu'en 1730 une révolte précipita Achmet du trône sur lequel une révolte l'avait élevé. Le fameux Patrona, calife, fut le chef de cette révolution. Forcé de descendre du trône, Achmet alla lui-même chercher son neveu, Mahmoud Iᵉʳ, le conduisit à l'Hazada, et le saluant comme empereur : « Profitez de mon exemple, lui « dit-il; si j'avais toujours suivi mon ancienne po- « litique, de ne pas laisser longtemps mes vizirs en « place, peut-être aurais-je terminé mon règne aussi « glorieusement que je l'ai commencé. Adieu, je « souhaite que le vôtre soit plus heureux; je vous « recommande mes fils et ma propre personne. » A ces mots, Achmet III, vainqueur des Russes et des Vénitiens, alla s'enfermer dans la même prison d'où il venait de tirer son neveu, et où il finit ses jours dans l'obscurité, sans qu'on eût cherché à en avancer le terme. Achmet III, le 3ᵉ sultan que les Ottomans aient déposé en moins d'un demi-siècle, n'avait pas toujours suivi les maximes politiques de son empire et de sa maison. Il est le premier des monarques ottomans qui ait osé altérer les monnaies, et mettre de nouveaux impôts sur les peuples; mais, par une fatalité dont les exemples ne sont pas rares dans les annales des Turcs, ses fautes n'eurent aucune influence sur la catastrophe qui termina son règne, et, comme plusieurs de ses prédécesseurs, il perdit le sceptre par ses qualités plutôt que par ses défauts. Ce prince avait de l'esprit, de la finesse, et s'appliquait aux affaires publiques. Cependant ces fêtes brillantes dont Constantinople conserva longtemps le souvenir, ces concerts de serins et de rossignols en cage qu'il se plaisait à écouter, entouré de toute sa cour, prouvent qu'il oubliait souvent les devoirs du trône. L'orage qui se forma contre lui, et que sa seule négligence l'empêcha de voir et de

dissiper, prouve qu'il ne pensait pas même à ce que lui prescrivait sa sûreté. Il aima avec passion les plaisirs et l'argent; il n'en fut pas moins ami des sciences; et, sous ses auspices, une imprimerie fut établie pour la première fois à Constantinople, en 1727. Des mœurs douces et un caractère humain rendaient Achmet III digne d'un meilleur sort; il mourut d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de 74 ans, le 23 juin 1736, cinq ans et huit mois après sa déposition. E—D.

ACHMET, dey d'Alger, monta sur le trône le 30 août 1805, à la suite d'une révolution dans laquelle son prédécesseur Mustapha fut massacré. Aussi avare que féroce, il permit à sa milice le pillage des juifs, fit périr par les supplices un grand nombre de personnes, et, en moins de trois ans, combla la mesure de tous les crimes. Sa milice s'étant soulevée pour lui nommer un successeur, le 7 novembre 1808, Achmet voulut négocier, offrit le pillage des Maures, demanda enfin qu'on le laissât partir pour le Levant: tout lui fut refusé. Ses soldats forcèrent son palais, le tuerent d'un coup de fusil, portèrent sa tête en triomphe dans la ville, et traînèrent son corps mutilé hors des portes. B—P.

ACHMET-BACHA servit sous Soliman I[er] au siége de Rhodes, en 1522. D'abord il conduisait une division de la formidable armée des Turcs, commandée par le favori du sultan, Mustapha, jeune homme sans expérience. Quand Soliman, furieux des pertes que ses troupes avaient faites dans divers assauts, eut destitué Mustapha, Achmet reçut le commandement, et pressa les attaques avec vigueur. Après la plus héroïque résistance, le grand maître Villiers de l'Ile-Adam fut obligé de capituler, et fit présenter à Achmet, par des députés, le traité fait entre le grand maître d'Aubusson et Bajazet, par lequel ce sultan donnait sa malédiction à celui de ses successeurs qui en violerait les conditions. Quand le fougueux Achmet eut jeté les yeux sur ce papier, il le mit en pièces, le foula aux pieds, et chassa les députés. Sachant toutefois avec quelle ardeur Soliman désirait que la capitulation fût conclue, il traita de nouveau, et accorda même aux chevaliers des conditions assez douces. Il agit ensuite avec assez de loyauté, et réprima le pillage. Lorsque l'île fut conquise, Achmet, qui avait tant contribué à la soumettre au pouvoir de Soliman, leva l'étendard de la rébellion contre son prince, et il offrit aux chevaliers de leur rendre la possession de Rhodes; mais il ne put réussir dans ce projet, ayant été tué, peu de temps après, par le bacha Ibrahim, qui envoya sa tête à Constantinople. D—T.

ACHMET-GIÉDICK, grand vizir de Mahomet II, surnommé *Giédik*, c'est-à-dire le brèche-dent, prit Caffa aux Génois, soumit la Crimée, et fit une descente en Italie, à la tête d'une armée nombreuse. Il ravagea la Pouille, et ne poussa pas plus loin ses succès, parce que Mahomet, son maître, le rappela pour l'opposer, sur les frontières de la Perse, à Ussum-Cassan, qui menaçait les provinces asiatiques. Achmet-Giédik resta grand vizir du successeur de Mahomet II. Il fut un des plus grands guerriers dont les annales ottomanes aient consacré le souvenir; mais il offre, de plus, un des plus beaux caractères qui puissent honorer une nation. Mahomet II faisait la guerre en Asie, il avait emmené avec lui Bajazet, son fils, encore très-jeune. Au moment de livrer une bataille, le sultan envoya le grand vizir examiner comment le shézada avait disposé le corps qu'il commandait. Le sévère Achmet ayant adressé des reproches assez vifs à l'héritier du trône, devant toute l'armée, Bajazet, offensé, le menaça de le punir quand il serait devenu son maître: « Que me « feras-tu? reprit le vieux guerrier. Je jure, par « l'âme de mon père, de ne jamais ceindre le ci- « meterre pour ton service. » Bajazet, monté sur le trône, passa en revue l'armée ottomane. Le grand vizir Achmet parut à la tête des spahis; mais son cimeterre était attaché au pommeau de sa selle: « Là, « là, mon père, lui dit le nouveau sultan, en s'ap- « prochant de lui, tu te souviens des fautes de ma « jeunesse? Reprends ton cimeterre, et frappe mes « ennemis avec ta valeur accoutumée. » Achmet ne put résister à tant de grandeur d'âme; il pardonna, et continua de vaincre pour Bajazet, comme il avait fait pour Mahomet II. Plus sensible à l'honneur ottoman que son maître lui-même, il osa blâmer hautement le traité honteux par lequel Bajazet II s'était soumis, en 1482, à traiter avec les chevaliers de Rhodes. Offensé de sa hardiesse, et prévenu contre lui par les nombreux ennemis de sa faveur et de ses vertus, le sultan fit jeter Achmet-Giédik au fond d'une prison. A cette nouvelle, tous les janissaires coururent au sérail, jurant que la tête même de Bajazet répondrait de celle de leur vieux général, l'idole du peuple et de l'armée. Le sultan, effrayé, se vit forcé de relâcher sa victime. Achmet excusa son maître, apaisa la multitude, et rendit au sultan une sécurité qu'il n'espérait pas pour lui-même. En effet, Bajazet pardonna le crime, parce que les coupables étaient en trop grand nombre; mais il ne pardonna pas le bienfait. Le grand vizir, rentré en apparence dans toute la faveur de son injuste maître, fut attiré par lui hors de la capitale, et l'ayant suivi à Andrinople, le vertueux et brave Achmet-Giédik fut étranglé en secret par l'ordre de Bajazet II, vers l'an 1482. S—Y.

ACHMET-PACHA fut choisi pour grand vizir par Soliman I[er], à l'époque de la fin tragique du prince Mustapha, mis à mort au milieu du camp, dans la propre tente de son père. L'indignation de l'armée venait d'obliger Soliman à déposer Rustan, accusé par la voix publique; Achmet-Pacha avait la faveur des Ottomans, et la méritait par sa bravoure, par sa justice et sa fermeté; mais il était haï de Roxelane. Tous ces titres à l'estime ne furent que des crimes aux yeux de cette sultane, dont l'ambition ne voulait que des complices ou des esclaves soumis. C'était par ses artifices que Mustapha avait péri; et, pour frayer le chemin du trône à Bajazet, prince né d'elle et de Soliman, elle faisait verser à ce père aveuglé le sang de ses propres fils. Bajazet, le seul de tous qui fût coupable, suscita un imposteur qui prit les armes sous le nom de Mustapha. Le grand vizir Achmet eut ordre de marcher

contre lui ; il le combattit, et le fit prisonnier. En vain Roxelane lui envoya secrètement la défense de faire subir la torture au faux Mustapha ; Achmet, qui ne connaissait qu'un maître, livra l'imposteur aux tourments, et arracha l'aveu de l'odieuse trame, qui devint publique. L'adroite sultane parvint néanmoins à sauver son fils et à perdre le fidèle vizir. Elle le fit accuser de concussion, crime vague et toujours vraisemblable aux yeux d'un sultan. Achmet entrait dans le divan, lorsqu'un chiaoux vint lui présenter l'ordre du sultan qui demandait sa tête. « Je mourrai, » répondit-il, en regardant fièrement le sinistre messager ; et comme celui-ci s'approchait pour exécuter l'ordre de Bajazet : « Retire-toi, « lui dit Achmet, tes mains viles ne sont pas dignes « de toucher à un grand vizir. » Il porta en même temps les yeux sur l'assemblée, et voulut que la main d'un ami jetât à son cou et serrât seule le cordon dont il fut étranglé sans proférer un murmure, l'an de l'hégire 951 (1554 de J.-C.). S—y.

ACIDALIUS (Valens), né en 1567, à Wistoch, dans la Marche de Brandebourg, était encore enfant quand il perdit son père. Il fit ses études à Rostoch ; et dès l'âge de dix-sept ans, il composait des poésies latines. Il accompagna, en 1589, Jean Casel à Helmstadt pour y continuer ses études, et il y publia quelques-unes de ses poésies qui ont été réimprimées après sa mort, à Liegnitz, en 1603, avec celles de Janus Lernutius et de Janus Guillelmus. On les trouve encore dans le premier tome des *Deliciæ Poetarum germanorum*. Plusieurs pièces d'Acidalius ont été insérées dans le deuxième volume de l'*Amphitheatrum Sapientiæ socraticæ jocoseriæ*, de Caspar Dornavius, Hanau, 1619. De Helmstadt, Acidalius se rendit en Italie, où il obtint l'estime et l'amitié des savants les plus distingués. Les lettres avaient fait jusqu'alors sa principale occupation ; il étudia la médecine, et se fit recevoir docteur, sans abandonner pourtant ses premiers travaux, pour cet art qu'il ne pratiqua même jamais. Avant d'arriver en Italie, il avait commencé à commenter Velleius Paterculus. Son édition de cet auteur parut à Padoue, en 1590, in-12. Il avait adopté le texte de l'édition de Schegkius ; mais il y inséra les corrections déjà indiquées par divers savants qui lui parurent indubitables, et il indiqua en marge celles qui lui semblaient moins certaines ; il rejeta les leçons qu'il trouva vicieuses ; il plaça dans ses notes ses propres leçons. Son travail a trouvé des détracteurs : Boecler, J. Mercier et Burmann surtout ont accusé Acidalius de trop de hardiesse. On a prétendu qu'il avait condamné lui-même cette production précoce : cependant il faut que ses contemporains lui aient rendu plus de justice, car on a réimprimé ses observations dans l'édition du même auteur qui parut à Lyon, en 1593, in-8°, et on les a encore ajoutées, après sa mort, à l'édition de Tacite qui fut imprimée à Paris, en 1608, in-fol. Acidalius a eu principalement pour antagonistes ceux qui ne veulent rien laisser à l'imagination, et qui n'approuvent que les leçons qui sont appuyées de l'autorité de quelque manuscrit ; mais les plus habiles critiques reconnaissent le mérite de son travail, et conviennent qu'il s'est principalement occupé de la latinité ; que ses remarques, toutes critiques, portent sur les passages les plus difficiles et les plus corrompus. Après trois ans de séjour en Italie, il revint en Allemagne et s'arrêta d'abord à Breslau, ensuite à Neiss, où il embrassa la religion catholique. Il demeura chez J.-M. Wacker, alors chancelier de l'évêque et grand ami des sciences, et commença ses travaux critiques, en commentant Quinte-Curce, Plaute, les douze Panégyriques anciens, Tacite et quelques autres auteurs. Il publia lui-même, à Francfort, en 1594, in-8°, ses *Animadversiones in Q. Curtium*. On a porté sur ce travail le même jugement que sur les interprétations de Paterculus. Cependant ces commentaires se trouvent aussi dans l'édition de Quinte-Curce donnée à Francfort, en 1597, et dans celle qui a été publiée par Henri Snakenburg, à Leyde, en 1724, in-4°. La mort, qui vint le surprendre, le 25 mai 1595, à l'âge de 28 ans, l'empêcha de donner au public ses autres ouvrages. Ses observations sur Plaute étaient alors sous presse : elles parurent l'année suivante, in-8°, Francfort, 1595 et 1607 ; elles se trouvent aussi dans la *Lampas critica*, de Janus Gruter, in-fol. Ces observations montrent le savoir et la sagacité de l'auteur : Barthius en faisait grand cas. Juste-Lipse a déclaré, dans une lettre à Jacques Monavius, que si Acidalius eût vécu plus longtemps, il aurait été une des *perles* de l'Allemagne. Ce fut aussi en 1607 qu'on imprima les Remarques d'Acidalius sur les Panégyriques anciens et celles sur Tacite : les premières parurent avec l'édition de ces Panégyriques donnée par Janus Gruter, à Francfort, en 1607, in-12 ; elles sont discutées et comparées avec les remarques d'autres savants, dans la belle édition des *Panegyrici veteres*, Utrecht, 1790, in-4° ; les secondes furent publiées par Chrétien Acidalius, frère de Valens, Hanau, 1607, in-8°. Ces dernières se trouvent aussi dans l'édition de Tacite, imprimée à Paris, 1608, in-fol. ; et dans celle de Jean-Frédéric Gronovius, Amsterdam, en 1635, in-4°, et 1673, 2 vol. in-8°. Le cas que Juste Lipse et Gronovius ont fait de ses observations, puisqu'ils les ont ajoutées à leurs éditions, suffit pour attester leur mérite. Enfin, on a de Valens Acidalius des notes sur Ausone insérées dans l'édition que Jacques Tollius a donnée de cet auteur, Amsterdam, 1671, in-8°, et des notes sur le dialogue *de Oratoribus* de Quintilien, qui ont été ajoutées à l'édition de Tacite, par Gronovius, Utrecht, 1721, in-4°, t. 1, p. 507. On voit, par ses lettres, qu'il avait aussi écrit des remarques sur Apulée et sur Aulu-Gelle ; mais elles n'ont pas été imprimées. Chrétien Acidalius, qui a publié les notes de son frère sur Tacite, a aussi fait imprimer à Hanau, en 1606, in-8°, un recueil de ses lettres, intitulé : *Epistolarum centuria una, cui accesserunt Epistola apologetica ad clariss. virum Jac. Monavium, et Oratio de vera carminis elegiaci natura et constitutione*. Chrétien, dans sa préface, cherche à défendre son frère contre les bruits calomnieux que les ennemis qu'il s'était attirés par sa

conversion à l'Eglise romaine avaient fait courir sur l'événement de sa mort. Les uns débitaient que, pendant qu'il accompagnait le saint sacrement dans une procession, il était tombé en frénésie, et qu'on l'avait porté chez lui, où il avait expiré subitement; d'autres prétendaient qu'il s'était tué lui-même. Chrétien réfute ces impostures, et prouve que la maladie de son frère fut une fièvre inflammatoire causée par ses veilles et par l'application avec laquelle il avait continuellement travaillé à ses notes sur Plaute. Peu de temps avant sa mort, il avait essuyé une violente secousse à l'occasion d'une dissertation qui parut en 1595, et qu'on lui attribuait; elle était intitulée : *Mulieres non esse homines*, les *femmes ne sont pas des hommes*, c'est-à-dire, *des êtres pensants et raisonnables*. (*Voy.* GEDDICUS.) Sa lettre apologétique, adressée à Jacques Monavius, qui termine le recueil que nous venons de citer, fait connaître comment cet écrit lui a été imputé. Le libraire qui avait imprimé ses observations sur Quinte-Curce se plaignait souvent d'avoir perdu ses avances; Acidalius cherchait à l'en dédommager, lorsque cette dissertation, qu'il dit avoir été composée en Pologne où elle circulait depuis longtemps, tomba entre ses mains. Il la trouva fort plaisante, la copia et la donna à ce libraire, qui se hâta de l'imprimer, quoiqu'il lui eût recommandé de bien examiner si quelques plaisanteries un peu libres ne pourraient pas le compromettre. Cette publication excita des plaintes : le libraire fut cité en justice; il avoua d'où la copie lui était venue : on se déchaina contre Acidalius, qui s'étonne qu'on puisse tant s'alarmer pour des jeux d'esprit, et prie, par sa lettre apologétique, son ami Monavius d'intercéder pour le libraire auprès des magistrats et des professeurs de Leipsick, et de veiller à ce qu'on ne fasse rien qui puisse flétrir sa propre réputation. Geisler l'a aussi justifié de cette accusation. Cet écrit, composé contre les théologiens sociniens, pour prouver qu'à leur exemple on peut abuser des passages de l'Ecriture, a été traduit en français par Querlon, sous le titre de : *Problème sur les femmes*, Amsterdam, 1744, in-12, et depuis par Charles Clapiès, sous le titre de *Paradoxes sur les femmes, où l'on tâche de prouver qu'elles ne sont pas de l'espèce humaine*. Leuscher publia en 1757, à Leipsick, une notice sur Acidalius, dans laquelle il cherche à prouver que cet habile critique n'est pas l'auteur de cet ouvrage. A. L. M.

ACILIUS GLABRIO (MANIUS), le plus célèbre Romain de la famille *Acilia*, qui, quoique plébéienne, parvint aux premiers honneurs de la république. L. Acilius Glabrio, aïeul de Manius, avait été trois fois tribun du peuple. Manius commença par exercer différentes charges, et, avec une seule légion, étouffa en Étrurie une révolte d'esclaves. L'an de Rome 563 (191 ans av. J.-C.), il fut consul avec P. Corn. Scipion Nasica. Le sort le désigna pour commander en Grèce et combattre Antiochus, roi de Syrie. Il traversa aussitôt la mer Ionienne avec 20,000 hommes d'infanterie, 2,000 chevaux et quinze éléphants. Ayant joint ses troupes à celles de Philippe, roi de Macédoine, alors allié des Romains, il subjugua toute la Thessalie, passa le Sperchius, et ravagea la Phtiotide. Antiochus, qui s'était emparé du fameux défilé des Thermopyles, fit garder les sommets du mont Œta par 2,000 Étoliens. Acilius, sentant la difficulté de les chasser de ce poste, s'adressa à Caton, son lieutenant, qui lui promit de l'enlever, et y parvint après des efforts prodigieux. Cette action éclatante décida du sort de la journée : les Syriens, qui avaient jusque-là résisté courageusement, mais qui d'ailleurs étaient inférieurs en nombre, prirent la fuite et furent taillés en pièces. Alors les Béotiens, qui s'étaient déclarés pour Antiochus, parurent devant le consul dans une attitude suppliante. Acilius les traita humainement : la seule ville de Coronée, qui avait élevé une statue à Antiochus, fut victime de la fureur et de la cupidité des légions. Après avoir traversé en vainqueur la Béotie, Acilius s'empara de Chalcis et de toute l'Eubée; puis, reprenant sa marche vers les Thermopyles, il assiégea Héraclée, et, malgré une vigoureuse résistance, s'en empara, tant par stratagème que par force. La prise de Lamia suivit celle d'Héraclée. Les Étoliens envoyèrent à Acilius une députation pour obtenir des conditions supportables. Jamais la fierté des Romains ne parut plus à découvert que dans la manière dont Acilius reçut ces envoyés. Il leur ordonna de livrer leurs chefs et les rois leurs alliés, et ne répondit aux observations respectueuses qu'ils lui adressèrent, qu'en faisant apporter des chaînes dont il menaça de les faire charger. Les Étoliens indignés se déterminèrent à continuer la guerre, et rassemblèrent toutes leurs forces aux environs de Naupacte. Acilius marcha sur cette ville, après avoir offert, sur le mont Œta, un sacrifice à Hercule. Il passa le dangereux mont Corax, où, par l'impéritie de ses ennemis, il n'eut d'autres obstacles à surmonter que ceux que lui opposa la nature des lieux. La vigoureuse résistance des Étoliens arrêta pendant presque tout l'été l'armée consulaire devant Naupacte, tandis que Philippe recouvrait une partie des États qui lui avaient été enlevés. Flaminius, qui avait vaincu ce roi, et qui résidait à Chalcis pour veiller aux intérêts de la république, fit sentir au consul que le roi de Macédoine était bien plus à craindre pour Rome que les Étoliens, et l'engagea à lever le siége de Naupacte. Acilius se rendit à la sagesse de ce conseil : il accorda une trêve aux Étoliens, et ramena son armée dans la Phocide. Les députés de l'Etolie ne purent obtenir la paix du sénat, et Acilius se préparait à attaquer de nouveau Naupacte, lorsque Lamia secoua le joug. Acilius marcha contre cette place, et la prit de nouveau. Son consulat étant sur le point d'expirer, il hésita s'il remettrait le siége devant Naupacte; mais les Étoliens l'avaient fortifiée pendant la trêve, et il marcha sur Amphisse, dont il se rendit maître. Il assiégeait la citadelle, lorsqu'il apprit que L. Corn. Scipion avait débarqué à Apollonie, à la tête de 13,000 hommes de renfort, et venait le remplacer. Acilius lui remit le commandement, et revint à Rome, où il obtint un triomphe que les dépouilles du roi de Syrie et de ses alliés rendirent magnifique. Dans la suite, il disputa la censure à Caton, mais il se désista de ses préten-

tions. Pour acquitter un vœu qu'il avait fait avant la bataille des Thermopyles, Acilius fit construire à Rome un temple dit *de la piété,* qui fut ainsi nommé, parce qu'on l'éleva au lieu où avait été la prison dans laquelle une jeune femme, appelée Térentia, avait allaité son père condamné à mourir de faim. Le fils de Manius Acilius, étant décemvir, fit la consécration de ce temple, et y plaça la statue de son père en or pur. Jusqu'alors, on n'avait encore vu aucune statue de ce métal ni à Rome, ni dans le reste de l'Italie. D—T.

ACILIUS GLABRIO, consul sous Domitien, l'an 91 de J.-C., avec M. Ulpius Trajan, qui depuis parvint à l'empire, était d'une force et d'une adresse extraordinaires. C'en fut assez pour que l'empereur, qui ne voyait dans les plus distingués des citoyens que les jouets de ses caprices, l'obligeât à descendre dans l'arène, pendant son consulat, et à y combattre un lion d'une grandeur prodigieuse. Glabrio le tua sans même avoir été blessé; le peuple applaudit à son courage et poussa de grands cris de joie; mais ces acclamations causèrent la perte de Glabrio : Domitien, jaloux de ce qu'il les avait excitées, le bannit sous un prétexte frivole, et, quatre années après, le fit mourir comme coupable d'avoir tenté de troubler l'Etat. Baronius a prétendu que l'attachement d'Acilius à la religion chrétienne fut la cause de sa mort; mais Dion, dont il invoque le témoignage, n'a rien dit qui pût autoriser cette assertion. D—T.

ACINDYNUS (SEPTIMIUS), consul avec Valérius Proculus, l'an 340 de Rome, est surtout connu par un fait assez remarquable qui eut lieu à Antioche, lorsqu'il était gouverneur de cette ville, et que St. Augustin a rapporté. Un homme qui ne payait point au fisc la livre d'or à laquelle on l'avait imposé, fut mis en prison par ordre d'Acindynus, qui déclara qu'il le ferait mourir, si, à un jour marqué, il ne s'acquittait pas. Le prisonnier avait une très-belle femme, dont un homme fort riche était épris : ce dernier saisit l'occasion, et offrit la livre d'or à la femme, à condition qu'elle écouterait sa passion ; elle crut ne devoir prendre aucun parti sans consulter son mari. Celui-ci, plus sensible à la conservation de ses jours qu'à celle de son honneur, lui ordonna de se rendre à des désirs si peu délicats ; elle obéit, et reçut dans une bourse l'or qui lui avait été promis; mais cet homme, méprisable sous tous les rapports, y en substitua une autre qui ne contenait que de la terre. Aussitôt qu'elle eut reconnu la fraude, la femme alla se plaindre au gouverneur, et lui raconta ingénument la vérité. Acindynus se reconnut coupable d'avoir, par ses rigueurs, réduit les deux époux à cette extrémité. Il se condamna à payer au fisc la livre d'or, et adjugea à la femme le champ d'où provenait la terre trouvée dans la bourse. Bayle et d'autres biographes ont cru qu'il importait d'examiner si, d'après la manière dont St. Augustin raconte cette aventure, il approuve ou non la conduite de cette femme. Bayle soutient l'affirmative, et a trouvé de nombreux contradicteurs. Quoi qu'il en soit, des phrases de St. Augustin, citées par Bayle, prouvent au moins que ce saint n'avait pas sur cette affaire des idées bien fixes. D—T.

ACINDYNUS (GRÉGOIRE), moine grec du 14e siècle, se déclara contre Grégoire de Polamas, et contre les moines du mont Athos, espèce de quiétistes qui, s'imaginant voir dans leurs contemplations la gloire de Dieu apparue sur le Thabor, soutenaient qu'elle était incréée et incorruptible, quoiqu'elle ne fût pas l'essence divine. Acindynus mit beaucoup de chaleur dans cette dispute; ses adversaires l'accusèrent de croire à cette lumière créée et finie. L'empereur Jean Cantacuzène se déclara pour eux. Le synode de Constantinople condamna le sentiment et la personne d'Acindynus. Celui-ci, obligé de se cacher, composa divers écrits en faveur de la doctrine proscrite. Gretser a fait imprimer son traité *de Essentia et operatione Dei,* en grec et en latin, Ingolstadt, 1616, in-4°. On trouve dans *la Grèce orthodoxe* d'Allatius un poëme qu'il avait composé contre Palamas, avec des fragments d'autres ouvrages. T—D.

ACKER (J.-HENRI), savant professeur dans l'université d'Iéna, a donné deux ouvrages estimés, sous ces titres : 1° *Epistolæ J. Sturmii Hieronymi Osorii et aliorum ad Rogerum Aschanium, cum ejusdem epistolis nunquam seorsim editis,* 1707, in-8°, avec des notes sur les savants dont il rapporte les lettres; 2° *Dissertation latine sur les éloges ridicules*; elle a été insérée dans le t. 2 des *Miscellanea lipsiensia,* Leipsick, 1713, 3 vol. in-4°. C. T—Y.

ACKERMANN (CONRAD), comédien célèbre, que les Allemands regardent comme le créateur de leur théâtre, naquit au commencement du 18e siècle. Il monta fort jeune sur la scène et fit avec une troupe plusieurs voyages très-lucratifs à Moscou et à St-Pétersbourg. Il établit ensuite un théâtre à Kœnigsberg, puis à Hambourg, en 1769. Ce dernier établissement, qui fait époque dans l'histoire dramatique de l'Allemagne, dut à Lessing une partie de ses succès. Ackermann excellait dans les rôles comiques; il mourut à Hambourg, en 1771. — Sa femme, Sophie-Charlotte Biereichel, était une actrice fort distinguée; elle saisissait surtout avec une rare intelligence l'esprit et les finesses de ses rôles; elle survécut à son mari jusqu'en 1792. — *Rodolphe* ACKERMANN Saxon, né en 1764, fut en Angleterre, avec le chimiste Accum, un des inventeurs de l'éclairage par le gaz hydrogène. G—T.

ACKERMANN (JEAN-CHRISTIAN GOTTLIEB), professeur de médecine à Altdorf, en Franconie, naquit en 1756, à Zeulenrode, dans la haute Saxe, et mourut à Altdorf, en 1801. Fils d'un médecin, il s'appliqua dès son enfance à l'étude de la médecine, et, à peine âgé de quinze ans, il sauva plusieurs de ses amis d'une épidémie qui régnait dans Otterndorf. Il acheva ses études à Iéna et à Goettingue, sous Baldinger, et acquit des connaissances classiques fort étendues en suivant les cours du célèbre Heyne. Après avoir pratiqué longtemps son art dans sa patrie et s'être distingué par des traductions d'excellents ouvrages italiens, français et anglais, ainsi que par des compositions originales, il fut nommé professeur de médecine à Altdorf, où il occupa successivement diverses places. Son habileté pratique égalait sa science théorique. Il fut membre de plusieurs

sociétés de médecine. On a de lui, entre autres écrits : 1° *Institutiones historiæ medicinæ*, Nuremberg, 1792, in-8°; 2° *Manuel de médecine militaire*, 2 vol. in-8°, Leipsick, 1794-95 (en allemand); 3° *Vie de J. Conr. Dippel*, Leipsick, 1781, in-8° (en allemand); 4° les vies d'Hippocrate, de Galien, de Théophraste, de Dioscoride, d'Arétée et de Rufus d'Éphèse, dans l'édition faite par Harles de la *Bibliothèque grecque* de Fabricius. Ces biographies passent pour des chefs-d'œuvre. G—T.

ACLOQUE (André-Arnoult), brasseur du faubourg St-Antoine, à Paris, était né à Amiens, et avait servi dans sa jeunesse comme simple carabinier; il était doué d'une force corporelle extraordinaire et passait pour l'un des plus beaux hommes de l'armée. S'étant réuni à la commune, le 14 juillet 1789, il en fut élu représentant, et devint successivement président de son district et commandant de la garde nationale. Il se trouvait de garde aux Tuileries lorsque le peuple envahit ce palais dans la journée du 20 juin 1792. Dans cette position difficile et périlleuse, le commandant Acloque sut remplir son devoir avec courage et fidélité; il ne quitta pas un instant le roi, qui, en ce moment critique, n'avait auprès de lui que madame Élisabeth et ce généreux citoyen. Tandis que Louis XVI, refoulé par le tumulte dans l'embrasure d'une fenêtre et coiffé du bonnet rouge, s'efforçait de calmer la multitude irritée, Acloque détourna plusieurs fois les piques dirigées contre la personne de ce prince qui se tenait appuyé sur lui. Bertrand de Molleville rapporte qu'il fut ensuite chargé par la cour de distribuer de l'argent au peuple de son faubourg : les pièces trouvées dans l'armoire de fer paraissent confirmer cette assertion. Après l'arrestation du roi, Acloque se retira à Sens, où il fut assez heureux pour échapper à la justice du tribunal révolutionnaire. Sa mort arriva longtemps avant la restauration. C. W—R.

ACLOQUE DE SAINT-ANDRÉ, fils du précédent, exploitait, à Paris, un commerce de moutarde et de vinaigre. Au mois de janvier 1814, Napoléon le nomma chef d'une légion de la garde nationale, à la place de M. de Gontaut-Biron, qui avait refusé ce poste. Lorsque l'empereur quitta Paris pour aller défendre à la tête de l'armée la patrie envahie par l'Europe coalisée, Acloque se réunit aux autres officiers de la garde nationale pour rédiger et signer une adresse où l'on remarque le passage suivant : « Partez, Sire, avec « sécurité; que nulle inquiétude sur le sort de ce que « vous avez de plus cher ne trouble vos grandes pensées : allez, avec nos enfants et nos frères, repousser « le féroce ennemi qui ravage nos provinces; fiers du « dépôt sacré que vous remettez à notre foi, nous « défendrons votre capitale et votre trône contre tous « les genres d'ennemis..... » Deux mois plus tard, Acloque envoyait au sénat son adhésion à l'acte de déchéance qui excluait à perpétuité du trône de France Napoléon et toute sa famille; le signataire s'exprimait ainsi : « Le sénat et le gouvernement provisoire « viennent de couronner leur généreuse entreprise, « en proclamant ce prince, dont l'antique race fut, « pendant huit cents ans, l'honneur de notre pays. Un « peuple magnanime, que des malheurs inouïs n'ont « pu abattre, va recouvrer ses droits, que le despo- « tisme du tyran n'avait pu lui faire oublier. La garde « nationale est appelée à donner à la France l'exem- « ple du dévouement à son prince et à son pays. J'ad- « hère donc avec empressement à l'acte constitutionnel « qui rend le trône de France à Louis-Stanislas-Xavier « et à son auguste famille. » Louis XVIII se montra reconnaissant envers Acloque : il le nomma chevalier de la Légion d'honneur (décembre 1814), et lui accorda, peu après (janvier 1815), des lettres de noblesse qui l'autorisaient à ajouter à son nom celui de la rue qu'il habitait. Malgré ces faveurs, le chevalier de St-André signa, le 6 juillet suivant, conjointement avec les chefs de la garde nationale, une pétition pour demander la conservation de la *cocarde tricolore*. Hâtons-nous d'ajouter que, le lendemain, il protesta contre le vœu qu'il avait exprimé la veille, et qu'il fut nommé officier de la Légion d'honneur avant la fin de l'année. C. W—R.

ACOLUTH (André), savant orientaliste et professeur de théologie à Breslau, né à Bernstadt, le 6 mars 1654, mort le 4 novembre 1704. On dit qu'à l'âge de six ans il savait déjà s'exprimer en hébreu. Ses ouvrages les plus remarquables sont quelques surates (ou chapitres) d'un Coran polyglotte, qu'il avait le projet de donner en entier. Voici le titre de ce spécimen devenu très-rare : 1° Τετραπλᾶ *Alcoranica, sive specimen Alcorani quadrilinguis, arabici, persici, turcici et latini*, Berlin, 1701, in-fol., 57 p. 2° *Obadias armenus et latinus, cum annotationibus*, Leipsick, 1680, in-4°. Pour faire imprimer cet ouvrage, dans lequel il a suivi de mauvais guides (Ambroise Theseus et François Rivoli), il fut obligé de faire fondre à ses frais des caractères arméniens. 3° *Andreæ Acoluthi. Vratislaviensis de aquis amoris zelotypiæ*, Leipsick, 1682, in-8° de plus de 500 p. L'érudition rabbinique y est prodiguée sans mesure, et l'on peut dire sans utilité. Acoluth fut en correspondance avec plusieurs de ses plus célèbres contemporains, tels que Longuerue, Spanheim, Leibnitz, qui n'approuvèrent pas ses idées sur l'identité de l'arménien avec l'ancienne langue de l'Égypte. S—R.

ACOMAT, nommé d'abord Étienne, fils de Cheyéchius ou Cherseeh, prince de Montevera, dans l'Esclavonie, avait été fiancé à la fille du souverain de Servie, l'une des plus belles princesses de son temps. Il allait l'épouser lorsque son père la lui enleva et l'épousa lui-même. Le jeune prince, au désespoir, se retira chez les Turcs, embrassa le mahométisme, et quitta son nom d'Étienne pour prendre celui d'Acomat. Bajazet II, l'ayant accueilli à sa cour, lui donna sa fille en mariage. Acomat accompagna le sultan dans son expédition contre les Vénitiens, et, toujours favorable aux chrétiens dans le cœur, il sauva une partie de la garnison vénitienne, après la prise de Modon, en Morée. Il délivra encore plusieurs esclaves chrétiens par son crédit et même par son argent. Ce fut lui qui détermina Bajazet à faire la paix avec les Vénitiens, et qui obtint du sultan que Jean Lascaris, envoyé par Laurent de Médicis,

aurait la liberté de fouiller dans toutes les bibliothèques de la Grèce, pour faire une recherche des ouvrages qui s'y trouvaient ensevelis depuis que l'empire d'Orient avait subi le joug des Turcs. Acomat se distingua par sa fidélité envers Bajazet, dans la bataille que ce prince perdit, en 1511, contre son fils Sélim. On ignore l'époque de sa mort. B—P.

ACONCIO (JACQUES), philosophe du 16e siècle, dont le véritable nom était GIACOMO CONTIO, fut d'abord curé dans le diocèse de Trente, sa patrie. Plus tard, ses inclinations de libre penseur le portèrent à se réfugier en Suisse pour y faire profession de la nouvelle réforme de Calvin; il passa ensuite à Strasbourg, et de là en Angleterre. Ce fut comme ingénieur, et non comme théologien, qu'il reçut une pension de la reine Elisabeth, à qui il fit hommage de son fameux *Livre des Stratagèmes de Satan,* par une dédicace que Bayle appelle une *inscription canonisante,* parce qu'elle commence ainsi : *Divæ Elisabethæ*, etc. L'objet de ce livre est de réduire à un très-petit nombre les dogmes essentiels du christianisme, et d'inspirer une tolérance générale pour ceux qui ne sont pas compris dans cette classe. Selon cet auteur, ces dogmes sont tous contenus dans le symbole des apôtres, à l'exclusion des diverses confessions de foi particulières, qu'il regarde comme autant de ruses inventées par Satan pour tromper les hommes dans la grande affaire de la religion, pour exciter la cupidité du clergé et entretenir la superstition des peuples. En appliquant à l'eucharistie sa méthode pour faire disparaître toute cause de schisme, l'auteur n'approuve ni les catholiques, qui excluent la simple figure, ni les calvinistes, qui rejettent la réalité. Il ne lui paraît pas plus difficile de croire que Jésus-Christ est présent en plusieurs lieux à la fois, que de croire qu'il est Dieu et homme tout ensemble, et, dans son opinion, ceux qui admettent la présence réelle et ceux qui ne l'admettent point pourraient fort bien vivre en paix et communier à la même table. Ce plan, dans lequel il fait entrer tous les autres sujets de controverses, proposés à une époque où le principe fondamental du protestantisme n'avait pas encore reçu tout le développement qu'on lui a donné depuis, parut prématuré. On n'était pas alors disposé, dans la réforme, à goûter un système de nivellement capable d'inspirer de la prévention contre le nouvel Évangile. Le *Livre des Stratagèmes* attira à son auteur des critiques amères, et lui fit de nombreux ennemis dans sa propre communion. On lui reprocha de s'éloigner de la doctrine de Calvin, d'ouvrir la porte à toutes sortes d'hérésies, et de conduire à l'indifférence en matière de religion. Il chercha à se justifier de l'accusation d'arianisme et de sabellianisme, par une lettre que Crenius a insérée dans ses *Animadversiones philologicæ et historicæ*. Aconcio mourut en Angleterre, vers l'année 1565. Ses ouvrages roulent sur un grand nombre de sujets, et annoncent un homme très-éclairé. Le plus remarquable est celui dont nous venons de parler, imprimé à Bâle, en 1565, sous ce titre : *de Stratagematibus Satanæ in religionis negotio, per superstitionem, errorem, hæresim, odium, calumniam, schisma*, etc., lib. 8. Selden a appliqué à ce livre ce qui a été dit d'Origène : *Ubi bene, nihil melius; ubi male, nemo pejus*. Il a été souvent réimprimé depuis et traduit dans toutes les langues. La traduction française, qui parut la même année à Bâle, in-4°, a eu plusieurs éditions. On peut considérer ce livre comme un avant-coureur des ouvrages du lord Herbert de Cherburi, et des autres philosophes anglais qui ont réduit à un petit nombre les articles fondamentaux de la religion, et soutenu que la plupart des cultes offrent tous ces dogmes essentiels. On a encore de lui : 1° *de Methodo, sive recta investigandarum tradendarumque artium ac scientiarum ratione libellus*, Bâle, 1558, in-8°, ouvrage qui fut accueilli avec distinction, mais que celui de Descartes, sous le même titre et sur le même sujet, fit oublier. Il a été souvent réimprimé, et inséré dans la collection d'Utrecht, intitulée : *de Studiis bene instituendis*, 1658. 2° *Ars muniendorum oppidorum*, en italien et en latin, à Genève, 1585. Mazzuchelli (*Script.*) est le seul qui en fasse mention; Chaufepié nie que cet ouvrage ait été imprimé. Aux connaissances variées que suppose la composition de ces différents ouvrages, Aconcio joignit une étude profonde de la jurisprudence. Le tome 6 des *Observationes selectæ ad rem litterariam spectantes*, contient des détails intéressants sur Aconcio et sur ses ouvrages. T—D.

ACORIS devint roi d'Égypte après Néphéréus, et se ligua, vers l'an 386 avant J.-C., avec Évagoras, roi de Chypre, les Arabes et les Tyriens, pour faire la guerre à Artaxercès Mnémon, roi de Perse. Évagoras ayant été vaincu, Acoris ne voulut plus lui fournir de secours, et resta tranquille pendant quelque temps. Il reprit les armes vers l'an 377 avant J.-C. et rassembla une armée considérable, composée en grande partie de Grecs qu'il avait pris à sa solde, et il fit venir Chabrias d'Athènes, pour les commander. Le roi de Perse, qui était alors en paix avec les Athéniens, s'étant plaint à eux de ce qu'ils permettaient qu'un de leurs généraux lui fît la guerre, ils rappelèrent Chabrias, et Acoris se trouva sans général; mais Artaxercès ayant rétabli la paix parmi les Grecs, avant de tourner ses armes contre l'Égypte, et s'étant ensuite livré à des préparatifs considérables pour cette expédition, Acoris mourut dans cet intervalle, l'an 374 avant J.-C. C—R.

ACOSTA (JOSEPH D'), né à Médina del Campo, vers l'an 1539, entra, avant l'âge de quatorze ans, dans la compagnie de Jésus, où il avait déjà quatre frères, *Jérôme*, *Jacques*, *Christophe* et *Bernardin*. Joseph fut le plus célèbre : après avoir professé la théologie à Ocana, il passa, en 1571, aux Indes occidentales, et fut le second provincial du Pérou. Il revint en Espagne en 1588, et y gagna les bonnes grâces de Philippe II, en l'entretenant de ce qui regardait le nouveau monde. Pour rendre compte de ses travaux dans ce pays, il alla ensuite à Rome, auprès de Claude Aquaviva, général de son ordre, qui le renvoya en Espagne, en 1589, avec la charge de visiteur de l'Aragon et de l'Andalousie. La division était parmi les jésuites espagnols; quelques-uns

demandaient un général particulier pour l'Espagne : Acosta espérait cette charge, mais il se contenta de proposer un chapitre général. Aquaviva, en l'excluant de la charge de provincial, le nomma supérieur de Valladolid, et députa en Espagne Alphonse Sanchez, pour engager le roi à ne point assembler le chapitre ; mais Acosta s'étant fait nommer envoyé auprès du pape Clément VIII, qui ordonna la convocation du chapitre, Aquaviva envoya Acosta loger à la pénitencerie de St-Pierre, ordonna qu'on ouvrit ses lettres, et lui fit tout le mal qu'il put ; mais ayant eu l'avantage dans ce chapitre, il renvoya Acosta dans sa place de supérieur à Valladolid. Acosta, devenu par la suite recteur à Salamanque, mourut dans cette ville, le 15 février 1600. On a de lui : 1° *Historia natural y moral de las Indias*; Séville, 1590, in-4° ; *idem*, 1591, in-8°, édition revue et corrigée ; Madrid, 1608 et 1610, ouvrage fort estimé, souvent cité par Robertson, et dont une traduction flamande, par Jean-Hugues de Linschot, fut donnée en allemand par Gobertus, dans la collection des *Voyages* de François de Bry : la traduction française, par Robert Regnault, a eu trois éditions, 1598, 1606 et 1616, in-8°. Le traducteur français dit que l'ouvrage original est rare, et que les Espagnols en firent brûler tous les exemplaires. Robert Regnault a probablement voulu, par ce conte, donner du mérite à ses traductions. 2° *De Natura novi orbis libri duo*; Salamanque, 1589 et 1595°, in-8°, Cologne, 1596, in-8°, traduit par l'auteur en espagnol, et inséré dans l'ouvrage précédent. 3° *de Promulgatione Evangelii apud barbaros*; Salamanque, 1588, in-8° ; Cologne, 1596, in-8°. 4° *de Christo revelato libri novem*; Rome, 1590, in-4° ; Lyon, 1591, in-8°. 5° *Concionum tomi tres*; Salamanque, 1596, in-4° ; Venise, 1599 ; Cologne, 1600 et 1609, in-8°. Ces sermons sont en latin et d'un style simple (1). A. B—T.

ACOSTA (CHRISTOPHE), chirurgien portugais, naquit à Mozambique, vers la fin du 15e siècle. Ayant eu de bonne heure le goût des voyages, et étant allé en Asie pour y rechercher les drogues que l'on en tire pour l'usage de la médecine, il fut pris par des pirates, qui l'emmenèrent en esclavage, et lui firent éprouver les traitements les plus durs. Il trouva enfin le moyen de sortir de sa captivité, et continua ses voyages. Ce ne fut qu'après en avoir fait plusieurs, surtout aux Indes orientales, qu'il revint en Europe, et qu'il se fixa à Burgos, où il exerça la médecine et la chirurgie. Sur la fin de sa vie, il se retira dans un couvent de cette ville. Ayant eu connaissance de l'ouvrage de Garcias *ab horto*, sur les drogues, il en entreprit un sur le même sujet ; mais au fond ce ne fut qu'une simple copie ou une traduction espagnole, à laquelle il ajouta peu de chose. Elle parut à Burgos, en 1578, in-4°, sous le titre de : *Tratado de las drogas y medicinas de las Indias orientales, con sus plantas*, et fut traduite en italien par Guilandini, Venise, 1585, in-4°. Clusius la traduisit en latin, l'abrégea, y ajouta quelques remarques, et la fit imprimer dans ses *Exotiques*, à Anvers, en 1582, in-8°, à la suite de Garcias. Acosta y avait joint des figures ; mais quoiqu'il assure qu'elles ont été faites sur le vivant, Clusius les trouva si mauvaises, qu'il en supprima la majeure partie. On l'imprima séparément à Anvers, en 1593. Antoine Colin, apothicaire de Lyon, traduisant en français l'ouvrage entier de Clusius, dans lequel sont réunis les traités de Garcias *ab horto*, de Monardes, traduisit aussi celui d'Acosta, en conservant les figures. Cette traduction parut à Lyon, en 1619, in-8°. Christophe Acosta, quoique souvent cité, a rendu peu de services à la médecine et à la botanique. Haller le regarde comme un chirurgien ignorant et peu lettré. Acosta publia la relation de ses voyages, et un livre à la louange des femmes, dédié à Catherine d'Autriche, Venise, 1592, in-4°. Il a composé en espagnol plusieurs autres écrits sur la vie solitaire et religieuse, sur l'amour divin et humain. — *Gabriel* ACOSTA, chanoine et professeur de théologie à Coimbre, mourut en 1616, après avoir composé des *Commentaires sur le 49e chapitre de la Genèse, sur Ruth, les Lamentations de Jérémie, Jonas et Malachie*, Lyon, 1641, in-fol. — *Emmanuel* ACOSTA, jésuite portugais, du 16e siècle, est auteur d'un ouvrage intéressant, traduit en latin par le P. Maffei, sous ce titre : *Rerum a societate Jesu in Oriente gestarum, ad annum* 1568, *Commentarius, libri* 4 ; Dilingen, 1571, in-8°. Cette édition contient encore deux lettres de l'auteur sur les missions du Japon, avec l'histoire de cinquante-deux missionnaires martyrisés dans ce pays. L'ouvrage a eu deux autres éditions, l'une imprimée à Cologne, l'autre à Anvers ; celle-ci en 1605, in-8°. Il a été traduit en espagnol par Jean Inniguez de la Guerrica, 1575, in-4°. D—P—s.

ACOSTA. *Voyez* LACOSTE.

ACOSTA (URIEL), gentilhomme portugais, d'origine juive, né à Oporto, vers la fin du 16e siècle, reçut une éducation soignée, et partagea, dès ses plus jeunes années, l'ardeur de son temps pour la science. Il s'adonna particulièrement à l'étude de la théologie, et la première partie de sa jeunesse s'écoula dans une pratique sévère de tous les devoirs de dévotion. Peu à peu, il en vint à se faire des difficultés sur les principes de la religion, et son âme inquiète s'agitait sans cesse pour les résoudre. Au bout de quelques années, il retourna au judaïsme, espérant que cette religion satisferait mieux sa raison. Au péril de sa vie, il prêcha cette doctrine à toute sa famille, la persuada, et abandonnant une partie de sa fortune, un bénéfice assez considérable, et une position heureuse, il passa en Hollande, où il se fit juif, et changea le nom de *Gabriel*, qu'il avait reçu au baptême, en celui d'*Uriel*. Il ne tarda guère à trouver que les principes des rabbins étaient mal d'accord avec la loi de Moïse. La synagogue l'excommunia. Il supporta d'abord, sans trop s'étonner, cette punition, et se mit à faire un

(1) Le traité *de procuranda Indorum Salute*, en 6 livres, a eu une seconde édition à Cologne, 1596, in-8°. Celui *de Christo revelato*, dont les 4 livres *de Temporibus novissimis* font partie, étant devenu très-rare, quoique plusieurs fois imprimé, a été inséré, par le P. Tournemine, à la fin de son *Menochius*, ainsi que celui *de vera Scripturas interpretandi Ratione libri tres*. On a dit que le P. Acosta avait mis en latin les actes du troisième concile de Lima. T—D.

livre pour soutenir son opinion. A force d'examiner l'Ancien Testament, il crut y découvrir qu'il n'y était point question des peines et des récompenses de l'autre vie. Alors il embrassa la croyance des sadducéens, et publia un livre où il combattait de toutes ses forces l'immortalité de l'âme. Les juifs le déférèrent aux tribunaux d'Amsterdam, comme attaquant toute espèce de religion, et la synagogue, toute pharisienne, l'excommunia. Les tribunaux le condamnèrent à une amende de 300 florins, et son ouvrage fut confisqué. Il fut mis en prison et relâché peu après. Son doute croissant toujours, il en vint à nier que la loi de Moïse fût une révélation de Dieu; et alors, se trouvant tout à fait incrédule, il lui devint indifférent de professer extérieurement un culte quelconque; il se réconcilia avec la synagogue. Peu après, il fut dénoncé pour avoir détourné deux chrétiens de se faire juifs, et aussi parce qu'il observait mal les pratiques de sa religion. La synagogue l'excommunia encore une fois, et il passa sept années en butte aux persécutions de sa famille et de tous les juifs de Hollande. Tant de tourments le déterminèrent à subir une expiation, la plus dure et la plus humiliante qui se puisse imaginer. Sur la foi d'un de ses parents, il n'avait cru qu'à une peine légère: quelle fut sa surprise quand il se vit obligé de faire une confession publique, de recevoir trente-neuf coups de fouet de la main du rabbin, de se laisser fouler aux pieds par toute l'assemblée, suivant les rits judaïques! Il a raconté cette avanie dans un petit ouvrage qu'il composa, à ce qu'il semble, au moment où il prit la résolution de s'ôter la vie. Voulant en même temps se venger du parent qui l'avait amené à la subir, il l'ajusta avec un pistolet. L'arme fit long feu; Acosta avait réservé pour lui un second pistolet, et se tua sur-le-champ (1647). Cet homme fut un exemple remarquable d'une âme ardente et élevée, égarée par l'orgueil de la raison humaine. Pendant la plus grande partie de sa vie, il ressentit l'insatiable besoin d'une croyance religieuse, et ne s'aperçut pas que ce sentiment est une preuve qu'il y a un genre de vérité où ne peuvent atteindre les forces du raisonnement. On ne peut s'empêcher de plaindre sa vie malheureuse et agitée: il a dû souffrir plus encore des incertitudes de son âme. Pour protester contre la sentence d'excommunication, il avait publié son *Examen traditionum pharisaicarum collatarum cum lege scripta contra animæ immortalitatem*, Amsterdam, 1623, in-4°. Cet ouvrage fut attaqué par Samuel de Silva, médecin juif, dans un livre portugais, intitulé: *Tratado de l'Immortalitade da alma*, Amsterdam, in-8°. Acosta donna alors une traduction en la même langue, de son ouvrage, *com riposta a hum Samuel da Silva, seu falso calumniador*; ibid, 1624, in-8°. Son but était de prouver que la loi de Moïse se trouvant, sur plusieurs point essentiels, contraire à la loi naturelle, ne pouvait être considérée que comme une invention purement humaine. Son *Exemplar vitæ humanæ*, où il a fait l'histoire de ses aventures et de ses opinions, a été réfuté par Limborch, et imprimé à la fin de l'*Amica Collatio*, etc., de ce dernier. B—E.

ACQUAVIVA. (*Voyez* AQUAVIVA.)

ACREL (OLAUS), chirurgien et médecin, né en Suède, près de Stockholm, au commencement du 18e siècle, étudia d'abord à Upsal, et se rendit ensuite à Stockholm pour s'y appliquer à la chirurgie, sous des maîtres habiles. En 1741, il entreprit un voyage en Allemagne et en France, séjourna quelque temps à Gœttingue, à Strasbourg et à Paris, et servit pendant deux ans, dans les armées françaises, en qualité de chirurgien. En 1745, il retourna en Suède, et se fixa dans la capitale, où il fut pendant un demi-siècle l'oracle de la chirurgie et de la médecine. Il donna des idées nouvelles sur la manière d'établir des hôpitaux dans les camps et dans les armées, et publia en suédois plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: un *traité sur les plaies récentes*, Stockholm, 1745; des *Observations de chirurgie*, ibid., 1750; *Dissertation sur l'opération de la cataracte*, ibid., 1766; un *Discours sur la réforme nécessaire dans les opérations chirurgicales*, ibid., 1767. Les talents et le zèle d'Acrel lui firent obtenir des places importantes et des distinctions flatteuses. Il fut nommé directeur général de tous les hôpitaux du royaume. On lui accorda des titres de noblesse. Créé d'abord chevalier de Wasa, il devint commandeur de cet ordre. L'université d'Upsal lui envoya le diplôme de docteur en médecine, en 1764; il était membre de l'académie des sciences de Stockholm depuis 1746, et associé étranger de l'académie de chirurgie de Paris, depuis 1750. Parvenu à un âge très-avancé, il mourut en 1807. C—U.

ACRON, célèbre médecin d'Agrigente en Sicile, vivait, selon Plutarque, lors de la grande peste qui désola Athènes au commencement de la guerre du Péloponèse, dans la 84e olympiade (444 ans avant J.-C.), suivant le même biographe, il fit, le premier, allumer des feux dans les rues pour purifier l'air et arrêter la contagion; mais cette pratique, sur l'utilité de laquelle on élève maintenant des doutes, était déjà suivie par les prêtres d'Égypte, au rapport de Suidas. Pline regarde Acron comme le chef de la secte des empiriques: c'est une erreur dans laquelle il est tombé, parce qu'à cette époque où la philosophie grecque prenait un grand développement, Acron fit tous ses efforts pour empêcher qu'elle ne continuât à absorber une science dont il pensait avec raison que la méthode devait être différente. Cette secte des empiriques ne commença que deux cents ans plus tard, d'après Sérapion d'Alexandrie et Philinus de Cos. Acron, après avoir enseigné et pratiqué la médecine à Athènes, revint mourir dans sa patrie, et demanda aux Agrigentins un emplacement dans leur ville pour s'y bâtir un tombeau; mais la jalousie d'Empédocle, qu'on a dit faussement avoir été son panégyriste, le lui fit refuser. A—N.

ACRON (HÉLÉNIUS) est un ancien scoliaste sur lequel on n'a presque aucun renseignement. Fabricius (*Bibl. lat*, t. 1, ch. 13) et Sax (*Onomastic.*, t. 1) trouvent tant d'obscurité dans le peu que l'on sait de ce grammairien, qu'ils n'osent pas même essayer de déterminer l'époque où il a vécu. Cependant, si, comme le croient Saumaise et la Monnoie. (Notes

sur les *Jugements des savants* de Baillet, t. 11, p. 190), Acron est le véritable auteur d'un commentaire sur *les Adelphes* de Térence, dont Sosipater Charisius rapporte plusieurs fragments dans sa grammaire, on peut en conclure qu'Acron était antérieur à Charisius, et par conséquent qu'il florissait au plus tard vers la fin du 4e siècle. Des divers ouvrages qu'il avait composés, aucun ne nous est parvenu tout entier. Le plus connu, son *Commentaire sur Horace*, est incorrect et défiguré par les différentes interpolations des copistes. Ce commentaire, imprimé pour la première fois à Milan, en 1474, grand in-4°, très-rare, a été souvent reproduit dans des éditions d'Horace, à la fin du 15e et au commencement du 16e siècle. la Monnoie regardait toutes ces anciennes scolies comme très-suspectes. « Elles demandent, dit-il, « un lecteur judicieux qui sache en faire son profit, « et démêler, comme on dit, les perles dans le fu« mier. » Suivant Schoell (*Hist. abrégée de la littérature romaine*), on retrouve dans le commentaire d'Horace une partie des scolies de C. Émilius, de Julius Modestus et de C. Térentius Scaurus, les trois plus anciens commentateurs du poëte latin. Au jugement du P. Vavasseur, Acron avait moins de goût et de finesse dans l'esprit que Porphyrion, autre scoliaste d'Horace, dont le travail est réuni à celui d'Acron dans plusieurs éditions du lyrique. Quelques philologues revendiquent pour Acron un *Commentaire sur les satires de Perse*, publié sous le nom de Cornutus le grammairien, différent de Cornutus le précepteur de Perse. W—s.

ACRONIUS ou ACRON (JEAN) est un médecin et mathématicien, que l'auteur des *Athenæ Rauricæ* a confondu mal à propos avec J. Atrocianus; erreur qu'il est d'autant plus nécessaire de signaler, qu'elle a passé dans les dictionnaires les plus récents (1). Acron était né vers 1520, dans une petite ville de la Frise, dont il prit le nom, suivant un usage assez commun de son temps. Ayant achevé ses premières études, il vint, en 1542, à Bâle pour y perfectionner ses connaissances et en acquérir de nouvelles. Ses progrès dans les mathématiques furent si rapides, qu'au bout de deux ans on le jugea capable d'occuper la chaire de cette science; et, en 1549, on y joignit celle de logique. Acron remplit cette double tâche jusqu'en 1553. Il obtint alors d'être dispensé de l'enseignement de la logique. Dans les loisirs que lui laissait le professorat, il étudiait la médecine. S'étant fait recevoir docteur, le 2 mai 1564, il trouva bientôt l'occasion d'exercer ses talents comme médecin dans une épidémie qui causa de grands ravages à Bâle; mais il mourut, victime de son zèle, le 28 octobre de la même année. Suffrid Pétri, contemporain d'Acron, nous apprend qu'il avait composé plusieurs traités d'astronomie : *Confectio astrolabii et annali astronomici*; — *de Sphæra*; — *de Motu terræ*. (Voy. *Scriptor. Frisiæ*, p. 104.) Ces divers ouvrages sont restés manuscrits. Les magistrats de Bâle ayant découvert, en 1559, que le prétendu Jean Bruck (ou van Brugen), mort en cette ville, trois ans auparavant, n'était autre que le fameux David George (*voy.* ce nom), firent saisir les papiers qu'il avait laissés dans un coffre de fer à Binningh. Acron, avec quelques autres de ses collègues, fut chargé de les examiner et d'en extraire les principaux points de sa doctrine. Sur leur rapport, on instruisit contre David George, et son cadavre fut brûlé avec ses livres. Dans une lettre du 28 juillet 1559, Acron rendit compte de cette affaire à un de ses amis. Cette lettre, qui contient un précis de la vie de David George et de sa doctrine, a été publiée par Simon Abbes Gabbema, dans les *Clarorum Virorum Epistolæ*, p. 140-167. Acron y parle d'un ouvrage auquel il travaillait (*amplissimum et utilissimum*), que d'autres occupations l'avaient empêché de terminer. « Depuis quatre mois, dit-il, je « n'en ai pas fait un seul chapitre. Après le calen« drier que j'ai dressé pour l'année prochaine (1560), « tout mon temps a été pris par la secte de David « (*Davidica secta occupatus fui*). » Acron est l'éditeur des *Opera theologica* de son compatriote Regner Prædinius (van Viessem). C'est lui qui a rédigé l'épître dédicatoire à la régence de Groningue. W—s.

(1) La *Biographie médicale* attribue à notre Acron l'édition de Marcel, publiée par Atrocianus. Cette erreur se retrouve accompagnée de plusieurs autres dans le Dictionnaire de Feller, 7e édition, qui, après avoir longtemps copié nos articles, a si ridiculement pris notre titre de *Biographie universelle*. M—D j.

ACROPOLITE (GEORGE), naquit à Constantinople, vers l'an 1220, d'une famille distinguée, et y reçut l'éducation la plus brillante. Son père, qui était malgré lui attaché au service des empereurs francs ou latins conquérants de Constantinople, l'envoya, à l'âge de seize ans, à la cour de Théodore Lascaris, qui régnait à Nicée. Acropolite fut successivement chargé de différentes missions importantes, et devint grand logothète, dignité qui répond à celle de premier ministre. L'empereur Michel Paléologue l'envoya en ambassade au pape Grégoire X, pour négocier avec ce pontife la réunion de la communion grecque avec la communion latine. Il assista, l'an 1274, au deuxième concile général de Lyon, où il abjura le schisme, au nom de l'empereur, et reconnut que les dogmes de l'Église latine étaient les mêmes que ceux de l'Église grecque; mais cette réunion ne fut pas approuvée et ne produisit aucun effet. Il revint à Constantinople, où il mourut vers l'an 1282. Il a écrit une Chronique contenant l'histoire de l'empire grec, depuis la prise de Constantinople par les Latins jusqu'à l'an 1260, époque à laquelle cette ville fut reprise par Michel Paléologue. La meilleure édition de cette histoire est celle que Léon Allatius en a donnée, avec une traduction latine et des notes, à Paris, imprimerie royale, 1651, in-fol. La position élevée qu'il avait occupée, et la part qu'il avait eue au gouvernement de l'État, lui donnaient un grand avantage pour devenir l'historien de l'empire grec à l'époque où il vécut. Aussi, malgré l'obscurité du style et le défaut de méthode, sa Chronique, qui fait partie de la *Collection byzantine*, est-elle recommandable comme relation détaillée, et probablement exacte, d'événements arrivés, pour la plus grande partie, sous les yeux de l'auteur. On a aussi de lui quelques ouvrages sur la théologie, qui ne sont pas imprimés. C—H.

ACROPOLITE (CONSTANTIN), fils du précé-

dent, et son successeur dans la charge de grand logothète, s'attira la disgrâce de Michel Paléologue, par son obstination dans le schisme, mais rentra en faveur sous Andronic. Les Grecs l'appellent le jeune Métaphraste, parce qu'il écrivit les vies de quelques saints, à l'imitation de Siméon Métaphraste. On a de lui celle de St. Jean Damascène, qui se trouve dans les Bollandistes. Il avait composé divers traités sur la procession du St-Esprit, l'une des principales questions qui divisent les Églises grecque et latine. Il n'en reste que des extraits. C—R.

ACROTATUS, fils aîné de Cléomènes II, roi de Sparte, de la première branche des Héraclides. Les Lacédémoniens ayant été battus par Antipater, l'an 330 avant J.-C. (*voy.* AGIS III), ceux qui s'étaient échappés par la fuite devaient, d'après les lois, être déchus du droit de citoyens; on proposa de les exempter de cette peine, mais Acrotatus s'y opposa vivement : il s'attira par là beaucoup d'ennemis, qui, s'étant réunis, l'insultèrent en différentes occasions. Dans ces circonstances, les Agrigentins étant venus demander du secours contre Agathoclès, Acrotatus partit avec eux, sans le consentement des éphores, n'emmenant que quelques vaisseaux. Il fut jeté par la tempête à Apollonie, sur les bords du golfe Adriatique, et trouva cette ville assiégée par Glaucias, roi des Illyriens, qu'il força de se retirer. Il aborda ensuite à Tarente, et décida les Tarentins à envoyer vingt vaisseaux au secours des Agrigentins. Tandis qu'on faisait les préparatifs, il se rendit à Agrigente, où il donna d'abord les plus grandes espérances; mais bientôt il se plongea dans la débauche, et se livra à toutes sortes de déprédations. A la fin, ayant tué en trahison Sosistrate, l'un des principaux exilés de Syracuse, il craignit que le peuple ne se soulevât contre lui, et s'étant embarqué furtivement durant la nuit, il retourna à Sparte. Il eut par la suite, suivant Pausanias, le commandement d'une armée que les Lacédémoniens envoyaient contre Aristodème, tyran de Mégalopolis, et il fut tué dans une bataille sanglante où les Lacédémoniens furent défaits. Il laissa un fils nommé Aréus. C—R.

ACROTATUS, petit-fils du précédent, étant encore très-jeune, défendit, en l'absence de son père Aréus, la ville de Sparte assiégée par Pyrrhus à la sollicitation de Cléonyme. Il parvint à se maintenir dans la place jusqu'à l'arrivée des secours qu'il attendait, et força les assiégeants à se retirer. Acrotatus monta sur le trône à la mort de son père, vers l'an 268 avant J.-C. Plutarque rapporte qu'il fut tué, l'année suivante, dans l'expédition contre Aristodème, qu'il lui attribue avec plus de vraisemblance. Il laissa un fils en bas âge, nommé Aréus. C—R.

ACSENCAR-AL-BOURSKY, nommé par les historiens des croisades BORSEQUIN, BORGEL, BURGOLDAS ou BURSO, fut un des principaux officiers de Mélik-Schah, et joua un grand rôle sous le règne de ses successeurs. En 478 de l'hégyre (1086 de J.-C.), ce prince l'envoya dans l'Asie Mineure pour réduire tous les petits émirs qui s'étaient rendus indépendants après la mort de Soliman. (*Voy.* ABOUL-CACEM.) Mohammed étant parvenu au trône après Barkiarok, son frère, donna à Acsencar le gouvernement de Bagdad, et, en 1114, celui de Moussoul, dont le prince venait de tomber sous le glaive des Ismaéliens. Il eut alors plusieurs affaires avec les croisés, fut tantôt vainqueur, tantôt vaincu, et laissa une grande idée de son courage et de son habileté. Mohammed lui ôta ensuite le gouvernement de Moussoul, et, en 1118, Mahmoud, son fils, le nomma gouverneur de Bagdad. Pendant les années 1121 et 1122, il fut employé à rétablir la paix entre Mahmoud et Maçoud, son frère, et à délivrer Bagdad et le calife Mostarched, du rebelle Dobaïs. Acsencar épousa, vers le même temps, la sœur de Maçoud, et reçut, pour prix de ses services, la ville de Moussoul et ses dépendances, à titre de fief. En 1124, il retourna à Moussoul pour y combattre les Francs, mais il y fut assassiné par les Ismaéliens. J—N.

ACTISANÈS, roi d'Éthiopie. Selon Diodore de Sicile, il déclara la guerre à Aménophis, roi d'Égypte, et fut secondé par les Égyptiens, qui se joignirent à lui pour chasser leur souverain. Ils déférèrent ensuite à Actisanès le sceptre, en reconnaissance de ce qu'il les avait délivrés de la tyrannie de leur roi. Actisanès réunit alors sous son gouvernement l'Égypte et l'Éthiopie. Maître de deux grands empires, il jouit de sa puissance avec modération, et foula aux pieds le luxe de ses prédécesseurs, pour ne s'occuper que de ses sujets, qui furent constamment heureux sous son règne. Il délivra ses États des brigands qui les infestaient. Au lieu de faire périr les coupables, il se contentait de leur faire couper le nez, pour leur imprimer une flétrissure qui les distinguât des autres citoyens, et les reléguait dans une ville qu'il avait bâtie dans les déserts, entre l'Égypte et la Palestine, et où la nécessité les rendit laborieux. Devenu célèbre par sa sévérité, et chéri pour son équité, Actisanès aurait pu se choisir un successeur dans sa famille ; mais il voulut laisser aux Égyptiens la liberté de se donner un roi après sa mort. T—D.

ACTON (JOSEPH), ministre de Naples, naquit à Besançon, le 1[er] octobre 1737, et fut le second fils d'Édouard Acton, ou plutôt Hecton, nom que Joseph changea en celui sous lequel il est connu. Édouard, Irlandais de naissance et baronnet, était venu s'établir à Besançon en 1735, et y exerça la médecine avec succès. Après avoir reçu une bonne éducation, dont il profita peu, son fils entra dans la marine royale, y éprouva des désagréments, et, quelque temps après, quitta la France, où il ne revint plus. Il parcourut une partie de l'Italie, se fixa en Toscane, et obtint du grand-duc Léopold le commandement d'une frégate, puis celui de toute sa marine. Lorsque le roi Charles III entreprit contre les Barbaresques une expédition qui ne réussit pas, Acton commandait les vaisseaux toscans réunis à ceux de l'Espagne, et il parvint à sauver un grand nombre d'Espagnols, qui auraient péri sans son secours. Leur armée, attirée dans l'intérieur, ayant été cernée de tous côtés, n'échappa à une destruction totale que par la présence d'esprit d'Acton, qui, au risque de perdre les frégates qui lui étaient confiées, les embossa de manière à faire porter tout le feu de leur artillerie

sur la cavalerie algérienne, forte de 24,000 hommes, au moment où elle manœuvrait pour occuper toute la plage vers laquelle les Espagnols se retiraient. Cette belle action lui fit, dans toute l'Europe, une brillante réputation, et lui ouvrit le chemin d'une grande fortune La France lui offrit le grade de capitaine de vaisseau : il demanda celui de chef d'escadre, qui lui fut refusé. Il fut plus heureux à Naples, où le roi, d'après le conseil du marquis della Sambuca, son ministre, lui offrit du service, qu'Acton accepta, après en avoir obtenu la permission du grand-duc. On prétend que ce prince, dans sa réponse au roi de Naples, vanta les talents d'Acton, mais lui dit en même temps que celui-ci avait le caractère disposé à l'intrigue. Bientôt, par la faveur de la reine, il fut nommé ministre de la marine, et fit dans ce département des économies qui donnèrent une heureuse idée de son administration. Peu après, il eut le ministère de la guerre, et profita de son influence pour donner une autre organisation au ministère des finances, dont les fonctions furent confiées à un conseil composé par lui. Ce fut d'après sa demande que la reine eut entrée au conseil, et dès ce moment son crédit n'eut plus de bornes. Il se ligua étroitement avec Hamilton, ministre d'Angleterre. Une haine constante contre la France fut le mobile de toutes ses actions. Cette puissance avait coutume d'acheter des bois de construction dans le royaume de Naples : Acton, sous prétexte du besoin qu'on aurait de ces bois pour la marine qu'il avait le projet de former, engagea le roi Ferdinand à en refuser l'exportation. Lorsqu'un tremblement de terre désola la haute Calabre, Acton refusa de recevoir une frégate chargée de grains, que le gouvernement français avait envoyée pour aider le roi de Naples à secourir les victimes de cette calamité. Le roi d'Espagne enjoignit alors à son fils d'éloigner le ministre qui avait tenu une conduite si révoltante ; mais la reine soutint Acton, et il fut conservé. Le cardinal de Bernis vint inutilement à Naples pour faire cesser cette lutte scandaleuse d'un fils contre son père et contre le chef de sa famille ; mais rien ne put ébranler le crédit du ministre. Acton répondit, le 10 décembre 1792, à la lettre que le grenadier Belleville apporta au roi des Deux-Siciles, de la part de Latouche-Tréville, amiral de la flotte française. Les propositions que contenait cette lettre furent acceptées, dans la crainte du bombardement. En 1793, il fit prévenir le divan, pour l'engager à ne pas recevoir Semonville comme ministre de France. Il dirigea, en 1794, la commission dite junte d'État, créée pour l'arrestation des hommes suspects au gouvernement. Il donna sa démission au mois de mai 1795. Ses ennemis se réjouirent de cet événement, parce qu'ils crurent que son crédit était tout à fait perdu : leur joie ne fut pas de longue durée. Le roi lui conserva la dignité de conseiller d'État, la grande croix de St-Janvier, et lui accorda une pension de 4,000 ducats, reversible à sa mort sur la tête de la personne qu'il désignerait ; de plus, S. M. l'autorisa à correspondre pour les affaires de quelque département que ce pût être, et ordonna à tous les bureaux de se conformer aux dépêches signées de sa main, comme si elles venaient de la part du roi lui-même. A la suite de la paix conclue en 1797 (an 5), avec la république française, les journaux français publièrent qu'Acton avait encouru la disgrâce de la reine, pour cette pacification conclue sans qu'elle y eût participé ; mais, loin de là, on vit encore son crédit s'augmenter. De concert avec cette princesse, il ne tarda pas à déterminer le roi à recommencer les hostilités contre les Français qui occupaient l'État romain, et il accompagna son souverain dans l'expédition si célèbre par la défaite de Mack. Lorsque la paix eut été de nouveau conclue, Acton fut sacrifié à la politique imposée à la cour de Naples par la nécessité, et renvoyé, sur la demande du ministre français. Depuis ce temps, il ne dirigea plus les affaires d'une manière ostensible ; il chercha même, dans les douceurs de l'union conjugale, l'oubli ou la consolation de l'influence qu'il avait perdue. On peut reprocher à ce ministre, qui conduisait d'ailleurs avec beaucoup de fermeté les affaires du royaume dont le soin lui était confié, de s'être laissé quelquefois influencer par les subalternes et par des préventions auxquelles un homme d'État ne doit jamais céder, quand surtout elles naissent de ses mécontentements particuliers. Son aversion pour la France, au service de laquelle il se plaignait d'avoir éprouvé un passe-droit, fut en grande partie la cause de la partialité que, dans toutes les occasions, il montra pour l'Angleterre, et de la haine ardente qu'il porta à la révolution française et à tous les individus qui, dans le royaume de Naples, furent soupçonnés d'en être les partisans. S'il eût mieux connu les ressources et l'opinion du pays qu'il administrait, il aurait peut-être évité de l'engager dans des entreprises qui, n'étant ni proportionnées à sa population, ni analogues à l'esprit public qui y régnait, l'épuisèrent sans utilité pour la cause commune. (*Voy.* CAROLINE et FERDINAND IV.) Renvoyé du ministère pour la dernière fois, en 1803, sur la demande de l'ambassade de France, il se retira en Sicile, où il passa les dernières années de sa vie. Quoique depuis longtemps il eût perdu la faveur de la reine, il ne cessa pas d'être consulté souvent sur les affaires de l'État, et cette princesse l'honora d'une visite quelques jours avant sa mort, qui eut lieu dans le mois d'août 1811. Sa femme, beaucoup plus jeune, lui a survécu longtemps en Angleterre, puis en France. — ACTON (le général), frère cadet du précédent, mourut à Naples, le 12 janvier 1830, à l'âge de 93 ans. Il était né à Besançon. Entré au service de France dès sa jeunesse, il fut présent à la bataille de Rosbach. Lors de la révolution, il émigra et se rendit à Naples, où il obtint, en 1799, le grade de colonel. En 1806, il suivit le roi en Sicile, et revint avec lui à Naples, où il fut nommé gouverneur de Gaëte. M—D j.

ACTUARIUS (JEAN). Ce nom, qu'ont porté tous les médecins attachés à la cour de Constantinople, était un office de la cour ; mais il a été plus particulièrement donné à un médecin grec qui s'appelait auparavant JEAN, fils de Zacharie. Il vivait, selon Wolfgang-Justus, dans le 11e siècle ; selon René Moreau, dans le 12e. Fabricius le place dans le 13e, et Lambecius

au commencement du 14e C'est le premier auteur grec qui ait introduit dans la pratique l'usage des purgatifs doux, de la casse, du séné, de la manne; c'est aussi le premier qui ait parlé des eaux distillées. Il est supérieur aux écrivains arabes, mais bien inférieur aux grands médecins de sa nation : Galien, Aëtius et Paul d'Égine, sont ceux qu'il a le plus particulièrement suivis. On a de lui : 1° une Thérapeutique en six livres, dont il n'y a aucune édition grecque, mais dont Henri Mathisius de Bruges a donné une traduction latine complète, sous ce titre : *Methodi medendi libri sex, Venetiis*, in-4°, 1554; *Parisiis*, 1566, in-8°. Cet ouvrage fut fait par Actuarius, pour un chambellan de la cour envoyé en ambassade dans le Nord. 2° Deux livres sur les *Esprits animaux*, dont Goupil donna une édition grecque à Paris, en 1557, in-8°, dont une version latine est jointe à la traduction de Mathisius, et que Fischer a réimprimée en grec, à Leipsick, en 1774, in-8°, avec l'addition de deux livres d'Actuarius, sur le régime. 3° Sept livres sur les *Urines*, qui n'ont jamais été imprimés en grec, mais dont Ambroise Levon de Nole publia en 1519, in-4°, une version latine, que Goupil ensuite a revue, enrichie de notes, et réimprimée sous ce titre : *de Urinis libri septem, Parisiis*, 1548, in-8°; *Basileæ*, 1558, in-8°; *Ultrajecti*, 1670, in-8°. 4° Un *Traité sur la composition des médicaments*, avec des commentaires de Jean Ruellius, qui n'est qu'une impression séparée des 5e et 6e livres de la Thérapeutique d'Actuarius. Les œuvres médicales de J. Actuarius furent recueillies en 1526, Paris, *in Biblioth. Aldina*, in-8°; puis en 1556, *apud Born-Turrisanum, in Biblioth. Aldina*, in-8°. Henri Estienne publia, en 1567, une édition in-fol. de tous ces ouvrages, traduits par différents auteurs, dans l'édition *Medicæ artis Principes*. Ils ont aussi été imprimés réunis : *Actuarii opera, Parisiis, apud Morellum*, in-8°; *Lugduni, apud Jo. Tornesium*, 1556, in-12, 3 vol. Tous les ouvrages de Jean, dit Actuarius, sont pleins de faits pratiques; cependant l'auteur y montre la préférence qu'il donne à la médecine raisonnée. On trouve dans plusieurs bibliothèques des ouvrages d'Actuarius qui n'ont pas été imprimés. C. et A—N.

ACUNA (DON ANTONIO-OSORIO D'), évêque de Zamora, sous les règnes de Ferdinand le Catholique et de Charles-Quint. Appelé par sa naissance aux plus hautes dignités, il fut envoyé par Ferdinand le Catholique en ambassade auprès des rois de France et de Navarre, puis nommé à l'évêché de Zamora, qu'il occupait en 1519, après l'avénement de Charles-Quint, époque célèbre dans la monarchie espagnole, et malheureusement trop favorable au développement des passions et du caractère fougueux de ce prélat. Des inimitiés personnelles entre le comte d'Alba de Lisle et lui divisaient en deux partis la ville de Zamora. L'absence de Charles-Quint ayant laissé le champ libre à l'insurrection des communautés, connues sous le nom de *sainte ligue*, les peuples de la Castille se livrèrent d'abord à une anarchie tumultueuse, que la faiblesse du cardinal Adrien, vice-roi de la Péninsule, ne lui permettait pas de réprimer. Cette anarchie avait pris en fort peu de temps une force imposante, et pour ainsi dire constitutionnelle, puisqu'une assemblée des députés, ou procureurs de la nation, traitait avec les ministres de l'empereur, qui la reconnaissaient. Elle aurait infailliblement changé la face de l'Espagne, si les principaux chefs de la sainte ligue avaient eu l'audace et la fermeté de l'évêque de Zamora. Obligé de s'éloigner de son siége, à cause des tracasseries de son rival (le comte d'Alba de Lisle), Acuna s'était rendu à Tordesillas au moment où les députés de la sainte ligue s'y réunissaient; il se jeta aussitôt dans leur parti, et fut accueilli avec empressement. On lui donna des soldats et des canons, avec lesquels il marcha droit à son rival, qui ne l'attendait point, et il se joignit aux forces du cardinal gouverneur. Dès cet instant, Antonio Acuna devint l'un des principaux chefs de la ligue populaire. Il leva un régiment de prêtres, qu'il conduisit lui-même au combat. Il était alors dans sa soixantième année, et tous les auteurs espagnols s'accordent à dire qu'il avait le feu d'un jeune homme et l'adresse du militaire le plus exercé dans le maniement des armes. Dès qu'il s'agissait de fondre sur les ennemis, ce prélat sexagénaire piquait le premier son cheval, en criant : *A qui mis clerigos!* « A moi, mes prêtres ! » Au premier recensement des troupes de la ligue dans le bourg de Tordesillas, il parut à la tête de 5,000 hommes, parmi lesquels on remarquait soixante-dix lances qui étaient à son service particulier, et 1,000 hommes d'infanterie, dont 500 étaient des prêtres de son diocèse, sans compter un grand nombre d'habitants de Zamora qu'il emmenait également à sa suite. Les forces de la ligue devenaient chaque jour plus redoutables. Le cardinal Adrien et les grands restés fidèles à l'empereur employaient les moyens de douceur et de persuasion pour réduire ou diviser les chefs de la ligue; mais rien ne put adoucir l'esprit du prélat, et le président de la chancellerie de Valladolid étant venu en députation auprès de lui (il était campé avec 5,000 hommes dans un village de Castille, appelé Villabraxima), pour lui exposer les fâcheux résultats de sa conduite, et l'ordre du souverain de déposer les armes, non-seulement il répondit avec audace, mais il plaça une embuscade sur le chemin du président pour l'enlever à son retour de Rioseco, lui et toute sa suite : celui-ci en fut averti, et eut beaucoup de peine à l'éviter. Acuna avait pris pour sa devise « qu'on ne saurait revenir sur ses pas, une fois « qu'on s'est avancé autant qu'il l'avait fait vis-à-vis « de son souverain; » et il le disait hautement. Les ligueurs s'étaient rendus maîtres de Tordesillas, de la sœur de Charles-Quint, ainsi que de la reine Jeanne la Folle, sa mère, et enfin du cardinal de Tortose, son lieutenant général en Espagne. L'état habituel d'imbécillité de la reine mère n'empêchait pas qu'on n'en tirât un grand parti dans l'esprit des peuples. Le comte de Haro, qui connaissait l'importance de retirer Jeanne des mains de la ligue, vint attaquer les troupes qui la gardaient; après un combat opiniâtre, ce seigneur s'empara de la ville, et porta un coup mortel aux ennemis de son maître. Le régiment des prêtres soutint seul le choc des troupes

impériales. Les historiens racontent qu'un de ces prêtres tua lui seul onze soldats du comte de Haro. Le mauvais succès de l'affaire de Tordesillas fut imputé à la faute ou à la trahison des généraux de la ligue; don Pedro Giron, fils du comte d'Urena, général en chef, fut obligé de céder le commandement; mais Acuna ne perdit point son influence, et devint chaque jour plus redoutable, par les brigandages qu'il exerçait à la tête des siens, et par des entreprises dignes d'un guerrier consommé. Il ne négligeait aucun moyen de nuire à ses ennemis: ses lettres, ses émissaires parcouraient l'Espagne, et fomentaient partout le soulèvement; mais ne perdant pas de vue l'objet particulier de son ambition, il trouva le moyen de pénétrer dans la ville de Tolède, assiégée par les royalistes, et défendue par dona Maria Pacheco, épouse de Jean de Padilla. Devancé dans cette ville par sa grande renommée, il fut proclamé archevêque de Tolède par le peuple, conduit à l'église, et revêtu de ses habits pontificaux. Son amour-propre satisfait, il songea à se procurer de l'argent, et disposa des ornements et des richesses de l'église pour subvenir à la solde de ses troupes, qu'il alla bientôt rejoindre, et qu'il conduisit au siége d'Avila. Il est à remarquer qu'un autre prêtre, don Antonio de Tolède, prieur de l'ordre de Malte, ennemi particulier d'Acuna, commandait également une division de royalistes, et que ces ministres de paix se faisaient l'un à l'autre une guerre plus cruelle que celle des militaires des deux partis opposés. Enfin, Jean de Padilla, général en chef de la sainte ligue, ayant été battu à Villalar, le 24 avril 1521, et fait prisonnier avec ses principaux officiers, cet événement étouffa la ligue, et tous les chefs de cette révolution populaire portèrent leur tête sur l'échafaud. L'évêque de Zamora chercha à se sauver en France, et pénétra, à la faveur d'un déguisement, jusqu'aux frontières de la Navarre, où il fut reconnu et arrêté. Charles-Quint le fit transférer au château de Simancas. C'est dans cette prison, où il était gardé avec assez d'égards, qu'il fendit la tête à l'alcayde, ou gardien de la forteresse, avec un morceau de brique qu'il avait substitué à son bréviaire, placé ordinairement dans une bourse de cuir. Le fils de l'alcayde, étant accouru au bruit, rencontra l'évêque qui s'échappait, et parvint à l'arrêter. Ce crime fut le dernier d'Acuna. Après l'avoir tenu en prison deux ans dans le château de Simancas, Charles-Quint fit usage d'un bref qu'il avait obtenu du pape, par lequel le prélat, dépouillé de son caractère épiscopal, fut soumis à la justice ordinaire. L'impitoyable alcayde Ronquillo, le même dont la rigueur avait exaspéré les esprits au commencement de l'insurrection, reçut l'ordre d'aller mettre à exécution le jugement déjà rendu contre don Antonio, et il fut décapité dans la prison même. Son corps fut suspendu et exposé à l'un des créneaux de la forteresse. Telle fut la fin de cet homme, remarquable par l'activité et la férocité qu'il déploya dans un âge et dans une profession qui auraient dû ralentir la fougue de son caractère. Il s'était fait remarquer par la pureté de ses mœurs, jusqu'à l'époque des révolutions de son pays, et il avait été utile à son prince, par des missions importantes. Les autres chefs de la rébellion, tels que Jean de Padilla, Jean Bravo, François de Maldonado et Pierre Pimentel furent exécutés, immédiatement après leur capture, sans aucune formalité de justice, et *vu la notoriété du fait*. (*Voy.* PADILLA.) J. B. E—D.

ACUNA (FERDINAND D'), né à Madrid, au commencement du 16e siècle, fut un des personnages les plus remarquables de son temps, par la valeur qu'il déploya dans l'armée de Charles-Quint, et par le succès qu'obtinrent ses essais poétiques. Il traduisit d'abord en vers espagnols l'ouvrage d'Olivier de la Marche, intitulé *le Chevalier délibéré*, et y ajouta un livre entier de sa composition. Cette traduction (Anvers, 1555, in-8°, fig., rare) plut beaucoup à l'empereur. Acuna composa ensuite, dans le mètre italien, des sonnets, des stances et des églogues, dont les pensées sont naturelles et l'expression élégante. L'églogue de *Silvain*, entre autres, renferme de belles pensées, et présente un tableau riant de la vie champêtre. Acuna réussit également en traduisant Ovide, et surtout la dispute d'Ajax et d'Ulysse, au sujet des armes d'Achille, quoique ce morceau soit en vers de onze syllabes, mètre que les Espagnols regardaient comme le plus difficile dans leurs poésies. Acuna commença aussi à traduire le poëme de *Roland amoureux*, du Boyardo; les quatre chants qu'il ajouta à cette traduction parurent dignes de l'original. Il mourut en 1580, à Grenade, où il s'était rendu pour soutenir un procès au sujet du comté de Buendia, dont la possession lui était contestée. Sa traduction du *Chevalier délibéré* fut réimprimée à Salamanque, en 1573, comme je l'ai dit plus haut, sous ce titre: *el Cavallero determinado*, avec des changements et des additions qui n'ont point nui à l'original. On a recueilli après sa mort ses poésies diverses, *Varias poesias, Salamanca*, 1591, in-4°, qui eurent l'approbation de ses contemporains, surtout du célèbre Garcilasso de la Vega, son ami. D—G.

ACUNA (DON PEDRO D'), chevalier de Malte, gouverneur des îles Philippines sous Philippe II, se montra d'abord favorable aux Chinois, qui, se voyant en grand nombre à Manille, se révoltèrent en 1603. Don Pedro les tailla en pièces et rétablit la tranquillité. En 1605, ayant reçu l'ordre de poursuivre avec vigueur la guerre contre les Hollandais, il mit en mer avec une flotte de trente-cinq voiles et 3,000 hommes de débarquement. Il se rendit maître de l'île de Ternate, et, avec les secours du roi de Tidor, fit la conquête de toutes les Moluques, amenant prisonniers le roi de Ternate, son fils et les principaux seigneurs de sa cour, il entra avec eux en triomphe, le 10 juin 1606, dans la capitale de son gouvernement; mais il ne jouit pas longtemps de ses succès: des envieux l'empoisonnèrent, et il mourut le 3 juillet 1606. Il a publié une relation espagnole du soulèvement des Chinois à Manille. B—P.

ACUNA (CHRISTOPHE D'), missionnaire espagnol, né à Burgos en 1597, entra dans l'ordre des jésuites à l'âge de quinze ans. Il passa ensuite en Amérique, où il travailla pendant plusieurs années à la conversion des Indiens du Chili et du Pérou. Nom-

mé successivement recteur du collége des jésuites de Cuença, au Pérou, et professeur de théologie morale, il fut choisi, en 1638, par le conseil de Lima, pour accompagner le général portugais Texiera dans son voyage entrepris pour reconnaitre le fleuve de l'Amazone jusqu'à sa source. Ce voyage avait aussi pour objet d'ouvrir la communication du Brésil au Pérou. D'Acuna eut pour collègue le P. André d'Artieda, professeur en théologie. Ayant reçu de la chancellerie de Quito des instructions particulières, et l'ordre de repasser en Espagne après son voyage, pour rendre compte au roi de ses observations, il partit de cette ville au mois de février 1639, avec le général portugais, s'embarqua sur sa flottille qui avait remonté l'Amazone, et il n'arriva à l'embouchure du fleuve et dans la ville de Para qu'après neuf mois de navigation. Dans le cours de ce voyage célèbre, le P. d'Acuna reconnut de nouvelles peuplades d'Indiens, et très-peu d'anthropophages; il tira des informations curieuses des fameux Topinambous, originaires du Brésil, qu'il ne fit pas difficulté de comparer aux peuples les plus distingués de l'Europe. Les Topinambous confirmèrent au P. d'Acuna qu'il existait de vraies amazones, dont le fleuve a tiré son nom. Les preuves que ce jésuite apporta en faveur d'un fait si longtemps douteux furent ensuite adoptées par le savant Condamine, et fortifiées par ses propres recherches. Le jésuite observateur désigna l'île du Soleil, à l'embouchure de l'Amazone, comme la clef du fleuve et de tout le pays, et proposa à son gouvernement d'y établir deux forteresses. C'est par ce résultat politique de ses observations que le P. d'Acuna termina la relation historique de son voyage, qui eut pour témoins et pour garants plus de trente Espagnols et Portugais. Il la publia à Madrid, en 1641, avec permission du roi, immédiatement après son retour dans cette capitale et sous ce titre : *Nuevo Descubrimiento del gran rio de las Amazones*, in-4°. Il donne dans cet ouvrage une longue description, et il y parle beaucoup des amazones, non point comme en ayant vu lui-même, mais sur la foi de gens dont il assure qu'il n'est pas possible d'infirmer le témoignage. Tous les projets de l'Espagne sur la communication entre le Pérou et le Brésil s'évanouirent dès que la maison de Bragance fut sur le trône. Il y avait lieu de craindre que la relation du P. d'Acuna n'apprît aux Portugais à remonter l'Amazone jusqu'à sa source. Cette considération détermina Philippe IV à faire enlever tous les exemplaires. Ils devinrent si rares, que, vingt ans après, on n'en connaissait que deux : celui qui était dans la bibliothèque du Vatican, et un autre appartenant à Marin Leroi de Gomberville, qui le traduisit de l'espagnol en français, sous ce titre : *Relation de la rivière des Amazones*, Paris, 1682, 2 vol. in-12, avec une dissertation curieuse; mais, dans plusieurs passages, Gomberville n'a pas rendu fidèlement le texte. Cette traduction a été réimprimée dans le tome second de la *Croisière autour du monde* de Woode Rogers. Le P. d'Acuna fit ensuite un voyage à Rome, en qualité de procureur du collége de sa province, et il revint en Espagne, avec l'emploi de qualificateur de l'inquisition. Après y avoir demeuré quelques années, il retourna aux Indes occidentales. Il était, en 1675, à Lima, au Pérou, où il est mort sans qu'on sache précisément dans quelle année. B—P.

ACUNA. *Voyez* CUNHA (DA).

ACUSILAS ou ACUSILAUS, historien grec, né à Argos, vivait, selon Josèphe, un peu avant l'expédition de Darius contre la Grèce, et vers le temps où Cadmus de Milet écrivit le premier l'histoire en prose. L'ouvrage d'Acusilas était intitulé : *les Généalogies*, parce qu'il y rapportait celles des principales maisons de la Grèce. Suidas prétend qu'il les avait tirées de quelques inscriptions gravées sur des tables de bronze que son père avait trouvées en fouillant la terre dans un coin de sa maison. Mais Josèphe et Clément d'Alexandrie disent qu'il les avait tirées d'Hésiode. Il faisait commencer les temps historiques à Phoronée, fils d'Inachus, et il comptait 1020 ans depuis lui jusqu'à la première olympiade, l'an 776 avant J.-C. Il ne nous en reste que des fragments recueillis par Sturz, qui les a placés à la fin de ceux de Phérécydes; *Geræ*, 1798, in-8°. Plusieurs auteurs ont cité *les Généalogies* d'Acusilas, et quelques-uns l'ont mis au rang des sept sages, au lieu du tyran Périandre. C—R.

ACUTO (JEAN), dont le nom véritable était HAWKWOOD, célèbre condottiere anglais, rassembla une bande d'aventuriers en Angleterre et en France, et en forma la redoutable compagnie *anglaise blanche*, dont il vendit successivement les services à plusieurs princes et républiques d'Italie. Envoyé, en 1365, par Barnabos Visconti, au secours de Pise, réduite aux abois par Florence, il contribua, par la crainte qu'il inspirait, ainsi qu'un autre aventurier, Anichino Baumgarten, à la paix qui fut signée le 17 août entre les deux villes rivales; puis, l'année suivante, il devint l'instrument le plus actif de Jean dell'Agnello, qui s'empara de la souveraineté de Pise, par le conseil de Barnabos, et se fit d'abord nommer doge et ensuite *seigneur*. En 1371, au contraire, nous le retrouvons dans la ligue formée par le pape Grégoire XI contre les Visconti, et il bat deux fois les troupes de ces seigneurs de Milan (5 janvier et 8 mai 1372) sur le Panaro et au pont de Chiesi. Trois ans après, toujours par l'ordre du pape, ou pour mieux dire de son légat, Guillaume de Noellet, il ravagea le territoire de Florence; et les Florentins, pour se racheter d'une destruction complète, furent obligés de lui compter 130,000 florins d'or. Les troubles de Naples lui donnèrent ensuite l'occasion d'exercer ses talents. Charles III se l'attacha en 1382, et il paraît que c'est surtout par le conseil d'Acuto que ce prince prit le sage parti de laisser se fondre d'elle-même, par le besoin et sans jamais risquer d'action générale, l'armée de son compétiteur Louis d'Anjou. En 1387, Acuto se mit à la solde de François Ier de Carrare, seigneur de Padoue, alors allié de Barnabos, contre Antoine della Scala de Vérone et les Vénitiens. La compagnie d'Acuto contribua activement aux succès qu'obtinrent les alliés et qui amenèrent la ruine de la maison della Scala, et, peu après, celle des Carrare eux-mêmes, par une atroce perfidie de

Barnabos. Lorsqu'en 1390 éclata la guerre de Florence et de Bologne contre les Visconti et leurs alliés, les Florentins opposèrent à l'habile Jacques Del Verme, général des confédérés ennemis, Acuto et 6,000 hommes de cavalerie, et Jean III, comte d'Armagnac, qui devait en amener 4,000 dans la Lombardie. Acuto, sans doute auteur du plan de campagne, s'était avancé jusqu'à Brescia et à 4 milles de Milan (1391). Les deux chefs devaient éviter tout engagement important jusqu'à leur jonction. L'imprudence du comte d'Armagnac sous Alexandrie, sa déconfiture, sa mort, compromirent singulièrement Acuto, qui fit retraite vers la plaine véronaise et assit son camp sur un tertre. Del Verme, qui le suivait, lâcha les digues qui retenaient les eaux de l'Adige, et fit ainsi du poste d'Acuto une île, puis lui envoya, par un trompette, un renard enfermé dans une cage. L'Anglais répondit que le renard n'avait pas l'air triste et savait sans doute comment s'échapper. Effectivement, il partit en plein jour avec ses 6,000 chevaux, ayant de l'eau jusqu'au poitrail, glissant sans cesse dans la fange et le limon, marcha ainsi toute une journée d'été et une partie de la nuit, parvint à Castelbaldo sur la digue de l'Adige, passa ce fleuve à sec, et revint en Toscane à peu près sans perte. Acuto mourut peu de temps après cette expédition. P—OT.

ADA, reine de Carie, fille d'Hécatomnus, épousa Hydriéus, son frère, selon la coutume des Cariens, et, après la mort d'Artémise, régna pendant 7 ans sur la Carie, conjointement avec son frère et son époux. Ce prince étant mort (344 avant J.-C.), les Cariens, conformément à sa dernière volonté, déférèrent l'autorité à Ada, qui gouverna seule pendant quatre ans; mais Pexadorus, le plus jeune de ses frères, voulant régner à son tour, se ménagea l'appui du satrape Orontobatès, favori du roi de Perse, et se fit accorder l'investiture du royaume de Carie. Ada se défendit avec courage; dépouillée enfin de ses États, elle se retira dans la forteresse d'Alinde, et s'y maintint jusqu'à l'arrivée d'Alexandre en Asie. Lorsque ce prince victorieux pénétra dans la Carie, Ada vint à sa rencontre et implora son secours. Alexandre chassa le satrape Orontobatès, et remit Ada en possession de son royaume, l'an 334 avant J.-C. Sensible à ce bienfait, Ada adopta Alexandre, dans la vue de l'établir son héritier; mais Plutarque n'est point d'accord avec Arrien à ce sujet. Il soutient que l'adoption fut faite par Alexandre, qui depuis appela Ada sa mère. Pendant le séjour qu'il fit en Carie, cette princesse eut soin de lui envoyer les mets les plus recherchés, et lorsqu'il quitta le royaume, elle lui fit présent de ses plus habiles cuisiniers. On ne sait pas à quelle époque mourut Ada, qui fut la dernière reine de Carie. B—P.

ADAD. L'Écriture fait mention de plusieurs personnages de ce nom. Le premier, descendant d'Ésaü, successeur d'Husam dans le royaume d'Idumée, régnait à Arith; il défit les Madianites dans le champ de Moab. Le second était un prince du sang royal d'Idumée, qui échappa dans son enfance au massacre de tous les mâles de cette contrée, ordonné par Joab. Il se réfugia en Égypte, où le Pharaon l'accueillit, et lui fit épouser la sœur de sa femme. Après la mort de David et de Joab, Adad retourna en Idumée, monta sur le trône de ses pères, fit la guerre à Salomon, exerça de grands ravages sur ses terres, et servit d'instrument à la vengeance de Dieu, pour punir ce prince de son idolâtrie. Le troisième Adad fut le dernier roi d'Idumée, successeur de Balanam. Le nom d'Adad, ou d'Adab, était commun à tous les rois de Syrie. T—D.

ADAIR (JAMES-MAKITTRICK), médecin, né en Écosse, s'est distingué par son habileté dans sa profession et par sa libéralité. Une excessive présomption et la susceptibilité de son caractère l'entraînèrent malheureusement dans des querelles multipliées avec plusieurs de ses contemporains, notamment avec Ph. Thicknesse (*voy.* ce nom), qui n'était pas d'humeur plus pacifique. Adair, longtemps établi à Bath, fut ensuite médecin du commandant en chef et des troupes coloniales à Antigoa. Les vicissitudes de sa vie et la guerre de plume qu'il eut à soutenir ne l'empêchèrent pas d'atteindre un âge très-avancé. Il mourut à Harrowgate, dans le comté d'York, en 1802. Quelques particularités de sa vie et de ses démêlés se trouvent dans un de ses écrits publié en 1790 : *Anecdotes sur un médecin métaphoriquement défunt*, par Benjamin Goosequil, etc., in-8°. Parmi d'autres productions de sa plume nous citerons : 1° *Conseils aux valétudinaires, spécialement à ceux qui fréquentent les eaux de Bath*, 1786, et avec des additions, 1787; 2° *Objections sans réplique contre l'abolition de la traite des noirs*, 1789, in-8°. L'auteur fut interrogé sur ce sujet par le conseil privé. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que la réplique n'a pas manqué à ses objections. 3° *Essai sur les maladies à la mode* (fashionable diseases), 1789, in-8°. L.

ADALARD, ou ADALHARD, né vers l'an 753, eut pour père le comte Bernard, fils de Charles Martel, et fut ainsi neveu de Pepin le Bref, et cousin germain de Charlemagne. Élevé à la cour, il s'en dégoûta, et embrassa la profession monastique à Corbie, en 772. Le désir d'une plus grande obscurité l'engagea à quitter ce monastère pour celui du mont Cassin; mais la cour de France le rappela, et, quelques années après son retour à Corbie, il en fut élu abbé. Ses talents et ses qualités le firent nommer conseiller et principal ministre de Pepin, en 796. Lorsque Charlemagne donna à ce prince le royaume d'Italie, Adalhard gouverna avec tant de sagesse, qu'il conserva son rang auprès de Bernard, fils et successeur de Pepin. Cependant Charlemagne le rappelait quelquefois en France pour se servir de ses lumières. Après la mort de ce prince, il fut victime de la jalousie de quelques courtisans : Louis le Débonnaire l'exila dans l'île de Héro, aujourd'hui Noirmoutier. Sa disgrâce s'étendit sur toute sa famille. Rappelé sept ans après, en 821, Adalhard reprit son abbaye de Corbie, et fut même admis à la cour. Il parut avec distinction à l'assemblée des états qui se tint à Compiègne, en 823. La même année, il établit la célèbre abbaye de Corwey, ou la Nouvelle-

Corbie, en Saxe, dont son frère avait jeté les premiers fondements. Il mourut le 2 janvier 826, et eut pour successeur Wala, son frère. Paschase Radbert, son disciple, écrivit sa vie, ainsi que Gérard, abbé de Sauve-Majeure; elle se trouve dans Bollandus, dans Mabillon et dans les *Vies des Saints*, par Baillet. Il ne reste que des fragments des écrits d'Adalhard. Mabillon, qui devait donner une édition de ses œuvres, s'est borné à faire une liste des sommaires, au nombre de cinquante-deux, des divers sujets qu'il avait traités dans ses discours à ses moines, et a fait imprimer depuis, dans son *Museum italicum* (t. 1er), un jugement rendu par Adalhard lorsqu'il était ministre ou régent du royaume d'Italie. Le plus important écrit d'Adalhard était un *Traité touchant l'ordre ou l'état du palais et de toute la monarchie française*. Il était divisé en deux parties, et n'est pas parvenu jusqu'à nous. Les *Statuta antiqua Abbatiæ Corbeiensis*, par Adalhard, se trouvent dans le tome 4 du *Spicilège* de d'Achery. A. B—T.

ADALBERON, archevêque de Reims, et chancelier du royaume, sous les règnes de Lothaire et de Louis V, fut un des plus savants prélats de France au 10e siècle. Devenu archevêque, en 969, il assembla plusieurs conciles pour rétablir la discipline ecclésiastique, et sut la faire observer par sa fermeté et son exemple. Il attira des savants à Reims, et donna aux écoles de cette ville une nouvelle splendeur. En 987, Adalberon sacra Hugues Capet, qui le continua dans la dignité de grand chancelier. Il mourut le 5 janvier 988. On trouve plusieurs de ses lettres parmi celles de Gerbert, et deux de ses discours dans la *Chronique* de Moissac. L'église de Reims lui était redevable de la plus grande partie de ses biens. T—D.

ADALBERON, surnommé ASCELIN, évêque de Laon, naquit au milieu du 10e siècle, en Lorraine, fut élève de Gerbert dans l'école de Reims, et fit de tels progrès dans les lettres, qu'il passa dans la suite pour un des hommes les plus savants du royaume. Il sut gagner la faveur de Lothaire, qui le fit nommer, en 977, à l'évêché de Laon. Adalberon apporta à son église des sommes immenses qui lui appartenaient en propre. Il joua un rôle odieux dans la révolution qui fit passer la couronne des Carlovingiens aux Capétiens. Charles, duc de Lorraine, en défendant ses droits à la couronne, après la mort de Louis V, avait pris Laon et battu son compétiteur Hugues Capet, qui voulait reprendre cette ville; Adalberon était dans les intérêts de Hugues, et ce prince fut introduit dans la place par l'évêque, qui eut la lâcheté de lui livrer le duc Charles, et Arnould, archevêque de Reims, auxquels il avait donné asile. Adalberon assista aux conciles de St-Basle et de Chelles; il eut des démêlés très-vifs avec Gerbert, devenu son métropolitain, conserva sa faveur auprès des deux rois Hugues et Robert, qu'il avait si bien servis, gouverna l'église de Laon pendant 53 ans, et mourut le 19 juillet 1030, un an avant le roi Robert. Ses liaisons avec la veuve de Lothaire avaient nui à la réputation de l'un et de l'autre. Adalberon cultiva les lettres, et dédia au roi Robert un poëme satirique et allégorique, de 430 vers, sur les affaires du royaume, où il n'épargne ni ses ennemis ni les moines. Adrien de Valois le fit imprimer en 1663, à la suite du *Panégyrique de l'empereur Bérenger*, in-8°. On le trouve plus correct dans le 10e volume des *Historiens de France*. Quoique cet ouvrage soit d'un style obscur et de mauvais goût, il est utile à ceux qui étudient l'état des mœurs, de la société et du gouvernement à cette époque. On voyait à la bibliothèque de l'abbaye de Laubes un autre poëme de ce prélat, intitulé : *de Sancta Trinitate*, qui était aussi adressé au roi Robert. Adalberon a aussi composé un *Traité de dialectique*: ces deux ouvrages n'ont jamais été publiés.— Deux autres Adalberon furent évêques de Metz. T—D.

ADALBERT, ADELBERT, ou ALDEBERT, fameux imposteur du 8e siècle, qui se vantait d'avoir reçu, par le ministère d'un ange, des reliques admirables, au moyen desquelles il pouvait obtenir de Dieu tout ce qu'il lui demandait. Le peuple, les gens de la campagne surtout et les femmes se laissèrent séduire; on le prit pour un thaumaturge; il ne marchait plus que suivi d'une foule immense. Des évêques ignorants et gagnés à prix d'argent lui conférèrent l'épiscopat. Il distribuait ses cheveux et les rognures de ses ongles, comme un objet de dévotion. Persuadé qu'il était au-dessus des apôtres et des martyrs, il refusait de leur consacrer des églises, honneur qu'il se réservait pour lui seul. On vit en peu de temps, sur le bord des fontaines et dans les bois, s'élever des croix et des oratoires qui faisaient déserter les églises. Il dispensait de la confession, sous prétexte que, pénétrant dans l'intérieur des consciences, il n'en avait pas besoin pour absoudre. Enfin, les évêques, fatigués de ses extravagances, le condamnèrent, lui et ses livres, au concile de Soissons, en 744. Adalbert se moqua de leur sentence. Il fallut que le pape Zacharie en assemblât un plus considérable à Rome, à la sollicitation de St. Boniface, où ce fanatique fut de nouveau condamné, ainsi qu'un autre extravagant hibernois qui faisait les mêmes folies en Allemagne. Carloman et Pepin l'avaient fait enfermer après le concile de Soissons. Il est vraisemblable qu'il finit ses jours en prison. Ses écrits, jugés dignes du feu dans le concile de Rome, n'étaient qu'un tissu d'impostures et d'absurdités. Ils consistaient dans l'histoire de sa propre vie, dont il ne reste plus que le commencement; dans une prétendue lettre de Jésus-Christ, apportée du ciel par St. Michel, qu'on trouve, quoique un peu mutilée, dans l'Appendice des *Capitulaires* de l'édition de Baluze; enfin, dans une formule de prière à l'usage de ses sectateurs Il en a été conservé quelques fragments dans les Actes du concile romain et dans les lettres de St.Boniface. T—D.

ADALBERT Ier, fils de Boniface II, comte de Lucques, marquis et duc de Toscane. Boniface avait été dépouillé de ses fiefs par l'empereur Lothaire Ier. Son fils Adalbert fut rétabli dans le duché de Toscane dès l'année 847. Le règne de ce prince fut long et glorieux; ce fut lui qui éleva les ducs de Toscane au premier rang parmi les feudataires italiens. Comme le pape Jean VIII, trop favorable à Charles le Chauve, songeait, en 878, à lui transmettre

la couronne de l'Empire, Adalbert, qui soutenait le parti de Carloman, marcha contre Rome avec son beau-frère Lambert, duc de Spolète, et contraignit le pape à se réfugier dans la basilique de St-Pierre, força les Romains à prêter serment de fidélité à Carloman, et méprisa, pour arriver à son but, l'excommunication dont il fut frappé. Adalbert mourut entre les années 884 et 890. Il eut pour successeur son fils, de même nom que lui. S. S—I.

ADALBERT II, fils du précédent, régnait à l'époque où la maison carlovingienne venait de s'éteindre : les seigneurs italiens se disputèrent les deux couronnes de Lombardie et de l'Empire. Adalbert II était alors le plus puissant des grands feudataires, sa cour était la plus riche et la plus somptueuse, et quelque goût pour les lettres et les beaux-arts commençait à s'y introduire. Il aurait pu prétendre à la couronne, à aussi juste titre que Guido, duc de Spolète, et Bérenger, duc de Frioul; il aima mieux assurer l'indépendance et la prospérité de ses États héréditaires, et tenir la balance entre les monarques rivaux. Il s'attacha d'abord à l'empereur Guido, qui était son oncle; mais il changea plus d'une fois de parti, et, au milieu des divisions de l'Italie, sa fortune se démentit souvent. Arnolphe, roi d'Allemagne, le fit arrêter, en 894, comme il était venu lui rendre hommage. Lambert, fils de Guido, le battit, en 898, près de San-Donnino, et le fit prisonnier. Louis de Provence, qu'il avait appelé en Italie en 900, le força par son ingratitude à se détacher de lui. On croit qu'il mourut en 917. Les dernières années de sa vie et le sort de sa famille sont enveloppés de beaucoup d'obscurité. Muratori le regarde comme l'un des ancêtres de la maison d'Este. Ermengarde (*voy.* ce nom), fille d'Adalbert II, épousa Adalbert, marquis d'Ivrée. Guido, son fils, lui succéda au duché de Toscane. S. S—I.

ADALBERT, roi d'Italie, fils de Bérenger II, fut associé par lui au trône le 15 décembre 950. Cette association était destinée à garantir son droit de succession; mais il ne partageait point l'autorité de son père; aussi n'avait-il point encouru avec lui la haine publique. Lorsqu'Othon Ier entreprit, en 961, la conquête de l'Italie, Adalbert s'avança sur l'Adige avec une armée de 60,000 hommes; mais, au lieu de combattre, les chefs de cette armée déclarèrent que, si Bérenger ne renonçait pas à la couronne en faveur de son fils, ils se sépareraient sur-le-champ. Bérenger refusa de transmettre à son fils des droits qu'il voulait conserver, et les grands feudataires quittèrent aussitôt Adalbert, et retournèrent chez eux avec leurs vassaux. Othon n'éprouva plus aucune résistance; et, tandis que Bérenger s'enfermait dans la forteresse de St-Léo, Adalbert parcourut l'Italie sous divers déguisements, s'efforçant vainement de ranimer le zèle de ses sujets. Il fut enfin obligé de se réfugier à Constantinople, à la cour de Nicéphore Phocas. Après l'année 968, l'histoire ne parle plus de lui. S. S—I.

ADALBERT, marquis d'Ivrée, épousa Gisèle, fille de Bérenger Ier, et de ce mariage naquit Bérenger II, roi d'Italie. Le marquisat d'Ivrée, qui comprenait la plus grande partie du Piémont, était un des fiefs les plus importants de l'Italie; son seigneur pouvait offrir ou fermer aux Français le passage des Alpes; et Adalbert, non moins jaloux de l'autorité royale que les autres grands feudataires, appela deux fois, en 899 et 921, des concurrents français à la couronne d'Italie, pour en dépouiller son beau-père. Deux fois aussi il fut vaincu, et obtint son pardon de la clémence de Bérenger Ier. Ermengarde, fille d'Adalbert II, duc de Toscane, qu'il épousa en secondes noces, l'entraîna, par son ambition et ses intrigues, dans le parti de Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane, et hâta ainsi la ruine de Bérenger. Adalbert mourut en 925, avant d'avoir vu l'accomplissement des projets de sa femme. S. S—I.

ADALBERT (Saint), évêque de Prague, né en 939, d'une famille noble de Bohême, étudia à Magdebourg, auprès de l'archevêque Adalbert, dont il prit le nom. De retour à Prague, et sacré évêque, il fit d'inutiles efforts pour corriger les mœurs du clergé de Bohême, qui le persécuta et le força de s'enfuir à Rome, où le pape Jean XV le dégagea de ses obligations envers son diocèse. Il entra alors dans un couvent, où, par humilité, il faisait le service de la cuisine. Les Bohémiens le redemandèrent, et le peuple de Prague le reçut avec des transports de joie; mais la corruption, toujours croissante, de son troupeau, l'en chassa encore : sa pieuse austérité s'accordait mal avec les vices des Bohémiens. Il se retira de nouveau à Rome; l'archevêque de Mayence se plaignit au pape de ce qu'Adalbert abandonnait son église. La Hongrie venait de se convertir au christianisme; l'évêque de Prague se rendit auprès du prince Geysa, et prêcha l'Évangile aux Hongrois, à l'aide d'un interprète. Il exerça le même ministère en Pologne, d'abord à Cracovie, et ensuite à Gnesen, où il fut archevêque. Mais son zèle, et peut-être l'inquiétude naturelle de son caractère, avaient besoin d'une tâche plus pénible et plus dangereuse : la Prusse était encore idolâtre; la foi chrétienne n'avait jamais été prêchée à ses habitants; il s'y rendit avec une faible escorte, et obtint d'abord les plus grands succès à Dantzick, alors Gédanie; entraîné par son zèle, il aborda dans une petite île dont les sauvages habitants le reçurent fort mal. Le ton impérieux avec lequel il leur ordonna de quitter leurs dieux excita leur indignation; ils le saisirent et l'enchaînèrent; ses compagnons tremblaient : « Ne vous affligez pas, leur dit-il, « qu'y a-t-il de plus glorieux que de mourir pour « le Christ? » Les barbares, offensés, le percèrent de coups de lance, à l'instigation de Sego, prêtre païen; et il obtint ainsi les honneurs du martyre. Cet événement arriva en 997. Sa fête est célébrée le 29 avril. On l'appela l'*Apôtre de la Prusse*. Le prince de Pologne Boleslas racheta son corps pour une quantité d'or d'un poids égal. Il passe pour l'auteur du chant guerrier *Boga-Rodzica*, que les Polonais ont coutume d'entonner avant une bataille. G—T.

ADALBERT, apôtre des peuples slaves, fut, en 961, tiré du monastère de St-Maximien et envoyé en Russie. La princesse Olga, la *Clotilde* de la nation russe, était allée à Constantinople (956), pour y

recevoir le baptême. (*Voy.* OLGA.) Mécontente de l'accueil qu'elle avait reçu à la cour de l'empereur Constantin Porphyrogénète, aussitôt après son retour à Kiow, elle envoya des ambassadeurs à l'empereur Othon Ier, et lui demanda un évêque et des prêtres. L'empereur jeta les yeux sur Adalbert pour remplir cette mission importante. Ce religieux fut ordonné évêque, et Othon fournit généreusement aux frais du voyage. La nation russe étant encore plongée dans la barbarie, Adalbert fut attaqué en chemin; et quelques personnes de sa suite furent mises à mort avant qu'il arrivât à Kiow. Lui-même ne se sauva qu'avec peine. Il fut reçu avec bonté par Othon qui, en 966, lui donna l'abbaye de Weissenbourg en Alsace. Ce prince, désirant répandre parmi les nations slaves les lumières de l'Évangile et de la civilisation, prit la résolution d'ériger une métropole à Magdebourg. Adalbert, choisi pour en être le titulaire, fut envoyé à Rome afin d'obtenir l'approbation du souverain pontife. Le pape Jean XIII l'accueillit avec joie et lui donna le pallium (968). Il accorda au nouveau siége archiépiscopal plusieurs priviléges, entre autres celui de tenir le premier rang parmi les siéges de la Germanie septentrionale, et d'aller de pair avec ceux de Cologne, de Mayence et de Trèves. Adalbert, établi métropolitain des nations slaves, fut chargé de fonder parmi elles des évêchés à Zeitz (transféré depuis à Nauembourg), à Meissen, à Mersbourg, à Brandebourg, à Havelberg et à Posen. Le pape lui adjoignit deux légats qui devaient l'aider dans cette œuvre importante. Adalbert, consacré à Magdebourg, ordonna les six évêques suffragants de sa métropole. Il gouverna son église jusqu'à sa mort, en 981. Ce prélat avait formé plusieurs disciples, entre autres St. Adalbert, évêque de Prague. G—Y.

ADALOALD, roi lombard, fils d'Agilulfe et de Théodelinde, naquit en 602, et fut proclamé roi, conjointement avec son père, dès l'an 604, par les chefs de la nation lombarde, assemblés dans le cirque de Milan. Il fut en même temps fiancé à la fille de Théodebert II, roi d'Austrasie, dont Agilulfe voulait s'assurer l'alliance. Son père mourut vers l'année 615, et sa mère fut chargée de sa tutelle. Théodelinde était catholique, tandis que la nation lombarde, presque entière, était attachée à l'arianisme. Cependant la piété de la reine, qui rétablit les églises, les couvents et les hôpitaux détruits pendant les guerres précédentes, fit beaucoup de prosélytes à la religion de la cour. A sa mort (vers l'an 625), des disputes de religion entre les ariens et les catholiques troublèrent le règne d'Adaloald. Il voulut sévir contre les grands qu'il trouva rebelles à sa volonté, et en envoya douze au supplice. La nation attribua cette violence à une folie subite dont il avait été atteint, et le déposa, malgré les représentations du pape Honorius Ier et de l'exarque de Ravenne. Il mourut peu après, et son beau-frère Arivald, duc de Turin, qui était arien, lui fut donné pour successeur. S. S—I.

ADALRIC, ATHIC ou ETHICON, que l'on croit fils de Leuthaire, duc d'Alémanie, obtint, vers l'an 662, de Childéric II, roi de France, le duché d'Alsace et le territoire de Munster. Il avait épousé Berchsinde ou Berwinde, tante de St. Léger, évêque d'Autun, de laquelle il eut six enfants. Une de ses filles, nommée Odile, naquit aveugle. Soit par superstition, soit par cruauté, Adalric ordonna de la faire mourir; mais Berwinde parvint à lui sauver la vie, et la fit élever secrètement dans une communauté religieuse. Odile recouvra la vue, et n'en fut pas moins un objet d'aversion pour son père, au point que Hugues, un des fils d'Adalric, ayant tenté de le fléchir en faveur de sa sœur, fut tellement maltraité par lui, qu'il mourut, dit-on, de ses blessures. Adalric revint cependant à des sentiments plus humains et plus paternels envers sa fille. Il lui concéda le château de Hohembourg, où Odile établit un monastere dont elle fut la première abbesse, et qu'elle illustra par sa science et par des vertus qui lui ont mérité dans l'Église un culte public. Sur la fin de sa vie, Adalric se retira dans l'abbaye de Hohembourg avec Berwinde, s'y livra aux exercices de la pénitence, et y mourut le 20 février 690. Adelbert ou Albert, son fils aîné, lui succéda. Les libéralités d'Adalric envers les monastères lui ont attiré de grands éloges de la part des chroniqueurs de cette époque, dont plusieurs ont poussé la flatterie jusqu'à lui donner le nom de saint. C'est d'Adalric que tirent leur origine les maisons de Habsbourg, d'Autriche, de Lorraine et de Bade, qui ont fourni tant de princes et d'empereurs à l'Allemagne, et qui ont formé des alliances avec presque toutes les familles souveraines de l'Europe. (*Voy.* RODOLPHE Ier.) P—RT.

ADAM, le père du genre humain. Dieu le tira du néant le 6e jour de la création, grava sa propre image sur son front et dans son âme, l'établit roi de toute la nature, en soumettant à son empire tous les êtres auxquels il venait de donner l'existence, et lui associa une compagne, formée de sa propre chair, afin que, par leur union, ils pussent se perpétuer dans la postérité qui naîtrait d'eux. Le jardin d'Éden, où ils furent placés, leur offrait des arbres de toute espèce, dont le spectacle était ravissant, et dont les fruits délicieux devaient servir à leur nourriture. Dieu ne leur avait interdit que le seul arbre de la science du bien et du mal, planté au milieu de ce jardin. Adam, séduit par Ève, transgressa cette défense. A l'instant, les yeux des deux époux s'ouvrirent; toute la nature changea de face; leur nudité, qui ne les avait point encore frappés, mit le trouble dans leurs sens, et les couvrit de confusion; ils voulurent la cacher sous une ceinture faite de feuilles de figuier. En vain Adam chercha à se soustraire à la présence de Dieu; en vain il voulut rejeter sa faute sur la compagne qu'il en avait reçue, comme pour la rendre en quelque sorte responsable de sa prévarication: Dieu prononça irrévocablement un arrêt de malédiction sur toute la nature. Adam, déchu de l'état d'innocence où il avait été créé, se vit condamné à toutes les misères de la vie et à la mort. Il fut chassé honteusement, et pour toujours, du jardin de délices qui devait être le séjour de son bonheur. Réduit à se couvrir de vêtements faits avec la peau des animaux, ce ne fut qu'à la sueur de son front que la

terre lui produisit de quoi se nourrir. Après cette terrible sentence, il eut trois enfants, Caïn, Abel et Seth, et il mourut âgé de 930 ans. L'opinion de Tatien, qui soutenait qu'Adam n'était pas sauvé, a été censurée par les anciens Pères. Les Grecs célèbrent sa fête le 19 décembre, et plusieurs martyrologes latins la placent au 24 avril ou au 24 décembre. L'histoire d'Adam se conserve, plus ou moins altérée, dans les traditions de tous les anciens peuples : sa chute est le fondement de presque toutes leurs théologies. Dans Phérécide, il est question de l'ancien serpent, ennemi de Dieu ; dans Hésiode, de l'homme formé du limon de la terre, du chaos et de l'Érèbe, ou de la lumière qui succède aux ténèbres ; dans Sanchoniaton, du vent Colpiah, qui fait naître les deux premiers humains, ce qui rappelle Adam et Ève, sortant du néant à la voix de Dieu, et animés par son souffle. Les traditions des Chaldéens représentent toutes les nations descendant d'un seul et même homme, doué d'une intelligence que le Dieu suprême lui avait donnée en le créant. Les livres des Persans avaient conservé l'histoire d'un seul homme et d'une seule femme, dernier ouvrage de la création, et premiers pères du genre humain, placés dans un jardin délicieux. Ils parlent de leur tentation, de leur chute, du grand serpent, leur ennemi et l'ennemi de leur postérité. Créés d'abord l'un et l'autre comme les branches d'un arbre sur un même tronc, tous deux destinés à vivre heureux, tous deux devenus malheureux par leur désobéissance, après s'être laissés séduire par Arimane, le rusé, le menteur. Strabon assure que l'âge d'or, qui a précédé la chute de l'homme, était connu des Indiens. Abraham Roger, qui avait passé vingt ans dans l'Inde, et en savait parfaitement la langue, atteste qu'il y a trouvé l'histoire des premiers auteurs du genre humain, telle à peu près, pour le fond, que ce que Moïse en raconte. L'Edda, ou la théologie des anciens peuples du Nord, dit que l'homme et la femme étaient originairement unis, et ne formaient qu'un même corps. Il n'est pas jusqu'à leurs noms qui n'aient été conservés dans quelques-unes de ces traditions. On lisait dans les livres des anciens Zabiens, des anciens Perses, des anciens brachmanes, que le premier homme fut Adimo, l'*enfant de la terre* : c'est effectivement ce que le nom d'Adam signifie dans la langue hébraïque. C'est ainsi que tous les monuments de l'antiquité païenne, en s'amalgamant avec ceux de l'antiquité juive et chrétienne, attestent une source commune qui, dès les premiers temps, s'est transmise par les différents canaux de la tradition, soit orale, soit écrite, pour mettre hors de contestation l'histoire de nos premiers parents. Adam a donné lieu à une secte d'hérétiques nommée *adamites*, qui, dans leurs temples, paraissaient tout nus, sous prétexte que la mort de Jésus-Christ avait rétabli les hommes dans l'état d'innocence où Dieu avait créé Adam et Ève. Cette secte, renouvelée à Anvers, dans le 13ᵉ siècle, par un nommé Taurmède, qui, suivi de 3,000 brigands, enlevait les filles et les femmes, fut portée en Bohême, au 15ᵉ siècle, par un Flamand nommé Picard, et passa de là en Pologne, où l'on croit qu'elle subsiste encore. T—D.

ADAM DE BRÊME, ainsi nommé, non parce que Brême était sa patrie, mais parce qu'il y fut chanoine, naquit, selon quelques historiens, à Meissen. Il se voua de bonne heure à l'état ecclésiastique, et fit ses études dans un couvent. En 1067, Adelbert, archevêque de Brême, le fit chanoine, et directeur de l'école de cette ville, place alors non moins importante qu'honorable, puisque ces écoles étaient les seuls établissements d'instruction publique. Adam consacra sa vie entière à ses fonctions, à la propagation de la foi, et à la composition d'une Histoire ecclésiastique intitulée : *Historia ecclesiastica Ecclesiarum Hamburgensis et Bremensis vicinorumque locorum septentrionalium, ab anno 788 ad an. 1072*, Copenhague, 1579, in-4° ; Leyde, 1595, in-4° ; Helmstædt, 1670, in-4°. Cette dernière édition, publiée par Jean Mader, est la meilleure. Cet ouvrage, divisé en quatre livres, est le plus précieux et le plus détaillé que nous ayons sur l'histoire de l'établissement du christianisme dans le nord de l'Europe. Comme l'archevêché de Brême était le centre des missions, qu'Adam y fut employé lui-même, et qu'il parcourut les contrées du Nord qu'Anschaire avait visitées deux cents ans auparavant, il tira des renseignements importants soit des archives de l'archevêché, soit de la bibliothèque de son couvent, soit enfin des conversations qu'il avait eues avec les idolâtres et les missionnaires. Adam vivait dans le temps où le haut clergé, après avoir longtemps travaillé uniquement à la propagation de la foi, commençait à s'occuper de ses intérêts temporels. Il avait, entre autres, à écrire l'histoire de son protecteur, l'archevêque Adelbert, homme ambitieux, courtisan adroit, en faveur auprès de l'empereur Henri III, et toujours occupé d'étendre et d'élever le diocèse où il régnait. Il s'acquitta de cette tâche difficile avec plus de sagesse qu'on ne s'attend à en trouver chez un chanoine du 11ᵉ siècle. (*Voy.* ADELBERT.) Il avait beaucoup lu, et aimait à citer ; mais il semble, à son inexactitude, qu'il citait presque toujours de mémoire. Son style est simple et coulant, sans antithèses, mais verbeux et lâche. Il fit un voyage en Danemark, et le roi Suénon Estrithson, avec lequel il s'entretint plusieurs fois, lui donna des détails précieux sur l'histoire de ce royaume. De retour à Brême, Adam écrivit un Traité géographique sur les États du Nord, d'après ce qu'il avait recueilli de la bouche même du roi Suénon, et ce qu'il avait puisé dans l'ouvrage d'Anschaire. Cette description fut publiée d'abord à Stockholm, sous le titre de : *Chronographia Scandinaviæ*, 1615, in-8°, et ensuite à Leyde, sous ce titre : *de Situ Daniæ et reliquarum trans Daniam regionum Natura*, 1629. Ce petit traité est joint à l'édition que Mader a donnée de l'*Histoire ecclésiastique* de Brême : quoique plein de fables, il est curieux, comme le premier essai de géographie qui ait été écrit sur l'Europe septentrionale, notamment sur le Jutland et sur plusieurs îles de la mer Baltique. On doit aussi à Adam de Brême les premières notions de l'intérieur de la Suède, dont Other et Wolfstan ne connaissaient que les côtes, et de la Russie, dont auparavant le nom seul était

connu de l'Europe chrétienne. Il s'étend même sur les îles Britanniques, qu'il n'avait point visitées, et sur lesquelles il se contente de répéter les contes merveilleux de Solin et de Martianus Capella. Cette description des pays du Nord, si précieuse pour la géographie du moyen âge, a été conservée par Lindenbrog dans ses *Scriptores rerum Germ. septentrional.*, Hambourg, 1706; et Muray, l'un des professeurs les plus distingués de l'université de Gœttingue, l'a enrichie d'un savant commentaire. (Voy. *Nov. Comment. gœttingens*, t. 1.) Adam de Brême avait apporté beaucoup de soin et de patience dans le rassemblement des faits. On ignore l'époque précise de sa mort. G—T.

ADAM, de St-Victor, chanoine régulier de l'abbaye de St-Victor-lez-Paris, surnommé *le Bossu*, né à Arras, mort en 1177, fut inhumé dans le cloître de cette abbaye. Dans les dix vers qu'il avait composés pour son épitaphe, et que l'on voyait encore sur son tombeau avant la révolution, on remarque ceux-ci :

Unde superbit homo; cujus conceptio culpa,
Nasci pœna, labor vita, necesse mori.

Il avait fait quelques ouvrages de dévotion. Sa *Prose en l'honneur de la Vierge* a été traduite en français dans le *Grant Martial de la Mère de Vie*, 2 vol. in-4°, 1539. A. B—T.

ADAM, dit L'ÉCOSSAIS, parce que sa famille était originaire de l'Écosse, ou LE PRÉMONTRÉ, parce qu'il était religieux de cet ordre, vivait dans le 12ᵉ siècle. St. Nortbert, instituteur des prémontrés, l'envoya en Écosse enseigner l'Écriture sainte et professer la théologie. Il fut depuis tiré de cet emploi, pour être évêque de Withern, et mourut en 1180. C'est tout ce que nous savons de sa vie. Une partie de ses œuvres fut imprimée en 1518. On en a fait une édition plus complète en 1659, à Anvers, in-fol. Ce sont des sermons, des traités dogmatiques et des lettres pieuses. Dans un temps où la science était très-rare, tout ce que des savants écrivaient était précieux et précieusement recueilli. Voilà ce qu'il faut souvent se dire, en lisant dans ce Dictionnaire les titres d'une foule d'ouvrages que l'on ne connaît plus depuis longtemps. G—S.

ADAM DE LA HALE ou DE LA HALLE, dit LE BOÇU D'ARRAS, trouvère du 13ᵉ siècle, figure avec distinction parmi les premiers fondateurs du théâtre français. C'est dans ses vers, et dans ceux de quelques poëtes ses contemporains, qu'il faut chercher le peu de détails que nous possédons sur les circonstances de sa vie, où nous rencontrerons quelques particularités qui ne sont pas sans importance historique.—Ce poëte était fils d'un bourgeois d'Arras, capitale du comté d'Artois; il fit ses études dans l'abbaye de Vauxcelles, près de Cambray, et y prit l'habit ecclésiastique. Mais l'amour, qui ne s'effraye pas des robes noires, vint le détourner de sa vocation : au sortir de l'école, Adam fit rencontre d'une belle jeune fille dont la vue captiva soudain son cœur. Par un beau jour de printemps, Marie lui apparut en *haut bos*, près de claire *fontenelle*, au chant des *oseillons* :

Pris fu, *dit-il*, au premier bouillon,
Tout droit en le varde (*verte*) saison
Et en l'aprescle de jouvent
(*Et dans l'ardeur de jeunesse*)
Où li cose a plus grant saveur.

La jeune fille, sûre de sa victoire, se montra fière et cruelle; Adam perdit la tête et se maria. Son bonheur dura peu; les tracas et les charges du ménage eurent bientôt dissipé ses illusions; celle qu'il avait vue parée de tant d'attraits,

Rians, amoureuse et dengie (*svelte*),

ne tarda pas à lui paraître

. . . . pale et sore (*jaune*),
. . . . crasse (*grasse*), mautaillie (*mal taillée*),
Triste et tenchans (*chicanière*).

Le mariage ne convenait ni à ses goûts, ni à son caractère inconstant et mal rangé. Au bout de quelque temps, fatigué d'une union formée inconsidérément, il abandonna sa femme, reprit la soutane, et s'en vint chercher fortune à Paris. On lit dans une pièce qu'il composa à cette occasion :

Segneur, savés pour c i j'ai mon abit cangiet? (*changé*)
J'ai esté avec feme, or revois (*reviens*) au clergiet
. . . .
Si m'en vois (*vois*) à Paris. (LI JUS ADAN.)

Les vers d'Adam ne nous offrent pas de traces de son séjour à Paris. Tout ce que nous savons sur cette époque de sa vie, c'est qu'il était de retour à Arras avant 1263. Vers cette même année, deux événements désastreux vinrent jeter la désolation et le trouble parmi les habitants de cette ville. Une ordonnance de St. Louis mit hors de la circulation les gros tournois. Cette mesure fiscale avait pour but de faire préférer la monnaie du roi à celle des barons, et de rendre peu à peu à la royauté l'un des priviléges les plus importants de l'autorité souveraine, que la féodalité usurpait depuis quatre siècles. Arras fut en outre frappé d'une taille extraordinaire de 20,000 livres tournois. Une circonstance fâcheuse contribua encore à aggraver le poids de cet impôt énorme, et remplit la ville de troubles et de haines. Le maire, les échevins et un abbé, chargés de la répartition, furent accusés de l'avoir faite inégalement et d'avoir levé une somme plus forte qu'ils ne le devaient. Le mécontentement se manifesta par des injures et des violences; les poëtes, organes du sentiment public, exercèrent leur verve satirique contre les prévaricateurs, et s'attirèrent la colère de plusieurs personnages puissants qui les firent chasser de la ville.—Arras était alors un lieu de dissipation et de plaisirs; ses riches bourgeois aimoient les vers et la musique, les spectacles, les jeux et les fêtes; aussi leur ville était-elle la patrie et le rendez-vous des trouvères et des jongleurs. Nous laissons à penser quelle fut la douleur de maître Adam lorsqu'il lui fallut s'éloigner du théâtre de sa gloire et de ses plaisirs. Il nous reste des témoignages de ses regrets dans plusieurs de ses chansons et dans *li Congiés Adan*, qui a pour sujet ses adieux à sa ville natale. Le poëte se réfugia à Douai avec son père; ils s'en allèrent

Souspirant en terre estrange.

Adam s'attacha plus tard au comte d'Artois, Robert II, neveu de St. Louis, et, en 1282, il suivit à Naples ce seigneur, qui allait aider son oncle, Charles d'Anjou, à tirer vengeance des Vêpres siciliennes. La langue et la littérature françaises étaient à cette époque très-répandues en Italie; nos fabliaux, nos romans, nos chansons et notre musique même y étaient fort goûtés; aussi la personne et les vers du trouvère artésien furent-ils honorablement accueillis dans la capitale des Deux-Siciles. Ce fut alors qu'il composa, pour les divertissements de la cour de Naples, le *Jeu de Robin et Marion*, comédie pastorale qui fut représentée avec le plus grand succès. Adam mourut à Naples vers 1286 ou 1287. Les renseignements qui nous restent sur les dernières années de ce poëte se trouvent dans le *Jeu du Pèlerin*, prologue écrit à sa louange, et peu de temps après sa mort, par un trouvère d'Arras dont le nom est inconnu. Le personnage principal de cette petite pièce y fait le récit qu'on va lire :

. . . . , Je suis mout lassés; esté ai à Luserne,
En terre de Labour, en Toscane, en Sezile;
Par Puille m'en reving, où on tint maint concille
(*où l'on s'entretient beaucoup*)
D'un clerc net et soustleu (*subtil*) grascieus et nobile
Et le nomper du mont; nes fu de ceste ville;
(*qui n'avait pas son pareil au monde*)
Maistre Adam li bochus étoit chi apelés,
Et la Adam d'Aras. . . . . . .
. . . .
. . . . . . Chis clerc dont je vous conte
Ert (*était*) amés et prisiés et honnerés dou conte
D'Artois; si vous dirai mout bien de quel aconte :
(*à quel propos*)
Chieus maistre Adam savoit dis et chans controuver,
Et li queus (le comte) désirroit un tel home à trouver.
Quant acointiés en fu, si li ala rouver (*prier*)
Que il feïst un dis pour son sens esprouver.
Maistre Adam, qui en seut très bien à chief (*bout*) venir,
En fist un dont il doit mout très bien sousvenir,
Car biaus est a oïr et bons à retenir,
Li quens n'en vaurroit mie cinc chens livres tenir,
(*ne le donnerait pas pour cinq cents livres*).
Or est mors maistre Adam; Diex li fache merchi!
A se tombe ai esté; dou Jhesu-Crist, merchi!
Li queus (*comte*) me le monstra, le soie grant merchi!
Quant jou i fui l'autre an.

Nous citerons encore les vers suivants, qui sont, pour ainsi dire, l'oraison funèbre du poëte, et ajouteront quelques traits à cette esquisse biographique :

. . . Maître Adam, le clerc d'onneur,
Le joli, le largue donneur,
Qui ert de toutes vertus plains,
De tout le mont doit être plains;
Car mainte bèle grâce avoit,
Et seur tous biau diter savoit,
Et s'estoit parfais en chanter.

Le nom d'Adam de la Halle se trouve, dans les origines de notre théâtre, avant les auteurs de mystères, de moralités et de soties; il appartient à cette période de l'histoire dramatique où les laïques commencent à s'emparer des arts scéniques, exclusivement exercés jusque-là par le clergé, dans l'intérêt du culte chrétien. Ses *Jeux* ont agrandi le domaine de l'art, en introduisant pour la première fois sur la scène les sujets profanes et la langue nationale. Au reste, il ne faut considérer ces monuments primitifs que comme les ébauches d'un art encore dans l'enfance : ils n'offrent ni action suivie, ni intrigue, ni caractères savamment tracés : ce sont des scènes détachées, des dialogues sans suite, où l'un des personnages passe en revue les ridicules et les vices de ses compatriotes, qu'il désigne par leurs noms propres, comme dans l'ancienne comédie des Grecs. On rencontre toutefois, parmi ces bouffonneries, des traits d'un vrai comique, des saillies vives et fines et qui révèlent un véritable talent d'observation. Mais l'intérêt de ces essais dramatiques réside principalement dans la peinture naïve des mœurs du peuple et de la bourgeoisie au 13e siècle. La grossièreté de ces mœurs se trahit dans le langage licencieux des acteurs; les noms de la Vierge, du pape et des saints se mêlent continuellement dans leur bouche aux propos les plus obscènes, à des plaisanteries dont s'effaroucheraient, de nos jours, les oreilles d'un auditoire de farceurs forains : la lecture du *Jeu Adam* ne permet pas le doute à cet égard. Le *Jeu de Robin et Marion*, la dernière et la meilleure pièce de l'auteur, se recommande par une action mieux conduite et plus intéressante, par des sentiments plus délicats et par une expression généralement plus décente, on y sent partout, dans la pensée comme dans le style, l'influence d'une cour élégante et polie. Les chansons d'Adam soutiennent avantageusement la comparaison avec les chansons provençales; elles ont plus de finesse et de variété; le style en est facile et doux; on y trouve de belles coupes lyriques, des pensées ingénieuses, des grâces naturelles, une mélancolie vraie et touchante.— Ce trouvère s'est encore exercé dans un genre plus élevé; il a célébré en vers alexandrins la sagesse, la valeur et les hautes qualités de Charles d'Anjou, roi de Naples. Le poëme du *Roi de Sicile* s'arrête à l'arrivée du frère de St. Louis à Rome; on y remarque des vers heureux, comme celui-ci, où l'auteur se plaint de la décadence des sentiments chevaleresques :

Nus n'aime par amors; on le veut contrefaire.
(*C'est du roi de Sézile.*)

Adam de la Halle composait lui-même la musique de ses pièces et la notait suivant le système inventé par Gui d'Arezzo, au 11e siècle, et qui devint d'usage général au 13e. Il choisissait de préférence, comme les plus populaires, les modes usités dans les églises; ses airs offrent des phrases assez chantantes, la mélodie en est facile et naïve, et plus rhythmique que le plain-chant; mais, sous le rapport de l'harmonie, ils accusent un art encore dans l'enfance : les intervalles de quarte, de quinte et d'octave y dominent et se heurtent d'une façon désagréable à l'oreille. Ces compositions sont un curieux monument de

l'art musical au temps de St. Louis ; elles peuvent servir à apprécier les progrès de la science du contre-point dans les siècles suivants. *Li Jus Adan*, ou *du Mariage*, a été imprimé pour la première fois par M. Monmerqué, à trente exemplaires, dans les *Mélanges de la société des bibliophiles français*, Paris, 1828, in-8°. *Li Jus de Robin et de Marion* a été publié par le même, dans les *Mélanges* de la même société, Paris, 1822, in-8°. Avant cette publication on ne connaissait de cette pièce que les extraits donnés par Legrand d'Aussy, dans ses *Fabliaux*. *Li Congiés Adan d'Aras* a été publié par Barbasan, et réimprimé dans l'édition des *Fabliaux* de Meon, Paris, 1808. Le poëme *C'est du roi de Sézile* a été publié par M. Buchon, dans le tome 7 de sa collection des *Chroniques nationales françaises*, Paris, 1828. Enfin, quelques chansons, motets, rondeaux, ont été donnés par Roquefort, dans l'*Etat de la poésie française aux 12e et 13e siècles*, et par M. Monmerqué dans les Observations qui précèdent les *Jeux* qu'il a publiés. C. W—R.

ADAM, abbé de Perseigne, fut d'abord chanoine régulier ; il se fit ensuite bénédictin à Marmoutier, et entra en dernier lieu dans l'ordre de Citeaux, qui l'accueillit avec faveur et le dispensa des épreuves du noviciat. Bientôt après, il fut élu abbé de Perseigne, au diocèse du Mans. On ignore la date de sa nomination à cette dignité. On sait cependant qu'il en était revêtu en 1180 ; c'est ce qui résulte d'une charte par laquelle Robert, comte d'Alençon, fondait à St-Vincent du Mans l'anniversaire de son frère, mort dans le courant de cette même année : la signature d'Adam, abbé de Perseigne, se lit au bas de ce document. — Adam fit un voyage à Rome avant 1195 ; il rencontra dans cette ville le fameux abbé de Flore, Joachin, qui prétendait posséder le don de prophétie : ce visionnaire lui annonça que l'Antechrist se trouvait alors dans Rome, mais encore fort jeune. — De retour en France, l'abbé de Perseigne prit une part très-active à la prédication de la quatrième croisade, et seconda efficacement Foulques de Neuilly. Après la mort de ce missionnaire, il continua de travailler au salut des pécheurs, et obtint un grand nombre de conversions. Telle était la confiance qu'inspiraient ses vertus et la profonde connaissance qu'il avait des choses divines, qu'on le considérait généralement comme le guide spirituel le plus sûr et le plus capable de conduire les âmes dans les voies du ciel. De tous côtés on sollicitait ses conseils, on lui demandait des instructions pour vivre chrétiennement : les personnes du rang le plus élevé, dans le monde et dans l'Église, se plaçaient sous sa direction et se soumettaient respectueusement à la sévérité de ses remontrances. La date de sa mort ne nous est pas connue : une charte émanée de lui constate qu'il vivait encore en 1204. — Adam de Perseigne a laissé des lettres et des sermons. Les lettres, au nombre de vingt-huit, ont été publiées par Étienne Baluze et D. Martène ; elles sont en général fort longues et traitent des vertus chrétiennes, de l'humilité, de l'amour de Dieu, de l'éducation religieuse, de la discipline et des devoirs du clergé. Quelques-unes de ces lettres sont fort intéressantes sous le rapport historique : on y trouve des informations curieuses sur quelques personnages et événements considérables de l'époque, sur l'état des mœurs, sur la vie des moines et du clergé séculier, sur les occupations de la société, sur la cour et la mode. Il recommande à la célèbre comtesse Mahaut de Blois, qui lui avait demandé des conseils sur la manière de vivre saintement dans le monde, de ne point perdre son temps aux jeux de hasard, ni aux échecs, ni aux farces des histrions. Autre part, il censure le luxe que les femmes étalent dans leur parure, et s'égaye sur les robes à longues queues : « Les femmes « de nos jours, dit-il, avec leurs robes traînantes, « dont elles sont si fières, ressemblent à des renards ; « comme ces ignobles bêtes, elles font consister leur « gloire dans la longueur de leur queue. » — Pour remercier la comtesse de Chartres, chez qui il avait passé quelque temps, il lui écrit une longue lettre sur la vanité des grandeurs, et s'excuse, en terminant, de ne pas se servir de la langue vulgaire ; mais il s'était aperçu qu'elle avait quelque connaissance du latin. La 7e lettre offre une satire véhémente des scandales de la cour et des déréglements des mauvais prêtres ; dans son indignation, il va jusqu'à dire que les chrétiens de son temps sont pires que les juifs. Il use largement des priviléges de l'amitié en écrivant à Odon de Sully, évêque de Paris, avec qui il avait été étroitement lié. Après lui avoir reproché les intrigues dont il s'était servi pour supplanter Pierre le Chantre, qui avait plus de droits que lui au siége épiscopal, Adam finit par cette ironie mordante, au sujet d'une taille imposée par le prélat sur les prêtres de son diocèse : « Si c'est pour payer vos « dettes, cela est en quelque sorte excusable, parce « qu'il n'est que trop ordinaire que les évêques meu« rent insolvables. » — Comme prédicateur, Adam de Perseigne jouit d'une grande réputation auprès de ses contemporains. Sa parole était simple et facile ; son éloquence naturelle et sans cesse alimentée par la lecture de l'Évangile ; il improvisait le plus souvent ses sermons, et puisait son sujet et ses effets dans la circonstance, le moment, l'auditoire même. Thomas de Cantimpré rapporte que la comtesse de Champagne, fille de Louis VII, se sentant près de sa fin, envoya chercher Adam de Perseigne. L'abbé se mit en route, mais, quelque diligence qu'il eût pu faire, il n'arriva qu'après la mort de sa pénitente. Les valets, occupés à se partager les effets de la défunte, le firent attendre longtemps à la porte. Il pénètre enfin dans la chambre, et trouve le cadavre de la princesse presque nu et abandonné sur la paille. Saisi d'une inspiration soudaine à la vue de ce spectacle, il fait aux assistants un discours pathétique sur la vanité des grandeurs de ce monde. Il nous reste de lui plus de deux cents sermons dont la plupart sont demeurés manuscrits. On n'a imprimé que ceux qui contiennent les éloges de la Vierge. Ils ont été publiés sous ce titre : *Adæ, abbatis Perseniæ, ordinis cisterciensis, Mariale, sive de beatæ Mariæ laudibus Sermones aurei, et Fragmenta nunc primum edita et notis illustrata studio et labore Hippolyti Maraccii*, *Romæ*, 1662, in-8°. C. W—R.

ADAM DE FULDE, moine de Franconie, auteur d'un traité sur la musique dont on ne connaît qu'un seul manuscrit, qui se trouve dans la bibliothèque de Strasbourg, et que l'abbé Gerbert a inséré dans ses *Scriptores ecclesiast. de mus. sacr.*, t. 3, p. 329. Ce traité a été achevé le 5 novembre 1490, car l'auteur a consigné cette date à la fin de son ouvrage. Il est divisé en quatre livres : le 1er, composé de sept chapitres, traite de l'invention des diverses parties de l'art; le 2e, en dix-sept chapitres, traite de la main musicale, du chant, de la voix, des clefs, des nuances, du mode et du ton. Le 3e, qui est le plus important, est relatif à la musique mesurée; et le 4e, aux proportions et aux consonnances. On ignore la date précise de la naissance d'Adam de Fulde, mais elle a dû avoir lieu vers 1450; car il dit, chapitre 7 du 1er livre, qu'il fut presque le contemporain de Guillaume Dufay et de Busnois, qui vécurent dans la première moitié du 15e siècle : *Et circa meam ætatem doctissimi Wilhelmus Dufay, ac Antonius de Bufna quorum*, etc. Il prend le titre de musicien ducal, *musicus ducalis*, au commencement de sa dédicace. Glareau nous a conservé dans son *Dodécacorde* (p. 262) un cantique à quatre voix d'Adam de Fulde. C'est un morceau fort bien écrit et l'un des plus anciens monuments de compositions régulières à plusieurs parties. Dans l'*Enchiridion des chants religieux et des psaumes*, Magdebourg, 1673, on trouve aussi, p. 50, le chant : *Ach hulp my Leidt und senlig klag*, sous le nom d'Adam de Fulde. F—T—S.

ADAM D'ORLETON, né à Herefort, évêque de cette ville, puis de Vorchester, et enfin de Winchester, dans le 14e siècle, joignit à des lumières et à des talents un esprit intrigant et facétieux, et n'a figuré dans l'histoire qu'en prenant une part trop active aux troubles qui ont agité le règne du faible Édouard II. Il ne mérite même une place dans ce dictionnaire que par une anecdote très-suspecte, quoique rapportée par quelques historiens, mais qui offre un trait assez singulier de l'esprit des temps auxquels elle appartient. On prétend qu'ayant été consulté par les factieux qui servaient les vues ambitieuses et cruelles d'Isabelle, femme du roi, pour savoir s'il convenait de tuer ce malheureux prince, l'évêque répondit, comme les oracles de l'antiquité, par une phrase à double sens : *Edwardum occidere nolite timere bonum est.* On voit qu'en plaçant une virgule après *nolite*, ou en la transportant après *timere*, cela pouvait signifier, ou : « Gardez-vous « de tuer le roi, il est bon de craindre; » ou bien : « Ne craignez pas de tuer le roi, c'est une bonne ac« tion. » Il est difficile de croire qu'un homme d'esprit ait pu espérer, par un si misérable subterfuge, échapper à l'imputation d'avoir réellement conseillé le meurtre. Adam d'Orleton mourut en 1375, aveugle et dans un âge avancé. S—D.

ADAM (MELCHIOR), né dans le 16e siècle, en Silésie, de parents peu fortunés fit ses études dans le collége de Brieg, sous la protection des ducs de ce nom; fut précepteur, puis recteur d'un collége à Heidelberg, et mourut en 1622. Ses ouvrages sont : 1° *Apographum monumentorum Heidelbergensium*, Heidelberg, 1612, in-4°; ce n'est pas, comme on l'a prétendu, une description des monuments d'Heidelberg, mais un recueil d'épitaphes, ainsi que l'annonce le titre, qui signifie : *Copie écrite des monuments*, etc. 2° *Parodiæ et Metaphrases horatianæ*, Francfort, 1616, in-8°. 3° *Vitæ germanorum Philosophorum*, Heidelberg, 1615-20, 4 vol. in-8°, consacrés, le 1er aux philosophes, c'est-à-dire aux poëtes, humanistes et historiens, le 2e aux théologiens, le 3e aux jurisconsultes, le 4e aux médecins. 4° *Decades duæ, continentes vitas Theologorum exterorum principum*, Francfort, 1618, in-8°; ces deux derniers ouvrages ont été réunis et réimprimés à Francfort, 1653, 5 vol. in-8°, et en 1706, 1 vol. in-fol., sous ce titre : *Dignorum laude virorum, quos musa vetat mori, Immortalitas.* « Je me « sens, dit Bayle, très-redevable aux travaux de Mel« chior Adam. » Moréri l'a souvent mis à contribution. « Les luthériens, dit Baillet, reprochent à notre « auteur d'avoir insulté quelquefois à la mémoire de « ceux qui ont rendu les plus grands services à la « nouvelle religion; mais les calvinistes, dont il sui« vait les dogmes, ne lui font pas ce reproche; au « reste, il faut avouer que ces vies des hommes il« lustres (tous protestants, à l'exception d'une ving« taine allemands ou flamands) sont un ouvrage de « grand travail; l'auteur s'étant donné la peine de « tirer ce qu'il dit de la vie et des écrits de ceux dont « il parle, de leurs ouvrages mêmes ou des éloges « qu'on a faits d'eux après leur mort. » Adam ne parle que de personnages du 16e siècle et du commencement du 17e siècle. Henning Witte a donné, à l'exemple de Melchior Adam, les vies des théologiens du 17e siècle, sous le titre de *Diarium biographicum*, etc. Melchior Adam a fait réimprimer à Heidelberg, en 1617, le dialogue d'Érasme : *de optimo Genere dicendi*, et en 1618, avec quelques notes de sa façon, l'*Oratio pro M. Tullio Cicerone* de Scaliger contre Érasme. L'*Historia ecclesiastica Ecclesiæ hamburgensis et bremensis*, que le Catalogue d'Oxford attribue à Melchior Adam, est d'Adam de Brême. (*Voy.* ce nom.) A. B—T.

ADAM (JEAN), jésuite, natif du Limousin, prêcha le carême, en 1656, au Louvre, en présence du roi et de la reine, et mourut supérieur de la maison professe de Bordeaux, le 12 mai 1684. Il s'est acquis plus de réputation par son zèle contre les nouveaux disciples de St. Augustin, qu'il appelait le docteur bouillant et l'Africain échauffé, que par ses ouvrages, dont les principaux sont : 1° des *Sermons pour un Avent*, Bordeaux, 1685, in-8°; 2° une *Octave de controverse sur le saint Sacrement de l'autel, où les paroles de J.-C. sont prises en figures par les protestants, et en vérités par les catholiques*, Bordeaux, 1675, in-8°; 3° *Triomphe de la très-sainte Eucharistie*, etc., *contre le ministre Claude*, Sedan, 1671, in-12; Bordeaux, 1672, in-8°. Le père Adam, en prêchant, en 1655, la passion à St-Germain-l'Auxerrois, fit un rapprochement des Parisiens avec les Juifs, et compara la reine à la Vierge, et le cardinal Mazarin à St. Jean l'évangéliste. Ce sermon

fut très-mal reçu à la cour; sur quoi un seigneur dit à la reine qu'il était *préadamite*. La reine lui demanda ce que cela voulait dire : « C'est que je ne « crois pas, madame, lui répliqua-t-il, que le Père « Adam soit le premier des hommes (1). » A. B—T.

ADAM (JACQUES), de l'Académie française, naquit en 1663, à Vendôme. Comme il était le plus jeune de huit enfants, ses parents le destinèrent à l'état ecclésiastique, et il fut placé chez les pères de l'Oratoire, qui dirigeaient le collége de sa ville natale. Après qu'il eut achevé ses études d'une manière brillante, ses maîtres l'envoyèrent à Paris avec une lettre pour Rollin. En voyant un enfant à peine âgé de quatorze ans, et qui paraissait encore plus jeune, Rollin eut peine à se persuader qu'il avait sous les yeux le sujet qui lui était recommandé. Mais Adam montra dans toutes ses réponses tant de sagesse et de modestie, qu'il n'hésita pas à le présenter à l'abbé Fleury, qui cherchait un homme instruit pour l'aider dans ses recherches sur l'histoire ecclésiastique. Fleury en fut très-satisfait. Charmé de sa douceur, de l'étendue de ses connaissances et de son application au travail, il se l'associa non-seulement dans ses recherches historiques, mais dans l'éducation du prince de Conti. Après la mort de Fleury (1723), Adam fut élu son successeur à l'Académie française. D'Alembert raconte, dans l'éloge qu'il a donné de cet académicien, qu'Adam n'étant pas gentilhomme, le prince de Conti, son élève, pour concilier ce qu'il croyait devoir aux préjugés avec le désir de lui donner le titre de gouverneur de son fils, lui proposa de prendre momentanément l'habit ecclésiastique. Mais Adam s'y refusa (2), ne voulant pas adopter un habit qui lui imposerait des devoirs qu'il ne pourrait remplir; après quelques jours de réflexion, le prince rendit justice à sa délicatesse, et le nomma sans condition (3). Il resta l'ami de son élève, devint secrétaire de ses commandements et chef de son conseil, et, dans ces diverses fonctions, justifia sa confiance. Il l'accompagna au siége de Philisbourg (1734), mais les fatigues de la campagne épuisèrent ses forces. Dès lors il ne fit que languir, et mourut d'une colique, à Paris, le 12 novembre 1735, laissant plusieurs enfants sans fortune. Il eut pour successeur à l'Académie française l'abbé Seguy. Adam possédait à fond les langues anciennes, et savait bien la plupart de celles de l'Europe. Ses confrères le nommaient un dictionnaire vivant, et ils le consultaient toujours avec fruit. Il a traduit de l'italien les *Mémoires de Montécuculli* (*voy.* ce nom), et la *Relation du cardinal de Tournon*, imprimée dans les *Anecdotes sur l'état de la religion à la Chine*. (*Voy.* TOURNON.) Il a eu part à la traduction de l'*Histoire universelle* de Jacques-Auguste de Thou, (*voy.* ce nom) depuis 1543 jusqu'en 1607. Mais son principal ouvrage est une traduction complète d'Athénée qu'il se proposait de publier avec une nouvelle édition du texte grec dans lequel il avait corrigé 2,000 passages. Le manuscrit de cette traduction, qu'on croyait perdu, fut enfin retrouvé, et remis à l'abbé Desaunays, garde de la bibliothèque du roi, pour le publier. Mais informé que Lefebvre de Villebrune s'occupait depuis longtemps d'une version d'Athénée, l'abbé Desaunays lui confia celle d'Adam pour en tirer le parti qu'il jugerait le plus convenable. Lefebvre n'en a publié que les deux premiers livres, après les avoir corrigés, ayant eu, dit-il, des ressources qu'Adam n'avait pu avoir de son temps. Il ajoute que le surplus de cette traduction lui avait été tout à fait inutile (*Athénée*, 1er avertissement, p. 7). Un exemplaire de Pindare, couvert de notes manuscrites d'Adam, a été vendu à Paris en 1830 (*Cat.* de M. Nodier, n° 288). W—s.

ADAM (LAMBERT-SIGISBERT), sculpteur, né à Nancy, le 10 février 1700, fut le fils aîné de Jacob-Sigisbert Adam, qui exerçait la sculpture, et s'était acquis dans sa province quelque célébrité. A l'âge de dix-huit ans, il se rendit à Metz; mais le désir d'étendre sa réputation le conduisit bientôt à Paris, où il arriva en 1719. Après quatre années de travaux, il obtint le premier prix, et alla, en qualité de pensionnaire du roi, à Rome, où il passa dix ans. Le cardinal de Polignac lui fit restaurer douze statues en marbre, dites *la Famille de Lycomède*, que l'on venait de découvrir dans les ruines du palais de Marius. Adam s'acquitta avec succès d'un genre de travail qui ne donne pas aux artistes une réputation proportionnée aux difficultés. Il restaura également divers morceaux de sculpture antique dont le roi de Prusse fit l'acquisition dans la suite, et qui furent transportés à Berlin. Lorsqu'on eut l'intention d'ériger à Rome le vaste monument connu sous le nom de Fontaine de Trévi, Adam fut l'un des seize sculpteurs que l'on chargea de donner des dessins à ce sujet, et sa composition, riche et spirituelle, fut adoptée par le pape Clément XII; mais les artistes italiens, toujours jaloux des talents ultramontains, firent différer l'exécution de cette fontaine. Au moment où Adam allait enfin s'en occuper, les offres avantageuses que lui fit le gouvernement de sa patrie le portèrent à revenir en France. Il partit, après s'être fait agréger à l'académie de St-Luc de Rome, et à celle de Bologne. Sa première production, après son retour en France, fut un groupe de *la Seine et la Marne*, pour la cascade de St-Cloud. Il travailla ensuite à Choisy, pour le duc d'Antin, etc., et fut reçu, le 23 mai 1737, membre de l'Académie, dont on le nomma dans la suite professeur. Son morceau de réception représentait *Neptune calmant les flots, et ayant à ses pieds un triton*, et non *Prométhée enchaîné au rocher*, comme l'ont dit quelques biographes. Ce dernier ouvrage fut le morceau de réception de Nicolas-Sébastien Adam, frère de Lambert-

(1) Ce mot a été aussi attribué à Voltaire. Ancillon, dans ses *Mélanges critiques de littérature*, publiés par son fils, Bâle, 1698, 2 vol. in-12, t. 1, p. 38, et dans la réimpression faite par Leclerc en 1701, in-12, et Amsterdam, 1706, in-12, p. 28, attribue ce mot à madame Marie Dumoulin; ainsi Voltaire n'en était que l'écho, suivant ce dernier témoignage. On le trouve encore attribué à Benserade, dans les *Annales poétiques*, t. 22. C.—T—Y.

(2) Malgré cela quelques biographes font d'Adam un *abbé*.

(3) Ceci n'est pas exact. Un laïque seul pouvait avoir l'emploi et le titre de gouverneur; un abbé n'était jamais que précepteur. Ne serait-ce pas le contraire qu'il faudrait lire? Puisque Adam fut nommé gouverneur, ne céda-t-il pas aux instances du prince, et ne quitta-t-il pas l'habit ecclésiastique pour prendre l'habit séculier? V—VE.

Sigisbert. Parmi plusieurs autres ouvrages, Adam fit alors le groupe de *Neptune et Amphitrite* pour le bassin dit de Neptune, à Versailles. Il y employa cinq années, et obtint, outre le prix de son travail, une pension de 500 livres. La figure de *St. Jérôme,* qu'il fit pour les Invalides, et que l'on voit maintenant à St-Roch, fut regardée comme un de ses meilleurs ouvrages. Elle suffirait pour donner une idée précise de sa manière et de ses talents. On y reconnait que cet artiste travaillait bien le marbre, et qu'il ne manquait ni d'une certaine correction dans le nu, ni de quelque élégance dans les draperies; mais le mauvais goût qui régnait de son temps l'entraîna dans une fausse route. Au lieu de s'en tenir à la majestueuse simplicité de l'antique, et de ne demander à son art que ce qu'il en pouvait obtenir, Adam, à l'exemple du Bernin et de quelques autres sculpteurs, semble avoir voulu rivaliser avec la peinture, en cherchant à produire des effets auxquels celle-ci peut seule atteindre En un mot, ce maître, qui attachait une grande importance au travail de son ciseau, ne sera jamais placé que dans la seconde ou même la troisième classe des sculpteurs, et ses ouvrages ne rappelleront qu'une époque de décadence. Ses autres ouvrages sont : le groupe de cinq figures et de cinq animaux en plomb bronzé, à Versailles; le bas-relief de la chapelle de Ste-Élisabeth, en bronze; deux groupes en bronze, représentant *la Chasse et la Pêche*, à Berlin; *Mars caressé par l'Amour,* à Bellevue; une statue représentant *l'Enthousiasme de la Poésie*. Adam publia à Nancy, en 1754, un *Recueil de Sculptures antiques grecques et romaines*, dont il avait fait les dessins. C'étaient les gravures de morceaux de sculpture qu'il avait achetés pour la plupart des héritiers du cardinal de Polignac. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 13 mai 1759. D—T.

ADAM (Nicolas-Sébastien), sculpteur, frère du précédent, né à Nancy, le 22 mars 1705, étudia sous son père et à Paris, jusqu'à l'âge de dix-huit ans. A cette époque, il travailla pendant dix-huit mois à un château près de Montpellier, puis il partit pour Rome en 1726. Il obtint, en 1728, au Capitole, l'un des prix de l'académie de St-Luc. Son frère aîné et un troisième frère, François-Gaspard Adam, étaient alors dans la même ville. Ils travaillèrent de concert, et, après neuf ans de séjour, Nicolas-Sébastien Adam revint à Paris. Après quelques contrariétés il fut reçu à l'Académie. Il devait donner pour son morceau de réception, *Prométhée dévoré par le vautour;* mais il ne termina cet ouvrage que dans la suite. L'année suivante, il exécuta, pour la chapelle du roi, à Versailles, un bas-relief en bronze, représentant le *Martyre de Ste. Victoire* sous l'empereur Décius. Il seconda quelque temps son frère dans les travaux du bassin de Neptune; mais il est assez rare que deux frères, lorsqu'ils exercent le même art, vivent en bonne intelligence. Il abandonna l'ouvrage avant qu'il fût terminé, et travailla pour l'hôtel Soubise, la chambre des comptes et l'abbaye de St-Denis. Il concourut pour le *Mausolée du cardinal de Fleury,* avec Bouchardon et Lemoyne, et le public lui accorda le prix; mais Lemoyne fut chargé de l'exécution de ce monument. Le *Tombeau de la reine de Pologne*, épouse de Stanislas, fut le plus important de ses ouvrages : il l'exécuta dans l'église de Bon-Secours, près de Nancy. Le *Prométhée* parut enfin au salon de 1763, et le roi de Prusse en fit offrir à l'artiste 30,000 fr.; mais Adam eut la délicatesse de répondre que ce morceau, fait pour le roi son maître, ne lui appartenait pas. Nicolas-Sébastien Adam mourut le 27 mars 1778. Ce qu'on a dit de la manière de son frère peut aussi lui être appliqué. Le travail du marbre et la recherche d'idées ingénieuses fixaient surtout son attention. Il demandait tous les jours à Dieu, dans sa prière, de n'être ni le premier ni le dernier dans son art, mais de se tenir dans un milieu honorable, pour éviter d'exciter la jalousie ou de tomber dans le mépris. Sa prière fut à peu près exaucée. D—T.

ADAM (François-Gaspard), frère des précédents, naquit à Nancy, en 1710, et fut comme eux élève de leur père. Le produit de quelques ouvrages qu'il fit dans le Barrois le mit en état d'aller, en 1728, rejoindre ses frères à Rome. Son frère aîné lui apprit à travailler le marbre. François-Gaspard Adam, revenu à Paris, gagna le 1er prix de l'Académie, et retourna, en 1742, à Rome, où il acheva ses études. Arrivé de nouveau à Paris, il agit de concert avec son frère aîné pour aller à Berlin à la place de Nicolas-Sébastien, qui avait été mandé par le roi de Prusse. Ce dernier ne crut pas devoir réclamer contre cette supercherie; et, après avoir travaillé plusieurs années à Berlin, François-Gaspard Adam revint à Paris, où il mourut en 1759. D—T.

ADAM (Nicolas), né à Paris, en 1716, fut élève de Louis le Beau, et, à son tour, professa pendant plusieurs années avec distinction l'éloquence au collége de Lisieux. Le duc de Choiseul, qui avait beaucoup d'amitié pour lui, l'envoya à Venise, comme chargé d'affaires auprès de la république. Adam y resta douze ans. Il revint en France, où il donna quelques livres élémentaires, et mourut à Paris en 1792. On a de lui : 1° *la Vraie Manière d'apprendre une langue quelconque, vivante ou morte, par le moyen de la langue française*, 1787, 5 vol. in-8°, plusieurs fois imprimés; ils contiennent : 1° Grammaire française; 2° Grammaire latine; 3° Grammaire italienne; 4° Grammaire anglaise; 5° Grammaire allemande. 2° *Les Quatre Chapitres, de la Raison, de l'Amour de soi, de l'Amour du prochain, de la Vertu*, 1780, in-8°; ouvrage que l'auteur, dit Desessarts, avait présenté sous quatre faces, en bon et en mauvais latin, en bon et en mauvais français. 3° *Traduction littérale des Œuvres d'Horace*, 1787, 2 vol. in-8°. 4° *Traduction littérale des Œuvres de Phèdre.* 5° *Traduction italienne de Phèdre.* 6° *Traduction littérale de Rasselas*, roman de Johnson. 7° *Traduction littérale de Caton*, tragédie d'Addison. 8° *Traduction littérale de l'Essai sur l'homme*, de Pope. 9° *Traduction littérale de la première Nuit d'Young.* 10° *Essai sur l'Éducation de la jeunesse*, Londres et Paris, 1787, in-8°. Adam savait presque toutes les langues de l'Europe, et possédait

à un rare degré le talent de communiquer ce qu'il savait. A. B—T.

ADAM (ROBERT), architecte célèbre, né en 1728, à Kirkaldy, dans le comté de Fife en Écosse, fit ses études à Édimbourg. Il manifesta de bonne heure un goût décidé pour les arts du dessin, et s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'architecture. Il fit le voyage d'Italie aux frais du gouvernement d'Angleterre, qui, à l'imitation de celui de France, entretient à Rome un certain nombre d'élèves. Avant de revenir dans sa patrie, il visita différentes parties de l'Italie, pour y étudier les monuments des arts, et il y conçut le plan d'un ouvrage qu'il publia ensuite, et dont on parlera plus en détail à la fin de cet article. De retour en Angleterre, il s'établit à Londres, où il construisit plusieurs édifices qui lui firent une grande réputation, quoiqu'ils n'aient rien de distingué dans les grandes parties de l'architecture. Le talent particulier de l'artiste ne se montre que dans l'art des distributions intérieures, et surtout dans les ornements, où il a montré de l'originalité et de la variété, et quelquefois même de la grandeur. Il fut nommé, en 1762, architecte du roi; mais, en 1768, il donna sa démission de cette place, parce qu'il fut nommé député au parlement britannique, comme représentant du comté de Kinross en Écosse. Il mourut, en 1792, de la rupture d'un vaisseau dans la poitrine, et fut enterré avec une pompe extraordinaire; beaucoup de personnes de distinction et un grand nombre d'artistes accompagnèrent son convoi, et sa famille lui a fait élever un monument dans l'abbaye de Westminster. La noblesse de son caractère, la supériorité de ses talents et l'étendue de ses connaissances faisaient rechercher sa société. Il fut l'ami de Hume, de Robertson, d'Adam Smith, de Ferguson, etc., et vécut dans l'intimité de plusieurs autres personnages illustres de la Grande-Bretagne. Il a construit un grand nombre d'édifices, tant publics que particuliers, à Édimbourg et à Glascow; et ces bâtiments sont d'un goût d'architecture plus noble et plus pur que ceux qui existaient auparavant dans ces deux villes. Il a construit aussi, dans plusieurs campagnes, des châteaux et des maisons particulières dont on ne peut pas louer le bon goût de composition. La plupart sont dans le style gothique; mais en cela l'on peut croire qu'il s'est plutôt assujetti au goût des propriétaires qu'il n'a suivi le sien propre : c'est une disposition qui paraît naturelle aux Anglais. Les principes de l'architecture grecque y ont été importés par des hommes d'esprit qui avaient voyagé en Italie; ils ont été suivis par quelques architectes qui ont bien étudié leur art. Ils ont été appliqués avec succès à un assez grand nombre de bâtiments; mais, en parcourant l'Angleterre, en examinant la multitude d'églises, de maisons et de châteaux, répandus dans les villes et dans les campagnes, on s'aperçoit que le goût dominant, et pour ainsi dire le goût national, est pour l'architecture gothique. Robert Adam s'était associé dans tous ses travaux un frère, architecte comme lui, mais qui avait plus d'habileté dans la partie mécanique de l'art que de génie et d'invention : ce dernier mérite appartenait tout entier à Robert. La plus considérable des constructions qu'ils ont faites à Londres est une suite de maisons bâties sur un plan uniforme sur le bord de la Tamise, et qui a conservé le nom d'*Adelphi*, comme étant l'ouvrage des deux frères. Un Anglais, qui a vu les ouvrages des Adam, et qui en parle en juge éclairé de l'art, mais avec une partialité que nous ne pouvons approuver, a écrit que le style de l'architecte écossais est certainement « très-supérieur à celui de tous les architectes français, sans exception, qui ont vécu sous « Louis XV. » L'auteur de cet article ne connaît point les bâtiments dont les Adam ont décoré Edimbourg et Glascow, mais il a vu ceux qu'ils ont construits à Londres, et il ne peut pas croire qu'ils aient fait nulle part rien de comparable à l'église de Ste-Geneviève, aujourd'hui Panthéon, et à l'école de médecine de Paris. La réputation que Robert Adam s'est acquise se serait concentrée dans son pays, s'il n'avait donné de son talent d'autres preuves qui l'ont fait connaître au dehors. Il a publié une espèce d'ouvrage périodique, consistant en dessins, particulièrement d'ornements d'architecture, qui ont contribué à répandre un meilleur goût pour tout ce qui tient à la décoration et à l'ornement, non-seulement en architecture, mais encore dans les manufactures et les arts où le dessin entre comme objet essentiel. Celle de ses productions qui assure le plus solidement sa réputation, est la *Description des ruines du palais de l'empereur Dioclétien, à Spalatro en Dalmatie*, dont il fit faire les dessins et les gravures en Italie, et qu'il publia à Londres, en 1764, grand in-fol. Ce magnifique ouvrage, aussi intéressant par la grandeur du monument qu'il met sous nos yeux, que précieux par la beauté de l'exécution, est digne de faire suite aux Ruines de Palmyre et de Balbeck, que l'on doit aussi à des compatriotes de Robert Adam. Il a mis à la tête une introduction assez étendue et très-bien écrite, qui jette de nouvelles lumières sur l'architecture des Romains, dont il ne reste guère que quelques édifices publics, tandis qu'une foule de bâtiments élégants et superbes, habités par des citoyens de Rome, ont entièrement disparu. A peine reste-t-il quelques vestiges de ces maisons de campagne innombrables dont l'Italie était couverte, quoique les Romains eussent prodigué, pour les élever et les embellir, les richesses et les dépouilles du monde. Robert Adam déplore la destruction de toutes ces habitations particulières. Les ruines du palais de Dioclétien, à Spalatro, sont le seul monument de ce genre que le temps ait épargné : c'est le palais où Dioclétien, après avoir résigné l'empire, passa les neuf dernières années de sa vie. On connaît le goût de cet empereur pour l'architecture; il avait fait construire un grand nombre de beaux édifices : ses bains publics, qu'on voit à Rome, sont un des anciens bâtiments les plus magnifiques et les plus entiers qui se soient conservés. Tous ces motifs déterminèrent Robert Adam, lorsqu'il était en Italie, à entreprendre le voyage de Spalatro. M. Clérisseau, architecte français, dont on connaît le talent et les connaissances dans les antiqui-

tés, accompagna l'architecte anglais, qui avoue avec regret qu'il ne put trouver aucun artiste de sa nation en état de le seconder dans ses travaux. Il faut voir, dans l'introduction dont nous avons parlé, les difficultés de plusieurs genres que Robert Adam eut à surmonter pour mener à fin cette grande entreprise. Il y déploya autant d'intelligence et de courage qu'il a montré de zèle et de talent dans l'exécution de l'ouvrage, qui recommandera son nom a la postérité. Les dessins de ses ouvrages d'architecture ont été gravés et recueillis à Londres, en 1778, 2 vol. in-fol. S—D.

ADAM (ALEXANDER), savant écossais, naquit en 1741, d'un pauvre fermier, dans un hameau du comté de Moray. A l'université d'Édimbourg, où se terminèrent ses études, il n'avait d'abord d'autres moyens d'existence que la guinée que lui donnait, à chaque trimestre, un condisciple dont il était chargé de hâter les progrès; mais l'aptitude qu'il montra, dans diverses occasions, pour l'enseignement, lui fit confier la direction de la *haute école* d'Edimbourg, qui est la première du nord de la Grande-Bretagne, par l'ancienneté et par la réputation. La Grammaire latine de Ruddiman était alors en usage dans toutes les écoles d'Ecosse : Adam entreprit d'y substituer une autre méthode par laquelle la grammaire anglaise était enseignée en même temps que la grammaire latine. Cette Grammaire latine parut en 1772. Il n'y eut aussitôt qu'un cri contre cette innovation. Un écrivain spirituel, mais malveillant, l'historien Gilbert Stewart, s'attacha surtout à verser le ridicule sur le grammairien. Le corps municipal se prononça contre l'innovation; et, malgré les suffrages de lord Kames et de l'évêque Lowth, le recteur fut le seul dans la haute école qui mit en pratique sa méthode. Alexander Adam ne se laissa pas toutefois intimider, et les éditions de sa Grammaire latine se multiplièrent malgré les obstacles. Persuadé que l'acquisition des connaissances générales devait aller de front avec les études classiques, il composa, pour la favoriser, un *Précis* (Summary) *de géographie et d'histoire*, accompagné des cartes de d'Anville. La 1re édition, donnée à Édimbourg, fut suivie de plusieurs autres, notamment celles de Londres, 1794 et 1809, in-8°. Un autre ouvrage utile, l'*Abrégé des antiquités romaines*, fut pour Adam un objet de soins scrupuleux, et resta trois années sous presse, toujours retouché et amélioré. Le succès répondit à ses efforts. Le livre fut traduit en allemand, en français (par M. le comte Emm. de Laubépin) et en italien. La jeunesse de diverses parties de l'Angleterre accourut en grand nombre aux leçons du savant instituteur, qui continua de partager sa vie entre ses fonctions et le travail du cabinet. Sa *Biographie classique* parut à Édimbourg, en 1800. On y remarque particulièrement la notice sur César. L'auteur travaillait depuis longtemps à la composition d'un dictionnaire latin sur un plan étendu; mais des considérations pécuniaires l'ayant détourné de le livrer à l'impression, il en fit un abrégé qui parut en 1805, sous le titre de *Lexicon linguæ latinæ compendiarium*. Vers ce même temps, une association de maîtres d'école écossais se forma à l'instar de celle d'Angleterre, dans le but d'établir un fonds de secours en faveur des veuves et des familles des instituteurs : Adam y contribua de sa bourse et de son crédit, et fut caissier de ce fonds de bienfaisance. Depuis environ quarante ans, il était à la tête de la haute école, lorsqu'il mourut le 18 décembre 1809. L.

ADAM (maître). *Voyez* BILLAULT.

ADAMAN. *Voyez* ADAMNAN.

ADAMANTIUS, médecin, était, à ce qu'on croit, Juif de nation, et demeurait à Alexandrie. Il passa ensuite à Constantinople, et s'y fit catholique. Il dédia à l'empereur Constance ou ouvrage en deux livres sur la physiognomonie, qui nous est parvenu et qui a été imprimé plusieurs fois avec d'autres auteurs du même genre. Quoique rien ne soit plus conjectural que l'art dont Adamantius a traité, il aurait pu mettre dans son livre plus d'ordre, de méthode, et surtout ne pas tomber dans des contradictions choquantes. On trouve cet ouvrage dans un des volumes de l'édition d'Aristote donnée par Sylburge, et dans les *Scriptores physiognomoniæ veteres, gr. lat., cura J. G. Fied. Franzii, Altenburgi*, 1780, in-8°; collection donnée avec peu de soin, comme toutes les éditions de Franzius. C — R.

ADAMÆUS (THÉODORIC), philologue du 16e siècle, naquit à Schwalenberg, dans le comté de la Lippe, et mourut en 1540. On a de lui : 1° *de christiani orbis Concordia*, Paris, Wéchel, 1532, in-4°. C'est un discours adressé à Charles-Quint et à François Ier. 2° *De Insula Rhodo et militarium ordinum Institutione*, ibid., Wéchel, 1536, in-8°. On trouve dans le même volume trois opuscules de deux autres auteurs : *de Bello rhodio*, de Jacques la Fontaine, jurisconsulte de Bruges; *Melitæ Descriptio, de Ventis et nautica Buxula, ventorum indice, Tractatus*, de Jean Quintin, professeur en droit canon et chevalier servant dans l'ordre de Malte. 3° Des notes jointes à la traduction latine de l'ouvrage de Procope, *de Justiniani imperatoris Ædificiis*, donnée par Fr. Craneveld, ibid., 1537, in-4°. 4° Une traduction latine du Tableau de Cébès, *Cebetis Tabula*, ibid., 1539, in-8°. 5° Une édition grecque de l'*Abrégé du droit civil* de Constantin Harménopule, ibid., 1539, in-4°. C'est la première fois que fut imprimé l'ouvrage du jurisconsulte grec. P—RT.

ADAMI (ADAM), bénédictin, né à Mulheim, près de Cologne, en 1610, abbé de Murhart en Souabe, et évêque d'Hiérapolis. En 1643, les prélats du duché de Wirtemberg le chargèrent de les représenter dans la négociation du traité de Westphalie. Il écrivit l'histoire de ce traité sous ce titre : *Arcana pacis westphalicæ*, Francfort-sur-le-Mein, in-4°. Cet ouvrage est fait avec esprit et impartialité. Comme la 1re édition était très-fautive, J.-God. de Meiern en donna une nouvelle en 1737, sous ce titre : *Historica Relatio de pacificatione Osnabrugo-Monasteriensi*, etc. Cette édition fut faite sur le manuscrit original qui se trouvait à Hildesheim. G—T.

ADAMI (LIONARDO), né le 12 août 1690, à Bolsena en Toscane, était encore enfant lorsqu'il fut en-

voyé à Rome, chez son oncle, l'abbé Andrea Adami, excellent musicien, attaché au cardinal Pietro Ottoboni. Ce prélat le fit entrer au séminaire, où il fit tant de progrès, qu'au bout de deux ans il avait terminé son cours de physique. Mais alors il eut le malheur de prendre part à une espèce de révolte qui eut lieu dans le séminaire, et s'enfuit à Livourne, où il s'enrôla sur un corsaire français. Il parcourut la côte de Barbarie, et assista à un combat que son vaisseau, réuni à d'autres de la même nation, livra aux Anglais, qui furent vaincus et conduits à Toulon. Il entra alors au service de France, et fut fait prisonnier, dans une bataille, par les Hollandais; mais il trouva le moyen de s'évader et revint en France. Ennuyé de cette vie errante, après vingt-six mois d'absence, il songea à retourner dans sa patrie, et il obtint le pardon de son oncle; le cardinal Ottoboni lui procura son congé. De retour à Rome, il s'appliqua à l'étude, principalement à celle de la langue grecque, dans laquelle il fit des progrès si rapides, qu'en moins d'un an il fut en état de corriger et de commenter les auteurs avec une facilité étonnante. Les langues hébraïque, arabe et syriaque devinrent aussi l'objet de son application. Sa réputation engagea, en 1717, le cardinal Imperiali à lui confier la garde de sa nombreuse bibliothèque; et il remplissait cette charge lorsqu'il fut enlevé aux lettres. Il mourut à 28 ans, le 9 janvier 1719, d'une maladie de poitrine, suite de sa trop grande application, et fut enterré à Rome, dans l'église de St-Laurent *in Damaso*. Il a laissé un savant ouvrage qu'il fit imprimer à Rome, en 1716, in-4°, sous ce titre : *Leonardi Adami Volsiniensis τοῦ ἐν Ἀρκάσιν Philoclis Æpei Arcadicorum volumen primum*. Ce 1er volume est dédié au cardinal Ottoboni, qui avait fait les frais de l'impression. Il contient, en quatre livres, l'histoire de l'Arcadie, depuis les temps les plus reculés jusqu'au règne d'Aristocrate le jeune, son dernier roi. Cet ouvrage est tellement rempli d'érudition, et renferme un si grand nombre de passages d'auteurs anciens, que Jacopo Facciolati, ami d'Adami, le comparait à une ville dans laquelle il y avait plus d'étrangers que de citadins. Non-seulement Adami y a réuni avec le plus grand soin tous les passages relatifs à l'Arcadie; mais, plus critique qu'historien, il les a discutés et corrigés, ce qui le force souvent à interrompre son récit. Son ouvrage contient d'excellents matériaux pour cette partie de l'histoire et pour celle de la Grèce entière. Le 2e volume devait comprendre le reste de l'histoire de l'Arcadie, depuis la 28e olympiade; sa publication avait déjà été annoncée dans le tome 29 du *Giornale de' Letterati d'Italia*; mais la mort prématurée de l'auteur l'empêcha de le faire paraître. Adami avait entrepris d'autres ouvrages qu'il n'a pu achever, et dont il a légué les manuscrits au cardinal Imperiali. De ce nombre sont : une *Histoire du Péloponèse*; une édition en plusieurs volumes des *OEuvres de Libanius*, augmentée de divers Discours et Lettres inédits de cet auteur; une édition de l'*Histoire de Jornandès*; un recueil considérable d'inscriptions, la plupart inédites; quatre livres *de Varietate fortunæ* de Poggio de Florence; enfin cinq *Novelles* qui manquent au code de Théodose. A. L. M.

ADAMI (Ernest-Daniel) naquit à Idung, dans la grande Pologne, le 19 novembre 1716, et, après avoir été correcteur et directeur de musique à Landshut, fut, depuis 1765, pasteur à Pomeswitz, dans la haute Silésie. Il a publié, en 1750, à Liégnitz, un ouvrage en allemand, sur le triple écho qui existe à l'entrée de la forêt d'Aderbach (dans le royaume de Bohême), 1 vol. in-4°, et en 1755, des *Dissertations sur les beautés sublimes du chant dans les cantiques du service divin*, in-8°, Leipsick, 1755. On ignore l'année de sa mort. P—x.

ADAMI (André), maître de la chapelle pontificale, au commencement du 18e siècle, publia un ouvrage ayant pour titre : *Osservazioni per ben regolare il coro dei cantori della capella pontificia, tanto nelle funzioni ordinarie che straordinarie*, 1 vol. in-4°, Rome, 1711. Cet ouvrage, assez curieux, renferme les portraits de douze principaux chanteurs de la chapelle pontificale, avec des notes sur leur vie. P—x.

ADAMI (Antoine-Philippe), littérateur, naquit vers 1720, à Florence, d'une famille patricienne. Son frère, le P. Raimondo, servite, devint professeur à Pise, et fut l'un des rédacteurs du *Giornale dei letterati*. Philippe embrassa l'état militaire, et, dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions, cultiva la philosophie et les lettres, ce qui lui mérita la bienveillance du grand-duc, lequel le nomma chevalier de St-Etienne. Il avait formé le projet de donner la collection des historiens de Florence. En 1755, il en publia le prospectus (1). La même année, il fit imprimer à Rome, format in-4°, la 1re édition de la *Cronica delle cose d'Italia*, de Paolino Pieri. Cette chronique, qui s'étend de 1080 à 1305, est assez curieuse; mais elle diffère, sur plusieurs faits, de l'histoire de Jean de Villani. La poésie occupa les dernières années d'Adami. Il travaillait à une tragédie de *la Conjuration des Pazzi* (2), quand il fut enlevé par une mort prématurée, vers la fin de l'année 1761. Il était membre de l'académie des *Apatisti*. Outre quelques opuscules sur l'agriculture et l'économie politique, on a de lui : 1° *i Cantici biblici ed altri salmi della sacra Scrittura, con i treni di Geremia, esposti in versi toscani da un academico Apatista*, Florence, 1748, in-4°. C'est la traduction d'après la Vulgate de tous les morceaux lyriques qui font partie du bréviaire romain. Elle passe pour fidèle, mais on reproche à l'auteur d'avoir trop peu soigné son style. 2° *Dimostrazione dell' esistenza di Dio, provata con quella della contingenza della materia*, Livourne, 1755, in-8°. On trouve l'analyse de cet ouvrage dans le *Journal étranger*, août 1754. Le critique français en parle avec éloge. 3° *Odi panegiriche a Cesare*, Florence, 1755, in-fol. 4° *Poesie, con una dissertazione sopra la poesia drammatica e*

(1) *Prospetto di una nuova compilazione della Storia Fiorentina da suoi principi sino all' estinzione della casa de' Medici, esposto in tre dissertazioni*, Pise, 1758, in-4°.

(2) Ce sujet avait été traité, dès 1665, en italien, par Sebast. degli Antoni, noble vicentin, dont Maffei cite la pièce avec éloge. Alfieri a fait aussi une tragédie sur la conjuration des Pazzi.

mimica del teatro, ibid., 1755, in-8°. Il y a de l'esprit, de la grâce, de la douceur, dans les poésies d'Adami. On en a traduit plusieurs morceaux dans le *Journal étranger*. Dans la dissertation sur la mimique, il s'attache à maintenir la supériorité de la musique italienne sur la musique française. 5° Une traduction en vers *sciolti* de l'*Essai sur l'homme* de Pope, Arezzo, 1756, in-8°, Venise, 1761. M. Lombardi ne parle point d'Adami dans son *Histoire de la littérature italienne au 18e siècle*; et l'article qu'on lui a donné dans la *Biographie italienne* est très-incomplet. W—s.

ADAMNAN (Saint), fut élu, vers l'an 664, abbé du monastère que St. Columban, avait fondé, dans le 6e siècle, à Hy ou Hu, île située sur les côtes, entre l'Irlande et l'Ecosse. (Elle est aussi appelée *île de St-Columban* ou *Kohlmhill.*) Adamnan vint à la cour d'Alfred, roi de Northumbre, afin d'observer les pratiques de l'Eglise anglicane. Étant de retour dans son monastère, qui suivait la règle de St-Benoît, il représenta à ses religieux que leurs usages étaient contraires à ceux que suivaient l'Église romaine et celle d'Angleterre; mais il ne fut écouté que par un petit nombre. Il mourut âgé de 80 ans, le 23 septembre 705. Nous avons de lui : 1° *Adamanni Scotohiberni, Abbatis celeberrimi, de Situ terræ sanctæ et quorumdam aliorum locorum, ut Alexandriæ et Constantinopoleos, libri tres, ante annos nongentos et amplius conscripti, et nunc primum in lucem prolati*, Ingolstadt, 1619, in-4°. Cette édition, publiée par le P. Gretser, étant devenue très-rare (1), et Mabillon, n'ayant pu se la procurer, fit faire des recherches et découvrit la Description d'Adamnan dans deux manuscrits, l'un appartenant à la bibliothèque de Corbie, l'autre à celle du Vatican. Un de ses amis lui ayant fait venir d'Allemagne un exemplaire de l'édition de Gretser, il fit paraître : *Adamnani, abbatis hiiensis, libri tres, de Locis sanctis, ex relatione Arculfi, episcopi galli,* dans les *Acta sanctor. ord. sanct. Benedicti*, t. 4, p. 502. Cette Description des lieux saints par Adamnan, très-estimée au moyen âge, a servi de livre classique jusqu'au temps des croisades. Bède nous en a donné l'historique dans son *Eccles. Hist. Anglorum*, t. 5, p. 16. « Adamnan, dit-il, abbé « de Hu, en Hibernie, a écrit sur les lieux saints « un livre très-utile. Un évêque des Gaules, appelé « Arculfe, ayant été, à son retour de la terre sainte, « jeté par la tempête sur les côtes occidentales de la « Britannie, fut reçu par Adamnan, auquel il com« muniqua des détails très-exacts sur les lieux que « ce prélat avait visités. Pendant son séjour à Hu, « Arculfe mit sa relation par écrit, en y joignant des « gravures. Adamnan alla offrir cette Description « au roi Alfred, qui, afin de la répandre, en fit faire « un grand nombre de copies. » Après cette introduction, Bède rapporte ce qui se trouve dans l'ouvrage, dont il a donné un abrégé plus étendu que celui que l'on trouve dans son *Histoire ecclésiastique* (2). Il faut lire l'ouvrage même d'Adamnan, quand on veut bien connaître la terre sainte telle qu'elle était vers le milieu du 7e siècle. L'édition de Mabillon est plus complète que celle de Gretser. 2° *Sancti Adamnani scoti libri tres, de sancto Columbo scoto, presbytero et confessore, qui circa annum Domini 565 floruit*, Anvers, 1725, dans le *Thesaurus Monum. eccles. Candii.*, in-fol., t. 1, p. 674. St. Columban fut le fondateur et le premier abbé du monastère de Hy. St. Adamnan, son historien, fut le 6e de ses successeurs. Mabillon a aussi publié cette vie de St. Columban dans les *Act. ord. sanct. Bened.*, 1. L'édition de Canisius est meilleure. G—Y.

(1) Il y en a un exemplaire à la bibliothèque royale, sous la lettre O. 1263.

(2) Bède, t. 5, p. 363.

ADAMOLI (PIERRE), né à Lyon, le 5 août 1707, fut garde des ports, ponts et passages de cette ville. Bibliophile et antiquaire éclairé, il passa la plus grande partie de sa vie à former une collection de livres, de manuscrits et de médailles, qu'il légua à l'académie royale des sciences et arts de Lyon. D'après ses intentions, cette bibliothèque devait être ouverte au public une fois par semaine, et la direction n'en pouvait être confiée qu'à un académicien, père de famille, *jamais à un moine membre d'une congrégation, ni à un libraire qui viendrait altérer son legs en le mélangeant de livres sans valeur et sans utilité, qu'on nomme bouquins*. Lors de la dissolution de l'académie, en 1793, les livres d'Adamoli furent mis sous le scellé, puis transportés à la bibliothèque de la ville. L'académie, ayant été réinstallée, en réclama et en obtint la restitution, en 1825, de sorte que la bibliothèque de cette société se compose actuellement de près de 12,000 volumes de choix. Adamoli avait fondé deux prix, l'un de 300 francs, et l'autre d'une médaille d'argent de la valeur de 25 francs, pour être distribués aux auteurs qui auraient le mieux traité des questions que l'académie était appelée à proposer sur des sujets d'histoire naturelle ou d'agriculture. Le prix fut décerné, en 1776, à MM. Coste et Villemet, pour un mémoire sur la substitution, dans la médecine, des plantes indigènes aux végétaux exotiques. Adamoli mourut à Lyon, le 5 juin 1769. Il est auteur de trois *Lettres à M. de Migieu*, sur la découverte d'une jambe de cheval en bronze, retirée de la Saône, près de l'église d'Ainay, en 1766, Lyon, 1766 et 67, in-8°. A. P.

ADAMS (GUILLAUME), navigateur anglais, était né à Gillingham, dans le comté de Kent. Dès l'âge de douze ans il fut envoyé à Limehouse, dans le voisinage de Londres, pour y apprendre la navigation. Il sortit de cette école à vingt ans, et servit comme pilote sur les bâtiments de l'État. Les négociants qui faisaient le commerce de la côte de Barbarie l'employèrent ensuite; mais Adams, passionné pour les voyages lointains, saisit, en 1598, l'occasion de s'embarquer comme pilote avec le Hollandais Jacques de Mahu, amiral d'une flotte de cinq vaisseaux destinés pour les Moluques; elle appareilla de l'embouchure de la Meuse, le 27 juin, et, par la mort du commandant, passa sous les ordres de Simon de Cordes. (*Voy.* ce nom.) Il ne restait plus que deux vaisseaux à la fin de novembre 1599, époque à laquelle les Hollandais n'étaient encore qu'à l'île Ste-Marie, sur la côte du Chili. Adams était alors sur le

bâtiment de Gérard van Beuningen. On s'attendait à être attaqué par les Espagnols. Un matelot qui avait fait le voyage du Japon avec les Portugais conseilla de se diriger vers cette contrée, où l'on serait sûr de vendre avantageusement la cargaison de drap que l'on avait à bord. Le 24 janvier 1600, Beuningen fut séparé par un coup de vent de l'amiral que l'on ne revit plus. Les maladies avaient enlevé la plus grande partie des matelots, et parmi ceux qui restaient, il n'y en avait pas dix qui pussent se tenir debout. Adams, se fiant aux cartes, qui étaient fautives, cherchait le port de la capitale du Japon sous une latitude trop basse; enfin, le 19 avril, lorsque six hommes seulement étaient encore en état de faire le service, le navire mouilla près de la côte de Bougo, dans l'île de Kiusiu. Les Japonais, suivant leur usage, mirent une garnison à bord du navire, puis le conduisirent dans un port excellent. Un jésuite et un Portugais, envoyés pour servir d'interprètes aux Hollandais, essayèrent de les faire passer pour des pirates; neuf jours après, un ordre de l'empereur enjoignit d'amener leurs chefs à Osaka, où il tenait sa cour; le capitaine fit partir Adams et deux matelots. Après leur audience, ils furent conduits dans une prison où on les traita bien. Une seconde entrevue avec le monarque fut suivie d'une détention dans un lieu différent. Ensuite Adams et ses compagnons furent renvoyés à leur navire, qui fut mené dans le port de Surunga; on leur restitua la valeur de ce qui leur avait été pris. Adams, par son intelligence et son habileté dans la pratique de divers arts, parvint à gagner la faveur de l'empereur. Grâce à son crédit, au bout de deux ans, le capitaine obtint la liberté de sortir de l'empire, et celle d'y commercer. Mais ce marin fut tué, un an après, dans un combat près de Malaca, et les lettres dont Adam l'avait chargé furent perdues. Celui-ci, ne recevant pas de ses nouvelles, confia d'autres lettres à des navires japonais. Enfin il en arriva une à Bantam; elle était du 22 octobre 1611, avec cette singulière suscription en anglais : *A mes amis et à mes compatriotes inconnus, que je prie de faire tenir cette lettre ou une simple copie, ou seulement les nouvelles qu'elle contient, à quelques personnes de ma connaissance, soit à Limehouse, soit à Gillingham.* Les avis qu'elle contenait ne furent pas négligés. Guillaume Saris jeta l'ancre près de Firando, en 1613; les Hollandais y avaient un comptoir depuis 1609. Adams servit d'interprète à Saris, qui fit le voyage de Iedo : l'empereur le chargea d'une lettre pour le roi de la Grande-Bretagne, et d'un acte accordant aux Anglais le privilége de commercer au Japon. Ceux-ci en profitèrent pendant quelque temps. Adams, quoique retenu au Japon, put cependant en sortir comme pilote sur les vaisseaux de ses compatriotes qui allaient dans les contrées voisines: toujours il revenait dans le pays où il jouissait d'une grande considération et où il possédait des terres; il différait sans cesse son retour en Angleterre; la mort le surprit à Firando, en 1620 ou 1621. On peut le regarder comme ayant facilité aux Hollandais la faculté, qu'ils ont conservée depuis, de faire le commerce avec le Japon, et ils lui sont redevables de la permission de faire le voyage de Iedo. Charlevoix, qui le qualifie chevalier, prétend que, par ses insinuations auprès de l'empereur, il nuisit beaucoup aux Espagnols et aux chrétiens. Le tome 1er du recueil de Purchas contient deux lettres d'Adams où il raconte ses aventures et donne des observations sur le Japon. On trouve, dans le même volume, la relation du voyage de Saris, de ses négociations à la cour du Japon, et de l'établissement d'un comptoir anglais à Firando; diverses lettres d'Édouard Cox, que Saris avait laissé dans ce port (elles vont jusqu'en 1620); une lettre d'Arthur Hatch, qui n'avait quitté ce pays qu'en 1623. Tous ces morceaux sont intéressants pour l'histoire de la navigation et du commerce des Anglais, ainsi que pour l'ethnographie du Japon. Le *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la compagnie des Indes orientales* offre des particularités curieuses sur Adams, et sur un Hollandais qui, venu au Japon avec lui, vivait encore en 1630. E—s.

ADAMS (William), théologien anglican, né à Shrewsbury, en 1707, fit ses études à l'université d'Oxford, et se lia dès lors avec Samuel Johnson d'une amitié qui ne cessa qu'à la mort de cet homme célèbre. Il occupa plusieurs places, et mourut archidiacre de Landaff et principal du collége de Pembroke d'Oxford, en 1789. On a de lui un volume de *Sermons*, 1777, et un *Essai sur l'Essai de Hume touchant les miracles*, 1752, in-8°, regardé longtemps comme une des plus habiles réponses faites aux assertions de ce sceptique. Adams avait d'ailleurs usé de tant de ménagement dans l'expression à l'égard de son antagoniste, que celui-ci, l'ayant rencontré, s'empressa de l'en remercier. Ils dînèrent ensemble, et se visitèrent réciproquement. L.

ADAMS (Samuel), membre du congrès américain, fut un des principaux auteurs de la révolution des États-Unis. Il était né à Boston, le 27 septembre 1722. Après avoir fait partie de la législature américaine pendant dix ans, il devint, en 1774, membre du congrès général, et se montra dès lors l'un des chefs les plus audacieux du parti de l'indépendance. Ce fut à lui que l'on dut en grande partie l'opposition si vive qui se manifesta de bonne heure dans cette province contre les lois fiscales de l'Angleterre. Quoiqu'il fût déjà fort âgé à l'époque des premiers troubles, il ne cédait à personne, ni par la vivacité de ses idées, ni par son activité à les mettre à exécution. C'est lui qui, le premier, donna l'idée d'organiser les sociétés populaires de manière que toutes correspondissent ensemble, et eussent un point central dans celle de Boston. Cette organisation, qui créa une espèce d'État dans l'État, fut un des plus puissants leviers de la révolution. Adams s'impatientait de ce que les hostilités ne commençaient pas assez tôt entre les colonies et la mère patrie, et on l'entendit s'écrier, à la nouvelle des premiers coups de fusil tirés à la bataille de Lexington : « Quelle glorieuse matinée que celle-ci! » Il fut aussi le premier à élever ses vues vers l'indépendance, même au moment où les partisans les plus chauds de la liberté américaine ne visaient encore qu'au redressement de quelques griefs. Élu

plusieurs fois, par l'État de Massachusset, membre du congrès, il y soutint vivement le parti de l'indépendance. Il voulait qu'il n'y eût point de troupes réglées, et qu'à l'imitation des Romains, tous les Américains fussent soldats. Il n'aimait pas Washington; la prudence et la circonspection du général ne pouvaient plaire à cet esprit ardent et inquiet. On pense même qu'il ne fut pas étranger au projet formé, en 1778, pour lui ôter le commandement de l'armée, et le donner au général Gates. Sans songer aux obstacles inséparables d'une grande entreprise, il aurait voulu qu'on exécutât ses plans avec la même rapidité qu'il les formait. Il fut un des auteurs de la constitution de l'État de Massachusset, et devint membre du sénat quand elle fut adoptée. Partisan outré de la démocratie, on lui reprochait de consulter plutôt sa bibliothèque que l'expérience, et de passer toujours par les Grecs et les Romains pour arriver aux Anglais et aux Américains. Cependant il parait qu'il était revenu depuis à des idées plus saines, car il employa dans la suite toute son influence à former une armée et à établir un gouvernement mixte. Son extérieur simple et mesquin semblait contraster avec la force et l'étendue de sa pensée. Il eut le bonheur de vivre assez longtemps pour voir les efforts qu'il avait faits pour l'indépendance de son pays couronnés du plus heureux succès. Il est mort pauvre, comme il avait vécu. On l'a surnommé le Caton de l'Amérique. Ses écrits ne consistent qu'en quelques brochures et différents articles politiques insérés dans les journaux. Sa correspondance avec le président John Adams a été imprimée en 1800. B—A.

ADAMS (JOHN), président des États-Unis d'Amérique. L'histoire l'a placé au nombre des premiers hommes d'État de son pays. Issu de l'une des premières familles qui fondèrent, en 1630, la colonie de Massachusset-Bey, il naquit à Braintrée, dans cette colonie, le 19 octobre 1735. Avant la révolution qui éleva son pays au rang des États indépendants, il exerçait la profession d'homme de loi, dans laquelle il avait acquis une grande réputation. A l'époque des premiers troubles, il se signala comme le défenseur des droits de son pays, dans une belle dissertation sur les lois canoniques et féodales. Il soutint vivement le parti des colonies, et publia une *Histoire de la querelle entre l'Amérique et la mère patrie*, qui fut insérée dans la gazette de Boston, et produisit un grand effet sur l'esprit de ses concitoyens. Le bruit de ces écrits parvint jusqu'à Londres, où ils furent réunis en un corps d'ouvrage et imprimés en 1768. Le gouvernement anglais, juste appréciateur de ses talents, mais non pas de son caractère, essaya de le détacher de la cause nationale en lui offrant le poste lucratif d'avocat général près la cour de l'amirauté; Adams refusa sans hésiter. Quoiqu'il fût l'un des principaux chefs de l'opposition qui se manifesta dans le Massachusset contre le gouvernement anglais, il combattit toujours les mesures violentes, et il défendit avec beaucoup d'éloquence, devant la cour criminelle de Boston, le capitaine Preston et ses soldats qui, dans l'émeute de cette ville du 5 mars 1770, avaient tiré sur le peuple et tué plusieurs personnes. Preston fut acquitté, et le crédit d'Adams n'en souffrit qu'auprès de ceux qui ne voulaient pas voir que l'infraction des lois criminelles est le caractère à la fois le plus évident et le plus effrayant de l'anarchie et du despotisme populaire. Il fut élu au congrès en 1774, et réélu en 1775. Adams fut un des premiers à s'apercevoir qu'une réconciliation franche et durable avec la mère patrie était devenue impossible. Il fit partie du congrès qui se réunit à Philadelphie en 1774, et prit part à la déclaration solennelle de droits et de principes qui appela le peuple à la résistance, et ferma au commerce anglais les ports de l'Amérique. Il se prononça fortement pour l'indépendance, et fut l'un des principaux promoteurs de la fameuse résolution du 4 juillet 1776, qui déclara les colonies d'Amérique *États libres, souverains et indépendants.* Lorsque les États-Unis, se trouvant pressés par les armes de l'Angleterre, tournèrent les yeux vers l'Europe, en 1777, John Adams fut envoyé avec Francklin, près la cour de Versailles, pour négocier ce traité d'alliance et de commerce qui a si puissamment aidé à l'émancipation de l'Amérique. A son retour, les habitants de Massachusset invoquèrent ses lumières pour la formation d'un plan de gouvernement, et c'est à lui que cet État est principalement redevable de sa constitution. En 1780, il vint à la Haye, revêtu de tous les pouvoirs du congrès, et, peu de temps après, les États-Unis le nommèrent leur ministre plénipotentiaire près les états généraux des Provinces-Unies. Son habileté contribua beaucoup à entraîner la Hollande dans la guerre contre la Grande-Bretagne. Il négocia et conclut un traité d'amitié et de commerce avec les états généraux, et obtint des emprunts qui furent d'un grand secours aux Américains. Il vint ensuite à Paris (1782), où il fut un des négociateurs du traité de paix avec l'Angleterre, qui reconnut l'indépendance des États-Unis. C'est principalement à sa fermeté et à son adresse que les Américains doivent le droit qui leur a été accordé par ce traité de faire la pêche sur les bancs de Terre-Neuve. Après la paix, il conseilla des mesures de modération envers les *loyalistes*: ce qui lui attira l'inimitié des républicains, qui commencèrent dès lors à le regarder comme un partisan de l'Angleterre. En 1785, il fut envoyé à Londres pour négocier un traité de commerce qu'il ne put conclure. Cependant, les circonstances où les États-Unis se trouvaient, et surtout la forme du gouvernement, donnaient des inquiétudes aux hommes prévoyants. En effet, quelle sécurité, ou quel espoir de stabilité pouvait inspirer un gouvernement qui était autorisé à déclarer la guerre, et ne pouvait se procurer les moyens de la faire que par le consentement de treize États indépendants? Quelle confiance devait inspirer un État qui pouvait contracter des dettes, et n'avait de droits, pour se créer des fonds afin de les payer, que par la volonté de treize souverainetés distinctes? Tous les bons esprits désiraient un changement qui donnât plus de force au gouvernement central : John Adams, qui était encore en Europe, fut un des premiers à le proposer. Washington, Hamilton et d'autres hom-

mes, qu'on appela dans la suite *fédéralistes*, se joignirent à lui; le changement eut lieu, et amena la constitution de 1788; Washington fut élu président, et John Adams vice-président. Cette constitution eut de nombreux ennemis, auxquels on donna le nom de *républicains*, et à la tête desquels on plaçait Jefferson. Ils soupçonnaient les fédéralistes de vouloir établir l'aristocratie, et peut-être même la royauté. John Adams excitait particulièrement leurs craintes; on connaissait son opinion sur la nécessité d'une balance entre les pouvoirs, et l'on supposait que la conséquence de cette opinion conduirait à des ordres distincts et héréditaires. On lui reprochait d'entretenir un état de maison semblable à celui d'un monarque. Les haines entre les deux partis s'envenimèrent davantage, lorsque la révolution commença en France, et que la guerre éclata entre cette puissance et la Grande-Bretagne. Les fédéralistes voulaient garder la neutralité, et les républicains désiraient qu'on se déclarât pour la France. L'exaspération fut au comble, lorsque le gouvernement des États-Unis conclut un traité de commerce et de navigation avec l'Angleterre. Ce traité, qui donna de justes motifs de plainte au gouvernement français, aurait assuré aux républicains la supériorité, sans les excès auxquels on venait de se livrer en France, et sans la conduite impolitique des agents du Directoire exécutif en Amérique. John Adams seconda constamment l'administration dans toutes ces circonstances. Il fut réélu vice-président sous la seconde présidence de Washington. A la troisième élection, Washington ayant déclaré son intention formelle de se retirer des affaires publiques, les républicains se crurent sûrs de la victoire, et se flattèrent de porter Jefferson à la première magistrature. Ils furent encore trompés dans leur attente, par le zèle irréfléchi de l'agent du gouvernement français qui, au moment des élections, écrivit au secrétaire d'État une lettre dans laquelle il reprochait au gouvernement des État-Unis sa partialité pour l'Angleterre, et son ingratitude envers la France. Il semblait vouloir en appeler du gouvernement au peuple. Cette lettre fut imprimée le lendemain de sa date dans une gazette. Elle produisit un effet contraire à celui que son auteur s'était proposé. Tout le monde se mit en garde contre l'influence étrangère dans un moment si important. Beaucoup de républicains votèrent pour un fédéraliste; Adams l'emporta sur Jefferson, et fut porté à la magistrature suprême, où il suivit le plan de conduite qu'il avait adopté depuis longtemps. Il le suivit peut-être d'autant plus volontiers, qu'il était persuadé que le gouvernement républicain serait de courte durée en France. Pendant son administration, les contestations avec le Directoire furent très-vives (1), et auraient fini par une rupture, sans la sagesse du gouvernement qui fut établi à l'époque du 18 brumaire. A la fin de la présidence de John Adams, Jefferson fut élu à sa place. Adams, devenu vieux, se retira des affaires, et alla se reposer de ses travaux dans sa maison de campagne, à Quincy. Il mourut à New-York, le 4 juillet 1826, à l'âge de 91 ans, cinquante ans, jour pour jour, après la déclaration d'indépendance, et non point en 1803, comme il a été dit par erreur dans la première édition de la *Biographie universelle*, et dans plusieurs autres ouvrages qui ont copié jusqu'à ses fautes. Au bruit des cloches qui célébraient ce mémorable anniversaire, il rassembla ses dernières forces et dit : « C'est le glorieux 4 juillet! « que Dieu le bénisse, et vous bénisse tous! Oui, « c'est un grand et glorieux jour! » et il expira. John Adams a publié en anglais : *Défense de la constitution et du gouvernement des États-Unis d'Amérique, ou de la nécessité d'une balance dans les pouvoirs d'un gouvernement libre*, avec cette épigraphe, tirée de Pope : « L'opposition de toute la nature tient toute « la nature en paix; » Londres, 1787-88, 2 vol. in-8°. Ce livre est en forme de lettres. L'auteur en fit paraître une nouvelle édition entièrement refondue, sous le titre d'*Histoire des principales républiques du monde*, Londres, 1794, 3 vol. in-8°. L'ouvrage de John Adams a été traduit en français sur la première édition, avec des retranchements, par Leriget; la traduction est enrichie de notes et observations par de Lacroix, professeur de droit public, Paris, 1792, 2 vol. in-8°. Le principal but de l'auteur est de prouver que la démocratie pure est le pire de tous les gouvernements, et il en fournit des preuves nombreuses par des faits historiques. — On a quelquefois confondu John Adams avec M. John Quincy Adams, son fils, qui a été, comme lui, président des États-Unis, de 1825 à 1828. B—A.

ADAMS (JOHN), dit le patriarche de l'île de Pitcairn, naquit en Angleterre, vers 1764. Il servit dès son enfance dans la marine royale, et se trouva comme matelot à bord du *Bounty*, commandé par le capitaine Bligh, qui arriva à Otahiti au mois d'octobre 1788. Lorsque, l'année suivante, ce navire eut repris la mer, Adams souleva l'équipage contre Bligh, et força celui-ci et le peu d'hommes qui lui étaient restés fidèles à descendre dans la chaloupe et à prendre le large. Devenus maîtres du *Bounty*, les révoltés cinglèrent vers l'île de Tobuai; mais ne pouvant établir des relations avec les habitants, ils revinrent à Otahiti. Adams, qui ne s'y croyait point à l'abri des recherches du gouvernement anglais, résolut d'aller habiter quelque île moins connue des Européens. Huit seulement de ses compagnons, avec leurs familles et quelques Otahitiens des deux sexes, s'embarquèrent avec lui pour ce nouveau voyage. Ils voulaient d'abord se rendre aux îles Marquises de Mendoza; mais sur la proposition de l'un des Anglais, qui avait accompagné Carteret dans son voyage de 1767, ils se dirigèrent vers celle de Pitcairn, comme étant plus convenable à l'établissement qu'ils se proposaient de former. Le 23 janvier 1790, ils arrivèrent à leur destination, et, après avoir débarqué tout ce qui pouvait leur être de quelque utilité, ils brûlèrent le navire. Adams choisit un emplacement propre à bâtir un village, et distribua le reste du terrain entre ses compatriotes. Les hommes de couleur ne reçurent

(1) On peut voir dans le t. 6 de la collection des *Mémoires d'un homme d'État*, de quels honteux moyens le Directoire et son ministre Talleyrand se servirent pour arracher aux envoyés des États-Unis des concessions d'argent. (*Note de l'Éditeur.*)

rien, et furent réduits à l'esclavage. Les Anglais vivaient paisiblement, et les Otahitiens supportaient avec patience leur triste sort, jusqu'à ce que l'un des premiers, qui avait perdu sa femme par une mort subite, menaçât ses compagnons de les quitter s'ils ne lui en procuraient une autre. Les colons, jaloux de conserver cet homme qui était un habile armurier, lui donnèrent la femme d'un Otahitien, et dès lors les compatriotes de celui-ci méditèrent une vengeance sanglante. Un combat opiniâtre s'ensuivit, dans lequel plusieurs Anglais succombèrent. Cette inimitié dura jusqu'à la mort du dernier homme de couleur ; de sorte qu'en 1793, la population de l'île se trouva réduite à Adams, trois de ses compatriotes, dix femmes d'Otahiti et quelques enfants. L'un des trois Anglais, qui était parvenu à distiller de l'eau-de-vie de la racine du ti (*diacœna terminalis*), perdit la raison à force de boire, et se précipita du haut d'un rocher dans la mer. Un autre, qui voulut s'emparer de la femme de son compatriote, fut tué par le mari. Ainsi, en 1799, il ne restait d'autres hommes à Pitcaîrn qu'Adams et un nommé Young. Les scènes terribles qui avaient eu lieu, et la perte de tous leurs amis, firent naître en eux de graves réflexions sur les devoirs qu'ils avaient à remplir envers la jeune génération. Dès lors ils commencèrent à célébrer régulièrement le service divin, à introduire dans les familles l'usage des prières du matin et du soir, à enseigner aux enfants à lire et à écrire. Young, qui n'était pas dépourvu d'instruction, et qui, dès 1793, avait tenu un journal de tout ce qui s'était passé dans l'île, montra un grand zèle dans cette louable tâche. Lorsqu'il mourut, en 1801, Adams se trouva seul chargé de l'administration de la colonie. Dans l'éducation des enfants, dont dix-neuf étaient alors âgés de sept à neuf ans, il fut secondé par les femmes otahitiennes, qui étaient d'un caractère très-doux et exécutaient ses ordres avec empressement. De cette manière, la petite colonie prospéra, et ses habitants formèrent une société heureuse et bien organisée. Des bruits vagues de l'existence de cet établissement étaient déjà parvenus en Angleterre, lorsqu'une frégate de ce pays, *le Breton*, qui à son retour du Chili, en 1814, toucha à Pitcairn, rapporta sur cette île des renseignements plus certains. A cette époque, la population était de quarante-huit individus. Le commandant de la frégate proposa à Adams de le ramener en Angleterre, et lui fit espérer le pardon de son attentat sur le capitaine Bligh ; mais les habitants vinrent se prosterner devant celui qu'ils appelaient leur patriarche, et le conjurèrent, les larmes aux yeux, de ne pas les quitter. Dans son troisième voyage autour du monde, le capitaine Otto de Kotzebue trouva, à Otahiti, une femme indigène qui avait habité Pitcairn, et qui attendait impatiemment une occasion d'y retourner ; elle fit le plus grand éloge d'Adams, et disait, dans son enthousiasme, qu'il n'y avait homme vivant qui pût lui être comparé. La même femme avait été chargée par Adams de prier les missionnaires d'Otahiti de lui envoyer quelqu'un qui fût capable de le remplacer un jour. Le capitaine anglais Beechy visita Pitcairn en 1825. Adams, qui était alors âgé de soixante ans, et très-vigoureux encore, vint à bord de son navire, le premier sur lequel il était monté depuis son arrivée dans l'île. Ce qu'il y vit lui causa une émotion qui s'accrut par l'accueil familier que lui firent des hommes qu'autrefois il avait été habitué à regarder comme ses supérieurs. Adams avait conservé le costume, l'allure et les gestes d'un matelot anglais. Les jeunes gens qui l'accompagnaient, au nombre de dix, avaient une taille svelte, une physionomie douce et des manières décentes. Le nombre des habitants s'élevait déjà à soixante-six, et parmi eux il ne se trouvait que deux nouveaux-venus. Depuis l'établissement de la colonie jusqu'à cette époque (1825), on comptait 52 naissances et seulement 8 décès naturels. Comme la population s'augmentait d'une manière si rapide, Adams craignit que la partie labourable de l'île, qui comprenait seulement deux lieues carrées, ne devînt insuffisante pour la nourrir, et il pria M. Beechy d'en instruire le gouvernement anglais. Sur ses instances et pour tranquilliser sa conscience, cet officier le maria, d'après le rit de l'Eglise anglicane, à une femme avec laquelle il avait vécu très-longtemps, et qui était alors aveugle et alitée. Un missionnaire anglais, M. Buffet, qui vint à Pitcairn en 1828, fut si charmé de cette île, qu'il résolut de ne plus la quitter. Cet ecclésiastique accepta, outre les fonctions de pasteur, celles de maître d'école. Au service divin, Adams récitait les prières, et Buffet lisait à haute voix un sermon qu'il répétait, selon les circonstances, deux ou trois fois, afin de le mieux inculquer dans l'esprit de ses auditeurs. D'après une lettre écrite par Buffet au capitaine Beechy, Adams est mort, par suite d'une courte maladie, le 5 mai 1829, à l'âge de 65 ans. Sa femme ne lui a survécu que de quelques mois. Le portrait de cet homme extraordinaire se trouve dans le *Voyage à la mer Pacifique et au détroit de Béring*, par Beechy, Londres, 1831, in-4°. Les événements à bord du *Bounty*, que nous avons rappelés dans le commencement de cet article, ont été décrits par M. J. Barrow, dans un ouvrage intitulé : *Histoire de la révolte et de la prise du navire de S. M.* LE BOUNTY, Londres, 1832, in-8°. M—A.

ADAMSON (PATRICK), théologien écossais, né à Perth, en 1543, après avoir fait de bonnes études dans l'université de St-André, se fit maître d'école dans un village. Il accompagna ensuite en France le fils d'un gentilhomme, pour lui faire suivre l'étude du droit à l'université de Paris, qui attirait alors beaucoup d'élèves étrangers. A la naissance de Jacques Ier, Adamson publia un poëme latin dans lequel il donnait au prince nouveau-né le titre de sérénissime et très-noble prince d'Écosse, d'Angleterre, de France et d'Irlande. Cette dénomination choqua la cour de France, qui fit arrêter le poëte et le tint en prison pendant six mois. Lorsqu'il fut en liberté, il se retira avec son pupille à Bourges. Ce fut pendant son séjour dans cette ville qu'arriva l'horrible massacre de la St-Barthélemy. Les deux Écossais n'échappèrent à la proscription générale qu'en restant cachés dans un appartement de l'hôtellerie où ils étaient logés ; mais le propriétaire de la maison paya cher cet acte d'humanité : il fut dénoncé, et, quoique âgé

de soixante-dix ans, on le précipita du toit de sa propre maison dans la rue, pour avoir donné asile aux hérétiques. Adamson avait composé pendant sa détention une traduction en vers du *Livre de Job*, et une tragédie latine sur la mort d'Hérode; ces deux ouvrages furent imprimés en 1572. La vie de ce théologien était destinée aux agitations et aux dangers. De retour dans sa patrie, il y prit les ordres, et fut nommé ministre de Paisley. Le comte de Morton, régent d'Écosse, l'ayant choisi pour être membre d'une commission chargée de régler la juridiction et la police de l'Église nationale, Adamson y montra un zèle en faveur de l'épiscopat, qui engagea le régent à le proposer pour l'archevêché de St-André. Ce choix éprouva une vive opposition de la part des presbytériens, qui, dans une assemblée générale, voulurent le soumettre à un examen sévère, et ne lui conférer l'épiscopat qu'avec des limitations très-rigoureuses. Cette opposition n'empêcha pas le chapitre de St-André d'élire Adamson; mais l'assemblée presbytérienne attaqua la validité de l'élection, qui ne fut confirmée qu'aux conditions qu'il lui plut de prescrire, et auxquelles le nouvel archevêque fut obligé de souscrire. On lui a reproché d'avoir montré dans toute cette affaire une grande pusillanimité, qui ne fit qu'encourager la violence de ses ennemis, et qui le rendit la victime d'une éternelle persécution. Des accusations sans cesse renaissantes le tenaient dans un état de défensive humiliant et pénible. Une aventure extraordinaire vint aggraver sa situation : il fut attaqué d'une maladie dangereuse qui résistait à tous les moyens que les médecins purent employer. N'attendant plus rien des secours de l'art, il consentit à faire un remède qui lui fut proposé par une vieille femme inconnue, et ce remède eut un effet aussi heureux que prompt. L'archevêque fut accusé d'avoir eu recours au diable pour se guérir d'une maladie regardée comme incurable; la vieille femme fut dénoncée comme sorcière, emprisonnée et soumise à un jugement. L'ignorance et la crédulité publiques étaient égales à la fureur de l'esprit de parti; et les juges, entraînés par l'effervescence populaire, condamnèrent la malheureuse femme à être brûlée. Le roi Jacques étant venu, en 1583, visiter la ville de St-André, Adamson prononça devant lui un sermon et soutint une espèce de thèse de controverse, dans laquelle il défendit avec autant de zèle que de talent les droits de l'Église épiscopale; le roi fut si satisfait de lui dans cette occasion, qu'il le nomma son ambassadeur auprès de la reine Élisabeth. Adamson prêcha devant cette princesse d'après les mêmes principes, avec tant d'éloquence et de succès, que la reine, jalouse de la popularité naissante de Jacques, défendit au prédicateur de remonter en chaire. De retour en Écosse, Adamson continua de servir les desseins du roi pour l'établissement de l'épiscopat dans ce royaume, et il fit passer au parlement plusieurs actes favorables à ce plan. Sa conduite ne fit qu'exaspérer de plus en plus la rage des presbytériens; et comme ce parti était celui de la majorité de la nation, il parvint aisément à rompre toutes les mesures du roi, et à se venger sur le prélat qui en était le principal instrument. Un synode tenu à St-André, en 1586, excommunia formellement l'archevêque Adamson, qui, de son côté, excommunia le modérateur du synode. On intenta contre lui diverses accusations, et l'on nomma une commission pour en faire un rapport. Une des accusations était d'avoir violé une loi existante dans l'Église d'Écosse, en mariant le comte de Huntley sans lui avoir fait souscrire une profession de foi; l'archevêque fut condamné. Pour mettre le comble aux disgrâces d'Adamson, il ne lui manquait plus que d'être abandonné par le prince au service duquel il s'était sacrifié, mais à qui il ne pouvait plus être utile. Jacques accorda le revenu de l'archevêché de St-André au duc de Lenox, et laissa le malheureux Adamson dans une telle détresse, qu'il ne pouvait, à la lettre, donner du pain à sa famille. Abattu par la misère, il prit le parti d'adresser à l'assemblée presbytérienne un désaveu formel de toutes les opinions qu'il avait soutenues sur la discipline ecclésiastique, et qui avaient donné de l'ombrage aux presbytériens. Cette démarche ne fut pas suffisante pour désarmer la haine de ses ennemis, qui la regardèrent comme dictée par la nécessité, et il ne paraît pas qu'elle ait contribué à améliorer sa situation. Adamson ne trouva de moyens de subsister que dans des contributions charitables, et il termina sa malheureuse vie à la fin de 1591. Une teinte de fanatisme, jointe à une extrême faiblesse de caractère, a été la source de ses malheurs. Il ne sut ni modérer ses opinions, ni les soutenir avec la fermeté et l'adresse que les circonstances exigeaient. Quant à ses talents, ils se réduisaient à faire d'assez bons vers latins et à prêcher avec une éloquence populaire. Thomas Wilson, son gendre, à la tête de l'édition in-4° qu'il a donnée, en 1619, des ouvrages de son beau-père, n'a pas craint de le présenter comme un miracle de la nature, qui paraissait plutôt une production immédiate du Dieu tout-puissant, qu'un être sorti du sein d'une femme. S—D.

ADANSON (MICHEL), botaniste, naquit à Aix en Provence, le 7 avril 1727. Son père, Écossais d'origine, s'était attaché à M. de Vintimille, alors archevêque de cette ville. Ce prélat ayant quitté ce siége pour celui de Paris, Adanson fut amené dans cette capitale à l'âge de trois ans. Son éducation fut très-soignée, et il y répondit par des succès prématurés. Comme il était d'une petite stature, il paraissait plus jeune encore qu'il ne l'était; et il excita une admiration générale, lorsqu'on le vit remporter les premiers prix de l'université, et qu'il se trouva, pour ainsi dire, caché sous un Pline et un Aristote. Needham, naturaliste célèbre par ses découvertes microscopiques, témoin du triomphe de cet enfant, lui fit présent d'un microscope, et lui dit : « Puisque, jusqu'à présent, vous avez si bien appris « à connaître les ouvrages des hommes, vous devez « étudier ceux de la nature. » Ces circonstances entraînèrent Adanson vers l'histoire naturelle. Bientôt il voulut, comme Pline, l'embrasser tout entière, et, comme Aristote, en lier toutes les parties. Il ne négligea cependant aucun genre de connaissances,

et suivit assidûment tous les cours au collége royal. Réaumur et Bernard de Jussieu furent ses principaux guides. Il partagea son temps entre le Jardin du roi et les cabinets de ces savants, si connus par leur affabilité. La nomenclature des plantes cultivées dans cette enceinte lui devint bientôt familière, ce qui était loin de suffire à son activité. Le système de Linné, qui commençait à se propager, excitant son émulation, il en imagina de nouveaux qui lui présentèrent plus de certitude, et, dès l'âge de quatorze ans, il en avait esquissé quatre. Ses parents l'avaient destiné à l'état ecclésiastique, et on lui avait donné un canonicat; il y renonça, ne voulant pas prendre un état dont les devoirs ne lui auraient pas permis de se livrer tout entier à son goût pour les sciences. Entraîné par le noble désir de contribuer de tous ses moyens à leur progrès, il voulut voyager dans des contrées qui n'eussent pas encore été visitées, et il se décida pour le Sénégal, pensant que le climat insalubre de ce pays s'opposerait longtemps aux recherches de tout autre naturaliste. Plusieurs botanistes célèbres s'étaient transportés avant lui aux extrémités du globe; mais ils y avaient été invités par des souverains, dont la munificence leur assurait un juste dédommagement de leurs dépenses et de leurs dangers. Adanson donna le premier l'exemple d'un plus grand dévouement : il fit cette entreprise à ses frais, et y sacrifia la plus grande partie de son patrimoine. Ce fut en 1748, âgé de vingt et un ans, qu'il exécuta ce projet courageux. Dans la traversée, il visita les Açores et les Canaries; et, dès qu'il eut débarqué à l'île de Gorée sur la côte du Sénégal, il se livra aux recherches de tout genre, avec une ardeur si persévérante, qu'il recueillit des richesses immenses dans les trois règnes de la nature. Les décrire et les conserver eût été pour tout autre une occupation assez grande; mais il alla beaucoup plus loin : il découvrait, par son expérience journalière, les défauts et l'insuffisance des méthodes employées jusqu'alors pour classer les êtres naturels, et pour donner à ceux qui les voient pour la première fois le moyen de les reconnaître. Les auteurs les plus célèbres, tels que Tournefort et Linné, l'avaient exposé à des méprises. Voyant que les défauts de la méthode et du système de ces grands botanistes tenaient à ce qu'ils les avaient fondés sur un petit nombre de caractères, il s'attacha à perfectionner cette partie importante de la science, et il créa une méthode établie sur l'universalité des parties. Ce fut d'abord aux plantes qu'il en fit l'application; mais il reconnut bientôt qu'elle devait s'étendre à tous les êtres, et, suivant son expression, *à toutes les existences*. Il adressa plusieurs lettres à son maître, Bernard de Jussieu, pour lui faire part de sa découverte. Il fit aussi, pendant son séjour au Sénégal, et durant sa traversée, des observations météorologiques suivies jour par jour, et il leva des plans très-détaillés des contrées qu'il parcourut, d'après lesquels il dressa une carte du cours du fleuve du Sénégal, à une assez grande distance. De plus, il recueillit des vocabulaires des langues des diverses peuplades nègres qu'il avait été à portée de fréquenter. Ce fut avec toutes ces richesses qu'Adanson revint dans sa patrie, après cinq ans de séjour dans un climat brûlant et malsain : elles suffisaient bien pour le dédommager de ses fatigues et de ses dangers; mais il serait difficilement parvenu à les faire connaître, s'il n'eût trouvé de puissantes ressources dans la fortune et l'amitié de M. de Bombarde, amateur zélé des sciences. Stimulé par ses conseils, et aidé de ses secours, il fit paraître, en 1757, son *Histoire naturelle du Sénégal*, 1 vol. in-4°, avec une carte. Jamais on n'avait fait connaître un pays éloigné avec autant de détails; et ce n'était cependant qu'une petite partie des matériaux recueillis par l'auteur. Cet ouvrage est terminé par une nouvelle classification des *testacés* ou animaux à coquilles. Jusqu'à ce moment, leurs dépouilles brillantes avaient seules occupé les naturalistes, qui les regardaient plutôt comme une décoration des cabinets, que comme un sujet d'étude. Adanson fit connaître pour la première fois les animaux qui les formaient, et les rangea suivant sa méthode universelle, dont il commençait ainsi à donner un aperçu. Il se borna cependant à leurs formes extérieures, les seules qu'il eût étudiées. Un demi-siècle devait s'écouler avant qu'un de nos savants les plus distingués nous fit connaître leur anatomie. Adanson saisit encore cette occasion pour faire un autre essai, celui d'une nouvelle nomenclature. Elle consiste à désigner chaque être, regardé comme espèce, par un nom primitif, ne tenant à aucune langue, et étant exclusivement affecté à cette désignation. Cette innovation, qu'on peut au moins regarder comme ingénieuse, trouva quelques partisans et beaucoup de détracteurs. Honoré du titre de correspondant par l'Académie des sciences, pendant son voyage en 1750, à son retour, en 1756, il se fit connaître plus particulièrement de cette illustre compagnie, en lui lisant un mémoire sur le baobab, qui fut inséré d'abord dans les *Mémoires des Savants étrangers*, et ensuite dans ceux de l'Académie pour l'année 1761. Avant cette époque, on ne connaissait ce végétal que par le rapport de quelques voyageurs, et on était tenté de mettre au rang des hyperboles, qui ne sont que trop fréquentes dans leurs relations, le volume de 29 à 30 pieds de diamètre qu'ils lui donnaient. Adanson rendit non-seulement témoignage de la vérité de leur récit, mais, de plus, il fit connaître l'accroissement progressif de cet arbre extraordinaire, ainsi que la famille des malvacées, à laquelle il le rapportait. Sous tous les rapports, ce mémoire est un chef-d'œuvre qui n'a point encore été surpassé. Ce fut sur les mêmes principes qu'il donna, dans les *Mémoires de l'Académie*, l'histoire des arbres qui produisent la gomme dite d'Arabie, l'un des principaux objets de commerce du Sénégal. Ces ouvrages méritèrent à Adanson, en 1759, la place d'académicien titulaire; mais ce n'était encore que des essais, auxquels il s'en serait peut-être longtemps tenu, si M. de Bombarde, par ses sollicitations et par les secours généreux qu'il lui fournit, ne l'eût déterminé à publier ses *Familles des Plantes*,

2 vol. in-8°; elles parurent en 1763. Adanson a rassemblé dans ces deux volumes des connaissances immenses, et cet ouvrage devait faire prendre une nouvelle face à la botanique, en la débarrassant à jamais des liens systématiques, en la ramenant à l'étude des rapports naturels. Mais Linné, qui soutenait l'opinion contraire, avait pris un tel ascendant sur son siècle, qu'Adanson ne put le surmonter. On profita de quelques accessoires qui donnaient prise à la critique; telle était, entre autres, la tentative d'une nouvelle orthographe; et bientôt cette excellente production parut tombée dans l'oubli. Cependant elle n'a pas été négligée par tout le monde; car, depuis sa publication, on a présenté comme des découvertes des faits qui s'y trouvent énoncés. Il est vrai que dans l'état où sont les *Familles des Plantes*, on ne peut les compter au nombre des livres élémentaires; mais il n'en est aucun qui puisse donner autant de connaissances à ceux qui ont vaincu les premières difficultés. L'auteur ne tarda pas à reconnaître lui-même les taches, ou, pour mieux dire, les bizarreries qu'on lui avait reprochées; et il résolut de donner, cinq ans après, une nouvelle édition de son ouvrage. Il y avait fait les changements nécessaires et des additions nombreuses; mais, entraîné par des idées gigantesques, il conçut le plan d'une encyclopédie complète. On lui avait fait espérer que Louis XV favoriserait cette entreprise. Bercé par cette espérance, il ne s'occupa qu'à en rassembler les matériaux. En peu de temps, ils devinrent immenses, et, en 1775, il les soumit à l'Académie, sous ce titre : *Plan et Tableau de mes ouvrages manuscrits et avec figures, depuis l'année 1771 jusqu'en 1775, distribués suivant une méthode naturelle découverte au Sénégal en* 1749. 1er ouvrage : *Ordre universel de la nature, ou Méthode naturelle comprenant tous les êtres connus, leurs qualités matérielles et leurs facultés spirituelles, suivant leur série naturelle, indiqués par l'ensemble de leurs rapports*, 27 vol. in-8°; 2° : *Histoire naturelle du Sénégal*, 8 vol. in-8° : 3° : *Cours d'histoire naturelle*; 4° : *Vocabulaire universel d'histoire naturelle, servant de table à l'ordre universel*, 1 vol. in-fol. de 1000 pages; 5° : *Dictionnaire d'histoire naturelle*; 6° : 40,000 *figures de* 40,000 *espèces d'êtres connus*; 7° : *Collection de* 34,000 *espèces d'êtres conservés dans mon cabinet*. On peut imaginer quel fut l'étonnement que produisit une telle annonce. Les commissaires, nommés sur sa demande pour examiner son plan, trouvèrent ce travail prodigieux; mais il ne leur parut pas également avancé dans toutes les parties; par exemple, les 40,000 figures n'étaient autre chose que la collection de toutes celles qui avaient été publiées jusqu'alors. Cet examen donnait une haute idée des connaissances et de l'activité d'Adanson; mais il n'eut pas le résultat qu'il en attendait. Il avait cru que le gouvernement, sur le rapport qui en serait fait, lui fournirait les moyens de l'exécuter. On s'accoutuma dès lors à le regarder comme livré à la poursuite d'un projet chimérique. Le tort d'Adanson n'était pas de tenir à ce plan, mais de croire qu'il pouvait l'exécuter à la fois et d'un seul jet; s'il eût voulu le publier par parties, successivement, on ne peut douter, vu son application au travail et sa longue carrière, qu'il ne fût parvenu à le réaliser. La seconde édition des *Familles* était réellement l'encyclopédie de la botanique. Sa classification des coquilles du Sénégal démontre qu'il était en état de traiter tout le règne animal d'une manière aussi complète. Quant aux autres sciences, il est certain que, malgré l'étendue de ses connaissances, il y aurait eu de la témérité de sa part de prétendre les tirer de son propre fonds : aussi n'était-ce pas son intention, et l'état même de ses manuscrits le prouve. C'étaient des cadres dans lesquels il voulait enchâsser les matériaux pris ailleurs. Il ne fut pas découragé par ce défaut de succès, et il continua à augmenter ses matériaux. Chaque année, il croyait atteindre au terme; cependant il ne publia plus aucun ouvrage considérable. Il se borna à donner à l'Académie des sciences un petit nombre de mémoires, dont l'importance et le mérite font regretter ce qu'il ne publia pas. C'est ainsi qu'en 1766, il traita la grande question de savoir si les espèces des plantes changent par le mélange des poussières des étamines, ou si elles sont invariables. Il avait, d'après Linné, adopté la première opinion dans ses *Familles des Plantes*; mais de nombreuses observations lui prouvèrent le contraire. En 1767, il avait observé des plantes aquatiques, auxquelles il donna le nom de *tremella*, et qui paraissent avoir des mouvements spontanés. Ce n'est que depuis peu que des naturalistes les ont observées de nouveau, et ont confirmé ses découvertes. Il publia, en 1767, des observations sur les ravages de l'hiver précédent; par là, il fit connaître avec un peu de détail sa manière d'observer les phénomènes météorologiques. Enfin, en 1773, il fut chargé de faire les articles de botanique concernant les végétaux exotiques, pour le Supplément de l'*Encyclopédie*. La botanique avait été extrêmement négligée dans cet ouvrage, et, pour réparer ce défaut, on l'avait choisi avec le baron de Tschoudi; celui-ci se chargea des arbres indigènes et de ceux qui sont naturalisés. Rien de plus opposé que la marche de ces deux collaborateurs. Tschoudi s'était beaucoup occupé de la culture des arbres et arbustes de pleine terre; il intéressa par des phrases brillantes, qui couvrirent le peu de profondeur de ses connaissances. Adanson y mit, au contraire, tout l'appareil de l'érudition; chacun de ses articles fut un traité complet de la plante qui en est le sujet. Il donna encore par là l'idée de la manière dont il voulait traiter l'universalité des plantes; mais cette extension était inconciliable avec les limites dans lesquelles il fallait se renfermer, et les éditeurs l'arrêtèrent à la quatrième lettre. Dans quelques autres mémoires, Adanson fit connaître l'étendue et la variété de ses connaissances, d'abord en faisant l'histoire des tarets, ou des vers destructeurs des navires; ensuite en indiquant l'électricité comme la cause de la commotion que font sentir certains poissons, la torpille et le *gymnotus*. Il fut aussi le premier qui annonça la propriété de la tourmaline : ce

fut dans une lettre adressée au comte de Buffon, sous le nom supposé de Ruga Carafa, publiée in-4° en 1759. Il avait, en 1753, fourni à l'administration de la compagnie des Indes un vaste plan pour former sur la côte d'Afrique une colonie où l'on pourrait cultiver toutes les plantes qui produisent les denrées coloniales, sans vouer les nègres à l'esclavage. Ce plan, qui pouvait conduire sans troubles à l'abolition de la traite, fut dans le temps mieux apprécié par les étrangers que par les Français. Les Anglais surtout, qui s'étaient emparés du Sénégal en 1760, lui firent les propositions les plus avantageuses pour l'engager à communiquer ce plan, ainsi que les renseignements qu'il avait rapportés sur ce pays; mais il s'y refusa par un sentiment d'amour de la patrie qu'il portait jusqu'à l'exaltation. C'est un établissement de ce genre que cette nation a formé, depuis quelques années, sur les côtes de la Sierra-Leona. Ce fut avec le même désintéressement qu'Adanson, vraiment philosophe, rejeta les offres brillantes qui lui furent faites, en 1760 par l'empereur d'Autriche, en 1766 par Catherine II, et enfin par le roi d'Espagne, pour venir se fixer dans leurs États. Malgré ses nombreux travaux, il fit plusieurs voyages dans les différentes parties de la France. Il visita les côtes de l'Océan et celles de la Méditerranée. En Provence, il découvrit l'araignée si célèbre sous le nom de tarentule, qui passait autrefois pour être si dangereuse dans le royaume de Naples. Elle existe vraisemblablement de toute antiquité en Provence, sans s'être jamais fait remarquer par l'effet de son venin. Adanson avait été nommé censeur royal en 1759 : le traitement de cette place, celui d'académicien et les pensions qu'il avait obtenues successivement, lui procurèrent une aisance qui aurait été fort au delà de ses désirs; mais, toujours dominé par l'idée qu'il pourrait un jour réaliser le vaste plan qu'il avait conçu, il sacrifiait tous ses moyens pour en accélérer l'exécution. La révolution arriva, et ces moyens lui furent enlevés. La perte à laquelle il fut le plus sensible fut celle d'un jardin dans lequel il suivait depuis plusieurs années des expériences multipliées sur la végétation. Il y avait particulièrement réuni un grand nombre de variétés de mûriers, et il eut la douleur de le voir ravager en sa présence. Il continua néanmoins ses travaux, malgré le dénûment auquel il était réduit. On l'eût peut-être longtemps ignoré, si l'Institut, lors de sa création, ne l'eût invité à venir prendre place parmi ses membres. Il répondit qu'il ne pouvait se rendre à cette invitation, *parce qu'il n'avait pas de souliers*. Le ministre de l'intérieur lui fit accorder une pension. Il avait acquis, des débris de sa fortune, une maison, petite, incommode et malsaine, avec un jardin, dont le peu d'étendue ne lui avait permis de réunir, pour ainsi dire, que des représentants de chacune de ses familles. Adanson avait reçu de la nature un tempérament robuste; mais l'excès du travail, et surtout un long séjour dans le Sénégal, l'avaient altéré; il était très-sensible au froid, et il lui était survenu des douleurs rhumatismales; il se plaignait que le siége de son mal était dans les os. Un jour, en allant de son lit à un fauteuil, il sent fléchir une cuisse; il s'écrie qu'elle est cassée, ce qui se trouva vrai. Reporté sur son lit, il y languit encore six mois, pendant lesquels il conserva toutes ses facultés morales. Il s'entretenait de son grand ouvrage, qu'il se flattait de faire imprimer dès qu'il serait rétabli. Il mourut le 3 août 1806. Un petit nombre d'ouvrages imprimés a marqué sa carrière littéraire; mais il a laissé une immense quantité de manuscrits. Pour juger de leur mérite, il faudrait que son chef-d'œuvre, les *Familles des Plantes*, reparût dans une 2e édition, avec les changements et les additions qu'il voulait y faire. L'auteur de cet article s'est chargé de cette entreprise, la jugeant utile à la mémoire d'Adanson et à l'avantage de la science. Des circonstances particulières en ont empêché jusqu'à présent l'exécution. Adanson attachait trop peu d'importance aux agréments extérieurs, et aux ménagements qu'exige la société : aussi n'a-t-il pas joui de ses avantages. Il s'emportait et se calmait facilement, et, dans toutes les occasions, il manifestait avec excès la vivacité et la franchise de son caractère. Son amour-propre était extrême; mais la bonhomie et la naïveté avec lesquelles il l'exprimait le faisaient excuser, et n'offensaient personne. Si on lui témoignait de l'intérêt, il était susceptible de la plus vive reconnaissance. On l'a vu, peu de jours avant sa mort, occupé à faire des vers latins adressés à l'Empereur et à M. de Champagny, alors ministre de l'intérieur, pour les remercier d'un bienfait qu'il venait de recevoir. Il était de petite taille, mais bien proportionné, très-adroit; ses cheveux étaient roux; sa figure ne plaisait pas au premier abord; mais, quand il parlait, sa physionomie s'animait par degrés, et ses yeux étincelaient. Le buste qu'on a fait d'Adanson est très-ressemblant. On en a tiré son portrait, dans une gravure seulement esquissée, qui a paru dans le n° XIII des *Annales des voyages*. Bernard de Jussieu, frappé des connaissances qu'annonçait Adanson par son mémoire sur le baobab, avait nommé *adansonia* le genre de ce végétal. Mais Adanson a constamment refusé cet honneur, à cause de la différence de son opinion sur la nomenclature. Linné ne voulait admettre que les noms grecs ou latins, et, à leur défaut, ceux qui proviennent des botanistes, traitant les autres de barbares : Adanson, au contraire, voulait conserver avant tout les noms de pays. Peu de temps après la mort d'Adanson, M. Le Joyand fit paraître une *Notice* sur sa vie. M. Cuvier, en 1807, a payé à sa mémoire le tribut académique. L'auteur de cet article a puisé dans ces ouvrages quelques-uns des principaux faits; mais il en a ajouté d'autres, qu'il tient de la bouche d'Adanson, ou qu'il a trouvés dans ses manuscrits. D P—s.

ADASCHEFF ou ADASCHEW (ALEXIS), ministre d'Iwan IV (*voy.* ce nom), fut le seul homme qui put obtenir quelque influence sur l'esprit de ce prince féroce. Après que le czar, fatigué de l'esclavage où le tenait Zouiski (*voy.* ce nom), eut livré à la mort ce ministre despote, Adascheff parvint à obtenir le pardon du petit nombre de

proscrits qui avaient échappé à la fureur d'Iwan. Il fut secondé dans ses intentions généreuses par la princesse Anastasie, qui épousa le czar en 1547. Depuis ce moment, il se fit à la cour et dans le gouvernement un changement auquel on ne s'attendait point; et c'est alors que fut proclamé en Russie, par l'influence du ministre, une sorte de code qui fut approuvé par des états généraux réunis au Kremlin. Le clergé, qui assistait à cette assemblée, fut prié de revoir les lois ecclésiastiques, et de les réunir dans un code. Ce fut aussi par les soins d'Adascheff qu'un Saxon, nommé Schlit, alla chercher en Allemagne des artistes et des savants, et qu'avec la permission de l'empereur Charles-Quint il en rassembla plus de cent, qui arrivèrent à Moscou, vers 1552. Adascheff accompagna son maître dans l'expédition de Casan, et négocia les conditions de la trêve qui termina cette guerre. Dans le même temps, il avait formé des liaisons avec l'Angleterre; et Richard Chancellor (*voy.* ce nom) vint de Londres, en 1553, pour établir des relations de commerce avec l'empire russe. Il imposa aussi à la Livonie des conditions avantageuses au commerce russe. « Vous « payerez le tribut pour Dorpat, dit-il aux ambassa- « deurs du grand maître; vous y rétablirez, ainsi « qu'à Revel et à Riga, les églises grecques; vous « ne contracterez point d'alliance avec le roi de Po- « logne, et l'importation en Russie par vos ports « sera libre. » Les ambassadeurs firent des observations. « Cela sera ainsi, dit fièrement Adascheff, « sinon guerre. » Les états de Livonie ayant refusé de souscrire à ces conditions, Iwan fit marcher 40,000 hommes (1557), qui envahirent toute cette contrée, et la réunirent à l'empire russe, malgré les déclamations de la Suède et du Danemark. Tout cela fut préparé et négocié par Adascheff, l'un des politiques les plus habiles de cette époque. Ses succès irritèrent l'envie; et de perfides insinuations lui firent perdre son crédit auprès d'Iwan. S'étant aperçu de ce changement, et craignant les violences de ce prince sanguinaire, il demanda et obtint le gouvernement de Livonie; mais la haine de ses ennemis le poursuivit dans cette retraite; et le soupçonneux czar fit emprisonner dans la forteresse de Fellin l'homme qui lui avait rendu tant de services; il le fit ensuite transférer à Dorpat, où l'infortuné ministre mourut, dit-on, de la fièvre, mais plus probablement par le poison. — Son frère, *Daniel* ADASCHEFF, militaire distingué, fut chargé par Iwan IV d'une expédition contre les Tartares de la Tauride, qu'il battit complétement. Il envahit toute cette contrée, et revint à Moscou chargé de butin, et amenant à sa suite un grand nombre de prisonniers. G — Y.

ADDINGTON (ANTOINE), médecin anglais, fit ses études à Oxford, au collége de la Trinité, où il prit le grade de maître ès arts, en 1740, et celui de D. M. en 1744. Il fut admis dans le collége des médecins de Londres, en 1756, puis s'établit à Reading, où il fut très-recherché, surtout pour le traitement des aliénations, et fit une fortune considerable. Son intimité avec lord Chatam était si grande, que le parti du lord Bute le choisit pour négocier secrètement la rentrée de ce ministre, qui venait de se retirer après la paix de 1762. Addington a rendu compte de cette négociation dans une brochure. Il mourut en 1790. Ses ouvrages sont : 1° *Essai sur le scorbut, suivi d'une méthode pour conserver l'eau douce à la mer*, 1753, in-8°; 2° *Essai sur la mortalité des bestiaux*, in-8°. Addington était le père de Henri Addington, depuis ministre et vicomte Sidmouth. Il ne faut pas le confondre avec le docteur Étienne Addington, prêtre non conformiste, qui a publié une grammaire grecque, et une vie de St. Paul, in-8°. B — R J°.

ADDISON (LANCELOT), né en 1632, à Mauldismaburne, dans le Westmoreland, fut élevé à l'université d'Oxford, et se destina à l'état ecclésiastique. Il se signala par un zèle extraordinaire pour Charles Ier, dès le commencement des troubles dont ce prince fut la victime. Dans une thèse publique, que le jeune théologien soutint en 1658, il fit une satire si violente contre le parti républicain, que cette faction alors dominante l'obligea de faire une rétractation publique, et de demander pardon à genoux. La honte et le dégoût l'engagèrent à quitter l'université. A la restauration, il n'obtint, pour récompense de son zèle, que la place de chapelain de la garnison de Dunkerque, d'où il passa à Tanger avec les mêmes fonctions. Ce ne fut qu'en 1683 qu'on le nomma doyen de Lichtfield. Il fut un des membres de la convocation ecclésiastique qui se tint en 1689, et il y exprima si ouvertement son attachement aux principes torys qu'il s'ôta toute espérance d'avancement sous le gouvernement qui venait de se former. Il mourut en 1703. On a de lui plusieurs ouvrages estimables, dont les principaux sont : 1° *la Barbarie occidentale*, ou *Courte Relation des révolutions opérées dans les royaumes de Fez et de Maroc*, imprimée en 1674; 2° *l'État présent des Juifs, particulièrement de ceux des États barbaresques*, Londres, 1675, in-8°; 3° *Modeste Apologie pour le clergé*. Ce qui honore le plus la mémoire de cet ecclésiastique, c'est d'avoir donné naissance au célèbre Addison, qui fera le sujet de l'article suivant. S — D.

ADDISON (JOSEPH), né le 1er mai 1672, à Miston dans le Wiltshire, bourg où son père était recteur (curé), fit ses premières études dans le lieu de sa naissance, et les acheva à Lichtfield, où son père avait été nommé doyen. Ses dispositions précoces annonçaient les talents qui l'ont distingué dans la suite. A quinze ans, il fut envoyé à l'université d'Oxford, où il s'appliqua plus particulièrement à la poésie latine. Il y composa plusieurs poëmes qui excitèrent l'admiration de ses maîtres, et furent publiés dans un recueil intitulé : *Musarum anglicarum analecta*. Il avait vingt-deux ans lorsqu'il commença à écrire dans sa langue, en prose et en vers. Son premier essai fut une traduction en vers de la plus grande partie du 4° livre des *Géorgiques* de Virgile. Il s'était destiné, jusque-là, à la carrière ecclésiastique; mais sa réputation naissante lui ayant procuré la connaissance du célèbre lord Somers et de milord Montague, alors chancelier de l'échiquier, et depuis lord Halifax, il trouva en eux des protecteurs dis-

posés à s'occuper de sa fortune, et cette circonstance développa peut-être en lui les germes de l'ambition qui devait le conduire à des honneurs pour lesquels il ne paraissait pas né. En 1695, il adressa un poëme au roi Guillaume, qui n'avait aucun goût pour la littérature ni pour les arts, mais qui avait le sens assez droit pour estimer tout ce qui portait un caractère de supériorité d'esprit, et qui, sur la foi de ses ministres, plus éclairés que lui, n'eut pas de peine à accorder quelque encouragement à un jeune homme d'une si grande espérance. Addison témoigna le désir de voyager, et il obtint, pour cet objet, une pension de 300 livres sterling. Il passa en France, et s'arrêta une année entière à Blois, vraisemblablement pour y apprendre la langue du pays. Il traversa ensuite le royaume pour aller en Italie, l'objet principal de son voyage. Dans un court séjour qu'il fit à Paris, il vit Boileau, à qui il présenta un exemplaire de ses poésies latines. On prétend que Boileau, après les avoir lues, dit à l'auteur que, s'il les avait connues plus tôt, il n'aurait pas écrit contre Perrault, parce qu'il les trouvait dignes d'être comparées aux plus beaux ouvrages de l'antiquité. Cette anecdote a peu de vraisemblance : Boileau, recevant d'un étranger un témoignage d'estime, ne pouvait se dispenser d'y répondre avec politesse et de louer, peut-être avec un peu d'exagération, les poëmes dont Addison lui faisait hommage; mais il est difficile de croire qu'il les ait comparés aux écrits de Virgile ou d'Horace, quand on se rappelle le peu de cas qu'il faisait de la latinité des poëtes modernes. On conçoit plus aisément qu'un compatriote d'Addison, M. Smith, n'ait pas craint d'appeler son poëme sur la paix de Riswick, *le meilleur poëme latin qui ait paru depuis l'Énéide*. Il faut convenir cependant que la latinité d'Addison a un caractère d'originalité qui la distingue, et qu'il s'était formé un style d'après l'esprit général de la langue latine, et non d'après l'étude et l'imitation d'un auteur particulier, comme on l'a remarqué de la plupart des poëtes et même des prosateurs qui ont écrit en latin depuis la renaissance des lettres. Addison vit l'Italie plus en poëte qu'en observateur politique ou moral, si l'on en juge par la relation de son voyage, où il rappelle avec complaisance tous les passages des auteurs classiques qui peuvent s'appliquer aux lieux qu'il parcourt et aux objets qui le frappent; mais, sous ce rapport même, son voyage est particulièrement intéressant et instructif : on en a fait plusieurs éditions en Angleterre, et il a été traduit en français. Pendant son absence, il s'était fait de grands changements dans le ministère, ses protecteurs, Montague et Somers, avaient perdu leurs places. Sa pension ne lui étant plus payée en Italie, il fut réduit, pour être en état de continuer son voyage et de revenir, à se charger de ramener en Angleterre un jeune Anglais qui avait perdu son gouverneur en Italie. De retour à Londres, il se trouva dans un état de dénûment assez pénible, mais qui ne fut pas de longue durée. La bataille de Blenheim vint enivrer de joie la nation, en 1704. Les poëtes médiocres s'empressèrent à l'envi, comme c'est l'usage, de célébrer cette victoire. Le lord Godolphin se plaignit un jour au lord Halifax de ce que ce glorieux événement n'était pas célébré comme il devait l'être, et témoigna le désir qu'une si noble tâche fût confiée à quelque grand poëte. Halifax lui répondit que le génie ne trouvait pas d'encouragements, tandis qu'on prodiguait le revenu public à des hommes sans mérite, en négligeant ceux dont les talents pouvaient être employés d'une manière honorable pour leur pays. Godolphin convint du fait, et promit des récompenses distinguées pour le poëte qui chanterait plus dignement le triomphe national à Blenheim. Halifax nomma alors Addison, mais exigea, en même temps, que Godolphin vît lui-même cet écrivain, et lui proposât le travail dont il voulait le charger. Cela fut exécuté, et Addison n'avait pas encore achevé son poëme, que, pour récompense de son zèle, il obtint la place de commissaire des appels, que quittait le célèbre Locke. En 1705, il accompagna lord Halifax à Hanovre; l'année suivante, il fut fait sous-secrétaire d'État. Il s'établit alors à Londres un opéra italien, qui excita une grande division dans toutes les classes de la société. Cette nouvelle musique était encouragée dans le grand monde, par air plus encore que par goût; mais elle déplaisait aux oreilles qui n'y étaient point accoutumées, et choquait surtout les préventions naturelles du peuple anglais contre tout ce qui est étranger. Au milieu de cette effervescence des esprits, Addison tenta de faire entendre un drame musical en langue anglaise. Il composa l'opéra de *Rosamonde*, sagement conduit et élégamment écrit; mais, soit que la musique en fût mauvaise, ou que l'action manquât d'intérêt, l'opéra n'eut aucun succès au théâtre. L'auteur, persuadé que l'ouvrage serait mieux jugé à la lecture, le fit imprimer, et le dédia à la duchesse de Marlborough, femme intrigante, généralement haïe, qui n'avait aucun goût pour la littérature, et n'en avait pas même la prétention. Cette dédicace fit peu d'honneur au caractère d'Addison. Le marquis de Warton ayant été nommé vice-roi d'Irlande, Addison le suivit comme secrétaire du gouvernement, et fut en même temps nommé garde des archives de la tour de Birmingham, place à peu près sans fonctions, avec un traitement de 300 livres sterling par an. C'était un contraste assez bizarre que l'association de deux caractères aussi différents que ceux de Warton et d'Addison : le premier était un jeune homme impie, débauché, non-seulement dépourvu de toute vertu, mais même affichant ouvertement tous les vices. Addison, au contraire, montrait dans toute sa conduite un grand respect pour la religion et pour la morale; mais ils étaient l'un et l'autre des agents du même parti, et, à cette époque, l'esprit de parti était en Angleterre à son plus haut degré d'effervescence. C'est pendant son séjour en Irlande que Steele, avec qui il était uni d'amitié dès l'enfance, conçut le projet d'une feuille périodique d'un genre nouveau, à laquelle il donna le titre de *Tattler* (*le Babillard*). Il n'avait point communiqué son secret à Addison, qui cependant ne tarda pas à reconnaître l'auteur, et s'associa bientôt à l'entreprise. *Le Babillard* ne fut continué

que quelques mois, et fut remplacé par un autre ouvrage du même genre, mais conçu sur un plan plus étendu, plus réfléchi, plus particulièrement consacré à la peinture des mœurs, et à l'application des principes de la morale aux devoirs habituels de la vie sociale. Il eut pour titre *le Spectateur*, ouvrage qui a été traduit dans toutes les langues, qui a obtenu partout à peu près le même succès, et qui semble avoir contribué à la célébrité de son auteur plus qu'aucune autre de ses productions. Avant le *Tattler*, il n'avait paru en Angleterre aucun ouvrage qui eût le même but et la même forme. On y connaissait, depuis longtemps, des feuilles périodiques qui avaient pour objet la politique et les nouvelles; mais le *Tattler* et *le Spectateur* furent les premières où l'on se proposa de présenter un tableau des mœurs du temps, en peignant les caractères, en censurant les vices, en relevant les ridicules et les travers dominants dans la société, et en employant alternativement la gravité de la raison, le ton du sarcasme et de l'ironie, et quelquefois les formes ingénieuses de l'apologue et de l'allégorie. Dans ces différents genres d'esprit et de style, Addison est celui qui a montré le plus de talent et le meilleur goût. Il a servi de modèle à beaucoup d'écrivains distingués qui pendant longtemps ont coopéré à l'envi aux nombreuses imitations du *Spectateur* qui ont paru depuis en Angleterre. On ne peut nier que ce genre d'ouvrage n'ait eu une influence aussi étendue que salutaire sur les mœurs de la nation; et cet effet s'explique aisément, si l'on considère le caractère général des Anglais, leur manière de vivre, plus intérieure et domestique que dans tout autre pays, et le goût de lecture et d'instruction répandu dans presque toutes les classes de la société, depuis le laboureur et le manufacturier jusqu'au plus grand seigneur du royaume. Les différences de gouvernement et de mœurs expliqueront aussi pourquoi les ouvrages écrits dans d'autres pays, à l'imitation du *Spectateur*, n'ont pu y obtenir ni le même succès, ni la même influence. En 1713, Addison se montra au monde littéraire avec un nouveau caractère : il fit jouer sa tragédie de *Caton*. Il en avait, dit-on, conçu le plan et esquissé les premières scènes dans son voyage en Italie. Plusieurs années après son retour, il en avait composé les quatre premiers actes, et il fut arrêté par les difficultés qu'il trouva à en faire le dénoûment. Il en vint cependant à bout, et se détermina à faire jouer sa pièce. Elle eut un succès extraordinaire : trente-cinq représentations, données sans interruption, purent à peine rassasier la curiosité publique. Elle fut également admirée et applaudie dans les représentations qu'on en donna ensuite, tant à Londres que dans d'autres villes de l'Angleterre. On voyait, pour la première fois, sur le théâtre anglais, une action tragique conduite avec régularité sans événements bizarres, des scènes intéressantes sans les mouvements exagérés des passions, un style constamment noble et élégant, sans enflure et sans disparate. Voltaire a parlé de cette tragédie avec autant de goût que d'impartialité : « M. Addison, dit-il, est le pre« mier Anglais qui ait fait une tragédie raisonnable. « Je le plaindrais s'il n'y avait mis que de la raison « Sa tragédie de *Caton* est écrite, d'un bout à l'autre, « avec cette élégance mâle et énergique dont Corneille, « le premier, donna chez nous de si beaux exemples « dans son style inégal. Il me semble que cette pièce « est faite pour un auditoire un peu philosophe et très « républicain. Je doute que nos jeunes dames et nos « petits maîtres eussent aimé Caton en robe de chambre, « lisant les *Dialogues de Platon*, et faisant ses ré« flexions sur l'immortalité de l'âme. » Mais il n'y a aucun théâtre en Europe où la scène de Juba et de Siphax ne méritât d'être applaudie comme un chef-d'œuvre de caractères bien développés, de beaux contrastes, de sentiments élevés, et d'une diction continûment élégante et pure. Mais il faut convenir que ces genres de mérite n'auraient pas suffi pour exciter à ce point l'admiration du peuple anglais, si elle n'avait été échauffée et soutenue par un intérêt plus puissant encore que celui qui naissait du fond du sujet et de la perfection du style. Addison, constamment attaché au parti des whigs, c'est-à-dire, à celui dont les principes de liberté avaient une tendance plus républicaine, flattait particulièrement ce parti par les sentiments exaltés de liberté qu'il mettait dans la bouche de Caton, et par l'éloquente énergie avec laquelle il savait les exprimer. A cette époque, la lutte des whigs et des torys agitait avec violence la nation anglaise. Le succès de *Caton* fut donc un triomphe pour la faction des whigs. Cependant, comme Addison, en faisant parler des Romains, n'exaltait la liberté que d'une manière générale, sans aucune allusion directe aux factions qui divisaient l'Angleterre, les torys ne voulurent pas se montrer les ennemis de cette liberté, qu'ils voulaient ainsi que les whigs, mais qu'ils voyaient dans l'augmentation du pouvoir monarchique, tandis que ceux-ci la cherchaient dans l'augmentation du pouvoir populaire. Ainsi, les torys affectèrent de joindre leurs applaudissements à ceux du parti opposé; et Bolingbroke, qui était le chef du parti tory, assistant à la première représentation de *Caton*, fit venir dans sa loge l'acteur Booth, chargé du principal rôle, et lui remit une bourse de 50 guinées, comme une « ré« compense, dit-il, de ce qu'il avait si bien défendu « la cause de la liberté contre un dictateur per« pétuel. » Les whigs dit Pope, se proposaient de faire aussi un présent à Booth, mais ils attendaient qu'ils pussent l'accompagner d'une phrase aussi heureuse. Lorsque la chaleur des factions se fut amortie, l'effet de cette tragédie s'affaiblit insensiblement au théâtre, où bientôt elle parut trop languissante dans l'action et trop dénuée de mouvement et d'intérêt. On fut frappé de l'insipidité des scènes d'amour que l'auteur y avait introduites, pour se conformer à l'usage. Lorsque après quelques années on essaya de remettre cette pièce au théâtre, on parut beaucoup moins touché des beautés qu'on y avait admirées autrefois, que des défauts dont l'effervescence des esprits avait affaibli l'impression; elle fut froidement accueillie, et, depuis, presque entièrement abandonnée; mais c'est un ouvrage que les gens de goût liront toujours avec intérêt, et où ils admireront

non-seulement une versification élégante et harmonieuse, mais encore des descriptions animées et poétiques, des scènes touchantes, et une foule de sentiments nobles, exprimés avec énergie. Le *Caton* fut censuré à Oxford, comme un ouvrage de parti; mais il y trouva de chauds défenseurs. Peu de temps après sa publication, il fut traduit en italien par Salvini, et la traduction fut représentée sur le théâtre de Florence; d'un autre côté, les jésuites de St-Omer en donnèrent une traduction latine qu'ils firent jouer par leurs écoliers. Les pièces de vers qui furent composées dans le temps à l'honneur de *Caton* sont innombrables. Addison s'essaya aussi dans la comédie : il composa *le Tambour, ou la Maison où il revient des esprits*, joué en 1715. Il ne s'en fit pas connaître pour l'auteur, même à ses amis. Quoiqu'on trouve dans cette pièce beaucoup d'esprit, des scènes comiques et un caractère original bien tracé, la représentation n'eut aucun succès. L'imitation qu'en a faite Destouches, sous le titre du *Tambour nocturne*, a été mieux reçue sur notre théâtre, où elle est restée comme pièce de répertoire. Après la mort de la reine Anne, Addison fut porté, par les circonstances, à divers emplois publics. Il alla, pour la seconde fois, en Irlande, en qualité de secrétaire du vice-roi, le comte de Sunderland; il fut fait ensuite lord du bureau du commerce; enfin, en 1717, il se vit élevé à la place de secrétaire d'État. Dans l'année précédente, il avait épousé la comtesse douairière de Warwick; mais ce mariage ne contribua pas plus à son bonheur, que son élévation au ministère n'ajouta à l'opinion qu'il avait donnée de son esprit et de ses talents. Il n'était parvenu qu'à force de temps et de soins à obtenir la main de la comtesse, femme vaine, qui croyait descendre de son rang en s'unissant à un homme sans titre et sans dignités. Elle consentit à l'épouser, dit Samuel Johnson, à peu près sur le même pied qu'une princesse du sang ottoman épouse un sujet turc; le Grand Seigneur, en la mariant, lui dit : *Fille, je te donne cet homme pour esclave*. Quant à la place de secrétaire d'État, Addison ne tarda pas à faire remarquer son incapacité à en remplir les fonctions. Dans la chambre des communes, il se montra hors d'état de prononcer un discours, et, par conséquent, d'appuyer et de défendre les mesures du gouvernement. On a conservé l'anecdote suivante. Peu de temps après son entrée dans la chambre des communes, Addison se leva pour parler sur une question importante; et, s'adressant à l'orateur, suivant l'usage, il dit : *Monsieur, je conçois*...... Puis, voyant tous les yeux fixés sur lui, il se troubla, répéta trois fois, en bégayant, les mêmes mots; enfin, ne pouvant trouver le fil de ses idées, il se rassit fort confus. Alors un membre tory, se levant, dit d'un ton très-grave : « Monsieur, les trois avortements dont nous venons d'être témoins, de la part « d'un auteur connu par sa fécondité, prouvent évidemment la faiblesse de la cause qu'il voulait défendre. » La figure des *avortements* excita dans la chambre un grand éclat de rire, qui contribua sans doute à dégoûter tout à fait Addison de l'ambition de se montrer comme orateur. Dans les détails de l'administration, il ne pouvait ni donner un ordre, ni écrire une lettre, sans perdre un temps précieux à soigner son style, à corriger ses phrases, et à rechercher une élégance, très-inutile en pareille circonstance. On pourrait citer son exemple comme une preuve de l'opinion accréditée par ces esprits routiniers, qui sont si vains d'une certaine aptitude aux détails de l'administration où se distinguent tant d'hommes médiocres, que les gens de lettres ne sont pas propres aux grandes affaires. Une foule d'exemples d'hommes d'État du plus grand mérite, et qui, en Angleterre même, joignent au talent des affaires ceux de la littérature, a prouvé le contraire; et si Newton, Locke, Addison se sont montrés au-dessous des places qu'ils ont occupées, c'est que leur esprit ne pouvait, comme on l'a dit, s'abaisser à des détails trop peu dignes de fixer leur attention. En considérant Addison comme homme de lettres, il se présente sous différents aspects : il a publié un assez grand nombre d'ouvrages dans des genres très-divers; dans aucun, il est vrai, il ne s'est élevé au degré de supériorité qui distingue les génies du premier ordre, mais dans tous il s'est placé fort au-dessus de la médiocrité, et dans quelques-uns il a montré une réunion d'esprit et de raison, de bon goût et de bonne plaisanterie, aussi rare que ce qu'on appelle le génie. Comme poëte, il a commencé par des poëmes latins fort admirés dans le temps, mais qu'on ne connaît guère hors des îles Britanniques, où vraisemblablement ils sont même peu lus aujourd'hui. Il a composé en anglais un assez grand nombre de pièces de vers sur différents sujets, dont la plupart sont des traductions ou imitations de Virgile, d'Horace et d'Ovide. Le plus considérable comme le plus célèbre de ses poëmes est celui qu'il a composé sur la bataille de Blenheim, et qu'il a intitulé *la Campagne* (*the Campaign*). Il y a de grandes beautés dans cet ouvrage, mais plus encore d'enthousiasme patriotique que de verve poétique; et la victoire qu'il a célébrée a donné plus d'éclat au poëme qu'elle n'en a reçu. Addison est regardé par les gens de goût, en Angleterre, comme un poëte ingénieux et sage, toujours élégant et harmonieux, mais jamais original ni sublime. On le place généralement au-dessous de Dryden et de Pope; des critiques éclairés lui préfèrent même Gray et Cooper, qui sont venus après lui. Comme poëte tragique, il n'occupe qu'un rang très-inférieur. Sans parler de Shakspeare, à qui les Anglais ne comparent rien, les bonnes tragédies d'Otway, de Rowe, et beaucoup d'autres dont les auteurs sont moins célèbres, mais qu'on joue tous les jours avec succès, sont préférées avec raison au *Caton*, qui a des beautés supérieures, mais qu'on ne peut plus mettre au théâtre. « Dans « cette tragédie d'un patriote et d'un philosophe, a « dit Voltaire, le rôle de Caton me paraît surtout un « des plus beaux personnages qui soient sur aucun « théâtre. Il est bien triste que quelque chose de si « beau ne soit pas une belle tragédie; des scènes « décousues qui laissent souvent le théâtre vide; des « aparté trop longs et sans art; des amours froids « et insipides; une conspiration inutile à la pièce;

« un certain Sempronius, déguisé et tué sur le théâ« tre, tout cela fait, de la fameuse tragédie de *Caton*, « une pièce que nos comédiens n'oseraient jamais « jouer, quand même nous penserions à la romaine « ou à l'anglaise. La barbarie et l'irrégularité du « théâtre de Londres ont percé jusque dans la sa« gesse d'Addison. Il me semble que je vois le czar « Pierre, qui, en réformant les Russes, tenait encore « quelque chose de son éducation et des mœurs de « son pays. » La comédie du *Tambour* se joue encore, mais rarement et avec un effet médiocre. On ne peut pas compter l'opéra de *Rosamonde*, quoique beaucoup mieux écrit que presque tous les drames destinés à être mis en musique. Parmi ses ouvrages en prose, on trouve : 1° la relation de son voyage en Italie, dont on a parlé plus haut; 2° un *Dialogue sur les Médailles*, qui paraîtra superficiel aux antiquaires, mais où les bons esprits trouveront une érudition choisie, un bon goût de littérature, et une instruction agréable et facile; 3° l'ébauche d'une Défense de la religion chrétienne, qu'il n'a pas eu le temps d'achever; 4° un grand nombre d'essais sur la littérature, la morale et la politique, insérés dans le *Tattler*, le *Spectator*, le *Guardian* (*le Tuteur*), le *Free-Holder* (*le Franc-Tenancier*) et le *Whig Examiner* (*l'Examinateur Whig*). C'est dans ces essais, surtout dans ceux du *Spectateur*, qu'Addison se montre tour à tour un sage moraliste, un observateur pénétrant de la nature humaine, un censeur, tantôt sévère, tantôt plaisant, des vices et des travers de son temps, et surtout un écrivain pur, clair, élégant, et qui a contribué plus qu'aucun autre à fixer la langue anglaise au degré de perfection où elle est parvenue. « Tout écrivain, dit Johnson, qui voudra se former « un style véritablement anglais, familier sans tri« vialité, noble sans enflure, et élégant sans affecta« tion, doit étudier jour et nuit les ouvrages d'Ad« dison. » Dans la critique littéraire, Addison a montré un goût sain plutôt qu'étendu, et un esprit sage, sans originalité ni profondeur dans les vues. Il y a d'excellentes observations dans l'analyse du *Paradis perdu* de Milton, qui occupe plusieurs feuilles du *Spectateur*; mais ses principes sur la nature et les règles de l'épopée sont évidemment calqués sur la doctrine poétique d'Aristote; et même, dans quelques endroits, il paraît copier le *Traité sur le Poëme épique* du P. Bossu, ouvrage presque oublié aujourd'hui. On a dit, avec raison, que les règles d'Aristote ne se trouvaient observées ni dans l'*Iliade*, ni dans l'*Odyssée*; elles sont bien moins applicables encore au *Paradis perdu*. On ne peut pas douter cependant que les articles du *Spectateur* sur ce poëme n'aient puissamment contribué à ramener l'attention des Anglais sur ses beautés originales, et à préparer la grande réputation qu'il a obtenue depuis. Mais cette justice tardive rendue à Milton ne fut pas l'ouvrage d'Addison seulement; on avait déjà fait une nouvelle édition du *Paradis perdu*, qui avait eu beaucoup de succès; plusieurs gens de goût s'occupaient à faire revenir leurs contemporains de l'espèce d'oubli où ils avaient laissé tomber un des plus beaux ouvrages qui existât dans leur langue; et ce furent les protecteurs même d'Addison, le lord Somers et le marquis d'Halifax, qui l'engagèrent à écrire sur ce sujet. Il avait conçu l'idée d'un dictionnaire de cette langue sur le même plan que Samuel Johnson a suivi pour la composition du sien. Il pensait aussi, comme Swift, qu'il y aurait un grand avantage à établir à Londres une académie uniquement occupée, comme l'Académie française, des moyens d'épurer, de fixer et de perfectionner la langue. Swift a développé cette idée dans un morceau très-bien écrit. Addison a eu une conduite constamment irréprochable du côté des mœurs : il était sincèrement attaché à la religion, mais sans austérité et sans superstition; grave et réservé dans son maintien, timide et même embarrassé dans la société, il parlait peu devant les personnes qu'il ne connaissait guère. « Je n'ai jamais vu, disait le lord Ches« terfield, un homme plus modeste et plus gauche. » Cependant, lorsqu'il était avec ses amis particuliers, et que surtout le plaisir de la table et un peu de vin animaient son imagination, il parlait avec beaucoup d'intérêt et de grâce, et sa conversation charmait tous ceux qui l'entendaient. Son caractère n'a pas été à l'abri de tout reproche. On l'a accusé d'être jaloux des talents et des succès des autres, et les mémoires du temps ont conservé quelques anecdotes qui semblent autoriser cette imputation. Il suffit de rappeler, à ce sujet, les vers aussi mordants que spirituels que Pope a insérés dans son *Épître à Arbuthnot*. Ces vers ont été rendus par Delille, avec le rare talent qui distingue ce grand poëte. Les voici :

Mais représentez-vous un écrivain vanté,
Plein de grâce et d'esprit, sachant penser et vivre,
Charmant dans ses discours, sublime dans un livre;
Partisan du bon goût, amoureux de l'honneur;
Fait pour un nom célèbre, et né pour le bonheur;
Mais qui, comme ces rois que l'Orient révère,
Pense ne bien régner qu'en étranglant son frère;
Concurrent dédaigneux, et cependant jaloux,
Qui, devant tout aux arts, les persécute en vous;
Blâmant d'un air poli, louant d'un ton perfide;
Cherchant à vous blesser, mais d'une main timide;
Flatté par mille sots, et redoutant leurs traits;
Tellement obligeant, qu'il n'oblige jamais;
Dont la haine caresse et le souris menace;
Bel esprit à la cour, et ministre au Parnasse;
Faisant d'une critique une affaire d'État;
Ainsi que son héros (*Caton*), dans son petit sénat,
Réglant le peuple auteur; tandis qu'en son extase,
Tout le cercle ébahi se pâme à chaque phrase....
Parle, qui ne rirait de ce portrait sans nom?
Mais qui ne pleurerait si c'était Addison?

Il ne faut cependant pas s'en rapporter aveuglément au témoignage de Pope : il avait été l'ami d'Addison, et ils s'étaient brouillés sans aucun motif apparent. Pope était très-susceptible, jaloux, vindicatif et satirique amer : un tel caractère est justement suspect. Addison avait été longtemps tourmenté d'un asthme dont les accès étaient fréquents. L'hydropisie s'y étant jointe sans que l'art pût y apporter aucun secours, il mourut le 17 juin 1719, âgé seulement

de 48 ans. Nous terminerons cet article par un trait qui peint et honore le caractère de cet homme illustre. Lorsqu'il épousa la comtesse de Warwick, elle avait un fils dont il voulut soigner l'éducation, mais qui répondit très-mal à ses instructions. Ce jeune homme se livra à tous les vices où peuvent entraîner le goût du libertinage et le défaut de principes. Addison, se sentant près de sa fin, fit venir le jeune lord, et, le faisant approcher de son lit, lui donna encore quelques conseils paternels, et finit par lui dire d'un ton attendri : « J'ai désiré que vous as« sistassiez à mes derniers moments, afin que vous « vissiez avec quel calme meurt un chrétien. » On a une belle édition des Œuvres d'Addison (*Addison's Works*), Birmingham, Baskerville, 1761, 4 vol. in-4°. Le *Spectator* a été réimprimé en 1797, 8 vol. in-8°; le *Guardian*, 1797, 2 volumes : les morceaux qui, dans ces deux derniers, sont signés du mot *Clio*, sont d'Addison ; le *Tattler*, 1797, 4 vol. Les traductions françaises sont : 1° *Remarques sur divers lieux d'Italie faites en* 1701, 1702, 1703, formant le 4e tome du Voyage de Misson, Utrecht, 1723, in-12. 2° *Le Babillard*, traduit par Armand de la Chapelle, 1734-35, 2 vol. in-12; 1737, 2 vol. in-8°. 3° *Le Spectateur*, traduit en partie par Jean-Pierre Moët, 1754-55, 9 vol. in-12 ou 3 vol. in-4°. 4° *Le Mentor moderne*, traduit par van Effen, Rouen, 1725, 3 vol. in-12; Amsterdam, 1727, 4 vol. in-12. 5° Le *Free-Holder*, ou *l'Anglais jaloux de sa liberté*, 1727, in-12. 6° *Caton*, tragédie ; l'abbé Dubos a traduit les trois premières scènes de cette pièce. Deschamps a fait un parallèle entre un *Caton* de sa composition et celui d'Addison. Boyer et Laplace ont l'un et l'autre donné une traduction de cette tragédie. M. Dampmartin en a donné une nouvelle à la suite de la *Rivalité de Carthage et de Rome*, 1792, 2 vol. in-8°. Chéron-Labruyère en a donné une imitation en vers français et en 3 actes, 1789, in-8°. 7° *Remarques sur le Paradis perdu de Milton*, traduit par Dupré de St-Maur ou Boismorand, par Barrett; et à la tête de la traduction de Milton, en vers français, par Delille. 8° *De la Religion chrétienne*, traduit par G. Seigneux de Correvon, Lausanne, 1757, 2 vol. in-8°; Genève, 1772, 3 part. in-8°. 9° *Dialogue sur les Médailles*, traduit par Jansen, dans les deux volumes in-8° de *l'Allégorie*, publiés en 1799. La *Vie d'Addison*, par Johnson, a été traduite par Boulard, avec celle de Milton, Paris, 1805, 2 vol. in-18. L'on a encore celle de des Maizeaux, en anglais, Londres, 1733, in-12. On a imprimé à Yverdun, en 1777, *l'Esprit d'Addison, ou les Beautés du Spectateur, du Babillard, du Gardien*, 3 vol. in-8°; et à Paris, en 1803, *les Beautés du Spectateur*, en anglais et en français, in-12. On a publié à Londres, *Addisoniana* (en anglais), 1804, 2 vol. in-8°. S—D.

ADDY (WILLIAM), auteur anglais, né au commencement du 17e siècle, a publié *Vetus et Novum Testamentum anglicum, litteris tachygraphicis impressum*, Londres, 1627, in-16 ; *Méthode sténographique, ou Art d'écrire par abréviations*, Londres, 1695, in-8°. On a beaucoup écrit en Angleterre sur cet art d'abréviation, parce qu'il y est d'un usage fréquent et important. Ce sont les premiers essais d'un art très-commun en Angleterre, et que le gouvernement constitutionnel a aussi rendu très-utile dans d'autres pays. S—D.

ADEL, ou ADIL, roi de Suède, régnait dans le 6e siècle. Considérant comme un devoir de venger la mort de son père qui avait péri dans une bataille contre les Danois, il attaqua leur pays par mer. Après une bataille sanglante, qui dura trois jours, Jarmerick, roi de Danemark, obtint la paix en épousant la princesse Swavilda, sœur d'Adel ; mais ce mariage, loin de cimenter l'union des deux peuples, fut l'occasion d'une guerre encore plus terrible. Swavilda, accusée d'entretenir un commerce criminel avec Broder son beau-fils, fut condamnée à être mise en pièces par des chevaux sauvages. Adel, à cette nouvelle, fit une irruption en Danemark, assiégea Jarmerick, le fit prisonnier, lui enleva ses trésors, et le fit périr dans les supplices. Il réunit ensuite plusieurs provinces du Danemark à la Gothie ; et, laissant ce royaume sous la domination de Broder, fils de Jarmerick, il obligea ce prince à payer un tribut annuel à la Suède. A son retour, Adel triomphant offrit en action de grâces des sacrifices aux dieux d'Upsal, et, comme il faisait à cheval le tour du temple, il tomba, se démit les vertèbres du cou, et mourut après 6 ans de règne. Le trône de Suède fut ensuite occupé par Ostan, ou Eisten. B—P.

ADÉLAIDE, impératrice, était fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne, l'un de ceux qui disputèrent le royaume d'Italie à Hugues, comte de Provence. Ces deux rivaux, ayant fait la paix en 933, convinrent qu'Adélaïde épouserait Lothaire, fils de Hugues. Cependant ce mariage ne s'effectua qu'en 947, lorsqu'Adélaïde fut parvenue à sa seizième année : en même temps, sa mère Berthe, veuve depuis dix ans, épousa Hugues lui-même. Le mariage d'Adélaïde avec Lothaire fut empoisonné par des craintes et des chagrins continuels. Bérenger, marquis d'Ivrée, avait pris les armes contre Hugues, et l'avait forcé de résigner la couronne à son fils; mais il n'était point satisfait de cette première révolution : il voulait régner lui-même, et l'on croit qu'il fit empoisonner Lothaire en 950. Alors il se fit couronner sous le nom de Bérenger II ; en même temps, il voulut faire épouser Adélaïde à son fils Adalbert ; et cette princesse s'y étant refusée, il la fit enfermer au château de Garda, au bord du lac de même nom. Retenue au fond d'une tour, elle n'y avait qu'une seule femme pour la servir ; mais sa beauté, sa sagesse et sa piété lui avaient gagné tous les cœurs, et quiconque l'avait connue ne songeait qu'à l'arracher à cette affreuse captivité. Un prêtre, nommé Martin, réussit enfin à creuser un souterrain qui pénétrait jusque dans la tour, et à faire évader la reine avec sa suivante. Il les conduisit à l'autre extrémité du lac de Garda ; et n'osant se confier à personne, il les cacha parmi des roseaux, les nourrissant du poisson qu'il pêchait lui-même dans le lac. Pendant ce temps, Alberto Azzo, seigneur de Canossa, qui d'avance avait été prévenu par le prêtre,

réunit une troupe de cavaliers, avec laquelle il vint enlever Adélaïde, et la conduisit dans sa forteresse. Canossa, dans le district de Reggio, près du fleuve Enza, était bâtie sur un rocher isolé et taillé à pic : sa situation la rendait imprenable. Cependant les seigneurs italiens, irrités contre Bérenger, avaient invoqué contre lui les secours d'Othon de Saxe. Le monarque allemand entra en Italie peu de mois après la fuite d'Adélaïde; il arriva jusqu'à Pavie sans éprouver de résistance, et Alberto Azzo lui conduisit, dans cette ville, Adélaïde, qu'Othon épousa aux fêtes de Noël de l'an 951. Ce mariage ne donnait pas à l'empereur de nouveaux droits sur le royaume d'Italie; mais l'amour qu'avaient les Italiens pour leur belle et malheureuse princesse lui en facilita la conquête. Adélaïde, pendant le règne de son second mari, et celui de son fils Othon II, se rendit toujours plus chère à ses sujets par sa piété et ses vertus. Le clergé, reconnaissant de sa munificence, l'a canonisée. Le pape Silvestre II l'appelait l'*effroi des royaumes et la mère des rois*; mais Othon II se plaignit quelquefois de son excessive libéralité. En 978, le fils et la mère se brouillèrent, et Adélaïde, éloignée de la cour, fixa sa résidence à Pavie. Elle fut, en 980, réconciliée à l'empereur par les soins de St. Mayeul, abbé de Cluny. Othon III, son petit-fils, écoutant trop la jalousie de Théophanie sa mère, l'éloigna de nouveau de la cour; mais une mort subite ayant enlevé Théophanie, on obligea Adélaïde de se charger de la régence. Détachée en quelque sorte du monde, cette princesse ne regarda plus la puissance dont elle était revêtue que comme un fardeau. Cependant elle se livra avec un soin infatigable à l'administration des affaires; et, loin de se venger des auteurs de ses maux passés, elle chercha les occasions de leur faire du bien. Forcée quelquefois de montrer de la sévérité, elle la tempérait par la douceur. L'ordre et la régularité de sa maison offraient l'image d'un monastère. Adélaïde fit de pieux établissements en diverses provinces, et surtout dans la ville de Magdebourg, où elle résida longtemps. Elle ne négligea rien pour opérer la conversion des Rugiens et autres idolâtres du Nord. Dans la dernière année de sa vie, elle entreprit un voyage en Bourgogne, pour réconcilier le roi Rodolphe, son neveu, avec ses sujets; elle mourut en route, à Seltz, en Alsace, le 16 décembre 999. Son nom ne se lit point dans le Martyrologe romain; mais sa piété lui a valu une place dans plusieurs calendriers d'Allemagne, et l'on conserve une portion de ses reliques dans une belle châsse qui fait partie dû trésor de Hanovre. St. Odilon, abbé de Cluny, a écrit sa vie, ainsi que Gᵉ Aug. de Breitenbach (en allem.). S. S—I.

ADÉLAIDE, marquise de Suze, fut contemporaine de Mathilde, la grande comtesse de Toscane. Elle gouverna le Piémont avec sagesse et fermeté, et partagea avec Mathilde l'admiration de son siècle; mais plus douce dans ses sentiments et plus modérée dans ses passions, elle s'offrit plusieurs fois comme médiatrice entre Grégoire VII et l'empereur Henri IV; et elle s'efforça de terminer les guerres de l'Empire et de l'Église, autant que Mathilde essayait de les ranimer. Fille et unique héritière d'Odelric Manfred, marquis de Suze, elle fut mariée successivement à un duc de Souabe, à un marquis de Montferrat, et à un comte de Maurienne. Chacun de ces mariages, promptement dissous par la mort, augmenta sa puissance; et le marquisat de Suze devint entre ses mains un des fiefs les plus importants de l'Italie. Sa fille Berthe, qu'elle avait eue d'Odon, comte de Maurienne, épousa l'empereur Henri IV. Aussi, lorsque Adélaïde mourut, en 1091, Conrad, fils de Henri, prétendit-il recueillir sa succession. Les fils de Frédéric, comte de Savoie, et frère du comte de Maurienne, réclamèrent de leur côté l'héritage d'Odon et d'Adélaïde. Ils l'obtinrent par des guerres et des négociations dont on ignore le détail; et c'est de cette époque que commença la puissance de la maison de Savoie en Piémont. Ainsi Adélaïde est considérée comme l'une de ses fondatrices. S. S—I.

ADÉLAIDE de France, épouse de Louis le Bègue, vécut peu de temps avec ce prince, qui, pour s'unir à elle, avait répudié Ausgarde, sa femme légitime, quoiqu'il en eût deux enfants. Il prétendait suivre en cela les volontés de Charles le Chauve, son père; cependant le pape Jean VIII refusa de reconnaître la validité du divorce, et de couronner la nouvelle reine. Adélaïde était enceinte lorsque Louis le Bègue mourut, le 10 avril 879, à l'âge de 35 ans; le 17 septembre suivant elle accoucha d'un fils qui régna sous le nom de Charles le Simple. F—E.

ADÉLAIDE, ou ALIX DE SAVOIE, fille de Humbert, comte de Maurienne, épousa, en 1114, Louis VI, dit le Gros, roi de France, avec lequel elle vécut dans une union parfaite pendant vingt-deux ans. Après la mort de ce monarque, dont elle avait eu six fils et une fille, elle épousa en secondes noces Matthieu de Montmorency, connétable, qui lui-même était veuf; mariage moins disproportionné dans les mœurs de ce temps, qu'il ne le paraît de nos jours; aussi ne perdit-elle rien de la considération qu'elle s'était acquise par ses mœurs pures et son zèle pour la religion. Elle eut du connétable de Montmorency une fille qui fut mariée à Gaucher de Châtillon. Après avoir vécu quinze ans avec son second mari, Adélaïde obtint de lui la permission de se retirer à l'abbaye de Montmartre qu'elle avait fondée; elle y mourut l'année suivante, 1154, étant presque sexagénaire. F—E.

ADÉLAIDE, nommée communément ALEID, ou ALYT VAN POELGEEST, à cause de la famille hollandaise de ce nom dont elle était issue, gagna par sa beauté le cœur du duc Albert de Bavière, et devint sa maîtresse. Née hautaine et ambitieuse, elle se mêla des affaires d'État, et s'attira la haine d'un parti puissant. Guillaume, fils d'Albert, indigné de voir son père dans les chaînes d'une concubine qui dictait des lois aux nobles, et dépouillait de leurs dignités tous ceux qui ne lui étaient pas dévoués, entretenait dans le cœur de ceux-ci la haine qu'il avait lui-même conçue contre Adélaïde. Un complot fut formé contre la vie de cette femme, et les conspirateurs, ayant pénétré la nuit dans son appartement, l'assassinèrent à coups de poignard, l'an 1392. Le duc,

furieux, se mit en campagne contre les meurtriers, qui étaient la plupart des nobles hollandais; mais ils s'étaient déjà retirés dans leurs châteaux forts. Ils furent cités à comparaître à la cour du duc: et, sur leur refus d'obéir, on confisqua leurs biens. Le fils d'Albert essaya en vain d'obtenir leur pardon. Son attachement à leur cause le fit soupçonner d'avoir pris part à l'assassinat de la maîtresse de son père, et il fut obligé de s'enfuir. D—G.

ADÉLAIDE (MADAME) de France, fille aînée de Louis XV, et tante de Louis XVI, naquit à Versailles, le 3 mai 1732, et passa les premières années de sa vie au milieu de la brillante cour de Versailles, ne se faisant guère remarquer que par la plus touchante amitié pour sa sœur cadette la princesse Victoire. (*Voy.* ce nom). Lorsque leur père fut mort, ces deux sœurs habitèrent le château de Bellevue, et elles y vécurent presque toujours dans la retraite jusqu'à l'époque de la révolution. En 1791, elles demandèrent au roi la permission de sortir du royaume, à cause des troubles dont il était agité, et elles quittèrent Paris le 19 février 1791. Ces deux princesses furent arrêtées d'abord à Moret, puis à Arnay-le-Duc. Il fallut des ordres précis du roi et de l'assemblée nationale pour qu'on leur permît de continuer leur route. Elles se retirèrent à Rome, dans le palais du cardinal de Bernis, et y résidèrent jusqu'à l'approche des armées françaises, en 1799. Alors elles se rendirent à Naples, puis à Trieste, où Madame Adélaïde mourut, le 18 février 1800. Sa sœur Victoire était morte six mois auparavant. La même tombe les réunit dans la cathédrale de cette ville. Lorsque Louis XVIII fut remonté sur le trône, en 1815, il envoya une frégate pour y recueillir les dépouilles mortelles des princesses ses tantes; et ces dépouilles, revenues en France, furent déposées solennellement dans le caveau royal de St-Denis, en janvier 1817. On a publié, en 1803, les *Mémoires historiques de Mesdames Adélaïde et Victoire de France*, par Ch. Montigny, 2 vol. in-12. L'époque de cette publication prouve assez qu'elle ne pouvait être ni exacte ni complète. On trouvera sur ces deux princesses, principalement sur leur émigration, des renseignements plus vrais et plus complets dans la *Relation du voyage de Mesdames*, publiée par M. de Chastellux, en 1816. M—D j.

ADÉLARD, ou plutôt ATHELHARD, savant moine bénédictin de Bath, en Angleterre, vivait sous le règne de Henri Ier, et fut, pour cette époque, un homme très-instruit. Afin d'augmenter ses connaissances, il voyagea non-seulement dans les principaux pays de l'Europe, mais en Égypte et en Arabie. Ayant appris l'arabe, il traduisit, de cette langue en latin, les *Éléments d'Euclide*, avant qu'on en eût découvert un seul exemplaire grec. Il traduisit encore un ouvrage arabe *sur les sept Planètes*. Il écrivit un *Traité sur les sept Arts libéraux*, désignés alors sous le titre de *Cercle de l'Instruction*, qui comprenait le *trivium*, ou la grammaire, la rhétorique et la dialectique, le *quadrivium*, ou la musique, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie. Son principal ouvrage est intitulé : *Per difficiles quæstiones naturales* (*circa* 1472), in-4°. On lui en attribue plusieurs autres sur la physique et la médecine. Enfin, on doit considérer cet ecclésiastique comme l'un des hommes les plus savants de son siècle, et comme celui qui contribua le plus efficacement à introduire dans le nord de l'Europe l'étude du grec et des langues orientales. Les colléges de Corpus-Christi et de la Trinité, à Oxford, possèdent quelques-uns de ses manuscrits. D—T.

ADÉLARDS (GUILLAUME-MARCHESELLI DES), chef de la faction des Guelfes, à Ferrare, y partageait l'autorité, d'abord avec Guy de Saxe, surnommé *Salinguerra* Ier, puis avec Torello son fils, pendant la guerre de Fréderic Barberousse contre la première ligue lombarde. Les habitants d'Ancône, assiégés, en 1174, par l'archevêque Christian, lieutenant de Frédéric, implorèrent le secours de Guillaume des Adélards, et d'Aldrude, comtesse de Bertinoro. Guillaume engagea tout son patrimoine pour se procurer de l'argent et lever des soldats. Aldrude, demeurée veuve à la fleur de son âge, avait assemblé à Bertinoro une cour brillante, où se réunissaient tous les chevaliers distingués par leur bravoure et leur galanterie. Elle leur proposa la délivrance d'Ancône comme une croisade d'amour. Guillaume et Aldrude forcèrent en effet l'archevêque à lever le siége, au moment où les habitants d'Ancône étaient réduits par la famine aux plus horribles extrémités. Guillaume des Adélards vit mourir successivement son frère et tous les héritiers mâles de sa famille. Afin que ses malheurs tournassent du moins à l'avantage de sa patrie, il voulut que sa nièce Marchesella, son unique héritière, épousât Arriverio, fils aîné de Torello, et il la confia dès l'âge de sept ans à ce dernier, pour l'élever dans son palais, espérant ainsi réunir les deux partis par l'alliance des deux familles qui les avaient formés; mais, à la mort de Guillaume, vers 1184, quelques nobles de Ferrare, du parti des Adélards, mécontents de Torello, appelèrent à leur tête le marquis d'Est (*voy.* ce nom); et, secondés par Traversari, puissant seigneur de Ravenne, ils enlevèrent la nuit, à main armée, la jeune Marchesella, et lui firent épouser le marquis Obizzo Ier, chef de leur faction. S. S—I.

ADELBERT, archevêque de Brême et de Hambourg, reçut cette dignité en 1043, des mains de l'empereur Henri III et du pape Benoît IX. Il était d'une naissance illustre, d'une stature imposante, ambitieux, magnifique, éloquent, habile à faire servir sa magnificence et ses talents au profit des desseins que l'époque à laquelle il vivait semblait faite pour inspirer et faire réussir. Le pouvoir temporel du clergé devenait redoutable; le désir de l'étendre s'emparait de la plupart des ecclésiastiques: Adelbert en fit le but de sa vie. Toujours occupé de son ambition personnelle, il gagna la faveur de l'empereur Henri III, qui le consulta sur toutes les affaires de l'Empire. L'archevêque lui suggérait les déterminations les plus favorables au clergé, et s'assurait ainsi les moyens de suffire aux dépenses qu'entraînait la pompe qu'il avait introduite dans le culte divin. Il fit démolir les murailles de Brême, pour en

employer les pierres à la construction de l'église; un couvent magnifique s'éleva par ses ordres. L'inimitié des ducs de Saxe n'arrêta ni ses intrigues, ni ses projets; il avait pour les princes temporels une aversion déclarée, et ne s'inclinait jamais devant eux. Il accompagna néanmoins l'empereur dans ses voyages en Italie, en Flandre, en Hongrie, et lui servit partout de négociateur. A Rome, en 1046, il eût pu obtenir la tiare; mais il aima mieux la faire donner à Svidger, évêque de Bamberg, sous le nom de Clément II. En 1051, il dirigea le concile de Mayence. L'empereur le comblait tous les jours de nouveaux bienfaits, et l'Europe entière lui témoignait une haute considération; il reçut du roi de France et de l'empereur grec d'honorables marques d'estime et d'amitié. L'influence dont il jouissait dans les États du Nord était telle, que le roi de Danemark, Suénon, qui avait épousé une de ses proches parentes, fut forcé de la répudier, par les ordres de l'archevêque, qui le menaçait de l'excommunication. Non moins actif qu'impérieux, Adelbert multiplia et protégea les missions chrétiennes dans les États des souverains qu'il assujettit au pouvoir ecclésiastique. Le désir d'ériger son archevêché en patriarcat l'occupa sans cesse; le soin du christianisme naissant chez les barbares septentrionaux lui fournit un prétexte spécieux; mais la mort de Henri III attira dans l'Allemagne méridionale son activité et son ambition. Appelé à la régence pendant la minorité de Henri IV, il exerça le souverain pouvoir avec le despotisme qui lui était naturel. Peu inquiet de la haine de ses ennemis, tant qu'ils n'aspiraient pas à devenir ses rivaux, il ne chercha point à s'entourer de partisans, et sembla ne vouloir que des flatteurs. Comme son amour-propre égalait son ambition, il désirait presque autant être loué que de régner. « Au milieu de « la plus violente colère, dit Adam de Brême, « son historien, il se laissait apaiser par une flatte- « rie, et ses regards, naguère irrités, se tournaient « avec un sourire gracieux vers l'adroit complaisant. » Séduit par son goût pour le faste et l'éclat, il porta ses projets et ses dépenses au delà de ses moyens; son diocèse fut chargé d'impôts; les grands et le peuple se soulevèrent. Henri fut sommé de le renvoyer ou d'abdiquer. Adelbert sut engager l'empereur à s'enfuir la nuit suivante, avec les joyaux de la couronne; mais le projet transpira; le palais fut entouré, et peu s'en fallut que l'archevêque ne devînt la victime de son opiniâtreté. De retour dans ses propres États, il eut à soutenir une guerre désastreuse contre Ordulf, duc de Saxe, et son fils Magnus. Vaincu, fugitif, dépouillé des deux tiers de ses domaines, il se voyait réduit dans Brême à une existence tranquille et presque obscure, lorsqu'il fut rappelé à la cour impériale, où ses ennemis avaient cessé de dominer. Il reprit avec ardeur la direction des affaires; mais l'âge avait diminué les forces de son corps: une sombre mélancolie s'empara de son esprit; et il mourut à Goslar, le 16 mars 1072, lassé, mais non rassasié de faste et de pouvoir. G—T.

ADELBOLD, 19 évêque d'Utrecht, né vers la fin du 10e siècle, d'une famille noble de l'évêché de Liége, fit ses études avec un grand succès dans cette ville et dans les écoles de Reims. Il fut, dans la première de ces deux villes, élève de Notger, qui en était évêque. Sa réputation de savant s'étendit en Allemagne, et l'empereur Henri II, l'ayant attiré à sa cour, l'admit dans son conseil, le nomma son chancelier, et lui fit obtenir le siége épiscopal d'Utrecht. Cette faveur augmenta son ambition, et le jeta dans des entreprises peu convenables pour son état. Ne pouvant obtenir du comte Didéric la cession de Merwe, île située entre la Meuse et le Wahal, il prit les armes et ravagea la Hollande. Non content de cette vengeance, il rendit le comte suspect à l'empereur, lui suscita d'autres ennemis, tels que l'évêque de Cologne et le duc de Lorraine; et, aidé de leurs secours, il fit longtemps à Didéric une guerre sanglante. Forcé enfin de faire la paix, il cultiva les sciences, fonda des églises dans son diocèse, et montra un grand zèle pour la religion. La cathédrale que Baldoïcus avait fait commencer à Utrecht fut abattue par ses ordres, et remplacée par une autre beaucoup plus belle, dont il reste encore une partie. Quand cet édifice fut achevé, la dédicace s'en fit en présence de l'empereur et de douze évêques. Adelbold rebâtit aussi et fonda la collégiale de Riel. L'activité avec laquelle il travaillait à la prospérité de son évêché ne cessa qu'à sa mort, le 27 novembre 1027. Ce prélat a écrit la vie de son bienfaiteur Henri II; ouvrage estimable, mais dont il ne reste plus que la première partie. La préface contient des règles très-judicieuses sur les devoirs d'un historien, règles dont Adelbold ne s'est point écarté: la fidélité et l'exactitude qu'on remarque dans son ouvrage font regretter qu'il ne soit pas parvenu tout entier jusqu'à nous. Ce précieux fragment a paru, pour la première fois, dans les *Vies des Saints de Bamberg*, données par Gretser, en 1611, puis dans Surius et dans les Bollandistes. Leibnitz l'a fait réimprimer dans le 1er vol. des *Script. rer. Brunswic.* On a aussi de ce savant prélat un traité *de Ratione inveniendi crassitudinem Sphæræ*, précédé d'une lettre au pape Silvestre II, son ancien maître à Reims, et inséré par B. Pez, dans le 3e vol. de son *Thesaurus anecdotorum*. Les bibliothèques renferment en outre divers ouvrages et manuscrits d'Adelbold, tels que la *Vie de Ste. Walburge*, *Éloge de la Ste. Vierge*, *les Louanges de la Croix*, quelques Sermons, etc. Son style, clair, facile, et même élégant, le place parmi les bons écrivains de son siècle. D—G.

ADELBURNER (Michel), mathématicien et médecin, né à Nuremberg, en 1702, fils d'un libraire. Destiné à la même profession, il s'appliqua à l'étude des sciences, et suivit plusieurs cours à Altdorf. En 1735, il publia son *Commercium Astronomicum*, qui le fit nommer membre de l'Académie royale des sciences de Prusse. Appelé en 1743 à Altdorf, pour y donner des leçons de mathématiques et de physique, il fut fait professeur de logique en 1746, et mourut en 1779. Ses principaux écrits sont: 1° *Commercium litterarium ad Astronomiæ incrementum inter hujus scientiæ amatores communi consilio institutum*, Nuremberg, in-8°; 2° *Phéno-*

mènes célestes remarquables : il en paraissait une feuille tous les mois (en allemand). G—T.

ADELER (CORT SIVERSEN), grand amiral de Danemark, naquit en 1622, à Brevig, en Norwége, où son père était directeur d'une saline royale. La passion du jeune Adeler pour la navigation le conduisit de bonne heure en Hollande, où il fit ses premières armes sous l'amiral Tromp. S'étant rendu ensuite à Venise, il entra au service de cette république, sous le nom de Curtius Siversen, et parvint, de grade en grade, au commandement d'une flotte. Venise fut redevable à son habileté et à sa bravoure des succès qu'elle obtint contre les Turcs dans le 17e siècle. Pendant quinze années, il remplit du bruit de ses exploits l'Archipel et la mer Adriatique. Il signala particulièrement sa valeur le 16 mai 1654, à l'entrée de l'Hellespont : une flotte turque de soixante-dix-sept bâtiments ayant attaqué les Vénitiens, qui n'avaient que vingt-deux voiles, Adeler, avec un seul vaisseau, brûla ou coula à fond quinze galères turques; 5,000 musulmans périrent dans les flots; la nuit sépara les combattants. Le lendemain, Adeler rencontra la capitane turque, montée par Ibrahim-Pacha, qui aussitôt donna ordre d'attaquer à l'abordage le vaisseau d'Adeler. Il s'ensuivit un combat terrible; le pacha et le capitaine norwégien se rencontrèrent le sabre à la main; Ibrahim périt, et Adeler lui enleva sa riche armure, qui est encore conservée comme trophée dans le muséum de Copenhague. La république reconnaissante l'éleva au rang de chevalier de St-Marc, le fit lieutenant-amiral, et lui assura une pension de 1,400 ducats, réversible à ses héritiers jusqu'à la 3e génération. Adeler vit ses services recherchés par l'Espagne, la Hollande et d'autres puissances; mais ses exploits n'avaient point échappé à l'attention de ses compatriotes du Nord; Frédéric III le rappela en Danemark, en 1663, et lui confia le commandement de ses forces navales. Adeler revint en Danemark par Amsterdam, où il se maria à une femme d'un rang distingué. La flotte danoise était dans un état déplorable, ou pour mieux dire, elle n'existait plus. Adeler, aussi habile constructeur, aussi sage administrateur que guerrier intrépide, créa des vaisseaux, des matelots et des officiers; en moins de douze ans, le Danemark eut une marine respectable. Adeler fut anobli, et nommé général-amiral en 1675, au commencement de la guerre contre la Suède; mais la mort le surprit la même année, au sein des honneurs, dans la 53e année de son âge, au moment où il se préparait à mettre à la voile contre les Suédois. Il a laissé des descendants dignes de lui, qui ont en vain demandé aux ingrats Vénitiens le payement de la rente qui leur était due, et dont heureusement la famille Adeler n'a aucun besoin. M. B—N.

ADELGISE, roi lombard, fut associé au trône en 759, par Desiderio ou Didier, son père (*voy.* DESIDERIO), et marié en 770, à Gisèle, sœur de Charlemagne, en même temps que ce monarque et Carloman son frère devaient épouser deux sœurs d'Adelgise. Le pape Étienne III, qui, à plusieurs reprises, avait armé les Francs contre les Lombards, employa vainement son crédit pour empêcher ce triple mariage, qui semblait devoir donner une garantie inébranlable à la monarchie italienne. « C'est « le comble de la honte et de la folie, écrivait-il à « Charlemagne, que d'allier la noble nation des « Francs, la plus éminente de toutes, et la glorieuse « race de vos rois, avec la perfide, la dégoûtante « nation lombarde; nation par qui la lèpre nous « a été apportée; nation détestable et abominable, et « qui ne peut pas même être comptée parmi les na« tions. » Charlemagne épousa cependant Desiderata ou Désirée, fille du roi lombard; mais il la répudia l'année suivante, et le lien qui semblait devoir unir les deux familles fut cause de leur inimitié. En 773, Charlemagne envahit la Lombardie; Adelgise l'attendait pour le combattre dans les défilés du Piémont; mais son armée, saisie d'une terreur panique, se dissipa tout entière sans combat. Desiderio s'efforça de défendre Pavie. Adelgise s'enferma dans Vérone, et, lorsque son père eut été fait prisonnier, il passa en Grèce pour demander des secours aux empereurs Constantin Copronyme et Léon IV. Il fut traité avec distinction à Constantinople, et revêtu de la dignité de patrice; mais, pendant treize ans, on le nourrit de vaines promesses, sans lui donner aucun secours. Enfin Constantin VII, fils de Léon, l'envoya, en 787, en Sicile, avec une armée destinée à porter la guerre dans le midi de l'Italie. Le roi lombard comptait sur l'appui d'Arigise, son beau-frère, qui était alors duc de Bénévent; mais ce duc mourut à cette époque même, et son fils Grimoald, élevé à la cour de Charlemagne, était attaché au parti français. Adelgise, ayant débarqué en Calabre (788), fut vaincu dans une grande bataille où l'on assure qu'il resta parmi les morts. D'autres pensent qu'il retourna en Grèce, où il mourut peu de temps après. S. S—I.

ADELGISE, prince de Bénévent, succéda, en 854, à Radelgaire son frère. Il fut appelé, pendant tout son règne, à combattre les Sarrasins, qui dévastaient l'Italie méridionale. Défait par eux vers l'année 856, dans le voisinage de Bari, d'où il avait voulu les chasser, il vit, pendant six ans, ses États désolés par ce peuple barbare, et fut contraint, en 862, d'acheter la paix moyennant un tribut. Cette humiliation n'assura pas sa tranquillité, car les Sarrasins, ne subsistant en Italie que par la guerre et le brigandage, se détachaient de celui de leurs chefs qui avait fait la paix pour suivre le premier qui offrait de les conduire à de nouveaux combats. Adelgise recourut alors à l'empereur Louis II, et celui-ci conduisit une armée contre les Sarrasins de l'Italie méridionale. Les empereurs grecs, Constantin et Basile, et le roi de Lorraine, Lothaire, frère de Louis, lui envoyèrent des secours. Enfin Bari se rendit aux chrétiens, au mois de février 871, et le sultan sarrasin qui commandait dans cette ville demeura prisonnier d'Adelgise. Mais le long séjour de l'empereur et de ses troupes dans le duché de Bénévent avait été plus à charge à cette province que les dévastations mêmes des Sarrasins. Les habitants étaient poursuivis jusque dans l'intérieur de leurs maisons par l'orgueil, l'avarice ou l'intempérance

des Francs, tandis que les murs des villes les mettaient à couvert des insultes des infidèles. Adelgise lui-même n'avait pas moins à se plaindre que ses sujets. Il était devenu vassal de l'empereur d'Occident ; tous les ordres étaient donnés dans ses États, dans sa capitale, dans son propre palais, par un monarque étranger ; et Angelberga, femme de l'empereur, faisait sentir davantage encore la pesanteur du joug imposé aux Bénéventins. L'orgueil et l'avarice de cette princesse étaient également insupportables ; elle affectait en toute occasion de témoigner son mépris pour les Lombards, et d'humilier la nation au milieu de laquelle elle se trouvait. Le sultan de Bari, toujours prisonnier d'Adelgise, jouissait des humiliations qu'éprouvait son vainqueur. Mais, après que Louis l'eut vengé du prince de Bénévent, il voulut que celui-ci le vengeât de Louis. Dans ce dessein, il éveilla son ressentiment, échauffa sa colère, rendit plus sensibles toutes les mortifications qu'il lui voyait éprouver, et l'engagea enfin dans une conjuration contre l'empereur. L'armée des Francs, qui était dispersée dans les villes et les châteaux du duché de Bénévent, fut attaquée et désarmée partout en même temps par les Lombards (25 juin 871) ; à midi, Adelgise, suivi des conjurés, se présenta devant la porte du palais ; la garde française se mit en défense ; mais les Bénéventins mirent le feu aux portes, et Louis fut contraint à se réfugier avec sa femme dans une tour élevée, où il se défendit jusqu'à ce que la faim le forçât à se rendre. Adelgise n'eut pas plutôt l'empereur d'Occident entre ses mains, qu'il vit avec effroi les conséquences de son entreprise. Les monarques carlovingiens, qui occupaient presque tous les trônes de l'Europe, se préparaient à délivrer et à venger le chef de leur maison ; tous les feudataires de Louis et tous ses soldats se mettaient en mouvement pour venir à son aide ; en même temps, une nouvelle armée de Sarrasins avait débarqué à Salerne et menaçait les Lombards. Adelgise, effrayé, offrit à son prisonnier de traiter avec lui, et lui rendit la liberté le 17 septembre, ainsi qu'à sa femme et à sa fille, après lui avoir fait prêter le serment le plus solennel de ne jamais tirer vengeance de l'affront qu'il avait reçu, et de ne jamais rentrer lui-même, ou renvoyer d'armée dans le duché de Bénévent. Mais, après une aussi mortelle offense, les serments du monarque étaient une faible garantie pour Adelgise. Dans une diète du royaume d'Italie et de l'Empire, tenue à Rome, Adelgise fut déclaré ennemi de la république et du sénat romain ; le pape Adrien II dégagea Louis de son serment. Celui-ci ne voulut pas cependant conduire lui-même son armée dans le duché de Bénévent ; mais il en donna le commandement à sa femme, moins pour éviter le parjure que pour n'être pas enveloppé dans son châtiment, si Dieu voulait le châtier. Adelgise opposa une égale bravoure à l'armée d'Ermengarde, à celle des Sarrasins débarqués devant Salerne, et à une troisième armée que Louis, qui avait surmonté ses scrupules, conduisit contre lui, en 873. Le pape Jean VIII, voyant alors que l'empereur commençait à désespérer du succès, rétablit la paix entre ces deux souverains. Chaque année cependant, les Sarrasins, maîtres de la Sicile, faisaient de nouvelles tentatives sur les côtes d'Italie, et Adelgise, épuisé par de longues guerres, ne luttait plus contre eux qu'avec désavantage. Il éprouva deux grandes défaites en 875 et 876, et fut contraint d'acheter la paix à des conditions honteuses. Il mourut peu après, en 878 ou 879, assassiné par ses gendres et ses neveux. Gaiderise, fils de sa fille, fut élu pour lui succéder. S—s—i.

ADELGREIFF (Jean-Albert), fanatique du 17e siècle, était fils naturel d'un curé de village, près d'Elbing. Il disait que sept anges l'avaient chargé de représenter Dieu sur la terre, d'en bannir le mal, et de battre les souverains avec des verges de fer. Il se donnait les titres d'*empereur, roi du royaume des cieux, Dieu le père, juge des vivants et des morts*, etc. Ces prétentions étaient dangereuses, dans un siècle où la folie n'excusait pas l'impiété. Il fut arrêté à Kœnigsberg, accusé d'hérésie, de magie, condamné à mort, et exécuté le 11 octobre 1636. Il savait parfaitement le grec, le latin, l'hébreu et plusieurs langues modernes. En mourant, il soutint qu'il ressusciterait le troisième jour. Ses douze articles de foi furent supprimés avec tous ses écrits. G—t.

ADELMAN, clerc de l'Église de Liége, où il fut fait préfet des écoles, dans le 11e siècle, avait fait ses études à Chartres, sous le célèbre Fulbert, et y avait eu pour condisciple Bérenger. Il écrivit à cet hérésiarque, qui niait la présence du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'eucharistie, une lettre pour le ramener à la foi de l'Église. Nommé, en 1048, à l'évêché de Brescia, il mourut dans cette ville, en 1060. Sa lettre à Bérenger fut imprimée pour la première fois à Louvain, avec d'autres écrits sur la même matière, en 1551. Elle a reparu dans les différentes éditions de la *Bibliothèque des Pères*, Paris. 1575, 1581, etc. Le chanoine Gagliardi en a donné une édition avec des notes, à la fin des Sermons de St. Gaudence, *Patavii, Typis Jos. Comini*, 1720. in-4°. Adelman composa un poëme rhythmique : *de Viris illustribus sui temporis*. Ce poëme est nommé alphabétique, parce que chacun des tercets qui le composent commence par une des lettres de l'alphabet. Il a été publié pour la première fois par Mabillon, dans le tome 1er de ses *Analecta*, et conjointement avec la lettre sur l'eucharistie, dans l'édition ci-dessus, donnée par le chanoine Gagliardi. G—é.

ADELSTAN, ou ATHELSTAN, 8e roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne. Fils naturel d'Édouard l'Ancien (*voy.* ce nom), l'amour et les suffrages du peuple le portèrent sur le trône en 925, de préférence à ses deux frères qui, rendant eux-mêmes justice à son mérite, le laissèrent régner paisiblement. Il remplit l'espérance qu'on avait conçue de lui. Dans ces temps où l'on voyait peu de vertus sans tache et peu de héros qui ne fussent trop souvent barbares, Adelstan est cité pour n'avoir jamais répandu que le sang de ses ennemis, à la tête de ses armées et dans des guerres justes. Un seigneur anglais conspira contre lui, fut découvert et légalement convaincu ; sa seule punition fut d'être exilé du pays qu'il avait voulu troubler. Les Danois de Northumbrie, ou

Northumberland, voulurent se détacher de la domination anglaise, et rétablir ce royaume, qui avait été un des sept de l'heptarchie : ils furent défaits. Les vaincus, conduits par leur chef Amlaff, fils de Sitrick, se réfugièrent en Écosse, et engagèrent dans leur parti Constantin, roi de cette contrée, qui, oubliant ses traités avec Adelstan, fondit à l'improviste sur les provinces anglaises, et y porta d'abord les ravages et la désolation. Adelstan courut arrêter ce torrent, déconcerta les ruses de la perfidie, et, dans les plaines de Bromfeld, força ses ennemis d'en venir à une bataille rangée, qui dura trente heures, tant la nuit que le jour. Il s'y conduisit en héros, et sa valeur puisait encore de nouvelles forces dans la justice de sa cause, « invoquant en même temps, disent les « historiens, le Dieu des batailles et le vengeur des « parjures. » Il fut exaucé : la victoire se déclara enfin pour lui, et fut décisive. Cinq rois ou chefs écossais, irlandais, gallois, furent trouvés morts sur le champ de bataille parmi des milliers de leurs soldats. Adelstan, poursuivant sa course, conquit toute l'Écosse, et, content d'avoir fait sentir sa puissance au prince qui l'avait bravée, il lui rendit ses États, en disant « qu'il est plus glorieux de faire des « rois que de les détrôner. » Il marcha aussitôt contre les princes de Galles et de Cornouailles, qui étaient entrés dans la ligue des Danois, dompta leur férocité, rendit les uns tributaires, et réduisit les autres à s'enfermer dans leurs cavernes et leurs mines d'etain. Adelstan, désormais sans ennemi et sans rival, couvert de gloire, et d'une gloire pure, en chercha une plus douce encore dans ses soins continuels pour assurer le bonheur de son peuple. Il renouvela et perfectionna les lois de son père, et se montra infatigable dans sa vigilance pour préserver ses sujets des attentats du crime, et clément jusque dans les peines qu'il infligeait aux coupables. Après un règne trop court, qui n'avait duré que 16 ans, il mourut en 941, adoré de ses peuples, respecté des étrangers et laissant l'Angleterre dans la paix et l'abondance. Les historiens ont célébré les présents que son beau-frère Hugues le Grand lui envoya en demandant sa sœur Ogine. Parmi ces dons, ils ont distingué l'épée de l'empereur Constantin, au pommeau de laquelle était enchâssé un des clous de la vraie croix ; une couronne d'or enrichie de diamants, qui avait été sur le front de Charlemagne ; la lance dont ce monarque s'était servi, et la bannière de St. Maurice, qu'il avait fait porter devant lui dans ses batailles contre les Sarrasins. Adelstan eut pour successeur son frère Edmond, l'aîné des fils légitimes d'Édouard l'Ancien. L—T—L.

ADELUNG (Jean-Christophe), littérateur et grammairien allemand, né le 30 août 1734, à Spantekow en Poméranie, fit ses premières études tant au gymnase d'Anclam qu'à l'école de Closterbergen, près de Magdebourg, et les acheva à l'université de Halle. En 1759, il fut nommé professeur au gymnase d'Erfurth, qu'il quitta au bout de deux ans pour se fixer à Leipsick, où il se livra, jusqu'en 1787, aux immenses travaux qui furent si utiles à la langue et à la littérature allemandes. Dans cette année, il fut nommé bibliothécaire de l'électeur à Dresde, où il mourut le 10 septembre 1806. Adelung a fait, à lui seul, pour sa langue, ce que l'Académie française et celle de la Crusca ont fait pour le français et l'italien. Son *Dictionnaire grammatical et critique*, qui parut à Leipsick, 1774, 1786, in-4° (les 4 premiers volumes ont chacun 1800 pages environ ; le 5ᵉ est moins considérable, la 2ᵉ partie ayant dû contenir des suppléments qui n'ont pas été donnés), est très-supérieur au Dictionnaire anglais de Johnson dans tout ce qui concerne les définitions, la filiation, l'ordre des acceptions, et surtout l'étymologie des mots ; il lui est inférieur pour le choix des auteurs cités à l'appui des significations ; soit qu'à l'époque où Adelung prépara les matériaux de son travail, un grand nombre des meilleurs écrivains de l'Allemagne ne fussent pas connus, ou n'eussent pas encore l'autorité qu'ils ont acquise depuis, soit que les préventions d'Adelung pour les auteurs nés dans la Saxe supérieure lui aient fait injustement négliger ceux dont la patrie ou le style ne lui inspirait pas assez de confiance. Il avait pris pour type du bon allemand le dialecte du margraviat de Misnie, et réprouvait tout ce qui est contraire à l'usage des hautes classes de la société dans cette province, et des auteurs les plus célèbres qui en sont sortis. Persuadé que les langues sont l'ouvrage des nations, et jamais celui des individus, même les plus distingués, et donnant à juste titre à l'idiome misnique, comme au plus riche et au plus anciennement cultivé de l'Allemagne, la préférence sur les autres, il oublia trop peut-être que la langue des livres est, dans ce pays plus que dans tout autre, l'ouvrage des hommes de lettres, et que le manque d'un centre politique, joint au dédain des cours pour l'idiome national, avait imposé aux écrivains la loi et leur avait donné le droit de tirer du fonds de la langue toutes les richesses qu'il offrait, et de mettre à contribution les dialectes particuliers. L'esprit sage et méthodique d'Adelung fut sans doute effrayé de l'espèce d'anarchie et du déluge de mots nouveaux dont l'organisation sociale de l'Allemagne et les droits de création illimitée que quelques beaux génies s'arrogèrent, menaçaient la langue ; mais il ne lui rendit pas toute la justice qu'il avait d'ailleurs tant d'intérêt à lui rendre, et méconnut sa prodigieuse flexibilité, ainsi qu'une des propriétés qui lui sont communes avec le grec, celle de se prêter indéfiniment, et sans nuire à la clarté ni à la noblesse, à tous les développements avoués par l'analogie. Le traducteur d'Homère, Jean-H. Voss, et Joa.-H. Campe ont vivement, et peut-être avec trop peu d'égards, reproché à Adelung les lacunes de son Dictionnaire, et sa partialité dans le choix de ses autorités. L'un et l'autre ont promis et déjà commencé de remédier à ces défauts en refaisant le *Dictionnaire critique de la langue* sur un plan plus étendu. Celui d'Adelung a été réimprimé en 4 vol. in-4°, à Leipsick, de 1793 à 1801, avec des augmentations qui ont donné plus de prix à ce bel ouvrage, mais qui ne sont en aucune proportion avec l'accroissement des richesses et le perfectionnement de la langue durant l'intervalle de temps qui s'était écoulé depuis la 1ʳᵉ édition. Les

autres principaux ouvrages de cet homme universel sont : 1° *Glossarium manuale ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis*, Halle, 1772-84, 6 vol. in-8°. C'est un abrégé du *Glossaire* de Ducange et des additions de Charpentier. 2° Trois Grammaires allemandes ; la première est un *Traité sur l'origine, les vicissitudes, la structure et toutes les parties de la langue*, 2 vol. grand in-8°, Leipsick, 1782, rempli de recherches utiles, et qui a contribué à répandre des notions justes et profondes sur la nature, la syntaxe et les idiotismes de l'allemand. Cet ouvrage est comme le commentaire d'une *Grammaire usuelle*, en 1 vol. in-8°, Berlin, 1781, 1800, etc., adoptée dans les écoles, et d'un *Abrégé destiné aux commençants*, et souvent réimprimé. 3° *Traité du style allemand*, Berlin, 1785, 1788, 2 vol.; la 3ᵉ édition est de 1790 : c'est un des meilleurs livres sur la philosophie de la rhétorique qui existent en aucune langue. 4° *des Suppléments*, 2 vol. in-4°, *au Dictionnaire des gens de lettres de Jœcher*, 1784 et 1787 ; ils s'arrêtent malheureusement à la lettre J. 5° *Histoire des folies humaines*, ou *Biographie des plus célèbres nécromanciens, alchimistes, exorcistes, devins*, etc., 7 parties, Leipsick, de 1785 à 1789. 6° *Tableau de toutes les sciences, des arts et métiers qui ont pour objet de satisfaire aux besoins ou d'augmenter les agréments de la vie*, 4 parties, Leipsick, 1778, 1781, 1788. Cette petite encyclopédie est un modèle de précision et de clarté ; aucune des nombreuses divisions des connaissances humaines, ou des arts pratiques, n'y est traitée superficiellement. Cet ouvrage est celui qui a le plus contribué à faire considérer Adelung comme le premier lexicographe et le législateur de sa langue. 7° *Essai d'une histoire de la civilisation du genre humain*, Leipsick, 1782, 1788. 8° *Histoire de la philosophie*, 3 vol., ib. 1786, 1787, grand in-8°. Ces deux écrits, exempts de rêves métaphysiques et de vaines subtilités, sont pleins d'aperçus fins et d'idées lumineuses, mais ils manquent de profondeur. 9° Un Traité fort étendu sur l'orthographe allemande, in-8°, 1787. Plusieurs grands écrivains de l'Allemagne (Wieland entre autres) ont eu le bon esprit d'adopter les principes d'Adelung, et de se soumettre à celles de ses décisions qui n'étaient pas évidemment erronées : cette déférence, également honorable pour ce célèbre grammairien et pour les hommes qui se rallièrent à lui, contribua beaucoup à remédier aux inconvénients du défaut d'une académie et d'un centre national pour les travaux relatifs au perfectionnement de la langue. 10° *La plus ancienne histoire des Teutons, de leur langue et de leur littérature, jusqu'à l'époque de la grande émigration des peuples*, Leipsick, 1806, grand in-8°. 11° *Mithridate, ou Tableau universel des langues, avec le Pater en cinq cents langues ou idiomes*, Berlin, 1806, in-8°. Le premier volume, qui contient les langues asiatiques, fut imprimé peu de temps avant sa mort ; le second, qui a paru en 1809, et qui traite des langues de l'Europe, fut achevé par un savant philologue, M. Jean-Séverin Vater, professeur à Kœnigsberg. La 1ʳᵉ partie appartient seule à Adelung ; elle comprend les langues cantabrique ou basque, celtique, germanique, et au commencement de recherches sur la langue qu'il appelle *thracico-pelasgico-grecque et latine*. M. Vater a complété le travail d'Adelung en faisant la revue des dialectes esclavons et des idiomes des Lettes, des Finlandois, des Lapons, des Hongrois, des Albanais et des Valaques. Le 3ᵉ et dernier volume, qui embrasse les langues d'Afrique et d'Amérique, est presque en entier son ouvrage, et il doit son principal mérite aux matériaux que MM. de Humboldt (*nobile par fratrum*) ont mis à la disposition de l'éditeur. Les deux derniers ouvrages d'Adelung, fruit des travaux de sa vieillesse, quoique très-recommandables par une vaste érudition et des discussions lumineuses, n'égalent pas les premiers. Cependant son *Mithridate* surpasse encore celui que Conrad Gessner avait publié deux siècles auparavant sous le même titre. Adelung ayant, jusqu'à sa mort, consacré quatorze heures par jour à des travaux purement littéraires, il est fort simple que sa vie n'offre aucun événement remarquable. Il ne fut jamais marié ; sa femme, disait-on de lui, c'est sa table à écrire ; ses enfants, ce sont 70 volumes grands ou petits, tous sortis de sa plume. Il aimait la bonne chère, et sa seule dépense était de se procurer une grande variété de vins étrangers ; sa cave, qu'il avait coutume d'appeler *bibliotheca selectissima*, en renfermait de quarante espèces. Une constitution robuste lui permettait de travailler sans relâche ; et ce qui contribua sans doute à lui conserver sa santé, ce fut une gaieté franche qui le faisait rechercher de ses nombreux amis. Adelung a laissé un neveu, M. Frédéric Adelung, précepteur des grands-ducs de Russie, qui fut anobli par l'empereur Alexandre, et qui, nommé par ce prince directeur de l'institut oriental à St-Pétersbourg et conseiller d'État, a hérité du goût de son oncle pour les études philologiques. Il a déjà publié des *Documents sur les anciennes poésies allemandes, qui ont passé de la bibliothèque palatine d'Heidelberg dans celle du Vatican* ; une *Description des portes de bronze de l'église Ste-Sophie à Novogorod* ; les biographies d'Heberstein et Meyerberg, les plus anciens voyageurs en Russie ; et plusieurs dissertations sur la langue sanscrite. Il s'occupe depuis longtemps d'une *Bibliotheca glottica*. V—s et S—R.

ADÉMAR ou AYMAR, moine de St-Cybar d'Angoulême, puis de St-Martial de Limoges, se rendit célèbre dans le 11ᵉ siècle par l'ardeur avec laquelle il soutint la querelle sur le prétendu apostolat de St. Martial, d'après de faux actes récemment fabriqués. Il mourut dans un voyage à la terre sainte, en 1030. Sa *Chronique de France* va depuis l'origine de la monarchie jusqu'en 1029. Quoiqu'il n'y soit point exact pour la chronologie, et que les événements y soient rapportés sans ordre, elle ne laisse pas d'être un monument utile pour notre histoire, principalement depuis le temps de Charles-Martel. Elle a été donnée au public par le P. Labbe, dans sa *Nouvelle Bibliothèque des manuscrits*, avec des retranchements et des corrections, et elle a passé depuis dans la plupart des compilations sur l'histoire de France.

Le P. Labbe a encore fait imprimer *Commemoratio abbatum S. Martialis,* depuis 848 jusqu'en 1020, où l'on trouve plusieurs traits de l'histoire du diocèse de Limoges. On a, dans les *Analecta* du P. Mabillon, la grande lettre d'Ademar sur l'apostolat de St. Martial, et quelques vers acrostiches. Il avait composé d'autres ouvrages qui sont restés manuscrits. T—D.

ADENÈS ou ADANS, trouvère du 13e siècle et roi des ménestrels de Henri III, duc de Brabant et poëte lui-même. Parmi les trouvères, Adenès n'occupe point le premier rang par le mérite de ses œuvres, et dans l'ordre chronologique il est un des derniers. Il apparait sur la limite de la grande époque des poëmes épiques de la chevalerie; mais, par cette raison même, il a pu offrir des qualités de style qui ne se rencontrent point chez les poëtes qui l'ont précédé. On a peu de renseignements sur Adenès; les chroniqueurs contemporains ne sont point entrés dans les particularités de sa vie. On sait cependant qu'il naquit en Brabant vers l'année 1240. Il a lui-même résumé son enfance dans ces vers :

Menestrel au bon duc Henri
Fui, cil m'aleva et norri
Et me fist mon mestier aprendre.

Après la mort de son Mécène, Adenès, qui avait environ vingt ans, trouva la même protection active dans ses successeurs; et lorsque Marie de Brabant, fille de Henri III, appelée à être reine de France, vint à Paris (1274), le poëte la suivit, et demeura attaché à la cour, au sein de toutes les faveurs. Comme les poëtes d'alors, il chanta la gloire et les vertus des grands. On pense bien que la plupart de ces chants devaient être inspirés uniquement par la flatterie. Toutefois, Adenès se rend à lui-même ce témoignage, que ses panégyriques lui étaient dictés par un sentiment de naturelle bienveillance. Tels sont les seuls détails positifs qui nous soient parvenus sur ce poëte; mais ses ouvrages du moins nous sont restés; il dit lui-même, au commencement de son dernier poëme, *Cléomadès :*

Cil qui fit *d'Ogier le Danois*
Et de *Bertain qui fu au bois*
Et de *Buevon de Comarchis,*
Ai un autre livre entrepris.

Ainsi les *Enfances d'Ogier*, *Bertain*, c'est-à-dire *Berthe* et non pas *Bertrand du Bois,* comme l'ont traduit legèrement quelques historiens; *Buevon de Comarchis,* et non pas *Buenon de Commarchis*; enfin *Cléomadès*, sont les œuvres authentiques et incontestées du roi Adenès. De tous ces poëmes, le plus connu, depuis quelque temps du moins, et celui qui mérite le plus de l'être, c'est *li Romans de Berte aus grans piés.* Ce roman, qui n'existait qu'en manuscrit, a été livré à l'impression il y a quelques années, et a obtenu un véritable succès dans le cercle, aujourd'hui assez étendu, des hommes qui s'occupent des anciens monuments de notre littérature. C'est une œuvre gracieuse et naïve où la poésie se rencontre dans les sentiments, les situations, autant peut-être que dans le style, simple d'ailleurs, naturel et flexible. L'action s'y développe d'une manière facile et sans trop de longueur, qualité rare chez les anciens poëtes! et offre souvent un vif et piquant intérêt, de telle sorte que le lecteur arrive tout d'un trait et sans fatigue au dénouement. L'héroïne du poëme est cette reine Berthe dont le souvenir, comme celui du roi Dagobert, a survécu dans les traditions; la reine Berthe qui filait, comme nous l'apprend le proverbe; la reine Berthe qui avait un grand pied, un pied d'oie, *la reine Pedanque* enfin, que tous les amateurs d'architecture ont certainement remarquée sur le portail de quelque vieille église gothique. Le poëte raconte, au commencement du roman de Berthe, comment il en trouva les matériaux : « à l'issue d'avril, un « temps dous et joli, » étant à Paris, il s'en alla un vendredi à St-Denis pour y prier Dieu, et dut à la courtoisie d'un moine de voir « le livre as ystoi- « res, » où il trouva celle « de Bertain et de Pepin « aussi. » Ce passage, s'il n'est pas une fiction poétique imaginée pour donner plus d'autorité au récit, et c'est peu probable, démontre qu'Adenès avait séjourné à Paris avant que sa royale protectrice fût devenue reine de France; car il n'a composé depuis le mariage de Marie de Brabant, et par ses conseils, que le roman de *Cléomadès,* véritablement assez long pour occuper le reste de sa carrière poétique (on y compte environ 19,000 vers). Ainsi Adenès aurait probablement accompli ce voyage vers 1260, après la mort du duc Henri, et le poëme aurait été écrit dans le Brabant. Le roman de l'*Enfance d'Ogier le Danois* y fut également composé, par l'ordre de Gui, comte de Flandre, et dans le but de rétablir la vérité de l'histoire de l'enfance d'Ogier, que les jongleurs avaient altérée. Enfin on attribue encore à Adnès le roman d'*Aymeri de Narbonne*, et l'un des romans de *Guillaume au cornés* (court nez). — Voici une notice que l'on a donnée des copies manuscrites des œuvres d'Adenès qui existent à la bibliothèque royale : 1° fonds du roi, n° 7188, 1 vol. in-fol.; 2° ancienne bibliothèque Colbert, n° 3128, 1 vol. in-4°; 3° supplément du fonds du roi, n° 428, 1 vol. in-fol.; 4° fonds de la Vallière, n° 32, 1 vol. in-4°; 5° copies de Mouchet, t. 4, 1 vol. in-fol. Tous ces manuscrits contiennent en outre des poëmes qui n'appartiennent point à Adenès. La bibliothèque de l'Arsenal possède également un beau vol. in-fol. à 3 colonnes, avec miniatures, vignettes et initiales, qui comprend *Cléomadès*, les *Enfances d'Ogier*, *Berte aus grans piés*, *Buevon de Comarchis*, et d'autres poëmes qui ne sont point du roi Adenès. La notice bibliographique de notre 1re édition porte que l'*Histoire du Languedoc*, par Catel, renferme quelques extraits du roman de *Guillaume au court nez*, à l'article *Guillaume d'Orange;* que celui d'*Ogier le Danois* a eu plusieurs traductions en prose imprimées dans le 16e siècle; enfin, que *Cléomadès* a été également traduit en prose par Philippe Camus, et imprimé plusieurs fois, sans date, in-4°, Paris et Troyes. La publication de *Berte aus grans piés*, par M. Paulin Pâris, est de 1836, Paris, in-12. — On peut consulter sur Adenès la savante dissertation qui

précède cette édition, le travail de Roquefort sur la littérature française au 12e et au 13e siècle, et aussi l'*Histoire littéraire de la France*, t. 7, 8 et 10. H. D—z.

ADER (GUILLAUME), médecin de Toulouse, au 17e siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Enarrationes de Ægrotis et Morbis in Evangelio; opus in miraculorum Christi Domini amplitudinem Ecclesiæ christianæ eliminatum, Tolosæ*, 1620, in-4°. Dans ce traité, l'auteur cherche à prouver que toutes les guérisons opérées par Jésus-Christ ne pouvaient l'être par les secours de l'art, et sont réellement miraculeuses. Méad avait traité en partie cette question dans son commentaire *de Morbis biblicis*. Vigneul-Marville dit qu'Ader n'avait composé ce livre que pour en faire oublier un autre, où il avait d'abord soutenu le contraire. Ader a écrit un ouvrage latin sur la peste, *de Pestis cognitione, prævisione et remediis, Tolosæ*, 1628, in-8°. On a encore de lui : 1° *lou Catounet Gascoun*, 1612, in-8°; 2° *lou Gentilhomme Gascoun*, 1610, in-8°. C'est un poëme macaronique en patois gascon, à la louange de Henri IV. C. et A—x.

ADGILLUS Ier fut le premier prince chrétien qui gouverna la Frise. Mis à la tête de ce duché ou royaume par Clotaire, roi des Francs, qui s'en était rendu maître, il fit beaucoup pour le bonheur de ses sujets. Sous son règne, la religion chrétienne s'étendit de plus en plus, et c'est aussi à Adgillus que la Frise doit en partie son existence actuelle, car il fut le premier qui songea à mettre ce pays à l'abri des flots de la mer par des digues. A cet effet, il fit élever des tertres ou *terpes*, pour servir d'asile aux habitants et à leurs troupeaux lors des grandes inondations. Plusieurs de ces constructions existent encore. — ADGILLUS II, qui lui succéda en 710, suivit un plan de conduite tout opposé, se déclarant ouvertement contre le christianisme, et ramenant le peuple à son ancienne idolâtrie. D—G.

ADHAD-EDDAULAH, empereur de Perse, 4e prince de la dynastie des Bouides, et fils de Rokn-Eddaulah, naquit à Ispahan, l'an 325 de l'hégire (936 de J.-C.), succéda, en 949, à son oncle Imad-Eddaulah, et, partageant l'empire des Bouides avec son père, ne régna d'abord que sur le Farès et le Kirman. Mansour Ier, le Samanide, inquiet et jaloux de l'accroissement de puissance des Bouides, leur déclara la guerre. Adhad-Eddaulah marcha sur le Khoraçan, tandis que son père résistait à l'armée ennemie, et, après avoir ravagé cette province, il revint tomber à l'improviste sur les derrières de l'armée des Samanides; mais une négociation suspendit les hostilités, et la paix fut cimentée par le mariage de Mansour avec la fille d'Adhad-Eddaulah. Son cousin Azz-Eddaulah, qui régnait à Bagdad, s'étant attiré le mépris des Turcs de son armée par sa conduite déréglée, ceux-ci se révoltèrent : trop faible pour les réduire, il appela à son secours Adhad-Eddaulah, qui les chassa et reprit Bagdad; mais le pouvoir d'Azz-Eddaulah avait cessé le jour où Adhad-Eddaulah était venu dans sa capitale. Ce prince ambitieux employa toutes les ruses de la politique pour déterminer son cousin à abdiquer, et l'ayant mandé auprès de lui, il le constitua son prisonnier; mais forcé d'obéir à son père, alors chef de la maison des Bouides, qui le menaçait de marcher contre lui avec une armée, s'il ne rendait pas la liberté et le sceptre à Azz-Eddaulah, il obéit et retourna dans le Farès. A la mort de son père, arrivée en 976, il eut en partage le Farès, le Kerman et l'Ahwaz, jusqu'au territoire de Bagdad, et ses frères s'engagèrent à le reconnaître pour chef de leur maison. Adhad-Eddaulah, en rendant le sceptre à Azz-Eddaulah, avaient obéi aux circonstances, mais il enviait toujours la possession de l'Irac. Rokn-Eddaulah avait à peine fermé les yeux que son fils se dirigea vers Bagdad. Azz-Eddaulah, trop faible pour s'opposer à cette invasion, abandonna sa capitale, et se retira vers la Syrie; mais ayant obtenu des secours d'Abou-Taghlab, qui régnait à Moussoul, il marcha contre Adhad-Eddaulah. La bataille eut lieu près de Tekryt, le 30 mai 978; elle fut opiniâtre, et se termina par l'entière déroute de l'armée de Taghlab et d'Azz-Eddaulah. Ce dernier tomba au pouvoir du vainqueur, qui le fit périr sur-le-champ. Cette victoire valut à Adhad-Eddaulah la conquête du Dyar-Bekr et du Dyar-Modhar; et dès lors sa puissance surpassa celle de ses prédécesseurs. Les savants fréquentaient sa cour, et les poëtes chantaient à l'envi ses louanges; mais une affreuse maladie vint interrompre ses prospérités. Il ressentit des atteintes d'épilepsie qui le privèrent de la mémoire, et menacèrent bientôt ses jours. Cependant la fortune sembla vouloir le consoler par de nouvelles faveurs : l'empereur grec et le prince de l'Yémen lui envoyèrent des ambassadeurs et recherchèrent son amitié; le calife Thayi lui accorda la main de sa fille; les Kurdes réprimés redoutèrent sa puissance, et ses généraux, vainqueurs de Cabou et de Fakhr-Eddaulah son frère, réunirent à son empire le Djordjan et le Tabaristan. Mais sa maladie prenant tous les jours un caractère plus alarmant, il s'écria douloureusement : « A quoi m'auront servi « mes richesses et ma puissance, puisqu'elles m'a« bandonnent aujourd'hui ? » Adhad-Eddaulah mourut le 24 février 983 (372 de l'hégire), à l'âge de 48 ans. Il avait ajouté aux contrées possédées par ses prédécesseurs, le Dyar-Bekr et le Dyar-Modhar. Il fut le premier dont on prononça le nom immédiatement après celui du calife dans les prières publiques. Si la morale condamne sa conduite à l'égard d'Azz-Eddaulah, la politique, si impérieuse chez les princes, le justifie en quelque sorte. C'était de Bagdad, de cette Rome du monde musulman, que le calife ou pontife donnait ses décrets d'investiture, en faveur des princes barbares qui s'arrachaient les débris du royaume de Perse et de l'empire de Mahomet. Il importait donc à Adhad-Eddaulah de s'emparer de cette ville, dont la possession devait consacrer son autorité aux yeux des peuples. L'usage qu'il fit de sa puissance sembla faire oublier les moyens qu'il avait employés pour l'obtenir Sous son règne, les infirmes et orphelins trouvèrent dans ses bienfaits une existence et des secours assurés. « Le fleuve de sa géné« rosité, dit un poëte persan, fertilisa les campagnes

« et désaltéra le philosophe et le savant. » Des hôpitaux et des mosquées furent construits à Bagdad, et Moussoul brilla d'une nouvelle splendeur. Il bâtit une nouvelle ville, près de Chyras, et s'immortalisa par la construction de la digue appelée *Bend-Emyr;* enfin, de superbes mausolées reçurent les dépouilles d'Ali, d'Hocéin, et Médine fut entourée de murs. Tel est le tableau qu'offre le règne d'Adhad-Eddaulah, dont le vrai nom est *Fana-Khosrou*. Adhad-Eddaulah est un surnom qui lui fut donné par le calife, selon l'usage, et qui signifie le *soutien* ou *l'aide de l'empire*. Il laissa quatre fils, entre lesquels il partagea ses États. J—N.

ADHED-LEDIN-ALLAH (ABOU-MOHAMMED ABDALLAH AL), 14e et dernier calife fathémide, et le 11e qui ait régné en Égypte, était petit-fils du calife Hafedh. Placé sur le trône l'an 555 de l'hégire (1160 de J.-C.), par l'autorité du vizir Thélaï, après son cousin Faïez, qui était mort enfant et en état de démence, Adhed venait d'atteindre l'âge de puberté, et le vizir lui fit aussitôt épouser sa fille. Ce ministre s'était rendu odieux par son orgueil et ses rapines : il fut assassiné quelque temps après en se rendant au palais. Avant d'expirer, il envoya son fils Zarik reprocher sa mort au calife. Adhed protesta d'abord de son innocence, mais il finit par avouer qu'une de ses tantes était accusée d'avoir ordonné cet assassinat; et il n'eut pas honte de livrer cette princesse, que Thélaï fit poignarder en sa présence. Le fils du vizir obtint la place de son père, quoiqu'il n'eût ni son éloquence, ni ses talents politiques et militaires. Zarik, qui s'était arrogé le titre de Mélik el Adel (le roi juste), le démentit bientôt. Il prit parti pour son neveu Haçan, dans ses démêlés avec Chawer, gouverneur de Saïd (la Thébaïde), qui, privé de son emploi, et poussé à bout par les outrages et les hostilités de son rival, rassembla des forces dans le désert, battit toutes les troupes qu'on lui opposa, s'empara du Caire, et se fit confirmer par le calife dans la charge de vizir, que la soldatesque lui avait donnée. Zarik, n'ayant pas osé lui tenir tête, s'était enfui avec les pierreries et l'argent du trésor public. Surpris et dépouillé par les Bédouins, il fut livré à Chawer, qui le fit mettre à mort (1162). Chawer fut bientôt renversé par Dargham, qui s'empara du vizirat, et fit périr les principaux partisans de son rival. Celui-ci se réfugia à Damas, d'où il revint, en 1164, avec une armée que l'atabek Nour-Eddyn lui donna, sous les ordres d'Asad-Eddyn Chyrkouh. Rétabli dans sa dignité, Chawer se défit de Dargham et de ses amis, et acheva ainsi de priver l'Égypte de ses plus braves défenseurs. Il avait promis à Nour-Eddyn de payer les frais de l'expédition et un tribut équivalent au tiers des revenus de l'Égypte; mais, ayant violé sa promesse, il eut recours aux Francs pour se mettre à l'abri de la colère du roi de Damas. Amaury, roi de Jérusalem, avait envoyé des troupes à Dargham; elles étaient encore en Égypte. Chawer les prend à son service pour chasser les Syriens, et force Chyrkouh de se renfermer dans Balbeïs. Il y est assiégé par les Égyptiens et par Amaury; mais une diversion opérée par Nour-Eddyn oblige le roi de Jérusalem à voler au secours de ses États, après avoir proposé à Chyrkouh une capitulation honorable. Ce général évacua l'Égypte moyennant une somme équivalente au tribut promis par Chawer. Nour-Eddyn, séduit par le tableau que lui fit son général de l'opulence, de la faiblesse de cette contrée, et des facilités que présentait sa conquête, consentit à l'envoyer à Bagdad, pour faire sanctionner par le calife abbasside une invasion dont le succès devait mettre fin au schisme qui divisait les musulmans depuis trois siècles. Mostandjed, qui régnait à Bagdad, accorda sans peine et sans frais l'autorisation demandée, et promit les récompenses célestes à ceux qui délivreraient l'islamisme de la secte impie des fathémides et de l'anti-calife qui en était le chef. Adhed, ou plutôt son vizir, pour conjurer l'orage, se jeta dans les bras des chrétiens. Amaury vendit son secours pour 400,000 pièces d'or, dont la moitié devait lui être payée comptant. Le calife voulut bien ratifier ce traité. Il fit plus : lui qui ne sortait que deux fois l'an, et la tête voilée, pour aller à la grande mosquée, et qui ne laissait approcher de sa personne aucun étranger, et surtout aucun chrétien, dérogeant à cette étiquette, admit en sa présence les deux députés francs, fit relever le voile enrichi de perles et de pierres précieuses qui le cachait à leurs yeux, et leur tendit la main en signe d'approbation. Sans entrer dans le détail des événements militaires qui ont été rapportés dans les articles d'AMAURY, de CHAWER, de CHYRKOUH et de NOUR-EDDYN, et auxquels le calife Adhed demeura complétement étranger, il suffit de dire que, jouet tour à tour des chrétiens et des Syriens que son vizir flattait ou trompait alternativement, ce faible monarque écrivit lui-même au sultan pour réclamer son assistance; et afin de rendre sa lettre plus touchante, il y mit des cheveux de ses femmes. Nour-Eddyn ne put résister. Chyrkouh et son neveu Saladin se rendent pour la troisième fois en Égypte, l'an 1168. Chawer leur tend des piéges; mais il est lui-même arrêté dans leur camp, et le calife fait demander sa tête, en envoyant les insignes du vizirat au général syrien. Celui-ci meurt au bout de deux mois, par suite de son intempérance, et son neveu lui succède par le choix du calife, qui s'était flatté en vain que cette nomination sèmerait la division parmi les chefs syriens. Des intrigues se forment dans le sérail : les eunuques noirs se révoltent; Saladin tue leur chef, et les remplace tous par des eunuques blancs à sa dévotion. Adhed était sorti de sa léthargie pendant ces troubles; il avait fait entendre sa voix, et donné quelques ordres; mais il était dangereusement malade, lorsque Saladin, forcé d'obéir aux ordres de Nour-Eddyn que le nouveau calife de Bagdad, Mostadhi, pressait de remplir sa promesse, se mit en devoir d'anéantir l'autorité et le nom du faible prince qui lui avait donné le titre de *mélik el nasser* (roi défenseur). Déjà Saladin avait introduit dans les écoles la doctrine des Abbassides, qui anathématisait les fathémides comme hérétiques. Cette innovation excita une violente sédition au Caire. Adhed,

ignorant les projets de son perfide vizir, ordonna à sa garde de repousser le peuple qui accourait aux portes de son palais, pour le réveiller sur le bord de l'abîme. Enfin, le premier vendredi de moharrem 567 (8 septembre 1171), le nom de Mostadhi fut solennellement substitué dans la khothbah ou prière publique à celui d'Adhed, et cet acte de souveraineté mit fin à la dynastie des fathémides, qui avait duré 272 années lunaires ou 261 années solaires. Cette révolution n'excita aucun trouble. Elle fut même ignorée d'Adhed-Ledin-Allah, qui mourut cinq jours après, se croyant encore calife. (*Voy.* SALADIN, MOSTADHI et OBEID-ALLAH AL MAHDY.) Les jours de ses enfants furent respectés. Dépouillés de leurs biens, ils reçurent de modiques pensions et vécurent dans l'obscurité. A—T

ADHÉMAR DE MONTEIL (LAMBERT D'), prince d'Orange, fut le chef de l'ancienne et illustre famille de ce nom. On voit, par un acte passé à Metz, qu'il épousa dans cette ville, le 9 janvier 785, Madeleine de Bourgogne. Il fut fait duc de Gênes par l'empereur Charlemagne, en 800, pour récompense de ses services dans les guerres que cet empereur eut à soutenir contre les Sarrasins qui ravageaient l'Italie. Adhémar les chassa de cette contrée, et plus particulièrement de la ville de Gênes, les poursuivit en Corse, où ils s'étaient réfugiés, et fit la conquête de cette île, après les avoir battus sur terre et sur mer. Il s'empara de tous leurs vaisseaux, et en coula à fond quatorze des plus considérables. Il fut suivi dans cette expédition par trois de ses petits-neveux, fils de Hugues Adhémar, baron de Hombert en Albigeois; tous les trois périrent dans différents combats livrés aux Sarrasins. — *Adelme* ADHÉMAR, religieux de St-Benoît, au 9e siècle, fut chapelain de Charlemagne. Il a écrit une Histoire de France, qui a été transcrite par Aimon, et incorporée dans la sienne, comme il en fait l'aveu au livre 4e (*Vossius, de historia latine*, etc.). — *Aimar* D'ADHÉMAR, petit-fils de Lambert d'Adhémar, duc de Gênes, fut élu archevêque de Mayence en 820. — D'autres individus du même nom se distinguèrent dès lors dans les armes et dans l'Église. M—D j.

ADHÉMAR DE MONTEIL (AIMAR), évêque du Puy en Velay, de la même famille que les précédents, avait embrassé le métier des armes avant d'entrer dans l'état ecclésiastique, et fut sacré évêque le 3 mai 1061. Ce fut lui qui, le premier, au concile de Clermont, tenu par Urbain II, en 1095, se présenta pour demander la croix. Le pape le nomma son légat auprès de l'armée des croisés. Adhémar, à la tête d'un clergé nombreux, et d'une foule de guerriers accourus sous ses drapeaux de l'Auvergne, de la Provence, du Limousin, partit pour la terre sainte avec Raimond, comte de Toulouse. Arrivé sur les frontières de l'empire grec, après avoir traversé les Alpes et la Dalmatie, il fut surpris par les Albanais, et courut risque de perdre la vie Alexis Comnène, assis sur le trône de Constantinople, redoutait les entreprises des croisés; il essaya tour à tour les promesses et les menaces pour intimider ou corrompre les principaux chefs des Latins. Après de longues contestations, pendant lesquelles les Grecs et les Francs en vinrent plusieurs fois aux mains, les chefs de la croisade jurèrent foi et hommage à Alexis; Adhémar se soumit comme les autres, et c'est sans fondement que Voltaire assure que ce prélat conseilla aux croisés de commencer la guerre sainte par le siége de Constantinople. Adhémar, en quittant la capitale de l'empire grec, se rendit au siége de Nicée, où il réussit, par ses discours et son exemple, à entretenir l'union, la discipline et la bravoure dans une armée où l'on comptait 600,000 combattants. Il se distingua dans plusieurs combats livrés aux Sarrasins, maîtres de l'Asie Mineure; mais ce fut surtout au siége d'Antioche qu'il montra toutes les qualités d'un chef habile et le génie d'un politique profond. Les croisés, qui s'étaient rendus maîtres de la ville par surprise, se trouvèrent bientôt livrés à la plus horrible famine, et assiégés à leur tour par une armée innombrable de Sarrasins commandés par Kerboga, prince de Mossoul. Ils n'avaient plus d'espérance que dans la protection du Dieu pour lequel ils avaient pris les armes; tout à coup, le bruit se répand dans la ville qu'on a découvert la lance dont fut percé le flanc du Sauveur; et bientôt une lance, trouvée sous le maître-autel de l'église de St-Pierre, est montrée en triomphe aux soldats de Jésus-Christ. Cette vue ranime leurs forces et leur courage; ils brûlent de combattre les musulmans. Malgré le silence des historiens contemporains, on est porté à croire qu'Adhémar ne fut point étranger à cette pieuse fraude, qui fut reconnue quelque temps après, mais qui sauva l'armée des croisés. Ils firent une sortie dans laquelle ils tuèrent 100,000 musulmans, et rapportèrent un immense butin. L'évêque Adhémar était au centre de l'armée, portant la lance merveilleuse, et exhortant les croisés à vaincre ou à mourir pour Jésus-Christ. Au milieu de la bataille, plusieurs cavaliers vêtus de blanc parurent tout à coup sur les montagnes voisines; Adhémar éleva la voix, et dit à ses compagnons que les martyrs SS. Georges et Démétrius venaient combattre avec eux; les paroles d'Adhémar, répétées de rang en rang, redoublèrent la bravoure des chefs et des soldats, et décidèrent la victoire. Dès lors les chrétiens n'eurent plus d'ennemis à combattre pour arriver dans la Palestine. Adhémar mourut quelque temps après (1er août 1098), à Antioche, atteint de la peste, qu'il avait gagnée en visitant les malades. Il fut vivement regretté de l'armée, qui, après sa mort, se livra à des discordes funestes, et souffrit tous les maux qu'amènent l'imprévoyance, la désunion et l'indiscipline. Guillaume de Tyr et tous les historiens des croisades s'accordent à louer sa modération, son courage et son éloquence; le Tasse nous le peint comme un pontife saint et révéré: usant du privilége de la poésie, il le fait mourir au siége de Jérusalem, d'un coup de flèche lancée par Clorinde; tandis que l'histoire, qui le représente comme un autre Moïse, le fait mourir d'une épidémie, avant qu'il eût pu voir la terre promise. — Son frère, *Guillaume-Hugues* D'ADHÉMAR, prieur de Donzères, l'avait suivi à la terre sainte, et mourut à Jérusalem en 1099. — Son

cousin *Rambaud* D'ADHÉMAR, prince d'Orange, fut tué au siége de cette ville. M—D.

ADHÉMAR ou AZEMAR (GUILLAUME), troubadour du 12e et non du 13e siècle, comme le prétend à tort l'abbé Millot, naquit au château de Marveys ou Marveil (Marvejols sans doute), en Gévaudan. On ne sait pas très-bien l'époque de sa naissance. Son père, qui était, à ce que l'on croit, un gentilhomme du nom de Gérard, avait obtenu à titre de fief, de l'empereur Frédéric Ier, le château de Grésignan ou Grignan, devenu depuis le berceau des Grignan, dont l'un des chefs épousa une demoiselle de Sévigné. C'est ce qui explique comment madame de Sévigné pouvait se croire une descendante des Adhémar. Celui dont nous racontons la vie fut un de ces troubadours dont, à cette époque, le caractère n'avait pas encore reçu d'altération sensible, bien qu'alors déjà il ne résidât plus uniquement dans les mœurs, et qu'il commençât à passer à l'état de convention, de théorie, indice certain de la transformation plus ou moins prochaine d'une société. — Comme Bertrand de Born et d'autres, mais avec moins d'éclat, Adhémar fut à la fois guerrier et poëte. Après avoir été, comme son père, l'objet des bienfaits de l'Empereur, il passa au service du comte de Provence (sans doute Alphonse Ier), qui l'arma chevalier. Néanmoins il ne paraît pas que son état de fortune lui permît de faire brillante figure; et peut-être cette circonstance lui devint-elle funeste; car, bien qu'il fût aimé de la comtesse de Die, poëte comme lui, et dont il disait discrètement les vers sans en faire connaître l'auteur, il lui arriva cependant un jour de douter des sentiments de sa noble maîtresse, et de croire qu'elle lui préférait un rival plus puissant, le comte d'Embrun, qu'elle allait, disait-on, épouser. Le coup fut terrible pour le jeune troubadour : il ne le supporta point, et la douleur le conduisit rapidement aux portes du tombeau. La comtesse, avertie trop tard, vint avec sa mère visiter celui qu'elle n'avait pas cessé d'aimer. Elle tendit au mourant une main sur laquelle il exhala, avec un baiser, son dernier souffle. Son amante lui demeura fidèle : elle se retira dans le monastère de St-Honoré de Tarascon, s'y fit religieuse, et, minée par le chagrin, succomba à son tour quelques années après. On peut placer la mort d'Adhémar vers 1190. Ste-Palaye donne quelques-unes de ses chansons. Nous avons tout lieu de croire, à n'en juger que par le style, que celle que donne l'*Histoire des troubadours* n'est pas d'Adhémar. Il composa en outre un Catalogue des dames illustres, dédié à l'impératrice Béatrix de Bourgogne, femme de Frédéric Ier, mais ce livre ne s'est pas retrouvé. La Croix du Maine attribue encore à Adhémar plusieurs comédies. Des comédies à cette époque, et dans l'état où se trouvait alors la France, sont chose assez peu vraisemblable; mais peut-être bien des *jeux-parties* ou dialogues, fort en usage dans le monde des troubadours. Nous croirons plutôt, avec Nostradamus, aux droits d'Adhémar à un autre titre, celui d'inventeur d'un jeu où les assistants se parlaient à l'oreille. Un tel jeu, ajoute gravement Nostradamus, était singulièrement propre aux confidences d'amour! V. R—D.

ADHÉMAR DE MONTEIL, né en Languedoc, de la même famille que le précédent, fut doyen du chapitre de Toul, puis évêque de Metz en 1327. Ce prélat fut un de ces ecclésiastiques qui ont pensé que le glaive n'est point déplacé dans les mains des ministres d'une religion de paix. L'humeur belliqueuse qu'il tenait de ses aïeux, et qu'il sembla léguer à plusieurs de ses successeurs, l'entraîna à commettre des actes d'hostilité contre les possessions de Raoul duc de Lorraine (1340), l'un des plus vaillants guerriers de ce temps. Le sort des armes fut incertain pendant plus d'une année, jusqu'à ce qu'un traité de paix vint suspendre leurs divisions. La guerre éclata de nouveau entre eux, lorsque Isabelle d'Autriche, régente de Lorraine, fit bâtir, près d'Amelécourt (au lieu où s'est élevée depuis la ville de Château-Salins), une forteresse qui, dominant les frontières du pays Messin, semblait menacer la puissance de l'évêque souverain. Adhémar irrité vint mettre le siége devant ce château. N'ayant pu le réduire, il se vengea en portant le fer et la flamme jusque sous les murs de Nancy. Enivré de ces succès, il marcha à la rencontre d'une armée que la régente avait rassemblée à la hâte. Mais cette fois la fortune l'abandonna; il fut mis en déroute, et laissa 2,000 hommes sur le champ de bataille. Le duc Raoul, qui pendant ce temps avait fait la guerre en Bretagne, étant revenu, fit lever le siége de Château-Salins, et poursuivit jusqu'à St-Avold l'évêque Adhémar, qui reprit ensuite l'avantage, et gagna une bataille où le duc courut de grands dangers. Le roi Philippe de Valois, qui avait trouvé dans Raoul un puissant auxiliaire, interposa ses bons offices pour faire cesser une guerre dont l'issue ne pouvait être que funeste aux deux États. La paix ayant été conclue par cette puissante intervention, l'évêque de Metz fit édifier sur son territoire, à l'opposite de Château-Salins, un fort qu'il appela Beaurepaire. Plus tard, Adhémar, n'ayant pu se procurer les sommes qu'il s'était obligé d'acquitter, engagea cette forteresse à la duchesse de Blois, devenue régente après la mort de Raoul à la bataille de Crécy. Une fois nantie de ce gage, elle ne voulut plus s'en dessaisir. Adhémar, indigné de ce manque de foi, rassembla toutes ses forces, vint assiéger Château-Salins, s'en empara, et le détruisit de fond en comble, ainsi que plusieurs autres forteresses appartenant à la maison de Lorraine. Moréri commet une erreur en faisant renverser par Adhémar la ville de Salins, en Franche-Comté, qu'il a confondue avec Château-Salins. L'évêque de Metz eut bientôt à soutenir une autre querelle : les troupes de Robert, duc de Bar, avaient maltraité quelques-uns de ses soldats; n'ayant pu obtenir réparation, il envahit le Barrois, prit Conflans, et se fit justice par la force des armes. Pour supporter le poids de tant de guerres, ce prélat avait été obligé de recourir à la voie des emprunts. Il engagea des terres considérables du temporel de son siége, entre autres les villes de Neuviller et de Sarrebourg, la châtellenie de Turquestein, etc. Ces occupations belliqueuses ne le détournèrent pas en-

tièrement du soin de son diocèse. Meurisse (*Histoire des évêques de Metz*, p. 499 et suiv.) et dom Calmet (*Histoire de Lorraine*, p. 604 et suiv.) donnent d'amples détails sur les améliorations qu'il introduisit dans les établissements religieux soumis à son autorité. Au commencement de son épiscopat, il avait résolu d'achever la cathédrale dont Thierri, l'un de ses prédécesseurs, avait jeté les fondements. Il écrivit une lettre circulaire pour exhorter les peuples à seconder ses vues; mais il ne put terminer ce grand monument, dont la nef ne fut achevée qu'en 1480. Adhémar mourut en 1361, et fut inhumé dans la chapelle des évêques, qu'il avait fondée. L—M—X.

ADHÉMAR (le vicomte *François* D') DE PANAT fut créé maréchal de camp le 1er janvier 1748, après avoir fait d'une manière distinguée toutes les campagnes d'Allemagne, de Flandre et d'Italie sous Villars et le maréchal de Saxe. Nommé gouverneur de l'hôtel des Invalides en 1753, il devint, en 1758, lieutenant général. — Son neveu, *François-Louis*, chevalier DE PANAT, maréchal de camp et commandeur de St-Louis, mourut le 1er mai 1791. — *Jean* D'ADHÉMAR, colonel du régiment de Cambresis, fut accusé, en 1792, d'avoir voulu livrer aux Espagnols la place de Perpignan, où il était en garnison. Décrété d'accusation par l'assemblée nationale, il fut envoyé devant la haute cour qui siégeait à Orléans, puis transféré à Versailles avec d'autres prisonniers, où des assassins les égorgèrent (*voy.* BRISSAC), ainsi que ses deux enfants, qui n'avaient pas voulu se séparer de lui.—*François-Louis* ADHÉMAR, comte DE PANAT, maréchal de camp, fut nommé député de la noblesse de Rouergue aux états généraux de 1789, signa toutes les protestations de la minorité contre les innovations révolutionnaires, et, ayant émigré, mourut à Limbourg, le 12 avril 1792. M—D J.

ADHERBAL, général carthaginois, commandait en Sicile pendant la première guerre punique, et allait être bloqué dans le port de Drepane par les Romains, lorsqu'il mit en mer avec un grand nombre de galères, et attaqua la flotte de Claudius avant qu'elle eût le temps de se ranger en bataille. Adherbal remporta, l'an 250 avant J.-C., la victoire navale la plus complète dont aient jamais pu se glorifier les Carthaginois. Les Romains perdirent 93 vaisseaux, 8,000 hommes, tant tués que noyés, et eurent 20,000 prisonniers. Après avoir ravitaillé Lylibée et Drepane, Adherbal retourna à Carthage, où il reçut les honneurs et les récompenses dus à son habileté et à son courage. B—P.

ADHERBAL, roi de Numidie, fils de Micipsa, allié des Romains, hérita de la couronne avec son frère Hiempsal, et Jugurtha, son cousin, que Micipsa avait adopté. Ces trois princes se partagèrent la Numidie; mais Jugurtha, pour s'en assurer la possession entière, assassina Hiempsal, et chassa Adherbal de ses États. Ce malheureux monarque, s'étant réfugié à Rome pour implorer la protection du sénat, trouva la majorité des sénateurs corrompus par l'or de son cousin. Une décision inique, en faveur de Jugurtha, fut suivie d'un nouveau partage : Adherbal n'eut que la basse Numidie : les plus riches provinces et les plus fortes places échurent à Jugurtha. Persuadé qu'il n'avait plus rien à craindre de la part des Romains, ce prince résolut de se rendre maître de toute la Numidie. Adherbal, de retour dans ses États, fut réduit à la nécessité de combattre, courut les risques d'une bataille, fut défait, et se réfugia dans Cirta, sa capitale. Assiégé vivement par Jugurtha, et se voyant abandonné, il se rendit, à condition que le vainqueur lui laisserait la vie; mais, sans égard pour la foi jurée, Jugurtha le fit massacrer dans son propre palais, l'an 113 avant J.-C. Ce ne fut qu'après avoir expié par plusieurs défaites leur honteuse partialité, que les Romains se vengèrent enfin du meurtrier d'Adherbal. B—P.

ADIMANTUS, général athénien, fut le seul qui, pendant la guerre du Péloponèse, osa s'opposer à la proposition qui fut faite par Philoclès, et adoptée par le peuple athénien, de couper le pouce droit aux prisonniers qui seraient faits, afin qu'ils ne pussent pas porter la lance, mais seulement ramer. Aussi, lorsque l'escadre athénienne fut prise par Lysandre, à Ægos-Potamos, l'an 405 avant J.-C., Adimantus fut-il le seul que les Lacédémoniens ne condamnèrent pas à mort. Conon l'accusa par la suite d'avoir trahi les Athéniens dans cette occasion : on ne sait pas quelle fut l'issue de cette dénonciation; mais Xénophon ne paraît pas ajouter beaucoup de foi à l'inculpation. C—R.

ADIMANTUS, disciple de Manès, et zélé propagateur de sa doctrine, vivait vers la fin du 3e siècle. Il composa un livre pour démontrer que le Nouveau Testament contredit l'Ancien, et que, par conséquent, celui-ci ne peut être d'autorité divine. Ce livre fut très-estimé des manichéens, et St. Augustin y répondit : l'ouvrage est perdu, mais la réponse subsiste. St. Augustin dit qu'Adimantus s'appelait aussi Addas; mais d'autres écrivains prétendent que cet Addas fut un autre disciple de Manès, et qu'il composa en faveur du manichéisme un autre traité intitulé : *Modion*. D—T.

ADIMARI, l'une des familles les plus anciennes et les plus illustres du parti guelfe, à Florence, produisit beaucoup d'hommes célèbres. Tegghiaio Aldobrandi des Adimari passait, en 1255, pour le plus vertueux magistrat de Florence, à une époque où cette ville était fertile en grands hommes. Le Dante le place dans l'enfer, car un vice honteux se mêlait chez lui aux plus nobles qualités; mais le poëte dit qu'à peine il apprit le nom de Tegghiaio, qu'il voulut se jeter à ses pieds, en s'écriant que, dès son enfance, il avait appris à vénérer sa mémoire. Forèse des Adimari, l'un des émigrés guelfes de Florence, après la défaite de l'Arbia, forma de ces fugitifs un corps d'armée avec lequel il rendit des services importants au parti guelfe, d'abord en Lombardie, et ensuite dans le royaume de Naples. Plus tard, cette famille fut écartée des emplois, par la jalousie du peuple de Florence, qui excluait la noblesse des magistratures. S. S—I.

ADIMARI (ALEXANDRE), poëte italien, né en 1579, fut de cette ancienne famille des Adimari de

Florence, qui était déjà noble, nombreuse et puissante en 1010, et qui ne s'est éteinte qu'en 1736. Alexandre participa, dans ses poésies, au mauvais goût qui caractérise la plupart des poëtes de son temps; à cette recherche fatigante de pensées, et à ce luxe d'expressions figurées qui sort, comme le dit notre Misanthrope, du bon caractère et de la vérité. Il fit paraître, depuis 1637 jusqu'en 1642, six Recueils de 50 sonnets chacun, sous les noms de six des neuf Muses, Terpsichore, Clio, Melpomène, Calliope, Uranie et Polymnie. Très-savant dans la langue grecque, il entreprit de traduire Pindare. Les vers de cette traduction, qui parut en 1631, à Pise, in-4°, sont faibles, et Apostolo Zeno a dit avec raison : « Je « cherche Pindare dans Adimari, et je ne le trouve « pas; » mais il y joignit des notes savantes, et d'autres explications utiles pour l'intelligence du texte, entre autres des arguments qui précèdent les odes, et des *synopsis*, ou tableaux qui présentent aux yeux du lecteur le plan qu'a suivi le poëte, et l'ordre qui règne dans son désordre apparent. Il en avait emprunté l'idée, et même l'exécution entière, d'Érasme Schmidt, dont la traduction latine, avec des *synopsis* tout semblables, avait paru en 1616. Adimari, dans son avis aux lecteurs, dit bien que l'ouvrage de Schmidt lui a été donné, ainsi que plusieurs autres, pour l'aider dans son travail; mais il ajoute qu'il ne lui est parvenu que lorsque ce travail, commencé depuis seize années, était presque fini, et il ne dit rien de ces tableaux synoptiques qu'il a entièrement copiés. Il paraît, par un passage du même avis, qu'Alexandre Adimari ne fut point favorisé des biens de la fortune, et qu'il vécut même fort malheureux. Il mourut en 1649. G—É.

ADIMARI (Louis), poëte satirique florentin, de la même famille que le précédent, naquit à Naples, le 3 septembre 1644, de Zanobi, fils de Louis Adimari et de donna Allegra di Bivero Tassis, dame espagnole, et fit ses études à l'université de Pise, où il eut pour maître le célèbre Luca Terenzi. Il parcourut dans sa jeunesse les différentes cours d'Italie, où il se fit aimer par ses talents et par les rares qualités de son esprit. Adimari obtint du duc de Mantoue le titre de marquis et de gentilhomme de sa chambre : il fut membre de l'Académie florentine, de celles de la Crusca, des Arcades et de plusieurs autres. Il succéda au fameux Redi dans la chaire de langue toscane, à l'Académie de Florence; il fut aussi professeur de science chevaleresque dans celle des nobles; ses leçons y eurent beaucoup d'éclat; il savait les semer à propos de traits tirés de l'histoire ancienne et moderne qu'il possédait également. Elles n'ont point été imprimées, mais plusieurs bibliothèques de Florence les possèdent en manuscrit. On a de lui un recueil en prose sur des sujets de piété : *Prose Sacre*, Florence, 1706, petit in-4°. Tous ses autres ouvrages sont en vers : 1° des sonnets et autres pièces lyriques, entre autres un recueil d'odes ou *canzoni*, et de sonnets, consacré à Louis XIV, magnifiquement imprimé à Florence, en 1693; 2° *Roberto*, drame en musique; *le Gare dell' amore e dell' amicizia*, comédie en prose composée pour une société particulière, et imprimée à Florence en 1679, in-12, pièce si rare qu'aucun historien de la littérature italienne n'en a parlé, pas même l'Allaci dans sa Dramaturgie; *il Carciere di se medesimo; Amante di sua figlia*, etc.; 3° cinq satires qui sont le fondement le plus solide de sa réputation. Le style en est élégant, et quoique les vices y soient sévèrement repris, elles n'ont rien d'âcre ni de mordant, si ce n'est sur le chapitre des femmes. Il a fait contre elles une satire de 1,500 vers, principalement dirigée contre les femmes de théâtre; mais la dernière l'est contre le sexe en général : elle n'a guère moins de 1,000 vers; les deux vers qui la terminent peuvent donner l'idée du reste. *Il en est jusqu'à trois*, a dit au moins Boileau; mais Adimari n'en connaît aucune. « S'il existe, dit-il, quelque femme digne d'éloge, « tu ne la connais pas, ni moi non plus. »

Tu non la vedi, ed io non la conosco.

On peut juger, par la longueur de ces deux pièces, que le défaut de l'auteur n'est pas le trop de concision; celui de toutes ses satires est au contraire une excessive prolixité. Louis Adimari mourut à Florence le 22 juin 1708. Il eut trois enfants: une fille mariée avant la mort du père, et deux garçons : Buonaccorso, qui mourut encore enfant, et dont il a déploré la perte dans un de ses sonnets, et Smeraldo, qui avait hérité d'une partie de ses talents poétiques, et qui fut académicien des Arcades. G—É.

ADLERBETH (Gudmund-George), savant suédois, naquit à Jœnkœning, en 1751. Son père, assesseur à la haute cour de justice de Gothie, donna sa démission pour s'occuper entièrement de l'éducation de son fils, qu'il dirigea principalement vers les langues et les sciences. En 1768, le jeune Adlerbeth fut envoyé à l'université d'Upsal, où il fit de rapides progrès dans les mathématiques et la philosophie : il subit, en 1771, avec beaucoup de succès, un examen pour entrer dans la chancellerie royale, où un emploi lui fut confié dans le département de la guerre et des affaires étrangères. Il le conserva jusqu'en 1778, époque où il fut nommé antiquaire et secrétaire du roi. Il accompagna Gustave III à Rome, en 1783, et fut chargé par ce prince de la correspondance ministérielle. Il se sépara de lui, et revint en Suède en 1785. L'année suivante, il fut nommé secrétaire de l'académie des belles-lettres, d'histoire et des antiquités, puis conseiller de la chancellerie, place qu'il conserva jusqu'en 1793; alors il se démit de toutes ses fonctions. Gustave IV le nomma, en 1801, commandeur de l'Étoile-Polaire. Après la révolution de 1809, il fut nommé conseiller d'État et baron, et, plus tard, chevalier du Séraphin. En cette même année 1809, si célèbre dans l'histoire de Suède, Adlerbeth fut élu par la diète membre du comité de constitution, et il s'occupa de la révision des lois fondamentales du royaume. En 1813, il donna sa démission de conseiller d'État, et se retira en Smolandie. Ce fut là que, pendant trois ans, il put se livrer exclusivement à son goût pour la poésie, jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1818. Adlerbeth avait eu l'honneur de présenter à Gustave III une traduction de l'*Iphigénie* de Racine, et ce prince le chargea, avec

le comte de Gyllenborg, un des meilleurs poëtes de cette époque, de terminer le drame *Birger Jarl*, dont le roi avait donné le canevas. Adlerbeth a laissé plusieurs traductions, fort estimées en Suède, de Virgile, d'Horace et d'Ovide. B—L—M.

ADLERFELDT (Gustave d'), historien de Charles XII, naquit aux environs de Stockholm, en 1671. Son père était trésorier de la couronne, et lui fit donner une éducation soignée. Lorsqu'il eut achevé ses études à Upsal, il entreprit un voyage en Hollande, en Angleterre et en France. Étant en 1697 à la Haye, il fut employé par l'ambassadeur de Suède dans plusieurs négociations relatives au traité de Ryswik. Il repassa en Suède sur le vaisseau qui conduisait le duc de Holstein, et ce prince le présenta à Charles XII, qui le nomma gentilhomme de la chambre. Adlerfeldt accompagna le roi dans toutes ses campagnes, et fut témoin de ses succès et de ses revers. Il rédigea le journal des opérations de l'armée suédoise, jusqu'à la bataille de Pultawa, où il fut tué d'un boulet de canon. Le journal d'Adlerfeldt fut sauvé par le prince Ch. Marin de Wurtemberg, qui était à l'armée, et qui le fit mettre en sûreté à Stuttgard. Il passa ensuite dans les mains du fils de l'auteur, qui le fit traduire en français. C'est cette traduction qui a été imprimée à Amsterdam, sous le titre d'*Histoire militaire de Charles XII*, 1740, 4 vol. in-12. On y a ajouté une relation de la bataille de Pultawa et du séjour de Charles à Bender, par un officier suédois. Adlerfeldt s'était marié à une demoiselle Steeben de Wismar, qui fit un extrait de l'ouvrage de son mari en allemand, jusqu'à l'année où l'armée suédoise entra en Saxe, et cet extrait fut imprimé à Wismar en 1707. L'ouvrage d'Adlerfeldt contient un récit impartial et fidèle des campagnes du héros suédois, et de plusieurs événements politiques. L'auteur avait obtenu, par ordre du roi, tous les secours nécessaires. Adlerfeldt avait un frère (Jean), qui parvint à la dignité de sénateur. Lorsqu'en 1743, les Dalécarliens se furent rendus à Stockholm pour obtenir le redressement de leurs griefs, le sénateur Adlerfeldt, étant allé au-devant d'eux pour les apaiser, fut atteint d'un coup de fusil, dont il mourut trois jours après. C—AU.

ADLERSCREUTZ (le général baron), le chef avoué de la révolution qui, en 1809, renversa Gustave IV du trône suédois, s'était distingué précédemment dans la guerre de Finlande, et particulièrement à Siccajocki, où il remporta sur les Russes un succès éclatant. Après cette guerre désastreuse pour la Suède, le délicieux château de la Gardie fut donné à Adlerscreutz en compensation des propriétés qu'il avait perdues en Finlande, et cette habitation prit de ce moment le nom du champ de bataille où il avait vaincu les Russes. Il était alors en grande faveur à la cour. C'était un homme plein de courage et de témérité, général quelquefois heureux plutôt qu'habile, d'ailleurs sans vues théoriques et sans aucune teinture littéraire; toutefois il avait compris, malgré la reconnaissance qui l'attachait à Gustave, que ce prince était incapable de gouverner la Suède; partant de là, il était entré dans la conspiration, mais avec l'espoir d'assurer la couronne au fils même du roi ou au moins à son oncle, le duc de Sudermanie. Il fut choisi pour diriger le mouvement, et il y porta toute la modération possible en pareille circonstance. L'on peut voir, à l'article consacré à Gustave IV, comment ce drame s'accomplit; comment, durant le long entretien du roi avec le vieux maréchal Klingzpor, Adlerscreutz pénétra jusqu'au prince, lui parla avec sévérité, mais avec respect, sur l'état de la Suède, et comment, saisissant le bâton de commandement de l'adjudant général, il arrêta les Drabans (gardes du corps) qui venaient au secours de Gustave, appelés par ses cris. Pendant le trouble de cette scène, le roi étant parvenu à s'échapper par un escalier qui conduisait à la cour du château, ce fut Adlerscreutz qui envoya deux officiers à sa poursuite. Ceux-ci rencontrèrent le veneur de Greiff, homme de grande force physique, qui, blessé par Gustave, le rapportait néanmoins dans ses bras. Adlerscreutz, accompagné de Silversparre, se rendit ensuite chez le duc de Sudermanie, pour lui proposer la régence du royaume, ou plutôt pour lui faire savoir que tout était terminé et qu'il pouvait désormais se montrer. (*Voy*. Charles XIII.) Au reste, il paraîtrait qu'en ce moment Adlerscreutz ne soupçonnait point encore l'oncle de Gustave de vouloir s'emparer pour lui-même de la couronne. Seulement, dans le cas où les espérances qu'il avait fondées sur le royal enfant ne pourraient se réaliser, il était déterminé à se rallier immédiatement au duc de Sudermanie, comme à un principe: c'est ce qui eut lieu en effet. — Le général jouit d'une grande influence dans les travaux de constitution qui suivirent. Membre de la diète, il y eut un parti puissant, opposé à celui d'Adlersparre. Les ambitions de ces deux hommes s'excluaient mutuellement, et la rivalité qui en naquit fut stérile pour le pays, si elle ne fut pas quelquefois contraire à ses intérêts. C'est ainsi qu'ils essayèrent de s'éloigner réciproquement du pouvoir ou du centre du gouvernement, Adlerscreutz en s'efforçant de faire partir Adlersparre pour l'expédition de Bothnie, et ce dernier en demandant qu'Adlerscreutz perdît son grade d'adjudant général. (*Voy*. l'article suivant.) Cependant ils avaient réuni leurs efforts à ceux du nouveau roi, pour faire désigner Christian d'Augustenbourg comme héritier du trône. A la mort si imprévue du prince royal, Adlerscreutz mit en avant, pour lui succéder, le duc d'Oldembourg, tandis qu'Adlersparre soutenait le frère de Christian; mais on sait que la fortune favorisait un autre prétendant, le maréchal Bernadotte. Adlerscreutz, après la démission de son rival, resta auprès de Charles XIII; mais les circonstances ne lui offrirent plus de rôle à jouer. Il était d'un âge avancé, et mourut peu de temps après que la dynastie de Ponte-Corvo fut arrivée au trône. H. D—z.

ADLERSPARRE (Georges), l'un des principaux acteurs de la révolution suédoise de 1809, était né en 1760, dans la province de Jamtland, d'une famille récemment anoblie. Il étudia jusqu'à l'âge de quinze ans à l'université d'Upsal, et entra immédiatement dans l'armée avec le modeste grade de

caporal. Mais il avait de l'opiniâtreté, du courage, et annonçait quelque talent comme tacticien ; la guerre que la Suède soutenait alors contre la Russie lui fournit l'occasion de se distinguer, et il gagna les épaulettes d'officier, en même temps qu'il cultivait les lettres et publiait un volume de poésies. Il obtint la confiance de Gustave III, fut nommé, en 1792, chevalier de l'ordre de l'Épée, et l'on a prétendu que le jeune officier avait à cette époque reçu la mission secrète de soulever en Norwége des ennemis à la domination danoise, et de préparer la réunion de ce pays à la Suède. Toujours est-il que, si cette mission exista, elle n'eut point de succès : le moment n'était pas venu ; Gustave III ne devait pas avoir le temps d'accomplir ce grand et patriotique projet. A sa mort, Adlersparre, qui n'était encore que chef d'escadron, ne crut point devoir servir un gouvernement dont il ne partageait pas les principes ; il passa des armes à l'étude, et reprit ses travaux littéraires. Cette fois, abandonnant la poésie, pour laquelle d'ailleurs il n'était point fait, il embrassa des sujets plus sérieux, l'histoire, l'art militaire, la politique, l'économie politique, et ce fut même lui qui, plus tard, fit connaître à la Suède les travaux d'Adam Smith. Adlersparre entreprit également une publication périodique qui fut très-bien accueillie par la nation suédoise, sinon par la cour. Ce journal portait le titre de *Läsning i blandade Amnen* (Mélanges), et avait pour rédacteurs, conjointement avec son fondateur, des hommes fort honorablement connus dans la littérature suédoise, Léopold, Silverstoppe, David Schulzenheim, Lehnberg, etc. En 1800, après trois années de vogue, cette feuille cessa de paraître ; Adlersparre se retira alors pour quelque temps de la vie publique. Plus d'une fois, dans sa longue carrière, il s'est laissé entraîner ainsi à des sortes d'accès de misanthropie, suites naturelles de l'opiniâtreté et de l'inégalité de son caractère. Un événement, que sans doute il ne prévoyait pas, vint le tirer d'un repos sans gloire. La guerre avait recommencé avec la Russie, et pour comble, le Danemark attaquait la Suède par la Norwége. Le gouvernement, dont jusqu'alors Adlersparre s'était tenu éloigné, l'appela au commandement d'une division de l'armée de l'ouest, dans lequel il se distingua par sa tactique habile et remporta quelques avantages. Il passa ensuite dans la province de Wermland, où ses talents étaient plus nécessaires encore, et prit sous ses ordres la division placée à la défense de cette province. Il y ramena la confiance en changeant le système de résistance qui avait prévalu, et mit l'armée en état de faire face à l'ennemi. En même temps il avait su s'assurer du dévouement de ses troupes : aussi bien allait-il les mettre en demeure de lui en donner des preuves. Le moment d'exécuter le projet de révolution répandu dans toute la Suède, et accepté avec empressement par les cabinets de St-Pétersbourg et de Copenhague, était arrivé. La conspiration préparée à Stockholm, et qui avait pour chef avoué Adlerscreutz et pour chef secret le duc de Sudermanie (*voy.* CHARLES XIII), était sur le point d'éclater. Il fut facile à Adlersparre de conclure un armistice avec le commandant en chef de l'armée danoise, prince d'Augustenbourg; car ce prince était dans les secrets de la conspiration et partageait personnellement les espérances du duc de Sudermanie, s'il ne comptait pas immédiatement sur le trône de Suède pour lui-même. Dès lors Adlersparre put marcher sur Stockholm et se préparer un rôle éclatant dans la révolution qui allait s'accomplir. Initié aux plans des ennemis de Gustave, il agit cependant spontanément et suivant ses vues personnelles. Il fit sur la situation une proclamation emphatique qu'il se chargea lui-même de lire dans les villes et villages où il s'arrêta, et ne trouva partout sur sa route que des esprits disposés à accepter comme heureux un changement de gouvernement. Un passage de cette proclamation devint toutefois l'objet de nombreuses plaisanteries. C'est celui où il jurait que « la patrie ne perdrait plus un pouce « de terrain. » Cependant une lettre du directeur de la poste d'Œrebro informait les agents du pouvoir de la marche hostile d'Adlersparre, et Gustave refusait d'y croire. Ce prince ne tarda pas à apprendre que les rebelles n'étaient plus qu'à deux jours de la capitale : c'est alors qu'il voulut marcher à leur rencontre ; mais le temps d'agir était passé : la révolution éclata à Stockholm : le roi ne devait plus quitter cette ville que pour un exil éternel. Lorsque Gustave fut renversé du trône, et qu'il fallut organiser le nouvel ordre de choses, le duc de Sudermanie et Adlerscreutz firent de vains efforts pour qu'Adlersparre entrât seul et sans troupes à Stockholm ; mais le lieutenant-colonel ne put se rendre à ce vœu. Les soldats qu'il avait amenés de la Wermlandie l'accompagnèrent à son entrée dans la capitale ; et, fort de leur appui moral, pouvant au besoin compter sur leurs bras, il obtint une grande influence et fut le chef d'un parti dans la diète. Il se prononça d'abord pour le renversement complet de la dynastie, et proposa comme candidat à la royauté le prince Christian-Auguste d'Augustenbourg, dont il avait apprécié le caractère élevé et les talents distingués dans la guerre de Norwége ; mais lorsque la majorité sembla devoir se déclarer pour le duc de Sudermanie, Adlersparre se réunit aux partisans du prince et vota pour son élévation au trône. Charles XIII, soit par reconnaissance, soit aussi pour s'attacher un homme qui pouvait être redoutable, le combla d'honneurs. Adlersparre devint conseiller d'État, adjudant général, commandant de l'Épée de Suède, et enfin baron. Ses lettres de noblesse portaient que ce titre était donné à sa loyauté, à son activité et aux vertus patriotiques qu'il avait déployées lors du changement de gouvernement. Toutefois il existait entre Adlersparre et Adlerscreutz une rivalité d'ambition que les luttes parlementaires qu'ils s'étaient d'abord livrées dans les préliminaires de l'élection du nouveau roi ne firent qu'envenimer. Du reste, si Adlersparre n'avait pu réussir à porter immédiatement au trône le prince Christian d'Augustenbourg, il parvint sans difficulté à le faire accepter comme héritier de Charles XIII. L'un des derniers actes d'Adlersparre, dans

la haute position où il se trouvait placé, fut l'accomplissement d'une mission difficile en Norwége, celle de soulever ce pays contre le Danemark. Peu de temps après, ne pouvant plus s'entendre avec Adlerscreutz, il demanda à Charles XIII de retirer à son adversaire sa charge d'adjudant général. Il est certain que de son côté, Adlerscreutz, de concert avec le roi, avait cherché à éloigner de Stockholm son rival et ses troupes. Le roi écouta la demande d'Adlersparre avec surprise, et ne crut pas pouvoir lui donner de suite. La susceptibilité du ministre se révolta; il proposa immédiatement sa démission, qu'il consentit pourtant à différer jusqu'à la fin de la diète, et se retira ensuite dans le département de Skaraborg dont il fut gouverneur. Bien qu'il eût cessé entièrement de participer à la direction des affaires générales, le gouvernement ne l'oublia point, car il craignait son influence. Adlersparre reçut la grande croix de l'ordre de l'Épée, celle de chevalier de l'ordre des Séraphins, le titre de comte, et celui de seigneur du royaume, auquel est attaché le nom d'excellence (1817). Mais alors il était de nouveau et subitement rentré dans la vie privée; les censures qu'il dut subir pour quelques actes arbitraires dans l'administration de son département le portèrent à se retirer dans la Wermlandie, où il avait précédemment épousé une riche héritière. Il eut désormais la liberté de consacrer tous ses instants à la science et aux lettres. A cette époque parut dans le monde politique une œuvre qui produisit une grande sensation. Ce travail était intitulé : *Svenska Konungars regentvårde,* et les rois de Suède y étaient en effet jugés comme hommes politiques. Enfin, et c'est par là qu'il parvint surtout à attirer l'attention, il contenait quelques vues peu favorables au règne de Charles-Jean. Il ne portait point de nom d'auteur, et ce ne fut que longtemps après que l'on sut qu'il était sorti de la plume d'Adlersparre. Plus tard parut un nouvel ouvrage du même publiciste, sous le titre de *Pièces pour servir à l'histoire de la Suède ancienne, moderne et nouvelle.* Par lui-même, au point de vue littéraire, cet ouvrage avait peu de valeur; mais il contenait des documents précieux sur les événements contemporains et les hommes qui avaient pu y prendre part. Il eut tout d'abord un grand succès de curiosité, et un procès en diffamation que le comte Wetterstedt intenta à l'auteur ne fit qu'accroître encore ce succès. Adlersparre fut condamné, en vertu des lois sur la presse, comme ayant mis au jour des faits dont la connaissance pouvait nuire à des personnages encore vivants. Il fut bien forcé de payer l'amende, mais il protesta contre le jugement, qu'il regardait comme moralement injuste et promit de continuer ses révélations. En effet, il en publia encore quelques livraisons qui, n'ayant ni l'attrait d'un livre fortement pensé et élégamment écrit, ni même l'intérêt de révélations nouvelles, ne rencontrèrent bientôt plus que l'indifférence. Dès lors Adlersparre, retiré à sa terre du Wermland, se renferma dans la plus complète inaction, se contentant de lancer de temps à autre quelques boutades verbales contre le gouvernement, qui cependant n'avait cessé de le craindre et par conséquent de lui témoigner beaucoup d'égards. Depuis qu'il avait quitté le conseil d'État, il n'avait plus pris aucune part aux travaux des diètes. Il est mort en 1837. H. D z.

ADLUNG (Jacques), professeur au gymnase d'Erfurth, et organiste de l'église luthérienne de cette ville, né à Bindersleben, en 1699. On a de lui plusieurs ouvrages écrits en allemand, parmi lesquels on distingue l'*Instruction sur la construction, l'usage et la conservation des orgues, clavecins,* etc., avec des *augmentations*, par J.-F. Agricola, compositeur de la cour, Berlin, 1768, in-4°, avec figures. J.-L. Albrecht, maître de musique à Mulhausen, qui en fut l'éditeur, y a ajouté des notes. La vie d'Adlung, écrite par lui-même, se trouve dans la préface de cet ouvrage. Le même Albrecht est aussi éditeur des *Sept Étoiles musicales,* Berlin, 1768, in-4°. Adlung choisit ce singulier titre pour publier des réponses à sept questions sur des objets relatifs à l'harmonie musicale; son *Introduction à la Science musicale,* imprimée d'abord à Erfurth, in-8°, 1758, a été réimprimée en 1783. L'éditeur, Ch. Hiller, de Leipsick, l'a augmentée d'un chapitre. Dans un incendie qui priva Adlung d'une partie de sa fortune, plusieurs de ses manuscrits furent la proie des flammes. Ce célèbre organiste est mort à Erfurth, le 5 janvier 1762. P—x.

ADLZREITER (Jean), de Tottenweiss, chancelier privé de l'électeur de Bavière, né à Rosenheim, en 1596, fit ses études à Munich et à Ingolstadt, servit habilement la maison de Bavière dans plusieurs occasions importantes, et se fit un nom, comme historien, par ses *Annales Boïcæ gentis.* Cet ouvrage, puisé dans des sources authentiques, renferme l'histoire de la Bavière depuis le commencement jusqu'à l'an 1662, époque de sa publication à Munich. Leibnitz le publia de nouveau en 1710. Le jésuite Ferveaux aida Adlzreiter dans la rédaction de ces Annales. Cet historien mourut en 1662. G—t.

ADMIRAL (Henri), né en 1744, à Aujolet, village de l'Auvergne, d'une famille de paysans, vint, comme beaucoup de ses compatriotes, fort jeune à Paris, pour y trouver de quoi vivre par les plus pénibles travaux. Après avoir été domestique de Bertin et de plusieurs parents de ce ministre, il entra garçon de bureau dans l'administration de la loterie. Cette administration ayant été supprimée par le gouvernement révolutionnaire, et ses protecteurs ayant émigré, il se trouva dans une position difficile et continua cependant à demeurer à Paris. Témoin, en 1793, des scènes les plus sanglantes de la révolution, il conçut une haine violente contre les chefs du gouvernement et forma le projet de délivrer la France des auteurs de tant de maux. Ce fut d'abord Robespierre qu'il voulut immoler; mais ayant tenté vainement de pénétrer chez lui, armé de pistolets, il se décida à faire la même tentative contre Collot-d'Herbois; il se logea dans sa maison; et, le 22 mai 1794, au moment où ce représentant montait l'escalier, il tira sur lui deux coups de pistolets chargés à balle; mais ces deux coups firent long feu; Admiral, poursuivi, se réfugia dans sa chambre à un cinquième étage, où il se défendit courageu-

sement. Il ne déploya pas moins de caractère dans les interrogatoires qu'on lui fit subir. « Si j'eusse « réussi, dit-il, dans le projet que j'avais formé « de tuer Robespierre et Collot-d'Herbois, j'aurais « été admiré de tout le monde. » Barrère fit quelques jours après, au nom du comité de sûreté générale, un rapport sur cette affaire. Dans cette pièce, Admiral fut déclaré le principal instrument du parti de l'étranger, l'agent de Pitt et de Cobourg, enfin le correspondant de tous les souverains de l'Europe. A l'appui de cette accusation, Barrère produisit des lettres interceptées. On lui donnait pour complices le vieux Sombreuil, gouverneur des Invalides, un Rohan, un Montmorency et toute la famille Ste-Amaranthe. (*Voy.* ROBESPIERRE.) Ce malheureux parut devant le tribunal révolutionnaire avec plus de cinquante individus dont il n'avait jamais entendu parler. « Est-ce que vous avez le « diable au corps, dit-il froidement à Fouquier-« Tinville, d'accuser tout ce monde d'être mes com-« plices! » Et quand il entendit le sanglant arrêt qui n'en épargna pas un seul, il s'écria douloureusement : « Que de braves gens compromis pour « moi! » En rentrant dans la prison, il chanta avec beaucoup de force ce refrain patriotique :

Plutôt la mort que l'esclavage...

On le conduisit à l'échafaud en chemise rouge; et il périt le dernier de soixante-deux victimes qui eurent la tête tranchée en vingt-huit minutes. Dans le moment où on l'attachait à la fatale planche, il dit encore : « J'ai conçu seul mon projet, j'ai voulu sau-« ver la France... » M—D j.

ADOLPHE II, comte de Holstein, régnait à l'époque où Henri le Superbe et Albert l'Ours se disputaient la souveraineté de la Saxe; il embrassa le parti du premier, et éprouva une alternative de succès et de revers, qui, tour à tour, agrandirent ses États, et l'en dépouillèrent. Rendu enfin à une situation paisible, il rebâtit la ville de Lubeck qui venait d'être détruite : la splendeur de la nouvelle cité nuisant à celle de Lunebourg, Adolphe se brouilla avec Henri le Lion, vit brûler Lubeck, et fut contraint d'en abandonner le sol à son ennemi, qui fit relever la ville en lui laissant son nom. Adolphe fut tué, en 1164, au siége de Demmin en Poméranie. G—T.

ADOLPHE DE NASSAU, élu empereur le 1er mai 1292, et couronné à Aix-la-Chapelle, le 25 juin de la même année, n'était qu'un simple gentilhomme, d'une famille illustre, à la vérité, et d'une bravoure éprouvée, mais sans autre patrimoine que son épée, sans influence, sans fortune, et n'ayant aucune des qualités morales qui avaient aidé Rodolphe de Habsbourg, son prédécesseur, né comme lui loin du trône, à y monter et à s'y maintenir. Adolphe dut son élection au désir qu'avaient les électeurs de se rendre indépendants du chef de l'Empire, à leur haine contre Albert, fils de Rodolphe, dont l'arrogance les avait blessés (*voy.* ALBERT Ier); enfin à des transactions honteuses et illégales avec les archevêques de Cologne et de Mayence. Ces électeurs ecclésiastiques crurent l'occasion favorable pour imiter les papes qui, depuis quelque temps, avaient essayé de prescrire de certaines lois aux empereurs avant de ratifier leur nomination. Ils imposèrent à Adolphe les conditions les plus onéreuses, le forçant à leur abandonner des portions de territoire et des villes qui ne lui appartenaient pas. Le comte Adolphe, qui se sentait faible, les accepta toutes. L'empereur Adolphe, qui se crut puissant, n'en voulut tenir aucune. De là ses fautes et ses revers. Décoré de la couronne impériale, ce prince se trouva dénué même de l'argent nécessaire aux frais du couronnement. Il essaya de l'extorquer aux juifs de Francfort, qui lui résistèrent avec courage et succès. L'électeur de Mayence, son cousin germain, Gérard d'Eppenstein, qui avait été le principal auteur de son élévation, lui prêta les sommes indispensables; mais les embarras du monarque ne cessèrent pas après qu'il eut été couronné. Cherchant partout des ressources, il se mit d'abord à la solde de l'Angleterre contre Philippe le Bel, et se fit payer par Édouard Ier 100,000 liv. sterl., somme énorme pour le temps; mais il révolta contre lui l'Allemagne, qui rougissait de voir son chef au rang des mercenaires. Boniface VIII, qui n'était pas encore l'ennemi de Philippe, défendit à Adolphe de prendre les armes. Celui-ci, payé d'avance des efforts qu'il devait faire, ne demanda pas mieux que d'obéir au pape pour s'en dispenser; et licenciant 2,000 cavaliers qu'il avait rassemblés pour le service d'Édouard, il ne garda du traité conclu entre eux que les subsides. L'électeur de Mayence saisit ce moment pour lui demander la restitution des avances qu'il lui avait faites. Adolphe crut plus utile d'acquérir des États que de satisfaire à des engagements dont il avait déjà reçu le prix; il profita de l'aversion d'Albert le Dénaturé, landgrave de Thuringe, contre ses fils légitimes, pour acheter de lui sa principauté. Par cette transaction doublement injuste, Adolphe se fit un ennemi mortel de l'archevêque auquel il devait son trône, et souleva contre lui l'Allemagne entière, qui ne vit plus dans son monarque qu'un vil spoliateur. La Thuringe se déclara pour les princes dépouillés. Adolphe se vit engagé dans une guerre qui dura cinq ans; il ne parvint jamais à soumettre les peuples qu'il prétendait avoir achetés, et, contraint de tolérer les excès de ses troupes, qui ne le servaient qu'à regret, et dont il fallait vaincre la répugnance par le pillage, il acheva de s'aliéner tous ses partisans. Albert d'Autriche, qui, depuis l'élection d'Adolphe, épiait l'instant favorable pour ressaisir le sceptre que son père avait porté, se réunit à l'électeur Gérard, dont les intrigues disposaient du plus grand nombre de ses collègues. La majorité des électeurs, après avoir cité Adolphe à comparaître devant le collége électoral, le condamna par contumace. On lui reprochait de s'être vendu à un prince étranger, d'avoir usurpé des États qui n'avaient pu lui être cédés, et chacun joignait à ces griefs généraux des griefs particuliers. Adolphe enfin fut déposé le 23 juin 1298. Ses torts étaient avérés, mais sa déposition était illégale. Trois beaux-frères d'Albert avaient siégé parmi les juges; l'injustice qu'A-

dolphe éprouvait affaiblit le souvenir de celles qu'il avait commises. L'Allemagne se divisa ; Adolphe parvint à réunir une armée supérieure à celle de son compétiteur, et le parti d'Albert semblait avoir tout à craindre ; mais ce dernier, trompant son ennemi par de faux rapports, l'enveloppa près de Gelheim, dans les environs de Worms, et, le tuant de sa propre main, devint ainsi, de rebelle, souverain légitime. Adolphe périt le 2 juillet 1298 ; il avait combattu avec tant de bravoure, que l'auteur de sa perte, l'archevêque de Mayence, ne put s'empêcher de s'écrier en voyant son corps : « L'Allemagne a « perdu en ce jour le plus brave chevalier de son « siècle. » Adolphe fut enterré d'abord à Rosenthal, près du champ de bataille ; mais une destinée singulière mêla ensuite ses cendres à celles de son ennemi : Albert et Adolphe, transportés à Spire, et placés d'abord dans deux cercueils séparés, reposent ensemble confondus et paisibles, depuis la destruction de la cathédrale de cette ville. Adolphe avait essayé, dans les premiers moments de son règne, de marcher sur les traces de Rodolphe de Habsbourg. Il avait tenté de se créer des appuis par des alliances et des mariages. Il avait rappelé dans une diète les ordonnances de Rodolphe sur la paix publique. Il voyageait fréquemment pour juger par lui-même de l'état de l'Empire. Ses premières fautes ne vinrent peut-être que de la disproportion qui existait entre sa situation et ses moyens. Faible, il appela au secours de sa faiblesse la duplicité et l'injustice. Engagé dans cette route, il ne put s'arrêter ; il alla d'erreurs en erreurs, de crimes en crimes ; il en fut sévèrement puni ; et ce qu'il y a de triste, c'est que ses peuples, qu'Albert n'opprima pas moins que lui, ne gagnèrent rien à sa punition. B. C—T.

ADOLPHE X, comte de Clèves et de la Marche, 2e fils d'Adolphe IX, comte de la Marche, et de Marguerite, fille de Théodoric X, comte de Clèves, était encore fort jeune lorsqu'il fut élu à l'évêché de Munster en 1357. Il se fit d'abord chérir de ses sujets ; mais s'étant mêlé des querelles de ses voisins, il attira dans ses États la guerre et ses désastres, ce qui le rendit bientôt odieux. Guillaume de Gennep, archevêque et électeur de Cologne, étant mort en 1362, le pape Urbain V nomma Adolphe de Clèves archevêque, contre son gré et sans l'assentiment du chapitre de Cologne, qui ne tarda pas à accuser le nouveau primat de prodigalité et d'inconduite. Adolphe fut cité à comparaître devant le saint-père à Avignon ; mais soit qu'il se défiât de ses moyens de défense, soit qu'il fût las de l'état ecclésiastique, il se démit de son archevêché, et épousa Marguerite, fille de Gérard, comte de Juliers et de Berg, qu'il aimait depuis longtemps, et qui avait été destinée d'abord à prendre le voile. Jean, comte de Clèves, étant mort sans enfants mâles, sa succession fut dévolue à Adolphe par l'empereur Charles IV, et il hérita pareillement du comté de la Marche, à la mort de son frère aîné, Engelbert, arrivée en 1392. On lui attribue l'institution de l'ordre des Fous, qui n'a subsisté que peu de temps, et qui n'avait guère d'autre but que d'entretenir l'union parmi les gentilshommes du pays de Clèves. Les chevaliers portaient sur leurs manteaux un fou brodé en argent. Le dimanche après la fête de la St-Michel, ils se rassemblaient à Clèves, faisaient des banquets à frais communs, et s'appliquaient à terminer les différends survenus entre eux. Adolphe mourut à Clèves le 7 septembre 1394, laissant plusieurs fils, dont l'aîné, Adolphe, fut élevé au rang de duc de Clèves. G—T.

ADOLPHE Ier, duc de Clèves, fils du précédent, né en 1371, surnommé *le Victorieux*, à cause des nombreuses victoires qu'il remporta, dut le titre de duc et de prince de l'Empire à la reconnaissance de l'empereur Sigismond, qui le lui conféra en 1417, au concile de Constance, pour le récompenser des services qu'il lui avait rendus. A peine revêtu de ces nouvelles dignités, Adolphe eut une longue guerre à soutenir avec son frère Gérard, qui s'opposa, en 1418, à la réunion des pays de Clèves et de la Marche. L'électeur palatin ayant rendu en 1425 une sentence fort avantageuse à Gérard, Adolphe mécontent en appela au pape, qui désigna pour médiateur l'évêque de Cambray. La sentence de celui-ci n'ayant favorisé que le duc de Clèves, la guerre éclata de nouveau entre les deux frères ; elle dura dix ans, et se termina, en 1437, par un congrès où tous les différends furent enfin arrangés. En 1399, Adolphe avait épousé Agnès, fille de l'électeur palatin Ruperti ; cette princesse étant morte sans enfants deux ans après, le duc de Clèves épousa Marie, fille de Jean l'Intrépide, duc de Bourgogne. Ce mariage, en étendant ses États et son pouvoir, assura le bonheur de ses nouveaux sujets : sa piété, sa justice et sa fidélité étaient si reconnues, que sa simple parole avait plus de poids que les traités les plus solennels. Il mourut le 19 septembre 1448. G—T.

ADOLPHE VIII, duc de Sleswig, fils de Gérard, comte de Holstein, de la famille de Schaumbourg, n'avait que trois ans lorsqu'il perdit son père, tué dans une bataille. Elevé à la cour de l'empereur Sigismond, il montra une sagesse prématurée et un grand mépris pour le luxe. Marguerite, reine de Danemark, ayant voulu un jour attacher elle-même au cou de ce jeune prince un collier de perles, il jeta cette parure avec une sorte d'horreur, ce qui fut regardé à la cour comme un signe fâcheux. Ce fut en 1440 qu'il reçut du roi de Danemark l'investiture du duché de Sleswig. Le sage Adolphe ne s'occupa depuis que du bonheur de ses sujets : il étouffa leur esprit de révolte en leur donnant des lois. Après la mort de Christophe de Bavière, la couronne de Danemark lui fut offerte par les grands et le peuple ; mais il refusa, en disant que ce fardeau était au-dessus de ses forces. Il désigna Christian Ier, fils de sa sœur Hedwige, que les Danois couronnèrent en 1448. Adolphe mourut en 1459, estimé de ses contemporains, et chéri de ses sujets. B—P.

ADOLPHE, fils unique d'Arnold, duc de Gueldre, naquit en 1438. Dès son enfance, il montra une résistance formelle aux volontés de son père. Catherine de Bourbon, sa mère, femme méchante que le duc avait répudiée, le fortifia dans ses mauvaises

dispositions. Devenu plus grand, Adolphe se créa un parti considérable, dans lequel entrèrent aussi les principales villes du duché, Nimègue, Arnhem et Zutphen, mécontentes de la négligence avec laquelle Arnold gouvernait ses États. Enfin, encouragé par les insinuations de sa mère et par les forces toujours croissantes de son parti, Adolphe forma, en 1464, le projet de déposer son père, et de se mettre à sa place : l'année suivante, Arnold fut arrêté dans son château, et transporté en robe de chambre, par-dessus la glace, au château de Buren, qui fut sa prison jusqu'en 1470. Cependant Jean, duc de Clèves, entreprit de le délivrer, et remporta sur Adolphe quelques avantages qui amenèrent une trêve dont la conclusion eut lieu en 1469, à Gand, par la médiation de Charles, duc de Bourgogne, et beau-frère d'Adolphe. Le duc Arnold, sorti enfin de prison, se rendit à Hesdin, où il eut une entrevue avec son fils rebelle, devant le duc de Bourgogne. Le père et le fils cherchèrent à se justifier, en s'accusant l'un l'autre avec beaucoup d'animosité. Adolphe ne voulut entendre parler d'aucun accommodement, avant que son père s'engageât par serment à abdiquer et à renoncer au titre de duc; Charles, en qualité de médiateur, rejeta cette proposition. Plusieurs autres entrevues eurent lieu sans succès. Adolphe, suivant son impétuosité naturelle, quitta secrètement le duc de Bourgogne; mais il fut arrêté dans sa fuite, et transporté, par ordre de Charles, au château de Vilvorden, où il resta jusqu'à la mort du duc. Après plusieurs aventures, il périt dans une escarmouche devant la ville de Doorniek, en 1477, n'ayant pas encore atteint l'âge de 39 ans. Il fut enterré dans l'église de Notre-Dame de cette ville. D—G.

ADOLPHE Ier, duc de Holstein, fils de Frédéric Ier, roi de Danemark, et de Sophie, duchesse de Poméranie, tige des ducs de Holstein-Gottorp, né le 25 janvier 1526. C'était un prince d'une humeur singulièrement belliqueuse, et qui passa sa vie à faire la guerre. Il se rendit en 1548 à la cour de Charles-Quint, et suivit l'empereur au siége de Metz. Après avoir pris part aux querelles de plusieurs princes allemands, il fit un voyage en Angleterre, où la reine Élisabeth le reçut avec beaucoup de distinction; il reçut de sa main l'ordre de la Jarretière : on parla même d'un projet de mariage projeté entre ces deux souverains; mais ce projet n'eut pas plus de suite que tous ceux du même genre dont Élisabeth fut l'objet. De retour en Allemagne, le duc Adolphe ne fut pas longtemps sans prendre les armes : il entra au service de Philippe II, et se battit contre les Hollandais. Rassasié cependant de guerres et de victoires, il se retira dans ses États, rebâtit la ville de Gottorp, qu'un incendie avait presque entièrement détruite, et mourut le 1er octobre 1586. G—T.

ADOLPHE (JEAN), duc de Saxe, de Querfurt et de Weissenfels, né le 4 septembre 1685. La nature l'avait doué de facultés brillantes; une bonne éducation les développa; ses voyages en Hollande et en France lui donnèrent cette expérience si nécessaire à qui doit gouverner. Entré comme capitaine dans les troupes hessoises, en 1701, il monta un des premiers à l'assaut au siége de Juliers, s'élança pardessus les palissades, et entra dans la citadelle. De pareils traits, souvent répétés, lui acquirent bientôt l'estime de Marlborough et des autres généraux. En 1704, il fut fait lieutenant général des troupes hessoises. Après s'être distingué dans plusieurs campagnes contre les Français, il entra en 1710 au service d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, qui le nomma major général de son armée. Charles XII et ses généraux éprouvèrent souvent sa valeur; non moins habile à calmer les troubles intérieurs qu'à vaincre les ennemis, il pacifia la Lithuanie et la Pologne, et, en 1718, marcha avec 6,000 hommes contre les Turcs, à qui l'empereur Charles VI venait de déclarer la guerre. La paix, conclue la même année, lui permit enfin le repos; il épousa Jeanne-Antoinette, princesse de Saxe-Eisenach, et ne la quitta qu'au bout de deux ans, pour reprendre les armes. Il se distingua sous Auguste III par la prise de Dantzick; comblé d'honneurs et de gloire, il se vit appelé, en 1736, à une vie plus tranquille; la mort de son frère, le duc Christian, le rendit souverain du pays de Weissenfels : il quitta le service de l'électeur, et se consacra tout entier au bonheur de ses sujets, jusque-là opprimés et malheureux; par sa sagesse et son économie, il releva de sa décadence ce petit État, qui s'agrandit, en 1739, par la réunion du comté de Barby. La guerre qui éclata en Bohême força Adolphe à reprendre les armes; en 1744, il signala contre les Prussiens son ancienne valeur : mais il était déjà malade, et, de retour à Weissenfels après la bataille de Willdorf, il y mourut le 16 mai 1744, âgé de 59 ans. G—T.

ADOLPHE-FRÉDÉRIC DE HOLSTEIN-EUTIN, roi de Suède, né le 14 mai 1710, proclamé le 6 avril 1751, après la mort de Frédéric Ier, était auparavant évêque de Lubeck et administrateur du duché de Holstein-Gottorp. Dès l'année 1743, les états de Suède, désirant se rapprocher de la Russie, après une guerre malheureuse, avaient déjà déféré à ce prince la succession au trône, quoiqu'un parti considérable penchât pour un prince de Danemark. Ce fut pour empêcher une élection aussi contraire aux intérêts de la Russie, que l'impératrice Élisabeth consentit à la paix, à condition qu'Adolphe-Frédéric serait appelé au trône de Suède. L'élection eut lieu le 3 juillet 1743, et la paix définitive fut signée à Abo, le 18 août suivant. Adolphe-Frédéric fit aux états le serment de maintenir les lois, et de gouverner la Suède suivant la forme établie en 1729, et il dirigea ensuite tous ses efforts vers le bonheur et la prospérité de son royaume. Il protégea les sciences et les arts, et fit élever, en 1755, à Tornéo, dans la Bothnie occidentale, un monument destiné à consacrer le souvenir des opérations de plusieurs académiciens français qui y étaient venus pour déterminer la figure de la terre. Il confirma, dans la même année, l'Académie des inscriptions et belles-lettres établie à Stockholm par Louise Ulrique, son épouse, et fonda plusieurs établissements où la jeunesse fut instruite, et

où la vieillesse indigente trouva un asile. Il établit une compagnie d'assurance, et fit réparer les fortifications de la Finlande ; mais l'acharnement des factions ne s'était pas apaisé, et les atteintes que portaient continuellement les états et le sénat à l'autorité royale entravèrent plus d'une fois ses projets d'améliorations. Obligé de permettre que le sénat se servît du sceau royal, lorsqu'il refusait sa signature, il ne lui resta bientôt plus qu'une ombre d'autorité. Cependant ces usurpations excitèrent l'indignation de quelques grands du royaume, et un complot se forma pour soustraire le roi à cette humiliante dépendance ; mais ce complot fut découvert au moment de l'exécution, et les conjurés furent arrêtés et livrés à la question par la faction aristocratique connue sous le nom de parti des *chapeaux*. Les états firent nommer une haute cour de justice qui les condamna à être décapités, pour avoir voulu rétablir l'autorité arbitraire, à laquelle Ulrique, sœur de Charles XII, avait renoncé à son avénement. Le comte de Brahe, le baron de Horn, et plusieurs autres seigneurs subirent leur jugement, malgré les sollicitations auxquelles le roi et la reine ne dédaignèrent pas de s'abaisser pour les arracher à la mort. Le triomphe du parti dominant mit le comble à son audace, et acheva de plonger l'autorité royale dans le dernier avilissement. L'influence des cours étrangères ne servit qu'à prolonger les dissensions. Tandis que la France, cherchant à entretenir la mésintelligence entre la Russie et la Suède, demandait que cette dernière puissance s'unît au Danemark, l'Angleterre s'efforçait de diminuer l'influence de la France, par la distribution de quelques faibles libéralités dans le parti des *bonnets* ; mais les sommes promises hautement par cette dernière puissance, à titre de subsides, assurèrent l'influence de sa politique, et le roi se jeta entièrement dans son parti. Ce fut par les conseils du cabinet de Versailles qu'il abdiqua la couronne, le 12 décembre de la même année, et la reprit huit jours après, lorsque la convocation des états eut été décidée. A cette diète, ouverte le 17 avril 1769, quelques chefs du parti des *chapeaux*, qui penchaient pour la couronne, parurent d'abord l'emporter ; mais les principaux nobles, excités par l'Angleterre et la Russie, suspendirent les résultats de la révolution préparée en faveur du pouvoir monarchique. Le roi ne montra pas d'ailleurs assez de fermeté ni de résolution. Près de la vieillesse, né avec un caractère paisible et presque indolent, et effrayé d'une tentative périlleuse, il se contenta d'envoyer son fils Gustave à Paris, afin de régler, avec le ministère français, la marche qu'il serait convenable de suivre pour substituer à la constitution existante une monarchie plus absolue ; mais il mourut pendant le voyage de son fils, en février 1771, laissant à ce jeune prince l'exécution de ses projets. (*Voy.* GUSTAVE III.) B—P.

ADON (Saint), archevêque de Vienne, en Dauphiné, naquit dans le Gâtinais, vers l'an 800, d'une famille ancienne. Élevé dans l'abbaye de Ferrières, il s'y consacra à la vie monastique, et passa quelque temps au monastère de Prum, où il éprouva des contrariétés. Il alla alors voyager en Italie, séjourna cinq ans à Rome, et partout amassa des matériaux pour les ouvrages qu'il composa depuis. St. Remi, archevêque de Lyon, le retint à son retour, et, après l'avoir employé dans son diocèse, le fit élire archevêque de Vienne, en 860. Le pape Nicolas lui envoya le pallium. Adon ne changea rien à l'humilité de sa vie chrétienne. Son clergé attirait sa principale attention. Il fit aussi de sages règlements pour la décence du culte, fonda des hôpitaux, parut avec éclat dans divers conciles, et en tint lui-même plusieurs à Vienne pour maintenir la pureté de la foi et des mœurs. Adon mérita la confiance des papes Nicolas I[er], Adrien II, et l'estime des rois Charles le Chauve et Louis II, qui déférèrent souvent à ses avis. Il eut aussi part aux affaires publiques ; et lorsque Lothaire voulut renvoyer la reine Thietberge, il fit à ce prince les plus fortes représentations pour l'en détourner. Il mourut le 16 décembre 875, à 76 ans. L'Église de Vienne a toujours honoré sa mémoire. La longue carrière d'Adon fut remplie par les devoirs de la religion, de l'épiscopat, et par l'étude des lettres et surtout de l'histoire. Il est auteur : 1° d'une *Chronique universelle*, commençant à la création du monde, et divisée en six âges : elle a longtemps fait autorité pour les premiers temps de l'histoire de France. On voit qu'Adon connaissait les bons auteurs ; mais le défaut de critique lui a fait mettre beaucoup de confusion dans son ouvrage, qui fut imprimé à Paris, en 1512, 1522, in-fol. ; 1561, in-8° ; Rome, 1745, in-fol. 2° D'un grand et d'un petit Martyrologe. Le 1[er] fut bien accueilli, parce qu'il était dans un meilleur ordre que ceux qui avaient déjà paru, qu'il ne laissait point de jours vides, et qu'on y trouvait d'assez longs extraits de la vie des saints. On remarque qu'Adon a, le premier, inséré dans la liste des fêtes celle de la Toussaint ; qu'il a préféré les anciens actes de St. Denis à la fabuleuse histoire fabriquée par Hilduin ; qu'il ne confond point Ste. Marie-Madelaine avec la pécheresse de l'Évangile, et qu'à l'exemple des Grecs, il donne le nom de *Dormition* à l'Assomption de la Ste. Vierge. La meilleure édition est celle qu'a donnée Rosweide, Anvers, 1613 ; Paris, 1645, in-fol. C'est la même qui est dans la *Bib. des Pères* (1). Ces deux ouvrages annoncent

(1) La première édition du Martyrologe d'Adon fut publiée à Venise en 1554 par L. Lippomani (*voy.* ce nom) ; mais il ne connut pas le vrai nom de l'auteur. Trompé par une lettre mise à la tête de son manuscrit, et qui portait pour suscription : *Epistola Adonis archiepiscopi Trevirensis*, il donna cet ouvrage sous le nom d'*Udon* ou *Odon de Trèves*, que Grégoire VII employa, en 1078, en qualité de légat, pour négocier la paix entre Henri et Rodolphe. J. Mosander, ou Macsman, religieux de l'ordre des chartreux, ayant recouvré quatre manuscrits que Lippomani n'avait point vus, donna en 1581 une seconde édition beaucoup plus correcte, et il la fit réimprimer à Cologne en 1586. La troisième édition est celle de Rosweyde. (*Voy.* ce nom.) Outre les manuscrits dont Mosander avait fait usage, le savant jésuite hollandais eut communication de ceux de l'abbaye d'Everbode et de P. Scriverius, lesquels étaient, sans contredit, les meilleurs. Ce fut Rosweyde qui découvrit et prouva le premier que ce Martyrologe n'était point d'Odon, archevêque de Trèves, mais bien d'Adon, archevêque de Vienne, dont le manuscrit d'Everbode portait le nom sur le frontispice. — L'édition la plus complète et la plus critique est celle dont nous transcrivons le titre en entier : *Martyrologium*

une grande connaissance de l'histoire, tant profane qu'ecclésiastique. Adon est aussi l'auteur d'une *Vie de St. Didier, martyr,* l'un de ses prédécesseurs, qui se trouve dans Canisius ; et de celle de *St. Theudier* ou *St. Chef*, imprimée dans les *Acta sanctorum ord. S. B.* L'ouvrage qu'il avait écrit contre le schisme des Grecs est perdu. T—D.

ADONIAS, 4e fils de David, ne lui avait jamais donné le moindre sujet de plainte ; mais, après la mort de ses frères aînés, il conçut le projet de se faire couronner du vivant même de son père. Dès lors il ne parut plus en public qu'avec un superbe appareil, escorté de gardes à cheval, et précédé de cinquante coureurs. Joab et le grand prêtre Abiathar entrèrent dans ses vues. Adonias alors, ne doutant plus du succès de ses projets ambitieux, alla offrir des sacrifices près de la fontaine de Rogel, où furent invités tous ses frères, excepté Salomon. Les principaux de Juda, parmi lesquels se trouvaient plusieurs serviteurs du roi, proclamèrent Adonias. David, instruit de cet événement par le prophète Nathan et par Bethsabée, mère de Salomon, fit aussitôt sacrer ce prince à Gihon, par le grand prêtre Sadoc. Tout Israël le reconnut, et Adonias, pour prévenir la punition qui le menaçait, courut se réfugier au pied de l'autel, et n'en sortit qu'après que le nouveau roi lui eut promis son pardon. Adonias n'abandonna pas entièrement ses projets. Après la mort de David, il fit demander en mariage Abisag, sa veuve, contre la défense de la loi, qui proscrivait les unions entre le fils et la belle-mère, et contre l'usage qui ne permettait pas que la veuve d'un roi fût unie à d'autres qu'à un roi. Salomon pénétra l'intention de son frère, et le fit mettre à mort vers l'an 1014 avant J.-C. T—D.

ADONIBESECH, roi de Besech, dans la terre de Chanaan, sur les confins de la tribu de Juda, prince féroce et puissant, qui, ayant fait prisonniers soixante-dix rois, leur fit couper les extrémités des pieds et des mains, et ne voulut pas qu'on leur donnât d'autre nourriture que ce qu'ils pouvaient ramasser avec la bouche des restes de sa table. Ayant fait la guerre aux Hébreux, qu'il avait juré d'exterminer, il fut défait, pris dans sa fuite, et eut le même sort qu'il avait fait éprouver aux rois ses captifs. On le conduisit, les pieds et les mains coupés, à Jérusalem, où il mourut. T—D.

ADORNO (GABRIEL), marchand génois, d'une famille du parti gibelin. Simon Boccanegra, le premier doge de Gênes, étant mort en 1363, le peuple choisit, pour lui succéder, Gabriel Adorno, dont la prudence et la probité étaient universellement reconnues. Ce fut le commencement de la grandeur de cette maison. Les Génois, fatigués des dissensions éternelles entre quatre familles qui, jusqu'à l'an 1340, s'étaient partagé tous les emplois, avaient résolu d'exclure à jamais les nobles de la magistrature suprême, et ils avaient créé un doge pour être le défenseur du peuple contre les grands : mais ils éprouvèrent bientôt que la rivalité du pouvoir n'était pas chez les plébéiens une passion moins violente que chez la noblesse, et que les Adorni n'étaient pas moins ambitieux que les Doria ou les Spinola. Gabriel Adorno eut sans cesse à combattre les nobles qui s'étaient retirés dans les montagnes de la Ligurie, et qui infestaient par leurs brigandages tout le territoire de la république. Les Visconti, seigneurs de Milan, donnaient des secours à tous les rebelles, et, pour les repousser, le doge fut contraint d'établir de nouveaux impôts. Le peuple ne voulut pas s'y soumettre longtemps ; il se souleva en 1370, envoya Gabriel Adorno en exil à Voltaggio, et lui donna Dominique Frégoso pour successeur. S. S—I.

ADORNO (ANTONIOTTO) joignait à une ambition insatiable un génie vaste et profond : son cœur était généreux, ses manières grandes et nobles, et son nom respecté par tous les princes de l'Europe. Quatre fois, depuis 1384, il fut élevé sur le trône ducal ; mais jamais des factions plus acharnées ne s'étaient combattues dans Gênes que pendant sa vie. De même que ses amis étaient prêts à tout sacrifier pour le rendre puissant, ses ennemis, pour le renverser, renouvelaient chaque année leurs attaques avec un redoublement de fureur ; aussi fut-il obligé, à plusieurs reprises, de s'enfuir pour faire place à Léonard et à Antoine de Montalto, à Pierre et à Jacob Frégoso, à Antoine de Guerco et à d'autres encore, qu'on lui opposa successivement. Antoniotto Adorno se signala par la délivrance du pape Urbain VI, assiégé, dans le château de Nocéra, par Charles III, roi de Naples. Le doge lui envoya, en 1385, une flotte puissante. pour le ramener à Gênes avec ses cardinaux. Il songea ensuite à punir les Maures de leurs brigandages, et prit sur eux, en 1388, l'île de Gerbi, autrefois des Lotophages ; après quoi, il transporta une armée sur les rivages de Tunis. Le duc de Bourbon, avec un grand nombre de gentilshommes français et anglais, avait marché à cette expédition comme à une croisade. Le roi de Tunis fut obligé de rendre la liberté à tous les chrétiens captifs, de payer un tribut aux Génois, et de promettre qu'à l'avenir ses sujets s'abstiendraient du brigandage. Antoniotto Adorno était allié de Jean Galéas Visconti, duc de Milan ; mais il s'aperçut bientôt que ce voisin ambitieux et perfide excitait les factions de Gênes, pour accabler ensuite la république lorsque ses forces seraient épuisées. Déterminé à ne point lui laisser recueillir les fruits de cette politique cruelle, il résolut de mettre sa patrie sous la protection puissante du roi de France. Charles VI s'engagea par un traité, signé le 25 octobre 1396, à respecter tous les priviléges des Génois, qui reconnurent sa suzeraineté ; Antoniotto Adorno renonça au titre de doge pour prendre celui de vicaire ou gouverneur royal.

Adonis, archiepiscopi Viennensis, ab H. Rosweydo jampridem ad Mss. exemplaria recensitum, nunc ope codicum bibliothecæ Vaticanæ recognitum, et adnotationibus illustratum, opera et studio Dominici GEORGII. *Accessere martyrologia et calendaria aliquot (sex) ex Vaticana et aliis bibliothecis eruta, nunc primum in lucem edita. Romæ, ex typographia Palladis*, 1745, In-fol. On trouve dans cette édition les variantes de trois manuscrits qui, après avoir successivement appartenu à Petau, conseiller au parlement de Paris, et à la reine Christine, passèrent dans la bibliothèque du Vatican. C—O—É.

Il se flatta que le nom seul du roi mettrait Gênes à couvert des entreprises du duc de Milan, tandis que la faiblesse du caractère de Charles VI l'empêcherait d'attenter à la liberté génoise. Adorno mourut de la peste l'année suivante, avant d'avoir pu reconnaître combien il s'était trompé. — *George* Adorno, fils du précédent, fut créé doge, en 1413, par le peuple génois, au moment où il parvint à secouer le joug des Français qu'Antoniotto lui avait imposé. George était recommandable par la douceur et la pureté de ses mœurs; mais ses talents ou son caractère ne suffisaient point pour dompter la violence des factions, qui s'était encore augmentée pendant que Gênes était privée de sa liberté. Il renonça volontairement à sa dignité, en 1415, pour faire place à Barnabas Goano. S. S—i.

ADORNO (Raphael), fils de George et petit-fils d'Antoniotto, fut élu doge en 1443. Philippe Marie, duc de Milan, et Alphonse, roi d'Aragon et de Naples, faisaient à la république une guerre acharnée, et donnaient des secours aux rebelles; Raphaël réussit à obtenir la paix du roi d'Aragon, et à réprimer Pierre Frégoso, son ennemi personnel; mais ses partisans se plaignirent de sa modération et de son impartialité, qui ne leur laissaient recueillir aucun fruit de leurs victoires. Ils lui demandèrent, comme une marque de dévouement à sa patrie, de renoncer de lui-même à la magistrature suprême, l'assurant qu'il apaiserait ainsi toutes les factions. Raphaël suivit leurs conseils; il donna son abdication en 1447; et quoique son désintéressement demeurât sans avantage pour la république, il fut applaudi par tous les citoyens vertueux. — *Barnabas* Adorno s'empara, en 1447, à force armée, de la dignité que Raphaël venait d'abdiquer. C'était lui que les partisans de la famille Adorni avaient voulu élever au trône ducal, préférant les qualités d'un chef de parti à celles d'un magistrat; mais Barnabas ne conserva pas plus d'un mois cette dignité suprême. Il fut chassé de son palais par la faction ennemie, et Pierre Frégoso lui fut donné pour successeur. S. S—i.

ADORNO (Prosper), 6ᵉ doge de la même famille, chassa, en 1461, les Français de Gênes, avec l'assistance de François Sforza, duc de Milan, et se réconcilia aux Frégosi, en élevant l'un d'eux à la dignité d'archevêque de Gênes; mais il ne put voir sans jalousie la gloire dont Paul Frégoso se couvrait dans la guerre contre les Français; il lui défendit de rentrer dans la ville, après une victoire sur René d'Anjou. Frégoso y rentra de force, et en chassa Prosper avec ses partisans. Ce même homme fut mis en prison par les ducs de Milan, lorsque Gênes se fut soumise à eux. Jean Galéas Sforza crut ensuite pouvoir le tirer de la forteresse de Crémone où il était arrêté, pour le faire, en 1477, gouverneur de Gênes. Prosper employa l'aide des Milanais à réduire les factions; et, dès qu'il eut rétabli l'ordre dans la ville, il en chassa ces auxiliaires dangereux. Il battit les troupes de Jean Galeas, le 7 août 1478; et à peine avait-il assuré par cette victoire la liberté de sa patrie, qu'une sédition des Frégosi le contraignit à s'enfuir. Il se rendit à la nage sur un vaisseau de Naples, qui le conduisit dans cette ville, où il mourut en 1486. S. S—i.

ADORNO (Antoniotto II) fut créé doge de Gênes en 1513 et en 1522, par le crédit de son frère Jérôme, l'un des hommes d'Italie en qui les talents de guerrier et de négociateur étaient le mieux réunis. Il avait recherché pour sa famille et pour celle des Fieschi la protection de la France. Ce fut par elle qu'Antoniotto fut élu doge la première fois. La perte de la bataille de Novare, et les revers des Français en Italie forcèrent Jérôme à se retirer, et son frère, à céder la place de doge à Octavien Frégoso, son adversaire. Les Adorni embrassèrent ensuite le parti de l'empereur, et c'est avec l'appui d'une armée de Charles-Quint qu'Antoniotto fut élu doge la seconde fois; mais son installation fut souillée par le pillage de Gênes, que le marquis de Pescaire permit à ses soldats. Jérôme, cependant, conseiller intime de Charles-Quint, entreprit de réunir par une ligue toutes les puissances de l'Italie contre les Français; il détermina le duc de Ferrare à entrer dans cette alliance, et il y avait presque décidé les Vénitiens, lorsqu'il fut surpris par la mort, en 1523, au milieu de ses négociations. La ligue qu'il avait projetée fut conclue au mois de juillet de la même année. Antoniotto Adorno conserva son pouvoir sur Gênes, jusqu'à l'année 1527, époque où cette ville fut prise par André Doria, alors amiral des Français. Le doge se retira dans la forteresse nommée Castelletto; et il y avait peu de temps qu'il avait été obligé de la rendre, lorsque André Doria, passé au service de l'empereur, remit Gênes en liberté, le 12 septembre 1528, et anéantit les factions qui avaient coûté tant de sang à sa patrie. Alors, fut abolie la loi qui excluait les nobles du gouvernement: le nom des Adorni et des Frégosi, qui avait fait verser tant de sang, et qui avait précipité si souvent la république sous le joug du duc de Milan, des Français et de l'empereur, ce nom fut aboli pour jamais; les individus de ces deux familles furent obligés de le quitter, pour prendre, à leur choix, celui d'un des vingt-huit Alberghi, entre lesquels on partagea la noblesse, et cette adoption forcée, dans une famille étrangère, mit fin à une rivalité et à des haines qui avaient duré 165 ans. S. S—i.

ADORNO (le P. François), jésuite, né en 1531, à Gênes, de la même famille que le précédent, fut envoyé dans sa jeunesse en Portugal, pour y perfectionner ses études. Il embrassa la règle de St-Ignace, et peu de temps après, ses supérieurs l'appelèrent à Rome, où il professa la théologie, et se plaça, par ses prédications, au rang des plus célèbres orateurs. Nommé recteur du collége de Milan, il fut ensuite chargé de l'administration de différentes maisons de son ordre. Ch. Borromée, archevêque de Milan, le choisit pour son confesseur et l'honora de toute sa confiance. Il accompagna ce prélat dans le pèlerinage qu'il fit à Turin pour visiter le saint suaire. Cet acte de dévotion ayant été désapprouvé par le pape Grégoire XIII, Adorno écrivit à ce sujet une lettre qui fut traduite en latin et imprimée à Turin en 1581.

in-4°. Consultant plus son zèle que ses forces, Adorno s'était dévoué tout entier aux missions. Épuisé de fatigues, il vint à Gênes et y mourut le 13 janvier 1586. Outre un traité *de Disciplina ecclesiastica* (*libri duo*) qu'il composa sur la demande de St. Charles, on cite d'Adorno des sermons, des vers latins, des conseils à Hubert Foglieta; *de Ratione illustrandæ Ligurum historiæ*, et un traité des changes (*de Cambiis*) que l'on conserve à la bibliothèque Ambrosienne. W — s.

ADRAMAN, plus connu sous le nom de FILS DE LA BOUCHÈRE DE MARSEILLE, pris par les Turcs dans son enfance, devint pacha de Rhodes, grand amiral et général des galères, se rendit cher aux soldats par sa justice et son désintéressement, apaisa une révolte de janissaires, fut accusé par ses envieux d'avoir suscité un incendie dans la capitale, et étranglé en janvier 1706, laissant vingt-deux enfants, dont l'aîné, capitaine de vaisseau, hérita de la valeur de son père. Son innocence fut reconnue après sa mort, et ses ennemis furent punis du dernier supplice. N — L.

ADRAMYTTUS, frère de Crésus, roi de Lydie, fonda la ville d'Adramyttium, dans la Lydie. Il imagina le premier de faire subir à des femmes une opération du même genre que celle que subissent les eunuques, pour les employer ensuite dans son palais aux mêmes fonctions. On croit avoir trouvé son portrait sur une médaille d'Adramyttium. C—R.

ADRASTE, philosophe péripatéticien, né à Philippes, ville de Macédoine, fut disciple d'Aristote et vécut entre la 105e et la 115e olympiade (360 à 317 avant J.-C.). Il a laissé un traité de musique en 3 livres intitulé Περὶ Ἁρμονικῶν (*Harmonicorum libri tres*). Gér.-J. Vossius (*de Scient. mathemat.*, p. 58, § 14) et Fabricius (*Biblioth. græca*, t. 2, p. 268) disent que cet ouvrage existe dans la bibliothèque du Vatican, et qu'un autre manuscrit, qui était autrefois dans la bibliothèque du cardinal Saint-Ange, a passé dans celle du cardinal Farnèse, son frère. C'est donc à tort que Forkel, dans son Almanach musical de 1789, et N.-E.-L. Gerber, d'après lui, ont dit que l'on croyait généralement cet ouvrage perdu, puisqu'en 1788 les journaux annoncèrent que M. Pascal Baffi, conservateur de la bibliothèque du roi de Sicile, venait de retrouver dans cette bibliothèque un beau manuscrit sur vélin du traité d'Adraste, et qu'il s'occupait de le traduire. Cette traduction n'a point paru. Porphyre, dans son Commentaire sur les Harmoniques de Ptolémée (p. 270, édit. Wallis), dit qu'Adraste parle d'un phénomène observé de son temps, lequel consistait à faire résonner les cordes d'un instrument de musique en pinçant celles d'un autre instrument placé à une assez grande distance, et qu'il résultait de ce mélange de sons un ensemble agréable : on ne pouvait aller plus près de la science de l'harmonie. Il est bien singulier que les Grecs n'aient pas vu au delà. Au reste, le phénomène dont il s'agit a été observé et analysé depuis par Sauveur, de l'Académie des sciences, et par d'autres. F — T — S.

ADRETS (FRANÇOIS DE BEAUMONT, baron DES), de l'ancienne maison de Beaumont en Dauphiné, naquit dans cette province, au château de la Frette, en 1513. Étant entré dans une compagnie de gentilshommes volontaires, il fit, dès l'âge de quinze ans, son apprentissage de la guerre en Italie, et il en avait à peine dix-neuf lorsqu'il fut reçu dans la 1re compagnie des cent gentilshommes ordinaires de l'hôtel du roi François Ier, formée de la première noblesse du royaume. Après la mort de ce prince, la guerre s'étant rallumée en Allemagne et en Italie, le maréchal de Brissac, général de l'armée de Piémont, lui fit donner le titre de colonel des légions de Dauphiné, de Provence, de Lyonnais et d'Auvergne. Un événement de cette guerre fit alors beaucoup de bruit, et fixa l'attention de la cour sur le baron Des Adrets Moncalvo, place du Montferrat, où il occupait un poste, fut prise par les Espagnols (1559) sans que d'Ailly de Pecquigny, qui en était gouverneur, eût fait la moindre résistance. Outré de ce revers, Des Adrets en rejeta hautement la faute sur le gouverneur, et offrit de prouver par le duel, selon les anciennes lois du royaume, la vérité de ce qu'il avançait. Ce différend partagea la cour : Brissac était pour Des Adrets ; mais d'Ailly, soutenu par les princes de la maison de Lorraine, alors tout-puissants, obtint un jugement qui le déchargea de cette accusation du baron. On fit défense à l'un et à l'autre de s'attaquer, sous peine d'être traités comme criminels de lèse-majesté. Des Adrets, irrité, jura hautement de se venger, non de d'Ailly, à qui il avait eu, disait-il, la satisfaction de reprocher en face sa lâcheté, en présence du roi, mais des princes de la maison de Guise, qu'il regarda dès lors comme ses ennemis particuliers. Tel fut le premier motif qui l'entraîna dans un parti qu'il n'aima jamais. Vers le même temps, s'allumèrent les premières étincelles des discordes civiles qui bientôt embrasèrent la France. Les Guises, regardés comme les défenseurs de la religion catholique, avaient élevé leur pouvoir sur l'opinion des peuples. Condé, trop longtemps humilié, chercha en vain à opposer une digue à la puissance des princes lorrains ; il ne vit de ressource que dans la faction contraire, dont il se déclara l'appui. Médicis, se flattant de régner sur les deux partis écrasés, se jeta dans les bras des protestants, pour y chercher un contre-poids à l'ascendant des Guises Alors cette reine se ressouvint du baron Des Adrets, et elle lui écrivit : « Qu'il « lui ferait plaisir de s'attacher à détruire en Dauphiné « l'autorité du duc de Guise ; que tous les moyens « étaient bons, pourvu que l'affaire réussît ; qu'il « pouvait prendre parmi les protestants des for- « ces pour lui opposer ; que ce n'était point ici une « affaire de religion, mais de politique ; que l'Église « y était moins intéressée que le roi ; qu'enfin elle « prenait tout sur elle, et le soutiendrait partout. » (*Voy.* Bayle, art. *Beaumont Des Adrets*, Mézerai, etc.) Cette lettre, comme Médicis l'avait prévu, réveilla tous les ressentiments du baron, et il se déclara pour le prince de Condé, qui venait de surprendre Orléans L'esprit de parti, et sa réputation, firent courir en foule sous ses drapeaux la noblesse du pays, qui avait en secret adopté la nouvelle doctrine, et il fit, en moins d'une année, à la tête des

protestants, des choses si extraordinaires, qu'elles paraîtraient incroyables si elles n'étaient attestées par tous les historiens. Valence fut la première ville dont il s'empara. Lamothe-Gondrin, lieutenant de Guise, et qui était détesté des protestants, fut percé d'un coup de hallebarde; on pendit son cadavre aux fenêtres. Des Adrets fut alors revêtu de toute l'autorité qu'avait auparavant Gondrin; et, après avoir établi dans Valence, dont il fit sa place d'armes, la liberté de religion, il s'empara de Lyon, de Grenoble et de Vienne, avec une diligence incroyable. Nous nous abstiendrons de tracer le tableau des fureurs dont le fanatisme couvrit ces malheureuses contrées. Des Adrets ordonna l'abolition de la messe. Le prêche se tint à Grenoble, dans l'église des jacobins, convertie en temple. Le parlement et la chambre des comptes y allèrent en corps, ayant à leur tête le baron; et la crainte que le souvenir de cet événement inspira fut telle, que, pendant une année, la messe ne se dit dans le bas Dauphiné qu'en secret, et par des prêtres déguisés. Orange, Montelimart, Pierrelatte, le Bourg, Boulène, etc., furent successivement le théâtre des exploits et des fureurs du baron Des Adrets. Rien ne lui résista, si ce n'est Montbrison, où il se livra à une cruauté qui ternit tous ses succès. Ses troupes s'étaient emparées de la ville, et l'avaient inondée du sang des habitants; il restait un fort où s'étaient retirés ceux qui avaient échappé au carnage; Des Adrets le prit, et fit couper la tête à une partie des soldats. On raconte qu'après le dîner il fit monter les autres sur une tour très-élevée, et qu'il forçait ces malheureux à se précipiter eux-mêmes en sa présence. Un soldat seul dut son salut à une repartie qui a été conservée. Cet infortuné prit deux fois son élan d'un bout de la plate-forme à l'autre, comme pour mieux sauter, et deux fois il s'arrêta au moment de se précipiter. « Allons donc, lui dit le baron, je n'ai pas « de temps à perdre. Voici déjà deux fois que tu te « reprends. — M. le baron, repartit le soldat, je « vous le donne en dix. » Des Adrets, admirant la force d'esprit d'un homme qui pouvait plaisanter dans un danger si pressant, lui accorda sa grâce. Après ces cruelles expéditions, il revint à Lyon, où Soubise venait d'arriver en qualité de lieutenant du prince de Condé, à l'exclusion du baron. Ce fut le commencement de la décadence de son autorité. Il ne put dissimuler son mécontentement; Soubise sut néanmoins ménager sa fierté, et il eut soin de l'adoucir et de l'exhorter à faire la guerre avec plus de modération, et à ne pas traiter si rigoureusement ceux qui se rendraient. Des Adrets s'excusa sur la manière dont les catholiques avaient traité la ville d'Orange; et il prétendit que, pour relever le nom et la réputation des protestants, qu'on regardait comme un parti vil et abattu par les outrages, il avait fallu quelque action d'éclat et quelque châtiment capable d'inspirer de la terreur à ceux qui n'avaient eu jusqu'alors que du mépris pour eux. Malgré ces excuses, on l'accusa bientôt d'avoir compromis les intérêts des protestants par des lenteurs, et enfin de les avoir trahis. Ce fut dans ce temps que le duc de Nemours gagna deux combats sur le baron; mais il n'osa s'engager à un troisième. Celui-ci, plus irrité qu'abattu, fit tête aux catholiques, et les obligea à quitter la campagne. Les troupes du duc de Nemours, épouvantées du nom seul de ce général, se retirèrent avec tant de précipitation, que leur marche avait l'air d'une fuite. Jugeant qu'il était plus sûr et plus expédient pour le service du roi de gagner Des Adrets que de le combattre, le duc de Nemours entra en négociation. La circonstance était favorable : les désagréments qu'il éprouvait depuis quelque temps augmentaient chaque jour. Soupçonné par quelques-uns, haï de plusieurs, envié par les autres, on le craignait, on lui marquait de la défiance. Rebuté de servir un parti ingrat qui lui devait tous ses succès, mais, d'un autre côté, retenu par la considération de tout ce qu'il avait fait contre les catholiques, il flottait encore; quelques lettres injurieuses que l'on surprit, et l'adresse de Nemours, achevèrent de le déterminer. Il écrivit au duc qu'il n'était entré dans cette guerre que pour défendre et maintenir la liberté du roi et des protestants contre les violations des édits de Sa Majesté. Il ajouta que, si l'on voulait remettre le roi en liberté, et rendre justice aux protestants, il était prêt à renoncer au titre de gouverneur du Dauphiné qu'on lui avait donné. Durant les démarches qui précédèrent le traité de la pacification proposé aux états de la province par Des Adrets, on cherchait, auprès du prince de Condé, à le rendre suspect de trahison. Il fut arrêté à Romans, par Montbrun et Mouvans, ses anciens lieutenants. Son premier mouvement fut de porter la main sur son épée; mais on ne lui donna pas le temps de se défendre: il fut saisi et retenu par ceux qui l'entouraient. Nemours fut très-fâché de cet événement, parce qu'il s'était flatté de s'emparer de la plupart des villes de la province par l'autorité du baron. On voulut d'abord lui faire son procès; mais il récusa ses juges, « vendus, disait-il, à ses ennemis. » Tous les auteurs conviennent qu'il fut en grand danger pour sa vie. Dans les divers interrogatoires qu'il subit, il repoussa avec tant de fermeté tous les chefs d'accusation, que, lorsque la paix survint, on n'avait point encore prononcé sur son sort. L'édit de pacification fut signé à Amboise le 19 mars 1563. Le prince de Condé, fait prisonnier à la bataille de Dreux, fut mis en liberté; Des Adrets fut délivré, de son côté, par les protestants, sans absolution ni condamnation, dit Théodore de Bèze. Cet édit portait le pardon et l'oubli de tout le passé. Les calvinistes évacuèrent Orléans et Lyon, les deux seules grandes places qui leur restassent encore, « et dont la dernière, dit l'histo- « rien de la Ligue, pouvait être regardée comme la « conquête de Des Adrets. » Le baron n'avait pas été neuf mois à la tête des protestants, et il avait fait des choses si extraordinaires, qu'on n'avait point d'exemple d'une telle activité; son nom fut connu de toute la France. « Jamais homme, dit Le Laboureur, ne s'ac- « quit tant de réputation en si peu de temps, et ja- « mais grand capitaine n'en déchut plus tôt. » Si l'on veut en croire Brantôme, il devait pousser la fortune, et ne point abandonner un parti où il s'était fait un si

grand nom ; « car, depuis, ajoute-t-il, il ne fit jamais « rien pour le parti catholique comme pour le parti « huguenot. » Il est certain que, depuis cette époque, le baron n'a plus, comme auparavant, joué le premier rôle ; mais peut-on lui faire un crime d'être rentré dans le devoir? Cependant les troubles se rallumèrent dans toute la France ; le roi voulut mettre à profit le changement de Des Adrets, et il remit sur pied pour lui la légion de Dauphiné, sous le nom de *bandes françaises*. Le baron fut la terreur des protestants, comme il l'avait été des catholiques ; et il disait souvent, en se rappelant ses anciennes victoires, « qu'il avait fait les huguenots, mais qu'il « voulait les défaire. » Cependant on le peignait à la cour comme un homme dangereux, qui avait trop fait pour les protestants pour ne pas leur être resté attaché : il fut en conséquence arrêté et conduit à Pierre-Encise. La paix, publiée au commencement de 1571, lui rendit la liberté. Il se rendit à Paris auprès du roi Charles IX ; et, en présence de tout son conseil, il déclara « qu'il était venu pour rendre compte de ses actions du« rant les premiers et les seconds troubles ; qu'il n'en« tendait point s'aider ni se servir du bénéfice des édits « de pacification pour aucune sorte de punition, au « cas qu'il fût trouvé s'être départi de la fidélité qu'un « sujet doit à son roi ; » il ajouta « qu'il était prêt à « soutenir, soit en jugement devant qui il plairait au « roi ordonner, soit par les armes contre quiconque se « présenterait, avoir été faussement et méchamment « calomnié et accusé. » Le monarque lui répondit « qu'il demeurait bien content et satisfait des informa« tions qu'il avait prises ; qu'il le tenait pour homme « de bien, pour fidèle serviteur et sujet, hors de tout « soupçon. » Les frères du roi, le duc de Lorraine, le cardinal de Guise et le duc de Nemours, furent présents à cette espèce de désaveu. Il en fut dressé un acte authentique que le roi signa de sa main, et qui fut enregistré en la chambre des comptes de Dauphiné. Cette démarche pleine de fierté, et le succès dont elle fut suivie, durent calmer les inquiétudes du baron et faire taire ses ennemis. Il fut chargé par le roi de marcher vers le marquisat de Saluces, de réprimer les entreprises du duc de Savoie, et ce prince ne put rien entreprendre tant que Des Adrets demeura dans ces contrées. C'est là qu'ayant appris le massacre de la St-Barthélemy, où l'aîné de ses fils périt, et le siége de la Rochelle, où le second fut tué, il demanda son rappel, et revint au sein de sa famille. Epuisé de fatigues, accablé de vieillesse, et dégoûté du monde, il se retira dans son château de la Frette. Il avait été emprisonné, près d'être assassiné dans un parti, négligé dans l'autre, en butte à tous les traits que les protestants et les catholiques lançaient contre lui ; ceux-ci, parce qu'il avait combattu avec tant d'avantage pour les premiers ; ceux-là, parce qu'il les avait quittés. Il expira le 2 février 1586, dans la religion de ses pères, qu'il avait tour à tour persécutée et défendue. S'il a fait tant de choses contraires à l'exercice de son culte, pendant près d'un an qu'il fut à la tête des protestants, c'est la vengeance et la haine, bien plus que le fanatisme religieux, qui lui avaient mis les armes à la main. Il fut enterré dans la chapelle du château de la Frette où il était mort. Son portrait gravé se trouve à la bibliothèque royale, au cabinet des estampes. Jamais capitaine ne porta plus loin l'intrépidité, l'activité et les autres qualités guerrières ; mais aussi jamais gentilhomme français ne poussa si loin la vengeance. Il ne connaissait ni obstacles ni dangers. Son âme est peinte dans la devise qu'il avait choisie : *Impavidum ferient ruinæ*. Il avait pour maxime, suivant la Popelinière, « que le mal « rend presque tous les hommes plus traitables, et « mieux reconnaissant leurs devoirs en toutes choses, « que toutes les vertus dont on saurait user en leur « endroit. » Né avec une fortune médiocre, il n'augmenta point le patrimoine de ses pères : c'est le témoignage que lui rendent les historiens des deux partis. « Si Des Adrets eût fait pour le roi comme pour « les huguenots, dit Brantôme, il eût été fait maré« chal de France, comme je l'ai ouï dire à la reine. » On doit, à la vérité, remarquer que, quelque effrayant que soit le tableau de ses cruautés, il a encore été chargé par quelques historiens, qui lui ont imputé des crimes qu'il n'a pas commis. Du nombre de ces historiens sont le P. Maimbourg, plus zélé catholique qu'écrivain judicieux ; Brantôme, dont on connait la légèreté à accueillir des anecdotes controuvées ; Moréri et le P. Daniel, égarés par des guides infidèles. (Voy. *Dictionn. critique* de Bayle, édit. de 1697, p. 520.) Ce qui a le plus noirci Des Adrets aux yeux de la postérité, c'est d'avoir violé les capitulations, en faisant précipiter du haut d'une tour ou d'un rocher escarpé les soldats des garnisons de Mornas, de Pierrelatte et de Montbrison ; mais il est prouvé qu'il n'était pas à Mornas, place emportée en son absence par son lieutenant Montbrun. De Thou justifie aussi le baron de l'expédition de Pierrelatte : reste Montbrison. Ce qu'on en a rapporté passe pour constant, et n'a jamais été contredit. Cet événement, transmis de bouche en bouche, a servi de canevas à toutes les histoires que l'on a forgées sur son compte. N'y eût-il que ce seul trait, il en restera toujours assez pour condamner Des Adrets, et l'on doit souhaiter, pour le bonheur de l'humanité, qu'il ne naisse pas souvent de tels hommes. Deux siècles écoulés n'en ont point affaibli la mémoire ; aujourd'hui même, en Dauphiné, on ne prononce son nom qu'en frémissant. Sa vie a été écrite par Allard, Grenoble, 1675, in-12, et par J.-C. Martin, 1803, 1 vol. in-8°. Le baron Des Adrets était d'une branche puînée de la maison de Beaumont, qui subsiste encore dans les branches d'Autichamp, de Beaumont et de St-Quentin. (*Voy.* Beaumont.) T—L.

ADREVALD, écrivain ecclésiastique du 9e siècle, naquit vers l'an 818, dans un village près du monastère de Fleury, où il fit sa profession religieuse. Il s'acquit beaucoup de réputation par ses écrits, et mourut vers l'an 878. Ses ouvrages sont : 1° un traité *de l'Eucharistie* contre le fameux Jean Scot, livre savant, mais sans ordre et sans méthode, que d'Achéry a publié dans le 12e volume de son Spicilége ; 2° une *Vie de saint Aigulfe ou Ayoul*, d'abord moine de Fleury, puis abbé de Lérins, mort en

673, insérée dans le 1[er] t. des *Acta ord. S. Ben.*; 3° un *recueil des miracles de St. Benoît*, qui se trouve dans le second siècle des mêmes actes, recueil curieux en ce qu'il contient plusieurs choses intéressantes sur l'histoire de France. L'auteur est un des premiers qui aient désigné les gouverneurs des provinces limitrophes par le titre de marquis. Il fait l'apologie des combats singuliers pour terminer les procès, et parait être dans l'opinion renouvelée, il y a quelques années, par le rédacteur des *Pensées de Leibnitz*, quoique formellement condamnée par St. Augustin et par Bossuet, savoir, que les prières des fidèles peuvent contribuer à soulager les réprouvés. Adrevald avait composé sur l'Écriture sainte d'autres ouvrages en vers et en prose, dont on ne connait plus qu'un traité manuscrit *sur les bénédictions des douze patriarches*, qui se conservait dans la bibliothèque de St-Victor. Son style est diffus; mais il avait beaucoup de lecture, et il ne lui manquait que du goût et du discernement. Sigebert l'appelle Adelbert, ce qui l'a fait confondre avec un autre moine de Fleury, de ce nom, mort en 853, et qui est auteur de l'*Histoire de la translation de St. Benoît*, dont la meilleure édition a été donnée par Mabillon, dans les *Acta ord. S. Ben.*, avec des observations et notes. Aimoin avait mis cette histoire en vers héroïques. T—D.

ADRIA (JEAN-JACQUES), historien et médecin de Mazara, en Sicile, etudia sous Augustin Niphus à Naples, fut reçu docteur à Salerne, en 1510, et pratiqua la médecine avec succès à Palerme, ce qui lui mérita le droit de bourgeoisie dans cette ville. Charles V le fit ensuite son médecin. Il mourut, en 1560, à Mazara, sa patrie, dont il a publié une topographie. Il a aussi écrit sur la peste, sur la saignée, les bains de Sicile, etc. C. et A—N.

ADRIAN, proprement ADRIANSEN (CORNEILLE), franciscain déhonté, que van Meteren, dans son *Histoire des Pays-Bas*, et J. Boileau dans son *Historia flagellantium*, accusent d'avoir souillé par ses mœurs la sainteté du confessionnal. Il était né à Dordrecht en 1521, et fut longtemps gardien de son ordre. Il se mêla des affaires politiques pendant la guerre des Pays-Bas, et changea plusieurs fois de parti, en restant toujours fidèle à celui du vainqueur. Ce fut pour échapper à sa haine que George Cassander quitta Bruges, où il enseignait les belles-lettres. On appelait communément Adrian, *le frère Corneille*. Il mourut à Ypres, en 1581. On a plusieurs éditions de ses sermons, 1569, in-8°, Amsterdam, 1607 et 1640, in-8°. A ces deux dernières, est jointe une figure qui représente l'infâme discipline à laquelle Adrian assujettissait ses pénitentes avant la confession, discipline que Voet appelle *Disciplinam Gymnopygicam Cornelianam*. (*Disp. Select.*, p. 4, p. 262.) On a prétendu qu'Adrian avait été calomnié par les protestants, mais cela parait peu probable (1). G—T.

ADRIANI (MARCEL-VIRGILE), professeur de belles-lettres et chancelier de la république de Florence, né en 1464, était très-versé dans la connaissance des langues grecque et latine. Varchi, dans une de ses leçons, l'appelle l'homme le plus éloquent de son temps. Adriani mourut en 1521, des suites d'une chute de cheval; il avait donné, en 1518, une traduction latine de Dioscoride, *de Materia medica*, avec des Commentaires. Vers la fin de cette traduction, il parle d'un traité *de Mensuris, ponderibus et coloribus*, qu'il était près de publier; mais ce traité n'a point paru. Mazzuchelli parle d'Adriani avec assez d'étendue dans ses *Scrittori italiani*, et, plus encore, le chanoine Bandini, dans la préface de son ouvrage, intitulé : *Collectio Veterum Monumentorum*. La traduction de Dioscoride, qu'il dédia au pape Léon X, lui fit une si grande réputation, qu'on l'appelait le Dioscoride florentin. G—É.

ADRIANI (JEAN-BAPTISTE), fils du précédent, né en 1513, et mort à Florence en 1579, porta d'abord les armes avec distinction dans sa jeunesse, pour défendre la liberté de sa patrie, et se livra ensuite à des études agréables et solides. Il professa l'éloquence, pendant trente ans, dans l'université de Florence, et compta parmi ses amis ses plus illustres contemporains, Annibal Caro, Varchi, Flaminio, les cardinaux Bembo et Contarini. Le principal ouvrage d'Adriani est l'*Histoire de son temps*, qui s'etend depuis 1536 jusqu'en 1574, et fait suite à celle de Guichardin. L'abbé Lenglet du Fresnoy, Bayle, et surtout de Thou, qui en a tiré beaucoup de secours, en ont fait de grands éloges; ils en ont principalement loué l'exactitude. Adriani la composa sur de bons mémoires, et, entre autres, à ce que l'on croit, sur ceux du grand-duc Cosme 1[er], par l'ordre duquel il l'avait entreprise; elle ne parut qu'après la mort de l'auteur, à Florence, chez les Junte, 1583, in-fol. Cette édition est rare et plus recherchée que celle de Venise, 1587, 3 vol. in-4°. On a encore imprimé d'Adriani des *Oraisons funèbres* de Cosme 1[er], de Charles V et de l'empereur Ferdinand. On répète, de dictionnaires en dictionnaires, le reproche qu'on lui a fait de s'y être écarté de l'histoire, comme si l'histoire et les oraisons funèbres étaient ordinairement d'accord. Sa lettre à George Vasari sur les peintres de l'antiquité, que Pline a nommés dans son histoire, est plutôt un traité qu'une simple lettre; elle fut imprimée à Florence, 1567, in-4°. Vasari l'a insérée au commencement du 2[e] volume de ses *Vies des Peintres*; il reconnait qu'Adriani était un amateur très-éclairé des beaux arts, et que ses conseils lui avaient été d'un grand secours lorsqu'il peignit à Florence le palais du grand-duc. G—É.

ADRIANI (MARCEL), fils de Jean-Baptiste, né en 1553, et mort en 1604, se distingua dans ses

(1) Valère André s'exprime ainsi sur son compte : *Vir singularis cum eruditionis tum eloquentiæ, triumque linguarum, quæ sacræ sunt et dicuntur, callentissimus, quas et Brugis Flandrorum publice docuit, populum Brugensem, annis continuis XXX incredibili cum gratia, fructu atque utilitate, divini verbi suavissimo pavit alimento, interque frementium hæreticorum calumnias, atque obstrigillantium sycophantarum caninos insultus, libellorumque famosa ludibria, semper constans et invictus, verus Brugensium apostolus, religiosis omnibus causa fidei proscriptis, plenus dierum ac meritorum*, obiit 1681, prid. jd. jul. annos natus 60. On a peine à concilier ces éloges avec les imputations odieuses recueillies dans van Meteren, et dans Jacques Boileau qui l'a copie, *Histor flagell.*, *Parisiis*, 1700, p. 218. R—r—e.

études, au point de mériter et d'obtenir, dès la plus tendre jeunesse, la chaire de belles-lettres que son père avait occupée dans l'université de Florence. Adriani était membre de l'Académie florentine, dont il fut censeur et quatre fois conseiller. On lui doit l'édition de l'histoire écrite par son père. On a de lui : 1° une traduction italienne du *Traité de l'élocution* de Démétrius de Phalère, qu'il avait laissée manuscrite, et qui n'a été imprimée qu'en 1738, in-8°, par les soins d'A. F. Gori. L'éditeur y a mis une savante préface, et une notice sur la vie et les écrits de Marcel Adriani. 2° Deux Leçons sur l'éducation de la noblesse florentine, imprimées dans la 2ᵉ partie du volume 4 des *Prose fiorentine*. Il a encore traduit en italien les Œuvres morales de Plutarque ; Ammirato et d'autres auteurs ont fait l'éloge de cette traduction, restée inédite. Il y en avait une copie à Florence, dans la bibliothèque Magliabecchi, et une autre dans celle du chanoine Riccardi, réunies toutes deux à la Laurentienne. G—É.

ADRIANO, peintre espagnol, né à Cordoue, et frère lai dans l'ordre des carmes déchaussés. Ses ouvrages sont en petit nombre, et ne se trouvent que dans le lieu de sa naissance. Le plus remarquable est un *Crucifiement,* dans le goût de Sadeler, peintre dont il estimait beaucoup la manière. Cet artiste se défiait tellement de lui-même, qu'il était dans l'usage d'effacer ses tableaux aussitôt qu'il les avait exécutés. Ses amis lui demandèrent de les conserver, au nom des âmes du purgatoire, pour qui le pieux Adriano adressait de fréquentes prières au ciel ; ils parvinrent ainsi à préserver de la destruction des ouvrages dignes d'estime. On ignore l'année de la naissance d'Adriano ; il mourut à Cordoue en 1630. D—T.

ADRICHOMIUS (CHRISTIAN), né à Delft, en Hollande, le 14 février 1533, embrassa l'état ecclésiastique, fut ordonné prêtre le 2 mars 1561, et eut la direction des religieuses de Ste-Barbe, jusqu'au moment où, les guerres de religion l'ayant contraint de quitter sa patrie, il se retira d'abord à Malines, ensuite à Maëstricht, et enfin à Cologne, où il mourut le 20 juin 1585. On a de lui : 1° *Vita Jesu Christi, ex quatuor evangelistis breviter contexta,* Anvers, 1578, in-12. Il donna sous le nom de *Christianus Crucius*, cet ouvrage, à la suite duquel il fit imprimer un discours *de christiana Beatitudine.* 2° *Theatrum terræ sanctæ*, ouvrage orné de cartes géographiques, et imprimé cinq fois, 1590, 1593, 1600, 1628, 1682, in-fol. Il est divisé en trois parties ; la première est une géographie de la terre sainte ; la seconde, une description de Jérusalem, que l'auteur avait déjà fait imprimer en 1584, 1588 et 1592, in-8° ; et la troisième, une chronique depuis le commencement du monde jusqu'à la mort de St. Jean l'Évangéliste, qu'il place à l'année 109 de J.-C. La partie géographique de cet ouvrage est encore estimée (1). Adrichomius a pris souvent le nom de *Christian. Crucis.* A. B—T.

ADRIEN (P. ÆLIUS ADRIANUS ou HADRIANUS), empereur romain, eut pour père Ælius Adrianus Afer, cousin germain de Trajan, et pour mère, Domitia Paulina, d'une illustre maison de Cadix. Sa famille était originaire d'Italica en Espagne, ville natale de Trajan, et Eutrope dit qu'Adrien lui-même y naquit. Selon Spartien, Rome lui donna la naissance le 24 janvier de l'an 76 de J.-C., sous le 7ᵉ consulat de Vespasien et le 5ᵉ de Titus. Il n'avait que dix ans lorsqu'il perdit son père, et il eut pour tuteurs Trajan et Tatien, chevalier romains. Après avoir fait de grands progrès dans la langue grecque, il servit en Espagne jusqu'à ce que Trajan le rappelât. Il conduisit ensuite en Mœsie la 2ᵉ légion auxiliaire. Ce fut alors, dit-on, qu'il eut la faiblesse de croire à l'astrologie judiciaire, et qu'il apprit d'un nécromancien qu'il parviendrait un jour à l'empire. Son grand-oncle lui avait déjà fait la même prédiction, et, dans la suite, Sura, favori de Trajan, lui prédit en mourant que ce prince l'adopterait. Lorsque Trajan fut adopté par Nerva, Adrien vint le féliciter au nom de l'armée, et ce fut encore lui qui annonça à ce prince la mort de Nerva. Il paraît que Trajan n'avait pas pour lui une affection bien réelle ; mais il était mieux vu de l'impératrice Plotine : cette princesse obtint de l'empereur qu'il lui donnât en mariage sa petite-nièce, Julia Sabina. Nommé questeur, et chargé des registres du sénat, Adrien abandonna cet emploi pour accompagner l'empereur dans la guerre contre les Daces, la 12ᵉ année du règne de Trajan. Il devint consul, fut ensuite tribun du peuple, et marcha de nouveau contre les ennemis, à la suite de l'empereur. Il se distingua tellement dans cette guerre, que Trajan lui fit présent du diamant que lui-même avait reçu de Nerva, lorsque ce prince l'avait adopté. Adrien regarda avec raison ce présent comme le gage de son adoption future. Devenu préteur, il donna au peuple des jeux magnifiques en l'absence de Trajan, et, dans la suite, fut nommé archonte d'Athènes. Trajan, étant tombé malade, laissa l'armée sous les ordres d'Adrien, qu'il avait fait gouverneur de Syrie, et mourut peu de temps après. Les historiens varient sur la manière dont Adrien parvint à l'empire. Les uns prétendent qu'adopté par Trajan depuis une année, il lui succéda légitimement ; d'autres assurent que Plotine, toujours portée à favoriser Adrien, avait tenu secrète pendant trois jours la mort de Trajan, et que les lettres d'adoption envoyées au sénat étaient supposées. Dion va même jusqu'à déclarer qu'il tenait ces détails d'Apronien son père, qui avait été gouverneur de la Cilicie, où Trajan était mort. Quoi qu'il en soit, Adrien, parvenu à l'empire, commença par gouverner avec douceur ; il annonça l'intention de pardonner à ses ennemis, et on cite le mot qu'il dit à

(1) Adrichomius a donné des cartes particulières des douze tribus ; il explique la situation et l'histoire des villes, des rivières, et des lieux placés dans ses cartes, par des notes qu'il a rangées par ordre alphabétique avec des chiffres qui ont rapport à ceux qui sont dans les cartes. L'ouvrage était un chef-d'œuvre pour le temps, et quoique l'on ait fait, depuis Adrichomius, de nouvelles découvertes, cette partie de son ouvrage est et sera toujours très-bonne et très-utile, aussi bien que sa description de la ville de Jérusalem. A l'article de ce théologien, Foppens donne une notice des Belges qui ont visité la terre sainte et en ont fait la description. R—T—E.

l'un d'eux à son avénement : « Vous voilà sauvé. » Il se montra bienfaisant envers le peuple, ennemi du faste, et rempli de bonté pour les gens de guerre, dont il partageait les fatigues et les dangers. Il fit plusieurs règlements dont l'ordre et l'équité étaient le principe. Les sénateurs, les chevaliers pauvres et le peuple furent comblés de ses largesses ; et, dès le moment où il commença ses voyages, qui occupèrent la plus grande partie de son règne, il laissa partout des traces de sa magnificence. Enfin, on ne verrait en lui qu'un excellent prince, si ces qualités brillantes n'eussent été mêlées de défauts, et même de vices tellement odieux, que, selon la manière dont on le considère, Adrien peut également être comparé à Domitien ou à Titus. On a déjà vu qu'il croyait à l'astrologie. Il était en effet très-superstitieux, et c'est à cette disposition d'esprit que l'on attribue la persécution qu'il fit subir aux chrétiens. On n'eut aussi que trop sujet de lui reprocher ses débauches et sa cruauté. S'étant fait déclarer empereur à Antioche le 11 août 117, il écrivit au sénat que ses soldats l'avaient forcé de prendre ce titre, et nomma son tuteur Tatien préfet du prétoire. Il abandonna ensuite toutes les conquêtes de Trajan, soit qu'il ne voulût pas trop étendre un empire déjà immense, soit qu'il fût jaloux de la gloire de son prédécesseur. Il fit même abattre les arches du magnifique port élevé sur le Danube par ordre de Trajan, dans la crainte, disait-il, qu'il ne servît aux barbares pour faire des incursions sur les terres de l'empire. Arrivé à Rome, Adrien refusa les honneurs du triomphe préparé pour Trajan, que le sénat lui offrait, et il les fit rendre à l'image de son prédécesseur. Il fit remise de tout ce qui était dû au fisc depuis seize ans, et brûla publiquement tous les comptes, afin que personne ne pût être inquiété à ce sujet. Plusieurs autres libéralités achevèrent de lui concilier la faveur publique, et il marcha ensuite contre les Sarmates qui avaient fait une irruption en Illyrie. Il les défit ; mais, des lieux mêmes où il venait d'obtenir la victoire, il écrivit au sénat contre quatre personnages consulaires qui avaient été honorés de l'amitié de Trajan, et les accusa d'avoir conspiré contre lui. Le sénat les fit mettre à mort, sans même leur apprendre de quoi ils étaient accusés. L'indignation publique força Adrien de revenir promptement à Rome, et de déclarer que ces illustres victimes avaient péri à son insu ; mais on ajouta d'autant moins foi à cette justification, que l'empereur fit périr encore plusieurs autres citoyens distingués. Il cessa cependant enfin de faire couler le sang ; et, se contentant d'ôter la charge de préteur à Tatien, dont il redoutait l'ambition, il lui donna en échange une place dans le sénat. Adrien, qui aimait les voyages, et qui disait souvent, « qu'un empereur devait imiter le soleil « qui éclaire toutes les régions de la terre, » se mit à visiter toutes les provinces de l'Empire, et il employa dix-sept ans à ces courses continuelles. Il passa d'abord dans les Gaules et en Germanie. On a même dit qu'il s'était rendu en Angleterre, et que, pour garantir les pays que possédaient les Romains des incursions des Calédoniens ou Écossais, il fit bâtir une muraille qui s'étendait dans la longueur de 80 milles, depuis la rivière d'Eden, dans le Cumberland, jusqu'à celle de Tyne, en Northumberland. Mais ce voyage n'a pas été établi d'une manière certaine ; ce qu'il y a de plus sûr, c'est qu'à cette époque il disgracia plusieurs Romains d'un rang distingué qui avaient manqué de respect à l'impératrice Sabine, et l'historien Suétone fut de ce nombre. De retour dans la Gaule, il y fit élever divers monuments. On lui attribue même la construction de l'arène de Nîmes et du pont du Gard. A Tarragone, en Espagne, un esclave courut sur lui l'épée à la main, et manqua de le tuer. Adrien, ayant appris que cet esclave était fou, se contenta de le faire mettre entre les mains des médecins. Ce fut en Afrique qu'il apprit la mort de Plotine ; il s'empressa de retourner à Rome, et après lui avoir rendu de grands honneurs funèbres, il la plaça au rang des dieux : il n'avait jamais oublié que c'était à elle qu'il devait la couronne. Ce fut lui qui donna les plans du temple qu'il fit bâtir en l'honneur de la ville de Rome et de Vénus ; mais il ne put souffrir la critique qu'en fit le sculpteur Apollodore, dont la mort, arrivée peu après, est un des crimes qui souillent sa mémoire. (*Voy.* APOLLODORE.) Vers cette époque, Adrien passa de nouveau en Asie, appela près de lui tous les rois voisins, et combla de présents ceux qui se rendirent à son invitation. Étant en Égypte, il fit rebâtir le tombeau de Pompée, et honora ses mânes par des cérémonies funèbres. Ce voyage est devenu honteusement fameux, en ce qu'on y vit éclater l'odieuse passion de l'empereur pour Antinoüs, jeune Bithynien d'une beauté rare, qui, selon les uns, se noya dans le Nil, et selon d'autres, s'immola pour prolonger la vie d'Adrien. Toujours livré à la plus folle superstition, l'empereur avait eu recours à la magie pour conserver ses jours. Ayant appris que, pour y parvenir, il lui fallait trouver quelqu'un qui s'immolât pour lui, il ne put obtenir que de son favori un si grand sacrifice. Si la seule reconnaissance pour un dévouement aussi rare eût produit les regrets immodérés d'Adrien, à peine oserait-on en blâmer l'exagération ; mais l'infâme passion qui s'y joignait les rendit aussi odieux que ridicules. Adrien, dit Spartien, pleura son Antinoüs comme une femme adorée ; il lui érigea une multitude de temples, et lui donna des prêtres, qui rendaient des oracles composés par lui-même. Enfin le bruit se répandit qu'on avait vu dans le ciel un nouvel astre, et que c'était celui d'Antinoüs. Les artistes eurent ordre d'immortaliser la douleur d'Adrien, en multipliant les images de l'objet de son culte ; les peintres et les statuaires travaillèrent à l'envi. Quelques-uns des chefs-d'œuvre qu'ils produisirent sont parvenus jusqu'à nous. Peu de temps après, Pauline, sœur d'Adrien, mourut, et celui qui avait poussé jusqu'à l'extravagance les profusions pour les obsèques d'un vil favori, laissa ensevelir sa propre sœur sans la moindre pompe. Tout corrompus qu'étaient les Romains, un contraste si choquant ne manqua pas de faire sur eux une profonde impression. Vers ce temps, les Juifs se révoltèrent contre Adrien, qui, après avoir établi une colonie romaine

à Jérusalem, avait donné à cette ville le nom d'Ælia Capitolina, et bâti un temple aux divinités païennes dans le lieu même où l'on avait adoré Jéhovah. Les Juifs, indignés, choisirent pour chef un certain Barcochebas, et lui donnèrent le titre de roi. Tinnius Rufus, qui commandait en Judée, eut d'abord sur eux quelques grands avantages; mais le nombre des insurgés croissant de plus en plus, tous les Romains qui se trouvaient dans cette province furent massacrés. Adrien confia la conduite de cette guerre à Jules Sévère, général considéré comme le plus habile de son temps. Il reprit Jérusalem, et la réduisit en cendres, l'an 136 de J.-C., 20ᵉ du règne d'Adrien. Bitther ou Bether, place forte, fit plus de résistance; mais elle se rendit aussi, lorsque la plupart des assiégés furent morts de faim. La guerre cependant n'était point terminée; elle dura trois ans et demi, jusqu'à ce qu'une victoire complète des Romains et la prise de Barcochebas y eussent mis fin. On assure que 580,000 Juifs furent massacrés. Les Romains eux-mêmes essuyèrent de grandes pertes; les Juifs qui survécurent furent vendus au même prix que les chevaux, tant à une foire dite du Térébinthe qu'à Gaza; ceux qu'on ne put vendre furent traînés en Egypte et livrés à un peuple qui les avait en horreur. Adrien leur défendit ensuite, sous peine de mort, d'entrer dans Jérusalem; et, pour mettre le comble à leur humiliation, il fit placer sur la porte du chemin de Bethléem un pourceau de marbre. On sait qu'aux yeux des Juifs, cet animal est immonde. Peu de temps après, les Alains ou Messagètes attaquèrent l'empire; mais Adrien envoya contre eux Arrien, alors gouverneur de la Cappadoce, et célèbre par son histoire d'Alexandre. L'empereur se rendit ensuite à Athènes, et décora cette ville, qu'il affectionnait, de plusieurs monuments dont les ruines subsistent encore. Il eut le fol orgueil de s'y consacrer à lui-même un autel, et de permettre aux Grecs de lui dédier un temple qui fut appelé Panhellénien. Revenu à Rome, après tant de voyages, Adrien, dont la santé s'affaiblissait, résolut de se choisir un successeur. Commodus Vérus, qui l'emporta sur plusieurs concurrents, était un homme de mœurs dépravées, et l'on prétendit qu'Adrien ne l'avait adopté qu'à des conditions déshonorantes. Quoi qu'il en soit, le nouveau César fut créé préteur, et mis à la tête de l'armée de Pannonie. Adrien fit ensuite construire près de Tivoli cette fameuse villa, dont aujourd'hui encore les restes attestent la magnificence. Il s'y plongea, selon Aurélius-Victor, comme autrefois Tibère à Caprée, dans de honteuses débauches. Il eut encore avec cet empereur une ressemblance non moins odieuse, c'est la cruauté à laquelle il se livra en faisant périr, par des moyens secrets, et même ouvertement, plusieurs personnages illustres, parmi lesquels on compte Servien son beau-frère, et Fuscus, petit-fils de Servien, chargés de l'accusation vague d'avoir aspiré à l'empire. Vérus étant mort, Adrien lui accorda les honneurs de l'apothéose, et, après avoir hésité quelque temps sur le choix d'un autre successeur, il nomma Titus Antonin, à condition que celui-ci adopterait à son tour M. Antonius Vérus, appelé depuis Marc-Aurèle, et L. Vérus, fils de Commodus Vérus. L'impératrice Sabine mourut peu de temps après l'adoption d'Antonin, et Adrien fut accusé de l'avoir empoisonnée, ou de l'avoir traitée si indignement, qu'elle se donna la mort. Toutefois, il ne manqua pas d'en faire une divinité. Sa maladie augmentant, il eut recours à la magie; puis, devenu féroce par l'excès de ses souffrances, il ordonna la mort de quelques sénateurs, et chargea Antonin d'en faire périr plusieurs autres. Antonin n'exécuta point cet ordre barbare. Fatigué d'exister, Adrien demanda plusieurs fois une épée ou du poison, et promit de récompenser ceux qui l'aideraient à abréger ses jours; mais personne ne voulut s'exposer au danger de lui rendre un pareil service. Il alla à Bayes, où, méprisant les médecins et leurs ordonnances, il se livra à l'intempérance de la table, et parvint ainsi à avancer le terme de sa vie. Il mourut dans cette ville, le 10 juillet 138, à 62 ans. Peu de jours auparavant, il avait composé les vers suivants, que la situation où il les fit, plus que leur mérite réel, a rendus célèbres :

Animula vagula, blandula,
Hospes comesque corporis,
Quæ nunc abibis in loca
Pallidula, rigida, nudula,
Nec, ut soles, dabis jocos.

Fontenelle a traduit en vers français ce petit morceau de poésie, qui semble prouver qu'Adrien, persuadé de l'immortalité de l'âme, était inquiet du sort qui l'attendait dans une autre vie. Il nous est parvenu encore quelques fragments des poésies d'Adrien, que l'on trouve dans l'*Anthologie latine* de Burmann et dans les *Analecta* de Brunck. Melchior Goldast a recueilli des sentences de cet empereur, gr. lat., Genève, 1601, in-8°. Il avait composé une *Alexandriade* qui ne nous est pas parvenue. Le talent de la poésie n'était pas le seul que possédât Adrien. On a vu qu'il connaissait l'architecture; il était aussi peintre et musicien; il réussissait dans beaucoup d'exercices qui demandent de la force et de l'adresse, et sa mémoire était prodigieuse. Lorsqu'il fut mort, le sénat, qui se ressouvenait des cruautés dont le commencement et la fin de son règne avaient été souillés, voulut casser tous ses édits; mais Antonin fit observer qu'alors il faudrait aussi casser sa propre adoption, et le sénat n'insista plus. Adrien obtint même, selon l'usage, les honneurs de l'apothéose. Parmi les nombreux édifices que ce prince fit élever, on distinguera toujours le pont sur le Tibre, nommé aujourd'hui pont St-Ange, ainsi que son mausolée placé près de ce pont, et connu sous le nom de château St-Ange. Dès le règne de Justinien, cet immense édifice servit de forteresse, usage auquel il est encore destiné de nos jours. On voyait autrefois à son sommet un char sur lequel était la statue d'Adrien; maintenant ce char est remplacé par la figure en bronze d'un ange tenant une épée. D—T.

ADRIEN, sophiste, né à Tyr, dans la Phénicie, vint fort jeune à Athènes, où il se livra à l'étude de l'éloquence, sous la direction du célèbre Hérodes

Atticus. Il lui succéda dans son école, et s'acquit une si grande réputation, que l'empereur Marc-Aurèle l'ayant entendu à son passage à Athènes, l'emmena à Rome pour y professer. Il mourut sous le règne de Commode. Il nous reste quelques extraits de ses déclamations, publiés en grec et en latin par Léon Allatius ou Allacci, dans un recueil assez rare, qui a pour titre : *Excerpta varia græcorum sophistarum ac rhetorum, Romæ*, 1641, in-8°. On voit par ces extraits que la perte de ses ouvrages n'est pas à regretter. Les fragments ont été publiés par M. J. Conrad Orelli, à Leipsick, en 1816, à la suite du traité de Philon de Byzance sur les sept merveilles du monde. Adrien avait aussi écrit sept livres de *Métamorphoses*, un *Traité sur les formes oratoires*, en trois livres; un discours intitulé : *Phalaris*; des *Epîtres*, etc. (*Voy.* FABRICIUS, *Biblioth. gr.*, t. 4.) B—ss.

ADRIEN Ier, pape, né à Rome, d'une famille distinguée, fut élu en 772, après la mort d'Étienne III, dans un moment où l'Église de Rome avait besoin d'un nouveau protecteur. Les vexations des empereurs d'Orient contre quelques-uns des prédécesseurs d'Adrien (*Voy.* MARTIN Ier, EUGÈNE Ier, et SILVÈRE) avaient fait naître au peuple romain, aussi bien qu'au pape, le désir de se soustraire à la domination de la cour de Constantinople. Cette puissance était d'ailleurs bien affaiblie en Italie par son éloignement et par l'établissement des Lombards. Ceux-ci, de leur côté, n'en agissaient pas toujours très-bien avec la cour de Rome. Quelques-uns de leurs monarques avaient fait au pape des donations que leurs successeurs avaient révoquées; Etienne II avait imploré le secours de Pepin, qui avait obligé Astolfe à une entière restitution. Didier, à son tour, revenait sur l'exécution du traité. Déjà il avait repris plusieurs villes de l'exarchat. Adrien s'adressa encore au roi de France. Charlemagne, qui régnait alors, vint secourir le pontife, et porta ses armes dans la Lombardie. Au milieu des opérations du siége de Pavie, il se rendit à Rome pour visiter Adrien, qui le reçut avec des honneurs extraordinaires : ce fut là qu'il confirma au pape la donation de Pepin, en y faisant de grandes augmentations. Adrien, à son tour, créa Charlemagne patrice de Rome. Ainsi fut commencée une révolution mémorable qu'Adrien ne vit pas achever, le rétablissement de l'empire d'Occident; il ne fut témoin que de la chute de la monarchie des Lombards. Au reste, il est bon d'observer que la donation de Charlemagne ne consistait encore qu'en droits utiles. Adrien en fit un digne usage; il secourut les Romains affligés de la famine, enrichit l'église de St-Pierre de magnifiques ornements, et répandit d'abondantes aumônes. Il envoya des légats qui occupèrent la première place au second concile de Nicée, convoqué contre les iconoclastes, et à celui de Francfort, où fut condamnée l'opinion d'Elipand. (*Voy.* ce nom.) Il mourut le 26 décembre 795, après avoir occupé le saint siége pendant 23 ans 10 mois et 17 jours. Il fut regretté des Romains, qui le pleurèrent comme leur père. Charlemagne l'honora aussi de ses larmes, et lui fit une épitaphe où il joignit son nom à celui du pontife, dans ces vers dictés par une religieuse amitié :

> Nomina jungo simul titulis, clarissime, nostra :
> Hadrianus, Carolus, rex ego, tuque pater.
> Quisque legas versus, devoto pectore supplex,
> Amborum mitis, dic, miserere Deus.

Adrien joignait à de grandes vertus, des talents politiques et littéraires. En faisant présent à Charlemagne du Recueil des canons, des Epîtres des papes et des Décrétales, il l'accompagna d'une épître en forme de poëme, dont chaque vers commence par une lettre du nom du monarque. C'était, pour ce temps-là, un ouvrage très-recherché. Adrien Ier eut pour successeur Léon III. D—s.

ADRIEN II, élu pape le 14 décembre 867, après la mort de Nicolas Ier, était romain, et son père, qui fut ensuite évêque, se nommait Talare. Il avait refusé deux fois le pontificat, quoiqu'il y eût été porté unanimement après la mort de Léon IV et de Benoit III. Cette fois, le concours du peuple et du clergé fut si grand, et les instances si puissantes, qu'il ne put se dispenser d'accepter. Les ambassadeurs de l'empereur Louis se plaignirent de n'avoir pas été invités à cette élection. Les Romains répondirent qu'ils ne l'avaient point fait par mépris, mais de peur qu'il ne passât en coutume d'attendre les envoyés du prince pour l'élection du pape. Le peuple voulait même qu'il fût consacré sur-le-champ; mais on attendit la réponse de l'empereur, qui ratifia l'élection, en déclarant qu'il n'entendait pas que l'on donnât rien pour la consécration d'Adrien, et qu'il voulait, au contraire, que, loin d'ôter quelque chose à l'Église romaine, on lui rendît ce qui lui avait été enlevé. Ces circonstances sont essentielles à remarquer pour faire voir à quel point le pape et les Romains aspiraient dès lors à l'indépendance (1). Fleury prétend qu'Adrien était marié, et que sa femme, nommée Stéphanie, dont il avait une fille, vivait encore. Ce fait assez extraordinaire n'est cependant pas relevé par la plupart des historiens et des biographes modernes. Quoi qu'il en soit, Adrien, parvenu au siége pontifical à l'âge de soixante-seize ans, déploya une vigueur qu'on semblait ne devoir pas attendre de lui. Il poursuivit avec chaleur la condamnation de Photius, patriarche de Constantinople, qu'il fit déposer et soumettre à la pénitence publique. Adrien se brouilla dans la suite avec l'empereur Basile et avec l'archevêque Ignace, pour s'être opposé au rétablissement du patriarche de Carie et des prêtres de Bulgarie, qui avaient participé au schisme de Photius : il voulait qu'ils comparussent à Rome pour y être jugés,

(1) Le P. Barre, dans son *Histoire générale d'Allemagne*, dit qu'Adrien II fut élu par l'empereur Louis, mais qu'on conteste ce fait; que Guillaume, successeur du bibliothécaire Anastase, assure, au contraire, qu'on ne voulut pas même souffrir que les ambassadeurs de l'empereur assistassent à l'élection. Le P. Barre, pour établir le droit de l'empereur d'élire les papes, cite (t. 3, p. 424) un decret de Léon VIII, qui accorde cette grande prérogative à Othon Ier et à ses successeurs; mais quoique le savant archevêque de Marca ait voulu faire valoir ce decret, le P. Page et le P. Alexandre ont soutenu qu'il était apocryphe, et que Léon VIII était d'ailleurs un anti pape, de l'aveu même de M. de Marca.

quoiqu'ils ne relevassent pas de son siége. Adrien obtint que Lambert, duc de Spolette, fût privé de son duché, pour avoir pillé la ville de Rome le jour même de sa consécration. Sa conduite avec Lothaire le Jeune fut aussi ferme que prudente. Ce monarque avait répudié Thietberge pour épouser Valdrade; les prédécesseurs d'Adrien II, Benoît III et Nicolas Ier, avaient prononcé l'excommunication contre Lothaire. (*Voy.* LOTHAIRE et GONTHIER, archevêques de Cologne.) Peut-être Charles le Chauve, qui convoitait les États de son neveu, travaillait-il sourdement à faire condamner Lothaire sans retour. Adrien préféra l'engager à lui demander un pardon général. Au reste, il ne préjugeait rien sur la question principale du divorce qu'il avait renvoyée à un concile. Adrien fut moins heureux dans le projet qu'il forma de favoriser les prétentions de l'empereur Louis II, contre les intérêts de Charles le Chauve, qui s'était emparé d'une partie de la succession de Lothaire. Le pape menaça Charles de l'excommunier comme usurpateur. Ce fut à cette occasion qu'Hincmar de Reims lui écrivit avec vigueur, pour lui faire sentir que sa dignité ne lui donnait aucun droit de prononcer sur les démêlés qui s'élevaient entre les souverains. Adrien n'en voulut pas moins prendre ensuite le parti de Carloman, révolté contre le roi son père. Hincmar de Laon, neveu de l'archevêque de Reims, qui s'était rendu odieux par sa conduite, se déclara aussi pour Carloman. Condamné dans le concile d'Attigny, il en appela au pape, qui voulut le protéger et le soustraire au jugement du concile; mais Adrien éprouva une telle résistance de la part du roi et des évêques de France, qu'enfin il céda, et fit à Charles le Chauve une réponse remplie de bienveillance et d'éloges. Adrien mourut vers la fin de 872, laissant des souvenirs respectables de ses lumières et des qualités de son cœur. On loue surtout beaucoup son désintéressement et sa munificence envers les pauvres. Il montra quelques idées exagérées sur l'autorité pontificale; mais il reconnut ses torts : enfin il eut des vertus et répandit des bienfaits. On a conservé quelques lettres de lui. Dans son épître au concile de Constantinople, Adrien convient qu'il est permis aux évêques d'accuser, de juger et de condamner le pape pour cause d'hérésie. Adrien II eut pour successeur Jean VIII. D—s.

ADRIEN III, romain de naissance, fils de Benoît, élu pape en 884, fut le successeur de Marin, et n'occupa le siége qu'un an et quatre mois. Il rompit, à l'exemple de son prédécesseur, avec Photius, patriarche de Constantinople, qui n'admettait point que le St-Esprit procédât du Fils ainsi que du Père. C'est le seul trait que l'on connaisse de la vie d'Adrien III, qui semblait d'ailleurs donner de grandes espérances. Il eut pour successeur Étienne V. D—s.

ADRIEN IV, élu pape le 3 décembre 1154, était né vers la fin du siècle précédent, à Langley, près St-Albans, dans le Hertfordshire. C'est le seul Anglais qui soit mort sur le siége pontifical. Il se nommait Brekspeare ou *Brise-lance*. Son père était mendiant, puis serviteur, puis religieux dans le monastère de St-Albans. Le fils ne fut pas jugé digne d'y être admis à cause du défaut absolu d'éducation dont son extrême pauvreté était cause. Obligé de mendier son pain, et d'aller chercher fortune sous un ciel étranger, après avoir traversé la France, il parvint à se faire recevoir domestique dans le monastère de St-Ruf, près Avignon. Ce fut là qu'il s'initia aux lettres et aux sciences, dans lesquelles il fit des progrès aussi rapides que brillants. Sa conduite officieuse, son application au travail le rendirent agréable aux religieux, qui l'admirent parmi eux; et, après la mort de l'abbé, en 1137, son mérite le fit choisir pour supérieur, d'une voix unanime. Mais l'envie ne tarda pas à lui susciter des querelles; les moines l'accusèrent auprès du pape Eugène III, qui lui donna gain de cause, et dit à ses adversaires, en les renvoyant : « Allez, faites choix d'un supérieur « avec lequel vous puissiez, ou plutôt, avec lequel « vous vouliez vivre en paix : celui-ci ne vous sera « pas longtemps à charge. » En effet, Eugène le retint près de lui, le fit, en 1146, cardinal-évêque d'Albano, et l'envoya ensuite, en qualité de légat, en Danemark et en Norwége. A son retour, il fut traité avec beaucoup de distinction par le pape Anastase IV, auquel il succéda. Henri II, roi d'Angleterre, l'envoya féliciter, et les moines de St-Albans accompagnèrent les ambassadeurs du roi, apportant au pape de riches présents. Adrien n'en accepta qu'une partie, en rappelant a ces religieux, mais sans aigreur, et même avec une espèce de gaieté, qu'autrefois ils lui avaient refusé un habit. Le nouveau pape signala d'abord son zèle contre Arnaud de Bresse, disciple d'Abailard, enthousiaste séditieux et turbulent, dont les sectateurs avaient attaqué et blessé le cardinal Gérard, dans la rue Sacrée. Adrien mit la ville de Rome en interdit, jusqu'à ce que cet attentat fût puni. (*Voy.* ARNAUD.) Il eut ensuite quelques contestations avec l'empereur Frédéric Barberousse, d'abord au sujet du cérémonial qui devait être observé pour l'onction impériale que ce prince reçut du pape. Frédéric se trouva ensuite choqué qu'Adrien le traitât comme un vassal, dans une lettre sur laquelle le pape donna des explications qui adoucirent le prince, et la paix se rétablit entre eux. Elle fut encore troublée au sujet de la nomination à l'archevêché de Ravenne, qu'Adrien refusait de confirmer. Cette querelle embrasse les questions les plus importantes; elle se prolongea bien au delà du pontificat d'Adrien. Nous la suivrons sous le gouvernement de ses successeurs. Dans les intervalles de paix et de bonne intelligence entre Frédéric et Adrien, celui-ci, avec le consentement de l'empereur, voulut soumettre Guillaume, roi de Sicile, qui lui refusait l'hommage de ses États, et quelques restitutions. Adrien marcha lui-même à la tête d'une armée contre Guillaume. Le succès répondit d'abord aux espérances du pape, qui refusa des conditions avantageuses; mais la fortune le trahit à son tour; et Guillaume l'ayant enfermé dans Bénévent, obtint qu'aucun appel de ses tribunaux ne serait porté à la cour de Rome; que le pape n'enverrait point chez lui de légat sans son consentement,

et que les élections ecclésiastiques seraient entièrement libres. Il se soumit néanmoins à un tribut annuel. Henri II, méditant alors la conquête de l'Irlande, en demanda l'investiture au pape, sous prétexte d'arracher ces peuples à l'idolâtrie. Adrien accorda au roi d'Angleterre ce qu'il désirait; et c'est ainsi que les souverains eux-mêmes se soumettaient volontairement à une autorité que, dans d'autres circonstances, ils se faisaient un devoir de méconnaître et de combattre. Ici se terminent les principaux événements politiques du pontificat d'Adrien. Sa vie privée offre des particularités qui ne sont pas dénuées d'intérêt. Il aimait la vérité et la cherchait avec ardeur. Jean de Salisbury, son ami et son compatriote, l'étant venu voir tandis qu'il était dans la Pouille, Adrien lui ouvrit son cœur, et lui dit qu'il voyait l'Église accablée de tant de maux, qu'il aurait voulu n'être jamais sorti d'Angleterre. Lui ayant ensuite demandé ce qu'on disait de lui et de l'Église de Rome, Salisbury répondit avec une admirable liberté : « On dit qu'on y voit des gens qui dominent « sur le clergé, sans se rendre l'exemple du trou- « peau. Ils sont avares et insensibles aux misères des « pauvres; ils semblent faire consister toute leur re- « ligion à s'enrichir.... » C'est dans les historiens, et surtout dans Fleury, qu'il faut lire tout entière cette conversation, dont l'esprit et l'objet peuvent servir d'exemple aux princes qui préfèrent les leçons de la bonne foi à l'encens des flatteurs. On ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou de la douceur d'Adrien, ou de la franchise de son ami. Cependant on peut observer que les reproches d'avarice et de cupidité que celui-ci se permet n'étaient nullement applicables à Adrien, dont la générosité et le désintéressement étaient avoués par tout le monde. Il augmenta le patrimoine de St. Pierre de plusieurs acquisitions; mais il était, dit Fleury, si éloigné d'enrichir ses parents, qu'il ne laissa pour subsistance à sa mère, qui lui survécut, que les charités de l'église de Canterbury. Adrien mourut à Anagni, le 1er septembre 1159, avec une grande réputation d'habileté et de vertu. Ce n'était pas un homme ordinaire, celui qui s'était élevé, de la mendicité et de l'état de domestique, à la première dignité de l'Église. Il eut du savoir, de l'éloquence et de la générosité, et joignit à ces qualités un caractère plein de constance et de fermeté : digne successeur de Grégoire VII, il sut continuer l'œuvre de ce grand pape et défendre contre l'Empire les prérogatives et les droits de l'Église. — On trouve des lettres d'Adrien IV dans la Collection des conciles. Il avait, en outre, écrit l'histoire de sa légation dans le Nord, un traité de la Conception de la Vierge, et des Homélies, dont il est fait mention dans la *Bibliothèque pontificale*. Adrien IV eut pour successeur Alexandre III. D—s.

ADRIEN V, élu pape le 12 juillet 1276, était génois de naissance, et se nommait Ottobon de Fiesque. Il succéda à Innocent V, qui n'avait occupé le saint-siége que cinq mois, et n'y resta lui-même que trente jours. Il était déjà malade lorsqu'il fut élu. On le transporta de Rome à Viterbe, où il mourut, après avoir dit à ses parents qui venaient le visiter : « J'aimerais « mieux que vous me vissiez cardinal en santé, que « pape mourant. » On a dit, mais sans le prouver, qu'il n'était point évêque, et que même il n'avait pas été ordonné prêtre. Jean XXI fut son successeur. D—s.

ADRIEN VI, élu pape en 1522, était connu sous ce nom d'Adrien, qu'il ne voulut point changer lors de son avénement au pontificat. Il naquit à Utrecht en 1459. Son père, nommé Florent Boeijens, était ou tisserand, ou brasseur de bière, ou, selon d'autres, menuisier. Adrien fit ses études à Louvain, dans le collége du Porc ou de Standonck, une des quatre grandes pédagogies de cette ville. Quelques succès brillants qu'il eut dans la philosophie et dans la théologie engagèrent Marguerite d'Angleterre, sœur d'Édouard IV et veuve de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, à faire les dépenses nécessaires pour sa réception au grade de docteur. Devenu successivement chanoine de St-Pierre, professeur de théologie, doyen de l'église de Louvain, et enfin vice-chancelier de l'université, il paya dans la suite sa dette de reconnaissance envers cette université, en fondant à Louvain un collége qui porta son nom, et fut destiné à l'entretien gratuit des pauvres qui voudraient s'appliquer à l'étude. Bientôt Maximilien Ier le choisit pour précepteur de son petit-fils, Charles-Quint, et ensuite l'envoya en qualité d'ambassadeur auprès de Ferdinand le Catholique, qui le nomma à l'évêché de Tortose en Espagne. Après la mort de Ferdinand, Adrien partagea la régence de ce royaume avec le cardinal Ximenez; il fut élevé au cardinalat en 1517, et demeura seul gouverneur de la monarchie en l'absence de l'empereur Charles-Quint, lorsque celui-ci partit pour l'Allemagne en 1520. C'est à cette époque que prirent naissance les troubles de l'Espagne connus sous le nom de *communautés*, ou *guerre de la sainte ligue*. Le nom d'Adrien est attaché à ces événements. Sa conduite, dans ces moments orageux, doit fixer sur lui l'opinion de la postérité, plus que son gouvernement pontifical, qui fut de trop courte durée pour avoir laissé des traces historiques. L'Espagne était portée à un soulèvement général depuis l'avénement de la maison d'Autriche; les impôts excessifs et renouvelés chaque jour étaient insupportables au peuple; les faveurs accordées aux Flamands, et l'insatiable avidité de Chièvres et de ses créatures, révoltaient la noblesse; enfin la dispensation des bénéfices, où ces mêmes Flamands avaient une très-grande part, animait la jalousie et le ressentiment du clergé espagnol. Ce dernier motif de haine n'était pas le moins violent, et se dirigeait en particulier contre Adrien lui-même, et surtout contre Guillaume de Croy, pourvu de l'archevêché de Tolède. Un violent orage menaçait la régence d'Adrien, et, quoique le nombre des gentilshommes à la tête des mécontents ne fût pas très-considérable, cependant Padilla, Maldonado, Pedrolaso de Guzman, Pedro Giron, Acuña, le comte de Salvatierra, présentent des noms distingués en Espagne, et quantité d'autres seigneurs attendaient un moment favorable pour lever le masque, ou même favorisaient en secret les efforts de la sainte ligue.

Adrien n'avait ni assez de fermeté, ni assez d'habitude des affaires politiques, pour tenir une marche assurée au milieu de la révolution qu'il était chargé de réprimer. Après avoir consenti à la commission militaire et civile de l'alcade Ronquillo contre la ville de Ségovie, et à la marche de Fonseca contre Medina del Campo, il donna la mesure de sa faiblesse en rappelant ces deux hommes, trop fougueux peut-être, mais d'une fidélité inébranlable, et ils furent obligés de quitter l'Espagne pour aller porter leurs plaintes à Charles-Quint. Le cardinal était sans cesse en prières dans son cabinet, pour demander au ciel le remède à tant de maux dont il accusait de Chièvres. Il écrivait de longues lettres aux insurgés, et il en faisait écrire par l'empereur à leurs chefs, qui jugeaient par là des faibles moyens qu'on avait à leur opposer. Enfin Charles-Quint fut obligé de donner à son précepteur, qu'il ne voulait point trop humilier, un conseil de six personnes, choisies parmi les hommes les plus considérables, et entre lesquels il désigna l'amiral de Castille, don Fadrique Henriquez, et don Inigo Velasco, connétable. Ces deux illustres Castillans conservèrent la monarchie à leur maître, qui n'hésita point à confesser, dans les lettres qu'il leur écrivait, que c'était à leurs bons services qu'il était redevable de la couronne. Le cardinal, en proie à ses irrésolutions, fit des démarches capables de décourager le parti de l'empereur; il s'échappa tout seul, pendant la nuit, de la ville de Valladolid, pour se rendre à pied à celle de Rio-Secco, et envoya demander aux insurgés, dans les termes les plus humiliants, ses effets qu'il avait abandonnés. Heureusement pour lui, l'amiral Henriquez et le connétable se rendirent aussitôt à Rio-Secco, rassemblèrent les principaux membres de la noblesse, armèrent leurs vassaux, et se mirent à même d'opposer des forces égales à la sainte ligue. Ils parvinrent d'abord, soit par violence, soit par adresse, à détacher quelques chefs, et finirent par anéantir l'insurrection dans la plaine de Villalad. L'année suivante (1522), Adrien fut élevé au pontificat pour succéder à Léon X, qu'il était si difficile de remplacer. Il se trouvait alors à Vittoria avec le connétable et l'amiral de Castille, qui ne rendirent pas moins de services à l'empereur dans la guerre contre les Français, dont Adrien n'aurait jamais pu se tirer, sans le secours de ces deux hommes, si dévoués à leur prince. Le nouveau pape arriva à Rome le 31 août. Il entreprit quelques réformes, et signala particulièrement son zèle à cet égard dans les instructions qu'il donna au nonce François Chéregat, qu'il envoyait à la diète de Nuremberg, assemblée au sujet des troubles excités par Luther. « Avouez ingénument, dit-il, que « Dieu a permis ce schisme et cette persécution, à « cause des prêtres et prélats de l'Église. .. car nous « savons qu'il s'est passé dans ce saint siége beaucoup « de choses abominables; des abus dans les choses « spirituelles; des excès dans les ordonnances et « les décrets qui en sont émanés, etc. » Ces aveux, faits avec une humilité profonde, mais que la prudence humaine n'eût peut-être pas conseillés, renfermaient une censure implicite de la conduite de tous les prédécesseurs d'Adrien indistinctement; ils furent un sujet de triomphe pour les partisans de la réforme, et de blâme pour les écrivains attachés à la cour de Rome. Le cardinal Pallavicini dit d'Adrien VI : « Ce fut un excellent ecclésiastique; mais, « au fond, un pape très-médiocre. » Adrien disait qu'il fallait donner les hommes aux bénéfices, et non pas les bénéfices aux hommes, et ses choix furent toujours dictés par cette sage maxime. Sa frugalité, la simplicité de ses mœurs, et son éloignement pour toute espèce de luxe, constrastaient fortement avec la magnificence de son prédécesseur. Accoutumés à l'éclat d'une cour imposante, toujours occupés du souvenir de Léon X, dont l'esprit, la politique et l'amour passionné pour les beaux-arts avaient fait une seconde fois de Rome le centre de la puissance, des richesses et des lumières, les Romains n'étaient plus capables d'apprécier les vertus religieuses d'Adrien, qui, sans songer à l'esprit de son siècle, les ramenait à des mœurs simples et austères, en les rappelant au temps de la primitive Église. Adrien porta la réforme jusque dans les moindres détails. De cent palefreniers qu'avait Léon X, il n'en conserva que douze, afin, disait-il, d'en avoir un peu plus que les cardinaux. Tout le reste de sa maison fut réglé sur ce pied. Cette économie parut sordide et méprisable au peuple romain, qui s'en vengea par des sarcasmes. A sa mort, on trouva écrit sur la porte de son médecin : *Au libérateur de la patrie.* Adrien VI mourut le 24 septembre 1523, après un an de pontificat. Il eut pour successeur Clément VII. Rempli de savoir et de piété, il manqua de cette prévoyance qui doit présider aux actes de la politique, et de cette fermeté de caractère qui impose la confiance et le respect. Il renouvela l'alliance du saint-siége avec l'Empire; mais les partisans de la cour de Rome lui reprochent d'avoir porté trop loin la reconnaissance envers l'Empereur, qu'il laissa en quelque sorte l'arbitre du Vatican. Son plus grand malheur fut d'être obligé de commander, ainsi que l'apprend à la postérité son épitaphe, que l'on dit avoir été composée par lui-même : *Adrianus VI hic situs est, qui nihil sibi infelicius in vita, quam quod imperaret, duxit.* Adrien a laissé quelques écrits de piété, et, dans son *Commentaire sur le 4e livre des Sentences,* on trouve cette proposition remarquable, qu'un pape peut errer, même dans ce qui appartient à la foi. Il avait composé cet ouvrage avant d'être pape; il le fit réimprimer depuis, sans y rien changer. Il y en a une édition in-fol., Paris, 1512. On a encore de lui : *Quæstiones quodlibeticæ*, in-18, 1531; et ses *Regulæ Cancellariæ*, *Romæ*, 1520, in-8°. Gaspard Burmann a publié la vie de ce pontife à Utrecht, 1727. (*Voy.* ACUNA, CHARLES-QUINT, XIMENEZ, etc.) D—s

ADRIEN, cardinal. (*Voyez* CASTELLOS.)

ADRIEN, écrivain du 5e siècle, vivait, suivant Usher, vers 435. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est antérieur à Cassiodore, qui le cite dans ses *Institutions divines*, ch. 10. Fabricius conjecture que c'est le même qu'Adrien, moine grec, auquel St. Nil adresse une des lettres publiées par Allatius (*S. Nili*

Epistolæ, lib. 11, 60). Il est auteur d'une *Introduction à l'Écriture sainte* (*Isagoge in Scripturam sacram*), que Photius trouve très-utile pour les commençants (*Bibliotheca*, 3). Cet ouvrage a été publié pour la première fois en grec, par David Hoeschel, Augsbourg, 1602, in-4°, d'après d'anciens manuscrits dont un appartient à la bibliothèque de cette ville. Jean Pearson l'a reproduit dans le tome 9 des *Critici sacri*, Londres, 1660. Il en existe une version latine dans les *Opuscula* de Louis Lollino, Bellune, 1650. Longtemps auparavant, Conrad Rittershuys avait eu le dessein d'en donner une traduction à la suite de son ouvrage intitulé : *As fatidicus*. Christophe Waltereck de Gluckstadt en avait fait une nouvelle traduction accompagnée de notes, dont Fabricius, son ami, désirait vivement la publication. (Voy. *Bibl. græca*, 9, 381.) W—s.

ADRIEN *le Chartreux* (ADRIANUS *Carthusianus*) florissait dans les premières années du 15ᵉ siècle, suivant Aubert Lemire (*Auctar. de scriptorib. ecclesiast.*, 266), et habitait, en 1410, la chartreuse située près de Gertruidenberg. A la tête du seul ouvrage qui lui soit attribué, l'éditeur lui donne les titres d'excellent poëte et de professeur en théologie; mais on ne connait aucune pièce de vers de ce religieux ; et s'il a enseigné la théologie, ce ne peut être que dans quelques couvents de son ordre. Cet ouvrage est intitulé : *Liber de remediis utriusque fortunæ, prosperæ scilicet et adversæ, per A. quondam poetam præstantem, nec non sacræ theologiæ professorem.* La ressemblance de ce titre avec celui d'un traité de morale de Pétrarque a fait confondre souvent ces deux ouvrages par les bibliographes; et le rédacteur de l'article *Pétrarque*, d'ailleurs si remarquable dans la première édition de la Biographie, n'a point évité cette erreur. Le traité de Pétrarque est écrit en forme de dialogues; celui d'Adrien est divisé par chapitres. Cette différence dans la composition suffit pour les faire distinguer au premier coup d'œil. L'ouvrage d'Adrien a été imprimé pour la première fois à Cologne, in-4°, sans date (vers 1470) (1), avec les caractères employés par Ulrich de Zell. L'édition de Cologne, Arnold Therhoern, 1471, in-4°, est citée par la Serna, comme le premier livre dont les pages soient chiffrées (*Dict. bibliogr. choisi*, 11, 4) : mais M. Brunet a découvert que le même Therhoern avait déjà fait usage de chiffres dans le *Sermo ad populum prædicabilis*, opuscule imprimé en 1470, petit in-4° de 12 feuilles, 27 lignes à la page. (Voy. le *Manuel du libraire*, au mot LIBER.) Enfin, on connait de l'ouvrage d'Adrien une 3ᵉ édition non moins rare que les précédentes. Elle est sans date, mais imprimée à Louvain par Jean de Westphalie, in-fol. à 2 colonnes. David Clément en fait mention dans sa *Bibl. curieuse*, 1, 56; *l'Origine de l'imprimerie*, 11, 57. W—s.

ADRY (JEAN-FÉLICISSIME), savant bibliographe, naquit en 1749, à Vincelotte, petit village de Bourgogne. Étant entré dans la congrégation de l'Oratoire, il professa plusieurs années la rhétorique avec une rare distinction au collége de Troyes (1), dont il avait aussi été préfet. Son goût naissant pour les recherches littéraires se fortifia par ses liaisons avec le célèbre Grosley, qui le dirigea dans ses études bibliographiques, et pour lequel il transcrivit divers documents relatifs à l'histoire de Troyes. (*Voy.* les Œuvres posthumes de Grosley, publ. par M. Patris-Dubreuil.) Il n'aurait jamais quitté cette ville, où ses talents lui avaient fait de nombreux amis, sans les instances de ses confrères, qui le décidèrent à venir à Paris occuper la place de bibliothécaire de la maison de l'Oratoire. La révolution ayant privé le P. Adry de cet emploi, il se serait vu forcé de s'imposer des privations pénibles, si l'amitié n'avait trouvé le secret, en ménageant sa délicatesse, de lui faire accepter des secours. Aussi modeste que savant, il passait sa vie dans son cabinet, au milieu de ses livres, ne recevant de visites que de ses anciens élèves et des gens de lettres qui recouraient à ses lumières. Les articles intéressants dont il enrichissait le *Magasin encyclopédique* de Millin finirent par attirer l'attention publique. Nommé membre de la commission de l'examen des livres, il obtint en cette qualité une pension qui lui fut continuée par les divers gouvernements. Dans les trois dernières années de sa vie, il éprouva des souffrances cruelles, et il mourut le 20 mars 1818, à l'âge de 69 ans. La meilleure notice que l'on ait sur le P. Adry est celle que l'on trouve dans la *Biographie des hommes vivants*. Elle a été transcrite avec quelques additions dans *le Moniteur* et dans les *Annales encyclopédiques* de 1818. On doit à ce savant laborieux plusieurs éditions d'ouvrages anciens et modernes avec des préfaces estimées, ou des notes curieuses et d'utiles suppléments. Les principaux sont : *le Voyage du Vallon tranquille*, par Charpentier, Paris, 1796, in-12. Mercier de St-Léger a eu part à cette édition devenue rare.— *Vie de Marie de Hautefort, duchesse de Schomberg*, par une de ses amies, 1799, in-4°, publiée sur un manuscrit de la bibliothèque de M. Beaucousin.— *Histoire de la vie et de la mort tragique de Vittoria Accorambona, duchesse de Bracciano*, 1800, in-4°. Cet ouvrage et le précédent, imprimés à Dampierre par la duchesse de Luynes, née Montmorency-Laval, furent tirés à petit nombre. Ils ont été réunis, par le savant éditeur, dans un volume in-12, Paris, 1807.—*Nouvelles* de Boccace, traduites par Mirabeau, Paris, 1802, 4 vol. in-8°, avec une notice de l'éditeur sur Boccace, traduite en partie de Tiraboschi.— *De l'Institution de l'orateur* de Quintilien, traduite par Gédoyn, ibid., 1803, 4 vol. in-12.— *L'Histoire de Turenne*, par Raguenet, ibid., 1806, in-12.— *Les Fables* de la Fontaine, édition revue avec soin, précédée de la vie de l'auteur (par Fréron), et suivie d'un vocabulaire qui tiendra lieu de notes; ibid., 1806, in-12. — *Phædri Fabulæ*,

(1) L'édition de Cologne, 1467, in-4°, citée par le *Dictionnaire universel*, est imaginaire; quant à celle de Crémone, 1492, in-fol., c'est la première édition avec date de l'ouvrage de Pétrarque.

(1) On trouve dans le tome 1ᵉʳ de l'*Essai de l'instruction morale*, Paris, 1811, l'extrait des *Plaidoyers* qu'il avait composés pour les exercices de ses élèves, en 1778.

cum notis et emendationibus Fr. Jos. Desbillons, ibid., 1807, in-12.—*La Princesse de Clèves*, par madame de la Fayette, etc., ibid., 1807, 2 vol. in-12.—*Les Aventures de Télémaque*, ibid., 1811, 2 vol. in-8°, avec un catalogue raisonné des éditions de cet ouvrage. (*Voy.* FÉNELON.) Indépendamment de plusieurs articles dans le *Journal encyclopédique* de Castillon, etc., les ouvrages du P. Adry sont : 1° *Discours pour la distribution des prix de l'école de dessin de la ville de Troyes*, ibid., 1787, in-8°. 2° *Notice sur le P. Houbigant*, dans le *Magasin encyclopédique*, mai, 1806, tirée à part. 3° *Notice sur les imprimeurs de la famille des Elzevirs*, faisant partie de l'introduction au catalogue raisonné de toutes les éditions qu'ils ont données, *idem*, septembre 1806, tirée à part. Cette notice se retrouve abrégée, mais enrichie de plusieurs documents curieux, à la tête de l'*Essai bibliographique sur les éditions elzeviriennes*, par M. Pérard, Paris, 1822, in-8°. Cet essai, d'ailleurs très-estimable, ne contenant que la description d'une partie des ouvrages imprimés par les Elzevirs, ne saurait tenir lieu du catalogue annoncé par Adry, et dont le manuscrit autographe est dans les mains de M. Sensier. Depuis, M. Nodier a donné, dans les *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, p. 1, t. 32, un morceau curieux sur ces célèbres imprimeurs, intitulé : *Théorie complète des éditions elzeviriennes*. Dans ce moment, le laborieux M. Peignot s'occupe de répondre au vœu de tous les amateurs, en préparant un catalogue raisonné de tous les ouvrages sortis des presses des Elzevirs, sur un plan plus vaste que celui d'Adry. 4° *Notice sur Louis de Sacy*, à la tête de la traduction des *Lettres de Pline*, Paris, 1806, in-12 et in-8°. 5° *Mémoire sur les diverses manières d'apprendre les langues*, et *Notice sur le collége d'Aquitaine*. Ces deux morceaux intéressants ont été insérés par M. Noël dans le tome 1er des Œuvres de Radonvilliers. Paris, 1807. 6° *Notice sur le collége de Juilly*, ibid., 1807, in-8°, réimprimé en 1816. Elle devait faire partie de la préface du *Traité des études*, ouvrage posthume du P. Houbigant, dont Adry se proposait de publier une édition, avec un parallèle historique de la méthode d'enseignement suivie dans les colléges de l'Oratoire et dans ceux des jésuites, dans les écoles de Port-Royal et par l'université. 7° *Dictionnaire des jeux de l'enfance et de la jeunesse chez tous les peuples*, ibid., 1807, in-12. 8° *Tableau des écoles de philosophie chez les Grecs*, 1808. 9° Traduction de la Lettre de Quintus Cicéron à Marcus Tullius sur la demande du consulat, imprimée à la fin de la traduction, par Barrett, des traités de Cicéron *de la Vieillesse*, etc., ibid., 1815, in-12. 10° *Examen des nouvelles Fables de Phèdre*, ibid., 1812, in-12. Il y révoque en doute leur authenticité. Outre le catalogue des éditions des Elzevirs et celui des ouvrages propres à éclaircir les principales difficultés de la Bible, il a laissé manuscrits : 1° la traduction de l'ouvrage de Humphrey Hody, *de Græcis illustribus*; 2° des Recherches très-importantes sur les fabulistes anciens et modernes; 3° une *Histoire raisonnée des* ANA; 4° une *Histoire littéraire de Port-Royal*; et une *Vie du P. Malebranche*, rédigée sur des mémoires authentiques (1). W—s.

ADSON (HERMERIUS ou HENRICUS), né au commencement du 10e siècle, dans les montagnes du Jura, aux environs de Condat, aujourd'hui St-Claude, d'une famille noble. Ses parents l'envoyèrent faire ses études à l'abbaye de Luxeuil, qui possédait une école déjà célèbre et dirigée par des moines de l'ordre de St-Benoit. Adson s'y distingua par son zèle à remplir ses devoirs, et, résolu de ne plus quitter une vie qui avait pour lui des charmes, il prononça ses vœux à l'abbaye de Luxeuil, et en devint le 36e abbé, suivant Dunod (*Histoire de l'Église de Besançon*). Il fallait qu'il jouît d'une grande réputation, puisque plusieurs évêques le chargèrent d'organiser des écoles dans leur diocèse, et que des souverains ne dédaignèrent pas de le consulter. Il mourut en 992, dans un voyage qu'il avait entrepris pour visiter les lieux saints, à la suite d'Hilduin, comte d'Arci en Champagne. D. Calmet a fait imprimer sa *Vie de St. Mansuet*, 1er évêque de Toul, et dom Martène l'a insérée dans le 3e tome de son *Thesaurus novus anecdotorum*, etc., Paris, 1717, 5 vol. in-fol. Il a aussi écrit la *Vie et les miracles de St. Valbert*, ou Wandalbert, 3e abbé de Luxeuil, et en

(1) Parmi les manuscrits inédits de ce savant et laborieux bibliographe, on peut citer encore : 1° *Liturgia gallicana*, 1816, in-4° : c'est un catalogue curieux et singulier de tous les bréviaires, missels, diurnaux, rituels, manuels, martyrologes, cérémoniaux et processionnels de toutes les Églises de France. 2° *Dictionnaire des graveurs, amateurs, dessinateurs, peintres, sculpteurs et architectes qui ont gravé, ou d'après lesquels on a gravé*, 1795, 2 vol. in-8°. 3° *Bibliothèque critique et raisonnée des mélanges de littérature*, in-4°, par ordre alphabétique. 4° *Bibliothèque critique des* ANA, 1799 et 1813, 3 vol. in-4° et 1 vol. in-8° : c'est un catalogue raisonné de tous les ouvrages qui ont paru ou qui ont été promis sous ce nom. 5° *Catalogue raisonné des auteurs* CUM NOTIS VARIORUM, *des auteurs* AD USUM DELPHINI, *des livres imprimés à l'imprimerie royale, des auteurs Elzevirs et Vie des Manuces*, in-8°. 6° *Catalogue raisonné de toutes les éditions des auteurs grecs et latins qui forment la collection des* VARIORUM, *à laquelle on a joint la collection des* DIVERSORUM, tom. 1, in-4°. Adry fait connaître dans sa préface ces deux collections. 7° *Catalogue des éditions Elzevirs*, 1761, in-8°. On trouve encore, dans ce manuscrit, des notes sur les *Variorum* et sur les auteurs de l'*Histoire byzantine*. 8° *Catalogue raisonné des éditions de Marot, Regnier, Malherbe, Racan, Corneille, Molière, Racine, la Fontaine, Boileau et Rousseau*, in-8° : c'est la première partie d'un ouvrage qu'Adry se proposait de publier sous le titre de *Fabricius français*. 9° *Tables chronologiques qui indiquent l'époque de la naissance et de la mort de tous ceux qui se sont distingués dans les sciences, les belles-lettres et les arts*, petit in-fol. Ces tables commencent aux auteurs supposés antérieurs à Homère, et finissent à ceux qui sont morts en 1807. 10° *Examen des caractères de la Bruyère*, in-4° : c'est plutôt l'examen des clefs, les unes imprimées, les autres manuscrites, de l'ouvrage de ce célèbre moraliste. 11° *Notice sur la vie et les ouvrages de Charles le Beau*, 3 cahiers in-fol. et in-4°. Un de ces cahiers a pour titre : *Indices operum tam editorum quam ineditorum domini Caroli le Beau*. 12° *Notices sur Gaulmin, Maussac, Pradon*, etc., in-8°. On trouve dans ce recueil plusieurs notices de Mercier, abbé de St-Léger, et de Chardon de la Rochette. 13° *Le Louis d'or, politique et galant, par Isarn* : c'est une copie avec des notes d'Adry et de l'abbé de St-Léger, qui voulaient donner une nouvelle édition de cet ouvrage. 14° *Extrait du livre intitulé :* Q. B. V. (*Quod bene vertat*), in-4°. Analyse d'un livre singulier et rare que George Wallin, Suédois, fit imprimer en latin à Nuremberg, 1822, in-8° de 181 pages, et dans lequel il fait connaître l'état des sciences et des lettres en France sous le régent. Trois de ces manuscrits appartiennent à l'auteur de cette note. Les autres faisaient partie de la bibliothèque de M. Boulard, et sont passés dans divers cabinets. V—VE.

même temps l'histoire de son abbaye. Cette pièce fort curieuse a été publiée par Mabillon, *Sæc. Benedict. III*, part. 2, p. 451; écrite par un auteur presque contemporain, elle ne peut manquer d'être intéressante pour l'histoire du moyen âge. On attribue au même Adson un *Traité de l'Antechrist*, qu'il avait composé à la demande de la reine Gerberge, épouse de Louis d'Outre-Mer. Il est imprimé dans les Œuvres d'Alcuin et de Raban-Maur. On trouvera la liste des ouvrages d'Adson, ainsi que l'indication des collections où ils sont insérés, dans *Script. eccles.* de Cave. W—s.

ADVENIER-FONTENILLE (Hippolyte-Antoine), né à Paris le 15 février 1775, entra fort jeune à l'école des ponts et chaussées et fut nommé capitaine du génie en 1794. Il devint ensuite aide de camp de Marescot, fit en cette qualité plusieurs campagnes, et fut ensuite employé au comité des fortifications, jusqu'à la disgrâce de ce général, en 1808. Nommé référendaire à la cour des comptes en 1812, Advenier conserva cet emploi jusqu'à sa mort, arrivée le 18 avril 1827. Il consacrait à la littérature tous ses moments de loisir. Il a donné au théâtre du Vaudeville : 1° *l'Aînée et la Cadette*, 1796, en société avec M. Desfougerais (pseudonyme); 2° *l'Aveu supposé*, 1797, avec le même, pièce immorale et sifflée; 3° *Panard clerc de procureur*, 1802, en société avec MM. Boutard et Desfougerais; 4° *Gresset*, avec M. Boutard, 1803; 5° *les Époux dotés*, avec le même. Son dernier ouvrage dramatique fut un opéra-comique en un acte, représenté en 1821 au théâtre Feydeau, et intitulé *le Jeune oncle*, musique de Blangini. Toutes ces pièces ont paru sous le nom de Fontenille. Advenier ne manquait ni de grâce, ni d'esprit dans ses compositions. D'un caractère doux et facile, il fut chéri de tous ceux qui le connurent et sut se plier à toutes les circonstances dans lesquelles il se trouva. Il avait composé, en 1800, un pot pourri pour solenniser le triomphe de Bonaparte au 18 brumaire; il fit jouer, en 1816, avec M. Pain, au Vaudeville, *le Trois Mai*, pour solenniser l'anniversaire de l'entrée de Louis XVIII à Paris. Il a aussi composé quelques poésies fugitives. M—D j.

ADVENTIUS, élu, en 855, évêque de Metz, prit une part très-active aux événements de son siècle. L'histoire lui reproche d'avoir favorisé les égarements du roi Lothaire (*voy.* ce nom), c'est-à-dire le divorce de ce prince avec Theutberge et ses liaisons adultères avec Waldrade. Ce prélat assista à tous les conciles qui se tinrent en France, et notamment à celui de Coblentz (860), auquel étaient présents Louis, roi de Germanie, Charles le Chauve son frère, et Lothaire leur neveu. Il se trouva encore au concile que Lothaire convoqua à Aix-la-Chapelle, et il obtint de Theutberge, qu'il sut intimider, des aveux funestes et qui furent cause de sa séparation. Cette princesse fut reléguée dans un cloître, et Lothaire se fit autoriser par un autre concile à épouser Waldrade. Le pape Nicolas Ier envoya deux légats qui convoquèrent un concile à Metz (863), et ce fut vainement qu'Adventius prétendit justifier tout ce qui avait été fait : il fut déposé par le pontife, ainsi que plusieurs autres évêques, et Waldrade fut excommuniée. Alors Adventius écrivit à Rome une lettre suppliante, déclarant au saint-père qu'il serait allé lui-même se mettre à ses genoux si la goutte et ses autres infirmités ne l'en avaient empêché. Charles le Chauve, qui aimait ce prélat courtisan, intervint pour lui, et, à la prière du monarque, Adventius fut rétabli sur son siége; mais Lothaire craignant d'être excommunié, Adventius écrivit au pape de nouveau que le prince avait éloigné Waldrade, et qu'il traitait Theutberge comme son épouse. Nicolas avait peu de confiance dans de telles déclarations; et l'inquiétude du prélat était extrême. Heureusement pour lui, le pontife mourut (868), et son successeur Adrien n'annonça pas les mêmes dispositions. Dès lors Adventius cessa d'avoir la goutte et se hâta d'aller à Rome, de la part de Lothaire, pour féliciter le nouveau pontife sur son élévation. Il revint en France avec des paroles de paix, et Lothaire se rendit à son tour à Rome; mais ce prince étant mort subitement en revenant dans ses États, Charles le Chauve s'empara du royaume de Lorraine. Adventius, qui l'aida de toute son influence, présida la cérémonie du couronnement, qui se fit à Metz en 869, jouit d'un grand crédit à la cour du nouveau monarque, et mourut à Saultz, le 31 août 875. Il avait lui-même composé son épitaphe en vers élégiaques, déclarant qu'il avait fait des vers *joyeux* dans sa jeunesse et de bien *tristes* dans sa vieillesse. Baronius a conservé, dans ses *Annales*, toutes les pièces qui ont rapport à l'évêque Adventius, surtout sa correspondance et son mémoire présenté au concile de Metz. G—y.

ÆACIDE, fils d'Arymbas, roi des Molosses de l'Épire, ne succéda pas immédiatement à son père. Philippe, roi de Macédoine, ayant fait nommer au trône Alexandre, fils de Néoptolème et frère d'Olympias, son épouse. Mais Alexandre ayant été tué en Italie, Æacide devint roi. Après la mort d'Alexandre le Grand, il se laissa entièrement subjuguer par Olympias, qui l'entraîna, malgré ses sujets, dans la guerre contre Aridée et les Macédoniens. Les Épirotes profitèrent de son absence pour nommer un autre roi. Æacide parvint à se réconcilier avec eux; mais Cassandre s'opposa à son retour dans l'Épire, et envoya pour cet effet une armée commandée par Philippe, son frère, qui, ayant rencontré Æacide avec ses troupes sur la côte voisine des îles Œniades, dans l'Acarnanie, lui livra un combat dans lequel Æacide fut tué. Il eut pour fils le célèbre Pyrrhus. C—R.

ÆDÉSIUS, de Cappadoce, philosophe éclectique, était d'une famille noble, mais pauvre. Ses parents l'envoyèrent en Grèce pour y acquérir quelque talent qui pût le faire subsister : mais il trompa leur espoir, et ne rapporta de son voyage que l'amour des lettres et de la philosophie. Son père irrité le chassa de sa maison. Bientôt, vaincu par ses prières, il consentit à le reprendre auprès de lui, et lui permit même de continuer ses études. Ædésius justifia cette condescendance par ses succès. En peu de temps, il surpassa les maîtres les plus habiles. Pour se per-

fectionner dans la connaissance de la sagesse, il se rendit en Syrie, auprès de Jamblique le Chalcidien, qui jouissait d'une grande réputation, et ne tarda pas à devenir son disciple le plus fervent. Constantin le Grand régnait alors; son zèle pour le christianisme ne pouvait qu'être fatal aux philosophes; après la mort de Jamblique, son école fut dispersée; chacun prit parti de son côté. Ædésius était celui que les persécutions menaçaient le plus; dans cette conjoncture difficile, il eut recours à des moyens théurgiques pour connaître ses destinées. On peut lire dans Eunape les détails de cette espèce de divination. Un oracle en vers hexamètres lui présenta la vie pastorale comme un refuge assuré; mais il ne fut pas le maître de suivre cet avis des dieux. Ses disciples, par leurs importunités, par leurs menaces même, le contraignirent à reprendre ses leçons. Alors il quitta la Cappadoce, et vint s'établir à Pergame, où le suivirent les plus brillants succès. Ce fut de sa nouvelle école que sortirent Chrysanthe, Maxime d'Éphèse, Eusèbe et l'empereur Julien. Ædésius était d'un esprit gai, d'un caractère affable. Quoique valétudinaire, il parvint à un âge avancé. On ignore l'époque de sa mort. D. L.

ÆGIDIUS, religieux bénédictin, était natif d'Athènes, et vivait vers le milieu du 8e siècle. Plusieurs écrivains le regardent comme le véritable auteur d'un poëme attribué généralement à Gilles de Corbeil (*Ægidius Corboliensis*), et intitulé : *Carmina de urinarum judiciis; item de Pulsibus; cum expositione, et comment. M. Gentilis de Fulgineo*, Venise, 1494; Lyon, 1505, in-8°; puis avec des corrections d'Avenantius de Camerino, Lyon, 1526; Bâle, 1529, in-8°. O—N.

ÆGIDIUS, diacre et poëte de Paris, enseigna la grammaire vers la fin du 13e siècle; il écrivit en latin *Carolinus, ou Instruction puérile à Louis*, fils du roi de France; une Histoire de la première expédition de Jérusalem, qui se trouve dans la collection des historiens de Duchesne; enfin il enrichit d'un commentaire l'*Aurora* de Pierre de Riga. N—L.

ÆGIDIUS (PIERRE), natif d'Anvers, vivait à la fin du 15e siècle; il fut éditeur des *Lettres latines* d'Ange Politien, Anvers, 1514, in-4°. — *Gabriel* ÆGIDIUS, auteur du 17e siècle, a laissé : 1° *Specimina moralis christianæ et moralis diabolicæ in praxi*, Bruxelles, 1675; Rome, 1680, in-8°; 2° *de Philosophia universa, de Microscomo*, Anvers, 1667, in-8°. Il y a eu plusieurs autres Ægidius. Ils sont trop obscurs pour que nous en parlions. O—N.

ÆGIDIUS A COLUMNA, ou ÆGIDIUS ROMANUS. *Voyez* COLONNE (Gilles).

ÆGIDIUS CORBOLIENSIS. *Voyez* GILLES DE CORBEIL.

ÆGIMUS, ou ÆGIMIUS, médecin de Velie ou d'Élis, le premier, selon Galien, qui ait écrit sur le pouls, dans un ouvrage intitulé : *des Palpitations*, expression jadis synonyme de celle de *pouls*. Galien le croit antérieur à Hippocrate. C. et A—N.

ÆGINETA. *Voyez* PAUL ÆGINETA.

ÆGINUS-SPOLETINUS. *Voyez* APOLLODORE.

ÆLF (SAMUEL), docteur en théologie et archidiacre de la cathédrale de Linkoping en Suède, mort vers la fin du dernier siècle. C'était un théologien savant, et en même temps un littérateur plein de goût. Il avait enseigné les belles-lettres à Upsal, et on a de lui des poésies latines, remarquables par l'harmonie de la versification autant que par la pureté du style. Le docteur Ælf joignait à ses talents et à ses connaissances un caractère doux et modeste, et des mœurs exemplaires. C—AU.

ÆLFRIC, ALFRIC ou ALFRIE (Saint), archevêque de Canterbury, né d'une famille noble et distinguée en Angleterre, prit l'habit religieux dans le monastère d'Abingdon, et fut nommé, en 974, abbé de Malmesbury, évêque de Wilton en 990, et, en 995, archevêque de Canterbury. Il mourut le 28 août 1006. Son corps, inhumé dans le monastère d'Abingdon, fut rapporté à Canterbury où il est honoré comme saint. Ce prélat s'est illustré par ses vertus, par sa science et par des écrits utiles dont on trouve la liste dans Pitseus : 1° une Grammaire anglo-saxonne; 2° 180 Sermons dans la même langue, en deux livres; 3° une *Lettre sur la vie des religieux*; 4° les Canons du concile de Nicée, traduits en langue anglo-saxonne; 5° une *Chronique anglo-saxonne* concernant spécialement l'Église de Canterbury; 6° un Dictionnaire latin-saxon; 7° une traduction de la Genèse; 8° Œuvres de Donat, traduct. Parmi ces ouvrages, nous remarquons le suivant, qui est à la bibliothèque royale à Paris : *Homilia paschalis de corpore et sanguine. D. N. J. C., quæ quovis Paschate ad populum recitari, lato olim canone, jussa est, saxonice et latine*, Londres, 1666. Cette homélie liturgique est un monument précieux qui atteste la croyance que l'Église anglicane professait dans le 10e siècle sur la présence réelle. On trouve encore du même auteur, à la bibliothèque royale : l'*Heptateuque*, le *livre de Job*, l'*histoire de Judith*, en anglo-saxon, Oxford, 1698, in-4°; et enfin *Grammatica latino-saxonica*, publiée par Guill. Somner, *cum hujus dictionario anglo-saxonico*, Oxford, 1659. Ælfric avait commencé à Jules César et conduit jusqu'à l'an 975 la chronique anglo-saxonne, qui depuis a été continuée jusqu'à l'an 1070. Ces écrits sont d'autant plus recherchés qu'ils sont dans la langue que la nation anglo-saxonne parlait avant qu'elle eût été soumise par Guillaume le Conquérant. C'est surtout dans Ælfric que le savant Hickes a puisé pour composer la *Grammaire anglo-saxonne* qu'il a publiée dans le *Linguarum veterum septentrionalium thesaurus*, Oxford, 1705 (1). G—Y.

ÆLIAN. *Voyez* ÉLIEN et SPARTIEN.

ÆLIANUS MECCIUS, médecin du 2e siècle, sous l'empire d'Adrien, employa le premier, et avec succès, dans un temps de peste, la thériaque, comme remède et préservatif. Galien, dans son *Traité de*

(1) Plusieurs auteurs distinguent deux Ælfric : l'un, moine d'Abingdon, puis archevêque de Canterbury, mort en 1006; l'autre surnommé *le grammairien*, abbé de Malmesbury, puis évêque de Wilton ou archevêque d'York, mort en 1051. C'est à ce dernier qu'ils attribuent les ouvrages qui portent le nom d'Ælfric. (*Voy.* Fabricius, *Bibl. med. et inf. latin.*, t. 1, p. 66-67.)

la thériaque, loue Ælianus non-seulement comme le premier de ses maîtres, mais à cause de ses grandes lumières et de son habileté à traiter les malades. C. et A—N.

ÆLIUS SEXTUS PŒTUS CATUS, jurisconsulte célèbre, vécut dans le 6e siècle de la fondation de Rome, fut successivement édile, consul et censeur, et donna son nom à une partie du droit romain. Lorsque Cnæus Flavius divulgua les formules et les fastes, les patriciens, pour conserver le droit d'en être toujours les seuls dépositaires, en composèrent de nouvelles, et les cachèrent avec plus de soin. Mais Ælius, étant édile, parvint à se les procurer et les divulgua à son tour. Ces dernières formules, rendues publiques, retinrent le nom de *droit Ælien*, comme celles que Flavius avait communiquées retinrent le nom de *droit Flavien*. Au reste, il paraît constant, malgré l'opinion de Grotius et de Bertrand, qu'Ælius est aussi l'auteur de l'ouvrage appelé *Tripartites d'Ælius*. Cet ouvrage, qui était comme l'origine, et pour ainsi dire, la naissance du droit, s'appelait *Tripartites*, parce qu'on y trouvait, 1° le texte de la loi ; 2° son interprétation ; 3° sa formule, ou *legis actio*, c'est-à-dire la procédure à observer pour user du bénéfice de la loi. Nommé consul, l'an 556 de la fondation de Rome, à la fin de la seconde guerre punique, Ælius se fit remarquer par la rigidité de ses mœurs, mangeant dans de la vaisselle de terre, et refusant les vases d'argent que lui offraient les ambassadeurs étoliens. Parvenu à la censure avec M. Céthégus, il assigna au sénat, dans les jeux publics, une place distincte de celle du peuple. M—X.

ÆLST (GUILLAUME VAN), natif de Delft en Hollande, peignait avec beaucoup de vérité et de naturel des fleurs et des fruits. Dans sa jeunesse, il se rendit en France pour s'exercer dans son art ; de là, il alla à Rome, et y fut accueilli par plusieurs personnes de distinction. En 1656, il retourna dans sa patrie, et s'établit à Amsterdam, où ses tableaux furent très-estimés ; les cabinets des amateurs dans cette ville en conservent encore plusieurs. Van Ælst connaissait son mérite, et ne craignait pas d'en convenir. Un des bourgmestres d'Amsterdam lui répondant avec hauteur dans une affaire qui intéressait vivement Ælst, celui-ci découvrit sa poitrine, lui fit voir une chaîne où pendait une médaille d'or qu'il avait reçue du grand-duc de Toscane, et lui dit : « Vous êtes venu au monde avec un sac d'argent, « voilà tout votre mérite ; quant au mien, il est dans « mes talents. » Ælst mourut en 1679. Il ne faut pas le confondre avec Évert, ou Évérard van Ælst, son oncle, également peintre, et natif de Delft. Ce dernier, né en 1602, excella dans la représentation des petits objets, tels que fruits, herbes, oiseaux morts, cuirasses et armes polies. Il avait le talent de rendre avec une grande vérité les plus petits détails. Il mourut en 1658. D—G.

ÆMILIANUS. *Voyez* les ÉMILIEN.

ÆMILIUS. *Voyez* les ÉMILE.

ÆMILIUS (ANTOINE), professeur d'histoire à l'Académie d'Utrecht, naquit à Aix-la-Chapelle, en 1589. Son père, Jean Meles, était bourgmestre d'Hasselt ; mais, ayant embrassé la religion réformée, il fut obligé de se retirer d'abord à Aix-la-Chapelle, ensuite à Dordrecht. Antoine fit une partie de ses études sous Gérard Vossius, recteur de Dordrecht, qu'il remplaça ensuite. Il employa alors une grande partie de son temps à commenter et à expliquer les Annales de Tacite. Il fut lié avec Descartes, dont il embrassa la philosophie, et mourut en 1660. Il a laissé un *Recueil de harangues et de vers latins*, 1651, in-12, qui ne sont pas sans mérite. — On connaît aussi un autre Æmilius (Georges), proprement Œmler, né à Mansfeld, en 1517, parent de Luther, et dont on a aussi des poésies latines : il a traduit les Évangiles en vers héroïques : *Evangelica heroico carmine reddita*, 1509, in-8°, réimprimés plusieurs fois. G—T.

AENAE (HENRI), né en 1743, à Oldemardum dans la Frise occidentale, mourut à Amsterdam en 1812. Il fit ses études à Francker, passa maître ès arts à Leyde en 1769, et soutint une thèse sur le phénomène de la congélation, qui lui valut le titre de docteur en philosophie. Plus tard il fut appelé à la Haye auprès du gouvernement, et chargé de plusieurs missions diplomatiques dans le midi de l'Europe. En 1795 il fit partie de l'assemblée des savants français et étrangers réunis à Paris pour établir l'uniformité des poids et mesures. Dans les dernières années de sa vie, il remplit successivement les fonctions d'inspecteur des poids et mesures et de membre de la commission générale de la marine. On a de lui quelques écrits estimés sur les sciences technologiques, parmi lesquels on remarque ceux qui traitent de la roue hydraulique d'Eckhard, des ailes de moulin à vent de Dyck, des instruments d'astronomie inventés par van Adam, et de l'emploi du vernier. Son rapport adressé au gouvernement de Hollande, sur les améliorations à introduire dans le système des poids et mesures, mérite aussi d'être mentionné. M—A

ÆNEAS-SYLVIUS. *Voyez* PIE II.

ÆNESIDÈME, philosophe pyrrhonien, de Gnossus, dans l'île de Crète, fut disciple d'Héraclide du Pont, et contemporain de Cicéron. On lui donne quelquefois le surnom d'*Alexandrin*, parce qu'il enseigna la philosophie à Alexandrie. Ænésidème fut le restaurateur de la secte de Pyrrhon, qui, depuis la mort de Timon de Phliase, était peu considérée. Il écrivit, au rapport de Diogène Laerce, huit livres *de la Philosophie sceptique*, dont il ne nous reste qu'un extrait dans Photius. Il paraît avoir encore été très-partisan des opinions d'Héraclite. On ignore l'époque de sa mort. D. L.

ÆPINUS (JEAN), célèbre coopérateur de Luther, né en 1499, dans la Marche de Brandebourg, mort le 13 mai 1553 ; son nom de famille était *Huch* ou *Hœck*, *Hoch* (haut), qu'il changea en Αἰπεινός ; de Αἰπύς (élevé), selon l'usage des savants de son temps. Étant entré dans l'ordre de St-François, il quitta l'Angleterre, où il se trouvait lorsqu'il fit ses vœux, et alla recommencer ses études théologiques sous Luther, à Wittenberg. Ayant adopté les opinions et

les projets de ce réformateur, il voulut introduire la réforme dans sa patrie. Mais les esprits n'étaient pas encore disposés à l'accepter ; ses prédications restèrent sans effet, et son zèle ne réussit qu'à le faire mettre en prison. Rendu à la liberté, il s'établit d'abord à Stralsund, où on lui avait donné la place de recteur, et ensuite à Hambourg, où il exerça, comme pasteur de l'église de St-Pierre, et comme inspecteur ecclésiastique, une influence, sinon égale à celle de Calvin à Genève, au moins très-remarquable, et qui a laissé des traces dans les institutions tant civiles que religieuses de cette ville hanséatique. Lorsque en 1547 Charles-Quint, après la victoire de Muhlberg, eut sommé les protestants d'adopter l'*Intérim*, en attendant le nouveau concile qu'il avait demandé au pape, et auquel l'arrangement définitif des affaires de l'Église devait être confié, selon les vues de ce monarque, Æpinus fut un de ceux qui s'opposèrent avec le plus de force aux théologiens wittenbergeois, à la tête desquels était Mélanchthon, et qui, tout en refusant d'adopter dans son entier le projet d'organisation provisoire de l'empereur, se montraient disposés à un accommodement, en admettant plusieurs points de doctrine et de discipline romaine que Luther avait rejetés, comme choses indifférentes (*adiaphora*) et étrangères aux articles fondamentaux de la communion d'Augsbourg. Æpinus se déclara contre les adiaphoristes, et se réunit à Flacius-Illyricus, leur plus savant antagoniste. Il avait, dès 1534, rempli une mission de son parti auprès de Henri VIII, roi d'Angleterre, et signé, en 1538, les articles de Smalcalde. Parmi ses ouvrages, qui sont presque tous dirigés contre l'Église romaine, l'*Intérim* et les adiaphoristes, on doit remarquer quelques écrits dans le dialecte de la basse Saxe, dont les théologiens ne se sont guère servis depuis lui. S—R.

ÆPINUS (François-Marie-Ulrich-Théodore), l'un des physiciens les plus recommandables qui aient existé, naquit le 13 décembre 1724, à Rostock. Il s'est distingué surtout par un ouvrage intitulé : *Tentamen Theoriæ electricitatis et magnetismi*, imprimé à Pétersbourg, en un volume in-4°. Il y entreprend de soumettre au calcul les phénomènes de l'électricité et du magnétisme; et, quoiqu'il n'ait pu traiter ainsi que ceux qui dépendent de l'équilibre des forces électriques ou magnétiques, neutralisées à distance, indépendamment de la figure des corps sur lesquels elles sont répandues, son travail cependant a rendu un grand service aux sciences : d'abord, en représentant dans leurs plus petits détails une foule de faits sur lesquels on n'avait que des idées très-vagues ; ensuite, en montrant la manière dont on pouvait appliquer le calcul à ces sortes de questions. La généralité, et, si l'on peut ainsi dire, l'abstraction des considérations mathématiques dont il faisait usage, lui fit découvrir plusieurs modes d'expériences auxquels on n'avait pas encore songé ; et il peut être regardé, à juste titre, comme le véritable inventeur du condensateur électrique et de l'électrophore, deux appareils dont il a donné complétement la théorie. Les phénomènes qu'Æpinus n'a point considérés sont ceux qui dépendent du mouvement de l'électricité et du magnétisme, de leur neutralisation au contact, des lois suivant lesquelles ces fluides (si toutefois ce sont des fluides) se distribuent sur la surface des corps. Mais ces recherches exigent une analyse très-profonde, qui n'a pas encore été donnée en général, et peut-être demanderaient-elles aussi que l'on eût, sur la nature de l'électricité et du magnétisme, des idées plus sûres et plus approfondies que celles que l'on a eues jusqu'à présent. M. Haüy a donné un abrégé de l'ouvrage d'Æpinus, 1787, in-8°; mais ce n'est qu'un exposé succinct de sa doctrine, et non pas une traduction, comme on l'a dit trop souvent. Æpinus a encore publié un autre ouvrage, 1762, in-4°, intitulé : *Réflexions sur la distribution de la chaleur sur la surface de la terre* (traduites en français par Raoult de Rouen). Il a aussi donné plusieurs mémoires intéressants dans les volumes de l'Académie de Pétersbourg. Il est le premier qui ait fait des expériences exactes sur l'électricité de la tourmaline, et il a publié ses recherches sur ce sujet, conjointement avec celles de quelques autres physiciens, dans un petit ouvrage in-8°, publié en 1762, à Pétersbourg. Il mourut à Dorpt, en Livonie, en août 1802, âgé de 78 ans. Le caractère principal qui distingue les ouvrages d'Æpinus, c'est une grande sagacité dans les expériences, unie à une grande rigueur de raisonnement dans les démonstrations. Il devait le premier de ces avantages à la nature, et le second à l'emploi des mathématiques, qu'il savait manier habilement. L'union de ces deux qualités constitue le vrai physicien. B—T.

AÉRIUS, hérésiarque du 4e siècle, naquit dans le Pont, et suivit d'abord les opinions d'Arius. Vers l'an 355, il disputa vainement à Eustathe l'évêché de Sébaste, en Arménie. On a conjecturé qu'il prit alors la résolution de se séparer des chrétiens, dont il avait jusque-là fait partie ; il est seulement certain qu'il fonda une nouvelle secte, et eut beaucoup de partisans qui, de son nom, furent appelés *aériens*. St. Augustin, qui écrivit, en 428, son livre *des Hérésies*, dit que les aériens étaient alors nombreux dans la Pamphilie. Le principal point de leur doctrine était que les évêques ne sont distingués des prêtres par aucun droit divin; mais que, d'après le Nouveau Testament, leurs devoirs et leur autorité sont les mêmes. Aérius soutint aussi qu'il ne fallait point prier pour les morts, et nia la nécessité d'observer les fêtes établies, ou de célébrer le jour de Pâques. Il appelait *antiquaires* les fidèles qui suivaient les cérémonies établies par l'Église, et qui s'attachaient au traditions ecclésiastiques. Ces erreurs furent également combattues par les aériens et par les orthodoxes : elles excitèrent un grand scandale. Aérius et ses sectateurs, exclus des églises et des villes, furent obligés de mener une vie errante. D—T.

AERSCHOT (duc d'), d'une illustre famille du Brabant, fut décoré, par Philippe II, roi d'Espagne, de l'ordre de la Toison d'or, en 1556, obtint un commandement dans l'armée, et fut créé membre du *Raad van state* (conseil d'État). Ayant refusé d'en-

trer dans la confédération des nobles contre l'Espagne et le saint-siége, il fit frapper une médaille de la Vierge, qu'il porta à son chapeau, et toute sa maison fut obligée de suivre son exemple. Arrivé à Bruxelles, il fut imité par une foule de personnes, et sa conduite plut tellement à la duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas, qu'elle en instruisit le pape Pie V. Le pontife, charmé du zèle d'Aerschot, accorda des indulgences à tous ceux qui portaient le même signe. Les états lui conférent ensuite la direction de la guerre. En 1577, il fut nommé bourgeois d'Anvers; quelque temps après il parut à Gertruydemberg en qualité de député, pour faire révoquer l'édit séculaire; mais il n'y put réussir. Il fit aussi d'inutiles efforts contre la maison d'Orange, et contre le prince Mathias, que ce parti venait de faire nommer landwogd. Étant ensuite allé à Gand, en qualité de stathouder de Flandre, et ayant annoncé qu'il venait pour rétablir les anciens priviléges, les partisans du prince d'Orange armèrent les bourgeois et le firent prisonnier dans son propre palais. Devenus, par ce coup hardi, maîtres de Gand, les orangistes firent prêter aux bourgeois serment de fidélité; mais leur hardiesse déplut à l'assemblée des états, et le duc d'Aerschot fut remis en liberté. Nommé ensuite stathouder de Bruges, il fut député, en 1588, à la diète de l'Empire, où il resta quelques années. De retour en Hollande, il ne put supporter les désagréments auxquels l'exposaient son rang et sa religion, et il se retira à Venise, où il mourut en 1595. D—G.

ÆSCHINE. *Voyez* ESCHINE.

ÆSCHRION, de Pergame, médecin empirique du 2e siècle, s'appliqua beaucoup à la matière médicale. Galien, qui l'appelle son concitoyen et son maître, le cite avec éloge, comme l'inventeur d'un remède contre la morsure des animaux enragés. C'était un mélange de cendres d'écrevisse, de gentiane et d'encens, qu'il faisait prendre intérieurement. Il appliquait en même temps sur la plaie un emplâtre composé de poix, d'opoponax et de vinaigre; et cette dernière pratique, dont les modernes ont trouvé un analogue plus puissant dans la cautérisation, explique le succès qu'obtenait Æschrion. Très-confiant dans l'astrologie, Æschrion recommandait expressément de ne brûler les écrevisses qu'en un certain temps de la lune. La crédulité de Galien n'est-elle pas aussi étonnante que la folie de l'empirique? C. et A—N.

ÆSCHYLE. *Voyez* ESCHYLE.

ÆSOPE. *Voyez* ÉSOPE.

ÆTHÉRIUS, architecte, vivait sous le règne d'Anastase Ier, empereur d'Orient, qui le combla d'honneurs, et lui donna une place dans son conseil. On attribue à cet artiste la grande muraille qu'Anastase fit construire pour préserver Constantinople des insultes des Huns, des Goths et des Bulgares. Ce monument de la grandeur et de la faiblesse romaine avait 18 lieues de long et s'étendait du Pont-Euxin à la Propontide, au midi de Selymbria. Æthérius éleva aussi plusieurs édifices dans Constantinople. Il florissait vers l'an 500 de J.-C. L. S—E.

AÉTION, peintre grec, exécuta et fit porter à une exposition publique, aux jeux olympiques, un tableau dans lequel il avait représenté les *Noces d'Alexandre et de Roxane*. Cet ouvrage eut un si grand succès, que Proxenidas, l'un des juges nommés pour décider du mérite des productions de l'art, enchanté du talent d'Aétion, lui donna sa fille en mariage. Lucien assure avoir vu ce tableau en Italie, et en fait une description brillante, d'après laquelle Raphaël a tracé l'une de ses plus riches compositions. L. S—E.

AÉTIUS, hérésiarque du 4e siècle, surnommé L'ATHÉE, naquit à Antioche; il était fils d'un soldat de Célé-Syrie. Sa pauvreté l'obligeant de vivre du travail de ses mains, il commença par être vigneron, puis chaudronnier, et ensuite orfèvre; mais forcé de quitter cette dernière profession, parce qu'il avait substitué un bracelet de cuivre doré à un bracelet d'or, il suivit un charlatan, pratiqua ensuite la médecine avec quelque succès; s'étant fait chasser d'Antioche, il alla étudier la dialectique à Alexandrie. Comme il était très-exercé dans cette science, et peu versé dans l'Écriture sainte, il donna dans les nouvelles erreurs, auxquelles il en ajouta plusieurs autres. St. Épiphane a conservé 47 propositions erronées, tirées de ses ouvrages, qui en contenaient plus de 300. Les principales consistaient à enseigner que le fils de Dieu n'est pas semblable à son père; à prétendre connaître Dieu comme soi-même, et à faire regarder les actions les plus blâmables comme des besoins de la nature; à rejeter l'autorité des prophètes et des apôtres; à rebaptiser, au nom d'un Dieu incréé, et du St-Esprit procréé par le Fils créé; Aétius soutenait enfin que la foi seule, sans les œuvres, suffisait. Ses autres erreurs n'étaient que de purs sophismes, fondés sur des équivoques de mots. Il fut ordonné diacre par Léonce, évêque arien, qui se vit ensuite forcé de lui interdire les fonctions de cet ordre. Les anoméens l'excommunièrent, quoiqu'il fût leur chef. Rétabli par Georges d'Alexandrie, condamné par les eusébiens dans les conciles d'Ancyre et de Séleucie, dégradé par les acaciens dans celui de Constantinople, il fut exilé en Cilicie par Constance. Lorsque Julien parvint à l'empire, il rappela Aétius, lui écrivit une lettre pour l'inviter à venir à sa cour, et lui donna des terres près de Mytilène, dans l'île de Lesbos. Eusoius d'Antioche leva la sentence d'excommunication portée contre lui, et on l'ordonna évêque; enfin, ayant échappé au supplice qu'il était sur le point de subir pour être resté attaché à l'empereur Valens, lors de la révolte de Procope, il vint mourir en 366, à Constantinople, où Eudoxe lui fit des obsèques magnifiques. T—D.

AÉTIUS, général romain, né à Dorostore, dans la Mœsie. Gaudence, son père, Scythe d'origine, parvint aux premiers emplois militaires, et fut tué dans les Gaules par des soldats mutinés. Aétius, élevé parmi les gardes de l'empereur, et donné bientôt en otage au redoutable Alaric, apprit l'art de la guerre sous ce conquérant, et profita de son séjour chez les barbares pour se faire aimer de ces peuples, qu'il devait un jour avoir alternativement pour ennemis et

pour alliés. En 424, l'usurpateur Jean ayant voulu s'emparer du sceptre d'Occident, Aétius se chargea de le faire secourir par les Huns; mais Jean fut vaincu, et son défenseur se soumit aussitôt à Valentinien, qui régnait en Occident, sous la tutelle de Placidie sa mère. Avide des faveurs de la cour, et jaloux du crédit du comte Boniface, Aétius ourdit contre lui une trame odieuse, dont le résultat fut la révolte de Boniface, qui appela Genseric et les Vandales en Afrique. Une explication tardive entre Boniface et Placidie ne sauva pas l'Afrique; mais elle fit découvrir l'intrigue d'Aétius qui, dans ce moment, écrasait, dans les Gaules, les Francs et les Bourguignons. Placidie n'osa le punir, mais elle accorda de nouvelles dignités à Boniface. Aétius, furieux, revole en Italie à la tête de quelques troupes, rencontre son rival, lui livre bataille, est vaincu; mais il blesse de sa propre main Boniface, qui mourut quelque temps après, en 432; Placidie voulut venger sa mort. Aétius, retiré chez les Huns, revint exiger son pardon à la tête de 60,000 barbares; l'impératric lui rendit ses charges et ses honneurs, et Aétius retourna dans les Gaules servir l'Empire, qu'il défendait avec courage lorsque son ambition n'en décidait point autrement. Il battit successivement les peuples qui se partageaient les provinces, et se servit souvent du crédit qu'il avait sur eux pour les ruiner les uns par les autres. Bientôt il eut besoin de les réunir tous pour s'opposer aux hordes barbares conduites par Attila. Ce roi des Huns avait passé le Rhin et la Seine, et s'avançait vers Orléans, qu'il assiégea bientôt; Aétius, dans ce danger, rassemble les Saxons, les Bourguignons, les Francs, entraine dans cette alliance Théodoric, roi des Visigoths, et marche avec une armée formidable contre son ennemi. Attila avait quitté Orléans, repassé la Seine, et se trouvait près de Châlons en Champagne, dans les champs Catalauniques; Aétius le joignit et lui présenta la bataille en 451. Cette journée devait décider du sort du monde entier: Attila, le *fléau de Dieu* et le *roi des rois*, allait trouver enfin un vainqueur; la mêlée fut affreuse. les deux armées étaient innombrables; les peuples et les princes alliés rivalisaient de courage; la nuit vint couvrir la retraite d'Attila, et cacher aux deux partis l'horreur du carnage. S'il faut en croire Jornandès, près de 300,000 morts jonchaient la terre; Théodoric fut trouvé percé d'un dard. Son fils voulait le venger en attaquant sur-le-champ l'armée d'Attila, affaiblie et effrayée de sa défaite; il parait qu'Aétius craignit à son tour de voir ses alliés trop puissants; il retint leur courage, leur persuada de se séparer, et laissa échapper Attila. Ce barbare menaça de nouveau l'Italie, où le nom d'Aétius suffit encore pour l'arrêter, en 452; mais la perte de ce dernier se tramait en secret à la cour de Valentinien. Ce lâche empereur venait d'outrager la femme du sénateur Maxime, qui méditait d'en tirer vengeance, et qui, redoutant le courage et le dévouement d'Aétius, voulut d'abord priver le trône d'un si solide appui. Il fut facile de rendre ce général criminel aux yeux d'un prince ingrat, faible et soupçonneux; Aétius, mandé au palais avec quelques-uns de ses amis, s'y rend sans défiance; il s'approche de l'empereur, qui, dans l'instant, tire son épée et la plonge lâchement dans le sein d'Aétius; de vils eunuques l'achevèrent, et ses amis partagèrent son sort. Le meurtre de ce grand capitaine indigna tout l'empire, et sa mort ne tarda pas à être vengée. (*Voy.* VALENTINIEN.) Aétius était d'une taille moyenne, d'une figure mâle, d'un tempérament robuste, et d'une adresse remarquable aux exercices du corps; il supportait facilement la fatigue et les privations; son ambition, déguisée avec adresse, ressemblait quelquefois à la grandeur d'âme. Ses belles actions ont fait oublier les intrigues et les viles manœuvres auxquelles il s'abaissa pour perdre ses rivaux et ses ennemis. Sa mort arriva en 454. L—S—E.

AÉTIUS, médecin d'Amida, ville de Mésopotamie, vivait sur la fin du 5e siècle et au commencement du 6e. Dans un ouvrage intitulé *Tetrabiblos* il a compilé avec assez de discernement tous les médecins qui l'avaient précédé, particulièrement Galien, Archigène, Dioscoride, etc.; il y décrit aussi quelques maladies nouvelles, et on y trouve des notions ignorées avant lui sur les maladies des yeux, et l'emploi des médicaments externes. Il s'est attaché à décrire tous les prétendus spécifiques, charmes o amulettes qui étaient en vogue chez les Égyptiens, ce qu'aucun médecin grec n'avait encore fait. Il est surtout recommandable sous le rapport de la chirurgie. Son ouvrage, divisé, par les divers copistes auxquels nous le devons, en quatre tétrabibles, et chaque tétrabible en quatre discours, se composait primitivement de seize livres: les huit premiers seulement furent imprimés en grec, à Venise, chez les héritiers d'Alde Manuce, in-fol., 1534. Les autres sont restés en manuscrit dans les bibliothèques de Vienne et de Paris. Il y en a eu plusieurs éditions latines, de la version de Janus Cornarius, sous ce titre; *Contractæ ex veteribus Medicinæ tetrabiblos*, à Venise, 1543, in-8°; Bâle, 1542, 1549, in-fol.; une autre à Bâle, 1535, in-fol., dont les sept premiers livres et les trois derniers étaient de la version de J.-B. Montanus; deux à Lyon, 1549, in-fol., et 1560, 4 vol. in-12, avec des notes de peu d'importance, par Hugo de Soleriis; et une à Paris, 1567, in-fol., parmi les *Medicæ artis Principes*. On a confondu souvent Aétius d'Amida avec Aétius l'hérésiarque, qui fut aussi médecin. — On connait un 3e médecin de ce nom, Aétius Sicanus, ou Siculus, des écrits duquel le livre *de atra Bile*, attribué à Galien, est, dit-on, tiré en partie. Et enfin Aétius Cletus, de Segni, auteur d'un *Dodecaporion Chalcanthinum*, *Romæ*, 1620, in-4°; d'un traité *de Morbo Strangulatorio*, *Romæ*, 1636, in-8°, etc. C. et A—N.

AFER (CN. DOMITIUS), célèbre orateur sous les règnes de Caligula, de Claude et de Néron, naquit à Nîmes, l'an 15 ou 16 avant J.-C, de parents obscurs, et non de l'illustre famille Domitia, comme l'a dit Faydit dans ses Remarques sur Virgile. Élevé dans l'étude des lettres, au sein de sa patrie, il se rendit jeune à Rome, où ses mœurs dépravées ne l'empêchèrent pas de briller au barreau, et de parvenir aux honneurs sous l'empire de Tibère. Modèle des délateurs, il devint cher à Tibère, qui le

nomma préteur ; et, pour gage de sa reconnaissance, Afer accusa de divers crimes supposés, et fit condamner à mort les derniers amis de la veuve de Germanicus. Il avait commencé par attaquer Claudia Pulchra, amie et parente d'Agrippine. Les succès qu'il obtint dans cette cause développèrent en lui des talents qui le mirent au-dessus de tous les orateurs de ce temps-là. L'année suivante, Afer accusa Quintilius Varus, fils d'Agrippine ; et trouvant que cette carrière était le chemin de l'opulence et des charges, il la parcourut jusqu'à sa vieillesse, quoique le déclin de ses facultés finit par nuire à son ancienne réputation d'éloquence. Aussi adroit flatteur qu'orateur brillant, son habileté le tira d'un danger dans lequel l'avait jeté son imprévoyante bassesse. Il avait érigé une statue à Caligula, avec cette inscription : *Caïus à vingt-sept ans a été deux fois consul.* Le fantasque tyran, qui avait des prétentions à l'éloquence, et qu'offusquaient les succès d'Afer, prononça au sénat une harangue étudiée, pour accuser son adulateur d'avoir voulu le signaler comme coupable d'une violation des lois, qui fixaient l'âge du consulat à vingt-cinq ans. La condamnation d'Afer était sûre; mais l'habile flatteur se jette aux pieds de son adversaire couronné, et affectant une grande admiration pour l'éloquence de l'empereur, déclare qu'il la redoutait plus que son pouvoir souverain, et répète les traits les plus saillants de son discours, avec une sorte d'enthousiasme. Caligula charmé, loin de poursuivre son accusation, envoya près d'Afer l'un des consuls en charge pour lui donner les faisceaux consulaires. Cet orateur adroit était fait pour conserver toute sa faveur sous Claude et sous Néron ; il fut revêtu pendant leur règne d'emplois importants, et mourut d'intempérance sous l'empire du dernier, l'an 59 de J.-C. Afer a été le maître de Quintilien : c'est ce qu'on peut dire de plus honorable en faveur de ses talents, pour diminuer le mépris qu'inspirent ses vices. Quintilien dit, de son éloquence, qu'elle était pleine d'art et de variété, digne enfin d'être comparée à celle des plus fameux orateurs du plus beau temps de l'éloquence romaine. Il mêlait souvent dans ses plaidoyers des bons mots et des traits plaisants, pour lesquels il avait un talent particulier. Il en restait des recueils du temps de Quintilien, qui les propose comme des modèles. Ce célèbre critique faisait aussi un grand cas d'un traité sur les Preuves, qu'avait donné Afer : l'ouvrage ne nous est pas parvenu. Il eût été curieux de voir traiter un tel sujet par le modèle des délateurs. Afer écrivit également deux livres sur l'Art oratoire. Il ne nous reste de lui que quelques sentences dans Quintilien, dans Dion et dans Pline le jeune. V. S—L.

AFFAITATI (Fortunio), philosophe italien, était né vers la fin du 15ᵉ siècle, à Crémone, d'une famille féconde en hommes de mérite. (*Voy.* la *Biogr. Crémonese* de Lancetti.) Les talents de Fortunio lui méritèrent la bienveillance du pape Paul III, qui se l'attacha par quelque emploi ; il lui dédia son ouvrage intitulé : *Physicæ ac astronomicæ Considerationes*, Venise, 1549, in-8°. Ce volume, devenu rare, contient six traités dont les plus curieux sont ceux : *de varia gemellorum Fortuna*, et *de Androgyne a se ipso concipiente*. Il est assez vraisemblable que ce dernier opuscule était connu de l'auteur de *Lucina sine concubitu*. (*Voy.* *John* Hill.) Le P. Moschini s'étonne que le pape ait accepté la dédicace d'un ouvrage aussi singulier (*Biograf. universal.*, t. 1, p. 265). Après la mort de son protecteur, Fortunio quitta Rome; et ayant passé en Angleterre, il s'y noya dans la Tamise, vers 1550; on ne sait si ce fut par accident. A des connaissances variées, il joignait de l'esprit et de l'imagination. W—s.

AFFICHARD (Thomas l'), né à Pont-Floh, diocèse de St-Pol-de-Léon, le 22 juillet 1698, mort à Paris le 20 août 1753, a travaillé pour le Théâtre-Français, pour le Théâtre-Italien, pour l'opéra-comique, et même pour les marionnettes. A l'exception des pièces qu'il a faites pour ce dernier théâtre, il a presque toujours eu pour collaborateurs ou Panard, ou Romagnesi, ou Valois Dorville, ou Gallet. On trouve la liste de ses ouvrages dans le *Dictionnaire des Théâtres de Paris*, t. 3, p. 253; dans *la France Littéraire*, 1769, t. 2, etc. ; beaucoup de ces pièces ne sont pas imprimées ; quelques-unes de celles qui le sont ont été recueillies sous le titre de *Théâtre de l'Affichard*, 1746, in-12; ce volume contient *les Acteurs déplacés, la Famille, l'Amour imprévue, la Nymphe des Tuileries, le Fleuve Scamandre, les Effets du hasard.* Une nouvelle édition, 1768, in-12, contient : *le Fleuve Scamandre, les Effets du hasard, la Nymphe des Tuileries, le Retour imprévu, la Famille, la Béquille.* Il a aussi composé des romans : 1° *le Songe de Clydamis*, 1732, in-12; on y trouve un *Voyage à Cythère.* 2° *Voyage interrompu*, 1737, 2 parties in-12. 3° *Caprices romanesques*, 1745, in-12. On lui attribue aussi *le Pouvoir de la Beauté*, 1755, in-12. De son vivant, l'Affichard avait été apprécié. Voici une epigramme d'un de ses contemporains :

> Quand l'afficheur afficha l'Affichard,
> L'afficheur afficha le poëte sans art.

A. B—t.

AFFLITTO (Matthieu), petit-fils de Matthieu Afflitto, conseiller royal en 1409, sous Ladislas, naquit à Naples, vers 1430. S'étant adonné à l'étude des lois dès sa jeunesse, il y fit des progrès prodigieux, et acquit une réputation qui le porta au conseil d'Etat sous le roi Ferdinand Iᵉʳ; il jouissait de la confiance de ce prince et de celle du duc de Calabre, son fils (depuis Alphonse II). Nommé ensuite président de la chambre royale, Matthieu Afflitto fut employé dans les affaires les plus importantes, sous cinq rois successifs ; il joignait, aux connaissances profondes dont ses ouvrages font foi, une probité et une douceur extrême : les envieux même rendaient hommage à ses vertus, et surtout à son savoir. Camerario, lieutenant de la même chambre royale, très-savant feudiste, s'exprime ainsi à son sujet : *Mattheum Afflictum, virum plane litteratissimum, nostra et præcedenti ætate prestantissimum.* Arnoldo Ferron, conseiller de la même chambre, appelle ce magistrat *probus vir, et juris civilis scientia illustris.* Fonta-

nella, qui vivait longtemps après lui, dans le 17e siècle, cite *Mattheum Afflictum cujus autoritas valet pro mille.* Cependant Pancirole dit de lui, dans son traité *de claris legum Interpretibus*, lib. 2, p. 236 : *Potius laboriosus in scribendo quam acutus habitus est.* Les orages de ces règnes et la fatigue de ses nombreux travaux n'empêchèrent pas Afflitto de pousser sa carrière jusqu'à 80 ans. Il mourut vers 1510, et fut enterré à Naples, dans l'église conventuelle de Monte-Vergine, au bas d'un tableau représentant St. Eustache, dont sa famille prétendait être issue. La piété d'Afflitto, qui était très-grande, l'avait porté à composer l'*Office de la Translation du corps de St. Janvier*, approuvé depuis par le saint-siége. Matthieu perdit jeunes les enfants qu'il avait eus d'Orsina Caraffa, sa première femme ; de Diana Carmignana, qui fut la seconde, descendent les Afflitto, barons de Rocca-Gloriosa. Les ouvrages que Matthieu a laissés sont : 1° *Matthei de afflictis Commentarius in constitutiones Siciliæ et Neapolis*, in-fol., Francfort, 1603 ; 2° *Commentarius super tres libros feudorum, Venetiis*, 1534, in-fol., réimprimé à Lyon en 1548 et 1560, à Francfort en 1598, 1608 et 1629 ; 3° *Decisiones Neapolitanæ antiquæ et novæ, Venetiis*, 1564, réimprimé en 1600 et 1635 in-fol., réimprim. dans le même format à Francfort, 1616 et 1635; 4° *Lecturæ super consuetudinibus Neapolitani Siciliæque regni, Lugd.*, 1535, in-fol., reimprimé sous divers titres, et avec les additions de divers jurisconsultes ; 5° *de Jure Protomiseos cum Baldo et Marantha*, Tr. Tr. 18, Francfort, 1571 et 1588, réimprimé à Spire en 1603, in-8° ; 6° *Enumeratio privilegiorum fisci, Basileæ*, 1550, in-fol. ; 7° *Lecturæ super 7 Codicis Justiniani*, 1560 ; et enfin, 8° *de Consiliariis principum et officialibus eligendis, ad justitiam regendam*, Naples : ce dernier ouvrage est très-rare. H.

AFFLITTO (Jean-Marie), dominicain versé dans les sciences mathématiques, en fit de savantes applications à l'art de fortifier les places. Appelé en Espagne par don Juan d'Autriche, il y publia un traité des fortifications, 2 vol. in-4°. Il fit aussi imprimer des Mélanges théologiques et philosophiques, et mourut à Naples, en 1673. — Afflitto (*Gaëtan-André* d'), avocat général, fit imprimer des Controverses et des Décisions de droit. — Afflitto (*César* d'), habile jurisconsulte, a laissé des Questions sur les matières féodales. V—ve.

AFFLITTO (le P. Eustache d'), biographe napolitain, avait embrassé la règle de St-Dominique ; il consacra ses loisirs à rassembler des matériaux pour l'histoire littéraire de sa patrie. En 1782, il mit au jour, sous ce titre : *Memorie degli scrittori del regno di Napoli*, un volume in-4°, qui contient seulement les auteurs dont le nom commence par la lettre A. Le père Afflitto mourut vers 1790, laissant, dit-on, le soin de compléter son travail à l'abbé Franç. Gualtieri, l'un des conservateurs de la bibliothèque royale de Naples, et depuis évêque d'Aquila. Le second volume parut enfin en 1794, douze ans après le premier. Cet ouvrage, bien supérieur à ceux de Toppi, de Nicodemo, de Tafuri, etc., n'a pas été continué dès lors ; et le plan trop vaste sur lequel il est conçu ne permet pas d'espérer qu'il soit jamais achevé. W—s.

AFFO (Irénée), né à Bussetto, petite ville de l'ancien État Pallavicin, fit profession aux récollets de Santa-Maria degli Angeli, et fut nommé en 1768, par l'infant don Ferdinand, professeur de philosophie à Guastalla. Ce fut là qu'il composa son *Historia di Guastalla*, Guastalla, 4 vol. in-4°. Il la commence au règne de Charlemagne, embrasse les trois dynasties qui possédèrent ce petit État, c'est-à-dire celles des Torelli, des Gonzague, des Bourbons, ducs de Parme, et finit en 1776. Cet ouvrage lui valut la direction de la superbe bibliothèque de Parme. Affo est diffus, ainsi qu'il l'avoue lui-même dans sa préface; mais il offre des recherches précieuses et exactes. Ecrivant sous un prince aussi minutieux que le dernier infant, cet auteur a été obligé de se taire sur quelques points délicats. Il est mort à l'âge de 60 ans, au commencement de ce siècle. On a encore de lui l'*Historia di Parma*, Parme, 4 vol. in-4°, et plusieurs ouvrages relatifs aux antiquités et à la biographie des souverains de ces deux États. Il a de plus laissé manuscrite une Histoire de Pierre-Louis Farnèse très-curieuse, dont l'infant défendit l'impression. H.

AFFRY (Louis-Auguste-Augustin d'), d'une des plus anciennes familles du canton de Fribourg, fils de François d'Affry, lieutenant général au service de France, naquit à Versailles en 1713, devint capitaine aux gardes en 1734, et se trouva à la bataille de Guastalla, où son père fut tué. Maréchal de camp en 1748, à la suite d'une conduite pleine de valeur pendant les campagnes de 1746, 47 et 48, il fut, en 1755, choisi par le roi pour son envoyé extraordinaire auprès des états généraux des Provinces-Unies. Revêtu ensuite du caractère d'ambassadeur, il le conserva jusqu'en 1762, où il fut envoyé à l'armée de Hesse avec le grade de lieutenant général. Il soutint sa réputation dans cette campagne. Nommé colonel des gardes-suisses en 1767, et placé, à l'époque de la révolution française, à la tête des régiments chargés de la garde de Louis XVI, il servit ce prince avec zèle dans les journées des 5 et 6 octobre 1789, et parvint à conserver la discipline parmi ses soldats, au milieu des premières tentatives faites pour les corrompre ; mais, presque abandonné ensuite, et affaibli par l'âge, il s'offrit le premier à servir l'assemblée nationale, lors du départ du roi pour Varennes. Depuis 1792, il ne prit plus aucune part aux événements politiques. Arrêté néanmoins le 10 août, et conduit dans les prisons de la capitale, il échappa aux massacres de septembre ; et ayant été mis en liberté peu de temps après, il se retira à son château de St-Barthélemy, dans le canton de Vaud, où il mourut en 1793, inconsolable de la perte d'un de ses fils, qui avait été tué aux Tuileries le jour où il avait été lui-même arrêté. U—i.

AFFRY (Louis-Augustin-Philippe, comte d'), 1er landammann de la Suisse, fils du précédent, naquit à Fribourg en 1743. Destiné de bonne heure à l'état militaire, il accompagna son père à la Haye, en qualité de gentilhomme d'ambassade, et fut en-

suite aide-major aux gardes-suisses, capitaine, brigadier, maréchal de camp et lieutenant général. Au commencement de la révolution française, il commanda l'armée du Haut-Rhin jusqu'au 10 août 1792, et, après le licenciement des troupes suisses, il se retira dans sa patrie, fut adjoint au conseil secret de Fribourg, et nommé commandant des forces militaires lorsqu'en 1798 ce canton se trouva, ainsi que toute la Suisse, menacé à la fois d'une révolution et d'une invasion. Le comte d'Affry, sentant toute l'inutilité d'une résistance armée, se conduisit avec une grande prudence, et contribua à détourner de sa ville natale les maux de la guerre, et ceux surtout qui, dans des moments de crise, naissent du choc des partis. La ville de Fribourg ayant été occupée par les troupes françaises, le comte d'Affry devint membre du gouvernement provisoire; mais il ne remplit aucune place pendant la révolution de la Suisse, en ayant été exclu par une mesure générale. Il n'entra néanmoins dans aucun projet contre le nouveau gouvernement helvétique, et resta étranger aux insurrections de 1801 et de 1802; mais ce fut avec joie qu'il accepta sa nomination pour Paris, au moment où le premier consul y appela les députés de l'Helvétie, en leur offrant sa médiation. Il recueillit alors les fruits de sa modération, et de l'adresse avec laquelle il avait su se ménager des liaisons avec des hommes de principes opposés aux siens. Quoique le parti des unitaires, qui, en nommant le comte d'Affry, avait cru se donner un auxiliaire non équivoque, l'eût ensuite vu passer dans les rangs des fédéralistes, ses manières conciliantes le firent constamment préférer aux autres députés dont il avait embrassé les opinions, et les unitaires s'empressèrent de le présenter, en toute occasion, comme celui des hommes de son parti qui avait l'esprit le plus conciliant, et auquel ils étaient le plus disposés à se rallier, en faisant à la patrie le sacrifice de leur système et de leurs affections particulières. Le médiateur de la Suisse le distingua en effet parmi les députés de l'Helvétie, et lui confia l'établissement d'une constitution qui devait assurer la tranquillité et le bonheur des anciens alliés de la France. Le 19 février 1803, le comte d'Affry reçut des mains du premier consul l'acte de médiation, par lequel il se trouva lui-même nommé landammann pour cette année, et revêtu de pouvoirs extraordinaires jusqu'à la réunion de la diète. Rentré en Suisse, il fut nommé par ses concitoyens premier avoyer de Fribourg, ne s'occupa que de remplir les intentions du médiateur, et d'épargner à son pays de nouvelles crises, en amortissant les haines de parti. Il remplit cette tâche avec beaucoup de dextérité, et offrit un exemple mémorable du bonheur avec lequel, dans une position délicate, un tact sûr et fin supplée à l'instruction, et l'usage du monde, aux grandes vues et à l'expérience du véritable homme d'État. Dans l'exercice des hautes fonctions auxquelles des circonstances extraordinaires l'appelèrent, et qui semblaient exiger plus de connaissances qu'il n'en avait pu acquérir, il fut secondé par son discernement naturel, et par un art que personne ne posséda à un plus haut degré, l'art de parler sans rien dire, ou de se taire, sans que son silence eût jamais ni l'air de l'ignorance ni celui du dédain. Des lumières et des facultés plus remarquables ne l'auraient peut-être pas servi aussi efficacement. Depuis l'an 1803, où il fut revêtu de pouvoirs extraordinaires pour remplir les fonctions de premier landammann de la nouvelle confédération, jusqu'à la fin de sa vie, il fut employé dans les missions les plus honorables. Au couronnement de l'empereur, il porta la parole, à la tête de la députation chargée de présenter à son médiateur les félicitations des Helvétiens, et, à l'ouverture de la campagne de 1807, il fut député vers l'empereur pour lui recommander les intérêts de la neutralité suisse. Choisi encore, en mars 1810, pour complimenter ce monarque à l'occasion de son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche, il fut comblé de faveurs, reçut des présents, et la grande décoration de la Légion d'honneur. Au moment où il allait faire à la diète assemblée à Berne le rapport de sa mission, une attaque d'apoplexie termina ses jours, le 26 juin de la même année. Des honneurs funèbres lui furent rendus avec beaucoup de pompe. Son nom occupera une place distinguée dans les annales de l'Helvetie. Landammann de la Suisse, et chargé d'établir une constitution qui devait mettre un terme aux dissensions civiles, il s'acquitta avec succès du rôle de conciliateur et de magistrat suprême d'une nation divisée d'opinions et d'intérêts. L'aménité de ses mœurs, un certain enjouement mêlé à beaucoup de bonhomie, et les formes de la franchise militaire, tempéraient en lui les effets d'une sorte de finesse, qui, sans ce mélange, aurait déplu à ses compatriotes, et balancé l'influence heureuse de ses autres qualités. U—I et S—R.

AFFRY (Charles-Philippe, comte d'), petit-fils du colonel général des Suisses au service de France, naquit en 1772. Il était lieutenant dans les gardes-suisses à l'époque du 10 août 1792, et n'échappa au massacre de cette journée que parce que sa compagnie se trouvait alors détachée en Normandie. Il se retira dans sa patrie aussitôt après le renversement de la monarchie, et ne reprit du service que sous le gouvernement impérial, lorsque son père eut accepté les fonctions de landammann. Il fut alors nommé colonel d'un régiment suisse, et fit en cette qualité plusieurs campagnes, notamment celle de Russie en 1812, où il fut nommé officier de la Légion d'honneur après le combat de Smolensk. Il était revenu en France à l'époque du retour des Bourbons en 1814, et il reçut d'eux l'accueil que méritaient son nom et les services de ses ancêtres. Créé chevalier de St-Louis et commandant de la Légion d'honneur, il commandait un régiment suisse lors du retour de Napoléon en mars 1815. Ayant reçu du général Castella, ainsi que tous les officiers suisses, l'ordre de ne pas paraître aux Tuileries, il ne s'y rendit que sur un ordre positif de Napoléon; et il eut le courage de lui déclarer qu'il n'obéirait qu'aux ordres du roi à qui il avait prêté serment. Napoléon, très-irrité d'une pareille résistance, n'en montra cependant alors aucun ressentiment, et M. d'Affry put retourner paisiblement dans sa patrie, où il fut em-

ployé comme maréchal de camp. Il commandait la garnison de Bâle lorsque cette ville fut bombardée dans le mois de juin, par la forteresse d'Huningue, et il mérita par sa conduite dans cette occasion que l'empereur d'Autriche lui envoyât la croix de St-Léopold. Louis XVIII, remonté sur le trône, ayant créé une garde royale, le comte d'Affry fut nommé colonel de l'un des régiments suisses qui en firent partie; et il commanda cette troupe avec zèle et dévouement jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 9 août 1818, à sa terre de Belfaux, près Fribourg, où il était venu pleurer sur la tombe de sa mère. M—D j.

AFRANIA, dame romaine du temps de César, aimait à plaider elle-même, mais elle se livrait dans ses plaidoyers à des injures si violentes, qu'elle donna lieu à une loi d'après laquelle il ne fut plus permis aux femmes de faire le métier d'avocat. Moréri a bien mentionné cette Afrania, mais il ne dit rien de la loi rendue à son occasion. Cependant, à l'article Calpurnia, autre dame romaine qui aimait aussi à plaider, il ajoute, sur la foi d'Antonius Augustinus (*de Legibus et Senatusconsultis Romanorum*), que les magistrats défendirent aux personnes du sexe de plaider. C. T—Y.

AFRANIUS (L.), poëte comique latin, vivait environ 100 ans avant J.-C. Cicéron dit qu'il imita C. Titius, et loue la finesse de son esprit, ainsi que la facilité de son style. Horace parle de lui comme d'un imitateur de Ménandre; toutefois Afranius n'emprunta point ses sujets au théâtre grec, comme ses devanciers: il s'attacha surtout à peindre les coutumes de son temps et de son pays; ce qui fit prendre à la comédie le nom de *togata*, de la toge romaine, au lieu de celui de *palliata*, du mot *pallium*, manteau grec. Quintilien vante les talents d'Afranius; mais il le blâme d'avoir souillé ses pièces par des peintures obscènes contraires à la nature, et qui ne se retrouvent que trop souvent répétées chez la plupart des écrivains de l'antiquité. Suétone parle, dans la vie de Néron, d'une comédie d'Afranius intitulée *l'Incendie*, et dit que le pillage de la maison brûlée fut abandonné aux acteurs. Il ne reste de cet auteur que quelques fragments dans le *Corpus poëtarum* de Maittaire, Lond., 1713, in-fol., et dans la *Collectio Pisaurensis*. D—T.

AFRANIUS-NÉPOS (L.) avait servi sous Pompée, qui le fit nommer consul l'an de Rome 694, lorsqu'il commença à redouter César. Afranius ne fit rien de remarquable dans ces moments de trouble, parce qu'il avait de l'éloignement pour les affaires publiques. Quatorze ans plus tard, lorsque César et Pompée en furent venus à une rupture ouverte, Afranius était dans l'Espagne ultérieure, comme lieutenant de Pompée, avec Pétréius, à l'époque où César entra dans ce pays. Les deux généraux réunirent leurs troupes, et attendirent César dans un poste avantageux, près d'Ilerda, aujourd'hui Lérida. César fut battu dans la première action, et, deux jours après, il se vit comme bloqué dans son camp par l'accroissement subit de deux rivières entre lesquelles il était campé. On le crut perdu, et, à Rome, la femme d'Afranius reçut des félicitations sur le succès des armes de son mari; mais le génie de César le sauva, et il finit par forcer les deux lieutenants de Pompée à se soumettre, même sans combat. Ils licencièrent leurs troupes, et retournèrent en Italie après avoir promis de ne plus porter les armes contre César. Soit qu'Afranius n'eût pas tenu sa promesse, soit qu'il en eût été dégagé dans la suite, il combattit pour Pompée à Pharsale, et commanda l'aile droite de son armée, quoique sa capitulation en Espagne l'eût fait accuser d'avoir trahi les intérêts de son chef. Après la journée de Thapsus, Afranius et Faustus-Sylla longèrent, avec un corps de troupes peu nombreux, les côtes d'Afrique, dans le dessein de passer en Espagne, et de s'y réunir aux restes du parti de Pompée; mais ils furent rencontrés par Sitius, l'un des lieutenants de César, qui les battit et les fit prisonniers. Il avait intention de sauver leurs jours; mais ses soldats les massacrèrent. D—T.

AFRANIUS (QUINTIANUS). *Voyez* PISON.

AFRICAIN (SEXTE-JULES), historien, né dans la Palestine, d'une famille originaire d'Afrique, vivait sous l'empereur Héliogabale, et avait fixé sa demeure à Emmaüs. Cette ville ayant été ruinée, il fut député près de l'empereur, depuis l'an 218 jusqu'en 222, pour obtenir l'ordre de la rebâtir; il réussit dans sa mission, et Emmaüs prit depuis le nom de Nicopolis. Vers l'an 231, Jules Africain alla à Alexandrie pour entendre les discours publics d'Héraclas. Il avait été élevé dans le paganisme; mais il embrassa dans la suite le christianisme, parvint même à la prêtrise, et mourut dans un âge très-avancé. Il savait l'hébreu, s'était appliqué à toutes sortes de sciences, et surtout à l'étude de l'Écriture sainte, sur laquelle il avait composé des Commentaires; mais l'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation est sa *Chronographie*, écrite en cinq livres, où il avait renfermé toute l'histoire, depuis le commencement du monde jusqu'à la 3e année du règne d'Héliogabale, l'an 221, avec des discussions chronologiques sur les points douteux. Jules Africain compte 5,499 ans depuis la création jusqu'à la naissance de Jésus-Christ: c'est à peu près le calcul de tous les historiens ecclésiastiques des trois premiers siècles. Il ne nous en reste que des fragments, qui nous ont été conservés par Eusèbe, le Syncelle, J. Malalus, Théophane, Cédrène, par l'auteur du *Chronicon Paschale*, et par quelques Pères de l'Église. Photius dit de cet ouvrage que, quoique concis, il n'omet rien de ce qu'il faut rapporter. Eusèbe surtout en a beaucoup profité dans sa *Chronique* même, il le copie souvent. Il nous a aussi conservé un fragment de la lettre de Jules Africain à Aristide, pour concilier St. Matthieu et St. Luc, au sujet de la généalogie de Jésus-Christ. Nous avons encore de lui sa lettre à Origène sur l'histoire de Suzanne, dont il conteste l'authenticité; elle a été imprimée à Bâle, en grec et en latin, 1674. On admire également dans cette lettre le savoir et la modération de l'auteur. Origène y a répondu par une dissertation savante. On croit qu'il était encore païen lorsqu'il composa l'ouvrage qu'on lui attribue sous le titre de *Cestes*; il y traitait de l'agriculture, de la médecine, de la physique, et

surtout de l'art militaire. Il n'est pas sûr que l'ouvrage imprimé avec ce titre sous son nom, dans les *Mathematici veteres*, *Parisiis*, 1693, in-fol., et réimprimé dans le 7e vol. des Œuvres de Meursius, Florence, 1746, soit de Jules Africain. Il a été traduit par Guischardt, dans ses *Mémoires militaires des Grecs et des Romains*, 1758, in-4°. Nous avons encore de Jules Africain une version du livre d'Abdias de Babylone, intitulé : *Historia certaminis apostolici*, 1566, in-8°. C—R.

AGANDURU (Roderic Moriz), missionnaire espagnol, vécut sous les règnes de Philippe III et de Philippe IV. La congrégation des augustins déchaussés, dont il était membre, se distinguait par un grand zèle apostolique. Ces religieux eurent une grande part aux rapides, mais éphémères progrès de la religion catholique au Japon, et convertirent la nombreuse nation des Tagales, qui occupait la grande Ile de Luçon, et qui sont restés chrétiens jusqu'à ce jour. Aganduru fut choisi par ses confrères, en 1640, avec l'autorisation de Philippe IV, pour aller à Rome rendre hommage et prêter obéissance au pape Urbain VIII, de la part de ces nouveaux convertis. Il écrivit l'*Histoire des conversions faites au Japon et aux Philippines*, à laquelle il ajouta la relation détaillée de son ambassade religieuse. Cet ouvrage parut à Rome, et fut offert par l'auteur au cardinal François Barberini, archevêque de Reims, neveu du pape. Aganduru a laissé un ouvrage en 2 volumes, qui contient une histoire générale des Iles Moluques et Philippines, depuis leur découverte jusqu'au milieu du siècle où il vivait. C—S—A.

AGAPET, diacre de la grande église de Constantinople, vivait vers l'an 527 de J.-C. Il adressa à l'empereur Justinien, lorsqu'il monta sur le trône, un ouvrage en 72 chapitres, intitulé : *Charta regia*, contenant des conseils sur les devoirs d'un prince chrétien. Cet ouvrage fut très-estimé, et donna à l'auteur une place parmi les meilleurs écrivains de cette époque. Il a été imprimé, pour la première fois, en grec et en latin, *Venetiis*, Zacharias Calliergi, 1509, in-8°; on l'a souvent joint depuis aux Fables d'Ésope. L'édition la plus correcte est celle que Banduri en a donnée dans le recueil intitulé : *Imperium orientale*, *Parisiis*, 1711, in-fol., 2 vol. La dernière édition est celle de Leipsick, 1733, in-8°, en grec et en latin, *cura Jo. Aug. Græbelii*, avec des notes très-peu importantes. Louis XIII, dans sa jeunesse, l'avait traduit en français sur le latin. Cette traduction a été imprimée en 1612, in-8°, et plusieurs autres fois. C—R.

AGAPET Ier (Saint) fut élu pape vers le commencement de juin 535, et succéda à Jean II. Il était Romain de naissance et archidiacre de l'Église de Rome. L'Italie était alors soumise à la domination des Goths, mais les papes n'en étaient pas moins sous la protection des empereurs d'Orient, qui conservaient des prétentions sur des provinces autrefois dépendantes de l'empire romain. Les pontifes de Rome, souvent froissés entre ces deux puissances, étaient tour à tour leurs victimes ou leurs médiateurs : Théodat, roi des Goths, craignait que l'empereur Justinien ne songeât à reconquérir l'Italie, ce qui arriva effectivement quelques années après, sous le commandement de Bélisaire. Pour détourner en ce moment l'orage, Théodat envoya Agapet en ambassade à Constantinople. Le pape était alors si pauvre, qu'il fut obligé d'engager les vases sacrés de l'église pour fournir aux frais de son voyage. Ayant échoué dans sa mission politique, il tourna ses soins vers les affaires de l'Église, et parvint, malgré les intrigues de l'impératrice Théodora, à faire déposer le patriarche Anthyme, sectateur d'Eutychès, et à lui donner pour successeur Mennas, qu'il sacra lui-même. Agapet mourut à Constantinople le 17 avril 536. Son corps fut rapporté à Rome, et inhumé dans la basilique de St-Pierre. On a quelques lettres de lui. Sa mémoire est honorée par l'Église latine le 20 septembre, et par les Grecs, le 17 avril. Il eut pour successeur St. Silvère. D—s.

AGAPET II, élu pape en 946, succéda à Marin II. L'histoire ne dit rien de son origine, et peu de chose de sa vie. L'Italie était alors troublée par l'ambition de plusieurs seigneurs puissants : Berenger aspirait à la couronne; le pape voulait lui opposer Othon, roi de Germanie, qui désirait, de son côté, recevoir d'Agapet la couronne impériale, et qui ne la tint que de son successeur. Ce pontife envoya aussi à Othon un légat, afin d'assembler un concile, qui se tint à Ingelheim, et où l'on jugea les différends entre Hugues, comte de Paris, et Louis d'Outre-Mer, et dans lequel on déposa Hugues du siége métropolitain de Reims qui avait été ôté à Artaud, à cause de sa fidélité envers son souverain légitime. Agapet mourut en 956, honoré pour ses vertus, regretté surtout pour sa bienfaisance. Il eut pour successeur Jean XII. D—s.

AGAR. *Voyez* Ismael.

AGARD (Arthur), né en 1540, à Foston, dans le Derbishire, fut d'abord clerc de l'échiquier, et devint, en 1570, *deputy chamberlain* auprès de la même cour, charge qu'il exerça pendant quarante-cinq ans. C'était un des membres les plus distingués de la société des antiquaires, qui exista à Londres depuis 1572 jusqu'en 1604. Il possédait une ample collection d'antiquités relatives à l'Angleterre : sa place lui en avait facilité la recherche. Il mourut à Londres le 22 août 1615, et fut inhumé dans le cloître de Westminster. On a de lui un discours qui est inséré dans *Discourse on Parliaments*, de J. Doddridge, imprimé en 1658, et cinq autres discours qu'il a lus dans la société des antiquaires, et qu'on peut trouver dans la *Collection of curious discourses written by eminent antiquaries upon several heads in English antiquities*, de Thomas Hearne, Oxford, 1720, in-8°. Ces discours traitent de l'autorité de l'État, de la constitution de l'État, des personnes et des formes des hautes cours d'Angleterre, de l'antiquité des comtés (Agard attribue cette division au roi Alfred), de la mesure des terres en Angleterre : Agard y explique très-bien, d'après d'anciens manuscrits qui sont conservés à l'échiquier, le sens des mots *solin*, *hida*, *carucata*, *jugum*, *virgata*, *ferlingata*, *ferlinges*; — de l'autorité des priviléges des hérauts en Angleterre : il regarde cette institution comme con-

temporaine de celle de l'ordre de la Jarretière; — de l'antiquité et des priviléges des colléges d'avocats et des chancelleries; de la diversité des noms de l'Angleterre. C'est aussi lui qui a découvert que l'auteur des dialogues ***de Negotiis Scaccarii***, qu'on attribuait à Gervais de Tilbury, est Richard, fils de Nigellius. Il existe aussi d'Agard, dans la bibliothèque de Robert Cotton, un savant ouvrage manuscrit, intitulé : ***Tractatus de usu et obscurioribus verbis libri de Domesday***; il avait encore composé, pour l'usage de ses successeurs, un Catalogue de toutes les pièces qui existaient dans les quatre trésoreries du roi; une Notice de tous les traités d'alliance, de paix, et des mariages avec les nations étrangères; il laissa à l'échiquier onze manuscrits relatifs à cette cour, et il donna les autres, qui formaient plus de 20 volumes, à son ami Robert Cotton. A. L. M.

AGASIAS, sculpteur d'Éphèse, fils de Dositheus. La date de la naissance et la vie de cet artiste nous sont également inconnues; seulement son nom est gravé sur le tronc de la statue dite ***le Gladiateur Borghèse*** : c'est assez pour sa gloire. Cet admirable débris de l'art antique fut trouvé, au commencement du 13e siècle, à Antium, dans les ruines d'un palais des empereurs, où ***l'Apollon du Belvédère*** avait aussi été découvert plus d'un siècle auparavant. « Dans les « temps où la critique prenait peu de part aux re« cherches des antiquaires, dit M. de Clarac, on a « donné à cette statue la dénomination vulgaire de « ***Gladiateur Borghèse***, malgré l'énorme différence « qu'on trouve entre le caractère de la figure et le « caractère et les accessoires d'un grand nombre « d'images certaines de gladiateurs qui, d'ailleurs, « ne sont jamais représentés nus. » La figure créée par le ciseau d'Agasias faisait probablement partie d'un groupe; elle est nue et dans l'attitude d'un homme à pied qui combat contre un cavalier; de son bras gauche, il pare les coups de son ennemi, tandis que de l'autre il s'apprête à le frapper. La pose de la statue est admirablement calculée pour cette double action; et chaque partie des membres, chaque articulation, chaque muscle porte l'empreinte du mouvement et de la vie plus peut-être qu'aucune autre statue qui soit sortie des mains d'un artiste grec. Le style de ce morceau est parfaitement caractérisé par Winkelmann : « ***Le Gla*** « ***diateur***, dit-il, est un assemblage des beautés seules « de la nature dans un âge parfait, sans aucune ad« dition de l'imagination. » C. W—R.

AGASICLÈS, qu'Hérodote nomme Hégésiclès, fils d'Archidamus, de la seconde branche des rois de Sparte, monta sur le trône vers l'an 580 avant J.-C. Les Lacédémoniens firent sous son règne la guerre aux Tégéates, mais sans succès. Il eut pour successeur Ariston, son fils. On trouve dans le recueil d'Apophthegmes laconiques, attribué à Plutarque, que quelqu'un disait à ce prince, « qu'il s'étonnait « de ce qu'étant avide de s'instruire, il ne faisait pas « venir le sophiste Philophanès, » et qu'il répondit : « Je veux être le disciple de ceux dont je tiens le « jour. » Pour faire sentir l'absurdité de ce conte, il suffit de remarquer qu'à l'époque du règne d'Agasiclès, il n'y avait point encore de sophistes dans la Grèce. Nous faisons cette observation pour répondre d'avance au reproche qu'on pourrait nous faire d'avoir négligé de rapporter des apophthegmes et des anecdotes qui se trouvent répétés dans toutes les compilations, sans qu'on ait jamais examiné jusqu'à quel point on devait y ajouter foi. C—R.

AGATHARCHIDES, géographe et historien, né à Gnide, avait été, dans sa jeunesse, lecteur de l'historien Héraclide, surnommé Lembus, et fut, par la suite, tuteur de Ptolémée-Alexandre, qui régna sur l'Égypte vers l'an 104 avant J.-C., suivant Dodwel. Agatharchides fut attaché à la doctrine des péripatéticiens. Parmi ses nombreux ouvrages, relatifs à l'histoire et à la géographie, les anciens nous en font connaître trois : 1° ***de Mari rubro***, en 5 livres: c'était un périple du golfe Arabique, contenant en même temps des détails curieux sur les Sabéens et autres peuples de l'Arabie heureuse; les fragments conservés par Diodore et Photius ont été imprimés par H. Étienne, 1557, in-8°, et recueillis plus complétement par Hudson, dans les ***Geographi minores***, vol. 1er. M. Gosselin l'a commenté, avec le savoir qu'on lui connaît, dans ses ***Recherches sur la géographie***. Dans cet ouvrage, il est, pour la première fois, question de la maladie singulière appelée ***dragonneaux***, espèce de vers qui s'engendrent sous la peau, quelquefois longs de plus d'un pied; maladie que l'auteur dit être endémique chez les peuples de la mer Rouge. 2° ***De Asia***, ouvrage en 10 livres, cité par Diodore, Phlegon, Lucien, Athénée, Photius, et qui paraît aussi avoir été connu de Pline, qui cite Agatharchides au sujet des Macrobiens de l'Inde (t. 7, p. 2) : cet ouvrage semble avoir été du genre historique. 3° ***Europiaca***, grand ouvrage dont Athénée cite les liv. 28, 34 et 38. Il paraît encore, d'après Pline (*loc. cit.*), qu'Agatharchides avait écrit sur les fameux psylles de la Libye. Le nom de l'auteur de tant d'écrits doit donc exciter les plus vifs regrets chez les amateurs de l'histoire ancienne. On ignore s'il est le même qu'Agatharchides de Samos, auquel sont attribués les ***Phrygiaca***, ou ***Traité des choses mémorables de la Phrygie***, cité dans le ***Traité des fleuves***, ouvrage faussement attribué à Plutarque, et dont l'autorité n'est pas d'un grand poids, ainsi que les ***Persica***, cités dans le même ouvrage, dans Diodore, Josèphe et Photius. On peut croire que l'***Agathyrsides*** de Samos, auquel Stobée (***Serm.*** 7) attribue une histoire de la Perse, est le même que ce dernier Agatharchides; la ressemblance des noms a pu causer une erreur de copiste. M—B—N.

AGATHARQUE, peintre, fils d'Eudemus, naquit à Samos; mais ce fut à Athènes qu'il exerça son art. Il travaillait avec une grande facilité, et se faisait remarquer surtout par le talent avec lequel il peignait les animaux. Agatharque se piquait aussi de terminer avec une extrême promptitude les peintures qu'il entreprenait. Zeuxis l'ayant entendu se vanter de cette célérité, presque toujours nuisible à la perfection, lui répondit froidement : « Moi, je me fais honneur de « ma lenteur. » Agatharque ne peignait pas avec moins de succès les ornements et les décorations; et le plus

présomptueux des Athéniens, Alcibiade, voulut avoir une maison décorée par cet artiste. Démosthène, dans son discours contre Midias, donne à entendre qu'Agatharque profita de son séjour dans cette maison pour séduire la maîtresse d'Alcibiade, et que celui-ci, revenant chez lui dans un moment où on ne l'attendait pas, ne put douter de l'outrage qu'il avait reçu; mais il ne se vengea de son rival qu'en le retenant prisonnier, pour le forcer à finir promptement les ornements de sa maison, et, lorsqu'ils furent terminés, il le renvoya comblé de riches présents. Plutarque raconte cette dernière partie de l'aventure dans la vie d'Alcibiade et dans celle de Pélopidas; mais il n'attribue l'emprisonnement d'Agatharque qu'à l'impatience qu'Alcibiade éprouvait de voir finir sa maison. On peut conclure des rapports d'Agatharque avec Zeuxis et Alcibiade, qu'il vivait vers la 95ᵉ olympiade, 400 ans avant J.-C.; mais ce calcul ne s'accorde plus avec ce que Vitruve rapporte du même artiste. Suivant ce dernier auteur, Agatharque fut le premier qui peignit des décorations pour le théâtre, idée qui lui fut donnée par le poëte Eschyle, dont les conseils firent faire de tels progrès à l'artiste, qu'il composa un traité sur cette partie de l'art. Eschyle est mort 480 ans avant J.-C.; il avait quitté la Grèce six ans auparavant; Agatharque devait en avoir au moins vingt à cette époque, et ce n'eût été qu'à près de cent ans qu'il aurait pu se trouver le rival d'Alcibiade et le contemporain de Zeuxis : cette contradiction autorise à penser qu'il y a eu deux Agatharque, dont l'un florissait 480 ans ou environ avant J.-C., et l'autre 80 ans plus tard. L—S—E.

AGATHE (Sainte), vierge et martyre, née à Palerme ou à Catane, car ces deux villes se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour. Noble, belle, et d'une famille illustre, Agathe s'était consacrée à Dieu dès ses plus tendres années. Quintianus, homme consulaire, et gouverneur de Sicile, instruit de la beauté et des richesses de cette jeune vierge, se flatta de pouvoir satisfaire sa passion et son avarice, au moyen des édits que l'empereur Dèce avait rendus contre les chrétiens. Il ordonna qu'on se saisît d'Agathe, et qu'on la conduisît devant son tribunal à Catane. La jeune vierge, se voyant livrée à ses persécuteurs, fit cette prière : « Jésus-Christ, souverain Seigneur de toutes choses, vous voyez mon « cœur, vous savez quel est mon désir, soyez le seul « possesseur de tout ce que je suis. » Quintianus, irrité de cette fermeté, fit conduire Agathe en prison, après lui avoir fait meurtrir le visage. Le lendemain, ce juge inique, trouvant en elle la même résistance, lui fit souffrir la plus horrible question; et, furieux de se voir vaincu par sa patience héroïque, il ordonna qu'on lui arrachât le sein et qu'on la fît rouler toute nue sur des charbons ardents. Agathe, traînée en prison après ce supplice, expira en finissant une prière à Dieu, l'an 251 de J.-C. On a deux panégyriques de Ste. Agathe, écrits, l'un dans le 7ᵉ siècle, par St. Adelme d'Angleterre; l'autre, dans le 9ᵉ siècle, par St. Méthodius, patriarche de Constantinople, et en outre deux hymnes composés en son honneur par le pape Damase et par St. Isidore de Séville. Il existe au Musée du Louvre un beau tableau de Sébastien del Piombo, qui représente le martyre de Ste. Agathe. B—P.

AGATHÉMÈRE, géographe grec. On ignore l'époque à laquelle il a vécu; mais il est certain qu'il est postérieur à Ptolémée, et probablement du 3ᵉ siècle de notre ère. Nous avons de lui un abrégé de géographie, intitulé : *Hypotyposes geographicæ*, dont la première édition est celle de Tennulius, en grec et latin, Amsterdam, 1671, in-8°. On le trouve aussi dans un recueil d'anciens géographes, que Jac. Gronovius a fait imprimer à Leyde, in-4°, en 1697 et 1700; et enfin, dans les *Geographi minores*, vol. 2. Ce petit ouvrage, qui contient plusieurs particularités échappées à Strabon et à d'autres géographes célèbres, semble nous être parvenu dans un état très-imparfait. C'est une série de leçons, dictées à un certain Philon; mais les choses déjà exposées dans le 1ᵉʳ livre reviennent avec tant de contradictions et d'obscurités dans le 2ᵉ, que nous ne saurions regarder cette dernière partie comme étant véritablement du même auteur : ce sont probablement deux extraits du même cours de géographie, donné par Agathémère. Le 1ᵉʳ livre pourrait même, à la rigueur, être considéré comme composé de deux fragments; car, dans les cinq premiers chapitres, on trouve un résumé des différentes mesures générales et particulières, données par des auteurs antérieurs à Ptolémée; dans le 6ᵉ, l'auteur s'adresse, par une sorte de préface, à Philon, dont le nom n'est pas prononcé dans les cinq chapitres précédents. Une question aussi minutieuse sur un simple abrégé pourrait paraître déplacée, si l'on ne savait pas que le déplorable naufrage de l'antiquité a donné de l'importance aux moindres fragments qui nous sont restés. M—B—N.

AGATHIAS, poëte et historien, né à Myrine, ville éolienne de l'Asie, vint à Constantinople, où il s'attacha à la profession du barreau. Il a continué l'Histoire de Procope de Césarée, depuis l'an 552 jusqu'à l'an 559 de notre ère. Cette histoire, en cinq livres, a été publiée, pour la première fois, par Bon. Vulcanius, Leyde, 1594, in-4°; il fit imprimer, la même année, sa traduction latine et ses notes, également in-4°; on a réimprimé le tout au Louvre, en 1660, in-fol., pour faire suite à la *Byzantine*. Cet ouvrage a été traduit en français par le président Cousin, dans le tome second de son *Histoire de Constantinople*. Agathias avait fait un recueil des épigrammatistes grecs qui avaient écrit depuis Auguste, pour faire suite aux Anthologies précédentes : ce recueil ne nous est pas parvenu, mais il se trouve en grande partie dans les Anthologies de Planude et de Constantin Cephalas. Il nous reste d'Agathias un assez grand nombre d'épigrammes, recueillies par Brunck dans le 3ᵉ volume de ses *Analecta* : ses vers valent mieux que sa prose; sa diction est prolixe, peu naturelle, et remplie de termes spécialement consacrés à la poésie. Il est encore plus difficile de lui pardonner son peu de jugement et sa légèreté d'esprit. L'envie d'étaler toute son érudition l'entraîne toujours hors

de son sujet. Il n'avait aucune idée de la manière d'écrire l'histoire; on trouve toutefois, dans son ouvrage, des choses curieuses et exactes. C—R.

AGATHOCLÉE. *Voyez* PTOLÉMÉE IV, surnommé PHILOPATOR.

AGATHOCLES, tyran de Syracuse, fils d'un potier de terre, nommé Cercinus, qui, banni de Reggio, sa ville natale, s'était établi à Thermes, en Sicile, naquit vers l'an 359 avant J.-C. Les Syracusains goûtaient le fruit des victoires et de l'administration paternelle de Timoléon, qui, pour repeupler Syracuse, avait invité les Grecs à s'y établir. Cercinus s'y rendit avec son fils Agathocles, alors âgé de dix-huit ans. Agathocles exerça d'abord la même profession que son père, fit des vases et des statues d'argile, et servit ensuite comme simple soldat. Sa beauté, sa taille et sa force extraordinaire le firent remarquer de Demase, général des Agrigentins, homme riche et sans mœurs, dont il devint le favori, et qui le fit nommer chiliarque c'est-à-dire, chef de mille hommes. Après la mort de Demase, il épousa sa veuve, héritière de ses richesses, et fut dès lors puissant dans Syracuse. Cette ville, depuis la mort de Timoléon, était de nouveau en proie aux factions et aux déchirements. Sosistrate, s'étant emparé de l'autorité, chassa Agathocles, qui penchait pour la démocratie, et le força de se réfugier à Crotone. Accueilli d'abord par les habitants de cette ville, mais ingrat envers eux, il voulut s'emparer de l'autorité, et fut obligé de s'enfuir pour se dérober à la fureur du peuple. Il éprouva le même sort à Tarente. N'ayant plus d'asile, son caractère audacieux lui suggéra l'idée d'assembler une bande de brigands, et de vivre de rapine à leur tête. C'est ainsi qu'il se rendit d'abord redoutable en Sicile. Cependant son ennemi Sosistrate ayant été chassé à son tour de Syracuse, avec plus de six cents des principaux citoyens que le peuple accusait de vouloir abolir la démocratie, Agathocles fut rappelé, et on lui donna le commandement de l'armée destinée a combattre le parti de Sosistrate; il exerça l'autorité militaire avec plus de valeur que de désintéressement; car, ayant défait les troupes réunies de Sosistrate et des Carthaginois, dans un combat où il reçut sept blessures, il s'empara aussitôt du pouvoir souverain, et aspira ouvertement à la tyrannie. Les Syracusains alarmés, et n'osant plus se confier à aucun de leurs concitoyens, eurent recours aux Corinthiens, qui leur envoyèrent Acestoride pour les commander. Ce général ne vit d'autre moyen de délivrer Syracuse que de faire mourir Agathocles. Instruit du danger, ce tyran n'évita la mort qu'en faisant prendre ses armes et ses habits à un jeune homme qui lui ressemblait, et que des gardes apostés assassinèrent, croyant le tuer lui-même. Il s'échappa, leva des troupes à la hâte, et parut tout à coup devant Syracuse, où personne ne doutait de sa mort. Les habitants effrayés lui envoient des ambassadeurs, et lui offrent de le rappeler, s'il veut s'engager par serment a licencier ses troupes, et à ne rien entreprendre contre la liberté publique. Ce fut dans le temple de Cérès qu'Agathocles donna solennellement cette vaine garantie aux Syracusains. Oubliant bientôt ses serments, il gagne ses soldats par ses largesses, recherche la faveur de la populace, se déclare son protecteur, et se fait nommer général en chef malgré le sénat. Résolu alors de se défaire de tous ceux qui pouvaient encore traverser ses desseins, il assemble ses soldats hors de Syracuse, et leur dit qu'avant de tourner leurs armes contre les ennemis extérieurs, il faut purger Syracuse de six cents tyrans ou ennemis du peuple, bien plus dangereux que les Carthaginois mêmes; provoquant ainsi le massacre de tout le corps de la noblesse, dont il promet les dépouilles à ses soldats. A peine a-t-il achevé sa harangue homicide, que la trompette donne le signal du massacre. En peu d'heures 4,000 personnes tombent sous le fer des mercenaires d'Agathocles, qui leur permet de tuer et de piller pendant deux jours et deux nuits : les rues de Syracuse étaient couvertes de corps morts; le troisième jour, Agathocles assemble tous ceux qui avaient survécu à cette boucherie, et leur déclare que la grandeur du mal l'avait obligé d'y appliquer un remède violent, mais que son dessein est de rétablir la démocratie, et de se retirer ensuite pour mener une vie libre et tranquille. A ces mots, il jette son épée, se confond dans la foule, et laisse dans la consternation les assassins auxquels il avait abandonné les dépouilles de ses victimes. Ceux-ci, voulant s'assurer l'impunité, et jugeant qu'Agathocles désirait se faire offrir la couronne, lui déférèrent le pouvoir souverain, avec une autorité absolue et sans bornes. Agathocles signala sa puissance en ordonnant l'abolition de toutes les dettes, et le partage égal des terres entre les riches et les pauvres. Sûr alors de l'affection du peuple et de l'impuissance de ses adversaires, il change de conduite, devient accessible, équitable, donne plusieurs lois sages, met de l'ordre dans les finances, fait forger des armes, construire des vaisseaux, et n'oublie rien pour se concilier la bienveillance de ses sujets, afin qu'ils le secondent dans ses vues ambitieuses. En effet, en moins de deux ans, il soumit toute la Sicile, à l'exception de quelques places qui restaient encore aux Carthaginois. Alarmée du succès d'Agathocles, la république de Carthage envoya contre lui une armée sous les ordres d'Amilcar. Les mécontents se joignirent à Amilcar aux environs d'Himera. Agathocles attaqua ce général, força ses retranchements, et aurait remporté une victoire complète, si les Syracusains ne s'étaient amusés à piller le camp des vaincus. Un renfort venu à propos, trouvant les vainqueurs en désordre, ramena les fuyards à la charge, et tailla en pièces les Syracusains, l'an 311 avant J.-C. Agathocles fut contraint de se réfugier d'abord à Géla, puis dans sa capitale, dont les Carthaginois formèrent le siége. Ce fut dans cette extrémité qu'il conçut l'audacieux projet de porter la guerre en Afrique, se flattant d'obliger les Carthaginois d'abandonner au moins la Sicile. Aucun obstacle ne put arrêter Agathocles. Il arma les esclaves, forma une armée de 14,000 hommes d'élite, pourvut à la sûreté de Syracuse, dont il donna le commandement à son frère Antandres, et, lui laissant la moitié des familles puissantes, il emmena avec lui l'autre moitié, pour qu'ainsi divisés, les principaux Syracusains servissent

réciproquement d'otages; puis, mettant à la voile avec soixante galères, il trompe la vigilance des assiégeants qui le poursuivent, remporte une victoire navale, débarque en Afrique, et brûle ses vaisseaux, pour ne laisser à ses soldats d'autres ressources que la victoire. La nouvelle de ce débarquement jeta la consternation dans Carthage : cette république n'avait point d'armée à opposer aux Syracusains; mais les Carthaginois ayant tous pris les armes, 40,000 hommes marchèrent contre Agathocles et furent défaits par la trahison de Bomilcar, qui laissa tailler en pièces les troupes d'Hannon. Celui-ci périt dans le combat. Rien alors ne s'opposa plus aux progrès d'Agathocles; il réduisit sous son obéissance toutes les villes sujettes aux Carthaginois, et se prépara même à mettre le siége devant Carthage. Tous les peuples de la Libye, qui supportaient impatiemment le joug, se déclarèrent pour Agathocles, et Ophellas, roi des Cyrénéens, le joignit avec 20,000 hommes, sous la condition qu'il aurait toute l'Afrique, et Agathocles toute la Sicile; mais, par la plus noire perfidie, le tyran de Syracuse, après avoir attiré Ophellas sous le voile de l'amitié, le fit tuer, et à force de promesses, engagea ses soldats, qui n'avaient plus de chef, à servir dans son armée. Prenant aussitôt le titre de oi d'Afrique, il investit Carthage, dans l'espoir de s'en emparer par famine. Cependant son audacieuse entreprise avait déjà sauvé Syracuse. Amilcar, qui avait reçu l'ordre de ramener son armée en Afrique, voulut, avant son départ, emporter la ville d'assaut. Comme il fut repoussé et fait prisonnier, les Syracusains lui coupèrent la tête et l'envoyèrent à Agathocles. Informé néanmoins qu'après la défaite des Carthaginois, plusieurs villes s'étaient liguées pour se soustraire à sa domination, le tyran de Syracuse jugea sa présence nécessaire en Sicile, et repassa la mer, laissant le commandement de l'armée d'Afrique à son fils Archagathe. Le bruit de ses victoires l'ayant précédé en Sicile, son arrivée subite répandit une telle frayeur, que tout rentra presque aussitôt sous son obéissance. Sans perdre de temps, il retourne en Afrique; mais tout y avait déjà changé de face; son fils Archagathe venait de perdre une bataille, et son armée, qui manquait de vivres, était sur le point de se révolter. Agathocles, au désespoir, attaque le camp ennemi; mais il est repoussé, et les Africains l'abandonnent après cet échec. Ne se trouvant plus en état de résister aux Carthaginois, et manquant de vaisseaux, il ne songe qu'à se sauver seul, avec quelques amis, et Héraclide le plus jeune de ses fils qu'il aimait tendrement; mais son dessein est découvert, les soldats courent aux armes, se révoltent, se saisissent d'Agathocles et l'emprisonnent. L'armée une fois sans chef, tout n'est que confusion et désordre. Une terreur panique est semée de nuit dans le camp, Agathocles en profite pour s'évader et mettre à la voile, laissant ses deux fils exposés à la fureur des soldats, qui les massacrent, élisent d'autres chefs, et font la paix avec les Carthaginois. Diodore de Sicile observe qu'Agathocles perdit son armée et ses enfants le même mois et le même jour qu'il avait fait périr Ophellas. Malgré cette fuite honteuse, Agathocles, à peine débarqué en Sicile, marcha contre les Egestins qui s'étaient révoltés, prit leur ville d'assaut, et fit égorger les habitants sans distinction d'âge ni de sexe ; puis, tournant sa fureur contre tous ceux qui, par les liens du sang et de l'amitié, tenaient aux soldats d'Afrique qui venaient de massacrer deux de ses fils, il remplit Syracuse de carnage; les enfants même ne furent point épargnés. Tant de cruautés ne firent qu'augmenter le nombre de ses ennemis, et la plupart se joignirent à Dinocrate qu'il avait banni de Syracuse. Effrayé de ce danger, Agathocles rechercha l'amitié des Carthaginois, et acheta la paix par la cession de toutes les places qu'ils avaient possédées autrefois en Sicile; il envoya même des ambassadeurs à Dinocrate, pour lui offrir la souveraineté, moyennant deux forteresses qui pussent lui servir de retraite; mais Dinocrate, dont l'armée était de 20,000 fantassins et de 3,000 chevaux, rejeta sa proposition. Agathocles l'attaque aussitôt dans son camp, et remporte une victoire complète, quoiqu'il n'eût que 5,000 fantassins et 800 cavaliers; les restes de l'armée vaincue mettent bas les armes, Agathocles leur ayant promis la vie; mais, à peine sont-ils désarmés, qu'il les fait tous massacrer, à l'exception du seul Dinocrate, auquel il trouve une telle conformité avec lui, que, sans hésiter, il lui accorde son amitié et toute sa confiance. Agathocles passa ensuite en Italie, où il subjugua les Bruttiens, plutôt par la terreur de son nom que par la force des armes; puis il dévasta les Iles Lipariennes; et, pour compléter une contribution de 100 talents imposée aux insulaires, il pilla leur trésor sacré, et dépouilla leurs temples, revint à Syracuse, et essuya en mer une si violente tempête, que tous ses vaisseaux périrent, à l'exception de celui qu'il montait. Une mort plus terrible lui était réservée dans sa propre famille. Son petit-fils Archagathe, qu'il voulait écarter du trône pour en assurer la possession à Agathocles son fils, se révolta, fit périr son concurrent, et excita Ménon à empoisonner le tyran dont il était le favori, mais qui lui avait fait le plus sanglant outrage. Ménon trempa le cure-dent d'Agathocles dans un poison si subtil que, dès que ce prince s'en fut servi, ses dents et ses gencives se consumèrent; tout son corps se couvrit de plaies, et ses souffrances devinrent si cruelles, que, pour s'en délivrer, il se fit porter vivant sur un bûcher auquel on mit le feu. Ainsi périt Agathocles, l'an 287 avant J.-C., à l'âge de 72 ans, après en avoir régné 28. Malgré le témoignage de l'histoire, le genre de sa mort a paru si extraordinaire, que quelques écrivains l'ont révoqué en doute. Agathocles, disent-ils, était alors septuagénaire; ainsi le chagrin que lui causa la révolte d'Archagathe, et la mort de son fils, durent suffire pour abréger ses jours. Quoi qu'il en soit, la vie de ce tyran offre des traits apparents de modestie et de grandeur d'âme qui sembleraient peu compatibles avec ses vices et sa cruauté, si l'on ne savait que le cœur humain sait allier les contraires et réunir les extrêmes. Il se faisait gloire, par exemple, de son origine obscure; et, parvenu au pouvoir suprême, il affecta de faire mêler des vases de terre aux vases d'or qu'on servait sur sa table, disant qu'il n'était pas

moins potier, quoiqu'il portât le diadème, ce qu'Ausone a très-bien exprimé dans une pièce de vers dont voici la fin :

> Rex ego qui sum
> Sicaniæ, figulo sum genitore satus.
> Fortunam reverenter habe quicumque repente
> Dives ab exili progrediere loco.

Agathocles affectait aussi de se montrer aux assemblées publiques, seul et sans gardes. Là, naturellement railleur et comédien, il contrefaisait avec tant de vérité les orateurs qui étaient auprès de lui, que le peuple en riait aux éclats, et oubliait sa tyrannie en faveur de sa popularité. L'opinion de Polybe est qu'Agathocles ne dut son élévation et ses succès qu'à ses grands talents et à sa valeur; Timée prétend au contraire qu'ils furent uniquement l'ouvrage de la fortune; mais cet historien a été réfuté en cela par Polybe, qui lui reproche sa partialité. Diodore de Sicile, qui nous a fait connaître Agathocles, loue l'exactitude de Timée dans les choses où il ne pouvait satisfaire sa malignité contre ce tyran, qui l'avait chassé de Sicile. Scipion l'Africain pensait comme Polybe à l'égard d'Agathocles. Consulté un jour sur les hommes célèbres qui avaient, à son avis, témoigné le plus de prudence dans l'arrangement de leurs desseins, et de hardiesse dans l'exécution, il désigna Denys l'Ancien et Agathocles. C'est évidemment de ce dernier que Scipion apprit que, pour vaincre Carthage, il fallait l'attaquer en Afrique. En répondant à Fabius, qui n'approuvait pas une entreprise si hardie, ce grand homme n'oublia point de citer l'exemple d'Agathocles; mais la prudence, l'habileté et la valeur d'Agathocles n'en ont pas moins été effacées par ses perfidies et sa cruauté. La *Vie d'Agathocles*, publiée à Londres en 1661, et traduite en français par Eidons, Paris, 1752, in-8°, est une sorte de satire de la tyrannie de Cromwel. Agathocles a fourni à Voltaire le sujet de sa dernière tragédie. M. Philippon a publié un petit ouvrage intitulé : *Agathocles et Monk, ou l'Art d'abattre et de relever les trônes*, Orléans, 1797, in-18. B—P.

AGATHON (d'Athènes), l'un des premiers poëtes dramatiques du siècle de Périclès, partagea la faveur des Athéniens avec Euripide, dont il fut l'émule et l'ami. Jeune encore, il remporta le prix du concours tragique, et ce fut pour célébrer les succès de sa muse qu'il donna dans sa maison ce fameux banquet où se trouvèrent réunis Socrate, Alcibiade, Aristophane, Phèdre, et qui a fourni à Platon le sujet et le titre d'un de ses dialogues. La beauté d'Agathon était proverbiale chez les Grecs; Socrate lui-même ne l'appelait que le bel Agathon. Aristophane confirme cet éloge, mais il lance en même temps les traits les plus sanglants contre ses mœurs efféminées et ses débauches. Dans les *Thesmophories*, les femmes, irritées des déclamations d'Euripide contre leur sexe, vont se réunir dans le temple de Cérès et Proserpine pour délibérer sur les moyens de perdre leur ennemi. Euripide, effrayé, prie Agathon de se déguiser en femme, de se glisser dans le thesmophorion, où son sexe ne court aucun risque d'être reconnu, et de prendre sa défense. Au moment où Agathon paraît sur la scène, Mnésilochus l'apostrophe ainsi : « D'où vient cet efféminé? quelle « est sa patrie? son vêtement? Que signifie cette vie « désordonnée? cet instrument de musique avec cette « robe couleur de safran? cette lyre avec ce réseau? « cette fiole de gymnase avec cette ceinture? Quel « étrange contraste! comment allier une épée avec un « miroir? Toi-même, jeune enfant, qui es-tu? un « homme? Mais où en est la preuve? le manteau? « l'épaisse chaussure? Serais-tu femme? alors où est « ta gorge? Eh bien, tu te tais? Au reste, si tu refuses « de le dire toi-même, ta voix te fait assez connaître. « — Mon costume, répond le poëte, est conforme aux « pensées qui m'occupent : un poëte doit prendre le « ton des sujets qu'il traite. Ses pièces roulent-elles « sur des femmes, sa personne doit reproduire leurs « habitudes et leurs mœurs. » Ses pièces ne nous sont pas parvenues; il ne nous en reste que des titres et de courts fragments, conservés par Aristote et Athénée : nous ne savons si l'on doit beaucoup regretter cette perte. La poésie d'Agathon portait l'empreinte fidèle de son caractère; tous les témoignages sont unanimes à cet égard. Avec lui le drame descend de cette hauteur idéale où l'avaient porté le génie de Sophocle et d'Eschyle; la muse tragique, uniquement préoccupée du désir d'émouvoir et de flatter les sens, achève d'oublier ces accents mâles et graves, ce ton élevé et ferme, ces élans sublimes que lui inspiraient, dans sa jeunesse et dans sa virilité, la religion, le patriotisme et l'amour de la vertu. Au reste, cette dégradation de l'art était la conséquence inévitable de la dégradation des mœurs et des caractères : la génération sensuelle, corrompue, sceptique, polie, frivole et vaniteuse, qui avait remplacé la génération héroïque représentée par Miltiade, Aristide et Thémistocle, avait, dans Euripide, dans Agathon, deux interprètes fidèles et agréables de ses mœurs, de ses sentiments et de ses idées. Les pièces d'Agathon devaient justifier l'accusation que Platon porte contre les poëtes tragiques, quand il dit « qu'ils livrent l'homme à l'empire des pas« sions; » l'amour sensuel et voluptueux en était le sujet ordinaire et principal : « Quelle douce et vo« luptueuse mélodie, s'écrie Aristophane, plus ten« dre et plus lascive que tous les baisers! Tous mes « sens ont tressailli de plaisir. » Telles étaient les impressions que laissaient dans l'âme les vers de l'ami d'Euripide. Formé à l'école des sophistes, il prodiguait les maximes et les subtilités. Le discours que Platon lui met à la bouche, dans *le Banquet*, est rempli d'ornements apprêtés, d'antithèses et de jeux de mots. A l'exemple d'Euripide, il cherchait à engager l'art dans des voies nouvelles; ce fut lui qui, le premier, choisit ses sujets en dehors des traditions mythologiques, et donna à ses personnages des noms imaginés. « Il existe, dit Aristote (*Poé« tique*, liv. 7), des pièces où pas un mot n'est « connu, comme dans la tragédie d'Agathon qu'il « a appelée *la Fleur*, et elles ne laissent pas de faire « plaisir. » Plus loin, l'auteur de la *Poétique* lui reproche d'avoir manqué à la simplicité de l'action dramatique, en faisant de la tragédie un tissu

épique, c'est-à-dire un tissu de plusieurs fables. Ce fut sans doute pour se justifier d'avoir multiplié dans ses cadres les événements étranges et extraordinaires, qu'il inventa cette maxime : « Il se passe « chez les hommes bien des choses invraisembla- « bles. » A ses yeux, la perfection de l'art consistait dans la vivacité et la vérité de l'imitation. C'est ainsi qu'à toutes les époques de décadence on a vu se former des écoles réalistes qui pensent répondre à tout avec ce seul argument : cela est dans la nature. Aristophane, avec son ingénieuse et spirituelle bouffonnerie, se moque, en plusieurs endroits, des ressorts compliqués et des moyens tout matériels auxquels ce poëte avait recours pour exciter l'intérêt ou la curiosité, et amener le pathétique; dans *les Fêtes de Cérès*, il annonce ainsi sa présence sur la scène : « Agathon s'avance dans sa machine. » Une altération plus grave que lui attribue Aristote, et qui a, plus que toutes les autres, contribué à précipiter l'art tragique sur la pente où l'avait placé Euripide, c'est d'avoir rendu le chœur entièrement etranger à l'action, en donnant le premier l'exemple de ne plus composer de chants exprès pour ses pièces, mais d'emprunter à d'autres ouvrages des morceaux de poésie sans rapport avec le sujet du drame, et de les insérer dans les entr'actes, « comme si nous pre- « nions aujourd'hui des chansons de l'Opéra pour faire « les intermèdes du *Cid* (1). » Grotius a rassemblé, dans son *Recueil de fragments des tragiques et comiques grecs dont les ouvrages sont perdus*, quelques vers d'Agathon, qu'il a recueillis dans Aristote et dans Athénée. C. W—R.

AGATHON (Saint), pape, né à Palerme, entra d'abord dans l'ordre de St-Benoît, devint trésorier de l'église, et se distingua par son humilité et son inclination à faire le bien. Élu pape, et consacré le 26 juin 678, il abolit le tribut que les empereurs exigeaient des papes à leur élection, et combla de bienfaits le clergé et les églises de Rome. Son pontificat est surtout remarquable par la condamnation des monothélites, qui furent jugés dans le 6e concile général tenu à Constantinople, et auquel assista l'empereur Constantin-Pogonat. Les légats du pape revinrent à Rome chargés des bienfaits de l'empereur, et de témoignages d'estime pour Agathon, qui mourut en 682, le 10 janvier, jour auquel l'Église honore sa mémoire. D—s.

AGAY (FRANÇOIS-MARIE-BRUNO, comte D'), intendant de Picardie, était né en 1722, à Besançon, d'une ancienne famille, originaire de Poligny. Nommé à vingt-cinq ans avocat général au parlement de Franche-Comté, il montra un grand talent dans l'exercice de cette place. Il venait de traiter de la charge de procureur général à la même cour, lorsqu'en 1759 il fut appelé par le chancelier à Paris, et créé successivement maître des requêtes, conseiller d'État, président au grand conseil et intendant de Bretagne. En 1771, il passa à l'intendance de Picardie, où il trouva l'occasion de développer les qualités et les vues d'un grand administrateur. Les travaux du canal de la Somme avaient été suspendus par l'effet des intrigues de quelques négociants d'Abbeville, qui, craignant que ce nouveau canal ne nuisît à leur commerce, cherchaient à prouver que les avantages qu'on en retirerait ne pourraient compenser les dépenses de l'exécution. Il s'occupa sur-le-champ de lever les obstacles qui s'opposaient à l'achèvement de cette entreprise, et parvint à les aplanir. Dans le même temps qu'il procurait au commerce de la province un nouveau débouché, il favorisait les progrès de son industrie par la protection et les encouragements qu'il accordait aux hommes laborieux. Plusieurs manufactures agrandies ou créées par ses soins, en répandant l'aisance et le travail, ne laissèrent plus de prétexte à la mendicité. Amiens lui dut des fontaines plus abondantes et décorées avec une élégante simplicité, des halles plus vastes et plus commodes, une salle de spectacle, et des hôtels publics plus dignes de l'importance de cette cité. Les devoirs de sa place n'avaient point ralenti son goût pour l'étude. L'intendant d'Amiens, dans ses loisirs, accueillait Delille et Sélis, tous deux alors professeurs au collége de cette ville. L'aimable auteur de *Ver-Vert* se plaisait à lui confier les derniers fruits de sa muse; des talents moins brillants trouvaient dans sa bienveillance de sages conseils et un utile appui. Mais, on doit le dire, s'il avait toutes les qualités d'un grand administrateur, d'Agay n'était point à l'abri des reproches qu'on adressait avec raison à quelques-uns de ses confrères. Passant à Paris une partie de l'année, il se reposait des détails de l'administration sur des subordonnés qui n'avaient ni son affabilité, ni son désintéressement. Le subdélégué d'Amiens avait la réputation d'un homme avide : on l'accusait d'exactions; et la haine du peuple, toujours aveugle, s'étendit du subdélégué jusqu'à l'intendant. A l'époque du soulèvement de 1789, d'Agay, menacé par la populace, fut obligé de fuir avec sa famille Il trouva dans Paris un asile où il se tint caché pendant toute la révolution. Étranger à tous les partis, il y mourut le 5 décembre 1805, à 83 ans, tellement oublié, que sa mort ne fut annoncée par aucun journal. Il avait eu le regret de survivre à son fils, nommé son successeur à l'intendance de Picardie, et gendre de l'infortuné Foulon, prévôt des marchands de Paris. Outre deux dissertations conservées dans les recueils de l'Académie de Besançon, l'une où l'auteur examine si le comté de Bourgogne a fait partie du royaume de la Bourgogne transjurane, et l'autre où sont développés les anciens droits des comtes de Bourgogne sur la ville de Besançon, on a de d'Agay : 1° *Discours sur l'utilité des sciences et des arts*, Amiens, 1774, in-4°; 2° *Discours sur les avantages de la navigation intérieure*, ibid., 1782, in-4°. M. Quérard en cite, dans *la France littéraire*, une édition in-8°. On a le portrait de d'Agay, format in-4°. W—s.

AGAY (D'). *Voyez* DAGUET.

AGAZZARI (AGOSTINO), né à Sienne, d'une famille noble, vers 1578, fut quelque temps au service de l'empereur Mathias et se rendit à Rome, où

(1) Dacier, *Remarques sur la Poétique d'Aristote*.

il devint directeur de musique de la chapelle Apollinaire. Il se lia avec Viadana et apprit de lui la théorie de l'harmonie. De retour dans sa patrie vers 1630, il y fut nommé maître de chapelle de la cathédrale. Il mourut en 1640. On connaît de lui : 1° *Madrigali armoniosi a cinque e sei voci*, Anvers, 1600, in-4°; 2° *Madrigalia a cinque voci, con un dialogo a sei voci ed un pastorale a otto voci*, Anvers, 1602, in-4°. En 1607 Nicolas Stein, libraire à Francfort-sur-le-Mein, publia quarante-quatre motets latins de cet auteur à quatre, cinq, six, sept et huit voix, in-fol. On connaît aussi de lui des messes à quatre, cinq et six voix, des psaumes à huit voix, *Dialog. cencentus*, à six voix. Tous ces ouvrages sont cités par Prætorius (*Synt. Mus.*, t. 3, p. 138-139). Enfin une collection d'ouvrages d'Agazzari a paru sous le titre de *Sertum Roseum*, *op.* 14, Venise, 1619. Ce compositeur est compté parmi les écrivains sur la musique : il a publié, *la Musica ecclesiastica dove si contiene la vera difinizione della musica come scienza, non piu veduta, e sua nobilta*, Sienne, 1638, in-4°. Quadrio dit que les ouvrages d'Agazzari sont au nombre de vingt-six, tous imprimés. Le catalogue de la bibliothèque musicale du roi de Portugal indique trois livres de motets de quatre à huit voix, *Sacræ Cantiones duob. et trib. voc., lib. 3. Eucharisticum Melos, plur. voc., op.* 20, et *Madrigali armoniosi a sei voc., lib.* 3, tous de la composition de ce maître. F—T—S.

AGELADAS, ou AGELAS, sculpteur célèbre, fut maître de Polyclète et de Myron; il était d'Argos, et ses ouvrages étaient répandus dans toute la Grèce. Il avait fait pour la ville d'Egium deux statues de bronze, dont l'une représentait un Jupiter enfant, et l'autre un Hercule sans barbe; et, pour celle de Tarente, des chevaux d'airain et des femmes captives; Ithôme et Delphes renfermaient aussi plusieurs ouvrages de cet artiste. Pline dit positivement qu'Agéladas florissait dans la 87e olympiade, 432 ans avant J.-C.; l'exactitude de cette date est encore prouvée par plusieurs autres passages de Pline et Pausanias, dans lesquels les principaux artistes de ce temps se trouvent nommés, comme émules, contemporains ou disciples d'Ageladas. Cependant une phrase de Pausanias semble contredire cette version. « Agéladas, dit-il, « a fait le char de Cléosthènes d'Epidamne. » Or, ce Cléosthènes a gagné le prix dans la 66e olympiade. La différence est de quarante-huit ans, mais le monument de Cléosthènes a pu être élevé longtemps après sa victoire, et les faits qui placent le sculpteur vers la 87e olympiade sont multipliés et positifs. L—S—E.

AGELET (JOSEPH LE PAUTE D'), de l'Académie des sciences de Paris, naquit à Thone-la-Long, près Montmédi, le 25 novembre 1751. Il étudia l'astronomie sous Lalande. En 1773, il partit comme astronome dans l'expédition aux terres australes, commandée par M. de Kerguelin. Lorsqu'il se présenta à l'Académie, en 1780, il offrit des journaux qui contenaient plus de seize cents observations sur les planètes, et un plus grand nombre sur les étoiles. En 1783, il composa des mémoires sur l'aphélie de Vénus, et sur la longueur de l'année. En 1785, il partit de nouveau, comme astronome, dans l'expédition de la Peyrouse autour du monde, et périt dans ce malheureux voyage. B—T.

AGELLI ou AGELLIUS (ANTOINE), savant helléniste, religieux théatin, né à Sorrento, dans le royaume de Naples, se distingua dans le 16e siècle par son érudition et ses connaissances dans les langues savantes et les saintes lettres. Remarqué par le pape Grégoire XIII, il fut nommé membre de la commission chargé d'examiner la version des Septante et de surveiller l'édition que l'on en faisait à Rome. Il était en même temps inspecteur de l'imprimerie du Vatican, et c'était lui qui en dirigeait les travaux et qui était chargé de revoir sur de bons manuscrits les éditions que l'on y entreprenait. Cette imprimerie fit une grande perte, lorsqu'en 1595 il fut nommé à l'évêché d'Acerno. Pierre Morin déplore, dans la 21e de ses lettres, que l'on n'ait pas trouvé le moyen de récompenser ce savant d'une manière plus convenable à son génie, en le retenant à Rome. Agelli mourut dans son évêché, en 1608. Ses ouvrages, tous en latin, sont : 1° un *Commentaire sur les Lamentations de Jérémie*, avec une chaîne des pères grecs, Rome, 1589, in-4°; 2° id. *sur Habacuc*, Anvers, Plantin, 1597, in-8°; 3° id. *sur les Psaumes et les Cantiques*, Rome, 1606; Cologne, 1607; Paris, 1611, in-fol. (*voy.* Rich. Simon, lettre 26, édit. 1730); 4° id. *sur les Proverbes de Salomon*, imprimés avec les opuscules d'Aloysius Novarini, Vérone, 1649, in-fol.; 5° une édition grecque, avec la version latine par Agelli, des cinq livres de St. Cyrille d'Alexandrie contre Nestorius, Rome, 1607, in-fol. D'autres ouvrages d'Agelli sont restés manuscrits. C. T—Y.

AGELNOTH (en latin ACHELNOTUS), prêtre anglais, fils du comte Agilmaer, vivait sous le règne de Canut. En 1020, il fut fait archevêque de Cantorbéry. Dans un voyage qu'il fit à Rome, il rapporta, selon l'usage du temps, plusieurs reliques; mais ce qui lui acquit plus d'estime, c'est le zèle avec lequel il employait son influence auprès de Canut pour réprimer les excès de ce prince. Lors des troubles qui suivirent la mort de Canut, Harold, en l'absence de Hardicanut, s'empara de tout le royaume. Agelnoth refusa de le couronner, alléguant que le dernier roi avait obtenu de lui la promesse de ne pas placer la couronne sur la tête d'un prince qui ne serait pas issu de la reine Emma. Ce fut à l'autel même qu'il fit ce refus, en l'accompagnant d'une imprécation contre tout évêque qui oserait condescendre à la demande de Harold. Ni prières ni menaces ne purent le faire changer de résolution, et il est douteux que la cérémonie du couronnement ait jamais eu lieu pour Harold. Agelnoth a écrit un *Panégyrique de la Vierge*; une *Lettre au comte Léofric sur St. Augustin*, et des lettres à différentes personnes. D—T.

AGERIUS ou AGER (NICOLAS), professeur de médecine et de botanique à Strasbourg, était contemporain et ami des deux frères Bauhin; il leur a communiqué plusieurs plantes nouvelles qu'il avait observées. Depuis, en mémoire de cet auteur, on a désigné par le nom d'*ageria* une espèce du genre

Pæderota, qu'il avait fait connaître le premier. Agerius avait aussi, sur la philosophie physique et sur l'histoire naturelle, des connaissances fort étendues; il est auteur d'un ouvrage sur les zoophytes, intitulé : *Disputatio de zoophytis*, *Argentorati*, 1625, in-4°, et d'un ouvrage, *de Anima vegetativa*, *Argentorati*, 1629, in-4°. Carrière lui attribue encore : *Thèses méd. phys. de homine sano et de dysenteria*, *Argent.*, 1593, in-4°, *de anfractibus mesaræi*, *ibid.*, 1629, in-4°. D—P—s.

AGESANDRE, sculpteur rhodien, fit, de concert avec Athénodore son fils et avec Polydore, le groupe admirable qui représente Laocoon et ses deux fils dévorés par deux serpents. On ne peut douter que ce ne soit le même ouvrage qui, du temps de Pline, décorait les bains de Titus, et c'est à cet auteur qu'on doit la connaissance des noms des artistes qui y ont travaillé. Un destin favorable aux arts a conservé ce chef-d'œuvre, pour attester à la postérité la plus reculée jusqu'à quel point le génie des anciens avait porté l'imitation de la nature et le sentiment du beau idéal. Le Laocoon fut trouvé dans les bains de Titus, sous le pontificat de Jules II, au lieu même où Pline assure qu'on l'admirait de son temps, comme l'ouvrage de sculpture le plus parfait. Une seule circonstance a causé quelque incertitude. Suivant Pline, le groupe était d'un seul morceau; celui que nous avons est de plusieurs; mais il est probable que le temps aura rendu plus sensible la fissure qui existe entre les blocs, et que l'œil exercé de Michel-Ange aperçut le premier. Jules II, ravi de la découverte du Laocoon, accorda de grands priviléges à Félix de Fredis qui l'avait trouvé. L'ignorance dans laquelle Pline paraît être sur la réunion des blocs de marbre qui composent ce groupe, et l'enthousiasme avec lequel il en parle, enfin l'excellence de l'ouvrage, ont fait regarder le Laocoon et ses sculpteurs comme appartenant à l'époque la plus brillante de l'art dans la Grèce; Borghini semble partager cette opinion, par l'ordre dans lequel il place Agésandre et ses deux collaborateurs; Winkelmann se range du même avis; cependant il éprouve aujourd'hui des contradictions. Lessing, dans son ingénieuse Dissertation sur la poésie et la peinture, dont le Laocoon a fourni le sujet et le titre, cherche à démontrer que ce groupe a été fait d'après le sublime morceau de Virgile, relatif au même événement. Le fini précieux et une certaine recherche de ciseau qu'on ne trouve point dans les ouvrages grecs lui servent aussi d'arguments pour prouver que le Laocoon a été sculpté sous les Césars. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage inimitable a immortalisé les noms d'Agésandre, d'Athénodore et de Polydore. L—S—E.

AGESILAS II était le second fils d'Archidamus, roi de Sparte. Agis, son frère aîné, étant mort, il entreprit de faire déclarer illégitime Léotychide, son neveu, et de monter sur le trône à sa place. Effectivement, Timæa, femme d'Agis, avait eu des liaisons avec Alcibiade, et il était échappé à Agis de dire qu'il ne croyait pas que Léotychide fût son fils, paroles qu'il avait démenties en mourant, mais sur lesquelles se fondait Agésilas. Les deux prétendants s'autorisaient d'un oracle qui menaçait Sparte des plus grands malheurs lorsqu'on y verrait un règne boiteux; mais Lysandre, tout-puissant à Sparte, tourna contre Léotychide le sens de l'oracle. Il prétendit qu'il ne s'agissait pas du roi, mais du règne, qui serait boiteux, si l'un des deux rois n'était pas légitime. Agésilas aurait cependant eu beaucoup de peine à réussir, si ses prétentions n'avaient pas été appuyées par Lysandre, qui espérait régner sous son nom; il l'emporta, et monta sur le trône l'an 399 avant J.-C. La gloire de Sparte était alors au plus haut période; Athènes, sa rivale, après avoir vu sa puissance navale anéantie par la bataille d'Ægos-Potamos, avait été obligée de laisser abattre ses murs. Les Lacédémoniens dominaient donc sur presque toute la Grèce, et sur une partie de l'Asie Mineure, au sujet de laquelle ils étaient sans cesse en guerre avec le roi de Perse, Artaxercès Memnon, qui cherchait à leur susciter des ennemis parmi les Grecs. Agésilas résolut, par le conseil de Lysandre, de pousser la guerre contre eux plus vivement qu'on ne l'avait fait jusqu'alors; et s'étant fait demander par les villes de l'Asie, à l'exemple d'Agamemnon, il s'embarqua à Aulis, et passa en Asie avec 8,000 hommes, l'an 395 avant J.-C., soixante ans avant qu'Alexandre formât la même entreprise. Le crédit dont jouissait Lysandre en Asie parut d'abord éclipser l'autorité d'Agésilas, qui affecta de l'humilier en lui donnant dans l'armée le soin des vivres. Lysandre sentit cependant qu'il fallait céder; et, par cette conduite adroite et modeste, il obtint bientôt d'Agésilas la dignité d'ambassadeur près des alliés de Sparte, sur les côtes de l'Hellespont. Ayant réuni ses troupes avec celles qui y étaient déjà, Agésilas se rendit en peu de temps maître de la plus grande partie de l'Asie Mineure; il est difficile de prévoir où il se serait arrêté, si Artaxercès n'avait pas trouvé le moyen, en répandant de l'argent dans la Grèce, de former une ligue contre les Lacédémoniens : ce qui les obligea de rappeler Agésilas, environ deux ans après son départ. Il ne quitta pas sans regrets l'Asie, dont la conquête lui paraissait si facile; il passa par la Macédoine, où l'on n'osa pas l'attaquer, et par la Thessalie, où il trouva une nombreuse cavalerie qui voulut s'opposer à son passage, et qu'il défit. Etant ensuite entré dans la Béotie, où il reçut quelques renforts, il défit, auprès de Coronée, l'armée combinée des Béotiens, des Argiens, des Athéniens, de leurs alliés, et donna, quoiqu'il eût été blessé grièvement dans le combat, un grand exemple de modération, en épargnant ceux qui s'étaient refugiés dans le temple de Minerve; il ramena ensuite son armée dans le Péloponèse, où venait d'éclater la guerre de Corinthe, remporta plusieurs avantages sur les alliés, et fit même célébrer les jeux isthmiques, malgré les Corinthiens. C'est dans ce temps-là qu'il fut obligé de laisser partir pour la Laconie le bataillon des Amycléens, qui formait une portion considérable de son armée, pour célébrer à Amyclée les Hyacinthies, fêtes en l'honneur d'Apollon. Ce bataillon fut attaqué en route par Iphicrate, général athénien, qui le tailla en pièces. Agésilas marcha ensuite au secours des

Étoliens, qui se trouvaient vivement pressés par les Acarnaniens, et força ces derniers à faire la paix. Les Lacédémoniens ayant fait, l'an 387 avant J.-C., avec le roi de Perse, par l'entremise d'Antalcidas, un traité de paix dans lequel furent compris tous les Grecs, on vit renaître la tranquillité; mais elle ne fut pas de longue durée. L'an 382 avant J.-C., Phœbida, Spartiate, conduisant des troupes dans la Thrace, et passant par la Béotie, s'empara par trahison, et contre la foi des traités, de la Cadmée, citadelle de Thèbes; s'étant ainsi rendu maître de la ville, il y établit un gouvernement, et fit exiler tous ceux qui lui faisaient ombrage; les Lacédémoniens eurent l'air de désapprouver sa conduite, et le rappelèrent pour le faire juger; mais Agésilas, ayant pris son parti, assura son impunité, et les Lacédémoniens gardèrent la citadelle. Elle fut reprise trois ans après par Pélopidas; ce qui amena une guerre ouverte entre les deux peuples. Peu de temps après, Sphodrias, Spartiate, qui était resté avec une armée dans la Béotie, fit une tentative pour s'emparer par trahison du Pirée, quoiqu'on fût en paix avec les Athéniens; on le rappela pour le faire juger; Agésilas le sauva encore, en disant ouvertement qu'il désapprouvait cette action, mais que Sphodrias était un excellent soldat dont la république avait besoin. Il fit ensuite quelques incursions dans la Béotie, et harcela les Thébains par différents petits combats, dans lesquels il fut tantôt vainqueur, tantôt vaincu; il fut même blessé dans une de ces escarmouches, et ce fut à ce sujet qu'Antalcidas lui reprocha d'avoir formé les Thébains à l'art militaire, en les forçant à se battre. Il ne se trouva pas à la bataille de Leuctres, qui se livra l'an 371 avant J.-C. La ville de Sparte, plongée dans la consternation à la nouvelle de cette défaite, s'attendait à chaque instant à voir l'ennemi à ses portes; d'un autre côté, on était fort embarrassé sur la conduite à tenir envers ceux qui avaient pris la fuite; les lois les déclaraient infames; mais ils étaient si nombreux, qu'il était dangereux de les pousser à bout, et impolitique de se priver de leur secours. On prit le parti de décerner à Agésilas le pouvoir législatif, et il ordonna que les lois fussent suspendues pour un jour seulement. On profita de cet intervalle pour rétablir dans tous leurs droits les citoyens qui les avaient perdus, et les lois reprirent leur cours le lendemain. Agésilas alla aussitôt faire des incursions dans l'Arcadie, où il prit une petite ville des Mantinéens, ce qui rendit un peu de courage aux Lacédémoniens; mais cette joie fut bientôt interrompue par l'arrivée d'Épaminondas, qui vint avec son armée victorieuse ravager la Laconie et assiéger la ville de Sparte. Agésilas n'exposa point ses troupes à un combat dont la perte eût entraîné des maux irremédiables; il se contenta de défendre la ville, et obligea Épaminondas à se retirer. Les Thébains ayant offert la paix, Agésilas la refusa, et peu s'en fallut que la prise de Sparte ne fût la suite de ce refus; il parvint cependant à sauver encore une fois sa patrie des armes d'Épaminondas. Ce général ayant été tué quelques jours après à la bataille de Mantinée, qu'il gagna sur Agésilas et les alliés de Sparte, les Thébains et les autres peuples de la Grèce firent la paix. Agésilas empêcha encore les Lacédémoniens d'y accéder; il paraît cependant qu'il y eut au moins une suspension d'armes; car, quelque temps après, Agésilas passa en Égypte pour prendre le commandement des troupes de Tachos, qui s'était révolté contre le roi de Perse; il l'abandonna peu de temps après, pour se mettre au service de Nectanébus, cousin de Tachos, et son compétiteur. Agésilas lui fit remporter deux victoires signalées, qui furent entièrement dues à son génie; et lorsqu'il l'eut affermi sur le trône, il retourna à Sparte avec des trésors considérables, qu'il avait reçus pour prix de ses services; mais ayant été assailli par une tempête, et étant tombé malade, il fut obligé de relâcher à un petit port de l'Afrique, nommé le port de Ménélas, et il y mourut l'an 361 avant J.-C., à l'âge de 84 ans. Agésilas avait régné 44 ans, et, pendant plus de trente ans, il avait tenu le premier rang dans la Grèce. On cite de lui un assez grand nombre de mots heureux. On lui demandait quelle vertu méritait la préférence, de la valeur ou de la justice; il répondit que, si tout le monde était juste, la valeur serait inutile. Lorsqu'il fut obligé de revenir de l'Asie, il dit qu'il en était chassé par 30,000 archers du roi de Perse: c'était effectivement avec des pièces de monnaie qui portaient l'effigie d'un archer, que le roi de Perse avait corrompu quelques-uns des principaux de Thèbes et d'Athènes, pour faire déclarer la guerre aux Lacédémoniens. Agésilas a eu le bonheur d'avoir pour historien Xénophon son ami, qui, en cette qualité, a quelquefois un peu déguisé la vérité. On voit avec peine que sa partialité pour le roi de Sparte l'ait empêché de rendre justice à Épaminondas, qui lui était supérieur à tous égards, puisqu'ayant trouvé les Thébains habitués à être vaincus par les Lacédémoniens, il fit tourner la fortune par la seule supériorité de ses talents, et les rendit victorieux tant qu'ils combattirent sous ses ordres; tandis qu'Agésilas, par la manière injuste dont il se conduisit envers les Thébains, fut la principale cause de la ruine de sa patrie, qui ne se releva jamais de l'échec de Leuctres. Ce prince réunissait des qualités qui semblent s'exclure. Ambitieux et hardi, il était aussi doux et aimable; sa fierté, sa valeur n'excluaient point en lui la liberté; non-seulement il préférait l'intérêt de sa patrie au sien, mais il trouvait juste tout ce qui avait pour objet de la servir, et compromettait alors volontiers son honneur et sa réputation. Monté sur le trône, il témoigna au sénat la plus affectueuse confiance; ceux mêmes qui s'étaient opposés à son élection reçurent de lui des présents et des honneurs; enfin il se conduisit avec tant de prudence et de bonté, que les éphores le condamnèrent à une amende, parce qu'il s'attirait trop l'affection du peuple. Il ne permit jamais qu'on lui élevât des statues ou des trophées. « Mes actions, « disait-il, seront mes monuments, si elles le mé« ritent. » Il aimait tendrement ses enfants, et quelqu'un l'ayant surpris jouant avec eux, monté à cheval sur un bâton, ne put retenir son étonnement.

« Avant de me blâmer, dit Agésilas, attendez que « vous soyez père. » Outre Xénophon, Plutarque, Diodore de Sicile et Cornélius Népos ont encore écrit sa vie, et l'auteur du *Voyage d'Anacharsis* en fait un bel éloge, d'après ces historiens. Agésilas a fourni à Corneille le sujet d'une de ses tragédies. C—R.

AGÉSILAS, éphore. *Voyez* AGIS IV.

AGESIPOLES Ier, fils de Pausanias, roi de Sparte, de la branche aînée, était encore enfant lorsque Pausanias fut obligé de prendre la fuite, et de l'abandonner, ainsi que Cléombrote son frère; il eut pour tuteur Aristodème, également de la race des Héraclides. Lorsqu'il fut en âge de régner, il commanda les Lacédémoniens dans différentes expéditions contre les Argiens et contre les Arcadiens de Mantinée. On l'envoya ensuite contre les Olynthiens, et il avait déjà obtenu de très-grands succès, lorsqu'il mourut à la fleur de son âge, l'an 380 avant J.-C., regretté d'Agésilas II, son collègue, qu'il aimait, et avec lequel il n'avait jamais eu le moindre différend; il ne laissa point d'enfants, et Cléombrote, son frère, lui succéda. C—R.

AGÉSISTRATE, mère d'Agis IV. *Voyez* AGIS.

AGEZIO (THADDÉE), astronome et médecin de l'empereur Maximilien, né à Agch, en Bohême, dans le 16e siècle, est le premier des modernes qui ait écrit sur cette science de la métoposcopie ou physiognomonie que Lavater a depuis fort étendue sans la rendre plus positive. (*Voy.* LAVATER.) On sait que cette science repose sur ce principe fort contestable, que les traits du visage de l'homme font connaître ses passions et ses inclinations. On a d'Agezio : 1° un petit ouvrage en latin sur la bière, la manière de la préparer et ses propriétés; 2° une description de la comète de 1578; 3° un traité de la métoposcopie; 4° des Aphorismes métoposcopiques; 5° quelques ouvrages polémiques. C. T—Y.

AGGÉE, le dixième des petits prophètes, et le premier de ceux qui prophétisèrent après le retour de la captivité. Tout ce que l'on sait de lui se réduit à ce seul fait, qu'il nous apprend lui-même, c'est qu'en la seconde année du règne de Darius, roi de Perse, Dieu le chargea d'aller exhorter les Juifs, qui étaient revenus à Jérusalem sous la conduite de Zorobabel, à rétablir le temple du Seigneur. Ce Darius, qui, suivant l'opinion la plus généralement reçue, n'est autre que Darius Hystaspe, nous autorise à dater la prophétie d'Aggée de l'an 516 avant J.-C. Seize ans s'étaient écoulés depuis le retour de la captivité, sans que les Juifs eussent fait les moindres efforts pour reprendre la construction du temple, que la jalousie de leurs voisins les avait contraints de suspendre, lorsqu'Aggée vint leur reprocher leur négligence pour un si saint ouvrage, tandis qu'ils se bâtissaient des maisons commodes et agréables. Ce reproche, accompagné de menaces et de promesses, eut tout l'effet qu'on pouvait en attendre. Cependant la médiocrité du nouvel édifice, arrachant des larmes à ceux qui avaient vu la magnificence du temple bâti par Salomon, commençait à les décourager, lorsqu'Aggée, pour les rassurer, leur annonça que la gloire de cette dernière maison serait plus grande que celle de la première, parce que c'était dans son enceinte que devait se montrer le Désiré des nations pour y accomplir les promesses faites à leurs pères. Le nom de ce prophète signifie gai, joyeux, homme de fête; ce qui fait allusion aux deux événements favorables qui étaient l'objet de sa mission, celui de la construction du temple, et celui de la venue du Messie. Sa prophétie ne contient que deux chapitres. Les Grecs célèbrent sa mémoire le 16 décembre, et les Latins l'honorent, avec Osée, le 4 juillet. T—D.

AGA-MOHAMMED. *Voyez* MOHAMMED.

AGIER (PIERRE-JEAN), président de chambre de la cour royale de Paris, mort doyen d'âge de cette cour, naquit à Paris le 28 décembre 1748. Son père, procureur au parlement, le destinait à la même profession. Après de brillantes études au collège d'Harcourt, Agier fut reçu avocat en 1769; mais la délicatesse de sa poitrine lui ayant interdit de bonne heure de plaider au barreau, il se bornait à donner des consultations dans son cabinet, et à tenir des conférences de jurisprudence pratique pour les jeunes magistrats, quand éclata la révolution dont il se montra partisan modéré. Les électeurs du district des Mathurins le nommèrent, en 1789, député suppléant de Paris aux états généraux pour le tiers état. Vers la fin de l'année suivante, il fut porté, par l'assemblée nationale, sur la liste des candidats pour la place de gouverneur du dauphin, et devint, peu après, président du tribunal des dix, établi pour remplacer la Tournelle et expédier les affaires criminelles arriérées. Après cette présidence temporaire, il fut nommé vice-président du tribunal d'arrondissement séant aux Petits-Pères, dont il devint, en 1792, président titulaire, par la retraite de Fréteau. A la fin d'août, Agier fut appelé avec son tribunal à la commune de Paris pour y prêter le serment de liberté et d'égalité; mais il s'y refusa, et cet acte de courage le fit mettre à la retraite, lorsque quelques mois plus tard les tribunaux furent renouvelés. Ce n'est qu'après le 9 thermidor qu'il fut employé de nouveau, d'abord (5 janvier 1795) comme commissaire national près le tribunal du cinquième arrondissement, séant à Ste-Geneviève, et ensuite comme président du tribunal révolutionnaire *régénéré*. Mais ces dernières fonctions ayant cessé trois mois plus tard, il reprit les premières, qu'il ne conserva néanmoins que jusqu'au mois de novembre de la même année. En 1796, Agier fut désigné par le sort comme haut juré suppléant à la haute cour nationale convoquée à Vendôme pour juger Babeuf et ses complices. Il se récusa, parce qu'il avait été porté par les conjurés sur une liste de proscription; mais sa récusation n'ayant point été admise, il se rendit à Vendôme, assista à tous les débats du procès, sans prendre part à la délibération du jury, dans lequel il n'y eut pas de vacance. Vers le même temps, il fut membre du conseil du contentieux de la dette des émigrés, et enfin, après l'établissement du gouvernement consulaire, juge à la cour d'appel de

Paris et président du tribunal criminel du département de la Seine. Il n'accepta que le premier de ces deux emplois (1), et l'échangea plus tard (1802) contre celui de vice-président du tribunal d'appel, qu'il a conservé jusqu'à sa mort. Dans ces fonctions, dont la confirmation royale lui fut donnée le 18 septembre 1815, Agier s'est acquis une réputation incontestée d'équité et de droiture. Inflexible dans ses principes et dans ses opinions, rigide dans ses mœurs, il passa ses jours dans une studieuse retraite et consacra les loisirs que lui laissait sa place à la composition de différents écrits qui témoignent que la jurisprudence fut loin d'être son unique étude. Attaché par les relations de sa jeunesse à la secte janséniste, qui comptait des partisans si nombreux dans notre ancienne magistrature, Agier fut toute sa vie l'un des plus zélés défenseurs, non-seulement des libertés de l'Eglise gallicane, mais aussi de toutes les opinions de cette secte. Il a d'ailleurs adopté et développé, dans ses derniers ouvrages, d'autres doctrines systématiques sur les prophéties des livres saints et surtout de l'Apocalypse, qui paraissent se rapprocher beaucoup des anciennes erreurs du millénarisme, et qui n'ont fourni que trop de prétextes à l'accusation d'hérésie, portée contre lui par les théologiens que son opposition aux prétentions ultramontaines avait disposés à la sévérité. Le président Agier mourut à Paris, le 22 septembre 1823. — Ses ouvrages sont : 1° *le Jurisconsulte national*, *ou principes sur les droits les plus importants de la nation*; nouvelle édition, Paris, 1789, trois parties en un volume in-8°. Cet ouvrage est formé de la réunion de trois brochures que l'auteur avait publiées, sous le voile de l'anonyme, les 17 septembre 1787, 28 mai et 22 octobre 1789; il a pour objet de prouver que la liberté civile est au nombre des anciens droits de la nation française, qui n'en a été privée que par les envahissements successifs de la couronne; que des assemblées nationales périodiques avaient eu seules, dans les premiers temps de notre monarchie, le droit d'établir et de répartir les impôts; qu'elles avaient autorisé les emprunts et pris part à la formation de toutes les lois, etc. L'auteur finit en demandant le rétablissement de ces assemblées. 2° *Vues sur la réformation des lois civiles, suivies d'un plan et d'une classification de ces lois*, Paris, Leclère, 1793, in-8° de 163 pages. L'auteur, égaré par les illusions de l'époque, voit dans l'inégale répartition des biens la cause d'une foule de maux. Il se sert du principe de Mably, qui était alors le publiciste à la mode : « Qu'une bonne législation doit continuellement décomposer et diviser les fortunes que l'avarice et l'ambition travaillent continuellement à rassembler; » et l'adoption, établie sur des règles nouvelles, est le moyen qu'il propose pour atteindre ce but. 3° *Du mariage dans ses rapports avec la religion et les lois nouvelles de France*, Paris, impr.-libr. chrétienne, 1800, 2 vol. in-8°. La partie théologique de cet ouvrage est fortement empreinte des opinions jansénistes de l'auteur; les décisions de morale y sont d'une extrême rigidité; la polémique contre les défenseurs de la cour de Rome y est souvent passionnée; mais tout ce qui tient à la jurisprudence peut être utile aux gens de loi. 4° *Psaumes nouvellement traduits en français sur l'hébreu et mis dans leur ordre naturel, avec des explications et des notes critiques, et auxquels on a joint les Cantiques évangéliques et ceux de Laudes, selon le Bréviaire de Paris, également avec des explications et des notes*, Paris, 1809, 3 vol. in-8°. Agier a suivi pour cette traduction le texte hébreu, tel qu'il a été corrigé et épuré par les travaux du P. Houbigant, de Kennicott et de J.-B. de Rossi. Il a divisé les psaumes en trois catégories : 1° ceux qui contiennent des prophéties relatives à la venue de Jésus-Christ; 2° ceux dont les prophéties concernent l'Église; 3° les psaumes moraux. 5 *Psalmi ad hebraicam veritatem translati et in ordinem naturalem digesti; accesserunt Cantica tum evangelica, tum reliqua, in Laudibus, juxta Breviarium parisiense decantata*, Paris, 1818, 1 vol. in-16. Cette version latine des Psaumes est faite d'après le texte hébreu, épuré par les plus habiles hébraïsants du 18e siècle. 6° *Vues sur le second avénement de Jésus-Christ, ou Analyse de l'ouvrage de Lacunza sur cette importante matière*, Paris, 1818, in-8° de 120 pages. (*Voy.* LACUNZA et LAMBERT.) Agier s'est laissé séduire par toutes les illusions de ces millénaristes et il les adopte aveuglément. 7° *Prophéties concernant Jésus-Christ et l'Église, éparses dans les livres saints, avec des explications et des notes*, Paris, 1819, 1 vol. in-8°, contenant l'exposition de vingt prophéties, prises dans les livres saints qui ne sont pas purement prophétiques, et l'explication de quelques autres, etc. 8° *Les Prophètes nouvellement traduits de l'hébreu, avec des explications et des notes critiques*, Paris, 1820-1822, 9 vol. in-8°, ainsi divisés : *Isaïe*, 1820, 2 vol.; *Jérémie*, 1821, 1 vol.; *Appendice de Jérémie*, 1821, in-8° de 188 pages, contenant : 1° *l'Instruction aux captifs*; 2° *les Lamentations*; 3° *Baruch*; — *Ezéchiel*, 1821, 2 vol.; *Daniel*, 1822, 1 vol.; *les Petits Prophètes*, 1822, 2 vol. Ces traductions ne sont point accompagnées du texte, mais elles sont exécutées dans un système de fidélité littérale qui les rend curieuses. Les commentaires de l'auteur contiennent, les uns l'explication des prophéties dans le sens mystique et théologique, les autres, rejetés à la fin de chaque volume sous le titre de notes, ne sont relatifs qu'à la philologie hébraïque et à la critique du texte. Agier se montre partisan zélé et quelquefois bizarre du jansénisme et du millénarisme. 9° *Commentaire sur l'Apocalypse, par l'auteur de l'Explication des psaumes et des prophéties*, Paris, avril 1823, 2 vol. in-8°. Les rapprochements que l'auteur a faits, dans cet ouvrage, de divers passages de l'Apocalypse avec les livres de l'Ancien Testament, lui ont suggéré quelques vues nouvelles et quelques conjectures

(1) En sa qualité de juge au tribunal d'appel, Agier fit partie des deux commissions prises, aux mois de mai et de décembre 1801, dans le sein de cette compagnie, et chargées de présenter au pouvoir législatif des observations sur les projets des Codes civil et de commerce

qu'on appellerait ingénieuses, s'il était possible d'y voir autre chose que les rêves d'un esprit égaré par la manie des systèmes. La collection des livres saints réputés prophétiques, traduits et interprétés par le président Agier, est fort peu connue, l'auteur l'ayant fait imprimer tout entière à ses frais, à un nombre peu considérable d'exemplaires (1); ce qui nous a engagés à en parler avec quelque détail. On a mis dans la liste des ouvrages du président Agier, sans reconnaître toutefois qu'il en fût l'auteur, une *Justification de Fra Paolo Sarpi, ou Lettre d'un prêtre italien à un magistrat français sur le caractère et les sentiments de cet homme célèbre*, Paris, 1811, in-8°. Cette justification d'un prêtre soupçonné, non sans fondement, de protestantisme (*voy.* SARPI), a pour auteur un prêtre italien, ennemi non moins ardent des jésuites et de la cour de Rome, appelé Eustache Degola. Agier, auquel il l'adressa, n'en fut, dit-on, que l'éditeur; mais, au rapport de son panégyriste, « il a publié ces lettres « avec d'autant plus de soin et d'empressement « qu'on lui avait reproché de s'être prévalu, dans « son Traité du mariage, de l'autorité de Fra Paolo, « pour rejeter certaines décisions du concile de « Trente. On accusait cet auteur de tendre au pro- « testantisme, et l'on s'appuyait de l'imposante au- « torité de Bossuet. Il importait donc de le laver « de ce reproche, et sous ce rapport, la justification « de Fra Paolo peut être considérée comme une « pièce justificative du Traité du mariage. » Agier avait été chargé, en 1787, par le gouvernement, de préparer une nouvelle édition du texte original français des *Assises du royaume de Jérusalem*, qui n'a été publié qu'une seule fois, par Thaumac de la Thaumassière (*voy.* ce nom), à la suite de ses *Notes sur la coutume de Beauvoisis*, Bourges et Paris, 1690, in-fol. La république de Venise fit faire à cette occasion, sur peau de vélin, une copie fac-simile du manuscrit qui est conservé à Venise, et en fit présent au roi de France. Cette copie est aujourd'hui déposée à la bibliothèque royale. Le travail d'Agier n'était encore que très-peu avancé quand il y renonça, et les matériaux qu'il en a laissés sont entre les mains de sa famille (2). Il avait eu part à la nouvelle édition donnée par Camus, Bayard et autres, de la *Collection des décisions nouvelles relatives à la jurisprudence*, par J.-B. Denisart, Paris, 1783-1790, 9 vol. in-4°, qui n'a pas été terminée. De 1818 à 1821 il a coopéré avec Lanjuinais, Grégoire, Tabaraud (*voy.* ces noms) et quelques autres écrivains de la même école, à la rédaction de *la Chronique religieuse*, journal mensuel dont la collection forme 6 volumes in-8°. La brochure intitulée : *La France justifiée de complicité dans l'assassinat du duc de Berry, ou Réflexions sur le mandement de Mgr. le cardinal-archevêque de Paris, relativement au service pour le repos de l'âme de ce prince*, 1820, in-8°, est l'imprimé à part d'un article inséré par le président Agier dans ce journal. M. Dupin jeune, avocat, a donné, dans l'*Annuaire nécrologique* de M. Mahul pour 1825, une notice sur Agier, qui est exacte et complète, mais très-louangeuse; on en trouve le correctif amer dans l'*Ami de la religion et du roi*. En tête du *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu M. Agier*, Paris, Delaunay, 1824, in-8°, de 14 et 47 pages, on a placé des aperçus sur sa vie et ses ouvrages, rédigés par un de ses amis. F—LL.

AGIER (CHARLES-GUI-FRANÇOIS), cousin du précédent, ancien membre de l'assemblée constituante, naquit à Niort, le 24 août 1753. Il exerçait, avant la révolution, les fonctions de lieutenant général de la sénéchaussée du Poitou et de procureur du roi à St-Maixent. Le tiers état de sa province le nomma, en 1789, député aux états généraux, et s'il se distingua peu dans cette assemblée, on eut lieu d'y remarquer au moins sa modération et son utile coopération aux travaux des comités. Il ne prit la parole que dans les discussions qui purent intéresser particulièrement la sénéchaussée de Poitou, qu'il représentait; il vota pour la suppression des ordres monastiques, fit substituer le nom de communes à celui de paroisses, se déclara pour la non-responsabilité des officiers municipaux, et après le voyage de Varennes, combattit la proposition de Robespierre, qui demandait que le roi fût mis en jugement. Il fut nommé, après la session de l'assemblée constituante, membre de la cour de cassation; mais le danger des circonstances le détermina à refuser ces fonctions et à retourner dans sa province; il fut incarcéré sous le règne de la terreur. Le gouvernement consulaire le nomma, en 1800, commissaire près le tribunal civil de Niort, place qu'il échangea, après le retour de la maison de Bourbon, contre celle de procureur du roi près la cour royale de cette ville. Agier est mort à Niort en 1828. — Son fils, conseiller à la cour royale de Paris, a été membre de la chambre des députés pour le département des Deux-Sèvres. F—LL.

AGILA, roi des Visigoths en Espagne, fut porté sur le trône, en 549, par des seigneurs conjurés qui, sans attendre ni demander le consentement de la nation, le proclamèrent à la place de Theudisèle qu'ils avaient égorgé. Cette odieuse usurpation irrita les Visigoths, le peuple le plus fier et le plus libre qu'il y eût alors en Europe; et la guerre civile commença par le soulèvement de Cordoue. Agila rassemble aussitôt une armée et assiége cette ville; mais il est forcé de se retirer, après avoir vu ses

(1) Avant de se décider à la publier, Agier fit imprimer à cent exemplaires, comme specimens, les explications de quelques leçons des prophètes qu'on lit dans nos églises, aux solennités de Noël, de Pâques et de la Pentecôte. Ces specimens, annoncés dans les journaux à 3 sous le volume, et exposés en vente dans les places publiques à l'approche des fêtes, ne se vendirent point; un si fâcheux essai dégoûta les libraires; et le président Agier, pour rendre public un travail estimable qui lui avait coûté plusieurs années de veilles et de fatigues, se vit réduit à faire imprimer cette collection à ses dépens.

(2) Le projet de publier ce curieux monument de la jurisprudence du moyen âge fut repris, il y a quelques années, par le gouvernement. M. Pardessus et M. Guerard, membres de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, ont été chargés d'en donner une nouvelle édition. Ce travail important, dont il n'a été imprimé qu'un court specimen, n'est pas abandonné.

troupes vaincues par les assiégés, et son fils tué dans une sortie L'Andalousie entière prit les armes contre lui, et reconnut Athanagilde, qui battit à Séville les troupes de son adversaire. Les malheurs d'Agila, sa lâcheté et sa tyrannie, achevèrent de lui aliéner le cœur de ses partisans, qui, pour obtenir grâce du vainqueur, massacrèrent Agila, l'an 554, après qu'il eut régné 3 ans. B—P.

AGILES (RAYMOND D'), chanoine du Puy, a écrit l'histoire de la croisade de 1095, dans laquelle il accompagna Adhémar, son évêque. Le comte de Toulouse le nomma son chapelain et l'admit dans l'intimité de ses conseils. Raymond, indigné que de lâches déserteurs abandonnassent l'armée pour aller répandre en Occident des nouvelles déshonorantes pour les croisés, prit la résolution de faire connaître la vérité. Étant revenu en France et ayant été nommé chanoine de la cathédrale du Puy, il mit en ordre les matériaux qu'il avait recueillis en Orient et composa son Histoire, dans laquelle il a fidèlement exposé les événements dont il avait été lui-même témoin. Elle a paru sous ce titre : *Raymondi de Agiles, canonici Podiensis, Historia Francorum qui ceperunt Hierusalem*, dans le recueil : *Gesta Dei per Francos*. (*Voy.* BONGARS.) L'auteur raconte naïvement ce qu'il a vu : il intéresse surtout quand il peint la joie des croisés qui montaient au tombeau de Jésus-Christ, en chantant des hymnes sacrés. Il termine son ouvrage à l'époque où le comte de St-Gilles, après avoir quitté la ville sainte, repasse le Jourdain. La diction latine d'Agiles est pure, quelquefois élégante ; mais il a négligé de rapporter les dates, et sa narration n'est point facile à suivre. Il a servi de guide à Guillaume de Tyr. G—Y.

AGILMAR ou AIMAR, 43e évêque de Clermont, florissait au 9e siècle. On conjecture avec beaucoup de vraisemblance qu'il descendait des comtes d'Amaous (1), dans la haute Bourgogne. Il occupait depuis peu de temps le siége épiscopal, lorsque les Normands fondirent sur l'Auvergne et la ravagèrent. Forcé d'abandonner son diocèse, le pieux évêque vint chercher un asile dans le comté d'Amaous. Il y apporta les restes vénérables d'un de ses prédécesseurs, St. Illis (*Illidius*) (2), et de St. Vivent (*Viventius*) (3), moine de Poitiers, qu'il déposa dans deux cryptes ou grottes autour desquelles se formèrent bientôt des villages considérables. Agilmar assista, en 876, au concile de Pontigny (*Pontiniacum*) (4). L'année suivante, il se trouvait en Italie, puisqu'il fut un des prelats qui jurèrent foi et fidélité à Charles le Chauve, dans l'assemblée de Pavie. (Savaron, *Orig. de Clermont*, p. 62.) Honoré de la confiance du pape Jean VII, il fut, en 878, député par ce pontife vers le roi Louis le Bègue, et remit à ce prince une lettre de créance dont on trouve un assez long fragment dans les *Acta sanctorum*, janvier, t. 1, p. 813, dans la *Gallia christiana*, etc. Cette lettre est très-honorable pour Agilmar. Son nom se retrouve au bas des actes du concile de Méhun-sur-Loire, en 891 ; mais on ignore le lieu et la date de sa mort. W—S.

AGILULPHE, duc de Turin et roi de Lombardie. Lorsqu'Antharis, 3e roi des Lombards, mourut à Pavie, le 5 septembre 590, les chefs de la nation invitèrent Théodelinde, sa veuve, à se choisir un nouvel époux, qu'ils promirent de reconnaître pour leur roi. Théodelinde fit choix d'Agilulphe, duc de Turin, prince belliqueux, parent du dernier roi, et qui joignait à la figure la plus propre à plaire, des talents et des vertus qui le rendaient digne de commander. La reine, sans lui annoncer son choix, le fit prier de se rendre à la cour. Elle alla au-devant de lui jusqu'à Lomello, et là, s'étant fait apporter une coupe, elle en but la moitié, puis elle l'offrit à Agilulphe pour qu'il l'achevât. Celui-ci, en lui rendant la coupe, baisa respectueusement la main de sa souveraine : « Ce n'est point là, reprit « Théodelinde en rougissant, le baiser que je dois « attendre de celui que je destine à être mon sei« gneur et mon maître. La nation lombarde m'ac« corde le droit de lui choisir un roi, et c'est vous « qu'elle invite, par ma voix, à régner sur elle et « sur moi. » Le royaume des Lombards était toujours en guerre avec les Grecs, qui possédaient encore l'exarchat de Ravenne et le duché de Rome. Ceux-ci réussirent à soulever contre Agilulphe plusieurs seigneurs lombards, et entre autres le duc de Pérouse. Le roi, après avoir puni ce dernier, vint mettre le siége devant Rome ; l'effroi du pape, Grégoire le Grand, et de son troupeau, fut extrême, d'autant plus qu'Agilulphe et son armée professaient l'arianisme ; mais Théodelinde, attachée à la religion catholique, interposa ses bons offices en faveur des Romains. Grégoire travailla ensuite avec chaleur à négocier une paix entre Agilulphe et l'empereur grec Maurice, et cette paix fut enfin conclue en 599 ; il est vrai que Callinicus, exarque de Ravenne, qui l'avait signée, ne l'observa pas longtemps. Les villes de Crémone et de Mantoue dépendaient encore de l'Empire ; de là, l'exarque envoya, en 601, une petite armée qui surprit Parme, et enleva dans cette ville Godescalchi, gendre du roi, avec sa femme et sa famille. Agilulphe, pour venger cette injure faite au sein de la paix, mit le siége devant Padoue, l'enleva aux Grecs après de longs combats, la livra aux flammes, et en rasa les murailles. Deux ans plus tard, il s'empara de Crémone et de Mantoue, et détruisit entièrement la première de ces deux villes ; mais il observa la capitulation qu'il avait accordée à la seconde. Après ces conquêtes, il consentit à

(1) Pays qui s'étendait entre le Doubs et la Saône, depuis Dôle jusqu'à la jonction de ces deux rivières.

(2) Le même que St. Allyre. On trouve cinq villages de ce nom dans l'Auvergne et deux dans le Bourbonnais. Celui de Franche-Comté, qui doit son origine à la possession d'une partie des reliques de l'évêque de Clermont, se nomme Saint-Yllie.

(3) Agilmar confia les reliques de St. Vivent à des moines de la règle de St-Benoît, auxquels il abandonna tous les biens qu'il possédait dans le comté d'Amaous. Ces reliques, chassées par les Normands, furent recueillies par Manassès, sire de Vergy, qui leur donna, près de Nuits, une terre, laquelle prit aussi le nom de St-Vivent.

(4) Et non Pont-sur-Yonne, comme le disent plusieurs auteurs.

une trêve avec le nouvel exarque de Ravenne, successeur de Callinicus, à condition que la liberté serait rendue à son gendre et à sa fille. Ce fut environ vers ce temps-là qu'Agilulphe abjura l'arianisme pour embrasser la foi catholique. Peu de temps après, il assembla les chefs de sa nation à Milan, et associa au trône, en leur présence, son fils Adelvald, quoiqu'il fût encore en bas âge; il le fit couronner en plein cirque, de la manière la plus solennelle. La paix fut alors renouvelée avec le roi des Francs, dont les ambassadeurs avaient assisté à l'inauguration du jeune prince, et une ligue perpétuelle fut conclue entre les deux nations. Pendant la paix, Agilulphe embellit et fortifia Ferrare, qui jusqu'alors n'avait été qu'un simple village, très-heureusement situé sur le Pô. Le roi l'entoura de murs, l'orna de plusieurs édifices, et en fit une des villes les plus considérables de l'Italie. Après avoir régné 25 ans, Agilulphe mourut en 615 ou 616. — Adelvald, son fils, lui succéda. Pendant les dernières années de sa vie, Agilulphe avait maintenu le royaume des Lombards dans une profonde paix. Sa puissance s'étendit sur toute l'Italie, à l'exception de Ravenne et de Rome. La couronne d'or d'Agilulphe avait la forme d'un cercle, orné de figures de saints; on la voyait dans le cabinet des médailles de la bibliothèque impériale; elle a été volée en 1804, et fondue par les voleurs. S. S-i.

AGINCOURT. *Voyez* Leroux d'Agincourt.

AGIS Ier, fils d'Eurysthènes, roi de Sparte, vers l'an 980 avant J.-C. Les Lacédémoniens fondèrent plusieurs colonies sous son règne. Ses actions ne sont point connues. On prétend qu'il soumit le premier les habitants d'Helos, autrement les Ilotes, mais cela ne paraît pas probable. Il eut pour successeur Echestratus, son fils. Les rois de sa branche prirent de lui le nom d'Agiades. C—r.

AGIS II, fils d'Archidamus, de la seconde branche des rois de Sparte, monta sur le trône vers l'an 427 avant J.-C., dans la 4e année de la guerre du Péloponèse. Il commanda les Lacédémoniens dans différentes expéditions contre les Argiens et les Athéniens. Ayant conclu la paix avec les Argiens, dans un moment où il pouvait facilement les vaincre, il fut mis en jugement; cependant il ne fut pas condamné. Peu de temps après, les Argiens ayant recommencé la guerre, il les attaqua auprès de Mantinée, et les défit; il s'empara de Décélie dans l'Attique, la fortifia, et y laissa une garnison qui fit beaucoup de mal aux Athéniens; il commanda aussi les Lacédémoniens dans la guerre contre les Éléens, et les força à faire la paix. Il mourut bientôt après, dans un âge très-avancé, l'an 399 avant J.-C., laissant un fils nommé Léotychides, qui ne lui succéda pas. Ce fut Agis II qui dit à un ambassadeur dont la harangue avait été longue et pénible: « Dis à ceux qui « t'ont envoyé que tu as eu beaucoup de peine à « finir, et moi à t'entendre. » C—r.

AGIS III, fils d'Archidamus, de la seconde branche des Héraclides, et petit-fils d'Agésilas, monta sur le trône de Sparte l'an 338 avant J.-C. Dans sa jeunesse, il fut envoyé en ambassade vers Philippe, roi de Macédoine, alors au plus haut degré de sa puissance. Philippe l'ayant vu seul, tandis que les autres États de la Grèce le faisaient complimenter par plusieurs députés, et s'étant écrié: « Quoi! Sparte ne m'envoie qu'un seul ambassadeur! » Agis lui répondit, en style laconique: « Il suffit « pour un seul homme. » Agis succéda à son frère, l'an 346 avant J.-C., et, quoiqu'il détestât la domination des Macédoniens, craignant d'exposer son pays à une ruine complète en leur résistant, il attendit l'époque où Alexandre fut tout à fait engagé dans son expédition de Perse. Après la bataille d'Issus, un grand nombre de mercenaires grecs, à la solde du roi de Perse, étant allés chercher un asile dans leur patrie, Agis en enrôla 8,000, avec l'argent que Darius lui avait envoyé, et, ayant équipé une flotte, fit voile pour l'île de Crète, dont il subjugua une partie. Lorsqu'Alexandre eut gagné la bataille d'Arbelles, Agis excita plusieurs États grecs à secouer le joug des Macédoniens, et leva une armée de 20,000 hommes de pied et de 2,000 chevaux, qu'Antipater, qui commandait en Macédoine pour Alexandre, vint attaquer à la tête de 40,000 soldats. Malgré l'infériorité de ses forces, Agis ne refusa point le combat. La bataille fut sanglante, et les Lacédémoniens, secondant le courage de leur roi, disputèrent longtemps la victoire; mais enfin ils succombèrent, et Agis lui-même fut tué. Quelques soldats l'emportaient hors du champ de bataille grièvement blessé: Agis, les voyant sur le point d'être enveloppés par l'ennemi, leur ordonna de l'abandonner, et de conserver leurs jours pour le service de leur pays. Resté seul, il combattit à genoux, et tua plusieurs des assaillants, jusqu'à ce qu'enfin il eut le corps percé d'un dard. Agis avait régné 9 ans; il eut pour successeur son frère Eudamidas. C—r.

AGIS IV, fils d'Eudamidas II, monta sur le trône de Sparte l'an 243 avant J.-C. La république marchait alors vers sa ruine; il n'y restait pas plus de sept cents Spartiates, dont six cents n'avaient aucune propriété, le territoire appartenant en entier aux cent autres, et, pour la plus grande partie, aux femmes, qui avaient fini par hériter de tous les biens. Agis chercha à arrêter cette décadence; et, quoiqu'il eût été élevé délicatement par sa mère Agésistrate et par son aïeule Archidamie, qui vivaient dans une grande opulence, il eut le courage, étant à peine âgé de vingt ans, de renoncer aux plaisirs. Sa figure était belle: dans la crainte d'en tirer vanité, il s'habilla simplement. Pour tout le reste de sa manière de vivre, il observait la rigoureuse austérité des anciens Spartiates. Son oncle maternel, Agésilas, homme éloquent, mais peu vertueux, sa mère et quelques autres personnages distingués secondèrent ses vues; mais son collègue Léonidas, fils de Cléonyme, qui avait vu le faste des cours asiatiques, et qui affectait un luxe bien éloigné des premiers temps de Sparte, forma contre Agis un parti considérable. Celui-ci n'en persista pas moins dans son projet, et, assisté de Lysandre, qu'il avait fait nommer éphore, il proposa une loi portant l'abolition des dettes, et un nouveau partage des terres; savoir: en 4,500 parties pour les Spartiates,

et en 15,000 pour les Laconiens; et comme il ne se trouvait pas un nombre suffisant de citoyens, il proposa de reconnaître pour citoyens des étrangers, choisis parmi ceux qui avaient reçu une bonne éducation, et qui étaient en âge de porter les armes. Il offrit de plus, pour obtenir que sa loi fût acceptée, toutes ses terres et 600 talents en argent; mais ce fut en vain qu'il fit une offre si magnifique, les riches apportèrent tous les obstacles qu'ils purent à la loi; et Agis, voyant qu'il ne pouvait vaincre leur opposition, consentit, d'après le conseil d'Agésilas, à diviser sa loi, et à proposer d'abord l'abolition des dettes qu'il fit adopter. Agésilas avait de bonnes raisons pour lui donner ce conseil : il devait de grosses sommes d'argent, et possédait des terres considérables. Agis ayant été obligé de conduire des troupes au secours des Achéens, emmena avec lui les jeunes gens qui lui étaient attachés; il fut vainqueur dans une grande bataille, et se couvrit de gloire; mais ses ennemis profitèrent de son absence pour soulever contre lui le peuple, qui était irrité de ce que le partage des terres n'était pas adopté; et, de son côté, Agésilas, qui était à la tête de son parti, se fit tellement haïr par ses vexations, qu'il fut obligé de prendre la fuite. Agis, de retour, se voyant ainsi abandonné, se réfugia dans le temple de Minerve; là, attendant la mort, il méditait au pied des autels sur l'ingratitude de ses compatriotes; mais Léonidas parvint, par artifice, à l'en faire sortir; on le conduisit alors à la prison, où les nouveaux éphores établis par Léonidas s'étaient déjà rendus pour le condamner. Il répondit avec calme et noblesse aux reproches qui lui furent faits, et fut condamné à être étranglé. Les bourreaux et les soldats étrangers refusèrent d'exécuter ce jugement; mais Démocharès, autrefois son ami, et l'un de ceux qui l'avaient livré aux éphores, le traîna lui-même dans le cachot où se devait faire l'exécution. Agis, voyant pleurer un des exécuteurs, lui dit : « Mon ami, ne pleure pas sur « moi, je n'ai pas mérité le supplice; je suis plus « heureux que ceux qui m'ont condamné contre toute « loi et toute justice; » en disant ces mots, il tendit le cou au fatal cordon. Ampharès, qui présidait à l'exécution, ayant rencontré à la porte Agésistrate, mère d'Agis, et son aïeule Archidamie, qui craignaient pour Agis, les rassura, et fit d'abord entrer Archidamie qu'il livra à l'exécuteur; quand il jugea qu'elle ne vivait plus, il dit à Agésistrate qu'elle pouvait entrer à son tour. Les premiers objets qu'elle vit furent son fils étendu mort à terre, et sa mère suspendue à un cordon. Lorsqu'elle fut un peu revenue de l'horreur d'un tel spectacle, elle aida les exécuteurs à détacher sa mère, puis, baisant tendrement le corps d'Agis : « O mon fils! lui dit-elle, c'est l'excès de ta « bonté qui t'a perdu, et qui nous a perdues avec « toi! » Ampharès furieux lui dit que, puisqu'elle approuvait son fils, il était juste qu'elle partageât son sort. A ces mots, Agésistrate présenta sa tête au cordon, et ne dit en mourant que ces paroles : « Veuillent « les dieux qu'au moins ma mort puisse être utile à « Sparte! » Cet événement tragique eut lieu vers l'an 235 avant J.-C. Archidamas, frère d'Agis, parvint à mettre ses jours en sûreté par la fuite. La mort d'Agis a fait le sujet de plusieurs tragédies : *la Mort d'Agis*, par Guérin du Bouscal, 1642, in-4°; *Agis*, tragédie en cinq actes et en vers, par M. Laignelot, 1782, in-8°; *Agis*, tragédie d'Alfiéri. Crebillon avait commencé une *Mort d'Agis*; on prétend que c'était la mort de Charles Ier, déguisé sous ce nom. C—R.

AGIS, ou, selon d'autres, HAGÈS. C'était, au rapport de Quinte-Curce, le plus détestable des poëtes, après Chérile, et l'un de ces vils flatteurs à gages qui tâchent de couvrir, à force d'adulation, la nullité de leur talent. Arrien n'en fait pas une mention plus honorable. Agis obtint la faveur d'Alexandre, en lui répétant sans cesse qu'à son arrivée dans l'Olympe, Hercule, Bacchus, Castor et Pollux s'empresseraient de lui céder leurs places. Athénée rapporte qu'il avait écrit sur l'art de la cuisine. — Pausanias (*in Corinth.*) parle d'un autre AGIS qui avait composé un poëme sur Antiope. A—D—R.

AGIUS DE SOLDANIS (PIERRE-FRANÇOIS), savant maltais, était né vers le commencement du 18e siècle, dans l'île de Gozzo. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat du chapitre de St-Jean, et dès lors partagea son temps entre ses devoirs et l'étude de l'archéologie. En 1750 il vint à Rome dans la seule intention, comme il nous l'apprend, de gagner les indulgences du jubilé; mais s'étant rappelé que ses amis le pressaient depuis longtemps de donner une grammaire de la langue qui est en usage à Malte, il profita de ses loisirs pour la rédiger, et la publia, précédée de deux dissertations très-curieuses, sous ce titre : *della Lingua punica presentamente usata da Maltesi*, etc., Rome, 1750, in-8° de 199 pages. Agius établit dans sa première dissertation que les Carthaginois, vaincus par les Romains, se réfugièrent d'abord en Sicile, puis à Malte, et que la langue qu'on parle en cette île n'est autre que l'ancien punique. Dans la seconde, il montre les avantages qu'on pourrait tirer de l'étude de cette langue pour l'intelligence de la langue étrusque, avec laquelle la punique a beaucoup d'affinité. Elles ont été traduites en français et insérées dans le *Journal de Verdun*, 1756, juillet, p. 23, et septembre, p. 195. Ces dissertations sont suivies de la grammaire maltaise et d'un petit dictionnaire maltais-italien et italien-maltais. Ce dictionnaire, plein de remarques intéressantes, n'est qu'un essai de celui qu'Agius se proposait de rédiger sur un plan beaucoup plus étendu; mais il mourut vers 1760, laissant incomplet cet ouvrage dont Borch vit le manuscrit autographe à la bibliothèque de Malte, en 1776. (*Lettres sur la Sicile*, t. 1, p. 205.) Agius, dit l'auteur qu'on vient de citer, était un homme de mérite et rempli de zèle pour la gloire de sa patrie. Lui-même nous apprend qu'il avait un musée composé d'antiquités découvertes tant à Malte que dans les îles voisines. (*Della Ling. punica*, p. 7.) Il promettait une histoire de Malte et de Gozzo (*ibid.*, p. 27); enfin il annonce (*ibid.*, p. 58) qu'il a sous presse des *Notizie storiche*, etc., sur la terrible conjuration formée en 1749 par les esclaves turcs pour exterminer, le même jour, tous les chrétiens maltais. (*Voy.* Bry-

donne, *Voy. en Sicile*, etc., lettre 15.) Si cet ouvrage a réellement paru, on peut assurer qu'il est très-rare en France, puisqu'il n'existe pas dans les principales bibliothèques, et qu'on ne le trouve cité dans aucun catalogue. Enfin on a d'Agius un *Discours apologétique contre la dissertation historique et critique* (de l'abbé Ladvocat) *sur le naufrage de St. Paul dans la mer Adriatique*, Avignon, 1757, in-12, où Agius cherche à prouver que St. Paul aborda dans l'île de Malte. (*Voy.* LADVOCAT, et un curieux opuscule : *Spiegazione della comedia di Plauto* (Pœnulus), *fatta con la lingua moderna maltese, o sia l'antica cartaginese*, Rome, 1758, in-4°. *Voy.* aussi les *Mémoires de Trévoux*, mai, 1758.) W—s.

AGLAOPHON, peintre de l'île de Thasos, vivait dans la 90e olympiade, 420 ans avant J.-C ; il fut le père et le maître de Polygnote et d'Aristophon, qui soutinrent la réputation qu'il s'était acquise. Quintilien dit « que la simplicité du coloris d'Aglaophon, « en annonçant les premiers pas de l'art, n'en était pas « moins estimée, et qu'on la préférait, pour le natu-« rel et la vérité, à l'art des grands peintres venus « depuis. » Cette remarque s'appliquerait avec la même justesse aux ouvrages des fondateurs des écoles modernes. Suivant Athénée, ce fut Aglaophon qui, pour célébrer le triomphe d'Alcibiade aux jeux Néméens, le peignit tenant la déesse Némée assise sur ses genoux. Alcibiade exposa ce tableau publiquement, et les Athéniens ne rougirent pas de se porter en foule à sa maison pour y voir ce singulier trophée. Plutarque attribue ce tableau au pinceau d'Aristophon. L—S—E.

AGLIATA (FRANÇOIS), de Palerme, fils du prince de Villa-Franca, vivait dans le 17e siècle. On a de lui un recueil de chansons siciliennes. On ne doit pas le confondre avec Gérard Agliata, Sicilien d'une autre famille, qui composa, au 16e siècle, quelques vers insérés dans le Recueil de l'Académie des *Accesi* de Palerme. François Agliata fut protonotaire de Sicile au temps du roi Alphonse et de Jeanne II, et a laissé quelques écrits sous le titre d'*Allegazioni*. Il y eut à Palerme plusieurs autres Agliata, qui se distinguèrent aussi dans la poésie et dans les lettres. (*Voy.* la *Bibliotheca Sicula*, de Mongitore, les *Rime degli accademici Accesi di Palermo*, etc.) G—É.

AGLIO. *Voyez* CORRADINO.

AGNAN ou AIGNAN (Saint), appelé ANIANUS par les historiens du moyen âge, originaire de Vienne en Dauphiné, fut attiré à Orléans par la réputation du saint évêque Euverte. Ordonné prêtre, il fut chargé de diriger le monastère de St-Laurent-des-Orgerils, et succéda dans la suite à Euverte. Il fit rebâtir l'église de Ste-Croix, fondée par son prédécesseur, et c'est à lui qu'on fait remonter le privilége qu'avaient les évêques d'Orléans de délivrer les prisonniers à leur entrée dans la ville. Il occupait le siége épiscopal depuis soixante ans, lorsqu'Orléans fut assiégé par Attila, en 451 ; il avait prévu l'invasion des barbares, et demandé des secours à Aétius, général des Romains. Lorsque les Huns pressaient le siége, et s'étaient déjà rendus maîtres des faubourgs, Agnan soutint le courage des assiégés jusqu'à l'arrivée des secours qu'on attendait. Il envoya sur le rempart un homme de confiance, chargé d'examiner si l'on n'apercevait rien dans l'éloignement : le messager revint deux fois sans lui apporter la moindre espérance ; mais, à la troisième fois, il déclara qu'il avait découvert un faible nuage à l'extrémité de l'horizon. « C'est le secours de Dieu, » s'écria le prélat, et tout le peuple répéta après lui : *C'est le secours de Dieu.* On aperçut bientôt les étendards des Goths et des Romains, qui, sous la conduite d'Aétius et de Théodoric, venaient au secours d'Orléans. La ville fut sauvée, et les habitants n'attribuèrent pas moins leur délivrance aux vertus et aux prières de leur évêque, qu'au courage des Goths et des Romains. Agnan mourut deux ans après, en 453. On a publié à Orléans, en 1805, un *Abrégé de la vie et des miracles de St. Aignan*, in-8°. M—D.

AGNEAUX-DEVIENNE. *Voyez* DEVIENNE.

AGNELLO ou ANDRÉ, de Ravenne, historien du 9e siècle, a fait l'histoire des évêques et archevêques de sa ville natale. Elle est écrite avec peu d'exactitude ; et l'auteur s'y est laissé entraîner à la haine que lui inspiraient pour les papes le schisme qui divisait alors les Églises de Ravenne et de Rome, et, en particulier, la mort de son aïeul ou bisaïeul, qui, ayant conspiré contre Paul Ier, fut enfermé à Rome, et y mourut en prison. Le P. Bacchini, bénédictin, publia en 1708, et enrichit de notes savantes cet ouvrage, qu'il tira de la bibliothèque de la maison d'Est, et dont le titre est : *Agnelli, qui et Andreas, abbatis S. Mariæ ad Blachernas, Liber pontificalis, sive Vitæ pontificum Ravennatum*, etc., 2 vol. in-4°. Muratori l'a réimprimé dans son recueil *Scriptor. rer. italic.*, t. 2, part. 1. Malgré les défauts de cette histoire, elle est précieuse, tant par un grand nombre de faits qui ne se trouvent point ailleurs, que par les pièces et les dissertations qui l'accompagnent. Desiderio Spreti, dans un Commentaire publié, en 1489, sur la grandeur, la ruine et la restauration de Ravenne ; après lui, Vossius, dans ses Historiens latins, et Moréri, ont confondu cet Agnello ou André, d'abord abbé ou recteur du monastère de Ste-Marie *ad Blachernas* et de celui de St-Barthélemy, et ensuite chanoine de Ravenne, avec l'archevêque Agnello qui vécut au 6e siècle. C'est peut-être de ce dernier qu'est une lettre que cite Moréri, et qui se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, sous ce titre : *de Ratione fidei, ad Armenium.* G—É.

AGNELLO (JEAN), seigneur de Pise. C'était un marchand d'une famille obscure de Pise, qui, envoyé par sa république en ambassade auprès de Bernabos Visconti, seigneur de Milan, fut encouragé par ce prince à s'emparer du pouvoir suprême. Visconti, qui avait donné des secours à Pise pour soutenir la guerre contre les Florentins, désirait voir cette ville passer sous le joug d'un maître, afin de pouvoir plus aisément l'asservir à son tour. Il fournit à Jean de l'Agnello de l'argent et des soldats, et celui-ci, au mois d'août 1364, s'empara, une nuit, du palais public, fit enlever de leurs lits

tous les magistrats; et, les faisant conduire successivement devant lui, leur déclara que la vierge Marie lui avait accordé la seigneurie de Pise, et leur fit prêter serment de fidélité, au milieu des épées nues dont ils étaient entourés. Il déploya ensuite une pompe royale, et exigea de ses concitoyens les marques de respect les plus avilissantes. On lui obéit cependant tant qu'il put se faire craindre; mais, le 5 septembre 1368, jour même où l'empereur Charles IV lui avait accordé le titre de doge et l'avait armé chevalier, un échafaud sur lequel il était monté s'écroula sous lui, sur la place de Lucques où il avait reçu l'empereur. Le peuple, averti que le doge avait eu la cuisse cassée par sa chute, prit aussitôt les armes, chassa des forteresses les satellites d'Agnello, et recouvra sa liberté. S. S—I.

AGNÈS (Sainte), vierge et martyre. Selon St. Augustin et St. Ambroise, elle n'était âgée que de treize ans, lorsqu'en 303, l'empereur Dioclétien éleva contre les chrétiens une persécution fameuse dans l'histoire de l'Église. Issue d'une des premières familles de Rome, et douée d'une rare beauté, Agnès vit plusieurs jeunes gens distingués demander sa main, mais elle annonça la ferme résolution de se consacrer uniquement à Dieu. Dénoncée alors comme chrétienne, elle souffrit avec une constance héroïque les plus cruels tourments, et refusa de sacrifier aux idoles. Le juge prit le parti de l'envoyer dans un lieu de prostitution; mais les vertus de la jeune vierge frappèrent de respect les débauchés qui avaient l'intention de la déshonorer; l'un d'entre eux, fils de Simphronius, préfet du prétoire, ayant porté l'audace plus loin que les autres, fut, dit-on, renversé à terre, demi-mort, et frappé d'aveuglement; mais ses compagnons effrayés obtinrent d'Agnès qu'elle lui rendit sur-le-champ la vue et la santé. Malgré cet événement extraordinaire, le juge, toujours animé contre Agnès, la condamna à perdre la vie. Elle reçut son arrêt sans effroi, et, selon l'expression de St. Ambroise, elle alla au lieu du supplice avec plus de plaisir que tout autre n'aurait été au lit nuptial. On lui éleva, du temps de Constantin, une église dans l'endroit même où était placé son tombeau; le pape Innocent X en fit bâtir une autre, sous l'invocation de la même sainte, dans le lieu où l'on croit que sa chasteté fut exposée. Tous les martyrologes font mention de la fête de Ste. Agnès, mais à différents jours. L'Église latine la célèbre le 21 janvier. St. Ambroise et St. Augustin ont écrit son panégyrique, si toutefois l'écrit de St. Ambroise n'est pas supposé, comme on le pense. St. Martin avait pour cette sainte une grande dévotion. Les peintres ont souvent retracé son dévouement, et le musée Napoléon a possédé deux tableaux dont elle est l'héroïne. Dans l'un, le pinceau vigoureux et brillant du Tintoret l'a représentée rendant la vue au fils de Simphronius; l'autre est une des plus admirables compositions du Dominiquin. Ce grand artiste a peint la vierge chrétienne élevant ses yeux vers le ciel, d'où quelques anges lui apportent les palmes du martyre, tandis qu'un des bourreaux lui plonge un fer dans le sein. D.—T.

AGNÈS de France, impératrice de Constantinople, fille de Louis le Jeune et d'Alix de Champagne, et sœur de Philippe-Auguste, naquit en 1171. N'ayant encore que huit ans, elle fut accordée au jeune Alexis, fils de Manuel Comnène, empereur d'Orient, et elle partit sur-le-champ pour Constantinople, où ses fiançailles furent célébrées avec magnificence en 1180. A l'âge de onze ans, elle vit massacrer, par l'ordre du cruel Andronic Comnène, le faible Alexis qui venait d'être placé sur le trône. Agnès ne fut point entraînée dans cette chute, mais elle devint avec la couronne la proie du meurtrier. Il ne naquit point d'enfant de cette coupable alliance, que la mort tragique d'Andronic rompit quatre ans après. Agnès resta à la cour de Constantinople, où, après vingt années de veuvage, elle épousa, en 1205, Théodore Branas, gouverneur d'Andrinople, dont elle eut une fille qui fut belle-mère de Guillaume de Villehardouin. L.—S—E.

AGNÈS, reine de France, fille du duc de Méranie, épousa, en 1196, Philippe-Auguste, qui avait répudié Ingelburge, fille de Valdemar, roi de Danemark. Le frère de cette princesse s'adressa au pape Célestin, qui envoya en France deux cardinaux pour connaître les motifs que le roi avait eus de divorcer, et pour juger de la légitimité de son nouveau mariage. Philippe-Auguste employa toute sa puissance pour résister au pape, et mit beaucoup de politique à gagner du temps, afin de ne pas se séparer d'Agnès de Méranie; mais quand il vit qu'il ne pouvait éviter d'être condamné dans un concile à reprendre sa légitime épouse, il prévint la sentence, alla lui-même chercher Ingelburge dans le couvent où elle s'était retirée, et la ramena à la cour. Agnès de Méranie mourut au château de Poissy, en 1201, la même année où elle fut obligée de renoncer au titre de reine de France, et à l'amour que Philippe-Auguste avait pour elle. Le pape Innocent III légitima le fils et la fille qu'elle avait eus de ce monarque, parce qu'elle avait contracté son mariage dans un moment où elle était autorisée à croire que le roi était libre; et, comme Philippe-Auguste avait, de son premier mariage avec Isabelle de Hainault, un fils qui lui succéda sous le nom de Louis VIII, la légitimité accordée aux enfants d'Agnès de Méranie fut d'autant moins contestée, qu'elle ne donna lieu à aucune prétention politique. F—E.

AGNÈS d'Autriche, fille de l'empereur Albert Ier, et petite-fille de Rodolphe de Habsbourg, naquit en 1280. Cette princesse avait hérité du caractère inébranlable et même féroce de son père. Sans elle, la maison d'Autriche serait peut-être retombée dans une position secondaire après le meurtre de l'empereur. La famille d'Albert était frappée d'effroi, parce qu'elle considérait cet événement comme le signe du mécontentement universel, provoqué par le despotisme du monarque. Agnès découvrit, par des recherches infatigables, que l'assassinat de son père n'avait eu pour cause que l'inimitié d'un de ses neveux, Jean le Parricide, et que les peuples avaient été spectateurs satisfaits, mais paisibles, d'un crime qui brisait leur joug. Aussitôt elle excita ses frères

et surtout Frédéric et Léopold, à prendre les armes contre les conspirateurs. Ces derniers se réfugièrent d'abord dans quelques places fortes ; mais, ne pouvant s'y maintenir, ils prirent la fuite, et les habitants de toutes les villes qui leur avaient donné asile ou livré passage portèrent la peine d'un crime qui leur était étranger. Agnès poursuivait ses frères de clameurs et de reproches, lorsque leur ressentiment semblait s'affaiblir ; et, à ses instigations, ils passèrent au fil de l'épée toutes les garnisons des forteresses où les meurtriers d'Albert avaient essayé de se défendre. Agnès prononça un arrêt de mort contre tous leurs domestiques et tous leurs vassaux, sans distinction ; exigea la confiscation de leurs biens, et le bannissement de leurs familles. La veuve d'Albert joignit sa vengeance à celle de sa fille. L'un de ses fils, Frédéric le Beau, voulant un jour arrêter les torrents de sang que la fureur de ces deux femmes faisait répandre : « On voit bien, lui « dit sa mère, que tu n'as pas contemplé le cadavre « sanglant et défiguré de celui qui fut ton père et « mon époux. Je consentirais volontiers et avec joie « à prolonger mes jours par le travail de mes mains, « ou en demandant l'aumône sur les chemins pu- « blics, si je pouvais rappeler mon Albert à la vie. » Agnès présida, du haut d'une espèce de trône, au supplice de soixante-trois paysans, sujets de Rodolphe de Balm, l'un des assassins d'Albert. Ces malheureux moururent en prenant le ciel à témoin de leur innocence. Durant l'exécution, Agnès répétait, un chapelet à la main, ces mots d'une ancienne légende, dite de Ste. Élisabeth : « Je me baigne à « présent dans la rosée de mai. » Rodolphe de Wart, un autre des coupables, périt à ses yeux sur la roue, et le hasard ayant mis en sa puissance un fils encore enfant de Walter d'Eschenbach, celui qui avait porté à Albert le coup mortel, elle voulut l'étrangler de ses propres mains : des soldats le lui arrachèrent. L'histoire porte à plus de mille personnes le nombre des victimes immolées par Agnès sur le tombeau de son père. Après s'être ainsi couverte de sang, elle fonda un monastère sur le lieu même où le meurtre avait été commis, et se livra dans cette retraite à la dévotion la plus austère ; elle y passa plus de cinquante ans au pied des autels. Un vieux ermite, qui traversait la Suisse, arriva un soir près du cloître qu'habitait Agnès : elle s'empressa de lui témoigner sa vénération, et de lui offrir un asile. « Princesse, lui dit-il, des édifices « cimentés du sang innocent, des aumônes, fruit de « la spoliation des familles, ne plaisent ni à Dieu ni « à ses serviteurs. Ce que le ciel exige, c'est l'oubli « des injures, la miséricorde et la pitié ; » et après avoir prononcé ces paroles il s'éloigna. Agnès avait épousé, en 1296, André, roi de Hongrie, que la mort vint surprendre fort peu de temps après son mariage (1). Quant à Agnès, elle parvint à un âge avancé. Elle avait près de 80 ans lorsqu'elle mourut en l'année 1364. B. C—T.

(1) Agnès avait eu de son mariage avec André III une fille qui embrassa la vie religieuse, dans le monastère de Tœss en Suisse.

AGNÈS SORELLE (1) naquit vers 1409, au village de Fromenteau en Touraine, de famille noble et justement estimée. Dès l'âge de quinze ans, ses heureuses dispositions et sa grande beauté lui méritèrent l'attention d'Isabelle de Lorraine, femme de René d'Anjou, qui l'attacha à sa personne comme fille d'honneur. A la cour d'Isabelle, la demoiselle de Fromenteau se trouvait au milieu d'une société aussi cultivée que brillante : la princesse elle-même était la femme de son temps la plus remarquable par sa grâce et son savoir ; aussi la jeune Agnès s'éleva promptement à toute la perfection des manières et de l'esprit. Rien de plus piquant que ses saillies, disent les auteurs de l'époque, et ils ajoutent que ces qualités brillantes n'étaient rien à la solidité de son jugement. Ils ne tarissent point sur l'éclat et les charmes de son visage. Suivant Villeneuve, personne ne se dérobait à ses attraits ; les femmes comme les hommes ne pouvaient la connaître sans l'aimer. Inspiré par ces éloges, Baïf les a résumés dans ces deux vers pleins de grâce :

Agnès de belle Agnès retiendra le surnom
Tant que de la beauté beauté sera le nom.

En un mot, il ne lui manquait qu'une occasion pour gagner le cœur d'un roi : le hasard la fit naître. Le chevaleresque et présomptueux René d'Anjou s'était fait prendre à la journée de Bulleguéville, et ses vainqueurs l'avaient emmené en Bourgogne et enfermé dans une tour (1431). Isabelle, sa femme, allait sollicitant un appui pour le tirer de captivité ; elle vint à la cour de Charles VII : Agnès l'accompagnait. A la vue de tant de beauté unie à tant d'esprit, le roi conçut pour la demoiselle de Fromenteau une vive passion qu'il ne tarda pas à lui faire connaître. Mais tout d'abord la vertu de la jeune fille soutint avec succès le combat. « Toute simple damoi- « selle que je suis, dit-elle un jour à Xaintrailles, la « conquête du roi ne sera pas facile ; je le revère et « l'honore, mais je ne crois pas que j'aie rien à dé- « meler avec la royne à ce sujet. » La belle Agnès s'abusait sur ses forces ; elle fut vaincue dans cette lutte inégale. — Sa défaite resta longtemps couverte du plus profond mystère ; cependant les soupçons s'éveillèrent et elle ne dissimula plus. On la vit afficher un luxe véritablement royal : « Le roy l'avoit mise, « elle pauvre damoiselle, en tel triomphe et tel pou- « voir que son estat estoit à comparer aux grandes « princesses du royaume. » « Ses robes étoient four- « rées et ses colliers d'or ; ses habits brilloient de pier- « reries et de diamans » Ces richesses et ce luxe devaient surtout être remarqués dans une cour aussi pauvre que l'était alors celle de France. Le temps n'était pas loin où Charles VII avait composé à Bourges pour une somme de 40 livres due au chapelain qui baptisa le dauphin, et l'on se souvenait d'avoir vu le trésorier du roi avec 4 écus dans sa caisse. Il y eut

(1) Les auteurs qui ont fait mention d'Agnès écrivent indifféremment Sorel, Soreau ou du Soreau, Surelle, Seurelle, Sorel ou du Soret ; on trouve le même personnage désigné par le nom de Surette : mais des pièces authentiques et officielles de l'époque justifient l'orthographe que nous donnons

scandale et murmures dans le peuple, qui souffrait de la guerre et de la disette, à la vue de ces vêtements « si superbes, que la reine ne paraissoit rien auprès « d'Agnès. » Du reste, comme toutes les femmes de princes de ce temps-là, comme la duchesse de Bourgogne entre mille autres, la reine, délaissée par son mari, souffrait qu'il eût des maîtresses, et quand elle connut cette passion, elle sut gré à la demoiselle de Fromenteau de ce qu'elle n'usait de son pouvoir que pour le bien de la cour et l'honneur du roi; elle lui tint compte de ses bons sentiments et de son esprit. — Agnès semble s'être prêtée en 1432 et 33 aux projets des ennemis du ministre Georges de la Trémoille; et il est très-vraisemblable qu'elle ne fut point étrangère à l'indifférence que témoigna Charles VII pour l'arrestation et l'exil de son favori. La demoiselle de Fromenteau usa encore avec succès de son influence dans une circonstance autrement grave. Brantôme rapporte qu'elle dit un jour au roi « que lorsqu'elle estoit encore « jeune fille, un astrologue lui avoit prédit qu'elle « seroit aimée et servie de l'un des plus vaillants et cou« rageux roys de la chrestienté; que quand le roy lui « fist cet honneur de l'aimer, elle pensoit que ce fust « ce roy valleureux qui lui avoit été predit, mais que « le voyant si mol avec si peu de soin de ses affaires, « elle voyoit bien qu'elle estoit trompée, et que ce roy « si courageux n'estoit pas luy, mais le roy d'Angleterre « qui faisoit de si belles armes et lui prenoit tant de « belles villes à sa barbe; dont, dit-elle au roy, je « m'en vais le trouver; car c'est lui duquel entendoit « l'astrologue. — Ces paroles piquèrent si fort le cœur « du roy, ajoute Brantôme, qu'il se mit à plorer, et de là « en avant prenant courage, et quittant la chasse et ses « jardins, prit le frein aux dents; si bien que par son « bonheur et sa vaillance il chassa les Anglois de son « royaume. » Les faits consignés dans cette historiette sont évidemment controuvés. Henri VI, rival de Charles VII, ne montra ni courage ni talents; il prêta son nom au règne de Bedfort : voilà toute sa gloire. Le roi d'Angleterre, « qui faisoit de si belles armes et prenoit « tant de belles villes à la barbe du roi de France, » ne pouvait être que Henri V mort en août 1422, avant même l'avénement de Charles VII. Pourtant, un fait résulte de cette anecdote, dans l'hypothèse même où elle ne serait point authentique : c'est qu'à l'époque où Brantôme écrivait, on croyait à l'intervention d'Agnès dans le changement subit de l'esprit du roi. Tel était aussi le sentiment de Baïf. Suivant ce poëte, Agnès aurait sauvé la France. Il raconte que, désignée par l'injustice et la malveillance du peuple, comme la cause de la mollesse et de l'inertie du roi, elle conçut une généreuse indignation, alla le trouver et lui rappela énergiquement ses devoirs

. . . .
Doncques, sire, armez-vous, armez vos gens de guerre,
Delivrez vos subjects, chassez de votre terre
Votre vieil ennemi. . . . .
. . . .
Si l'honneur ne vous peut de l'amour divertir,
Vous puisse au moins l'amour de l'honneur avertir

Et aussitôt le roi de prendre la cuirasse et l'épée pour ne les plus quitter avant l'expulsion des Anglais. Enfin la même opinion était répandue à la cour de François I[er]; car on sait que se trouvant un jour chez Arthus Gouffier de Boissi, comte d'Etampes, autrefois son gouverneur, et feuilletant un portefeuille sur lequel la dame de Biossi avait dessiné le portrait de plusieurs personnes illustres, entre autres celui d'Agnès, il écrivit au bas ces vers :

Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérite,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer
Close nonnain ou bien dévot ermite.

Ces témoignages rassemblés démontrent, ce nous semble, qu'Agnès contribua puissamment à réveiller le courage du roi. Et en cela elle ne fit qu'obéir à un sentiment que l'on rencontre chez toutes les femmes. « Elles hayssent naturellement les couards « et les poltrons, dit Montluc, encore qu'ils soient « bien peingnez, et aiment les hardis et courageux, « pour laids et difformes qu'ils soient. » Brantôme dit également : « Il ne fut jamais que les belles et « honnestes dames n'aimassent les gens braves et « vaillants, encore que de leur nature elles soient « poltrones et timides; mais la vaillance a telle « vertu à l'endroit d'elles, qu'elles l'aiment. » Au moyen âge les chevaliers cherchaient-ils d'autre manière de plaire à leur dame que de briser une lance dans un tournoi ou sur un champ de bataille? Et suivant les fictions de l'antiquité païenne, Vénus n'a-t-elle pas porté ses prédilections sur le dieu de la guerre, l'idéal du courage? Comment donc Agnès, qui avait conservé une certaine noblesse de sentiments, n'eût-elle pas été jalouse aussi de l'honneur et de la vaillance de son amant? Comment l'eût-elle laissé dans sa honteuse indifférence, si semblable à de la lâcheté? — En l'année 1430, une révolution remarquable s'opéra dans l'âme de Charles VII, qui jusque-là n'avait montré qu'une coupable insouciance pour ses intérêts et ceux de son royaume. Désormais ce ne sera plus une simple velléité de courage, un éclair d'énergie qui s'éteindra après une victoire, comme à la prise de Montereau en 1437. Assurément le souvenir de Jeanne d'Arc, les conseils de la reine, cette princesse si résignée et si pieuse, les remords, le sentiment de l'honneur, l'exemple de tant de braves gentilshommes exposant chaque jour leur vie et se couvrant de gloire, les malheurs de la France et le silence des populations, durent seconder les efforts d'Agnès; mais nous aimons à la regarder comme une des causes les plus puissantes de ce triomphe, et elle a, sans aucun doute, mérité cet honneur. — Les succès du roi augmentèrent sa faveur à la cour. Il lui fit bâtir à Loches un château où elle se retirait souvent, et Dreux du Radier raconte que de son temps il y avait encore à Loches une vieille tour dans laquelle, disaient bonnement les paysans, le roi enfermait Agnès lorsqu'il allait à la chasse. Il lui donna aussi le comté de Penthièvre en Bretagne, les seigneuries de Roquecesière, d'Issoudun, de Vernon-sur-Seine, enfin le château de Beauté, qui avait appartenu à l'infor-

tuné duc d'Orléans, « le plus bel chastel et joli, et le « mieux assis qui fût en toute l'Isle de France, » avec la Marne à ses pieds, et tout près de là le parc de Vincennes, le coteau de Nogent et le monastère de St-Maur. Agnès prit le nom de dame de Beauté. Mais cette prospérité si constante jusqu'alors fut un instant altérée. Les courtisans jaloux, et le peuple qui ne voyait que ce luxe extraordinaire, renouvelèrent leurs murmures. On ajoute que la longue bonté de la reine s'épuisa au sujet d'un bruit qui courait alors à propos de « damoiselles « que la dame de Beauté tenoit auprès d'elle, et « qui, presque toutes à leur tour, devenoient mal- « tresses du roy. » Le dauphin, qui n'ignorait pas que la favorite était loin de seconder ses projets, prit le parti des courtisans, du peuple et de sa mère On prétend même qu'il s'oublia jusqu'à frapper Agnès. Quoi qu'il en soit, elle se retira de la cour et alla passer quelque temps à son château de Loches, sa demeure de prédilection, où l'amour du roi sut bien la retrouver. Plusieurs fois il entreprit le voyage de Touraine pour la revoir, et montra que les obstacles étaient loin d'éteindre sa passion. Du reste, Agnès reparut à Paris dans la dernière semaine d'avril 1448, comme l'atteste le *Journal d'un bourgeois de Paris*. « Et pour ce que le peuple ne lui fit une telle « revérence comme son grand orgueil demandoit, « que elle ne pot celler, elle dist au départir que ce « n'estoient que villains, et que si elle eût cuidé que « on ne lui eust pas fait plus grand honneur qu'on ne « lui fist, elle n'y eût jà entré ne mis le pié. Qui eust « été dommaige, ajoute méchamment le chroniqueur, « mais il eust été petit. Ainsi s'en alla la belle Agnès, « le dixième jour de may ensuivant, à son péché « comme devant. » — Au commencement de l'année 1450, après la prise de Rouen et de Harfleur, elle fit un voyage à Jumiéges : elle allait là, affirment certaines chroniques, pour révéler au roi une conspiration tramée contre ses jours par le dauphin. Cette assertion n'est pas invraisemblable; mais elle n'est point confirmée. Le plus profond silence règne sur cette prétendue conspiration. — Bussières pense que la révélation de ce projet, suivant lui douteux, ne fut qu'un prétexte, et que le vrai but de ce voyage était de rallumer l'amour dans le cœur du roi. Quelques jours après son arrivée au château de Mesnil-la-Belle, à quelque distance de l'abbaye de Jumiéges, Agnès tomba malade. « Alors, dit Jean Chartier, elle eut « moult belle contrition et repentance de ses péchés, « et lui souvenoit souvent de Marie-Magdeleine qui « fut grande pecheresse au peché de la chair, et in- « voquoit Dieu devotement et la vierge Marie à son « ayde, et comme vraie catholique, après la reception « des saints sacrements, demanda ses heures pour dire « les vers de St. Bernard qu'elle avoit ecrits de sa propre « main, et depuis fit plusieurs vœux, lesquels furent « mis par écrit, afin de les accomplir par ses execu- « teurs avec son testament qui se pouvoit bien mon- « ter, tant pour aumones comme pour payer ses « serviteurs, à la somme de soixante mille écus... » Elle mourut le 9 février 1450. On la crut empoisonnée. — D'injustes accusations furent dirigées contre Jacques Cœur, l'un de ses exécuteurs testamentaires; le procès fut instruit, et l'accusatrice, Jeanne de Vendôme, convaincue d'imposture, se vit condamnée à faire amende honorable. (*Voy.* JACQUES CŒUR.) D'autres rejetèrent le crime sur quelque courtisan désireux de plaire au dauphin; mais l'on se garda bien d'aller aux preuves (*Voy.* LOUIS XI.) Le corps d'Agnès fut transporté avec pompe à Loches, où on lui fit élever un tombeau magnifique. Ses entrailles et son cœur furent déposés à l'abbaye de Jumiéges. On a récemment retrouvé à Rouen son épitaphe sur une pierre tumulaire provenant des débris de l'abbaye; on y lit : « Cy gyst noble da- « moiselle Agnès Seurelle, en son vivant dame de « Roquefure, d'Issouldun et de Vernon-sur-Seine, « piteuse entre toutes gens et qui largement don- « noit de ses biens aux eglises et aux pauvres; la- « quelle trepassa le IXe jour de fevrier MCCCCXLIX : « priez Dieu pour l'ame d'elle. Amen. » Le tombeau de Loches, placé au milieu du chœur de l'église collégiale du château, portait à peu près la même épitaphe. Dreux du Radier en a fait une longue description. Le coffre était de marbre noir élevé d'environ trois pieds, et dessus on voyait la figure d'Agnès en marbre blanc. Deux amours, ajoute-t-il, ou si l'on veut deux anges, tiennent l'oreiller sur lequel sa tête est posée, et elle a deux agneaux à ses pieds. On rapporte que les chanoines de Loches ayant proposé à Louis XI, pour flatter sa vieille haine contre Agnès, d'enlever ce tombeau comme un objet de scandale, il leur répondit : « J'y consens; mais il faut rendre « auparavant ce que vous avez reçu d'elle. » Ni l'un ni l'autre de ces deux tombeaux n'avait échappé aux fureurs des iconoclastes de notre première révolution. — Pourtant on a pu en réunir des débris et celui de Loches a été complétement restauré. Peu de temps avant de mourir, la dame de Beauté avait donné le jour à une fille qui vécut seulement quelques mois; mais elle avait eu auparavant trois autres enfants qui furent reconnues par Charles VII et par Louis XI, portèrent le titre de filles de France, et furent dotées et mariées aux frais de la couronne (1). Malgré cette double sanction royale, quelques auteurs ont élevé des doutes sur la fidélité d'Agnès. Ce qu'il y a de certain, d'après des faits cités par Sauval, c'est qu'Étienne Chevalier, un de ses exécuteurs testamentaires, tresorier du roi, ne fut pas sans sympathie pour elle, et que sa mort lui laissa de longs regrets. Quelque temps après l'avoir perdue, il se fit peindre avec un rouleau à la bouche, sur lequel on voyait un rébus en son honneur, ainsi conçu : *Tant* suivi d'une aile, *vaut*, et une selle, *pour qui* je, et enfin un mors. *Tant elle vaut celle pour qui je meurs!* Il existait autrefois à Paris, rue de la Verrerie, suivant le même auteur, une maison habitée précédemment par Étienne Chevalier. Autour du cintre d'une petite porte qui

(1) L'une de ses filles, nommée Charlotte, fut mariée à Jacques de Breze, comte de Maulevrier; surprise en adultère, elle fut poignardée par son mari, mais elle avait eu un fils, Louis de Brezé, comte de Maulevrier, qui devint grand sénéchal de Normandie et épousa Diane de Poitiers.

conduisait au jardin, une autre inscription était gravée sur la pierre en lettres à l'antique avec des feuilles dorées entrelacées : *Rien sur L n'a regard !* L'esprit de ce rébus, c'est qu'il contenait le mot expressif de *Surelle*. Mais serait-il pour cela permis de croire que Charles VII ne jouissait pas seul du cœur de la belle Agnès? N'était-ce point là de la reconnaissance plutôt que de l'amour? Étienne Chevalier avait été le confident de la passion du roi, et, par l'ordre même de Charles VII, il avait longtemps accompagné Agnès dans le séjour qu'elle fit à Loches et dans ses excursions au château de Beauté. Séduit par le caractère et les charmes de la *belle des belles*, accablé des bontés d'une femme naturellement généreuse et même prodigue, il avait éprouvé pour elle cette amitié exaltée qui, de l'admiration, conduit traîtreusement à l'amour, mais dont l'heureuse Agnès, enivrée de la poésie des grandeurs et du luxe, pouvait fort bien ne pas partager l'erreur. D'autre part, le jugement tout naïf que quelques-uns ont porté sur sa vertu contraste singulièrement avec celui des détracteurs de sa fidélité. — Jean Chartier, qui a d'ailleurs fourni des documents précieux à l'histoire de cette époque, prétend, lui, que Charles VII ne nourrissait pour la demoiselle de Fromenteau qu'un amour purement platonique. Il explique très-sérieusement comment il a interrogé les personnes qui fréquentaient la cour pendant le règne d'Agnès, et comment elles lui ont affirmé par serment « que oncques ne la virent toucher par le roy « au-dessous du menton. » D'ailleurs il n'ignorait point que la demoiselle de Fromenteau avait été plusieurs fois mère; mais le roi était, suivant lui, étranger à ces fautes. — Un chanoine de Loches (et son opinion a trouvé quelque écho) pensait d'une façon plus singulière encore. Dreux du Radier raconte qu'en passant à Loches en 1750 il vit ce personnage, qui lui montra un in-folio manuscrit de sa composition, rempli de mille sonnets, tous acrostiches, à la louange d'Agnès Sorelle. « J'eus toutes « les peines du monde, dit-il, à me débarrasser de « l'auteur, et je n'en vins à bout qu'en lui disant « qu'il serait bien étonné, lui qui avait passé sa vie à « louer la chasteté de la belle Agnès (car c'était le « but de plus de quatorze mille vers acrostiches « qu'il avait faits), si on lui prouvait que cette chaste « et prude demoiselle avait eu quatre enfants. Il me « dit avec feu qu'il avait effectivement lu cela quelque « part, mais que c'était une calomnie abominable, « digne de punition, à laquelle il avait répondu par « plus de quatre ou cinq cents sonnets, toujours « acrostiches car il n'en faisait pas d'autres. » Quoi qu'il en soit, grâce à l'indulgence dont nous avons toujours aimé à couvrir les amours de nos rois, Agnès Sorelle est restée une des gracieuses figures de l'histoire de France. — On peut consulter Bussières, Belleforest, Monstrelet, Duhaillan, Duchesne, Olivier de la Marche, Gaguin Jean Chartier, Villeneuve, le *Journal d'un bourgeois de Paris*, Brantôme, Sauval, Dreux du Radier. H. D—z.

AGNESI (Marie-Gaetane), née à Milan le 1er mars 1718, morte dans la même ville le 9 janvier 1799, savait le latin à l'âge de neuf ans; elle eut bientôt appris le grec, l'hébreu, le français, l'allemand, l'espagnol; elle s'adonna ensuite à l'étude de la philosophie; et, à l'âge de dix-neuf ans, elle soutint 191 thèses, qui furent imprimées en 1738, sous ce titre : *Propositiones philosophicæ*. Elle se distingua tellement par ses connaissances dans les mathématiques, que, son père étant tombé malade en 1750, elle obtint du pape Benoît XIV la permission d'occuper sa chaire à l'université de Bologne. Elle renonça par la suite au monde et aux sciences, pour se consacrer au service des malades et des pauvres. Ses *Instituzioni analitiche*, 1748, 2 vol. in-4°, ont été traduites en partie par d'Antelmy, sous les yeux et avec quelques notes de M. Bossut, sous ce titre : *Traités élémentaires du calcul différentiel et du calcul intégral*, traduits de l'italien de mademoiselle Agnesi, 1775, in-8°. L'*Eloge historique de mademoiselle Agnesi*, par Frisi, traduit en français par M. Boulard, a été imprimé séparément, et reproduit à la suite de la traduction des *Bienfaits de la Religion chrétienne*, 1807, 2 vol. in-8°. A. B—T.

AGNODICE, jeune Athénienne qui, pour satisfaire son goût pour la médecine, se déguisa en homme afin de suivre les écoles, dont la loi interdisait l'entrée aux personnes de son sexe. Suffisamment instruite par Hérophile, médecin célèbre, elle conserva son déguisement, et eut de grands succès dans la pratique, qu'elle borna particulièrement aux accouchements et aux maladies des femmes. Les médecins, jaloux de sa réputation, la citèrent devant l'aréopage, comme ne faisant servir son ministère qu'à corrompre les femmes. Agnodice n'eut besoin, pour se justifier, que de faire connaître son sexe. Ils l'accusèrent alors d'avoir violé la loi qui défendait aux femmes et aux esclaves d'étudier la médecine; mais les femmes des principaux citoyens d'Athènes prirent sa défense, et obtinrent la révocation de cette loi. C. et A—N.

AGNOLO (Baccio d'), sculpteur et architecte florentin, né en 1460, se fit d'abord connaître par des ouvrages de *rimesso* ou *tarsia*, sorte de marqueterie ou de gravure sur bois, fort en usage pour les meubles. Les stalles du chœur de l'église de Santa-Maria-Novella sont ornées suivant ce procédé par Baccio d'Agnolo. Il exécuta aussi de la sculpture; les ornements en bois qui enrichissaient l'orgue de la même église, ainsi que l'autel de la Nunziata, étaient de la main de cet artiste. Mais un attrait particulier le portait vers l'étude de l'architecture, et il partit pour Rome afin de s'y livrer. Il n'abandonna pas pour cela la sculpture, et fit briller ces deux talents réunis dans une occasion favorable. Le pape Léon X voyageait en Italie; toutes les villes par où il passait s'empressaient de fêter le pontife; Baccio donna les dessins de plusieurs arcs de triomphe qu'on éleva sur la route. De retour dans sa patrie, il reprit son premier état; et son atelier de menuiserie devint une sorte d'académie où se réunissaient, pour converser sur les arts, des gens instruits, des artistes, et même des étrangers. On cite, comme faisant partie de cette réunion, Raphaël, alors fort jeune, et

Michel-Ange. Cette société fut très-utile à la réputation d'Agnolo, et elle lui valut la direction de tous les travaux importants qui se faisaient à Florence. Il exécuta, avec le Cronaca, la décoration de la grande salle du vieux palais, et bâtit le bel escalier qui y conduit. Il se distingua surtout dans la construction du palais Bartolini, et il en traça le jardin. Cet édifice est le premier où l'on ait vu des fenêtres carrées surmontées de frontons, et des portes ornées de colonnes. Cette innovation, imitée plus tard avec succès, fut blâmée par les Florentins, qui appliquèrent sur les murs des sonnets satiriques, et des guirlandes de feuillage pareilles à celles qu'on suspend à la façade des églises les jours de fête, voulant faire entendre par là que ce genre convenait mieux à un temple qu'à un palais; mais Agnolo, qui avait pour lui une grande autorité, celle de l'antique, se moqua des critiques, et y répondit en faisant graver au-dessus de la porte ces mots en gros caractères : *Carpere promptius quam imitari*. Parmi ses autres ouvrages d'architecture, on cite les palais Lanfredini, Taddei et Borgherini, où il exécuta de belles sculptures en bois; la villa Bello-Sguardo, le modèle de l'église de St-Joseph et St-Nofri, le clocher de l'église du St-Esprit, l'un des plus beaux qui existent, et celui de Santo-Miniato il Monte, si solidement construit, que, lors du siége de Florence, en 1529, il résista à l'artillerie ennemie. L'architecture extérieure du Duomo de Florence était restée imparfaite depuis la mort de Brunelleschi, dont les dessins s'étaient perdus; Baccio d'Agnolo fut chargé d'achever ce monument; il proposa d'entourer la coupole d'une galerie à jour (*ballatojo*), supportée par des colonnes; il en fit le modèle, et en exécuta même une partie; mais Michel-Ange étant venu à Florence, et remarquant qu'on détruisait les pierres saillantes que Brunelleschi n'avait point laissées sans intention, trouvant d'ailleurs qu'on s'écartait beaucoup trop des idées et de l'intention de Brunelleschi, proposa lui-même un autre projet, et il compara la galerie de Baccio à une cage à poulets; le résultat de cette discussion fut qu'on n'exécuta ni l'un ni l'autre de ces projets. Agnolo composa le magnifique pavé de Ste-Marie del Fiore, et continua de travailler à l'embellissement de l'intérieur de cette vaste fabrique. Il conserva jusqu'à son extrême vieillesse son activité, sa force et le jugement le plus sain, et mourut en 1543, âgé de 83 ans. On voit son tombeau à St-Laurent. Baccio d'Agnolo laissa trois fils, Philippe, Julien et Dominique, auxquels il transmit une partie de ses talents. Julien, le plus connu des trois, continua les ouvrages commencés par son père; mais il exécutait mieux qu'il ne composait. C—N.

AGNOLO (GABRIEL D'), architecte napolitain. Vers l'an 1480, florissaient à Naples trois architectes de mérite : Gabriel d'Agnolo, Novello di San-Lucano, et Gio. Francesco Mormando; ils abandonnèrent la manière gréco-gothique, et ramenèrent le bon goût, qu'ils avaient puisé dans l'étude des monuments antiques de Rome. Ils élevaient à l'envi des fabriques importantes, et l'une des plus célèbres est le palais Gravina, construit sur les dessins de Gabriel d'Agnolo, mais que les troubles survenus à cette époque empêchèrent d'achever. Ce même architecte bâtit les églises de Ste-Marie-Égyptienne, de St-Joseph, et quelques autres monuments; il mourut vers l'an 1510. C—N.

AGNOLO, ou ANGELO DA SIENA. *Voyez* AGOSTINO.

AGNONIDE était l'un de ces orateurs ennemis de toute vertu, et tels qu'il s'en trouvait beaucoup à Athènes. Il eut l'audace d'intenter contre Théophraste une accusation d'impiété, que le peuple repoussa avec indignation, et peu s'en fallut qu'Agnonide n'en fût lui-même victime. Chassé d'Athènes par Antipater, après la mort d'Alexandre, ainsi que beaucoup d'autres orateurs, il obtint de Phocion la permission de revenir. Après la mort d'Antipater, Agnonide accusa son bienfaiteur devant Polysperchon et devant le peuple, et le fit condamner à mort; mais il ne tarda pas à recevoir le châtiment de son ingratitude; car le peuple, revenu à lui-même, le condamna à son tour au dernier supplice. C—R.

AGOBARD, né dans la Gaule belgique, au diocèse de Trèves, à la fin du 8e siècle, fut ami de Leydrade, archevêque de Lyon, qui le choisit non-seulement pour son coadjuteur, mais encore pour son successeur, et le fit même ordonner par trois évêques. Cette ordination, très-irrégulière, fit grand bruit parmi les évêques de France; mais elle fut ratifiée, ou plutôt rectifiée. Agobard était un de ces hommes impétueux qui vont au bien sans ménagement et sans tolérance, et qu'il est souvent facile d'égarer. Il prit part à la révolte des enfants de Louis le Débonnaire, et se fit distinguer par ses écrits à ce sujet : on croit même qu'il fut le rédacteur du bref que le pape Grégoire IV publia contre Louis le Débonnaire; mais il reconnut son erreur, et, après avoir été déposé en 835 par le concile de Thionville, il fut rétabli, et mourut le 6 juin 840, en Saintonge, où il était allé pour des affaires publiques. A propos du bouleversement qu'il y eut dans le royaume, on a dit « qu'Agobard était né dans le siècle d'or de Charle« magne, qu'il avait brillé dans le siècle d'argent de « Louis le Débonnaire, et qu'il était mort dans le siècle « de fer des enfants de cet empereur. » Nous remarquerons cependant qu'il est mort sous le règne de Louis le Débonnaire, qui descendit au tombeau quatorze jours après lui. Agobard était un très-savant personnage, et fut lié avec Adalhard, et autres hommes illustres du temps. Il a laissé un grand nombre d'écrits; les trois premiers qu'il composa, et les trois plus célèbres, sont ceux qu'il donna contre Félix d'Urgel, contre les juifs, et contre la loi Gombette. Cette loi, qui autorisait les duels juridiques, fut abrogée à sa sollicitation. Agobard écrivit contre les épreuves de l'eau et du feu, etc., qu'on appelait alors les jugements de Dieu. Les orages fréquents, occasionnés à Lyon par le voisinage de deux rivières et de montagnes élevées, furent la matière d'un écrit d'Agobard, qui combattit l'opinion généralement reçue alors, que ces tempêtes étaient excitées à volonté par des sorciers qui tiraient parti de cette erreur. Agobard a composé beaucoup d'autres ouvrages; on trouve la

traduction de quelques-uns dans l'*Histoire de Lyon*, par le P. Menestrier. Papyre Masson entra chez un relieur qui allait mettre en pièces un manuscrit en parchemin pour en couvrir des livres; ce manuscrit contenait les ouvrages d'Agobard; il en fit l'acquisition, le déchiffra et le fit imprimer à Paris, 1606, in-8°. Il y avait ajouté des sommaires, des notes et une préface : cette édition fut censurée à Rome, à cause du Traité du culte des images. Le grand nombre de fautes qui s'y étaient glissées engagea Baluze à en donner une seconde, qui parut en 1666, 2 vol. in-8°. Elle est augmentée des quatre livres d'Agobard contre Amalarius, et a été réimprimée dans le t. 14° de la *Bibliothèque des Pères*. A. B—T.

AGOCCHI (JEAN-BAPTISTE), archevêque d'Amasie, et secrétaire d'État du pape Grégoire XV, né à Bologne, et mort en 1631, à Venise, où il était nonce du saint-siége. On a de ce savant prélat une lettre en réponse au chanoine Barthélemy Dolcini, sur la fondation et la puissance de la ville de Bologne, l'*Antica fondazione e dominio della città di Bologna; Lettera responsiva*, etc., Bologne, 1638. Agocchi avait aussi laissé en latin un traité des comètes, un autre des météores, des lettres, et, en italien, plusieurs traités sur la morale, sur les arts, et sur divers autres sujets; mais aucun de ces ouvrages n'a été rendu public. G—É.

AGORACRITE, de Paros, fut l'élève favori de Phidias, qui, pour le mettre au-dessus de ses rivaux, lui sacrifiait jusqu'à sa gloire. « Phidias, dit l'abbé « Barthélemi, traçait sur ses propres ouvrages le nom « de son jeune disciple, sans s'apercevoir que l'élé« gance du ciseau dévoilait l'imposture et trahissait « l'amitié. » Agoracrite ayant concouru pour une statue de Vénus avec Alcamènes, autre élève de Phidias, et originaire d'Athènes, eut la douleur de voir couronner son rival, par l'injuste prévention des Athéniens en faveur de leur compatriote. Agoracrite indigné vendit sa statue aux habitants de Rhamnus, bourg de l'Attique, sous la condition qu'elle ne rentrerait jamais dans Athènes; et, pour éterniser son ressentiment, il la nomma *Némésis*. C'est de là que venait le surnom de *Rhamnusienne*, que les anciens donnaient quelquefois à la déesse de la vengeance. Varron regardait cette statue comme la plus belle de l'antiquité. Agoracrite se faisait remarquer par sa beauté et par l'agrément de ses manières; il vivait dans la 85° olympiade. (*Voy.* ALCAMÈNES.) L—S—E.

AGOSTI (JULES), de Reggio, mort très-jeune en 1704. On a de lui deux tragédies, *Artaxerce*, 1700, *Cianippe*, 1709, et un oratorio des *Larmes de Marie pendant la passion de Jésus-Christ*. Apostolo Zeno, après avoir lu le premier acte de *Cianippe*, en a loué le style dans une de ses lettres, et a témoigné le plus grand regret de la mort prématurée de l'auteur. G—É.

AGOSTIN (MICHEL), agronome espagnol, enseigna le premier à ses compatriotes que l'agriculture est une véritable science fondée sur l'expérience et l'observation, et fut ainsi pour l'Espagne ce qu'Olivier de Serres avait été pour la France. Michel était né vers 1560, à Bañolas près de Girone; il entra jeune dans l'ordre de Malte, et trouva, dans plusieurs croisières sur les côtes de Barbarie, l'occasion de signaler sa valeur. En récompense de ses services, il obtint le prieuré de St-Jean de Perpignan, et y fixa sa résidence. Il s'occupa d'améliorer les terres qui dépendaient de ce bénéfice, multiplia les essais, et parvint, dans l'espace de quelques années, à fertiliser un canton regardé jusqu'alors comme peu productif. Michel consigna les résultats de sa propre expérience dans un ouvrage écrit en dialecte catalan, qui fut imprimé en 1627. Bientôt après, cédant au désir de ses amis, il traduisit son ouvrage en castillan, y fit quelques additions, et le publia sous ce titre : *Libro de los Secretos de agricultura, casa de campo y pastoril*, Perpignan, 1626, in-4°, fig. Les Secrets de l'agriculture ont été réimprimés plusieurs fois, Saragosse, 1646; Barcelone, 1749, etc.; mais l'édition la plus estimée est celle de Madrid, Ibarra, 1781, in-4°. L'ouvrage est divisé en cinq livres dans lesquels l'auteur traite des divers modes de culture, de toutes les parties de l'économie rustique et du soin des troupeaux. Il est terminé par un index ou table des termes d'agriculture, en six langues. W—s.

AGOSTINI (NICOLAS DEGLI), poëte vénitien du 16° siècle, est auteur : 1° d'un poëme en octaves, sur les succès des guerres d'Italie depuis 1509 jusqu'en 1521, ouvrage que le savant Tiraboschi range parmi ceux qui n'ont rien de poétique que la mesure des vers; 2° d'un poëme en trois chants, intitulé *lo Innamoramento di Lancilotto e di Ginevra*; 3° des trois livres qui font suite au *Roland amoureux*, du Boïardo; 4° d'une traduction des *Métamorphoses* d'Ovide, inférieure à celle de l'Anguillara, etc. Il ne faut pas le confondre avec le P. Jean Agostini, franciscain, de qui l'on a les *Vies des auteurs vénitiens*, 2 vol. in-4°, Venise, 1760, et qui avait donné précédemment plusieurs ouvrages de différents genres en prose et en vers. G—É.

AGOSTINI (LIONARDO), célèbre antiquaire, natif de Sienne, fleurit vers le milieu du 17° siècle; sous le pontificat d'Urbain VIII, il vivait à la cour du cardinal Barberini, et, plus tard, le pape Alexandre VII, qui l'estimait beaucoup, lui donna la charge d'inquisiteur ou d'examinateur des antiques dans tout le pays latin. Il a laissé les deux ouvrages suivants, qui sont rares et estimés : 1° *la Sicilia di Filippo Paruta, descritta con medaglie, con la giunta di Lionardo Agostini*, Rome, 1649, in-fol. Ce n'est qu'une nouvelle édition de l'ouvrage que Paruta avait publié à Palerme, en 1612, in-fol., sous ce titre : *Della Sicilia di Filippo Paruta, descritta con medaglie, parte prima*. Cette première partie, qui est devenue très-rare, ne contenait que la représentation gravée des médailles : leur explication devait suivre, dans une seconde partie qui n'a jamais paru. Agostini a employé les mêmes planches qui avaient servi à Paruta; il a augmenté d'environ quatre cents médailles le nombre de celles qui étaient dans la première édition; mais il n'y a pas non plus ajouté d'explications. Après sa mort, les planches de Paruta ayant passé dans les mains d'un libraire,

nommé Marc Maier, celui-ci donna à Lyon, en 1697, une nouvelle édition in-fol. du même ouvrage, sous ce titre : *la Sicilia di Filippo Paruta, descritta con medaglie, e ristampata con aggiunta di Lionardo Agostini, hora in miglior ordine disposta da Marco Maier, arrichita d'una descrizione compendiosa di quella famosa isola*, etc.; mais, malgré ces explications, et les détails historiques ajoutés par l'éditeur, cette édition est beaucoup moins estimée que celles de Paruta et d'Agostini. L'édition la meilleure et la plus complète est celle que Sigebert Havercamp en a faite en latin, à Leyde, 1723, en 3 volumes in-fol., avec des commentaires où il y a des recherches utiles; ces trois volumes forment les 6ᵉ, 7ᵉ et 8ᵉ du *Thesaurus Antiquitatum et Historiarum Siciliæ*, de Jean-George Grævius et Pierre Burmann. 2° Le *Gemme antiche figurate di Lionardo Agostini, con le annotazioni del sig. Gio. Pietro Bellori*, première partie, Rome, 1636 et 1657, in-4°; seconde partie, Rome, 1670, in-4°. Les deux parties ont été réimprimées ensemble à Rome, en 2 volumes in-4°, en 1686. En 1702, Dominique de Rossi en donna une édition augmentée, qui fut aussi imprimée à Rome, en 2 volumes in-4°; et, en 1707, il en parut dans la même ville une 4ᵉ en 4 volumes grand in-4°, publiée, avec une foule d'additions, par Paul-Alexandre Maffei, sous ce titre : *Gemme antiche figurate, date in luce da domenico de Rossi, colle sposizioni di Paolo Alessandro Maffei*, etc. Quoique cette édition soit beaucoup plus considérable que les précédentes, la première est celle que l'on estime le plus, à cause de la beauté des dessins dont elle est ornée. L'ouvrage d'Agostini a été traduit en latin par Jacques Gronovius, qui y a ajouté une savante préface : cette traduction a été publiée à Amsterdam, 1685, in-4°; elle a été réimprimée à Franeker, en 1694, in-4°. Clément (*Bibliothèque curieuse*) ne paraît pas avoir eu connaissance de l'édition de 1636; Chrétien Gottlieb Jœcher, *Dictionnaire des Savants*, attribue encore à Lionardo Agostini un autre ouvrage, intitulé : *Consiglier di pace*. C'est une erreur : cet ouvrage est de Lionardo Agosti. A. L. M.

AGOSTINI (le P. JEAN DEGLI), biographe savant et laborieux, naquit à Venise, le 10 décembre 1701, d'une famille honorable. Il fut confié dans sa jeunesse à d'habiles maîtres sous lesquels il fit de rapides progrès dans les lettres. A peine âgé de seize ans, il composa dans le langage vénitien un *Pronostic joyeux pour l'année* 1717, et le fit imprimer, format in-16, en gardant l'anonyme. Vers le même temps, il publia des stances sur la victoire remportée par le prince Eugène à Belgrade. Il annonçait un penchant décidé pour la poésie; mais, séduit par le brillant des *Seicentisti*, qu'il avait choisis pour modèles, il n'aurait pu qu'augmenter le nombre déjà si grand des mauvais poëtes, si les sages conseils d'un de ses oncles maternels ne l'eussent détourné de cette carrière. Cet oncle était religieux de l'observance de St-François à Venise. Dans les fréquentes visites qu'il lui rendait, le jeune Agostini prit du goût pour la vie monastique. En prononçant ses vœux, il quitta le nom de Pierre-Marie, qu'il portait dans le monde, pour prendre celui de Jean, sous lequel il est connu. Envoyé par ses supérieurs à Corfou pour y faire son noviciat, il vint ensuite étudier la philosophie à Naples et la théologie à Padoue. A son retour, il professa la scolastique dans divers couvents de son ordre, jusqu'en 1730, qu'il fut nommé bibliothécaire du couvent della Vigna à Venise. Il ne tarda pas à montrer combien il était digne de ce nouvel emploi. Par ses soins, la bibliothèque s'enrichit d'un grand nombre de bons ouvrages, et il en dressa le catalogue avec beaucoup d'exactitude. Doué d'une vaste mémoire, et notant d'ailleurs tout ce qu'il trouvait de remarquable dans ses lectures, il acquit promptement des connaissances très-variées. Il fut recherché des savants : parmi ceux avec lesquels il contracta des liaisons intimes, on nommera Mazzuchelli, le P. Costadoni et Marc Foscarini (*voy.* ce nom), depuis doge de Venise. Tous trois aimaient et cultivaient l'histoire littéraire; et à leur exemple, le P. Agostini tourna ses études de ce côté. Il avait d'abord formé le projet de publier l'histoire de l'ordre de l'observance, dans la province de St-Antoine; mais les obstacles que lui opposa la mauvaise volonté de ses frères le forcèrent d'y renoncer. Il entreprit alors l'histoire littéraire de Venise; il l'abandonna, sur l'avis qu'Antoine Sforza s'en occupait, et que Sforza pouvait compter sur la coopération du savant Apostolo Zeno. Ne voulant pas rester oisif, il préparait une édition corrigée et augmentée des *Scriptores ordin. minorum* du P. Wadding (*voy.* ce nom); mais, sur ces entrefaites, Sforza mourut, et le P. Agostini revint à l'idée de donner à Venise une histoire digne de la célébrité de cette république. Cet ouvrage important, pour lequel il n'épargna ni soins ni recherches, l'occupa le reste de sa vie. Il mourut dans le couvent della Vigna, en 1755, à 53 ans, âge qui semblait lui promettre de pouvoir terminer le monument qu'il avait commencé à la gloire de sa patrie. Les *Notizie istorico-critiche intorno la vita e le opere degli scrittori veneziani*, etc., forment 2 volumes in-4°. Le premier parut en 1752, et le second, en 1754. Ils renferment les vies de soixante-six auteurs qui ont fleuri de 1315 à 1591. Le troisième volume existe en manuscrit dans la bibliothèque des cordeliers della Vigna, ainsi que les nombreux matériaux que l'auteur avait rassemblés pour la continuation de cet ouvrage, qu'il se proposait de conduire jusqu'au 18ᵉ siècle. Les critiques italiens blâment le style trop négligé du P. Agostini; mais tous s'accordent à louer sa candeur et l'exactitude de ses recherches. Il est inutile de mentionner ici quelques opuscules, depuis longtemps oubliés, du P. Agostini; mais on en trouvera les titres dans la notice assez étendue que le P. Moschini lui a consacrée dans la *Storia della letteratura veneziana del* 18° *secolo*, t. 2, p. 185-87. W—s.

AGOSTINO et AGNOLO, ou ANGELO DA SIENA, sculpteurs et architectes, étaient frères : le premier naquit vers l'an 1269. Ils appartenaient à une bonne famille de Sienne, et leurs aïeux s'étaient

déjà distingués dans la carrière des arts; car on trouve qu'ils bâtirent, en 1190, la *Fonte Branda*, célèbre fontaine de Sienne. En 1284, Giovanni, fameux architecte pisan, qui revenait de Naples, s'étant arrêté à Sienne pour construire l'église cathédrale *il Duomo*, et ayant reconnu les talents précoces d'Agostino (il n'avait que quinze ans), lui confia la direction de ces travaux. Ce jeune artiste, qui chérissait son frère Angelo, voulut lui faire partager les avantages de sa position; il devint son maître, et le mit bientôt en état d'associer son nom au sien. Tous deux, adoptés en quelque sorte par Giovanni, accompagnèrent leur protecteur à Pistoie, à Pise et en d'autres lieux, et l'aidèrent jusqu'à sa mort dans l'exécution de ses importants travaux; revenus dans leur patrie, les deux frères, qui avaient acquis une grande réputation, furent nommés architectes de la ville en 1317. Ils exécutèrent la façade du Duomo, commencé par leur maître, et, en 1321, ils bâtirent, sur leurs propres dessins, la porte Romaine et celle nommée la *Tufi*. L'an 1326, ils commencèrent l'église et le couvent de St-François, et furent appelés à Orviette pour décorer de sculptures la façade de l'église de Ste-Marie. Favorisés par la fortune, autant que le méritaient leur tendre union et leurs talents, ces deux artistes inspirèrent le plus vif intérêt à Giotto, qui, passant par Orviette, admira leurs sculptures, et les choisit pour exécuter sur ses dessins le fameux tombeau de Guido, seigneur et évêque d'Arezzo. Ce monument est très-remarquable, et l'un des plus beaux du 14e siècle. On y voit seize bas-reliefs qui ont été décrits avec soin par Vasari, et surtout par Lorenzo Quazzesi. Les deux frères firent aussi pour Bologne un grand bas-relief, qu'on voit au-dessus du maître-autel de l'église de St-François, et qui leur coûta huit ans de travail. La ville de Bologne s'étant donnée au pape Jean XXII, ce pontife, pour s'en assurer la possession, fit élever une forteresse, dont on confia la construction aux deux frères; mais le pape n'ayant point tenu les promesses qu'il avait faites aux Bolonais, ils secouèrent le joug, et abattirent cette forteresse. Dans le même temps, le Pô déborda sur le territoire de Mantoue et de Ferrare; il périt plus de 10,000 personnes dans cette inondation. Agostino et Angelo, appelés comme ingénieurs, contraignirent le fleuve à rentrer dans son lit, et lui opposèrent de puissantes digues. A leur retour dans leur patrie, en 1338, ils érigèrent plusieurs monuments, tels que l'église Ste-Marie, une belle fontaine, la grande salle et la tour du Palais. Angelo avait été seul à St-François-d'Assise pour construire le tombeau d'un cardinal; pendant cette absence, Agostino, qui était resté à Sienne, où il faisait exécuter les ornements de sculpture de la fontaine, mourut presque subitement, et fut enterré avec honneur dans la cathédrale. Il semble que le sort d'Angelo fût lié à celui de son frère; car, depuis la mort de celui-ci, on n'entendit plus parler de l'autre, et l'époque, aussi bien que le lieu où il mourut, sont également inconnus. C—N

AGOSTINO ou AUGUSTIN, célèbre imprimeur du 15e siècle, se nommait CARNERIO Son père, Bernard, libraire distingué par son talent et par sa probité (1), lui procura tous les avantages d'une bonne éducation. Augustin lui en témoigne sa reconnaissance dans la souscription de la plupart des ouvrages sortis de ses presses. Ce fut en 1474 qu'il commença d'exercer à Ferrare. Comme dans la souscription de son édition d'Horace, il se qualifie *puer* (2), on peut en conclure qu'il touchait encore à l'enfance; cependant on ne connaît aucune édition de cet artiste qui soit postérieure à 1476, ainsi Carnerio n'exerça que pendant trois ans. Quels motifs le firent renoncer si promptement à un art qui conduisait alors à la considération et à la fortune? c'est ce qu'on n'a pu découvrir. Outre l'Horace, Augustin mit au jour, en 1474, les *Vite di SS. Padri* (c'est une traduction des Vies des Pères, par St. Jérôme), et la Grammaire latine de Léonicénus. Suivant le P. Laire (*Index libror.*, t. 2, p. 264), il aurait publié, la même année, la Mythologie d'Hygin; mais il est certain qu'elle ne parut qu'en 1475. Ce fut également en 1475 que la *Téséide* de Boccace, et le *Fatiche d'Ercole* de Bossi sortirent des presses d'Augustin. En 1476, il mit au jour les *Métamorphoses* d'Ovide. Ces sept ouvrages, exécutés en caractère rond, sur beau papier, sont les seules éditions d'Augustin connues jusqu'à ce jour; elles sont toutes de la plus grande rareté. *Voy.* les *Annales typographiques* de Panzer, t. 1 et 4. W—S.

AGOSTINO (PAOLO), de Valerano, compositeur de musique, né en 1595, fut élève de Bernardo Nanini, musicien de l'école romaine, et succéda à Soriano, comme maître de la chapelle pontificale de St-Pierre. On le regardait comme un des plus savants et des plus féconds compositeurs de son temps dans tous les genres; et ses compositions pour quatre, six et huit voix, étaient l'objet de l'admiration de toute la ville de Rome. Le P. Martini a conservé d'Agostino un *Agnus Dei*, à huit parties, qui est d'une composition très-remarquable. Dans quelques biographies étrangères, ce compositeur est désigné sous le nom d'Agostini. P—X.

AGOSTINO (ANTON.). *Voyez* AUGUSTIN.

AGOTY. *Voyez* GAUTIER D'.

AGOUB (JOSEPH), né au Caire le 18 mars 1795, quitta l'Egypte avec l'armée française et vint en France à l'âge de six ans. Il fut mis dans un collége à Marseille; il y fit de très-brillantes études, et, dès l'âge de dix-huit ans, il laissa échapper quelques étincelles de génie qui décelaient le poëte et le philosophe. Arrivé à Paris vers 1820, époque à laquelle commence sa carrière littéraire, il se livra tout entier à l'étude de l'arabe, sa langue maternelle; et ses connaissances dans l'arabe vulgaire furent d'une grande ressource pour la diplomatie et le commerce. Sa réputation d'habile orientaliste se répandit bientôt dans le monde savant; il fut recherché par tous les appréciateurs du ta-

(1) Augustin le nomme *bibliopolus bonus*.
(2) *Carnerius puer Augustinus*.

lent; et le gouvernement lui-même fit preuve de justice et de discernement en le nommant professeur de langue arabe au collége de Louis-le-Grand (1). Plusieurs sociétés savantes, qui l'avaient accueilli, réclamaient une grande partie de ses veilles, et cependant il sut encore trouver le temps de faire une traduction de l'antique Bidpaï, qu'il voulait publier avec un texte plus pur et plus complet que tous ceux qui avaient déjà paru. Un travail forcé avait porté atteinte à sa santé; mais l'espoir de retirer quelque gloire de ses nombreuses recherches était un grand allégement à ses souffrances. Il comptait sur le traitement de sa chaire de professeur pour livrer ses manuscrits à l'impression, lorsqu'il fut destitué en 1831, et réduit à une très-modique pension. Les démarches de ses amis, ses réclamations faites au nom de la science, rien ne put ébranler la décision du ministre des affaires étrangères. Une injustice si odieuse lui porta un coup mortel : il quitta Paris avec sa femme, fille du brave colonel Pierre, et un jeune enfant d'une mauvaise santé; il se rendit à Marseille pour chercher des consolations auprès de son frère, négociant de cette ville; mais il ne put résister au violent chagrin qui le rongeait, et il mourut dans les premiers jours d'octobre 1832. Les derniers accords de sa lyre, adressés à M. Casimir Delavigne et à M. de Pongerville, retentirent encore une fois dans l'enceinte de la société Philotechnique, dont il était un des principaux membres. Une notice bibliographique complète sur Agoub serait impossible : écrivant dans presque tous les journaux scientifiques, dans les revues périodiques, notamment dans la *Revue encyclopédique*, dans le *Journal de la société asiatique*, dans le *Bulletin universel des sciences*, publié sous la direction de M. le baron de Férussac, etc., il a peu fait imprimer à part; nous renvoyons à ces différents recueils, et nous nous contenterons de donner ce que nous avons pu recueillir : 1° *Discours historique sur l'Égypte*, Paris, 1823, in-8°; c'est l'introduction à l'*Histoire d'Égypte* (*sous Mohammed-Ali*, par Félix Mengin) Paris, 1823, 2 vol. in-8°, tirée à part à cinquante exemplaires. 2° *La Lyre brisée*, dithyrambe à madame Dufresnoy, 1re et 2e édition, 1825, in-8°. Ce poëme a été traduit en vers arabes (et imprimé il y a quelques années, in-8°) par le cheik Refaha, savant professeur du Caire, qui était venu à Paris, où il s'était fait le disciple d'Agoub. C'est le premier poëme français qui ait été traduit en vers arabes. 3° *Dithyrambe sur l'Égypte* (*Revue encyclopédique*, 1820, octobre). Par ce poëme et par *la Lyre brisée*, Agoub s'était placé entre les premiers poëtes français de notre âge. 4° *Discours sur l'expédition des Français en Égypte, considérée dans ses résultats littéraires* (introduction au *Journal de l'expédition anglaise*, par le capitaine T. Wals, 1823, in-8°). 5° *Les Derniers Moments*, élégie (*Mercure*, 1823). 6° *La Pauvre Petite*, élégie (*Roses Provençales*, 1824). 7° *Maouls arabes*, chants qui ne consistent qu'en une seule strophe, à la fois érotiques et élégiaques, qui tantôt se rapprochent de la romance française et tantôt revêtent la couleur anacréontique : on n'y trouve presque jamais qu'une idée, qu'une image, ou qu'un sentiment (imprimés dans le *Journal Asiatique*). Agoub se proposait de publier un recueil de ces petits poëmes, avec le texte en regard et des notes critiques; il désirait que notre littérature s'appropriât quelques-unes des richesses poétiques de l'Asie : « Elle y puiserait, disait-il, comme à une source « vierge encore, une série féconde de sentiments et « de pensées, d'images et d'expressions; elle s'y em« preindrait surtout de ce charme oriental qu'on ne « sait pas définir, mais qui semble rajeunir nos idées. « en les dépouillant un moment des formes d'une ci« vilisation trop mûrie. » 8° *Le Sage Heycar*, conte arabe, traduit et inséré dans *les Mille et une Nuits*, de Gaultier, 1823-1824. 9° *Des règles de l'arabe vulgaire* (*Journal de la société asiatique*, juin 1826; vingt-cinq exemplaires à part). Son beau travail sur Bidpaï était terminé et devait former deux volumes in-8°. Il est à désirer que cet ouvrage ne soit pas perdu pour notre littérature. Nous n'avons que la traduction très-incomplète de Galland et de Cardonne. (*Voy.* CARDONNE.) C'est sur sa traduction, précédée d'un savant discours préliminaire, qu'Agoub fondait son premier titre à une renommée durable. On a publié à Paris, en 1835, les ouvrages d'Agoub que nous venons de citer, un vol. in-8°, qui contient, en outre : la traduction des *Maouls arabes*, dont une grande partie était inédite; un *Coup d'œil sur l'Égypte ancienne, ou Analyse raisonnée du grand ouvrage sur l'Égypte*; *les Derniers moments*, élégie; *l'Étrangère*; *l'Avénement de Louis Philippe Ier*, etc. F—A et V—VE.

AGOULT (GUILLAUME D'), gentilhomme et poëte provençal du 12e siècle, mourut en 1181. « Il « étoit, dit Duverdier, excellent en savoir et honnê« teté, exemplaire et vrai censeur, en toute sa vie, « benin et modeste. » Il épousa Jausserande de Lunel, à la louange de laquelle il fit maintes chansons, qu'il adressa à Ildephonse, premier du nom, roi d'Aragon, prince de Provence et comte de Barcelone, de la maison duquel il était premier gentilhomme. Il se plaignait que, de son temps, on n'aimait plus comme on devait, et fit à ce sujet un traité intitulé : *la Maniera d'amar del temps passat*. Il y dit que nul ne doit être prisé, s'il n'a l'amour en singulière recommandation. Ses œuvres ne sont point imprimées. La famille Agoult existe encore dans le Dauphiné et la Provence. A. B—T.

(1) C'est dans cet établissement célèbre, que, sous la direction de M. Jomard, de jeunes Egyptiens envoyés en France par le vice-roi Mehémet-Ali retrouvèrent dans Agoub le savant professeur qui, déjà leur avait fait un cours de grammaire raisonnée à l'école égyptienne, rue de Clichy. Il continua de leur expliquer, en arabe et en français, la théorie des deux grammaires, et de leur démontrer par le raisonnement, d'après les principes de la grammaire générale, les règles de notre langue lorsqu'elles n'avaient pas leur analogie dans la syntaxe arabe. Cette méthode obtint de prompts résultats. Un des élèves d'Agoub ne tarda pas à traduire la *Vie des plus illustres philosophes de l'antiquité*, attribuée à Fénelon; un autre, le cheik Refaha, traduisit les *Eléments de géométrie* par Legendre, et fit imprimer une version en vers arabes du meilleur poëme de son professeur, *la Lyre brisée*. C'est ainsi qu'Agoub a contribué au grand ouvrage de la régénération des sciences et des lettres, qui s'étaient éteintes dans leur premier berceau. V—VE.

AGOULT (Charles-Constance-César-Loup-Joseph-Matthieu d'), né à Grenoble, en 1747, de la même famille que le précédent, fut destiné dès l'enfance à l'état ecclésiastique, et vint terminer ses études théologiques au séminaire de St-Sulpice à Paris. Il fut ensuite pourvu du grand vicariat de Rouen avec le titre d'archidiacre du Vexin français, et, le 13 mai 1787, il fut élevé sur le siége épiscopal de Pamiers; mais son goût l'entraînait vers l'administration publique; il avait fait une étude particulière de l'économie politique, des sciences financière et commerciale, et se serait probablement distingué dans cette carrière, si les événements de la révolution n'étaient venus lui en fermer l'entrée. En 1789, il rédigea le *Rapport unanimement adopté par les commissaires de l'ordre de la noblesse du comté de Foix, nommés par délibération de la noblesse du 9 février, pour examiner les plaintes et demandes de quelques communes*, in-4°; et peu de temps après, il quitta la France pour se retirer à Soleure. Ce fut de cette ville qu'il envoya son adhésion à l'*Exposition des principes des évêques de l'assemblée*, qui avait été rédigée par M. de Boisgelin, relativement au serment d'obéissance à la constitution civile du clergé, que l'on exigeait des ecclésiastiques. Il publia aussi, sous la date de Soleure, le 9 mai 1791, une *Ordonnance sur l'élection de Bernard Font, curé de Serres, comme évêque constitutionnel de l'Ariége*, et un *Avertissement pastoral au clergé et aux fidèles du diocèse de Pamiers, pour les prémunir contre le schisme*. Cependant, au mois de novembre 1790, un ordre de Louis XVI avait engagé M. d'Agoult à revenir à Paris : il y eut plusieurs conférences avec l'infortuné monarque et avec la reine, entra dans la confidence de leur projet de quitter la France, en concerta avec eux les principales dispositions, et ne sortit de Paris, pour retourner en Suisse, qu'environ un mois avant le funeste voyage de Varennes. Quelques années après, les événements politiques le contraignirent de passer en Angleterre; mais en 1801, ayant donné sa démission de son évêché de Pamiers, il put rentrer en France, où il a depuis constamment vécu sans fonctions publiques. On prétend cependant qu'après la seconde rentrée de Louis XVIII, il fut question de lui confier le portefeuille des finances. Ce prélat est mort à Paris, le 21 juillet 1824. Outre les opuscules cités, on a de lui : 1° *Principes et réflexions sur la constitution française* (anonyme), in-8° de 26 pages. 2° *Conversation avec E. Burke, sur l'intérêt des puissances de l'Europe*, Paris, Égron, 1814, in-8°, imprimé à petit nombre d'exemplaires. L'auteur avait eu, pendant son séjour en Angleterre, quelques relations avec ce célèbre publiciste. 3° *Projet d'une banque nationale*, Paris, Egron, 1815, in-4° de 9 feuilles. C'est un mémoire qui avait été présenté à Louis XVI, mais auquel l'auteur fit subir quelques modifications avant de le livrer à l'impression. 4° *Éclaircissement sur le projet d'une banque nationale et réponse aux objections faites contre ce projet*, Paris, Égron, 1816, in-4° de 6 feuilles. 5° *Lettre à un jacobin, ou Réflexions politiques sur la constitution d'Angleterre et la charte royale, considérée dans ses rapports avec l'ancienne constitution de la monarchie française*, Paris, Égron, 1815, in-8°; — seconde édition, 1816 : l'auteur a rassemblé dans l'appendix les principes de l'ancienne constitution française, qu'il met au-dessus de toutes celles des peuples connus. 6° *Des Impôts indirects et des Droits de consommation, ou Essai sur l'origine et le système des impositions françaises, comparé avec celui de l'Angleterre, suivi d'un examen de deux projets de finances, attribués à des membres de la commission du budget de 1816*, Paris, Égron, 1817, in-8°. 7° *Essai sur la législation de la presse* (anonyme), Paris, 1817, in-8° de 53 pages. Barbier, dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, lui attribue un pamphlet politique intitulé : *Ouvrez donc les yeux*, 1789, in-8°. Z.

AGOULT (Antoine-Jean, vicomte d'), frère du précédent, naquit à Grenoble en 1750, et suivit la carrière des armes. Il servait en 1768 dans les mousquetaires, d'où il passa, le 30 mars 1781, dans les gardes du corps avec le grade de sous-lieutenant. Devenu mestre de camp en 1783, et commandeur de l'ordre de St-Lazare en 1787, il sortit de France en 1791, et alla rejoindre l'armée des princes, avec laquelle il fit la campagne de 1792. Après le licenciement, il se rendit auprès de Louis XVIII à Vérone, s'attacha à la personne de ce prince, l'accompagna dans ses voyages en Allemagne, en Russie, en Angleterre, et rentra avec lui en France en 1814. Il fut promu, la même année, au grade de maréchal de camp et de commandeur de l'ordre de St Louis. L'année suivante, il obtint le titre de premier écuyer de madame la duchesse d'Angoulême. En 1821, le vicomte d'Agoult fut nommé gouverneur du château de St-Cloud, et le 25 décembre 1823, pair de France. Il prit peu de part aux travaux de cette assemblée, et mourut à Paris le 9 avril 1828. F—ll.

AGRÆUS (Claude-Jean), savant jurisconsulte suédois du 17e siècle. Il enseigna le droit à l'université de Dorpat, relevant alors de la Suède, et publia des ouvrages qui répandent du jour sur la législation des pays du Nord; le principal a pour titre : *Leges Sudromanicæ et Wesmanicæ, ex antiquis archivi regii cod. descriptæ, et ad leges regni suetici reliquas collatæ*, Stockholm, 1666. — Il y a eu en Suède quelques autres savants du même nom qui ont écrit sur les antiquités, l'histoire et la morale. C—au.

AGRAIN (Eustache d') fut, pendant la première croisade, prince de Sidon et de Césarée, connétable et vice-roi de Jérusalem. Il était parti de Languedoc en 1096, avec Raymond, comte de Toulouse, qui conduisait une armée forte de 100,000 croisés, à la tête desquels on voyait les plus illustres chevaliers du temps. (*Voy.* Raymond.) Les brillants exploits de d'Agrain lui méritèrent du roi Baudouin, les dignités dont nous venons de parler, et, de plus, la souveraineté de Sidon et de Césarée, qu'il transmit à ses enfants. Ce monarque ayant été

pris dans une embuscade, le patriarche et les généraux de l'armée élurent d'Agrain vice-roi d'Acre ; et les succès qu'il obtint contre le soudan d'Égypte le firent surnommer *l'épée et le bouclier de la Palestine*. — *Hugues* d'Agrain, son petit-fils, se fit remarquer dans une ambassade au Caire, qui lui fut confiée en 1182, par Amaury, roi de Jérusalem ; au rapport de Guillaume de Tyr, il s'y conduisit avec une habileté au-dessus de son âge, et parvint à conclure un traité de paix avec le calife. Ses descendants se sont alliés aux maisons souveraines. Julien, le septième d'entre eux, épousa, en 1253, la fille du roi d'Arménie. Cette famille, originaire du Vivarais, obtint le privilége de porter l'épée nue à la procession de la fête de Notre-Dame-du-Puy, en mémoire des services qu'elle avait rendus à l'Église en Orient, et des reliques qu'elle avait envoyées à la métropole du Velay. Deux branches de cette ancienne maison existent encore. O—n.

AGRAZ (Antoine), né à Palerme en 1640, et mort en 1672, était d'origine espagnole et fils d'Alphonse Agraz, qui avait exercé en Sicile une charge de magistrature. Son savoir lui obtint l'amitié de Pierre d'Aragon, vice-roi de Naples, et des papes Clément IX et X. Il n'a publié que deux ouvrages latins peu importants : l'un est un discours adressé au pape Clément X, au nom du roi d'Espagne Charles II, et de la reine, Rome, 1671 ; l'autre est intitulé : *Donativum voluntarium politicum*, *diatribe*, *Romæ*, 1672, in-4°. Il a laissé plusieurs autres ouvrages non imprimés, dont on peut voir les titres dans la *Bibliotheca Sicula* de Mongitore. G—é.

AGREDA (Marie d'), de la famille Coronel, qui tout entière embrassa l'état religieux. Le père de Marie (François Coronel) et ses deux frères prirent l'habit de St-François. Sa mère (Catherine Arena) et sa sœur firent profession dans un couvent que cette famille fonda, en 1619, à Agreda, ville d'Espagne, sur les frontières d'Aragon, pour obéir à une prétendue révélation. Marie, née en 1602, y fit ses vœux en 1620, le même jour que sa mère, et fut élue supérieure sept ans après. Depuis ce temps, elle crut avoir de fréquentes visions, dans lesquelles Dieu et la Ste. Vierge lui donnaient l'ordre réitéré d'écrire la vie de la Mère de Dieu. Marie d'Agreda résista pendant dix années à ces ordres ; enfin elle commença à les exécuter ; mais un prêtre, qu'elle consulta en l'absence de son confesseur ordinaire, l'engagea à jeter ses écrits au feu : ce dernier lui fit recommencer son travail mystique. Dieu et la Ste. Vierge lui réitérèrent en songe le même commandement, et Marie Agreda acheva enfin, en 1655, la *Vie de la Ste. Vierge*. Cet ouvrage singulier, divisé en huit livres, fut imprimé à Lisbonne, à Madrid, à Perpignan et à Anvers. Marie d'Agreda y raconte qu'aussitôt que la Vierge fut venue au monde, Dieu ordonna aux anges de transporter cette aimable enfant dans le ciel empyrée ; qu'il assigna cent anges de chacun des neuf chœurs pour la servir ; qu'il en destina douze autres pour être toujours auprès d'elle, en forme visible et corporelle, et encore dix-huit, des plus distingués, qui descendaient par l'échelle de Jacob pour faire les ambassades de la reine au grand roi. Dans le 20e chapitre, elle fait le récit de ce qui arriva à la Vierge pendant les neuf mois qu'elle fut dans le sein de sa mère Anne ; elle raconte ensuite qu'avant l'âge de trois ans, Marie balayait la maison avec l'aide des anges, etc. Le 15e chapitre contient une foule de détails indécents qui offensent la pudeur. Du reste, ce roman, tout bizarre qu'il est, ne laisse pas d'être assez bien tissu, et même élégamment écrit. Le P. Thomas Crozet, récollet, en traduisit la première partie en français, sous le titre suivant : *la Mystique Cité de Dieu, miracle de la Toute-Puissance, abîme de la grâce, Histoire divine de la Vie de la très-sainte Vierge Marie, mère de Dieu, notre reine et maîtresse, manifestée dans ces derniers siècles par la Ste. Vierge, à la sœur Marie de Jésus, abbesse du couvent de l'Immaculée Conception de la ville d'Agreda, et écrite par cette même sœur, par ordre de ses supérieurs et de ses confesseurs*, Marseille, 1696. Cette traduction causa de vifs débats dans le sein de la Sorbonne à Paris : quelques docteurs prirent la défense de l'ouvrage ; d'autres le condamnèrent et rendirent leurs censures publiques ; ce qui irrita leurs adversaires au point qu'ils firent paraître en 1697, à Cologne, un pamphlet sous ce titre : *Affaire de Marie d'Agreda, et la manière dont on a cabalé en Sorbonne sa condamnation*. L'auteur anonyme dit que les partisans de la censure, dont il dévoile les trames, traitèrent leurs adversaires d'*Agredins*, et il ajoute que c'est pour favoriser l'imprimeur que quelques docteurs séduits condamnèrent l'ouvrage. « Car, dit-il, pour faire vendre un livre, il « suffit qu'on le veuille condamner : chacun y court « comme au feu. » Du reste, l'auteur défend toutes les folies que le cerveau malade de la religieuse visionnaire avait enfantées. Le *Journal des Savants*, année 1696, et Bayle, traitent longuement de ce procès qui mérite aujourd'hui peu d'attention. Il suffit d'ajouter que le parti de la censure et du bon sens triompha, et que la condamnation des rêveries de Marie d'Agreda ne fut point révoquée, malgré les efforts que fit l'ambassadeur d'Espagne pour sauver l'honneur de la religieuse inspirée. Marie d'Agreda mourut le 24 mai 1665. Son ouvrage fut censuré à Rome en 1681 ; mais la publication du décret fut suspendue en Espagne, où ce livre avait été approuvé, et même la congrégation de l'Index en permit la lecture dans ce royaume, en 1729. La traduction de *la Mystique Cité de Dieu*, etc., par le P. Crozet, a été réimprimée à Bruxelles, 1715, 3 vol. in-4° ; 1717, 8 vol. in-8°. Bossuet a fait quelques remarques sur cet ouvrage ridicule, et il en a relevé les indécences. D—g.

AGRICOLA (Cnæus Julius), consul et général romain, immortalisé par son gendre Tacite, et digne en effet d'avoir un tel historien, par la réunion qu'il offrit en sa personne, de la plus sage politique jointe à la plus brillante valeur, et d'un caractère aussi aimable que son âme était élevée. Petit-fils de deux procurateurs des Césars, fils d'un sénateur, Agricola reçut le jour au sein de l'illustre et ancienne colonie

de Fréjus, vers l'an 36 de l'ère chrétienne, fit ses études à Marseille, ses premières armes dans la Bretagne, passa de l'enthousiasme de la philosophie à celui de la gloire militaire : et, dans les camps ainsi que dans l'école, dans la ville comme dans les provinces, conserva toujours une pureté inaltérable. Questeur intègre auprès d'un proconsul concussionnaire, tribun muet sous Néron, préteur religieux sous Galba, gouverneur chéri d'Aquitaine, et consul honoré sous Vespasien ; lorsque ce dernier empereur commençait à rendre moins pénible pour les Romains la perte de leur liberté, Agricola fut envoyé chez ces Bretons à qui Jules César avait voulu ravir la leur, et qui la défendaient depuis cinquante ans avec une opiniâtreté indomptable. Les Romains même, devenus esclaves, étaient encore élevés à croire que les autres nations avaient été créées pour leur obéir. Il était dans la mission d'Agricola de subjuguer les Bretons, et dans son cœur de les civiliser : il réussit à l'un et à l'autre. Voulant signaler son arrivée par un début qui tout à la fois frappât l'esprit de ces différentes peuplades, et relevât le courage de sa propre armée, il courut en plein hiver contre les Ordoriques, qui venaient d'exterminer une division de cavalerie romaine, entraîna ses troupes qui hésitaient, en marchant partout à leur tête ; gravit les montagnes, atteignit les insurgés, les tailla en pièces, revint conquérir à la nage l'île de Mona, dont les habitants, le voyant sans vaisseaux, n'avaient pas même songé à se défendre contre une agression de sa part. Pendant six campagnes, Agricola marcha de succès en succès, poussant toujours les barbares devant lui, employant les étés à soumettre de nouvelles nations, les hivers à instruire dans les arts de la paix ceux que le sort de la guerre avait mis en son pouvoir, et à se concilier, par la justice de son gouvernement, ceux qu'avait domptés la force de son bras. Parvenu aux deux golfes et à la langue de terre qui sépare la Bretagne de l'Écosse, appelée alors Calédonie, il osa le premier traverser ces golfes sur un navire, borda les deux rivages de ses flottes, occupa le défilé par ses troupes ; et les barbares, qui avaient toujours reculé, emmenant avec eux leurs familles, leurs trésors, leur bétail, se virent enfermés, pour ainsi dire, dans une seconde île. Alors le désespoir vint ranimer le courage de ces fiers Bretons, qui n'avaient plus à choisir qu'entre la vengeance et les fers, et qui aimaient mieux mourir que de servir. L'issue de la sixième campagne fut indécise ; et, dès l'ouverture de la septième, d'un côté Galgacus à la tête d'une multitude innombrable rassemblée de tous les cantons de la Bretagne, de la Calédonie, de l'Hibernie ; de l'autre, Agricola conduisant une armée où des Bretons soumis s'étaient déjà mêlés aux Romains vainqueurs, se trouvèrent en présence, impatients de décider cette grande querelle. Cette fois encore les Romains l'emportèrent, non par l'ascendant d'une bravoure supérieure à celle de leurs adversaires, mais par l'avantage que la discipline donne toujours à une valeur exercée sur une intrépidité aveugle, et aux mouvements mécaniques des corps sur les plus nobles transports du cœur humain. Tacite nous peint en traits animés, à côté de la joie et du butin des vainqueurs, la désolation et la misère des vaincus : errant tous à l'aventure, hommes et femmes confondant leurs lamentations, traînant leurs blessés, s'appelant les uns les autres, abandonnant leurs maisons, et y mettant eux-mêmes le feu ; les pères et les époux, allant et revenant de la rage à l'abattement, et de l'abattement à la rage, à l'aspect de leurs enfants et de leurs femmes ; plusieurs même les massacrant par une espèce de pitié. Alors Agricola fut le triomphateur de la Bretagne, de la Calédonie, de toutes les îles Orcades. Il se disposait à être celui de l'Hibernie. Un des rois de cette île, chassé de ses États par une sédition (on croit que c'est le *Thuathal Téachmar* des chroniques irlandaises), était venu implorer le secours du gouverneur romain, et Agricola le retenait près de lui, dit Tacite, sous le voile de l'amitié, avec le projet d'en faire l'instrument d'une nouvelle conquête ; mais Vespasien n'étant plus, Domitien, monté sur le trône du monde, y fut jaloux des victoires d'Agricola. Forcé de le louer en public, il lui envoya l'ordre secret de revenir et de rentrer dans Rome pendant la nuit. Un froid embrassement, un silence ténébreux, décelèrent l'âme du tyran, dès sa première entrevue avec le vainqueur de la Bretagne. Ni la profonde sagesse d'Agricola, ni sa vie retirée après son modeste retour, ni le sacrifice qu'il avait fait sans murmure des honneurs du triomphe, ni le refus qu'il y joignit d'un gouvernement qui lui appartenait de droit, ni la candeur avec laquelle il se justifia de plusieurs accusations intentées contre lui, rien ne put le sauver de la mort ; il était âgé de 56 ans. Son père avait été tué par l'ordre de Caligula, sa mère massacrée par les satellites d'Othon, et l'opinion générale fut qu'il avait été empoisonné par Domitien, qui n'en parut pas moins les yeux baignés de larmes au milieu du deuil public, « désormais « en repos sur l'objet de sa haine, dit Tacite, et ca- « chant mieux la joie que la crainte. » On ouvrit le testament du défunt : Domitien s'y trouva institué cohéritier avec le plus tendre des fils et la meilleure des femmes ; on le vit s'en réjouir comme d'un honneur et d'un hommage. « Les adulations continuelles « l'avaient fait arriver à ce degré d'aveuglement et « de corruption, qu'il ignorait que les bons pères « n'appellent à leur succession que les mauvais « princes. » — « O Agricola ! s'écrie le sublime et « pieux historien de ce grand homme, heureux par « l'éclat de ta vie, tu le fus encore par l'époque de « ta mort. Tu n'as pas vu les portes du sénat as- « siégées, les sénateurs investis de soldats, tous « ces consulaires enveloppés dans le même mas- « sacre, tous ces illustres Romains exilés et fugi- « tifs !... » L. T—L.

AGRICOLA (GEORGE), proprement BAUER, médecin, né à Glauchen en Misnie, l'an 1494, étudia d'abord à Leipsick, puis en Italie, sous les savants qui rendaient alors cette contrée la patrie des sciences et des lettres. Il revint ensuite exercer la médecine à Joachimsthal en Bohême ; mais son goût pour la métallurgie l'entraîna bientôt exclusivement. Il alla à Chemnitz, près des riches minières des électeurs de

Saxe; en visitant ces mines et en s'entretenant familièrement avec les mineurs, il acquit une connaissance parfaite de tous les procédés qui ont rapport à l'exploitation des métaux. Ce fut en vain qu'il assura alors aux ducs de Saxe que la portion souterraine de leurs États valait mieux que la superficie; il en fut peu secouru, et employa tout son bien à ses savantes recherches. Parmi ses nombreux ouvrages, on doit principalement distinguer ses douze livres *de Re metallica*, dans lesquels il expose les diverses opérations propres à l'exploitation des mines, les machines qu'on y emploie, avec une synonymie des expressions grecques et latines relatives à cette science, et beaucoup de planches qui éclaircissent le texte. Ce livre fut imprimé à Bâle, 1546, 1556, 1558, 1561, 1621, 1657, in-fol., et plusieurs fois in-8°. Il contient en outre les traités suivants : *de Animantibus subterraneis*, imprimé séparément, Bâle, 1549, in-8°; cinq livres *de Ortu et Causis subterraneorum* (qui ne se trouvent pas dans les quatre premières éditions); quatre *de Natura eorum quæ effluunt e terra*; dix *de Natura fossilium*; deux *de veteribus et novis Metallis*; et un dialogue *de Re metallica*. Agricola a aussi publié, à Bâle, cinq livres *de Mensuris et Ponderibus Romanorum et Græcorum*, 1550, in-fol.; 1553, in-4°. Nous avons encore sous son nom un traité *de Lapide philosophico*, Cologne, 1531, 1534, in-12. Agricola mourut en 1555, à Chemnitz, à 61 ans. Les luthériens, auxquels il s'était montré opposé, laissèrent cinq jours son corps sans sépulture. George Agricola est le premier minéralogiste qui parut après la renaissance des sciences en Europe. Il est en minéralogie ce que fut Conrad Gesner en zoologie; la partie chimique, et principalement docimastique de la métallurgie, est déjà traitée dans son livre avec beaucoup de soin, et même a été peu perfectionnée depuis, jusqu'à la fin du 18e siècle : on voit qu'il connaissait les auteurs classiques, les alchimistes grecs, et même beaucoup de manuscrits. Cependant il croyait encore aux esprits follets, auxquels les mineurs attribuent les effets des mofettes ou exhalaisons dangereuses qui les tourmentent dans les mines. C-v-n.

AGRICOLA (George André), docteur en médecine et en philosophie, qui vivait à Ratisbonne au commencement du 18e siècle. Il se rendit célèbre en parlant des prétendues découvertes qu'il avait faites sur la multiplication des arbres et des plantes; il avait, disait-il, trouvé le moyen de faire sortir rapidement d'une feuille ou d'une petite branche, de grands arbres, si bien que soixante arbres ne devaient pas mettre plus d'une heure à pousser; le feu était son seul instrument; mais il ne voulait révéler son secret qu'à cent soixante personnes, qui devaient promettre de le garder et de le payer 25 florins. Un charlatan trouve aisément cent soixante dupes : Agricola eut celles qu'il voulait. Il publia divers écrits à l'appui de ces prétendues inventions : le principal est un *Essai sur la multiplication universelle des arbres, des plantes et des fleurs*, Ratisbonne, 1716, 2 vol. in-fol., traduit en français sous ce titre : *Agriculture parfaite*, ou *Nouvelle découverte*, etc., Amsterdam, 1720, 2 vol. in-8°; ibid., 1732, in 8° avec fig. G—T.

AGRICOLA (Michel), né en Finlande. Il étudia la théologie et la médecine à l'université de Wittenberg. S'étant fait connaître avantageusement de Luther, ce réformateur le recommanda à Gustave Ier, et, de retour dans son pays, il fut fait recteur à Abo en 1539. Gustave l'envoya ensuite en Laponie, pour prêcher le christianisme aux Lapons. En 1554, Agricola fut nommé évêque d'Abo, et il fit, quelque temps après, avec l'archevêque d'Upsal, Laurent Pétri, un voyage en Russie, pour avoir des conférences avec le clergé de ce pays : il mourut en 1557. On a de lui une traduction du Nouveau Testament en finnois, imprimée à Stockholm en 1548; on lui attribue aussi une traduction dans la même langue, du livre intitulé : *Rituale Ecclesiæ ab erroribus pontificiorum repurgatum*. C—AU.

AGRICOLA (Jean), aussi appelé Magister Islebius, ou Maitre Eisleben, parce qu'il était d'Eisleben, dans le comté de Mansfeld, ville natale de Luther. Contemporain et disciple de ce réformateur, il eut une part assez remarquable, bien que subordonnée, aux travaux et aux actes qui assurèrent le succès de la réformation et préparèrent l'organisation de l'Église luthérienne. Son véritable nom était *Schnitter*, ou *Moissonneur*, qu'il latinisa, suivant l'usage de son siècle. Il prêcha successivement et avec un grand zèle à Eisleben, à Francfort-sur-le-Mein, à la diète de Spire, comme aumônier de l'électeur de Saxe, et à Wittenberg. C'est dans cette dernière ville qu'il donna naissance à la secte des *antinomi*, ou antinomiens, en soutenant, contre Melanchthon, dont la célébrité excitait sa jalousie, l'inutilité de la loi de Moïse dans l'œuvre de la conversion chrétienne : c'était là son véritable sentiment, et l'on a eu tort de lui attribuer des opinions beaucoup plus erronées. Il n'enseigna jamais que les bonnes œuvres étaient inutiles, et mérita encore moins le titre d'*anoméen*, qui désigne une secte d'ariens, et qui n'a pu être appliqué à Jean Agricola que par une extrême ignorance dans l'histoire des opinions religieuses de son temps. Mosheim, qui d'ailleurs le traite assez mal, et qui lui donne les épithètes de *ventosus* et *versipellis* (vain et inconséquent), le justifie sur ce point. Un des théologiens de la communion luthérienne les plus distingués, M. C.-L. Nitzsch, professeur à Wittenberg, est allé plus loin, et a pris la défense de Jean Agricola. Les disputes qui s'élevèrent sur sa doctrine, et qui allaient lui attirer l'animadversion de l'électeur de Saxe, le déterminèrent à quitter Wittenberg, et à accepter la place de premier prédicateur de la cour de Berlin, que l'électeur de Brandebourg lui offrit en 1540. Il se livra avec zèle à ses nouvelles fonctions, et se rétracta à la fin de cette année. On a élevé des doutes sur la sincérité de cette rétractation; ce qui est plus certain, c'est la part qu'il eut, en 1548, avec Jules Pfug et Michel Sidonius, à la rédaction de l'*Intérim d'Augsbourg*, et aux controverses des adiaphoristes, ou des théologiens protestants qui consentaient à admettre comme in

différentes plusieurs parties du rituel romain, regardées d'abord comme incompatibles avec la doctrine des réformateurs. Né le 20 avril 1490, selon Seidel et Kuster, ou en 1492, selon d'autres, il tint, avec le docteur Eck, la plume au fameux colloque de Leipsick, en 1519; fut associé à Mélanchthon et à Brentz pour la remise de la confession d'Augsbourg, et l'un des signataires des articles de Smalkalde, en 1537; il mourut à Berlin le 22 septembre 1566. Outre des ouvrages de controverse et d'exégèse, on a de lui une traduction allemande de l'*Andrienne* de Térence, et un Recueil de 750 proverbes allemands, accompagnés d'un commentaire. Ce dernier ouvrage a contribué à former et à enrichir la langue allemande. Son style n'est pas aussi animé que celui de Luther, mais il est plein d'énergie et de dignité. S—R.

AGRICOLA (RODOLPHE), professeur de philosophie à Heidelberg, l'un des restaurateurs des sciences et des lettres en Europe, Il s'appelait proprement Huysmann, et était né à Bafflo, près de Groningue, en 1443. Après avoir étudié sous Thomas à Kempis, il parcourut l'Italie, s'arrêta quelque temps à Ferrare, où le duc Hercule d'Est fut son protecteur, et Théodore de Gaze son maître de philosophie. Lorsqu'il revint dans les Pays-Bas, en 1477, il passa par Deventer : il vit Érasme, alors âgé seulement de dix ans, et prédit qu'il deviendrait un grand homme. De retour en Allemagne, il fut nommé syndic de Groningue, et envoyé comme tel à la cour de l'empereur. En 1482, il accepta la place de professeur à Heidelberg, que lui offrit le chancelier Jean de Dalberg, et y mourut le 28 octobre 1485. Il était bon musicien, bon peintre, bon écrivain, bon poëte et savant philologue. Ses contemporains, entre autres Érasme, lui ont prodigué les plus grands éloges; on a dit que, lorsqu'il écrivait en vers latins, c'était un autre Virgile, et, en prose, un autre Politien. Peu ambitieux, il sut conserver son repos en gardant son indépendance, et cultiva les lettres avec ardeur. Bayle compare le savoir d'Agricola à celui des plus illustres savants que l'Italie eût alors. Parmi ses écrits, recueillis à Cologne sous ce titre : *R. Agricolæ Lucubrationes, aliquot lectu dignissimæ*, etc., 1539, 2 vol. in-4°, les plus remarquables sont les traductions de quelques morceaux des classiques anciens, tels que Platon, Isocrate, des notes sur Boëce, son traité incomplet *de Inventione dialectica*, où il développe la méthode de raisonnement de l'antiquité, et son discours *in laudem philosophiæ*. Agricola est le premier parmi les modernes qui ait fait mention d'un moyen propre à enseigner méthodiquement aux sourds-muets l'art de parler (1). G—T.

AGRICOLA (JEAN-AMMONIUS), médecin allemand de la fin du 15e siècle, professeur de langue grecque à Ingolstadt, et l'un des meilleurs commentateurs d'Hippocrate et de Galien. On lui doit aussi deux livres sur la botanique médicale (*de Medicina herbaria*); l'un contenant les plantes qui étaient déjà employées par les anciens médecins, l'autre, celles auxquelles la médecine n'a recours que depuis Galien; et de plus un discours : *de Præstantia corporis humani*. C. et A—N.

AGRICOLA (MARTIN), chanteur, né à Sorace en Silésie, vers le commencement du 16e siècle, publia, en 1528, un ouvrage intitulé : *Musica instrumentalis, deutsche darin das fundament und application der finger als Flœten Krumphœrner, Zinken, Bombard, Schalmeyen, Sackpfeifen, und Schweizenpfeifen, etc., darzu von dreyerley Geigen, als Welshen, Polnischen und Kleinen Handgeiglein, und wie die Grisse darauf, auch auf Lauten Kunstlicher stimmung der Orgelpfeifen und Zimbeln, etc., Kurzlas begrissen in versen* (la Musique instrumentale allemande, contenant la théorie et la pratique du doigté de la flûte, du trombone, du zink, de la bombarde, du chalumeau, de la musette, de la flûte suisse, etc., en vers allemands), Vittenberg, 1528, in-8°. La seconde édition a paru dans la même ville, en 1545, in-8°. En 1529, il donna un traité intitulé *Figural Musica*, Vittenberg, in-8°, dont la seconde édition parut dans la même ville en 1532, avec un autre petit traité en dix chapitres de sa composition, intitulé *de Proportionibus*. En 1529, parut aussi *Deutsche Musica*, Vittenberg, in-8°. Il se pourrait que ce fût le même ouvrage que le précédent, indiqué par les bibliographes sous un titre différent. En 1529, il publia *Rudimenta Musicæ*, Vittenberg, in-8°, 3 feuilles 1/2. On a encore du même : 1° *Scholia in Musicam planam Wenceslai Philomatis de Nova Domo, ex variis musicorum scriptis pro Magdeburgensis scholæ tyronibus collecta*, Magdebourg, in-8°, 150 feuilles 1/2; 2° *Duo libri Musices, continentes compendium artis et illustria exempla, scripti a Martino Agricola, Silesio Soraviensi, in gratiam eorum qui in schola Magdeburgensi prima elementa artis discere incipiunt*, Magdebourg, in-8°; 3° *Melodiæ scholasticæ sub horarum intervallis decantandæ*, Magdebourg, 1612, in-8°. Celui-ci est sans doute une réimpression d'une édition antérieure. F—T—S.

AGRICOLA (JEAN-FRÉDÉRIC), compositeur de musique, naquit, en 1718, à Dobitschen, dans la principauté d'Altenbourg. Après avoir étudié le droit à Leipsick, et pris des leçons de musique de Jean-Sébastien Bach, il alla, en 1741, à Berlin, où il se perfectionna dans la composition, et fut reconnu pour un excellent organiste. Dix ans après, il épousa la Molteni, célèbre cantatrice, et fut nommé, en 1759, directeur de la chapelle royale. Il a publié plusieurs dissertations sur la musique, et traduit de l'italien les *Éléments de l'art du chant*, par Tosi, auquel il a ajouté des notes. Ses compositions musicales sont nombreuses; mais il y en a peu de gravées : parmi les opéras dont il fit la musique pour le théâtre de Berlin, on remarque ceux d'*Achille à Scyros*, et d'*Iphigénie en Tauride*. J.-F. Agricola mourut d'hydropisie le 12 novembre 1774. P—X.

AGRIPPA LANATUS (MENENIUS) fut nommé

(1) Buhle remarque avec raison que son principal mérite est d'avoir contribué à bannir le latin scolastique de la philosophie. Il enseigna en outre la véritable philosophie d'Aristote, et l'expliqua d'après les écrits originaux dans un temps où un livre grec était une merveille en Allemagne, et où les copies des ouvrages du célèbre péripatéticien étaient d'une rareté extrême.

consul l'an 251 de la fondation de Rome, avec Publius Posthumius Tubertus. Son collègue ayant été battu par les Sabins, Menenius Agrippa alla le secourir à la tête de toute la jeunesse romaine, et remporta une victoire complète, qui lui valut les honneurs du triomphe. Ce fut la première fois, depuis l'établissement du consulat, que la cérémonie du triomphe eut lieu à Rome. Dix ans après, éclatèrent entre le peuple et le sénat des dissensions funestes. Les plébéiens qui composaient l'armée, irrités des rigueurs que l'on exerçait contre les débiteurs, se retirèrent sur le mont qui reçut depuis le nom de Sacré. Menenius Agrippa fut député vers eux avec neuf autres sénateurs, disposés ainsi que lui à accueillir les représentations du peuple. Ayant des hommes grossiers à persuader, et n'étant pas sans doute lui-même un grand orateur, il leur récita l'apologue des membres qui, ne voulant plus fournir de nourriture à l'estomac, s'aperçurent, par la langueur où ils tombèrent, qu'en prenant ce parti ils se nuisaient à eux-mêmes. Frappée de la justesse de la comparaison, la multitude se calma; mais elle obtint une partie de ce qu'elle demandait : les dettes furent abolies, et on institua cette magistrature du tribunat qui occupe une place si importante dans l'histoire de la république romaine. La personne des tribuns du peuple fut déclarée sacrée par une loi, avant que le peuple rentrât dans la ville. Ils ne furent dans l'origine que cinq, mais ensuite on en porta le nombre jusqu'à dix. Après avoir terminé par son esprit conciliant un soulèvement qui menaçait de détruire la république à peine affermie, Menenius Agrippa mourut très-âgé, et emporta l'estime de tous ses concitoyens; mais il était dans un tel état d'indigence, qu'il ne laissa pas même de quoi payer ses funérailles. Ses parents allaient l'inhumer sans aucune pompe, lorsque le peuple s'y opposa, et se taxa à deux onces par tête. Alors le sénat déclara que ses funérailles seraient faites aux dépens de l'État, et le peuple, ne voulant point reprendre la contribution qu'il s'était volontairement imposée, en fit présent aux enfants de Menenius. D—T.

AGRIPPA (M. VIPSANIUS), né d'un Romain appelé Lucius, était, selon Suétone, d'une naissance peu relevée; mais Cornélius Népos assure qu'il appartenait à une famille de l'ordre des chevaliers. Élevé avec Octave, il contribua plus que tout autre à l'accroissement de sa puissance, et en reçut des marques de gratitude qui firent de lui le second personnage de l'empire. Agrippa commença sa carrière politique en se chargeant d'accuser Cassius, lorsque, sur la demande d'Octave, les assassins de César furent mis en jugement. Quand les dissensions entre Antoine et Octave commencèrent à éclater, Agrippa se signala contre Lucius Antoine, frère du triumvir, et délivra d'un péril imminent le corps d'armée de Salvidien, l'un des lieutenants de l'héritier de César. Après avoir été chargé de combattre Sextus, fils de Pompée, il se rendit dans la Gaule, dont il soumit les peuples qui avaient essayé de secouer le joug des Romains. Il passa même le Rhin, à l'exemple de César, pour inspirer la terreur de ses armes aux peuples de la Germanie. Octave le nomma ensuite commandant général de ses flottes, et Agrippa commença par porter du secours à Cornificius, qui, enfermé par les troupes de Sextus Pompée, eût été obligé de se rendre; il défit ensuite complétement son ennemi dans une grande bataille navale. Outre les prodiges de valeur qu'Agrippa fit dans cette journée, il dut principalement sa victoire à une machine de guerre qu'il inventa, et dont l'effet terrible fut de détruire presque tous les vaisseaux de Pompée. C'était ainsi qu'il préludait à cette journée d'Actium, où le sort de l'univers devait être décidé. La supériorité des manœuvres d'Agrippa, et l'inconcevable conduite d'Antoine, assurèrent un triomphe complet à l'heureux Octave. Cependant, après s'être montré si fidèle à sa cause, il n'hésita point à lui conseiller d'abdiquer et de rétablir la république, lorsqu'Auguste, devenu empereur, le consulta à ce sujet, ainsi que Mécène. Rien n'est plus connu que cette conférence, qui a fourni à Corneille l'une des plus admirables scènes de *Cinna*. En se déterminant à suivre le conseil de Mécène, qui s'accordait bien mieux avec ses sentiments secrets, Auguste n'en rendit pas moins justice à la franchise d'Agrippa. Pendant un voyage que l'empereur fit en Espagne, Agrippa, resté à Rome, orna cette ville de plusieurs monuments, tels que le Portique et le temple de Neptune, les bains qui portèrent son nom, et le Panthéon, qui subsiste encore. Auguste, attaqué d'une maladie grave, ne nomma point de successeur; mais il remit publiquement son anneau à Agrippa, et les Romains en conclurent qu'il le désignait à leur choix, s'ils désiraient après sa mort être gouvernés par un seul homme. Nommé gouverneur de Syrie, Agrippa était déjà arrivé à Lesbos, lorsqu'il fut rappelé à Rome pour y exercer la dignité de gouverneur de la ville, qu'Auguste venait de créer spécialement pour lui. Quoiqu'Agrippa eût épousé Marcella, nièce du prince, Auguste la lui fit répudier; et il lui donna pour femme sa propre fille Julie, si fameuse par ses déréglements. Mécène avait porté l'empereur à cette démarche, en lui disant : « Vous avez rendu Agrippa « si puissant, qu'il faut ou le nommer votre gendre, « ou le faire mourir. » Agrippa fut ensuite envoyé en Gaule pour arrêter les incursions des Germains qui avaient passé le Rhin, et il y commit d'affreux dégâts. Les Germains se retirèrent à son approche, et il alla ensuite attaquer les Cantabres. Il éprouva une vigoureuse résistance de la part de ce peuple, qui, depuis plus de deux cents ans, bravait les armes de Rome. Cependant il parvint à le dompter, et un tel succès parut au sénat digne du triomphe. Agrippa eut la prudence de refuser cet honneur, pour ne pas exciter la jalousie d'Auguste. Il continua ensuite à multiplier dans la capitale de l'empire les établissements publics, et Rome lui dut surtout de magnifiques aqueducs, qui subsistent encore aujourd'hui. A cette époque, Auguste, pour ôter tout espoir aux partisans de la république qui existaient encore en petit nombre, partagea en quelque sorte le pouvoir suprême avec Agrippa, qui se montra de plus en plus digne d'une si haute fortune. L'an 740 de Rome,

14 avant J.-C., il marcha en Orient, où Hérode, roi de Judée, seconda ses armes qui furent partout victorieuses. Cette fois encore, il refusa le triomphe, et attribua tous ses succès à l'empereur, sous les auspices duquel il avait combattu. Auguste prolongea pour cinq ans son autorité tribunitienne, et l'envoya contre les Pannoniens qui, effrayés de son nom seul, se soumirent à toutes les conditions qu'il voulut leur imposer. Il était de retour en Italie, lorsqu'en traversant la Campanie, il fut attaqué d'une maladie violente, qui le mit au tombeau en peu de jours. A la première nouvelle de sa maladie, Auguste quitta les jeux auxquels il assistait, pour se rendre auprès de son ami; mais il n'arriva que pour le pleurer. Sentant la perte qu'il venait de faire, il ordonna que le corps d'Agrippa fût transporté à Rome, se chargea de prononcer lui-même son oraison funèbre, et fit déposer ses restes dans son propre mausolée, près de ceux de Marcellus, l'an 742 de Rome, 12e avant J.-C. Agrippa mourut à 51 ans. Il légua au peuple romain ses biens et ses jardins. Parmi les dons qu'il fit à Auguste, on remarque celui de la Chersonèse taurique ; mais on n'a pu savoir comment il avait eu la souveraineté de ce pays. Agrippa laissa, de sa première femme, Cæcilia Attica, fille d'Atticus, une fille nommée Agrippine, qui épousa Tibère. Il n'eut point d'enfants de Marcella, sa seconde femme. Julie, qui fut la troisième, lui donna trois fils, Caïus, Lucius, Agrippa Posthumius, et deux filles, Julie et Agrippine, femme de Germanicus. Agrippa, comme on l'a dit, avait été plusieurs fois tribun ; les faisceaux consulaires lui avaient été décernés trois fois, et il avait exercé une fois la censure avec Auguste. D—T.

AGRIPPA (Marcus Julius), troisième fils du précédent et de Julie. Le surnom de *Posthume* lui fut donné parce qu'il naquit après la mort de son père, 12 ans avant J.-C. Il était d'un naturel grossier et sans culture, fier de sa force corporelle ; mais il n'était point connu par des vices. Auguste, son aïeul, l'adopta après la mort de ses frères, Caïus et Lucius César, en même temps qu'il adoptait Tibère; mais il révoqua bientôt cette adoption, et relégua Agrippa dans l'île de Planasie. Quelques auteurs assurent que ce fut à cause de la vie scandaleuse qu'il menait; mais Tacite attribue la disgrâce d'Agrippa aux artifices de Livie, qui désirait écarter le seul homme qui pût porter obstacle à la grandeur de son fils Tibère. Cet empereur commença son règne par le meurtre du jeune Agrippa, qu'il fit assassiner par un tribun militaire, avant même que la mort d'Auguste fût publiquement connue, et ensuite, feignant de n'avoir point donné cet ordre, il voulut l'attribuer à Auguste mourant. Personne ne s'y trompa. Quoique le tribun militaire chargé de commettre ce crime fût un homme robuste et qu'il attaquât Agrippa désarmé, il eut beaucoup de peine à lui donner la mort. La postérité mâle d'Auguste s'éteignit avec Agrippa, qui périt ainsi malheureusement à 26 ans. Dans la suite, un des esclaves d'Agrippa, nommé Clément, forma un projet très-hardi. Il n'avait pu parvenir à l'enlever de l'île de Planasie, lors de la mort d'Auguste, et à le présenter aux armées de Germanie; il résolut, à la faveur de quelque ressemblance, de se faire passer pour lui ; et étant débarqué à Cosa en Étrurie, il fit répandre le bruit qu'Agrippa n'était pas mort. Ses démarches mystérieuses accréditèrent ce bruit : il fut accueilli par la foule au port d'Ostie, et des assemblées secrètes se formèrent dans Rome même. Enfin, deux émissaires de Tibère étant parvenus à gagner sa confiance, se saisirent de lui, et le firent conduire à l'empereur. Quand ce prince le vit, il lui demanda « comment il était devenu « Agrippa ? » Clément eut l'audace de lui répondre : « De même que tu es devenu César. » Comme on présumait qu'un grand nombre de personnages distingués l'avaient aidé de leur argent et de leurs conseils, Tibère le fit mourir secrètement dans l'intérieur du palais, et aucunes recherches ne furent faites pour découvrir des complices que Clément avait eu le courage de ne pas révéler. Q. R—y.

AGRIPPA (Hérode), roi de Judée, fils d'Aristobule et de Bérénice, fille d'Hérode, dit le Grand, fut élevé à la cour d'Auguste, avec Drusus, fils de Tibère. Son goût pour la profusion le jeta dans des dépenses si excessives, qu'à la mort de Drusus, il fut obligé de revenir en Judée. Il passa quelques années en un château de l'Idumée, dans une situation si misérable, qu'il se serait volontairement laissé mourir de faim, si sa femme Cypres, fille de Phasaël, et quelques-uns de ses amis ne fussent parvenus à lui rendre le courage. Il revint à Rome, où il s'attacha à Caligula, et eut l'imprudence de faire connaître le désir qu'il avait de la mort de Tibère. Cet empereur le fit aussitôt charger de chaînes; mais il ne porta pas plus loin son ressentiment; et Hérode Agrippa vivait encore lorsque Caligula parvint à l'empire. Ce prince le fit sur-le-champ mettre en liberté, et lui donna une chaîne d'or du même poids que celle de fer qu'il avait portée, avec le titre de roi, auquel il joignit deux tétrarchies. Un an après, Agrippa partit pour visiter son royaume. Prenant sa route par Alexandrie, il fit dans cette ville une entrée si pompeuse, qu'il excita l'envie des habitants, qui, toujours enclins à la raillerie, l'insultèrent par une procession satirique, où un mendiant faisait le personnage d'un roi juif. Agrippa et ses compatriotes, qui étaient en grand nombre dans la ville, furent très-offensés de cette insulte, dont ils ne purent tirer vengeance, parce que Flaccus, gouverneur de la ville, n'aimait pas les Juifs. Il s'ensuivit dans Alexandrie une persécution violente contre ces derniers ; mais Agrippa, en ayant informé l'empereur, obtint le rappel et la perte de Flaccus. Cependant Hérode Antipas, qui avait épousé la sœur d'Agrippa, voyant avec envie son élévation, fit un voyage à Rome pour obtenir de semblables honneurs ; Agrippa l'accusa d'avoir pris part à la conjuration de Séjan, le fit bannir, et fut mis en possession de sa tétrarchie et de tous ses trésors. Agrippa se vit ensuite placé dans une situation critique à l'égard de Caligula. Ce tyran avait ordonné que son image fût adorée dans le sanctuaire même du temple de Jérusalem ; mais les Juifs s'op-

posèrent avec tant d'énergie à cette profanation, que le gouverneur fut obligé de différer l'exécution de l'ordre de l'empereur, et de lui demander de plus amples instructions. Agrippa vint à Rome, afin d'intercéder pour ses compatriotes, et se présenta devant Caligula au moment où il lisait la lettre du gouverneur. Il fut tellement frappé de la colère que sa vue causa à l'empereur, qu'il s'évanouit, et que l'on fut obligé de le porter à son palais. Là, il écrivit à Caligula une lettre flatteuse, insérée dans les Œuvres de Philon, et qui, jointe à une conduite très-adroite, détourna pour le moment Caligula d'effectuer son dessein ; cependant il le reprit dans la suite, et les conséquences en auraient été terribles, s'il n'eût été assassiné l'an 41 de J.-C. Agrippa fut employé comme négociateur entre Claude et le sénat, et il contribua à faire prendre à Claude la résolution d'accepter l'empire. C'est du moins ce qu'affirme Josèphe; mais aucun auteur latin ne rapporte ce fait. Quoi qu'il en soit, Claude favorisa beaucoup Agrippa, non-seulement en confirmant les dons qu'il avait reçus de Caligula, mais en donnant à ses royaumes de Judée et de Samarie toute l'étendue qu'ils avaient eue sous Hérode le Grand. Il le décora des ornements consulaires ; et, à sa prière, il accorda le petit royaume de Chalcis, en Syrie, à Hérode, frère et gendre du roi des Juifs. À cette époque, Agrippa fixa son séjour en Judée, et gouverna ses sujets avec douceur. En peu de temps, il fit et déposa plusieurs grands prêtres. Les pratiques païennes qu'il mêlait aux cérémonies des Juifs scandalisaient ces derniers ; il donnait des combats de gladiateurs et d'autres spectacles dans le goût romain. Un certain Simon, austère partisan de la loi de Moïse, lui ayant fait à ce sujet, en public, de violents reproches, Agrippa le fit asseoir à côté de lui au théâtre, et, par des attentions flatteuses, adoucit tellement sa sévérité, qu'il le vit ensuite approuver toutes ses actions. Ce fut probablement pour complaire aux Juifs qu'il persécuta les chrétiens. On lui attribue le martyre de St. Jacques le mineur, frère de St. Jean, et l'emprisonnement de St. Pierre. Il était à Césarée, avec une cour aussi nombreuse que brillante, pour y célébrer des jeux en l'honneur de Claude, lorsqu'il fit un discours aux députés de Tyr et de Sidon qui étaient venus solliciter sa faveur. Ces députés, et les autres vils flatteurs qui étaient présents, s'écrièrent que sa voix était celle d'un dieu et non d'un homme, adulation extravagante dont Agrippa parut touché. Presque dans le même temps il fut attaqué d'une maladie d'entrailles qui, après des douleurs prolongées pendant cinq jours, le fit périr en l'an 44, à l'âge de 54 ans, dont il avait régné 7. Il laissa un fils et trois filles, dont l'aînée fut la fameuse Bérénice qui épousa Hérode. Le peuple de Césarée et de Sébaste fit éclater beaucoup de joie à sa mort, et poussa les outrages à sa mémoire jusqu'à arracher du palais les portraits des princesses ses filles, pour les porter dans des lieux de débauche; mais Cuspius Fadus, envoyé quelque temps après dans le pays comme gouverneur, eut ordre de punir ces excès. D—T.

AGRIPPA (Hérode), fils du précédent, fut élevé à Rome, et n'avait que dix-sept ans lorsque son père mourut. On le crut trop jeune pour régner, et la Judée, redevenue province romaine, eut de nouveau des gouverneurs de cette nation. Cependant, à la mort de son oncle Hérode, roi de Chalcis, Agrippa obtint la surintendance du temple, le privilège de nommer le grand prêtre, et ensuite le royaume de Chalcis, au préjudice d'Aristobule, fils du roi defunt. Ayant entendu la défense de St. Paul devant le gouverneur Festus (selon les *Actes des Apôtres*), il fut presque entièrement convaincu. Il offensa fortement les Juifs, en bâtissant un palais assez élevé pour que, de sa terrasse, on pût voir la cour intérieure du temple; et au commencement de cette révolte contre les Romains, qui devint si fatale à la nation hébraïque, Hérode Agrippa, essayant d'adresser au peuple un discours pour l'apaiser, fut attaqué à coups de pierres et chassé de Jérusalem. Il se rendit alors près de Cestius, gouverneur de la province, qu'il assista, contre les Juifs, de sa personne et de ses soldats. Quand Vespasien fut envoyé en Judée, Agrippa lui amena un renfort considérable. Pendant le siége de Jerusalem, il rendit de grands services à Titus; et, après la prise de cette ville, il vint à Rome, ainsi que sa sœur Berénice, avec laquelle on soupçonne qu'il eut une liaison incestueuse. Il y mourut l'an 90, à l'âge d'environ 70 ans. Il fut le dernier de la race d'Hérode qui porta le titre de roi. D—T.

AGRIPPA de Nettesheim (Henri-Corneille), médecin et philosophe, naquit à Cologne, le 14 septembre 1486. Doué de beaucoup d'esprit et d'érudition, il était d'une humeur chagrine, et tous ses écrits sont marqués au coin d'une critique outrée et d'une satire amère; comme Paracelse, son contemporain, auquel on l'associe, il se plaisait à avancer des paradoxes. Sa carriere, moitié scientifique, moitié politique, fut toujours orageuse; il suivit d'abord le parti des armes, servit pendant sept ans en Italie dans les armées de Maximilien Ier, et reçut, en récompense de sa valeur, le titre de chevalier; quittant ensuite cette carrière, il étudia le droit, la philosophie, la médecine et les langues; venu en France en 1506, il fut nommé, en 1509, professeur d'hébreu à Dôle, où il expliqua publiquement le livre de Reuchlin, *de Verbo mirifico*. Ses querelles avec les cordeliers le firent bannir de cette ville; alors il alla à Londres, où il donna aussi des leçons. A son retour d'Angleterre, il professa la théologie à Cologne, et, en 1511, fut choisi par le cardinal Santa-Croce pour siéger comme théologien à un concile tenu à Pise. Peu après, il professa à Pavie et ouvrit des cours sur Mercure Trismégiste. En 1515, il professait à Turin; mais, toujours agité par son humeur inquiète, il ne put y rester longtemps. Nommé syndic et orateur à Metz en 1518, cette ville semblait enfin lui offrir un asile et un repos durable; cependant il fut encore contraint de s'en éloigner, parce qu'il avait combattu avec trop de violence l'opinion vulgaire qui donnait trois époux à Ste. Anne, et surtout parce qu'il avait pris le parti d'une jeune paysanne accusée de sorcellerie. Après avoir de-

meuré pendant quelque temps à Fribourg, en Suisse, et à Genève, et vu s'anéantir l'espérance d'obtenir une pension du duc de Savoie, il s'établit à Lyon, en 1524, et y commença l'exercice de la médecine, dix-huit ans après avoir reçu le titre de docteur. Sa hardiesse et sa suffisance suppléèrent au défaut de connaissances pratiques. Les siennes se bornaient à un répertoire de formules qu'il employait empiriquement. Il n'en obtint pas moins une réputation assez brillante pour que Louise de Savoie, mère de François Ier, le nommât son médecin; mais cette princesse voulait qu'il fût aussi son astrologue. Agrippa répondit qu'il ne devait pas être employé à satisfaire une vaine curiosité. Cette réponse eût pu n'être que l'expression de son mépris pour un art toujours futile et quelquefois dangereux; mais que dut-on penser d'Agrippa, lorsque l'on sut que, dans le même temps, il pronostiquait au connétable de Bourbon, armé contre la France, les plus brillants succès? Chassé de France, il se livra d'abord à tout l'emportement de son caractère, mais enfin il fut obligé de songer à un nouvel établissement. Tel était le renom qu'il s'était acquis parmi ses contemporains ignorants et superstitieux, que le roi d'Angleterre, deux seigneurs d'Allemagne et d'Italie, et Marguerite, gouvernante des Pays-Bas, l'appelèrent en même temps près d'eux. Il préféra s'attacher au service de la princesse, sœur de Charles V, qui le fit nommer historiographe de cet empereur. Elle ne tarda pas à être fortement prévenue contre lui; mais elle mourut peu de temps après, et Agrippa composa son oraison funèbre. Il avait publié, quelque temps auparavant, son ouvrage *de la Vanité des sciences*, qui fut vivement censuré par ses ennemis; mais ils s'élevèrent avec encore plus de force contre la *Philosophie occulte*, qu'il publia peu après à Anvers, et qui le fit accuser de magie. Des protecteurs puissants ne purent empêcher qu'il ne fût jeté dans les prisons de Bruxelles. Après un an de détention, il se rendit à Cologne, dont l'archevêque avait reçu la dédicace de sa *Philosophie occulte*, et ne craignit point de retourner en France avec le dessein de s'établir à Lyon; mais à peine était-il dans cette ville, qu'il y fut arrêté pour avoir écrit contre la reine mère. Sorti de prison, il alla finir à Grenoble sa carrière orageuse, dans un hôpital, en 1535, à l'âge de 47 ans, ou, suivant d'autres, à Lyon, en 1534. Il avait parlé avec de grands égards de Luther et de Mélanchthon; mais il ne professa jamais publiquement la religion réformée, et fut catholique autant que pouvait l'être un homme qui distribuait des formules pour composer des parfums et des talismans magiques, etc. On a peint assez bien cet homme singulier, lorsqu'on a dit de lui : *Nulli hic parcit; contemnit, scit, nescit, flet, ridet, irascitur, incitatur, carpit omnia. Ipse philosophus, dæmon, heros, deus, et omnia*. Son portrait se trouve dans les *Icones* de Reusner, dans la *Bibl. chalcogr.* de Boissard, et au frontispice de plusieurs de ses écrits. Les deux principaux ouvrages d'Agrippa, cités ci-dessus, ont été imprimés sous les titres suivants : 1° *de Incertitudine et Vanitate scientiarum, declamatio invectiva*, sans date, in-8°, *Coloniæ*, 1527, in-12; Paris, 1531, in-8; *apud Agrippinatem*, 1531, in-8°; 1532, in-8°; 1537, in-8°; 1539, in-8°. Ces sept éditions sont entières et non mutilées : les suivantes ont éprouvé des retranchements; les ouvrages supprimés ont été recueillis par David Clément. Ce traité a été traduit en français par Louis Mayenne Turquet, 1582, in-8°; et par Gueudeville, Leyde, 1726, in-12, 3 vol., avec l'ouvrage du même auteur sur les femmes. La traduction du premier est complète, celle de Gueudeville mutilée. Ce livre a été traduit aussi en italien, en anglais, en allemand, en hollandais. Agrippa veut prouver « qu'il « n'y a rien de plus pernicieux et de plus dangereux « pour la vie des hommes et le salut de leurs âmes, « que les sciences et les arts. » Les traités particuliers de médecine attribués à Agrippa, savoir : *Contra pestem Antidota securissima, de Medicina in genere, de Medicina operatrice, de Pharmacopolia, de Chirurgia, de Anatomistica, de Veterinaria, de Diætaria*, etc., ne sont que des chapitres de ce grand ouvrage, tant loué par les uns, tant blâmé par les autres, mais dans lequel Agrippa, établissant une proposition, sans doute fausse, comme vérité première, a toutefois, dans les faits accessoires, signalé de nombreux abus et de monstrueuses erreurs. 2° *De Occulta Philosophia, libri tres*, Anvers et Paris, 1531; *Mechliniæ, Basileæ, Lugduni, et absque loco*, 1533, in-fol.; Lyon, in-8°, traduit en français par le Vasseur; la Haye, 1727, 2 vol. in-8°. 3° *De Nobilitate et Præcellentia fœminei sexus, declamatio*, Anvers, 1529, in-8°. Il fit cette déclamation pour plaire à Marguerite d'Autriche. Elle a été traduite en français par Louis Vivant, Angevin, 1578, in-16; par Arnaudin, 1713; par Gueudeville, avec le traité *de l'Incertitude des sciences*; par M. Peyrard, sous le nom de Rœttig, Paris, 1803, in-12. 4° *Commentaria in artem brevem Raymondi Lulli*, Cologne, 1533; *Salingenci*, 1538, in-8°. 5° *Orationes decem; de duplici coronatione Caroli V, apud Bononiam; ejusd. Epigramm.*, etc., *Coloniæ*, 1535, in-8°. Les Œuvres d'Agrippa ont été recueillies plusieurs fois, notamment en 1534, Anvers, in-8°. La seule bonne édition est *Lugduni, ap. Beringos*, s. d., in-8°, 3 vol. en lettres italiques, dont la contrefaçon est *litteris quadratis*. Cette collection contient un 4e livre de la Philosophie occulte, *de Cæremoniis magicis*, qui n'est point d'Agrippa. On a prétendu que ce dernier s'était beaucoup aidé des compositions manuscrites de Piscatris. (*Voy.* ce mot.) Jean Belot a composé contre Agrippa les *Fleurs de la philosophie morale et chrétienne*, Paris, 1603, in-12. On trouve, dans le 2e tome des *Aménités littéraires* de Schelhorn, des *Analecta* sur la vie, les mœurs et les ouvrages d'Agrippa, p. 553 et suiv. G—T.

AGRIPPA (Camille), célèbre architecte de Milan, vivait au 16e siècle; il avait fait une étude particulière des mathématiques, de la physique et même de la philosophie. Sous le pontificat de Grégoire XIII, on voulut, à Rome, transporter un obélisque sur la place de St-Pierre; Agrippa fut un de ceux qui s'occupèrent le plus de cette opération, alors très-diffi-

cile. Le résultat de ses recherches est consigné dans son ouvrage, intitulé : *Trattato di trasportar la guglia in su la piazza di San-Pietro*, *Roma*, 1583, in-4°. Nous avons encore d'Agrippa : 1° *Trattato di scienzia d'arme, con un dialogo di filosofia*, *Roma*, 1553, *Venet.*, 1568, 1604, in-4°; 2° *Dialogo sopra la generatione de' venti*, etc., *Roma*, 1584, in-4°; 3° *Nuove Invenzioni sopra il modo di navigare*, *Roma*, 1595, in-4°. Tous les ouvrages d'Agrippa sont rares. D. L.

AGRIPPA, astronome de la fin du 1er siècle de l'ère chrétienne, célèbre par une observation astronomique qu'il fit sur la lune; étant en Bithynie, la 4e année de la 217e olympiade (l'an de J.-C. 92), il constata que la lune était en conjonction avec les pléiades. (Voy. l'*Almageste* de Ptolomée, liv. 7, c. 3, p. 170 de l'éd. de Bâle, 1538.) D—T.

AGRIPPINE, fille de M. Vipsanius Agrippa, et de Julie, fille d'Auguste, épousa Germanicus, et lui donna neuf enfants, entre autres Caligula et Agrippine, mère de Néron. Sa fécondité, son attachement à son mari, et son caractère fier et inflexible, la rendirent odieuse à Livie et à Tibère. Elle montra de la grandeur et de la fermeté lors de la révolte des légions romaines dans la Pannonie, et ne céda qu'à la dernière extrémité aux instances de Germanicus, qui la priait de quitter le camp et de se mettre en sûreté, ainsi que son fils et l'enfant qu'elle portait dans son sein. Elle répondait qu'elle descendait du divin Auguste, et avait hérité de sa constance dans les dangers. Lorsque l'armée romaine, commandée par Cecina, eut échappé aux armes d'Arminius et d'Inguiomar, et fut parvenue à regagner les bords du Rhin, Agrippine s'opposa à ce qu'on rompît un pont qui avait été jeté sur ce fleuve, et qui était nécessaire aux légions pour rentrer sur le territoire de l'empire. Elle fit ensuite, pendant quelques jours, les fonctions de général, distribuant des soulagements et des vivres aux soldats qui souffraient de leurs blessures et de la faim. Une conduite si généreuse ne pouvait plaire à Tibère; il l'attribua à des vues ambitieuses, et son favori Séjan fortifia ses soupçons. Lorsque Germanicus partit pour l'Orient, Agrippine l'accompagna encore. Pison et Plancine sa femme prirent à tâche d'insulter Agrippine et de l'irriter; ils se montrèrent dans toutes les circonstances ennemis déclarés de Germanicus, qui mourut à Antioche avec la persuasion qu'il était empoisonné par eux. Outrée de douleur et d'indignation, la veuve de ce grand homme s'embarqua avec ses cendres, et arriva à Brindes, où elle donna un grand spectacle de deuil : les habitants la reçurent avec les témoignages de la plus vive douleur. Elle attira tous les regards lorsqu'elle sortit du vaisseau, accompagnée de deux de ses enfants, Caïus et Julie, et portant l'urne funéraire. Tibère, qui ne voulait pas laisser paraître sa joie, ne se montra point en public lorsqu'à Rome on déposa les cendres de Germanicus dans le tombeau d'Auguste; mais Agrippine put voir combien le peuple était sensible à cette perte. On conçut pour elle une admiration qui blessa profondément Tibère. On l'appelait l'honneur de la patrie, l'unique rejeton d'Auguste, le seul modèle des mœurs antiques. Tibère se vit obligé d'imposer, en quelque sorte, silence aux regrets publics, par un édit; mais Agrippine eut au moins la consolation de voir que Pison, accusé de la mort de Germanicus et d'actes d'insubordination, périt avant que le procès fût jugé, soit qu'il se fût tué lui-même, soit que plus vraisemblablement l'empereur lui eût fait donner secrètement la mort. Toujours implacable, quoique son mari l'eût suppliée en mourant d'adoucir sa fierté, elle fut en butte aux persécutions de Séjan et de Tibère; mais elle n'en fut pas moins hardie à poursuivre de ses reproches l'empereur lui-même. Lorsque sa parente, Claudia Pulchra, fut accusée d'adultère par Afer, elle lui parla avec tant de véhémence en faveur de cette femme, que Tibère, sortant de son caractère dissimulé, lui appliqua, avec une sorte de franchise, un vers grec dont le sens était : « Votre chagrin vient de ce que vous ne régnez « pas. » Fatiguée par les maux de l'âme et par la maladie, elle eut la faiblesse de demander un mari à l'empereur, qui vint la visiter. Elle ajouta, il est vrai, que c'était pour qu'elle-même et les enfants de Germanicus eussent un protecteur contre leurs ennemis; toutefois, cette demande est une espèce de tache au caractère d'Agrippine. Tibère savait trop que l'époux d'Agrippine serait un homme dangereux pour sa puissance : il se retira sans répondre. Agrippine accrut encore la haine qu'il lui portait, lorsque, sur des rapports que Séjan avait fait parvenir en secret pour la perdre, elle refusa de manger à la table de l'empereur, et lorsqu'elle remit aux esclaves des fruits qu'il lui présentait. Tibère ne lui en fit aucun reproche; mais, se tournant vers sa mère : « On ne « sera pas étonné, dit-il, si je traite avec quelque sévérité une femme qui veut me faire passer pour un « empoisonneur. » Mots qui, quelque modérés qu'ils parussent, accréditèrent le bruit que l'on tramait la perte d'Agrippine. Bientôt Tibère, ne gardant plus de mesures, l'accusa formellement dans une lettre qu'il écrivit au sénat. Il s'exprimait avec une extrême dureté sur Agrippine et sur Néron son fils, auquel il reprochait des mœurs dissolues. La réputation d'Agrippine était tellement intacte, que Tibère n'osa pas essayer de la ternir, mais il l'accusa d'arrogance et d'inflexibilité. Quelque porté que fût le sénat à souscrire aux volontés de Tibère, il hésita d'abord à prendre un parti; le peuple, de son côté, se prononçait hautement en faveur d'Agrippine et de son fils, dont il portait les images autour du lieu où siégeait le sénat. Séjan, furieux, écrivit aux sénateurs une lettre menaçante; Tibère se plaignait à la fois du sénat et du peuple. Il n'en fallait pas tant pour déterminer des hommes accoutumés depuis longtemps à la plus basse obéissance. Agrippine fut exilée dans l'île de Pandataire, aujourd'hui Santa-Maria, où sa mère avait aussi été reléguée à cause de ses débordements. Le malheur ne put fléchir son caractère, elle témoigna hautement toute l'horreur et tout le mépris que lui inspirait Tibère, et le centurion qui la gardait eut la lâcheté de la frapper au visage avec tant de brutalité, qu'elle en perdit un œil.

On conduisit Néron dans l'île de Ponsa, où il ne tarda pas à mourir, sans qu'on sache de quelle mort, et Drusus, déclaré ennemi de l'État, fut détenu dans le palais (*Voy.* DRUSUS.) Agrippine vécut encore quatre ans, jusqu'à l'an 33 de J.-C. On ignore si elle se laissa mourir de faim ou si Tibère lui refusa la nourriture, pour donner à croire qu'elle périssait volontairement. Il eut la bassesse de charger d'outrages sa mémoire, l'accusant d'adultère avec Gallus, et ajoutant que la mort de son amant lui avait inspiré ce dégoût de la vie. Tacite la défend contre ce reproche, en disant : « Agrippine ne pouvait supporter l'égalité, « elle était avide de domination ; les soucis qui appar- « tiennent aux hommes avaient remplacé chez elle « les vices de son sexe. » Tibère, dans la lettre qu'il écrivit au sénat, se vanta de ce qu'il n'avait pas fait étrangler ni exposer aux gémonies sa belle-fille, et le sénat le remercia de sa clémence. Q. R—Y.

AGRIPPINE, fille de Germanicus et d'Agrippine, naquit dans la cité des Ubiens, sur les bords du Rhin. Elle n'avait que quatorze ans lorsque Tibère lui donna pour époux Cn. Domitius Ahenobarbus, dont elle eut un fils, qui d'abord porta le nom de son père. Domitius étant mort, Agrippine mena une vie scandaleuse, et Caligula son frère l'exila, non par amour de la vertu, puisque ses liaisons incestueuses avec elle et avec Drusille, son autre sœur, n'avaient que trop éclaté, mais par caprice, ou peut-être par jalousie. Après le meurtre de Caligula, Claude monta sur le trône, et Agrippine fut rappelée. Elle devint alors la femme de Crispus Passienus, patricien d'une illustre famille, et le fit assassiner, pour posséder ses biens qu'il lui avait légués. Agrippine eut un grand pouvoir sur l'esprit de Claude, et l'on pense que Messaline, non moins cruelle que débauchée, l'aurait fait périr, si elle n'avait pas eu d'autres projets à exécuter. Après la mort de cette femme, Agrippine, aidée par les intrigues de l'affranchi Pallas, régna entièrement sur le cœur de l'imbécile Claude, qui était son oncle, et exerça sous son nom toute l'autorité. Elle maria son fils à Octavie, fille de l'empereur. Lucius Vitellius, père de celui qui parvint ensuite à l'empire, exerçait alors la censure. Agrippine lui ordonna de porter contre L. Silanus, fiancé d'Octavie, une accusation d'inceste avec sa sœur, et Silanus fut chassé du sénat. Peu après, l'oncle et la nièce, qui avaient eux-mêmes depuis longtemps un commerce incestueux, levèrent le masque, et ils voulurent que le sénat légitimât leur union ; ce qu'ils obtinrent sans peine. Il y eut même des pères conscrits qui, dans l'excès de leur zèle, déclarèrent que, si l'empereur balançait à prendre ce parti, ils auraient recours à la contrainte. Silanus se donna la mort le jour même où le mariage fut célébré. Rome prit alors un autre aspect ; l'empire fut entièrement asservi à une femme qui, non moins esclave de ses passions que Messaline, avait dans le caractère une bien plus grande énergie. Les Romains eurent le spectacle, nouveau pour eux, d'une impératrice, accompagnant jusque dans les cours de justice le fantôme de souverain qu'elle gouvernait. Pour plaire au peuple, Agrippine rappela Sénèque de l'exil, et le nomma précepteur de son fils. Ce même fils, l'objet d'une affection aveugle, et qui devait donner au monde le spectacle de la plus effroyable ingratitude, devint, par son mariage avec Octavie, l'égal de Britannicus, fils de l'empereur. Ce n'était pas assez pour Agrippine : après avoir fait périr, par l'absurde accusation de magie, Lollia Paulina, qui lui avait disputé la main de l'empereur, elle fit adopter par Claude, son fils, qui fut alors appelé Néron. L'affranchi Pallas, lié avec Agrippine par un commerce criminel, s'était chargé de porter Claude à cet acte aussi injuste que dénaturé. Le sénat, toujours abject, décerna en cette circonstance à Agrippine le titre d'*Auguste*. L'élévation de ce fils était sa plus chère pensée ; et, lorsqu'on lui avait prédit qu'il parviendrait à l'empire, mais qu'il la ferait mourir, elle avait répondu : « Qu'il me tue, pourvu qu'il règne ! » Cette même année, Agrippine établit dans la cité des Ubiens, où elle était née, une colonie qui s'appela de son nom, *Colonia Agrippinensis :* c'est aujourd'hui la ville de Cologne. Chaque jour fournissait une preuve nouvelle que sa puissance était à son comble. Lorsque le brave Caractacus, chef des Silures, peuples de la Grande-Bretagne, forcé de céder à la fortune de Rome, parut comme captif devant Claude, il rendit à Agrippine les mêmes hommages qu'à l'empereur. Peu de temps après, l'impératrice, habillée d'une casaque militaire tissue d'or, présida à un combat naval livré sur le lac Fucin. Claude y donna aux Romains l'atroce divertissement de voir jusqu'à 19,000 hommes, tous criminels à la vérité, s'acharner les uns contre les autres, comme s'ils eussent été ennemis. Quand le massacre eut duré longtemps, on voulut bien permettre à ceux qui n'avaient pas péri de survivre à ces horribles jeux. Agrippine sacrifia ensuite Domitia Lépida, sœur de Cnéus Domitius son ancien mari, comme elle avait sacrifié Lollia Paulina ; elle l'accusa d'avoir employé des sortiléges pour parvenir à épouser l'empereur, et força Néron à servir de témoin contre Lépida sa tante. Le véritable crime de cette femme était d'avoir disputé à Agrippine son influence sur le cœur de Néron, par des moyens que lui avait suggérés son immoralité, égale à celle d'Agrippine. Claude devint malade, et Agrippine employa la fameuse Locuste pour l'empoisonner. Selon Tacite, le médecin Xénophon hâta sa mort, en lui donnant une nouvelle dose de poison, sous prétexte de lui administrer un remède. Suétone rapporte d'autres particularités, mais il parle aussi d'empoisonnement. On cacha la mort de l'empereur aussi longtemps qu'il fut nécessaire pour que Néron fût proclamé. Burrhus, chef des cohortes prétoriennes, eut la plus grande part à cet événement, qui soumit Rome et l'univers au plus cruel des tyrans. A peine Néron fut-il empereur, qu'Agrippine se hâta de faire condamner à mort l'affranchi Narcisse, qui l'avait offensée par ses discours et par son attachement à Britannicus. Il se tua lui-même, et Zonare assure que ce fut sur le tombeau de Messaline. Agrippine fit ensuite emprisonner le proconsul Julius Silanus. Elle voulait même, avant que les funérailles de Claude fussent achevées, sa-

crifier à son ressentiment tous ceux qui lui portaient ombrage; mais Burrhus et Sénèque l'en empêchèrent. Ils étaient sans cesse occupés à adoucir son humeur implacable, et à combattre ses vues ambitieuses. La passion que Néron conçut pour l'affranchie Acté ne tarda pas à diminuer l'influence d'Agrippine. Cette liaison, que Burrhus et Sénèque favorisèrent, excita les fureurs d'Agrippine, non qu'elle éprouvât quelques sentiments de vertu, mais parce qu'elle redoutait le crédit de sa rivale. Ses plaintes n'eurent d'autre effet que de porter Néron à l'éloigner, et à se livrer aux conseils de Sénèque. Tandis qu'elle passait ainsi sans cesse de l'espoir de dominer Néron, au découragement, et des fureurs aux bassesses, Néron fit empoisonner Britannicus. Agrippine profita de l'horreur qu'inspirait cet attentat pour recommencer ses intrigues. Néron la punit en la renvoyant du palais. Il paraît cependant qu'ils ne tardèrent pas à se réconcilier, puisque c'est surtout alors que le commerce incestueux entre le fils et la mère fut regardé comme un fait authentique. Agrippine employait ce moyen infâme pour combattre l'amour que la fameuse Poppæa Sabina inspirait à Néron. Toutefois, parvenu à la sixième année de son règne, il accomplit l'horrible résolution de faire périr celle à qui il devait la vie et l'empire. Poppée, brûlant d'obtenir le rang d'impératrice, détermina sans peine Néron à empoisonner Agrippine; mais le crime était trop familier à celle-ci, et elle connaissait trop bien ses ennemis, pour ne pas être sur ses gardes. Néron résolut de consommer ce parricide d'une autre manière, et il en chargea Anicet, l'un de ses affranchis, général des galères à Misène. Pendant la célébration des fêtes de Minerve à Bayes, il feignit de se réconcilier avec sa mère; elle crut à la sincérité de ce retour, et vint le trouver à Baule, entre Bayes et le cap de Misène; là, après les plus vives démonstrations de tendresse filiale, il prit congé d'elle, ordonnant à Anicet de la conduire à Antium. Elle partit. « La mer, dit Tacite, était tranquille, le « ciel clair et serein; les dieux avaient voulu ôter « toute excuse au parricide. » Le vaisseau n'était pas encore fort éloigné du rivage, lorsque tout à coup, à un signal donné, le plancher de la chambre, chargé de plomb, tombe et écrase Crépéréius, qui seul, avec une femme de la suite d'Agrippine, nommée Acerronia, avait accompagné cette princesse. Une cloison les empêcha d'éprouver le même sort. Les matelots, qui n'étaient pas du complot, en arrêtèrent l'exécution, et le vaisseau n'acheva point de se rompre. Les assassins cherchèrent alors à le renverser, et Agrippine tomba dans la mer avec Acerronia qui, dans l'espoir d'être secourue, s'écria qu'elle était Agrippine, et fut aussitôt assommée à coups d'avirons. Agrippine échappa au même sort en gardant le silence; elle tomba dans la mer; mais des esquifs sortis du port la transportèrent dans son palais par le lac Lucrin : elle n'avait qu'une légère blessure à l'épaule. Quoiqu'elle ne pût douter du véritable but des agents de Néron, elle résolut de dissimuler, et envoya dire à son fils qu'elle avait échappé au danger par la protection des dieux et la félicité de son règne. Néron avait été trop loin pour reculer; il voyait déjà sa mère dénonçant son crime au sénat et au peuple, et demandant vengeance. Burrhus et Sénèque conclurent qu'il devait périr lui-même ou la faire périr; et Tacite prétend qu'ils n'ignoraient pas le premier attentat de Néron. Il fut résolu qu'Anicet achèverait ce qu'il avait commencé, et Néron lui en donna l'ordre. Il fit jeter un poignard entre les jambes du messager que sa mère lui envoyait, et prétendit qu'elle avait eu l'intention de le faire tuer; mais que, voyant son crime découvert, elle s'était donné la mort. Cependant, le peuple, qui ignorait les affreux desseins de Néron, se hâtait de procurer des secours à Agrippine, et de la féliciter d'être échappée au danger, lorsque l'apparition d'Anicet arrêta ces transports; suivi de deux autres scélérats, il pénétra dans la chambre où Agrippine était avec une seule femme qui se retira aussitôt. Trop sûre du sort qui lui est destiné, elle s'écrie qu'elle ne peut croire que Néron ait ordonné un parricide; les assassins ne lui répondent rien, et environnent son lit. Ce fut alors qu'Agrippine dit au centurion qui avait tiré son épée le mot célèbre, et qui a tant embarrassé les traducteurs : *Ventrem feri!* Elle expira aussitôt, percée de coups. On a dit que Néron, mettant le comble à son forfait, eut la curiosité de la considérer nue après sa mort, et de vanter la beauté de son corps; mais ce fait est rejeté par plusieurs historiens. Le corps d'Agrippine fut brûlé la nuit même, sans aucun appareil, sur le lit où elle prenait ses repas. Mnester, l'un de ses affranchis, se perça de son épée au moment où on allumait le bûcher. On ne lui érigea un tombeau qu'après la mort du parricide. Agrippine avait composé des mémoires dont Pline fait mention, et qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous; mais Tacite déclare qu'il en a tiré parti pour écrire cette époque de l'histoire des Césars. D—T.

AGROECIUS, ou AGRÆCIUS et non AGRYCIUS. Ausone loue ce rhéteur dans la 15e épigramme de son livre intitulé : *Commemoratio professorum Burdigalensium*. Vinet, dans son commentaire sur Ausone, semble douter que ce rhéteur soit le même qu'Agrœcius dont nous avons un ouvrage sur la grammaire. *Herillo, quem eumdem esse rhetorem Agræcium, nec aio, nec nego*. Celui-ci ne laisse aucun doute sur la manière dont s'écrit son nom : *Agrœcius*, dit-il ; *et quum latine scribis, per diphthongum scribendum* : NON, UT QUIDAM PUTANT, PER Y, AGRYCIUS. Son ouvrage a pour titre : *de Orthographia, Proprietate et Differentia sermonis* ; il le dédie à Eucher, probablement évêque de Lyon. Cet ouvrage a été imprimé dans le recueil des anciens grammairiens publié par Bonaventure Vulcanius, *Basileæ*, 1577, in-fol.; dans celui de George Fabricius, 1595, et enfin dans celui de Putschius, *Hanoviæ*, 1605, in-4°; c'est un supplément assez court au traité de Flavius Caper, ancien grammairien latin, sur le même sujet, et tout simplement une table fort riche de la différence des mots, dans le genre de celle qu'on voit à la suite du petit dictionnaire latin de Boudot. On croit que c'est le même Agrœcius qui recueillit et mit en ordre les ouvrages de grammaire d'Isidore

de Séville, imprimés pour la première fois, in-fol., sans date, sans nom de ville ni d'imprimeur, mais avant 1472, et peut-être par Jean Mantel. W—s.

AGUADO (ALEXANDRE), marquis DE LAS MARISMAS DEL GUADALQUIVIR, vicomte de MONTE-RICCO, né à Séville, le 28 juin 1785, dut le jour à don Alexandre Aguado, comte de Montelirios et à dona Mariano-Ramirez de Esténós. Ses premières études furent dirigées vers les sciences mathématiques, par le conseil du général Gonzalo O'farril, son oncle, sous les auspices duquel il entra, à quatorze ans, comme cadet dans le régiment de Jaen. Après avoir passé dans différents corps, il devint sous-lieutenant. Il se trouvait à Séville lors des événements qui en 1806 bouleversèrent l'Espagne, et suivit l'impulsion du mouvement national. Aguado, revêtu d'un grade militaire et appartenant à une famille distinguée, attira l'attention de la junte de gouvernement établie en cette ville, et fut nommé par elle major d'un des six régiments qu'elle créait pour la défense de la patrie. Au mois d'octobre 1808, il prit part à la journée de Tudela. Après cette défaite, qui fut suivie du combat de Somo-Sierra et de l'occupation de Madrid, il fit encore la désastreuse campagne de la Manche et celle de 1810, durant laquelle le maréchal Soult envahit l'Andalousie. La junte centrale, résolue de se retirer à Cadix, abandonna Séville, après en avoir confié la défense au général Herrera; mais avec les troupes démoralisées qu'on lui avait laissées et dont Aguado faisait partie, Herrera ne put se défendre; les Français occupèrent bientôt Séville, et Aguado se retira dans ses foyers. Pendant tout le temps que Joseph résida dans cette capitale de l'Andalousie, il résista aux instances d'O'farril, ministre de la guerre du nouveau roi, qui voulait lui présenter son neveu. Le maréchal Soult fut plus heureux; Aguado entra comme chef d'escadron dans son état-major. Lors de la création de la gendarmerie espagnole, il fut chargé d'en organiser un escadron, et devint bientôt après colonel d'un régiment de lanciers de la garde de Joseph, à la formation duquel il présida également. Tout occupé de servir par la plume comme par l'épée la cause qu'il avait embrassée, il publia la traduction de quelques écrits de Frédéric II, relativement à l'art militaire. Au retour de Ferdinand VII, Aguado fut proscrit; il trouva des ressources dans cet esprit de calcul et de commerce que lui avaient inspiré les études de son enfance, et les exemples d'une partie des membres de sa famille établis à la Havane. Il vint se fixer en France, et y spécula sur les fruits d'Espagne et de Portugal. Le maréchal Soult, qui fut un moment ministre de Louis XVIII à l'époque du retour de Napoléon, offrit à son ancien aide de camp le commandement d'un régiment français destiné pour la Martinique; Aguado refusa. Le cercle de ses affaires s'agrandissait; il se livra à de grandes entreprises industrielles, et devint un des banquiers les plus riches et les plus influents de Paris. En 1823, lors de l'expédition d'Espagne, il seconda les armes et la politique de la France par la hardiesse de ses opérations qui, en élevant si rapidement sa fortune, ont fait de lui le créateur du crédit espagnol. Nommé alors agent financier de l'Espagne à Paris, il sut procurer à son pays des ressources inespérées. Il convertit les anciens valés royaux, entièrement discrédités, en nouvelles rentes espagnoles inscrites; celles-ci trouvèrent quelque faveur et sont encore cotées aux bourses de l'Europe sous le nom de *rentes Aguado* ou *rentes perpétuelles*. Toutefois les banquiers n'avaient que peu de confiance dans les valeurs espagnoles, parce que rien ne limite la création de ces rentes, dont l'inscription au grand livre peut être portée à l'infini, et que plus d'une fois, pour payer les intérêts, on s'est vu forcé de recourir à de nouvelles émissions. Aguado a été pendant longtemps considéré comme le roi financier de l'Espagne. Néanmoins, il n'a pas trouvé grâce devant les partis : aux yeux des libéraux, il avait eu le tort de rétablir les finances d'un gouvernement qui avait perdu tout crédit par son refus de reconnaître les bons des cortès. Les apostoliques ne lui étaient pas moins contraires, parce qu'ils ne voulaient entendre parler ni de crédit ni de dette publique, et prétendaient tenir l'Espagne en dehors du mouvement financier des autres pays. En revanche, Aguado était l'homme qui convenait aux royalistes modérés ou ministériels, à la tête desquels était Ballesteros. On peut juger de l'immensité des opérations qu'il faisait par le chiffre de 1,352 millions de réaux, auquel s'élevait la part qu'il avait prise dans les différents emprunts de France, d'Autriche, de Belgique, du Piémont, des États-Unis, etc. Il négocia l'emprunt grec de 60 millions pour le roi Othon, qui le nomma commandeur de l'ordre du Sauveur. Aguado avait obtenu l'entreprise du canal de Castille, dont le plan remonte au règne de Philippe II, et qui promettait d'immenses bénéfices pour l'Espagne comme pour le concessionnaire. Il s'agissait, en outre, de dessécher ces immenses marais qui se trouvent vers l'embouchure du Guadalquivir. Il reçut alors le titre de *marquis de las Marismas del Guadalquivir*. Aguado alla à Madrid pour s'y montrer dans toute sa gloire; elle pâlit cependant devant l'orgueil des grands d'Espagne : les financiers seuls se présentèrent chez lui. Cet accueil et les difficultés imprévues qui entravaient ses projets le déterminèrent à quitter l'Espagne, et à se démettre de l'agence financière espagnole à Paris. La France, si libéralement hospitalière pour l'étranger, était devenue en quelque sorte la seconde patrie d'Aguado. C'est là qu'il dépensait, on peut dire royalement, les millions qu'il devait à ses habiles conceptions. Les appartements de son hôtel de la rue Grange-Batelière, ses équipages, son château de plaisance à Petit-Bourg (Seine-et-Oise), étaient ceux d'un prince. Sa galerie de tableaux dans son hôtel à Paris, riche des chefs-d'œuvre des maîtres espagnols et italiens, fait l'admiration des amateurs. C'est en 1827 qu'il acheta le château de Petit-Bourg, qui avait eu pour hôtes Louis XIV et Louis XV. Il rendit à cette résidence son ancienne splendeur. Mais Aguado n'était pas de ces hommes qui n'ont en vue que leur intérêt personnel. Il fit construire à ses frais le magnifique pont suspendu de Ris, pour faciliter les communications entre les deux rives de la Seine. Le

conseil municipal décida, en 1831, que la rue conduisant à ce pont porterait le nom de *rue du Pont-Aguado*. Le droit de lever un péage pendant quatre-vingt-dix-neuf ans, qui n'était qu'un bien faible dédommagement des dépenses, évaluées à plus de 670,000 fr., avait été accordé à Aguado et à ses héritiers; depuis, il en a fait don en toute propriété à la commune de Ris. Dans ses relations commerciales, il était prompt, adroit, décidé, conciliant. Il fit souvent preuve d'un noble désintéressement à l'égard de débiteurs malheureux; il ne se montra pas moins libéral envers les artistes; mais son penchant pour les femmes le poussa à des prodigalités dont on retrouve les suites jusque dans ses dernières dispositions. L'administration de l'Opéra fut l'objet de sa faveur spéciale et de son appui. Aguado avait à peine 57 ans; il était plein de force et de santé, lorsqu'au mois d'avril 1842 il entreprit un voyage dans les provinces du nord de l'Espagne, pour visiter son établissement des mines de Langreo; arrivé à Gijon, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie. Son corps, embaumé dans cette ville, fut embarqué pour Nantes, où l'aîné de ses fils alla le recevoir et l'accompagna à petites journées jusqu'à Paris. Là, des funérailles *vraiment princières* furent célébrées en son honneur en l'église de Notre-Dame-de-Lorette, sa paroisse, à l'embellissement de laquelle il avait contribué par ses largesses. On disait publiquement que l'inventaire de sa succession se montait à plus de 55 millions. Dans son testament, outre des libéralités qui, ainsi que nous l'avons dit, prenaient leur source dans ses faiblesses, il a laissé à des hommes honorables des marques de munificence et de bon souvenir. Dans les derniers temps de sa vie, Aguado avait été élu président de l'Athénée de la rue du Lycée; et il se proposait de rendre une nouvelle vie à ce vieil établissement, en appelant les principaux artistes à y donner des concerts. D—R—R.

AGUESSEAU (1) (HENRI-FRANÇOIS D') chancelier de France, naquit à Limoges, le 27 novembre 1668, de Henri d'Aguesseau, alors intendant du Limousin, et depuis conseiller d'État. Le nom de d'Aguesseau, allié à d'anciennes familles de la Saintonge et du Limousin, avait été illustré, dès le 16e siècle, par des hommes distingués dans la magistrature. Antoine d'Aguesseau, aïeul du chancelier, avait été premier président du parlement de Bordeaux. Henri-François, celui dont nous nous occupons, eut le bonheur d'être formé par son père à toutes les sciences et à toutes les vertus qui conviennent au magistrat. Reçu, en 1690, avocat du roi au châtelet, il devint, peu de mois après, avocat général au parlement de Paris, à l'âge de vingt-deux ans. Le roi, en le nommant si jeune à une place aussi importante, fut déterminé uniquement par le témoignage et la recommandation de son père. « Je le « connais, dit-il, incapable de me tromper, même « sur son propre fils. » Le jeune d'Aguesseau justifia complétement cette honorable confiance, et Denis Talon, qui avait obtenu tant de réputation dans cette même place, ne put s'empêcher de dire « qu'il « voudrait finir comme ce jeune homme commen- « çait. » Après avoir exercé pendant dix ans ces fonctions, avec l'éclat qui avait signalé son début, il devint procureur général (1700), et de nouveaux devoirs lui fournirent l'occasion de montrer d'autres talents et de rendre plus de services. L'administration des hôpitaux fut améliorée par ses soins; un grand nombre de règlements sages, rendus sur ses conclusions, prévinrent ou corrigèrent des abus; l'ordre et la discipline furent maintenus ou rétablis dans les tribunaux, et l'instruction criminelle fut perfectionnée. Dans les questions relatives aux intérêts du domaine, il étonna par la sagacité de ses recherches, et par sa profonde connaissance de nos monuments historiques. En 1709, les malheurs publics donnèrent plus d'importance à sa place : la famine se joignit aux désastres de la guerre. Le contrôleur général Desmarets, dans ces circonstances difficiles, forma une commission des principaux magistrats, et y appela d'Aguesseau, qui en devint bientôt l'âme par ses lumières et son dévouement. Il anima tout par son exemple; il découvrit des accaparements et fit punir les coupables; il rétablit la circulation, et dissipa les inquiétudes et les défiances. Depuis ce temps, d'Aguesseau fut souvent consulté sur les matières les plus difficiles de l'administration, et chargé de rédiger différents mémoires pour le roi. Sur la fin du règne de Louis XIV, d'Aguesseau parut menacé d'une disgrâce absolue, à cause de sa résistance à l'enregistrement de la trop fameuse bulle *Unigenitus*. Ce fut à cette occasion que sa femme, en le voyant partir pour Versailles, lui dit : « Allez, ou- « bliez, devant le roi, femme et enfants; perdez « tout, hors l'honneur. » D'Aguesseau, sans juger le fond de la doctrine condamnée par cette bulle, avait vu dans sa forme et dans plusieurs de ses dispositions une atteinte aux droits de la monarchie, qu'il osait défendre contre le monarque lui-même. C'est ce qu'il exprima d'une manière énergique dans sa réponse au nonce Quirini, qui lui disait un jour à Fresnes, où il était venu le visiter : « C'est ici « que l'on forge des armes contre Rome? — Non, « monsieur, reprit vivement d'Aguesseau; ce ne sont « point des armes, ce sont des boucliers. » (*Voy.* l'*Hist. chr.* du président Hénault.) Louis XIV mourut, et d'Aguesseau continua de jouir, sous la régence, de tout le crédit que méritaient ses vertus. Il succéda au chancelier Voisin en 1717; mais un an ne s'était pas encore écoulé depuis sa nomination, lorsque le régent lui retira les sceaux, et l'envoya en exil, pour s'être opposé à l'établissement de la banque royale, et à tous ces dangereux projets connus sous le nom de système de Law. Cette effrayante émission de billets, dont la valeur ne reposait que sur une hypothèque imaginaire, révolta le sentiment profond d'équité que le chancelier portait dans l'administration; il combattit de toutes ses forces pour faire triompher la raison et la bonne foi; mais l'intrigue et l'amour de

(1) Le chancelier signait *Daguesseau*, sans apostrophe, dans ses lettres familières qui n'ont été imprimées qu'en 1823, par les soins de M. Rives, directeur des affaires criminelles et des grâces au département de la justice. Il les tenait de M. le comte de Ségur, pair de France, et propriétaire, par sa femme, de ce précieux dépôt.

la nouveauté l'emportèrent : les sceaux furent donnés à d'Argenson, et d'Aguesseau fut relégué à sa terre de Fresnes. Les folies du système remplirent entièrement les deux années qu'il y passa. On connaît la funeste catastrophe qui détrompa le public, et plongea le gouvernement dans de nouveaux embarras. Pour apaiser les mécontentements, le régent rappela d'Aguesseau en 1720; les sceaux lui furent rendus. Ce fut Law lui-même et le chevalier de Conflans, premier gentilhomme de la chambre du régent, qui allèrent chercher le chancelier à Fresnes, tandis que Dubois allait redemander les sceaux à d'Argenson. (*Voy.* les *Mémoires* de Duclos.) Ce retour fut désapprouvé par un parti d'opposition qui se composait des parlementaires et de quelques gens de lettres. On trouvait inconvenant que d'Aguesseau acceptât une grâce dont Law était le porteur. Il eût été bien plus blâmable de se refuser à un rappel qui, par les formes même qu'on y avait employées, pouvait passer moins pour une faveur que pour une réparation de la part du chef de l'État. D'Aguesseau se crut honoré d'être rappelé dans un moment de danger, et s'occupa sur-le-champ de remédier au désordre commis pendant son absence. Il appliqua, autant qu'on le pouvait encore, les règles de la justice à la liquidation des billets de banque; et la plus grande partie n'eut à subir qu'une réduction proportionnelle. Tout immense qu'elle était, elle eut un caractère moins odieux que la banqueroute entière et absolue qu'on avait proposée. De nouveaux orages l'attendaient dans cette cour corrompue, pour laquelle il n'était pas fait. Le régent, qui avait d'abord caressé le parlement pour faire anéantir le testament de Louis XIV, le tourmenta bientôt pour lui faire enregistrer la déclaration du roi portant acceptation de la bulle, par complaisance pour Dubois, devenu archevêque de Cambray, et qui, dans l'espérance d'obtenir le chapeau de cardinal, avait flatté la cour de Rome de cet enregistrement. D'Aguesseau s'y était refusé du temps de Louis XIV, sans être dirigé par aucun esprit de parti, uniquement par attachement aux droits de la couronne; mais, devenu chancelier, et voyant alors les choses de plus haut, il crut devoir négocier avec le parlement. Cette cour se refusa à toutes les propositions, et fut exilée à Pontoise. Ce fut alors que le régent imagina de faire enregistrer la déclaration au grand conseil. La séance solennelle qui y fut tenue mérite d'être remarquée par un trait mordant dirigé contre d'Aguesseau. Un des magistrats de cette cour, nommé Perelle, s'opposant avec vigueur à l'enregistrement, le chancelier lui demanda où il avait puisé toutes les maximes dont il appuyait son avis : « Dans les » plaidoyers de feu M. le chancelier d'Aguesseau, » répondit-il froidement. Ce ne fut pas le seul sarcasme que le chancelier eut à essuyer; on trouva affichés à sa porte ces mots : *Homo factus est*, application ironique des termes sacramentels d'une religion au nom de laquelle on prétendait combattre. La cour ayant menacé d'envoyer le parlement à Blois, le chancelier offrit de remettre les sceaux au régent, qui le pria de différer. Il n'est pas douteux que d'Aguesseau n'eût été alors victime de sa résistance, si les choses ne se fussent arrangées, et si le parlement n'eût enfin consenti à l'enregistrement, avec les modifications obtenues ou consenties par les conseillers Menguy et Pucelle, qui dirigeaient toute la compagnie. (*Voy.* les *Mémoires* de Duclos.) D'Aguesseau ne jouit pas longtemps du rétablissement de sa faveur. En 1722, il ne voulut pas céder au cardinal Dubois, premier ministre, la préséance du conseil. Cet homme pervers, qui voulait éloigner de la cour et des conseils tout ce qui avait quelque vertu ou quelque dignité, fit exiler de nouveau le chancelier, qui ne fut rappelé qu'en 1727; mais les sceaux ne lui furent point rendus. La querelle au sujet des affaires ecclésiastiques ne manqua pas de se rallumer entre la cour et le parlement; le cardinal de Fleury, qui avait alors (en 1732) la principale autorité, engagea d'Aguesseau à employer ses bons offices pour vaincre la résistance de la magistrature; mais les combattants des deux partis se tournèrent bientôt contre le chancelier : les magistrats le traitèrent de déserteur de la cause qu'il avait autrefois défendue, tandis que la cour se plaignait de son dévouement aux intérêts de la magistrature. On ne lui rendit les sceaux qu'en 1737; mais il crut devoir se renfermer dans les fonctions de ministre de la justice; jusqu'à la fin de sa vie, il fut aussi étranger aux affaires d'État qu'aux intrigues de cour. Ses travaux eurent surtout pour but de perfectionner notre législation, non pour la réformer ni en changer le fond, mais pour en déterminer le véritable esprit et en rendre l'exécution uniforme par toute la France. C'est sous ce point de vue qu'on doit considérer les ordonnances publiées pendant qu'il était chancelier; les principales sont celles des donations, des testaments et des substitutions. Plusieurs eurent aussi pour but de régler la forme des instructions judiciaires; telle est l'ordonnance sur l'instruction du faux, et celle qui a pour but les évocations et les règlements de juges. Le chancelier rédigea aussi l'ordonnance de Louis XV qui rétablit les droits de la noblesse en faveur des services militaires (*Voy.* l'*Hist. chr.* du président Hénault.) En 1750, d'Aguesseau, âgé de quatre-vingt-deux ans, se sentit, pour la première fois, obligé par ses infirmités d'interrompre son travail, et ne voulut plus garder une charge dont il ne pouvait pas remplir tous les devoirs. Le roi, en acceptant sa démission, lui conserva les honneurs de chancelier, avec une pension de 100,000 fr. dont il ne jouit pas longtemps. Il mourut le 9 février 1751. D'Aguesseau avait épousé en 1694 Anne le Fèvre d'Ormesson, que ses rares qualités avaient rendue digne d'être associée à l'éclat et au bonheur de sa vie. M. de Coulanges avait dit, au sujet de cette union, « que c'était la première fois qu'on avait vu « les grâces et la vertu s'allier ensemble. » Madame d'Aguesseau était morte au village d'Auteuil en 1735, et avait été, d'après ses ordres, inhumée dans le cimetière commun de la paroisse; son époux voulut partager la gloire de cette humble sépulture. Une simple croix, sans ornements, élevée par la piété de la famille, indiquait la tombe du chancelier

de France. La reconnaissance publique réclamait des honneurs plus distingués ; le gouvernement s'en occupa ; on choisit, en face de l'église, un lieu plus convenable pour ces cendres illustres ; Louis XV donna les marbres et les bronzes qui servirent à la construction d'un obélisque funéraire. L'épitaphe de madame d'Aguesseau, qui se trouve dans l'édition in-4° des *Œuvres* du chancelier, avait été composée par lui-même. Le terrorisme révolutionnaire, qui voulait niveler tout, jusque dans la région des souvenirs, porta sa main sur le mausolée de d'Aguesseau. Les ornements en furent arrachés, les bronzes et les plombs enlevés, les deux tombeaux ouverts, et les ossements jetés sans honneur hors de leur sépulture. Mais la municipalité veillait sur ces restes précieux, elle attendit un temps plus calme pour les réunir dans un même cercueil, et les rendre à leur asile primitif. Le monument a été rétabli, autant que les circonstances ont pu le permettre. Il ne reste que les inscriptions sur les marbres de la base. On donna un appareil public, mais simple et décent, à cette cérémonie, qui eut lieu au mois de décembre 1800, en présence de la famille, sous les auspices et avec les secours du gouvernement consulaire, et par les soins du préfet du département de la Seine. La statue de d'Aguesseau a été placée, en 1810, devant le péristyle du palais législatif, parallèlement avec celle de l'Hôpital. D'Aguesseau avait occupé pendant trente-quatre ans la première magistrature de l'État ; il en passa dix dans l'exil : au milieu de ces alternatives de faveur et de disgrâce, toujours calme, toujours élevé au-dessus des passions et des intérêts, inaccessible à la crainte ainsi qu'à l'orgueil, il n'eut besoin d'aucun effort pour supporter l'adversité ; il jouit du pouvoir sans ivresse. Cette heureuse sérénité d'âme était due à une pureté de conscience, à une douceur de caractère, en un mot, à toutes les vertus domestiques qui lui concilièrent sans cesse l'estime des gens de bien et l'adoration de sa famille. On disait de lui qu'il pensait en philosophe, et qu'il parlait en orateur. Ses contemporains en ont parlé avec respect, mais sans adulation. Le duc de St-Simon n'a pu s'empêcher d'en dire du bien. « Beaucoup d'esprit, dit-il, d'application, de pénétration, de savoir en tout genre, de gravité, « d'équité, de piété, d'innocence de mœurs, faisaient le fond du caractère de M. d'Aguesseau. » Cet éloge est bientôt tempéré par des traits de censure : il accuse le chancelier de lenteur et d'indécision dans l'expédition des affaires. Le comte de Céreste Brancas lui en faisait un jour le reproche : « Quand je pense, disait ce magistrat, qu'une décision de chancelier est une loi, il m'est bien permis d'y réfléchir longtemps. » Duclos ajoute dans ses *Mémoires* qu'il manquait souvent de fermeté pour exécuter des réformes qu'il croyait cependant nécessaires. Le duc de Gramont, lui demandant un jour s'il n'y aurait pas moyen d'abréger les procédures et de diminuer les frais : « J'y ai souvent « pensé, dit le chancelier ; j'avais même commencé « un règlement là dessus ; mais j'ai été arrêté en « considérant la quantité d'avocats, de procureurs « et d'huissiers que j'allais ruiner. » St-Simon et Duclos sont deux écrivains de la plus grande probité ; mais leur causticité est connue ; tous deux étaient hommes de parti, et l'on peut se permettre de les soupçonner quelquefois d'exagération. Quoi qu'il en soit, il est des titres glorieux que l'on ne contestera jamais à la mémoire de d'Aguesseau, ceux de grand magistrat, d'écrivain supérieur, d'orateur éloquent. Il possédait à fond le grec et le latin, l'hébreu et d'autres langues orientales, l'italien, l'espagnol, le portugais et l'anglais. Consulté pour la réforme du calendrier en Angleterre, il y contribua en grande partie. Quand on lit ses plaidoyers et ses réquisitoires, on cesse d'être étonné de sa prodigieuse renommée ; partout on y trouve, avec la connaissance la plus étendue des lois et des auteurs, une sagacité lumineuse dans la discussion et dans l'application des principes ; partout l'exposition des moindres détails est aussi claire que complète, et les grâces d'une élocution facile ne semblent être ajoutées que pour empêcher l'attention de se fatiguer. On nous a conservé aussi les harangues et les mercuriales qu'il prononça pendant un assez grand nombre d'années à la rentrée du parlement : elles ont des beautés qui peuvent être senties plus généralement, et dont la source mérite d'être connue. La liaison intime qu'il avait formée dans sa jeunesse avec Racine et Boileau, l'habitude qu'il avait contracté de faire, sous les yeux de ces grands maîtres, de très-beaux vers, qu'il eut toujours la modestie de ne point faire connaître, avaient donné à son style cette noblesse et cette harmonie qui se font sentir jusque dans la moindre période, et qui, quelquefois, offrent le défaut d'une trop grande perfection. C'est le sentiment du père de d'Aguesseau lui-même. « Mon fils, lui « disait-il quelquefois, votre ouvrage serait plus « beau, si vous ne l'aviez pas retouché. » Ces discours ont un mérite de plus ; les devoirs du magistrat y sont tracés, et l'orateur y dévoile, sans le savoir, tous les secrets de son âme. C'est à cet accord si parfait entre ses paroles et sa conduite ou ses sentiments, qu'il faut attribuer le grand succès de ses discours au moment où ils furent prononcés. Ce fut par là que d'Aguesseau obtint un triomphe réservé à ceux dont l'éloquence vient du cœur, lorsque, faisant l'éloge de l'avocat général le Nain, son collégue et son ami, il fut interrompu par sa propre douleur et par les sanglots de tous ceux qui l'écoutaient. On aime à trouver cette douce et profonde sensibilité à côté d'un grand talent, et d'une haute vertu. Les *Œuvres de d'Aguesseau* ont paru en 13 vol. in-4°, 1759-89 ; les premiers ont été réimprimés en 1787-89. Le *Discours sur la vie*, etc., *de d'Aguesseau*, père du chancelier, est dans le 13° et a été tiré à part à 60 exem., 1720, et réimp. à Paris, 1813, in-12, avec 3 lettres *sur la création*. L'édition des *Œuvres*, Yverdun, 1772-75, 12 vol. in-8°, renferme les 8 premiers vol. in-4°. Celle de Fantin et Fanjat, Paris, 1819-20, 16 vol. in-8°, avec pièces inédites, et discours de Pardessus, est la plus complète. Rives a publié en 1823 : *Lettres inédites de d'Aguesseau*, Paris, 1 vol. in-4° ou 2 vol. in-8°.

D'Aguesseau qui, dans les *Instructions à son fils*, parle des belles-lettres avec une espèce de passion, et compare l'amour qu'il a pour elles à celui qu'on a pour *la terre natale*; qui appelle ses *plus beaux jours* ceux où il pouvait, dans sa première jeunesse, s'occuper sans distraction de la lecture des poëtes anciens, n'a jamais rien écrit ni pour la gloire littéraire, ni pour satisfaire le goût si vif qui le portait à ce genre d'occupation, de peur de dérober aux fonctions publiques une portion du temps qu'il leur devait. Duclos l'a très-injustement accusé du contraire. Le *Discours sur la vie*, etc., de son père offre une des lectures les plus attachantes. Dans cet écrit, qui n'était point destiné à être public, d'Aguesseau se livre sans réserve à toute la tendresse, à toute la reconnaissance filiale. L'exagération même des louanges a quelque chose de touchant, quand on songe que cet épanchement des sentiments de son cœur ne devait avoir pour témoins que ses propres enfants. On y trouve plusieurs anecdotes curieuses, et on y suit, avec un grand intérêt, le père du chancelier, dans les provinces dont l'administration lui fut successivement confiée. C'est pendant son intendance en Languedoc que le canal fut achevé, et l'on aime à voir combien ses soins y ont contribué. Il fonda aussi presque tous les établissements de manufactures de draps pour le Levant. Il se distingua par une piété pleine de tolérance et de douceur, et fut jugé digne d'être rappelé de son intendance, lorsqu'on voulut faire exécuter dans ces contrées des mesures militaires contre les protestants, après la révocation de l'édit de Nantes. Il entra alors au conseil d'État, et, pendant près de trente ans, il prit part à tout ce qu'on y fit de plus important. Ce fut lui qui, le premier, eut l'idée d'instituer l'ordre de St-Louis. Il en rédigea l'édit de création, et en fit tous les règlements. Il fut recommandable par de grandes qualités, et même par celles qui constituent un homme d'État. Il ne posséda pas d'aussi grandes places que son fils; mais il eut la gloire de l'avoir formé, et, à ce titre encore, il mériterait l'attention de l'histoire et la reconnaissance de la postérité. (*Voy.* THOMAS.) B—E et D—S.

AGUESSEAU (HENRI-CARDIN-JEAN-BAPTISTE, marquis D'), petit-fils du chancelier, naquit au château de Fresnes, en 1746. D'un caractère faible et d'un esprit borné, il porta sans honneur le grand nom dont il avait hérité. C'est à ce nom sans doute, bien plus qu'à ses talents, qu'il dut les faveurs que lui accorda Napoléon. A l'exemple de son aïeul, il entra dans la carrière de la magistrature. Avant la révolution, il était avocat général au parlement de Paris, puis conseiller d'État et prévôt maître des cérémonies. En 1789, la noblesse du bailliage de Meaux le choisit pour la représenter aux états généraux. Il fut l'un des premiers de son ordre à se réunir au tiers état. Au mois de juin 1790, il se démit de ses fonctions, et Dubuat le remplaça. En 1792, il fut dénoncé à l'assemblée législative, dans sa séance du 4 juin. Le capucin Chabot l'accusa de tenir chez lui des conciliabules secrets, et d'agir de concert avec le parti royaliste qui voulait dissoudre l'assemblée. Cette accusation n'eut pas de suite. D'Aguesseau n'émigra point. Pendant le règne de la terreur il se tint caché tantôt dans son château de Fresnes, tantôt dans un asile secret que lui offrit un homme généreux, son fermier. Bonaparte, devenu maître de la France sous le nom de premier consul, l'appela aux fonctions de président du tribunal d'appel de Paris. En lui présentant les hommages de son corps, 4 juillet 1800, d'Aguesseau lui adressa des félicitations sur ses victoires. Trois ans après il fut envoyé à Copenhague en qualité de ministre plénipotentiaire. Revenu en France en 1805, il fut successivement créé sénateur, commandant de la Légion d'honneur et comte de l'empire, et ne joua dans le sénat d'autre rôle que celui indiqué par sa faiblesse et la médiocrité de son esprit. Au retour de son long exil, Louis XVIII nomma le marquis d'Aguesseau pair de France et commandant de l'ordre du St-Esprit. Il disparut de la scène politique en 1815, et après la seconde restauration il rentra à la chambre des pairs. Cette même année, il fut chargé avec Desèze de présenter aux souverains alliés les ordres de St-Michel et du St-Esprit, que leur conférait le roi de France. D'Aguesseau était de l'Académie française, où il avait été reçu en 1787, en sa qualité de grand seigneur; car ce ne pouvait être ni à cause de ses écrits, ni à cause de son savoir (1). Conservé par l'ordonnance royale du 21 mars 1816, il fit partie de quelques commissions, et lut même des rapports et des opinions qui n'ont laissé de traces dans la mémoire de personne. Cependant s'il ne put se distinguer par ses talents, il se distingua par sa bienfaisance, et fut du nombre des grands propriétaires qui, en 1817, fournirent des secours aux indigents. Il entra, en 1819, dans la société dont les soins avaient pour objet l'amélioration des prisons, et fit partie de la commission des douze pairs, nommée pour la mise en accusation des prévenus de la conspiration militaire du 19 août. Il mourut en janvier 1826, et M. Droz, alors chancelier de l'Académie, prononça, à ses funérailles, un discours dans lequel il ne trouva à louer que l'homme de bien. Le marquis d'Aguesseau ne laissa que des filles, dont l'une a épousé M. Octave de Ségur. Ainsi en lui s'éteignit un nom illustre. Le château de Fresnes fut vendu, quelques mois après, aux démolisseurs, et il n'existe plus. M—D j.

AGUILA (C.-J.-E.-H. D'), ancien officier du génie et historien dont l'origine et l'existence sont peu connues, paraît avoir été l'un des voyageurs les plus célèbres de la fin du siècle dernier. Dans la préface d'un de ses ouvrages, il donne lui-même une espèce d'itinéraire de ses voyages, dont le premier fut celui d'Amérique. En 1770, il partit fort occupé du désir de voir le nouveau monde, d'où il se rendit en Angleterre. Deux ans plus tard, en 1772, il était à Stockholm en liaison intime avec plusieurs personnages politiques de partis opposés, ce qui le mit en position d'apprécier l'état des choses dans ce pays, à

(1) Il avait fait ou laissé vendre, en 1784, la belle et riche bibliothèque du chancelier, son grand-père. Le catalogue, que rédigea M. Née de la Rochelle, est recherché par les bibliographes.

cette époque importante pour l'histoire. Il fit sept voyages sur toute l'étendue de la mer Baltique, un dans les mers du Nord et un autre à travers les glaces. Il visita les eaux de la Bothnie, une partie de la Finlande, l'Uplande, où confinent les paisibles contrées des *Lapp-Marks*, Abo, St-Pétersbourg et Upsal. En quittant le Danemark, il vit sur son passage, dans le détroit du Sund, l'emplacement du célèbre observatoire d'Uranibourg, dont il ne put reconnaître les traces. En 1774, il reçut des passe-ports pour se rendre de Venise à Constantinople, et revint en France quelque temps après; mais, obligé, en 1789, de s'éloigner de nouveau, il partit pour la Suède, chargé, à ce qu'il prétend, d'une mission des princes français émigrés. Quoi qu'il en soit, il fut à même de voir ou de puiser à des sources sûres les circonstances de l'attentat qui priva la Suède de son roi, Gustave III. Il commença, en 1798, le récit des faits qu'il avait recueillis, et rentra en France en 1802. Ses ouvrages sont : 1° *Causes anciennes et modernes des événements de la fin du 18e siècle*, 4 vol. in-fol., bibliothèque de S. M. l'empereur de toutes les Russies, Alexandre Ier. 2° *Découverte de l'orbite de la terre, du point central de l'orbite du soleil*, etc.; Paris, 1806, 1 vol. in-8°, accompagné de 8 planches. L'auteur, s'appuyant continuellement sur de fausses hypothèses, y développe un système entièrement opposé à celui de Newton. Voici le jugement qu'il porte sur le commencement du siècle où nous vivons : « Ce 19e siècle, presque sur tous les points « importants à l'existence humaine, s'annonce comme « voulant réclamer ce qui est *bon, juste, utile et « vrai*. Qu'il y persiste donc, et qu'il sache que c'est « à la suite de la tempête qu'on doit habilement « s'emparer de la force des vagues pour doubler l'é« cueil et entrer plus vite dans le port. » 3° *La Sphère mécanique*, ouvrage dont il parle lui-même, mais qu'il serait difficile de retrouver. 4° *Histoire des événements mémorables du règne de Gustave III, roi de Suède et des Goths*, avec cette épigraphe tirée de Tacite : *Non aliud discordantis patriæ remedium fuisse, quam ut ab uno regeretur*; 2 vol. in-4°, enrichis d'une vue de Stockholm et d'une carte de Finlande. Cet ouvrage ne répond pas *complétement* à son titre, car on y remarque des lacunes considérables : l'auteur s'est attaché surtout à la révolution de 1772, à la guerre de Finlande, et à l'assassinat du roi. On lui a reproché sa partialité pour son héros; mais on est obligé de convenir que ce sentiment est justifié par les actions et les paroles qu'il attribue à ce prince. Il ne faut pas chercher dans ce livre le mérite du style; il est surtout déparé par une extrême impropriété d'expressions. D'Aguila mourut à Paris, en mai 1815. Sa veuve présenta, en 1816, une nouvelle édition de l'*Histoire du règne de Gustave III* à Louis XVIII, qui en accepta la dédicace. F—A et L.

AGUILAR (JÉROME D'). Fernand Cortez était parti de la Havane le 10 février 1519, et se dirigeait vers la Nouvelle-Espagne. Les habitants de la petite île de Cozumel, où un hasard heureux le fit aborder, affirmèrent qu'ils avaient vu dans l'intérieur des terres quelques hommes blancs et barbus, venus d'un pays nommé Castille. Aussitôt Cortez envoya des matelots à la découverte, et déjà l'on jugeait cette tentative inutile, quand l'attention des Espagnols fut attirée par les cris de joie d'un homme placé dans un canot que des Indiens conduisaient vers le navire. Cet homme nu, basané, était en tout point semblable aux indigènes. Dans le filet qui lui servait de sac, on voyait, parmi des instruments de pêche inconnus en Europe, un livre d'heures parfaitement conservé. Cette circonstance, autant et plus peut-être que l'espagnol mêlé d'indien que parlait le nouveau venu, le fit reconnaître pour Castillan. A mesure que la connaissance de sa langue naturelle lui revint, on sut qu'il se nommait Jérôme d'Aguilar, et qu'il était né à Ecija, en Andalousie. Homme bien né et fort instruit, mais pauvre, Aguilar avait cherché fortune en Amérique à l'époque des querelles de Nicuessa avec Nuñez de Balboa. L'aventurier Valdivia partant peu après pour St-Domingo, d'Aguilar l'avait suivi; mais un naufrage dans lequel sept Espagnols périrent avait jeté les autres, au nombre de treize, sur les terres du cacique de Maya. Valdivia et quatre de ses compagnons furent égorgés, puis mangés par le chef indien. D'Aguilar et quelques autres, qu'on avait enfermés dans une cage où on les engraissait avec soin, parvinrent à s'échapper. Depuis plusieurs jours déjà ils erraient à travers les bois sans autres aliments que de l'herbe et des racines, quand ils tombèrent aux mains d'un cacique moins barbare que le premier, car il se contenta d'employer les malheureux Espagnols aux plus rudes travaux. D'Aguilar se fit bientôt distinguer par son intelligence, et rendit, dans plusieurs combats, de grands services à son maître. Lorsque les matelots de Cortez rencontrèrent Aguilar, le vieux cacique était mort depuis quelque temps; son fils, qui lui avait succédé, accorda sans difficulté la liberté à d'Aguilar. Don Solis et Herrera ajoutent que d'Aguilar, versé dans la connaissance des langues américaines, fut, comme interprète, extrêmement utile à Cortez; et pourtant ce dernier, dans ses *Lettres à Charles-Quint*, ne fait pas une seule fois mention de Jérôme d'Aguilar. V—N.

AGUILLON (FRANÇOIS D'), jésuite de Bruxelles, qui introduisit le premier l'étude des mathématiques parmi ses confrères des Pays-Bas, professa la philosophie à Douai, la théologie à Anvers, où il fut recteur du collége, et mourut en 1617, à l'âge de 50 ans. Il est auteur d'un *Traité d'optique*, imprimé à Anvers, 1613, in-fol. C'est dans cet ouvrage qu'on vit, pour la première fois, le nom de *projection stéréographique*; cette projection, connue depuis Hipparque, n'avait pas reçu de nom. Aguillon travaillait à la *catoptrique* et à la *dioptrique* quand il mourut. D—L—E.

AGUIRRE (JEAN SAENZ D'), cardinal, né le 24 mars 1630, à Logroño, en Espagne, fut d'abord religieux de l'ordre de St-Benoit, successivement professeur de théologie à Salamanque, secrétaire du saint-office et cardinal. Il mourut à Rome, le 19 août 1699, estimé pour son savoir et ses vertus. Bossuet l'appelait *la lumière de l'Église, le modèle des mœurs, l'exemple de la piété*. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Ludi Sal-*

manticenses, 1668, in-fol.; ce sont des dissertations, d'usage à Salamanque, avant d'y recevoir le bonnet de docteur. 2° Divers ouvrages de philosophie et de morale, 1671, 3 vol. in-fol. 3° *Sancti Anselmi Theologia* : la meilleure édition est celle de Rome, 1690, 3 vol. in-fol. : il y corrige les erreurs que des préjugés d'éducation lui avaient fait adopter dans ses ouvrages précédents et dans la première édition de celui-ci; il y rétracte, entre autres choses, tout ce qu'il avait dit contre les disciples de St. Augustin, dont il était devenu à Rome un des plus zélés protecteurs. 4° *Defensio Cathedræ S. Petri, adversus declarationes cleri gallic. anni* 1682, Salamanque, 1683. Cet ouvrage, proscrit par un arrêt du conseil d'Espagne, et qui valut à l'auteur le chapeau de cardinal, offert au grand Arnauld, si ce docteur avait voulu écrire dans les mêmes principes, est une preuve de sa candeur, de son zèle et de son érudition, plus que de son jugement et de son talent pour la critique. Il y copie presque partout Bellarmin. On est étonné qu'un homme de son caractère se soit permis tant d'emportement contre le clergé de France, surtout dans son Épître dédicatoire à Innocent XI. 5° *Collectio Concilior. Hispaniæ*, Rome, 4 vol. in-fol., 1693-1694, édition préférée à celle de 1753, en 6 vol. On a déjà donné à Madrid le 1er volume d'une nouvelle *Collection des Conciles d'Espagne*, avec des dissertations et des notes estimées. Le pays où il écrivait l'excuse en partie de l'autorité qu'il attribue aux fausses Décrétales; mais on admire sa candeur dans la préface, où il rétracte de bonne foi ce qu'il avait écrit précédemment en faveur du probabilisme. On a encore de lui quelques ouvrages moins importants. Il enseigne partout la morale la plus pure. A la mort du grand Arnauld, il fit en plein consistoire l'éloge de ce célèbre docteur. T—D.

AGYLÆUS (Henri), jurisconsulte, né à Bois-le-Duc, vers 1533, d'Antoine Agylæus, originaire d'Italie, prit les armes dans Bois-le-Duc contre le roi catholique, et y fit recevoir l'Union d'Utrecht, en 1579; il devint successivement député aux états généraux, conseiller au conseil suprême, avocat fiscal en 1586, et mourut en 1595, à 62 ans. Agylæus est moins connu par le rôle qu'il joua dans les troubles de sa patrie, que par son savoir et ses ouvrages. Il publia : 1° *les Novelles* de Justinien, 1560, in-4°, avec la version d'Holoandre corrigée, et des variantes. 2° *Justiniani Edicta : Justini, Tiberii, Leonis philosophi constitutiones, et Zenonis una*; Paris, 1560, in-8°. 3° Une traduction latine du *Nomocanon* de Photius, avec les commentaires de Balsamon, traduction beaucoup plus exacte, et faite sur un exemplaire plus complet que celle de Gentian Hervet, 1561, in-fol.; elle a été réimprimée en 1615, par Christophe Justel, avec le texte grec, et en 1661 par Henri Justel, dans sa *Bibliothèque du droit-canon ancien*. 4° *Inauguratio Philippi II, Hisp. regis, qua se juramento ducatui Brabantiæ, etc., obligavit*, avec un commentaire sur les articles de l'inauguration, publié par son fils, Utrecht, 1620, in-8°. N—L.

AHIAS, prophète de Silo, connu dans l'Écriture par deux prédictions qu'il fit à Jéroboam, vers l'an 924 avant J.-C.; la première sur le schisme des dix tribus, dont il lui annonça qu'il serait roi; la seconde, sur la mort de son fils Abia, et les désastres de toute sa famille, en punition du crime d'idolâtrie dont il s'était rendu coupable. Ahias est un de ceux qui avaient écrit l'histoire du règne de Salomon. Son ouvrage existait encore au temps où vivait l'auteur du livre des *Chroniques*, qui s'en est servi. T—D.

AHLE (Jean-Rodolphe), né à Mulhausen, le 24 décembre 1625, fut envoyé en 1643 à Goettingue, où il étudia pendant deux ans sous la direction de J.-A. Fabricius. De là, il passa, en 1645 à l'université d'Erfurth. Il n'y était que depuis un an lorsqu'il établit en cette ville l'école musicale de St-André, dont la direction lui fut confiée. En 1649, l'organiste de l'église de St-Blaise à Mulhausen étant décédé, Ahle obtint la place. Quelques années après, il fut nommé conseiller, et enfin bourgmestre. Il mourut en 1673, à l'âge de 48 ans. On a de lui : 1° *Dialogues spirituels*, à deux, trois, quatre voix, première partie, Erfurth, 1648. 2° La méthode de chant intitulée *Compendium pro tenellis*, Erfurth, in-8°. Son fils en donna une seconde édition en 1690, avec des notes historiques et critiques, et la troisième parut en 1704. 3° *Trente symphonies, padouanes, allemandes*, etc., à trois, quatre et cinq instruments, Erfurth, 1650. 4° *Thuringischer-Lust-Gasten*, contenant trente-six fleurs spirituelles, depuis trois jusqu'à dix voix, Erfurth, 1657. 5° *Première Dizaine d'airs spirituels,* à une, deux, trois et quatre voix, Erfurth, 1660, in-fol.; la seconde Dizaine, Mulhausen, 1662, in-fol.; la troisième et la quatrieme, dans les années suivantes, en pareil format. 6° *Offices complets pour toutes les fêtes de l'année*, quatorze pièces à une, deux, trois, quatre et huit voix, avec des ritournelles pour quatre violons, Mulhausen, 1662. 7° *Motets pour tous les dimanches de l'année*, au nombre de cinquante, à une, deux, trois et quatre voix, Mulhausen, 1664, in-fol. 8° *Dix chants religieux,* à cinq et huit voix, Mulhausen, 1664, in-4°. 9° Collection de motets intitulés : *Die neue verfaste chormusik*, à cinq, sept, huit et dix voix, Mulhausen, 1668. 10° Un petit traité latin intitulé : *de Progressionibus consonantiarum*, et un autre petit traité allemand, sous ce titre : *Brevis et perspicua Introductio in artem musicam, das ist Kurze Anleitung zu der lieblichen sing-kunst* (Instruction abrégée sur l'art du chant), Mulhausen, 1673, in-8°, deux feuilles et demie. F—T—S.

AHLE (Jean-George), fils du précédent, né en 1650, fut organiste à l'église de St-Blaise à Mulhausen, et sénateur de cette ville, où il mourut au mois de janvier 1707. Il était encore écolier à l'université lorsqu'il fut désigné, à la mort de son père, pour lui succéder dans sa place d'organiste. Il passait pour un poëte distingué, et il fut couronné en cette qualité dans l'année 1680. Ahle peut être mis au nombre des écrivains les plus féconds de son siècle, car, depuis 1671 jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant trente ans, il fit paraître chaque année un ouvrage théorique ou pratique sur la mu-

sique; malheureusement l'incendie qui éclata à Mulhausen en 1680 en a consumé une grande partie. Ceux même qui ont été publiés postérieurement à cette époque sont maintenant fort rares. Il a publié en allemand un traité historique intitulé : *Jardin des divertissements musicaux*, Mulhausen, 1687, six feuilles in-8°. En 1690, il donna la seconde édition de la méthode de chant de son père, à laquelle il ajouta des notes historiques et critiques très-estimées. Il fit paraître en 1695 son *Dialogue du printemps;* en 1697, celui *de l'été;* en 1699, celui *de l'automne,* et en 1701 celui *de l'hiver,* tous ayant pour objet les règles de la composition. Il publia une suite d'opuscules sous les noms des muses. Celui qui est intitulé *Clio,* formant la première partie, parut en 1676, *Calliope* et *Erato* en 1677, *Euterpe* en 1678, *Thalie, Terpsichore, Melpomène* et *Polymnie* en 1679, *Uranie* et *Apollon* en 1681. Tous furent imprimés à Mulhausen, in-4°. Ils contiennent des chants à douze et à vingt voix. Enfin on a de sa composition : 1° *Neue Zehn geistl, Andachten mit 1 und 2 vokal-und 1, 2, 3, 4, instrumentalstimmen zu dem Basso continuo gesetzt* Mulhausen, 1671, in-4°. 2° *Musique instrumentale du printemps*, ibid., 1675, in-4°; deuxième partie, 1676, in-4°. 3° *Dix Pièces agréables à quatre parties pour la viola di gamba*, ibid., 1681, in-4° 4° *Trois nouvelles Chansons,* à quatre voix. 5° *Cinq belles Chansons de consolation.* F—T—S.

AHLWARDT (Pierre), professeur de logique et de métaphysique à Greifswald, né dans cette ville le 19 février 1710, y mourut le 1er mars 1791, jouissant de la plus haute considération. Il se l'était acquise par une bienfaisance, une véracité, un zèle à remplir ses fonctions, qui ne se démentirent jamais. Son père était cordonnier, et l'extrême économie qu'il conserva toute sa vie lui donna seule les moyens de suivre la carrière des études dans sa ville natale, et à l'université d'Iéna. Ses principaux ouvrages sont : 1° *la Brontothéologie, ou Méditations pieuses sur les phénomènes du tonnerre et des éclairs,* Greifswald, 1745, in-8°; la deuxième édition, de 1747, a été traduite en hollandais. 2° *Réflexions sur la confession d'Augsbourg,* huit parties en trois volumes, ibid., 1742-1750, in-4°; ouvrage qui peut être considéré comme la continuation de celui du théologien T.-G. Reinbeck. 3° Quelques Sermons et des Dissertations philosophiques. Celles qu'il publia en 1734 et 1740, sur l'immortalité de l'âme et sur la liberté de Dieu, se firent remarquer dans le temps, et firent connaître son respect pour la vérité, par la réfutation qu'il fit lui-même, dans un écrit subséquent, des idées qu'il avait d'abord hasardées sur la liberté de Dieu, et qui tendaient à y substituer une espèce de nécessité, incompatible avec les notions reçues en théologie. Il fut le fondateur d'un ordre auquel il donna le titre d'*ordre des Abélites,* et dont les associés faisaient profession de candeur et de sincérité parfaites. Sa maxime favorite était : « Donnez à la chose qui vous occupe « pour le moment, quelque minutieuse qu'elle soit, « toute l'attention dont vous êtes capable. » Il croyait apercevoir, dans le défaut d'attention, la source de la tiédeur des hommes pour la vertu, et de la plupart de leurs vices, et rapportait à une observation constante de cette règle son inébranlable attachement à ses devoirs et à la religion. Les traités de Ahlwardt sur l'entendement humain et sur l'immortalité de l'âme participent de l'obscurité commune à des matières de ce genre, et à ceux des écrivains de sa nation qui s'en occupent. Dans *la Brontothéologie, ou Méditations pieuses sur les phénomènes du tonnerre*, la partie scientifique est bizarrement confondue avec des réflexions pieuses et sentimentales qui ne sont remarquables que par la singularité du sujet qui les a inspirées. (*Voy.* sa Vie dans le *Nécrolog. de Schlichtegroll*, 1791, 1er volume, p. 3-6575, et Strodmanns, *Beytr. zur Hist. der Gelahrtheit*, partie 5e, p. 63-94. S—R.

AHLWARDT (Chrétien-Guillaume), philologue et traducteur allemand, né à Greifswald, le 23 juillet 1760, fit ses études dans le collége de sa ville natale. Il en partit, à l'âge de vingt-deux ans, pour aller remplir à Rostock, dans une maison particulière, l'emploi de précepteur; mais un mécontentement qui paraît fondé la lui fit quitter l'année suivante, et il fut réduit à donner quelques leçons pour vivre. Il s'était dès lors appliqué principalement à l'étude des langues; il en possédait déjà plusieurs, et cette connaissance lui fut du plus grand secours pour le tirer de peine en ces temps difficiles. En 1792, il se rendit à Demmin, où l'attendait un chétif emploi de répétiteur. Il y passa trois ans dans un état fort précaire, travaillant avec une ardeur et une persévérance infatigables, tant à remplir les devoirs de sa charge, qu'à perfectionner ses propres études; enfin les premiers essais qu'il avait publiés ayant fait connaître son mérite, il fut appelé, en 1795, à remplir les fonctions de recteur de l'école d'Anklam; et, deux ans après, la recommandation de J.-H. Voss le fit passer à Oldenbourg avec le titre de premier professeur et de recteur du gymnase de cette ville. Il exerça pendant quatorze ans ces paisibles et laborieuses fonctions. En 1811, l'amour de la patrie le fit revenir à Greifswald, où il fut nommé recteur de la principale école; en 1818, il joignit à ce titre celui de professeur de littérature ancienne, qu'il a conservé jusqu'à sa mort, arrivée le 12 avril 1830. Ahlwardt était doué d'une grande intelligence pour l'étude des langues; il savait le grec, le latin, plusieurs langues modernes, et y joignait quelque connaissance des langues sémitiques; mais ses études les plus approfondies s'étaient portées sur le gaélic et le portugais, et il paraît avoir possédé à fond ces deux idiomes. Toutefois on ne voit pas qu'il ait tiré, pour l'avancement des sciences philologiques, un grand parti de cette instruction; ses ouvrages ne sont, pour la plupart, que des traductions en vers, selon le système de littéralité que permet la langue allemande, et que Voss a mis à la mode dans sa patrie; et, bien que quelques-uns soient fort estimables, ils n'ont guère fait connaître son nom hors de l'Allemagne. Il a donné, dans les journaux et recueils littéraires,

des traductions de morceaux d'Euripide, de Pindare, de Catulle, de Virgile, d'Ovide, de Juvénal, de Claudien, de Camoens, de Shakspeare ; séparément celles des Hymnes et des Epigrammes de Callimaque, avec des notes (Berlin, 1794) ; des Satires de l'Arioste (ibid., 1794) ; de *Saint-Léon,* roman de Godwin (Hambourg. 1800) ; de poésies portugaises de divers auteurs (*Gedichte aus dem Portug. ubersetzt*, Oldenbourg, 1806, in-4°). Le plus important de tous ses travaux de ce genre est sa traduction en vers des poésies d'Ossian, d'après le texte gaélic. L'Allemagne possédait déjà cinq traductions complètes de l'Ossian de Macpherson ; mais aussitôt que la société écossaise de Londres eut fait connaître au public les textes originaux qui mettaient l'authenticité de ces poésies à l'abri de toute atteinte, Ahlwardt se mit à les étudier, et quelques mois lui suffirent pour donner un échantillon du travail qu'il projetait, sous ce titre : *Probe einer neuen Uebersetzung d r Gedichte Ossian's, aus dem Gaelischen original,* Oldenbourg, 1807, in-4° de 44 pages. Dans une préface intéressante, l'auteur donnait l'analyse du bel ouvrage qui venait de paraître sous les auspices de l'*Highland society* (*voy.* OSSIAN), et fournissait des preuves nombreuses de la déplorable infidélité avec laquelle Macpherson avait rempli ses devoirs de traducteur ; puis il offrait, comme spécimen de son travail, la traduction en vers du septième chant de *Témora*, avec des notes. Cet essai fut encouragé, et, après quatre ans de veilles laborieuses, l'auteur mit au jour son grand ouvrage : *Die Gedichte Oisian's ; aus dem Gaëlischen in sylbenmasse des originals*, Leipsick, 1811, 3 vol. in-8°. Pour rendre cette traduction complète, il y a fait entrer, d'après Macpherson, les onze fragments dont le texte original est perdu ; elle est précédée d'une savante préface, dans laquelle Ahlwardt expose en détail le système métrique des poésies gaéliques ; rectifie et complète, sous quelques rapports, les recherches auxquelles la société écossaise s'était livrée pour éclaircir ces poésies, et fait connaître son système de traduction. Ce système est celui de la littéralité la plus absolue, non-seulement dans la représentation du sens de l'original, mais dans celle de ses formes métriques : pensées, tournures, expressions, quantité, tout y est rendu aussi fidèlement que le calque rend les traits du dessin. Ce qu'un tel travail a pu perdre en inspiration poétique, il le gagne en utilité scientifique ; et la traduction d'Ahlwardt devra être consultée à l'égal de la version littérale (1) latine de Marfarlan et de la traduction anglaise dont le docteur Thomas Ross a donné l'essai, par tous ceux qui voudront pénétrer un peu avant dans l'intelligence de ces précieux débris des chants des bardes calédoniens. — Ahlwardt a publié d'autres ouvrages, qui tous sont écrits en allemand : 1° *Pour l'éclaircissement des idylles de Théocrite*, Rostock, 1792. 2° *Remarques sur le psaume* 22, *verset* 30, Oldenb., 1803, in-4°. 3° *Observations grammaticales sur les noms collectifs de la langue latine*, ibid., 1804, in-4°. 4° *Remarques sur l'Iliade d'Homère*, liv. 15, v. 18-21, *sous le rapport de la césure du vers hexamètre*, ibid., 1805, in-4°. 5° *Remarques sur quelques endroits des poëtes grecs, principalement sous le rapport de la prosodie*, ibid., 1798, 1801-1802, 1807, in-4°. Il a eu l'honneur de poser le premier, dans ces opuscules académiques, quelques-uns des principes qui ont été depuis généralement adoptés par les nouveaux métristes. 6° *Supplément au dictionnaire grec-allemand de Schneider*, ibid., 1808, in-4° ; — *second supplément*, etc..., Greifswald, 1813, in-4°. 7° *Grammaire de la langue gaélique*, dans les *Tables de comparaison des langues-mères de l'Europe*, publiées par J.-Sev. Vater, Halle, 1822 (*voy.* VATER). 8° *Essai pour l'éclaircissement du poëme des Niebelungen, d'après une source non encore explorée*, dans les *Archives de l'Académie de Greifswald*, t. 1, p. 99-105. 9° Une édition de Pindare, à l'usage des universités, Leipsick, 1820, grand in-8°. Ce n'est guère qu'un spécimen d'une grande édition critique que préparait Ahlwardt, et que les maux d'yeux dont il fut presque continuellement affligé pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie l'ont empêché d'achever. Celle-ci contient le texte et la collation des variantes, mais n'est pas très-soignée ; imprimée loin de l'auteur, elle n'a point de correction, et la notation complète de la prosodie pindarique, qui seule pourrait lui donner quelque prix, paraît n'avoir été entreprise que pour attaquer le travail de Bœckh sur le même sujet. Ahlwardt a rédigé pour divers journaux des extraits critiques et des analyses d'ouvrages ; il a laissé des manuscrits dont plusieurs pouvaient être livrés à l'impression, et parmi lesquels il convient de distinguer des matériaux et des collations pour une nouvelle édition de Terentianus Maurus ; un travail sur les tragiques grecs, et un dictionnaire portugais allemand, auquel il avait consacré beaucoup de recherches. Enfin les deux opuscules publiés à Berlin, en 1795, sous le nom de Hagemeister, qui les avait commencés : *Gustave Wasa, portrait historique, traduit des Révolutions de Suède de Vertot, avec des remarques critiques* ; et *Dom Juan de Bragance, traduit des Révolutions de Portugal de Vertot, avec des notes et des corrections tirées des auteurs italiens, espagnols et portugais*, sont dus en très-grande partie à la plume d'Ahlwardt. F—LL.

AHMED-BEN-FARES, surnommé EL-RAZY, lexicographe et jurisconsulte arabe, fut contemporain du célèbre Djewhary. Outre plusieurs ouvrages sur la jurisprudence, il est encore auteur d'un dictionnaire arabe, intitulé : *Moudjmil-Alloghât*, qui existe manuscrit à la bibliothèque de Leyde et à la bibliothèque Bodléienne. Golius, qui s'en est servi pour son *Dictionnaire arabe*, le croit antérieur à celui de Djewhary. Ahmed habita longtemps Hamdan, et mourut dans cette ville, l'an 390 de l'hégire (999 de J.-C.). J—N.

AHMED-BEN-MOHAMMED (ABOU-AMROU), natif de Djaën, fut le premier arabe espagnol qui composa de petits poëmes épiques dans le goût des

(1) Et non pas *libre*, comme on l'a dit dans une note de l'article Macpherson, t. 26 p. 74. M. Brunet (*Man. du libr.*, II, 595), a fait la même faute.

Orientaux. Les fragments que Dobl nous en a conservés dans sa *Bibliothèque arabe-espagnole* prouvent qu'il excellait surtout dans le genre élevé. Il a aussi laissé un ouvrage historique intitulé : *Annales d'Espagne et Entreprises des Ommiades*, divisé en 4 volumes. Le trop grand usage qu'il fit du vin le conduisit au tombeau, à la suite de violentes attaques de goutte, l'an 360 de l'hégire (970 de J.-C.). Ahmed jouissait d'une grande faveur auprès de Mostanser-Billah, qui régnait alors en Espagne. (*Voy.* Casiri, *Biblioth. arab.-hisp.*, t. 2, p. 135.) J—N.

AHMED-BEN-THOULOUN (ABOUL-ABBAS), chef d'une dynastie qui a régné en Égypte. Le père d'Ahmed était un esclave turc, donné au calife Mamoun par Nouh le Samanide. Il fut distingué par ce prince, et en obtint des emplois qu'il conserva sous ses successeurs. Ahmed, né à Samirra, ville de l'Irac, le 23 de ramadhan, 220 de l'hégire (20 septembre 835 de J.-C.), hérita de la faveur de son père, et parvint aux plus éminentes dignités. Nommé gouverneur d'Égypte, il profita de la faiblesse et des querelles des califes, pour obtenir la souveraine puissance. Sa première expédition remarquable fut contre les habitants de Barcah, qui s'étaient révoltés ; il assiégea cette ville et s'en rendit maître. Il étendit ensuite sa puissance au delà de l'Égypte, profita de la mort du prince de Damas pour s'emparer de cette ville, prit successivement Emesse, Hamah, Alep et Antioche, et porta ses armes jusqu'à Tarse ; mais l'affaiblissement de ses troupes et la disette des vivres le forcèrent à borner là ses rapides conquêtes. En 268 (882), Loulou, un de ses affranchis, secoua le joug de l'obéissance, à l'instigation du calife Motewekkel, dont Ahmed avait rayé le nom dans la prière, pour y mettre celui de Motamed, frère de ce souverain. Ce rebelle s'empara d'Alep, d'Emesse, de Canaseryn et de Dyar-Modhar. Ahmed, occupé de la conquête de la Syrie, ne put, à ce qu'il paraît, réprimer cette insurrection ; et, peu de temps après, il mourut à Antioche, au mois de dzoulcaadah 270 (mai 884 de J.-C.), à la suite d'une maladie causée par la trop grande quantité de lait de buffle qu'il avait bu. Ce prince nous est représenté par les historiens comme généreux, brave, s'adonnant aux affaires d'État avec zèle, rendant justice à ses sujets, et protégeant les savants. Il avait dans son palais une table ouverte pour les grands et pour le peuple, et donnait chaque mois 1,000 dynars aux pauvres. Il fit construire le château d'Iafa et une mosquée célèbre entre Mior et le Caire. La dynastie qu'il fonda fut désignée sous le nom des *Thoulounides ;* elle n'a fourni que quatre princes, et fut éteinte en 905, par le calife Moktafy, qui vainquit et fit mourir Haroun, arrière-petit-fils d'Ahmed. J—N.

AHMED-SCHAH - L'ABDALY, fondateur du royaume de Candahar, fut, à proprement parler, un partisan heureux. Issu, suivant M. Crawfurd, de l'illustre famille des Seïdou, de la tribu Afghane des Abdalys, il fut, dès sa tendre jeunesse, enfermé avec son frère dans une forteresse, par Huceïn-Kan, gouverneur du Candahar. Tous deux durent leur délivrance à Nadir-Schah, qui préluda, par la conquête de cette province, à son invasion dans l'Indoustan. Ahmed, reconnaissant, suivit la fortune de ce conquérant, et lui resta inviolablement attaché. Il remplit d'abord auprès de lui les fonctions de *assoberdar*, c'est-à-dire porte-masse, ou huissier, et devint ensuite officier de cavalerie. Après avoir fait d'inutiles efforts pour venger l'assassinat de son bienfaiteur, il fit une honorable et courageuse retraite, et repoussa l'armée des Persans, qui voulaient lui faire payer cher son dévouement envers leur ancien chef commun. Ahmed reconduisit ses Afghans dans leurs montagnes. A son arrivée, il s'empara d'un immense trésor que le gouverneur de Kaboul venait d'expédier pour le camp persan. Favorisé par un si heureux concours de circonstances, il se fit reconnaître souverain des Afghans, tant à Candahar qu'à Kaboul, où il fit battre monnaie à son coin, et prit le titre d'Amed-Schah. Son autorité une fois établie, il pénétra dans le nord de l'Inde, et fit successivement six invasions jusque dans le milieu de cette contrée, où il avait accompagné précédemment Nadir. Parmi ces nombreuses expéditions, qui furent toutes très-funestes aux États du Grand Mogol, nous citerons celle de l'année 1170 de l'hégire (1756). Le schah séjourna un mois entier à Déhly, pour y célébrer le mariage de son fils Tymour-Schah avec la fille d'un frère du Grand Mogol, Alem-Guyr II. Cette alliance n'empêcha pas les Afghans de poursuivre leur marche triomphante dans les ssoubah (ou vice-royautés) de Déhly et d'Agrah, où ils répandirent la désolation. En 1758, Ahmed fut appelé dans l'Indoustan, par les nababs, à qui la puissance toujours croissante des Mahrattes causait de vives inquiétudes. En arrivant dans la province de Dou-ab, il fut accueilli par plusieurs rajahs et chefs rosgllahs, qui se joignirent à lui. Ils marchèrent vers Déhly ; mais différentes circonstances paralysèrent leurs opérations, et ils eurent la douleur de voir les Mahrattes s'emparer de Déhly, le 19 de dzoulhedjeh 1173 (26 juillet 1760) ; l'empereur, la famille impériale, tous les joyaux de la couronne, tombèrent en leur pouvoir. Malgré la vive impatience qu'il éprouvait de se mesurer avec eux, le schah ne put passer la Djemnah que le 10 de djomady 2e 1174, et perdit même dans ce passage un très-grand nombre de soldats. Enfin, le 21 du même mois (le 7 janvier 1761), eut lieu cette fameuse bataille de Pannibet, dans laquelle l'armée combinée des Mahrattes et autres chefs indous fut mise en pleine déroute par celle d'Ahmed-Schah, réunie aux chefs musulmans. Outre une innombrable quantité de morts, les Mahrattes abandonnèrent 22,000 prisonniers. Le vainqueur visita Déhly, et résolut de tirer une vengeance éclatante des Seykes. Cette nation belliqueuse avait profité de son absence pour s'emparer d'une partie du Lahor, et persécuter les habitants musulmans. Ils furent battus sur tous les points, et obligés de reconstruire les mosquées qu'ils avaient rasées ; leur sang, disent les historiens, servit à laver celles qu'ils avaient profanées. On abattit leurs temples, on combla leurs fontaines sacrées, et on éleva de nombreuses pyramides composées des têtes des vaincus. Cette

terrible expédition ouvrit aux Afghans la route du Cachemir. Ce beau pays leur fut livré par le perfide gouverneur mogol. Enfin, après une brillante et longue carrière, Ahmed-Schah mourut en 1773, non loin de la nouvelle ville de Candahar, commencée par Nadir, et terminée par lui. Sa couronne passa à son fils Tymour-Schah. L—s.

AHMED-DJESAIR. *Voyez* Avéis II.

AHMED-KAN, nommé aussi Nicodar ou Ny-Goudar, 9e empereur mogol, de la race de Djenguyz-Kan (Gengizcan), succéda, l'an 1282 de J.-C., 681 de l'hégire, à son frère Abaca-Kan, et fut le premier souverain mogol qui embrassa l'islamisme. Ce changement de religion excita dans sa famille et dans l'État des troubles, qu'il lui fut d'autant plus difficile d'apaiser, que sa conduite ne fut pas dictée par une sage politique. Il retrancha aux médecins et aux astrologues juifs les rétributions qui leur étaient allouées, se déclara le protecteur zélé des musulmans, et fit élever de superbes mosquées sur les ruines des anciens temples. Les émirs, mécontents de ces innovations, s'unirent à Canghour-Paï, frère d'Ahmed, et résolurent de renverser son autorité. Instruit de cette conjuration, l'empereur fit mettre à mort Canghour-Paï, et s'assura des princes séditieux. Mais sa cour elle-même était en proie aux factions. Arghoun-Kan, fils d'Abaca-Kan, et neveu d'Ahmed, ne voyait dans son oncle qu'un usurpateur, qui le privait du trône de son père; il prit les armes, fut vaincu et fait prisonnier; delivré ensuite par les émirs rebelles, il se vit bientôt à la tête d'une armée, et poursuivit l'empereur, qui tomba en son pouvoir, et fut livré aux enfants de Canghour-Paï, pour qu'ils pussent venger la mort de leur père. Ahmed subit le même sort que son frère, en 1284, après un règne de 2 ans et 9 mois. Ce prince faible avait cependant des qualités qui le rendaient digne d'un meilleur sort. Nous remarquerons que le nom de *Ny-Goudar*, qui signifie en persan *homme de bien*, parait être la corruption du mot *Ten-Koudar*, nom mogol donné à Ahmed Kan par quelques auteurs, et dont nous n'avons pu découvrir le sens. J—n.

AHMED-RESMY-HADJY, conseiller du divan de la Sublime Porte, receveur des contributions de l'Asie, et *terky* ou *nichandjy*, c'est-à-dire chancelier du Grand Seigneur, jouissait d'une grande considération auprès de son souverain, Moustapha III, qui le chargea de deux ambassades successives. Peu de temps après l'avénement de Moustapha, le 20 de rebyi 2e 1171 (1er janvier 1758), Ahmed partit pour Vienne, chargé d'annoncer à l'impératrice Marie-Thérèse l'avénement du nouveau sultan, qui désirait rester en paix avec une souveraine redoutable à ses ennemis, et chérie de ses peuples. Nous avons tout lieu de croire que ce négociateur remplit de la manière la plus satisfaisante les instructions qu'il avait reçues, puisque la paix fut maintenue entre les deux États, et le sultan ne tarda pas à lui confier une mission au moins aussi importante que la première : ce fut d'aller féliciter Frédéric le Grand des brillants avantages qu'il avait remportés sur les Russes, les Autrichiens et les Français, et de consolider, par cette démarche, un traité conclu, dès 1760, entre la Prusse et la Porte Ottomane. Frédéric avait entamé les négociations en 1744. Après avoir expédié différents ambassadeurs à Constantinople, il eut enfin la satisfaction d'en recevoir un de cette cour, si fière alors et si dédaigneuse envers tous les souverains de la chrétienté. Parti de Constantinople en juillet 1763, Ahmed ne revit cette ville que l'année suivante à la même époque. La relation, très-abrégée à la vérité, de ses ambassades, écrite par lui-même, renferme des observations piquantes sur les pays qu'il a visités, et sur les personnages avec lesquels il a entretenu quelques relations. Ses observations manquent souvent de justesse, et elles portent l'empreinte des préjugés musulmans. Cependant il témoigne la plus haute estime pour Frédéric, qu'il traite de grand guerrier et de grand politique. Il a consacré à ce souverain un chapitre particulier. Les deux relations d'Ahmed-Resmy ont été insérées dans les *Annales de l'empire ottoman* d'Ahmed-Ouassyf-Effendi, depuis 1754 jusqu'en 1774, imprimées en turc, à Scutari, en 1804, 2 vol. in-fol. Un orientaliste allemand, qui a voulu garder l'anonyme, sans doute parce qu'il était agent diplomatique, les a traduites dans sa langue. Cette traduction a été publiée par Nicolaï, libraire de Berlin, avec des notes de lui, du traducteur, et du major Menu de Minotoli, officier prussien; Berlin, 1809, in-8°. L—s.

AHUITZOL, 8e empereur des Aztèques, ou anciens Mexicains, fut élu en 1477, à la mort d'Axajacatl, qu'il remplaça sur le trône. Ahuitzol recula les limites du Mexique; et, par la réunion d'une nouvelle province, remplit la condition imposée aux empereurs nouvellement élus. Il renonça aussitôt après aux conquêtes, et ses trésors furent employés à encourager l'industrie et à embellir sa capitale; mais sa passion pour les nouvelles constructions faillit lui devenir funeste; ce prince imprudent fit arriver dans Tenochtitlan, aujourd'hui Mexico, au moyen d'un aqueduc, les eaux de la rivière Huitzilopochoco, qui, ainsi détournée, grossit considérablement le lac de Tezcuco. Un de ses courtisans ayant osé lui montrer le danger auquel cet aqueduc exposait la capitale, ce prince le fit périr. Peu de temps après, ces eaux s'accrurent avec une si grande rapidité, que Ahuitzol lui-même manqua d'être noyé dans son palais, et fut blessé grièvement à la tête en cherchant à s'échapper. Cette grande inondation eut lieu en 1498. Les historiens aztèques rapportent qu'on vit sortir des entrailles de la terre de grandes masses d'eau, qui contenaient des poissons qu'on ne trouve qu'à une grande distance dans les rivières des régions chaudes, *tierra caliente*. Puni de son imprudence, l'empereur mexicain fit agrandir et réparer la digue élevée par ordre de Montezuma Ier, pour garantir la capitale des inondations; il essaya ensuite d'abolir la coutume barbare de sacrifier les prisonniers, et d'arroser de sang humain les autels des dieux; et, s'il n'y réussit pas entièrement, au moins diminua-t-il le nombre des victimes. Ce mo-

narque mourut généralement regretté, et laissa le trône à Montezuma II, sous le règne duquel le Mexique fut découvert et conquis par les Espagnols. B—P.

AIBEK (AZED-EDDYN), 1er sultan d'Égypte, de la dynastie des mameluks baharytes, était Turc d'origine, et usurpa le pouvoir sur les princes de la race de Saladin, qui, s'étant partagé entre eux ses vastes États, se divisèrent ensuite, au lieu de s'unir pour repousser les Tatars qui menaçaient Bagdad, les Kharismiens qui ravageaient les provinces de l'empire, et les Francs ou Occidentaux que le fanatisme religieux précipitait vers l'Orient. Affaiblis par des guerres intestines et des révolutions continuelles, les descendants de Saladin ne trouvaient plus que des séditieux dans leurs officiers, et des traîtres ou des assassins dans leurs proches. Ils formèrent alors, pour leur sûreté, une garde étrangère, composée de jeunes esclaves achetés au Mogol, dans le Captchak. A l'imitation de ses prédécesseurs, Mélek-al-Saleh fit venir un grand nombre de ces esclaves, à qui on donna le nom de *mameluk*, qui signifie *possédés* ou *soumis*; et, comme on les fit élever dans une île du Nil nommée Rodhah, vis-à-vis le vieux Caire, et que les Arabes appellent *bahar* ou *mer* les grands fleuves, ils prirent aussi le nom de *baharytes*, ou de *maritimes*. Instruits dans l'art de la guerre, ils formaient la *halcah*, ou garde du prince, et, une fois affranchis, ils parvenaient aux premières dignités. Ils devinrent très-puissants en peu de temps. Aïbek fut un de ces esclaves du Captchak amenés en Égypte; son courage l'éleva aux premiers emplois de l'armée, sous le règne de Touran-Schah, qui gouvernait l'Égypte, lorsqu'en 1250 St. Louis débarqua à Damiette. Aïbek eut part aux combats sanglants qui signalèrent cette campagne, et où les esclaves baharytes soutinrent souvent le choc de la cavalerie française. St. Louis était prisonnier de Touran-Schah, lorsque les baharytes, mutinés, massacrèrent ce sultan, et reconnurent pour reine d'Égypte la favorite Chadjr-Eddour. Cette révolution éleva Aïbek à la dignité d'atabek, ou généralissime des troupes. Les barbares qui avaient assassiné Touran-Schah voulaient qu'on massacrât le roi de France et tous les prisonniers; mais Aïbek, comptant partager avec les esclaves baharytes les 200,000 livres qui devaient être payées dans la ville d'Acre pour la rançon du roi, tira son sabre, et jura qu'il ne souffrirait jamais qu'on violât ainsi la foi des traités. Cette déclaration termina les différends qui s'étaient élevés dans l'armée égyptienne, et la liberté fut rendue aux Français prisonniers. Trois mois après le meurtre de Touran-Schah, la reine Chadjr-Eddour épousa Aïbek, et se démit de la souveraine puissance en sa faveur; mais les mameluks, envieux, et les peuples, indignés de voir un esclave parvenu au rang suprême, l'en firent descendre, sans toutefois le priver de l'autorité militaire, et reconnurent pour sultan un enfant de la famille de Saladin, nommé Mélik-al-Achraf, dont Aïbek devint le tuteur. L'Égypte et la Syrie formaient alors deux empires qui avaient chacun leur sultan particulier; celui de Damas, voulant profiter des troubles de l'Égypte pour l'envahir, s'avançait avec une armée, sous prétexte de venger le meurtre de Touran-Schah; Aïbek marcha à sa rencontre, et fut d'abord vaincu; mais il remporta ensuite une victoire signalée, et força le sultan de Damas à entrer en arrangement. Ce prince eut tout le pays situé au delà du Jourdain, et Mélik-al-Achraf conserva l'Égypte, sous la tutelle d'Aïbek, qui, pour mieux affermir son autorité, fit assassiner Fares-Eddyn, mameluk puissant, son rival et son ennemi. Ne trouvant plus alors d'obstacles, il priva son pupille du trône, et y monta lui-même l'an de l'hégire 652 (1254 de J.-C.). Un nouveau traité avec le sultan de Damas semblait devoir lui assurer un règne tranquille, lorsque Chadjr-Eddour, instruite qu'il projetait d'épouser la fille du roi de Moussoul, le fit assassiner le 23 de reby 1er 655 (10 avril 1257). Aïbek avait été surnommé *Mélik-el-Moëzz* (roi très-élevé). Il aimait les sciences, et avait fait construire sur les bords du Nil, dans le vieux Caire, un superbe collége, auquel il donna son nom. Il fut le premier sultan de la race des baharytes ou mameluks d'Égypte, qui se divisèrent ensuite en deux branches ou dynasties : celle des baharytes, et celle des bordjytes, ou circassiens (*voy.* BARKOK), qui succéda, en 1382, à la première, et qui finit à la conquête de l'Égypte par l'empereur Sélim. Les partisans d'Aïbek vengèrent sa mort en faisant mourir ceux qui y avaient participé, et en mettant sur le trône Ali son fils, qu'ils surnommèrent *Mélik-al-Mansour* (roi victorieux). Ce prince, après un règne très-court, fut déposé par le mameluk Kouthouz, qui monta sur le trône l'an 657 de l'hégire. (*Voy.* KOUTHOUZ.) J—N.

AICARDO (JEAN), architecte, né à Cunéo en Piémont, vint à Gênes vers le commencement du 17e siècle, et fut chargé de construire les magasins de grains qui sont près de la porte St-Thomas. Il éleva ensuite différentes habitations sur la place des Banchi, et refit à neuf le chœur de l'église de St-Dominique. On lui doit aussi le plus grand aqueduc qui soit à Gênes, et qui fournit de l'eau à presque toute la ville. Ce bel ouvrage n'était pas encore tout à fait achevé en 1625, lorsque Aicardo mourut; la république laissa le soin de le terminer à Jacques Aicardo son fils. Celui-ci bâtit ensuite les magasins de sel près de l'église St-Marc. Il agrandit, sur un plan nouveau et plus régulier, le pont des Marchands et le pont Royal, et fit exécuter la belle fontaine que l'on voit auprès de ce dernier pont. Jacques dirigea aussi la construction d'une partie des murs qui s'étendent de la Darse jusqu'à la porte du Môle. Il mourut en 1650. A—D.

AICARTS DE FOSSAT, troubadour du 13e siècle, est connu par une pièce assez curieuse sur la querelle qui s'était élevée pour la couronne de Naples, à laquelle le pape Innocent IV avait nommé le jeune prince Edmond, fils de Henri III, roi d'Angleterre, au préjudice de Conrad IV, déjà élu roi des Romains. Dans cette pièce, le poëte suppose

que la couronne de Naples avait été donnée à Charles, duc d'Anjou, frère de St. Louis, quoique ce ne fût réellement qu'après la mort de Conrad que Clément IV conclut un traité avec Charles. Quoi qu'il en soit, Aicarts peint les horreurs de la guerre, et ne se prononce en faveur d'aucun des prétendants. « L'aigle, dit-il, a un droit si égal à celui de la « fleur, que les lois n'y font rien, et que les décré« tales n'y sont point contraires. C'est pourquoi ils « iront vider leur querelle dans les plaines, et qui « saura mieux se défendre l'emportera. » P—x.

AICHAH, seconde femme de Mahomet, était fille d'Abou-Bekr. Mahomet, voulant s'attacher de plus en plus ce musulman, que son crédit et sa bravoure lui rendaient précieux, épousa sa fille Aïchah, lorsqu'elle était encore enfant. La cérémonie du mariage fut différée jusque vers la fin de la première année de l'hégire, à cause de son extrême jeunesse : elle n'avait alors que neuf ans. Aïchah fut tendrement chérie de Mahomet, qui s'en faisait accompagner dans ses expéditions. Au retour de la guerre contre les Moltaseky, elle était restée en arrière de l'armée, pour chercher son collier qu'elle avait perdu ; quelques musulmans rencontrèrent son chameau, et le ramenèrent au camp, croyant qu'Aïchah était dans la litière qu'il portait ; lorsque l'épouse du prophète vint pour retrouver sa monture, et qu'elle ne la vit plus, elle s'abandonna au désespoir ; ses cris attirèrent Sawan, jeune Arabe, qui la fit monter sur son chameau, et la ramena au camp. Une femme jeune et belle, ainsi livrée à un jeune guerrier, au milieu d'un vaste désert, devait exciter les soupçons des Arabes ; on accusa donc la fidélité d'Aïchah, et elle fut obligée de se défendre devant Mahomet, Abou-Bekr et Omm-Rauman, qui reconnurent son innocence. Lorsque Mahomet sentit approcher sa mort, il se retira dans la maison d'Aïchah ; et, vers la fin de sa maladie, il ne voulut pas admettre d'autre témoin de ses souffrances. Sûr de l'affection de son épouse, il ne craignait pas de laisser échapper devant elle quelque marque de faiblesse ; et, comme c'est d'elle seule que les musulmans tiennent le récit des dernières circonstances de la vie de leur prophète, il paraît qu'elle était initiée dans les mystères de la nouvelle religion. A la mort de son époux, Aïchah ne contribua pas peu à éloigner du califat Ali, à qui elle ne pardonnait pas d'avoir conseillé à Mahomet d'interroger sa suivante, lorsqu'on avait élevé des soupçons sur sa fidélité conjugale. Le rôle que joua Aïchah sous le règne d'Abou Bekr et d'Omar est presque nul sous le rapport politique ; elle jouit paisiblement à Médine de la vénération que lui donnait le titre sacré d'épouse du prophète ; et nous ne voyons pas qu'après la mort d'Abou-Bekr elle ait fait aucune entreprise contre Omar, dont la fermeté sut contenir l'esprit séditieux qu'elle manifesta sous le règne d'Othman et sous celui d'Ali. Othman n'avait ni les grandes qualités d'Abou-Bekr, ni le courage d'Omar, et Aïchah trouva dans sa faiblesse une occasion favorable à des intrigues, dont le but ne fut pas bien démontré. Elle parut d'abord se rapprocher d'Ali, en accusant Othman d'aimer trop tendrement ses parents ; de dépouiller, en leur faveur, les plus braves capitaines de leurs emplois ; enfin, de les enrichir aux dépens du trésor public, objet sacré pour les princes musulmans. Cette accusation eut des suites funestes qu'Aïchah n'avait pas été assez habile pour prévoir. Othman succomba, et Ali parvint au califat. Aïchah se retira à la Mecque, dont elle fit le centre de la faction contre Ali ; elle y rassembla tous les ennemis du calife ; et ce fut de cette ville sacrée qu'elle partit à la tête d'une armée nombreuse, dont Thalhah et Zobeïr avaient le commandement. Bassorah tomba d'abord en son pouvoir, et ce succès l'enhardit à présenter le combat à Ali. L'issue n'en fut pas heureuse. Thalhah et Zobeïr furent tués, et Aïchah, qui, montée sur un chameau, excitait ses troupes au carnage, tomba au pouvoir du vainqueur. Ali la respecta, lui donna quarante femmes pour la servir, et la fit reconduire à la Mecque, où elle mourut, l'an 58 de l'hégire (677–8 de J.-C.), méritant le reproche d'avoir sacrifié des milliers de musulmans à son ressentiment contre Ali, et au désir d'obtenir dans le gouvernement l'influence qu'elle exerçait dans la religion ; mais sa mémoire n'en est pas moins chère aux sectateurs du Coran, qui l'ont décorée du titre de *prophétesse*, et l'ont mise au rang des quatre femmes incomparables qui ont paru sur la terre. J—N.

AICHER (P.-OTHON), bénédictin, rhéteur distingué, fut professeur de grammaire, de poésie, de rhétorique et d'histoire à Salzbourg, où il mourut en 1705. Il a commenté Tacite, les *Philippiques* de Cicéron, la 1re Décade de Tite-Live, etc. ; il a écrit plusieurs traités sur la législation, l'histoire et les mœurs des premiers temps de la république romaine, ainsi qu'un grand nombre de dissertations. Les titres de ses principaux ouvrages, imprimés à Salzbourg, sont : 1° *Theatrum funebre, exhibens epitaphia nova, antiqua, seria, jocosa*, 4 vol. in-4°, 1675 ; 2° *Hortus variarum inscriptionum veterum et novarum*, 1676, in-8° ; 3° *de Comitiis veterum Romanorum*, 1678, in-8° ; 4° *Iter oratorium*, 1675 ; 5° *Iter poeticum*, 1674 ; 6° *de Principiis cosmographiæ*, 1678 ; 7° *Ephemerides ab anno 1678 usque ad 1699*. G—T.

AIDAN, évêque anglais, né au 7e siècle, dans une des îles Hébrides, à l'ouest de l'Écosse, fut d'abord moine dans un couvent d'Yona, l'une de ces îles. En 634, il fut invité par Oswald, roi de Northumberland, à venir dans son royaume pour y instruire les habitants dans la connaissance et la pratique de la religion chrétienne ; Aidan remplit cette mission avec autant de zèle que de succès. Le vénérable Bède nous a laissé le portrait de cet évêque, qu'il représente comme un modèle de toutes les perfections morales et chrétiennes. Il nous a transmis aussi l'anecdote suivante, qui mérite d'être conservée parce qu'elle caractérise l'esprit et les mœurs du temps. Le roi Oswin, en reconnaissance des services apostoliques de l'évêque Aidan, lui avait fait présent d'un beau cheval richement harnaché. Aidan, voyageant un jour, monté sur ce même cheval,

rencontra un pauvre qui lui demanda l'aumône; Aidan, n'ayant point d'argent, mit pied à terre, donna au pauvre son cheval avec tout son appareil, et continua sa route à pied. Le roi ayant été informé de cet acte de charité un peu bizarre, en témoigna son mécontentement à l'évêque, en lui disant : « Mi-« lord, comment avez-vous pu faire assez peu de « cas de mon présent pour le donner à un pau-« vre? Si cet homme avait absolument besoin d'un « cheval, ne pouviez-vous pas lui en donner un de « moindre valeur; et s'il n'en avait pas un véritable « besoin, ne pouviez-vous pas le secourir d'une au-« tre manière? » L'évêque lui répondit : « Sire, vous « ne me paraissez pas avoir considéré cette affaire « avec l'attention qu'elle mérite. Est-ce que vous « attacheriez plus de prix à l'enfant d'une jument « qu'à un fils de Dieu? *Numquid tibi carior est ille « filius equæ quam ille filius Dei?* » Bède rapporte plusieurs miracles que l'évêque Aidan a opérés pendant sa vie et après sa mort. Le récit qu'il en fait ne doit pas être soumis à une analyse rigoureuse; mais, parmi ces miracles, il en est un qui mérite qu'on s'y arrête, parce qu'il peut servir à expliquer un fait de physique plusieurs fois observé, et encore problématique. Le roi de Northumberland, Oswin, ayant obtenu en mariage la princesse Eanfleda, fille du roi Edwin, qui résidait à Canterbury, chargea un prêtre, nommé Utta, de se rendre dans cette ville pour y recevoir la princesse, et la conduire dans le Northumberland. Le prêtre devait aller par terre à Canterbury, et revenir par mer; avant de partir, il alla trouver Aidan, et se recommanda à ses prières pour l'heureux succès de son voyage. Le bon évêque donna à Utta sa bénédiction, le recommanda à Dieu, et lui prédit qu'à son retour, il serait accueilli par une violente tempête; mais il lui donna une fiole d'huile, en lui recommandant de répandre l'huile sur les vagues de la mer, quand elles seraient le plus agitées, et que ce moyen les calmerait aussitôt. Tout se passa exactement comme l'évêque l'avait annoncé; la tempête eut lieu, et menaçait le vaisseau d'une destruction inévitable; mais heureusement la fiole d'huile apaisa tout, et le navire ramena saine et sauve la princesse Eanfleda à son royal époux. On pensera ce qu'on voudra de la prédiction; mais le récit prouve que, du temps de Bède au moins, on avait connaissance de la propriété attribuée à l'huile de calmer les flots de la mer. Il y a vingt à vingt-cinq ans que Francklin en fit l'observation, et cita plusieurs expériences qui semblaient en garantir la certitude; on se moqua d'abord de cette opinion; lorsqu'ensuite l'autorité de Francklin, et des épreuves répétées qu'on ne pouvait plus contester, eurent donné à l'observation un degré de probabilité qui embarrassait les incrédules, on se borna à dire que le fait était connu même des anciens, et l'on cita des passages de Pline et de Plutarque où il en était fait mention. Tel a été le sort de plusieurs découvertes modernes; cependant, la propriété supposée de l'huile a encore besoin d'être soumise à des expériences plus précises que celles qui ont été faites jusqu'ici. Aidan mourut en 651, et son corps fut enterré dans son église épiscopale de Lindisfarne. S—D.

AIGNAN (ÉTIENNE), écrivain laborieux qui a embrassé presque tous les genres de littérature, depuis la poésie épique jusqu'au pamphlet, naquit à Beaugency, en 1773, d'une famille de robe, et fit ses études à Orléans. Dès l'âge de dix-neuf ans, il fut nommé procureur général syndic du département du Loiret, ce qui le mit dans le cas de publier des proclamations et de prononcer des discours empreints des opinions les plus démagogiques, notamment à l'occasion de la condamnation d'Hébert et de Danton (24 mars 1794), puis pour la fête de l'Être suprême (4 juin suivant). Les auteurs de la *Bibliothèque royaliste*, qui, sous la restauration, ont reproduit ces pièces, et prétendu qu'Aignan prenait alors le nom de *Brutus*, ce qui n'a pas été démenti, auraient dû se rappeler qu'il avait à peine vingt ans quand il cédait à ce fâcheux entraînement. On doit ajouter que, comme ses actions étaient peu d'accord avec ce langage, sa modération réelle le rendit bientôt suspect : il fut incarcéré, conduit à Paris, et renfermé à la Conciergerie. La mort de Robespierre vint le soustraire à une condamnation certaine. Alors il reprit ses fonctions; et, dans la séance publique tenue par les autorités administratives d'Orléans, sous la présidence du représentant Porcher, depuis comte de Richebourg, le 4 mars 1795, Aignan reçut des témoignages éclatants de l'estime et de la reconnaissance de ses concitoyens. On lit ces paroles dans le procès-verbal : « Il est permis enfin de décerner la « couronne civique au petit nombre d'hommes qui, « sous l'empire de la tyrannie, eurent le courage si « rare d'attaquer ses suppôts : Aignan, tu te dévouas « pour la liberté, pour la patrie! Ton courage en-« treprit de devancer dans ces murs l'heureuse épo-« que du 9 thermidor! » La municipalité d'Orléans, voulant alors honorer par une fête funèbre la mémoire de neuf citoyens que le représentant Léonard Bourdon avait fait condamner à mort par le tribunal révolutionnaire, choisit Aignan pour composer les chants destinés à cette cérémonie. Sa pièce a pour titre : *Aux mânes des victimes d'Orléans!* mélo-drame, 1795, in-12. Ce n'était pas la première fois que sa muse se consacrait au malheur : l'exécution du roi martyr lui avait, sous les yeux même de ses bourreaux, inspiré une tragédie; mais, comme l'a observé Auger, dans l'éloge d'Aignan, elle n'était pas destinée pour le théâtre; et le seul triomphe qu'elle pût procurer au poëte était la mort sur un échafaud. *La Mort de Louis XVI*, pièce en trois actes, fut imprimée trois semaines après cette catastrophe, et, dans l'éloge déjà cité, Auger rapporte à ce sujet l'anecdote suivante : « Si Aignan, qui ve-« nait ainsi d'exposer sa tête, n'accrut pas alors le « danger par des confidences indiscrètes, on ne le « vit pas non plus, le péril passé, tirer vanité de sa « courageuse imprudence. Il n'en faisait ni ostenta-« tion ni mystère : il aimait seulement qu'on en fût « informé. Une fois pourtant il céda au désir de s'en « glorifier lui-même. Peu de mois avant sa mort, « dans une de nos séances académiques, il aborda,

« j'en fus témoin, l'illustre défenseur de Louis XVI, « et lui demanda s'il savait qu'il eût osé le faire agir « et parler dans un drame, et revêtir des formes de « la poésie quelques traits de cette éloquence par « qui l'auguste client eût été sauvé, s'il avait pu « l'être (1). » Cette tragédie prouve mieux que des rétractations officielles quelles étaient les véritables opinions politiques de son auteur. Elle ne prouve pas moins, par l'absence totale d'entente dramatique et du mérite de style, que les sentiments les plus vertueux ne peuvent tenir lieu de génie. Il s'y trouve cependant quelques vers heureux. Lorsque, après le 18 brumaire, les préfectures s'organisèrent, Aignan devint secrétaire général adjoint de celle du Cher, sous M. de Luçay, qui, deux ans après, nommé préfet du palais impérial, l'emmena à Paris comme secrétaire de ce prefectorat. Cette brillante position ne détourna point Aignan du culte assidu des lettres. De cette époque de sa vie, date une suite de publications qui manifestent, par leur variété, que l'auteur avait pour les genres les plus divers cette aptitude facile qui n'appartient qu'au génie ou à la médiocrité. La traduction des voyages et des romans anglais était alors une spéculation fort en vogue. Aignan sut l'exploiter avec profit, et voici les traductions qu'il fit paraître, la plupart sous le voile de l'anonyme : 1° *Abrégé du voyage de Mungo Park dans l'intérieur de l'Afrique*, redigé à l'usage de la jeunesse, avec des notes et un dictionnaire explicatif et descriptif, Orléans et Paris, 1798, in-12. Il existe des exemplaires datés de 1800 ; mais le titre seul avait été réimprimé pour réveiller le débit du reste de la première et unique édition. 2° *Essai sur la critique*, poëme en trois chants, suivi de deux discours philosophiques, traduit en vers libres (pour traduction libre en vers), Paris, 1801, in-8°. Cette production fit avantageusement connaître Aignan comme versificateur. 3° *L'Amitié mystérieuse*, 1802, 3 vol. in-12. 4° *La Famille de Mourtray*, 1802, 3 vol. in-12. 5° *Le Fugitif*, traduit de l'anglais, de M. Smith, Paris, 1803, 3 vol. in-12. 6° *Sigismar*, par madame ***, auteur de *Villeroy*, Paris, 1803, 3 vol. in-12. 7° *Le Ministre de Wakefield*, d'Olivier Goldsmith, Paris, 1803, in-12. C'était la plus estimée des six traductions françaises qui avaient jusqu'alors paru de ce chef-d'œuvre ; mais elle a été surpassée par celle de M. Charles Nodier. Aignan travaillait aussi pour le théâtre : ses opéras de *Clisson*, musique de Porta (1802), et de *Nephtali*, musique de Blangini (1806), ont été mentionnés avec éloge par la classe des beaux-arts dans le rapport pour les prix décennaux. En 1804, il avait donné, sur la scène française, *Polyxène*, tragédie en trois actes et en vers, qui n'eut qu'une seule représentation. Les fonctions qu'il exerçait dans le palais impérial avaient procuré à Aignan la protection du grand maître des cérémonies, Ségur, qui le fit nommer, en 1804, aide des cérémonies, et secrétaire impérial à l'introduction des ambassadeurs. Après le couronnement de Napoléon et de Joséphine, il fut, sous la direction de ce même dignitaire, chargé de la rédaction du texte pour le livre du *Sacre de Sa Majesté l'Empereur*, etc., de la *Description des tableaux et explication des costumes*, que, par une erreur bientôt reconnue, l'auteur du *Dictionnaire des anonymes* avait d'abord attribuée à M. Hochet. Aignan s'acquitta de cette tâche avec beaucoup de soin. Cependant il travaillait depuis longtemps à une traduction en vers par laquelle il espérait se faire une véritable réputation littéraire : c'était l'*Iliade* ; mais cette traduction fut peu goûtée par les hommes du monde, qui la trouvaient froidement versifiée ; et encore moins par les savants, qui pouvaient la comparer avec l'original. On faisait de plus au nouveau traducteur le reproche d'avoir emprunté une innombrable quantité de vers (12 à 1,500) à l'estimable, mais froide traduction de Rochefort. Ici, le seul tort d'Aignan était d'avoir fait mystère de ces emprunts, qui sont tout à fait permis à un traducteur ; car, comme l'a dit un critique, « son premier devoir est de traduire « fidèlement et élégamment son modèle : les moyens « n'y font rien. » Il est vrai que dans la préface de sa seconde édition, publiée en 1819, Aignan s'exécuta de bonne grâce et dit en propres termes : « J'ai « beaucoup profité de l'estimable traduction de M. de « Rochefort. Je lui dois non-seulement des vers en- « tiers ou faiblement altérés, mais la pensée, la « coupe, le mouvement d'un grand nombre d'au- « tres, qu'il serait difficile de reconnaître au milieu « des changements qu'ils ont subis. » Que manque-t-il à cet aveu pour disculper Aignan de tout reproche de plagiat ? D'avoir été mis en tête de la première édition. Et il est assez curieux qu'Auger, qui, en pleine académie, entreprit de défendre Aignan à ce sujet, ait lui-même commis une escobarderie manifeste, en ne faisant pas cette distinction essentielle d'une édition à l'autre. Au surplus, dans la seconde, l'imitateur de Rochefort avait en partie refondu son travail. Le mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise, en 1810, et la naissance du roi de Rome, en 1811, lui avaient inspiré deux pièces qui n'étaient pas sans mérite : la première est intitulée : *la Vision d'un vieillard dans la nuit du 12 décembre 1791*, imprimée au *Moniteur* du 26 juin 1810 ; la seconde est une Cantate, mars 1811. La même année, il donna sur la scène française *Brunehaut, ou les successeurs de Clovis*, tragédie en cinq actes, dont la première représentation fut très-orageuse. Elle ne se soutint quelque temps à la scène que par le jeu de Mlle Raucourt, qui faisait le rôle principal. L'auteur avait retouché sa pièce ; mais il ne put corriger le vice du plan et l'absence de toute couleur locale. Toutefois, on y trouve quelques scènes

(1) Nous avons sous les yeux cette tragédie, formant 32 pages in-8°, avec cette annonce : *A Paris, chez les marchands de nouveautés*, 1793 ; et cette épigraphe : *J'ai trouvé quelques âmes sensibles et compatissantes. Que ceux-là jouissent dans leur cœur de la tranquillité que doit leur donner leur façon de penser* (Testament de Louis XVI). La brochure, imprimée sur de très-mauvais papier, le seul que l'on eût alors pour l'impression, porte l'écusson *fleurdelisé*. La 32e page contient 1° *Faits historiques sur Louis XVI ;* 2° *Lettre de* Monsieur *à l'abbé Fermont* (pour *Firmont*), *confesseur du roi*. On doit observer que M. Berthevin, alors libraire à Orléans, eut part à cette tragédie pour la composition du plaidoyer de Desèze. Elle fut réimprimée à Paris en 1796, in-18.

intéressantes, de beaux vers et de nobles sentiments convenablement exprimés. A la mort de Bernardin de St-Pierre, Aignan fut élu membre de l'Académie française, le 3 mars 1814. Il avait pour concurrents MM. Jouy et Baour-Lormian, qui fulminèrent, le dernier surtout, contre leur heureux rival. Les journaux se mirent de la partie ; ils attaquèrent vivement cette promotion presque entièrement due au crédit des hauts protecteurs d'Aignan, et à l'influence alors irrésistible à l'Académie d'une coterie dite *du déjeuner*. Dès lors Aignan se vit particulièrement en butte aux attaques du *Nain jaune*, petit recueil périodique dont la hardiesse malicieuse alla toujours croissant jusqu'à la fin de 1815. Il est juste toutefois de remarquer que si, comme écrivain faible et sans couleur, Aignan était fort attaquable, il méritait de l'estime comme homme privé. Plein de douceur, d'aménité, il fut d'autant plus sensible à tant de sarcasmes, que jamais il n'avait trempé sa plume dans le fiel. Le 10 avril 1814, après la chute de Napoléon, le gouvernement provisoire le désigna pour faire les fonctions de maître des cérémonies à la réception du comte d'Artois. Depuis cette époque, il rentra dans la vie privée, jusqu'au moment où le retour de Napoléon le rappela aux Tuileries. Ce fut pendant les cent jours, le 18 mai, plus d'une année après son élection, qu'il prit possession du fauteuil académique. Le discours qu'il prononça produisit peu d'effet ; il était empreint de cette médiocrité fleurie qui, sous une plume vulgaire, est le caractère indélébile de tout discours académique. S'il s'étendit beaucoup sur les ouvrages et le mérite littéraire de son prédécesseur, il eut la sage modestie de parler de lui-même le moins possible ; et, gardant la même réserve dans l'éloge obligé du pouvoir régnant, il se contenta d'émettre le vœu que la main ferme et puissante qui venait de rendre un libre essor à la parole écrite ne voulût point enchaîner la parole déclamée. C'était demander l'abolition de la censure dramatique. M. Parceval Grandmaison, qui répondit au récipiendaire, parla des travaux de celui-ci avec autant d'urbanité que de franchise. « Quand votre ouvrage s'est produit au grand jour, « lui dit-il, loin de vous irriter contre la critique, « vous en avez profité pour faire disparaître les négligences qu'elle vous reprochait ; vous vous êtes « servi de sa sévérité contre la malveillance ; vous « vous êtes fait un bouclier de ses propres armes, et « maintenant encore vous avez recours à ses con« seils pour améliorer votre ouvrage par des correc« tions nombreuses. Et pourquoi seriez-vous à l'abri « des traits qu'elle décoche ? Les traducteurs de l'*I*« *liade* n'ont pas le privilége de son héros, de cet « Achille que Thétis plongea dans le Styx pour le « préserver des mortelles blessures : la critique peut « les atteindre, et quoique trempés dans la source « poétique, ils ne sont point invulnérables. » Après la seconde restauration, Aignan ne fut pas du nombre des académiciens éliminés par ordonnance ; mais il avait perdu sa place à la cour, et il se consacra désormais tout entier à la littérature. On peut se demander pourquoi, tandis que tant d'autres gens de lettres conservaient sous le gouvernement royal les avantages dont ils avaient joui sous l'empire, Aignan fut ainsi laissé à l'écart ? N'aurait-il pas pu se faire auprès des Bourbons un titre de sa tragédie de *Louis XVI* ? Ne pouvait-il pas invoquer un antécédent moins connu, mais aussi honorable ? Il avait, à l'époque de l'assassinat du duc d'Enghien, manifesté, autant qu'on le pouvait alors, sa vertueuse indignation, en publiant, le 21 mars 1804, trois jours après la catastrophe, et dans le même numéro du *Journal des Débats* où se trouvait le texte de la sentence de mort, quelques vers qui ne pouvaient avoir d'autre intérêt que celui de l'allusion, entre autres ceux-ci :

Que le sang d'un héros versé sous nos portiques
Ne souille point ma table et nos dieux domestiques.
Toi frapper Annibal !...
Sois l'hôte d'Annibal, et non son assassin (1).

Plus fidèle que bien d'autres au souvenir de Napoléon son bienfaiteur, Aignan ne fit aucune démarche pour obtenir de la restauration ces faveurs qui étaient alors le prix presque exclusif de l'apostasie. Dans cette position, il se trouva tout naturellement conduit dans les rangs de l'opposition qui, de bonapartiste qu'elle était d'abord, devint libérale par la force des choses. Au commencement de 1816 (3 février), il donna une troisième tragédie qui ne réussit point : c'était *Arthur de Bretagne*, dont le sujet était tiré de la pièce de Shakspeare qui a pour titre : *la Vie et la Mort du roi Jean*. Déjà Ducis en avait fait une faible imitation ; mais Aignan n'avait pas même eu le bon esprit d'emprunter à Shakspeare deux scènes magnifiques que le sujet lui indiquait. Malgré le jeu de Talma, de Damas, de St-Prix, de Mlles Mars et Duchesnois, car la pièce avait été montée avec un soin tout particulier, les acteurs ne purent l'achever, et le rideau tomba sur ce vers ridicule :

Le fer d'un roi, d'un roi, lui traversait le flanc.

Depuis cette époque, Aignan ne tenta plus l'épreuve de la scène et s'adonna exclusivement au genre polémique. Il fut un des fondateurs et des collaborateurs les plus actifs de *la Minerve* et de *la Renommée*. Lors de la réunion de cette feuille au *Courrier français*, nouvellement fondé par MM. Villenave et Kératry, le 1er février 1820, Aignan devint copropriétaire de ce journal ; mais il ne fut point admis au nombre de ses rédacteurs ordinaires. Ses articles, toujours correctement écrits, manquaient de cette force de doctrine qui décèle un publiciste exercé, et de cette allure piquante qui place un journaliste au premier rang. Appelé, en 1816, à prononcer, comme juré, sur la conspiration de *l'épingle noire*, qui n'était guère qu'une intrigue provoquée par la police, Aignan prouva ce que peut dans un procès politique un juge éclairé et indépendant. Par son influence, intervint un verdict qui renvoya absous tous les ac-

(1) Ces vers, au nombre de 16, se trouvent à la fin du feuilleton, sous ce titre : *Traduction d'un fragment du 2e livre de la seconde guerre punique de Silius Italicus*, et avec ce sommaire : « Pacuvius « sénateur de Capoue, conjure son fils de renoncer au dessein qu'il « a formé d'assassiner Annibal. »

cusés ; puis il publia, sur les débats de cette affaire et sur leur résultat, un écrit dans lequel il développait les motifs de sa conviction et justifiait la décision du jury. C'est ici que s'ouvre la série de ses différentes brochures politiques : 1° *de la Justice et de la Police, ou Examen de quelques parties de l'instruction criminelle considérées dans leurs rapports avec les mœurs et la sûreté des citoyens*, Paris, 1817, in-8° : c'est la brochure à laquelle avait donné lieu l'affaire de l'épingle noire. 2° *De l'État des protestants en France depuis le 16e siècle jusqu'à nos jours, avec des notes et des éclaircissements historiques*, Paris, 1817, in-8°. Cet écrit offre des recherches et des anecdotes. Mais plusieurs assertions hasardées et des erreurs de fait, échappées à l'auteur, prouvent qu'il n'avait étudié la matière que pour faire sa brochure. Les journaux de l'opinion opposée ne manquèrent pas de relever ces fautes avec amertume : la personnalité s'en mêla. Aignan avait établi une comparaison mal fondée entre la terreur de 1793 et le règne de Louis XIV. Au lieu d'accumuler les preuves contraires, on prétendit qu'un tel rapprochement était indigne d'un Français et d'un académicien. Aignan répondit, dans *la Minerve*, qu'il persistait dans son opinion, et annonça qu'il rassemblait des preuves historiques à l'appui de ce qu'il avait avancé. Benjamin Constant prit fait et cause pour son ami ; et comparant la rigueur des mesures adoptées contre les protestants par Louis XIV, non à tous les excès de la terreur, mais seulement aux lois rendues contre les émigrés, il ramena cette question à son véritable point de vue ; ce qui était non pas justifier Aignan, mais le corriger. Au reste, on peut voir dans sa seconde édition (Paris, même année) comment celui-ci essaya de répondre à ses adversaires, et principalement à un très-bon article d'Auger, inséré dans la 12e livraison du *Spectateur politique et littéraire*. 3° *Des Coups d'État dans la monarchie constitutionnelle*, Paris, 1813, in-8° (deux éditions). 4° *Réflexions sur le dialogue du maire d'une petite ville et celui du village voisin* (ouvrage de M. Goupil, maire de Nemours), 1819, in-8°. 5° *Histoire du Jury*, volume in-8°, 1822. Dans cet ouvrage, qui a été traduit en espagnol et en allemand (1), l'auteur, voyant partout le jury, en va chercher l'origine jusque dans les temps les plus reculés ; et il remonte jusqu'au système judiciaire des Juifs, de la Grèce et de Rome. La politique n'absorbait pas tellement Aignan qu'il ne se livrât encore à des travaux littéraires importants, dont voici la liste : 1° *Bibliothèque étrangère d'histoire et de littérature ancienne et moderne*, ou choix d'ouvrages curieux, traduits ou extraits de diverses langues, avec des notices et des remarques, Paris, 1823-1824, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage devait avoir six volumes ; la mort de l'auteur en empêcha la continuation. Le but de cette compilation vraiment curieuse était de peindre les mœurs des différentes époques par les écrits contemporains, et de faire voir que les hommes sont plus méchants et plus malheureux à proportion de leur ignorance et de leurs préjugés (1). 2° *Extraits des Mémoires relatifs à l'histoire de France depuis l'année 1767 jusqu'à la révolution*, 2 vol. in-8°, Paris, 1823. Cette date indique un ouvrage posthume. Le tome premier de ce recueil, relatif à l'histoire ecclésiastique de France (jansénistes ou jésuites), est d'Aignan, sauf l'introduction. Le second volume, relatif à l'histoire civile, est de M. de Norvins. 3° *Œuvres complètes de J. Racine, avec les notes de tous les commentateurs, et des études sur Racine par Aignan*, 6 vol. in-8°. Le premier volume avait été publié en avril 1824 ; la publication des autres ne fut pas interrompue par la mort de l'éditeur, dont le manuscrit était entièrement achevé. 4° *Œuvres complètes de J.-J. Rousseau* en 21 vol. in-8° ; douze volumes avaient paru avant la mort d'Aignan. Il était collaborateur de la *Revue encyclopédique* et de la collection publiée, en 1821 et années suivantes, sous le titre de *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. Il a rédigé, pour la *Nouvelle Encyclopédie* de M. Courtin, l'article *Bardes*, dont il a fait tirer à part un certain nombre d'exemplaires. Aignan s'occupait en outre avec ardeur à traduire en vers l'*Odyssée*. Il avait composé une *Histoire ancienne* en quatre volumes, laissée en manuscrit, et dont le libraire Audin est propriétaire. Son éloge, comme académicien, a été prononcé deux fois par Auger, secrétaire perpétuel, d'abord aux funérailles, en second lieu le 25 novembre 1824, à la réception de M. Soumet, son successeur. D—R—R.

AIGNAUX (ROBERT et ANTOINE LE CHEVALIER, sieurs D'). On doit réunir sous le même article ces deux frères, que rien ne put séparer pendant leur vie, et qui confondirent toujours leurs études, leurs travaux et leurs succès. Ils naquirent à Vire, en Normandie, vers le milieu du 16e siècle. La protection que François Ier avait accordée aux beaux-arts en répandait le goût jusque dans le fond des provinces. La Normandie se distinguait dès cette époque par son zèle pour les bonnes études ; les deux frères d'Aignaux en firent d'excellentes. Ils se livrèrent, d'abord à Paris et à Poitiers, à l'étude des lois et de la médecine ; mais, abandonnant bientôt des professions qu'ils n'avaient embrassées que par raison, ils revinrent, dans le fond du Bocage normand, cultiver dans la retraite leur talent pour la poésie. Des infirmités longues et douloureuses mirent souvent obstacle à leurs travaux, et avancèrent le terme de leur vie. Tous deux moururent jeunes, Robert à 49 ans, et son frère deux ou trois ans après lui. Les traductions de Virgile et d'Horace en vers français sont les deux ouvrages qui ont le plus contribué à leur réputation. Ils exécutèrent ensemble ces entreprises avec beaucoup de zèle, mais avec trop de rapidité. Leur traduction de Virgile est la première complète de ce poëte en vers héroïques ; et, ce qui

(1) Dans un ouvrage périodique intitulé *Thémis*, et publié à Strasbourg en 1823.

(1) Auger, dans l'éloge académique d'Aignan, caractérise ainsi ce travail : « La littérature du moyen âge lui ouvrit ses obscurs archives ; et on le vit en extraire avec discernement, et présenter au public étonné, de ces vieux monuments de la pensée, dont notre ignorance a fait des nouveautés. »

était rare alors, l'alternative des rimes masculines et féminines y est exactement observée. Elle parut en 1582, in-4°, et fut réimprimée l'année suivante, in-8°, avec le texte latin; on trouve, à la suite, la traduction du *Moretum*, et de quelques autres pièces attribuées à Virgile. La traduction d'Horace des frères d'Aignaux n'a pas le même mérite; l'esprit, l'élégance et la grâce du favori de Mécènes y manquent absolument. Cette version parut en 1588. On a encore des mêmes quelques poésies diverses, imprimées à la suite d'un recueil de vers a leur louange, publié par leur compatriote Sallieres, en 1 vol. in-12. L. R—E.

AIGREFEUILLE (CHARLES D'), docteur en théologie, et chanoine de l'église cathédrale de Montpellier, vivait au milieu du 18e siècle. Il a laissé : 1° *Histoire de la ville de Montpellier, depuis son origine*, 1737, in-fol.; cet ouvrage est divisé en 20 livres; il est estimable, quoiqu'il ne soit guère connu que dans le pays à la gloire duquel il a été entrepris. 2° *Histoire ecclésiastique de Montpellier*, 1739, in-fol.; ce volume fait suite au précédent. Dans les 13 livres de cet ouvrage, l'auteur donne la suite des évêques de Montpellier, l'histoire de ses églises, de ses monastères, de ses hôpitaux, de ses colléges et de son université. La famille d'Aigrefeuille, qui possédait en Languedoc la terre de ce nom, a donné des hommes distingués au clergé et à la magistrature. A. B—T.

AIGREFEUILLE (FULCRAND-JEAN-JOSEPH-HYACINTHE D'), conseiller d'État, premier président de la cour des aides de Montpellier, naquit en cette ville le 26 février 1700. La maison d'Aigrefeuille établie en Languedoc s'était divisée en plusieurs branches, dont une seule subsistait au commencement du 18e siècle. De l'une de ces branches éteintes était sorti l'abbé d'Aigrefeuille, chanoine de la cathédrale de Montpellier, et auteur d'une Histoire civile et ecclésiastique de cette ville (*voy.* l'article précéd.) Les ancêtres de Joseph-Hyacinthe s'étaient voués constamment à la magistrature; l'on voit en 1595, Pierre d'Aigrefeuille, bisaïeul d'Hyacinthe, conseiller en la cour des comptes de Montpellier : son aïeul occupa le même poste, et brilla beaucoup dans sa province par la délicatesse et l'agrément de son esprit. Enfin, son père, Jean-Pierre d'Aigrefeuille, fut un magistrat d'un mérite rare. Ses services lui valurent, en 1736, un brevet de conseiller d'État; et il mourut président honoraire de la cour des aides de Montpellier. Hyacinthe d'Aigrefeuille descendait par sa mère du fameux Jean Duché, chancelier de la faculté de médecine de cette même ville. Après avoir fait de brillantes études et soutenu avec distinction toutes les épreuves alors exigées d'un jeune magistrat, le jeune d'Aigrefeuille obtint, en 1720 la survivance de la charge de président de la cour, dont son père était revêtu. Il n'avait alors que vingt ans; et, comme il jouissait d'un grand loisir il alla passer trois années à Paris, où il s'adonna avec ardeur à la science métallurgique. De Boze, l'abbé Fragnier, l'abbé Fauvel, dom Bernard de Montfaucon devinrent ses amis, et furent ses guides dans cette science. Rappelé dans sa patrie en 1724 par son père, qui se démit la même année de sa charge de président, Hyacinthe d'Aigrefeuille en prit alors possession, et se fit remarquer par l'assiduité avec laquelle il remplissait ses fonctions. Les discours qu'il prononça aux ouvertures des audiences et dans d'autres occasions lui donnèrent la réputation d'un magistrat éloquent. Possesseur d'une riche bibliothèque formée par son père, il l'augmenta de précieuses richesses métallurgiques, d'abord par l'acquisition du cabinet du P. Vaniere, si connu par son *Prædium Rusticum*; il grossit beaucoup ce trésor savant, et composa sur des médailles, plusieurs dissertations, qui sont restées manuscrites et qui lui valurent, en 1761, le titre d'académicien honoraire de Montpellier. En 1768, dans un voyage qu'il fit à Paris, il y prit place, en la même qualité, dans l'Académie des sciences. Depuis seize ans, il exerçait la première présidence de sa compagnie, lorsqu'il mourut le 30 août 1771, après cinquante-deux ans de magistrature. — AIGREFEUILLE (marquis D'), fils du précédent, né vers l'année 1745, était chevalier de Malte et procureur général à la cour des aides de Montpellier. Il tenait dans cette ville table ouverte, et passait déjà pour un gastronome aussi aimable que savant dans l'art de bien vivre. Lorsque la révolution éclata, il eut le bonheur d'échapper à la proscription. Cambacérès, devenu second consul après le 18 brumaire, se rappela avec reconnaissance l'accueil bienveillant qu'il avait reçu du marquis d'Aigrefeuille, lorsque lui-même n'était qu'un simple conseiller, fort pauvre, à la cour des aides de Montpellier. Il admit son ancien procureur général dans le petit cercle d'amis qui formaient sa société intime. D'Aigrefeuille devint en quelque sorte le maître d'hôtel et des cérémonies de cette petite cour, où l'on se piquait de rappeler les manières de l'ancien régime, et surtout de savourer avec une savante recherche les plaisirs de la table. Il devint bientôt célèbre dans les annales de la gastronomie. C'est à lui que Grimod de la Reynière a dédié la première année de son *Almanach des Gourmands*, « comme à « l'homme aimable qui possédait l'art si difficile et « si peu connu de tirer le meilleur parti possible « d'un excellent repas (1). » D'Aigrefeuille aimait la bonne chère, mais il l'aimait en convive délicat; il découpait à merveille, et possédait surtout le talent de laisser tomber, comme involontairement, dans un coin du plat, le meilleur morceau de la pièce qu'il s'était chargé de dépecer. On raconte à ce propos qu'un jour Cambacérès, qui n'était pas moins friand, lui demanda la queue d'une carpe, parce que d'Aigrefeuille avait l'habitude d'y cacher nous ne savons quelle partie de ce poisson, et qui en est, dit-on, le morceau le plus délicat. Si Comus était la divinité favorite de d'Aigrefeuille, son culte pour ce dieu ne l'absorbait pas tout entier, il était rempli d'obligeance et ne refusait ses services

(1) Grimod de la Reynière dans les autres volumes de son *Almanach* se plaît à citer en exemple le marquis d'Aigrefeuille.

à personne, surtout aux gens de lettres; il avait de l'esprit, l'usage du monde, une politesse exquise, des reparties heureuses et de l'instruction. Il était petit, gros et rond, sa figure passablement enluminée

Semblait d'ortolans seuls et de bisques nourrie;

il portait une petite épée, se dandinait en marchant, comme son illustre patron dont il était le fidèle Achate. Tout Paris eût été surpris, si Cambacérès, qui faisait chaque soir sa promenade au Palais-Royal, fût sorti, sans d'Aigrefeuille. Le second acolyte de l'archichancelier dans ces promenades si régulières était le marquis de la Villevieille, long, sec, maigre, pâle, représentant par son piètre extérieur le gastronome sans argent; il semblait fait exprès pour former auprès de d'Aigrefeuille un contraste ou plutôt une caricature parfaite. Les événements qui, en 1814, amenèrent la restauration ne changèrent pas d'abord les relations intimes qui existaient depuis tant d'années entre d'Aigrefeuille, redevenu marquis et Cambacérès rentré dans la vie privé, mais conservant le titre de duc et une très-belle fortune. Les faiseurs de caricatures n'épargnèrent pas alors l'archichancelier déchu ainsi que ses deux acolytes : tous trois devinrent les héros des croquis les plus divertissants. D'Aigrefeuille avait le bon esprit de rire tout le premier de ces pochades: heureux si jusqu'au dernier moment il fût demeuré fidèle à son patron ! Mais, tout en fréquentant sa maison, il recevait de la police royale une indemnité pécuniaire pour donner chaque soir le bulletin de ce qui se passait chez l'ex-archichancelier. Cette indemnité n'allait pas à plus de dix louis par mois; et l'on conviendra que c'était se déshonorer pour une bien modique somme. Cambacérès finit par le savoir : il tarit la source de ses bienfaits envers d'Aigrefeuille, qui mourut en 1818, dans un état voisin de l'indigence. Ceux qui ont reproché à Cambacérès son ingratitude envers son ancien acolyte ont ignoré cette particularité, que nous tenons de bonne source. D'Aigrefeuille, à la restauration, avait repris le cordon noir, ce qui donna lieu à cette épigramme :

Eh! quoi, d'Aigrefeuille, est-ce un jeu?
Pour relever ta large mine,
Un cordon noir!... ah! c'est trop peu.
Depuis longtemps à la cuisine,
Tu méritais le cordon bleu. D—R—R.

AIGUEBERRE ou AIQUEBERT (Jean Dumas d'), mort le 31 juillet 1755, était conseiller au parlement de Toulouse, sa patrie. Il a donné : 1° *les trois Spectacles*, 1729, in-8°. Cet ouvrage est composé d'un prologue en prose; de *Polyxène*, tragédie en un acte et en vers; de *l'Avare amoureux*, comédie en un acte et en vers; de *Pan et Doris*, pastorale héroïque, espèce d'opéra, avec des ballets et des chœurs, dont la musique est de Mouret. Il fut représenté le 9 juillet 1729, avec un grand succès : on en donna au théâtre italien une parodie, sous le titre de *Melpomène vengée*, et on l'a réimprimé dans le tome 12 du *Théâtre Français*. Un anonyme publia, en 1739, des *Lettres sur la pièce des trois Spectacles*, in-12. 2° *Le Prince de Noisy*, comédie en trois actes et en prose, avec un prologue, jouée le 4 novembre 1730, non imprimée. 3° *Colinette*, parodie de sa tragédie de *Polyxène*, non imprimée A. B—T.

AIGUILLES. *Voyez* Boyer.

AIGUILLON (Marie-Madeleine de Vignerot, duchesse d'), fille de René de Vignerot, seigneur de Pont-Courlay, et de Françoise Duplessis, sœur du cardinal de Richelieu, parut à la cour de Louis XIII après la mort de sa mère. Le crédit de son oncle lui fit obtenir la place de dame d'atours de la reine Marie de Médicis. Elle épousa, en 1620, Antoine du Roure de Combalet. Restée veuve sans enfants, madame de Combalet eut beaucoup à souffrir des querelles de la reine mère avec le cardinal de Richelieu. Malgré les prières et même les ordres de Louis XIII, cette princesse renvoya madame de Combalet, et poussa dans la suite la haine jusqu'à vouloir la faire enlever au milieu de Paris. Le roi, informé de cette tentative, déclara qu'il n'aurait pas hésité à aller en Flandre avec 50,000 hommes pour la délivrer. Le cardinal de Richelieu désirait ardemment l'élévation de sa nièce, qu'il aimait tendrement, parce qu'elle avait, comme lui, de la hauteur et de la générosité. Après avoir essayé inutilement de lui faire épouser le comte de Soissons, petit-fils du prince de Condé, il entama de nouvelles négociations pour la marier avec le cardinal de Lorraine. Ce ministre tout-puissant, qu'aucun obstacle n'effrayait, s'engageait à faire rentrer le duché de Bar dans la maison de Lorraine, pour dédommager le prince des biens ecclésiastiques qu'il aurait perdus en renonçant au chapeau. Ce projet ne put réussir; alors le cardinal acheta pour sa nièce le duché d'Aiguillon, en 1638. Après la mort du cardinal, en 1642, la duchesse d'Aiguillon se jeta dans la plus profonde dévotion; elle se mit sous la direction de St. Vincent de Paul; et, portant dans cette nouvelle manière de vivre la générosité qui lui était naturelle, elle fit des dons immenses, dota des hôpitaux, fit racheter des esclaves en Afrique; et, ne bornant point son intarissable charité à un seul hémisphère, elle fonda l'hôtel-dieu de Québec, dont elle dressa elle-même les règlements. Guidée par cette piété ardente, elle engagea en un seul jour pour 200,000 francs de biens, parce qu'on l'avait assurée qu'elle parviendrait, par ce sacrifice, à rappeler à la religion catholique la plus grande partie des ministres protestants. Madame d'Aiguillon mourut en 1675, laissant une haute idée de son esprit et de ses vertus; elle légua le duché d'Aiguillon à sa nièce, Thérèse de Vignerot, sœur du duc de Richelieu, et lui substitua son neveu, le marquis de Richelieu, dont le petit-fils, de la branche cadette des ducs de Richelieu, fut déclaré duc d'Aiguillon, par arrêt du parlement, en 1731. L'oraison funèbre de la duchesse d'Aiguillon a été faite par Fléchier (1). B—Y

(1) On a publié à Paris, en 1808, l'*Histoire secrète du cardinal de Richelieu, ou ses amours avec Marie de Médicis et madame de Combalet, depuis duchesse d'Aiguillon*. L'éditeur anonyme de ce petit livre est feu Chardon de la Rochette. B—ss.

AIGUILLON (ARMAND-LOUIS DE VIGNEROT-DUPLESSIS, duc D'), né en 1683, était petit-neveu de Marie-Madeleine de Vignerot-Duplessis-Richelieu (*Voy.* AIGUILLON), et neveu de Thérèse, décédée religieuse en 1705, et qui ne fut jamais titulaire du duché d'Aiguillon que lui avait légué sa tante, avec substitution en faveur d'Armand-Louis, dont il s'agit ici. — Lui-même ne fut d'abord connu que sous le titre de marquis de Richelieu ; mais il prit celui de duc d'Aiguillon, lorsque cette pairie eut été rétablie en sa faveur, en 1731. Il mourut le 31 janvier 1750. C'est à lui, et non à son fils, ministre sous Louis XV, que l'on doit attribuer les publications suivantes : 1° *Recueil de pièces choisies, rassemblées par les soins du cosmopolite*, Ancône, Vriel B...t, 1735, in-4°, tiré à sept exemplaires seulement ; il l'avait imprimé lui-même dans sa terre de Verret, près de Tours. Quelques personnes en ont fait honneur à la princesse douairière de Conti. C'est une collection des pièces les plus impies et les plus libres connues alors. L'épître dédicatoire et la préface sont de Moncrif. 2° *Suite de la nouvelle Cyropédie, ou Réflexions de Cyrus sur ses voyages*, Amsterdam (Rouen), 1728, in-8° Le duc d'Aiguillon eut pour collaborateurs de cet ouvrage la princesse de Conti, l'abbé Grécourt et le P. Vinot, de l'Oratoire. Il avait épousé, le 12 août 1718, Anne-Charlotte de Crussol de Florensac. On a de cette dame : 1° une traduction de l'*Épître d'Héloïse à Abailard*, de Pope (Paris, 1758, in-8° Tilliard), précédée d'un *Abrégé de la vie d'Abailard*, par Marin. Fréron, dans le compte qu'il rendit de cet ouvrage, *Année littéraire*, 1758, t. 4, dit : « J'ignore de quelle main, ou plutôt de « quel cœur, est cette traduction ; je sais seulement « que M. Marin en est l'éditeur. » Fréron était probablement plus instruit qu'il ne voulait le paraître. 2° *Carthon*, poëme traduit de l'anglais de Macpherson, par madame *** (la duchesse d'Aiguillon et Marin). Cette dame, qui mourut d'apoplexie dans son bain, en juin 1772, conserva jusqu'à la fin de sa vie une sorte de fraîcheur et de l'embonpoint. Elle avait une physionomie douce et qui prévenait en sa faveur, tellement qu'à la cour on l'appelait *la bonne duchesse d'Aiguillon*, réputation usurpée, si l'on en croit les mémoires du temps, car la maréchale de Mirepoix disait « qu'une caresse de la duchesse « douairière d'Aiguillon était aussi dangereuse qu'une « morsure du duc d'Ayen. » A. L-D.

AIGUILLON (ARMAND-VIGNEROT-DUPLESSIS-RICHELIEU, duc D'), fils du précédent, naquit en 1720, et parut jeune, avec beaucoup d'éclat, à la cour de Louis XV. Ce monarque, épris de la duchesse de Châteauroux, sut qu'elle aimait le duc d'Aiguillon ; voulant éloigner ce rival, il l'envoya à l'armée d'Italie. D'Aiguillon se distingua, en 1742, à l'attaque de Château-Dauphin, où il fut blessé ; mais ce fut moins à ses services militaires qu'à la faveur de la cour qu'il dut d'être nommé successivement gouverneur d'Alsace, et commandant de la Bretagne. Protégé par le dauphin, fils de Louis XV, il se montra constamment opposé au duc de Choiseul, alors premier ministre. Il manifesta son opposition en se faisant le chef du parti des jésuites, dont ce ministre venait de provoquer la suppression. L'administration arbitraire et malhabile du duc d'Aiguillon excita le mécontentement du parlement de Bretagne ; cette compagnie ayant résisté à quelques édits bursaux, le gouverneur déploya dans cette province un appareil et une sévérité militaires qui excitèrent contre lui la haine de la population. En 1758, pendant la guerre de sept ans, les Anglais, ayant fait une descente sur les côtes de Bretagne, furent défaits à St-Cast et forcés à se rembarquer. Le danger passé, les Bretons accusèrent d'Aiguillon de les avoir abandonnés au moment de l'action, et de s'être tenu caché dans un moulin pendant qu'on se battait. La Chalotais, procureur général du parlement de Bretagne, se permit à ce sujet des plaisanteries offensantes qui ne se pardonnent point, et écrivit dans une lettre qui eut trop de publicité : « Si notre général ne s'est pas couvert de gloire, « il s'est du moins couvert de farine. » Acharnés contre leur commandant, les Bretons lui reprochèrent son faste, et l'accusèrent d'exaction et d'infidélité. Dans plusieurs provinces, l'autorité militaire, déjà aux prises avec la magistrature, avait eu le dessous ; ces succès augmentaient en Bretagne l'audace du parlement ; il informa contre le gouverneur et sollicita son rappel. Le duc d'Aiguillon était en même temps forcé de lutter contre le premier ministre ; mais il brava l'orage, et accusa à son tour le procureur général d'un complot tendant à renverser les lois de la monarchie. La Chalotais, poursuivi, emprisonné, enlevé à ses juges naturels et traduit devant une commission, devint l'idole du parti des parlements ; le tumulte redoubla en Bretagne, l'esprit de sédition commença à se manifester, et on insulta à un simulacre de parlement formé par d'Aiguillon. Le parlement de Paris prit la défense de la Chalotais et de ses coaccusés, et fit suspendre les pouvoirs de la commission. En 1766, le parti de la cour obtint un édit qui supprimait la procédure et condamnait les inculpés à l'exil. Cependant les partisans de d'Aiguillon, charmés de sa fermeté, annonçaient qu'on verrait renaître en lui le cardinal de Richelieu son grand-oncle, et l'opposaient sans cesse au parti des Choiseul qui gouvernait alors. Le duc, encouragé par ces éloges, entreprit de dépouiller le parlement et les états du plus précieux de leurs droits, de celui de fixer et de lever l'impôt. Cette tentative porta à son comble l'irritation des esprits et donna lieu à des plaintes plus énergiques. Le gouverneur fut rappelé et l'ancien parlement rétabli. Louis XV, laissant se ranimer une affaire qu'il avait voulu étouffer, parut céder aux plaintes que la magistrature renouvelait contre d'Aiguillon ; le procès fut évoqué au parlement de Paris ; et cette cour, s'étant déclarée contre l'accusé, menaça de le frapper judiciairement. Tout se réunissait pour le perdre ; il recourut alors à la protection de la comtesse Dubarry, qui venait de succéder à madame de Pompadour. Fort d'un appui si peu honorable, il obtint un ordre du roi qui supprimait la procédure. Le parlement, irrité, parut alors excéder

les bornes de ses pouvoirs, en anticipant sur son propre jugement, et en rendant, le 4 juillet 1770, un décret qui déclarait le duc d'Aiguillon « prévenu « de faits qui entachaient son honneur, et suspendu « des fonctions de la pairie jusqu'à son jugement. » La France entière semblait faire cause commune avec le parlement de Paris; mais, sous ce règne, le caprice d'une vile courtisane était plus puissant que les parlements et l'opinion publique. Le chancelier Maupeou évoqua l'affaire à la cour des pairs, et Louis XV vint justifier lui-même l'accusé dans un lit de justice où siégeait d'Aiguillon (1770). Le duc triompha de ses ennemis, qui n'eurent plus à lui opposer que des chansons satiriques. Aidé de la protection de la favorite, il fit enlever du greffe du parlement toutes les pièces de sa procédure, qui fut ainsi anéantie. L'année suivante, il obtint l'exil de Choiseul, et vit enfin son ambition satisfaite par son élévation au ministère. Le département des affaires étrangères lui fut d'abord confié. Un triumvirat, que formèrent ce ministre, l'abbé Terrai et le chancelier Maupeou, changea totalement le système de l'administration. L'autorité royale parut y gagner; cependant c'est de cette époque que date la fermentation des esprits qui, vingt ans plus tard, entraîna la chute de la monarchie. On ne saurait le nier, jamais hommes d'État n'encoururent plus justement le mépris et la colère d'une nation généreuse et jalouse de son honneur. Tandis que Maupeou supprimait les parlements, et que Terrai remédiait au désordre des finances par la banqueroute, le duc d'Aiguillon laissait s'accomplir l'acte le plus inique des temps modernes, le plus dangereux pour l'équilibre européen, et en même temps le plus honteux pour la France, le partage de la Pologne par la Russie, la Prusse et l'Autriche. A cette nouvelle, Louis XV s'écria : « Si Choiseul eût été ici, le partage n'aurait « pas eu lieu. » Ces paroles, dans la bouche d'un tel prince, marquent d'une flétrissure indélébile la politique du duc d'Aiguillon. Tout ce qu'on a pu alléguer pour sa défense, c'est que, tout occupé à disputer au chancelier la plénitude du pouvoir et à se maintenir dans les bonnes grâces de la favorite, et mal servi en même temps par ses agents diplomatiques, surtout par le cardinal de Rohan, son ambassadeur à Vienne, il ignora totalement les projets des trois cours copartageantes, et n'apprit le premier partage de la Pologne que lorsqu'il n'était plus temps de l'empêcher; ce qui lui eût été d'autant plus facile, que ce ne fut point sans une longue résistance et sans de violents remords que Marie-Thérèse donna son consentement à une usurpation jusque-là sans exemple. D'Aiguillon ayant payé à Gustave III, pendant le voyage de ce prince à Paris, une partie des subsides arriérés, il s'attribua l'honneur d'avoir préparé la révolution arrivée en Suède, en 1772, en faveur de l'autorité royale. Ce ministre avait tant d'éloignement pour tous les projets de son prédécesseur, qu'il se déclara contre l'alliance de l'Autriche, et affaiblit le pacte de famille qui liait la France à l'Espagne. Peu de temps avant la mort de Louis XV, il réunit le département de la guerre à celui des affaires étrangères. L'avénement de Louis XVI fut le signal de sa disgrâce. Il s'attendait à être soutenu par son oncle, le comte de Maurepas; mais ce ministre ne voulut pas lutter contre la haine publique, et surtout contre celle que la jeune reine portait à d'Aiguillon. Le protégé de Mme Dubarry, dont l'égoïsme et l'incapacité avaient été si funestes à l'honneur et aux intérêts de la France, alla terminer dans l'exil sa honteuse carrière. Il mourut oublié et méprisé, laissant la réputation d'un courtisan immoral, plein d'esprit et de dextérité pour l'intrigue, mais dépourvu des qualités qui font l'homme d'État.

B—P

AIGUILLON (Armand-Vignerot-Duplessis, duc d'), fils du précédent, était, avant la révolution, colonel du régiment de Royal-Pologne, cavalerie, et commandant des chevau-légers de la garde du roi. Il fut, en 1789, député de la noblesse d'Agen aux états généraux. Le 25 juin, il alla avec la minorité de son ordre se réunir au tiers état. Dans la fameuse séance nocturne du 4 août, il fut le second à provoquer les gentilshommes à renoncer à leurs priviléges. Accusé d'avoir été l'un des hommes déguisés en femmes qui excitèrent le désordre à Versailles dans la nuit du 5 au 6 octobre 1789, il repoussa ces accusations; mais ses dénégations ne convainquirent personne, et l'abbé Maury l'apostropha un jour au milieu de l'assemblée en lui disant : *Tais-toi, salope*. Le 4 août, il avait donné, avec le duc de Liancourt, aux agents du parti révolutionnaire, un repas remarquable par sa profusion. Il fut membre des comités de vérification et de liquidation, puis du comité central pour l'inspection de la salle. Il présenta à la tribune quelques travaux de finance, entre autres un rapport fait à la séance du 8 août sur la situation des recettes et des dépenses, et d'où il résultait que celles-ci surpassaient la recette de 50 millions 800,000 livres. Peu de temps après, il voulut faire transférer au corps législatif la nomination des emplois, et demanda qu'il n'y eût point de destitution sans jugement. Le 4 janvier 1790, il fut élu secrétaire de l'assemblée. Le 15 avril, il se prononça pour la création des assignats. Le 15 mai suivant, à l'occasion des armements de l'Espagne contre l'Angleterre, auxquels la cour paraissait déterminée à prendre une part active, il s'éleva fortement contre la guerre, qu'il qualifia de piége tendu par les ministres à la constitution, et développa, avec une adresse dont on ne le croyait pas capable, les dangers pour un État libre d'un roi guerrier et victorieux; il insista en conséquence pour que l'assemblée commençât par déterminer à qui du corps législatif ou du roi appartiendrait le droit de paix et de guerre; et dans la discussion qui s'ensuivit, il se prononça pour l'attribution de ce droit à la nation. A la séance du 7 décembre au soir, il répondit à Cazalès qui attaquait la conduite du ministre son père. A la séance du 25 février 1791, après la lecture d'une lettre de la municipalité de Moret, qui annonçait qu'elle avait en vain essayé de s'opposer au départ de Mesdames, tantes du roi, et qu'elle avait été obligée de céder à la force, le duc d'Aiguillon de-

manda que le ministre de la guerre fût interpellé, pour savoir s'il avait ordonné de fournir une escorte à Mesdames : « Dans ce cas, continua le duc, je le « dénonce comme auteur d'un délit grave, et comme « ayant porté atteinte à la constitution. » Quelques jours après, et par suite de cette affaire, il réclama une loi sur la résidence de la famille royale. Lors de la fuite de Louis XVI, ce fut lui qui présenta à l'assemblée la lettre par laquelle le duc d'Aumont l'assurait de son dévouement. Le 13 août, il renouvela la proposition faite précédemment et tendant à décréter que le roi et l'héritier présomptif de la couronne ne pourraient jamais commander les armées. Il remplaça, au commencement de 1792, le général Custines dans le commandement de l'armée employée dans les gorges de Porentrui. Il resta à cette armée jusqu'après le 10 août. Alors une lettre qu'il écrivait à Barnave, et où l'assemblée était qualifiée d'usurpatrice, ayant été saisie, elle devint le motif d'un décret d'accusation contre lui. Il sortit de France, fut accusé par Viard d'être à Londres membre d'une coterie d'émigrés intriguant contre la France, ce qu'il nia par une lettre insérée dans *le Moniteur*, au commencement de 1793. Après s'être fait remarquer par ses opinions contre le roi, on ne le voit pas sans étonnement traiter d'usurpatrice l'assemblée qui renverse le trône. Pour expliquer cette contradiction, on a prétendu qu'un ressentiment particulier contre la reine avait jeté d'Aiguillon dans le parti démocratique, où son peu d'habileté ne lui permit pas de jouer un rôle supérieur. On ajoute que son patriotisme, quels qu'en eussent été d'ailleurs l'origine et le mobile, échoua tout à fait lorsqu'il fut question d'appliquer aux colonies les principes de la constitution. Il est certain, au reste, que l'époque de la révision ramena vers la cour une grande partie de la minorité de la noblesse, et que d'Aiguillon perdit dès lors la réputation que lui avaient acquise ses opinions précédentes. A partir de cette époque, il disparut de la scène politique. Pendant son émigration, il habita longtemps Hambourg avec ses amis les frères de Lameth, et mourut dans cette ville, le 4 mai 1800, au moment de rentrer en France par sa radiation de la liste des émigrés. M—D j.

AIKIN (JOHN), médecin et littérateur anglais, né en 1747, à Kibworth, en Leicestershire, était fils d'un instituteur et ministre presbytérien. Destiné de bonne heure à l'art de guérir, il reçut d'abord les leçons d'un opérateur célèbre, C. White, de Manchester, qui lui procura la première occasion de se faire connaître, en insérant parmi ses *Observations chirurgicales* (Cases in surgery), un essai de son élève sur la ligature des artères. Aikin s'établit à Chester comme chirurgien ; en 1771, il se réunit à sa famille, à Warrington, en Lancashire, et se maria l'année suivante. Une chaire de chimie et de physiologie lui fut donnée dans l'école que dirigeait son père; mais trouvant peu d'avantages à exercer sa profession, il alla prendre à Leyde un degré en médecine, et revint s'essayer dans un champ plus vaste, à Yarmouth, en Norfolk. Là sa clientèle s'étendit un peu. Il y forma une société littéraire, et vécut heureux au milieu de ses livres et d'honorables amis, jusqu'au moment où le cri de liberté proféré en France commença à retentir dans les îles Britanniques. Aikin s'était déjà rendu suspect au gouvernement de son pays par l'ardeur qu'il avait mise à faire révoquer, en faveur de ses coreligionnaires, les actes de test et corporation, qui les excluaient des emplois publics. La notoriété de ses opinions, favorables aux idées appelées nouvelles, rendit moins tranquille son séjour à Yarmouth, et il crut devoir, en 1792, transférer sa résidence à Londres. Le cercle assez limité de sa clientèle lui avait laissé beaucoup de loisir pour s'adonner à la culture des lettres : sa plume s'exerçait alternativement sur la chimie, la biographie, la morale et l'art du chansonnier. Il avait publié un grand nombre de productions, recommandables surtout par l'utilité de leur objet, par leur tendance morale, par le naturel, la correction et l'agrément du style, lorsqu'on lui proposa la direction d'un nouvel ouvrage périodique, le *Monthly Magazine*, qui fut enrichi de ses écrits, depuis 1796 jusqu'en 1806. Il a été l'éditeur et le principal rédacteur d'une Biographie générale, en 10 volumes in-4°, dont le premier parut en 1799 et le dernier en 1815. Les divers collaborateurs, Aikin, Enfield, Nicholson, Thomas Morgan, William Johnston et autres, ont puisé leurs matériaux à de bonnes sources, et présenté les faits avec impartialité et simplicité. Leur ouvrage a fourni d'utiles documents aux auteurs de la *Biographie universelle*. La robuste constitution d'Aikin s'était considérablement affaiblie par des veilles prolongées dans le cabinet et dans le monde, où l'agrément et la sûreté de son commerce le faisaient rechercher. Ses facultés intellectuelles s'altérèrent plusieurs années avant sa mort, arrivée le 7 décembre 1822, à Stoke-Newington. Au nombre de ses amis étaient Priesley, les historiens Henry et Roscoe, et le philanthrope Howard. Presque toute sa famille cultivait la littérature. Sa fille Lucy, à qui l'on doit des mémoires sur la cour d'Élisabeth, a publié des mémoires sur la vie de son père, avec un choix de ses écrits, et un portrait, 1823, 2 vol. in-8°. Rappelons ici ceux des ouvrages d'Aikin que nous n'avons pas mentionnés : *Observations sur l'usage extérieur des préparations de plomb*. — *Observations sur les hôpitaux*, trad. en français, par Verlac, 1787, in-12. — *Mémoires biographiques de la médecine dans la Grande-Bretagne, jusqu'au temps d'Harvey*, 1780, in-8°. — Une édition, très-augmentée, de la *Materia medica* de Lewis. — *Esquisse de l'économie animale*. — *Essai sur la composition des chansons* (song-writing), in-12. — *Pièces diverses en prose*, conjointement avec sa sœur, miss Aikin (depuis madame Barbauld), 1775, in-8°. Cette dame a inséré aussi quelques morceaux dans les deux premiers volumes des *Soirées au logis*, ouvrage publié par son frère, de 1793 à 1795, en 6 volumes, et dont le succès se soutient toujours. Il a été traduit en français, 6 vol. in-12, sur la 12e édition ; une 14e a paru en 1827, 4 vol. — *Textes de Chimie ; Manuel de chimie*, trad. de Baumé.—*Essai sur l'application de l'histoire*

naturelle à la poésie, in-12. — *Le Calendrier de la nature*, in-12. — Traduction anglaise de Tacite : *des Mœurs des Germains* et *Vie d'Agricola*, 1815, in-8°, avec carte. Aikin n'alla pas plus loin, dès qu'il sut que Murphy traduisait le même historien. — *England delineated*, 2 vol. in-8°, système de géographie très-estimé, imprimé plusieurs fois. — *Poésies*, 1 vol. in-12. — *Lettres sur la poésie anglaise*, adressées par l'auteur à une de ses nièces, 2e édition, 1807, in-12. — *Esquisse du caractère et des services publics de John Howar*, 1790, trad. en français par Boulard, in-12. — *Lettres d'un père à son fils*, sur divers sujets relatifs à la littérature et à la manière de se conduire dans le monde, 2 vol., 1793-1799, réimprimées en 1806. Ces lettres sont, de toutes les productions d'Aikin, celle que les Anglais estiment le plus. Une grande diversité de sujets intéressants y sont traités avec beaucoup de sens et de bonne foi. Le père exhorte son fils à ne pas trop craindre de se faire des ennemis : c'est en effet souvent le partage de la vertu. On en trouve une analyse en français dans un des cahiers du *Spectateur du Nord*, qui contient aussi la traduction de quelques morceaux des *Mélanges*, notamment : *Recherches sur le genre de malheurs qui excitent des sensations agréables*. — Les *Mémoires de Huet*, trad. en anglais, avec des notes, 1810, 2 vol. in-8°. — *Essais littéraires*, 1811, in-8°. — *Vies de Selden et d'Usher*, 1812, in-8°. — *Les Saisons*, de Thomson, 1793, in-8°; l'*Essai sur l'homme*, de Pope, 1796, in-12 ; les Poésies de Green, auteur du *Spleen*, 1796, in-12; les *OEuvres poétiques de Goldsmith*, 1796, in-12, ont été enrichies d'essais critiques dus à J. Aikin. Ces introductions ont été reproduites, en 1829, dans l'édition des œuvres choisies des poëtes anglais. — *Poésie vocale, ou Recueil de chansons*, Londres, 1810, in-8°. Aikin avait l'habitude d'écrire, à la fin de chaque année, des notes sur les événements historiques; c'est de ces matériaux qu'il composa les *Annales du règne de Georges III*, ouvrage dont on a loué l'impartialité. On en a fait une nouvelle édition où le récit est prolongé jusqu'à la fin du règne. M. Eyriès en a publié une traduction française. L.

AIKMAN (GUILLAUME), peintre écossais, né en 1682. Après avoir puisé les principes de son art dans l'étude des grands maîtres en Italie, et fait quelque séjour en Turquie, il revint en Écosse, et passa ensuite en Angleterre, où il trouva un généreux protecteur dans le duc d'Argyll. Il est estimé de ses compatriotes pour la grâce et l'élégance de ses compositions. On a conservé de lui, entre autres ouvrages, des portraits des personnages les plus distingués de son temps. Il fut l'ami des premiers poëtes de sa nation ; et, quel que soit son rang parmi les artistes, on lui doit de la reconnaissance pour avoir le premier fait connaître et encouragé le mérite naissant du poëte Thomson. Aikman mourut en 1731. Plusieurs poëtes anglais ont célébré dans leurs vers ses talents et ses excellentes qualités. Thomson a fait un poëme touchant sur sa mort. S—D.

AILHAUD (JEAN), chirurgien, né à Lourmian en Provence, ne doit sa célébrité qu'à la poudre purgative qui porte son nom, et dont il se disait l'inventeur. On prétend qu'il en avait obtenu le secret de la fille d'un chirurgien-major. Ailhaud en fit les premiers essais à Cadenet, petit village de Provence qu'il habitait, et employa le gain de ce débit à se faire recevoir docteur à Aix. Méconnaissant les premiers principes de son art, qui rejette toutes les applications exclusives, il se rangea parmi les charlatans, les médecins à spécifiques, et eut recours à toutes les petites menées de l'intrigue pour assurer à sa poudre un emploi universel. Il se procura un privilége exclusif pour la faire débiter, et établit à cet effet des bureaux dans les principales villes du royaume. Pour lui donner encore plus de vogue, il publia, en 1738, un *Traité de l'origine des maladies et des effets de la poudre purgative*, en latin et en français. Il en donna une seconde édition, augmentée, en 1742. Le succès de cette poudre fut tel qu'elle lui valut des sommes immenses, avec lesquelles il acheta des terres considérables, et devint un des plus grands propriétaires de Provence. On n'en sera pas surpris, quand on saura qu'un paquet de poudre, qu'il vendait un louis, lui coûtait deux liards. Fidèle au système qui l'enrichissait, Ailhaud rapporta dans ses écrits toutes les maladies à une cause unique, et proclama sa poudre (qui n'était autre chose qu'un mélange de résine, de scammonée et de suie) le remède par excellence; suivant l'usage des charlatans, il fit imprimer à la suite de ses ouvrages un grand nombre de lettres des malades qu'il avait séduits. Paris fut aussi le théâtre de ses empiriques travaux. Il mourut à Aix, en 1756, à 82 ans. — Son fils, *Jean-Gaspard* AILHAUD-CASTELET, baron de la Pellet, acheta une charge de secrétaire du roi, et mourut le 22 septembre 1800. Il avait publié : 1° *Médecine universelle prouvée par le raisonnement, ou Précis du traité de J. Ailhaud*, 1760, in-12; 1764, 3 vol. in-12; 2° *Lettres à M. Barbeu-du-Bourg, au sujet de la poudre purgative*, 1762, in-12; 3° *l'Ami des Malades, ou Discours historiques et apologétiques de la poudre purgative*, 1765, in-12; 4° *Traité de la vraie cause des maladies, et Manière la plus sûre de les guérir par le moyen d'un seul remède*, 1776, in-12 (1). C. et A—N.

AILLAUD (PIERRE-TOUSSAINT), né à Montpellier en 1759, embrassa l'état ecclésiastique, et, après avoir professé la rhétorique au collége de Montauban, devint bibliothécaire de cette ville, où il est mort en 1826. On a de lui : 1° *Apothéose de Thérésine*, poëme élégiaque en cinq chants, Montauban, 1802, in-8°. 2° *L'Égyptiade*, poëme héroïque en douze chants, Toulouse, 1802, in-8°; nouvelle édit., Paris, 1813, in-8°. Le sujet de ce poëme est l'expédition de Bo-

(1) On a dit que cette poudre était un mélange de résine, de scammonce et de suie. Je crois être sûr qu'il n'y entre pas de suie, mais du pain brûlé pulvérisé. Quelque idée qu'on ait de la poudre d'Ailhaud, il est certain que c'est le médicament qui a le mieux réussi à l'équipage du chevalier de Boufflers au Sénégal. Quant aux ouvrages qu'on attribue à Ailhaud le fils, pas un seul n'est de lui : ils sont de ses amis ou de quelques zélés partisans de sa poudre. *L'Ami des malades*, par exemple, est d'un curé du diocèse d'Autun, qui en distribuait beaucoup et gratuitement aux pauvres de sa paroisse. Z.

naparte en Egypte. L'auteur en a emprunté tout le plan à la *Jérusalem délivrée*, mais son modèle ne l'a guère inspiré : *l'Égyptiade* n'est qu'un long et monotone panégyrique dépourvu de pensées poétiques. L'abbé Aillaud voulait ajouter quatre nouveaux chants à son poëme ; mais les événements de 1814 étant survenus, il les fit paraître sous le titre de *Fastes poétiques de la révolution française*, Montauban, 1821, in-18. 3° *Cléopâtre à Auguste*, héroïde, Montauban, 1802, in-8°. 4° *Le Nouveau Lutrin, ou les Banquettes*, poëme héroï-comique en huit chants, ibid., 1803, in-8°. 5° *Le Triomphe de la révélation*, poëme en quatre chants, ibid., 1815, in-8°. 6° *Les Argonautes de l'humanité*, en deux chants, ibid., 1817, in-8°. 7° *Jean-Jacques Rousseau dévoilé, ou réfutation de son discours contre les sciences et les lettres*, ibid., 1817, in-8° de 54 pages. 8° *Tableau politique, moral et littéraire de la France, depuis le règne de Louis le Grand jusqu'en 1815, renfermé dans le développement de cette question : Quels ont été les effets de la décadence des mœurs sur la littérature française?* Montauban et Paris, 1823, in-8°. 9° *La Nouvelle Henriade*, poëme héroïque en douze chants, dont le premier seulement a paru, Montauban, 1826, in-8° de 36 pages. Cet essai est précédé d'observations sur *la Henriade* de Voltaire, que l'abbé Aillaud trouve très-defectueuse dans le plan et dans l'exécution, ce qui l'avait déterminé à refaire entièrement ce poëme. On a encore de lui une traduction en vers de quinze odes d'Horace. Z.

AILLY (Pierre d'), cardinal, surnommé *l'aigle des docteurs de la France*, et *le marteau des hérétiques*, naquit à Compiègne, en 1350, d'une famille obscure, et s'éleva, par son mérite, aux premières dignités de l'Église. Admis comme boursier au collége de Navarre, il s'y distingua, et publia, avant l'âge de trente ans, des traités de philosophie, suivant les principes des nominaux, dont les disputes avec les réaux agitaient alors tous les esprits. Reçu docteur en 1380, et grand maître du collége de Navarre quatre ans après, il forma dans cette école les Gerson et les Clémangis. Chargé ensuite d'aller plaider à Avignon, devant le pape Clément VII, la cause de l'université de Paris contre Jean de Monteson, et d'exposer les motifs de la conduite qu'elle avait tenue dans l'affaire du schisme, il s'en acquitta avec un tel succès, qu'à son retour il fut fait chancelier de l'université, aumônier et confesseur de Charles VI. Ce roi l'ayant envoyé vers l'anti-pape Pierre de Lune, il décida le conseil, au retour de sa mission, à reconnaître Pierre pour pape légitime, sous le nom de Benoît XIII. Peu de temps après, il fut nommé successivement aux évêchés du Puy et de Cambray; mais il ne prit possession que de ce dernier siége. Il avait prêché avec tant de force sur la Trinité, devant Benoît XIII, que ce pontife en institua la fête. Ses instances auprès de Boniface IX obtinrent l'établissement des théologaux dans toutes les cathédrales du royaume. Les soins que d'Ailly se donna pour éteindre le schisme qui divisait l'Église romaine, soutenant la nécessité d'un concile général pour y parvenir, amenèrent la convocation de celui de Pise, en 1409. Pierre d'Ailly s'y distingua autant par son savoir que par sa fermeté et sa prudence. Deux ans après, Jean XXIII l'éleva au cardinalat, et l'envoya en Allemagne en qualité de légat. Mais c'est surtout par le rôle qu'il joua au concile de Constance que ce prélat s'est rendu célèbre; il fut de la commission chargée de rechercher la cause des hérésies, et d'y apporter remède; il présida même la troisième session de ce fameux concile, fit décider que la retraite de Jean XXIII et de ses cardinaux n'empêchait pas que le concile ne conservât toute son autorité, y soutint, par ses discours et ses écrits, la supériorité des conciles sur le pape, et la nécessité d'une réformation dans l'Église, à commencer par le chef. D'Ailly s'était démis de son évêché en 1411, lorsque Martin V le fit légat d'Avignon, où il mourut en 1420, comme cela est marqué dans la relation de ses obsèques par Jean le Robert, écrite au moment où elles furent célébrées, et dans les actes du chapitre général des chartreux, qui se tenait à la même époque. Le collége de Navarre, qu'il avait comblé de bienfaits, hérita de ses livres et de ses manuscrits. On en trouve la liste dans l'Histoire de ce collége, par Launoi, dans le *Gersoniana* de Dupin, et dans la *Bibliothèque nouvelle des manuscrits* de D. Montfaucon. Le plus connu et le plus remarquable de ses écrits est celui qui est intitulé : *Libellus de emendatione Ecclesiæ*, imprimé séparément, Paris, 1631, in-8°, et dans la dernière édition des œuvres de Gerson, bibliothèque de Reims, n° 1155; il s'y élève contre le grand nombre des ordres mendiants, contre le faste des prélats, contre les excommunications et la multiplicité des fêtes. D'Ailly était persuadé que la puissance ecclésiastique pouvait disposer des couronnes ; mais ce grand théologien, cet esprit élevé et ferme, ce hardi réformateur partageait les faiblesses de son siècle, il croyait à l'astrologie judiciaire. Dans ses livres intitulés : *Concordantia astronomiæ cum theologia et concordantia astronomiæ cum historia*, Vienne, 1490, Venise, 1594, in-8°, il fait coïncider les révolutions et la chute des empires et des religions avec les conjonctions des grandes planètes, et soutient, en outre, que le déluge, la naissance de Jésus-Christ, les principaux miracles et prodiges ont pu être devinés et prédits par l'astronomie. Ses traités et ses sermons furent imprimés à Strasbourg, en 1490; sa *Vie du pape Célestin V*, à Paris, 1539, et ses *Météores*, à Strasbourg, 1504, et à Vienne, 1509. D'Ailly a aussi composé quelques pièces de vers français, qui sont tombées dans l'oubli. T—d.

AILLY (Pierre d'), né à Paris, y exerça la chirurgie avec succès, et y mourut en 1684. On le regarde comme l'auteur d'un ouvrage estimé sur le traitement des plaies d'armes à feu, imprimé en 1668, in-12; mais cet ouvrage n'est que la traduction d'un traité latin de Plazzoni, professeur d'anatomie et de chirurgie à l'université de Padoue, auquel d'Ailly a fait seulement quelques additions. C. et A—n.

AILRED, ETHELRED, ou EALRED, historien anglais, abbé de Revesby, dans le comté de Lincoln,

était né en 1109, et fut élevé en Écosse avec Henri, fils de David, roi de ce pays. Il passa sa vie dans la retraite, et la consacra à l'étude et aux lettres; il reste de lui les ouvrages suivants, écrits en latin : 1° *Histoire de la guerre de l'Étendard, sous le règne du roi Étienne;* 2° *Généalogie des rois d'Angleterre;* 3° *Histoire de la vie et des miracles d'Édouard le Confesseur;* 4° *Histoire de la religieuse de Watthun* (ces quatre ouvrages se trouvent dans les *Decem Scriptores*, publiés par Twysden, à Londres, en 1652); 5° des *Sermons;* 6° *le Miroir de charité;* 7° *Traité sur l'Enfant Jésus;* 8° *Traité de l'Amitié spirituelle*. Ces trois derniers ouvrages, publiés à Douai en 1631, se trouvent aussi dans la *Bibliotheca Cisterciensis*, 5e vol., et dans la *Bibliotheca Patrum*, vol. 23. X—s.

AIMAR RIVAULT. *Voyez* RIVAL.

AIMAR-VERNAI (JACQUES), paysan de St-Véran, près St-Marcellin, en Dauphiné, s'est rendu fameux par l'usage de la baguette divinatoire. Jusqu'au 17e siècle, on ne l'avait employée que pour la recherche des métaux; aussi les écrits des alchimistes sont-ils les premiers qui en aient fait mention. Mais, vers la fin du 17e siècle, la puissance que manifesta la baguette devint de plus en plus merveilleuse, surtout en Dauphiné, et dans les mains de Jacques Aimar. A l'aide de sa baguette de coudrier, il prétendait découvrir les eaux souterraines, les métaux enterrés, les maléfices, les voleurs et les assassins. Le bruit de ses talents merveilleux s'étant répandu dans toute la France, il fut appelé à Lyon en 1692, pour découvrir des assassins qui avaient échappé à toutes les recherches de la justice. Arrivé dans cette ville, il est conduit sur le lieu même où avait été commis le crime : à l'instant sa baguette tourne rapidement; il suit les coupables à la piste, s'embarque sur le Rhône, arrive à Beaucaire, reconnaît et fait arrêter un des meurtriers, qui, après avoir confessé son crime, l'expie sur l'échafaud. L'exactitude des renseignements fournis par Aimar excita l'admiration générale; on en publia plusieurs relations, et la plus complète fut celle d'un M. de Vagny, procureur du roi à Grenoble, intitulée : *Histoire merveilleuse d'un maçon qui, conduit par la baguette divinatoire, a suivi un meurtrier pendant quarante-cinq heures sur la terre, et plus de trente heures sur l'eau.* De nouvelles épreuves furent pour Jacques Aimar de nouveaux triomphes, et on ne parla plus dans toute la France que de sa baguette merveilleuse; mais quel était le principe ou l'origine des prodiges qu'il opérait? Quelques philosophes n'y voyaient qu'un effet naturel, une suite nécessaire des lois du mouvement et de l'existence des émanations qui, selon eux, s'échappent des fontaines, des métaux et même du corps humain; mais d'autres, ne voyant dans la physique rien qui pût expliquer la propriété de la baguette, prirent le parti d'attribuer ses prodiges à l'influence de Satan et de l'enfer. Telle fut l'opinion que manifestèrent le P. Lebrun de l'Oratoire et le célèbre Malebranche. Ils appuyaient leurs arguments de citations tirées de Porphyre et de St. Augustin. Tous ces débats occupaient le public; Jacques Aimar devenait chaque jour plus célèbre. Frappé des récits qui lui venaient de toutes parts, Henri-Jules de Bourbon-Condé, fils du grand Condé, voulut voir l'auteur de tant de prodiges. Il fit venir Aimar à Paris, où la vertu de sa baguette fut mise aussitôt à l'épreuve; mais elle prit des pierres pour de l'argent; elle indiqua de l'argent dans un lieu où il n'y en avait pas; en un mot, elle opéra avec si peu de succès, qu'elle perdit bientôt tout son crédit. Les épreuves furent répétées, et, à la grande confusion d'Aimar, la baguette resta immobile. L'on se convainquit enfin qu'il n'était qu'un imposteur adroit. Il avoua lui-même au prince que la baguette et lui-même étaient sans pouvoir, et qu'il avait seulement cherché par cette ruse à gagner quelque argent. On le chassa, et il ne fut plus question de lui. Environ un siècle plus tard, Bletton, hydroscope non moins fameux que le paysan du Dauphiné, a renouvelé à Paris les prodiges de la baguette divinatoire, appliquée à la recherche des sources et des métaux. En Italie et en France, comme en Allemagne, des savants même, surtout des médecins, se sont faits les apologistes de Jacques Aimar, de Bletton, de Pennet, et des autres charlatans de cette espèce qui ont pris le titre d'hydroscopes. Un membre de l'Académie de Munich, le docteur Ritter, a soutenu les merveilles de la baguette, en s'autorisant des phénomènes du galvanisme. La rabdomancie a pris les dehors d'une véritable science, elle a été qualifiée, par ses partisans, du nom d'électricité souterraine, quoique la plupart d'entre eux ignorassent jusqu'aux lois de l'électricité. On a plusieurs fois mis leur charlatanisme à découvert; mais, comme tous ceux qui fondent leur crédit sur les erreurs populaires, ils ne se sont pas découragés. Aux hydroscopes Bletton et Pennet, a succédé le nommé Campetti, né sur les limites de l'Italie et du Tyrol. Au lieu de la baguette hydroscopique, il ne se sert que d'un petit pendule que l'on tient à la main, et qui est formé par un morceau de pyrite, ou de quelque autre substance métallique suspendue à un fil, et auquel on attribue des choses merveilleuses, qu'on rapporte toutes à un système de polarité positive et négative, selon le sens dans lequel le pendule tourne. Sous ces nouvelles formes, l'hydroscopie n'a pas fait autant de bruit que lorsqu'elle était livrée au peuple. D'ailleurs le progrès des lumières rend aujourd'hui le succès de toutes les charlataneries beaucoup plus difficile. Quant à l'opinion que l'on doit avoir sur le fond de la question, elle est nécessairement subordonnée à l'expérience. Il est possible qu'il s'échappe des corps fluides ou métalliques des émanations qui agissent sur le système nerveux de quelques individus, de manière à les avertir de la présence de ces substances. Mais il n'existe, jusqu'à présent, aucun fait qui prouve cette propriété; et quelques efforts qu'aient faits les vrais physiciens, ils n'ont jamais pu amener les apôtres de la rabdomancie à une seule épreuve rigoureuse dont ils se soient tirés avec honneur. B—T.

AIMERI DE BELENVEI. *Voyez* BELENVEI.

AIMERI DE BELMONT. *Voyez* BELMONT.

AIMERIC DE SARLAT naquit, dit son biographe provençal, dans un riche bourg du Périgord, et fut d'abord jongleur. Le talent remarquable avec lequel il chantait ou déclamait les vers lui acquit un grand renom comme interprète intelligent et pathétique des troubadours et des dames qui s'exerçaient dans la *gaye science*. Une étude attentive des maîtres développant en lui des dispositions naturelles, il devint poëte lui-même et prit rang parmi les troubadours. Il ne nous reste que trois de ses compositions; « mais elles suffisent, dit M. E. David, « pour placer leur auteur au rang des troubadours « les plus distingués par la finesse de leur esprit, « la précision et l'harmonie du style. » On y retrouve, en effet, ces pensées ingénieuses et vives, ces sentiments élevés et délicats, ce style élégant et léger, ces expressions pittoresques et musicales, cet accord harmonieux des sons et du rhythme avec les idées qui caractérisent les productions de la muse occitanienne. La strophe suivante donnera une idée de la manière d'Aimeric : elle offre une comparaison charmante et un bel exemple d'harmonie imitative :

Aissi muev mas chansos
Com la lauzeta fai,
Que poian aut s'en vai
E de sus deisen jos;
Pueis pausa s'en la via
Chantan

Ainsi s'élance ma chanson,
Comme fait l'alouette,
Qui, battant de l'aile, en haut s'élève,
Et d'en haut redescend,
Puis sur le chemin se pose
En chantant (1).

Ne voit-on pas s'élever la chanson légère et comme l'alouette redescendre en chantant? Dans cet autre exemple, où la pensée est respectueuse et triste, la marche du vers est lente et l'image prend un air de majesté :

E m sui cubertz de ma granda tristor,
E trac l'afan de las penas d'amor,
E vauc ves tal, franc e obedien,
Que ja per mi non sabra mon talen.

Enveloppé de ma grande tristesse,
Je traîne le tourment des peines d'amour,
Et je viens, franc et obéissant, vers celle
Qui jamais de ma bouche ne connaîtra mon désir (2).

La pièce à laquelle nous avons emprunté notre première citation finit par deux envois : l'un s'adressait à un troubadour couronné, à don Pedro II, roi d'Aragon, prince brillant, chevaleresque, protecteur généreux des poëtes; l'autre à Guillaume VIII, vicomte de Montpellier et gendre de don Pedro. Aimeric de Sarlat vivait dans la seconde moitié du 12e siècle et au commencement du 13e; il appartient par conséquent encore à la belle époque de la poésie provençale : mais sur la fin de sa carrière, une nouvelle invasion de barbares, l'affreuse guerre des Albigeois, amène une décadence rapide, et cette brillante fleur du génie méridional languit, perd la grâce aimable et riante de ses couleurs primitives, et meurt. Ce qui nous reste de ce troubadour a été recueilli par Raynouard dans le *Choix*, etc.; et par Rochegude dans le *Parnasse occitanien*. C. W—R.

(1) Trad. de M. E. David.
(2) Trad. de M. E. David.

AIMERIC MALEFAYDA, ou de MALEFAYE, patriarche de l'Église d'Antioche, naquit au commencement du 12e siècle, dans le bourg de St-Viance, en bas Limousin, et se voua de bonne heure à l'état ecclésiastique. Son zèle et ses vertus l'ayant fait remarquer en Orient, dans la croisade qu'avait publiée Urbain II, il fut élu doyen, puis patriarche d'Antioche en 1142. Il travailla à la réformation des ermites du Mont-Carmel, les rassembla en une congrégation, et leur donna une règle. Sa réforme fut confirmée en 1180 par le pape Alexandre III. C'est de là que sont venus les carmes, dont St. Berthold, frère d'Aimeric, fut le premier général. Ce patriarche, qu'Alexandre III avait nommé légat du saint-siége en Orient, mourut en 1187. Nous avons de lui : 1° *de Institutione primor. monachor. in lege veteri exortorum, et in nova perseverantium*, au 5e volume de la *Bibliothèque des Pères*. Ce livre, dans lequel l'auteur veut prouver que le prophète Élie est le fondateur des carmes, est la traduction d'un ouvrage faussement attribué à Jean de Jérusalem, au 5e siècle. 2° *La Prise de Jérusalem par Saladin*. 3° *Epistola ad Hugonem Eterianum*, dans le t. 1er du *Trésor* de dom Martenne. T—D.

AIMERICH (le P. MATTHIEU), savant philologue, naquit en 1715, à Bordil, dans le diocèse de Girone. A dix-huit ans, il embrassa la règle de St. Ignace, et, après avoir terminé ses études, professa la philosophie et la théologie dans divers colléges de son ordre. Il fut fait ensuite recteur à Barcelone, puis à Cervera, et enfin chancelier de l'université de Gandia. Il se trouvait à Madrid, où il était venu surveiller l'impression des ouvrages de deux de ses confrères (1), lorsque parut le décret qui prononçait l'expulsion d'Espagne de tous les jésuites. Conduit sur le bâtiment qui devait le transporter en Italie, il se montra plein de résignation, dit un témoin oculaire (le P. Caballero), et pendant toute la traversée, il ne s'occupa que de consoler ses compagnons d'infortune dont plusieurs étaient âgés et infirmes. Le P. Aimerich s'établit à Ferrare; et ce fut dans son exil qu'il composa les ouvrages qui lui assurent un rang distingué parmi les philologues et les critiques du 18e siècle. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il rédigea ces ouvrages, si riches d'érudition, sans autre secours que celui de la bibliothèque publique, et encore, suivant la Serna, ses infirmités précoces ne lui permettaient-elles pas de la fréquenter régulièrement. (Catalogue de la

(1) La *Chronique* d'Idace (*voy.* ce nom) avec des notes du P. Garzon et l'*Histoire naturelle de la Catalogne*, écrite dans le dialecte de cette province, par le P. Gil, et traduite du catalan en espagnol par le P. Aimerich. Ces divers ouvrages sont restés inédits

Serna, n° 6151.) Il mourut à Ferrare en 1799 (1), à l'âge de 84 ans, dans de grands sentiments de piété. Doué d'un esprit fin et judicieux, le P. Aimerich joignait à l'érudition la plus vaste, le talent, qui devient de plus en plus rare, d'écrire en latin avec élégance et pureté. Outre des ouvrages de philosophie scolastique, quelques opuscules ascétiques et des harangues dont on trouvera les titres dans le *Supplement. Biblioth. soc. Jesu* du P. Caballero, 77, 78, on a du P. Aimerich : 1° *Nomina et Acta episcoporum Barcinonensium*, Barcelone, 1760, in-4°. 2° *Quinti Moderati Censorini de vita et morte linguæ latinæ Paradoxa philologica, criticis nonnullis dissertationibus exposita, asserta et probata*, Ferrare, 1780, in-8°. Cet ouvrage est annoncé dans le Catalogue de la Serna (n° 6086), comme tiré à un très-petit nombre d'exemplaires. Il est rare en France. 3° *Relatione autentica dell' accaduto in Parnasso*, ibid., 1782, in-8°. C'est une défense de l'ouvrage précédent, qu'avait critiqué vivement le comte Louis Vanetti, caché sous le masque de *Lagarini, academico occulto*. Le P. Aimerich, feignant de n'avoir pas reconnu son censeur, le railla à son tour d'une manière très-piquante. 4° *Specimen veteris romanæ litteraturæ deperditæ vel adhuc latentis, seu Syllabus historicus*, etc., ibid., 1784, in-4°. 5° *Novum Lexicon historicum et criticum antiquæ romanæ litteraturæ deperditæ vel latentis, ac Romanorum eruditorum qui ea floruerunt ab urbe condita ad Honorii Augusti interitum : accedunt dissertationes et multa corollaria*, Bassano, 1787, in-8°. Cet ouvrage, qui a fait la réputation du P. Aimerich, est la suite et le complément du précédent, auquel les amateurs le réunissent. Il a laissé manuscrit un supplément à son dictionnaire, ainsi que plusieurs discours latins. W—s.

AIMERIC (DE PÉGUILAIN), troubadour du 13e siècle, était fils d'un marchand de drap de Toulouse. L'amour, en lui inspirant des vers pour une belle Toulousaine, lui révéla son talent pour la poésie. Malheureusement la dame de ses pensées avait un mari peu facile ; Aimeric, insulté par lui, blessa son adversaire d'un coup d'épée. Forcé de fuir, il chercha un asile auprès de Guillaume de Bergedan, qui tenait en fief la ville de Berga. Ce seigneur l'accueillit d'autant mieux qu'il était poëte lui-même ; il lui fit présent d'un palefroi, de riches habits et le présenta à Alphonse IX, roi de Castille, qui goûta ses vers, et lui donna des marques de son estime et de sa générosité. Ces faveurs du prince n'effacèrent point l'aimable Toulousaine du cœur de Péguilain. Il était depuis plusieurs années éloigné d'elle, lorsque ayant appris un jour que son mari était en pèlerinage à St-Jacques de Compostelle, il résolut de mettre à profit l'occasion qui lui était offerte de revoir sa dame. Alphonse, voulant se divertir de cette intrigue, forma au troubadour amoureux un cortége d'hommes déguisés en gardes et en chevaliers. Aimeric, arrivé à Toulouse, fit annoncer à sa belle maîtresse qu'un parent du roi d'Aragon faisant un pèlerinage était tombé malade en route, et lui demandait un asile. La réponse de la dame ne pouvait manquer d'être favorable. Aimeric, prétextant qu'il n'était pas en état de quitter son appartement, la fit prier de venir le voir. Elle le reconnut sur-le-champ, et feignant de relever les draps du lit, elle se baissa et lui donna un baiser. Après dix jours de bonheur, le faux prince de Castille prit congé de son hôtesse et continua son voyage vers la Provence. A Montpellier, il congédia son escorte et prit la route d'Aix, où il fut bien reçu du comte Alphonse II et de Garsende de Sabran, sa femme. Ce fut là qu'il se lia avec Blacas, baron puissant et poëte renommé. D'Aix, il se rendit à Montferrat, chez Boniface III. Foulques de Neully prêchait alors la 4e croisade. Notre troubadour adressa aux Italiens un sirvente où il les exhortait à s'armer pour la défense des lieux saints. Ses chants ne restèrent pas sans effet ; un grand nombre de barons se croisèrent, et Boniface, qui avait déjà pris une part glorieuse aux guerres saintes, accepta le commandement en chef de l'expédition. Peguilain passa ensuite à la cour des seigneurs de la maison d'Est, qui avait alors pour chef Azon VI, et obtint aussi les bonnes grâces des seigneurs Malaspina. L'Italie et l'Allemagne étaient à cette époque agitées par la querelle d'Othon IV et de Frédéric II. Aimeric, plein d'admiration pour le caractère héroïque du jeune roi de Naples, lui adressa, en 1213, un sirvente dans lequel il lui témoignait les espérances que faisaient concevoir au monde sa vaillance et ses vertus. Notre troubadour habita l'Italie depuis 1201 jusqu'à sa mort, qui eut lieu vers 1255. Pendant ce long intervalle, il ne cessa pas de chanter, et sa voix se mêla à tous les grands événements dont l'Italie et le midi de la France furent le théâtre. Il entretint une honorable correspondance avec les plus illustres personnages de son siècle, et paya à ceux auxquels il survécut le tribut poétique de ses éloges et de ses regrets ; la mort d'Alphonse IX, le plus ancien de ses protecteurs ; de Guillaume de Malaspina, préfet de Rome, et de Béatrix d'Est, sa femme, qu'il appelle *beau modèle* ; celle de Raimond Bérenger IV, comte de Provence, furent pour lui le sujet de complaintes qui sont aujourd'hui d'un véritable intérêt historique. Les malheurs de sa patrie, dévastée et ensanglantée par les bandes de Montfort, firent aussi couler ses larmes. Sa douleur et ses gémissements redoublèrent lorsque après le mariage de Marguerite et de Béatrix, filles de Raimond Bérenger IV, avec St. Louis et son frère Charles d'Anjou fit passer la Provence à la France. « Dans la tristesse et dans les pleurs, dit-il, je « supporte malgré moi la vie, puisque la mort « ne peut pas m'en délivrer. Désormais ils vivront « dans la douleur les Provençaux ; car au lieu d'un « bon seigneur, ils vont avoir un *sire*..... Serfs des « Français, ni par droit, ni à tort, vous n'oserez « porter écu ni lance. » Aimeric de Péguilain fournit une longue et brillante carrière ; il chanta plus de cinquante ans, et sa muse, en vieillissant, conserva

(1) Et non pas en 1788, comme le conjecturait Barbier. L'article qu'il a donné du P. Aimerich, dans l'*Examen critique des Dictionnaires*, p. 13, est très-superficiel.

toute sa vigueur. Sa réputation ne fut pas moins grande en Italie qu'en France; et ses vers eurent une heureuse influence sur le développement de la poésie italienne. Pétrarque lui accorde un glorieux témoignage de sa reconnaissance, lorsque, dans le 4e chant de son *Triomphe de l'amour,* il nous le montre à la suite du char du jeune dieu, parmi les poëtes immortels qui ont le plus dignement honoré son culte. « Je vis, dit-il, Pindare, Anacréon, Vir« gile, Ovide, Tibulle ; ensuite, à la tête des nom« breux troubadours, je vis Arnaud Daniel, grand « maître en amour, Rambaud, l'amant de Béatrix « de Montferrat, Aimeric (de Péguilain), Bernard « (de Ventadour), Hugues et Anselme, et mille au« tres à qui la langue tint toujours lieu de lance et « d'épée, de casque et de bouclier. » Il existe, dans divers manuscrits, environ cinquante pièces d'Aimeric de Péguilain. Raynouard en a publié six en entier, et des fragments de huit autres. P—x.

AIMOIN, religieux de l'ordre de St-Benoit, et l'un des plus anciens historiens de France, naquit à Villefranche en Périgord, d'une famille noble de cette province. Sa mère était proche parente de Girauld, seigneur d'Aubeterre. Étant entré, dès sa jeunesse, dans l'abbaye de Fleury, il y fit ses études sous la direction du savant Abbon, qui brilla entre tant d'autres abbés du 11e siècle, illustres par leurs lumières et leurs vertus. Aimoin puisa dans les leçons de cet habile maître la connaissance et le goût des lettres et des sciences, et sa vie tout entière fut employée à de doctes travaux. Il s'exerça dans des genres variés, mais l'histoire fut son étude de prédilection. Abbon, juste appréciateur du mérite de ce laborieux disciple, l'honora de son estime et de son amitié. Des désordres ayant éclaté à la Réole, abbaye soumise à Fleury, Abbon s'y rendit en 1004, afin de rétablir dans cette communauté la règle et les bonnes mœurs; Aimoin accompagna son abbé dans ce voyage, et eut la douleur de le voir périr sous ses yeux, au milieu d'une sédition excitée par les moines rebelles. Après ce cruel événement, il revint à Fleury, où il mourut vers 1008. Aimoin a laissé un assez grand nombre d'écrits : le plus important est son *Histoire des Franks*, qui commence avec la nation et s'arrête à la 16e année du règne de Clovis II (654); plus tard, elle a été continuée jusqu'en 1165. L'auteur nous apprend lui-même, dans l'épître dédicatoire, que son dessein était de réunir et de coordonner les récits épars des annalistes et d'en former une narration suivie. Grégoire de Tours, Frédégaire, les *Gestes des Franks,* les *Gestes de Dagobert*, et quelques hagiographes lui ont fourni la plus grande partie de ses matériaux. L'ouvrage est précédé d'un tableau géographique de la Gaule, pour lequel il s'est contenté de copier Orose, Pline et St. Cesal. « Quant à la manière dont il a « exécuté son entreprise et mis ses matériaux en « œuvre, il n'a point réussi à nous donner une his« toire exacte et foncière. Il ne fait presque que dé« signer ou indiquer légèrement les faits, à l'exem« ple de Frédégaire, sans entrer dans les détails « convenables. Il ne parle des guerres en particu« lier que fort succinctement, et n'en développe ni « les motifs, ni les causes, ni les suites, de quel« que nature qu'elles soient. Non-seulement il ne « cite aucun des auteurs où il a puisé, mais il « ajoute de son crû diverses choses à ce qu'ils di« sent, renverse l'ordre dans lequel ils le rappor« tent, et se trouve quelquefois en contradiction avec « eux. » Ce jugement sévère, mais juste, atteste l'impartialité des auteurs de l'*Histoire littéraire*. Il nous semble cependant que, sans être taxé de complaisance envers les bénédictins, on pourrait remarquer que l'idée de réunir, par une histoire complète et suivie, les anneaux détachés de la chaîne des traditions franques, et d'embrasser dans son ensemble le tableau du développement politique et social de la nation; il nous semble, disons-nous, que cette idée n'a pu être conçue au 10e siècle que par un esprit d'une certaine portée historique et philosophique. L'*Histoire des Franks* fut imprimée, pour la première fois, par Badius Ascensius, sous ce titre : *Historia*, ou *de Gestis Francorum*, un volume in-fol., dédié à Guillaume Parvi, confesseur du roi, Paris, 1514. Une seconde édition, moins incorrecte, fut donnée par J. Nicot, en 1567, Paris, 1 vol. in-8°. Jacques Du Breuil en publia une troisième en 1602 Le même ouvrage a été inséré par Fr. Duchesne dans le 3e vol. de sa collection des historiens de France, édition supérieure aux précédentes ; et par dom Bouquet à la tête de son recueil. On trouve, dans la *Bibliothèque* de Fleury, un éloge de St. Benoît par Aimoin ; c'est une compilation dans laquelle il a rassemblé tout ce qui avait été écrit à la louange de ce saint. Le disciple d'Abbon avait aussi composé un poëme de 200 vers sur la translation du corps de St. Benoît du Mont-Cassin à Fleury, et une continuation de l'histoire des miracles du fondateur de son ordre. Ces trois derniers ouvrages ont été imprimés par Duchesne, dom Bouquet et Mabillon. Enfin, nous avons du même auteur une Vie d'Abbon, son maître, recueillie par Fleury, Duchesne et Mabillon. Cet écrit, dicté par une pieuse et tendre amitié, est sans contredit le plus beau titre littéraire d'Aimoin. « On y a non-seulement, dit dom « Rivet, une histoire exacte, bien ordonnée, dégagée « d'épisodes, de lieux communs, de réflexions hors « d'œuvre, mais on y trouve encore plusieurs pièces « originales apportées en preuve ; et les faits par« ticuliers y sont liés avec d'autres qui regardent « l'histoire générale de l'Église, et celle de France « en particulier (1). » C. W—R.

AIMON. *Voyez* AYMON.

AIMONE. *Voyez* AYMONE.

AINDJY-SOLIMAN, grand vizir, était de la Bosnie, et naquit chrétien. Il fut élevé dans la religion mahométane, et dans le palais des Kiuperlis, dont il était la créature. Son surnom d'*Aindjy,* qui veut dire *rusé*, lui fut donné à cause de son adresse à tromper ses amis et ses ennemis, en paix comme en guerre. De grade en grade, il devint serasquier en 1685, et battit Jablonowski, grand général de la Po-

(1) *Histoire littéraire*, t. 7.

logne. Le grand vizir Cara-Ibrahim, dans l'intention de le perdre, l'opposa aux Impériaux, en Hongrie. Aïndjy-Soliman, averti que sa nouvelle dignité n'était qu'un piége dressé par son ennemi, se rendit à Constantinople, sous prétexte de remercier Cara-Ibrahim : il parvint à le supplanter, et partit pour l'armée, revêtu du titre de grand vizir. Il ne put empêcher les Impériaux d'assiéger Bude, en 1686. En vain essaya-t-il de secourir cette place, le duc de Lorraine l'emporta sous ses yeux : Aïndjy-Soliman fut forcé de se retirer. Le général Vétérani le battit, et lui enleva Sregedin, à la suite de la victoire. L'année 1687 fut encore plus malheureuse pour ce grand vizir : les ducs de Lorraine et de Bavière le mirent en déroute à Mohacz, champ de bataille fameux qui rappelait des souvenirs de gloire aux Ottomans : il se borna à jeter des secours dans Essek et dans Péterwaradin, et se retira sous Belgrade. Ne pensant plus à attaquer, mais à se défendre, il voulut envoyer à Agria un renfort de janissaires et de spahis, qui refusèrent de marcher, s'il ne se mettait lui-même à leur tête. Le grand vizir Soliman voulut en vain les y contraindre, et la révolte de 1688 commença. Aïndjy-Soliman fut obligé de fuir et d'aller se réfugier aux pieds de Mahomet IV, qui reçut de lui les premières nouvelles de la sédition. Le sultan lui promit de le protéger, et il se perdit lui-même sans sauver son malheureux grand vizir. Caché chez un Grec qui demeurait près du sérail, son asile n'était connu que de son maître et du Kislar-Aga. Mahomet IV refusa constamment de le livrer à l'armée, qui demandait sa tête. Les rebelles avançaient sur Constantinople; il fut forcé alors de céder à la nécessité, et envoya par un chiaoux la tête d'Aïndjy-Soliman. La mort tardive de ce grand vizir n'empêcha pas la chute de son maître; et la honteuse condescendance avec laquelle Mahomet IV l'avait sacrifié ne tourna ni à sa gloire ni à sa sûreté. S—Y.

AINE (MARIE-JEAN-BAPTISTE-NICOLAS D'), né à Paris en 1733, fut maître des requêtes et successivement intendant de Pau, de Limoges et de Tours. Il mourut à Paris, le 25 septembre 1804. On a de lui : 1° une traduction des Églogues de Pope, qui se trouve dans *le Mercure* de 1753, et dans *la Nouvelle Bigarrure*, t. 2, p. 73 et suiv.; 2° *Économie de la vie humaine*, trad. de l'anglais de Dodsley, 1752, in-12; Edimbourg, 1782. C. T-Y.

AINSLIE (GEORGES-ROBERT), lieutenant général anglais, gouverneur de la Dominique, où il rendit d'importants services. Après avoir quitté la carrière militaire et administrative, il consacra ses loisirs à la numismatique; ses recherches portèrent principalement sur les médailles et monnaies anglo-normandes, et il parvint à en rassembler une précieuse collection. Il a publié en 1830 un historique de ses découvertes, sous le titre de *Anglo-French Coinage*. Ainslie est mort en 1839, à Édimbourg; il était né en 1776. H—X.

AINSWORTH (HENRI), théologien anglais, d'une secte de non-conformistes, vivait à la fin du 16° siècle, et au commencement du 17°. On ne connaît ni la date ni le lieu de sa naissance. Il s'était attaché à la secte des brownistes, qui, ayant renoncé à toute communion avec l'Église anglicane, ne voulaient reconnaître aucune espèce d'autorité ecclésiastique : ce qui lui attira une persécution cruelle sous le règne très-intolérant de la reine Élisabeth. Ainsworth fut obligé, comme beaucoup d'autres non-conformistes, d'aller chercher un asile en Hollande; là il fut choisi pour ministre d'une congrégation indépendante, dans laquelle l'esprit de secte suscita des disputes si violentes, qu'elles amenèrent bientôt la dissolution de la société. Tout en respectant le zèle et la piété de ces hommes qui s'exilaient volontairement pour défendre ce qu'ils croyaient la vérité, on ne peut trop s'étonner de les voir donner le scandale de l'intolérance la plus furieuse, dans les pays où ils allaient solliciter l'indulgence des autres communions; et ce qui ajoutait au scandale, c'étaient les questions futiles qui souvent composaient le sujet de leurs querelles. On lit, dans une *Histoire des Presbytériens*, par Heylin, qu'Ainsworth eut une dispute, accompagnée de beaucoup d'injures et d'invectives, avec un des théologiens de sa communion, sur la question de savoir si l'éphod de lin d'Aaron était de couleur bleue ou verte. Ces divisions entre les brownistes d'Amsterdam déterminèrent Ainsworth à quitter cette ville, pour aller chercher une retraite en Irlande; mais n'y ayant pas trouvé la tranquillité qu'il espérait, il revint en Hollande, où il resta jusqu'à sa mort, dont la cause et les circonstances sont assez singulières. Il trouva un jour, dans la rue, un diamant d'une valeur considérable; il en donna avis dans les papiers publics, et il découvrit que le diamant appartenait à un juif. Celui-ci offrit à Ainsworth une somme d'argent, en reconnaissance du service qu'il lui rendait; Ainsworth rejeta cette offre avec fierté; mais il demanda au juif, pour toute récompense, de lui procurer une entrevue avec quelques savants rabbins, à qui il voulait demander des éclaircissements sur les prophéties de l'Ancien Testament concernant le Messie. Le juif le promit, mais probablement ne se trouva pas en état de remplir sa promesse. Ainsworth renouvela ses instances, et l'on prétend que, pour se délivrer de ses importunités, ou par quelque autre motif impossible à deviner, le juif prit le parti de l'empoisonner. Un tel crime, fondé sur un si étrange motif, est bien peu vraisemblable. Quoi qu'il en soit, la mort d'Ainsworth, dont la date est incertaine, est fixée, par quelques biographes, à l'an 1629. Il a été regardé comme le plus savant théologien de son parti. Le plus considérable de ses ouvrages est une suite d'Annotations sur l'Ancien Testament dont la dernière édition, imprimée en 1 vol., in-fol., en 1639, est devenue extrêmement rare. Ce volume contient un discours préliminaire sur la vie et les écrits de Moïse; une traduction littérale du *Pentateuque*, avec des remarques, tirées particulièrement des écrivains rabbiniques; une dissertation sur l'authenticité du texte hébraïque; une vie de David; des notes sur le *Livre des Psaumes*, et une traduction du *Cantique des cantiques*, avec des

notes. On a aussi de lui quelques écrits de controverse, dont le titre ne mérite pas d'être rappelé. S—D.

AINSWORTH (ROBERT), grammairien anglais, né en 1660, à Woodyale, dans le comté de Lancastre, dévoua la plus grande partie de sa vie à l'instruction de la jeunesse On lui doit un excellent *Dictionnaire latin-anglais*, qu'il entreprit en 1714, et qu'il composa sur le plan du *Dictionnaire latin-français* de Claude Fabre; ce Dictionnaire fut publié en 1736, et réimprimé en 1773, avec des additions considérables, par Th. Morell. Il en parut une nouvelle édition à Londres, en 1776, in-4°, dans laquelle on profita du travail de Th. Morell. On en a fait depuis un bon abrégé. Robert Ainsworth est aussi l'auteur d'un *Petit Traité d'institutions grammaticales*, assez estimé, et de quelques poésies latines et anglaises. Il mourut en 1743. X—N.

AIOUB-BEN-CHADY (NEDJM EDDYN), père de Saladin (*voy.* ce nom), et chef des Aïoubites d'Egypte, était Curde d'origine, et de la célèbre tribu de Roudyah. Son père, nommé Chady, dut sa fortune à Behrouz, gouverneur de Bagdad, qui lui confia le gouvernement de Tekryt. Aïoub succéda à son père dans ce gouvernement; mais, ayant été forcé de l'abandonner, il se retira auprès du célèbre Zenki (*voy.* SANGUIN), qui, se rappelant qu'Aïoub avait exercé généreusement envers lui les devoirs de l'hospitalité, le combla de bienfaits, et lui confia le gouvernement de Balbek, dont il venait de s'emparer. Aïoub y fut bientôt assiégé par le prince de Damas, l'atabek Atsec, et obligé de lui livrer la place, recevant en échange quelques terres dont Atsec lui garantit la possession. Il habita depuis cette ville, jusqu'à ce que son fils Saladin fût revêtu en Egypte de la dignité de vizir du calife Adhed. Alors Saladin fit venir son père près de lui. Aïoub fit son entrée au Caire en 565 de l'hégire (1169) Ce fils respectueux le reçut avec les plus grands honneurs, et le calife, pour marquer sa bienveillance envers son vizir, alla à sa rencontre. Saladin voulut se démettre de sa dignité, à l'arrivée de son père, pour la lui conférer; mais Aïoub s'y refusa, et mena une vie tranquille auprès de Saladin, jusqu'à sa mort, dont une chute de cheval fut la cause, en 568 de l'hégire (1173). Cette perte fut très-sensible à Saladin : il fit placer le cercueil d'Aïoub dans le palais impérial, à côté de celui de Chyrkouh; et, quelques années après, ce cercueil fut transporté à Médine. J—N.

AIRAULT. *Voy.* AYRAULT.

AISSÉ (mademoiselle), née dans la Circassie en 1693 ou 1694. De grands malheurs, et une réunion de circonstances romanesques, ont rendu sa vie remarquable et sa personne célèbre. Elle fut vendue à l'âge de quatre ans (1698) au comte de Ferriol, ambassadeur de France à Constantinople, pour la somme de 1500 livres. Le marchand qui la vendit disait l'avoir trouvée entourée d'esclaves, dans un palais d'une ville de Circassie, pillée par les Turcs, et la croyait fille d'un prince Elle était belle, et d'une beauté touchante. Le comte la ramena en France, et la confia à sa belle-sœur, madame de Ferriol; tous les soins furent prodigués à son éducation : on n'oublia que des principes. Faite pour connaître et pour aimer la vertu, la jeune Circassienne ne revint à elle qu'après de longues erreurs. Elle fut séduite par le maître auquel elle devait tout. Ce maître avait des mœurs dépravées, et il abusa de l'ascendant que lui donnaient ses bienfaits sur son esclave. Quoique l'éditeur des lettres de mademoiselle Aïssé s'abstienne de cet aveu, tous ceux qui vécurent de son temps ont eu la même opinion, et on doit l'en croire elle-même, lorsqu'elle dit, dans un passage de l'une de ses lettres : « Ma mauvaise conduite m'avait rendue misérable; j'ai été le jouet des passions, emportée et « gouvernée par elles. » La femme qui n'aurait eu à se reprocher qu'un amour si constant pour le chevalier d'Aidie n'aurait pas ainsi parlé de sa vie. Cependant cette même femme, dont la jeunesse avait été entraînée dans le vice par l'exemple et les maximes d'une société dangereuse, sut résister aux hommages et aux offres brillantes du duc d'Orléans, régent, qui en devint amoureux pour l'avoir vue une fois chez madame de Parabère; et les persécutions de madame de Ferriol, complice des projets du prince, ne purent l'intimider ni la vaincre. Ce ne fut pas le seul trait de bassesse de madame de Ferriol. Lorsque l'ambassadeur, dont les torts étaient effacés, aux yeux de mademoiselle Aïssé, par le souvenir de ses bienfaits et par l'image de son danger, eut reçu d'elle, dans la maladie dont il mourut, des soins tels qu'une fille eût pu les rendre à son père, il l'en récompensa par 4,000 livres de rente viagère, et une assez forte somme qui devait être payée après sa mort Madame de Ferriol reprocha ce dernier bienfait à celle qui en était l'objet. Aïssé, d'un caractère naturellement noble et délicat, lui offrit d'y renoncer, et cette femme avare eut l'indignité d'accepter. Parmi beaucoup d'hommes qui montrèrent de l'amour pour mademoiselle Aïssé, le chevalier d'Aidie fut le seul qu'elle distingua; elle l'avait connu chez madame du Deffant. Cette passion fit le sort de sa vie, dont elle occupa une grande partie. Le chevalier avait prononcé ses vœux à Malte, il voulut tenter de s'en faire relever pour épouser sa maîtresse; elle-même s'y opposa, à ce qu'elle nous apprend dans ses lettres, et Voltaire le confirme par une note qui se trouve dans le précis avant ces mêmes lettres. Elle eut du chevalier une fille, dont elle accoucha en Angleterre. Lady Bolingbroke, nièce de madame de Maintenon, connue d'abord sous le nom de madame de Villette, rendit alors les plus grands services à mademoiselle Aïssé, et plaça sa fille dans un couvent de France, sous le nom de miss Black. C'est à cette époque que commencèrent les remords d'une femme faible, mais capable de grands sacrifices. Une maladie de langueur décida son retour vers la religion; elle aima tant qu'elle vécut : mais, en se reprochant son ancien amour, elle exigea du chevalier d'y renoncer, et de ne plus la regarder que comme une amie. La résistance qu'elle avait opposée aux tentatives du régent n'était rien en comparaison de cet effort, c'était l'homme aimé qu'elle éloignait d'elle; et c'est alors qu'elle écrivit à madame de Calandrini : « Qu'il faut de force pour

« résister à quelqu'un que l'on trouve aimable, et « quand on a eu le malheur de n'y pouvoir résister, « couper au vif une passion violente, une amitié la « plus tendre et la mieux fondée; joignez à tout cela « de la reconnaissance; c'est effroyable : la mort n'est « pas pire. » Peut-être les combats qui occupèrent ses dernières années abrégèrent-ils sa vie. Elle mourut en 1733, âgée seulement de 38 ans. Le chevalier fut inconsolable ; il se retira de Paris, emmenant sa fille avec lui, et la maria dans la suite à un gentilhomme de Périgord. Mademoiselle Aïssé, dont les aventures sont plus intéressantes que les œuvres, a cependant laissé un recueil de lettres adressées à madame de Calandrini, femme du résident de Genève à Paris. Ces lettres ne sont point un des premiers modèles du genre ; le ton n'en est pas habituellement celui d'une femme de bonne compagnie; mais on a quelque indulgence pour celle qui l'emploie, quand on songe que les habitudes de galanterie de son temps, et surtout de la société dans laquelle elle vivait, devaient la tromper sur la mesure et les convenances prescrites à son sexe. Son style a du charme, sa manière de narrer est facile, coulante, et ne manque pas de piquant. Quoiqu'on la blâme, il est impossible de ne pas aimer celle qui se peint avec tant de naturel dans ces lettres; elles contiennent d'ailleurs des anecdotes multipliées et assez intéressantes sur la cour et sur plusieurs personnes célèbres qui ont été ses contemporaines, entre autres, mesdames du Deffant et de Tencin, sœur de madame de Ferriol : MM. d'Argental et de Pont-de-Veyle, fils de cette dernière, qui furent élevés avec mademoiselle Aïssé, et lui conservèrent la plus tendre amitié pendant toute sa vie. Au milieu de cette société spirituelle et polie, elle reçut des hommages multipliés; elle eut beaucoup d'amis vrais, un amant qui oublia tout pour elle, et dont elle ne fut jamais oubliée. Elle dut ces avantages à son caractère, plus encore qu'aux charmes de son esprit et de sa figure, et ce caractère se voit dans toute sa correspondance. Elle dit quelque part : « C'est un mouvement natu- « rel chez les hommes de chercher à se prévaloir de « la faiblesse des autres; je ne saurais me servir de « cette sorte d'art; je ne connais que celui de rendre « la vie si douce à ce que j'aime, qu'il ne trouve rien « de préférable, et je veux le retenir à moi, par la « seule douceur de vivre avec moi. » Ailleurs : « Que n'étiez-vous madame de Ferriol ! vous m'au- « riez appris à connaître la vertu ! » Enfin, dans ses derniers moments : « La vie que j'ai menée a été « bien misérable. Ai-je jamais joui d'un instant de « joie ? Je ne pouvais être avec moi-même, je crai- « gnais de penser. » Ces trois passages semblent expliquer l'amour ardent et la constance du chevalier d'Aidie, excuser les fautes de sa maîtresse, et offrir la meilleure leçon aux femmes dans l'aveu des peines qui accompagnent et suivent les grandes passions. Les lettres de mademoiselle Aïssé ont été imprimées, d'abord seules, avec quelques notes de Voltaire, Paris, 1787, 1 vol. in-18 ; ensuite avec celles de mesdames de Villars, la Fayette et de Tencin, Paris, 1806. D. V—z.

AITON (Guillaume), botaniste anglais, né en 1731, dans le comté de Lanarck, en Écosse. D'abord simple jardinier, il fut nommé, en 1759, à la recommandation du célèbre Miller, directeur du jardin du roi d'Angleterre à Kew. C'était un immense dépôt, où, dès lors, des végétaux de toutes les parties du globe étaient apportés et se répandaient ensuite dans toute l'Europe : Aiton contribua à l'enrichir encore, et il parvint à y faire vivre et prospérer des plantes dont la culture était regardée jusqu'alors comme impossible. Il a publié en 1789 : *Hortus Kewensis, or a Catalogue of the Plants cultivated in the royal botanic garden at Kew*, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage, fait avec beaucoup de méthode et de précision, est le catalogue de toutes les plantes cultivées dans ce jardin ; le nom de chaque espèce est suivi de la phrase linnéenne qui en exprime les caractères distinctifs ; ses variétés, son origine et sa culture y sont désignées avec un soin particulier ; on y trouve la description d'un grand nombre de plantes rares et nouvelles ; mais, ce qui le rend plus précieux pour l'Angleterre, c'est qu'il indique l'époque précise où chacune de ces plantes y a été introduite, ainsi que le nom de celui qui l'a envoyée ou apportée, et les jardins où elle a été cultivée pour la première fois. Cet ouvrage est orné de treize planches, qui représentent autant d'espèces nouvelles ou rares, et dont on n'avait pas encore de bonnes figures. Le soin qu'Aiton a pris de nommer, comme ses principaux collaborateurs, les deux naturalistes suédois, Solander et Dryander, fait honneur à sa modestie. Jean Hill avait déjà fait connaître la richesse de ce jardin, par un premier catalogue, publié en 1768, sous le même titre d'*Hortus Kewensis*. Aiton est mort en 1793. Le roi a nommé ses deux fils pour lui succéder dans les deux places qu'il avait occupées. M. Thunberg lui a dédié, sous le nom d'*Aitonia*, un genre qui fait partie de la famille des méliacées. — Depuis sa mort, l'un de ses fils a commencé à publier un grand ouvrage, disposé suivant le système de Linné, dans lequel il donne les figures coloriées de plusieurs plantes exotiques, cultivées au jardin de Kew, avec l'exposé de leur caractère générique. D—P—s.

AITZEMA (Foppe van), gentilhomme frison, résident des états généraux à Hambourg, remplit successivement plusieurs missions politiques en Allemagne, et fut chargé, en 1636, d'engager l'Empereur à garder la neutralité ; il était chargé en outre par le prince d'Orange, d'obtenir pour lui, comme fief, le comté de Meurs, et, par la reine de Bohême, de travailler pour les intérêts de l'Empire. La cour de Vienne parut d'abord se prêter à toutes ces propositions ; mais la France et l'Espagne ayant trouvé moyen de la faire changer de résolution, Aitzema fut obligé de retourner en Hollande, sans espoir de réussir. Le titre de baron de l'Empire et un fief dans l'île d'Ameland furent les seules faveurs que l'Empereur lui accorda publiquement. On répandit que, dans ce voyage, il s'était plus occupé des intérêts de la cour de Vienne que de ceux de sa patrie ; les états le traduisirent devant une commission ; mais le résultat de cette enquête fut tout entier en sa fa-

veur, et ne fit qu'augmenter son crédit. Pour tirer parti de ses liaisons avec le chef de l'Empire, les états l'envoyèrent ensuite à la diète de basse Saxe. On le chargea aussi d'une mission secrète auprès du chancelier de Suède, qui se trouvait alors à Magdebourg ; mais le prince d'Orange, qui ne lui pardonnait pas d'avoir donné de la publicité à ses prétentions, se réunit à la France, à l'Angleterre et à la Suède, pour l'accuser de s'être montré, dans ses négociations, partisan outré de l'Espagne et de l'Autriche ; on prétendit même que le don de l'île d'Ameland n'était que le prix de ses complaisances, et les états instruisirent de nouveau son procès. Cette fois, Aitzema n'attendit pas la décision des juges, et il s'enfuit à Prague ; mais il fut poursuivi par la haine de plusieurs souverains et de ses compatriotes ; il se vit obligé d'aller chercher un dernier asile à Vienne, où il mourut peu de temps après son arrivée. Aitzema avait publié, en 1607, à Helmstædt, des poëmes latins, plus curieux que réguliers, et des *Dissertations sur le droit civil*, que Méerman a fait réimprimer dans le 6e volume de son *Thesaurus novus juris civ. et eccles.* D—G.

AITZEMA (Léon de), neveu du précédent, fils de Ménard Aitzema, bourgmestre et secrétaire de l'amirauté, naquit à Dockum, en 1600. Il avait à peine seize ans lorsqu'il publia ses *Poemata Juvenilia*. Nommé, par la protection de son oncle, conseiller et résident des villes hanséatiques à la Haye, il fit deux fois le voyage d'Angleterre, et acquit bientôt une grande célébrité par son *Histoire des affaires d'État et de guerre*, depuis 1621 jusqu'en 1668. La première édition de cet ouvrage important, dont le titre hollandais est : *Zaken van Staat en Oorlog*, forme 14 volumes et 16 volumes in-4°, avec le traité de paix de Munster. Pars, dans son *Catalogue des écrivains bataves*, assure que cette édition, imprimée en 1657-1671, est plus recherchée des connaisseurs que l'édition in-fol. publiée en 1669-1672, parce que l'auteur, pour se conformer aux circonstances, a supprimé dans cette seconde édition beaucoup de remarques essentielles. Cependant, un examen sévère a prouvé que ces altérations ne sont pas importantes : on préfère même l'édition en 7 volumes in-fol., parce qu'elle est plus correcte et plus méthodique. Ce qui donne une si haute importance à l'ouvrage d'Aitzema, c'est cette foule d'actes originaux, tels qu'instructions, mémoires des ambassadeurs, lettres, réponses des souverains, etc., dont il a fait usage, et qu'il a su tirer des archives et des dépôts les plus secrets. Il avait une adresse et une activité particulières pour se mettre en possession des pièces dont il avait besoin. Ses liaisons avec les hommes en place lui en facilitaient les moyens ; mais souvent il usait, pour arriver à son but, de voies détournées et peu dignes d'un homme délicat. Les Hollandais lui reprochent aussi d'avoir entretenu des correspondances secrètes avec les cours étrangères, et particulièrement avec l'Angleterre. Les papiers de Thurloe, rapportés par Wagenaar, ne laissent plus de doute à cet égard. Ses compatriotes l'accusent en outre de montrer dans ses ouvrages du mépris pour la religion. Wiquefort, dans son *Ambassadeur*, critique amèrement l'histoire d'Aitzema : « Elle peut « servir, dit-il, comme d'inventaire à ceux qui n'ont « point d'accès aux archives d'État ; mais ce que « l'auteur a ajouté du sien ne vaut pas la gazette. « Il n'a point de style, son langage est tout à fait « barbare, et tout l'ouvrage n'est qu'un chaos. » Bayle trouve ce jugement dur et choquant. Quels que soient au reste les défauts de l'ouvrage d'Aitzema, on ne peut lui contester un mérite réel, c'est de jeter beaucoup de jour sur les affaires de son temps, et d'offrir une source sûre et abondante pour les diplomates et les historiens. Il a été continué jusqu'à l'an 1697 par Lambert Sylvius, ou van den Bosch, 4 volumes in-fol. Aitzema est mort en 1669, âgé de 69 ans, à la Haye, son séjour ordinaire (1). D—G.

AKAKIA (Martin), professeur de médecine à l'université de Paris, reçu docteur en 1526, était de Châlons en Champagne, et, selon l'usage de son temps, changea son nom de *Sans-Malice* en celui d'*Akakia*, qui veut dire la même chose en grec. Commentateur de Galien, il a traduit le *de Ratione curandi*, et l'*Ars medica quæ est ars parva* ; il a réuni ce que ce prince de la médecine avait dit dans ses cinq premiers livres, sur les propriétés des plantes médicinales. On a aussi d'Akakia des *Consilia medica*, et deux livres sur les maladies des femmes. Akakia a joui d'une grande considération ; il fut médecin de François Ier, et un des principaux députés de l'université au concile de Trente, en 1545 ; il mourut en 1551. C. et A—N.

AKAKIA (Martin), fils du précédent, fut reçu docteur de la faculté de Paris en 1570, et bientôt nommé professeur de chirurgie au collége royal, et second médecin de Henri III ; en 1578, il prononça en latin, devant la faculté, un panégyrique de ce roi, qui fut son bienfaiteur. Akakia mourut à l'âge de 49 ans, en 1588. Plusieurs biographes lui attribuent l'ouvrage sur les maladies des femmes, que nous avons dit appartenir à son père. Cette famille se distingua longtemps dans la médecine ; les rois Charles IX, Henri III, Louis XIII, les attachèrent successivement à leur personne.—Le dernier, petit-fils de celui dont nous parlons en ce moment, mourut de chagrin, en 1677, pour avoir été rayé de la faculté, ou seulement interdit pendant six mois, comme ayant consulté avec des médecins étrangers, contre la teneur de son serment. C. et A—N.

AKBAR ou AKBER (Schah-Djumja-Aboul-Mouziffer-Djellal-el-dyn-Mohammoud-Akbar-Padschaw-Ghazi, c'est-à-dire *le Roi égal à Djumchyd, le Père victorieux propagateur de la religion, Mahomet Akbar, monarque invincible*), empereur mogol, le génie le plus complet de cette race tar-

(1) Dans la *Bibliothèque curieuse* de D. Clément, t. 1, p. 101, on indique ce que doivent contenir les éditions de l'*Historie of Verhel, Van Sacken, Van Staet en Oorlogh* ; celle en 14 vol. in-4°, 1657-1671, avec deux autres ouvrages qui complètent celui-ci : *Verhael, van de Nederlandsche vreede Handeling* et *Herstelde Leeuw* ; ainsi que l'édition en 7 vol. in-fol., 1669-1672, pour qu'elles soient complètes. R.-F.-G.

tare qui a produit Djenguiz-Kan, Timour-Lank et Baber. Guerrier plein de valeur, réformateur hardi, administrateur habile, Akbar occupe une large place dans les annales de son pays. Il est nécessaire, pour bien apprécier l'importance réelle des conquêtes de cet homme extraordinaire, qu'on se rende un compte exact de la situation de l'Inde, à son avénement. Une esquisse rapide du règne de l'empereur Houmajoun sera pour nous une introduction naturelle à l'histoire de son fils Akbar. Houmajoun monta sur le trône en 1530, à la mort de Baber, son père, qui l'avait choisi pour successeur. Le nouvel empereur confia les provinces de Caboul, Lahore et Cashmir, à ses frères Shere-Shaw, Mirza-Camiran et Mirza-Hindal, dont il voulait s'assurer le concours. Mais à peine en possession de leurs gouvernements, ces princes ingrats s'en servirent comme d'un point d'appui pour renverser Houmajoun. Ils envahirent ses États, et le défirent plusieurs fois en bataille rangée. Presque tous les *omrah* (grands de l'empire) abandonnèrent alors l'empereur; un d'eux lui refusa même le cheval qu'il demandait pour faciliter sa fuite. Après avoir couru des dangers inouïs, après avoir vu le petit nombre d'amis dévoués qui l'avaient accompagné mourir faute d'un peu d'eau dans les déserts de Guzarate, Houmajoun atteignit enfin la forteresse d'Amerkot, dans le soubah d'Adjemer. C'est là que, le dimanche 15 octobre 1542 (5 redjeb 949), la sultane Hamida-Banu Begum donna le jour à un prince qui fut nommé Akbar, c'est-à-dire *grand*. Toutes les espérances de l'empereur déchu s'étaient tournées du côté de la cour de Perse. Il partait pour en implorer le secours, lorsqu'un omrah, du nom de Mohammed-Askhari, enleva par surprise Akbar et sa mère, et les amena prisonniers à Candahar. Houmajoun dut emporter dans l'exil cette nouvelle et amère douleur. A cette époque, le désordre était à son comble dans l'empire; cent factions avides s'en disputaient les débris. Shere-Shaw, qui s'était proclamé empereur, n'en avait guère que le titre. Chaque rajah commandait en maître absolu dans la ville confiée à sa garde. Houmajoun, désespéré des lenteurs apportées par la Perse à l'exécution de ses promesses, assistait dans une inaction forcée au démembrement de ses plus riches provinces. Il put ainsi voir les omrah Patans, naguère subjugués par Baber au prix de tant de sanglants efforts, relever peu à peu la tête, et, sous un chef habile nommé Secunder-Shaw, reconstituer l'empire des Patans. Enfin, en 1545, Houmajoun reparut à la tête d'une petite armée persane qui, après quelques succès, alla toujours se grossissant des mécontents de tous les partis. Bientôt il s'empara de Candahar, puis marcha sur Caboul. Le 10 ramazan 952 (15 novembre 1545), cette ville capitula. Houmajoun eut la joie d'y retrouver Akbar et la sultane sa mère. « Alors, dit Ferishta, prenant son enfant dans ses « bras, il répéta ce verset : Joseph, jeté dans un puits « par ses frères, fut élevé par la Providence au « comble de la gloire. » Pendant que l'empereur poursuivait d'un autre côté le cours de ses succès, Camiran attaque Caboul et l'emporte d'assaut. Akbar retombe alors au pouvoir de son oncle. Aussi rapide que son ennemi, Houmajoun reparaît devant les murs de la place. La désertion commence parmi les assiégés; deux chefs entre autres, Kirrache-Kan et Baboos-Beg, passent du côté d'Houmajoun; alors l'atroce Camiran, dans un accès de rage, fait couper en morceaux les trois enfants de Baboos, et empaler entre deux créneaux le fils de Kirrache-Kan. Houmajoun, craignant tout pour son fils, précipite l'assaut et reconquiert la ville. Successivement battu sur tous les points, Camiran se réfugia à la Mecque, où il mourut en 1553. Mirza-Hindal, qui s'était réconcilié avec son frère Houmajoun, contribua puissamment à ces heureux résultats, que, malheureusement, il paya de sa vie. Resté en possession des richesses de Mirza-Hindal, Houmajoun les rendit sous forme de dot à la fille unique de celui-ci, et la donna pour épouse à Akbar. Quant au jeune prince, il obtint le commandement des troupes de Hindal et le gouvernement de Ghizni. Il partit aussitôt pour cette ville, accompagné de son précepteur Djellal-el-din-Mammoud. A cette époque, Houmajoun avait enfin soumis tous les rebelles; il crut le moment favorable pour reconquérir l'Indoustan. L'un des principaux omrah, Beyram-Chan-Chanan, reçut le commandement de l'armée; l'empereur s'y rendit en personne, et fut bientôt rejoint par son fils. Le dernier jour de redjeb 962 (20 juin 1555), Akbar faisait une ronde autour du camp. Les Patans, voulant profiter de l'avantage que son inexpérience semble leur inspirer, le provoquent au combat : l'action commence; Akbar fait des prodiges de valeur et en inspire à son armée. « Les Mogols semblaient avoir oublié qu'ils « étaient mortels. » Totalement battu, Secunder-Shaw chercha son salut dans la fuite; et Houmajoun entra triomphant dans la ville de Delhi. Aboul-Mali fut ensuite nommé gouverneur du Pendjab; mais, inhabile ou traître, ce chef permit à Secunder-Shaw de regagner du terrain. Akbar et Beyram se remirent en campagne; mais, à peine arrivés au Pendjab, ils apprirent que le 7 de rebyi 1er 963 (20 juin 1555), Houmajoun avait rendu le dernier soupir. Akbar fut proclamé empereur le 2 rebyi 2e 963 (15 juillet 1556). Il avait près de quatorze ans. Beyram-Chan devint alors régent, et réunit dans ses mains tous les pouvoirs de l'empire. Son premier soin fut de se concilier le peuple, en défendant toute espèce d'exaction, et en supprimant le péage des routes. De plus, il dispensa les laboureurs du service militaire. Cependant ces occupations ne lui firent pas ralentir ses préparatifs contre Secunder-Shaw; et bientôt Nagracot se rendit aux Mogols. Mais l'époque des pluies survint; pendant qu'Akbar prenait ses quartiers d'hiver à Djallender, Soliman-Mirza s'emparait de Caboul, et Himu, vizir de Mohammed-Adili, schah du Bengale, envahissait l'empire. L'omrah Tirdi-Beg se laissa enlever Agra, Delhi et tout le Pendjab. En apprenant ces désastres, Akbar fit mander Beyram : « Vous êtes mon seul espoir, lui dit-il, et ma con« duite en ce jour vous doit prouver combien je « prête peu l'oreille à de perfides insinuations, qui, je « ne vous le cache pas, ont été dirigées contre vous. »

A la suite de cet entretien, Beyram jura sur les mânes d'Houmajoun de remplir fidèlement les devoirs que lui imposaient les malheurs de l'État. Un conseil de guerre fut assemblé; les omrahs hésitaient et parlaient de se soumettre; Beyram, au contraire, proposait une énergique résistance. Akbar appuya cet avis avec tant de chaleur, que les omrah y adhérèrent. La guerre fut résolue. Chaja-Chijer-Chan fut envoyé au Pendjab pour tenir Secunder en respect; et l'empereur marcha sur le Sirhind, où vinrent le rejoindre les omrahs de l'armée de Tirdi-Beg. Ce dernier, arrêté par ordre de Beyram, paya de sa tête l'abandon de Delhi. Cette sentence ne fut connue d'Akbar qu'après l'exécution. Beyram s'en justifia sans le moindre embarras : il avait, disait-il, redouté de son maître un acte de clémence dangereux en pareil cas. Sous cette apparente justice, Akbar aurait pu voir le coup d'essai d'une audacieuse volonté qui tendait à ne relever que d'elle-même; mais il parut seulement affligé de la cruauté du supplice, et finit par remercier Beyram du service, très-réel, que celui-ci lui avait rendu; car cet acte barbare jeta, parmi les omrah dont la fidélité chancelait, une salutaire terreur. Le 2 moharrem 964 (5 novembre 1556), les deux armées en vinrent aux mains. Malgré l'étonnante valeur qu'il déploya, malgré ses 100,000 cavaliers, ses éléphants monstrueux et son artillerie, Himu dut céder devant l'impétuosite des Mogols. Il fut fait prisonnier et conduit devant Akbar. Beyram était présent, et engagea le jeune prince à décapiter Himu de sa propre main. Akbar, tout en larmes, se contenta de lui toucher légèrement le cou du plat de son sabre; mais Beyram s'écria que la clémence n'avait été que trop funeste à la race de Timour, et fit rouler lui-même aux pieds d'Akbar la tête de l'infortuné général. Les immenses trésors amassés par Himu tombèrent en même temps que Meswat et Delhi aux mains de l'empereur. Sur un autre point de l'empire, Chaja-Chijer-Chan, que les Patans tenaient, pour ainsi dire, prisonnier dans Lahore, parvint à sortir nuitamment de la ville avec toute la garnison, se porta rapidement sur Mancot, et s'en empara, après avoir fait prisonnier le fils de Secunder. Le roi des Patans consentit alors à se retirer au Bengale, et la tranquillité fut un moment rétablie (ramazan 964; 7 juin 1556). Pendant cette campagne, quelques faveurs accordées par Akbar à des ennemis personnels de Beyram irritèrent si fort ce dernier, qu'il se tint assez longtemps éloigné des affaires. Akbar lui ayant assuré que ces faveurs étaient de simples récompenses accordées au mérite, il revint alors à la cour; mais il rapportait de son exil volontaire une colère sourde et concentrée dont les effets ne tardèrent pas à se manifester au dehors. Chajer-Callan, qui, dans la dernière guerre, avait montré de grands talents, eut l'imprudence de se déclarer ouvertement contre l'administration de Beyram. L'audacieux ministre le fit mettre à mort, sans même consulter Akbar. Il alla même jusqu'à exiler le tuteur de celui-ci, Mullu-Pier-Mohammed, dont il craignait l'influence. Cette fois l'empereur laissa voir une certaine irritation. Alors Beyram lui proposa la conquête de Gualier, où s'était réfugié le fils du rebelle Camiran. Cette entreprise ne coûta pas une goutte de sang; on eut seulement à débattre le prix auquel le commandant du fort mettait sa capitulation. Ces circonstances, rapprochées de la liaison intime qu'on sut avoir existé entre Beyram et Abuel-Carim (ainsi se nommait le cousin germain d'Akbar), purent faire supposer que l'expédition de Gualier n'était pas sérieuse et qu'elle n'avait été destinée qu'à opérer une diversion dans les pensées d'Akbar, sans exposer Beyram aux chances et à la responsabilité d'une défaite. Vers cette époque, une victoire sérieuse, remportée sur les Patans par l'omrah Scbah-Ziman, livra à l'empereur deux villes d'une immense richesse, Djonpoor et Benarès; mais chaque nouveau succès, en affermissant la puissance d'Akbar, diminuait celle de Beyram en le rendant moins nécessaire. L'heure de sa chute approchait à grands pas : il l'accéléra lui-même. Se laissant guider par une ombrageuse jalousie, il éloigna de la cour un rajah nommé Schah-Mohammed-Ghori, qui, pendant l'exil d'Houmajoun, avait donné les preuves les moins équivoques de son attachement à la dynastie mogole. Un jour, la négligence d'un des esclaves d'Akbar occasionna la mort d'un éléphant appartenant à Beyram; l'esclave fut décapité par ordre du ministre, au mépris de l'autorité impériale. Cette fois, la colère d'Akbar éclata. Beyram eut recours à son expédient ordinaire : la conquête de Malwah fut proposée et accomplie; mais une circonstance fortuite vint porter le dernier coup au régent. Akbar partit pour la ville de Delhi, où sa mère était dangereusement malade. Le rajah de Delhi avait maintes fois encouru le ressentiment de Beyram; croyant pressentir sa propre perte dans l'arrivée d'Akbar, il accourt le fléchir et lui avoue ses craintes. Akbar se sentit profondément blessé de l'étendue de ce pouvoir usurpateur qui avait grandi à l'ombre de son trône, et qui, dans l'opinion publique, faisait de l'empereur l'instrument des vengeances du ministre. Les ennemis de Beyram, fort nombreux à la cour, saisirent l'occasion qui se présentait de l'accabler; ils portèrent contre lui les accusations les plus graves; les reproches de trahison ne furent pas épargnés; on fit surtout valoir contre lui ses relations avec Abuel-Carim. A la fin, Akbar en vint à faire emprisonner, sans même les entendre, deux envoyés de Beyram. Il le déclara déchu de la régence, et désormais gouverna par lui-même. Beyram se laissa dépouiller sans résistance de toutes les marques de sa dignité, et, la rage dans le cœur, s'achemina vers la Mecque. A peine au terme du voyage, l'ambitieux se prit à regretter amèrement d'avoir si vite abandonné la partie. Il retourna dans l'Inde, et leva l'étendard de la révolte. Aboul-Mali, détenu dans une forteresse pour crime de trahison, s'échappa et se joignit à lui. Cependant Mullu-Pier-Mohammed, rappelé d'exil à son tour, poursuivit les rebelles avec toute l'ardeur de la haine. Beyram se réfugia dans le Pendjab, qu'il avait jadis peuplé de ses créatures; mais ceux qui lui devaient le plus furent les plus ingrats; et bientôt il se trouva

réduit à chercher un refuge dans les montagnes de l'Afghanistan. Jamais la colère n'avait, dans l'âme généreuse d'Akbar, survécu au triomphe; aussi n'eut-il plus d'autre pensée que de consoler l'infortune de Beyram, et de lui accorder un pardon sans réserve. Peut-être même passa-t-il les bornes de la prudence en lui offrant le gouvernement d'une province. Beyram refusa par des paroles pleines d'une touchante et noble humilité, et résolut de finir ses jours à la Mecque. Le généreux Akbar lui assura une pension de 50,000 roupies (5,000,000 francs). Il partit donc pour la ville consacrée; mais, en traversant un bourg de Guzarate, il tomba sous le poignard d'un chef afghan dont le père avait été tué en combattant sous les ordres de Himu. Akbar eut des larmes pour cet homme infortuné dont les actions, même les plus criminelles, ne furent jamais dénuées d'une certaine grandeur. La conquête de Malwah, de Mertah, puis la mort du fils de Mohammed-Adili, vinrent successivement effacer de l'âme d'Akbar de tristes impressions; une horrible catastrophe les ranima bientôt Des intrigues de cour ayant fait retirer à Adan-Chan le gouvernement de Malwah, dont la conquête lui était due; Adan crut devoir attribuer sa disgrâce au grand vizir Schah-Azim, et jura de s'en venger. Il se servit d'une ruse qui, vingt ans plus tard, et sous le règne même d'Akbar, devait réussir en France au régicide Châtel. S'étant fait accorder, au palais même, une audience par son ennemi, il détourna son attention en lui remettant des papiers à examiner, et le poignarda. Akbar accourut un cimeterre à la main; à son aspect, l'assassin crut sa dernière heure venue, et lui saisit les mains en implorant sa grâce. Mais Abkar se méprenant sur ce mouvement, et croyant qu'Adan en voulait à ses jours, l'étendit mort à ses pieds. Cette double catastrophe affecta profondément l'empereur; jamais, jusque-là, il n'avait répandu de sang hors du champ de bataille. Peu de temps après, il eut à châtier le rebelle Aboul-Mali et son complice Hussein. C'est au retour de cette expédition qu'il faillit être assassiné par un esclave de Hussein (971-1563). Tant de peuples divers se heurtaient dans ce vaste empire, tant de rivalités ardentes et d'ambitions inquiètes y étaient en présence, que l'esprit de revolte, toujours comprimé, jamais éteint, ne disparaissait guère d'une province que pour se montrer dans une autre. D'ailleurs l'action trop lente du temps était loin d'avoir effacé de la mémoire des races indigènes leurs vieilles haines et leurs rancunes nationales contre la race conquérante des Tartares. Aussi, en 1565, voyons-nous une revolte terrible éclater tout à coup, sous un prétexte auquel le caractère bien connu d'Akbar ôte toute vraisemblance. Les omrah de l'ancienne famille des Ousbecks, autrefois subjuguée par Djenguiz, prétendirent que, sous une feinte bienveillance, l'empereur cachait le project odieux de les faire assassiner en masse Ils se déclarèrent simultanément indépendants sur tous les points de l'empire où ils pouvaient jouir de quelque influence. Entraînant à leur suite de nombreuses populations, ils défirent trois fois l'armée impériale. Mais Akbar reprit vivement l'offensive, les Ousbecks furent vaincus, et leurs têtes tombèrent en expiation de leur crime (juillet 1567). La soumission définitive de Malwah, ville qui, depuis Beyram, avait été trois fois conquise et trois fois reperdue, la prise de Tchetter, Rintimpore, Callinger, signalèrent l'année suivante. L'Inde jouit enfin d'un court moment de calme. Après douze années de guerres continuelles, le grand empire de Baber était rétabli dans son intégrité. Nous examinerons bientôt les moyens employés par son petit-fils pour en assurer la durée. A cette époque, il craignait encore de ne pouvoir perpétuer sa dynastie, tous ses enfants étant successivement morts en bas âge. Conduit par l'espoir d'obtenir du ciel un successeur, il alla consulter un célèbre derviche qui vivait retiré dans le village de Sikry, près d'Adjemer, et lui confia pendant quelque temps la sultane favorite: « grâce aux prières de ce saint « homme, » il eut bientôt un fils que l'on nomma Selym-Djehanguyr (17 de rebyi 1er 977; 29 août 1569). Après avoir réprimé de nouveaux symptômes de désordre, qui s'étaient manifestés dans le Pendjab, Akbar revint à Sikry, et, par ses ordres, une ville nouvelle nommée Fattepoor (ville de la Victoire), s'éleva rapidement sur l'emplacement de ce village. Les prières d'un autre fakir, non moins célèbre que le premier, donnèrent à Abkar un second fils, qui porta le nom de Daniel (2 djomady 1er 978; 2 octobre 1570). Bientôt la tranquillité fut encore troublée dans le royaume de Guzarate; et ce fut seulement en 1573, que la prise de Surate entraîna la réduction de la province entière et, par suite, du Bengale. Akbar eut en outre à combattre quelques-uns de ses propres généraux, qui, après avoir dompté les rebelles, étaient devenus rebelles à leur tour. — Depuis longtemps l'empereur des Mogols méditait la conquête de la grande péninsule indoustanique, connue alors sous le nom de royaume du Décan. Quatre princes différents se partageaient cette presqu'île. Akbar les somma, par ambassadeurs, de reconnaître sa suzeraineté. L'invasion immédiate que leur refus allait déterminer fut retardée par une révolution sanglante qui mit l'Afghanistan et le Pendjab en combustion. Il fallut à l'empereur de longs et sanglants efforts pour conserver ces deux provinces. L'ordre n'y fut même jamais parfaitement rétabli. Akbar le comprit si bien que, pour exercer sur elles une surveillance à la fois plus facile et plus active, il fit désormais de Lahore la capitale de son empire (997-1588). Il ordonna alors à Selym-Djehanguyr d'envahir le Décan. Quelques victoires signalèrent cette première tentative; mais jamais cette belle contrée n'avait subi de joug étranger, et sa répugnance pour la religion, les mœurs et les usages des vainqueurs, interdit longtemps à ceux-ci la formation d'établissements durables. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi dans des alternatives de succès et des revers; enfin la soumission totale de l'Afghanistan permit à l'empereur de diriger lui-même les opérations, et bien-

tôt il fut maître d'une partie du Décan; mais, se réservant seulement la suzeraineté, il abandonna la possession réelle à Djehanguyr, dont il avait sujet de craindre l'humeur ardente et indomptable. Akbar satisfit ainsi l'ambition de son fils, tout en lui donnant assez d'occupation dans le Décan pour qu'il ne pût se rendre redoutable au dehors. Tel était surtout son but, et l'on peut dire qu'il l'atteignit complétement par cet acte d'une politique à la fois habile et généreuse, la seule qu'il ait jamais employée. Peu de temps après, Aboul-Fazl, le ministre et l'ami d'Akbar, fut assassiné par des bandits sur la route de Lahore. Ce crime fut attribué par quelques contemporains à la vengeance du prince Daniel, dont Aboul-Fazl aurait publiquement blâmé les honteuses débauches. L'historien Ferishta traite de calomnie cette accusation, qu'il ne discute même pas. Sans nous prononcer pour ou contre, faisons remarquer seulement que la crainte de blesser la famille régnante en attaquant un de ses membres peut avoir influé sur l'opinion de Ferishta. Lorsque la tristesse causée par cet événement fut un peu dissipée, on célébra le mariage de Daniel. La joie que cette fête de famille jeta dans l'âme d'Akbar sembla ranimer ses forces épuisées par les fatigues et les travaux de tout genre; mais la mort de Daniel, qui eut lieu à Burkanpour le 1er zelligge 1013 (10 avril 1604), à la suite d'une nuit de débauche, plongea l'empereur dans un affreux désespoir; il tomba dangereusement malade, et, malgré les efforts des plus célèbres médecins arabes et persans, il expira le jour même où commençait sa 64e année (14 djomady 2e 1014; 16 octobre 1605). Il avait régné 49 ans 5 mois 1 jour. Un magnifique tombeau, aujourd'hui en ruines, lui fut élevé à Secundra, sur la route de Delhi. Il existe de lui deux portraits : l'un est une magnifique miniature du manuscrit de Manucci que possède la bibliothèque royale; l'autre est une peinture orientale reproduite en tête de l'*History of Hindoostan, translated from Ferishta*, *by Alexander Dow*, 3 vol. — La guerre réussit presque toujours à Akbar, mais son heureuse étoile peut revendiquer une large part dans les résultats qu'il obtint. Ce prince fut plutôt un soldat héroïque qu'un habile général. Réduit souvent, par sa vaillance inconsidérée, à des situations extrêmes, il en sortit à force de témérité. Il aimait le danger pour le danger lui-même; et les historiens persans racontent avec complaisance les luttes qu'il prit plaisir à soutenir corps à corps avec des tigres monstrueux. Mais, pour nous, la gloire d'Akbar n'est pas dans ses vertus guerrières; cette gloire est ailleurs, dans ses institutions, dans sa politique, dans la pureté de sa vie privée, même dans ses erreurs, qui furent toujours celles d'un homme de génie. Il ne faut pas s'abuser sur l'étendue de ses conquêtes : Baber en avait opéré trois fois plus; mais conserver ces conquêtes, faire un tout homogène de tant d'éléments disparates, telle fut la tâche immense et laborieuse qu'il accomplit. Il détruisit tous les pouvoirs, et les réorganisa sur le grand principe de la centralisation, qu'il semble avoir deviné. L'empire se composa de quinze *soubah*, ou vice-royautés; chaque soubah se divisa en *perganah*, ou provinces, et chaque province en districts. Les provinces furent administrées par des *naïb*, qui, sous le commandement du *soubahdar*, étaient cependant en correspondance directe avec le premier ministre. Mais voici quelques faits dignes d'être sérieusement médités. L'arbitraire seul avait jusqu'alors présidé à la répartition des impôts; Akbar leur donna deux bases équitables, la propriété, le revenu. La première de ces bases fut déterminée au moyen d'un cadastre général de l'empire; la deuxième, par des mercuriales relevées périodiquement dans chacun des soubah. Une vaste administration financière embrassa tout l'empire; et quelques règlements créés par Akbar se retrouvent en France, entre autres, l'obligation imposée aux percepteurs de verser leurs recettes au trésor public, dès qu'elles s'élèvent à une certaine somme. Comprenant que les nationalités diverses et antagonistes dont se composaient ses États étaient incompatibles avec une organisation compacte et forte, l'empereur s'appliqua à les effacer par tous les moyens que peut suggérer une politique habile et prévoyante : un système uniforme de poids et mesures fut imposé à toutes les provinces; une ère nouvelle fut établie sur les débris de toutes les chronologies employées jusqu'alors, et qui, suivant Aboul-Fazl, étaient au nombre de vingt, y compris l'ère de Jésus-Christ et l'hégire. Cette ère nouvelle fut nommée *la grande ère* ou l'*ère d'Akbar*. Bien qu'établie seulement en l'année de l'hégire 992 (1583), on la fit commencer du jour de l'avénement de son fondateur. Elle avait l'avantage immense de supprimer les calculs si compliqués des chronologies arabes, en substituant aux mois lunaires et à leurs jours intercalaires des mois solaires de trente ou trente et un jours, sur le modèle des calendriers d'Europe; seulement, les noms persans furent conservés. Certes un prince, accomplissant au 16e siècle, à deux mille lieues de l'Europe, et dans un pays demi-barbare, des réformes d'une si haute importance et dont l'utilité ne lui était révélée que par son propre génie, un tel prince, disons-nous, ne fut pas un homme ordinaire; sa gloire, jusqu'ici en partie effacée par le sanglant éclat des noms de Djenguiz et Timour, devrait s'élever de toute la supériorité de la raison et de la philosophie sur l'ignorance et la force brutale. Donnons maintenant un aperçu des richesses d'Akbar. En 1594, l'empire, composé seulement alors de 12 soubah, comprenant 105 provinces et 737 cantons, produisait un revenu annuel de 90,743,881 roupies, équivalant à 9,074,388,100 fr. (1); les officiers de la maison du

(1) Par une erreur inexplicable, M. Kasimirski, dans son article *Akber* de l'*Encyclopédie nouvelle*, a donné pour chiffre des revenus de l'empire mogol 9,074,388,100 roupies, produisant, selon lui, 400 milliards de francs. Quand même l'exagération de ce chiffre effrayant n'en accuserait pas la fausseté, nous ferions remarquer que 9,074,388,100 roupies donneraient en francs, non pas 400 milliards, mais bien 907,438,810,000. Du reste, l'*Aycen Akberi* donne positivement le chiffre que nous adoptons. Si nous relevons cette inexactitude, c'est uniquement dans l'intérêt de la vérité, car l'article *Akber*, de l'*Encyclopédie nouvelle*, est remarquable parmi tant de remarquables articles qui composent ce recueil, dont la réputation est loin d'égaler le mérite.

roi, outre le traitement alloué à plusieurs d'entre eux comme chefs militaires, touchaient ensemble une somme annuelle de 7,729,632 roupies (772,965,200 fr.). Nous renvoyons à l'*Ayeen Akberi* pour une foule d'autres détails curieux, mais qui ne peuvent trouver place ici. — Examinons maintenant le règne d'Akbar au point de vue de la réforme religieuse qu'il essaya dans son empire Houmajoun avait astreint l'enfance de son fils à l'accomplissement le plus strict des pratiques de la religion musulmane; mais, par une réaction toute naturelle, l'esprit d'examen ne s'en développa que plus rapidement chez le jeune prince. L'islamisme ne satisfaisant qu'imparfaitement les vagues instincts religieux de son âme, il voulut connaître par lui-même toutes les autres religions, et se fit expliquer les dogmes de chacune, depuis l'antique judaïsme, jusqu'à la foi nouvelle enseignée par Nanakh-Schah aux habitants du Pendjab, vers la fin du 15ᵉ siècle de notre ère. Un jésuite portugais initia l'empereur mogol aux mystères du christianisme. Mais quand il fallut s'enquérir de la croyance de ses propres sujets les Indous, la volonté d'Akbar vint se briser contre une résistance invincible. Les brahmanes avaient de tout temps gardé le plus profond secret sur les doctrines contenues dans leurs *Védas*, ou livres sacrés. La tolérance étant un des caractères principaux de leur croyance, ils n'admettaient point de prosélytes; ils redoutaient de confier leurs préceptes à un conquérant qui, peut-être, voudrait les imposer par la force; et certes la proposition suivante, énoncée par Aboul-Fazl dans un de ses écrits, n'était pas de nature à dissiper leurs craintes. « Lorsqu'un homme, dit « Aboul-Fazl, s'élève à la connaissance de la cé« leste vérité, le ciel le revêt alors de la robe impé« riale, afin que, par la force, il contraigne l'hu« manité à entrer dans le droit chemin. » (*Ayeen Akberi*, t. 1, part. 3.) L'autorité d'Akbar n'ayant pu triompher de la détermination des brahmanes, il fallut user de ruse. « Il se concerta avec Aboul« Fazl, et l'on envoya dans la ville de Benarès un « enfant nommé Feizi; cet enfant, instruit du « rôle qu'il devait jouer, se fit passer pour un « pauvre orphelin de la tribu des brahmes. Cette « fraude réussit, un brahmane instruit recueillit « Feizi et l'éleva comme son propre fils. Au bout de « dix années d'étude, le jeune adepte posséda la « connaissance parfaite du sanscrit et de la religion « de Brahma (1) ». L'authenticité de cette anecdote, que nous dépouillons des circonstances romanesques dont Al. Dow l'a entourée, reçoit un certain degré de confirmation de quelques passages de l'*Ayeen Akberi*, qui semblent y faire une allusion directe. Nous allons rencontrer maintenant un fait bien curieux pour ceux qui suivent avec quelque intérêt la marche de l'âme humaine dans ses chemins les plus cachés. Akbar, qui avait passé tant d'années à chercher la meilleure des religions, tant pour lui que pour son peuple, finit par en créer lui-même une nouvelle, dont il fut le pontife. Quels étaient les dogmes de cette religion? Nul ne peut le dire, car Aboul-Fazl lui-même n'en a rien révélé. Quant au culte extérieur, en voici les principaux préceptes : « Prier « Dieu quatre fois par jour, à midi, à minuit, au « lever et au coucher du soleil; adorer le soleil lui« même, car chacun doit glorifier son bienfaiteur, « et par conséquent célébrer la source de tout bien« fait, la fontaine de lumière. » Il fallait aussi s'abstenir entièrement de manger la chair des animaux. Les sectateurs de la foi nouvelle recevaient de l'empereur lui-même le *shust* de rédemption sur lequel étaient gravés ces mots : *Allah Akbar* (Dieu grand). Quand deux disciples s'abordaient, l'un prononçait ces mots : *Allah Akbar !* et l'autre répondait : *Djelle-Djellal-hoo !* toute-puissante est sa gloire (*Djellal* était un des noms d'Akbar). Il paraîtrait, d'après Aboul-Fazl lui-même, que cette tentative aboutit seulement à faire considérer Abkar comme blasphémateur et impie par ses anciens coreligionnaires, qui déjà regardaient comme sacrilége l'abolition de l'ère de l'hégire. Observons, en passant, que nous avons dégagé l'exposé qui précède de l'exagération tout orientale d'Aboul-Fazl, qui, pour mieux louer son maître, va jusqu'à lui attribuer des miracles nombreux. — Akbar protégea les savants, les artistes, les écrivains. Voulant enrichir la littérature de son pays par la connaissance d'ouvrages étrangers, il fit traduire en langue persane ou indoue les *Tables astronomiques* d'Ouloug-Beg, les *Commentaires* de Baber, l'*Histoire du Cashmir*, et d'autres ouvrages importants. Le *Fahrang Djehanguiri*, dictionnaire persan, dont se servit le docteur Hyde vers la fin du 17ᵉ siècle, fut entrepris par ordre d'Akbar, mais ne fut achevé que sous son fils Djehanguyr, dont l'ouvrage a retenu le nom. (*Voy.* Anquetil-Duperron, *Zend-Avesta*, t. 1.) Aboul-Fazl a écrit une histoire d'Akbar, et l'a conduite, pour ainsi dire, jusqu'au jour où il tomba sous un poignard inconnu. Cette histoire porte le nom d'*Akbarnamma*. Francis Gladwin en a traduit la partie statistique et scientifique sous le nom de *The Ayeen Akberi or Institutes of emperor Akber*, 3 vol. in-4°, Calcutta, 1783. Cette édition, dont le seul exemplaire que possède la bibliothèque royale provient de la collection de feu M. Langlès, est indiquée comme très-rare par une note autographe de celui-ci, placée sur la garde blanche du t. 1ᵉʳ. A. V—v.

(1) *History of Hindoostan, by Alex. Dow*, t. 1ᵉʳ. *Dissertation*, p. 25.

AKBÉH-BEN-NAFY, gouverneur arabe d'Afrique, pour le calife Moawyah, fit une guerre cruelle aux chrétiens, étendit au loin la domination des Arabes, et bâtit la forteresse de Raï Couan, pour contenir la nation africaine des Berbers, dont l'esprit remuant donnait de l'inquiétude aux califes. Akbéh fut cependant destitué par le gouvernement d'Égypte, dont il dépendait alors; il se rendit aussitôt à Damas pour implorer la justice de Moawyah, mais il ne fut rétabli dans son gouvernement que sous le successeur de ce prince. Il passa alors en Afrique, où les Grecs possédaient encore quelques places. Akbéh leur prit d'assaut la ville de Bugie, et les tailla en pièces dans une grande bataille. Trop faibles pour

lui résister, les Grecs, après avoir rallié quelques troupes, se joignirent aux Berbers qui avaient pris les armes contre les musulmans; mais, quoique réunies, ces deux nations furent battues de nouveau par Akbéh, qui s'empara de tout le pays soumis aux Grecs, et marcha ensuite sur Tanger. En vain les Berbers voulurent s'opposer à son passage: ils furent complétement défaits. Akbéh les poursuivit, et entra avec eux dans Sous, où il fit un butin immense. Tout plia alors devant lui, et il ne s'arrêta qu'à l'extrémité de l'Afrique occidentale. Ce fut là qu'avec tout l'enthousiasme d'un zèle musulman, il poussa son cheval dans l'Océan, tira son sabre, et s'écria: « Grand Dieu! si je n'étais pas retenu par les flots, « j'irais jusqu'aux royaumes inconnus de l'Occident; « je prêcherais sur ma route l'unité de ton saint « nom, et j'exterminerais les peuples qui adorent « un autre Dieu que toi. » Mais les vaincus, qui n'étaient soumis qu'en apparence, profitèrent de la dispersion des forces d'Akbéh, et l'attaquèrent avec une armée nombreuse: il se defendit avec fureur, parvint à se faire jour, et se refugia sur la montagne d'Ouras, ou il fut assassiné par Kouseileh, l'an 63 de l'hégire (682 de J.-C.) après avoir rangé sous la domination des Arabes une grande partie de l'Afrique, et préparé la conquête de l'Espagne. B—P.

AKENSIDE (MARC), né le 9 novembre 1721, à New-Castle, sur la Tyne. Son père, riche boucher, et de la secte presbytérienne, le fit élever avec soin. A dix-huit ans, il fut envoyé à l'université d'Édimbourg, où il commença les études nécessaires pour embrasser l'état ecclésiastique; mais il renonça bientôt à cette carrière pour se livrer à l'étude de la médecine Il passa, en 1741, à Leyde, où il reçut le degré de docteur en 1744. De retour en Angleterre, il s'établit d'abord à Northampton, de là à Hampstead, et se fixa enfin à Londres, où il n'aurait pas été en état de former un établissement, du moins dans les premières années, sans le secours d'un ami, M. Dyson, qui le força d'accepter une pension annuelle de 300 livres sterling. Il fut successivement médecin de l'hôpital de St-Thomas, agrégé au collége des médecins de Londres, et membre de la société royale. Il a écrit plusieurs ouvrages de médecine, publiés dans les *Transactions philosophiques* et dans d'autres recueils périodiques; le plus considérable est un traité sur la dyssenterie, écrit en latin avec beaucoup d'élégance, et imprimé séparément, en 1764; mais ce n'est pas comme médecin qu'Akenside s'est fait une réputation brillante dans son pays, son goût le portait vers la poésie, qu'il n'a cessé de cultiver, tout en pratiquant la médecine. La première, comme la plus célèbre de ses productions poétiques, est son poëme des *Plaisirs de l'imagination*, qu'il avait commencé à Leyde, et qu'il publia à son retour à Londres. Il publia ensuite, à différentes époques, des odes, des épîtres, et d'autres poëmes de différents genres; mais ces derniers ouvrages n'ont eut qu'un médiocre succès, et sont presque oubliés aujourd'hui. Le poëme des *Plaisirs de l'imagination*, qui a été accueilli avec enthousiasme dans son origine, est encore regardé comme un des plus beaux monuments de la poésie anglaise; il est cependant moins lu qu'il n'est admiré. Il est écrit en vers blancs, comme le poëme de Milton; et Akenside a peut-être mieux connu que Milton même l'harmonie propre à ce genre de poésie. Il semble avoir pris l'idée de son poëme dans un des essais du *Spectateur*, écrit par Addison, et qui porte le même titre *des Plaisirs de l'imagination*. Le style est digne du sujet; le ton en est élevé, la couleur brillante, et la diction très-figurée; mais les idées trop métaphysiques qui y dominent, l'emploi trop fréquent des termes abstraits, et l'abus des métaphores, répandent sur tout l'ouvrage une certaine obscurité qui fatigue l'esprit. C'est ce qui faisait dire au lord Chesterfield; « C'est le plus beau des ou- « vrages que je n'entends pas. » Tout ce qu'a écrit Akenside respire un amour de la liberte qui va souvent jusqu'à l'excès; c'est le sentiment qui domine en Angleterre, parmi ce qu'on appelle les *dissenters*, presque tous presbytériens. Le republicanisme est l'esprit essentiel de la doctrine presbytérienne. Samuel Johnson, qui était un ardent tory, implacable ennemi des principes republicains, dit, en parlant d'Akenside, « qu'il montrait un zèle ou- « trageux pour ce qu'il appelait liberté; zèle qui « cache trop souvent le désir de dépouiller les riches « et d'abaisser les grands; dont la tendance imme- « diate est l'innovation et l'anarchie, avec le besoin « impétueux de renverser et de détruire, sans s'em- « barrasser de ce qu'on pourra mettre à la place. » En écrivant cette phrase, Johnson pensait à quelque autre chose encore qu'au poëme des *Plaisirs de l'imagination*. Lorsqu'Akenside voulut faire imprimer son poëme, il en porta le manuscrit au libraire Dodsley, et lui en demanda 150 guinées. Le libraire trouva la somme un peu forte, pour l'ouvrage d'un jeune homme qui n'avait pas encore de nom en littérature. Il alla consulter Pope, qui, après avoir lu le poëme, dit à Dodsley: « Je vous conseille de n'y « pas regarder de si près, ce n'est pas là un au- « teur de tous les jours. » Le poëme des *Plaisirs de l'imagination* a été traduit fidèlement en français par le baron d'Holbach, 1769, in-12, et 1806, in-18; la seconde édition est accompagnée de notes et notices sur l'auteur et le traducteur, par M. Pissot. Akenside préparait une nouvelle édition de son poëme, corrigée et augmentée, lorsqu'une fièvre putride l'enleva à la poésie et à la médecine, le 23 juin 1770, âgé seulement de 49 ans. M. Dyson a publié une édition complète des Œuvres poétiques d'Akenside, Londres, 1772, in-4°. S—D.

AKERBLAD (JEAN-DAVID) philosophe et antiquaire suédois, né vers 1760, se livra dès son enfance à l'étude des langues orientales, et fut attaché très-jeune à l'ambassade de Suède à Constantinople. Nommé plus tard secrétaire de cette ambassade, il eut l'occasion de visiter la Palestine et la Troade. Vers 1800, il vint habiter Goettingue, qu'il quitta peu de temps après pour occuper la place de chargé d'affaires à Paris Ses fonctions diplomatiques lui laissant assez de loisirs, il se mit à exa-

miner les nombreux manuscrits coptes que la bibliothèque nationale avait reçus de celle du Vatican. Ces recherches lui firent découvrir une écriture jusqu'alors inconnue au monde lettré, l'écriture cursive copte, dont il donna la clef dans une lettre adressée à M. Silvestre de Sacy, et qui est insérée dans le *Magasin encyclopédique*, année 7, t. 5. Mécontent des changements politiques qui, à cette époque, eurent lieu dans la Suède, il se décida, quoiqu'il n'eût pas de fortune, à cesser toute relation avec sa patrie, et alla s'établir à Rome. Dans cette capitale, il eut le bonheur d'attirer sur lui l'attention de la duchesse de Devonshire et de quelques autres amis des lettres et des arts, qui lui fournirent les moyens de se livrer sans réserve à ses travaux scientifiques. Akerblad mourut subitement à Rome, le 8 février 1819, à l'âge d'environ 60 ans, et y fut enterré près de la pyramide de Cestius. Son décès coïncida avec l'arrivée du grand-duc Michel de Russie, qui, depuis longtemps, l'honorait de son amitié particulière, et à qui il avait promis de servir de guide dans cette ville. Les ouvrages d'Akerblad, dont nous allons citer les plus remarquables, attestent la profonde connaissance qu'il avait des langues orientales; quelques-unes lui étaient même si familières, qu'il les parlait avec une grande facilité. 1° *Inscriptionis phœniciæ oxoniensis nova Interpretatio*, Paris, an 10 (1802), in-8°. L'inscription expliquée dans cet ouvrage est une des vingt-trois épigrammes phéniciennes trouvées par Pockocke, et la même que Barthélemy a fait insérer dans le t. 30 des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*. Ce monument avait déjà longtemps exercé la sagacité des philologues, et fait naître une foule d'interprétations, lorsqu'Akerblad proposa la sienne; elle différait essentiellement de celles qui l'avaient précédée, et obtint d'unanimes suffrages. 2° *Lettre sur l'Inscription égyptienne de Rosette, adressée à M. Silvestre de Sacy*, Paris, an 10 (1802), in-8°. Akerblad fut un des premiers qui s'essayèrent à expliquer la célèbre inscription trigrammatique de Rosette, et il publia le résultat de son travail dans l'opuscule dont on vient de lire le titre. Il commence par rendre compte de la manière dont il a procédé; c'est la même que Barthélemy avait employée pour découvrir l'alphabet palmyrénien, et dont M. Silvestre de Sacy a fait usage pour trouver celui des Perses du moyen âge. Il s'attacha premièrement à reconnaître les noms propres, trouva ensuite autour de chaque nom un groupe de mots, et parvint enfin à lire de suite une phrase entière. L'auteur donne, outre l'analogie de chaque nom et des mots de chaque groupe, un alphabet tiré de la comparaison des différents mots égyptiens qu'il a analysés (1), et termine sa brochure par la réponse de M. Silvestre de Sacy. Cet illustre savant, après avoir exposé modestement ses doutes sur quelques-unes des explications données par Akerblad, lui exprime de la manière la plus cordiale son admiration pour la sagacité et la patience avec lesquelles il a su lutter contre les difficultés sans nombre que présentait l'écriture du monument de Rosette (1). 3° *Notice sur deux inscriptions en caractères runiques trouvées à Venise, et sur les Varanges; avec les remarques de M. d'Ansse de Villoison* (insérée dans le *Magasin encyclopédique*, année 9, t. 5). Cette notice, écrite d'abord en langue suédoise, et communiquée en 1800 à une société littéraire de Copenhague, qui la fit insérer dans le premier cahier du *Musée scandinave* de la même année, a pour objet d'appeler l'attention des savants sur deux longues inscriptions en caractères runiques qui se trouvent sur l'un des deux lions de marbre et de grandeur colossale placés à la porte de l'arsenal de Venise. L'auteur n'ayant osé entreprendre d'expliquer ces inscriptions, parce qu'il ne se croyait pas assez versé dans les anciennes langues du nord, s'est borné, dans son écrit, à citer quelques faits historiques relatifs au lion de marbre sur lequel elles sont tracées, et à donner deux dessins qui représentent ce monument sous différents points de vue, et les traits les mieux conservés de l'écriture runique. Il se livre à une courte discussion sur l'origine des lettres runiques, sur les communications qui existaient entre les nations du nord et l'empire byzantin, et en conclut qu'il se pourrait bien que les deux inscriptions eussent pour auteurs les Varanges, dont il est si souvent question dans l'histoire de Byzance. A l'appui de cette conjecture, il présente quelques observations judicieuses sur l'origine si controversée de ces Varanges, appelés par les uns *An-*

(1) Depuis que les travaux du docteur Thomas Young, et surtout ceux de M. Champollion jeune, ont jeté une si vive lumière sur les différentes sortes d'écritures usitées dans l'antique Egypte, on a presque oublié ce qu'on doit à Akerblad. Il est pourtant incontestable que non-seulement il a fait le premier pas important dans la recherche des valeurs phonétiques des caractères démotiques et hiéroglyphiques de l'inscription de Rosette; mais, ce qui est encore plus remarquable, c'est que ce savant modeste a posé des principes rigoureux dont s'est écarté le docteur Young et que M. Champollion seul a rétablis et développés. En effet, Akerblad avait découvert la plupart des caractères alphabétiques des Egyptiens dans l'inscription de Rosette, et, néanmoins, voici ce que Young écrivait en décembre 1819, dans le Supplément à l'*Encyclopedia Britannica*, vol. 4, p. 54 : « Mais aucun « effort n'a pu faire découvrir un alphabet qui pût rendre cette in« scription en général, ni rien qui pût aider à la transformer en lan« gage égyptien, quoique plusieurs des noms propres *semblassent* « *s'accorder assez avec les* formes des lettres indiquées par M. Aker« blad. » L'erreur d'Akerblad consiste à avoir cru que tous les caractères hiéroglyphiques des inscriptions étaient phonétiques, ou des lettres, tandis que le docteur Young a eu le tort bien plus grave de penser que les signes idéographiques ne devenaient phonétiques que d'après l'artifice employé par les Chinois, c'est-à-dire, en indiquant, au moyen d'une marque convenue, qu'un groupe de caractères répond au son du mot dans la langue parlée, et non à la chose exprimée par ce groupe, ou à l'idée suscitée par le son articulé. Les panégyristes du docteur Young ont fait de vains efforts pour dissimuler le mérite incontestable d'Akerblad. Champollion a été plus loin que le philologue suédois, mais sans les travaux de celui-ci et les fausses conjectures de Young, il n'eût probablement pas réussi à fixer ses idées sur les alphabets de l'antique Egypte. C.—o.

(1) M. de Fortia, en expliquant le premier le passage de Clément d'Alexandrie sur les trois écritures égyptiennes, a mis sur la voie ceux qui voudront s'en occuper à l'avenir. Il a prouvé que la première des deux traductions de l'inscription est écrite en caractères alphabétiques, et la seconde en caractères idéographiques. Les hiéroglyphes étaient des énigmes et ne pouvaient servir à traduire une inscription purement historique. Voyez l'écrit de M. de Fortia, sur les trois systèmes d'écriture des Egyptiens. Z.

glais, par d'autres *Celtes*, par d'autres *Danois*, et que quelques écrivains, moins précis dans leurs indications, font venir de *Thulé*, dénomination également applicable aux îles Britanniques, aux trois royaumes scandinaves et à l'Islande. Cet opuscule, qui prouve à la fois la vaste érudition d'Akerblad et son extrême modestie, doit son principal mérite aux remarques que le célèbre Villoison y a ajoutées. 4° *Inscription grecque sur une plaque de plomb trouvée dans les environs d'Athènes*, Rome, 1813, in-4° (en italien). Cet ouvrage, où Akerblad garde l'anonyme, et qui est consacré à l'explication d'une inscription que le savant voyageur anglais Dodwel découvrit dans un hypogée du cimetière public du Pirée, est plein de recherches curieuses sur la langue, la mythologie et les mœurs de la Grèce ancienne. (Voy. *Lettre sur une inscription phénicienne trouvée à Athènes*, Rome, 1814, in-8°.) C'est le dernier ouvrage qu'Akerblad ait fait imprimer : il est adressé au chevalier Italinsky, et a pour objet l'examen d'un monument d'une haute importance pour la paléographie. Akerblad a enrichi d'excellentes notes la traduction allemande du *Voyage dans la Troade*, par M. J.-B. Lechevalier. Ces notes, contenant un grand nombre de faits recueillis sur les lieux mêmes, ont pour but de déterminer l'emplacement de l'ancienne Troie, et sont généralement regardées comme ce qui a été publié de plus remarquable dans la discussion non encore terminée sur ce point de géographie ancienne. M—A.

AKERMAN, graveur, né en Suède, au commencement du dernier siècle. Ses talents ayant été connus de l'académie des sciences de Stockholm, cette société savante lui fournit, vers l'année 1730, les moyens d'établir à Upsal un atelier pour faire des globes célestes et terrestres. Il réussit dans cette entreprise, au point que ses globes furent recherchés, non-seulement en Suède, mais en Danemark, en Allemagne, en Russie. Un autre graveur suédois, nommé Akrel, les a perfectionnés dans les derniers temps pour les mesures, et de plus leur a donné le mérite de présenter des découvertes les plus récentes. C—AU.

AKHSCHID. *Voyez* YKHSCHID.

AKHTAL, poëte satirique arabe, vivait sous les Ommiades en même temps que Farasdak et Djerir (*voy.* ces deux noms), qui furent ses rivaux et tour à tour ses amis et ses ennemis. Il était né d'une famille chrétienne, et grandit dans le sein de la religion de son père : son enfance ne fut pas heureuse, et il eut beaucoup à souffrir des rigueurs de sa belle-mère; on assure même que son premier essai poétique fut dicté par le ressentiment qu'il lui portait, et qu'il l'improvisa en s'enfuyant de la maison paternelle. Il eut de bonne heure beaucoup d'assurance et d'audace, et, jeune encore, il osa se mesurer avec un poëte éprouvé, le poëte Caab. C'est alors, selon toute apparence, qu'il reçut le nom d'Akhtal (en français, *qui a les oreilles pendantes*; la traduction anglaise *flapeared* est plus précise et plus expressive). Son véritable nom était GHIATH; et soit qu'il eût en effet les oreilles pendantes et flasques, soit que Caab, par vengeance ou mépris, lui eût donné ce surnom, il le conserva toujours, et ses biographes ne le désignent point autrement. Il fut honoré de la faveur des califes qui régnèrent à cette époque à Damas, Moawia Ier, Yezid, Abdel-Melek. Akhtal dut en grande partie cette faveur à son panégyrique de la maison d'Ommaya, dans lequel on remarquait ces paroles qui devinrent alors célèbres : « L'ennemi même le plus opiniâtre finit par « se soumettre à leurs lois; ils sont les plus cléments « des hommes après la victoire. » Farasdak et Djerir étaient divisés par une animosité profonde, et Akhtal, bien que ces deux hommes lui fussent personnellement inconnus, se montra tout d'abord favorable à Djerir; il se préparait même à lancer publiquement ses épigrammes contre Farasdak. Les amis de ce dernier intervinrent à propos, et, par des raisons que nous ne connaissons pas, dissuadèrent Akhtal de son projet; mais le démon de la poésie ou plutôt de la jalousie n'y perdit rien; le poëte n'eut d'autre peine que de tourner ses batteries en sens contraire. Il s'éleva dès lors entre Djerir et lui une haine implacable, qui trouva un jour l'occasion d'éclater en présence d'Abdel-Mélek lui-même. Djerir, après avoir épanché sa colère, demanda au calife de réciter quelques vers contre ce *maudit* chrétien; mais il ne put l'obtenir, et sortit écumant de rage. Akhtal restait maître de l'esprit du prince et pouvait y faire de nouveaux progrès : « Djerir, dit-il, a prétendu « qu'il ferait votre éloge en trois jours. Moi, j'ai mis « un an à composer un panégyrique dont je ne « suis pas encore content. » Abdel-Mélek, qui n'était rien moins qu'insensible à la louange, lui demanda ces vers. Le calife fut obéi, et, transporté d'admiration, il s'écria : « Veux-tu donc que je publie un « manifeste pour te déclarer le premier des poëtes « arabes? – Il me suffit, répondit Akhtal, que la bouche « du prince des croyants m'ait rendu ce témoignage. » Le poëte fut comblé de présents et d'honneurs. Un officier marchait à ses côtés et disait : « Voici le poëte « du commandeur! voici le plus grand poëte des « Arabes. » — Bien qu'il ait toujours témoigné beaucoup d'attachement pour la religion dans laquelle il était né, Akhtal jouit d'une grande considération auprès des musulmans; les prêtres chrétiens, au contraire, dont il blessait les principes par son caractère haineux et satirique, le traitaient avec la plus grande sévérité. Du reste, inspiré par une verve caustique qui faillit plusieurs fois lui coûter la vie, il n'avait rien de chrétien dans la pensée; jamais sans doute, et il se rend ce témoignage à lui-même, la pudeur n'eut à s'alarmer de ses vers; mais il avait le cœur plein de fiel, et à ses derniers moments, les préoccupations de la mort et les douleurs physiques laissèrent place encore à des paroles de vengeance. On lui disait, à cette heure suprême : « N'avez-vous de recommandation à faire « à personne? Je recommande à Farasdak, répondit-il, « de couvrir de ridicule Djerir et sa famille. » — On trouve une intéressante biographie de ce poëte dans le *Journal Asiatique* de 1834. Cette notice, dont l'auteur est M. Caussin de Perceval, a été reproduite dans l'*Asiatic Journal* de la même année. — L'ouvrage

original dans lequel le savant orientaliste a puisé lui-même est le *Kitab el Aghani*. H. D—z.

AKIBA, rabbin, né dans le 1[er] siècle de J.-C., fut simple berger au service d'un riche habitant de Jérusalem, jusqu'à l'âge de quarante ans; il devint épris de la fille de son maître, qui lui promit de la lui faire épouser, s'il devenait savant : l'amour fit une espèce de prodige; en peu d'années, Akiba sut acquérir de si vastes connaissances, que son école, placée d'abord à Lydda, puis à Jafna, renfermait un grand nombre de disciples. Il ne faut cependant pas croire les juifs, lorsqu'ils assurent que ces disciples n'étaient pas moins de 24,000, ni lorsqu'ils ajoutent que tous moururent presque en même temps, et furent ensevelis à Tibériade, au pied d'une montagne, avec Akiba et sa femme. Akiba fut un des principaux compilateurs des traditions juives, auxquelles il ajouta beaucoup de préceptes de sa propre invention; la plupart étaient ridicules, et s'étendaient quelquefois jusqu'aux actions les plus viles. Cependant, les compatriotes de ce rabbin avaient pour lui une si grande vénération, qu'ils le regardaient comme instruit immédiatement par Dieu lui-même, et affirmaient qu'il lui avait été révélé des choses qui n'avaient pas été révélées à Moïse. Ils affirmaient encore qu'il savait soixante-dix langues. Dans un âge avancé, Akiba embrassa le parti du chef des révoltés Barcochebas, et le seconda dans la prétention qu'il avait de se faire passer pour le Messie. Il soutint que les mots de Balaam : « Une « étoile sortira de Jacob, » ne pouvaient concerner que lui. Akiba fit plus encore, il versa sur sa tête l'huile sainte, comme Samuel l'avait versée sur celle de Saül, et le suivit en qualité d'écuyer. Les troupes de l'empereur Adrien finirent par avoir l'avantage; les restes de l'armée du prétendu Messie furent faits prisonniers dans la forteresse de Bitter, et Akiba fut jeté dans un cachot. On rapporte que pendant sa captivité, lorsqu'il était près de mourir de soif, il aima mieux se servir d'une petite portion d'eau pour laver ses mains, selon la loi rabbinique, que de la boire. Il fut écorché vif, avec son fils Pappus, vers l'an 135. On prétend qu'il était alors âgé de 120 ans. Les juifs rendirent de grands honneurs à sa mémoire, et visitèrent solennellement sa tombe. On dit que ce rabbin altéra le texte de la Bible, dans ce qui concerne l'âge auquel les patriarches commencèrent à avoir des enfants, âge qui est plus avancé chez les Septante que dans le texte hébreu. Akiba prit ce parti pour faire croire que l'époque de la venue du Messie n'était pas encore arrivée, parce que, selon la tradition des juifs, le Messie ne devait paraître qu'après six mille ans accomplis. Le plus célèbre des livres dont les juifs regardent Akiba comme l'auteur est intitulé : *Ietsirah*, ou *de la Création*. Le docteur de Rossi en parle ainsi : « C'est un ouvrage cabalistique très-antique et très-« célèbre; quelques-uns l'attribuent à Akiba, d'au-« tres à un écrivain antérieur au Talmud, dans le-« quel il en est fait mention. Le titre annonce qu'il « est aussi attribué à Abraham, et il se trouve quel-« ques juifs qui ont le courage d'en regarder ce pa-« triarche comme l'auteur; mais sans aucun fonde-« ment, etc. » Ce livre fut imprimé pour la première fois à Paris, en 1552, traduit en latin, par Postel, avec des notes; à Mantoue, en 1562, avec cinq commentaires; à Bâle, in-fol., avec quelques autres livres juifs, en 1587. Rittangel, juif converti, professeur à Kœnisberg, en donna, en 1642, une traduction latine avec des notes et les commentaires d'Abr. ben Dior. D—T.

AKIMOFF, peintre russe, ayant manifesté dès sa première jeunesse d'heureuses dispositions pour les beaux-arts, voyagea en Allemagne, en France et en Italie, afin d'y perfectionner son talent. Ce fut surtout son séjour à Rome, puis à Florence et à Bologne, qui concourut à former et à épurer son goût par l'étude des compositions des grands maîtres. Le mérite qu'il avait d'enseigner le dessin de la manière la plus ingénieuse, l'avantage d'être le premier indigène qui eût utilement cultivé les beaux-arts, ce ton de politesse qu'il avait puisé dans la fréquentation de la haute société, lui valurent l'honneur d'être choisi pour donner des leçons de dessin aux jeunes grands-ducs et grandes-duchesses, et l'élevèrent au rang d'adjoint et de recteur de l'académie de St-Pétersbourg. Il obtint aussi le titre de conseiller d'État, et fut décoré de l'ordre de St-Wladimir. Plusieurs tableaux de saints, peints par cet artiste, pour la nouvelle église de St-Alexandre-Newski, ne manquent ni de goût ni d'esprit, et ils mériteront toujours les éloges des amateurs. Akimoff parlait élégamment le russe, le français et l'italien, et il dissertait sur les beaux-arts avec autant d'intelligence que d'inspiration. Il est mort à St-Pétersbourg, le 15 mai 1814. Z.

AKOUI, général tatar, et premier ministre à la cour de Pékin, sous le règne de l'empereur Kienlong. Quoique sorti d'une famille distinguée parmi les Tatars Mantchoux, il dut à son seul mérite toute sa fortune. Il employa les premières années de sa jeunesse à l'étude des sciences chinoises, et y fit de rapides progrès. Après la mort de son père, il vécut longtemps à Pékin, obscur, confondu dans la foule, et paraissant n'avoir d'autre ambition que celle de cultiver les lettres. Un hasard heureux lui procura l'occasion d'approcher du comte-ministre, avec lequel il eut à traiter d'une affaire délicate et compliquée : la clarté, la précision et la justesse de sens qu'il mit dans cette discussion frappèrent le ministre d'étonnement, et lui firent naître l'idée de l'employer. Lorsque la guerre éclata contre les Eleuths, en 1757, il l'envoya servir dans l'armée chinoise, avec l'ordre secret de ne laisser échapper aucune occasion de l'instruire de l'état des affaires dans le lieu où il se trouverait. Akoui s'acquitta de sa commission avec autant de zèle que d'esprit et d'intelligence, et le ministre, de son côté, instruisait régulièrement l'empereur, sans lui laisser ignorer le nom de l'officier dont il tenait de si exactes relations. L'empereur n'oublia pas Akoui, et l'employa honorablement dans les guerres qui succédèrent, guerres dans le cours desquelles Akoui continua de donner des preuves éclatantes d'activité, de prudence et de

valeur. Il fut nommé l'un des grands de sa bannière, et mis successivement à la tête de plusieurs tribunaux. L'époque de sa plus grande gloire fut la réduction des Miao-ssé, peuples demi-sauvages qui, concentrés dans les montagnes affreuses qui séparent les provinces de Se-tchouen et de Kouei-tcheou, bravaient depuis deux mille ans toute la puissance chinoise, qui n'avait pu ni les dompter, ni les détruire. Ils formaient, dans ces montagnes, toutes hérissées de rochers, coupées de gorges, de ravines et de précipices, deux petits États soumis à des princes particuliers ; ils connaissaient l'usage des armes à feu, avaient des villes, des places fortifiées, et descendaient souvent de ces hauteurs pour exercer le pillage dans la plaine et les campagnes voisines. Une armée de 40,000 Chinois, récemment envoyée contre ces barbares, venait encore d'être détruite. Cette défaite acheva d'irriter le monarque chinois, et lui fit prendre la résolution de déployer toute sa puissance pour exterminer ce féroce ennemi domestique. Il jeta les yeux sur Akoui, et le nomma général de cette expédition. Le choix d'un officier jusqu'alors subalterne, et qui n'avait point encore commandé en chef, étonna tout son conseil ; mais l'événement prouva que ce choix était éclairé et réfléchi. Rien ne fut refusé au nouveau général ; il fut le maître de son plan, et eut la liberté de choisir ses troupes dans toutes les bannières. Son premier soin fut d'assurer ses vivres, et il pourvut à leur transport à bras d'hommes, seul praticable dans ces sites escarpés. Parmi ses munitions, il comprit une grande quantité de métal en lingots, pour fondre des canons sur les lieux mêmes. Le général Akoui pénétra dans les montagnes par les mêmes défilés que son prédécesseur ; mais il eut soin de s'emparer de tous les rochers voisins, en y faisant grimper des troupes, et de conserver toujours ses derrières libres. Les Miao-ssé sentirent, à ce début, à qui ils avaient affaire. Akoui ne précipitait rien ; il restait deux ou trois mois au pied d'un rocher ; et, s'il découvrait enfin un endroit tant soit peu accessible, il profitait de la nuit ou d'un grand brouillard pour y faire monter ses soldats et s'en rendre maître. Jamais il ne reculait ; chaque pas qu'il faisait en avant était une portion de terrain perdue pour l'ennemi. Ce fut en s'attachant à suivre avec constance ce plan d'opérations, que ce général parvint enfin à dompter ces sauvages montagnards, après les avoir forcés dans leurs retraites les plus profondes. Des deux princes qui les gouvernaient, l'un périt dans le cours de cette guerre, l'autre fut pris et conduit à Pékin, avec toute sa famille. Cette conquête fut terminée en 1776. Les Miao-ssé, pour défendre leur pays et leur liberté, montrèrent tout ce qu'on peut attendre de la valeur humaine ; les femmes elles-mêmes combattirent avec acharnement. On cite le trait suivant d'une de ces courageuses montagnardes. Depuis plus de deux mois on employait la force et la ruse pour s'emparer d'un petit fort, bâti sur un roc très-élevé ; mais toutes les tentatives des assiégeants restaient sans succès. Un jour, de très-grand matin, quelques soldats qui étaient de garde ayant entendu quelque bruit, tel que serait celui que fait une personne qui s'observe en marchant, s'approchèrent doucement ; ils crurent apercevoir quelque chose en mouvement ; deux ou trois des plus lestes, à l'aide de crampons de fer attachés à leurs souliers, grimpèrent de ce côté-là ; ils découvrirent une femme qui puisait de l'eau ; ils l'arrêtèrent ; elle fut sommée de déclarer quels étaient ceux qui s'obstinaient depuis si longtemps à défendre le fort. Elle répondit : « C'est moi. Je manquais « d'eau, je suis venue en chercher ici avant le jour, « et je ne comptais nullement vous y rencontrer. » Devenue leur captive, elle leur découvrit un sentier caché, par lequel elle les conduisit jusque dans le fort, où elle était restée seule, et dont elle composait réellement toute la garnison, tantôt tirant quelques coups de fusil, tantôt détachant quelques morceaux de rochers qu'elle précipitait sur les troupes, qui s'efforçaient inutilement de grimper. On tient ce fait du P. Félix d'Arocha, missionnaire jésuite, que l'empereur, après la conquête, envoya sur les lieux pour en lever la carte : en passant au pied de ce rocher, quelques officiers tatars lui firent remarquer ce petit fort, et lui apprirent la rencontre singulière qui avait donné lieu à sa reddition. L'importance de cette conquête mérita au général des honneurs extraordinaires ; l'empereur alla le recevoir à huit lieues de Pékin, et le ramena lui-même en triomphe dans sa capitale. Il fut en même temps créé comte de l'empire, décoré de la ceinture jaune et du manteau à quatre dragons en broderie d'or, ornements affectés aux seuls princes titrés du sang impérial. L'année suivante, en 1777, il fut déclaré premier ministre, et devint l'ami, le conseil et le dépositaire de tous les secrets de son maître. Cette place éminente, qui devait le fixer à la cour, n'empêcha pas l'empereur de l'employer au dehors, et de lui confier toutes les entreprises importantes dont on jugeait l'exécution difficile. Depuis quelques années, le Hoang-ho rompait toutes ses digues, surtout dans le voisinage de la ville Y-fong-hien, et portait le ravage et la désolation dans toutes les campagnes de cette partie de la province de Honan ; tous les efforts qu'avaient faits les mandarins, aidés des plus habiles hydrauliciens de l'empire, n'avaient pu contenir ce fleuve impétueux ; la dernière ressource de l'empereur fut d'y envoyer Koui, qui partit en 1779. Après avoir tout vu, tout examiné, il fit commencer les travaux, auxquels il employa une multitude innombrable de bras. On ouvrit et l'on creusa, par son ordre, un vaste canal, pris au-dessus de l'endroit où se faisait le plus grand effort des eaux, et il le fit continuer jusqu'à sa jonction avec une autre rivière de la province de Kiang-nan. Akoui était partout, et animait les travailleurs par sa présence. Lorsque le canal fut achevé, on y fit couler les eaux du Hoang-ho, qui s'y précipitèrent comme dans leur lit naturel, et l'on commença peu à peu à découvrir les deux rives du fleuve, qu'on n'avait pas aperçues depuis plusieurs années. Dans les endroits où les eaux avaient eu plus de 110 pieds de profondeur, elles n'en eurent plus que 40. Toutes les terres voisines ne tardèrent pas à

être rendues à la culture. Ce grand ouvrage, exécuté en moins de quinze mois, coûta près de 40 millions, monnaie de France, tirés des trésors de l'empereur : mais aussi la Chine eut de plus un nouveau canal navigable, qui ouvrit des communications utiles dans une étendue de plus de vingt lieues. En 1782, ce même fleuve recommença ses ravages, et plus de 50,000 familles furent réduites à la misère. Elles erraient tumultueusement dans les lieux où elles espéraient trouver des subsistances ; la cour de Pékin, alarmée, chargea encore Akoui de contenir cette multitude. Il promit à ces infortunés de les nourrir, en leur faisant ouvrir les greniers de la province ; mais il exigea d'eux qu'ils travaillassent à réparer les ravages de l'inondation, et bientôt, aidé de cette multitude de bras, il parvint à dessécher les terres submergées. Akoui conserva toujours la faveur de son maître, et l'estime des deux nations chinoise et tatare. Il a dû peu survivre à l'empereur Kienlong ; mais on ignore l'année précise de sa mort. G—R.

ALABASTER (GUILLAUME), théologien anglais, né à la fin du 16e siècle, à Hadleigh, dans le comté de Suffolk. Après avoir fait de bonnes études à l'université de Cambridge, il accompagna le fameux comte d'Essex dans son expédition à Cadix. Alabaster montra de bonne heure une imagination ardente, un caractère inquiet et inconstant. Dans son séjour en Espagne, il se convertit à la religion catholique romaine ; mais il ne fut pas plutôt de retour en Angleterre, qu'il rentra dans le sein de l'Église anglicane. Il obtint un bénéfice dans le comté d'Hertford et une prébende dans la cathédrale de St-Paul de Londres. Un goût particulier le porta à l'étude de la langue hébraïque, et cette étude lui ayant inspiré une admiration fanatique pour les mystères de la cabale rabbinique, il se mit à interpréter l'Écriture d'après les rêveries de cette cabale. C'est dans le même esprit qu'il a composé, en latin, presque tous les ouvrages qui restent de lui et dont les titres suffisent pour indiquer cette intention. Il mourut en 1640. Ses ouvrages sont : 1° *Lexicon pentaglotton*, in-fol., imprimé en 1637. 2° *Roxane,* tragédie latine, représentée à Cambridge. Une dame, assistant à cette représentation, fut si vivement émue d'un passage qui terminait la pièce, qu'elle perdit connaissance, et ne recouvra jamais l'usage de sa raison. 3° *Apparatus in revelationem Jesu Christi*, Anvers, 1607. 4° *Spiraculum tubarum, seu Fons spiritualium expositionum ex equivocis Pentaglotti significationibus.* 5° *Ecce sponsus venit, seu Tuba pulchritudinis, hoc est demonstratio quod non sit illicitum nec impossibile computare durationem mundi et tempus secundi adventus Christi.* S—D.

ALACOQUE (MARGUERITE), connue sous le nom de Marie Alacoque, naquit le 22 juillet 1647, à Lanthecour, diocèse d'Autun. « Elle n'avait que trois « ans, dit son historien, et déjà elle marquait une « aversion surprenante du péché. Dès l'âge de quatre « ans, elle se plaisait à s'entretenir intérieurement « avec Dieu, et cherchait la solitude pour s'occuper « de Dieu. » A l'âge de huit ans, elle perdit son père, et fut mise dans un couvent à Charolles. Elle fut attaquée de rhumatisme et de paralysie pendant quatre ans ; elle attribua sa guérison à la Ste. Vierge, et ce fut alors que, par reconnaissance, elle prit le nom de Marie. A l'âge de treize ans, elle passait la nuit dans la contemplation. Sa famille, lui voyant de telles dispositions, l'engagea à entrer dans le couvent des ursulines, à Mâcon, où elle avait une cousine germaine, à laquelle elle dit : « Si j'allais dans votre « maison, ce serait pour l'amour de vous ; je veux « aller dans une maison où je n'aie ni parents, ni « connaissance, afin d'être religieuse, sans autre « motif que l'amour de Dieu. » Ne connaissant ni la ville de Paray-le-Monial, ni le monastère de la Visitation qui y était, elle pensa à s'y retirer, et s'y rendit avec son frère. En entrant au parloir, une voix intérieure lui dit : *C'est là où* (que) *je te veux.* Elle y fut reçue le 25 mai 1671, prit l'habit de novice le 24 août de la même année, fit profession le 6 novembre 1672. On lui confia alors la direction des pensionnaires. Dieu lui apparut et lui fit de merveilleuses communications. Elle eut des visions, des extases, des révélations ; elle fit même des miracles. Une religieuse était tombée en léthargie ; Marguerite obtint de Dieu qu'elle vécût assez pour recevoir les sacrements, et, en effet, aussitôt qu'elle les eut reçus, la religieuse mourut. Les austérités et les mortifications étaient des plaisirs pour la sœur Marguerite ; elle grava même sur son sein, avec un canif, le nom de *Jésus*, en gros caractères ; elle prédit la mort du P. de la Colombière, jésuite missionnaire qui avait été son directeur, puis son disciple. Elle avait composé un petit ouvrage mystique, intitulé : *La Dévotion au cœur de Jésus* ; et c'est à cet ouvrage, dont l'édition la plus ample est celle qui a été donnée par le P. Croiset, en 1698, que l'on doit la fête du Cœur de Jésus. Marguerite Alacoque, avertie de sa mort par une révélation, s'y prépara dans la retraite, et, contre l'opinion des médecins, mourut le 17 octobre 1690. Languet (Jean-Joseph) a publié sa vie, sous ce titre : *La Vie de la vénérable mère Marguerite Marie*, Paris, 1729, in-4° ; on y trouve plusieurs lettres et opuscules de Marie Alacoque, qui doit aujourd'hui sa plus grande célébrité à ces vers de Gresset :

Ver-Vert était un perroquet dévot...
Il disait bien son bénédicité
Et *notre mère*, et *votre charité ;*
Il savait même un peu de soliloque,
Et des traits fins de Marie Alacoque.

A. B—T.

ALA-EDDYN HOUÇAIN (ou HAÇAN) DJIHANSOUZ, que l'on doit regarder comme le fondateur de la dynastie des Ghaurides dans la Perse orientale et dans le nord de l'Inde, n'est pas le premier prince de cette famille dont l'histoire ait fait mention. Ses ancêtres prétendaient descendre du fameux Zohak, qui avait usurpé le trône de Perse dans les premiers siècles après le déluge. Zohak ayant été mis à mort par Féridoun, roi de Perse, sa postérité se retira dans les montagnes à l'orient de la Perse, où elle conserva longtemps son indépendance et sa religion ;

de là vint sans doute le nom de Ghaur (1) que les Arabes musulmans donnèrent à ces montagnes, à ceux qui les habitaient, à la province où elles étaient situées, et à la ville qui en devint la capitale. Il paraît cependant que les princes Ghaurides finirent par embrasser l'islamisme, afin d'être maintenus, par les puissances tour à tour dominantes, dans le gouvernement héréditaire de leur province. Cette principauté fut détruite vers l'an 400 de l'hégire (de J.-C. 1009) par le célèbre sultan Mahmoud le Ghaznévide. (*Voy.* ce nom.) Mohammed-ben-Souri s'empoisonna pour ne pas survivre à la perte de sa puissance, et son fils se sauva dans l'Indonstan, où il s'attacha au service d'une pagode. Sam, fils de ce dernier, ayant succédé à l'emploi de son père, voulut revoir son pays originaire, et retourner à l'islamisme; mais le vaisseau sur lequel il avait embarqué sa famille et ses richesses périt dans un naufrage. Son fils Houçaïn, échappé seul à ce désastre, parvint, après une longue suite d'aventures, jusqu'à Ghaznah, où il allait être exécuté comme voleur, si le sultan Ibrahim, l'un des successeurs de Mahmoud, n'eût reconnu son innocence. Houçaïn sut inspirer de l'intérêt à ce monarque, gagna sa confiance, parvint aux premières charges de l'État; et, sous le règne de Mas'oud III, fils d'Ibrahim, vers l'an 500 (1108), il obtint le gouvernement de Ghaur qu'avaient possédé ses aïeux. — Ala-Eddyn Houçaïn ou Haçan, l'aîné de ses fils ou de ses petits-fils, sujet de cet article, commença de régner l'an 543 (1151). Plein d'ambition et de courage, il ne se contenta pas de posséder le pays de Ghaur comme vassal des Ghaznévides, il se prévalut de la décadence de leurs affaires, par suite de leurs guerres intestines et des conquêtes que les Seldjoucides avaient faites sur eux en Perse, pour se rendre indépendant et étendre les bornes de sa domination. Il osa, l'année suivante, envahir le Khoracan, et attaquer le sultan Sandjar, le plus brave et le plus puissant des Seldjoucides. (*Voy.* SANDJAR.) Vaincu et fait prisonnier, il trouva un ennemi généreux qui se contenta de le retenir à sa cour. Houçaïn, trop heureux d'avoir sauvé sa tête, témoigna sa reconnaissance à Sandjar par toutes sortes de soumissions, et lui fit assidûment sa cour. Un jour, il se prosterna devant lui, baisant les traces qu'avaient laissées les pieds de son cheval, et lui adressa un quatrain persan de sa composition, dont voici le sens : « L'empreinte des pas de votre cheval « sur la terre me sert aujourd'hui de couronne. « L'anneau que je porte en signe d'esclavage est devenu « mon plus bel ornement. Tant que j'aurai le bon« heur de baiser la poussière de vos pieds, je croirai « que la fortune me favorise de ses plus tendres ca« resses. » Cette basse flatterie eut son effet. Le sultan se plut si fort à sa conversation qu'il voulut toujours l'avoir auprès de lui. Comme le prince ghauride portait la barbe fort longue, contre l'habitude de son pays, Sandjar lui en demanda la raison. Houçaïn fit à peu près la même réponse qu'on a depuis attribuée au marquis de Pomenars : « Lorsque ma tête « m'appartenait, j'avais mille esclaves pour en avoir « soin : maintenant que le sultan en est le maître, ils « se donnent du bon temps. » Cette réponse, aussi humble que spirituelle, valut à Houçaïn une boîte de pierreries de très-grand prix que Sandjar lui fit donner, et mieux encore sa liberté et son rétablissement dans ses États, comme vassal des Seldjoucides. Mohammed, l'un des frères d'Ala-Eddyn, ayant pris part à une révolte contre Bahram-Schah, sultan de Ghaznah, celui-ci le fit périr par les mains du bourreau. Cet acte de rigueur impolitique réveilla dans l'âme du roi de Ghaur le souvenir des malheurs de sa famille, causés par les persécutions des premiers princes Ghaznévides, et fit taire la voix de la reconnaissance pour les bienfaits que son père avait reçus des derniers. Il envoya son frère Saïf-Eddyn Souri à la tête d'une armée, qui s'empara de Ghaznah sans coup férir. Bahram, qui n'avait pas osé lui résister, y rentra au moyen des intelligences qu'il entretenait avec les habitants. Saïf-Eddyn, par son ordre, fut barbouillé de noir au visage, placé à califourchon sur un vieux bœuf, la face tournée vers la queue de l'animal, et après avoir été promené par toute la ville et livré aux outrages de la populace, il périt dans les tourments ainsi que son vizir. Ala-Eddyn, transporté de fureur en apprenant le sort de son frère, jura de le venger. Il marcha contre Ghaznah, et après une bataille sanglante, dans laquelle il vainquit Bahram, et tua un de ses fils d'un coup de lance, il s'empara de cette capitale, qu'il pilla et brûla pendant sept jours, avec un grand nombre de villages voisins. C'est cet acte de vengeance qui fit donner à ce prince le surnom de *Djihansouz* (incendiaire du monde). Les auteurs varient sur les causes, les détails et la date de cet événement; et plusieurs le placent avant la guerre qu'Ala-Eddyn fit à Sandjar ; mais est-il vraisemblable que ce sultan, oncle de Bahram-Schah, eût traité avec tant de générosité un prince capable de tant de barbarie? Les malheureux habitants qui survécurent au désastre de leur patrie furent conduits à Ghaur, où leur sang, répandu par la main du bourreau, servit à détremper le ciment des murs de la forteresse. Nous rapporterons à l'année 547 (1152) le désastre de Ghaznah, auquel Bahram survécut peu. Il mourut de chagrin en se retirant vers Lahor, où son fils Khosrou transporta sa résidence et les débris de la dynastie des Ghaznévides. (*Voy.* KHOSROU.) Sandjar, qui aurait pu secourir puissamment ses neveux, fut vaincu et fait prisonnier l'année suivante par les Turcomans Ghazis, qui envahirent une partie du Khoraçan. Il paraît qu'Ala-Eddyn se maintint dans les montagnes de Ghaur, et qu'après la retraite de ces barbares, il recouvra les États qu'il avait enlevés aux princes Ghaznévides, et les laissa en mourant à son fils Saïf-Eddyn Mohammed. Ala-Eddyn Djihansouz mourut vers 551 (1156). Ce fut un prince habile, spirituel et vaillant. Après le court règne de son fils, ses neveux devinrent très-puissants dans la Perse orientale et

(1) *Ghaour, djaour*, d'où s'est formé le nom de *guèbre*, signifie en arabe, idolâtre, infidèle.

dans l'Inde. (*Voy.* MOHAMMED GAÏATH-EDDYN et MOHAMMED CHEHABEDDYN.) A. T.

ALA-EDDYN, 8e prince de la dynastie des Seldjoucides d'Anatolie, fut tiré, en 614 de l'hégire (1219 de J.-C.), de la prison où son frère l'avait fait jeter, et placé sur le trône par les grands et le peuple. Ses guerres contre le sultan d'Égypte et contre les Khowaresmiens, la conquête de la Caramanie et le rétablissement des villes de Sivas et d'Iconium, l'ont placé au rang des princes les plus célèbres; mais ses succès furent suivis de revers, et l'arrivée des Tatars humilia l'orgueil qui lui avait fait prendre le titre fastueux de *roi du monde*. Il mourut en 634 (1236), laissant un trône chancelant à son fils Kaikhosrou, dont la puissance fut détruite par les Tatars. J—N.

ALA-EDDYN Ier, 29e empereur de l'Indoustan, et 2e de la dynastie des Khakljides, Afghans d'origine, était neveu et gendre de son prédécesseur Fyrouz-Schah II. Nommé par ce monarque soubah de la province de Gurrah ou Karah, limitrophe du Dekhan, il repoussa les invasions des Indous, et traversant la Nerbouddah, l'an 692 de l'hégire (1292 de J.-C.), il envahit leur pays, dévasta leurs temples, détruisit leurs idoles et revint avec un si riche butin que l'empereur lui donna aussi le soubahdar d'Aoude. Ces succès faciles firent concevoir à Ala-Eddyn le projet de conquérir la péninsule; mais l'exécution de ce dessein ne fut d'abord qu'un moyen de se soustraire à des contrariétés domestiques et de réussir dans une entreprise criminelle. En 1294, il part comme pour une partie de chasse, et tournant vers le midi, il cache sa marche, évite toute hostilité, feint de menacer Ellikhpour et attaque à l'improviste Déoghir, capitale des États de Ramdéo, le plus puissant rajah du Dekhan En semant la défiance parmi les autres rajahs, il les empêche de secourir Ramdéo, qui, pour se délivrer d'un si redoutable ennemi, lui offre une forte rançon; mais à peine l'a-t-il payée, que son fils, fier de la supériorité des forces qu'il amène, livre bataille aux musulmans, malgré son père, et au mépris du traité : il essuie une déroute complète. Ala-Eddyn reparait devant Déoghir, la pille, la met à feu et à sang, et force Ramdéo, pour sauver la citadelle, son dernier asile, de donner 15.000 livres pesant d'or pur, 175 livres de perles, 50 livres de diamants et de pierres précieuses, 25.000 livres d'argent, 4.000 pièces d'étoffes, et une foule d'autres objets qui prouvent quelle était dès cette époque l'opulence de l'Inde. Ala-Eddyn laissa garnison dans Ellikhpour, que le rajah lui avait aussi cédée, et revint dans son gouvernement après mille périls, chargé de ses riches dépouilles. Cependant Fyrouz-Schah, inquiet sur le sort de son neveu, s'était avancé vers Goualior, où il apprit le retour et les succès d'Ala-Eddyn. Au lieu de marcher en force contre cet ambitieux, pour déconcerter ses projets, il lui laissa le temps de les mûrir par ses intrigues. Dupe de sa tendresse pour ce perfide, trompé par les fausses apparences de son repentir, de son désespoir d'avoir entrepris sa dernière expédition sans l'aveu de son souverain, ébloui enfin par la part qu'il espérait avoir dans le riche butin qui en avait été le fruit, Fyrouz pardonne à son gendre, et s'embarque sur le Gange pour aller au-devant de lui. L'hypocrite, qui depuis quelque temps était dans le Bengale, non pour y chercher un asile contre la colère de son oncle, comme il voulait le faire croire, mais pour y lever des troupes, vient l'attendre sur les bords du fleuve, devant Mannikpour, avec son armée. Il affecte des craintes; et pour le rassurer, l'empereur, laissant en arrière sa nombreuse escorte, se met dans une chaloupe avec quelques serviteurs; mais à peine a-t-il atteint le rivage, à peine a-t-il relevé, en l'embrassant, Ala-Eddyn qui s'était prosterné à ses pieds, qu'il est mis à mort à un signal donné par ce traître (fin de l'année 1296). De deux fils que laissait Fyrouz-Schah, l'aîné était absent; le second, Roknn-Eddyn fut mis sur le trône par les intrigues de sa mère; mais ce choix injuste forma deux factions à Dehly, dans un moment où l'union y était le plus nécessaire. Ala-Eddyn entra sans résistance dans la capitale et y fit sanctionner son usurpation, selon l'usage, en donnant des places et de l'or aux ambitieux. Roknn-Eddyn s'était réfugié avec sa mère et ses femmes à Moultan, auprès de son frère; ils y furent bientôt assiégés et forcés de capituler. Leurs jours devaient être respectés; mais on leur creva les yeux et ils périrent misérablement en prison. L'année suivante, 100,000 Mogols du Djagataï traversèrent l'Indus et envahirent le Pendj-ab. Un frère d'Ala-Eddyn. les ayant rencontrés près de Lahor, remporta sur eux une victoire complète; 12.000 restèrent sur le champ de bataille, et les prisonniers en plus grand nombre furent égorgés. En 1298, ce même prince et le vizir d'Ala-Eddyn conquirent le Goudzerat jusqu'à Cambaye, mirent en fuite le rajah et s'emparèrent de ses trésors, de ses éléphants et de sa famille. Une nouvelle invasion des Mogols retarda la conquête entière du Goudzerat. Ils furent vaincus par Djafar, un des généraux de l'Indoustan. Mais une troisième armée, beaucoup plus nombreuse, sous les ordres de Koutloukh, fils du kan de Djagataï, après avoir ravagé tout le pays depuis l'Indus jusqu'à la Djemnah, arriva devant Dehly, répandant partout l'épouvante. L'empereur rassembla toutes ses forces, et marcha contre eux en personne. Djafar, qui commandait son aile droite, avait presque décidé la victoire et poursuivait les fuyards, lorsque, enveloppé par divers corps de Mogols, il fut abandonné par le frère d'Ala-Eddyn, jaloux de son triomphe précédent, et succomba. Repoussés sur les autres points, les Mogols évacuèrent l'Indoustan. Enivré de sa prospérité, Ala-Eddyn ambitionna la gloire d'être conquérant comme Alexandre et prophète comme Mahomet. Pour exécuter le premier projet, il avait de l'audace, des talents militaires; aussi s'empressa-t-il de prendre le nom du héros grec (*Eskander*) et de le faire mettre sur ses monnaies. Mais sachant à peine lire, il lui était plus difficile de s'ériger en réformateur des lois et de la religion; aussi les sages conseils du vieux chef de sa magistrature le déterminèrent à se borner au rôle de conquérant.

Il s'empara de Rantampour et de Tchitor, deux des plus fortes places des Radjpouts, dans l'Adjemir; la seconde tombait pour la première fois sous la domination des musulmans. En 1305, il soumit Waraugole, capitale du Tellingan, qui comprenait à peu près le pays de Golconde. Il conquit le Malwah l'année suivante. En 1306, Khodjah-Kafour, son général, acheva la conquête du Dekhan, à travers le Baglana ou pays des Mahrattes, et pénétra jusque dans le Carnate en 1310. Faisant la guerre en brigand, à l'exemple de son maître, Kafour pilla des trésors immenses; ses soldats méprisaient l'argent, tant ils avaient d'or à discrétion. Divers événements interrompirent ces brillants succès. Les Mogols continuèrent leurs invasions périodiques dans l'Indoustan; ils furent toujours repoussés par l'empereur en personne ou par Tougloukk, un de ses généraux. Ala-Eddyn ne faisait aucun quartier aux prisonniers de guerre; ils étaient tous égorgés par ses ordres. Cependant des révoltes éclatèrent contre lui; des conspirations menacèrent ses jours: il tomba même une fois sous les coups des assassins, qui, le croyant mort, respectèrent le cadavre de leur souverain au lieu de lui couper la tête. Toutefois ces révoltes, ces conspirations, furent pour Ala-Eddyn d'utiles leçons; elles lui apprirent qu'il y avait dans son administration des vices, des abus, qu'il fallait extirper. Pour y parvenir, il convoqua une assemblée générale des ministres, des omrahs, des hommes les plus éclairés de l'empire. On reconnut que la source du mal était dans le cumul des principaux emplois sur la tête de quelques privilégiés; dans les alliances de quelques maisons trop puissantes; dans le partage trop inégal des propriétés foncières; dans le pouvoir illimité des gouverneurs de provinces; enfin dans l'usage immodéré du vin et des liqueurs spiritueuses En conséquence, l'empereur rechercha la conduite de tous les fonctionnaires publics; récompensa les uns, destitua ou punit les autres en plus grand nombre, défendit les mariages entre les familles d'omrahs sans sa permission; confisqua les biens mal acquis; réduisit les émoluments des principaux emplois, et en abolit le cumul. Il fixa des limites aux acquisitions des propriétés territoriales, régla le nombre des domestiques suivant les besoins de l'agriculture; il diminua les impôts, et en rendit la répartition plus juste et la perception moins vexatoire. Par ses soins, la justice devint si surveillante et si active, qu'on n'entendit plus parler de vols, et que les voyageurs purent en tous sens parcourir l'Indoustan sans crainte et sans danger. Il prohiba le vin sous peine de mort, et pour donner l'exemple, il fit répandre sur la place publique tout celui qui était dans ses caves. En un mot, Ala-Eddyn, dans son ardeur des réformes, entra dans les moindres détails. Il ne négligea point les sciences et les arts dont il sentait le prix, bien qu'il fût illettré; il dota des colléges et des écoles, et il se livra lui-même à l'étude des lois et de la politique. Obligé d'avoir sur pied de nombreuses armées, il réduisit leur solde; mais, d'un autre côté, il fixa les grains et autres denrées de première nécessité à un taux très-modique, en prohiba le monopole, et établit des magasins pour entretenir l'abondance et maintenir les bas prix. Il embellit sa capitale de nombreux édifices publics, et y ajouta des fortifications pour la mettre à l'abri des attaques des Mogols. Gorgé de richesses, enivré de prospérités, Ala-Eddyn s'endormit au sein de la mollesse et de la volupté, abandonnant les rênes de l'empire à Kafour, qui, de la condition d'esclave noir et de prisonnier de guerre, lors de la conquête de Goudzerat, était devenu le premier ministre et le favori de son vainqueur. Cet ambitieux, aspirant au trône, inspira des soupçons à l'empereur sur ses deux fils aînés et sur leur mère, et il obtint l'ordre de les faire arrêter; leurs principaux partisans furent mis à mort. La tyrannie de Kafour excita des mécontentements et des révoltes à Tchitor, dans le Dekhan et le Goudzerat; les revers qu'éprouvèrent les armées d'Ala-Eddyn dans cette dernière contrée le mirent en fureur et aggravèrent la maladie dont il était atteint. Il mourut en 716 (1316) dans la vingtième année de son règne Malgré le parricide qui ouvrit à ce prince le chemin du trône, malgré ses cruautés envers les prisonniers de guerre et les peuples vaincus, enfin malgré son insatiable avidité, son peu d'égards pour sa femme, son peu de soins pour l'éducation de ses enfants, et la faiblesse qui déshonora la fin de sa carrière, il est mis au rang des plus grands monarques de l'Indoustan, parce qu'il sut défendre, agrandir et gouverner ses États, et qu'il rendit ses sujets heureux par la sagesse de son administration. Après sa mort, tout changea. Kafour fit aveugler les deux fils aînés d'Ala-Eddyn, plaça sur le trône le plus jeune, qui n'avait que huit ans, et s'empara de la régence: mais il fut assassiné au bout d'un mois, et son pupille remplacé par un troisième fils d'Ala-Eddyn, qui régna et périt en tyran. Il fut le dernier de sa dynastie, qui n'avait duré qu'environ trente-deux ans, et Tongloukk-Schah, en 721 (1321), en établit une nouvelle qui dura près d'un siècle. (*Voy.* MAHMOUD-SCHAH III.) A—T.

ALAGON (LOUIS D'), baron de Mérargues, né en Provence, dans le 16e siècle, se disait issu des comtes d'Aragon. Il crut ne pouvoir mieux justifier une pareille origine qu'en tramant un complot pour livrer (1605) la ville de Marseille aux Espagnols, et en se servant pour y parvenir des moyens que lui donnait le commandement de deux galères dans le port. Il s'ouvrit sur ses desseins à un forçat; et bientôt le duc de Guise, gouverneur de la Provence, en fut informé par celui-ci. Un voyage qu'Alagon fit à Paris sous un vain prétexte, mais dans le but de se mettre en rapport direct avec l'ambassadeur d'Espagne, acheva de démontrer la vérité des avis que le duc de Guise avait donnés à la cour. On épia les démarches d'Alagon, et au moment où il était en conférence avec Bruneau, secrétaire de l'ambassadeur, ils furent arrêtés l'un et l'autre par le prévôt Defunctis. On trouva cachés, sous la jarretière du secrétaire, des papiers qui prouvèrent jusqu'à l'évidence la réalité du complot. Balthazar de Zuniga, ambassadeur d'Espagne, se plaignit au roi de la violation du droit

des gens que l'on commettait, disait-il, à l'égard de son secrétaire. En lisant le discours que tint l'ambassadeur au monarque, on a peine à concevoir que le droit de remontrance, de la part d'un agent diplomatique, ait été poussé au point de reprocher au roi de France d'avoir employé des moyens de même nature envers les cours étrangères. Mais, malgré ces réclamations, le procès fut instruit au parlement. En vain Alagon voulut-il faire prendre le change sur ses relations avec l'Espagne, qui n'avaient pour but, assurait-il, que d'obtenir du service de cette puissance. Bruneau, se croyant assez protégé par le droit des gens, avoua tout et ses aveux entraînèrent la perte de son complice. Par arrêt du mois de décembre 1605, Alagon fut condamné à perdre la tête, et l'exécution eut lieu sur la place de Grève. Le corps fut mis en quatre quartiers pour être exposés à quatre portes de Paris, et la tête fut envoyée à Marseille pour subir cette flétrissure. Pour toute punition, Bruneau fut renvoyé à l'ambassadeur, avec une copie du procès. Le roi avait offert au duc de Montpensier et au cardinal de Joyeuse, parents d'Alagon, de commuer la peine en une prison perpétuelle. S'il faut s'en rapporter au P. d'Avrigny, ils répondirent que « s'il n'y avait point de bourreau pour un pa« reil forfait, ils en serviraient eux-mêmes. » Ce refus plus que romain ne paraît pas avoir autant de réalité que les dispositions clémentes du monarque. L—M—X.

ALAIN, en latin ALANUS (NICOLAS), médecin, né dans la Saintonge au 16ᵉ siècle, n'est connu que par l'ouvrage suivant: *de Santonum regione et illustribus familiis brevis nec minus elegans Tractatus*; Saintes, 1598, in-4° de 39 pages. Ce petit volume très-rare est recherché des curieux. L'auteur était mort après les premières guerres civiles. Son fils Jean Alain, avocat au parlement de Bordeaux, ayant, longtemps après, retrouvé cet opuscule, s'empressa de le publier pour sauver de l'oubli les recherches et le nom de son père. On y trouve quelques détails sur les procédés qu'on employait alors dans la Saintonge pour fabriquer le sel. W—S.

ALAIN DE SOLMINIHAC, évêque de Cahors, abbé régulier de Chancelade, né le 25 novembre 1593, dans le Périgord, commença, en 1623, à établir la réforme dans son abbaye. Cette maison, auparavant déserte, fut bientôt peuplée de chanoines réguliers. La réputation d'Alain s'étant répandue, il fut chargé de visiter plusieurs couvents des deux sexes et d'y introduire la réforme. Louis XIII, apprenant le bien qu'il opérait, le nomma à l'évêché de Lavaur, ensuite à celui de Cahors; malgré ses résistances, il fut sacré à Paris, le 27 septembre 1637, mais à condition qu'il garderait son abbaye de Chancelade, afin d'y maintenir le bien qu'il y avait commencé. Alain, prenant St. Charles Borromée pour modèle, donnait l'exemple de toutes les vertus épiscopales. Il fonda plusieurs établissements de bienfaisance. Le diocèse de Cahors lui dut son séminaire; une maison de chanoines réguliers réformés selon la règle de Chancelade; des fonds pour l'Hôtel-Dieu; une maison de la Providence pour les orphelines; une seconde maison pour les orphelins; plusieurs églises dans le diocèse, rebâties à ses frais, et d'autres pieuses fondations. On assure qu'il dépensa pour ces œuvres pies plus de 300,000 francs, somme énorme pour ces temps-là. Ces libéralités peuvent s'expliquer, quand on pense à l'ordre, à l'économie et à la frugalité qui régnaient dans la maison de ce prélat, qui fut en relation avec tous les saints personnages de son temps, entre autres avec St. Vincent de Paul. Il mourut à Cahors, le 31 décembre 1659. G—Y.

ALAIN de Lille, savant religieux du 12ᵉ siècle, était à la fois théologien, philosophe, physicien, historien et poëte. Cette grande variété de connaissances et de talents lui valut de ses contemporains le surnom d'*universel*, que la postérité lui a conservé. Les érudits ne sont pas d'accord sur le lieu de sa naissance, ni sur le temps où il a vécu, ni sur la date de sa mort: ils lui donnent pour patrie l'Allemagne, l'Écosse, l'Espagne, la Sicile et la Flandre; les uns le placent dans le 12ᵉ siècle, d'autres dans le 13ᵉ; tous produisent à l'appui de leurs opinions contradictoires des faits, des raisonnements, des témoignages. Au lieu de nous arrêter à les discuter et d'augmenter l'incertitude par de nouvelles conjectures, nous tiendrons pour vrai ce que nous apprend Alain lui-même dans son *Anticlaudianus*, à savoir qu'il était de Lille en Flandre. On lui a, il est vrai, contesté la propriété de cet ouvrage, mais dom Brial a établi ses titres sur des preuves irrécusables. (Voy. *Histoire littéraire*, tome 16.) Quant au second point, le temps où notre auteur a vécu, il est nettement déterminé par Otton de St-Blaise, qui cite maître Alain parmi les docteurs fameux qui existaient en 1194. Reste l'époque de sa mort. Albéric de Trois-Fontaines, qui écrivait au 13ᵉ siècle, la place vers 1202, et la grande chronique belgique confirme cette date. Mais nous sommes sans renseignements certains sur les circonstances de sa vie. On a depuis longtemps relégué dans le domaine des fables les anecdotes imaginées par des écrivains postérieurs pour suppléer au silence de l'histoire et accréditées par l'ignorance des siècles suivants. Nous en citerons deux qui datent vraisemblablement du 15ᵉ siècle et que nous empruntons à dom Brial. « Pendant qu'Alain enseignait à Paris les sept arts « libéraux, les lois et les décrets, il s'était engagé « à expliquer en public le mystère de la Trinité. La « veille du jour qu'il devait prêcher, se promenant « sur le bord de la Seine, il aperçoit un enfant « qui s'amusait à porter de l'eau à un trou qu'il « avait fait dans le sable. Que prétendez-vous « faire, mon enfant? lui dit le docteur. — Je « veux que toute la rivière entre dans ce trou, et je « ne discontinuerai pas, jusqu'à ce que j'en sois venu « à bout. — C'est un enfantillage ce que vous faites« là, la chose est impossible. Et quand croyez-vous « que vous aurez fini? — J'aurai plus tôt réussi « que vous dans le dessein que vous avez en tête. « — Et quel est-il, ce dessein? — Vous voulez, dit « l'enfant, pour faire parade de votre science, ex« pliquer le mystère de la Trinité: cela est plus im-

« possible que ce que j'ai entrepris. » Ce discours « déconcerta le docteur, qui vit bien qu'il s'était trop « avancé. Cependant il monta en chaire le lendemain « comme il l'avait promis; mais au lieu d'un discours « qu'on attendait de lui, il ne fit que se montrer pour « dire à ses auditeurs : *Qu'il vous suffise d'avoir vu « Alain*, et il disparut aussitôt, laissant l'assemblée « dans le plus grand étonnement. » — Voici l'autre anecdote : « L'abbé de Citeaux devant aller à Rome « pour assister au concile général que le pape avait con « voqué (on n'indique ni le pape ni l'année du con- « cile), prit avec lui Alain pour lui servir de valet « de pied et panser les chevaux. Alain demanda en « grâce à son abbé de le laisser entrer avec lui dans « le lieu du concile. On lui représenta que cela ne « se pouvait pas et qu'il serait difficile de tromper « la vigilance des gardes. Il y entra cependant ca- « ché sous la chape ou le manteau de l'abbé, et se « plaça à ses pieds. Ce jour-là on discutait la doc- « trine des hérétiques du temps, et plusieurs étaient « là pour rendre compte de leur croyance. La dis- « pute s'engagea, et les hérétiques semblaient avoir l'a- « vantage. Alors Alain se levant demanda à son abbé « la permission de parler, et la demanda jusqu'à trois « fois sans pouvoir l'obtenir ; mais le pape ayant su « de quoi il s'agissait, lui permit de parler. Alain « reprit la controverse et réfuta si bien les hérétiques, « que l'un d'eux s'écria : *Tu es le diable, ou bien « Alain ! — Je ne suis pas le diable*, répondit-il, « *mais je suis Alain*. Dès ce moment l'abbé voulut « lui céder sa place ; Alain fut reconnu pour ce qu'il « était, et le pape ordonna qu'on attachât à sa per- « sonne deux clercs pour écrire sous sa dictée. » Dom Brial, après une étude approfondie des écrits d'Alain, pense que c'est en Angleterre qu'il faut cher- cher des traces de son existence ; il remarque que ses œuvres ne sont nulle part aussi multipliées qu'en ce pays, et, dans son opinion, c'est au docteur uni- versel qu'il faut rapporter le passage suivant de Gervais, moine de Canterbury. « Herlewin, prieur « de Canterbury, ayant résigné ses fonctions à cause « de son grand âge, maître Alain, Anglais de nation, « et depuis cinq ans novice dans cette église, lui fut « donné pour successeur, le 6 août 1179. » Quant à l'objection que soulève la qualité d'Anglais, attri- buée au personnage en question, dom Brial y répond en disant qu'il est possible qu'Alain soit né à Lille de parents anglais qui s'y seraient trouvés acciden- tellement, et qu'il ait passé ensuite en Angleterre Le même Alain fut nommé, en 1186, à l'abbaye de Tewkesbury en Glocestershire. A partir de cette époque, l'histoire ne parle plus de lui. Dom Brial suppose qu'il quitta l'Angleterre pour se retirer à Citeaux, où il termina sa carrière vers 1202. Les moines lui firent l'épitaphe suivante :

Alanum brevis hora, brevi tumulo sepelivit,
Qui duo, qui septem, qui totum scibile scivit :
Scire suum moriens dare vel retinere nequivit.

Longtemps après, probablement au 15e siècle, on y ajouta ces quatre vers, destinés sans doute à con- sacrer par un monument authentique les fables qui alors avaient cours :

Labentis sæcli contemptis rebus egens fit,
Inter conversos, gregibus commissus alendis.
Mille duceteno nonageno quoque quarto,
Christo devotus, mortales exuit artus.

Les écrits d'Alain qui ont été publiés sont : 1° *Anticlaudianus, sive de Officio viri boni et perfecti*, poëme moral portant aussi le titre d'*Encyclopédie* à cause des détails qui s'y trouvent sur les procédés et l'utilité des sciences et des arts. Cet ouvrage jouit d'une grande célébrité au moyen âge ; il donna lieu à un grand nombre de commentaires dont les plus connus sont celui de l'Anglais Raoul de Long- Champ, resté manuscrit, et celui d'Adam de la Bassée, également manuscrit. Le poëme fut imprimé à Bâle sans nom d'auteur, l'an 1536 ; à Venise, en 1582, et à Anvers, en 1623. Legrand d'Aussi a donné sur un manuscrit de la bibliothèque royale la notice d'une traduction libre de l'*Anticlaudianus*, en vers français, qu'il met beaucoup au-dessus de l'original latin (1). 2° *De Planctu naturæ ad Deum*, ou bien *Enchiridion de rebus naturæ*, satire contre les vices et la dépravation des hommes. 3° *Doctrinale minus*, ou le livre des paraboles, opuscule en vers élégiaques, imprimé à Lyon en 1491, 1492 et 1501, in-4° ; à Leipsick, en 1516, in-4° ; à Caen, à Rouen et à Paris, in-4°, sans date. 4° *Doctrinale altum*, ou le livre des sentences et des dits mémorables d'Alain. 5° Deux Proses rimées qui se trouvent dans l'*Histoire de l'université de Paris* de du Boulay. 6° *Elucidatio super Cantica canticorum*, Paris, 1540. 7° Une somme *de Arte prædicatoria*. 8° Neuf sermons. 9° Un opus- cule *sur les six Ailes des chérubins*, ou explication allégorique d'un passage d'Isaïe. 10° *Liber pœniten- tialis*, dédié à Henri de Sully, qui fut archevêque de Bourges depuis 1184 jusqu'en 1200. 11° *De Fide ca- tholica*, ouvrage dirigé contre les hérétiques et dédié à Guillaume, seigneur de Montpellier. 12° *De Arte seu Articulis catholicæ fidei*, autre ouvrage de con- troverse adressé à un pape du nom de Clément. Dom Brial ne doute pas que ce ne soit Clément III, qui occupa le saint-siége de 1187 à 1191 ; publié par dom Bernard Pey. 13° Commentaire sur les prophéties de Merlin publié sous ce titre : *Alani magni de in- sulis, doct. univ., Explanationum in prophetiam Mer- lini Ambrosii, Britanni, libri septem*, imprimé à Francfort, en 1603, vol. in-8°, précédé de la version latine des prophéties de Merlin, traduites de l'ancien breton par Geoffroi de Monmouth. L'objet de cet ouvrage était de démontrer que les grands événe- ments qui s'accomplissaient alors en Angleterre étaient la réalisation des prophéties de Merlin. L'au- teur s'y montre versé dans l'histoire des Bretons, des Saxons, des Anglais, des Normands et des Fran- çais ; son livre est utile à consulter particulièrement pour le règne de Henri II, roi d'Angleterre, sous le- quel il fut écrit. 14° Si l'on admet avec dom Brial qu'Alain ait été prieur de Canterbury, il faut le re-

(1) Dom Brial.

connaître comme l'auteur de la Vie de St. Thomas de Canterbury dont on a publié des extraits dans le *Quadrilogue* que le père Lupus a placé à la tête des lettres du saint archevêque. Une partie des œuvres de maître Alain ont été recueillies et publiées par les soins de dom Ch. de Visch, un vol. in-fol, Anvers, 1654. On attribue encore à maître Alain les ouvrages suivants, qui ne sont pas imprimés : 1° Commentaire sur le Pentateuque, les prophètes, etc. ; 2° *Super Sententias libri quatuor*; 3° *Summa quot modis, vel Oraculum Scripturæ sacræ*; 4 *de Vitiis et Virtutibus*; 5° *de Intelligentiis, sive Memoriale rerum difficilius*; 6° *Dictionarium theologicum*; 7° *Paradoxa de maximis generalibus*; 8° *de Naturis quorumdam animalium*; 9° *Sæculum Ecclesiæ*; 10° *de Ratione metrorum et syllabarum*; 11° *de Accusationibus, Inquisitionibus, et Denuntiantibus Alani*; 12 un poëme *de Triplici mundo*; 13° des lettres; 14° enfin neuf livres de sentences dont Barthius a donné des extraits dans ses *Adversaria*. C. W—R.

ALAIN, évêque d'Auxerre, qu'il ne faut pas confondre, comme fait Oudin, avec maître Alain, son compatriote, naquit en Flandre au commencement du 12ᵉ siècle : *Alanus Flandriensis*, dit son biographe contemporain. On n'est pas certain qu'il fût de Lille; l'inscription qui se lisait autrefois sur son tombeau portait seulement qu'il avait été élevé dans cette ville. Voué à Dieu dès sa naissance, il reçut l'instruction cléricale, entra, jeune encore, à Clairvaux, pour se placer sous la discipline de St. Bernard, qui lui fit donner l'abbaye de Larivour, à deux lieues de Troyes, en Champagne. Douze ans plus tard, en 1152, il devint évêque d'Auxerre : les comtes de Nevers et d'Auxerre, qui voulaient faire nommer une de leurs créatures, essayèrent vainement d'entraver son élection ; l'abbé de Clairvaux, son puissant protecteur, triompha de leur opposition et obtint, après quelques difficultés, la confirmation du roi, qu'on avait indisposé contre Alain. Pendant treize ans qu'il occupa le siége épiscopal, ce prélat se fit estimer par ses lumières et sa sagesse. Les limites de cet article nous interdisant d'entrer dans le détail de son administration, nous nous bornerons à dire que Louis le Jeune et le pape Alexandre III, justes appréciateurs de son mérite, lui conférèrent plusieurs fois des commissions importantes. Parvenu à un âge avancé, il se retira à Larivour, où il mourut en 1182. Il nous reste de lui : 1° cinq Lettres adressées à Louis le jeune, au sujet des contestations de l'évêque avec le comte de Nevers : elles offrent des informations intéressantes sur les lois, les coutumes et la procédure féodales; 2° une Vie de St. Bernard, où les faits sont présentés avec plus d'exactitude, de précision et de méthode que dans les biographies qui l'avaient précédé. Les Lettres ont été imprimées par Duchesne, dans le tome 4 de son recueil des historiens de France. Quant à la Vie de St. Bernard, on la trouve dans les Œuvres de ce grand docteur, t. 2 de l'édition de 1690, in-fol. C. W—R.

ALAMANNI (Louis), célèbre poëte italien, naquit à Florence, le 28 octobre 1495; sa famille était l'une des plus nobles et des plus distinguées de cette ville. Son père était fort attaché au parti des Médicis, et lui-même, après avoir fait d'excellentes études dans l'université de Florence, jouit de la plus grande faveur auprès du cardinal Jules, qui gouvernait la république au nom du pape Léon X ; mais ayant éprouvé de sa part un trait de sévérité qu'il regarda comme injuste, il entra dans une conjuration qui se forma contre lui à la mort du pape. Elle fut découverte, et Alamanni forcé de s'enfuir à Venise, d'où il passa en France pour plus de sûreté, lorsque le cardinal Jules eut été élu pape sous le nom de Clément VII. Les revers que ce pontife éprouva, en 1527, ayant donné à Florence l'occasion de s'affranchir, Alamanni y retourna et fut envoyé à Gênes, pour y protéger les intérêts de sa patrie. Dans ces temps difficiles, il se fit remarquer par sa sagesse et son désintéressement; mais, malgré ses efforts et ceux de son parti, la cause de la liberté succomba. Charles-Quint passa en Italie, peu de temps après, pour terminer les affaires de Florence, et la soumettre entièrement au joug des Médicis. Après cette nouvelle révolution, Alamanni, proscrit par le duc Alexandre, revint en France, où les bienfaits de François Iᵉʳ le fixèrent. Il y composa le plus grand nombre de ses ouvrages. Le roi avait pour lui tant d'estime, qu'il le choisit pour son ambassadeur auprès de Charles-Quint en 1544, après la paix de Crespi. Alamanni avait précédemment adressé à François Iᵉʳ un dialogue allégorique entre le coq et l'aigle, dans lequel le coq appelait l'aigle *oiseau de proie qui porte deux becs pour dévorer davantage :*

Aquila grifagna
Che per più divorar due becchi porta

Il ne croyait pas que cette pièce fût connue de l'empereur. Dans le discours d'apparat qu'il prononça devant lui à sa première audience, il commença plusieurs de ses périodes par le mot *aquila*. Charles-Quint, pour toute réponse, répéta tout haut ces vers : *Aquila grifagna*, etc. « Je parlais alors en « poëte, répondit Alamanni sans se déconcerter; « maintenant, je parle en ambassadeur. J'étais in- « digné contre le duc Alexandre, gendre de V. M., « qui m'avait chassé de ma patrie; je suis mainte- « nant libre de toute passion, et persuadé que V. M. « n'autorise aucune injustice. » Cette réponse plut beaucoup à l'empereur; et Alamanni en obtint tout ce qu'il était chargé de demander. Il ne fut pas moins en crédit sous Henri II, qui l'employa aussi dans plusieurs négociations. Suivant habituellement la cour, il était avec elle à Amboise, lorsqu'il fut attaqué d'une dyssenterie dont il mourut, le 18 avril 1556. Les principaux ouvrages qu'il a laissés sont : 1° un recueil de poésies en 2 vol. (1), sous le titre

(1) Dans l'épître dédicatoire placée en tête de ce recueil, l'auteur rend ainsi compte des raisons qui l'ont décidé à faire usage des vers *sciolti* ou non rimés : « On me blâmera peut-être, dit-il, d'avoir em- « ployé des vers sans rime, contre l'usage des meilleurs poëtes de « notre langue; mais je répondrai que, dans des sujets qui deman- « dent des interlocuteurs, comme l'eglogue, la rime est tout à fait « déplacée, puisqu'elle donne au dialogue une affectation ridicule... « Dans les sujets plus élevés, la rime, qui tient plus de l'agréable et « du tendre que du majestueux, arrondit les phrases, apporte une « uniformité ennuyeuse, emprisonne, pour ainsi dire, la pensée, et « nuit à la noblesse, à l'étendue et à la variété. »

d'*Opere Toscane*, contenant des élégies, des églogues, des sonnets, différentes fables imitées d'Ovide, douze satires, des silves, ou poésies mêlées, sur différents sujets, dans le genre de celles de Stace; une tragédie d'*Antigone*, des hymnes qu'il divisa en trois parties, *ballada*, *contraballata* et *stanza*, à l'imitation des strophes, antistrophes et épodes des poëtes grecs, etc. : ces œuvres furent imprimées d'abord à Lyon, chez Gryphius, en 1532 et 1533, in-8°, et on les réimprima sur-le-champ à Florence; 2° *la Coltivazione*, en six livres et en vers libres (*sciolti*), excellent poëme didactique, et le fondement le plus solide de la renommée de l'auteur, Paris, Robert Étienne, 1546, petit in-4°, réimprimé plusieurs fois avec des notes et avec les *Abeilles* de Rucellaï (1); 3° *Girone il Cortese*, Giron le Courtois, poëme héroïque en vingt-quatre chants, Paris, 1548, in-4°; 4° *la Avarchide*, ou le Siége de Bourges (ville que César appelle *Avaricum*), poëme épique, aussi en vingt-quatre chants, imprimé pour la première fois à Florence, chez les Junte, 1570, in-4°; 5° *Flora*, comédie en cinq actes et en vers que les Italiens appellent *sdruccioli*, Florence, 1556 et 1601, in-8°; 6° cent vingt-deux épigrammes que l'on trouve dans plusieurs éditions, à la fin de *la Coltivazione*, et quelques autres pièces éparses dans plusieurs recueils. Les principales qualités de ces compositions trop nombreuses sont la facilité, la clarté et la pureté du style; mais elles manquent trop souvent d'élévation et de force. On peut être indifférent sur le plus grand nombre; mais on ne devrait pas l'être en France sur *la Coltivazione*, ou le poëme de l'Agriculture, écrit et publié en France, rempli d'imitations élégantes des *Géorgiques* de Virgile, de traductions en beaux vers des meilleurs préceptes donnés en prose par Columelle, Varron, Pline et d'autres auteurs; d'indications curieuses, de procédés d'agriculture particuliers à l'Italie, de descriptions aussi vraies que poétiques des beautés champêtres de l'Italie et de la France; d'éloges du roi qui protégeait le poëte, et du pays où il avait trouvé un asile, éloges mérités qui devraient intéresser tous les Français. Pour apprendre l'italien, on se borne le plus souvent à des ouvrages fort agréables, mais vides d'instructions. *La Coltivazione* d'Alamanni, et le charmant poëme de Rucellaï sur les abeilles, devraient leur être préférés. Alamanni, marié deux fois, laissa de sa première femme deux fils, qui jouirent en France d'une fortune due aux talents et à la réputation de leur père: Baptiste fut aumônier de la reine Catherine de Médicis, ensuite conseiller du roi, abbé de Belleville, évêque de Bazas, puis de Mâcon, et mourut en 1581; Nicolas fut chevalier de l'ordre de St-Michel, capitaine des gardes du roi, et maître du palais Deux autres *Louis* ALAMANNI, aussi florentins, se sont distingués dans les lettres. L'un était colonel au service de France, et fut, en 1591, consul de l'académie florentine : Salvino Salvini parle de lui dans ses *Fastes consulaires*, p. 324. L'autre était du même temps et de la même académie; c'était un littérateur instruit : il a laissé trois églogues latines insérées dans les *Carmina illustrium Poetarum italorum*, et une oraison funèbre qui se trouve dans le recueil des *Prose fiorentine*, vol. 4. Il était petit-fils de Ludovic Alamanni, l'un des cinq frères du célèbre poëte. G—É.

ALAMANNI (NICOLAS), Grec d'origine, naquit en 1583, et fut élevé à Rome, où il enseigna la rhétorique et la langue grecque. Son mérite le fit nommer secrétaire du cardinal Borghèse, et ensuite bibliothécaire du Vatican; il mourut à Rome en 1626. On a de lui : 1° une traduction latine de l'*Histoire secrète* de Procope, accompagnée de notes, Lyon, 1623, in-fol., réimprimée dans la belle édition de Procope, grec et latin, Paris, de l'imprimerie royale, 1663, in-fol., t. 2, part. 2, mais sans les notes; 2° *de Lateranensibus Parietinis, ab illustr. et Rev. D. Franc. Barberino restitutis, Dissertatio historica, figuris æneis illustrata*, etc., Rome, 1625, in-4°, réimprimée dans le *Thesaur. Antiquitat. Italiæ*, t. 8, part. 4; et quelques autres ouvrages moins importants. G—E.

ALAMANNI. *Voyez* ALEMANNI.

ALAMOS DE BARRIENTOS (1) (DON BALTHAZAR), traducteur de Tacite en espagnol, était né vers 1550, à Medina del Campo, dans la Vieille-Castille. Ayant eu l'occasion de se faire connaître de Gonçalo Perez, secrétaire d'État, il se lia bientôt avec son fils, Antonio Perez (*voy.* ce nom), dont l'âge se rapprochait du sien. Alamos, enveloppé dans la disgrâce de Perez, fut mis en prison, et y resta pendant onze ans, quoiqu'on ne pût lui reprocher que son attachement à son malheureux ami. Ce fut pour charmer les ennuis de sa captivité qu'il entreprit la traduction de Tacite. En 1594, il avait terminé celle des *Histoires* et des *Annales*. Ant. Covarruvias fut désigné pour l'examiner; mais le manuscrit, quoique revêtu de l'approbation du censeur, resta dans les bureaux de la chancellerie. Philippe II mourant (1598) ordonna qu'Alamos serait mis en liberté; mais il défendit en même temps à son successeur de lui confier aucun emploi. Cependant le duc de Lerme ne crut pas contrevenir aux dernières volontés de Philippe en lui fournissant les moyens de vivre avec décence. Alamos ayant alors recouvré le manuscrit de sa traduction de Tacite, revit son premier travail, et le compléta par la traduction des *Mœurs des Germains* et de *la Vie d'Agricola*. Le succès de cet ouvrage fit la réputation et la fortune de l'auteur. A l'avénement de Philippe IV (1621), il fut nommé fiscal de la maison du roi et de la guerre; et quelques années après, membre du conseil des Indes et de celui des domaines de la couronne. Alamos mourut vers 1640, âgé d'environ 90 ans. Il avait, dit un critique espagnol (Pellicer), plus de jugement que d'esprit, et savait mieux écrire que parler. De ses ouvrages, le seul que l'on connaisse encore est le *Tacito español illustrado con Aforismos*, Madrid, 1613, in-fol. Cette version de

(1) *La Coltivazione* se trouve dans la *Bibliotheca poetica italica*, publiée par Buttura. Paris, 1832, in-32.

(1) Lenglet-Dufresnoy, dans sa *Méthode d'étudier l'histoire*, a mal à propos fait deux auteurs de *Balthazar Alamos* et de *Balthazar Barrientos*.

Tacite, la plus complète qu'il y ait en espagnol, passe pour fidèle et bien écrite. Quant aux *Aphorismes* ou maximes politiques d'Alamos, on peut les mettre à côté de ceux de Louis d'Orléans ou d'Annibal Scoto. Cependant ils ont été réimprimés séparément, Madrid, 1614, in-fol., et Anvers, 1651, in-8°, et trad. en italien par Jérôme d'Anghieri, dont la version se trouve à la suite de celle de Tacite, par Adr. Politi, Venise, 1665, in-4°. Alamos laissa plusieurs ouvrages inédits, entre autres : 1° *Advertimientos al governo*, qu'il offrit au duc de Lerme, au commencement du règne de Philippe III; 2° *el Conquistador, hoc est Præcepta de expeditionibus in novas orbis plagas, rite justeque conficiendis*; 3° *Puntos politicos, o de estado*. Voyez, pour plus de détails, Pellicer, *Ensayo de una bibliotheca de traductores españoles*, c'est-à-dire Essai d'une bibliothèque des traducteurs espagnols, Madrid, 1778, 2 partie, 23-28. W—s.

ALAMUNDAR, roi sarrasin du 6e siècle, véeut par conséquent à cette époque d'*émigrations et d'immigrations* où une partie du monde vint en quelque sorte renouveler l'autre. Comme tous les chefs barbares, Alamundar fit des courses nombreuses; la Palestine fut surtout le théâtre de celles qu'il entreprit. Mais, ainsi qu'il arriva à tous ceux qui le précédèrent ou le suivirent, il subit l'influence des choses qu'il venait renverser. En effet, après avoir tourmenté, persécuté les solitaires du désert, il lui arriva de céder à leur empire; il voulut se convertir, et demanda le baptême. C'était vers l'an 509. A cet âge de la religion, des hérésies nombreuses, violentes, divisaient le christianisme. L'eutychéisme, qui confondait les deux natures du Christ, luttait contre le nestorianisme qui les séparait; et pour le dire en passant, ce fut St. Vincent de Lérins qui proposa cette conciliation célèbre à laquelle se rangea l'Église : *In Christo duo substantiæ, una persona*. Alamundar, que les partisans d'Eutychès cherchaient à s'attacher, ne prit pas de si haut la question : il leur opposa un argument de barbare, mais assez curieux, et pas trop dépourvu de sens. Il leur annonça un jour que des lettres venues du ciel lui avaient appris la mort de l'archange Michel : « Un ange ne peut mourir, répondirent ceux à qui il s'adressait. — Si un « ange ne peut mourir, répliqua le Sarrasin, pourquoi « croyez-vous qu'un Dieu le puisse, vous qui confon« dez les deux natures du Christ ? » L'histoire n'a pas recueilli la suite de cette controverse, mais les desseins des hérétiques sur Alamundar durent nécessairement échouer contre une objection si embarrassante. V. R—D.

ALAN DE LYNN, théologien anglais du 15e siècle, né à Lynn, dans le comté de Norfolk, se distingua par son talent pour la prédication. Il s'était fait une habitude qui pourrait être suivie avec succès par tous ceux qui se livrent à l'étude : il faisait, pour lui-même, des tables raisonnées de presque tous les livres qu'il lisait. On a de lui les ouvrages suivants : 1° *de Vario Scripturæ Sensu*; 2° *Moralia Bibliorum*; 3° *Sermones notabiles*; 4° *Elucidarium Scripturæ*; 5° *Prælectiones theologicæ*; 6° *Elucidationes Aristotelis*. On ne connaît point la date de sa mort. — Il y a eu un autre ALAN, abbé de Tewkesbury, qui florissait vers la fin du 12e siècle, et qui mourut en 1201. Il a écrit un livre intitulé : *de Vita et Exilio Thomæ Cantuariensis*. S—D.

ALAN, ALLEN, ALLYN (GUILLAUME), cardinal anglais, archevêque de Malines, né en 1532, à Rossal, dans le comté de Lancastre, fut élevé à Oxford, et reçut sa principale instruction d'un professeur, très-ardent catholique, qui inspira à son élève le même zèle pour sa doctrine. L'avénement d'Elisabeth et le système d'intolérance que l'on connaissait à cette princesse ne permettaient pas à Alan d'espérer aucun avancement dans la carrière ecclésiastique, et pouvait même lui faire craindre quelques persécutions; il prit le parti d'abandonner sa patrie, et d'aller s'établir à Louvain, où il composa, en réponse à un écrit du savant évêque Jervel, un ouvrage intitulé : *Défense de la Doctrine catholique au sujet du purgatoire et des prières pour les morts*, imprimé à Anvers, en 1565. Ce livre fut le signal d'une controverse longue et animée. Le dérangement de sa santé le détermina à retourner en Angleterre. La ferveur de son zèle ne lui permit pas d'y rester tranquille; il publia de petits écrits qui le rendirent odieux au gouvernement : ce qui l'obligea de se cacher; mais, du fond de sa retraite, il publia encore un écrit apologétique, intitulé : *Courtes raisons pour la Foi catholique*. Le gouvernement paraissant déterminé à ne plus tolérer ce qu'on appelait le papisme, Alan s'enfuit de nouveau, et se retira en Flandre, en 1568. La réputation de son zèle et de ses efforts en faveur du catholicisme le fit accueillir partout avec beaucoup de distinction : à Malines, il professa la théologie avec un grand succès; il fut reçu docteur en théologie à Douai, obtint un canonicat à Cambray, et, bientôt après, un autre canonicat à Reims. Toujours ardent à favoriser les intérêts de la religion catholique en Angleterre, Alan avait établi à Douai un séminaire pour l'éducation de la jeunesse anglaise; il transporta ensuite cet établissement à Reims. Il continua d'écrire des ouvrages en faveur de la communion romaine et contre l'Église anglicane. Ces écrits se répandaient en Angleterre, et y échauffaient les esprits, au point que la reine se crut obligée de rendre une ordonnance pour défendre non-seulement de les vendre, mais même de les lire; il fut regardé comme ennemi déclaré de son pays; toute correspondance avec lui fut traitée comme un crime de haute trahison. Un jésuite, nommé Thomas Alfied, fut jugé et condamné à mort pour avoir apporté en Angleterre quelques ouvrages d'Alan. Le principe général qui dominait dans tous ses écrits faisait regarder toutes les obligations morales, civiles et domestiques, comme entièrement subordonnées aux obligations qu'imposait le service du Christ et de l'Église romaine. Ainsi, si un homme se séparait de cette Église pour adopter l'hérésie, sa femme pouvait l'abandonner, ses enfants ne lui devaient plus d'obéissance, son esclave pouvait refuser de le servir, et même devenait libre, *ipso facto*; par une suite nécessaire de cette doctrine, le souverain, entaché d'hérésie perdait toute autorité sur ses peuples.

Alan alla encore plus loin : encouragé par les conseils de son ami, le célèbre jésuite Robert Parsons, il se lia avec plusieurs nobles anglais, catholiques romains, qui s'étaient retirés en Flandre comme lui, pour engager Philippe II, roi d'Espagne, à tenter une invasion en Angleterre. Ce projet fut adopté par le cabinet de Madrid, qui fit équiper, pour l'exécution, la grande flotte connue sous le nom d'*Armada*, dont l'exécution eut tant d'éclat et si peu de succès. Cette flotte mit à la voile en 1588; elle était chargée de plusieurs milliers d'exemplaires d'un livre imprimé à Anvers, et composé par Alan, le P. Parsons et d'autres jésuites. Les exemplaires devaient en être dispersés en Angleterre, après le débarquement des Espagnols. L'ouvrage était divisé en deux parties; la première contenait une déclaration de Sixte-Quint, portant : « Qu'en conséquence d'une bulle du pape, « la reine Élisabeth était excommuniée et détrônée, « et que sa couronne était transférée au roi d'Espa- « gne. » La seconde partie contenait une « admonition « à la noblesse et au peuple d'Angleterre, déclarant « Élisabeth schismatique et hérétique, non reine, « usurpatrice, et coupable d'actions qui la rendaient « incapable de régner et même indigne de vivre; « et, en conséquence, ses sujets étaient déliés, à son « égard, de leur serment de fidélité. » De pareilles déclarations, absurdes et révoltantes en soi, devinrent encore plus ridicules par l'ignominieuse défaite de l'*Armada*, qui devait les mettre à exécution. Après ce grand revers, les Espagnols cherchèrent à ramasser et à détruire les exemplaires du livre d'Alan et consorts; mais quelques-uns échappèrent à leurs recherches. C'est à cette occasion que le comte d'Arundel fut condamné à mort (*voy.* ARUNDEL), tandis qu'Alan fut récompensé par le chapeau de cardinal, et obtint ensuite l'archevêché de Malines. Il ne résida cependant pas dans cette ville; il alla s'établir à Rome, où il vécut avec beaucoup d'éclat, très-considéré, et employant sa fortune et son crédit à servir les catholiques anglais qui avaient quitté leur pays. On a dit que, vers la fin de sa vie, il se repentit de la violence des mesures qu'il avait provoquées contre sa patrie, et qu'il eut lieu de se plaindre de la conduite des jésuites à son égard. Ses plaintes pouvaient être fondées; on a accusé les jésuites de l'avoir empoisonné, mais il n'y en a aucune preuve. Il faut se défier de ces accusations d'empoisonnement, si fréquentes et si légérement hasardées, surtout en Italie, dans ce siècle et dans ceux qui l'ont précédé. Alan est mort en 1594. Les ouvrages qu'il a laissés, outre ceux qu'on a cités, sont : 1° *Défense du pouvoir légitime et de l'autorité du sacerdoce, pour la rémission des péchés, avec un supplément sur la confession et les indulgences*, in-8°, Louvain, 1567; 2° *Sur les Sacrements*, Anvers, 1576, in-4°; 3° *Culte des saints et de leurs reliques; modeste et sincère apologie des chrétiens catholiques qui ont souffert pour la foi, soit dans leur pays, soit ailleurs*, 1583. S—D.

ALAND (SIR JEAN FORTESCUE), juge anglais, né en 1670, de l'ancienne famille de Fortescue, dans le Devonshire, prit le nom de Aland pour plaire à son épouse, fille aînée de Henri Aland, écuyer de Waterford, en Irlande; il fit ses études à Oxford, vint à Inner-Temple, et parut au barreau en 1690. Il devint successivement solliciteur général du prince de Galles, et ensuite solliciteur du roi. En 1717, il fut créé baron de l'échiquier, et, l'année suivante, nommé juge de la cour du banc du roi. Destitué de ce poste à l'avénement de George II, il fut nommé ensuite juge des plaidoyers communs, place qu'il remplit jusqu'en 1746, époque à laquelle il donna sa démission. Créé alors pair d'Irlande, avec le titre de baron de Fortescue de Credan, il mourut bientôt après. Aland était habile jurisconsulte, juge intègre et profondément instruit dans la littérature saxonne. En 1714, il a publié, in-8°, un traité de l'un de ses ancêtres, Jean de Fortescue, intitulé : *Différence entre une monarchie absolue et une monarchie limitée, principalement sous le rapport de la Constitution anglaise*. Après sa mort, on a imprimé, in-fol., ses *Exposés des causes dans toutes les cours de Westminster-Hall, du temps de Guillaume III et de la reine Anne*. B—n j.

ALARD (FRANÇOIS), d'une famille noble de Bruxelles, naquit au commencement du 16e siècle. Son père, Guillaume Alard de Cantier, zélé catholique converti, l'obligea à entrer dans l'ordre de St-Dominique. Il s'y distingua de bonne heure par son talent pour la prédication. Un négociant d'Hambourg, qui l'avait entendu prêcher avec beaucoup d'intérêt, lui ayant procuré le moyen de lire en secret les ouvrages de Luther, Alard eut une grande envie d'entendre ce réformateur. Avec l'aide du même négociant, il trouva moyen de s'évader de son couvent, et de faire de bonnes études théologiques à Iéna et à Wittenberg. La mort de cet ami l'ayant laissé sans ressource, il prit le parti de revenir à Bruxelles, et de demander des secours à son père; mais, avant qu'il eût en l'entrevue secrète qu'il espérait obtenir de lui, il fut aperçu dans une des rues de Bruxelles par sa mère, catholique fervente, qui l'apostropha durement, et le dénonça à l'inquisition. On tâcha de le ramener dans le sein de l'Église qu'il avait abandonnée; sa persévérance dans ses refus irrita tellement sa mère, qu'elle fut, d'après le récit de son arrière-petit-fils, consigné dans sa *Decas Alardorum script. clarorum*, la première à invoquer la rigueur des lois, et qu'elle offrit de fournir elle-même le bois pour le bûcher. La sentence de mort prononcée, le malheureux Alard est conduit en prison, pour y passer les trois jours qui devaient s'écouler entre sa condamnation et son supplice. La nuit d'avant le jour fixé pour son exécution, s'étant endormi de lassitude, il croit entendre une voix qui lui crie : *Francisce, surge et vade* (François, lève-toi, et sors d'ici). Il se lève et aperçoit une ouverture par où la lune pénétrait dans sa prison. En l'examinant, il s'assure qu'il pourra y passer après s'être déshabillé; il coupe ses draps, se fait une corde, jette ses habits au bas de la tour, et se glisse le long de la corde qu'il avait attachée au barreau. Elle ne descendait que jusqu'à la moitié de la hauteur de son cachot; il se laisse tomber, et un égout

le reçoit au bas du donjon. Après avoir passé sans obstacle près de la sentinelle, il se cacha dans un buisson, où il resta trois jours sans nourriture, et entendit l'aboiement des chiens qu'on avait mis à sa poursuite ; le troisième jour, il obtint, comme mendiant, de la compassion d'un roulier, un morceau de pain, et la permission de faire quelque chemin sur sa voiture. N'étant pas éloigné de la maison où demeurait une de ses sœurs, il se fit descendre à sa porte; mais sa sœur, dont le zèle n'était pas moins ardent que celui de sa mère, le repoussa avec horreur, et se mit à crier devant l'étranger : « D'où « viens-tu, misérable ? veux-tu nous entraîner dans « l'abîme avec toi ? » Son mari, plus humain, donna quelques secours au malheureux Alard, et engagea le charretier à le conduire en lieu de sûreté. De là, il se rendit dans le comté d'Oldenbourg, où il devint aumônier du prince; mais ayant été appelé par les Anversois, auxquels la liberté du culte venait d'être accordée, l'amour de son pays natal l'attira de nouveau dans la Belgique, et l'y ramena encore deux fois, malgré les persécutions du duc d'Albe et les dangers auxquels il s'exposait. Son père étant allé le voir pendant son séjour à Anvers, avec l'intention de le ramener au catholicisme, non-seulement n'atteignit pas son but, mais finit par adopter les sentiments de son fils. Alard ayant perdu tout espoir de remplir les fonctions de son ministère dans son pays natal, se retira dans les États du roi de Danemark, Christian IV, et obtint de ce prince la cure de Wilster, dans le Holstein, où il mourut en 1578. On a d'Alard des livres en latin et en flamand, qui ont perdu tout leur intérêt avec les circonstances qui les dictèrent. F. Alard a été père de Guillaume, grand père de Lambert et de Nicolas, et bisaïeul de Nicolas le jeune, mort à Hambourg en 1756, tous connus par des ouvrages de théologie ou de philologie. Le dernier a raconté la vie de son bisaïeul dans sa *Decas Alardorum script. clarorum*, Hambourg, 1721, 8 vol. S—R.

ALARD. *Voyez* ALLARD.

ALARIC. Ce conquérant était de la famille des Balthes, la plus illustre de la nation des Goths, après celle des Amales. L'histoire ne commence à parler de lui que vers l'an 395, époque où les Goths se réunirent aux armées de Théodose le Grand, pour combattre les Huns, nation redoutable à l'empire d'Occident. Les Goths, commandés par Alaric, rendirent de grands services pendant cette guerre, dans laquelle, en défendant un empire ébranlé de toutes parts, ils apprirent à connaître sa faiblesse et se préparèrent à l'attaquer. Ils aidèrent Théodose à triompher du rebelle Eugène, qui voulait s'élever à la pourpre impériale (355). Ce fut lui qui prit Rome pour la première fois, et qui enseigna aux barbares le chemin de cette capitale du monde; ainsi appelés dans les affaires intérieures de l'empire, ils devinrent bientôt des hôtes incommodes et des protecteurs dangereux. Alaric, à qui l'on avait cédé un territoire dans la Thrace, et qui n'avait obtenu qu'un titre honorifique dans l'armée romaine, se plaignit hautement de l'ingratitude des maîtres de l'Occident. La cour des empereurs était alors remplie d'hommes qui faisaient des vœux secrets pour les barbares, les uns, parce qu'ils supportaient impatiemment l'autorité; les autres, parce qu'ils avaient des vues d'ambition, et qu'ils espéraient entrer en partage des dépouilles de l'empire, s'il venait à être renversé. La rivalité du Vandale Stilicon, tuteur d'Honorius, et du Goth Rufin, tuteur d'Arcadius, servit les projets d'Alaric. Rufin l'excita secrètement à envahir la Grèce; et, lui ayant fait passer des sommes considérables, il n'eut pas de peine à le déterminer. Bientôt le chef des Goths ravagea la Pannonie, la Macédoine, la Thessalie, et s'avança jusqu'aux Thermopyles; les plus beaux monuments des arts furent détruits par ses soldats. Sozime rapporte, dans son histoire, que l'ombre d'Achille, et Minerve, armée de sa redoutable égide, défendirent les murs d'Athènes. Cette fable, digne de figurer dans une épopée, ne s'accorde ni avec la vérité historique, ni avec le caractère du chef des Goths. Loin d'être arrêtés par les dieux du paganisme, les compagnons d'Alaric, qui avaient embrassé la doctrine des ariens, renversèrent les autels de Minerve et de toutes les autres divinités de l'ancienne Grèce. Claudien, dans son poëme intitulé : *la Guerre contre les Gètes*, fait un tableau effrayant de cette désastreuse invasion. Malheureusement, les récits du poëte sont, en cela, plus exacts que ceux de l'historien. Stilicon vint au secours des Grecs, avec une puissante armée. Après plusieurs combats, il força les Goths vaincus à se retirer sur le Pholoé ; et, par de savantes manœuvres, il les enferma dans leur camp, où la faim devait bientôt les livrer sans défense au glaive des Romains; mais, comptant trop sur la victoire, il quitta son armée pour assister aux fêtes religieuses des Grecs, qui tenaient d'autant plus à leur ancien culte, qu'Alaric s'en était déclaré l'ennemi, et qui croyaient insulter aux barbares, en renouvelant en l'honneur des dieux les solennités et les jeux du paganisme. Tandis que Stilicon et les peuples de la Grèce célébraient la défaite des Goths, Alaric parvint à s'échapper ; et, peu de jours après, on apprit qu'il était maître de l'Épire. Stilicon fut rappelé par Honorius, et l'empereur d'Orient ne trouva d'autre moyen d'arrêter l'invasion des Goths, que de donner à leur chef la souveraineté de l'Illyrie. Maître de vastes provinces, Alaric n'oublia point qu'il avait été l'ennemi d'Honorius, et ne s'occupa que des moyens de recommencer la guerre contre l'empire d'Occident. Après avoir été élevé sur un pavois, et proclamé roi des Visigoths, il rassembla une armée où furent appelés les barbares des rives du Danube, auxquels il promit les dépouilles de Rome et de l'Italie. Il devait trouver peu d'obstacles dans cette nouvelle guerre : Honorius était un prince faible et timide; comme dans tous les États en décadence, Rome n'avait plus de défenseurs dont la fidélité fût éprouvée. A l'approche des Goths, on rappela du fond des provinces les vieilles troupes et tous les barbares qui s'étaient mis à la solde des Romains. L'Italie se trouvait ouverte de toutes parts, et bientôt le pillage d'Aquilée et de plusieurs autres villes annonça la présence des barbares (402); Honorius fut obligé

d'abandonner Milan, et de se réfugier dans le château d'Asti, où il se trouva bientôt assiégé. L'empereur était près de se rendre, lorsque les troupes venues de la Gaule et de la Germanie, sous le commandement de Stilicon, surprirent Alaric, et l'assiégèrent à son tour dans ses retranchements. Le chef barbare, qui s'était laissé surprendre, déploya pour réparer sa faute le courage et le génie d'un habile capitaine. Il releva par son exemple et par ses discours la bravoure de ses soldats; mais les Romains eurent recours à un stratagème qui affaiblit l'ardeur de leurs ennemis : ils les attaquèrent tandis qu'ils célébraient les fêtes de Pâques. Les Goths, nouvellement convertis à l'arianisme, croyant commettre un sacrilége en combattant dans un jour si solennel, prirent les armes moins pour vaincre que pour se défendre, et leur infanterie fut taillée en pièces; les dépouilles de la Grèce, la femme et les enfants d'Alaric tombèrent entre les mains des soldats d'Honorius. Cette bataille, livrée près de Polentia, à 25 milles de Turin, fut représentée à la cour d'Honorius comme une victoire décisive; et, pour nous servir de l'expression du poëte Claudien, comme *un coup mortel porté au cœur de la Scythie*. Cependant, après sa défaite, Alaric marcha sur Rome à la tête de sa cavalerie qui n'avait point souffert, et fit redouter son courage ou son désespoir, au point qu'on résolut d'acheter sa retraite, après l'avoir vaincu. On lui rendit sa femme et ses trésors; mais il ne voulut pas quitter l'Italie avant d'avoir signalé la valeur de ses soldats par une conquête importante, et résolut de s'emparer de Vérone. Surpris dans sa marche par les légions romaines, il essuya une nouvelle défaite plus désastreuse que la première. Cependant le Visigoth ne perdit pas courage, il rassembla les débris de son armée et se retrancha sur des rochers voisins du champ de bataille; dans cette position inexpugnable, il fit encore trembler les Romains au milieu de leur victoire; mais, à la fin, manquant de vivres, abandonné par les barbares, qui n'avaient plus de respect et de dévouement pour un chef deux fois vaincu, il quitta l'Italie et retourna en Illyrie. La terreur qu'inspirait son nom était si grande, qu'on regarda sa retraite comme un triomphe. Le peuple et le clergé remercièrent le ciel, et la capitale de l'Occident prodigua les honneurs et les louanges à Stilicon, qui, dans cette campagne difficile et glorieuse, avait déployé l'activité et les talents d'un grand capitaine. Alaric souffrit beaucoup dans cette expédition; mais il avait fait voir à ses soldats un pays riche et fertile; il avait appris à tous les barbares du nord et du midi qu'on pouvait s'emparer de Rome, et le bruit de ses exploits attira bientôt sous ses drapeaux tous les ennemis du nom romain, tous les aventuriers et tous les soldats avides de pillage. Lorsqu'il se vit à la tête d'une nouvelle armée, Alaric se vanta d'avoir épargné la capitale de l'Occident, et demanda le salaire de sa clémence. Il entama des négociations; pendant qu'on les poursuivait, les familles barbares établies en Italie furent massacrées par l'ordre des ministres d'Honorius. Alors les Goths au service de l'empire désertèrent leurs drapeaux et allèrent, par leurs récits et le spectacle de leurs malheurs, exciter l'indignation d'Alaric. Le roi des Goths commença par se plaindre; et, comme il parla avec modération, on prit son langage pour de la faiblesse ou de la crainte; on ne répondit point à ses réclamations, et l'Italie ne prit aucune mesure pour sa défense; mais, tandis qu'à Rome on tournait en ridicule le roi des Visigoths et ses prétentions, tout à coup les rives du Pô furent couvertes de barbares qui demandaient vengeance, et qui pillèrent Aquilée, Crémone et toutes les villes qu'ils rencontrèrent sur leur passage. Honorius s'était enfermé dans Ravennes; le peuple des villes fuyait dans les forêts et dans les montagnes, et les Goths marchaient sans obstacle vers Rome. La ville éternelle fut bientôt investie par les barbares (408); et les descendants des Fabius et des Scipions n'eurent d'espoir que dans leurs supplications et leurs prières. « Qu'on m'épargne, leur dit Alaric, la peine de piller Rome, et qu'on me donne tout l'or et tous les « objets précieux qui se trouvent dans la ville, — « Que laisserez-vous donc aux Romains? — La vie. » Les députés lui avaient parlé de la nombreuse population de Rome, qui pouvait prendre les armes contre lui : « Plus l'herbe est serrée, leur dit le roi « barbare, et plus la faux y mord. » Cependant, soit qu'il craignît le désespoir des Romains, soit qu'il fût touché de leurs prières, il consentit à lever le siége, et se contenta d'exiger 5,000 livres pesant d'or, 30,000 livres d'argent, 4,000 robes de soie, 3,000 pièces de drap fin écarlate, et 3,000 livres de poivre. Enrichie des dépouilles des Romains, l'armée des Goths vint prendre ses quartiers d'hiver dans la Toscane. Pendant ce temps, la cour d'Honorius, établie à Ravennes, était en proie à plusieurs factions qui se reprochaient les malheurs de l'empire, et se disputaient les restes de l'autorité impériale; chacun désirait en secret s'appuyer des barbares; et, devant l'empereur, on s'accusait mutuellement de favoriser Alaric. La crainte arrachait à Honorius et à ses ministres des promesses avilissantes, et je ne sais quel souvenir de la grandeur romaine, excitant leur orgueil, les empêchait de remplir les conditions des traités. Alaric ne put supporter la hauteur et les refus de ceux qu'il avait vaincus; Rome, encore une fois attaquée, fut réduite aux plus cruelles extrémités et menacée d'être livrée aux flammes. Encore une fois, les Romains livrèrent leurs richesses pour sauver leurs murailles. L'orgueilleux Alaric, dédaignant un empire qui était en son pouvoir, le donna à Attale, préfet du prétoire; et, comme s'il eût pris plaisir à avilir la pourpre impériale, il ne tarda pas à détrôner l'empereur qu'il avait créé; après lui avoir arraché le sceptre en présence des Goths et des Romains, il le chassa ignominieusement. Cependant les ministres d'Honorius, qui, enfermés dans Ravennes, adressaient alternativement au roi des Goths de basses supplications ou de ridicules menaces, lui donnèrent un nouveau prétexte de recommencer la guerre. Alaric, irrité, reprit les armes et revint une troisième fois mettre le siége devant Rome; cette fois, rien ne put la

sauver. Un ermite osa s'avancer au-devant du roi des Goths et le menacer de la colère céleste. « Je « sens en moi, lui répondit ce barbare, quelque chose « qui me porte à détruire Rome. » Cette réponse est devenue célèbre, et St. Augustin, dans sa *Cité de Dieu*, n'hésite point à regarder Alaric comme un instrument dont la Divinité se servit pour châtier une ville mère de tous les crimes et de toutes les erreurs. L'an 410, les drapeaux des barbares flottèrent sur les murailles de la ville de Romulus ; et, dans l'espace de trois jours, l'ancienne maîtresse du monde vit disparaître les richesses entassées par neuf siècles de triomphes, et subit tous les maux qu'elle avait fait souffrir à l'univers. Alaric recommanda cependant la modération à ses soldats, et leur ordonna de respecter les trésors des églises. Au milieu des scènes du plus effréné brigandage, on dut voir avec surprise des barbares, marchant en procession et dans l'attitude du respect, reporter sur les autels de St. Pierre les trésors enlevés dans le sanctuaire. Les églises furent autant d'asiles inviolables, dans lesquels un grand nombre de Romains sauvèrent leur vie et une partie de leurs richesses. Alaric, qui craignait pour ses soldats le séjour de Rome, en sortit au bout de six jours pour marcher à la conquête de la Sicile et de l'Afrique ; il ravagea dans sa marche la Campanie, l'Apulie et la Calabre. Mais, au milieu de ses triomphes, et près de s'embarquer pour la Sicile, il fut attaqué d'une maladie mortelle, et termina sa carrière à Corentia. Ses lieutenants, craignant que la cendre de leur général ne fût outragée par les Romains, l'ensevelirent au milieu du Busento. Les captifs qui avaient été employés à détourner le cours de la rivière furent massacrés après la cérémonie, et le silence de la mort et de la terreur régna longtemps sur la tombe d'Alaric. Tandis que les Goths se livraient au désespoir, Rome et l'Italie faisaient des réjouissances publiques ; la Sicile et l'Afrique voyaient s'éloigner l'orage dont elles étaient menacées, et le monde eut un moment de repos. Le nom d'Alaric a quelquefois été répété par les Muses, que son aspect devait effrayer. Claudien l'a représenté comme un héros cruel et barbare. Un poëte moderne, qui avait l'enflure de Claudien, sans avoir son génie, a pris le roi des Goths pour le sujet d'un poëme épique. Tout le monde connaît ce vers de Scudéri, cité par Boileau :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Alaric n'était pas sans modération ; son ambition eût été flattée peut-être de la gloire de fonder un grand État ; mais il connaissait les Goths, peuple turbulent et indiscipliné. Désespérant de rien établir de durable avec de tels hommes, il se servit de leurs armes pour tout bouleverser. Ce fut lui qui, le premier, enseigna aux barbares le chemin de Rome, et qui leur apprit que le temps était venu de braver l'ancienne maîtresse du monde. Le règne d'Alaric est une des époques les plus remarquables de l'histoire du Bas-Empire, et l'on doit regretter qu'elle ait échappé au pinceau de Montesquieu. Le chef des Visigoths forma, pendant sa vie errante, et dans le cours de ses expéditions, les éléments d'une monarchie militaire qui, après sa mort, s'établit dans l'Aquitaine, et dans la suite en Espagne, où elle a subsisté plusieurs siècles. M—D.

ALARIC II, roi des Visigoths, fils d'Euric, qui avait conquis l'Espagne, lui succéda en 484, et régna, comme lui, non-seulement dans la péninsule, mais dans la province d'Aquitaine, depuis les Pyrénées jusqu'au Rhône. Plus tolérant et plus modéré que son père, il permit aux évêques de ses États de s'assembler à Agde, en 506, et chargea, la même année, Anien, l'un de ses principaux officiers, de faire un abrégé du Code Théodosien, à l'usage des Visigoths. Delà vient que les provinces méridionales de France ont été régies si longtemps par le droit romain. Alaric avait senti combien les lois romaines étaient supérieures aux lois barbares que ses prédécesseurs avaient suivies. La Gaule était partagée, à cette époque, entre les Romains, les Visigoths et les Bourguignons. Clovis, qui avait déjà conquis une grande partie des possessions romaines, regardait d'un œil jaloux la puissance d'Alaric, et n'attendait qu'un prétexte pour l'attaquer. Le roi des Visigoths portait, au contraire, toute son attention à maintenir le traité de paix qu'Euric, son père, avait conclu avec les Francs. Clovis lui ayant demandé Syagrius, général romain qu'il avait défait, et qui s'était retiré à la cour du roi des Goths, Alaric eut la lâcheté de livrer cet infortuné, que le roi des Francs fit mourir. Cette basse condescendance ne put garantir Alaric des projets ambitieux de Clovis. Sous prétexte de porter les lumières de la foi chez les Goths, qui avaient embrassé l'arianisme, et « pour détruire, disait-il, cette nation impie, » il marcha, à la tête d'une puissante armée, contre Alaric, qu'il rencontra dans les plaines de Vouillé, à trois lieues de Poitiers. Les Goths furent défaits, et leur roi, renversé de cheval par Clovis, périt de la propre main du roi des Francs (507). Cette bataille fut décisive, et Clovis aurait anéanti la puissance des Visigoths dans les Gaules, si Théodoric, roi des Ostrogoths, et parent d'Alaric, qui régnait en Italie, n'eût mis un terme à ses succès auprès d'Arles. Frédégaire, et après lui Sigebert, ont écrit que la mort d'Alaric rendit Clovis maître de tout ce que les Visigoths avaient en deçà des Pyrénées. Il est certain cependant qu'ils conservèrent encore la Septimanie et la Provence. La mort d'Alaric fut suivie de grands troubles. Théodoric, roi d'Italie, prit le gouvernement de l'Espagne, comme tuteur d'Amalaric, fils et successeur d'Alaric II. (*Voy.* AMALARIC.) B—P.

ALARY (PIERRE-JOSEPH), prieur de Gournay-sur-Marne, né à Paris le 19 mars 1690, fut l'élève et l'ami de l'abbé de Longuerue. Accusé, en 1718, d'avoir eu part à la conspiration de Cellamare, cette circonstance, qui aurait pu le perdre, fut cause de sa fortune. Il se justifia, et son juge devint son protecteur. « Vos accusateurs, lui dit le régent, nous « ont servis l'un et l'autre, en me procurant l'occa- « sion de vous connaître. » Alary fut nommé sous-précepteur de Louis XV, auquel il fut chargé d'ap-

prendre à lire. Il exerca le même emploi auprès du dauphin et des enfants de France. Le cardinal de Fleury fit sa fortune. Son titre de sous-précepteur lui ouvrit les portes de l'Académie française, où il fut reçu le 30 décembre 1723. Le poëte Roi, qui se permit des plaisanteries sur cette élection, fut mis à la Bastille. Le marquis et l'abbé de Dangeau faisaient grand cas d'Alary, qui passait pour un homme plein de finesse dans l'esprit et de très-bon commerce. Il avait quitté la cour depuis longtemps lorsqu'il mourut à Paris le 15 décembre 1770, sans laisser aucun ouvrage. Piron composa aussi contre lui quelques épigrammes.—*François* Alary a fait réimprimer à Rouen, en 1701, in-12, *la Prophétie du comte Bombaste, chevalier de la Rose-Croix, neveu de Paracelse, publiée en l'année* 1609, *sur la naissance de Louis le Grand.*

ALARY (Jean), avocat et polygraphe. On ne sait ni la date de sa naissance ni celle de sa mort. Il était de Toulouse. Son père, placé à la tête du présidial de cette ville, y mourut, laissant à son fils des affaires assez épineuses pour lesquelles le jeune Alary fut obligé de se rendre à Paris. Il avait fait d'assez bonnes études, aussi fut-il reçu avocat au parlement de Paris, comme il l'était déjà à celui de Toulouse; mais il fut moins heureux ou moins distingué dans ses travaux littéraires, et l'on est étonné à bon droit de voir un littérateur du siècle qui produisit Corneille faire suivre un recueil de *Récréations poétiques*, qu'il avait publié en 1605, d'un ouvrage intitulé puérilement : *Abrégé des longues études, ou Pierre philosophale des sciences*, et dédié, non moins puérilement, *aux princes, ambassadeurs, magistrats, financiers, regnicoles, étrangers, enfin à la noblesse.* Les dames n'étaient pas non plus oubliées. L'auteur promettait dans ce livre de donner sur toutes choses des règles nouvelles et facilement praticables. Il eut des disciples qu'il initia à ses connaissances, toutefois en leur cachant quelques règles qui devaient surtout faire le fondement de sa gloire, et dont il espérait doter la France. Cependant ce bonheur même lui manqua : un homme de qualité, qu'un écrivain avait introduit chez Alary, lui surprit treize de ces règles, dont il se réservait le secret. Ce fut le sujet d'une requête au roi, présentée en 1620 par cet esprit malade. Il eut même, en cette occasion, l'appui de quelques prélats. Outre les deux ouvrages que nous venons de citer, il fit encore *le Lys fleurissant pour la majorité du roi*, 1615, in-8°, et *la Vertu triomphante de la fortune*, Paris, 1622. L'auteur, dans ce dernier écrit, offrait ses services à la reine-mère. Mais on se contenta de louer son esprit : on est plus porté, dans tous les temps, à tourner en ridicule les caractères de cette nature, qu'à compatir à leurs maux. Ainsi jeté dans une carrière pour laquelle il n'était pas fait, il ne dut guère y briller. — Il y avait, cela devait être, de l'enflure et de la bizarrerie dans sa manière; et, s'il en faut croire Colletet, ses habitudes n'étaient pas moins singulières. A la cour comme à la ville, il portait une barbe longue, épaisse, un chapeau carré et trop haut, de la mode du temps passé; enfin un manteau doublé de peluche, et qui, même en été, lui descendait au-dessous des talons. Cette excentricité le fit appeler *le philosophe crotté*. Sa modestie ne s'en offensait point, dit Colletet, qui était, comme l'on sait, fort en état d'apprécier une telle abnégation de caractère. V. R—d.

ALARY (George), supérieur des missions étrangères, né le 10 janvier 1731, à Pampelone, dans le diocèse d'Alby, embrassa dès sa jeunesse la carrière apostolique, et se rendit, en 1764, à Siam, où il fut nommé pro-vicaire de la mission, et fit des conversions nombreuses. En 1765, les Birmans étant inopinément tombés sur la population chrétienne de Mergui, dont l'administration spirituelle était confiée à Alary, il fut dépouillé de ses vêtements, et emmené captif à Rangon, au royaume d'Ava, où il se fit chérir de tous les habitants par sa douceur évangélique. Après neuf mois de captivité, il lui fut permis de passer au Bengale, puis à Pondichéry, à Macao et enfin en Chine, dans la province de Kouei-Tcheou où l'Évangile n'avait pas encore pénétré. Il y fonda des églises chrétiennes, qui sont encore aujourd'hui très-nombreuses. Pendant la persécution qui s'éleva en 1769, il accompagna le P. Pottier dans la capitale du Chensi, pour y recevoir la consécration épiscopale. Ils firent ensemble deux cents lieues dans un pays inconnu, n'ayant avec eux qu'un catéchiste chinois. Ce fut à cette époque que les directeurs des missions le rappelèrent à Paris. Il revint en France en 1773, et se rendit d'abord à la Trappe, où il prit la résolution de passer le reste de ses jours dans les austérités de la pénitence. Alors le pape Clément XIV, à la prière des directeurs du séminaire, lui adressa l'ordre de se rendre à Paris et d'y exercer les fonctions pour lesquelles il avait été rappelé de la Chine. Alary obéit à ce bref, qui était conçu dans les termes les plus honorables : chargé d'instruire les jeunes ecclésiastiques qui se disposaient aux travaux de l'apostolat, il remplit cette mission avec autant de zèle que de sagesse. Ce fut lui qui, depuis cette époque jusqu'à la révolution, forma tous les missionnaires qui furent envoyés dans l'Orient. Lorsque la révolution renversa tous les établissements religieux, Alary se réfugia en Angleterre, où, avec deux de ses confrères, il s'occupa encore d'instruire les missionnaires. Les trappistes s'étant réunis en communauté dans ce pays, Alary, malgré son grand âge, conçut de nouveau le projet d'embrasser leur pénible règle. Il avait commencé son noviciat, mais ses forces ne lui permirent point de mener un genre de vie aussi dur. En 1802, lorsque Napoléon releva les autels, Alary rentra en France et ne tarda pas à devenir supérieur du séminaire des missions; mais ses infirmités le contraignirent à se démettre de ses fonctions en 1809. Depuis ce moment, il ne sortait plus de sa chambre que pour assister aux offices. Sa vie, si pleine de bonnes œuvres, se termina le 4 août 1817. — *Étienne-Aimé* Alary, né à Montpezat, dans le Vivarais, en 1762, embrassa dès sa jeunesse l'état ecclésiastique, et se montra, dès le commencement de la révolution, fort opposé à ses principes. Il se

réunit aux royalistes de Jalès en 1790, et fut exilé comme l'un des chefs de ce rassemblement. Il se réfugia en Allemagne, devint, en 1792, aumônier du prince de Condé, qu'il suivit dans ses campagnes, ne craignant pas de s'exposer à tous les périls de la guerre. Il fut blessé près de Munich, en 1796, et à Benthelm, et eut un cheval tué sous lui à Constance, en 1799. Revenu en France en 1803, il y fut arrêté, passa plusieurs années dans les prisons de Paris, et ne recouvra la liberté qu'en 1814. Il devint alors chapelain de la duchesse de Berry, et fut nommé chevalier de St-Louis. Il mourut en 1819. G—Y.

ALASCO (JEAN), oncle du roi de Pologne, fut élevé dans la religion catholique, et devint évêque; mais ayant adopté les opinions des réformateurs, il quitta sa dignité, sortit de son pays, et se fit prédicateur d'une congrégation protestante à Embden, en 1550. Cette congrégation fut obligée de se réfugier en Angleterre, où Alasco continua à en être le pasteur; il eut aussi la direction de toutes les autres églises et écoles étrangères qui se trouvaient alors à Londres. A l'avénement de la reine Marie, en 1553, il fut forcé de quitter le royaume. Mélanchthon et Erasme furent les amis d'Alasco, et lui donnèrent souvent de grands éloges. Ce dernier, étant près de mourir, lui vendit sa bibliothèque qui était considérable. Alasco passa les dernières années de sa vie en Pologne, où il mourut en 1560. D—T.

ALAVA ESQUIVEL (DIEGO DE), évêque de Cordoue, natif de Vittoria, étudia d'abord le droit, et suivit à Grenade la carrière de la magistrature. Il entra ensuite dans l'état ecclésiastique, présida le conseil de Grenade, et fut promu à l'évêché d'Astorga. Il assista, en cette qualité, au concile de Trente, où il s'éleva fortement contre la pluralité des bénéfices. A son retour, il obtint l'évêché d'Avila, puis celui de Cordoue. Il mourut en 1562. Le seul ouvrage qu'on ait de lui est un grand traité, très bien fait, sur les conciles généraux : *de Conciliis universalibus, ac de his quæ ad religionis et reipublicæ christ. reformationem instituenda videntur*, Grenade, 1582, in-fol. Cet ouvrage offre des vues de réformes utiles. La famille d'Alava a produit d'autres savants, dont les deux plus connus sont Diego d'Alava de Beaumont, grand maître d'artillerie, auteur du *Parfait capitaine* et du *Nouvel Art de l'artillerie*, Madrid, 1590, in-fol.; et Fran ois Ruis de Vergara d'Alava, conseiller du grand conseil de Castille : celui-ci a composé une *Histoire du collége de St-Barthélemy*, dans l'université de Salamanque, et a dirigé, par l'ordre de Philippe IV, la dernière édition des *Statuts et Règlements de l'ordre de St-Jacques*. D—G.

A'LAWY (le nabab MOATÉMED EL-MÉLOUK SÉYD ALAWY-KAN), médecin en chef de Nadir-Schah, fils du médecin Mohammed-Hady, et petit-fils de Seyd Mozafar-Eddyn Hocéin A'lawy, de la famille de Mohammed-Honéif : ce dernier était un savant médecin de Béyobanek en Khoraçan, et alla s'établir à Chyraz, où naquirent son fils et son petit-fils. Le premier, outre les rares connaissances qu'il possédait en médecine et en chirurgie, et qui l'avaient rendu célèbre dans toute la Perse, réunissait plusieurs talents agréables. Il mourut à Chyraz, en 1107 (1695-96), laissant deux enfants, Myrza-Mohammed-Hachem, nommé aussi A'lawy-Kan, et Myrza-Mohammed-Hocéin, qui composa un très-bon commentaire sur le *Canountchek* (petit traité de médecine); quant à Mohammed-Hachem, né à Chyraz, au mois de ramzan 1080 (janvier 1669), il étudia sous son père et sous plusieurs autres célèbres médecins de Perse, passa de Chyraz au Dekehan, en 1110 de l'hégire (1699-1700), (il avait alors trente ans), et fut présenté à Aureng-Zeyb, qui faisait le siége de Sittarah, ville des Marhates. Le monarque l'accueillit de la manière la plus distinguée, et le plaça auprès de son fils, Mohammed-A'azem-Schah. Les talents de notre médecin, et la grande considération dont jouissait sa famille, lui procurèrent un brillant mariage; et, sous le règne de Behader-Schah, il obtint le titre de A'lawy-Kan, ou le seigneur élevé, avec un grade supérieur à celui qu'il tenait d'Aureng-Zeyb, et un de ces fiefs nommé Djahguyr. Mohammed-Schah, peu de temps après être monté sur le trône, accorda à A'lawy de nouvelles faveurs; et, pour comble de sa munificence, le mit dans une balance avec de l'or et de l'argent, et lui donna tout le métal dont il avait formé le poids. Il lui accorda aussi un traitement de 3,000 roupies, ou 9,000 francs par mois, et joignit à tous ces bienfaits le titre de Moatemid el Malouk (appui des rois). A l'époque lamentable de la prise et du sac de Dehli par Nadir-Schah, la réputation d'A'lawy lui servit de sauve-garde. Le conquérant, qui depuis longtemps était menacé d'une hydropisie, se l'attacha, et le détermina même à venir en Perse, en lui promettant de lui procurer tous les moyens de faire le pèlerinage de la Mecque. Les soins du médecin eurent un heureux succès; Nadir, ravi de se voir complétement guéri d'un mal qui lui avait causé encore plus d'inquiétudes que de douleurs, accabla son médecin de caresses, de présents et d'honneurs. Il employa même tous les moyens imaginables pour le détourner de faire le pèlerinage de la Mecque, et le retenir à la cour; mais celui-ci persista dans son projet, et dit même, dans un moment d'humeur : « On ne « gagne rien, et l'on risque beaucoup à retenir un « médecin malgré lui. » Il partit donc de Cazwyn, avec Abdoul-Kerym, autre favori de Nadir-Schah, le 16 de djemady 2ᵉ 1154 (juin 1741), et revint mourir à Dehli, à l'âge de 80 ans, le 29 redjet 1162 (3 juillet 1749). Il n'avait jamais fait usage de lunettes, et jouissait de toutes ses facultés. Un an avant de mourir, il avait consacré sa bibliothèque à l'usage du public; le garde était obligé de communiquer les livres à tous ceux qui se présentaient. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a composés, on distingue le *Djém'a Al-Djewam'i* (ou Recueil des recueils), espèce d'encyclopédie médicale « dans laquelle, sui« vant Abdoul-Kérym, on trouverait l'art de guérir « dans toute son intégrité, quand même les autres « traités seraient anéantis. » (*Voy.* ABDOUL-KÉRYM.) L—S.

ALAYMO (MARC-ANTOINE), médecin célèbre

de Sicile, naquit en 1590, à Ragalbutum, et fut reçu docteur à Messine, en 1610. En 1616 il s'établit à Palerme, et y eut les succès les plus heureux, surtout en 1624, quand la peste ravagea cette contrée. En vain lui offrit-on une chaire à l'université de Bologne, et la place de premier médecin du royaume de Naples, il préféra rester dans sa patrie, à Palerme, où il avait fortement concouru à la fondation d'un collége de médecine. Il mourut en 1662; ses principaux ouvrages sont : 1° *Discours sur les préservatifs des maladies contagieuses*, Palerme, 1625, in-4°, en italien; 2° *Consultatio pro ulceris syriaci nunc vagantis curatione*, *Panormi*, 1632, in-4°; 3° un traité de matière médicale *de Succedaneis medicamentis*, *Panormi*, 1637, in-4°; 4° des *Conseils médico-politiques*, relativement à la peste qui avait régné en Sicile, Palerme, 1652, in-4°, en italien. On a aussi de lui, manuscrits, un *Traité sur la connaissance et le traitement des fièvres malignes*, et des *Commentaires sur les épidémies d'Hippocrate*. C. et A—N.

ALBAN (Saint), premier martyr de la religion chrétienne dans la Grande-Bretagne, était né, dit-on, à Vérulam, comté de Hertford, dans le 3e siècle. Il est probable qu'il était d'une famille païenne de quelque distinction. S'étant converti à la religion chrétienne, il alla à Rome, suivant l'usage de la jeunesse bretonne d'alors, et servit sept ans dans les armées de l'empereur Dioclétien. Il fut décapité en l'an 303, par ordre du gouverneur de Rome, on ne sait pour quel motif. Le vénérable Bède et d'autres martyrologues rapportent les miracles qu'il opéra, même de son vivant. Ils disent que, lorsqu'il allait au supplice, il se trouva sur sa route un ruisseau qui s'ouvrit de lui-même pour le laisser passer, avec mille autres personnes; et, comme il se sentit pressé d'une soif brûlante, une source jaillit de terre pour venir l'abreuver. Des miracles si évidents ne firent aucune impression sur ceux qui le conduisaient à la mort; mais le bourreau, au moment où il lui tranchait la tête, sentit ses yeux s'échapper de leur orbite, et devint tout-à-fait aveugle. Milton, en rapportant ces miracles dans son Histoire d'Angleterre, en parle avec mépris, et dit que St. Alban souffrit après sa mort un martyre plus cruel que le premier, par les fables ridicules dont une crédule superstition a déshonoré sa mémoire. S—D.

ALBAN (JEAN DE SAINT-). *Voyez* SAINT-GILLES (Jean DE).

ALBANE (FRANÇOIS ALBANI, que nous nommons L'), peintre, né à Bologne le 17 mars 1578, fut destiné à succéder à son père, Augustin Albani, dans le commerce de la soie. Mais la mort de ce dernier, qui arriva en 1590, permit au jeune Albani de suivre son goût pour les arts, et d'entrer dans l'école de Denis Calvart, peintre, originaire de Flandre, et qui jouissait alors d'une grande réputation à Bologne. L'Albane ne tarda pas à devenir un des plus célèbres élèves de cette école. Il y travailla plusieurs années, ainsi que le Dominiquin, dont il se rapprocha constamment par une conformité de goûts et d'habitudes; leur amitié alla jusqu'à leur faire adopter souvent le même style. Ils ont tous deux une sorte de ressemblance dans les teintes; l'Albane offre cependant, dans les chairs, quelques teintes pourprées qu'on ne remarque pas chez le Dominiquin. L'Albane, par l'originalité de l'invention, était d'abord supérieur à son ami et à tous ses rivaux de l'école de Calvart. Selon Mengs, pour les études de femmes, il a surpassé tous les peintres : cette opinion peut être combattue. Le Corrége a peint aussi les femmes avec une grâce qu'il n'a pas été facile de retrouver chez ceux qui l'ont suivi. Mais Mengs, comme nous le dirons à l'article du Corrége, n'a jamais été très-juste envers ce fondateur de l'école lombarde. L'Albane possédait une charmante villa, délicieusement située, où il avait sans cesse sous les yeux ces vues champêtres qu'il reproduisit si souvent dans ses ouvrages. Passeri dit que l'habitude de travailler d'après nature dans un si beau lieu assura à l'Albane l'avantage qu'il eut de toujours bien retracer la couleur véritable des arbres, la pureté de l'eau des fontaines, la sérénité de l'air, et de les lier à ses sujets avec une harmonie incomparable. C'est sur des sites qui présentent toute la vérité de la nature, que l'Albane place ses compositions; quelquefois il les meuble de fabriques et de vues d'architecture, où il excelle également. On peut lui reprocher d'avoir reproduit les mêmes inventions dans un grand nombre de ses tableaux. Il les répétait trop souvent, et en faisait faire des copies à ses élèves. Il eut une école nombreuse à Rome et à Bologne; sa rivalité avec le Guide fit publier aux élèves de ce dernier, qui ne connaissaient rien au-dessus du talent de leur maître, que l'Albane avait un style mou et énervé; qu'il ne donnait aucune noblesse aux figures d'hommes, et qu'il a peint rarement des scènes de bacchanales, qu'on recherchait beaucoup dans ce temps. Il est vrai qu'il évitait tout ce qui demandait du feu, de l'enthousiasme et une sorte d'ivresse, et qu'il a laissé cette gloire à Annibal Carrache. On a observé que l'Albane, dans sa première manière, a pris aussi quelque chose du style d'Annibal; mais il a su l'approprier à son génie, qui n'était pas aussi mâle que celui de l'auteur immortel de la galerie Farnèse. Les compositions que l'on revoit le plus souvent chez François Albani, sont : *Vénus endormie*, *Diane au bain*, *Danaé couchée*, *Galathée sur la mer*, *Europe sur le taureau*. Quelquefois il cache une leçon ingénieuse sous le voile de l'allégorie, comme dans ses *Quatre Éléments*, qu'on a pu voir au musée Napoléon, et qu'il a répétés avec des changements pour la galerie royale de Turin, et pour le duc de Mantoue. Il y a introduit une foule d'amours ou de petits génies. Les uns aiguisent des traits pour Vulcain; d'autres fuient épouvantés à l'approche des vents déchaînés par Éole; ceux-ci, dans les airs, tendent des piéges aux oiseaux; ceux-là nagent ou pêchent; d'autres enfin cueillent des fleurs, tressent des guirlandes et des couronnes. Il s'est peu livré à la peinture des sujets sacrés. Dans ce qui est connu de lui en ce genre, il est resté ce qu'il était dans ses sujets profanes; au lieu d'amours, il y a introduit une foule d'anges gracieux qui accompa-

gnent la Vierge et son fils. Il a aimé à peindre des saintes familles occupées à regarder des anges qui portent la croix, les épines et les symboles de la passion. Il a peint à fresque, à Bologne, à St. Michel *in Bosco*, à Rome, à St. Jacques des Espagnols, sur les dessins d'Annibal Carrache ; mais il a plus réussi dans les compositions d'une dimension peu étendue. Quelques auteurs ont appelé l'Albane l'Anacréon de la peinture : le poëte s'immortalisa par des odes et quelques vers; le peintre s'illustra par une grande quantité de petits tableaux. Anacréon chanta Vénus, les amours, les femmes et les enfants; l'Albane s'étudia presque toujours à retracer ces mêmes sujets. Tous deux enfin parvinrent à une vieillesse très-avancée. L'Albane a laissé quelques écrits qui nous ont été conservés par Malvasia. Ils ne sont pas en ordre : toutefois, on les regarde comme précieux, à cause du grand nombre de préceptes importants qu'ils renferment. On a beaucoup répété que l'Albane avait une épouse très-belle, et douze enfants d'une figure très-distinguée, et qu'ainsi il trouvait toujours ses modèles dans sa propre maison; mais il vaudrait mieux croire qu'il avait reçu de la nature l'heureux don de copier avec justesse les nombreux modèles que lui offrait le beau pays où il était né. D'ailleurs, comment peut-on penser que la même femme ait pu lui servir de modèle pendant plus de vingt ans? Comment des enfants, chez qui on ne trouve que pendant cinq ou six ans ces formes arrondies que l'on donne ordinairement aux amours ou aux petits génies, peuvent-ils avoir été l'objet des études constantes de cet artiste, qui a travaillé plus de soixante-six ans? Heureux s'il eût voulu se borner à jouir de sa gloire! mais il ne cessa jamais de vouloir rivaliser avec ceux de ses contemporains qui, tous les jours, cherchaient à se faire un nom dans la peinture. Aussi on peut diviser la vie de l'Albane en deux époques bien distinctes : la première fut une longue suite de succès; la seconde, un enchaînement non interrompu de revers et de dégoûts. L'artiste qui comptait parmi ses élèves un Sacchi, un Cignani, un Speranza, un Mola di Lugano, était devenu lui-même plus faible que le plus obscur de ses écoliers. Ses ennemis accréditèrent de nouveau les opinions que l'école du Guide avait pris à tâche de propager, et l'on vit que la haine n'avait pas toujours dicté le jugement que cette école portait de l'Albane; tant il est vrai qu'il faut savoir connaître les bornes de son propre talent! Il faut savoir cesser de se livrer à ses travaux les plus favoris, lorsqu'on n'a plus rien à créer, lorsqu'on n'a plus de nouvelles palmes à mériter. On retrouvait toujours chez l'artiste sexagénaire ces mêmes bois, ces mêmes ruisseaux, ces mêmes amours qu'il avait en quelque sorte inventés. Ces sujets poétiques pouvaient-ils produire longtemps le même effet chez une nation qui avait une longue habitude des compositions élevées et énergiques des Carraches? Présentés isolément, pouvaient-ils soutenir la concurrence, depuis que des Guide et des Dominiquin avaient su fondre les mêmes sujets dans une foule de traits historiques d'un haut intérêt? Enfin, l'Albane eut le sort de ceux qui meurent trop tard pour leur gloire, et il finit ses jours le 4 octobre 1660, à l'âge de 83 ans, moins estimé qu'il ne l'avait été dans la trentième année de sa vie (1). A—D.

ALBANÈZE, chanteur du genre de ceux que les Italiens nomment *soprani*, acquit, au conservatoire de Naples, une excellente méthode de chant, qui fut extrêmement goûtée lorsqu'il vint en France, en 1747. A l'âge de dix-huit ans, il entra à la chapelle du roi, et fut premier chanteur au concert spirituel de Paris, où il eut beaucoup de succès depuis 1752 jusqu'en 1762. Albanèze a composé plusieurs airs et des duos pleins de mélodie et de grâce; ces morceaux, qui ont eu longtemps beaucoup de vogue, ont tous été gravés. Ce chanteur-compositeur est mort vers l'année 1800. P—X.

ALBANI, famille riche et illustre de Rome, originaire d'Albanie, et que les conquêtes des Turcs forcèrent, dans le 16e siècle, à se réfugier en Italie où elle se partagea en deux branches. L'une fut agrégée à la noblesse de Bergame, et l'autre à celle d'Urbin. Toutes deux ont donné des cardinaux à l'Église. C'est de la branche d'Urbin qu'est sorti Jean-François Albani, élu pape, en novembre 1700, sous le nom de Clément XI. Le crédit et les richesses de sa famille augmentèrent pendant son long pontificat; elle fut agrégée à la noblesse de Venise et à celle de Gênes, et acquit, en 1715, la principauté de Soriano. Dès lors il y a presque toujours eu un cardinal Albani dans le sacré collége. L'un des plus célèbres est Alexandre Albani, né à Urbin le 15 octobre 1692, élevé au cardinalat par Innocent XIII. Il montra autant de dignité dans son ambassade près de l'empereur d'Allemagne, que de savoir dans la place de bibliothécaire du Vatican; il aima et protégea les gens de lettres, embellit des richesses de tous les arts sa maison de plaisance, nommée la villa Albani, s'y délassa de la politique par des écrits historiques et littéraires très-estimés, et mourut le 11 décembre 1779, à 87 ans. S. S—I.

ALBANI (JEAN-JÉRÔME), jurisconsulte, naquit à Bergame, en 1504. Fils du comte François Albani, il était destiné, par sa naissance, à la carrière militaire; mais son père n'employa pas moins tous ses soins à lui faire acquérir des connaissances étendues dans les belles-lettres, la jurisprudence civile et canonique. Jean Albani devint un savant distingué dans l'un et l'autre droit. Son goût pour les sciences

(1) L'Albane a cherché à s'approprier les qualités essentielles des grands maîtres qui l'ont précédé; il a pratiqué l'éclectisme, ressource ordinaire de ceux qui, dans les arts, comme dans les lettres et les sciences, se sentent dépourvus de ces convictions fortes, de ces croyances sincères et profondes qui sont la source de toute inspiration. On peut le ranger au nombre des artistes qui ont fait de *l'art pour l'art*, et qui n'ont pas su comprendre que la peinture n'est, comme la parole, qu'un des modes d'expression dont dispose la pensée humaine. Aussi ses compositions manquent-elles d'élévation et de puissance; elles s'adressent toutes aux sens, et ne disent rien ni à l'esprit ni au cœur. Dans le genre religieux, il est au-dessous du médiocre; on sent que ni la foi, ni même le respect ne guident son pinceau; ses saints et ses saintes, ses Christ, ses Vierges et ses anges ressemblent exactement à ses nymphes, à ses Adonis, à ses Apollon, à ses Vénus et à ses amours : ce sont de jolis hommes, de jolies femmes, des enfants joufflus, dans un état de nudité plus ou moins complet. La fadeur, la monotonie et la froideur sont les traits généraux et caractéristiques de ces peintures. C. W—R.

ne l'empêcha pas de porter les armes dans les troupes de la république de Venise, et les services qu'il lui rendit furent récompensés par son élévation à la principale magistrature de Bergame, qu'il exerça avec honneur. Il se maria dans sa ville natale, et perdit sa femme, qui lui avait donné plusieurs enfants. Le cardinal Alexandrin, alors inquisiteur de la foi dans l'État de Venise, eut occasion de faire connaissance avec le comte Albani ; il estima ses profondes connaissances dans la science du droit, et remarqua son zèle pour la religion, dans une circonstance difficile où ce magistrat intègre fit taire la voix du sang pour n'écouter que celle du devoir : un de ses plus proches parents fut accusé d'hérésie, et Albani n'hésita pas à déployer contre lui toute la sévérité des lois. Lorsqu'Alexandrin fut élu pape, en 1566, sous le nom de Pie V, il appela à Rome Albani, et lui donna constamment des marques de son estime et de son amitié : c'est à lui que ce savant dut le chapeau de cardinal, qu'il obtint en 1570. Albani jouissait d'une si grande considération, qu'en 1585, après la mort de Grégoire XIII, le vœu général l'aurait placé sur la chaire de St. Pierre, si les enfants qu'il avait eus de son mariage n'avaient fait appréhender qu'ils ne partageassent avec lui l'autorité. Albani mourut le 23 avril 1591. Les principaux ouvrages qui nous restent de lui sont des traités sur le droit canonique : 1° *de Immunitate ecclesiarum*, dédié au pape Jules III, imprimé en 1553 : 2° *de Potestate papæ et concilii*, Lyon, 1558 ; Venise, 1561, in-4° ; 3° *de Cardinalibus*, et *de Donatione Constantini*, 1584, in-fol. — Moreri parle d'un autre Albani, jurisconsulte à Bergame, qui, suivant lui, a écrit un commentaire sur Bartole, sur les conciles, l'immunité des églises, et dont Pancirole fait l'éloge ; mais la date de sa naissance, fixée en 1504, celle de sa mort, en 1591, le chapeau de cardinal qu'il obtint, tout porte à croire que ce jurisconsulte, dont Moreri fait un article séparé, est le même que le comte Albani dont on vient de parler. M—x.

ALBANI D'URBIN (JEAN-FRANÇOIS), neveu du pape Clément XI, naquit en 1720. Il fut élevé au milieu des grandeurs, parce que sa famille avait reçu des faveurs signalées du pontife. On le destina de bonne heure à la carrière ecclésiastique. Il joignait, à une figure distinguée, de l'esprit, de la grâce, et une sagacité remarquable. Revêtu de la pourpre en 1747, il devint successivement évêque suburbicaire, et enfin doyen du sacré collége. Au conclave de 1775, il se déclara un des opposants au parti de la France, alors représenté par le cardinal de Bernis. Dans une altercation qu'il eut avec le cardinal français, ôtant son berettino (la calotte rouge), et le montrant à Bernis, il lui dit d'une voix ferme : « Éminence, ce n'est pas une p.... qui « m'a placé ce berettino sur la tête. » Il rappelait ainsi la faveur dont Bernis avait joui auprès de madame de Pompadour (1). Il fallut que Bernis se joignît aux cardinaux italiens du parti Albani, qui portait le cardinal Braschi. Lorsque la révolution française commença d'éclater, Albani se montra un des ennemis les plus violents du nouveau système. Il fit donner à son neveu, monsignor Joseph Albani, depuis cardinal, et commissaire général de sa sainteté dans les légations, plusieurs missions qui avaient pour but d'entraver les progrès de la puissance française. Le général Berthier ayant envahi Rome, le directoire séquestra les biens de la maison Albani. Cette confiscation atteignit tous les membres de la famille, et la fameuse villa Albani, embellie nouvellement à tant de frais, et l'une des plus riches de Rome en monuments de sculpture antique, fut dépouillée de toutes ses richesses. Après que le sort des armes eut enlevé l'Italie aux Français, Jean-François fut un des cardinaux qui, au conclave de Venise, contribuèrent le plus à l'élection de Pie VII. Il revint ensuite à Rome, où sa raison commença à s'altérer, à cause de son grand âge. Un valet de chambre, nommé Marianino, le gouvernait despotiquement. Jean-François le savait, mais il ne pouvait se soustraire à cette volonté, qui s'explique par des attentions, des flatteries, des complaisances auxquelles la vieillesse même des grands n'est pas toujours accoutumée. Les protections intéressées qu'accordait Marianino dans l'évêché de Velletri, où son maître avait le droit d'exercer une autorité souveraine, excitèrent à la fin l'étonnement de Pie VII, qui un jour demanda au cardinal Jean-François ce que voulait dire ce *principat* de Marianino, qui était l'arbitre de toutes les affaires à Velletri. Le cardinal, qui sans doute n'avait pas perdu en ce moment toute la finesse de son esprit, répondit : « Ah ! très-saint-« père, nous avons tous auprès de nous, plus ou « moins, un Marianino. » Le cardinal voulait faire allusion à la grande confiance que Pie VII accordait à son ministre, le cardinal Consalvi. Jean-François mourut en 1809. Il ne s'était jamais montré persécuteur, et l'on sait que souvent il a rendu des services signalés, même aux Romains qui professaient d'autres principes que lui. — *Annibal* ALBANI, cardinal, frère du précédent, a donné deux éditions élégantes : celle du *Menologium romanum*, Urbin, 1727, 3 vol. grand in-fol., fig., et celle du *Pontificale romanum*, Bruxelles, 1735, 3 vol. in-8°, fig. en taille-douce de van Horly. C'est à lui que l'on doit encore la collection les ouvrages du pape Clément XI, son oncle, Rome et Francfort, 1729, 2 vol. in-fol. ; il en a fait les épîtres dédicatoires au collége des cardinaux et à Jean V, roi de Portugal, ainsi que la préface qui précède les harangues. A—D.

ALBANY (LOUISE-MARIE-CAROLINE-ALOÏSE, comtesse D'), dont les chants d'Alfieri ont éternisé la mémoire, naquit à Mons, le 27 septembre 1753, d'une des plus anciennes maisons d'Allemagne. Son père, Gustave-Adolphe, prince de Stolberg-Goedern, lieutenant général au service de l'Autriche et commandant de la forteresse de Nieuport, fut tué, en 1757, à la bataille de Lenthen, et ne laissa d'autre héritage à sa veuve et à ses quatre enfants qu'un nom illustré par ses exploits. La princesse Louise

(1) Les habitudes de la langue italienne, qui est plus libre que la nôtre, et plus encore l'état de colère où était le cardinal Albani, donnent l'explication de cette singulière vivacité.

fut élevée dans un couvent de la Flandre, et passa ensuite dans un de ces chapitres institués pour servir d'asile aux personnes d'une haute naissance qui se trouvent sans fortune. Résignée à son sort, elle se consolait de la triste uniformité de sa vie en cultivant la musique, le dessin et la poésie. A cette époque, un prince qui, par ses éminentes qualités et plus encore par ses grandes infortunes, inspirait un intérêt général, mais dont la diplomatie avait depuis longtemps abandonné la cause, le dernier des Stuarts, devint tout à coup l'objet d'une extrême bienveillance de la part de plusieurs cabinets de l'Europe. La cour de Versailles surtout se montra fort empressée envers le prince Charles-Édouard, parce qu'elle avait le projet de lui faire contracter un mariage, afin de ne pas laisser s'éteindre une race royale qui pourrait un jour servir utilement sa politique. Charles-Édouard, entrant dans les vues du cabinet français, arrêta son choix sur la princesse Louise de Stolberg-Goedern, non moins distinguée par sa naissance que par sa beauté et ses talents. Bien que plus jeune de trente-trois ans que le prince Edouard, elle accepta sa main ; et le mariage fut conclu, en 1772 sous les auspices de la cour de France, qui, concurremment avec l'Espagne et Naples, assura aux nouveaux époux un revenu suffisant. Charles-Édouard prit alors le nom de comte d'Albany, et alla s'établir avec sa femme à Florence, où le grand-duc Léopold avait fait disposer un palais pour les recevoir. S'ils ne furent pas heureux dans cette union, il faut moins en attribuer la cause à une grande disparité d'âge qu'à la différence de leurs caractères. La comtesse d'Albany était vive, spirituelle, et douée de cette bonté d'âme qui gagne tous les cœurs, tandis que son époux, d'une humeur chagrine et inégale, s'irritait à la moindre contrariété, et se jetait souvent dans des accès de rage et de fureur. Lorsque enfin il eut perdu jusqu'à l'espérance de remonter sur le trône de ses ancêtres, il tomba dans une espèce de délire, et se livra envers sa femme à de tels emportements, que le gouvernement de Toscane crut devoir intervenir et les séparer (1780). Madame d'Albany se rendit à Rome, où le cardinal d'York, frère du prince Édouard, lui donna un asile dans son palais. A Florence, elle avait été l'âme de la haute société, et sa maison était devenue le rendez-vous de tout ce que la cour et la ville avaient de plus distingué. Parmi les personnes qui témoignaient le plus d'empressement auprès de la belle comtesse, on remarquait surtout Alfieri, dont le génie mâle et ardent s'était déjà révélé dans quelques essais poétiques. Dans la force de l'âge et des passions, il conçut pour madame d'Albany un amour profond et violent qui s'accrut encore par une indifférence qu'il crut apercevoir, mais qui, au fond, n'était que de la réserve. Alfieri, désespérant d'être payé de retour, quitta Florence pour chercher dans les distractions d'un voyage un soulagement à ses souffrances. A peine eut-il appris l'arrivée à Rome de madame d'Albany, qu'il s'empressa d'aller la rejoindre. C'est dans cette ville, et vers la fin de 1780, qu'il forma avec elle cette liaison qu'il regardait comme le plus heureux événement de sa vie, et comme la source de ses plus belles inspirations. Voici en quels termes il a tracé le portrait de madame d'Albany, et raconté les premières impressions qu'elle fit sur son cœur : « J'avais vu plusieurs fois « à Florence une étrangère très-distinguée sous tous « les rapports ; il était impossible de la rencontrer « sans chercher à lui plaire. Bien que la plupart des « étrangers de qualité se fissent présenter chez elle, « je n'y allais pas : toujours attentif à éviter les « femmes les plus agréables et les plus belles, je « m'étais contenté de la voir très-souvent aux spec- « tacles et aux promenades. Ses yeux noirs remplis « de feu et d'une douce expression, joints à une peau « très-blanche et à des cheveux blonds, donnaient à « sa beauté un éclat dont il était difficile de se dé- « fendre... Vingt-cinq ans, beaucoup de penchant « pour les lettres et pour les beaux-arts, un caractère « d'ange, une fortune brillante, et une situation do- « mestique qui la rendait malheureuse, comment « échapper à tant de raisons d'aimer ! Un de mes « amis me proposa plusieurs fois de me présenter « chez elle, et je me crus assez fort pour l'appro- « cher, mais bientôt... j'aperçus que c'était la femme « que je cherchais, puisqu'au lieu de trouver en elle, « comme dans toutes les femmes vulgaires, l'occasion « d'un dérangement, et, pour ainsi dire, d'un rape- « tissement de mes idées, j'y trouvais un aiguillon, « un secours et un exemple pour tout ce qui est « bien. Dès lors, je me livrai sans réserve à ma « passion pour elle, et certes je n'ai pas eu à m'en « repentir, car au moment où j'écris ces pauvretés, « après une union de douze ans, et à cet âge dé- « plorable où il n'y a plus d'illusions, je sens que je « l'aime chaque jour davantage. » En dédiant à la comtesse d'Albany la tragédie de *Mirra*, un de ses plus beaux ouvrages, il lui dit : « Vous êtes la source « où puise mon génie, et ma vie n'a commencé que « le jour où elle a été enchaînée à la vôtre. » Bien que la liaison qui existait entre madame d'Albany et Alfieri ne fût un secret pour personne, ils ne l'avouèrent publiquement qu'après la mort du prince Édouard, qui arriva en 1788. Quelques années auparavant, le séjour dans les États romains fut interdit à Alfieri, selon quelques-uns à cause de cette liaison, selon d'autres, ce qui paraît plus vraisemblable, à cause de sa tragédie de *Brutus*, qui aurait blessé la susceptibilité de quelques grands dignitaires de Rome. Il alla dès lors habiter l'Alsace, où son amie le suivit à peu d'intervalle. Le hasard voulut qu'ils se trouvassent tous les deux à Paris lors des premiers événements de la révolution. Alfieri, entraîné par l'élan de son âme généreuse, adopta les doctrines des novateurs et se proposa de les appuyer de toutes ses forces ; mais craignant de voir le repos de son amie compromis par les orages politiques qui se préparaient, il sut la décider à aller passer quelque temps en Angleterre. Madame d'Albany séjourna une année dans ce pays, où elle dut éprouver une profonde émotion en songeant que son époux avait été sur le point d'en occuper le trône. De retour à Paris en 1792, elle y fut té-

moin de la terrible catastrophe du 10 août. Alfieri, qui brûlait du plus pur enthousiasme pour la vraie liberté, ne put voir qu'avec horreur ou mépris le fantôme trompeur que les révolutionnaires français adoraient sous ce nom ; il prit le parti de quitter la France, et alla s'établir avec son amie à Florence. Il avait perdu à Paris une grande partie de sa fortune, et la pension de 60,000 livres que la comtesse d'Albany recevait de la France avait été supprimée ; mais il leur restait des ressources, et le gouvernement anglais vint généreusement au secours de la veuve du dernier des Stuarts, en lui assurant un revenu plus considérable que celui dont elle avait été privée. A Florence, ils menèrent une vie retirée. Alfieri, dont les occupations littéraires avaient souffert une longue interruption, eut alors l'idée de réparer le temps perdu ; mais il se livra à un travail si peu modéré, qu'il fut atteint d'une maladie aiguë qui mit un terme à sa vie, le 8 octobre 1803. La comtesse lui fit élever, dans l'église de Santa-Croce de Florence, un superbe tombeau, qui a été exécuté d'après les dessins et sous la direction du célèbre Canova. Elle eut aussi le soin de faire publier une très-belle édition de ses œuvres choisies, autre monument non moins propre à perpétuer la mémoire de celui pour lequel elle avait une admiration qui tenait de l'enthousiasme. — A cette époque, M. Clarke (depuis duc de Feltre), qui résidait à Florence en qualité de ministre de France, fit tous ses efforts pour être présenté dans la société de madame d'Albany, et ne put y parvenir. Le culte de M. Clarke pour madame d'Albany se fondait sur ce sentiment naturel qui porte à rechercher la société d'une femme d'esprit, et sur cet enthousiasme qui, dans ses idées de famille jacobite, lui faisait voir dans cette même femme la reine légitime d'Angleterre. — Madame d'Albany ayant toujours partagé les profonds sentiments de haine qu'Alfieri fit si souvent éclater contre le nouvel ordre de choses en France, le gouvernement de ce pays ne manqua pas, dès qu'il devint maître de la Toscane (1807), d'inquiéter cette dame par une surveillance minutieuse, et finit par la mander à Paris. Admise en présence de Napoléon, la comtesse écarta, par des raisons si solides, les soupçons qui planaient sur elle, que l'Empereur parut honteux d'y avoir ajouté foi, et lui accorda en termes pleins de bienveillance la permission de retourner à Florence. Revenue dans ses foyers, après plus d'une année d'absence, elle reçut des Florentins l'accueil le plus flatteur. Plus tard, elle admit dans son intimité un peintre français distingué, François-Xavier Fabre, qui avait été lié avec Alfieri ; et par un testament, fait en 1817, elle l'institua son héritier universel. — Madame d'Albany mourut le 29 janvier 1824, à l'âge de 72 ans. Ses restes furent déposés dans le tombeau qui renferme ceux d'Alfieri, conformément au désir que ce poëte avait exprimé dans l'épitaphe qu'il composa pour lui-même. Le monument que Fabre a consacré à sa mémoire est un chef-d'œuvre de simplicité, de grâce et d'élégance : il consiste en un cippe auprès duquel se groupent deux génies ailés tenant une urne cinéraire ; le fût du cippe est couvert de bas-reliefs allégoriques qui font allusion aux qualités de l'illustre défunte, et le socle porte une inscription latine en style lapidaire. Ce monument, dont les dessins sont dus à Percier, architecte français, et l'exécution en marbre à Santarelli, sculpteur de Florence, est placé à peu de distance de celui d'Alfieri, que nous avons cité plus haut. — La galerie de Florence possède un portrait fort ressemblant de madame d'Albany, au bas duquel on remarque des vers tracés de la main d'Alfieri. Fabre, qui recueillit dans la succession de cette dame les manuscrits, livres et tableaux qui avaient appartenu à Alfieri, tint en cette circonstance la conduite la plus noble et la plus généreuse : il en donna une partie à la bibliothèque Médicis, de Florence, et l'autre au musée de Montpellier, sa ville natale. — Quelques biographes ont prétendu que madame d'Albany s'était unie par un mariage secret à Alfieri, et qu'après la mort de ce poëte, elle avait épousé Fabre. (*Voy.* STUART.) Ce dernier fait est démenti par Fabre lui-même, qui regarde le premier comme également controuvé. Il a déclaré que les papiers de la comtesse et d'Alfieri, qu'il avait en sa possession, ne laissaient apercevoir aucune trace de ce mariage. M—A.

ALBATEGNIUS, célèbre astronome arabe, dont le nom propre est MOHAMMED-BEN-DJADIR-BEN-SENAN, AL-BATTANY, AL-HARRANY. Il commença ses observations astronomiques vers l'an 264 de l'hégire (877 de J.-C.), les continua jusqu'en 918, tantôt à Racca, tantôt à Antioche, et mourut en 317 de l'hégire (929 de J.-C.). Lalande le place dans le nombre des vingt plus célèbres astronomes qui aient paru. Pendant quarante-deux ans lunaires consacrés à l'astronomie, Albategnius fit plusieurs observations, qu'il rapporte dans sa Table sabéenne (*Zydge Saby*), partie à l'année 882 de J.-C., partie à l'année 901. Cet ouvrage a été imprimé sous ce titre : *de Scientia stellarum*, à Nuremberg, 1537, in-8°, et, en 1645, in-4°, à Bologne ; l'original arabe se trouve, dit-on, parmi les manuscrits du Vatican, et n'a jamais été imprimé. On n'en aurait qu'une idée très-imparfaite, si l'on croyait qu'Albategnius n'y parle que des étoiles : sous ce nom générique, sont aussi comprises les planètes. Ce livre est trop peu connu ; ce qu'on doit attribuer au style barbare du traducteur, qui paraît n'avoir su ni le latin ni l'astronomie. On y trouve une trigonométrie fort différente de celle des Grecs, et fondée sur la projection orthographique. Au lieu de cordes, il emploie les sinus, auxquels il conserve le nom de cordes, et qu'il exprime en parties sexagésimales du rayon. C'est dans son livre qu'on trouve la première notion des tangentes ; on y voit que les Arabes se servaient de ces lignes dans leur gnomonique ; qu'ils en avaient des tables, qui leur donnaient la hauteur du soleil par la longueur de l'ombre, et réciproquement. Mais il n'a su tirer aucun parti de cette idée pour la trigonométrie. Regiomontanus, à qui l'on attribue l'introduction des tangentes, peut en avoir pris l'idée dans l'ouvrage d'Albategnius, qu'il a commenté. On ne cite guère d'Albategnius que ses

quatre éclipses, et l'observation d'un équinoxe, qui lui fit trouver la durée de l'année trop courte de deux minutes et demie. Il mesura assez bien l'obliquité de l'écliptique; mais sa plus belle découverte est celle du mouvement de l'apogée du soleil. Son livre n'est guère qu'un discours préliminaire pour ses tables, que le traducteur latin n'a pas publiées. Ses théories ne sont que celles de Ptolémée et de Théon. S'il était bon observateur, il parait avoir été un calculateur très-médiocre, et ses problèmes 25 et 26 feraient soupçonner qu'il n'est que le compilateur de tout ce qui les précède. Albategnius a donné deux éditions de sa Table; la seconde est la meilleure, et c'est celle que nous connaissons. On trouve, dans la Biographie de Ibn-Khalacan, la liste de ses autres ouvrages. D—L—E.

ALBE (Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'), ministre d'État et général des armées impériales, naquit, en 1508, d'une des plus illustres familles d'Espagne. Élevé sous les yeux de son grand-père, Frédéric de Tolède, qui lui apprit l'art militaire et la politique, il porta les armes, jeune encore, à la bataille de Pavie, commanda sous Charles-Quint, en Hongrie, au siége de Tunis, à l'expédition d'Alger, défendit Perpignan contre le dauphin de France, et se signala dans la Navarre et en Catalogne. Son caractère plein de circonspection, et son penchant pour la politique, avaient d'abord donné peu d'idée de ses talents militaires; Charles-Quint lui-même, à qui il avait conseillé, en Hongrie, de faire un pont d'or à l'armée turque, pour éviter une bataille décisive, le croyait peu capable de commander en chef, et ne lui accorda les premiers grades que par faveur. L'opinion de son incapacité était si généralement établie, qu'un Espagnol osa lui adresser une lettre avec cette suscription : *A Monseigneur le duc d'Albe, général des armées du roi en temps de paix, et grand maître de la maison de sa majesté en temps de guerre.* Ce trait de mépris piqua son amour-propre, donna l'essor à son génie, et lui fit entreprendre des choses dignes de la postérité. Parvenu au commandement des armées de Charles-Quint, il se signala contre les protestants d'Allemagne; et, par ses savantes manœuvres, il gagna, en 1547, sur l'électeur de Saxe, la bataille de Muhlberg, qui rendit à l'Empereur sa supériorité. L'électeur ayant été fait prisonnier dans cette journée, le duc d'Albe présida le conseil de guerre qui condamna ce prince à perdre la tête, et pressa vivement l'Empereur de ne pas commuer la peine. Après la réduction des confédérés, il commanda, sous Charles-Quint, au siége de Metz, où le duc de Guise triompha de sa valeur et de ses talents. Chargé, en 1555, d'aller combattre en Italie les Français et le pape Paul IV, ennemi implacable de l'empereur, sa fierté lui fit dédaigner la qualité de vice-roi, et il exigea celle de vicaire général de tous les domaines de la maison d'Autriche en Italie, avec des pouvoirs illimités. Il se montra, dans cette mission importante, à la fois homme d'État et grand capitaine, fit lever le siége d'Ulpian au duc de Brissac, mit le duché de Milan en sûreté, se rendit à Naples, agitée par les intrigues du pape, et y affermit par sa présence l'autorité de l'Espagne. Le duc conserva tout son crédit, et le commandement de l'armée à l'avénement de Philippe II, successeur de Charles-Quint. Il entra sur le territoire de l'Église, se rendit maître de la campagne de Rome, fit échouer les Français dans toutes leurs entreprises; et, forcé par Philippe II d'accorder une paix honorable au pape qu'il avait résolu d'humilier, il frémit d'indignation, et ne put s'empêcher de dire que la timidité et les scrupules étaient incompatibles avec la politique et la guerre. Rappelé d'Italie, en 1559, il parut à la cour de France, où il épousa, au nom du roi son maître, Élisabeth, fille d'Henri II, destinée d'abord à don Carlos, et déploya à Paris la magnificence d'un souverain. Henri II lui ayant demandé s'il était vrai que, pendant la fameuse bataille de Muhlberg, gagnée sur les protestants, on avait vu un phénomène dans le ciel, le duc répondit en riant, au monarque français : « J'étais si occupé de ce qui « se passait sur la terre, que je n'ai pas remarqué « ce qui paraissait au ciel. » Vers cette époque, les habitants des Pays-Bas, aigris de ce que la cour de Madrid attentait à leur liberté et gênait leurs opinions religieuses, se montraient disposés à prendre les armes; le duc d'Albe excita Philippe II à les réprimer avec rigueur; et Philippe, qui n'y était que trop disposé, trouva dans le duc un ministre propre à l'exécution de ses projets. Il lui confia une puissante armée, et le revêtit d'un pouvoir sans bornes, pour aller abolir dans les Pays-Bas les priviléges des provinces, pour les soumettre au despotisme, à l'inquisition, et livrer aux exécutions militaires tous ceux qui oseraient résister à la volonté du monarque. Cette nouvelle répandit la terreur dans toute la Flandre : on y regardait depuis longtemps le duc d'Albe comme un homme dur et implacable. Arrivé en Flandre, en 1566, il déploya un pouvoir souverain, et établit un tribunal pour prononcer sur les excès commis pendant les troubles. Ce tribunal, nommé conseil des troubles par les Espagnols, et conseil de sang par les Brabançons, avait pour uniques arbitres le duc d'Albe et son confident, Jean de Vargas. On y cita indistinctement tous ceux dont les opinions étaient suspectes, et ceux dont les richesses excitaient la cupidité; on y fit le procès aux présents et aux absents, aux vivants et aux morts, et on procéda à la confiscation de leurs biens. Une consternation générale saisit tous les esprits, et l'on vit un grand nombre de négociants et de fabricants se réfugier en Angleterre, et y transporter leur fortune et leur industrie; plus de 100,000 Flamands s'expatrièrent, et la plus grande partie se rallia sous les drapeaux du prince d'Orange, qui, devenu le chef d'une confédération contre l'Espagne, fut déclaré, par le duc d'Albe, criminel de lèse-majesté, lui et ses principaux partisans. Alors la guerre civile éclata dans ces malheureuses provinces. Le comte d'Aremberg, lieutenant du duc d'Albe, ayant été vaincu et tué, en 1568, par le frère du prince d'Orange, cet échec, loin d'ébranler le duc, ne servit qu'à aigrir son caractère féroce, et il crut braver

le vainqueur en faisant périr sur un échafaud les comtes d'Egmont et de Horn. Cette exécution avait été précédée de celle de trente seigneurs moins distingués; elle fut suivie du supplice d'une foule de malheureux, condamnés comme rebelles. Couvert du sang de tant de victimes, le duc d'Albe marcha contre le comte de Nassau, l'atteignit dans les plaines de Gemmingen, et remporta une victoire complète; mais le prince d'Orange, chef des confédérés, parut bientôt avec une armée plus considérable. Le jeune Frédéric de Tolède, chargé de l'observer, envoya conjurer son père de lui permettre d'attaquer les rebelles. Le duc, persuadé que les subalternes doivent une obéissance aveugle et passive à leurs chefs, fit répondre à son fils, qu'il lui pardonnait à cause de son inexpérience : « Qu'il « se garde bien, ajouta-t-il, de me presser davan- « tage; car il en coûterait la vie à celui qui se « chargerait d'un pareil message. » Le prince d'Orange, vaincu en détail, harcelé, poursuivi, fut contraint de se retirer en Allemagne, et le duc d'Albe s'acquit, dans cette campagne, une gloire qu'il flétrit bientôt par de nouvelles cruautés. Les bourreaux répandirent, par ses ordres, plus de sang que ses soldats n'en avaient versé les armes à la main; et, comme il n'est que trop ordinaire, les représailles vinrent ajouter aux malheurs de l'humanité. Dans le parti opposé, le barbare Senoy livra à d'horribles exécutions les paysans catholiques. Cependant le duc d'Albe acheva de réduire les Flamands au désespoir; il éleva de fortes citadelles dans les principales villes, et imposa de nouvelles taxes; Malines et Zutphen, qui avaient résisté, furent livrées à l'avidité des soldats espagnols, et le duc publia un manifeste dans lequel il déclara que les citoyens n'avaient souffert que le juste châtiment de leur rebellion, et que les villes coupables devaient s'attendre à éprouver le même sort. Tout pliait sous son impitoyable rigueur. Le pape lui envoya l'estoc et le chapeau bénî, que les souverains pontifes n'avaient accordés jusqu'alors qu'à des têtes couronnées. Cet honneur mit le comble à sa fierté. Déjà il avait donné lui-même son nom et ses qualités à quatre bastions de la citadelle qu'il avait fait construire à Anvers, sans y faire nulle mention du roi son maître; et, lorsque la forteresse fut achevée, l'orgueilleux Espagnol y fit placer sa statue en bronze. Elle y paraissait avec un air menaçant; la noblesse et le peuple étaient à ses pieds, et, sur le piédestal, était gravée une inscription fastueuse qui le représentait comme l'appui de la religion, le restaurateur de la paix et de la justice dans les Pays-Bas. Cependant les provinces de Zelande et de Hollande résistaient encore à ses armes. Son fils Frédéric prit Woërden d'assaut, et en massacra les habitants. Il fit ensuite le siége d'Harlem, et fut sur le point de le lever; mais les vifs reproches de son père le lui firent continuer; à la fin, la fatigue et la disette triomphèrent de la constance des assiégés. Le vainqueur avait accordé des conditions supportables; mais, trois jours après la reddition de la place, le duc d'Albe y vint lui-même, et satisfit sa vengeance en faisant périr un grand nombre de victimes auxquelles on avait fait espérer leur pardon. Alcmaër fut ensuite attaqué; mais le désespoir animait alors à tel point les Hollandais, que les vétérans espagnols furent repoussés avec perte et forcés de se retirer. Peu de temps après, une flotte, que le duc d'Albe était parvenu à mettre en mer à force de travaux et de dépenses, fut entièrement défaite par les Zélandais; la ville de Gertruydemberg fut surprise par le prince d'Orange, et les Hollandais opposèrent partout une résistance et un courage invincibles. Cependant Philippe II, las de voir que la rigueur ne faisait qu'accroître la résistance des rebelles, avait, depuis quelque temps, conçu le projet d'essayer d'une administration plus douce; les derniers événements achevèrent de le décider : il rappela le duc d'Albe et nomma à sa place le duc de Medina-Celi. Celui-ci se rendit aussitôt à Bruxelles: mais le duc d'Albe refusa, malgré les patentes et les ordres du roi, de lui remettre le gouvernement, se contentant de répondre qu'avant de se retirer il voulait en finir avec les rebelles. Philippe II envoya alors dans les Pays-Bas don Louis de Zuniga y Requesens, commandeur de Castille, avec ordre de prendre la direction des affaires. Cette fois le duc obéit. Ce fut au mois de décembre 1573 que le duc d'Albe, après avoir publié une amnistie, quitta un pays dans lequel il se vantait d'avoir, en six ans, livré au bourreau plus de 18,000 individus. Le premier acte d'autorité de son successeur fut d'abattre la statue érigée à Anvers, de sorte qu'il ne resta du duc d'Albe, dans les Pays-Bas, que l'éternelle mémoire de ses cruautés. Il fut traité à Madrid avec distinction, et jouit quelque temps à la cour de son ancien crédit; mais, un de ses fils ayant été arrêté pour avoir séduit une des filles d'honneur de la reine, qu'il avait promis d'épouser, le duc d'Albe favorisa son évasion, et le maria à une de ses cousines, contre la volonté de Philippe II, qui, pour cette offense, le bannit de la cour, et l'envoya en exil à son château d'Uzeda. Le duc d'Albe était depuis deux ans dans cet état de disgrâce, lorsque les succès de don Antonio, prieur de Crato, qui s'était fait couronner roi de Portugal, obligèrent Philippe II à recourir au général dont les talents et la fidélité lui inspiraient le plus de confiance. Il envoya un secrétaire demander au duc d'Albe si sa santé lui permettrait de reprendre le commandement d'une armée; et, recevant une réponse pleine de zèle, il le nomma commandant suprême en Portugal; mais, en même temps, il ne daigna ni lui pardonner son ancienne offense, ni lui permettre de venir à la cour. Cette sévérité de Philippe II, envers un général auquel il accordait tant de confiance, est, tout à la fois, un trait caractéristique de l'inflexibilité du monarque, et un rare témoignage rendu au duc d'Albe. Ce grand capitaine se montra digne de son ancienne réputation; il entra en Portugal en 1581, gagna deux batailles en trois semaines, chassa don Antonio, se rendit maître de Lisbonne, et soumit tout le Portugal à Philippe II. Il s'empara des trésors

de la capitale, et permit à ses soldats d'en saccager les faubourgs et les environs, avec leur violence et leur rapacité accoutumées. Philippe, indigné, fit rechercher la conduite de son général, qu'on accusait d'avoir détourné à son profit les richesses des vaincus : « Je n'en dois compte qu'au roi, dit le « duc d'Albe; et, s'il me le demande, je ferai « entrer dans ce compte des royaumes conservés, « des victoires signalées, des siéges difficiles, et « soixante ans de service. » Philippe craignit une sédition dans l'armée, et fit cesser les recherches. Le duc ne vécut point assez pour jouir des honneurs et des récompenses qu'il avait mérités par son dernier exploit; il mourut le 12 janvier 1582, à 74 ans, ayant horreur, dit-on, du sang qu'il avait fait répandre. Il fut, sans aucun doute, le plus habile général de son siècle, et c'est surtout dans les opérations lentes et savantes, dans la partie de la guerre la plus difficile, qu'il excella. Sa campagne contre le prince d'Orange, en 1568, est, dans ce genre, un des plus beaux exemples que les militaires puissent suivre. Si on le pressait d'attaquer, il répétait sa maxime favorite : « De tous les évé« nements, le plus incertain, c'est la victoire. » Ses actions et ses paroles donnent une idée si complète de son caractère, qu'il serait inutile d'y rien ajouter, et de rapporter le portrait que Raynal en a tracé dans son *Histoire du Statoudhérat*. Il suffira de dire qu'il avait le maintien et la démarche grave; l'air noble et le corps robuste; qu'il dormait peu, travaillait et écrivait beaucoup; que sa jeunesse fut raisonnable, et que ce fut dans le tumulte même des camps qu'il se forma à la politique. On prétend que, dans soixante ans de guerre contre différents ennemis, jamais il n'a été battu, ni surpris, ni prévenu. Sa vie a été publiée à Paris, 1698, 2 vol. in-12. On a imprimé à Amsterdam, en 1620, un *Miroir de la tyrannie des Espagnols, perpétrée aux Pays-Bas par le duc d'Albe*, in-4°, fig. Jacob Marcus a publié à Amsterdam, en 1735, un volume in-8°, intitulé : *Sentences et assignations du duc d'Albe dans son conseil de sang.* B—P.

ALBENAS (JEAN POLDO D'), naquit en 1512, à Nîmes, et non en Vivarais, comme l'a dit Castel dans ses *Mémoires sur le Languedoc*. Sa famille était noble; mais elle fut moins distinguée par cet avantage que par les lumières de Poldo, et de Jacques d'Albenas, son père. Les parents de Poldo l'avaient destiné au bareau, et il se mit de bonne heure en état d'y paraître avec éclat; mais Nîmes étant devenue, en 1552, le siége d'un présidial, il y fut pourvu d'une charge de conseiller, qu'il exerça jusqu'à sa mort, avec distinction. Il cultiva les lettres et la jurisprudence. Son premier ouvrage fut une traduction française de l'écrit de St. Julien, archevêque de Tolède, intitulé : *Prognosticorum, sive de origine mortis humanæ, de futuro sæculo, et de futuræ vitæ contemplatione, libri tres.* Cette version obtint, lorsqu'elle parut, l'estime des savants; elle fut bientôt suivie de celle de l'*Histoire des Taborites* (hérétiques de Bohême), écrite en latin par Æneas-Sylvius, avant qu'il devint pape sous le nom de Pie II. D'Albenas publia ensuite un *Discours historial de l'antique et illustre cité de Nismes*, Lyon, 1560, in-fol., avec des planches gravées sur bois, où les mesures et les règles de la perspective ne sont pas toujours observées, mais qui donnent cependant, des monuments qu'elles représentent, une idéee plus vraie qu'on ne devrait s'y attendre d'après l'état d'imperfection où se trouvait alors ce genre de gravure. Ce livre, composé au milieu du 16e siècle, ne brille pas par le mérite du style; on y trouve souvent une érudition confuse et hors de propos : c'était le défaut du temps; mais cette production n'en est pas moins un monument curieux du profond savoir de l'auteur, et un riche dépôt d'observations et de recherches utiles. D'Albenas fut un des premiers à professer les principes de la réforme, et son exemple ne contribua pas peu à leur propagation. A sa mort, arrivée en 1563, la plupart des habitants de Nîmes et des environs étaient déjà calvinistes. V. S—L.

ALBENAS (J.-JOSEPH, vicomte D'), né à Sommières, près Nîmes, en 1760, fut officier au régiment de Touraine, et fit en cette qualité la guerre de l'indépendance américaine. Il était retiré du service à l'époque de la révolution, dont il adopta les principes; il fut promu à diverses fonctions publiques, et nommé, en 1805, conseiller de la préfecture du Gard. Il est mort à Paris en 1824. On a de lui : 1° *Essai historique et poétique de la gloire et des travaux de Napoléon Ier, depuis le 18 brumaire an 8 jusqu'à la paix de Tilsitt*, Paris, 1808, in-8°; 2° *Dénonciation formelle, spéciale, relative aux maisons de jeu*, Paris, 1814, in-8° de 16 pages; 3° *Fragments poétiques sur la révolution française*, dédiés au roi, Paris, 1815, in-4° de 4 pages; réimprimés en 1822, Paris, in-8° de 8 pages, sous le titre d'*Epître à la chambre des députés*, contenant un précis épisodique de la révolution française jusqu'aux cent jours; 4° *Dissertation sur les indemnités, ou restitution à faire aux émigrés sans porter atteinte à la charte, et sans aggraver le poids de la dette publique*, etc., Paris, 1818, in-8° de 24 pages. — Son fils aîné, M. le lieutenant-colonel d'ALBENAS, est l'auteur des *Éphémérides militaires depuis 1792 jusqu'en 1815*, par une société de gens de lettres et de militaires, Paris, 1818-1820, 12 vol. in-8°. Z.

ALBER (ÉRASME), né, selon les uns, dans la Wétéravie, selon les autres, dans un petit village près de Francfort-sur-le-Mein, fit ses études de théologie à Wittenberg, et devint un des plus zélés partisans de Luther, qui conçut pour lui une véritable amitié. Il fut quelque temps prédicateur de l'électeur de Brandebourg, Joachim II; mais, s'étant élevé contre les impôts que ce prince faisait payer au clergé de son électorat, déjà très-pauvre, il perdit sa place. Appelé successivement à divers emplois, dans des lieux différents, il en fut dépouillé par les protestants eux-mêmes; mais alors de tels renvois n'étaient pas une honte : un théologien se rendait dans une ville, y prêchait quelque temps, et la quittait bientôt pour aller prêcher ailleurs, sans que sa réputation en re-

eût la moindre atteinte. En 1548, Alber était prédicateur à Magdebourg; le refus qu'il fit d'accéder à l'Intérim proposé par Charles-Quint aux protestants le força de s'en éloigner; il vécut dans la retraite à Hambourg, jusqu'en 1553; alors il fut nommé surintendant général à Neubrandebourg, dans le Mecklenbourg, où il mourut le 5 mai de la même année. Son principal ouvrage est l'*Alcoran des Cordeliers*, traduit en français, à Genève, par Conrad Badius, sous ce titre: *L'Alcoran des Cordeliers, tant en latin qu'en français, c'est-à-dire la mer des blasphèmes et mensonges de cet idole stigmatisé qu'on appelle St. François, recueilli par le docteur M. Luther, du livre des conformités de ce beau St. François, imprimé à Milan, en 1510, et nouvellement traduit à Genève, par Conrad Badius*, 1556. Alber n'avait effectivement fait qu'extraire et traduire en allemand le fameux ouvrage de Barthélemy Albizzi, de Pise (*voy.* ALBIZZI), intitulé: *Liber conformitatum S. Francisci ad vitam Jesu Christi*, où la vie et les miracles de St. François sont représentés comme fort supérieurs à ceux de Jésus-Christ. Luther ajouta une préface au livre de son ami; et, comme Alber n'avait pas mis son nom sur le titre, Conrad Badius attribua l'ouvrage entier à Luther, et y ajouta, tant en marge qu'en notes, des passages assez plaisants. Cette traduction a eu plusieurs éditions: la 4e parut à Amsterdam en 1734, avec des gravures de Bernard Picart, 3 vol. in-12; le 3e se compose de la *Légende dorée, ou Sommaire de l'histoire des frères mendiants de l'ordre de St. François* (par Nic. Vignier, le fils). Alber a écrit des traités théologiques et quarante-neuf fables intitulées: *le Livre de la sagesse et de la vertu*, Francfort-sur-le-Mein, 1579, in-8°, en vers allemands. La tournure satirique de son esprit perce dans tous ses ouvrages. G—T.

ALBERGATI (NICOLAS), cardinal, né à Bologne en 1375. Sa famille, l'une des premières de la ville, le voulait faire jurisconsulte; mais une vocation ardente le jeta, à vingt ans, dans les ordres sacrés; il revêtit l'habit des chartreux, et s'acquit bientôt une réputation de sagesse et de science qui le conduisit rapidement aux plus hautes dignités. En 1417, le pape Martin V, dont l'élection venait d'apaiser les troubles intérieurs de l'Église, voulut employer l'influence d'Albergati sur ses compatriotes à les ramener sous l'autorité temporelle du pontife dont ils s'étaient affranchis. Albergati, sincèrement dévoué au saint-siége, fut nommé évêque de Bologne; il put alors exposer ouvertement ses doctrines en faveur de la domination absolue du pape. Pendant longtemps la vénération dont ce prélat était l'objet balança le mécontentement que ses tendances inspiraient aux Bolonais; mais, en 1420, une révolte éclata, et il faillit être assassiné. Le pape vint à son secours, et, pour laisser aux esprits le temps de se calmer, l'envoya en France comme nonce apostolique. Sa mission avait pour but un accommodement entre Charles VI et le roi d'Angleterre Henri V, mais elle fut rendue sans objet par la mort des deux princes (1422). En 1426, Albergati reçut le titre de cardinal de Ste-Croix de Jérusalem; son zèle s'en accrut encore, et ce zèle, souvent exagéré, fut la cause immédiate d'un nouveau soulèvement des Bolonais, plus redoutable que le premier, car le palais épiscopal fut pillé, et, de leur propre autorité, les habitants élirent un autre évêque. Le cardinal se réfugia auprès du saint-père, qui le retint deux ans à Rome; une nouvelle ambassade en France lui fut ensuite donnée. En 1431, Eugène IV, successeur de Martin, envoya Albergati présider le concile de Bâle; mais là, des difficultés imprévues se présentèrent: Albergati soutenant que le concile empiétait sur le pouvoir du pape, et le concile, de son côté, se plaignant des mesures prises par Albergati, et qui n'allaient pas moins qu'à la négation de l'autorité du concile lui-même, un nouveau schisme faillit éclater, et le cardinal de Ste-Croix revint à Rome sans avoir pu accomplir sa mission. Alors le pape lui adjoignit trois cardinaux, et les quatre prélats dirigèrent de concert la 17e session, qui eut lieu à Bâle, en 1433. Cette fois, le concile se débarrassa de l'opiniâtre Albergati en le chargeant d'un insignifiant message pour Eugène IV. Il ne se tint pas pour battu, et nous le retrouvons à Bâle, le 14 avril 1436, faisant l'ouverture de la 24e session. Toujours mêmes dissentiments, mêmes obstacles. Albergati reprend la route de Rome, et obtient du pape, en 1437, une bulle qui transfère le concile de Bâle à Ferrare. Une partie des prélats obéirent, se constituèrent en synode à Ferrare le 10 janvier 1438, et tout ce qui avait été ou serait fait à Bâle, depuis la bulle, fut déclaré nul de tout point. — L'Orient offrait alors un spectacle déplorable; une catastrophe approchait à grands pas; les Turcs s'étaient déjà montrés plusieurs fois devant Constantinople, qu'ils ne prirent cependant que quinze années plus tard. Dans cette situation désespérée, Jean Manuel Paléologue, l'avant-dernier empereur grec, se rendit en Italie, accompagné des hauts dignitaires de l'Église d'Orient, et proposa au pape Eugène la réunion définitive de l'Église grecque à l'Église latine: il espérait par là se donner pour auxiliaire contre les Turcs toute l'Europe catholique. Une session du concile fut employée, en octobre 1438, à discuter les principaux points de cette question, si souvent débattue et toujours ajournée. Cette fois encore, le concile, que présidait Albergati, se sépara sans rien conclure. L'année suivante, Albergati fut nommé successivement grand pénitencier de l'Église, puis trésorier du pape, en remplacement du cardinal des Ursins. Cette dernière fonction l'obligeait à une résidence habituelle auprès du saint-père. C'est en revenant avec lui de Florence, où la peste qui désolait Ferrare avait chassé le concile, qu'Albergati, attaqué de la pierre depuis longues années, fut forcé de s'arrêter à Sienne, et y mourut le 9 mai 1443, âgé de 67 ans. Ce prélat joignait à un caractère ferme et droit un esprit éclairé, laborieux, infatigable; sa piété était sincère et profonde, mais il la poussait parfois jusqu'à l'intolérance. Thomas de Sazzanne et Æneas-Sylvius, qui devinrent papes par la suite, sous les noms, l'un de Pie II, l'autre de Nicolas V, avaient été ses secrétaires. Il fut canonisé en 1745, par Benoît XIV, aux termes d'un

bref qu'on peut lire en tête d'un *Recueil de pièces pour servir à l'histoire d'Albergati*, in-fol., Rome, 1745. V—U.

ALBERGATI CAPACELLI (le marquis FRANÇOIS), sénateur de Bologne, naquit dans cette ville le 29 avril 1728. Il fit ses premières études dans la maison paternelle, sous les plus illustres savants, entre autres Zannotti, Manfredi et Tarufii. Ses goûts le portèrent dès sa jeunesse vers les compositions dramatiques et la déclamation théâtrale. Il avait établi dans son palais à Bologne, et à sa maison de campagne, où il passait une partie de l'année, un théâtre sur lequel il donnait avec ses amis des représentations des meilleures pièces de l'Italie et de celles de quelques auteurs français qu'il traduisait lui-même. Il fut très-lié avec Goldoni; et il entretint une correspondance littéraire avec les hommes les plus remarquables de son siècle, tels que Voltaire, Fontenelle, Altieri, Cesarotti, etc. La nature l'avait doué de grands talents; il fut non-seulement un auteur dramatique élégant, correct et quelquefois sublime, mais encore un acteur judicieux, plein d'esprit et de vivacité, au point qu'on le nomma le Garrick de l'Italie. Sa comédie du *Prisonnier* fut couronnée par la députation de Parme (1), et il obtint le grand prix, qui était une médaille d'or. C'est à lui qu'on doit la suppression au théâtre italien de l'usage si ridicule et si peu vraisemblable des masques. Albergati contracta fort jeune une union assortie à son rang; mais, bientôt las d'une épouse digne de plus d'égards, il l'abandonna pour aller chercher à Venise des plaisirs plus piquants. Subjugué par une comédienne nommée Bettina, qui, à des charmes peu communs, joignait tout l'art, tout le manége de la coquetterie et la séduction du talent, il l'épousa lorsqu'il devint veuf, voulant, dit-il, donner un état au fils qu'il avait eu d'elle. Mais celui qui n'avait pu trouver le bonheur auprès d'une femme vertueuse s'était préparé avec une autre d'inévitables chagrins. Son penchant à la jalousie amenait sans cesse de nouvelles querelles entre les époux. A la suite d'une scène violente, Albergati, dans une sorte de délire, frappa de deux coups mortels celle qu'il avait tant aimée. Son crédit et sa fortune ne purent le sauver d'une procédure criminelle; mais peut-être contribuèrent-ils à le préserver d'une condamnation capitale. Il s'exila de sa patrie en 178 , et, lorsqu'il y revint, quelques années après, loin de mettre à profit la leçon du passé, il épousa en troisièmes noces, à l'âge de soixante-dix ans, la danseuse Zampieri qui, par ses mauvais procédés et ses fureurs jalouses, sembla s'être chargée de venger celles qui l'avaient précédée. — Albergati parlait et écrivait avec facilité les principales langues de l'Europe. A l'exemple de son compatriote Goldoni, avec qui il eut plus d'un trait de ressemblance, et par sa vie aventureuse et par le talent de composer et de jouer des comédies, il parvint à écrire en français avec une élégante simplicité. On connaît de lui une lettre à Voltaire (1), qui a été insérée dans l'*Observateur littéraire* (t. 5, 1761, p. 242-257). Il y parle en homme de goût de l'art théâtral, et venge Goldoni, qu'il appelle auteur admirable et peintre de la nature, des critiques injustes auxquelles il avait été en butte. Ce commerce épistolaire dura plusieurs années. On trouve les lettres de Voltaire au marquis, dans les tomes 56 à 60 de sa correspondance générale (édition de Kehl). C'est dans une de ces lettres que le philosophe de Ferney a formellement désavoué *la Pucelle*, et qu'il fait une profession de foi religieuse bien peu sincère et très-extraordinaire dans sa bouche. Il paraît que leurs relations cessèrent brusquement, lorsque Voltaire eut écrit d'une manière assez piquante, et presque dédaigneuse, sur la promotion à la *chambellanie* du roi de Sardaigne, qu'Albergati avait obtenue. « Je vous aimerais mieux, lui dit-il, dans « votre palais à Bologne, que dans l'antichambre « d'un prince. J'ai été aussi chambellan du roi, mais « j'aime cent fois mieux être dans ma chambre que « dans la sienne. » La collection des comédies d'Albergati a été publiée à Bologne, en 1784, in-12. On y distingue celle qui a pour titre : *il Pregiudizio del falso onore*, où il fronde la manie du duel. Il a traduit en italien les tragédies de *Phèdre*, de *Sémiramis*, d'*Idoménée*, de *Ninus II*, etc. Ses *Novelle morali*, publiées à Paris et à Bologne, 1785, 2 vol. in-12, jouissent aussi de quelque estime. On a publié à Bologne une collection de ses œuvres, 6 vol. in-8°, 1784. Albergati est encore auteur de plusieurs discours sur les beaux-arts, de l'éloge funèbre d'Albert Stalla, de différentes dissertations sur des médailles antiques, et de la version de l'ouvrage de Jean-Antoine Comparet sur l'éducation. Sa société était agréable, et sa conversation extrêmement piquante. Après avoir passé une grande partie de sa vie à Venise, dont les usages avaient plus de conformité avec son caractère philosophique, il fut rappelé dans le sein de sa ville natale par des affaires domestiques, et y mourut le 16 mars 1804. Albergati a surtout excellé dans les petites pièces en un acte; plusieurs peuvent être regardées comme les meilleures que possède le théâtre italien. La plus renommée est, sans contredit, la comédie des *Convulsions*, où l'auteur a su jeter un ridicule sanglant sur ces maux de nerfs qui, vers la fin du siècle dernier, furent à la mode en Italie, et dont les femmes se servaient si adroitement pour en imposer à leurs faibles maris. L—M—X.

ALBERGONI (le P. ÉLEUTHÈRE), prédicateur italien, était né vers 1560, dans le Milanais. Avant embrassé la vie religieuse dans l'ordre des mineurs conventuels, ou cordeliers, les talents qu'il montra pour la chaire étendirent bientôt sa réputation dans toute la Lombardie. Nommé provincial et consulteur du saint-office, il fut aussi pourvu de l'emploi de pénitencier du Dôme ou cathédrale de Milan. Les succès qu'il continuait d'obtenir dans la carrière

(1) En 1770, le duc de Parme proposa un prix pour les meilleures compositions théâtrales : le concours qui finit en 1778, a produit plusieurs bonnes pièces

(1) C'est une réponse à une des lettres les plus remarquables de la correspondance de Voltaire (Lettre 246, t. 56, édition de Kehl)

évangélique fixèrent enfin sur lui l'attention du pape Paul V, qui le récompensa de son zèle en le nommant, en 1611, à l'évêché de Monmarani. Le P. Eleuthère gouverna ce diocèse pendant vingt-cinq ans avec beaucoup de sagesse, et mourut en 1636. Outre trois volumes de sermons, maintenant oubliés, on a de ce prélat un *Traité des vertus chrétiennes*, paraphrase des trois premiers versets du *Magnificat*; une *Concordance des Évangiles*, et une *Explication*, en latin, *de la doctrine de Scot*. Ce dernier ouvrage, publié à Padoue en 1593, in-4°, a été réimprimé à Lyon en 1643. On peut consulter pour plus de détails Argelati, *Scriptor. mediol.*, t. 1, p. 15. W—s.

ALBERGOTTI (François), jurisconsulte italien, fils d'Albéric Rosiati de Bergame, un des hommes les plus savants de son temps, naquit à Arrezzo, près de Florence, dans le 14e siècle. Son père l'envoya étudier sous le célèbre Balde; dirigé par un tel maître, François Albergotti fit de rapides progrès dans les sciences, principalement dans la philosophie et la jurisprudence. Sous le nom de philosophie, on comprenait alors la connaissance de l'histoire et celle des belles-lettres. Albergotti exerça d'abord la profession d'avocat à Arezzo, et se rendit à Florence en 1349: sa grande érudition, ses talents et son intégrité lui acquirent le titre de *docteur de la vérité solide* (*doctor solidæ veritatis*). La république de Florence lui confia souvent ses intérêts dans des négociations importantes, notamment avec les Bolonais, en 1358, et elle eut toujours lieu de s'en louer; pour récompense de ses services, il fut anobli. Il mourut à Florence, en 1376. Les ouvrages qui nous restent de lui sont des commentaires sur le Digeste, sur quelques livres du Code, et des Consultations, dont Barthole fait un grand éloge. — *Louis* Albergotti, fils de François Albergotti, suivit la même carrière que son père, et fut aussi un savant jurisconsulte. — *Marcellin* Albergotti, évêque d'Arezzo, rendit de grands services à Innocent IV contre l'empereur Frédéric II; et *Jean* Albergotti, aussi évêque d'Arezzo, fut employé utilement par le pape Grégoire XI, dans les démêlés que ce pontife eut avec Galeas Visconti, duc de Milan. M—x.

ALBÉRIC Ier, gentilhomme lombard, ayant quitté le parti de Guido pour celui de Bérenger Ier, fut fait, par ce dernier, marquis de Camérino, vers la fin du 9e siècle; il épousa Marozia, fille de Théodora, dame romaine qui possédait le château St-Ange, et qui, par ses intrigues galantes, s'était emparée de la souveraineté de Rome. (*Voy.* Marozia et Théodora.) Aux États de sa femme et aux siens, Albéric joignit plus tard le duché de Spolète. Il marcha, en 916, avec le pape Jean X, contre les Sarrasins établis près du Garigliano, et chassa de leur retraite les infidèles qui étendaient leurs ravages jusqu'aux portes de Rome. On l'accusa ensuite d'avoir appelé les Hongrois en Italie, pour se venger du même pape Jean X, qui l'avait exilé de Rome. Après la retraite de ces barbares, Albéric fut massacré par les Romains, vers l'an 925, à Citta d'Orta, où il s'était retiré. Il avait eu de Marozia un fils de même nom que lui, qui fut seigneur de Rome. S. S—i.

ALBÉRIC II, de Camérino, seigneur de Rome, et fils du précédent. Après la mort du premier Albéric, Marozia, sa femme, avait épousé, en secondes noces, Guido, marquis de Toscane; le premier de ses fils fut marquis de Camérino, comme son père; le second fut nommé pape, en 931, sous le nom de Jean XI. L'année suivante, Guido étant mort, Marozia épousa, en troisièmes noces, Hugues de Provence, roi d'Italie. Chacun de ses mariages augmentait son pouvoir. Mère du pape et femme du roi, elle réunissait dans ses mains l'autorité spirituelle et l'autorité temporelle; mais, aux festins qui suivirent ses noces, Hugues, ayant demandé au jeune Albéric de lui présenter l'aiguière pour se laver, et celui-ci ayant maladroitement versé l'eau, le roi se retourna avec emportement et lui donna un soufflet. Les Romains et les Italiens avaient déjà commencé à se ressentir de la brutalité des Provençaux qui entouraient le roi Hugues; ils s'indignèrent de l'affront fait au marquis de Camérino, premier baron de Rome, prirent les armes avec fureur, et forcèrent Hugues à s'enfuir dans le château St-Ange, d'où il s'échappa peu après, au moyen d'une échelle de cordes; on jeta Marozia dans une prison; le pape Jean XI lui-même fut retenu par son frère sous une étroite surveillance; et Albéric fut reconnu pour seigneur de Rome, avec le titre de grand consul. En 933, il résista courageusement au roi Hugues, qui vint l'assiéger pour recouvrer la domination de Rome, et se venger d'avoir été contraint à la fuite. Albéric fit ensuite la paix avec lui, et épousa sa fille Alda; cependant il ne voulut jamais permettre à son beau-père d'entrer dans Rome, cette ville étant devenue le refuge de tous les mécontents du royaume d'Italie, à qui la tyrannie de Hugues devenait insupportable. Albéric gouverna vingt-trois ans l'ancienne capitale du monde, dans un temps où l'empire d'Occident était sans chef, et celui d'Orient sans pouvoir. Seul, il fixa les regards de toute l'Italie. Les papes, ses contemporains, n'avaient aucun crédit, et paraissent n'en avoir mérité aucun. Le caractère d'Albéric était respecté, et ses talents garantirent l'indépendance de sa patrie. Mais il a vécu à l'époque où l'histoire est enveloppée des plus épaisses ténèbres, et il ne reste presque aucune trace de son long règne. Il mourut en 954, et son fils Octavien hérita de la souveraineté temporelle de Rome. Deux ans plus tard, il y joignit la souveraineté spirituelle, ayant été élu pape sous le nom de Jean XII. S. S—i.

ALBÉRIC, né à Beauvais en 1080, prit l'habit de St-Benoît au monastère de Cluny, dont il devint bientôt sous-prieur; ensuite il entra, avec le même titre, à St-Martin-des-Champs; mais Pierre le Vénérable, dont le prédécesseur, Ponce, avait entraîné dans un schisme l'ordre entier de Cluny, rappela bientôt Albéric, qu'il jugeait seul capable, par l'autorité de son caractère et de ses vertus, de ramener les moines aux pratiques de l'Église orthodoxe. En 1130 ou 1131, Albéric fut nommé abbé de Vezelay, dans le diocèse d'Autun; mais les religieux, essayant de secouer le joug du pape, ne voulurent pas recon-

naître le nouvel abbé; ils furent arrêtés, chargés de chaînes et dispersés sur tous les points de l'Europe. Pierre le Vénérable, qui plus que jamais avait besoin d'Albéric, s'opposa, en 1137, à ce qu'on lui donnât l'évêché de Langres; mais, l'année suivante, Innocent II, voulant rendre justice au mérite d'Albéric, lui conféra le titre de cardinal-évêque d'Ostie, et l'envoya comme légat en Angleterre. L'usurpation commise par Étienne Ier, qui régnait alors en ce pays au détriment de sa cousine Mathilde, était si odieuse, que David Ier, roi d'Écosse, avait pris les armes pour la princesse et envahi le territoire anglais. La guerre fut impitoyable de part et d'autre; les Écossais surtout commirent d'atroces cruautés; mais la perte de 17,000 des leurs à la bataille des Étendards fut une expiation terrible de ces excès. David, un instant atterré, avait bientôt repris toute son énergie; il rassemblait une nouvelle armée dans la ville de Carlisle, quand Albéric y débarqua; se jetant aux pieds de l'Écossais, il le supplia en pleurant de déposer les armes. Un refus obstiné fut la seule réponse de David, qui, cependant, promit solennellement qu'à l'avenir il respecterait les églises, et qu'il épargnerait les femmes, les enfants, les vieillards. De plus, il prit l'engagement de mettre en liberté, lors des prochaines fêtes de Pâques, toutes les femmes anglaises qu'il avait amenées prisonnières à Carlisle. David se fût senti profondément humilié de conclure la paix avant d'avoir pris une éclatante revanche de la journée des Étendards; mais la nécessité, sans abattre son orgueil, le fit ployer pourtant; il consentit une trêve de deux mois, qui, plus tard (janvier 1139), se changea en paix définitive. Albéric, sur le point de quitter l'Angleterre, ouvrit, le 14 décembre 1138, un concile où ne furent agitées que des questions purement réglementaires. Ce concile se tint à Londres, suivant la plupart des auteurs, et à Westminster, suivant J. B. Frizon (*Gall. purp.*, p. 143). Albéric fut ensuite envoyé en Sicile pour exhorter les habitants de Bari, révoltés contre Roger II, à reconnaître l'autorité légitime de ce roi; « mais, dit Aubery (*Hist. des Card.*, t. 1er, « an 1131), cette population fut insolente à ce point « que de ne pas vouloir donner audience au légat « de sa sainteté, et que de lui refuser même l'entrée « de la ville. » Une mission importante consola Albéric de cet échec. De graves dissentiments avaient éclaté entre Rodolphe, patriarche latin d'Antioche, et ses diocésains, car ce prélat hérétique déniait à l'Église de Rome toute suprématie sur celle d'Antioche, prétendant que l'une et l'autre étaient également l'Église de St. Pierre. Albéric, chargé de prévenir un nouveau schisme et d'examiner la conduite de Rodolphe, convoqua à Antioche, le 30 novembre 1140, un synode auquel assistèrent tous les princes de l'Église et tout le clergé latin d'Orient. Rodolphe, dépouillé de sa dignité, fut chargé de chaînes et conduit à Rome, où il fit amende honorable. (Guill. de Tyr, liv. 15, chap. 15 et suiv.) Le cardinal Albéric, ne voulant pas quitter l'Asie sans avoir visité le saint sépulcre, se rendit à Jérusalem, où il arriva pour les fêtes de Pâques (1141). Il présida, dans le temple même, une assemblée de prélats et de fidèles. On y vit paraître le patriarche d'Arménie, *princeps et doctor eximius*, dit Guillaume de Tyr. Ce patriarche, catholique zélé, promit de poursuivre activement la réforme des croyances erronées de son peuple sur quelques-uns des articles de foi. Après trois années de repos passées à Rome, Albéric, accompagné de St. Bernard et de Geoffroi de Chartres, se rendit à Toulouse pour combattre les hérétiques henriciens; de là ils allèrent jusqu'à Nantes, alors désolé par le schisme d'Eon de l'Étoile. Cet hérésiarque n'attendit même pas, pour prendre la fuite, l'arrivée des vénérables prélats. Se dirigeant ensuite vers le midi, Albéric parvint à réintégrer dans ses droits l'archevêque de Bordeaux, que des différends survenus avec le clergé de cette ville en tenaient éloigné depuis près de cinq ans. — Après avoir concerté avec Louis le Jeune le voyage de la terre sainte, Albéric revint à Rome, puis il repartit pour la France en 1147, lors du voyage qu'y fit Eugène III. C'est à Verdun, en cette même année, que mourut Albéric, usé avant l'âge par les fatigues et l'étude. (*Hist. litt.* des Bénédictins, t. 13.) Du reste, on a peu de données sur ses derniers travaux. L'admiration pleine d'intérêt qui s'attache à St. Bernard a laissé dans l'ombre le cardinal d'Ostie, homme vertueux et bon, mais manquant d'autorité sur les masses (comme on en peut juger par la réception que lui firent les habitants de Bari et de Toulouse), et peu fait pour obtenir des serviteurs de l'Église l'obéissance absolue qu'elle leur demandait alors. A. V—N.

ALBÉRIC, moine de l'ordre de Cîteaux, dans le monastère des Trois-Fontaines, au diocèse de Châlons-sur-Marne, naquit dans les environs de cette ville, au commencement du 13e siècle. Il est auteur d'une Chronique qui contient les événements remarquables arrivés depuis la création du monde jusqu'en 1241. Leibnitz et Menckenius l'ont fait imprimer; le premier, dans le t. 2 des *Accessiones historicæ*, Leipsick, 1698, in-4°; et le second, dans le t. 1 des *Scriptores rerum germanicarum et saxonic.*, Leipsick, 1728, in-fol. Cette Chronique, dont la bibliothèque possède un manuscrit plus complet que ceux qui ont servi aux éditions citées plus haut, est assez estimée, à cause des choses curieuses qu'elle contient, quoique la chronologie n'en soit pas exacte, surtout pour ce qui concerne les temps anciens. Albéric avait aussi composé diverses poésies, dont une partie s'est perdue, et sur lesquelles on peut consulter *Bibliotheca ordin. Cisterc.*, par le P. du Visch. On conservait, dans la bibliothèque des dominicains de Cologne, un manuscrit qui en renfermait un assez grand nombre. R—T.

ALBÉRIC. *Voyez* ALBERT d'Aix.

ALBÉRIC DE ROSATE ou ROXIATI, jurisconsulte, né à Bergame, sur la fin du 13e siècle, fut regardé comme un des plus savants hommes de son temps. Bartole conserva toujours pour lui une amitié qui les honore tous les deux; les Commentaires d'Albéric, sur le 6e livre des Décrétales, ont été très-estimés, et souvent imprimés. On a de lui un Dio-

tionnaire de droit, un traité *de Statutis*, des Commentaires sur les Pandectes, sur le Code. M—X.

ALBERMALE (duc d'). *Voyez* Monck.

ALBÉRON I[er], évêque et prince de Liége, en 1123, n'était pas, comme on le dit communément, frère de Godefroid le Barbu, fils de Henri II, comte de Louvain, mais fils d'un premier mari d'Adélaïde, épouse de Henri II. C'était un prélat recommandable par la pureté de ses mœurs et la douceur de son caractère. Son règne n'est remarquable que par la suppression du droit de mainmorte qu'il abolit dans ses terres longtemps avant Henri III, duc de Brabant. (*Voy.* Brabant). Ce droit, dit le laborieux M. Dewez, consistait dans l'obligation de céder au seigneur, quand un père de famille mourait, le plus beau meuble de la maison; ou, pour le racheter, *il fallait couper la main droite du défunt et la présenter au seigneur*. Cette coutume singulière n'est rien moins que prouvée. M. Dewez a copié ces détails dans Desroches, qui, ainsi que l'auteur de la *Bibliothèque des coutumes* et Furetière, les a empruntés au *Magnum Chronicon Belgicum*, d'où Chapeauville les avait extraits. Mais on n'en trouve aucune trace dans les monuments législatifs. Le savant Moser, dans ses *Patriotisch fantasien*, a prouvé que les serfs seuls n'étaient pas mainmortables, mais que des évêques même l'étaient à l'égard de l'empereur, des chapitres à l'égard des évêques, etc. Kluit a fait une dissertation curieuse sur cet objet, touchant lequel on trouve aussi des renseignements dans les *Recherches sur la ville de Gand* du chev. Diériex. Albéron mourut le 1[er] janvier 1128. R—G.

ALBERONI (Jules), cardinal et ministre d'État, était fils d'un jardinier. Il naquit le 30 mars 1664, à Firuenzola, village du Parmesan, reçut l'éducation nécessaire pour entrer dans l'état ecclésiastique, et commença par être clerc-sonneur à la cathédrale de Plaisance. Sa fortune rapide a donné lieu à des anecdotes apocryphes, recueillies sans examen par quelques biographes, et que nous ne réfuterons que par un récit plus exact. Doué d'une rare intelligence, Alberoni devint, en peu de temps, chanoine de Parme, chapelain et favori du comte de Roncovieri, évêque de St-Donnin. Lorsque le duc de Parme envoya ce prélat auprès du duc de Vendôme, commandant en Italie les armées françaises, Alberoni l'accompagna, et fut admis auprès du général français, qui goûta son esprit vif et enjoué, devint son protecteur, l'emmena en France et à l'armée d'Espagne, où il le chargea de commissions secrètes pour Philippe V, auquel il le fit connaître avantageusement. Après la mort du duc de Vendôme, Alberoni revint en France, et ce fut à Paris que le duc de Parme, son souverain, lui adressa l'ordre de se rendre à Madrid, pour y résider comme son agent politique. La célèbre princesse des Ursins était alors toute-puissante par ses intrigues; Alberoni forma le projet de la supplanter et de gouverner l'Espagne à sa place. Ce fut dans ce but qu'il négocia, à l'insu de la favorite, le mariage de Philippe V avec Elisabeth Farnèse, héritière de Parme. Ses mesures furent si bien combinées, que la princesse des Ursins n'apprit qu'avec toute la cour l'événement qui allait renverser tout son crédit. Alberoni sut exciter avec tant d'adresse la jalousie de la nouvelle reine contre la favorite, qu'il la fit exiler; il obtint toute la confiance d'Elisabeth, et fut nommé, successivement, premier ministre, cardinal et grand du royaume. Arbitre de l'Espagne, il entreprit, dès 1715, de lui rendre son ancien éclat; se montrant digne de son élévation, il rétablit l'autorité du roi, réforma les abus, créa une marine, organisa l'armée espagnole comme celle de France, et, enfin, rendit ce royaume plus puissant qu'il ne l'avait été depuis Philippe II. Il s'occupa ensuite à réaliser les vastes plans qu'il avait conçus pour rendre à l'Espagne tout ce qu'elle avait perdu en Italie, à commencer par la Sardaigne et la Sicile; et, trompant les puissances de l'Europe, et nommément le pape, sur le but de ses armements, il chercha d'abord, par des négociations secrètes avec les princes d'Italie, à ruiner, dans cette contrée, la puissance de l'Autriche; mais, contrarié par le duc d'Orléans, régent de France, il vit avec douleur ce prince renoncer à l'alliance de l'Espagne, pour s'unir à l'Angleterre. La quadruple union, sourdement préparée entre ces deux puissances, la Hollande et l'Empire, ne changea point ses résolutions; il se contenta de couvrir ses projets d'un voile impénétrable, et de méditer en silence les moyens dont il pourrait se servir pour se venger à la fois du régent et du roi d'Angleterre. Bientôt il lève hardiment le masque, attaque l'Empereur, lui enlève la Sardaigne, envahit la Sicile, et fait triompher de nouveau la marine espagnole; ces succès encourageant son ambition, il rejette les ouvertures que l'ambassadeur anglais Stanhope vient lui faire à Madrid. Mais la fortune ne seconda pas ses vastes desseins : la flotte anglaise, aux ordres de l'amiral Byng, détruisit l'escadre espagnole à la hauteur de Syracuse. Alberoni, loin d'être abattu par ce désastre, travailla avec une nouvelle ardeur à rassembler d'autres armées de terre et de mer, sans s'effrayer de la difficulté de soutenir la guerre contre les trois plus grandes puissances de l'Europe. Ses plans, conduits habilement et avec beaucoup de secret, tendirent dès lors à opposer une coalition à celle qui venait de se former contre l'Espagne, et à unir cette puissance avec la Russie, la Suède et la Porte Ottomane. Déjà il avait contribué au rapprochement de Pierre le Grand et de Charles XII, si obstinés dans leur haine; déjà le prince Ragotski, encouragé par l'or et les promesses du cardinal, se préparait à exciter une guerre civile en Hongrie avec le secours des Turcs; et enfin une conspiration audacieuse, fomentée en France par ordre d'Alberoni et conduite par Cellamare, n'attendait plus que les derniers ordres de Madrid pour renverser le duc d'Orléans et déférer la couronne à Philippe V, lorsque le secret fut révélé au cardinal Dubois. Le régent s'unit alors encore plus étroitement au roi d'Angleterre, et déclara la guerre à l'Espagne, en 1719, après avoir exposé, dans un manifeste, les intrigues du cardinal italien. Alberoni ne fut point effrayé de ces attaques personnelles, ni de la mort inopinée de Charles XII, qui lui faisait perdre l'es-

pérance d'une utile diversion. Résolu de soutenir une lutte inégale, il brava la quadruple alliance, et suivit avec courage le projet de détrôner Georges I[er], et d'exciter une guerre civile en France. Mais une tentative que fit le Prétendant en Angleterre échoua; une armée française, après avoir franchi les Pyrénées, s'empara de St-Sébastien et de Fontarabie; Alberoni marcha, avec Philippe V, à la défense des frontières, moins pour repousser les Français par la force des armes, que dans l'espoir de les entraîner à une défection contre leurs chefs : ses tentatives furent sans succès. Tandis que la constance de Philippe était ébranlée par tant de pertes arrivées coup sur coup, et par la crainte de voir l'ennemi pénétrer jusqu'au cœur de l'Espagne, il fit inutilement des propositions de paix : le renvoi d'Alberoni fut la première condition imposée par l'Angleterre et la France. La reine, à l'instigation de Laura, sa nourrice, gagnée par le régent, abandonna le ministre, qui reçut, le 5 décembre 1719, l'ordre de sortir dans vingt-quatre heures de Madrid, et dans quinze jours du royaume. Livré, par l'ingratitude de son roi, à toute la haine que lui avaient vouée les puissances de l'Europe, Alberoni ne savait pas où se retirer. Rome, refuge ordinaire des princes de l'Église, ne lui offrait pas même un asile assuré. Il n'était pas encore au delà des Pyrénées, qu'on attaqua sa voiture; un de ses domestiques fut tué, et lui-même, pour échapper à une bande d'assassins apostés, fut obligé de se travestir et de continuer son voyage à pied. On prétend que la cour d'Espagne s'aperçut qu'Alberoni emportait le testament par lequel Charles II avait institué Philippe V héritier de la monarchie, et qu'il fallut user de violence pour obliger le ministre disgracié à rendre ce titre précieux, dont il aurait pu se servir pour gagner la confiance de l'Autriche. Il traversa le midi de la France, escorté par un officier chargé de le surveiller, et d'empêcher qu'on lui rendit aucun honneur. Arrivé aux frontières de Gênes, il erra d'abord sous un nom supposé, n'osant s'exposer au ressentiment de Clément XI, qu'il avait trompé, pour obtenir de lui le chapeau de cardinal, et qui menaçait de lui faire son procès. Fatigué d'une vie si pénible, Alberoni hasarda de fixer sa résidence à Sestri di Levante, dans le territoire de Gênes; mais il y fut bientôt arrêté, à la sollicitation du pape et de Philippe V, qui se joignit à ses persécuteurs. Cette ligue des potentats de l'Europe contre le fils d'un paysan obscur est bien digne de remarque, et elle a beaucoup contribué à la renommée et à la gloire d'Alberoni. Honteux d'avoir violé le droit des gens à son égard, les Génois lui rendirent la liberté, et la mort du pape Clement mit enfin un terme à cette longue persécution. Il ne quitta sa retraite que pour se rendre au conclave, après la mort de Clément XI. Innocent XIII le fit juger légalement; le libertinage de sa vie privée fut au nombre des accusations qu'on fit peser sur lui; il fut condamné à quatre années de réclusion dans un couvent; mais sa peine fut réduite à une année, qu'il passa dans la maison des jésuites; enfin, il fut entièrement absous, dans un consistoire du 20 décembre 1723, rétabli dans tous les droits de sa dignité de cardinal, et il reparut de nouveau sur la scène politique. Nommé légat du saint-siége dans la Romagne, en 1738, il y apporta cet esprit inquiet et remuant auquel il avait dû sa fortune et ses malheurs. Ce fut pendant cette légation qu'il forma l'entreprise de réunir aux États du pape la petite république de St-Marin, entreprise qui réussit d'abord, et eut ensuite le même sort que tous les projets gigantesques qui avaient occupé Alberoni pendant son ministère; ce qui fit dire à Benoît XIV : « Alberoni ressemble à « un gourmand qui, après avoir bien diné, aurait « envie d'un morceau de pain bis. » Telles furent néanmoins les vicissitudes de la fortune de cet homme extraordinaire, et l'admiration que son génie excita, que, dans plus d'une élection, il ne lui manqua que peu de voix pour parvenir au trône pontifical. Il mourut le 26 juin 1752, à 87 ans, avec la réputation d'un ministre plus intrigant que politique, aussi ambitieux que Richelieu, aussi souple que Mazarin, mais plus imprévoyant et moins profond que l'un et l'autre. Tel est du moins le jugement qu'en ont porté la plupart des écrivains français, soit qu'ils n'aient jugé que d'après les événements, soit que la prévention les ait rendus injustes à l'égard d'un ministre qui s'était montré ennemi de la France. Mais, si l'on considère qu'Alberoni rendit en peu d'années à la monarchie espagnole une grande partie de son ancien éclat; qu'au milieu même de la multitude et de l'étendue de ses desseins, son génie, qui embrassait tous les genres d'administration, établit des réglements favorables à l'agriculture, aux arts, au commerce; qu'il n'oublia rien pour inspirer aux Espagnols l'activité et l'amour du travail, tandis qu'il s'efforçait de rétablir au dehors leur ancienne réputation de valeur; si l'on considère enfin que la fortune le trahit, et qu'il ne dut le renversement de ses projets qu'à l'indiscrétion d'un de ses agents, on doit convenir qu'il ne lui manqua, pour se placer à côté des Ximenez et des Richelieu, que le succès qui justifie tout, et qui dépend plus souvent du hasard que des combinaisons du génie. Le *Testament politique*, publié sous son nom, après sa mort, comme traduit de l'italien, ne lui appartient pas; cet écrit est de Durey de Morsen; Maubert de Gouvest n'en est que l'éditeur. J. Rousset a écrit la *Vie d'Alberoni depuis sa naissance jusqu'au commencement de l'année* 1719; 1719, in-12. L'ouvrage est anonyme, et annoncé comme traduit de l'espagnol. B—P.

ALBERS (Jean-Abraham), l'un des médecins les plus distingués de l'Allemagne moderne, né à Brême, le 20 mars 1772, fit ses études tant à Goettingue qu'à Iéna, et prit le titre de docteur dans cette dernière ville. Il consacra ensuite deux années à visiter les universités allemandes et les écoles de la Grande-Bretagne, et revint en 1797 dans sa patrie, où il se consacra tout entier à l'exercice de la médecine et des accouchements. Une clientèle étendue lui laissait peu de temps pour la partie théorique de l'art dans lequel il n'avait point tardé à se faire une grande réputation. Toutefois, en dérobant quelques heures au sommeil, il parvint à concilier les devoirs

de la pratique avec le goût passionné que la variété de ses connaissances lui inspirait pour les travaux littéraires. Aussi a-t-il beaucoup écrit, et laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue un traité *du croup*, qui eut l'honneur de partager, avec celui de Jurine, le grand prix proposé en 1801, par le gouvernement français, sur l'origine, la nature, le traitement et les préservatifs de cette grave affection, qui fixait alors l'attention générale. On lui doit aussi des recherches sur l'emploi de l'acide nitrique à l'intérieur dans les maladies vénériennes, sur celui du sulfure d'ammoniaque dans le diabète, sur l'efficacité, dans les affections spasmodiques, de l'alcali volatil administré alternativement avec l'opium, et sur les changements que l'introduction du nitrate d'argent par la voie de l'estomac produit dans la coloration de la peau, à laquelle ce sel communique une couleur noire. Albers est mort le 24 mars 1821, laissant beaucoup de traductions allemandes d'ouvrages français, anglais et italiens, une multitude d'articles de médecine et d'anatomie comparée, disséminés dans les divers recueils périodiques de l'Allemagne, et les ouvrages suivants : 1° *Dissertatio de ascide*, Iéna, 1795, in-4°; 2° un *Mot aux mères de famille sur le croup* (en allemand), Brême, 1804, in-8°; 3° *Mémoire sur la maladie appelée claudication spontanée des enfants*, Brême, 1817, in-4°; 4° *Lettres sur les pulsations qui se font sentir dans le bas-ventre* (en allemand), Brême, 1803, in-8°; 5° *de Tracheide infantum, vulgo* CROUP *vocata, Commentatio*, Leipsick, 1815, in-8°; 6° *Icones ad illustrandam Anatomen comparatam*, Leipsick, 1818, in-fol. — *Henri-Philippe-François* ALBERS, né à Hameln, près de Munden, en 1768, mort en 1830, à Wanstorf, avec le titre de médecin du roi de Hanovre, n'a publié aucun ouvrage; mais il a fourni au *Journal de Hufeland* et au *Magasin de Hanovre* quelques articles parmi lesquels on distingue des recherches *sur les eaux minérales de Rehbourg*, dont il avait été nommé inspecteur en 1805. J—D—N.

ALBERT (LE BIENHEUREUX), patriarche latin de Jérusalem, et législateur de l'ordre des carmes, naquit près de Parme, et, après avoir été prieur d'une communauté de chanoines, fut nommé successivement évêque de Bobio et de Verceil. L'opinion que l'on avait de sa prudence, de sa droiture et de son habileté dans les affaires était telle, que l'empereur Frédéric Barberousse et le pape Clément III le choisirent pour arbitre de leurs différends. Henri VI, successeur de Frédéric, le nomma comte de l'Empire. Les papes Célestin III et Innocent III l'employèrent aussi avec succès dans plusieurs négociations. En 1204, les chrétiens de la Palestine nommèrent Albert patriarche latin de Jérusalem, mais il fut obligé de fixer son séjour dans St-Jean-d'Acre, parce que Jérusalem était alors au pouvoir des musulmans. Ce fut dans ce temps qu'il établit, pour l'ordre des carmes, des constitutions sages, mais sévères, et que des commissaires nommés par le pape Innocent IV adoucirent en quelques points. Le pape Innocent III avait invité Albert à se trouver au concile général de Latran, qui eut lieu en 1215, mais Albert fut assassiné dans la ville d'Acre, le 14 septembre 1214, à la procession de la fête de l'Exaltation de la Ste. Croix, par un homme auquel il avait adressé des reproches sur ses crimes. Albert est honoré, le 8 avril, comme un saint de l'ordre des carmes. D—T.

ALBERT DE STRASBOURG (ALBERTUS ARGENTINENSIS), écrivain dont le nom se trouve à la tête d'une chronique du 14e siècle, paraît être, suivant Sinner (*Catal. codd. Bibl. Bernensis*, t. 2, p. 520), le même que Mathias de Nuwenburg ou de Neufchatel, indiqué par d'autres manuscrits comme l'auteur de cette chronique. Albert était secrétaire et chapelain de Berthold de Buchecke, évêque de Strasbourg, mort en 1353. Il fut député par ce prélat vers le pape Jean XXII, à Avignon, pour l'informer que l'empereur Louis V (*voy.* ce nom) refusait de reconnaître la suprématie de la cour de Rome. Albert vivait en 1378, année où finit sa chronique, qui commence en 1270, à l'avénement au trône de Rodolphe de Habsbourg. Elle est écrite avec franchise, et l'on y trouve des détails précieux pour l'histoire de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Italie. Cuspinien en a publié des fragments à la suite de son *Austria* (*voy.* CUSPINIEN). Urstitius l'a donnée en entier dans ses *Scriptores Germanici*, t. 2, p. 97, d'après deux manuscrits, dont l'un était sans nom d'auteur, et dont l'autre, tiré du couvent d'Ebersheim, portait celui d'Albert. Le savant Schoepflin ayant découvert une copie de cette chronique, avec le nom de *Mathias*, parmi les manuscrits de Bongars, à Berne, avait promis d'en donner une nouvelle édition dans les *Scriptores rerum alsaticarum*; mais ce projet est resté sans exécution. Sinner a publié, d'après ce même manuscrit, ce qui concerne la Suisse, dans son *Catal. codd. Bernens.*, déjà cité. Dans l'édition d'Urstitius, la chronique d'Albert est suivie d'un opuscule du même auteur : *Commentarius de vita et rebus gestis Bertholdi II a Buchecke, Argentin. episcopi*. Cette vie, qui renferme des documents intéressants, a été mise à contribution par Schoepflin et les autres historiens de l'Alsace. W—S.

ALBERT, anti-pape, *Voyez* PASCAL II.

ALBERT Ier, duc d'Autriche et empereur, naquit, en 1248, de Rodolphe de Habsbourg, qui, de simple gentilhomme de Souabe, s'était élevé à la dignité de chef de l'Empire germanique, et, peu de temps avant sa mort, avait essayé de placer la couronne sur la tête de son fils Albert. Mais les électeurs, fatigués de son ascendant, et enhardis par la vieillesse qui commençait à affaiblir son autorité, avaient rejeté ses prières, et ajourné l'élection d'un roi des Romains à un temps indéfini. Rodolphe ayant terminé sa carrière, Albert, qui n'avait hérité de son pere que ses qualités belliqueuses, vit se soulever contre lui ses Etats héréditaires, l'Autriche et la Styrie, qu'il avait déjà gouvernées avec dureté et avarice du vivant de Rodolphe. Il étouffa cette révolte, força les insurgés à venir nu-pieds et nu-tête, lui livrer les chartres de leurs priviléges, et mit en pièces devant eux ces frêles monuments

d'une liberté qu'il voulait détruire. Ce premier triomphe ayant augmenté sa confiance, il se considéra, par une présomption assez naturelle dans le fils d'un grand homme, comme appelé à succéder à Rodolphe dans toutes ses dignités; et, sans attendre la décision de la diète, il s'empara des ornements impériaux. Cette précipitation arrogante, et plus encore le spectacle des injustices qu'il venait d'exercer contre ses vassaux, fortifièrent les électeurs dans leur résolution de ne pas lui conférer une autorité dont il était si vraisemblable qu'il ferait un mauvais usage. Adolphe de Nassau fut élu (*voy.* ADOLPHE). Albert témoigna d'abord le désir de s'opposer à cette nomination; mais des troubles qui éclatèrent contre lui dans ses possessions de Suisse l'obligèrent à ajourner toute tentative de résistance. Il partit de Hanau, où il s'était fixé durant la diète, dans le vain espoir d'influer sur ses délibérations; et se rendit à marches forcées dans l'évêché de Constance, dont l'évêque, Rodolphe de Lauffenburg, était l'âme de la ligue formée contre lui. Il dévasta le territoire de cet évêque, rasa plusieurs places fortes, en réduisit quelques-unes en cendres, transporta les habitants d'une ville dans l'autre, et parvint, à force de rigueurs, à étouffer pour le moment cette insurrection. Craignant, au milieu de tant de guerres contre ses propres sujets, d'attirer encore sur lui les forces de l'Empire, Albert reconnut l'élection d'Adolphe, livra les ornements impériaux, et consentit à faire hommage de ses fiefs au nouvel Empereur. Une maladie violente, qui le mit au bord de la tombe, et dont il ne guérit qu'après qu'elle l'eut défiguré et privé d'un œil, rendit cette résignation plus nécessaire, et peut-être aussi moins douloureuse à un homme dont la souffrance avait affaibli l'orgueil; mais il eut bientôt d'autres démêlés avec ses peuples d'Autriche et de Styrie, et surtout avec l'archevêque de Salzbourg, qui, sur le bruit de sa mort, avait fait une invasion dans ses Etats, et détruit une ville nouvellement bâtie sur ses frontières. Le duc de Bavière ayant paru vouloir embrasser la cause de cet archevêque, Albert conclut avec ce dernier une trêve, que des événements importants transformèrent ensuite en paix durable. L'empereur Adolphe, qui régnait depuis six ans, s'était aliéné tous les Etats de l'Empire, et même ceux des électeurs qui avaient concouru avec le plus de zèle à le porter sur le trône. Albert, informé de ce changement dans les esprits, mit tout en œuvre pour se concilier les nouveaux ennemis de son rival; il adopta, dans son administration, des mesures plus douces; ses procédés envers ses voisins furent plus équitables. La haine contre Adolphe se fortifia de la comparaison qu'on fit de ce prince avec Albert, devenu subitement souple, affable et modéré. Enfin, le 23 juin 1298, Adolphe fut déposé à la diète de Mayence, et Albert nommé à sa place; mais il fallut que les armes confirmassent la sentence prononcée par la diète. Les deux compétiteurs, après s'être prodigué mutuellement les injures d'usage, les noms d'usurpateur et de révolté, se rencontrèrent à Gelheim, entre Worms et Spire. Albert avait des troupes de Souabe et d'Alsace, les forces des électeurs qui l'avaient nommé; et quelques auxiliaires envoyés à son aide par le roi de Hongrie; Adolphe était soutenu par les électeurs de Bavière, de Cologne, et par plusieurs princes d'un rang secondaire. La chance semblait être en sa faveur; mais Albert lui persuada, par de faux rapports, qu'il se retirait, abandonné d'une grande portion de son armée. Adolphe accourut, avec sa seule cavalerie, pour couper la retraite à son ennemi. Le fils de Rodolphe, qui avait formé le projet d'éteindre la guerre civile dans le sang de celui dont il avait fait prononcer la déposition, arma une troupe d'élite d'une espèce de poignards d'invention particulière, avec ordre d'en frapper les chevaux, et de n'avoir pour but que de pénétrer jusqu'à l'endroit où se trouvait Adolphe; ce moyen réussit; la cavalerie de l'Empereur fut dispersée; lui-même reçut une blessure à la tête, et son cheval fut tué sous lui. Il s'élança sur un nouveau cheval; et, parcourant les rangs, la tête découverte, il se fraya un passage vers Albert qui encourageait ses soldats. « Tu vas, s'écria-t-il en l'apercevant, quitter à la « fois la couronne et la vie. — Le ciel en décidera, « répondit Albert, en lui portant un coup de lance « au visage. » Adolphe tomba mourant, et les partisans d'Albert l'achevèrent. Victorieux et tout-puissant, Albert ne voyait plus de barrière entre lui et la dignité qu'il avait si longtemps ambitionnée; les débris du parti d'Adolphe étaient sans force et sans chef; toute résistance était impossible. Albert, pensant que le moment était venu de se montrer magnanime sans danger pour son ambition, se démit de tous les droits que la dernière élection lui donnait à la couronne. Son attente ne fut pas trompée: les électeurs le réélurent. Son couronnement eut lieu à Aix-la-Chapelle, le 24 août 1298, et la première diète qu'il réunit se tint à Nuremberg, avec une extrême magnificence; les électeurs et le roi de Bohême le servirent à table; son épouse fut reconnue reine des Romains, et il donna à ses fils, Rodolphe, Frédéric et Léopold, l'investiture de l'Autriche, de la Carniole et de la Styrie. Boniface VIII occupait alors la chaire de St.-Pierre; ce pape, l'un de ceux qui poussèrent le plus loin les prétentions du saint-siége, contestait aux électeurs le droit de disposer de la dignité impériale, le pontife suprême de la chrétienté étant seul, disait-il, le véritable empereur et le légitime roi des Romains. L'élection d'Albert lui parut donc doublement illégale. Il se répandit en invectives contre ce prince, lui reprochant jusqu'à ses infirmités, et représentant sa victoire sur Adolphe comme un assassinat. Albert lui ayant envoyé des ambassadeurs, Boniface les reçut, assis sur un trône, la couronne sur la tête, ceint de l'épée de Constantin, et prit, en leur répondant, le titre de vicaire général de l'Empire. Il adressa ensuite aux électeurs ecclésiastiques une circulaire, dans laquelle il leur ordonnait de sommer Albert de comparaître devant lui, pour y demander pardon au saint-siége, et pour subir la pénitence qui lui serait imposée. Il défendait aux Etats

d'Allemagne de le reconnaître, et les déliait de leur serment de fidélité. L'archevêque Gérard de Mayence, qui jouait alors en Allemagne le rôle du comte de Warwick, qui d'abord avait fait élire Adolphe de Nassau, au détriment d'Albert, et qui, ensuite, offensé par cet Adolphe, avait été le premier moteur de la révolution qui l'avait chassé du trône; cet archevêque, disons-nous, mécontent d'Albert, à cause de quelques priviléges promis et bientôt révoqués, se ligua avec le pape. La présomption de cet arrogant prélat était telle, qu'il dit à Albert lui-même : « Je n'ai besoin que de sonner du « cor pour faire sortir de terre un autre Empereur. » Albert combina ses ressources avec adresse ; il s'unit à Philippe le Bel, non moins menacé que lui par le fougueux Boniface, et conclut un mariage entre son fils Rodolphe et Blanche, sœur du roi de France; il s'assura de la neutralité des électeurs de Saxe et de Brandebourg; puis, ayant rassemblé des troupes, il fondit sur l'électorat de Mayence, en prit les principales forteresses, et contraignit l'archevêque, non-seulement à renoncer à l'alliance du pape, mais à prendre l'engagement de servir l'Empereur dans toutes les guerres qu'il entreprendrait pendant cinq ans. Des succès si rapides effrayèrent Boniface, déjà contrarié de ce que sa lutte contre l'Empereur l'empêchait d'employer tous ses moyens contre le roi de France; il entama avec Albert des négociations, dans lesquelles celui-ci montra de nouveau la duplicité de son caractère. Albert rompit ses traités avec Philippe, reconnut que l'empire d'Occident était une concession des papes aux Empereurs et que le droit des electeurs à choisir un roi des Romains était dérivé du saint-siége; il prêta serment de défendre les prérogatives de la cour de Rome contre quiconque les révoquerait en doute, et s'engagea même à faire la guerre aux ennemis du pape, dès que ce dernier l'exigerait. Boniface, en récompense, déclara Philippe excommunié, déchu de tout droit à la couronne, et donna le royaume de France à Albert. On ne peut savoir jusqu'à quel point celui-ci aurait profité, contre son ancien allié, de cette libéralité pontificale, si Philippe n'avait mis un terme à la violence de Boniface, en le faisant arrêter, et traiter dans sa prison avec tant de sévérité, que ce pape, bien que délivré par les Italiens, mourut des suites des violences exercées contre sa personne. Benoît XI, son successeur, ménagea, sinon une réconciliation, du moins une trêve entre les souverains d'Allemagne et de France, et les difficultés dans lesquelles le despotisme et l'avidité d'Albert le précipitèrent prolongèrent cette trêve indéfiniment. Il serait impossible, dans cet article, de rendre compte en détail de toutes les guerres injustes que l'Empereur entreprit. A peine sur le trône, il attaqua la Hollande, la Zélande et la Frise, les réclamant comme les fiefs de l'Empire, quoique, suivant l'ordre de succession établi dans les Pays-Bas, ces provinces dussent revenir à Jean d'Avesnes, comte de Hainaut. Albert conduisit des troupes contre ce prince; mais celui-ci l'ayant surpris, tailla en pièces un détachement de son armée, frappa le reste de terreur, et força l'Empereur à se retirer jusqu'à Cologne, où il le contraignit à faire la paix. Albert se porta ensuite contre les Hongrois, pour les obliger à recevoir un roi de sa maison, et de la main du pape. Il pénétra en Bohême pour y attaquer Venceslas, qui était en même temps roi de Hongrie; mais la terre qu'il envahissait sembla s'entr'ouvrir pour lui susciter des ennemis. Les ouvriers des mines, qui travaillaient depuis tant d'années dans ces souterrains, sans s'informer de ce qui se passait au-dessus de leurs têtes, sortirent en foule pour repousser l'agresseur. Albert s'enfuit en désordre. Bientôt après, la Bohême elle-même devint l'objet de ses vues ambitieuses. Il parvint à faire élire, par les états du royaume, son fils Rodolphe, et à lui faire épouser la veuve de Venceslas (*voy.* ce nom). Rodolphe était d'un naturel juste et doux; mais Albert lui dictant des mesures tyranniques, les coutumes du pays furent violées, les églises dépouillées, le clergé proscrit. Les Bohêmes s'étant soulevés, Rodolphe entra en campagne pour les soumettre, et mourut de maladie devant une ville dont il formait le siége. Albert prétendit le remplacer par son second fils, Frédéric; mais les états s'y refusèrent avec obstination, les partisans d'Albert furent massacrés, et l'assemblée choisit Henri de Carinthie, compétiteur de Frédéric, et beau-frère d'Albert. L'Empereur, indigné, attaqua son beau-frère, envahit la Bohême, menaça plusieurs forteresses, fut battu et se retira. Dans le même temps, il renouvela contre la Thuringe les entreprises d'Adolphe, oubliant que ces entreprises, par la haine qu'elles avaient excitée, lui avaient autrefois servi à renverser son prédécesseur. On peut voir, dans l'article qui concerne Adolphe, l'origine des troubles de la Thuringe. A la mort de ce prince, les héritiers légitimes étaient rentrés dans la possession d'une grande partie de leurs États; mais les troupes impériales occupaient encore quelques districts, et, d'un autre côté, Philippe de Nassau, frère d'Adolphe, revendiquait le tout comme acheté par son frère. Albert annonça d'abord qu'il ne voulait qu'examiner et juger les prétentions des partis divers, et les fit citer à la diète de Fulde; mais, ne leur ayant pas laissé le temps de comparaître, il les proclama rebelles par contumace, les mit au ban de l'Empire, déclara que la propriété de la Thuringe lui était dévolue, et y envoya une armée nombreuse. L'Allemagne tout entière fut saisie d'horreur contre un prince qui dépouillait ceux dont il s'était porté le juge, l'un des fils du margrave Albert, Frédéric, reçut des secours de toutes parts, et l'armée impériale fut attaquée, vaincue dans deux combats réguliers, le 31 mai 1307 et le 15 janvier 1308, mise en déroute, et chassée. L'Empereur se préparait à marcher en personne pour laver cette honte, lorsque, à une autre extrémité de l'Empire, de graves événements vinrent occuper son activité. Depuis l'avénement de Rodolphe de Habsbourg, la Suisse, divisée en un grand nombre de petites souverainetés, de villes indépendantes, de domaines ecclésiastiques, et de cantons qui se gouvernaient démocratiquement, avait été menacée de perdre ses

priviléges. Rodolphe, à l'instigation de son fils Albert, avait fait quelques tentatives pour s'arroger graduellement la souveraineté d'un pays où il avait ses propriétés patrimoniales; mais ces premiers envahissements ayant alarmé particulièrement les cantons démocratiques, la modération et la sagesse de Rodolphe l'avaient bientôt engagé à renoncer à ses vues. Il avait confirmé, de la manière la plus solennelle, les droits de l'Helvétie, et rassuré sans peine de confiants et paisibles montagnards. Cependant quelques démonstrations d'Albert, après la mort de son père, les ayant alarmés de nouveau, ils avaient embrassé le parti d'Adolphe. La mort de ce malheureux Empereur, et l'élévation d'Albert à la dignité impériale, les avaient contraints de le reconnaître comme le chef de l'Empire, mais sans diminuer leur attachement à leur liberté. Albert, qui, malgré les oppositions qu'il provoquait partout, se croyait le maître de toutes les forces de l'Allemagne, parce que ces oppositions n'étaient que partielles, ne prit aucune peine pour tromper une poignée d'hommes qui n'étaient protégés que par des rochers; il désirait, au contraire, les amener à la résistance, pour motiver l'oppression qu'il méditait, et ses agents le secondèrent en prodiguant au peuple suisse l'insulte et les vexations (1). Enfin, le 13 janvier 1308, la révolution éclata dans les trois cantons d'Unterwald, de Schwitz et d'Uri: les gouverneurs furent tués ou chassés, et leurs châteaux tombèrent entre les mains des paysans insurgés. Albert se crut arrivé au but de ses desseins, et il se félicita d'un soulèvement qui mettait fin, suivant ses espérances, à de prétendus priviléges qui lui semblaient un scandale; mais, loin d'avoir un tel résultat, ce premier soulèvement ne fut que le commencement d'une lutte dont Albert ne vit pas la fin. Une nouvelle injustice produisit un crime, et mit un terme à son ambition et à sa vie. Jean, fils de Rodolphe, frère puîné d'Albert, avait été privé par lui de son héritage, et l'avait revendiqué plus d'une fois inutilement; marchant à la suite de son oncle, dans son expédition contre la Suisse, il crut l'occasion favorable pour renouveler ses réclamations; Albert, joignant l'insulte à la spoliation, se fit apporter des guirlandes de fleurs, et les présentant à son neveu; « Prends ceci, lui dit-il, « qui sied bien à ton âge, et laisse-moi le soin « de gouverner des États. » Jean se retira, le cœur profondément ulcéré, et méditant une horrible vengeance. Son gouverneur, Walter d'Eschenbach, et trois de ses amis, Rodolphe de Wart, Rodolphe de Balm et Conrad de Tegelfeld, s'associèrent à ses projets de vengeance. Les cinq conjurés, tombant sur Albert, séparé de sa suite par la Reuss, petite rivière qu'il venait de traverser, le massacrèrent; et le fils de Rodolphe de Habsbourg rendit le dernier soupir, le 1er mai 1308, entre les bras d'une mendiante, qui étancha son sang avec des haillons. Des talents militaires assez distingués, et quelques affections privées, plus douces et plus constantes que la dureté de sa conduite envers ses sujets ne semblait l'annoncer, ne sauraient effacer les vices dont son caractère fut entaché. Il différa presqu'en tout de son père, qui dut à ses vertus son élévation, et qui fonda son pouvoir sur des alliances et sur les mariages de ses nombreuses filles, dont les époux étaient devenus les fermes soutiens. Albert, au contraire, fut toujours en querelle, et quelquefois en guerre avec ses beaux-frères et ses neveux. Inquiet, arrogant, avide, souvent cruel, surtout par ses agents subalternes, violent, mais dissimulé, injuste pour ses parents, dangereux pour ses voisins, infidèle à ses alliés, sans scrupule et sans pitié pour ses ennemis, il n'eut de qualité que celles de bon père et de bon mari. Il dédaignait la flatterie, mais par mépris pour l'espèce humaine, plutôt que par un sentiment de modestie. Il regardait les hommes comme destinés, chacun dans son état, à tracer sous le joug un pénible sillon. Que le soldat soit brave, le prêtre dévot, la femme soumise, le paysan laborieux, et rien de plus, était une maxime qu'il avait rendue proverbiale à force de la répéter. L'extérieur d'Albert était grossier, ignoble et presque féroce, *homo grossus, aspectu ferox, rusticanus in persona*. Il réussit dans la principale de ses entreprises, celle de placer sur sa tête la couronne impériale; il échoua dans presque toutes les autres, guerroyant sans cesse contre les nations que le sort soumettait à son empire. Son ambition et son inquiétude n'attendaient jamais la fin d'un projet pour en entamer un autre. Son bras fut levé sans relâche sur la foule d'ennemis qu'il provoquait. Aucun de ses succès ne fut complet, parce que son impatience abusait de la victoire avant qu'elle fût consolidée. Plusieurs de ses revers furent humiliants; et, parvenu au faîte de la puissance, sur le corps sanglant d'un rival, il opprima ses peuples, mérita leur haine, vécut dans le trouble, et mourut assassiné. Il avait été marié, en 1276, à Élisabeth, fille de Meinhard, duc de Carinthie, et il en avait eu vingt et un enfants. Aucun de ses fils ne lui succéda comme Empereur. B. C—T.

ALBERT II, duc d'Autriche, fils de l'Empereur Albert Ier, se trouvait encore en bas âge quand son père fut assassiné. Il était le quatrième des cinq fils de cet Empereur; mais les trois aînés étant morts sans postérité, dans l'espace de quatre ans, l'administration de toutes les possessions autrichiennes échut à Albert, et à Othon son frère cadet. Celui-ci

(1) L'auteur de cet article n'explique pas, ce nous semble, avec assez de précision le but de la conduite d'Albert Ier à l'égard de la vieille Suisse, ni la nature des lieux qui rattachaient les trois cantons à l'Allemagne. Après la chute des Hohenstaufen et le démembrement de leurs possessions, les cantons avaient pris rang parmi les vassaux immédiats de l'Empire; l'Empereur, leur seigneur immédiat, leur envoyait des avoyers chargés de leur rendre la haute justice; cette position les mettait à l'abri de l'ambition et de l'arbitraire des princes, et leur assurait plus d'indépendance et de sécurité. Albert Ier, plus jaloux d'augmenter la puissance de sa famille que de maintenir les droits de l'autorité impériale, voulait obtenir pour lui-même et pour les siens l'hommage des cantons, afin qu'après sa mort ils restassent soumis à la maison d'Autriche. La tyrannie systématique et cruelle qu'il exerça contre eux devait, dans sa pensée, les amener à préférer à leurs priviléges de vassaux immédiats, le sort plus doux des vassaux autrichiens; mais le courage et le dévouement patriotique des montagnards d'Unterwald, de Schwitz et d'Uri trompa singulièrement les calculs de cette atroce politique. C. W—R.

mourut quelques années après, et laissa deux fils, dont Albert exerça les droits, conjointement avec les siens, en qualité de leur tuteur ; enfin, ces deux princes n'ayant survécu que peu de temps à leur père, Albert, demeuré seul de sa famille, se vit à la tête de ses diverses souverainetés. Jusqu'à la mort du dernier de ses frères, il avait pris peu de part aux affaires publiques ; on prétend même qu'il avait embrassé l'état religieux; à vingt-sept ans, il épousa Jeanne, comtesse de Ferrete, qui, après une stérilité de quinze, ou, selon d'autres, de dix-neuf années, lui donna six enfants, quatre fils et deux filles. A trente-deux ans, une paralysie, suite du poison, lui enleva l'usage des jambes; il n'en continua pas moins à faire la guerre en personne, tantôt porté dans une litière, tantôt attaché sur son cheval. Il eut la prudence de résister aux sollicitations et aux offres du pape Jean XXII, qui, après avoir déposé et excommunié l'Empereur Louis IV de Bavière, voulait placer la couronne impériale sur la tête du prince autrichien. Albert se déclara même pour cet Empereur, contre son compétiteur, Charles, fils du roi de Bohême, et le seconda dans plusieurs expéditions contre ce rival, que Jean XXII lui avait suscité. Louis étant mort au mois d'octobre 1347, et Charles ayant réuni tous les suffrages, Albert se rangea de son parti, et obtint pour sa famille des avantages considérables; mais le cours de ses prospérités fut troublé par le mauvais succès de ses entreprises contre la Suisse, l'écueil éternel des princes de sa maison. Il fut séduit par l'espoir de profiter des dissensions qui s'étaient élevées dans la ville de Zurich, espoir presque toujours trompeur, parce que les nations divisées se réunissent contre l'étranger qui les attaque. Les Zurichois, dominés par Rodolphe Brunn, qui, régnant au nom du peuple, n'en exerçait que plus violemment toutes les espèces de tyrannie, avaient adopté les mesures communes dans les révolutions populaires, où la liberté sert encore de prétexte, longtemps après qu'elle a cessé d'être un but. La proscription des nobles, la confiscation de leurs biens, le bannissement de tous ceux qui avaient le malheur de leur être attachés, ou le courage de les plaindre, remplirent la Suisse de mécontents. Ceux-ci se réunirent dans le château de Rapperswyll, et parvinrent, grâce aux intelligences qu'ils avaient conservées dans Zurich même, à s'y introduire dans la nuit du 23 février 1350 ; mais leur tentative pour s'y maintenir ayant échoué, ne servit qu'à motiver des rigueurs nouvelles ; un comte de Habsbourg fut tué, un autre jeté dans un cachot ; Rapperswyll détruit jusque dans ses fondements ; des vieillards, des femmes et des enfants condamnés à périr de froid et de faim dans les forêts, tandis que les hommes dans la force de l'âge expiraient sur l'échafaud; et Rodolphe Brunn, sentant bien qu'en multipliant les vexations il multipliait ses ennemis, voulut se fortifier par l'alliance de la confédération helvétique, dont jusqu'alors Zurich n'avait pas fait partie. Albert, informé de cette démarche, convoqua dans la ville de Brouck une diète, où il appela les gouverneurs, magistrats et barons de la Souabe, de l'Alsace et de ce qui restait en Suisse de territoire autrichien. La guerre fut déclarée, et Albert se rendit sous les murs de Zurich, à la tête de 16,000 hommes. Le mécontentement des Zurichois contre les démagogues qui les opprimaient dans l'intérieur fit place à la nécessité de la défense extérieure. Le duc d'Autriche fut réduit trois fois à traiter avec ceux qu'il nommait des rebelles. L'empereur Charles IV, à la tête de tous les contingents de l'Allemagne, se présenta enfin devant les portes de Zurich, ne doutant pas que sa présence ne portât les habitants à la soumission. Une garnison de 4,000 hommes opposa néanmoins à cette armée une résistance invincible. La discorde, compagne inévitable des coalitions, et qui s'accroît par leurs défaites après les avoir causées, se glissa bientôt parmi les assiégeants : les prétentions de l'Empereur effrayaient les États qui avaient envoyé leurs contingents à sa suite ; les succès de la maison d'Autriche déplaisaient aux princes mêmes qui avaient pris les armes pour elle. La veille du jour fixé pour un assaut, les coalisés feignirent de se disputer le poste d'honneur, et, tout à coup, tous se retirèrent, laissant Albert avec ses seules troupes. Hors d'état de continuer le siége, le duc d'Autriche, au défaut de la force, recourut à la corruption. Rodolphe Brunn, ce même factieux qui avait persécuté les nobles, saisi leurs biens, exilé leurs familles et leurs partisans, se vendit au duc d'Autriche : tant c'est une erreur grossière que de considérer, dans les révolutions, la violence et le crime comme des gages de sincérité ! Zurich, par le moyen de Rodolphe Brunn, se déclara pour Albert, d'autres cantons parlaient déjà de neutralité, premier pas vers la défection. Les confédérés helvétiques allaient être privés du fruit de cinquante ans de combats ; les montagnards de Schwitz, prenant seuls les armes et faisant flotter à leur tête l'étendard qu'avait illustré la bataille de Morgarten, mirent en fuite les agents d'Albert. L'alliance générale fut renouvelée sous leurs auspices, et le duc d'Autriche retourna à Vienne, où sa cour se fit une loi de ne jamais prononcer devant lui le nom des Suisses. Cette politesse de ses courtisans ne le consola pas, car il mourut de chagrin, le 16 août 1358, dans sa 60e année. L'histoire a donné à ce prince le surnom de *Sage*, qu'il méritait à quelques égards. Instruit, autant qu'on le pouvait être alors sur le trône, économe, actif, malgré ses infirmités ; tolérant au delà de l'esprit de son siècle, il fut prudent, excepté dans la guerre qu'il eut le malheur d'entreprendre contre la confédération helvétique ; et, même dans cette guerre, il donna des marques de modération et de générosité : il refusa de s'emparer de la ville de Bâle, dont les habitants l'avaient offensé, et qui, détruite en partie par un tremblement de terre, n'aurait pu résister à ses attaques. « Je ne veux pas, dit-il, accabler ceux que la main de Dieu visite. Rebâtis« sons leur ville ; après nous essayerons de la pren« dre ; » et il fit venir plusieurs de ses paysans de l'Alsace et du Brisgaw, pour aider les Bâlois à reconstruire leurs habitations. Ce fut Albert qui, le premier, ordonna que les États héréditaires de la mai-

son d'Autriche ne seraient plus partagés entre les divers membres de cette famille, mais appartiendraient à l'aîné; cette ordonnance ne fut point respectée après sa mort, mais elle fut renouvelée sous Maximilien; et, depuis, elle a été exactement observée. B. C—T.

ALBERT III, duc d'Autriche, fils d'Albert le Sage, perdit de bonne heure deux de ses frères, plus âgés que lui, et se vit, le 27 juillet 1365, avant d'avoir atteint sa dix-septième année, appelé au gouvernement, avec un frère plus jeune encore. Le pacte de famille institué par Albert II réservait à l'aîné le droit exclusif de succéder à son père; mais Léopold, c'était le nom du cadet, aussi violent qu'Albert était pacifique, força bientôt ce dernier à consentir à un partage par lequel le testament de leur père étant annulé, Léopold fut investi de la portion la plus considérable des États autrichiens : l'empereur Charles IV favorisa de toute son influence les pretentions de Léopold, charmé qu'il était de voir une puissance qui, chaque jour, lui faisait plus d'ombrage, concourir elle-même à son propre affaiblissement. En effet, le morcellement dont Léopold donna l'exemple s'étant renouvelé sous ses successeurs, et jusque sous l'empereur Frédéric III, fut l'un des principaux obstacles à l'agrandissement de la maison de Habsbourg. L'ambition de Léopold échoua bientôt contre la Suisse, comme celle de son père et de son aïeul; il fut tué, le 9 juillet 1386, à la bataille de Sempach; et, durant la minorité de ses quatre fils, Albert rentra dans la jouissance d'un pouvoir dont il semble n'avoir pas été avide, puisqu'il le rendit à ses neveux, dès qu'ils furent en âge de le réclamer. Cependant, soit avant d'en avoir été dépossédé par son frère, soit après en avoir repris l'exercice, Albert ne se montra point au-dessous de ce fardeau; il sut d'abord, par une négociation habile, engager ou contraindre la Bavière à renoncer au Tyrol, dont la souveraineté était pour l'Autriche d'une extrême importance. Se consacrant ensuite aux soins paternels d'une administration vigilante, il s'appliqua surtout, et avec succès, à maintenir dans ses États une police exacte, mérite rare dans ce siècle. Il eut à lutter fréquemment contre les seigneurs qui opprimaient leurs vassaux, vexaient les bourgeois des villes, et troublaient la tranquillité publique. Ses efforts pour restreindre les priviléges dont ils abusaient le firent adorer de ses sujets, dont l'affliction lui rendit, autour de son cercueil, un hommage désintéressé et incontestable. Il protégea les lettres, accorda des faveurs signalées à l'université de Vienne, fonda des chaires de mathématiques et de théologie, et se livra lui-même à l'étude des sciences et des arts. Si, comme on peut le conjecturer, il dut ces goûts recommandables principalement à sa passion pour l'astrologie, il faut pardonner les faiblesses, quand elles ont de tels résultats. Malgré son penchant pour les occupations paisibles et studieuses, Albert se laissa quelquefois entraîner à des entreprises guerrières. Les habitants de Trieste, soulevés contre Venise, s'offrirent à lui, et l'invitèrent à s'emparer de leur ville. Il l'essaya, mais il fut repoussé. Il seconda l'ordre teutonique dans une espèce de croisade contre la Prusse, où le christianisme n'avait pas encore jeté des racines bien profondes. Enfin, des nobles bohémiens s'étant révoltés contre Venceslas leur roi, Albert, qui s'efforçait de diminuer les prérogatives de la noblesse en Autriche, embrassa la cause de la noblesse en Bohême, et entra dans ce pays à la tête d'une armée : mais il fut attaqué subitement d'une maladie dont il mourut, à 46 ans, au mois d'août 1395. Marié deux fois, il ne laissa qu'un fils qui, à sa mort, était âgé de seize ans. Sa première femme fut Elisabeth, fille de l'empereur Charles IV; il n'en eut point d'enfants. La seconde fut Béatrix, fille de Frédéric, bourgrave de Nuremberg. B. C.—T.

ALBERT IV, duc d'Autriche, fils unique d'Albert III, et surnommé LE PIEUX, était parvenu à l'âge de seize ans lorsque son père mourut, au mois d'août 1395. On a vu, dans l'article d'Albert III, que ce prince avait été dépouillé de la plus grande partie de son patrimoine par son frère Léopold II. Guillaume, fils aîné de ce Léopold, et qui lui avait succédé, voulut traiter son cousin comme son père avait traité son oncle, et forma des prétentions sur l'Autriche, seule province que Léopold n'eût pas enlevée à Albert III. Albert IV se défendit de son mieux, mais il fut obligé de transiger. Il fut convenu qu'Albert et Guillaume régneraient conjointement sur l'Autriche. A peine cet accommodement avait-il eu lieu, qu'Albert, soit qu'il fût mécontent d'un traité par lequel il avait cédé des droits évidents, soit qu'il se sentit entraîné par un caractère naturellement romanesque, entreprit le pèlerinage de la terre sainte, laissant Guillaume seul en possession du pouvoir. Les aventures d'Albert, pendant cette pieuse et lointaine course, ont été célébrées par plusieurs poëtes et romanciers, en prose et en vers; et il a été surnommé, dans les ouvrages fabuleux du temps, *la Merveille du monde;* mais comme il n'y a rien d'authentique dans tout ce que l'on raconte de son voyage à Jérusalem, et que ce voyage ne s'associe à aucun fait de l'histoire, nous ne rendrons point ici compte des anecdotes moitié religieuses et moitié chevaleresques rapportées à ce sujet. Revenu à Vienne, Albert IV épousa Jeanne de Hollande, dont il eut un fils. Des dissensions s'étant élevées entre ses oncles, Sigismond, roi de Hongrie, et Venceslas, roi de Bohême, le même auquel le père d'Albert allait faire la guerre lorsque la mort le surprit, Albert se conduisit avec tant de prudence, qu'il se concilia l'amitié des deux parties belligérantes. Sigismond, s'étant emparé de la personne de Venceslas, crut ne pouvoir le remettre en de meilleures mains qu'en celles d'Albert. Le duc d'Autriche traita son oncle prisonnier avec beaucoup de douceur, et lui facilita les moyens de s'échapper. Il parvint ensuite à le réconcilier avec Sigismond, et les deux rois furent tellement satisfaits de sa conduite, que tous deux, simultanément, le déclarèrent leur successeur, dans le cas où ils mourraient sans enfants mâles. Albert avait ainsi en perspective l'héritage presque assuré de deux puissants royaumes;

et, pour les mériter, il secondait de toutes les forces de son duché Sigismond, contre quelques seigneurs qui voulaient secouer son joug, lorsqu'il fut empoisonné par l'un d'eux qu'il assiégeait dans la forteresse de Znaïm, de concert avec le roi de Hongrie. Il mourut des suites du poison, dans sa 27e année, le 4 septembre 1414, laissant un fils âgé de sept ans. Albert IV avait le même goût que son père pour la théologie, et ce goût en lui était fortifié par une extrême dévotion. Non content d'avoir visité le saint sépulcre, il adopta, de retour en Europe, la vie d'un anachorète, autant qu'il lui fut possible. Souvent retiré dans un couvent de chartreux, il s'y faisait appeler le *frère Albert*, assistait aux matines, lisait à haute voix les prières et les litanies, observait les jeûnes, et se conformait scrupuleusement à tous les rites prescrits. Nous sommes loin de lui faire un reproche de ces occupations pieuses; mais la même dévotion qui rendait Albert si avide de pratiques minutieuses l'entraîna dans des mesures inexcusables. Du fond de sa cellule, il persécuta cruellement des hérétiques en Styrie, les faisant marquer d'un fer chaud, les plongeant dans les prisons, ou les condamnant à périr dans les flammes. Ces cruautés impriment sur son règne une tache indélébile. B. C.—T.

ALBERT V, duc d'Autriche, connu, comme empereur, sous le nom d'ALBERT II, naquit à Vienne, le 10 août 1397. Il n'avait que sept ans lorsqu'Albert IV son père mourut, et cette mort prématurée lui donna pour tuteurs les trois cousins germains de son père, Ernest, Guillaume et Léopold, tous trois fils de ce Léopold qui avait dépouillé Albert III de presque tous ses États. Guillaume avait déjà, du vivant d'Albert IV, formé des prétentions sur l'Autriche. Heureusement pour son neveu, il ne survécut guère au père de celui-ci; mais Léopold ne se montra ni moins ambitieux, ni moins avide que Guillaume. Ce fut en vain que les états, craignant son administration, appelèrent à la régence son frère Ernest. Léopold avait un parti dans Vienne, et ce parti, d'abord opprimé, parvint à reprendre sa prépondérance, après avoir perdu sur l'échafaud plusieurs de ses chefs. Léopold chassa son frère, se fit déclarer seul tuteur d'Albert V, et vengea la mort de ses adhérents, en condamnant à des supplices cruels quelques-uns des habitants les plus considérés de la capitale. Le peuple se souleva, Ernest se mit à la tête des mécontents; le roi de Hongrie et le duc de Bavière se déclarèrent pour eux; l'Autriche entière fut livrée au plus affreux désordre. Ce fut au milieu de ces troubles qu'Albert fut élevé. Léopold ne négligea rien pour inspirer au jeune prince le dégoût des affaires, et la passion des plaisirs grossiers et des exercices violents; mais les hommes chargés de son éducation trompèrent les calculs coupables de son tuteur; Albert acquit sous leur direction des connaissances étendues; et, ce qui vaut mieux pour tous les hommes et surtout pour les princes, une fermeté de caractère qu'il déploya fréquemment avec succès dans le cours de son règne. Les gouverneurs d'Albert, après avoir travaillé pour l'avenir, crurent que le moment était venu de s'occuper du présent. Le principal d'entre eux, Remprecht de Waldsée, négocia secrètement avec les états, leur peignit les maux qui résultaient de la longue minorité de son élève, du caractère impérieux et féroce de Léopold, des discussions qui se ranimaient sans cesse entre les habitants de Vienne et ce prince, entre ce prince et ses frères. Entraînés par ses représentations, les états s'engagèrent, par un serment solennel, à ne recevoir d'ordres que d'Albert V, leur légitime et unique souverain. A cette nouvelle, Léopold mourut subitement de rage, le 3 juin 1411; le clergé lui refusa les honneurs funèbres, et il fut enterré, sans pompe et de nuit, dans l'église de St-Étienne. L'enthousiasme du peuple, lorsqu'Albert se montra pour la première fois investi du gouvernement, ne connut point de bornes; la foule se pressait autour de lui, et lui témoignait par ses acclamations son dévouement et ses espérances; mais, au milieu de cette allégresse, Albert avait mille sujets de sollicitude: aucune police n'existait dans ses États, les routes étaient infestées de brigands, les tribunaux sans force, les propriétés menacées, le commerce interrompu; les nobles abusaient avec audace des avantages de leur rang; les parvenus, de ceux de leur fortune. Albert crut qu'une sévérité inflexible était nécessaire. Dès les premiers jours de son administration, il fit brûler vifs, comme spoliateurs et comme faussaires, deux de ses courtisans, dont l'un avait jusqu'alors possédé sa plus intime confiance. Ce terrible exemple fut efficace; en peu de mois l'ordre fut rétabli, l'Autriche devint le pays de l'Allemagne dont les habitants goûtèrent la sécurité la plus complète, et on y disait proverbialement, que, partout où régnait Albert, l'or et l'argent se gardaient eux-mêmes, sur les grands chemins et au milieu des bois. Albert fut fiancé, en 1417, à la fille de l'empereur Sigismond, Elisabeth, qu'il épousa en 1421. Ce mariage rendit à la maison de Habsbourg des droits sur les royaumes de Hongrie et de Bohême; mais cet avantage fut balancé par de graves inconvénients. Albert se trouva d'abord placé dans une situation difficile entre son beau-frère et Frédéric, l'un de ses oncles, dont Sigismond se déclara l'implacable persécuteur. (*Voy.* FRÉDÉRIC d'Autriche, 4e du nom.) Albert n'osa fournir à son parent que de faibles secours pécuniaires, et vit avec douleur, pendant un espace de trois ans, les princes de sa maison mis au ban de l'Empire, et dépouillés de leurs États par celui dont il devait épouser la fille. A peine était-il sorti de cette position pénible, que Sigismond l'entraîna dans la guerre des Hussites, qu'il avait excitée en se rendant coupable d'un exécrable parjure envers Jean Hus et Jérôme de Prague. (*Voy.* ces noms.) Albert fut forcé de partager les fatigues, les dangers, les tristes succès et les honteux revers de cette déplorable guerre: marchant toujours à la suite de son beau-père, il eut à souffrir de l'incertitude, des inconséquences et plus encore de la mauvaise foi de Sigismond, qui semblait se plaire à négocier avec ses ennemis, même quand il aurait pu les vaincre, comme s'il eût préféré au plaisir de vaincre celui de tromper. Albert fit une entrée magnifique à Prague,

le 20 juin 1420, avec cet Empereur, qu'accompagnaient en pompe les électeurs de Cologne, de Trèves, de Mayence, de Brandebourg, l'électeur palatin, le duc de Bavière et une foule d'autres princes ; mais, vingt-quatre jours après, tous ces souverains et leurs troupes prirent la fuite devant une poignée d'Hussites armés de faux et de bâtons. L'histoire reproche à Albert des cruautés inexcusables dans sa retraite : il fit brûler, dans un village, deux ecclésiastiques, trois notables et quatre enfants, et ce fut avec peine que l'évêque de Passau l'empêcha de livrer aux flammes tout ce qui se trouvait sur sa route. La fortune le préserva d'assister à la honteuse défaite qui dispersa l'armée allemande dirigée par le cardinal Julien. Tandis que ce cardinal, à la tête de 80,000 croisés, car on avait prêché une croisade contre les Hussites, se faisait battre par 30,000 hommes, Albert contenait, par des mesures très-rigoureuses, mais du moins avec succès, les peuples de la Moravie ; et, l'année suivante, il parvint à chasser de l'Autriche entière Procope, le plus redoutable des successeurs de Ziska. Au milieu de la guerre des Hussites, la mort de Sigismond appela Albert, le 9 décembre 1437, au trône de Bohême. Il eut à lutter contre les intrigues de sa belle-mère, Barbe de Cilly, femme de Sigismond. (*Voy.* ce nom.) Cependant il fut couronné à Prague le 29 juin 1438 ; mais la guerre suivit de près son couronnement : les Hussites, animés par l'impératrice veuve, s'armèrent contre un prince qui devait sa couronne à l'assassin de Jean Hus ; et les Polonais pénétrèrent dans la Silésie et dans la Bohême, pour soutenir les prétentions de leur roi. Albert eut à combattre pour sa propre cause dans les pays où il avait si longtemps combattu pour les intérêts de son beau-père. Maître de diriger seul les opérations militaires, et secondé par son allié, l'électeur de Brandebourg, il demeura enfin victorieux. Sur ces entrefaites, les Hongrois l'élurent pour roi ; ils se voyaient menacés à la fois par les Polonais et par les Turcs, et, voulant que les soins de leur monarque leur fussent consacrés exclusivement, ils exigèrent de lui la promesse que, si le choix des électeurs le portait sur le trône de l'Empire, il n'accepterait pas cette dignité. Albert, nommé Empereur, fut fidèle à sa parole. « La possession du monde, répondit-il au « messager qui vint lui annoncer son élection, est « d'un moindre prix à mes yeux que la sainteté de « mes serments et le salut de mon âme. » Les princes de sa maison, les pères du concile de Bâle, les états d'Autriche, ne purent l'ébranler. Ce ne fut que lorsque les Hongrois eux-mêmes, pensant que l'accroissement de sa puissance serait favorable à leurs intérêts, le délièrent de ses engagements, qu'il se crut libre de placer sur sa tête la couronne impériale, qui depuis resta constamment dans sa famille. L'élévation d'Albert remplit l'Allemagne de joie et d'espérance, et les premières mesures qu'il prit répondirent à l'attente générale ; dans les diètes de Nuremberg et de Mayence, il fit porter une foule de lois relatives à la tranquillité publique et particulière ; il proposa une nouvelle division de l'Allemagne, division qui aurait facilité le maintien de la paix et la répression des désordres ; il réforma l'administration de la justice, modéra les prétentions arbitraires des juges, et tâcha de restreindre surtout la puissance redoutable et mystérieuse des cours vehmiques ou des tribunaux secrets de la Westphalie ; mais cette institution singulière résista longtemps encore aux efforts des Empereurs. La conduite d'Albert, au milieu de la lutte qui s'était élevée entre le pape Eugène IV et le concile de Bâle, fut remarquable par sa modération et sa prudence ; il n'accepta point la commission fâcheuse de dissoudre ce concile, qui lui fut déférée par Eugène IV ; il ne prononça point entre les deux assemblées rivales ; mais il fit adopter par la diète de Mayence les résolutions des pères de Bâle, qui tendaient à réprimer les empiétements de l'autorité pontificale. L'Allemagne lui dut l'abolition des annates, des réserves, des expectatives, et le rétablissement universel des élections canoniques. Enfin, la sagesse d'Albert et sa fermeté semblaient annoncer la régénération de l'Empire ; mais ces heureux présages s'évanouirent tout à coup. Depuis près d'un siècle, la puissance des Ottomans devenait chaque jour plus menaçante ; Bajazet avait subjugué la Macédoine, la Thessalie, le Péloponèse, conquis la Bosnie et la Bulgarie, et traversé le Danube. Vainqueur de Sigismond et d'une innombrable armée de croisés, il était tombé lui-même sous les coups de Tamerlan, au moment où il allait investir Constantinople ; mais son petit-fils, Amurath II, après de longues guerres civiles, dont les Grecs dégénérés n'avaient pas su profiter, reparaissait plus terrible que son aïeul ; il avait, d'un côté, soumis la Grèce ; de l'autre, dévasté la Transylvanie ; et, forçant le despote de Servie à lui donner sa fille et à lui livrer passage, il méditait l'invasion de la Hongrie. Albert se vit forcé de suspendre tous ses projets de réforme, toutes ses vues d'amélioration, pour s'opposer à ce féroce adversaire. Contrarié par la malveillance de la noblesse, et plus encore par l'épuisement des peuples, il rassembla avec peine une armée de 24,000 hommes, et s'avança contre Amurath, qui en commandait plus de 150,000. Son courage aurait peut-être suppléé à l'infériorité de ses forces ; mais les maladies et la trahison rendirent tous ses efforts inutiles ; la dyssenterie moissonna ses soldats ; des nobles mécontents entamèrent avec l'ennemi une correspondance coupable. Amurath eut la générosité d'en avertir Albert. Les traîtres démasqués poussèrent l'armée à la révolte ; les soldats se débandèrent. Albert, que la contagion n'avait pas épargné, fut contraint à la retraite ; et, succombant aux souffrances physiques et morales qui se réunissaient pour l'accabler, il mourut dans un petit village de Hongrie, le 27 octobre 1439, à l'âge de 42 ans, sans avoir été couronné Empereur, quoiqu'il eût enfin accepté sa nomination. Elisabeth, sa femme, était enceinte d'un fils, qui, né quatre mois après la mort d'Albert, fut surnommé *Ladislas le Posthume.* Albert avait eu trois autres enfants, dont deux seulement lui survécurent, Elisabeth, femme de Casimir, roi de Pologne, et Anne, qui fut mariée à Guillaume, électeur de Saxe, seule espérance de l'Allemagne

pour son repos intérieur, et presque l'unique appui de l'Europe contre les Turcs. Albert fut universellement regretté; sa taille était noble et élevée, ses yeux d'un bleu clair; mais la vivacité de ses regards, et son teint bruni par la fatigue et les exercices militaires, contrastaient avec ses cheveux blonds qui tombaient sur ses épaules. Menacé, dès son enfance, par des factions qu'il eut sans cesse à comprimer, il poussa quelquefois la sévérité jusqu'à l'excès. Entraîné par l'exemple et l'esprit de son siècle, il se livra à des cruautés et à une intolérance religieuse que nous ne concevons plus; il poursuivit les juifs avec un acharnement aveugle et sans bornes. Imbu de l'opinion absurde, mais alors accréditée, que ces malheureux enlevaient des hosties consacrées pour les outrager, il ne leur laissa que le choix du baptême, de l'exil ou du bûcher; plusieurs se tuèrent eux-mêmes; 1,200 furent brûlés vifs, et leurs biens confisqués. C'est une tache horrible; mais c'est la seule qui souille le règne d'Albert. Du reste, ce prince fut tempérant, juste, intrépide, simple dans ses mœurs, sensible dans ses affections privées. Il n'exprima qu'un seul regret en mourant, celui de ne pas serrer sur son cœur son épouse, qu'il laissait enceinte. Durant dix-huit ans de mariage, il n'avait pas une seule fois semblé se plaire, même passagèrement, avec une autre femme. On a vu jusqu'à quel point il poussait la fidélité à sa parole, puisqu'elle pensa lui faire refuser la première couronne de la chrétienté. B. C—T.

ALBERT de Mecklenbourg, roi de Suède, second fils du duc Albert Ier de Mecklenbourg et d'Euphémie, fille de Magnus, roi de Suède. Les grands de ce royaume, mécontents de Magnus et de son fils Haquin, prirent les armes et offrirent la couronne au duc de Mecklenbourg, qui la refusa pour lui-même, et désigna son fils, qu'il recommanda à la noblesse suédoise. Ce jeune prince fut alors élu, et reçu à Stockholm, en 1363, par ses nombreux partisans. Les états s'assemblèrent, et, après avoir déposé Magnus, confirmèrent l'élection d'Albert. Cependant Magnus avait encore dans le royaume un parti qui pouvait tirer des secours du Danemark. Il entreprit de chasser Albert; mais ce prince lui livra bataille en 1365, le fit prisonnier, et conclut ensuite la paix avec le Danemark, pour régner sans contestation. Cette paix, qui lui avait coûté d'assez grands sacrifices, dura peu; Albert entra dans la ligue des villes hanséatiques contre le Danemark; et, s'étant rendu maître d'une partie de la Scanie, il profita enfin du retour de la paix pour demeurer tranquille possesseur de son royaume. Mais, voulant affermir et étendre son pouvoir, il commit les mêmes fautes que le roi Magnus qu'il avait détrôné. Il entreprit de rendre son autorité absolue, en introduisant des Allemands dans son armée, et même dans le sénat, contre les lois expresses du royaume; et, comme les revenus ne suffisaient pas pour ses favoris et ses mercenaires, il s'empara de vive force du tiers de toutes les rentes du clergé et des laïcs. Ces violences irritèrent la noblesse suédoise, toujours prompte à s'alarmer; elle reprit les armes et réclama l'appui de Marguerite, alors reine de Danemark, et surnommée *la Sémiramis du Nord*. Cette princesse accueillit la demande des nobles suédois, sous la condition qu'elle possèderait la couronne de Suède et la transmettrait à ses héritiers. Elle entra aussitôt dans le royaume; mais le peuple se déclara pour Albert. Marguerite, acceptant un défi qu'Albert lui avait adressé dans une lettre pleine d'injures, le combattit à Falkœping, le 24 février 1389, et mit son armée en déroute dans une sanglante bataille; Albert et son fils Éric furent faits prisonniers et enfermés à Lindholm, en Scanie. On les transféra ensuite à Calmar, où Albert resta détenu sept ans. Le parti de ce prince n'était pas encore détruit, et la guerre qui désola alors la Suède fut une des plus cruelles dont l'histoire fasse mention. Stockholm fut réduit à la plus grande détresse, par le siége qu'en formèrent les troupes de Marguerite, et par la tyrannie qu'exerça la garnison qui tenait pour le parti d'Albert. Enfin, par un traité conclu en 1394, Marguerite consentit à rendre la liberté à Albert et à son fils, sous la condition que Stockholm lui serait livré dans trois ans; mais le premier usage qu'Albert fit de sa liberté, fut de se soustraire à cette ignominieuse capitulation, avec l'aide des chevaliers teutoniques, qui lui remirent l'île de Gothland dont ils étaient en possession. Peu de temps après, ayant perdu son fils Éric, Albert se soumit sans peine aux conditions de son traité avec Marguerite, et lui abandonna Stockholm et tous ses droits sur la Suède. Il passa le reste de ses jours dans le couvent de Dobran, dans le Mecklenbourg, et y mourut, dit-on, en 1412. B—P.

ALBERT, archiduc d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas, sixième fils de Maximilien II, naquit en 1559, fut destiné aux dignités de l'Eglise, et nommé, très-jeune, cardinal-archevêque de Tolède. Il sut se concilier l'estime universelle, et Philippe II, roi d'Espagne, dont il était le neveu, l'envoya, en 1583, en Portugal, pour gouverner, en qualité de vice-roi, ce royaume nouvellement conquis. La conduite d'Albert dans ce pays plut tellement au roi d'Espagne, qu'il donna à son neveu le gouvernement des Pays-Bas, dont les sept Provinces-Unies venaient de se séparer. Non-seulement Philippe II avait perdu cette partie importante de ses possessions, mais le sort des autres dépendait de l'issue incertaine d'une guerre ruineuse; cependant, comme l'orgueil de ce monarque ne lui permettait pas encore de proposer la paix en son nom à des sujets révoltés, il confia le soin de cette affaire importante au cardinal Albert, espérant tout de la sagesse de son administration. Ce prince, avant de quitter l'Espagne, obtint la liberté de Philippe-Guillaume de Nassau, fils aîné du dernier prince d'Orange, et fit consentir le roi à le rétablir dans ses biens, persuadé que cet acte de bienveillance lui concilierait les Provinces-Unies, et serait utile à la cause royale. Résolu cependant de faire marcher de front la politique et les armes, le cardinal Albert vint à Luxembourg, en 1596, et commença ses opérations militaires par la réduction de Calais, d'Ardres et de

Hulst ; mais ces succès furent plus que balancés par ceux du prince Maurice ; d'un autre côté, les négociations pacifiques échouèrent ; cependant, la paix entre l'Espagne et la France ayant été conclue à Vervins, en 1598, Philippe II maria, la même année, sa fille Isabelle-Claire-Eugénie à Albert, qui renonça alors à la pourpre romaine. Depuis cette époque, on regarda les deux époux comme souverains des Pays-Bas catholiques ; ils firent leur entrée publique à Bruxelles, avec une grande pompe, en 1599. Les Hollandais ne marquant aucune disposition pour rentrer sous l'autorité de la maison d'Autriche, l'archiduc recommença la guerre avec vigueur, et attaqua le prince Maurice à Nieuport, le 2 juillet 1600 ; mais il fut battu, après avoir vu la victoire près de se décider pour lui au commencement de la bataille. Cependant il tint encore la campagne avec une puissante armée ; et, l'année suivante, il fit le siége d'Ostende, qui dura trois ans. Cette entreprise était devenue pour les Espagnols une affaire d'honneur et d'obstination ; elle leur coûta 100,000 hommes et des sommes immenses, et ne leur valut qu'un monceau de cendres. Pendant ce temps, le prince Maurice leur enlevait Grave et l'Écluse, et rendait la situation d'Albert très-critique. Après avoir fait la guerre avec quelque gloire et peu de succès, ce prince s'estima heureux d'envoyer des députés à la Haye pour traiter avec les Hollandais, comme avec une puissance indépendante ; et il conclut d'abord une trêve de quelques mois, puis une autre de deux ans. Albert profita de ce moment de repos pour régler les affaires intérieures des provinces catholiques, et se rendre agréable au peuple par une administration douce et équitable. Peu de temps après l'expiration de la trêve, il mourut, en 1621, âgé de 62 ans, sans postérité, et regretté de ses sujets. B—P.

ALBERT L'OURS, dit aussi LE BEAU, margrave de Brandebourg, comte d'Ascanie, de Wolge et de Bernbourg, fils d'Othon le Riche, né en 1106, fondateur de la maison de Brandebourg. La fortune le combla d'abord de faveurs : en 1133, il acquit le margraviat de Lusace, celui de Salzwedel, et l'empereur Conrad III lui donna le duché de Saxe. Il n'en jouit pas tant que vécut le duc Henri le Généreux ; mais, à sa mort, il voulut s'en emparer de force. Comme il se disposait à envahir aussi Brême, les princes saxons embrassèrent avec tant de chaleur la défense du jeune Henri, surnommé depuis le Lion, qu'Albert fut chassé de ses conquêtes et dépouillé de ses propres États ; il recouvra ces derniers par un traité conclu à Francfort-sur-le-Mein, en 1143. Dès lors il prit le titre de margrave de Brandebourg, mais il fut obligé de conquérir ce qui lui avait été rendu. Albert fut malheureux dans la croisade contre les Vénèdes, et plus encore dans la guerre qu'il eut à soutenir, en 1139, contre le roi de Pologne Jazko, qui s'empara de ses possessions, et prit même la ville de Brandebourg, qu'Albert reprit peu après. Il peupla ses Etats en invitant des Hollandais, des Flamands et autres étrangers ruinés à venir s'y établir. Tranquille possesseur enfin du Brandebourg, il entreprit, en 1158, un pèlerinage à Jérusalem, dont le résultat le plus important fut l'introduction des chevaliers de St-Jean dans son margraviat. A son retour, il s'occupa d'étendre ses domaines et de fonder des villes. C'est à lui, probablement, que Berlin, Francfort-sur-l'Oder, Bernau, Landsberg, etc., doivent leur origine : il mourut en 1170. G—T.

ALBERT, margrave et électeur de Brandebourg, surnommé L'ACHILLE et L'ULYSSE DE L'ALLEMAGNE, à cause de sa prudence et de sa valeur, né à Tangermund, le 24 novembre 1414, était le 3e fils de Frédéric Ier, à qui l'empereur Sigismond avait cédé la Marche électorale. Il fit ses premières armes au service de l'Empereur, et se distingua, en 1438, dans la campagne contre les Polonais. Louis le Contrefait, duc de Bavière, ayant épousé la sœur d'Albert, fut menacé par son père, Louis le Barbu, d'être déshérité, à cause de ce mariage ; il appela Albert à son secours ; celui-ci accourut, battit le vieux duc en plusieurs rencontres, le fit prisonnier, et ne le remit à son cousin, Henri de Landshut, qu'à la charge par le prisonnier de payer les frais de la guerre, qui se montaient à 3,200 florins. La ville de Nuremberg, dont il était bourgrave, lui ayant donné divers sujets de plainte, il entra en campagne contre elle en 1449, et déploya dans ces nouveaux combats une valeur presque incroyable. Un jour, il résista seul à seize ennemis, en disant : « Où pourrais-je mourir « plus glorieusement ? » Au siége de Grœfenberg, il monta le second à l'assaut, s'élança le premier dans la ville, et s'y maintint jusqu'à l'arrivée de ses soldats. Enfin, après avoir gagné sept batailles, et n'avoir été qu'une fois vaincu, il conclut avec les révoltés, en 1450, une paix dont l'Empereur fut le médiateur. En 1464, la mort de son frère aîné, Jean l'Alchimiste, le rendit maître de sa principauté de Bareuth, et, en 1470, il parvint, par l'abdication de son second frère Frédéric, à l'électorat de Brandebourg. Se trouvant en possession de tous les pays qui avaient appartenu à son père, dans la Franconie et dans la haute Saxe, il se mit, en 1474, à la tête de l'armée que l'Empire faisait marcher contre Charles, duc de Bourgogne, qui assiégeait Neuss ; mais ce différend s'étant terminé à l'amiable, Albert n'engagea point d'action. En 1476, il abandonna à son fils, Jean le Cicéron, l'administration de ses États, se réservant la dignité électorale et le droit de conseil : il vécut encore dix ans à Francfort-sur-le-Mein. G—T.

ALBERT, margrave de Brandebourg, premier duc de Prusse, né le 17 mai 1490, fut nommé, en 1510, grand maître de l'ordre teutonique, et refusa de rendre à Sigismond, roi de Pologne, l'hommage qu'il lui devait à ce titre. Après d'inutiles négociations à ce sujet, la guerre fut déclarée : Albert fit tous ses efforts pour la soutenir avec vigueur ; il parcourut l'Allemagne, vendit ses biens pour lever des troupes, et essaya vainement d'engager la diète de l'Empire à lui prêter du secours. L'ordre teutonique avait perdu sa considération et sa puissance : Maximilien Ier avait promis au roi de Pologne de

n'en plus embrasser les intérêts. Charles-Quint reprocha à Albert son refus de rendre hommage à Sigismond, et le pape se contenta de faire des exhortations peu écoutées. Abandonné de tous, et pressé par les Polonais, Albert conclut à Cracovie, en 1525, un traité par lequel, renonçant au titre de grand maître et au manteau de l'ordre teutonique, il reçut la Prusse inférieure comme fief de la Pologne, et avec le titre de duché, pour lui et ses descendants, sauf quelques redevances au roi des Polonais. Libre ainsi de ses vœux religieux, et n'ayant plus de guerre à soutenir, Albert embrassa la religion luthérienne, et épousa, en 1527, Dorothée, fille du roi de Danemark. Ce changement de religion et ce traité lui attirerent des ennemis. Erich de Brunswick, commandeur à Memel, prit les intérêts de l'ordre teutonique, et marcha contre le nouveau duc; mais ses soldats l'abandonnèrent, et il se vit obligé de faire la paix. Charles Quint déclara nul le traité, comme contraire aux intérêts du pape, de l'Empire et des chevaliers teutoniques : Albert fut mis hors du ban de l'Empire. Sans l'éloignement de ses États, et l'entremise de Sigismond, il n'eût pu se soustraire aux coups qui le menaçaient : il dut sa tranquillité aux vives représentations du roi de Pologne. Devenu paisible possesseur de sa nouvelle principauté, il introduisit partout la confession d'Augsbourg, s'appliqua à améliorer le sort de ses sujets, fonda l'université de Kœnigsberg, et fit prospérer le commerce et l'agriculture. Quelques querelles théologiques troublèrent la fin de sa vie; il mourut en 1568, laissant ses États à son fils Albert Frédéric. G—T.

ALBERT LE BELLIQUEUX, dit aussi L'ALCIBIADE DE L'ALLEMAGNE, à cause de sa beauté, était fils de Camir, margrave de Culmbach, et de Suzanne, princesse de Bavière, et naquit a Quolzbach, le 28 mars 1522. En 1544, il déploya une rare valeur dans les armées de Charles-Quint, en guerre avec la France. Ayant embrassé, en 1547 le parti de cet Empereur contre l'électeur de Saxe, le landgrave de Hesse, et les protestants, il fut battu à Rochlitz, fait prisonnier par le duc Ernest de Brunswick, et détenu à Gotha; il ne fut relâché qu'après la bataille de Muhlberg, en 1552. Il prit le parti de la France, et entra dans la ligue formée par Maurice, électeur de Saxe, et quelques autres princes allemands, contre Charles-Quint. A la tête d'un corps d'aventuriers, il fit une guerre de brigandages, exigeant des contributions dans tous les lieux où il passait, brûlant les villes et les villages, et se livrant enfin aux plus odieux excès. Il força les souverains ecclésiastiques, particulièrement les évêques de Wurtzbourg et de Bamberg, à lui payer de fortes sommes : ce dernier prince fut même obligé de lui abandonner en toute propriété près de la moitié de son diocèse. Albert marcha jusqu'au Rhin, prit Spire, Worms, et ravagea toute la contrée voisine; dans ces courses, il n'eut aucun égard aux intérêts ni aux remontrances de ses alliés; et l'on ne pouvait guère connaître à quel parti il était attaché. Lorsque l'Empereur fit une invasion en Lorraine, et vint mettre le siége devant Metz, quelques différends qu'Albert eut avec les troupes françaises, commandées par le duc d'Aumale, l'engagèrent à s'en séparer ; il eut la témérité de les attaquer avec sa cavalerie, et repassa sous les drapeaux de Charles-Quint. Ses déprédations et ses cruautés l'avaient rendu odieux à l'Allemagne entière, et la chambre impériale le condamna à renoncer à ses usurpations sur les évêques de Bamberg et de Wurtzbourg. Il refusa d'obéir, et vit se former contre lui une ligue dont Maurice, son ancien allié, fut le chef. Une terrible bataille se donna en 1553, entre les confédérés et Albert : ce prince y fut totalement défait ; mais Maurice reçut une blessure dont il mourut. Albert, mis hors du ban de l'Empire, fut vaincu de nouveau par le duc de Brunswick, et obligé de quitter l'Allemagne. Privé de tous ses États, il languit quelques années dans l'indigence et dans l'exil. Il se rendait à un congrès que l'Empereur assemblait à Ratisbonne, pour traiter de la paix, lorsqu'il mourut des suites de son intempérance à Pfortzheim, en janvier 1558. Son courage et ses exploits n'ont pas sauvé sa mémoire de la honte dont l'ont souillée sa cruauté, son avidité et ses débauches. On rendit, dans la suite, ses États à ses héritiers collatéraux. G—T.

ALBERT, cardinal, électeur de Mayence, fils de l'électeur de Brandebourg, Jean, naquit en 1490, et était déjà archevêque de Magdebourg, lorsqu'il fut nommé archevêque de Mayence. Léon X approuva cette nomination, quoique la réunion de deux archevêchés sur la même tête fût sans exemple en Allemagne. Comme Albert ne pouvait payer les 30,000 ducats attachés à l'acquisition du manteau, les comtes de Fugger les lui prêtèrent ; pour l'aider à les rembourser, Léon X donna à Albert le droit de vendre des indulgences, et le dominicain Tetzel fut chargé de ce trafic. Luther s'y étant opposé, l'archevêque s'effor a d'arrêter et de détruire cette opposition : à cet effet, le pape lui envoya, au concile d'Augsbourg, le chapeau de cardinal et une épée consacrée. Comme la réformation de Luther gagnait de jour en jour, Albert se déclara le protecteur de l'Église catholique, et cependant il se vit bientôt obligé d'accorder aux habitants de Magdebourg et d'Halberstadt le libre exercice de leur nouveau culte. Il aimait la paix, et eût voulu réunir les protestants avec l'ancienne Église ; il s'acquittait fort régulièrement du service divin, tenait à l'adoration des reliques, à l'embellissement des églises, et se plaisait à dire : *Dilexi decorem domus Dei*. La faveur qu'il accordait aux lettres lui a valu leurs éloges. Érasme et Ulrich de Hutten l'en ont comblé : il fonda, en 1506, l'université de Francfort-sur-l'Oder, et aurait fondé celle de Halle, dont le pape avait déjà reconnu les priviléges, si les troubles ne l'en eussent empêché. Ce fut le premier prince allemand qui reçut et protégea les jésuites ; il mourut à Mayence, en 1545. G—T.

ALBERT (CHARLES D'). *Voyez* LUYNES.

ALBERT (LOUIS-CHARLES D'). *Voyez* LUYNES.

ALBERT (HONORÉ D') *Voyez* CHAULNES.

ALBERT (LOUIS-JOSEPH D'), petit-fils du con-

nétable de Luynes, était le neuvième enfant de Louis-Charles d'Albert, duc de Luynes, grand fauconnier de France. Il naquit en 1672, et porta, dans sa jeunesse, le nom de chevalier d'Albert. Il se trouva, en 1688, en qualité de volontaire, au siége de Philisbourg; en 1690, il reçut deux coups de feu à la bataille de Fleurus; il commanda, en 1693, le régiment Dauphin dragons, et combattit, à la tête de ce corps, à Steinkerque, où il fut de nouveau blessé. En 1703, il passa en Bavière avec le maréchal de Villars; il s'attacha à la cour de l'électeur, qui le créa lieutenant général; connu alors sous le nom de comte d'Albert, il fut fait successivement chambellan, grand écuyer, ministre, et colonel des gardes bavaroises. L'électeur étant monté sur le trône impérial, sous le nom de Charles VII, en 1742, nomma le comte d'Albert feld-maréchal, et l'envoya en France en qualité d'ambassadeur extraordinaire. Par un diplôme de la même année, Charles VII créa Albert prince du St-Empire romain, et on l'appela dès lors le prince de Grimberghen, du nom des riches domaines que lui avait apportés en mariage une princesse de Berghes. Le prince de Grimberghen mourut le 10 novembre 1758, âgé de 87 ans. Il avait conservé le goût des lettres au milieu des affaires publiques et dans les camps. On a de lui : *le Songe d'Alcibiade*, supposé traduit du grec, Paris, 1735, in-12, réimprimé avec *Timandre instruit par son génie*, et plusieurs autres opuscules, sous le titre de : *Recueil de différentes pièces de littérature*, Amsterdam, 1759, in-8°. On assure, dit Barbier dans son *Examen critique*, que les ouvrages attribués au prince Albert sont de l'abbé Pic, son précepteur. S—y.

ALBERT, ou ALBÉRIC, chanoine et gardien de l'église d'Aix en Provence, sa patrie, où il mourut, vers l'an 1120, âgé d'environ 60 ans, est auteur d'une histoire de la première croisade, depuis l'an 1095 jusqu'à 1120, seconde année du règne de Baudouin II, roi de Jérusalem. Albert n'avait point été témoin des événements qu'il raconte; mais il avait puisé à d'assez bonnes sources, au moins pour le matériel des faits. Il faut lui savoir gré, comme dit Bongars, d'avoir donné la vérité toute nue, et avec tous les détails qui la rendent piquante. Comme tous ses contemporains, il se laisse séduire par le merveilleux, et n'épargne pas assez les miracles; il défigure quelquefois les noms des lieux et des personnages. Rhener Reineck fit imprimer cette histoire, pour la première fois, en 1584, à Helmstædt, 2 vol. in-4°, sous le titre de *Chronicon Hierosolimitanum*. Cette édition est accompagnée de commentaires de l'éditeur, et de réflexions de Mathieu Dresser, où les papes sont peu ménagés. Bongars a réimprimé l'histoire d'Albert d'Aix, dans le premier volume du *Gesta Dei per Francos*. A. B—t.

ALBERT, ou OLBERT, auteur ecclésiastique du 11e siècle, naquit à Ledern, village des Pays-Bas, et embrassa la règle de St-Benoit dans le monastère de Lobbes. Il étudia successivement à Paris, à Troyes et à Chartres, sous le célèbre Fulbert; devint abbé de Gembloux, puis de St-Jacques à Liége, où il mourut en 1048. Il avait écrit des vies des saints, composé des hymnes et quelques autres ouvrages de piété, et seconda utilement Burchard, évêque de Worms, qui avait été son disciple, dans la rédaction du *Magnum volumen canonum*. (*Voy.* Burchard.) Z.

ALBERT le Grand, autrement Albertus Theutonicus, Frater Albertus de Colonia, Albertus Ratisbonensis, Albertus Grotus, de la famille des comtes de Bollstædt, naquit, selon les uns, en 1193, selon les autres, en 1205, à Lauingen, en Souabe. On a prétendu que le surnom de *Grand* n'était qu'une traduction de *Grot, Groot*; en haut allemand, *Gross* (Grand), nom distinctif d'une branche de sa famille; mais cette supposition est gratuite, les comtes de Bollstædt n'ayant jamais porté ce nom; d'ailleurs l'étendue des connaissances d'Albert, si étonnante pour son siècle, motive assez l'épithète que ses contemporains ont ajoutée à son nom. Pour jeter le plus grand éclat, et se placer au premier rang parmi les philosophes, il ne lui a manqué que de naître dans des temps plus favorables au développement d'un grand génie. Il fit ses premières études à Pavie, où il surpassa tous ses condisciples. La rapidité de ses progrès a été consacrée par une fable qui admet plus d'une explication. Découragé, dit la légende, par les difficultés qu'il trouvait dans la carrière des sciences, il méditait de l'abandonner, quand il fut honoré d'une visite de la Ste. Vierge, qui dessilla les yeux de son entendement, et lui promit qu'il serait un jour une des plus grandes lumières de l'Eglise. Albert s'appliqua de préférence à la philosophie, et sa divine protectrice lui en accorda la faculté. A partir de ce jour, il devint tout autre, et ses progrès devinrent aussi rapides qu'ils avaient été lents jusque-là. L'ascendant d'un de ses maîtres, le célèbre dominicain Jordanus, le décida à entrer dans l'ordre de St-Dominique, en 1221. Sa réputation lui ayant fait confier, dans cette société, l'instruction de la jeunesse, on l'envoya bientôt en divers lieux enseigner la philosophie et la physique. Après avoir professé à Cologne, à Ratisbonne, à Strasbourg, à Hildesheim, il se rendit à Paris, dont les écoles jouissaient alors de la plus haute réputation en Europe. Albert y commenta Aristote avec le plus grand succès. Ses leçons attirèrent une si grande affluence de disciples, que les salles destinées aux cours s'étant trouvées trop petites, il fut obligé de faire la classe en plein air, sur une place qui, de son nom, retint celui de *place de maître Albert*, et, par corruption, de *place Maubert*. Comme la doctrine du philosophe de Stagyre venait alors d'être proscrite tout récemment par une bulle papale, plusieurs des biographes d'Albert ont exprimé leur étonnement et leur doute sur ses cours publics de philosophie péripatéticienne à Paris; mais, outre qu'un raisonnement ne détruit pas un fait attesté par tous les anciens historiens de sa vie, ce n'est là qu'un exemple de plus de l'inutilité des défenses qui sont en opposition avec l'opinion générale. Albert contribua vraisemblablement à faire revenir le saint-siége sur sa décision, et il lui fut permis d'expliquer publiquement les livres d'Aristote sur la physique.

Après trois ans de séjour à Paris, il retourna faire ses cours à Cologne. La réputation d'Albert s'accrut tellement dans son ordre, qu'on l'éleva, en 1254, à la dignité de provincial des dominicains, en Allemagne. Il fixa sa résidence à Cologne, ville qui offrait alors, plus que la plupart des autres, des ressources à l'homme studieux, et au savant qui avait du goût et du talent pour l'enseignement. Aussi conserva-t-il une prédilection marquée pour Cologne pendant tout le cours de sa longue et laborieuse vie : ni les bonnes grâces du pape Alexandre IV, qui l'appela à Rome et lui donna l'office de maître du sacré palais ; ni sa nomination, en 1260, à l'évêché de Ratisbonne, qu'il ne garda que trois ans, ne purent l'en éloigner pour longtemps. C'est probablement à Cologne qu'il fit son automate, doué du mouvement et de la parole, que St. Thomas d'Aquin, son disciple, brisa à coups de bâton, à la première vue, dans l'idée que c'était un agent du démon ; ce fut aussi à Cologne qu'Albert donna au roi des Romains, Guillaume, comte de Hollande, ce fameux banquet, dans un jardin de son cloître où, au cœur de l'hiver, la parure du printemps se montra tout à coup, et disparut après le repas ; toutes choses fort extraordinaires dans un siècle d'ignorance tel que celui où il vivait : enfin, le goût qu'il avait pour les expériences, et pour ce qu'il appelle lui-même des opérations magiques (voy. *Albert. Magn. Op.*, t. 5, *de An.*, p. 23, *Lugd.*, 1651), et surtout cette variété de connaissances qui l'élevait si fort au-dessus de ses contemporains, en voilà sans doute plus qu'il n'en faut pour expliquer, et l'origine des contes absurdes dont nous avons parlé, et le titre de magicien qui lui fut donné. Après avoir payé un tribut à son siècle, en prêchant, par ordre du souverain pontife, la croisade en Allemagne et en Bohême, et avoir assisté au concile général tenu à Lyon en 1274, il retourna dans sa retraite, à Cologne, où il mourut, en 1280, âgé de 87 ans, et laissant plus d'écrits qu'aucun philosophe n'en avait composé avant lui. Un dominicain, Pierre Jammi, en a recueilli un grand nombre, et les a publiés, l'an 1651, à Lyon, en 21 vol. in-fol. ; il n'en existe nulle part un catalogue complet : le plus étendu se trouve dans les *Scriptores ordinis prædicatorum* de Quetif et Echard, où il tient 12 pages in-fol., p. 171, s. du t. 1. Beaucoup d'écrits qui lui sont faussement attribués, ou qui sont les ouvrages de ses nombreux disciples, confondus avec les siens, ont sans doute contribué à enfler cet énorme catalogue ; mais, en défalquant tout ce qui est pseudonyme ou douteux, il en reste encore assez pour assurer à Albert le titre du plus fécond polygraphe qui ait existé. Dans la plupart de ses ouvrages, il ne fait que commenter Aristote et compiler les Arabes et les rabbins ; mais il mêle à ses extraits des discussions très-subtiles, et des remarques souvent fort judicieuses. Il a traité de toutes les parties de la philosophie ; et, quoiqu'il n'ait pas proprement de système qui soit à lui et qui diffère essentiellement de celui d'Aristote, on peut tirer de ses écrits un corps de doctrine assez complet (1).

Ceux qui voudront connaître l'ensemble de sa métaphysique, et ses idées les plus remarquables en détail, pourront consulter J. Brucker, *Hist. crit. philos.*, t. 3, p. 788-798 ; Bayle, art. *Albert* ; *Buhle's Lehrbuch der Gesch. der Philosophie*, 5ᵉ vol., p. 290-369, Goettingue, 1800, in-8°, et surtout l'ouvrage de feu M. Tiedemann qui a, le premier, donné une analyse lumineuse et complète du système d'Albert, dans son *Histoire de la philosophie spéculative*, en allemand, vol. 5, p. 369-447. Ce scolastique ne connaissait, parmi les anciens, qu'Aristote, Denys l'Aréopagite, Hermès Trismégiste, d'après des traductions latines ; quelques interprètes d'Aristote, comme Thémistius et Proclus ; Cicéron et Apulée ; il était beaucoup plus versé dans la connaissance des Arabes et des rabbins. En théologie, Pierre Lombard était son guide et son modèle. Son ambition aurait été de réconcilier les nominalistes avec les réalistes, au moyen d'un syncrétisme de son invention ; mais il ne fit, comme cela arrive, que multiplier les contradictions et les difficultés, et mécontenter les deux partis. Parmi les ouvrages d'Albert, on distingue son explication des *Sentences* de Pierre Lombard, et ses commentaires sur Aristote, qui remplissent les six premiers volumes de la collection de ses œuvres. Son commentaire sur l'histoire des animaux (*Opus de Animalibus*, Rome, 1478 ; Mantoue, 1479, in-fol.) offre des suppléments assez curieux, qui ont fait penser qu'il avait en main des traductions de quelques-uns des livres de ce philosophe, qui se sont perdus depuis. (Voy. *Commentatio de fontibus unde Albertus Magnus librorum suorum de Animalibus materiem hauserit* ; *Commentatio Soc. Gœttingens.*, sc., vol. 12, p. 104.) L'autorité d'Albert le Grand a beaucoup contribué à faire régner Aristote dans les écoles jusqu'à la renaissance des lettres. Il serait à désirer qu'un savant parcourût la collection entière de ses œuvres, pour en tirer les faits et les réflexions qui mériteraient d'être sauvés de l'oubli, mais que personne n'a le courage de chercher dans le latin barbare de 21 volumes in-fol. On trouve le catalogue des écrits d'Albert, que contient l'édition de Pierre Jammi, dans *Fabricii Bibl. lat. med. et inf. ætatis*, au mot *Albertus*. On a un grand nombre de biographies de ce scolastique, dans Bayle, Trithe-

(1) Les écrits d'Albert le Grand embrassent le cercle entier de la science religieuse et philosophique ; ils ont été d'un grand secours à St. Thomas d'Aquin, à Ambroisius Senensis, à Thomas Chantepré et à d'autres théologiens éminents, dont les noms marquent l'apogée de la philosophie catholique au moyen âge. M. Leroux, dans son remarquable travail sur la scolastique (*Voy.* l'*Encyclopédie nouvelle*, art. *Scolastique*), résume ainsi les opinions d'Albert le Grand, sur quelques-unes des hautes questions que la philosophie et la religion ont pour mission de résoudre : « Suivant Albert, la cause première régit « tous les êtres créés par elle. Tout ce qui est dans la nature est or- « ganisé : la loi de causalité gouverne tous les phénomènes. L'essence « est distincte de l'existence ; l'existence se communique et non pas « l'essence : l'essence est en Dieu, il en investit les créatures, mais « ne l'incorpore dans aucune d'elles. Les individus ne sont différents « entre eux que par l'accident : bien que les rayons de la divine lu- « mière ne brillent pas pour tous d'un nouvel éclat, le même prin- « cipe les anime, les féconde. D'où il suit que l'individuel est dans « le temps, c'est-à-dire, comme l'a fait remarquer Guillaume d'Au- « vergne, que, dans l'autre vie, tous les élus n'auront qu'une seule « voix pour louer Dieu : d'où il suit encore que, dans cette vie même, « tous les phénomènes subjectifs et objectifs sont déterminés par une « impulsion suprême qui ne comporte aucune liberté. » C. W—r.

mius, *de Scriptoribus eccles.*; Pope Blount, *Censura celebr. aut.*; Naudé, *Apologie des grands hommes soupçonnés de magie*; *Vita Alb. M., autore Petro de Prussia* (souvent imprim.); *Ristretto della prodigiosa vita del B. Alberto Magno, descritta da Rinaldo Tacera* (nom sous lequel s'est caché l'auteur, le dominicain Raphaël Badi), Florence, 1670-78. Le portrait d'Albert est dans Boissard, *Bibl. chalcogr.*, t. 1, 3 et 4, et dans le *Théâtre* de Freher. Les rapsodies connues sous le nom de *Secrets admirables du Grand Albert*, et *Secrets du Petit Albert*, ne sont pas des traductions d'ouvrages d'Albert le Grand. S—R.

ALBERT, abbé du cloître de Ste-Marie, à Stade. Quelques savants l'ont cru Italien, mais ils l'ont confondu avec son contemporain Albert de Pise. Les moines de Stade vivant dans le désordre, leur abbé se rendit à Rome, et obtint une bulle contre eux; mais elle ne produisit aucun effet, et Albert, très-affligé, entra dans l'ordre des franciscains. Il a écrit en latin une chronique qui va depuis la création du monde jusqu'à l'an 1256. André Hoier y a ajouté un supplément qui comprend une durée de soixante ans. Cette chronique fut publiée à Helmstædt, en 1587, in-4°, par Reiner Reineck, qui l'accompagna de notes. G—T.

ALBERT, bénédictin du cloître de Sigeberg, près de Cologne, vivait vers l'an 1450. Il a écrit en latin une *Histoire des Papes*, depuis Grégoire IX jusqu'à Nicolas V, et une *Histoire des Empereurs romains*, depuis Auguste jusqu'à Frédéric III. Ces deux ouvrages se trouvent en manuscrit dans la bibliothèque impériale de Vienne. G—T.

ALBERT, ou ALBERTI (MICHEL), professeur de médecine à Hall en Saxe, un des plus célèbres élèves de Stahl, naquit à Nuremberg, le 13 novembre 1682. Ses ouvrages se composent, en grande partie, de dissertations propres à combattre le système des mécaniciens, et à faire triompher celui de son maître; il serait trop long de les énumérer. Sagement interprétées, ces dissertations pourraient être un utile flambeau pour les médecins praticiens. Nous indiquerons surtout celle qui a pour titre : *Introductio in universam medicinam*, 3 vol. in-4°, Hall, 1718, 1719, 1721; c'est une suite de thèses où la puissance de la nature dans les maladies et le danger de la troubler sont toujours démontrés; et son *Systema jurisprudentiæ medico-legalis*, 1725-47, 6 vol. in-4°, renfermant, avec le développement de leur motif, les décisions de la faculté de médecine de Hall sur diverses questions de médecine légale. Alberti était de l'Académie royale de Berlin, et de celle des Curieux de la nature, sous le nom d'*Andronic* Ier. Il mourut à Hall, en 1757, âgé de 74 ans. Plusieurs hommes du même nom se distinguèrent aussi dans la médecine. C. et A—N.

ALBERT (JEAN). *Voyez* WIDMANSTADT.

ALBERT (JEAN), avocat au parlement de Toulouse, a publié, en 1686, un recueil d'arrêts rendus par cette cour souveraine. Boucher d'Argis, dans les Mémoires manuscrits qui ont servi aux rédacteurs de la dernière édition de Moréri, dit que le recueil d'Albert est estimé. Bretonnier (*Recueil de questions de droit*, t. 1, p. 42) n'en porte pas le même jugement, et assure que les questions de droit y sont traitées assez superficiellement. Néanmoins une nouvelle édition des *Arrêts* d'Albert a été mise au jour à Toulouse, en 1731, in-4°. Il est à remarquer que les principaux arrêtistes toulousains, tels que Cambolas, la Roche-Flavin, Magnard et Catelan, ont été réimprimés à peu près dans le même temps. Cela conduirait à penser que, dans les pays où le droit écrit était en vigueur, le besoin d'éclairer l'application des lois romaines par la jurisprudence se faisait sentir plus vivement. L. M—X.

ALBERT (HENRI-CHRISTOPHE), né à Hambourg, en 1762, mort en 1800, enseignait la langue anglaise à Hall, et en a donné une excellente grammaire, Hall, 1784, in-8°. Il écrivit aussi en anglais, et pour les Anglais, une grammaire allemande, Hambourg, 1786. On a encore de lui des *Essais sur Shakespeare*; des *Recherches sur la Constitution anglaise, d'après les données les plus récentes*, Lubeck, 1794, et un drame sur la vie et la mort de Charles Ier, Schleswig, 1796, etc. G—T.

ALBERT (ANTOINE), né à Carcassonne le 17 janvier 1708, fut docteur en droit civil et canonique, médecin pensionné du roi, ainsi que de la province du Languedoc, pour les heureuses découvertes chimiques qu'il fit concernant la teinture. Une décision du conseil municipal de Carcassonne, du 23 juin 1782 (*Journal anecdotique de Castelnaudary*, 21 janvier 1824), fit placer son portrait dans la salle de ses séances, comme un monument de la reconnaissance publique, avec cette honorable inscription: *Défenseur des droits et priviléges de la communauté.* Il mourut le 23 juillet 1791. Z.

ALBERT-DURER. *Voyez* DURER.

ALBERT DE RIOMS (le comte D'), chef d'escadre des armées navales de France, né en Dauphiné, vers 1740, entra fort jeune dans la marine, et servit avec distinction dans la guerre entreprise par la France pour soutenir l'indépendance des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale. En 1779, M. d'Albert, commandant le vaisseau *le Sagittaire*, de 50 canons, se trouva au combat de la Grenade, où le comte d'Estaing battit l'escadre de l'amiral Byron; le 24 septembre de la même année, il s'empara du vaisseau anglais *l'Experiment*, de la même force que le sien, et portant 650,000 fr. d'argent monnayé. En 1781, montant le vaisseau *le Pluton*, de 74 canons, il se fit remarquer dans tous les combats livrés par l'escadre du comte de Grasse, savoir : le 25 avril, près du Fort-Royal de la Martinique, contre l'amiral Hood; le 5 septembre suivant, devant la baie de Chesapeack, contre l'amiral Graves; le 25 et le 26 janvier 1782, près de St-Christophe, contre l'amiral Hood; enfin, dans les malheureuses journées du 9 et du 12 avril, entre la Dominique et la Guadeloupe, contre l'amiral Rodney. Cette dernière action, si funeste à la marine française, donna lieu à un conseil de guerre où fut examinée la conduite de tous les officiers supérieurs : celle du comte d'Albert de Rioms obtint des éloges mérités. L'estime générale et le grade de

chef d'escadre furent la récompense de ses longs services. Il commandait à Toulon, en qualité de lieutenant général, en 1789, lorsque les premières étincelles de la révolution éclatèrent dans ce port; rigoureux observateur de la discipline militaire, il défendit aux ouvriers de l'arsenal de porter la cocarde tricolore, et de se faire inscrire dans la garde nationale. Deux charpentiers ayant enfreint ses ordres, il les fit conduire en prison : ce fut le signal d'une insurrection générale. Les troupes de ligne refusèrent de défendre M. d'Albert, qui fut arrêté par les séditieux, avec MM. du Castellet et de Villages. L'assemblée nationale décréta qu'il n'y avait lieu à aucune inculpation contre ces braves officiers, et rendit à leur chef un témoignage honorable. Peu de temps après, le roi lui confia le commandement d'une flotte de trente vaisseaux de ligne qu'on assemblait à Brest, pour soutenir les droits de l'Espagne contre l'Angleterre, dans l'affaire de Nootka-Sund. M. d'Albert, ayant inutilement essayé d'établir l'ordre et la subordination parmi les équipages, dans un temps où tous les liens sociaux étaient rompus, et toutes les autorités légales menacées, prit le parti de quitter le commandement, et de sortir de France; il joignit à Coblentz les princes, frères de Louis XVI, et fit la campagne de 1792, dans un corps particulier, formé par les officiers de la marine émigrés. Après la retraite des Prussiens, et la dispersion des troupes royales, M. d'Albert se retira en Dalmatie, et vécut plusieurs années dans un asile ignoré. Il revint en France, dès qu'un gouvernement réparateur y eut rappelé les hommes de mérite que les troubles civils en avaient éloignés, et il eut le bonheur, avant de terminer sa carrière, de voir renaître dans sa patrie les institutions monarchiques, l'ordre et la discipline militaire, dont il avait été toute sa vie le défenseur fidèle et courageux. Il mourut en 1810. E—D.

ALBERTANO, de Brescia, vécut dans le 13ᵉ siècle, sous le règne de l'empereur Frédéric II. Tandis qu'il était podestat, c'est-à-dire juge et gouverneur de Gavardo, il fut fait prisonnier, et écrivit dans sa prison un traité ayant pour titre : *de Dilectione Dei et proximi, de formula vitæ honestæ*. Il en composa encore deux autres : *de Consolatione et Consilio*; *de Doctrina loquendi et tacendi*. Bastien des Rossi, nommé, dans l'Académie de la Crusca, l'*Inferigno*, publia, en 1610, à Florence, chez les Giunti, une traduction ancienne et très-estimée des trois traités de morale d'Albertano; elle fait autorité, ou, comme disent les Italiens, texte de langue. G—É.

ALBERTAS (le marquis SUZANNE D'), fils du premier président à la chambre des comptes de Provence, qui fut assassiné à la suite d'un repas qu'il avait donné aux habitants de son pays, le 14 juillet 1790, naquit à Aix vers 1750. Bien que très-opposé au système révolutionnaire et possesseur d'une grande fortune, il n'émigra pas, comme la plupart des nobles de sa province, et traversa sans être inquiété le règne de la terreur; sa fortune s'accrut même, lorsque tant d'autres disparaissaient. D'Albertas refusa obstinément de brillantes propositions que lui fit Napoléon. Ce ne fut qu'en 1814, après le rétablissement des Bourbons, qu'il accepta de Louis XVIII les fonctions de préfet des Bouches-du-Rhône. Il les exerçait encore dans le mois de mars 1815, à l'époque du retour de Napoléon de l'île d'Elbe. Il n'hésita point à se prononcer pour la cause du roi. Lorsque le duc d'Angoulême traversa la Provence pour marcher vers Lyon, il eut beaucoup à se louer du zèle du marquis d'Albertas, qui lui fournit de nombreux secours en hommes et en approvisionnements, et lui envoya même son fils aîné, qui fit cette courte campagne à l'armée royale en qualité de capitaine d'artillerie. Après l'entrée de Napoléon à Paris, le maréchal Masséna destitua d'Albertas, qui alla vivre dans la retraite à Gémenos. Il en sortit encore après le second retour du roi, pour reprendre ses fonctions, qu'il quitta de nouveau le 17 août de la même année, en vertu d'une ordonnance royale qui le créa pair de France. Il mourut en 1829. M—D J.

ALBERTI (BENOIT), d'une des familles florentines qui agitaient sans cesse la république par leur opposition; celle d'Alberti se fit remarquer par son zèle pour l'égalité républicaine. Rival de Pierre des Albizzi, et associé de Salvestro de Médicis (*voy.* ces noms), Benoit Alberti, en 1378, au moment où les deux partis étaient le plus irrités l'un contre l'autre, et tandis que les Albizzi écartaient du gouvernement tous ceux qui leur faisaient ombrage, en les accusant d'être Gibelins, appela le peuple à prendre les armes, et commença ainsi la terrible révolution des Ciompi. La populace, secouant l'autorité de ses chefs, dépassa le but qu'ils s'étaient proposé; et, pour réformer le gouvernement, elle le renversa. Une épouvantable anarchie, l'incendie et le pillage des plus magnifiques palais, la ruine du commerce, le supplice de plusieurs des hommes les plus considérés, furent la conséquence de la faute qu'avaient commise ceux qui avaient déchaîné la populace; Benoit Alberti lui-même contribua à la mort de quelques hommes distingués du parti aristocratique. Cependant on le vit bientôt montrer autant de force que de courage contre la tyrannie de la populace, qu'il en avait auparavant opposé à la tyrannie des grands. Il demeura fidèle à ses principes; tandis que tout son parti, parvenu au gouvernement, trouvait son intérêt à les oublier, il se déclara hautement contre ceux qui abusaient de la faveur populaire, et ne craignit pas de livrer à toute la rigueur des lois Thomas Strozzi et George Scali (*voy.* ces noms), deux de ses anciens associés, qui faisaient un usage tyrannique d'un pouvoir usurpé. La ruine de ces deux chefs entraîna cependant celle de tout leur parti; en 1382, l'ancienne aristocratie triompha de la faction dirigée par les Alberti et les Médicis; presque tous les amis de Benoit Alberti furent exilés, et il le fut lui-même en 1387. Il partit alors pour visiter le saint sépulcre, et mourut à Rhodes en revenant de ce pèlerinage. S. S—I.

ALBERTI (LÉON-BAPTISTE), architecte, peintre et sculpteur, naquit à Florence, en 1404, d'une

famille noble et si ancienne, que l'Ammirato, voulant relever la noblesse des Concini, leur donne la même origine qu'aux Alberti. Il reçut une excellente éducation; à l'âge de vingt ans, il composa une comédie intitulée *Philodoxios*, dans laquelle il avait si bien imité le style des anciens, qu'Alde Manuce le jeune y fut trompé, et la fit imprimer comme ouvrage original, sous ce titre : *Lepidi comici veteris Philodoxios, fabula ex antiquitate eruta ab Aldo Manuccio*, Lucques, 1588, in-8°; Alde ne fut qu'éditeur. Alberti entra dans les ordres pour se livrer à l'étude avec moins de distraction. En 1447, il était chanoine de la métropole de Florence et abbé de St-Savino, ou de St-Ermète de Pise. Littérateur, peintre, sculpteur et architecte tout à la fois, c'est par ses ouvrages d'architecture qu'il s'est particulièrement immortalisé. On doit le regarder comme l'un des restaurateurs de cet art, dont il possédait également la théorie et la pratique, et à la perfection duquel il contribua par ses travaux autant que par ses écrits. Succédant aux entreprises de Brunelleschi, il mit dans son style plus de grâce et de finesse que son prédécesseur : il avait puisé ces avantages dans l'étude approfondie des monuments antiques, qu'il avait été mesurer lui-même à Rome et dans diverses parties de l'Italie. Alberti a laissé des preuves multipliées de son talent A Florence, il acheva le palais Pitti, et bâtit le palais Ruccellai, la chapelle de cette famille dans l'église de St-Pancrace, la façade de l'église de Santa-Maria Novella, et le chœur de l'église de la Nunziata. Appelé à Rome par Nicolas V, il fut employé à réparer l'aqueduc de l'Aqua Vergine, et à élever la fontaine de Trévi, où l'eau de cet aqueduc vient aboutir; mais il ne reste plus rien de cet ouvrage, la fontaine ayant été refaite par Clément XII, sur les dessins de Nicolas Salvi. Alberti proposa de couvrir d'un portique le pont St-Ange, projet dont la mort du pontife empêcha l'exécution. A Mantoue, il construisit, par les ordres de Louis de Gonzague, divers édifices, parmi lesquels on distingue l'église de St-Sébastien, et surtout celle de St-André, qui, par la grandeur et la beauté de ses proportions, a mérité de servir de modèle à beaucoup d'autres églises. Enfin, à Rimini, il a mis le comble à sa gloire, par la construction de l'église de San-Francesco, qui passe à juste titre pour son chef-d'œuvre. Comme écrivain, Alberti ne mérite pas moins de considération : il était versé dans la philosophie, les mathématiques, la connaissance de l'antiquité et la poésie : il était de la société intime de Laurent de Médicis. Parmi ses ouvrages de morale, composés en latin, on distingue son dialogue intitulé *Momus*, ou *de Principe*, dont on fit à Rome deux éditions dans la même année, 1520; un autre ouvrage, *Trivia, sive de causis senatoriis*, etc., *Basileæ*, 1538, in-4°, eut aussi beaucoup de succès. Cosimo Bartoli, qui a traduit en italien la plupart des écrits d'Alberti, a fait, on ne sait pourquoi, de son traité *de Jure*, ou *de l'administration de la justice*, les 5e et 6e livres du *Momus*. Alberti composa, en outre, un livre de cent fables ou apologues, un traité sur la vie et les mœurs (*costumi*) de son chien, un autre sur la mouche, et son *Hecatomphile*, poëme en prose sur l'art d'aimer, traduit en italien par Bartoli, en 1568; en français, en 1534 et 1584; enfin inséré, en 1785, dans les *Mélanges de littérature étrangère*. Il existe plusieurs autres ouvrages d'Alberti sur la philosophie, les mathématiques, la perspective et l'étude de l'antiquité; il composa même des poésies italiennes, dans lesquelles il voulut introduire le rhythme latin; mais cet essai ne réussit pas. Ses écrits sur les arts sont les plus estimés; il composa d'abord son traité sur la sculpture : *della Statua*, qui fut suivi du traité sur la peinture, en trois livres, remarquable par la pureté de la diction et l'importance des préceptes : *de Pictura, præstantissima et nunquam satis laudata arte*, etc., *Basileæ*, 1540, aussi imprimé à Leyde, par les Elzévirs, à la suite du Vitruve, en 1649. Le dernier et le plus estimé des ouvrages d'Alberti est son traité d'architecture : *de Re ædificatoria*, en 10 livres, trop peu connu des artistes, le seul cependant que les modernes puissent mettre en parallèle avec celui de Vitruve. Il ne fut publié qu'après la mort d'Alberti, en 1485, à Florence, par Bernard son frère, qui le dédia à Laurent de Médicis, suivant les intentions de l'auteur. Cet ouvrage fut traduit en italien par Pierre Lauro, à Venise, en 1546, et, en 1550, par Cosimo Bartoli, qui l'orna de dessins gravés en bois qui manquaient à l'édition originale. Giacomo Léoni, architecte vénitien, en a publié une très-belle édition à Londres, en 1726, avec des gravures en taille-douce; et la dernière édition, où sont réunis les trois traités sur les arts du dessin, est de Bologne, 1782, in-fol. Bartoli traduisit aussi les traités sur la peinture et la sculpture, et les fit imprimer en 1568, avec d'autres opuscules d'Alberti. On connaît une autre traduction du traité de la peinture, par Domenichi, 1547. L'édition de Paris, 1512, in-4°, est estimée. Il paraît d'abord surprenant qu'Alberti ait eu assez de loisir pour embrasser tant de genres différents, mais les heures qu'il donnait au travail étaient distribuées de manière qu'il ne lui en restait aucune pour l'amusement, on pourrait presque dire, pour le repos. Les qualités de son âme répondaient à ses talents; aimable, généreux, ne donnant aucun ombrage aux autres artistes, parce qu'il ne leur disputait aucuns profits, Alberti vécut paisiblement, entouré de la considération due à son mérite, et mourut en 1475, dans sa patrie, à un âge très-avancé. On voit la sépulture de sa famille dans l'église de Ste-Croix. Sa vie a été écrite par Pozzetti, Florence, 1739, in-4°. C—N.

ALBERTI (Aristotile), architecte et ingénieur, connu aussi sous le nom de Ridolfo Fioraventi, né à Bologne, fut un des plus grands mécaniciens du 15e siècle; on a peine à croire les merveilles qu'on lui attribue. Ce fut lui, dit-on, qui, en 1455, transporta tout d'une pièce sur des rouleaux, à une distance de 35 pieds, le campanile de Ste-Marie, garni de ses cloches. Chose non moins surprenante, il redressa un autre clocher, qui penchait de 5 pieds et demi. Cet homme extraordinaire alla en Hongrie, reconstruisit plusieurs ponts sur le Danube, et fit

d'autres travaux qui montraient la hardiesse de son génie ; aussi le souverain de ce pays le récompensa-t-il d'une manière toute particulière et qui a peu d'exemple : après l'avoir créé chevalier, il lui permit de battre monnaie en son propre nom. On ajoute que la réputation d'Aristotile perça jusqu'en Russie, où il fut appelé, et qu'il y érigea plusieurs églises. C—N.

ALBERTI (LÉANDRE), né à Bologne en 1479, et mort en 1552, fut dominicain et provincial de son ordre. Ce savant religieux, outre plusieurs vies de saints et autres ouvrages de piété, a composé en italien : 1° une Histoire de Bologne, sa patrie, dont il ne publia que la 1re décade et le 1er livre de la 2e, Bologne, 1541 et 1543, in-4° ; les 2e et 3e livres ne furent donnés au public que longtemps après sa mort, par le P. Lucio Caccianemici, qui y ajouta ensuite quelques suppléments ; le reste de ce que Léandre Alberti avait composé est demeuré inédit. 2° *Chronique des principales familles de Bologne*, Vicence, 1592, in-4°. 3° *Description de toute l'Italie*, etc., imprimée de son vivant, à Bologne, en 1550, in-fol., et réimprimée plusieurs fois depuis, ouvrage curieux, rempli de recherches, mais dépourvu de critique, et où l'auteur adopte les impostures d'Annius de Viterbe, etc. Ses ouvrages latins sont : 4° *de Viris illustribus ordinis prædicatorum, libri sex in unum congesti*, Bologne, 1517, in-fol. ; 5° *Diatriba de Incrementis dominii Veneti*, et *de claris Viris reipublicæ Venetæ*. Ces deux écrits ont été insérés dans le livre de Contarini *de Magistratibus et de Republica Venetorum*, 2e édition, *Lugduni Batavorum*, 1628. G—É.

ALBERTI (SALOMON), élève de Jérôme Fabricio, à Padoue, naquit à Nuremberg en 1540, professa la médecine à Wittemberg, et mourut à Dresde, en 1600. Il fut, avec Vesale, Eustachi, etc., un des fondateurs de l'anatomie dans nos temps modernes. On lui doit les découvertes de la valvule dite de Basilius ; du limaçon de l'oreille (1), et des conduits lacrymaux ; le premier, il a donné une description exacte des reins et des voies urinaires ; il a beaucoup écrit sur l'anatomie, et on estime encore celui de ses ouvrages intitulé ; *Historia plerarumque humani corporis partium membratim scripta*, *Wittembergæ*, 1583, in-8° ; on consulte aussi celui qui a pour titre : *Tres Orationes*, etc., *Norembergæ*, 1585, in-8°, où il discute plusieurs questions de physiologie et de matière médicale. Salomon Alberti a aussi traduit en latin quelques ouvrages de Galien ; il professa la médecine à Wittemberg. — *Henri-Christian* ALBERTI, professeur de médecine à Erfurth, sur la fin du 17e siècle, publia un grand nombre de dissertations sur divers objets de médecine. C. et A—N.

ALBERTI (CHÉRUBINO), peintre d'histoire et graveur, né à Borgo San-Sepolcro, en 1552, élève de son père, Michel Alberti. Il fit dans la peinture des progrès attestés par les belles fresques qu'il exécuta à Rome ; mais c'est surtout dans la gravure qu'il s'est acquis de la célébrité ; son œuvre, recherché des amateurs, s'élève à près de cent quatre-vingts pièces, dont soixante-quinze sont de sa composition, et les autres sont gravées d'après Michel-Ange, Raphaël, Polydore de Caravaggio, André del Sarte, etc. : on les reconnaît à cette marque AB. Moins pur de dessin, moins expressif que son fameux contemporain Marc-Antoine, Chérubino Alberti n'en est pas moins un de ces graveurs laborieux et doués d'un talent réel, qui, ayant eu le soin de ne travailler que d'après de grands maîtres, méritent la reconnaissance des jeunes artistes, et l'estime des amateurs. Il mourut en 1615, à 63 ans. N—L.

ALBERTI (VALENTIN), professeur de théologie à Leipsick, né en 1635, à Lehna, en Silésie, et mort à Leipsick, en 1697. On a de lui un grand nombre d'écrits polémiques contre Puffendorf, Thomasius, le cartésianisme, les Coccejens, et plusieurs adversaires de la communion d'Augsbourg, surtout Bossuet et le comte Léopold de Collonitsch, évêque de Wienerisch-Neustadt. Alberti attaqua aussi, dans plusieurs pamphlets, l'orthodoxie du pieux Spener, ce Fénelon de l'Eglise luthérienne, accusé, par les théologiens rigoureux de sa communion, de pencher pour le mysticisme. Ceux de ses nombreux ouvrages qui ont été le mieux accueillis par ses contemporains, et le plus fréquemment réimprimés, sont : *Compendium juris naturæ* (dirigé contre le livre de Puffendorf), et *Interesse præcipuarum religionum christian*. On a de Valentin Alberti deux dissertations curieuses : *de Fide hæreticis servanda*, Leipsick, 1662, in-4°. Adelung, qui a donné le catalogue de ses ouvrages, dit que ses poëmes allemands ne sont pas mauvais, eu égard à l'imperfection de la langue et au faux goût de son temps. Son portrait a été gravé par Phil. Kilian, in-fol. (*Voy.* Pipping, *Memoria theologorum nostra ætate clarissimorum Decades*, t. 5, p. 678, *ss.*) S—R.

ALBERTI (MICHEL). *Voyez* ALBERT.

ALBERTI (GEORGE-GUILLAUME), prédicateur à Tundern, bourg du Hanovre, naquit en 1725. Après avoir terminé ses études, il séjourna quelques années en Angleterre, et apprit si bien l'anglais, qu'il écrivit dans cette langue un petit ouvrage intitulé : *Pensées sur l'Essai sur la religion naturelle* de Hume ; il prit, sur le titre, le nom d'*Alethophilus Gottingensis*. De retour en Allemagne, il publia des *Lettres sur l'état de la religion et des sciences dans la Grande-Bretagne*, ouvrage plein de traits intéressants et de réflexions utiles, Hanovre, 1752-54 ; ainsi qu'un *Essai sur la religion*, *le culte*, *les mœurs et les usages des quakers*, ib., 1750. Il mourut en 1758. G—T.

ALBERTI (JEAN), qui fut d'abord ministre à Harlem, ensuite professeur de théologie dans l'université de Leyde, naquit en 1698, à Asse, au pays de Drente, en Hollande. A l'exemple d'Elsner, de Raphelius, du célèbre Lambert Bos, qu'il avait eu pour maître à l'université de Franeker, et de quelques autres théologiens qu'on a nommés *philologues sacrés*, il recueillit, dans les auteurs profanes, tous

(1) Quelques savants pensent que cette découverte appartient aux anciens, et produisent, à l'appui de leur opinion, une phrase du livre d'Ocellus Lucanus, *de la Nature*. C. W—R.

les passages parallèles qui pouvaient justifier les locutions grecques du Nouveau Testament, et défendre le style des évangélistes et des apôtres, contre les critiques qui le trouvent barbare et plein d'hébraïsmes. Il publia le résultat de ce travail en 1725, sous ce titre : *Observationes philologicæ in sacros Novi Fœderis libros*, Leyde, in-8°. Cet ouvrage, fruit de la plus vaste lecture, fit le plus grand honneur au jeune théologien. Encouragé par ce succès, et par les éloges qu'il reçut des plus savants hommes de ce temps, Alberti donna, en 1727 : *Periculum criticum, in quo loca quædam cum Veteris ac Novi Fœderis, tum Hesychii et aliorum illustrantur, vindicantur, emendantur*, Leyde, in-8°. Dans ce livre, dont le titre annonce suffisamment l'objet, Alberti montra une connaissance peu commune des lexicographes et des grammairiens grecs. Quelques années après, il conçut le projet d'une nouvelle édition du Dictionnaire d'Hésychius. Pour donner à ce travail la plus grande perfection possible, il se livra à d'immenses recherches, et ramassa de toutes parts de nombreux matériaux. Parmi les papiers qui lui furent communiqués par Fabricius, se trouva un Glossaire inédit des mots du Nouveau Testament; il crut à propos de le publier, en y joignant un commentaire et quelques mélanges de critique. Le livre fut imprimé à Leyde, en 1735, in-8°, sous ce titre : *Glossarium græcum in sacros Novi Fœderis libros. Accedunt miscellanea critica in Glossas Nomicas, Suidam, Hesychium, et index auctorum ex Photii lexico inediti*. Ce ne fut que dix ans après, en 1746, que parut à Leyde le premier volume in-fol. de l'Hésychius. L'attente des savants ne fut pas trompée, et cette édition sembla répondre en tout à la grande réputation d'Alberti. Il était parvenu au K du second volume, quand il fut attaqué de la colique de Poitou, maladie fort commune en Hollande, pendant l'hiver. Pendant trois ans, il fut obligé de renoncer au travail; enfin, il put reprendre son édition interrompue. Déjà l'impression en était à l'U; le manuscrit était disposé jusqu'au mot ψαλόνης, lorsqu'il mourut le 15 août 1762, à l'âge de 65 ans. Le second volume d'Hésychius, complété par les soins de Ruhnkenius, parut à Leyde, en 1766. Il y a de lui, dans les *Miscellaneæ Observationes*, plusieurs morceaux de critique littéraire sous le nom de *Gratianus de Sancto Bavone*. Quelques fragments de ses lettres à Fabricius ont été publiés par Reimar dans la vie de ce savant. Il a donné en 1725, dans la 8e partie de la *Bibliothèque de Brême*, un *Essai d'observations critiques sur Hésychius*, et c'est par ce morceau qu'il débuta dans la carrière philologique. Il avait eu le projet de donner le *Dictionnaire homérique* d'Apollonius, publié depuis avec des remarques savantes par de Villoison, Paris, 1773, 2 vol. in-4°; et après de Villoison, par Herman Tollius, Leyde, 1788, in-8°. B—ss.

ALBERTI DI VILLANOVA (FRANÇOIS D'), auteur du meilleur dictionnaire français-italien et italien-français que nous ayons, était né à Nice, en 1737. Le succès des trois premières éditions de son dictionnaire l'engagea à le perfectionner dans une quatrième, qu'il donna à Marseille en 1796, 2 vol. in-4°. Son *Dizionario universale critico enciclopedico della lingua italiana*, imprimé à Lucques en 1797, est fort estimé, et peut tenir lieu, à des étrangers, du dictionnaire de la Crusca. Alberti était occupé à en donner une nouvelle édition, lorsqu'il mourut à Lucques, en 1800. L'abbé François Federighi, son collaborateur, resta chargé par lui d'en publier le dernier volume. Cette édition a paru en 1805, Lucques, 6 vol. in-4°. G—É.

ALBERTI (DOMINIQUE), célèbre musicien italien, né à Venise, vers la fin du 17e siècle, se fit à Rome une grande réputation comme joueur de clavecin, et inventa une nouvelle manière de toucher cet instrument. Il mit en musique l'*Endymion* de Métastase, et publia quelques œuvres de sa composition. C. W—R.

ALBERTINELLI (MARIOTTO DI BAGIO) était élève de Cosimo Rosselli, en même temps que Baccio della Porta, plus connu sous le nom de Fra Bartolomeo; ils devinrent amis et travaillèrent ensemble, jusqu'à la retraite de Baccio dans un couvent. Leur manière était si semblable, qu'on confondait leurs ouvrages : Baccio ayant laissé imparfait son tableau du *Jugement dernier*, Albertinelli le termina, et on crut qu'il était de la même main. Il peignit seul plusieurs tableaux d'église, parmi lesquels on cite celui qu'il fit pour la Chartreuse de Florence. Albertinelli était d'un esprit inquiet et inconstant ; il aimait les plaisirs et la bonne chère ; et, dans l'espoir de satisfaire ses goûts avec plus de liberté, il abandonna la peinture pour se faire aubergiste. Il quitta bientôt cet état pour aller dans un couvent près de Viterbe, où il commença un tableau; mais, avant qu'il l'eût fini, il lui prit fantaisie de voir Rome. A son retour, il s'abandonna à toute la fougue de ses passions, tomba malade d'épuisement, et expira à Florence, vers l'an 1520, à l'âge de 45 ans. Il fut enterré dans l'église de St-Pierre-Majeur. Albertinelli eut plusieurs élèves, parmi lesquels on distingue particulièrement Guiliano Bugiardini, Francia Bigio et le Visino, tous trois Florentins. C—N.

ALBERTINI (PAUL DEGLI), né à Venise vers l'an 1430, entra, dès l'âge de dix ans, dans l'ordre des servites, et y fit profession à seize ans. Après avoir professé la philosophie, et s'être distingué dans la carrière de la prédication, par ses talents et par son zèle, il fut proposé à l'évêché de Torcello; mais ce fut un autre qui l'obtint. La république de Venise l'employa dans des missions honorables, et même, assure-t-on, dans une ambassade auprès du sultan des Turcs. Albertini mourut dans la force de l'âge, en 1475; sa réputation était si grande à Venise, qu'on frappa en son honneur une médaille en bronze, après sa mort. Il laissa, selon le Sansovino, plusieurs ouvrages écrits en latin, tels que : *de Notitia Dei; de condendo christiano Testamento; de Ortu et Progressu sui ordinis*, et une *Explication du Dante*, aussi en latin, ouvrages que le P. Possevin a faussement attribués, dans son *Apparat sacré*, au frère Paul Nicolletti, ermite de St-Augustin. G—É.

ALBERTINI (François), ecclésiastique florentin, et savant antiquaire, florissait au commencement du 16e siècle. Il a publié : 1° *de Mirabilibus novæ et veteris urbis Romæ*, ouvrage divisé en trois livres, et dédié à Jules II, Rome, 1505, in-4°, réimprimé en 1510, 1515, 1519 et 1520. On a eu, depuis, de meilleurs ouvrages sur le même sujet; mais celui d'Albertini jouit encore de quelque estime. 2° *Tractatus brevis de laudibus Florentiæ et Saonæ* (Savone). Il composa ce traité en 1509 : on le trouve ordinairement réuni à la 3e édition de l'ouvrage précédent, qui est de 1515. 3° Un Mémoire en italien, sur les statues et les peintures qui sont à Florence, de la main d'habiles maîtres, anciens et modernes, Florence, 1510, in-4°. G—É.

ALBERTINI (François), jésuite napolitain, né à Cantazaro dans la Calabre, professa la théologie et la philosophie à Naples, où il mourut le 15 juin 1619. Il a donné une théologie sous le titre de *Corollaria theologica ex principiis philosophicis deducta*, Naples, 1606 et 1610, 2 vol. in-fol., Lyon, 1616, id. Il se fit encore remarquer par un livre intitulé *de Angelo custode*, où il soutient que les brutes ont aussi leurs anges gardiens. C.T—Y.

ALBERTRANDY (Jean-Chrzciciel ou Chrétien), prélat et historien polonais, naquit à Varsovie en 1731, fils d'un boucher, et entra à l'âge de seize ans dans la société de Jésus. Après avoir enseigné douze ans dans les maisons de Pultuck, de Plock, de Nieswiez et de Wilna, il fut appelé par Joseph Zaluski, qui le nomma son bibliothécaire et le chargea du classement de ses livres. En 1764, l'archevêque-primat Lubienski lui confia son neveu, Félix Lubienski. Après avoir dirigé les études de ce jeune homme, Albertrandy l'accompagna dans ses voyages, notamment en Italie. Le jeune Lubienski offrit au roi Stanislas-Auguste, en 1775, la collection d'anciennes médailles qu'il avait recueillies en Pologne et dans ses voyages : le monarque l'ayant apprécié, le nomma son lecteur et directeur de son cabinet d'antiquités. Albertrandy, admis à l'intimité du prince, lui parla des documents de l'histoire de Pologne qui se trouvaient dans les bibliothèques et archives étrangères. Le roi le chargea de les rassembler. Albertrandy se rendit en Italie (1782), où pendant trois ans il fut occupé à transcrire dans la bibliothèque du Vatican et dans différentes archives tout ce qui se rattachait à l'histoire de son pays. Ces copies ou, comme il les appelait, ces *excerpta*, écrites de sa main, formaient une collection de 110 volumes in-fol. Pendant l'époque malheureuse où les princes de la maison de Wasa commandèrent en Pologne, un grand nombre de livres, de diplômes et de manuscrits avaient été transportés en Suède. Par exemple, les jésuites de Braunsberg, en Warmie, avaient une riche bibliothèque; Gustave-Adolphe en fit don à l'Académie d'Upsal, lorsqu'en 1626, il se fut emparé de Braunsberg. Albertrandy, revenu de l'Italie, alla en Suède pour y faire le même travail. Admis dans les bibliothèques et dans les archives de Stockholm et d'Upsal, mais sans avoir pu obtenir, comme en Italie, la permission de prendre des copies, il passait la journée à lire attentivement, et en rentrant chez lui il faisait ses *excerpta*. Doué d'une mémoire très-heureuse, il pouvait mettre sur le papier tout ce qu'il avait lu. Ainsi il composa une nouvelle collection qui, jointe à ce qu'il avait recueilli en Italie, formait un manuscrit de 200 volumes in-fol. Ces richesses étant déposées dans la bibliothèque du roi de Pologne, Naruszewicz et Albertrandy en ont fait usage pour les travaux qu'ils ont publiés sur l'histoire de ce royaume. De la bibliothèque du roi la collection passa entre les mains de Thadée Czacki, qui l'acheta pour la bibliothèque du gymnase de Krzémiéniecz en Wolhynie, où elle doit se trouver aujourd'hui. Le prince Adam Czartoryski a aussi acquis, pour sa bibliothèque de Pulawie, un grand nombre de diplômes qui ont rapport à l'histoire de Pologne. Stanislas-Auguste, voulant témoigner sa satisfaction à Albertrandy, le nomma son bibliothécaire, et lui donna l'évêché de Zénopolis. Il lui conféra aussi les insignes de l'ordre de St-Stanislas et la grande médaille d'or qui porte l'inscription *Merentibus*. Chargé de mettre en ordre la belle bibliothèque de ce monarque, Albertrandy en fit un catalogue dans lequel on trouve des remarques critiques sur chacun des ouvrages. Ce catalogue, composé de 10 volumes in-8°, a été, par les soins de Thadée Czacki, transporté avec la bibliothèque royale à Krzémiéniecz. C'est à Albertrandy que la ville de Varsovie doit l'érection de son académie, connue sous le nom de *Société des Amis des sciences*; il la présida jusqu'à sa mort, arrivée au mois d'août 1808. Albertrandy avait reçu de la nature de rares talents, qu'il sut perfectionner par une constance de travail peu commune. On l'appelle le *Polyhistor polonais*. Il saisissait promptement, et savait ranger ses idées avec ordre et méthode. Sa mémoire était si sûre, qu'il rendait mot à mot les passages les plus étendus qu'il venait de lire. Il écrivait avec pureté dans sa langue maternelle. Il savait le grec, le latin, l'hébreu et la plupart des langues européennes, comme le français, l'anglais, l'italien et l'allemand; il écrivait même correctement quelques-unes de ces langues. Aucune branche des connaissances humaines ne lui était étrangère; mais il s'était particulièrement exercé dans la littérature classique et dans les antiquités. Après sa mort, son élève Félix Lubienski, alors ministre de la justice, lut une notice sur lui à l'Académie de Varsovie. Ses ouvrages publiés sont : 1° *les Annales de la république romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'aux temps des Césars, d'après Macquer, avec des additions qui ont rapport à l'histoire, à la géographie, aux mœurs, aux formes du gouvernement, aux spectacles, aux sacrifices, aux fonctions et dignités chez les Romains*, etc. (en polonais), Varsovie, 1768, in-8°. L'auteur en a fait paraître une seconde édition bien préférable à la première, Varsovie, 1806, 2 vol. in-8°. 2° *Annales du royaume de Pologne* (en polonais), Varsovie, 1768, in-8°. L'auteur avait pris pour modèle l'*Abrégé chronologique de l'his-*

toire de Pologne, par Fréd.-Aug. Schmid, Varsovie et Dresde, 1763, in-8°. Albertrandy y ajouta le règne d'Auguste III ; et, d'après les changements qu'il avait faits à l'ouvrage, il doit en être considéré comme l'auteur plutôt que comme le traducteur. 3° Le *Moniteur* qui a paru à Varsovie depuis 1764 jusqu'en 1784 contient un grand nombre d'articles donnés par Albertrandy. 4° *Les Entretiens agréables et utiles* parurent en polonais à Varsovie, depuis 1769 jusqu'en 1777. Ce recueil périodique, dont nous avons 16 volumes, fut fondé par Naruszewicz, et continué par Albertrandy ; les volumes qui appartiennent à ce dernier ont été réimprimés. 5° *Antiquités romaines éclaircies par les médailles frappées dans les temps de la république et des seize premiers Césars, et conservées dans le cabinet de Stanislas-Auguste, roi de Pologne* : mémoires lus par Jean Albertrandy en différentes séances de l'Académie royale de Varsovie; ils se trouvent dans ceux de l'Académie, d'où ils ont été tirés et réimprimés à part à l'imprimerie des Piaristes, 3 vol., 1805, 1807 et 1808. Le second volume est intitulé : *Monuments pour l'histoire ancienne, en particulier pour celle de Rome, d'après les médailles de la république romaine et des Césars, jusqu'à l'empereur Commode.* 6° On trouve aussi dans les Mémoires de l'Académie de Varsovie un grand nombre de dissertations et discours prononcés aux séances de l'Académie. La dissertation *sur les Muses*, insérée dans le premier volume des Mémoires de l'Académie, a été publiée séparément, Varsovie, 1801, in-8°, et traduite en latin par l'auteur même, Varsovie, imprimerie des Piaristes, 1801, in-8°. La dissertation *sur le Soleil, comme divinité païenne*, insérée dans le tome 4 des Mémoires de l'Academie, est remarquable par l'étendue des recherches. Tous les ouvrages d'Albertrandy sont écrits dans un style pur, elégant; ses pensées sont fortement exprimées, les périodes sont pleines, arrondies; on sent que c'est un Polonais qui a étudié et qui possède parfaitement la langue de Tite-Live et de Cicéron. Comme fondateur et président de l'Académie de Varsovie, Albertrandy avait ouvert la première séance. Il parut, contre son discours, une brochure anonyme adressée à la Société des amis des sciences (en polonais), Varsovie, 1801, in-8°. On y reproche à Albertrandy d'avoir étouffé les mouvements de son cœur, et parlé contre sa conviction. Le prélat, déjà septuagénaire, ne crut point devoir répondre à une critique, d'ailleurs assez modérée. Albertrandy a laissé en manuscrit : 1° *Histoire de Pologne, pour les trois derniers siècles, expliquée par les médailles de l'époque* ; 2° *Choix des annales polonaises jusqu'au règne de Vladislas IV*; 3° *Histoire d'Étienne Battori*. Ces manuscrits étant tombés entre les mains des parents du défunt, on n'a publié jusqu'à present que l'*Histoire de Battori* (en polonais), Varsovie, 1823, in-8°. G—Y.

ALBERY, ou AULBERY (GEORGE), né à Charmes, petite ville de Lorraine, sur la Moselle, poëte médiocre, fut secrétaire de Charles III, duc de Lorraine. Dom Calmet, dans la *Bibliothèque de Lorraine*, n'indique ni l'époque de sa naissance ni celle de sa mort; mais on est assuré qu'il vivait encore en 1616, puisqu'il publia, cette même année, la *Vie de St. Sigisbert, roi d'Austrasie* ; à la suite de cet ouvrage, imprimé à Nancy, in-8°, se trouve une description de la Lorraine, et en particulier de la ville de Nancy. On a du même auteur : *Cantique sur le Miserere*, Nancy, Garnich, 1613; *Hymnes sur l'Ascension de N.-S.*, Nancy, Garnich, et *une pièce en vers pour être chantée*. Ces ouvrages doivent être extrêmement rares, puisqu'ils avaient échappé aux recherches de l'abbé Goujet, qui ne les indique que d'après dom Calmet. W—s.

ALBI (HENRI), né à Bolène, dans le comtat Venaissin, en 1590, entra chez les jésuites à l'âge de seize ans. Après y avoir professé les humanités pendant sept ans, il étudia la théologie, qu'il professa avec la philosophie pendant douze ans, et fut successivement recteur des colléges d'Avignon, d'Arles, de Grenoble et de Lyon. Il mourut à Arles, le 6 octobre 1659. On a de lui : 1° *Eloges historiques des cardinaux français et étrangers, mis en parallèle*, Paris, 1644, in-4°, ouvrage très-superficiel, dont le P. Lelong cite une édition, sous le titre de : *Histoire des cardinaux illustres qui ont été employés dans les affaires d'État, augmentée des Vies des cardinaux de Bérulle, de Richelieu et de la Rochefoucault*, Paris, 1653, in-4°. 2° L'*Anti-Théophile paroissial*, Lyon, 1649, in-12. Bonaventure Bassée, capucin, avait publié à Anvers, en 1635, le *Theophilus parochialis*. Benoît Puys, curé de St-Nizier, à Lyon, en donna une traduction en 1649. Le traducteur déclarait avoir entrepris son travail pour répondre à ceux qui déclamaient contre la messe de paroisse. Albi publia alors l'*Anti-Théophile*, où il attaque avec emportement Puys, qui répliqua par sa *Réponse chrétienne*, etc. Albi reprit la plume, et fit imprimer : 3° *Apologie pour l'Anti-Théophile paroissial*, Lyon, 1649, in-8°, sous le nom de Paul de Cabiac. L'année suivante, les deux adversaires se réconcilièrent. 4° Une traduction de l'*Histoire du royaume de Tunquin et des grands progrès que la prédication de l'Évangile y a faits depuis l'année 1627 jusqu'à l'année 1646, composée en latin par le P. Alexandre de Rhodes*, Lyon, 1651, in-4°, ouvrage curieux, mais dont le style est pesant. 5° Les Vies de plusieurs personnages pieux, et quelques ouvrages de piété, dont on trouve la liste dans le t. 33 des *Mémoires* de Nicéron. A. B—T.

ALBICANTE (JEAN-ALBERT), mauvais poëte milanais, vivait au 16ᵉ siècle; la médiocrité de son talent ne l'empêchait pas d'être rempli d'orgueil; il était même si sujet aux emportements et à la colère, qu'on lui donna les surnoms de *Furibondo* et de *Bestiale*; il eut des querelles très-bruyantes avec le Doni et Pierre Arétin : ce dernier était surtout un adversaire digne de lui. On a de l'Albicante : 1° un poëme italien, en 277 octaves, sans division de chants, intitulé : *Histoire de la guerre du Piémont*, imprimé à Venise, en 1539, in-8° ;

2° une espèce de poëme allégorique, intitulé : *l'Anatomie d'amour* ; 3° un autre sur l'entrée de Charles-Quint à Milan, et un qui a pour titre : *les Faits glorieux de l'empereur Charles Quint*, imprimé à Rome, en 1567, in-8°, poëme dont il parle dans la dernière stance de son *Histoire du Piémont*, et qui, par conséquent, est bien de lui, quoiqu'on l'ait voulu attribuer à Jules-César Albicante, moine olivetain, que quelques-uns ont cru être son fils. Les lettres et les sonnets de l'Albicante se trouvent dans plusieurs recueils de son temps, dans le livre d'Antoine Doni, intitulé : *la Zucca*, etc. G—É.

ALBICUS, archevêque de Prague dans le 15e siècle, montra des dispositions favorables à Jean Hus et autres réformateurs. Il a composé trois traités de médecine, savoir : *Praxis medendi*, *Regimen sanitatis*, *Regimen pestilentiæ*, imprimés à Leipsick en 1484, longtemps après la mort de l'auteur. C. T—Y.

ALBIGNAC (LOUIS-ALEXANDRE D'), né le 22 mars 1739, à Arrigas, près du Vigan, entra au service à l'âge de seize ans, avec le grade de sous-lieutenant, dans le régiment de Hainaut infanterie, et se trouva l'année suivante au siége de St-Philippe, dans l'île de Minorque. Le régiment de Hainaut ayant été réformé après la guerre de sept ans, Albignac alla joindre en Amérique celui de Boulonnais, dans lequel il obtint une compagnie. Plus tard il fut appelé au commandement de la Piève d'Istria, en Corse; il y resta jusqu'au 30 décembre 1772, et fut alors nommé lieutenant-colonel du régiment de Pondichéry, qu'il commanda en l'absence du colonel. En 1778, le général anglais Munro vint faire le siége de cette ville avec une armée de 22,000 hommes; la garnison, commandée par d'Albignac sous les ordres du général Bellecombe, gouverneur de la place, n'était que de 700 hommes. Elle fit néanmoins une longue défense, et obtint une capitulation honorable. La conduite qu'avait tenue d'Albignac pendant ce siége lui valut le titre de colonel du régiment de Pondichéry, de brigadier d'infanterie dans les colonies (22 août 1780), et, l'année d'après, une pension de 2,400 fr. sur le trésor royal. Il continua de servir dans l'Inde, où il fut employé à la fois comme major général de l'armée et comme brigadier. Le 13 juin 1783, il se trouvait, avec la brigade d'Austrasie qu'il commandait, et le reste de l'armée française forte de 10,000 hommes, au sud de Goudelour, seule place que la France possédât encore sur le continent indien, lorsque le général anglais Stuart, à la tête de 17,000 hommes, vint attaquer notre armée, et menacer cette place. Un combat meurtrier s'engagea : un corps de Cipayes français prit la fuite dès le commencement de l'action : les Français furent repoussés et mis en désordre sur presque tous les points; mais la division d'Albignac, après avoir défait le corps anglais qui lui était opposé, se porta au secours des régiments qui pliaient, rétablit le combat, et força les Anglais à la retraite. Ce succès, dont le résultat était important, puisqu'il nous conservait Goudelour, notre dernier pied à terre dans l'Inde, fut dû principalement au baron d'Albignac, et surtout à la manière habile dont il se servit de l'artillerie, qu'il ne cessa de diriger lui-même. Le bailli de Suffren l'en félicita par une lettre flatteuse; la cour le nomma brigadier au département de la guerre, et lui accorda une pension de 4,000 francs sur le trésor royal, et de 1,000 francs sur les invalides de la marine. Le baron d'Albignac ramena sa brigade en France après la paix (1784); le 9 mars 1788 il fut nommé maréchal de camp, et employé en cette qualité, le 8 novembre 1790, dans la neuvième division de l'intérieur (1). La conduite qu'il avait tenue comme commandant des troupes de ligne du département du Gard, au milieu des troubles qui agitaient cette contrée, fut approuvée par l'assemblée constituante dans sa séance du 23 février 1791. Chargé d'une expédition contre le camp de Jalès, il était parvenu, à la tête de 7 à 8,000 hommes, tant de gardes nationaux que de troupes de lignes, à dissoudre ce camp, à s'emparer des principaux chefs des insurgés, et à disperser les autres, sans effusion de sang et sans tirer un coup de fusil. A la fin de septembre suivant, il fut l'un des trois commissaires désignés par le roi pour l'exécution du décret qui réunissait à la France le comtat Venaissin; mais il se dégoûta bientôt de cette mission difficile, et s'en démit dès le commencement de décembre. Le 22 mai 1792, le roi le nomma lieutenant général. Au mois de juillet il parvint à réprimer quelques tentatives de désordre qui eurent lieu en Auvergne. Au commencement de la guerre, le baron d'Albignac reçut l'ordre de se rendre à l'armée des Alpes, qu'il commanda par intérim en l'absence du général en chef Kellermann; il passa, le 8 avril 1793, à l'armée du Rhin, et n'y resta que jusqu'au 1er juin suivant. Rentré alors dans ses foyers, un arrêté du directoire exécutif, du 9 thermidor an 7, le nomma commandant de la dixième division militaire : il quitta définitivement le service le 7 floréal an 9, après quarante-six ans de travaux. Retiré au Vigan, il y est mort vers 1820. Le baron d'Albignac était chevalier de St-Louis depuis 1774; le roi le nomma commandeur du même ordre le 27 décembre 1814; un décret du 8 germinal an 13 (29 mars 1805) l'avait nommé chevalier de la Légion d'honneur. Une notice sur ce général, ornée de son portrait, a été imprimée dans les *Tablettes militaires du département du Gard*, et séparément, sans date, in-8° de 16 pages. F—LL.

ALBIGNAC (PHILIPPE-FRANÇOIS-MAURICE, comte D'), lieutenant-général, issu de la même famille, mais d'une autre branche que le précédent (2), était né le 7 juillet 1775, à Milhaud, dans le Rouer-

(1) Cette division était alors formée des départements de l'Ardèche, de la Lozère, du Gard, de l'Aveyron, du Tarn et de l'Hérault.

(2) Le général d'Albignac, dont l'article précède, était de la branche des d'Albignac, barons d'Arre; son père avait été capitaine d'infanterie, et plusieurs de ses ancêtres s'étaient distingués dans les armes. Le titre de baron d'Arre avait été conféré à Charles d'Albignac, son trisaïeul, en 1662, pour récompenser sa valeur au siége de Cresseil. Le comte Philippe-François Maurice était d'Albignac de Castelnau.

gue. Il fut élevé aux pages du roi (1) et entra ensuite dans un régiment, avec le grade de lieutenant. En 1792, il émigra avec son père et rejoignit l'armée des princes; il y servit comme aide de camp de son grand-oncle maternel, le comte de Montboissier, commandant des compagnies rouges, et passa ensuite au service d'Autriche. Il rentra en France après le 18 brumaire, et plus tard prit du service dans les gendarmes d'ordonnance de la garde impériale, commandés par le comte de Laval-Montmorency. Il y avait le grade de colonel, lorsque ce corps ayant été licencié (1808), le comte d'Albignac passa au service de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, qui le nomma son aide de camp, puis son grand écuyer, et lui conféra le titre de général de brigade : il remplissait en même temps les fonctions de ministre de la guerre. L'année suivante, le comte d'Albignac eut le commandement de l'avant-garde du dixième corps de l'armée d'Allemagne, et fut chargé de poursuivre le fameux chef de partisans Schill (*voy.* ce nom), sur lequel il prit le fort de Domitz. Par lettres patentes du 3 mai 1810, Jérôme Bonaparte créa d'Albignac comte de Ried, et lui donna le fief de ce nom; mais on dit que le zèle de ce général à réprimer les dilapidations et les désordres lui avait attiré l'animadversion de la cour du nouveau roi. A la suite de quelques intrigues dirigées contre lui, il eut une entrevue avec Jérôme, auquel il offrit sa démission. Le roi la refusa, traita son ministre avec une affectueuse bonté, et lui reprocha en termes bienveillants son ingratitude; puis le Moniteur westphalien du lendemain apprit à M. d'Albignac que sa démission avait été acceptée pour cause de santé, et qu'il devait partir pour le midi de la France; qu'au surplus son traitement lui était conservé intégralement. D'Albignac rejeta cette dernière faveur et quitta sur-le-champ Cassel. A son retour en France, il fut employé comme chef d'état-major du sixième corps de la grande armée, sous les ordres du maréchal Gouvion-St-Cyr, et fit ainsi la campagne de Russie. En 1813 il fut nommé commandant du département du Gard. Le retour des Bourbons, l'année suivante, le fit mettre d'abord à la demi-solde; mais il fut nommé, le 8 juillet 1814, chevalier de St-Louis; le 24 août, officier de la Légion d'honneur. Lors du débarquement de Bonaparte sur les côtes de Provence, il accourut à Paris, accompagna le maréchal Gouvion-St-Cyr à Orléans, comme son chef d'état-major; et, après la défection des troupes dans cette ville, il se rendit sur les bords du Rhône, auprès du duc d'Angoulême, qu'il rejoignit à Valence, lorsqu'il ne restait plus à ce prince d'autre parti à prendre que celui de la retraite. D'Albignac se retira dans sa famille, au Pont-St-Esprit, et pendant que le duc d'Angoulême était prisonnier dans la même ville, il pénétra jusqu'à lui, et en reçut des pleins pouvoirs, avec lesquels il se rendit à Lyon, puis dans les Pays-Bas, auprès de Louis XVIII. Il rentra en France avec le roi, et fut nommé, en juillet 1815, secrétaire général du département de la guerre sous le maréchal Gouvion, place qu'il conserva jusqu'à la retraite de ce ministre, au mois de septembre suivant. D'Albignac fut nommé peu après commandant de l'école militaire de St-Cyr, et promu au grade de lieutenant-général le 25 avril 1821. Il avait fait partie en 1816 du conseil de guerre qui condamna à mort par contumace le général Lallemand jeune. (*Voy.* ce nom.) En 1822 il quitta la direction de l'école de St-Cyr, et se retira du service. Il était atteint déjà de la maladie douloureuse qui, après deux années de souffrances, termina ses jours, le 31 janvier 1824. Aux titres que nous avons énumérés, le comte d'Albignac joignait ceux d'inspecteur général d'infanterie et de membre de la commission pour organiser la défense du royaume (1818); de commandeur de l'ordre de St-Louis, et de l'ordre saxon de St-Henri. F—LL.

ALBIGNAC (le baron D'), maréchal de camp, né à Bayeux en 1782, entra au service comme simple cavalier, et arriva par tous les grades à celui d'officier, dans la campagne de 1805. Sa bravoure l'avait déjà fait distinguer par le maréchal Ney, qui se l'attacha comme aide de camp. Il fit avec ce général les campagnes d'Espagne de 1808 à 1812, le suivit dans l'expédition de Russie, et partagea, pendant la retraite qui mit fin à cette gigantesque entreprise, les périls et la gloire du maréchal. Il eut les pieds et les mains gelés, et se trouvait au nombre des cent vingt hommes qui, seuls du troisième corps d'armée, repassèrent le Niemen les armes à la main. A l'ouverture de la campagne suivante, il fut nommé colonel du 138e régiment d'infanterie; il se trouvait avec ce régiment à la bataille de Leipsick et prit part à la mémorable campagne entre la Seine et la Marne. Lorsqu'il vit que tout espoir était perdu pour la cause de Napoléon, il fit sa soumission au roi, et son régiment n'ayant pas été conservé dans la nouvelle organisation de l'armée, il fut promu au grade de maréchal de camp. Au mois de mars 1815, le baron d'Albignac fut du nombre des officiers généraux désignés par le roi pour commander les volontaires qui se réunissaient à Vincennes. Les événements ayant rendu inutile toute résistance en faveur de la cause royale, il se retira dans sa province, où il fut nommé membre de la chambre des représentants. Il se rendit à son poste, ne s'y fit nullement remarquer, et resta dévoué au parti royaliste. Louis XVIII, après son retour, le nomma président du collége électoral de Bayeux; mais il ne fut point appelé à la députation. Il a fait depuis partie de différents comités militaires établis par les ministres de la guerre; en 1820 il fut nommé inspecteur général d'infanterie; devint, en 1821, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et fut désigné, en 1823, pour commander une brigade du premier

(1) Nous répétons cette assertion d'après les Biographies qui nous ont précédés, en faisant observer que son nom ne se trouve pas dans les listes, à la vérité, bien incomplètes, des pages de la chambre, de la grande et de la petite écurie, insérées par M. de St-Allais dans son *Nobiliaire univ. de France*, t. 3, p. 527 et suiv., et que nous l'avons aussi vainement cherché dans celles que fournit l'*Almanach de Versailles*, de 1782 à 1789.

corps de l'armée qui, sous les ordres du duc d'Angoulême, se rendait en Espagne. Cette brigade, après avoir pris part au siége de St-Sebastien, fut dirigée sur les Asturies; elle défit à Fuente de Tieras le général espagnol Palarea. D'Albignac contribua encore à la prise de la Corogne, et, après avoir soumis la Galice, il reçut ordre de conduire sa brigade en Castille; mais atteint dès lors d'une maladie inflammatoire, causée par les fatigues de la marche dans un pays montueux, il n'arriva à Madrid que pour y mourir, le 29 octobre 1823. Un mois auparavant il avait été promu au grade de grand officier de la Légion d'honneur. F—LL.

ALBINI (François-Joseph, baron d'), homme d'État célèbre, naquit en 1748, à St-Goar sur le Rhin, où son père (mort en 1796) remplissait les fonctions de directeur de la chancellerie du grand-duché de Hesse. Après avoir étudié le droit à Pont-à-Mousson, Dillingen et Wurzbourg, il exerça pendant deux ans la profession d'avocat au conseil aulique de Vienne, et débuta dans la carrière politique en qualité de conseiller de cour et de gouvernement du prince-évêque de Wurzbourg. En 1774, il devint assesseur à la cour impériale (*Kammergericht*) de Wetzlar; et en 1787, l'électeur de Mayence, Frédéric-Charles, le nomma référendaire intime de l'Empire, ce qui le mit en relation directe avec le gouvernement de Joseph II. Ce prince, qui l'honorait de son amitié, lui confia, en 1789, des missions extraordinaires auprès de plusieurs cours de l'Allemagne, et le mit, plus tard, à la tête des finances de l'Autriche. Après la mort de l'Empereur, l'électeur de Mayence choisit le baron d'Albini pour son représentant à l'assemblée électorale de Francfort, et le nomma en même temps chancelier aulique et ministre d'État, fonctions qui centralisèrent dans ses mains toute la haute administration du pays. Albini justifia la confiance de son souverain en déployant un zèle et une activité extraordinaires; mais tous ses efforts devinrent inutiles devant les progrès de la révolution française. Albini se trouvait à Mayence lorsque cette ville fut assiégée en 1792, et fit partie du conseil qui régla les articles de la capitulation. Après que les Prussiens eurent repris cette place, en 1793, il y organisa les troupes de l'électeur. En 1797, il assista au congrès de Rastadt, en qualité de ministre plénipotentiaire de Frédéric-Charles, et, quelque peu considérable que l'influence de son souverain fût dans cette assemblée, Albini déploya une grande énergie, notamment à l'époque où les troupes autrichiennes abandonnèrent aux Français la place de Mayence, en exécution des articles secrets du traité de Campo-Formio. La note qu'il remit sur cet événement aux plénipotentiaires français (publiée pour la première fois dans le t. 5 de la collection intitulée *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État*) fait beaucoup d'honneur à son caractère, et jette un grand jour sur la politique de ce temps-là. En 1799, il conclut pour l'électeur un traité de subsides avec l'Angleterre, et bientôt après il organisa la levée en masse (*landsturm*) de Mayence, dont il prit lui-même le commandement. Avec cette milice ramassée à la hâte, et tout à fait indisciplinée, il entreprit de nombreuses expéditions, dans lesquelles il montra beaucoup plus d'habileté qu'on n'en pouvait attendre d'un homme étranger à la profession des armes; il sortit notamment vainqueur d'un combat contre un corps hollandais sous le général Dumonceau, et harcela longtemps et vivement Augereau qui, plus d'une fois, s'est plaint, dans ses rapports au directoire, du mal qu'Albini faisait à ses troupes. Dans le mois de septembre 1801, l'électeur lui décerna un sabre dont la poignée d'or enrichie de diamants portait cette inscription : *Frédéric-Charles-Joseph à son Albini. Les combats de la Nidda, d'Aschaffembourg et de Neuhoff.* Albini remplissait les fonctions de président de la députation de Mayence, à Ratisbonne, à l'époque où mourut l'électeur Frédéric-Charles. Aussitôt qu'il fut instruit de cet événement, il reçut de l'armée et des autorités civiles le serment de fidélité à l'héritier de la couronne. Celui-ci lui conserva ses places, de sorte que toutes les affaires importantes du gouvernement continuèrent à passer par ses mains. Lorsque l'État de Mayence, par l'accession de son souverain à la confédération du Rhin, obtint un agrandissement de territoire, le zèle d'Albini ne fit que s'en accroître; et, quelque difficiles que fussent les circonstances, ce ministre rendit encore de très-grands services à son pays, soit comme militaire, soit comme administrateur. Les monarques alliés lui donnèrent en 1813 une preuve de leur estime, en lui confiant la présidence du conseil gouvernemental du grand-duché de Francfort, qu'ils venaient de faire occuper par leurs troupes. Quelque temps après, Albini fut appelé à Vienne, et accepta les fonctions de ministre d'Autriche près la diète germanique à Francfort; mais en se rendant à son nouveau poste il tomba malade, et mourut à Dieburg le 8 janvier 1816. Le baron d'Albini avait composé, pour sa réception au grade de docteur en droit à l'université de Wurzbourg, une dissertation inaugurale, ayant pour objet d'établir que la décision solennelle de la cour de Wetzlar, rendue en 1624, ne concernait pas les corps de métiers. Outre cet ouvrage, imprimé en latin en 1771, et en allemand l'année suivante, on ne connaît de lui que des articles insérés dans le Recueil de questions de droit (*Rechtsfaellen*), publié par Hoscher. M—A.

ALBINOVANUS (C. Pedo), poëte latin qui vivait sous Auguste et sous Tibère, avait composé des élégies, des épigrammes, et un poëme sur le voyage de Germanicus dans l'océan septentrional. Il ne reste de lui que les ouvrages suivants : 1° une élégie adressée à Livie, *sur la mort de Drusus*, son fils; elle est d'un style pur et noble. On y trouve des passages touchants, mais, étant composée de 474 vers, elle est un peu longue pour un de ces sujets où il est difficile d'éviter la monotonie. 2° Une élégie *sur la mort de Mécénas*, beaucoup plus courte que l'autre, mais moins estimée; quelques critiques ont même pensé qu'elle n'était pas d'Albinovanus, et l'attribuent à Ovide, ainsi que la suivante. 3° Une autre élégie, ayant pour titre : *les Dernières Paroles*

de Mécénas. Elle était jointe à la précédente dans les manuscrits; Scaliger crut devoir l'en séparer. Jean le Clerc, sous le nom de Théodore Goralle, a donné, en 1703, à Amsterdam, une édition in-8° de ce qui reste des poésies d'Albinovanus, avec des notes de Scaliger, d'Heinsius, etc. Il a adopté l'opinion du premier de ces savants, et pense qu'Albinovanus ne fit que mettre en vers les propres paroles de Mécénas. 4° Enfin, un fragment du poëme sur le voyage de Germanicus, cité ci-dessus. Ce morceau, en vers hexamètres, et une description des dangers qui menacèrent le prince et ses soldats, sur une mer peu connue des Romains. Il a été conservé par Sénèque, qui le préférait à tout ce que les autres auteurs latins avaient écrit sur de pareils sujets. Martial a également donné des éloges à Albinovanus. Ovide se félicite, dans une épître en vers qu'il lui adressa pendant son exil (*ex Ponto,* lib. 4, epist. 10), de ce que, malgré sa disgrâce, il conserve toujours l'amitié d'Albinovanus. D—T.

ALBINUS (DECIMUS-CLAUDIUS), issu des illustres familles romaines les Céiones et les Posthumes, à Adrumète, en Afrique. On lui donna le surnom d'*Albinus*, parce qu'il était d'une extrême blancheur en venant au monde; il apprit le grec, fit des progrès dans les lettres, et composa un traité sur l'agriculture, ainsi que des contes du genre des *Fables milésiennes*; un goût invincible l'entraina dans la carrière des armes, et souvent, en parlant de ce penchant que sa raison combattait, il citait ce vers de Virgile, que sa fin malheureuse put faire considérer comme une espèce de prophétie :

Arma amens capio, nec sat rationis in armis.

En l'an 175 de J.-C., 15ᵉ du règne de Marc-Aurèle, il empêcha l'armée qu'il commandait en Bithynie de se joindre au rebelle Avidius Cassius. Le consulat fut, dit-on, le prix de sa fidélité; il est vrai que Marc-Aurèle ne laissait aucune action estimable sans récompense; toutefois, on doit observer que le nom d'Albinus ne parait point à cette époque dans les Fastes consulaires. Gouverneur des Gaules sous Commode, il battit les Frisons, et commanda ensuite dans la Bretagne. Commode, qui craignait que deux chefs militaires ne méditassent une révolte, voulut s'assurer d'Albinus; il lui écrivit, et lui permit de prendre, à la tête de l'armée, le titre de César; mais Albinus, pressentant la chute prochaine de ce monstre, refusa prudemment ses offres. Un faux bruit de la mort de Commode s'étant répandu en Angleterre, Albinus y ajouta foi, et fit à son armée la proposition de rétablir la république. En agissant ainsi, Albinus se rendit cher au sénat; mais Commode, irrité, envoya en Angleterre Junius Severus, pour remplacer Albinus. Ce nouveau gouverneur n'était pas encore arrivé dans l'île, lorsqu'on y reçut la nouvelle, authentique cette fois, que Commode avait été immolé à la vengeance des Romains. Sévère, proclamé empereur, avait pour concurrents Julien et Pescennius Niger; il écrivit à Albinus une lettre par laquelle il lui témoignait le désir de l'adopter, et lui donnait le nom de César. Albinus se conforma aux intentions de Sévère, et se revêtit, en présence de son armée, des marques de sa nouvelle dignité; mais Sévère n'avait ainsi contribué à l'élévation d'Albinus que pour diminuer le nombre de ses propres ennemis : lorsqu'il eut vaincu les principaux d'entre eux, il résolut de se défaire d'un rival aussi aimé du sénat que lui-même en était haï; Albinus soupçonna les projets de Sévère, et fit arrêter les assassins qui devaient employer contre lui le fer et le poison : les tortures leur firent avouer la vérité. Albinus alors prit le titre d'empereur, et passa d'Angleterre dans les Gaules. Sévère, de son côté, se hâta de revenir d'Illyrie, et de marcher contre lui. Dans une bataille qui avait précédé son arrivée, ses troupes avaient été défaites : il n'en fut que plus déterminé à accélérer sa marche, et envoya une armée en Italie pour empêcher son compétiteur d'y entrer. Le sénat, qui avait témoigné tant d'affection pour Albinus, s'empressa aussitôt de le déclarer ennemi de la patrie. L'année suivante, Sévère passa les Alpes, et s'approcha de Lyon, d'où Albinus avait le dessein de se rendre en Italie. Ce dernier rassembla promptement ses troupes, et obtint d'abord un nouveau succès, en battant Lupus, un des généraux de Sévère; ensuite, les deux rivaux se livrèrent une grande bataille, le 19 février 197, dans une vaste plaine, près de Trévoux; chaque armée était composée de plus de 150,000 hommes, et la victoire fut longtemps disputée; à la fin, l'aile gauche d'Albinus fut entièrement défaite, et son camp pillé; l'aile droite, au contraire, commença par remporter un si grand avantage, que Sévère, selon Hérodien, fut contraint de fuir, après s'être dépouillé des ornements de sa dignité. A ces détails, Spartien ajoute que Sévère fut blessé, et que l'armée, qui le croyait mort, eut l'intention de proclamer un nouvel empereur; Dion dit qu'il eut un cheval tué sous lui, et que, s'étant jeté l'épée à la main au milieu de ses soldats qui fuyaient, il parvint à les ramener au combat, et à remporter la victoire. L'armée de Sévère, poursuivant les vaincus, entra dans Lyon, et y mit le feu; Albinus, qui s'était retiré dans une maison sur les bords du Rhône, se donna la mort, selon Dion. Si l'on en croit d'autres historiens, il se fit tuer par un de ses soldats, ou bien, ayant reçu une blessure mortelle, il fut traîné devant Sévère, qui le vit expirer. Le vainqueur fit fouler aux pieds de son cheval le cadavre de son ennemi, et voulut qu'il restât exposé sur le seuil de la porte, jusqu'à ce qu'il fût devoré par les chiens; on en jeta les lambeaux dans le Rhône, et l'on porta sa tête à Rome, où elle fut exposée dans la place publique. Sévère se vengea d'une manière terrible sur la femme, les enfants et les amis d'Albinus; il les fit tous massacrer, et écrivit au sénat cette phrase effrayante : « Je « vous envoie la tête d'Albinus, afin que vous puis- « siez sentir que vous m'avez offensé, et être frap- « pés des effets de mon ressentiment. » Les sénateurs et le peuple furent d'autant plus épouvantés, qu'ils savaient que Sévère avait en sa possession tous les papiers d'Albinus. D—T.

ALBINUS, romain, de la classe plébéienne, mé-

rite, par son respect pour les dieux et leurs ministres, d'occuper une place dans l'histoire. Lors de la prise de Rome par les Gaulois, les vestales s'enfuirent avec le feu sacré, et les autres objets du culte auxquels on pensait que le salut de la république était attaché ; Albinus emmenait sur un chariot sa femme et ses enfants, lorsque les vestales arrivèrent au Janicule. Il s'aperçut qu'elles étaient accablées sous le poids de leur pieux fardeau, et qu'elles avaient les pieds ensanglantés : aussitôt il fit descendre sa famille, et conduisit les prêtresses à Céré, bourgade d'Etrurie, où elles reçurent un accueil plein d'humanité, et continuèrent à exercer leur ministère. On prétend que le nom de *cérémonies* fut alors donné, pour la première fois, à leurs rites religieux. D—T.

ALBINUS, philosophe platonicien, vivait à Smyrne, sous le règne d'Antonin le Pieux, et fut contemporain de Galien, qui suivit ses leçons. Il est auteur d'une *Introduction aux Dialogues de Platon*, que Fabricius a insérée dans le 2ᵉ volume de sa *Bibliothèque grecque* : on la trouve aussi dans l'édition gr.-lat. de trois Dialogues de Platon, donnée par Guill. Etwal, *Oxonii, typ. Clarend.*, 1771, in-8°. Fischer a aussi placé cette *Introduction* à la tête de son édition de l'*Euthyphron* de Platon. D. L.

ALBINUS (PIERRE), historien distingué, né à Schneeberg, dans la Misnie, s'appelait proprement WEISS (le blanc). Après avoir fait ses études à Leipsick et à Francfort, il fut nommé professeur de poésie à Wittenberg, et, peu après, historiographe et secrétaire privé de la maison de Saxe, place qu'il remplit sous les électeurs Auguste et Christian Iᵉʳ. Il mourut à Dresde en 1598. Les défauts de son style et de sa manière historique sont plutôt ceux du temps que les siens, et son exactitude, son érudition lui ont valu de justes éloges. Parmi ses nombreux ouvrages, les principaux sont : 1° une *Chronique de Misnie*, publiée à Wittenberg et à Dresde, en 1580 et 1590; 2° *Scriptores varii de Russorum religione*, Spire, 1582; 3° *Tablettes généalogiques de la maison de Saxe* (en allem.), Leipsick, 1602; 4° *Historiæ Thuringorum novæ Specimen* : il se trouve dans les *Antiquit. regni Thuringici*, de Sagittaire. G—T.

ALBINUS (BERNARD), dont le vrai nom était WEISS, naquit à Dessau, dans la province d'Anhalt, en 1653, d'un bourgmestre de cette ville. Après avoir étudié successivement à Brême et à Leyde, il prit, en 1676, le grade de docteur en médecine, voyagea ensuite en Flandre, en France, en Lorraine, et revint, en 1681, occuper une chaire de professeur à Francfort-sur-l'Oder. Il fit preuve alors des grands talents qu'il avait annoncés dès sa jeunesse, et que son zèle pour l'étude avait développés de la manière la plus heureuse. Il devint successivement le médecin des électeurs de Brandebourg, et fut comblé par eux de richesses et d'honneurs. Un de ces princes lui ayant donné le canonicat de Magdebourg, en l'exemptant toutefois des devoirs qui y étaient attachés, Albinus eut la générosité de renoncer à cette place, parce que la haute fortune dont elle le faisait jouir pouvait faire ombrage à ses confrères. Longtemps le désir que ces princes avaient de retenir Albinus auprès d'eux l'empêcha de répondre aux offres qui lui étaient faites par les principales universités de l'Europe ; mais enfin, en 1702, il se rendit à celle de Leyde, et y professa dix-neuf ans, jusqu'à sa mort, arrivée en 1721 : il avait alors 68 ans. On a de lui plusieurs traités et mémoires relatifs à la médecine, entre autres : 1° *de Corpusculis in sanguine contentis* ; 2° *de Tarantula mira* ; 3° *de sacro Freyenwaldensium Fonte*. Carrère, dans sa *Bibl. de la Médecine*, rapporte les titres de vingt-deux ouvrages d'Albinus. Herman Boërhaave prononça en latin, après la mort d'Albinus, un éloge académique, qui a été imprimé, et qui contient les principaux détails de la vie de ce savant médecin. C. et A—N.

ALBINUS (BERNARD-SIFROY), fils du précédent, naquit à Francfort-sur-l'Oder en 1697, et mourut en 1770, à Leyde, après cinquante ans de professorat. C'est un des plus grands anatomistes dont la médecine ait à s'honorer. Instruit par son père, et par les célèbres professeurs de l'école de Leyde, Rau, Bidloo, Boërhaave, il vint néanmoins en France en 1718, où il se lia avec Winslow et Senac, et entretint dans la suite avec eux cette correspondance si utile à l'anatomie, leur science favorite. Il reçut, un des premiers, l'impulsion que donnait alors à l'anatomie le système mécanique de Boërhaave ; ce système, remplaçant l'application chimique des phénomènes de l'économie animale par des applications et des vues toutes mécaniques, dut nécessairement faire étudier plus en détail la texture de chaque partie, puisque, d'après lui, la moindre variété de forme devait entrainer des différences dans l'action. Ce système obligea aussi à décrire avec plus d'attention et d'exactitude ce que les travaux antérieurs de Vesale, de Fallopio, d'Eustachi, avaient fait connaitre seulement dans l'ensemble. Albinus travailla dans cet esprit ; on lui doit les descriptions les plus précises, et les planches les plus belles en anatomie, particulièrement sur les muscles et sur les os. Pour obtenir de bonnes figures, où la perspective ne nuisit pas à l'exactitude, il choisissait le plus beau des cadavres, le suspendait à une grande distance des dessinateurs, et en faisait faire un grand nombre de copies ; puis, sur chacune de ces copies, il faisait dessiner, dans sa place convenable, un muscle qu'il avait disséqué avec soin, de manière à laisser bien visibles les lieux d'attache et d'insertion ; après ce muscle, il en faisait dessiner un autre de la même manière, et ainsi de suite. Dès 1720, Albinus fut nommé professeur d'anatomie et de chirurgie à l'école de Leyde, en remplacement de Rau, et ce choix d'un jeune homme de vingt-deux ans fut, tout à la fois, un hommage à la mémoire du père, et un encouragement pour les talents prématurés du fils. En 1725, parut son premier écrit, sous le titre modeste d'*Index suppellectilis anatomicæ Ravianæ*, *Lug. Batav.*, in-4°, dans lequel il payait un tribut d'éloges à la mémoire de son prédécesseur et de son maitre Rau, exposait sa méthode de faire l'opération de la taille, semblait ne

publier que les travaux de ce chirurgien, mais faisait déjà connaître plusieurs opinions qui lui étaient propres. En 1726, il publia une histoire des os : *de Ossibus corporis humani, Lug. Batav.*, in-8°, dont il donna, en 1762, une édition plus complète, où sont réunies l'élégance de style, la justesse des descriptions, et la beauté des figures. En 1734, il donna une histoire des muscles, *Historia musculorum hominis, Lug. Batav.*, in-4°, faite avec les précautions que nous avons indiquées ; aussi, selon Haller, dont le témoignage ne peut être suspect, après les jalouses discussions qu'il eut avec lui, c'est l'ouvrage le mieux fait en anatomie ; il est parfait dans son genre ; on ne peut lui faire qu'un reproche, c'est que tous les muscles sont dessinés sur la même échelle, de sorte que les plus petits sont un peu confus. Successivement parurent des traités sur le système vasculaire des intestins, sur les os du fœtus, 7 planches sur la situation naturelle du fœtus dans l'utérus ; 4 volumes in-4° d'*Annotationes academicæ*, avec figures, etc., tous ouvrages distingués par l'exactitude des faits, la clarté du style, et la richesse des figures qui éclaircissent le texte. Ce qui est peut-être aussi glorieux pour Albinus, c'est que, malgré tous ces titres, il ne dédaigna pas de devenir l'éditeur de plusieurs anatomistes dont il appréciait le mérite, et publia successivement les écrits d'Harvée, les œuvres anatomiques et chirurgicales de Vesale, les ouvrages anatomiques de Fabricio d'Aquapendente, et enfin les belles planches anatomiques de Barthelemy Eustachi. — Le frère de cet illustre anatomiste, *Christian-Bernard* ALBINUS, se distingua aussi dans la même science qu'il professa à l'université d'Utrecht ; il écrivit deux ouvrages : 1° *Specimen anatomicum, exhibens novam tenuium hominis intestinorum descriptionem, Lug. Batav.*, 1722, in-4° ; 1724, in-8° ; 2° *de Anatome errores detegente in medicina*, 1723, in-4°, Utrecht. Il mourut en 1752, âgé de 56 ans. — Les bibliographes citent encore deux autres ALBINUS : *Jacques*, natif de Hambourg, qui donna, en 1620, une dissertation sur le scorbut ; et *Éléazar*, qui a écrit une histoire des insectes d'Angleterre, *Natural History of english insects*, Londres, 1720, in-4° ; 1736, 4 t. en 1 vol. in-4° ; 1749, avec des notes de W. Derham ; trad. en latin, 1751, in-4° ; une *Histoire naturelle des araignées*, en anglais, avec 53 planches, 1736, in-4° ; et une *Histoire naturelle des oiseaux*, traduite en français, la Haye, 1750, in-4°, 3 vol., avec des estampes coloriées : ce dernier ouvrage n'est qu'un recueil de figures médiocrement exécutées, avec quelques descriptions et des remarques par W. Derham, mais sans érudition ni critique ; cependant il est rare et cher. C. et A—N.

ALBINUS (FRÉDÉRIC-BERNARD), professeur à Leyde, était le frère des précédents. Il mourut en 1778. On a de lui : 1° *Oratio de ambulatione vitæ maxime necessaria*, Leyde, 1769, in-4° ; 2° *de Natura hominis libellus*, Leyde, 1775, in-4°. Cet ouvrage, suivant Blumenbach, fut composé pour servir de table aux écrits anatomiques de Bernard Siffroy. C. T—Y.

ALBISSON (JEAN), conseiller d'État, né en 1732, à Montpellier, se livra dès ses plus jeunes années à l'étude des lois et suivit dans sa ville natale la carrière du barreau. Il était, avant la révolution, archiviste et membre du conseil des états du Languedoc. S'étant montré partisan de la révolution, il remplit depuis 1790, dans le département de l'Hérault, des fonctions administratives et judiciaires. En 1800, il fut nommé commissaire près le tribunal d'appel de l'Hérault ; deux ans après (mars 1802) le choix du sénat l'appela au tribunat, sur la présentation du même département ; et il fit partie en 1804 de la commission chargée de proposer l'élévation de Bonaparte à l'empire. On conçoit aisément qu'une pareille mission contribua beaucoup à sa fortune personnelle, si l'on se rappelle que Napoléon ne manqua jamais de récompenser libéralement de tels services. Devenu conseiller d'État et chevalier de la Légion d'honneur, Albisson prit une part très-active à la confection des Codes civil, de procédure et de commerce. En 1806, le corps législatif le désigna pour adjoint au procureur général impérial, et il fut chargé, l'année suivante, de présenter diverses parties du Code d'instruction criminelle. Atteint peu après d'une maladie douloureuse, il y succomba le 22 janvier 1810. Son éloge funèbre, prononcé par Faure, son collègue, a été inséré dans *le Moniteur*. On a de ce jurisconsulte : 1° *Lois municipales et économiques du Languedoc, ou recueil des ordonnances, édits, déclarations, arrêts du conseil, du parlement de Toulouse*, Montpellier (Avignon), 1780 et années suivantes, 7 vol. in-4° ; 2° *Discours sur l'origine des municipalités diocésaines du Languedoc, sur leur formation, sur leur nature et sur leur influence dans l'assemblée générale* (pour servir d'introduction au tome 4 des *Lois municipales*, etc.), Avignon, 1787, in-8° ; 3° *Lettre d'un avocat à un publiciste, à l'occasion de la prochaine assemblée des états généraux du royaume*, Avignon, 1788, in-8° ; 4° *Parallèle de l'ancien Code criminel avec le nouveau*, Montpellier, 1791, in-8° de 59 pages ; 5° *Mélanges de législation, ou notions élémentaires de législation à l'usage des élèves de l'école centrale de l'Hérault*, Montpellier, an 10 (1802), in-8° ; 6° *Discours prononcé par Albisson, tribun, l'un des orateurs chargés de présenter le vœu du tribunat sur le projet de loi qui a pour titre : de la Puissance paternelle ; séance du 3 germinal an 9*, Paris, in-8° de 14 pages ; 7° tribunat : *Rapport fait au nom de la section de législation, sur le projet de loi du tit. 4 du second livre du Code civil, séance du 7 pluviôse an 12*, Paris, imprimerie nationale, an 12, in-8° de 19 pages ; 8° *Opinion sur le projet de loi concernant le contrat de mariage et les droits respectifs des époux, séance du 19 pluviôse an 12*, Paris, imprimerie nationale, an 12, in-8° de 18 pages ; 9° *Discours prononcé par Albisson, orateur du tribunat, sur le projet relatif aux prêts, séance du 18 ventôse an 12*, in-8° de 15 pages ; 10 *Rapport sur le projet de loi relatif aux transactions, séance du 28 ventôse an 12*, in-8° ; 11° *Discours prononcé sur la motion relative au gouvernement héréditaire, séance ex-*

traordinaire du 11 floréal an 12, imprimerie nationale, an 12, in-8° de 7 pages; 12° *Proposition faite dans la séance du 29 floréal an 12 après la présentation et la lecture faite par les orateurs du gouvernement du sénatus-consulte organique de la veille, qui défère le titre d'empereur au premier consul*, Paris, imprimerie nationale, an 12, in-8° de 2 pages; 13° *Discours prononcé sur les communications relatives à la guerre, séance du 4 vendémiaire an 14*, in-8° de 4 pages; 14° *Discours sur l'inauguration des drapeaux donnés au tribunat par S. M. l'empereur et roi, séance extraordinaire du 9 nivôse an 14*, in-8° de 7 pages. Quelques-uns des rapports et discours d'Albisson ont été recueillis par M. Favard de Langlade, dans le *Code civil des Français, suivi de l'exposé des motifs, des rapports, opinions et discours*, 1806, 6 vol. in-12. F—LL.

ALBITTE (ANTOINE-LOUIS) était avocat à Dieppe et venait de terminer ses études lorsque la révolution éclata. L'exagération de ses principes le fit nommer, en septembre 1791, membre de l'assemblée législative, où il déploya dès le commencement tout le zèle et toute l'activité que sa jeunesse et son exaltation avaient dû faire présumer. Membre du comité militaire, sans avoir jamais porté l'uniforme, il parla avec une incroyable assurance sur toutes les questions; il proposa un décret sur le mode de remplacement des officiers dans les armées; s'opposa à ce que les troupes de ligne qui recevaient leurs ordres du roi séjournassent dans le voisinage du corps législatif; combattit sans succès, au mois de janvier 1792, un projet de loi pour l'augmentation de la gendarmerie, qu'il présenta comme dangereux pour la liberté, parla fréquemment contre les prêtres insermentés, contre les émigrés, contre Bertrand-Molleville, ministre de la marine, et contre Narbonne, ministre de la guerre, qu'il accusait d'incapacité, de trahison, et dont il demanda la mise en accusation. La déroute que nos troupes essuyèrent à Tournay dans le mois d'avril 1792 donna lieu à de violents débats. Une députation vint à la barre accuser les généraux. Quelques députés l'accueillirent par les cris : « Chassez ces coquins ! » Mais Albitte prit chaudement la défense des pétitionnaires; il demanda la parole, au milieu du tumulte, contre le président, se fit rappeler à l'ordre, et proposa vainement qu'il fût interdit aux généraux de faire des règlements et que les soldats eussent une plus grande part dans la composition des conseils de discipline et du jury militaire. Le 11 juillet, il fit la motion de démolir toutes les fortifications de l'intérieur. Le 11 août, il demanda, avec P. Sers, le renversement des statues des rois et l'érection des statues de la liberté, sur les mêmes piédestaux. En septembre suivant, il fut envoyé avec Lecointre-Puyravaux dans le département de la Seine-Inférieure, en qualité de commissaire; il y fit arrêter un grand nombre de suspects, et déporter des prêtres insermentés. On pense bien qu'avec de pareilles dispositions il fut un des principaux promoteurs de la révolution du 10 août 1792. Nommé aussitôt après député à la convention nationale, par le département où il venait de signaler ainsi son patriotisme, il y rendit compte, le 27 septembre, de la mission qu'il avait remplie. Il provoqua la réduction des pensions ecclésiastiques et la vente des biens des émigrés, et demanda le renouvellement des employés supérieurs de diverses administrations. Il fit rapporter, dans les séances suivantes, le decret qui autorisait les assemblées primaires à rappeler les députés soupçonnés d'avoir trahi la patrie. Le 21 décembre, il fut au nombre de ceux qui s'opposèrent à ce que Louis XVI pût choisir un conseil; il vota quelques semaines plus tard la mort de ce prince, sans appel et sans sursis. Le 23 mars 1793, il fit décréter que les émigrés pris en pays étranger, armés ou non armés, seraient sur-le-champ mis à mort. Il se montra ensuite un des adversaires les plus furieux des Girondins, provoqua l'arrestation des généraux Estournel et Ligniville, et fit envoyer devant le tribunal révolutionnaire le général Brunet, qui fut mis à mort le 6 novembre 1793. Quelques mois auparavant, Albitte, nommé avec Dubois-Crancé commissaire à l'armée des Alpes, qui fit, sous les ordres de Kellermann, le siége de Lyon, s'était rendu dans le département de l'Isère. Le 25 août, il passa avec le même titre à l'armée de Cartaux pour soumettre les insurgés du Midi. (*Voy.* CARTAUX.) Il assista aux premières opérations du siége de Toulon et s'y conduisit avec courage (1), parcourut les départements des Bouches-du-Rhône (2), du Var, des Hautes et Basses-Alpes, et partout signala son passage par des déprédations et des cruautés. Il assista, avec Collot-d'Herbois et Fouché, à la démolition de Lyon. Le 21 janvier 1794 il fit guillotiner en effigie les rois d'Angleterre, d'Espagne, de Prusse, de Sardaigne, l'Empereur, le pape, etc. Il fit ensuite brûler, sous la figure d'une femme, la ville de Toulon. Peu de temps après son retour à Paris, il partit pour remplir une mission nouvelle dans les departements du Mont-Blanc et de l'Ain (3); il y reprit le

(1) Extrait d'une lettre d'Albitte *aux citoyens maire et officiers municipaux de Paris:* « Le regne de la Mediterranee est aux Anglais « et aux Espagnols combines... Toulon a ete livre par ses abominables habitants à tous les scélérats qui s'y sont refugies. » Dans la même lettre, Albitte expose ainsi les plans de l'etranger sur le midi de la France : « Marseille, demi-jour plus tard, aurait appartenu aux « Anglais; ou, pour mieux dire, au tyran de Sardaigne, à qui la Provence et le Dauphine etaient reservés en partage, probablement « pour retablir l'ancien royaume d'Arles en faveur de Monsieur (depuis Louis XVIII), comme on aurait releve les grands fiefs d'Aquitaine, de Bretagne, de Normandie, de Poitou, d'Auvergne, etc., « sous une regence a la Medicis et le regne d'un petit François II ou « Charles IX. » (*Collection* de M. V—VE.)

(2) Il écrivait à la municipalité de Paris: de Marseille, le 9 septembre de l'an 2 : « Marseille a perdu beaucoup de son energie; j'espere cependant qu'elle se relevera...: on joue par mes ordres *Brutus*, *Scévola*, *Guillaume Tell*, etc. Trois fois par semaine je parle « au club, au spectacle, dans les places publiques... On emprisonne « les traîtres et les suspects : le glaive de la loi en a déjà abattu... « Soutenez la montagne qui a des traîtres ou des lâches. Point de « demi-mesures, etc. » (Même *Collection*.)

(3) Il avait redigé cette formule d'abjuration, qu'il faisait signer par les prêtres du département de l'Ain : « Je... âgé de... commune « de... département de l'Ain, faisant le métier de... depuis l'an... sous « le titre de (prêtre, moine, chanoine ou cure), convaincu des erreurs « par moi trop longtemps professees, declare, en presence de la municipalite de..., y renoncer à jamais; declare egalement renoncer, « abdiquer et reconnaître comme fausseté, illusion et imposture, tou'

cours de ses déprédations et de ses violences. On le vit partout, joignant le cynisme à la cruauté, se servir des pouvoirs illimités dont il était investi pour assouvir les plus honteuses passions. A Bourg, il mettait en réquisition pour sa table la volaille la plus fine de la Bresse, et pour les bains qu'il prenait chaque jour le lait apporté le matin pour la consommation de la ville. Il fit passer aux jacobins de Paris la liste de ses victimes et celle des prêtres des départements du Mont-Blanc et de l'Ain qui s'étaient *déprêtrisés*, demandant à être reconnu, quoique absent, membre de la société, exception dont il s'était bien rendu digne, et qui fut faite en sa faveur. Cependant, après tant de vexations et de cruautés, Albitte craignit à son tour la vengeance et la réaction. Dès le mois de germinal an 2 (mars 1794) il sollicita de la commune de Paris, alors plus puissante que la convention elle-même, l'approbation de ses fureurs, et il l'obtint. A son retour, il proposa de prendre des mesures efficaces pour la sûreté des lettres, attendu que les adresses des jacobins ne parvenaient plus aux armées. Se trouvant un jour au Théâtre-Français, à une représentation du *Caïus Gracchus* de Chénier, où le public applaudissait avec enthousiasme cet hémistiche fameux : *Des lois et non du sang!* il se leva furieux, vomit contre le parterre des menaces et des injures, et s'écria d'une voix d'énergumène : *Du sang et non des lois!* Peu de temps après le 9 thermidor, au commencement de l'an 3, voyant que le mouvement réactionnaire allait l'atteindre, il se plaignit à la convention et aux jacobins du système de dénonciation qui se formait contre les députés. Ce fut vers ce temps que les administrateurs du district de Bourg adressèrent à l'assemblée, contre lui et ses collègues de mission, une longue dénonciation qui fut renvoyée à l'examen des comités. D'autres accusations furent encore dirigées contre lui : on lui reprochait d'avoir associé à l'exercice du pouvoir son domestique, condamné depuis à vingt ans de fers ; d'avoir chargé des agents subalternes de ses vengeances, pendant que lui-même se livrait à la débauche. Il était alors de cette fraction de l'assemblée qui faisait tous ses efforts pour ramener le règne de la terreur, et qui avait mérité d'être nommée la queue de Robespierre. L'insurrection du 1er prairial an 3 (20 mai 1795), suscitée par cette faction, mit un instant la convention en péril ; cette assemblée l'emporta cependant et sévit contre les auteurs du mouvement. Delahaye et Vernier dénoncèrent Albitte comme l'un des chefs du complot : mis en accusation, sur la proposition de Tallien, il parvint à se soustraire par la fuite, avec Prieur de la Marne, à l'exécution du décret, et ce ne fut que comme contumace qu'il put être compris dans le jugement de la commission militaire qui condamna à mort ses complices, Bourbotte, Soubrany, Romme, Duroy, Duquesnoy et Goujon. Il resta caché jusqu'à l'amnistie accordée le 4 brumaire an 4 (26 octobre 1795) à tous les délits révolutionnaires. Peu de temps après la clôture de la session conventionnelle, le directoire le nomma commissaire municipal à Dieppe. Il se montra partisan de la révolution du 18 brumaire ; le premier consul, qui l'avait connu au siége de Toulon, l'en récompensa en le nommant sous-inspecteur aux revues ; place qu'il a remplie dans les armées pendant toute la durée du gouvernement impérial. Il fit ainsi la campagne de Russie en 1812, et il périt de misère dans la retraite, à Rosénié, le 25 décembre de la même année. On raconte qu'il avait soutenu pendant trois jours sa déplorable existence avec les restes d'un flacon d'eau-de-vie qu'il partageait, dans ses derniers moments, avec un sergent d'infanterie. Albitte est un de ces hommes jetés dans la révolution par l'appétit désordonné des richesses et de la domination, et l'un des conventionnels qui ont le plus scandaleusement abusé de leur toute-puissance. Rien n'était plus dissolu que ses manières, ni plus insolent que sa hauteur, durant sa mission dans le département de l'Ain. Son costume contrastait singulièrement par son élégance avec celui des hommes sanguinaires de cette époque, mais pour l'avarice et la méchanceté aucun d'eux ne le surpassa.— ALBITTE le jeune (*Jean-Louis*), frère du précédent, fut nommé au mois de septembre 1792 député suppléant de la Seine-Inférieure à la convention nationale ; mais il ne fut appelé à siéger qu'au mois de décembre 1793. Quoiqu'il ne partageât pas toute l'exaltation de son frère, il prit la parole pour le défendre lorsque, après l'insurrection du 1er prairial an 3, un décret d'arrestation menaça ses jours. Il a été longtemps inspecteur de la loterie à Reims. F—LL.

ALBIZZI (PIERRE), citoyen florentin de l'ordre populaire. Après que l'ancienne noblesse eut été exclue des emplois, quelques familles arrivèrent, par leurs richesses et le grand nombre de leurs clients, à occuper un rang non moins distingué dans la république. Celles des Albizzi et des Ricci usurpèrent, pendant le 14e siècle, la principale influence sur le gouvernement, et leur rivalité fut cause de presque tous les troubles de la république, jusqu'à ce qu'enfin les Albizzi, plus adroits et plus puissants, eussent écarté du gouvernement les partisans des Ricci, et fussent parvenus à être considérés comme les principaux directeurs du parti guelfe. Pierre Albizzi, chef de cette famille, eut la principale part à l'administration, depuis 1372 jusqu'en 1378. Il partageait son pouvoir avec Lapo de Castiglionchio et Charles Strozzi, et ce triumvirat eut la direction des affaires dans une des époques les plus glorieuses pour la république, la guerre contre Grégoire XI, qu'on nomma la guerre de la liberté ; mais, dans le parti opposé, les Ricci, les Alberti et les Médicis, dé-

« prétendu caractère et fonction de prêtrise, dont j'atteste déposer « sur le bureau de ladite municipalité tous brevets, titres et lettres. « Je jure, en conséquence, en face des magistrats du peuple, duquel « je reconnais la toute-puissance et la souveraineté, de ne jamais me « prévaloir des abus du métier sacerdotal auquel je renonce ; de « maintenir la liberté, l'égalité de toutes mes forces, de vivre et de « mourir pour l'affermissement de la république, une, indivisible et « démocratique, sous peine d'être déclaré infâme, parjure et ennemi « du peuple, et traité comme tel. Fait double et enregistré sur le re- « gistre de la municipalité de..., le... de l'an... de la république une, « indivisible et démocratique, dont copie sera délivrée au décla- « rant. » (Même *Collection*.)

vorés de jalousie, ne pouvaient pas consentir à être exclus plus longtemps du gouvernement. Aucune réconciliation n'était possible entre des factions trop divisées; les triumvirs convinrent qu'il n'y avait de salut pour eux qu'en chassant leurs adversaires de leur patrie, comme du gouvernement; seulement ils ne s'accordèrent pas sur le moment d'agir. Lapo pressait l'exécution du complot; Pierre Albizzi voulut différer jusqu'à la fête de St. Jean de l'année 1378; et il se laissa ainsi prévenir par ses adversaires. La conjuration des Ciompi éclata (*voy.* Salvestro DE MÉDICIS, Benoît ALBERTI, et Michel DE LANDO); le parti démocratique et gibelin remporta une pleine victoire; Lapo de Castiglionchio fut réduit à s'enfuir. Pierre Albizzi, demeuré à Florence, était réservé à un sort plus rigoureux; une année après la révolution, il fut arrêté, accusé d'avoir conspiré contre le parti démocratique, avec un grand nombre d'anciens magistrats. Il aurait pu éviter la prison, s'il avait voulu accepter les services de ses amis qui s'empressaient autour de lui pour le défendre. Il fut examiné par ses juges, sans que ceux-ci trouvassent aucun motif pour le croire coupable; mais le peuple, rassemblé autour du tribunal, demandait avec des cris furieux la mort de ceux qu'il regardait comme ses ennemis. « Que le juge les con« damne, s'écriait-il; car, s'il ne les fait pas mourir, « nous les mettrons en pièces, et, avec eux, leurs « femmes et leurs enfants. Tous périront, ainsi que « leur juge; et leurs maisons seront rasées avec le « palais de justice. » Cante des Gabrielli, le juge devant qui les prévenus étaient traduits, ne se laissant point intimider par ces menaces, protesta que jamais il ne prononcerait une sentence réprouvée par sa conscience; mais Pierre Albizzi, voyant la fureur du peuple, comprit qu'il n'y avait plus de salut à espérer pour lui; que son supplice serait plus affreux s'il tombait entre les mains de ces forcenés, et que sa mort serait suivie de la ruine de toute sa famille. Il engagea ses compagnons d'infortune à s'accuser volontairement avec lui de conspirations dans lesquelles ils n'avaient point trempé. Il appela Cante des Gabrielli pour lui faire ces aveux inattendus, et il marcha au supplice avec grandeur d'âme. S. S—I.

ALBIZZI (THOMAS, ou MASO), neveu du précédent, fut le chef de la république florentine, depuis 1382 jusqu'à 1417. Pendant le triomphe des Alberti et celui des Ciompi, il avait été frappé coup sur coup de plusieurs calamités; un grand nombre de ses amis avaient péri du dernier supplice; ses maisons avaient été brûlées, et il avait été envoyé en exil; mais la fortune sembla prendre à tâche, pendant trente-cinq ans, de le dédommager de toutes ces pertes. Il tira une vengeance cruelle de ses ennemis; les Ricci, déchus de leur ancien crédit, et sans chef, avaient renoncé à leur rivalité; mais les Alberti et les Médicis furent exclus des magistratures ou envoyés en exil, et leur chute ne laissa point de rivaux aux Albizzi; aussi n'y a-t-il pas d'époque dans l'histoire florentine où le gouvernement ait été animé d'une manière plus constante par un seul esprit. Nulle autre époque encore n'est signalée par des succès plus glorieux. Les villes de Pise, d'Arezzo et de Cortone furent soumises; la noblesse immédiate et indépendante dans les Apennins fut forcée à l'obéissance; deux puissants ennemis, Jean Galéas Visconti, duc de Milan, et Ladislas, roi de Naples, cédèrent à la fortune des Florentins; le commerce, la richesse, les arts, les sciences et l'élégance des manières, élevèrent Florence au-dessus de toutes les autres villes d'Italie; Maso Albizzi, dont les richesses particulières s'étaient accrues avec la fortune publique, demeura, jusqu'à la fin de sa vie, l'âme de tous les conseils; des amis dignes de lui l'entouraient et le secondaient, sans lui disputer jamais la prééminence qu'il devait à la supériorité de son esprit et à la vigueur de son caractère. C'est au milieu de ces prospérités qu'il mourut, en 1417, âgé de 70 ans. Nicolas d'Uzzano, son ami et son contemporain, hérita du crédit qu'il avait exercé, jusqu'au temps où Renaud Albizzi, fils de Maso, pût prendre la direction des affaires publiques. S. S—I.

ALBIZZI (RENAUD), fils du précédent. Nicolas d'Uzzano (*voy.* ce nom) était demeuré à la tête de la république florentine et du parti Albizzi, depuis la mort de Maso jusqu'à l'année 1429; mais, à cette époque, on vit Renaud manifester son impatience contre la modération et la lenteur d'un vieillard auquel il était forcé d'obéir. Renaud regardait déjà l'administration de l'État comme appartenant à sa famille par un droit héréditaire; et la jalousie républicaine des Florentins ne servait qu'à exciter davantage son ambition. Il s'associa, en 1429, avec Cosme et Laurent, fils de Jean de Médicis, pour forcer les conseils, en dépit de Nicolas d'Uzzano, à déclarer la guerre à Paul Guinigi, seigneur de Lucques. Il espérait signaler l'ouverture de sa carrière politique par la conquête de Lucques, et ne craignit pas de chercher des appuis contre le vieux ami de son père parmi les ennemis héréditaires de sa famille, et ceux qui devaient un jour causer sa ruine; mais cette guerre ne répondit point à ses espérances; il manifesta une avarice qui ne pouvait lui permettre des succès. Les Florentins furent obligés, en 1433, d'accorder la paix à la ville de Lucques, sans avoir conservé aucune conquête, ou retiré aucun fruit de leurs immenses sacrifices. Pendant cette même guerre, la rivalité entre Renaud Albizzi et Cosme de Médicis avait dégénéré en une haine acharnée. Renaud voulut engager Nicolas d'Uzzano à se réunir à lui pour attaquer les Médicis à force ouverte et les chasser de la ville; mais Uzzano voyait le déclin de son parti, et il voulait éviter une crise qui ne pouvait manquer de lui être fatale. L'oligarchie à laquelle Florence s'était soumise n'avait de force que par l'horreur qu'avait inspirée le règne des Ciompi et de la populace; mais le souvenir s'en effaçait graduellement, et l'on craignait bien plus l'autorité sous laquelle on était opprimé, que le retour d'une tyrannie dès longtemps détruite. D'ailleurs, Nicolas d'Uzzano, qui voyait le pouvoir disputé entre Cosme de Médicis et Renaud des Albizzi, craignait autant le triomphe de l'un que celui de l'autre. Il maintint donc la paix jusqu'à sa mort, en 1433.

Renaud, après cet événement, se trouvant sans rivaux dans son propre parti, fit arrêter Cosme de Médicis et l'envoya en exil. Il aurait bien voulu se défaire, par une mort violente de ce chef de parti, et exclure des emplois tous ceux qui lui faisaient ombrage. Plus tard, lorsqu'une opposition nouvelle se forma dans les conseils, il aurait voulu avoir recours aux armes, et prévenir ses ennemis par son audace; mais, dans chaque résolution vigoureuse qu'il voulait prendre, il rencontra l'opposition de gens qui pouvaient beaucoup perdre à sa défaite, et peu gagner à sa victoire. Les deux partis, près de se combattre, en 1434, acceptèrent la médiation du pape Eugène IV, qui se trouvait alors à Florence. Cosme de Médicis fut rappelé dans sa patrie, et, bientôt après, Renaud des Albizzi fut exilé avec tous ses partisans. On le vit ensuite implorer la protection de Visconti, duc de Milan, et traîner son existence à la cour et dans les camps des ennemis de sa patrie, sans pouvoir réussir à se faire rappeler à Florence. S. S—I.

ALBIZZI (Barthélemy), qu'on appelle aussi Barthélemy de Pise (*de Pisis*), né au 14e siècle, à Rivano en Toscane, fut de l'ordre des franciscains ou frères mineurs, et s'est rendu célèbre par son livre des *Conformités de St. François avec Jésus Christ*, qu'il présenta au chapitre général de son ordre, en 1399. Il mourut à Pise, le 10 décembre 1401. Le savant Tiraboschi, dans son *Histoire de la Littérature italienne* (t. 5, p. 144, 1re édition), parle de ce livre avec sa sagesse ordinaire : « Les traits de simplicité, « dit-il, dont le trop crédule auteur l'a rempli, ont « fourni aux protestants l'occasion d'en faire un grand « bruit contre l'Église catholique, comme si elle ap- « prouvait tout ce qui est écrit et publié par chacun « des siens. Marchand, entre autres, dans son *Dic- « tionnaire historique*, a cru seize grandes colonnes « bien employées à mettre sous nos yeux toutes les « éditions qu'on en a faites, tous les livres qu'on a « publiés contre cet ouvrage, tous ceux dans les- « quels il a été ou abrégé ou étendu, enfin toutes « les injures que les protestants ont vomies à son « occasion contre les deux ordres des frères mineurs « et des frères prêcheurs, injures auxquelles il ne « manque pas de joindre les siennes. » Tiraboschi a sans doute bien fait de ne pas mettre tous ces détails dans son Histoire, mais il était assez naturel que Prosper Marchand les mît, lui, dans son Dictionnaire, et comme intéressant la bibliographie, et comme pouvant jeter du ridicule sur une croyance qui n'était pas la sienne. Il est juste aussi d'observer que, du moins, l'ordre dont Albizzi portait l'habit était responsable de toutes les folies qu'il avait débitées dans son livre, puisqu'il le présenta au chapitre général assemblé dans la ville d'Assise, et que ce chapitre, qui représentait l'ordre entier, pour lui témoigner sa reconnaissance, lui fit présent de l'habit complet que St. François avait porté pendant sa vie. Ce livre singulier, où l'auteur élève les actions de son héros, non-seulement au-dessus de celles de tous les autres saints, mais au niveau même des actions du fils de Dieu, fut imprimé, pour la première fois, à Venise, in-fol., sans date, et sans nom d'imprimeur. La seconde édition est de Milan, 1510, aussi in-fol., de 256 feuillets en caractères gothiques; la troisième, aussi de Milan, 1513, même format et mêmes caractères, avec une nouvelle préface de Jean Mapelli, franciscain : ces trois éditions sont très-rares, et l'on n'en trouve guère d'exemplaires qui n'aient été mutilés. Jérémie Bucchi, autre franciscain, en donna une nouvelle édition à Bologne, en 1590; mais il y retrancha beaucoup de choses, et ajouta à la fin un *Abrégé historique des hommes illustres de l'ordre de St. François*. Cette édition imparfaite ne s'étant pas vendue, on la reproduisit en 1620, en prenant soin de changer les deux premières feuilles, pour la déguiser. On y trouve l'approbation du chapitre général de l'ordre, datée du 2 août 1399. Ce même livre fut réimprimé en 1632, mais avec des changements considérables, à Cologne, in-8°, sous ce titre : *Antiquitates franciscanæ, sive Speculum vitæ B. Francisci et sociorum*, etc. Le P. Valentin Marée, franciscain réformé, ou, comme on disait en France, récollet, en a donné une édition refondue et retouchée, en français, sous ce titre : *Traité des conformités du disciple avec le maître, c'est-à-dire de St. François avec Jésus-Christ, en tous les mystères de sa naissance, vie, passion, mort*, etc., Liège, 1658, in-4°. Quoique ce récollet en ait retranché beaucoup d'extravagances, il y en reste cependant encore assez pour amuser ceux qui voudraient le lire (1). C'est de ce livre qu'Alber, élève de Luther, rassembla les absurdités et les inepties, pour en composer l'ouvrage satirique intitulé l'*Alcoran des cordeliers*, ouvrage publié d'abord en allemand, puis traduit en latin par l'auteur, et enfin en français par Conrad Badius, qui y ajouta un second livre. On attribue encore à Barthélemy Albizzi les ouvrages latins suivants : 1° six livres *de la Vie et des Louanges de la Vierge, ou les Conformités de la Vierge avec Jésus-Christ*, Venise, 1596, in-4°; 2° des *Sermons pour le carême, sur le mépris du monde*, Milan, 1498, in-4°, et Brescia, 1503, in-8°; 3° *la Vie du B. Gérard, laïc*, restée en manuscrit. G—É.

ALBO (Joseph), savant rabbin espagnol, natif de Soria, dans la Castille-Vieille, assista, en 1412, à la fameuse dispute sur la religion, qui eut lieu entre les chrétiens et les juifs, en présence de l'anti-pape Benoît XIII. Albo composa, en 1425, sous le titre de *Hikkarim* (Fondements de la foi), un très-grand ouvrage, dont le but était, non-seulement de prouver la vérité des croyances judaïques, mais encore d'attaquer les dogmes du christianisme. Le docteur Rossi prétend qu'il composa ce livre pour affermir dans leur foi ceux de ses compatriotes que la dispute théologique avait ébranlés. Cet ouvrage eut plusieurs

(1) L'ouvrage du P. Valentin Marée, dont le lieu et l'époque de naissance, ainsi que la date du décès, sont également ignorés, forme quatre parties, en 3 vol. in-4°, imprimés de 1656 à 1660, et aujourd'hui très-rares. De Bure, *Bibliographie instructive*, histoire, t. 1, n° 4543, et le P. Niceron, *Mémoires*, t. 36, p. 149, n'ont connu que les deux premiers volumes. Crevenna est le premier bibliographe qui ait décrit le troisième. *Voy.* son *Catalogue raisonné*, 1775, t. 6, p. 328. De Villenfagne, dans ses *Recherches sur l'histoire de la ci-devant principauté de Liège*, Liège, 1817, 2 vol. in-8°, en a donné une analyse curieuse (t. 2, p. 556-584). G—e—t.

éditions; la première fut publiée par Soncino, en 1486; quelques écrivains, cités par Wolfius, le traduisirent en latin. Dans les éditions les plus modernes, le 25e chapitre de la 3e partie, plus particulièrement dirigé contre les chrétiens, a été supprimé. D—T.

ALBOHAZEN. *Voyez* ALHAZEN.

ALBOIN, roi des Lombards, était fils d'Audouin, auquel il succéda en 561. Il régnait dans la Norique et la Pannonie, qui forment aujourd'hui l'Autriche, et partie de la Hongrie; tandis que Cunimond, roi des Gépides, gouvernait la Dacie et la Sirmie, et que Baian ou Cagan, roi des Avares, achevait la conquête de la Moldavie et de la Valachie. Par sa mère Rodelinde, Alboin descendait du sang illustre des Amales, et d'une sœur de Théodoric. Il épousa en première noces Clodosvinde, fille de Clothaire, et sœur des quatre monarques entre lesquels la France était alors divisée. Narsès, général de Justinien, qui connaissait la vaillance des Lombards, rechercha son alliance, et obtint de lui des secours dans la guerre contre Totila. Une haine violente divisait les Lombards et les Gépides; Alboin rechercha l'alliance des Avares, et, de concert avec eux, il attaqua Cunimond, dont le royaume se trouvait entre eux et lui. Cunimond, au lieu de s'opposer à l'invasion des Avares, vint offrir la bataille aux Lombards; il fut défait en 566, périt de la main d'Alboin dans le combat, et son peuple fut détruit presque en entier. Cette victoire acquit à Alboin une grande réputation. Après la mort de Clodosvinde, il épousa Rosmonde, fille de Cunimond, qu'il avait trouvée au nombre des captives. L'entière défaite des Gépides fut, pour Alboin, comme le prélude de la conquête de l'Italie: elle rassembla autour de lui les guerriers des nations voisines. Narsès, qui avait soumis l'Italie à Justinien, offensé par une cour ingrate, chercha dans Alboin un vengeur. Lorsque ce vieux général apprit que l'impératrice Sophie le rappelait au palais de Constantinople pour filer avec le reste des eunuques: « Je lui filerai une toile, répondit-il, que sa vie en« tière ne suffira pas à user. » Il invita, en effet, Alboin à passer en Italie. Ce roi en connaissait le chemin: il y avait envoyé, à plusieurs reprises, des troupes auxiliaires à Narsès; le rappel, et bientôt après, la mort de ce général lui en facilitaient la conquête. La nation lombarde régnait depuis quarante-deux ans en Pannonie, lorsqu'Alboin résolut, en 568, d'abandonner les pays soumis à sa domination, pour acquérir un nouveau royaume. Ses États s'étendaient des confins de la Sirmie à ceux du Tyrol, et comprenaient tout le pays situé entre le Danube et les Alpes; mais ces provinces, dévastées par de longues guerres, et privées de cultivateurs, ne pouvaient suffire à nourrir une nation qui voulait combattre et non travailler. Alboin appela sous ses étendards tous les braves des pays qui lui étaient soumis, et un grand nombre d'aventuriers des peuples voisins, non moins avides que lui de guerres nouvelles. 20,000 Saxons se joignirent à ses Lombards; les femmes et les enfants suivirent leurs maris à la guerre, et une nation plutôt qu'une armée inonda l'Italie, abandonnant aux Avares, ses anciens alliés, la plus grande partie de la Pannonie. Dès la première année de son entrée en Italie, Alboin conquit la Vénétie, à la réserve de Padoue et de Monselice, et il institua dès lors le premier duché lombard, ou du Frioul, en faveur de Gizolfe, son neveu. Dans l'année suivante, en 569, Alboin soumit tout le pays entre les Apennins et les Alpes, à la réserve de Pavie et de Crémone. En 570, il étendit ses conquêtes dans l'Emilie et la Toscane, et un de ses généraux nommé Zotton, pénétrant au midi de l'Italie, fonda, en 571, le duché de Bénévent. On ne voit pas qu'aucune grande bataille ait été livrée par les Grecs pour défendre l'Italie; mais plusieurs villes soutinrent des siéges obstinés, et la conquête des Lombards n'eut point la rapidité des autres invasions de barbares. Pavie se rendit enfin en 572, après un siége de plus de trois ans. Alboin, irrité contre ses habitants, avait résolu de les faire tous passer au fil de l'épée; mais on assure que la chute de son cheval à la porte de la ville, chute attribuée à un miracle, lui fit révoquer ce vœu sanguinaire, et que son cheval se releva dès qu'il eut prononcé la grâce des Pavisans. Comme Pavie était alors une ville forte et très-avantageusement située, Alboin et ses successeurs en firent le lieu de leur résidence, et la capitale du royaume des Lombards. Borné par le duché de Rome, l'exarchat de Ravenne, les lagunes de Venise et les Alpes, ce royaume acquit dès lors l'extension qu'il devait garder jusqu'à sa fin. Alboin, après avoir régné 3 ans et demi en Italie, fut massacré le 28 juin 573, à Vérone, par un assassin qu'avait armé sa femme Rosmonde. Dans l'ivresse d'un festin, il avait envoyé à cette princesse une coupe faite avec le crâne de Cunimond, roi des Gépides, son père, et l'avait invitée à boire elle-même, disait-il, avec l'auteur de ses jours. Rosmonde, déterminée à se venger par un forfait de cette insulte féroce, engagea dans une conjuration Almichilde, noble lombard, qui pouvait prétendre au trône, et lui assura les secours des Gépides; mais Almichilde n'osait point combattre Alboin, le plus vaillant et le plus vigoureux guerrier des armées. Rosmonde choisit parmi les simples soldats un homme renommé pour sa force extraordinaire, et, ne pouvant le séduire autrement, elle prit la place d'une de ses femmes dont ce soldat, nommé Péridée, était amoureux. Après un rendez-vous nocturne, elle se fit connaître à lui, et ne lui laissa plus que le choix de périr dans d'affreux supplices, victime de la jalousie d'Alboin, ou de servir sa vengeance. Elle l'introduisit dans l'appartement du roi, comme celui-ci dormait après le repas; elle avait eu soin d'en ôter toutes les armes, excepté une épée, qu'elle avait fortement liée au fourreau. Alboin, réveillé par les coups que lui portait l'assassin, voulut vainement tirer cette épée; il saisit ensuite une escabelle, avec laquelle il se défendit quelque temps; mais, affaibli par le sang qu'il perdait, il tomba enfin sans vie. Les assassins, qui s'enfuirent à Ravenne, périrent tous ensuite misérablement; Almichilde fut empoisonné par Rosmonde, à qui il fit partager la coupe qu'elle lui avait donnée. Péridée fut aveuglé à Constantinople. S. S—I.

ALBON (Jacques), marquis de Fronsac. *Voyez* Saint-André.

ALBON (Claude-Camille-François d'), descendant de Jacques d'Albon, maréchal de St-André (*voy.* Saint-André), naquit à Lyon en 1753, et mourut à Paris en 1789. Il passa sa vie à voyager et à écrire, et fut membre de plusieurs académies; il était seigneur d'Yvetot en Normandie, et y fit construire des halles, avec cette inscription fastueuse: *Gentium commodo, Camillus III.* On a de lui les ouvrages suivants: 1° *Dialogue entre Alexandre et Titus,* où il plaide la cause de l'humanité contre les conquérants. 2° *Observations d'un citoyen sur le nouveau plan d'impositions*, 1774, in-8°. 3° *Œuvres diverses, lues le jour de sa réception à l'Académie de Lyon*, 1774, in-8°, et, 1778, in-12; elles contiennent aussi quelques fables, des vers de société, un mémoire adressé à la société économique de Berne, et une lettre à un évêque suffragant. 4° *Éloge de Quesnay*, 1775, in-8°, et dans le *Nécrologe des hommes célèbres.* Partisan très-zélé des économistes, l'auteur ne pouvait se dispenser de jeter des fleurs sur la tombe de leur chef. 5° *Éloge de Chamousset*, 1776, in-8°. 6° *La Paresse*, poëme traduit du grec, de Nicander, 1777, in-8°, traduction supposée : on trouve à la suite le *Dialogue entre Alexandre et Titus.* 7° *Discours sur cette question : Si le siècle d'Auguste doit être préféré au siècle de Louis XIV, relativement aux lettres et aux sciences;* Paris, 1784, in-8°. L'auteur se prononçait en faveur du siècle de Louis XIV; son ouvrage ayant été critiqué dans le *Journal de Paris*, il publia sa défense sous le titre de : *Réponse à un Critique du 18e siècle*, Neufchatel (Paris), in-8°. 8° *Discours politiques, historiques et critiques sur quelques gouvernements de l'Europe*, 1779 et suiv., 3 vol. in-8°, Bâle, 1779-1782, 2 vol. in-8°, nouv. édit.; Neufchatel, 1782, 1 vol. in-8°, nouv. édit., sous ce titre : *Discours sur l'histoire, le gouvernement, les usages, la littérature de plusieurs nations de l'Europe*, Genève et Paris, 1782, 4 vol. in-12. La Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, etc., sont successivement passées en revue. Le discours sur l'Espagne mérite d'être lu; celui qui traite de l'Angleterre fut beaucoup critiqué : l'auteur prétend, non-seulement que la constitution de ce pays tend à le corrompre, mais encore qu'elle est essentiellement mauvaise; il prétend que le peuple anglais n'est ni heureux, ni libre par ses lois, et qu'il ne peut l'être. Ces discours sont regardés comme le meilleur ouvrage de l'auteur, qui avait observé par lui-même les pays dont il parle. 9° *Discours prononcé à la séance de la société d'agriculture de Lyon*, 1785, in-8°. 10° *Éloge de Court de Gébelin*, 1785, in-8°. 11°. *Discours sur l'Italie*, Berne, société typographique, 1791, in-8°. Ce savant était protestant, et ne devait conséquemment recevoir qu'une sépulture de tolérance : le comte d'Albon, qui fut un de ses admirateurs, ayant obtenu l'exhumation, lui éleva un tombeau dans ses jardins, à Franconville, dans la vallée de Montmorency. Ces jardins, dans le genre anglais, étaient tellement remarquables par leur beauté, qu'on a publié : *Vues des Monuments construits dans les jardins de Franconville-la-Garenne, appartenant à madame la comtesse d'Albon*, 1784, in-8° de 19 planches, sans texte. On en trouve d'ailleurs une ample description dans l'*Histoire physique*, etc., *des environs de Paris*, par Dulaure. Les ouvrages philanthropiques et poétiques d'Albon ont fourni à Rivarol (*Petit Dictionnaire de nos grands hommes*) des plaisanteries assez piquantes. A. B—t.

ALBORNOS (Gilles-Alvarès-Carillo), cardinal, issu des maisons royales de Léon et d'Aragon, naquit à Cuença, et fit ses études à Toulouse. Alphonse XI le nomma successivement aumônier de la coür, archidiacre de Calatrava, et enfin l'éleva, quoique jeune encore, à l'archevêché de Tolède. Albornos accompagna le roi de Castille dans son expédition contre les Maures d'Andalousie, et sa dignité d'archevêque ne l'empêcha pas de porter les armes; ce fut même lui qui sauva le roi de la mêlée où il s'était engagé, à la bataille de Tarifa. Alphonse, par reconnaissance, l'arma chevalier, et lui donna, en 1343, la direction du siége d'Algésiras; mais, après la mort de ce prince, Albornos ne jouit pas de la même faveur auprès de Pierre le Cruel : choqué du zèle avec lequel ce prélat osait s'élever contre ses mœurs déréglées, Pierre voulut le sacrifier à la vengeance de Marie de Padilla, sa favorite; mais, averti à temps, Albornos se réfugia à Avignon, où le pape Clément VI l'admit dans son conseil, et l'éleva à la pourpre. Ce fut alors qu'Albornos se démit de son archevêché, en disant : « Je serais aussi blâmable « de garder une épouse près de laquelle je ne puis « demeurer, que l'est don Pédro, roi de Castille, de « quitter sa femme pour une maîtresse » Innocent VI, successeur de Clément, l'envoya en Italie, en 1353, en qualité de légat et de général, pour reconquérir les Etats de l'Église, qui avaient secoué l'autorité des papes pendant leur séjour à Avignon. Albornos, manquant de soldats, et n'ayant que peu d'argent, recruta néanmoins une petite armée composée de Français, de Hongrois et d'Allemands, et sut intéresser les Italiens eux-mêmes au succès de son entreprise. Pour être mieux en état de soutenir la guerre, il mit en gage presque toute son argenterie. Il se ménagea d'abord l'appui des républiques de Florence et de Sienne, et s'attacha les Romains, par le moyen du fameux Colas de Rienzo, qu'il leur avait ramené d'Avignon. Prodiguant ensuite tout à la fois des excommunications contre les usurpateurs du patrimoine de St-Pierre, et des promesses d'indulgences pour ses défenseurs, il se fit ouvrir les portes de Montefalco et de Montefiascone; s'empara de Viterbe, d'Orvieto et d'Agobbio; rallia à son parti Gentile de Magliano, tyran de Fermo, et le punit ensuite de son infidélité, en le dépouillant. Il réduisit aussi à l'obéissance Malatesti de Rimini, le plus puissant de tous les princes de l'État romain; mais une intrigue de la cour d'Avignon vint suspendre ses succès : il fut rappelé en 1357. Peu de temps après, son successeur ayant commencé à perdre ce qu'il avait conquis, le pape s'aperçut de son imprudence, et renvoya en Italie son habile légat. Al-

bornos réduisit, après une longue guerre, François des Ordelaffi, seigneur de Forli, le plus redoutable des ennemis de l'Église, à la nécessité d'abandonner ses États. Bologne lui fut vendue et livrée, en 1360, par son tyran, Jean d'Oleggio. Il exerça même son influence jusque dans le royaume de Naples, où il extermina une nouvelle secte d'hérétiques. Ainsi, la puissance temporelle des papes, qui n'avait existé jusqu'alors que dans de vaines chartes également contestées par les empereurs, les grands et le peuple, ne fut plus illusoire, et ce fut par le courage et le zèle d'Albornos que les donations faites à l'Église dès le temps de Pépin et de Charlemagne reçurent leur entier accomplissement. Après avoir achevé la conquête de tout l'État romain, il le gouverna plusieurs années, et fit chérir son administration; Bologne reçut de lui une nouvelle constitution, et il fonda dans cette ville le magnifique collége des Espagnols; il fit, pour d'autres parties de l'État de l'Église, des lois pleines de sagesse, qui étaient encore en vigueur dans la Marche d'Ancône quatre siècles après leur établissement. Enfin Albornos annonça à Urbain V qu'il pouvait rentrer et régner sans crainte à Rome. Il le reçut à Viterbe; mais le pontife, oubliant un instant les services qu'Albornos venait de rendre au saint-siége, lui demanda compte des sommes qu'il avait dépensées dans le cours de son importante légation. Albornos lui montre alors dans la cour de son palais un chariot chargé de clefs, et lui dit : « Saint-père, les sommes que vous me de« mandez, je les ai employées à vous rendre maître « des villes et des châteaux dont vous voyez les clefs. » A cette vue, le pape embrasse son légat, et le remercie. Ce grand homme accompagna Urbain V dans la capitale du monde chrétien, et retourna ensuite à Viterbe, où il mourut, le 24 août 1367, regretté du peuple et de son souverain qui, se trouvant dans de nombreux embarras, avait plus que jamais besoin de son appui et de ses conseils. Selon sa dernière volonté, son corps fut transporté à Tolède. Le pape, pour lui rendre les derniers devoirs, accorda des indulgences à ceux qui aideraient à porter le corps du cardinal. Beaucoup de personnes s'empressèrent à mériter ces indulgences, et portèrent le cercueil depuis Viterbe jusqu'à Tolède, où Henri, roi de Castille, lui fit rendre les plus grands honneurs. On a de lui un ouvrage sur les constitutions de l'Église romaine, imprimé à Jési, en 1473, et qui est fort rare. Son testament a aussi été imprimé. On y trouve plusieurs dispositions curieuses, entre autres celle qui ordonne que les moines disent pour le cardinal 60,000 messes. La vie politique d'Albornos a été écrite par Sepulveda, sous ce titre : *Historia de bello administrato in Italia per annos quindecim, et confecto ab Ægidio Albornotio*, Bologne, 1623, in-fol. D—G.

ALBORNOS (Diego-Philippe), chanoine trésorier de la cathédrale de Carthagène, traduisit de l'italien les *Guerres civiles de l'Angleterre*, du comte Majolino Bissacioni, Madrid, 1658, in-4°; et publia, huit ans après, sous le titre de *Cartilla politica y christiana*, un traité de morale et de politique, à l'usage du jeune roi Charles II. Cet ouvrage n'offre qu'une liste, par ordre alphabétique, des vertus qu'un roi doit pratiquer, et des vices qu'il doit éviter. L'auteur insiste surtout pour qu'on laisse au clergé une grande influence dans l'État. Ce traité plut tellement par la suite à l'infant Ferdinand, que ce prince, qui n'avait alors que dix ans, le copia tout entier de sa main. Philippe V, charmé du goût que l'infant son fils prenait à une lecture si grave, chargea l'évêque d'Oribuéla, Élie Gomez, de faire une nouvelle édition du livre d'Albornos. Cette édition, dédiée à Philippe V, et très-soignée sous le rapport typographique, parut quelque temps après, en 2 vol. in-12. D—G.

ALBOUYS était juge au tribunal de Cahors, lorsque le département du Lot l'envoya à la convention, en septembre 1792; il vota la réclusion de Louis XVI, et son bannissement à la paix. Son opinion, quoique courte, fut une des plus courageuses et des plus propres à sauver ce prince, parce que ses motifs pour le soustraire à la mort étaient puisés à la fois dans la justice générale, dans le bien de l'État, et dans la constitution elle-même. Revenu dans son département après la session conventionnelle, Albouys y mourut dans l'obscurité. Z.

ALBRAND (Fortuné), orientaliste et voyageur français, s'était, dès l'âge de vingt ans, familiarisé avec la langue arabe par la fréquentation des Égyptiens réfugiés à Marseille. Plus tard il en fit une étude particulière à Paris, sous M. Silvestre de Sacy et dom Raphaël, dont il suivit les cours, et s'embarqua pour l'île Bourbon, avec le gouverneur de cette colonie. Il passa ensuite à Madagascar, pénétra dans l'intérieur du pays, si peu connu encore des Européens, y fonda la colonie de Ste-Marie, et y noua des relations avec les indigènes. Il composait un dictionnaire de la langue malgache, lorsqu'il mourut en 1827, à peine âgé de 32 ans. Albrand avait fait de très-bonnes études en Europe, et il possédait, en outre, l'arabe, le turc, le persan, l'indou, le sanscrit et leurs dialectes. Z.

ALBRECHT (Jean-Guillaume), né à Erfurth le 11 août 1703, fit ses études dans sa patrie, et y devint fort habile dans la langue grecque; il obtint une chaire de professeur de médecine à Goettingue, et y fut remplacé par Haller, qui cite avec éloge ses ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Observationes anatomicæ, quibus accedit de tempestate, Erfurti*, 1731, in-4°; 2° *de Effectibus musices in corpus animatum, Lipsiæ*, 1734, in-8°; 3° *Parænesis ad artis medicæ cultores, Gottingæ*, 1735, in-4°. Albrecht mourut en 1736, âgé de 33 ans, d'une maladie que lui causa sa trop grande application au travail. C. et A—x.

ALBRECHT (Jean-Sébastien), professeur de philosophie naturelle à Cobourg, né en 1695, et mort en 1774, s'est attaché à décrire ce que la nature offre de bizarre et de monstrueux. On a de lui un grand nombre de mémoires, insérés dans les *Annales de l'Académie des curieux de la nature*. On trouve, dans le tome 4 de cette collection, un mémoire sur une belemnite ornée de figures hiéroglyphiques; dans le 5e vol., un autre mémoire sur une courge dont

les semences avaient germé dans l'intérieur du fruit; dans le vol. 6, *Spicilegium ad historiam naturalem scarabæi platyceri;* dans le 7e, description d'un agneau né cyclope (*de Agno cyclope*); dans le 8e, monstruosités d'un raifort; dans les vol. 9 et 10, mémoires sur des pétrifications singulières; dans le *Commercium litterarium*, Norimberg, 1731, sur les effets nuisibles du *Solanum furiosum;* ib. année 1732, expériences sur le suc de belladone. (*Voy.* aussi JUNGIUS.) — Un autre ALBRECHT (*Benjamin-Gottlieb*) a donné un ouvrage intitulé : *de Aromatum exoticorum Noxa, et nostratium Præstantia*, Erfurth, 1740, in-4°, dans lequel, après avoir fait l'énumération des épices de l'Inde, qu'il accuse de causer de l'acrimonie et une ardeur brûlante, il dit que l'on devrait leur préférer la passe-rage, le raifort sauvage, le thym, le sarriette, la basilic, et surtout l'ail. D—P—s.

ALBRECHTS-BERGER (JEAN-GEORGES), savant harmoniste et organiste habile, né à Klosterneuburg, petite ville de la basse Autriche, le 3 février 1736, entra fort jeune au chapitre de ce lieu, comme enfant de chœur. De là il passa à l'abbaye de Mœlk, où il fut chargé de la direction d'une école gratuite. Monn, organiste de la cour, lui enseigna l'accompagnement et le contre-point. Devenu lui-même profond organiste après plusieurs années d'un travail assidu, il fut appelé en cette qualité à Raab, puis à Maria-Toferl, et enfin à Mœlk, où il demeura pendant douze ans. Les ouvrages qu'il publia dans cet intervalle ayant propagé sa réputation, et la place d'organiste de la cour de Vienne étant devenue vacante, il fut désigné en 1772 pour en remplir les fonctions. Vingt ans après, on le nomma maître de chapelle de l'église cathédrale de St-Étienne. L'Académie musicale de Vienne l'admit au nombre de ses membres en 1793, et celle de Stockholm en 1798. Ce savant homme est mort à Vienne le 7 mars 1809, et non en 1803, comme on l'a écrit dans le *Dictionnaire historique des musiciens* (Paris, 1810). Albrechts-Berger avait épousé, en 1768, Rosalie Weiss, fille de Bernard Weiss, sculpteur, et en avait eu quinze enfants, neuf fils et six filles. De ces quinze enfants, douze sont morts en bas âge. Ses meilleurs élèves sont : 1° Beethoven; 2° Jos. Tybler, premier maître de chapelle de la cour de Vienne; 3° Jean Fuss, mort à Pesth le 9 mars 1819; 4° Gænsbacher (Jean), qui a succédé à Preindl dans la place de maître de chapelle de St-Étienne; 5° J. N. Hamsat, maître de chapelle du duc de Saxe-Weimar; 6° le baron Nicolas de Krufft, mort à Vienne le 16 avril 1818; 7° Jos. Preindl, maître de chapelle de St-Étienne et de St-Pierre, mort à Vienne le 26 octobre 1823; 8° le chevalier Ignace de Seyfried, maître de chapelle et directeur de l'opéra de Vienne. Haydn, Beethoven et tous les grands musiciens de l'Allemagne avaient la plus haute estime pour Albrechts-Berger, qui était également recommandable comme écrivain didactique, comme organiste et comme compositeur de musique sacrée et instrumentale. Le nombre des ouvrages sortis de sa plume est immense. Le prince Nicolas d'Esterhazy Golantha possède en manuscrits les suivants : 1° vingt-six messes dont dix-neuf sont avec accord d'orchestre, une avec orgue et six à quatre voix et à *capella;* 2° quarante-trois graduels; 3° trente-quatre offertoires; 4° cinq vêpres complètes; 5° quatre litanies; 6° quatre psaumes; 7° quatre *Te Deum;* 8° deux *Veni Sancte spiritus;* 9° six motets; 10° cinq *Salve Regina;* 11° six *Ave Regina;* 12° cinq *Alma Redemptoris;* 13° deux *Tantum ergo*; 14° dix-huit hymnes; 15° un *Alleluia*; 16° dix morceaux tels que *de Profundis*, introïts, leçons des ténèbres et répons; 17° oratorio : les Pèlerins de Golgotha, l'Invention de la croix, la Naissance du Christ; *Applausus musicus de Nativitate Jesu*, *de Passione Christi*; 18° neuf cantiques; 19° un petit opéra allemand; 20° quarante quatuors fugués, œuvres 1, 2, 5, 7, 10, 11, 16 et 19; 21° quarante-deux sonates en quatuors, œuvres 14, 18, 20, 21, 23, 24 et 26; 22° trois sonates en doubles quatuor, œuvre 17; 23° trente-huit quintetti pour deux violons, deux violes et basse, œuvres 3, 8, 9, 12, 13, 22, 25 et 27; 24° sept sextuor pour deux violons, deux violes, violoncelle et contre-basse; 25° vingt-huit trios pour deux violons et violoncelle; 26° treize pièces détachées, telles que sérénades, nocturnes et divertissements; 27° six concerto pour divers instruments, tels que le piano, la harpe, l'orgue, la mandoline et le trombone; 28° quatre symphonies à grand orchestre. Les ouvrages qu'Albrechts-Berger a publiés sont les suivants : *Fugues pour l'orgue*, œuvres 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 16, 17 et 18; *Préludes pour l'orgue*, œuvres 3, 12 et 29; *Fugues pour le piano*, œuvres 1, 15, 20 et 27; *Dix-huit Quatuor pour deux violons, alto et basse*, œuvres 2, 19 et 21; *Six Sextuor pour deux violons, deux violes, violoncelle et contre-basse*, Vienne; *Quatuor pour clavecin, deux violons et basse*, Vienne, 1792; *Six Duos pour violon et violoncelle*, Leipsick, 1803; *Quintetto pour trois violons, alto et violoncelle*; *Sonates à deux chœurs pour quatre violons, deux altos et deux violoncelles*, Vienne, Rudl. Ses ouvrages élémentaires sont : 1° *Gründliche anweisung zur composition mit deutlichen und ausführlichen exempeln zum selbts unterrichte erlaütert und mit anhange, von des Beschaffenheit und anwendung aller jetzt üblichen musinstrumente*, Leipsick, 1790, in-4°. Une autre édition de cet ouvrage a été publiée à Leipsick chez Breetkapf et Stiertel, 1818, in-8°. M. Choron en a donné une traduction française sous ce titre : *Méthode élémentaire de composition*, etc., *enrichie d'un grand nombre de notes et d'éclaircissements*, Paris, 1814, 2 vol. in-8°. Enfin il en a paru une nouvelle édition sous ce titre : *Méthodes d'harmonie et de composition, à l'aide desquelles on peut apprendre à accompagner soi-même la basse chiffrée, et à composer toute espèce de musique; ouvrage mis en ordre et considérablement augmenté d'après l'enseignement de l'auteur*, par M. le chevalier de Seyfried, maître de chapelle; traduit de l'allemand avec des notes, par M. Choron, Paris, 1830, 2 vol. in-8°. Bien que méthodique, orné d'exemples assez purement écrits, ce

livre n'est point exempt de tout reproche. L'auteur, en cherchant la concision, est tombé quelquefois dans la sécheresse et l'obscurité. Les parties les plus difficiles de la fugue, telles que la réponse et les contre-sujets, n'y sont qu'effleurées, et les exemples ne sont point assez variés. Néanmoins, tel qu'il est, il mérite l'estime dont il jouit en Allemagne. Il a remplacé avantageusement le *Gradus ad Parnassum* de Fox, qui, basé sur la tonalité du plain-chant, s'éloigne trop du système moderne. Par les soins qu'Albrechts-Berger a mis à la rédaction de ses exemples, il a évité les défauts du *Traité de la fugue* de Marpurg, qui n'est propre qu'à enseigner le style instrumental. 2° *Kurzgefaste Methode der Generalbass zü erlernen* (Méthode abrégée d'accompagnement), Vienne, 1792. 3° *Klavierschule fur anfanger* (École du clavecin pour les commençants), Vienne, 1800. 4° *Ausweichungen aus c dur und c moll in die ubrigen dür und moll tœne* (Passage des tons d'ut majeur et d'ut mineur dans tous les tons majeurs et mineurs), Vienne, Leipsick et Bonn. La 2ᵉ partie de cet ouvrage, intitulée *Inganni Trugschlüsse für die Orgel oder piano-forte*, contient toutes les feintes de modulations. La 3ᵉ partie a pour titre : *Unterricht uber der Gebrauch der Verminderten und uberm. intervallen* (Instruction sur l'usage des intervalles augmentés et diminués), Leipsick, Peters. Le chevalier de Seyfried a publié une édition complète des œuvres théoriques d'Albrechts-Berger sous ce titre : *J.-G. Albrechts-Bergers sammtliche Schriften über Generalbass, harmonie und Tœnsetzkunst zum selbestunterrichte*, Vienne, Antoine Strauss, 3 vol. in-8° sans date. F—T—S.

ALBRECHT (JEAN-LAURENT), poëte couronné, naquit en 1732, à Gœsmar, près de Mulhausen. Rauchfust, organiste de cette ville, lui donna les premières leçons de musique pendant trois mois; il se rendit ensuite à Leipsick pour y étudier la théologie, et en 1758, il revint à Mulhausen, où il fut nommé chantre et directeur de musique à l'église principale de cette ville, emplois qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1773. Albrecht est également recommandable comme écrivain didactique et comme compositeur. Ses ouvrages, publiés en allemand, sont : 1° *Lettres de Steffani, avec des additions et une préface*, 2ᵉ édition, Mulhausen, 1760, in-4°. Cette édition de la traduction que Werckmeister avait faite de l'ouvrage de Steffani, intitulée *Quanta certezza habbia da suoi principj la musica*, est très-préférable à la première. 2° *Introduction raisonnée aux principes de la musique*, Langensalza, 1761, in-4°, 136 pages. 3° *Jugement sur la dispute entre MM. Marpurg et Sorge*, dans les Essais de Marpurg (*Beytræg.*), t. 5, p. 269. 4° *Courte Notice sur l'état de la musique d'église à Mulhausen*, dans le même recueil, t. 5, p. 387. 5° *Dissertation sur cette question : La musique doit-elle être tolérée dans le service divin?* Berlin, 1764, in-4°, quatre feuilles. 6° *Dissertation sur la musique de Masses*, Franckenhausen, 1765, in-4°. Albrecht a été l'éditeur des deux ouvrages d'Adelung, *Musica mechanica organœdi* et *Siebengestirn*, Berlin, 1768; il a joint au premier une préface avec une notice sur la vie d'Adelung. Ses compositions consistent : 1° en une *Cantate pour le vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte*, poésie et musique d'Albrecht, 1758; 2° *Passion selon les évangélistes*, Mulhausen, 1759, in-8°; 3° *Encouragement musical pour les clavecinistes commençants*, Augsbourg, 1763, in-8°; 4° *Encouragement musical consistant en petites pièces et odes pour le clavecin*, Berlin, 1763, in-4°. F—T—S.

ALBRET (CHARLES sire D'), comte de Dreux, vicomte de Tartas, était fils d'Arnaud, sire d'Albret, grand chambellan de France sous Charles V. Charles, sire d'Albret, cousin du roi Charles VI, se trouva, en 1390, à l'expédition d'Afrique commandée par Louis II, duc de Bourbon, et ensuite au siége de Tunis. En 1402 il fut nommé connétable, à la place de Louis de Sancerre, et en 1405 et 1406 il commanda en Guienne, contre les Anglais, ayant sous ses ordres les comtes d'Alençon, de Clermont et d'Armagnac; il enleva plus de soixante châteaux ou places murées, et serra de si près la ville de Bordeaux, que les habitants, privés de vivres du côté de la terre, se soumirent à une forte contribution. Pendant les troubles qui suivirent la démence de Charles VI, d'Albret prit le parti des Armagnacs; et, la faction de Bourgogne l'ayant emporté, il fut destitué en 1412; mais, l'année suivante, la faction d'Armagnac prit le dessus, et Charles d'Albret rentra en triomphe dans Paris. L'ennemi commun profitait de ces divisions, et Henri V, roi d'Angleterre, étant débarqué au Havre avec 6,000 hommes d'armes et 30,000 archers, vint assiéger Harfleur, qui fut emporté d'assaut. On reprocha au connétable d'avoir négligé de secourir cette place; cependant il marcha contre l'ennemi avec 14,000 hommes d'armes, et une infanterie beaucoup plus nombreuse que celle de l'armée anglaise. Celle-ci, épuisée par ses succès même, ne cherchait qu'à gagner Calais en traversant le pays de Caux et le comté d'Eu, pour passer la Somme au gué de Blanquetade, comme avait fait Édouard III en 1346. Les mêmes fautes entraînèrent les mêmes désastres. Au lieu de garder les passages de la Somme, le connétable alla attendre les Anglais au delà de la rivière, au village d'Azincourt; et, par une suite de la même présomption, il rejeta l'offre que faisaient les ennemis de payer tout le dommage qu'ils avaient fait depuis leur descente en Normandie, et les mit dans la nécessité de vaincre ou de périr. La bataille d'Azincourt fut livrée et perdue par les Français, le 25 octobre 1415. La gendarmerie française y combattit avec le même courage, le même désordre, et le même malheur qu'aux journées de Crécy et de Poitiers, les chefs mettant toute leur gloire à se battre en soldat. Une foule de princes et de chevaliers furent du nombre des 6,000 Français qui restèrent sur le champ de bataille. Le connétable d'Albret y fut tué à la tête de l'avant-garde. S—Y.

ALBRET (CÉSAR-PHÉBUS D'), connu d'abord sous le nom de MIOSSINS, puis sous celui de MARÉCHAL D'ALBRET, descendait d'Étienne, bâtard d'Al-

bret, légitimé, en 1527, par François Ier. Ce fut un courtisan adroit et assidu, et il dut sa fortune militaire, beaucoup plus à la faveur dont il jouit auprès d'Anne d'Autriche et du cardinal Mazarin, qu'à ses talents. Il devint chevalier des ordres du roi, gouverneur de Guienne, puis maréchal de France, en 1654; ses dignités, sa grande fortune et sa naissance le firent distinguer parmi les amants de Ninon, et les amis de mademoiselle d'Aubigné. St-Évremond a célébré, dans le maréchal d'Albret,

> Un maréchal, l'ornement de la France,
> Rare en esprit, magnifique en dépense.

Mais, s'il faut en croire madame Cornuel, à qui le maréchal chercha à plaire dans un âge avancé, c'était *un grand faiseur de galimathias*. Quand il eut cessé ses poursuites auprès de cette femme spirituelle, elle dit : « En vérité, j'en suis fâchée; car je commençais « à l'entendre. » Le maréchal d'Albret avait appris le métier des armes sous Maurice d'Orange et Jean de Werth : il se trouva, en 1646, au siége de Mardick, et, la même année, à celui de Dunkerque. Cela n'empêcha pas l'abbé d'Ammont, qui avait loué a la comédie une loge dont le maréchal s'était emparé, de lui dire, en se voyant forcé de lui céder la place : « Voyez le beau maréchal, il n'a jamais pris « que ma loge! » Pour achever le portrait de ce seigneur brillant et fastueux, nous ajouterons qu'il avait une faiblesse assez ridicule, qui était de se trouver mal à la vue d'une tête de marcassin. Ce qui fit demander au maréchal de Clérambault : « Si ce ne « serait pas se battre avec avantage contre le maré- « chal d'Albret que de se présenter contre lui l'épée « dans une main, une tête de cochon dans l'autre. » D'Albret mourut en 1676, à 62 ans. S—Y.

ALBRIC, ALBRICUS, ou ALBRICIUS, philosophe et médecin, né à Londres dans le 11e siècle. Après avoir étudié dans les universités de Cambridge et d'Oxford, il voyagea pour se perfectionner. Balée, dans sa *Seconde Centurie des écrivains illustres de la Grande-Bretagne*, cite de lui divers ouvrages écrits en latin, mais qui n'ont jamais été imprimés; en voici les titres: 1° *de Origine Deorum*; 2° *de Ratione veneni*; 3° *Virtutes antiquorum*; 4° *Canones speculativi*. On trouve, dans les *Mythographi latini*, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-12, un petit traité *de Deorum imaginibus*, également composé par un Albric; mais on ignore s'il faut l'attribuer au savant anglais, ou à un autre Albric, évêque d'Utrecht, qui vivait dans le 8e siècle. L'abbé le Bœuf l'attribue à ce dernier; mais D. Rivet, dans son *Histoire littéraire*, prétend qu'il n'est ni de l'un ni de l'autre, et le croit plus ancien. N—L.

ALBRIZZI (ISABELLA TÉOTOCHI, comtesse D'), l'une des femmes les plus distinguées de l'Italie contemporaine. Née à Corfou en 1770, elle quitta de bonne heure sa patrie et apprit la langue italienne, qu'elle parvint à parler et à écrire avec autant de correction que d'élégance. Elle épousa d'abord un homme de lettres, Marino, qui la laissa veuve, et elle s'unit en secondes noces au comte Albrizzi. Son âme était naturellement généreuse, et son meilleur travail littéraire lui fut inspiré par l'amitié. Elle traça, dans un livre intitulé *Ritratti* (Portraits), Brescia, 1807, le caractère des hommes les plus remarquables parmi lesquels elle avait vécu : Césarotti, Bertola, Alfieri, Ugo Foscolo, Quirini, le général Cervoni, etc. Ses jugements se ressentent naturellement du sentiment qui les a dictés, et l'on y trouve beaucoup moins de vérité que de grâce et même d'originalité. Le même auteur a donné, en 1822, l'œuvre de Canova (*Opere di plastica di Canova*), avec un aperçu sur ce célèbre artiste, et l'appréciation de chacune de ses admirables productions. Lord Byron eut de madame Albrizzi l'opinion la plus flatteuse : il avait trouvé sa conversation si attrayante et si animée, ses manières si gracieuses, qu'il ne craignit pas de l'appeler la madame de Staël de Venise. Elle est morte en 1836. H. D—z.

ALBUCASIS, médecin arabe, nommé aussi ALBUCASA, ALBUCHASIUS, BUCHASIS, BULCARIS-GALAF, ALSAHARAVIUS et AZARAVIUS, et dont le véritable nom est ABOUL-CAÇEM-KHALAF-BEN-ABBAS, était natif d'Alzahrah, ville d'Espagne. Il s'appliqua de bonne heure à l'art de guérir, et y fit des progrès si rapides, qu'il devança de beaucoup ses prédécesseurs, et s'acquit une grande réputation en Espagne et dans les pays voisins. On a été longtemps dans le doute, relativement à l'époque où il vécut; mais on sait maintenant qu'il mourut à Cordoue, l'an 500 de l'hégire (1106-7 de J.-C.). Malgré les éloges que lui donne son premier traducteur, Paul Ricius, juif allemand et médecin de l'empereur Maximilien Ier, qui ne trouve au-dessus de lui qu'Hippocrate et Galien, on ne doit le mettre qu'au rang des compilateurs; il est même le plagiaire de Rhasès; en plusieurs endroits, ce sont les mêmes mots, la même division de chapitres. Ses ouvrages sont réunis sous le titre d'*Al-Tacrif*, ou *Méthode de pratique*, qui est divisée en trente-deux traités. On en a plusieurs éditions latines : celle de Venise, in-fol., en 1500, a paru avec les écrits d'Octavianus Horatianus; une autre, de la même ville, en 1520, comprend la Chirurgie de Pierre de Argillata. Celle d'Augsbourg, 1519, in-fol., est très-rare; elle est intitulée: *Theoriæ necnon Practicæ liber*; celle de Strasbourg, 1532, in-fol., *Manualis medicina*. La principale a pour titre : *Medendi Methodus certa, clara et brevis, pleraque quæ ad medicinæ partes omnes, præcipue quæ ad chirurgiam requiruntur, libris tribus exponens, Basileæ*, 1541, in-fol. Albucasis était plus chirurgien que médecin; il est le premier qui ait parlé des instruments de chirurgie, et qui en ait donné des figures; il est encore bon à consulter sous ce double rapport. Jean Channing a donné à Oxford, en 1778, une nouvelle édition de la Chirurgie d'Albucasis, avec une traduction latine, le texte arabe, et les figures des instruments, 2 vol. in-4°, rares en France. C. et A—N.

ALBUMAZAR, ainsi nommé par les Occidentaux, mais dont les véritables noms sont DJAFAR-BEN-MOHAMMED-BEN-OMAR (ABOU-MACHAR), naquit à Balkh, dans le Khoraçan, l'an 190 de l'hégire (805-806 de J.-C.); il s'adonna longtemps aux traditions mahométanes; et, après avoir été violent détracteur

de la philosophie, il se livra, à l'âge de quarante-sept ans, à l'étude des sciences exactes, et, par suite, à l'astronomie et à l'astrologie. Quoiqu'on ne le connaisse guère que par ses rêveries et ses nombreux écrits sur cette dernière science, on ne peut lui refuser une place distinguée parmi les observateurs que l'Orient a produits. La table astronomique nommée *Zydj Abou-Machar* a été calculée d'après ses observations; mais l'ouvrage auquel il doit le plus de réputation est son traité astrologique connu sous le titre de *Milliers d'années*. Il y soutient que le monde a été créé quand les sept planètes se sont trouvées en conjonction dans le premier degré du bélier, et qu'il finira lorsqu'elles se rassembleront dans le dernier des poissons. Albumazar est mort à Vacith, en 885 de J.-C.; il avait, dit-on, alors plus de 100 ans lunaires; mais comme cet âge n'est pas d'accord avec la date de sa naissance et celle de sa mort, nous supposons qu'il y a erreur dans l'une des deux, ou qu'on a exagéré la durée de sa vie. On a imprimé à Augsbourg, en 1489, in-4°, et réimprimé à Venise, en 1490, 1506, et 1515, in-4°, huit traités astrologiques de cet auteur; à Augsbourg, en 1488, in-4°, *Tractatus florum astrologiæ*; et, en 1489, in-4°, *Introductorium in astronomiam*. (*Voy.* le catalogue de ses ouvrages, donné par Casiri, *Bibl arab.-hisp.*, t. 1, p. 351.) J—N.

ALBUQUERQUE (DON JUAN ALPHONSE D'), ministre de Pierre le Cruel, roi de Castille, descendait du sang royal de Portugal. Alphonse XI, dont il était le premier ministre, le nomma gouverneur de son fils, Pierre le Cruel; mais, au lieu de corriger les inclinations vicieuses de son élève, d'Albuquerque ne songea qu'à le flatter, et obtint ainsi la confiance de Pierre qui, à son avénement, en 1350, lui laissa toute l'autorité, et le nomma grand chancelier. Lié avec la reine mère, d'Albuquerque excita le jeune monarque à faire assassiner Éléonore de Guzman, maîtresse du feu roi, et à faire périr l'adelentado Garcilasso de la Vega, le seul homme de la cour qui pût balancer son pouvoir. D'Albuquerque se rendit également odieux aux Castillans, en cherchant sans cesse à augmenter l'autorité royale, et en favorisant la passion du jeune roi pour la belle Maria de Padilla. Quand cette liaison commença à nuire à sa faveur, il chercha à la rompre; mais il n'était plus temps: Pierre, incapable de résister à ses passions, ne vit plus dans son ministre qu'un censeur chagrin et incommode; il renvoya de la cour toutes ses créatures, et l'écarta lui-même du conseil. D'Albuquerque se retira dans ses domaines avec la rage dans le cœur; et, ne songeant qu'à former une ligue contre Pierre, il s'unit aux seigneurs mécontents, et les détermina à la guerre. Maître de plusieurs places qu'il avait fait fortiller pendant son ministère, il n'attendait plus qu'un moment favorable pour pénétrer en Castille, lorsque Pierre, en le prévenant, le força de se réfugier en Portugal. Ce monarque irrité envoya des ambassadeurs à Lisbonne pour demander qu'on lui livrât son ancien ministre. Le roi de Portugal le refusa, et d'Albuquerque, plus animé encore, joignit les seigneurs mécontents, et commença les hostilités contre son roi. Il poussait la guerre avec vigueur, lorsqu'il mourut presque subitement, en 1354. On soupçonna que le roi l'avait fait empoisonner par un médecin juif, nommé Paul. La haine que l'on portait à Pierre, et le motif de la disgrâce d'Albuquerque, avaient excité en faveur de ce dernier plus d'intérêt et de considération qu'il n'en avait obtenu pendant sa faveur. B—P.

ALBUQUERQUE (ALPHONSE D'), vice-roi des Indes, surnommé LE GRAND, et LE MARS PORTUGAIS, naquit à Lisbonne, en 1452, d'une famille qui tirait son origine des rois de Portugal. C'était, pour sa nation, le siècle de l'héroïsme, des découvertes et des conquêtes. Les navigateurs portugais avaient déjà reconnu et subjugué la plus grande partie des côtes occidentales de l'Afrique; ils commençaient à étendre leur domination sur les mers et sur les peuples de l'Inde. Albuquerque passa ses premières années à la cour du roi Jean II. Sous Emmanuel, son successeur, Albuquerque, après une première campagne dans les Indes orientales (1503), reçut le commandement d'une flotte et le titre de vice-roi des nouveaux établissements portugais en Asie. Doué d'un génie vaste et hardi, et fortement préoccupé de la puissance et de la grandeur de sa patrie, il forma le projet de fermer aux Vénitiens et aux Sarrasins la route des Indes par l'Egypte; dans ce but, il s'empara d'abord de l'île de Socotora, à l'entrée du golfe Arabique; il alla ensuite attaquer Zeifadin, roi d'Ormuz, battit complétement sa flotte, et le força à se reconnaître tributaire des Portugais, et à lui livrer un territoire pour construire une forteresse. Zeifadin ayant secoué le joug peu de temps après le départ de l'armée victorieuse, Albuquerque revint mettre le siége devant Ormuz; mais la défection de quelques capitaines de sa flotte le força d'abandonner cette entreprise: il fit voile pour les Indes, où il arriva le 3 novembre 1508. — Toujours grand dans ses desseins, le général portugais se proposa de fonder un empire qui s'étendrait du golfe Persique à la presqu'île de Malaca. Son premier exploit fut la conquête de Goa (1510), place très-importante sur la côte du Malabar, dont il fit le centre de la puissance et du commerce des Portugais dans l'Orient. Bientôt après il soumit le reste du Malabar, Ceylan, les îles de la Sonde et la presqu'île de Malaca. La terreur de ses armes se répandit au loin; les rois de Siam, de Pégu, de Sumatra, dont la domination s'étendait jusqu'aux frontières de la Chine, se hâtèrent de lui envoyer des ambassadeurs pour le complimenter, et lui demander son amitié et sa protection. En 1515 il fit voile vers l'occident, pour ajouter à ses conquêtes les possessions qui devaient les compléter; mais il échoua devant Aden, dont il voulait faire la clef du golfe Arabique. Après avoir passé l'hiver dans l'île de Caman, et attaqué de nouveau Aden, mais sans plus de succès que la première fois, il s'empara d'Ormuz, à l'entrée du golfe Persique, et y éleva une forteresse pour s'en assurer la possession et protéger efficacement le commerce portugais. Le roi de Perse, suzerain de cette île, réclama le léger tribut que ses princes avaient coutume de lui payer;

Albuquerque, faisant apporter devant les ambassadeurs des grenades, des boulets, des sabres : « Voilà, « leur dit-il, la monnaie des tributs que paye le roi « de Portugal. » Les peuples et les monarques de l'Orient cédaient de toutes parts à l'ascendant de ce grand homme. Toutes les actions, tous les projets d'Albuquerque caractérisent un génie extraordinaire. Il s'était avancé dans la mer Rouge, pour y détruire le port de Suez, où les Vénitiens et les Arabes armaient une flotte, qui devait disputer aux Portugais l'empire de l'Asie; ne pouvant pénétrer avec ses vaisseaux au fond de ce golfe orageux, il voulut obliger le roi d'Éthiopie à détourner le cours du Nil, en lui ouvrant un passage pour se jeter dans la mer Rouge : l'Égypte serait devenue un désert inhabitable; et le port de Suez, ses armements et son commerce, la rivalité dangereuse dont il menaçait les Portugais, tout aurait été détruit. Mais il n'eut pas le temps d'exécuter ce vaste projet (1) : peu de temps après qu'il en eut conçu l'idée, les Turcs s'emparèrent de l'Égypte. Alors, tranquille au centre des colonies portugaises, Albuquerque réprima la licence des troupes, établit l'ordre dans les comptoirs, affermit la discipline militaire, et se montra tout à la fois actif, prévoyant, sage, humain, juste et désintéressé. L'idée de ses vertus avait fait naître une impression si profonde sur les Indiens, que, longtemps après sa mort, ils allaient à son tombeau pour lui demander justice des vexations de ses successeurs. C'est à lui que les Portugais durent la création de cette puissance singulière qui, même après sa ruine, a laissé dans l'Inde des souvenirs ineffaçables. Malgré les services importants qu'il avait rendus à la cour de Portugal, Albuquerque ne put échapper à l'envie des courtisans ni aux soupçons du roi Emmanuel, qui, s'étant laissé persuader que le vice-roi voulait se rendre indépendant, envoya pour le remplacer Lopès Soarez, son ennemi personnel. Ce grand homme était alors malade à Goa. « Quoi ! s'écria-t-il à cette nouvelle, Soarez gouver- « neur des Indes ! Vasconcellos et Diego Pereira, « que j'ai fait passer en Portugal comme criminels, « renvoyés avec honneur ! J'encours la haine des « hommes pour l'amour du roi, et la disgrâce du roi « pour l'amour des hommes ! Au tombeau, vieillard « sans reproche, il est temps; au tombeau ! » Il écrivit une lettre au roi pour lui recommander son fils; la lettre était courte, et finissait par ces mots : « Je ne « vous dis rien des Indes; elles vous parleront assez « pour elles et pour moi. » Il mourut peu de jours après, à Goa, le 16 décembre 1515. Emmanuel honora sa mémoire par de longs et inutiles regrets. Ce prince voulut que Blaise Albuquerque, fils du vice-roi, prît le nom d'Alphonse, afin que cette conformité lui rappelât plus souvent son illustre père, et il l'éleva rapidement aux plus hautes dignités de son royaume. — *Alphonse* D'ALBUQUERQUE vécut 80 ans, et publia, en portugais, les mémoires de son père, imprimés à Lisbonne, en 1576, in-fol., sous ce titre : *Commentarios do grando Alfonso de Alboquerque, capitan general dà India*, dans la 63ᵉ année de son âge. E—D.

(1) Ce projet gigantesque, auquel Bruce ne veut pas croire, et qui frappa d'étonnement Napoléon lui-même, lorsqu'il en eut connaissance pour la première fois à Ste-Hélène, Albuquerque l'avait sérieusement proposé à son roi. C. W—R.

ALBUQUERQUE (GEORGES D'), succéda, dans le gouvernement de Malaca, à Roderic Brito qui se retira à Goa. Le Portugal était alors (commencement du 16ᵉ siècle) gouverné par Emmanuel, son 14ᵉ roi. Le premier usage que fit Albuquerque de son pouvoir indisposa les Indiens contre lui. Un homme de cette nation, nommé Ninachétuen, était chargé de garder les côtes de Malaca. Il occupait depuis longtemps cet emploi avec honneur. Albuquerque le lui ôta, et le confia au roi de Campar. Le vieux Ninachétuen désespéré ne put survivre à cet affront. Il fit dresser un échafaud orné de fleurs et de parfums, sur lequel était allumé un bûcher de bois odoriférant, et y monta, vêtu d'habits magnifiques. C'est ainsi que ce malheureux Indien périt, après avoir rappelé aux nombreux spectateurs les services qu'il avait rendus aux Portugais. Les Indiens, indignés, murmurèrent ouvertement contre le gouverneur. Albuquerque fut informé de tout, mais il garda le silence, s'occupant uniquement de consolider dans les Indes la puissance portugaise. C'est dans ce but qu'il fit demander par Bégie, l'un de ses capitaines, au roi de Cambaie, la permission de bâtir une citadelle à Diou, ville de son royaume; mais il n'obtint cette permission que pour Surate, ou Bombain, villes situées sur la mer. C'était le temps où le grand Alphonse d'Albuquerque (*voy.* ce nom) forçait les rois d'Ormuz et de Narsingue à lui accorder une place dans leurs États pour y bâtir des forteresses. En 1519, Georges d'Albuquerque fut mis à la tête de treize vaisseaux. Arrivé au Mozambique, il envoya aux Indes quatre de ces vaisseaux, et avec le reste il alla croiser dans la mer d'Arabie. Comme il voulait punir le gouverneur de Diou, qui, par sa conduite malveillante, avait excité les plaintes des Portugais, il ordonna à Christophe de Sala d'aller avec trois galères ravager la côte de Cambaie. Sala fit un butin considérable. Deux ans après (1521), le gouverneur de Malaca exécuta une entreprise plus glorieuse. Un jeune prince, fils du roi de Pacem, qu'un sujet révolté avait fait périr pour usurper sa couronne, se réfugia sur la flotte d'Albuquerque. Celui-ci accueillit favorablement le légitime maître de Pacem, et prit la résolution de le replacer sur le trône de son père. Avant de commencer son entreprise, il somma Guimal (c'était le nom de l'usurpateur) de restituer la couronne au fils de son maître. Guimal répondit qu'il paierait un tribut annuel au roi de Portugal, mais que, pour le sceptre qu'il avait conquis par la force des armes, il ne s'en dessaisirait jamais. Alors Albuquerque fit répondre à l'usurpateur qu'il eût à se préparer à la guerre; ce que fit Guimal avec autant de vigueur que d'activité. En peu de jours il eut muni sa capitale de tout ce qui lui était nécessaire pour soutenir un siége. Mais toutes ses précautions furent inutiles : le guerrier portugais eut à peine commencé le siége de Pacem, qu'il s'en rendit maître, après un combat vif où avait

péri Guimal. Son premier soin fut de rétablir le calme dans la ville, après quoi il remit l'autorité aux mains du légitime héritier, en lui faisant prêter serment de fidélité au roi de Portugal, et en lui imposant un tribut annuel. Par cet acte de justice, Georges d'Albuquerque conquit l'estime des habitants, qui avaient vu avec peine l'usurpation du pouvoir. Il se rendit ensuite à Malaca. En 1525, il dut à sa prudence et à son courage la conservation de la ville même où il commandait. Le roi de Bintam, prince ambitieux, envoya contre Malaca, dont il méditait depuis longtemps la conquête, 20,000 hommes commandés par Avélar, renégat portugais. L'Indien Laqueximène devait en même temps l'attaquer par mer. Avec une poignée de soldats, le vaillant gouverneur fit payer cher à ses ennemis leur témérité. Tous s'enfuirent après une sanglante défaite. Peu de jours après, Albuquerque fit bloquer si étroitement le port de Bintam, que les habitants furent obligés de se répandre dans les campagnes pour y chercher leur subsistance. Cependant l'année 1525 les vit tenter de nouveaux efforts contre Malaca. Le hardi général du roi de Bintam, Laqueximène, vint infester les environs de cette ville, et contraignit Albuquerque à rentrer dans la place. Cet affront ne tarda pas d'être réparé d'une manière éclatante. Le courageux gouverneur fit attaquer ses ennemis, au nombre de 8,000, par deux bateaux dont chacun n'avait que cinquante hommes. La déroute des Indiens fut complète. Georges d'Albuquerque sut encore dans plusieurs occasions repousser ces audacieuses entreprises du roi bintamais, et il termina sa carrière militaire par un glorieux exploit. Comme il naviguait de Malaca à Cochim, il rencontra une flotte de vingt-cinq caturs que commandait le gouverneur de Porca. Le vice-roi des Indes avait beaucoup à se plaindre de ce gouverneur. Avec un seul jonc bien armé, il attaqua les vingt-cinq caturs, et en coula plusieurs à fond, après avoir tué deux cents hommes. Il n'avait perdu qu'un seul esclave. Il mourut peu de temps après, et fut remplacé par Pierre Mascaregnos, qui n'eut rien de mieux à faire que de l'imiter en tout point. M—D j.

ALBUQUERQUE (MATHIAS D'), général portugais, se livra de bonne heure à l'étude du génie et des fortifications, et fut envoyé, en 1628, au Brésil, pour défendre la province de Pernambuco contre les Hollandais, dont il parvint à repousser les attaques. Rappelé en Europe en 1635, il embrassa avec ardeur la révolution qui fit passer la couronne de Portugal dans la maison de Bragance. Élevé au commandement de l'armée portugaise en 1643, il fit la guerre avec habileté contre les Espagnols, leur prit plusieurs villes, et leur livra bataille l'année suivante, à Campo-Mayor, où, chargeant lui-même à la tête de ses soldats, il remporta la première victoire décisive qui ait signalé cette guerre entre les deux nations rivales. Jean IV, pour le récompenser, le fit comte d'Alegrette, et lui donna le titre de grand de Portugal. En 1645, d'Albuquerque ouvrit la campagne par la prise de Telena ; mais, contrarié dans ses opérations par des officiers jaloux de ses succès, il se rendit à la cour pour se plaindre, fut reçu froidement, se retira aussitôt, et mourut de chagrin peu de temps après (1646). — *André* D'ALBUQUERQUE, aussi général portugais, se distingua dans le même temps contre les Espagnols, et fut tué à la bataille d'Elvas, en 1659. B—P.

ALBUQUERQUE COELHO (ÉDOUARD D'), marquis de Basto, comte de Pernambuco, au Brésil, gentilhomme de la chambre de Philippe IV, se signala dans la guerre du Brésil contre les Hollandais, et particulièrement à San Salvador de Bahia. Lorsque tout le Brésil rentra sous la domination portugaise, il continua à être attaché au parti espagnol, et se retira à Madrid, où il écrivit un Journal de cette guerre, commençant à l'année 1630, et qui fut imprimé à Madrid, 1654, in-4°. Édouard d'Albuquerque mourut à Madrid en 1658. B—P.

ALBUQUERQUE (le duc D'), de l'une des plus illustres et des plus anciennes familles de l'Espagne (*voy.* ce nom), jouissait d'une grande considération à la cour de Madrid, lorsque les Français envahirent la péninsule en 1808. Il n'hésita pas à embrasser la cause du roi Ferdinand VII, et reçut le commandement de l'un des corps d'armée aux ordres du duc de l'Infantado. Il se distingua dans plusieurs occasions, notamment à la bataille de Médellin. Il commandait une division sous les ordres d'Areizaga à la bataille d'Ocana, et réussit par d'habiles manœuvres à garantir sa troupe des suites de cette malheureuse journée. Le général Crossard, qui fut témoin de ces manœuvres en qualité de commissaire autrichien, a rendu dans ses mémoires une complète justice à l'habileté que le duc d'Albuquerque y déploya. Il commandait aussi un corps d'armée, en 1810, lorsque le maréchal Victor s'avança contre Cadix. Forcé de se retirer dans l'île de Léon, il soutint par sa présence le courage de la garnison de Cadix, et contribua ainsi puissamment à la belle et longue résistance que fit ce dernier boulevard de la puissance espagnole. Lorsque les Français se furent éloignés, le duc d'Albuquerque réveilla le courage des troupes et le patriotisme des habitants ; et ce fut alors que se forma cette junte célèbre qui pourvut avec tant d'énergie et d'activité à tous les besoins d'une résistance aussi difficile, mais qui eut ensuite tant de peine à se dessaisir du pouvoir en faveur de la régence. Le duc d'Albuquerque crut devoir intervenir dans ces démêlés, et ce fut évidemment pour l'éloigner et se soustraire à son influence que la junte centrale le fit nommer à l'ambassade d'Angleterre. Il conçut un tel chagrin de cette espèce d'exil dans des circonstances aussi importantes, qu'il mourut à Londres peu de mois après son arrivée (1811). M—D j.

ALBUTIUS (TITUS), philosophe épicurien, vivait dans le 7e siècle de la fondation de Rome. Instruit à Athènes, dès sa première jeunesse, il prit tellement en affection les manières de la Grèce, qu'il aimait mieux passer pour Grec que pour Romain. Afin de le railler sur cette prétention ridicule, Scævola, surnommé l'*Augure*, lorsqu'il recevait une vi-

aflte de lui, le saluait en grec, et le faisait saluer en la même langue par tous ses gens. Albutius avait gouverné la Sardaigne en qualité de propréteur; il demanda au sénat de faire rendre des actions de grâces aux dieux, pour quelques avantages qu'il avait remportés contre les brigands, et n'obtint point cet honneur. Scævola, et quelques autres, l'accusèrent ensuite de concussion, et le firent condamner au bannissement. Plus libre alors de se livrer à son goût pour les manières grecques, il revint à Athènes, où l'on pense qu'il mourut. Cicéron, dans son *Brutus*, dit qu'Albutius eût été un meilleur orateur, s'il n'eût pas eu un penchant si vif pour l'épicurisme; qu'il possédait bien la littérature grecque, et qu'il avait composé plusieurs harangues. D—T.

ALBUTIUS-SILUS (CAÏUS), orateur romain du temps d'Auguste, était originaire de Novare, où il avait exercé les fonctions d'édile; mais des gens contre lesquels il avait prononcé un jugement l'ayant insulté, il vint à Rome, où il s'associa avec l'orateur Munacius Plancus. Cette union entre deux hommes qui parcouraient la même carrière ne fut pas de longue durée; Albutius ouvrit seul une école en son nom, et se mit à plaider. Une aventure assez singulière, et qui mérite d'être rapportée, l'obligea de renoncer au barreau. Il crut un jour ne faire qu'une figure oratoire, en disant à l'avocat son adversaire: « Jurez par les cendres et par la mémoire « de votre mère, et vous gagnerez votre cause. » Son adversaire dit aussitôt qu'il acceptait la condition. En vain Albutius prétendit qu'il n'avait eu l'intention que d'employer une figure de rhétorique, et qu'on ne devait pas prendre à la lettre ce qu'il avait dit: les juges admirent le serment, et Albutius perdit sa cause. Dans sa vieillesse, ce philosophe, étant accablé d'infirmités, retourna à Novare, où il assembla le peuple pour lui représenter, dans une harangue fort étendue, que l'âge et les maladies lui rendaient la vie insupportable; ensuite il se laissa mourir de faim. Un passage de Quintilien donne à croire qu'Albutius avait composé une Rhétorique. D—T.

ALCAÇAR. *Voyez* ALCAZAR.

ALCAÇOVA (DOM PÈDRE D'), était, en 1574, conseiller de Sébastien, 16ᵉ roi de Portugal. Il avait joui d'un immense crédit sous le roi Jean III. C'était un homme souple, adroit, habile dans l'art de feindre. Les courtisans, jaloux de son pouvoir, se liguèrent contre lui et parvinrent à le perdre dans l'esprit du roi. Alcaçova fut dépouillé de ses charges et éloigné de la cour, qui fut, après son départ, agitée par de continuelles intrigues. Chaque courtisan se disputait l'avantage de devenir le favori de Sébastien, prince faible et passionné, qui ne pouvait se passer de favoris. Une division sérieuse éclata entre le roi et ses ministres. Ce fut cette division qui fournit à dom Pèdre Alcaçova l'occasion de revenir à la cour. Il demanda la restitution de son poste; elle lui fut accordée. Dès lors, afin de prévenir une seconde chute, il chercha les moyens de s'assurer l'amitié de Christoval Tavora, favori actuel du roi, en lui demandant la main de sa sœur pour son fils aîné. La proposition fut agréée. Sébastien approuva ce mariage et rendit toute sa confiance à Alcaçova, qui, enchanté du retour de ce prince, conçut le projet de devenir lui-même son favori. Il s'appliqua sans cesse à lui plaire. Épiant ses moindres démarches, ses moindres mouvements, il flattait habilement ses passions, et paraissait partager ses vues. Quand les projets du roi offraient des difficultés, il cherchait à les aplanir, il proposait des expédients; mais, pour montrer que ces expédients lui étaient inspirés par un zèle désintéressé, il les condamnait quelquefois, et en proposait d'autres. Par cette flexibilité, il subjugua tellement l'esprit du roi, que ce prince le revêtit de la surintendance de ses finances. Sébastien, alors en paix avec tous les princes de l'Europe, et n'ayant aucune entreprise à craindre de la part des Maures, songeait à passer aux Indes. Comme ce projet contrariait les intérêts et les vues d'Alcaçova, il sut, par d'adroites raisons, détourner son maître de l'exécuter, du moins pour le moment. Il se présenta bientôt une occasion où il rendit un important service au roi. Il fut chargé d'aller à la cour de Philippe II, roi d'Espagne, pour négocier le mariage de son maître avec l'une des filles de ce prince, et pour ménager une entrevue entre les deux rois. Sébastien avait besoin des secours de Philippe pour une expédition qu'il méditait en Afrique. Alcaçova réussit complétement. Le roi d'Espagne indiqua pour lieu du rendez-vous la ville de Guadeloupe, située dans l'Estramadure. Le ministre portugais ne retourna à Lisbonne qu'en 1576. Lorsque, deux ans après, Sébastien partit pour son expédition d'Afrique, dom Pèdre d'Alcaçova reçut la régence du royaume, concurremment avec dom Georges d'Almada, archevêque de Lisbonne, dom François de Sada et dom Juan Muscarégnas. Il avait plein pouvoir d'expédier avec eux toutes les affaires qui surviendraient pendant l'absence du roi. Peu de temps après, la nouvelle de la défaite et de la mort du roi parvint en Portugal; les trois collègues d'Alcaçova en furent consternés. Quant à lui, dont le lâche cœur était plus occupé de ses intérêts propres que de ceux de sa patrie, il se hâta d'informer secrètement Philippe II de tout ce qui se passait en Portugal. Il ne tarda pas de recevoir la récompense de sa bassesse et de sa déloyauté: le cardinal Henri ayant succédé au présomptueux Sébastien le dépouilla de ses charges et le relégua à vingt lieues de Lisbonne. En agissant ainsi, Henri ne punissait pas une trahison qu'il ignorait, mais les offenses qu'il avait reçues d'Alcaçova sous le règne précédent. En 1581, Philippe II (*voy.* ce nom), qui venait d'ajouter le Portugal à ses vastes États, rétablit Alcaçova dans la charge qu'il avait occupée sous dom Sébastien. L'année suivante, il l'admit dans son conseil. Mais le nouveau conseiller survécut peu à ce retour de la fortune; il mourut peu de temps après. M—D j.

ALCADINUS, fils de Garsia, médecin célèbre du 12ᵉ siècle, professa dans l'école de Salerne, où il avait fait ses études. Sa réputation s'étendit bientôt dans tout le royaume de Naples, et même en Sicile, où il fut appelé par l'empereur Henri VI, qui se trou-

vait arrêté dans ses expéditions par une maladie dangereuse. Alcadinus le guérit, et fut nommé son médecin ordinaire; après la mort de Henri, il resta attaché à Frédéric II, son fils, qui n'avait alors que quatre ans. Ce fut pour ce prince qu'il composa depuis une suite d'épigrammes latines en vers élégiaques, sur les bains de Pouzzoles, *de Balneis Puteolanis*, imprimées pour la première fois dans un recueil intitulé : *de Balneis omnibus quæ extant apud Græcos et Arabes*, Venise, 1553, in-fol., avec un opuscule *de Balneis Puteolorum*, *Bajorum et Pithecusarum*, Naples, 1591, in-8°, et réimprimé plusieurs fois dans d'autres recueils du même genre. Alcadinus laissa de plus deux traités : 1° *de Triumphis Henrici imperatoris*; 2° *de his quæ a Friderico II, imperatore, præclare et fortiter gesta sunt.* C. A—N.

ALCAFORADA (MARIANNE D'), née en Portugal au 17e siècle, fut l'Héloïse de sa nation. Elle vivait dans la paix d'un couvent de l'Alentejo où, pour son malheur, elle vit un officier français qui lui inspira la plus vive passion. Elle lui écrivit des lettres dont le charme fait naître une admiration mêlée de l'intérêt le plus tendre, et qui touchèrent tous les cœurs, hors celui de l'ingrat à qui elles étaient adressées. Ces lettres sont écrites avec une énergie brûlante et un enthousiasme entraînant; elles peignent avec une inexprimable ardeur le sentiment profond, invincible, qui consumait leur malheureux auteur. Ce fut l'officier lui-même qui, non content de mépriser la passion qu'il avait fait naître, eut l'infamie de trahir, par un mouvement de vanité fort condamnable, la faiblesse de l'infortunée Marianne en publiant ses lettres. Un écrivain portugais, à qui l'on doit d'excellentes traductions, Souza (*voy.* ce nom), a fait une notice intéressante sur Marianne d'Alcaforada. Il a examiné avec soin les lettres publiées sous le nom de cette religieuse, et dont les originaux n'ont pu être retrouvés. Il a prouvé que, parmi les douze lettres, les cinq premières seulement appartiennent à Marianne, et qu'une fraude littéraire a évidemment inspiré les sept autres. Il a restitué à sa langue, avec un plein succès, le chef-d'œuvre qu'elle réclamait, et a donné des cinq lettres de la religieuse portugaise une édition nouvelle où le portugais et le français sont placés en regard, Paris, 1824, in-12 (1). Z.

ALCALA (DON PARAFAN DE RIVERA, duc D'), vice-roi du royaume de Naples, sous Philippe II, roi d'Espagne, succéda au duc d'Albe, et mérita, par sa prudence et par la douceur de son gouvernement, l'amour des peuples confiés à ses soins. Lorsque la cour de Rome et Philippe II firent de concert de nouvelles tentatives pour établir l'inquisition dans le royaume de Naples, le duc d'Alcala s'y opposa avec tant de fermeté et de courage, et il en fit si bien sentir les dangers à Philippe II, que ce prince déclara, en 1565, que jamais cet effrayant tribunal n'existerait à Naples. Sous l'administration vigilante d'Alcala, les Napolitains furent préservés de la disette; il arrêta la peste dans ses progrès, repoussa les Turcs des côtes, réprima les brigands, et fit disparaître un Matthieu Berardi qu'ils avaient mis à leur tête, sous le titre du *roi Marcon*. Après avoir assuré l'ordre et la tranquillité, le vice-roi ouvrit plusieurs grandes routes, et fit construire des ponts aussi utiles que solides et magnifiques, tels que ceux de la Cava, de la Dovia et du Rialto. D'Alcala mourut à Naples, en 1571, à 63 ans, dans la 12e année de sa vice-royauté, et fut regretté universellement. B—P.

ALCALA (FRAY PEDRO DE), religieux hiéronymite (ainsi nommé du lieu de sa naissance), vivait à la fin du 15e siècle. Après la prise de Grenade en 1491, par Ferdinand et Isabelle, il fut envoyé dans cette ville pour y travailler à la conversion des Maures, dont l'expulsion d'Espagne n'était pas encore décidée. Il étudia la langue arabe et bientôt il s'y rendit très-habile; on en a la preuve dans l'ouvrage qu'il publia sous ce titre : *Arte para saber la lingua araviga ó vocabulista aravigo en lettra castellana*, Grenade, 1505, in-4°; ce volume est de la plus grande rareté. Le savant Nicol Antonio, *Bibl. Hisp. nova*, t. 1, p. 166, avoue qu'il ne l'a jamais vu. David Clément, *Bibl. curieuse*, t. 1, p. 137, ne cite que la seconde partie, qui contient le vocabulaire; et d'après un catalogue inexact, puisqu'il dit que le format est in-8°. Le Catalogue de la bibliothèque du roi n'indique également que le vocabulaire, t. 10, p. 228. W—s.

ALCALA Y HENARES (ALPHONSE DE), poëte espagnol du 17e siècle, établi à Lisbonne. Quoique marchand de profession, il se livra à la littérature, et composa un ouvrage intitulé : *Viridarium anagrammaticum*, et cinq nouvelles, qui firent beaucoup de bruit lors de leur publication, non à cause de leur mérite littéraire, mais à cause de leur originalité. Dans chacune de ces nouvelles, l'auteur s'est astreint à éviter une des cinq voyelles; en sorte que, dans la 1re, on ne trouve pas un seul *a*; dans la 2e pas un *e*, et ainsi de suite. Ces puérilités donnèrent à l'auteur plus de réputation qu'il n'en méritait. D—G.

(1) Ces lettres ont été traduites en français et publiées à Paris, chez Barbin, 1669, 2 parties in-12. Cette version est attribuée à l'ambassadeur Guilleragues. (*Voy.* ce nom, t. 19, p. 166.) Il en a été fait plusieurs éditions : sous le titre de *Lettres d'amour d'une religieuse portugaise*, la Haye, 1682-1696, in-12; sous le titre de *Lettres galantes d'une chanoinesse portugaise*, précédées des *Lettres de tendresse et d'amour de Julie à Ovide*, par M. D. M. (madame de Marnésia), et des *Réponses d'Ovide à Julie*, par M. C. (Cailleau), Paris, Cailleau (sans date), 2 vol. in-12; sous le titre de *Lettres et amours d'une religieuse portugaise, écrites au chevalier de C., officier français en Portugal*, avec les *Lettres de la présidente F.* (Ferrand) *à M. le baron de B.* (Breteuil), 1716, in-12. Lenglet-Dufresnoy, qui cite cette édition dans sa *Bibliothèque des romans*, nomme l'officier français Chamilly (*voy.* ce nom, t. 8, p. 16) comme ayant inspiré cette vive passion à la religieuse portugaise. L'abbé Mercier de St-Léger, qui s'est beaucoup occupé des lettres qu'elle écrivit, a rédigé sur l'ouvrage et sur l'auteur, sur le traducteur et sur les diverses éditions qui ont été données, une notice qu'on trouve dans l'édition publiée par P.-F. Aubin, à Paris, chez Delance, 1796, 2 vol. in-12; ibid., 1806 (avec des additions de Barbier); nouvelle édition, Paris, Kleffer, 1816-1821, in-12. Les *Lettres portugaises* en vers, publiées en 1759 sous le pseudonyme de mademoiselle d'Ol***, sont du marquis de Ximenes. (*Voy.* ce nom, t. 51, p. 424.) *Voy.* aussi les *Mémoires complets et authentiques du duc de St-Simon*, t. 3, p. 426 V—VE.

ALCAMÈNE, fils de Téléclus, de la branche aînée des rois de Sparte, monta sur le trône vers l'an 747 avant J.-C. Il termina la guerre d'Hélos, et commença celle de Messène, en prenant Amphée, l'an 743 avant J.-C.; il mourut peu de temps après, et eut pour successeur Polydorus, son fils. On a attribué à ce prince des apophthegmes, qui se trouvent dans le recueil des *Apophthegmes laconiques*, dont on a mal à propos désigné Plutarque comme l'auteur. C—R.

ALCAMÈNES, statuaire, élève de Phidias, était né à Athènes, où sa réputation brilla du plus grand éclat, 428 ans avant J.-C. Il décora sa patrie de plusieurs chefs-d'œuvre, parmi lesquels on citait la statue de Vénus Aphrodite, dont on vantait surtout la gorge, les bras et les mains. Il concourut, pour une autre statue de Vénus, avec Agoracrite de Paros; l'ouvrage d'Alcamènes fut préféré; mais il dut moins cette faveur à la supériorité du talent qu'à la prévention des Athéniens pour leur compatriote. (*Voy.* AGORACRITE.) L'un des plus beaux ouvrages d'Alcamènes fut le fronton postérieur du temple de Jupiter Olympien, dont Pausanias a laissé la description. L'artiste y avait représenté le combat des Centaures contre les Lapithes, aux noces de Pirithoüs. Pausanias rapporte que, de son temps, on voyait encore une statue de Junon de la main d'Alcamènes, dans un temple situé sur le chemin de Phalère à Athènes. Cicéron et Valère Maxime parlent d'une statue de Vulcain, dans laquelle Alcamènes avait fait sentir que le dieu boitait, sans que ce défaut entraînât aucune difformité. La grande réputation de cet artiste lui valut l'honneur d'être placé dans un bas-relief au sommet du temple d'Eleusis. L—S—E.

ALCANTARA. *Voyez* GOMÈS.

ALCAZAR, ou ALCAÇAR (LOUIS DE), jésuite espagnol, né à Séville en 1554, enseigna la théologie à Cordoue, et passa une partie de sa vie à commenter l'*Apocalypse*; mais le résultat de ses recherches, déposé dans deux ouvrages, dont l'un est intitulé : *Vestigatio arcani sensus in Apocalypsi*, Anvers, 1604 et 1619; Lyon, 1616, in-fol.; et l'autre : *In eas Veteris Testamenti partes quas respicit Apocalypsis*, Lyon, 1631, in-fol., prouve qu'il a perdu ses veilles, comme tous ceux qui ont suivi cette route ténébreuse. Le premier de ces ouvrages, qui lui coûta vingt années de travail, parut de son vivant; il y a joint une dissertation sur les poids et mesures dont il est question dans l'Écriture sainte, et il a mis, à la fin du second, un discours *de malis Medicis*. Alcazar pense que l'*Apocalypse* est parfaitement accomplie jusqu'au 20e chapitre, et il y trouve les deux témoins, sans parler d'Élie ni d'Énoch. Grotius a pris beaucoup de ses idées. Alcazar mourut à Séville, en 1613, à 60 ans. D—G.

ALCAZAR (BALTAZAR DE) (1), célèbre épigrammatiste espagnol, était né, dans le 16e siècle, à Séville, d'une ancienne et illustre famille. On conjecture qu'il avait embrassé la profession des armes et qu'il fit plusieurs campagnes en Italie. En quittant le service il se maria et s'établit à Jaen (1), puis à Ronda, où il mourut dans un âge avancé. Cervantes et la Cueva, deux de ses plus illustres contemporains, l'ont comblé d'éloges : le premier, dans son *Chant de Calliope*, félicite le Bétis d'avoir dans Alcazar un poëte qui rendra son nom plus célèbre que ceux du Mincio, du Tibre et de l'Arno; le second, dans son *Viage del Sannio*, le compare à Ovide et à Martial. Toutes les compositions d'Alcazar sont fort courtes; elles se font remarquer par la finesse des pensées et par un style simple et facile, doux et gracieux. Elles ont été recueillies par Espinosa dans les *Flores de poetas illustres*; on en trouve plusieurs d'inédites dans le *Parnasse* de Sedano, t. 9; enfin Ramir Fernandez a publié un choix des vers d'Alcazar, également inédits, dans le t. 18 de sa *Collection des poëtes espagnols*; mais il n'existe aucun recueil complet des ouvrages de ce poëte si spirituel. W—S.

ALCÉE, poëte lyrique grec, compatriote et contemporain de Sapho, ne nous est connu que par des fragments et par le témoignage de l'antiquité. Il naquit à Mytilène, dans l'île de Lesbos, et florissait, selon Eusèbe, dans la 44e olympiade. Nous possédons peu de renseignements sur sa vie, encore sont-ils disséminés dans plusieurs auteurs qui ne parlent de lui qu'incidemment. Tous s'accordent à le présenter comme un homme efféminé, entièrement livré à la paresse et à la débauche. Hérodote raconte, au 5e livre de son Histoire, que des hostilités ayant éclaté entre les Mytiléniens et les Athéniens, au sujet d'Achilleium et de Sigée, dont ils se disputaient depuis longtemps la possession, Alcée se fit soldat pour défendre les droits de sa patrie. Mais les fatigues et les périls de la guerre eurent bientôt lassé sa mollesse et effrayé son courage. Dans une rencontre où ses compatriotes eurent le dessous, il jeta ses armes et prit la fuite. Les Athéniens suspendirent son bouclier dans le temple de Sigée comme un trophée glorieux de leur victoire. Il ne paraît pas que le poëte ait eu beaucoup de peine à se consoler de son malheur, à en juger du moins par une ode qu'il adressa à cette occasion à son ami Ménalippe, et dans laquelle il lui annonçait assez gaiement ce qui lui était arrivé : « Alcée est sain et « sauf, disait-il, mais il n'en est pas de même de ses « armes. » Un autre citoyen de Mytilène, Pittacus, que la Grèce a mis au nombre des sept sages, et qui servait dans cette même guerre en qualité de général, se signala par son habileté et son courage. Les Mytiléniens, voulant récompenser ses services et en même temps mettre fin aux troubles qui désolaient leur ville, l'appelèrent à exercer sur eux l'autorité souveraine. Pittacus répondit à leur attente, gouverna avec sagesse, mit ses soins à calmer l'agitation des esprits et à faire revivre l'autorité des lois. Alcée, de retour à Mytilène, se déclara contre

(1) Et non pas Barthélemy, comme on l'a dit par erreur dans plusieurs biographies.

(1) On en a la preuve par les premiers vers de son joli poëme intitulé *Cena* (le Souper) :

En Jaen unde resido etc.

lui et l'attaqua dans ses vers avec une violence extrême. On conçoit aisément qu'un homme de ce caractère dut se trouver mal à l'aise sous le gouvernement d'un sage dont les lois punissaient sévèrement l'ivrognerie. Aux soupirs d'amour et aux chants bachiques se mêlèrent de véhémentes invectives contre la tyrannie, et souvent aussi de grossières injures contre le prince, qui condamna le poëte à l'exil. Alcée, après avoir voyagé quelque temps en Égypte et dans d'autres contrées, rassembla autour de lui tous les mécontents et tenta de rentrer à main armée dans sa patrie. Son entreprise échoua, et il tomba entre les mains de Pittacus, qui lui accorda la vie et la liberté. — Les auteurs qui font mention de ce poëte déposent de l'impureté et de l'infamie de ses mœurs. Horace nous apprend qu'il entretint un commerce honteux avec un jeune garçon nommé Lycus. On prétend qu'il aima Sapho; mais les vers qu'Aristote cite à ce sujet sont plutôt l'expression du libertinage que de l'amour. Comme il faisait consister le souverain bien dans les plaisirs des sens, l'argent était l'objet de ses hommages et de son ambition. « L'argent, disait-il, est un grand « homme; et le pauvre, un misérable sans prix et « sans valeur. » Toute sa philosophie consistait à bien boire : « O puissant Dieu de l'Inde, toi seul « tu peux relever l'humanité souffrante, en nous « plongeant dans les délices de l'ivresse ! » Cette théorie du bonheur a été reproduite par Horace, qui avait beaucoup étudié Alcée, qui l'a beaucoup imité et souvent traduit. On sait que dans une circonstance importante de sa vie, à Philippes, le soldat de Brutus se rappela l'exemple de son modèle et le suivit fidèlement. C'est dans ses poésies politiques ou plutôt séditieuses qu'Alcée a déployé les ressources d'une riche organisation et s'est montré grand poëte lyrique. Lorsque, faisant vibrer les cordes les plus sonores de sa lyre, il chantait la liberté et appelait la vengeance du peuple sur la tête des tyrans, son vers exhalait une fierté menaçante, son style était serré, nerveux, rapide et magnifique; Horace lui décernait un archet d'or, Denys d'Halicarnasse l'appelait un poëte admirable, et Quintilien le comparait à Homère. Pour donner à ses accents plus de vigueur et de noblesse, il inventa un nouveau mètre qui a retenu son nom. Plusieurs biographes lui ont faussement attribué le chant national sur Harmodius et Aristogiton : la mort d'Hipparque, qui tomba sous les coups de ces jeunes gens, n'eut lieu qu'un siècle environ après l'époque où florissait Alcée. Les fragments de ce poëte ont été publiés par H. Étienne, en grec et en latin, 1560, in-16, à la suite de son édition de Pindare; et par Fulvius Ursinus, à la suite de son recueil intitulé : *Carmina novem illustrium feminarum*, *Antwerpiæ*, 1568, in-8°. On les trouve aussi dans le *Corpus poetarum græcorum*, *græce et latine*, Genève, 1614, in-fol. Ils ont été traduits en français dans les *Sentences illustres des poëtes lyriques*, etc., par G. L. D. T., Paris, 1580; dans les *Soirées littéraires*, par Coupé; et dans la collection du *Panthéon littéraire*, par M. Falconnet C. W—R.

ALCHABITIUS, dont le véritable nom est Abdelazyz, astrologue arabe, vivait sous le règne de Séif-Eddaulah, prince de la dynastie des Hamdanites, c'est-à-dire vers le milieu du 10e siècle de notre ère. Sa réputation pénétra jusqu'en Europe, où Jean Hispalensis traduisit en latin, vers le 12e ou le 13e siècle, son traité d'astrologie judiciaire. Cette traduction a été imprimée à Venise, en 1503, in-4°, sous ce titre : *Alchabitius cum commento:* au-dessous de cette indication est une figure représentant les cercles de la sphère armillaire. Ce petit ouvrage, de 140 pages, a été réimprimé; mais l'édition que nous venons d'indiquer est la plus recherchée et la plus rare. Panzer cite l'édition de 1473, in-4°, comme la première. J—N.

ALCHINDUS, ou ALCENDI. (*Voyez* Kendi.)

ALCIAT (André), jurisconsulte, naquit à Milan, le 8 mai 1492; les uns le croient fils d'un marchand, les autres lui donnent une naissance plus illustre; il est au moins certain que ses parents vivaient honorablement, et que sa famille était riche. Il s'adonna à l'étude de la jurisprudence dès l'âge le plus tendre. Après avoir fait ses humanités à Milan, il alla étudier le droit à Pavie et à Bologne. Dans la première de ces universités, il s'attacha aux leçons de Jason; dans la deuxième, à celles de Charles Ricinus; et, dans toutes les deux, il fit concevoir de son mérite les plus grandes espérances. A vingt-deux ans, il obtint le grade de docteur, et, dans la même année, il fit paraître l'explication et la correction des termes grecs qui se trouvent dans le *Digeste*, connu sous le titre de *Paradoxes du droit civil*. Cet ouvrage, qu'il avait composé à l'âge de quinze ans, le plaça au premier rang des jurisconsultes. Les différents traités qu'il publia à peu près à la même époque, tels que ses *Prætermissa*, celui *de Verborum significatione*, et autres, n'obtinrent pas moins de succès. Nommé, en 1521, professeur de droit à l'université d'Avignon, il obtint dans cette ville de si grands succès, que l'on compta jusqu'à huit cents personnes dans son auditoire; mais le peu d'exactitude qu'on mit dans le payement de ses honoraires le détermina à retourner à Milan. Alciat fut un des premiers à sentir que l'étude de l'histoire est indispensable pour ne pas commettre d'erreurs dans celle des lois, et que la culture des lettres n'est pas moins nécessaire à l'étude de la jurisprudence. Cette innovation fit déserter les chaires des autres professeurs, et suscita à Alciat des ennemis et des persécutions si violentes, qu'il fut obligé, en 1529, de se réfugier en France, où François Ier, mettant à profit l'aveugle fureur des compatriotes d'Alciat, le fixa dans ses États par ses bienfaits, et lui donna la chaire de Bourges, avec une pension de 600 écus, qui fut doublée l'année suivante. Alciat était avare, et l'argent fut toujours le meilleur moyen de se l'attirer. François Sforce, duc de Milan, le réclama; et, connaissant sa passion, le menaça de confisquer ses propriétés s'il ne revenait. Une pareille menace, accompagnée à la vérité d'offres de présents, de pensions considérables, et de la dignité de sénateur, détermina Alciat à retourner dans sa patrie. Il revint alors professer à Pavie; mais bien-

tôt il passa à l'université de Bologne; quatre ans après, il vint reprendre sa chaire à Pavie, et, au bout de quelque temps, il se laissa encore attirer à Ferrare par les largesses du duc Hercule d'Est; et, après avoir professé quatre ans dans cette ville, il revint à Pavie, où il mourut, à l'âge de 58 ans. Alciat était d'une vanité excessive; comme on lui reprochait un jour son inconstance : « Personne, « répondit-il, ne trouve mauvais que le soleil par-« coure la terre, afin d'animer toutes choses par sa « chaleur et ses rayons. Si on loue les étoiles fixes, « ajoutait-il encore, on n'a pas l'intention, sans doute, « de condamner les planètes. » Bayle dit, à cette occasion, qu'Alciat devait faire au moins comme le soleil de Copernic, se tenir dans son centre, et illuminer de là tous ceux qui s'en approcheraient. Alciat, en vendant ainsi son érudition et ses services au plus offrant, sut accumuler des honneurs et des richesses immenses. En effet, le pape Paul III lui avait donné la place de protonotaire; l'empereur Charles-Quint l'avait créé comte palatin et sénateur; le roi d'Espagne lui fit présent d'une chaîne d'or d'un prix considérable; et, partout, il rançonna les nombreux écoliers que la renommée attirait à ses leçons. Malgré son avarice, il avait tellement le goût de la bonne chère, que rien ne lui coûtait pour le satisfaire. *Avarior habitus est,* dit Pancirole, *et cibi avidior :* cette intempérance fut cause de sa mort, le 12 janvier 1550. Si les défauts qu'on vient de lui reprocher peuvent ternir sa réputation, sous le rapport de la morale, rien ne peut altérer sa gloire comme littérateur et comme jurisconsulte (1). Peu d'hommes ont réuni autant de connaissances, et les ont portées à un aussi haut degré que lui. Associant toujours l'étude du droit à celle de la littérature, il expliqua et éclaircit beaucoup de passages, restés obscurs par le peu de connaissance que les commentateurs avaient de la langue grecque et des antiquités; il n'y a, suivant l'expression de Terrasson, aucun jurisconsulte à qui les amateurs de la belle jurisprudence aient autant d'obligations. Les œuvres d'Alciat ont été recueillies et publiées à Lyon, 1560, 5 vol. in-fol.; Bâle, 1571, 6 vol. in-fol.; Bâle, 1582, 4 vol. in-fol.; Strasbourg, 1616, 4 vol. in-fol.; Francfort-sur-le-Mein, 1617, 4 vol. in-fol. L'édition de 1571 contient 35 traités, y compris les deux versions du traité *des Emblèmes* (2), qui, imprimé déjà dans le 5e volume, l'a été avec des corrections et augmentations dans le 6e. Quelques-uns avaient été imprimés à part; presque tous ces traités sont relatifs à la jurisprudence. On y trouve cependant des Notes sur Tacite; un traité *des Poids et Mesures,* etc., le tout en latin. Mais, indépendamment de ces ouvrages, on doit encore à Alciat : 1° *Responsa nunquam antehac edita,* Lyon, 1561; Bâle, 1582, in-fol., publiés par les soins de François Alciat, son parent et son héritier; 2° *de Formula romani imperii,* Bâle, 1559, in-8°; 3° *Epigrammata selecta ex Anthologia latine versa,* Bâle, 1529, in-8°; 4° *Rerum patriæ, seu Historiæ mediolanensis libri quatuor,* 1625, in-8°, réimprimé dans le *Thesaurus antiquitatum et historiarum Italiæ* de G. Grævius; 5° *de Plautinorum carminum ratione,* et *de Plautinis vocabulis Lexicon,* dans une édition de Plaute, Bâle, 1568, in-8°; 6° *Judicium de legum interpretibus parandis,* imprimé avec le traité de Conrad Page, intitulé : *Methodica juris Traditio,* 1566, in-8°; 7° *Encomium historiæ,* 1530, in-4°; 8° *Palma,* dans l'*Amphitheatrum sapientiæ Socraticæ Dornavii;* 9° *Judiciarii processus Compendium,* 1566, in-8°; 10° *Contra vitam monasticam,* 1695, in-8°; 11° *Notæ in Epistolas familiares Ciceronis,* dans l'édition de ces Épîtres donnée par Thiéry, Paris, 1557, in-fol.; 12° Vingt-sept lettres dans les recueils intitulés : *Marquardi Gudii et doctorum virorum ad eum Epistolæ,* 1697, in-4°; et *Illustrium et clarorum virorum Epistolæ.* Quelques ouvrages d'Alciat ont été traduits en plusieurs langues; nous avons en français : 1° *le Livre du Duel, ou Combat singulier,* Paris, 1550, in-8°, traduction anonyme; 2° *les Emblèmes,* traduits en vers par Jean le Fèvre, 1536, in-8°; 1540, in-8°; 1543, in-8°; 1550 et 1556, in-16. Le même ouvrage a été traduit, aussi en vers, par Claude Mignault, qui y a joint la vie d'Alciat, 1584, in-12, et par Aneau. (*Voy.* Aneau.) L'épitaphe mise sur le tombeau d'Alciat, dans l'église de St-Epiphane à Pavie, fait connaître jusqu'à quel degré s'était élevée la réputation de ce savant jurisconsulte : *Andreæ Alciat* (suit l'énumération de ses titres), *qui omnium doctrinarum orbem absolvit, primus legum studia antiquo restituit decori.* M—x.

ALCIAT (François), de Milan, neveu et héritier du précédent, fut lui-même très-versé dans la jurisprudence, qu'il professa à Pavie, où il eut pour disciple St. Charles Borromée. Pie IV l'employa dans la daterie apostolique, et le fit ensuite cardinal. Il était aussi très-bon littérateur; les écrivains de son temps ont fait de lui cet éloge. Pierre Vettori, entre autres, loue, dans une de ses lettres, l'érudition et le génie de François Alciat. Marc-Antoine Muret, dans une de ses harangues, assure qu'il était l'ornement de son siècle, et l'appui des gens de lettres; il mourut à Rome, en 1580, âgé de 58 ans. Il avait laissé plusieurs ouvrages qui n'ont point été imprimés. (*Voy.* l'article précédent.) G—é.

ALCIAT (Térence), Romain, se fit remarquer dans l'ordre des jésuites par son savoir en théologie. Urbain VIII faisait grand cas de lui, et disait publiquement qu'il était digne du chapeau de cardinal; mais il mourut avant de le recevoir, en 1651, laissant les matériaux d'un ouvrage intitulé : *Historiæ concilii Tridentini a veritatis hostibus evulgatæ Elenchus.* Il l'avait entrepris par ordre du pape, pour réfuter l'histoire de Fra-Paolo Sarpi. Ces matériaux servirent, après sa mort, au cardinal Pallavicino, pour composer une nouvelle histoire de ce concile. G—é.

(1) Avec lui, l'étude du droit cesse d'être un commentaire servile des lois romaines, et commence à s'élever à une hauteur toute philosophique; il y introduit la méthode, l'ordre, l'examen; il cherche les principes, les motifs et les rapports : ses travaux ont fait faire de grands progrès à la jurisprudence, et permettent de le considérer comme le précurseur de la grande école de Cujas. C. W—r.

(2) C'est un recueil de petites pièces latines, de quatre, six, huit ou douze vers, renfermant des réflexions morales. Il a été traduit en français, en italien et en espagnol. C.W—r.

ALCIATI (Jean-Paul), né à Milan dans le 16e siècle, fut du nombre des protestants qui s'éloignèrent le plus de la foi catholique, en niant la doctrine de la Trinité, et en soutenant que Jésus-Christ n'existait pas avant d'être né de Marie. Espérant professer librement ses opinions dans une ville protestante, Alciati, accompagné du médecin Blandrata, de Gribaud, avocat, et de Gentilis, vint à Genève, où ils ne tardèrent pas à être les ennemis des protestants, autant qu'ils l'étaient des catholiques. Gentilis fut emprisonné, et ses associés se virent obligés de chercher un asile dans quelque autre pays. Ils se rendirent en Pologne, où Alciati et Blandrata répandirent avec succès leurs opinions. Alciati fut accusé de s'être ensuite fait mahométan; mais on ne peut douter que ce ne soit une calomnie, fondée sur ce qu'en niant la préexistence de Jésus-Christ, il se rapprochait, en effet, de la croyance musulmane, qui n'admet qu'une personne dans la nature divine. Son ancien associé, Gentilis, qui était venu le rejoindre en Pologne, et qui y avait eu avec lui de violentes disputes, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à accréditer ce faux bruit. Bayle en donne une excellente raison : « Deux sectaires qui se brouillent, dit-il, « s'entre-haïssent plus qu'ils ne haïssent le tronc du-« quel ils se sont séparés. » Calvin et Bèze, ennemis mortels des sociniens, n'épargnèrent pas les injures à Alciati, et le traitèrent de fou et d'enragé. Alciati se retira, sur la fin de ses jours, à Dantzick, où il mourut. Il avait publié deux Lettres à Grégorio Pauli, contre la préexistence de Jésus-Christ, l'une en 1564, l'autre en 1565. D—t.

ALCIBIADE naquit à Athènes, dans la 82e olympiade, vers l'an 450 avant J.-C. Clinias, son père, descendait d'Ajax de Salamine; et Dinomaque, sa mère, était fille de Mégaclès, de la famille des Alcméonides. Étant encore enfant, lorsque Clinias fut tué à la bataille de Coronée, il eut pour tuteurs Ariphron et Périclès, fils d'Agariste, sœur de Mégaclès, son aïeul maternel. Il fut élevé dans la maison de Périclès, qui, entièrement livré aux affaires publiques, n'eut peut-être pas de son éducation tous les soins qu'exigeait la violence de son caractère. Alcibiade annonça, dès son enfance, ce qu'il serait un jour. Jouant aux osselets dans la rue, avec des enfants de son âge, une voiture survint; il pria le conducteur d'arrêter, et, sur son refus, il se coucha devant la roue, en lui disant : « Passe maintenant, « si tu l'oses. » Près d'être vaincu à la lutte par un de ses camarades, il le mordit à la main. « Tu mords « comme une femme, dit celui-ci. — Non, mais « comme un lion, » repartit Alcibiade. Il réussit dans toutes ses études, et se livra avec succès à tous les exercices du corps; il ne voulut cependant pas apprendre à jouer de la flûte, trouvant que cela le défigurait. Sa beauté, sa naissance, le crédit de Périclès, son tuteur, lui donnèrent un grand nombre d'amis et de courtisans; et quelques bruits injurieux sur ses mœurs en furent la suite. Ce ne fut cependant point à tous ces avantages extérieurs qu'il dut l'amitié du sage Socrate, quoique quelques sophistes d'une époque bien postérieure aient cherché à répandre sur cette liaison des soupçons démentis par le silence des écrivains contemporains. Mais Socrate, voyant dans ce jeune homme le germe des plus grandes vertus et des plus grands vices, se flatta de le diriger vers le bien. Il prit effectivement beaucoup d'ascendant sur lui; et, quoique entraîné par le goût des plaisirs, Alcibiade revenait toujours vers le philosophe, dans les leçons duquel il puisa cette éloquence persuasive dont il fit un si mauvais usage par la suite. Il fit ses premières armes dans l'expédition de Potidée; il fut blessé, et Socrate, qui combattait auprès de lui, le défendit et le ramena. Il se trouva aussi au combat de Délium, où il servait dans la cavalerie, qui fut victorieuse; l'infanterie ayant été défaite, il fut obligé de prendre la fuite comme les autres, et, ayant trouvé Socrate qui se retirait à pied, il l'accompagna et veilla à sa sûreté. Alcibiade ne se mêla point des affaires publiques tant que Cléon vécut, et ne se fit connaître que par son luxe et sa dissipation; ce démagogue ayant été tué l'an 422 avant J.-C., Nicias parvint à faire conclure une paix de cinquante ans entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Alcibiade, âgé alors de vingt-huit ans, jaloux du crédit de Nicias, et irrité de ce que les Lacédémoniens ne s'étaient point adressés à lui, quoiqu'ils fussent unis à sa famille par les liens de l'hospitalité, et qu'il eût pris soin de leurs compatriotes prisonniers, chercha à faire rompre le traité, et profita pour cela de quelques difficultés qui s'étaient élevées entre les deux peuples. Les Lacédémoniens ayant envoyé des députés, Alcibiade feignit de les accueillir avec un vif intérêt, et leur conseilla de dire qu'ils n'avaient point de pouvoirs, dans la crainte que le peuple athénien n'en abusât pour leur faire la loi. Trompés par ces apparences d'amitié, ces députés, appelés à l'assemblée du peuple, dirent qu'ils n'avaient point de pouvoirs; alors Alcibiade tonna contre eux, leur reprocha leur mauvaise foi, et décida les Athéniens à contracter une alliance avec les Argiens : ce qui entraîna une rupture avec Lacédémone. Il eut, dans différentes occasions, le commandement des escadres athéniennes qui allèrent ravager le Péloponèse. Dans une de ces expéditions, il cherchait à persuader aux Patréens de quitter l'alliance des Lacédémoniens pour celle des Athéniens; quelqu'un d'eux ayant dit : « Les Athé-« niens nous mangeront. — Cela peut être, répondit « Alcibiade; mais ce sera par les pieds, et peu à « peu, tandis que les Lacédémoniens vous dévore-« ront en commençant par la tête. » Son goût pour le luxe et la profusion ne le quitta pas, même au milieu des travaux de la guerre. Étant sur les vaisseaux, il ne couchait point sur des planches comme les autres; mais il se faisait faire un lit sur des sangles placées dans des entailles pratiquées dans les entreponts. Il était vêtu de la pourpre la plus précieuse, et avait un bouclier doré, sur lequel il avait fait représenter l'amour lançant la foudre. Lorsqu'il revenait à Athènes, il passait son temps dans toutes sortes de débauches. A la suite d'une orgie, se trouvant dans la rue avec quelques-uns de ses compagnons, il fit le pari d'aller donner un

soufflet à Hipponicus le riche, et il le lui donna effectivement. Cette action ayant fait beaucoup de bruit dans la ville, Alcibiade alla trouver celui qu'il avait offensé; et s'étant dépouillé devant lui, il lui dit de se venger en le frappant de verges; Hipponicus, satisfait de son repentir, lui pardonna, et lui donna même, par la suite, sa fille Hipparète en mariage, avec dix talents (54,000 liv.) de dot; mais cette union ne le rendit pas plus sage, et sa femme, qui avait un très-vif amour pour lui, irritée de ses fréquentes infidélités, le quitta, et se retira chez Callias, son frère. Voulant obtenir le divorce, elle alla elle-même, suivant la loi, déposer chez l'éphore l'acte par lequel elle le demandait; Alcibiade, en étant instruit, s'y rendit, enleva son épouse, et l'emporta à travers la place publique, sans que personne s'y opposât. Cette violence ne déplut pas à Hipparète, et elle ne songea plus à se séparer de lui. Les gens les plus riches de la Grèce croyaient déployer beaucoup de magnificence lorsqu'ils entretenaient un char pour les jeux olympiques; Alcibiade en envoya sept à la fois, et remporta en même temps les trois premiers prix. Euripide célébra cette victoire par un chant, dont il ne nous est parvenu que quelques fragments. Il paraît qu'Alcibiade remporta aussi des prix aux jeux pythiques et aux jeux néméens; car Athénée raconte, qu'à son retour d'Olympie, il dédia à Athènes deux tableaux qu'il avait fait faire par Aglaophon (*voy.* ce nom). Dans l'un, il était couronné par l'Olympiade et la Pythiade, et, dans l'autre, il était assis sur les genoux de la déesse Némée, et paraissait beaucoup plus beau que les trois figures de femmes qui représentaient les déesses des jeux. Ce mépris de toutes les convenances ne pouvait manquer de lui faire beaucoup d'ennemis, dans une ville où le peuple était toujours inquiet pour la conservation de sa liberté; un certain Hyperbolus, de la plus basse classe du peuple, et qui n'était célèbre que par son impudence, proposa l'ostracisme, moyen qu'employaient les Athéniens pour se débarrasser de ceux qui leur paraissaient trop puissants; les trois hommes contre qui cette mesure parut plus particulièrement dirigée étaient Alcibiade, Nicias, et Phæax, orateur célèbre : la crainte les décida à se réunir, et ils prirent si bien leurs mesures, qu'ils firent tomber l'ostracisme sur celui-là même qui l'avait proposé, et qui, ne jouissant d'aucune considération, ni par ses talents, ni par sa naissance, ni par ses richesses, ne se doutait pas qu'on voulût lui faire un pareil honneur. Le peuple fut si furieux de voir l'ostracisme ainsi profané qu'il l'abolit, et on n'en fit plus usage par la suite. Peu de temps après, les Athéniens, sur la proposition d'Alcibiade, résolurent de faire une expédition en Sicile, et lui en donnèrent le commandement, conjointement avec Nicias et Lamachus. Tandis qu'on faisait les préparatifs nécessaires, il arriva qu'une nuit tous les Hermès furent mutilés, excepté celui qui était devant la porte d'Andocide. Le peuple crut que ce sacrilége tenait à quelque conspiration pour attenter à sa liberté; il ordonna les recherches les plus sévères, et un certain Androclès produisit quelques témoins qui présentèrent Alcibiade comme coupable de cette mutilation, et l'accusèrent en même temps d'avoir profané les mystères d'Éleusis, en les célébrant d'une manière dérisoire dans une maison particulière. Alcibiade voulut se justifier sur-le-champ; mais ses ennemis, craignant d'avoir le dessous, parce qu'il avait pour partisans tous ceux qui devaient s'embarquer avec lui, firent remettre le jugement de cette affaire à son retour. Alcibiade ayant ainsi été obligé de s'embarquer, quoi qu'il eût pu dire pour se faire juger avant son départ, arriva en Sicile, où l'armée athénienne eut d'abord les plus grands succès; mais à peine Alcibiade était-il parti d'Athènes, que ses ennemis étaient parvenus à animer tellement le peuple contre lui, qu'on envoya le vaisseau salaminien pour le ramener, afin de le juger. Il ne fit point de résistance, et s'embarqua; mais, arrivé à Thurium, il descendit à terre et se cacha. Quelqu'un lui ayant dit : « Quoi, Alcibiade, tu ne t'en « rapportes pas à ta patrie? — Je ne m'en rapporterais « pas même à ma mère, répondit-il, lorsqu'il s'agit « de la vie, de crainte qu'elle ne mît par erreur un « caillou noir au lieu d'un blanc. » Le vaisseau étant revenu sans lui, on le condamna à mort. A cette nouvelle, il dit : « Je prouverai bien aux Athéniens « que je suis encore vivant. Il se retira d'abord à Argos, ensuite à Sparte. Il sut si bien s'accommoder aux mœurs des Spartiates, quelque éloignées qu'elles fussent du genre de vie auquel il s'était livré jusqu'alors, qu'il devint l'idole du peuple, qui, le voyant rasé jusqu'à la peau, se lavant dans l'eau froide, vivant de gros pain et de brouet noir, ne pouvait concevoir qu'il eût jamais eu de cuisinier, qu'il eût fait usage de parfums, ni qu'il eût porté des vêtements de laine de Milet. Timæa, femme d'Agis, l'un des rois de Sparte, conçut pour lui une passion à laquelle il céda, non qu'il la partageât, disait-il, mais pour qu'il y eût un roi de sa race à Lacédémone. Il paraît qu'en effet on le crut père de Léotychide, puisque ce prince fut privé du trône pour faire place à Agésilas. Il engagea les Lacédémoniens à envoyer Gylippe aux Syracusains, à contracter une alliance avec le roi de Perse, et à fortifier Décélie, dans l'Attique; et, après la malheureuse catastrophe par laquelle se termina l'expédition des Athéniens en Sicile, les habitants de Chios, de Lesbos et de Cyzique ayant envoyé des députés à Sparte demander des secours pour secouer le joug des Athéniens, il décida les Spartiates à en envoyer d'abord à ceux de Chios; étant parti avec cette expédition, il fit, à son arrivée dans l'Asie Mineure, révolter toute l'Ionie contre les Athéniens, et leur fit beaucoup de mal. Comme on lui attribuait tous les succès, Agis et les principaux Spartiates en devinrent jaloux, et écrivirent à leurs généraux en Asie de s'en défaire, en le faisant assassiner; mais il devina leurs projets, et se retira auprès de Tissapherne, l'un des satrapes du roi de Perse, qui avait l'ordre d'agir de concert avec les Lacédémoniens. Il changea alors de manières, se plongea dans le luxe asiatique, et se rendit si agréable à ce satrape, qu'il ne pouvait

plus se passer de lui. N'osant plus se fier aux Lacédémoniens, il entreprit de servir sa patrie, et commença par faire entendre à Tissapherne qu'il n'était pas de l'intérêt du grand roi que les Athéniens fussent affaiblis de manière à ne pouvoir plus résister aux Spartiates; qu'il fallait, au contraire, les laisser se détruire les uns par les autres. Tissapherne, d'après ce conseil, ne fournit plus qu'avec parcimonie aux dépenses des Lacédémoniens, qui, se trouvant dès lors hors d'état de pousser la guerre avec activité, laissèrent un peu de relâche aux Athéniens. Ces derniers avaient alors à Samos des forces considérables; Alcibiade fit dire aux généraux qui les commandaient que, s'ils voulaient réprimer l'insolence du peuple d'Athènes, et établir dans cette ville l'autorité des grands, il leur procurerait l'amitié de Tissapherne, et empêcherait l'escadre phénicienne de se réunir à celle des Lacédémoniens. Ces généraux y consentirent tous, à l'exception de Phrynichus, qui chercha même à perdre Alcibiade dans l'esprit de Tissapherne. Ils envoyèrent alors à Athènes Pisandre, l'un d'eux, qui fit donner le gouvernement à un conseil composé de quatre cents personnes. Ce conseil, ne songeant qu'à affermir son autorité, ne s'occupa point du retour d'Alcibiade; mais l'armée de Samos l'envoya chercher, lui déféra le commandement, et demanda à aller tout de suite à Athènes pour renverser les tyrans; il eut le bon esprit de leur résister; et, ne voulant pas rentrer dans sa patrie avant de lui avoir rendu quelque service, il alla attaquer l'escadre des Lacédémoniens, commandée par Mindarus, et la défit complétement. Étant revenu ensuite auprès de Tissapherne, ce satrape, qui craignait que les Lacédémoniens ne portassent des plaintes contre lui au roi de Perse, le fit arrêter, croyant se justifier par là, et le fit enfermer à Sardes; mais Alcibiade trouva le moyen d'en sortir au bout de trente jours, et répandit le bruit que c'était Tissapherne qui l'avait fait échapper. Ayant repris le commandement de l'armée, il livra, auprès de Cyzique, un combat sur mer et sur terre, en même temps, à Mindarus qui commandait les vaisseaux des Lacédémoniens, et à Pharnabaze, satrape du roi de Perse : il les défit tous les deux, reprit ensuite Cyzique, Chalcédoine et Byzance, rendit l'empire de la mer aux Athéniens, et retourna dans sa patrie, où on l'avait rappelé par une loi rendue sur la proposition de Critias. Il y fut reçu avec un enthousiasme universel, les Athéniens étant persuadés que son exil avait été la cause de tous les malheurs qu'ils avaient éprouvés. On le renvoya bientôt en Asie avec cent vaisseaux; mais, comme on ne lui fournissait pas d'argent pour payer ses équipages, il fut obligé d'aller chercher les secours dont il avait besoin dans la Carie, et il eut l'imprudence de laisser le commandement de la flotte à Antiochus, son pilote, homme vain et présomptueux, que Lysandre n'eut pas beaucoup de peine à attirer dans une embuscade où il fut tué, et perdit une partie de ses vaisseaux. Les ennemis d'Alcibiade, à Athènes, profitèrent de cette affaire pour l'accuser, et vinrent à bout de faire envoyer d'autres généraux à sa place. Ne jugeant pas à propos de retourner dans son ingrate patrie, il se retira à Pactyes, place de la Thrace qui lui appartenait, rassembla des troupes, et se mit à faire la guerre, pour son compte, aux Thraces libres, sur qui il fit beaucoup de butin, et assura la tranquillité des villes grecques du voisinage. Il contracta, à cette occasion, des liaisons d'amitié avec quelques rois de la Thrace, qui furent tout étonnés de voir qu'il supportait encore mieux qu'eux l'excès du vin. Les généraux athéniens étaient alors stationnés, avec leur flotte, à Ægos-Potamos, à peu de distance de celle des Lacédémoniens. Il les avertit du danger de leur position, et leur conseilla d'aller à Sestos, leur offrant d'obliger Lysandre à accepter le combat, ou à demander la paix, en le faisant attaquer du côté de la terre par Seuthès, l'un des rois de la Thrace; mais ils dédaignèrent ses avis, et la flotte athénienne fut défaite peu de temps après, sans qu'il s'en échappât plus de huit vaisseaux. Alcibiade alors, craignant la puissance des Lacédémoniens, se retira dans la Bithynie, voulant passer de là auprès d'Artaxercès, pour l'intéresser en faveur de sa patrie; mais les trente tyrans que Lysandre avait établis à Athènes, sentant qu'il leur serait difficile de contenir le peuple, tant qu'il pourrait compter sur Alcibiade, s'adressèrent, pour le faire assassiner, à Lysandre, qui s'y refusa, jusqu'à ce qu'en ayant reçu l'ordre de sa patrie, il ne lui fût plus possible de résister. Il chargea Pharnabaze de l'exécution de cet ordre. Alcibiade était alors dans un bourg de la Phrygie, avec la courtisane Timandra, qui lui était restée attachée. Ceux que Pharnabaze envoya pour le tuer, n'osant pas l'attaquer ouvertement, mirent le feu à sa maison. Le bruit de l'incendie l'ayant éveillé, il parvint à s'échapper avec un Arcadien qui l'avait toujours suivi. Les meurtriers n'osèrent pas l'attendre; mais, se tenant loin de lui, ils le tuèrent à coups de flèches. Lorsqu'ils se furent retirés, Timandra enleva son corps, et lui donna la sépulture d'une manière honorable. Alcibiade mourut dans la première année de la 94e olympiade, l'an 404 avant J.-C., à l'âge d'environ 45 ans. Telle fut la fin d'un homme sur qui la nature s'était plu à répandre les qualités les plus opposées, ou plutôt, comme dit Plutarque, qui, semblable au caméléon, était toujours prêt à prendre l'impression des objets dont il se trouvait entouré. « Chez tous les peuples, dit Barthélemy, il s'attira les regards, et maîtrisa l'opinion « publique. Les Spartiates furent étonnés de sa frugalité; les Thraces, de son intempérance; les Béotiens, de son amour pour la gymnastique; les « Ioniens, de sa mollesse et de sa volupté; les satrapes de l'Asie, d'un luxe qu'ils ne pouvaient égaler. « Il ne fallait point chercher dans son âme cette élévation qu'excite la vertu; mais on y trouvait cette « hardiesse que donne la conscience de sa supériorité. Aucun obstacle, aucun revers ne pouvait ni « le surprendre ni le décourager. Il semblait persuadé que, lorsque les âmes d'un certain ordre « ne font pas tout ce qu'elles veulent, c'est qu'elles « n'osent pas tout ce qu'elles peuvent. Il fut, toute

« sa vie, suspect aux principaux citoyens, dont les « uns redoutaient ses talents, les autres, ses excès ; « et se vit tour à tour adoré, craint et haï du peu- « ple, qui ne pouvait se passer de lui. Comme les « affections dont il était l'objet devenaient des pas- « sions violentes, ce fut avec des convulsions de joie « ou de fureur que les Athéniens l'élevèrent aux « honneurs, le condamnèrent à mort, le rappelè- « rent, et le proscrivirent une seconde fois. » Alcibiade grasseyait en parlant, et ne pouvait pas prononcer la lettre ρ (r), ce qui ne l'empêchait pas d'être un des hommes les plus éloquents de son siècle. Il ne faut pas croire aveuglément toutes les anecdotes qu'on trouve sur son compte dans les anciens. Sa popularité lui avait attiré la haine de tous les orateurs de son temps, et les calomnies ne leur coûtaient rien. Nous en avons un exemple dans un discours qui porte le nom d'Andocide, mais qui n'est pas de lui, où l'orateur entasse contre Alcibiade des accusations peu vraisemblables. Il fallait que les Romains eux-mêmes le regardassent comme un homme bien extraordinaire ; car l'oracle de Delphes leur ayant ordonné, pendant la guerre des Samnites, de dédier, dans un endroit apparent de la ville, les statues du plus sage et du plus vaillant des Grecs, ils placèrent dans les comices celles de Pythagore et d'Alcibiade. La vie d'Alcibiade a été écrite par Plutarque et par Cornélius Népos. On trouve son portrait dans plusieurs ouvrages, et, entre autres, dans le premier volume de l'*Iconographie* de M. de Visconti. Meissner a composé en allemand, sous le titre de *Alcibiade enfant, jeune homme, homme fait, et vieillard*, un roman historique, qui a été traduit par M. Delamarre. C—R.

ALCIDAMAS, rhéteur, né à Élée, vers l'an 420 avant J.-C., était contemporain d'Isocrate et disciple de Gorgias ; il avait composé un *Art de la rhétorique*, cité par Plutarque ; un *Éloge de la mort*, dont parlent Cicéron et le rhéteur Ménandre ; et divers autres ouvrages, nommés par Athénée et Diogène Laërce. Il ne nous en reste que deux harangues, l'une d'Ulysse contre Palamède ; l'autre, qui n'est qu'une déclamation dirigée contre les rhéteurs du temps (Περὶ Σοφιστῶν) Elles se trouvent toutes deux dans le *Recueil* de Reiske, t. 8, p. 64 et suiv. L'abbé Auger en a donné une traduction à la suite de celle d'Isocrate. A. D—R.

ALCIME, grand prêtre des Juifs, profita des troubles qui agitaient sa patrie pour s'élever à la souveraine sacrificature, par la protection d'Antiochus Eupator, l'an 163 avant J.-C. ; il s'en était frayé le chemin en se vouant à l'idolâtrie, du temps d'Antiochus Épiphanes ; mais Judas Machabée l'empêcha constamment d'en faire les fonctions. Alcime rendit son usurpation encore plus odieuse par son avarice et sa cruauté. Mécontent des Juifs, qui refusaient de le reconnaître, il retourna en Syrie pour demander des secours au roi Démétrius, et il l'exhorta à détruire entièrement le parti de Judas. Démétrius lui ayant accordé une armée, il se rendit maître de Jérusalem, en chassa ses ennemis, et entreprit de faire abattre le mur du parvis intérieur du temple, bâti par les prophètes ; mais il mourut frappé de paralysie, avant d'avoir pu achever cette démolition sacrilége. Les Juifs, d'un consentement unanime, choisirent pour lui succéder Jonathan, frère de Judas Machabée, qui réunit en sa personne l'autorité de prince du peuple et celle de souverain pontife. T—D.

ALCIME, ou plutôt LATINUS ALCIMUS ALETHIUS, historien, orateur et poëte dans le 4e siècle, était né à Agen. Il avait composé quelques ouvrages, où il parlait avec tant d'éloges de Julien l'Apostat et de Salluste, préfet des Gaules, sous le règne de cet empereur, qu'Ausone ne craint pas de dire qu'ils étaient plus propres à immortaliser Julien que la pourpre dont il avait été revêtu, et qu'ils faisaient plus d'honneur à Salluste que le consulat même auquel il avait été élevé. On ne sait pas, au reste, quels étaient ces écrits d'Alcime. Scaliger croit que c'était l'histoire de son temps. Il ne nous reste de lui que l'épigramme suivante sur Homère et Virgile :

Mœonio vati qui par aut proximus esset
Consultus Pean risit, et hæc cecinit :
Si potuit nasci quem tu sequereris, Homere,
Nascetur qui te possit, Homere, sequi.

— Un autre ALCIME, né en Sicile, dont Athénée et Festus Pompéius font mention, a écrit un ouvrage sur l'Italie ; mais on ignore le lieu où il vivait et l'époque de sa mort. A. B—T.

ALCINOUS, philosophe platonicien, florissait au commencement du 2e siècle. Les détails de sa vie ne nous sont point parvenus, et nous ne le connaissons guère que par son *Introduction à la philosophie de Platon*. L'*Introduction* a été imprimée pour la première fois à Venise, 1521, in-8°, avec l'Apulée, par les Alde. On la trouve aussi à la suite de quelques dialogues de Platon, Leipsick, 1783, in-8°, revue par J.-F. Fishes. On a trois traductions latines de cet ouvrage. La plus ancienne est de P. Balbus, évêque de Tropæa, imprimée à Rome, 1469, in-fol., avec Apulée, et réimprimée à Nuremberg, 1472 ; la seconde est de Marsile Ficin, imprimée par les Alde en 1497, in-fol., Venise, avec plusieurs traités de Jamblique, Porphyre, Proclus, Synésius et autres platoniciens. La troisième, due à Denis Lambin, fut imprimée avec le texte et des scolies, Paris, 1567, in-4°. Vascosan réimprima le texte d'Alcinoüs, Paris, 1532, in-8°, et la version de Marsile Ficin, 1533. Cette même version a été revue par J. Charpentier, professeur au Collége de France, et par Daniel Heinsius, qui la réimprima à Leyde en 1617, avec le texte en regard à la suite de Maxime de Tyr. La version revue par Heinsius fut imprimée séparément avec le texte grec, à Oxford, 1667, in-8°. Enfin, l'*Introduction* a été traduite en français par Combes Dounous, Paris, 1800. D. L.

ALCIONIUS. *Voyez* ALCYONIUS.

ALCIPHRON, sophiste grec du 3e ou du 4e siècle, dont il nous reste des lettres, supposées écrites par des pêcheurs, des gens de la campagne, des parasites, des courtisanes, etc. Le style en est en général assez naturel ; ce qui pourrait faire supposer qu'Al-

ciphron vécut à peu près à l'époque de Lucien. Au reste, sa vie nous est absolument inconnue; la meilleure édition de ces lettres est celle qu'Ét. Bergler en a donnée, avec des notes très-savantes, Leipsick, 1709, 1715; et Utrecht, 1791, in-8°, et réimprimée, avec quelques additions, par les soins de M. Wagner, Leipsick, 1798, in-8°, 2 vol. Le savant Bast a trouvé quelques lettres inédites et des variantes très-importantes dans les manuscrits de la bibliothèque impériale, et il est à souhaiter qu'il donne une nouvelle édition de cet auteur dont l'ouvrage, sans être bien important, renferme des détails sur les mœurs des anciens Grecs, qu'on aurait de la peine à trouver ailleurs. Ces lettres ont été traduites en français, Paris, 1785, in-12, 3 vol., par l'abbé Richard, qui n'y a pas mis son nom. Cette édition est estimée. Georges Berkeley a fait un livre intitulé : *Alciphron, ou le Petit Philosophe;* c'est une apologie de la religion chrétienne. — Un autre ALCIPHRON, philosophe de Magnésie, et dont Suidas fait mention, vivait au temps d'Alexandre le Grand. C—R.

ALCIPPUS, Spartiate, n'était pas moins distingué par sa bravoure que par sa sagesse. Ses ennemis l'accusèrent devant les éphores de vouloir changer les lois de la république, et le firent exiler; non contents de cette vengeance, ils empêchèrent Damocreta son épouse, et ses deux filles, de le suivre, et confisquèrent tous ses biens. Les deux filles d'Alcippus furent néanmoins recherchées, à cause de la haute considération dont leur père avait joui : les ennemis d'Alcippus firent défendre qu'on les demandât en mariage. Alors Damocreta, poussée au désespoir, saisit l'occasion d'un jour de fête solennelle, où les femmes des principaux habitants se réunissaient pour des cérémonies religieuses; elle se rendit dans le temple avec ses filles, et mit le feu au bois qu'on y avait ramassé pour la cérémonie. Tout le monde étant accouru, elle égorgea ses deux filles, les jeta dans le feu et s'y précipita elle-même. Les Lacédémoniens jetèrent les corps de ces infortunées hors de leur territoire. Cet événement tragique arriva peu de temps avant la troisième guerre de Messène. C—R.

ALCMAN, lyrique grec, fils de Damante, naquit à Sardes, en Lydie, vers la 27[e] olympiade, sous le règne d'Ardys, bisaïeul de Crésus. Conduit fort jeune à Sparte, il y devint esclave; mais, si l'on en croit Élien, les Muses le délivrèrent de la servitude. Agésis, son maître, charmé de ses talents, lui donna la liberté, et les Lacédémoniens lui accordèrent le droit de cité dans le bourg de Messoas. La vie de ce poëte s'écoula au sein des plaisirs de l'amour et des festins; son âme n'était cependant pas incapable d'affections délicates et élevées : il brûla d'une flamme pure pour Mégalostrata, jeune et belle vierge aux blonds cheveux, poétesse à la voix harmonieuse, qui fut sa muse terrestre, l'inspiratrice de son génie. Les anciens considéraient Alcman comme le père du genre érotique. On lit dans Suidas qu'il bannit le premier de la poésie lyrique le vers hexamètre, dont la marche lente et régulière s'accordait mal avec la vivacité légère et inégale de la chanson; ce fut pour le remplacer qu'il inventa, comme nous l'apprend Héphestion, un nouveau mètre qui, de son nom, fut appelé *alcmaïque*. Il avait composé, dans le dialecte dorique, une pièce intitulée *les Plongeuses*, six livres de scolies à la louange de l'amour et du vin, et des *Parthénies*, ou éloges de jeunes filles, et un poëme sur les Dioscures, mentionné par Pausanias. Ces poésies faisaient les délices des Spartiates; il était défendu aux ilotes de les chanter. Athénée et Plutarque nous en ont conservé quelques vers. La grâce aimable et naïve qui respire dans ces rares débris, la fraîcheur charmante des peintures qui les colorent, les formes harmonieuses de l'art antique qui s'y retrouvent, font vivement regretter aux amis des beautés simples et naturelles la perte à peu près totale des compositions de ce poëte. Ces fragments ont été publiés, en grec et en latin, par H. Étienne, à la suite de son édition de Pindare, 1560, in-16; et par Fulvius Ursinus, à la suite de son recueil intitulé : *Carmina novem illustrium feminarum, notis illustrata, græce et latine*, *Antuerpiæ*, 1568, in-8°. On les trouve aussi dans le *Corpus poetarum græcorum, græce et latine*, Genève, 1614, in-fol. Ces mêmes fragments ont été traduits en français, par Coupé, dans les *Soirées littéraires*; et par M. Falconnet, dans le volume des *Petits Poëtes grecs* qui se trouve dans la collection du *Panthéon littéraire*. C. W—R.

ALCMÆON, fils de Mégaclès, de la famille des Alcmæonides. Au milieu des factions qui divisaient la république d'Athènes, il était à la tête de ceux qui ne voulaient aucun changement dans le gouvernement; ce qui le mit en butte aux deux autres partis, qui vinrent à bout de le faire exiler, sous prétexte que son père était souillé des meurtres de Cylon et de ses partisans. Cet exil ne fut pas de longue durée. Alcmæon revint lorsque Solon eut rétabli l'ordre, et il eut le commandement des troupes que les Athéniens envoyèrent au secours des Amphictyons, dans la guerre de Cirrha, vers l'an 592 avant J.-C. Il fut exilé de nouveau par Pisistrate, l'an 570 avant J.-C., et se retira à Delphes avec ses fils. Il rendit quelques services aux Lydiens que Crésus avait envoyés consulter l'oracle, et ce prince, l'ayant fait venir à sa cour, le renvoya comblé de présents. Alcmæon mourut peu de temps après, dans un âge avancé, laissant un fils nommé Mégaclès. C—R.

ALCMÆON, de Crotone, fils de Périthus, fut un des disciples de Pythagore. Il se livra particulièrement à l'étude de la physique et de la médecine, et ne tarda pas à jouir d'une grande réputation. Le premier, au rapport de Chalcidius, il essaya de disséquer les animaux, et s'occupa beaucoup de la structure de l'œil. Un des premiers encore, du moins dans la grande Grèce, il écrivit *sur la nature des choses*. Aristote le réfuta; mais le livre du péripatéticien est perdu. Voici, d'après Plutarque et Stobée, l'exposé des opinions d'Alcmæon : « Les éléments, ou qualités des choses, sont doubles, opposés, contraires. — Les astres sont des êtres divins. — La lune a la forme d'une nacelle; sa lumière est éternelle : lorsqu'elle disparaît, c'est que la nacelle se retourne. — Les planètes se meuvent à l'opposite des

étoiles fixes, c'est-à-dire d'occident en orient. — L'âme est immortelle, et mobile par sa nature; son mouvement est sans fin, comme celui du soleil. — L'audition s'opère par le moyen du vide qui est au-dedans de l'oreille; car il n'y a que les corps vides qui soient sonores. — C'est par la chaleur et l'humidité de la langue que nous discernons les saveurs. — Le siége de l'âme est au cerveau, d'où, par aspiration, nous prenons connaissance des odeurs. — C'est la tête qui se forme la première dans le fœtus, et ce fœtus aspire sa nourriture par tout son corps, de même que l'éponge boit le liquide qui l'environne. — Le sommeil est causé par la retraite du sang aux veines confluentes; et l'éveil, par la diffusion de ce liquide: son absence totale donne la mort. — L'isonomie, ou équilibre des facultés corporelles, c'est-à-dire du chaud, du froid; de l'humide, du sec; du doux, de l'amer, etc., constitue la santé: l'équilibre rompu, survient la maladie; car la faculté prédominante corrompt toutes les autres. Du reste, la cause des maladies est, ou efficiente, par un excès de chaleur, de sécheresse; ou matérielle, par surabondance ou défaut d'un principe alimentaire; ou hydrostatique, par l'altération ou les perturbations du sang, de la bile, des humeurs; ou bien, enfin, elle dépend de causes extérieures, par l'influence du climat, des eaux, etc. » D—L.

ALCOCK (JEAN), savant et pieux évêque anglais, était né, vers le milieu du 15e siècle, à Beverley, dans le comté d'York. Après avoir étudié à Cambridge, où il prit le degré de docteur, il parvint, par son seul mérite, aux premières dignités de l'Église et de l'État; il fut nommé successivement évêque de Rochester, de Worcester et d'Ély, ambassadeur près du roi de Castille, et grand chancelier. A ses connaissances littéraires et politiques, il joignait un talent distingué en architecture, attesté par plusieurs beaux édifices élevés sur ses dessins. Ce talent lui valut la surintendance des bâtiments royaux. C'est à lui qu'on doit la fondation du collége de Jésus à Cambridge; il obtint du roi Henri VII la permission de l'établir dans un couvent, alors habité par des religieuses si connues par leur incontinence, qu'on appelait leur communauté *spiritualium meretricum cœnobium*, qu'on peut traduire par *communauté religieuse de filles publiques*. Parmi les écrits qui restent de lui, se trouvent les suivants: 1° *Mons perfectionis ad Carthusianos*, Londres, 1501, in-4°; 2° *Galli cantus ad confratres suos curatos in synodo apud Barnwell*, 25 septembre 1498, Londres, 1498, in-4°; 3° *Abbatia Spiritus sancti in pura conscientia, fundata*, Londres, 1531, in-4°; 4° *les Psaumes de la pénitence*, en vers anglais; 5° *Homiliæ vulgares*; 6° *Meditationes piæ*; 7° *le Mariage d'une Vierge avec Jésus-Christ*, 1486, in-4°. Alcock mourut en 1500, à Wisbeach, et fut enterré dans une chapelle qu'il avait fait bâtir pour lui-même. S—D.

ALCOCK (JEAN), docteur en musique, né à Londres le 11 avril 1715, entra, à l'âge de sept ans, comme enfant de chœur à l'église de St-Paul, sous la direction de Ch. King, et lorsqu'il en eut atteint quatorze, on le plaça comme élève sous Stanley, qui, bien qu'il n'eût alors que seize ans, était organiste des églises de St-André, d'Holborn et du Temple. En 1737, Alcock devint organiste de l'église de St-André à Plymouth, dans le Dewonshire. Cinq ans après son arrivée en ce lieu, il fut invité à prendre possession de la place d'organiste de Reading, où il se rendit au mois de janvier 1742. Celle d'organiste de l'église cathédrale de Lichtfield étant devenue vacante en 1749, on la réunit à celle de premier chantre et de maître du chœur en faveur d'Alcock; mais en 1760 il se démit de la place d'organiste, ainsi que de celle de maître du chœur, et ne conserva que celle de premier chantre. Il s'était fait recevoir bachelier en musique à Oxford en 1755; dix ans après, il prit ses degrés de docteur à la même université. Le reste de la longue carrière de cet homme respectable s'écoula tranquillement à Lichtfield, où il mourut au mois de mars 1806, âgé de 91 ans. Il n'avait cessé jusqu'au dernier moment de remplir avec exactitude les devoirs de sa place, quoique le doyen de Lichtfield l'eût invité plusieurs fois à prendre quelque repos. Pendant son séjour à Plymouth, il avait publié six suites de leçons de piano et douze chansons. Ces ouvrages furent suivis de six concerts pour divers instruments, d'une suite de psaumes, antiennes et hymnes composées pour les enfants de la Charité, et d'une collection d'anciens psaumes à quatre parties; le tout publié à Reading. Une collection de trente-six antiennes de sa composition parut en 1771. Vingt ans s'écoulèrent entre cette publication et celle de son *Harmonia festi*, collection de canons, airs et chansons. Alcock ayant recueilli cent six psaumes de divers auteurs, les arrangea à quatre parties et les publia en 1802, sous le titre de: *Harmony of Sion*. Outre ces ouvrages, les catalogues de Preston et de Cahusac indiquent encore les suivants: 1° *Te Deum and Jubilat*; 2° *Magnificat et Nunc dimittis*, 1797; 3° *Stricke ve Seraphic hosts, hymn for christmas Day*; 4° *Trois trios pour deux violons et basse*. F. T—S.

ALCUIN, écrivain célèbre du 8e siècle, né dans le comté d'Yorck vers 735, ou, selon d'autres, près de Londres, fut élevé par le vénérable Bède, et par Ecbert, archevêque d'Yorck, dont il fut le bibliothécaire, et devint abbé de Cantorbéry. Sa réputation passa les mers; Charlemagne, qui avait eu occasion de le voir à Parme, l'engagea à venir en France, et, pour l'y fixer, lui donna les abbayes de Ferrières en Gâtinais, de St-Loup à Troyes, et le petit monastère de St-Josse. Voulant le tenir auprès de sa personne, il le fit son aumônier, et prit de lui des leçons de rhétorique, de dialectique et des autres arts libéraux. C'est de cette époque (780) qu'il faut dater l'établissement de l'école nommée Palatine, parce qu'elle se tenait dans le palais même où, sous la direction d'Alcuin, les plus habiles instituteurs du temps formaient l'élite de la jeunesse de l'empire; école qui fleurit sous ses successeurs, et à laquelle l'université de Paris se rattache par une succession de maîtres non interrompue. A cette école, Alcuin joignit une bibliothèque et une sorte d'académie, dont Charlemagne ne dédaigna pas de faire partie, et

dont chaque membre emprunta le nom d'un personnage de l'antiquité. Charlemagne y prit celui de David, et Alcuin, celui de Flaccus Albinus. Alcuin repassa en Angleterre, où il fit un séjour de trois ans; mais il revint en 792 en France, pour n'en plus sortir. Ce fut alors qu'il fonda, sous les auspices du prince, plusieurs écoles florissantes, à Aix-la-Chapelle, à Paris, etc. Bientôt il joignit, au titre de restaurateur des études, celui de défenseur de la foi contre Élipand, et Félix, évêque d'Urgel, qui renouvelait en Espagne les erreurs du nestorianisme. Il eut, dans le même temps, l'abbaye de St-Martin de Tours. Alcuin se trouva puissamment riche, et c'est sans doute au nombre des serfs des monastères dont il était le chef, qu'Élipand de Tolède fait allusion, lorsqu'il lui reproche d'avoir 20,000 esclaves; mais l'éclat de ces richesses n'éblouit ni ne corrompit Alcuin. Après avoir servi utilement son prince dans les négociations, et l'avoir accompagné au concile de Francfort, en 794, il ne cessa de demander sa retraite, sans pouvoir l'obtenir; lorsqu'en 799, Charlemagne l'invita à le suivre à Rome, il s'en excusa sur son grand âge et ses infirmités. En 801, au retour du monarque, il ne reparut à la cour que pour le féliciter sur la couronne impériale que ce prince rapportait de Rome, et sollicita son congé avec de nouvelles instances. L'ayant enfin obtenu, il se retira dans son abbaye de St-Martin de Tours, et ouvrit une école, où sa réputation attira un grand concours d'auditeurs. Quoiqu'éloigné de la cour, il y conserva toute la considération dont il avait joui, entretint une correspondance suivie avec l'empereur et les princesses, et n'usa de son crédit que pour se dépouiller de ses bénéfices. Délivré alors de tout soin temporel, il se livra entièrement à la prière et à l'étude, et fit de sa main une copie correcte de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ce fut dans ces pieux exercices qu'il mourut, le 19 mai 804, âgé de près de 70 ans. Il avait, par humilité, voulu rester diacre toute sa vie. Ses œuvres ont été recueillies à Paris, en 1617, in-fol., par André Duchesne, qui a placé à la tête la vie de l'auteur. Depuis, M. Troben, prince-abbé de St-Emmerande, en a donné une édition plus ample, Ratisbonne, 2 vol. in-fol., 1777. Cette édition est augmentée de près de moitié par des ouvrages d'Alcuin récemment découverts, et enrichie de notes précieuses. Le P. Chifflet a aussi publié un écrit intitulé : *Confession d'Alcuin*, 1656, in-4°, que D. Mabillon prouve être de ce savant théologien. Fr. Pithou a placé, dans son *Recueil des Rhéteurs*, son dialogue sur la rhétorique, dont les interlocuteurs sont Alcuin lui-même et Charlemagne. Théologien, philosophe, orateur, historien, poëte, mathématicien, Alcuin savait le latin, le grec et l'hébreu, et réunit toutes les connaissances de son temps. Sans doute ses écrits se ressentent du goût de son siècle, et ils sont loin de justifier aujourd'hui l'estime de ses contemporains, qui l'appelaient le sanctuaire des arts libéraux, *artium liberalium sacrarium*; mais il est juste aussi d'insister sur les services qu'il a rendus aux lettres, dans la nuit profonde dont les ténèbres couvraient alors toute l'Europe, et sur le noble usage qu'il fit de la confiance de Charlemagne. On nous a conservé, de son intimité avec ce prince, des détails qui prouvent qu'il était capable de dire la vérité, comme le monarque était digne de l'entendre. Charlemagne disait un jour, en soupirant : « Plût à Dieu « que je trouvasse douze hommes aussi savants que « Jérôme et Augustin! — Comment, répondit Al« cuin, le Créateur du ciel et de la terre, Jésus« Christ, pour annoncer son nom, n'a eu que deux « hommes de cette supériorité, et vous, sire, vous « osez en demander douze! » Le trait suivant semblerait faire peu d'honneur à sa modestie, si l'on ne devait pas plutôt y voir une preuve de son discernement. Un jour il rendait compte à l'empereur des soins qu'il donnait à l'instruction de ses sujets : « Je « ne prodigue pas à tous, disait-il, les trésors que je « possède ; je les partage. Je frotte les lèvres de l'un « du miel des saintes Écritures ; j'enivre l'autre du « vin vieux de l'histoire ancienne ; je nourris un « troisième des fruits de la grammaire ; je fais bril« ler aux yeux du dernier les scintillations des « étoiles. Chacun a son lot, et doit s'en conten« ter. » N—L.

ALCYONÉE, fils d'Antigone Gonatas. *Voyez* ce nom.

ALCYONIUS (Pierre), naquit à Venise, de parents pauvres et d'une basse naissance, vers la fin du 15ᵉ siècle. Il est probable qu'Alcyonius, ou Alcyonio, n'était point son nom de famille, mais qu'il le prit dans la suite, selon l'usage de son temps, pour se donner un air d'antiquité. L'étude des langues latines et grecque fut la principale occupation de sa jeunesse. La pauvreté le força de se faire correcteur d'imprimerie chez Alde Manuce. Il se présenta, en 1517, pour remplir la chaire que Marc Musurus, son maître, laissait vacante; mais il ne l'obtint pas, malgré son profond savoir dans les deux langues, peut-être à cause de sa jeunesse. Il s'exerçait continuellement à traduire du grec en latin les harangues d'Isocrate, de Démosthène, et plusieurs ouvrages d'Aristote. Ces dernières traductions ont été imprimées à Venise, en 1521 ; celle des harangues ne l'a pas été. L'élégance du style est remarquable; mais on reproche à l'auteur de nombreuses infidélités. Le savant espagnol Jean Genesio Sepulveda, qui était alors à Bologne, les releva dans un ouvrage qu'il fit imprimer. Alcyonius fut si sensible à cette critique, que, pour l'empêcher de se répandre, on dit qu'il en acheta tous les exemplaires et les jeta au feu, et non pas son propre ouvrage, comme quelques écrivains l'ont dit. Il passa, en 1521, de Venise à Florence, où il obtint, par la faveur du cardinal Jules de Médicis, la chaire de langue grecque, avec des conditions très-avantageuses ; le cardinal y ajouta une pension, pour qu'il traduisit en latin le livre de Galien : *de Partibus animalium*. Jules étant devenu pape sous le nom de Clément VII, Alcyonius, rempli des plus hautes espérances, le suivit à Rome; mais il n'y éprouva que des disgrâces. Blessé d'un coup de mousquet, en 1527, lorsqu'il accompagnait le pape dans sa retraite au château St-Ange, et voyant que Clément VII ne l'en traitait pas mieux, il se

jeta dans le parti des Colonne, ennemis du pape; mais il mourut cette année-là même, 1527, n'étant âgé que de 40 ans. Le plus célèbre de ses ouvrages est son dialogue intitulé : *Medicis legatus, sive de Exilio*, imprimé d'abord à Venise, chez Alde, 1522, in-4°. L'élégance avec laquelle il est écrit donna lieu à une accusation grave contre l'auteur; on prétendit qu'il avait trouvé, dans une bibliothèque de religieuses dont il était médecin, le seul manuscrit qui existât encore du traité de Cicéron *de Gloria;* qu'il l'y avait pris, en avait fondu les plus beaux passages dans son dialogue, et l'avait ensuite supprimé, pour qu'il ne restât aucune trace de ce larcin. Paul Manuce fut le premier à former cette accusation, qui fut répétée par Paul Jove, et ensuite par plusieurs autres auteurs. Quelques-uns aussi ont défendu Alcyonius, surtout dans ces derniers temps. Le judicieux Tiraboschi, entre autres, après avoir examiné la question, dans le 1er vol. de l'*Histoire de la littérature italienne*, a démontré que cette accusation était dépourvue de vérité, et même de vraisemblance. Mencken a fait réimprimer le traité *de Exilio* en 1707, in-12, à Leipsick, avec les traités de Valérianus et de Tollius sur le malheur des gens de lettres, et d'autres écrits sur le même sujet, sous le titre commun d'*Analecta de calamitate litteratorum*. Alcyonius était d'un caractère mordant et satirique, et d'un amour-propre excessif, qui lui firent beaucoup d'ennemis. Giraldi a dit de lui, dans ses *Dialogi de poetis nostr. temp.*, qu'il n'était pas moins impudent qu'imprudent : *Nec pudens magis quam prudens*. Pour prendre une idée juste de ce littérateur, il faut lire l'article très-soigné que lui a consacré le comte Mazzuchelli, dans ses *Scrittori italiani*, et le passage de Tiraboschi, dont nous avons parlé plus haut. M. Coupé a donné en 1795, dans ses *Soirées littéraires*, une traduction du traité *de Exilio*. Alcyonius a tracé de main de maître trois caractères de Jean, de Jules et de Laurent de Médicis. G—É.

ALDEBERT. *Voy.* ADALBERT.

ALDEGATI (MARC-ANTOINE), professeur de poésie latine à Ravenne, en 1483, a laissé quelques poésies inédites. On cite une élégie latine, un poëme latin, en douze livres, intitulé : *Gigantomachia*, conservé à Mantoue, dans la famille des Aldegati, et le commencement d'un autre poëme intitulé : *Herculeidos*, à la louange du duc de Ferrare, Hercule Ier, dont le manuscrit est à Modène, dans une bibliothèque particulière. Enfin, la bibliothèque Laurentienne, à Florence, possède de lui quatre livres d'élégies, dont le chanoine Bandini a donné une notice exacte, et quelques extraits dans son catalogue des manuscrits de cette bibliothèque. Cet auteur a cependant échappé à l'attention de Mazzuchelli. G-É.

ALDEGONDE (Sainte) naquit en 630 à Cousolre dans le Hainaut (aujourd'hui arrondissement d'Avesne). Son père, nommé Walbert, était du sang royal de France; sa mère, Bertilie, appartenait aussi à une race illustre, et, selon quelques écrivains, à celle des rois de Thuringe. Déterminée à vivre dans le célibat religieux, elle quitta la maison paternelle et se réfugia auprès de sa sœur, Ste. Vaudru, qui venait de fonder un monastère à Mons, connu alors sous le nom de Châteaulieu (*Castri-Locus*). Bientôt ses parents la rappelèrent, en promettant de lui laisser toute liberté de suivre les mouvements que Dieu lui avait inspirés. Elle demeura donc dans le château de Cousolre, où elle continua de donner l'exemple de toutes les vertus. Après y avoir vu mourir saintement les auteurs de ses jours, elle se rendit à l'abbaye d'Hautmont, prit le voile des mains de St. Amand, évêque de Maestricht, et de St. Aubert, évêque de Cambray. Ce fut alors qu'elle consacra sa fortune à l'érection d'un monastère de filles dans un lieu sauvage et inculte, baigné par la Sambre. Telle est l'origine du célèbre chapitre des chanoinesses de Maubeuge. La fête de Ste. Aldegonde est célébrée le 30 janvier, jour anniversaire de sa mort, qui arriva, selon les Bollandistes, en 680, selon d'autres en 684, et selon d'autres encore en 689. Elle fut d'abord inhumée à Cousolre, mais en 690 les religieuses de Maubeuge obtinrent pour leur maison les dépouilles de la vénérable fondatrice. Le culte rendu dans le Hainaut à cette sainte est d'une haute antiquité, puisque son nom figure dans les calendriers du temps de Louis le Débonnaire cités par dom Luc d'Achéry (*Spicilége*, t. 10, p. 131), et dans le martyrologe d'Usuard, qui parut sous le règne de Charles le Chauve. On le trouve aussi dans l'ancien bréviaire d'Autun, dans le martyrologe romain et dans ceux de Raban et de Notker. Le testament attribué à Ste. Aldegonde est rapporté par Aubert Lemire (*Diplomata Belgica*, t. 3, p. 557 et suiv.). Si cet acte n'est pas faux, comme l'ont avancé quelques critiques, il est au moins suspect d'interpolation. On trouve dans les Bollandistes et autres agiographes plusieurs vies de Ste. Aldegonde, que Corneil Smet a commentées savamment dans les *Acta sanctorum Belgii*, in-4°, Bruxelles, 1783-1789, p. 291-315. Mabillon a fait imprimer une Vie de Ste. Aldegonde, écrite l'an 900, par Hucbaud, moine de St-Amand. André Triquet a publié : *Sommaire de la vie admirable de la très-illustre princesse Ste. Aldegonde, miroir de vertus, patrone de Maubeuge*, Liége, 1625. Cet ouvrage a eu sept ou huit éditions, sans compter une traduction latine qui parut à Tournay en 1666. La Vie de Ste. Aldegonde a été encore écrite par le jésuite Binet, Paris, 1625, in-12. On trouve l'histoire de Ste. Aldegonde, fille du duc Waubert, très-détaillée, dans l'*Histoire du Hainaut* par Jacques de Guyse, publiée en latin et en français par M. le marquis de Fortia, Paris, 1829, t. 6 et 7. La fondatrice des chanoinesses de Maubeuge est aussi l'héroïne d'une comédie (sérieuse) en vers français par Jean d'Ennetières, seigneur de Beaumez, Tournay, 1645, in-12. — Les religieux prémontrés de Tronchienne ou Dronghem, auprès de Gand, honoraient la mémoire d'une autre Ste. Aldegonde, fille de St. Bazin; l'abbé Ghesquière a démontré qu'il fallait ajouter peu de foi aux actes de cette sainte et du prétendu roi son père. L. G.

ALDEGRÆF ou ALDEGREVER (HENRI),

peintre et graveur, né à Soest, en Wesphalie, en 1502, fut élève d'Albert Durer, et un de ceux qui ont le mieux imité la manière de ce maître. Préférant la gravure à la peinture, il abandonna en quelque sorte le pinceau pour le burin. Doué d'un génie profond, presque toutes ses estampes sont d'après ses compositions : il en a seulement gravé quelques-unes d'après des peintres allemands. Son œuvre, formé d'abord par le bourgmestre Six, et complété par MM. Mariette, est composé de 390 pièces, y compris quelques sujets doubles avec des différences, auxquelles on a joint quelques copies. Cet œuvre s'est vendu, en 1805, chez M. de St-Yves, 600 fr. Les sujets les plus recherchés d'Aldegrever sont *les Quatre Evangélistes*, la *Lucrèce*, l'*Histoire de Suzanne*, *les Travaux d'Hercule* et le *Portrait de Lucas de Leyde*. On regrette que ses dernières années aient été employées à graver différentes planches pour les orfèvres. Cet artiste a peint, dans sa ville natale, plusieurs tableaux qui sont en général d'une assez bonne couleur. On y remarque surtout une *Nativité*, qui n'est pas sans mérite, mais où l'on trouve les mêmes défauts que dans toutes les productions de ses compatriotes contemporains, c'est-à-dire beaucoup de sécheresse, et un mauvais goût de dessin. Cet artiste mourut à Soest, en 1558, dans une situation voisine de l'indigence. Il est mis au rang des graveurs qu'on appelle petits-maîtres, tels que Belsam, Théodore de Brie, etc., à cause du grand nombre de petits sujets qu'ils ont gravés. P—E.

ALDEMANUCE. *Voyez* MANUCE.

ALDERETE (DIÉGO-GRACIAN DE), fils de Diégo Garcia, l'un des grands officiers de la maison de Ferdinand et d'Isabelle, naquit à la fin du 15e siècle, et mourut à l'âge de 90 ans, sous le règne de Philippe II. Son père l'envoya, très-jeune, faire ses études à Louvain, auprès de Jean-Louis Vives. Sous un tel maître, il fit des progrès extraordinaires dans les lettres grecques et latines, et dans la philosophie. Charles-Quint le fit son secrétaire particulier; il fut conservé dans la même qualité par Philippe II, et jouit d'une grande considération à la cour. C'était un homme doué d'une grande piété et d'une grande sagesse, un vrai philosophe chrétien. Il épousa Jeanne de Dantzick, fille de l'ambassadeur de Pologne auprès de Charles Quint, avec laquelle il vécut longtemps heureux, et qui lui donna plusieurs enfants, qui tous lui firent beaucoup d'honneur. On a de lui, en espagnol : 1° une traduction élégante des ouvrages de Xénophon, qui parut, pour la première fois, à Salamanque, en 1552, in-fol.; 2° des traductions de la plupart des ouvrages de Plutarque, d'Isocrate, de Dion Chrysostome, d'Agapet, diacre, du traité *des Offices* de St. Ambroise; 3° une traduction de Thucydide, Salamanque, 1554, in-fol. Elle passe pour un des meilleurs ouvrages d'Alderete, qui a aussi composé une *Histoire de la Conquête de la ville d'Afrique, sur la côte de Barbarie*. Il a laissé une collection d'ouvrages militaires grecs, latins, français, traduits en espagnol, pour l'usage de ses compatriotes, et une traduction des *Arrêts de la Cour d'amour*. Son goût pour les lettres, et la considération dont il jouissait, eurent beaucoup d'influence sur les progrès de la littérature espagnole. C—S—A.

ALDERETE (JOSEPH et BERNARD), deux frères, nés à Malaga, suivirent les mêmes études de belles-lettres, d'antiquités et de droit, avec une ardeur égale et une égale distinction. Ils entrèrent tous les deux dans l'état ecclésiastique; leur taille et leur figure étaient si ressemblantes, que le fameux Gongora les appelait *les burettes*; et, pour les distinguer, disait-il, il faut les flairer. Cette mauvaise plaisanterie faisait allusion à l'haleine forte de l'un d'eux. Joseph obtint un canonicat de Cordoue, qu'il résigna bientôt en faveur de Bernard, pour entrer dans la société des jésuites, et devint, quelque temps après, recteur du collége de Grenade. Il avait imprimé, étant déjà jésuite, un vol. in-4°, *sur l'Exemption des ordres réguliers*, Séville, 1605, et un autre *de Religiosa disciplina tuenda*, in-4°, Séville, 1615. Bernard, son frère, fut choisi pour grand vicaire par l'archevêque de Séville, don Pédro de Castro; mais il obtint la permission de demeurer à Cordoue. Il était un des Espagnols les plus savants de son temps et les plus respectés, à cause de sa probité et de sa modestie. Il était très-profond dans le grec, dans l'hébreu, dans les langues orientales et dans tous les genres d'antiquités. On a de lui deux ouvrages très-estimés, écrits en espagnol, le premier : *Origen de la lengua castellana*, Rome, 1606, in-4°, 1682, in-fol.; il avoue, dans cet ouvrage, que son frère Joseph lui a fourni de grands secours pour sa composition; l'autre est intitulé : *Varias antiguedades de España Africa y otras provincias*, in-4°, Anvers, 1614. On a encore de lui une lettre au pape Urbain VIII, *sur les reliques de quelques martyrs*, Cordoue, 1630, in-fol., et enfin une collection de lettres *sur l'Eucharistie*. Il avait composé une *Bætica illustrata* qui est perdue, et les savants espagnols croient, avec raison, que ce serait un trésor pour leurs antiquités. Joseph était né en 1560, et mourut en 1616. Nous ignorons l'année de la mort de Bernard. C—S—A.

ALDERETE (BERNARD), né à Zamora, dans le royaume de Léon, sur la fin du règne de Philippe II, entra, très-jeune, dans l'ordre des jésuites, et se fit de bonne heure distinguer par ses grandes connaissances dans la théologie, dont il devint premier professeur à Salamanque. Il s'acquit dans cette place une grande réputation, et fut, dit-on, le premier jésuite auquel l'université, jalouse de la puissance de cet ordre, consentit à donner la dignité de docteur. Alderete mourut à Salamanque, en 1657. Les ouvrages que l'on a de lui, sont : 1° *Commentaria et Disputationes in tertiam partem S. Thomæ, de incarnati Verbi mysteriis et perfectionibus*, 2 vol. in-fol., Lyon, 1652; 2° des traités séparés *de Visione et Scientia Dei, de Voluntate Dei, de Reprobatione et Prædestinatione*, qui ont été imprimés ensemble, Lyon, 1662. C—S—A.

ALDESTAN. *Voyez* ADELSTAN.

ALDHELM ou ADELM, moine et évêque anglais à l'époque de l'heptarchie saxonne, est regardé

comme fils de Kenred ou Kenter, frère d'Ina, roi des Saxons d'Occident. Né à Malmsbury, il fut élevé en France et en Italie. De retour dans son pays, il entra dans l'état ecclésiastique, et fonda un monastère dont il fut le premier abbé. Lorsque le royaume des Saxons occidentaux fut partagé en deux diocèses, Winchester et Sherebran, Aldhelm fut nommé par le roi Ina à ce dernier évêché. Il alla se faire sacrer à Rome par le pape Sergius Ier, avec qui il vécut, dit-on, assez familièrement pour lui reprocher un jour, en face, son incontinence. Aldhelm composa plusieurs ouvrages, entre autres un livre en prose et en vers à la louange de la virginité, qui se trouve dans les *Opuscules* de Bède. Il fut le premier anglais qui écrivit en latin et qui introduisit la poésie latine chez ses compatriotes. Il paraît avoir eu connaissance des plus célèbres auteurs de la Grèce et de Rome. Aimant et cultivant la musique; jouant de toutes sortes d'instruments. Il avait composé plusieurs chansons populaires appelées *ballades*, et qu'on chantait encore du temps de Cambden. Voici comment s'exprime à ce sujet Guillaume de Malmsbury : « Il est probable que cet homme illus« tre s'occupait de ces bagatelles, parce que le peu« ple, alors à demi barbare, était peu attentif à l'in« struction divine, et avait l'habitude de sortir de « l'église aussitôt que la messe était chantée. Le « saint prélat, se plaçant sur un pont qui conduisait « de la ville à la campagne, engageait souvent les pas« sants à s'arrêter, en se disant habile chanteur. Par « cet artifice il obtenait la faveur des gens qui l'envi« ronnaient ; et en leur adressant par occasion des dis« cours sur les saintes Écritures, parvenait à pro« duire d'heureux changements dans les mœurs de « ses compatriotes, ce qu'il eût tenté vainement par « une conduite plus sévère. » En rapportant des choses extraordinaires de sa chasteté volontaire, on l'a accusé d'avoir mis sur ce point sa vertu à de dangereuses épreuves, et d'avoir poussé l'imprudence jusqu'à faire coucher auprès de lui une jeune et jolie femme. Aldhelm fut mis au nombre des saints après sa mort, arrivée le 25 mai 709, et sa sainteté se manifesta par des miracles. Il eut pendant sa vie la réputation d'un orateur éloquent, d'un grand poëte et d'un excellent théologien; il obtint le titre de *doctor egregius* (docteur éminent). Aujourd'hui ses ouvrages ne sont lus de personne, et son nom n'est plus connu que par les dictionnaires. Il a écrit sur la nature des êtres insensibles, sur l'arithmétique, sur l'astrologie, la discipline des philosophes, et sur les huit vices principaux. Delrio fit imprimer à Mayence, en 1601, ses traités *de Laude Virginum*, *de Virginitate*, *de Celebratione Paschatis*, et cet ouvrage fut encore imprimé à Londres en 1663, avec quelques traités de Bède, et le dialogue d'Egbert, archevêque d'Yorck. Sa vie, écrite par Guillaume Malmesbury, se trouve dans les *Acta Sanct. ordinis S. Bened*. Une partie de ses écrits a été insérée dans la *Bibliothèque des Pères*. S—D et T—D.

ALDINI (le comte ANTOINE), né à Bologne, en 1756, était neveu du célèbre Galvani. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il alla étudier le droit à Rome, et il y fit de tels progrès, qu'il fut bientôt nommé professeur de cette science à l'université de Bologne. Il occupait cette place en 1796, lorsque les Français pénétrèrent en Italie sous la conduite de Bonaparte. Aldini se montra dès le commencement un de leurs plus chauds partisans; il fut récompensé de son zèle par l'importante ambassade de France, dès que la république transpadane fut proclamée. Il séjourna quelque temps à Paris en cette qualité, et fut ensuite nommé président du conseil des anciens de la république cisalpine. Les fréquentes relations que ces différentes fonctions lui procurèrent avec les hommes les plus importants de la république française, notamment avec Bonaparte, contribuèrent beaucoup à son élévation. Il réussit très-bien auprès de ce général, et fut nommé par son influence membre de la commission du gouvernement. En 1801, il vint à Lyon comme membre de la fameuse *consulta* qui devait préparer à Napoléon les voies du pouvoir souverain; la soumission et la complaisance dont il fit preuve en cette occasion furent immédiatement après récompensées par la présidence du conseil d'État. Les principes républicains d'Aldini n'étaient pas tellement inflexibles qu'ils ne pussent s'accommoder des titres et des honneurs de la monarchie. Dès que le nouveau royaume d'Italie fut établi, en 1805, il fut nommé comte, grand officier de la Légion d'honneur, de la Couronne de fer, et trésorier de ce dernier ordre. Au comble de ses vœux, il n'éprouva d'autre contrariété que l'opposition assez vive qu'y apporta le vice-président Melzi. (*Voy*. ce nom.) Cet autre favori de Napoléon parvint à l'exclure du conseil d'État, et, après de vives réclamations, il fallut céder, en recevant pour dédommagement le titre de ministre d'État du royaume d'Italie. Depuis cette époque, le comte Aldini habita presque toujours la France, et il se trouvait à Paris en 1814, au moment de la chute de Napoléon. Il ne craignit point alors de se présenter à l'empereur d'Autriche, devenu son nouveau maître. Ce prince le reçut avec bonté, et le chargea même d'une mission pour Vienne. Lorsque l'Autriche eut pris possession de la Lombardie, Aldini alla habiter Milan, ne visitant que par intervalle ses belles propriétés du Bolonais, et il se consola ainsi de la perte de ses honneurs par les avantages d'une fortune considérable. Il avait acheté le château de Montmorency, près Paris, et l'avait fait embellir à grands frais; mais les ravages qu'y exercèrent les étrangers en 1815 l'obligèrent à le vendre aux démolisseurs. Aldini est mort à Milan, le 5 octobre 1826. — Son frère, le chevalier *Jean* ALDINI, professeur de physique à l'université de Bologne, et membre de l'institut de Milan, fut conseiller d'État du royaume d'Italie. Il a publié, en français et en italien, beaucoup d'ouvrages sur la mécanique et la physique. M—DJ.

ALDINI (TOBIE), médecin et botaniste italien de Césène, dans le 17e siècle, était médecin du cardinal Odoard Farnèse, qui l'établit directeur de son jardin botanique. Aldini en fit imprimer une description, sous ce titre : *Descriptio plantarum horti Farnesiani*, *Romæ*, 1625, in-fol., *cum tab*. 28, plus connu sous

le nom d'*Hortus Farnesianus*. Aldini a donné d'assez bonnes figures de quelques-unes de ces plantes, et des descriptions exactes, mais surchargées d'érudition. Dans ce nombre, il y a un *acacia*, ou *mimosa*, auquel on a conservé le surnom de *Farnesiana*, qui rappelle la reconnaissance que l'on doit à la mémoire du cardinal Farnèse, protecteur et ami des savants, et qui indique le jardin où cet arbre a été cultivé pour la première fois. Il est aujourd'hui naturalisé en Italie et dans les contrées méridionales de la France. L'auteur avait promis de publier beaucoup d'autres figures; mais elles sont restées inédites. Il paraît qu'Aldini ne fut que le prête-nom de cet ouvrage, et qu'il était réellement de Pierre Castelli, médecin de Rome, qui dit expressément dans la préface, qu'il a tout écrit : *Omnia scripsi*. D—P—s.

ALDOBRANDINI (SYLVESTRE), Florentin, professa quelque temps le droit à Pise, où il s'était formé à la jurisprudence à l'école de Philippe Decio et d'autres habiles maîtres. Il se trouva, par la suite, enveloppé dans les discordes civiles qui s'élevèrent à Florence. Ayant toujours été du parti opposé aux Médicis, quand cette famille resta maîtresse de la république, Aldobrandini fut forcé de s'exiler de sa patrie. Dépouillé de tous ses biens, il mena une vie errante, et remplit différents emplois d'auditeur, de gouverneur, de conseiller de plusieurs princes et de plusieurs cardinaux. Paul III l'appela à Rome, et le fit successivement avocat consistorial, avocat du fisc et de la chambre apostolique. Paul IV voulut aussi l'avoir pour un de ses conseils. Aldobrandini mourut à Rome, en 1558, à l'âge de 58 ans. Mazzuchelli, dans ses *Scrittori ital.*, t. 1, part. 2, a donné fort exactement les titres de ses ouvrages de jurisprudence, et rapporté les magnifiques éloges que plusieurs écrivains ont faits de lui. Il laissa plusieurs enfants, presque tous distingués par leur savoir; entre autres Hippolyte Aldobrandini, d'abord cardinal, et ensuite pape, sous le nom de Clément VIII, qui fit élever à son père un magnifique mausolée dans l'église de la Minerve; et Thomas, qui est l'objet de l'article suivant. G—É.

ALDOBRANDINI (THOMAS), fils de Sylvestre, et frère du pape Clément VIII. On ignore les circonstances de sa vie; on peut seulement conjecturer, d'après des lettres de quelques-uns de ses contemporains, qu'elle fut assez agitée sous le pontificat de Pie IV; sous celui de Pie V, il fut plus tranquille, et remplit, auprès de ce pape, l'emploi de secrétaire des brefs. Il mourut encore jeune, avant d'avoir pu mettre la dernière main à sa traduction latine des *Vies des anciens philosophes*, de Diogène Laërce, avec de savantes notes. Cet ouvrage fut publié à Rome, en 1594, in-fol., grec et latin, par le cardinal Pierre Aldobrandini, neveu de l'auteur. Plusieurs savants ont fait l'éloge de la traduction et des commentaires, entre autres, Isaac et Méric Casaubon. On trouve, dans les lettres de Pierre Vettori, des traces d'un autre ouvrage de Thomas Aldobrandini : c'était une paraphrase latine du dernier livre d'Aristote, *de physico Auditu*. Thomas avait envoyé ce travail à P. Vettori, pour lui demander ses conseils, et Vettori lui répond, en date du mois de février 1568, en lui donnant de grands éloges. Les notes de ce savant ont reparu dans le Diogène Laërce de Meibomius.— On compte plusieurs cardinaux du même nom et de la même famille. G—É.

ALDOBRANDINO, et, par abréviation, DINO, florentin, vécut aux 13e et 14e siècles, et mourut à Florence, en 1327. Il avait étudié en médecine, à Bologne, et y professa ensuite, jusqu'à ce que l'envie des autres professeurs, dont on désertait les écoles pour la sienne, le forçât d'en sortir, et d'aller enseigner à Sienne, d'où il ne voulut plus revenir. Il composa plusieurs ouvrages, particulièrement pour expliquer Avicenne, Galien et le traité d'Hippocrate, *de la Nature du fœtus*. Jean Villani, qui raconte sa mort, au livre 10e de son Histoire, fait un grand éloge de son savoir et de ses qualités morales. Il cultivait aussi les lettres. On a de lui un commentaire de la célèbre chanson de Gui Cavalcanti, sur l'amour. Le savant abbé Lami parle de lui dans ses *Nouvelles littéraires*, 1748. *Voy.* aussi les *Eloges des illustres Toscans*, t. 1 de l'édition de Lucques, 1771. G—É.

ALDRED, prélat anglais du 11e siècle, fut le premier des évêques de son pays qui entreprit le voyage de Jérusalem. Édouard le Confesseur lui confia ensuite une ambassade importante près de l'empereur Henri II. Aldred resta un an en Allemagne, et revint dans son pays, où il possédait de riches bénéfices; mais son ambition ne s'en contenta pas. Quatre ans avant son voyage de Jérusalem, il avait obtenu l'évêché de Worcester : il se fit donner encore l'administration de ceux de Wilton et de Hereford, et ensuite obtint l'archevêché d'Yorck, avec la permission de conserver, comme commendataire, l'évêché de Worcester. Guillaume de Malmsbury prétend qu'il ne dut cette faveur qu'à la subornation. Le pape, informé de cette simonie, montra beaucoup de répugnance à confirmer la nomination du roi. La conduite politique de l'archevêque Aldred ne fut pas plus exempte de reproches, et la versatilité de ses principes parut clairement lors des révolutions qui eurent lieu pendant la dernière partie de sa vie. A peine Édouard fut-il mort, qu'Aldred appuya les prétentions qu'Harold formait sur la couronne. Après la victoire remportée sur ce prince, par Guillaume de Normandie, à la fameuse journée d'Hastings, Stigand, archevêque de Canterbury, ayant refusé de couronner le vainqueur, Aldred se chargea de cette cérémonie. Lorsque les habitants d'York et des comtés du Nord, appuyés d'un corps de Danois, se déclarèrent en faveur d'Édouard Atheling, Aldred, soit par chagrin, soit par crainte, tomba malade, et mourut, l'an 1069 On trouve, dans un panégyriste d'Aldred, que ce prélat, qui avait lui-même consacré les prétentions de Guillaume, eut ensuite le courage de lui adresser en face de violents reproches, lorsque ce prince abusa de son pouvoir; mais cette anecdote n'est rapportée par aucun des bons historiens de l'An-

gleterre, et elle est démentie d'ailleurs par le caractère connu de Guillaume. D—T.

ALDRETE. *Voyez* ALDERETE.

ALDREWALD, religieux de l'abbaye de Fleury, était né vers l'an 814, dans le voisinage de ce monastère, où il se distingua par ses connaissances. Nous avons de lui : 1° *Histoire des miracles opérés par St. Benoît, depuis qu'il avait été transféré du Mont-Cassin à l'abbaye de Fleury.* Il commence son récit en rapportant la destruction du Mont-Cassin. Aldrewald acheva, vers l'an 876, cette histoire, qui a été imprimée dans la *Bibliothèque de Fleury* et dans la collection des Bollandistes. 2° Un traité, où il établit contre Jean Scot la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, par l'autorité des Pères. D'Achéry a publié ce traité dans son *Spicilegium*, t. 12. 3° *Vie de St. Aygulphe*, abbé de Lerins et martyr. Comme elle avait paru d'une manière inexacte, Mabillon l'a publiée, d'après un manuscrit authentique de l'abbaye de Fleury, dans ses *Acta Sanct. ord. S. Bened.*, t. 11. Aldrewald y insinue que les prières adressées à Dieu pour les âmes des damnés peuvent leur procurer quelques adoucissements. Les autres ouvrages que Trithème attribue à Aldrewald ne sont point venus jusqu'à nous. G—Y.

ALDRIC ou AUDRI (Saint), archevêque de Sens, né dans le Gâtinais (775), fut élevé dans l'abbaye de Ferrières et y prit l'habit religieux. En 820, il fut appelé à la cour impériale par Louis le Débonnaire, qui, satisfait de la manière avec laquelle Aldric avait défendu la religion contre quelques impies de ce temps, lui confia l'école du Palais, fondée par Alcuin, et l'admit dans ses conseils. Aldric quitta la cour pour aller gouverner l'abbaye de Ferrières, et en 829 il fut nommé archevêque de Sens. Dans le concile de Paris, il fut, avec Ebbon, archevêque de Reims, chargé de proposer un plan de réforme pour l'abbaye de St-Denis, et au concile de Thionville (834), il prit part aux résolutions arrêtées contre les évêques qui avaient concouru à la déposition de Louis le Débonnaire. Il mourut en 836, le 18 octobre, jour où se célèbre sa fête. La première année de son épiscopat, il écrivit à Frotaire, évêque de Toul, une lettre que l'on trouve dans Duchesne, Mabillon et Labbe. Les mêmes écrivains ont, ainsi que d'Achéry, conservé le *privilège* qu'Aldric accorda au monastère de St-Remy de Sens, après qu'il l'eut transféré, d'un faubourg de cette ville, à Vareilles. Il recommande à ses successeurs de ne point exiger des religieux de cette maison des redevances trop fortes. Dans les circonstances ordinaires, ils doivent se contenter de recevoir d'eux, chaque année, un cheval, un bouclier et une lance. (*Spicilegium*, t. 11, p. 579.) G—Y.

ALDRIC (Saint), fils d'un gentilhomme saxon et de Gerilde de Bavière, tous deux issus du sang royal, mais sujets de l'empire français, naquit vers l'an 800, et passa ses premières années à la cour de Charlemagne. Sa vocation pour l'état ecclésiastique le fit renoncer aux charges importantes que voulut lui conférer Louis le Débonnaire. Il quitta la cour d'Aix-la-Chapelle, se rendit à Metz, où il entra dans le clergé ; mais l'empereur l'appela à la cour, et le nomma son chapelain et son confesseur. En 832, il passa à l'évêché du Mans, où il resta paisiblement jusqu'à la mort de Louis le Débonnaire. Lothaire l'en chassa ; il ne fut rétabli que par Charles II, après la défaite de Lothaire, en 841. Aldric employa le repos dont il jouit depuis à rétablir la discipline du clergé de son diocèse ; il le gouverna avec beaucoup de sagesse, l'édifia par ses vertus ; il assista à plusieurs conciles, et mourut de paralysie, le 7 janvier 856, après vingt-trois ans d'épiscopat. Il avait fait un recueil de canons, tirés des conciles et des décrétales des papes, pour servir de règle au clergé. On regrette la perte de ce monument, connu sous le nom de *Capitulaires d'Aldric* ; le 9e siècle n'avait rien produit d'aussi savant ni d'aussi judicieux dans ce genre. Il ne nous reste de ce saint évêque que trois testaments, et quelques réglements de discipline, publiés par Baluze, qui a aussi publié sur ce prélat une notice curieuse de 178 pages in-8° (*Miscellanea*, t. 3, in-8°, 1680). Sa vie a aussi été écrite par Bollandus. T—D.

ALDRICH (ROBERT), savant évêque anglais, né à Burnham, dans le comté de Buckingham, vers la fin du 15e siècle. Il occupa le siége épiscopal de Carlisle, sous les règnes de Henri VIII, d'Édouard VI et de la reine Marie, circonstance qui suffit pour faire connaître son caractère, en démontrant la flexibilité de ses opinions, selon le temps et les intérêts. Il est auteur de divers écrits, parmi lesquels on distingue les suivants : 1° *Epistola ad Gulielmum Hormannum* ; 2° *Epigrammata varia* ; 3° *Décisions diverses sur les Sacrements* ; 4° *Réponses à quelques plaintes concernant les abus de la Messe.* Il mourut en 1555. X—N.

ALDRICH (HENRI), savant théologien anglais, doyen de l'église du Christ à Oxford, naquit à Westminster en 1647, et fit ses premières études dans cette ville sous le docteur Richard Busby. En 1662, il fut admis au collége d'Oxford, où il prit ses degrés de docteur ès arts, le 3 avril 1669. Il entra ensuite dans les ordres et devint professeur du collége d'Oxford, chanoine de l'église du Christ, et enfin docteur en théologie. Aldrich consacra une grande partie de sa vie à l'instruction de la jeunesse, pour laquelle il a publié plusieurs ouvrages utiles. Ses principales productions littéraires sont : 1° *Artis logicæ Compendium* ; 2° deux traités *sur l'adoration de Jésus-Christ dans l'Eucharistie* ; 3° deux poëmes latins estimés, qu'on imprima dans les *Musæ Anglicanæ*, l'un sur l'avénement de Guillaume III au trône d'Angleterre, l'autre, sur la mort du duc de Glocester. On doit aussi à Aldrich des éditions de différents auteurs grecs, avec la version latine, composées pour l'usage de ses élèves. Il fut chargé, avec l'évêque Sprat, de la révision et de la publication de l'Histoire de Clarendon. On voit, par quelques pièces de lui, qui se sont conservées, que sa muse s'égayait quelquefois sur des sujets peu conformes à la sévérité théologique, et l'on peut citer pour exemple l'épigramme suivante :

Si bene quid memini, causæ sunt quinque bibendi :
Hospitis adventus, præsens sitis, atque futura,
Aut vini bonitas, aut quælibet altera causa.

Ce savant réunissait, à ses connaissances théologiques et littéraires, des talents peu communs comme architecte et musicien. Il a donné en latin des *Éléments d'architecture.* C'est sur ses dessins qu'ont été bâties la chapelle du collége de la Trinité et la place de Peckvater, à Oxford, ainsi que l'église de Tous-les-Saints. Il avait rassemblé une nombreuse collection des œuvres des plus célèbres compositeurs, tels que Palestrina, Carissimi, Vittoria, etc., sur lesquelles il arrangea les paroles anglaises des psaumes et de beaucoup d'antiennes. Il avait formé le projet d'écrire plusieurs traités sur la musique, et avait jeté ses idées dans plusieurs dissertations renfermées en deux recueils manuscrits qui ont été déposés dans la bibliothèque du collége du Christ à Oxford ; en voici les titres d'après Burney : 1° *Theory of organ-building in which are given the measures and proportions of its several parts and pipes* (Théorie de la construction de l'orgue); 2° *Principles of ancient Greek music* (Principes de l'ancienne musique grecque); 3° *Memorandums made in reading ancient authors, relative to several parts of music and its effects* (Extraits des anciens auteurs, relatifs aux diverses parties de la musique et de ses effets); 4° *Uses to which music was applied by the ancients* (Usages auxquels la musique fut appliquée par les anciens); 5° *Epithalamium*; 6° *Excerpta from P. Menestrier, proportions of instruments; exotic music* (Extraits du P. Menestrier, proportions des instruments; musique exotique); 7° *Argument of ancient and modern perfomance in music* (Comparaison de l'exécution musicale ancienne et moderne); 8°, 9°, 10° et 11° *ditto*; 12° *Miscellanous papers concerning different points in the theory and practice of music* (Papiers divers concernant différents points de la théorie et de la pratique de la musique); 13° *On the construction of the organ* (Sur la construction de l'orgue); 14° *Fragments of a treatise on counterpoint* (Fragment d'un traité de contre-point). Le docteur Aldrich a composé plusieurs offices pour l'Église et un grand nombre d'antiennes qui sont restées en manuscrits, et dont l'académie de musique ancienne de Londres possède une grande partie. Dans le *Pleasant musical Companion,* imprimé en 1726, on trouve deux morceaux de sa composition ; l'un : *Hark the bonny Christ-church-bells;* l'autre intitulé : *A smoking Catch*, pour être chanté par quatre hommes fumant leur pipe, d'une exécution difficile et d'un effet piquant. Henri Aldrich mourut en 1710, à Oxford, âgé de 63 ans. Il avait demandé à être enterré, sans aucune pompe ni monument, dans la cathédrale de cette ville. F—T. S. et X—N.

ALDRIGHETTI, médecin de Padoue, enseigna pendant trente-quatre ans avec célébrité dans l'université de cette ville. Il abandonna les travaux du professorat pour se livrer exclusivement à la pratique, que réclamait la peste qui infestait son pays. Il en fut atteint lui-même, et mourut en 1631, âgé de 58 ans. Il a fait imprimer un traité des maux vénériens, d'après les instructions du professeur Hercule Saxonia, sous ce titre : *Luis venereæ perfectissimus Tractatus, ex ore Herculis Saxoniæ, Patavini medici clarissimi, in academia Palavina, ordinario loco professoris, exceptus, Patavii,* 1597, in-4°. C. et A—N.

ALDRINGER (JEAN), feld-maréchal sous le règne de l'empereur Ferdinand II, était d'une famille pauvre et obscure du Luxembourg. Après avoir été quelque temps domestique à Paris, il alla en Italie, et devint secrétaire du comte Jean Gaudentius de Madruz, qui commandait un régiment à Milan : il entra, peu de temps après, dans la maison de Charles de Madruz, évêque de Trente. Forcé d'en sortir, il se rendit à Inspruck, décidé à se faire soldat. Des recruteurs l'enrôlèrent, et sa bravoure, ses talents, le firent monter de grade en grade, jusqu'à celui de colonel. L'Empereur lui confia alors plusieurs emplois importants ; en 1625, il fut fait seigneur de Roschitz, et commissaire général auprès de l'armée de Wallenstein, dans la basse Saxe ; en 1629, il fut envoyé, avec le titre d'ambassadeur, aux négociations de Lubeck. Il passa en Italie pour faire la guerre au duc de Mantoue, et s'enrichit par le butin qu'il fit, en 1630, à la prise de cette ville. De retour en Allemagne, il servit dans l'armée de Tilly et dans celle de Wallenstein, se sépara bientôt de ce dernier, et fit une irruption en Bavière, où il emporta d'assaut Landsberg et Guntzbourg. Après la mort de Wallenstein, Ferdinand s'étant rendu lui-même à l'armée, Aldringer voulut défendre, contre les Suédois, le passage de l'Iser, près de Landshut : il n'y réussit pas : Landshut fut emporté, l'armée impériale prit la fuite, et Aldringer se noya dans l'Iser. On ignore si sa mort fut volontaire, ou s'il fut tué et jeté du haut du pont par les ennemis. G—T.

ALDROVANDE (ULYSSE ALDROVANDI), professeur à Bologne, né dans cette ville en 1522, d'une famille noble qui subsiste encore, et mort le 4 mai 1605, à l'âge de 78 ans, fut l'un des plus laborieux et des plus zélés naturalistes du 16e siècle ; il employa presque toute sa longue vie, et consuma sa fortune entière à recueillir les matériaux de sa grande Histoire naturelle, voyageant en différents pays de l'Europe, et entretenant à ses frais plusieurs peintres et graveurs. On croit assez généralement qu'il mourut aveugle dans l'hôpital de Bologne ; mais on a contesté, depuis peu, cette dernière circonstance. En effet, il n'est pas probable que le sénat de Bologne, à qui il légua son cabinet et ses manuscrits, et qui consacra des sommes considérables pour terminer après sa mort la publication de son ouvrage, l'ait laissé, de son vivant, tout à fait sans secours ; sa veuve témoigne même expressément, dans la dédicace d'un de ses volumes, qu'il fut honoré et soutenu par les magistrats. On conserve encore au cabinet de l'institut, à Bologne, plusieurs des morceaux qui composaient le sien, et l'on y voit, dans la bibliothèque publique, les manuscrits qu'il a laissés, et dont le nombre est

immense ; mais le recueil des peintures qui ont servi d'originaux aux gravures de son ouvrage a été transporté, pendant la révolution, au muséum d'histoire naturelle de Paris. L'Histoire naturelle d'Aldrovande est en 13 volumes in-fol., dont il n'a publié lui-même que quatre ; savoir : trois sur les oiseaux, qui parurent en 1599, en 1600 et en 1603, et un sur les insectes, en 1602. Sa veuve publia le volume des autres animaux à sang blanc, immédiatement après sa mort, en 1606. Corneille Uterverius, son successeur, natif de Delft, en Hollande, rédigea, sur ses manuscrits, le volume des solipèdes, celui des pieds fourchus, et celui des poissons et cétacés. Thomas Demster, gentilhomme écossais, également professeur à Bologne, travailla, après Uterverius, à celui des pieds fourchus. Un autre des successeurs d'Aldrovande, Barthélemy Ambrosinus, s'acquitta du même devoir pour les volumes des quadrupèdes digités, des serpents, des monstres et des minéraux ; et Montalbanus, pour celui des arbres. Tous ces volumes parurent successivement à Bologne, en différentes années. Ils y ont été réimprimés, ainsi qu'à Francfort, et il est difficile de les avoir tous de la même édition ; quelques-uns même, comme celui des minéraux, sont beaucoup plus rares que les autres. On ne peut considérer les livres d'Aldrovande que comme une énorme compilation sans goût et sans génie ; encore le plan et la matière en sont-ils, en grande partie, empruntés de Gessner. Buffon dit, avec raison, qu'on le réduirait au dixième, si l'on en ôtait toutes les inutilités et les choses étrangères à son sujet. « A l'occasion de l'his- « toire naturelle du coq ou du bœuf, ajoute ce grand « naturaliste, Aldrovande vous raconte tout ce qui « a jamais été dit des coqs et des bœufs, tout ce que « les anciens en ont pensé, tout ce qu'on a imaginé « de leurs vertus, de leur caractère, de leur courage, « toutes les choses auxquelles on a voulu les em- « ployer, tous les contes que les bonnes femmes en « ont faits, tous les miracles qu'on leur a fait faire « dans certaines religions, tous les sujets de super- « stition qu'ils ont fournis, toutes les comparaisons « que les poëtes en ont tirées, tous les attributs que « certains peuples leur ont accordés, toutes les re- « présentations qu'on en fait dans les hiéroglyphes, « dans les armoiries, en un mot, toutes les histoires « et toutes les fables dont on s'est jamais avisé au « sujet des coqs ou des bœufs. » Néanmoins cet ouvrage est encore nécessaire aux naturalistes, à cause de quelques figures et de quelques détails qui ne se trouvent point ailleurs. Les planches en sont toutes en bois, et assez grossières (1). On peut consulter sur Aldrovande sa vie écrite en italien par Fantazzi, publiée d'abord à Bologne en 1774, et ensuite insérée par l'auteur dans ses *Scrittori Bolognesi*. On en trouve un extrait curieux dans la *Décade philosophique*, an 8, n° 28, p. 31-39. Ginguené a consacré quelques pages substantielles à ce grand naturaliste, dans son *Histoire littéraire d'Italie*, 2e édition, t. 7, p. 111-116. Saxius, dans son *Onomasticon*, t. 3, p. 362 et 647, indique les autres biographes d'Aldrovande. C—v—r.

ALDRUDE, comtesse de Bertinoro. *Voyez* Adelards.

ALDUIN. *Voyez* Audoin.

ALEA (Léonard, et non *Léon*, comme le dit M. Quérard), né à Paris dans une famille de finances, et mort en cette ville vers 1812, a publié : 1° l'*Antidote de l'athéisme, ou Examen critique du Dictionnaire des athées*, in-8°, Paris, imprimerie de la Décade, 1801, sans nom d'auteur. Il donna une seconde édition de cet ouvrage, refondue et augmentée considérablement, sous ce titre : *la Religion triomphant des attentats de l'impiété*, dédiée à M. Portalis, conseiller d'État (depuis ministre des cultes), avec cette épigraphe tirée de Cicéron : *Interest reipublicæ cognosci malos*. 2 vol. in-8°, Paris, Moussard et Maradan, 1802, avec le nom de l'auteur. Cet ouvrage ainsi perfectionné est devenu par son objet, son opportunité et son exécution, un livre important et dont le succès a été complet. C'est la collection la plus utile que nous connaissions des sentiments des amis de la religion, et des aveux de ses adversaires. Le cardinal Gerdil en faisait grand cas ; Portalis, qui mettait sa conscience et son hon-

(1) Aldrovande n'avait pas préparé moins de matériaux pour écrire sur la botanique que sur les autres branches de l'histoire naturelle ; mais il n'en a paru qu'une très-petite partie ; elle forme le 13e et dernier volume de son grand ouvrage, sous le titre particulier de *Dendrologia*. Montalban, qui en fut l'éditeur, nous apprend qu'elle devait être composée de six parties, et que les deux livres qui composent ce volume ne sont encore qu'une portion de la première, qui aurait été subdivisée elle-même en sept autres livres, qui devaient former l'histoire de tous les arbres. Le premier comprend les arbres glandifères, et le second les pomifères. L'auteur, suivant son usage, y a réuni tout ce qui était venu à sa connaissance sur les objets qu'il traite, même sur les arbres de l'Inde, dont on connaissait à peine les noms. Là, comme dans toutes les autres parties de son ouvrage, il supplée à la stérilité de ses connaissances positives par une excessive érudition ; ainsi l'histoire des chênes y est traitée avec la même étendue, la même profusion de savoir que celle du coq. Il ne faut donc regarder chacun des articles que comme un répertoire des plus complets de tout ce qui a été écrit sur la matière ; et, sous ce point de vue, il peut avoir un certain degré d'utilité. Chaque objet décrit est accompagné d'une figure en bois qui donne une idée assez exacte de son ensemble ou de son port, quoique exécutée grossièrement. Dans le nombre, il s'en trouve quelques-unes de champignons assez bonnes, et dont quelques espèces avaient été inconnues jusqu'alors. Ce volume a été réimprimé seul à Francfort en 1690, comme ayant été entièrement composé par Montalban, et seulement disposé suivant la manière d'Aldrovande. Il est précédé d'une préface de Georges Francus. — Montalban donne dans sa *Bibliothèque botanique* une liste nombreuse de traités particuliers sur les plantes composés par Aldrovande, et qui sont restés inédits. Cependant, quelques-uns, par leurs titres, semblent faits pour exciter la curiosité ; ainsi il y en a un sur les différences de formes que présentent les parties principales des plantes, comme les feuilles et les fleurs. Il avait aussi composé un commentaire fort étendu sur Dioscoride, que Joachim Camerarius dit avoir vu. C'était le résumé des leçons qu'Aldrovande avait données pendant quarante années sur cet auteur grec. Il a laissé un Herbier en 16 vol. in-fol. avec un catalogue fort étendu. On voit par cette énumération qu'Aldrovande consacra une partie de sa vie aux progrès de la science, et que s'il n'a pas mieux réussi, il faut s'en prendre à l'esprit de son temps, qui le dirigea plutôt vers l'érudition que vers l'observation de la nature. Son concitoyen Monti a récompensé ses efforts en consacrant à sa mémoire, sous le nom d'*Aldrovanda*, un genre de plantes remarquable ; il ne comprend qu'une seule espèce : c'est une plante aquatique très-singulière ; elle se soutient à la surface de l'eau par des vésicules remplies d'air. Elle a été trouvée d'abord en Italie, dans les environs de Bologne, patrie d'Aldrovande, et ensuite aux Indes orientales. D—p—s

neur à favoriser le retour de l'ordre et de la religion, essentiellement liés l'un à l'autre, manifesta hautement sa satisfaction à l'auteur, et lui proposa vainement de le faire entrer dans le conseil d'État. Un fait qui n'est pas moins digne d'être remarqué, c'est que Sylvain Maréchal fut l'un des premiers à rendre hommage à la modération de son adversaire. 2° *Réflexions contre* (sic) *le divorce*, Paris, 1802, in-8°. Aléa, dit-on, a laissé plusieurs manuscrits relatifs à la révolution française. — L'*Eloge de l'abbé de l'Epée, et essai sur l'avantage du système des signes méthodiques appliqué à l'instruction élémentaire*, traduit de l'espagnol, Bayonne, 1824, in-8°, est de J.-M. Aléa, parent du précédent. Z.

ALÉANDRE (JÉRÔME), cardinal, naquit le 13 février 1480, à la Motte, dans la Marche trévisane. Son père était médecin de profession, mais descendait des anciens comtes de Landro. Après avoir étudié à Venise et à Pordenone, Aléandre étant revenu, en 1497, dans sa ville natale, porta un défi au professeur qui y enseignait publiquement, le convainquit d'ignorance, et obtint sa place. Il ne savait encore que le latin; il apprit depuis le grec, l'hébreu, le chaldéen et l'arabe; il apprit aussi, d'un vieux prêtre padouan, l'astronomie, et même l'astrologie judiciaire, à laquelle il eut le malheur d'ajouter foi. Il se rendit à Venise, où il expliqua les *Tusculanes* de Cicéron, avec un grand concours d'auditeurs. Le pape Alexandre VI le chargea d'aller en Hongrie négocier quelques affaires; mais il tomba malade en route, fut obligé de revenir à Venise, et de renoncer à cette mission. Il continua de s'instruire et d'instruire les autres; il avait à peine vingt-quatre ans, et il était déjà regardé comme un des plus savants hommes de son temps. Il joignait à ses autres connaissances celles des mathématiques et de la musique : il se lia d'amitié avec Alde Manuce et avec Érasme, qui se rendit alors à Venise pour faire imprimer ses *Adages*. Aléandre l'aida beaucoup dans ce travail; ils se brouillèrent dans la suite; mais Érasme ne cessa point de rendre justice à ses grandes qualités et à son savoir. La réputation d'Aléandre franchit les monts; Louis XII l'appela en France, en 1508, pour professer les belles-lettres dans l'université de Paris. Il y expliquait le matin les auteurs grecs, et, le soir, Cicéron : ses succès y furent si éclatants, qu'il devint recteur de l'université, malgré les statuts qui excluaient les étrangers. La peste l'obligea de quitter cette capitale. Après avoir séjourné dans plusieurs villes de France, il s'attacha à Erard de la Marck, évêque et prince de Liége, qui le fit son chancelier, et lui conféra un des canonicats de son église. Envoyé à Rome, par ce prélat, en 1517, il y fut retenu par le pape Léon X, qui le fit, deux ans après, bibliothécaire du Vatican. Ce pontife l'envoya, en 1520, nonce en Allemagne, pour s'opposer à l'hérésie de Luther. On peut voir, dans l'*Histoire du concile de Trente*, par le cardinal Pallavicino, le zèle qu'Aléandre déploya dans cette mission, et les succès qu'il y obtint. Ce fut alors qu'il se brouilla entièrement avec Erasme, dont les opinions et les écrits semblaient favoriser la réforme. Après la mort de Léon X, il se rendit en Espagne, auprès d'Adrien VI, son successeur, et accompagna en Italie le nouveau pape, qui le récompensa par une pension de 500 ducats. Clément VII lui donna l'archevêché de Brindes, et le nomma en même temps nonce auprès de François Ier. Aléandre alla trouver le roi dans son camp, près de Pavie. La bataille se donna peu de jours après (le 24 février 1525) : il y accompagna François Ier, en habits épiscopaux, se tint toujours à cheval auprès de lui, et fut, comme lui, fait prisonnier : il fut remis en liberté le 2 mars, moyennant une rançon de 500 ducats. Après avoir fait un voyage à la Motte, dans le Frioul, et à Venise, il se rendit à Rome. Il y était quand cette ville fut saccagée par le parti des Colonne et par les Impériaux, le 20 septembre 1526; il se retira au château St-Ange avec le pape; mais sa maison fut brûlée et pillée, en quelque sorte, sous ses yeux. Le même pape lui confia ensuite deux nouvelles nonciatures, l'une en 1531, en Allemagne, l'autre à Venise, où il était encore au mois de mai 1535. Paul III le fit alors revenir à Rome, et le nomma, en 1538, cardinal du titre de St. Crysogone. Renvoyé en Allemagne, la même année, en qualité de légat, il était de retour à Rome, où il s'occupait de la rédaction d'un ouvrage sur la convocation d'un concile, et peut-être d'un autre, dont parle Paul Jove, contre tous les auteurs des nouvelles doctrines, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre lente, dont il mourut, le 1er février 1542, âgé de 62 ans moins treize jours. Paul Jove dit qu'il eut la faiblesse de témoigner, en mourant, un regret profond de n'avoir pu atteindre l'âge climatérique de 63 ans; mais cela est sans vraisemblance, comme le prouve son épitaphe, qu'il composa lui-même en vers grecs, dont les deux derniers signifient : *Et je suis mort sans répugnance, parce que je cesserai d'être témoin de bien des choses, dont la vue était plus douloureuse pour moi que la mort*. Le même Paul Jove prétend qu'il avait, par malheur pour lui, quelques connaissances en médecine; qu'il s'occupait trop de sa santé, prenait trop de remèdes, les choisissait mal, et qu'il avançait ainsi lui-même l'instant de sa mort. Il laissa une riche bibliothèque, qu'il légua au couvent de Ste-Marie *dell' Orto*, à Venise. Il avait écrit un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart n'ont point vu le jour. Les seuls qui aient été imprimés, sont : 1° *Lexicon græco-latinum*, Paris, 1512, in-fol., devenu très-rare. C'est une compilation faite par six de ses écoliers; il n'y eut d'autre part que de revoir et corriger leur travail sur les dernières épreuves, et d'y faire un grand nombre d'observations et d'additions. 2° *Tabulæ sane utiles græcarum Musarum adyta compendio ingredi volentibus*, *Argentorati*, 1515, in-4°, réimprimé depuis plusieurs fois. Ce n'est qu'un abrégé de la grammaire grecque de Chrysoloras. 3° Une pièce en vers latins élégiaques intitulée : *Ad Julium et Neæram*, dans le recueil de Matth. Toscanus, qui a pour titre : *Carmina illustrium poetarum italorum*. Elle suffirait pour prouver que, s'il s'était livré à ce genre d'écrire, il y aurait réussi. Le traité

de Concilio habendo, qu'il ne put achever, et dont il n'avait écrit que quatre livres, fut cependant utile après sa mort : on le consulta souvent avec fruit au concile de Trente. On conservait de lui, dans la bibliothèque du Vatican, un autre manuscrit plus précieux, et que Mazzuchelli regarde même comme ce qu'Aléandre a laissé de plus important. Il contient des lettres, et d'autres écrits relatifs à ses nonciatures et à ses légations, contre l'hérésie de Luther. Le mérite de ces lettres est suffisamment prouvé par l'usage que le cardinal Pallavicino en a fait dans son *Histoire du concile dè Trente* : les premiers livres sont en grande partie tirés de ces lettres et instructions, que le cardinal a soin de citer en marge ; et, pour mieux animer son récit, il met souvent ce qu'il en a tiré dans la bouche d'Aléandre lui-même. André Victorelli a écrit la vie d'Aléandre dans le recueil de celles des pontifes romains et des cardinaux, par Chacon et Cabrera, Rome, 1630, 2 vol. in-fol., et Rome, 1677, 4 vol. in-fol. G—É.

ALÉANDRE (JÉRÔME), qu'on appelle LE JEUNE, pour le distinguer du cardinal, était fils d'un neveu de ce dernier, qu'on nomme ordinairement l'ANCIEN. Il naquit, comme lui, à la Motte, en 1574, et fit ses études à Padoue, où il se fit connaître, dès l'âge de dix-neuf ans, par des poésies latines et italiennes ; ce qui l'a fait mettre, par Baillet, au nombre des enfants célèbres par leurs études. Il n'en suivait pas avec moins d'ardeur celle du droit, et il n'avait que vingt-six ans quand il publia un commentaire sur l'ancien jurisconsulte Caïus. Il était aussi très-versé dans les antiquités. S'étant rendu à Rome, le cardinal Octave Bandini le prit pour secrétaire ; Aléandre remplit pendant vingt ans cette place. Urbain VIII l'enleva au cardinal Bandini, pour l'attacher au cardinal Fr. Barberini, son neveu, avec lequel il l'envoya en France. La faible santé d'Aléandre, qui avait résisté aux fatigues du voyage, ne put résister de même à la bonne chère qu'il fit, soit à Paris, soit à Rome, après son retour, avec des amis qui étaient dans l'usage de se rassembler tous les trois jours, et de se donner chacun à son tour de bons repas. Le dérangement total de son estomac fut suivi d'une longue maladie, qui l'enleva le 9 mars 1629, à l'âge de 55 ans. Le cardinal Barberini lui fit faire des funérailles magnifiques, auxquelles assista l'académie des *Umoristi*, dont il était membre, et dont il avait même été président. Ce furent des académiciens qui portèrent le corps sur leurs épaules, jusqu'à sa sépulture, à St-Laurent, hors des murs, où le cardinal lui fit ériger un tombeau avec son buste, et une épitaphe honorable. Plusieurs écrivains de son temps ont fait de grands éloges de son savoir, de ses talents et de l'élégance de son style. Fontanini, dans son *Aminta difeso*, et dans sa *Bibliothèque italienne*, semble avoir renchéri sur ces louanges. Les principaux ouvrages d'Aléandre le Jeune sont : 1° *Psalmi pœnitentiales, versibus elegiacis expressi*, *Tarvisii*, 1593, in-4°. 2° *Caii, veteris jurisconsulti, institutionum Fragmenta cum commentario, Venitiis*, 1600, in-4°. 3° *Explicatio antiquæ tabulæ marmoreæ, solis effigie, symbolisque exculptæ*, etc., *Romæ*, 1616, in-4°. Cet ouvrage, réimprimé plusieurs fois, et inséré dans le *Thesaurus Antiquit. roman.* de Grævius, est celui dans lequel l'auteur a montré l'érudition la plus étendue et la plus solide. 4° *Carmina varia*, imprimés avec ceux des trois Amalthée, dont il était neveu par sa mère, et dont il fit lui-même imprimer les œuvres. Venise, 1627, in-8°. (*Voy.* AMALTHÉE.) 5° *Le Lagrime di Penitenza, ad imitazione de' sette Salmi penitenziali*, Rome, 1623, in-8°. L'auteur assure, dans sa dédicace, qu'il avait composé cet ouvrage à seize ans. Le Quadrio en loue beaucoup le mérite poétique et le style. 6° *Difesa dell' Adone, poema del Cav. Marino*, etc., Venise, 1629 et 1630. Voyez les titres des ses autres ouvrages dans le P. Niceron, t. 24, et dans Mazzuchelli, *Scrittori italiani*, t. 1, part. 1. Enfin Aléandre a laissé un assez grand nombre de manuscrits, qui étaient conservés à Rome, dans la bibliothèque du cardinal Barberini, et dont Fontanini (*Aminta difeso*) avait promis de donner une édition : en voici les titres : *Commentarius in legem de Servitutibus*; *Observationes variæ*; *Commentarius ad vetus kalendarium Romanum sub Valente imperatore scriptum*; *Epistolarum latinarum centuriæ plures*; *Poemata latina varia*; *Anacreonticorum liber*; *Dissertationes*; *Italicorum carminum volumen*; *de Domo Mocenica libri duo*. G—É.

ALEAUME (LOUIS), en latin *Alealmus*, lieutenant général au bailliage et présidial d'Orléans, naquit à Verneuil en 1525 au sein d'une famille riche et considérée. Après avoir fait ses études en droit à Paris, il plaida plusieurs causes avec distinction. « Il « eust été grand avocat, dit Loisel, s'il se fust assu« jetty au barreau ; mais il estoit homme de livres et « de liberté, se contentant de son bien et de sa place « de substitut au parquet de messieurs les gens « du roy (1). » Il se rendit recommandable, comme magistrat, par sa science et son intégrité, « et exerça « l'estat de lieutenant général d'Orléans avec beau« coup d'honneur et de plaisir, s'adonnant aux bonnes « lettres et singulièrement à la poësie latine dont il es« toit très-bon ouvrier. » Les pièces qu'il a composées en ce genre se trouvent dans le premier volume des *Deliciæ poetarum gallorum*, etc., *collect. Ranutio Ghero* (Grutero), Francfort, 1609. Son fils, Gilles Aleaume, héritier de sa charge et de ses vertus (2), avait d'abord publié ces poésies en un volume in-8° (3) devenu rare. Scévole de Ste-Marthe a donné une place dans ses éloges à Louis Aleaume. Il dit que tous les hommes lettrés lisent les vers de cet auteur ; et que, doué d'un génie heureux, il a su répandre de l'intérêt sur les matières les plus arides, et traité les sujets les plus ingrats avec une grande fécondité de verve. Il déploya surtout ce genre de talent dans un long poëme intitulé *Obscura Claritas*, que ses contemporains appelèrent une *énigme*, et dont le sujet

(1) *Dialogue des advocats du parlement de Paris*, à la suite des *Lettres sur la profession de l'avocat*, par Camus, 4e édition, donnée par M. Dupin, t. 1, p. 304.

(2) « Simul dignitatis et virtutis hæres. » (Scævol. Sammarthan *Elogior.*, lib. 4., p. 123, in-4°.)

(3) *Jugements des savants*, par Baillet, in-4°, t. 3, p. 14.

est le mot *lanterne*. Loisel dit que « cette énigme se « pourroit esgaler aux meilleurs poëmes latins qui « ayent été faicts de ce siècle (1). » Aleaume mourut en 1596, après avoir exercé pendant plus de vingt ans les fonctions de lieutenant général d'Orléans. Il avait épousé Marguerite Brulart, sœur du premier seigneur de Genlis. L—M—X.

ALEGAMBE (PHILIPPE), jésuite, né à Bruxelles le 22 janvier 1592, n'avait point encore achevé ses études lorsqu'il passa en Espagne pour être attaché au duc d'Ossone, qu'il accompagna en Sicile. Après avoir pris l'habit de jésuite à Palerme, il alla étudier la théologie à Rome, et fut ensuite envoyé à Gratz, pour y enseigner la philosophie. Il parcourut ensuite l'Europe avec le jeune prince d'Eggemberg, dont il était gouverneur, et se fixa enfin à Rome, où il fut nommé préfet de la maison professe des jésuites; il mourut en cette ville, le 6 septembre 1651, à 60 ans. Alegambe est connu par une *Bibliothèque des Écrivains jésuites*. Cet ouvrage, dont Ribadineira avait déjà donné une ébauche, fut imprimé à Anvers, en 1643, in-fol. Il est remarquable par son exactitude, quoique l'on y trouve quelques traces de partialité pour l'ordre des jésuites; il a été réimprimé, avec les additions de Sotwel, à Rome, 1676, petit in-fol. Alegambe a écrit, en outre, spécialement la vie de plusieurs religieux de la même société : 1° *Vita J. Cardini*, Rome, 1640, in-12; 2° *Mortes illustres et Gesta eorum de societ. Jesu qui, in odium fidei, ab hæreticis vel aliis occisi sunt*, Rome, 1657, in-fol.; 3° *Heroes et victimæ charitatis societatis Jesu*, Rome, 1658, in-4°. C'est la liste des jésuites qui ont sacrifié leur vie pour secourir les pestiférés. Le P. Alegambe était allé jusqu'en 1647; Jean Nadasi, qui publia cet ouvrage, le continua jusqu'en 1657. D—G.

ALÈGRE (YVES, baron D'), d'une ancienne maison de l'Auvergne, suivit Charles VIII à la conquête du royaume de Naples, en 1495. Ce prince le fit gouverneur de la Basilicate, et Louis XII lui donna ensuite le gouvernement du duché de Milan. Compagnon d'armes du chevalier Bayard, et de Gaston de Foix, duc de Nemours, il accompagna ce dernier dans son expédition contre le pape Jules II, et fut fait gouverneur de Bologne, en 1512. La même année, il décida la victoire à la bataille de Ravennes, où Bayard et Gaston allaient être enveloppés par les Espagnols, s'ils n'avaient été secourus par d'Alègre. Au moment où il se signalait par un si beau dévouement, il apprend que son fils vient d'être tué en combattant à côté du duc de Nemours. Déjà il avait perdu, quelque temps auparavant, un autre fils; il ne put survivre à cette seconde perte : « Je vous suis, « mes enfants, » s'écrie-t-il d'une voix douloureuse! et, se précipitant au milieu des bataillons ennemis, il trouve la mort qu'il cherchait. C'était un des plus vertueux et des plus habiles capitaines de son temps. Gilbert, comte de Montpensier, ne perdit le royaume de Naples que pour n'avoir pas suivi ses conseils. On lui a reproché trop d'opiniâtreté dans ses projets, et c'est en grande partie à ce défaut qu'on attribua la défaite de Cérignole; mais ses talents étaient si généralement reconnus, et les troupes avaient tant de confiance en lui, qu'il serait parvenu au commandement en chef, si la mort ne l'eût trop tôt arrêté dans sa brillante carrière. Les d'Alègre se firent remarquer, dans le 16° siècle, par plusieurs meurtres, dont ils furent auteurs ou victimes. Ces faits, peu dignes de l'histoire, ont encore été aggravés par quelques biographes, qui en ont fait une famille d'Atrée et de Thyeste. Celui de ces faits qu'on peut considérer comme le plus authentique est l'assassinat d'Antoine d'Alègre, par son cousin Duprat, baron de Viteaux, qui le prit en traître au moment où il sortait du Louvre, en 1571. B—P.

ALÈGRE (YVES, marquis D'), maréchal de France, se distingua à la bataille de Fleurus, en 1690, servit ensuite en Allemagne jusqu'à la paix de Riswick, et, après s'être signalé à la journée de Nimègue, défendit Bonn contre les alliés. Il fut fait prisonnier en Flandre, lorsque les lignes de Tirlemont furent forcées. On le conduisit en Hollande (1705), où Louis XIV lui envoya de pleins pouvoirs pour traiter avec cette république; rentré en France après la conclusion de la paix, il reprit son service militaire, en 1712, au siége de Douai, s'empara ensuite de Bouchain, fit, l'année suivante, la campagne d'Allemagne, couvrit l'armée qui força le camp des Impériaux près de Fribourg, et reçut, en 1724, le bâton de maréchal de France. Envoyé en Bretagne pour y commander en chef, il présida l'assemblée des états de cette province, en qualité de commissaire du roi, et mourut à Paris, en 1733, à 80 ans. B—P.

ALÈGRE (.... D'), littérateur sur lequel on n'a presque aucun renseignement. Dans son *Examen critique des dictionnaires*, Barbier assure que cet écrivain était gentilhomme. Cependant on ne le voit pas figurer dans le *Dictionnaire de la Noblesse* par la Chesnaye-Desbois; et l'on a fait des recherches inutiles pour s'assurer s'il descendait de l'ancienne famille d'Alègre en Auvergne. C'est avec la même légèreté que, d'après une *Lettre sur Baron et mademoiselle Lecouvreur*, 1730, in-8°, attribuée par les uns à l'abbé d'Allainval, et par les autres à l'avocat Coquelet, Barbier le déclare le principal auteur de *l'Homme à bonnes fortunes* et de *la Coquette*, deux comédies qu'il enlève d'un trait de plume à Baron pour les donner à d'Alègre, comme on avait déjà tenté de lui enlever *l'Andrienne* et *les Adelphes* pour les donner au P. de la Rue. Mais *l'Homme à bonnes fortunes* fut représenté pour la première fois le 30 janvier 1686 et *la Coquette* le 28 décembre de la même année; comme il n'est guère vraisemblable que ces pièces fussent l'ouvrage d'un homme à peine initié dans les intrigues du monde, il faudra supposer que l'auteur avait au moins trente ans : ainsi d'Alègre serait né vers 1656; et par conséquent il aurait vécu cinquante ans après la représentation des

(1) « Loys Aleaume, savant et bon juge, composa un long poëme « héroïque auquel il donna ce titre : *Obscura Claritas*; après l'avoir « toutleu, avec plaisir, on trouvoit que cet énigme n'estoit qu'une lan- « terne. » *Discours ou Traité des Devises, pris et compilé des cahiers de feu François d'Amboise*, par Adrian d'Amboise, Paris, 1620, p. 10.

deux pièces, sans que personne, avant l'abbé d'Allainval ou Coquelet, se fût avisé d'en revendiquer pour lui l'honneur. Une autre difficulté se présente encore : quand on a débuté par deux comédies jouées au théâtre, et qu'on est doué d'une assez grande fécondité pour en produire deux la même année, il est bien malaisé de se défendre d'en composer d'autres ; c'est là cependant ce qu'il faut admettre pour dépouiller de ces deux pièces Baron qui s'en est constamment déclaré l'auteur, et pour les donner à d'Alègre qui, selon toute apparence, ne s'en souciait guère. En effet, l'éditeur de son roman de *Moncade* dit « que d'Alègre a publié plusieurs ouvrages, mais qu'il n'a jamais voulu qu'aucun parût « sous son nom, le titre d'auteur n'étant pas de son « goût. » D'Alègre mourut à Paris au mois de décembre 1736. On connait de lui : 1° *Gulistan, ou l'Empire des roses ; Traité des mœurs des rois*, Paris, 1704, in-12. L'ouvrage de Saadi (*voy.* ce nom) contient sept traités. D'Alègre n'a traduit que le premier, relatif aux mœurs des rois ; mais il y a joint plusieurs morceaux tirés des auteurs arabes, persans et turcs (*Journal des Savants*, 1705). 2° *Histoire de Moncade, dont les principales aventures se sont passées au Mexique*, ib., 1736, 2 part., in-12, roman très-médiocre. La seconde partie contient une nouvelle espagnole, intitulée *le Marquis de Leyra*, dont l'auteur est inconnu. 3° *L'Art d'aimer*, poëme, ibid. (1737), in-12. W—s.

ALEMAGNA (GIUSTO D'), peintre, est auteur d'une fresque que l'on voit encore sur un mur du couvent de Santa-Maria di Castello, à Gênes, et qui représente une *Annonciation*. Le travail en est soigné et fini, comme celui d'une miniature. L'ange Gabriel, quoique d'un style un peu gothique, est dans une attitude qui ne manque pas d'élégance. La peinture porte cette inscription : *Justus de Alemania pinxit*, 1451. On donne communément, en Italie, le nom d'Alemagna à ce peintre ; mais nous croyons qu'il s'appelait seulement *Juste*, et qu'il était né Allemand. A cette époque, on ne signait que son nom de baptême ; on y joignait quelquefois celui de son pays. Les dominicains de Ste-Marie ont fait couvrir cette fresque d'une glace épaisse, qui la garantit de l'air de la mer et des injures du temps. A—D.

ALEMAN (LOUIS), cardinal, né en 1390, d'une famille noble du Bugey. Entré dans les ordres, il parvint par degrés à l'archevêché d'Arles. En 1422, le pape Martin V l'envoya à Sienne pour diriger la translation du concile de Pavie dans cette ville ; peu après, Aleman fut chargé de réformer la police dans la Romagne. Louis III, roi de Naples et comte de Provence, avait un grand respect pour Aleman. A sa considération, il confirma les privilèges que la ville d'Arles avait obtenus sous les règnes précédents. Le pape l'honora, en 1426, de la dignité de cardinal, et le fit camerlingue de l'Église. Après la mort de Martin V, Aleman se brouilla avec le pape Eugène, au sujet du concile de Bâle que le cardinal présidait. Dans ce concile, Eugène fut déposé, et l'on élut à sa place Amédée VIII, duc de Savoie, qui prit le nom de Félix V. Eugène, de son côté, excommunia le cardinal, et le déclara indigne de posséder aucun rang dans l'Église ; mais lorsque Félix eut cédé la tiare à Nicolas V, légitime successeur d'Eugène, le nouveau pape rendit à Aleman toutes ses dignités, et l'envoya, décoré du titre de légat, dans la basse Allemagne. A son retour, Aleman se retira dans son diocèse, où il s'occupa à rétablir la discipline dans le clergé, et à instruire le peuple. Il mourut à Salon, en 1450, à l'âge de 60 ans. En 1527, le pape Clément VII béatifia cet archevêque, dont le corps fut alors transporté dans la ville d'Arles. D—T.

ALEMAN (MATTHIEU), né à Séville, vers le milieu du 16e siècle, fut employé comme un des surintendants et contrôleurs des finances, par le roi Philippe II qui, se fiant difficilement à une seule personne, divisait souvent entre plusieurs hommes les attributions d'un seul ministère. Ayant servi plusieurs années avec honneur, l'amour du repos et des lettres lui fit demander sa démission qu'il obtint. On ignore l'année de sa mort, mais on présume qu'il vécut encore pendant une partie du règne de Philippe III. On est également peu informé des motifs qui le firent aller au Mexique, où il était en 1609, époque à laquelle il y publia son *Ortografia Castellan*, in-4°, ouvrage rare aujourd'hui, et qui jouit de quelque réputation. Aleman avait publié à Séville, en 1604, in-4°, une *Vie de St. Antoine de Padoue*, en espagnol, accompagnée d'un *Encomiasticon in eumdem*, en vers latins qui ne manquent pas d'élégance. Ce livre a été réimprimé à Valence, en 1608, in-8°. L'ouvrage qui l'a fait le mieux connaître est celui qui a pour titre : *la Vida y hechos del Picaro Guzman de Alfarache*, imprimé pour la première fois à Madrid, en 1599, in-4°. Quoique ce roman ne soit pas comparable à celui de *Don Quichotte*, il peut en être regardé comme le précurseur. Son succès fut prodigieux ; en peu d'années, il eut six éditions espagnoles, et fut traduit en italien et en français. Voici l'indication des traductions françaises : 1° *Guzman d'Alfarache, faict en françois*, par G. Chappuis, Paris, 1600, in-12 ; 2° *le Gueux, ou la Vie de Guzman d'Alfarache* (traduit par Chapelain), 1632, deux parties in-8° ; *la Vie de Guzman d'Alfarache* traduite par Gabriel Bremond, 1696, 3 vol. in-12, 1709, 3 vol. in-12 ; le traducteur retrancha quelques aventures et en ajouta d'autres ; 4° *Aventures de Guzman d'Alfarache*, par le Sage. C'est une imitation plutôt qu'une traduction de l'ouvrage d'Aleman ; elle parut d'abord en 1733, puis en 1772, 2 vol., et ce n'est qu'un abrégé de l'ouvrage de le Sage qui a été publié (par Alletz), sous le titre d'*Aventures plaisantes de Guzman d'Alfarache*, 1772, 2 vol. in-12 ; 1783, 2 vol. in-18. C—S—A.

ALEMAND (LOUIS-AUGUSTIN), né à Grenoble en 1643, après avoir abjuré la religion protestante, se fit recevoir docteur en médecine à la faculté d'Aix, dans l'espoir d'obtenir un brevet de médecin du roi sur les vaisseaux. Ses démarches ayant été vaines, il se rendit à Paris. Pélisson et le P. Bouhours furent amis d'Alemand, qui perdit l'amitié du dernier en obtenant, de l'abbé de la Chambre, le manuscrit

des nouvelles observations de Vaugelas, qu'il publia sous ce titre : *Nouvelles Remarques de M. de Vaugelas sur la langue française, ouvrage posthume, avec des observations de M. H...*, Paris, 1690, in-12. Alemand mourut à Grenoble, en 1728. On a de lui : 1° *Nouvelles Observations, ou Guerre civile des Français sur la langue*, 1688, in-12 : c'était l'essai d'un dictionnaire historique et critique des mots : l'Académie française en arrêta l'impression, se disposant à publier le sien ; 2° *Histoire monastique d'Irlande*, 1690, in-12 ; 3° *Journal historique de l'Europe pour l'année* 1694, Strasbourg (Paris), 1695, in-12 de 600 pages : on peut, sur cet ouvrage, consulter les *Nouveaux Mémoires d'histoire*, etc., de l'abbé d'Artigny, t. 1er, p. 282 ; 3° une traduction de la *Médecine statique* de Sanctorius. Alemand se proposait de publier un traité de l'ancienneté des médecins méthodiques, et un ouvrage où il essayait de démontrer que les protestants ne sont pas toujours inutiles à la religion catholique. — Son frère, avocat au parlement de Grenoble, avait dédié au P. la Chaise un ouvrage à peu près semblable, contenant un nouveau système contre les protestants. A. B—T.

ALEMANNI (NICCOLO), antiquaire : ses parents étaient Grecs et originaires d'Andros ; il naquit à Ancône le 12 janvier 1583, vint à Rome en 1592, et fut élevé dans le collége fondé par Grégoire XIII pour les jeunes Grecs ; il y fit de grands progrès dans les sciences, et surtout dans les langues latine et grecque. Comme il se destinait à l'état ecclésiastique, il prit le sous-diaconat dans le rit grec, et ensuite dans l'Église romaine. Il enseigna la rhétorique et la langue grecque dans le collége où il avait reçu son éducation, et où l'on a conservé son portrait. Il eut pour élèves plusieurs personnages distingués, entre autres Léon Allatius ou Allacci, François Arcudi, et Scipione Cobelluti. Celui-ci, étant devenu secrétaire des brefs du pape Paul V, le fit entrer, en qualité de secrétaire, chez le cardinal Scipione Borghèse. Alemanni ne remplit pas cet emploi à la satisfaction du cardinal, qui eut souvent à se plaindre des défauts de son style, du peu d'usage qu'il avait des manières du monde, et surtout de ce qu'il mêlait toujours du grec dans ses lettres latines. Il lui fit pourtant obtenir, en 1614, la place de garde de la bibliothèque du Vatican, à laquelle son érudition le rendait si propre. En 1623, Alemanni publia, à Lyon, en un volume in-fol., le 9e livre des *Histoires* de Procope, qu'il accompagna d'une traduction latine et de notes très-savantes. Cet ouvrage a été réimprimé l'année suivante à Rome, aussi in-fol ; à Helmstaedt, en 1654, in-4°, et à Cologne, en 1669, in-fol. On le trouve aussi, mais sans les notes critiques d'Alemanni, dans l'édition complète des œuvres de Procope, Paris, 1662-1663, in-fol. Mazzuchelli cite encore une édition donnée à Rome en 1524 ; mais c'est une faute typographique, puisqu'à cette époque Alemanni n'était pas né. Les notes d'Alemanni sont critiques, historiques, et très-estimées ; mais on lui reproche d'avoir été quelquefois trop hardi dans sa manière de traduire ; il a excité de vives réclamations, à cause des crimes dont il charge la mémoire de Justinien (*Voy.* PROCOPE, JUSTINIEN, ECHELIUS.) Deux ans après, Alemanni publia encore une *Description de St-Jean-de-Latran*, où, après avoir tracé l'histoire de cette célèbre basilique, il en décrit les mosaïques et les autres monuments, et en explique avec une grande sagacité les inscriptions. Cet ouvrage est curieux pour l'histoire civile et ecclésiastique du moyen âge, et pour celle des arts dans la même période ; mais l'auteur s'est attiré de vifs reproches de la part des écrivains français, et principalement de le Blanc, dans son *Traité des monnaies de Charlemagne*, pour avoir dit que les empereurs n'avaient jamais exercé dans Rome de souveraineté, et qu'ils n'avaient agi qu'au nom du pape, et comme ses représentants. Cet ouvrage a été réimprimé dans le 8e tome du *Thesaurus antiquitatum Italiæ*. Il en a paru une nouvelle édition à Rome, en 1756, in-4°, avec deux dissertations de César Rasponi et de Joseph-Simon Assemani. Elle a été publiée par Jean Bottari, et elle est précédée d'une notice sur son auteur. Mazzuchelli fait encore mention d'un autre ouvrage d'Alemanni, qu'il dit exister en manuscrit, sous ce titre : *de principis apostolorum Sepulcro* ; mais on ignore où il a puisé cette notice. Alemanni a sûrement composé plusieurs des notes sur l'*Odegon* d'Anastase le Sinaïte, qui a été publié par Jacques Gretser ; il dit lui-même avoir composé une dissertation *de Ecclesiasticorum Prælatione* ; mais on doit surtout regretter qu'il n'ait pas achevé et publié son grand ouvrage sur les *Antiquités ecclésiastiques*, dont il parle lui-même en plusieurs occasions. Le véritable nom de cet auteur est *Alemanni*, c'est ainsi qu'il l'écrit toujours lui-même, et non pas *Alamanni*, comme on le trouve dans plusieurs ouvrages. Cette leçon vicieuse a trompé Jules Negri, qui le compte parmi les écrivains nés à Florence, et parmi les membres de l'ancienne et illustre famille Alamanni. On lui doit encore une édition d'une donation faite à l'église de Malte, par Roger, comte de Calabre, avec la traduction du grec en latin, Rome, 1644, in-fol. Il mourut à Rome, le 24 juillet 1626, à l'âge de 43 ans, victime de son zèle pour une mission qui lui avait été confiée : c'était de veiller à ce qu'on n'enlevât rien d'une terre où se trouvaient des ossements de martyrs, et que l'on fut obligé de fouiller pour élever des colonnes dont on voulait orner le grand autel de l'église St-Pierre. A. L. M.

ALEMBERT (JEAN LE ROND D'), l'un des hommes les plus célèbres du 18e siècle, naquit à Paris le 16 novembre 1717, et fut exposé sur les marches de St-Jean-le-Rond, église située près Notre-Dame, et détruite maintenant. L'existence de cet enfant parut si frêle, que le commissaire de police qui le recueillit, au lieu de l'envoyer aux Enfants trouvés, crut nécessaire de lui faire donner des soins particuliers, et le confia, dans cette vue, à la femme d'un pauvre vitrier. Peut-être avait-il déjà quelques instructions pour agir de la sorte : car, quoique les parents de d'Alembert ne se soient jamais fait connaître publiquement, peu de jours après sa naissance, ils réparèrent l'abandon où ils l'avaient laissé : son père lui assura 1200 livres de rente, revenu suffisant alors

pour le mettre au-dessus du besoin. Le temps a déchiré le voile dont ils ont voulu se couvrir : on sait aujourd'hui que d'Alembert était le fils de madame de Tencin, femme célèbre par son esprit et par sa beauté, et de Destouches, commissaire provincial d'artillerie, au nom duquel on ajoutait le mot *canon*, pour le distinguer de l'auteur du *Glorieux*. D'Alembert annonça de bonne heure une grande facilité et de l'application. Mis dans une pension à l'âge de quatre ans, il n'en avait que dix lorsque le maître de cette pension, homme de mérite, déclara qu'il n'avait plus rien à lui apprendre; ce ne fut néanmoins qu'à douze ans qu'il passa au collége Mazarin, où il entra en seconde. Ses dispositions avaient frappé ses maîtres, au point qu'ils espéraient trouver en lui un nouveau Pascal pour le soutien de la cause du jansénisme à laquelle ils étaient fortement attachés. Il fit, dans sa première année de philosophie, un commentaire sur l'Épître de St. Paul aux Romains, et commença, dit Condorcet, comme Newton avait fini; mais lorsqu'il eut étudié les mathématiques, il prit aussitôt pour elles le goût qu'elles inspirent à ceux qui ne peuvent captiver leur esprit que par des vérités absolues, et trompa l'espérance de ses maîtres en renonçant pour toujours aux discussions théologiques. En sortant du collége, il prit le grade de maître ès-arts, étudia en droit, fut reçu avocat, mais n'en continua pas moins de se livrer aux mathématiques. « Sans maître, presque sans livres, et sans même avoir un ami qu'il « pût consulter dans les difficultés qui l'arrêtaient, il « allait aux bibliothèques publiques; il tirait quel- « ques lumières générales des lectures rapides qu'il « y faisait, et, de retour chez lui, il cherchait tout « seul les démonstrations et les solutions : il y réussis- « sait pour l'ordinaire; il trouvait même souvent des « propositions importantes qu'il croyait nouvelles, et « il avait ensuite une espèce de chagrin, mêlé pour- « tant de satisfaction, lorsqu'il les retrouvait dans « les livres qu'il n'avait pas connus. » Ce passage d'un mémoire que d'Alembert nous a laissé sur sa vie n'est pas seulement curieux par l'idée qu'il nous donne des difficultés que cet homme illustre a eues à surmonter : mais parce qu'il montre combien il s'en fallait alors que les moyens d'étudier les sciences fussent aussi multipliés qu'ils le sont maintenant. Les amis qui dirigeaient la conduite de d'Alembert l'engageant à choisir un état qui pût le mener à quelque aisance, il se décida pour la médecine, comme une profession moins étrangère aux sciences que toute autre. Cependant, afin d'éviter les distractions, il voulut éloigner de lui, pour un temps, ses livres de mathématiques; mais, poursuivi par ses idées, tournées sans cesse vers ce sujet, il les reprit tous un à un, bien avant le terme qu'il s'était fixé : il cessa donc de résister à son goût, et se consacra entièrement à la science où il devait paraître au premier rang. Un mémoire sur le mouvement des corps solides à travers un fluide, un autre sur le calcul intégral, présentés à l'Académie des sciences en 1739 et 1740, le firent connaître de cette compagnie, qui l'admit au nombre de ses membres en 1741 ; et bientôt (en 1743) il publia son *Traité de dynamique*, où, par un principe qui n'est qu'une heureuse énonciation d'une condition du mouvement évidente par elle-même, il est parvenu à réduire aux lois de l'équilibre d'un système de corps la détermination des mouvements que ce système doit prendre. Rappelant ainsi à une méthode uniforme la mise en équation des problèmes de ce genre, qu'on faisait dépendre de principes incohérents, et plutôt devinés que démontrés, il mit fin, dit Lagrange, aux espèces de défis que les géomètres s'adressaient alors sur cette matière. En 1744 parut la première édition de son *Traité des fluides*, faisant suite à celui dont je viens de parler D'Alembert fut encore obligé, dans cet écrit, de s'astreindre aux hypothèses par lesquelles Jean et Daniel Bernouilli étaient parvenus à rendre le mouvement des fluides accessible au calcul; mais, en appuyant ses solutions sur le principe qu'il avait appliqué à la recherche du mouvement des corps solides, il rectifia quelques erreurs échappées à ses illustres devanciers, et mit à l'abri de toute difficulté ce qu'ils avaient trouvé d'exact. A cet ouvrage succéda la pièce qui a remporté, en 1746, le prix proposé par l'Académie de Berlin, sur la théorie des vents, et où se trouve le germe de l'application rigoureuse de l'analyse au mouvement des fluides. La société savante qui venait de couronner d'Alembert l'adopta par acclamation au nombre de ses membres. Parmi les mémoires qu'il lui adressa, trois ont particulièrement contribué aux progrès de la science : ceux de 1746 et de 1749 sur l'analyse pure, et celui de 1748 sur les cordes vibrantes. Ce dernier a fixé l'attention des géomètres sur le calcul intégral aux différentielles partielles, dont Euler ne s'était occupé qu'en passant, et sans en faire aucune application. D'Alembert prenait également part aux recherches qui ont complété les découvertes de Newton sur le mouvement des corps célestes, et achevé de changer en théorie ce qu'on n'avait d'abord appelé qu'un système. Pendant qu'Euler et Clairaut s'en occupaient, il remit, dès 1747, à l'Académie des sciences, une solution du problème des trois corps; problème dont le but est de déterminer les dérangements que les attractions réciproques des planètes causent dans le mouvement elliptique qu'elles exécuteraient autour du soleil, si elles n'obéissaient qu'à leur pesanteur vers cet astre. D'Alembert suivit ces travaux avec assiduité pendant plusieurs années; ils produisirent l'ouvrage ayant pour titre : *Recherches sur différents points importants du système du monde*; le premier volume parut en 1754, et le troisième en 1756. Les *Recherches sur la précession des équinoxes*, publiées en 1749, contiennent la première application de l'analyse à la détermination générale du mouvement de rotation d'un corps de figure quelconque, et font époque dans la dynamique, aussi bien que dans l'astronomie physique. L'*Essai sur la résistance des fluides* fut envoyé pour concourir au prix proposé en 1750 par l'Académie de Berlin; mais ce prix ayant été remis, d'Alembert retira sa pièce et la publia. L'oubli dans lequel est tombée celle qui fut couronnée l'année suivante prouve que les tracasseries littéraires in-

fluent quelquefois sur ces décisions, malgré le voile où s'enveloppent les concurrents; car il n'est pas permis de douter que de misérables démêlés ne se soient élevés entre Euler et d'Alembert, et n'aient empêché celui-ci d'obtenir le prix qui lui était dû, non pour avoir résolu la question proposée, puisqu'elle est encore à résoudre, mais pour avoir posé, le premier, les fondements de la théorie mathématique et rigoureuse du mouvement des fluides, et ouvert la route de l'application du calcul différentiel partiel à la physique. La cause de ces démêlés n'est pas bien connue; mais il y a tout lieu de penser qu'ils devaient leur naissance aux prétentions exagérées de Maupertuis, et sa querelle avec Voltaire, qu'Euler avait épousée. Il n'éprouva cependant point à l'Académie des sciences de Paris la même défaveur qu'il avait attirée à d'Alembert. Quoique celui-ci connût la cause du peu de succès de son ouvrage, il détermina sa compagnie à ne pas remettre un prix qu'Euler devait remporter. Les différents écrits dont je viens d'indiquer sommairement l'objet, et qui n'ont occupé qu'environ quinze années de la vie de d'Alembert, tracent une carrière brillante, qu'il acheva de fournir par de nombreux mémoires, insérés, pour la plupart, dans ses huit volumes d'*Opuscules*. Ils roulent, en général, sur des développements ou des additions à divers points de ses ouvrages, et contiennent beaucoup de vues importantes. La première ferveur de son goût pour les mathématiques ne fit que suspendre celui qu'il avait montré pour les belles-lettres, dans le cours de ses études, et qui reparut bientôt lorsque, après ses plus importantes découvertes, les recherches mathématiques ne lui offrirent plus une moisson aussi abondante de vérités nouvelles, ou qu'il sentit le besoin de délasser son esprit de ces profondes méditations. C'est ce même goût qui donnait à ses préfaces l'intérêt qu'elles présentent presque toutes, par les remarques que l'on y trouve sur la philosophie et la métaphysique de la science; mais c'est par le Discours préliminaire de l'*Encyclopédie* qu'il a commencé sa carrière littéraire; et ce morceau, ou plutôt cet ouvrage, demeurera le modèle du style dont il faut écrire sur les sciences pour unir la dignité à la précision. D'Alembert y présenta, dit-il, la quintessence des connaissances mathématiques, philosophiques et littéraires qu'il avait acquises pendant vingt années d'étude; et il faut ajouter que c'était aussi la quintessence de tout ce qu'on savait alors sur ces différents sujets. Il rédigea, en outre, la partie mathématique de l'*Encyclopédie*, pour laquelle il composa un grand nombre d'articles, dont beaucoup sont remarquables par une énonciation précise, une discussion approfondie, et souvent un dénoûment très-heureux de quelque difficulté métaphysique de cette science. En attachant son nom à ce grand ouvrage, il en partagea en quelque sorte la destinée, et se vit lancé dans le monde littéraire, où les tracasseries ne sont peut-être pas plus vives que dans le monde scientifique, mais sont plus fréquentes et plus prolongées, à cause du grand nombre d'amours-propres qui peuvent y prendre part. Engagé par ce premier pas, d'Alembert, qui fut bientôt reçu à l'Académie française, continua d'allier la culture des lettres à celle des mathématiques. Ses écrits littéraires, constamment dirigés vers le perfectionnement de la raison et la propagation des idées exactes, furent goûtés par tous les bons esprits. Aucun de ces ouvrages n'est de longue haleine; mais tous sont remarquables par une diction pure, un style net, et des pensées fortes ou piquantes. L'*Essai sur les gens de lettres* les rappelle à ce qu'ils se doivent dans leurs relations avec les grands: la conduite de l'auteur ne démentait pas ses principes; il ne flattait point les hommes en place, et l'un de ses ouvrages est dédié à un ministre disgracié. Les *Éléments de philosophie*, et les suppléments que l'auteur y a joints, sur l'invitation du roi de Prusse (Frédéric II), étaient bien propres à faire sentir le vide de ce qu'on appelait *Cours de philosophie*, dans les colléges. Les *Réflexions sur l'élocution oratoire et le style*, les *Observations sur l'art de traduire*, la traduction de quelques morceaux de Tacite, les *Mémoires de Christine, reine de Suède*, et plusieurs articles de littérature et de grammaire, sont des morceaux très-judicieux et dignes d'attention. Enfin, les éloges qu'il a faits, tant de quelques savants que des membres de l'Académie française dont il était secrétaire, écrits d'abord d'un style ferme et soigné, ont pris plus d'abandon, lorsqu'en avançant en âge il s'est cru plus de droits à la bienveillance du public. On lui a reproché de tomber dans la familiarité; en reconnaissant ce défaut dans les derniers, on ne peut cependant s'empêcher de convenir que ceux-là même sont remplis de traits piquants. Tous portent l'empreinte d'une raison supérieure, et respirent l'amour de la justice, la haine des préjugés; mais celle-ci contenue dans les bornes d'une scrupuleuse modération. Ce n'est que dans sa correspondance avec Voltaire, publiée après la mort de l'un et de l'autre, que le fond de sa pensée a paru à découvert; mais son âme s'était déjà fait connaître par un grand désintéressement. Atteint par la persécution suscitée à l'*Encyclopédie*, et dédaigné par le gouvernement de sa patrie, il refusa néanmoins la présidence de l'Académie de Berlin, et le roi de Prusse la laissa vacante tant qu'il eut l'espérance de l'attirer auprès de lui; il résista de même aux pressantes sollicitations de l'impératrice de Russie (Catherine II), qui lui écrivit de sa propre main pour l'engager à se charger de l'éducation de son fils. Les étrangers avertirent sa patrie de tout ce qu'il valait, et il reçut une pension du roi de Prusse, lorsqu'on lui refusait encore celle de l'Académie des sciences, à laquelle il avait tant de droits. Son revenu ne sortit jamais des bornes de la médiocrité, et pourtant il fit un grand nombre d'actes de bienfaisance. Il passa plus de trente années chez la femme qui l'avait élevé, menant la vie la plus simple, et ne quitta ce domicile que contraint par sa santé d'en chercher un plus sain. On a prétendu que, parce qu'il avait cultivé les sciences abstraites, et qu'il voulait que la raison et la vérité, au moins celle des sentiments, servissent de base à toutes les productions littéraires; on a prétendu, dis-je, qu'il était dépourvu de sensibilité,

mais les détails de sa longue affection pour mademoiselle de Lespinasse répondent à ce reproche, et prouvent qu'il était susceptible de l'attachement le plus délicat et le plus solide. Chérissant l'indépendance, il évitait la société des grands, des gens en place, et ne recherchait que celle où il pouvait se livrer à toute la gaieté et la franchise de son caractère, qui prenait quelquefois une légère teinte de causticité. D'Alembert avait de la malice dans l'esprit et de la bonté dans le cœur, dit la Harpe, qui, d'ailleurs, lui accorde dans la littérature un rang très-distingué. Le jugement favorable d'un critique aussi sévère, et qui, dans ses dernières années, attaquait avec tant d'amertume l'esprit du siècle où brilla d'Alembert, est bien propre à réduire à leur juste valeur les censures de ceux qui ont traité d'hérésies littéraires les préceptes sages d'un écrivain qui ne pardonnait à aucun genre de déclamation. Le crédit dont il jouissait, son attachement constant pour Voltaire, et son propre mérite, lui attirèrent beaucoup d'ennemis; cependant il eut la sagesse de ne pas répondre aux attaques qu'on lui portait : on ne connaît de discussions littéraires de lui, que celle qu'il eut avec J.-J. Rousseau, à propos de l'article consacré à la ville de Genève, dans l'*Encyclopédie*. Quant aux disputes, il s'y refusait, et se réfugiait alors, disait-il, dans sa chère géométrie. Cette modération était en lui le fruit de la réflexion, car ses vivacités allaient quelquefois jusqu'à l'emportement; mais il les réparait aussitôt, lors même qu'elles lui étaient arrachées par les longues souffrances qui terminèrent sa vie. Il mourut de la pierre, sans s'être fait opérer, à l'âge de 66 ans, le 29 octobre 1783. Il institua pour ses exécuteurs testamentaires Condorcet et Watelet, et laissa l'un des portraits que lui avait envoyés Frédéric II, à madame Destouches, veuve de son père, et qui lui avait toujours donné des marques d'amitié et de considération. Il était membre de toutes les sociétés savantes de l'Europe; et plusieurs ont rendu des hommages publics à sa mémoire. Son éloge, fait par Condorcet pour l'Académie des sciences, est un des meilleurs qui soient sortis de la plume de cet écrivain. L'Académie française proposa l'éloge de d'Alembert pour sujet du prix de 1787 : il ne fut pas remporté; mais il donna occasion à Marmontel, dans la séance publique du 25 août de cette année, de peindre d'une manière touchante le mérite et les grandes qualités d'un confrère dont il avait été l'ami. Le roi de Prusse témoigna de véritables regrets en apprenant la mort de d'Alembert, qu'il avait connu personnellement, lorsque après la paix de 1763, ce savant alla le remercier de ses bienfaits. D'Alembert et Frédéric entretinrent une correspondance qui fut publiée après la mort du monarque, et dont la lecture est très-piquante. Les ennemis de d'Alembert ont voulu l'apprécier par une espèce de bon mot, en disant qu'il était grand géomètre parmi les littérateurs, et bon littérateur parmi les géomètres : la vérité est qu'en géométrie, il fut au premier rang, et au second en littérature; mais, par l'influence qu'exerce le style sur le sort des écrits de tous genres, les traités de mathématiques de d'Alembert auront été lus moins longtemps que ses productions littéraires. On n'oserait placer au-dessus de lui aucun des géomètres ses contemporains, quand on considère les difficultés qu'il a vaincues, la valeur intrinsèque des méthodes qu'il a inventées, et la finesse de ses aperçus; mais cette finesse, qui paraît former le trait caractéristique de son talent, le jetait souvent dans des voies détournées, et l'empêchait sans doute de rechercher le mérite d'une exposition lumineuse et facile. C'est peut-être par cette raison, et non par une négligence qui ne saurait s'allier avec le véritable amour de la gloire, qu'en général, il a peu soigné les détails de ses ouvrages mathématiques, si l'on en excepte pourtant son *Traité de dynamique*, dont il a donné une seconde édition. Dans cet ouvrage même, la tournure des démonstrations et des calculs s'éloigne beaucoup de la marche, à la fois simple et féconde, qu'Euler a tenue dans tous ses écrits; de là vient que les découvertes de d'Alembert ont pris, dans les écrits d'Euler et de ses successeurs, une forme nouvelle, qui détourne de plus en plus de la lecture des traités où elles ont paru pour la première fois. La simplification des méthodes, à mesure qu'elles se généralisent, fait vieillir assez promptement les ouvrages de géométrie et de calcul; et la lecture des originaux devient un travail d'érudition. Sous ce rapport, à mérite égal, les grands écrivains ont l'avantage sur les premiers savants : on ne fait plus que citer les noms de ceux-ci, et on lit toujours ceux-là. Que les hommes donc qui veulent prolonger le succès de leurs écrits dans les sciences ne se bornent pas à les enrichir de découvertes; qu'ils ne négligent ni la clarté du discours, ni l'élégance des méthodes, s'ils veulent parler longtemps eux-mêmes à la postérité. Les œuvres mathématiques de d'Alembert ne sont point réunies en collection, elles se composent : 1° du *Traité de dynamique*, in-4°, 1 vol., dont la 1re édition est de 1743, et la 2e de 1758; il y en a une réimpression, Paris, 1796. 2° *Traité de l'équilibre et du mouvement des fluides*, in-4°, 1 vol., dont la 1re édition est de 1744, et la seconde de 1770. 3° *Réflexions sur la cause générale des vents*, in-4°, 1747. 4° *Recherches sur la précession des équinoxes et sur la nutation de l'axe de la terre*, in-4°, 1749. 5° *Essai d'une nouvelle théorie sur la résistance des fluides*, in-4°, 1752. 6° *Recherches sur différents points impor ants du système du monde*, 3 vol. in-4°, 1754, 1756. On doit joindre à cet ouvrage les *Nouvelles tables de la lune*, et *Nova tabularum lunarium emendatio*. 7° *Opuscules mathématiques*, 8 vol. in-4°, 1761-64-67-68-73-80. A la suite des écrits précédents se placent les *Éléments de musique théorique et pratique, suivant les principes de M. Rameau, éclaircis, développés et simplifiés*, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage a eu quatre éditions; la 4e a été imprimée à Lyon en 1779. Les productions littéraires de d'Alembert sont : 1° *Mélanges de littérature et de philosophie*, 5 vol. in-12, réimprimés plusieurs fois; 2° *sur la Destruction des Jésuites*, 1 vol. in-12, 1765, avec un supplément sous le titre de *Lettre*, etc., 1767; 3° *Éloges lus dans les séances*

de l'Académie française, 6 vol. in-12, 1779-87; 4° *OEuvres posthumes*, publiées par M. Pongens, 2 vol. in-12, 1799; 5° quelques opuscules, tels que *l'Eloge de milord Maréchal*, 1779, in-12; *Dissertation sur le goût*, 1776, in-8°; *Apologie de l'abbé de Prades*, 1752, in-8, 3 parties, etc. On a réimprimé à part les morceaux de Tacite avec d'autres traductions, 2 vol. in-12, 1784. Enfin tous ces écrits ont été rassemblés dans les *OEuvres philosophiques, historiques et littéraires de d'Alembert*, réunies et publiées par M. Bastien, 18 vol. in-8°, Paris, 1805. On y trouve plusieurs morceaux inédits, et la correspondance de d'Alembert avec Voltaire et avec le roi de Prusse. L—X.

Des travaux littéraires de D'ALEMBERT. — L'article qui précède indique, mais sans les développer, sans les apprécier. les titres littéraires de cet homme célèbre: c'est une lacune que nous devons combler. On peut dire de d'Alembert qu'il fut littérateur quoique mathématicien; d'autres, au contraire, tels que Descartes, Pascal, furent mathématiciens quoique écrivains. Chez d'Alembert, le mathématicien domine évidemment le philosophe, comme celui-ci réfléchit les traits de l'homme privé. En effet, abandonné par ses parents dès sa naissance, formé de bonne heure et pendant longtemps à la rude discipline de la privation, il apprit à se contenter de peu, à ne demander qu'à son travail les moyens de s'élever au-dessus du besoin; il n'eut, en un mot, qu'une ambition, celle de se consacrer au culte de la vérité. Son style, ses ouvrages, sa philosophie, tout se ressentit de ses occupations habituelles et de cette calme disposition d'esprit. Aussi bien subit-il l'influence de son siècle, plus qu'il ne lui imprima la sienne. Il s'associa au mouvement innovateur de son temps, mais il ne le dirigea pas, comme firent ces deux étonnants génies, Voltaire et Rousseau. Pour qui ne connaîtrait pas cette époque mémorable, les écrits de d'Alembert lui en donneraient le complet résumé. Il n'y faut donc pas chercher la démolissante ironie de Voltaire ou les ardentes convictions de Rousseau, conséquemment s'attendre à y rencontrer la dangereuse facilité du philosophe de Ferney, ou à voir couler de sa plume la lave brûlante qui s'exhalait du cœur du citoyen de Genève... On s'y repose, au contraire, des agitations incessantes de ces temps orageux. — C'est qu'il ne s'était pas, comme ces deux grands hommes, tracé à lui-même dans ses écrits, pour y tendre sans cesse, un but unique. Voltaire veut écraser la superstition, *l'infâme*, comme il l'appelle; Rousseau essaye de ramener à la nature l'homme qui, selon lui, s'en est constamment écarté. D'Alembert, lui, expose ce qui est, mais ne conclut pas. C'est ce qui fait que beaucoup de ses écrits ressemblent à de simples exercices d'esprit. Il a lui-même (t. 1er de ses Œuvres complètes) jugé sa manière: « Le style de l'auteur est, disait-il, clair, « net, précis, ordinairement facile, quoique châtié, « quelquefois même un peu sec, mais jamais de « mauvais goût; plus d'énergie que de chaleur, « plus de justesse que d'imagination... » C'est que pour avoir de l'énergie, de l'imagination, il faut savoir ce que l'on veut, et, osons le dire, cet homme, remarquable d'ailleurs à tant de titres, ne le savait pas trop; il ne pouvait donc être animé de cette inspiration qui pousse un homme à jeter dans le public ce qu'il croit toucher à l'avenir, au bonheur des autres hommes. Si donc les mathématiques doivent à d'Alembert des découvertes, on n'en peut pas dire autant de la philosophie ou des lettres. Tout, dans ses écrits, est estimable, mais tout n'y est pas original. — Le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, l'œuvre fondamentale du philosophe mathématicien, « trace, dit Condorcet, le déve« loppement de l'esprit humain, non tel que l'his« toire des sciences et celle des sociétés nous le « présente, mais tel qu'il s'offrirait à un homme qui « aurait embrassé tout le système de nos connais« sances... La suite de ce discours contient un ta« bleau précis de la marche des sciences, depuis « leur renouvellement. » Cette appréciation est juste, mais il en résulte en même temps que la méthode de d'Alembert n'était autre que celle de Bacon; il le reconnaissait d'ailleurs lui-même. C'était, au surplus, la méthode du 18 siècle. Le style du discours est fier, énergique; c'est assurément le plus remarquable qui soit sorti de la plume de l'auteur. — L'*Essai sur les éléments de philosophie*, qui fait suite au *Discours* et le complète, témoigne encore de la sage, mais prudente manière de l'auteur. « Aller du connu à l'inconnu, se bor« ner à un petit nombre de vérités incontestables. » Quand donc se présente une de ces questions redoutables, qui de tout temps ont exercé les penseurs, celle de l'immortalité de l'âme, par exemple, l'auteur répond que « la philosophie fournit des ar« guments pressants de la réalité d'une autre vie; » puis, énumérant les objections ordinaires, il reprend la magnifique réponse de Pascal, que « la religion « seule empêche l'état de l'homme en cette vie d'être « une énigme. » Ainsi procède d'Alembert: trop sage pour détruire, trop philosophe pour affirmer. — Un essai d'un autre genre, c'est celui *sur les gens de lettres*: d'Alembert y pouvait prêcher d'exemple; aussi s'élève-t-il contre l'atteinte portée à la dignité des lettres, par le patronage avilissant du riche ou du grand seigneur, à une époque où les institutions laissaient subsister dans la société des démarcations également réprouvées par la nature et la raison Ce que voulait d'Alembert pour les gens de lettres, c'était ce qu'il demandait pour lui-même, *le pain et la liberté*; c'est-à-dire ce que l'on ne doit demander jamais qu'au travail et à la pensée. Cette netteté de vues, d'aperçus, se retrouve dans quelques autres ouvrages qui rattachaient l'auteur aux questions agitées de son temps. — Le livre intitulé: *de la Destruction des Jésuites en France*, à part la tendance ordinaire du siècle à prendre l'effet pour la cause, l'abus pour la chose elle-même, est cependant, quoi que l'on ait pu dire, équitable à l'endroit de cet ordre célèbre. Il dit bien « que cette société a « toujours eu le projet de gouverner les hommes et « de faire servir la religion à ce dessein...., » mais il ajoute que « les maximes que l'on reprochait à

« Guignard et aux jésuites sur le meurtre des rois « étaient alors celles de tous les ordres religieux et « de presque tous les ecclésiastiques ... » Puis il rend justice aux jésuites : « Aucune société religieuse ne « peut se glorifier d'un aussi grand nombre d'hom- « mes célèbres dans les sciences et dans les lettres... « La société doit à la forme de son institut cette va- « riété de talents qui la distingue. Elle n'en rejette « d'aucune espèce, et ne demande point d'autre con- « dition pour être admis que de pouvoir être utile. » — Les *Éloges* de d'Alembert sont empreints de ce même esprit, conçus dans ce même style impartial et contenu. Ils font exception pour la plupart à ce que l'on appelle le style académique: le panégyrique n'y exclut pas une critique mesurée. Nous citerons en particulier les éloges de Bossuet, Colbert, Fléchier, Massillon, quoique l'on puisse en effet, comme on l'a dit, y rencontrer quelquefois un peu de recherche. La *Correspondance* avec le roi de Prusse, avec Voltaire, publiée dans les œuvres posthumes (édition Bastien, 1821), mérite d'autant plus d'être lue qu'elle retrace l'homme tel qu'il fut. Et rien n'y dément, nous le croyons, notre appréciation. D'Alembert, surtout dans les confidences qu'il fait à Voltaire, se laisse bien parfois entraîner à l'opinion de l'homme qui à lui seul faisait l'opinion de son temps; il s'y élève, il est vrai, comme le maître, contre l'*infâme* (la superstition); et l'on souffre à entendre un esprit si judicieux parler comme il le fait dans une lettre qui porte la date du 3 août 1762 : « L'air doux qu'on « respire en France me fait supporter l'air du fana- « tisme dont on voudrait l'infecter, et je pardonne « au moral en faveur du physique. » Jusque-là rien de trop fort; mais il ajoute : « Il faut faire dans ce « pays-ci comme en temps de peste, prendre les « précautions convenables, et ensuite aller son che- « min et s'abandonner à la Providence, *si Provi-* « *dence il y a.* » Quelle parole et quel siècle! Mais disons tout de suite que partout ailleurs d'Alembert redevient lui-même et sait, quand il le faut, en appeler des jugements et des colères du dominateur de Ferney. — Et celui que Rousseau éclipsa si complétement, dans la question soulevée à propos de l'article *Genève* de l'*Encyclopédie*, écrivait cependant à Voltaire (8 septembre 1762) pour le prier de ménager son imposant adversaire : « Les amis de « Rousseau répandent ici que vous le persécutez; « que vous l'avez fait chasser de Berne et que vous « travaillez à le chasser de Neufchâtel.... Je suis « persuadé qu'il n'en est rien, et que, malgré les « torts que Rousseau peut avoir avec vous, vous ne « voudriez pas l'écraser à terre. Je me souviens d'un « beau vers de *Sémiramis :*

« . . . . La pitié dont la voix,
« Alors qu'on est vengé, fait entendre ses lois.

« Souvenez-vous d'ailleurs que si Rousseau est per- « sécuté, c'est pour avoir jeté des pierres, et d'assez « bonnes pierres, à cet infâme fanatisme que vous « voudriez voir écrasé et qui fait le refrain de toutes « vos lettres. » — A cette occasion, nous devons dire quelques mots de cette querelle devenue célèbre entre Jean-Jacques et d'Alembert au sujet des spectacles. Peut-être l'immense succès de la lettre du premier n'a-t-il tenu qu'au terrain choisi par l'autre. Dès qu'il donnait occasion à Rousseau de comparer la vie simple d'une ville de second ordre telle que Genève, à celle des grandes capitales, il devait arriver nécessairement que le grand peintre, le grand panégyriste des choses de la nature laissât sans voix le défenseur d'une civilisation avancée, affaissée sous son propre poids. Cependant il faut reconnaître que d'Alembert ne fut pas pour cela au-dessous de sa tâche. Il s'exprima logiquement et avec noblesse. « La vie est si courte, dit-il, reprenant l'objection de « Rousseau, et le temps si précieux! Qui en doute, « monsieur; mais en même temps la vie est si mal- « heureuse et le plaisir si rare! Pourquoi envier aux « hommes, destinés presque uniquement par la na- « ture à pleurer et à mourir, quelques délassements « passagers qui les aident à supporter l'amertume « ou l'insipidité de leur existence?... Mais ce n'est « pas seulement un jouet qu'on a prétendu donner « aux hommes, ce sont des leçons utiles, déguisées « sous l'apparence du plaisir. » Assurément si le théâtre donnait toujours de ces leçons, l'*admirable* lettre de Rousseau ne serait encore qu'un sophisme *admirablement* soutenu. — Viennent les œuvres de pure *spéculation*, où l'auteur s'exerce sur des sujets divers : des *Réflexions sur l'éloquence*, dont la définition est neuve, sinon les règles qui l'appuient. Il définit en effet l'éloquence, le talent de faire passer avec rapidité et d'imprimer avec force dans l'âme des autres le sentiment profond dont on est pénétré; — des *Réflexions sur la poésie*, — *sur l'histoire*, où se rencontrent parfois des vues utiles, judicieuses. A propos de l'ode, d'Alembert dit fort bien que ce qui rend froid ce genre, c'est l'absence de faits, et il aurait pu ajouter d'un cycle poétique, qui la puissent inspirer. Et quant à l'histoire, il préfère les abrégés chronologiques, parce qu'ils se bornent à ce qu'elle contient d'incontestable, bien que les mémoires et lettres lui paraissent mériter la plus grande confiance. D'Alembert oubliait que la vérité y disparaît souvent devant l'amour-propre de l'homme; — puis des traductions de quelques passages d'auteurs tels que Cicéron, Tacite, Bacon, précédés d'utiles préceptes que le traducteur s'efforce, non sans succès, de mettre en pratique. Les morceaux traduits de Tacite rappellent la vigoureuse brièveté du maître, sans reproduire son inimitable animation. — On a ensuite de d'Alembert quelques autres essais : *sur la musique*; *sur la liberté de la musique*. Ses principes en cette matière, il le dit lui-même, sont ceux de Rameau; — Enfin quelques dissertations : *sur l'abus de la critique en matière de religion*; *sur l'abus de la philosophie en matière de goût*. On retrouve encore ici le disciple de Bacon. « Une demi- « philosophie nous écarte du vrai, dit-il, et une phi- « losophie mieux entendue nous y ramène. » Les œuvres complètes de d'Alembert ont été réunies en deux éditions (Paris, Bastien, 1805 et 1821). Cette dernière est sans contredit la plus complète. On en avait publié une, en 1779, sous le titre d'*Œuvres*

posthumes, faisant suite aux cinq volumes des *Mélanges*; mais il ne s'y trouve rien que ne donne celle de 1821. V. R—D.

ALENÇON (seigneurs d'). Le territoire d'Alençon eut pour seigneurs : 1° des comtes; 2° des ducs. — IVES DE BELLÊME, ou IVES DE CREIL, fut le premier seigneur d'Alençon qui ait eu un titre connu dans l'histoire. Comte de Bellême, il le devint d'Alençon vers 940 ou 942. Il était frère de Sigefroy, évêque du Mans. Le Perche et le territoire d'Alençon, qui embrassait alors le territoire de l'évêché de Seez, furent ainsi réunis dans la même main au milieu du 10e siècle. La maison de Bellême donna cinq comtes à Alençon : ce furent Ives, Guillaume Ier, Robert Ier, Guillaume II, et Arnoul ou Arnulphe. Ives était grand maître des arbalétriers de France. En sa qualité de Normand, le comte d'Alençon se concerta avec Osmond, gouverneur du jeune duc Richard, pour le tirer des mains de Louis d'Outre-Mer. Il paraît que ce fut pour prix d'un tel service, que le duc de Normandie, Richard Ier, rendu à la liberté, fit don au comte Ives et du territoire d'Alençon et de celui de Domfront. — GUILLAUME TALVAS Ier, fils aîné d'Ives de Bellême, eut en sa puissance les États de son père, vers 998. Ce surnom de Talvas ou Talevas vient d'une sorte de bouclier qu'il portait, et non pas de sa dureté, comme l'a prétendu Orderic Vital, qui ne lui pardonnait pas sa fermeté contre les ecclésiastiques. Ce fut ce Guillaume qui fit bâtir à Alençon et à Domfront deux châteaux dont il est souvent question dans les guerres sanglantes et interminables du moyen âge. L'intérêt que Talvas portait à Avesgaud, son frère, qui était évêque du Mans, le détermina à faire souvent la guerre au comte du Mans, Herbert Éveille-Chien. Cette guerre fut mêlée de succès et de revers, et n'aboutit qu'à faire verser inutilement du sang. Il n'en fut pas de même de celle que Guillaume eut à soutenir contre le duc de Normandie, Robert Ier, qui l'assiégea dans Alençon et le força, en 1028, de se soumettre aux plus humiliantes conditions. Il fut inhumé à Domfront, à peu de distance de l'abbaye de Loulay qu'il avait fondée, mais qui n'était pas encore prête à le recevoir. — ROBERT Ier, second fils du précédent, lui succéda, parce que Foulques, l'aîné des fils de Guillaume, avait été tué, en 1028, au combat de Blavou. Moins heureux que son père dans ses guerres avec le comte du Mans, Robert fut battu et fait prisonnier, pour avoir aussi pris la défense de l'évêque Avesgaud, qui était toujours aux prises avec les seigneurs de son diocèse. Il fut massacré dans sa prison vers 1033. — GUILLAUME II. Secondé puissamment par les seigneurs de son comté, il reprit aux Manseaux les places que son père avait perdues, et, grâce à sa modération, il conserva longtemps én bon état ses diverses possessions. Toutefois il fit la guerre à Geoffroy, seigneur de Mayenne. Un acte de cruauté, dont il se rendit coupable à l'égard d'un de ses vassaux les plus puissants, attira longtemps sur ses terres le ravage et l'incendie. Geoffroy Martel, comte d'Anjou, et qui s'était rendu maître du comté du Mans, attaqua Guillaume et s'empara d'Alençon ainsi que de Domfront. Forcé de fuir, le comte d'Alençon se retira avec sa fille Mabile chez Roger II de Montgommery, l'un des plus grands seigneurs normands de cette époque, et qui vivait dans l'intimité de ce Guillaume le Conquérant qui n'était encore désigné que par le sobriquet de Bâtard. Roger épousa Mabile, et cette union fit peu après passer la seigneurie d'Alençon de la maison de Bellême dans celle de Montgommery. — ARNOUL. Il ne fut comte d'Alençon que pendant un petit nombre d'années. Il était fils de Guillaume II, et fut assassiné par son frère naturel. La maison de Montgommery donna sept seigneurs à Alençon : Roger, Robert II, Guillaume III, Jean Ier, Jean II, Guillaume IV et Robert III. — ROGER de Montgommery. Geoffroy Martel, ayant fait alliance avec Henri Ier, roi de France, continua la guerre contre les comtes d'Alençon. De son côté, Henri pénétra jusqu'à Montgommery qu'il prit et pilla ; mais Guillaume le Bâtard ayant atteint ses ennemis au passage de la Dive à Varaville, vers 1040, les battit. Bientôt Français et Angevins furent chassés de la Normandie; Alençon et Domfront repris, et Roger remis en possession de ses États en 1048. Roger seconda puissamment le duc de Normandie dans la conquête d'Angleterre, et eut une part considérable dans la dépouille des vaincus. Il commandait l'avant-garde normande à cette bataille d'Hastings, en 1066, qui décida du sort des Anglais. Ses acquisitions nouvelles furent les comtés de Montgommery et de Pembrok. C'est de lui que descendit la branche anglaise des Montgommery. Il seconda toujours puissamment le Conquérant pendant les guerres qu'il eut à soutenir dans ses nouveaux États et sur le continent. Resté en Angleterre, il fit passer ses possessions normandes à Robert, l'aîné de ses dix enfants. — ROBERT II. Plus connu dans l'histoire sous le nom de Robert de Bellême, que sous celui de Robert de Montgommery, parce que Bellême était alors la place la plus importante de ses États, ce seigneur était instruit, habile et entreprenant. Il eut le tort fort grave de prendre parti pour Robert Courteheuse contre Guillaume le Conquérant, son père : la perte momentanée de son comté s'ensuivit, et il n'y rentra qu'en 1087, à la mort de ce monarque. Favori du duc Robert, il participa à sa bonne comme à sa mauvaise fortune, jusqu'en 1090, époque de sa réconciliation avec Guillaume le Roux. Le duc Robert, s'étant brouillé avec le comte d'Alençon, le fit mettre en prison au château de Falaise, où il resta jusqu'à ce que Roger de Montgommery, son père, parvint à le réconcilier avec son seigneur suzerain. Les historiens du temps peignent le comte d'Alençon comme un prince cruel, qui fut toujours en guerre avec ses vassaux, ses voisins et les ecclésiastiques, qui lui résistèrent plus longtemps que Philippe Ier, roi de France, dont il défit l'armée dans le Vexin en 1090. Il seconda vaillamment Guillaume le Roux dans la conquête du Maine, dont il reçut la garde. A la mort de ce monarque, en 1100, Robert de Montgommery, qui n'aimait pas Henri, son successeur, parce qu'il lui avait enlevé Domfront, s'unit au duc Robert pendant quelque temps, et finit par se soumettre, après avoir perdu une grande partie de ses forteresses en Angleterre. Pendant les débats

de Henri Ier, roi d'Angleterre, et de Robert, duc de Normandie, le comte d'Alençon prit parti pour le dernier : c'était bien le parti de la justice, mais ce ne fut pas celui de la fortune. L'infortuné duc fut battu et pris, en 1106, à la bataille de Tinchebray. Le comte y commandait l'arrière-garde, et fut obligé de prendre la fuite. Henri feignit de l'épargner, parce qu'il avait besoin de le ménager ; mais, ayant trouvé moyen de s'emparer de sa personne, il le confina dans la prison de Verham en Angleterre, où il mourut misérablement. — GUILLAUME III. Il fut surnommé Talvas, comme plusieurs de ses prédécesseurs. Fils de Robert II, et à ce titre comte d'Alençon, il devint comte de Ponthieu du chef de sa mère. Henri avait disposé de ces possessions; mais, aidé par Foulques, comte d'Anjou, Guillaume y rentra en 1118, et eut beaucoup à combattre pour s'y maintenir. Il se croisa, et partit pour la Palestine en 1147 avec son fils, qui mourut à Ephèse. Fondateur de plusieurs monastères, le comte d'Alençon mourut le 29 juin 1172. — JEAN Ier. L'*Art de vérifier les dates* prétend que ce prince fut le premier seigneur d'Alençon qui ait pris le titre de comte dans des actes non contestés. Toutefois ses prédécesseurs sont appelés comtes par tous les historiens, et il est difficile de leur contester ce titre. Jean prit le parti des fils de Henri II, son souverain, et attira ainsi la guerre sur ses États, que toutefois il conserva. Il mourut le 24 février 1191. Son frère lui succéda. — ROBERT III. Il se croisa aussi et suivit Richard Cœur-de-Lion en Palestine, où il resta quelque temps encore après le départ de son souverain. De retour à Alençon, et indigné de la conduite de Jean-sans-Terre, il se soumit à Philippe-Auguste, auquel il remit sa principale place. Mort vers 1218, il laissa pour successeur un fils posthume (Robert IV), qui ne vécut que deux ans. Nous n'avons pu donner de détails sur Jean II, ni sur Guillaume IV, parce que ces princes vécurent trop peu pour attacher leur nom à aucun événement remarquable.—Robert IV étant mort dans l'enfance, la branche des Montgommery d'Alençon se trouva éteinte. Philippe-Auguste réunit à la couronne de France le comté d'Alençon, en 1219. La maison royale de France fournit à Alençon seize seigneurs, y compris deux reines qui portèrent le titre de duchesses de ce domaine. — Louis IX donna Alençon pour apanage à son cinquième fils. Là commence la branche des Valois d'Alençon. — PIERRE Ier. Il avait accompagné en Afrique son père, qui mourut au siége de Tunis. De retour de cette funeste expédition, il passa en Italie pour venger les Français victimes des Vêpres siciliennes. Blessé gravement dans un combat, il alla mourir à Salerne, en 1282. Ce prince étant mort sans enfants, le comté d'Alençon retourna à Philippe le Hardi, son frère, qui en disposa en faveur de son troisième fils, au mois de mars 1284. — CHARLES Ier. Il eut presque toujours les armes à la main, et combattit vaillamment en Catalogne, en Flandre, en Guienne, et dans le royaume de Naples. Cette dernière expédition fut la moins heureuse. Il avait eu une grande part à la proscription des Templiers et à l'assassinat juridique d'Enguerrand de Marigny, qu'il fit réhabiliter pour tâcher de calmer les remords de sa conscience. Sa mort eut lieu le 16 décembre 1325. (C'est à tort que dans la 1re édition de la *Biographie universelle*, t. 1, p. 489, on fait mourir ce prince en 1415, à la bataille d'Azincourt.) — CHARLES II. Il fut d'abord investi du comté d'Alençon, que son père lui retira ensuite pour lui donner celui de Chartres ; mais enfin, par les partages de 1322, il lui rendit le comté d'Alençon avec une partie du Perche. Charles II de Valois était fils de Charles Ier. Pendant les guerres sanglantes qui eurent lieu entre Philippe de Valois, son frère aîné, et le roi d'Angleterre, Charles montra beaucoup de bravoure et d'habileté. Il mourut les armes à la main, le 26 août 1346, à la bataille de Crécy. Ce fut en sa faveur que, vers 1328, le comté d'Alençon fut érigé en pairie. — CHARLES III. A peine âgé de neuf ans lorsqu'il perdit son père, il fut par la suite profondément affligé des malheurs de la France : il se décida, en 1359, à prendre l'habit monacal, fut sacré archevêque de Lyon le 13 juillet 1365, et mourut dix ans après. Il eut pour successeur son frère Pierre de Valois. — PIERRE III. Avant d'être devenu comte d'Alençon en 1367, il se rendit en Angleterre pour servir d'otage au roi Jean, dans le courant de 1360. De retour en France seulement en 1366, Pierre combattit, en 1372, sous les ordres de Duguesclin, et contribua avec ce grand capitaine à la défaite des Anglais en Bretagne. Le Gris et Jean de Carrouges, ses chambellans, sont fameux par le duel célèbre du 22 décembre 1386. Pierre mourut le 20 septembre 1404. — JEAN III. Né en 1385, il prit le titre de duc à l'époque de l'érection d'Alençon en duché-pairie, le 1er janvier 1414. Pendant les sanglants débats entre la faction d'Orléans et celle de Bourgogne, il prit parti pour la première, et finit par périr à la bataille si désastreuse d'Azincourt, le 25 octobre 1415, en combattant comme Charles Ier, et succombant sous les mêmes destins. — JEAN IV (appelé mal à propos *Jean II* dans la 1re édition de la *Biographie*), naquit à Argentan, le 2 mars 1409, et succéda à son père en 1415. Le roi d'Angleterre, descendu en Normandie le 14 août 1417, lui enleva Alençon le 22 octobre suivant. Fait prisonnier à la bataille de Verneuil, le 17 août 1424, il fut renfermé au Crotoy, et n'obtint à force d'or sa liberté que le 21 mai 1429. Il assista à la première entrevue que Jeanne d'Arc eut avec le roi, et il eut l'honneur de combattre plus d'une fois à côté de cette héroïne. Sous les ordres du duc, et grâce aux inspirations de l'intrépide amazone, les Français conduisirent Charles VII à Reims, où il fut sacré. Jean y représenta le duc de Bourgogne, premier pair, et, après le couronnement, servit le roi à table. Les Anglais, battus sur tous les points, furent bientôt chassés de la Normandie. Alors le duc d'Alençon rentra dans ses domaines. On le voit figurer comme témoin, en 1456, dans la révision du procès de la Pucelle, à laquelle il rendit les plus honorables hommages. Le point le plus délicat de l'histoire de Jean IV est l'affaire dans laquelle il se trouva impliqué comme conspirateur en faveur de l'Angleterre contre le monarque, son parent, son ami et son bienfaiteur.

Quelques historiens ont douté de la réalité de cette conspiration, dont on ne trouve aucunes traces dans les recueils d'actes publics, tels que la grande Collection de Rymer, le *Catalogue des rôles français, normands et gascons*, les pièces recueillies par Bréquigny et par le Noir. La persécution de la cour ne signifie rien contre lui, et ses aveux, arrachés par des promesses fallacieuses, n'avaient pour objet que de faire tomber ses fers. D'ailleurs le roi d'Angleterre, Henri VI, monarque pusillanime et indifférent aux événements, n'était guère propre à fomenter chez ses voisins une conspiration difficile à conduire. Quoi qu'il en soit, le duc fut arrêté en 1456, et condamné à mort le 10 octobre 1458. Ce jugement rigoureux fut généralement blâmé. Le roi commua la peine en un emprisonnement perpétuel. Jean fut conduit au château de Loches, et y resta jusqu'à l'avénement de Louis XI, qui lui rendit la liberté. A son retour d'un pèlerinage à St-Jacques de Compostelle, Jean, excité à la vengeance, et par ses propres ressentiments, et par les intrigues de quelques moines, conspira cette fois en faveur d'Edouard, roi d'Angleterre. Louis XI le fit arrêter le 8 mai 1470, et reconduire à Loches, puis livrer à une commission qui le condamna encore à la peine de mort le 14 juillet 1471. La peine fut encore commuée, et le duc, mis en prison, y mourut en 1476. Ce prince avait fait quelques vers que l'on trouve dans le manuscrit des poésies de Charles, duc d'Orléans. (C'est à tort que, dans la 1re édition de la *Biographie universelle*, t. I, p. 489, on date le second procès du duc d'Alençon de 1474, et le premier de 1458; et qu'on assure qu'il avait recouvré sa liberté en 1475 : il n'en avait eu que la promesse.) — René. Fils du précédent, il fut d'abord en grande faveur auprès de Louis XI, qui l'appelait son mignon, mais qui ne put le retenir à sa cour. Ce qui s'y passait ne pouvait guère rassurer un prince aussi timide que l'était René. Il allait se retirer auprès du duc de Bretagne, lorsqu'il fut arrêté en 1481, et conduit au château de Chinon, où on l'enferma dans une cage de fer pendant trois mois. Jugé par des commissaires réunis au parlement, et sans égard aux prérogatives de la pairie, l'infortuné René, qui n'était coupable que de quelques propos légers, mais innocents, et d'une tentative d'évasion, fut condamné à mort le 22 mars 1482, comme simple comte du Perche. L'arrêt ne fut pas mis à exécution; mais René ne recouvra sa liberté qu'à la mort de Louis XI. Charles VIII lui rendit justice entière, et lui restitua ses biens, ses dignités et ses droits d'apanage et de pairie. Après avoir sagement administré ses biens, le bon René mourut à Alençon, le 1er novembre 1492, à l'âge de 52 ans. Sa femme, Marguerite de Lorraine, fit plusieurs fondations pieuses, et mourut religieuse de Ste-Claire à Argentan, le 1er novembre 1521, après avoir réformé la coutume du Perche. Plusieurs auteurs ont écrit la vie de cette princesse. — Charles IV. Né à Alençon le 2 septembre 1489, il était fils de René et de Marguerite, qui lui fit épouser l'illustre Marguerite de Valois. Charles fit ses premières armes en Italie, où il accompagna Louis XII en 1507; il y retourna en 1509, et combattit vaillamment à la bataille d'Agnadel, où les Vénitiens furent battus. Beau-frère de François Ier, il représenta au couronnement de ce monarque le duc de Bourgogne, et fut nommé premier prince du sang, puis gouverneur de la Normandie, de la Bretagne et de la Champagne. Il retourna une troisième fois en Italie, et se trouva, en 1515, à la bataille de Marignan. Dans la campagne des Pays-Bas, il obtint le commandement de l'avant-garde, qui revenait au duc de Bourbon, et cette injustice fut une des principales causes de la trahison du connétable. Jusque-là, Charles avait été sans reproches : il n'en fut pas de même à la désastreuse bataille de Pavie, où, chargé de commander l'arrière-garde, il négligea ses devoirs, et prit la fuite, le 24 février 1525, pour sauver, pendant qu'il en était temps encore, les débris de l'armée qui, plus tard, eût trouvé toute retraite fermée à travers les Alpes. Poursuivi par les plus outrageants reproches, accablé des dédains de sa propre femme, il mourut de chagrin à Lyon le 11 avril 1524. Comme ce prince n'avait pas laissé d'enfants, le duché d'Alençon devait être réuni à la couronne; il ne le fut pas encore : le roi en laissa la jouissance à sa sœur bien-aimée. (*Voy.* Marguerite de Valois.) A la mort de cette princesse, la réunion du duché d'Alençon fut prononcée en 1549. — Catherine de Médicis fut duchesse d'Alençon de 1559 à 1566. Le 8 février de cette année, Charles IX composa l'apanage de son plus jeune frère (François) du duché d'Alençon et du comté du Perche. Ce prince, plus connu sous le titre de duc d'Anjou (*voy.* Anjou), naquit le 18 mars 1554, et à sa confirmation changea son nom d'Hercule en celui de François. Il prit possession d'Alençon le 9 juin 1570. Après le massacre de la St-Barthélemy, François, qui témoigna son mécontentement de cette horrible mesure, quitta la cour le 15 septembre 1575, et se retira à Alençon, où il fut bientôt joint par le roi de Navarre (Henri IV). Au mois de mai 1577, François retourna à la cour, où les désagréments qu'il éprouva le déterminèrent à l'abandonner de nouveau pour reprendre secrètement la route d'Alençon, en février 1578. Il mourut le 10 juin 1584, non pas à 29 ans, mais à 30 ans et près de 3 mois. — Le duché d'Alençon fut de nouveau réuni à la couronne par déclaration du 9 août 1584. — Marie de Médicis. Henri IV avait vendu à titre d'engagement le duché d'Alençon en 1605 au duc de Wurtemberg, qui le posséda jusqu'à sa mort, le 29 janvier 1608, et le transmit à son fils, qui en jouit jusqu'en octobre 1612. Marie de Médicis ayant remboursé ce qui était dû à ce duc, obtint la jouissance de cet apanage par lettres patentes du mois de septembre 1612. — Lorsque Louis XIV partagea avec son frère, Gaston d'Orléans, la succession de Marie de Médicis, Gaston eut dans sa part le duché d'Alençon en 1646. En 1660, à la mort de ce prince, sa femme, Marguerite de Lorraine, jouit en douaire du duché d'Alençon, qui passa en 1667 à sa seconde femme, Elisabeth d'Orléans, connue d'abord sous le nom de mademoiselle d'Alençon. Née le 25 décembre 1646.

elle épousa, le 15 mai 1667, Louis-Joseph de Lorraine, duc de Guise. Ce fut à cause de ce mariage que Louis XIV donna à cette princesse le duché d'Alençon : ce qui fut confirmé par lettres patentes du mois de novembre 1667. Le duc de Guise mourut le 30 juillet 1671, laissant un fils (François-Joseph, duc d'Alençon), né le 28 août 1670, et qui mourut le 16 mars 1675. — La veuve du duc de Guise se rendit, le 11 septembre 1676, à Alençon, où elle se décida à passer une partie de l'année. Elle mourut à Versailles le 17 mars 1696. Le duché d'Alençon fut encore réuni au domaine royal. — Au mois de mai 1710, Louis XIV en fit le chef de l'apanage de son petit-fils, Charles, duc de Berry, qui mourut le 4 mai 1714, et qui était né le 31 août 1686. C'est le Charles V du duché d'Alençon. — Son fils Charles de Berry, né à Versailles le 26 mars 1713, mourut au bout de quelques jours, le 16 avril de la même année. Il avait reçu le titre de duc d'Alençon. — Les domaines qui avaient formé l'apanage du duc de Berry furent réunis à la couronne par édit d'août 1714. — Le dernier duc d'Alençon fut Louis-Stanislas-Xavier, alors Monsieur, né le 17 novembre 1755, mort roi de France le 16 septembre 1824. Louis XVI lui avait donné en supplément d'apanage, au mois de décembre 1774, le duché d'Alençon, à l'exception du comté de Montgommery et de quelques autres parties peu considérables de cette ancienne seigneurie. D—B—S.

ALENÇON (. . . . . D'), était fils d'un huissier au parlement de Paris, et avait été reçu dans la même charge; mais il la faisait exercer. Il était bossu, et dévoré de la passion de passer pour homme d'esprit, quoiqu'il n'en eût que médiocrement; aussi l'abbé de Pons, autre bossu, disait de lui, avec une espèce d'indignation : « Cet animal-là « déshonore le corps des bossus. » D'Alençon est auteur de deux comédies jouées au théâtre italien : *la Vengeance comique*, en 1718, et *le Mariage par lettres de change*, en 1720. Elles ne sont pas imprimées. Il a donné une édition des *OEuvres de Brueys et Palaprat*, 5 vol. in-12. Il avait recueilli les *OEuvres de Rivière Dufresny*, imprimées en 1747, 6 vol. in-12, et les pièces fugitives de l'abbé Pons, qui furent publiées, en 1738, sous le titre de *OEuvres de l'abbé de Pons*, avec son éloge, par Melon. D'Alençon est mort au mois d'août 1744. A. B—T.

ALENIO (le P. JULES), missionnaire, naquit à Brescia, en 1582. A dix-huit ans, il embrassa la règle de St-Ignace; et, après avoir achevé ses cours de philosophie et de théologie, il fut envoyé par ses supérieurs à la mission de la Chine. Débarqué, en 1610, à Macao, il y professa les mathématiques en attendant une occasion favorable pour passer en Chine. Ce ne fut que trois ans après qu'il parvint à pénétrer dans cet empire, dont l'entrée était alors sévèrement interdite aux étrangers; et dès lors il se consacra tout entier aux fonctions pénibles et dangereuses de l'apostolat, avec un zèle qui fut couronné de succès. Le premier, il prêcha l'évangile dans la province de Xan-si; celle de Fo-kien lui dut un grand nombre d'églises. Enfin, après avoir employé trente-six ans à propager et à maintenir la foi catholique dans cet empire, il mourut au mois d'août 1649, à l'âge de 67 ans. On a du P. Alenio plusieurs ouvrages, tous écrits en chinois, et par cette raison peu connus en Europe, même des curieux. Les principaux sont : une Vie de Jésus-Christ, ornée de planches en bois copiées sur celles dont Wierix, excellent graveur, a décoré le bel et rare ouvrage du P. Jérôme Natali (*voy.* ce nom); le *Dialogue entre l'âme et le corps*, par St. Bernard, trad. en vers chinois; un grand traité de cosmographie (*Theatrum orbis*), dont on conservait un exemplaire en 2 vol. in-fol. dans la bibliothèque des jésuites à Rome; les vies de plusieurs missionnaires, entre autres celle du P. Matth. Ricci, fondateur de la mission de la Chine. (*Voy.* RICCI.) On peut consulter pour quelque détail la *Bibl. soc. Jesu* du P. Southwel, p. 529-30. W—s.

ALEOTTI (JEAN-BAPTISTE), né dans l'État de Ferrare, d'une famille pauvre, fut mis en apprentissage chez un maître maçon, s'y distingua par ses dispositions pour l'architecture, étudia les mathématiques, cultiva les belles-lettres, et finit par être en état d'écrire sur ces matières. Il publia quelques ouvrages à l'occasion des inondations qui ravagèrent les États de Bologne, de la Romagne et de Ferrare, vers le commencement du 17e siècle, et il proposa des moyens d'arrêter ces dévastations. Le pape Clément VII le chargea de construire la citadelle de Ferrare, et l'on voit à Mantoue, Modène, Parme et Venise, plusieurs monuments exécutés sur ses dessins. Aleotti mourut en 1630. C—N.

ALER (PAUL), jésuite, né en 1656, à St-Guy, dans le Luxembourg, fit ses études à Cologne, et entra, en 1676, dans l'ordre de St-Ignace. Il fut professeur de philosophie, de théologie et de belles-lettres dans la même ville jusqu'en 1691. Appelé, en 1701, à l'université de Trèves, il y donna des cours de théologie, et fut nommé, en 1703, régent du gymnase. Ses supérieurs lui confièrent l'organisation et la direction des gymnases de Munster, d'Aachen, de Trèves et de Juliers; il mourut en 1727, à Dueren, dans le duché de Juliers. Ses principaux écrits sont : 1° *Tractatus de Artibus humanis*, Trèves, 1717, in-4°. 2° *Philosophiæ tripartitæ pars 1, sive logica*, Cologne, 1710; *pars 2, sive physica*, 1715; *pars 3, seu anima et metaphysica*, 1724. 3° *Gradus ad Parnassum*. Cet ouvrage est resté le livre élémentaire dont se servent les écoliers qui étudient la poésie latine : il a eu un grand nombre d'éditions; ce n'est cependant qu'une nouvelle édition de celui qui parut en 1652 à Paris, sous le titre de : *Epithetorum et Synonymorum Thesaurus*, attribué au P. Châtillon, jésuite, réimprimé plusieurs fois, avec le second titre de *Gradus ad Parnassum*, sous lequel le P. Aler le publia, avec des corrections, à Cologne, vers 1680. 4° Plusieurs tragédies latines : *Joseph, Tobie*, etc. G—T.

ALES (ALEXANDRE), né à Édimbourg, le 27 avril 1500, d'une famille qui se prétendait de la race royale d'Écosse, écrivit d'abord contre Luther; mais, ayant voulu disputer contre Patrice Hamilton pour le

ramener à la religion catholique, il se laissa lui-même ébranler sur sa propre croyance. Il était chanoine de la métropole d'Édimbourg. Le prévôt, mécontent de la manière dont il censurait le clergé, le fit mettre en prison. Ales trouva le moyen d'en sortir, et il profita de sa liberté pour aller faire profession du luthéranisme en Allemagne (1532). Lorsque Henri VIII se fut constitué en état de schisme, Ales revint à Londres en 1535, et y enseigna publiquement, sous la protection de l'archevêque Cranmer. La disgrâce de ce prélat l'obligea de retourner en Allemagne, et il devint professeur de théologie à Francfort-sur-l'Oder en 1540. Choqué ensuite de ce que les magistrats refusaient d'établir une peine contre les fornicateurs, il se retira en 1542 à Leipsick, où il remplit les mêmes fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 17 mars 1565. Ales était grand ami de Mélanchthon; il assista avec lui, en 1554, aux conférences de Marbourg, où il s'agissait d'apaiser les querelles théologiques de la Prusse, et, l'année suivante, à celles de Nauembourg, convoquées pour faire cesser les dissensions excitées par les disciples d'Osiander. L'électeur de Brandebourg l'avait député, en 1541, aux conférences de Worms, où le cardinal Granvelle, qui y présidait pour Charles-Quint, ne voulut pas lui permettre de disputer. Ales a composé un grand nombre d'ouvrages qui firent du bruit dans le temps. Ce sont des commentaires sur les Psaumes, sur l'Évangile de St. Jean, sur l'Épitre aux Romains; les deux à Timothée, celle à Tite; des traités de controverse sur Jésus-Christ considéré comme unique médiateur, contre Osiander; sur la Trinité, contre Valentin Gentilis; sur la divinité de Jésus-Christ, contre Servet; une Réponse aux trente-deux articles des docteurs de Louvain, etc — Un autre ALES (*Jean*), naquit à Oxford, en 1584 : d'abord calviniste, il se fit catholique, et fut regardé comme un bon théologien. Il composa plusieurs écrits remarquables par une sage tolérance, entre autres, un traité du schisme, et mourut en 1656, à 72 ans. T—D.

ALÈS (PIERRE-ALEXANDRE D'), vicomte de Corbet, issu d'une ancienne famille de Touraine, naquit le 18 avril 1715. A l'âge de dix-huit ans, il fut reçu dans les mousquetaires, et se trouva l'année suivante au siége de Kehl; il passa ensuite comme officier dans un régiment de la marine, où il resta jusqu'en 1741, époque à laquelle des infirmités le forcèrent à demander sa retraite. Les maréchaux de France le choisirent pour leur lieutenant et juge du point d'honneur dans le Blaisois, la Sologne et le Dunois. Des travaux littéraires et les soins de l'agriculture occupèrent ses loisirs. Il embrassa avec quelque chaleur les doctrines des économistes. Un assez grand nombre d'écrits anonymes sont sortis de sa plume. Le principal a pour titre : *de l'Origine du mal, ou Examen des principales difficultés de Bayle sur cette matière*, Paris, Duchesne, 1758, 2 vol. in-12. Ce traité n'est pas seulement une réfutation solide des doctrines de Bayle sur le mal physique et le mal moral, extraites de ses écrits; c'est aussi un bon résumé des différentes opinions émises sur ce sujet par les philosophes les plus distingués, tels que Malebranche, Leibnitz, etc., et même par quelques écrivains que l'auteur ne place pas à une assez grande distance des premiers, tels que Crousaz, Leclerc, Jaquelot, etc. Il venge la Providence des torts apparents dont on l'accuse, et rend à la liberté morale de l'homme toute la spontanéité d'action dont on voulait la dépouiller. La méthode qu'il adopte n'est pas toujours bien suivie dans ses déductions, sa métaphysique est quelquefois enveloppée de nuages; mais, au reste, on doit s'étonner qu'un livre aussi estimable n'ait pas conservé le succès qu'il paraît avoir obtenu lors de sa publication. On attribue au vicomte d'Alès une *Dissertation sur les antiquités d'Irlande*, 1749, in-12, qui a paru sous le nom de Fitz-Patrich. A ce sujet il est bon de faire connaître que la famille d'Alès se vantait de descendre d'une des plus illustres tribus de cette île. Alès de Corbet avait lu dans plusieurs séances de l'Académie d'Angers, dont il était membre, des mémoires sur l'origine de la noblesse d'armes; il les fit imprimer en 1759, Avignon, in-12, sous le titre de *Recherches historiques sur l'ancienne gendarmerie française*. Quoiqu'on pût désirer que le sujet fût plus approfondi, ces recherches ne manquent pas d'intérêt et peuvent servir de supplément à l'histoire de la milice française. On attribue aussi à cet écrivain : 1° *Examen des principes du gouvernement qu'a voulu établir l'auteur des Observations sur le refus du Châtelet de reconnaître la chambre royale* (sans date), 1753, in-12, 2° *Nouvelles Observations sur les deux systèmes de la noblesse commerçante ou militaire*, Amsterdam (Paris), 1758, in-12; 3° *Origine de la noblesse française*, Paris, Desprez, 1766, in-12. On ignore l'époque de la mort du vicomte d'Alès. — *Pierre* D'ALÈS, comte de Corbet, père du précédent, eut onze enfants dont trois seulement lui survécurent. Après la mort de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu d'un canonicat au chapitre de la cathédrale de Blois. Il engagea avec le célèbre généalogiste d'Hozier une discussion relative à l'article que celui-ci avait consacré à sa famille dans l'*Armorial général*. Un des écrits qu'il publia à ce sujet est intitulé : *Mémoire critique sur un des plus considérables articles de l'Armorial général de M. d'Hozier de Serigny*, 1756, in-12. La France littéraire de 1769 l'attribue par erreur au vicomte son fils.—ALÈS DE CORBET (*Geneviève*), depuis dame du Lude. Sa fille a fait paraître l'*Abrégé de la vie de M. Lepelletier, mort à Orléans en odeur de sainteté en* 1756, Orléans, 1760, in-12. L.—M—X.

ALESIO (MATTHIEU-PIERRE), peintre et graveur, né à Rome, fut élève de Michel-Ange, et eut assez de génie pour bien saisir la manière de ce grand artiste. Jeune encore, il alla en Espagne pour y exercer ses talents : il commença par faire un grand nombre de dessins, dont il grava plusieurs à l'eau-forte. S'étant fixé à Séville, il peignit à fresque, dans la cathédrale de cette ville, un *St. Christophe*, figure gigantesque, dont les jambes ont, dans leur plus grande largeur, plus de 4 pieds. Cette figure excita l'admiration générale; finie avec soin dans toutes ses parties, elle offre un très-grand ca-

ractère, et le dessin en est d'une rare correction. Le carton en fut longtemps placé dans la grande salle du palais de Séville. Quelques éloges qu'Alésio ait reçus pour ses ouvrages, et surtout pour cette figure, sa franchise et sa modestie étaient telles, qu'il reconnaissait la supériorité du peintre espagnol Louis de Vargas, son contemporain. Contemplant un jour un tableau d'*Adam et Ève*, par cet artiste, il vanta surtout le raccourci d'une des jambes d'Adam, et dit que cette jambe seule valait mieux que tout son *St. Christophe*. Il fit plus encore : malgré l'estime générale dont il jouissait, il prit le parti de retourner en Italie, parce que, disait-il, on n'avait pas besoin de ses talents dans un pays qui avait donné le jour à un aussi grand maître que Louis de Vargas. Alesio mourut en 1600. D—T.

ALESSANDRI (FRANÇOIS), médecin, était fils d'un praticien de Verceil, où il naquit en 1529. Reçu docteur à l'université de Pavie, il acquit bientôt une grande réputation et fut nommé médecin du duc Emmanuel-Philibert de Savoie, qu'il accompagna dans ses campagnes de Flandre, ainsi que le conseiller Hugues Michaud, dont il était l'ami. (*Voy.* SAVOIE.) On a de lui : 1° *Bivium virtutis, Papiæ*, 1551. D'après l'avis de l'historien Ranza, cet ouvrage est écrit avec élégance. 2° *Apollo, omnem compositorum et simplicium normam suo fulgore ita irradians, ut ejus meridiana luce contenti medici et pharmacopolæ, omni librorum copia neglecta, omni denique erroris nebula fugata, ad quævis opera facillime se accingere valeant, lib.* 12 ; *Venetiis*, 1565, in-fol., et *Francofurti*, 1624. On a encore de ce docteur plusieurs poésies latines, et l'ouvrage suivant, dans la préface duquel l'auteur exprime sa gratitude envers le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert : *Pestis et pestilentium Febrium Tractatus*, in-4°, *Vercellis*, 1578, et *Taurini*, 1586. Les historiens Tiraboschi, Gesnerus, Bovins et Orleo ont fait de grands éloges du médecin Alessandri, que, suivant l'observation de Mazzuchelli, il ne faut pas confondre avec le Florentin Alessandrini son contemporain. Un frère d'Alessandri passa au service du roi de France, et eut un commandement dans le marquisat de Saluces.— Un autre frère fut aussi médecin et publia des poésies sous ce titre : *Alexandri ex Alexandris Primitiæ ad Franciscum fratrem, ad ejus opus cujus titulus Apollo, Venetiis*, 1565. G—G. Y.

ALESSANDRI (JEAN DEGLI), né à Florence le 8 septembre 1765, d'une famille patricienne, se livra dès sa jeunesse à la culture des beaux-arts. Les connaissances qu'il y avait acquises fixèrent sur lui l'attention de Ferdinand III, grand-duc de Toscane, qui, en 1796, le nomma vice-président de l'Académie des beaux-arts, emploi qu'il conserva sous Louis Ier, infant de Parme, en faveur de qui la Toscane, d'après le traité de Lunéville, avait été érigée en royaume d'Étrurie. Alessandri, qui dans des temps difficiles avait consacré une partie de sa fortune à la prospérité de l'Académie, lui donna un nouvel éclat en appelant dans son sein le peintre Benvenuti et le sculpteur Canova. Mais bientôt une autre carrière s'ouvrit pour lui : la Toscane ayant été réunie à la France en 1808, il fut décoré de la Légion d'honneur et député au corps législatif par le département de l'Arno. Douze princes souverains, au nom desquels se trouvait Ferdinand III, alors grand-duc de Wurtzbourg, assistèrent à l'ouverture de la session de 1809 ; dans celle de 1810, Alessandri coopéra à la rédaction du Code pénal, plus sévère que celui que le grand-duc Léopold avait donné à ses États en 1786 ; mais les observations des députés de l'Italie à ce sujet restèrent sans effet. Après les événements de 1814 et le retour de Ferdinand III à Florence, Alessandri reprit, par ordre de ce prince, la direction de l'Académie des beaux-arts, et fut envoyé à Paris en 1815, en qualité de commissaire du grand-duc, pour réclamer les objets d'art dont les conquêtes des Français avaient enrichi les musées et les bibliothèques de cette capitale. La manière dont il s'acquitta de cette commission lui valut des éloges et des récompenses de la part de son souverain. Il mourut à Florence, le 20 septembre 1828. On a de lui des discours pour les distributions de prix, insérés dans les Actes de l'Académie des beaux-arts de Florence. G—G—Y.

ALESSANDRO ALESSANDRI (*Alexander ab Alexandro*), jurisconsulte napolitain, s'est rendu célèbre par son ouvrage intitulé : *Genialium dierum libri* 6. Il était de l'ancienne et noble famille des Alessandri de Naples. Né vers l'an 1461, il étudia à Rome sous trois habiles maîtres, Fr. Philelphe, Nicolas Perotti et Calderino. Il exerça d'abord à Naples la profession d'avocat ; mais il y renonça bientôt, dégoûté, disait-il, par l'iniquité des jugements, plus que par les difficultés de la science des lois. Il se livra entièrement aux lettres, surtout à la philologie et à l'étude de l'antiquité. Bayle s'est trompé dans son *Dictionnaire critique*, en disant qu'il avait été protonotaire apostolique. Il allègue l'autorité de Pancirole, dans son traité *de Claris legum interpretibus ;* mais Pancirole dit qu'Alexandre fut protonotaire royal, et non pas apostolique. On ignore l'époque de sa naissance, et l'on a beaucoup varié sur celle de sa mort. Le savant Apostolo Zeno l'a fixée, d'après un renseignement positif, au 2 octobre 1523. (*Voy. Dissertaz. Vossiane*, t. 2, p. 186.) Alexandre mourut à Rome, à l'âge de 6 ans. Il était alors abbé commandataire de l'abbaye de Carbonne, de l'ordre de St-Basile, située dans cette partie de l'ancienne Lucanie qu'on nomme la Basilicate. Son livre *Genialium dierum* est un ouvrage d'érudition et de philologie, fait sur le modèle des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, des *Saturnales* de Macrobe, du *Policraticus* de Jean de Salisbury, etc. On a beaucoup loué l'érudition dont ce livre est rempli, et l'on s'est moqué, avec raison, des preuves de crédulité que l'auteur y donne en parlant des sortiléges, des apparitions d'esprits, et de l'explication des songes. Tiraboschi se tient, à son ordinaire, dans un sage milieu entre la louange et le blâme, en parlant de cet ouvrage singulier. « On peut le comparer, dit-il, à un grand magasin où l'on trouve « des marchandises de toute espèce ; parmi la con- « fusion et le désordre qui y règnent, et au milieu

« de beaucoup d'objets faux, douteux ou supposés, « on en trouve aussi de très-précieux ; mais il faut « une main habile et expérimentée pour les choisir, « les repolir, et en faire un bon usage. » La première édition parut à Rome, en 1522, in-fol., sous ce titre : *Alexandri de Alexandro dies Geniales*. André Tiraqueau en donna un docte commentaire, intitulé *Semestria*, qui fut imprimé, pour la première fois, à Lyon, en 1586, in-fol. Christophe Colerus et Denis Gotefrid, ou Godefroy, y ont fait aussi de savantes notes. Elles furent imprimées, avec le commentaire de Tiraqueau, à Francfort, en 1594, aussi in-fol. On estime l'édition de Paris, 1582 ; mais la meilleure de toutes est celle de Leyde, 1673, 2 vol. in-8°, où l'on a réuni les trois commentaires ci-dessus, et quelques autres. Alexandre, avant ce livre, en avait publié un autre à Rome, in-4°, intitulé : *Alexandri J. C. Napolitani Dissertationes quatuor de rebus admirandis*, etc., sans date et sans nom d'imprimeur. Le reste du titre annonce qu'il y parle des choses admirables arrivées dernièrement en Italie, des songes qui se sont vérifiés, d'après les rapports d'hommes dignes de foi, de Junian Mains, grand interprète des songes, des démons qui ont trompé les hommes par de fausses apparitions, de quelques maisons de Rome regardées comme infâmes, parce qu'il y revient souvent des esprits et des fantômes, que l'auteur lui-même a vus presque toutes les nuits. Ce premier ouvrage, dont on peut juger sur ce seul titre, a été entièrement fondu dans le second. Le livre *Genialium dierum* n'est point du tout rare, mais les quatre dissertations le sont beaucoup, parce qu'elles n'ont jamais été réimprimées à part, et elles ne méritent d'être recherchées que pour leur rareté. G—É.

ALESSI (Galéas), architecte, né à Pérouse, en 1500, suivit le style de Michel-Ange, qu'il sut heureusement imiter. Depuis longtemps célèbre en Italie, il fut appelé à Gênes, en 1552, pour y élever l'église de Ste-Marie de Carignan, qui passe pour un des plus beaux morceaux d'architecture de cette ville. Vasari, dans la Vie de Léon Léoni, parle de plusieurs ouvrages importants d'Alessi. Cyprien Pallavicini, archevêque de Gênes, lui fit construire la coupole de la cathédrale, et ordonna que le chœur fût refait à neuf, sur ses dessins. On doit à Alessi le palais Grimaldi et le palais Pallavicini, dans la même ville. Il bâtit aussi, à St-Pierre d'Aréna, le palais impérial. On a gravé à Anvers, en 1665, quelques-uns des monuments élevés par Alessi, et dont Rubens lui-même avait fait les dessins. Cet architecte mourut à Pérouse, en 1572 ; on trouve des détails exacts sur ses ouvrages dans la *Vie des Peintres, des Sculpteurs et des Architectes modernes*, de Léon Pascoli, Rome, 1730, 1736, 2 vol. in-4°. A—D.

ALESSIO, dit Marchis, né à Naples en 1700, étudia la peinture, et s'attacha particulièrement à composer des paysages. La galerie de Weymar possède plusieurs de ses tableaux : on en voit aussi dans les galeries de Naples et de Florence. Les ouvrages de ce maître manquent au musée royal. Il imita beaucoup Tempesta, et prit de lui sa manière piquante d'éclairer les objets : il est resté cependant inférieur à ce peintre. Alessio mourut vers 1740, après avoir travaillé à Rome quelques années. Il faut prendre garde de confondre les compositions d'Alessio avec celles de Zuccherelli qui, dans son premier style, eut beaucoup de celui d'Alessio ; mais alors Zuccherelli n'était pas dans la force de son talent. A—D.

ALEXANDER (John), jeune écrivain anglais doué de beaucoup d'esprit et riche d'instruction, mourut en 1765, à l'âge de 30 ans ; il exerça le ministère évangélique parmi les non-conformistes. L'ouvrage périodique intitulé *the Library* (la Bibliothèque) contient plusieurs morceaux de sa composition dans lesquels on trouve d'ingénieuses satires, entre autres une apologie ironique de la persécution, des essais sur la sottise, sur le sens commun, la misanthropie, l'étude de l'homme, l'inconduite des parents, le moderne métier d'auteur, le sort des écrits périodiques. On a publié après sa mort sa Paraphrase, avec des observations, du 15e chapitre de la première Épître aux Corinthiens ; et un Commentaire sur le 6e, le 7e et le 8e chapitre de l'Épître aux Romains, Londres, 1766, in-4°. — Son frère, *Benjamin* Alexander, médecin, mort en 1768, a traduit en anglais l'ouvrage de Morgagni, *de Sedibus et Causis morborum*, Londres, 1769, 3 vol. in-4°. L.

ALEXANDRA, fille d'Hyrcan II, épousa Alexandre, fils d'Aristobule II, son cousin, dont elle eut deux enfants, Aristobule et Mariamne. Après la mort d'Antigone, son beau-frère, elle força Hérode, qui avait épousé sa fille, à faire grand prêtre Aristobule, son fils, qui n'avait que dix-sept ans. Ne bornant pas là son ambition, elle voulut le faire reconnaître roi, et elle s'adressa, dans ce dessein, à Cléopâtre, reine d'Égypte ; Hérode, en ayant été averti, fit périr Aristobule, qui était le dernier rejeton de la race des Asmonéens. Alexandra se conduisit de la manière la plus lâche lorsqu'Hérode fit mourir Mariamne, sa fille : elle l'accabla de reproches, dans l'espérance d'échapper par là aux soupçons du tyran ; peu de temps après, elle essaya de se faire livrer les deux châteaux de Jérusalem pour se rendre maîtresse du gouvernement, et Hérode, en ayant été instruit, la fit mourir, l'an 29 avant J.-C. C—R.

ALEXANDRA, femme d'Alexandre Jannée. *Voyez* Alexandre Jannée.

ALEXANDRE, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, que sa magnificence fit surnommer le Riche, tua, du vivant de son père, des envoyés persans qui s'étaient permis d'insulter sa mère et ses sœurs. Étant monté sur le trône, l'an 501 avant J.-C., il se présenta aux jeux olympiques pour concourir à la course des chars ; comme les Grecs pouvaient seuls y être admis, on lui fit quelques difficultés, mais il prouva qu'il était Grec et originaire d'Argos. Il suivit Xercès dans son expédition contre la Grèce. Ce prince étant retourné en Asie après la bataille de Salamine, Mardonius, qu'il avait laissé en Europe, envoya Alexandre aux Athéniens, pour les détacher des autres Grecs, en leur faisant les offres les plus avantageuses ; mais les Athéniens se refusèrent à ces

propositions. Toujours attaché aux Grecs, Alexandre eut soin, la veille de la bataille de Platée, d'avertir Pausanias qu'il serait attaqué le lendemain. Devenu très-riche par la libéralité du roi de Perse, il envoya à Delphes et à Olympie plusieurs statues d'or. Il attira à sa cour Pindare, le poëte lyrique ainsi que les musiciens les plus célèbres de son temps. Il mourut vers l'an 468 avant J.-C., et eut pour successeur Perdiccas, son fils. C.—R.

ALEXANDRE II, fils d'Amyntas II, monta sur le trône de Macédoine l'an 367 avant J.-C. Étant passé dans la Thessalie, à l'invitation des Alenades, qui voulaient renverser Alexandre, tyran de Phérès, il reprit Larisse et Cronon, où il mit garnison pour son compte. Rappelé dans la Macédoine, par la révolte de Ptolémée Alorites, il perdit bientôt ces deux places, qui lui furent enlevées par Pelopidas; et il se vit même obligé d'appeler ce général à son secours. Pélopidas fit rentrer les rebelles dans le devoir, et contracta une alliance avec Alexandre, qui lui donna en otage Philippe son frère. Peu de temps après son départ, Alexandre fut assassiné, au milieu d'une fête, par Ptolémée Alorites, à l'instigation d'Eurydice, sa propre mère, dont ce Ptolémée était l'amant. Il ne régna qu'un an. C—R.

ALEXANDRE, tyran de Phérès, était fils de Polydore, que les Thessaliens avaient choisi pour chef, conjointement avec son frère Polyphron. Ce dernier ayant assassiné Polydore pour gouverner seul, Alexandre, sous prétexte de venger la mort de son père, tua lui-même Polyphron, s'empara de l'autorité, l'an 368 avant J.-C., et chercha bientôt à subjuguer toutes les villes de la Thessalie. Magnifique dans ses dons, terrible dans ses vengeances, d'un caractère très-belliqueux, il se fit, de tous les hommes pervers, d'avides et zélés partisans. Les dépouilles des citoyens furent le partage de ses soldats. Les Thessaliens, accablés d'un tel joug, eurent d'abord recours à Alexandre II, roi de Macédoine, et ensuite aux Thébains, qui leur envoyèrent Pélopidas avec une armée. Le tyran fut réduit à venir embrasser les genoux de Pélopidas, dont les reproches l'alarmèrent : il s'évada avec ses gardes, et rassembla une armée. Ce fut alors que le général thébain eut l'imprudence de venir, pour traiter avec lui, sans escorte et sans armes. Le tyran, le voyant ainsi sans défense, le fit plonger dans un cachot, et ne le remit en liberté que lorsqu'Epaminondas, à la tête d'une nouvelle armée, vint le menacer de la vengeance des Thébains. Il recommença à négocier, et on lui accorda une trêve, à condition qu'il n'entreprendrait plus rien contre la liberté des peuples; mais à peine les Thébains furent-ils éloignés, que le tyran reprit les armes, et renouvela ses violences et ses cruautés. Il entre dans Scotusse, ville de la Thessalie, convoque une assemblée générale des citoyens, et, les ayant fait entourer par ses troupes, les fait tous massacrer. La ville de Mélibée éprouva le même sort. Pélopidas, rappelé par les cris d'une nation au désespoir, arrive avec 7,000 hommes, et marche contre Alexandre, qui lui en oppose 20,000; malgré cette inégalité de forces, Pélopidas obtint plusieurs avantages, et défit complétement le tyran dans la plaine de Cynocéphale; mais il périt lui-même au milieu de sa victoire. Alexandre, affaibli et vaincu, fut obligé de rendre toutes les places, et s'engagea par serment à ne plus prendre les armes contre les Thébains, qui ne lui laissèrent que la seule ville de Phérès. N'osant plus faire la guerre sur terre, il se livra à la piraterie, et envoya des vaisseaux pour ravager les Cyclades; défit les Athéniens près de Péparetos, et eut l'audace d'aller piller le Pirée. Devenu odieux même à sa famille, il fut assassiné par ses beaux-frères, que sa femme Thébé introduisit, pendant la nuit, dans la chambre où il était couché et endormi. Quoiqu'elle lui eût ôté son épée, ses frères hésitaient de frapper; mais elle les menaça de l'éveiller, et de lui tout dévoiler : ils l'égorgèrent, l'an 357 avant J.-C. Ce monstre se plaisait à faire enterrer des hommes vivants, et à lâcher des chiens affamés sur des malheureux couverts de peaux d'ours et de sangliers. Il conservait avec vénération la lance avec laquelle il avait tué son oncle Polyphron, et lui offrait des sacrifices comme à une divinité. Un jour qu'il assistait à une représentation de la tragédie des *Troyennes* d'Euripide, il quitta brusquement le théâtre; et, comme on lui en demandait la raison : « Je serais honteux, dit-il, si l'on me « voyait pleurer sur les malheurs d'Andromaque et « d'Hécube, moi qui n'ai jamais eu pitié de per- « sonne. » K.

ALEXANDRE LE GRAND, fils de Philippe, naquit à Pella, le 6 du mois hécatombæon de la 1re année de la 106e olympiade (le 20 septembre 356 avant J.-C.), la nuit même que fut consumé le temple de Diane à Éphèse. Il descendait d'Hercule par son père (1); et sa mère, Olympias, fille de Néoptolème, roi d'Épire, était de la race des Æacides. Né avec les dispositions les plus heureuses, dès son enfance il annonça un grand caractère. Les ambassadeurs du roi de Perse étant venus à la cour de Philippe, loin de les questionner sur des frivolités, comme on devait l'attendre d'un enfant, il s'informa de ce qui concernait l'administration de ce royaume, de sa topographie, de ses forces, du caractère du prince régnant; et, ce qu'il y a de plus remarquable, du nombre des journées de marche de la Macédoine à Suze (2). Comme on le pressait un jour d'entrer en lice pour disputer le prix de la course aux jeux olympiques : « Oui, répondit-il, si « j'ai des rois pour concurrents. » Les victoires de Philippe l'attristaient. « Mon père, disait-il aux « enfants de son âge, ne me laissera donc rien à « faire? » De pareilles dispositions avaient besoin

(1) Comme tous les princes de Macédoine jusqu'alors, la dynastie des Caranides, qui s'éteignit dans les mâles avec les deux fils d'Alexandre, se disait héraclide; mais rien de moins démontré que cette origine. Val. P.

(2) Ce fait, s'il est vrai (ce que nous pensons), ne prouve qu'une chose, c'est que l'idée de la conquête de l'empire médo-perse par les Grecs devenait populaire. L'expédition de Cléarque, en compagnie du jeune Cyrus, en avait donné l'idée; les campagnes d'Agésilas avaient semblé en entamer la réalisation; l'illustre Jason de Phères y pensait (voy. son article); et personne n'ignore que Philippe s'y disposait lorsqu'il fut assassiné. C'est ainsi qu'en 1811, les enfants même ne parlaient que de guerre de Russie, demandaient combien d'étapes de Moscou à Pétersbourg. Val. P.

d'être cultivées, et Philippe ne négligea rien pour cela. Il lui donna pour gouverneur Léonidas, parent d'Olympias, connu par la sévérité de ses mœurs, et, pour sous-gouverneur, Lysimaque d'Acarnanie, à qui l'on attribue les vices que la flatterie développa dans la suite chez ce prince ; mais Aristote fut celui qui prit le plus de part à l'éducation d'Alexandre (3). Le séjour d'une cour étant peu propre aux études sérieuses, le philosophe se retira, avec son élève, dans un lieu consacré aux nymphes, près de Mieza, sur les bords du Strymon. Du temps de Plutarque, on y voyait encore les siéges de pierre sur lesquels s'étaient assis le maître et le disciple, et les allées d'arbres à l'ombre desquels ils s'étaient promenés. Aristote lui fit parcourir tout le cercle des connaissances humaines (4), sans en excepter la médecine, science dont Alexandre eut plusieurs fois occasion de faire usage ; il s'appliqua surtout à l'instruire dans les sciences nécessaires à un souverain, et composa pour lui un traité sur l'art de régner (5), dont on ne saurait trop regretter la perte. Comme la Macédoine était entourée de voisins dangereux, et que le souverain d'un pareil royaume devait être victime de la guerre, s'il ne s'élevait par elle sur les ruines des autres États, Aristote chercha à inspirer à Alexandre les vertus guerrières, par de fréquentes lectures de l'*Iliade* (6). Il prit même le soin de revoir le texte de ce poëme ; et cet exemplaire, corrigé par Aristote, était le livre chéri d'Alexandre, qui ne se couchait jamais sans en avoir lu quelques pages (7). Ces études ne lui faisaient pas négliger les exercices du corps, dans lesquels il montrait beaucoup d'adresse. Tout le monde sait comment, jeune encore, il dompta le cheval Bucéphale, que personne n'osait monter. Il n'avait que seize ans, lorsque Philippe, obligé de partir pour faire la guerre aux Byzantins, le chargea de gouverner en son absence. Les Médares, sujets des rois de Macédoine, pleins d'un injuste mépris pour sa jeunesse, crurent le moment favorable pour recouvrer leur indépendance. Alexandre prit leur ville (8), les en chassa, et, après l'avoir repeuplée, lui donna le nom d'Alexandropolis. Il fit ensuite des prodiges de valeur à Chéronée (9), où il eut la gloire d'enfoncer le bataillon sacré des Thébains. « Mon fils, lui dit « Philippe, en l'embrassant après la bataille, cherche un autre royaume ; celui que je te laisserai « n'est pas assez grand pour toi ! » Cependant la discorde survint dans la maison de Philippe, lorsque ce prince répudia Olympias pour épouser Cléopâtre. Alexandre ayant pris la défense de sa mère, de vives querelles s'élevèrent entre le père et le fils. Dans un accès de colère, Philippe fut sur le point de tuer Alexandre, qui, pour se soustraire à son ressentiment, se retira en Épire avec Olympias (10) ; mais il obtint bientôt son pardon, et revint auprès de Philippe. Peu de temps après, il marcha contre les Triballes avec son père, et lui sauva la vie, en le couvrant de son bouclier, dans une mêlée. Philippe, nommé généralissime des Grecs, se préparait à porter la guerre dans les États du roi de Perse, lorsqu'il fut assassiné l'an 337 avant J.-C. Alexandre, qui n'avait pas encore vingt ans, monta sur le trône, fit punir quelques-uns de ceux qui avaient trempé dans l'assassinat de son père (11), se rendit ensuite

(3) On connaît la fameuse lettre par laquelle Philippe annonça, dit-on, au grand philosophe, la naissance d'Alexandre. La réalité d'une lettre pareille est plus que douteuse. Aulu-Gelle (19, 3) est le seul qui nous l'ait transmise ; mais au moins voit-on que cette fable (imaginée d'ailleurs dans le sens des faits) remonte à une assez haute antiquité. A l'imitation de Philippe, et peut-être sous l'inspiration de cette lettre, Napoleon voulait préposer à l'instruction de son fils l'illustre Cuvier, et déjà il avait chargé ce savant de dresser le plan d'une *bibliothèque du roi de Rome*. Val. P.

(4) Bien moins nombreuses alors que de nos jours. Personne n'était plus capable de donner cet enseignement universel ou encyclopédique qu'Aristote, qui le premier opéra la division scientifique des sciences, et qui réunissait en lui toutes celles qu'on connaissait de son temps. C'est de lui surtout que date chez les anciens l'expression la plus analogue à notre idée d'encyclopédie, *Encyclios pædia* (l'éducation en cercle ou qui parcourt le cercle entier des connaissances) ; et, pour le dire en passant, c'est là l'idée du nom de *péripatéticiens*, donné aux disciples d'Aristote. Ce nom n'indique certainement pas les *promenades* faites par Aristote en donnant ses leçons à ses disciples, mais le *mouvement* de l'intelligence *autour* de toutes les *sciences*, en quelque sorte un *périple* intellectuel. Val. P.

(5) C'est Diogène de Laërte qui l'atteste, *Vie d'Aristote*. Les Arabes, selon Bartolocci, avaient en leur langue un traité d'Aristote sur cette matière, traité traduit en hébreu et lu en cette langue par Bartolocci. Ces assertions ne forcent point la conviction. En toute hypothèse, il est toujours bien sûr que Diogène parle d'un traité tout différent de la *Politique*. Val. P.

(6) Ce moyen pourrait paraître bizarre ; mais on peut dire qu'en l'initiant à la poésie et aux lettres, Aristote fit sentir profondément à son élève les vraies et hautes beautés d'Homère, Pindare, et que ces poëtes gardèrent toujours le premier rang à ses yeux. Du reste, Alexandre eut aussi un faible pour Euripide, le tragique à la mode en Macédoine. Val. P.

(7) Nous devons ajouter ici quelques mots sur l'éducation *scientifique* d'Alexandre. On ne peut douter qu'Aristote ne s'y soit attaché particulièrement. D'une part rien n'était plus dans son génie ; de l'autre, mille traits de la vie d'Alexandre montrent qu'il appréciait et aimait les sciences. Il eut à sa suite, dans toutes ses campagnes, deux géomètres, Diognète et Béton, prenant partout des mesures géodésiques ; de toutes parts et toujours, il envoya des animaux et autres objets d'histoire naturelle à son maître, qui, sans lui, sans doute, n'eût point enrichi de tant de faits vrais ses magnifiques ouvrages sur les sciences positives. Il étudia en voyageur le bassin du Sindh, et fit opérer par Néarque, de l'embouchure du Sindh à celle de l'Euphrate, un voyage scientifique. Tout le plan de l'expédition d'Asie, et une foule de détails d'exécution, supposent de hautes notions géographiques étendues et précises. En un mot, on pourrait soutenir que l'éducation scientifique donnée par Aristote à son élève fut pour près de moitié dans la réussite de ses plans. Val. P.

(8) Suivant Justin, au contraire, Philippe devant Byzance (340 avant J.-C.) appela son fils près de lui. Si donc Alexandre avait été chargé de quelque partie du gouvernement en l'absence de Philippe, c'est un peu avant ce siége, pendant les préparatifs, ou pendant que Philippe achevait de soumettre diverses peuplades thraces (341). Ceci admis, ce serait du camp devant Byzance qu'Alexandre aurait été détaché contre les Médares. Ceux-ci ne sont connus que par cette mention qu'en fait Plutarque. Leur mouvement était peut-être excité par Athènes, qui, en ce moment et à la voix de Démosthène, envoyait à Byzance des troupes et Phocion. Ce dernier força Philippe à lever le siége. Val. P.

(9) En 338.

(10) En 337. On a vu que l'Épire était la patrie d'Olympias. A son père, mort en 342, avait succédé son frère, Alexandre le Molosse, oncle d'Alexandre le Grand. Bientôt le Molosse épousa sa nièce Cléopâtre, fille de Philippe et d'Olympias (336 avant J.-C.), union amenée probablement par la présence d'Olympias en Épire. Alexandre dans l'intervalle, avait rejoint son père. Val. P.

(11) On ne peut douter qu'Olympias n'eût ordonné ou facilité le meurtre, témoin les honneurs qu'elle affecta de rendre à la cendre du meurtrier (Alexandre le Lynceste). La complicité d'Alexandre est infiniment plus douteuse. Au cas même où sa belle-mère eût eu des enfants, il les aurait primés en droit ; et sa supériorité d'âge l'eût aidé aussi à les primer en fait. Toutefois il est bien difficile d'admettre qu'il n'ait absolument rien su de la trame ourdie dans l'om-

dans le Péloponèse, et, ayant rassemblé les Grecs, se fit décerner le commandement général pour l'expédition de Perse (12). De retour en Macédoine, il apprit que les Illyriens et les Triballes (13) faisaient quelques mouvements hostiles, et, ne voulant laisser derrière lui aucun sujet d'inquiétude, il marcha contre ces peuples; mais les Thraces, dont il fallait traverser le pays, s'opposèrent à son passage (14). Alexandre les défit, entra chez les Triballes, et, après les avoir vaincus, traverse de nuit le Danube (15), sans y jeter de pont, court attaquer les Gètes, chez qui s'était retiré le roi des Triballes, ravage leur pays, répand partout la terreur, et revient en Illyrie, où il n'éprouve guère plus de résistance (16). Le bruit de sa mort s'étant alors répandu dans la Grèce, les Thébains, qui frémissaient au nom d'un maître, prirent les armes, et les Athéniens, excités par Démosthène, semblaient disposés à se joindre à eux (17). Alexandre, ne voulant pas laisser à ces peuples le temps de combiner leurs efforts, revint sur ses pas, et envahit la Béotie. « Marchons d'abord contre « Thèbes, dit-il à ses soldats, et, lorsque nous au- « rons soumis cette ville orgueilleuse, nous forcerons « Démosthène, qui m'appelle un enfant, à voir un « homme dans les murs d'Athènes. » Arrivé aux portes de Thèbes, il invita les habitants à se soumettre, espérant qu'ils changeraient de sentiments à l'aspect des maux près de fondre sur eux; mais ils prirent sa modération pour de la crainte, et l'attaquèrent eux-mêmes. Alexandre, les ayant défaits, prit et rasa leur ville. 6,000 habitants furent passés au fil de l'épée, et 30,000 réduits en esclavage; les prêtres seuls conservèrent la vie et la liberté; Alexandre fit aussi épargner la famille de Pindare, et la maison où ce poëte était né fut la seule que l'on n'abattit pas. Cette sévérité frappa de terreur le reste de la Grèce, et, dès lors, les partisans d'Alexandre osèrent seuls se montrer. Les historiens rapportent que ce prince eut toujours devant les yeux les malheurs des Thébains, et, lorsque, dans la suite, il éprouva quelque revers, il l'attribua chaque fois à sa cruauté envers ce malheureux peuple (18). Les Athéniens n'éprouvèrent pas un sort aussi rigoureux : il se borna à leur demander l'exil de Charimède, l'un des orateurs les plus acharnés contre lui. On attribua cette indulgence à son amour pour la gloire, qui lui faisait ménager une nation dont les écrivains étaient les organes de la renommée (19). Se disposant à passer en Asie, il nomma Antipater son lieutenant en Europe (20), et se rendit à Corinthe, où, dans une assemblée générale des peuples de la Grèce, sa qualité de commandant suprême fut confirmée (21). Il tint à Ægé un grand conseil de guerre, où l'inva-

bre contre Philippe, et qui finit par un assassinat au milieu de ses gardes. Il est vrai que c'est la cour de Suse, dit-on, qui arma le meurtrier de Philippe : Alexandre reproche à Darius (dans une lettre écrite après Issus et que nous a transmise Arrien) de s'en être vanté. Mais ne se pourrait-il pas qu'Alexandre, aimant autant faire l'expédition de Perse en roi qu'en fils de roi, ait laissé faire ce dont il se doutait, et ce dont il se réservait de bien proclamer que d'autres étaient auteurs? Il est bon d'ajouter que bientôt les supplices atteignirent et Cléopâtre (la rivale d'Olympias), et Attale, avec de nombreux adhérents. Issu du sang des Caranides, ce dernier pouvait avoir des prétentions au trône, et avec les symptômes de troubles qui se manifestaient (*voy.* note 12), ses prétentions avaient des chances de réussite. VAL. P.

(12) En rapprochant ce passage de ce qu'on va lire plus bas (vers la note 21), il se trouve que deux fois Alexandre s'est fait décerner ce généralat, la première avant, la deuxième après la campagne du Nord et la guerre de Thèbes. C'est possible, sans doute, mais c'est peu probable en soi, et il doit y avoir eu quelque confusion en tout cela. A notre avis (qui semble aussi celui de Ste-Croix, du moins pour une partie de ces faits), la Grèce et tous les sujets occidentaux et septentrionaux de la Macédoine, montrant des velléités de révolte, il commença par raffermir la Thessalie, en s'y faisant reconnaître *chef unique d'une ligue thessalienne;* il passa ensuite aux Thermopyles, et, reconnu membre des amphictyons, en remplacement de son père, il en obtint un décret honorifique qui préparait en quelque sorte sa nomination au généralat de la Grèce, et que ses amis donnaient sans doute pour cette nomination même (car Diodore dit que les amphictyons lui conférèrent le généralat : à coup sûr ils n'en avaient pas le droit), et finalement il allait se rendre, peut-être même il se rendit à Corinthe, où devait se tenir la diète à ce sujet. Mais les événements du Nord le forcèrent de revenir précipitamment. VAL. P.

(13) Les Triballes étaient au nord de l'Hæmus (aujourd'hui Balkhan), en Servie et Bulgarie. Ils avaient un roi du nom de Syrm. Ils n'avaient aucun rapport avec les Illyriens; c'est contre eux qu'Alexandre va faire la première partie de la campagne (336). VAL. P.

(14) C'étaient des Thraces indépendants ou non soumis par Philippe, de 342 à 340. La bataille contre eux eut lieu sous l'Hæmus, et ouvrit aux Macédoniens le passage de cette chaîne. On ne dit pas que les Thraces, après avoir été battus, soient restés sujets de la Macédoine. VAL. P.

(15) A peu près vers le 24e degré de longitude est, en Bulgarie. VAL. P.

(16) Ce retour par l'Illyrie est fort remarquable. Il faut croire que l'Illyrie en question n'est que la Servie occidentale actuelle. Alexandre revint donc par une route à peu près parallèle à celle par laquelle il avançait, mais occidentale relativement à l'Asie. Il détacha encore plus à l'ouest un prince agriane, nommé Langare, pour combattre les Agrianes. Il avait de plus sur les bras, en ce moment, Agrianes, Péons, Autariates et Taulantii. Ils avaient pour principaux chefs Clitus et Glaucias. VAL. P.

(17) Outre le désir si naturel de l'indépendance, un motif spécial faisait agir les ennemis d'Alexandre : c'était l'or d'Asie. Toute insouciante ou toute aveugle que pût être la cour de Persépolis, elle n'ignorait pas l'imminence d'une expédition macédonienne en Asie : elle s'évertuait donc à retenir les Macédoniens en Europe, et, dans ce dessein, elle fomentait les révoltes. Démosthène était pensionné par Darius, et l'on en trouva la preuve dans ses papiers. Les Thébains, pour engager à la désertion les soldats d'Alexandre, promettaient de superbes récompenses, non à qui combattrait pour leur cause, mais à qui passerait au service du grand roi. VAL. P.

(18) La ruine de Thèbes fut accordée aux demandes de beaucoup de Béotiens bannis, et surtout au *vœu de Platée*, détruite par Thèbes. Du reste, c'était un *acte politique* que la destruction de Thèbes, non-seulement parce que cette vengeance imprimait la terreur, mais parce que Thèbes, dominant la Béotie, avait fait de ce pays une fédération puissante, ce qui ne fut plus après la destruction d'Athènes, et aussi parce que Thèbes, bien qu'ayant déchu depuis Épaminondas et Pélopidas, n'en était pas moins un État redoutable par sa force militaire, qui avait balancé et annulé Sparte. Lors donc que Ste-Croix dit que cette décision des Grecs fut suggérée, il se trompe; beaucoup de Grecs détestaient Thèbes, et sollicitèrent sa ruine avec assez de passion pour qu'Alexandre se rendît de fait aux vœux des Grecs, ses alliés, en faisant un acte selon ses intérêts, et pût masquer sa sévérité en la mettant sur le compte d'autrui. VAL. P.

(19) La vraie cause était l'insignifiance d'Athènes, à qui les pertes de la guerre sociale avaient porté le dernier coup (359-356). VAL. P.

(20) Il est croyable qu'Antipater eut le commandement militaire et fut chargé soit de la défense du pays contre les invasions possibles, soit de la levée de troupes nouvelles et autres objets analogues, tandis qu'Olympias (avec un conseil peut-être) avait la régence. Avec une femme aussi impérieuse qu'Olympias, et en pareille circonstance, une telle division de pouvoirs ne pouvait manquer d'amener des altercations, et il y en eut. Mais on ne voit pas qu'Alexandre pût faire autrement; et, au total, la Macédoine fut tranquille et sans révolution pendant douze ans qu'il en fut éloigné. VAL. P.

(21) *Voy.* note 12. Il y eut là un véritable pacte fédéral temporaire entre les Grecs : on en peut lire les dispositions dans le discours vrai ou prétendu de Démosthène, sur l'alliance avec Alexandre. Démosth. de Reiske, t. 1, p. 212.) VAL. P.

sion de l'Asie fut définitivement arrêtée, et il partit au printemps, 334 ans avant J.-C., avec 30,000 hommes de pied et 5,000 chevaux (22). Alexandre était alors âgé de vingt-deux ans. Il mit vingt jours pour arriver à Sestos, où il traversa l'Hellespont. Parvenu à Ilium, il offrit un sacrifice à Minerve, oignit d'huile le cippe du tombeau d'Achille, et courut nu autour de ce monument, avec ses amis. Il le couronna ensuite de fleurs, et félicita Achille d'avoir eu, pendant sa vie, un ami comme Patrocle, et, après sa mort, un chantre tel qu'Homère. Il fit aussi des sacrifices aux mânes de Priam. Descendant d'Achille par sa mère, et combattant comme ce héros pour détruire un empire asiatique, il voulut conjurer la haine dont il pensait que l'ombre du monarque troyen devait être animée contre lui. En approchant du Granique, il apprit que plusieurs satrapes du roi de Perse l'attendaient de l'autre côté du fleuve avec 20,000 hommes d'infanterie et un pareil nombre de cavaliers. Parménion était d'avis de ne traverser le fleuve que le lendemain, dans l'espérance que, pendant la nuit, les ennemis se disperseraient. « Il serait honteux, repartit « Alexandre, qu'après avoir traversé si facilement « l'Hellespont, nous fussions arrêtés par un ruis« seau. » Il prend aussitôt le commandement de l'aile droite, qu'il fait entrer dans le fleuve; et, après avoir mis en fuite les barbares sur ce point, il court au secours de l'aile gauche, repoussée par Memnon de Rhodes, le plus expérimenté des généraux de Darius. Apercevant Mithridate, gendre de Darius, qui s'avançait à la tête d'une troupe de cavaliers, il pousse son cheval contre lui, et le tue d'un coup de lance. Au même instant, Rhœsacès vient l'attaquer par devant, et Spithridate, par derrière; Rhœsacès, d'un coup de cimeterre, abat une partie de son casque, mais Alexandre le renverse d'un coup de lance, et Clitus coupe le bras de Spithridate, au moment où il le levait pour frapper Alexandre. Les Macédoniens, excités par l'exemple de tant de bravoure, mirent en fuite la cavalerie persane, et toute l'armée traversa le fleuve sans obstacle. Il ne restait plus que les Grecs à la solde du roi de Perse, qui, formés en phalange, se préparaient à se défendre. On les attaqua en même temps avec l'infanterie et la cavalerie; ils furent taillés en pièces, à l'exception de 2,000, que l'on envoya dans la Macédoine comme esclaves (23). Alexandre fit faire des obsèques magnifiques aux Macédoniens qui avaient péri, et accorda des priviléges à leurs pères et à leurs enfants. Il envoya aux Athéniens trente armures perses, pour être placées dans le temple de Minerve, avec cette inscription : *Dépouilles enlevées aux barbares de l'Asie, par Alexandre, fils de Philippe, et les Grecs, à l'exception des Lacédémoniens.* La plupart des villes de l'Asie Mineure, et Sardes elle-même, qui en était le boulevard, ouvrirent leurs portes au vainqueur. Milet et Halicarnasse firent plus de résistance (24). Ce fut après ces conquêtes qu'Alexandre détruisit lui-même sa flotte, qui lui était devenue

(22) Et 60 ou 70 talents environ (moins de 400,000 fr.). Mais l'argent était facile à trouver, pour peu qu'il eût de succès. Ce qui faisait une infériorité réelle et terrible, c'était le chiffre si faible de l'armée (que les variantes les plus fortes ne peuvent élever à 40,000 hommes). Comment se fait-il donc que l'entreprise d'Alexandre ne fût pas une folle, et qu'elle eût, au contraire, de grandes chances en sa faveur? C'est une question qu'on doit résoudre, sous peine de voir en Alexandre un aventurier heureux; et on ne peut la résoudre qu'en donnant le tableau de l'empire médo-perse à cette époque. En voici les traits dominants. 1° Nul lien, nulle cohésion entre les provinces; toutes les populations prêtes à changer indifféremment de maître; grands, ou gouverneurs, ou rois vassaux, ne voyant dans la dislocation de l'empire que leur indépendance ou la formation de petites souverainetés pour eux. 2° Nulle armée sérieuse et permanente, nationale et exercée, sauf quelques corps d'élite, les peuplades braves (Ouxes, Kourdes, etc.) ou hostiles, ou vivant de la vie de bandits, et rançonnant le roi même à son passage; des mercenaires, justement suspects, et dont les chefs, jalousés et surveillés, étaient, par cela même, paralysés et incapables de bien faire (Memnon le Rhodien, par exemple). 3° Le roi sans habitudes militaires. 4° Pas même de grands magasins d'armes et de munitions, pas même l'usage de bonnes armes. 5° Enfin un gouvernement de cour, et dès lors l'esprit de cour, l'intrigue, la brigue, l'horreur du vrai mérite, présidant aux choix les plus graves. Tout réels que fussent ces éléments de faiblesse au moment d'une lutte, il n'en est pas moins visible que cette faiblesse, à elle seule, ne pouvait faire le succès d'une invasion, et qu'indépendamment de la supériorité qu'avaient les Grecs, en général, par leurs armes, leur tactique, leur intelligence, leur nationalité, il fallait encore au petit prince qui attaquait une si vaste puissance, et un plan méthodique, sûr, conduit avec hardiesse, prudence, patience et activité, et du bonheur.
VAL. P.

(23) C'est le récit d'Arrien. Suivant Diodore, il y avait au Granique 100,000 hommes, dont 10,000 de cavalerie. Peut-être (en modifiant ce nombre qui serait de 120,000 hommes en tout, dont 90,000 seulement d'infanterie) arriverait-on près du vrai. L'armée des satrapes de l'Asie Mineure antérieure aura été de 100 ou 120,000 hommes (voilà Diodore). 40,000 seulement combattirent au Granique (Arrien est formel). Dans ces 40,000, figuraient les meilleures troupes, les troupes grecques à la solde de la Perse (encore Arrien); elles furent ou taillées en pièces, ou faites prisonnières (toujours Arrien). Ce qui resta, soit des combattants au Granique, soit des autres troupes des satrapes, n'était pas très-formidable, s'éparpilla et agit sans concert. Envisagée à ce point de vue, la bataille du Granique prend une face toute nouvelle : on en comprend toute l'importance; on comprend aussi pourquoi Alexandre s'acharna tant contre les Grecs de Memnon (il savait que là était l'obstacle et le danger; il savait aussi qu'après cet échec plus personnel, Memnon aurait et moins de forces à lui à manier, et voix moins haute dans le conseil des satrapes). — Ste-Croix n'a rien dit et rien vu de tout cela. Il se borne à prendre le chiffre d'Arrien, comme le chiffre le plus bas, dès lors le plus croyable (tandis qu'il serait incroyable, justement par cette faiblesse numérique). La tradition de Diodore ne lui fournit nulle réflexion; il la traite avec le même mépris que la fable de Justin, qui met au Granique 600,000 Asiatiques.
VAL. P.

(24) Halicarnasse fut défendue par Memnon, qui (*voy.* Arrien) fit preuve à cette occasion de tous les talents d'un excellent officier. — Ce serait ici le cas de dire enfin le plan de ce général à qui Darius eût dû confier le commandement en chef, avec supériorité sur tous les satrapes (si toutefois il eût pu le faire, car les satrapes étaient à peu près maîtres dans leurs provinces; et nul doute, suivant nous, que plusieurs d'entre eux, au reçu d'une telle nouvelle, n'eussent traité avec Alexandre, sous condition de garder leur satrapie). Memnon donc voulait ne point livrer de batailles, faire des campagnes de l'Asie Mineure un désert sans fourrages et sans grains, garder les places fortes et les défilés, couper par sa flotte toute communication avec la Grèce aux Macédoniens, qui n'eussent reçu ni vivres, ni recrues, ni argent, laisser ainsi Alexandre s'user entre le Taurus et la mer, vivant fort mal et s'aliénant les populations qu'il n'aurait pu ménager, etc., etc. On ne voit pas ce que, contre ce plan, exécuté dans toutes ses parties à la fois, aurait pu faire Alexandre; et si l'égoïsme des satrapes ne se fût révolté à l'idée du ravage de leurs petits royaumes, si Darius eût été le maître chez lui, il eût sans doute souscrit au projet de Memnon. — Pour Alexandre, dès ce moment se développe sa méthode si sûre de commencer par assurer sa base d'opérations, et d'être bien maître de toutes les côtes, de tout ce qui le tient en communication avec la Grèce; et nous ne pouvons qu'admirer sa patience, son inaltérable fidélité et ses plans, encore plus que son activité et sa hardiesse.
VAL. P.

inutile, et qui, malgré de grandes dépenses, restait inférieure à celle des Perses. Étant à Éphèse, il y rétablit la démocratie, ainsi que dans toutes les villes grecques de l'Asie Mineure. A Gordium, il voulut voir le nœud connu sous le nom de *nœud gordien*; il était si difficile à délier, que l'empire de l'Asie était promis, par les destins, à celui qui y parviendrait; Alexandre, n'ayant pu en venir à bout, le coupa avec son épée. Il conquit la Lycie, l'Ionie, la Carie, la Pamphylie, la Cappadoce, en moins de temps qu'un autre n'en eût mis à les parcourir (25); mais, s'étant baigné, tout couvert de sueur, dans le Cydnus (26), il fut arrêté un moment par une dangereuse maladie. Tout le monde désespéra de sa guérison, à l'exception du médecin Philippe. Ce fut dans cette circonstance qu'Alexandre montra tout l'héroïsme de son caractère. Au moment où Philippe allait lui présenter un breuvage, ce prince reçoit une lettre de Parménion, annonçant que, gagné par Darius, Philippe doit empoisonner son maître (27). Alexandre remet la lettre à son médecin, et, en même temps, il avale le breuvage salutaire. Cette noble confiance fut suivie d'une prompte guérison. A peine rétabli, Alexandre s'avança vers les défilés de la Cilicie. La mort de Memnon venait de le débarrasser d'un adversaire dangereux; et Darius, qui n'aurait jamais dû quitter les plaines de l'Assyrie (28), eut l'imprudence de s'engager dans un pays montagneux, et vint camper avec 300 000 hommes (29) à Issus, entre la mer et les montagnes. Alexandre s'étant présenté aussitôt pour le combattre, Darius fut obligé de ranger ses troupes sur ce champ de bataille resserré, où l'immense supériorité du nombre ne fut pour lui qu'une cause d'embarras et de confusion (30). Alexandre, méprisant un tel ennemi, ne craignit pas d'étendre sa ligne de bataille depuis la mer jusqu'aux montagnes (31). Ses deux ailes étaient composées de soldats d'élite; se plaçant lui-même à la droite, il renverse l'aile gauche des ennemis, où était Darius (32), la met en fuite, poursuit le roi de Perse, et revient sur ses pas au secours de Parménion qui, à la tête de l'aile gauche, luttait difficilement contre 30,000 Grecs à la solde du roi de Perse. Rien ne put résister à la phalange macédonienne, encouragée par la présence d'Alexandre qui, malgré une blessure à la cuisse, se portait partout où le péril était le plus grand. Les Grecs auxiliaires, pris à dos, furent taillés en pièces, et cette victoire fit tomber entre les mains d'Alexandre les trésors (33), ainsi que

(25) 1° La flotte fut supprimée après la prise de Milet, et avant celle d'Halicarnasse. 2° Il avait passé Éphèse et l'Ionie avant d'atteindre Milet. 3° Gordium ne le voit paraître que plus tard. 4° Au lieu de dire qu'il rétablit la démocratie partout, il faut dire qu'il accorde l'autonomie (sous la surveillance des gouverneurs généraux de province) aux villes grecques. 5° Après les deux sièges, continuant de suivre les côtes, il occupa la Carie d'abord, ensuite la Lycie, puis entra en Pamphylie. 6° Mais là, sentant le besoin de s'assurer plus ou moins des parties intérieures de l'Asie Mineure, il marcha au nord au moins 80 lieues, pour redescendre au sud par une ligne parallèle et orientale, relativement à la première. 7° Dans cette course à l'intérieur, il eut à se battre en Pisidie, et ne prit que de force beaucoup de leurs places: Célènes fit attendre sa reddition. 8° C'est dans cette série de courses aussi qu'il vint à Gordium, un des points les plus septentrionaux qu'il toucha. 9° Dans l'énumération des pays conquis alors par Alexandre, manque la Paphlagonie (Alexandre n'y mit pas les pieds, mais elle fit sa soumission formelle et promit d'obéir au gouverneur macédonien de Phrygie, Calas); cette soumission, du reste, n'était que superficielle, tant qu'Alexandre n'était pas entièrement vainqueur de Darius, et maître paisible de tout l'empire, les petits dynastes voyant tout simplement dans l'invasion macédonienne une occasion ou une chance d'indépendance (*voy.* note 22). La Cappadoce (où régnait Ariarath II) fit comme la Paphlagonie, mais reçut un satrape direct (Sabiet), lequel pourtant ne put rendre la domination macédonienne bien sérieuse. 10° Il faudrait ajouter que seule de toute l'Asie Mineure, la Bithynie, au milieu de ce bouleversement, se trouva libre, et n'obéissant ni à Darius ni à son rival. VAL. P.

(26) Il était alors à Tarse, en Cilicie, par conséquent. Cette province (aujourd'hui pachalik d'Adana) forme l'angle sud de l'Asie Mineure, et la liaison de ce pays avec la Syrie. — L'aventure du bain froid dans le Cydnus (du moins en tant que cause de la maladie) semble un embellissement des conteurs. Aristobule, un des généraux et historiens d'Alexandre, n'attribuait sa maladie qu'à la fatigue. Cette maladie, du reste, fut un bonheur (*voy.* note 28). On rapproche quelquefois de l'accident d'Alexandre la mort de l'empereur Frédéric Barberousse, qui, lors de la troisième croisade, en 1190, se noya, disent les Arabes, en se baignant dans le Cydnus. C'est dans le Calycadn, et en voulant passer le fleuve à cheval, qu'il faut dire. VAL. P.

(27) Ce n'était point sans doute le premier piège tendu par les Perses au conquérant. Déjà en Carie l'on avait découvert un complot tramé, dit-on, par un Alexandre fils d'Ærop, et qui ne peut guère avoir été formé dans un intérêt exclusivement macédonien. (*Voy.* aussi note 44.) VAL. P.

(28) C'est une de ces fautes que l'on copie depuis des siècles, d'après le texte d'Arrien, qui a, ou non, écrit ainsi, mais qui se corrige par lui-même, en disant que Darius avait son quartier général à Sôkh, et voulait y rester, suivant l'avis du transfuge Amyntas. La maladie d'Alexandre, et diverses autres causes qui retinrent ce prince en Cilicie, firent abandonner cette position par Darius (en ce sens la maladie de Tarse, en aidant à impatienter Darius, fut peut-être un heureux incident pour Alexandre). A présent, encore un mot, si l'on veut comprendre la journée d'Issus. Ces défilés de Cilicie (dont on parle plus haut) sont au nombre de deux: 1° pyles amaniques (en quittant la Cilicie et allant à l'est); 2° pyles syriennes (en quittant la Cilicie et allant au sud, en Syrie, tout près de la mer). Alexandre ne franchit pas les deux passages (c'est tout simple), il franchit les pyles syriennes, il fallait le dire. Nul doute qu'agissant ainsi, il n'eût son dessein et ne tendît un piège à Darius. Darius y donna: il commit l'incalculable faute, non-seulement d'abandonner les plaines de Sôkh, mais de les abandonner pour la Cilicie, c'est-à-dire de franchir le pas amanique, et de se mettre à *la poursuite* des Macédoniens. (Ici, énorme faute dans les traducteurs d'Arrien, qui mettent Alexandre *derrière* Darius, *à dos de* Darius, faute qu'on s'étonne de retrouver dans Ste-Croix.) A cette nouvelle, Alexandre retraversa en hâte le pas syrien; et c'est ainsi que Darius se trouve traqué dans l'angle sud-ouest de la Cilicie, entre le défilé amanique qu'il a derrière lui, et le défilé de Syrie qu'il a en avant. VAL. P.

(29) Arrien dit 600,000 combattants. Nous préférons ici le chiffre faible, qui est très-fort déjà. Au reste, dans l'appréciation des témoignages, il faut penser que c'est une armée royale (évidemment Darius y avait presque toutes les forces du moment), que les rois de Perse agissaient par levées en masse, enfin, qu'il y avait dans cette armée toute la maison du roi, le harem, etc., etc. — On était en 333; la bataille du Granique avait eu lieu en 334. VAL. P.

(30) En effet, il mit en ligne 90,000 hommes (30,000 Grecs et 60,000 Carduques, c'est-à-dire Kourdes): tout le reste fut rangé derrière, sauf de la cavalerie qu'il fit agir en avant, tandis qu'il formait la ligne, puis sur l'une ou l'autre aile, et toujours assez mal. P—ot.

(31) C'était tout simple d'abord, parce qu'il n'y avait à cela aucun danger, et ensuite parce que, de cette manière, il évitait d'être tourné. La courbe formée par les montagnes (à droite d'Alexandre et à gauche de Darius) offrait de très-grandes facilités aux Perses pour cela; ils s'en aperçurent et essayèrent, mais mollement, et, ce que l'on ne conçoit guère, avec de la cavalerie seulement. Alexandre subdivisa son aile droite, dont partie marcha en avant sur la gauche de Darius, et partie fit opposition à ceux qui voulaient tourner les Macédoniens. VAL. P.

(32) Darius était couvert par le Pinare: Alexandre voulait le passer, et effectivement le passage eut lieu. Ce furent l'aile droite (moins le corps en observation ci-dessus) et la droite du centre qui passèrent d'abord. Plein fut leur succès: elles culbutèrent la gauche de Darius. Mais le centre se composait de la phalange, et tout le

la mère, la femme et les enfants de Darius, qu'il traita avec une extrême bonté. Il ne poursuivit point ce prince qui s'était enfui vers l'Euphrate; et, voulant lui ôter toute communication avec la mer (34), il entra dans la Célé-Syrie et dans la Phénicie, où il reçut des lettres du roi de Perse, qui lui demandait sa famille prisonnière, et lui témoignait le désir de faire la paix. Alexandre répondit à Darius que, s'il voulait venir le trouver, non-seulement il lui rendrait sans rançon sa mère, sa femme et ses enfants, mais encore son royaume : une pareille réponse ne pouvait point avoir de résultat (35). La victoire d'Issus ouvrait tous les passages aux Macédoniens; Alexandre envoya à Damas un détachement qui se saisit du trésor royal de Perse (36), et il marcha en personne pour s'assurer des villes maritimes le long de la Méditerranée. Toutes celles de la Phénicie se rendirent, à l'exception de Tyr, qui, fière de sa position au milieu de la mer, forma la résolution de se défendre. Alexandre en fit le siége; et, surmontant des difficultés incroyables, il réunit au continent, par une chaussée, l'île dans laquelle cette ville était située. Plusieurs fois les assiégés et la mer elle-même détruisirent ses travaux; il triompha de tous les obstacles, et la ville fut prise, après sept mois d'efforts. Irrité de sa résistance, Alexandre la détruisit entièrement, et vendit comme esclaves tous les habitants qui n'avaient pu échapper par la fuite. Quelques historiens prétendent qu'il en fit périr 3,000 sur la croix; mais Arrien et Plutarque n'en parlent pas (37). L'armée macédonienne se dirigea ensuite sur la Palestine, dont toutes les villes se rendirent, à l'exception de Gaza, qui soutint un siége, où le conquérant reçut une blessure grave. Les habitants furent traités à peu près comme ceux de Tyr, et le commandant Bétis, attaché par les talons au char du vainqueur, fut traîné sous les murs de la ville, comme autrefois Hector sous les remparts de Troie (38). Suivant l'historien Josèphe, Alexandre alla ensuite à Jérusalem, et fit offrir des sacrifices dans le temple où le grand prêtre Jaddus, devant lequel il se prosterna, lui montra la prophétie de Daniel, qui lui réservait la conquête de la Perse; mais ce voyage n'est attesté que par l'historien juif, toujours prêt à saisir ce qui peut donner quelque éclat à sa nation (39). L'Égypte, lasse du joug de Darius, reçut Alexandre comme un libérateur (40). Voulant assurer sa domination, il sut adroitement rétablir les anciennes coutumes, et les cérémonies religieuses abolies par les Perses; et, afin d'y laisser un monument durable (41), il choisit

centre s'ébranla en même temps; seulement il ne s'ébranla pas avec la même légèreté, et tandis que la droite du centre marchait de front avec l'extrême droite menée par Alexandre même, le reste du centre marchait et passait le fleuve moins vite. De là, après le passage du fleuve, un flottement sur la ligne de la phalange : les Grecs de Darius en profitèrent, et firent du mal au centre ennemi jusqu'à ce qu'Alexandre, vainqueur à droite, tombât sur eux. — La poursuite de Darius évidemment n'eut lieu qu'ensuite : 1° c'eût été une faute quand les centres étaient encore aux prises, et 2° Darius était au centre (non à la droite), et quoi qu'on en dise, ne prit la fuite que quand son centre plia. — Nous négligeons beaucoup de détails. VAL. P.

(33) Dans le camp seul on trouva 3,000 talents (environ 17 millions), et bien des fois autant à Damas, où étaient la maison du roi, ses bagages, etc., etc. VAL. P.

(34) Toujours la même méthode, avoir toutes les provinces maritimes d'abord : la Syrie même ne lui suffira point, il retournera en Égypte encore avant de songer à passer l'Euphrate. VAL. P.

(35) Cette réponse (précédée d'une récapitulation de griefs, véritable manifeste d'Alexandre à Darius) est beaucoup moins insignifiante qu'on ne le dit ici; elle se résume par ces mots : 1° reconnaissez-moi roi des rois ou grand roi (c'est-à-dire, cédez-moi votre titre officiel, unique); 2° vous pourrez conserver une partie de vos États, comme roi vassal ou de deuxième ordre. Darius serait tombé dans la catégorie des rois d'Arménie, de Cappadoce, etc., avec beaucoup plus de territoire sans doute, mais sans souveraineté suprême et vraie. — Au reste, Darius envoya une seconde députation un peu plus tard, pendant le siége de Tyr (et celle-ci était chargée déjà de très-hautes propositions). VAL. P.

(36) C'est-à-dire du trésor qui suivait Darius, et que, du reste, nous pensons avoir été considérable (*Voy.* note 33) : il y a plus d'une raison à en donner; mais on ne doit point oublier que les grands trésors centraux étaient dans les quatre capitales (Babylone, Suse, Ecbatane, Persépolis), et notamment dans les deux dernières. VAL. P.

(37) Tyr ne fut pas détruite, ou elle se releva bien vite, car, quelques années après, on la retrouve florissante. Les femmes, les enfants, les vieillards, la plupart des objets précieux avaient été envoyés à Carthage ou bien à Sidon. Toutefois ce siége fut un coup mortel pour Tyr, moins à cause de la prise et du massacre, qu'à cause de la chaussée. Le port dut être et resta très-endommagé; et, dans la suite, si Tyr fleurit, c'est plutôt comme industrielle que comme commerçante. Toutefois il ne faut pas oublier que la fondation d'Alexandrie, et l'essor du commerce en Égypte sous les Ptolémées, furent pour beaucoup dans ce déclin. — Toute cette soumission de la Syrie occupe la fin de 333 et partie de 332. VAL. P.

(38) Ce fait n'a d'autre garant que Quinte-Curce; et, quoique peut-être on ait tort de le rejeter comme impossible et tout à fait hors du caractère d'Alexandre (en quelque instant que ce soit?), il est évident qu'on ne peut l'adopter sur la foi d'un tel auteur. — Gaza ne fut point détruite. Strabon ne le dit que par erreur, en confondant ce qu'elle souffrit d'Alexandre le Grand, avec sa destruction par Alexandre Zebina, en 96 avant J.-C. — Enfin, Gaza était une ville des Philistins, non de Palestine, à moins qu'on n'entende ici Palestine en un sens plus large que pays des Juifs. VAL. P.

(39) Il l'est aussi par l'auteur de la Chronique samaritaine; Bayle et Ste-Croix l'adoptent; beaucoup d'autres le rejettent. Nous sommes de l'avis de ces derniers; mais il nous semble qu'il ne suffit point ici de nier, et voici ce que nous croyons voir sortir, avec beaucoup de probabilité, tant des témoignages modifiés que des circonstances : 1° Alexandre, qui, tout en poussant le siége de Tyr, travaillait à la soumission de la région syrienne entière, envoya sommer Samarie et Jérusalem de le reconnaître, de lui fournir des secours contre Tyr. 2° Il fut répondu par les habitants que des traités les liaient, soit au roi de Perse, soit à la ville de Tyr, et qu'ils ne pouvaient faire cause commune avec lui; mais cette réponse impliquait possibilité de mesures intermédiaires, c'est-à-dire de neutralité et de soumission provisoire. 3° Alexandre, en effet, voulut au moins ces deux articles : il détacha un corps qui alla jusqu'à Samarie, dont Andromaque fut nommé gouverneur, et peut-être un peu plus loin (sur les frontières de la Judée proprement dite). 4° Le grand prêtre Jeddoa ou Jaddus se rendit au quartier général d'Alexandre, lui récita les prophéties qui annonçaient la chute du trône de Perse, ne manquant pas de les lui appliquer, et obtint pour Jérusalem des conditions meilleures que celles de Samarie (autonomie à peu près complète). 5° Alexandre qui partout et toujours montrait la plus grande tolérance et respectait les lois, les usages, les religions des vaincus, Alexandre qui avait tenté de défaire le nœud gordien, par respect pour un vieil oracle, et sacrifié dans Tyr à Melkart (l'Hercule syrien), affecta aussi un grand respect pour Jehova et les prophéties. De là, son prétendu sacrifice sur le Garizim, sa prétendue génuflexion devant Jaddus, etc. VAL. P.

(40) L'Égypte avait toujours eu la domination perse en horreur, surtout à cause de la brutale intolérance dont Cambyse avait donné le modèle. On va voir que, fidèle à sa méthode (*voy.* note 39), Alexandre suivit la marche contraire. Son voyage à l'oasis d'Amoun (Ammon, suivant les Grecs) ne fut qu'un hommage politique ainsi rendu aux superstitions égyptiennes. (*Voy.* note 42.) VAL. P.

(41) Ce fut encore plus pour créer un nouveau centre commercial et pour entretenir les communications directes avec la Grèce. Les Ptolémées achevèrent la réalisation des vues d'Alexandre. — Alexandrie, avant ce temps, n'était qu'un bourg dit Rakoti. VAL. P.

un espace de 80 stades entre la mer et le lac Maréotis, où il fonda Alexandrie, qui devint une des premières villes du monde. Il alla ensuite dans les déserts de la Libye consulter l'oracle de Jupiter-Ammon. Quelques historiens ont prétendu que ce dieu le reconnut pour son fils; Arrien dit seulement qu'Alexandre le consulta sur des choses secrètes, et qu'il fut satisfait de sa réponse. D'habiles critiques, fondés sur des passages de Strabon, ont rejeté comme des fables tout ce qui a été raconté sur ce voyage (42). Au retour du printemps, Alexandre se mit en marche par la Phénicie, pour aller chercher Darius, qui avait formé une nouvelle armée en Assyrie (43). Il reçut alors de ce prince l'offre d'une de ses filles en mariage, avec 10,000 talents (54 millions) pour la rançon de sa famille, et la cession de toute l'Asie jusqu'à l'Euphrate. Alexandre communiqua la lettre de Darius à ses principaux officiers : « J'accepterais, dit Parménion, si j'étais « Alexandre. — Et moi aussi, repartit Alexandre, si « j'étais Parménion. » Sa réponse au roi de Perse ne laissant aucune espérance d'accommodement (44), les deux armées se rencontrèrent bientôt à Gaugamèle, bourg voisin de la ville d'Arbelle, en Assyrie, à quelque distance de l'Euphrate. Justin évalue les forces de Darius à 400,000 hommes d'infanterie, et à 100,000 de cavalerie; mais Diodore de Sicile, Arrien et Plutarque disent que ce monarque avait plus d'un million d'hommes, et trois cents chariots armés de faux (45). Étonnés à la vue d'une armée si nombreuse, les généraux macédoniens étaient d'avis de combattre pendant la nuit, pour cacher aux soldats l'infériorité de leur nombre. « Je ne suis pas accoutumé à dérober la victoire, » répondit Alexandre. Il donna ses ordres pour le lendemain, et alla se reposer dans sa tente. Quoique cette bataille dût décider de son sort, il ne témoigna aucune inquiétude, et, à l'heure marquée pour ranger l'armée en bataille, ses généraux le trouvèrent plongé dans un profond sommeil. Après les avoir envoyés à leur poste, il prit son armure, fit paraître le devin Aristandre, qui prédit à l'armée le succès le plus complet; puis, se mettant à la tête de sa cavalerie, il s'avança dans la plaine, suivi de sa phalange. Avant le premier choc, l'avant-garde des Perses prit la fuite. Alexandre poursuivit avec ardeur les fuyards, et les renversa sur le corps de bataille, où ils portèrent l'épouvante. Ce fut dans ce moment qu'il apprit que son aile gauche était enfoncée par la cavalerie persane qui avait pénétré jusqu'aux équipages. Parménion, qui commandait sur ce point, lui ayant fait demander des secours : « Dites-lui, répondit « Alexandre, que nous ne manquerons pas d'équi- « pages lorsque nous serons vainqueurs des Perses; « et que, si nous sommes vaincus, nous n'en aurons « pas besoin. » Ce ne fut donc qu'après avoir enfoncé le corps de bataille de Darius qu'il fit dégager Parménion (46). Son principal désir était de prendre ou de tuer le roi de Perse, qu'on voyait sur un char élevé, au milieu de son escadron royal. Les gardes de Darius le défendirent d'abord avec courage; mais, voyant Alexandre renverser tout ce qui se présentait devant lui, ils prirent la fuite, et le roi de Perse se trouva entouré du spectacle le plus effrayant. Sa cavalerie, rangée devant son char qu'elle voulait défendre, est taillée en pièces, et les mourants tombent à ses pieds. Près d'être pris lui-même, il se jette sur un cheval, et échappe au vainqueur par la fuite, abandonnant son armée, ses équipages, et des trésors immenses. Cette grande victoire mit toute l'Asie au pouvoir d'Alexandre (47). Babylone et Suze,

(42) Il n'y a nulle raison sérieuse de rejeter ce voyage, complétement dans le goût d'Alexandre. Quant à l'appellation de *fils d'Amoun*, donnée par le dieu au conquérant, pour qui connaît les formules égyptiennes, rien n'est plus simple, *aimé de Fta* ou *fils de Fta*, *aimé d'Amoun* ou *fils d'Amoun*, etc., sont des titres prodigués aux anciens Pharaons sur tous les monuments. Si les Grecs, identifiant Jupiter et Ammon, en conclurent qu'Alexandre voulait sérieusement faire croire que Jupiter était son père, et avait eu commerce avec Olympias, sous forme de dragon (on sait que Knef ou Amoun revêt parfois la forme d'ouræ ou serpent favorable), il ne faut voir dans tout cela que de fausses interprétations de la légende grossièrement traduite et mal comprise. VAL. P.

(43) Darius était à l'est du Tigre. On était alors en 331; l'occupation de l'Egypte avait eu lieu dans l'arrière-saison de 332 et au commencement de l'année suivante. VAL. P.

(44) C'est donc la troisième ambassade de Darius. Ce n'est ici que la seconde. VAL. P.

(45) Toujours les levées en masse, comme nous l'avons vu plus haut (note 29), levées qu'on ne savait pas distribuer et échelonner, qu'on armait fort mal, et qui ruinaient le pays sur leur passage, de manière qu'en réalité elles ne faisaient que du mal. Nous inclinons pourtant à borner les combattants de Gaugamèle à 300,000 hommes, ne voyant dans le reste qu'un arrière-ban, une réserve possible. VAL. P.

(46) Parménion se dégagea tout seul, grâce, au reste, à la faute qu'avaient commise les barbares, qui pouvaient lui faire courir les plus grands dangers. Ne cherchant qu'à fuir, un énorme corps du centre perse, qui avait Alexandre par derrière, avait marché sur la phalange qui formait le centre des Macédoniens. Celle-ci avait ouvert ses rangs et laissé passer sans coup férir. Il est clair qu'alors ces Perses, qui étaient derrière le centre macédonien, pouvaient prendre à revers la gauche aux ordres de Parménion. — En général, les détails de la bataille d'Arbelles, outre ce qu'ils offrent d'intéressant en eux-mêmes pour la tactique, présentent ce fait bien remarquable que, *sauf les corps d'élite* qui formaient comme *la maison de Darius*, les grands corps de son armée ne se battent pour ainsi dire *pas*, et ne cherchent en quelque sorte qu'à *s'échapper*. Beaucoup s'échappent en effet, et, à ce qu'il semble, ils s'échappent par grandes masses, sans être rompus ou inquiétés. On dirait qu'une force à laquelle ils n'ont obéi que malgré eux les a réunis à Gaugamèle, et que, dès qu'ils le peuvent, ils reprennent chacun la route de leur pays. Le mauvais commandement, l'indifférence, ne suffisent peut-être pas à expliquer ces nombreuses retraites; et l'on se demande si Alexandre ne leurra pas plusieurs des grands chefs nationaux de l'espoir de l'indépendance chez eux, au cas où ils n'agiraient pas. — N'en concluons pas que la bataille d'Arbelles ne fut point une bataille (on se battit très-sérieusement, au contraire, autour de Darius et sur les deux ailes macédoniennes); mais ce n'est pas là une bataille de 500,000 hommes. Alexandre, suivant Arrien, en avait 47,000 (et même plus si l'on calcule en détail). VAL. P.

(47) Les anciens ne se doutaient pas même de ce que c'était que l'Asie; et la bataille d'Arbelles ne mettait pas tout l'empire perse au pouvoir d'Alexandre. 1° Elle assurait aux Macédoniens (outre l'Assyrie) les quatre provinces aux quatre capitales (Babylonie, Susiane, Médie, Perside). 2° Impossible désormais à Darius de réunir les nombreuses armées de Sokh, de Gaugamèle. 3° Impossible aussi pour lui, au cas où des forces tirées de l'est et du nord lui eussent donné des avantages, de recréer l'empire perse avec suprématie des Achéménides. 4° Grand risque enfin pour lui (privé dorénavant de provinces centrales, de forces propres, de trésors, et à la merci des satrapes des lointaines provinces) d'être ou livré ou tué (ce qui eut lieu en effet). Mais les Macédoniens n'en avaient pas moins encore près de moitié du territoire à conquérir; et, parmi ces dernières provinces, s'en trouvaient de très-peu faciles, non-

entrepôt des richesses de l'Orient, ouvrirent leurs portes au vainqueur qui dirigea sa marche vers Persépolis. Les défilés appelés pyles persides, seul passage pour pénétrer en Perse, et regardés jusqu'alors comme inaccessibles, étaient encore défendus par 40,000 hommes, sous les ordres d'Ariobarzane. Alexandre sut les tourner, et prendre à dos l'armée d'Ariobarzane, qu'il tailla en pièces. Il fit alors son entrée triomphante à Persépolis, capitale de l'empire. Ici finissent les jours les plus glorieux d'Alexandre : possesseur du plus grand royaume du monde (48), il devient l'esclave de ses passions, se livre à l'orgueil, à la débauche; se montre ingrat et cruel; et c'est du sein des voluptés qu'il ordonne la mort, ou qu'il verse lui-même le sang de ses plus braves capitaines. Jusqu'alors sobre et tempérant, ce héros, qui aspirait à égaler les dieux par ses vertus, et qui se disait dieu lui-même, semble se rapprocher du vulgaire des hommes, en se livrant aux derniers excès de l'intempérance. Un jour, plongé dans l'ivresse, il quitte la salle du festin, sur la proposition de Thaïs, courtisane athénienne, et, portant comme elle une torche enflammée, il met le feu au palais royal de Persépolis, qui, construit presque en entier de bois de cèdre, passait pour la merveille du monde (49). Honteux lui-même de cet excès, il répondit à ses courtisans qui le félicitaient d'avoir ainsi vengé la Grèce : « Je pense que vous « auriez été mieux vengés en contemplant votre roi « assis sur le trône de Xercès que je viens de dé- « truire. » Il sortit bientôt de cette ville à la tête de sa cavalerie, et se mit à la poursuite de Darius, qu'il était impatient d'avoir en sa puissance. Apprenant que Bessus, satrape de la Bactriane, venait de priver ce monarque de sa liberté, et le menait enchaîné à sa suite, il accéléra sa marche, dans l'espoir de le sauver. Plutarque assure qu'il fit 132 lieues en moins de onze jours (50); mais il ne put arriver à temps : Bessus, se voyant serré de trop près, fit tuer Darius, qui le gênait dans sa fuite (51). Arrivé sur les confins de la Bactriane, Alexandre aperçoit, sur une charrette, un homme couvert de blessures : c'était Darius qu'on venait d'égorger. A ce spectacle, le héros macédonien ne put retenir ses larmes. Après avoir fait rendre aux restes de son ennemi tous les honneurs funèbres usités chez les Perses, il se remit en marche, subjugua l'Hircanie, le pays des Mardes, la Bactriane (52), et se fit proclamer roi d'Asie. Il formait des desseins plus vastes encore, lorsqu'une conspiration éclata dans son propre camp. Les historiens, quoique peu d'accord sur les détails, conviennent tous que Philotas, fils de Parménion, y fut enveloppé. On le chargea de chaînes, et, sur ses aveux obtenus au milieu des tortures, il fut condamné à mort. La chute de Philotas entraîna celle de son père, et Parménion, qui commandait en Médie, fut tué en trahison par ordre d'Alexandre; ce qui excita un grand mécontentement dans l'armée. « Ils murmuraient tous hautement, dit Justin, re- « doutant un pareil sort (53). » Dans ce même temps,

seulement à conquérir, mais à parcourir. Voyez d'abord ce qui suit sur l'affaire des pyles persides, puis la note 50. Val. P.

(48) Il ne faut pas dater d'Arbelles sa vie de plaisirs et d'orgies, et bien moins encore ses bouffées de morgue ou de cruauté (qu'on pense à Tyr et à Gaza, même en effaçant les trois quarts de la tradition vulgaire) : c'est bien méconnaître les faits que de ne pas voir que jamais Alexandre ne passa au delà de quelques semaines au plus dans cette vie de plaisirs, et que jamais elle ne lui fit suspendre ni vastes combinaisons, ni rudes travaux. Tandis que tant d'autres, une fois possesseurs des provinces opulentes, se seraient contentés de ce lot, ou du moins n'eussent plus agi que par leurs lieutenants, Alexandre veut encore soumettre toutes les autres provinces de la domination persane, et même pousser dans l'Inde, opérer par lui-même les conquêtes, examiner par ses yeux la topographie, les ressources des pays, en organiser la défense et en grossir la population par des colonies, ouvrir de nouvelles routes au commerce, etc., etc. Cette activité dévorante, incessante, toujours hardie, et toujours pourtant allant au réel, au solide, est justement ce qui arrache l'admiration, lorsqu'on suit pas à pas la vie d'Alexandre; et jamais il ne déploya cette activité avec autant d'éclat qu'après Arbelles, et à l'époque où on voudrait le représenter comme abruti par les voluptés et l'ivresse. — Restent donc la question d'élégance quand il s'enivrait, et la question de morale pour quelques-unes de ses distractions. Il nous semble qu'on devrait penser ici à ce que c'est que de jeunes militaires, et aussi à la grossièreté des anciens. Il y a des gens qui ont recherché sérieusement si Annibal avait été chaste : ceux-là peuvent s'étendre à loisir sur ce qu'ils appelleront les désordres d'Alexandre. Pour nous, nous tenons qu'Alexandre et Annibal avaient beaucoup de vertu pour des pirates. Val. P.

(49) Il n'y eut sans doute que quelques pavillons de brûlés à Persepolis. Qu'on pense au mode de construction des habitations royales d'Asie (parcs, viviers, bâtisses éparses); mais c'est encore trop peu pour l'honneur d'Alexandre. Peut-être est-ce le plus ravissant de ces petits Trianons qui brûla. Fut-ce accident? Fut-ce une des folles fantaisies de l'ivresse? Nous inclinons pour la seconde hypothèse, malgré de très-habiles critiques modernes, qui, en justifiant Alexandre des absurdités qu'on lui impute, oublient trop qu'il eut des moments (nous ne disons ni des années, ni des journées, mais *des moments*) de vertige. Quant à l'existence de Persepolis après Alexandre, elle est prouvée par une suite de faits, les uns presque contemporains de la mort d'Alexandre, les autres du 2e siècle de notre ère. Val. P.

(50) C'est beaucoup, mais tout le pays est en plaines presque sans ondulations (sauf vers les pyles caspiennes); et Alexandre n'avait avec lui que de la cavalerie d'élite. Val. P.

(51) Bessus voulait se faire, de satrape, roi de Bactriane. Darius pouvait lui servir de prête-nom pendant un temps, au cas où il eût trouvé de la résistance ou des rivalités. Mais probablement Darius sentait confusément que mieux valait pour lui se trouver aux mains d'Alexandre qu'entre celles de ce barbare, et retardait sa marche tant qu'il pouvait. De là sa mort. Val. P.

(52) 1° De Persepolis, Alexandre se rendit dans la Parétacène, qu'il subjugua rapidement, se dirigeant sur la Médie, où, disait-on, Darius voulait lui livrer bataille avec des Scythes et Cadusii 2° Marchant toujours, il sut que Darius, ne pouvant compter sur ses troupes, prenait la route de l'est-nord-est avec Bessus, il entra dès lors sans coup férir à Ecbatane et occupa la Médie, puis chargea Parménion d'occuper l'Hyrcanie. 3° Il se mit à la poursuite de Darius, entra ainsi en Parthiène, passa les pyles caspiennes, et ne trouva que le cadavre de Darius. 4° De la Parthiène (soumise), il passa dans l'Hyrcanie, soumise aussi à peu près (c'était revenir un peu vers l'ouest, mais plus au nord). 5° Continuant sa route en sens ouest, il traversa les dures régions des Mardes, qui furent plusieurs fois battus dans leurs montagnes, reçut la soumission des Tapures (Taberistan), et revint à Zadracart (capitale de l'Hyrcanie), bien plus maître de la lisière méridionale de la mer Caspienne, que ne l'avait jamais été Darius. 6° En 329, il reçut la soumission de l'Ariane ou Arie, capitale Susia. 7° Il marchait sur la Bactriane, où Bessus venait de se faire proclamer, quand, apprenant la révolte prochaine du satrape d'Ariane, qui, d'accord avec Bessus, devait prendre les Macédoniens à dos, il revint sur ses pas, le réduisit à fuir, tourna vers la Drangiane (où Barzaente, meurtrier de Darius, se préparait à les seconder), et l'occupa. — Dans tous ces pays, il laissa les satrapes antérieurs, ou bien nomma des satrapes perses (Oxathre en Parétacène, Oxydate en Médie, Autophradate en Taberistan et sur les Mardes, Satibarzane, puis Arsace, en Arie). — Enfin, on voit qu'en tout ceci il n'y a rien qui ressemble encore à la soumission de la Bactriane : ce ne sont que les préparatifs, laborieux déjà, d'une guerre bien plus laborieuse. Val. P.

(53) A Prophthasie en Drangiane. — La réalité du complot de Philotas a toujours été mise en doute, et la mort de Parménion a

la puissance d'Alexandre en Grèce courait les plus grands dangers. Agis, roi de Sparte, gagné par Darius, excitant ses compatriotes contre les Macédoniens, avait formé une armée de 30,000 hommes. La Grèce entière courait aux armes pour secouer le oug macédonien, lorsqu'Antipater, son vice-roi, se hâta d'arrêter un mouvement si dangereux. Il livra bataille à Agis avec 40,000 hommes. Le roi de Sparte fut défait et tué, la ligue des Grecs dissoute, et la fortune d'Alexandre triompha, même aux lieux où il n'était pas. Il parcourait alors, au milieu des neiges, avec une rapidité incroyable, la Bactriane et d'autres contrées du nord de l'Asie, n'étant arrêté ni par le Caucase, ni par l'Oxus (54). Le régicide Bessus, qu'il poursuivait, lui ayant été livré, fut remis entre les mains d'Oxatrès, frère de Darius, qui le fit mourir (55). Alexandre voulut fonder une ville sur les rives de l'Yaxarthe, et pénétra jusqu'à la mer Caspienne (56), inconnue des habitants de la Grèce. Insatiable de gloire et de conquêtes, il porta ses armes au delà de l'Yaxarthe, et alla attaquer, dans leurs déserts, les hordes sauvages des Scythes, qui, avant d'en venir aux mains, lui envoyèrent des députés. Quinte-Curce leur fait prononcer une harangue devenue célèbre, et dans laquelle il a très-bien saisi le style sentencieux et figuré des nations orientales (57). Le satrape Spitamène, l'un de ceux qui avaient livré Bessus, s'étant révolté, Alexandre revint sur ses pas, et le força de se réfugier chez les Scythes, où il périt. Le vainqueur revint à Bactres pour y passer l'hiver (58). Maître absolu du vaste empire des Perses, et voulant accoutumer à sa domination les peuples qu'il avait soumis, il adopta en partie les mœurs et les usages asiatiques, prit le vêtement mède, la tiare des Persans, se forma un sérail, s'entoura d'eunuques, et se fit adorer, au moins par les barbares, ce qui indisposa les Macédoniens. Alexandre se flattait de confondre ainsi les vainqueurs avec les vaincus, et d'étouffer l'antipathie des deux nations ; mais la fierté macédonienne ap-

semble une iniquité. A notre avis pourtant, le complot dut être fort réel. La plupart des officiers supérieurs d'Alexandre, d'une part, en voyant les satrapes, dans la dislocation de l'empire, tendre à se créer des souverainetés, à remplacer le maître; de l'autre, peut-être fâchés de voir qu'Alexandre laissait les satrapies à des Perses, et se fiait à ces hommes qui avaient l'habitude de l'obéissance autant qu'à eux-mêmes, agitaient entre eux beaucoup de projets coupables; et avec la familiarité qui jusqu'alors avait existé entre le roi et eux, rien de plus facile que de le tuer. Probablement ce ne fut pas tout; et en ce moment où Alexandre allait entreprendre une rude guerre de montagnes, passer des glaciers, combattre des peuples pauvres, braves et luttant pour leur indépendance, puis mettre à la raison les Scythes (ces hordes du Touran), qui de temps immémorial dévastaient l'Iran, on avait tout organisé pour le cas où la Providence ravirait Alexandre aux Macédoniens (Parménion, maître d'Ecbatane et des trésors, aurait pu être roi; et l'armée de l'est, sous Philotas et quelques autres, eût appuyé ce mouvement). De ces arrangements hypothétiques à un crime, il n'y a pas toujours bien loin; et un coup de poignard suffisait pour faire vouloir la Providence. — Pour bien comprendre toutes le chimères dont pouvaient se bercer les généraux d'Alexandre, que l'on se reporte à cet éveil général des esprits au moment de la guerre de Russie. VAL. P.

(54) C'est-à-dire par les monts Paropamises, ou Caucase indien (Hindou-Koh), lequel n'a, comme on sait, aucun rapport avec le Caucase, et en est au moins à 400 lieues. — Quant à sa rapidité incroyable, Alexandre marchait fort lentement, comme il le devait : les passages étaient rudes : un deuxième mouvement en Ariane (où était revenu Satibarzane) le fit revenir sur ses pas, et Satibarzane périt; il bâtit une Alexandrie au milieu des monts, pour s'assurer la Paropamisade; il vainquit des Indiens du voisinage. Peut-être aussi, pendant tout cela, faisait-il agir des ressorts secrets autour de Bessus pour opérer des défections ou pour le faire livrer. La suite l'indiquerait assez, car Bessus ne combattit point. On voit, par Arrien, que cet ambitieux n'avait peut-être pas 20,000 hommes avec lui. Nul chef un peu puissant ne voulait combattre pour faire de son égal un souverain. Et quand Alexandre descendit des Paropamises, il ne put que reculer, reculer encore, enfin reculer jusque près des Scythes. Il n'en fut pas moins livré. — Tous ces événements sont de 329. — (L'Oxus est l'Amou-Daria ou Djihoun.) VAL. P.

(56) Il y a beaucoup de variantes sur la fin de Bessus. La cruauté déployée sur ce misérable était dans l'esprit des Perses, et sous plus d'un rapport, peut-être, fut une mesure politique de la part d'Alexandre. VAL. P.

(56) L'Iaxarte ou Tanaïs d'Asie est le Sirr-Daria qui tombe dans la mer d'Aral. Alexandre n'alla point jusqu'à la mer Caspienne, qui était au moins 250 lieues à l'ouest; et jamais il ne pénétra jusque là. Mais du moins il en avait été à quelques lieues l'année précédente, lorsqu'il visitait les Mardes. — En formant un ensemble des faits précédents, on voit qu'Alexandre depuis la descente des Paropamises, avait toujours avancé sans grand obstacle, et parcouru sur une ligne droite la Bactriane, jusqu'à l'Oxus, puis la Sogdiane jusqu'au Tanaïs. Ce n'était encore ni une conquête, ni une occupation. L'ennemi suivait la vieille tactique scythe, attirer, toujours attirer l'envahisseur, l'écarter de sa base d'opérations, pour l'investir à l'improviste et le cerner dans ces steppes immenses et arides. — Mais, prudent et méthodique, Alexandre n'avançait qu'avec précaution, tenait divisés les satrapes secondaires et autres chefs, les amusait de promesses, et fondait des places fortes dans les positions qui lui semblaient convenables. De là, la ville d'Alexandrecht qu'il veut élever sur l'Iaxarte. — (La Sogdiane, qu'il achevait de parcourir de sud à nord, est en plein Turkestan : elle répond surtout aux kanats de Boukhara et de Khokan.) VAL. P.

(57) Ni Quinte-Curce, ni généralement les historiens, n'ont bien compris ce que c'étaient que les Scythes et que le dessein d'Alexandre. On croirait, à les entendre, que ce grand prince va stupidement chercher du butin et de la gloire chez un peuple pauvre et inoffensif. Le fait est que toutes ces hordes, que l'ignorance des anciens enveloppe indifféremment du nom de Scythes, vivaient de la vie de brigands, et tombaient aussi souvent qu'elles le pouvaient sur les régions fortunées du sud. Alexandre le savait, et voulait en préserver son empire. De là, le dessein d'avoir une frontière solide et la nécessité de débuter par apprendre à ces barbares qu'ils n'avaient plus affaire à un Darius. Il n'alla, du reste, pas loin au delà de l'Iaxarte, et il faut bien se garder de croire qu'il s'enfonce dans les déserts (comme on pourrait le croire par quelques mots du texte). Mais il faudrait dire qu'après avoir soumis les sept villes scythiques de l'Iaxarte, et fait la paix avec le grand kan du pays au nord, harcelé bientôt après, il passa le fleuve et battit ses ennemis. Évidemment on voulait l'attirer bien loin au nord. Pendant ce temps, la garnison macédonienne de Marakand (au sud) était assiégée par Spitamène. Il ne donna pas dans le piége et revint. VAL. P.

(58) Ces faits (sauf la mort de Spitamène) terminent la campagne de 329 ou première campagne de Bactriane et Sogdiane. Dans tout l'ensemble qui suit, l'auteur méconnaît la deuxième campagne ou campagne de 328, très-riche en événements. Divers chefs scythes se soumirent (Pharasmane de Khoaresm, etc.), d'autres combattirent Alexandre; cinq colonnes macédoniennes traversèrent la Sogdiane sur cinq lignes, et se réunirent sous Marakand; Spitamène fit encore diversion sur les derrières d'Alexandre (mais en Bactriane), et après beaucoup de courses et de faits d'armes, fut tué par ses amis les Massagètes, qui envoyèrent sa tête au vainqueur. De nombreuses colonies hérissèrent le pays; finalement Alexandre alla hiverner à Nautaque, un peu au sud de Marakand, et très au nord de Bactres. La Sogdiane était alors à très-peu près soumise; il fallut pourtant encore quelques combats en 327, et alors eut lieu la prise de Roche-Choriane (omise ici) et de Roche-Sogdienne, que défendait Oxyart. Ce triomphe termina la conquête de l'ancien empire médo-perse; mais cette troisième campagne de Sogdiane n'employa pas toute l'année, et c'est aussi en 327 que commença l'expédition en Inde. Lors donc qu'on lit un peu plus bas qu'Alexandre revint passer l'hiver à Bactres, c'est une faute à corriger : Alexandre avait passé son deuxième hiver (de 328 à 327) à Nautaque; puis, après la campagne de printemps de 327, il revint à Bactres, d'où il partit pour l'Inde, sans attendre l'hiver. — Il résulte de toute cette confusion un dérangement dans la chronologie des deux faits qui suivent (le meurtre de Clitus et le complot de Callisthènes). *Voy.* notes 59 et 60. VAL. P.

porta de grands obstacles à ce projet, et le mécontentement de l'armée donna lieu à la scène déplorable dont Clitus fut victime. Alexandre, dont il avait blessé l'orgueil, le tua de sa propre main, au milieu d'une orgie : c'était le frère de sa nourrice, l'un de ses plus fidèles amis, et de ses meilleurs généraux. Toutefois le caractère d'Alexandre n'était pas encore tellement changé, qu'il pût commettre une action si odieuse sans éprouver de remords (59). L'année suivante, ayant repris le cours de ses conquêtes, il acheva de soumettre la Sogdiane. Oxyarte, l'un de ceux qui avaient livré Bessus, et qui s'était révolté ensuite, mit sa famille en sûreté dans une forteresse, sur un rocher escarpé. Les Macédoniens parvinrent à escalader ce rocher, et s'emparèrent de la place. Parmi les captives était Roxane, fille d'Oxyarte, l'une des plus belles personnes de l'Asie. Alexandre ne voulut point abuser de ses droits, et il l'épousa. Lorsqu'Oxyarte le sut, il se rendit de nouveau à Alexandre, qui le traita avec beaucoup de distinction. Il revint encore passer l'hiver à Bactres ; et c'est alors qu'Hermolaüs (60), arrêté et interrogé, s'avoua chef d'une conspiration, et accusa Callisthènes et beaucoup d'autres personnages distingués d'être ses complices. Ils furent tous mis à mort sur-le-champ, à l'exception de Callisthènes, réservé à un sort plus cruel. Ce philosophe, dont le plus grand crime était d'avoir montré trop d'attachement aux mœurs des Grecs, et d'avoir frondé trop ouvertement les ridicules et les vices du conquérant, fut horriblement mutilé, et traîné à la suite de l'armée, dans une cage de fer, jusqu'à ce qu'il se fût soustrait lui-même par le poison à ces odieux traitements (61). Le printemps suivant, Alexandre, n'ayant plus d'ennemis devant lui, voulut en aller chercher plus loin. Les vastes régions de l'Inde, dont le nom était à peine connu, lui parurent une conquête digne de son ambition (62), et il en fit prendre la route à son armée. Après avoir passé l'Indus (63), il entra dans le pays de Taxile, prince indien, dont l'alliance lui procura une armée auxiliaire et cent trente éléphants. Guidé par Taxile, il marche vers l'Hydaspe, dont Porus, autre roi de l'Inde, gardait le passage avec toutes ses troupes. Porus combattit avec courage, mais ne put éviter sa défaite. Ce fut au passage périlleux de l'Hydaspe qu'Alexandre, s'exposant aux plus grands dangers, dit ce mot qui explique toute sa vie : « O Athéniens! à quels dangers je m'expose pour être loué par vous (64)! » Porus étant tombé en son pouvoir, il le rétablit sur son trône, et parcourut ensuite l'Inde (65), moins en ennemi qu'en maître de la terre. Il établit dans cette partie du monde plusieurs colonies grecques ; et, selon Plutarque, le nombre des villes qu'il y fit bâtir s'élevait à plus de soixante-dix. Celle de Bucéphalie dut son nom au cheval que ce prince avait toujours monté, et qui avait été tué au passage de l'Hydaspe (66). Ivre de ses succès, et ne mettant plus de terme à son ambition, il se disposait à passer l'Hyphase, dans l'espoir d'aller jusqu'au Gange (67), lorsqu'il fut arrêté par les murmures de son armée,

(59) Ce meurtre eut lieu vers le commencement de 328, à Maracand, sans doute après la jonction des cinq colonnes, mais avant les courses nombreuses et la mort de Spitamene. — Le mot qui suit (*l'année suivante*) est juste, une fois qu'on a la date vraie du meurtre. VAL. P.

(60) C'est la même année 328 (et non en 327), et c'est en Sogdiane que fut découverte l'entreprise d'Hermolas; seulement ce fut vers la fin de la campagne. L'arrestation de Callisthenes eut lieu un peu plus tard, à Cariata, sur la frontière de Bactriane et de Sogdiane, et le philosophe fut quelque temps en prison à Bactres. Quant à la réalité de la conspiration, elle ne nous semble pas plus douteuse que celle des trames de Philotas; mais elle avait moins de consistance et un tout autre caractère. Il ne faudrait pas nier que quelques grands officiers n'en aient eu connaissance. Lysimaque y fut impliqué (bien qu'on doive mettre de côté la fable du lion). Callisthenes ne fut sans doute si longtemps gardé que parce que l'on comptait obtenir des révélations, et connaître les moteurs du complot. Au reste, on a beaucoup déclamé sur la mort de Callisthènes (Sénèque surtout, qui se montre en cette occasion plus exagéré et plus faux que jamais). Le fait est cependant, quelque mystérieuse que soit demeurée toute cette affaire, que Callisthenes était loin d'être un caractère honorable ou raisonnable, et que peu d'hommes inspirent moins de sympathie que ce capricieux bel esprit, tantôt flatteur, tantôt satirique, et toujours parasite. VAL. P.

(61) Toujours en 327, et la même année que celle dont on dit plus haut : « l'année suivante, il reprit le cours, » etc. — Il est évident que ce ne peut être au printemps, ou du moins au commencement du printemps. VAL. P.

(62) Les anciens ne donnent pas d'autres motifs; mais il est permis de présumer qu'Alexandre, si plein de raison dans tous ses plans, en eut de plus solides ; et, une fois ceci posé, on se rappellera que l'empire medo-perse alla pendant un temps jusqu'au Sindh, et conséquemment contint des districts indiens, Inde citérieure (dès lors, quoi de plus simple que de vouloir réunir aux provinces conquises sur Darius III, ce qu'avait conquis Darius I[er]?); puis on réfléchira qu'Alexandre, non content de conquérir, voulait garder et mettre à l'abri de toute insulte (donc il lui fallait des frontières fortes, et, par suite, des frontières naturelles, et quelle frontière plus naturelle que le Sindh ou les monts qui en limitent le bassin à l'est? Ces motifs politiques et sages n'empêchent pas que les motifs poétiques (l'instinct d'aventures, le désir de marcher sur les traces d'Hercule et de Bacchus) n'aient eu aussi quelque puissance sur le cœur d'Alexandre; mais c'est s'aveugler à plaisir, que de donner la première place à de semblables idées. Un visionnaire ne passe pas victorieusement les glaciers du Paropamise, et ne fait pas sans commettre une faute trois campagnes contre les sauvages des steppes de Boukharie. VAL. P.

(63) Il eut beaucoup de pays à traverser avant d'en être à ce fleuve : ce pays, coupé en une foule de districts diversement régis, ne fut pas soumis sans quelque peine; mais, comme toujours, Alexandre, par la supériorité de sa politique comme par celle de ses armes, triomphait. Nul concert n'était possible entre toutes ces petites peuplades, et quelques chefs étaient toujours ses alliés. Même conduite après avoir passé le Sindh. Il voit là deux rajahs puissants, rivaux l'un de l'autre : il met à profit leur division : l'un résistera, dès lors l'autre inclinera pour lui. Cet autre est Taxile, il en fait son allié, le reconnaît roi (mais roi vassal), et le flatte sans doute de l'espoir d'ajouter à son royaume s'il en reçoit des services essentiels. VAL. P.

(64) C'est un des beaux faits d'armes d'Alexandre que ce passage de l'Hydaspe (*Djelam* ou *Behat*) et la bataille qui suivit. VAL. P.

(65) Il parcourut tout simplement le Pandjab, encore ne fut-ce que jusqu'au Setledj (Hydaspe). *Voy.* plus bas. VAL. P.

(66) C'est la première fois que dans l'article il est question des colonies (lacune grave, mais que réparent les notes ci-dessus). — Quant au chiffre 70, il ne se rapporte point aux seules colonies de l'Inde, et surtout à celles du Pandjab. — Tous ces événements, jusqu'à la sédition de l'Hyphase, sont de 327 (date incontestée, et une des bases de la chronologie d'Alexandre). VAL. P.

(67) Il ne faut pas s'émerveiller de ce mot, comme si c'eût été de la part d'Alexandre une ambition gigantesque. Il n'avait plus, après le Setledj, que le Byiah à passer pour être hors du Pandjab; et de cette rivière, s'il l'eût franchie vers le 74[e] degré de longitude est, il n'y a qu'un degré au Gange qui, de ce point, coule dans un sens généralement est. On peut penser qu'Alexandre se serait spontanément arrêté là, même sans révolte : le Byiah, ou le dos de pays entre le Bylah et le Gange, étaient la frontière orientale naturelle de son empire tel qu'il le concevait. VAL. P.

qui prirent le caractère d'une véritable sédition. Alexandre céda en frémissant, et, voulant au moins marquer le terme de ses conquêtes, il fit construire, sur le bord oriental du fleuve, douze immenses autels, semblables à des tours, et consacrés aux douze principaux dieux. Son retour fut environné de dangers (68). Revenu à l'Hydaspe, il embarqua son armée sur plus de 2,000 barques, et il descendit vers la mer, au milieu des acclamations des peuples voisins, qui accouraient de toutes parts, étonnés de la nouveauté de ce spectacle. Arrivé à la jonction de l'Hydaspe avec l'Acésines, Alexandre débarqua ses troupes, et alla faire la guerre aux Malliens et aux Oxydraques, qui n'avaient pas voulu se soumettre. Assiégeant la ville des Oxydraques, il monta le premier à l'assaut (69); mais les échelles s'étant rompues, il resta seul sur le mur, en butte aux traits des ennemis. Ses soldats lui tendaient les bras, et lui criaient de se jeter au milieu d'eux; il aima mieux s'élancer dans l'intérieur de la place, et se vit bientôt assailli par une foule d'ennemis. Il se défendit seul longtemps, reçut une grave blessure, et aurait fini par succomber, si les Macédoniens ne fussent parvenus à s'emparer de la ville. Alexandre ne tarda pas à se rétablir, mais ses soldats, ne le voyant pas paraître durant plusieurs jours, crurent qu'il était mort; et la consternation devint si grande, qu'il fut obligé de se montrer. Il subjugua ensuite les Malliens, fit prisonnier Oxycan qui s'était déclaré contre lui, et tomba à l'improviste sur Musican, autre prince indien, qui, forcé de se soumettre, et ayant repris les armes, fut vaincu et mis en croix par son ordre, avec les brachmanes qui l'avaient engagé à se révolter (70). A l'arrivée des Macédoniens dans la Pattalène, l'Océan s'offrit pour la première fois à leurs regards; et, le flux et reflux de la mer leur étant inconnu, ils n'y virent que des prodiges, et un indice de la colère des dieux. Néarque, commandant de la flotte, partit néanmoins des bouches de l'Indus pour se rendre par mer au golfe Persique, tandis qu'Alexandre alla reprendre par terre la route de Babylone. Ce prince n'ignorait pas toutes les difficultés qu'offraient les passages par la Gédrosie; mais, ayant ouï dire que Sémiramis et Cyrus y avaient perdu leurs armées, il prit cette route pour les surpasser (71). Ses troupes furent divisées en trois corps; il se mit en marche dans le pays des Orithes et la Gédrosie, s'avançant dans d'immenses déserts, où, ne trouvant ni eau ni subsistances, son armée resta pour la plus grande partie ensevelie dans les sables. Il ne ramena en Perse que le quart des soldats qui l'avaient suivi dans l'Inde. A son arrivée à Pasagarde, il châtia des satrapes prévaricateurs (72). A Suze, il épousa Barsine, fille de Darius, fit épouser la sœur de cette princesse à Ephestion, son plus cher ami; et, le même jour, fit célébrer les noces de 10.000 Macédoniens avec 10.000 Persanes. Ayant ensuite assemblé, de toutes les parties de son vaste empire, 30,000 jeunes gens qu'il nomma *épigones*, c'est-à-dire successeurs, il les fit habiller, armer et exercer suivant la coutume des Macédoniens (73). Le mécontentement de son armée, concentré depuis longtemps, éclata enfin, lorsque arrivé à Opis, sur le Tigre, il déclara, après avoir payé les dettes de ses soldats, que son intention était de renvoyer les invalides, et de ne garder auprès de lui que les hommes de bonne volonté. Cette déclaration parut n'être que le prétexte d'un véritable licenciement, et elle réveilla toutes les anciennes plaintes (74). Des murmures, on passa aux propos offensants, et la révolte finit par éclater.

(68) Le mot de retour indiquerait qu'il va reprendre la route par laquelle il est venu : on va voir qu'il n'en est rien, puisqu'il ne rétrograda directement que jusqu'à l'Hydaspe (et sans péril dans cette partie de sa course). VAL. P.

(69) *Oxydraques* n'est pas un nom propre : c'est tout simplement le nom de *kchatrias* ou guerriers. La ville anonyme ici désignée était donc une ville appartenant à la caste des Kchatrias. Peut-être se nommait-elle Kchatrilapour ou Kchatriapatam (ce que les Grecs traduisirent par ville des Oxydraques). VAL. P.

(70) Il y aurait encore dans tout ceci beaucoup de détails curieux à donner. On peut les lire dans Arrien, et nous les négligeons. Mais faisons du moins ressortir la physionomie générale de toute cette partie de l'expédition. On ne peut y méconnaître le projet bien arrêté de s'assurer le bassin du Sindh depuis le Pandjab, et de le connaître parfaitement. Il faudrait ensuite parler des établissements qu'il fit vers le delta du Sindh (un port, des chantiers, etc.). VAL. P.

(71) Ou plutôt pour préparer la soumission des mille petites hordes de toute cette côte de brigands et de sauvages. La Gédrosie est le Béloutchistan, et offre encore beaucoup des traits qu'elle présentait à l'époque d'Alexandre. Le voyage d'Alexandre dans toute cette contrée réunit l'attrait d'un voyage de découvertes et de l'*Odyssée*, comme le commencement de la conquête (le Granique, Issus, Arbelles) rappelle l'*Iliade*. On reconnaît alors chez lui, outre les talents du général, le coup d'œil du savant, du digne élève d'Aristote : il note les points importants, il fait creuser des puits, il résout l'emplacement de futures colonies; en un mot on voit partout le grand homme formé par une grande civilisation, et qui, pouvant s'intituler maître d'un immense territoire, prétend de plus ne point en être le maître nominal, et ne pas laisser sur cent points divers de petits États sans foi ni lois, sans cesse en guerre ensemble en menaçant les provinces voisines. Voilà de ces pensées qui jamais n'avaient troublé le repos des Achéménides! — Toute cette fin de l'expédition de l'Inde, et le voyage qui suivit, remplirent la plus grande partie de 326. VAL. P.

(72) Et quelques grands macédoniens. Un des plus coupables, Harpale, trésorier général à Ecbatane, avait dilapidé des sommes énormes du trésor, et s'enfuit en emportant bien encore de 25 à 30 millions et suivi de 6,000 hommes. On ne croira pas que tous ces méfaits se commissent sans connivence et sans concert des officiers les plus puissants; et ce concert supposait certainement des desseins sinistres contre Alexandre : beaucoup sans doute espéraient qu'il ne reviendrait pas, et tout prouve que son retour fut un coup de foudre pour les coupables. Qu'on médite bien ce qui va suivre, on sera encore plus convaincu que le temps seul et la hardiesse manquèrent aux malveillants. VAL. P.

(73) Evidemment Alexandre voulait se créer une *armée d'Asiatiques* disciplinés, équipés et exercés *à la macédonienne*. N'était-ce que pour doubler sa force, était-ce pour remplacer ses Macédoniens? dans cette dernière hypothèse, la défiance que trahissaient ses mesures était-elle mal ou bien fondée? Après tout ce que nous avons fait ressortir chemin faisant, nous ne doutons pas de la réponse. — Tous les faits liés au retour d'Alexandre vers le centre de l'empire se réfèrent à 325. VAL. P.

(74) Nouvelle preuve des malveillances et des manœuvres dont il vient d'être parlé. Et notez que les Macédoniens n'ayant jamais considéré l'Asie que comme une proie, non comme une patrie, et ayant toujours visé à revenir chez eux riches de dépouilles après avoir pillé, la mesure d'Alexandre était précisément de celles qui devaient leur plaire. Gorgés de butin, comblés de dons, dotés, et venant de voir leurs dettes payées, ils murmuraient qu'on leur donnât leur congé; et si Alexandre, par un décret contraire, les eût retenus près de lui au delà du temps voulu et malgré leurs blessures, ils eussent murmuré aussi, et cette fois conformément à leurs principes habituels. Comment douter, après cela, que tous les mécontentements ne fussent soufflés par des meneurs? VAL. P.

Le discours que leur tint Alexandre n'ayant pu les apaiser, ce prince saisit lui-même douze des plus séditieux, les fait conduire au supplice, et, par des reproches exprimés avec courage et éloquence, il force les autres au repentir. Les vétérans n'hésitèrent plus alors à s'en aller, et plus de 10,000 partirent pour la Grèce, comblés d'honneurs et de biens. On évalue à 300 millions les dons faits, à plusieurs reprises, par Alexandre à ses soldats, munificence sans exemple dans l'histoire. Il se rendait à Babylone, où l'attendaient les ambassadeurs de toutes les nations, et où tous les peuples venaient se prosterner devant le maître de la terre. En passant à Ecbatane, il perdit, presque subitement, son ami Éphestion, à la suite d'une orgie (75). La mort de ce favori le plongea dans l'affliction la plus profonde, et il se porta à des excès de fureur et de rage. Selon quelques auteurs, il fit pendre le médecin Glaucias, parce qu'il n'avait pu guérir son ami; mais Arrien révoque ce fait en doute. Résolu d'accorder les honneurs divins à Éphestion, Alexandre se proposait de dépenser 10,000 talents pour sa pompe funèbre et pour son tombeau; mais tous ces grands préparatifs ne furent que de vains projets, et les artistes, les musiciens qu'il avait rassemblés au nombre de 3,000 pour célébrer les jeux funèbres de son favori, servirent pour ses propres funérailles. Retenu par de sinistres présages, il balança quelque temps à entrer dans Babylone. Les prêtres chaldéens, secondant les vues des satrapes prévaricateurs, avaient fait parler à leur gré l'oracle de Bélus, et ils faisaient tous leurs efforts pour tenir Alexandre éloigné de Babylone, dans la crainte que ce prince ne les dépouillât de leurs richesses pour rebâtir le temple de Bélus. Alexandre erra aux environs de cette ville, plein d'incertitude, et livré à la plus ridicule superstition (76). Anaxarque et d'autres philosophes l'ayant fait rougir de sa faiblesse, il la surmonte enfin; mais à peine est-il rentré dans Babylone qu'il s'en repent, et s'emporte contre ceux qui le lui ont conseillé. Son palais se remplit de prêtres, de devins. Cependant il donne audience à un grand nombre d'ambassadeurs, parmi lesquels on distingue ceux de la Grèce. Les projets qu'il médite sont plus grands encore que tout ce qu'il vient d'exécuter; il veut avoir une flotte de mille navires, plus forts que les trirèmes; faire creuser des ports et construire des arsenaux; il veut se venger des Arabes qui ont refusé de se soumettre, subjuguer ensuite Carthage, la Libye et l'Ibérie; enfin il veut tout envahir jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Arrien pense qu'il ne se serait point arrêté, tant qu'il lui serait resté quelques régions à conquérir. L'orgueil qui, selon Bossuet, monte toujours, poussait ses desseins jusqu'à l'extravagance mais les longs rêves de l'ambition allaient s'évanouir; le rôle éclatant et terrible qu'avait joué Alexandre touchait à sa fin. A peine rentré à Babylone, il meurt d'intempérance, l'an 324 (77) avant J.-C. (le 29 thargelion), âgé d'environ 32 ans (78), au milieu des débauches et des dissolutions de toute espèce (79), après avoir vu mourir des mêmes excès la plus grande partie de ses courtisans; il meurt au bout de onze jours de maladie; et cet empire si vaste, que soutenait seule une main puissante, tombe avec lui, et devient un théâtre de guerres sans cesse renaissantes, une proie que s'arrachent et se partagent ses lieutenants. Plutarque combat par de fortes raisons les soupçons de l'empoisonnement d'Alexandre, attribué par quelques historiens à Antipater, et même à Aristote. Le journal de sa maladie, qu'il rapporte, ainsi qu'Arrien, suffit pour prouver qu'elle n'eut pas d'autre cause que l'intempérance (80). Il mourut sans dé-

(75) Aussi en 325. Éphestion n'aurait-il pas été empoisonné pour arrêter plus sûrement à la mort d'Alexandre? Mourir d'avoir trop bu est fort singulier, à moins qu'on ne meure en quelques heures. Éphestion eut le temps de prendre des remèdes, puisque Glaucias lui en administra de mauvais; et si Alexandre fit mettre Glaucias en croix, est-ce simplement parce que le médecin s'était trompé? — On a omis dans l'article, après la mort d'Éphestion, une belle expédition d'Alexandre contre les Cosséens (habitants du Khousistan), peut-être en 324. VAL. P.

(76) Voilà ce qu'on lit chez les historiens. Mais voulant juger d'après les faits avérés, nous qui venons de reconnaître en Alexandre une âme si ferme, un sens si droit, une politique si habile, admettrons-nous ces superstitions comme personnelles au grand roi? Ces présages sinistres, et qui retardaient son entrée, étaient-ce les prêtres qui les imaginaient pour l'arrêter, ou bien était-ce lui qui commandait de les proclamer pour justifier ses retards? A notre avis, Alexandre *se croyait en danger à Babylone*, et ne voulut y mettre les pieds qu'après avoir organisé ce qu'il jugeait à propos pour sa sûreté. VAL. P.

(77) La date d'année est bonne. On a beaucoup flotté entre 324 et 323, et en ce moment 323 semble prévaloir. C'est à tort. Il manque la date du mois : c'est la fin de mai ou tout à fait le commencement de juin (2 juin), car c'était un 28 dæsius macédonien qu'on a par erreur identifié avec un 28 hécatombæon athénien (le calendrier macédonien, lunaire comme celui des Athéniens, n'ayant pas de mois embolismique comme celui-ci), et qu'il faut identifier au 29 thargelion de Plutarque. Cette date (29 th.) est aussi celle de la mort de Diogène, qui eut lieu, sinon le même jour que celle d'Alexandre, du moins vers le même jour, et au moment où il se rendait aux jeux olympiques. Or, on ne célébra de jeux olympiques qu'en 324, non en 323. Une petite difficulté c'est que Démosthène, dit-on, prononça son discours contre Harpale sous Anticlès, vers le temps de la mort d'Alexandre, et que tous les historiens mettent cette mort sous Hégésias, qui remplaça Anticlès dans l'archontat. Cette contradiction apparente nous semble au contraire tout expliquer à merveille. Alexandre mourut sous Anticlès, trente et un jours avant l'avènement d'Hégésias; la nouvelle arriva dans Athènes sous Hégésias, et l'on s'habitua naturellement à identifier la mort d'Alexandre et l'archontat d'Hégésias. P. VAL.

(78) 32 ans et 8 mois. Les historiens exacts sont d'accord sur ce point. — Ceux qui le font mourir en août 324 ne lui donnent que 32 ans (solaires) moins un mois (mais 32 ans 10 mois lunaires). VAL. P.

(79) Il y a sans doute de l'exagération dans ce tableau : s'il est vrai qu'Alexandre, à cette époque, n'était pas sobre tous les jours, on peut se convaincre que jamais il ne s'était plus activement, plus noblement occupé d'organisation, d'administration, de préparatifs de tout genre, et, à quelques orgies près, on pourrait le proposer pour modèle à tous les princes. (*Voy.* note 48.) VAL. P.

(80) Ce journal ne prouve qu'une chose, c'est que la maladie d'Alexandre ne fut d'abord qu'une irritation provenant soit de ses fatigues, soit des deux orgies chez Médon; il ne prouve pas que le septième ou huitième jour on ne profita pas de son état pour l'empoisonner. Le bulletin du 9 surtout est très-remarquable et peut donner beaucoup à penser. Si d'ailleurs Alexandre fut *empoisonné* (non dans un festin, mais *dans des médicaments*), il est très-clair que ceux qui firent l'empoisonnement *eurent action sur la rédaction des bulletins*, et nous ne voyons pas quel médecin eût osé écrire autrement qu'il ne plaisait aux Perdiccas, aux Léonat, aux Pithon, aux Lysimaque et aux Ptolémées, si impatients de dépecer le nouvel empire. Somme toute, sans dire en aucune façon

signer d'héritier Quelques auteurs prétendent qu'interrogé par ses amis à qui il laisserait son empire, il répondit : « Au plus puissant ; » d'autres affirment qu'il ajouta : « Je prévois que ma mort sera « célébrée par de sanglantes funérailles (81). » Après beaucoup de troubles et d'agitations, les généraux se décidèrent à reconnaître pour roi Aridée, fils de Philippe, et d'une courtisane de Thessalie (82), et se partagèrent entre eux, sous le nom de satrapies, les provinces qui formaient alors l'empire macédonien. Antipater eut la Macédoine et la Grèce ; Ptolémée, fils de Lagus, l'Égypte ; Laomédon, la Syrie et la Phénicie ; Antigone, la Lycie, la Pamphilie et la grande Phrygie ; Cassander, la Carie ; Philotas, la Cilicie ; Léonatus, la petite Phrygie, jusqu'à l'Hellespont ; Méléagre, la Lydie ; Eumène, la Cappadoce et la Paphlagonie ; Pithon, la Médie ; Lysimaque, la Thrace. Les provinces les plus éloignées, depuis l'Assyrie jusqu'à l'Inde, furent laissées à ceux qui les avaient reçues d'Alexandre. Perdiccas, à qui ce prince avait donné son anneau en mourant, fut nommé premier ministre d'Aridée, trop jeune pour gouverner par lui-même (83). D'après la dernière volonté d'Alexandre, on devait porter son corps dans le temple de Jupiter-Ammon ; mais Ptolémée s'en empara et le fit inhumer à Alexandrie dans un cercueil d'or (84). On lui rendit les honneurs divins, non-seulement en Égypte, mais dans le reste du monde ; et tel fut l'ascendant de ce génie extraordinaire, que les peuples de l'Orient et de l'Occident le regardèrent comme un dieu. Parmi les historiens du vainqueur de l'Asie, les uns l'ont mis au rang des dieux par ses vertus, et les autres l'ont fait descendre, par ses vices, au commun des hommes. Ceux-ci veulent que la fortune ait tout fait pour lui, et ceux-là, qu'il ait tout fait pour sa fortune. Selon Montesquieu, ce fut pour étendre les limites de la civilisation qu'il entreprit de renverser toutes les barrières que la nature semblait avoir mises entre l'Europe et l'Asie. « Ce fut pour réaliser ce beau « dessein, ajoute Montesquieu, qu'il résista à ceux « qui voulaient qu'il traitât les Grecs comme mal« tres, et les Perses comme esclaves : il ne songea « qu'à unir les deux nations, et à faire perdre les « distinctions du peuple conquérant et du peuple « vaincu. Il abandonna, après les conquêtes, tous « les préjugés qui lui avaient servi à les faire ; il « prit les mœurs des Perses pour ne pas désoler les « Perses, en leur faisant prendre les mœurs des « Grecs.... Il ne laissa pas seulement aux peuples « vaincus leurs mœurs ; il leur laissa encore leurs « lois civiles, et, souvent même, les rois et les gou« verneurs qu'il avait trouvés.... Il voulait tout con« quérir pour tout conserver ; il respecta les tradi« tions anciennes, et tous les monuments de la gloire « ou de la vanité des peuples.... et, quelque pays « qu'il parcourût, ses premières idées, ses premiers « desseins, furent toujours de faire quelque chose « qui pût en augmenter la gloire et la puissance. » Ces considérations sur le conquérant macédonien n'ont pas paru à ses détracteurs dignes de la sagacité de Montesquieu, et l'opinion de M. de Ste-Croix, qui l'a traité avec plus de sévérité, a trouvé un assez grand nombre de partisans. S'il s'illustra par quelques vertus, par des actes de générosité, et par des vues profondes, il finit aussi par des excès de luxe, de prodigalité, de débauche, et même de cruauté, que l'histoire ne lui a point pardonnés. Son intempérance habituelle (Athénée et Justin rapportent qu'Alexandre s'enivra cinq jours de suite, et que huit jours après il en fit encore autant), ses débauches avec l'eunuque Bagoas, le meurtre de Clitus, l'assassinat de Parménion, le supplice de Callisthènes, le sac de plusieurs villes indiennes, le massacre des brachmanes, sont des taches éternelles à sa mémoire (85). Si, dans l'espace de dix ans, il fonda un empire aussi vaste que celui que les Romains élevèrent en dix siècles, la chute de ce même empire fut aussi prompte et aussi déplorable que sa naissance avait été brillante et rapide. Alexandre avait les traits réguliers, le teint beau et vermeil, le nez aquilin, les yeux grands et pleins

qu'Alexandre périt empoisonné, nous pensons que s'il s'était sauvé de cette maladie, il aurait eu bien de la peine à vivre longtemps encore. Les vaincus s'habituaient à lui et l'aimaient ; son mariage devait sous peu lui donner des héritiers ; son pouvoir se consolidait, puisque la conquête était finie et que l'organisation marchait à grands pas. Tout cela mettait au néant les rêves des ambitieux de l'armée : il fallait se hâter d'effectuer ce que n'avait pas fait le hasard, la disparition d'Alexandre, sous peine d'être à jamais simples généraux et satrapes soumis. VAL. P.

(81) Ce n'étaient point des vœux, c'étaient des prophéties. VAL. P.

(82) On reconnut deux rois collègues, l'un incapable (Aridée, à peu près en état d'enfance), l'autre encore à naître, le fils dont peut-être Roxane était enceinte (effectivement ce fut un fils, Alexandre Aigus). Cette double nomination fut un compromis entre deux opinions diverses qui voulaient chacune un roi unique, *le roi à naître* ou *le roi crétin* : c'était une chance de plus ouverte aux ambitions et aux prétextes de guerre que ce moyen terme. Ptolémée, plus franc, avait ouvert auparavant l'avis d'un *partage sans autre forme*. Le partage n'eut pas moins lieu en fait, mais nominalement les généraux ne furent d'abord censés que satrapes. C'est ce que nous appelons le partage de Babylone (remanié deux ans après à Trisparadis). VAL. P.

(83) Le vrai titre de Perdiccas est plutôt celui de régent. Du reste, il délégua partie du pouvoir à quatre sous-régents, dont deux en Europe (Antipater et Cratère) et deux en Asie (Léonat et Méléagre). — Quant à la jeunesse d'Aridée, c'est une erreur. VAL. P.

(84) Cette pompe funéraire, très-dispendieuse, fit extrêmement d'honneur à Ptolémée ; et la possession de la tombe d'Alexandre fut comme un talisman qui, de longue main, lui assurait la royauté. VAL. P.

(85) L'opinion dominante aujourd'hui sur Alexandre est celle dont nous venons de nous rendre l'organe. Il faudrait plutôt ajouter que retrancher à l'éloge de Montesquieu. Tout ce que l'on pourrait dire pour restreindre la gloire de ce grand prince, c'est que ses succès ne lui sont pas absolument personnels, et que la civilisation grecque en général, l'excellente organisation des troupes créées par Philippe, l'éducation puisée pendant vingt ans dans la conversation de cet illustre père, et aussi les admirables leçons d'Aristote, préparèrent la réussite d'Alexandre. Ces observations sont justes : sans doute Alexandre n'est point de ces hommes qui se sont formés tout seuls, qui ont tout créé autour d'eux, qui ont tout improvisé ; mais il profita merveilleusement des précédents, des circonstances, et autant il est peu vrai de voir en lui un homme né de lui-même, autant il serait injuste de nier les hautes qualités qu'il eut à lui en propre. Il réunit surtout à nos yeux la triple gloire d'avoir toujours eu des vues hautes, humaines et civilisatrices, en dépit des étroits préjugés des Macédoniens, de ne s'être jamais endormi ou affaissé sous le succès (notes 48, 57, 79), et enfin de nous sembler, au moment où il mourut, à la veille d'ajouter encore à sa gloire, à ses bienfaits et à la civilisation du monde. Sa mort fut certainement une des plus grandes calamités dont un vaste territoire ait eu jamais à gémir. P—OT.

de feu, les cheveux blonds et bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche, la taille moyenne et dégagée, le corps bien proportionné, et fortifié par un exercice continuel. Son portrait est maintenant connu, grâce à un hermès sur lequel est son nom, trouvé dans une fouille près de Tivoli, et conservé longtemps au musée royal. Cet hermès a fait retrouver le portrait du héros macédonien dans un camée et sur plusieurs médailles, d'après lesquelles a été gravé le portrait de la collection de Landon. L'histoire d'Alexandre a été écrite par un grand nombre d'auteurs; mais ce prince semblait prévoir ce qui lui arriverait, lorsqu'il enviait à Achille le bonheur d'avoir eu un chantre tel qu'Homère. Les plus anciennes histoires d'Alexandre sont perdues, et il paraît, par ce que dit Arrien, que celles de Ptolémée et d'Aristobule sont les seules à regretter, quoiqu'ils eussent plutôt écrit des mémoires que des histoires. Parmi les historiens qui nous restent, Arrien passe pour avoir écrit avec le plus d'impartialité et de jugement. Le 17[e] livre de Diodore de Sicile est tout entier consacré à Alexandre; mais cet écrivain a employé de mauvais mémoires; Plutarque, d'après son plan, nous a donné plutôt la biographie de ce prince que son histoire. Quinte-Curce, le plus connu de tous ceux qui nous restent, a écrit en rhéteur éloquent plus qu'en historien exact; mais il faut lui rendre la justice d'avoir distingué les belles qualités qu'Alexandre devait à la nature, d'avec les vices qu'il avait contractés dans une prospérité sans exemple. Les récits de tous ces historiens ont été discutés, avec beaucoup de sagacité et de profondeur, dans l'ouvrage intitulé : *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre*, par M. de Ste-Croix (86). M—D.

ALEXANDRE, fils de Polyperchon, joua un rôle assez important dans la Grèce. Se trouvant à la tête d'une armée considérable, il s'empara du Péloponèse, et vit son alliance successivement recherchée par Antigone et par Cassandre, qui étaient à la tête des deux factions contraires. Il venait de conclure un traité avec le dernier, lorsqu'il fut assassiné auprès de Sicyone, l'an 314 avant J.-C., par Alexion, et quelques autres qui feignaient d'être de son parti. C—R.

ALEXANDRE, fils d'Amestris, reine d'Héraclée, et de Lysimaque, l'un des lieutenants d'Alexandre, fut élevé à la cour de son père, à qui la Thrace et la Chersonèse étaient échues en partage. Après la mort d'Agathoclès, ne croyant plus pouvoir y rester en sûreté, il s'enfuit avec Lysandra, veuve de ce prince, chez Séleucus, roi de Syrie. Lysimaque ayant été tué dans la bataille contre Séleucus, Alexandre, à force de prières, obtint son corps de Lysandre; et, l'ayant emporté dans la Chersonèse il lui fit ériger un tombeau entre Cardie et Partye. Il fut l'un des trois compétiteurs qui se disputèrent le trône de la Macédoine après la mort de Sostènes, l'an 278 avant J.-C.: mais il n'y réussit pas, et on ignore ce qu'il devint. C—R.

ALEXANDRE, troisième fils de Persée, dernier roi de Macédoine, était encore dans l'âge le plus tendre, lorsque Persée fut défait par Paul-Émile, l'an 168 avant J.-C. Alexandre fut confié, avec sa sœur, avant la bataille, à la garde de Jon de Thessalonique, un des favoris du roi; mais ce Macédonien infidèle, voyant son maître vaincu, et fuyant devant les Romains, leur livra ces enfants qui furent conduits à Rome, ainsi que toute leur famille, et marchèrent devant Persée, à la suite du char de Paul-Émile. La vue de ces enfants attira, dit Plutarque, les regards de tous les Romains, et excita une pitié universelle. Alexandre fut d'abord conduit à Albe, où on le gardait étroitement, avec son père; mais, après la mort de ce dernier, il revint à Rome, où il apprit le métier de ciseleur et de tourneur, et se fit distinguer par la délicatesse et le fini de ses ouvrages. La langue romaine lui devint bientôt familière, et il obtint une charge de greffier, dans laquelle il mérita des louanges par son zèle et son intelligence. Tels furent, jusqu'à sa mort, les obscurs succès et le triste emploi d'un prince qui pouvait hériter du trône d'Alexandre le Grand. L—S—E.

ALEXANDRE, fils de Pyrrhus, roi d'Épire, voulant venger la mort de son père, entra dans la Macédoine avec une armée, pendant qu'Antigone était occupé dans la Grèce. Celui-ci étant venu pour le combattre, fut abandonné par la plus grande partie de ses troupes, et Alexandre s'empara de toute la Macédoine; mais Démétrius, ayant rassemblé une nouvelle armée, le dépouilla non-seulement de sa conquête, mais encore de ses propres États. Alexandre se réfugia dans l'Acarnanie, d'où il fut bientôt rappelé par les Épirotes. Il épousa Olympias, sa sœur, et en eut trois enfants, Pyrrhus, Ptolémée, et Phthie qui fut mariée à Démétrius, roi de Macédoine. Ils étaient encore fort jeunes lorsque leur père mourut; Olympias, leur mère, gouverna l'Épire en leur nom. Alexandre avait fait, sur la tactique, un ouvrage qu'Arrien et Élien citent avec éloge, mais qui ne nous est pas parvenu. C—R.

ALEXANDRE, roi d'Épire, fils de Néoptolème et frère d'Olympias, alla très-jeune à la cour de Philippe, son beau-frère. Lorsqu'il fut parvenu à l'âge de vingt ans, Philippe le fit roi de l'Épire, soit en détrônant Arymbas, soit après la mort de ce prince. Il lui donna ensuite en mariage Cléopâtre sa fille, et fut tué lui-même dans les fêtes qu'il célébra à cette occasion. Les Tarentins ayant appelé Alexandre à leur secours contre les Bruttiens, ce prince ambitieux s'empressa de donner en Italie l'espoir d'en faire la conquête. Il eut d'abord quelques avantages; mais les Lucaniens et les Bruttiens, s'étant réunis, lui livrèrent un combat dans lequel il fut tué

(86) L'ouvrage de Ste-Croix est certes le fruit de beaucoup d'études, et on peut en tirer infiniment. Mais il n'a pas vu son héros avec assez de hauteur et d'indépendance. Il n'a pas d'opinion fixe à son égard. Ame honnête et candide, il veut en principe blâmer Alexandre de ses vices, et de là son indulgence pour Quinte-Curce; puis, quand il est aux détails, il blâme, il est vrai, mais on sent qu'il ne trouve pas autant à blâmer qu'il l'avait imaginé à l'avance. Il y a quelque chose de gauche et de contraint dans la teneur de ses reproches. Ste-Croix n'en est pas moins jusqu'ici l'homme qui a le mieux mérité de ceux qui veulent étudier la vie d'Alexandre. Il ne s'agit, pour en tirer tout le fruit, que d'envisager les faits d'un peu plus haut. VAL. P.

l'an 328 avant J.-C. Alexandre le Grand se préparait à entrer dans l'Hyrcanie, lorsqu'on lui annonça la mort de son oncle ; il en fit porter le deuil à son armée C—R.

ALEXANDRE, troisième fils de Cassandre, roi de Macédoine, disputa le trône à Antipater, son frère, après la mort de Philippe son aîné. Antipater, croyant que Thessalonice, leur mère, favorisait les prétentions de son frère, les fit mourir de la manière la plus barbare ; et, comme il était soutenu par Lysimaque, son beau-père, Alexandre eut recours à Pyrrhus, roi d'Épire, et à Démétrius, fils d'Antigone. Le premier vint sur-le-champ, et, après s'être fait payer sa protection par la cession de quelques provinces, il força Antipater à en venir à un accommodement avec son frère. Il ne se fut pas plutot retiré, que Démétrius arriva. Alexandre, embarrassé de sa présence, chercha, dit-on, à le faire assassiner, et Démétrius le prévint, en le faisant tuer lui-même, ainsi que toute sa suite, l'an 195 avant J.-C. Alexandre avait épousé Lysandra, fille de Ptolémée Lagus, et d'Eurydice. Après l'avoir ainsi assassiné, Démétrius réunit l'armée macédonienne à la sienne, et se fit proclamer roi de Macédoine. C—R.

ALEXANDRE (BALAS), roi de Syrie, se disant fils d'Antiochus Épiphanes, n'était, selon les historiens les plus dignes de foi, qu'un aventurier et un fourbe, étranger à la race des Séleucides. La politique et la haine se servirent de lui pour renverser Démétrius Soter, roi de Syrie, qui s'était rendu odieux à ses sujets et aux rois ses voisins. Démétrius avait contre lui, non-seulement les rois de Cappadoce, de Pergame et d'Égypte, mais encore le sénat romain, et surtout un certain Héraclide, frère de Timarque, gouverneur de Babylone, qu'il avait exilé à Rhodes. Cet homme audacieux et rusé se concerta secrètement avec les ennemis de Démétrius, pour lui susciter un adversaire dangereux ; il choisit à Rhodes un jeune homme d'une extraction basse, nommé Balas ; et, après lui avoir appris à jouer le rôle auquel il le destinait, il le fit passer pour fils d'Antiochus Épiphanes, et réclama ses droits à la couronne de Syrie. Il conduisit Balas à Rome avec Laodice, véritable fille d'Antiochus, qui, s'étant laissé gagner, servit à donner à l'imposture un air de vraisemblance. Le sénat, charmé de trouver une occasion de se venger de Démétrius, reconnut Balas pour fils d'Antiochus, lui permit, par un décret, de faire valoir ses droits, et recommanda aux alliés du peuple romain de l'aider dans cette entreprise. Polybe, qui alors se trouvait à Rome, assure que toute la ville était convaincue de l'imposture de Balas, et que la surprise fut extrême lors de la publication du décret en faveur de cet aventurier. Précédé en Syrie par les ordres du sénat, l'imposteur fut joint bientôt par des troupes nombreuses, que lui envoyèrent successivement Ariarathe, Ptolémée et Attale. Lorsqu'il se fut rendu maître de Ptolémaïde, les Syriens mécontents vinrent encore grossir son armée. Démétrius marcha contre lui, et gagna la première bataille ; mais l'imposteur reçut de nouveaux secours, et, soutenu par les Romains et par Jonathas, grand prêtre des Juifs, il marcha lui-même contre Démétrius. Dans une seconde bataille, l'an 151 avant J.-C., il lui arracha la couronne et la vie, et resta maître du royaume syrien. L'heureux imposteur envoya aussitôt une ambassade à Ptolémée, roi d'Egypte, pour lui demander en mariage sa fille Cléopâtre, qui lui fut accordée. Enivré alors de tant de succès, il ne songea plus qu'à satisfaire son penchant pour l'oisiveté, le luxe et la débauche, laissant tout le poids des affaires à son favori Ammonius, homme ombrageux et féroce, qui fit gémir les Syriens sous un despotisme cruel. Le fils de Démétrius profita alors de l'indignation publique pour rallier une foule de mécontents. Il se mit en devoir de marcher contre l'usurpateur, qui, effrayé de la défection des Syriens, se hâta d'appeler à son secours Ptolémée, son beau-père. Ce prince s'avança en Syrie avec une armée puissante ; mais, arrivé à Ptolémaïde, il s'empara de cette place et de plusieurs autres, et se déclara contre son gendre, qu'il accusa d'avoir attenté à sa vie. Les historiens sont partagés sur cette circonstance. Les uns croient à la réalité de ce complot ; d'autres assurent que Ptolémée ne fut dirigé que par l'ambitieux projet de réunir sur sa tête les couronnes de Syrie et d'Egypte. Quoi qu'il en soit, s'étant uni au jeune Démétrius, il fit épouser à son nouvel allié sa fille Cléopâtre, qui abandonna sans peine l'imposteur Balas, contre lequel les habitants d'Antioche se révoltèrent. Ce dernier était en Cilicie, lorsqu'il apprit à la fois l'infidélité de son épouse, la perfidie de Ptolémée, et la révolte d'Antioche. Il rassembla à la hâte une armée, et s'avança vers la capitale ; mais il fut vaincu, détrôné et ensuite poignardé par un chef arabe, auprès duquel il était allé chercher un asile, et sa tête fut envoyée à Démétrius : il avait régné 4 ans. L'auteur du 1[er] livre des *Machabées* paraît croire qu'Alexandre Balas était réellement le fils d'Antiochus IV, et Polybe, qui pense le contraire, était l'ami de Démétrius Soter, ainsi qu'il l'a dit lui-même. Au reste, il est sûr qu'Alexandre Balas n'était pas sans mérite. Il aimait les lettres, et s'entretenait fréquemment avec les savants et les philosophes : ce qui doit, au moins, faire supposer qu'Héraclide, avant de le mettre en scène, avait soigneusement veillé à son éducation. B—P.

ALEXANDRE II, roi de Syrie, surnommé ZABINAS, mot qui, en syriaque, signifie esclave acheté, n'était qu'un imposteur, fils d'un fripier d'Alexandrie, que Ptolémée Physcon, roi d'Egypte, suscita contre Démétrius Nicanor, roi de Syrie, en haine de ce prince qu'il voulait détrôner. Zabinas, soutenu par le roi d'Égypte, eut l'adresse de se faire passer pour fils d'Alexandre Balas, dont il réclama l'héritage. Tout favorisait son imposture, son âge, sa taille, ses traits, et le gouvernement tyrannique de Démétrius. Dès qu'Alexandre parut en Syrie, les peuples, qui désiraient un changement, se déclarèrent en sa faveur, sans approfondir ses droits, dont le plus réel fut une victoire qu'il remporta près de Damas sur Démétrius, qui se réfugia à Tyr, où il fut assassiné. L'imposteur monta sur le trône, l'an 126 avant J.-C., aux acclamations des peuples, et s'empara d'une

partie de la Syrie ; mais s'étant cru assez puissant pour ne pas s'assujettir à la honte d'un tribut annuel que Ptolémée Physcon exigeait de lui pour l'avoir aidé à monter sur le trône, ce refus irrita le roi d'Égypte, qui prit aussitôt le parti d'Antiochus Épiphanes, roi légitime, et entra en Syrie avec une puissante armée. Zabinas fut vaincu, et forcé de se réfugier à Antioche. N'ayant plus alors de quoi payer ses soldats, il leur permit de piller le temple de la Victoire, et prit lui-même la statue de Jupiter, qui était d'or massif. Irrités de ce sacrilége, les habitants se révoltèrent contre Zabinas, et le chassèrent, au moment où Ptolémée Physcon s'avançait vers Antioche, à la tête d'une armée ; les troupes de Zabinas n'osèrent point hasarder une seconde bataille, et se dispersèrent. L'imposteur, abandonné, s'embarqua sur un petit navire qui mettait à la voile pour la Grèce ; mais il fut pris en mer par un corsaire, et livré au roi d'Égypte, qui le fit mourir, après un règne de 4 ans. B—P.

ALEXANDRE JANNÉE, roi des Juifs, 3e fils d'Hircan, succéda à son frère Aristobule, l'an 102 avant J.-C., et prit, comme lui, le titre de roi, qu'il réunit à la dignité de grand prêtre. Voyant la Syrie en proie à des guerres civiles, il voulut l'envahir ; mais il se vit forcé de lever le siége de Ptolémaïde, pour aller défendre ses propres sujets contre Ptolémée Lathyre, roi d'Égypte, qui le défit sur les bords du Jourdain. Alexandre fut secouru par la propre mère de Ptolémée, qui voulait détrôner son fils ; il mit la Palestine à couvert de toute invasion, fit le siége de Gaza, qu'il voulait punir ; et, ayant pris par trahison cette malheureuse ville, il en égorgea les habitants, et la réduisit en cendres. A son retour à Jérusalem, il fut insulté par les habitants, et ne voulant plus confier la garde de sa personne à un peuple qu'il ne pouvait ni intimider ni gagner, il prit à sa solde 6,000 étrangers. Alexandre, fatigué par les clameurs des mécontents, sortit de Jérusalem pour aller porter la guerre en Arabie. Il n'y fut pas heureux. Sa défaite ayant augmenté l'audace des mécontents, ils se révoltèrent, et Alexandre marcha contre ses propres sujets. Cette guerre civile dura six ans, et coûta la vie à plus de 50,000 Juifs. Accablés par les troupes royales, les rebelles implorèrent le secours de Démétrius Eucaérus, qui parut en Judée avec une armée formidable. On en vint à une bataille, dans laquelle Alexandre fut vaincu, selon le récit de Josèphe, qui ne s'accorde pas avec l'auteur du 4e livre des *Machabées*, suivant lequel Alexandre fut vainqueur. Quoi qu'il en soit, la retraite du roi de Syrie permit à Alexandre de marcher de nouveau contre les Juifs rebelles, qu'il tailla en pièces. Il en fit crucifier huit cents le même jour, et, au même moment, on égorgea leurs femmes et leurs enfants : ces atrocités s'exerçaient pendant un festin qu'Alexandre donnait à ses concubines, dans un pavillon d'où elles purent repaître leurs regards de cet horrible spectacle. Josèphe ajoute que ce dernier trait fit donner à Alexandre le surnom de *Thracide*, ou Thrace, peuple fameux par sa barbarie. Alexandre ayant étouffé la rebellion par la terreur, recommença ses incursions au dehors, et conquit en trois ans un grand nombre de places en Syrie, en Phénicie, en Arabie et en Idumée. Il revint à Jérusalem, où il fut reçu en vainqueur, reprit le cours de ses conquêtes, et mourut d'intempérance devant le château de Ragaba, dont il faisait le siége, l'an 76 avant J.-C., après un règne de 27 ans. Il laissa deux fils, Hircan et Aristobule, et remit, en mourant, les rênes de l'État à sa femme Alexandra. B—P.

ALEXANDRE, fils d'Aristobule II, roi de Judée, fait prisonnier avec son père, et amené à Rome par Pompée, s'évada, reparut en Judée, et renouvela une guerre funeste aux Juifs. Cette nation était alors gouvernée par Hircan, que Pompée avait mis sur le trône. Alexandre, ayant rassemblé une armée de 10,000 fantassins et de 1,500 chevaux, s'empara de plusieurs forteresses au pied des montagnes de l'Arabie, et fit de là des excursions en Judée. Hircan, hors d'état de résister, implora le secours des Romains. Marc-Antoine, envoyé par Gabinius, gouverneur de Syrie, défit Alexandre près de Jérusalem ; et ce prince, vaincu, se renferma dans la ville d'Alexandrion, où Gabinius l'assiégea. Alexandre fit alors des propositions de paix qui furent acceptées ; mais ayant repris les armes pour servir la cause de César, qui avait relâché Aristobule, son père, il remporta d'abord quelques avantages sur le parti de Pompée ; abandonné ensuite par une partie de ses troupes, et serré de près, à son tour, par Gabinius, il hasarda près du mont Thabor, avec environ 30,000 hommes qui lui restaient, une bataille qui finit par la défaite totale des Juifs, dont 10,000 furent tués. Alexandre tomba quelque temps après au pouvoir de Métellus Scipion, qui lui fit trancher la tête à Antioche, l'an 49 avant J.-C. B—P.

ALEXANDRE SÉVÈRE (MARCUS AURELIUS SEVERUS ALEXANDER), empereur, avait pour nom de famille ALEXIANUS. Il naquit à Arco, en Phénicie, vers l'an 209, et eut pour père Génésius Marcianus, de qui on ne sait rien, si ce n'est qu'il était Syrien, et qu'il fut consul. Sa mère, Mammæa, était fille de Mœsa, et sœur de Sœmias, mère d'Héliogabale ; de sorte qu'Alexianus était cousin germain de cet empereur. Quoique d'une famille connue par la dissolution de ses mœurs, Mammæa se faisait respecter par un grand caractère, et on la croyait même attachée aux maximes du christianisme. Elle mit beaucoup de soins à développer chez son fils les qualités de l'esprit, aussi bien que celles du corps, et les excellentes dispositions du jeune Alexien secondèrent parfaitement ses intentions. Lorsque les excès d'Héliogabale firent concevoir l'espérance qu'il terminerait bientôt son odieuse carrière, Mœsa, son aïeule, eut l'adresse de lui faire adopter son cousin, qui n'était que de quelques années plus jeune que lui. Il le nomma César, et changea le nom d'Alexianus en celui d'Alexandre, auquel on ajouta le surnom de Sévère. Héliogabale chercha d'abord à corrompre son fils adoptif, sous prétexte de diriger son éducation ; Mammæa s'y opposa fortement : son ascendant sur son fils suffisait pour détruire les mauvais exem-

ples et les maximes pernicieuses de la cour, et pour inspirer au jeune Alexandre des pensées dignes de sa haute fortune. Héliogabale conçut alors contre lui une telle haine, qu'il essaya de le faire périr par le poison. Trompé dans ce détestable projet par la vigilance de Mamæa, il l'attaqua, peu après, ouvertement; mais le jeune Alexandre s'était tellement concilié la faveur de la garde prétorienne, qu'elle prit les armes pour le défendre. Ses menaces obligèrent l'empereur de venir au camp, et de se réconcilier, du moins en apparence, avec son fils adoptif. Ce rapprochement forcé ne pouvait être durable: Héliogabale complotait la mort d'Alexandre, lorsqu'il fut tué lui-même, ainsi que sa mère, dans une sédition de soldats prétoriens, qui élevèrent aussitôt Alexandre à la dignité impériale, en 122. Il avait alors treize ans. Le sénat confirma ce choix. On offrit à Alexandre le nom d'Antonin; mais il le refusa par modestie; et la même défiance de ses forces, portée beaucoup trop loin, fit qu'il abandonna l'administration de l'État à sa mère et à son aïeule : toutefois, l'empire n'eut point à se plaindre de la manière dont elles exercèrent le pouvoir suprême. Les grandes places furent données à des hommes dignes de les occuper; le célèbre jurisconsulte Ulpien fut préfet du prétoire. Mamæa veilla plus que jamais sur Alexandre, désirant que cet empereur fût en tous points le modèle des bons princes, et c'est dans le portrait qu'en a tracé Gibbon, d'après les historiens latins, que l'on peut voir à quel point elle y était parvenue. « Alexandre Sévère, dit cet excellent « historien, se levait de bonne heure; il consacrait « les premiers moments du jour à des actes de « piété. Le lieu où il s'y livrait était rempli des « images de ces grands hommes qui, en améliorant ou en réformant la vie humaine, ont mérité « le respect et la reconnaissance de la postérité; mais, « regardant les services rendus à l'humanité comme « ce qui est le plus agréable aux dieux, il passait « dans son conseil la plus grande partie des heures « de la matinée; il y discutait et décidait les affaires « publiques et particulières, avec une patience et « une intelligence supérieures à son âge. Il charmait la sécheresse des affaires par les agréments « de la littérature, et réservait toujours une portion « de son temps pour ses études favorites de poésie, « d'histoire et de philosophie. Les ouvrages de Virgile et d'Horace, la *République* de Platon et celle « de Cicéron formaient son goût, étendaient ses connaissances, et lui donnaient les plus nobles idées « sur les hommes et les gouvernements. Les exercices du corps succédaient à ceux de l'esprit, et « Alexandre, qui était grand, actif et robuste, surpassait la plupart de ses compagnons dans la gymnastique. Après avoir renouvelé ses forces par l'usage du bain et par un léger dîner, il reprenait « avec vigueur les travaux de la journée, et jusqu'à l'heure du souper, repas principal des Romains, il avait près de lui ses secrétaires, lisait « avec eux le grand nombre de lettres, de mémoires « et de pétitions qu'on lui adressait de toutes les « parties du monde soumises à ses lois, et y faisait « réponse. Sa table était servie avec la simplicité la « plus frugale; et, toutes les fois qu'il était libre de « consulter sa propre inclination, sa société consistait en un petit nombre d'amis choisis, hommes « instruits et vertueux, parmi lesquels Ulpien avait « constamment sa place. Leur conversation était familière et instructive, et, par intervalles, ils se « faisaient réciter quelque ouvrage intéressant, au « lieu d'appeler des danseurs, des comédiens, et « même des gladiateurs, comme il arrivait si souvent « dans les fêtes des Romains opulents et adonnés « au luxe. L'habillement d'Alexandre était décent et « modeste; sa conduite polie et affable. Aux heures « indiquées, son palais était ouvert à tous ses sujets; « mais un crieur public se faisait entendre, comme « dans les mystères d'Eleusis, et prononçait la même « observation salutaire : *Que personne n'entre dans « l'intérieur de ces saintes murailles, s'il n'est sûr « d'avoir un cœur plein d'innocence et de pureté.* » Une des images qui décoraient sa chapelle particulière était celle de Jésus-Christ, près de laquelle on voyait celles d'Abraham, d'Orphée et d'Apollonius de Tyanes. Il faut observer, pour qu'on ne conçoive pas une trop haute idée de la dignité de caractère qu'Alexandre montra dans un âge si tendre, qu'un grand nombre de ses amusements était d'une espèce moins louable et plus enfantine, tels que des combats de petits chiens et de petits cochons, de coqs et de perdrix; mais il est probable qu'il ne se délassait ainsi de ses travaux que dans les premières années de son règne. Son respect pour sa mère alla jusqu'à la faiblesse, et Hérodien en rapporte un trait remarquable. Mamæa lui avait donné pour femme Sulpicia Memmia, fils de Sulpicius, personnage consulaire; mais, devenant jalouse de son influence sur lui, elle la fit chasser du palais. Le beau-père de l'empereur, s'étant plaint en termes énergiques, fut mis à mort par ordre de Mamæa, qui fit reléguer sa belle-fille en Afrique, sans qu'Alexandre s'y opposât. Hérodien accuse aussi Alexandre de timidité, et cette accusation n'est que trop justifiée par l'impunité des fréquentes mutineries des prétoriens, qui allèrent jusqu'à massacrer Ulpien dans le palais, en la présence même d'Alexandre, et forcèrent Dion, l'historien, à se réfugier en Bythinie. Cependant, un jour que la sédition était au comble, Alexandre se conduisit avec fermeté, et réduisit les mutins. Il est probable qu'avançant en âge, il prit enfin cette force de caractère qui seule paraissait lui manquer. Il eut aussi la faiblesse de chercher à cacher son origine syrienne, en fabriquant une généalogie qui le faisait descendre de l'illustre famille des Métellus. Le principal événement public de son règne fut la guerre avec Artaxerce, roi de Perse. Ce prince s'était révolté contre son souverain Artaban, roi des Parthes, et avait rendu la suprématie à sa nation. Il succéda à l'inimitié invétérée des Parthes contre les Romains, et se disposa à envahir la Mésopotamie et la Syrie. Alexandre lui envoya une ambassade pour l'exhorter à cesser les hostilités. Le superbe Artaxerce la traita avec mépris, entra aussitôt en Mésopotamie, et étendit ses ravages jusqu'en Cappadoce. Alors Alexandre

se hâta de faire des préparatifs pour s'opposer à cette redoutable attaque. Il assembla une armée, composée des gardes prétoriennes et d'une partie des légions de l'Europe, encouragea ses troupes par d'abondantes largesses, et quitta Rome vers l'an 232. Dans sa marche, il fit observer une discipline sévère, et conserva en même temps l'attachement de ses soldats par la plus vigilante attention à tous leurs besoins, et les manières les plus affables. Une seconde ambassade, qu'il envoya au monarque persan, n'obtint qu'une réponse arrogante. Nous n'avons, sur les opérations militaires qui s'ensuivirent, que des rapports vagues et contradictoires. Hérodien assure qu'Alexandre vit échouer tous ses projets, et qu'il retourna ignominieusement à Antioche, avec la haine et le mépris de ses soldats. Lampride, au contraire, parle d'une victoire considérable qu'il remporta sur Artaxerce, dont les troupes étaient aussi nombreuses que l'avaient été autrefois celles de Darius. Alexandre lui-même, de retour à Rome, se vanta de ce succès dans le récit qu'il fit au sénat. Le triomphe qui lui fut décerné par ce corps, depuis si longtemps asservi, n'est pas une preuve du fait; mais le résultat de cette guerre fut qu'Artaxerce sortit de la Mésopotamie, et demeura tranquille dans ses États. Alexandre resta peu à Rome : il fut obligé de quitter cette ville, à la nouvelle d'une incursion des Germains, qui avaient passé le Rhin et attaqué la Gaule. Il marcha contre eux, en 234, avec une armée nombreuse. Il était accompagné de sa mère, qui conservait sur lui toute son influence, et offrit encore la guerre ou la paix aux barbares, montrant l'intention, selon Hérodien, d'acheter la paix à prix d'argent. Quelques désordres ayant eu lieu parmi les légions de la Gaule, Alexandre forma l'entreprise dangereuse de les apaiser, et d'introduire parmi elles une rigoureuse discipline. Il y avait alors dans l'armée un barbare, né en Thrace, appelé Maximin. D'abord simple soldat, cet homme avait été nommé par Alexandre, qui aimait sa bravoure, chef d'un corps de Pannoniens, et s'était concilié l'affection des soldats. Il profita du mécontentement que leur inspiraient les efforts d'Alexandre pour rétablir la discipline, et les enflamma à un tel point, que, dans une sédition soudaine, ils le proclamèrent empereur. Ils coururent aussitôt vers Alexandre, qui ne put se défendre, et fut massacré, ainsi que sa mère, le 19 mars 235 de J.-C. Il n'avait alors que 26 ans, et avait été marié trois fois; il ne laissa point d'enfants. Le sénat et le peuple furent sincèrement affligés de sa mort, et lui déférèrent des honneurs extraordinaires. Quoiqu'il fût doué d'excellentes qualités, sa faiblesse et son irrésolution ne permettent pas de le placer au rang des grands princes. L'avarice et l'ambition de sa mère, qu'il eut la faiblesse d'écouter trop souvent, ont souillé une partie de son règne. Alexandre se montra favorable au christianisme, dont il paraît avoir admiré, sous quelques rapports, les principes, sans avoir jamais témoigné le désir de l'embrasser : en retour de cette bienveillance, les écrivains chrétiens l'ont peint avec des couleurs très-flatteuses D—T.

ALEXANDRE, empereur d'Orient, naquit, vers l'an 870, de l'empereur Basile le Macédonien, et d'Eudocie. Léon le Philosophe, frère aîné d'Alexandre, le désigna pour son successeur, en 911, et mourut peu de jours après. Alexandre, qui jusque-là avait été retenu dans les bornes du devoir par la crainte que lui inspirait son frère dont il n'était pas aimé, ne se vit pas plutôt maître de l'empire, qu'il s'abandonna à toutes ses passions ; les ministres de ses plaisirs devinrent les maîtres de l'État. Il fit déposer et accabler de traitements ignominieux le patriarche Eutyme, et rendit le siége de Constantinople à Nicolas, qui l'avait perdu sous le règne de Léon, pour s'être opposé aux quatrièmes noces de ce prince avec Zoé, mère de Constantin Porphyrogénète. Cependant Alexandre fit chasser cette princesse, et, craignant que le peuple ne favorisât Constantin, qui était associé à l'empire, il voulut faire mutiler ce jeune prince. Ses courtisans lui épargnèrent ce crime, en lui représentant que Constantin était trop faible pour vivre longtemps, et qu'il valait mieux laisser à la nature le soin de le délivrer de ce rival. Cependant Alexandre, par son imprudence, allait attirer à l'empire de dangereux ennemis. Siméon, roi des Bulgares, lui fit proposer de renouveler les traités que les empereurs grecs avaient conclus avec lui ; Alexandre reçut les ambassadeurs avec mépris, et crut les effrayer par de vaines bravades. Le roi bulgare, irrité, rassembla toutes ses forces, et se prépara à fondre sur l'empire. Alexandre ne vit point les maux qu'il avait causés : la mort termina, le 7 juin 912, une vie funeste à l'État, et dégradée par les vices les plus honteux. Il avait régné 1 an et 29 jours ; il ne paraît pas qu'il ait laissé d'enfants. L. S—E.

ALEXANDRE (Saint), évêque de Jérusalem, occupait un siége épiscopal en Cappadoce, lorsque Narcisse le choisit pour son coadjuteur dans celui de Jérusalem. C'est la première fois qu'il est parlé, dans l'histoire, de la translation d'un évêque à un autre siége, et de la nomination d'un coadjuteur; mais il faut observer que cette exception aux règles canoniques était fondée sur l'extrême vieillesse de Narcisse, plus que centenaire, et qu'elle eut lieu dans un concile des évêques de Palestine, convoqués à ce sujet. Alexandre avait été le condisciple d'Origène ; il fut son défenseur, l'autorisa à prêcher lorsqu'il n'était encore que laïque, et l'ordonna prêtre, du consentement des évêques de Cappadoce. Il avait formé à Jérusalem une belle bibliothèque, qui subsistait encore du temps d'Eusèbe, à qui elle fournit beaucoup de ressources pour la composition de son *Histoire ecclésiastique*. Ce saint évêque avait confessé la foi en 204, et était resté sept ans dans les fers ; il fut arrêté une seconde fois sous la persécution de l'empereur Dèce, et mourut de misère en prison à Césarée, en 251. De toutes les lettres qu'il avait écrites, il ne nous reste que les fragments de quatre, conservés par Eusèbe T—D.

ALEXANDRE Ier (Saint), élu pape en 109, succède à St. Évariste, et meurt en 119. Fleury convient que les dates de cette époque sont incertaines, mais

que la succession des pontifes est hors de doute. On ne connait aucune particularité de la vie de St. Alexandre. Les Épîtres imprimées sous son nom paraissent supposées. Il eut pour successeur Sixte Ier. D—s.

ALEXANDRE II, élu pape en 1061, s'appelait ANSELME DE BADAGE ou DE BAGIO, d'une famille noble et ancienne du Milanais. Il montra de bonne heure des talents et des vertus, et fut honoré de deux légations par Étienne IX et Nicolas II, l'une dans le Milanais et l'autre en Allemagne; il devint ensuite évêque de Lucques. Ce fut vers cette époque que parurent deux hommes célèbres dans l'histoire: Henri IV, roi de Germanie, depuis Empereur; et Hildebrand, connu ensuite sous le nom de Grégoire VII. Après la mort de Nicolas II, l'élévation du nouveau pontife souffrit quelques lenteurs: les Romains étaient partagés. Ils envoyèrent vers Henri, âgé alors de dix ans, et vers l'impératrice sa mère, Agnès, le cardinal Étienne, auquel on refusa tout accès; il rapporta ses lettres, qu'on n'avait pas daigné ouvrir. L'archidiacre Hildebrand craignit qu'un plus long délai ne jetât encore plus de division dans les esprits; il tint conseil avec les cardinaux et les nobles romains, et ce fut après trois mois de vacance qu'Anselme fut élu, et prit le nom d'Alexandre II. On espérait qu'il serait agréable à la cour d'Allemagne, où il était connu; on se trompa. Didier, cardinal, abbé du Mont-Cassin, et Robert Guiscard, duc de Pouille, appuyèrent cette nomination; mais Guibert, chancelier du royaume d'Italie, excita les évêques de Lombardie, la plupart, dit Fleury, simoniaques et concubinaires, et les détermina à un autre choix. Ils passèrent les monts, portant une couronne d'or pour le jeune Henri, avec l'offre de la dignité de patrice. Cette démarche les fit accueillir de l'impératrice mère. On tint une assemblée ou diète générale à Bâle, dans laquelle on apprit l'élection faite à Rome sans le consentement de l'Empereur. Ce défaut de forme parut une injure, et l'on élut Pierre Cadalous, évêque de Parme, sous le nom d'Honorius II. Ce prélat, de mœurs scandaleuses, avait été excommunié dans trois conciles différents. Le défaut de consentement de l'Empereur pour l'élection du pape n'était pas un incident nouveau dans les annales ecclésiastiques. St. Étienne, St. Corneille, St. Clément, St. Alexandre, St. Pierre lui-même, n'avaient pas été élus par les Empereurs de leur temps. D'ailleurs, dans la circonstance actuelle, toutes les démarches nécessaires avaient été faites pour obtenir ce consentement; c'était le silence affecté de la cour d'Allemagne qui avait forcé les Romains de passer outre. Ces raisons étaient exposées avec beaucoup d'énergie dans un écrit de Pierre Damien, l'un des hommes les plus éloquents et les plus vertueux de son siècle. Cet écrit était destiné à être lu dans le conseil d'Osbov, en Saxe, où Cadalous fut déposé. Cependant cet anti-pape voulait soutenir son élection par la force des armes. Ce fut dans cet appareil qu'il se présenta à l'improviste devant Rome, le 14 avril 1062. Ses troupes eurent d'abord quelque avantage; mais Godefroy, duc de Toscane, étant venu au secours d'Alexandre, Cadalous se trouva tellement pressé, qu'il ne put se sauver qu'à force de prières et de présents. Il retourna à Parme, sans renoncer toutefois à son entreprise. Condamné de nouveau comme simoniaque, par le concile de Mantoue, il voulut joindre la ruse à la force; et, après avoir gagné quelques troupes par des présents, il se glissa de nuit dans la cité Léonine, et s'empara de l'église de St-Pierre. Le peuple y accourut en foule, et les soldats de Cadalous furent tellement épouvantés, qu'ils se dispersèrent et coururent se cacher; Cadalous lui-même se réfugia dans le château St-Ange, auprès de Cencius, fils du préfet, méchant homme, dévoué au parti de l'Empereur, et que l'on vit encore figurer sous le pontificat de Grégoire VII. Les partisans d'Alexandre tinrent Cadalous assiégé pendant deux ans, au bout desquels il parvint à s'échapper déguisé en pèlerin, après s'être racheté à prix d'argent des mains de Cencius lui-même. Cet intrus survécut peu à cette catastrophe. Cependant Alexandre était toujours méconnu par Henri. Parvenu à l'âge de dix-huit ans, ce jeune Empereur annonçait des passions violentes, auxquelles il sacrifiait toutes les bienséances. Fleury le peint comme le plus méchant des hommes. La séduction, le rapt étaient les moyens les plus doux qu'il employât pour satisfaire ses désirs inconstants. Il voulait répudier Berthe, fille du marquis d'Italie, qu'il avait épousée depuis peu. La diète assemblée à Worms lui avait refusé son approbation; il écrivit à Alexandre, qui envoya Pierre Damien comme légat au concile de Mayence, convoqué pour prononcer sur cette grande querelle. Le divorce fut rejeté de la manière la plus humiliante pour Henri, dont le ressentiment eut des conséquences si fâcheuses sous le pontificat du successeur d'Alexandre. Ce fut vers cette époque que Guillaume de Normandie entreprit la conquête de l'Angleterre. Il crut devoir se rendre le pape favorable, et envoya vers lui. Alexandre lui donna un étendard, comme une marque de la protection de St. Pierre. Après l'expédition, Guillaume donna au pape l'étendard d'Harold qu'il avait vaincu; il y ajouta de grandes sommes en or et en argent pour le denier de St. Pierre, et cette union fut encore cimentée par les soins que le pape se donna pour assurer la primatie à l'archevêché de Cantorbéry, occupé alors par Lanfranc. Alexandre, aidé des conseils d'Hildebrand et des vertus de Pierre Damien, entreprit de réprimer la simonie, et de corriger les mœurs du clergé. Le scandale de ces abus était alors à son comble, surtout en Allemagne. En France, il fit régler plusieurs objets de discipline, et loua les évêques fran ais de s'opposer au massacre des juifs, qu'un zèle inhumain livrait au fer des bourreaux. Après 11 ans 6 mois et 22 jours de pontificat, Alexandre mourut, le 20 avril 1073, regretté universellement. On lui attribua plusieurs miracles. Il est resté quarante-cinq lettres de lui, toutes relatives à des points de discipline et de morale religieuse. Alexandre II eut pour successeur Grégoire VII. D—s.

ALEXANDRE III était né de parents pauvres à Sienne et se nommait ROLAND RAINUCE. D'abord

chanoine de Pise, il fut appelé à Rome par le pape Eugène III, qui l'ordonna cardinal-diacre du titre de St-Côme et de St-Damien, puis cardinal-prêtre du titre de St-Marc; enfin, il fut fait chancelier du siége apostolique. « Car il était « éloquent, dit Fleury, et bien instruit des choses di« vines et humaines; benin, patient, sobre, chaste, « bon aumônier, et toujours attentif aux choses « agréables et plaisantes à Dieu. » Élu pape le 16 septembre 1159, après la mort d'Adrien IV, son élection fut troublée par des violences inconnues jusqu'alors. De vingt-cinq cardinaux qui y concoururent, trois lui refusèrent leurs suffrages, et choisirent Octavien, l'un d'entre eux, sous le nom de Victor III. Alexandre était déjà revêtu de la chape écarlate, lorsque Victor la lui arracha; un des sénateurs présents s'en saisit; aussitôt Octavien fait signe à son chapelain qui le revêt d'une chape préparée en secret et le salue du nom de Victor III; mais, dans sa précipitation, il lui met la chape à l'envers; ce qui fit dire qu'il avait été élu *à rebours*. Alexandre et ses amis se retirèrent dans la forteresse de St-Pierre, où ils demeurèrent neuf jours, assiégés par les soldats stipendiés par le parti de Victor. Au bout de ce temps, Alexandre fut délivré par le peuple, qui avait à sa tête Hector Frangipane et d'autres nobles. Cet événement fut accompagné des signes d'une joie universelle. Alexandre, conduit à quelques milles de Rome, au lieu nommé *Sancta Nympha*, y fut sacré par six évêques; tous les cardinaux de son parti et le peuple romain en foule assistèrent à cette cérémonie. Victor, de son côté, trouva avec peine trois évêques qui voulussent coopérer à son sacre. Les deux adversaires écrivirent, chacun de leur côté, à Frédéric Barberousse, pour avoir son approbation. Cet Empereur les manda l'un et l'autre au concile de Pavie, qu'il avait dessein d'assembler pour prévenir le schisme. Alexandre prétendit qu'un concile ne pouvait être convoqué sans la participation de l'Église romaine. Cependant il y avait des exemples contraires, dans des circonstances semblables, avec cette différence qu'ici le pape était devenu souverain de Rome, et qu'il s'agissait d'annuler une élection faite par la réunion des pouvoirs politiques. Quoi qu'il en soit, le concile de Pavie, composé d'évêques de Lombardie et d'Allemagne, et où Frédéric vint, après avoir pris et brûlé Crême qu'il assiégeait, confirma l'élection de Victor. Alexandre y fut déposé, et s'en vengea en excommuniant Frédéric, dans une assemblée d'évêques et de cardinaux tenue à Anagni. Il déclara les sujets de ce prince déliés du serment de fidélité. Persécuté avec acharnement par l'Empereur et par l'anti-pape, Alexandre se réfugia en France (1161), où régnait Louis le Jeune, alors en guerre avec Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie. Arnould, évêque de Lisieux, conçut le projet de faire reconnaitre Alexandre par les deux monarques, ce qui s'exécuta d'abord dans deux assemblées particulières, l'une du clergé anglican, à Londres, et des évêques normands, au pays de Caux; l'autre, du clergé de France à Beauvais; et enfin dans un concile général à Toulouse, après la conclusion de la paix entre les deux couronnes. Alexandre se fit également reconnaitre par les rois d'Espagne, de Sicile, de Jérusalem et de Hongrie. Cependant, Victor, après avoir obtenu quelques partisans en Italie, mourut à Lucques, où les chanoines de la cathédrale et ceux de St-Frigidien refusèrent de l'enterrer chez eux, comme intrus et schismatique. Frédéric ne lui en fit pas moins donner un successeur, qui fut Gui de Crême, l'un des cardinaux sectateurs d'Octavien, et qui prit le nom de Pascal III. A la nouvelle de cet événement, Louis le Jeune, prévoyant que le pape ne pourrait de longtemps retourner à Rome, l'invita à fixer sa résidence dans une ville de son royaume, et Alexandre choisit Sens en Bourgogne, où il alla s'établir le 1er octobre 1163, après avoir posé la première pierre de l'église Notre-Dame de Paris. Ce fut à Sens, où il séjourna deux ans, qu'Alexandre reçut les lettres de Thomas Becket. Craignant de se mettre un nouvel ennemi sur les bras, le pape refusa l'entrevue que Thomas lui demandait, et se contenta de lui écrire qu'il le rétablissait dans sa dignité épiscopale. Le nouvel anti-pape n'exista pas longtemps, et fut remplacé par Jean, abbé de Sturme, que l'on nomma Calixte III. Celui-ci abjura bientôt sa faute et vint se jeter aux pieds d'Alexandre, qui le reçut avec joie et le traita avec bonté. Enfin, quelques schismatiques, à la place de Jean de Sturme, élurent Lando Sitino, de la famille des Frangipane, qu'ils nommèrent Innocent III. Un chevalier, frère de l'anti-pape Octavien, prit le nouvel intrus sous sa protection, dit Fleury, en haine d'Alexandre, et lui donna une forteresse qui lui appartenait près de Rome. Alexandre l'en tira par la suite, et, malgré sa soumission, le traita comme un séditieux. Il le fit enfermer à Cava. La plupart des historiens ont dédaigné de s'occuper de lui. Alexandre, triomphant ainsi successivement de ses contemporains, avait profité de l'insurrection des villes lombardes contre Frédéric pour retourner, en 1165, en Italie, où le vœu général l'appelait. Il restait dans Anagni, éloigné de Rome, où la division des partis l'empêchait encore de rentrer; il avait encore à vaincre l'inimitié de Frédéric. Cet Empereur, qui avait conçu le projet de la monarchie universelle, voyait alors le bonheur de ses armes troublé par la révolte de la Lombardie, et par la perte de la bataille navale de Lignano, gagnée par les Vénitiens. Frédéric songea alors à se rapprocher d'Alexandre; et, après quelques hésitations, la réconciliation se fit à Venise, en 1176, de la manière la plus solennelle. Quelques historiens ont raconté, de cette réunion, des détails injurieux pour Alexandre, et humiliants pour Frédéric; il est sûr qu'il ne s'y passa pas autre chose que ce qui avait eu lieu entre ce même Empereur et Adrien IV, et ce qui s'est pratiqué longtemps après dans de pareilles entrevues. Avant de quitter Venise, Alexandre, voulant laisser à la république un témoignage de sa reconnaissance, donna au doge son anneau en lui disant de le jeter dans la mer, qu'il lui donnait pour épouse. Telle est l'origine de la cérémonie qui se renouvelait tous les ans à Venise, où le doge épou-

sait solennellement la mer. Alexandre rentra avec gloire dans la capitale du monde chrétien en 1178. Son premier soin fut de remédier aux maux causés par un long schisme. Il assembla le troisième concile de Latran. Ce concile, où assistèrent tous les députés d'Occident, et où l'Orient fut aussi représenté, s'occupa de réformes nécessaires dans toutes les parties. Celles qui concernent la discipline seraient trop longues à rapporter ; mais on peut remarquer le règlement par lequel il est statué qu'à l'avenir les deux tiers des voix des cardinaux suffiront pour l'élection du pape. Alexandre étendit ses soins partout où il y avait des erreurs à combattre et des maux à guérir. Le mauvais état des affaires de Palestine l'engagea à publier une nouvelle croisade (1181), qui fut acceptée par Philippe-Auguste et par Henri II, roi d'Angleterre. St. Bernard fut canonisé par Alexandre, et ce droit, partagé d'abord par les métropolitains, fut réservé depuis exclusivement au pape. Alexandre se montra inspiré par ces grandes vues qui honorent la politique, et font aimer la religion. Ce fut lui, dit le président Hénault, qui, au nom du troisième concile de Latran, déclara que tous les chrétiens devaient être exempts de la servitude, ou plutôt, suivant Fleury, de l'esclavage, parce qu'il ne peut être question ici que de l'ancien état politique. Il mourut le 3 août 1181, à Citta di Castello, après 22 ans d'un pontificat pénible et glorieux. Alexandre III montra une grande fermeté dans ses malheurs, de la modération dans la prospérité, des lumières dans l'administration, une douceur évangélique, et quelquefois une juste et sage sévérité envers ses ennemis. On a beaucoup parlé de son savoir et de son éloquence ; mais on ne dit point qu'il ait laissé d'ouvrages. Alexandre III eut pour successeur Luce III. D—s.

ALEXANDRE IV, élu pape, à Naples, le 25 décembre 1254. Il s'appelait Rinald, était neveu du pape Grégoire IX, et de la famille des comtes de Segni. Son oncle l'avait fait cardinal, puis évêque d'Ostie, en 1231. A son avénement au pontificat, les derniers rejetons de la famille de Souabe travaillaient à recouvrer leur héritage dans les royaumes de Naples et des Deux-Siciles. Mainfroi, fils naturel de l'empereur Frédéric II, et que l'on soupçonnait, peut-être injustement, d'avoir empoisonné son frère Conrad, travaillait avec succès à exécuter cette grande entreprise, et pour lui-même, et pour le jeune Conradin, son neveu. Quelquefois il avait négocié, pour cet effet, avec le prédécesseur d'Alexandre, Innocent IV; mais, plus souvent, il l'avait combattu. Il suivit la même marche avec le nouveau pape, que ses progrès victorieux obligèrent de retourner à Rome. Alexandre fit offrir le royaume de Sicile à Edmond, fils du roi d'Angleterre, Henri III; mais ce projet demeura sans exécution. Ce n'était pas à lui qu'il était réservé d'abattre de tels ennemis. Ils le poursuivirent jusque dans Rome. Une faction, dirigée en secret par Mainfroi, obligea le pape de se réfugier, tantôt à Viterbe, et tantôt dans Anagni. Pendant le cours d'un pontificat aussi agité, il ne laissa pas de s'occuper de l'administration ecclésiastique; il rendit aux frères prêcheurs des fonctions et des priviléges que leur avait ôtés Innocent IV, sur les plaintes de l'université de Paris, et fit condamner le livre de Guillaume de St-Amour, intitulé : *des Périls des derniers temps*, et l'*Évangile éternel des franciscains*. Ce fut sous le pontificat d'Alexandre IV, en 1259, que parut en Italie la secte des *flagellants*, qui, pour expier les vices et les désordres de leur temps, donnaient en public le spectacle d'une pénitence non moins scandaleuse que cruelle. Ces fanatiques ne tardèrent pas à devenir, pour toutes les puissances, et même pour la cour de Rome, un objet de mépris et de proscription. Alexandre IV envoya à St. Louis des inquisiteurs que le roi lui avait demandés. L'histoire n'a point dissimulé ce dangereux excès de zèle de la part du monarque. Alexandre lui écrivait, dans une de ses bulles, « qu'encore que le « royaume de France soit au-dessus de tous les au-« tres par sa noblesse, Louis le relève plus haut « par l'éclat de ses vertus, etc. » Il mourut à Viterbe, le 25 mai 1261. Alexandre IV, dit Fleury, était pieux, appliqué à la prière, et pratiquant l'abstinence; mais il passait pour écouter avec trop de facilité les flatteurs. Le poids des affaires politiques que ses prédécesseurs lui avaient imposé n'était pas de mesure avec la faiblesse de son caractère. Il eut des ennemis, et des malheurs, auxquels il ne sut opposer ni assez de force ni assez de dignité. Alexandre IV eut pour successeur Urbain IV. D—s.

ALEXANDRE V se nommait Philarge. Né dans l'île de Candie, de parents pauvres et inconnus, il passa ses premières années à mendier son pain de porte en porte. Un frère mineur italien, remarquant en lui d'heureuses dispositions, le fit recevoir dans son ordre. Ses supérieurs l'envoyèrent perfectionner ses études à Oxford et à Paris. Galéas Visconti le fit précepteur de son fils, et lui procura ensuite l'évêché de Vicence, puis celui de Novarre, et enfin l'archevêché de Milan. Innocent VII le revêtit de la pourpre, et il avait soixante-dix ans lorsqu'il fut élevé sur le siége de Rome, par le concile de Pise, le 26 juin 1409. C'était pour finir le schisme d'Occident, et pour opposer un adversaire respectable à Benoît XIII et à Grégoire XII, qu'Alexandre V avait été élu; mais il ne répondit point aux espérances que sa jeunesse avait données : il se laissa conduire par les conseils du cardinal Cossa, qui l'empêcha de se rendre à Rome, et le détermina à rester à Bologne, où il était plus sûr de le gouverner à son gré. Benoît XIII et Grégoire XII méprisèrent sa médiocrité, et persistèrent dans leur insubordination. Alexandre V, par un sentiment d'humilité, et par reconnaissance pour son premier état, rendit aux religieux mendiants des priviléges qui blessaient les intérêts et les droits de l'université de Paris, ainsi que le décret du concile général de Latran. Ces priviléges furent bientôt révoqués par le successeur d'Alexandre, Jean XXIII. Alexandre ne fit rien pour la réformation de l'Église. On a loué la pureté de ses mœurs ; on garde le silence sur ses autres qualités. Il mourut à Bologne, le 3 mai 1410, après 10 mois et 8 jours de pontificat. On soupçonna le cardinal Cossa de l'avoir empoisonné, ce qui, peut-être, n'eut d'autre fondement que le bonheur

qu'il eut de le remplacer immédiatement. D—s.

ALEXANDRE VI, né à Valence en Espagne, l'an 1430 ou 1431, élu pape en 1492. Il s'appelait Roderic LENZUOLI, mais il prit le nom de BORGIA, qui était celui de sa mère, sœur du pape Calixte III, et d'une famille très-ancienne et très-illustre. Cependant des médailles du temps de son pontificat le nomment encore *Lenzuoli*. Sa jeunesse fut signalée par de grands talents et de grands désordres. Il eut pour maîtresse une femme célèbre par sa beauté, nommée Rosa Vanozia. Cinq enfants naquirent de cette union : François, duc de Gandie; César, d'abord évêque et cardinal, puis duc de Valentinois; Lucrèce, qui fut mariée quatre fois, et que l'on soupçonna de liaisons incestueuses avec son père et ses frères; Guifry, prince de Squillace ; le nom du cinquième est resté ignoré. Le pape Calixte appela à Rome son neveu Roderic, qu'il fit cardinal en 1456, et qu'il combla de biens. Ces avantages le déterminèrent à quitter un moment Vanozia, qui ne tarda pas à le suivre secrètement en Italie. Ce fut à Venise qu'elle se réfugia, en attendant des circonstances plus favorables. Roderic, que l'on flattait de l'espoir de succéder à son oncle, affecta des mœurs plus régulières. Calixte mourut en 1458. Pie II lui succéda, et ensuite Sixte IV, qui, trompé par l'hypocrisie de Roderic et séduit par ses talents, l'envoya en qualité de légat auprès des rois d'Aragon et de Portugal, pour régler leurs différends au sujet de la Castille. Roderic ne fut pas heureux dans ses négociations; il le fut encore moins dans son retour en Italie ; il fit naufrage, et manqua de périr sur la côte de Pise. Innocent VIII, qui occupait alors le siége pontifical, fit défense à Roderic de quitter Rome; mais celui-ci, malgré les ordres du pape, alla rejoindre à Venise Vanozia, qui ne tarda pas à venir le retrouver dans cette capitale du monde chrétien, où de plus grands événements allaient fixer le sort de Roderic. La santé d'Innocent VIII déclinait visiblement. Roderic se ménagea, ou plutôt, suivant d'autres, acheta les suffrages des cardinaux Sforze, Riario et Cibo. Le premier surtout eut une grande influence dans l'élection qui suivit la mort d'Innocent VIII. On prétendit que ce fut le résultat d'un marché fait avec ce cardinal et sa faction, et que cinq cardinaux refusèrent de prendre part à l'intrigue. Quoi qu'il en soit, Roderic fut choisi et déclaré pape le 11 août 1492, sous le nom d'Alexandre VI. Pour se faire une juste idée de son système d'administration, et des projets dont il poursuivit l'exécution, il est nécessaire de se rappeler succinctement la situation où se trouvaient alors les affaires en Italie. Le long séjour des papes à Avignon, les tentatives du peuple de Rome pour recouvrer sa liberté municipale, les concessions obtenues par les barons romains, vicaires du saint-siége, soit des Empereurs, soit de quelques prédécesseurs d'Alexandre VI, sur les terres appartenant auparavant au domaine de l'Église, avaient considérablement affaibli l'autorité du souverain pontife, et diminué le trésor public. Alexandre appliqua tous ses soins à recouvrer ces avantages. Il voulut principalement dépouiller des voisins puissants, qu'il envisageait comme des usurpateurs. Tels étaient les princes d'Est à Ferrare; les Bentivoglio, à Bologne; les Malatesta, à Rimini; les Manfreddi, à Faenza; les Colonne, dans Ostie; les Montefeltri, dans Urbini; les Orsini, les Vitelli, les Savelli, et plusieurs encore, dans d'autres contrées de l'Italie. En faisant rentrer le saint-siége dans ses anciens droits, Alexandre travaillait à l'élévation de sa famille, qui le secondait dans ses entreprises, et ce fut ainsi qu'en se servant de moyens personnels pour l'accomplissement de ses projets, il couvrait son intérêt particulier du voile de l'intérêt public. Lors de son avénement au siége pontifical, le roi de Naples était celui de tous ses voisins qui lui portait le plus d'ombrage. Alexandre avait formé contre lui une ligue avec les Vénitiens et avec Ludovic Sforze, duc de Milan, ou plutôt régent de cette souveraineté pendant la minorité de Galéas, son neveu et son pupille, dont il voulait se défaire pour envahir son patrimoine. Mais Ludovic, se défiant de la sincérité d'Alexandre et de la légèreté des Vénitiens, chercha un allié plus puissant, et le trouva dans Charles VIII, roi de France, jeune prince rempli de valeur, et animé du désir de faire valoir les droits de la branche d'Anjou sur un trône dont la famille d'Aragon l'avait dépouillée. Alexandre sentit qu'un tel auxiliaire ne tarderait pas à devenir redoutable à lui-même. Il aima mieux s'en faire un ennemi, et se rejeta du côté d'Alphonse, qui venait de succéder à Ferdinand, son père, au trône de Navarre, et qui d'ailleurs haïssait dans Ludovic l'oppresseur de Galéas, auquel il avait marié sa fille. Alexandre ne manqua pas de faire payer à Alphonse cette nouvelle alliance. Il obtint que Guifry Borgia, l'un de ses fils, aurait la principauté de Squillace et le comté de Cariati, et qu'il épouserait D. Sancia, l'une des filles de ce monarque. Il fit donner une riche dotation en bénéfice à César Borgia; à François Borgia, duc de Gandie, des revenus immenses, ainsi que l'expectative, pour tous, des premières charges du royaume, et du commandement des armées. Ce traité d'union, ce mariage, le couronnement d'Alphonse, donnèrent lieu à des fêtes qui furent célébrées à Rome avec une magnificence extraordinaire, et inconnue aux premiers successeurs de St. Pierre. La fille naturelle d'Alexandre, Lucrèce, l'ornement habituel de ces fastueuses représentations, n'en était pas le moindre scandale. Alexandre cherchait des ennemis au roi de France jusque sur les rives du Bosphore. Il négociait avec Bajazet, dont le frère, nommé Gemme ou Zizime, avait tenté inutilement de le détrôner. Ce jeune prince était alors réfugié à Rome, où il s'était mis sous la protection du prédécesseur d'Alexandre. Celui-ci se servait adroitement de cette circonstance pour mettre le sultan dans ses intérêts. Il faisait craindre en outre à Bajazet que les Français, une fois maîtres de Naples, ne tournassent leurs armes contre lui, et ce projet était avoué hautement par Charles lui-même. Cependant le roi de France, après avoir vaincu ou dispersé tous les obstacles qui s'opposaient à son passage, s'avançait en triomphe aux portes de Rome. Alexandre effrayé essaya d'abord la voie des négociations, mais le vainqueur exigea une soumission abso-

lue. Alphonse, qui était venu au secours de Rome, fut obligé de se retirer avec ses troupes pour défendre son propre territoire. Les conventions conclues entre Charles VIII et le pape furent, comme il arrive toujours dans de pareilles circonstances, dictées par la force, et consenties par la crainte. La principale fut l'investiture du royaume de Naples. Alexandre remit, entre les mains de Charles, Zizime, qui mourut huit jours après de la dyssenterie, et que beaucoup d'historiens croient avoir été empoisonné à l'avance; César Borgia, alors évêque et cardinal, sous le nom de Valentin, suivit Charles en qualité d'otage. Mais, peu de jours après le départ de l'armée française pour Naples, il s'échappa du camp à la faveur d'un déguisement ignoble, et retourna à Rome, où le pape le reçut avec joie. Charles dissimulant son courroux, et remettant sa vengeance à des moments plus favorables, poursuivait rapidement ses avantages; à son approche, Alphonse s'enfuit en Sicile, et laissa à Ferdinand, son fils, le soin de défendre Naples. Les efforts de celui-ci furent également inutiles; la conquête fut achevée avec une inconcevable facilité. Alexandre disait « que les Français l'avaient faite « avec des éperons de bois, et qu'ils n'avaient fait « que marquer leurs logements à la craie. » Cependant Alexandre ne perdait pas de vue ses grands projets contre Charles. César le secondait, animé par les insultes que Vanozia, sa mère, avait reçues de quelques Français pendant leur séjour à Rome. Ceux qui y étaient restés, et leurs partisans, éprouvèrent des outrages, et plusieurs y perdirent la vie. Ce n'était que le prélude des grands orages politiques prés d'éclater. Venise se repentait d'avoir laissé un étranger redoutable s'introduire en Italie. Ludovic, qui avait déjà donné de justes soupçons sur sa fidélité, commençait à craindre dans Charles un ami trop puissant. Alexandre se hâta de mettre à profit ses dispositions haineuses, et, dans une assemblée de quelques cardinaux, il proposa et fit résoudre une ligue composée du pape, de l'empereur Maximilien, de la république de Venise et du duc de Milan, avec faculté aux autres princes d'y accéder, sous les conditions qui seraient agréées par les premiers confédérés. Charles sentit le danger dont il était menacé. Ses troupes, affaiblies par le séjour de Naples, ne demandaient qu'à retourner en France; il se hâta d'effectuer ce projet. En repassant à Rome, il ne trouva pas Alexandre, qui s'était retiré à Orviette, suivi de ses partisans. Charles ne resta que trois jours à Rome; il se porta rapidement en Toscane, et, de là, dans le duché de Parme, où les confédérés, rassemblés à Fornoue, lui opposèrent des forces et des obstacles dont la valeur française pouvait seule triompher. Débarrassé de ce formidable ennemi, Alexandre ne songea plus qu'à l'accomplissement de ses projets contre les barons romains, dont la plupart avaient aussi favorisé les armes françaises. Plusieurs furent dépouillés sans résistance. Les premiers exposés à son ressentiment furent Prosper et Fabrice Colonne. Les Orsini lui opposèrent plus de vigueur. Malgré tous les efforts du duc de Gandie, qu'Alexandre avait fait nommer général de l'Église, ils échappèrent pour le moment à sa colère, et conclurent un accommodement avantageux. Dans ces circonstances, le duc de Gandie mourut assassiné; son corps fut trouvé dans le Tibre. On soupçonna de ce meurtre César Borgia, devenu jaloux de l'élévation de son frère. Quoi qu'il en soit, Alexandre ne parut pas l'en accuser. Toute sa tendresse, au contraire, se tourna vers César. Il lui fit quitter la pourpre de cardinal et la dignité d'évêque, pour l'élever à de plus hautes destinées, se proposant de lui faire épouser la fille de Frédéric, alors roi de Naples. Cette princesse était en ce moment à la cour de France, sous la protection de Louis XII, qui venait de monter sur le trône, après la mort de Charles VIII. Alexandre députa vers lui, pour obtenir sa coopération et sa bienveillance en faveur du mariage projeté. Louis parut y consentir avec joie, et fit à son tour au pape trois demandes auxquelles il attachait une grande importance. La première était de l'assister dans l'expédition qu'il méditait contre le duché de Milan, sur lequel il faisait valoir ses droits, du chef de Valentine, son aïeule; la seconde était de consentir à son divorce avec Jeanne de France, pour qu'il pût épouser Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII; la troisième, enfin, était un chapeau de cardinal pour George d'Amboise, son ministre favori. Ces demandes ayant été accordées par Alexandre, il en résulta une nouvelle liaison politique, qui changea toutes ses anciennes relations, même avec Frédéric, qu'il abandonna bientôt après, par les motifs que nous allons expliquer. Il ne manquait à cette alliance entre Louis XII et Alexandre que la solennité des cérémonies d'apparat. Elles eurent lieu avec le plus grand luxe. César, que Louis XII créa duc de Valentinois, fit son entrée publique, et fut reçu à la cour de France avec des honneurs extraordinaires. Cependant la fille de Frédéric le refusa avec mépris. Alexandre l'en vengea en prononçant la déchéance de Frédéric, et Louis l'en consola en lui faisant épouser la fille d'Albret, roi de Navarre. Louis, qui venait de conclure un accord avec Ferdinand le Catholique pour le partage du royaume de Naples, avait besoin de l'amitié d'Alexandre pour accomplir ses desseins, et celui-ci jugeait très-bien qu'à la faveur des succès du roi de France, il achèverait aisément de détruire ou de dépouiller une multitude de princes ou de seigneurs particuliers, qui, sous le titre de vicaires de l'Église, s'étaient enrichis de ses anciens domaines. Ce projet d'Alexandre fut découvert par Ludovic Sforce, qui fit saisir le courrier et publier les dépêches. Tous ceux qui furent soupçonnés d'avoir coopéré à cette révélation furent en butte au ressentiment d'Alexandre. Ils se réfugièrent chez le cardinal Colonne, qui aima mieux s'enfuir avec eux que de les livrer. Toute la colère d'Alexandre tomba sur Capra, évêque de Pesaro, qui fut emprisonné, et mourut au bout de deux jours, de la frayeur dont il avait été saisi. Vers ce temps-là environ, un complot fut tramé contre les jours d'Alexandre par un certain Tomasino, qui devait l'empoisonner. Cet homme fut trahi par un de ses amis, et les conjurés

furent mis en prison. L'histoire n'ajoute point que le pape eût porté plus loin la vengeance. Alexandre n'en fut que plus ardent à poursuivre ses violentes revendications, en élevant sa famille sur les ruines de toutes les autres. Pendant que César prenait Faenza, et joignait à ses autres titres celui de duc de la Romagne, tandis qu'il s'emparait, soit par ruse, soit par force, du duché d'Urbin, de Bologne et d'autres domaines qui étaient l'objet de son ambition, Alexandre en faisait condamner à Rome les titulaires par les tribunaux qui lui étaient dévoués, et les vaincus se trouvaient toujours coupables ou de félonie ou d'usurpation. Ce fut dans ces circonstances qu'Alexandre revêtit Lucrèce du gouvernement de Spolette : elle était veuve alors d'Alphonse d'Arragon ; Alexandre lui fit épouser Alphonse d'Est, fils du duc de Ferrare. Rodrigue d'Arragon, fils de Lucrèce, eut le duché de Sermoneta : le duché de Nepi fut donné à Jean Borgia, que quelques-uns supposent aussi fils naturel d'Alexandre, mais d'une autre femme que Vanozia, et que l'on désigna dans l'investiture comme fils de César. Pour subvenir aux frais immenses de toutes ces entreprises, Alexandre, sous prétexte d'une croisade, imposa des taxes énormes sur tous les États de la chrétienté. Dans le seul territoire de Venise, elles donnèrent 799 livres pesant d'or, somme énorme pour un temps où l'Amérique n'avait pas encore versé en Europe le produit de ses mines. Ce nouveau monde venait d'être découvert, et déjà sa possession excitait des différends entre les rois de Castille et de Portugal. Alexandre les termina en traçant à ces souverains une ligne de partage et de démarcation. A ce prix, il obtint d'eux de reconnaitre César comme duc de la Romagne, ce qui avait déjà été fait par les Vénitiens et le roi de Hongrie. Alexandre ne négligeait pas d'autres moyens de grossir son trésor. Il vendit les indulgences, s'empara de la succession des cardinaux de la Rovère, de Capoue et de Zéno, au mépris des dispositions testamentaires qu'ils avaient faites, et sous prétexte qu'elles l'avaient été sans son consentement. Ces excès de la cour de Rome excitèrent surtout le zèle de Savonarole, religieux dominicain de Florence, qui, dans de fougueuses prédications et des écrits violents, essaya de soulever les peuples, et d'obtenir la réforme entière de l'Église et la déposition d'un pontife qu'il faisait envisager comme simoniaque. Cet homme avait commencé Luther, mais il n'eut pas l'adresse de mettre des puissances dans son parti. Alexandre l'excommunia, et lui interdit la prédication. Il continua cependant d'écrire; il proposa des épreuves, qu'ensuite il voulut éluder. La multitude se tourna contre lui. Son procès lui fut fait par le général de son ordre, l'évêque de Romolino et les députés d'Alexandre. Il fut condamné à être pendu et brûlé, et la sentence fut exécutée. La mésintelligence s'étant mise à Naples entre les Français et les Espagnols, le pape commençait déjà à se dégoûter de l'alliance de Louis XII ; il témoignait quelques incertitudes, lorsqu'il mourut le 18 août 1503, âgé de 74 ans environ, après 11 années et quelques jours de pontificat. Quelques historiens, à l'exemple de Guicchardin, prétendent qu'il s'empoisonna lui-même, par méprise, d'un breuvage qu'il avait préparé pour le cardinal Adrien Corneto et plusieurs autres, dont il voulait envahir les richesses; mais ils ne sont point d'accord sur les dates. Ils ajoutent que César pensa périr victime de la même erreur. Ainsi finit cet homme qui déshonora la tiare par ses vices, sans illustrer son gouvernement par aucun acte généreux. On ne peut lui refuser des talents pour l'administration, du savoir, de l'éloquence, de l'habileté dans la politique; comme il partagea toutes ces qualités avec César Borgia, il doit partager aussi avec lui les louanges de Machiavel. Alexandre VI ne fit point usage, comme les Grégoire VII, les Boniface VIII, et quelques autres, de ces anathèmes religieux qui appelaient les peuples à la révolte en proscrivant des souverains légitimes. Ces mesures commençaient à perdre de leur puissance; il n'avait d'ailleurs à revendiquer que des droits de propriétés domaniales; mais il y mêla des vues personnelles d'ambition et de cupidité. Il porta l'oubli des mœurs jusqu'au scandale, et la jalousie du pouvoir jusqu'à la plus odieuse sévérité. Il employa, il est vrai, beaucoup de fermeté et de vigueur à la répression du brigandage et au rétablissement de la justice. Mais ce qui est un sujet d'éloge dans un bon prince n'est souvent qu'un artifice dans un souverain animé par des haines particulières. On ne peut nier que ce ne fût là le mobile principal de toute la conduite d'Alexandre, et le trait dominant de son caractère. Mais il n'est pas également avéré qu'il ait employé tous les moyens qu'on lui attribue. Les ennemis qu'il se fit pendant sa vie lui ont attiré de la part de ses contemporains des diatribes sanglantes, que d'autres écrivains se sont plu à copier et à répéter, toutes les fois qu'ils ont voulu décrier l'autorité pontificale. Gordon est le plus remarquable de ces écrivains ; il a recueilli avec soin toutes les satires de ceux qui l'ont précédé, et les accusations d'empoisonnement contre Alexandre se multiplient sous sa plume avec une profusion qui devient suspecte. Le fait le plus frappant en ce genre est relatif à Zizime, frère de Bajazet. Ce malheureux prince mourut, suivant l'aveu de Gordon lui-même, quelques jours après avoir été remis entre les mains du roi de France, à la suite d'une dyssenterie, maladie très-ordinaire et presque inévitable dans une armée un peu nombreuse, sous un climat qui lui est étranger. Cet historien assure néanmoins que Zizime périt d'un poison qui lui avait été donné quelques jours auparavant. Il ajoute qu'Alexandre commit ce crime à l'instigation de Bajazet, qui lui promettait 300,000 ducats, s'il le délivrait ainsi de son frère. Gordon avoue que les lettres de Bajazet, où ces propositions étaient contenues, furent interceptées par le gouvernement d'Ancône, qui les envoya à Charles VIII, de manière qu'Alexandre ne dut pas les connaitre. De tout cela il résulte une obscurité qui aurait dû rendre les copistes plus défiants, et leur faire observer à tous la réserve du président Hénault, qui raconte cet événement comme un bruit public, et ne le donne point comme un fait positif.

Les circonstances prétendues de la mort d'Alexandre n'ont pas excité moins de doutes. Voltaire lui-même, qu'on ne soupçonnera point de partialité en faveur d'un pape, réclame contre cette assertion avec la plus grande véhémence dans sa dissertation sur la mort de Henri IV : « J'ose dire à Guicchardin, s'écrie-t-« il, l'Europe est trompée par vous, et vous l'avez « été par votre passion; vous étiez l'ennemi du pape, « vous en avez trop cru votre haine et les actions « de sa vie. Il avait, à la vérité, exercé des ven-« geances cruelles et perfides contre des ennemis « aussi cruels et aussi perfides que lui, etc. » Ce peu de mots d'une discussion historique qu'il est inutile de citer tout entière, parce que chaque lecteur est à même de la vérifier, contient le jugement impartial qu'on peut porter sur Alexandre. Terminons d'un seul trait ce qui le concerne. Les faits prouvés contre lui suffisent pour faire haïr sa mémoire, sans y joindre des inculpations dont l'incertitude élèverait des soupçons sur des points non contestés. L'historien peut bien louer ou absoudre sur la foi de témoignages imposants ; mais il ne doit condamner qu'à l'unanimité des suffrages, ou d'après des monuments authentiques. Les historiens principaux qui ont écrit sur Alexandre VI sont Guicchardin, Burchard, Tomas-Tomasi, Paul Jove et Gordon. Il eut pour successeur Pie III. D—s.

ALEXANDRE VII, né à Sienne le 12 février 1599, appelé Fabio Chigi, et de l'illustre famille de ce nom, fut d'abord nonce en Allemagne, inquisiteur à Malte, puis vice-légat à Ferrare, évêque d'Imola, et enfin cardinal. Il avait fait concevoir quelques idées heureuses de ses talents et de son caractère, particulièrement pendant les négociations relatives à la paix de Munster, et on lui croyait une grande sévérité de principes, parce qu'il déclamait contre les abus. Le cardinal de Retz, qui parle de lui dans ses Mémoires, ne contribua pas peu à l'élever à la tiare, après la mort d'Innocent X, le 7 avril 1655. La querelle élevée au sujet du livre de Jansénius avait occupé les deux prédécesseurs d'Alexandre VII : cette affaire eut aussi ses premiers soins. Il confirma d'abord, par une bulle de 1656, celle d'Innocent X, qui condamnait les cinq propositions. On s'était occupé ensuite de faire constater, par un acte particulier, que ces cinq propositions étaient contenues dans le livre de Jansénius. Cet acte, appelé *le Formulaire*, devait être signé individuellement par chaque ecclésiastique séculier ou régulier. Il avait été proposé et rédigé par une assemblée du clergé de France, en 1656 ; Alexandre le prescrivit par une bulle de 1665, qui change quelques termes à ce formulaire, mais qui en conserve l'essence. Louis XIV fit enregistrer ces deux bulles au parlement. Une affaire d'un autre genre, l'insulte faite par la garde corse au duc de Créquy, ambassadeur de France, donna beaucoup de chagrin à Alexandre : Louis XIV exigea des réparations proportionnées à l'outrage; le cardinal Chigi, neveu du pape, vint faire des excuses au roi ; les Corses furent chassés de Rome, et cette punition fut attestée par une pyramide élevée devant leur ancien corps de garde. Louis XIV consentit que ce monument fût abattu, sous le pontificat de Clément IX, à qui il rendit aussi Avignon, dont il s'était emparé, après avoir obtenu des restitutions pour ses alliés, les ducs de Parme et de Modène. Alexandre VII rendit, en 1665, une bulle contre les censures, faites par la faculté de théologie de Paris, des erreurs de Vernant et de Guillaume de Moya ; en 1667, il donna une autre bulle au sujet de l'attrition. Il reçut à Rome la fameuse Christine, reine de Suède, qui avait précédemment abjuré le luthéranisme, pour embrasser la religion catholique. Il canonisa St. François de Sales et St. Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence ; embellit Rome par des édifices, dépensa beaucoup pour achever le collége de la Sapience, qu'il orna d'une belle bibliothèque, et nomma le savant Allacci (*voy.* Allacci) bibliothécaire du Vatican. Il aima les lettres, et les cultiva lui-même avec quelque succès. On a de lui un volume de poésies imprimées au Louvre, 1656, in-fol., intitulé : *Philomathi Musæ Juveniles* ; il les avait composées dans sa jeunesse, lorsqu'il était membre de l'académie des Philomati de Sienne. Alexandre eut des ennemis qui l'accusèrent de peu de sincérité, ce qui tenait peut-être moins à un vice de cœur qu'à la versatilité de sa conduite ; en effet, il démentit sur la fin de sa vie la grande austérité qu'il avait d'abord affichée. Il avait fait mettre un cercueil sous son lit, pour s'habituer aux images de la mort, ce qui ne l'empêcha point de se livrer ensuite à une sorte de luxe. Le népotisme obtint de lui de grandes faveurs, après n'en avoir essuyé que des refus. Le cardinal de Retz, à son second voyage à Rome, prétend qu'il trouva les choses bien changées. Ce prélat, dans ses Mémoires, a tracé le portrait d'Alexandre VII avec son style ordinaire, souvent léger et mordant. Ce fut, à la vérité, un homme minutieux, trop confiant dans ses forces, et bien au-dessous du rôle dont il s'était chargé ; mais sa conduite morale et religieuse ne le rend pas indigne d'estime. Alexandre VII mourut le 16 mars 1667, après 12 ans de pontificat. Il eut pour successeur Clément IX. D—s.

ALEXANDRE VIII était Vénitien et fils du grand chancelier de la république ; son nom était Pierre Ottoboni. Né le 10 avril 1610, ses premières études avaient été brillantes ; tous les papes, depuis Urbain VIII, avaient contribué à son élévation, et l'avaient employé dans les affaires les plus importantes. Il succéda, le 16 octobre 1689, à Innocent XI, sous le pontificat duquel le marquis de Lavardin, ambassadeur de Louis XIV, avait soutenu avec tant de fermeté le droit de franchise. La discussion s'étant envenimée, le roi s'était emparé d'Avignon. Il le rendit au nouveau pape, espérant obtenir de lui plus de complaisance sur ce point, sur celui de la régale, et sur les quatre articles de la fameuse assemblée du clergé, en 1682. Innocent XI avait refusé des bulles aux prélats qui avaient assisté à cette assemblée ; un grand nombre d'évêchés étaient vacants ; Louis XIV menaçait de rétablir la pragmatique sanction. Il espérait qu'Alexandre VIII

serait plus flexible, et il se trompa. Après de vaines négociations, le pape s'était déterminé à rendre une bulle contre les quatre articles, et la mort seule en empêcha la publication. Cette conduite a été blâmée par la plupart des historiens français. Alexandre s'était fait plus d'honneur, dit l'un d'eux, en condamnant précédemment le péché philosophique, par un décret de 1690. Alexandre VIII secourut, avec de grandes sommes d'argent, les Vénitiens et l'empereur Léopold, dans leur guerre contre les Turcs. Son pontificat a duré trop peu pour fournir beaucoup d'événements à l'histoire. Il n'occupa le saint-siége que 16 mois, et mourut le 1er février 1691, dans la 82e année de son âge. Dans ses derniers moments, il assembla sa famille et ses amis pour leur exposer les motifs de toute sa conduite. Il avait du savoir, de l'éloquence, de l'habileté dans l'administration. Sa figure était noble, ses manières engageantes, sa conversation agréable, avec un peu de penchant à la raillerie. Il fut assez libéral envers les pauvres et beaucoup trop envers ses proches, qu'il se hâtait d'enrichir, à cause de son grand âge. « Il est déjà vingt-trois heures et demie! » s'écriait-il quelquefois. Il distribua en mourant à ses neveux tout ce qu'il avait amassé d'argent, ce qui fit dire à Pasquin « qu'il aurait mieux valu pour l'Église être « sa nièce que sa fille. » Ce pontife eut pour successeur Innocent XII. D—s.

ALEXANDRE (Saint), patriarche de Constantinople, né l'an 242, fut nommé évêque de Byzance en 317. Constantin étant entré dans cette ville (324), après la seconde victoire qu'il avait remportée sur Licinius, des philosophes païens se plaignirent près de lui de ce qu'il abolissait le culte observé par ses prédécesseurs, pour introduire une religion nouvelle. Ils demandèrent à avoir une conférence publique avec l'évêque Alexandre, qui, quoique peu exercé dans les subtilités de la dialectique, y consentit, à la prière de l'empereur. Le saint évêque, se confiant en son maître, dit à celui qu'ils avaient chargé de porter la parole pour eux tous : « Au nom « de Jésus-Christ, je vous commande de vous « taire. » Aussitôt, dit Sozomène, il devint muet, comme si une force invisible lui eût fermé la bouche. On jugea, ajoute cet historien, que ce n'était point un petit miracle que d'avoir fait taire un philosophe. L'année suivante (325), Alexandre assista au concile de Nicée, convoqué contre Arius. Peu après, Constantin, frappé d'étonnement à la vue de la situation merveilleuse de Byzance, résolut de l'agrandir et d'y établir une résidence digne de lui. La nouvelle ville, appelée Constantinople, fut solennellement dédiée en 330. Parmi les constructions, on remarqua surtout les basiliques que l'empereur fit pourvoir de livres, d'ornements, avec une magnificence vraiment impériale. Alexandre eut une part très-active à ces grands changements. Pendant les dernières années de son épiscopat, son zèle fut soumis à une rude épreuve. Les ariens, ayant obtenu l'autorisation de Constantin, convoquèrent (336) un concile à Constantinople. Le saint prélat fit inutilement tous ses efforts pour empêcher la tenue de cette assemblée. On employa les prières, les instances et les menaces pour l'engager à laisser entrer Arius dans son église patriarcale et à communiquer avec lui. Constantin, qu'Arius avait trompé par une profession de foi conçue en termes artificieux, fit venir Alexandre pour l'engager à céder. Quoique alors âgé de quatre-vingt-quatorze ans, l'évêque répondit avec une fermeté respectueuse aux sollicitations du prince. Les ariens, n'ayant pu vaincre sa constance, prirent la résolution de faire entrer Arius de force dans l'église cathédrale. Ils y conduisaient comme en triomphe leur chef; étant arrivés près de la colonne de porphyre élevée sur la place de Constantin, Arius éprouva un besoin naturel. On le fit entrer dans un lieu retiré; comme il n'en sortait point, on ouvrit, et on le trouva mort, ayant perdu beaucoup de sang. (*Voy.* Arius.) La nouvelle de cet événement se répandit aussitôt dans la ville, et Constantin résolut de s'attacher plus fermement à la foi de Nicée. Alexandre mourut en 340, à l'âge de 98 ans. G—y.

ALEXANDRE (Saint), patriarche d'Alexandrie, succéda, en 313, à St. Achillas. Arius, qui avait eu des prétentions sur ce siége, devint furieux de la préférence donnée à Alexandre, et, ne pouvant l'attaquer sur ses mœurs, il le calomnia sur sa doctrine, en enseignant lui-même une doctrine nouvelle et toute contraire. Le saint évêque, touché des progrès de l'erreur, n'y opposa d'abord que des voies de douceur, d'exhortation et de persuasion, dans l'espoir de le ramener par sa modération, qui fut même blâmée par quelques catholiques zélés; mais, n'ayant pu rien gagner sur son esprit, il le cita devant une assemblée du clergé d'Alexandrie, et, sur le refus de l'hérésiarque de renoncer à ses erreurs, il l'excommunia avec ses sectateurs. Cette sentence fut confirmée par près de cent évêques, dans le concile d'Alexandrie, en 320, dont il notifia le jugement au pape St. Sylvestre, et à tous les évêques catholiques, par une lettre circulaire. Le célèbre Osius, chargé par l'empereur Constantin d'aller prendre des informations sur les lieux, approuva sa conduite. St. Alexandre assista au concile général de Nicée, où il se fit accompagner par St. Athanase, qui n'était encore que diacre, et il mourut, le 26 février 326, après avoir désigné Athanase pour son successeur. On trouve dans Théodoret sa lettre adressée à Alexandre de Byzance, contre les évêques qui avaient reçu Arius à leur communion, après qu'il avait été excommunié au concile d'Alexandrie. Socrate nous a conservé la circulaire dont il a été fait mention, et Cotelier a publié, dans ses notes sur les constitutions apostoliques, une troisième épître de ce saint prélat. T—d.

ALEXANDRE (Saint), fondateur des acémètes, né vers le milieu du 4e siècle, dans l'Asie Mineure, remplit pendant quelque temps une charge à la cour impériale d'Orient. Dégoûté du monde, il distribua ses biens aux pauvres, quitta la cour, Constantinople, et vint se réfugier dans les déserts de la Syrie. Ayant fondé un monastère sur les bords de l'Euphrate, il vit sa communauté s'accroître tel-

.ement, qu'elle comptait jusqu'à quatre cents religieux. Outre les indigènes ou Syriens, il s'y trouvait des Grecs, des Latins et des Égyptiens. Il les divisa en plusieurs chœurs, qui, se succédant les uns aux autres, célébraient sans interruption l'office divin, chaque nation en sa langue. C'est le premier exemple d'une pareille pratique. Cet institut de psalmodie perpétuelle se répandit dans tout l'Orient. Alexandre revint lui-même, avec plusieurs de ses disciples, à Constantinople, où il fonda, près de l'église de St-Mennas, un monastère où il y eut bientôt trois cents religieux, qui se relevaient jour et nuit pour psalmodier en différentes langues. De là ils furent appelés ἀκοιμῆται, *acémètes* (hommes qui ne se couchent point). St. Alexandre mourut en 430, dans un monastère qu'il était allé construire sur les bords du Pont-Euxin. G—Y.

ALEXANDRE, évêque de Lincoln, au 12ᵉ siècle, neveu de Roger, évêque de Salisbury, était né en Normandie. Il fut élevé sur le siége épiscopal l'an 1123. Ce prélat aimait la magnificence, et, un an avant de mourir, St. Bernard lui adressa une lettre où il l'exhortait à ne pas se laisser éblouir par l'éclat des grandeurs mondaines. Alexandre, selon l'usage des barons et de quelques évêques de son temps, dépensa des sommes considérables pour construire des châteaux : il en avait jusqu'à trois qui étaient des forteresses imposantes; ce qui fit craindre au roi Étienne qu'ils ne fussent destinés à soutenir les prétentions de l'impératrice Mathilde qui lui disputait la couronne, et le détermina à s'en emparer. Après quelque résistance, le château de Newark se rendit, et l'évêque fut emprisonné pendant quelques mois. L'an 1142, il alla à Rome, et revint en Angleterre avec la qualité de légat, et le pouvoir d'assembler un synode pour régler les affaires de l'Église. Il fit un second voyage à Rome, vint en France l'an 1147, et mourut, à son retour, dans son pays natal. Alexandre fit aussi bâtir deux monastères; et, la cathédrale de Lincoln ayant été brûlée, il en fit construire une autre, qu'il mit à l'abri d'un semblable accident, au moyen d'un toit de pierre. C'est un des édifices les plus remarquables de l'Angleterre. D—T.

ALEXANDRE Newiski ou Newskoi, saint et héros moscovite, était fils du grand-duc Yaroslaf, et naquit en 1218. A cette époque, la Russie était pressée de tous côtés par de nombreux ennemis, et particulièrement au midi par les hordes tatares. Afin d'être plus à portée de leur résister, Yaroslaf quitta Novogorod, lieu de sa résidence, et laissa ses deux fils, Fédor et Alexandre, pour y commander en son absence. A la mort de Fédor, Alexandre eut seul le pouvoir. Il épousa une princesse de la province de Polotzk, et défendit avec beaucoup de vigueur son gouvernement contre les ennemis. Il établit une ligne de forts, le long de la rivière Shélonia, jusqu'au lac Ilmen, pour résister aux incursions des Tshudes, ou Esthoniens. En 1239, tandis que Yaroslaf était engagé dans la guerre contre les Tatars, une armée combinée de Suédois, de Danois et de chevaliers de l'ordre teutonique, entreprit une expédition contre Novogorod, et débarqua sur les bords de la Néva. Fiers de leurs forces, ils prirent envers Alexandre le ton de la supériorité, et lui enjoignèrent de se soumettre; mais ce prince courageux préféra courir les chances d'une bataille. Elle fut sanglante, et Alexandre mit les ennemis en fuite, après avoir tué beaucoup de monde, et blessé, dit-on, de sa propre main, le roi de Suède. La description de cette bataille, l'un des événements les plus remarquables de l'histoire de Russie, est ornée d'une foule de circonstances qui sont probablement des fictions d'un siècle et d'un pays peu éclairés. Ce fut du nom de la Néva, près de laquelle l'action eut lieu, qu'Alexandre reçut le surnom honorable qui lui fut alors donné. Il passa le reste de sa vie à défendre son pays avec une valeur extraordinaire, défit les Tatars en divers engagements, et affranchit la Russie du tribut que lui avaient imposé les successeurs de Gengis-Kan. Alexandre mourut à Gorodetz, près de Novogorod, et la reconnaissance de ses compatriotes l'éleva au rang des saints. Pierre Iᵉʳ sut habilement profiter de la vénération que ce héros avait inspirée aux Russes, et bâtit, non loin de Pétersbourg, un très-beau monastère, au lieu même où Alexandre avait remporté sa plus glorieuse victoire; il institua de plus, sous le nom de St. Alexandre Newskoi, un ordre de chevalerie qui brille maintenant d'un grand éclat. D—T.

ALEXANDRE Iᵉʳ, roi d'Écosse, fils de Malcom III, succéda à son frère Edgar, en 1107. L'impétuosité de son caractère lui fit donner le surnom de Farouche. Avant de parvenir au trône, il avait tellement su cacher ses mauvaises qualités, qu'aussitôt qu'il les dévoila, elles surprirent et mécontentèrent tout à la fois ses sujets. Le nord du royaume fut bientôt rempli d'insurgents; mais Alexandre les défit successivement, et assura sa puissance par la mort de leurs principaux chefs. Revenu dans le midi de ses États, il reçut un jour les plaintes d'une veuve qui lui dénonça le jeune comte de Mearns, comme ayant fait mettre à mort, sans jugement, deux de ses vassaux, l'un époux, l'autre fils de cette femme. Alexandre fit pendre le coupable en sa présence. Des assassins s'étant introduits dans sa chambre à coucher pendant la nuit, il saisit ses armes, tua six de ses agresseurs, et parvint à s'échapper. Après avoir rétabli l'ordre dans son royaume, il rendit une visite à Henri Iᵉʳ, roi d'Angleterre, à qui il fut utile, en terminant une querelle élevée entre ce prince et les Irlandais. Le reste de son règne fut paisible. Il mourut sans avoir été marié, en 1124, après un règne de 17 ans, et eut pour successeur David, son frère puîné. G—T.

ALEXANDRE II, roi d'Écosse, fils de Guillaume le Lion, naquit en 1198, et succéda à son père à l'âge de seize ans. Il eut bientôt une guerre à soutenir contre Jean, roi d'Angleterre, et fit une irruption dans cette contrée. De son côté, Jean pénétra en Écosse, et y commit de grands dégâts. Dans une seconde expédition, Alexandre prit Carlisle, et pénétra jusqu'à Richmond. L'année suivante, il vint à Londres, sur l'invitation du prince français, Louis,

fils aîné de Philippe-Auguste, pour prêter son secours au parti qui s'était révolté contre le roi Jean. Lorsque ce roi se fut réconcilié avec le pape, le roi d'Écosse, qui revenait dans ses États à main armée, fut attaqué dans sa retraite, et courut de grands dangers, auxquels il échappa par la mort de Jean. Les pillages qu'Alexandre avait exercés sur sa route portèrent le pape à mettre le royaume d'Écosse en interdit. En 1221, Alexandre épousa Jeanne, sœur du roi d'Angleterre, Henri III : ce mariage maintint la paix entre ces deux royaumes pendant dix-huit ans. Après la mort de Jeanne, des dissensions s'élevèrent entre les deux rois ; mais elles furent apaisées par la médiation du comte de Cornouailles et de l'archevêque d'York. Alexandre épousa ensuite la fille de Coucy, baron français. Quelques troubles s'étant élevés dans l'Argyleshire, Alexandre s'embarqua pour ce pays ; mais, étant tombé malade, il fut porté à terre dans une des îles de la côte, et y mourut, en 1249, à l'âge de 51 ans, ne laissant qu'un fils de sa seconde femme. D—T.

ALEXANDRE III, fils du précédent, naquit en 1240, et monta sur le trône à l'âge de huit ans. Peu de temps après, on lui fit épouser Marguerite, fille de Henri III, roi d'Angleterre. Ce roi enfant fut alors, ainsi que sa femme, gardé comme en prison par les Cumings, famille puissante en Écosse. Henri s'avança vers ce pays pour leur rendre la liberté, et y parvint, lorsque ses émissaires l'eurent rendu maître du château d'Édimbourg. Cependant, jusqu'à ce que le roi fût en âge de tenir lui-même les rênes du gouvernement, d'autres troubles eurent encore lieu. En 1263, Haquin, roi de Norwége, qui avait des prétentions sur les îles occidentales de l'Écosse, parut avec une flotte considérable, se rendit maître d'Aire, et s'avança dans l'intérieur du pays. Alexandre alla au-devant de lui, et ils se rencontrèrent à Largs, où fut livrée une bataille sanglante. Les Norwégiens, totalement défaits, y perdirent 16,000 hommes. Buchanan donne à Alexandre Stuart l'honneur de cette journée, et paraît douter que le roi eût été présent à l'action. Haquin mourut peu de temps après ; et son successeur Magnus renonça, moyennant une somme d'argent, à toute prétention sur les îles qui avaient été le sujet de la guerre. L'amitié de ce prince avec Alexandre devint encore plus étroite par le mariage d'Éric, prince de Norwége, avec Marguerite, fille d'Alexandre. Éric, devenu roi, fut toujours intimement lié avec son beau-père, et vint le joindre à la tête de 5,000 hommes, lorsqu'Alexandre eut à combattre ses barons. Le roi d'Écosse assista, avec toute sa famille, au couronnement d'Édouard, roi d'Angleterre, et au parlement tenu en 1282, avec la qualité de premier pair d'Angleterre. Il perdit successivement tous ses enfants, et il ne lui resta qu'une petite-fille en bas âge, née de la reine de Norwége. Comme il était veuf, les états insistèrent pour qu'il contractât un second mariage, et il épousa une française nommée Iollette, fille du comte de Dreux ; mais, peu de temps après, il périt à la chasse, l'an 1285, entraîné par son cheval dans un précipice. Il était âgé de 45 ans, et en avait régné 37. Ses sujets le regrettèrent vivement, tant à cause de ses bonnes qualités que de la situation critique où sa mort laissait le royaume. D—T.

ALEXANDRE JAGELLON, roi de Pologne, troisième fils de Casimir IV, succéda à son frère Jean Albert, en 1501, étant grand-duc de Lithuanie, ce qui lui fit donner la préférence sur Ladislas, roi de Bohême, son concurrent. La diète et les grands se décidèrent en faveur d'Alexandre, dans l'espoir d'éteindre les haines si funestes à la Lithuanie et à la Pologne, en formant un même corps politique de deux peuples si longtemps rivaux. En effet, les Lithuaniens, flattés de voir la couronne replacée sur la tête de leur duc, consentirent à la réunion des deux États, à condition néanmoins qu'ils auraient, ainsi que les Polonais, droit de suffrage à l'élection des rois de Pologne. Le nouveau roi commença son règne par une perfidie : au lieu de secourir comme allié Seid Ahmed, dernier kan du Kaptchak (*voy.* MENGHELY GHERAÏ), il se saisit de ce prince, contre le droit des gens, et le retint prisonnier. Les historiens polonais prétendent au contraire que le kan du Kaptchak voulait trahir le roi de Pologne. Quoi qu'il en soit, le sénat, de son côté, respecta peu la bonne foi et la justice pendant le règne d'Alexandre, qui avait abandonné les rênes du gouvernement à Glinski. Ce favori fit, de son faible monarque, un instrument de ses caprices et de ses vengeances. Alexandre, malade et paralytique, touchait à ses derniers moments, lorsqu'il apprit que les Tatars venaient d'être taillés en pièces par l'armée polonaise sur les bords du Niémen : il n'eut que le temps de témoigner sa joie, en levant les yeux et les mains au ciel, et il expira à Wilna, le 19 août 1506, à 45 ans. Ce prince, taciturne et mélancolique, indolent et faible, fastueux sans magnificence, et prodigue sans être généreux, régna 14 ans en Lithuanie et 5 ans en Pologne ; il eut pour successeur Sigismond Ier. B—P.

ALEXANDRE (BENOIT-STANISLAS), fils de Jean Sobieski, roi de Pologne, naquit à Dantzick, en 1677. Donnant l'exemple d'une contradiction singulière, il se mit, en 1697, sur les rangs des prétendants à la couronne de Pologne, et la refusa, en 1704, lorsque Charles XII la lui offrit. Le motif de ce refus était l'exclusion qu'on avait donnée à son frère aîné ; mais, à la diète de 1697, il fut un des concurrents les plus actifs de ce même frère. Ce prince versatile mourut à 37 ans, à Rome, où il s'était jeté dans la dévotion ; il avait pris, un peu avant sa mort, l'habit de capucin. Le pape le fit enterrer avec pompe, aux dépens de la chambre apostolique. B—P.

ALEXANDRE (PAULOWITZ), empereur de Russie, était fils aîné de Paul Ier et de Marie Fédérowna sa seconde femme. (*Voy.* MARIE.) Il naquit à Pétersbourg, le 13 décembre 1777 (1). Bien que d'une constitution forte en apparence, et d'une taille élevée, ce prince fut dans sa première jeunesse d'une santé délicate. Sa grand'mère, Catherine II, qui le

(1) Cette année fut remarquable par l'inondation qui fit périr dans les casemates de la forteresse de St-Pétersbourg la princesse Tarrakanoff, fille de l'impératrice Elisabeth et du comte Razumofski. (*Voy.* TARRAKANOFF.)

destinait au trône, à l'exclusion de Paul Iᵉʳ, le tint soigneusement éloigné de son père. Cette prévoyante souveraine, ne voulant pas que des habitudes de soumission et de piété filiale devinssent plus tard un obstacle aux desseins qu'elle avait sur lui, le fit élever sous ses propres yeux. Ce ne fut même qu'avec beaucoup de peine que la mère du jeune prince put exercer sur la première éducation de son fils une influence qui lui appartenait à tant de titres. Alexandre eut pour gouverneur le comte Nicolas Soltykoff, et pour précepteur le colonel Laharpe. (*Voy.* ce nom.) Il étudia les mathématiques sous le colonel Masson, les sciences physiques sous le professeur Krafft, et la botanique sous l'illustre Pallas. Les opinions philosophiques qu'il avait puisées dans les leçons de son précepteur le portèrent souvent à tempérer les maximes du pouvoir absolu, mais elles l'écartèrent aussi quelquefois des obligations, ou, si l'on veut, des nécessités de la royauté. Catherine avait recommandé qu'on ne lui enseignât ni la poésie, ni la musique, persuadée qu'elle était que les moments du jeune prince pouvaient être plus utilement employés; et, sans craindre que cette sévérité ne fût regardée comme la censure de sa propre conduite, elle veilla avec soin à ce que les mœurs de son petit-fils fussent de tout point irréprochables. On croit que ce rigorisme fut la cause principale du mariage prématuré qu'elle lui fit contracter dès l'âge de seize ans (9 octobre 1793) avec Louise-Marie, troisième petite-fille du grand-duc Frédéric de Baden, qui prit, en entrant dans la communion grecque, le nom d'Élisabeth Alexiewna. (*Voy.* Elisabeth.) Pour que des voluptés précoces n'altérassent pas la constitution peu robuste de son petit-fils, Catherine lui fit interdire longtemps tout commerce avec son épouse; mais ces précautions n'eurent pas tout le succès qu'en attendait l'impératrice. Alexandre fut ensuite écarté des affaires par la défiance ombrageuse de l'empereur son père; et il avait atteint, dans de paisibles études, sa vingt-quatrième année, lorsqu'une catastrophe sanglante le fit monter sur le trône. Dans la nuit du 23 au 24 mars 1801, Paul Iᵉʳ ayant été assassiné au palais de Michaïlof, Alexandre fut aussitôt salué empereur par les conjurés dans la cour même de ce palais, où il attendait l'abdication, sans savoir toute l'étendue du crime qui allait être commis. (*Voy.* Paul Iᵉʳ.) Quand il apprit la mort de son père, il tomba dans un état de faiblesse tel qu'il ne put rentrer dans son appartement que soutenu par les officiers qui l'entouraient. Rien ne prouve qu'il eût prévu un aussi horrible dénoûment; cependant il est certain qu'il avait eu des rapports avec les conjurés, et que le chef du complot (*voy.* Pahlen) avait habilement semé des défiances et des soupçons mutuels dans l'âme du père et du fils; qu'il avait obtenu le consentement de celui-ci, non pour l'assassinat, que les conjurés eux-mêmes n'avaient peut-être pas prévu, mais pour l'arrestation de l'empereur et son abdication forcée. Ce qui prouverait encore cette assertion, si une foule de témoignages n'étaient venus l'établir, c'est qu'Alexandre n'infligea d'autre peine que celle de l'exil aux chefs de la conspiration, et que même plusieurs d'entre eux furent honorablement employés sous son règne. (*Voy.* Beningsen.) On a dit qu'il avait hésité d'abord à accepter la couronne; mais, si cette hésitation fut réelle, il est au moins vrai qu'elle dura peu, et il est permis de croire qu'elle n'était pas sincère. Du reste, sa sûreté et celle de tous les siens, le besoin de préserver l'État de dissensions funestes, tout lui faisait un devoir de monter à l'instant même sur le trône. Il quitta le palais où le crime avait été commis et où il habitait un appartement au-dessous de celui de son père, et se rendit au palais d'hiver, où il reçut les hommages et les serments de tous les corps de l'État. Quand le comte Pahlen vint le complimenter : « Monsieur le « gouverneur, s'écria le jeune monarque, quelle page « dans l'histoire ! — Sire, les autres la feront oublier, » répondit Pahlen. Les premiers actes du règne d'Alexandre justifièrent pleinement cette prédiction. Il s'empressa de révoquer les absurdes et vexatoires ordonnances qui avaient signalé les derniers moments de son père, et il disgracia tous ceux qui par leurs avis et leurs faux rapports avaient trompé la justice de Paul et contribué à diriger vers la tyrannie le caractère inquiet et soupçonneux de ce malheureux prince. Il délivra tous les prisonniers détenus dans les forteresses, et rappela de Sibérie cette foule d'exilés qu'y avait entassés un aveugle et capricieux despotisme. Voulant que le jour de son couronnement (27 septembre 1801) fût pour tous ses sujets un jour de fête et de bonheur, il amnistia les déserteurs, et renonça pour une année à toute espèce de recrutement. Les impôts furent réduits, les poursuites suspendues, et toute amende remise pour les débiteurs du fisc. Le commerce reçut de nombreux encouragements; l'introduction des livres étrangers obtint une grande extension, et la liberté de la presse une latitude plus grande encore. Il est vrai qu'un peu plus tard Alexandre parut se repentir de quelques-unes de ces concessions, et qu'il y mit des limites; il est également vrai que l'inquisition d'État, supprimée le 2 avril 1801, fut rétablie le 3 janvier 1802, sous la direction du prince Lapouchin; mais si la sûreté de son empire et les besoins de sa politique l'obligèrent ainsi quelquefois à revenir sur des décisions généreuses, il faut au moins reconnaître que ses intentions et ses premiers mouvements furent toujours fondés sur des vues d'humanité et de bienfaisance. Quant à l'extérieur, ses premières pensées et ses premiers rapports furent également pacifiques et généreux. Il mit fin, par une convention, aux différends que Paul avait eus avec la France, et parut vouloir sincèrement vivre en bonne intelligence avec celui qui, sous le nom de consul, en était devenu le souverain. Pour la Suède, il n'eut qu'à publier un traité de commerce qu'avait fait son père. Enfin ce fut autant pour assurer la paix de l'Europe que pour effacer un ridicule de son malheureux père, qu'il renonça hautement au titre de grand maître de Malte, que s'était si bizarrement donné Paul Iᵉʳ. Mais, loin de renoncer à la souveraineté de la Géorgie, ce fut lui qui termina l'incorporation de cette contrée à l'empire russe, déjà commencée par son père. Ainsi fut terminée la destinée d'une dy-

nastie qui se prétendait issue du roi David, et qui depuis plus de douze siècles régnait sur la Géorgie. (*Voy.* GEORGE XI.) L'entrevue qu'Alexandre eut dans le mois de juin 1802, à Memel, avec le roi de Prusse, n'eut pour objet que l'indépendance de l'Allemagne menacée par les envahissements de la France. De retour dans ses États, il poursuivit ses réformes dans toutes les parties du gouvernement. L'administration de la justice attira particulièrement son attention. Il abolit la torture et la confiscation des biens héréditaires (1); il constitua le sénat en une haute cour de justice; et, voulant mettre fin à la lenteur des procès, il divisa ce corps en sept départements, dont toute l'occupation fut de juger une immensité d'affaires en retard. Des peines pécuniaires furent établies contre les magistrats prévaricateurs et contre les plaideurs obstinés. Enfin il fut décidé qu'en matière criminelle l'unanimité des juges serait nécessaire pour toute condamnation à mort. Alexandre s'occupait avec non moins de zèle des besoins du commerce. Il permit à la noblesse de s'y livrer, et cette décision, plus importante qu'on ne pense, fit entrer dans la circulation une grande masse de capitaux, et donna un nouvel essor à l'industrie. Enfin il réduisit les droits d'entrée sur plusieurs objets, et pour favoriser les manufactures il prohiba l'importation de beaucoup d'autres. Son ministre Romansoff ayant, par son ordre, rendu public un état général des affaires en 1802, on y vit que la balance dans les ports de la Baltique avait été de 18 millions, et de 4 dans ceux de la mer Blanche, en faveur de la Russie. Les sciences, les arts et les lettres ne reçurent pas moins d'encouragements; un grand nombre de gymnases furent établis, et trois universités furent ajoutées à celles qui existaient déjà. Alexandre fonda encore des écoles de chimie, de médecine, de marine sur différents points; et l'on a porté à plus de 2 millions de roubles (6 millions de francs) les sommes que, dès l'année 1805, il avait consacrées à ces établissements. Dans le même temps, secondé par la bienfaisance de sa mère, il fondait des hospices, des maisons de refuge pour les vieillards, les veuves et les enfants trouvés. Portant aussi ses regards sur l'agriculture, il attira dans le voisinage de sa résidence d'été, à Kamenoï-Ostroff, quelques fermiers anglais, chargés d'introduire les méthodes de leur pays. Ses vaisseaux amenèrent sur les côtes de la mer Noire des Suisses et des Allemands, qui transformèrent en vignobles florissants quelques districts incultes de la Crimée. Toutes ces opérations furent complétées par un nouveau système de recrutement, et l'ukase qui en 1803 appela au service militaire deux hommes sur cinq cents porta l'armée russe au total de 500,000 hommes. Ce n'est pas qu'Alexandre voulût alors la guerre; mais il prévoyait que, dans la position où se trouvaient les affaires de l'Europe, il lui serait difficile de l'éviter. D'ailleurs, en annonçant à ses peuples son avénement au trône, il avait déclaré qu'il marcherait sur les traces de l'impératrice Catherine II, son aïeule. Or, tout le monde sait que le système politique de cette princesse fut d'étendre la civilisation dans les provinces les plus reculées de l'empire, et d'assurer la prépondérance ou plutôt la domination de la Russie sur l'Europe et sur l'Asie. On verra qu'Alexandre s'est montré toute sa vie fidèle à ce système. Ainsi qu'à tous les hommes d'État de cette époque, la paix d'Amiens lui semblait bien moins un traité de paix qu'une trêve. L'Angleterre, par une infraction manifeste à ce traité, gardait l'île de Malte; et l'empereur de Russie lui-même continuait de tenir garnison dans les sept îles, violant ainsi la convention faite en 1800 avec la Turquie. Il envoya même, en 1802, de nouvelles troupes à Corfou et sur les frontières de la Perse. Moins scrupuleux encore, le nouveau maître de la France s'emparait du Hanovre et du royaume de Naples, malgré les réclamations de l'Angleterre et de la Russie, qui exigeaient de lui une loyauté dont elles ne lui donnaient pas l'exemple. Dans le même temps il fit enlever à main armée, en pleine paix, sur le territoire germanique, un prince de l'ancienne maison de France, qui fut immédiatement mis à mort. (*Voy.* ENGHIEN.) Ce dernier fait excita de la part d'Alexandre les plaintes les plus vives. Le czar refusa de reconnaître Napoléon comme empereur: celui-ci se répandit contre lui en violentes invectives (1), et la guerre fut inévitable. Ainsi commença entre les deux colosses européens cette lutte qui devait être si longue, si sanglante, qui ne devait se terminer que par la ruine de l'un des deux adversaires. Alexandre s'y prépara avec autant de prévoyance que d'activité. Après avoir ordonné de nouvelles levées et dirigé toutes ses troupes vers l'Occident, il renouvela avec la Perse une trêve près d'expirer, et forma avec l'Autriche, l'Angleterre et la Suède, une coalition dont les forces disponibles ne devaient pas être de moins de 500,000 hommes. Mais, dès le mois d'octobre, l'Autriche impatiente s'était mise en campagne; et les armées de François II, conduites par l'impéritie et l'inexpérience, avaient éprouvé de grands revers (*voy.* MACK), lorsque les colonnes russes étaient à peine en marche. Comme il fallait que ces dernières traversassent une partie de la Prusse, et que cette puissance n'était pas encore dans la coalition, Alexandre se vit obligé de négocier avec elle. Il se rendit lui-même à Berlin, où sa présence entraîna Frédéric-Guillaume III. Les deux monarques, descendus pendant la nuit au tombeau de Frédéric II, jurèrent sur le cercueil du héros prussien de rester inviolablement unis. On sait que cette scène un peu dramatique, qui n'eut d'autre témoin que la reine de Prusse, mais qui fut bientôt connue de toute l'Europe, a été d'une grande influence sur la suite des événements. De Potsdam Alexandre se rendit à Olmutz, où il joignit l'empereur François II, qui se retirait avec les débris de son armée, après avoir abandonné sa capitale. (*Voy.* NAPOLÉON.) L'armée russe,

(1) Cette confiscation a néanmoins été pratiquée depuis dans différentes occasions.

(1) Les journaux officiels de France accusèrent hautement Alexandre d'avoir participé au meurtre de son père.

forte de 70,000 hommes, et commandée par le vieux Koutousoff (*voy.* ce nom), se réunit à ces débris qui formaient à peine un corps de 30,000 soldats, et elle tenta dans les champs d'Austerlitz (2 décembre 1805) les chances d'une bataille qui ne fut pas heureuse. La défaite qu'essuyèrent les armées combinées fut suivie d'un armistice dont Alexandre profita pour opérer sa retraite, tout en annonçant qu'il ne prendrait aucune part au traité que l'Autriche pourrait conclure avec la France. On a publié qu'il fut au pouvoir de son adversaire de s'emparer de sa personne ; mais, outre qu'il semble difficile de croire que Napoléon eût laissé volontairement échapper une pareille occasion, il est sûr que ce fut à une fausse manœuvre de Murat qu'une partie de l'armée russe et l'empereur lui-même durent leur salut. C'est au moins ce que, par une contradiction assez remarquable, on a fait dire à Napoléon dans les compilations de Ste-Hélène. Après la défaite d'Austerlitz, l'armée russe se retira en Pologne. Alexandre fit déclarer au roi de Prusse que, conformément à leur traité, ses troupes étaient à sa disposition ; mais Frédéric-Guillaume, dont le zèle pour la coalition s'était fort affaibli depuis le désastre d'Austerlitz, accueillit froidement cette proposition. (*Voy.* HAUGWITZ.) Alexandre n'en persista pas moins à conserver une attitude hostile ; il dégagea le roi de Prusse de ses promesses, ajoutant toutefois que, lorsqu'il se déciderait à combattre, les troupes russes qui occupaient le Hanovre, et toutes celles qui restaient dans son voisinage, seraient à son service. Ces offres séduisantes, et le ressentiment de quelques griefs particuliers, entraînèrent enfin Frédéric-Guillaume à la guerre. Sans attendre des secours dont il croyait pouvoir se passer, ce prince commença les hostilités avec une précipitation qui fut plus funeste encore que n'avait été celle de l'Autriche l'année précédente, et qui lui coûta en moins d'un mois son armée tout entière et la plupart de ses provinces. (*Voy.* BRUNSWICK.) Dès qu'Alexandre eut connaissance de ces désastres, il annonça, par une proclamation, que la chute de la Prusse, en compromettant la sûreté de ses propres États, l'entraînait de nouveau à combattre. Il ordonna en même temps une levée de 400,000 hommes. Tous ses peuples s'empressèrent de seconder ses vues, et la guerre recommença sous des auspices qui pouvaient sembler favorables après les désastres d'Austerlitz et d'Iéna. Retranchés derrière la Vistule, les Russes attendirent les Français, et ils soutinrent les combats de Czarnowo, de Pultusk et de Golymin, avec une fermeté qui étonna leurs ennemis. Les deux armées firent de grandes pertes, et leur épuisement plus que toute autre cause amena un armistice qui se prolongea jusqu'au printemps de 1807. — Des succès plus décidés couronnaient dans l'Orient les efforts de l'autocrate : il avait incorporé le kannat de Kirvan à son empire ; et le prince Titsianow, qui depuis 1802 conduisait la guerre sur les frontières de Perse, termina par cette conquête une vie glorieuse. (*Voy.* TITSIANOW.) Les Russes, attaqués en même temps par plusieurs tribus du Caucase, les repoussèrent jusque vers l'Araxe et restèrent les maîtres de tout le pays. Mais la Turquie, engagée par les succès et les promesses de Napoléon, préluda aux hostilités contre la Russie, en destituant, par une infraction formelle au traité de Jassy, les hospodars de Moldavie et de Valachie. Alexandre fit sur-le-champ occuper ces deux provinces par le général Michelson, tandis que son escadre, aux ordres de Siniawin, détruisait la flotte turque dans deux combats successifs. Cependant son armée, battue sous les murs de Giurgewo et d'Ismaïl, allait être forcée de se retirer sur le Dniester, lorsque la catastrophe de Sélim (*voy.* ce nom), paralysant les mouvements des Turcs, fit conclure une trêve. — Au commencement de 1807, la campagne s'ouvrit contre la France par la sanglante bataille d'Eylau, dont les deux partis s'attribuèrent la victoire, et où chacun d'eux fit des pertes immenses. Mais la prise de Kœnigsberg et la défaite de Friedland, qui suivirent de près, furent pour les Russes et les Prussiens des échecs plus incontestables. Découragé par ces revers, Alexandre fit des ouvertures de paix qui furent accueillies et suivies d'un prompt armistice. Les deux empereurs eurent une entrevue sur le Niémen, en présence de leurs armées, campées sur les deux rives du fleuve, et dès le lendemain commencèrent les mémorables conférences de Tilsitt. Ces conférences durèrent vingt jours, et elles eurent pour résultat l'un des traités les plus importants et les plus extraordinaires de la diplomatie européenne. Par ce traité, que les deux empereurs signèrent le 7 juillet 1807, Alexandre reconnut Napoléon dans toute sa puissance et dans tous ses titres, même dans celui de protecteur de la confédération du Rhin, et il reconnut aussi ses frères comme rois de Naples, de Hollande et de Westphalie. Ce fut principalement des dépouilles de la Prusse que se composa ce dernier royaume ; et Frédéric-Guillaume, qui parut aussi à Tilsitt avec la belle reine de Prusse (*voy.* LOUISE-AUGUSTE), y signa un traité de spoliation, où il fut obligé d'abandonner à Napoléon la plus grande partie de ses États, et même à la Russie un district de l'ancienne Pologne (celui de Bialistock) qui lui était échu dans le premier partage. Alexandre promit sa médiation entre la France et l'Angleterre, et il s'engagea, si cette médiation était refusée, à subir toutes les conséquences du système continental. (*Voy.* NAPOLÉON.) Voilà ce que furent les stipulations ostensibles de Tilsitt. Mais, pour les observateurs éclairés, il resta démontré que des conditions secrètes et bien autrement importantes avaient été arrêtées entre les deux souverains. Si le public ne les a pas connues tout entières, la suite des événements en a fait assez comprendre le but et les motifs. Cependant le texte, que nous publions ici pour la première fois (1), étonnera plus d'un lecteur. Cependant il ne faut pas croire

(1) I. La Russie prendra possession de la Turquie européenne, et étendra ses conquêtes en Asie autant qu'elle le jugera convenable. — II. La dynastie des Bourbons en Espagne et la maison de Bragance en Portugal cesseront de régner. Un prince de la maison de Bonaparte succédera à chacune de ces couronnes. — III. L'autorité temporelle du pape cessera : Rome et ses dépendances seront réunies au royaume d'Italie. — IV. La Russie s'engage à aider la

que. même dans ces engagements secrets, la bonne foi des deux souverains ait été bien sincère. Napoléon avait senti que, malgré ses succès, il lui serait alors impossible d'anéantir la puissance russe ; mais il était loin d'y renoncer ; il lui fallait encore quelques années pour affermir et compléter son pouvoir dans l'Occident. Ainsi, dans sa pensée, toutes les promesses. tous les engagements de Tilsitt ne furent que temporaires, et les secrets de sa politique à cette époque s'expliquent très-bien par ce peu de mots qu'un officier de son état-major (le général Jomini) écrivit alors du théâtre des événements : « Nous « venons de faire avaler un verre d'opium à l'em- « pereur Alexandre ; et pendant qu'il dormira, nous « allons nous occuper ailleurs (1). » Et qu'on ne croie pas que de son côté l'empereur Alexandre fût plus sincère. Il s'était tiré le moins mal qu'il avait pu d'une position fâcheuse, et il se promettait bien aussi de gagner du temps, d'endormir son rival, et d'attendre des circonstances plus favorables. Des écrivains russes, et notamment l'aide de camp d'Alexandre, M. de Boutourlin (dans les prolégomènes de son *Histoire de la campagne de* 1812), déclarent nettement que le traité de Tilsitt était trop onéreux à la Russie pour qu'elle pût le considérer autrement que comme un moyen de gagner du temps. Sir Walter Scott joint à ce grave témoignage le récit de faits qui semblent plus concluants encore. Selon cet historien, qui a puisé, comme l'on sait, une partie de ses documents aux archives de l'Angleterre, « un officier, littéra- « teur célèbre (2), fut employé par Alexandre ou « par ceux que l'on pouvait penser être ses plus in- « times conseillers, à communiquer au ministère « anglais l'expression de la secrète satisfaction « qu'éprouvait cet empereur de l'habileté qu'avait « déployée la Grande-Bretagne en devançant et « prévenant les projets de la France, par son attaque « contre Copenhague. Les ministres anglais furent « invités par le même officier à communiquer fran- « chement avec le czar, comme avec un prince qui, « bien qu'obligé de céder aux circonstances, n'en « était pas moins attaché plus que jamais à la cause « de l'indépendance européenne. » Ainsi, pour la ruse et la duplicité, aucun des deux souverains ne le cédait à l'autre ; mais on voit que, plein de confiance dans son habileté, et de mépris pour la jeunesse et l'inexpérience d'Alexandre, Bonaparte fut en cette occasion tout à fait dupe d'un prince nourri dans l'astuce des cours, qui cachait, sous une apparence d'effusion et de candeur, un esprit subtil et très-dissimulé. Après la paix de Tilsitt, la conduite d'Alexandre fut en apparence celle du plus fidèle allié de la France ; dans toutes les occasions il professa la plus haute estime, l'admiration la plus invariable, pour le grand homme qui la gouvernait; et lorsqu'il apprit le désastre de Copenhague, il publia une déclaration où il qualifiait l'attaque des Anglais d'insigne brigandage (1), et après laquelle il regardait comme rompus tous ses rapports avec l'Angleterre, annonçant que nul ambassadeur anglais ne serait reçu à St Pétersbourg ; qu'aucune communication entre les deux puissances n'aurait lieu avant que le Danemark eût obtenu justice ; enfin il fit arrêter les vaisseaux des Anglais qui se trouvaient dans ses ports, et mettre le séquestre sur toutes leurs propriétés. Et l'on doit remarquer que toutes ces démonstrations n'étaient pas faites pour donner à l'empereur Alexandre de la popularité dans son empire ; car on ne peut douter que les relations qui s'établirent entre la France et la Russie par la paix de Tilsitt ne fussent contraires à cette dernière puissance, et que son commerce, qui jusque-là s'était accru dans une progression très-rapide, ne soit alors tombé plus rapidement encore (2). Obligé de céder à d'impérieuses nécessités, Alexandre avait dû voir de plus loin, et la suite des événements a suffisamment prouvé que dans cette occasion son rôle ne fut pas le plus maladroit. Le peu de concessions qu'il obtint offrait des avantages réels, positifs ; et son rival, qui se fit en apparence accorder beaucoup, n'eut que des conquêtes imaginaires, qu'il n'a jamais pu effectuer et qui en définitive ont causé sa ruine.— Ce fut sous le vain prétexte de compléter le système continental, et en conséquence des conventions de Tilsitt, que, vers le commencement de 1808, Alexandre tourna ses armes contre le roi de Suède, Gustave IV, son beau-frère, qui venait de conclure une alliance avec l'Angleterre. Il fit envahir la Finlande par trois corps d'armée que commandait Buxowden (3). Les Suédois, accablés par le nombre, déployèrent une inutile valeur : ils furent contraints de se retirer, et le général russe, pour hâter une conquête à laquelle Alexandre mettait beaucoup de prix, joignit à la force des armes des moyens peu dignes

France de sa marine pour la conquête de Gibraltar. — V. Les Français prendront possession des villes situées en Afrique, telles que Tunis, Alger, etc.; et, à la paix générale, toutes les conquêtes que les Français pourront avoir faites en Afrique seront données en indemnité aux rois de Sardaigne et de Sicile. — VI. L'île de Malte sera possédée par les Français, et il ne sera fait aucune paix avec l'Angleterre tant qu'elle n'aura pas cédé cette île. — VII. Les Français occuperont l'Egypte. — VIII. La navigation de la Méditerranée ne sera permise qu'aux navires et vaisseaux français, russes, espagnols et italiens. Toutes les autres nations en seront exclues. — IX. Le Danemark sera indemnisé dans le nord de l'Allemagne par les villes hanséatiques, sous la clause cependant qu'il consentira de remettre son escadre dans les mains de la France. — X. Leurs majestés les empereurs de Russie et de France conviendront ensemble d'un règlement d'après lequel il ne sera permis à aucune puissance de mettre en mer des navires marchands, à moins qu'elle ne possède un certain nombre de bâtiments de guerre.

(1) C'est à l'auteur de cette notice lui-même que M. de Jomini écrivit cette phrase remarquable.

(2) On croit que ce fut le célèbre Kotzbue. (*Voy*. ce nom)

(1) C'était dans ce moment même que, selon l'historien Walter Scott, Alexandre envoyait secrètement un de ses officiers à Londres pour offrir au ministère anglais les témoignages de son estime et de son admiration.

(2) Ce fut surtout à la rupture du traité de commerce avec l'Angleterre que commença la chute du papier-monnaie. Le rouble-assignat tomba en quatre ans de 300 centimes à 95, et il ne s'est plus relevé au-dessus de 119.

(3) On sait que, malgré la supériorité de ses forces, la Russie se crut alors obligée d'acheter l'inexpugnable forteresse de Swabourg, que le gouverneur Grouchtell vendit avec toute la flottille suédoise. Le général russe Sprengporten fut l'agent de cette honteuse négociation.

de la réputation de loyauté et de grandeur que son maître s'était acquise. Il adressa aux Finois une proclamation dans laquelle ces sujets de la Suède étaient ouvertement invités à se soumettre aux lois de la Russie; et une allocution moins loyale encore fut adressée à l'armée suédoise (1). Les dépêches d'un courrier expédié à M. d'Alopeus, ambasseur de Russie à Stockholm, étant tombées entre les mains du gouvernement de Suède, lui firent connaître que ce diplomate était chargé d'une trame encore plus contraire au droit des gens. Gustave répondit à ces indignités par l'arrestation de l'ambassadeur et par la publication d'un manifeste, où il opposa sa conduite à celle de son agresseur. Mais tout cela ne pouvait rien changer à des résolutions irrévocablement prises et à des plans invariablement arrêtés. Dans une note remise aux membres du corps diplomatique, Alexandre notifia à toutes les puissances qu'il considérait la Finlande comme une de ses provinces, et qu'il l'incorporait pour jamais à son empire. Ainsi fut consommée cette conquête, si longtemps convoitée par les prédécesseurs d'Alexandre, cette conquête qui assure l'ascendant de la Russie sur la Baltique, et qui met sa capitale à l'abri des dangers que lui avaient fait courir plus d'une fois les rois de Suède, et surtout le père de Gustave IV. Mais Alexandre expia bientôt cette iniquité : la flotte russe, aux ordres de Siniawin, étant venue de la Méditerranée à Lisbonne, pour forcer le gouvernement portugais à se déclarer contre les Anglais, fut obligée de se rendre par capitulation, et conduite en Angleterre. Les dix vaisseaux qui la composaient ne furent restitués à la Russie qu'après la conclusion de la paix (2). — C'était le temps où Napoléon essuyait dans la Péninsule des revers éclatants, et ces revers apprenaient au monde qu'il n'était pas impossible de résister à ses armes. Ce changement de fortune excita de sourdes rumeurs parmi ses ennemis; et, dans la crainte que l'amitié d'Alexandre n'en fût ébranlée, il provoqua la réunion d'Erfurth, où l'empereur de Russie se rendit dans le mois d'octobre 1808, et où il donna de nouveau à son redoutable allié des témoignages multipliés d'estime et d'admiration. On n'a pas oublié l'espèce de mouvement dramatique auquel il s'abandonna dans un spectacle, lorsque, entendant ce vers devenu célèbre :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux,

il serra la main de son *grand ami*, comme il l'appelait alors, et s'inclina profondément, disant avec une effusion tout à fait théâtrale : « Je ne l'ai jamais « mieux senti (1) ». Cependant des observateurs pénétrants crurent voir, sous ces apparences d'union et de bonne intelligence entre les deux potentats, des symptômes de froideur et de mécontentement. Le principal résultat de ces conférences fut la confirmation de ce qui avait été convenu à Tilsitt, avec une faible réduction sur les contributions imposées à la Prusse, et l'admission du duc d'Oldenbourg à la confédération du Rhin. Bonaparte fit quelques réclamations sur l'invasion de la Finlande, qui n'avait pas été formellement décidée à Tilsitt, et ce fut par ce motif qu'il exigea la suppression de l'article secret relatif à la Turquie. Alexandre dut en être profondément blessé; mais il ne pensa pas que le temps de la franchise et de la résistance fût arrivé ; il continua de dissimuler. C'est aussi aux conférences d'Erfurth qu'il faut rapporter la demande que fit Napoléon de la main d'une princesse russe ; demande qu'Alexandre sut éluder sous de vains prétextes de religion et d'affections de famille dont Napoléon ne fut sans doute pas entièrement dupe. (*Voy.* Catherine Paulowna.) Avant de se séparer, les deux empereurs écrivirent une lettre collective au roi d'Angleterre pour l'engager à la paix : comme on devait s'y attendre, cette lettre n'eut point de résultat. Quelques mois plus tard, Alexandre, voulant se montrer à ses nouveaux sujets de la Finlande, convoqua dans la ville d'Uméa une diète dont il fit lui-même l'ouverture le 10 mars 1809, et il revint aussitôt après reprendre à Pétersbourg le gouvernement de son vaste empire. La guerre qui éclata entre la France et l'Autriche le détourna à peine de ses paisibles soins. Pour se montrer au moins en apparence fidèle au traité de Tilsitt et aux récentes conventions d'Erfurth, il déclara la guerre à cette dernière puissance et fit marcher contre elle 25,000 hommes au lieu de 150,000 qu'il avait promis. La faiblesse de ce corps autant que la lenteur de sa marche le rendirent tout à fait inutile à Napoléon, qui fut très-piqué de ce manque de foi ; mais il n'était pas en mesure de se venger, et il dissimula : Alexandre vit même sa faible coopération récompensée par le beau district de Cracovie, qui lui fut abandonné par le traité de Schœnbrunn. Ainsi l'heureux autocrate jouissait des avantages de la victoire sans avoir fait la guerre, et il pouvait sans obstacle suivre le cours de ses travaux pacifiques. Voulant autant qu'il était en lui dédommager ses sujets des pertes que leur faisait essuyer l'état d'hostilité avec l'Angleterre, il ferma les yeux aussi souvent qu'il le put sur les prohibitions maritimes, recevant comme portugais les navires britanniques, et favorisant de tout son pouvoir les manufactures nationales. On commençait à sentir en Russie les heureux effets de l'ukase par lequel il avait été permis aux vassaux de la

(1) Elle finissait par ces mots : « Bons Finois, que le sort a pla« cés dans les rangs de l'armée suédoise, que vous êtes à plaindre ! « vous quittez vos foyers et vos familles; vous allez à la mort pour « une cause injuste... Mon très-gracieux maître m'a ordonné de pro« mettre à chacun de vous, qui posera volontairement les armes, la « liberté de retourner chez lui et le paiement de deux roubles par « fusil, un rouble par sabre ou toute autre arme, et six roubles pour « chaque cheval qu'il amènera. Qui de vous aimerait assez peu le « repos pour ne pas se hâter de se procurer une vie tranquille et « heureuse sous la protection de mon très-gracieux empereur ? »

(2) Quelques observateurs ont soupçonné, et cela est assez probable, que cette saisie des vaisseaux russes, qui furent conservés avec beaucoup de soin dans les ports de l'Angleterre, n'était qu'une espèce de comédie jouée entre les deux puissances pour mieux tromper Napoléon.

(1) Avant de partir pour Erfurth, Napoléon avait mandé Talma et lui avait dit : « Je vais te faire jouer devant un parterre de rois. » Dans l'espèce de hangar qui fut arrangé en salle de spectacle, il n'y avait devant l'orchestre que deux fauteuils à bras pour les deux empereurs. A droite et à gauche étaient des chaises garnies pour les rois; et derrière des banquettes pour les princes de la confédération. Talma aimait beaucoup à raconter cette anecdote. V—ve.

couronne d'acquérir des propriétés territoriales : déjà ces vassaux avaient acheté des terres pour plus de 2 millions de roubles, et le nombre des paysans devenus libres depuis 1803 s'élevait à plus de 13,000 (1). Les institutions d'enseignement public fondées par Alexandre avaient aussi porté leurs fruits, et la littérature russe faisait de rapides progrès. Le czar ne fut pendant cinq ans détourné de ces utiles travaux par aucune guerre importante; mais, vers la fin de 1809, les Turcs ayant refusé de livrer la partie de la Moldavie et de la Valachie qu'ils s'étaient engagés à lui céder, ses troupes durent s'emparer de plusieurs places, telles qu'Ismaïl et Mangalia; elles attaquèrent ensuite le grand vizir dans son camp; mais elles essuyèrent un échec qui les obligea d'évacuer la Bulgarie. Au retour du printemps de 1810, l'armée russe, portée à 50,000 hommes, prit deux villes fortifiées, Pajardjik et Silistria, qui lui ouvrirent un passage jusqu'au camp retranché de Schumla. Elle obtint encore un notable avantage à Batthyn; et, la flottille turque ayant été battue sur le Danube, les Ottomans perdirent toutes les places qui défendent la rive droite de ce fleuve, depuis Ismaïl jusqu'à Sistowa. Le grand vizir demanda alors un armistice, qui lui fut accordé, aux conditions d'abandonner la Moldavie, la Valachie et une portion de la Bessarabie, de reconnaître l'indépendance des Serviens et d'admettre leur chef aux conférences de la paix. (*Voy.* CZERNI-GEORGE.) Ces dures conditions ayant été rejetées par le divan, la guerre fut continuée en 1811; et, malgré de nouvelles défaites, les Turcs se préparaient à la résistance, lorsque les envahissements de Napoléon, devenus chaque jour plus menaçants, obligèrent Alexandre à porter ses regards sur un autre point. Alors il donna l'ordre à Koutousoff, qui commandait ses troupes, de négocier promptement la paix. Le rusé général, décidé à tout pour remplir les vues de son souverain, alla jusqu'à communiquer aux négociateurs ottomans une lettre par laquelle Napoléon aurait proposé à l'empereur de Russie de partager les États du sultan. Bonaparte a dit plus tard que cette lettre était fausse; mais nous sommes d'autant plus fondés à la croire vraie qu'elle n'était que la conséquence des conventions de Tilsitt. Les Turcs ne doutèrent pas de son authenticité; et, dans l'indignation qu'ils en conçurent contre Napoléon, ils se hâtèrent de faire la paix avec la Russie, et les préliminaires en furent signés à Bucharest, le 28 mai 1812, sous la médiation de l'Angleterre. Par cette paix, beaucoup plus avantageuse qu'il ne devait s'y attendre, Alexandre obtint la Bessarabie tout entière, avec le tiers de la Moldavie, et les forteresses de Choczim, de Bender, d'Ismaïl et de Kilia (2). Il accepta alors la médiation de la Porte pour la conclusion de la paix avec la Perse, et les hostilités se terminèrent également sur ce point. Ainsi c'était dans la conviction d'une guerre imminente et bien autrement redoutable qu'Alexandre s'était hâté de mettre fin à toutes les hostilités contre les Turcs. Napoléon faisait ouvertement depuis plus d'un an d'immenses préparatifs, et il n'en cachait pas même le but. Malgré les réclamations et les plaintes de la Russie et de l'Angleterre, il n'avait pas cessé d'étendre ses conquêtes, et le continent européen presque tout entier obéissait à ses lois. Alexandre seul conservait encore quelque pouvoir, et ce reste d'indépendance il allait le perdre s'il eût cédé à toutes les exigences du système continental, devenu chaque jour plus intolérable. Irrévocablement décidé à ne point fléchir devant la fortune de Napoléon, le czar se prépara donc à la guerre. Il ne put se dissimuler qu'elle serait terrible, qu'elle exigerait les plus grands efforts, les plus pénibles sacrifices. Son courage n'en fut point ébranlé; et, secondé admirablement par le zèle et la soumission de ses peuples, il fit ses dispositions avec autant d'activité que de prévoyance. Dès l'année 1810, de concert avec le ministre de la guerre Barclay de Tolly, il avait adopté un plan de campagne défensif dont l'exécution fut préparée secrètement par un conseil ignoré des autres ministres, et que dirigeait le célèbre baron d'Armfelt. (*Voy* ce nom.) On ne peut pas douter que ce ne soit d'après ce plan qu'ait été exécutée la mémorable campagne de 1812. Dès le commencement de cette année, une levée de quatre hommes sur cinq cents et les divisions tirées de l'armée du Danube formèrent un ensemble de troupes réglées de plus de 400,000 soldats, dont 300,000 devaient agir en première ligne et furent partagés en trois armées. Les forces de Napoléon étaient doubles de celles-là; car toutes les nations de l'Europe lui avaient fourni leurs contingents. Les troupes d'Alexandre, moins nombreuses, étaient aussi moins aguerries; mais leur discipline, leur confiance dans le souverain, étaient sans bornes; et l'aspérité du climat, l'immensité d'un empire sans limites, enfin la résolution de tout sacrifier pour sauver la patrie, toutes ces considérations pesaient bien fortement dans la balance en faveur des Russes. Dans les négociations qui précédèrent les hostilités, Alexandre déploya une fermeté de caractère fort opposée à cette flexibilité que lui ont reprochée quelques écrivains. Aux griefs que Bonaparte mit en avant, et dont le principal était la tolérance pour le commerce anglais, il en opposa d'aussi graves, tels que l'extension du duché de Varsovie; la réunion d'Oldenbourg, des États d'un prince son parent, à l'empire français. Mais ce n'était plus par de vaines récriminations et d'inutiles reproches que pouvait désormais se terminer cette grande discussion. Le 24 juin 1812, les Français ayant passé le Niémen, Alexandre annonça la guerre à ses troupes par un ordre du jour, qu'il terminait en ces termes : « L'em-

(1) Nous devons à la vérité de dire que ces affranchissements devinrent souvent illusoires, parce que quelques villages, les ayant obtenus à prix d'argent et à un taux fort au-dessus de leurs facultés, furent obligés d'y renoncer en perdant ce qu'ils avaient d'abord payé.

(2) Quand le sultan ne put plus douter de la guerre entre la France et la Russie, qui lui eût permis d'exiger des conditions plus avantageuses, il fut très-mécontent de ses négociateurs, et l'un d'eux, Démétrius Morouzil, fut massacré par des chiaoux dans le palais même du vizir. Sa tête demeura trois jours exposée sur les murs du sérail par les ordres et sous les yeux du sultan.

« pereur des Français, en attaquant subitement notre « armée, a le premier déclaré la guerre. Ainsi, « puisque rien ne peut le rendre accessible à la paix, « il ne nous reste plus, en invoquant à notre secours « le Tout-Puissant, témoin et défenseur de la vé« rité, qu'à opposer nos forces aux forces de l'en« nemi.... Guerriers, vous défendrez la religion, la « patrie et la liberté ; je suis avec vous, Dieu est « contre l'agresseur... » Selon le plan dès longtemps adopté, les divers corps de la première armée se mirent en retraite vers la Dwina après quelques légères escarmouches, et ils marchèrent ensuite de la même manière vers le Dnieper, se dérobant par d'habiles mouvements à l'activité de Napoléon, qui crut plus d'une fois les avoir atteints et séparés. (*Voy.* BAGRATION et BARCLAY DE TOLLY.) Cette retraite, dont le but échappait à l'intelligence des soldats et trompait leur enthousiasme, ayant excité des murmures parmi eux, Alexandre donna un nouvel ordre du jour, daté du 27 juin, jour anniversaire de la bataille de Pultawa : « Guerriers russes, « vous avez atteint le but que vous vous proposiez « lorsque l'ennemi osa franchir les limites de notre « empire ; vous étiez sur les frontières pour l'obser« ver jusqu'à l'entière réunion de notre armée ; il « fallait, par une retraite indispensable et momenta« née, retenir l'ardeur dont vous brûliez, pour arrê« ter la marche téméraire de l'ennemi. Tous les « corps de la première armée sont enfin réunis dans « la position choisie d'avance. Maintenant une nou« velle occasion se présente de montrer votre valeur « et de recueillir la récompense des travaux que vous « avez supportés. Que ce jour, signalé par la victoire « de Pultawa, vous serve d'exemple ! que le souve« nir de vos victorieux ancêtres vous excite à de « glorieux exploits ! » Cependant les armées russes continuaient leur retraite systématique, combattant avec une sorte de fureur chaque fois qu'il arrivait à quelqu'un de leurs corps d'attendre les Français ou d'être atteint par eux, et ne leur abandonnant le pays qu'après l'avoir dépouillé de toutes ses ressources. Alexandre, sans se laisser abattre par des revers momentanés et plus apparents que réels, organisait tout pour une résistance opiniâtre ; et, fort de l'assentiment de ses peuples, il enflammait leur enthousiasme par ses proclamations, et les déterminait à des sacrifices dont il ne pouvait encore leur dévoiler toute l'étendue. « L'ennemi est entré avec de grandes forces « sur le territoire de la Russie, dit-il aux habitants « de Moscou, dans une allocution du 6 juillet 1812 ; « il vient ravager notre chère patrie ! Quoique l'ar« mée russe, brûlante de courage, soit prête à s'op« poser aux mauvais desseins de ce téméraire, notre « sollicitude et nos soins pour nos fidèles sujets ne « nous permettent pas de les laisser dans l'incertitude « sur le danger qui les menace. Résolu à rassembler « dans l'intérieur de nouvelles forces pour assurer « notre défense, c'est à Moscou, ancienne résidence « de nos ancêtres, que nous nous adressons avant « tout ; elle fut toujours la première des villes de la « Russie, et c'est de son sein que sortirent constam« ment les armées qui terrassèrent les ennemis.... « Jamais les besoins ne furent plus urgents. Les dan« gers de la religion, du trône, de l'État, exigent tous « les sacrifices... Puisse la destruction dont l'ennemi « nous menace retomber sur sa tête, et l'Europe af« franchie exalter le nom de la Russie ! » L'empereur adressait en même temps à toute la nation un manifeste également rempli d'exaltation patriotique et religieuse. Il envoya son frère Constantin à Pétersbourg pour y diriger les mesures de défense, et lui-même se mit en route pour Moscou. La noblesse de cette ville mit à sa disposition 80,000 hommes de milice, équipés et fournis de vivres pour trois mois, aux frais de leurs seigneurs. Le gouverneur Rostopchin (*voy.* ce nom) ayant réuni au Kremlin un grand nombre de nobles et de marchands, Alexandre parut au milieu d'eux, et il en reçut un accueil plein d'enthousiasme. Électrisé par le dévouement qu'il inspirait, il leur promit de recourir aux derniers sacrifices plutôt que de poser les armes comme à Tilsitt. « Les désastres dont vous êtes me« nacés, ajouta-t-il, ne doivent être considérés que « comme des moyens nécessaires pour consommer « la ruine de l'ennemi... » Après avoir donné ses derniers ordres à Rostopchin, l'empereur quitta Moscou pour se rendre à Pétersbourg. C'est alors que sa cause se trouvant de nouveau liée à celle des Anglais, ennemis implacables de Napoléon, il conclut avec eux à Orebro, en Suède, un traité d'alliance d'après lequel l'escadre russe prise dans le Tage en 1808 lui fut rendue, et d'abondants subsides accordés pour soutenir la guerre. Le retour du commerce avec l'Angleterre était tellement urgent pour les Russes, qu'avant même l'échange des ratifications, un ukase ouvrit les ports de l'Empire aux vaisseaux de cette nation. Par une alliance offensive et défensive conclue le 20 juillet avec le conseil suprême d'Espagne, agissant au nom de Ferdinand VII, l'autocrate reconnut les cortès réunies à Cadix. Peu de temps après il se rendit à Abo, en Finlande, où il eut une conférence (28 août) avec le prince royal de Suède (Bernadotte), qu'il s'efforça par toute sorte d'égards et de promesses de détacher de la cause de son ancienne patrie. Il lui garantit sa nouvelle position, promit de lui faire obtenir la Norwége en compensation de la Finlande, et donna même à entendre que, si l'on parvenait à détrôner Bonaparte, il pourrait être mis à sa place. Gagné par d'aussi séduisantes paroles, Bernadotte consentit à tout, et les deux divisions russes, demeurées jusqu'alors en Finlande, furent transportées en Livonie, pour y renforcer les corps d'armée qui faisaient face à l'aile gauche de Napoléon. D'Abo, Alexandre retourna à Pétersbourg, où il redoubla d'activité pour accélérer les armements qui s'exécutaient sur tous les points de l'Empire. Après les sanglants combats de Smolensk et de Valontina, il avait appelé au commandement de ses armées le prince Koutousoff, vieillard septuagénaire, qui venait de terminer si à propos la guerre contre les Turcs. Sous ce général qu'ils chérissaient, les Russes combattirent sur les bords de la Moskowa avec une valeur si opiniâtre que l'on n'eût su auquel des deux partis la victoire était demeurée dans cette

terrible bataille de Borodino, la plus meurtrière dont l'histoire fasse mention, si les Russes n'eussent pas eux-mêmes abandonné les positions qu'ils avaient défendues avec tant d'acharnement. S'efforçant toujours de ne laisser après eux qu'un désert, ils évacuèrent Moscou, se replièrent par la route de Kalouga sur Tarontino, y formèrent leur camp et rallièrent leurs forces. Napoléon prit possession de l'antique capitale des czars ; mais, le lendemain du jour où il y fit son entrée, un affreux incendie, allumé par les Russes eux-mêmes, se déclara dans plusieurs quartiers de la ville avec une telle violence, que dès le premier instant il n'y eut pas d'espoir de l'éteindre, et qu'en peu de jours les neuf dixièmes des maisons devinrent la proie des flammes. Lorsqu'il apprit ce désastre auquel il s'attendait sans doute, Alexandre fit entendre quelques paroles de compassion sur les pertes de ses sujets ; mais il ne montra point d'abattement. Ne paraissant considérer un si grand malheur que comme une injure de plus que les Russes avaient à venger, il s'affermit dans la résolution de ne recevoir de l'ennemi aucune proposition de paix avant de l'avoir repoussé hors du territoire russe. L'aide de camp Lauriston ayant été reçu au quartier général de Koutousoff, le czar manifesta son mécontentement de cette entrevue, et il défendit à ses généraux toute espèce de communication avec l'ennemi. Ce fut avec cette force de résolution que, secondé par le dévouement de ses peuples et de son armée, Alexandre parvint à renverser les projets de son imprudent adversaire. Après trente-cinq jours d'une funeste attente, Napoléon quitta enfin Moscou, et marcha contre l'armée russe, qui lui résista avec plus de force qu'il ne s'y était attendu dans la redoutable position de Malo-Jaroslawitz. Alors il ne lui resta d'autre ressource qu'une retraite trop longtemps différée, et les Russes n'eurent plus qu'à poursuivre une armée harassée de fatigues, dévorée par le froid et la faim, et dont aucun soldat peut-être n'eût revu le sol de la patrie si les généraux d'Alexandre n'eussent pas commis les fautes les plus graves. Ce prince qui, par des motifs faciles à comprendre, s'était tenu éloigné de son armée, la rejoignit à Wilna le 22 décembre 1812. Après avoir comblé Koutousoff des plus flatteuses récompenses, il accorda une amnistie à tous les habitants des provinces polonaises (1), qui, entraînés par les promesses de l'ennemi, s'étaient montrés contraires à la Russie. Mais un fait plus honorable encore, et surtout plus réel que quelques autres du même genre que l'on a tant vantés, ce fut sa visite à l'hospice de St-Basile, où la plus horrible épidémie avait accumulé des milliers de pestiférés, presque tous Français. Aucun danger ne put effrayer l'empereur ; il parut au milieu de ces malheureux, les consola, leur fit donner des secours ; enfin il les traita tous avec une égale bonté et comme s'ils eussent été ses propres soldats. — Cette guerre durait à peine depuis six mois, et déjà le czar avait recueilli le fruit principal de sa constance et de sa fermeté : le sol de la patrie était libre d'ennemis, et après une campagne si courte les Français en étaient complétement éloignés. Néanmoins une tâche considérable restait à remplir : il fallait profiter de ces avantages pour se mettre désormais à l'abri de tentatives pareilles ; il fallait surtout réparer par des soins assidus les maux que cette terrible invasion avait faits aux peuples. Alexandre s'efforça d'appliquer les plus prompts remèdes aux plaies les plus sanglantes. Cependant, ne perdant pas de vue ses vastes plans politiques, il en consigna les principes dans une déclaration qui fut publiée le 10/22 février 1813, à Warsovie (1). A cet

(1) Cette mesure regardait principalement les seigneurs lithuaniens qui avaient abandonné la cause de la Russie et qui attendaient dans l'anxiété le sort qui leur était réservé.

(1) Cette pièce nous paraît trop importante ; elle caractérise trop l'irritation de cette époque pour n'être pas transcrite ici tout entière.

« Au moment où tous les temples de notre vaste empire retentissent des actions de grâces pour nos victoires, au moment où nos braves soldats, profitant des succès qu'ils ne doivent qu'à leur courage, s'élancent à la poursuite des féroces brigands qui naguère comptaient se partager les champs des valeureux Slaves, nous avons jugé convenable d'instruire l'Europe de nos projets. La divine providence, en servant la plus juste des causes, a sonné elle-même le tocsin qui appelle toutes les nations à la défense de l'honneur et de la patrie. C'est aux peuples comme aux rois que nous rappelons leur devoir et leur intérêt. Depuis longtemps nous nous étions aperçus que l'asservissement de tout le continent était le but où tendaient toutes les intrigues et tous les forfaits de la puissance française. Nous reposant sur la bravoure de nos soldats, nous étions sans inquiétude sur l'intégrité de notre empire ; renfermant en nous-même notre indignation, nous voyions avec douleur et sans crainte l'asservissement de tant de peuples qui ne répondaient que par des larmes à la tyrannie sous laquelle ils gémissaient. La guerre de 1806, où nous fûmes abandonnés et trahis par nos alliés, nous interdisait toute espèce de rapport avec les princes esclaves qui livraient leurs malheureux pays à l'insatiable ambition d'un homme que le Tout-Puissant avait sans doute déchaîné pour châtier monarques et vassaux. Uniquement occupés de nos fidèles peuples, nous ne voulions pas troubler leur tranquillité pour des causes qui leur étaient étrangères. Trompé par notre apparente inactivité, notre ennemi a cru pouvoir nous dicter des lois. Il a rassemblé des troupes innombrables, les a dirigées sur nos frontières. Le Russe a volé aux armes ; tout homme voulait être soldat pour défendre sa religion et ses foyers. Nous avons arrêté cet élan généreux, et, sans s'étonner de l'immense supériorité numérique de l'ennemi, nos braves, par des manœuvres habiles, l'ont attiré au centre de l'empire qu'il voulait anéantir. Sa marche a été signalée par des actes de la plus atroce férocité : il s'est vengé, en brûlant nos villes, de ce que leurs habitants avaient livré aux flammes les magasins qui auraient pu lui être de quelque utilité. Nos troupes se sont réunies, et ont montré aux yeux de l'univers étonné qu'il existait encore des soldats de la Trebia et d'Eylau.

« Profitant de nos victoires, nous tendons une main secourable aux peuples opprimés. Le moment est venu : jamais occasion plus belle ne se présenta à la malheureuse Allemagne ; l'ennemi fuit sans courage et sans espoir. Il étonne par son effroi les nations accoutumées à n'être étonnées que de son orgueil et de sa barbarie. C'est avec la franchise qui convient à la force que nous parlons aujourd'hui. La Russie, et son intrépide alliée, l'Angleterre, qui depuis vingt ans ébranle le colosse des crimes qui menace l'univers, ne pensent point à s'agrandir. Ce sont nos bienfaits, et non les limites de notre empire, que nous voulons étendre jusqu'aux nations les plus reculées. Les destinées du Vésuve et de la Guadiana ont été fixées sur les bords du Borysthène : c'est de là que l'Espagne recouvrera la liberté qu'elle défend avec tant d'héroïsme et d'énergie dans ce siècle de faiblesse et de lâcheté.

« Autrichiens, qu'espérez-vous de l'alliance des Français ? vous payez de vos plus belles provinces la perspective d'aller quelque jour perdre la vie sous le fer des Espagnols, pour la défense d'une cause injuste et sacrilége : votre commerce détruit, votre honneur souillé ; vos drapeaux, jadis décorés par la victoire, s'abaissant devant l'aigle française, voilà les trophées de cette alliance à jamais honteuse ! L'adulation et l'intrigue sont les armes de la faiblesse ; aussi dédaignons-nous de les employer : c'est en rappelant aux souverains leurs fautes, aux sujets leur pusillanimité, que nous vou-

appel véhément, tous les souverains alliés et tributaires de Napoléon conçurent l'espoir d'une prochaine délivrance; mais la timidité, fruit d'une longue soumission et de tant de vaines tentatives, retenait encore la manifestation de ces espérances. Le premier qu'Alexandre détacha de l'alliance des Français fut le roi de Prusse. Les troupes de ce monarque, commandées par le général York (*voy*. ce nom), quittèrent, le 29 décembre 1812, le corps de l'armée française dont elles faisaient partie, et se joignirent au général russe Diebitsch. Frédéric-Guillaume, qui était alors dans sa capitale au pouvoir des Français, parut blâmer la conduite de son général; mais dans le même temps il négociait secrètement avec Alexandre une alliance dont le but immédiat et commun fut la guerre contre Bonaparte. Par cette alliance qui fut conclue à Kalich le 8 mars 1813, la Russie s'engagea à fournir 150,000 hommes, et la Prusse 80,000. Frédéric-Guillaume et l'empereur Alexandre, après une longue séparation, se revirent enfin à Breslau le 15 mai 1813. Ces deux monarques s'étaient toujours beaucoup aimés; ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et le roi de Prusse ne put retenir ses pleurs : « Courage, mon frere! lui « dit Alexandre, ce sont les dernières larmes que « vous fera verser Napoléon. » Bientôt l'empereur de Russie parvint définitivement à faire entrer la Suède dans cette ligue contre la France (*voy*. CHARLES XIII); et cette puissance promit un secours de 25,000 hommes. Lorsqu'ils virent le moment de le faire sans danger, d'autres princes se déclarèrent également contre la France; et, à compter de ce jour, la fameuse confédération du Rhin, sous le protectorat de Napoléon, dut être considérée comme dissoute. Mais de son côté le rival d'Alexandre n'était point abattu par tant de revers. Redoublant d'activité et de vigueur, il avait en quelques semaines créé de nouvelles armées, et dès les premiers jours de mai on le vit dans les plaines de la Saxe à la tête de 200,000 hommes. C'était pour la plus grande partie des recrues et de jeunes soldats, et il manquait presque entièrement de cavalerie; mais ses troupes étaient conduites par des chefs aussi expérimentés que courageux, et, malgré les revers de Moscou, la présence du héros français inspirait toujours une grande confiance. Les deux monarques du Nord, Alexandre et Frédéric-Guillaume, se montraient aussi courageusement à la tête de leurs armées; mais pour l'expérience et l'habileté, pour la force et l'unité d'action que donne seule l'unité de pouvoir, on ne peut nier que Napoléon ne réunît de grands avantages. Les premiers combats ne furent point en faveur de la coalition : vaincu aux journées de Lutzen et de Bautzen, dans lesquelles il courut des dangers personnels, Alexandre refusa un armistice; mais, après la défaite de Wurtschen, ce fut lui qui à son tour demanda une suspension d'armes devenue nécessaire aux troupes alliées. Cette trêve leur fut très-profitable; elle donna aux secours promis par la Suède et l'Angleterre le temps de débarquer, et à l'empereur de Russie celui de déterminer François Ier à se joindre aux ennemis de la France. Cette réunion et celle de la Bavière et du Wurtemberg, qui suivirent de près, portèrent les forces de la coalition à plus de 500,000 hommes. Dès le 15 juin l'empereur Alexandre avait conclu avec la Grande-Bretagne un nouveau traité de subsides, par lequel il s'était engagé à ne recevoir séparément aucune proposition. Alors une grande difficulté se présenta aux souverains alliés, ce fut de savoir à qui serait confié le commandement de forces aussi nombreuses. On sait que l'empereur Alexandre désirait vivement en être chargé (1). Ses éminents services, sa conduite personnelle dans toute cette guerre, c'étaient là sans doute des titres incontestables; mais l'Autriche s'y montra fort opposée, et, comme on avait un extrême besoin de son assistance, Alexandre céda avec une modération digne de tous les éloges. Peut-être fit-il plus en ce moment pour la coalition, par cette rare flexibilité, qu'il n'avait fait jusqu'alors par toute la puissance de ses armes. Schwarzenberg reçut le titre de généralissime, mais Alexandre resta constamment à la tête des troupes; et ce fut réellement encore lui qui, par son ascendant et la supériorité de ses vues et de son caractère, continua à donner

lons ramener les uns et les autres à un système qui rendra à l'Europe sa gloire et sa tranquillité.

« Rappellerons-nous à la Prusse les horribles infortunes qui l'ont accablée! ce souvenir pourrait accroître sa fureur, mais non son courage; de toutes parts on vole aux armes : les villes et les campagnes de la monarchie de Frédéric semblent ranimées par son génie, et promettent des succès dignes de leur dévouement.

« Hessois, vous vous rappelez encore le prince qui fut votre père : la campagne de 1807, où l'entreprise du duc de Brunswick suffit pour vous arracher à vos familles et vous entraîner à la suite de cet Arminius nouveau, a prouvé avec quelle impatience vous portiez vos fers.

« Saxons, Hollandais, Belges, Bavarois, nous vous adressons les mêmes paroles; réfléchissez, et bientôt vos phalanges vont s'accroître de tous ceux qui, au milieu de la corruption qui vous dégrade, ont conservé quelque ombre d'honneur et de vertu : la crainte peut encore enchaîner vos souverains; qu'une funeste obéissance ne vous retienne pas : aussi malheureux que vous, ils abhorrent la puissance qu'ils redoutent, et ils applaudiront ensuite aux généreux efforts que doivent couronner votre bonheur et leur liberté. Nos troupes victorieuses vont poursuivre leur marche jusque sur les frontières de l'ennemi. Là, si vous vous montrez dignes de marcher à côté des héros de la Russie; si les malheurs de votre patrie vous touchent; si le Nord imite l'exemple sublime que donnent les fiers Castillans, le deuil du monde est fini : nos généreux bataillons entreront dans cet empire dont une seule victoire a écrasé la puissance et l'orgueil.

« Si même cette nation dégénérée, puisant dans des événements aussi extraordinaires quelques sentiments généreux, jetait des yeux baignés de larmes sur le bonheur dont elle a joui sous ses rois, nous lui tendrions une main secourable; et cette Europe, sur le point de devenir la proie d'un monstre, recouvrerait à la fois son indépendance et sa tranquillité, et de ce colosse sanglant qui menaçait le continent de sa criminelle éternité il ne resterait qu'un éternel souvenir d'horreur et de pitié.

« Nous adressons au peuple, par ce manifeste, ce que nous avons chargé nos envoyés de dire aux rois; et si ceux-ci, par un reste de pusillanimité, persistent dans leur funeste système de soumission, il faut que la voix de leurs sujets se fasse entendre, et que les princes qui plongeraient leurs peuples dans l'opprobre et le malheur soient entraînés par eux à la vengeance et à la gloire. Que la Germanie rappelle son antique courage, et son tyran n'existe plus. »

(1) Ces renseignements, tout à fait neufs, et si importants pour l'histoire, ont été puisés dans le curieux ouvrage de lord Londonderry, alors commissaire anglais près des armées confédérées, que l'on vient de publier en français sous le titre d'*Histoire de la guerre de 1813 et 1814 en Allemagne et en France*, 2 vol. in-8°.

l'impulsion de tous les grands mouvements, et surtout à diriger ces négociations de Prague qui durèrent autant que les alliés en eurent besoin pour masquer leurs préparatifs. La veille du jour où l'armistice expirait (17 août), le général Moreau arriva dans le camp des alliés (1). L'empereur de Russie le nomma major général de son armée, et le chargea de dresser le plan de campagne. On pense que ce fut d'après ce plan que les alliés choisirent la Bohême pour point d'appui de leurs opérations. Cependant, à la reprise des hostilités, Napoléon s'était enfoncé dans la Silésie, afin d'empêcher les troupes prussiennes (*voy.* Blucher) de se joindre aux Autrichiens. Les alliés, voulant mettre à profit son absence pour s'emparer de Dresde, se portèrent avec rapidité sur cette ville; mais, plus rapide encore, Napoléon était revenu dans la capitale de la Saxe, et une bataille sanglante fut livrée sous ses murs (26, 27 et 28 août). Les alliés, qui s'étaient mal engagés, furent vaincus. Ce fut dans la dernière de ces trois journées que l'empereur de Russie vit tomber à ses côtés, mortellement frappé d'un boulet, le général Moreau. Il lui prodigua d'abord toutes sortes de secours et de consolations, et il écrivit ensuite à sa veuve une lettre fort touchante. La défaite de Dresde fut la dernière que les alliés essuyèrent dans cette mémorable campagne. Après avoir fait éprouver plusieurs échecs à différents corps de l'armée française, dans les combats de Kulm, de Gros-Beeren et de la Katzbach (*voy.* Blucher et Vandamme), ils resserrèrent tellement Napoléon dans ses retranchements de Dresde, et ils menacèrent ses communications de telle sorte, qu'il fut contraint de s'éloigner de cette place. Ils le poursuivirent et le resserrèrent encore sous les murs de Leipsick, où ils l'obligèrent d'accepter contre toutes leurs forces réunies cette terrible bataille *des nations*, ainsi qu'on l'a nommée. Elle dura trois jours (16, 17 et 18 octobre 1813). Napoléon y perdit la moitié de son armée, et il n'échappa lui-même avec l'autre moitié que parce que le corps autrichien qui devait occuper le seul point de retraite qu'il se fût ménagé n'avait pas réussi à s'en rendre maître. (*Voy.* Giulay.) Alexandre montra sur le champ de bataille de Leipsick du courage et de la présence d'esprit. Ce fut lui qui, le second jour, voyant le centre des alliés près d'être enfoncé, fit marcher son escorte contre la cavalerie des Français, et leur reprit vingt-quatre pièces de canon dont ils s'étaient emparés. Après une aussi grande victoire, les armées confédérées ne firent plus guère qu'une marche triomphale jusqu'au Rhin. Arrivés à Francfort (1er décembre), les trois monarques envoyèrent de nouveau à Napoléon des propositions de paix qui ne furent point acceptées, et ils publièrent alors sous le titre de déclaration un manifeste véhément, et portant que ce n'était point à la France qu'ils faisaient la guerre, mais à un pouvoir que, *pour le malheur de l'Europe et de la France elle-même, Napoléon avait trop longtemps exercé*. L'invasion de la France fut en conséquence résolue; et cette invasion s'effectua en même temps par la Suisse, par Coblentz et par Cologne, dans les premiers jours de janvier 1814. Pendant deux mois la lutte fut très-acharnée et l'issue en parut plus d'une fois incertaine. Avec une poignée de soldats, Napoléon, réduit aux dernières extrémités, se montra peut-être plus grand et plus habile qu'il ne l'avait jamais été dans toute sa longue carrière militaire. Cependant ses moyens étaient tellement épuisés, la supériorité numérique des alliés était si grande, que leur triomphe devenait de jour en jour plus assuré. Le 1er mars, à la suite de nouveaux avantages obtenus à Craon, à Laon et à Soissons, mais qu'avaient balancés les brillantes opérations de Napoléon à Montmirail, à Montereau, etc., Alexandre renouvela et consolida son alliance avec les souverains de Prusse et d'Autriche, qui signèrent en personne le traité de Chaumont, et s'engagèrent comme lui à tenir constamment 150,000 hommes en campagne, et à poursuivre sans relâche la guerre contre Bonaparte, dans le cas où il refuserait les propositions qui venaient de lui être faites au congrès de Châtillon (1). Dans cette campagne de 1814, si funeste pour la France et surtout pour les contrées que les armées étrangères eurent à parcourir, Alexandre, par ses manières affables, fit oublier quelquefois ces calamités dans les villes où le conduisit la victoire. Au reste, toutes ces démonstrations de bienveillance, qui lui étaient si faciles et si naturelles, n'ôtaient rien à la fermeté de son caractère quand il s'agissait d'une résolution qui intéressait sa politique et la direction des armées. Lorsque, après un échec de peu d'importance à Bar-sur-Aube, il fut question au conseil des souverains de repasser le Rhin, et que le généralissime Schwarzenberg avait déjà commencé ce mouvement rétrograde, l'empereur de Russie s'opposa vivement à cette détermination, et il voulut que les alliés ne prissent aucun repos, n'accordassent à l'ennemi aucun relâche avant d'avoir atteint la capitale. Cette courageuse résolution eut les plus grands résultats; et tandis que Napoléon, poursuivi par un corps de 10,000 hommes, arrivait à St-Dizier, croyant entraîner sur ses traces l'armée ennemie tout entière, la masse des troupes alliées se porta sur Paris. Avant d'arriver devant cette ville, Alexandre dirigea encore personnellement l'attaque de la Fère-Champenoise, et après cette victoire il ne rencontra plus aucun obstacle jusqu'aux murs de Paris. Quelques heures d'un combat meurtrier lui en ouvrirent les portes; et il y fit son entrée le 31 mars 1814, à la tête de ses troupes, ayant à ses côtés le roi de Prusse, et saluant de la manière la plus gracieuse la foule des habitants qui se pressaient sur son passage. A son arrivée sur le boulevard, il s'écria plein d'émotion : « Je ne viens point en ennemi. Je vous apporte la paix « et le commerce. La paix, l'amitié, le bonheur des

(1) Ce général fut amené par M. Swinine, agent russe que l'empereur Alexandre lui avait envoyé en Amérique.

(1) Il avait été définitivement proposé à Napoléon de lui garantir la possession de la France dans ses limites avant 1792. (*Voy.* Napoléon.)

« Français, voilà mon triomphe. » A ceux qui lui demandaient les Bourbons : « Déclarez-vous d'une manière positive, légale. » Après la revue, il se retira dans l'hôtel de Talleyrand, qu'il avait choisi pour son logement ne voulant point habiter le château des Tuileries. Un conseil fut sur-le-champ convoqué ; les deux souverains présents à Paris, le prince de Schwarzenberg représentant l'empereur d'Autriche, MM. de Nesselrode, Pozzo di Borgo, de Talleyrand, le duc de Dalberg, le baron Louis et quelques autres personnages, y assistèrent. Alexandre ouvrit la délibération sur les trois partis à l'un desquels on devait s'arrêter : 1° faire la paix avec Napoléon, en prenant contre lui toutes les sûretés ; 2° placer la couronne sur la tête du fils de Napoléon, en conférant la régence à Marie-Louise ; 3° rappeler les princes de la maison de Bourbon. Talleyrand ayant fait sentir les dangers des deux premières propositions, et présenté la dernière comme seule admissible, les souverains se réunirent à son avis. Alexandre demanda par quels moyens on parviendrait à rétablir le trône des Bourbons, et sembla craindre que ce projet ne soulevât bien des résistances : Talleyrand répondit qu'on pouvait compter sur les autorités et sur le sénat lui-même. Ce qu'il faut remarquer, c'est qu'avant ce conseil, l'empereur de Russie avait déjà signé la déclaration suivante, qui, le même jour affichée dans Paris, détermina le mouvement en faveur de Louis XVIII (1): « Les souverains alliés ne traiteront plus avec Napoléon Bonaparte, ni avec aucun membre de sa « famille. Ils respectent l'intégrité de l'ancienne « France, telle qu'elle existait sous ses rois légitimes. « *Ils peuvent même faire plus, parce qu'ils professent toujours le principe que, pour le bonheur de « l'Europe, il faut que la France soit grande et « forte.* » On sait quel effet une déclaration aussi importante et aussi positive produisit sur l'esprit des Parisiens. Le lendemain Alexandre fit ordonner au préfet de police de mettre en liberté toutes les personnes détenues pour des causes politiques ; et le 2 avril, lorsque les députés du sénat lui apportèrent l'acte de déchéance de Napoléon, il leur dit : « Un « homme qui se disait mon allié est arrivé dans mes « États en injuste agresseur ; c'est à lui que j'ai fait « la guerre, et non à la France. Je suis l'ami du « peuple français ; ce que vous venez de faire re« double encore ce sentiment. Il est juste, il est sage « de donner à la France des institutions libérales « qui soient en rapport avec les lumières actuelles ; « mes alliés et moi nous ne venons que pour proté« ger la liberté de vos décisions. » Il s'arrêta quelques instants, et reprit avec émotion : « Pour preuve « de cette alliance durable que je veux contracter « avec votre nation, je lui rends tous ses prisonniers « qui sont en Russie. Le gouvernement provisoire « me l'avait déjà demandé ; je l'accorde au sénat, « d'après les résolutions qu'il a prises aujourd'hui. » Cette disposition fut encore étendue à 1,500 prisonniers que l'armée russe avait faits dans les environs de Paris. Cependant, quelques jours plus tard, les envoyés de Napoléon, les maréchaux Ney, Macdonald et le duc de Vicence, s'étant présentés pour plaider, non la cause de leur maître, mais celle de son fils et de l'armée, Alexandre parut ébranlé, et il leur dit qu'il consulterait ses alliés. Il convoqua en effet la nuit suivante (du 5 au 6 avril) un conseil où il appela les membres du gouvernement provisoire, et où il remit en question ce qui avait été déjà décidé. (*Voy.* DESSOLE.) La majorité de ce conseil persista dans la première détermination, et l'empereur déclara le lendemain aux envoyés de Napoléon qu'il ne restait à leur maître d'autre parti que d'abdiquer, assurant toutefois qu'on lui accorderait une principauté indépendante, où il lui serait permis d'emmener une partie de sa garde. Alexandre avait enfin complétement arrêté ses idées pour le rétablissement de la monarchie des Bourbons ; mais persistant dans ses opinions de libéralisme et de révolution, il voulait que ce fût selon ces principes et avec le parti révolutionnaire que ces princes gouvernassent ; et pour leur faire connaître ses intentions à cet égard, il envoya au-devant de Louis XVIII jusqu'en Angleterre le général Pozzo di Borgo, qui s'acquitta de cette mission avec quelque répugnance, tandis qu'à Paris son maître semblait, par ses prévenances et sa courtoisie envers le parti de Bonaparte et celui de la révolution, vouloir faire oublier ses torts comme restaurateur de l'ancienne dynastie. Ce prince était alors dans cette capitale l'objet de toutes les pensées et de toutes les conversations. Ce fut, selon lord Londonderry, l'époque la plus belle de sa puissance et de sa gloire ; mais, selon le même auteur, ce fut aussi l'époque où se manifestèrent avec le plus d'évidence ses projets de domination et de conquêtes. Lorsque Napoléon fut renversé, lorsque le colosse fut brisé et qu'il s'agit d'en recueillir les débris, chacun voulut avoir la plus forte part. Quant à la France, rien ne convenait mieux sans doute à l'empereur Alexandre que de la voir tomber en des mains faibles et incapables de grandes entreprises. Sous ce rapport, on ne peut nier qu'un vieillard infirme ne lui convînt à merveille, et il est probable que cette considération fut pour beaucoup dans ce qu'il fit pour Louis XVIII. Quant aux autres contrées qui, sans faire partie de l'empire de Napoléon, obéissaient à ses lois, la question fut plus difficile. Alexandre, toujours ami du roi de Prusse, se montra très-disposé à favoriser

(1) Il est très-sûr qu'avant le conseil Alexandre avait pris sa résolution en faveur des Bourbons. On se rappelle que dans sa proclamation du 10 février 1813, il avait dit, en parlant des Français : *Si cette nation dégénérée..... venait à jeter des yeux baignés de larmes sur le bonheur dont elle a joui sous ses rois, nous lui tendrions une main secourable.* On sait aussi que la proclamation du généralissime Schwarzenberg, qui n'avait certainement pas été faite sans l'adhésion de l'empereur de Russie (*voy.* SCHWARZENBERG), et qui avait paru avant l'entrée des alliés dans Paris, indiquait positivement aux Français, comme un remède à leurs maux, le rétablissement des Bourbons. Enfin nous avons la certitude que, deux heures avant l'entrée d'Alexandre à Paris, sa déclaration était dans les mains de Talleyrand, qui la fit aussitôt imprimer, et qu'elle le fut avant la tenue du conseil dont a parlé l'abbé de Pradt, qui dit y avoir assisté. L'empereur Alexandre en lut une dernière épreuve peu de moments après son arrivée chez Talleyrand ; et ce fut lui qui de sa main y ajouta la dernière phrase tout entière à l'avantage de la France, que nous avons imprimée en lettres italiques et qui n'existait pas dans le manuscrit primitif.

ce prince ; et il insista beaucoup pour que toute la Saxe lui fût abandonnée. Mais l'Autriche, qui par cet arrangement n'aurait reçu que de faibles compensations, s'en montra fort alarmée ; et elle le fut d'autant plus qu'Alexandre voulait avoir pour lui la Pologne tout entière. Ses intentions à cet égard furent exprimées avec un ton de supériorité et d'exigence tel que ses amis eux-mêmes s'en montrèrent effrayés, et que l'on put craindre que, après tant de calamités et de désastres, il fallût encore recourir aux armes. Ces grandes questions ne pouvant être alors décidées, on se vit obligé d'en renvoyer la solution à un congrès. Le seul point sur lequel on put être d'accord, ce fut qu'un peu plus tard ce congrès se réunirait à Vienne. En attendant, l'empereur Alexandre n'eut plus qu'à se livrer à toutes les jouissances de la victoire et du séjour de Paris. Partout dans cette capitale on se pressait sur ses pas, partout on répétait ses moindres paroles. Un jour, à l'aspect de la statue de Napoléon placée sur la colonne de la place Vendôme, il dit à ses officiers : « Si j'étais « placé si haut, la tête me tournerait. » Le 4 avril, visitant le palais des Tuileries, il demanda en souriant, lorsqu'il entra dans le salon de la Paix, de quel usage cette pièce pouvait être à Bonaparte. Il assista à une séance solennelle de l'Académie ; alla voir et parcourut avec beaucoup d'attention tous les établissements publics ; il accueillit avec une grande affabilité les députations des différents corps savants, traita d'une manière distinguée tous les hommes de talent qui l'approchèrent, en admit plusieurs à sa table, et donna des marques de sa munificence à quelques-uns. Le lendemain même de son entrée à Paris il avait fait une visite à madame Laharpe, épouse de son précepteur ; et, ce qui était un contresens trop évident avec le rôle de restaurateur des Bourbons, dans l'audience qu'il accorda aux membres de l'Institut, il n'adressa la parole qu'à ceux-là précisément qui avaient été depuis longtemps signalés par leur opposition à cette monarchie, tels que Garat et Ginguené (1). On a lieu de croire qu'en cela, et dans beaucoup d'autres occasions, les conseils du précepteur Laharpe furent d'une grande influence. (*Voy.* LAHARPE.) Il accepta ensuite un déjeuner chez le maréchal Ney ; alla voir le banquier Laffitte, et se rendit plusieurs fois à la Malmaison, chez la première épouse de Bonaparte, à laquelle il donna des marques toutes particulières de distinction et d'estime. Peu de jours après il assista à ses funérailles. (*Voy.* JOSÉPHINE.) Il rendit aussi visite à Marie-Louise à Rambouillet. Il alla au-devant de Louis XVIII jusqu'à Compiègne, dans une voiture toute simple, accompagné de deux personnes seulement (2). Le 3 mai, jour fixé pour l'entrée de ce prince, il contempla d'une fenêtre le cortége royal, et sembla vouloir que dans cette journée les Français n'eussent des yeux que pour leur roi. Le 31 du même mois, à l'occasion de la paix générale signée la veille, il dina au château des Tuileries avec le roi de France, et dans la nuit suivante il partit pour l'Angleterre avec le roi de Prusse. Une escadre anglaise, commandée par le duc de Clarence, depuis Guillaume IV, le transporta à Douvres. Le prince régent le reçut de la manière la plus brillante, la plus affectueuse ; et le peuple anglais fit éclater à sa vue d'incroyables transports de joie. Alexandre parut dans une nombreuse réunion à Carlston-House, revêtu de l'uniforme anglais et avec les insignes de l'ordre de la Jarretière dont venait de le revêtir Georges IV lui-même. Parmi les personnages qui lui furent présentés se trouvait lord Erskine, auquel, remettant une lettre qu'il avait promis de lui rendre de ses propres mains, il dit : « Elle est de mon ami et précepteur le colo- « nel Laharpe, à qui je dois les principes qui, toute « ma vie, guideront mon cœur et mon esprit. » L'empereur de Russie quitta l'Angleterre, ayant reçu de la ville de Londres le droit de cité, de celle d'Oxford tous les priviléges universitaires, et après avoir assisté à la manœuvre de quatre-vingts vaisseaux de ligne réunis à Portsmouth. Il passa par la Hollande pour retourner en Russie, et fut reçu à Saardam dans la maison habitée autrefois par Pierre I[er]. Il laissa dans cette modeste demeure un témoignage durable de sa vénération pour son illustre aïeul, en fixant lui-même dans la cheminée une tablette de marbre blanc, sur laquelle on avait inscrit ces mots en lettres d'or : PETRO MAGNO ALEXANDER. La rentrée du monarque russe dans sa capitale (25 juillet 1814), après une si longue absence, fut signalée par de longues démonstrations de joie. Il avait envoyé d'avance, au gouverneur de St-Pétersbourg, l'ordre de suspendre les préparatifs commencés pour sa réception : « Les événements qui ont mis fin aux « guerres sanglantes de l'Europe, dit-il à cet offi- « cier, sont l'œuvre du seul Dieu tout-puissant ; c'est « devant lui qu'il faut nous prosterner tous. » Il refusa, par un ukase rempli des mêmes sentiments de religion et d'humilité, le titre de *béni* que le synode et le sénat lui avaient décerné. Le premier de ses soins fut de chercher à effacer les traces de la guerre. D'abord il accorda un pardon absolu à toutes les personnes que les circonstances avaient entraînées dans des relations avec l'ennemi ; puis, dans les gouvernements qui avaient le plus souffert de l'invasion, il dispensa les paysans de la taxe personnelle. Enfin, ce qu'il faut ajouter à tous ces bienfaits, comme un acte de probité fort remarquable dans notre siècle, il fit ouvrir à Berlin et à Kœnigsberg des bureaux chargés d'escompter, au cours du change, les billets de la banque de Russie qui pendant la guerre avaient été donnés en paiement. — Alexandre conclut à cette époque (septembre 1814), avec la Perse, un traité seulement ébauché en 1813, par lequel il acquit les gouvernements de Karabayth, de Natchichevan, d'Erivan, de Talichach, de Kirvan, de Konba, de Bakou,

(1) Ces deux hommes célèbres étaient les amis particuliers du précepteur Laharpe.

(2) On raconte que, dans cette entrevue de Compiègne, Louis XVIII, suivant l'ancienne étiquette de la cour de France, se tint assis sur un fauteuil, tandis qu'Alexandre était sur une simple chaise. Ce prince n'en témoigna d'abord aucun mécontentement ; mais le soir, rentré dans son appartement, il raconta cette circonstance dans l'intimité, et dit qu'il était fort naturel que Louis XVIII avec ses infirmités se tînt dans un fauteuil, mais qu'en pareil cas, lui, Alexandre, en aurait fait préparer deux.

le Daghestan, la Géorgie, l'Iminéthie, la Gourilie, la Mingrélie, etc. A ce prix l'autocrate promit aide et secours à celui des fils du schah qui serait désigné pour successeur de son père. La domination russe s'étendit ainsi sans interruption de la mer Caspienne à la mer Noire. Dès qu'il eut terminé cette importante affaire, Alexandre se rendit à Vienne, où il arriva avec le roi de Prusse le 25 novembre 1814. Le congrès s'ouvrit deux jours après. Manifestant sans déguisement dès le premier jour cet esprit d'envahissement et de conquête qu'il avait fait connaître à Paris, et qui, depuis Pierre le Grand, n'a pas cessé de caractériser la politique russe, il prit la haute main dans toutes les affaires dont s'occupa le congrès, et dont la plus importante était sans doute la disposition des territoires qu'avait possédés Napoléon hors des limites de la France. D'abord il déclara formellement que, ses troupes occupant le grand-duché de Varsovie, pour le lui reprendre il faudrait l'en chasser. Il envoya même aussitôt dans cette ville son frère Constantin, pour annoncer aux Polonais que leur existence serait conservée sous la protection de la Russie. Une proclamation publiée dans ce sens par le grand-duc fit encore craindre à l'Europe une nouvelle guerre; et il fallut céder. Alexandre fut donc reconnu roi de Pologne; et déjà il travaillait à la constitution qu'il se proposait de donner à cette contrée, en la réunissant à son empire. Quelques hommes prévoyants de son conseil voulaient qu'il en fît tout simplement une province russe, et qu'il ne lui laissât ni armée ni constitution nationale. D'autres personnes influentes, notamment le prince Czartoriski, son ancien ministre, le décidèrent à en agir autrement. Plein de zèle pour son ami le roi de Prusse, Alexandre voulut encore alors que ce prince eût la Saxe tout entière; mais il rencontra dans ce projet une vive résistance de la part de plusieurs puissances, surtout de l'Autriche, et il fallut que Frédéric-Guillaume se contentât de la moitié des dépouilles du dernier et plus fidèle allié de Napoléon (1). L'empereur d'Autriche ajouta Venise à son ancienne province du Milanais; L'Angleterre agrandit l'électorat d'Hanovre, et elle fit établir en faveur de la maison de Nassau ce royaume des Pays-Bas, jeté si inopinément au milieu de l'Europe, et peut-être destiné pour longtemps encore à y causer de l'inquiétude et des divisions.

(1) Tous ces arrangements furent évidemment le résultat de la force. Une preuve de l'inquiétude qu'inspirait dès lors la prépondérance russe en Europe, c'est qu'un traité secret, dont le prince de Talleyrand fut le négociateur et dont le but était de *refouler les Russes dans leurs âpres climats* et *de leur enlever la Pologne*, fut conclu en février 1815, pendant le congrès de Vienne, entre la France, l'Angleterre et l'Autriche. L'empereur de Russie et son ministre étaient loin de soupçonner un tel procédé de la part de MM. de Talleyrand et de Metternich, et ils l'eussent peut-être toujours ignoré, si, le 19 mars, les ministres de Louis XVIII, trop pressés de fuir, n'avaient laissé ce traité aux Tuileries, où Napoléon, l'ayant trouvé, se hâta de le faire parvenir à l'empereur Alexandre, qui était alors à Vienne. L'autocrate a paru quelquefois depuis l'avoir oublié; mais on a regardé la part que Talleyrand y avait eue comme l'une des causes qui l'ont fait tenir longtemps éloigné des affaires. On peut voir tous ces détails, et beaucoup d'autres encore, dans le recueil si curieux des *Papiers tirés du portefeuille d'un homme d'État*.

Le congrès arrivait au terme de ses travaux, et l'empereur de Russie était sur le point de retourner dans ses États, lorsqu'on apprit le débarquement de Bonaparte à Cannes. Le czar se prépara sur-le-champ à la guerre. Il signa, le 13 mars, la fameuse déclaration portant que « Napoléon Bonaparte « s'était placé hors des relations civiles et sociales, » et que, « comme ennemi et perturbateur du repos « de l'Europe, il s'était livré à la vindicte publique; » puis, le 25, un traité par lequel ses alliés et lui s'engagèrent à réunir leurs forces pour assurer l'exécution du traité de Paris et les décisions du congrès. Alexandre mit en mouvement contre la France une armée de 170,000 hommes; mais elle ne put arriver qu'après la bataille de Waterloo. Le czar apprit à Heidelberg, où il se trouvait avec l'empereur François, la victoire décisive remportée par les Anglais et les Prussiens; et, jugeant inutile de faire avancer la totalité de son armée, il n'ordonna de poursuivre sa route qu'au seul corps de Barclay, lequel, dans la distribution des quartiers d'occupation, obtint les pays d'entre Seine-et-Marne, et ceux que baignent la Meuse et la Moselle. L'arrivée d'Alexandre à Paris (11 juillet 1815) mit fin aux actes de violence exercés sur les monuments de cette capitale par les troupes alliées. Cependant, à cette époque, ce prince ne se montra pas aussi généreux que dans la première invasion. Témoin des transports avec lesquels les Bourbons avaient été accueillis en 1814, il revenait disposé à juger les Français avec plus de sévérité, et il pensa, comme ses alliés, que l'énergie et la mobilité d'un tel peuple devaient être réprimées et contenues. Comme eux donc il exigea des garanties et des indemnités. De là ce funeste traité du 20 novembre, qui accorda aux alliés près d'un milliard en numéraire, le droit d'occuper plusieurs de nos provinces pendant trois ans, et la possession définitive de quelques places. Cependant, il faut le dire, des projets plus funestes encore étaient près de se réaliser, et déjà les cartes étaient dressées pour un démembrement : ce fut Alexandre qui s'y opposa (*voy.* RICHELIEU); mais, vivement frappé de l'urgence des périls auxquels les débordements de la démocratie et de l'irréligion exposaient tous les trônes, il conçut alors le projet de la sainte alliance, qui fut réalisé par un acte que l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse signèrent avec lui, le 26 septembre 1815. Le principal but de ce traité si nouveau dans l'histoire, et à la rédaction duquel ne furent pas étrangers Bergasse et la baronne de Krudner, était d'établir et de maintenir sur les bases invariables de la religion, de la justice et de la légitimité, la paix et l'ordre de choses existant parmi les nations chrétiennes (1). On ne peut

(1) « AU NOM DE LA TRÈS-SAINTE ET INDIVISIBLE TRINITÉ.

« LL. MM. l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse et l'empereur de Russie, par suite des grands événements qui ont signalé en Europe le cours des trois dernières années, et principalement des bienfaits qu'il a plu à la divine Providence de répandre sur les États dont les gouvernements ont placé leur confiance et leur espoir en elle seule, ayant acquis la conviction intime qu'il est nécessaire d'asseoir la marche à adopter par les puissances dans leurs

nier qu'un tel projet, dont Alexandre fut le promoteur, n'atteste la pureté de ses intentions; mais on chercherait en vain dans ce pacte tant blâmé par les uns, tant loué par les autres, le plan ou l'organisation d'une confédération politique. Ce n'est qu'un traité d'alliance vague, établi sur des lieux communs de morale; ce ne sont enfin, de la part des souverains, que des promesses banales et dont on sait qu'ils ne sont jamais avares; aussi aucun des contractants, si ce n'est Alexandre, ne crut avoir pris d'engagement bien sérieux. Celles des puissances qui ne l'avaient pas d'abord signé ne tardèrent point à y accéder; et l'Angleterre, que ses formes constitutionnelles empêchaient d'y concourir, déclara qu'elle adhérait complètement aux principes qui en étaient la base. Cependant quelques réclamations s'élevèrent dès lors, et l'on pensa qu'un pacte auquel semblaient n'être appelées que les nations chrétiennes pourrait bien implicitement être une condamnation et un arrêt de mort pour celles qui ne l'étaient pas; on désigna même l'empire turc, qui depuis si longtemps était le but des vues ambitieuses de tous les prédécesseurs d'Alexandre. Ce monarque crut devoir réfuter ces allégations; et, dans une circulaire, il fit connaître à toutes les cours que ce traité de paix et d'union entre les nations chrétiennes n'était point exclusif, et que les États qui ne reconnaissaient pas les doctrines de l'Évangile y étaient également appelés. Alexandre avait toujours eu du penchant pour les idées religieuses; il était convaincu qu'en 1812 c'était à ces idées que son peuple et lui avaient dû l'énergique persévérance qui sauva l'État; et cette opinion, jointe peut-être à l'influence de certaines relations mystiques (*voy.* madame KRUDNER et BERGASSE), avait produit en lui cette piété dont quelques-uns de ses actes ont porté l'empreinte. Il tenait beaucoup à son titre de chef du clergé, et se montra fort opposé à la réunion de l'Église russienne à l'Église romaine. (*Voy.* AREZZO.) — Le 10 septembre 1815, Alexandre passa en revue ses troupes dans les plaines de Vertus, en Champagne, et il invita à cette cérémonie tous les souverains alliés et les plus éminents personnages qui se trouvaient en France. Il assista peu après à la revue des armées autrichiennes que fit l'empereur François auprès de Dijon, et vers le même temps il se rendit à Bruxelles, où il fut témoin du mariage de la grande-duchesse Anne, sa sœur, avec le prince d'Orange. Accompagné du roi des Pays-Bas et de son fils, il visita la plaine de Waterloo. Arrivé près de la ferme de la Belle-Alliance, il dit aux deux princes qui étaient près de lui : « Oui, c'est véritablement la belle alliance, « aussi bien celle des États que celle des familles; « fasse le ciel qu'elle dure longtemps! » Il partit bientôt pour Berlin, où il conclut le mariage de son frère Nicolas avec la princesse Charlotte de Prusse; puis pour Varsovie, où il établit un gouvernement constitutionnel à la tête duquel il mit le général Zaïonczek (*voy.* ce nom), avec le titre de vice-roi. De retour à Pétersbourg le 13 décembre, il ne s'y arrêta que quelques mois, voulant s'assurer par lui-même de l'état des provinces qui avaient le plus souffert de l'invasion française, et hâter par sa présence l'exécution des mesures réparatrices qu'il avait ordonnées. Ce fut dans de pareilles vues qu'il visita Moscou vers la fin d'août 1816, et que par un manifeste il exprima la profonde douleur que lui avaient causée les désastres de cette cité fidèle. Au nombre des bienfaits qui signalèrent à cette époque le gouvernement d'Alexandre, on doit remarquer la reconstruction du pont de la Newa, imaginé par le général Béthancourt, et qui coûta 160,000 roubles; l'établissement d'une marine proportionnée à la vaste étendue de l'empire; la répartition de 1,500,000 roubles entre les entrepreneurs de constructions nouvelles; l'achèvement du bâtiment de l'amirauté; la création d'un institut pédagogique; celle d'un lycée impérial, que le fondateur visita souvent dans la suite; enfin de nouveaux réglements pour favoriser l'agriculture, la colonisation et le défriche-

rapports mutuels sur les vérités sublimes que nous enseigne l'éternelle religion du Dieu sauveur;

« Déclarent solennellement que le présent acte n'a pour objet que de manifester à la face de l'univers leur détermination inébranlable de ne prendre pour règle de leur conduite, soit dans l'administration de leurs États respectifs, soit dans leurs relations politiques avec tout autre gouvernement, que les préceptes de cette religion sainte, préceptes de justice, de charité et de paix, qui, loin d'être uniquement applicables à la vie privée, doivent au contraire influer directement sur les résolutions des princes et guider toutes leurs démarches, comme étant le seul moyen de consolider les institutions humaines et de remédier à leurs imperfections. En conséquence, LL. MM. sont convenues des articles suivants :

« Art. 1er. Conformément aux paroles des saintes Écritures, qui ordonnent à tous les hommes de se regarder comme frères, les trois monarques contractants demeureront unis par les liens d'une fraternité véritable et indissoluble; et se considérant comme compatriotes, ils se prêteront en toute occasion et en tout lieu, assistance, aide et secours; se regardant envers leurs sujets et armées comme pères de famille, ils les dirigeront dans le même esprit de fraternité dont ils sont animés pour protéger la religion, la paix et la justice.

« 2. En conséquence, le seul principe en vigueur, soit entre lesdits gouvernements, soit entre leurs sujets, sera celui de se rendre réciproquement service, de se témoigner par une bienveillance inaltérable l'affection mutuelle dont ils doivent être animés, de ne se considérer tous que comme membres d'une même nation chrétienne, les trois princes alliés ne s'envisageant eux-mêmes que comme délégués par la Providence pour gouverner trois branches d'une même famille, savoir : l'Autriche, la Prusse et la Russie; confessant ainsi que la nation chrétienne, dont eux et leurs peuples font partie, n'a réellement d'autre souverain que celui à qui seul appartient en propriété la puissance, parce qu'en lui seul se trouvent tous les trésors de l'amour, de la science et de la sagesse infinie, c'est-à-dire Dieu, notre divin sauveur, Jésus-Christ, le verbe du Très-Haut, la parole de vie. LL. MM. recommandent en conséquence avec la plus tendre sollicitude à leurs peuples, comme unique moyen de jouir de cette paix qui naît de la bonne conscience, et qui seule est durable, de se fortifier chaque jour davantage dans les principes et l'exercice des devoirs que le divin Sauveur a enseignés aux hommes.

« 3. Toutes les puissances qui voudront solennellement avouer les principes sacrés qui ont dicté le présent acte, et reconnaîtront combien il est important au bonheur des nations, trop longtemps agitées, que ces vérités exercent désormais sur les destinées humaines toute l'influence qui leur appartient, seront reçues avec autant d'empressement que d'affection dans cette sainte alliance.

« Fait triple et signé à Paris, l'an de grâce 1815, le 14 (26) septembre.

« FRANÇOIS, FRÉDÉRIC-GUILLAUME, ALEXANDRE.

« Conforme à l'original, ALEXANDRE.

« À Saint-Pétersbourg, le jour de la naissance de notre Sauveur, le 25 décembre 1816. »

ment des terres. Portant sur les finances une attention particulière, il affecta, par un ukase du 16 avril 1817, au paiement des dettes contractées en 1812 et 1813, 30 millions de roubles pris chaque année sur le trésor impérial; et il voulut qu'une somme pareille, fournie par la couronne, fût appliquée tous les ans au même objet. Il chercha ensuite à fonder le crédit public par une banque impériale du commerce, à laquelle il accorda, pour la première mise de fonds, 30 millions de roubles, et par la création d'un conseil du crédit public qui, par sa composition, offrait quelque image du système représentatif. Ces différentes mesures assurèrent le succès de plusieurs emprunts. — Comme son rival Napoléon, l'empereur Alexandre se montra toujours impatient du repos, et l'on peut dire sans exagération qu'il a passé la moitié de sa vie en voyages et en courses militaires. Dès le commencement de l'année 1818 il se rendit à Varsovie, et il y fit, par un discours français, l'ouverture de la diète, organisée suivant la constitution qu'il avait donnée en 1815. Après avoir vanté les avantages du régime constitutionnel, dont il espérait, avec l'aide de Dieu, étendre l'influence salutaire sur toutes les contrées confiées à ses soins, il adressa aux députés ces paroles mémorables : « Prouvez à vos contemporains que les institutions libérales, dont on prétend confondre les « principes avec les doctrines désastreuses qui ont « menacé de nos jours le système social d'une catastrophe épouvantable, ne sont point un prestige « dangereux; mais que, mises en pratique avec « bonne foi, et dirigées par des intentions pures vers « un but conservateur et utile à l'humanité, elles « s'allient parfaitement avec l'ordre, et qu'elles assurent la prospérité des nations. » Alexandre quitta bientôt la Pologne pour visiter les provinces méridionales de son empire, la Tauride, la Nouvelle-Russie, la Bessarabie, les Cosaques du Don, et il signala ce voyage de 1,500 lieues par un grand nombre d'actes de munificence et de fondations utiles. Revenu dans sa capitale, il y ordonna l'érection de plusieurs monuments consacrés à des hommes illustres de la Russie, et contribua, pour une somme de 2,000 francs, à celui qu'on élevait en France à la mémoire de Malesherbes. Vers la fin de cette même année (1818), il se rendit à Aix-la-Chapelle, où les souverains alliés, réunis en congrès, devaient fixer définitivement l'indemnité exigée de la France. Le premier il éleva la voix en faveur de notre patrie, et c'est à son intervention qu'elle dut une forte réduction sur la somme immense au paiement de laquelle l'avidité des vainqueurs l'avait d'abord condamnée. Alexandre rédigea lui-même sur cette question un mémoire fort étendu, qui fut communiqué aux grandes puissances, et qui eût probablement entraîné la libération tout entière si le ministère français eût plus habilement profité d'aussi bonnes intentions (1). Aussitôt après le congrès d'Aix-la-Chapelle, Alexandre retourna dans sa capitale, pour s'y occuper encore du bien-être de ses peuples. Sous ce rapport, on ne peut nier qu'il ne se soit quelquefois trompé; mais au moins est-il bien sûr que ses intentions furent toujours pures et généreuses. Déjà il avait affranchi l'Estonie, la Livonie et la Courlande; il apporta de grands adoucissements à la position des serfs dans le gouvernement de Minsk; et il ouvrit l'année 1819 par un ukase qui accordait à tous les paysans de l'empire le droit, réservé jusqu'alors à la noblesse et aux négociants des deux premières classes, d'établir des fabriques et des manufactures. Il compléta l'organisation des six universités de Moscou, Wilna, Abo, St-Pétersbourg, Karkow et Kasan, et plaça les cultes luthérien et calviniste sous la protection du gouvernement, en établissant dans sa capitale un siége épiscopal pour ces confessions évangéliques. Et pendant ce temps il se montrait peu favorable au catholicisme : les jésuites, bannis en 1816 des deux capitales de la Russie, le furent définitivement de tout l'empire. On pourvut aux frais de leur départ, et ils furent remplacés par des prêtres soumis à la surveillance de l'archevêque métropolitain. — Cependant le régime constitutionnel qu'Alexandre avait établi dans son royaume de Pologne, bien que modifié d'après les représentations de plusieurs cabinets, avait eu des résultats fort contraires à ses vues. Des scènes tumultueuses avaient éclaté à Varsovie; et, lorsqu'au mois de septembre 1820 il fit, pour la seconde fois, l'ouverture de la diète, l'Espagne, le royaume de Naples et le Piémont étaient agités par les principes révolutionnaires; son discours donna la mesure de son inquiétude. Il s'exhala en reproches contre l'esprit novateur qui troublait la tranquillité de l'Europe, frappa de réprobation les vaines théories invoquées de nos jours, et termina en déclarant qu'il ne transigerait jamais avec les principes qu'il s'était prescrits. Cette session fut très-orageuse; et, dans une séance à laquelle assistaient le grand-duc Constantin et plusieurs officiers russes, un projet du gouvernement fut rejeté à la majorité de cent vingt voix contre trois. Alexandre ferma aussitôt la diète, prit des mesures sévères contre les étudiants, contre la liberté de la presse, contre les sociétés secrètes, et parvint ainsi à comprimer la rébellion naissante. Ce monarque se rendit ensuite au congrès de Troppau (octobre 1820), qui fut transféré bientôt à Laybach. Dans ces deux réunions, on vit les princes signataires de la sainte alliance développer les principes de ce traité fameux, par l'introduction, dans la politique européenne, du droit d'intervention armée, et par l'application

(1) Le traité de Paris obligeait la France, non-seulement à payer une contribution militaire de 700 millions, mais encore à liquider toutes les dettes du gouvernement français et à indemniser les habitants des pays étrangers de toutes les pertes que leur avaient fait essuyer, pendant plus de vingt ans, les invasions des armées françaises. Alexandre insista auprès du cabinet de Berlin, et il écrivit personnellement au duc de Wellington, de Moscou, le 30 octobre 1817 (Voy. *Biblioth. Histor., ou Recueil de matériaux pour servir à l'histoire du temps*, 1818, t. 1er, p. 165), pour que l'on fît un traité supplémentaire à celui de Paris, qui modifiât les clauses inexécutables. Ce traité, conclu vers la fin de 1818, réduisit la somme imposée à 320 millions, sur lesquels 48 millions revenaient à la Russie. L'évacuation du territoire français fut arrêtée par le même acte.

qu'ils en firent en ordonnant la répression militaire des révoltes du Piémont et de Naples. Le czar se trouvait encore à Laybach lorsque la nouvelle de l'insurrection de la Grèce y parvint, avec la lettre par laquelle Ypsilanti lui demandait sa protection pour les insurgés de Moldavie. Le moment n'était pas opportun pour une pareille requête; l'autocrate y fit réponse par un rescrit, dans lequel, « ne pou« vant considérer l'entreprise d'Ypsilanti que comme « l'effet de l'exaltation qui caractérise l'époque ac« tuelle, ainsi que de l'inexpérience et de la légèreté « de ce jeune homme, » il donnait à ses ministres l'ordre de le désapprouver formellement. En conséquence, il fut prescrit au comte Wittgenstein, commandant les troupes russes sur le Pruth, d'observer la neutralité la plus stricte. Ces démonstrations, jointes aux démarches pacifiques de M. de Strogonoff, ambassadeur de Russie auprès de la Porte ottomane, ne calmèrent pas les inquiétudes du divan sur les relations secrètes qu'il soupçonnait entre les Grecs et la Russie. Il donna l'ordre de visiter les bâtiments russes qui passeraient les Dardanelles; se plaignit du refuge accordé par l'empereur à quelques Grecs fugitifs, et de la sépulture honorable donnée aux restes du patriarche grec de Constantinople, mis à mort par le sultan; délibéra si M. de Strogonoff ne serait pas enfermé aux Sept-Tours; enfin une rupture entre les deux cabinets ne fut prévenue que par l'intervention de l'Angleterre. Alexandre témoigna, par une note aux grandes puissances, de son désir de maintenir la paix, et fit signer son ultimatum à la Porte. Il demandait la délivrance et l'indemnisation des Grecs non coupables, la reconstruction des églises, l'évacuation de la Moldavie et de la Valachie, et le rappel des hospodars destitués. Le sultan répondit nettement qu'il ne consentirait à rien qu'au préalable la rébellion ne fût étouffée; et cependant l'empereur de Russie ne tira point l'épée. Les choses demeurèrent dans cet état d'incertitude jusqu'au congrès de Vérone (octobre 1822). Alexandre donna dans cette réunion de nouvelles preuves de son attachement au traité de la sainte alliance; et il se montra fort empressé d'appliquer à l'Espagne, où venait d'éclater l'insurrection, le principe de l'intervention armée. Le système politique de ce prince à cette époque est bien exprimé dans les paroles suivantes, qu'il adressa à M. de Chateaubriand, et que nous transcrivons telles qu'elles ont été rapportées par celui-ci dans un de ses discours à la chambre des pairs : « Je suis bien « aise que vous soyez venu à Vérone, afin de rendre « témoignage à la vérité. Auriez-vous cru, comme « le disent nos ennemis, que l'alliance n'est qu'un « mot qui ne sert qu'à couvrir des ambitions? Cela « eût peut-être été vrai dans l'ancien état des cho« ses; mais il s'agit bien aujourd'hui de quelques « intérêts particuliers, quand le monde civilisé est « en péril! Il ne peut plus y avoir de politique an« glaise, française, russe, prussienne, autrichienne, « il n'y a plus qu'une politique générale, qui doit, « pour le salut de tous, être admise en commun par « les peuples et par les rois. C'est à moi de me mon« trer le premier convaincu des principes sur les« quels j'ai fondé l'alliance. Une occasion s'est pré« sentée, le soulèvement de la Grèce : rien, sans « doute, ne paraissait être plus dans mes intérêts, « dans ceux de mes peuples, dans l'opinion de mon « pays, qu'une guerre religieuse contre la Turquie; « mais j'ai cru remarquer dans les troubles du Pélo« ponèse le signe révolutionnaire, dès lors je me suis « abstenu. Que n'a-t-on point fait pour rompre l'al« liance? On a cherché tour à tour à me donner des « préventions ou à blesser mon amour-propre; on « m'a outragé ouvertement : on me connaissait bien « mal, si l'on a cru que mes principes ne tenaient « qu'à des vanités, ou pouvaient céder à des ressen« timents. Non, je ne me séparerai jamais des mo« narques auxquels je me suis uni. Il doit être per« mis aux rois d'avoir des alliances publiques pour « se défendre contre les sociétés secrètes. Qu'est-ce « qui pourrait me tenter? Qu'ai-je besoin d'accroître « mon empire? la Providence n'a pas mis à mes « ordres 800,000 soldats pour satisfaire mon ambi« tion, mais pour protéger la religion, la morale et « la justice, et pour faire régner ces principes d'or« dre sur lesquels repose la société humaine.... » Malgré de si belles paroles, ce fut dans ce même temps que l'empereur de Russie, n'ayant plus d'ambassadeur à Constantinople, renouvela, par celui d'Angleterre, les demandes précédemment faites. La Porte fit droit à quelques-unes; mais elle demanda de son côté la restitution des forteresses d'Asie retenues contre les stipulations de Bucharest, et l'envoi d'un nouveau ministre à Constantinople. Ces prétentions étaient légitimes, on ne peut le nier; cependant le cabinet russe les éluda. Outré de colère, le sultan fit arrêter dans le port de sa capitale quatre bâtiments sous pavillon russe; et cette violence fit craindre une rupture, qui cependant n'eut pas lieu. Alexandre désirait alors vivement la paix, et il en avait besoin pour mettre la dernière main à ses projets d'utilité publique. En 1821, il ordonna la construction d'un observatoire astronomique à Abo, réduisit les dépenses de sa cour, accorda divers priviléges aux négociants qui s'établiraient dans la Géorgie et les provinces de Caucase; enfin il interdit aux étrangers le commerce des îles Aleutiennes. Il détermina d'une manière fixe les limites de l'immense territoire désigné jusqu'alors sous le nom d'Amérique russe; et dans ces limites fut comprise une grande partie des découvertes de Cook, de Vancouver, etc., jusqu'à la Nouvelle-Californie. L'année suivante il ordonna la dissolution de toutes les sociétés secrètes dans l'empire de Russie, et surtout dans le royaume de Pologne; tous les employés de l'État furent tenus de déclarer sous serment s'ils appartenaient à quelqu'une de ces sociétés, et de jurer qu'ils rompraient tous les liens de ce genre qu'ils pouvaient avoir. Il prit des mesures non moins sévères contre les écrits révolutionnaires, et continua à tenir suspendues les délibérations de la diète polonaise. Dans le même temps il adressa des témoignages de satisfaction à différents personnages qui avaient consacré leur épée ou leur plume à la

défense des principes monarchiques (1). On sait quel a toujours été le vœu des Russes pour leurs coréligionnaires de la Grèce; ce sentiment leur fit considérer comme autant de signes de la colère du ciel les événements funestes qui marquèrent le cours de l'année 1824 : d'abord une maladie grave essuyée par l'empereur, puis une inondation qui exerça de terribles ravages dans Pétersbourg (2). Alexandre arrivait alors d'un voyage au pays des Kirguises. Son zèle et son activité ne connurent point de bornes : pendant plusieurs jours il parcourut à pied les rues de sa capitale, veillant aux travaux des ouvriers, s'informant de toutes les infortunes, répandant partout des secours et des consolations. En 1823, par mesure d'économie, il avait opéré dans son armée une grande réduction; mais cette économie devint insuffisante, et d'ailleurs il ne convenait plus à sa politique de réduire le nombre de ses troupes. Pour obvier à ce double inconvénient, il apporta tous ses soins au succès de la colonisation militaire, système dont la première application remonte à 1819, et qui, s'il atteint tous les développements dont il est susceptible, doit donner à la puissance russe une force véritablement effrayante pour les autres nations. En 1825, il accorda un musée et un lazaret à cette ville d'Odessa qu'il avait constituée en port franc, et dont la prospérité lui était si chère. Au commencement de l'automne de cette même année, il se rendit à Taganrock, où l'impératrice Elisabeth était venue depuis quelque temps pour respirer un air plus doux. Après un mois de séjour, Alexandre quitta cette ville pour parcourir la Crimée. Revenu à Taganrock le 5-17 novembre 1825, il y avait rapporté le germe de la maladie qui devait lui donner la mort, et dont il méprisa les symptômes. Aussi la fièvre s'accrut-elle au point qu'on fut obligé, le 15-27, de lui faire connaître l'imminence du danger. Il reçut alors les derniers secours de la religion, et consentit, mais trop tard, à écouter ses médecins : il ne pouvait presque plus parler. Ayant perdu connaissance le 18-30 novembre, il mourut le lendemain à dix heures du matin, entre les bras de l'impératrice Élisabeth. On n'a guère publié en Russie que ces détails sur une mort si inattendue et si prématurée. Beaucoup de personnes y ajoutèrent peu de foi, et des soupçons d'empoisonnement ont été exprimés dans plusieurs écrits, mais sans aucune preuve. Quoi qu'il en soit, la nouvelle de la mort de ce monarque fut accueillie dans tout l'empire avec les signes d'une vive et sincère douleur; et cette douleur trouva de la sympathie dans toutes les contrées. On peut dire aujourd'hui, avec vérité et sans exagération, qu'Alexandre avait partout des amis et des admirateurs. Tant qu'il parut suivre les leçons du général Laharpe, et favoriser le système révolutionnaire, les partisans de ce système lui prodiguèrent de grands éloges; mais lorsque, effrayé des symptômes de révolution et de désordres qui se manifestaient dans tous les pays, et menaçaient tous les trônes, il parut être revenu de ses premières idées; lorsqu'il rétablit la censure, lorsqu'il abolit dans ses États les associations secrètes et les loges de francs-maçons, lorsque enfin sa politique parut se conformer sous ces divers rapports à celle du cabinet de Vienne, les mêmes hommes qui l'avaient tant loué et tant encouragé dans une périlleuse voie devinrent ses détracteurs et ses ennemis les plus acharnés; des complots se formèrent contre lui, même parmi ses sujets, qu'il avait gouvernés, qu'il gouvernait encore avec tant de bienveillance. Il est aujourd'hui certain que, s'il ne périt pas victime de ces trames odieuses, et qui ne tendaient pas à moins qu'à l'immoler, lui et toute sa famille, au milieu de sa capitale, le chagrin qu'il en éprouva, lorsqu'il ne lui fut plus possible d'en douter, abrégea ses jours. « Que leur ai-je donc fait? » disait-il dans ses derniers moments; et il mourut dans la certitude que ceux-là mêmes qu'il avait comblés de biens pendant toute sa vie s'étaient dévoués pour l'assassiner! — Dans une brochure consacrée à sa mémoire. M. Ouwaroff, président de l'Académie de Pétersbourg, a présenté ce prince sous des traits assez ressemblants, bien qu'ils soient un peu flattés. « Habile à « manier les hommes, dit cet académicien, Alexan« dre possédait une élocution facile... un tact délicat « des convenances. Affable sans familiarité, impo« sant sans affectation, doux sans faiblesse, rien ne « résistait à la séduction de ses manières. Il exer« çait un empire absolu sur les esprits, et portait « dans les affaires ce coup d'œil exercé qui, au pre« mier aspect, en détermine les limites... cette pré« sence d'esprit qui en démêle avec promptitude le « véritable sens... (1) » Dans les derniers temps de sa vie, Napoléon disait d'Alexandre : « Si je meurs, « voilà mon héritier en Europe. » Si ce prince n'a pas justifié cette prédiction dans toute son étendue, c'est peut-être à la modération de son caractère que l'Europe en est redevable; et c'est ce qu'a formellement reconnu le marquis de Londonderry dans l'ouvrage que nous avons cité. Cependant on a vu qu'il ne fut pas exempt d'ambition : les invasions de la Finlande, de la Perse, celles des provinces turques et polonaises, enfin les conventions de Tilsitt, et les exigences de Paris et de Vienne, tout cela prouve assez que ses vues ne furent pas toujours désintéressées. Mais, sous ce rapport, on peut dire qu'il ne fut que le continuateur de ses ancêtres. L'esprit de conquêtes était dans sa famille comme

(1) Après l'issue des événements d'Espagne et de Portugal, en 1824, l'empereur de Russie envoya les insignes de ses ordres au roi de Portugal, à l'infant don Miguel, au duc d'Angoulême, au vicomte de Chateaubriand, au duc Matthieu de Montmorency, au général Pozzo di Borgo et au comte de Bulgari, chargé d'affaires russe à Madrid.

(2) Les eaux du golfe, refoulées dans la Newa par un ouragan qui venait de dévaster la mer du Nord et la Baltique, entraînèrent en quelques minutes tous les ponts de bois, submergèrent les quais et les quartiers même les plus élevés de la ville. Les campagnes des environs furent couvertes d'eau, la forteresse de Cronstadt détruite et sa lourde artillerie entraînée au loin dans la mer. Sorties de leur lit à huit heures du matin, les vagues n'y rentrèrent qu'à trois heures du soir

(1) *A la mémoire de l'empereur Alexandre*, St-Pétersbourg, 1826, in-4° de 16 pages.

une sorte de tradition : il n'eut qu'à suivre les plans commencés par Pierre le Grand, par Catherine II, et il est probable qu'il n'y a pas mis la dernière main... Quant à l'espèce de complicité dans laquelle il entra avec Napoléon pour le partage du monde, il est assez évident qu'à Tilsitt il ne fit que consentir, que sa position ne lui permettait pas de refuser, et qu'il ne se tira d'un mauvais pas qu'à force de souplesse et de dissimulation. Cette dissimulation était, il faut en convenir, le trait distinctif de son caractère, et, sous ce rapport, il surpassa Bonaparte, qui crut bien l'avoir pris dans tous ses pièges, et qui, s'apercevant trop tard que lui-même avait été joué, s'écriait avec douleur sur le rocher de Ste-Hélène : « C'est un Grec du Bas-Empire; il faut « s'en défier. » — Alexandre fu peut-être encore plus remarquable par l'élégance et la beauté de ses formes que par les qualités de son esprit et de son cœur, et il n'était rien moins qu'insensible aux flatteries qu'on lui adressait à cet égard. Son adroit rival ne négligea pas ce moyen de succès, qui lui avait été indiqué par ses agents, et il en tira surtout grand parti à Tilsitt et à Erfurth. De tels avantages, joints à toutes les séductions du pouvoir et des richesses, furent sans doute de puissants moyens auprès des femmes; et il était difficile que le jeune empereur ne fût pas entraîné dans beaucoup d'affaires de galanterie. Il délaissa, dès le commencement, l'impératrice Élisabeth, et ses goûts furent en général très-capricieux et très-passagers. La belle Nariskin conserva seule longtemps quelque empire sur son esprit, sans obtenir néanmoins beaucoup d'influence dans les affaires de l'État. Il voyait sans doute avec plaisir la charmante reine de Prusse; mais nous sommes persuadé que les injurieuses accusations que Napoléon publia si grossièrement contre cette princesse n'étaient pas fondées. (*Voy.* Louise de Prusse.) Alexandre fut affecté de bonne heure d'une surdité qui ne faisait que s'accroître avec l'âge, et qui lui donna, pendant les dernières années de sa vie, une apparence taciturne et sombre. Il écrivait et s'exprimait bien en anglais et en français, les deux premières langues qu'il eût apprises. — L'histoire de ce prince tient une grande place dans les premières années du 19e siècle, et il a eu en France, en Angleterre, en Russie et en Allemagne une foule d'historiens. Au nombre des écrits où l'on peut trouver des renseignements sur son règne, nous citerons : 1° *Histoire de France depuis le 18 brumaire jusqu'à la paix de Tilsitt*, Paris, 1829, 6 vol. in-8°, par M. Bignon, renfermant, t. 1er, chap. 13, p. 428-453, sur la conspiration qui a amené la mort de Paul Ier, des détails authentiques, et qui effacent toute idée de complicité de la part des grands-ducs Alexandre et Constantin. On y voit qu'Alexandre, conduit par des suggestions perfides, approuva un plan d'abdication et de réclusion dans une forteresse, indiqué par Pahlen comme le seul moyen de sauver ses jours, menacés par l'ombrageuse tyrannie de Paul. 2° *Une Année de l'empereur Alexandre, ou Résumé de ses principaux actes*, etc., Paris, 1814, in-8°. 3° *L'Empereur Alexandre et Bonaparte*, Brunswick, 1815, grand in-8°. 4° *Alexander I, emperor of Russia, by H.-E. Lloyd*, Londres, 1826, in-8° de 313 pag.; trad. en allemand, Stuttgard, 1827. Ce livre, écrit par un membre de l'opposition avec peu d'impartialité, n'est guère qu'une compilation de gazettes. 5° (En allemand.) *Éloge d'Alexandre Ier, par un Prussien*, Leipsick, 1828. 6° *Notice sur Alexandre, empereur de Russie, par H.-L. E.* (Empeytaz), *ministre du saint Évangile*, Genève, 1828, in-8°. Il en a paru, la même année, une traduction allemande, insérée dans *la Minerve*, et imprimée séparément à Iéna. Cette notice renferme quelques particularités curieuses sur les rapports d'Alexandre avec madame de Krudner, que l'auteur raconte comme témoin oculaire, ayant été présent à plusieurs de leurs entrevues. C'est à ces conférences qu'il attribue l'origine de la sainte alliance; mais, disciple fervent de la mystique Allemande, il lui accorde une part beaucoup trop grande dans cette conception. 7° *Vie d'Alexandre Ier, empereur de Russie, suivie de notices sur les grands-ducs Constantin, Nicolas et Michel, et de fragments propres à faire connaître l'empire russe depuis le commencement du 19e siècle, par A. E.* (Adrien Egron), Paris, 1826, 1 vol. in-8°. 8° *Histoire d'Alexandre Ier, par Alph. Rabbe* (*voy.* ce nom), Paris, 1826, 2 vol. in-8°. C'est l'ouvrage le plus complet qui existe dans notre langue sur le règne d'Alexandre; il ne manque pas d'une sorte d'exactitude et d'impartialité, mais tout y est superficiel et peu approfondi. 9° *Mémoires historiques sur l'empereur Alexandre et la cour de Russie, publiés par madame la comtesse de Choiseul-Gouffier*, Paris, 1829, 1 vol. in-8°. L'éditeur, dans son avant-propos, compare les sentiments de madame Choiseul-Gouffier pour Alexandre à ceux qui ont inspiré à M. de Las Cases ses écrits sur Napoléon; c'est assez dire que le jugement et l'impartialité de l'auteur sont fréquemment effacés par la reconnaissance, et qu'une bienveillance continuelle a dicté ses récits. On y trouve cependant, sur la vie privée d'Alexandre, et sur son caractère et sa conduite dans quelques circonstances, des particularités et des anecdotes curieuses. A l'époque de sa mort, madame de Choiseul, belle-fille de l'ambassadeur de ce nom, avait, depuis plusieurs années, quitté la cour de Russie pour suivre son époux en France; elle paraît croire que cette mort ne fut pas naturelle, et que l'empereur succomba, sinon au poison, du moins au chagrin que lui causa la découverte de trames ourdies contre sa personne par des gens auxquels il n'avait fait que du bien. Le docteur anglais James Wyllie, médecin d'Alexandre, et qui le soigna dans ses derniers moments, a publié en latin une relation dans laquelle il n'attribue sa mort qu'à des causes naturelles, et surtout à l'obstination avec laquelle il refusa les secours de la médecine, parce qu'il ne croyait pas à cette science. 10° *L'Empereur Alexandre à Bar-sur-Aube en 1814*, par P. Berault, Paris, 1816, brochure in-8°. L'auteur, témoin auriculaire, cite plusieurs paroles du czar qui font connaître sa politique. On lui attri-

mait des craintes sur les changements que pourrait amener une restauration; il répondit : « ... Votre « révolution a tout changé chez vous. Eh bien ! « pourtant ce qui est fait est fait : il est des maux « de telle nature que le pire serait de vouloir les « réparer à la lettre. Votre ancien trône peut se « relever : votre ancien état ne le peut plus. Pour « vous avoir, il faudrait bien vous prendre tels que « vous êtes aujourd'hui, et tout oublier pour vous « conserver. » — On trouve dans la *Revue britannique*, n° 6 (1825), t. 3, p. 370-372, quelques anecdotes, traduites du journal anglais l'*Examiner*, sur le séjour d'Alexandre à Aix-la-Chapelle pendant le congrès : le n° 8 (1826), t. 4, p. 239-249 du même recueil, contient un récit de la mort de Paul Ier, extrait de la *Litterary Gazette*, qui s'accorde en tous points avec celui de M. Bignon; le tome 29 enfin, p. 332-339 (avril 1830), renferme la traduction d'un article de l'*Extractor*, sous ce titre : *Particularités sur la mort de l'empereur Alexandre*, qui mérite d'être consulté. L'auteur rejette toute idée d'empoisonnement, et croit qu'Alexandre est mort d'une fièvre endémique particulière au pays qu'il visitait, et que les médecins qui l'accompagnaient méconnurent; mais il ajoute qu'un courrier lui ayant apporté la nouvelle d'une conspiration contre ses jours, cette découverte lui causa un chagrin profond, et contribua beaucoup à accélérer sa fin. Enfin les détails les plus curieux et les plus vrais que l'on puisse lire sur les premières années du règne d'Alexandre se trouvent dans le précieux recueil politique que nous avons cité, et qui est intitulé : *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État*, 13 vol. in-8°. M—D j.

ALEXANDRE DE MÉDICIS. *Voyez* MÉDICIS.

ALEXANDRE FARNÈSE. *Voyez* FARNÈSE.

ALEXANDRE SAULI (LE BIENHEUREUX). *Voyez* SAULI.

ALEXANDRE D'ÉGÉE, philosophe péripatéticien, fut précepteur de Néron, et l'on prétend qu'il contribua beaucoup à la corruption de son élève. Il a écrit un commentaire sur la Météorologie d'Aristote, dont il ne put faire prévaloir la doctrine dans une cour où Burrhus et Sénèque, tous deux stoïciens, avaient tant de crédit. C. T—Y.

ALEXANDRE, surnommé POLYHISTOR, à cause de sa vaste érudition, et CORNÉLIUS, parce qu'il était affranchi de Cornélius Lentulus, fut disciple de Cratès, et à la fois philosophe, géographe et historien. Selon Suidas, il était originaire de Milet; mais, selon Étienne de Byzance, il était né à Coup, ville de la Phrygie. Il fut fait prisonnier dans les guerres de Mithridate, et acheté par Corn. Lentulus, qui lui confia l'éducation de ses enfants. Il avait fixé son séjour à Rome. On ne doit pas le confondre avec Alexandre de Latiée, grammairien, du règne de Marc-Aurèle, et par conséquent moins ancien que Polyhistor, qui vivait du temps de Sylla, environ 85 ans avant J.-C. Le feu ayant pris à sa maison de Laurente, il périt malheureusement au milieu de l'incendie; sa femme Hélène ne voulut point lui survivre, et s'étrangla. Peu d'hommes, selon le témoignage d'Eusèbe, ont réuni autant d'érudition et de talent qu'Alexandre Polyhistor. Il avait écrit quarante-deux ouvrages sur divers sujets, particulièrement sur l'histoire des peuples de l'Orient, dont il ne nous reste que des fragments. Étienne de Byzance cite ses traités sur la Bithynie, la Carie, la Syrie, l'île de Chypre, l'Égypte, la Paphlagonie, la Libye, le Pont-Euxin et l'Europe. Athénée fait mention également d'une *Description de l'île de Crète*, et Plutarque, d'une *Histoire des Musiciens de Phrygie*, du même auteur. Diogène Laërce lui attribue deux autres ouvrages, l'un intitulé : *de l'Ordre dans lequel les philosophes se succèdent les uns aux autres*, et le second : *des Commentaires de Pythagore*. St. Clément d'Alexandrie cite ce dernier ouvrage sous le titre de *Symbole de Pythagore*, et fait mention, en outre, d'un traité sur les Juifs, par le même auteur, dont on trouve des fragments dans le Syncelle, et qu'Eusèbe a insérés, presque en entier, dans sa *Préparation évangélique*. Pline cite très-souvent Polyhistor; et St. Cyrille, dans son livre contre Julien, rapporte son opinion sur le déluge et sur la tour de Babel; enfin, Suidas lui attribue cinq livres sur la ville de Rome. Aucun de ces écrits n'est parvenu jusqu'à nous. M—D.

ALEXANDRE D'APHRODISÉE, né à Aphrodisée, ville de la Carie, vers la fin du 2e siècle, se livra à la philosophie péripatéticienne, qu'il étudia sous Herminus et sous Aristoclès Messénien; il fut un de ceux qui connurent le mieux la doctrine d'Aristote. Les circonstances de sa vie ne nous sont pas connues; il a laissé un grand nombre d'ouvrages; ce sont, pour la plupart, des commentaires sur Aristote, savoir : 1° *de Fato, deque eo quod in nostra potestate est*; petit traité dédié à l'empereur Caracalla, imprimé pour la première fois, en grec, chez les héritiers d'Alde Manuce, en 1535, in-fol., à la suite des ouvrages de Thémistius. Hug. Grotius l'a traduit en latin dans le recueil intitulé : *Veterum philosophorum Sententiæ de fato, Parisiis*, 1648, in-4; enfin, il a été imprimé en grec et en latin, *Londini*, 1688, in-12 : c'est un petit volume peu commun. 2° *Commentarius in primum librum priorum Analyticorum Aristotelis, græce, Venetiis*, 1489, et Ald., 1520, in-fol.; Florence, 1521, in-4°; et en latin, de la traduction de Jos. Bern. Felicianus, *Venetiis*, 1542, 1546 et 1560, in-fol. 3° *Commentarius in octo Topicorum libros, Venetiis*, Ald., 1513, traduit en latin par Gul. Dorotheus, *Venetiis*, 1526 et 1541, et *Parisiis*, 1542, in-fol. ou par J.-B. Rasarius, *Venetiis*, 1563 et 1573, in-fol. 4° *Commentarii in elenchos Sophisticos, græce, Venetiis*, Ald., 1520, in-fol., à Florence, avec le n° 2, 1521, in-4°; en latin, trad. par J.-B. Rasarius, *Venetiis*, 1557, in-fol. 5° *In libros duodecim Metaphysicorum, ex versione Jos. Genesii Sepulvedæ, Romæ*, 1527, *Parisiis*, 1536, *Venetiis*, 1544 et 1561, in-fol. Le texte grec n'a jamais été imprimé, quoiqu'il se trouve manuscrit dans la bibliothèque royale de Paris, et dans plusieurs autres. 6° *In librum de sensu et iis quæ sub sensum cadunt*, en grec, à la suite des commentaires de Simplicius, sur les livres *de Anima, Venetiis*, Ald., 1527, in-fol.;

en latin, par Lucilius Philothæus, *Venetiis*, 1544, 1549, 1554: 1559 et 1573, in-fol. 7° *In Aristotelis Meteorologica, græce, Venetiis*, Ald., 1527, in-fol., *latine ab Alexandro Picolomineo*, 1540, 1548, 1573, in-fol. Quelques auteurs prétendent que ce commentaire n'est pas d'Alexandre d'Aphrodisée; mais Brucker croit qu'il est de lui. 8° *De Mistione*, en grec, avec le précédent. 9° *De Anima libri duo*, en grec, à la suite de Themistius, avec le n° 1, *latine ab Hieron. Donato, Venetiis*, 1502, 1514, in-fol.; ces deux livres forment deux traités séparés. 10° *Physica Scholia, dubitationes et solutiones, libri duo, græce, Venetiis, Trincavellus*, 1536, in-fol., *latine ab Hieronymo Bagolino, Venetiis*, 1541, 1549, 1555, 1559, in-fol. 11° *Problematum medicorum et physicorum libri duo*. La meilleure édition en grec est celle que Sylburge en a donnée dans celle des œuvres d'Aristote, dont on parlera à l'article de ce philosophe. On croit que ces problèmes sont d'Alexandre de Tralles, et non de celui dont nous parlons. 12° *Libellus de Febribus, latine, Georgia Valla interprete*, dans un recueil de divers ouvrages latins, traduits par ce savant; Venise, 1488, in-fol. On croit que ce traité est aussi d'Alexandre de Tralles; il n'a pas été imprimé en grec. Alexandre avait encore fait d'autres ouvrages, dont plusieurs existent en arabe, et peut-être même en grec; car on trouve, dans le catalogue de la bibliothèque royale, un livre *de Nutritione et Augmento*, qui n'est point dans la liste de ses écrits. Tous ces commentaires sont très-rares, surtout en grec, et peu de personnes ont le courage de les lire. Ils sont cependant fort utiles pour l'histoire de l'ancienne philosophie. C—R.

ALEXANDRE DE TRALLES, savant médecin et philosophe, naquit à Tralles, dans l'Asie Mineure. Son père, médecin lui-même, eut cinq fils qui se distinguèrent tous par leurs connaissances, et dont les deux plus célèbres furent celui dont il s'agit et Anthémius, architecte. Alexandre, après avoir voyagé, pour son instruction, dans les Gaules, en Espagne et en Italie, se fixa à Rome, où il acquit une réputation justement méritée, vers le milieu du 6e siècle, sous le règne de Justinien. On peut le considérer, avec Arétée, comme un des meilleurs médecins grecs depuis Hippocrate; il décrit exactement les maladies, et mérite d'être cité, tant pour la justesse de ses idées que pour l'élégance de son style : il sut également s'éloigner d'un dogmatisme exclusif et d'un empirisme aveugle. Cependant il fut polypharmaque exagéré, partagea toutes les erreurs de son temps, et crut aux amulettes et aux enchantements. Il pratiqua le premier la saignée de la jugulaire; ce fut lui qui donna aussi le premier le fer en substance. Il y a plusieurs éditions de ses œuvres; l'une en grec, à Paris, in-fol., 1548, chez Robert Étienne, avec les corrections de Jacques Goupil : ce fut P. Duchatel, évêque de Mâcon, et grand aumônier de France, qui communiqua ses manuscrits à Goupil. Une vieille et barbare traduction latine, que Fabricius dit avoir été faite sur quelque version arabe, intitulée : *Alexandri iatros Practica, cum expositione glossæ interlinearis Jacobi de Partibus, et Simonis Januensis, Lugduni*, 1504, in-4°, *Papiæ*, 1512, in-8°, *Taurini*, 1520, in-8°, *Venetiis*, 1522, in-fol. Albanus Taurinus retoucha cette vieille traduction, mais sans consulter le grec, et donna une nouvelle édition des œuvres d'Alexandre, à Bâle, in-fol., en 1533, sous ce titre : *de singularum corporis partium, ab hominis coronide ad imum calcaneum, Vitiis, Ægritudinibus et Injuriis, libri quinque*. En 1541, il imprima même à Bâle un commentaire sur tous les livres de ce médecin. Jean Gonthier d'Audernac a fait mieux qu'Albanus, il a travaillé sur le grec, et sa version latine a été différentes fois imprimée. On trouve, dans les œuvres de Mercuriali, un petit traité sur les vers, attribué à Alexandre. Édouard Milward a donné, en anglais, un abrégé des ouvrages d'Alexandre, Londres, 1734, in-8°; enfin, Sébastien Colin a traduit en français une partie de ces œuvres. On attribue à Alexandre de Tralles quelques ouvrages dont d'autres personnes croient qu'Alexandre d'Aphrodisée est auteur. (*Voy.* ALEXANDRE d'Aphrodisée.) C. et A—N.

ALEXANDRE, dit DE BERNAY ou DE PARIS, né à Bernay en Normandie, vers le milieu du 12e siècle, brilla à la cour de Philippe-Auguste et partagea les faveurs de ce prince avec Hélinant et Chrétien de Troyes. Ce trouvère commença à se faire connaître par les romans d'*Élène mère de St. Martin*, et *Brison*, entrepris par le commandement de Loyse, dame de Créqui-Canaples; et par celui d'*Atys et Prophilias*, qui se trouve parmi les Mss. de la bibliothèque royale sous le n° 7191, in-fol. Mais son principal ouvrage est la continuation de *l'Alexandriade*, commencée par Lambert Licors, poëte du 12e siècle. Les vers suivants ne laissent aucun doute sur ce fait :

> Alixandre nous dist que de Bernay fu nez,
> Et de Paris refu ses sournoms appelez,
> Qui ot les siens vers o les Lambert mellez.

Ce roman est écrit en vers de douze syllabes, appelés depuis *alexandrins*. L'invention de cette mesure fut longtemps attribuée à Alexandre de Paris, mais on est certain qu'elle était en usage avant lui, et l'on peut fixer l'époque où elle fut employée pour la première fois vers 1140. Quant au nom d'*alexandrins*, il est difficile de décider s'il fut emprunté au héros ou au poëte. La continuation de *l'Alexandriade* se compose de plusieurs branches formant une sorte de cycle épique. Les Mss. que j'ai consultés m'ont fait connaître neuf poëtes qui y ont travaillé. Ainsi nous avons : 1° *le roman d'Alexandre*, par Lambert Licors et Alexandre de Paris, Mss. nos 7190, 7190-1, 7190-2, 7190 A. B., 7190-3, 7498-3, 6987, fol. 164, et, du fonds de l'abbaye St-Germain, n° 7633; de St-Victor, n° 894, et de celui de Cangé, n° 7498. 2° *Le Testament d'Alexandre*, par Pierre de St-Cloud (Perrot de Sainct-Cloot), fonds de Cangé :

> Largesce est enfermée sos une coverture,
> Avarice a les clez qui moult affiche et jure,
> Jamez n'en iert jetée tele iert l'enfermeture.
> Perot de Sainct Cloot trova en l'escripture
> Que mavès est li arbres dont le fruit ne meure.

3° *Li Roumans de tote Chevalerie, ou la Geste d'A-*

lisandre, par Thomas de Kent, n° 7190-6, ou fonds de la Vallière, n° 2702, in-fol. parvo :

D'un bon livre latin cest translatement.....
Qui mun non demande, Thomas ai non de Kent....

Cet ouvrage curieux est écrit dans le langage français introduit en Angleterre par Guillaume le Conquérant, langage déjà corrompu par le mélange de l'ancien idiome normand, et qui s'altéra encore par celui de l'anglo-saxon. Il paraît que Thomas de Kent n'a fait qu'achever cette branche qui aurait été commencée par un autre poëte; du moins la citation suivante, qui se trouve au folio 44, verso du Ms., le fait-elle présumer : *La conclusion del livre Alixandre et de mestre Eustace qui translata l'eivre;* mais on ne sait si cet Eustache est le même que l'auteur du roman du *Brut*, ou celui à qui l'on doit le roman du *Rou*. 4° *La Vengeance d'Alexandre*, c'est-à-dire la vengeance que son fils Alliénor tira de sa mort, par Jehan le Venelais, que Fauchet et ses copistes ont appelé *li Nivelois*. 5° *Le Vœu du Paon*, qui contient trois branches, savoir : *les Accomplissements des Vœux du Paon, les Mariages* et *le Restor* (rétablissement) *du Paon*, Ms., fonds de la Vallière, n° 2703, in-fol., et 2704, in-4°. Cette dernière partie est de Jehan Brise-Barre, qui mourut vers 1330. Les autres écrivains qui ont contribué à cette collection sont : Guy de Cambray, Simon de Boulogne, surnommé *le Clerc* (le savant, le lettré), Jacques de Longuyon et Jehan de Motelec; mais les Mss. n'indiquent pas la partie dont chacun d'eux fut l'auteur. Le roman d'*Alexandre* fut ainsi l'ouvrage des poëtes les plus fameux du 13e siècle. Les premières parties parurent de 1180 à 1210. Quelques écrivains ont avancé que *l'Alexandriade* était traduite ou imitée de Quinte-Curce, de la vie du conquérant macédonien attribuée à Callisthènes, et de *l'Alexandrine* de Gauthier de l'Isle-Chatillon. Les vers suivants, sur lesquels ils fondent leur assertion, indiquent seulement que le sujet du poëme est tiré des historiens latins :

La verté de l'histoir' si comm' li roi la fist,
Un clers de Chateaudun Lambert Licors l'escrit,
Qui de latin la trest et en roman la mist.

D'ailleurs, lorsqu'on lit cet ouvrage, il est facile de reconnaître tout d'abord que c'est dans l'histoire contemporaine que les poëtes ont le plus souvent puisé leurs inspirations; les sentiments, les usages, les mœurs, les institutions, les faits eux-mêmes portent l'empreinte du moyen âge ; un grand nombre de passages contiennent des allusions flatteuses aux événements des règnes de Louis VII et de Philippe-Auguste. Ce poëme est très-bien écrit pour le temps où il parut ; il renferme un assez bon nombre de vers harmonieux et pleins de sens; les descriptions en sont animées, les récits naturels ; mais ces beautés ne se rencontrent, en général, que dans la première partie ; le style des continuateurs est lâche, faible et languissant. Le roman d'*Alexandre* obtint un grand succès à la cour de France ; sa renommée s'étendit en peu de temps hors du royaume, et il ne tarda pas à être traduit en italien et en espagnol. Au 15e siècle, il fut mis en prose par Jehan Fauquelin, dont le travail fut imprimé au 16e sous ce titre : *Histoire du très-noble et très-vaillant roi Alexandre le Grant, jadis roi et seigneur de tout le monde, avec les grandes prouesses qu'il a faites en son temps*, Paris, chez Jehan Bonfons, in-4°, goth., sans date. Ce roman n'a jamais été imprimé en entier. Legrand d'Aussy en a donné une notice assez détaillée mais peu fidèle. R—T.

ALEXANDRE, dit CELESINUS, Sicilien, était abbé du monastère de St-Sauveur de Ceglio, dans le 12e siècle, du temps de Roger, roi de Sicile. Il a écrit l'histoire de la vie et du règne de ce prince en 10 livres latins, que Dominique de Portonari a publiés à Saragosse en 1578. On la trouve encore dans le tome 10 du recueil de Grævius, dans le tome 5 de la collection de Muratori, et dans le 3e volume de l'*Hispania illustrata*, d'André Schott et Pistorius. C. T—Y.

ALEXANDRE (GUILLAUME), écrivain politique et poëte écossais du 17e siècle, a publié un poëme intitulé *Aurora*, et plusieurs tragédies. Charles Ier lui donna la Nouvelle-Écosse pour y établir une colonie. Alexandre la céda à la France..... Il fut fait successivement chevalier, baronnet, vicomte, comte, et remplit les fonctions de secrétaire d'État en Écosse, jusqu'à sa mort, en 1640. Quelques années après, on donna une édition de ses œuvres poétiques, en un vol. in-fol. C. T—Y.

ALEXANDRE, ou ALEXANDER AB ALEXANDRO. *Voyez* ALESSANDRO.

ALEXANDRE (NOEL), savant historien ecclésiastique de l'ordre de St-Dominique, né à Rouen, en 1639. Il fut nommé docteur en Sorbonne, professa pendant douze ans la philosophie et la théologie, et obtint le titre de provincial en 1706. Zélé partisan des doctrines jansénistes, il fut exilé à Châtellerault en 1709, et privé plus tard de sa pension sur le clergé, pour avoir lutté avec persévérance contre la bulle *Unigenitus*, et souscrit le fameux *Cas de conscience*. Des travaux trop assidus le privèrent de la vue sur la fin de sa carrière. Il mourut en 1724. Le P. Alexandre joignait à une profonde érudition toutes les vertus d'un parfait religieux. Ses sentiments sur le jansénisme ne l'empêchèrent pas de conserver jusqu'à la fin l'estime de Benoît XIII, qui ne l'appelait que son maître, des cardinaux les plus savants de la cour romaine, et des plus illustres prélats de l'Église de France. La faculté de théologie, en reconnaissance de l'honneur qu'il lui avait fait par ses doctes écrits, voulut assister en corps à ses funérailles. Choisi par M. Colbert pour être du nombre des habiles professeurs chargés d'instruire son fils, depuis archevêque de Rouen, il puisa dans les conférences qui eurent lieu pour cet objet l'idée de son *Histoire Ecclésiastique*, publiée en 24 volumes in-8°, depuis 1676 jusqu'en 1686. Cet ouvrage en était au 4e siècle, lorsque l'éditeur de Paris fut instruit que le docteur le Fèvre faisait imprimer à Rouen des *Animadversions*. Craignant qu'elles ne nuisissent au débit de l'Histoire, il remboursa tous

les frais du libraire de Rouen, et anéantit tellement la critique, qu'il n'en est resté que deux exemplaires imparfaits, formés des feuilles qui se trouvaient chez les épiciers; l'un fut mis dans la bibliothèque du premier président Pellot, et l'autre tomba entre les mains de M. de Manneville, chanoine de la cathédrale. L'ouvrage ayant paru dans le temps des démêlés du saint-siége avec la cour de France, au sujet de la régale et des quatre articles du clergé, on fut choqué à Rome de voir l'auteur s'y déclarer ouvertement pour les intérêts de la France. Innocent XI le proscrivit par un décret du 13 juillet 1684, ce qui ne l'empêcha pas de continuer son travail, et d'y ajouter, en 1689, l'histoire de l'Ancien Testament. Le tout a été réuni en 8 volumes in-fol., réimprimés en 1749, à Venise, par les soins du P. Mansi, augmentés de plusieurs lettres de l'auteur, de la réfutation des remarques de Basnage, et de savantes notes du théologien Constantin Roncaglia. Le P. Alexandre y réduit en abrégé, sous certains chefs principaux, ce qui s'est passé de plus considérable dans l'Église, et il discute, dans des dissertations particulières, les points contestés d'histoire, de chronologie, de critique, etc.; le style en est facile, et le ton avec lequel il combat ses adversaires, sage et modeste. Comme son but principal était de fournir aux bacheliers en licence leurs matières toutes digérées, il suit, dans ses dissertations, la méthode scolastique, fatigante pour le commun des lecteurs, mais très-commode pour ceux que l'auteur avait en vue (1). Cette histoire fut suivie, en 1693, d'une *Théologie morale*, selon l'ordre du Catéchisme du concile de Trente, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1703, in-fol., 2 vol.; et, peu de temps après, de ses *Commentaires sur le Nouveau Testament*, également en 2 vol. in-fol. Ce savant religieux est encore auteur de plusieurs autres écrits moins considérables. Ce sont des dissertations estimées, contre le P. Frassen, au sujet de la vulgate, contre Launoi, pour prouver que St. Thomas est auteur de la Somme théologique qui porte son nom; contre les Bollandistes, pour revendiquer au même docteur l'office du St. Sacrement. Parmi ses autres écrits, qui firent du bruit dans le temps, il faut compter: 1° la *Dénonciation du péché philosophique*; 2° des *Lettres sur le Thomisme* adressées aux jésuites, contre celles de leur P. Daniel, et qui ont été tronquées dans l'édition de Lyon, où elles sont réunies avec celles de son antagoniste : Louis XIV imposa silence aux deux partis; 3° l'*Apologie des dominicains missionnaires de la Chine*; 4° la *Conformité des cérémonies chinoises avec l'idolâtrie des Grecs et des Romains*. En louant le P. Alexandre d'avoir combattu fortement en toute occasion les maximes ultramontaines, par rapport à l'autorité qu'elles attribuent aux papes sur les princes, on ne peut lui pardonner de s'être déclaré avec la même force en faveur des princes qui ont employé le fer et le feu contre les Albigeois. Sa *Défense de la mission de St. Denys l'Aréopagite* en France, dont tous les bons critiques étaient alors désabusés, fit peu d'honneur à son jugement, ainsi que celle de l'arrivée de Lazare en Provence. Peut-être y entra-t-il quelque intérêt de corps, pour maintenir la tradition des dominicains, qui prétendaient en posséder les reliques dans leur couvent de St-Maximin. On trouve la liste des autres opuscules d'Alexandre dans le tome 23 des *Mémoires* de Nicéron, et dans le 4e du *Nécrologe des plus célèbres défenseurs de la foi*. T—D.

(1) Il a paru à Venise, en 1778, 2 vol. in-fol., un *Supplément à l'histoire ecclésiastique du P. Alexandre*, qui mérite l'attention des savants et doit avoir place dans toutes les bibliothèques à la suite de cette histoire. On doit ce supplément a MM. François Borrani, Pierre Sandini, et surtout au savant P. Vincent Fassini, dominicain et professeur dans l'université de Pise.

ALEXANDRE (Nicolas), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Paris, en 1654, d'une famille distinguée, et mort à St-Denis, en 1728, est connu par deux ouvrages: 1° *la Médecine et la Chirurgie des pauvres*, Paris, 1714, in-12; 2° *Dictionnaire botanique et pharmaceutique*, ibid., 1738, in-8°. Le premier renferme des remèdes choisis, peu coûteux, et faciles à préparer, pour les maladies internes et externes; le deuxième expose les principales propriétés des minéraux, des végétaux et des animaux employés dans la médecine. On ne peut qu'applaudir aux intentions louables et au zèle de l'auteur; mais la médecine a trop souvent à gémir de la confiance qu'inspirent à des gens peu instruits les connaissances puisées dans des ouvrages aussi incomplets. C. et A—N.

ALEXANDRE ou ALLEXANDRE (1) (dom Jacques), connu par son *Traité des horloges*, naquit le 24 janvier 1653, à Orléans. Ayant embrassé la vie religieuse dans la congrégation de St-Maur, il partagea tous ses instants entre les devoirs de son état et la culture des sciences mathématiques. Il mourut d'apoplexie le 23 juin 1734, à l'âge de 82 ans, dans le monastère de Bonne-Nouvelle, dont il avait rempli successivement les principaux emplois pendant plus de quarante années. On a de lui : 1° *Traité du flux et du reflux de la mer*, Paris, 1726, in-12. Il avait composé cet ouvrage depuis longtemps pour sa satisfaction personnelle, et sans avoir l'intention de le publier; mais l'Académie de Bordeaux ayant proposé pour sujet de prix la cause des marées, D. Alexandre lui adressa un extrait de son travail qui fut couronné. Sa théorie des marées repose sur un fait inexact : le mouvement de la terre autour de la lune. Plusieurs savants se sont occupés depuis de l'examen de ce phénomène. De toutes les explications qui en ont été données, la plus satisfaisante est celle que l'on doit à Laplace. (Voy. ce nom.) 2° *Traité général des horloges*, ibid., 1734, in-8°, fig. Dans cet ouvrage, qui n'est pas commun, l'auteur parle successivement des horloges solaires, des horloges à eau, des horloges à roues, et enfin des montres. On ne peut nier qu'il n'eût des connaissances très-étendues; mais les progrès que l'horlogerie a faits depuis un siècle rendent à peu près inutile son ouvrage, qui, d'ailleurs, n'est pas exempt d'erreurs.

(1) C'est ainsi que son nom est écrit à la tête de ses ouvrages; mais l'autre orthographe semble avoir prévalu généralement.

(*Voy*. F. Berthoud, *Essai sur l'horlogerie*, ch. 17.) Ce qu'on trouve de plus curieux dans le livre de D. Alexandre, c'est le catalogue chronologique de tous les ouvrages publiés avant le sien sur le même sujet. Cet estimable religieux a laissé, sur les différentes branches des mathématiques, plusieurs traités qui doivent être conservés à la bibliothèque publique d'Orléans. On en trouve la liste dans l'*Histoire littéraire de la congrégation de St-Maur*, où D. Alexandre a un très-long article, rédigé en partie par son confrère D. Louis Fabre. (*Voy.* ce nom.) W—s.

ALEXANDRINI DE NEUSTAIN (JULES), né à Trente, dans le 16e siècle, successivement médecin des empereurs Charles-Quint, Ferdinand Ier et Maximilien II. Ce dernier, prince valétudinaire, le combla de bienfaits et de grands honneurs, et lui permit même de les transmettre à ses enfants, quoiqu'ils ne fussent pas légitimes. Alexandrini mourut dans sa patrie, vers 1590, à l'âge de 84 ans. Ses ouvrages, écrits tantôt en vers, tantôt en prose, sont, pour la plupart, des commentaires de Galien. Il a laissé de plus un ouvrage sur l'hygiène : *Salubrium, sive de Sanitate tuenda libri triginta tres, Coloniæ*, 1575, in-fol. ; un autre, sur l'éducation des enfants : *Pædotrophia, Tiguri*, 1559, in-8°, en vers ; un autre, sur la philosophie de la médecine : *de Medicina et Medico Dialogus, Tiguri*, 1559, in-8° ; enfin des commentaires sur les livres *des Esprits animaux* d'Actuarius, et son *Methodus medendi*, Venise, 1554, in-8°. Dans tous ces écrits, Alexandrini fait preuve d'un bon esprit, et, le premier, il indique le rapport interne qui existe entre les mouvements de l'âme et l'organisation du corps. C et A—N.

ALEXINUS, né dans l'Élide, fut disciple d'Eubulide, de la secte de Mégare, et l'ennemi de presque tous ceux de ses contemporains qui se distinguaient par leurs talents, tels qu'Aristote, Zénon, Ménédème, Stilpon, et l'historien Éphore ; il se permit même contre Aristote les imputations les plus calomnieuses, et écrivit un livre de prétendues conversations entre Alexandre et Philippe, pour déchirer la mémoire de ce philosophe. Plein de vanité, il se retira à Olympie, pour fonder, disait-il, une secte à laquelle il voulait donner le nom d'*olympique* ; mais comme cette ville était très-malsaine et presque déserte, excepté à l'époque des jeux, tous ses disciples l'abandonnèrent. En se baignant dans l'Alphée, il fut blessé par la pointe d'un roseau, et en mourut. C—H.

ALEXIS Ier (COMNÈNE), empereur de Constantinople, né en 1048, était le troisième des cinq fils de Jean Comnène, frère de l'empereur Isaac, qui voulut en vain faire passer la couronne qu'il abdiquait sur la tête de ce frère chéri. Jean, effrayé du délabrement de l'empire, refusa le sceptre avec fermeté, et ce ne fut qu'après les règnes de Constantin Ducas, d'Eudocie, de Romain Diogène, de Michel Parapinace et de Nicéphore Botoniate, qu'Alexis ressaisit l'héritage dédaigné par son père, et dont ses talents retardèrent la ruine. Cependant, avant de rendre, comme souverain, quelque gloire à l'empire d'Orient, Alexis le servit en sujet fidèle et en habile guerrier ; sa valeur, sa prudence et sa politique sauvèrent l'État de plusieurs crises dangereuses. Ce fut sous le règne de Michel Parapinace qu'il commença sa carrière militaire, sous les ordres de son frère Isaac, qu'on envoyait contre les Turcs. La défection d'un chef des Francs (c'était ainsi que les Grecs désignaient alors les peuples occidentaux), nommé Oursel ou Ruselius, mit bientôt les deux frères dans le plus grand danger. Isaac tomba entre les mains des Turcs. Alexis, avec une faible escorte, retourna à Constantinople à travers mille périls, pour y chercher la rançon de son frère ; et il la rapportait aux Turcs, lorsqu'il rencontra, à Ancyre, Isaac, déjà remis en liberté ; mais il leur fallut encore courir de grands dangers pour regagner la capitale. La jalousie de l'empereur et des ministres les y retint dans l'inaction. Cependant Oursel devenant tous les jours plus redoutable, et les armées de l'empereur ayant essuyé des défaites réitérées, on jeta les yeux sur Alexis, qu'appelait la confiance des troupes. Privé de ressources et de moyens, il employa tour à tour la ruse, la politique et la surprise contre un ennemi habile et aguerri, qu'il parvint enfin à se faire livrer par le tutac, général turc : ce dernier venait de s'allier avec Oursel, et le vendit pour une somme d'argent, qu'Alexis persuada aux habitants d'Amasée de payer. Il ramena son prisonnier à Constantinople, en le traitant avec une générosité et une douceur que l'empereur Michel n'imita point. Le sceptre allait échapper à ce faible prince ; Bryenne, gouverneur de Dyrrachium, avait levé l'étendard de la révolte ; Alexis est envoyé contre lui et repousse ses attaques ; Michel, reconnaissant, accorde au vainqueur la main d'Irène, petite-fille de Jean Ducas. Mais, au même moment, Nicéphore Botoniate, commandant des troupes d'Asie, est proclamé empereur à Nicée ; Constantinople s'agite ; Alexis s'efforce en vain de dissiper par des conseils énergiques les incertitudes et la frayeur de son prince ; Botoniate marche vers le Bosphore ; Michel se démet de l'empire, et Alexis lui-même fait au nouveau souverain la soumission la plus noble. « Ma « fidélité envers votre prédécesseur, lui dit-il, vous « répond de celle que je vous jure aujourd'hui. » Le nouvel empereur l'opposa sur-le-champ à Bryenne, qui poursuivait ses projets et s'avançait à grandes journées. Alexis lui livra bataille à Calabrya, en Thrace ; la victoire fut longtemps balancée ; mais enfin Bryenne fut fait prisonnier. Alexis ne fut pas moins heureux contre Basilace, nouveau rebelle qui venait de surprendre Thessalonique. L'année suivante, il étouffa encore la révolte des Patzinaces, peuples habitants des rives du Danube. Tant de services ne firent qu'exciter la haine des vils ministres qui entouraient Botoniate ; on résolut, dans le conseil, la perte de Comnène. Alexis, prévenu de ce qui se passait, et déjà excité par l'impératrice Marie, consulte Pacurien, officier plein d'expérience, qui lui propose de partir sur-le-champ pour l'armée. Alexis, son frère, et quelques amis, sortent le lendemain matin de Constantinople, et se rendent à

Zurule, où était le camp; la noblesse de Constantinople et le César Jean Ducas se joignent à eux, et Alexis est proclamé empereur, en 1081, du consentement d'Isaac, son aîné. Son premier soin fut de marcher à Constantinople. La ville fut surprise le jeudi saint, et livrée à un pillage horrible. Pour adoucir l'odieux que ce désastre jetait sur lui, le nouvel empereur en témoigna un vif repentir, et se soumit à une pénitence publique. Botoniate fut relégué dans un cloître. Entouré de factions et d'ambitieux, Alexis fut obligé de créer une multitude de grandes dignités, pour satisfaire ses rivaux, ses parents et ses partisans; il fit ensuite couronner Irène, et confia une partie de l'administration à sa propre mère, Anne Dalascène, princesse d'un grand mérite. La situation de l'empire réclamait toute l'activité et tous les talents d'Alexis : d'un côté, les Turcs ravageaient l'Asie; de l'autre, Robert Guiscard, duc de Pouille et de Calabre, et fils de Tancrède de Hauteville, avait porté ses armes dans la Grèce, sous prétexte de rendre la couronne à un imposteur, qu'il faisait passer pour Michel Parapinace. Guiscard assiégeait Dyrrachium, que défendait George Paléologue, un des meilleurs généraux d'Alexis. L'empereur vole au secours de cette ville, engage les Vénitiens à faire une diversion en sa faveur, et parvient à affamer le camp de son ennemi; mais il cède à l'impatience de livrer bataille, et Robert Guiscard taille en pièces la fleur de l'armée grecque, prend Dyrrachium, et fait venir de nouvelles troupes pour continuer ses conquêtes. Alexis, sans se laisser abattre, rassemble les trésors de sa famille, s'empare, non sans exciter quelques troubles, de l'argent des églises; décide Henri, empereur d'Allemagne, à attaquer l'Italie, et, par là, force Robert à y retourner. Cependant Bohémond, fils de Guiscard, continuait les conquêtes de son père en Illyrie; il battit deux fois Alexis, qui eut à son tour plusieurs avantages. Robert accourut furieux; mais les Vénitiens et les Grecs le défirent complétement, et, bientôt après, la mort délivra l'empire de ce dangereux ennemi. Dyrrachium et les autres places enlevées par lui retournèrent sous la domination d'Alexis, qui soutint aussitôt une nouvelle guerre contre les Scythes, dont une multitude innombrable avaient passé le Danube, et ravageaient la Thrace; ils battirent successivement les généraux Pacurien, Branas, et l'empereur lui-même, qui finit néanmoins par les défaire entièrement, et les forcer à la paix. Déjà l'Asie avait besoin de sa présence. Tzachas, chef d'un parti turc, s'était déclaré indépendant, et avait pris Mytilène et plusieurs autres villes. Alexis envoya contre lui Jean Ducas, qui le combattit sur terre, tandis que l'amiral Dalassène l'attaquait sur mer, et menaçait ses ports. Tzachas, pressé de toutes parts, se soumit au sultan son beau-père, qui le fit assassiner et signa ensuite la paix avec Alexis. Les Scythes, révoltés de nouveau, donnèrent dans un piége que leur tendit Acalasée, officier grec; ils y perdirent leurs principaux chefs et leurs meilleures troupes. L'année suivante, ils revinrent encore, et perdirent deux batailles. Alexis put se flatter d'avoir procuré quelque repos à l'empire; il revint à Constantinople, où il distribua une partie du butin aux militaires qui s'étaient le plus distingués. Mais un des plus grands événements dont l'histoire ait conservé le souvenir allait mettre Alexis dans la position la plus difficile. Il apprit, d'abord avec joie, mais bientôt avec une extrême inquiétude, la nouvelle de l'approche des croisés, dont il avait lui-même sollicité les secours. En 1096, il vit, dans l'espace d'un an, toute l'Europe armée se diriger vers ses États, et les chefs de la croisade, tantôt solliciter son appui, tantôt l'insulter dans son propre palais, commettre mille dégâts autour de Constantinople, le menacer d'une guerre dangereuse, ou lui demander impérieusement des secours, qu'il leur promit pour s'en délivrer, qu'il ne put pas toujours leur donner, et qu'il leur refusa peut-être aussi quelquefois, dans l'intention de faire échouer des alliés si dangereux (1). Alexis, effrayé de leur présence dans sa capitale, se hâta de faciliter leur passage en Asie; il concourut même avec eux à la prise de Nicée, et aux premiers combats livrés aux mahométans; mais les croisés se plaignirent bientôt de ce qu'il gardait adroitement leurs conquêtes, et de ce qu'il les laissait manquer de vivres. Cependant, Tatice, général d'Alexis, coopérait faiblement avec les croisés; à la vérité, l'empereur avait encore les Turcs à repousser du cœur de ses États. Jean Ducas les battit près d'Éphèse; Alexis fit alors un armement considérable pour secourir les croisés; mais, en apprenant leur triste position dans Antioche, où ils étaient assiégés, il jugea plus prudent de se retirer. Les écrivains latins lui ont vivement reproché cette perfidie; et, lorsque les chefs européens eurent achevé la conquête et le partage de la Syrie et de la Palestine, Alexis ayant réclamé les places qui lui avaient été promises, elles lui furent refusées, et Bohémond lui déclara la guerre. Tatice et Cantacuzène, généraux d'Alexis, battirent les troupes de Bohémond et la flotte des Pisans, ses alliés. Bohémond lui-même fut sur le point d'être pris dans Laodicée; mais, s'étant échappé, il courut en Europe chercher de nouveaux secours contre l'empereur grec, et bientôt il débarqua près de Dyrrachium, devant laquelle il mit le siége. La ville fut vaillamment défendue, et Alexis, à la tête d'une armée d'observation, coupa les vivres de l'armée ennemie, et réduisit Bohémond à une telle extrémité, que ce fier croisé fut obligé de demander la paix. Les Turcs ayant ravagé de nouveau l'Asie Mineure, Alexis les battit encore; il eut aussi à combattre les manichéens, dont il avait voulu réprimer les erreurs; on lui reproche à cette occasion quelques traits d'une excessive sévérité. Cependant Alexis, en d'autres circonstances, montra beaucoup d'humanité; il fit grâce à plusieurs conspirateurs qui attentèrent à sa vie. L'amour de ses sujets, que ses talents et ses

(1) On rapporte qu'un de ces croisés, que l'histoire désigne sous le nom de comte de Paris, vint s'asseoir sur le trône impérial, en disant insolemment que l'empereur était un rustre, qui ne devait pas être assis, lorsque tant de grands capitaines restaient debout.

grandes qualités lui avaient d'abord acquis, s'était refroidi dans ses dernières années, et la longueur de son règne semblait avoir fatigué la patience de Constantinople. Il mourut, l'an 1118, de la goutte qu'un froid très-vif fit remonter dans la poitrine. A ses derniers moments, l'impératrice et sa fille Anne Comnène le sollicitèrent vivement d'exclure du trône son fils Jean Comnène, et de mettre la couronne sur la tête de Bryenne, mari d'Anne; il le refusa constamment. Son règne avait duré 37 ans. Les historiens qui ont parlé de ce prince l'ont peint sous des couleurs bien différentes; sa fille, Anne Comnène, qui a écrit sa vie, divisée en 15 livres, cherche à justifier toute sa conduite : il est certain néanmoins qu'il eut trop souvent recours aux artifices d'une politique insidieuse; mais la faiblesse de ses États et la difficulté des circonstances dans lesquelles il se trouva peuvent servir à justifier cette conduite tortueuse. Les histoires de Zonare et de Glycas finissent au règne de ce prince. L—S—E.

ALEXIS II (COMNÈNE), empereur de Constantinople, naquit dans cette ville en 1168; il était fils de Manuel Comnène et de Marie, fille de Raimond, prince d'Antioche. Cette princesse, qui avait pris dans un couvent le nom de Xéna, se fit proclamer régente à la mort de Manuel, et se disposa à gouverner l'empire sous le nom du jeune Alexis, qui se trouvait alors dans sa douzième année. Ce prince annonçait un caractère sans énergie, et les ambitieux qui remplirent de troubles les courts moments de son apparition sur le trône eurent soin de l'abrutir, en l'excitant au vice et à l'indolence. L'impératrice mère partagea bientôt l'autorité avec la protosebaste Alexis, son amant; mais il se forma des partis contre la régente et contre le favori; tous s'appuyaient du nom du jeune empereur. Marie, sa sœur, femme de César Jean, excita un grand tumulte dans Constantinople; Andronic Comnène profita de ces désordres pour s'ouvrir un chemin au trône; il s'avança vers la capitale, y fut reçu comme un dieu tutélaire, s'empara de l'autorité, et cependant fit couronner solennellement le jeune Alexis, auquel il ne laissa que la liberté de chasser, et de se livrer à tous les excès. Le malheureux enfant vit périr successivement tous ceux qui lui étaient attachés, et enfin sa sœur et sa mère, dont il fut contraint de signer l'arrêt. C'était un crime impardonnable de lui parler des affaires de l'État. Alexis avait été fiancé à Agnès de France; mais le mariage ne fut pas consommé, et Andronic lui fit épouser sa fille Irène. Bientôt le jeune empereur entendit tout le peuple, excité par des manœuvres secrètes, lui demander d'associer à l'empire son perfide beau-père. Alexis avait trop peu d'expérience pour ne pas croire à cet enthousiasme apparent, et, le lendemain, il reçut, au pied des autels, le serment d'Andronic. Cette cérémonie était à peine achevée, que ce dangereux collègue le fit déclarer incapable de régner, et tout le conseil fut bientôt d'accord sur le danger qu'il y aurait à lui laisser la vie. Trois assassins entrèrent la nuit dans son appartement, et l'étranglèrent avec la corde d'un arc; sa tête fut jetée dans une fosse destinée aux criminels, et son corps, mis dans un cercueil de plomb, fut conduit en pleine mer, où on le précipita; la barque chargée du dépôt sanglant portait des musiciens, dont les chants et les instruments semblaient célébrer un triomphe. Ainsi périt ce malheureux prince, en 1183. Il avait porté 3 ans le nom d'empereur. L—S—E.

ALEXIS III (L'ANGE), empereur d'Orient, usurpa le sceptre, en 1195, sur son frère Isaac l'Ange, que ses vices, sa faiblesse, ses imprudences, et les revers dont l'empire était accablé, avaient fait détester des Grecs. Isaac avait comblé son frère d'honneurs et de richesses; mais l'ambitieux Alexis convoitait le trône, et ses manœuvres secrètes aigrissaient les esprits contre un prince qui les avait tous aliénés par son odieux caractère. Pendant qu'Isaac était occupé d'une partie de chasse, ses officiers et les chefs de l'armée, d'accord avec Alexis, proclamèrent ce dernier empereur. Isaac s'enfuit à Stagyre, où il fut arrêté; le nouvel empereur lui fit crever les yeux, et le retint dans la captivité la plus dure. Alexis, maître du trône par un crime, voulut s'y affermir par des largesses; les trésors de l'État furent dilapidés; les militaires obtinrent des congés, et l'Empire se trouva sans défense contre les irruptions des barbares. Cependant les dispositions du peuple de Constantinople étaient incertaines; en vain l'impératrice Euphrosine prodiguait toutes les ressources que lui fournissaient sa beauté, son éloquence et son adresse : le nom de l'Ange était méprisé; on tirait contre Alexis des présages d'un accident; on favorisait secrètement quiconque proclamait la révolte; un faux Alexis, qui se disait fils de Manuel, et que le sultan d'Ancyre appuyait, fit des progrès inquiétants; un assassinat domestique délivra l'empereur grec de ce compétiteur; mais les Turcs continuèrent de ravager l'empire, que les Bulgares attaquaient d'un autre côté. Les pirates infestaient les côtes, et le désordre intérieur était à son comble; l'intrigue et la vénalité disposaient des places. Euphrosine voulut empêcher ces abus; on irrita l'empereur contre elle, au point qu'il fit massacrer Vatace, favori de cette princesse. L'impératrice, après une disgrâce momentanée, recouvra son crédit, et s'efforça de suppléer à la faiblesse de son époux; mais les invasions et les révoltes se multipliaient; les Bulgares et les Valaques désolaient la Macédoine et la Thrace; Alexis n'opposait à ses ennemis que des tentatives incomplètes, et bientôt abandonnées lâchement. Cependant un orage plus violent s'amoncelait sur sa tête. En 1202, les princes d'Occident se rassemblèrent à Venise pour une nouvelle croisade; un jeune fils d'Isaac l'Ange, Alexis, implora leur secours contre son oncle; il promit de faire cesser le schisme d'Orient, si les croisés l'aidaient à remonter sur le trône. Cet espoir chimérique, dont les princes chrétiens s'étaient laissé bercer tant de fois, les détermina à prendre la route de Constantinople, au lieu d'attaquer d'abord l'Égypte, comme ils en avaient formé le plan. Au mois de juin 1203, les croisés et le jeune Alexis parurent devant Constantinople. L'empereur, livré aux plaisirs et à

la dissipation, n'avait fait aucun préparatif de défense; Lascaris, son gendre, rassembla des troupes et tenta de disputer le passage du Bosphore; les Grecs furent battus à la vue de leurs concitoyens, et le siége commença aussitôt. Les Latins déployèrent une valeur qui suppléa à leur petit nombre; cependant leur camp était menacé par la famine, et insulté à tous moments, soit par des partis répandus dans la campagne, soit par les sorties des assiégés, auxquels le brave Théodore Lascaris inspirait une partie de son courage. Enfin l'assaut général eut lieu, les croisés pénétrèrent dans la ville; mais on combattit encore dans les rues, et les succès furent partagés sur différents points. La nuit vint suspendre le combat. L'empereur, effrayé des périls de cette journée, s'était réfugié dans son palais; des courtisanes et de lâches flatteurs lui conseillèrent la retraite. Il prit secrètement ce parti, se jeta dans une barque avec sa fille Irène et ce qu'il put rassembler de ses trésors, et se réfugia à Zagora, ville de Thrace, abandonnant ainsi le sceptre, l'impératrice et ses autres enfants. On tira Isaac de sa prison, et ce fut lui qui reçut son fils dans Constantinople. L'usurpateur détrôné fit quelques efforts pour recouvrer l'empire, et s'avança avec des troupes jusqu'à Andrinople; mais cette tentative n'eut point de succès. En 1204, Alexis Murzuphle, que les Latins avaient chassé du trône de Constantinople, vint se joindre au fugitif Alexis. Celui-ci ne vit dans Murzuphle qu'un compétiteur de plus, il lui fit crever les yeux. Alexis, après avoir erré dans la Grèce, et vu successivement détruire toutes ses ressources, fut contraint, en 1205, de se remettre à discrétion, avec sa femme Euphrosine qui l'avait rejoint, entre les mains de Boniface, marquis de Montferrat, alors maître d'une grande partie de l'empire. L'empereur détrôné fut relégué dans la Lombardie; mais, après la mort de Boniface, il obtint sa liberté, et, en 1210, il se rendit en Asie, où Théodore Lascaris s'était maintenu successivement contre les empereurs Alexis IV, Alexis Murzuphle, Baudouin et Henri. Alexis ayant fait réclamer inutilement, par son allié, le sultan d'Iconium, la couronne que Lascaris ne devait qu'à son courage, marcha contre lui avec des forces considérables; mais Lascaris le défit, s'empara de sa personne, et tua le sultan. Alexis fut confiné dans un monastère de Nicée, où il finit une vie déshonorée par des vices odieux, et par une lâcheté non moins honteuse. L—S—E.

ALEXIS IV (le Jeune), empereur de Constantinople, était fils d'Isaac l'Ange, qui fut détrôné et privé de la vue par Alexis III. L'usurpateur crut que ce crime suffisait pour assurer le sceptre dans sa main, et laissa le malheureux Isaac jouir de quelque liberté, ce prince en profita pour former des relations avec les princes d'Occident. Ce fut le jeune Alexis, son fils, qu'il chargea de trouver des secours et des vengeurs. Alexis sortit de Constantinople, en 1202, à la faveur d'un déguisement, et se rendit d'abord en Sicile, d'où il implora l'appui de sa sœur Irène, qui avait épousé Philippe, empereur d'Allemagne et roi de Sicile. Dans ce moment les chefs de la cinquième croisade étaient rassemblés dans l'État de Venise, plusieurs avaient des ressentiments particuliers contre Alexis III. Le jeune Alexis les trouva disposés à embrasser sa querelle, et, malgré la défense du pape et l'opposition de plusieurs croisés, la flotte mit à la voile et cingla vers Constantinople. Elle arriva à la vue de cette ville au mois de juin. Les premiers succès des croisés les rendirent maîtres du détroit et du port. Cependant leur nombre était inférieur à celui des assiégés, chez qui la haine contre les Latins suppléait au peu d'attachement qu'ils avaient pour leur prince. Le jeune Alexis voulut tenter un accommodement : on le reçut à coups de flèches. Enfin, après des combats multipliés, les Français et les Vénitiens se résolurent à livrer un double assaut par mer et par terre. Le brave Dandolo, à la tête des Vénitiens, pénètre dans la ville, et y met le feu, qui s'étend avec fureur, et sépare les combattants par un mur de flammes; Théodore Lascaris profite de ce moment, rassemble les Grecs, et marche contre les Français qui assiégeaient la ville à l'occident. A cette nouvelle, les Vénitiens, arrêtés par l'incendie, se rembarquent pour porter du secours à leurs alliés que les Grecs menaçaient; ceux-ci n'osèrent attaquer les Latins, et rentrèrent à la nuit dans Constantinople. Le lendemain, le jeune Alexis et les croisés apprirent, avec autant de joie que d'étonnement, que le tyran effrayé s'était sauvé pendant la nuit, qu'Isaac avait été tiré de prison et remis sur le trône, et qu'Alexis était attendu pour le partager. Avant de prendre le sceptre, le jeune prince se vit forcé de renouveler les promesses qu'il avait faites aux croisés pour les engager à le secourir. Ceux-ci demandaient à grands cris les sommes qu'on s'était engagé à leur payer, et, comme l'épuisement de l'empire ne laissait pas la possibilité de les trouver sur-le-champ, il fallut consentir à ce que ces hôtes turbulents prolongeassent leur séjour dans la capitale et dans l'empire, et y exerçassent toutes sortes de vexations. Cependant Alexis entreprit une expédition contre le tyran détrôné; mais, après l'avoir poursuivi quelque temps, il rentra dans Constantinople, où il se livra aux plaisirs et à l'indolence. Sa faiblesse, presque égale à l'imbécillité de son père Isaac, les subsides qu'il fallut lever pour satisfaire les Latins, la condescendance que leur témoignait Alexis, indignèrent les Grecs. Alexis Ducas, surnommé Murzuphle, homme dévoré d'ambition, et qui s'était insinué dans la faveur du jeune empereur, se déclara contre les Latins; il poussa les deux empereurs à des entreprises imprudentes contre les croisés : elles échouèrent honteusement; mais la haine des Grecs redoubla contre leurs faibles souverains. On agita tout haut leur déposition; Alexis, toujours trahi par Murzuphle, fit demander en secret des secours aux Latins; mais, la nuit suivante, il fut arrêté par son perfide favori; le vieil Isaac, à cette nouvelle, mourut de douleur. On donna deux fois du poison au jeune Alexis, deux fois il évita la mort. Murzuphle, impatient, descendit lui-même dans son cachot, le 8 février 1204; et, après avoir dîné avec sa victime, il l'étrangla de ses propres mains, et lui

brisa ensuite les os à coups de massue, pour faire croire que le prince était mort d'une chute. Alexis n'avait régné que 6 mois; il prouva, pendant ce court intervalle, qu'il n'avait aucune des qualités nécessaires aux souverains. L—S—E.

ALEXIS V, empereur de Constantinople, surnommé MURZUPHLE, à cause de l'épaisseur de ses sourcils, était de l'illustre famille des Ducas. Son caractère ambitieux et perfide lui fit entrevoir la possibilité de monter sur le trône chancelant de Constantinople, où se succédaient rapidement les faibles empereurs du nom de l'Ange. Alexis IV venait d'y être replacé avec son père Isaac, par les chefs latins de la 4e croisade. Murzuphle chercha à s'insinuer dans l'esprit du jeune empereur, pour être mieux à portée de le perdre, en profitant de ses fautes. Alexis, placé entre ses avides protecteurs et ses sujets turbulents, dont la haine pour les Latins égalait l'imprudence et la lâcheté, avait lui-même trop de faiblesse et d'indécision pour se tirer d'un pas aussi difficile; Murzuphle se déclara ouvertement contre les croisés, et engagea Alexis à les irriter par des trahisons ou par des attaques imprévues, que le perfide confident faisait échouer secrètement, et dont il se servait pour décrier l'empereur auprès des Grecs mécontents. Un incendie terrible, qui dévora Constantinople pendant huit jours, en 1203, et dont les Latins furent la première cause, porta l'irritation à son comble; le 25 janvier 1204, le peuple s'ameuta et força le sénat à déposer l'empereur, et à élire un jeune homme nommé Canabe. Alexis, effrayé, fit, par le conseil de Murzuphle, demander en secret du secours aux croisés; mais Murzuphle profita de cette démarche pour répandre une alarme générale; et, lorsque la nuit fut venue, il se rendit au palais, épouvanta l'empereur, afin de le déterminer à sortir par une secrète issue, où l'attendaient des satellites qui saisirent ce prince, et le jetèrent dans un cachot. Le lendemain, Murzuphle se fit couronner; Canabe lui fut livré. Maître du trône, Alexis Murzuphle songea d'abord à se défaire d'Alexis et de son père. (*Voy.* ALEXIS IV.) Ces malheureux princes perdirent la vie; cependant ils laissèrent des vengeurs inquiétants. Murzuphle employa toute son adresse pour se rendre les croisés favorables; mais ses ruses furent inutiles; les chefs latins reçurent ses propositions avec indignation : et se préparèrent à attaquer Constantinople, que Murzuphle ne songea plus qu'à bien défendre; il en fit réparer les fortifications; et, pour se procurer l'argent qui lui manquait, il força à des restitutions tous ceux qui, sous les règnes des l'Ange, avaient commis des dilapidations. Peu sûr cependant de l'affection et du courage des Grecs, il tenta encore d'entamer une négociation avec le doge Dandolo. Celui-ci proposa des conditions que Murzuphle rejeta; l'une d'elles était la soumission des Grecs à la communion latine. Tout accommodement devenant impossible, les chefs latins convinrent entre eux du partage de l'empire d'Orient, et, le 9 avril 1204, ils livrèrent le premier assaut. Les Grecs, animés par Murzuphle, et rassurés par la force de leurs murailles, soutinrent vigoureusement l'attaque, et repoussèrent les croisés; après quelques jours d'incertitude et de découragement, ceux-ci donnèrent un assaut plus furieux encore, et s'emparèrent des murs et des principaux quartiers. Murzuphle, réfugié au palais Bucoléon, s'y barricada; mais, au milieu de la nuit, il s'évada, et sortit de la capitale, emportant avec lui ce que le palais contenait de plus précieux, et accompagné d'Euphrosine, femme du vieil Alexis III, et de sa fille Eudocie, que Murzuphle avait épousée, quoiqu'il fût déjà marié deux fois sans avoir été veuf. Il ne s'éloigna de Constantinople que de quatre journées, et tâcha de se former un parti dans la Thrace, où son beau-père Alexis s'était réfugié pareillement. La nécessité rapprocha ces deux misérables; après quelques pourparlers, auxquels la défiance et la trahison présidaient, Murzuphle se rendit avec ses troupes à Mosynople, dont Alexis était maître. Ce dernier fit à son gendre et à sa fille un accueil bienveillant; mais, quelques jours après, il les invita à venir prendre le bain, et Murzuphle fut à peine entré, que des soldats se jetèrent sur lui, et lui arrachèrent les yeux, malgré les cris d'Eudocie, qui accablait son père d'imprécations. Murzuphle, abandonné des siens, erra pendant quelque temps, et se disposait à passer en Asie, lorsqu'il fut arrêté et conduit devant Baudouin Ier, empereur français d'Orient, qui le fit juger par ses barons comme coupable du meurtre de son souverain. Murzuphle se défendit avec audace; il n'en fut pas moins condamné à être précipité du haut de la colonne que le grand Théodose avait fait élever sur la place du Taurus, à Constantinople. Cet événement eut lieu en 1204. L—S—E.

ALEXIS (LE FAUX), imposteur, qui, sous le règne d'Isaac l'Ange, en 1191, profita de quelques traits de ressemblance avec Alexis II, et voulut se faire passer pour le fils de Manuel Comnène. (*Voy.* ALEXIS II.) Le mépris que s'attirait Isaac pouvait un moment accréditer cette fable, et le faux Alexis la débita avec assurance à la cour d'Azeddin, sultan d'Iconium, dont il sollicita le secours. Le mahométan le lui promit d'abord; mais, détrompé par l'ambassadeur d'Isaac, il se contenta de permettre au rebelle de faire des levées dans ses États. Le faux Alexis rassembla 8,000 hommes, se fit proclamer empereur à la tête de cette petite armée, et vint porter le ravage dans les pays voisins du Méandre. La faiblesse de la cour de Constantinople lui laissa remporter quelques avantages, et son parti grossissait de jour en jour; mais ses soldats indisciplinés, et la plupart musulmans, commettaient d'affreux ravages, et ne respectaient pas les temples chrétiens. Un prêtre d'Asie, indigné de tant de sacriléges, pénétra dans la chambre d'Alexis, un jour que cet imposteur était assoupi par les fumées du vin; et, ayant saisi une épée suspendue au chevet du lit, il lui coupa la tête, ce qui mit fin à la rébellion. L. S—E.

ALEXIS-MICHAÉLOWITZ, czar de Russie, et fils du czar Michel Féodorowitz, naquit en 1630. A la mort de son père, en 1646, il fut couronné par les soins de son gouverneur Morosou, qui devint son premier ministre, obtint sa confiance, et essaya

de le détourner des affaires publiques. Il lui fit épouser la fille d'un noble peu riche qui dépendait de lui, et prit lui-même pour femme la sœur de sa souveraine. La mauvaise administration de ce favori tout-puissant et de ses agents subalternes occasionna une insurrection dans Moscou. Les mécontents obtinrent la punition de plusieurs des coupables, et ce fut avec peine que le czar parvint à sauver Morosou, en intercédant lui-même en sa faveur. Alexis, ayant ensuite pris les rênes du gouvernement, donna de grandes preuves de vigueur et de capacité. Il fit la guerre aux Polonais, et recouvra les places et les provinces qui leur avaient été cédées à la dernière paix. Lorsque Charles Gustave, roi de Suède, fit une invasion en Pologne, Alexis conclut une trêve avec le souverain de ce royaume, en 1656, et, peu de temps après, tourna ses armes contre Charles qui s'était emparé de la Lithuanie. Les succès furent balancés, et la guerre se termina, en 1661, par le traité de Carlis. Pendant le cours de ces guerres, le czar porta la plus grande attention à l'amélioration et à la prospérité de ses États; et, quoique privé des avantages d'une bonne éducation, il montra un esprit vraiment éclairé; il fit traduire en russe un abrégé de diverses sciences, et prit un grand plaisir à étudier cet ouvrage; il rassembla en un seul corps toutes les lois des différentes provinces de son empire, et les fit imprimer ensemble dans la langue russe; idée heureuse en législation, mais qui, vu l'état encore à demi barbare du pays que gouvernait Alexis, pouvait à peine rien produire de mieux qu'une compilation imparfaite et mal digérée. Il introduisit plusieurs nouvelles manufactures dans son pays, particulièrement pour la soie et la toile; ajouta deux faubourgs à Moscou, et bâtit, dans divers districts, des villes à marchés, qu'il peupla de Polonais et de Lithuaniens. Il fit défricher plusieurs vastes déserts par des prisonniers de guerre qu'il y établit. Il forma aussi le dessein d'introduire des flottes sur la mer Noire et sur la mer Caspienne, et envoya chercher des constructeurs de vaisseaux en Hollande. Il reçut des ambassadeurs de la Perse, de la Chine, et d'autres pays de l'Asie, et fut le premier czar qui entretint une correspondance suivie avec les principales puissances de l'Europe. Désirant augmenter le pouvoir de la couronne, il suivit ce projet avec la circonspection nécessaire dans un pays où dominait une aristocratie puissante. Il institua une chambre particulière pour juger des offenses commises contre lui, et fit presque toujours exécuter la justice en secret. Ses revenus n'étaient pas considérables; cependant, par son économie, il parvint à avoir une cour magnifique, une armée nombreuse, et à laisser un riche trésor. Une rébellion formidable vint mettre des obstacles à ses plans de prospérité publique. Cette révolte, excitée en 1669 par Stenko Razin, chef des cosaques du Don, fut d'abord souillée par de grands actes de barbarie, et longtemps soutenue par la fortune. Stenko s'assura d'Astracan; et, secondé par une multitude de paysans qui avaient massacré leurs seigneurs, il réunit jusqu'à 200,000 rebelles sous les armes. Alexis se montra aussi violent et aussi cruel que les révoltés; mais la sédition ne fut entièrement apaisée qu'en 1671; Stenko fut alors livré au czar et mis à mort. Les affaires de Pologne donnèrent lieu à quelques différends entre le czar et le Grand Seigneur. Celui-ci, dans sa correspondance, donnait à Alexis le titre de *hospodar chrétien*, tandis qu'il se donnait à lui-même celui de *roi de tout l'univers*. Le czar, irrité, répondit « qu'il n'était pas « fait pour se soumettre à un chien de mahométan, « et que son sabre valait bien le cimeterre du Grand « Seigneur. » Telles étaient les relations diplomatiques de ce temps-là dans ces contrées. Cependant Alexis, qui désirait engager tous les princes chrétiens dans une ligue contre les Turcs, fit porter à Rome des paroles plus dignes de lui; mais son ambassadeur refusa de baiser la mule du pape. Malgré ce refus, il fut parfaitement accueilli, et obtint de grandes promesses, mais rien de plus. Alexis s'unit ensuite aux Polonais, et, par la division qu'il opéra contre les musulmans, contribua beaucoup à la mémorable victoire que Jean Sobieski remporta sur eux près de Vienne. Quand la couronne de Pologne devint vacante, Alexis proposa son fils pour roi, ainsi qu'une union entre la Pologne, la Lithuanie et la Russie; mais son offre ne fut point acceptée. Durant la guerre contre les Turcs, il s'éleva entre les Russes et les Polonais différents sujets de jalousie, et les Polonais s'emparèrent de toute l'Ukraine. Alexis mourut en 1677, âgé de 47 ans, laissant, de sa première femme, deux fils et quatre filles, et de la seconde, une fille et un fils. Ce dernier fut Pierre le Grand, dont la gloire surpassa celle de son père, sans la faire oublier. D—T.

ALEXIS (PÉTROWITZ), fils du czar Pierre le Grand et d'Eudoxie Lapouskin, naquit à Moscou en 1695, et fut marié, à l'âge de seize ans, à Charlotte de Brunswick-Wolfenbutel, sœur de l'impératrice d'Allemagne, épouse de Charles VI. La manière odieuse et barbare dont il traita cette princesse affaiblit l'intérêt qu'inspirent ses propres malheurs. Alexis, né avec un caractère dur et sauvage, élevé par sa mère dans un attachement superstitieux pour les anciens usages de sa nation, et dans un mépris absurde pour les arts des peuples civilisés, montra, dans ses desseins et dans ses discours, une opposition constante aux réformes entreprises par Pierre le Grand. Ce monarque, craignant qu'un pareil successeur ne détruisît son ouvrage, résolut de le déshériter; et le czarowitz, soit lâcheté, soit dissimulation, parut lui-même renoncer à l'espérance du trône. Cependant, à peine Pierre le Grand eut-il commencé le second de ses glorieux voyages, que son fils quitta secrètement la Russie, et se retira d'abord à Vienne, ensuite à Inspruck et à Naples. Cette imprudence fut regardée comme un crime par le sévère réformateur des Moscovites; mais l'histoire n'y découvre pas la plus légère preuve du projet vague dont Alexis fut accusé. Rappelé par le czar, il obéit sans hésiter, et vint se remettre entre les mains d'un père inflexible. Arrêté à son arrivée, il fut obligé de renoncer solennellement à l'empire, devant les principaux membres de la noblesse et du clergé russe. Pierre

ne se borna point à cette mesure, qui semblait suffisante pour assurer le succès de ses grands desseins : sa justice eut presque toujours le caractère de la vengeance. Les confidents et les amis de son fils, ceux qui l'avaient suivi dans sa fuite, ceux qu'il soupçonna d'avoir entretenu le jeune prince dans ses idées et dans ses espérances, périrent sur la roue. Eudoxie, sa mère, fut enfermée dans un monastère près du lac Ladoga, et la princesse Marie, sœur de Pierre, dans la forteresse de Schlusselbourg. Le czarowitz lui-même fut condamné à mort, comme coupable du crime de lèse-majesté. Pour donner à cet arrêt barbare une apparence d'équité, on força le malheureux Alexis d'écrire, de sa main, « que s'il « y avait eu dans l'empire des révoltés puissants qui « l'eussent appelé, il se serait mis à leur tête. » Cette étrange déclaration fut admise comme preuve dans un procès criminel, et la seule supposition d'un cas qui n'était point arrivé fut jugée un attentat digne du dernier supplice, dans le fils d'un empereur. Son arrêt et sa grâce, qui lui furent annoncés presque en même temps, lui causèrent une révolution si violente, qu'il mourut le jour suivant (1). Le czar manda à ses ministres dans les cours étrangères que son fils était mort d'une apoplexie causée par le saisissement qu'il avait éprouvé. Quelques personnes prétendent que le czar dit au chirurgien qui fut appelé pour saigner le prince : « Comme la révolution a été « terrible, ouvrez les quatre veines. » Ainsi le remède serait devenu l'exécution de l'arrêt. Le corps du czarowitz fut exposé, à visage découvert, pendant quatre jours, à tous les regards, ensuite inhumé dans la citadelle de Pétersbourg, en présence de Pierre et de l'impératrice Catherine Ire. Cet événement tragique se passa en 1718. Alexis était alors âgé de 23 ans. Sa mort a fourni le sujet d'une tragédie à Carrion de Nisas. E—D.

ALEXIS, poëte comique, occupe, avec Antiphane de Rhodes, le premier rang parmi les auteurs de l'*ancienne comédie*. Né à Thurium, ville fondée dans la Lucanie par les Athéniens, il vint dès sa jeunesse à Athènes, où ses comédies furent jouées avec succès. Ce poëte florissait du temps d'Alexandre, vers l'an 363 avant J.-C. Plutarque rapporte qu'il fut couronné sur le théâtre, et qu'il parvint à un âge très-avancé. Alexis, selon Suidas, fut le maître de Menandre. Athénée lui donne l'épithète de *gracieux*. Il produisit fréquemment sur la scène le caractère du parasite, type qu'il n'avait pas inventé, mais qu'il peignit avec plus d'art et sous des traits plus vifs et mieux finis que ses devanciers. S'il faut en croire Suidas, Alexis aurait composé deux cent quarante-cinq comédies. Meursius a recueilli dans les livres des anciens les titres de cent treize, que l'on trouve dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius. De tant d'ouvrages, il ne nous reste que des fragments très-courts. On en lit quelques-uns dans les *Sentences des quarante-deux comiques*, en grec et en latin, édités par Guill. Morellius. Ils se trouvent en plus grand nombre dans la collection d'Hertelius, dans les *Excerpta* de Grotius, et dans le recueil de Crispinus, intitulé : *Vetustissimorum authorum græcorum georgica, bucolica et gnomica Poemata*, etc., 1570, in-16. — Un autre Alexis, de Tarente, écrivit un traité de la tempérance. — Un troisième, statuaire de l'école de Polyclète, et natif de Sicyone, florissait dans le 5e siècle avant J.-C. — Un quatrième, secrétaire de Pomp. Atticus, est mentionné dans les lettres de Cicéron. — Enfin, un autre Alexis, esclave d'Asinius Pollion, fut aimé et chanté par Virgile. C. W—R.

ALEXIS (GUILLAUME), surnommé LE BON MOINE, fut d'abord religieux bénédictin de l'abbaye de Lyre, dans le diocèse d'Évreux, sa patrie, ensuite prieur de Bussy ou Buzi, dans le Perche. On ignore les dates de sa naissance et de sa mort ; mais on est certain qu'il vivait encore en 1505. Partageant son temps entre les exercices de piété et le culte des muses, ce religieux a composé plusieurs ouvrages en vers et en prose, qu'on lit peu à présent, mais dans lesquels on trouve de la grâce et de la naïveté ; les plus estimés et les plus connus, sont : 1° *le Grant Blason des faulces Amours*, Paris, 1493, in-4°, souvent réimprimé depuis : on le trouve encore à la suite des éditions des *Quinze Joyes de mariage*, la Haye, 1726 et 1734, avec des commentaires, par Jacob le Duchat. Le même éditeur a aussi orné le *Poëme du Moine de Lyre*, d'une préface, composée avec les remarques que la Monnoie lui avait communiquées. 2° *Le Passe-temps de tout homme et de toute femme, avec l'A B C des doubles, le tout en vers*, Paris, in-4°, sans date, réimprimé plusieurs fois. Ce titre semblerait annoncer de la gaieté et un poëme amusant ; c'est pourtant un ouvrage très-sérieux, et une traduction libre d'un écrit latin en trois livres (*de Vilitate humanæ conditionis*), attribué au pape Innocent III ; l'auteur n'y parle que des mépris du monde, et des misères humaines. Alexis nous apprend lui-même qu'il l'acheva en 1480 ; il paraît que, peu de temps après la publication de cet ouvrage, Guillaume Alexis entreprit un voyage à Jérusalem, et qu'il y était en 1486. Ce fut à la prière des personnes qui l'avaient accompagné qu'il composa, dans cette ville, le *Dialogue du Crucifix et du Pèlerin*, Paris et Rouen, in-4°, sans date ; ouvrage moral, dans lequel il y a beaucoup moins de prose que de vers. C'est à tort que l'auteur du *Contre-Blason des faulces Amours*, poëme attribué sans fondement à Guillaume Alexis, a dit que ce religieux avait été mis à mort par les infidèles à Jérusalem. Il est certain qu'il revint en France, et qu'il publia encore plusieurs autres ouvrages, sur les titres et les dates desquels on peut consulter les *Bibliothèques françaises* de la Croix du Maine, de du Verdier et de l'abbé Goujet. Toutes les productions de ce moine sont avouées par la décence, et il n'a jamais perdu de vue les obligations de son état, chose digne de remarque dans

(1) C'est ainsi que la mort du malheureux Alexis fut expliquée dans une relation officielle envoyée à tous les agents diplomatiques dans l'étranger ; mais il n'est que trop vrai qu'il eut la tête tranchée par ordre, et même, si l'on en croit quelques historiens, par la main de son père. (*Voy.* PIERRE Ier, et l'ouvrage allemand intitulé : *Favoris russes*.

le siècle où il a vécu. La Fontaine, qui admirait le tour vif et aisé de la poésie d'Alexis, voulut, pour marquer l'estime qu'il en faisait, essayer une petite pièce en ce genre, qu'on trouve dans le recueil de ses contes. R—T.

ALEXIS (DEL ARCO), peintre espagnol, est aussi connu sous le nom D'EL SORDILLO DE PEREDA, parce qu'il était sourd et muet, et que Pereda fut son maître. Il naquit à Madrid, l'an 1625. On peut trouver extraordinaire que cet homme, si cruellement traité par la nature, soit parvenu à obtenir un rang assez distingué parmi les artistes de son pays. Toutefois il ne montra une supériorité décidée que dans le portrait ; et l'on croira sans peine ce qu'ajoute Palomino Velasco, qu'il réussissait beaucoup moins bien dans l'histoire. Ce biographe n'aurait pas dû alors vanter, comme il le fait, la belle ordonnance des compositions d'Alexis, puisque c'est surtout dans le genre historique que l'on peut se montrer habile en cette partie de l'art. Quoi qu'il en soit, Alexis, bon dessinateur et habile coloriste, fit, outre un grand nombre de portraits, plusieurs tableaux d'église pour sa ville natale. On cite principalement avec éloge une *Assomption* et une *Conception*, exécutées, lorsqu'il était encore très-jeune, pour le cloître des Trinitains déchaussés. La chapelle de Notre-Dame de la Novena fut peinte en entier de sa main, et la chapelle del Santo-Christo, dans l'église de San Salvador, possède de lui une *Ste. Thérèse* estimée. Alexis mourut à Madrid, en 1700, à l'âge de 75 ans. D—T.

ALEXIUS (GASPARD), ministre protestant, né dans le pays des Grisons, en 1576, acquit le droit de bourgeoisie à Genève, où il professa la philosophie et la théologie pendant seize ans. Il contribua à établir à Sondrio, dans la Valteline, un collége sur les mêmes bases que celui de Genève. Ayant présidé, en 1619, un synode des pasteurs du pays des Grisons, il fut choisi pour aller solliciter des secours en faveur de ses coréligionnaires persécutés. Mais sa mission ayant été vue de mauvais œil par la régence impériale d'Inspruck, il fut arrêté dans cette ville en 1620 et jeté dans les prisons, où on le retint plus de deux années. Il alla ensuite reprendre à Genève sa chaire de philosophie, qui lui avait été conservée, et mourut en 1626. On a de lui : *Dissertatio physica de Mixtura, Genevæ*, 1625, in-4°. L—M—X.

ALEYN (CHARLES), poëte anglais, du règne de Charles Ier, fut élevé au collége de Sidney, à Cambridge, et vint ensuite à Londres, où, en 1631, il publia, en stances de six vers, deux poëmes sur les batailles de Poitiers et de Crécy. Il composa, en 1638, un autre ouvrage, également en vers, en l'honneur du roi Henri VII, sous ce titre : *Histoire du sage et heureux prince Henri VIIe du nom, roi d'Angleterre, avec la fameuse bataille donnée entre ce roi et Richard III, près de Bosworth.* Outre ces trois poëmes, il composa des vers qui furent imprimés en tête des ouvrages de quelques autres écrivains : on les trouve surtout dans les premières éditions des pièces dramatiques de Beaumont et Fletcher. En 1639, il publia le roman d'*Euryale et Lucrèce*, par Æneas-Sylvius, traduit du latin en anglais. Aleyn mourut en 1640. D—T.

ALEYRAC. *Voyez* DALAYRAC.

ALFARABIUS, le premier des philosophes arabes, naquit à Farab, aujourd'hui Othrar, ville de la Transoxane. C'est du lieu de sa naissance qu'il a pris le surnom sous lequel nous le connaissons. Son vrai nom est MOHAMMED. Turc d'origine, il s'éloigna de sa patrie pour acquérir une parfaite connaissance de l'arabe et des ouvrages des philosophes grecs. Il vint d'abord à Bagdad, où il étudia la philosophie sous un célèbre docteur, nommé Abou Bachar Mattey, qui expliquait Aristote. Après un court séjour dans cette ville, il se rendit à Harran, où Jean, médecin chrétien, professait la logique avec un grand succès. Alfarabius surpassa en peu de temps ses meilleurs disciples ; il vint ensuite à Damas, de là en Egypte, et retourna enfin à Damas, où le retinrent, jusqu'à sa mort, les bienfaits de Seïf-ed-Daulah, prince de cette ville. Alfarabius, dont tous les moments étaient consacrés à l'étude, connaissait peu les usages de la société, et encore moins ceux de la cour. Lorsqu'il se présenta pour la première fois devant Séif-ed-Daulah, il manqua aux usages pratiqués alors. Ce prince, qui voulait s'égayer aux dépens du philosophe, fit part de ses intentions à ses gardes, dans une langue étrangère ; mais sa surprise fut extrême quand Alfarabius lui eut prouvé que cette langue lui était connue, et lorsqu'il eut affirmé qu'il en parlait soixante-dix autres. La conversation étant tombée ensuite sur les sciences en général, Alfarabius s'expliqua avec tant d'érudition et d'éloquence, que les savants qui étaient présents furent réduits au silence, et se mirent à écrire son discours. Le prince, charmé de son nouvel hôte, et voulant le distraire, fit venir ses plus habiles musiciens ; mais leurs instruments parurent si peu d'accord à l'oreille délicate d'Alfarabius, qu'il ne put s'empêcher d'en témoigner son impatience. Le prince lui demanda s'il joignait encore à toutes ses connaissances celle de la musique. « Oui, prince, répondit-« il, et j'espère vous le prouver. » Alors il prit un luth, dont il joua avec tant d'habileté, qu'il excita tour à tour, dans l'âme de ses auditeurs, la joie, la tristesse et l'abattement. Séif-ed-Daulah ne voulut plus dès lors se séparer d'Alfarabius, et lui fit donner chaque jour quatre drachmes, jusqu'à sa mort, arrivée à Damas, l'an 339 de l'hégire (950 de J.-C.). « Alfarabius, dit un biographe arabe, menait une « vie très-retirée, méprisait le monde, et ne prenait « aucun soin d'acquérir des richesses ; il avait trouvé « l'art de charmer sa vie par son ardeur pour l'é- « tude. » Le grand nombre d'ouvrages composés par ce philosophe atteste, en effet, son érudition et son infatigable activité. Il s'était exercé sur la philosophie, la logique, la physique, l'astronomie et les mathématiques. Il avait surtout une prédilection particulière pour Aristote, dont il avait lu, disait-il, quarante fois la Métaphysique, sans en avoir pleinement saisi le sens. Deux ouvrages ont principalement établi sa réputation : l'un est une encyclo-

pédie (*Ihsa-él-o'loum*) où il donne une notice et une définition précise de toutes les sciences et de tous les arts; cet ouvrage se trouve manuscrit à l'Escurial; l'autre est un traité de musique très-célèbre, où il explique les sentiments des théoriciens, fait voir les progrès de chacun d'eux, corrige leurs erreurs, et supplée à l'imperfection de leur doctrine. Dirigé par les lumières de la physique, il met dans tout son jour le ridicule de l'opinion des pythagoriciens sur les sons planétaires et l'harmonie céleste; enfin, il prouve, par cette même physique, l'influence des vibrations de l'air sur les sons, et donne des règles certaines sur la forme et la construction des instruments. Il faut se reporter au temps où vivait Alfarabius pour apprécier ses principes. La plupart de ses ouvrages, dont Casiri nous a donné la nomenclature (*Bibl. arab.-hisp.*, t. 1er, p. 1re, pag. 190), existent en hébreu. C'est vraisemblablement d'après ces versions que les Européens ont connu les écrits d'Alfarabius. On a imprimé, 1° dans les Œuvres philosophiques d'Avicenne, publiées à Venise en 1495, son traité *de Intelligentiis*; 2° dans celles d'Aristote, avec les commentaires d'Averroès, son petit ouvrage *de Causis*; 3° et enfin, à Paris, en 1638, ses *Opuscula varia*. J—n.

ALFARO Y GAMON (Juan d'), peintre, naquit à Cordoue, en 1640. Il reçut de Castillo les premières leçons de son art, et acheva de l'étudier à Madrid, dans l'école de Velasquez, dont il imita d'abord la manière, principalement dans les portraits. Ce dernier, étant premier peintre du roi d'Espagne, lui facilita les moyens de travailler d'après les tableaux qui décoraient les maisons royales. Alfaro étudia de préférence les admirables portraits du Titien, de Rubens et de van Dyck. Plusieurs de ses ouvrages, particulièrement ceux de petite proportion, se rapprochent de la manière facile et savante de ce dernier maître. Traitant avec supériorité, tant à l'huile qu'en miniature, le genre lucratif du portrait, Alfaro semblait devoir s'assurer par ses talents une existence agréable : il n'en fut cependant pas ainsi. Palomino Velasco dit que des incommodités dont il avait été affligé dès sa jeunesse finirent par lui ôter les moyens de travailler, et que la mélancolie où il tomba le fit périr à l'âge de 40 ans. L'Anglais Richard Cumberland, qui a écrit, sous le titre d'*Anecdotes*, etc., un ouvrage sur les plus célèbres peintres d'Espagne, attribue la mort d'Alfaro à une cause particulière. Voici la substance de son récit, dont les détails ont un grand caractère de vérité, et peuvent d'ailleurs se concilier facilement avec ce que rapporte Palomino Velasco. Alfaro, s'étant lié d'une étroite amitié avec l'amiral de Castille, demeura dans sa maison jusqu'à l'époque où ce seigneur fut exilé. Désespéré de cet événement, l'artiste ne put plus supporter le séjour de Madrid, et, en 1678, il se retira dans sa ville natale. Vers ce temps, un édit fixa le prix des tableaux : Alfaro, déjà malade du chagrin que lui causaient les malheurs de son ami, fut indigné d'un acte administratif si propre à décourager les artistes, et ne toucha plus à ses pinceaux, quoiqu'il eût acquis déjà une grande réputation, et qu'il fût dans toute la force de l'âge. Cet abandon de lui-même l'avait réduit à une grande détresse, lorsqu'il apprit que son ami était rentré en faveur. Il prit sur-le-champ la route de Madrid pour l'en féliciter, sans songer que ses facultés ne lui permettaient pas d'entreprendre un voyage long et pénible : il comptait sur l'hospitalité de ses compatriotes, et surtout des religieux, dont les demeures étaient toujours ouvertes aux voyageurs indigents. Arrivé enfin à Madrid, il se rendit à l'hôtel de l'amiral. Soit à cause de son extérieur misérable, soit pour tout autre motif, on lui refusa la porte, et, malgré sa persévérance, il ne put jamais parvenir à être admis en présence de celui qui l'avait autrefois aimé et protégé. Alfaro, profondément blessé de ce refus, et dénué de toutes ressources, ne trouva pas dans son caractère assez de force pour lutter contre ses infortunes, et mourut quelques jours après. Ainsi périt, en 1680, à l'âge de 40 ans, un des plus habiles peintres que l'Espagne ait produits. Non-seulement Alfaro fut un bon artiste, mais il écrivit encore sur son art avec succès. Palomino Velasco avoue que ses notices sur la vie du célèbre Velasquez, de Cespédes et de Becerra, lui ont été très-utiles. Cordoue possède d'Alfaro une *Incarnation*; Madrid, un *Ange Gardien* et un portrait de don Pedro Calderon de la Barca, placé au-dessus de son tombeau, dans l'église de San-Salvador. Ce dernier morceau doit surtout attirer l'attention, si, comme tout l'annonce, il représente l'un des plus fameux poëtes dramatiques de l'Espagne. D—t.

ALFENUS VARUS, jurisconsulte, célèbre à Rome, vers l'an 754 de la république. Il naquit à Crémone, d'un cordonnier, dont il quitta la boutique, jeune encore, pour venir étudier à Rome, sous Servius Sulpicius, dont il fut bientôt le meilleur disciple. Il y eut pour compagnon d'école Cœlius Tubero. Alfenus Varus avait un jugement profond, des mœurs pures. Ces qualités, jointes à des connaissances très-étendues, lui acquirent une si grande réputation, qu'il parvint à la dignité de consul. C'est à lui qu'on doit les premières collections du droit civil, auxquelles il donna le nom de *Digestes*. Aulu-Gelle en parle comme d'un homme qui avait de grandes connaissances de l'antiquité, et le jurisconsule Paulus a fait un abrégé des quarante livres de Digestes composés par Alfenus. Quelques auteurs ont confondu Alfenus Varus avec plusieurs autres personnages du même nom, qui ont vécu à peu près à la même époque. M. Dacier croit que c'est de ce jurisconsulte que parle Catulle, dans une de ses épigrammes, et Virgile, dans plusieurs de ses églogues; le même savant pense que c'est à Alfenus que le poëte de Mantoue eut l'obligation de ne pas voir ses terres partagées entre les soldats. Il serait possible, quoique la chose ne soit pas prouvée, que le consul Alfenus eût rendu ce service à Virgile; mais il n'est certainement pas l'Alfenus cité par Catulle dans sa dixième épigramme. On doit croire, dit Bayle à ce sujet, qu'un homme qui s'appliqua à l'étude du droit avec tant d'ardeur, que non-seulement il effaça, par ses progrès, la honte du métier mécanique qu'il avait exercé à Crémone, mais qu'il succéda à Servius Sul-

picius, le plus grand maître de jurisprudence qui fût alors à Rome, que cet homme, dis-je, a été assez grave pour n'être pas lié d'intimité avec les compagnons de débauche de Catulle, et n'être pas cité par lui comme un de ses complaisants. On ne peut pas non plus expliquer l'humeur d'Horace contre Alfenus :

Alfenus vafer, omni
Abjecto instrumento artis, clausaque taberna,
Sutor erat, sapiens operis sic optimus omnis
Est opifex solus, sic rex.

Alfenus Varus n'était point rusé; tous les historiens s'accordent à dire qu'il ne dut sa fortune qu'à son mérite, et le mettent au nombre des jurisconsultes les plus distingués de son siècle. Ses contemporains eurent pour lui une si haute estime, que ses funérailles furent célébrées aux dépens de la république. M—x.

ALFERGAN (Ahmed-ben-Kotsaïr), astronome arabe, fut nommé Alfergany, parce qu'il était né à Ferghañah, ville de la Sogdiane. Il excellait tellement dans les calculs astronomiques, qu'on lui donna le surnom de Hacib (calculateur). On ne peut déterminer d'une manière précise l'époque de sa naissance, ni celle de sa mort. On sait seulement qu'il vivait sous le règne du calife Al-Mamoun, mort en 833. Alfergan est auteur d'une *Introduction à l'astronomie*, divisée en 30 chapitres : c'est l'abrégé de l'astronomie grecque, qui commençait à se naturaliser chez les Arabes, vers le temps où Alfergan parut. Le dénombrement des étoiles y est, comme dans l'*Almageste*, de 1022, et la précession, d'un degré en cent ans; mais l'obliquité de l'écliptique n'y est que de 23° 35'. Il existe de cet ouvrage trois traductions latines; la première, de Jean Hispalensis, faite dans le 12e siècle, imprimée à Ferrare en 1493, et réimprimée à Nuremberg en 1537, avec une préface de Mélanchthon; la seconde, de Jean Christman, d'après une version hébraïque publiée à Francfort en 1590; la troisième a paru en 1669, in-4°; elle est de Golius, qui l'a enrichie de notes savantes, que la mort ne lui a pas permis d'achever. Alfergan a encore composé deux autres ouvrages, l'un sur les cadrans solaires, l'autre sur la construction de l'astrolabe et son usage. Il en promettait un sur l'obliquité de l'écliptique, et sur la manière de l'observer chaque siècle; mais ce traité ne nous est pas parvenu. Son *Introduction à l'astronomie* est fort superficielle; elle ne renferme rien que ce qu'on lit partout, à l'exception des noms arabes de quelques étoiles, des domiciles de la lune, et de quelques idées très-inexactes sur les distances des planètes et des étoiles à la terre, et sur leurs diamètres. Il supposait que les orbites des planètes étaient disposées de manière que la plus petite distance d'une planète quelconque était égale à la plus grande distance de la planète inférieure, et la plus grande distance, égale à la plus petite de la planète supérieure; ainsi, toutes les orbites se touchaient, et l'orbite de Saturne touchait la sphère des étoiles fixes. D—l—e.

ALFES (Isaac), rabbin, né en Afrique, dans un village près de Fez, l'an 1013. Il était âgé de soixante-quinze ans, lorsqu'à la suite d'une querelle, il fut obligé de se retirer en Espagne, et vint d'abord à Cordoue. Il ajouta, par sa doctrine, un nouvel éclat à l'académie de cette ville, et mourut à Lucène, en 1103, à l'âge de 90 ans. Ce fut là qu'il composa, sur le Talmud, un ouvrage qui en est l'abrégé très-exact; les Juifs en font la plus grande estime, le consultent, l'étudient plus qu'aucun autre, et l'appellent *le Petit Talmud*. On en a fait un grand nombre d'éditions; quelques-unes n'offrent que le texte seul; mais on a joint des commentaires à la plupart; la première, et la plus rare, est celle de Constantinople, 1509. Sabioneta en a donné une autre à Venise, 1552; c'est une des plus complètes et des plus estimées. D—t.

ALFIERI (Oger), d'Asti en Piémont, écrivit, au 13e siècle, une histoire ou chronique de sa patrie; il y raconte brièvement les faits les plus mémorables des temps anciens, et s'étend un peu davantage sur les modernes, jusqu'à l'année 1294, sans s'attacher cependant à suivre rigoureusement l'ordre des temps. Cette chronique, que l'auteur dit avoir recueillie de chroniques plus anciennes, a été insérée dans la grande collection de Muratori, *Script. rer. ital.*, vol. 11. Il est vraisemblable que cet Alfieri était un des ancêtres de l'homme célèbre qui fait le sujet de l'article suivant. G—é.

ALFIERI (Victor), poëte italien, qui a puissamment contribué, dans le 18e siècle, à soutenir l'honneur littéraire de sa patrie, et qui lui a même procuré une gloire nouvelle, en créant pour elle un genre de poésie qui lui manquait. Il a lui-même laissé des matériaux surabondants pour la partie historique de cet article, dans un ouvrage imprimé après sa mort, où il serait à désirer qu'il n'eût fait entrer que des faits dont sa mémoire et l'histoire littéraire pussent s'enrichir. Il naquit à Asti en Piémont, le 17 janvier 1749, de parents nobles, honnêtes et riches. Il n'avait pas encore un an lorsqu'il perdit son père, Antoine Alfieri. Il eut pour tuteur son oncle Pellegrino Alfieri, gouverneur de la ville de Coni. Cet oncle le fit entrer, en 1758, à l'académie ou collège des nobles, à Turin, où résidait la famille de sa mère, qui était de la maison de Tournon. Il y fut principalement confié aux soins du comte Benoît Alfieri, cousin de son père, qui était premier architecte du roi. Le jeune Alfieri n'avait fait que très-faiblement ses premières études. Il ne fit aucun progrès à l'académie. Des maladies dégoûtantes, un caractère violent qu'elles aigrissaient, et les désagréments que ce caractère lui attirait, remplirent fort tristement les premiers moments de sa jeunesse. La mort de son tuteur l'ayant rendu totalement libre, et maître de sa fortune à seize ans, il sortit de l'académie, à peu près dans l'état d'ignorance où il y était entré, sans avoir pris aucun goût même aux exercices agréables, excepté à l'équitation. Sa première passion fut celle des voyages, mais sans aucun autre but que le mouvement et le changement de lieu. D'abord, en moins de deux ans, il parcourut une grande partie de l'Italie, vint à Paris, passa en Angleterre, séjourna en Hollande, et revint

en Piémont, sans avoir cherché à rien connaître, à rien étudier, à rien voir. Son second tour fut encore plus étendu et plus rapide : en dix-huit mois, il parcourut l'Allemagne, le Danemark, la Suède, la Russie, la Prusse, revint par Spa et par la Hollande en Angleterre. Son second séjour à Londres ne fut marqué que par des folies d'amour, et par les aventures scandaleuses qui en furent la suite. Il y resta sept mois, et reprit sa course par la Hollande, la France, l'Espagne, le Portugal, d'où il s'élança, avec toute la rapidité des chevaux de poste, à travers l'Espagne et la France, et fut de retour à Turin le 5 mai 1772. Un amour violent et mal placé, quoiqu'il eût pour objet une grande dame de ce pays, l'absorba tout entier pendant deux ans ; mais cette passion eut pour lui l'heureux effet de lui inspirer, pour la première fois, le goût de la poésie et le désir de faire des vers. Après quelques faibles essais, il parvint à composer une espèce de tragédie de *Cléopâtre*, qui fut jouée à Turin le 16 juin 1775, avec une petite pièce (*les Poètes*), où l'auteur se moquait lui-même de sa tragédie. Le succès de ce double essai, quoique borné à deux représentations, décida du sort d'Alfieri, et ce fut pour lui l'époque d'une nouvelle vie. Il ne savait alors que médiocrement le français, presque pas l'italien, et point du tout le latin. Il entreprit d'oublier entièrement la première langue, d'apprendre parfaitement la seconde, et assez la troisième pour entendre les auteurs classiques. L'étude du latin et du toscan pur, et la composition dramatique, selon un nouveau plan qu'il conçut, et de nouvelles idées qu'il se proposa de suivre dans toutes ses pièces, remplirent alors son temps, fournirent un aliment à l'activité de son esprit, et firent de l'homme le plus oisif, l'homme le plus laborieux et le plus occupé. *Philippe II* et *Polynice* furent ses deux premières tragédies ; *Antigone* suivit de près ; puis, à différents intervalles, *Agamemnon*, *Virginie* et *Oreste* ; la *Conjuration des Pazzi* et *Don Garcia* ; *Rosmonde*, *Marie Stuart*, *Timoléon* et *Octavie* ; *Mérope* et *Saül* ; cette dernière en 1782. C'était quatorze tragédies en moins de sept ans ; encore l'auteur avait-il écrit plusieurs autres ouvrages, soit en prose, comme la traduction de Salluste, et le *Traité de la tyrannie* ; soit en vers, comme le poëme de *l'Étrurie vengée*, en 4 chants, et les cinq grandes *Odes sur la révolution d'Amérique*. Il avait été de plus détourné par des déplacements et des voyages, dont un en Angleterre, seulement pour acheter des chevaux ; enfin par les agitations d'une passion vive et constante pour une femme distinguée par son mérite et par son rang. Séparés en Italie par divers obstacles, ils se rejoignirent en Alsace, où Alfieri reprit le cours de ses travaux. Il y fit *Agis*, *Sophonisbe*, *Mirrha*, et, dans un autre voyage, *Brutus Ier* et *Brutus II*. Malgré son peu de goût pour la France, il vint alors à Paris pour y faire imprimer son théâtre, en même temps qu'il faisait imprimer à Kehl d'autres ouvrages, en vers et en prose, qui auraient éprouvé des difficultés en France, entre autres le traité *de la Tyrannie*, et celui *du Prince et des Lettres*, qu'il avait fait depuis. Il était à Paris depuis près de trois ans avec son amie, qui, étant devenue libre, s'était réunie à lui, et ne l'a plus quitté. Ses éditions étaient presque terminées quand la révolution éclata. L'ode qu'il fit sur la prise de la Bastille (*Parigi Sbastigliato*) prouve assez de quel œil il vit cet événement ; mais bientôt les circonstances devinrent plus difficiles, et, après un assez court voyage en Angleterre, le 10 août 1792 ayant donné à Paris, à la France et à la révolution un aspect effrayant, Alfieri et son amie partirent, avec des difficultés nées de ce moment de trouble, regagnèrent précipitamment l'Italie, et se fixèrent à Florence. On commit, après son départ, l'injustice barbare de traiter en émigré cet étranger célèbre, de saisir et de confisquer ses meubles et ses livres. La plus grande partie de sa fortune était placée dans les fonds de France, il la perdit. Il ne sauva enfin de tout ce naufrage que les ballots de la belle édition de son théâtre, sortie des presses de P. Didot ; ceux qui contenaient ses éditions de Kehl se perdirent et n'ont jamais été retrouvés depuis. De là vint cette haine implacable qu'il conçut contre la France, qui n'a fait que s'accroître ensuite par les événements survenus dans son pays même, et qu'il n'a cessé d'exhaler dans tout ce qu'il a écrit jusqu'à la fin de sa vie (1). Le travail était devenu un besoin pour lui. Parmi les études auxquelles il se livra dans ses dernières années, il faut mettre celle du grec, qu'il entreprit à quarante-huit ans, et qu'il ne cessa de suivre avec une ardeur infatigable. Des traductions du grec, quelques nouvelles compositions dramatiques, des comédies d'un genre nouveau, des satires, occupaient le reste de son temps. Il s'excéda enfin de travail ; des erreurs de régime achevèrent de l'épuiser, et il mourut à Florence, le 8 octobre 1803. Peu de temps avant sa mort, voulant, disait-il, se récompenser lui-même d'avoir réussi, après tant de peines, à apprendre le grec, il imagina un collier d'ordre, sur lequel devaient être gravés les noms de vingt-trois poëtes, tant anciens que modernes, et dont il voulait se décorer. Ce collier devait être exécuté en or, en pierres dures, et enrichi de pierres précieuses. Un camée, représentant Homère, y était attaché, et, à l'exergue, étaient deux vers grecs de la composition de l'auteur, qui les traduisit ensuite en italien ; mais il dissimula en partie dans sa traduction l'orgueil du texte grec. Il signifie littéralement : « Alfieri, en se faisant lui-« même chevalier d'Homère, inventa un ordre plus « noble (plus divin) que celui des empereurs. » Il fut enterré dans l'église de Ste-Croix, où reposent un grand nombre d'hommes célèbres. La respectable amie qui lui survit lui destina aussitôt un tombeau magnifique, en marbre, dont le célèbre Canova fit

(1) Alfieri se trouvait à Florence en 1798, lorsque le malheureux roi de Sardaigne y passa, poursuivi par les ordres du Directoire de France. Le poëte, qui depuis longtemps se repentait de ses premières opinions en faveur de la révolution, profita de cette circonstance pour se présenter devant son souverain et faire amende honorable. Ce fut alors que Charles Emmanuel, faisant allusion à son ouvrage révolutionnaire sur la tyrannie, lui dit ce mot remarquable : « Voici votre tyran. » M—d j.

le dessin ; on le voit gravé en tête du second volume de la *Vie de Victor Alfieri*, écrite par lui-même. Canova l'a exécuté avec une perfection digne de son talent, et il est dignement placé dans cette église, entre le tombeau de Machiavel et celui de Michel-Ange. Alfieri avait fait lui-même ainsi son épitaphe :

QUIESCIT. HIC. TANDEM.
VICTORIUS. ALFIERIUS. ASTENSIS.
MUSARUM. ARDENTISSIMUS. CULTOR.
VERITATI. TANTUMMODO. OBNOXIUS.
DOMINANTIBUS. IDCIRCO. VIRIS.
PERAEQUE. AC. INSERVIENTIBUS. OMNIBUS.
INVISUS. MERITO.
MULTITUDINI.
EO. QUOD. NULLA. UNQUAM. GESSERIT.
PUBLICA. NEGOTIA.
IGNOTUS.
OPTIMIS. PERPAUCIS. ACCEPTUS.
NEMINI.
NISI. FORTASSE. SIBIMET. IPSI.
DESPECTUS.
VIXIT. ANNOS....... MENSES...... DIES.....
OBIIT.... DIE.... MENSIS....
ANNO. DOMINI. M. C. CCC....

Ses œuvres posthumes, que l'on commença de publier dès l'année suivante, et qui n'ont pas moins de treize volumes, 1804 et suiv., Londres (Florence), contiennent un drame d'*Abel*, auquel il a donné le singulier titre de *tramélogédie*, genre dans lequel il avait compté en composer plusieurs autres; une traduction de l'*Alceste* d'Euripide, et une autre *Alceste* de sa composition, qu'il appelle *Alceste seconde* ; *les Perses*, traduits d'Eschyle; le *Philoctète*, de Sophocle ; *les Grenouilles*, d'Aristophane ; *Panégyrique de Trajan*, par Pline (publié d'abord à Paris en 1787, in-8°) ; seize satires, dont plusieurs sont fort courtes, et qui ne remplissent toutes ensemble qu'un très-petit volume : elles sont principalement dirigées contre les Français, mais on peut dire qu'elles le sont aussi contre tout le monde ; la traduction de Salluste, faite à loisir, retouchée avec soin, et digne en tout de son auteur; une traduction complète en vers des comédies de Térence ; l'*Énéide* de Virgile, aussi traduite en vers, ouvrage qui n'en est pas un, et livré à l'impression dans un état d'imperfection qui fait peine; sept comédies d'un genre bizarre, satirique, politique si l'on veut, mais peu plaisant; un petit recueil de sonnets, pour joindre à ceux que l'on trouve dans ses œuvres diverses ; et enfin sa Vie, qui remplit les deux derniers volumes. Il paraît qu'on n'a rien laissé inédit, si ce n'est le *Miso-Gallo* (l'ennemi des Français), dont il est souvent parlé dans sa Vie (1). On ne voit pas trop pourquoi cette exception ; il est difficile que l'auteur soit plus anti-français dans son *Miso-Gallo* que dans sa Vie et dans ses satires. On a publié en France trois traductions d'Alfieri : 1° *de la Tyrannie* (par un anonyme), Paris, Molini, an 10 (1802), in-8° ; 2° *Œuvres dramatiques du comte Alfieri*, traduites par C.-B. Petitot, Paris, 1802, 4 vol. in-8° ; 3° *Vie de Victor Alfieri*, écrite par lui-même et traduite par M***, Paris, H. Nicolle, 1809, 2 vol. in-8°. Alfieri était d'une taille haute et noble, d'une figure distinguée, mais peu imposante, quoique son air fût habituellement dédaigneux et hautain ; son front était grand et ouvert, ses cheveux épais et bien plantés, mais roux; ses jambes longues et maigres. Il aimait passionnément les chevaux : il en a eu jusqu'à douze ou treize à la fois, presque tous fins et de prix. Il se plaisait peu dans le monde, et ne prenait aucun soin pour y plaire. La qualité distinctive de son esprit et de son âme était l'élévation : son défaut dominant était l'orgueil. Ce fut par orgueil plutôt que par penchant, ce fut pour exciter l'admiration, pour être le premier en quelque chose, pour vivre dans la postérité, qu'il devint poëte. Au milieu de ses succès poétiques et littéraires, il eut un grand malheur : c'est, à ce qu'il paraît, de n'aimer véritablement ni la poésie ni les lettres. Ses passions étaient ardentes. On l'aurait cru peu sensible ; il l'était pourtant en amitié; il y était aussi très-fidèle. Dans d'autres affections il fit souvent de mauvais choix ; mais, dès qu'il eut trouvé une femme digne de l'attacher, il fut constant, et le fut pour la vie. Sa réputation littéraire s'est établie avec peine. On trouvait à son style des défauts, qui ont été regardés depuis comme des qualités. Il n'écrivait pas comme tout le monde ; on l'en blâmait; mais tout le monde, ou du moins tous les poëtes tragiques, ont fini par vouloir écrire comme lui. Le système dramatique qu'il a introduit en Italie est, quoi qu'il en ait dit, celui de France : il n'a fait qu'essayer d'en corriger les longueurs et les langueurs. Il a supprimé les confidents et presque tous les personnages secondaires : il en résulte plus de vigueur sans doute, et une action plus serrée, mais aussi moins d'épanchements, de la sécheresse et de la roideur. Notre théâtre est déjà maigre, auprès de celui des Grecs ; celui d'Alfieri est, à l'égard du nôtre, presque dans la même proportion. Il parle rarement au cœur; mais il est éloquent et nerveux dans les passions fortes ; il a de la grandeur, et, dans ses idées comme dans son style, il aspire toujours au sublime ; ses caractères ont de l'énergie, quelquefois aux dépens de la vérité historique et même dramatique; ne donnant rien aux yeux et peu au cœur, il fait peu d'effet au théâtre, mais il en fait beaucoup à la lecture. Son dialogue est souvent un modèle de précision, de justesse et d'argumentation dramatique. La coupe de ses vers est savante et harmonieuse ; mais son style, toujours fort, est quelquefois un peu dur. Il en sera de lui comme de la plupart des inventeurs : d'autres Italiens feront mieux que lui, mais en l'imitant ; ils iront plus loin, mais en suivant la route qu'il leur a tracée (1). G—É.

(1) Ginguené ignorait sans doute en 1811, lorsqu'il a composé cette notice, que le *Miso-Gallo* avait été plusieurs fois imprimé en Italie, notamment à Asti, en 1799, in-8°, sous la rubrique de Londres. Il l'a encore été depuis, en 1814, à Florence et dans d'autres endroits. M—D j.

(1) M. de Fallette-Barrol, de l'Académie de Turin, a donné une notice sur Alfieri, dans les *Archives littéraires de l'Europe*, t. 3 (1804), p. 137-150. L'Académie de Lucques avait proposé un prix pour le meilleur ouvrage qui lui serait présenté sur le mérite littéraire d'Alfieri, considéré comme poëte tragique ; il fut remporté en 1807 par M. Carmignani, professeur de droit criminel à Pise, et

ALFIERI (le comte **Benoit-Innocent**), architecte, naquit à Rome en 1700, et eut pour parrain le pape Innocent XII. Élevé dans cette ville au collége des jésuites, il s'y livra plus particulièrement à l'étude du dessin et des mathématiques. Il vint ensuite faire son droit à Turin, et embrassa la profession d'avocat dans la ville d'Asti, où, au milieu des discussions de la chicane, il conserva son goût pour les arts, surtout pour l'architecture, et fit alors pour l'église de Ste-Anne un clocher que l'on y remarque encore aujourd'hui. Il traça ensuite, sur la demande de son oncle le marquis de Gillini, le plan du beau palais que l'on voit sur la place d'Alexandrie, et qui fut admiré par le roi Charles-Emmanuel III, juste appréciateur de tels ouvrages. Ce prince voulut alors qu'Alfieri fût chargé de la construction d'une salle de spectacle à Turin, pour remplacer celle qui venait d'être brûlée. Alfieri reçut avec modestie cette honorable proposition, et déclara que, n'étant pas architecte, mais simple amateur, il aurait besoin de visiter auparavant toutes les grandes salles de spectacle de l'Europe. Le roi accueillit cette demande, et fit tous les frais du voyage, dans lequel l'artiste fut accompagné du comte Robillant, officier du génie. A son retour, Alfieri présenta un plan qui fut accepté; le roi le nomma son architecte; et une des plus vastes et des plus belles salles de l'Italie fut construite sur la grande place du château. On remarque à Turin d'autres édifices exécutés sur les dessins d'Alfieri. Le roi Charles-Emmanuel lui donna le titre de comte de Sostegno avec une charge de gentilhomme de sa cour, et le combla de bienfaits jusqu'à sa mort, qui arriva le 9 décembre 1767. Alfieri a encore donné le plan de la belle façade du temple de St-Pierre à Genève. M. Paroletti lui a consacré une notice dans ses *Piémontais illustres*. G—g—y.

ALFONSE. *Voyez* les art. Alphonse.

ALFORD (**Michel**), cité quelquefois sous les noms de **Flood**, ou de **Griffyth**, était un jésuite anglais, né à Londres en 1582. Il étudia la philosophie à Séville, la théologie à Louvain, fut cinq ans pénitencier à Rome, puis coadjuteur du supérieur du collége anglais de Liége; enfin, recteur de la maison des jésuites de Gand. Ayant été envoyé en Angleterre, il fut arrêté et mis en prison, en débarquant à Douvres, et délivré aussitôt après par la protection de la reine. Alford se retira dans la province de Lancastre, où les occupations de son ministère lui laissèrent le loisir de recueillir les matériaux pour ses *Annales ecclésiastiques et civiles d'Angleterre*. Étant repassé sur le continent en 1652, pour les mettre en ordre, il mourut la même année à St-Omer : mais son travail ne fut pas perdu. Il est auteur des trois ouvrages suivants : 1° *Vie de St. Winefrid, traduite du latin de Robert, prieur de Shrewsbury*, 1635, sous le nom de *Jean Flood*; 2° *Britannia illustrata, sive Lucii, Helenæ, Constantini Patria et Fides*, Anvers, 1641; 3° *Annales ecclesiastici et civiles Britannorum, Saxonum*, etc., Liége, 1663, 4 vol. Hugues Cressy a beaucoup profité de cet ouvrage dans son *Histoire de l'Église d'Angleterre*. T—d.

son mémoire parut la même année à Florence, in-8°, sous le titre de *Dissertazione sulle tragedie d'Alfieri*. Il n'est pas inutile de remarquer que l'auteur couronné dit plus de mal que de bien du poëte qu'il s'est chargé d'apprécier; exemple rare, surtout en Italie, où l'on aime à prodiguer les superlatifs de la louange et de l'admiration. — Ginguené, dans l'article auquel nous nous permettons d'ajouter cette note, a dédaigné de citer les deux *Lettres d'un académicien de Turin, sur un passage de la vie de Victor Alfieri*, Paris, 1809, in-8° de 24 pages. Il est bon d'en faire mention ici. (*Voy.* Ginguené.) Elles sont adressées au savant abbé Valperga de Caluso, et servent de réponse aux injures dont Alfieri avait payé une offre de service que lui avait faite Ginguené. Le passage où il est question de Ginguené étant un de ceux qui ont été retranchés dans la traduction française de la *Vie de Victor Alfieri*, publiée en 1809 (par Petitot), le littérateur français ne distribua en France que peu d'exemplaires de ses lettres, et fit passer presque toute l'édition en Italie. — Depuis la notice de Ginguené, on a imprimé à Paris *le Prince*, traduit de l'italien d'Alfieri (par Jean Loque), 1816, in-8°. C—d—t.

ALFRED, **ÆLFRED**, ou **ALFRID**, surnommé **le Grand**, 6e roi d'Angleterre de la dynastie saxonne, le plus jeune des cinq fils du roi Æthelwolf, leur successeur dans l'empire, et l'un des monarques qui ont le plus honoré le trône et l'humanité, naquit en 849, à Wantage, dans le Berkshire. Petit-fils d'Egbert, qui n'avait réuni sous un sceptre unique les sept royaumes de l'heptarchie que pour avoir à les défendre contre les invasions et la cupidité trop heureuse des Danois, Alfred, à peine couronné, en 871, à l'âge de vingt-trois ans (1), eut à combattre ces fiers et cruels oppresseurs de son pays, contre lesquels il avait déjà déployé sa valeur sous le règne de son frère Æthelred. Il remporta d'abord des victoires, fut ensuite accablé par le nombre, se vit même abandonné des siens dans leur découragement (2), résolut de ne pas les abandonner dans leur malheur, et conçut tout à coup l'étrange projet de les sauver par

(1) Dix-sept ans auparavant, Rome avait fait couler sur son front l'huile sainte. Cette fois il reçut l'onction nationale : il fut élu par l'assemblée des chefs, des guerriers et des sages, convoquée selon la coutume saxonne. V. R—d.

(2) Le caractère, l'éducation, les voyages d'Alfred expliquent cet abandon des siens. Il avait vu la France, et, ainsi qu'il est dit dans l'article que nous annotons, la capitale du monde romain, qui l'était déjà du monde chrétien; il avait donc pu acquérir un fonds de lumières de beaucoup supérieur à celui de ses sujets. Il en résulta chez lui un orgueil peu compatible avec ses fonctions royales. S'il maltraitait les grands, il n'encourageait pas pour cela les petits; son biographe ne cèle pas cette partie reprochable de sa vie. « Si l'on avait besoin de son aide, dit-il, il dédaignait d'accueillir et d'écouter la plainte, ou plutôt il comptait pour rien ses « sujets. *Ille vero noluit eos audire, nec aliquod auxilium impendebat; sed omnino eos nihili pendebat.* » (Asserius Menevensis, p. 31). Traiter ainsi un peuple, c'était, à coup sûr, mériter d'en être abandonné au jour du danger. Alfred avait besoin de se régénérer aux sources du malheur. Lors donc que se présentèrent les Danois, « ce fut vainement, dit un ingénieux historien (M. Augustin Thierry, *Conquête de l'Angleterre*, t. 1er), ce fut vainement qu'Alfred envoya par les villes et les hameaux son messager de « guerre portant une flèche et une épée nue; qu'il publia la vieille « proclamation à laquelle nul Saxon en état de porter les armes « n'avait jamais résisté : *Que quiconque n'est pas un homme de « rien, soit dans les bourgs, soit hors des bourgs, sorte de sa maison et vienne.* Peu d'hommes vinrent; et le roi se vit presque « seul avec le petit nombre d'amis qu'il enchantait de son savoir et « qu'il touchait souvent jusqu'aux larmes par la lecture de ses « écrits. » Force lui fut bien alors de prendre la fuite, et partant, il est douteux qu'il ait songé en cette conjoncture, ainsi que le prétend l'auteur d'ailleurs judicieux de cette biographie, à faire de cette fuite un moyen de salut pour son peuple. On ne voit pas de si loin dans le malheur; c'est bien assez d'espérer encore. V. R—d.

sa fuite, et d'aller s'ensevelir dans une retraite ignorée, pour y attendre le moment de se remontrer. Ce moment arriva bientôt. Le comte de Devon, qui seul savait le secret de son maître, fit parvenir un signal d'espérance dans la cabane solitaire où, près du confluent de la Parret et de la Tone, le royal fugitif était depuis six mois le serviteur d'un pâtre (3). Instruit que quelques réunions étaient prêtes à se former contre les Danois, et que la division commençait à se mettre parmi eux, Alfred songe à s'introduire dans leur camp, pour y apprendre à les connaître et à les vaincre. Il avait reçu sa première éducation à Rome, sous la tutelle du grand pape Léon IV, qui l'avait marqué de l'onction sainte, et appelé du nom de *son fils chéri*. Il y était retourné depuis avec son père, et, en y puisant les connaissances précieuses pour les fonctions qu'il devait remplir un jour, n'avait pas dédaigné les arts d'agrément : il excellait dans la musique. Une harpe à la main, déguisé en espèce de berger troubadour, Alfred entre dans le camp danois. Il est conduit aux généraux et charme leurs oreilles, sans exciter leurs soupçons ; on le laisse errer parmi les soldats comme parmi les chefs : il assiste à leurs repas, entend leurs projets et leurs querelles, examine leur position, vole dans les bras du comte de Devon, et revient avec lui porter la terreur et une destruction totale dans ce même camp qu'il charmait tout à l'heure par ses accords mélodieux. A la nouvelle de la victoire de son roi, l'Angleterre se ranime, et semble ressusciter tout entière (4). D'heure en heure de nouveaux bataillons joignent l'armée royale, après avoir signalé leur marche par quelque action éclatante de patriotisme et de loyauté. La défection se met parmi les Danois. Un de leurs princes vient dans le camp d'Alfred lui demander la grâce du baptême, l'honneur d'être son filleul, et la faveur de devenir son vassal dans une principauté tributaire. Alfred lui accorde toutes ses demandes, l'établit roi feudataire de la Northumbrie et de l'Est-Angle, comble de libéralités les seigneurs danois qui avaient suivi leur prince (5), et gagne les uns par sa munificence, tandis qu'il continue à dompter les autres par son active intrépidité. Une nouvelle irruption de barbares menace Rochester : Alfred accourt, fait lever le siége, et chasse les barbares sur leurs vaisseaux, où bientôt il doit les atteindre. La ville de Londres était encore occupée par eux : Alfred l'assiége, la prend, la fortifie, et la met à l'abri de toutes leurs attaques. Des vaisseaux leur restaient : Alfred construit, équipe, arme une flotte qui soumet, dissipe ou prend la leur. (6) Enfin, ses négociations, son habileté, plus que toutes ses vertus, lui font des sujets volontaires de la plupart des Danois que son bras n'a pas encore frappés, et il force les autres à l'admiration et à la reconnaissance, en leur laissant la liberté de se retirer dans leur pays natal ou originaire, sous la conduite d'un chef qu'il met à leur tête. Tranquille au dedans, n'ayant plus rien à craindre du dehors, Alfred, assis sur un trône inébranlable, ne s'occupe plus que de la civilisation et du bonheur de ses peuples. La division de toute l'Angleterre en comtés, districts et cantons (7) ; un code de lois civiles ; des lois pénales, remarquables par le soin avec lequel l'humanité y tempérait la justice, en même temps que la justice y pourvoyait à la sûreté publique ; en tête de toutes ces lois, l'institution du jugement par jury, qu'Alfred eut au moins la gloire de consolider (8), si, comme le pensent quelques écrivains, il la trouva déjà existante : (9) l'usage des parlements établi en statut fon-

(3) Il y fut même, à ce qu'il paraît, assez rudement éprouvé, obligé qu'il était d'y cuire de ses royales mains le pain que partageait avec lui son hôte. Les manuscrits fournissent même à ce sujet une anecdote assez touchante et qui rappelle les temps anciens. La femme de son hôte, obligée de s'absenter, lui avait expressément recommandé de veiller à la cuisson d'un certain gâteau. On comprend qu'Alfred n'avait pas absolument l'esprit à cette besogne domestique ; il laissa brûler le gâteau, et s'attira de la part de son hôtesse d'amers reproches ; elle serait allée même jusqu'à l'accuser de s'être laissé entraîner par un appétit désordonné. Alfred promit de faire mieux à l'avenir. C'est dans le goût de Plutarque. Ainsi Philopémen, dont la mauvaise mine ne laissait pas voir le grand homme, se dépouillait de son habit et fendait du bois dans la maison où il séjournait par hasard. Nous citons d'autant plus volontiers notre anecdote, que si elle procède peut-être de quelque réminiscence classique, ce qui va suivre dans la vie du héros témoigne du souvenir d'un modèle plus récent. V. R—D.

(4) Les peuples aussi bien que les rois se forment par l'expérience. Pendant qu'Alfred méditait dans l'adversité, les Saxons subissaient tous les maux de la conquête. Un grand nombre d'habitants s'étaient embarqués sur les côtes de l'ouest pour chercher un refuge dans les pays voisins ; d'autres travaillaient pour les Danois, dont ils étaient devenus les tributaires. Dans cette situation, ils durent être amenés à regretter leur premier état et une domination qui leur avait paru si difficile à porter. V. R—D.

(5) Il s'appelait Godrun. Le baptême qu'il demandait ne pouvait être pour lui, comme il arrivait presque toujours en ces temps barbares, qu'un moyen politique. On se rappelle Clovis et sa conversion. Le chef frank avait eu besoin, lui aussi, nonobstant ses conquêtes, de se faire accepter par les chrétiens de la Gaule. Ici, la preuve du jugement que nous portons se trouve dans la manière même dont Godrun se prépara à recevoir le sacrement. Il jura avec quelques autres chefs, sur un *bracelet consacré à leurs dieux*, de recevoir fidèlement le baptême. Alfred servit de père spirituel au chef danois, qui « endossa, dit en son style pittoresque l'historien « que nous avons déjà cité, qui endossa sur sa cuirasse de mailles « la robe blanche des néophytes, et repartit avec les débris de ses « troupes pour la terre d'Est-Angile, d'où il était venu et d'où il « s'engageait à ne plus sortir. » V. R—D.

(6) C'était vers le temps de l'apparition du fameux roi de mer Hasting, qui « habitait l'Océan, comme disaient les écrivains da« nois, et qui, réunissant les fonctions de chef et de musicien, « faisait entendre à ses compagnons d'armes cette trompette d'ivoire « qui avait l'éclat du tonnerre : *Tuba eburnea tonitruum nuncu« pata*. » Les Danois d'Angleterre s'étaient joints à ce chef audacieux. V. R—D.

(7) L'heptarchie étant abolie pour faire place à une certaine centralisation, autour de laquelle se venaient grouper des subdivisions territoriales purement administratives, il en dut être fait une mention plus expresse dans les lois ; mais cette manière de compter par cantons et districts, ou par dix ou cent, était commune aux peuples d'origine germanique. V. R—D.

(8) Ou de formuler, l'ayant en effet trouvée dans les mœurs. Il est certain que la procédure par témoins assermentés existait avant lui, non-seulement chez les Saxons, mais encore chez d'autres peuples, ainsi qu'il devait arriver alors que la multitude ne reconnaissait guère que des égaux, et que toutes choses se passaient au grand jour de la famille nationale. V. R—D.

(9) Tout ce qui suit, comme le reste de la vie d'Alfred, rappelle Charlemagne. A l'époque où le roi saxon avait visité la France, le souvenir de ce glorieux Frank était vivant encore ; il put donc ou l'imiter, ou trouver dans Asser, son biographe, un autre Eginhard. Ce sont, en effet, les mêmes traits : des victoires, des ambassades envoyées ou reçues, des écoles fondées, et les mêmes

damental, et par là les droits politiques de la nation non moins assurés que ses droits civils et naturels; la création d'une marine, de laquelle les Anglais datent leurs prétentions au domaine de l'Océan; le commerce de l'Égypte, de la Perse, des Indes, déjà ouvert à l'audace de leurs pilotes et à l'industrie de leurs négociants; enfin, la fondation de cette illustre université d'Oxford et de sa bibliothèque : tels sont les bienfaits qui, toujours sentis, toujours présents, et devant, par leur nature, durer autant que l'Angleterre, y font et y feront bénir d'âge en âge le nom du grand et bon Alfred. Il n'eut pas une vertu, ne posséda pas un genre de connaissance, qu'il ne fit servir à la félicité de ses sujets. Cultivateur, architecte, géomètre aussi habile qu'on pouvait l'être alors, il leur apprenait à féconder leurs champs et à les enclore, à se bâtir des maisons plus solides et plus commodes, à construire des forts pour leur défense, et des temples pour leur culte. Il travaillait à orner leur esprit et à exciter leur émulation par des ouvrages d'histoire nationale ou étrangère, que tantôt il composait, et tantôt traduisait du latin. Il eut même recours à la poésie pour les enflammer davantage; et, en lisant quelques-unes de ses productions historiques qu'on a eu le bonheur de conserver, on regrette d'autant plus vivement la perte de ses poëmes, cités dans les anciennes chroniques comme les meilleurs de son temps. Roi citoyen, il avait pour axiome favori, et il le consigna dans son testament, que *les Anglais devaient être aussi libres que leurs pensées*. Roi philosophe, il voulait que l'instruction fût un bien commun à tous ses sujets, punissait par des amendes les parents qui n'envoyaient pas leurs enfants aux écoles publiques, et proclamait dans ses lois « que, la raison et l'intelligence étant les si« gnes privilégiés de l'espèce humaine, c'était la dé« grader, c'était se révolter contre le Créateur, que « d'ôter à sa plus noble créature l'exercice des fa« cultés par lesquelles il a distingué l'homme de la « bête. » Enfin, roi religieux, il fonda toutes les bases et de l'instruction et de la législation sur le christianisme, sur le respect pour les ministres comme pour les préceptes de l'Évangile, pour la hiérarchie comme pour le caractère de l'apostolat, depuis le chef suprême de l'Église jusqu'au dernier de ses pasteurs. Mais il gagna les cœurs par sa doctrine unie à sa vertu, et ne contraignit pas les consciences par le glaive; en quoi sa religion fut plus éclairée, et sa grandeur plus parfaite que celle de Charlemagne. On a souvent comparé ces deux princes, qui vécurent à un siècle l'un de l'autre, et qui, pour le bonheur de l'humanité, auraient dû être contemporains. Joignant tous deux à la valeur guerrière de grandes vertus civiles et religieuses, tous deux fidèles observateurs des lois, et généreux protecteurs des libertés nationales de leurs sujets, fondateurs des lettres et des sciences dans leurs empires respectifs, animés d'une ferveur égale pour la propagation de l'Église chrétienne, et pour le maintien de l'autorité apostolique de son chef, Alfred eut une piété douce comme son cœur, et un zèle juste comme ses lois : Charlemagne avait cru servir la cause de Dieu en répandant le sang des idolâtres, en armant des bourreaux; Alfred instruisit des missionnaires. Le monarque français avait été l'orgueil de son armée et le héros de son siècle; le souverain anglais se contenta d'être le libérateur de son pays, et le père de son peuple. « Au règne d'Alfred, a dit de « nos jours lord Littleton, commencent l'histoire et « la constitution anglaise. » L'an 900 vit finir ce règne, si fécond en vertus et en bonheur; ce monarque adoré eut pour successeur Édouard, son fils aîné (*voy.* ÉDOUARD L'ANCIEN), à qui, par son testament, il recommanda de s'intituler : « Roi par la « grâce de Dieu, par le consentement des seigneurs « et du peuple, etc. » Nous terminerons cet article, un peu étendu, mais auquel il faut en sacrifier beaucoup d'autres, quand on écrit pour instruire, par ce mot de Voltaire, aussi vrai que frappant : « Je ne « sais s'il y a jamais eu sur la terre un homme plus « digne des respects de la postérité qu'Alfred le « Grand...... L'histoire, qui d'ailleurs ne lui re« proche ni défaut ni faiblesse, le met au premier « rang des héros utiles au genre humain, qui, sans « ces hommes extraordinaires, eût toujours été sem« blable aux bêtes farouches. » Au surplus, Voltaire s'est trompé en disant, et les éditeurs du dernier *Dictionnaire historique* se sont trompés en répétant que « ce prince bâtit beaucoup d'églises, mais pas « un seul monastère. » Malmesbury, Léland, le *Polychronicon*, la *Biographie britannique*, tous les auteurs anglais disent, au contraire, que « non-seule« ment il rebâtit presque tous les monastères détruits « par la fureur des Danois, mais qu'il en construisit « plusieurs et en améliora un plus grand nombre. » Il en faisait bâtir un à Winchester, lorsque la mort le surprit. Son corps ayant été déposé dans la cathédrale de cette ville, les chanoines se prétendirent troublés pendant les nuits par son esprit et par des gémissements, qui leur faisaient conclure que cette sépulture lui déplaisait. Par ordre de son fils, sa tombe fut transportée dans l'église de ce nouveau monastère, dont il n'avait pu compléter la fondation, et ses restes vénérables y ont reposé en paix jusqu'à la destruction des monastères par Henri VIII. A cette époque, l'évêque de Winchester, Richard Fox, recueillit les ossements de tous les rois saxons de l'Angleterre, les enferma dans des coffres de cuivre inscrits du nom de chacun; et, pour les préserver de toute profanation, les déposa dans l'intérieur d'un mur artistement construit, qui servait de clôture au presbytère de la cathédrale. — Les ouvrages qu'on a eu le bonheur de conserver d'Alfred le Grand, outre le corps de lois qu'il rédigea, et qui a été publié en anglo-saxon par Guillaume Lombard, dans son Ἀρχαιονομία, Londres, 1568, in-4°, sont : 1° une traduction de l'*Histoire ecclésiastique* de Bède, imprimée à Cambridge, 1644, in-fol. 2° Une traduction de l'*Histoire* d'Orose, imprimée avec une version anglaise, Londres, 1773, in-8°. 3° *Epistola ad Vulf-*

préoccupations de culture intellectuelle. A supposer que quelques faits s'y trouvent en dehors du naturel, le fond reste, et la figure d'Alfred se lève imposante et radieuse au milieu des ténèbres de ces temps obscurs. V. R—D.

tigeum episcopum, insérée dans les recueils de Camden et de Vulcanius; Alfred y dit avoir traduit du latin *le Pastoral* du pape St. Grégoire. 4° *Boetii Consolationis philosophicæ libri quinque, anglo-saxonice redditi ab Alfredo rege* : tel est le titre du volume in-8° imprimé en anglo-saxon, à Oxford, en 1698 : cependant quelques personnes attribuent cette traduction à Alfred le Philosophe. 5° Traduction de quelques psaumes, publiée par Jean Spelmann, fils de Henri, avec le texte latin, Londres, 1640, in-4°. Il paraît qu'Alfred avait traduit tous les psaumes; on dit même qu'il avait traduit toute la Bible. 6° Son *Testament*, imprimé dans sa Vie par Asser, et réimprimé à Oxford, en 1807, in-4°, avec les notes de M. Manning, par les soins du chevalier Croft. C'est dans ce testament qu'on lit ces paroles remarquables : « Et les Anglais doivent être aussi libres « que leurs pensées. » Fabricius (*Bibl. lat. med. æt.*) et Cave (*Script. eccl. Hist. litt.*) parlent de quelques autres ouvrages. Parmi ceux qui ont été perdus, était une traduction des *Quatre Dialogues* du pape St. Grégoire. La *Vie d'Alfred* par Asser a été imprimée en caractères anglo-saxons, in-fol. de quelques pages, sans date, mais que le catalogue manuscrit de la bibliothèque du roi dit être de 1574; à la suite, on trouve la *Lettre à Vulfsig*, en saxon, avec une version anglaise interlinéaire, et une traduction latine. Walker (Obadiah) a aussi publié une *Vie du roi Alfred*, traduite en latin du manuscrit de J. Spelman. Enfin, on a encore en anglais une *Vie d'Alfred le Grand* par Bicknell, ouvrage estimé, quoique diffus. On a publié à Paris, en 1831 : *Vie d'Alfred le Grand, roi d'Angleterre*, par le comte de Stolberg, trad. de l'allemand par W. Duckett, vol. in-18 de 10 feuilles. L—T—L.

ALFRED II, descendant d'Alfred le Grand, est placé par les uns, est omis par les autres dans la liste des rois d'Angleterre de la dynastie saxonne. Fils aîné suivant les premiers, puîné suivant les seconds, du roi Ethelred II, après lequel trois princes danois occupèrent successivement le trône britannique, il paraît qu'Alfred s'était retiré, avec son père Edouard, en Normandie, lorsque leur mère, veuve d'Ethelred, avait épousé en secondes noces Canut Ier. Le fils et le petit-fils de Canut étant morts, vers l'année 1042, sans laisser aucun rejeton de leur famille, Alfred se hâta d'accourir en Angleterre avec une flotte de cinquante voiles; mais l'ambitieux comte Godwin, ministre et beau-frère du monarque qui venait de mourir, s'était déjà fait régent du royaume, et aimait bien mieux placer sur le trône le faible Edouard, sous le nom duquel il était sûr de régner, que le vif et entreprenant Alfred, qui lui faisait redouter un maître impérieux et sévère. Alfred fut assassiné; Edouard, appelé en Angleterre, y fut fait roi par Godwin, et y devint aussitôt son gendre, croyant se ménager un appui dans ce mariage, et le regardant comme un nouveau bienfait du comte envers lui. Il avait raison, sous le rapport du mérite de sa jeune épouse. Modèle de vertu et de beauté, Edithe méritait d'avoir un autre père. Un poëte a dit d'elle : « L'épine engendra la rose, et Godwin « engendra Edithe ; »

Spina rosam genuit, genuit Godwinus Editham.

Les auteurs varient sur l'époque du meurtre d'Alfred II, comme sur celle de sa naissance, dans l'ordre de primogéniture. Quelques-uns le font périr non-seulement avant la mort de Hardi-Canut, mais du vivant même de Hérald, fils du premier Canut, et père du second; mais, à toutes les dates et dans toutes les versions, Alfred est toujours le frère sacrifié, Edouard le frère préféré, et Godwin l'ambitieux criminel. L—T—L.

ALFRED, surnommé LE PHILOSOPHE, Anglais de nation, florissait vers l'an 1270, et même plus tôt, s'il est vrai, comme le prétend Léland, que Roger Bacon l'avait cité dans son livre de l'utilité des langues. Alfred s'appliqua particulièrement à la philosophie d'Aristote, et composa des commentaires sur les quatre livres *des Météores*, et sur ceux *des Plantes*. Il fit encore une dissertation sur le mouvement du cœur. Pitz lui attribue d'autres commentaires sur *la Consolation philosophique*, de Boëce; mais il paraît que c'est une erreur du biographe anglais, qui a confondu ces prétendus commentaires avec la traduction saxonne du même livre de Boëce, faite par le roi Alfred le Grand.—Un autre ALFRED, de Malmesbury, abbé, puis évêque, composa dans le 10e siècle un livre *de la Nature des choses* (*de Natura rerum*). D. L.

ALFRED. *Voyez* ALRED.

ALGAGIDIN. *Voyez* HAÇAN-SABBAH.

ALGARDI (ALEXANDRE), que nous nommons L'ALGARDE, sculpteur et architecte, naquit à Bologne, en 1593. Il reçut d'excellents conseils de Louis Carrache, et vécut dans une grande intimité avec l'Albane, dont les enfants lui servirent de modèle pendant quelque temps. L'Algarde les attirait chez lui par des caresses et des présents, et les modelait en terre pour ses études particulières. Pline parle de jeunes garçons, sculptés par Césiphodore, qui, dans leurs jeux, entrelaçaient leurs bras, et semblaient imprimer leurs doigts délicats plutôt dans la chair que dans le marbre. L'Algarde se proposa constamment pour modèle ce fils de Praxitèle, digne héritier de ses talents; et ses ouvrages ne furent pas inférieurs, sous quelques rapports, aux beaux morceaux antiques que nous possédons. C'est surtout dans les statues d'enfants que l'Algarde a excellé; on lui doit aussi d'avoir étendu l'art du statuaire, en ce qui concerne les figures portées en l'air dans des bas-reliefs. On voit différents ouvrages de ce sculpteur dans l'église de Santa-Maria della Vita, à Bologne. L'Algarde alla à Rome; il y travailla comme architecte et comme sculpteur; comme architecte, il fit exécuter le casin de la villa Pamphili. Cette magnifique maison de plaisance, située à l'endroit où étaient les jardins de Galba, au commencement de la voie Aurélia, est une des plus belles villa de Rome. Le casin a été orné, par l'Algarde, de statues, de bustes et de bas-reliefs antiques d'un grand prix, et qu'il a su choisir avec discernement. On doit aussi à cet artiste la façade de l'église de St-Ignace; elle est bâtie en travertin, et

soutenue par des colonnes de l'ordre corinthien et de l'ordre composite. Comme sculpteur, l'Algarde a fait, dans la même ville, pour l'église de Santa-Maria in Vallicella, la statue de *St. Philippe de Néri,* et pour l'église de St-Nicolas de Tolentin, un maître-autel qu'on regarde comme un chef-d'œuvre. Cette dernière église présente encore des statues sculptées sur les dessins de ce maître, par deux de ses élèves, Hercule Ferrata, et Dominique Guidi. Mais la plus belle composition de l'Algarde est à St-Pierre, sous l'autel de Léon le Grand. Entre deux colonnes de granit noir oriental, on voit son fameux bas-relief, représentant *St. Léon qui défend à Attila de s'approcher de Rome,* et qui lui montre St. Pierre et St. Paul, irrités contre lui. Il y a quelques années qu'un imprudent a cassé un morceau de ce bas-relief qui est posé trop bas, et à la portée des personnes qui veulent le toucher. Cette sculpture est d'une grande beauté; cependant on peut y reprendre quelques incorrections. Le pape Innocent X paya très-généreusement cette production, et créa l'Algarde chevalier. Peu de temps après, on lui commanda la statue colossale, en bronze, qui représente ce pontife assis, et qu'on voit encore au musée du Capitole; l'artiste fit cet ouvrage avec beaucoup de soin, et fut principalement animé du désir de montrer toute sa reconnaissance pour son bienfaiteur. L'Algarde mourut en 1654; il tient, parmi les sculpteurs, le rang que l'Albane tient parmi les peintres. Il n'a pas été maniéré comme le Bernin, mais il n'a pas atteint le grandiose de Jean de Bologne, et il semble, dans ses ouvrages soignés et finis, avoir particulièrement recherché le genre de réputation qu'avait dédaigné Michel-Ange. A—D.

ALGAROTTI (François), l'un des auteurs italiens du 18e siècle qui a réuni avec le plus de succès l'étude des sciences exactes à la culture des lettres et des arts. Il naquit à Venise, le 11 décembre 1712. Son père, riche négociant, eut deux autres fils et trois filles. L'un des deux fils mourut, encore enfant; l'autre, Bonomo Algarotti, a vécu honorablement, chargé, depuis la mort du père, de tous les soins de la famille, et a survécu à son frère, plus jeune que lui, dont il a été l'exécuteur testamentaire. Algarotti fit ses études d'abord à Rome, ensuite à Venise, et enfin à Bologne, sous les deux célèbres professeurs Eustache Manfredi et François Zanotti. Son heureux naturel leur inspira une affection particulière, et ils lui firent faire des progrès rapides dans les mathématiques, la géométrie, l'astronomie, la philosophie et la physique. Il se livra plus particulièrement à cette dernière science, et à l'anatomie, sous d'autres habiles maîtres. Il n'en avait pas moins ardemment étudié le latin et le grec; il avait aussi donné une attention particulière à la langue toscane, et il alla s'y perfectionner à Florence. Dès son premier voyage en France, il fut lié avec les savants les plus illustres, dont il était déjà connu par d'excellents mémoires insérés dans le Recueil de l'institut de Bologne. Il se retirait souvent à la campagne, et ce fut au mont Valérien qu'il écrivit, en 1733, son *Newtonianismo per le dame,* où il se proposa de mettre à la portée des dames et des gens du monde les découvertes et le système de Newton, comme Fontenelle y avait mis ceux de Descartes. Il n'avait alors que vingt et un ans. Ce livre, publié l'année suivante, fit beaucoup de bruit. Il a été fort mal traduit par Duperron de Castera, dont la version, mal écrite, et souvent infidèle, ne peut donner qu'une fausse idée de l'ouvrage; et c'est sur cette version seule que plusieurs critiques français en ont jugé; c'est sur la même version qu'il fut traduit en allemand, et même en anglais. Algarotti avait cultivé la poésie dès ses premières années; après d'heureux essais dans le genre lyrique, il composa plusieurs épîtres en vers libres (*sciolti*), sur différents sujets de science et de philosophie. Ces épîtres furent recueillies, avec d'autres de Frugoni et de Bettinelli, et publiées avec de prétendues lettres de Virgile, où l'on critiquait inconsidérément le Dante et Pétrarque. Cette publication fit grand bruit en Italie, révolta les admirateurs de ces deux grands poëtes, et fournit des armes à leurs détracteurs. Algarotti protesta hautement contre ces lettres, dont il ignorait l'auteur; on a su depuis qu'elles étaient de Bettinelli. Les beaux-arts servaient de délassement à son esprit avide de tout savoir. Il dessinait parfaitement, et gravait en taille-douce. Il parcourut l'Italie avec un peintre et dessinateur qu'il s'était attaché: tout ce qu'il a écrit sur les arts marque autant de connaissances que de goût. Frédéric le Grand, qui l'avait reçu à Rheinsberg, étant encore prince royal, lorsque Algarotti revenait de St-Pétersbourg, s'empressa de l'appeler auprès de lui dès qu'il fut monté sur le trône. Algarotti se rendit de Londres à Berlin. Il y resta plusieurs années, jouissant auprès du roi de la faveur la plus intime. Frédéric lui conféra le titre de comte du royaume de Prusse, pour lui, son frère et leurs descendants; il le fit ensuite son chambellan, et chevalier de l'ordre du Mérite. Il le combla de présents, d'attentions, de témoignages de confiance. Lorsqu'Algarotti eut quitté Berlin, le roi correspondit avec lui pendant vingt-cinq ans, et conserva pour lui le même intérêt jusqu'à sa mort. L'électeur de Saxe, roi de Pologne, Auguste III, le retint aussi quelque temps à sa cour, et le décora du titre de son conseiller intime de guerre. Les souverains d'Italie, entre autres le pape Benoît XIV, le duc de Savoie et l'infant, duc de Parme, lui prodiguèrent les distinctions les plus flatteuses. Partout la bonté de son caractère, la pureté de ses mœurs, l'élégance et la politesse de ses manières, et cette espèce de magnificence qui entoure un riche amateur des arts, contribuaient à ses succès, autant que la supériorité de ses talents et de ses lumières. Dans tous les pays où il voyagea, il se fit aimer des grands, des savants, des gens de lettres, des artistes et des gens du monde. Le climat d'Allemagne ayant sensiblement altéré sa santé, il retourna d'abord à Venise; il se fixa ensuite à Bologne; mais la phthisie dont il était attaqué augmentant toujours, il y succomba enfin, à Pise, le 3 mars 1764, à l'âge de 52 ans. Il vit approcher la mort avec une résignation philosophique. Il passait les matinées avec le même artiste, nommé Maurino, qui

l'avait accompagné dans ses voyages, à s'entretenir de peinture, d'architecture, et de tous les beaux-arts. L'après-dîner, il se faisait lire ses ouvrages, qu'on réimprimait alors à Livourne, et dont il revoyait et corrigeait l'édition ; le soir, on faisait chez lui de la musique, qu'il écoutait avec attention et avec plaisir : c'est ainsi qu'il s'éteignit, sans éprouver, ni les ennuis de la maladie, ni les horreurs de la mort. Il avait fait lui-même le dessin de son tombeau et son épitaphe, plutôt par une suite de son goût pour les arts et pour la poésie, que par orgueil. L'épitaphe est remarquable par une heureuse application du *non omnis moriar* d'Horace : *Hic jacet Fr. Algarottus non omnis*. Le roi de Prusse voulut qu'il lui fût élevé un monument plus magnifique dans le Campo-Santo de Pise, et que l'on joignit à l'inscription ordonnée par Algarotti, cette seconde inscription latine : *Algarotto, Ovidii æmulo, Neutoni discipulo, Fridericus rex;* à quoi les héritiers ne firent d'autre changement que de mettre *Fridericus Magnus*. Les *Œuvres d'Algarotti*, publiées d'abord à Livourne, en 1765, en 4 vol. in-8°, puis à Berlin, en 1772, 8 vol. in-8°, ont été réimprimées à Venise, en 17 vol., pareillement in-8°, de 1791 à 1794. Cette édition, complète et soignée, est ornée de vignettes, et de ce que nous appelons culs-de-lampe, dont le plus grand nombre est d'après les dessins de l'auteur. On n'en a parlé jusqu'à présent dans aucun dictionnaire historique ; c'est ce qui nous engage à donner ici l'aperçu de ce qu'elle contient. 1er volume, *Mémoires sur la vie et les ouvrages d'Algarotti ;* ses poésies ; 2°, l'exposition du système de Newton, et tout ce qui a rapport au même sujet ; 3°, écrits sur l'architecture, sur la peinture et sur l'opéra en musique ; 4°, essais divers sur les langues, sur la rime, sur plusieurs points d'histoire et de philosophie, sur Descartes, sur Horace, etc. ; 5°, écrits sur l'art militaire, sur différentes questions qu'il présente, sur quelques auteurs qui en ont traité, sur quelques faits d'armes anciens et modernes, etc. ; 6°, *Voyages en Russie*, précédés d'un *Essai sur l'histoire métallique* de cet empire : le reste du volume est rempli par le joli opuscule intitulé *le Congrès de Cythère*, par la *Vie de Pallavicini*, poëte italien, et par une plaisanterie contre les abus de l'érudition, sous ce titre : *Prospectus d'une introduction à la Néréidologie, ou à un traité sur les Néréides ;* 7°, pensées sur différents sujets de philosophie et de philologie ; 8°, Lettres sur la peinture et sur l'architecture ; 9° et 10°, Lettres sur les sciences et sur divers objets d'érudition. Les sept derniers volumes contiennent la suite inédite de cette correspondance avec des savants et des gens de lettres d'Italie, d'Angleterre et de France ; la dernière moitié du 17° est remplie par un *Essai critique*, aussi inédit, *sur le triumvirat de Crassus, de Pompée et de César*, ouvrage resté imparfait, mais où l'auteur montre beaucoup d'érudition, de saine politique, et de philosophie. Ses correspondants, dont on trouve ici les lettres, étaient, en Italie, Manfredi et Zanotti, ses premiers maîtres, Fabri de Bologne, Métastase, Frugoni, Bettinelli, le célèbre mathématicien et physicien Frisi, Mazzuchelli, Paradisi, etc. ; en Prusse, le roi Frédéric II, plusieurs princes de sa famille, l'académicien Formey, etc. ; en Angleterre, lord Chesterfield, Hervey, Hollis, Taylor, milady Montaigu ; en France, Voltaire, Maupertuis, madame du Chastelet, madame du Boccage, etc. La plupart des lettres adressées à des Français ou des Françaises, sont écrites dans leur langue. La correspondance générale de Voltaire offre un grand nombre de ses lettres à Algarotti ; on trouve ici, dans les lettres ou les réponses d'Algarotti, le complément de cette partie de la correspondance. Voltaire aimait beaucoup celui qu'il appelait, à l'exemple de Frédéric II, son cher Cygne de Padoue, *caro Cigno di Padova ;* il fit, mais inutilement, tous ses efforts, quand il le sut attaqué d'une maladie de poitrine, pour l'engager à venir à Ferney prendre le lait de ses vaches, et se mettre entre les mains de Tronchin. Quelques voyageurs ont jugé peu favorablement le caractère d'Algarotti, après l'avoir vu à la cour de Prusse ; mais, quoiqu'il fût aimé du roi, autant que celui-ci pouvait aimer, ce n'est point à la cour des rois, et surtout à celle de Frédéric, que l'on peut juger les hommes. On a aussi prononcé un peu légèrement sur la prétendue légèreté de son esprit : quoiqu'il se moquât très-librement des pédants, il ne tenait qu'à lui de l'être : beaucoup le sont avec moins de savoir ; mais c'est dans sa langue qu'il faut le lire, et non dans de plates traductions. On peut souscrire alors à ce jugement qu'en a porté le dernier éditeur italien de ses œuvres : « Universalité et choix exquis de connaissances, fécondité d'imagination, vues lumineuses, pensées délicates et brillantes, traits ingénieux et originaux, philosophie sévère, ennoblie et adoucie par les grâces, élans poétiques soutenus par les forces d'un véritable savoir ; partout de la clarté, de la précision, de la justesse et de la propriété dans l'expression, de la décence dans les images, de la douceur, de la fraîcheur, de la variété dans le coloris : telles sont, en raccourci, les qualités qui constituent le vrai caractère de ses ouvrages; aussi ont-ils justement obtenu le rare avantage d'occuper, avec un plaisir égal, les méditations sérieuses du philosophe, et les loisirs agréables de l'homme de goût. » Une partie des œuvres d'Algarotti a été traduite en français, et imprimée à Berlin, 1771, 8 vol. petit in-8°. On a imprimé à part : 1° le *Newtonianisme des dames*, trad. par Duperron de Castera, 1752, 2 vol. in 12; 2° le *Congrès de Cythère*, trad. par Duport du Tertre, 1749, in-12 ; et sous le titre d'*Assemblée de Cythère*, par mademoiselle Menon, 1748, in-12 ; 3° *Essai sur l'Opéra*, trad. par de Chastellux, 1773, in-8° ; 4° *Essai sur la Peinture*, trad. par Pingeron, 1769, in-12. G—É.

ALGAZELI (ABOU-HÂMED-MOHAMMED), philosophe arabe, né à Thous en Perse, l'an 450 de l'hégire (1058-59 de J.-C.), acheva ses études dans le collége du célèbre Iman-al-Haremeïn, et y acquit en peu de temps de vastes connaissances. Ce docteur étant mort, Algazeli se rendit auprès du vizir Nedham El-mulk, qui le combla d'honneurs et de bienfaits, et lui donna la direction du collége qu'il avait fondé à Bagdad. Algazeli, après l'avoir

dirigé pendant quatre ans, embrassa la vie monastique. Il fit le pèlerinage de la Mecque, séjourna quelque temps à Damas, à Jérusalem, à Alexandrie, puis revint dans sa patrie. Algazeli fut l'un des chefs de la secte des ascharites ou orthodoxes, ce qui le fit surnommer *Hodjjat-al-Islam*, *Zein-al-Din* (preuve de la foi, ornement de la religion). Parmi ses ouvrages, on cite : 1° *Ihya Oloum al-Din*, ou restauration des connaissances religieuses, très-célèbre en Orient ; 2° *Makassid al-Falasifa*, ou la tendance des philosophes, ouvrage dans lequel il traite de la logique, de la physique et de la métaphysique, et s'efforce de ruiner les systèmes des philosophes ; 3° *Tehafot al-Falasifa*, la destruction des philosophes, dirigé vers le même but. Ce dernier traité fut réfuté plus tard par Averroès dans son ouvrage intitulé *Destructio destructionum philosophiæ Algazeli*, et qui se trouve dans le 9e volume des Œuvres d'Aristote. S'il faut en croire le rabbin Moïse de Narbonne, à qui l'on doit une traduction hébraïque et un commentaire du *Makassid*, ce sont ses propres doctrines, et non celles des philosophes, qu'il a exposées et réfutées dans cet ouvrage. Averroès partage cette opinion : à ses yeux, les attaques d'Algazeli contre les philosophes n'étaient qu'une tactique pour gagner les orthodoxes. Léon l'Africain nous apprend que, malgré ces précautions et ces détours, l'*Ihya Oloum al-Din*, qui avait fondé sa réputation, fut condamné au feu, parce qu'il y censurait quelques points de la loi mahométane. Les manuscrits de la bibliothèque royale contiennent quelques-uns des traités d'Algazeli. D'autres, traduits en hébreu, se trouvent dans la bibliothèque du savant Rossi. J—N.

ALGER, ou ALGERUS, pieux et savant prêtre de l'Église de Liége, dans le 12e siècle, refusa, par amour de l'étude et par goût pour la retraite, les offres avantageuses de plusieurs évêques d'Allemagne, qui, sur sa grande réputation, cherchèrent à l'attirer auprès d'eux. En 1121, il alla se renfermer à Cluny, où il mourut, environ dix ans après, dans la pratique exacte de toutes les observances monastiques. Nous avons de lui : 1° un *Traité de la Miséricorde et de la Justice*, mis au jour par D. Martène, dans le 5e tome de ses *Anecdotes*. C'est un recueil de passages des livres des saints Pères, des canons et des lettres des papes, accompagné de courtes réflexions de l'auteur qui sont presque toujours justes. 2° Un *Traité du sacrement du corps et du sang de notre Seigneur*, divisé en 3 livres, publié par Érasme, en 1530, à Fribourg, inséré depuis dans la *Bibliothèque des Pères*. Il semble regarder la communion sous les deux espèces comme étant de l'essence du sacrement ; mais on le justifie d'avoir dit que le pain et le vin, une fois changés, ne sont plus sujets à corruption. 3° Un opuscule sur le libre arbitre, rendu public par D. Bernard Pez, dans le 4e tome de ses *Anecdotes*. C'est, pour le temps, un petit chef-d'œuvre de précision et de netteté sur les matières les plus difficiles de la théologie, et qui contient plus de choses que beaucoup d'in-folio scolastiques. Algérus avait composé plusieurs autres ouvrages qui ne nous sont point parvenus. On regrette surtout ses lettres, qui avaient pour objet des sujets très-importants, et son *Histoire de l'Église de Liége*. T—D.

ALGHISI GALEAZZO, architecte et géomètre du 16e siècle, né à Carpi, a publié un ouvrage sur les fortifications, en trois livres, imprimé avec un grand luxe typographique, à Venise, 1570, in-fol. Tibaldi a gravé, d'après lui, une estampe qui représente un grand palais royal, sous la date de 1566. Plusieurs auteurs ont mis à contribution les œuvres d'Alghisi, qui fut architecte du duc de Ferrare. K.

ALGHISI (THOMAS), chirurgien de Florence, né le 17 septembre 1669, étudia l'anatomie sous le célèbre Laurent Bellini, et s'appliqua particulièrement à la lithotomie. Le pape Clément XI l'eut en grande considération, à raison d'une opération de la pierre qu'il fit avec succès à l'un de ses officiers. Il mourut le 24 septembre 1713, par un accident (une arme à feu lui éclata entre les mains), regretté des savants, et n'ayant encore publié qu'un *Traité de la lithotomie*, en italien, Florence, 1707, in-4°, fig. ; Venise, 1708 ; et une lettre fort savante *de vermi usciti per la verga*, adressée à Vallisneri, des mains duquel il avait reçu le bonnet de docteur en l'université de Padoue. C. et A—N.

ALGISI, ou ALGHISI (PARIS-FRANCESCO), fameux compositeur de musique, né à Brescia, vers l'an 1666. Après avoir été organiste dans sa ville natale, il alla à Venise, où il fit représenter, en 1690, deux opéras : *l'Amor di Curzio per la patria*, et *il Trionfo della continenza*. Ce dernier surtout eut un succès si brillant, qu'il fut repris l'année suivante ; honneur fort extraordinaire en Italie. La vie austère de ce musicien lui acquit dans sa patrie la réputation d'un saint. Il mourut le 29 mars 1733. P—X.

ALGRIN ou HALGRIN (JEAN), cardinal, connu aussi sous le nom de JEAN D'ABBEVILLE, était né vers la fin du 12e siècle. Ayant reçu le grade de docteur à l'université de Paris, il y professa quelque temps la théologie. Nommé depuis prieur du monastère de St-Pierre d'Abbeville, il y fit fleurir l'étude des saintes lettres, et s'appliqua surtout à ranimer par son exemple le goût de la véritable éloquence évangélique. La réputation d'Algrin franchit bientôt les limites de sa province. Élu doyen du chapitre d'Amiens, et en 1225 archevêque de Besançon, il fut appelé dès l'année suivante à Rome par le pape Honorius III, qui se proposait de l'élever à la dignité de patriarche de Constantinople. Mais, Honorius étant mort, Grégoire IX, son successeur, jugea que les talents d'Algrin pourraient être encore plus utiles à l'Église, et le créa cardinal et évêque de Sabine. Chargé de prêcher une nouvelle croisade contre les Sarrasins, il se rendit en 1228 à la cour de Jayme, roi d'Aragon. Son éloquence eut tout le succès qu'on en attendait ; et il revint à Rome, ramenant avec lui St. Raimond de Pennafort. (*Voy.* ce nom.) Il fut renvoyé presque aussitôt vers l'empereur Frédéric II, qui s'avançait à la tête d'une armée victorieuse ; et, après avoir obtenu de ce prince la promesse solennelle de restituer tous les biens qu'il avait enlevés

à l'Église, il leva l'excommunication lancée contre lui. (*Voy.* FRÉDÉRIC.) Algrin mourut en 1237 (1), le 28 septembre, jour auquel il est fait mention de ce prélat dans les nécrologes des Églises d'Amiens et de Besançon. Il est auteur de sermons sur les évangiles et les épîtres de l'année, dont on conserve deux manuscrits à la bibliothèque royale, et d'un commentaire sur le *Cantique des cantiques*, imprimé par Badius, à Paris, en 1521, in-fol. Trithème parle de ce commentaire avec éloge. Algrin est oublié dans la continuation de l'*Histoire littéraire de France*. W—s.

ALHAZEN, astronome arabe, dont les noms sont : ABOU-ALI-AL-HAÇAN-BEN-ALHAÇAN, était natif de Bassora. Il se vanta un jour de construire dans le Nil une machine qui mettrait les habitants à l'abri des inondations, et du trop grand décroissement des eaux de ce fleuve. Ce mot fut rapporté à Hakem Bi-Amrillah, calife fathémite, qui, malgré ses extravagances, protégeait les savants et les rassemblait à sa cour. Il fit venir Alhazen, sortit à sa rencontre lorsqu'il fut près du Caire, le combla de bienfaits, lui fournit des ouvriers, et le mit en état de remplir sa parole ; mais lorsqu'Alhazen eut parcouru l'Égypte, et reconnu le cours du Nil, il vit l'impossibilité d'exécuter ce projet, qu'un orgueil irréfléchi lui avait fait concevoir, et il retourna au Caire, couvert de honte. Comme il craignait la colère de Hakem, il feignit d'être fou, et continua de jouer ce rôle jusqu'à la mort de ce prince. N'ayant aucun moyen d'existence, il employait les moments qu'il dérobait à la composition de ses ouvrages à copier des livres qu'il vendait, et il passa ainsi le reste de sa vie, se contentant de peu, et travaillant beaucoup. Il mourut au Caire, l'an 430 de l'hégire (1038 de J.-C.). Alhazen a composé un grand nombre d'ouvrages, dont Casiri nous a conservé la liste (*Bibl. arab.-hisp.*, t. 1, p. 415), et dont une partie existe, manuscrite, dans la bibliothèque Bodléienne et dans celle de Leyde. Son traité d'optique, très-connu en Europe, a été traduit et publié par Risner, sous ce titre : *Alhazen, ou Allaken opticæ Thesaurus, libri 7, primum editi. Ejusdem liber de Crepusculis et nubium Ascensionibus, cum commentariis Risnerii, Basil. episc.*, 1572, in-fol. Le traité des crépuscules avait été déjà donné, par Gérard de Crémone, en 1542. La doctrine d'Alhazen sur les crépuscules, l'atmosphère et la réfraction astronomique, est particulièrement louée par les savants, qui prétendent qu'elle a beaucoup servi à Képler. J—N.

ALHOY (LOUIS), né à Angers en 1755, professa les humanités dans divers colléges de la congrégation de l'Oratoire, à laquelle il appartenait. L'abbé Sicard ayant été proscrit au 18 fructidor (4 septembre 1797), Alhoy le remplaça dans la direction de l'institut des sourds-muets jusqu'en 1800. Il devint ensuite membre de la commission administrative des hospices de Paris, et fut nommé, en 1815, principal du collége de St-Germain-en-Laye. Après avoir été pendant plusieurs années professeur de belles-lettres au collége de Vendôme, il est mort à Paris en 1826. On a de lui : 1° *Discours sur l'éducation des sourds-muets*, Paris, 1800, in-8°. 2° *Les Hospices*, poëme, ibid., 1804, in-8°. L'auteur a su tirer le parti le plus avantageux de ce sujet difficile, qu'il se proposait de traiter dans toute son étendue. Son poëme devait avoir quatre chants, mais le premier seulement a paru. On y trouve des détails intéressants et même exprimés avec verve et facilité. *Le Moniteur* du 22 fructidor an 12 (9 septembre 1804) en a donné une analyse. 3° *Promenades poétiques dans les hospices et les hôpitaux de Paris*, ibid., 1826, in-8°. P.—RT.

(1) C'est par erreur que quelques biographes, et entre autres Fabricius (*Bibl. med. et infim. latin.*, t. 1er, au mot *Abbatis-Villa Joan. de*), placent la mort d'Algrin à l'année 1257.

ALI, ou ALY BEN ABY-THALEB, le dernier des quatre califes successeurs immédiats de Mahomet. Élevé dans la maison du prophète, dont il était le cousin, il devint son confident, et l'un de ses plus zélés sectateurs. De son côté, Mahomet le combla de bienfaits. Lorsqu'il annonça à ses proches la religion qui lui était révélée, il leur demanda qui d'entre eux serait son vizir; personne ne répondait : « C'est moi, « prophète de Dieu, dit Ali, qui veux être ton vizir; « je partagerai tes travaux ; j'arracherai les yeux de « tes ennemis ; je leur briserai les dents, et leur fen- « drai la poitrine. » De nombreux exploits réalisèrent bientôt cette promesse. Au siége de Khaibar, Abou-Bekr et Omar avaient posé deux fois l'étendard sur la brèche, et deux fois ils avaient été repoussés : « Demain, leur dit Mahomet, je confierai l'étendard « aux mains d'un brave, ami de Dieu, et de l'apôtre « qu'il aime, d'un guerrier intrépide qui ne sait « point tourner le dos à l'ennemi. » Le lendemain, l'étendard fut confié à Ali, qui monta aussitôt sur la brèche où il le planta. Il étendit à ses pieds l'illustre Marhab, poursuivit les Juifs, et entra avec eux dans le château, dont il se rendit maître. Mahomet, sur le point de marcher vers la Syrie, confia le gouvernement à Ali, qui ne tarda pas à gémir de rester inactif, tandis que les autres musulmans moissonneraient de nouveaux lauriers : « Quoi ! lui dit le « prophète, refuseriez-vous de remplir auprès de « moi la place qu'occupait Aaron auprès de Moïse? » Ali se tut et obéit. Au retour de l'expédition de Syrie, il fut chargé de prêcher aux habitants du Yémen la doctrine du Coran. Le bruit de ses exploits l'avait déjà devancé, et il conquit en peu de temps, soit par les armes, soit par la persuasion, cette belle partie de l'Arabie. Tous ces services déterminèrent Mahomet à lui donner sa fille bien-aimée, et semblaient devoir lui assurer le califat à la mort du prophète; mais sa jeunesse, la haine de Aïchah (*voy.* ce nom), et les intrigues de ses ennemis, l'éloignèrent du trône, jusqu'en 656, époque à laquelle il succéda à Otsman, dont on croit qu'il avait dirigé les meurtriers. A peine en possession d'une autorité mal affermie, il priva Moawyah et ses alliés des gouvernements qu'ils avaient ; il refusa même à Zobeïr et à Thalhah, deux principaux Arabes de son parti, les gouvernements de Bassora et de Koufah qu'ils lui

demandaient. Cette conduite impolitique fut la source des guerres qu'il eut à soutenir, et causa la ruine de sa maison. Moawyah, n'ayant plus rien à ménager, leva l'étendard de la révolte, se fit reconnaître émir à Damas, et soumit la Syrie. Zobeir et Thalhah, irrités, se retirèrent à la Mecque, et unirent leur ressentiment à la haine d'Aïchah. Cette ville devint le centre d'une faction où était admis tout ennemi d'Ali, et qui prenait tous les jours de nouveaux accroissements. Déjà Zobéir, Thalhah et la vindicative Aïchah s'étaient emparés de Bassora, qui devint le point de leurs communications avec les rebelles de Syrie ; Ali marcha contre eux à la tête de 30,000 hommes. La bataille fut sanglante. Zobeir et Thalhah ayant été tués, la victoire se déclara pour Ali, et Aïchah tomba en son pouvoir : il eut pour elle beaucoup d'égards, et la fit reconduire à la Mecque. Cette célèbre bataille, où périrent 17,000 Arabes, se donna en djumady 2[e] de l'an 36 de l'hegire (4 novembre 656 de J.-C.). Elle est appelée, ou la bataille de Kharybah, du lieu où elle se livra, ou la bataille du chameau, parce qu'Aïchah en montait un. Ali se contenta de réprimander les habitants de Bassora sur leur manque de fidélité au calife, et se rendit à Koufah, dont il fit le siége de sa monarchie. Moawyah, loin d'être abattu par la défaite de ses alliés, n'en mit que plus d'activité à fortifier son parti. Il excitait le peuple à la revolte, par la vue des vêtements ensanglantés d'Otsman ; et, secondé par le célèbre Amrou-Ben-el-Ass (*voy.* ce nom), il réunit un parti nombreux. Ali chercha d'abord à employer les moyens de conciliation ; mais, n'ayant obtenu aucun succès, il marcha contre lui à la tête de 80,000 hommes. Les révoltés n'étaient pas aussi nombreux. Pendant près de onze mois que les armées restèrent en présence, il se livra quatre-vingt-dix combats, dans lesquels Moawyah perdit 45,000 hommes et Ali 25,000. Enfin, ce dernier, lassé du carnage, et peut-être poussé par les insinuations secrètes de son ennemi, lui proposa un combat singulier, prenant Dieu pour arbitre de leur différend. Moawyah refusa ; mais l'astucieux Amrou lui suggéra un stratagème qui le délivra d'Ali. Le Coran ordonne, en cas de contestation, de choisir deux arbitres qui la jugent. Amrou fit attacher ce passage du livre sacré aux piques de ses soldats, qui s'écrièrent : « Voici « le livre qui doit terminer nos différends. » Les soldats d'Ali, pénétrés de respect pour le Coran, et séduits par la demande juste en apparence de leurs ennemis, acceptèrent la proposition, et nommèrent pour arbitre Abou-Mouça al-Achary, homme probe, mais simple. Les troupes de Moawyah désignèrent Amrou, et, après cette élection, Ali et Moawyah se retirent, l'un à Koufah, l'autre à Damas, pour y attendre leur sort. Amrou, le plus rusé de ces deux arbitres, vint à bout de persuader à Abou-Mouça que le moyen de faire revivre la paix était de déposer les deux califes. Le jour pris pour cette cérémonie, les troupes s'assemblèrent, et Amrou, accompagné de son collègue, monta à la tribune ; mais, affectant une profonde vénération pour lui, il le força à s'expliquer le premier. Alors le credule Abou-Mouça prononça la déposition d'Ali. Amrou confirme cette déposition ; mais, au lieu de prononcer celle de Moawyah, il le proclame calife. Cette perfidie fut très-funeste au pouvoir d'Ali, et il perdit dès lors beaucoup dans l'esprit des musulmans. Une secte puissante, celle des Karidjy, s'éleva contre lui : cette secte, dont l'opinion était que tout péché dispense les sujets d'obéir au souverain qui s'en est rendu coupable, accusait Ali d'avoir abandonné aux hommes le jugement d'un différend sur lequel Dieu seul devait prononcer ; et, d'après cela, elle refusait de lui obéir. Ali, forcé de combattre ces rebelles, fit planter un étendard hors de son camp, et promit le pardon à quiconque viendrait se ranger sous ce signe de paix. Ce moyen lui réussit : une partie des séditieux se dissipa, l'autre fut mise en fuite. Peu de temps après, trois de ces sectaires fanatiques résolurent d'assassiner, le même jour, Ali, Moawyah et Amrou. Ces deux derniers échappèrent à leur fureur ; mais Ali reçut un coup de sabre sur le crâne, au moment où il appelait le peuple à la prière dans la mosquée de Koufah, le 17 de ramadhan 40 de l'hégire (21 janvier 661 de J.-C.). Transporté chez lui, il assembla ses enfants et ses amis, et leur dit : « Si « je reviens en santé et que l'attentat d'Abdel-Rah-« man, mon assassin, n'abrège ma vie que de quel-« ques jours, je lui pardonne ; mais, si je meurs, « qu'il périsse à l'instant, afin que nous comparais-« sions ensemble devant le maître de l'univers. » Peu de temps après, il rendit le dernier soupir, et son meurtrier expira dans les plus cruels supplices. Ainsi mourut, à l'âge de 63 ans, et au bout de 4 ans 9 mois de règne, un des plus célèbres héros de l'islamisme. Son corps fut enseveli secrètement par ses fils, près de Koufah. Ce ne fut que sous le règne des Abbassides qu'on découvrit son tombeau. Adhad-Eddaulah, le bouïde, lui fit construire un superbe monument, qui est visité par tous les pieux chyïtes. Il fut honoré, de son vivant et après sa mort, de plusieurs surnoms pompeux. Celui de *Morthady*, c'est-à-dire *agréable à Dieu*, a été corrompu par les écrivains occidentaux en celui de *Mortus*. Reiske l'a comparé à Auguste pour le savoir, à Trajan pour la clémence, à Marc-Aurèle pour la philosophie et la piété, et à Pompée pour la valeur et la fin tragique. Sans adopter ces rapprochements, plus ingénieux qu'exacts, l'historien impartial est forcé de reconnaître dans ce zélé propagateur de l'islamisme un prince brave, généreux et digne d'une autre fin. Quoique ses droits au califat fussent incontestables, il n'employa jamais la force pour les faire valoir, et se soumit à la puissance, comme un simple musulman. Élevé au trône par le vœu de ses concitoyens, il montra peu de talents politiques, parce que l'art de feindre ne pouvait s'allier avec sa franchise. « Souviens-toi, écrivait-il à Moawyah, que j'ai im-« molé plusieurs des tiens, et que tu trouveras en « moi un ennemi redoutable, mais franc et mépri-« sant la trahison. » Il avait pour ses soldats la tendresse d'un père, et ne les conduisait au combat que lorsqu'il avait épuisé tous les moyens propres à ramener les rebelles à leur devoir. Son esprit était

cultivé par l'étude, et il a laissé plusieurs recueils de sentences, de proverbes et de poésies. Golius et Letté ont publié des fragments de ces sentences; le premier à Leyde en 1629, et le second en 1748, à la suite du poëme de Ben-Zobaïr. Vattier a traduit en français, et fait imprimer à Paris en 1660, celles qui ont été publiées par Golius. Ockley a donné, dans la troisième édition de son *Histoire des Sarrasins*, une version anglaise de 169 sentences d'Ali. Wasmuth observe, dans la préface de sa Grammaire arabe, que Tocherning a publié une centurie de ses proverbes. Quant aux poésies, Guadagnoli est le premier qui les ait publiées, avec une traduction latine, à Rome, en 1642. Kuypers en a donné une nouvelle édition plus correcte, Leyde, 1745, in-8°. Ce recueil contient six petits poëmes, dont le premier avait été donné par Golius, à la suite de la Grammaire d'Erpenius, Leyde, 1656; et les second, troisième et quatrième, par Agapito, à la suite de sa Grammaire arabe, Rome, 1687. Ali, tant que Fathimah vécut, n'eut pas d'autre femme : elle lui donna trois fils, Haçan, Hoceïn et Mohaçan, morts en bas âge. Il contracta, après sa mort, plusieurs mariages, dont il eut douze autres fils et dix-huit filles. Sa postérité, multipliée à l'infini, s'est répandue dans tout l'Orient. Le titre vrai ou supposé d'*Alide*, ou descendant d'Ali, a consacré le règne des Almohades d'Afrique et d'Espagne, des Fathimites d'Égypte, des Ismaéliens, des princes de l'Yémen, des chérifs de la Mecque, et d'une foule d'imposteurs, dont la puissance passagère ne s'est établie que par le meurtre et les guerres civiles. La morale douce et facile d'Ali, ses vertus, et peut-être ses malheurs, lui avaient gagné l'estime et l'amour d'un grand nombre de musulmans, qui embrassèrent sa cause avec chaleur. Ils ne virent, dans l'élévation des trois premiers califes, que l'usurpation d'un pouvoir qui appartenait au gendre du prophète. Les *sunnytes* (orthodoxes), ou partisans des trois premiers califes, ne les regardèrent, au contraire, que comme des séditieux, des hétérodoxes, qualifications exprimées par le nom de *chyïtes* qu'ils leur donnent. Les deux partis en vinrent aux mains, et Bagdad vit plusieurs fois ses rues teintes du sang des croyants. Cette distinction de sunnytes et de chyïtes existe encore; les Turcs sont sunnytes, les Persans sont chyïtes, et c'est une des principales causes de la haine entre ces deux nations. Ainsi, les Persans, comme tous ceux de leur secte, maudissent la mémoire des trois premiers califes, et ne reconnaissent de succession légitime au califat que dans la maison d'Ali. Ils donnent le titre d'*imam* aux princes de cette maison. Ces princes sont au nombre de douze, Ali en est le premier, et Mehdy le dernier. (*Voy.* ce nom et celui de HAÇAN, qui succéda à Ali son père.) J—N.

ALI, roi de Maroc, troisième monarque almoravide, fils de Yusef, ou Joseph, lui succéda en 1110. Moins guerrier que son père, il négligea ses conquêtes en Espagne, et ne s'occupa, au commencement de son règne, qu'à faire bâtir de somptueux édifices, entre autres la grande mosquée de Maroc. Déterminé enfin par les pressantes sollicitations des musulmans d'Espagne, il vint à leur secours en 1115, mais ne fit rien de mémorable dans plusieurs campagnes consécutives, et dont la dernière fut très malheureuse; il perdit le sceptre et la vie, dans une grande bataille contre Alphonse d'Aragon, en 1115. Ali aimait les sciences et les lettres. C'est lui qui fit former, par une société de savants arabes, le recueil des ouvrages d'Avicenne, tel que nous l'avons. B—P.

ALI-BEN-AL-ABBAS-AL-MADJOUCY, célèbre médecin, était d'origine persane, et mage de religion. Il est auteur de l'ouvrage connu sous le nom d'*Al-kamel* (traité complet de médecine), et d'*Al-Malcky* (le Livre royal). Ali le dédia à Adhad-Eddaulah, prince bouïde. Ce traité a été traduit en latin, publié à Venise en 1492, in-fol., et réimprimé à Lyon en 1523, in-4°. J—N.

ALI-BEY, chef de mamelucks, naquit vers 1728, dans le pays des Abazes, ou Abares, voisin du Caucase, et pépinière des soldats et des beys qui tiennent l'Égypte sous le joug. Ali-Bey fut amené au Caire, comme esclave, à l'âge de douze ou treize ans, et vendu à Ibrahim-Kiaya, ou chef vétéran de janissaires, qui parvint, en 1746, à s'emparer de l'autorité, et à soustraire cette province à l'obéissance de la Porte ottomane. Élevé près de lui dans tous les exercices qui assimilent les mamelucks aux jeunes nobles des temps de la chevalerie, Ali-Bey s'y livra avec tant de pétulance et d'ardeur, qu'il reçut le surnom de *Djendali* (le fou). Affranchi à vingt ans, il se maria, et acquit le privilége de laisser croître sa barbe. Bientôt il fut mis au rang des vingt-quatre beys qui gouvernaient l'Égypte. La mort de son protecteur, Ibrahim, en 1757, lui fit ensuite concevoir les plus hardis desseins. Il succomba d'abord sous les efforts d'une faction opposée, et fut exilé dans le Saïd, ou haute Égypte. Il y demeura deux ans, et employa ce temps à mûrir ses projets. En 1766, il les mit à exécution. Son adresse, ses intrigues, le portèrent au rang de chef suprême ; il tua quatre beys, ses ennemis, chassa le pacha, simulacre de l'autorité légitime, refusa le tribut, et fit battre monnaie en son propre nom. La Porte, occupée de la guerre contre les Russes, fut obligée de temporiser, et Ali-Bey en profita pour reprendre un port du Saïd, dont un chef arabe s'était emparé. Il fit même sortir de Suez une flotte qui prit possession de Djedda, port de la Mecque, tandis qu'un corps de cavalerie, commandé par son favori et son fils adoptif, Mohammed-Bey, occupait et pillait la Mecque même. Un jeune marchand vénitien avait suggéré à Ali le projet de faire reprendre au commerce de l'Inde la route de la Méditerranée et de la mer Rouge. En 1770, il fit alliance avec le fameux cheik Daher, révolté contre la Porte, en Syrie, et projeta la conquête de toute cette province, ainsi que de la Palestine. Il envoya d'abord un corps de mamelucks s'assurer de Gaza, et fit marcher, sous les ordres de Mohammed, la plus forte armée qu'il pût lever. Ce général, s'étant joint dans Acre aux troupes de Daher, marcha sur Damas. Il livra bataille,

le 6 juin 1771, aux forces réunies des pachas turcs, et remporta la victoire. Damas se rendit, et le château venait de capituler, lorsque Mohammed retourna tout à coup en Égypte. Il s'était laissé gagner par le pacha de Damas. Ali-Bey, déçu dans son espoir, songea cependant à renouveler cette expédition; mais ses efforts furent sans succès. Il voulut en vain se saisir de Mohammed, qui s'enfuit dans le Saïd, d'où il revint bientôt avec un fort parti. Ali-Bey, défait dans une escarmouche, aux portes du Caire, s'enfuit vers son ancien allié, le cheik Daher. Ayant réuni ses forces à celles de ce chef, il alla faire lever le siége de Sidon, alors investie par le général turc, Osman; et, dans une bataille qui eut lieu en juin 1772, les deux alliés défirent complétement l'armée turque, quoiqu'elle fût trois fois plus nombreuse que la leur. Ils prirent ensuite Jaffa, après un siége de huit mois. Ali-Bey nourrissait toujours l'espérance de dominer de nouveau, et de se venger. Les instances pressantes que ses amis du Caire lui faisaient de reparaître; l'indignation publique, excitée par l'ingratitude de son esclave; l'impatience où il était lui-même de cesser de vivre exilé et proscrit, le portèrent à marcher sur le Caire avec ses mamelucks, restés fidèles, et 1500 Jaffadiens, commandés par un fils de Daher. Mais le malheureux Ali-Bey courait à sa perte, et tombait dans un piége : il était attendu, dans le désert qui sépare Gaza de l'Égypte, par un corps de 1000 cavaliers d'élite. Mourad-Bey avait juré à Mohammed de lui livrer Ali-Bey; et c'était à cette condition que Mohammed avait donné d'avance la femme d'Ali à ce jeune et fougueux Mourad. Il fondit avec sa troupe sur le bey, qui ne s'attendait pas à être attaqué : Mourad le rencontra dans la mêlée, le blessa d'un coup de sabre à la tête, le prit, et le conduisit à Mohammed. Celui-ci reçut son ancien maître avec toutes les marques du respect, se disant son esclave, baisant la poussière de ses pieds, *parce qu'il avait mangé son pain et son sel*; mais, le troisième jour, Ali-Bey mourut de poison, ou des suites de sa blessure. Ainsi périt ce mameluck fameux, qui fixa quelque temps les yeux de l'Europe, sans avoir eu ni conduite, ni moyens. Ce fut une grande idée dans Ali-Bey, souverain de l'Égypte, que d'essayer de faire de Djedda l'entrepôt du commerce de l'Inde, de faire abandonner la voie du cap de Bonne-Espérance, et de rappeler le commerce européen à l'ancienne route de la mer Rouge et de la Méditerranée; mais, avant les richesses, il avait à introduire les lois dans l'Égypte; il devait assurer le nécessaire aux Égyptiens, avant de leur promettre le superflu. Aussi les peuples ont-ils beaucoup moins rendu justice à quelques grandes pensées qui n'ont pas eu d'exécution, qu'ils n'ont détesté les impôts, les vexations, les folles dépenses, et les prodigalités déréglées de l'ambitieux Ali-Bey. C'est parce que l'expédition de Djedda lui avait coûté 26 millions de France, et que la poignée de son candjiar était estimée 225,000 francs, que la famine désolait le Caire en 1770 et 1771. Aussi le mameluck Ali-Bey, moins juste, moins grand qu'ambitieux et vain, ne fut pas un maître plus regretté des Égyptiens, que ceux qui l'avaient précédé ou que ceux qui le suivirent. S—Y.

ALI-BEY, ou ALI-BEIGH, premier drogman du sultan Mahomet IV, naquit à Léopold, en Pologne, et fut baptisé, au commencement du 17e siècle, sous le nom de BOBROWSKI. Enlevé très-jeune par les Tatars, il fut vendu aux Turcs, qui l'élevèrent dans le sérail jusqu'à l'âge de vingt ans. Il accompagna alors un seigneur turc, qui se rendait en Égypte, fut mis par lui en liberté, et revint à Constantinople, où il fut nommé interprète du Grand Seigneur. Il se voua dès lors à l'étude des langues. On prétend qu'il en apprit dix-sept, et qu'il connaissait surtout à fond le français, l'anglais et l'allemand. Forcé de professer la religion des musulmans, il resta toujours dévoué aux chrétiens, et il avait même pris la résolution de retourner au christianisme. Il voulait, pour cet effet, passer en Angleterre, où il avait des relations : mais la mort l'empêcha d'exécuter son projet; il mourut à Constantinople, en 1675. On a d'Ali-Bey des mémoires en latin, *sur la liturgie des Turcs, sur les pèlerinages à la Mecque*, etc., rédigés à la demande de Thomas Smith, et publiés par Thomas Hyde, dans son édition de *Péristol*, Oxford, 1691, avec des notes; une grammaire turque, un dictionnaire turc, une traduction, en turc, du Catéchisme anglais, une traduction de la Bible, dans la même langue, restée manuscrite, et déposée à la bibliothèque de Leyde. Ses *Dialogi Turcici*, et sa traduction, en turc, du *Janua linguarum* de Commenius, furent envoyés manuscrits à la bibliothèque royale de Paris. On croit qu'Ali-Bey fournit des mémoires à Ricaut pour son *État de l'empire ottoman*, et qu'il fut le principal auteur de la traduction en langue turque du traité de Grotius, *de Veritate religionis christianæ*. C—AU.

ALI, surnommé COUMOURGI, parce qu'il était fils d'un vendeur de charbon. L'empereur Achmet II l'ayant rencontré, encore enfant, dans un bois près d'Andrinople, fut frappé de sa beauté, et le fit conduire dans le sérail. Il était devenu sélictar aga, lorsque la faveur d'Achmet III vint mettre le comble à sa fortune. Coumourgi élevait et déposait presque à son gré les grands vizirs, avant que l'âge permît qu'il le devînt lui-même. Élevé, en 1714, à cette dignité, Charles XII eut en lui l'ennemi le plus nuisible à ses intrigues et à ses intérêts : Ali refusa constamment de servir le roi de Suède, et le força, par son obstination, à quitter le territoire ottoman. Ce fut lui qui décida, en 1715, la guerre contre les Vénitiens, dont le résultat, pour leur république, fut la perte de la Morée. Cette infraction au traité de Carlowitz amena la guerre de 1716, entre la Porte et l'empire d'Allemagne. Coumourgi, fier de commander 150,000 hommes, et croyant que son bonheur suppléerait à son inexpérience, entra dans la Hongrie pour y combattre le prince Eugène. « Je deviendrai un plus grand général que lui, et « à ses dépens, » disait le présomptueux grand vizir. Les deux armées se rencontrèrent à Peterwa-

radin ; les Ottomans furent complétement battus, et Ali-Coumourgi expira deux jours après cette défaite, de la suite des blessures qu'il avait reçues en cherchant à rallier les fuyards. S—Y.

ALI-EFFENDI, né à Philippopolis, en Bulgarie, florissait sous le règne du sultan Selim Ier, et publia une bonne *Histoire des quatre sultans Mahomet II, Bajazet II, Sélim et Soliman*. On remarque dans cet ouvrage, devenu très-rare, un grand amour de la vérité, beaucoup d'éloignement pour la flatterie, et surtout une modération envers les chrétiens, peu commune aux historiens de sa nation. Ali-Effendi fut secrétaire de la trésorerie sous le defterdar Fuher-Pacha. S—Y.

ALI-PACHA, capitan-pacha sous le règne du sultan Sélim II, commandait la flotte ottomane dans l'expédition de l'île de Chypre, l'an 978 de l'hégire (1570 de J.-C.), et tint la mer pendant que le grand vizir Mustapha assiégeait les Vénitiens dans Nicosie, et ensuite dans Famagouste. L'année suivante ayant amené la chute de cette dernière place, et la réduction de l'île entière, Ali-Pacha pourvut à la sûreté de sa nouvelle conquête, et alla ravager ensuite les îles de Candie, de Zante et de Céphalonie, appartenant alors aux Vénitiens ; il s'empara aussi de Dulcigno, d'Antivari et de Budoa, en Dalmatie ; mais il échoua devant Cattaro. Cependant Sélim, ayant eu avis de la ligue formée entre les princes chrétiens contre les Turcs, ordonna à son amiral de porter la guerre chez les confédérés. Ali-Pacha remit en mer avec une flotte de deux cent quatre-vingts galères, et ravagea les côtes de Dalmatie, d'Istrie et celles d'Italie avec tant de fureur, que les Vénitiens tremblèrent pour leur capitale. Ali quitta enfin la mer Adriatique et fit voile pour le golfe de Lépante. Là il apprend que la flotte chrétienne, armée par les Vénitiens, les Espagnols et les princes d'Italie, s'avançait sous le commandement de don Juan d'Autriche. Il assemble aussitôt un conseil de guerre pour délibérer s'il faut accepter ou refuser la bataille. Tous ses lieutenants soutinrent qu'il n'y avait aucune nécessité d'en venir à une action décisive ; mais l'ardent amiral fut d'avis de combattre sans délai. Il sortit du golfe avec toute sa flotte, rencontra les galères chrétiennes entre Lépante et Patras. Là fut livrée, le 7 octobre 1571, la bataille la plus mémorable dont ces mers eussent été le théâtre depuis la journée d'Actium. Ali-Pacha soutint avec intrépidité un combat inégal ; pendant quelques heures il retint la victoire en suspens, et, ayant aperçu la galère amirale des chrétiens, il fondit sur elle avec tant d'impétuosité, que les proues de l'une et de l'autre se brisèrent et tombèrent dans la mer. Ce combat entre les deux amiraux fut terrible ; enfin la galère d'Ali fut emportée à l'abordage, le pacha fut tué, et sa tête exposée au bout d'une pique, comme un signal de la victoire. Ce spectacle et les cris de joie qui s'élevèrent dans toute la flotte chrétienne firent perdre courage au reste des galères turques ; la plupart furent prises ou coulées à fond, ou brûlées. S—Y.

ALI (KHODJA) fut proclamé dey d'Alger par les soldats, après l'assassinat d'Achmet-Pacha, en novembre 1808. (*Voy.* ACHMET.) Il avait été, pendant plusieurs années, desservant d'une mosquée, ce qui n'explique guère son élévation soudaine à la suite d'une révolution opérée par des militaires. Du reste, cette révolution ne fut suivie d'aucun des désordres que produisent de tels changements dans un gouvernement despotique : elle avait commencé à dix heures du matin, et à midi les consuls des puissances étrangères se présentaient déjà au palais pour rendre leurs devoirs au nouveau dey. Ali ne jouit que quelques jours de sa nouvelle dignité, et il paya de sa tête la faveur passagère qui l'avait porté au pouvoir. Il avait choisi pour ministres des hommes obscurs et ignorants qui s'étaient empressés de partager les dépouilles des ministres congédiés, au lieu de les déposer au trésor public, selon l'usage. Z.

ALI, nabab d'Aoude et vizir de l'empereur mogol Schah-Alem, naquit en 1781 et devint le fils adoptif de Assef-Eddaulah, nabab d'Aoude. Assef n'avait pas d'enfants légitimes, et l'on doute qu'il en eût de naturels. Il avait l'habitude, lorsqu'il rencontrait une femme enceinte dont l'extérieur lui plaisait, de l'inviter à venir faire ses couches dans son palais. C'est ce qui arriva à la mère du vizir Ali, qui était d'une condition obscure. La gentillesse d'Ali lui gagna si bien l'affection du vieux nabab, qu'il adopta cet enfant, et qu'il lui fit donner une éducation digne d'un prince destiné au trône. Ali fut marié à treize ans. Pour se former une idée de la splendeur dont fut entourée sa jeunesse, il faudrait lire le récit de ses noces fait par Forbes dans ses *Mémoires*. Lorsqu'Ali fut reconnu par Assef-Eddaulah comme son successeur au trône, la famille du vieux nabab manifesta une grande opposition. Cependant, à la mort de ce dernier, en 1797, Ali fut soutenu par le gouvernement anglais et placé sur le trône. D'après la loi de Mahomet, un enfant adoptif a droit à tous les priviléges d'un enfant légitime. Mais peu après être monté sur le trône, le nabab montra un caractère actif, turbulent, et rompit son traité avec le gouvernement anglais. En conséquence il fut déposé par lord Teignmouth, le 21 janvier 1798, et remplacé par Saadet-Ali, frère du vieux nabab. On lui assigna une pension de deux lacks de roupies ; mais on jugea nécessaire de le faire demeurer près de la présidence, pour qu'il fût sous l'œil du gouvernement. Il vint à Bénarès, où Cherry, résident de la compagnie, avait été envoyé afin de prendre les mesures convenables. Ce résident l'ayant engagé à déjeuner, il se présenta avec une suite nombreuse et armée. On avait recommandé à Cherry de se tenir sur ses gardes, mais il dédaigna ce soin. Le prince se plaignit beaucoup de la manière dont la compagnie se conduisait avec lui ; puis, à un signe qu'il fit, plusieurs de ses domestiques se jetèrent sur Cherry, qu'ils massacrèrent, ainsi que Graham, dont il était accompagné. Ils coururent de là chez un autre Européen, M. Davis, dans l'intention de le massacrer aussi ; mais celui-ci avait été prévenu et put se défendre jusqu'à ce que

les troupes de la compagnie arrivassent à son secours. Cependant un autre Européen fut tué par ces furieux. Ali se sauva sur le territoire du rajah de Berar, chef puissant et indépendant, qui ne le rendit qu'à la condition expresse que sa vie serait épargnée. Le gouvernement anglais se crut obligé d'accéder à cette condition, et, en conséquence, Ali fut livré, conduit à Calcutta, et enfermé au fort William, dans une cage de fer, où il eut en effet la vie sauve, puisqu'il ne mourut qu'en mai 1817, après un emprisonnement de plus de dix-sept ans! Il en avait alors 36. Z.

ALI-PACHA (Tépéleninli), vizir de Janina, surnommé Arslan ou le lion, a fixé dans ces derniers temps l'attention de l'Europe. Soit qu'on le considère dans son élévation ou dans sa chute, il doit figurer dans l'histoire comme un personnage du premier ordre, et en même temps comme un des tyrans les plus cruels qui aient tourmenté l'espèce humaine. On saisirait mal les traits de son caractère si on le jugeait indépendamment du pays qui l'a vu naître, des circonstances où il a vécu, du gouvernement auquel il a dû son élévation, et des mœurs grossières et féroces des peuplades qu'il était appelé à commander. Ali naquit vers l'an 1741, à Tépéleni, ville moderne, située à vingt lieues au nord de Janina. Sa famille, que l'on distinguait par le surnom d'*Hissas*, faisait partie de la tribu des Toskides, qui se disent anciens musulmans. Il se donnait une origine asiatique, assurant que ses ancêtres avaient passé de la Natolie en Épire avec les hordes de Bajazet. Quoi qu'il en soit, ils embrassèrent la profession lucrative de clephtes, sorte de brigands avoués et publics, qui les rendit bientôt assez puissants pour envahir le domaine de Tépéleni. C'était une espèce de fief placé originairement sous la suzeraineté du pacha de Bérat, et qui fut transmis à l'aïeul d'Ali, nommé Moukhtar, chef de bande mort en 1716, au siége de Corfou, où il commandait, en sa qualité de pacha à deux queues, une des divisions de l'armée turque. Le plus jeune de ses fils, Véli-Bey, devenu premier aga de Tépéleni, sa ville natale, épousa la fille du bey de Konitza, et s'allia par cette union aux premières familles du pays. Il n'en fut pas moins frustré d'une partie de ses domaines par suite de ses démêlés soit avec ses frères, soit avec les beys et les agas voisins. A sa mort, Ali son fils, qui fait le sujet de cet article, et qui avait à peine treize ans, eût été entièrement dépouillé, si sa mère Khamco, douée de beaucoup de capacité et d'une grande force d'âme, n'eût elle-même administré son héritage. Tout entière au bonheur de son fils qu'elle chérissait tendrement, cette femme n'eut plus d'autre pensée : aussi, quelles que fussent la turbulence et la vivacité du jeune Ali, il se montra toujours envers sa mère fort reconnaissant et fort soumis. « Je dois tout à ma mère, a-t-il « dit plus tard, car mon père en mourant ne m'a- « vait laissé qu'un *trou* et quelques champs. Mon « imagination, enflammée par les conseils de celle « qui m'a donné deux fois la vie, puisqu'elle m'a fait « homme et vizir, me révéla le secret de ma des- « tinée. Dès lors je ne rêvai plus que puissance, « trésors, palais, enfin ce que le temps a réalisé et « me promet encore ; car le point où je suis arrivé « n'est pas le terme de mes espérances.... » Comme l'Albanie, qui est l'ancienne Épire, pays âpre et rude, était divisée par des associations anarchiques, où de grands feudataires balançaient l'autorité des pachas envoyés par la Porte, le jeune Ali, sous la tutelle de sa mère, qui s'élevait au-dessus des faiblesses de son sexe, s'accoutuma de bonne heure à tous les exercices d'un palikan ou guerrier albanais, faisant des courses et du butin dans les terres des ennemis de sa famille. Il eut bientôt à soutenir tous les efforts des habitants de Kardiki, ses ennemis les plus acharnés, qui le dépouillèrent et le chassèrent du toit paternel. Sa mère et sa sœur Khaïnitza, conduites prisonnières à Kardiki, y subirent les plus indignes traitements. Ainsi élevé à l'école du malheur, Ali, errant et fugitif, était réduit aux dernières extrémités, lorsque tout à coup la fortune lui sourit : il découvrit un trésor dans une vieille masure, et pour lui tout changea de face. Aussitôt il leva 2,000 hommes et rentra triomphant à Tépéleni. Sa mère et sa sœur, délivrées par la fuite des outrages des Kardikiotes, excitèrent la soif de la vengeance dans le sein d'Ali, déjà trop porté par sa nature à chercher dans le sang la réparation d'une offense. Il avait alors vingt-cinq ans, et la fortune ouvrait un brillant avenir à son active ambition. Remarquable par sa chevelure blonde, par ses yeux bleus remplis de feu et d'esprit, et aussi par son éloquence naturelle, il prit un rang distingué parmi les beys du pays, et mérita le cœur et la main de la fille du sandjak de Delvino. Levant de nouvelles troupes, il tenta de recouvrer les armes à la main tous les domaines de son père ; mais il n'avait pas encore subi toutes les épreuves de l'adversité. Les beys ses ennemis taillèrent en pièces sa petite troupe. Toutefois la fermeté d'Ali déconcerta tellement leurs projets qu'il finit par obtenir paix et sécurité dans ses possessions. Ainsi réconcilié avec ses voisins, il se rend maître absolu de sa ville natale, grossit le nombre de ses adhérents, s'érige en chef de bande, et pousse à la fois ses excursions dans l'Épire, la Macédoine et la Thessalie, échappant à tous les dangers à force d'intelligence et d'adresse. Deux fois on le fit prisonnier, et deux fois son étoile l'emporta. Déjà fameux, mais sans titre ni emploi public, Ali projeta de s'élever sur les ruines de Sélim-Bey, sandjak de Delvino, alors en disgrâce auprès du sultan ; il obtint sa confiance sous le masque de l'amitié, l'épia, le tua en présence même de ses gardes, et tenant à la main un firman déployé : « J'ai tué le traître, cria-t-il d'une voix menaçante ; je « l'ai tué par ordre de notre glorieux padischah ; voici « son commandement impérial ! » En récompense il fut nommé lieutenant du pacha de Roumélie, emploi secondaire qui satisfit peu son ambition, mais dans l'exercice duquel il sut augmenter son crédit et ses richesses. Sa réputation militaire était dès lors si bien établie qu'en 1787 on lui confia un commandement important, sous les ordres du grand vizir Yousouf, dans la guerre entre la Turquie et les deux cours impé-

riales. La Porte, à la suite des services qu'il avait rendus dans cette campagne, lui conféra le pachalik de Tricala, en Thessalie, avec la charge de *dervendgi-pacha* (grand prévôt des routes) dans toute la Roumélie. Se trouvant ainsi chargé de veiller à la sûreté de la route de Constantinople à Janina, il saisit cette occasion pour tenir ouvertement un corps de troupes à sa solde, et le porta à 3 ou 4,000 hommes, presque tous Arnautes. Ce fut alors qu'il déploya toute son activité et son ardeur; mais déjà l'on voyait que ce n'étaient pas seulement les brigands qu'il menaçait, et la Porte s'aperçut qu'elle aurait à redouter son ambition. Affermi dans son gouvernement, et voyant grossir ses trésors, il forma le projet de marchander le pachalik de Janina, qui, en le plaçant sur la frontière de l'Épire, le mettrait à portée de régner en maître sur les Albanais. Des dissensions sanglantes y avaient lieu entre des chefs rivaux. Ali, jugeant le moment favorable, lève des troupes, bat les beys consternés, qui dans le danger commun avaient réuni leurs forces; il les contraint de se réfugier dans la ville, et vient camper sous ses murs avec une armée victorieuse. Là, il emploie les dons et les promesses pour décider un grand nombre de ses partisans à députer à Constantinople, afin de demander pour lui le pachalik de Janina. La Porte lui renvoie ses députés, avec ordre de licencier ses troupes et de rentrer dans son gouvernement. Sans se déconcerter, il falsifie, de concert avec ses créatures, le firman impérial, il convoque les beys aux portes de la ville, et leur en fait la lecture. Ce faux acte le créait pacha de Janina, et ordonnait qu'on reconnût son autorité à l'instant même. Les beys, frappés comme d'un coup de foudre, se dispersent, et Ali fait son entrée dans Janina aux acclamations du peuple. Là, il rassure les timides, promet à tout le monde protection, et aux beys restés dans la ville des honneurs et des richesses. Le nombre de ses partisans s'étant accru, il envoya aussitôt une nouvelle députation à Constantinople, plus nombreuse que la première, et ne tarda pas à voir son usurpation revêtu du sceau de l'autorité légitime (1788). Cette dignité le plaçait au même rang que les grands de l'empire ottoman. Riche, puissant et redouté, il avait déjà pour appui ses deux fils, Véli et Moukhtar. Comprimant les beys, admettant les Grecs dans ses conseils, et trompant la multitude par des promesses fallacieuses, il se crut en mesure d'assouvir sa vengeance. C'était au pied de Tchornovo qu'il avait éprouvé jadis la honte d'une défaite: il y marche, s'en empare, fait massacrer une partie des habitants, et vendre comme esclaves les enfants et les femmes; enfin par ses ordres on rase la ville. Répandant ainsi la terreur dans toute la contrée, il contraignit plusieurs districts à se soumettre. Son ambition augmentant avec sa puissance, il conçut l'idée de fonder en Épire un État indépendant. A force d'intrigues et de corruption, il réussit à faire naître dans l'esprit du divan des soupçons contre les pachas dont il convoitait les dépouilles. Ibrahim, pacha de Bérat, pénétra ses desseins; mais, n'osant l'attaquer à force ouverte, il l'arrêta dans ses projets, en soulevant contre lui les Souliotes, tribu albanaise qui professait la religion grecque. C'était le seul peuple de l'Épire qui, par son esprit d'indépendance, soutint encore la réputation de l'ancienne Grèce. Ali, au printemps de 1790, les fit attaquer par 3,000 de ses soldats qui furent taillés en pièces. Dès le printemps de l'année suivante, les Souliotes sortirent de leurs retraites, et ravagèrent le pays voisin. Ali, s'étant mis à la tête de 10,000 Albanais, espéra les surprendre et les accabler, mais il ne fut pas plus heureux dans cette nouvelle attaque, bien qu'il la conduisit en personne: il éprouva une perte énorme dans la journée du 20 juillet. Alors il renonce aux conquêtes de vive force, et entre en négociation avec les chefs des montagnards, qui souscrivent à une trêve. Mais Ali ne faisait que masquer ses projets en s'armant de patience, vertu qu'il possédait au plus haut degré. Il s'appliqua surtout à amasser des trésors, accablant les Albanais de taxes; mais d'un autre côté il pourvut à la sûreté des routes, et protégea le commerce. L'un des traits distinctifs de sa politique fut la tolérance religieuse. Il fortifia et embellit Janina, qui, située sur les bords d'un beau lac, se déploie sur le penchant et la base des coteaux qui la dominent: sa population mélangée s'élevait à plus de 30,000 âmes: c'était le centre de la puissance militaire d'Ali-Pacha. Attentif à tous les événements, il sut profiter, pour s'agrandir, de la révolte de Cara-Mustapha, pacha de Scodra dans la haute Albanie. Ayant reçu l'ordre de marcher contre ce rebelle, il obtint quelques avantages, et se rendit maître de plusieurs positions importantes. A cette guerre succédèrent les mouvements de Passwan-Oglou (*voy.* ce nom), qui leva l'étendard de la révolte sur les remparts de Vidin. L'empire ottoman, gouverné par Sélim III, prince faible et pacifique, semblait toucher à sa dissolution. L'esprit de révolte s'emparait successivement de tous les pachas. Plus habile, Ali ne songeait encore qu'à se fortifier et à étendre son autorité, lorsqu'un événement extraordinaire vint changer la face des affaires. Le traité de Campo-Formio entre la France et l'Autriche ayant amené la destruction de la république de Venise (1797), la France s'empara des îles Ioniennes, ainsi que de leurs dépendances de terre ferme; et cette puissance fut ainsi portée jusqu'aux frontières d'Ali, peu rassuré par quelques démonstrations amicales de ses nouveaux voisins. Bonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie, envoya à Janina l'adjudant général Roza chargé de sonder le pacha, et de le gagner à la cause de la France. Ali combla cet officier d'honneurs et de présents; et, soupçonnant à son chef des vues sur la puissance ébranlée du croissant, l'astucieux pacha commença par lier quelques intrigues avec lui. Il lui dépêcha ensuite à son tour un agent confidentiel. La lettre qu'il remit à cet agent était extrêmement flatteuse; elle séduisit Bonaparte, au point qu'il la fit insérer dans les journaux, et qu'il entra aussitôt en négociation avec Ali, se promettant bien d'en faire un utile instrument pour ses projets ultérieurs. Ali, voulant

aussi tirer de cette alliance un avantage immédiat, sollicita la faveur de faire passer sa flottille dans le canal de Corfou, au mépris des traités précédents. Aucune protestation ne lui coûta. Dans un de ses voyages au golfe Ambracique, il assura le commandant français de Préveza qu'il était le plus fidèle disciple de la *religion des jacobins*, et prenant le jacobinisme et ses excès pour une nouvelle religion, il voulut être initié au *culte de la carmagnole*. Par de tels moyens il obtint la permission de préparer son expédition au fond du golfe, et, mettant à la voile pendant la semaine sainte de l'année 1798, il surprit les bourgades de Nivitza et de Vasili, et soumit tous les villages de la côte. Ainsi établi sur les bords de la mer en face de Corfou, au milieu des tribus encore indépendantes de l'Albanie, il était en mesure de saisir tous les avantages que l'avenir pourrait lui présenter. Aux yeux des Français, il colora ses empiétements par le désir de se mettre en contact avec eux ; et quant aux Turcs, il sut leur faire comprendre que ses conquêtes n'avaient coûté la vie qu'à des chrétiens. D'ailleurs il paya au sultan un tribut pour chaque place qu'il avait conquise ; et il acheva de gagner les bonnes grâces du divan en proposant de se mettre lui-même à la tête du contingent des troupes albanaises qui devaient joindre le grand vizir, dans sa campagne contre Passwan-Oglou. La réputation d'habileté qu'il venait d'acquérir dans son expédition contre les chrétiens du golfe d'Arta, qu'il avait surpris et cruellement égorgés, lui fit donner le surnom d'*Arslan*, ou *le lion*, dans les firmans de guerre que lui adressa le divan, pour marcher contre le pacha de Vidin. Laissant le soin de son gouvernement à son fils Moukhtar, il se mit en marche avec 8,000 Albanais. Quarante pachas de l'Asie Mineure et de l'Europe, réunis pour réduire Passwan-Oglou, étaient campés devant Vidin, sous le commandement de Houcaïn-Pacha. Ali vint grossir cette imposante ligue, et ne se montra point au-dessous de sa réputation : témoin de la défaite du capitan-pacha et de la mort d'Alo-Pacha, qui périt dans les embûches du généralissime, il ne dut lui-même son salut qu'au sage parti de rester au milieu de ses Albanais et de ne jamais se rendre aux invitations du grand vizir. Les pachas réunis apprirent devant Vidin le débarquement de Bonaparte en Égypte. Ali, prévoyant que la guerre éclaterait entre la France et la Turquie, obtint sans peine l'autorisation de retourner à Janina, afin d'observer les événements dont il songeait à profiter. Revenu dans son pachalik, au lieu de répandre l'alarme, il se montra plus que jamais favorable aux Français ; mais en même temps il rappela ses troupes de Vidin, et en leva de nouvelles. Instruit de bonne heure que la guerre était inévitable entre la Porte et la France, et qu'un armement considérable de Turco-Russes se préparait à arracher les sept îles à cette dernière puissance, il forma le plan de s'en emparer lui-même par ruse, et fit offrir son alliance aux généraux français, à la condition qu'ils lui livreraient Ste-Maure, les postes de terre ferme, et qu'ils admettraient un corps de son armée dans Corfou, afin de concourir à sa défense. Mais soit que cette ouverture parût un artifice, soit qu'elle se trouvât contraire aux instructions des généraux français, il fut impossible de s'entendre. Ali se tourna alors vers Constantinople, et ce fut à cette époque qu'il proposa au divan de chasser les Français des places vénitiennes de terre ferme. Il reçut carte blanche pour agir et commença les hostilités par un trait de perfidie. Ayant invité à une conférence l'adjudant général Roza, dans un bourg de la basse Albanie, il tire de lui, dans l'épanchement de la conversation, des informations utiles sur la situation de Corfou, et après le repas le plonge dans un cachot infect, comme un espion envoyé pour exciter une révolution en Épire. Levant alors le masque, il fait attaquer Butrinto et s'empare lui-même de Préveza ; et là, il fait prisonnier le général Lasalcette avec le reste de ses soldats, après un affreux carnage. Le sultan, pour récompenser l'heureux pacha, lui envoya le sabre et la pelisse d'honneur. La puissance d'Ali s'accrut avec sa renommée. Les Albanais, dont les succès avaient exalté le courage, occupèrent Butrinto, Préveza, Vonitza, et toute cette côte d'où ils dominaient le golfe d'Arta et le revers méridional des montagnes de Souli. Telle était déjà la réputation d'Ali, que l'amiral Nelson, arrêtant sa flotte au milieu de la mer Egée, envoya un de ses officiers le complimenter sur la victoire de Préveza, et lui témoigner combien il eût désiré descendre lui-même aux rivages de Nicopolis, pour venir embrasser le *héros de l'Épire*. Invité par les alliés à concourir au siége de Corfou, Ali parut bientôt à la tête de son armée sur le rivage de Playa, en face de Ste-Maure, dont il se serait emparé s'il n'eût été traversé par les Russes. Corfou pris et occupé par les alliés, il se vit contraint de retirer ses troupes de ses nouvelles possessions continentales, et il en conçut contre les Russes une haine implacable. De retour dans ses États, il en visita toutes les parties, et trouva l'ordre et la paix très-bien établis ; mais le repos ne pouvait convenir longtemps à son esprit inquiet et essentiellement guerrier. Il médita une nouvelle expédition contre les Souliotes, dont le nom seul inspirait la terreur dans toute l'Albanie. Il ne craignit pas de les attaquer à la tête de 12,000 hommes ; mais il fut battu dans plusieurs rencontres, et forcé de se retirer. Suppléant à la faiblesse de ses armes par l'habileté de sa politique, il consentit à une trêve jusqu'au moment où il se vit en mesure de resserrer ses ennemis dans Agia-Paraskevi leur dernière place ; et, après leur avoir fait subir toutes les horreurs d'un long siége, il contraignit les habitants, par une capitulation, d'abandonner cette ville, leur promettant du moins la vie sauve. Mais ils s'étaient à peine mis en marche, qu'il les fit poursuivre par 5,000 Albanais qui les massacrèrent (novembre 1803). Il rentra dans sa capitale, chargé de dépouilles, et traînant à sa suite les restes de cette malheureuse population dont il orna son triomphe. Attachant une grande importance à l'occupation de leurs montagnes, il résolut d'y placer le boulevard de l'Épire, et commença par y établir garnison. La

destruction des Souliotes, qui pendant plus d'un siècle avaient triomphé des Ottomans, ajouta beaucoup à la célébrite d'Ali-Pacha. Le sultan lui envoya le diplôme de *roumeli-valissi* (vice-roi de Roumélie), avec la mission de purger la Macédoine et la Thrace des brigands qui la désolaient (1). Peu de temps après il parut aux portes de Philoppopolis à la tête de 80,000 hommes, et commandant à presque tous les pachas de la Turquie d'Europe. Alors il leva ouvertement des contributions, extermina des bandes qui ravageaient le pays, et étendit au loin la terreur de son nom. On crut généralement que sa puissance allait devenir funeste à l'empire du croissant; mais il ne songeait pas encore à se séparer du Grand Seigneur, et toute son ambition se bornait à fonder une grande vassalité dont il aurait transmis l'héritage à ses enfants. D'ailleurs pouvait-il tenir longtemps réunis tant d'hommes de langage et de pays divers, animés par d'anciennes rivalités? Déjà des rumeurs sourdes agitaient cette armée : un mouvement d'insurrection se manifesta subitement. On le crut préparé par le divan lui-même, afin d'engager Ali dans une rébellion qui aurait entraîné sa perte. Déjà les séditieux se disposaient à marcher vers son quartier général, lorsque le rusé pacha, venant à leur rencontre, entouré de ses Albanais, s'écria : « C'est pour sortir de l'inaction que vous « voulez courir aux armes! J'applaudis à votre réso- « lution : qu'on abatte les tentes, et que chacun me « suive au rendez-vous que j'assigne à Sophia! » Et il se met en marche, persuadé que ce signal sera celui de la dissolution des corps les plus mutins. En effet, la plupart saisissent cette occasion de rentrer dans leur pays. De son côté, il reprend la route de Janina, avec l'artillerie qu'il avait tirée des places fortes. Il était à peine de retour dans sa capitale, que plusieurs beys se liguèrent contre lui, et que les Souliotes, retirés à Parga et favorisés par les Russes, débarquèrent au nombre de 1,500 pour se joindre aux ennemis du pacha. L'issue de cette guerre lui fut encore avantageuse. Il se rendit maître de plus de quarante villes et villages qu'il pilla, fit beaucoup de prisonniers, et aurait conquis toute la contrée, s'il n'eût jugé plus convenable de montrer quelque modération en accordant la paix à ses ennemis. La part qu'avaient prise les Russes dans ce démêlé ne servit qu'à augmenter la haine que leur avait vouée le vizir; et sa jalousie contre cette puissance s'accrut encore, en 1805, par la conquête qu'elle fit du pays de Monténégro au nord de l'Albanie. La Russie de son côté n'était pas moins jalouse de la puissance toujours croissante d'Ali : c'était en Épire qu'elle prévoyait que ses projets contre la Turquie rencontreraient les plus grands obstacles. Quant au pacha, les progrès des Français en Dalmatie lui firent tourner ses regards vers le gouvernement anglais, qui envoya le major Leake à Janina avec la mission de sonder les dispositions d'Ali, et de chercher les moyens de le soutenir. Ces faits étant venus à la connaissance de Bonaparte, il se fit rendre compte des dispositions du vizir, de sa situation politique et des éléments de sa puissance. Voici la substance des rapports qui lui furent envoyés : « Ali est âgé d'environ cinquante-cinq « ans (ceci a été écrit de 1802 à 1804). On ne re- « marque point en lui les traces d'une vieillesse pré- « coce. Son visage, noble et ouvert, caractérisé par « des traits prononcés, exprime fortement les pas- « sions qui l'agitent. Maître, quand il veut, du jeu « de sa physionomie, il ne peut pourtant contenir sa « colère quand il punit; et elle se manifeste par une « convulsion terrible de ses traits, qui décèle la vio- « lence de son caractère. Il est brave à l'extrême; « constant dans ses projets : si les circonstances le « forcent parfois de s'écarter de son plan de conduite, « il y revient, et ne le perd jamais de vue. Il est « très-attentif aux convulsions qui ébranlent l'empire « turc. En homme adroit, il profite de la faiblesse du « gouvernement pour reculer ses frontières. Fort des « créatures qu'il se fait et des amis puissants qu'il « soudoie jusque dans le divan, il captive la Porte « elle-même, qui, connaissant ses ressources, a le « plus grand intérêt à le ménager. Ali d'ailleurs ne « se repose jamais dans une sécurité fatale. Supérieur, « par les connaissances qu'il possède, à la plupart des « pachas, il a toujours les yeux ouverts sur ce qui « se passe en Europe; il se fait traduire les gazettes, « se tient au courant des nouvelles, et laisse rare- « ment passer un étranger dans ses États sans le faire « paraître devant lui pour en tirer quelques lumières. « Le territoire qu'il possède comprend l'Épire, l'A- « carnanie, les montagnes du Pinde, la Phocide, « une partie de l'Etolie, la Thessalie et quelques « cantons de la Macédoine. Ce pachalik, dans lequel « on trouve plusieurs autres pachaliks enclavés, mais « qui ne subsistent que parés d'un vain titre, est « soumis par le fait à son autorité. Peu content d'un « empire éphémère, Ali porte ses regards dans l'ave- « nir, afin de ne pas laisser son pachalik à un étran- « ger; déjà il a obtenu de la Porte le titre de pacha « pour ses deux fils. On évalue le total de ses revenus « à 10 ou 12 millions, et la force de ses troupes, « dans l'état ordinaire, est de 8 à 10,000 Albanais; « mais il est souvent forcé d'augmenter son armée, « et par conséquent ses dépenses. Son état militaire « s'améliore d'une manière sensible. » Après avoir ajouté à ce rapport des considérations sur l'importance des anciennes relations de commerce de la France avec l'Albanie, on concluait par proposer l'envoi à Janina d'un consul général de France. Bonaparte adopta plus tard ces conclusions. La coalition de 1805 formée entre l'Angleterre, la Russie et l'Autriche contre la France, ayant été dissoute par la victoire d'Austerlitz, il s'ensuivit, non-seulement l'union de l'Illyrie et de la Dalmatie à l'empire français, mais l'entière occupation de Naples par les troupes de Napoléon. Ce redoutable voisinage, qui pressait l'Epire de trois côtés, fit faire de sérieuses réflexions au vizir de Janina; il savait d'ailleurs que tout présageait une rupture entre la Russie et la Turquie, et que l'ambassadeur de France à Constantinople (le général Sébastiani) commençait à jouir d'un grand crédit

(1) Par cette nouvelle dignité, Ali se trouva élevé au rang de pacha à trois queues.

auprès du divan. On vit alors ce même Ali, qui en 1798 avait su cajoler le conquérant de l'Italie, mettre beaucoup de prudence et d'adresse dans ses démarches pour renouer avec lui. Loin de repousser ses avances, Napoléon lui envoya des présents et lui offrit une couronne en Épire. De telles propositions étaient bien faites pour séduire Ali. Napoléon nomma consul général de France à Janina M. Pouqueville. Ce savant voyageur, qui avait déja exploré la Grèce, arriva à son poste en 1806, et eut sa première audience du vizir, qui le traita avec beaucoup d'égards. Dès lors il s'établit entre les deux ambitieux conquérants des relations très-intimes; et ce fut par le credit de la France auprès du divan qu'Ali obtint les pachaliks de Lépante et de Morée pour ses fils Moukhtar et Véli. De son côté, il aida par son influence l'ambassadeur de France à Constantinople pour amener une rupture entre la Russie et la Turquie, épiant l'occasion de se remettre en possession des dépendances continentales des îles Ioniennes. A peine eut-il appris l'invasion par les Russes des provinces turques ultra-danubiennes, qu'il vint occuper Préveza, Vonitza et Butrinto, et fit camper son armée sur le rivage de Phya. Il pressa alors vivement la France de lui fournir de l'artillerie et des ingénieurs, promettant de donner tant d'occupation aux Russes des sept îles qu'ils seraient hors d'état d'inquiéter l'armée française de Dalmatie. Ses désirs furent accomplis au commencement de 1807 : il reçut plusieurs détachements d'artillerie avec des munitions considérables, et l'officier du génie Vaudoncourt resta dans ses États pour diriger les opérations défensives. Il est bien sûr qu'Ali n'avait alors d'autre but que de se servir de la puissance militaire de la France pour s'emparer des sept îles; mais les généraux et les agents français ne firent pas tout ce qu'il désirait, et il est évident que Napoléon, dont la politique ressemblait fort à la sienne, l'avait depuis longtemps deviné. Après de nouveaux succès contre les Russes, Napoléon les força de conclure la paix sur les bords du Niémen (juillet 1807) Cet événement mit le pacha de Janina dans une situation fort embarrassante, et il dut craindre de se voir abandonné et livré sans appui à la vengeance des Russes. Le traité de Tilsitt ayant confirmé à la France la possession des îles Ioniennes, Ali fit partir George Jauco pour Venise, où Napoléon était attendu, et proposa au grand empereur, par cet émissaire, de se reconnaître vassal de la France, à condition qu'on réunirait à l'Épire les îles Ioniennes, qui deviendraient une principauté dont il serait le chef. Ce message fut reçu par Napoléon avec toute la hauteur d'un conquérant superbe. Ali en conçut un profond ressentiment; mais il jugea à propos de dissimuler. Cependant, peu de temps après, César Berthier, gouverneur de Corfou, ayant montré l'intention de lui faire restituer les villes vénitiennes de la côte, il méprisa les menaces de ce général, et parut se jeter ouvertement dans les bras de l'Angleterre. Déjà il avait eu une conférence secrète au milieu des ruines de Nicopolis avec le major Leake, et il entretenait une correspondance suivie avec le commandant des flottes anglaises dans la Méditerranée. Son but était de rétablir la paix entre la Turquie et la Grande-Bretagne. Mais les révolutions se succédaient à Constantinople avec tant de rapidité, depuis la chute de Sélim, qu'il était impossible d'amener le divan à aucune décision. Ce fut en vain que l'ambassadeur Adair se montra aux Dardanelles; il ne put ni débarquer ni ouvrir des communications. Désespérant de réussir, il allait s'éloigner, quand il reçut d'Ali une lettre qui le pressait avec instance d'attendre les événements. Les Anglais connaissaient le crédit du pacha dans le divan; ils cédèrent à cet avis, et par son influence la paix ne tarda pas à se conclure entre les deux puissances. La cour de Londres fut si reconnaissante de ce service qu'elle envoya au pacha un beau parc d'artillerie et plusieurs centaines de fusées à la Congrève Le major Leake, chargé de ce présent, fut aussi chargé d'apprendre aux troupes albanaises à se servir de ces nouvelles armes, et un résident en titre, M. Foresti, parut à la cour de Janina, qui, visitée par les hommes les plus considérables de l'Angleterre, devint un foyer d'intrigues diplomatiques. On conçoit le courroux que dut éprouver Napoléon d'un pareil changement. Ce ressentiment s'augmenta encore par la perte qu'il fit à cette époque des îles de Zante, Céphalonie, Ithaque et Cerigo. La ruine d'Ali fut alors résolue dans le cabinet de St-Cloud; et l'on décida qu'il serait en même temps attaqué par un corps ottoman, par une expédition française qui sortirait de l'île de Corfou, et par l'armée de Dalmatie sous les ordres du maréchal Marmont. Mais la retraite forcée du Portugal par le maréchal Masséna, et les revers qui marquèrent la fin de cette campagne dans la péninsule, décidèrent Napoléon à y faire passer les troupes de Marmont. Ali fut peut-être sauvé par ce concours de circonstances, et l'heureux pacha n'eut plus à s'occuper que de sa vengeance contre le pacha de Berat, qui était aussi entré dans la ligue formée contre lui par les Français. Il se rendit maître de sa personne et le plongea au fond d'un cachot construit sous le grand escalier de son palais. Ce ne furent plus alors seulement des beys soldés, mais les pachas de la haute Albanie et tout ce que la Grèce continentale avait de chefs marquants, qui vinrent se prosterner devant le maître de Janina. Il ne lui restait plus à réduire que Moustafa, pacha de Delvino, la ville d'Argyro-Castron, et celle de Cardiki. Tel qu'un souverain, il dirigea de son cabinet cette nouvelle guerre, faisant traîner à la suite de ses troupes l'artillerie de montagne, des obusiers et des fusées à la Congrève tirées des arsenaux anglais de Malte et de Messine. On ne pouvait douter que de tels moyens ne jetassent l'épouvante parmi des peuples qui n'avaient encore d'autre stratégie que celle du moyen âge. Le pacha de Delvino et la ville d'Argyro-Castron se soumirent. Cardiki seule résista : sa défense fut opiniâtre; mais la vengeance du conquérant fut horrible; il fit massacrer toute la population de cette malheureuse cité; et dans le même temps on égorgea par son ordre, dans leur prison, Moustafa et ses deux fils. Cependant les immenses préparatifs de Napoléon contre l'empire russe entraînèrent la Porte dans le système français

et le général Andréossi, ambassadeur de France à Constantinople, acquit une influence dont il se servit bientôt contre Ali. Si l'on en croit le voyageur Thomas Smart Hughes, qui a donné une relation curieuse de son séjour à Janina, une correspondance régulière s'établit alors entre l'ambassadeur Andréossi, le duc de Bassano à Paris, le général Donzelot à Corfou, et le consul de France à Janina; et cette correspondance n'eut pas d'autre objet que de susciter des embarras au pacha, de fomenter la rébellion dans son pachalik, et surtout de le représenter à la Porte comme un rebelle qu'elle devait soumettre. Ali eut connaissance de toutes ces menées, et il en conçut une profonde haine pour Napoléon; mais les malheurs que ce dernier éprouva dans sa campagne de Russie en 1812 firent bientôt cesser tous les dangers et tous les ressentiments du pacha. Il poursuivit paisiblement ses conquêtes; à l'exception de Parga qu'il ne cessait de convoiter, il fut maître absolu de l'Épire. Alors, affectant de déployer toute la grandeur d'un souverain, il fit ouvrir plusieurs routes, fonda quelques villages, bâtit des forteresses, et sur plusieurs points de l'Épire fit des constructions vraiment royales. Il nourrissait dans son palais plus de 1,500 personnes, parmi lesquelles se trouvaient des étrangers de presque toutes les parties du globe. En 1812 il avait reçu la visite d'un kan ou prince de Perse, qu'il logea somptueusement avec toute sa suite. A la fin d'une guerre où il avait rendu de si grands services aux Anglais, il se flattait d'en être récompensé au moins par la cession de quelque établissement maritime; et dans cette vue, il accueillait tous leurs voyageurs de quelque importance. Dans un repas splendide qu'il donna au comte de Guilford, tout le service se fit en vaisselle d'or et en vases de cristal. Le résident anglais Foresti jouissait de beaucoup de crédit à la cour du pacha, et il obtint sur son esprit une influence dont il ne se servit, il faut le dire, comme l'avait fait le consul de France, que dans l'intérêt de l'humanité. Ce qui frappait le plus les Anglais à la cour du satrape de l'Épire, c'était de le voir tous les jours traverser la ville à cheval, suivi d'un seul garde, et admettant indistinctement tous ceux qui se présentaient. Son peuple le croyait sous la protection d'une influence céleste. A l'illustre Byron et à M. Hobhouse, membre du parlement, succédèrent à Janina, dans le courant de 1813, le colonel Church, M. Cockerell, M. Robert Towley Parker et M. Thomas Smart Hughes. Tous furent reçus avec magnificence. Dans une audience qu'Ali donna le 12 février 1814 à MM. Parker et Hugher, il leur parla des revers de Bonaparte, et leur apprit que Murat avait abandonné le parti des Français. S'étant fait apporter une carte d'Europe, il invita les Anglais à lui montrer la situation des armées. La conversation roula principalement sur les grands événements militaires dont la France et l'Italie étaient le théâtre. Ali parut convaincu que la puissance de Bonaparte allait s'écrouler. Prévoyant donc que bientôt les Français seraient éloignés pour longtemps du voisinage de l'Albanie, et que l'Angleterre resterait maîtresse de l'archipel ionien, il forma le projet de s'emparer de Parga, et mit ses troupes en mouvement contre ce rocher solitaire; mais il fut prévenu par les Anglais, qui s'emparèrent de ce point important qu'occupaient les Français. Revenu à Janina et voulant se débarrasser des peuplades de l'Épire dont la fidélité lui était suspecte, Ali prit le parti de les déporter. Maître absolu du territoire de Cardiki, il en réunit quarante villages au domaine de son viziriat pour former la dotation de Salik-Bey, son troisième fils. Les changements survenus en France en 1814 le mirent en position de demander le rappel du consul général Pouqueville, qui depuis longtemps lui était suspect et qu'il faisait surveiller. N'ayant plus rien à redouter de la France, ni des Russes qui étaient en paix avec la Porte, dont lui-même alors avait dissipé les ombrages, Ali, sans être roi ni souverain, régnait sur une plus grande étendue de pays que Pyrrhus, qu'Alexandre même avant qu'il eût conquis l'Asie. L'événement qui, au commencement de 1815, mit toute l'Europe en mouvement, l'évasion de Bonaparte, ne changea rien à la position d'Ali: il n'y vit qu'une crise passagère et qui n'aurait aucune influence sur l'empire ottoman. En janvier 1816 il reçut la visite d'un roi détrôné, Gustave-Adolphe, qui allait en Morée attendre les firmans qui devaient lui servir de passe-port pour Jérusalem. Ce prince fut traité avec beaucoup d'égards par le pacha, et lui fit présent du sabre de Charles XII. Ali était, sans aucun doute, à l'époque la plus heureuse de sa vie. Sans guerre extérieure ni intérieure, et sans aucune opposition, il régnait sur les Albanais à l'ombre d'un pouvoir plus fortement organisé qu'aucune monarchie de l'Europe. Mais on ne pouvait guère croire qu'il consentît à rester ainsi longtemps dans l'inaction. Dévorant en secret l'affront qu'il avait essuyé devant Parga, il résolut d'obtenir par la corruption ce que la force n'avait pu lui donner. Il fit tant par ses intrigues que ce fut la Porte elle-même qui exigea cette place de l'Angleterre et consentit alors à l'occupation des sept îles. Un traité, qui resta d'abord secret, contint la clause de livrer au despotisme d'Ali le seul point de l'ancienne Grèce qui fût encore libre. Les Parganiotes, au désespoir, émigrèrent, et le pacha, au bout de vingt ans, réussit par sa persévérance à s'emparer de Parga. Rien ne semblait plus manquer à l'ambitieux vizir. Ses fils et ses petits-fils étaient pourvus d'emplois éminents; lui-même était égal aux souverains. On venait d'imprimer à Vienne un poëme en son honneur; un savant dans l'art héraldique lui avait fabriqué un blason, emblème de sa dynastie; on lui avait dédié une grammaire française et grecque, où les titres de *grand*, de *puissant*, de *très-clément* lui étaient prodigués. Ne s'aveuglant pas néanmoins sur sa position, il refusait le diadème, et repoussait, comme César, ses imprudents amis qui depuis longtemps le saluaient du titre de *roi*. Il répétait qu'en voulant aussi être vizirs, ses enfants le perdraient: « Un vizir, leur disait-il, est « un homme couvert de pelisses, assis sur un baril « de poudre !... » Jusqu'ici la Porte avait tout souffert du plus dangereux de ses pachas; mais Ali

vieillissait, et elle craignit de voir échapper ses immenses trésors; elle craignit qu'ils ne fussent partagés ou dissipés par ses enfants. Sans avoir de plan arrêté sur ce point, le cabinet musulman se trouva bientôt placé, par un concours singulier de circonstances, sous l'influence de Pacho-Bey, l'ennemi le plus acharné d'Ali-Pacha, qui s'était emparé de ses biens. Lié par une haine commune avec Poléopulo, autre victime d'Ali, réfugié à Constantinople sous la protection de la légation de France, Pacho-Bey remit sous les yeux du divan le plan de destruction contre la famille d'Ali, proposé en 1812. La Porte semblait vouloir temporiser et attendre en paix la succession d'Ali; mais Pacho-Bey, sans se décourager, devint l'appui et l'intermédiaire de tous ceux qui avaient des plaintes à former contre le vizir de Janina. Par de tels moyens il acquit de plus en plus la faveur du sultan et devint l'un de ses *capidjis bachis*, ou chambellans. N'osant pas encore néanmoins attaquer de front Ali, il essaya son crédit contre son fils Véli, en signalant l'extrême détresse de la Thessalie. Le sultan punit Véli-Pacha en le reléguant au poste obscur de Lépante. Ce fut alors qu'Ali, persuadé de tout ce qu'il avait à craindre d'un ennemi aussi dangereux, résolut de s'en débarrasser à tout prix. Deux de ses sicaires, expédiés à Constantinople avec ordre d'assassiner Pacho-Bey, déchargèrent contre lui leurs pistolets, mais ne l'atteignirent que faiblement. L'un des assassins fut pris : appliqué à la torture, il déclara qu'il n'avait fait qu'exécuter l'ordre d'Ali-Pacha; on l'attache aussitôt au gibet devant la porte du sérail, et le sultan, irrité, jure de faire tomber sur Ali tout le poids de son courroux; il lance contre lui la sentence de *fermanly*, ou proscription impériale, qui est ratifiée par un fetfa du mufti. Cette terrible sentence portait qu'Ali-Pacha, déclaré coupable de lese-majesté au premier chef, ayant obtenu à diverses reprises le pardon de ses attentats et de sa felonie, était mis comme relaps au ban de l'empire, s'il ne se présentait pour se justifier *au seuil doré de la porte de félicité* dans le delai de quarante jours; en même temps, ses courriers et tous ses agents furent mis aux fers. Tous les pachas ou les chefs de la Roumélie et de la Macédoine reçurent l'ordre de se tenir prêts, et Pacho-Bey lui-même, désigné pacha de Janina et de Delvino, fut chargé de commander l'expédition dirigée contre le rebelle. Comparaître au sérail et périr eût été pour Ali une même chose; ainsi il ne lui restait plus qu'à se défendre avec courage. Ne pouvant déjà plus se fier aux mahométans, que leurs principes religieux attachaient à la cause du Grand Seigneur, et ne comptant pas davantage sur l'affection des Épirotes, il fait un appel aux tribus de la Grèce septentrionale, et a recours aux chrétiens Armatolis, en leur offrant l'appât du butin et d'une solde considérable. Au moindre signe de sa volonté, les archevêques, les évêques, les papas, les cadis et les aïans accourent auprès de lui. Tous, à l'annonce des dangers qui le menacent, semblent redoubler de dévouement pour sa personne. Il organise ses troupes et fait ses dispositions de défense. D'un autre côté, le divan oppose tout ce qu'il peut exercer d'influence pour engager les Épirotes à tourner leurs armes contre le pacha. Mais celui-ci n'oublie rien pour augmenter son parti : il laisse croire aux Grecs qu'il n'est pas éloigné de se faire chrétien, et promet aux Turcs pauvres le partage des biens confisqués aux agas; puis convoquant au château du Lac, pour le 23 mai 1819, ce qu'il appelle un grand divan, il y mande les chefs des Turcs et des chrétiens, étonnés de se trouver ensemble. Là, prenant la parole et s'adressant aux primats grecs, il s'efforce de justifier son gouvernement, vante la protection qu'il accorde aux Grecs, déclarant qu'il veut les réunir sous ses drapeaux pour combattre les Turcs, leurs ennemis communs. Ayant ordonné ensuite de verser un tonneau rempli de sequins au milieu de l'assemblée : « Voilà, dit-il, une partie de cet or que j'ai conservé « avec tant de soin, et que j'ai particulièrement arraché aux Turcs, nos ennemis; il est à vous.... » Aussitôt les aventuriers dont il était entouré firent retentir la salle des cris de : *Vive Ali-Pacha! Vive le restaurateur de la liberté!* Le lendemain parurent la proclamation et la circulaire qu'il avait annoncées dans le grand divan. Ne se bornant point à organiser les Armatolis, Ali expédia des émissaires secrets aux Monténégrins ainsi qu'aux Serviens, pour les engager à la révolte. Il s'efforça plus particulièrement de rallier à sa cause les Grecs qu'il avait vexés pendant trente-cinq ans; et, après avoir rendu à la plupart d'entre eux les propriétés qu'il leur avait enlevées, il invita les Souliotes et les Parganiotes retirés à Corfou à rentrer dans l'Épire, n'épargnant pour les ramener ni excuses ni promesses, et faisant lire dans les églises grecques des circulaires où il invitait le peuple à s'armer pour la défense de sa religion et de sa liberté. Enfin, entraîné aussi par les idées de l'époque, cédant à l'impulsion des intrigants qui affluaient à sa cour, et qui dès lors remuaient la Grèce, il annonça qu'il était prêt à donner une *charte* aux Épirotes, et son agent Colovo fut chargé de passer à Corfou, afin d'y recueillir les éléments d'un code politique pour l'Épire. — Cependant Pacho-Bey venait enfin d'entrer en campagne, et Ali, réduit à la défensive du côté de la Thessalie et de la Macédoine, se réservait pour lui-même la défense de Janina, point central de ses opérations. Tandis que l'armée ottomane traversait la Thessalie sans obstacles, la flotte turque apparaissait sur les côtes de l'Acrocéraune. Là elle fit une descente et bloqua dans Prévesa Véli, fils d'Ali. Le vizir espérait conserver au moins ses limites naturelles, qui étaient les montagnes du Pinde; avec des troupes aguerries, bien payées et bien armées, les chances de succès étaient pour lui. Toutefois, après un combat d'avant-poste à Krionero, la défection d'une grande partie de son armée le laissa sans autres défenseurs que ses propres adhérents. La soldatesque qui lui était dévouée se retira dans Janina. Il restait aux généraux ottomans à réduire des châteaux hérissés de canons, et défendus par Ali en personne, décidé à combattre avec toutes les ressources de la rage et du désespoir. Là, une vaste forteresse était

dominée par le château du Lac où commandait Ali. On l'avait réduit, il est vrai, par la défection de son armée, à la défense de l'enceinte palissadée ; mais cette défense pouvait d'autant plus se prolonger, qu'il était resté maître de la navigation du lac, au moyen d'une escadrille de chaloupes canonnières. En arrivant devant Janina, les Turcs détruisirent une partie de la ville et en chassèrent les habitants pour s'y fortifier ; Ali, de son côté, se vit forcé, pour les en déloger, de détruire l'autre partie de la place, qui fut ainsi tout entière réduite en cendres et mise au pillage (août 1820). Mais les foudres de l'armée turque se trouvèrent impuissantes pour réduire trois forteresses hérissées de bouches à feu et servies par de bons artilleurs. La garnison d'Ali, forte de 8,000 hommes intimement liés à sa cause, était composée en grande partie de Francs ou Européens. Les trois forteresses d'ailleurs conservaient entre elles une communication facile sous la protection de leurs batteries et de la flottille. Le château avait des vivres et des munitions pour une longue défense. A défaut de moyens militaires, Pacho-Bey jugea qu'il fallait employer des manœuvres politiques : ce fut ainsi qu'il noua des intrigues dans la garnison, et qu'il entama des négociations pour amener les fils d'Ali à se soumettre. Véli était retranché dans Prévesa, et Moukhtar occupait la citadelle d'Argyro-Castron. Les négociations eurent le plus prompt succès ; et le malheureux apprit bientôt la défection de ses trois fils. Au milieu de tant de revers, conservant un calme admirable, il se contenta de répondre : « Je « savais depuis longtemps que mes fils étaient indi- « gnes de mon sang. » Cependant toutes les chances ne lui étaient pas contraires. L'armée ottomane se trouva dans une position que les approches de l'hiver rendaient plus difficile. Les corvées, l'épuisement des magasins, la dévastation des villages, la perte des maisons, firent presque regretter aux chrétiens le gouvernement d'Ali ; et déjà ils redoutaient le succès d'un siége qui ne devait aboutir qu'à leur donner des chaînes encore plus pesantes. De son côté, Ali se montrait au-dessus de toutes les infortunes. Dès le point du jour, donnant des audiences à l'entrée de sa casemate, il s'entretenait familièrement avec ses soldats, plaisantant avec gaieté sur l'anathème lancé contre lui. « Les lâches, disait-il, « me regretteront un jour ; ils apprendront, par les « maux qui viendront après moi, de quoi étaient « capables le *vieux lion* et les braves attachés à sa « fortune. » En effet, on ne peut douter que cette guerre suscitée contre Ali n'ait allumé les feux qui ont embrasé la Grèce, et qui ont mis l'empire du croissant sur le penchant de sa ruine. Le divan lui-même avait soulevé contre le *vieux lion* toutes les passions capables d'enflammer le cœur humain ; il avait appelé au partage de ses dépouilles les Albanais, les Souliotes, les Toxides, etc. Au milieu de l'adversité, et profitant de ces mêmes passions, Ali sut ramener à lui tous ces peuples égarés. La situation de l'armée turque devint très-critique. Les désertions y furent si nombreuses, qu'à l'entrée de l'hiver, Pacho-Bey après des tentatives inutiles sur les forts de Janina, se vit contraint de se retirer. Le Grand Seigneur, indigné d'un tel résultat, nomma pour le remplacer Khourschid-Méhémed-Pacha, ancien grand vizir, et alors pacha de la Morée. C'était un vieillard connu par sa rigueur inflexible ; il joignait à la fermeté militaire la ruse si nécessaire avec un tel ennemi. Il se rendit promptement à son poste, et y conduisit des renforts qui portèrent son armée à 50,000 hommes. De son côté, Ali ne négligeait rien pour assurer sa défense, et préparait de grandes diversions ; il fit soulever les Monténégrins, les Serviens, etc. Les Arnautes échappés au sac de Janina se réunirent aux Armatolis dans les montagnes. Enfin, depuis les bouches du Cattaro jusqu'à celles du Danube, Ali suscita des ennemis aux Turcs ; et ce fut un spectacle assez bizarre que de voir un satrape, qui réunissait en lui les mœurs et tous les goûts voluptueux et féroces des tyrans de l'antiquité ou de l'Orient moderne, entrer dans une conspiration destinée à rendre la liberté aux Grecs. Ali était assiégé depuis dix-huit mois, lorsque Khourschid vint prendre le commandement de l'armée de siége. Ce nouveau chef, par l'ascendant de son caractère, domina bientôt toutes les rivalités ; il poussa les opérations avec tant d'intelligence et de vigueur, que, bien qu'obligé d'envoyer des détachements sur divers points, et de marcher lui-même contre les Albanais, il força le *vieux lion* à se réfugier dans une tour avec une centaine d'hommes les plus dévoués. Sous ce dernier asile Ali avait placé une grande quantité de poudre, et il annonça la résolution de faire sauter l'édifice plutôt que de capituler ; mais le rusé Khourschid ne fut point arrêté par cet avertissement. Il ordonna de redoubler le feu, réduisit son ennemi à la dernière extrémité ; et voulant surtout le prendre vivant avec ses richesses, il le força d'entrer en négociations, et le fit à la fin consentir, par de vaines promesses, à se rendre dans une petite île du lac pour y attendre les ordres du sultan. Ces ordres ne se firent pas attendre ; et le 4e jour (5 février 1822), on vint lire au malheureux Ali une sentence de mort. Se voyant alors tombé dans un piége que lui-même avait tant de fois tendu à ses ennemis, il saisit ses armes en s'écriant : « Vous qui violez si lâchement vos serments, croyez- « vous prendre Ali comme une femme ! » Du premier coup il blesse le sérasquier et tue un de ses officiers ; il s'engage alors entre les siens et les Turcs un combat où le pacha tombe percé de plusieurs balles. Ses gens accablés sont égorgés aux cris de : *Vive le sultan Mahmoud et son vizir Khourschid-Pacha !* On porte aussitôt à celui-ci le cadavre sanglant et on le place sur un pieu au milieu de la ville, et sous les yeux des Albanais et des Grecs, qui purent contempler à leur aise les tristes restes de celui qui les avait si longtemps épouvantés. Si l'on en croit la relation qui fut publiée à Constantinople, ce tragique dénoûment ne se serait pas passé tout à fait ainsi. Il résulterait de cette version que Méhémed-Pacha, chargé de faire exécuter le firman de mort, après un court entretien avec Ali, lui aurait plongé son poignard dans le sein, et que le combat

entre les gens du pacha et les troupes du Grand Seigneur s'en serait suivi immédiatement. Quoi qu'il en soit, le lendemain Khourschid fit enterrer le corps d'Ali avec tous les honneurs dus au rang d'un vizir et d'un pacha à trois queues. La tête fut expédiée la nuit même pour Constantinople. L'impression que cette mort d'Ali-Pacha et la saisie de ses trésors firent dans toutes les provinces turques est impossible à décrire ; on eût dit que l'empire était délivré de tous ses dangers et de tous ses ennemis. Le même enthousiasme de fanatisme et d'orgueil éclata dans la capitale, le 22 février, à l'arrivée du sanglant trophée de la victoire de Khourschid. Le lendemain la tête d'Ali fut exposée aux portes du sérail au milieu d'un concours immense de peuple et d'une exaltation qui força tous les étrangers à se tenir éloignés de ce dangereux spectacle. Au-dessous de la tête livide du vieillard était cloué l'*yafta* contenant les motifs de la sentence. On y lisait : « Voici « la tête de Tépéleninli Ali-Pacha, traître à son culte « et à son souverain. Les sectateurs de l'islamisme « se trouvent donc enfin délivrés de son astuce et de « sa tyrannie. » Quant aux trésors d'Ali, qui furent évalués par des calculs sans doute exagérés à plus de 200 millions de francs, une partie avait été absorbée dans la longue durée du siége, au dedans à payer ses satellites, au dehors à pratiquer des intrigues et gagner des partisans. Ali avait même fait couler secrètement pendant la nuit, dans le lac, des coffres de fer remplis d'or, et lui seul aurait pu en désigner l'endroit, en sorte que les richesses trouvées dans la tour furent de beaucoup inférieures à l'idée qu'on en avait (12 à 15 millions de piastres). Si l'on veut bien connaître le caractère d'Ali et prononcer sur ses actions avec quelque exactitude, il faut avoir soin d'écarter les bruits populaires dont il a été l'objet (1);

(1) Ali-Pacha avait fait faire, en 1820, son portrait, destiné à être offert en présent au roi d'Angleterre, et il y avait joint, sur sa propre vie et sur son caractère, un petit mémoire qu'il avait composé et dicté lui-même à un de ses secrétaires grecs : il y règne un singulier ton de patelinage, mais le style en est vif, énergique et concis. En voici une traduction littérale :

« Je naquis dans une terre de l'Albanie nommée Tépélent, de « parents nobles, fils de pacha. Mon père et mes aïeux ont rendu des « services à ces lieux et à leurs habitants : ils les ont secourus efficacement. Mon père étant mort, je suis resté seul à l'âge de six « ans. Alors, amis et ennemis, et tous ceux qui reçurent des bienfaits de mon père, se tournèrent contre moi, comme des lions furieux, pour m'égorger. Mais le Tout-Puissant, qui avait déjà décidé « que je vivrais longuement et que je monterais au plus haut point « de la gloire, m'arracha de leurs dents et me préserva de tout mal. « Non-seulement il me prêta son bras puissant, mais il me mit encore « en état de pouvoir, par la guerre, mettre en fuite et détruire beaucoup de mes ennemis, quoique je fusse dans le besoin de bien des « choses. De cette manière, par la volonté de Dieu, je me suis élevé « à tant de gloire, que j'ai reçu de mon roi de très-grands honneurs, « avec beaucoup de richesses et des trésors inépuisables. Après être « parvenu au faîte de l'honneur et de la richesse, j'ai combattu tous « mes ennemis, les uns en les renversant, et en les poursuivant avec « le fer et le feu, les autres, en les punissant d'autres manières. J'ai « subjugué toute l'Albanie, j'ai dominé dans plusieurs autres pays. « J'ai détruit, j'ai exterminé les scélérats et les assassins ; j'ai comblé « d'honneurs les justes, j'ai agrandi les petits, j'ai enrichi les pauvres et j'ai tenu bas les riches. Cependant, quoique je fusse devenu immensément riche et glorieux, je n'étais jamais content et « satisfait, je n'en avais jamais assez. Je suis venu, j'ai vu et j'ai « passé. J'ai fui et j'ai perdu la richesse et la gloire. J'ai reconnu « clairement que toute chose ici bas est nulle et que tout, dans ce « monde, n'est que vanité. »

et il faut remarquer surtout que, si les Français qui l'ont approché en parlent comme d'un tyran cruel et féroce, les voyageurs anglais ont fort adouci la sévérité de ce jugement ; ainsi les uns ont vraisemblablement exagéré et les autres affaibli les couleurs de ce tableau, parce qu'il s'est mêlé dans cette double manière de voir le souvenir d'intérêts politiques encore récents. Les Français, en général, le signalent comme ingrat et traître envers eux, et surtout envers Napoléon. Parmi ces derniers, il faut citer le militaire qui, après avoir pris le turban sous le nom d'Ibrahim-Manzour-Effendi, a commandé l'arme du génie au service d'Ali-Pacha depuis 1816 jusqu'en 1819 (1). Les mémoires qu'il a laissés sur la Grèce et sur l'Albanie, pendant l'administration d'Ali, méritent d'être consultés. Le pacha y est représenté comme un exécrable tyran, ignorant et superstitieux, croyant à la pierre philosophale et à l'astrologie judiciaire, espérant vivre jusqu'à l'âge de cent cinquante ans. L'auteur assure qu'il passait pour un impie, un mécréant, et même auprès de quelques personnes pour un athée ; qu'il avait double harem, l'un de femmes et l'autre de ganymèdes, où se trouvaient au delà de quatre cents jeunes gens destinés à ses infâmes plaisirs. Selon cet auteur, les deux traits les plus saillants du caractère d'Ali étaient une insatiable avidité et une ambition sans bornes ; du reste, il était très-sensible au chant ; une belle voix lui causait la plus vive émotion : la mélodie seule attendrissait son cœur farouche. Il expliqua un jour à Ibrahim-Effendi de quelle manière un vizir avait, moyennant son firman du Grand Seigneur, le droit de faire tuer qui bon lui semblait, et jusqu'au nombre de sept personnes par jour, sans que sa conscience dût en être chargée, ajoutant que s'il commettait des crimes, s'il était tyran (*zalim*), c'était pour le bien de la religion et de l'empire ; que d'ailleurs, puisqu'il ne pouvait pas être aimé, il voulait être craint. Selon Ibrahim, il n'y avait que lui et les derviches qui osassent lui parler avec liberté, et il rapporte plusieurs exemples qui prouvent, dit-il « jusqu'à quel point Ali-Pacha, l'homme le plus orgueilleux, le despote le plus cruel, portait le respect et la peur pour les derviches. — Mon fils, « lui dit un jour Ali à ce sujet, j'ai bien des défauts, « je suis un tyran, il est vrai, mais j'ai une vertu « qui compense tout cela, c'est la patience. — Je « lui demandai, ajoute Ibrahim, pourquoi, étant « doué de cette belle vertu, il faisait tuer tant de « monde. Il me fit observer que cela était nécessaire avec des peuples tels que ceux qu'il gouvernait. — Vous ne connaissez pas les Albanais « ni les Grecs, dit-il ; ils sont destinés à être gou« vernés par moi, et il n'y a que moi qui sois des« tiné à les maintenir en crainte. » Voici, d'un autre côté, comment le capitaine Smith, de la flotte anglaise stationnée à cette époque dans la Méditerranée, dépeignait Ali-Pacha : « L'imagination de « ceux qui ont entendu parler de lui se le repré-

(1) Cet officier, Alsacien d'origine et dont le nom était Cerfberr, a mis fin lui-même à ses jours, depuis la publication de ses mémoires, en 1827.

« sente sous les traits d'un despote terrible, et n'ex-
« primant que la soif des vengeances et du sang On
« se trompe : les personnes qui voient ce pacha pour
« la première fois sont frappées d'étonnement en
« voyant une petite figure ramassée, d'une conte-
« nance calme et paisible, avec des yeux bleus fort
« tendres, une vénérable barbe blanche qui lui des-
« cend jusqu'à la ceinture et une physionomie pleine
« d'agrément, de douceur et d'affection. J'observai
« surtout le jeu de ses traits avec une attention par-
« ticulière le jour où il était occupé à payer une
« forte somme aux Parganiotes, pour les dédomma-
« ger de leurs oliviers et de leurs jardins. Quel effort
« pour un Turc!.... Eh bien, je vous assure que je
« ne pus remarquer sur son front calme et serein le
« moindre indice de ce qui devait se passer dans son
« âme. Je ne pus me défendre de penser que l'hy-
« pocrite le plus profond et le plus consommé était
« assis devant moi comme pour confondre tous les
« physionomistes, quand je me rappelai que cet
« homme d'un extérieur si engageant, avec des ma-
« nières si douces, si polies, si affectueuses, tout
« plein d'attentions les plus recherchées et les plus
« délicates envers ses convives, était l'exterminateur
« de toute la population de Cardiki, le conquérant
« cruel de l'Albanie, et le tyran le plus exécrable
« que la terre eût jamais porté. » Cependant, de quelques crimes dont Ali se soit couvert, comme tant de monstres de l'Orient, on peut dire qu'il ne s'y est jamais livré pour le seul plaisir de se baigner dans le sang. Sa férocité naturelle paraissait même suspendue lorsqu'il s'agissait de ses proches et de ses amis. Il a montré constamment le plus vif et le plus sincère attachement pour sa mère, pour sa sœur, pour ses fils et ses petits-fils, pour Esmineh, sa première femme, et pour Reine Vasilika, dernier objet de sa tendresse. Il traita de même avec les plus grands égards l'esclave circassienne qui le rendit père de son troisième fils. On ne l'a pas moins accusé de parricide, et du meurtre d'un de ses neveux. Ce n'était assurément ni un insensé ni un furieux ; il a conservé jusqu'au dernier moment cette jeunesse d'esprit, cette inquiétude turbulente qui donne à toute sa vie une couleur particulière d'agitation romanesque. Quant à la guerre ou à la révolte dans laquelle il a succombé, le récit abrégé que nous en avons présenté peut servir d'introduction à l'histoire de l'insurrection de la Grèce. L'auteur de cette notice a publié une *Vie d'Ali-Pacha, vizir de Janina, surnommé Arslan ou le Lion*, 2e édition, Paris, 1822, 1 vol. in-8°. T. Smart Hughes, dans ses *Travels through Sicily, Greece and Albania* (1), a donné sur Ali-Pacha des détails qui ont été traduits en français dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, section de littérat., t. 15, p. 88-98; le même recueil, t. 5, p. 264-286, avait déjà donné une *Vie et caractère d'Ali-Pacha*, extraite des mémoires inédits du général Vaudoncourt, d'après la traduction anglaise de ces mémoires, publiée sous ce titre : *Memoirs of the Ionian Island, including the life and character of Ali-Pacha, by gen. de Vaudoncourt, translated from the original inedited mss., by W. Walton*, Londres, 1816, in-8°. Les voyages de John-Cam. Hobhouse (*Some account of a journey into Albania and other provinces of Turkey in 1808-1809*), Londres, 1812, in-4°, 2e édition, 1813 ; les voyages de Henri Holland (*Travels in the Ionian isles, Albany, Thessaly, Macedonia, etc., during the years 1812 and 1813*), Londres, 1815, in-4°, renferment aussi des particularités sur le tyran de l'Épire. Maltebrun a inséré, dans le 6e volume de ses *Nouvelles Annales des voyages*, un tableau historique et politique de la vie d'Ali-Pacha ; mais les ouvrages les plus riches en renseignements de tout genre sur la vie entière d'Ali-Pacha sont ceux de M. F.-C.-H.-L. Pouqueville, intitulés : 1° *Voyages dans la Grèce, comprenant la description ancienne et moderne de l'Épire, de l'Illyrie grecque, de la Macédoine cisaxienne*, etc., Paris, 1820, 4 vol. in-8°. 2° *Histoire de la régénération de la Grèce, contenant le précis des événements depuis 1740 jusqu'en 1824*, Paris, 1824, 4 vol. in-8°; 3° *Mémoires sur la vie et la puissance d'Ali-Pacha, vizir de Janina*, Paris, 1820, in-8° de 50 pages; 4° *Notices sur la fin tragique d'Ali-Pacha*, Paris, 1822, brochure in-8°. — Un autre Ali-Pacha, beglier-bey de Roumélie, combattit victorieusement, en 1802, Osman, pacha rebelle. — Enfin, Ali-Aga, ayant méconnu, à la fin de 1804, l'autorité de la Porte en Syrie, et s'étant emparé du port de Latakieh, fut fait prisonnier par le gouverneur de Giebal, et mis à mort. B—p.

ALIADEULET, fils de Zunlcadir, et prince d'Arménie, régnait l'an de l'hégire 920 (1514), sur le vaste pays qui s'étend depuis Amasie jusqu'aux confins de la Caramanie, et qui traverse le mont Taurus. Sélim Ier, en voulant combattre Schah-Ismaël, sophi de Perse, rechercha l'alliance d'Aliadeulet; et, sur la foi de ce prince, s'engagea avec son armée dans les déserts qui séparent la Perse de l'empire ottoman ; mais Aliadeulet craignait également ses deux redoutables voisins ; il désirait que leur querelle les affaiblit mutuellement, et que les succès se balançassent. Aussi, malgré sa parole, loin de fournir des vivres à Sélim, qui était le plus puissant des deux rivaux, il empêcha tous les convois d'arriver au camp ottoman. Aliadeulet ne recueillit pas le fruit de sa perfidie : Sélim, après la victoire de Schaldiran, revint sur ses pas punir le crime de son allié. Aliadeulet se défendit dans ses montagnes avec autant de courage que d'habileté ; la difficulté du terrain ne permettait pas à Sélim de développer sa nombreuse armée ; mais, malgré quelques succès et une longue résistance, le prince arménien fut vaincu, chassé de montagne en montagne, et abandonné de tous les siens. Réduit à se cacher au fond d'une caverne, avec tous ses enfants, il y fut découvert par suite d'une trahison ; et, conduit devant Sélim, il fut envoyé à la mort, avec toute sa famille, après avoir essuyé les plus cruels reproches de son ennemi. S—y.

(1) Cet ouvrage a été traduit en français sous ce titre : *Voyage à Janina, en Albanie, par la Sicile et la Grèce*, trad. de l'anglais de Thomas Smart Hughes, par l'auteur de *Londres en 1819* (M. A.-J.-B. Defauconpret), Paris, 1821, 2 vol. in-8°, avec le portrait d'Ali-Pacha

ALIAMET (Jacques), graveur, de l'Académie de peinture, né à Abbeville en 1728, mort à Paris en 1788, se fit connaître d'abord par de petits sujets gravés avec goût, et établit ensuite sa réputation par des ouvrages plus importants, et qui sont fort estimés, tels que ses estampes d'après Bergen, Wouwermans, Vernet, et deux des seize planches qui représentent les batailles des Chinois contre les Tatars. Il porta l'art de graver à la pointe sèche à une perfection beaucoup plus grande que son maître Lebas. Sachant parfaitement conserver l'harmonie des teintes, il blâmait les graveurs qui *poussent au noir*, et il les comparait aux acteurs qui, au lieu de mériter les applaudissements des gens de goût par l'expression naïve des passions, font des grimaces qui ne peuvent plaire qu'à la populace. — Son frère (*François-Germain*), aussi graveur, mais bien au-dessous de lui pour le talent, a gravé, à Londres, pour Boydell, d'après les anciens maîtres, et aussi d'après quelques peintres anglais. K.

ALIBAUD (Louis), l'un des nombreux régicides qui ont attenté à la vie du chef de la dynastie d'Orléans, était né à Nîmes le 2 mai 1810. Sa famille, peu aisée, avait pu cependant lui faire donner quelque instruction. Il ne manquait d'ailleurs point d'intelligence et montrait une certaine vivacité de caractère. Mais sa volonté suivait déjà les tendances vicieuses d'une mauvaise nature. Sa jeunesse trahit le malaise d'un esprit sans fixité et sans but. D'abord copiste à Nîmes, il entre comme novice dans la marine, quitte la mer après deux mois, et s'engage dans un régiment de ligne alors en garnison à Paris (1829). La révolution de 1830 arriva; les opinions républicaines d'Alibaud lui firent embrasser la cause du peuple : il abandonna son régiment; cependant il ne prit aucune part aux combats des trois journées; « car, a-t-il dit dans l'un de ses « interrogatoires, il avait le préjugé qu'il ne pou- « vait tirer contre ses anciens camarades. » Après l'établissement du nouvel ordre de choses, il rentra au service et devint moniteur de l'école régimentaire, puis fourrier dans un escadron de carabiniers en garnison à Strasbourg. Une altercation qu'il eut dans cette ville avec un particulier le fit transporter dans une compagnie du centre, sans toutefois qu'il perdît son grade. Il sortit de l'armée en janvier 1834. L'année suivante, on le retrouve à Perpignan, dans la même activité maladive et toujours sans carrière. Il avait alors les yeux tournés vers l'Espagne, espérant prendre part à l'expédition que méditaient certains réfugiés étrangers contre le gouvernement de la reine. Il partit même pour Barcelone, y resta quelques semaines, et, voyant que ce projet n'aurait point de suites, il revint en France. S'il faut l'en croire, de sombres pensées fermentaient dans son esprit, et ce fut avec le plan bien arrêté de son crime qu'il arriva à Paris. Il a même déclaré, soit qu'il en fût ainsi, soit qu'il voulût, par ce moyen, donner plus de relief à son caractère, qu'il avait conçu ce projet dès 1832, lors de la sanglante affaire du cloître St-Merry. « Depuis que le « roi mit Paris en état de siége, et qu'il voulut gou- « verner au lieu de régner; depuis que, le premier, « il a fait massacrer les citoyens dans les rues de « Lyon, au cloître St-Merry, son règne est un régne « de sang, j'ai voulu frapper le roi. » Au sortir de l'Espagne, il n'était point encore décidé; mais, après avoir passé la frontière, il s'était décidé irrévocablement. Ce fut le départ du duc d'Orléans pour l'Afrique qui le détermina à venir à Paris. « En ef- « fet, le roi mort, et le duc d'Orléans ne se trou- « vant pas à Paris, la révolution eût été plus facile « qu'à toute autre époque. » C'était là sa pensée : amener un bouleversement général, et sur les ruines de la dynastie élever la république. A mesure que le temps marchait, Alibaud descendait d'un degré dans la misère; ses dernières ressources étaient à peu près épuisées. Il se présenta en qualité de commis-voyageur chez un marchand de cannes à fusil, promit de lui procurer la vente des objets de sa fabrique, reçut, à cette condition, quelques armes, qu'il rendit bientôt, à l'exception d'une seule qu'il prétendit lui avoir été volée dans un café, et dont il s'engagea à restituer le prix quand ses moyens le lui permettraient. Il avait l'instrument de son crime, et n'attendait plus que l'occasion d'en faire usage; il l'attendait avec impatience, la cherchait chaque jour, sans cesse en faction pour voir sortir le roi des Tuileries et l'approcher. Il ne put rester chez un marchand de vin dans la maison duquel il était entré pour tenir les livres, parce que ses occupations dans cette maison absorbaient la plus grande partie de son temps et ne lui laissaient plus le loisir de suivre le roi. Alors Alibaud affronta la misère la plus complète, sans chercher à s'y soustraire autrement que par le crime, au delà duquel son imagination égarée lui montrait l'aisance, la fortune peut-être, et une gloire qu'il pouvait envisager sans frémir. Il vécut un mois sans travail, du crédit qu'on voulut bien lui accorder; il continuait à veiller avec assiduité autour des Tuileries. Dans la matinée du 25 juin 1836, il se trouva à l'entrée des Champs-Élysées, sur la route que parcourut le cortége royal en venant de Neuilly; mais l'occasion ne lui sembla point favorable : il différa jusqu'au soir. En effet, le roi, accompagné de la reine et de madame Adélaïde, reprenait la route de Neuilly; la voiture entrait sous le guichet du pont Royal, lorsqu'un coup de feu partit d'un groupe de spectateurs; mais le roi se trouvant, en ce moment même, incliné pour saluer le poste d'honneur, la balle passa au-dessus de sa tête et alla s'enfoncer dans le panneau de la voiture, un peu au-dessous de l'impériale. L'assassin fut immédiatement saisi et entraîné au poste de la garde nationale. On trouva sur lui un poignard dont il avait dessein de se frapper s'il en avait eu le temps. Il fut ensuite conduit à la Conciergerie, où le procureur général lui fit subir un premier interrogatoire. Il témoigna le regret de n'avoir point réussi dans sa tentative. « J'étais malheureux, dit-il; le gouvernement est la « cause de mon malheur; le roi en est le chef : voilà « pourquoi j'ai voulu le tuer. » Le soir même, une ordonnance royale saisit la cour des pairs de l'atten-

tat. L'instruction du procès fut conduite avec une grande rapidité ; les individus qui avaient eu quelques rapports avec le coupable furent recherchés, interrogés, et on ne lui trouvait point de complices, bien qu'un certain Corbières, son ami, connu par l'exaltation de ses idées, parût avoir eu connaissance de ses projets, mais sans les approuver. Dans sa prison, Alibaud crut devoir rédiger une théorie de l'assassinat politique, prévoyant bien que la défense de son avocat se placerait sur un autre terrain. Il commença devant la cour la lecture de ce plaidoyer : il s'y posait fièrement en Romain, en Brutus ! La répulsion énergique, universelle, qu'il ne pouvait manquer de soulever en développant de pareils principes, l'empêcha de continuer ; la parole lui fut retirée. Il voulait remettre le manuscrit à son défenseur ; le président exigea qu'il fût déposé au greffe comme pièce du procès. Cependant, après une réponse du procureur-général à la défense, Alibaud obtint l'autorisation de reprendre sa lecture, à la condition qu'il omettrait le passage consacré à l'apologie du régicide ; mais la suite de ce mémoire était tout entière inspirée par les mêmes doctrines, et la cour ne pouvait consentir à l'entendre. Elle entra immédiatement en délibération, et prononça la peine du parricide. L'attitude que le condamné avait prise dans les débats ne lui permettait pas d'user du droit de recours en grâce ; il repoussa les conseils qui lui furent adressés à ce sujet par les personnes qui l'approchèrent. Seulement, au nom de sa famille, son défenseur avait rédigé une demande en commutation de peine qui avait peu de chances de succès, et fut, en effet, rejetée. Le 9 juillet au soir, l'aumônier de la chambre des pairs se présenta au condamné et fut accueilli assez froidement. Néanmoins, suivant la version des principaux organes de la presse, contestée par un seul journal, Alibaud consentit à se confesser. Le jour de l'exécution, de grand matin, l'aumônier était à ses côtés. Pendant la toilette funèbre, le condamné ne perdit point la fermeté qu'il avait jusqu'alors montrée. Ayant demandé à boire, il craignait, disait-il, qu'on n'eût glissé dans son verre quelque drogue narcotique, pour lui ôter l'apparence du courage : son confesseur le rassura. Alors Alibaud, se jetant dans les bras du prêtre, lui recommanda, s'il passait dans le pays de ses parents, de leur déclarer qu'il mourait pour la liberté. « Oui, je meurs pour la république, ajouta-t-il ; je répète que je n'avais point de complices ; « je démens tout ce que le procureur général a débité sur ma vie privée, mes habitudes et mes « mœurs ; je suis aussi pur que Brutus et Sand ! « comme eux, j'ai voulu la liberté de mon pays. » En présence de l'échafaud, pendant les préparatifs suprêmes, sa fermeté ne faiblit point. « Faut-il « donc, dit-il, tant de cérémonies pour conduire un « homme à l'échafaud ? » Lorsqu'on lui ôta le voile noir, il répéta qu'il mourait pour la liberté, pour le peuple et pour l'extinction de la monarchie. Ce furent ses dernières paroles. Alibaud avait été poussé au crime par une nature pervertie et par de fausses notions politiques. Dans son orgueil, il avait ensuite élevé sur la théorie de l'assassinat un piédestal d'où il espérait attirer les regards ; mais il ne put exciter qu'une profonde horreur, et ne parvint pas même à se faire accepter comme fanatique. — On peut consulter les journaux du temps, et l'*Annuaire historique universel pour* 1836. H. D—z.

ALIBERT (Jean-Louis), médecin célèbre, né à Villefranche, dans l'Aveyron, le 12 mai 1766, fut élevé sous les yeux de son père, conseiller du roi au présidial du Rouergue. Après avoir terminé ses humanités, il entra, avec son compatriote et condisciple Laromiguière, chez les pères de la doctrine chrétienne. Lorsque la révolution détruisit cette congrégation, il demeura quelque temps incertain de la route qu'il devait prendre ; du reste, se tenant à l'écart du grand mouvement qui changeait la face des institutions de la France, il continua d'étudier les belles-lettres, qui n'avaient plus pour se faire entendre que quelques voix mourantes. La création de l'école normale sembla devoir décider de nouveau sa carrière. Il y fut envoyé, avec son ami Laromiguière ; mais la clôture prématurée de cette brillante école dérangea encore ses projets. Toutefois, il s'y était lié avec deux médecins, honneur de la philosophie et des lettres, Cabanis et Roussel, dont la fréquentation lui inspira un goût très-vif pour l'art de guérir. Il suivit donc les cours de l'école de santé, obtint le titre de docteur en 1799, et, de concert avec son ami Bichat, fonda la société médicale d'émulation, dont il devint presque aussitôt le secrétaire général. Divers articles insérés dans les Mémoires de cette société, des éloges historiques qui lui valurent l'estime et l'amitié de Bernardin de St-Pierre, une traduction du traité italien de Pasta *sur les pertes de sang chez les femmes enceintes*, une nouvelle édition du traité de Roussel *sur le système physique et moral de la femme*, enfin quelques bluettes littéraires, assez faibles d'ailleurs, et dont, plus tard, il n'aimait pas qu'on rappelât le souvenir, lui valurent une certaine réputation, qu'il accrut bientôt par des ouvrages d'une plus haute portée. Sous le directoire et l'empire, il ne remplit d'autres fonctions publiques que celles de médecin à l'hôpital St-Louis ; mais, à l'époque des revers de la France, l'occasion s'étant présentée d'entrer à la cour, il la saisit avec empressement, et devint médecin ordinaire de Louis XVIII, après la mort duquel il conserva le même titre auprès de son successeur. La faculté de médecine lui confia aussi une chaire de matière médicale. Les conséquences des journées de juillet, qui froissaient ses intérêts et surtout sa vanité, furent mal accueillies de lui ; cependant il paraissait avoir pris enfin son parti du renversement de sa plus chère espérance, celle de devenir premier médecin du chef de l'État, lorsqu'une mort inattendue l'enleva le 6 novembre 1837. On prétend, mais le fait est resté enveloppé de mystère, qu'une violence qui l'aurait amené, sous peine de la vie, à signer des engagements pécuniaires assez considérables, violence venant de la part d'une femme qu'il avait aimée autrefois, aurait fait tant d'impression sur lui, qu'il n'y put survivre que quelques

jours. Son portrait moral a été peint, avec autant de vérité que de bonheur, par M. Pariset, à qui nous empruntons le passage suivant : « Doux avec « les siens, inoffensif et serviable envers tous, jamais « une parole de haine, jamais un acte de vengeance, « même la plus juste, ne lui est échappé. Pardonner, « oublier les injures est le comble de la modération, « et cette modération, il l'avait, même sans qu'il y « songeât. Quelle tendresse il témoignait à ses ma- « lades ! et à quel point il a porté la bienfaisance ! « Sa maison était le refuge des malheureux. On l'a « vu nourrir à la fois deux ou trois serviteurs sans « place, qui attendaient du travail. Une veuve sans « fortune a trouvé dans sa maison, pendant vingt « années, un asile et du pain. Découvrait-il un « artiste, quelque homme de lettres dans le dénûment, « il leur faisait remettre, par des mains inconnues « et sous des noms supposés, des sommes considé- « rables ; ou, s'il les obligeait directement, si, pour « ménager leur fierté délicate, il consentait à rece- « voir des billets signés d'eux, ces billets étaient « sur-le-champ ou jetés au feu, ou déchirés, froissés, « mutilés, rendus nuls. » Ses ouvrages, nombreux, étendus et variés, sont : 1° *Dissertation sur les fièvres pernicieuses ataxiques intermittentes*, Paris, 1779, in-8°. C'est le programme de la monographie qu'il a publiée plus tard sous le titre de : *Traité des fièvres intermittentes pernicieuses*, Paris, 1801, in-8°, et qui a eu quatre éditions, dont la dernière en 1819. Cet ouvrage a servi et sert encore de guide aux praticiens dans une branche de la pyrétologie qui est loin d'avoir fait des progrès comparables à ceux de quelques autres parties de la science des maladies aiguës. 2° *Description des maladies de la peau observées à l'hôpital St-Louis, et exposition des meilleures méthodes suivies pour leur traitement*, Paris, 1806-1826, in-fol., avec cinq cents planches gravées et coloriées au pinceau. Peu de livres ont joui d'une plus grande célébrité que celui-là ; aucun autre traité sur le même sujet ne peut être mis en parallèle avec lui pour la beauté des figures, la fidélité des descriptions, le nombre et la vivacité d'un style plein d'images. Cependant il a le défaut de tous les ouvrages de luxe, celui d'être à portée d'un très-petit nombre de personnes, et par cela même il a exercé peu d'influence. On a reproché avec raison aux planches de ne représenter qu'une des périodes des inflammations dont elles sont destinées à donner l'indication, d'où il suit qu'elles ne sauraient procurer une idée exacte de maladies qui, dans leur évolution, parcourent des formes parfois très-différentes les unes des autres. 3° *Éléments de thérapeutique et de matière médicale*, Paris, 1814, in-8°. Une cinquième édition a paru en 1826, en 3 volumes. Lorsqu'Alibert publia ce travail, il s'agissait de donner une base fixe et rationnelle à une étude obscurcie par d'éternelles divagations, et devenue l'arène stérile de l'esprit de secte. Le problème consistait à porter l'ordre et la lumière là où régnaient depuis des siècles l'arbitraire et la confusion. L'auteur en donna une solution fort heureuse pour l'époque. L'un des premiers il eut l'heureuse idée de porter le flambeau de la physiologie dans la thérapeutique ; malheureusement la saine physiologie ne faisait encore que de naître. Le traité de matière médicale a été beaucoup lu, parce que personne ne possédait à un plus haut degré qu'Alibert le talent d'éviter les détails arides et de rendre la science aimable ; mais il est peu connu aujourd'hui, car l'éclat d'un style élégant ne suffit pas pour sauver de l'oubli, dans une science comme la médecine, qui ne saurait demeurer stationnaire, chaque nouveau venu trouvant incessamment à y récolter, parce que le fonds en est inépuisable. 4° *Précis théorique et pratique sur les maladies de la peau*, Paris, 1810-1818 ; 2e édition, 1822, 2 vol. in-8°. 5° *Éloges de Spallanzani, de Galvani et de Roussel, suivis d'un Discours sur les rapports de la médecine avec les sciences physiques et morales*, Paris, 1806, in-8°. Ces quatre opuscules avaient déjà paru, le discours et les deux premiers éloges dans les Mémoires de la société médicale d'émulation ; l'éloge de Roussel, dans l'édition des œuvres de ce médecin. Les éloges d'Alibert sont à la fois des mémoires précieux pour servir à l'histoire des sciences, et des modèles qu'il serait difficile de surpasser. 6° *Physiologie des passions, ou nouvelle Doctrine des sentiments moraux*, Paris, 1825, 2 vol. in-8° ; 3e édition, 1837. Cet ouvrage est remarquable, en ce que l'auteur s'est attaché à peindre les passions non moins en physiologiste qu'en philosophe. Jadis Cureau de la Chambre, premier médecin de Louis XIII, avait tracé, mais d'un pinceau lourd et sans grâce, l'histoire des affections de l'âme, des sentiments moraux et des passions qui embellissent et tourmentent à la fois notre vie. Comme lui, Alibert vivait sur le vaste théâtre des sentiments les plus opposés, des passions les plus actives, des affections les plus variées ; mais il avait de plus que lui tous les trésors d'une philosophie plus épurée, d'une physiologie établie sur de meilleurs fondements, et d'une plume aussi brillante que facile. Son livre n'épuise pas le sujet, assurément ; mais on y trouve une étude de l'homme moral faite sous un point de vue nouveau, et au moyen d'un ensemble de connaissances qui ne se rencontre guère hors de la médecine. L'auteur semble avoir été inspiré par cette pensée de Descartes, que, s'il y a un moyen de rendre les hommes meilleurs, c'est dans la médecine qu'il faut le chercher. Personne ne jugeait l'homme individuel avec autant de rapidité qu'Alibert ; mais, toujours plus indulgent et plus sage à mesure qu'il connaissait mieux l'humanité, s'il observait les faiblesses humaines, c'était pour les rattacher à des observations générales, et jamais pour tracer des portraits qui pussent ressembler à quelqu'un. 7° *Précis historique sur les eaux minérales les plus usitées en médecine, suivi de quelques renseignements sur les eaux minérales exotiques*, Paris, 1826, in-8°. L'étude des eaux minérales est plus embarrassante que celle d'aucune autre puissance thérapeutique, à cause de la difficulté d'évaluer avec précision l'influence des divers agents physiques sur l'organisme humain, dans l'impuissance où l'on est de séparer chaque fait observé des causes qui lui sont étrangères. Tant de

circonstances nouvelles ou imprévues interviennent dans leurs effets, et y occupent une si grande place, qu'il semble qu'un voyage aux eaux soit beaucoup moins un but qu'un prétexte. Cependant les malades qu'on y envoie ont, en général, par leur éducation et leur position sociale, plus d'esprit et de curiosité que le vulgaire des hommes; l'oisiveté les porte bientôt à s'enquérir des doctrines médicales, et dès lors ils ne consentent plus d'aussi bonne grâce à guérir sans savoir comment ils guérissent. Voilà pourquoi les médecins de profession, qui, pour conseiller l'usage des eaux, n'avaient pas attendu de comprendre ce qu'ils faisaient, ont été forcés de l'expliquer sans le comprendre. Alibert a tenté d'éclairer à la fois les médecins et les gens du monde sur l'action des eaux minérales. S'appuyant sur un ensemble de principes devant lesquels l'empirisme reculait et recule encore chaque jour, il ouvre des routes nouvelles aux praticiens qui ne se croient pas débarrassés de toute responsabilité envers les patients qu'ils envoient aux eaux. Quant aux gens du monde, il leur donne des conseils qui les prémunissent contre les exagérations de la cupidité, les préjugés de la routine, le goût des plaisirs tumultueux et des émotions vives, dans un séjour où l'on a plus besoin qu'ailleurs de calme et de silence, et où la simplicité des habitudes entre pour moitié au moins dans le soulagement des maux du corps. Nous n'avons point encore de meilleur guide pour les eaux minérales. 8° *Nosologie naturelle, ou les maladies du corps humain disposées en familles*, Paris, 1827, in-4°, avec planches coloriées. Le style est le seul mérite de cet ouvrage, malheureux essai d'une application à la médecine de la nomenclature binaire par laquelle Linné a tant servi l'histoire naturelle. Le second volume n'a jamais paru, et personne ne l'a regretté. 9° *Monographie des dermatoses, ou Précis théorique et pratique des maladies de la peau*, Paris, 1835, 2 vol. in-8°. Alibert avait le faible d'aimer les mots nouveaux, et il en a créé un grand nombre, qui ne sont même point passés dans les lexiques spéciaux. Cependant on doit au moins lui rendre cette justice que son néologisme ne heurtait ni la grammaire ni l'oreille, comme celui de quelques-uns de nos contemporains, qui, affectant une prédilection toute particulière pour la langue grecque, dont ils ne connaissent pas même les éléments, sont parvenus à tirer du plus harmonieux des idiomes une foule de noms capables d'effrayer le plus robuste tympan. J—D—N.

ALIBRAI. *Voyez* DALIBRAI.

ALIBRANDO (FRANÇOIS), jurisconsulte sicilien, vivait au 17e siècle. Il publia quelques ouvrages savants de sa profession. On lit aussi quelques-unes de ses poésies dans les recueils de l'académie della Fucina, établie à Messine, et qui publia, pendant ce siècle, plusieurs volumes de prose et de vers. G—É.

ALIDOSIO II, d'Imola, fils ou neveu de Petro Alidosio, surnommé PAGANO, était arrière-petit-fils d'Alidosio Ier, qui vivait en 1207, et que l'on croit issu d'Hala, frère de St. Romuald, de la famille des Onesti. Pierre Pagano, l'un des nobles les plus puissants d'Imola, s'était emparé du gouvernement de cette ville en 1272 ; mais, n'ayant pu s'y maintenir qu'un an, elle était retournée sous la domination des Bolonais. Alidosio II fut plus heureux. Aidé par Maynard Pagano, il s'empara de nouveau d'Imola, en 1292, et y établit si bien son autorité, que ses descendants s'y maintinrent jusqu'en 1424. On ignore l'époque de sa mort. — *Lippo* et *Gui* ALIDOSIO, ses deux fils, associés à l'autorité de leur pere, continuèrent de gouverner conjointement, et reçurent ensemble, en 1351, du pape Clément VI, l'investiture d'Imola, à titre de vicaires de l'Église. Depuis cette époque, ils restèrent guelfes fidèles, et furent toujours protégés par les papes. Lippo laissa un fils unique, *Robert*, deuxième seigneur d'Imola, qui résista avec succès aux Visconti, seigneurs de Milan, et laissa deux fils héritiers de sa valeur. — *Azzo*, troisième seigneur d'Imola, se distingua dans presque toutes les affaires de son temps, et mourut en 1373, ne laissant qu'une fille mariée à Amurath Torelli, seigneur de Ferrare, frère du célèbre Gui II, premier comte de Guastalla. — *Bertrand*, quatrième seigneur d'Imola, connu par la bataille qu'il avait gagnée, en 1330, sur les Mantouans, succéda à son frère Azzo, le 7 septembre 1373, et mourut en 1399. — *Louis*, son fils unique, cinquième seigneur d'Imola, régna quelque temps paisiblement, aimé de ses sujets et de ses trois enfants, Thiébaud, Jean et Lucrèce. Il avait marié cette dernière à George Ordelaffi, seigneur de Forli, qui mourut en 1422, laissant son fils en bas âge, sous la tutelle de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan. Lucrèce, s'apercevant des mauvais desseins du tuteur, envoya son fils à Louis Alidosio. Le duc, mécontent de cette conduite et de ce que Louis venait de faire une alliance avec les Florentins, envoya un corps de troupes contre la ville d'Imola, où un transfuge les introduisit pendant la nuit. Le malheureux Louis Alidosio, surpris, fut conduit avec son fils aîné à Milan. Jean, son second fils, seigneur de Castel de Rio, échappa et continua la postérité des Alidosio. Le duc fit enfermer les deux prisonniers au château de Monza, et ne permit à Louis d'en sortir que pour se faire bénédictin. Ce prince malheureux finit saintement ses jours dans cet ordre, à Modène, et la seigneurie d'Imola sortit pour jamais de la famille des Alidosio. X.

ALIGHIERI (DANTE). *Voyez* DANTE.

ALIGNAN (BENOIT), né à Alignan-du-Vent, village à six lieues de Pézenas, à la fin du 12e siècle, d'une famille noble, fut élevé dans un monastère de bénédictins, et prit l'habit de cet ordre; en 1224, il était abbé de la Grasse, dans le diocèse de Carcassonne. Il rendit de grands services à Louis VIII dans la guerre des Albigeois, et contribua beaucoup à lui soumettre les villes de Béziers et de Carcassonne, qui prêtèrent serment de fidélité entre ses mains. En 1229, il fut fait évêque de Marseille; mais il n'oublia jamais ses vœux monastiques, et se nomma toujours *frère Benoît, évêque de Marseille*. Dès l'année 1226, le pape Grégoire IX le chargea de la réforme des moines noirs (c'est ainsi qu'on appelait

les bénédictins) de la province de Narbonne. Lorsqu'il arriva à Marseille en 1229, les habitants étaient divisés en deux partis, à l'occasion de droits seigneuriaux qu'ils avaient rachetés, et auxquels des moines prétendaient; Alignan termina ces différends. Quelques années après, il voulut persuader à ces mêmes habitants de rétablir cette même seigneurie qu'ils avaient éteinte; cette seule idée indigna les Marseillais, et les indisposa tellement contre leur évêque, qu'il se croisa et partit, en 1239, pour la terre sainte, avec Thibaut, roi de Navarre et comte de Champagne. Lorsque les croisés revinrent, Alignan resta en Syrie; et, par ses éloquentes exhortations aux pèlerins, les décida à rétablir la forteresse de Saphet, pour couvrir le pays jusqu'à St-Jean-d'Acre. Il en posa la première pierre, après avoir dit la messe au lieu même. Lorsqu'il vit le fort dans un parfait état de défense, il songea à revenir dans son diocèse : il y était en 1242. Il assista, en 1245, au concile de Lyon. La paix était rétablie entre ses diocésains et lui. Il s'occupa d'un traité de théologie qu'il avait commencé en Syrie, et qu'il dédia au pape Alexandre IV : *Tractatus fidei contra diversos errores super titulum de summa Trinitate et fide catholica in decretalibus*. Le manuscrit de la bibliothèque royale, outre ce traité, en contient l'*Epitome*, une *Exposition de l'Oraison dominicale et de la Salutation angélique*, et un opuscule sur les dîmes. Baluze a publié, dans le tome 6 de ses *Miscellanea*, la préface de ce recueil et l'opuscule sur les dîmes. On trouve, dans un autre manuscrit de la bibliothèque royale, une lettre d'Alignan au pape Innocent IV : *de Rebus in terra sancta gestis*, insérée au tome 7 du *Spicilegium* d'Achery. Alignan, occupé de la publication de ses ouvrages, et retenu d'ailleurs par la tenue du concile de Valence, ne put accompagner St. Louis, qui s'embarqua à Aigues-Mortes pour sa première croisade, en 1248. Ayant eu de nouvelles contestations avec les Marseillais en 1260, il paraît que cette circonstance le décida à retourner en Palestine. Ce voyage n'eut rien de remarquable, et ne dura que deux ans. En 1264, Alexandre IV chargea Alignan de prêcher une nouvelle croisade. Il ne restait aux croisés que le fort de Saphet, qui fut bientôt rendu, par la trahison et l'apostasie du commandant, nommé Léon. Alignan, après avoir prêché cette croisade qui préparait la seconde expédition de St. Louis, voulut expier ce que sa vie avait eu de trop mondain. Il crut devoir renchérir sur ses vœux monastiques, et, s'étant démis de son évêché en 1266, il entra chez les frères mineurs, dont la règle était plus austère que celle des bénédictins, et mourut en 1268. A. B—T.

ALIGRE (ÉTIENNE D'), chancelier de France, originaire de Chartres, était, en 1587, président au présidial de cette ville, et devint ensuite conseiller au grand conseil, et intendant de la maison de Charles de Bourbon, comte de Soissons, qui le nomma tuteur honoraire de son fils. La réputation qu'il devait à ses connaissances et à son intégrité l'avait fait désigner, par Henri IV, pour la présidence du parlement de Bretagne; mais Louis XIII le fit entrer dans le conseil d'État. Le marquis de la Vieuville, qui protégeait Étienne d'Aligre, parvint à nuire, dans l'esprit du roi, au vieux chancelier de Sillery, à qui cependant il était redevable de sa fortune, et fit donner les sceaux à son protégé, en 1624; le vieux chancelier étant mort cette même année, d'Aligre, qui lui avait enlevé les sceaux, fut encore revêtu de la dignité de chef de la magistrature; mais il suivit lui-même la fortune de la Vieuville, que Richelieu supplanta quelques mois après. D'Aligre, privé de son appui, ne resta guère chancelier de France que deux ans. Ce fut à l'occasion de l'emprisonnement du maréchal d'Ornano, gouverneur de Gaston, frère de Louis XIII, qu'il fut renvoyé et exilé. Le jeune prince, indigné de l'insulte faite à un homme qu'il aimait, ayant rencontré d'Aligre, lui demanda fièrement raison de l'emprisonnement de son gouverneur. « Je n'en sais « rien, monsieur, dit le chancelier interdit; je n'étais « pas au conseil, et je n'ai pris aucune part à cette « affaire. » Ayant fait la même question à Richelieu, ce ministre altier répondit au frère de son maître : « Monsieur, je vous répondrai autrement que M. le « chancelier; lui et moi nous avons conseillé au roi « de faire arrêter M. le maréchal d'Ornano, parce « qu'il le méritait. » Le cardinal affecta de blâmer hautement la faiblesse du chancelier, et en prit prétexte pour éloigner un homme qui n'était pas sa créature et ne voulait pas dépendre de lui. D'Aligre fut éloigné de la cour, et relégué dans sa terre de la Rivière-du-Perche, où il finit ses jours, le 11 décembre 1635, âgé de 76 ans, laissant la réputation d'*un des plus honnêtes hommes de la robe*; mais l'application au travail, la probité et la douceur de caractère n'étaient pas les qualités nécessaires pour se maintenir à la cour où régnait Richelieu. — *Étienne* D'ALIGRE, son fils, successivement conseiller au grand conseil, intendant en Languedoc et en Normandie, ambassadeur à Venise, directeur des finances, doyen des conseillers d'État, garde des sceaux en 1672, et chancelier deux ans après, mourut estimé, le 25 octobre 1677, à 85 ans. S—Y.

ALIGRE (ÉTIENNE-FRANÇOIS D'), né en 172..., était d'une famille noble et ancienne, qui s'était distinguée dans le service militaire, et qui, depuis, embrassa la carrière de la magistrature, dans laquelle plusieurs de ses membres ont été revêtus des premières dignités. (*Voy.* l'article précédent.) Il était président à mortier en 1768, lorsque Laverdy le fit agréer au roi pour la place de premier président du parlement de Paris. On s'étonna de voir à la tête du premier corps de la magistrature un homme encore jeune et célibataire; Louis XV lui-même en fit la réflexion. Cependant d'Aligre remplit cette place avec distinction; il prononçait les arrêts d'une manière à la fois claire et précise. Dans le cours des deux années qui précédèrent la révolution, il fit, à la tête de son corps, plusieurs remontrances contre les impôts et contre les opérations du ministère, qui lui paraissaient saper les principes monarchiques qu'il défendit toujours avec courage. On cite de lui un trait de caractère remarquable. Au moment où le ministre Necker exerçait le plus d'influence sur le monarque et sur le peuple, et où il s'occupait de la

convocation des états généraux, le premier président supplia le roi de lui accorder une audience particulière avec ce ministre ; le magistrat, dans cette audience, fit lecture d'un mémoire dans lequel il annonçait énergiquement la nature des événements qui se préparaient, et les dangers qui menaçaient le monarque. Un silence absolu régna pendant et après cette lecture ; et le premier président ne reprit la parole que pour remettre sa démission, qu'il avait apportée. D'Ormesson de Noyseau lui succéda, en 1788. D'Aligre fut un des premiers Français qui émigrèrent ; il se retira en Angleterre, où il avait une fortune de 4 millions et demi, placée sur la banque de Londres. Il repassa sur le continent au bout de quelques années, et mourut à Brunswick, en 1798. Sa première femme, dont il n'eut point d'enfants, était la dernière descendante de la famille Talon. Il a laissé un fils et une fille de sa seconde femme, sœur de M. Baudry, maître des comptes. K.

ALIMENTUS. *Voyez* Cencius Alimentus.

ALINARD ou HALYNARD, archevêque de Lyon, fut dans le 11e siècle un des plus illustres prélats de France. Il prit l'habit religieux au monastère des bénédictins de St-Bénigne, à Dijon. Ses parents, qui tenaient aux premières familles de la Bourgogne, le firent enlever de force et promener par dérision avec son habillement religieux, afin de lui en inspirer du dégoût. Le contraire arriva : Alinard alla retrouver sa cellule et fut nommé abbé de St-Bénigne. La sagesse de son administration et la sainteté de sa vie le firent connaître et estimer des rois Robert et Henri Ier, ainsi que des empereurs d'Allemagne Conrad et Henri III. Le siége archiépiscopal de Lyon étant venu à vaquer, le clergé et le peuple de cette ville, qui, faisant partie du royaume de Bourgogne, appartenait à l'empereur Henri, vinrent demander Alinard pour leur archevêque. Le modeste abbé refusa jusqu'à ce que le pape Grégoire VI lui eût ordonné d'accepter. Quand il se présenta pour recevoir l'investiture, l'Empereur voulait qu'il prêtât serment de fidélité ; mais Alinard déclara que sa promesse devait suffire, et que s'il fallait jurer il aimait mieux rester abbé. Cette fermeté plut au monarque, qui voulut assister lui-même à la consécration d'Alinard (1046). L'Empereur étant allé à Rome (1047) prit avec lui le nouvel archevêque, qui, par son affabilité et son éloquence, se fit aimer des Romains, dont il parlait la langue comme s'il fût né parmi eux. Après la mort de Clément II, ils le demandèrent pour pape, mais il se tint caché jusqu'à ce que Léon IX eût été élevé sur le siége apostolique. A la prière du nouveau pontife, Alinard se rendit près de lui, il l'accompagna en France, à Rome, au Mont-Cassin, et fut employé dans les négociations qui précédèrent la paix entre les Normands et les habitants de l'Italie inférieure. Le pape, devant aller trouver l'Empereur, pria Alinard de rester à Rome pour prendre, jusqu'à son retour, part à l'administration des affaires de l'Église. Hugues, qui, pour sa mauvaise conduite, avait été déposé de l'évêché de Langres, était venu à la cour de Rome solliciter son rétablissement. Comme il devait retourner en France, Alinard, à qui il était venu faire ses adieux, l'invita à dîner avec ses compagnons de voyage. Un plat, où l'on jeta du poison, fut servi sur la table, et ceux qui en mangèrent moururent presque tous, sans que l'on connût les auteurs du crime. On ne dit pas que Hugues en ait seulement été malade. Alinard y succomba, le 29 juillet 1052, et fut enterré avec de grands honneurs dans l'église de St-Paul. G—y.

ALIPE. *Voyez* Alypius.

ALIPRANDI (Buonamente), de Mantoue, mais d'une famille originaire de Monza, écrivit, en *terza rima*, l'histoire de sa patrie, jusqu'à l'an 1414. Elle n'est recommandable ni par le style ni par la véracité : cependant il y a plus d'exactitude dans le récit des événements dont l'auteur fut contemporain ; et Muratori en a publié une partie dans le 5e volume de ses *Antiquités italiennes*. G—é.

ALISON (Archibald), doyen des ministres de la chapelle de St-Paul, à Edimbourg, etc. Il est l'auteur d'un *Essai sur la nature et les principes du goût*, ouvrage qui a obtenu un succès constaté par plusieurs éditions. Il a donné également d'autres travaux moins connus, un mémoire, beaucoup de sermons. Le révérend Archibald Alison est mort en 1839, dans la capitale de l'Écosse, à l'âge vénérable de 82 ans. Y.

ALIX, 4e fille de Thibaut IV, comte de Champagne, épouse de Louis VII, roi de France, et mère de Philippe-Auguste, a laissé la réputation d'une princesse accomplie. Elle faisait, par son esprit et ses grâces, l'ornement de la cour de son père, quand Louis VII, devenu veuf, en 1160, de Constance de Castille, sa seconde femme, la demanda en mariage. La maison des comtes de Champagne était alors si puissante qu'elle portait ombrage au pouvoir royal ; Louis VII donna en mariage les deux filles qu'il avait eues d'Éléonore d'Aquitaine, sa première femme, aux deux frères de la reine Alix, et rapprocha doublement de la couronne des vassaux dont l'autorité balançait la sienne. Ce monarque n'avait pas eu de fils de ses deux premiers mariages ; Alix fut quatre ans sans lui donner d'héritier ; mais, le 22 août 1165, elle accoucha d'un fils qui reçut le surnom de *Dieu-Donné*, parce que les peuples crurent l'avoir obtenu du ciel par leurs prières : il régna glorieusement sous le nom de Philippe-Auguste. Lorsque Louis VII mourut, Alix réclama la régence ; mais son fils, quoiqu'il ne fût que dans sa quinzième année, voulut gouverner par lui-même, et se montra digne de soutenir une résolution si extraordinaire pour son âge. Il avait épousé Isabelle de Hainault, fille du comte de Flandre, dont la puissance surpassait celle des comtes de Champagne ; il se servit habilement des prétentions de son beau-père pour se soustraire à la tutelle dangereuse que voulait exercer sur lui la famille de sa mère. Alix se mit à la tête des mécontents ; elle appela même à son secours Henri II, roi d'Angleterre ; ce qui n'était pas criminel, à une époque où les rois d'Angleterre, grands vassaux en France par les domaines qu'ils y possédaient, avaient, à ce titre, le droit d'intervenir dans les affaires de l'État. Philippe ne se laissa point abattre ; par son courage, et surtout

par son activité, il dissipa les mécontents, et traita avec sa mère, qui craignait autant que lui de voir augmenter la puissance des comtes de Flandre. C'est ainsi que Philippe se servit de la jalousie de deux maisons redoutables, pour se soustraire à leur domination ; politique admirable dans un prince de quinze ans, et qui annonça tout ce qu'il devait être un jour. Lorsqu'il eut formé la résolution d'aller combattre dans la Palestine, il assembla les grands de l'État, et, de leur consentement, il nomma, en 1190, Alix tutrice de l'héritier du trône, et régente du royaume. Elle gouverna avec douceur et sagesse, et elle résista avec fermeté aux prétentions du pape. Elle mourut à Paris, le 4 juin 1206, respectée des grands, et sincèrement regrettée des peuples. On voyait son tombeau dans l'abbaye de Pontigny, en Bourgogne, fondée par son père. — L'histoire fait mention de plusieurs autres princesses du nom d'Alix : l'une, fille de Henri le jeune, comte de Champagne, devint reine de Chypre, ayant épousé Hugues de Lusignan, et ensuite Bohémond IV, prince d'Autriche; elle mourut en 1246. — Une autre épousa Bertrand, comte de Toulouse. — Une autre, femme de Jean de Châtillon, comte de Blois, fit, avec son époux, le voyage de la terre sainte. — Une, héritière de Bretagne, fut mariée à Pierre de Dreux, dit *Mauclerc*. — Deux filles de Louis VII portèrent aussi ce même nom; la première fut mariée à Thibaut, comte de Blois, et la seconde, fiancée d'abord à Richard d'Angleterre, fut la cause ou le prétexte de la guerre civile qui éclata entre ce prince et Henri II, son père. (*Voy.* HENRI II et RICHARD.) De retour d'Angleterre, où elle avait été envoyée, Alix épousa Guillaume, comte de Ponthieu. F—E.

ALIX (PIERRE), né à Dôle en 1600, nommé abbé de St-Paul de Besançon en 1632, et ensuite chanoine de l'église St-Jean de la même ville, défendit avec courage, contre le pape Alexandre VII, les droits de son chapitre touchant l'élection des archevêques. Il publia à ce sujet plusieurs petits ouvrages : *Pro capitulo imperiali Bisuntino, super jure eligendi suos archiepiscopos et decanos, Commentarius*, Besançon, 1672, in-4°; *Refutatio scripti Roma nuper transmissi contra jura capituli Bisuntini*, in-4°; *Synopsis rerum gestarum circa decanatum majorem ecclesiæ metropolitanæ Bisuntinæ, ab anno 1661 ad annum 1667*, in-4°; *Dialogue entre Porte-Noire et le Pilori*, in-4°. Ce dialogue satirique fut censuré par le P. Dominique Vernerey, inquisiteur à Besançon. L'abbé Alix lui répondit par une brochure intitulée : *Eponge pour effacer la censure du P. Dominique Vernerey*, etc., in-4°. Ce petit ouvrage, écrit avec beaucoup de force, est fort rare, ainsi que tous ceux du même auteur. Le P. Lelong, dans sa *Bibliothèque historique de la France*, lui attribue une *Histoire de l'abbaye de St-Paul*, manuscrite. Ses connaissances ne se bornaient pas à celles de son état; il avait étudié les mathématiques avec succès, dans un temps où cette science ne menait ni à la considération ni à la fortune, et il avait composé plusieurs traités d'algèbre qui se sont perdus. Il mourut le 6 juillet 1676. — *Jacques* ALIX, son frère, avocat au parlement de Dôle, a fait imprimer quelques oraisons funèbres, et le *Panégyrique de J.-J. Bonvalot*, chevalier, président du comté de Bourgogne, Besançon, 1667, in-4°. W—S.

ALIX ou ALLIX (THIERRY), seigneur de Véroncourt et de Forcelles, conseiller d'État et président de la chambre des comptes de Lorraine sous le règne de Charles III, naquit en Lorraine en 1534. On ignore les circonstances de sa vie politique : on sait seulement qu'il s'est acquitté avec honneur de missions importantes dans les principales cours de l'Europe, et qu'il a mis en ordre et classé le trésor des chartes ducales. Ses ouvrages, restés manuscrits, sont précieux en ce qu'ils présentent d'une manière fort exacte l'état du nord-est de la France au 16e siècle. D. Calmet les a très-souvent consultés. Voici leurs titres : 1° *Traité sur la Lorraine et le Barrois*. 2° *Discours sur le comté de Vaudemont*. 3° *Discours sommaire sur la nature et qualité du comté de Bitche*. Alix cherche à établir dans cette dissertation que la seigneurie de Bitche est fief lige relevant du duché de Lorraine, auquel elle a été réunie en 1575. 4° *Discours présenté de la part du duc Charles III au sujet de la ligue, pour persuader aux états assemblés à Paris d'élire pour roi un prince de la maison de Lorraine*. 5° *Histoire des pays et duchés de Lorraine, avec dénombrement des villes, bourgs et châteaux, terres et seigneuries, bailliages, prévôtés, châtellenies, collégiales, abbayes, prieurés, couvents, monastères, chartreuses et commanderies qui y sont et en dépendent, et des mines d'or et d'argent et autres; des rivières, montagnes, verreries, raretés, singularités, qui se rencontrent audit pays*. Cette curieuse statistique, rédigée en 1550, devait être enrichie d'une carte fort détaillée, commencée par le célèbre Gérard Mercator et achevée par Alix; mais la mort de cet écrivain, survenue en 1597, à Nancy, lorsqu'il se disposait à publier le fruit de ses immenses recherches, nous priva d'un ouvrage intéressant, dont les copies sont aujourd'hui fort rares. — *Cuny* ALIX, frère du précédent, chanoine et grand prévôt de St-Diez, a été le précepteur des enfants de Charles III. B—N.

ALIX (FERDINAND), né en 1740 à Frasne, bailliage de Pontarlier, fut élevé par un de ses oncles, curé de Borey. Ayant achevé ses études au collége de Besançon, il sollicita son admission dans l'institut des jésuites. La faiblesse de sa santé ne lui ayant pas permis de supporter les rigueurs du noviciat, il revint à Besançon se préparer par un cours de théologie à recevoir les ordres sacrés. Placé comme vicaire chez l'oncle qui avait été son premier instituteur, il lui succéda dans l'administration de la paroisse de Borey, en 1785. Son refus de prêter le serment exigé des ecclésiastiques en 1791 l'obligea de quitter sa cure; mais il se tint dans le voisinage, pour être plus à portée de donner à ses paroissiens les secours de son ministère. Il ne consentit à s'éloigner que lorsqu'on lui eut démontré qu'il exposait inutilement sa vie. Dans l'asile qu'il avait trouvé sur les frontières de la Suisse, il composa plusieurs ouvrages destinés à prémunir ses

paroissiens contre le schisme, et il parvint à les répandre dans tout le diocèse. Rentré dans sa famille, après trois ans d'exil, il y resta jusqu'au concordat de 1802. Nommé curé de Vercel, il y mourut le 4 février 1825, regretté pour sa charité, sa piété et sa tolérance. On a de lui : 1° *Le Manuel des catholiques, ou recueil de divers entretiens familiers sur la religion*; 2° *les Impies modernes*; 3° *le Dernier Prône d'un prêtre du Jura*. Ces trois ouvrages ont été imprimés en Suisse de 1794 à 1796, in-8°. Le premier fut réimprimé à Besançon, en 1802. W—s.

ALIX DE SAVOIE. *Voyez* ADÉLAÏDE.

ALKEMADE (CORNELIUS VAN), savant antiquaire hollandais, né en 1654, publia un grand nombre d'ouvrages pleins de recherches, malgré les soins qu'exigeait son emploi de premier commis des convois et licences de Rotterdam. Il débuta, en 1699, par une dissertation sur les tournois, dans laquelle il traite des cérémonies usitées à la cour de Hollande, sous les premiers comtes. La troisième édition de cet ouvrage, publiée en 1740 sous le titre de *Verhandeling over't Kamprecht*, par Pierre van der Schelling, gendre de l'auteur, a été augmentée d'une dissertation sur l'origine, les progrès et la cessations des tournois et combats singuliers. Alkemade fut ensuite l'éditeur de la chronique rimée de Melis Stoke, intitulée : *Hollandsche Jaarbœken of Rym-Kronyk van M. Stoke*, Leyde, 1699, in-fol., contenant l'histoire de la Hollande jusqu'en 1337, avec les portraits de tous ses comtes, gravés d'après les anciens tableaux des carmelites de Harlem. Un an après, ce laborieux savant publia *Munstpiegel der Graven van Holland*, etc., Delft, 1700, in-fol. C'est un recueil chronologique des monnaies frappées sous le règne des comtes, depuis Floris III jusqu'à Philippe II. Dans sa préface, l'auteur traite des priviléges monétaires sous l'ancien gouvernement. L'ouvrage qu'Alkemade mit au jour ensuite concerne les coutumes pratiquées dans les inhumations : *Inleiding tot het ceremonieel der Begraafnissen en der Wapenkunde*, Delft, 1713, in-8°; ce n'est, selon l'auteur lui-même, qu'une esquisse destinée à engager les amateurs à des recherches plus profondes. Alkemade rendit encore un plus grand service à ses compatriotes, en publiant ses *Nederlandsche Displechtigheden*, 1732, 3 vol. in-8°; ouvrage extrêmement curieux, tant à cause des recherches auxquelles l'auteur s'y livre sur les usages des anciens Hollandais dans la vie civile, que par le grand nombre de figures dont il est orné : ce livre instructif, qu'Alkemade n'a pas eu le temps d'achever, a été complété et publié par son gendre. Il écrivit aussi : *Jonker Fransen Oorlog*; c'est un récit curieux de tout ce qui s'est passé dans la guerre singulière entre le parti des Hocksen et celui des Kabbeljauwsen, à Rotterdam, pendant les années 1488 et 1489. Il contribua aussi beaucoup aux deux éditions corrigées de *Katwijkse Oudheden* de Pars. Alkemade termina sa carrière littéraire par une description de la ville de Brill, Rotterdam, 1729, in-fol., et il mourut en 1737, à l'âge de 83 ans. Il est du petit nombre des antiquaires qui ont su présenter sous des formes intéressantes les résultats de leurs travaux. D—G.

ALKENDI. *Voyez* ALCHINDUS.

ALKMAR (HENRI D'), a passé pour l'auteur d'un poëme en vieux langage allemand, très-fameux en Allemagne, et dont le titre est *Reineke de Vos*, ou *Rainier le Renard*. C'est une espèce d'apologie d'une contexture particulière, contenant une critique, souvent très-plaisante et pleine de sel, des divers états de la société, tels qu'ils étaient dans le moyen âge, pendant le régime feodal. Tout ce qu'on sait d'Alkmar, c'est qu'il vivait vers l'an 1470, et qu'il fut gouverneur d'un duc de Lorraine. En 1498, parut à Lubeck la première édition que l'on connaisse en vers rimés du *Reineke* : elle fut reimprimee fort souvent à Rostock, à Francfort, à Hambourg. C'est dans la preface de cette édition que se nomme H. d'Alkmar; et, comme elle a passe longtemps en Allemagne pour la plus ancienne, ce personnage a passé aussi pour l'auteur du poëme. Cependant il se trouve, dans la bibliothèque de la ville de Lubeck, un exemplaire d'un ouvrage du même titre, et presque du même contenu, mais moins étendu et en prose, imprimé à Delft, en 1485; on a même découvert une édition plus ancienne, faite à Goudes ou Tergow, chez Gérard Leew, en 1479. Ces deux anciens *Reineke* sont entièrement semblables, et ecrits en dialecte hollandais, ou flamand, qui diffère peu du dialecte frison, wesphalien et bas-saxon. Il paraît donc qu'Alkmar a simplement versifié et étendu les fictions de ces anciens *Reineke*. En effet, il dit lui-même, dans la preface citée, « qu'il a traduit le présent livre du welche et du français. » On ne sait trop ce qu'il entend par la langue welche; mais comme il désigne le français, son témoignage est d'accord avec les fait connus, et avec l'opinion exposée par Legrand d'Aussy, dans les *Notices et Extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi* (t. 5, p. 249), savoir : « que le poëme du *Renard* est « d'origine française, et que le premier auteur de « cette facétie fut Pierre de St-Cloud, qui écrivit « au commencement du 13e siècle un *Renard* en « prose; que le poëme rimé du même nom (*le* « *Nouveau Renard*), que publia Jaquemars Gélée « ou Giellée, à Lille, vers la fin du même siècle, « n'en est qu'une imitation. » On doit cependant observer qu'il se trouve plusieurs traits semblables à ceux du *Reineke* dans les poëtes allemands du 12e et du 13e siècle, d'où l'on pourrait inférer que le fonds primitif de l'apologue est d'origine allemande, et plus ancien que l'ouvrage de Pierre de St-Cloud. Cet apologue a toujours eu une grande vogue en Allemagne; mais il n'a pas obtenu autant de succès en France, où il a cependant été traduit. Entre les nombreuses éditions allemandes, on distingue celle du grammairien Gotsched, avec une introduction, une interprétation et des planches. Le célèbre Goëthe n'a pas dédaigné de rajeunir le texte, et de le paraphraser en hexamètres. Le poëme de *Reineke* a d'ailleurs été traduit dans la plupart des langues, en latin, en italien, en danois, en suédois, en anglais; on cite une édition en anglais, dès

l'an 1484, donnée par William Caxton, à Westminster. La traduction latine de Schopperus est fort élégante, et a été réimprimée souvent. Dreyer, syndic de Lubeck, a fait un ouvrage curieux sous ce titre : *de l'usage qu'on peut tirer de l'excellent poëme Rainier le Renard, pour l'étude des antiquités du droit germanique*, 1768, 1 vol. in-4°. V—s.

ALLACCI (LÉON), en latin ALLATIUS, l'un des plus savants littérateurs italiens du 17e siècle, était né, en 1586, dans l'île de Chio, de parents grecs schismatiques; mais il fut transporté dès l'âge de neuf ans en Calabre, où il commença ses études : il se rendit à Rome en 1600, et, après les avoir finies, il y obtint plusieurs emplois. Le pape Grégoire XV l'envoya en Allemagne, en 1622, pour faire transporter à Rome la bibliothèque de Heidelberg, dont l'électeur de Bavière avait fait présent à ce pontife. Le cardinal Fr. Barberini le fit ensuite son bibliothécaire. Enfin, il fut nommé, en 1661, bibliothécaire du Vatican. Il mourut au mois de janvier 1669, âgé de 83 ans, après avoir fondé plusieurs colléges dans l'île de Chio, sa patrie. « C'était, dit le P. Niceron, un homme laborieux et infatigable, doué « d'une mémoire prodigieuse, et qui savait beaucoup « en tout genre d'érudition ; mais il manquait de « justesse et de critique, et l'on remarque dans ses « ouvrages beaucoup plus de lecture et de savoir, « que d'esprit et de jugement. » Il vécut dans le célibat, mais sans vouloir s'engager dans les ordres. Alexandre VII lui demandait un jour pourquoi il ne voulait pas les recevoir. « C'est, lui répondit Allacci, « pour pouvoir me marier quand je voudrai. — Mais, « reprit le pape, pourquoi donc ne vous mariez-vous « pas? — C'est, répliqua-t-il, pour pouvoir prendre « les ordres quand la fantaisie m'en viendra. » Un trait minutieux fait voir combien il était constant dans ses habitudes. On assure qu'il se servit, pendant quarante ans, de la même plume, et que, l'ayant perdue, il fut près d'en pleurer de chagrin. Il écrivait si vite, qu'il copia en une nuit le *Diarium romanorum Pontificum*, qu'un moine cistercien lui avait prêté. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, la plupart de théologie ou de liturgie, et dont plusieurs ont pour objet la conversion des schismatiques grecs. Les principaux sont : 1° *de Ecclesiæ occidentalis et orientalis perpetua Consensione*, Cologne, 1648, in-4°; c'est le plus considérable de ses ouvrages : il s'y propose, comme le titre l'annonce, de prouver que l'Église latine et l'Église grecque ont toujours été unies dans la même foi. 2° *De utriusque Ecclesiæ*, etc., *in dogmate de purgatorio, Consensione*, Rome, 1655, in-8°. 3° *De Libris ecclesiasticis Græcorum*, Paris, 1645, in-8°. 4° *De Templis Græcorum recentioribus*, Cologne, 1645, in-8°. 5° *Græciæ orthodoxæ Scriptores*, Rome, 1652 et 1657, 2 vol. in-4°. 6° *Philo Byzantinus de septem orbis Spectaculis, gr. et lat., cum notis*, Rome, 1640, in-8°. 7° *Eustathius archiepiscopus Antiochenus in Exahemeron; ejusdem de Engastrimytho in Origenem Dissertatio; Origenis de Engastrimytho, in prima Regum homilia, gr. et lat.; addidit in Eustathii Exahemeron notas uberiores et collectanea, et suum de Engastrimytho syntagma*, Lyon, 1629, in-4°. Il y a beaucoup d'érudition dans ses notes et dans sa dissertation sur l'*Engastrimythe*. Il y soutient, avec Eustathe, que ce ne fut point l'âme de Samuel qui apparut à Saül, mais que cette apparition ne fut que l'effet des prestiges de la pythonisse et du diable. 8° *Symmiha, sive opusculorum græcorum ac latinorum vestustiorum ac recentiorum libri duo*, Cologne, 1653 in-fol.; 9° *De Mensura temporum antiquorum et præcipue græcorum*, Cologne, 1645, in-8°. 10° *Concordia nationum christianarum Asiæ, Africæ et Europæ, in fide catholica*. 11° *De octava Synodo Photii*, etc., Rome, 1662. (*Voy.* dans le P. Niceron, t. 8 et 10, la liste de ses autres ouvrages.) Il se délassait de ses travaux théologiques par des études littéraires : on a de lui dans ce genre : 12° *de Patria Homeri, Lugduni*, 1640, in-8°, réimprimé dans le t. 10 des *Antiquités grecques* de Gronovius. L'auteur, zélé pour l'honneur de sa patrie, prétend qu'Homère était natif de Chio. Il y traite durement Jules Scaliger, pour se venger du mépris que ce fameux critique faisait des Grecs, et principalement d'Homère, qu'il plaçait au-dessous de Virgile. A cet ouvrage est jointe une pièce de l'Allacci, en vers grecs, intitulée : *Natales Homerici*, avec la traduction latine d'André Bajano. 13° *Apes Urbanæ*, etc., Rome, 1633, in-8°; titre emprunté des abeilles, qui étaient les armoiries d'Urbain VIII ; il y fait l'énumération de tous les savants qui fleurirent à Rome depuis 1630 jusqu'à la fin de 1632, et y a joint le catalogue de leurs ouvrages; ce livre a été réimprimé à Hambourg, en 1711, in-8°, par les soins de Fabricius. 14° En italien, la *Dramaturgia*, catalogue alphabétique de tous les ouvrages dramatiques italiens publiés jusqu'à son temps, réimprimé en 1755, à Venise, in-4°, avec des additions considérables qui s'étendent jusqu'à cette même année. 15° *Poëti antichi raccolti da Codici manoscriti della bibliotheca Vaticana e Barberina*, Naples, 1661, in-8°, rare. C'est un recueil précieux d'anciennes poésies italiennes, jusqu'alors inédites, dédié aux membres de l'académie de Messine appelée *della Fucina*, dont nous avons parlé à l'article ALIBRANDO, et précédé d'un avis de l'Allacci aux lecteurs, où l'on trouve des détails instructifs sur tous ces poëtes italiens des premiers temps. Le P. Niceron n'en a point parlé. G—É.

ALLAINVAL (LÉONOR-JEAN-CHRISTINE-SOULAS D'), abbé, naquit à Chartres, et mourut à Paris, à l'Hôtel-Dieu, le 2 mai 1753, dans la même misère où il avait vécu. On raconte qu'il n'avait souvent d'autre asile pour passer les nuits que ces chaises à porteurs qu'on voyait alors au coin des rues. En 1725, il commença à travailler pour le théâtre, et donna au Théâtre-Français : *la Fausse Comtesse ; l'École des Bourgeois ; les Réjouissances publiques, ou le Gratis*, et *le Mari curieux* ; au Théâtre-Italien ; *l'Embarras des richesses, le Tour de carnaval* et *l'Hiver* ; à l'Opéra-Comique : *la Fée Marotte*. *L'Embarras des richesses* et *l'École des Bourgeois* sont ses deux meilleures pièces. Il y a un intérêt touchant dans la première, qui d'ailleurs est bien conduite et bien

dénouée; *l'École des Bourgeois* reparaît souvent sur la scène. « Cette pièce, dit Laharpe, a peu d'intrigue; mais il y a du dialogue et des mœurs..... Le naturel et le bon comique y dominent; on y remarque surtout une excellente scène, celle où l'homme de cour se concilie un moment M. Mathieu, *son cher oncle.* » On a de d'Allainval plusieurs autres ouvrages : *** *Ana, ou Bigarrures calotines*, 1732-33, quatre parties, in-12, rare; *Lettres à milord****, *au sujet de Baron et de la demoiselle Lecouvreur*, 1730, in-12; *Éloge de Car*, 1731, in-12; *Almanach astronomique, géographique, et, qui plus est, véritable*; et *Anecdotes de Russie, sous Pierre 1er*, 1745, 2 parties in-12. En 1743, il donna une édition corrigée et augmentée de l'ouvrage du P. Rigord, jésuite, ayant pour titre : *Connaissance de la Mythologie, par demandes et par réponses*; et, en 1745, une nouvelle édition des *Lettres du cardinal Mazarin*, 2 vol. in-12. A—G—R.

ALLAIRE (Julien-Pierre), né à St-Brieux, le 20 janvier 1742, fut, après avoir fait ses études dans les mathématiques, la jurisprudence et l'administration, nommé à vingt-quatre ans receveur général des domaines et bois de la généralité de Limoges, et devint peu après régisseur, puis administrateur général jusqu'à l'époque de la révolution. Privé alors de son emploi, il se retira dans un domaine qu'il possédait dans le département de la Marne, et s'y occupa d'agriculture. Lors de l'organisation de l'administration forestière, le ministre des finances le nomma l'un des administrateurs généraux, et, dans cette place qu'il a conservée jusqu'à sa mort (26 janvier 1816), il a rendu de grands services à cette branche importante de l'administration. Il était chargé spécialement du contentieux et du repeuplement des bois. Allaire était membre de la société d'agriculture du département de la Seine, presque depuis l'origine de cette compagnie. Nous ne connaissons de cet agronome aucun ouvrage imprimé. Il avait fait en 1814, dans les forêts des rives du Rhin, un voyage dont il est à regretter que la relation n'ait pas été rendue publique, M. Silvestre lui a consacré une notice insérée dans les *Mémoires de la société d'agric. de la Seine*, année 1816. F—LL.

ALLAIS (Denis Vairasse d') existait vers la fin du 17e siècle. Selon les uns, il ne s'appelait Allais que parce qu'il était de la ville d'Allais, en Languedoc; selon les autres, il était d'une famille de cette province, et parent d'un baron d'Allais qui vivait peu de temps après lui, et fut commandant des armées du roi. Prosper Marchand a, dans son *Dictionnaire historique*, consacré près de dix pages à Allais, tout en disant qu'on n'en connaît qu'imparfaitement l'histoire. On a d'Allais : 1° *Grammaire méthodique, contenant les principes de cet art et les règles les plus nécessaires de la langue française*, 1681, in-12, ouvrage vanté par l'abbé de la Roque (dans le *Journal des Savants*), mais où l'on trouve plus d'une locution vicieuse; 2° *Courte et méthodique Introduction à la langue française* (en anglais), 1683, in-12 : c'est un abrégé de sa grammaire; 3° *Histoire des Sevarambes*, 1re partie, 1677, 2 vol. in-12; 2e partie, 1678 et 1679, 3 vol. in-12; nouvelle édition, Bruxelles, 1682, 5 vol. in-12; Hollande, 1716, 2 vol. in-12; réimprimée dans la collection des *Voyages imaginaires*, in-8°. Ce n'est que dans les deux premières éditions qu'on trouve la dédicace à Pierre-Paul Riquet. L'*Histoire des Sevarambes* est un roman politique; il a été traduit en plusieurs langues. A. B—T.

ALLAIS DE BEAULIEU. *Voyez* Beaulieu.

ALLALEONA. *Voy.* Alaleona.

ALLAM (André), sous-principal du collége de St-Edmond, à Oxford, se fit d'abord connaître par des éditions de plusieurs ouvrages de ses compatriotes, qu'il orna de préfaces et de notes intéressantes, surtout par celle du *Théâtre historique et chronologique* d'Elvicus, augmenté d'un supplément, Londres, 1687, in-fol. Allam publia en anglais la *Vie d'Iphycrate*, d'après le grec de Plutarque : il aida le savant Wood dans son grand ouvrage de *Athenæ Oxonienses*. Sa mort prématurée, en 1685, lorsqu'il n'avait encore que 30 ans, l'empêcha d'exécuter un ouvrage important, qu'il avait entrepris, sous ce titre : *Notitia Ecclesiæ anglicanæ*. Il s'était aussi occupé de la controverse avec les catholiques et les presbytériens. Il n'eut pas le temps de livrer au public ses traités sur ces matières. C'était un homme dont les vertus et la modestie égalaient le savoir. T—D.

ALLAMAND (Jean-Nicolas-Sébastien), savant modeste et laborieux, naquit à Lausanne en 1713 et non en 1716, comme le dit Barbier dans l'*Examen critique des Dictionnaires*. Ayant achevé son cours de théologie dans sa ville natale, il fut admis au ministère évangélique, et reçut une vocation pour Leyde (1), dont l'université jetait alors un grand éclat. La facilité qu'il trouvait à suivre les leçons de tant d'habiles professeurs développa son goût pour les sciences, et il acquit bientôt des connaissances très-étendues dans la physique, la chimie, l'histoire naturelle et les mathématiques. Ses heureuses dispositions et la douceur de son caractère lui méritèrent l'amitié du célèbre S'Gravesande, qui lui confia l'éducation de ses enfants, à laquelle il ne pouvait veiller lui-même, et le chargea plus tard de l'exécution de ses dernières volontés. Après la mort de S'Gravesande, Allamand se présenta pour concourir à la chaire de philosophie de l'académie de Franeker, et l'obtint; mais les curateurs de l'université de Leyde s'opposèrent à son départ, en lui proposant la même chaire avec un traitement plus considérable Il en prit possession le 30 mai 1749, par un discours dans lequel il fit un juste éloge de S'Gravesande, son prédécesseur et son maître chéri. Quelques années après, il joignit à la chaire de philosophie celle d'histoire naturelle. Cette double tâche ne l'empêcha pas de continuer les travaux dont il était chargé. Le savant bibliographe Prosper Marchand lui avait, ainsi que S'Gravesande, légué le soin de publier les

(1) Barbier, dans l'ouvrage déjà cité, dit qu'Allamand exerça les fonctions de ministre dans sa patrie. Mais ce dut être bien peu de temps, puisqu'il n'avait pas vingt-deux ans à l'époque de son départ pour la Hollande.

ouvrages qu'il laissait manuscrits. Il s'acquitta de ce devoir avec une fidélité dont on aurait peine à citer un autre exemple. On peut voir à l'art. MARCHAND toutes les difficultés qu'Allamand eut à vaincre pour rassembler et mettre en ordre les matériaux du *Dictionnaire historique*. Il consacra de même plusieurs années à préparer une nouvelle édition de l'*Histoire de l'imprimerie*; mais la publication de l'ouvrage de Mercier de St-Léger (*voy.* ce nom) ayant rendu son travail inutile, il le supprima. La modestie d'Allamand n'avait pas empêché sa réputation de s'étendre au loin. Les marins hollandais, revenant de voyages de long cours, se faisaient un plaisir de lui rapporter des plantes, des animaux, des fossiles, dont il enrichissait le jardin botanique et le cabinet de l'université, placés sous sa surveillance. Ces deux établissements lui durent une partie de leur lustre, et par son testament il leur laissa ses collections particulières. Ce savant mourut à Leyde, le 2 mars 1787. Il était membre de la société royale de Londres et de l'académie des sciences de Harlem. Allamand a fait plusieurs découvertes en électricité; et le premier il a donné l'explication du phénomène de la bouteille de Leyde. C'est à lui qu'on est redevable des meilleures éditions de l'*Introduction à la philosophie* et des *Œuvres philosophiques et mathématiques* de S'Gravesande. (*Voy.* ce nom.) Par la publication du *Dictionnaire* de Prosper Marchand il a rendu un service important à l'histoire littéraire. Il a eu part à la traduction française du *Livre de Job* et des *Proverbes* de Salomon, faite sur la version latine de Schultens. (*Voy.* ce nom.) Il a traduit en outre: 1° les *Sermons* de Jacques Forster *sur divers sujets*, Leyde, 1739, in-8°, tome 1er, le seul qui ait paru; 2° les *Éléments de Chimie* de Boerhaave (*voy.* ce nom); 3° l'*Essai sur l'histoire des coralines* d'Ellis (*voy.* ce nom); 4° l'*Essai sur les comètes* d'Andr. Oliver, 1777, in-8°; 5° la *Nouvelle description du Cap de Bonne-Espérance*, par Henri Hopp, 1778, in-8°. Les notes du traducteur forment la partie la plus curieuse de cet ouvrage. Allamand a traduit en latin le *Règne animal* de Brisson, et il y a joint des notes, Leyde, 1762, in-8°. Enfin il a donné, dans l'édition de Buffon publiée à Amsterdam de 1766 à 1779, in-4°, 38 vol., l'histoire du gnow, du grand gerbu et de l'hippopotame, trois quadrupèdes qui n'avaient point été décrits par notre grand naturaliste. On cite encore d'Allamand un *Mémoire sur l'électricité*, dans la *Biblioth. britanniq.*, t. 24; une *Dissertation sur les bouteilles de Bologne*, dans les *Transactions philosophiq.*, n° 477, et quelques pièces dans les premiers volumes du recueil de l'académie de Harlem. Allamand a voulu garder l'anonyme dans presque toutes ses publications. Paquot lui a consacré un article dans le tome 3 de ses *Mémoires littéraires*, éd. in-fol. M—ON et W—S.

ALLAMAND, ministre protestant à Bex, dans le pays de Vaud, dont Gibbon fait l'éloge dans ses Mémoires, a publié, sous le voile de l'anonyme, une *Lettre sur les assemblées des religionnaires en Languedoc, écrite à un gentilhomme protestant de cette province, par M.-D.-L.-F.-D.-M.*, imprimée en France sous la rubrique de Rotterdam, 1745, in-4° et in-8°. Armand Boisbeleau de Lachapelle (*voy.* ce nom), célèbre pasteur protestant de l'Église wallone à la Haye, réfuta les assertions d'Allamand dans un ouvrage intitulé : *de la Nécessité du culte public*, dont la seconde édition, Francfort, 1747, 2 vol. in-12, contient une réimpression de la lettre d'Allamand. —Un autre ALLAMAND, professeur à Lausanne, a publié : 1° *Pensées antiphilosophiques* (anonyme), la Haye, 1751, in-12; 2° *Anti-Bernier, ou Nouveau Dictionnaire de théologie, par l'auteur des P. A.* (*Pensées antiphilosophiques*), Genève et Berlin, 1770, 2 vol. in-8°. Z.

ALLAN (DAVID), peintre écossais, natif d'Édimbourg, reçut les éléments de son art à Glascow, dans l'école instituée par les frères Foulis. Il alla ensuite perfectionner son talent en Italie, où il obtint la médaille destinée par l'académie de Saint-Luc à récompenser la meilleure composition historique. Revenu en Angleterre muni de vastes connaissances sur les diverses branches de l'art, il fut appelé en 1780 à diriger une académie fondée à Édimbourg par le bureau des manufactures et perfectionnements. On a beaucoup admiré ses talents dans la composition pittoresque, la vérité avec laquelle il rendait la nature, et la gaieté qui distingue ses tableaux, dessins et esquisses. Plusieurs de ses ouvrages ont été reproduits par la gravure, notamment *l'Origine de la peinture, ou la jeune Corinthienne dessinant l'ombre de son amant*; quatre pièces gravées à l'aqua-tinta par Paul Sandby, d'après des dessins faits à Rome par ce peintre, représentant les divertissements du carnaval. David Allan mourut le 6 août 1796. L.

ALLAN (GEORGE), antiquaire anglais, était procureur à Darlington, dans la province de Durham. Dominé par son goût pour l'étude des antiquités de son pays, il y consacra une grande partie de son temps et de sa fortune, et publia, entre autres écrits, une *Esquisse de la vie et du caractère de l'évêque Trevor*, 1776; la *Vie de saint Cuthbert*, 1777; des *Collections relatives à l'hôpital Sherborn*. Il favorisa de tous ses moyens la rédaction et la publication de l'*Histoire du comté palatin de Durham* par Hutchinson. George Allan mourut en 1800. L.

ALLARD (GUY), né en Dauphiné, avocat, conseiller du roi, président en l'élection de Grenoble. Pour soutenir un procès que lui suscitèrent des ennemis, il fut obligé de vendre cette dernière charge. Allard consacra sa plume à la gloire de la province qui l'avait vu naître. Il mourut, en 1716, doyen des avocats, et emportant les regrets de ses compatriotes. Il travaillait alors à un traité de la justice, de la police et des finances de France, et à une histoire complète du conseil delphinal au parlement de Grenoble. Il laissa de nombreux manuscrits. Voici la liste de ses ouvrages imprimés : 1° *la Vie et les aventures de Zizime, fils de Mahomet, empereur des Turcs*, par G—D. M. (Cl. la Bothère), nouvelle historique, 1673, 1712, 1724, in-12. 2° *Éloges de Des Adrets, Dupuy-Montbrun, Colignon*, 1675, in-12. 3° *Les Aïeules de madame de Bourgogne*, 1677, in-12. 4° *Bibliothèque du Dauphiné*, 1680, petit

in-12. P. V. Chalvet donna, en 1797, in-8°, une nouvelle édition de cet ouvrage. Cette nouvelle édition, dit le savant Mercier de St-Léger, est mutilée, et ne remplace pas la première, qui est très-rare L'éditeur, dont le livre était imprimé sept ans avant sa publication, n'a consacré aucun article aux Dauphinois illustres morts pendant cet espace de temps : il eût pu faire un supplément. 5° *Les Inscriptions de Grenoble*, 1683, in-4°. 6° *La Vie de Humbert II*, 1688. 7° *Les Présidents uniques et les premiers Présidents au parlement du Dauphiné*, 1695. 8° *Recueil de lettres*, 1695. 9° *Nobiliaire du Dauphiné*, 1671, in-12, 1696. 10° *Généalogie de la famille Simiane*, 1697. 11° *Histoire généalogique du Dauphiné*, 4 vol. in-4°, 1697. Cet ouvrage valut à l'auteur le titre de généalogiste du Dauphiné. 12° *État politique de Grenoble*, 1698, in-12. 13° *Les Gouverneurs et lieutenants au gouvernement du Dauphiné*, 1704, in-12. — *Marcellin* ALLARD, auteur du 17° siècle, né dans le Forez, a laissé *la Gazette française*, 1605, in-8°, ballet en langue forésienne, de trois bergers et trois bergères. A. B—T.

ALLARD (. . . . . .), célèbre danseuse, née le 14 août 1738. Ses débuts à l'Académie royale de musique, dans la danse vive et enjouée, furent très-brillants; mais quoiqu'elle eût été reçue en janvier 1762, à ce théâtre, elle fut au moment de demander sa retraite, et même de quitter Paris, en 1765, par suite d'un événement arrivé chez elle à un grand seigneur; cependant cette aventure eut le sort de toutes celles du même genre dans les grandes villes : on l'oublia, et mademoiselle Allard n'en jouit pas moins de la faveur du public, jusqu'en 1782, époque de sa retraite. Cette danseuse était d'une taille moyenne; elle avait à la fois beaucoup d'embonpoint et de légèreté, et ses traits avaient moins de régularité que d'expression. Une de ses émules a dit d'elle : « Thalie semblait lui avoir prêté son masque, sa gaîté « et son enjouement; Terpsichore, sa légèreté et « ses grâces. » Mademoiselle Allard eut, du fameux Vestris, un fils, non moins célèbre que son père, sous le nom d'Auguste Vestris. Cette danseuse est morte le 14 janvier 1802. P—x.

ALLARD (JOSEPH-FÉLIX), bibliophile et littérateur, né en 1795 à Marseille, fut le condisciple et l'ami de tous les jeunes Marseillais de son époque qui se sont acquis une réputation dans les lettres, entre autres de M. Reinaud, membre actuel de l'académie des inscriptions, dont on connait la belle description du cabinet de M. de Blacas. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il entra dans l'enseignement, professa la rhétorique aux petits séminaires de Marseille et d'Aix; vint en 1827 à Paris, et accepta, dans la paroisse St-Eustache, de modestes fonctions qu'il a constamment remplies avec beaucoup de zèle. Amateur de curiosités littéraires, il s'était formé une assez jolie collection de livres rares et de manuscrits, dont peu de temps avant sa mort il vendit une partie pour pouvoir payer les personnes qui le soignaient. Il succomba le 20 octobre 1831 à une maladie de poitrine. C'était un homme modeste, pieux et très-instruit. Il a été l'un des collaborateurs du *Bulletin universel* de M. de Férussac, dans lequel il a inséré plusieurs articles remarquables, entre autres une notice sur les Mémoires inédits du cardinal Spada, gouverneur de Rome dans le 17° siècle. On lui doit une traduction estimée de l'*Apologétique* de Tertullien, Paris, 1827, in-8°. Il a laissé, sur la littérature du moyen âge, des recherches qu'il n'a pas eu le temps de compléter. Deux catalogues des livres et des manuscrits de l'abbé Allard ont été publiés par Techener, libraire. W—s.

ALLARD (JEAN-FRANÇOIS), général en chef des armées de Lahore, naquit à St-Tropez, dans le département du Var, en 1785. De bonne heure, il manifesta un penchant prononcé pour la carrière militaire, qui apparaissait alors avec tous ses dangers et avec toute sa gloire. Il servit honorablement dans la garde impériale, et il était lieutenant lorsque Brune, ayant eu l'occasion d'apprécier son caractère et ses talents, le prit sous ses ordres comme aide de camp. Allard ne tarda pas à passer capitaine et fut décoré de la Légion d'honneur. Mais la fin tragique de Brune détermina son aide de camp à quitter l'armée et même la France. L'esprit aventureux d'Allard lui montrait l'Amérique, et déjà il avait fait ses préparatifs de départ, il avait payé son passage à bord d'une frégate de l'Union, lorsque le vent de la fortune le fit changer de direction et l'emporta vers l'Asie. Un officier italien, nommé Ventura, qui comme lui cherchait un avenir, lui avait persuadé d'aller en Égypte, où un pacha entreprenant, un homme de génie, appelait les Européens à concourir à la fondation d'une puissance nouvelle. Le succès de cette tentative ne répondit point à l'attente qu'elle semblait en droit de faire concevoir. Allard, reçu froidement, poursuivit sa route vers la Perse, offrit son épée au prince royal Abbas-Mirza, et obtint un grade de colonel et la promesse d'un régiment. Le jeune colonel reçut le traitement attaché à son titre, mais l'héritier du trône de Perse ne se hâtait point de lui donner son régiment. L'ambition d'Allard chercha d'autres occasions, et l'instinct qui le guidait, secondé par les circonstances, le conduisit au Caboul; mais à peine avait-il fixé son séjour dans ce pays, que d'autres projets lui firent encore une fois lever sa tente. Le nom et les desseins du rajah de Lahore, Rungeet-Singh, étaient arrivés jusqu'à lui; des faits importants s'accomplissaient dans le royaume de Lahore, sur lequel s'appuyait la puissance anglaise pour s'étendre ou se maintenir dans l'Asie centrale. Le chef rusé de ces contrées avait trop de pénétration pour ne pas entrevoir les services que pouvait lui rendre un officier européen. Allard se présenta avec confiance, et le rajah, après avoir pris toutefois vis-à-vis du nouveau venu les précautions que lui suggérait son caractère défiant à l'infini, consentit à le recevoir ; il ne l'admit pourtant d'une manière définitive qu'après avoir obtenu l'agrément préalable du gouvernement britannique. Rungeet-Singh donna d'abord à Allard cent hommes à commander : c'était débuter prudemment, et ne pas s'exposer à livrer ses forces à un traître peut-être ! Au surplus, Rungeet-Singh devait-il mé-

nager les préjugés, les habitudes, les croyances des indigènes, obstacles immenses contre lesquels Allard allait avoir à lutter pour introduire les réformes qu'il apportait d'Europe. Du reste le colonel obtint peu de temps après de pouvoir organiser un régiment, puis une brigade, puis une division; et finalement il pénétra si profondément dans l'estime et la confiance du roi de Lahore qu'il fut élevé par lui au grade de généralissime de ses armées, et fut réellement par la suite, après Rungeet-Singh, la première puissance du pays. Il continua avec succès son travail d'organisation militaire, et disciplina à la française l'armée de Lahore : le commandement s'y fit en français, et le recrutement s'y opéra dès lors par engagements volontaires et par appels; il n'y a pas jusqu'aux couleurs adoptées par la France nouvelle, que le général n'ait importées sur les rives du Sutledge, et c'était sans doute un curieux spectacle pour des yeux éclairés, que ce drapeau, symbole de la liberté et de la civilisation, ondoyant sur une armée barbare au sein de l'Asie. « Mais, dit le voyageur Jacquemont, les Sykes « sont de bonnes gens qui n'y entendent pas finesse. « Rungeet sait seulement que c'était le drapeau de « Bonaparte, auquel il aime à se persuader qu'il « ressemble. » Sans cesse sur le pied de guerre ou même en guerre avec les chefs voisins, le royaume de Lahore n'avait cependant point eu de querelle bien sérieuse à soutenir, depuis la réorganisation de cette armée, de sorte que le général Allard eut peu de grandes occasions de se distinguer sur le champ de bataille. Son influence n'en fut pas moins grande; il sut la conquérir par sa justice, son activité, son caractère noble et fait pour commander; il fut entouré de l'amour des autres officiers européens, ses frères d'armes, et son nom dans toute l'Inde anglaise ne fut prononcé qu'avec la plus grande considération. Les voyageurs qui, grâce à son intervention empressée, ont pénétré depuis 1822 dans le royaume de Lahore s'accordent à donner de lui ce témoignage; et tous, entre autres l'infortuné Jacquemont et le non moins infortuné Burnes, ont aimé à écrire avec quelle bienveillance il avait mis son pouvoir à leur disposition et avait cherché à leur rendre agréable le séjour de Lahore, ou à faciliter leurs voyages et leurs études. Rungeet-Singh, auquel aucun historien ne refusera une finesse et une pénétration consommées, l'apprécia également de plus en plus, et il sentait si bien de quel poids il était dans la balance de son pouvoir, qu'il s'étudia toujours, tout en lui prodiguant la fortune (il lui faisait un traitement annuel de plus de 100,000 francs), à lui ôter ou le désir ou les moyens de revenir en France; il savait lui faire dépenser ses 100,000 francs, et l'empêcher d'amasser une fortune qui aurait pu lui suggérer le désir du repos. Il lui avait en outre fait épouser la fille d'un chef vaincu, princesse indienne, qui fut plusieurs fois mère; mais ce fut précisément le sentiment paternel, ce fut le besoin de donner à ses enfants une éducation convenable qui rappela impérieusement la pensée d'Allard vers la France. Rungeet-Singh accueillit avec inquiétude et défiance l'idée de ce voyage : « Pars, dit-il au général, mais « laisse-moi tes enfants, je serai sûr que tu reviendras les chercher. » Allard lui expliqua que c'était pour eux qu'il allait en France, que là seulement ils pouvaient être élevés dans les pratiques de leur culte et dans le sein de leur religion. Le roi se laissa toucher par ces raisons; Allard partit pour l'Europe, et revit son ancienne patrie, où il fut reçu avec considération. En 1832 il avait été nommé officier de la Légion d'honneur : il fut, pendant ce voyage, nommé commandeur. Il répondit aux conseils de ses amis qui voulaient le retenir en France : « Le roi de « Lahore a ma parole; si j'y manquais, il serait en « droit de me mépriser et de me considérer comme « un misérable aventurier. » Le général Allard reprit donc la route de l'Asie, laissant en France sa femme et ses enfants qu'il ne devait plus revoir. Ce fut en effet peu de temps après son retour à Lahore qu'il fut enlevé à l'armée, à ses amis, au vieux Rungeet-Singh, qui lui-même avait alors un pied dans la tombe (1839). Des regrets universels suivirent Allard à sa dernière demeure; le rajah ne négligea rien pour lui rendre les honneurs dus à son rang, à ses talents, et glorifier sa mémoire. Sa ville natale s'est elle-même empressée d'ouvrir une souscription pour lui élever un monument (1). H. D—z.

ALLARDE (Pierre-Gilbert Leroy, baron d'), né en 1749 à Montluçon, d'une des familles les plus honorables du Bourbonnais, fut d'abord page de la dauphine, puis entra lieutenant dans le régiment de Conti, cavalerie. Il obtint ensuite une compagnie dans les chasseurs de Franche-Comté. Le temps qu'il passa au service ne fut point perdu pour son instruction. Au goût de l'étude il joignait beaucoup d'esprit et de jugement; et, tandis que ses camarades se livraient aux plaisirs de leur âge, il s'appliquait avec ardeur à l'économie politique, science alors peu connue en France, et qui n'y comptait qu'un petit nombre d'adeptes. Nommé par la noblesse de St-Pierre-le-Moutier aux états généraux, il y présenta un nouveau plan de finances qu'il ne put faire adopter par ses collègues, étrangers pour la plupart aux éléments de cette science. Il manifesta son indignation contre les attentats des 5 et 6 octobre (*voy.* Marie-Antoinette), et protesta depuis contre le rapport de Chabroud, qui demandait qu'on annulât toutes les procédures relatives à ces événements. Il combattit les projets de Necker, comme n'étant que des impôts déguisés. Il proposa un comité d'impositions, répondit au discours de Dupont sur les banques, s'opposa à la création des assignats, et soutint que le moyen le plus simple d'éteindre la dette et de fonder le crédit public était de faire un emprunt dont le remboursement s'opérerait, sans qu'on fût obligé de rien ajouter aux charges, et d'une manière insensible, par l'amortissement. Ce moyen, dont on a tant usé depuis, fut alors repoussé par la majorité. D'Allarde fut cependant nommé membre du comité des impo-

(1) La veuve du général Allard, initiée à la connaissance de la religion catholique, a reçu récemment le baptême; elle a eu pour parrain et marraine le roi et la reine des Français.

sitions. Le 15 février 1791, comme rapporteur, il demanda et fit décréter l'abolition des maîtrises et jurandes, et l'établissement du droit de patente. Il demanda que la contribution foncière fût évaluée à 240 millions. Il combattit, le 5 mai suivant, avec beaucoup de force, mais sans succès, la proposition de Rabaut-St-Étienne sur l'émission des petits assignats. Prévoyant les malheurs qui devaient bientôt peser sur la France, après la session il conduisit ses enfants aux États-Unis, où il avait de grandes propriétés. Ses talents financiers, qu'il dirigea vers le commerce, lui servirent à réparer les torts que la révolution avait faits à sa fortune. Après le 18 brumaire il fut chargé de réorganiser l'octroi de Paris et en devint le fermier. Les avances qu'il fut forcé de faire au trésor ne lui ayant pas été remboursées, il se vit dans la nécessité de déposer son bilan. Mais les causes de sa faillite étaient trop connues pour que cet événement pût porter atteinte à sa réputation. Il vendit ses domaines pour payer ses créanciers, et se fit réhabiliter en 1807. Ayant recueilli les débris de sa fortune, il acquit en Franche-Comté des forges qu'il comptait exploiter lui-même. Ses affaires l'avaient conduit à Besançon, et il y mourut d'apoplexie le 9 septembre 1809, au moment de monter en voiture pour revenir à Paris. Il était âgé de 60 ans. Son fils aîné, l'un de nos chansonniers les plus spirituels, et auteur d'un grand nombre de vaudevilles, est connu dans la littérature sous le nom de *Francis*. W—s.

ALLART (MARY GAY, femme), née à Lyon vers 1750, reçut une éducation beaucoup plus soignée que ne semblait le comporter son sexe, à l'époque où elle vécut. A peine âgée de dix-huit ans, elle savait très-bien la plupart des langues modernes, et particulièrement l'anglais. Mariée de bonne heure, elle ne fut pas heureuse, et des chagrins domestiques l'obligèrent à faire de ses talents une ressource fort honorable sans doute, mais aussi faible que pénible. Venue à Paris, madame Allart y publia d'abord plusieurs traductions de romans anglais, et ensuite un roman de sa composition, qui eut beaucoup de succès, sous le titre d'*Albertine de Sainte-Albe*, Paris, 1818, 2 vol. in-12. Les romans qu'elle a traduits de l'anglais sont : 1° *Éléonore de Rosalba, ou le Confessionnal des pénitents noirs*, par Anne Radcliffe, Paris, 1797, 7 vol. in-18. L'abbé Morellet avait déjà traduit ce roman sous le titre de *l'Italien*, et l'on peut dire que la comparaison avec le travail de cet académicien n'est point trop défavorable à madame Allart. 2° *Les Secrets de famille*, par miss Peatt, 1799, 5 vol. in-12; 2e édition, 1802, 5 vol. in-18. Chénier, qui, dans son *Tableau de la littérature depuis* 1789, a parlé avec éloge des romans d'Anne Radcliffe, loue aussi d'une manière fort remarquable les traductions de madame Allart. Elle mourut à Paris en 1821. — Il ne faut pas la confondre avec mademoiselle *Hortense* ALLART, sa fille, dont on a *la Conjuration d'Amboise* et des *Lettres sur les ouvrages de madame de Staël*. Z.

ALLATIUS. *Voyez* ALLACCI.

ALLÉ (JÉRÔME), né à Bologne vers la fin du 16e siècle, entra dans la congrégation de St-Jérôme de Fiésole, professa la théologie à Bologne, sa patrie, et parvint aux premières dignités de son ordre. Il joignit l'étude des lettres aux sciences ecclésiastiques; il se distingua dans la prédication, et publia des sermons et quelques ouvrages en vers, entre autres quatre *représentations*, comme on les appelait alors, espèce de drames pieux où l'on mettait en action des sujets tirés de l'histoire sainte. Ce sont : *la Bienheureuse Catherine de Bologne*; *l'Infortunée et la fortunée Clotilde*; *la Contrition triomphante*, et *l'Épouse inconnue et connue de Salomon, avec les intermèdes de Samson, de David et d'Absalon*. Elles furent imprimées successivement à Bologne, de 1641 à 1650; l'affectation antithétique de tous ces titres, traduits de l'italien, annonce celle qui règne dans les pièces mêmes : c'était le style à la mode dans le temps où elles furent écrites. Voici le titre d'un ouvrage de morale du même auteur, que nous mettrons en italien, en avouant qu'il serait difficile de le traduire : *il Concatenato sconcatenamento de i pensieri, parole et attioni umane, che letto et praticato concatena le virtù nell' animo, e li sconcatena i vitii*, etc., Bologne, 1653, in-4°. G—É.

ALLECTUS, tyran de la Grande-Bretagne, au 3e siècle; sa naissance et son origine sont restées ignorées. Devenu le confident et le ministre de l'usurpateur Carausius, qui régnait en Angleterre, il finit par l'assassiner, afin de n'être pas recherché pour ses malversations. Allectus, revêtu de la pourpre impériale, prit le nom d'Auguste, l'an 294, et maintint pendant trois ans son autorité. Constance-Chlore, qui régnait alors, ayant résolu de le soumettre, forma le projet de faire une descente en Angleterre. Une de ses flottes, commandée par Asclépiodote, échappa, à la faveur d'un brouillard, à celle d'Allectus, qui était stationnée près de l'île de Wight, « convainquant ainsi les Bretons, dit Gibbon, « que la supériorité des forces navales ne protégerait « pas toujours leur pays contre une invasion étran- « gère. » Asclépiodote mit à terre ses troupes de débarquement, vis-à-vis Boulogne, et Constance-Chlore débarqua lui-même sur un autre point. Allectus était campé à quelque distance; mais soit qu'il n'osât point en venir à une action décisive, soit qu'il crût plus facile de vaincre Asclépiodote avant que les deux corps d'armée eussent pu se réunir, il quitta le poste qu'il occupait, et alla au-devant du lieutenant de Constance-Chlore. Ce prince marcha aussitôt au secours d'Asclépiodote; mais il n'arriva qu'après la bataille, dans laquelle Allectus fut défait et tué, après 3 ans de règne. Il avait ôté sa robe impériale pour n'être pas reconnu, de sorte que les vainqueurs ne trouvèrent qu'avec peine son corps mutilé, parmi les monceaux de barbares qui avaient péri. Allectus avait mérité la haine des Bretons par son avidité et par la dureté de son gouvernement. Sa défaite les fit rentrer sous la domination romaine. B—P.

ALLEGRAIN (CHRISTOPHE-GABRIEL), sculpteur, naquit à Paris, en 1710, d'Étienne Allegrain, paysagiste, peintre du roi. Cet artiste est un de ceux qui ne peuvent être bien appréciés, si l'on ne dis-

tingue leur talent de leurs ouvrages, c'est-à-dire ce qu'ils ont fait de ce qu'ils auraient pu faire dans des circonstances plus heureuses. De son temps, le plus mauvais goût régnait dans l'école française, et y était en possession des récompenses et des éloges. Un homme qui, comme Allegrain, se sentait capable de suivre une meilleure route, qui voulait penser et travailler d'après lui-même, devait éprouver bien des difficultés, et il en éprouva en effet, quoiqu'il eût épousé la sœur de Pigal, dont la réputation, aujourd'hui réduite à sa juste valeur, était alors très-imposante. Allegrain fut cependant reçu à l'Académie, sur une figure de *Narcisse*. Cette statue n'est pas admirable, comme on le dit dans quelques biographies, où, ne donnant sur l'art aucune idée fixe, on ne fait que répéter les opinions contemporaines, si souvent indignes de la postérité; mais elle est supérieure à la plupart des sculptures du temps. Allegrain travailla ensuite pour madame Du Barry, qui fit placer dans son jardin de Luciennes plusieurs statues de cet artiste. On vanta beaucoup sa *Vénus entrant au bain*, et surtout sa *Diane*, pour laquelle alors on épuisa toutes les formules d'éloges. Ces deux statues sont aujourd'hui placées dans la galerie du Luxembourg : elles prouvent qu'Allegrain aurait été digne de paraître à une époque où l'affectation et les systèmes ont fait place à l'étude de la belle nature, dirigée par celle des chefs-d'œuvre antiques. Allegrain mourut le 17 avril 1795, à l'âge de 85 ans, ne laissant ni enfants ni élèves. D—T.

ALLÈGRE (ANTOINE), chanoine de Clermont, natif de la Tour, en Auvergne, a traduit de l'espagnol, d'Antoine de Guevare, évêque de Mondoñedo, et confesseur de Charles-Quint : 1° *le Mépris de la Cour, et la Louange de la Vie rustique*, Lyon, Dolet, 1545, in-8°, édition recherchée des curieux; et Paris, 1551, in-16; 2° *Décade contenant les Vies de dix empereurs* (Trajan, Adrien, Antonin le Pieux, Commode, Pertinax, Julien, Sévère, Caracalla, Héliogabale, Alexandre Sévère), Paris, Vascosan, 1556, in-4°, et 1567, in-8°; cette dernière édition se joint au Plutarque d'Amyot, du même imprimeur. Cette *Décade*, imitée plutôt que traduite de Guevare, se trouve dans les éditions de Plutarque données par Brottier, Vauvilliers et M. Clavier, 25 vol. in-8°. A. B—T.

ALLEGRETTI (JACQUES), de Forli, poëte latin et astrologue, au 14e siècle. Il fonda une académie à Rimini, où il s'était rendu pour enseigner les belles-lettres à Charles Malatesta, qui devint ensuite seigneur de cette ville. Coluccio Salutato, dans une lettre en vers où il le détournait de l'astrologie, et dont l'abbé Méhus a parlé dans sa *Vie d'Ambroise le Camaldule*, p. 308, loue son talent pour la poésie latine : ses ouvrages sont restés manuscrits. Il mourut vers 1400. Marchesi a écrit sa vie dans ses *Vitæ illustrium Foroliviensium*. G—É.

ALLEGRETTI (ALLEGRETTO DEGLI) a écrit, en italien, un journal de Sienne : *Diarii Sanesi*, de 1450 à 1496, publié par Muratori, *Scriptor. rerum italic.*, vol. 23. On voit, dans son journal, qu'il fut lui-même acteur dans plusieurs des faits qu'il raconte; qu'en 1482, il fut fait membre du conseil du peuple, et, l'année suivante, l'un des conseillers de toute la république. L'Ugurgieri s'est donc trompé dans ses *Pompe Sanesi*, en disant que cet auteur florissait en 1440. Muratori avoue, dans la préface qu'il a mise à ses *Diarii*, qu'ils contiennent des particularités minutieuses et souvent frivoles. G—É.

ALLEGRI. *Voyez* CORRÉGE.

ALLEGRI (ALEXANDRE), l'un des poëtes italiens qui se distinguèrent le plus, vers la fin du 16e siècle, dans le genre burlesque, genre plus estimé en Italie qu'en France, et qui, à la vérité, n'est pas tout à fait le même dans ces deux pays. Allegri était né à Florence, et, dans sa jeunesse, il suivit le métier des armes : il s'attacha ensuite à quelques grands; mais ses goûts paisibles lui firent enfin donner la préférence à l'état ecclésiastique. C'est ce qu'il dit lui-même dans un seul vers, qui est le dernier d'un de ses sonnets :

Che voi sapete
Scolare, cortigian, soldato e prete.

Il joignait, à beaucoup de connaissances, un esprit toujours vif et agréable; les charmes de sa conversation attiraient dans sa maison, située à Florence, sur la place de Ste-Marie-Nouvelle, un cercle nombreux d'hommes de lettres et de savants. Ses *Rime piacevoli* n'ont été imprimées qu'après sa mort; la 1re partie à Vérone, 1605; la 2e, ibid., 1607; la 3e, à Florence, 1608, et la 4e à Vérone, 1613. La plupart des pièces de vers y sont précédées de morceaux de prose qui ne sont pas moins facétieux ni moins bizarres. Le tout est ordinairement relié dans le même volume avec les trois *Lettere di ser Poi Pedante*, adressées au Bembo, à Boccace et à Pétrarque, Bologne, 1613, et avec la *Fantastica Visione di Parri da Pozzolatico*, adressée au Dante, Lucques, même année 1613; pièces satiriques, où l'auteur tourne les pédants en ridicule, en affectant leur langage. Ce volume, petit in-4°, est très-rare, et recherché des curieux. On a réimprimé les *Rime piacevoli* en 1754, à Amsterdam, in-8°, avec de fort mauvais caractères; mais cette édition a l'avantage de présenter une notice sur la vie de l'auteur. Il était resté de lui beaucoup de poésies manuscrites entre les mains de sa famille; cette famille s'étant éteinte, les manuscrits se sont perdus. Il avait aussi composé une tragédie intitulée : *Idoménée roi de Crète*; le sujet était la mort du fils de ce roi immolé par son propre père; le savant Carlo Dati, à qui il l'avait lue, en faisait de très-grands éloges. Le recueil de poëtes latins publié à Florence, en 1719, contient plusieurs pièces de notre Allegri, qui prouvent beaucoup de talent pour la poésie latine. Elles sont dans le genre héroïque, et l'on ne s'y aperçoit nullement du ton habituel de son esprit, tel qu'il paraît dans toutes ses poésies toscanes. G—É.

ALLEGRI (JÉRÔME), célèbre chimiste de Vérone, au milieu du 16e siècle, y présida longtemps l'académie des Alethophiles, consacrée à découvrir les erreurs populaires qui pouvaient se glisser dans

la pratique de la médecine; mais il s'écarta de l'objet de cette institution, en se livrant aux rêveries de l'astrologie et de la philosophie hermétique. On a de lui un traité de chimie, des dissertations sur la poudre d'Algaroto et la composition de la thériaque. C. et A—N.

ALLEGRI (Grégoire), compositeur de musique, né à Rome, embrassa l'état ecclésiastique. Élève de Nanini, et admis, en 1629, comme chanteur, dans la chapelle du pape, il obtint une grande réputation comme compositeur de musique sacrée. Parmi ses productions, on distingue un *Miserere* qu'on exécutait, pendant la semaine sainte, à la chapelle Sixtine, et auquel on attachait tant d'importance, qu'il était défendu de le copier, sous peine d'excommunication. Cette défense fut éludée par Mozart, qui, l'ayant entendu chanter deux fois, le retint, et en présenta une copie conforme au manuscrit. Ce fameux *Miserere* fut envoyé, en 1773, par le pape, au roi George III; dès 1771, il avait été gravé à Londres, et l'a été à Paris, en 1810, dans la *Collection des classiques*, recueillie par M. Choron. Allégri était de la famille du Corrége; il mourut le 16 février 1640. Doué d'une grande piété, il visitait souvent les prisons pour y pratiquer des œuvres de charité. P—X.

ALLEIN (Richard), ecclésiastique anglais, né en 1611, à Ditchet, était presbytérien, mais d'un caractère paisible, et ennemi de l'intolérance religieuse; ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût persécuté et dépouillé de sa cure. On a de lui des sermons, et quelques ouvrages de piété, qui ont été souvent réimprimés; les principaux sont : 1° *Vindiciæ pietatis*, 1664 et 1669; 2° *le Ciel ouvert*, etc., 1665; 3° *la Crainte religieuse* (Godly Fear), in-8°, 1674; 4° une *Notice sur Joseph Allein*. Richard Allein mourut en 1681, âgé de 64 ans. — Un autre Allein (*Joseph*), parent de Richard, est auteur de plusieurs ouvrages de religion très-estimés des presbytériens. X—N.

ALLEMAND (le comte Zacharie-Jacques-Théodore), vice-amiral, naquit au Port-Louis en 1762. Son père, lieutenant de vaisseau et chevalier de St-Louis, le fit embarquer comme mousse dès l'âge de douze ans, et à dix-sept il fut nommé volontaire de la marine. Le jeune Allemand passa en cette qualité sur le vaisseau *le Sévère*, qui faisait partie de l'escadre du bailli de Suffren, et il assista aux sept combats livrés à l'armée anglaise, dans le dernier desquels il reçut trois blessures graves. L'amiral le récompensa en le nommant lieutenant de frégate. De 1784 à 1787, époque à laquelle il devint sous-lieutenant de vaisseau, Allemand fit trois campagnes dans l'Inde sur le vaisseau *l'Annibal*, les flûtes *la Baleine* et *l'Outarde*. Il embrassa avec toute la chaleur de son caractère la cause de la révolution en 1789, et après diverses campagnes à St-Domingue, à la Nouvelle-Angleterre, dans l'Océan et aux îles du Vent, il fut nommé lieutenant de vaisseau en 1792, et commanda la corvette *le Sans-Souci*, avec laquelle il fit plusieurs croisières dans la Manche. A la fin de la même année il fut promu au grade de capitaine de vaisseau, et pourvu du commandement de la frégate *la Carmagnole*. Il s'empara d'un grand nombre de bâtiments du commerce anglais et de la frégate *la Tamise*, à la suite d'un combat des plus opiniâtres. En 1795, il fut nommé chef de division, et passa dans ce grade sur *le Duquesne*. Pendant les trois années qu'il commanda ce vaisseau, il participa à deux combats généraux, et contribua à la prise d'un riche convoi anglais, qui fut introduit à Cadix. Le contre-amiral Richery, sous lequel il commandait en second dans la campagne de Terre-Neuve, mit sous ses ordres deux vaisseaux et une frégate, avec lesquels il alla détruire les établissements anglais sur la côte du Labrador, et captura un convoi qui se rendait à Québec. En 1799, commandant le vaisseau *le Tyrannicide*, il fit la campagne de la Méditerranée et celle de l'Océan dans l'armée navale de Bruix. Allemand commandait le vaisseau *l'Aigle* lors de l'expédition contre St-Domingue, en 1801. Le général Leclerc le chargea de l'attaque de St-Marc, qu'il réduisit en peu de temps. Il reçut ensuite la mission de faire la guerre à Toussaint Louverture, et l'on mit sous ses ordres deux bataillons avec deux cents hommes de cavalerie. Après avoir forcé les noirs à se retirer, il rentra au Cap-Français, ramenant un grand nombre d'habitants auxquels il avait sauvé la vie. En 1803, le vaisseau *l'Aigle* ayant besoin de réparations, Allemand fut expédié pour la France. Les deux demoiselles Bénézech, dont le père était mort à St-Domingue, ainsi que quelques autres passagers, furent embarquées sur ce vaisseau. A son arrivée à Brest, le préfet maritime adressa au ministre de la marine une plainte contre le capitaine Allemand, relativement à la conduite qu'il avait tenue à l'égard de ses officiers et de ses passagers. Il était accusé d'avoir traité son état-major avec une dureté sans exemple, d'avoir vexé quelques-uns de ses passagers, d'avoir ouvert le portefeuille de Bénézech et pris lecture de ses papiers, enfin d'avoir outragé ses filles par des propos et des manières que l'humanité et la décence réprouvaient également. Une enquête ayant été ordonnée pour éclaircir ces faits, il en résulta qu'Allemand avait manqué d'égards, et même de justice, envers ses subordonnés et ses passagers. Quant aux faits relatifs aux demoiselles Benézech, la commission se contenta de la simple dénégation de l'inculpé. En 1804, Allemand passa au commandement du *Magnanime*, et contribua à la prise de la Dominique. Lors de l'institution de la Légion d'honneur, il fut nommé chevalier, et peu de temps après officier de cet ordre. Promu au grade de contre-amiral au mois de janvier 1805, il prit le commandement de l'escadre de Rochefort, tint la mer pendant six mois, combattit et prit le vaisseau anglais *le Calcutta*, s'empara d'un grand nombre de bâtiments du commerce, de quelques bâtiments armés, qu'il conduisit aux Canaries, et rentra victorieux à Brest. Dans la campagne suivante, il fit encore beaucoup de prises, et l'on estime à 18 millions les pertes qu'il fit éprouver au commerce anglais. En 1808, commandant en second l'armée navale de Toulon.

Il eut sous ses ordres une division de frégates avec lesquelles il remplit une mission à l'île d'Elbe et à Corfou. Nommé vice-amiral en 1809, il fut chargé du commandement en chef des escadres de Brest et de Toulon réunies à celle de Rochefort. Cette armée était mouillée en rade de l'île d'Aix, lorsque, le 6 avril, l'amiral anglais Cochrane parut avec douze vaisseaux de ligne, six frégates, onze corvettes, et cinquante bâtiments armés en brûlots. Allemand, prévoyant une entreprise contre son armée, la disposa sur deux lignes de bataille endentées très-serrées, l'une au N. quart N.-O., et l'autre au S. quart S.-E., afin de présenter moins de surface. En même temps il établit à environ 400 toises au large une estacade de 800 toises de longueur, dont l'extrémité nord était à une encâblure et demie des rochers de l'île. Le 12, à huit heures et demie du soir, par un vent très-violent, les brûlots ennemis, au nombre de trente-trois, et trois machines infernales, mirent à la voile : les quatre premiers vinrent faire explosion contre l'estacade, deux autres leur succédèrent, et bientôt tous les suivirent. L'estacade les arrêta pendant quelques minutes, mais ils la franchirent à la fin, et arrivèrent sur l'armée française en gouvernant sur le vaisseau *l'Océan,* qui était au centre de la ligne. A l'apparition des brûlots, le signal avait été donné de filer les câbles par le bout, et même de les couper au besoin. Cette manœuvre sauva ceux des bâtimens qui l'exécutèrent à temps; mais le lendemain, au jour, on vit échoués sur les palles trois vaisseaux et une flûte qui, n'ayant pu être relevés, s'étaient incendiés. Cette affaire donna lieu à un jugement par suite duquel un capitaine de vaisseau fut fusillé, un autre dégradé, et un troisième condamné à trois mois de détention (1). De 1809 à 1812, le vice-amiral Allemand commanda l'armée navale dans la Méditerranée sur les vaisseaux *le Lion* et *l'Austerlitz*, et l'escadre de Lorient sur *l'Eylau*. Avec cette dernière, il fit dans l'Océan une campagne pendant laquelle il s'empara d'un grand nombre de bâtiments anglais, qu'il brûla ou coula à fond. Au mois de décembre 1813, l'empereur lui confia le commandement des divisions de flottilles réunies à Flessingue et à Anvers. A cette époque, l'île de Cadsand et celle de Walcheren étaient menacées par les Anglais, et Napoléon avait compté sur l'habileté et la valeur d'Allemand pour les défendre; il était indispensable qu'il concertât les opérations de la flottille avec les mouvements de l'armée de terre, et qu'il s'entendît à cet égard avec les généraux qui commandaient dans ces îles: mais le caractère inquiet et tracassier de cet amiral étant de nature à compromettre également ceux qui avaient à lui donner des ordres et ceux qui devaient en recevoir de lui, l'empereur, sur un rapport du ministre de la marine Decrès, révoqua la destination qui lui avait été assignée, et l'amiral Missiessy fut chargé du commandement de ces flottilles. Pour dédommager Allemand de cette espèce de disgrâce, on le nomma grand officier de la Légion d'honneur. En 1814, il fut créé chevalier de St-Louis, puis admis à la retraite. Réintégré sur les listes de la marine en 1815, il fut une seconde fois mis à la retraite en 1816. Il passa encore quelques années à Paris, où il s'occupa beaucoup de la société du St-Sépulcre, dont il était trésorier. On sait que les décorations de cet ordre se distribuaient alors d'une manière très-abusive, et l'on accusa Allemand d'avoir pris une part intéressée à ces distributions. Retiré ensuite à Toulon, il y mourut le 2 mars 1826, et fut enterré avec les honneurs dus à son grade. Il avait composé lui-même une notice sur sa vie qui, selon ses dernières volontés, a été gravée sur sa tombe, et dans laquelle on pense bien qu'il avait apprécié ses exploits au moins à leur valeur. Peu d'officiers ont parcouru une carrière maritime plus active : l'état de ses services présente un total de 445 mois, dont 318 sous voiles. Il exerça neuf commandements généraux, remplit dix-huit missions, et assista à dix-sept combats. Sa vie militaire offre des circonstances heureuses, mais on n'y remarque aucun de ces faits qui prouvent le génie ou les talents nécessaires aux grandes opérations. Altier, frondeur, et méconnaissant toute autorité supérieure, il abusait constamment de celle qui lui était confiée, au point que tous les officiers regardaient comme une défaveur d'être employés sous ses ordres. H—Q—N.

(1) Si l'on en croit les récits de Ste-Hélène, recueillis par le docteur O'Méara, Napoléon a dit que dans cette occasion son amiral s'était conduit comme un imbécile, qu'il avait donné le signal de *sauve qui peut*, et que l'amiral anglais aurait pu détruire toute l'escadre française. M—D j.

ALLEMANT. *Voyez.* LALLEMANT.

ALLEN (GUILLAUME). *Voyez.* ALAN.

ALLEN (THOMAS), mathématicien anglais, né en 1542, à Utoxeter, dans le Staffordshire, étudia dans le collége de la Trinité, à Oxford. Le comte de Northumberland, protecteur des mathématiciens, le reçut quelque temps chez lui, et le comte de Leicester lui offrit un évêché, qu'il refusa par amour pour la solitude et pour les travaux qu'il avait entrepris. Les connaissances d'Allen en mathématiques le firent considérer par le vulgaire ignorant comme un sorcier; l'auteur d'un livre, intitulé : *République de Leicester,* l'accusa d'avoir employé la magie pour servir le comte de Leicester dans son projet d'épouser la reine Élisabeth. On ne doit pas s'arrêter à une imputation si absurde; mais il est certain que le comte avait tant de confiance dans Allen, que rien d'important ne se faisait dans l'État sans que celui-ci en eût connaissance. Allen amassait, avec une persévérance infatigable, de vieux manuscrits concernant l'histoire, l'antiquité, l'astronomie, la philosophie et les mathématiques. Plusieurs auteurs les ont cités comme ayant formé la *Bibliothèque Allenienne.* Outre les collections précieuses que ce savant a laissées, on a de lui : 1° *Ptolomei Pelusiensis de astrorum judiciis, aut, ut vulgo vocant, quadripartitæ constructionis, liber secundus, cum expositione Thomæ Alleyn, Angli Oxoniensis*; 2° *Claudii Ptolomei de astrorum judiciis liber tertius, cum expositione Th. Alleyn.* Il mourut en 1632, dans un âge très-avancé. Il est à regretter qu'un homme si estimé de

ses contemporains, et regardé comme l'un des premiers mathématiciens de son temps, n'ait pas laissé un plus grand nombre d'ouvrages sur la science à laquelle il s'était livré. — Un autre *Thomas* ALLEN, mort en 1638, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Observationes in libellum Chrysostomi in Isaiam.* X—N.

ALLEN (JEAN), archevêque de Dublin, en 1528, et, peu après, chancelier d'Irlande, dut sa fortune au cardinal Wolsey, qu'il avait servi avec beaucoup d'activité dans la suppression de plusieurs monastères, dont ce cardinal employa les revenus à la dotation de deux colléges de son nom. Lors de la révolte du comte de Kildare, Thomas Fitz-Gérard, fils de ce comte, n'ayant pu obliger Allen, devenu son prisonnier, à fléchir le genou devant lui, lui fit sauter la cervelle d'un coup de massue, le 28 juillet 1534, ce prélat étant alors âgé de 58 ans. Le lieu où arriva ce meurtre fut entouré de haies, et soustrait à toute espèce d'usage. Le peuple regarda la fin tragique d'Allen comme une punition du ciel, pour avoir détruit quarante monastères, et les malheurs qui fondirent depuis sur la famille des Fitz-Gérard, comme une autre punition, pour la cruauté de Thomas en cette occasion. Allen était un savant canoniste; on a de lui : 1° *Epistola de Pallii significatione activa et passiva;* 2° *de Consuetudinibus ac statutis intuitionis Causis observandis.* T—D.

ALLEN (THOMAS), historien anglais. Il a publié plusieurs ouvrages dont voici les titres : 1° *the History of antiquities of the Parish of Lambeth and the archiepiscopal palace in the county of Surrey, including biographical sketches of the most eminent persones who have been born, or have resided there from the earliest period to* 1826; 2° *the History and antiquities of London, Westminster, Southwart, and parts adjacent;* 3° *a new and complete History of the county of York, illustrated with engravings;* 4° *a new and complete History of the county of Surrey, illustrated by a serie of views;* 5° *the same work with the addition of some parts of the county of Sussex, illustrated by wiews;* 6° *the Panorama of London and visitors pocket companion in a tour through the metropolis—75 plates;* 7° *a History of the county of Lincoln;* 8° *a guide to the zoological Gardens.* Thomas Allen est mort en 1837, dans un âge peu avancé. Y.

ALLEON-DULAC (JEAN-LOUIS), avocat, né à Lyon, quitta le barreau, et prit la place de directeur de la poste aux lettres à St-Étienne en Forez, pour pouvoir s'adonner à l'étude de l'histoire naturelle. Il est mort en 1768. On a de lui : 1° *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des provinces du Lyonnais, Forez et Beaujolais,* Lyon, 1765, 2 vol. petit in-8°; 2° *Mélanges d'Histoire naturelle,* 1762, 2 vol. petit in-8°, réimprimés en 1765, 6 vol. petit in-8°. A. B—T.

ALLERSTAIN, ou HALLERSTAIN (le Père), jésuite allemand et missionnaire à la Chine. Ses connaissances mathématiques et ses talents pour l'astronomie le firent appeler à la cour de Pékin, où il ne tarda pas à obtenir l'estime de l'empereur Khian-loung. Il fut créé mandarin, et nommé président du tribunal des mathématiques, poste qu'il occupa longtemps à la satisfaction du souverain. Nous lui devons un dénombrement des habitants de chaque province de la Chine, pour la 25e et la 26e année du règne de Khian-loung (1760 et 1761). Il obtint ces états de population du *Heou-pou* (tribunal des fermes), et les traduisit lui-même du chinois. L'original et la traduction furent reçus en Europe, en 1779. La politique des conquérants tatars a depuis supprimé ces dénombrements, ou, du moins, empêché leur publicité, dans la crainte qu'ils ne révélassent aux Chinois le secret de leurs forces. Cette pièce est d'autant plus précieuse, qu'elle confirme tous les calculs du célèbre missionnaire Amiot, et donne la preuve de l'augmentation progressive de la population chinoise. L'an 25 du règne de Khian-loung, la population était de 196,837,977 âmes, et, dans l'année 26, elle s'éleva à 198,214,624. Le dénombrement procuré par le P. Allerstain se trouve inséré dans la *Description générale de la Chine,* p. 283 de l'édit. in-4°; et t. 1, p. 420 de l'édit. in-8°. On n'a pas la date précise de la mort de ce missionnaire; mais il avait cessé de vivre en 1777. G—R.

ALLESTRY (RICHARD), théologien anglais, né en 1619 à Uppington, dans le comté de Shrop, étudiait avec distinction à Oxford, lorsque les troubles de la guerre civile engagèrent la plupart des élèves de l'université à prendre les armes pour Charles Ier. Allestry se montra aussi ardent pour acquérir des connaissances que pour défendre la cause royale, et on le vit souvent tenant son fusil d'une main et un livre de l'autre. Il avait repris ses études, lorsqu'un détachement de l'armée républicaine entra dans Oxford pour piller les colléges. Quelques soldats se portèrent dans l'appartement du doyen, où ils rassemblèrent tout ce qui s'y trouvait de plus précieux, et le renfermèrent dans une chambre dont ils emportèrent la clef. Allestry, qui les avait observés, trouva moyen d'entrer dans la chambre où était renfermé le butin, s'en empara, et alla le cacher ailleurs. Les pillards étant revenus, et se trouvant frustrés de leur proie, se seraient vengés cruellement d'Allestry, si un ordre imprévu n'avait rappelé le détachement à l'armée. Allestry reprit de nouveau les armes, et se trouva à la bataille de Keinton-Field, dans le comté de Warwick. En retournant à Oxford, il fut fait prisonnier par un parti de républicains, et conduit à Broughton-House; mais il fut bientôt délivré par un corps de royalistes qui chassa de ce poste les républicains. Oxford étant de nouveau tranquille, il reprit la robe et les exercices du collége; mais il y fut atteint d'une maladie pestilentielle qui faisait de grands ravages dans cette ville, et qui mit sa vie dans le danger le plus imminent. A peine était-il rétabli, qu'il fut obligé de s'armer une troisième fois pour la défense de son roi : il s'enrôla dans un régiment de volontaires, composé d'étudiants d'Oxford qui servaient sans paye, et qui, sans autres motifs que leurs principes politiques, se soumettaient gaiement aux dangers et aux fatigues du service militaire. Il ne quitta les armes qu'après le triomphe du parti

républicain, et ce fut alors qu'il entra dans les ordres, quoique le dévouement avec lequel il avait combattu pour la cause du roi contre la faction dominante ne lui laissât aucune espérance d'avancement dans la carrière ecclésiastique; toujours fidèle aux mêmes principes, il signa le fameux décret rendu par l'université contre la ligue solennelle et contre le covenant. Il fut en conséquence chassé d'Oxford, ainsi que tous les membres de l'université qui avaient signé le même acte. Pendant la persécution exercée contre les royalistes, Allestry trouva une retraite paisible chez plusieurs familles respectables, dont il mérita l'estime et l'amitié. Ses talents et ses principes inspirèrent une telle confiance aux partisans de la famille royale, qu'il fut employé dans des négociations secrètes pour remettre Charles II sur le trône. Après la restauration, Allestry revint à Oxford, où il prit le degré de docteur en théologie; le roi le nomma prévôt du collége d'Éton, place lucrative, mais dont il employa les émoluments en bienfaits et en travaux utiles au collége. Il mourut en 1681, laissant quarante sermons, imprimés in-fol. à Oxford, en 1684, et une réputation de talents et de lumières, de courage et de vertu, qui a survécu à ses ouvrages. S—D.

ALLETZ (PONS-AUGUSTIN), né à Montpellier en 1703, est mort à Paris, le 7 mars 1785, à l'âge de 82 ans. Après avoir été quelque temps dans la congrégation de l'Oratoire, il exerça la profession d'avocat, qu'il abandonna bientôt pour s'adonner entièrement à la littérature. Ses nombreux travaux sont presque tous des compilations utiles; il en est même quelques-unes qui méritent d'être distinguées. Nous citerons : 1° *Précis de l'histoire sacrée, par demandes et par réponses*, 1747, 1781, 1805, in-12; 2° *Modèles d'éloquence, ou les Traits brillants des orateurs français les plus célèbres*, 1753, 1789, in-12; 3° *Excerpta e Cornelio Tacito*, 1756, in-12, ouvrage qui fut longtemps *ad usum scholarum*, et que l'on a reproduit dernièrement avec quelques changements, sans en faire honneur à Alletz; 4° *Dictionnaire portatif des conciles*, 1758, in-8°; 5° *l'Agronome, ou Dictionnaire portatif du cultivateur*, 2 vol. in-8°, 1760, 1764, 1799, etc.; 6° *Selectæ Fabulæ ex libris Metamorphoseon Ovidii Nasonis*, 1762, in-12, très-souvent réimprimé; 7° *Abrégé de l'histoire grecque*, 1763, 1774, in-12; cet ouvrage fut traduit en anglais, en 1769; en polonais, en 1775; en allemand, en 1776; 8° l'*Esprit des Journalistes de Trévoux*, 1771, 4 vol. in-12; 9° l'*Esprit des Journalistes de Hollande les plus célèbres*, 1777, 2 vol. in-12; 10° l'*Albert moderne, ou Nouveaux Secrets éprouvés et licites*, 1768, 1769, 1781, in-12, réimprimés depuis en 2 vol. in-8°; 11° *Victoires mémorables des Français*, 1754, 2 vol. in-12; 12° *Histoire abrégée des Papes, depuis St. Pierre jusqu'à Clément VIII*, 1776, 2 vol. in-12, ouvrage assez superficiel; 13° *Tableau de l'Histoire de France*, 2 vol. in-12, 1766, 1769, 1784; 14° *Cérémonial du sacre des rois de France*, 1775, in-8°; 15° *les Ornements de la mémoire, ou les Traits brillants des poëtes français les plus célèbres*, 1740, in-12. Ce livre, réimprimé souvent, a été reproduit sous le titre de *Petit Cours de littérature*, 1801, in-8°. M. le Texier, qui publia l'ouvrage sous ce dernier titre et sous son nom, n'a eu d'autre mérite que de donner une édition extraordinairement incorrecte. Les libraires Capelle et Renand ont publié, en 1808, une nouvelle édition des *Ornements de la mémoire*, 1 vol. in-12, en tête duquel on trouve la liste des ouvrages d'Alletz. Cette édition est préférable à toutes les autres, même à celles qui ont été publiées par Alletz lui-même, parce qu'elle est faite avec beaucoup de soin; les citations y sont exactes, et les erreurs rectifiées. D—B—R.

ALLEY (GUILLAUME), prélat anglais du 16e siècle, né à Great-Wycomb, dans le comté de Buckingham. Son zèle pour la religion réformée l'obligea, sous le règne de la reine Marie, d'aller chercher un asile dans le nord de l'Angleterre; là, il se livra, pour subsister, à la pratique de la médecine et à l'instruction de la jeunesse. L'avénement d'Élisabeth le rappela à Londres, où il se fit connaître par ses leçons de théologie. Il fut nommé évêque d'Exeter en 1560. Alley est auteur : 1° d'un recueil intitulé *la Bibliothèque du Pauvre*, en 2 vol. in-fol. : ce sont douze discours qu'il avait prononcés dans l'église de St-Paul, sur la première Épître de St. Pierre; 2° d'une grammaire hébraïque; 3° de la traduction du *Pentateuque*, dans une version de la Bible entreprise par ordre de la reine Élisabeth, et de quelques autres écrits. Il mourut le 15 avril 1507. X—N.

ALLEYN (ÉDOUARD), le plus célèbre acteur du théâtre anglais, sous les règnes de la reine Élisabeth et du roi Jacques Ier, naquit à Londres le 1er septembre 1566. Son père avait une fortune aisée et pouvait lui donner une bonne éducation; mais le goût du jeune Alleyn l'éloignait de toute occupation sérieuse : une mémoire facile et sûre, une élocution douce et coulante, un génie flexible, une figure agréable, un maintien et une taille avantageuse, étaient de grandes dispositions pour le théâtre. Il embrassa cette profession, et jouissait dès 1592 de la réputation d'un acteur distingué. Modulant sa voix et pliant ses gestes à toutes sortes de caractères, il avait l'art de dérober aux spectateurs les défauts des auteurs, d'exprimer les sentiments de ses personnages avec une vérité qui les faisait passer dans l'âme des spectateurs; enfin il poussa l'art dramatique à un degré de perfection inconnu jusqu'alors. Alleyn occupait les principaux rôles dans les pièces de Shakspeare et de Ben Johnson; mais, comme on n'était pas alors dans l'usage d'imprimer les noms des acteurs à côté des personnages qu'ils représentaient, on ne peut pas savoir au juste quels sont ceux que jouait Alleyn dans les pièces de ces deux grands poëtes. Alleyn n'est pas moins connu en Angleterre par la fondation qu'il fit du collége ou hôpital de Dulwich, dans le comté de Surry, à deux lieues de Londres, que par son rare talent de comédien. Son père lui avait laissé une assez belle fortune; il était propriétaire d'un théâtre, où il attirait un très-grand concours; il était gardien de la ménagerie royale, ce qui lui procurait 500 livres sterling de revenu; il eut trois femmes,

mortes sans enfants, dont le douaire lui resta. Il se trouva alors assez riche pour faire construire cet établissement, dont Inigo-Jones fut l'architecte, en 1617 : l'édifice seul lui coûta 10,000 livres sterling, et il y attacha des fonds du produit de 8,000 livres de rente, pour l'entretien d'un supérieur, un gardien, quatre maîtres, six hommes pauvres, autant de femmes, douze enfants de l'âge de quatre à six ans, qui y étaient élevés jusqu'à quatorze et seize ans. Il voulut en être le premier pauvre, et y passa le reste de sa vie, se soumettant exactement à toutes les règles de la maison, qu'il avait rédigées lui-même ; il y mourut le 25 novembre 1626. On prétend que, representant un jour le diable, dans une tragédie, il crut le voir réellement devant lui ; que ce spectacle l'effraya, et lui fit faire le vœu d'ériger l'établissement en question, pour réparer tous les scandales qu'il pouvait avoir donnés dans sa profession. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il passa les dernières années de sa vie dans les exercices de piété. Son établissement subsiste encore, et il a même été augmenté. T—D.

ALLEYN. *Voyez* ALLEN.

ALLIER (CLAUDE), prieur-curé de Chambonas, près d'Uzès, un des agents principaux du rassemblement royaliste qui se forma en 1790 dans un village voisin de la ville de Puy en Velay, et qui fut connu sous le nom de *camp de Jalès*, décrété d'accusation par l'assemblée législative, le 18 juillet 1792, fut condamné à mort, le 5 septembre 1793, par le tribunal criminel du département de la Lozère, et exécuté à Mende. — Un autre ALLIER (*Dominique*), aussi chef du camp de Jalès, mis en accusation avec le précédent, parvint à s'evader, et se rendit à Coblentz, auprès des princes Il revint ensuite dans les départements méridionaux, pour y opérer quelque soulèvement ; et, après diverses tentatives infructueuses, il fut arrêté et exécuté en novembre 1798. N—L.

ALLIER (LOUIS), numismate et antiquaire, connu dans ses dernières années sous le surnom de HAUTEROCHE, qu'il avait ajouté et qu'il finit par substituer à son propre nom, naquit à Lyon en 1766. Il n'était point issu d'une famille noble, comme on l'a dit dans les articles nécrologiques publiés depuis sa mort, mais de parents négociants Son père et son frère périrent, en 1793, dans les mitraillades qui signalèrent les fureurs de Collot d'Herbois. Échappé à ce désastre, Allier vint se réfugier à Paris avec une de ses sœurs, mariée à Duplain, imprimeur et éditeur d'un journal d'opposition, lequel n'avait évité la mort à Lyon que pour la subir à Paris sur l'échafaud (juin 1794). Une autre sœur d'Allier avait épousé Boulouvard, ancien négociant d'Arles, partisan des idées républicaines et frère d'un député à l'assemblée constituante. Allier venait d'obtenir un emploi dans l'agence des hôpitaux militaires, à l'époque où Boulouvard devint chef du bureau des consulats au ministère des relations extérieures. Ce fut par les bons offices de son beau-frère qu'Allier fut nommé, le 3 février 1795, sous-directeur de l'imprimerie française à Constantinople. Cette sinécure lui laissa le temps de se livrer à son goût pour l'archéologie, l'histoire naturelle et la botanique En mars 1797, sur la demande de l'ambassadeur Aubert du Bayet, il fut nommé directeur de la même imprimerie, avec un traitement de 5,000 francs, sans avoir plus de besogne. Il fit alors un voyage dans la Troade, l'Attique et les îles de l'Archipel, et commença sa collection de médailles. Informé de l'expédition d'Égypte par son beau-frère, qui en avait donné le plan, et témoin du fâcheux effet qu'elle avait produit à Constantinople, il prévit une rupture et les malheurs qui allaient accabler les Français établis en Turquie. Alléguant la stagnation de l'imprimerie française pendant l'été, il sollicita un congé pour un second voyage scientifique dans les parties de l'Asie Mineure et les îles qu'il n'avait pu visiter l'année précédente ; et, l'ayant sans peine obtenu du chargé d'affaires Ruffin, il quitta Constantinople le 11 juin 1798, muni de lettres de recommandation pour les agents français dans toutes les rades et îles où il devait relâcher. Il s'embarqua sur un navire grec pour Candie, d'où il se rendit à Alexandrie : il y trouva son neveu Boulouvard, qui était venu en Égypte avec l'armée française en qualité de secrétaire de l'ex-consul Magalon. Après avoir exploré cette terre classique durant cinq mois, Allier revenait en France, lorsque le bâtiment qui le portait fut pris par une frégate russe à la hauteur de Céphalonie. Relâché sur parole au bout de soixante jours, il arriva à Paris en juin 1799. Comme sa place avait été supprimée par cessation de relations avec la Turquie, il en sollicita une autre. Mais ce ne fut que le 16 septembre 1802 qu'il fut nommé au vice-consulat d'Héraclée, sur la mer Noire, créé en sa faveur, non pour protéger le commerce, dont il s'était toujours fort peu occupé, mais pour lui faciliter les moyens de se livrer aux recherches archéologiques et de compléter sa collection numismatique. Aussi était-il encore à Constantinople au mois d'août 1803, et deux ans après il revint à Paris Ce fut de là qu'il adressa à l'académie des inscriptions, en 1806, le dessin d'un mur de construction cyclopéenne qu'il avait trouvé dans l'île de Délos. Allier continua de toucher la moitié de son traitement à Paris jusqu'en 1813, où le vice-consulat d'Héraclée fut supprimé par raison d'économie. Il resta alors en disponibilité avec 1,800 francs d'indemnité annuelle, qui fut suspendue, lorsqu'en 1815 il partit avec M. Félix de Beaujour, qui venait d'être nommé consul général à Smyrne, et peu après inspecteur général des consulats français au Levant (1). Ce fut par arrêté de M. de Beaujour, du 1er octobre 1816, qu'Allier fut envoyé pour gérer pendant quelques mois le vice-consulat de l'île de Cos ; et, en 1817, il

(1) Allier, dans cette mission, ne fut revêtu d'aucun caractère, d'aucun titre officiel. Il paraît même que son expatriation fut occasionnée par une action peu honorable où l'entraîna sa passion pour la numismatique et pour les pièces rares, et dont la découverte l'avait obligé de consentir à un échange qui, dit-on, répara avantageusement le préjudice qu'il avait causé au cabinet d'antiquités de la bibliothèque royale. Il a depuis expié sa faute. A—T.

accompagna son ami dans son inspection des échelles du Levant. De retour à Paris, il reçut une légère indemnité, et fut reporté sur les états du ministère avec son traitement de 1.800 francs. Alors il s'occupa de classer et de décrire sa collection de médailles grecques, la plus belle qu'aucun particulier ait jamais formée. Il se proposait de la publier, et dans ce but il en avait déjà fait graver quelques planches, lorsqu'il mourut à Paris, au mois de novembre 1827, à l'âge de 61 ans. Il légua, par son testament, au cabinet du roi, la tessère syrienne dont il avait précédemment donné la description, et une médaille en or de Persée, roi de Macédoine, regardée jusqu'ici comme unique. Il fonda en outre un prix de 400 francs pour l'ouvrage de numismatique publié chaque année et jugé le meilleur par l'académie des inscriptions. On a d'Allier quelques opuscules pleins d'érudition qu'il composa pour les sociétés littéraires dont il était membre (1) : 1° *Essai sur l'explication d'une tessère antique portant deux dates, et Conjectures sur l'ère de Bérythe, en Phénicie*; Paris, 1820, in-4°. 2° *Notice sur la courtisane Sapho, née à Erésos dans l'île de Lesbos*, lue à la société asiatique ; ibid., 1822, in-8° L'auteur en a donné lui-même l'analyse dans la *Biographie universelle*. (*Voy.* SAPHO.) 3° *Mémoire sur une médaille-anecdote de Polémon Ier, roi de Pont*, inséré dans le recueil de la société d'émulation de Cambray, année 1825. Il en a été tiré des exemplaires à part. 4° Quelques articles de numismates, dans le dernier volume de la *Biographie universelle*. La *Description du cabinet de médailles d'Allier* a été publiée par M. Dumersan, avec des notes archéologiques, Paris, 1829, in-4°, 16 pl. Diverses notices peu exactes sur ce numismate se trouvent dans *le Moniteur* du 20 décembre 1827; dans la *Revue encyclopédique*, par M. Solange Bodin, t. 36, p. 837 ; et dans le *Bulletin des sciences historiques*, février 1828, par M. Champollion, qui la désavoue. Allier avait désiré que sa collection ne fût pas divisée et ne sortit pas de France : ses vœux n'ont été exaucés qu'en partie. Elle contenait plus de cinq mille pièces, dont trois cent vingt-cinq en or, et il n'y en avait que vingt et une de fausses. On y trouvait une quarantaine de villes nouvelles pour la géographie numismatique. Elle a été vendue 80,000 francs à M. Rollin, changeur au Palais-Royal, et la bibliothèque du roi en a acheté de lui pour environ 20,000 francs. A—T et W—S.

ALLIONI (CHARLES), médecin piémontais et professeur de botanique à l'université de Turin, naquit en 1725, et mourut en 1804, dans sa 79e année. Ses vastes connaissances l'avaient fait agréger à beaucoup de sociétés savantes, telles que l'institut de Bologne, les sociétés royales de Montpellier, de Londres, de Goettingue, de Madrid, etc. Il est auteur de plusieurs bons ouvrages sur la botanique, la médecine et l'histoire naturelle, dont voici la liste : 1° *Pedemontii stirpium rariorum Specimen primum; Augustæ Taurinorum*, 1755, in-4°, avec 12 planches; cet ouvrage contient la description et les figures de 30 plantes nouvelles, ou très-peu connues, dont la plupart sont indigènes des montagnes du Piémont. 2° *Oryctographiæ Pedemontanæ Specimen, Parisiis*, 1757, in-8°; l'auteur décrit dans cet ouvrage les fossiles qu'il avait observés dans le Piémont, et donne une idée de ses connaissances dans la géologie et l'oryctographie. 3° *Tractatio de miliarium origine, progressu, natura et curatione; Augustæ Taurinorum*, 1758, in-8°; ouvrage de médecine fort estimé. 4° *Stirpium præcipuarum littoris et agri Nicæensis Enumeratio methodica, cum elencho aliquot animalium ejusdem maris; Parisiis*, 1757, in-8°; cet ouvrage est souvent cité par les naturalistes, sous le titre abrégé d'*Enumeratio stirpium Nicæensis*. La plus grande partie des matériaux qui le composent avait été rassemblée par Jean Giudice, botaniste de Nice, et ami d'Allioni. Celui-ci, dépositaire des papiers de Giudice, après sa mort, les a mis en ordre, et a rangé les plantes suivant la méthode de Ludwig. Il rapporte, pour chaque espèce, la dénomination, ou la phrase de divers auteurs, surtout de G. Bauhin, de Tournefort et de Linné. Les animaux, dont il traite à la fin du volume, se réduisent à quelques espèces de sèches, d'étoiles de mer, d'oursins et de crabes. Ce livre est une esquisse de la Flore de Nice, qui diffère peu de celle de la Provence. 5° *Synopsis methodica horti Taurinensis, Taurini*, 1762, in-4°. C'est le tableau méthodique de toutes les plantes qui étaient cultivées dans le jardin de botanique de Turin : elles sont divisées en treize classes. La méthode d'Allioni ne diffère de celle de Rivin que parce qu'il ne considère pas la régularité ou l'irrégularité de la corolle. Les sections qui divisent les classes sont tirées du système sexuel de Linné. 6° *Flora Pedemontana, sive Enumeratio methodica stirpium indigenarum Pedemontii; Augustæ Taurinorum*, 1785, 3 vol. in-fol. Dans les deux premiers volumes, l'auteur donne la notice et les synonymes de 2,800 plantes, distribuées en douze classes, qui sont fondées sur la forme de la corolle ou le nombre des pétales; les sections sont établies, en général, sur la considération du fruit, sous le rapport du nombre, de la forme et de la structure; le troisième volume contient un abrégé des éléments de botanique, et 92 planches, renfermant les figures de 237 espèces : elles sont bien dessinées et exactes. Les dessins originaux sont déposés au musée de Turin; à chaque espèce, Allioni indique le lieu natal, la nature du sol, et le nom vulgaire qu'on lui donne dans les divers idiomes des provinces du Piémont. Il cite avec reconnaissance tous les botanistes qui lui ont communiqué leurs travaux, ou qui l'ont aidé dans ses recherches; possédant toutes les parties de la physique moderne, il traite de la matière médicale en savant médecin, mais d'une manière qui lui est particulière; ce qu'il dit des propriétés des plantes est le résultat de l'expérience d'un praticien éclairé et d'un grand observateur. La *Flore du Piémont* est, de tous les ouvrages d'Allioni, le plus important par son sujet, et le plus considérable

(1) Il était de l'académie de Marseille et de la société d'émulation de Cambray. Membre souscripteur de la société asiatique de Paris depuis 1822, il s'en était retiré en 1826. A—T.

par son étendue ; la partie typographique en est belle et très-soignée ; sa distribution a de la ressemblance avec celle de l'*Histoire des plantes de la Suisse*, de Haller, qu'il estimait beaucoup, et avec qui il avait entretenu une correspondance jusqu'à sa mort. 7° *Auctuarium ad Flora Pedemontana*, *Taurini*, 1789, tab. 2 ; cet ouvrage renferme les additions et les corrections que l'auteur a faites à la *Flore du Piémont*, et les plantes qui ont été découvertes depuis sa publication. Pendant sa longue carrière, Allioni a publié plusieurs mémoires qui sont insérés dans les *Mélanges de l'académie de Turin*. 8° *Fasciculus stirpium Sardiniæ in diœcesi Calaris lectarum a M. Ant. Plazza* (*Miscellan. Taurin.*, t. 1). C'est un cahier de plantes recueillies dans le diocèse de Cagliari, capitale de la Sardaigne, par M. Ant. Plazza. 9° *Florula Corsica*, *a Felix Valle*, *edita a Carol. Alliono* (*Miscellan. Taurin.*, t. 2). C'est l'esquisse d'une Flore de l'île de Corse, faite par Félix Valle, rédigée et publiée par Allioni. Il y en a une seconde édition, qui est augmentée des écrits de Jaussin, par Nicolas-Laurent Burmann, insérée dans les *Nouveaux Actes de l'académie des curieux de la nature*, t. 4. Allioni doit être placé parmi les botanistes du second ordre qui ont fait faire des progrès à la science, en ajoutant un petit nombre de plantes à celles qui étaient déjà connues. Loefling lui a consacré un genre, sous le nom d'*Allionie*. Linné l'a adopté ; il est de la famille des dipsacées. D—P—s.

ALLIOT (Pierre), médecin, né à Bar-le-Duc, se fit une réputation par un prétendu spécifique contre le cancer. Il en fit vainement l'essai sur la reine Anne d'Autriche, mère de Louis XIV. Son fils Jean-Baptiste, et son petit-fils Dom. Hyacinthe, soutinrent cette découverte qui, selon Haller, consistait en une préparation arsenicale. Pierre Alliot fut nommé médecin ordinaire de Louis XIV. Tous les trois ont écrit sur la maladie qui fut l'objet principal de leurs observations, et contre laquelle la médecine n'a encore trouvé de remède que l'extirpation, ou la destruction de la partie attaquée par le moyen d'un caustique. C'est, en effet, de cette manière qu'agissait le remède des Alliot, que quelques médecins emploient encore avec succès, mais qui, entre les mains des charlatans et des ignorants, a produit de grands maux ; car il ne peut être efficace que lorsque le mal attaque une partie si petite et si exactement isolée, que toute sa sphère soit entièrement embrassée dans le mouvement que détermine le caustique appliqué extérieurement : hors ce cas, cette application ne fait que hâter le mal, et peut déterminer de plus grands accidents, par l'absorption inévitable, pendant le contact, d'une certaine quantité d'arsenic. — Un autre petit-fils de Pierre Alliot fut chargé de l'administration de la maison du roi de Pologne Stanislas, à Nancy, et publia divers mémoires sur cette partie. C. et A—n.

ALLIX (Pierre), né en 1641, à Alençon, d'un ministre protestant, qui, après l'avoir dirigé dans ses premières études, l'envoya faire ses exercices académiques à Saumur, puis à Sedan, où il se distingua, dès l'âge de dix-neuf ans, par des thèses théologiques sur le jugement dernier. Il n'en sortit que pour être ministre à St-Agobile en Champagne. L'idée qu'il avait donnée de son mérite le fit appeler, en 1670, à Charenton, pour succéder dans le ministère au savant Daille ; il y travailla, avec le fameux Claude, à une nouvelle version française de la Bible. La révocation de l'édit de Nantes l'obligea de se réfugier en Angleterre avec sa famille. Il y fonda une Église française conformiste, ou du rit anglican. En 1690, le docteur Burnet, évêque de Sarisbery, lui donna un canonicat et la trésorerie de sa cathédrale : les universités d'Oxford et de Cambridge se l'agrégèrent en qualité de docteur honoraire. Il termina sa carrière à Londres, le 3 mars 1717. C'était un homme d'une vaste érudition, qui possédait parfaitement le grec, l'hébreu, le syriaque et le chaldéen. Il était très-zélé pour son parti, et avait pris beaucoup de peine, fait beaucoup de démarches inutiles auprès des ministres de Hollande, de Genève et de Berlin, pour tâcher d'opérer une réunion de toutes les églises protestantes, surtout des deux principales sectes de Luther et de Calvin. Il n'a point donné au public de ces grands ouvrages qui fixent un rang particulier à leurs auteurs dans les lettres ; mais nous avons de lui un nombre de productions qui font honneur à son profond savoir dans les sciences ecclésiastique. On peut voir, dans le tome 34 des *Mémoires* de Niceron, la liste de ces ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Réflexions critiques et théologiques sur la controverse de l'Église*, 1686. 2° *Réflexions sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, Amsterdam, 1589, 2 vol. in-8°, ouvrage judicieux, instructif, mais mal écrit et sans méthode. 3° *Défense des Pères*, etc., *Jugement de l'ancienne Église judaïque contre les unitaires*, Londres, 1699, in-8°, et plusieurs autres savants écrits contre les sociniens, les nouveaux ariens, spécialement contre Nye, Dodwel, Whiston. 4° *Remarques sur l'Histoire ecclésiastique des Églises du Piémont et des Albigeois*, 1690 et 1692, en anglais, in-4° : il y fait ses efforts pour prouver, contre Bossuet, que ces Églises n'ont point été entachées de manichéisme ; que, depuis les apôtres jusqu'au 13e siècle, elles se sont conservées dans l'indépendance de l'Église romaine, dans la profession constante de la pure doctrine de l'Évangile, et qu'elles ont eu une succession non interrompue de vrais ministres : son but est de donner une origine et une tradition apostolique à la nouvelle réforme. 5° Traduction du livre de Ratramne, *du Corps et du Sang de Jésus-Christ*, avec une dissertation pour montrer que les sentiments de cet auteur sont contraires au dogme catholique. (Voy. *Jacques* Boileau.) C'est dans les mêmes vues qu'Allix fit imprimer à Londres, en 1686, sur un manuscrit de la bibliothèque de St-Victor, qui lui avait été envoyé par l'abbé de Longuerue, l'ouvrage de Jean de Paris, dominicain, intitulé : *de Modo existendi corporis Christi in sacramento altaris, alio quam sit ille quem tenet Ecclesia*, etc. ; cet ouvrage a en tête une préface historique, où l'éditeur veut prouver que la doctrine de la transsubstantiation n'était pas regardée dans l'Église comme un article de foi

avant le concile de Trente. C'est encore dans le même dessein qu'il fit imprimer en même temps un petit livre, attribué également à l'abbé de Longuerue, intitulé : ***Traité d'un auteur de la communion romaine touchant la transsubstantiation, où il fait voir que, selon les principes de son Église, ce dogme ne peut être un article de foi.*** 6° Des dissertations, en latin, sur le sang de Jésus-Christ; sur l'année et le mois de la naissance de Jésus-Christ; sur l'origine du Trisagion ; sur la vie et les écrits de Tertullien ; sur le double avénement du Messie ; sur la pénitence et l'intention du ministre dans l'administration des sacrements ; sur le droit de soumettre à un nouvel examen les décisions des conciles, etc. 7° Quelques écrits en faveur de la révolution d'Angleterre, dont l'un est intitulé : ***Examen des scrupules de ceux qui refusent de faire le serment de fidélité***, Londres, 1689, in-4°. T—D.

ALLIX (PIERRE), avocat au parlement de Paris avant la révolution, devint juge au tribunal du premier arrondissement de la capitale en 1791. Effrayé des excès révolutionnaires et poursuivi sans cesse de cette crainte, il mourut subitement à l'audience, en 1793, au moment où il rendait compte d'une affaire, comme rapporteur. Il s'était fait connaître par quelques pièces fugitives insérées dans l'*Almanach des Muses* et le *Mercure de France*, et surtout par un poëme en quatre chants, intitulé *les Quatre Ages de l'homme*, Paris, 1783, in-12; 2e édition augmentée, Paris, Moutard, 1784, in-18. Si l'invention et la verve poétiques ne brillent pas dans cet ouvrage, il y règne du moins cette douce sensibilité qui ne remplace pas le talent, mais qui en fait oublier ou pardonner l'absence. L'agrément de quelques tableaux, la facilité de la versification et la pureté de la morale, rendent ce poëme bien préférable à beaucoup d'autres du même genre qui ont obtenu plus de réputation. L—M—X.

ALLORI (ALESSANDRO), dit LE BRONZINO, né à Florence en 1535, resta orphelin à l'âge de cinq ans ; son oncle, Angelo Bronzino, le recueillit, et lui donna les éléments du dessin. Il composa, à dix-sept ans, un tableau digne d'être placé dans la chapelle d'Alexandre de Médicis. Peu de temps après il alla à Rome, où il se perfectionna par l'étude de l'antique et des ouvrages de Michel-Ange. De retour dans sa patrie, il y fit un grand nombre de peintures de différents genres, telles que portraits, tableaux d'église, sujets tirés de la fable, de l'*Odyssée*, et même de la *Batrachomyomachie* d'Homère ; il travailla à fresque, en détrempe, à l'huile, et dessina des cartons pour des tapisseries que faisait exécuter le grand-duc François. Il était laborieux, expéditif, et très-scrupuleux sur la théorie de son art. Savant dans l'anatomie et grand imitateur de Michel-Ange, il estimait plus le dessin que la couleur; aussi ses ouvrages ont-ils, en général, peu de vérité et de délicatesse dans le coloris. Il faut en excepter cependant quelques tableaux de chevalet, qu'on admire dans les galeries de Rome, et surtout le *Sacrifice d'Abraham*, du musée de Florence, qui, pour la couleur, est digne de l'école flamande. *La Femme adultère*, qu'il a peinte dans une des chapelles de l'église du St-Esprit, prouve aussi qu'Allori ne manquait ni d'invention ni d'expression ; enfin, il a excellé dans les portraits. On prétend qu'il composa des poésies burlesques, et un *Dialogue sur les principes du dessin*, orné de figures. Ce dernier ouvrage, que l'Orlandi assure avoir été imprimé en 1590, est perdu. Baldinucci et Borghini en ont vu seulement quelques fragments manuscrits. Allori mourut en 1607, âgé de 72 ans. C—N.

ALLORI (CRISTOFANO), fils du précédent, né à Florence, en 1577. Quoiqu'élève de son père, il ne partagea pas son admiration pour la manière de Michel-Ange, et sortit de chez lui pour étudier sous la direction du Cigoli. Son premier tableau étonna son maître, qui s'avoua vaincu. Mécontent des modèles, qui ne rendaient point à son gré l'expression et le mouvement des figures de ses compositions, il posait lui-même, priait le Pagani, son ami, de dessiner sa pose, et terminait ensuite son tableau ; il se plaisait à faire des études de paysages d'après nature, et il exécuta de beaux ouvrages de ce genre, qu'il ornait de petites figures bien touchées. On raconte, à l'occasion de son fameux tableau de *Judith*, qu'après avoir fait la figure principale d'après sa maîtresse, nommée la Mazzafirra, ne trouvant point de modèle pour la tête d'Holopherne, il se laissa croître la barbe et les cheveux, et copia sa propre figure. On cite aussi un tableau, représentant *St. François*, pour lequel il tint un capucin pendant quinze jours, afin de terminer un œil. Il n'était jamais content de ses ouvrages, effaçait sans cesse, et souvent les gâtait à force de chercher la perfection. Il avait l'esprit agréable, composait des vers badins, et excellait dans tous les exercices du corps. Ses ouvrages ont de l'expression, et ses figures beaucoup de relief. Le tableau de *St. Julien* peut donner la mesure du talent de ce maître, qui est, à juste titre, regardé comme l'un des meilleurs coloristes de l'école florentine. Il mourut à 42 ans, à la suite d'une blessure au pied, qui s'aggrava à tel point, que l'amputation de cette partie pouvait seule lui sauver la vie ; mais il ne voulut point y consentir, et attendit la mort avec sérénité, en peignant de petits tableaux jusqu'au dernier moment ; il laissa plusieurs élèves, dont le plus connu est César Dandini. Cristofano Allori est le dernier des trois habiles peintres qui ont porté le surnom de Bronzino, et entre lesquels on observe une espèce de gradation de talent, qui peut servir à les caractériser. Angelo, le plus ancien, a suivi entièrement le goût de Michel-Ange, qui était celui du siècle où dominait l'étude de la sculpture ; Alessandro s'est efforcé de tempérer, par un meilleur coloris, ce que ce style avait de dur et d'exagéré ; Cristofano y renonça tout à fait pour adopter celui du Cigoli, le plus grand coloriste de l'école florentine. C—N.

ALLOUETTE (FRANÇOIS DE L'), en latin ALAUDANUS, bailli du comté de Vertus en Champagne, président de Sedan et maître des requêtes, né à Vertus en 1603, est représenté par Lacroix du Maine comme un *homme docte ès-langues et des*

mieux versés et plus curieux de l'histoire tant ancienne que moderne. Il s'était livré à des recherches sur nos origines et sur les langues gauloise et française. Les ouvrages qu'il composa sur ce sujet n'ont pas été publiés. L'un de ces traités a pour titre : *de l'Origine des François, et ancienne extraction d'iceux; des purs Gaulois seulement et non d'ailleurs.* On connaît de lui : 1° *Traicté des nobles et des vertus dont ils sont formés*, etc., *avec une histoire et description généalogique de l'illustre et ancienne maison de Coucy*, Paris, 1577, in-4°. 2° *Généalogie de la très-illustre maison de Lamarck, de laquelle est issu le comte de Maulévrier*, Paris, 1584, in-fol. 3° *Des Maréchaux de France et principale charge d'iceux*, Sedan, 1594, in-4°. 4° *Des Affaires d'Estat, de finance, du prince, de la noblesse*, Paris, 1597, in-8°, et Metz, même année, in-4°. Les continuateurs de la *Bibliothèque historique de la France* prétendent que le P. Lelong s'est trompé en attribuant à François de l'Allouette, bailli de Vertus, ces deux derniers ouvrages qui sont, disent-ils, du président de l'Allouette ; mais il est certain que le président et le bailli ne font qu'un. On trouve dans le premier livre du *Traicté des nobles* une indication qui confirme cette opinion : c'est que François de l'Allouette avait communiqué au chancelier de l'Hôpital le projet d'un corps de droit français dont la première partie traitait de toutes les matières qui font l'objet du livre des *Affaires d'Estat*. Ses vues pour la rédaction de toutes les coutumes en une seule, et la bonne administration de la justice, décèlent un magistrat qui avait mesuré toute l'étendue de ses devoirs. 5° *Impostures d'impiété des fausses puissances et dominations attribuées à la lune et planètes, sur la naissance, vie, mœurs, etc., des hommes*, Sedan, 1600, in-4°. 6° *Juris civilis Romanorum et Gallorum nova et exquisita Traditio*, Sedan, 1601, in-16. Lacroix du Maine lui attribue une *Harangue ou Oraison funèbre pour deux excellents chevaliers, le maréchal Oudart du Biez, et le seigneur Jacques de Coucy son gendre*, imprimée à Paris sous le nom de Jean Faluël, 1578. Les mêmes continuateurs du P. Lelong pensent que Lacroix du Maine a attribué mal à propos ce discours à François de l'Allouette. On peut concilier ces deux opinions en se rangeant, avec la Monnoie, à l'avis des PP. Quétif et Échard, qui, dans la *Bibliothèque des écrivains de St-Dominique*, reconnaissent que l'Allouette avait fourni les matériaux de l'oraison funèbre, et que Jean Faluël les mit en œuvre. François de l'Allouette mourut à Sedan en 1608. L.—M—X.

ALLOUETTE (AMBROISE et FRANÇOIS-PHILIPPE L'). *Voyez* LALLOUETTE.

ALLUT (JEAN), pseudonyme adopté par un écrivain fanatique du 18e siècle, qui n'est pas encore bien connu. Les savants rédacteurs du *Catalogue de la bibliothèque Casanate* conjecturent que ce masque est commun à Élie Marion, ainsi qu'à Charles Portalès et Nicolas Fatio, ses associés; mais Barbier, dans une note de son *Dictionnaire des anonymes*, 2e édition, n° 4609, a démontré que Marion est le seul qui s'en soit servi. Élie Marion était de Barre, gros bourg de la généralité de Montpellier. A l'époque de la révocation de l'édit de Nantes il se retira dans les Cévennes, dont il contribua beaucoup à soulever les habitants par ses prédications. Élu chef d'une petite troupe de camisards, il se défendit pied à pied dans des montagnes dont il connaissait tous les passages. Mais enfin, pressé de toutes parts, il se rendit avec sa troupe au maréchal de Villars, le 1er octobre 1704. Sur sa demande, il fut conduit à Genève, escorté par quelques dragons. De Genève, Marion continua de correspondre avec les chefs des révoltés, et d'entretenir parmi les paysans le fanatisme qui leur faisait braver la mort. Se croyant dès cette époque inspiré du ciel, il écrivait : « Je puis protester devant Dieu que les inspirations qu'il lui a plu « de nous envoyer ont été nos lois et nos guides ; et « que, lorsqu'il nous est arrivé des disgrâces, c'était « pour n'avoir pas obéi ponctuellement à ce qu'elles « nous avaient commandé. » Il rentra bientôt dans les Cévennes, espérant qu'on ne tarderait pas à recevoir des secours du roi d'Angleterre. Trompé dans cette attente, il profita d'une nouvelle amnistie accordée aux révoltés qui se soumettraient, pour se présenter au duc de Berwick, qui le fit reconduire à Genève. Ayant perdu tout espoir de rallumer la guerre dans les Cévennes, il se rendit à Londres en 1706, avec quelques autres fanatiques qui ne l'avaient point abandonné dans l'exil. A son arrivée, il loua, dans un des quartiers les moins fréquentés de Londres, un modeste appartement où il se mit à débiter, en présence de quelques auditeurs séduits d'avance, les folies qu'il donnait pour des inspirations. La foule accourut bientôt pour entendre le nouveau prophète. Obligé de choisir un plus grand théâtre, il s'associa trois autres fanatiques, Nicolas Fatio, Jean Daudé et Charles Portalès, dont il fit ses secrétaires. C'étaient eux qui étaient chargés de recueillir les extravagances que Marion débitait dans ses extases. Malheureusement pour eux, le consistoire de l'Église française, ayant pris connaissance des prédications de Marion, déclara que la plupart de ses prédictions étaient fausses, puisqu'elles avaient été réfutées par l'événement, et que ses discours n'étaient qu'un tissu de blasphèmes et de maximes opposées à l'esprit de la religion. Sur la plainte du consistoire, Marion, ainsi que deux de ses secrétaires, fut condamné au pilori. (*Voy.* FATIO.) On peut conjecturer avec assez de vraisemblance que ce fut à cette époque qu'il prit le nom de Jean Allut ou *l'Éclaireur*, sous lequel il a publié, lui ou ses secrétaires, plusieurs ouvrages remplis de fanatisme et d'inepties, mais qui, par cette raison-là même, n'en sont recherchés qu'avec plus d'empressement par une certaine classe de curieux. Marion ou Allut habitait Londres en 1714 ; on ignore ce qu'il est devenu depuis. Misson cite plusieurs fois ce fanatique dans son *Théâtre sacré des Cévennes*. Il en est aussi question en divers endroits de l'*Histoire des troubles des Cévennes*, par Court de Gébelin. De tous les ouvrages imprimés sous le nom de Jean Allut, les plus recherchés sont : 1° *Discernement des ténèbres d'avec la lumière, afin d'exciter les hommes à chercher la*

lumière, Londres, 1710, in-8°; 2° *Eclair de lumière descendant des cieux, et du relèvement de la chute de l'homme par son péché* (sans nom de lieu), 1711, in-8°; 3° *Plan de la justice de Dieu sur la terre dans ces derniers jours, pour découvrir sur la nuit des peuples de la terre la corruption qui se trouve dans leurs ténèbres*, 1714, in-8°; 4° *Quand vous aurez saccagé, vous serez saccagés, car la lumière est apparue dans les ténèbres pour les détruire*, 1714, in-8°. Ce sont des lettres signées Allut, Marion, Fatio et Portalès. Il est très-rare de trouver ces quatre volumes réunis : les deux derniers ont été traduits en latin par Nicolas Fatio. On cite encore de Jean Allut : *Avertissements prophétiques d'Élie Marion*, etc., Londres, 1707, in-8°, et *Cri d'alarme ou Avertissement aux nations qu'ils sortent de Babylon* (*des ténèbres pour entrer dans le repos de Christ*), 1712, in-8°. Ce volume ne doit pas être moins rare que les précédents; et si les bibliographes ne l'ont pas encore cité, ce n'est sans doute que parce qu'ils ne l'ont pas connu. W—s.

ALLUT (ANTOINE), né à Montpellier en 1743, fut conduit très-jeune à Paris avec sa sœur Suzanne, qui, depuis, sous le nom de madame Verdier, acquit par ses poésies bucoliques une réputation que les vieilles et les nouvelles renommées dans ce genre n'ont point effacée. Le frère et la sœur participèrent pour ainsi dire aux mêmes études, et leur attachement s'accrut tellement avec l'âge, que, lorsque M. Verdier, riche négociant de la ville d'Uzès, eut obtenu la main de Suzanne, ce fut une raison déterminante pour qu'Allut établit sa résidence dans la même ville, quoique ses goûts et ses travaux dans les sciences, appréciés déjà par d'Alembert et Diderot, l'eussent porté à préférer le séjour de la capitale. Il exerça la profession d'avocat à Uzès jusqu'à la révolution, en embrassa les principes avec chaleur, devint, en 1790, procureur de la commune, et fut député à la première législature par le département du Gard. Il se fit peu remarquer dans cette assemblée. Déjà il sentait que le mouvement imprimé au corps social avait été trop violent, et il ne fut point appelé à la convention nationale. S'étant prononcé en faveur du parti de la Gironde dans son département, il fut traduit au tribunal révolutionnaire de Paris, et condamné à mort, *comme fédéraliste, et pour avoir approuvé les écrits liberticides du traître Rabaut-St-Etienne*. Ce jugement fut exécuté le 25 juin 1794. La fin déplorable d'Allut inspira une élégie touchante à madame Verdier. A peine âgé de vingt ans, il avait fourni plusieurs articles à l'*Encyclopédie*, entre autres celui qui est intitulé *Glaces coulées* (1). — *Scipion* ALLUT, cousin du précédent, né aussi à Montpellier, a publié, sous le voile de l'anonyme, de *Nouveaux mélanges de poésie grecque, auxquels on a joint deux morceaux de littérature anglaise*, Paris, 1779, in-8°. Ce recueil comprend la traduction de plusieurs idylles de Théocrite, Moschus et Bion; de la *Batrachomyomachie*; des poëmes de Musée, de Coluthus et de Tryphiodore, et de deux fragments de Hume et de Goldsmith. C'est par erreur que Brunet (*Manuel du libraire*) attribue ces *Nouveaux mélanges* à Trochereau de la Berlière. Allut ne put mettre la dernière main à la traduction qu'il avait entreprise des lettres de lord Chesterfield. Il mourut en 1786. L—M—X.

ALLUTIUS, prince des Celtibériens. *Voyez* SCIPION L'AFRICAIN.

ALLWOERDEN (HENRI DE), l'un des biographes de Servet, né à Stade, dans le duché de Brême, étudia la théologie à l'académie de Helmstadt, sous la direction du savant Mosheim. En terminant ses cours, il pria son professeur de lui indiquer le sujet de la dissertation qu'il devait soutenir, suivant l'usage des universités d'Allemagne. Mosheim, qui dans sa jeunesse avait fait de grandes recherches sur les livres condamnés au feu, dont il se proposait d'écrire l'histoire (*voy.* Peignot, *Biographie des hommes vivants*), lui remit ses matériaux sur Servet. Allwoerden les mit en ordre et les publia sous ce titre : *Historia Michaelis Serveti*, Helmstadt, 1728, in-4°, précédé du portrait de Servet. Cet ouvrage, devenu rare, est très-recherché des curieux; on en trouve l'extrait dans les *Acta erudit. Lipsiens.*, 1728, et dans la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants*, I, 328. Mosheim en a donné une traduction allemande avec des additions, Helmstadt, 1748, et un supplément en 1750, in-4°. (*Voy* MOSHEIM.) W—s.

ALMAGRO (DIÉGO D'), gouverneur du Chili, et marquis du Pérou, était d'une extraction si basse, qu'il ne connaissait pas même sa famille. Il prit son nom du village espagnol où il naquit, vers 1463. Sobre, infatigable, et doué de beaucoup de patience et d'audace, il passa de bonne heure en Amérique, dans la vue de s'enrichir. Après y avoir suivi la carrière des armes, il s'associa à Pizarre, en 1520, pour faire la conquête du Pérou. Ce ne fut néanmoins que douze ans après, que, mettant à la voile de Panama, il amena quelques renforts à Pizarre, pour le seconder dans cette grande entreprise. Almagro dispersa plusieurs corps d'Indiens, et partagea la gloire des premiers conquérants du Pérou. En récompense de ses services, Charles-Quint lui accorda, en 1534, le titre d'*adelentado*, ou gouverneur. La juridiction d'Almagro comprenait deux cents lieues de terrain, au sud des provinces du ressort de Pizarre, et s'étendait même sur le Chili, qui n'était pas encore acquis aux Espagnols. Chargé de soumettre toute cette contrée, Almagro se mit en marche avec 15,000 Indiens auxiliaires, et 600 aventuriers espagnols, que sa réputation de courage et de prodigalité attira sous ses drapeaux. Il pénétra le premier dans ce pays inconnu, et combattit avec succès des tribus belliqueuses et indépendantes; mais, ayant eu connaissance du soulèvement général des Péruviens, et croyant que Pizarre succomberait, il revint sur ses pas, en 1536, moins pour empêcher les Indiens de reprendre la ville de Cusco, que pour en chasser les frères de Pizarre : il prétendait que cette capitale faisait partie du gouvernement que lui avait conféré Charles-Quint.

(1) *Encyclopédie*, in-fol., t. 17, au mot VERRERIE.

Après avoir dispersé les Péruviens révoltés, il se rendit maître de Cusco par surprise, mit en arrestation les frères de Pizarre, et se fit reconnaître pour capitaine général. Il attira d'abord sous ses drapeaux, par la ruse, un corps d'Espagnols que Pizarre lui avait opposé; mais celui-ci, après avoir rassemblé à Lima une nombreuse armée d'Indiens et d'Espagnols, marcha contre Almagro, et les deux partis en vinrent aux mains, sous les murs de Cusco, le 25 avril 1538. Almagro fut vaincu, fait prisonnier, et condamné à mort à l'âge d'environ 75 ans : on l'étrangla dans sa prison, avant de le décapiter publiquement. Ce vieux capitaine, après avoir signalé tant de fois son courage dans les combats, montra de la faiblesse en présence de ses juges et dans ses derniers moments. Ses partisans seuls le regrettèrent : il était d'un caractère impérieux et cruel. Il eut encore plus de part que Pizarre à la mort de l'inca Atahualpa. (*Voy.* ces deux noms.) B—P.

ALMAGRO (DIÉGO D'), fils unique du précédent et d'une Indienne de Panama. Son père, comme s'il eût pressenti qu'il le vengerait un jour, lui avait résigné son gouvernement au moment de sa condamnation. Doué de qualités heureuses, le jeune Almagro eut bientôt pour amis tous les anciens officiers de son père, qui d'ailleurs le regardaient comme son successeur légitime. Aigris par le malheur, ils conspirèrent contre Pizarre, l'égorgèrent, et proclamèrent, en 1541, Almagro gouverneur général du Pérou; mais ce triomphe ne fut pas de longue durée. Attaqué l'année suivante, et vaincu en bataille rangée, par le juge royal Vaca de Castro, il fut pris, et condamné à subir le même sort que son père, sur la même place, et par la main du même bourreau. Quarante de ses amis furent exécutés en même temps. B—P.

ALMAIN (JACQUES), natif de Sens, docteur en théologie à Paris, en 1512, professeur au collége de Navarre, fut enlevé, en 1515, par une mort prématurée. Une vie si courte ne l'empêcha pas de publier un assez grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs font honneur à ses sentiments et à son érudition. Ils consistent en traités de logique, de physique, de morale et de théologie; les deux plus importants sont : 1° *de Autoritate Ecclesiæ, seu sacrorum conciliorum eam repræsentantium*, etc., *contra Th. de Vio, qui his diebus suis scriptis nisus est Ecclesiæ Christi sponsæ potestatem enervare*, Paris, 1512, in-4°. Almain, tout ligueur qu'il était, y défend la doctrine du concile de Pise, contre Cajétan. 2° *De Potestate ecclesiastica et laicali contra Ockam*, ouvrage curieux. Ces deux traités sont dans l'édition des ouvrages d'Almain, Paris, 1517, in-fol. Dupin les a insérés dans celle des œuvres de Gerson. On a encore de ce théologien un ouvrage intitulé : *Moralia*, Paris, 1525, in-8°, gothique; il ne se trouve pas dans l'édition de 1517. T—D.

ALMAMOUN ou AL-MAMONT, 7e calife abbasside. *Voyez* MAMOUN et MOHAMMED ABEN-AMER.

ALMANZOR. *Voyez* MANSOUR.

ALMEIDA (DON FRANÇOIS D'), comte d'Abrantès, accompagna, jeune encore, Emmanuel, roi de Portugal, à la cour de Ferdinand et d'Isabelle, et servit avec distinction dans la guerre de Grenade contre les Maures. Nommé vice-roi des Indes portugaises, en 1505, il passa en Asie, sept ans après que Vasco de Gama eut frayé la route du cap de Bonne-Espérance, et contribua beaucoup, par sa prudence et sa valeur, aux vastes conquêtes de sa nation. En 1508, il détruisit la flotte que le soudan d'Égypte avait armée pour disputer aux Portugais le commerce de l'Inde; il combattit avec le même succès les nombreux ennemis qui s'opposaient à l'établissement des Portugais en Orient, et gouverna les colonies naissantes avec autant de fermeté que de sagesse. Pendant son administration, les Portugais découvrirent les îles Maldives, Ceylan et Madagascar, à laquelle le vice-roi donna le nom de St-Laurent. Il projetait de réduire toute la côte du Malabar sous l'obéissance d'Emmanuel; mais, ayant eu de violents débats avec Albuquerque, dont il refusa de reconnaître l'autorité dans les Indes, il résigna sa vice-royauté, et s'embarqua pour retourner en Europe jouir du fruit de ses longs travaux. Ayant relâché dans la baie de Saldanha, auprès du cap de Bonne-Espérance, les gens de sa suite prirent querelle avec les Cafres, et coururent aux armes, malgré l'avis et les remontrances d'Almeida. Entraîné lui-même à ce combat indigne de son courage, il fut percé à la gorge d'une flèche qui termina sa carrière, le 1er mars 1509. Il semblait avoir prévu sa destinée. « Eh! mes amis, disait-il aux Portugais de son équipage, où conduisez-vous un homme de soixante « ans, qui a défait tant de flottes et tant d'armées? » Ferdinand et Isabelle prirent le deuil en apprenant la mort de ce grand homme, dont le désintéressement égala la bravoure. François Almeida laissait en effet des exemples de vertus qui furent rarement imités de ses successeurs. E—D.

ALMEIDA (DON LAURENT D'), fils du précédent, suivit son père aux Indes, reconnut lui-même les îles Maldives, et ensuite celle de Ceylan, dont il contraignit le principal monarque à se soumettre au roi de Portugal. À son retour de cette expédition, il alla joindre la flotte portugaise qui devait assiéger Calicut, et donna de grandes preuves de valeur dans un combat naval contre les Turcs, où il perdit la vie. Affaibli par plusieurs blessures, il se fit attacher au mât, et ne cessa d'exhorter les siens, que lorsqu'un coup de mousquet l'eut atteint dans la poitrine. Son père, apprenant cette perte, dit qu'il remerciait Dieu d'avoir accordé à son fils une mort si honorable. B—P.

ALMEIDA (EMMANUEL), né à Vizeu, en Portugal, en 1580, entra dans l'ordre des jésuites à l'âge de dix-huit ans, et fut envoyé aux Indes, où, après avoir fini ses études, il devint recteur du collége de Bacaim. En 1622, le général des jésuites, Vitelleschi, l'envoya comme ambassadeur auprès du roi de l'Abyssinie, sultan Segued. Ce prince eut pour lui beaucoup d'égards; mais son successeur Faciladas le chassa du royaume, ainsi que les autres jésuites. Retourné à Goa en 1634, il fut élu provincial de son ordre dans l'Inde, et inquisiteur. Il mourut à Goa,

en 1646. Les ouvrages que l'on a de lui sont : 1° une *Histoire de la haute Ethiopie*, que son confrère Balthasar Tellez augmenta de plusieurs faits et documents, et publia à Coimbre, en 1660, in-fol.; 2° des *Lettres historiques*, écrites de l'Abyssinie à son général, et publiées à Rome, en italien, 1629, in-8°. Almeida a encore laissé des ouvrages manuscrits sur les erreurs des Abyssins, et contre les faussetés avancées par le dominicain Urreta dans son *Histoire d'Ethiopie*. — Un autre ALMEIDA (*Apollinaire*), aussi jésuite, et nommé évêque de Nicée par Philippe IV, se rendit en Ethiopie comme missionnaire, et y fut tué, par ordre de l'empereur, en 1638. — Enfin, un troisième jésuite, du même nom, fut un des plus infatigables missionnaires de l'Inde, et composa un dictionnaire de la langue canique, qui est celle d'une grande partie des habitants de la côte du Malabar. C—S—A.

ALMEIDA (THÉODOSE), oratorien portugais, né à Lisbonne en 1722, fut le premier, en Portugal, qui osa secouer le joug de la physique scolastique, et enseigner la philosophie naturelle, d'après la nature elle-même, consultée par des expériences et des observations. Son ouvrage, écrit en portugais, sous le titre de *Recreaçao filosofica*, en 5 vol. in-8°, 1751, fit une révolution dans les études physiques des Portugais, et aurait attiré des persécutions à l'auteur, si les jésuites n'eussent pas été chassés de ce royaume, où ils s'étaient déclarés les défenseurs des vieilles chimères. Son attachement pour les prétentions de la cour de Rome lui attira, pendant la fameuse rupture entre le roi Joseph Ier et cette cour, des mortifications de la part du marquis de Pombal, et il se vit obligé de chercher un asile en France, où il resta jusqu'à la retraite de ce ministre. De retour en Portugal, l'académie royale des sciences de Lisbonne s'empressa, sur son ancienne réputation, de l'admettre parmi ses membres; mais on s'aperçut bientôt que le P. Almeida n'avait pas suivi les progrès que la nation avait faits en vingt-cinq ans ; et on le laissa s'éclipser, sans manquer aux égards que méritaient les anciens services qu'il avait rendus aux sciences. Il publia, après son retour à Lisbonne, un roman moral intitulé *l'Heureux Indépendant*, qui eut peu de succès, et que la jeunesse appela *l'Heureux Impertinent*. Ce religieux, d'ailleurs très-estimable par ses mœurs et sa piété, est mort à Lisbonne en 1805. C—S—A.

ALMEIDA (NICOLAO-TOLENTINO D'), poëte portugais, né à Lisbonne en 1745, perdit son père de bonne heure, et, quoique peu favorisé de la fortune, fit très-bien ses premières études, et se rendit à l'université de Coïmbre pour les terminer. Après la mort du roi Joseph et la disgrâce de Pombal, le jeune Almeida, doué d'un talent remarquable pour la satire, et entraîné par les clameurs du parti que ce ministre avait comprimé, fit contre lui une pièce de vers qui fut extrêmement goûtée, et qui lui valut la protection de quelques grands, ainsi qu'une chaire de rhétorique. Après plusieurs années d'exercice, il obtint, par la faveur de Seabra, une place de commis au département de l'intérieur, véritable sinécure ; car il fut convenu qu'il en toucherait les émoluments sans être tenu de se livrer à aucun travail. Son caractère aimable, le charme de sa conversation, égayée par des saillies spirituelles, et surtout ses compositions poétiques, lui procurèrent toutes les douceurs d'une vie exempte de soucis. Depuis sa satire contre Pombal, qu'il se repentait d'avoir faite, et qu'il n'a jamais laissé imprimer, il n'attaqua que les vices et les travers, respectant toujours les personnes. Sa supériorité dans ce genre fut tellement reconnue, qu'il n'eut ni rivaux ni imitateurs. C'est surtout dans les stances de cinq vers que ce poëte s'est acquis une réputation, en faisant le tableau des mœurs contemporaines. On admire la naïveté piquante de son style à la fois élégant et facile, et ne descendant jamais au trivial ; lors même que ses tableaux sont du genre le plus bas, il conserve un ton décent et une urbanité qui le placent, sous ce rapport, au-dessus de tous les poëtes satiriques de son pays. N'ayant mis, dans sa jeunesse, que peu d'importance à des productions qu'il regardait comme de simples délassements, il n'a publié ses ouvrages que longtemps après les avoir composés. Les plus jolies pièces de son recueil étaient tellement répandues par des copies manuscrites, qu'elles firent moins de sensation lorsqu'il se décida enfin à les mettre au jour. Ce qui contribua encore à diminuer l'empressement du public, c'est que les mœurs et les usages avaient entièrement changé, et que plusieurs descriptions du poëte ne furent pas même comprises. Malgré ce désavantage, on les lit encore avec plaisir. Parmi les auteurs portugais, Saa de Miranda est celui dont se rapproche le plus notre poëte. Il a quelques traits de ressemblance avec Gresset, et parfois avec la Fontaine. Almeida est mort à Lisbonne en 1811. Il avait fait paraître ses poésies en 1802, sous ce titre : *Obras poeticas de Nicolao-Tolentino de Almeida*, 2 vol. in-8°. L'édition, imprimée aux frais du gouvernement, fut remise à l'auteur, Lisbonne, 1828, 2 vol. in-16. C—O.

ALMEIDA (ANTONIO D'), chirurgien portugais, naquit dans la province de Beira, vers 1761, de parents mal partagés de la fortune. N'ayant reçu que les premiers éléments de l'éducation scolastique, il se rendit à Lisbonne, entra à l'hôpital de St-Joseph en qualité d'infirmier, et se livra avec tant d'ardeur à l'étude de l'anatomie, qu'en peu de temps il se fit remarquer du professeur Manoel Constancio qui le prit sous sa protection. Le jeune Almeida, redoublant d'activité, apprit presque sans maîtres le français et le latin, poursuivit avec une persévérance soutenue l'étude de toutes les branches de la chirurgie, et fut enfin nommé à la chaire d'opérations chirurgicales dans le même hôpital. En 1791, le professeur d'anatomie Constancio ayant obtenu de la reine Marie Ire l'envoi de plusieurs jeunes chirurgiens en France et en Angleterre pour se perfectionner dans leur art, fit comprendre dans ce nombre son élève Almeida. L'état agité de la France décida le gouvernement portugais à faire partir les pensionnaires pour l'Angleterre. Almeida apprit bientôt la langue anglaise, suivit les cours de l'hôpital de St-Thomas, et vit opérer les principaux chirurgiens de Londres, notam-

ment Cline, Jean Hunter, Blizard, Ware, etc.; il s'appliqua également aux accouchements, suivit les leçons de chimie du docteur Higgins, et retourna en Portugal au bout de deux ans. Il est le premier chirurgien portugais qui ait exécuté l'opération de la taille latérale, et il fit un grand nombre d'opérations heureuses. Peu de temps après son retour de Londres, il publia en portugais un traité sur la médecine opératoire, que le gouvernement fit imprimer à ses frais, en abandonnant à l'auteur toute l'édition. Cet ouvrage eut un grand succès, et contribua beaucoup à étendre les connaissances chirurgicales en Portugal. Almeida continua de donner ses cours d'opérations, et forma de nombreux élèves. Il jouissait d'une considération générale, lorsque, à l'approche du maréchal Masséna, en 1810, la régence ayant fait arrêter et déporter aux Açores plusieurs personnages soupçonnés d'être partisans des Français, Almeida fut compris dans cette mesure. Ce fut par faveur qu'au mois de septembre suivant on le transféra à l'île St-Michel, d'où il obtint de passer en Angleterre. Après quelques mois de séjour à Londres, il se rendit à Rio-Janeiro, et retourna enfin dans sa patrie, où il est mort en 18.2. Pendant sa dernière résidence en Angleterre, il traduisit en portugais l'ouvrage de Cuvier sur le règne animal. Il a publié, dans les Mémoires de l'académie de Lisbonne, une notice sur l'introduction de la vaccine en Portugal, laquelle est loin d'être exacte. Almeida était un excellent anatomiste et un très-habile opérateur; mais ses connaissances en pathologie chirurgicale étaient superficielles. Voici la liste de ses écrits : 1° *Tratado completo de Medicina operatoria. Lente de operações no hospital de Sto - Jose*, Lisbonne, 1801, 4 vol. in-8°; 2° *Obras cirurgicas*, ibid., 1813-1814, 4 vol. in-8°; 3° *Quadro elementar da Historia natural dos animães*, Londres, 1815, 2 vol. in-8°. C'est la traduction de l'ouvrage de Cuvier. Le savant Brotero avait fourni à Almeida la nomenclature portugaise de cette traduction. C—o.

ALMEIDA MELLO E CASTRO (DOM JEAN D'), comte das Galvêas, ministre d'État portugais, né à Lisbonne en 1757, entra de bonne heure dans la carrière diplomatique. Soutenu par son oncle, Martinho de Mello, secrétaire d'État sous Pombal, il fut successivement ministre à la Haye, à Rome et à Londres, où il résida depuis 1794 jusqu'en 1799, époque à laquelle il fut nommé par le prince régent au ministère des affaires étrangères et de la guerre. Pendant sa mission à Londres, partisan décidé de l'alliance avec l'Angleterre, il fut le docile instrument de lord Granville et de ses collègues. Avant son entrée au ministère, il avait engagé M. de Vioménil comme général en chef de l'armée portugaise, poste dont ce militaire toucha les appointements, mais dont on ne lui permit pas d'exercer les fonctions. Par suite des négociations d'Almeida, les Anglais avaient fait occuper Lisbonne, en 1798, par un corps de troupes composé principalement d'émigrés français (les régiments de Mortemart, Castries, Dillon, Royal-Émigrant, Rotalier, artillerie), lorsque aucun danger réel ne menaçait le pays; mais quand il fut question de repousser les Espagnols et les Français, à la fin de 1800, l'Angleterre retira ses troupes et se contenta d'offrir au Portugal un modique subside. Le traité de Badajoz et celui de Madrid, entre la France et le Portugal, ayant mis cette dernière puissance dans les mains de Napoléon, le général Lannes, son ambassadeur, obtint du prince régent le renvoi d'Almeida, qui cessa de jouer un rôle public en Portugal, et ne rentra dans le ministère qu'au Brésil. Il avait épousé une fille du comte de Cavalleiros, cousine de la duchesse de Lafões; mais ce mariage ne fut point heureux. Le confiant duc de Lafões, pensant que les nouveaux liens qui l'unissaient au ministre l'attacheraient à sa fortune, ne cessa de lui prodiguer des marques d'amitié; mais Almeida, se joignant à son collègue Pinto, aida à renverser le vieux duc. Peu de temps avant le départ de la cour pour le Brésil, il fut appelé comme conseiller d'État, et consulté sur le parti à prendre. Il conseilla d'opposer une énergique résistance aux armées française et espagnole; mais il n'y avait aucun moyen d'exécuter un tel plan. Le gouvernement inspirait peu de confiance, et le mécontentement était au comble. Dans des conjonctures aussi fâcheuses, la cour prit le parti de s'embarquer pour le Brésil, et le comte de Galvêas l'y accompagna. Vers la fin de 1809, après la mort du vicomte d'Anadia, il fut nommé secrétaire d'État de la marine et des colonies. Il est mort à Rio-Janeiro, le 18 janvier 1814. Il avait été chargé quelque temps auparavant, par intérim, du département des affaires étrangères et de la guerre. Le prince régent l'avait créé comte de Galvêas, grand croix de St-Benoit-d'Aviz, de la Tour et de l'Épée, etc. C—o.

AL-MELIK. *Voyez* MÉLIK.

ALMELOVEEN (THÉODORE JANSSON VAN), médecin hollandais, né en 1657, à Mydregt, près d'Utrecht, où son père était ministre de la religion réformée, était, par sa mère, neveu du célèbre imprimeur Jansson, dont il ajouta le nom au sien. Après avoir étudié les belles-lettres à Utrecht, sous Grævius; la théologie, sous Leusden; et la médecine, sous Munnick, il professa successivement, à Harderwick, l'histoire, la langue grecque, et la médecine. Son père le destinait à être, comme lui, ministre de la religion; mais Almeloveen fut rebuté par les disputes des théologiens, et, désespérant de pouvoir les concilier, il se voua spécialement à l'art de guérir, sans abandonner toutefois ses études classiques. Les éditions qu'il a données de Strabon, de Juvénal et de Quintilien, attestent sa profonde érudition. Il fut membre de l'académie des curieux de la nature, sous le nom de *Celsus secundus*, et mourut à Amsterdam, en 1712, léguant à un de ses amis tous ses manuscrits, et à l'université d'Utrecht toutes les éditions de Quintilien qu'il avait réunies à grands frais. Il eut surtout de grandes connaissances en bibliographie. Les facilités que lui offrait son oncle Jansson influèrent sur cette direction de son esprit, et sur le nombre considérable d'ouvrages que nous avons de lui. Ce sont, en grande partie, des commentaires estimables; en voici la liste : 1° *Hippocratis*

Aphorismi, græce et latine, Amstelodami, 1685, in-24; 2° *Aurelii Celsi de Medicina libri octo*, etc., avec des additions de Constantin, de Casaubon et de lui, etc.; *ibid.*, 1687, in-12, 1713, in-8°, *Patavii*, 1722, in-8°, avec *Sereni Sammonici de medicina Præcepta saluberrima;* 3° *Apicii Cœlii de Obsoniis et Condimentis, sive de Arte coquinaria libri* 10, également avec beaucoup de notes de Martin Lister, Hamelbergius, van der Linden, etc., *Amstelod.*, 1709, in-8°; 4° une nouvelle édition des huit livres *des Maladies aiguës et chroniques* de Cœlius Aurelianus, d'après Jean Conrad Amman, avec des remarques de notre laborieux écrivain. Amsterdam, 1709, in-4°, avec fig.; 5° *Bibliotheca promissa et latens*, à laquelle sont jointes les Épitres de Velschius, sur les écrits de médecine inédits, Goudes, 1688 et 1698, in-8°, 1692, in-12, Noremb., 1699, in-8°, *cum accessionibus Rodolphi Martini Melfuhreri*; 6° *Anatomie de la Moule*, en langue flamande, avec des observations anatomiques, médicales et chirurgicales, Amst., 1684, in-8°; 7° *Onomasticon rerum inventarum et Inventa nov.-antiqua, id est, brevis enarratio ortus et progressus artis medicæ, Amst.*, 1684, in-8°: c'est une histoire de la médecine, et particulièrement de ses découvertes, dans laquelle il rehausse extrêmement la gloire et le mérite des anciens; 8° *Opuscula, sive antiquitatum e sacris profanarum Specimen conjectans veterum poetarum fragmenta, et plagiariorum syllabus, Amstelodami*, 1686, in-8°. Ce que l'auteur dit dans ce recueil des plagiaires serait susceptible de beaucoup d'additions. Outre divers autres ouvrages de littérature qu'a laissés Almeloveen, tels que *Notæ ad Juvenalem; veterum poetarum Fragmenta*; une édition de Strabon, Amst., 1707, in-fol., 2 vol.; on lui doit un *Tableau des Fastes consulaires de Rome*, Amsterdam, in-8°; *de Vitis Stephanorum, Amstelodami*, 1683, in-8°. Cet ouvrage ne contient pas tout ce qu'on aurait pu dire de ces célèbres imprimeurs; mais on y trouve beaucoup de choses curieuses sur leur profession. On a lieu d'être étonné des immenses travaux d'érudition entrepris par les savants, dans le siècle qui suivit le renouvellement des sciences et des lettres en Europe; mais c'est qu'alors on aima mieux étudier les livres que la nature, tandis que, chez les anciens, l'observation immédiate de celle-ci occupait presque exclusivement les philosophes et les savants. Enfin Almeloveen contribua, avec Drakestein, à la publication du 6e vol. de l'*Hortus Malabaricus*. (*Voy.* VAN RHEEDE.) C. et A—N.

ALMENAR (JEAN), médecin espagnol du 15e siècle, est un des premiers qui aient écrit sur la maladie vénérienne, et qui aient indiqué la bonne méthode d'y employer le mercure. Son traité *de Morbo gallico*, Venise, 1502, in-4°, réimprimé à Pavie, 1516, in-fol., à Lyon, 1528 et 1539, in-8°, à Bâle, 1536, in-4°, mérite d'être consulté pour les faits, et surtout pour l'historique de cette maladie, dont l'apparition soudaine en Europe sera toujours pour les médecins philosophes un objet intéressant de recherches. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'Almenar, trompé par un aveugle attachement à l'ordre ecclésiastique, ne peut supposer l'existence de la maladie vénérienne chez les prêtres occasionnée par la même voie que chez les autres hommes; il aime mieux la déduire hypothétiquement et gratuitement de l'influence et de la corruption de l'air : *per quam causam*, dit-il, *pie credendum est evenisse in presbyteris et religiosis.* C. et A—N.

ALMENARA. *Voyez* HERVAS.

ALMENDINGEN (LOUIS HARSCHER D'), jurisconsulte, naquit à Paris, le 25 mai 1766, d'une famille noble, originaire de la Suisse. Son père, qui avait été banquier à Francfort, remplissait à cette époque les fonctions de ministre de Hesse-Darmstadt près la cour de France. Mais cette nouvelle position ne lui avait pas ôté le goût des spéculations commerciales; il s'y livra comme auparavant, perdit toute sa fortune, et se retira, en 1771, à Lauenstein, dans le Hanovre. Ne pouvant tenir son fils à l'école, il lui enseigna lui-même les premiers éléments du latin, de l'histoire et de la géographie. Le jeune Almendingen fit de rapides progrès, apprit sans aide plusieurs langues vivantes, et se livra à une étude approfondie des littératures modernes. A l'âge de treize ans il n'avait encore formé aucun projet pour le choix d'un état, lorsqu'un de ses parents lui fournit les moyens de passer deux années à l'université de Goettingue. Il y alla en 1789, et suivit avec une grande assiduité les cours de droit et d'histoire des professeurs Runde, Hugo, Putter et Spittler. La protection dont ces savants l'honorèrent, et un prix qu'il remporta en 1791, lui permirent de prolonger son séjour à Goettingue jusqu'en 1792. Vers la fin de cette année il accepta, dans une famille patricienne d'Amsterdam, une place de précepteur, qu'il quitta en 1794, pour occuper une chaire de droit à l'académie de Herborn (Nassau). Dès cette époque, déployant une activité prodigieuse, il fit deux cours à l'académie, plaida, comme avocat, devant les tribunaux, et prit une grande part à la rédaction de la *Bibliothèque du droit criminel*, ouvrage périodique publié par MM. Feuerbach et Grollmann. Ce furent surtout les mémoires qu'il composa pour ce recueil qui fondèrent sa réputation. Pendant son séjour à Herborn, six des premières universités d'Allemagne lui offrirent des chaires; mais il les refusa, pour ne pas se séparer de ses vieux parents qu'il logeait chez lui, et qui ne pouvaient supporter un déplacement. Ceux-ci étant morts en 1802, Almendingen accepta la place de conseiller à la cour d'appel qui venait d'être établie à Hadamar; et dès que le grand-duc de Berg eut pris possession du pays de Nassau-Orange, il passa avec le même titre à la cour de Dusseldorff. Rappelé, en 1811, au service du duc de Nassau, il devint membre du conseil intime et vice-directeur du tribunal aulique de Wisbaden, fonctions qu'il cumula bientôt avec celles de référendaire du ministère d'État. En cette dernière qualité, il assista aux conférences des plénipotentiaires de la principauté de Nassau, de la Hesse et de Francfort, relativement à l'introduction du code Napoléon. Il se déclara pour l'adoption de ce code, mais il insista sur la néces-

sité d'y faire des modifications qui le missent en harmonie avec les mœurs de l'Allemagne, et de donner aux autorités administratives et judiciaires une organisation conforme à celle de la France. Les discours qu'il prononça dans ces conférences obtinrent les suffrages des plus profonds jurisconsultes (1), et notamment du célèbre avocat M. Rehberg, qui déclara que, parmi tous ceux de ses compatriotes qui avaient écrit sur la législation française, Almendingen seul l'avait envisagée sous toutes ses faces et dans toutes ses conséquences. Nommé, en 1815, membre de la commission de législation de Nassau, il proposa d'utiles réformes dans la procédure, la publicité des audiences et l'établissement de justices de paix, projets auxquels les événements politiques empêchèrent de donner suite immédiatement, mais qui ont été adoptés plus tard. L'année suivante, il publia un ouvrage intitulé : *le Passé, le Présent et l'Avenir de l'Allemagne, envisagés sous le point de vue politique* (Wisbaden), qu'il avait composé dans le but de défendre la conduite tenue par les petits États de la confédération du Rhin. Cette production remarquable, où il jugea les hommes et les choses avec une sévère impartialité, et heurta de front quelques-unes des opinions les plus accréditées, devint l'objet d'une foule d'attaques, et lui attira l'inimitié de plusieurs grands personnages. En 1816, lors de la réorganisation de l'ordre judiciaire, il obtint la vice-présidence du tribunal aulique de Dillembourg, et bientôt après il fut nommé conseiller d'État. Longtemps auparavant, il avait plaidé pour les mineurs d'Anhalt-Schaumbourg contre le prince d'Anhalt-Bernbourg, dans une affaire relative à la validité d'une donation. Ce procès, qui avait été jugé en première instance par le tribunal de Halberstadt, devant être porté en appel à l'une des cours supérieures de la Prusse, Almendingen céda aux vœux de la mère et tutrice de ses clients, et se rendit à Berlin pour y soutenir leurs intérêts; ce fut en 1819, peu de temps après que la diète eut adopté les fameuses résolutions du congrès de Carlsbad, et au moment où la réaction du parti absolutiste se manifesta avec le plus de violence. Comme il importait à ses clients que leur cause fût jugée en dernière instance par la cour de révision des provinces rhénanes, et non par celle de Berlin, Almendingen se pourvut à cette fin par-devant le ministre de la justice, qui avait le droit de désigner la cour qui en connaîtrait. Toutes ses démarches pour obtenir le renvoi qu'il désirait étant restées infructueuses, il tenta un dernier moyen : ce fut la publicité. Il fit imprimer à Brunswick une histoire du procès de la famille d'Anhalt, dans laquelle il se livrait à une critique acerbe de la législation prussienne, et notamment de la disposition qui laissait le choix de la cour d'appel à la discrétion d'un ministre (2). Le gouvernement, qui vit dans cet écrit une provocation au mépris des lois existantes, ordonna des poursuites contre l'auteur et le fit garder dans son logement. En vain allégua-t-il sa qualité d'étranger, en vain dit-il que son ouvrage avait été publié hors de la Prusse : il fut déclaré justiciable de la chambre de justice, mais obtint la permission de partir, en fournissant une caution de 4,000 francs. De retour à Dillembourg, il établit ses moyens de défense et les envoya au tribunal de Berlin, qui le condamna à un an d'emprisonnement dans une forteresse. Cet arrêt ne fut pas exécuté, parce que le tribunal aulique de Dillembourg refusa d'y apposer son *exequatur* ; mais le gouvernement de Nassau remercia Almendingen, en lui conservant ses appointements à titre de pension. Profondément affligé de cette destitution, et condamné à une peine qu'il regardait comme infamante, il devint mélancolique, rédigea une justification, mais n'eut pas la consolation de la voir publiée, car aucun imprimeur n'osa s'en charger. Depuis cette époque (1822), il ne sortit plus de sa chambre, et se refusa même à la société de ses amis. Il mourut le 16 janvier 1827. — On a de lui trente et un ouvrages, parmi lesquels se distinguent, outre ceux que nous avons cités : 1° *de l'Origine de la guerre et de son Influence sur la civilisation*, 1788 ; 2° *sur les Progrès et la Décadence des sciences*, 1789 ; 3° *Recherches sur les droits et la forme de la diète germanique pendant la vacance du trône impérial*, 1792 ; 4° *Essai philosophique sur les lois pénales de la république française*, 1798; 5° *sur les* Rationes domesticæ *des Romains du temps de la république*, 1801 ; 6° *sur l'Imputation légale et ses rapports avec l'imputabilité morale*, 1802 ; 7° *Recherches sur la nature des crimes et des peines*, 1804; 8° *Essais pratiques sur la métaphysique du procès civil*, 1806 ; 9° *Métaphysique du procès civil*, 1808; 10° *Mémoires sur la jurisprudence et l'économie politique*, 9 vol. (1809-1812), dont les trois derniers contiennent une réimpression de ses discours sur le code Napoléon. Toutes les œuvres d'Almendingen sont en allemand, excepté le n° 5, qui est en français.

M—A.

ALMERAS (le baron LOUIS), général français, né le 15 mars 1768, à Vienne en Dauphiné, fut élève des ponts et chaussées, et s'enrôla, en 1791, dans un bataillon de volontaires nationaux du département de l'Isère, où de sergent-major il devint capitaine. En 1793, il fut aide de camp du général Cartaux, qu'il accompagna sous les murs de Toulon. On trouve dans les mémoires de Bonaparte publiés par Montholon un brillant éloge de la valeur qu'Almeras déploya alors contre une sortie de la garnison. Devenu adjudant général, il fut employé à l'armée des Alpes. Se trouvant à la tête d'un poste de 200 hommes, il se vit tout à coup enveloppé par 1,500 Piémontais, qu'il repoussa avec beaucoup de courage et de présence d'esprit. Almeras fut ensuite employé dans le département du Gard, où il eut à combattre quelques rassemblements de roya

(1) Ces discours ont été publiés en 3 vol. in-8° ; Giessen, 1812.

(2) Voici le titre de cet ouvrage, qui indique suffisamment l'esprit dans lequel il a été rédigé : *Histoire du procès entre la branche aînée et la branche cadette de la maison princière d'Anhalt-Bernbourg, sur la validité de la donation du château de Zeitz, du village de Belleben et des terres d'Aschersleben et Gattersleben ; avec des observations sur l'interprétation littérale des lois, sur la justice rendue à huis clos, et sur la bureaucratie en matière de procès*, 2 vol. in-8°, 1820 et 1821.

listes dont il saisit les chefs, St-Christol et Dominique Allier. Après avoir fait sous Bonaparte les brillantes campagnes d'Italie, en 1796 et 1797, il suivit ce général en Égypte. Il fit toute cette guerre dans l'état-major de Kléber, et se distingua notamment à la bataille d'Héliopolis, où il reçut deux blessures. Revenu en Europe, le chef du gouvernement parut se rappeler qu'Almeras avait été l'ami et le confident de Kléber, et le tint éloigné des événements en lui donnant le commandement de l'île d'Elbe. Almeras occupa ce poste obscur jusqu'au commencement de 1809, où il passa à l'armée d'Italie pour y commander une brigade sous le vice-roi, qu'il quitta bientôt pour aller à la grande armée sur les rives du Danube. Il fut blessé grièvement à Wagram. Dès lors il ne cessa de combattre sous les yeux de Napoléon, qui avait beaucoup d'estime pour sa valeur. Il fut encore blessé à la terrible bataille de la Moskowa, et nommé lieutenant général le mois suivant (6 octobre 1812). Fait prisonnier dans la retraite, il fut conduit jusqu'aux confins de la Crimée et ne revint en France qu'après la chute de Napoléon. Il fut créé chevalier de St-Louis le 30 août 1814, et se retira dans sa ville natale, qu'il n'avait pas revue depuis son enfance. Ce ne fut qu'en 1823 que, s'étant présenté au duc d'Angoulême lors du passage de ce prince à Lyon, et lui ayant offert ses services pour la guerre d'Espagne, il en reçut le commandement de la ville de Bordeaux, qui convenait mieux à son âge et à sa santé que tant de fatigues et de blessures avaient rendue fort mauvaise. Il est mort dans cette ville, le 7 janvier 1828. Le général Lamarque, à cette époque, publia dans les journaux un éloge historique d'Almeras, qui avait été son compagnon d'armes et son ami. M—D j.

ALMICI (PIERRE-CAMILLE), prêtre de l'Oratoire, naquit, à Brescia, d'une famille noble et aisée, le 2 novembre 1714. Il étudia, dès sa jeunesse, la théologie et les langues grecque et hébraïque, dans lesquelles il devint très-savant. Le texte des saintes Écritures fut le principal objet de ses travaux, et il y joignit une connaissance approfondie des Pères grecs et latins : mais il embrassa aussi dans ses études la chronologie, l'histoire, tant sacrée que profane, les antiquités, la critique, la diplomatique, la science liturgique : rien enfin n'était étranger à l'étendue et à l'activité de son esprit. Il était aussi accessible que savant, et on le consultait dans sa patrie comme un oracle : il y mourut, le 30 décembre 1779, âgé de 65 ans. On a de lui des *Réflexions critiques* sur le livre de Febronio, intitulé : *de Statu Ecclesiæ, et legitima potestate romani Pontificis;* quelques dissertations, et autres opuscules, parmi lesquels on en distingue un *sur la Manière d'écrire les vies des hommes illustres,* avec un appendice *sur celle d'écrire sa propre vie :* il a de plus laissé des ouvrages, qui sont restés inédits, entre autres, des *Observations sur les Italiens et les Français comparés entre eux;* des *Méditations sur la vie et sur les écrits de Fr. Paolo Sarpi,* etc. (*Voy.* son éloge historique, dans la *Nouvelle Collection d'opuscules* donnée par Mandelli, vol. 38, art. 8.) G—É.

ALMODOVAR (le duc D'). Après avoir été ministre d'Espagne en Russie, ambassadeur en Portugal, puis en Angleterre, à l'époque de la rupture qui précéda la guerre d'Amérique, il vint occuper à Madrid une place honorifique, qui lui laissait des loisirs : il les employa à cultiver les lettres, et publia d'abord, en 1781, une espèce de journal, sous le titre de *Decada epistolen,* où se trouvent, sur la France littéraire, des détails curieux, au moins pour les Espagnols de ce temps-là. Il entreprit ensuite, sous le nom de *Malode Luque,* la traduction de l'ouvrage de Raynal, qui, proscrit en Espagne, y était presque inconnu ; il y fit des corrections, des additions, des suppressions, et l'*Histoire philosophique et politique des deux Indes* devint ainsi un ouvrage utile, que le saint-office lui-même ne put trouver dangereux. Le duc d'Almodovar est mort à Madrid, en 1794. B—G.

ALMON (JEAN), écrivain politique et libraire de Londres, s'est rendu célèbre dans son pays, moins par les ouvrages qu'il a composés que par ceux qu'il a publiés sans en être l'auteur. Né à Liverpool en 1738, il s'établit à Londres en 1759. A la mort de George II, en 1760, il publia un *Examen du règne de George II,* qui eut quelque succès ; en 1761, il publia un *Examen de l'administration de M. Pitt.* Après la mort de ce ministre, Almon publia un volume d'*Anecdotes de la vie du comte de Chatam,* qui a été souvent réimprimé ; il a donné depuis un recueil d'*Anecdotes biographiques, littéraires et politiques,* des personnages les plus distingués de son temps, en 3 vol. in-8° ; mais ce ne sont pas là les productions qui ont attiré plus particulièrement l'attention publique sur ce libraire ; de bonne heure il s'était montré le partisan des whigs les plus exagérés ; il se rangea constamment du parti de tous les écrivains qui attaquaient l'administration. Lorsque le fameux Wilkes commença ses attaques contre le ministère du lord Bute, qui ont eu des suites si éclatantes et si sérieuses, Almon lui offrit ses presses et sa plume. Il publia, à cette occasion, un pamphlet *sur les Jurés et sur les Libelles,* pour lequel on lui intenta une action criminelle au tribunal du banc du roi ; mais il n'y eut pas de jugement contre lui. On se rappelle les fameuses *Lettres de Junius,* qui ont paru en 1770. La hardiesse des idées, l'élégance et l'énergie du style, et la curiosité qui s'est attachée sans succès jusqu'ici à en découvrir le véritable auteur, ont excité et excitent encore un vif intérêt. Almon n'en était pas l'éditeur ; il n'en fut pas moins cité à la cour du banc du roi, pour avoir vendu des exemplaires de la *Lettre de Junius au roi,* et condamné à payer une amende de 10 marcs, et à donner des cautions de sa bonne conduite pendant deux ans. En 1774, Almon forma l'établissement d'un ouvrage périodique, sur un plan nouveau, qui se continue encore avec succès : c'est le *Parliamentary Register* (Journal parlementaire), destiné uniquement à rendre compte de tous les débats des deux chambres. C'est une source de documents précieux pour l'histoire politique de l'Angleterre moderne. Il a publié, avant sa mort, une nouvelle édition des *Lettres*

de Junius, enrichie de notes et d'anecdotes très-utiles pour l'intelligence de plusieurs passages de ces lettres. On lui doit aussi la publication des écrits de Jean Wilkes, avec des mémoires très-étendus sur la vie de cet homme célèbre. Almon est mort le 12 décembre 1805. S—D.

ALMONDE (PHILIPPE VAN), vice-amiral hollandais, naquit à la Brille, en 1646, et fit ses premières armes sous le capitaine de marine Kleidyk, l'un de ses oncles. Élevé bientôt au grade de capitaine de vaisseau, il eut le commandement du *Dortrech*, dans le long combat naval des 11, 12, 13 et 14 juin 1668, où Ruyter s'acquit tant de gloire. Depuis cette époque, Almonde ne cessa de donner des preuves de bravoure et d'habileté. Il délivra, en 1672, Ruyter, son amiral, enveloppé par deux vaisseaux ennemis; l'année suivante, il commanda la flotte stationnée devant Gorée, rejoignit ensuite dans la Méditerranée l'escadre de Ruyter, et, à la mort de cet amiral, près de Palerme, en 1676, il reçut ordre de ramener en Hollande l'armée navale de la république. Almonde seconda Corneille Tromp dans ses tentatives pour affaiblir la puissance navale de la Suède, et mettre le Danemark hors de danger; mais ce fut à la fameuse bataille de la Hogue, en 1692, qu'Almonde se signala le plus : il y commandait l'avant-garde des flottes combinées, et on attribua, en grande partie, la victoire qu'elles remportèrent à sa bravoure et à ses savantes manœuvres. L'escadre française s'étant approchée de l'ennemi jusqu'à la portée du pistolet, sans qu'il fût tiré un seul coup de part ni d'autre, l'amiral hollandais, impatient de combattre, tira un coup de canon, qui fut le signal de cette bataille navale, l'une des plus sanglantes et des plus décisives qui se soient jamais livrées. On sait que les Français, dont l'armée était inférieure de plus de moitié à celle des alliés, rendirent la victoire douteuse toute la journée, et tirèrent autant de gloire de leur défaite que les Anglais et les Hollandais de leur triomphe. (*Voy.* RUSSEL et TOURVILLE.) Almonde se distingua aussi dans l'expédition dirigée contre les côtes de France et d'Espagne, sous les ordres de l'amiral anglais Rooke. Les deux flottes combinées cherchaient à s'emparer des galions espagnols venus des Indes; mais, la saison étant déjà trop avancée, l'amiral anglais était d'avis d'ajourner l'expédition; Almonde seul, montrant la possibilité de vaincre, proposa d'exécuter l'entreprise sans retard, entraîna tous les avis, et réussit comme il l'avait annoncé. Un riche convoi de galions espagnols, escorté par quelques vaisseaux de ligne français, fut pris ou ruiné dans le port de Vigo. Dès lors la renommée d'Almonde s'étendit dans toute l'Europe. Il termina sa longue et glorieuse carrière dans sa terre de Haaswyk, près de Leyde, le 6 janvier 1711, à 66 ans. Ses neveux lui érigèrent un mausolée dans l'église de Ste-Catherine, à la Brille. E—D.

ALNANDER (JEAN), auteur de l'histoire de l'imprimerie en Suède, était né vers la fin du 17e siècle, à Norkoping. En terminant ses études à l'université d'Upsal, il publia sa thèse intitulée : *Historiola artis typographicæ in Suecia*, Upsal, 1722, in-8°. Ce curieux opuscule n'ayant été tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires fut reproduit à Rostock, en 1725, dans le même format. Il est divisé en quatre chapitres. Dans le premier, l'auteur, après avoir parlé du zèle que les Suédois ont constamment montré pour les lettres, et des bibliothèques qu'ils avaient établies dans les cathédrales et les principaux monastères, arrive à l'introduction de l'imprimerie en Suède. Elle y fut apportée par Jean Snell, artiste allemand; la première édition sortie de ses presses est le *Dialogus creaturarum moralisatus*, Stockholm, 1483, in-4°. Un seul imprimeur ne pouvant suffire aux besoins des églises et des écoles de tout le royaume, plusieurs prélats, dès la fin du 15e siècle, firent imprimer des missels et des bréviaires à Nuremberg et à Bâle. Le second chapitre contient l'histoire des progrès de l'imprimerie en Suède depuis le 16e siècle jusqu'au commencement du 18e. On y trouve des détails intéressants sur les imprimeries particulières de Laurent Wallius, professeur en théologie à Upsal; de Laurent Paulinus, archevêque de cette ville; et enfin du célèbre Olaüs de Rudbeck. Le troisième chapitre offre le tableau de l'origine et des progrès de la typographie dans le Gothland. Dès 1491, une imprimerie existait dans le monastère de Wadsten; mais, détruite par un incendie en 1495, elle ne fut point relevée. Enfin, dans le quatrième chapitre, l'auteur parle des types ou caractères employés successivement dans les imprimeries suédoises : le gothique, le grec, l'arabe et le runique. On trouve une analyse de cet ouvrage dans les *Acta eruditor. Lipsiens.*, *Supplem.*, t. 8, p. 506. W—s.

ALOADIN, ou ALA-EDDYN, 7e prince des Ismaéliens, connus dans l'histoire des croisades sous le nom d'ASSASSINS (*voy.* HAÇAN-BEN-SABBAH), succéda à son père Djelaleddyn, en 618 de l'hégire (1221 de J.-C.), selon Aboul-Féda. Placé sur le trône à l'âge de neuf ans, il fut élevé au milieu des flatteurs, qui corrompirent sa jeunesse, et laissèrent développer en lui un caractère de férocité qu'il montra dans tout le cours de son règne. On lui fit croire que les amis et les ministres de son père avaient voulu l'empoisonner; ils furent tous immolés à ses soupçons. Passant sa vie dans les plaisirs, il laissa le soin du gouvernement à des femmes et aux compagnons de ses débauches. Il se vantait de tenir dans sa main la vie des rois; il faisait trembler les princes de l'Asie et de l'Europe, qui lui envoyaient des présents, dans la crainte d'être assassinés par ses émissaires. La plupart des émirs de la Syrie, les sultans et les califes du Caire et de Bagdad étaient comme ses tributaires : André, roi de Hongrie, Frédéric II, empereur d'Allemagne, à leur arrivée dans la terre sainte, payèrent son amitié par de riches tributs. Chef de quelques misérables peuplades dans le mont Liban, Aloadin enrichissait ainsi son trésor par la crainte qu'il inspirait; l'Europe et l'Asie fournissaient aux dépenses de sa cour. Lorsque Louis IX, après sa captivité d'Égypte, vint dans la Palestine avec les débris de son armée,

Aloadin lui envoya des ambassadeurs. « Vous connais- « sez sans doute le seigneur de la Montagne, lui « dirent-ils ; notre maître trouve étrange qu'il n'ait « point encore eu de vos nouvelles, et que vous « n'ayez point encore cherché à vous en faire un « ami, en lui envoyant des présents. Il nous envoie « vers vous, pour vous avertir d'y penser. » Cette harangue singulière n'intimida point le monarque français, qui les fit menacer de les jeter dans la mer, et ne les laissa partir qu'en leur ordonnant de revenir, et de lui rapporter des témoignages de la soumission et du respect de leur maître pour le chef des croisés. Ils revinrent, en effet, quinze jours après leur départ ; Aloadin envoyait à St. Louis une chemise, avec un anneau où son nom était gravé : il voulait marquer par la chemise, celui des vêtements qui touche le corps de plus près, que le roi de France était le prince avec qui il voulait avoir une plus étroite union, et par la bague, qu'il désirait lui être uni par un lien indissoluble. Ces symboles d'amitié étaient accompagnés de présents curieux, parmi lesquels on remarquait des figures d'hommes et d'animaux, des échecs, et des vases de cristal, travaillés avec beaucoup d'art. Louis IX, satisfait de la soumission d'Aloadin, renvoya ses ambassadeurs avec des présents pour leur maître, et les fit accompagner par le frère Yves, qu'il chargea de complimenter le seigneur de la Montagne. « Quand le « frère Yves, dit Joinville, fut devent le Viel de la « Montagne, il trouva au chevet du lit d'icelui prince « ung livret auquel y avoit en escript plusieurs belles « paroles que Notre-Seigneur au refois avoit dictées « à monseigneur St. Pierre, lui étant sur terre avant « sa passion ; et quand frere Yves les eut lues, il lui « dist : Ha ! ha ! sire, moult feries bien si vous lisies « souvent ce petit livre, car il y a de tres bonnes « escriptures ; et le Viel de la Montagne lui dit, que, « si faisoit-il, et qu'il avoit moult grand fiance en « monseigneur St Pierre. Quand frere Yves lui « ouit ainsi parler, il lui enseigna plusieurs beaux « dits et les commandements de Dieu ; mais oncques « ne voulut y croire. A son retour, le frere Yves « disoit que quand celui prince de la Montagne che- « vauchoit aux champs, il avoit ung omme devant « lui qui portoit sa ache d'armes, laquelle avoit le « manche couvert d'argent, et y avoit au manche « tout plein de coteaux tranchants, et crioit à aulte « voix, celui qui portoit cette ache en son langaige : « Tournes vous arriere ; fuyes vous devant celui qui « porte la mort des rois entre ses mains. » Aloadin avait fait demander à Louis IX d'être délivré du tribut qu'il payait aux templiers, attendu, disait-il, qu'il n'avait pu s'en affranchir en faisant tuer le chef de l'ordre, qui aurait été remplacé par un autre Il n'obtint point sa demande, et resta soumis au tribut que les seigneurs de la Montagne payaient aux chevaliers du temple, depuis le règne de Baudouin II, roi de Jérusalem. Aloadin mourut peu d'années après cette ambassade ; sa cruauté et son despotisme lui suscitèrent des ennemis parmi ses sujets, et dans sa propre famille : celui qui faisait trembler les rois fut tout à coup précipité du trône par une conspiration formée dans sa cour. Son fils Rokn-Eddyn, qui avait été l'objet de sa haine, lui succéda, et vit, peu de temps après, ses petits États ruinés par les Tatars. J—n.

ALOARA, veuve de Pandulf, surnommé Tête-de-Fer, prince de Capoue et de Bénévent, gouverna ses États avec habileté. St. Nil, rapporte Baronius, lui prédit qu'en punition du meurtre d'un neveu de son mari, qu'elle avait fait tuer, de peur qu'il ne dépouillât son fils, sa postérité ne régnerait plus à Capoue : prophétie que justifia l'événement. Aloara mourut en décembre 992. K.

ALOISI (Balthazar), dit Galanino, peintre, né à Bologne en 1578, était parent et élève des Carrache. Il excellait dans la composition, parce qu'il se souvint toujours des préceptes salutaires de ses maîtres. Malvasia loue avec enthousiasme une *Visitation* de Galanino qui est à la Charité de Bologne ; mais la fortune ne vint pas seconder les travaux de ce maître : il fut obligé pour vivre d'aller à Rome et de s'adonner au portrait. En ce genre, il obtint du succès ; on reconnaissait ses tableaux à leur force et à leur relief. Il mourut en 1638. A—d.

ALOMPRA (1), chef de la dynastie actuelle de l'empire des Birmans. Lorsqu'en 1752, Beinga-Della, roi du Pégou, conquit le royaume d'Ava, il fit son roi Dou-pdi prisonnier de la manière la plus arrogante ; Alompra, Birman d'une naissance obscure, connu sous l'humble nom d'Aumdzea, ou le chasseur, fut maintenu par Apporaza, frère du conquérant, dans la place de chef du petit village de Manchabou, situé à douze milles de l'Irraouaddy et à l'ouest de Kionm. Cet homme, d'un esprit vif et entreprenant, était alors âgé de quarante-deux ans ; il dissimula l'horreur du joug étranger ; mais, indigné de l'insolence des vainqueurs, il s'assura des dispositions de cent amis braves, et fit réparer l'enceinte de gros pieux qui entouraient Manchabou, sans exciter de soupçons. Cinquante soldats pégouans qui formaient la garnison, négligeant de se tenir sur leurs gardes, furent passés au fil de l'épée. Alompra s'efforça de faire considérer ce massacre comme le résultat d'une querelle imprévue, et protesta de son dévouement au roi du Pégou. Apporaza, obligé de quitter momentanément le gouvernement des provinces conquises, enjoignit à son neveu Dotacheou de renfermer le rebelle dans une étroite prison, et une troupe fut envoyée pour remplacer la garnison égorgée. A son arrivée, ce détachement de près de 1,000 hommes fut mis en déroute et poursuivi par Alompra à la tête de ses cent partisans. Le vainqueur, rentré dans sa forteresse, se prépara aux destins les plus périlleux. Cherchant la victoire ou la mort, il fit ranger plusieurs villes sous l'étendard de la révolte ; puis, profitant de l'indécision de Dotacheou, il marcha sur Ava. A cette nouvelle, tous les Pégouans prirent la fuite ; ceux qui restèrent furent massacrés. Cependant Alompra se décida à rester à Manchabou ; et Schembuan, le second de ses fils,

(1) Le nom de ce prince, en langue du pays, se prononce Aloung-P'houra ou Alomandra-Praou. A—t.

fut chargé du commandement de la capitale. Alarmé de ces désastres, Beinga-Della fit armer à Syriam une flottille qu'il confia, en janvier 1754, à Apporaza. Les Français et les Anglais, qui avaient des factoteries au Pégou, prirent, suivant l'usage, des partis opposés; les premiers favorisèrent les Pégouans, et les seconds les Birmans, mais tous d'une manière clandestine et dans des vues mercantiles. La flottille ne put remonter que lentement l'Irraouaddy, et quand elle arriva devant la forteresse d'Ava, on lui opposa la plus vive résistance. Sommé de se rendre, Schembuan répondit fièrement qu'il se défendrait jusqu'à la dernière extrémité. Cependant Alompra avait réuni 10,000 hommes et une flotte. Apporaza préféra une bataille décisive à un siége incertain, et vint offrir le combat; mais il fut vaincu et contraint de regagner le Pégou. Les habitants de ce pays voulurent continuer la guerre, et, sous prétexte d'une conspiration formée par le vieux roi Douipdi, ils égorgèrent celui-ci (13 octobre 1754), ainsi que tous les Birmans qu'ils purent atteindre. Aussitôt les compatriotes de ces derniers coururent aux armes; les représailles furent terribles; il ne resta plus de Pégouans sur leur territoire. Le fils du roi légitime, qui venait de subir un si triste sort, s'était mis à la tête d'une troupe de Quois, nation vaillante de l'est de l'empire; il vint se réunir à Alompra; mais celui-ci lui fit si bien sentir le danger des prétentions de sa naissance, qu'il le réduisit à chercher un asile chez les Siamois; plus de 1,000 Quois furent massacrés. Rien ne contraria dès lors l'ambition du chef de Manchabou; il devint celui de toute sa nation. La guerre entre les Birmans et les Pégouans se continua avec des succès variés: les Français et les Anglais établis à Syriam et à Negrais se trouvèrent forcés d'y prendre part, et, en tâchant de ménager leurs intérêts, ils finirent par les compromettre. Le 21 avril 1755, une grande victoire fut remportée sur Apporaza à Synyangong, et Alompra établit son camp sur la place même où il fonda la ville de Rangoun, dont le nom signifie *hostilités cessées* ou *victoire complète*. Les vaincus se renfermèrent dans les remparts de Syriam et de Pégou, leur capitale. Au mois de juin, le vainqueur fut forcé d'aller apaiser quelques troubles dans les parties septentrionales de son empire, envahies par les Quois et les Siamois. En juillet 1756, il s'empara de la factoterie française de Syriam et prit sa forteresse par escalade. Tous les Français devinrent ses prisonniers; et le fameux Dupleix ayant envoyé des secours aux Français et aux Pégouans, la frégate *la Galathée*, trompée par une lettre que M. Bruno, chef de la factoterie détruite, fut forcé d'écrire, s'avança avec confiance et fut échouée par la trahison de son pilote birman, à l'entrée de Rangoun. Les lettres trouvées à bord prouvèrent qu'elle portait des secours à Beinga-Della. Les officiers, une partie de l'équipage et les membres de la factoterie furent mis à mort, et l'on voit encore aujourd'hui une petite pyramide et une croix sur leur tombe, auprès de la ville de Rangoun. Après la saison des pluies, Alompra mit le siége devant Pégou, dernière place de ses ennemis, et qui renfermait la famille royale. Au bout de plusieurs mois, le blocus produisit la famine; Beinga-Della demanda la paix en se reconnaissant vassal de son concurrent, et offrit sa fille au vainqueur comme gage d'amitié. Elle était, ainsi qu'Apporaza, dans le camp d'Alompra, lorsque les Pégouans s'aperçurent qu'au milieu de ces apparences amicales, les assiégeants essayaient de s'emparer de leur ville par stratagème, afin de ne pas remplir les conditions du traité. Aussitôt la trêve fut rompue, la guerre recommença avec fureur; mais avec elle les horreurs de la famine reparurent. Alors Beinga-Della, trahissant ses sujets et ses défenseurs, traita pour lui-même, obtint la vie sauve, et livra sa capitale, qui fut abandonnée au pillage en 1757. Alompra soumit Martaban et tout le Pégou oriental jusqu'aux frontières de Siam: puis, ayant appris la révolte des Cassayens, au nord, il quitta Rangoun et s'arrêta quelque temps à Manchabou, devenu la capitale de ses États, pour en régler l'administration. Il s'avançait enfin vers Munnipoura, capitale du Cassay, lorsqu'une nouvelle révolte le rappela au Pégou, qu'il fit promptement rentrer dans l'obéissance. Ce fut à cette époque (octobre 1759) que, par suite de quelques intrigues et de soupçons fort incertains, les colons anglais de l'île de Negrais éprouvèrent un sort aussi affreux que les Français de Syriam: la plupart furent massacrés par surprise. La conquête de Tavoy acheva la soumission du Pégou; celle de Mergny et de Tenasserim sur les Siamois eut pour but de punir ces peuples, qu'Alompra accusait d'avoir fomenté la discorde chez lui et recueilli ses ennemis fugitifs. Il résolut de les attaquer au cœur de leur royaume, et parut bientôt devant leur capitale. Depuis deux jours les lignes de circonvallation étaient formées, lorsqu'il donna subitement l'ordre de lever le siége. Attaqué d'une maladie scrofuleuse, il sentit sa fin approcher, et voulut se hâter de mettre ordre aux affaires de l'empire. Il marcha droit vers Manchabou; mais son mal s'accrut rapidement et la mort l'atteignit à deux journées de Martaban, le 15 mai 1760. D'une taille élevée, d'un tempérament robuste, avec des traits grossiers, un teint noir et un caractère vindicatif, et sévère jusqu'à la cruauté, Alompra fut un de ces personnages prédestinés que la Providence choisit à de longs intervalles pour exécuter ses décrets en les élevant au-dessus des autres hommes. Il affermit son empire et sa dynastie sur des bases solides, et eut pour successeur son fils aîné Namdodji-Prou. — On a publié en 1818, à Paris, un ouvrage intitulé *l'Usurpateur, ou Testament historique d'Alompra, empereur des Birmans*. C'est un écrit allégorique sur le règne de Napoléon. B—v—E.

ALOPA (Laurent-Francisci de), imprimeur du 15e siècle. Dans l'index des *Annal. typograph.*, t. 5, p. 474. Panzer distingue Laurent de Venise, de Laurent-Francisci *de Alopa* et d'un autre Laurent-Francisci *de Venetiis*, tous trois imprimeurs dans le même temps à Florence; mais il est évident que c'est le même personnage. Si la version latine des œuvres de Platon par Ficin, sortie des presses d'A-

lopa, est, comme le croit Panzer, de 1484, c'est à cette date qu'il faut placer l'etablissement de son atelier typographique à Florence. Comme la plupart des imprimeurs contemporains, Alopa joignait à la connaissance du latin celle du grec. On assure même qu'il était très-savant dans ces deux langues. M. Peignot, dans son *Dictionn. de bibliologie*, t. 1, p. 13, dit que les éditions d'Alopa sont les premières dans lesquelles on trouve des lettres capitales à la tête des chapitres. Il est vrai qu'après Alopa plusieurs imprimeurs conservèrent l'usage de laisser en blanc la place de ces lettres, qui était remplie par les enlumineurs; mais il existe un assez grand nombre d'editions anterieures à 1484, où l'on voit des capitales gravées et imprimées avec le texte. (*Voy.* l'*Index librorum*, etc., du P. Laire, t. 2, p. 410.) Alopa a publié, de 1494 à 1496, cinq éditions imprimées en lettres majuscules grecques, dont le celebre J. Lascaris (*voy.* ce nom), qui ne dedaignait pas de lui servir de correcteur, avait retrouvé la forme d'après d'anciennes medailles. Ces cinq editions, dont on ne peut trop louer l'élégance des caractères et la beauté du papier, sont : l'*Anthologie*, 1494, in-4°; les Hymnes de Callimaque, même annee, in-4°; les Sentences (*Gnomæ monostichæ*) avec le poëme de Musée, sans date, in-4° (1); les quatre tragédies d'Euripide : *Médée*, *Hippolyte*, *Alceste* et *Andromaque*, sans date, petit in-4°, et l'*Argonautique* d'Apollonius de Rhodes, 1496, in-4°. Cette suite, dont il existe des exemplaires sur vélin, sera toujours un des plus précieux ornements d'une bibliothèque. En 1496 Alopa donna une edition du commentaire de Ficino sur les Dialogues de Platon, in-fol. : et M. Van-Praët prouve que c'est à cette même époque qu'il faut rapporter celle de la traduction latine par Ficino de l'opuscule de St. Denys l'Aréopagite : *de mystica Theologia et de divinis Nominibus*, sans date, in-4°. (*Catal. des livres sur vélin*, t. 1, p. 620.) L'edition des poesies italiennes de Benivieni, Florence, 1500, in-fol., porte le nom de Laurent Alopa, qui s'etait associé pour cette impression avec Ant. Tubini et André Ghyrlandi. On n'a retrouvé jusqu'ici aucun autre ouvrage sous le nom de cet imprimeur, ou sorti de ses presses. — *Antoine Francisci* ou *de Francescho* de Venise, de la même famille qu'Alopa, imprimait à Florence de 1487 à 1492. W—s.

ALOPEUS (le baron MAXIMILIEN D'), diplomate russe, né le 21 janvier 1748, à Wibourg en Finlande, où son père était archidiacre, fit ses études à Abo, puis à Goettingue, et fut destiné à l'état ecclésiastique; mais ayant été remarqué du comte Panin, alors ambassadeur de Russie à Stockholm, il devint son secrétaire, et l'ayant suivi à Pétersbourg, lorsque ce grand seigneur fut nommé chancelier, il obtint par sa protection la place de directeur de la chancellerie de l'empire. Envoyé ensuite vers le prince-évêque de Lubeck, et accrédité auprès du cercle de basse Saxe, il reçut de l'impératrice Catherine, en 1790, une preuve de confiance bien plus remarquable, le titre de ministre plénipotentiaire auprès de la cour de Berlin. Alopeus prit d'abord un tel ascendant sur Frédéric-Guillaume, que, lorsque ce prince se mit à la tête de l'armée qu'il destinait à l'invasion de la France (1792), le ministre russe eut la permission de l'accompagner, bien qu'il eût été décidé que le ministre de l'empereur d'Allemagne seul aurait cet avantage. Alopeus suivit le monarque prussien jusqu'en Champagne, et ne s'éloigna de son quartier general que lorsque la retraite fut decidée. Revenu alors à Berlin avec le même caractère, il y deploya, dans les circonstances difficiles où se trouvait l'Europe, une grande habileté. Lorsque la Prusse se fut séparée de la coalition par le traité de Bâle (1795), il fit au nom de sa souveraine des représentations très-energiques, et fut plusieurs fois sur le point de quitter Berlin. Il s'éloigna reellement de cette capitale en janvier 1796, époque à laquelle il reçut le titre de conseiller d'État. Il alla ensuite résider, comme envoyé de Russie auprès du cercle de basse Saxe, puis auprès de la diète de Ratisbonne, et en 1802 à la cour de Prusse, où la Russie avait de plus en plus besoin de son habileté et de son expérience. On comprend toute l'importance de sa mission à l'époque du traite de Presbourg, et surtout lors de la rupture avec la France en 1807. Il suivit alors Frédéric-Guillaume à Kœnigsberg, et reçut peu de temps après de sa cour une mission extraordinaire pour l'Angleterre. Se trouvant à Londres à l'époque du traité de Tilsitt, il fit d'inutiles efforts auprès du ministère anglais, qui ne voulait pas accepter la médiation de la Russie si on ne lui donnait connaissance des articles secrets de ce traité (1). Cette mission est la dernière qu'ait remplie Alopeus. Après l'évacuation de l'Allemagne par les Français, il revint encore résider à Berlin, et reçut un peu plus tard de son souverain le titre de baron de la noblesse de Finlande. En 1820, il donna sa démission du service de Russie et alla se fixer à Francfort-sur-le-Mein. C'est dans cette ville qu'il est mort, le 16 mai 1822. Par deux mariages successifs, dont il n'est resté qu'une fille, Alopeus s'était allié aux familles les plus distinguées. Ce diplomate a laissé des mémoires manuscrits qui seraient très-précieux pour l'histoire, mais dont il est probable que l'intérêt des cours ne permettra pas l'impression. M—D j.

ALOPEUS (le comte DAVID D'), frère du précédent, naquit à Wibourg en 1769, et fut élevé à l'école militaire de Stuttgard. Il entra dans la carrière diplomatique sous les auspices de son frère. Envoyé comme ministre de Russie à la cour de Suède, en 1808, dans des circonstances extrêmement difficiles, il y déploya beaucoup d'habileté sans obtenir des résultats bien satisfaisants. Il s'agissait de faire adhérer le jeune roi Gustave IV au système continen-

(1) Cette édition de Musée, dit M. Van-Praët, parut concurremment avec celle d'Alde, regardée à tort comme la première. Elle l'emporte sur celle de Venise pour la correction, ayant été faite d'après un meilleur manuscrit. *Catal. des livres sur velin*, t. 2, p. 42.

(1) On ne peut pas douter que le ministère anglais n'eût été très-promptement informé de ces articles secrets, dont la connaissance importait tant à sa politique. (*Voy.* l'art. ALEXANDRE.)

tal, ou plutôt de préparer son esprit à l'invasion de la Finlande, et de faire en sorte que ce prince se résignât ou se soumît à la nécessité. Il n'en fut pas ainsi : malgré toute l'éloquence et les précautions diplomatiques d'Alopeus, Gustave repoussa avec énergie ces ouvertures; et, lorsque les troupes russes entrèrent en Finlande, le gouvernement suédois ayant saisi une correspondance de l'ambassadeur russe, dans laquelle il ne s'agissait de rien moins que des moyens de corruption employés dans l'armée suédoise, Gustave le fit arrêter et le scellé fut mis sur ses papiers. Après l'abdication forcée du malheureux roi de Suède, Alopeus fut complétement dédommagé de sa petite disgrâce : l'empereur Alexandre le nomma chambellan et membre du conseil privé, en lui donnant une terre de 5,000 roubles de revenu, et le décora de l'ordre de Ste-Anne de première classe. Plus tard il lui conféra le titre de comte, et le chargea d'aller complimenter le nouveau roi Charles XIII. (*Voy.* ce nom.) Ce fut lui qui, en 1809, signa le traité d'alliance entre la Suède et la Russie. Enfin Alexandre l'envoya en qualité de ministre de Russie à la cour de Wurtemberg, et dans la campagne de Saxe, en 1813, il le créa commissaire général des armées alliées. Alopeus fut alors fixé par ses fonctions au quartier général des souverains confédérés, et madame d'Alopeus, qui l'y accompagnait, se fit autant remarquer par sa beauté que par les grâces de son esprit. Le comte d'Alopeus fut gouverneur de la Lorraine, pour la Russie, en 1815, et il adressa aux habitants, en cette qualité, une proclamation remarquable par son esprit de modération. Nommé peu de temps après ministre plénipotentiaire de Russie à la cour de Berlin, il est mort dans cette ville, le 13 juin 1831. M—D j.

ALPAGO (ANDRÉ), médecin célèbre, né à Bellune, florissait en Italie, au commencement du 16e siècle. A cette époque, la doctrine des Arabes était enseignée dans toutes les écoles, et les ouvrages d'Avicenne, qu'on préférait aux immortels monuments de la médecine grecque, étaient considérés comme classiques. Alpago, dans son enthousiasme, eut le courage de passer en Orient, seulement pour réduire les livres d'Avicenne à leur véritable leçon. Il avait appris à fond, dans ce seul but, la langue arabe. La république de Venise venait de lui confier une chaire de médecine, lorsqu'il mourut subitement. L'édition d'Avicenne, traduite par Gérard de Crémone, Venise, 1544, in-fol., est enrichie de remarques d'Alpago, qui a encore traduit de l'arabe en latin le traité d'Avicenne *de Syrupo acetoso*. C. et A—N.

ALPAIDE, dont la beauté a été célébrée par les anciens historiens français, donna le jour à Charles Martel, et se trouve ainsi l'aïeule de Pepin, premier roi de France de la seconde race, sans qu'on puisse affirmer qu'elle ait été l'épouse légitime de Pepin d'Héristal. Ce maire du palais, qui prépara avec tant d'habileté l'élévation de sa famille, était marié à Plectrude, dont il avait des enfants. La trouvant trop vieille, il s'en sépara, et prit avec lui Alpaïde, à laquelle les anciennes chroniques donnent le titre de concubine; titre qui n'était pas alors déshonorant, puisqu'il désignait une femme d'une origine trop obscure pour l'associer publiquement aux dignités dont on était revêtu, mais que cependant on épousait à de certaines conditions, et dans des formes consacrées par l'usage. Luther a rendu aux princes protestants d'Allemagne cette faculté étrange dans les mœurs chrétiennes, d'avoir à la fois plusieurs épouses, et la réformation, sous ce rapport, tendait à ramener la civilisation aux temps que l'histoire regarde, avec raison, comme barbares. L'évêque de Liége, Lambert, ayant refusé de reconnaître l'union de Pepin et d'Alpaïde, on prétend que cette femme le fit assassiner, et que le ciel vengea la mort de l'évêque par une maladie qui couvrit de vers le corps de l'assassin, et le força à se précipiter dans la Meuse, pour finir les tourments auxquels il était livré. Ce mal des vers était alors assez commun, et, en quelque façon, épidémique. A la mort de Pepin d'Héristal, Alpaïde, pour se soustraire au ressentiment de Plectrude, qui s'empara de l'autorité, se retira dans un monastère, près de Namur, où elle finit ses jours. Son fils, Charles Martel, échappa à Plectrude, et, par son courage, succéda bientôt aux dignités et au pouvoir de son père. F—E.

ALP-ARSLAN (LHAZ-ED-DYN-ABOU-CHUDJAA), 2e sultan de la dynastie des Seldjoucides de Perse, monta d'abord sur le trône du Khoraçan, après la mort de Daoud, son père, au mois de redjeb 451, et succéda ensuite à Thoghrol-Beyg, son père, suivant les uns; son oncle, suivant d'autres. Ce dernier était mort sans enfants, à Rey. Le premier soin d'Alp-Arslan fut de renvoyer à Bagdad la femme de Thoghrol-Beyg, et de faire faire la prière publique en son nom. Le prince des fidèles, non-seulement lui accorda sa demande, mais encore lui décerna le titre de *Adhad ed-dyn* (soutien de la religion). Alp-Arslan s'occupa ensuite d'écarter différents compétiteurs, et de diriger quelques expéditions dans la Corasmie, la Transoxane et l'Asie Mineure. Une des plus mémorables fut celle contre l'empereur de Constantinople, Romain IV, surnommé Diogène, qui avait déjà fait trois expéditions contre les Turcs Seldjoucides, et qui fondait, pour la quatrième fois, sur la Perse, à la tête d'une nombreuse armée. Alp-Arslan alla à sa rencontre avec 40,000 chevaux, et essaya d'abord d'entrer en négociation; mais le monarque grec exigea des conditions si injurieuses, que le sultan indigné résolut d'en tirer vengeance. Après avoir fait ses ablutions et s'être parfumé, il noua lui-même la queue de son cheval. L'armée entière fit de même, et suivit son souverain, qui la conduisit au combat, tenant d'une main son sabre et de l'autre sa massue. Il n'avait pas voulu prendre son arc ni ses flèches. Il s'écria, en piquant son cheval : « Si je suis vaincu, ce sera ici le lieu de ma sépul« ture. » L'action fut terrible; on se battit jusqu'après la chute du jour. Les Grecs restaient maîtres du champ de bataille; mais leur souverain, craignant que l'ennemi ne profitât de l'obscurité pour former une nouvelle attaque, fit sonner la retraite. Les corps placés à quelque distance du quartier impérial crurent que l'on donnait le signal de la défaite, et se

débandèrent. Les Turcs reprirent courage, assaillirent les vainqueurs, qui furent bientôt en pleine déroute, et laissèrent le champ de bataille jonché de morts. Alp-Arslan, apercevant l'empereur grec chargé de chaînes, et conduit par un gros de Turcs, mit aussitôt pied à terre, et s'efforça de le consoler, en lui frappant trois fois dans la main, en signe d'amitié. Les auteurs grecs prétendent, au contraire, qu'il lui passa plusieurs fois sur le corps avec son cheval. Le démenti le plus formel de cette imposture, bien digne des écrivains grecs du Bas-Empire, est la liberté rendue, non-seulement au monarque chrétien, mais encore à tous les patrices faits prisonniers. On prétend même qu'une fille de l'empereur fut accordée en mariage au fils du monarque turc. Romain Diogène n'en paya pas moins une somme considérable pour sa rançon. Cette victoire mémorable, remportée par les Turcs en 1071, contribua beaucoup à l'affermissement de la puissance des Seldjoucides, et à étendre les domaines d'Alp-Arslan, depuis le Tigre jusqu'à l'Oxus. Il entreprit même bientôt après de passer ce fleuve, à la tête d'une armée de 200,000 chevaux. Cette opération l'occupa plus de vingt jours; quand elle fut terminée, il passa lui-même et alla s'établir dans la petite ville de Caryr, dont la forteresse, nommée Berzein, était baignée par les eaux du fleuve; elle fut prise, et le gouverneur Youssef amené devant le trône du vainqueur, qui l'accabla de reproches et d'injures, et ordonna qu'on lui fit subir un supplice ignominieux. Youssef eut le courage de braver le sultan, et alla jusqu'à le menacer. Les gardes allaient se précipiter sur lui, mais le sultan leur ordonna de s'écarter, et, saisissant son arc qu'il maniait avec une grande adresse, il lança contre son ennemi trois flèches dont aucune ne l'atteignit. Youssef fondit sur lui, le blessa à coups de poignard, et les assistants, effrayés, ayant pris la fuite, il sortit avec eux, tenant son arme à la main. Un huissier du palais l'assomma d'un coup de raquette de paume. Mais le monarque ne survécut pas à ses blessures : il mourut le 30 de rebyi 1er 465 (le samedi 15 décembre 1072), âgé de 44 ans, après un règne de 10 ans. On l'inhuma à Merve. Son fils Melik-Schah lui succéda. Alp-Arslan avait commandé pendant dix ans dans le Khoraçan, en qualité de gouverneur, au nom de Thoghrol-Beyg, son oncle. Les historiens orientaux vantent sa bravoure, sa douceur et sa générosité. Il s'acquittait avec une scrupuleuse exactitude de toutes les pratiques de la religion musulmane, quoiqu'il fût d'origine turque, c'est-à-dire tatare, et, en conséquence, idolâtre : mais il professait en public, et sans doute par politique, la religion du prophète. Il prit même le nom de Mohammed. Sa taille avantageuse et la beauté de ses traits lui concilièrent tous les cœurs. On compta dans son palais jusqu'à douze cents princes ou fils de princes, qui venaient lui faire la cour et lui rendre hommage. L—s.

ALPHARABIUS (Jacques), écrivain du 15e siècle, né à Léonessa, dans le royaume de Naples, est auteur d'un traité latin *de Usu coronarum et earum genere apud veteres Romanos*, dont la première édition a été donnée par Woog, à Leipsick, en 1759, in-4°. B—ss.

ALPHEN (Jérome van) naquit à Gouda, en 1746, d'une famille qui a fourni plusieurs hommes distingués à l'Église et à l'État. Reçu en 1768 docteur en droit à l'université de Leyde, il fut bientôt après nommé procureur général à la cour d'Utrecht, puis pensionnaire de la ville de Leyde, et enfin conseiller et trésorier général de l'Union. Lorsque les Français envahirent la Hollande en 1795, il résigna ses fonctions, et se retira à la Haye. Van Alphen joignait le goût des arts et de la poésie à des connaissances étendues en philosophie, en théologie, en jurisprudence et en esthétique. On a de lui : 1° *Essais de poésies édifiantes*, 1771 et 1772; 2° *Poëmes et méditations*, 1777; 3° *Chants belges*; 4° *Poésies pour les enfants*, 1781, ouvrage souvent réimprimé, écrit avec une grâce et une bonhomie charmantes, et adapté avec un art singulier à l'intelligence des lecteurs auxquels il est destiné; 5° *Mélanges en prose et en vers*; 6° des cantates, genre de poésie dont il a donné l'exemple en Hollande, et dans lequel il n'a pu encore être surpassé; 7° *Essai d'hymnes et de cantiques pour le culte public*, 1801 et 1802, recueil dont les pièces les plus remarquables se retrouvent dans les hymnes évangéliques pour les Églises réformées; 8° *le Spectateur chrétien*; 9° un écrit sur le développement de cette proposition : *l'Évangile offre à tous les hommes une maxime d'État dans le règne de la vérité et de la vertu*, 1802; 10° *Moïse considéré sous le rapport de sa législation comme supérieur à Solon et à Lycurgue*. Cet ouvrage atteste les sentiments religieux dont l'auteur était pénétré, et qu'il considérait comme la base du système social. Nous pourrions citer de van Alphen d'autres écrits; un de ses plus brillants morceaux de poésie, et le plus riche d'imagination, est la cantate intitulé *Starrerhemel* (le Firmament). Elle est, avec les petits poëmes qui l'ont fait surnommer *l'ami de l'enfance*, l'un de ses plus beaux titres au rang qu'il tient parmi les premiers poëtes de la Hollande. En 1778 il donna la première, et en 1780 la seconde partie du traité de Riedel *sur la Théorie des beaux-arts*, et rendit à cette occasion un hommage éclatant à plusieurs écrivains de l'Allemagne. Il mourut en 1803. M. N.-G. van Kampen, dans son *Histoire littéraire*, t. 2, p. 375 et suivantes, a fait de lui un éloge mérité. R—F—G.

ALPHERY (Nikepher, ou Nicéphore), théologien du 17e siècle, était né en Russie, et appartenait à la famille des czars. Des troubles violents s'étant élevés dans sa patrie, et jusque dans sa propre famille, il fut envoyé en Angleterre avec deux de ses frères : ces trois jeunes princes furent confiés aux soins d'un négociant russe, qui les plaça au collége d'Oxford. Les deux frères d'Alphery moururent de la petite vérole; Alphery, resté seul, se consola, par la religion, de la perte qu'il venait d'éprouver, et embrassa l'état ecclésiastique. Il obtint, en 1618, dans le Huntingdonshire, une cure, dont le revenu suffisait à peine à ses besoins : ce qui ne l'empêcha pas de remplir son ministère avec zèle, et de trou-

ver quelque bonheur dans l'exercice de ses devoirs. A cette époque, les troubles politiques agitaient encore la Russie; le pauvre curé de Warley fut rappelé deux fois dans sa patrie pour monter sur le trône, et préféra toujours son presbytère à l'empire qu'on lui offrait. Ce noble désintéressement ne fut point récompensé : dans les troubles qui désolèrent l'Angleterre, et qui finirent par conduire un roi à l'échafaud, Alphery fut persécuté par le parti républicain, qui aurait dû montrer plus de respect pour un homme qui dédaignait une couronne. Il fut chassé de sa cure avec sa femme et ses enfants en bas âge; on jeta ses meubles dans la rue, et, pendant une semaine, il vécut, ainsi que sa famille, à l'abri d'une tente qu'il se fit lui-même sous les arbres du cimetière, en face du presbytère dont on l'avait banni. Lorsque Charles II rentra dans son royaume, Alphery rentra dans sa cure; mais il était alors accablé par l'âge; il ne pouvait plus veiller aux soins de son troupeau, et il se fit remplacer par un vicaire, retiré à Harmmesmith, chez un de ses fils, il y vécut ignoré, et termina une vie, beaucoup moins remarquable par les événements, que par la singularité de sa destinée. M—D.

ALPHONSE Ier, roi d'Oviédo et des Asturies, fils de don Pedro, duc de Biscaye, descendait du roi Recarède, et se distingua dans la carrière des armes, sous les derniers rois visigoths. Les Sarrasins ayant subjugué l'Espagne, en 713, il se réfugia en Biscaye, decidé à défendre l'indépendance de cette province contre les vainqueurs. Instruit bientôt des succès qu'avaient obtenus les chrétiens dans les Asturies, Alphonse se joignit à Pélage, à la tête d'un parti de Basques attachés à sa fortune, et devint le compagnon et le lieutenant de ce héros, qui lui fit épouser sa fille Hermesinde. C'est de ce mariage que sont sortis tous les rois chrétiens qui ont régné pendant plusieurs siècles en Espagne. Favila, fils de Pélage, étant mort sans enfants, Alphonse, qui méritait le trône par ses vertus et ses services, fut élu roi des Asturies, en 739. La royauté était, en quelque sorte, élective. Alphonse profita de la division des Maures pour étendre sa domination. Il pénétra en Galice, en 743; prit Lugo, Tuy et Orensé: Astorga et Léon tombèrent aussi en son pouvoir; mais, faute de troupes, il ne put garder toutes ses conquêtes. Pendant un règne de 18 ans, ce prince ne cessa de faire aux Maures une guerre active et cruelle. Il porta ses armes jusqu'à Ségovie et à Salamanque, faisant un désert des plaines qui étaient ouvertes à l'ennemi, et se retirant ensuite dans les rochers des Asturies et de la Galice. Ce prince faisait la guerre en dévastateur, selon l'usage de son siècle, et ôtait ainsi aux musulmans les moyens de subsister dans un pays désolé, qu'il fallait traverser pour attaquer les chrétiens dans leurs montagnes. Alphonse mourut en 757, à Cangas, âgé de 64 ans, après avoir soumis le pays de Rioja, et s'être rendu maître d'une partie de la Biscaye. Actif, courageux et habile à se servir des circonstances, il fut le premier fondateur du royaume de Léon. Le zèle qu'il montra pour la religion chrétienne lui fit donner le surnom de *Catholique*; il réforma aussi les mœurs, rétablit les évêques dans leurs siéges, et fut regretté de ses sujets, qui firent passer le sceptre à son fils Froila. B—P.

ALPHONSE II, 9e roi des Asturies, surnommé LE CHASTE, non, comme le prétendent quelques historiens, parce qu'il refusa aux Maures le tribut de cent jeunes filles, fait douteux, mais parce que, pour remplir un vœu aussi indiscret qu'impolitique dans un monarque, il vécut avec la reine, sa femme, dans une continence absolue. Alphonse ne succéda point à Froila, son père, assassiné en 768. Écarté alors du trône par l'usurpateur Mauregat, son oncle, il n'y monta qu'en 791, après l'abdication de Bermude, ayant été appelé alors par la noblesse du royaume, qui le proclama de nouveau. Il fixa son séjour à Oviédo : il rétablit et embellit cette ville, que ses prédécesseurs avaient abandonnée. Les Maures, maîtres alors de presque toute la péninsule, se répandirent dans la Galice. Alphonse les attaqua et les défit près de Lugo. Profitant de leurs guerres intestines pour agrandir ses États, il passa le Duéro en 797, et porta ses armes au delà de ce fleuve. Les Maures d'Aragon ayant fait une irruption en Biscaye, Alphonse vint les attaquer, et obtint des succès décisifs. Malgré les victoires de ce prince, et son administration paternelle, on forma contre lui une conspiration, dont on ne trouve les motifs ni les détails dans aucun historien; on sait seulement que les conjurés l'enlevèrent dans sa tente, en 802, pour l'enfermer dans le monastère d'Obélia, situé au milieu des rochers de la Galice; et que, par une révolution encore plus prompte, quelques sujets fidèles, ayant Teudis à leur tête, volèrent à son secours, et le ramenèrent triomphant à Oviedo. Alphonse ne se vengea de ses ennemis que par des bienfaits. Il eut encore à combattre les troupes d'Abdérame II; mais la victoire l'accompagna pendant tout le cours de son règne. Ce prince, n'ayant point d'enfants, et se voyant accablé d'années, assembla, en 835, les grands du royaume, et demanda qu'il lui fût permis de jouir d'un repos auquel le condamnaient ses infirmités et son grand âge. Il désigna pour son successeur don Ramire, son cousin, fils de Bermude le Diacre, qui gouvernait alors la Galice. Son choix ayant été approuvé, il remit à ce prince les rênes du gouvernement, et vécut encore sept ans simple citoyen, observant aussi exactement les lois qu'il les avait fait observer lui-même. Alphonse mourut à Oviédo en 842, après un règne de 53 ans. Il fut l'ami et l'allié de Charlemagne, auquel il avait envoyé une ambassade en 797, et ce prince attaqua les Maures de la Catalogne, tandis qu'Alphonse combattait ceux de l'Aragon. B—P.

ALPHONSE III, roi de Léon et des Asturies, dit LE GRAND, n'avait que dix-huit ans lorsqu'il succéda, en 866, à son père Ordogno. A peine avait-il reçu à Oviedo, sa capitale, le serment de ses sujets, que Froila, comte de Galice, lui disputa la couronne, et le força d'aller chercher un asile en Biscaye. L'usurpateur se fit couronner; mais, s'étant attiré bientôt la haine générale par sa conduite

tyrannique, les grands le poignardèrent, et rappelèrent leur souverain légitime. Rétabli sur le trône, Alphonse publia une amnistie, et n'en fut pas plus tranquille. Jamais prince n'eut à combattre autant de factions et de révoltes, restes de l'esprit remuant des Goths. Les seigneurs, déjà trop puissants, étaient jaloux de voir le sceptre devenir en quelque sorte héréditaire dans une même famille. Alphonse voulut borner leur autorité; mais plusieurs d'entre eux se révoltèrent dans la province d'Alava et en Galice: deux fois il lui fallut réduire par la force la première de ces deux provinces. Enfin, il put tourner ses armes contre les ennemis du dehors, et illustrer son règne par plus de trente campagnes, et par un grand nombre de victoires remportées sur les Maures. Dès 869 ils avaient voulu profiter des troubles qui agitaient les États d'Alphonse, pour y faire une irruption. Après les avoir défaits, ce prince porta la guerre sur leur territoire, passa le Duéro, renversa les murs de Coimbre, pénétra jusqu'au Tage et dans l'Estramadure, augmenta ses États d'une partie du Portugal et de la Vieille-Castille, agrandit et repeupla Burgos. Il fit un partage des terres entre les nouveaux habitants, exemple qui fut imité par ses successeurs, à mesure qu'ils étendirent leurs conquêtes sur les musulmans. Tant d'entreprises glorieuses et solides ne mirent point Alphonse à l'abri des conspirations et des révoltes. A peine avait-il étouffé un complot qu'il s'en formait un autre. Ayant été forcé d'augmenter les impôts pour soutenir ses longues guerres, le mécontentement éclata, et Alphonse eut la douleur de voir son propre fils, don Garcie, à la tête des mécontents. Ce prince s'arma contre son père, en 888, et entreprit de lui ravir la couronne, sous l'apparence du bien public; mais la fermeté d'Alphonse ne l'abandonna point: il fondit, avec son activité ordinaire, sur les troupes de son fils, et, l'ayant surpris lui-même, il le fit prisonnier, et le condamna à une dure captivité dans le château de Gauson. Cette juste sévérité ne fit qu'irriter les mécontents, et souleva toute la famille royale. La reine Dona Ximena arma ses deux autres fils contre le roi, et forma une ligue puissante en faveur de Garcie. Le peuple et les grands se déclarèrent en faveur de ce dernier, et une guerre funeste déchira l'État, jusqu'à ce que, vaincu dans une bataille par ses propres enfants, le roi céda au torrent de la révolte, et rendit le calme à ses sujets en abdiquant la couronne, qu'il remit lui-même à don Garcie dans l'assemblée des états. Condamné alors à une vie obscure et si éloignée de ses inclinations, privé du sceptre par l'ingratitude de ses sujets et de ses enfants, Alphonse voulut encore combattre pour eux; et ayant obtenu, en 912, de faire une campagne contre les Maures, en qualité de lieutenant de son propre fils, il les battit et revint chargé de leurs dépouilles. Cette expédition fut son dernier exploit. Il mourut à Zamora, le 20 décembre de la même année, à l'âge de 64 ans. Il en avait régné 46, jusqu'à son abdication. Ce prince mérita le titre de *Grand* par ses victoires, plus que par la sagesse de son administration. Il avait néanmoins relevé plusieurs villes, et protégé les savants. On croit qu'il écrivit lui-même une chronique, qui finit à la mort d'Ordogno, son père, et remonte à Wamba, vers la fin du 7e siècle. Il gouverna ses peuples avec un sceptre de fer; son caractère sombre, farouche et souvent cruel, le rendit odieux à sa famille et à ses sujets; mais on ne peut voir sans étonnement ce prince punir en roi son fils rebelle, le couronner ensuite lui-même, pour mettre fin à la guerre civile, puis lui obéir, et se montrer son plus fidèle sujet. Le royaume, qu'il avait agrandi, comprenait, à sa mort, les Asturies, la Galice, une partie du Portugal et de la Vieille-Castille, avec le royaume de Léon. En séparant la Galice de ses autres États, en faveur d'Ordogno, son second fils, il donna un exemple dangereux à ses successeurs, qui l'imitèrent. B—P.

ALPHONSE IV, dit LE MOINE, roi de Léon et des Asturies, fils aîné d'Ordogno II, monta sur le trône en 924; mais, n'ayant aucune des qualités nécessaires pour régner, il abdiqua la couronne, en 927, en faveur de son frère Ramire, et au préjudice de son fils Ordogno. Il se fit moine dans le monastère de Sahagun; mais bientôt, ennuyé d'une retraite où la légèreté l'avait conduit, il rassembla ses partisans, et reprit les armes, dans le dessein de remonter sur le trône. La ville de Léon s'était déclarée en sa faveur; il s'y réfugia, poursuivi par Ramire, qui vint former le siége de cette capitale. Un an après, la famine obligea les habitants de lui ouvrir leurs portes, et de livrer Alphonse. Ce malheureux prince se jeta inutilement aux pieds de son frère, qui, pour n'avoir plus rien à craindre de ses entreprises, lui fit crever les yeux, et le renferma étroitement dans le monastère de Ruiforco, près de Léon, où il mourut l'année suivante, 933. B—P.

ALPHONSE V, roi de Léon et de Castille, n'avait que cinq ans lorsqu'il succéda, en 99?, à son père, Bermude II, sous la tutelle et la régence de dona Elvire, sa mère, et de don Melando Gonzalès, comte de Galice, qui concoururent l'un et l'autre à en faire un prince juste et vertueux. En 1014, Alphonse épousa la jeune Elvire, fille du comte de Galice, et il prit, l'année suivante, les rênes du gouvernement, releva les murs de Zamora et de Léon, fit prospérer ses États, et adoucit les mœurs de ses sujets. Tandis qu'il les faisait jouir des bienfaits d'une administration paternelle, l'Espagne musulmane était déchirée et affaiblie par l'ambition des émirs ou gouverneurs des provinces, qui usurpaient et se partageaient la souveraineté. Jamais occasion si favorable ne s'était offerte aux chrétiens pour attaquer leurs ennemis. Alphonse en profita, et suivit le système de ses prédécesseurs: il passa le Duéro, en 1026, à la tête d'une armée bien disciplinée, et vint, l'année suivante, former le siége de Viseu; mais, étant allé sans cuirasse, à cause des grandes chaleurs, reconnaître les murailles de cette place, il fut tué d'un coup de flèche tiré des remparts. Il n'était âgé que de 33 ans, et en avait régné 28. B—P.

ALPHONSE VI, roi de Léon, de Castille et de Galice. Ferdinand le Grand, son père, ayant divisé

à sa mort tous ses États entre ses trois fils, Alphonse VI n'eut en partage, en 1065, que le royaume de Léon et des Asturies, et, trois ans après, il fut attaqué par son frère, Sanche II, roi de Castille. Les deux frères se livrèrent bataille, en 1068, à Volpellar, près de Carion. Alphonse fut vaincu, fait prisonnier, et relégué dans le monastère de Sahagun, après avoir été contraint d'abdiquer la couronne en faveur de Sanche; mais, étant parvenu à s'échapper, il trouva un asile à la cour du roi maure de Tolède, et y resta jusqu'à la mort de son frère, Sanche, qui fut assassiné en 1072, sous les murs de Zamora. Alphonse rentra aussitôt dans ses États, et remonta sur le trône. Les Castillans, n'ayant plus de roi, le proclamèrent lui-même, après qu'il eut repoussé, par un serment solennel entre les mains du Cid, les soupçons qui s'étaient élevés contre lui, au sujet de l'assassinat de son frère. Après avoir succédé à Sanche II, Alphonse parut dirigé par la même perfidie et la même ambition que lui. Il attaqua son frère, Garcie, roi de Galice, et, après l'avoir défait, le fit charger de fers, s'empara de son royaume, et prit aussi une partie de la Navarre. L'ambition ne tarda pas non plus à l'emporter sur la reconnaissance, et il ne respecta pas même les États de Hiaja, roi de Tolède, fils de son bienfaiteur. Alphonse fit sur ce prince différentes conquêtes, et, encouragé par ses succès, investit Tolède en 1085, suivi de l'illustre Cid, et d'une foule de prince et de chevaliers étrangers. Ce siége mémorable dura cinq ans. Il fit époque, en ce que, pour la première fois, on vit venir en Espagne, pour combattre les infidèles, des seigneurs étrangers, tels que le comte de Flandre Henri, de Bourgogne, et le comte de Toulouse et de St-Gilles, qui obtint en mariage une fille d'Alphonse. Le roi de Castille, s'étant enfin rendu maître de Tolède, que les musulmans possédaient depuis près de quatre siècles, en fit sa capitale, et y fixa sa résidence. Il conserva aux habitants leurs biens, leurs lois, et même leur grande mosquée. Cette conquête, la plus importante que les princes chrétiens eussent encore faite sur les musulmans, porta l'épouvante à la cour des rois maures de Séville et de Badajoz. Ces deux princes se liguèrent, dans la crainte d'éprouver le même sort, et ils appelèrent les Maures d'Afrique à leur secours. Alphonse, voulant les prévenir, pénétra, en 1086, dans l'Estramadure, et perdit, près de Médina, une grande bataille. Ce fut alors qu'il écrivit au roi de France, Philippe I^e, et aux principaux seigneurs français, pour en obtenir des secours. A l'arrivée des troupes françaises, les rois maures se hâtèrent de traiter avec Alphonse, et de se reconnaître ses vassaux. Le roi de Castille se lia depuis avec les musulmans, et, à l'étonnement de toute l'Espagne, il épousa, en 1096, la princesse Zaïde, fille du roi de Séville. Cette alliance déplut aux chrétiens et aux musulmans, et entraîna le roi de Castille dans une démarche contraire à toutes les règles de la politique. Aveuglé par l'ambition, il n'hésita point de se coaliser avec son beau-père pour soumettre et partager toute l'Espagne : il consentit même à ce que le roi de Séville appelât les Maures d'Afrique comme auxiliaires. Introduits dans la péninsule, ces alliés dangereux tournèrent leurs armes contre ceux mêmes qui avaient favorisé leur invasion. Alphonse, ouvrant les yeux trop tard, perdit d'abord contre eux la bataille de Badajoz, puis celle d'Uclès, en 1108, où don Sanche, son fils unique, fut tué. Mais le courage du roi de Castille ne brilla jamais avec plus d'éclat que dans les revers; ce prince, alors infirme, et âgé de soixante-douze ans, communiquant son énergie à ses sujets, opposa aux ennemis toutes les ressources de la Castille, insulta les musulmans jusque sous les murs de leur capitale, et revint à Tolède, chargé de riches dépouilles. Il ne survécut pas longtemps à ces derniers triomphes, et mourut le 30 juin 1109, après un règne de 34 ans. Ce prince, qu'on représente comme un des plus grands rois qui aient régné en Espagne, eut de grands talents et point de vertus; il persécuta le Cid, appui de son trône : ce fut lui qui démembra le Portugal de la couronne de Castille, en faveur de Henri de Bourgogne, son gendre, sous la condition qu'il serait son vassal. Alphonse n'ayant point laissé d'enfants mâles, le roi d'Aragon et de Navarre (Alphonse le Batailleur), qui venait d'épouser une de ses filles, fut quelque temps le maître du royaume de Castille et de Léon, et il est considéré comme le 7e roi de ce nom. (*Voy.* ALPHONSE Ier, roi d'Aragon.) B—P.

ALPHONSE VIII (RAYMOND), roi de Castille, de Léon et de Galice, fils d'Urraque, infante de Castille, et de Raymond de Bourgogne, comte de Galice, naquit en 1106. Son aïeul, Alphonse VI, l'ayant exclu du trône, lui laissa la Galice pour apanage, avec le titre de comte. Le jeune Alphonse fut élevé dans cette province; et tandis que sa mère Urraque disputait la Castille, les armes à la main, à son second mari, Alphonse le Batailleur, les états de Galice, réunis à Compostelle, le proclamèrent leur souverain. Alphonse se couronna lui-même dans l'église d'Astorga. Sa mère Urraque, voulant s'en faire un appui, l'associa de bonne heure au trône de Castille; mais l'ambition et les dérèglements de cette princesse (*voy.* URRAQUE) forcèrent le jeune Alphonse, ou du moins ses ministres, à prendre les armes contre sa mère. Une première réconciliation eut lieu, en 1116, par la médiation de l'évêque de St-Jacques, pendant la tenue des états du royaume, assemblés au monastère de Sahagun. Mais, deux fois encore, la guerre se ralluma entre la reine et son fils. On traita de nouveau de la paix aux assemblées ou conciles de Valladolid et de Compostelle. C'est dans cette dernière ville que furent promulgués les règlements relatifs à la trêve qu'on devait observer les jours de fêtes, règlements semblables à ceux que différents conciles de France publièrent à la même époque, sous le nom de *trêves de Dieu*. En Espagne comme en France, ils avaient pour objet d'arrêter les guerres intestines. Le premier soin d'Alphonse, lorsqu'il se vit seul possesseur du trône, par la mort de sa mère, en 1126, fut d'apaiser les troubles qu'avait occasionnés le mau-

vais gouvernement de cette princesse Il soumit les rebelles, assura la paix intérieure, reprit Burgos et les autres places que son beau-père, le roi d'Aragon, possédait encore en Castille. Les etats du royaume, assemblés à Palencia par son ordre, s'occupérent de divers règlements sur la police et la sûreté intérieure. Après avoir ramené la paix en Castille, Alphonse envoya une armée contre les Maures d'Afrique, qui désolaient les environs de Tolède. Ils furent défaits, et Alphonse marcha ensuite en personne dans l'Andalousie, où il obtint de nouveaux succès, et reçut la soumission de plusieurs petits souverains mahométans, qui préféraient le joug des chrétiens au despotisme des rois de Maroc. En 1134, le roi de Castille marcha au secours de l'Aragon et de la Navarre, menacés d'une invasion par les musulmans; mais la protection de ses armes ne fut pas desintéressée : il se fit donner Saragosse, et exigea du roi de Navarre qu'il lui fit hommage de ses États. Devenu l'arbitre de toute l'Espagne chrétienne, Alphonse assembla les états à Leon, et s'y fit couronner solennellement empereur des Espagnes, quoiqu'il possédât à peine un tiers de la péninsule. Ce prince est le quatrième et dernier roi de Castille qui se soit donné les titres fastueux d'*Ildefonsus pius, felix, augustus, totius Hispaniæ imperator*. Loin de se montrer l'oppresseur de ses sujets, il leur garantit, au contraire, dans les états assemblés à Léon, leurs lois et leurs privilèges. On régla aussi, dans ces mêmes états, que les alcaïdes ou gouverneurs des places frontières feraient, chaque année, des incursions sur le territoire des musulmans. Alphonse, voulant profiter des troubles qui agitaient leurs États d'Afrique et d'Espagne, étouffa tous les germes de discorde qui pouvaient exister entre les princes chrétiens, en se montrant généreux envers ses anciens alliés. Il restitua Saragosse au roi d'Aragon, et accorda la paix au roi de Navarre, qui s'était imprudemment ligué contre la Castille. Sûr alors de n'être plus inquiété, il marcha contre les infidèles; et, après divers succès, il prit Calatrava, Almerie et plusieurs autres places. Il se confédéra ensuite avec les autres princes chretiens, et couronna ses exploits par la victoire éclatante qu'il remporta, en 1157, près de Jaën, sur les Maures d'Afrique. Alphonse mourut, au retour de cette glorieuse campagne, dans un village appelé Fresneda. Il avait alors 51 ans, et en avait passé 31 sur le trône. Les biographes qui nous ont précédés n'ont pas même indiqué le règne de ce prince, que les Espagnols placent, avec raison, au rang des rois qui ont le plus illustré l'Espagne. Il eut trop de penchant pour les titres fastueux, pour l'éclat de la représentation, pour la guerre et pour les plaisirs. Il fit une faute, en partageant son royaume entre ses deux fils, Sanche et Ferdinand : mais cette faute etait, en quelque sorte, héréditaire. Sanche eut la Castille; Ferdinand fut roi de Léon, des Asturies et de Galice. Alphonse avait marié Constance, sa fille, à Louis VII, roi de France, et l'on avait vu, pour la première fois. les deux couronnes s'unir par une alliance. B—P.

ALPHONSE IX, roi de Castille, surnommé LE NOBLE, fils de Sanche II, n'avait pas encore trois ans lorsqu'il monta sur le trône en 1158. Sa longue minorité fut troublee par l'ambition des deux maisons puissantes de Castro et de Lara, qui se disputèrent la régence; mais, à quinze ans, le roi fut déclaré majeur par les états du royaume assemblés à Burgos. Il aurait tourné aussitôt ses armes contre les Maures, s'il n'eût été forcé de défendre son propre royaume, menacé par les rois de Leon, d'Aragon et de Navarre, ligués contre lui. Alphonse parvint, non-seulement à dissiper cette coalition, mais à la transformer en une espèce de croisade contre les musulmans, croisade de laquelle il se déclara le chef. Il reprit d'abord tout ce que les Maures avaient usurpé pendant sa minorité orageuse, et, au moyen des secours que lui amena le roi d'Aragon, il se rendit maître de Cuença; mais ses autres entreprises ne furent pas toutes également heureuses. Après avoir fait un appel aux chrétiens d'Espagne pour combattre les Maures, il passa la Sierra-Morena avec une armée considerable, et dévasta le territoire de Séville jusqu'à la mer. L'Andalousie se hâta d'implorer le secours du roi de Maroc, qui fit proclamer à son tour une levée générale contre les chretiens, et vint les attaquer lui-même avec un armement formidable. Il occupa tout le midi de l'Espagne. Malgré l'inégalité des forces, l'imprudent Alphonse, sans attendre les rois de Léon et de Navarre, livra bataille au monarque africain, le 18 juillet 1195, près d'Alarcos, et essuya une défaite complète. Grièvement blessé à la cuisse, il alla se mettre à couvert, avec les debris de son armée, sous les murs de Tolède : 20,000 hommes d'infanterie et toute la cavalerie castillane avaient péri dans cette fatale journée. Pour comble de malheurs, les rois chrétiens confedérés voulurent se venger de l'espèce de mepris que leur avait témoigné Alphonse, en refusant de les attendre, pour avoir tout seul l'honneur de la victoire. Tandis que les musulmans reprenaient Alarcos, Calatrava et d'autres places, les rois de Navarre et de Léon pénétraient en Castille. Ce fut dans ce temps-là qu'un nouvel affront vint ajouter aux disgrâces d'Alphonse : il aimait éperdument une juive d'une beauté rare, mais qui déplaisait aux grands de sa cour; ceux-ci, déjà indignés de la passion du roi, et irrités du désastre d'Alarcos, imputèrent les malheurs publics à cette femme, et la poignardèrent en plein jour, sous les yeux et dans le palais du roi. Alphonse ne vit dans cette scène tragique qu'un châtiment de ses faiblesses et de ses fautes; il ne chercha point à se venger; et, réformant sa conduite, il s'efforça de recouvrer la confiance et l'amour de ses peuples. Forcé de tourner ses armes contre les princes chrétiens, il ne put empêcher les musulmans de ravager la Castille; il brûlait cependant de réparer la defaite d'Alarcos. Uni enfin aux rois de Navarre et d'Aragon, il s'avança de nouveau vers les montagnes de la Sierra-Morena, et il sauva l'Espagne, en remportant sur les Maures la célèbre victoire de Muradad, ou de Tolosa, en 1212. Plusieurs historiens, et même

des témoins oculaires, ont attesté que près de 200,000 musulmans avaient péri dans cette bataille, et que les chrétiens, par l'effet d'une intervention céleste, n'avaient perdu que vingt-cinq hommes. Quoi qu'il en soit, le roi de Castille tira peu d'avantage de cette grande journée, l'Andalousie étant alors désolée par la peste et la famine. Néanmoins il se proposait de poursuivre la guerre avec plus de vigueur encore, lorsque la mort l'enleva, au village de Guttières-Mugnos, le 6 août 1214, après un règne de 56 ans. La vie de ce prince se partage en deux époques distinctes : maîtrisé d'abord par ses passions, il s'attira, au commencement de son règne, la haine et le mépris de ses sujets; corrigé ensuite par le malheur, et par le souvenir des dangers auxquels il avait échappé avec tant de peine, il n'eut plus pour règle de conduite qu'une politique saine et raisonnable. Pendant un règne long, difficile et orageux, il sut toujours réparer ses défaites; et, montrant une fermeté inébranlable, il préserva l'Espagne du joug des Africains. Ami des arts et des lettres, il fonda l'université de Palencia, premier établissement de ce genre qu'on ait vu en Espagne. Alphonse IX laissa le trône à Henri Ier, son fils, sous la tutelle de la reine Eléonore, fille d'Henri II, roi d'Angleterre. B—P.

ALPHONSE X, roi de Léon et de Castille, surnommé L'ASTRONOME et LE PHILOSOPHE, était fils de Ferdinand le Saint, auquel il succéda, en 1252, à l'âge de trente et un ans. Son amour pour les sciences et pour la justice, et le surnom de *Sabio* (savant) dont il était déjà en possession, donnaient à ses sujets l'espoir d'une administration heureuse et paisible; cependant peu de règnes ont été aussi agités et aussi malheureux que celui d'Alphonse X. Ce prince ne fut aimé, ni de sa famille, ni de ses sujets, ni des rois ses voisins; mais son savoir et son éloquence lui firent une grande réputation en Europe, et disposèrent les électeurs d'Allemagne à favoriser ses prétentions à la couronne impériale. Se laissant aller à une ambition indiscrète, Alphonse X perdit de vue que l'expulsion des Maures et l'abaissement des nobles étaient les deux points essentiels de la politique des rois d'Espagne. Au lieu de tourner ses armes contre les ennemis naturels de la Castille, il se fit élire Empereur, en 1257, par une partie des électeurs, ou plutôt par une faction de princes allemands qui comptaient s'enrichir de ses trésors. Son but était d'abord de faire valoir avec plus d'avantages ses prétentions sur la Souabe, du chef de sa mère Beatrix, fille de Philippe Ier, Empereur et duc de Souabe; mais il ne put amasser que par des moyens injustes l'or qu'il lui fallut prodiguer à des étrangers pour soutenir son élection; il fut obligé d'altérer les monnaies, de fouler les peuples, et même de retenir les honoraires des officiers de la couronne. Les Castillans murmurèrent, et quelques seigneurs, excités par l'infant don Henri, frère du roi, se liguèrent contre l'autorité du monarque; l'infant fut vaincu; mais ce ne fut qu'à force de dons et de promesses qu'Alphonse X désarma les mécontents. Un levain de rébellion restait dans tous les cœurs. Malgré l'élection de Rodolphe de Hapsbourg, le roi de Castille, loin de renoncer à l'Empire, fit des actes de souverain d'Allemagne sans quitter la Castille; et, après avoir protesté contre la nomination de Rodolphe, il donna à Frédéric l'investiture du duché de Lorraine, mais ce fut en vain qu'il fit le voyage de Beaucaire pour demander au pape Grégoire X la couronne impériale, ou, au moins, le duché de Souabe, il n'obtint ni l'un ni l'autre. Tandis qu'il poursuivait de vains honneurs au delà du Rhin, son trône était à la fois menacé par les intrigues des grands et par les armes des Maures. Alphonse marcha contre ces derniers, auxquels il avait déjà montré sa valeur du vivant de son père, à la conquête de Séville. Après les avoir défaits en bataille rangée, en 1265, il leur enleva les villes de Xerès, de Médina-Sidonia, de San-Lucar, et une partie des Algarves, et il réunit le royaume de Murcie à la Castille; mais ses succès furent troublés par une nouvelle ligue des grands du royaume, qui levèrent l'étendard de la révolte en 1271, excités par l'infant don Philippe. Après trois ans de guerres civiles, ils ne virent qu'une preuve de faiblesse dans la clémence dont on usa à leur égard. Mais Alphonse X ne se montra pas toujours si modéré, soit que tant d'opposition eût aigri son caractère, soit qu'étant adonné à l'astrologie, il eût cru lire dans l'avenir, comme on l'assure, qu'il serait un jour détrôné. Dès lors il devint soupçonneux et cruel. La reine Yolande d'Aragon l'ayant abandonné pour se retirer à Saragosse avec les princes de la Cerda, ses petits-fils, dont elle voulait soutenir les droits à la couronne, Alphonse fit périr, sans forme de procès, don Frédéric, son frère, et don Simon-Ruis de Los Cameros, qu'il soupçonnait d'avoir favorisé la fuite de la reine. Ces dissensions domestiques et le mécontentement public favorisèrent les desseins ambitieux de Sanche, fils d'Alphonse, que sa bravoure avait rendu l'idole de l'armée. Secondé par les grands et le peuple, l'infant de Castille se révolta contre son père, et parvint, en 1282, à le détrôner, et à se faire déférer le titre de roi par les états du royaume assemblés à Valladolid. Frappé de ce revers, Alphonse implora le secours de son ennemi le roi de Maroc, et, n'écoutant plus que son ressentiment, il se ligua avec les Maures contre son fils rebelle : cette alliance monstrueuse ne servit qu'à le rendre encore plus odieux. Accablé par l'adversité, et n'ayant plus pour retraite que Séville, qui seule lui resta fidèle, cet infortuné monarque mourut de chagrin, le 21 août 1284, à 58 ans, après avoir donné sa malédiction à son propre fils, et légué son royaume à ses petits-fils, et, par substitution, au roi de France; mais sa dernière volonté ne fut pas plus respectée que son autorité ne l'avait été de son vivant. Peu de rois ont été plus malheureux, et cependant Alphonse X fut le prince le plus instruit de son siècle. Il s'acquit une gloire durable, en donnant à ses sujets l'excellent recueil de lois connu en Espagne sous le nom de *las Partidas*, et auquel il mit la dernière main. Ce recueil célèbre

prouve qu'Alphonse, voulant suivre les traces des Théodose et des Justinien, s'occupait de l'administration de la justice. Dans ce code, se trouvent ces mots remarquables, écrits par un roi dans le 13e siècle : « Le despote arrache l'arbre, le sage monarque « l'émonde. » Alphonse aima surtout les sciences et les lettres. L'Europe n'oubliera point qu'elle lui doit les belles tables astronomiques qui ont été appelées, de son nom, *Tables Alphonsines*; il les fit dresser à grands frais par des juifs de Tolède, et en fixa l'époque au premier jour de juin 1252, qui était celui de son avénement. C'est aussi à ce prince que l'on doit la première histoire générale d'Espagne, écrite en langue castillane; il fit traduire en espagnol les livres sacrés, et ordonna de rédiger dans la même langue tous les actes publics qu'on avait rédigés jusqu'alors en latin barbare. Enfin, il contribua au renouvellement des études, et augmenta les priviléges de l'université de Salamanque, où il fonda plusieurs chaires nouvelles. Sa passion dominante était d'inspirer à ses sujets le goût des sciences et des lettres; mais il méconnut le caractère des Castillans, qui n'étaient point encore préparés à cette espèce de révolution. Sa jeunesse ayant été employée à des études scientifiques, plus qu'il ne convenait, dans un tel siècle, à un roi, toutes les sciences lui étaient familières, excepté celle du gouvernement; et ces sciences ne firent que l'exposer au ridicule et au mépris, dans un temps où l'art de la politique et la gloire des armes fondaient seuls la réputation et maintenaient l'autorité. L'historien Mariana a dit de lui : *Dumque cœlum considerat, observatque astra, terram amisit*; il eut été plus exact de dire que son ambition de porter la couronne impériale lui fit perdre celle de Castille. Il disait souvent : « Si Dieu « m'avait appelé à son conseil au moment de la « création, le monde aurait été plus simple et mieux « ordonné. » Ces paroles hardies, dans le siècle où il vivait, l'ont fait soupçonner d'athéisme; mais plusieurs écrivains les ont regardées comme une raillerie, dirigée plutôt contre l'incohérence et la contradiction des divers systèmes d'astronomie, que contre l'auteur de l'univers. Quoi qu'il en soit, on peut au moins les attribuer à cet abus de l'esprit philosophique dont Alphonse X a donné plus d'un exemple. Sa conduite et ses malheurs prouvent assez que, sans la fermeté et la prudence, les connaissances et les lumières, sur le trône, sont inutiles. B—P.

ALPHONSE XI, roi de Léon et de Castille, ne faisait que de naître lorsqu'il succéda à son père, Ferdinand IV, en 1312. Les factions se disputèrent avec acharnement la régence, et, pendant treize années que dura la minorité, la Castille fut déchirée par la guerre et la révolte. Heureusement pour l'Espagne chrétienne, les Maures de Grenade n'étaient pas plus tranquilles. A peine Alphonse eut-il atteint sa quinzième année, qu'il saisit d'une main ferme les rênes du gouvernement. Avant de faire la guerre aux Maures, il la fit aux grands seigneurs, aux factieux et aux brigands qui infestaient ses États. La sévérité qu'il déploya contre eux lui fit donner le surnom de *Vengeur*; ces moyens violents n'eurent cependant pas tout l'effet qu'en attendait le jeune roi, et il ne lui fut pas possible de détruire tous les levains de sédition qui fermentaient parmi la noblesse castillane, depuis le règne de Ferdinand III, qui avait diminué ses priviléges. Ce ne fut qu'après avoir dissipé plusieurs ligues dangereuses, que le roi de Castille put tourner ses armes contre les Maures d'Afrique et de Grenade, qui menaçaient de nouveau l'Espagne. Il défit en personne l'armée de Grenade, et remporta, en 1327, une victoire navale sur la flotte du roi de Maroc, qui s'avançait au secours des Grenadins. Alphonse donna une haute idée de sa politique, en s'alliant aux rois de Portugal et d'Aragon; ces trois souverains, par un même traité, convinrent de ne donner à l'avenir ni asile, ni secours aux sujets mécontents des autres royaumes : ils s'étaient aperçus enfin qu'une conduite contraire, en favorisant les entreprises d'une noblesse factieuse, était propre à entretenir la révolte dans leurs États respectifs. Cependant le roi de Maroc joignit, en 1340, le roi de Grenade, et l'on vit une armée innombrable de Maures assiéger Tariffa. Toute l'Espagne chrétienne s'ébranla aussitôt pour s'opposer à ce torrent. Le 29 octobre de la même année, Alphonse livra bataille aux ennemis, conjointement avec le roi de Portugal, et remporta, près de Tariffa, sur les bords du Salado, une victoire complète. Les musulmans osèrent à peine combattre, et se laissèrent égorger. Il en périt, dit-on, 200,000, et seulement vingt chrétiens, particularité fabuleuse, semblable à celle que les mêmes historiens rapportent de la bataille de Tolosa. Tous les chemins, à plus de trois lieues à la ronde, ajoutent les mêmes historiens, étaient couverts de cadavres, et les riches dépouilles des vaincus firent baisser d'un sixième le prix de l'or. Deux ans après, Alphonse signala encore son règne par le siége d'Algésiras, qui dura deux ans. Les Maures opposèrent du canon aux faibles machines de guerre qu'on employait alors pour battre les murailles ; c'est pour la première fois que l'histoire fait mention de l'artillerie, qui fut peut-être inventée par les Maures, quoique la poudre à canon eût été récemment découverte en Allemagne, et depuis longtemps à la Chine. La longueur et la célébrité de ce siége y attirèrent un grand nombre d'étrangers. Alphonse fut sur le point d'y être assassiné deux fois par des musulmans fanatiques; enfin la place capitula, par ordre des rois de Maroc et de Grenade, à condition que les Castillans souscriraient à une trêve de dix années; mais, en 1349, Alphonse, voulant fermer à jamais l'entrée de l'Espagne aux Maures d'Afrique, assembla les états généraux à Alcala de Henarez, et y fit résoudre le siége de Gibraltar, au mépris de la trêve conclue avec le roi de Maroc. Cette forteresse était à la veille de se rendre, lorsque la peste se mit dans le camp des assiégeants. Alphonse, ayant voulu continuer le siége, contre l'avis de ses officiers, fut atteint lui-même de la contagion, et mourut au milieu de son armée, le 26 mars 1350, à l'âge de 40 ans. Avec lui disparurent pour longtemps la sécurité et la gloire de la Castille. La sévérité et la ri-

gueur des jugements de ce prince, qui lui avaient valu le surnom de Vengeur, furent, après sa mort, des titres d'éloges. Sans ces moyens violents, il n'eût jamais réprimé la tyrannie des grands, et purgé la Castille des brigands qui l'infestaient. Fondant son pouvoir sur la ruine des factions, Alphonse rendit à la majesté royale tout son éclat, et aux lois toute leur vigueur. Il aimait la splendeur et l'éclat, et l'on en put juger par les magnifiques tournois où il combattit souvent lui-même en habit de chevalier. Vivement épris de la célèbre Éléonore de Guzman, cette favorite impérieuse obtint toute sa confiance, à l'exclusion de Marie de Portugal, qu'il avait épousée par politique, plus que par goût. Il eut d'Éléonore quatre enfants naturels, et de Marie de Portugal, Pierre, dit le Cruel, qui lui succéda. B—P.

ALPHONSE I[er], roi d'Aragon et de Navarre, surnommé LE BATAILLEUR, fils de Sanche V, roi de Navarre et d'Aragon, succéda, en 1104, à son frère Pierre I[er], et manifesta de bonne heure son penchant pour la guerre. Il était regardé comme le prince le plus brave de son temps. Alphonse VI, roi de Castille, lui fit épouser en secondes noces dona Urraque, sa fille unique et son héritière. Ce mariage devait réunir un jour sur la tête du roi d'Aragon toutes les couronnes de l'Espagne chrétienne; aussi prit-il, après la mort de son beau-père, le titre fastueux d'empereur de toutes les Espagnes; il prétendit même régner en Castille, sous le nom de son épouse; mais cette princesse, aussi fière que galante (*voy.* URRAQUE), méprisa l'autorité d'Alphonse, et voulut même l'exclure de son trône et de son lit. Alphonse, qui avait épousé Urraque par ambition, lui disputa pendant sept ans la couronne de Castille, ce qui plongea l'Espagne dans toutes sortes de malheurs. Dès 1109 Alphonse avait pénétré en Castille avec une armée, pour forcer les états du royaume à le reconnaître, et il avait fait arrêter la reine : mais cette princesse ayant été délivrée par les nobles castillans, les deux époux en vinrent à une bataille rangée à Campo de Espina. Alphonse tailla en pièces les troupes de la reine, et livra la Castille au pillage. Urraque eut bientôt une nouvelle armée, reprit l'offensive, força son époux de lever le siége d'Astorga et de se retirer à Carion. Assiégé dans cette ville par la reine en personne, Alphonse demanda la paix, et ne l'obtint que sous la condition d'abandonner ses conquêtes. Un concile, tenu à Palencia en 1114, cassa son mariage, et il renonça enfin à Urraque et à la Castille. N'ayant plus aucun espoir de conserver cette couronne, il tourna ses armes contre les musulmans, et leur prit, en 1118, la ville de Saragosse, qui avait été pendant quatre siècles sous leur domination; il y établit sa cour, et donna plusieurs quartiers de cette capitale aux seigneurs français et aragonais qui l'avaient aidé à en faire la conquête; il s'étendit ensuite au delà de l'Èbre, et emporta d'assaut Tarazone et Calatayud. Ardent ennemi des Maures, ce roi guerrier ne cessa de les poursuivre, et, ayant formé avec le nouveau roi de Castille une ligue redoutable, il remporta plusieurs avantages considérables sur les musulmans d'Afrique et de Grenade, qui s'étaient avancés vers l'Aragon. Entraîné par le succès de ses armes, Alphonse pénétra dans les royaumes de Valence et de Murcie, et porta la guerre jusque dans les environs de Grenade, où il fit hiverner ses troupes, se trouvant trop éloigné de ses États. Ce fut alors que 10,000 familles de chrétiens mosarabes, sachant qu'un prince chrétien était, avec une armée, au pied des Alpuxaras, descendirent des montagnes, et vinrent se ranger sous les drapeaux du roi d'Aragon. Ils lui apprirent qu'ils s'étaient maintenus, de générations en générations, dans ces montagnes, depuis la conquête de l'Espagne par les musulmans, c'est-à-dire pendant trois siècles. Les seigneurs français qui avaient accompagné Alphonse dans cette brillante expédition l'abandonnèrent à son retour, mécontents de ce qu'il ne leur faisait point partager les honneurs et les récompenses qu'il accordait à ses propres sujets. Leur départ ayant inspiré une nouvelle audace aux Maures, ils revinrent avec des forces imposantes, pour attaquer le roi d'Aragon. Ce prince se hâta de rappeler les Français, et s'engagea, par serment, à leur donner des terres et des dignités dans ses propres domaines. Revenus aussitôt, ils contribuèrent puissamment à la victoire décisive qu'Alphonse remporta en 1126 sur les musulmans, qui avaient déjà enveloppé son armée dans les montagnes du royaume de Valence. Ce succès le porta à mettre le siege devant Fraga, place très-forte, sur les confins de la Catalogne. Il la tenait bloquée depuis un an, et refusait à la garnison une capitulation honorable, lorsque parut tout à coup une armée nombreuse de Maures, qui lui livrèrent bataille et le vainquirent. Deux évêques, un grand nombre de chevaliers français, aragonais, catalans, navarrois, et presque toute l'armée restèrent sur la place. Alphonse, suivi de dix gardes, et blessé, se sauva au monastère de St-Jean de la Pegna, où il mourut de douleur et de honte, en 1134, huit jours après sa défaite, laissant la monarchie aragonaise de deux tiers plus étendue qu'il ne l'avait trouvée à son avénement. Mais le désastre de Fraga, en sauvant les Maures, causa bientôt des déchirements dans l'Espagne chrétienne; la Navarre se détacha de l'Aragon, dont elle supportait le joug avec impatience. Affable et libéral, mais plutôt chevalier intrépide que roi prévoyant et sage, Alphonse, entraîné par sa passion pour la guerre, se vit arrêté au milieu de ses triomphes, comme la plupart des conquérants. On le surnomma le Batailleur, parce qu'il s'était trouvé à vingt-neuf batailles rangées. Mariana prétend que ce prince, qui n'avait point eu d'enfants, légua, par un testament bizarre, ses deux royaumes à l'ordre militaire des templiers; mais le fait est contesté par tous les autres historiens. Les Aragonais, d'abord partagés pour l'élection du successeur d'Alphonse, élurent Ramire, son frère, choix qui fut une source de nouveaux malheurs. Vingt-neuf ans après sa mort, un imposteur se donna pour le véritable Alphonse le Batailleur, revenu de la terre sainte, après y avoir expié ses fautes : mais, ayant osé paraître à Saragosse, où il avait déjà quel-

ques partisans, il fut arrêté et pendu, en 1165, par ordre de la reine Pétronille. B—P.

ALPHONSE II, roi d'Aragon, fils de Raymond, comte de Barcelone, et de la reine Pétronille, monta sur le trône en 1162, par l'abdication volontaire de cette princesse. Il se concilia tous les cœurs, en respectant les lois et les priviléges dont les Aragonais se montraient si jaloux, et ne négligea aucune occasion d'étendre sa puissance au dehors. Raymond Bérenger, comte de Provence, ayant été tué au siége de Nice, en 1167, Alphonse II s'empara de la Provence, en vertu de l'inféodation que l'empereur Frédéric Barberousse en avait faite en faveur de Raymond, comte de Barcelone, père d'Alphonse. Peu de temps après, le roi d'Aragon tourna ses armes contre les Maures, auxquels il prit plusieurs places sur les confins du royaume de Valence, dont il s'ouvrit l'entrée; mais, attaqué, l'année suivante, par le roi de Navarre, il fut obligé d'abandonner ses conquêtes. Il prit bientôt l'offensive contre le roi de Navarre et le comte de Toulouse, et porta ses armes du côté de la France. Après s'être emparé du comté de Roussillon, il le réunit à la monarchie aragonaise, et reçut aussi l'hommage du vicomte de Nîmes et d'autres seigneurs français, qui cherchaient un appui contre le comte de Toulouse. Alphonse passa lui-même en France en 1181, et porta la guerre en Languedoc. Le Béarn se rangea également sous sa protection; mais ce prince, reportant ses regards sur l'Espagne, conclut une ligue pour balancer la puissance du roi de Castille. Il mourut à Perpignan, le 26 avril 1196, après un régne de 34 ans, et après avoir réuni deux provinces de France à l'Aragon. Alphonse II est regardé comme un des monarques les plus sages et les plus heureux du 12 siècle, si l'on s'en rapporte surtout au témoignage des troubadours qu'il protégeait; cependant Bertrand de Born invective contre ce prince dans plusi urs sirventes, et lui fait des reproches honteux et humiliants; il va même jusqu'à l'accuser de lâcheté. Ces injures peuvent, il est vrai, avoir été dictées par la haine et la jalousie; car Alphonse II cultiva la *gaie science*, et est compté parmi les troubadours. Il nous reste de lui une seule chanson, où il dit qu'amour peut seul le réjouir. Il laissa le comté de Barcelone à son second fils, nommé Alphonse, comme lui; et l'Aragon, le Roussillon et la Catalogne, à Pierre II, son fils aîné. B—P.

ALPHONSE III, roi d'Aragon, prit ce titre à la mort de son père, Pierre III, en 1285, sans s'être fait couronner solennellement à l'assemblée des états; aussi les grands du royaume lui en témoignèrent leur mécontentement, et lui firent sentir que les rois d'Aragon ne pouvaient régner en sûreté avant d'avoir juré de maintenir les priviléges de la noblesse et du peuple. Dès le 11[e] et le 12[e] siècle, la noblesse aragonaise, voulant se faire un rempart contre l'abus de l'autorité royale, avait fait accorder au peuple un grand nombre de priviléges, et s'était même unie d'intérêt avec lui. Alphonse crut pouvoir éluder les réclamations de ses sujets, en déclarant, à l'improviste, la guerre à son oncle Jacques, roi de Minorque, qu'il dépouilla de son royaume, pour s'être uni aux Français, contre son père, en Catalogne. De Majorque, le roi d'Aragon passa à Iviça, dont il s'empara; ensuite il se rendit à Saragosse, pour se faire couronner, espérant calmer par cette démarche le mécontentement public; mais les Aragonais exigèrent que leurs priviléges fussent maintenus, et fixèrent même des bornes à l'autorité royale. Les cortès, ou états d'Aragon, obligèrent le monarque à recevoir d'eux ses ministres et les principaux officiers de sa maison. Alphonse, livré à de grandes inquiétudes du côté de la France, avec laquelle son père lui avait laissé une guerre à soutenir, ne put opposer aucune résistance à la noblesse de ses Etats, qui s'était confédérée, sous le titre d'*union*. Il céda à ses prétentions, et se fit couronner avec les cérémonies d'usage. Il se hâta néanmoins de conclure une trêve d'un an avec la France, par la médiation du roi d'Angleterre, Édouard IV, et, convoquant aussitôt les états, il y fit recevoir plusieurs règlements qui tendaient à diminuer la puissance des nobles; mais il ne put dissiper que par un traité humiliant la ligue formée contre lui par les rois de France, de Naples et de Castille. Il prit part aux troubles qui divisaient ce dernier royaume, fut excommunié par le pape Nicolas IV, se réconcilia ensuite avec le saint-siége, et allait former une alliance avantageuse, en épousant Éléonore d'Angleterre, lorsqu'il mourut, le 18 juin 1291, âgé de 26 ans. Son règne ne dura que six années, mais il est remarquable par les barrières que la nation aragonaise éleva contre la royauté, par les précautions qu'elle prit pour assurer la vie et l'honneur des citoyens, et par l'autorité dont elle arma le grand justicier. Ce magistrat ne devait compte de ses actions qu'aux états assemblés; il avait le droit de citer le roi lui-même devant les états généraux, et de le faire déposer, s'il manquait à son serment, c'est-à-dire s'il touchait aux priviléges de la nation. Alphonse III étant mort sans enfants, la couronne passa à son frère Jacques. B—P.

ALPHONSE IV, roi d'Aragon, succéda, en 1327, à son père Jacques II; et, s'étant fait couronner l'année suivante à Saragosse, jura aux états ou cortès de n'aliéner aucun des domaines de la couronne, serment qu'on exigea de lui pour mettre des bornes à sa prodigalité. On le surnommait déjà *le Débonnaire*, à cause d'une bonté qui dégénérait souvent en faiblesse. Il épousa, en 1329, en secondes noces, Éléonore, sœur du roi de Castille. La donation que le pape lui avait faite de la Sardaigne, dont il voulait dépouiller la république de Gênes, occasionna une guerre aussi sanglante que ruineuse entre ces deux Etats. Cependant elle fut utile aux Aragonais et aux Catalans. Forcés de combattre les plus habiles navigateurs de leur siècle, ils se formèrent une marine qui fut l'un des principes de la grandeur espagnole. Des chagrins domestiques mêlèrent beaucoup d'amertume aux succès militaires d'Alphonse IV. Ce prince n'avait pas cru, par le serment qu'il avait fait, se priver du droit d'assurer à ses enfants un sort convenable; et, après avoir apanagé son second

fils du marquisat de Tortose et de la seigneurie d'Albaracin, il donna à la reine Eleonore, son épouse, la ville de Xativa et quelques autres places. Mécontent de ces riches cessions, contraires aux intérêts de la monarchie, don Pédro, fils aîné d'Alphonse, osa accuser son père d'avoir violé son serment. La reine ayant découvert que don Pédro était excité par l'archevêque de Saragosse fit bannir de la cour ce prelat ambitieux; mais il avait déjà pris un tel ascendant sur l'esprit de l'infant, qu'il le porta à se venger de sa mère, en s'emparant de Xativa. La reine n'osa point solliciter le roi de prendre sa défense contre son propre fils; mais les chagrins d'Alphonse, attaqué alors d'hydropisie, aggravèrent tellement son état, qu'il mourut le 24 juin 1336, dans la 9e année de son règne. Son fils, don Pédro, qui avait empoisonné ses derniers moments, lui succeda, sous le nom de Pierre IV; et l'Aragon fut déchiré par une guerre civile, due à la faiblesse d'Alphonse et à la rivalité de ses héritiers. B—P.

ALPHONSE V, surnommé LE MAGNANIME, roi d'Aragon, de Naples et de Sicile, fils d'Eléonore d'Albuquerque et de Ferdinand le Juste, infant de Castille, que les Aragonais avaient appelé à régner, monta sur le trône d'Aragon après la mort de son père, en 1416, et signala d'abord sa générosité en déchirant, sans la lire, une liste des seigneurs qui avaient conspiré contre lui: « Je les forcerai, dit-il, « à reconnaître que j'ai plus de soin de leur vie « qu'ils n'en ont eux-mêmes. » L'amour de l'indépendance était alors porté plus loin en Aragon que dans aucune république de l'Europe. Alphonse, trop fier pour lutter avec des sujets défiants, et trop généreux pour affermir son pouvoir aux dépens de la liberté des peuples, chercha au dehors une gloire que son royaume ne pouvait lui offrir. Quelques historiens assurent que ce fut la jalousie de la reine Marie de Castille, femme d'Alphonse, qui éloigna ce prince de ses Etats. Affable, galant, et l'un des plus beaux hommes de l'Europe, il aimait la belle Marguerite de Hijar, l'une des dames de la reine, et il eut d'elle un fils nommé Ferdinand. Dans un accès de jalousie, la reine fit étrangler sa rivale, et Alphonse, ne voulant pas se venger d'une femme, quelque sensible qu'il fût à la perte de sa maîtresse, prit le parti d'aller se distraire de sa douleur dans des expéditions lointaines. Il régnait déjà sur l'Aragon, la Catalogne, le royaume de Valence, les îles Baléares, la Sicile et la Sardaigne; la Corse, qui appartenait aux Génois, semblait manquer seule à son empire sur la Méditerranée: en 1420, sans déclaration de guerre, il attaqua cette île, dont une grande partie tomba en son pouvoir; mais la résistance prolongé du château de Boniface, et l'espoir d'une conquête plus importante, le décidèrent à se retirer, après avoir inspiré aux Génois, par une injuste agression, une haine qui lui devint funeste. Pendant cette expédition même, Jeanne II, de Naples, attaquée par Louis III d'Anjou, offrit à Alphonse de l'adopter et de le nommer son héritier, s'il voulait la défendre. Il accepta ces conditions, et envoya sa flotte à Naples, fit lever le siége de cette capitale à son concurrent, et fut mis en possession de plusieurs forteresses; mais il ne put supporter l'arrogance de Caracciolo, amant de la reine, et le fit arrêter. Jeanne, pour venger son amant, eut recours à René d'Anjou, qu'elle avait jusqu'alors combattu. Le roi d'Aragon en vint aux mains avec les troupes de Jeanne et de René, dans les rues même de Naples. D'abord repoussé, il chassa ensuite la reine, au moyen d'un nouveau renfort, et se rendit maître de la capitale en 1423; mais il fut attaqué à son tour dans le château qu'il occupait, puis rappelé en Aragon pour soutenir le roi de Navarre, son frère, contre le roi de Castille; il évacua le royaume de Naples, et fit, en côtoyant la Provence, une descente à Marseille, qui appartenait à son rival, le duc d'Anjou, et s'en rendit maître. En même temps qu'il en donnait le pillage à son armée, il garantissait les églises et les femmes de la fureur du soldat: les dames de Marseille lui ayant témoigné leur reconnaissance par un riche présent, il le refusa, en disant: « Je me venge en prince, et je ne suis pas « venu pour faire la guerre en brigand. » Après s'être affermi en Sicile, en Sardaigne, et même en Corse, Alphonse attaqua le roi de Tunis, remporta sur lui une victoire complète, et s'enrichit de ses dépouilles: il sut garantir en même temps ses États héréditaires, fit la paix avec la Castille en 1430, et revint ensuite en Sicile, pour être à portée de négocier avec les partisans qui lui étaient restés dans le royaume de Naples. Ils avaient pris les armes en sa faveur, à la mort de Jeanne, en 1435. Profitant de ces dispositions, il vint mettre le siége devant Gaëte, dont la possession lui eût assuré la conquête de Naples; mais les Génois, qui ne lui avaient pas pardonné ses agressions en Corse, armèrent une puissante flotte, qui vint l'attaquer près de l'île de Ponza, le 5 août 1435. L'amiral génois, ne s'attachant qu'à la galère où combattait le roi, l'obligea en un instant à se rendre, ou à couler à fond. Alphonse baissa son pavillon, et se rendit prisonnier avec son frère, le roi de Navarre, et plusieurs grands de son royaume. Cette disgrâce, qui depuis fut la source du bonheur d'Alphonse, pouvait être attribuée à son humanité. Il avait permis que la garnison de Gaëte, déjà affamée, mît dehors les femmes et les enfants, en disant: « J'aime mieux ne pas prendre la ville « que de manquer d'humanité. » Maître de la personne de ce prince, l'amiral génois voulut le forcer de livrer l'île d'Ischia; mais Alphonse, digne véritablement du surnom de Magnanime, répondit au vainqueur qu'il aimait mieux être jeté à la mer que de consentir à des conditions déshonorantes. Les Génois, alors sous la domination du duc de Milan, transférèrent leur prisonnier dans cette ville, et le livrèrent au duc Philippe-Marie Visconti, prince perfide et cruel; mais le roi d'Aragon sut lui inspirer tant d'estime et de confiance par la noblesse de ses manières, il changea tellement ses idées par la supériorité de son esprit, que, d'un ennemi furieux, il s'en fit un allié, et, au grand étonnement de l'Europe, obtint d'être renvoyé sans rançon, avec toute

sa suite. Son premier soin fut alors d'obtenir des subsides de ses États héréditaires, et bientôt il reparut devant Naples avec une armée de terre et de mer. Après un long siége, il pénétra dans cette ville par le même aqueduc qui avait servi à Bélisaire. René d'Anjou fut contraint de s'enfuir en Provence, et Alphonse fit son entrée à Naples, avec toute la pompe qui accompagnait le triomphe des Romains. Il fixa son séjour dans cette capitale, malgré les instances des Aragonais, et il est même probable que, sans la conquête de Naples, il eût passé toute sa vie comme un chevalier errant, loin de la reine, qui, par sa jalousie, lui avait inspiré un éloignement irrésistible. Il se réconcilia alors avec le pape Eugène IV, qui le reconnut pour légitime souverain de Naples, et, bientôt après, il s'engagea dans une longue guerre contre François Sforce, duc de Milan, puis contre les Florentins, les Génois et les Vénitiens. Ses armées assiégeaient Gênes, et elles avaient réduit cette ville aux dernières extrémités, lorsqu'elles se retirèrent subitement à la nouvelle de sa mort, survenue à Naples, le 27 juin 1458. Ce prince avait alors 74 ans, et en avait régné 43. Il eut pour successeur, dans ses royaumes héréditaires, son frère, Jean, roi de Navarre, et il laissa le royaume de Naples à Ferdinand, son fils naturel, que le pape avait légitimé. Héros de son siècle, Alphonse est le plus grand prince qui soit monté sur le trône d'Aragon. Doué d'une éloquence persuasive, franc et loyal, quoique habile politique, il méprisa tout ce qui avait l'apparence de la duplicité; courageux et grand capitaine, il fit la guerre sans cruauté; il aima les lettres, protégea les savants, et recueillit dans ses États les muses et les arts, bannis de Constantinople. Ce prince n'aurait fait que des heureux, s'il ne se fût engagé dans des guerres continuelles, et s'il ne lui eût fallu, pour y subvenir, écraser ses sujets d'impôts. D'un autre côté, sa passion pour les femmes et le dérèglement de ses mœurs donnèrent à ses sujets l'exemple le plus dangereux, et lui firent commettre des abus d'autorité; son fol amour pour Lucrèce Alania jeta quelque ridicule sur la fin de sa vie; enfin, sa conduite envers l'Église, et l'artifice avec lequel il opposa longtemps un antipape au pape légitime, pour pouvoir dépouiller plus librement le clergé de ses États, donnèrent lieu de croire que la religion avait peu d'empire sur lui. Jamais roi ne se mit plus en peine de ce que penserait de lui la postérité. Gagner des batailles, se signaler par des actions d'éclat et par des traits de grandeur d'âme, tout cela n'était rien à ses yeux, si les historiens et les poëtes n'en consacraient la mémoire. Il n'y eut guère d'auteurs célèbres qu'il n'essayât de gagner par des pensions ou des présents. Pogge, le Florentin, traduisit, par son ordre, la *Cyropédie* de Xénophon, et en fut largement récompensé. Il fit chevalier François Philelphe, qui lui avait dédié ses satires. Son secrétaire, Antoine de Palerme; Æneas Sylvius, qui fut ensuite pape sous le nom de Pie II; George de Trébisonde, Laurent Valla, Barthélemy Fario, qui a écrit sa vie, et Barcellius, qui a laissé l'histoire de ses campagnes, ont enchéri les uns sur les autres, dans les éloges qu'ils lui ont donnés, et tous l'ont unanimement proclamé le roi magnanime. Il avait pris pour devise un livre ouvert, portait toujours avec lui les *Commentaires* de César, et ne passait pas un jour sans les lire : ses soldats lui apportaient tous les livres et les manuscrits dont ils pouvaient s'emparer. Il ne s'endormait point sans avoir quelques volumes au chevet de son lit, et il ne manquait jamais de lire à son réveil. Il rechercha aussi, et recueillit avec empressement les médailles des Césars, qu'il avait fait renfermer dans une cassette d'ivoire. Les pensées de ce prince et les faits les plus remarquables de sa vie ont été publiés en 1765, in-12, par l'abbé Méry de la Canourgue, sous le titre de *Génie d'Alphonse le Magnanime*. Tous les traits de ce recueil sont tirés du *de Dictis et Factis Alphonsi*, par Antoine de Palerme, précepteur et historiographe de ce prince, le même qui, étant venu visiter Alphonse, malade à Capoue, lui apporta un volume de Quinte-Curce, dont la lecture le guérit. Alphonse allait souvent à pied, et sans suite, dans les rues de Naples; il assistait fréquemment aux leçons des professeurs et des philosophes. Un jour qu'on lui faisait des représentations sur le danger auquel il exposait sa personne, il répondit : « Un père qui se promène au « milieu de ses enfants n'a rien à craindre. » Un de ses courtisans lui ayant demandé quels étaient ceux de ses sujets qu'il aimait le plus : « Ceux, ré« pondit Alphonse, qui craignent pour moi plus « qu'ils ne me craignent. » Voyant un jour une galère chargée de soldats sur le point d'être submergée, il ordonna aussitôt qu'on leur portât des secours; et comme on hésitait, il s'élance dans une chaloupe, et s'écrie : « J'aime mieux être le com« pagnon que le spectateur de leur mort. » Tous furent sauvés. B—P.

ALPHONSE II, roi de Naples, fils de Ferdinand, fut déclaré duc de Calabre, et chargé de bonne heure, par son père, du commandement des armées. En 1469, il porta des secours à Robert Malatesti, seigneur de Rimini, que le pape Paul II voulait dépouiller de ses États, et il défit, le 25 août, Alexandre Sforza et Pino des Ordeleffi, généraux de l'Église et des Vénitiens, qui assiégeaient Rimini. Neuf ans plus tard, il entra en Toscane pour seconder la conjuration des Pazzi contre les Médicis; il battit les Florentins, le 7 septembre 1479, au Poggio impérial; et, lorsque son père eut fait la paix avec eux, il ne laissa pas de leur donner encore de grandes inquiétudes, en s'emparant de la seigneurie de Sienne. Ses talents militaires, son activité et son ambition peu scrupuleuse lui auraient probablement assuré la conquête de la Toscane, si son père ne l'avait appelé en hâte pour repousser les Turcs, qui s'étaient emparés d'Otrante, le 21 août 1480, et y avaient passé 10,000 chrétiens au fil de l'épée. Alphonse, obligé de défendre les États de son père contre l'invasion la plus redoutable de toutes, à cette époque, abandonna ses projets sur la Toscane, et vint mettre le siége devant Otrante, qu'il reprit le 10 septembre 1481. Alphonse, toujours duc de Ca-

labre, fut envoyé, en 1484, contre les Vénitiens. Il devait, dans cette guerre, agir de concert avec Louis Sforza, dit le Maure, tuteur de Jean Galeas, duc de Milan. Ce dernier était gendre d'Alphonse, et le duc de Calabre voyait avec inquiétude Louis Sforza dépouiller le jeune duc, son neveu, de toute autorité dans ses États. De là commença leur inimitié, funeste à tous les deux, et plus encore à l'Italie. Louis le Maure, se détachant de ses anciennes alliances, demanda des secours aux ennemis de son pays; et ce fut lui qui ouvrit aux Français l'entrée de l'Italie, précisément à l'époque où Alphonse II montait sur le trône. Ferdinand, roi de Naples, mourut le 25 janvier 1494, et Alphonse II fut proclamé son successeur; mais, la même année, Charles VIII, roi de France, entrait à Naples, et Alphonse, qui succédait à un père odieux, s'était déjà rendu un objet d'aversion, par son avarice, ses débauches et sa cruauté. Tous ses alliés l'abandonnaient, la noblesse s'éloignait de sa cour; le peuple soupirait après l'arrivée des Français. Alphonse s'aperçut bientôt qu'il ne pourrait se maintenir sur un trône aussi chancelant. Dès le 23 janvier 1495, il abdiqua la couronne en faveur de son fils, Ferdinand II, qui méritait mieux que lui l'amour des peuples et de la noblesse. Il partit ensuite de Naples, avant que les Français eussent atteint les frontières de son royaume; et, s'étant retiré dans un couvent d'Olivetains, à Mazara, en Sicile, il y mourut le 19 novembre de la même année, à l'âge de 47 ans. On dit que, dans ce couvent, il fut tout occupé d'œuvres de piété et de pénitence. Cependant il y avait porté son trésor, montant à 350,000 écus, qui lui était peu nécessaire pour une pareille vie, mais qui aurait peut-être suffi pour mettre son fils en état de résister aux Français. S. S—i.

ALPHONSE Ier, surnommé HENRIQUEZ, premier roi de Portugal, de la maison de France, naquit en 1094, à Guimareus, et fut confié, dès l'âge le plus tendre, à sa mère, Thérèse de Castille, qui avait été nommée régente à la mort de son époux. Cette princesse ambitieuse, et de mœurs déréglées, livra l'État à de méprisables favoris; Alphonse, devenu majeur, et excité par le mécontentement public, la dépouilla du gouvernement, et se fit proclamer comte de Portugal, en 1128. Thérèse excita un soulèvement contre son fils; et Alphonse, obligé de marcher contre les insurgés, les mit en fuite, arrêta sa mère, et la confina dans une prison. Le roi de Castille, neveu de Thérèse, étant venu pour la secourir, Alphonse marcha contre lui, sans craindre de se mesurer avec un prince consommé dans l'art de la guerre. Il le combattit, lui arracha la victoire, s'affranchit de l'hommage auquel le Portugal était soumis, et força le royaume de Léon à reconnaître son indépendance. Le roi d'Aragon s'étant porté pour médiateur entre ces deux princes, les engagea de s'unir avec lui pour reprendre la guerre contre les musulmans. Ceux-ci, alarmés de l'ardeur du jeune Alphonse, vinrent au-devant de lui avec des forces supérieures, pour l'écraser avant qu'il pût recevoir aucun secours de ses alliés; mais, loin d'être abattu par le danger, le comte de Portugal ranima le courage de ses troupes, en supposant que, dans une vision céleste, il venait de lui être ordonné de combattre, et que la victoire lui avait été promise. Il se retrancha près de Castro-Verde, dans la province d'Ourique, et, par d'habiles dispositions, força les Maures à venir l'attaquer dans une position formidable. La bataille eut lieu le 26 juillet 1139. Alphonse défit cinq gouverneurs maures, et fut proclamé roi par ses troupes, sur le champ de bataille. Le nouveau monarque convoqua aussitôt les évêques de son royaume, et attesta, sous serment, que Jésus-Christ lui était apparu la veille de la bataille, pour lui promettre sa protection divine, et pour lui ordonner de se faire proclamer roi après la victoire. Cette journée d'Ourique, si célèbre dans les annales du Portugal, valut à Alphonse la conquête des principales villes situées sur les deux rives du Tage. Ce fut en vain que le roi de Léon et de Castille refusa de reconnaître son nouveau titre; Alphonse se déclara, en 1142, vassal et tributaire du saint-siége, et le pape sanctionna aussitôt son titre de roi. Alphonse ne s'en tint pas à cette légitimation; il convoqua, en 1145, les états du royaume à Lamégo. Cette assemblée, composée de prélats, de seigneurs et des députés des villes, confirma encore sa dignité. L'archevêque de Bragance mit la couronne sur la tête du roi, qui, tenant son épée nue à la main, dit: « Béni soit Dieu qui m'a toujours assisté quand je « vous ai délivrés de vos ennemis avec cette épée, « que je porte pour votre défense; vous m'avez fait « roi, et je dois partager avec vous les soins du gou« vernement. Faisons maintenant des lois qui éta« blissent l'ordre et la tranquillité dans le royaume. » Assisté des prélats et de la noblesse, Alphonse délibéra ensuite sur les lois fondamentales du royaume. La constitution fut dressée en dix-huit statuts, soumise à l'approbation du peuple, et agréée. On déclara le trône héréditaire; les étrangers en furent exclus. La grande question du tribut et de l'hommage au roi de Castille et de Léon ayant été ensuite proposée, tous les députés se levèrent, et, mettant l'épée à la main, s'écrièrent: « Nous sommes libres, « et notre roi l'est comme nous; cette liberté, nous « la devons à notre courage, et, si le roi lui-même « se rendait dépendant, il serait indigne de régner. » Alphonse manifesta son approbation, et le peuple applaudit avec enthousiasme. Telle fut la célèbre assemblée de Lamégo, où furent posées les lois fondamentales de la monarchie portugaise. Jaloux de justifier son élévation, Alphonse Henriquez s'avança vers Lisbonne, occupée par les Maures, et que sa situation rendait d'une extrême importance. Après un siége où l'un et l'autre parti firent éclater la plus héroïque valeur, le roi, aidé par des croisés flamands, français et anglais, qui se rendaient par mer en Palestine, et que le vent contraire avait forcé de relâcher à l'embouchure du Tage, prit Lisbonne en 1147. Il accorda des terres et des villes, à titre de récompense, aux chevaliers croisés. Lhu fut fondée par les Allemands, et Alçambaja fut accordée aux croisés français. La guerre s'étant allumée entre l'Aragon et la Navarre, Alphonse Henriquez com-

battit en faveur de cette dernière puissance ; mais il s'en détacha peu à peu, pour s'agrandir du côté de la Galice et de l'Estramadure. Il avait pris Elvas, et assiégeait Badajoz, lorsqu'assiégé à son tour par Ferdinand, roi de Léon, et désespérant de pouvoir se défendre, il entreprit de se faire jour, l'épée à la main, dans une sortie ; mais il tomba de cheval, se cassa la jambe, fut pris et conduit à Ferdinand, qui le traita assez bien, mais ne lui rendit la liberté qu'après avoir obtenu la restitution de tout ce qui avait été conquis dans le royaume de Léon et dans la Galice. Alphonse avait quatre-vingts ans lors de ce revers de fortune : accablé de vieillesse et épuisé par ses travaux, on le vit encore délivrer son fils, Sanche, assiégé par les Maures dans Santarem : ce fut son dernier exploit. Il mourut en 1185, dans sa 91e année, après 73 ans de règne, regardé comme le fondateur de la monarchie portugaise, et le législateur de sa nation. Ce prince, dont l'ambition empoisonna les derniers moments, était d'une taille extraordinaire, n'ayant pas moins de sept pieds de haut ; il avait le visage long, les yeux grands et noirs, pleins de feu, et les cheveux blonds : on voit encore, à Guimaraens, son armure, exposée à la vénération du peuple. Il fut enterré à Coimbre, qui était alors la capitale du Portugal ; Sanche, son fils, lui succéda. Il avait institué deux ordres militaires : celui d'Avis fut créé dans une assemblée des états, en 1162, et il eut pour premier grand maître l'un des fils d'Alphonse. B—P.

ALPHONSE II, dit LE GROS, roi de Portugal, né en 1185, succéda, en 1211, à son père, Sanche Ier. L'enfance de ce prince fut languissante et faible ; mais son tempérament s'étant fortifié avec l'âge, il devint vif, ardent, et manifesta des passions violentes. Son père, ne voulant pas que dona Thérésa et dona Sancha, ses filles, fussent dans la dépendance de leur frère, leur avait laissé un apanage considérable ; mais Alphonse, à son avénement, prétendit que son père n'avait pu démembrer de la couronne les places dont il avait transféré le domaine à ses sœurs. Les deux infantes implorèrent le secours du roi de Léon et la protection du pape. Le roi de Léon entra en Portugal avec une armée en 1212, et battit Alphonse II, qui, frappé en même temps par les foudres de l'Église, se vit contraint de souscrire à la cession des places que Sanche Ier avait données à ses filles. Plus heureux dans la guerre contre les Maures, le roi de Portugal remporta, en 1217, à Alcaçardosal, une grande victoire, à l'aide d'une armée de croisés allemands et hollandais, que les vents avaient obligés de relâcher à Lisbonne. Attaqué ensuite dans ses États par les rois musulmans de Jaën et de Séville, il les battit en 1220, et défit, l'année suivante, le roi maure de Badajoz. Cette guerre, marquée par des succès, devint pourtant nuisible aux intérêts d'Alphonse, par les démêlés auxquels elle donna lieu entre ce prince et le clergé de ses États. Le roi, jugeant que ses sujets laïques ne devaient pas supporter seuls les frais d'une guerre entreprise en faveur de la religion, taxa les ecclésiastiques, dont les richesses étaient alors immenses ; mais le clergé refusa de s'y soumettre, et, l'archevêque de Brague ayant excommunié les officiers chargés de lever les taxes, Alphonse saisit ses revenus, et le fit sortir de ses États. Le pape envoya en Portugal des commissaires, qui excommunièrent Alphonse, et mirent son royaume en interdit. Fatigué de cette lutte, ou peut-être effrayé des foudres pontificales, il entra en arrangement, et il négociait avec le pape, lorsque la mort le surprit, en 1223, à l'âge de 39 ans, après 12 ans de règne. Quoique jeune encore, il avait acquis un tel embonpoint, qu'à peine pouvait-il marcher et respirer. Les historiens le représentent généralement comme un prince farouche, violent, et oppresseur de ses sujets, opinion qu'il faut principalement attribuer à ses démêlés avec le clergé. Sa tyrannie ne consistait guère qu'à mettre des bornes à la puissance ecclésiastique, et il paraît certain qu'il favorisa le peuple, et que ce fut à l'abri de sa popularité qu'il put braver longtemps les censures des papes, qui à la fin ébranlèrent son pouvoir, et arrêtèrent les progrès de ses armes contre les musulmans. Il fit rédiger un code de lois pour servir de règle aux juges, ce qui, dans ce siècle où les limites du pouvoir n'étaient pas exactement tracées, fut regardé par la plupart des magistrats comme un attentat à leurs priviléges. Il ordonna que les sentences de mort ne reçussent leur exécution que vingt jours après avoir été rendues, « parce que, disait-il, la justice peut « toujours avoir son cours, au lieu que l'injustice « ne peut être réparée. » Son fils lui succéda sous le nom de Sanche II. B—P.

ALPHONSE III, roi de Portugal, second fils d'Alphonse II, naquit à Coimbre le 5 mai 1210, et passa les premières années de sa vie à voyager. Il était à Boulogne-sur-Mer lorsqu'il apprit qu'un parti de grands seigneurs, mécontents de l'administration faible et pusillanime de son frère Sanche II, cherchait à le renverser du trône. S'étant aussitôt rendu en Portugal pour les seconder, il parvint à s'emparer de la régence, et, à la mort du roi, qui s'était réfugié en Castille, il se fit proclamer à sa place, en 1248. Il punit ceux qui avaient abusé de la faiblesse de son frère, dissipa les factions, fit des règlements utiles, et effaça la honte de son usurpation par une administration juste et réparatrice. Il fonda de nouvelles villes, en releva d'anciennes, fit fleurir ses États, et se fit chérir de ses sujets, en distribuant les châtiments et les récompenses avec une équité parfaite. La guerre nationale contre les musulmans occupa aussi ce prince au commencement de son règne ; il acheva de soumettre les Algarves, en 1251, et fut le premier roi de Portugal qui prit le titre de roi des Algarves. Avant d'occuper le trône, Alphonse, pendant son séjour dans les États de Mathilde, comtesse de Boulogne, avait épousé cette princesse ; dès qu'il fut roi, il la répudia pour cause de stérilité ; et, voulant s'allier à la cour de Castille pour s'en faire un appui, il épousa Béatrix de Gusman, fille naturelle d'Alphonse l'Astronome, et reçut en dot plusieurs villes. Il dépouilla sans peine les ordres militaires devenus trop puissants, et leur ôta plu-

sieurs villes, qu'il réunit à la couronne; mais il échoua dans ses projets de réformer le clergé, et, à sa première tentative, on vit se renouveler tous les désordres qui avaient troublé le règne de son frère. Le clergé porta de nouveau ses plaintes au saint-siége, par l'organe de l'archevêque de Brague, qui jeta l'interdit sur le royaume. Les troubles s'apaisèrent à l'arrivée d'un légat du pape; mais ils recommencèrent peu de temps après. Menacé d'un nouvel interdit, Alphonse voulut restituer au clergé les biens dont il l'avait dépouillé; mais ses ordres furent mal exécutés. Affaibli par l'âge, il ne montra plus la même fermeté, et, pour se réconcilier avec l'Église, il fit, dans sa dernière maladie, un legs au pape, auquel il donna le titre de *Seigneur de son corps et de son âme*; il reçut l'absolution, et mourut, le 16 février 1279, à 69 ans, après en avoir régné 39, laissant à Denis, son fils et son successeur, le Portugal tel à peu près qu'on l'a vu de nos jours pour l'étendue. B—P.

ALPHONSE IV, roi de Portugal, surnommé LE BRAVE, ou LE FIER, et non LE JUSTICIER, comme l'ont dit quelques biographes, était fils de Denis le Libéral, et naquit à Coimbre en 1290. Son ambition précoce troubla les dernières années de son père, contre lequel il s'arma plusieurs fois. Alphonse vaincu obtint son pardon; mais, dévoré de la passion de régner, il finit par faire mourir son père de chagrin, et lui succéda, en 1325. Frère aussi injuste que fils dénaturé, il persécuta l'infant Alphonse Sanche, qui était digne d'un meilleur sort. L'amour de la chasse lui fit d'abord négliger ses devoirs de souverain; mais, un jour qu'il racontait à son conseil les détails d'une partie de chasse qui avait duré un mois, les seigneurs présents se levèrent pour se retirer, et l'un d'eux lui dit : « Sire, nous sommes « chargés d'aider le roi de Portugal de nos conseils, « et non pas d'entendre raconter des parties de « chasse. » Les autres conseillers lui représentèrent très-librement le tort qu'il faisait à son peuple, en abusant ainsi de son temps, et ajoutèrent même que, s'il ne faisait pas droit à leurs plaintes, ils chercheraient un meilleur roi. Alphonse quitta la chambre du conseil dans un transport de rage; mais, y retournant bientôt calme et composé, il déclara qu'il était convaincu de la justice du reproche, et qu'il était décidé à ne plus être Alphonse le chasseur, mais Alphonse le monarque. Il donna, en effet, dès lors, plus d'attention au gouvernement. Outré de ce que le roi de Castille, son gendre, manquait d'égards pour Marie de Portugal, il lui envoya un défi, arma contre lui, en 1336, et soutint la révolte de quelques seigneurs castillans. Le sang des Portugais et des Castillans coula pendant douze ans pour les querelles domestiques de leurs souverains : cette longue guerre fut remarquable par des incursions, des ravages et des incendies. Enfin, la nécessité obligea les deux rois de s'allier contre l'ennemi commun, les musulmans de l'Andalousie et d'Afrique. Uni sincèrement à son gendre, le roi de Portugal se signala à la célèbre bataille de Salado ou de Tarifa, le 30 octobre 1340 : l'escadre portugaise, combinée avec les flottes de Castille et d'Aragon, remporta aussi plusieurs avantages sur les forces maritimes des Maures, et assura pour quelque temps le repos de la péninsule; mais la défiance d'Alphonse vint encore troubler son règne : cédant aux suggestions de quelques courtisans, il leur livra Inès de Castro, que son fils avait épousée en secret, et cette infortunée fut poignardée sous ses yeux. Cette coupable faiblesse empoisonna les dernières années d'Alphonse, et il n'apaisa qu'avec peine la révolte de son fils, qui avait pris les armes pour se venger. Alphonse ne survécut pas longtemps à sa réconciliation avec son fils, et mourut en 1356, dans sa 77[e] année, après avoir régné 31 ans. Selon les historiens portugais, ce fut un prince brave, libéral et habile guerrier; mais l'inexorable histoire doit le signaler comme fils ingrat, frère injuste et père cruel. Sous son règne (1344), Lisbonne éprouva un tremblement de terre désastreux. Son fils lui succéda, sous le nom de Pierre I[er]. B—P.

ALPHONSE V, roi de Portugal, surnommé l'AFRICAIN, né en 1432, était fils d'Édouard I[er], auquel il succéda, à l'âge de six ans, sous la tutelle d'Éléonore, sa mère, à qui Édouard avait laissé la régence; mais les états du royaume en dépouillèrent cette princesse, et conférèrent le gouvernement à don Pédro, oncle du jeune roi, et qui, peu de temps après, devint aussi son beau-père. Parvenu, en 1446, à sa majorité, Alphonse, poussé par les ennemis de don Pédro, l'éloigna du conseil, quoiqu'il eût gouverné avec sagesse, et finit même par le déclarer rebelle. Don Pédro se vit forcé, malgré lui, de prendre les armes pour mettre sa vie en sûreté. Le roi marcha contre lui, le tua dans une rencontre, et ordonna qu'on privât son corps de sépulture. Revenu, peu de temps après, à des sentiments plus équitables, il réhabilita la mémoire de son oncle, et punit ceux qui l'avaient accusé faussement de conspiration. Ce fut au commencement du règne de ce prince que les Portugais découvrirent la côte de Guinée, et y firent leurs premiers établissements. Alphonse passa lui-même en Afrique, en 1471, avec une flotte de trois cents voiles, et une armée de 30,000 hommes. Il s'empara d'Arzile et de Tanger, et revint en Portugal, couvert de gloire, avec le surnom d'*Africain*. Sur la foi d'une prédiction populaire, qui annonçait « qu'un prince chrétien devait conquérir une « épée que les Maures conservaient, avec une sorte « de vénération, dans la ville de Fez, » Alphonse imagina que cette gloire lui était réservée, et institua l'ordre des chevaliers de l'Épée, dont il fixa le nombre à vingt-sept, parce qu'il avait alors vingt-sept ans. Son ambition ne connaissait déjà plus de bornes. Au lieu de finir dans le sein de la paix un règne glorieux, il se laissa éblouir de l'éclat de la double couronne qu'Henri IV, roi de Castille, laissait à Jeanne, son héritière. Appelé par un parti puissant qui s'était déclaré contre Isabelle, en faveur de Jeanne, le roi de Portugal pénétra en Castille, en 1475, à la tête de 20,000 hommes, et se fit proclamer roi de Castille et de Léon; mais, au lieu d'attaquer sur-le-champ l'armée de Ferdinand d'Aragon,

époux d'Isabelle, qui avait pris, par représailles, le titre de souverain de Portugal, il lui laissa le temps de rassembler des forces considérables, et de livrer une bataille qu'Alphonse perdit près de Toro; ce qui l'obligea à renoncer à ses conquêtes. Les Portugais étaient mécontents et découragés; tout était dans un tel désordre, qu'Alphonse V prit l'étrange résolution d'aller demander des secours à Louis XI, roi de France. Il s'embarqua à Oporto, avec une suite de cinq cents gentilshommes, et un corps de 2,5 0 hommes, montés sur vingt et un vaisseaux. Il mit à la voile pour Marseille, prit terre à Collioure, à cause des vents contraires, et suivit la route de Perpignan à Tours. Louis XI vint au-devant de lui jusqu'à Bourges, et le reçut avec de grands honneurs, bien résolu de ne rien faire de plus pour lui. Après l'avoir abusé par des promesses, il fit une paix séparée avec le roi de Castille. Alphonse fut si confus d'avoir été trompé, qu'il ne voulut plus reparaître en Portugal, et écrivit à don Juan, son fils, de se faire proclamer roi. Le dessein d'Alphonse était de s'échapper de France, et d'aller passer le reste de ses jours à Jérusalem; mais Louis XI eut quelque pitié de son sort, et le renvoya honorablement dans ses États. Son retour à Lisbonne surprit les Portugais, qui le croyaient moine, ou prisonnier en France. Jean II, son fils, quitta aussitôt le titre de roi, quoique Alphonse le conjurât de le garder, ne voulant plus se réserver que les Algarves. Il consentit néanmoins à reprendre les rênes du gouvernement; et, renonçant à ses projets ambitieux, il signa la paix avec la Castille, en 1479. Deux ans après, il tomba dans une noire mélancolie, et résolut d'abdiquer une seconde fois. Ayant fait connaître ses intentions à l'infant, il partit secrètement, dans le dessein d'aller finir ses jours dans le monastère de St-François de Veratojo; mais, arrivé à Cintra, il fut attaqué de la peste, et mourut, le 21 août 1481, âgé de 49 ans, et après 43 ans de règne. Plus occupé d'agrandir ses États que d'y ramener l'abondance et la paix, il régna presque toujours sous la tente; brave chevalier, bien plus que sage monarque, il ne s'illustra que contre les Maures d'Afrique. Le soin qu'il prit de racheter les prisonniers voués à l'esclavage lui fit donner le surnom de *Rédempteur des captifs*. B—P.

ALPHONSE VI, roi de Portugal, fils de Jean IV, de la maison de Bragance, lui succéda, en 1656, sous la tutelle de sa mère, Louise de Gusman, qui prit les rênes du gouvernement. Destiné à l'état ecclésiastique, du vivant de son frère aîné, Alphonse avait été élevé par les soins du grand inquisiteur du royaume. Il était faible et infirme, et n'aurait pu résister à l'Espagne, sans le courage et la sagesse de la reine; mais, tandis qu'elle affermissait la couronne sur la tête de son fils, ce prince s'en rendait indigne par le déréglement de son esprit, et par ses débauches. On le vit souvent parcourir les rues de Lisbonne, pendant la nuit, avec une troupe de spadassins, et se livrer à tous les excès et à toutes sortes de violences. L'autorité de sa mère lui étant devenue insupportable, il l'éloigna du gouvernement, et fut dirigé par le comte de Cartel-Melhor, qui gouverna avec sagesse, et qui, pour écarter les bruits répandus sur les infirmités du roi, lui fit épouser, en 1665, mademoiselle d'Aumale, princesse de Savoie-Nemours; mais Alphonse vécut éloigné d'elle. Irritée de cet abandon, la jeune reine s'unit secrètement d'amour et d'intérêt à don Pedro, frère du roi. Ce prince, animé par l'ambition et l'amour, parvint à chasser le secrétaire d'État, comte de Cartel-Melhor, favori du roi; et, par une révolution aussi étonnante que subite, se fit déclarer régent, et força le roi à abdiquer en sa faveur. Cette révolution, à laquelle le mécontentement public servit de prétexte, fut revêtue de la forme d'une abdication volontaire, et sanctionnée par le vœu des états du royaume. La reine prétendit que son mariage avec l'impuissant Alphonse n'avait pas été consommé; et, bientôt arrêté et dépouillé, en 1667, le malheureux prince fut relégué dans l'île de Terceire pendant huit ans, et ensuite ramené en Portugal, sous prétexte d'un complot tendant à le tirer de son exil pour le rétablir sur le trône. Il fut transféré au château de Cintra, et y mourut, le 12 septembre 1683, à l'âge de 41 ans. Le régent se fit alors couronner sous le nom de Pierre II. B—P.

ALPHONSE DE BURGOS. *Voyez* ABNER.

ALPHONSE DE CASTRO. *Voyez* CASTRO.

ALPHONSE D'EST. *Voyez* EST (D').

ALPHONSE TOSTAT. *Voyez* TOSTAT.

ALPHONSE (PIERRE). *Voyez* PIERRE.

ALPHONSE (LOUIS), pharmacien, naquit à Bordeaux, le 10 mars 1743, d'un père qui le destina de bonne heure à la profession que lui-même exerçait, et l'envoya étudier à Paris sous les Rouelle et les Macquer. Revenu dans sa patrie, il y fut reçu au collége de pharmacie dont il devint le syndic, et successivement à la société de médecine et à l'académie des sciences. Doué d'une imagination plus ardente que ne le comporte l'étude des sciences, il se montra partisan des rêveries de Mesmer (*voy.* ce nom), et par les mêmes causes il adopta avec enthousiasme les principes de la révolution. On le vit dès le commencement dans les clubs patriotiques. Il fut ensuite officier municipal. Alors negligeant ses propres affaires pour celles de la république, il abandonna sa pharmacie. Après avoir fait beaucoup de pertes, il se vit obligé de se retirer à Dax, où il se livra à l'agriculture. Il revint à Bordeaux en 1799, et y rouvrit son officine qu'il a laissée à ses enfants, lorsqu'il est mort, le 2 février 1820. Son éloge, qui fut prononcé par M. F. Lartigue, a été inséré dans le recueil de l'académie des sciences de Bordeaux, année 1820. On a de L. Alphonse : 1° *Analyse des sources différentes de la ville de Bordeaux et de ses environs*; 2° *Mémoire sur la monnaie de billon*. Il a encore rédigé divers rapports ou projets sur sa profession et sur le nettoyage des rues de Bordeaux, qui ont été imprimés. Z.

ALPINI (PROSPER), médecin et botaniste, naquit le 23 novembre 1553, à Marostica, petite ville de l'État de Venise. Malgré son goût pour la profession des armes, il fut entraîné dans celle de la mé-

decine, par son père, François Alpini, qui l'exerçait lui-même avec distinction. Prosper Alpini étudia à l'université de Padoue, et y reçut, en 1578, le titre de docteur. La botanique l'occupa d'abord ; il suivit en Égypte, en 1580, le consul George Ems, qu'y envoya la république de Venise, et, pendant trois ans, y recueillit les matériaux qui lui ont servi à l'exécution de plusieurs de ses ouvrages. Cependant la médecine était sa profession spéciale ; mais alors presque tous les médecins étaient botanistes, à cause de la mauvaise direction qu'on avait fait prendre à cette science, dans laquelle on ne cherchait que des médicaments. Alpini observa en Égypte, avec une activité incroyable et une rare sagacité, tout ce qui avait rapport à l'histoire naturelle, à la médecine, et aux usages domestiques des temps anciens et modernes; et, à cet égard, il est, de tous les auteurs, celui qui a donné le plus de connaissances positives sur cette contrée célèbre. Il est le premier auteur européen qui ait parlé du café, dont il vit la plante au Caire, où elle était cultivée dans le jardin d'un bey. Il en a décrit les propriétés et l'usage. Il fit aussi mieux connaître l'arbrisseau qui produit le fameux *balsamum* des anciens, nommé actuellement baume de la Mecque. Après trois ans de séjour en Égypte, Prosper Alpini fut appelé en Italie, et, en 1584, Jean-André Doria, prince d'Amalfi, se l'attacha comme médecin de la flotte d'Espagne, qu'il commandait. Nommé ensuite professeur de botanique à l'université de Padoue, il enrichit le jardin de cette ville des plantes qu'il avait apportées d'Égypte, et de celles qui lui furent données par les sénateurs Capello et Contarini. Il mourut, dans cette ville, le 7 janvier 1617, âgé de plus de 63 ans. Voici l'ordre dans lequel parurent ceux de ses ouvrages qui ont été publiés; ils sont tous remarquables par des observations fines et des vues à la fois sages et étendues : 1° *de Medicina Ægyptiorum libri* 4, *Venetiis*, 1591, in-4°; *Parisiis*, 1645, avec le traité *de Medicina Indorum* de Jacques Bontius. Manget dit qu'un 5ᵉ livre est resté manuscrit entre les mains d'un des héritiers de l'auteur. 2° *De Balsamo Dialogus*, *Venetiis*, 1591, *Patavii*, 1640, in-4°, où il parle de la plante de l'Asie Mineure qui fournit le baume blanc. 3° *De Plantis Ægypti liber, Venetiis*, 1592, *Patavii*, 1640, in-4°, avec des planches assez bonnes pour le temps, cependant un peu trop petites. Les matériaux de ces ouvrages avaient été, comme on le voit, recueillis dans son voyage d'Égypte, et c'est à ce voyage que doivent se rapporter encore deux autres traités qui ne parurent qu'après la mort d'Alpini, par les soins de son fils, *de Plantis exoticis libri* 2, *Venetiis*, 1627. 1656, avec figures, in-4° ; et *Historiæ naturalis Ægypti libri* 4, *Lugd. Batav.*, 1735, 2 vol. in-4°, dont un 5ᵉ livre est resté manuscrit. Les écrits d'Alpini sur la médecine sont peut-être encore plus recommandables. Ce fut en 1601 que parut son bel ouvrage, *de præsagienda Vita et Morte ægrotantium libri* 7, *Patavii*, in-4°, dont Boerhaave a donné une édition à Leyde, en 1710, in-4°, avec une préface de sa façon, et des corrections de Gaubius ; ouvrage qui n'est qu'une compilation coordonnée des observations séméiotiques d'Hippocrate et de Galien ; mais qui, néanmoins, sur cette partie importante, a presque le mérite d'un ouvrage original. En 1611, Alpini publia son traité *de Medicina methodica libri* 13, *Patavii*, in-fol., *Lugd. Batav.*, 1719, in-4°, où l'auteur exprime sa prédilection pour les médecins méthodistes, et semble ainsi lier le siècle de Themison à celui de Baglivi. Nous avons encore d'Alpini : *Dissertatio de Rhapontico, Patavii*, in-4°, 1612. Tous ces ouvrages ont eu de nombreuses éditions. Alpini, sur la fin de sa vie, devint sourd, ce qui l'engagea à faire de nombreuses recherches sur la cause de la surdité ; aussi a-t-il laissé un traité manuscrit sur cette infirmité, et sur les moyens d'en opérer la guérison. Il eut quatre fils, dont l'un fut jurisconsulte, et un autre médecin à Padoue. C'est à ce dernier que l'on doit la publication du traité *de Plantis exoticis*, que son père avait laissé en manuscrit. Plusieurs autres ouvrages de Prosper Alpini sont restés également manuscrits. Charles Plumier a donné à l'un des genres qu'il a formés en Amérique le nom de *Alpina*, dont Linné a fait *Alpinia*. Ce dernier nom est resté ; le genre qu'il désigne appartient à la famille des balisiers. C. et A—N.

ALPTÉGHYN, fondateur de la dynastie des Gaznevites, était originairement esclave d'Ismaël, prince samanide, qu'il divertissait par des tours d'adresse. Après avoir obtenu sa liberté, il prit le parti des armes, et de simple soldat il devint général, puis gouverneur du Khoraçan. A la mort d'Abdel-Mélek, autre prince samanide, les sentiments étant partagés sur le choix de son successeur, on s'adressa à Alptéghyn. Il s'opposa à l'élévation de Mansour, frère d'Abdel-Mélek, qu'il trouvait trop jeune, et proposa l'oncle de ce prince ; mais, tandis que les officiers de l'empire étaient livrés à ces discussions, le peuple de Bokhara mit Mansour sur le trône. Alpteghyn, n'ayant point dissimulé son mécontentement, devint odieux au jeune prince, qui le traita en rebelle, et envoya 15,000 hommes contre lui. Alptéghyn dressa une embuscade à l'armée de Mansour, l'attaqua, et en fit un grand carnage. Avant le combat, il avait permis à ceux de ses soldats qui désireraient le quitter de passer dans le camp de Mansour ; mais aucun n'y voulut consentir, tant il avait su gagner leur affection. Cette victoire le rendit maître de Gaznah. Il en fit la capitale de son empire, et y régna jusqu'à sa mort, en 365 de l'hégire (975). Sebekteghyn, son gendre, lui succéda. J—N.

ALQUIÉ (François-Savinien d'), écrivain du 17ᵉ siècle, est auteur des ouvrages suivants : 1° *les Mémoires du voyage de Ghiron François, marquis de Ville, au Levant, ou l'Histoire du siége de Candie, en* 1669, Amsterdam, 1671, 2 vol. in-12. L'auteur a rédigé son ouvrage sur les mémoires de J.-B. Rostagne, témoin oculaire, et sur quelques autres relations. 2° *Les Délices de la France*, 1669, 2 vol. in-12 ; ouvrage mal exécuté, peu exact, dont on a donné une nouvelle édition, moins incorrecte, à Leyde, 1728, 3 vol. in-8°. 3° *L'État de l'empire d'Allemagne*, traduit du latin de Severinus de Mozam-

bane (S. de Puffendorff), 1699, in-12. 4° On lui attribue *le Voyage de Galilée, publié par D. S. A.*, Paris, 1670, in-12. A. B—T.

ALQUIER (le baron CHARLES-JEAN-MARIE), né à Talmont, près des Sables-d'Olonne, le 13 octobre 1752, fit ses études chez les Oratoriens, et passa quelques mois dans leur congrégation avec le projet d'y rester; mais ses idées changèrent bientôt. Il embrassa la carrière du barreau; et avant la révolution il était à la Rochelle avocat du roi au présidial et procureur du roi au tribunal des trésoriers de France. Devenu maire de cette ville, il fut, en 1789, nommé député du tiers-état du pays d'Aunis aux états généraux. Il siégea au côté gauche de cette assemblée, et fit successivement partie du comité de la marine et des colonies, et de celui des rapports et des recherches. Ce fut au nom de ce dernier comité que, le 22 octobre 1789, il lut un rapport sur un mandement de l'évêque de Tréguier, accusé d'avoir excité à l'insurrection contre l'assemblée nationale, et qu'il conclut à des poursuites contre ce prélat pour crime de lèse-nation; ce qui fut adopté. Dans le mois de mars suivant, une discussion fort vive s'étant élevée au sujet de la franchise accordée aux députés pour leurs correspondances, Alquier soutint avec chaleur que quelques-uns de ses collègues en abusaient pour faire circuler des libelles contre-révolutionnaires. Le 31 juillet, il fut élu secrétaire. Enfin, adoptant de plus en plus le système de la révolution, il parla avec beaucoup d'amertume sur ceux de ses collègues qui avaient témoigné dans la procédure du Châtelet contre les auteurs de la révolte des 5 et 6 octobre. Quelques troubles survenus à Tabago ayant ensuite donné lieu à un rapport (17 février 1791), Alquier mit autant de soin à défendre ceux qui avaient causé ces désordres qu'à accuser ceux qui s'étaient efforcés de les réprimer, notamment le gouverneur Jobal, qu'il fit rappeler. Dans d'autres rapports sur les troubles sanglants qu'avaient occasionnés à Nîmes et à Uzès, entre les catholiques et les protestants, les premiers décrets de l'assemblée nationale, Alquier présenta constamment les catholiques comme les ennemis de la révolution et les auteurs de tout le mal; il les accusa d'avoir pris la cocarde blanche, répandu des libelles séditieux, et fait nommer par des menaces et des intrigues une municipalité contre-révolutionnaire; enfin il demanda que cette municipalité fût cassée, et que le président et les commissaires d'une assemblée de catholiques, où l'on avait osé protester contre les décrets de l'assemblée nationale, fussent traduits devant la haute cour d'Orléans; ce qui fut décrété. Lors d'une autre révolte occasionnée à Douai par la cherté des grains, Alquier prétendit encore que ces désordres avaient été causés par le fanatisme; et il proposa d'infliger des peines aux ecclésiastiques qui, soit par leurs discours, soit par leurs écrits, exciteraient le peuple à la révolte. Cette proposition excita de vives réclamations; et Robespierre lui-même déclara que des discours ne devaient pas être l'objet d'une poursuite criminelle; qu'il était surtout absurde de faire une loi contre les discours des ecclésiastiques. Cette partie du projet fut rejetée. A l'époque du départ du roi pour Montmédy, Alquier fut envoyé dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais, avec le duc de Biron et Boullé; et le rapport de ces commissaires, tout empreint de patriotisme, fut lu dans la séance du 28 juin 1791. Alquier termina ses travaux à l'assemblée constituante par un rapport sur les troubles de la ville d'Arles, dans lequel il proposa de blâmer des arrêtés inconstitutionnels du département et de l'assemblée électorale des Bouches-du-Rhône. La session finie, il fut appelé à la présidence du tribunal criminel de Seine-et-Oise. Il remplissait ces fonctions lorsque les prisonniers d'Orléans arrivèrent à Versailles. On sait quel sort les attendait dans cette ville; Alquier fit peu d'efforts pour les y soustraire; il dit que des ordres positifs du ministre de la justice, Danton, l'en empêchèrent; et, si l'on en croit madame Roland, il était à St-Germain dans le moment où les victimes furent égorgées. Ce fut au milieu de ces horribles désordres que le même département de Seine-et-Oise l'élut pour son député à la convention nationale (1). Un mois après son entrée dans cette assemblée, lorsque la ville de Lyon commençait à être agitée par les violences de Chalier (*voy.* ce nom), il s'y rendit en qualité de commissaire avec Boissy d'Anglas et Vitet, et réussit pour un moment à rétablir le calme. Revenu à la convention, il y assista au procès de Louis XVI, et vota la mort de ce prince, mais à condition que l'exécution serait ajournée à la paix générale, où cette peine pourrait être commuée; demandant toutefois qu'elle fût appliquée sur-le-champ en cas d'invasion de la part d'une armée étrangère ou de celle des ci-devant princes français émigrés. C'était évidemment la peur qui dictait un pareil vote; et il est trop vrai que dans toute sa carrière politique, surtout à la convention nationale, Alquier sacrifia souvent à ce méprisable sentiment. Il devina de bonne heure les résultats que devait avoir dans cette assemblée l'exagération révolutionnaire, et il mit tous ses soins à se soustraire aux dangers qui devaient en être la suite. Ayant cru d'abord pouvoir se tenir caché au comité de sûreté générale, dont il fut un instant président, il réussit à s'éloigner de ce volcan par des missions qu'il se fit donner. Pendant tout le temps qu'il fut obligé d'assister aux séances, on ne le vit jamais assis à la même place. A deux heures, il siégeait au marais et riait avec Vergniaux et Barbaroux; à trois heures, il était sur la montagne, donnant la main à Danton, causant avec St-Just et Robespierre, et n'applaudissant jamais que du pied. Il eut, après le 31 mai, une mission dans l'ouest pour la réquisition des chevaux (2);

(1) Il avait été recommandé en ces termes dans une brochure publiée par Dubois de Crancé, sous ce titre: *le véritable Portrait de nos législateurs*, 1792, in-8° : « Ce député de la Rochelle est un des « plus vigoureux athlètes que le patriotisme ait eus à opposer à l'a- « ristocratie. Il a beaucoup de sens, d'esprit, et même *un caractère « très-prononcé*... Alquier a perdu toute sa fortune à la révolution... « Il est aujourd'hui sans état et sans fortune... Le seul moyen qu'ait « le peuple de se conserver des amis, des défenseurs zélés, est de les « récompenser quand il le peut : on ne vit pas de bénédictions... »

(2) Il prenait dans ses arrêtés le titre de *représentant du peuple*,

et l'on pense qu'il n'y négligea pas ses affaires particulières. « Vous autres grands faiseurs, disait-il « un jour à Jean-Bon St-André, son collègue, « vous aimez à commander aux hommes ; pour moi « j'aime mieux avoir affaire à mes chevaux ; ce sont « les meilleures gens du monde ; ils ne dénoncent « pas ; ils mourraient de faim sans se plaindre... » Plus tard, la carrière législative d'Alquier ne présenta rien d'important ; seulement en octobre 1794, c'est-à-dire après la chute de Robespierre, il parla contre les horreurs que le général Turreau avait commises dans la Vendée. On a bien dit qu'il avait fait supprimer un bataillon d'enfants qu'un de ses collègues avait créé pour fusiller les prisonniers, mais ni l'existence du bataillon, ni l'acte d'humanité d'Alquier ne sont prouvés. Lorsqu'il vit la lutte près d'éclater entre la convention nationale et le parti réactionnaire, il se ménagea adroitement des intelligences dans les deux camps, et donna même aux chefs des sections de Paris des avis dont ils auraient pu mieux profiter. Il logeait à cette époque dans une petite maison près du lieu des séances, afin de pouvoir se trouver au milieu de la convention si le combat se terminait en sa faveur, ou dans les rangs des Parisiens s'ils étaient les plus forts. Envoyé près de l'armée du Nord avec Richard, à l'époque de la conquête de la Hollande, il s'y fit remarquer, ainsi que son collègue, par la modération de sa conduite, et transmit à l'assemblée les détails de la conquête de la Hollande. Après la session conventionnelle, il entra au conseil des anciens, et fut élu secrétaire, le 21 mars 1795. Il présenta à cette assemblée deux décrets qui furent adoptés ; le premier, pour la création d'un conservatoire des arts et métiers ; le second, pour la suppression du clergé régulier de la Belgique. Alquier sortit du corps législatif au mois de mai 1798, et fut immédiatement nommé par le directoire consul général à Tanger ; mais il ne s'y rendit pas ; et deux mois plus tard on l'envoya près de l'électeur de Bavière, d'abord en qualité de résident, puis comme ministre plénipotentiaire. Il lui était expressément ordonné de solliciter la retraite des troupes impériales, et de réclamer pour la France le paiement de 14 millions de contributions. Pendant son séjour à la cour de Munich, il écrivit au baron de Hompesch une lettre qui fit quelque bruit, et dans laquelle il repoussait le dessein prêté au directoire d'exciter une révolution dans le pays de Wurtemberg et l'électorat de Bavière. Selon l'usage de cette époque, il attribuait au gouvernement anglais l'insidieuse propagation de ces nouvelles. Vers le même temps, il offrit ses services à l'évêque de Clermont, émigré, qui, cherchant à s'éloigner, avait été arrêté par les troupes républicaines ; et il lui fit dire que, bien que d'opinion différente, il était loin d'oublier ce qu'il devait à son caractère et à ses qualités personnelles. Invité par le prince Charles à se retirer de Munich à l'époque de la sanglante dissolution du congrès de Rastadt, il reçut du prince une escorte de deux officiers, sous la protection desquels il traversa les lignes autrichiennes, et arriva, en 1799, aux avant-postes de l'armée française. Quelques mois après, on lui donna la recette générale des finances du département de Seine-et-Oise ; mais cet emploi étant peu conforme à ses goûts et à son genre de connaissances, il s'en démit au bout de quelques semaines. Après le 18 brumaire, il fut question de l'appeler à la préfecture de police à Paris, et il était assurément très-propre à ces fonctions ; cependant Bonaparte, qui tenait beaucoup à ce qu'elles fussent bien remplies, et qui se connaissait en hommes, craignit la faiblesse d'Alquier, et le nomma à l'ambassade d'Espagne. Alquier alla donc remplacer à Madrid son ancien confrère de la convention, Guillemardet ; et il arriva dans cette ville en janvier 1800. Il y commença la négociation de l'échange de la Louisiane, qu'un autre eut plus tard l'honneur de terminer. Ce fut Lucien Bonaparte qui le remplaça dès le commencement de 1801. Alquier passa alors à Florence, où il fut chargé de négocier avec la cour de Naples. Le résultat ostensible de ces négociations fut la cession à la France de la moitié de l'île d'Elbe, qui appartenait au royaume de Naples, et le paiement d'une somme de 500,000 fr. en indemnité pour les Français qui avaient été pillés dans Rome par la populace, à l'occasion de la guerre et de la révolution. Alquier se rendit aussitôt après à Naples avec le titre d'ambassadeur ; et il débuta dans cette cour par faire renvoyer en Sicile, dans une sorte d'exil, le ministre Acton, qui depuis plus de quinze ans était en possession de la diriger. Il suscita encore beaucoup de tracasseries à Ferdinand IV ; et vers la fin de 1805, lorsque Napoléon eut pris définitivement la résolution de dépouiller ce monarque de sa couronne pour la placer sur la tête de son frère Joseph, l'ambassadeur Alquier, sans avoir pris congé, s'éloigna précipitamment avec toute la légation et le consulat. L'invasion de l'armée française fut la conséquence et la suite immédiate de ce brusque départ. Dans l'année suivante, Alquier remplaça le cardinal Fesch à Rome, et fut chargé de continuer auprès de cette cour la négociation d'une alliance qui avait été commencée par son prédécesseur. Il était doué de trop de tact et d'habileté pour ne pas apprécier dès le premier moment toutes les difficultés d'une pareille affaire, et il s'en expliqua sans détour dans les rapports qu'il fit à son gouvernement. Napoléon, qui ne pouvait souffrir de résistance, et qui d'ailleurs avait résolu à cette époque de renverser complétement l'autorité pontificale, rappela son ambassadeur. « Vous êtes un dévot, monsieur Alquier, lui dit-il « à son arrivée à Paris ; vous avez voulu gagner « des indulgences à Rome.—Sire, répondit le spi- « rituel et souple diplomate, je n'ai jamais eu be- « soin que de la vôtre (1). » En effet, Napoléon lui

délégué près l'armée des côtes de Brest pour l'exécution de la loi du 27 brumaire. Il avait fait graver une vignette avec cette légende : *Gouvernement révolutionnaire, armée des côtes de Brest ;* et sur un écusson surmonté d'un bonnet rouge, on lisait : *La liberté ou la mort.*

(1) On trouve les pièces de la correspondance d'Alquier avec le saint-siége dans le *Recueil des actes émanés de Rome dans la con-*

pardonna sans peine, et, deux ans après, il l'envoya en Suède avec une mission peut-être encore plus délicate, celle de faire concourir ce royaume, contre ses intérêts les plus évidents, au système continental. Alquier, se rappelant que les moyens de persuasion et de douceur ne lui avaient pas réussi à Rome, prit un autre ton à la cour de Stockholm. Dès le mois de novembre 1810, il adressa au ministre d'Engstrom une note extrêmement violente, et qui effraya le gouvernement suédois au point de lui faire déclarer aussitôt la guerre à l'Angleterre. Cependant, un peu plus tard, les souffrances du commerce et l'influence de Bernadotte, devenu prince royal de Suède, décidèrent le cabinet de Stockholm à montrer un peu plus d'énergie. Aussitôt qu'Alquier vit que l'on mettait moins d'empressement à remplir ses ordres, il s'éloigna sans prendre congé, comme il avait fait à Naples, et se rendit à Copenhague avec le titre de ministre plénipotentiaire que lui fit parvenir Napoléon. Là, comme à Stockholm, il prit le ton de la menace et de la violence; et ce fut par de pareils moyens qu'il entraîna le Danemark dans une alliance avec la France et dans une guerre contre la Suède, qui devait en définitive lui faire perdre la Norwége. Si une telle soumission aux injonctions de l'ambassadeur de Napoléon atteste la faiblesse de la puissance danoise, elle prouve du moins l'habileté de l'ambassadeur français; et elle le prouve d'autant mieux, qu'Alquier réussit à tenir ainsi le Danemark dans les mains de la France jusqu'à la chute de Napoléon; et que, lorsqu'il fut rappelé dans le mois de juin 1814 par Louis XVIII, il partit comblé de présents par Frédéric VI. Revenu en France, Alquier vécut dans la retraite; mais il fut exilé comme régicide par la loi du 12 janvier 1816. Il se rendit en Belgique, où il habita la petite ville de Vilvorde jusqu'à ce qu'un de ses anciens collègues à la convention nationale, Boissy d'Anglas, devenu pair de France, eût obtenu sa rentrée. De retour à Paris au commencement de 1818, il se tint fort paisible et mourut le 4 février 1826. Alquier était né bon, mais faible; il avait l'esprit cultivé, fin et piquant; il aimait les jouissances douces. On doit conclure de tout cela que sa place n'était point à la convention nationale. On a trouvé dans les archives impériales son portrait fait avec assez de vérité par un de ses collègues à l'assemblée constituante (Regnault de St-Jean d'Angély), qui le connaissait bien: « Il est difficile d'avoir plus d'esprit, un tact plus « fin, plus de tenue et d'aménité. Il connaît beau« coup les hommes et les choses de la révolution; « il connaît Paris; et, quoi qu'on en dise aujour« d'hui, il faisait la police sous Cochon, dont il était « l'ami et l'inséparable conseil. On lui reproche une « grande poltronnerie et beaucoup de paresse; le « travail lui fait peur; mais il sait faire travailler. « Sa conception facile et son coup d'œil juste le dis« pensent d'une occupation longue. Un rien lui fait « peur, et dans le moment du danger je doute qu'il « garde toute sa tête... On ne lui reproche aucun « fait, soit comme conventionnel, soit comme con« stituant. Depuis thermidor, envoyé en Hollande, « il s'y est conduit avec dignité et circonspection... « Envoyé à Munich, il donnait au directoire de bons « renseignements et des avis qui furent négligés. « Alquier est patriote; mais il se voile dans les sa« lons, et quelquefois il semble y demander excuse « de la part qu'il a prise à la révolution, dont il « aime les vrais principes et le beau caractère. » Le but de cette note était, comme on le voit, de faire nommer Alquier préfet de police. Bonaparte, qui savait que dans cette place il faut souvent de la force et du courage, lui préféra Dubois. M—D j.

testation du pape avec Napoléon, imprimé à Londres et à Paris. *Voy.* aussi *les Quatre Concordats*, par M. de Pradt.

ALRED, ALFRED, ou ALURED, historien anglais, qui vivait au commencement du 12e siècle, et naquit à Beverley, dans l'Yorkshire. Il étudia à Cambridge, et fut nommé chanoine et trésorier de l'église de St-Jean, à Beverley. Ce fut dans cette ville qu'il écrivit en latin ses *Annales*, contenant l'histoire des anciens Bretons, des Saxons et des Normands, jusqu'à l'année 1129, 29e du règne de Henri Ier. Quelques écrivains ont regardé cet ouvrage comme un abrégé de l'*Histoire d'Angleterre* par Geoffroy de Montmouth; mais cet historien doit être postérieur à Alred, car, en 1150 et 1151, il fut fait évêque de St-Asaph; de plus, Ralph Higden, qui écrivit environ quatre siècles après Alred et Geoffroy, les cite l'un et l'autre comme deux autorités distinctes. Les *Annales* d'Alred furent imprimées à Oxford, en 1716, par Hearne, qui y joignit une préface. Alred avait puisé ses matériaux dans de bonnes sources, et son style est à la fois élégant et concis; il a été appelé, avec quelque raison, le Florus de l'Angleterre; car, dans le plan et dans l'exécution, il a de grandes ressemblances avec l'historien latin. On peut s'étonner qu'il n'existe nulle part, ni même en Angleterre, aucune traduction de ses *Annales*. Alred a encore composé: *Libertates Ecclesiæ sancti Joannis de Beverlik, cum privilegiis apostolicis*, etc. Cet ouvrage n'a jamais été imprimé. Alred mourut en 1130, dans sa patrie. D—T.

ALSACE (THOMAS-LOUIS DE HÉNIN-LIÉTARD, appelé le CARDINAL D'), prélat du 18e siècle, plus distingué encore par l'élévation de son caractère et la sainteté de ses mœurs, que par l'illustration de son origine, qui remontait à Thierry d'Alsace, comte de Flandre, fils puîné de Théodoric le Vaillant, duc de Lorraine. Cadet de sa maison, lorsqu'il s'était voué à l'état ecclésiastique, il devint l'aîné par la mort de son frère, Charles-Louis-Antoine, prince de Chimai, grand d'Espagne, chevalier de la Toison d'or, et lieutenant général dans les deux services d'Espagne et de France, mort en 1740, sans laisser de postérité. Thomas, alors archevêque de Malines, primat des Pays-Bas, et décoré de la pourpre romaine, ne retint de cet héritage que quelques fonds destinés à augmenter ses aumônes, et transmit aussitôt la principauté de Chimai, ainsi que la grandesse, à son frère puîné, Alexandre-Gabriel, qui fut gouverneur d'Oudenarde, et le sixième de son nom, chevalier de la toison d'or. Enfermé, en

1746, dans Bruxelles, assiégée par les Français, le cardinal d'Alsace s'y montra, pendant tout le temps de la défense, sujet zélé, dans la juste mesure qui convenait à son caractère, et pasteur secourable, dans toute l'étendue que donnaient à ce mot ses vertus et son cœur. Le moment vint où Louis XV fit son entrée dans la ville en vainqueur; alors le cardinal-archevêque reçut ce monarque à la porte de la cathédrale, et lui adressa ce discours laconique, souvent cité, mais qui ne peut trop l'être: « Sire, « le Dieu des armées est aussi le père des miséri« cordes; tandis que Votre Majesté lui rend des ac« tions de grâces pour ses victoires, nous lui deman« dons de les faire heureusement cesser par une « paix prompte et durable. Le sang de Jésus-Christ « est le seul qui coule sur nos autels; tout autre nous « alarme: un prince de l'Église peut sans doute « avouer cette crainte devant un roi très-chrétien. « C'est dans ces sentiments que nous allons enton« ner le *Te Deum* que Votre Majesté nous ordonne « de chanter. » Harangue vraiment admirable, qui réunissait en peu de mots tout ce qu'on peut exprimer de sentiments plus parfaits dans une telle occasion. Le cardinal d'Alsace, devenu doyen du sacré collége, porta partout avec lui l'édification de ses vertus et les trésors de sa charité. Il mourut, plein de jours et de bonnes œuvres, le 6 janvier 1759, laissant trois neveux: 1° Thomas-Alexandre-Marc d'Alsace, prince de Chimai, grand d'Espagne, colonel aux grenadiers de France, capitaine des gardes du roi de Pologne Stanislas, et tué à la bataille de Minden, en combattant à la tête de son régiment; 2° Philippe-Gabriel-Maurice, héritier des domaines et dignités de Thomas-Alexandre, chevalier de la Toison d'or, mort à Paris en 1802; 3° Charles-Alexandre-Marc-Marcellin, prince d'Hénin, maréchal de camp au service de France, capitaine des gardes du prince second frère de Louis XVI, et victime à Paris de la hache révolutionnaire, en 1794. Aucun de ces trois frères n'ayant laissé d'enfants, la ligne des princes de Chimai d'Hénin est éteinte, et il ne reste de la maison d'Alsace que des branches collatérales. L—T—L.

ALSAHARAVIUS. *Voyez* ALBUCASIS.

ALSOP (ANTOINE), écrivain anglais du 17e siècle. Élevé à l'école de Westminster, il passa au collége du Christ à Oxford, et ensuite à l'université de cette ville. En 1698, il y publia *Fabularum Æsopicarum Delectus*, in-8°, avec une dédicace poétique au lord vicomte Scudamore, et une préface où il prenait parti contre le docteur Bentley, dans sa dispute avec Boyle. Il fut chargé de l'éducation de plusieurs jeunes gens appartenant à des familles distinguées; ensuite sir Jonathan Trelaunay, évêque de Winchester, le nomma son chapelain, et peu après lui donna la cure de Brightwell, dans le comté de Berks. L'aisance dont Alsop jouit alors lui permit de se livrer à l'étude, et il ne voulut point quitter sa retraite, malgré les sollicitations de ceux qui le croyaient propre à briller dans un rang plus élevé. En 1717, mistress Elisabeth Astrey d'Oxford l'attaqua en rupture du mariage contracté entre eux, et obtint contre lui 2,000 livres sterling de dédommagement. Ce fut sans doute ce qui le contraignit à quitter l'Angleterre. On ne sait combien de temps dura son exil. Il mourut le 10 juin 1726, d'une chute dans un fossé creusé près de la porte de son jardin. En 1752, on publia un volume in-4° de sa composition, sous ce titre: *Antonii Alsopi, ædis Christi olim alumni, Odarum libri duo.* La collection de Dodley renferme quatre poëmes anglais d'Alsop; celle de Pearch, un: quelques autres ont paru dans des recueils périodiques. — Un autre ALSOP (*Vincent*), théologien anglais, a publié, dans le même siècle, des sermons, un livre dirigé contre les opinions de Sherlock, intitulé *Antisozzo*, et quelques autres écrits de circonstance, qui ont eu du succès. D—T.

ALSOUFY, astronome arabe, né à Rey, le 14 de moharrem, l'an 291 de l'hégire (7 décembre 903 de J.-C.). Il s'adonna de bonne heure à l'étude des sciences, et mérita par ses progrès la faveur d'Adhad-Eddaulah, prince bouïde, qui l'admit dans son intimité. Il a composé une *Table astronomique*, un *Catalogue des étoiles fixes*, et un *Traité sur la projection des rayons*, très-célèbre en Orient. De ces trois ouvrages, nous ne connaissons que son Catalogue, dont la bibliothèque royale possède plusieurs exemplaires. Hyde en a publié de longs fragments, dans son *Commentaire sur Oulough-Bey;* mais l'ouvrage est si peu connu, qu'on croit devoir en donner une courte notice. Alsoufy dit, dans sa préface, qu'il y a deux manières de connaître le ciel étoilé, celle des Arabes, et celle des astronomes. Il donne l'exposition des deux méthodes, décrit ensuite les constellations en usage parmi les astronomes arabes, et en donne deux figures, l'une sur la sphère, l'autre dans le ciel. Ces constellations sont celles de Ptolémée, sans aucune différence. L'auteur décrit ensuite les constellations connues anciennement des Arabes, et dont le souvenir se conserve chez eux dans un grand nombre de vers. Alsoufy mourut le 13 de moharrem 376 de l'hégire (25 mai 986 de J.-C.). J—N.

ALSTEDIUS (JEAN-HENRI), né à Herborn, dans le comté de Nassau, en Allemagne, en 1588, professa d'abord la philosophie et la théologie dans sa patrie, qu'il quitta ensuite pour aller enseigner à Weissembourg, en Transylvanie, où il mourut, en 1638, laissant un grand nombre d'ouvrages dont voici les principaux: 1° *Systema mnemonicum duplex*, Francfort, 1610, in-8°. 2° *Encyclopædia*, Herborn, 1610, in-4°, réimprimée en 2 volumes in-fol., Herborn, 1630, et Lyon, 1649. « L'au« teur s'y est proposé de donner un abrégé métho« dique de toutes les sciences; quoiqu'il soit « peu exact en beaucoup d'endroits, dit Nice« ron, ce livre n'a pas laissé d'être reçu du pu« blic avec de grands applaudissements. » Les Encyclopédies modernes l'ont entièrement fait oublier. 3° *Triumphus Bibliorum sacrorum, seu Encyclopædia biblica*, Francfort, 1620, 1625, 1642, in-12. Alstedius prétend prouver qu'il faut chercher dans l'Écriture sainte les principes et les matériaux de

toutes les sciences et de tous les arts. 4° *Thesaurus chronologiæ*, Herborn, 1624, 1628, 1637, 1650, in-8°. La chronologie était trop imparfaite du temps de l'auteur pour qu'il pût faire quelque chose de bon. 5· *De Mille Annis*, 1627, in-8°, traité qui a pour objet de soutenir le système des millénaires. Il y fixait à l'année 1694 le commencement du règne de Jésus-Christ sur la terre. Sa fille et son gendre furent ses seuls prosélytes. Alstedius était un écrivain infatigable ; ce qui avait fait trouver dans son nom l'anagramme *sedulitas* (activité). Il avait composé un très-grand nombre d'ouvrages, dont on trouve la liste dans le P. Niceron, t. 41. L'événement le plus remarquable de sa vie est d'avoir assisté au synode des théologiens réformés à Dordrecht. A. B—T.

ALSTON (CHARLES), médecin et botaniste, né en 1683, dans l'ouest de l'Écosse. Son père était médecin, et allié à la famille Hamilton. Alston fit ses études avec succès à l'université de Glasgow. A la mort de son père, la duchesse d'Hamilton le prit sous sa protection : elle désirait qu'il se destinât au barreau ; mais son goût pour la botanique et la médecine l'entraîna irrésistiblement. Il se rendit à Leyde, à l'âge de trente-trois ans, pour profiter des leçons de l'illustre Boerhaave. Là, il se lia étroitement avec son compatriote le docteur Alexandre Monro. De retour dans leur patrie, ils réunirent leurs efforts pour faire fleurir l'étude de la médecine dans l'université d'Édimbourg, où ils étaient professeurs. Ils s'associèrent des coopérateurs qui avaient, comme eux, des talents et du zèle, et parvinrent à rendre cette université une des plus célèbres écoles de médecine de l'Europe. Alston se chargea d'enseigner la botanique et la matière médicale ; et il continua jusqu'à sa mort, arrivée en 1760. Livré entièrement à l'enseignement public, il n'a publié qu'un petit nombre d'ouvrages. Le premier est un *Index* ou *Catalogue des plantes cultivées dans le jardin de botanique d'Édimbourg*, en 1740 ; le second, *Index medicamentorum simplicium*, 1 vol. in-8°. C'est un abrégé de la matière médicale, et un résumé des leçons de l'auteur. En 1753, il publia son principal ouvrage, sous le titre de *Tirocinium botanicum Edimburgense*, Édimbourg, 1 vol. in-8°. C'était une réimpression de son *Index* ; mais, en tête, il développa des principes de botanique remarquables par leur précision, et surtout par leur opposition à ceux de Linné, qui commençaient à prévaloir. Alston fut un des plus redoutables adversaires du naturaliste suédois, parce qu'il l'attaqua en habile dialecticien, en érudit profond, et toujours avec décence et dignité. Il s'opposa fortement aux innovations que Linné introduisait dans la botanique, et il s'obstina à regarder le sexe des plantes comme une hypothèse peu fondée. En cela, il eut le tort de ne pas séparer deux choses très-distinctes : d'abord le fond matériel de cette découverte, entrevue depuis longtemps, confirmée et démontrée tout récemment, sans que Linné y eût aucune part ; secondement, l'application que ce naturaliste en avait faite pour établir son système ; on ne pouvait se dispenser de regarder celui-ci comme très-ingénieux, mais on eût vu sans surprise qu'un vétéran, accoutumé dès son enfance à la manière de procéder de Ray, de Tournefort et de Boerhaave, trouvât que la science perdait plus qu'elle ne gagnait en adoptant ce nouvel arrangement. Alston, d'un autre côté, montra une grande impartialité en faisant imprimer textuellement dans son ouvrage les *Fundamenta botanica* de Linné, dont il recommanda fortement la lecture à ses élèves. Il a publié quelques mémoires sur différents sujets de matière médicale, imprimés dans les *Essais de Médecine de la société d'Edimbourg* ; entre autres, *sur l'étain*, qu'il regardait comme anthelmintique, et *sur l'opium* ; ensuite une dissertation *sur la chaux vive*, dans laquelle il crut reconnaître de nouvelles propriétés, et qu'il regarda comme excellente pour dissoudre la pierre de la vessie. En mourant, il laissa le manuscrit incomplet d'un traité de matière médicale, qui fut publié, dix ans après, par les soins du docteur Hope, son successeur, sous le titre de *Discours sur la matière médicale*. Cet ouvrage est un des meilleurs que l'on ait sur cette partie. Le docteur Mutis, botaniste résidant à la Nouvelle-Grenade, a dédié à Alston un nouveau genre, sous le nom d'*Alstonia*, qui a été adopté par les botanistes ; il ne contient qu'un arbuste de la famille des guayacanes. D—P—s.

ALSTORPH (JEAN), antiquaire, né, vers 1680, à Groningue, apprit les langues et le droit à l'académie de Hardwiek. Ses cours terminés, il se retira à la campagne pour y consacrer le reste de sa vie à l'étude de l'antiquité. Il mourut en 1719. On a de lui deux ouvrages recherchés des savants : 1° *Dissertatio philologica de Lectis ; subjicitur de Lecticis veterum Diatriba*, Amsterdam, 1704, in-12, figures. Il avait soutenu peu de temps auparavant une thèse sur le même sujet ; et ce fut par le conseil de Théod. Almeloveen, son professeur, qu'il refondit son premier travail et le mit en état de voir le jour. La première dissertation, divisée en 20 chapitres, traite des lits des anciens et de leurs différentes espèces ; la seconde concerne les litières, qui n'étaient que des lits, toujours portés par des hommes, à la différence des voitures couvertes (*basternæ*), qui étaient portés par des mulets. 2° *De Hastis veterum*, Amsterdam, 1757, in-4°, figures. L'auteur y recherche curieusement l'origine des piques, dont il décrit les différentes formes, et à cette occasion il entre dans de grands détails sur l'emploi de cette arme chez les anciens et les modernes. L'impression de cet ouvrage était commencée lorsque Alstorph mourut. Les acquéreurs de son manuscrit se décidèrent enfin à le publier ; mais ne comptant pas sur un prompt débit, malgré les instances de l'éditeur, ils ne voulurent jamais faire les frais des gravures, pour lesquelles on avait laissé des espaces dans la partie du texte imprimé. La préface est de Christophe Sax. (*Voy.* son *Onomasticon*, t. 5, p. 543.) W—s.

ALSTROEMER (JONAS), remarquable par l'influence qu'il eut sur les progrès de l'industrie et du commerce en Suède. Il naquit en 1685, dans la petite ville d'Alingsas en Vestrogothie, de parents pauvres. Après avoir lutté longtemps avec courage

contre le besoin, il se rendit à Londres, s'y livra avec succès à des spéculations commerciales. En contemplant la prospérité de l'Angleterre, il sentit l'importance des manufactures et du commerce. La Suède, pendant plusieurs siècles, occupée principalement de la guerre, était encore peu avancée dans les arts industriels, mais elle s'efforçait de les faire fleurir dans son sein. Alstrœmer conçut le projet de diriger les efforts de ses compatriotes, et retourna dans sa patrie. En 1723, il demanda aux états du royaume un privilége pour établir des manufactures dans la ville où il était né ; cette ville devint le foyer d'une activité qui se répandit dans les autres parties du royaume. Plusieurs voyages firent connaître au zélé patriote les inventions et les méthodes des Allemands, des Hollandais, des Flamands. Il appela en Suède des ouvriers habiles, rassembla des modèles, et publia des mémoires instructifs. En même temps, il dirigeait, avec un citoyen estimable, Nicolas Sahlgren, une maison de commerce à Gothenbourg, où il s'était fixé ; il établissait des raffineries de sucre ; il encourageait les entreprises de la compagnie des Indes et de celle du Levant, et il portait son attention sur le développement de l'économie rurale. Cette branche lui fut redevable de plusieurs améliorations importantes. Il fit connaître les plantes utiles à la teinture, et contribua à étendre la culture des pommes de terre, nouvellement introduite en Suède. Il s'attacha surtout à perfectionner l'éducation des bêtes à laine, en faisant venir des moutons d'Espagne, d'Angleterre et d'Eydersted. Il introduisit même des chèvres d'Angora. Les fabriques de drap et d'autres ouvrages en laine prirent naissance, et occupèrent un grand nombre de bras. Elles forment encore maintenant la branche d'industrie manufacturière la plus florissante en Suède, produisant annuellement une valeur de 3 millions et dispensant la nation de recourir à l'étranger. Les autres manufactures, et en particulier celles de soie, ont eu plus de peine à se soutenir. On a reproché à Alstrœmer d'avoir méconnu, dans quelques-unes de ses entreprises, les circonstances locales, et de s'être laissé entraîner quelquefois par des idées plus brillantes que solides ; mais ses intentions furent toujours patriotiques, et le résultat général de ses travaux a été très-important pour la prospérité de son pays. Le roi Frédéric lui donna le titre de conseiller du commerce, et le décora de l'ordre de l'Étoile polaire ; Adolphe Frédéric lui accorda des lettres de noblesse ; l'académie des sciences le reçut parmi ses membres, et les états décrétèrent que son buste serait placé à la bourse de Stockholm. Ce buste porte pour inscription : *Jonas Alstrœmer, artium fabrilium in patria instaurator*. Alstrœmer mourut en 1761, laissant une fortune considérable. Ses quatre fils, Claude, Patrick, Jean et Auguste, se distinguèrent par leurs talents et leur patriotisme. Les trois premiers furent membres de l'académie des sciences de Stockholm. C—AU.

ALSTROEMER (CLAUDE), fils du précédent, né en 1736, mort en 1794, se livra à l'étude de l'histoire naturelle, et fut élève de Linné. Il voyagea en diverses contrées de l'Europe, et commença par l'Espagne, où il recueillit des plantes qu'il envoya à Linné ; celui-ci, en les désignant dans son *Species Plantarum*, cita son élève. En débarquant à Cadix, Alstrœmer vit chez le consul de Suède les fleurs d'une plante originaire du Pérou ; frappé de sa beauté, il en demanda et en obtint des graines, qu'il envoya tout de suite à Linné. Elles prospérèrent, et bientôt furent généralement cultivées sous le nom de *lis d'Alstrœmer* ou *des Incas* ; Linné confirma cette dénomination, en nommant *Alstrœmeria* le genre que cette première espèce avait engagé à établir. Claude Alstrœmer s'est occupé de diverses parties de l'agriculture et de l'histoire naturelle, et il a donné la description du babian, espèce de singe (*simia Mammon*), dans les *Mém. de l'acad. de Stockholm*, 1766. D—P—s.

ALT (FRANÇOIS-JOSEPH-NICOLAS, baron D'), issu d'une ancienne famille patricienne de Fribourg en Suisse, naquit dans cette ville en 1689, et y mourut le 17 février 1771. Capitaine au service d'Autriche en 1718, il rentra bientôt dans sa patrie, qu'il gouverna longtemps, ayant été nommé avoyer en 1737. Il a publié une *Histoire de la Suisse*, en 10 vol. in-8°, Fribourg, 1750 à 1753, dont le baron de Zurlauben, juge aussi compétent qu'impartial, a dit : « L'entreprise de M. le baron d'Alt mérite« rait de plus grands éloges, si, indépendamment « des fautes trop multipliées contre la langue fran« çaise, il avait appuyé les faits de son Histoire sur « des preuves et sur une saine critique ; s'il avait « retranché les faits étrangers à l'histoire de la Suisse « qui remplissent une grande partie de son ouvrage ; « s'il avait mieux fait connaître le gouvernement de « la Suisse, et plus exactement décrit la topogra« phie de quelques cantons ; enfin, s'il avait passé « sous silence les événements incompatibles avec le « plan d'une histoire générale, et s'il n'avait pas « épousé avec trop de chaleur la cause des cantons « catholiques. » U—I.

ALTANI, ancienne et noble famille, appelée autrefois de San-Vito, dans le Frioul, et qui a, depuis, ajouté à son nom celui de comte de Salvarolo. Henri Altani (le jeune) a recueilli les mémoires des hommes illustres de sa maison, et les a fait imprimer à Venise, en 1717. G—E.

ALTANI (ANTOINE) florissait au 15[e] siècle. Il étudia d'abord les lois civiles et canoniques ; étant ensuite entré dans l'Église, il fut fait patriarche d'Aquilée. Devenu auditeur de rote à Rome en 1431, il fut employé par le pape Eugène IV dans plusieurs affaires importantes, notamment en qualité de nonce au concile de Bâle. Quoiqu'il n'eût pas réussi dans sa mission, le pape, content de son zèle et de ses talents, le créa auditeur de la chambre apostolique et des causes du sacré palais. Deux nouvelles nonciatures, l'une en Écosse, auprès du roi Jacques I[er], l'autre en Angleterre, en 1437, lui furent confiées par le même pontife, qui, de plus, lui donna l'évêché d'Urbin. Nicolas V, successeur d'Eugène, envoya aussi Altani, en qualité de nonce, en Espagne, pour y négocier le mariage de l'empereur Fré-

déric III et d'Eléonore, infante de Portugal. Il se préparait à revenir à Rome, lorsqu'il mourut à Barcelone, après plus de vingt ans de services et de travaux. Liruti a donné une notice très-étendue de ses ouvrages, dans l'*Histoire des Hommes de lettres du Frioul*, t. 2, p. 304, édit. de Venise, 1762. G—É.

ALTANI (ANTOINE), le jeune, de la même famille que le précédent, naquit en 1505, dans son château de Salvarolo. Après avoir fait ses études à Padoue, il revint dans son pays, et vécut paisiblement, livré à l'étude des Pères de l'Église, à laquelle il joignait celle de la poésie latine et italienne. Il mourut en 1570, dans sa terre de Murazzo qui, ayant été depuis vendue aux Mocenigo de Venise, a pris le nom de *Belvédère*. Balthazar Altani, son neveu, avait recueilli ses poésies en un gros volume, qui n'a jamais été imprimé. Il a appartenu depuis au savant Apostolo Zéno, qui le donna, en mourant, avec tous ses livres, aux dominicains réformés de Venise. La même famille a encore fourni d'autres sujets distingués, sur lesquels on peut consulter l'ouvrage de Liruti, cité ci-dessus. G—É.

ALTER (FRANÇOIS-CHARLES), philologue allemand, né à Engelsberg en Silésie en 1749, mort à Vienne le 29 mars 1804, était entré dans la société des jésuites, et occupa la chaire de langue grecque au gymnase de Ste-Anne, et à celui qui porte le nom d'Académique, à Vienne, jusqu'à sa mort. Il a publié deux cent cinquante ouvrages et dissertations, dont on peut voir les titres dans l'*Allemagne savante* de J.-G. Meusel. En donnant une édition critique du Nouveau Testament, il a su encore moissonner dans un champ où les travaux des Mill, Bengel, Werstein, Mathæi et Griesbach paraissaient n'avoir rien laissé à glaner à l'industrie de leurs successeurs. En voici le titre : *Novum Testamentum, ad Codicem Vindobonensem græce expressum : varietatem lectionis addidit F.-C. Alter, professor gymnasii Vindob.*, t. 1, 1786 ; t. 2, 1787, in-8°. La base de cette édition est le *Codex Lambecii I*, de la bibliothèque impériale à Vienne. Les autres manuscrits de cette bibliothèque, et les versions cophte, esclavone et latine (cette dernière, d'après de précieux fragments de la Vulgate antérieure à St. Jérôme), y sont collationnés avec le manuscrit qu'Alter appelle par excellence *Codex Vindob.* Son travail aurait été plus utile, s'il eût pris pour base le texte de Werstein ou de Griesbach, et s'il eût plus commodément distribué les précieux matériaux qui rendent son édition nécessaire à la critique sacrée. Ses avantages et ses inconvénients ont été exposés par M. Herbert Marsh, du collége de St-Jean de Cambridge, dans des *Suppléments à l'Introduction de J.-D. Michaëlis au Nouveau Testament*, p. 447 du 1er volume de la traduction allemande du docteur E. F. C. Rosenmüller, Goett., 1795, in-4°. Parmi les autres ouvrages d'Alter, voici ceux qui méritent une mention particulière : 1° une traduction allemande de la *Bibliographie classique* d'Édouard Harwood, avec des notes, Vienne, 1778, in-8° ; 2° les variantes qu'il a tirées des manuscrits de la bibliothèque impériale, et dont il a enrichi les éditions qu'il a données à Vienne, de Lysias (1785), *Ciceronis Quæst. acad., Tusc., de Fin. et de Fato* (1786, in-8°), *Lucretius Carus de Rerum Natura* (1787, in-8°), *Homeri Ilias* (t. 1, 1789, in-8°, t. 2, 1790, avec les variantes des manuscrits de la bibliothèque palat.), *Odyssea et min. Poem.* (1794). Il a aussi donné : 3° quelques Dialogues de Platon, 1784, in-8° ; 4° Thucydide (1785, in-8°), et 5° la *Chronique* de George Phranza ou Phrantzes, grand logothèque de Constantin, empereur d'Orient (*voy.* le *Glossarium græco-barb.* de J. Meursius, p. 78 s. et 458 s.), qui n'avait jamais été imprimée, Vienne, 1796, in-fol. 6° Une *Notice sur la Littérature géorgienne* (en allemand, avec une gravure, Vienne, 1798, in-8°). Ses nombreuses dissertations, qui roulent presque toutes sur des sujets peu connus (comme, par exemple, *sur un vers d'Euripide retrouvé* (1796), *sur la langue tagalique* (1800), sur des manuscrits orientaux et grecs de la bibliothèque impériale à Vienne, etc.), ont été insérées dans quelques journaux allemands consacrés aux recherches d'érudition, particulièrement dans les *Memorabilien* de M. Paulus, et dans l'*Allg. Litt. Anzeiger* de Leipsick. S—R.

ALTHAMER (ANDRÉ), connu aussi sous le nom de ANDREAS BRENTIUS, parce qu'il était né à Brentz, près de Gundelfingen, en Souabe, et sous celui de PALDO SPHYRA, qu'il se donnait quelquefois, fut pasteur luthérien à Nuremberg et à Anspach, où il mourut vers 1540. Son zèle et son érudition lui valurent d'être souvent consulté dans les controverses de son temps ; il assista, en 1527 et 1528, au colloque tenu à Berne, sur le mode de la présence du Christ dans la sainte cène. On a de lui : *Diallage S. conciliatio locorum Scripturæ qui prima facie inter se pugnare videntur, centuriis* 2, Nuremberg, 1528, in-8°, en latin et en allemand, souvent réimprimée ; de très-bonnes notes *in Tacitum, de Situ, Moribus et Populis Germaniæ*, Nuremberg, 1529, in-4°, qui se trouvent aussi dans le *Germanicarum Rerum vetustiores Chronographi* de Simon Schard, t. 1. Il partageait les préventions de Luther contre l'Épître de St. Jacques, et se permit, dans un de ses écrits polémiques, cette expression étrange : *Si Jacobus dixit ex immolatione filii sui justificatum esse Abrahamum, mentitur in caput suum.* Les bibliographes français l'appellent souvent Altamer. On a une vie de lui, par J. Arnold Ballenstad, qui a paru en 1740, accompagnée de son *Historia monasterii Esal* : elle est aussi dans Bayle, et dans l'*Histoire du Luthéranisme*, par Seckendorf. S—R.

ALTHUSEN, ou ALTHUSIUS (JEAN), jurisconsulte, né vers le milieu du 16e siècle, fut professeur en droit à Herborn, et syndic à Brême. Il publia, en 1603, à Herborn, un livre intitulé : *Politica methodice digesta*, remarquable par la hardiesse et l'exagération des principes politiques. L'auteur y soutient, entre autres opinions singulières, que les rois ne sont rien de plus que des magistrats ; que le peuple est la source de toute majesté ; qu'il possède toute la souveraineté, et qu'il peut changer à son gré et même mettre à mort les maîtres qu'il s'est donnés,

lorsqu'il en est mécontent. Ces maximes, nées de l'esprit révolutionnaire qui se faisait remarquer dans le 16e siècle, ont été malheureusement reproduites et appliquées dans le nôtre. Le livre d'Althusen trouva de nombreux détracteurs ; mais, comme la réforme religieuse faisait adopter toutes les idées nouvelles en politique, il trouva aussi des admirateurs passionnés ; aujourd'hui il est tombé dans l'oubli. Bayle nous apprend qu'Althusen était protestant : il avait publié plusieurs autres ouvrages, qui ne furent point dictés par l'esprit de parti, et qui n'eurent pas la même célébrité ; les principaux sont : *de Jurisprudentia romana ; de civili Conversatione*, etc. Althusen mourut dans les premières années du 17e siècle. M—D.

ALTICOZZI (LAURENT), d'une illustre famille de Cortone, y naquit le 25 mars 1689. Il entra chez les jésuites en 1706, et mourut en 1777, à Rome, où il avait demeuré plusieurs années. Il joignait à de vastes connaissances beaucoup de piété, des mœurs douces, et une conversation vive et agréable. Son principal ouvrage est une Somme de St. Augustin, Rome, 1761, 6 vol. in-4° : il a su y placer à propos l'histoire de la vie, des intrigues et des condamnations des partisans de l'hérésie de Pélage, le tout appuyé sur les témoignages des anciens écrivains ecclésiastiques les plus accrédités. Il est aussi l'auteur de différentes dissertations, *sur les anciens et les nouveaux Manichéens ; sur les mensonges et les erreurs d'Isaac Beausobre, dans son Histoire critique des Manichéens et du Manichéisme*, et d'autres productions remplies d'un zèle très-ardent contre les matérialistes et les philosophes du siècle. G—É.

ALTICOZZI (RENAUD-ANGELLIERI), patrice de Cortone, et sans doute de la même famille que le précédent, publia, en 1749, à Florence, l'*Epidicus*, comédie de Plaute, traduite en vers libres (*sciolti*), avec le texte latin, et quelques notes du prieur Gaetano Antinori, in-4°. (*Voy.*, sur cette traduction estimée, la *Bibliothèque des Traducteurs* d'Argellati, vol. 5, édit. de Milan, 1767.) G—É.

ALTILIUS (GABRIEL), un des bons poëtes latins qui fleurirent en Italie au 15e siècle, naquit dans la Basilicate, au royaume de Naples, ou, selon d'autres auteurs, à Mantoue. Il fit ses études à Naples, y fixa sa demeure, et eut pour amis Pontanus, Sannazar, et tous les gens de lettres célèbres qui y florissaient alors. Il fut précepteur du prince Ferdinand, qui devint roi, en 1495, par la démission de son père Alphonse II. Altilius fut nommé, par Sixte IV, évêque de Policastro, en 1471, et mourut en 1484, selon Ughelli, dans son *Italia sacra* ; selon Mazzuchelli, au contraire, dont les preuves et les rapprochements paraissent mériter la préférence, il n'eut cet évêché qu'après 1489, et mourut vers 1501. Il était membre de l'académie qui s'assemblait chez Pontanus, et son autorité y était si grande, que Pontanus lui-même s'en servit, après la mort d'Altilius, pour diriger les travaux de son académie. On lit, dans un de ses dialogues, intitulé *Ægidius*, que leur ancien confrère avait apparu à un saint religieux du Mont-Cassin, et l'avait chargé de leur faire savoir qu'ils devaient, dans leurs séances, quitter les fables, les jeux d'esprit, et les études inutiles, pour traiter des matières graves de religion et de philosophie ; et l'on aperçoit, dans ce dialogue même, où sont rapportés les discours qui furent tenus dans l'académie, les effets de cette leçon. Altilius n'a laissé qu'un petit nombre de vers, mais qui ont suffi pour lui faire une grande réputation. Sa pièce la plus célèbre est l'épithalame qu'il fit pour le mariage d'Isabelle d'Aragon, fille du roi Alphonse II, avec Jean Galéas Sforce, duc de Milan. Il fut imprimé, avec cinq autres morceaux moins considérables du même auteur, dans le recueil des poésies latines de Sannazar et de quelques autres poëtes, à Venise, chez les Alde, 1533, in-8°. L'épithalame seul fut inséré, depuis, dans les *Carmina illustrium poetarum italorum* de Toscano, et dans les *Deliciæ poetarum italorum*, etc., de Gruter ; on le retrouve, avec ses autres pièces, dans les belles éditions de Sannazar données par Comino en 1719, 1731, 1751, et dans celle de Venise, 1752. Jules-César Scaliger, qui n'était pas prodigue d'éloges, loue beaucoup cet épithalame (*Poetic.*, lib. 4). Giraldi, Sannazar et Pontanus ont comparé l'auteur aux poëtes anciens : le dernier lui a dédié son traité *de Magnificentia* ; Sannazar a composé son épitaphe, rapportée par Ughelli, dans l'*Italia sacra*, vol. 7, et qui n'est point dans les œuvres de ce poëte. G—É.

ALTING (MENSO), né en 1541, à Fléda, dans l'Ost-Frise, fit ses études à Groningen, Munster, Hamm, Cologne et Heidelberg, et mourut premier pasteur, et président du consistoire, à Emden, en 1617. La lecture attentive de l'Épître aux Romains l'avait fait passer de l'Église de Luther dans celle de Calvin, pour laquelle il a écrit des ouvrages de controverse contre Jean Ligorius et Æg Hunnius. Sa vie a été donnée par Ubbo Emmius (Voy l'*Onomast.* de Christophe Sax, t 3, p. 154) S—R.

ALTING (HENRI), théologien réformé, né en 1583, à Embden, mort en 1644, était fils du précédent. Après avoir fait ses études à Groningen et à Herborn, il accompagna le prince électoral du Palatinat dans ses voyages en France et en Angleterre, en qualité de précepteur. En 1613, il fut nommé *professor locorum communium* à Heidelberg ; en 1616, directeur du *Collegium sapientiæ*, et assista au synode de Dordrecht. Lors de la prise d'Heidelberg par Tilly, il courut de grands dangers, auxquels il échappa par sa présence d'esprit et par un concours de circonstances heureuses. Après avoir erré quelque temps, sans trouver d'asile ni d'emploi, il alla, en 1624, à la Haye, joindre son souverain, l'électeur Palatin, qui le replaça auprès de son fils, et ne lui permit qu'en 1627 de reprendre ses fonctions d'instituteur académique. Dans cette année, il accepta la chaire de professeur de théologie à Groningen, qu'il occupa jusqu'à sa mort, accélérée par celle de sa fille aînée, qui le plongea dans la plus profonde mélancolie. Il ne manqua jamais de se rendre, au moins une fois chaque année auprès de son ancien souverain fugitif, qui mettait en lui la plus entière confiance. Il fut un des coopérateurs de la nouvelle traduction de la Bible en langue hollandaise, et un controversiste zélé, qui fit une guerre

de plume vigoureuse aux sociniens, aux arminiens, et même aux adhérents de la confession d'Augsbourg. Ses nombreux ouvrages, dont Bayle n'a donné qu'une liste incomplète, n'ont plus qu'un intérêt historique. Nous nommerons cependant : *Explicatio catecheseos Palatinæ*, Amsterdam, 1646, in-4°; *Historia ecclesiastica Palatina*, ibid., 1644, in-4°; *Theologia historica*, ibid. et même année, in-4°. Ce dernier ouvrage est une des premières esquisses de l'histoire des dogmes chrétiens, que les travaux des Allemands ont depuis élevée au rang d'une des branches les plus intéressantes de l'histoire de l'esprit humain, et H. Alting peut être envisagé comme un des devanciers les plus distingués des Planck, des Augusti, et des Münscher. (Voy. *Effigies et Vitæ professorum acad. Groning. et Omlandiæ: Sam. Maresii Orat. funeb. in H. Alt.*; *Joan. Fabricii Histor. bibliothecæ Fabric.*, part. 4, p. 386; *Saxii Onom. litter.*, vol. 4, p. 28 et 591.) Son portrait est dans le *Theatrum* de P. Freher, part. 1, sect. 3, p. 512. S—R.

ALTING (JACQUES), fils d'Henri, né à Heidelberg en 1618, mort en 1667, professeur de théologie à Groningen, a laissé des ouvrages pleins de recherches utiles sur différents points d'antiquités hébraïques et de philologie orientale. Nous nous bornerons à citer : *Hebræorum respublica scholastica, seu Historia academicarum et promotionum academicarum in populo Hebræorum*, Amsterdam, 1652, in-12; et dans le *Thesaurus Groning. diss., maxime de rebus Hebræorum*, ib., 1698, in-4°; des commentaires sur presque tous les livres de la Bible; une grammaire syro-chaldaïque; un traité sur la ponctuation hébraïque, etc. C'est J. Alting qui a introduit dans la grammaire hébraïque le *systema trium morarum*, perfectionné ensuite par Danz. D'après ce système, qu'il tenait de son maître, le rabbin Gumprecht-Ben-Abraham, toute syllabe doit avoir trois temps au moins. Cette théorie, la plus subtile et une des plus ingénieuses qu'ait inventées le génie grammatical, repose sur ce principe. La méthode d'Alting a servi de base aux magnifiques développements d'Albert. Schultens La collection de ses œuvres a été publiée par Balthasar Becker, en 1687, 5 vol. in-fol., Amsterdam, dont le premier offre, à la tête, la vie de Jacq. Alting, par l'éditeur. (*Voy.* Bayle, *Jacq.* ALTING, fils d'Henri.) S—R.

ALTING (MENSO), savant bourgmestre de Groningen, né en 1636, mort en 1713, s'est distingué par ses ouvrages topographiques, et principalement par celui intitulé : *Notitia Germaniæ inferioris*, Amsterdam, 1697, in-fol., et *Descriptio Frisiæ inter Scaldis portum veterem et Amisiam*, ib., 1701, in-fol. On trouve, à la suite du dernier ouvrage, *Tabula Ptolemaica Germaniæ magnæ cum expositione*, qui devait être le précurseur d'un grand travail sur Ptolémée, resté incomplet, ou au moins inédit, comme son *Commentarius in tabulam Peuttingeri*. Le dernier a souvent changé de propriétaire depuis sa mort. (Voy. l'*Onomast.* de Christophe Sax, p. 4, p. 502, et p. 5, p. 495.) S—R.

ALTISSIMO, poëte italien du 15e siècle. Crescimbeni prétend qu'il s'appelait CHRISTOPHE, qu'il était de Florence, et reçut, à cause de son mérite, la couronne poétique, et le surnom d'ALTISSIMO. Le Quadrio croit qu'Altissimo était son nom de famille, qu'il avait pour prénom *Ange*, et qu'il était prêtre. C'était un improvisateur célèbre dans son temps, dont les vers furent quelquefois recueillis et imprimés. Il vivait encore en 1514; il a laissé une traduction en octaves du premier livre du fameux roman intitulé *i Reali di Francia*, qui fut imprimée à Venise, 1534, in-4°. C'est tout ce qui nous reste de ses vers : ils suffisent pour prouver que l'Altissimo était un fort mauvais poëte. Le titre de cette édition prouve en faveur de l'opinion de Crescimbeni, relative au nom de l'auteur; il y est appelé : *M. Cristoforo Fiorentino, detto Altissimo*, etc. G—É.

ALTMANN (JEAN-GEORGE) naquit en 1697, à Zofingue, ville de l'Argovie, et mourut en 1756, curé d'Inns, village du canton de Berne. De 1734 à 1757, il fut professeur de morale et de langue grecque à Berne. Savant distingué, il a publié un grand nombre de mémoires concernant la géographie, l'histoire et les antiquités de la Suisse, et a rédigé, conjointement avec Breitinger, le recueil intitulé : *Tempe Helvetica*, Zurich, 1735-43, 6 vol. in-8°. Il a donné les *Meletemata philolog. critica*, 3 vol. in-4°, 1753, et la *Description des glaciers de l'Helvétie*, Zurich, 1751-53, fig., en allemand. U—I.

ALTOMARI (DONAT AB), ALTOMARE (DONAT-ANTOINE), médecin et philosophe, né à Naples, vivait vers la fin du 16e siècle. Ses écrits sont assez estimés; leur recueil a été imprimé, in-fol., à Lyon, en 1565 et 1597; Naples, en 1573; Venise, 1561, 1574 et 1600. Plusieurs traités de cette collection ont paru séparément sous ces titres : 1° *de utero Gerentibus*, 1543; 2° *Methodus de alteratione, concoctione, digestione præparatione, ac purgatione, ex Hippocratis et Galeni sententia, Venetiis*, 1547; Lyon, 1548; 3° *Trium quæstionum nondum in Galeni doctrina dilucidatarum Compendium, Venetiis*, in-8°, 1550; 4° *de medendis humani corporis malis Ars medica*, Naples, in-4°, 1553; *Venetiis*, 1558, in-8°; *Lugduni*, 1559, etc.; 5° *de medendis Febribus*, Naples, 1554, in-4°; 1562, in-4°; 6° *de mannæ Differentiis ac Viribus, deque eas dignoscendi via ac ratione, Venetiis*, 1562, in-4°; 7° *de vinaceorum Facultate et Usu, Venetiis*, 1562, in-4°. Altomari professa la médecine; il est un des premiers qui aient avancé que la manne de la Calabre n'était pas une espèce de rosée, mais le fruit d'un arbre. Il jouit en Italie d'une réputation méritée; seulement on peut lui reprocher d'être trop servile copiste de Galien. Victime de la calomnie de ses ennemis, il fut obligé de fuir Naples, de se réfugier à Rome, et il ne dut, par la suite, son retour dans sa patrie qu'à la protection du pape Paul IV, auquel il a dédié un de ses ouvrages. C. et A—N.

ALTON (RICHARD, comte D'), général au service d'Autriche, commandait dans les Pays-Bas en 1789, lors de l'insurrection de ces provinces. Il eut d'abord, près de Tirlemont, quelques succès sur les insurgés; mais lorsqu'ils se furent emparés de Gand, il concentra ses forces dans Bruxelles, d'où

il sortit bientôt après, effrayé des mouvements qui se manifestaient parmi les habitants, et des progrès que faisait la désertion dans sa petite armée. Il mourut en se rendant à Vienne. — Son frère, le comte D'ALTON, servit d'abord contre les Turcs, et ensuite contre les Français, en 1792. Il commanda un corps de troupes au siége de Valenciennes, et fut tué, le 24 août 1793, à la bataille livrée près de Dunkerque. K.

ALTORFER (ALBERT), peintre, qui tira son nom de la ville d'Altorf, dans le canton d'Uri, en Suisse, où il naquit en 1488. L'époque où il vivait et le pays qu'il habitait ne lui permettaient pas d'étudier son art dans les ouvrages des grands maîtres; aussi trouve-t-on dans les siens tout ce qui caractérise le goût des peintres gothiques, un défaut absolu de convenances, nulle intelligence de la perspective, et ce fini minutieux qui tombe dans l'insipidité. Cependant, comme Altorfer est le plus ancien artiste de son pays, et qu'on peut juger, par sa manière de dessiner, qu'il ne manquait pas d'un vrai talent, on a cru lui devoir une place dans ce Dictionnaire. Dans l'exposition des objets d'arts venant de Prusse, on a remarqué deux dessins d'Altorfer, à la plume, et rehaussés de blanc, représentant le *Martyre de St. Sébastien* et un *Crucifiement*. Cet artiste a aussi gravé en bois. Il mourut, en 1578, à Ratisbonne, où il était devenu sénateur. D—T.

ALTOUVITIS, ou, peut-être, ALTOVITIS (MARSEILLE D'), née à Marseille en 1550, fut tenue sur les fonts de baptême par le corps municipal de cette ville, dont elle reçut le nom : elle était fille de Philippe d'Altouvitis, d'une ancienne maison de Florence, et son père, homme de mérite, ne négligea rien pour son éducation. Elle parlait également bien l'italien et le français, et a composé, dans ces deux langues, des vers très-agréables, qui ont été imprimés dans les recueils du temps. L'abbé Goujet nous a conservé, dans le t. 13 de sa *Bibliothèque française*, p. 411, une ode qu'elle composa à la louange de Louis Bellaud et de Pierre Paul, les restaurateurs de la poésie provençale. Cette petite pièce suffirait pour prouver que mademoiselle d'Altouvitis avait l'esprit délicat et orné. Elle mourut à Marseille en 1606, et fut inhumée dans l'église des Grands-Carmes. Jean de Brémond composa son épitaphe. W—S.

ALTOVITI (ANTOINE), archevêque de Florence, y était né, en 1521, d'une famille noble et ancienne. Nommé à cet archevêché en 1548, il ne prit possession que dix-neuf ans après, à cause de quelques soupçons que le grand-duc avait conçus contre lui. Il fut un des prélats du concile de Trente, et mourut subitement à Florence, en 1573. Il s'était surtout livré à l'étude de la dialectique, de la philosophie et de la théologie, et se piquait de répondre sur-le-champ à quelque proposition ou question scientifique que l'on pût lui faire. On n'a publié de lui que deux de ses notes, parmi les *Décisions de la Rote romaine*, imprimées à Rome en 1670, in-fol., et les décrets de deux synodes tenus par lui, l'un diocésain, l'autre provincial. Le P. Negri, dans son *Histoire des Écrivains de Florence*, donne la liste de quatorze traités qu'Altoviti avait écrits en latin sur différents sujets de dialectique et de philosophie, mais dont aucun n'a été imprimé. Une lettre insérée dans les *Fastes consulaires de l'académie de Florence*, p. 220, nous apprend qu'il avait composé de plus un traité sur la poétique, pour répondre aux critiques du Dante; mais ce traité est aussi resté inédit. G—É.

ALUNNO (FRANÇOIS), de Ferrare, vivait au 15e siècle. Il était mathématicien habile, et a laissé des ouvrages de philologie estimés : 1° des observations sur Pétrarque, insérées dans l'édition de ce poëte, Venise, 1539, in-8° ; 2° *les Richesses de la langue italienne*, Venise, Alde, 1543, in-fol. ; ouvrage où il a recueilli, par ordre alphabétique, tous les mots et toutes les expressions les plus élégantes dont Boccace a fait usage ; 3° *la Fabrique du monde*, 1546, in-fol., divisée en 10 livres, qui renferment tous les mots dont se sont servis les premiers pères de la langue italienne, rangés par ordre de matières. Le Tassoni, dans ses *Considérations sur Pétrarque*, s'est beaucoup moqué de cet ouvrage, qui manque en effet d'ordre et de choix. Alunno avait un talent particulier pour écrire avec une finesse qui tenait du prodige; il était employé, pour ce talent, dans la chancellerie de Venise. On assure qu'étant à Bologne, il présenta à Charles-Quint le *Credo* et le premier chapitre de l'Évangile de St. Jean, écrits sans abréviation, dans l'espace d'un denier. L'Aretin ajoute que l'Empereur passa un jour entier à en examiner le merveilleux artifice. G—É.

ALVA Y ASTORGA (PIERRE DE), moine espagnol de l'ordre de St-François, vécut dans le 17e siècle, alla au Pérou, et obtint à son retour la charge de qualificateur de l'inquisition et celle de procureur à la cour de Rome. Il publia un parallèle entre Jésus-Christ et St. François, sous ce titre : *Naturæ Prodigium et gratiæ Portentum*, etc., Madrid, 1651, in-fol., ouvrage rempli d'idées bizarres, à cause des quatre mille conformités que l'auteur a cherché à établir entre le Sauveur et le fondateur de son ordre. Quelques années après, Alva mit au jour un autre ouvrage, sous le titre singulier de : *Funiculi nodi indissolubiles de conceptu mentis et conceptu ventris..... ab Alexandro Magno VII, Pont. Max., solvendi aut scindindi*, Bruxelles, 1661, in-8° ; 1663, in-4°. C'est un résumé de toutes les opinions et de toutes les disputes sur la conception de la Ste. Vierge. Alva rapporte fidèlement le pour et le contre ; et il cite tous les auteurs qui ont défendu la doctrine de St. Thomas, et tous ceux qui l'ont attaquée. Alva avait publié antérieurement un Index chronologique de tous les brefs adressés par les papes à l'ordre de St-François. Les livres qu'on vient de citer sont les moins volumineux et les plus raisonnables qu'il ait publiés. Il en a écrit une foule d'autres bien plus extraordinaires, roulant tous sur l'immaculée conception de la Vierge, et portant des titres bizarres. C'est *l'Arsenal séraphique*, in-fol.; *le Soleil de la vérité*, in-fol. ; *les Rayons du soleil de la vérité*, in-fol. ; *la Rose séraphique*; *la Milice de*

l'immaculée conception; *l'Abécédaire de Marie*, dont les trois premiers volumes in-fol. ne contiennent que la lettre A, et beaucoup d'autres du même genre, dont on trouve la liste dans N. Antonio (*Bibliot. hisp.*). Si la mort n'eût mis un terme à la fécondité d'Alva, ce moine eût porté son *Abécédaire* à 18 vol in-fol., et il eût publié en outre, selon sa promesse, une *Bibliothèque de la conception*, en 6 vol.; le *Bullarium* de son ordre, en 10 vol.; la *Vie de Jésus-Christ dans le ventre de Marie*; *l'Arsenal des anges*, etc. Il mourut dans les Pays-Bas, en 1667. D—G.

ALVARADO (DON PÉDRO D'), l'un des conquérants du Mexique, gouverneur de la province de Guatimala, et chevalier de l'ordre de St-Jacques, naquit à Badajoz. Il accompagna Cortez au Mexique, en 1518, et, jeune encore, partagea la fortune et la gloire de ce conquérant, dont il devint un des principaux officiers. Chargé, en 1520, du commandement de la ville de Mexico et de la garde de Montézuma, tandis que son général marchait contre Narvaez, il rassembla les Mexicains dans une fête publique; et, excité par l'appât de leurs bijoux et de leur parure, il fondit à l'improviste sur eux avec ses soldats, en fit un grand carnage, et fut cause d'une insurrection générale. Alvarado, assailli par une multitude furieuse, fut délivré par Cortez, qui lui donna le commandement de son arrière-garde, lors de sa retraite du 1er juillet 1520. Alvaro ne dut son salut qu'à sa valeur et à son extrême agilité; il franchit, à l'aide de sa lance, une ouverture faite à la digue de Tlacapan pour l'arrêter dans sa retraite, et qui depuis porta le nom de *Saut d'Alvarado*. D'autres Espagnols voulurent suivre son exemple, mais ils tombèrent dans le précipice, et y périrent misérablement. Cet exploit fit donner au lieutenant de Cortez le surnom de *capitaine du saut*. Lorsque Cortez, revenant sur ses pas, entreprit le siége de Mexico, il confia le commandement d'un corps détaché à Alvarado, qui contribua beaucoup à la réduction entière du Mexique. Il soumit lui-même la province de Mistecca, fonda une colonie à Tatulepec, qu'il appela *Segura*, et subjugua les provinces de Socomesco et de Guatimala. Accusé d'abus de pouvoir devant Charles-Quint, il passa en Espagne pour se justifier, fut renvoyé absous, et nommé au gouvernement de Guatimala; mais, ennuyé bientôt d'une vie trop uniforme, il sentit se réveiller en lui la passion des grandes entreprises, par tout ce qu'on publiait alors de la découverte du Pérou. Alvarado, feignant de croire que le royaume de Quito n'était point compris dans les limites assignées à Pizarre, prit la résolution de s'en rendre maître. Huit cents volontaires, attirés par sa réputation, se rangèrent sous ses drapeaux. Il s'embarqua avec eux, aborda à Puerto-Vigo, en 1535, marcha droit à Quito, à travers la chaîne des Andes, par une route jusque-là impraticable, éprouvant les fatigues et les privations les plus dures. Aucune expédition dans le nouveau monde n'a été accompagnée de plus de dangers. Arrivé dans la plaine de Riobamba, Alvarado trouve Almagro, détaché par Pizarre, avec un corps de troupes espagnoles, pour le repousser. Au moment d'en venir aux mains, les deux partis ouvrirent des négociations, et Alvarado consentit à abandonner son entreprise, moyennant 100,000 piastres que Pizarre lui fit payer. Il seconda ensuite ce capitaine dans la conquête du Pérou, et retourna dans son gouvernement. Mais, toujours dévoré de l'amour des découvertes, il s'embarqua pour la Californie, parcourut plus de trois cents lieues d'un pays inconnu, et revint au Mexique. Il marcha peu de temps après contre les Indiens de Xalisco, qui s'étaient révoltés; et atteint, dans la poursuite de l'ennemi, par une pierre énorme détachée d'un rocher, il mourut, en 1541, des suites de cet accident, avec la réputation d'un des plus actifs et des plus intrépides conquérants du nouveau monde. B—P.

ALVARADO (ALPHONSE D'), capitaine général du Pérou, né à Burgos, accompagna Pizarre dans la conquête du Pérou, et fut chargé, en 1535, de la réduction des Indiens Chachapugas. Rappelé à Lima, en 1537, lors du soulèvement des Péruviens, il dégagea cette ville déjà investie, marcha au secours des frères de Pizarre, assiégés dans Cuzco, défit plusieurs corps d'Indiens, et tout à coup se vit arrêté, sur les bords de l'Apurimac, par les troupes d'Almagro, qui venait de se déclarer contre Pizarre. Alvarado n'osa pas attaquer ses compatriotes, sans avoir reçu de nouveaux ordres de Pizarre. Pendant qu'il flottait ainsi dans l'indécision, ses soldats, ayant été gagnés, le livrèrent à Almagro, qui le fit mettre aux fers. S'étant ensuite évadé, et ayant rejoint Pizarre, il devint son général d'infanterie, et contribua, le 15 avril 1538, au gain de la bataille des Salines, où Almagro fut vaincu. Après l'assassinat de Pizarre, Alvarado passa sous les drapeaux du juge royal Vaca de Castro, et eut le commandement de la droite des royalistes, à la bataille de Chupas, gagnée, en 1542, sur le jeune Almagro. Fidèle au parti du roi, il s'attacha, en 1546, au président la Gasca, envoyé au Pérou par Charles V, fut nommé mestre de camp général, et chargé, après la dispersion du parti des Pizarre, de poursuivre et de punir ceux des rebelles qui avaient pris la fuite. De nouveaux troubles ayant éclaté, en 1551, dans les provinces de la Plata et du Potosi, Alvarado y fut envoyé, par l'audience royale, en qualité de capitaine général; il déploya tant de rigueur et de cruauté, que les mécontents, dans la crainte des supplices, se soulevèrent et se donnèrent Hernandez Girou pour chef. Alvarado marcha contre Girou en 1553, lui livra une bataille à Chuquinca, la perdit, et mourut de maladie et de chagrin peu de temps après. B—P.

ALVARE PÉLAGE (DON ALVAR-FRANÇOIS-PAEZ), célèbre écrivain du 14e siècle, était originaire d'Espagne. Il étudia le droit canon à Bologne, et entra dans l'ordre des frères mineurs, où il fut le disciple de Scot et le confrère de Guillaume Ockam, de François Mairon, d'Augustin Trionfe et de Raimond Lulle. On prétend que don Pédro, régent du Portugal, lui confia l'éducation de ses enfants. Quoi

qu'il en soit, il devint grand pénitencier du pape Jean XXII à Avignon, et jouit de beaucoup de crédit auprès de ce pontife, qui employa ses talents et sa plume à réfuter les erreurs et les écarts de l'antipape Pierre de Corbière, et qui le fit enfin évêque de Sylves dans les Algarves et son nonce apostolique en Portugal. Alvare Pélage mourut à Séville en 1352. Il a laissé : 1° *de Planctu Ecclesiæ libri duo*, Lyon, 1517 ; Venise, 1560, in-fol. Il en existe une édition de 1474, Ulm, in-fol., pleine de fautes et très-rare. Cet ouvrage, commencé à Avignon en 1330, achevé en 1332, corrigé dans les Algarves en 1335, et une seconde fois à Compostelle en 1340, respire l'ultramontanisme le plus prononcé. Alvare s'élève néanmoins avec force contre les abus et les vices de la cour romaine. L'édition de Lyon est terminée par ce distique :

Plurima qui latuit vix ulli sæcula notus,
Exerit e tenebris, Alvarus ecce caput.

Elle est assez conforme à un précieux manuscrit que possède l'auteur de cet article. L'abbé Trithème lui attribue encore : 2° *Speculum regum liber unus* ; 3° *Super sententias libri quatuor* ; 4° *Apologia*, et quelques autres ouvrages également inédits. L—B—E.

ALVARÈS (François), né à Coimbre, en Portugal, vers la fin du 15° siècle, était aumônier du roi Emmanuel, en 1515, lorsque ce prince envoya Édouard Galvao pour ambassadeur extraordinaire à David, roi d'Abyssinie. Alvarès fut nommé secrétaire de cette ambassade, et accompagna jusqu'à l'île de Camaran, dans la mer Rouge, l'ambassadeur, qui y mourut avant que d'arriver en Abyssinie. Alvarès y attendit son successeur, don Rodrigo de Lima, avec lequel il arriva à la cour de Gondar, cinq ans après son départ de Lisbonne. Ils séjournèrent longtemps dans cet empire, alors presque inconnu, et Alvarès ne revint qu'en 1527. Pour récompense, le roi lui donna un bénéfice assez riche, et lui ordonna d'accompagner à Rome Zagazab, ambassadeur que le roi d'Abyssinie envoyait au pape. Alvarès a écrit un ouvrage en portugais, sous le titre de *Vraie information des pays du Prêtre Jean, selon ce qu'a vu François Alvarès*. Rien ne peut surpasser la candeur et la véracité de ce voyageur, et son ouvrage sera toujours un livre classique sur le pays qu'il décrit ; il parut en 1540, à Lisbonne, in-fol. ; l'édition en est plus soignée que les autres éditions imprimées en Portugal à la même époque. Alvarès dit, dans sa dédicace au roi Jean III, qu'il avait fait un voyage à Paris, exprès pour avoir de bons imprimeurs et des caractères et des presses de la meilleure qualité. Il en a paru trois traductions : la première, en espagnol, par le P. Thomas Padilha, dont il y a plusieurs éditions ; la deuxième, en français, sous le titre *Historiale description de l'Ethiopie*, imprimée par Plantin, à Anvers, en 1558 ; la troisième, en italien, que l'on trouve dans la collection de voyages de Ramusio. Paul Jove et Damien de Goes s'occupèrent à l'envi de la traduire en latin ; mais le public n'a pas joui de leurs travaux. On serait tenté de croire que le petit ouvrage de ce dernier, intitulé : *Fides Moresque Æthiopum*, n'est qu'un aperçu qu'il a voulu donner de l'ouvrage de François Alvarès. C—S—A.

ALVARÈS DE ORIENTE (Ferdinand), un des meilleurs poëtes portugais, était né à Goa, dans l'Inde, dans le 15° siècle, vers le commencement du règne du roi Sébastien. On a peu de détails sur sa vie ; seulement on sait qu'il servait dans la marine royale, et qu'il était un des capitaines de vaisseau de l'escadre que l'amiral Tellez commanda dans l'Inde, dans la vice-royauté de Moniz-Barreto. Son principal ouvrage, *Lusitania transformada*, est dans le genre de la *Diana* de Montemayor. (*Voy.* Montemayor.) Le langage en est pur et harmonieux, et les peintures et descriptions souvent naturelles. Ce poëme parut, pour la première fois, à Lisbonne, en 1607, in-8°. Le P. Foyos, oratorien, en a donné, une édition très-soignée. On a encore d'Alvarès de Oriente une élégie fort estimée, et il a composé les 5° et 6° parties du roman de *Palmerin d'Angleterre*. C—S—A.

ALVARÈS (Emmanuel), jésuite portugais, né à l'île de Madère, en 1526, fut très-versé dans les langues grecque et hébraïque, et surtout dans la langue et la littérature latine, qu'il professa avec beaucoup de réputation à Lisbonne et à Coimbre. Il occupa différentes charges dans son ordre, et mourut à Lisbonne, le 30 décembre 1583. Sa grammaire latine, intitulée *de Institutione grammatica* publiée pour la première fois en 1572, à Lisbonne, in-4°, fut adoptée dans presque toutes les écoles de son ordre, ce qui donna lieu à une foule d'éditions et à quelques controverses avec des grammairiens qui n'étaient pas amis des jésuites. Ses confrères Kers, Ricardi, Torsellino, en donnèrent des abrégés, et quelques autres la commentèrent. On a du P. Emmanuel Alvarès un autre ouvrage moins célèbre, intitulé *de Mensuris, Ponderibus et Numeris*. C—S—A.

ALVAREZ (Diégo), dominicain espagnol, né à Rio-Séco, dans la Vieille-Castille, professa la théologie pendant trente ans en Espagne et à Rome, où il fut envoyé en 1596, pour soutenir la doctrine de St. Thomas, contre les disciples de Molina, dans les congrégations *de Auxiliis* ; mais il laissa à son confrère Lemos la partie brillante de cette célèbre dispute. Il s'y fit néanmoins une sorte de réputation en publiant, pour la défense des opinions de son ordre : 1° *de Auxiliis divinæ gratiæ*, Lyon, 1611, in-fol., qui a eu plusieurs éditions ; 2° *Concordia liberi arbitrii cum prædestinatione*, Lyon, 1622, in-8°. Ces ouvrages lui valurent l'archevêché de Trani, dans le royaume de Naples, où il mourut en 1635, dans un âge avancé. On le regarde comme le chef des théologiens mitigés de l'école du docteur angélique. Il admettait, par exemple, dans les justes, un pouvoir prochain d'accomplir les commandements, indépendamment de la grâce efficace, quoiqu'il convînt que le pouvoir ne pouvait jamais être réduit à l'acte sans cette grâce. Pascal a beaucoup diverti ses lecteurs, dans ses *Provinciales*, aux dépens de ce

système. Alvarez a composé des commentaires sur Isaïe et sur la Somme de St. Thomas; il est encore l'auteur des ouvrages suivants : *de Incarnatione divini Verbi disput. 80*, *Lugduni*, 1614, in-4°; *de Origine Pelagianæ hæresis*, etc., *Trani*, 1629, in-4°. — Un autre ALVAREZ (*Diégo*), jésuite, natif de Grenade, mort vers l'an 1617, a publié un ouvrage intitulé : *Decisio casuum occurrentium in articulo mortis*, *Hispali*, 1604. L'auteur s'y est déguisé sous le nom de *Melchior Zambrano*. — Enfin deux autres ALVAREZ, aussi jésuites, ont publié quelques ouvrages de piété. T—D.

ALVAREZ (DON MARTIN), comte de Colomera, général espagnol, né en Andalousie, d'une famille noble, vers 1714, embrassa de bonne heure la profession des armes, et fit ses premières campagnes dans la guerre d'Italie, en 1733. Il parcourut tous les grades avec distinction, et fut employé comme maréchal de camp dans celle de Portugal, en 1762. Lorsque l'Espagne prit part à la guerre de l'indépendance américaine, Alvarez était déjà un des plus anciens lieutenants généraux. Ce fut lui qui, dès l'année 1779, eut le commandement de ce fameux camp de St-Roch et de ce long blocus de Gibraltar, sujets de tant d'épigrammes, et surtout de ces vers plaisants de Parny, qui semblent porter directement contre Alvarez :

Quittez vos vieux retranchements,
Retirez-vous, vieux assiégeants :
Un jour ce mémorable siége
Sera fini par vos enfants.
. . . .
Votre bloçus ne bloque point;
Et, grâce à votre heureuse adresse,
Ceux que vous affamez sans cesse
Ne périront que d'embonpoint.

Au mois de juin 1782, don Martin Alvarez se vit relevé par le duc de Crillon; mais, ne voulant pas servir sous les ordres d'un général français, il quitta l'armée, et reçut en 1783, pour dédommagement, la grand-croix de l'ordre de Charles III. Quelques années après, il fut fait comte de Colomera, l'une des petites îles Baléares, et vice-roi de Navarre : il y adoucit les rigueurs de la captivité du ministre Florida-Blanca, pendant sa détention dans la citadelle de Pampelune. En juillet 1794, il fut appelé au commandement de l'armée de Navarre et Guipuzcoa, que la démission de don Ventura Caro laissait vacant, et on lui donna le titre de capitaine général, équivalant à celui de maréchal de France. C'était une tâche bien difficile pour un général octogénaire que d'avoir à repousser les troupes républicaines, composées de soldats jeunes et pleins d'ardeur, que les talents et l'activité de Caro n'avaient contenues qu'avec beaucoup de peine. Aussi l'arrivée du comte de Colomera au camp espagnol signala l'époque des premiers succès importants obtenus dans les Pyrénées occidentales par l'armée française. Quoiqu'il eût sous ses ordres le duc d'Ossuna, don Joseph de Urrutia, et d'autres généraux distingués par leurs talents, tels que O. Farril, Castanos, etc., il ne put empêcher ni l'enlèvement des redoutes formidables qui défendaient la Bidassoa, ni le passage de cette rivière sur plusieurs points, ni l'invasion de la vallée de Baztan et du Guipuzcoa, ni enfin la prise de Fontarabie, de St-Sébastien et de Tolosa. Les progrès des Français déterminèrent la cour de Madrid à confier la défense de l'Espagne à un général plus jeune et plus entreprenant. Don Martin Alvarez fut remplacé, en février 1795, par le prince de Castel Franco, dans le commandement de l'armée de Navarre, ainsi que dans la vice-royauté de cette province. Il fut nommé alors commandant et inspecteur général de l'artillerie. Peu d'années après, il obtint sa retraite et fut appelé au conseil d'État, où il siégeait encore lorsqu'en 1808 la révolution éclata : il reconnut pour roi Joseph Bonaparte, le 19 juillet, et prêta serment entre ses mains. Le grand âge du comte de Colomera l'empêcha ou plutôt le dispensa de prendre part aux autres événements qui bouleversèrent la péninsule, et le préserva, en 1814, des vengeances que Ferdinand VII exerça contre ceux de ses sujets qui s'étaient déclarés, soit pour les Français, soit pour les cortès. Il cessa de figurer dans les affaires publiques jusqu'à sa mort, arrivée vers 1819. Il était âgé de 105 ans. A—T.

ALVAREZ, célèbre sculpteur, né à Valence en Espagne, manifesta dès sa première jeunesse un goût décidé pour le dessin et la sculpture. Il reçut des leçons d'un artiste très-médiocre de sa ville natale, et fit néanmoins des progrès si rapides, que le gouvernement le jugea digne d'être envoyé pensionnaire à Rome, pour s'y perfectionner. Arrivé dans cette capitale des beaux-arts, le jeune Alvarez se fit bientôt distinguer par son goût et ses connaissances. Après l'occupation des États du pape par les Français, Napoléon ayant commandé aux plus célèbres sculpteurs des bas-reliefs pour orner le palais de Monte-Cavallo, l'Espagnol Alvarez eut l'honneur d'être compris parmi les artistes choisis pour concourir à ces travaux. Il s'en acquitta de manière à enlever les suffrages des connaisseurs, et surtout ceux de Canova et de Thorwaldsen. Alvarez était pénétré du sentiment de l'antique, et s'inspirait de Michel-Ange. Lors de l'invasion de l'Espagne par Napoléon, il refusa, ainsi que tous les autres pensionnaires espagnols, de prêter serment au roi Joseph, et fut pendant quelque temps enfermé au château St-Ange avec la plupart de ses camarades : il dut sa liberté au général Miollis et fut généreusement secouru par Canova; mais l'absence de riches voyageurs à Rome ne lui permit pas d'entreprendre de grands ouvrages. Il avait pourtant terminé en 1812 une belle statue en marbre, représentant Adonis, chef-d'œuvre dont les formes gracieuses se rapprochaient de la belle nature, quoique tenant de l'idéal. Ferdinand, après son retour en Espagne, créa Alvarez baron, mais ce ne fut qu'un vain titre, et cet illustre artiste est mort à Rome en 1830, dans un état voisin de l'indigence, s'il faut en croire les journaux contemporains. Il avait épousé une Flamande, et n'avait pas voulu retourner en Espagne. Outre son mérite comme sculpteur, Alvarez avait des

connaissances variées, un esprit juste, un cœur droit, et des manières aimables. C—o.

ALVAREZ DE CASTRO (MARIANO), célèbre défenseur de Gironne, était né à Osma, dans la Vieille-Castille, vers 1770, d'une famille noble. Il entra fort jeune comme cadet dans les gardes du roi d'Espagne, et parvint au grade de capitaine dans le même corps. Nommé, dès l'année 1795, colonel-brigadier dans l'armée, il fut chargé en 1809, à l'époque de l'invasion des Français, de commander le fort Montjouy qui domine Barcelone, et voulut d'abord le défendre contre les attaques du général Duhesme; mais, obligé de le rendre par les ordres mêmes de son chef, le gouverneur Espetela, il se réunit à un corps espagnol arrivé de Mahon, et passa bientôt au commandement de la place de Gironne. Ce fut là qu'il immortalisa son nom par l'une des plus belles défenses dont l'histoire fasse mention. Il n'avait que 2,500 hommes de garnison et une population peu nombreuse. Mais tous les habitants étaient décidés à résister jusqu'à la dernière extrémité, et le gouverneur publia un ordre d'après lequel quiconque parlerait de capitulation serait puni de mort. Cinq cents des femmes les plus robustes, choisies dans toutes les classes, se vouèrent aux travaux les plus pénibles et les plus périlleux. Le brave Alvarez soutint par de tels moyens, pendant soixante-dix jours, tous les efforts de l'ennemi, et il fit de nombreuses sorties. Ce ne fut qu'après quarante-huit jours de tranchée ouverte, après avoir supporté un bombardement de plus d'un mois, et lorsque quatre brèches furent ouvertes; ce ne fut enfin que lorsqu'il n'y eut plus dans la place que des ruines et des cadavres, et lorsque lui-même fut atteint de la terrible contagion qui avait fait périr la moitié de ses soldats, que Gironne se rendit; et même alors le brave Alvarez refusa de signer la capitulation que le commandant en second avait cru devoir consentir. Retenu prisonnier, il mourut peu de jours après à Figuières. Un monument a été élevé à sa mémoire dans la prison où il expira. On y lit sur un marbre noir le récit de la mémorable défense de Gironne. M—D J.

ALVENSLEBEN (PHILIPPE-CHARLES, comte D'), ministre d'État du roi de Prusse, chevalier de l'Aigle rouge et de l'Aigle noir, seigneur de Hundisbourg, etc., né le 12 décembre 1745, à Hanovre, où son père était conseiller intime pour le département de la guerre. Pendant la guerre de sept ans, il fut élevé à Magdebourg, avec le prince, depuis roi, Frédéric-Guillaume II. Après avoir fait, à l'université de Halle, des études de droit, il fut nommé référendaire à la cour des comptes de Berlin, et, en 1775, il se rendit, comme envoyé extraordinaire, à la cour de l'électeur de Saxe, avec le titre de chambellan du roi. Ce fut par là que commença sa carrière diplomatique. L'étendue de ses connaissances, ses rares qualités et sa sagesse le maintinrent constamment dans la faveur de Frédéric II. Pendant la guerre pour la succession de la Bavière, il servit d'intermédiaire entre le roi de Prusse et l'ancienne cour électorale, entre l'armée de Frédéric et celle du prince Henri. Après avoir rempli douze ans cette mission il fut envoyé en 1787, à la cour de France, par le roi Frédéric-Guillaume II. En 1788, il occupa le même poste en Hollande, et, en 1789, en Angleterre. Il s'acquit partout une considération méritée, et servit utilement son pays. Rappelé de Londres en 1790, il fut mis à la tête du département des affaires étrangères. Son zèle et son activité le portèrent toujours plus avant dans les bonnes grâces du monarque. Pendant son ministère, il fonda plusieurs établissements de bienfaisance. Comme écrivain, il est connu par un *Essai d'un tableau chronologique des événements de la guerre, depuis la paix de Munster jusqu'à celle de Hubertsbourg*, Berlin, 1792, in-8°. Il est mort à Berlin en 1802. G—T.

ALVENSLEBEN (CHARLES-GEBHARD), lieutenant général au service de Prusse, né à Schochwitz, le 7 septembre 1778, d'une famille noble, commença sa carrière militaire dans le régiment d'infanterie Duc de Brunswick, et fit les campagnes de 1792 à 1794 en qualité d'enseigne. Nommé sous-lieutenant en 1797 et lieutenant en 1805, il devint aide de camp du général major Hirschfeld, qui commandait alors le second bataillon de la garde. Il combattit à Iéna, et partagea à Prenzlow le sort du corps d'armée de Hohenlohe, dont il faisait partie. Après la paix de Tilsitt, le roi de Prusse le nomma capitaine d'état-major dans le régiment de la garde à pied, puis chef de compagnie, et l'attacha à sa personne en qualité d'aide de camp avec le grade de major. Peu de temps après, on lui confia le commandement d'un bataillon normal qui venait d'être créé. En mars 1813, il commandait un régiment de la garde, avec lequel il combattit à Lutzen, où il eut deux chevaux tués sous lui à l'attaque des villages de Gross-Goerschen et de Kaja. Le roi, pour le récompenser de la bravoure qu'il avait déployée dans cette circonstance, le décora de la Croix de fer de deuxième classe, et l'empereur Alexandre lui envoya l'ordre de Wladimir de troisième classe. A la bataille de Bautzen, il contribua beaucoup à la prise du village de Preititz. Nommé lieutenant-colonel pendant la suspension d'armes, il prit le commandement provisoire de la brigade de réserve de la garde, et se distingua aux batailles de Dresde, de Leipsick, et sous les murs de Paris, où, nommé colonel, il fut décoré de la Croix de fer de première classe, de l'ordre pour le mérite, et de ceux de St-George de Russie de quatrième classe, de Marie-Thérèse d'Autriche et du Mérite militaire de Bade. En 1816, il fut confirmé dans le commandement de sa brigade, et devint général major en 1817, puis commandant des deux divisions de la garde en 1820, et lieutenant général en 1829. Après trente-huit ans de service, épuisé par les fatigues de la guerre, il se vit contraint de demander sa retraite, que le roi accorda à regret, en lui envoyant la décoration de l'Aigle rouge de première classe. Il mourut dans sa terre de Schochwitz, le 12 février 1831. Z.

ALVIANO (BARTHÉLEMY), général des Véni-

tiens, pendant la guerre et la ligue de Cambray, se distingua par son courage fougueux et son impétuosité, dans un temps où la supériorité des troupes françaises avait rendu craintifs et circonspects tous les autres généraux italiens. Avant d'entrer dans les troupes de la république, il servit, en 1497, sous les ordres du duc de Gandie, fils aîné d'Alexandre VI. Comme général vénitien, il commença sa carrière par une glorieuse campagne d'hiver, en 1508, dans les Alpes Juliennes, contre l'empereur Maximilien; il battit, à Cadore, les troupes commandées par le duc de Brunswick, et les détruisit, disent les historiens, jusqu'au dernier homme. L'année suivante, il voulait attaquer les confédérés, et les battre en détail avant qu'ils fussent réunis; la circonspection du sénat de Venise, qui lui défendit l'offensive, fut cause de la perte de la bataille, à Ghiaradadda, le 14 mai 1509. Alviano, ayant eu 10,000 hommes tués, et lui-même étant blessé au visage, fut fait prisonnier par Louis XII. Ce général ne recouvra sa liberté qu'en 1513, lorsque les Vénitiens s'allièrent aux Français. Il fit, sur le duc de Milan, la conquête de Brescia et de Bergame; il enferma Cardone, général des Espagnols, près de Vicence, de telle manière qu'il semblait ne pouvoir lui échapper : il suffisait de refuser le combat, et Cardone se serait vu forcé de poser les armes; mais Avalos, marquis de Pescaire, qui servait dans l'armée espagnole, sut si bien irriter l'orgueil d'Alviano, que celui-ci offrit la bataille, le 7 octobre 1513, à Creazzo, près de Vicence, et y fut battu. Alviano se releva encore de cet échec, par la conquête de Crémone et de Lodi. Il contribua beaucoup à la victoire de François Ier à Marignan, le 14 septembre 1515. Accouru avec moins de trois cents cavaliers au secours de François Ier, on lui annonce que la bataille est perdue : « Courage, mes amis! s'écrie Alviano, nous en aurons « plus de gloire : suivez-moi seulement, et nous « l'aurons bientôt regagnée. » Il attaqua aussitôt les Suisses avec tant d'impétuosité que ceux-ci crurent avoir toute l'armée vénitienne sur les bras. Peu de temps après, le 7 octobre, il mourut de maladie, vivement regretté par les Vénitiens, qui donnèrent une pension à son fils, et marièrent ses filles. Au milieu des camps, Alviano cultivait la littérature et la poésie. Il fonda une académie dans une bourgade qui lui appartenait, à Pordenone, dans le Frioul. Il en est sorti plusieurs hommes célèbres. S. S—i.

ALVINTZI (Pierre), ecclésiastique protestant du 17e siècle, né en Transylvanie, fit ses études aux universités les plus fameuses d'Italie, de Suisse et d'Allemagne, et devint ministre des protestants en Hongrie. Son zèle pour la religion qu'il prêchait l'engagea dans une controverse très-animée avec le jésuite Pierre Pazmany, depuis archevêque de Gran. Il écrivit, en langue hongroise, plusieurs ouvrages polémiques, parmi lesquels nous remarquerons celui qu'il publia, en 1616, sous le titre d'*Itinéraire catholique*. L'auteur examine, dans cet ouvrage, laquelle des deux religions, la catholique ou la protestante, est la plus ancienne, et durera jusqu'à la fin du monde. Alvintzi composa aussi une grammaire de la langue hongroise, langue remarquable par sa ressemblance avec celle des Lapons et des Finnois, maintenant si éloignés des habitants de la Hongrie, mais qui, sans doute, ont eu jadis, avec ces derniers, des rapports dont les siècles ont effacé les traces. C—au.

ALVINZY (Nicolas, baron d'), feld-maréchal au service d'Autriche, naquit en Transylvanie, l'an 1726. Il servit d'abord dans la guerre de sept ans, en qualité de capitaine de grenadiers. En 1789, il commandait une division de l'armée du général Laudon contre les Turcs, et, l'année suivante, il attaqua la ville de Liége, pour la réduire sous l'obéissance de son évêque. Lors de la guerre contre la France, il servit d'abord dans les Pays-Bas, en Hollande, sur le Rhin, et fut ensuite nommé au commandement de l'armée d'Italie. Il commença par avoir l'avantage dans quelques combats partiels, près de Scalda-Ferro, à Bassano, à Vicence; mais, aux fameuses batailles de Rivoli et d'Arcole, il fut complétement défait. Là se termina sa carrière militaire; on l'accusa d'incapacité et même de trahison; mais il se justifia du moins sur cette dernière accusation, et son souverain, qui l'honorait d'une bienveillance particulière, parce qu'il avait reçu de lui des leçons sur l'art de la guerre, le nomma, en 1798, commandant général en Hongrie. Dans cette place, récompense de ses longs services, le baron d'Alvinzi se fit généralement aimer et estimer. Il mourut à Ofen, d'une attaque d'apoplexie, le 27 novembre 1810, à l'âge de 84 ans. D—t.

ALVISET (dom Benoît), savant bénédictin, naquit au commencement du 17e siècle, à Besançon, d'une famille honorable et qui subsiste encore. Ayant embrassé la vie religieuse à l'abbaye de Faverney, il consacra ses loisirs à l'étude de la théologie et du droit canonique, qu'il enseigna depuis avec succès dans diverses maisons de son ordre. Les guerres qui désolaient alors la Franche-Comté, sans cesse ravagée par les Français ou par les Allemands, le décidèrent à chercher un asile hors de cette province. Avec l'autorisation de ses supérieurs, il se rendit en Italie, et entra dans la congrégation du Mont-Cassin, sous le nom de Virginius. Après avoir demeuré quelque temps à Padoue, il vint au monastère de Sublac, moins célèbre par le grand nombre de savants qu'il a produits que pour avoir été le berceau de l'imprimerie en Italie. (*Voy.* Laire, *Specim. typograph. roman.*, 60.) Ce fut dans cette retraite qu'il composa son traité des priviléges des religieux, ouvrage assez inutile aujourd'hui, mais rempli d'érudition. Il passa sur la fin de sa vie dans les îles de Lérins, et mourut au monastère de St Honorat, en 1673. Le traité dont on vient de parler est intitulé : *Murenuæ sacræ vestis sponsæ regis æterni vermiculatæ; opus de privilegiis ordinum regularium*, *Venetiis*, 1661, in-4°. Quelques expressions échappées au zèle de l'auteur déplurent à la cour de Rome; et son ouvrage fut mis à l'index. Cependant il a été réimprimé sans corrections à Kempten (*Campidona*), abbaye dans la Saxe, 1675, in-4°. Ces deux éditions sont fort rares sans être

recherchées. — Dom *Arsène* ALVISET, frère cadet du précédent, mourut à Favernay, le 19 mars 1698, laissant manuscrit un commentaire latin sur la règle de St-Benoît, que l'on conservait dans cette abbaye. (Voy. *Biblioth. de Lorraine*, 42) W—s.

ALXINGER (JEAN-BAPTISTE D'), poëte célèbre, né à Vienne le 24 janvier 1755 Son père était docteur en droit, et conseiller consistorial de l'évêque de Passaw. Alxinger fit ses études classiques sous le célèbre antiquaire Eckhel, conservateur du cabinet des médailles de Vienne, et prit, sous sa direction, un goût si prononcé pour la lecture des anciens, qu'il sut bientôt par cœur la plupart de leurs ouvrages : cette étude exerça sur son talent la plus heureuse influence; aussi conserva-t-il toute sa vie une reconnaissance profonde pour celui qui la lui avait fait faire. Il ne cessa jamais de s'en occuper, au milieu même des cours de jurisprudence qu'il suivit peu après. La mort de ses parents l'ayant rendu possesseur d'un patrimoine considérable, il ne fit usage de son diplôme de docteur et de son titre d'avocat de la cour que pour arranger les différends des plaideurs qui s'adressaient à lui. Ses premiers essais poétiques parurent dans *les Mois littéraires* et dans *l'Almanach des Muses*, de Vienne; il en composa bientôt un recueil, qui parut en 1784, à Leipsick, et, en 1788, à Klagenfurth : ce recueil le plaça au rang des meilleurs poëtes de sa nation; une imagination vive et féconde, une sensibilité mobile, une facilité à la fois élégante et énergique, parurent les caractères de son talent : il ne soutint pas sa réputation, dans un *Nouveau Recueil de poésies*, imprimé à Vienne en 1794. La plupart de ces poésies étaient des pièces de circonstance et des traductions; on en trouva la composition lâche, les images triviales, et l'expression incorrecte; mais il rétablit et assura bientôt sa gloire poétique, en publiant *Doolin de Mayence*, épopée chevaleresque en 10 chants (Vienne et Leipsick, 1787, in-8°); *Bliombéris*; poëme du même genre, Leipsick, 1791, en 12 chants. Imitateur heureux de Wieland, à qui il dédia ce dernier ouvrage, il fut, après lui, le plus distingué de ceux qui, en faisant de la chevalerie le sujet de leurs conceptions épiques, prirent le meilleur moyen de donner aux siècles modernes des épopées vraiment nationales pour les Européens. En 1791, il publia une traduction du *Numa Pompilius* de Florian. Il y a dans cette traduction plus de verve et de poésie que dans l'original; mais elle est inégale, et souvent peu élégante : ce fut le dernier travail poétique d'Alxinger; il coopéra, dans la suite, à la rédaction de plusieurs journaux, et y fit preuve d'un patriotisme non moins éclairé que vif. Après avoir été, pendant trois ans, secrétaire et inspecteur du spectacle de la cour, il mourut, le 1er mai 1797, d'une fièvre nerveuse. Plein de chaleur dans l'âme et de gaieté dans l'humeur, il fut toujours dévoué à ses amis, et d'un commerce agréable dans le monde. Lié avec le poëte Haschka, qu'il regardait comme un des principaux soutiens de la littérature allemande, il lui fit présent de 10,000 florins, et lui donna longtemps un logement dans sa maison. Un peu de vanité et une conduite parfois intempérante sont des torts que l'on pardonne facilement à un poëte, et ce sont les seuls qui lui aient été reprochés. G—T.

ALY. *Voyez* ALI.

ALY-BEY. *Voyez* BADIA.

ALY-CHYR (L'émir), grand homme d'État, et célèbre poëte persan de la fin du 9e siècle de l'hégire (15e de J.-C.), descendait d'une des familles les plus illustres de la tribu de Djaghatay. Béhadur, son père, qui occupait un poste éminent à la cour de Babour Béhadur, le fit élever avec des soins auxquels répondirent parfaitement ses heureuses dispositions. Il occupa d'abord une place importante à la cour d'Aboul-Cacem-Babour. Ce sultan, ami des lettres, se plaisait à entendre les poésies qu'Aly-Chyr composait en persan et en turc, et il avait une telle affection pour leur auteur, qu'il l'appelait son fils. Badour étant mort, Aly-Chyr se retira à Méched, où il se livra à son goût pour l'étude; mais les troubles survenus dans le Khoraçan l'obligèrent à se retirer à Samarcand. La réputation qu'il s'était acquise était trop grande pour qu'il fût oublié des souverains. Hocéin Myrza, étant devenu maître du Khoraçan, pria Ahmed Mirza, roi de la Transoxane, de lui renvoyer Aly-Chyr. Ahmed s'empressa de satisfaire le sultan; et, pour témoigner à Aly-Chyr la considération qu'il avait pour sa personne, il le fit escorter par un cortége brillant. Arrivé à Hérat, l'émir Aly-Chyr fut reçu du sultan et de toute sa cour avec les distinctions les plus flatteuses. Il eut d'abord le sceau royal, et, peu après, devint chef du divan ou conseil, et enfin grand vizir. Le soin des affaires ne pouvait distraire Aly-Chyr de ses goûts, et il soupirait toujours après la retraite et l'étude. Lorsqu'il eut rempli ce poste éminent pendant plusieurs années, il s'en démit, et se retira une seconde fois. Nommé, par la suite, au gouvernement d'Asteradad, il quitta encore cette place après quelques années d'exercice, et le reste de sa vie s'écoula dans la retraite et l'étude. Il composa plusieurs ouvrages en turc et en persan. Il se déclara toujours le protecteur des gens de lettres, et plusieurs lui dédièrent leurs écrits. Ses richesses étaient employées à des fondations utiles à l'humanité. Il mourut au mois de djumady el-ewwel, 906 de l'hégire (1500 de J.-C.). J—N.

ALYATE, fils de Sadyatte, roi de Lydie, monta sur le trône vers l'an 619 avant J.-C. Il continua la guerre que son père avait commencée contre les Milésiens; ne pouvant pas les vaincre, à cause des ressources que la mer offrait à ce peuple commerçant, il fit la paix avec eux, dans la 6e ou 7e année de son règne. Il chassa de l'Asie les Cimmériens qui s'y étaient établis; il prit la ville de Smyrne; alla aussi attaquer Clazomène; mais il fut repoussé avec une perte considérable. Ayant reçu dans ses États quelques Scythes qui avaient offensé Cyaxarès, roi des Mèdes, il eut la guerre avec ce prince : ce fut dans la 6e année de cette guerre, qu'au moment d'une bataille arriva une éclipse de soleil qui sépara les combattants. On n'est pas bien d'accord

sur l'époque de cette éclipse; cependant l'opinion la plus probable est celle de Larcher, qui la fixe au 9 juillet de l'an 597 avant J.-C. Les deux princes firent la paix bientôt après, par l'entremise de Syennésis, roi de Cilicie, et de Labynète, roi de Babylone; et Alyate donna sa fille en mariage à Astyage, fils de Cyaxarès. Il mourut vers l'an 562 avant J.-C., et eut pour successeur Crésus son fils. C—R.

ALYM-GUÉRAÏ, 34e kan de Crimée, cousin et qalghaï-sultan (lieutenant) d'Arslan, fut choisi par la Porte ottomane pour lui succéder. Sa conduite fut aussi impolitique qu'inhumaine. Il augmenta considérablement les impôts et les redevances que les Naghaïs payaient au kan de Crimée, leur souverain. Les Tatars ne supportèrent d'abord ces vexations que par égard pour deux de ses frères qui étaient leurs gouverneurs particuliers; mais, l'un des deux étant mort vers l'année 1757, et ayant été remplacé par un des fils du kan, à l'exclusion de ses autres frères, cette infraction aux lois fondamentales de ces peuples excita de vifs murmures: une disette affreuse, survenue à Constantinople, obligea le kan, à qui la Porte demanda des vivres, d'en tirer des Noghaïs. Quoique ces Tatars eussent du superflu, dont ils n'étaient peut-être pas fâchés de se défaire, les exactions que l'on commit à leur égard leur causèrent les plus vifs mécontentements; d'autres intrigues, ménagées par les ennemis du kan, firent éclater une révolte de la part des Noghaïs. Ils défirent une armée que leur gouverneur, fils du kan, avait conduite contre eux. Alym-Guéraï, dominé par une de ses femmes, qui faisait cause commune avec le jeune gouverneur objet de la haine des Noghaïs, continua de traiter ceux-ci en rebelles. Il leva une armée de 50,000 hommes, dans le mois d'août 1758, et se mit en marche pour réduire lui-même les Noghaïs. Il partit de sa capitale le 25 septembre; mais il n'arriva pas assez tôt pour arrêter une invasion qui devait lui être funeste. Alym-Guéraï leva enfin le masque, et conduisit lui-même les Noghaïs dans le Boudjac, qui est le principal grenier de Constantinople, afin de priver cette capitale de tous les grains qu'elle tire des bords du Danube. Une mesure aussi terrible eut tout le succès qu'on devait en attendre: le vizir fut obligé d'abandonner son protégé. Alym-Guéraï reçut l'ordre positif de sa déposition, dans la nuit du 21 octobre 1758, et il partit pour se rendre en Romélie. « Telle a été, dit Peyssonnel, la fin du « règne court et malheureux d'Alym-Guéraï-Kan, ce « prince indéfinissable, le plus judicieux, le plus « éclairé, le plus éloquent, le plus juste, le plus « libéral et le plus aimable qui ait jamais peut-être « gouverné les Tatars; celui qui s'est le plus mal « conduit, qui a commis le plus de fautes, qui a « fait le plus d'injustices, qui a fait le moins de bien, « et qui est parti le plus détesté, malgré son adresse « et son ambition. » L—s.

ALYON (Pierre Philippe), pharmacien, né dans un village près du Puy-de-Dôme, fut chargé avant la révolution, par le duc d'Orléans, dont il était lecteur, d'enseigner l'histoire naturelle à ses enfants. En 1783, époque à laquelle il s'occupait un peu de médecine, il lut à l'une des sociétés médicales de Paris un mémoire sur les préservatifs des affections vénériennes. Il paraissait alors être convaincu d'avoir trouvé, pour empêcher la propagation de ces maladies, un moyen auquel un ignorant casuiste lui conseilla de ne donner aucune publicité, mais dont l'expérience personnelle ne tarda pas à lui révéler l'inefficacité. Une fois bien convaincu de la futilité des recherches auxquelles il avait consacré en pure perte plusieurs années de sa vie, il finit par où il aurait dû commencer, et ne s'occupa plus que du traitement des affections contre lesquelles on n'a pu jusqu'à présent découvrir qu'un seul prophylactique qui répugne trop souvent aux passions et aux besoins physiques de la nature humaine. Il proposa l'usage de la pommade dite oxygénée et de la limonade nitrique. La mode procura une vogue momentanée à ces deux médicaments, qui sont retombés dans un profond oubli, depuis surtout que des doctrines plus saines et plus rationnelles ont été appliquées à la théorie et à la curation d'une série de maux, si cruels déjà par eux-mêmes, mais dont l'empirisme et la routine avaient depuis plusieurs siècles singulièrement contribué encore à accroître la gravité. Quelque temps après le supplice du duc d'Orléans, Alyon fut arrêté et détenu quelques mois dans les prisons de Nantes. Il entra ensuite dans le service de la pharmacie des armées, et fut successivement pharmacien en chef de l'hôpital du Val-de-Grâce et de celui de la garde impériale. Malgré la faiblesse de sa constitution et les infirmités dont il était accablé, il suivit l'armée dans la campagne de 1812; mais il fut obligé de solliciter presque aussitôt son retour en France. Après la victoire de Bautzen, il revint à Dresde et y resta jusqu'à la capitulation du corps d'armée renfermé dans les murs de cette ville. Alyon se consola d'un désastre qui lui montrait la perspective d'une prochaine rentrée dans sa patrie; mais la capitulation ayant été violée, il subit le sort de la garnison, qui fut envoyée en Bohême, puis en Moravie, et il resta à Znaym jusqu'à la conclusion de la paix générale. Il mourut à Paris en 1816, âgé d'environ 70 ans. Sous un physique désagréable et un extérieur plus que négligé, il cachait un caractère très-obligeant, dont on était d'autant plus surpris que cette disposition morale s'accorde généralement peu avec les goûts bien prononcés qu'il avait, surtout dans ses dernières années, pour un genre de commerce peu élevé, celui de brocanteur. On a de lui: 1° *Essai sur les propriétés médicinales de l'oxigène et sur l'application de ce principe dans les maladies vénériennes, psoriques et dartreuses*, Paris, an 5, in-8°, ouvrage qui a été réimprimé en l'an 7 (1799), et traduit en allemand, Leipsick, 1798. 2° *Cours élémentaire de botanique*, Paris, an 7, in-fol. Ce sont des tableaux synoptiques qu'il avait composés dans l'origine pour les enfants du duc d'Orléans. 3° *Cours élémentaires de chimie théorique et pratique*, Paris, 1787, in-8°, et 1799, 2 vol. in-8°. Il prend encore sur le frontispice de la première édition le titre de *Lecteur de S. A. S. Mgr le duc d'Orléans*. Alyon a traduit de l'anglais l'ouvrage de Rollo sur les mala-

dies gastriques, et de l'italien celui de Berlinghieri sur les maladies vénériennes. J—D—N.

ALYPIUS, d'Antioche, architecte et ingénieur, vivait sous le règne de Julien l'Apostat, auquel il dédia une description géographique de l'ancien monde. On a cru reconnaître cette géographie dans un abrégé très-court que Godefroy a publié, pour la première fois, en grec et en latin, à Genève, 1628, in-4°; mais rien ne prouve que l'ouvrage soit d'Alypius. Au reste, ce prétendu texte grec, publié par Jacques Godefroy, a été forgé d'après la traduction latine, qui est très-ancienne et très-mal faite. On voit, par les lettres de Julien qui nous sont restées, qu'Alypius était poëte, et qu'il avait commandé en Angleterre, où sa douceur et sa fermeté lui avaient fait beaucoup d'honneur. Ce fut lui que Julien chargea de faire reconstruire le temple de Jérusalem; mais le ciel sembla se déclarer contre cette entreprise, et les ouvriers, épouvantés par les feux que la terre ébranlée vomissait autour d'eux, furent contraints d'abandonner leurs travaux. Huit ans après, Alypius fut accusé, avec un nombre infini d'autres personnes, d'avoir eu recours à la magie pour savoir quel serait le successeur de Valens; il fut banni, et tous ses biens furent confisqués. Dans son exil, il eut la consolation d'apprendre que son fils Hiéroclès, accusé avec lui et condamné à mort, avait été sauvé d'une manière inespérée. Cet infortuné avait été appliqué à la torture, et tellement maltraité qu'il n'avait plus rien d'intact. On le conduisait au dernier supplice, lorsque le peuple, ému de pitié, demanda sa grâce à l'empereur, et l'obtint. L—S—E.

ALYPIUS, philosophe d'Alexandrie, en Égypte, contemporain de Jamblique, était fort petit, et peu au-dessus de la taille d'un pygmée; mais il avait l'esprit très-subtil, et était un dialecticien habile, à ce que dit Eunapius, qui, pour en donner la preuve, rapporte une question qu'il fit à Jamblique. Ces deux philosophes s'étant rencontrés, Alypius lui dit : « Tout riche est, ou injuste lui-même, ou fils d'un « homme injuste, qu'en pensez-vous? » Cette question absurde parut si subtile à Jamblique qu'il n'y répondit pas, mais rechercha la connaissance d'Alypius. Il donnait ses leçons de vive voix, et n'avait jamais rien écrit. Il mourut dans sa patrie, à un âge très-avancé, et Jamblique écrivit sa vie. C—R.

ALYPIUS, auteur grec, dont il nous reste un traité, ou plutôt, un fragment sur la musique; la meilleure édition est celle que Meibomius a donnée, en grec et en latin, dans le recueil intitulé : *Antiquæ musicæ Authores septem, Amstelod.*, 1652, 2 vol. in-4°. On ne sait pas à quelle époque a vécu cet Alypius; on croit cependant qu'il était un peu antérieur à Ptolémée. C—R.

ALZATE Y RAMIREZ (DON JOSEPH-ANTOINE), astronome et géographe mexicain distingué, illustra sa patrie dans le 18e siècle, fit un grand nombre d'observations astronomiques, surtout relativement aux éclipses des satellites de Jupiter. Il eut un autre mérite très-réel, celui de savoir exciter ses compatriotes à l'étude des sciences physiques. La *Gazeta de literatura*, qu'il publia longtemps à Mexico, contribua beaucoup à donner à la jeunesse mexicaine le goût des sciences et des bonnes études. Alzate avait embrassé l'état ecclésiastique; c'était un observateur d'une activité souvent impétueuse; aussi lui reproche-t-on d'avoir été peu exact, et de s'être livré à trop d'objets à la fois. Il était correspondant de l'académie des sciences de Paris. Outre ses travaux astronomiques, on a de lui : 1° *Nouvelle carte de l'Amérique septentrionale*, dédiée à l'académie royale des sciences de Paris 1768; 2° *Estado de la Geografia de la Nueva Espana, y modo de perfecionarla*, Periodico de Mexico, dicemb. 1772, n. 7, p. 55; 3° *Mapa del Arzobispado de Mexico* : c'est une carte manuscrite dessinée en 1768, revue par l'auteur en 1772, mais peu estimée; 4° *Lettres sur différents objets d'histoire naturelle*, adressée à l'académie des sciences de Paris, et imprimée dans la relation du voyage de Chappe; 5° *Mémoire sur la limite des neiges perpétuelles, au volcan Pexocatexetl*. Alzate a encore corrigé la carte de la vallée (environs) de Mexico, dressée par don Carlos de Siguenza. B—P.

AMABLE (Saint), curé de Riom en Auvergne, dans le 5e siècle, et le patron de cette ville. Selon Grégoire de Tours, il mourut en 464, et fut enterré à Clermont; mais d'autres écrivains prétendent qu'il mourut en 475, et que son tombeau fut placé dans l'église de St-Bénigne, à Riom. Grégoire de Tours rapporte qu'il exerçait un grand pouvoir sur les serpents; et il affirme en avoir vu lui-même un exemple remarquable. L'abbé Faydit dit aussi que depuis treize cents ans, on a vu de nombreux effets de ce pouvoir miraculeux. D—T.

AMAC, célèbre poëte persan, du 5e siècle de l'hégire (11e de J.-C.), surnommé BOKHARAÏ, ce qui semble indiquer qu'il était né à Bokhara. Il jouit d'une grande faveur auprès de Kheder-Kan, qui avait rassemblé à sa cour beaucoup de poëtes et d'hommes célèbres, dont Amac était comme le chef; ce qui attira sur lui des regards d'envie. Amac avait effectivement beaucoup plus profité que tous ses rivaux de la faveur et des bienfaits du prince. Il possédait un nombre considérable d'esclaves de l'un et de l'autre sexe, et avait dans ses écuries jusqu'à trente chevaux de main richement enharnachés. Rachydy, poëte persan, aussi célèbre que lui, et dont il était le protecteur, vint à bout, par ses intrigues, de le supplanter à la cour. Vers la fin de sa carrière, Amac rentra en faveur, sous le règne du sultan Sandjar. Ce prince, profondément affligé de la mort de sa sœur Mohi-mulk, ne pouvait trouver aucun poëte qui célébrât dignement les qualités de celle qu'il pleurait; il se ressouvint du poëte Amac, et lui ordonna de composer une élégie. Amac était alors dans un âge très-avancé, et en proie aux infirmités de la vieillesse. Il obéit cependant, et composa une élégie qui, au jugement de Sandjar, prince spirituel et bon littérateur, était supérieure à toutes celles qu'on lui avait présentées. La princesse pour laquelle l'élégie fut composée était morte jeune et dans la saison du printemps. Amac saisit ce rapprochement, facile sans doute, mais dont l'effet était

sûr, et commença ainsi son poëme par des vers qui rappellent les strophes célèbres de Malherbe à Duperrier son ami : « Au temps où la rose commence « à éclore dans les jardins, celle qui était déjà épa« nouie s'est flétrie en un instant, etc. » Amac parvint à un âge très-avancé. Le plus célèbre de ses ouvrages est l'histoire en vers de Joseph et de Zulykha, roman tiré de l'histoire de Joseph, telle qu'elle est rapportée dans le Coran. J—N.

AMAD-EDDAULAH. *Voyez* IMAD-EDDAULAH.

AMADEI (CHARLES-ANTOINE), médecin et botaniste de Bologne, sa patrie, vécut vers la fin du 17e siècle, et s'appliqua très-jeune à la connaissance des plantes, sous la direction de Zanoni, son compatriote; il ne se borna point à l'examen de leur structure extérieure; il étudia leurs plus petites parties, à l'aide du microscope, et devint si habile, qu'à la vue seule d'une graine il reconnaissait de quelle plante elle provenait. Il s'appliqua aussi à découvrir toutes les espèces qui croissent dans son pays, et il en rencontra plusieurs de très-rares, dont on n'aurait peut-être jamais soupçonné l'existence dans ce climat. Il en trouva deux, entre autres, dont il ne put découvrir les noms, quoiqu'il eût consulté à ce sujet les plus savants botanistes de son temps, avec qui il était en relation. Ce ne fut que quelque temps après qu'on reconnut, avec surprise, que l'une et l'autre se retrouvaient dans les régions équatoriales. Gaétan Monti en fit le sujet de deux dissertations insérées dans les *Mémoires de l'institut de Bologne*, t. 3 et 5; l'une d'elles nécessita la formation d'un nouveau genre, sous le nom d'*Aldrovanda*, en honneur de son compatriote Aldrovande. Vainement Adanson a voulu rendre à Amadei le même honneur, en nommant *Amadea* le genre androsace ; ce dernier nom a prévalu. Amadei mourut en 1720; il n'a point laissé d'ouvrages, et il était du petit nombre des savants modestes qui, contents de faire des découvertes, laissent aux autres le soin de les publier. — Son fils, *J.-J.* AMADEI, aussi botaniste, et chanoine à Bologne, se distingua par ses profondes connaissances en bibliographie. D—P—s.

AMADESI (DOMINIQUE) naquit à Bologne, le 4 août 1657. Quoiqu'il fît son état du commerce, il s'appliqua aussi aux belles-lettres, et surtout à la poésie. Le célèbre Jean-Pierre Zanotti, son intime ami, l'encouragea beaucoup à s'y livrer. Ses premiers essais poétiques se trouvent dans le recueil donné par le Gobbi, Venise, 1726, sous le nom anagrammatique de *Simonide di Meaco*. La mort d'une épouse qu'il aimait fut pour lui un triste et fécond sujet de vers. Ils furent publiés en partie par son ami Zanotti, à Bologne, en 1725; l'autre partie est restée manuscrite après sa mort, arrivée le 11 septembre 1730. Il eut un fils, nommé Lelio Alberto, qui se distingua aussi par son érudition et par son talent pour la poésie, et qui mourut en 1758, âgé de 66 ans. G—É.

AMADESI (JOSEPH-LOUIS), citoyen de Bologne, naquit à Livourne, le 28 août 1701, pendant un séjour passager qu'y firent ses parents. Son père étant allé habiter Ravenne, en 1718, il l'y suivit, et se fit tellement aimer par ses talents et ses bonnes qualités, qu'il fut successivement choisi pour secrétaire par trois archevêques de ce siége. Il fut mis, en 1754, à la tête du clergé de l'église de St-Nicandre, et nommé garde des célèbres archives de l'archevêché de Ravenne. Il les mit en ordre, en dressa une table exacte, et en tira une infinité de documents, qu'il employa ensuite dans de savants ouvrages. Il devint un des citoyens les plus considérés de cette ville, et fut l'un des fondateurs des réunions littéraires qui se formaient dans le palais du savant marquis César Rasponi, et où l'on traitait toutes les matières relatives aux sciences et aux lettres. Il fut envoyé jusqu'à quatre fois à Rome, par les archevêques, pour des affaires importantes, qu'il termina toujours heureusement. Il publia : 1° en 1747, à Ravenne, *de Jurisdictione Ravennatum archiepiscoporum in civitate et diœcesi Ferrariensi*; 2° en 1752, à Rome, *de Jure Ravennatum archiepiscoporum deputandi notarios*, etc.; 3° ibid. en 1763, *de Comitatu Argentano*, etc., et plusieurs autres ouvrages, dont on peut voir le catalogue dans le 1er volume du livre de Fantuzzi, sur les écrivains bolonais. Ce personnage respectable faisait son amusement de la poésie italienne. On a de lui des vers spirituels dans plusieurs recueils. Il prit part à la composition bizarre du poëme burlesque intitulé : *Bertholdo con Bertholdino e Cacasenno*. Le 17e chant, avec de savantes notes, est de lui. Il mourut le 8 février 1775, à Rome, où l'Église de Ravenne venait de le députer encore pour soutenir ses droits sur le comté d'Argenta. Il fut universellement regretté, et laissa une mémoire aussi honorée du public que chère à ses nombreux amis, parmi lesquels on comptait les hommes les plus distingués de son temps. G—É.

AMADUZZI (JEAN-CHRISTOPHE), en latin AMADUTIUS, né dans l'État romain, philologue distingué, inspecteur de l'imprimerie de la propagande à Rome, au milieu du 18e siècle, a donné : 1° une quatrième édition de l'ouvrage de Bellori, intitulé : *Fragmenta vestigii veteris Romæ*, Rome, 1764, in-fol. Amaduzzi y ajouta ses notes, et celles d'un anonyme. 2° *Leges novellæ quinque anecdotæ imperatorum Theodosii junioris et Valentiniani III, cum ceterarum etiam novellarum editarum titulis, et variis lectionibus ex codice Ottoboniano; quibus accedunt aliæ Valentiniani III Constitutiones jam editæ, quæ in Codice Theodosiano desiderantur ; ac tandem lex romana, seu responsum Papiani, titulis, anecdotis, variisque lectionibus auctum*, Rome, 1767, in-fol. C'est un supplément à l'édition du Code Théodosien donné par Ritter. 3° *Anecdota litteraria e manuscriptis codicibus eruta*, Rome, 1773 et 1774, 3 vol., grand in-8°. 4° *Vetera monumenta quæ in hortis cœlimontanis et in ædibus Matthæiorum adservantur, collecta, et adnotationibus illustrata*, Rome, 1779, 3 vol. in-fol., avec 270 planches. Rod. Venuti fut le collaborateur d'Amaduzzi. 5° *Characterum ethicorum Theophrasti capita duo, hactenus anecdota*, grec et latin, avec une préface et des notes, Parme, 1786, in-4°. 6° *Alphabetum Barmanum*

seu romanum regni Avæ, finitimarumque regionum, Rome, 1776, 1787, in-8°. Nous citons cet ouvrage d'après un catalogue. 7° *Epistola ad Bodonium super editionem Anacreontis*, Parme, 1791, in-8°. 8° *Discorso filosofico sul fine ed utilità della academia*, Rome, 1777, in-8°. A. B—T.

AMALAIRE-FORTUNATUS, de moine de Madeloc, fut fait archevêque de Trèves en 810; il rétablit, l'année suivante, la religion chrétienne dans la partie de la Saxe située au delà de l'Èbre, consacra la première église de Hambourg, et alla, en 813, en ambassade à Constantinople, pour ratifier la paix que Charlemagne avait conclue avec l'empereur Michel Curopalate. Il mourut l'année d'après dans son diocèse. Nous avons de lui un traité *du Baptême*, imprimé parmi les œuvres et sous le nom d'Alcuin. C'est une réponse à la lettre circulaire par laquelle Charlemagne avait consulté les métropolitains de ses États sur ce sacrement. L'identité de nom a fait souvent confondre cet Amalaire avec le suivant. T—D.

AMALAIRE-SYMPHOSIUS fut successivement diacre et prêtre de l'Église de Metz, à laquelle il appartenait par sa naissance, directeur de l'école du palais sous Louis le Débonnaire, abbé d'Hornbac, chorévêque du diocèse de Lyon, puis de celui de Trèves; on prétend même qu'il fut revêtu de la dignité épiscopale. Il assista, en 825, au concile de Paris, qui le députa en cour, pour y porter, avec Halitgaire, l'ouvrage de cette assemblée sur le culte des images. Quelques auteurs lui attribuent l'ouvrage qui parut en 847 en faveur du sentiment de Hincmar de Reims, sur la prédestination; mais il paraît très-vraisemblable qu'Amalaire était mort environ dix ans auparavant. Il passe pour le plus savant homme de son siècle dans la liturgie, et la lecture de ses ouvrages est bien propre à lui confirmer cette réputation. On a de lui: 1° *Traité des Offices ecclésiastiques*. Il le donna en 820; mais, ayant fait le voyage de Rome pour s'instruire par lui-même des rits de cette Église, il le publia de nouveau en 827, avec des changements considérables. L'édition la plus correcte est celle de la *Bibliothèque des Pères*, de Lyon. Son but est de rendre raison des prières et des cérémonies qui composent l'office divin. L'ouvrage est utile et curieux; il n'en vaudrait pas moins si l'auteur ne se fût pas arrêté autant à rechercher les sens mystiques. Agobard et Florus, l'un archevêque, l'autre diacre de Lyon, l'attaquèrent vivement. Quelques expressions nouvelles sur l'eucharistie fournirent matière à l'accusation qu'ils lui intentèrent au concile de Thionville, qui donna gain de cause à l'auteur, et au concile de Quierzy, qui jugea l'ouvrage dangereux; ce qui ne diminua en rien la considération dont il jouissait. 2° L'*Ordre de l'Antiphonier*, imprimé ordinairement avec le précédent. Il tâche d'y concilier le rit romain avec le rit gallican. Agobard, mécontent de ce qu'il accusait son Église d'avoir innové dans le chant ecclésiastique, écrivit contre lui. 3° L'*Office de la Messe*, dans l'*Appendice des Capitulaires*, de Baluze. C'est une explication mystique des cérémonies de la messe pontificale. 4° Des lettres, dans le *Spicilége* de D. d'Achéry, et dans les *Anecdotes* de D. Martenne. 5° Une *Règle des Chanoines*, que Lemire fit imprimer, avec de savantes notes, dans le *Code des règles des Clercs*, Anvers, 1638, in-fol., d'où elle a passé dans les *Conciles* de Sirmond et de Labbe. Cette règle fut approuvée par le concile d'Aix, en 816, et envoyée dans tous les chapitres par Louis le Débonnaire. On la suivit pendant plus de deux siècles; mais, dans le 11e, Pierre Damien ayant remarqué qu'elle permettait le pécule, et qu'elle accordait une trop forte portion de pain et de vin à chaque moine, commença à la décrier; Nicolas II trouvant d'ailleurs qu'elle avait été introduite sans le consentement du saint-siége, on cessa de s'y conformer. T—D.

AMALARIC, roi des Visigoths, était fils d'Alaric II, qui périt de la main de Clovis, à la bataille de Vouillé, l'an 507. La division s'étant mise entre les Visigoths, après cette malheureuse journée, un parti d'entre eux emmena en Espagne Amalaric, qui n'avait que cinq ans; mais le plus grand nombre, qui se réfugia à Narbonne, se hâta de proclamer Gésalaic, fils naturel d'Alaric. Clovis s'étant rendu maître de toutes les provinces des Visigoths, depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées, Gésalaic se sauva aussi en Espagne; mais les débris du royaume des Visigoths furent conservés par la main puissante de Théodoric, roi d'Italie, aïeul maternel d'Amalaric. Son armée tailla en pièces les Bourguignons et les Francs, et leur arracha la Provence et le Languedoc. Gésalaïc, qui disputait le trône à son frère légitime, ayant été battu et tué, le jeune Amalaric fut reconnu, en 511, roi de tous les Visigoths, sous la tutelle de son aïeul Théodoric. Ce prince, pour se dédommager des frais de la guerre, garda la Provence, et gouverna la monarchie des Visigoths en qualité de régent, pendant la minorité d'Alamaric. Rentré dans tous ses droits à la mort de Théodoric, le roi des Visigoths partagea ce qui lui restait dans la Gaule avec son cousin Athalaric, devenu roi d'Italie, et dont il voulait s'assurer les secours contre les fils de Clovis. On convint que le Rhône servirait de limites entre les deux empires des Ostrogoths et des Visigoths, et qu'on cesserait d'envoyer les tributs d'Espagne en Italie. Cependant Amalaric, désirant vivre en paix avec les Francs, épousa Clotilde, fille de Clovis. Cette princesse apporta en dot Toulouse, qui fut de nouveau réunie à la monarchie d'Amalaric. Ce mariage semblait devoir consolider la paix entre les deux nations rivales; mais bientôt on vit naître entre les deux époux une mésintelligence funeste. Amalaric voulut forcer la reine à embrasser l'arianisme, et, n'ayant pu y parvenir par les voies de la persuasion, il fit outrager cette princesse toutes les fois qu'elle se rendait à l'église; et furieux de la voir insensible à ces insultes, il lui infligea lui-même, par un raffinement de brutalité, des châtiments indignes et cruels. Réduite au désespoir, Clotilde fit passer à son frère Childebert, roi de Paris, un mouchoir teint du sang qu'elle avait répandu sous les

coups de son barbare mari. Childebert ne demandait qu'un prétexte pour reprendre le Languedoc; il entra avec une puissante armée dans les États de son beau-frère, qui, étant venu à sa rencontre, fut battu et tué d'un coup de lance, à Narbonne, au moment où il y rentrait pour enlever ses trésors. C'était un prince lâche, avare et cruel. En lui finit la race des Théodomes, qui régna 111 ans sur les Visigoths. Cette monarchie, héréditaire jusqu'alors, devint élective, et se concentra en Espagne. Theudis succéda à Amalaric. B—P.

AMALASONTE (AMALASVENTA), reine des Ostrogoths en Italie, était fille unique de Théodoric Ier, et d'Audéfleda, fille du roi Childéric. Son père lui donna pour époux, en 515, Eutharic Cilicus, qui, comme lui, était descendu de la dynastie des Amales, rois des Goths, au commencement du 4e siècle; mais ce prince mourut avant son beau-père, laissant un fils d'Amalasonte, nommé Athalaric, qui, à la mort de Théodoric, en 526, lui succéda sous la tutelle de sa mère. Amalasonte est accusée d'avoir empoisonné sa mère. Elle choisit pour principal ministre et pour secrétaire Cassiodore, Romain qui s'efforçait de communiquer aux Goths les usages et les mœurs de ses compatriotes, de leur inspirer quelque respect pour les arts, pour les lois, et pour ce qui restait encore d'une antique civilisation. Amalasonte poursuivit le plan que son père s'était tracé pour réconcilier le peuple conquis au peuple conquérant, et pour fondre les deux nations en une seule; elle témoigna, pour les lettres et pour les lois, un respect qu'elle communiquait ainsi aux vainqueurs de Rome; enfin, elle apporta dans l'administration et dans ses relations avec les autres puissances assez de vigueur pour qu'un peuple guerrier ne dût point avoir de honte d'obéir à une femme; réparant, autant qu'il dépendait d'elle, les dernières rigueurs de Théodoric, elle rendit aux fils de Simmaque et de Boëce les biens de leurs pères, confisqués après leur supplice. Elle voulut aussi que son fils participât aux connaissances des Romains, et qu'il fût instruit dans les arts libéraux; mais l'éducation, pendant cinq siècles de despotisme, avait pris quelque chose de servile. Les précepteurs qu'elle donna à son fils employèrent la crainte pour lui inculquer la science, et elle-même punit un jour une de ses fautes par un soufflet. Ce n'était pas ainsi que les Goths avaient coutume d'élever leurs enfants; ils ne voulaient pas qu'une seule offense impunie laissât dans leur âme un souvenir d'humiliation ou de crainte. « Celui qui « aura tremblé devant la férule d'un pédagogue, « disaient-ils, ne regardera jamais sans crainte le « fer des ennemis. » Ils obligèrent Amalasonte à écarter de son fils ses précepteurs lettrés, et à l'entourer de jeunes gens qui rivalisaient avec lui dans les exercices du corps; ceux-ci l'entraînèrent dans de tels excès d'ivrognerie et de débauche, qu'ils détruisirent sa santé, et il mourut en 534. Amalasonte, pour conserver le trône après la mort de son fils, offrit de le partager avec Théodat, fils d'une sœur de Théodoric, et dernier héritier de la famille des Amales (*voy.* THÉODAT); mais elle avait précédemment offensé cet homme lâche, avare et perfide, qui, dès qu'il l'eut épousée, écarta d'elle ses partisans et ses ministres, la chassa de Ravenne, en 535, la fit enfermer dans une île du lac de Bolsena, et permit à ceux qui avaient quelque vengeance à exercer contre elle de la poursuivre et de l'etrangler. La mort d'Amalasonte servit de prétexte à la guerre que Justinien déclara aux Ostrogoths. S. S—I.

AMALBERGUE, fille de Théodoric. *Voyez* HERMENFROI.

AMALECH, fils d'Eliphaz. *Voyez* ESAU.

AMALFI (CONSTANCE D'AVALOS, duchesse D'), dame illustre du 16e siècle, et l'une de celles qui cultivèrent alors avec le plus de succès la poésie italienne, était née à Naples, d'Ænicus, ou Innico d'Avalos, marquis del Vasto, et de Laure San-Severina. Ayant épousé Alphonse Piccolomini, duc d'Amalfi, elle resta veuve de très-bonne heure et sans enfants. Sa conduite lui concilia l'estime générale. Charles-Quint, pour preuve de la sienne, lui donna le titre de princesse. Elle mourut à Naples, vers l'an 1560. Ses poésies sont réunies, dans quelques éditions, à celles de Victoire Colonne, marquise de Pescaire; on en trouve plusieurs morceaux dans le recueil intitulé; *Rime diverse di alcune nobilissime e virtuosissime donne, raccolte per M. Lod. Domenichi*, Lucques, 1559, in-8°, et Naples, 1595, id. Dans des dictionnaires où, en copiant tout, on estropie tout, on s'étonne que Zoppi ait oublié cette dame poëte dans sa *Bibliothèque napolitaine*; on a voulu dire Toppi. G—É.

AMALIE (duchesse douairière de Saxe-Weimar) mérite une place dans un dictionnaire historique pour avoir été, pendant la dernière moitié du 18e siècle, le centre et l'âme d'une cour qui avait plus d'un rapport avec celle du duc de Ferrare, protecteur du Tasse et de l'Arioste. Seule, elle a rendu aux gens de lettres les services qu'ils ont vainement attendus des grands princes de l'Empire germanique, en leur offrant un point de réunion, et en leur donnant une existence distinguée. Mais ce n'est pas seulement comme protectrice généreuse des littérateurs et des artistes, et comme juge éclairé de leurs productions, qu'Amalie a des droits à la reconnaissance publique. Veuve, à l'âge de dix-neuf ans, du duc Ernest-Auguste-Constantin, qu'elle perdit le 28 mai 1758, après deux ans de mariage, elle sut réparer, par une bonne administration, les pertes que la guerre de sept ans avait causées au duché de Weimar, faire des économies considérables sans écraser le peuple, le préserver de la famine de 1772, qui désola le reste de la Saxe, et fonder ou perfectionner les établissements les plus favorables à la civilisation et aux lumières: elle donna Wieland pour gouverneur à son fils, Charles-Auguste, et attira à Weimar tous les gens de mérite que ses moyens lui permirent de fixer auprès d'elle. Son cercle était composé des écrivains les plus illustres de l'Allemagne : Herder, Goethe et Wieland en étaient les principaux ornements; mais on y remarquait au second rang une foule d'hommes qui ailleurs se seraient trouvés placés au premier, les poëtes Charles Sigismond de Seckendorf et de Knebel, l'antiquaire Boettiger, Bode et Musæus, prosateurs pleins de

verve et d'originalité, etc. Schiller y paraissait dans les derniers temps. Certes, ce n'est qu'en réunissant au plus rare mérite les grandes qualités de l'esprit et du cœur, que la souveraine d'un petit État est parvenue à rassembler autour d'elle plus de beaux génies et d'hommes distingués qu'aucune cour contemporaine. Ce qui prouve que cet heureux ascendant était dû à son caractère personnel plus qu'à son rang et à son pouvoir, c'est qu'elle le conserva intact depuis l'an 1775, époque où elle déposa l'autorité entre les mains de son fils aîné. Sa maison à Weimar, ses retraites champêtres de Tieffurt et d'Ettersburg, continuèrent à être le rendez-vous de tous les écrivains, de tous les voyageurs distingués. M. Mounier fut, pendant plusieurs années, directeur d'un pensionnat qu'elle avait établi dans le château du Belvédère, près de Weimar. Un voyage qu'elle fit en 1788, en Italie, accompagnée de l'auteur de *Werther*, accrut encore son goût pour les arts, et sa cour fut, plus que jamais, le rendez-vous de tous les hommes supérieurs, l'asile du mérite ignoré ou méconnu : héritière des grandes qualités de la maison des Guelfes, et de leur amour pour les sciences, elle eut la gloire d'avoir honoré et encouragé les écrivains d'Allemagne les plus célèbres, après Leibnitz, qui avait été considéré et protégé par une princesse de sa maison. Herder mourut avant sa bienfaitrice; il ne vit pas la journée du 14 octobre 1808. Amalie en fut témoin, et mourut quelques mois après. S—R.

AMALRIC (ARNAUD), 17e abbé de Cîteaux, fut choisi, en 1204, par Innocent III, avec Pierre de Castelneau et Arnoul, pour travailler à la conversion des Albigeois, dont la secte faisait des progrès dans le Languedoc et la Provence. Ces trois légats furent revêtus de pleins pouvoirs dans les provinces d'Arles, d'Aix et de Narbonne; mais leurs prédications eurent d'abord peu de succès; l'évêque d'Osma, en Castille, qui vint à cette époque, avec St. Dominique, visiter l'abbé de Cîteaux, conseilla aux légats de renoncer à l'appareil somptueux dont ils se faisaient accompagner, et leur fit entendre qu'ils ne parviendraient à convertir les hérétiques qu'en imitant la simplicité des apôtres. Les trois missionnaires, ayant suivi ce conseil, ne trouvèrent pas les Albigeois plus dociles. Comme l'ardeur des croisades n'était pas encore éteinte dans les esprits, Innocent III imagina de tourner contre les hérétiques les armes qu'on prenait contre les infidèles; et il chargea ses légats en Languedoc de prêcher une croisade contre Raimond, comte de Toulouse, et contre ses sujets, coupables d'hérésie. Amalric se distingua par la chaleur avec laquelle il prêcha une guerre qu'on appelait l'*affaire de Jésus-Christ*. Comme cette croisade entraînait avec elle peu de dangers, et qu'on pouvait gagner les indulgences sans quitter l'Europe, une foule de croisés aimèrent mieux aller combattre en Languedoc que dans les plaines de la Syrie. On les vit accourir de toutes les provinces de France, et même de l'Allemagne, jurant d'exterminer les Albigeois, auxquels les dévots Allemands avaient donné le surnom de *beguins* ou *pequins*. Les croisés, dont le nombre s'éleva à près de 500,000 hommes, avaient à leur tête les comtes de Montfort, de Nevers, le duc de Bourgogne, et plusieurs évêques. L'abbé de Cîteaux était leur guide et leur conseil. Ne pouvant pardonner aux Albigeois d'avoir dédaigné ses exhortations, il échauffa contre eux l'esprit des croisés, et contribua beaucoup à faire de cette croisade une guerre d'extermination. A la prise de Béziers, on lui demanda ce qu'on devait faire, dans l'impossibilité de distinguer les catholiques des Albigeois : « Tuez-les tous, répondit-il, « Dieu connaît ceux qui sont à lui. » Les croisés n'avaient pas besoin de cet horrible conseil; les plus ardents étaient déjà dans la ville, dont ils massacrèrent tous les habitants. 7,000 personnes, réfugiées dans l'église de Ste-Madeleine, y furent passées au fil de l'épée, sans distinction de sexe, d'âge, ni de religion. Cependant les croisés s'effrayèrent de régner sur des tombeaux, et de conquérir des ruines : maîtres de Carcassonne, ils épargnèrent la vie des habitants, et se contentèrent de les faire sortir de la ville en chemise; condition qui pourrait passer pour barbare dans une autre circonstance, mais qu'il faut regarder comme un trait d'humanité dans une pareille guerre. Amalric ne fut pas toujours maître d'arrêter ainsi les fureurs qu'il avait provoquées. Étant venu au siége de Minerbe, il fut interrogé, comme *maître des croisés*, sur les articles de la capitulation. « Je souhaite avec ardeur, répondit-il à « Simon de Montfort, la mort des ennemis de Jésus-« Christ; mais, étant prêtre et religieux, je n'ose opi-« ner pour faire mourir les assiégés. » Il demanda qu'on laissât la vie au commandant, aux soldats, et aux hérétiques renfermés dans la place, s'ils voulaient se convertir. Cette condescendance déplut à un croisé, plus fanatique que les autres, nommé Robert de Mauvoisin, qui dit tout haut « qu'on était venu « pour exterminer les impies, et non pour leur faire « grâce. — Ne craignez point, lui dit alors Amalric; « peu d'hérétiques se convertiront. » Malheureusement il ne se trompait point : les Albigeois trouvés dans la place persistèrent tous dans leur hérésie, et plus de cent quarante furent condamnés aux flammes, où ils se précipitèrent eux-mêmes, tant le fanatisme était aveugle de part et d'autre. Amalric conserva le plus grand ascendant sur l'esprit des croisés dans le commencement de cette guerre, ce qui a fait dire faussement à quelques biographes qu'il était généralissime de la croisade. Ce fut lui qui donna au comte de Montfort, de la part du pape, la souveraineté des pays conquis sur les hérétiques; il lança plusieurs fois les foudres de l'Église contre le comte de Toulouse, mit ses États en interdit, et força ce malheureux prince à demander pardon à l'Église, dans la posture la plus humiliante; il se conduisit même avec tant de violence et d'injustice, qu'il s'attira les reproches d'Innocent III, et fut remplacé dans ses fonctions de légat apostolique. Le pape lui adressa, ainsi qu'à Simon de Montfort, une lettre dans laquelle ils étaient accusés l'un et l'autre d'avoir envahi les biens des hérétiques, et même ceux des catholiques. Amalric fut néanmoins nommé archevêque de Narbonne; mais, né inquiet et remuant, il ne pouvait aimer le repos : il abandonna un diocèse

qui avait plus que jamais besoin de la présence de son chef, et alla en Espagne faire la guerre aux Maures. Il a laissé une relation en latin de cette expédition. Revenu de cette autre croisade, il voulut faire ériger le diocèse de Narbonne en principauté; et, ses prétentions n'ayant pas été accueillies par Simon de Montfort, il abandonna ses intérêts pour épouser ceux du comte de Toulouse. En 1224, il présidait le concile de Montpellier, assemblé pour écouter les plaintes de Raimond. Il mourut l'année suivante, et son corps fut transporté à Citeaux, où les moines lui firent ériger un mausolée. M—D.

AMALRIC (AUGERI), historien ecclésiastique du 14e siècle, dédia au pape Urbain V, élu en 1362, une histoire des papes, sous le titre de *Chronicon pontificale*, pour laquelle il se vantait d'avoir consulté plus de deux cents écrivains. Cette histoire va jusqu'au pape Jean XXII. D—T.

AMALTHÉE (PAUL), le premier de ce nom et de cette famille qui se soit illustré dans la carrière des lettres, naquit à Pordenone, dans le Frioul, vers l'an 1460; il entra dans l'ordre des frères mineurs, et fut professeur de belles-lettres dans sa patrie, puis à Bellune, à Trente, et enfin à Vienne en Autriche, où il fut couronné poëte par l'empereur Maximilien, honneur qu'il mérita par ses poésies latines, dont quelques-unes ont été imprimées; les autres sont restées manuscrites à Venise, dans la bibliothèque de St-Michel de Murano. Paul Amalthée fut assassiné à Vienne en 1517, sans que l'on ait pu savoir comment, ni pour quel motif. G—É.

AMALTHÉE (MARC-ANTOINE), frère du précédent, naquit en 1475, et se fit aussi connaître par ses talents poétiques en Autriche et en Hongrie. Il fut ensuite professeur dans plusieurs villes du Frioul, et mourut à Pordenone, en 1558, âgé 83 ans. On conserve, en manuscrit, un volume entier de ses poésies latines, à Venise, dans la même bibliothèque qui possède celles de Paul. G—É.

AMALTHÉE (FRANÇOIS), frère cadet des deux précédents, se distingua comme eux par son talent poétique, et professa, comme eux, les belles-lettres à Pordenone, à Oderzo, à Sacile. On trouve un petit poëme latin de lui dans le 2e volume du premier *Recueil d'opuscules* de Calogera. Il écrivit aussi, en latin, des harangues et quelques dissertations historico-littéraires; mais il se rendit, dans un autre genre, plus utile à la société que ses frères; il se maria en 1505, et de ce mariage sortirent les trois Amalthée qui ont donné à ce nom le plus d'éclat. G—É.

AMALTHÉE (JÉRÔME), né en 1506, fils aîné de François, fut médecin, philosophe, et célèbre poëte latin. Il enseigna pendant plusieurs années la médecine et la philosophie morale dans l'université de Padoue, revint ensuite dans le Frioul, et professa dans plusieurs villes jusqu'à sa mort, arrivée le 24 octobre 1574. Il laissa deux fils, Octave et Attilius, dont il sera parlé plus bas, et une fille, qui épousa Jérôme Aléandre, le jeune. (*Voy.* ALÉANDRE.) Le savant Muret reconnaissait Jérôme Amalthée pour le premier poëte et le plus habile médecin de l'Italie. Ses poésies parurent d'abord éparses dans plusieurs recueils, et furent ensuite réunies avec celles de ses deux frères, par Jean Matth. Toscano, dans ses *Carmina illustrium poetarum italorum*, Paris, 1576. Aléandre les fit réimprimer, avec les siennes, à Venise, en 1627, in-8°. Enfin, le savant Grævius en donna une édition à Amsterdam, chez Westen, 1684, in-12; elles y reparurent, en 1718, in-8°, et furent insérées depuis, avec la préface de Grævius, dans la belle édition des œuvres latines de Sannazar, Amsterdam, 1728, in-8°, qui fait suite aux éditions *Variorum*. C'est de Jérôme Amalthée qu'est cette charmante épigramme, tant de fois traduite dans toutes les langues, et que Muratori trouvait si parfaite, qu'il ne pouvait croire qu'elle ne fût pas une traduction du grec (*Della perfetta Poesia italiana*, t. 2, p. 411):

Lumine Acon dextro, capta est Leonilla sinistro:
Et poterat forma vincere uterque Deos.
Parve puer, lumen quod habes concede sorori,
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus.

Le P. Niceron, Moreri, et plusieurs autres auteurs français, ont parlé de Jérôme avec beaucoup d'éloges. On peut voir aussi ce qu'ont dit de lui, et des autres Amalthée, Mazzuchelli, et Lirati dans ses *Notices des Écrivains du Frioul*. — *Octave* AMALTHÉE, fils aîné de Jérôme, né à Oderzo, en 1545, après avoir professé la philosophie à Padoue, prit, comme son père, l'état de médecin, et mourut à Venise, âgé de 83 ans. On a de lui quelques ouvrages en prose et en vers, imprimés dans le *Recueil d'opuscules scientifiques et philologiques* de Calogera. — *Attilius*, second fils de Jérôme, né à Oderzo en 1550, prit l'état ecclésiastique. Grégoire XIII lui confia des emplois distingués, et Clément VIII, plusieurs nonciatures importantes; il fut fait archevêque d'Athènes, et mourut à Rome, en 1633. G—É.

AMALTHÉE (JEAN-BAPTISTE), frère de Jérôme, naquit à Oderzo en 1525. Les bonnes études qu'il fit à Padoue le mirent en état d'être appelé, dès l'âge de vingt ans, à Venise, pour y instruire dans les belles-lettres les enfants de la noble et riche famille Lippomano. Il continua d'étudier avec une égale ardeur les trois langues, grecque, latine et italienne, la philosophie, la théologie et la jurisprudence. Étant passé en Angleterre, en 1554, à la suite de l'ambassade vénitienne, il fut secrétaire de la république de Raguse, puis appelé à Rome, et secrétaire du pape Pie IV; il était, en 1567, à Milan, avec le fameux cardinal Charles Borromée; il mourut à Rome, en 1573, n'étant âgé que de 48 ans. Ses poésies latines ne le cèdent en élégance à celles d'aucun autre poëte de son temps; elles furent réimprimées, avec celles de ses frères, dans les éditions de Paris et d'Amsterdam citées à l'article précédent, et depuis encore, à Bergame, en 1753, par le savant abbé Serassi, qui y a joint un éloge historique de Jean-Baptiste Amalthée. Quelques-unes de ses épigrammes latines ont été traduites en vers italiens par J. B. Vicini, et publiées avec la traduction du *Temple de Gnide* de Montesquieu, du même poëte, Londres (Venise), 1761. G—É.

AMALTHÉE (CORNEILLE), frère puîné de Jé-

rône et de Jean-Baptiste, né à Oderzo vers l'an 1530, fut médecin et poëte. La république de Raguse le prit pour secrétaire, après son frère Jean-Baptiste. Il repassa en Italie en 1561, et fut appelé à Rome par Paul Manuce, pour l'aider dans le travail que lui avait confié Pie IV, et qui consistait à rédiger, dans le latin le plus pur, le Catéchisme romain, pour la belle édition qui parut la première année du pontificat suivant, *Romæ, in Ædibus populi romani, apud Paulum Manutium*, 1566, in-fol. Corneille Amalthée mourut en 1603; ses poésies ont été imprimées, avec celles de ses deux frères, dans les recueils cités ci-dessus. On y distingue surtout son poëme intitulé : *Urbis Venetiarum Pulchritudo, divinaque Custodia*, qui est le premier, et le second, adressé à Jean d'Autriche, commandant de la flotte chrétienne combinée, intitulé *Proteus*, où il prédit poétiquement la victoire de Lépante, ou plutôt de Curzolari, comme l'appellent les auteurs italiens. Ce poëme fut d'abord imprimé seul, en 1572, à Venise, in-4°. G—É.

AMAMA (Sixtinus), théologien protestant du 17e siècle, né dans la Frise occidentale, fut élevé à l'université de Franeker, sous Drusius, et s'y instruisit dans les langues orientales. Vers l'an 1613, il voyagea en Angleterre, vint à Oxford, résida quelque temps dans le collége d'Exeter, et enseigna l'hébreu dans l'université ; de retour dans son pays natal, il fut nommé professeur d'hébreu à l'université, et y demeura jusqu'à sa mort. Il rejeta l'offre que l'université de Leyde lui fit de la chaire qu'avait occupée Erpénius, un des plus savants orientalistes de ce siècle. Le premier ouvrage d'Amama fut une critique de la version du Pentateuque, dite la Vulgate; on l'imprima en 1620, in-4°, à Franeker, sous le titre de : *Censura Vulgatæ latinæ editionis Pentateuchi*. Il méditait un ouvrage plus considérable, dans lequel il se proposait de censurer généralement la Vulgate, déclarée authentique par le concile de Trente ; mais il interrompit ce travail, pour conférer la version hollandaise des Écritures avec les originaux et les meilleures traductions. Le résultat de ses travaux fut mis sous les yeux du public, dans un livre écrit en hollandais, et intitulé : *Bybelsche Conferencie*, Amsterdam, 1623. Informé que le savant P. Mersenne avait entrepris la défense de la Vulgate, et écrit une réfutation de la critique sur les six premiers chapitres de la Genèse, il reprit son premier dessein, en 1627, publia une lettre au P. Mersenne, et, en 1628, un ouvrage sous le titre d'*Antibarbarus Biblicus*, contenant une réplique plus étendue, et une critique de la version vulgate des livres historiques de l'Ancien Testament, de Job, des Psaumes, des livres de Salomon, et quelques dissertations détachées. Ce livre fut réimprimé en 1636, augmenté de la critique de la même version des prophéties d'Isaïe et de Jérémie. Amama écrivit aussi une dissertation, sous le titre de : *de Nomine Tetragrammato*, publiée in-8°, à Franeker, en 1620. Les travaux d'Amama attirèrent l'attention sur l'étude de la Bible; et, depuis ce temps, plusieurs synodes ordonnèrent qu'on ne serait point admis dans le clergé sans avoir au moins quelque connaissance de la Bible en hébreu, et du Nouveau Testament en grec. Lorsque Amama vint à l'université de Franeker, l'ivrognerie et la débauche y étaient des vices très-communs. Lui-même déclare que tous les nouveaux venus étaient enrôlés au service de Bacchus, en grande cérémonie, et obligés de jurer, par une statue de bois de St. Étienne, qu'ils dépenseraient tout leur argent. Si quelqu'un des étudiants avait plus d'égard au serment qu'il avait prêté au recteur de l'université qu'à cette initiation bachique, les autres le tourmentaient de telle sorte, qu'il était forcé de quitter l'université. Amama contribua beaucoup à détruire ces abus punissables, et les attaqua très-énergiquement dans un discours public, en 1621. Les habitants de la Frise avaient pour lui tant d'attachement, qu'après sa mort, arrivée en 1629, ils se montrèrent très-généreux envers ses enfants, ainsi que Nicolas Amama, l'un d'eux, le reconnait dans l'épître dédicatoire d'un ouvrage qu'il publia, en 1651, in-8°, sous le titre de *Dissertationum marinarum Decas*. D—T.

AMAN, Amalécite, descendant du roi Agag, qui régnait au temps de Saül. Devenu le favori d'Assuérus, roi de Perse, il fut élevé par ce prince au-dessus de tous les grands de sa cour, et il était ordonné à tous ceux qui se présentaient sur son passage de fléchir le genou devant lui, chaque fois qu'il entrerait au palais, ou qu'il en sortirait. Le juif Mardochée fut le seul à s'y refuser. Aman, qui avait hérité de l'ancienne haine de sa nation contre la postérité de ceux qui l'avaient chassée de la Palestine, conçut dès lors le projet d'assouvir sa vengeance contre Mardochée, par la ruine de tout le peuple juif répandu dans la vaste étendue de l'empire d'Assuérus. Il représenta ce peuple, au monarque, comme étant extrêmement dangereux pour l'État, par sa prodigieuse multiplication, par son opiniâtreté à vouloir se gouverner selon ses lois particulières, par sa persévérance à pratiquer une religion exclusive, différente de celle des autres sujets; et, pour trancher la difficulté qui pouvait naître du vide que la perte de tant d'hommes industrieux opérerait dans le trésor public, il offrit de le combler par la somme immense de 10,000 talents d'argent de son propre bien. Aman obtint donc un édit adressé aux gouverneurs des provinces pour faire exterminer tous les Juifs à un jour marqué. Cet édit, publiquement affiché dans la ville de Suze, capitale de l'empire, jeta la consternation parmi tous les individus de cette nation qui s'y trouvaient en grand nombre. La reine Esther réussit à le faire révoquer. Le nom de Mardochée rappelant à Assuérus le service signalé qu'il en avait reçu, par la découverte d'un complot formé dans sa cour ; « Que « doit-on faire, dit-il à Aman, pour honorer un « homme que le roi désire combler d'honneurs ? » Aman, convaincu qu'il était l'objet de cette question, n'hésite pas à répondre qu'il faut que cet homme, revêtu de la pourpre royale, la tête ceinte du diadème, monté sur un cheval du roi, soit promené en triomphe dans toute la ville, précédé du premier des grands de la cour, qui, tenant les rênes

de son cheval, crie dans les rues et sur les places publiques : « Voilà les honneurs qui sont dus à « celui que le roi prend plaisir à honorer. » « Eh « bien, reprit Assuérus, tous ces honneurs sont « pour Mardochée, hâtez-vous de l'en faire jouir. » Aman, confus, humilié, fut obligé d'aller prendre Mardochée à la porte du palais, et de présider lui-même à la pompe triomphale dont il s'était d'abord cru le héros. Cette première disgrâce ne fut que le prélude de la terrible catastrophe qui devait consommer sa chute. Aman, prosterné aux pieds d'Esther, incliné sur son sopha pour lui demander grâce, est surpris dans cette attitude par Assuérus, qui croit qu'il voulait attenter à l'honneur de la reine. L'ordre est aussitôt donné, et promptement exécuté, de le pendre à une potence de 50 coudées, que l'orgueilleux favori avait fait dresser dans la cour de son palais, pour le supplice de Mardochée; ses biens furent confisqués au profit de la reine, et la mort de ses dix enfants suivit de près la sienne. La mémoire de ce grand événement, arrivé l'an 453 avant J.-C., fut consacrée par l'institution d'une fête annuelle, qui se célèbre encore aujourd'hui chez les juifs. Elle dure trois jours, commence par un jeûne rigoureux, et se termine par une orgie, qui l'a fait confondre avec les bacchanales des païens. On s'y livre surtout aux excès de la boisson, parce qu'on suppose qu'Esther, pour se rendre Assuérus favorable, avait cherché à l'égayer, en le faisant boire au delà de sa mesure ordinaire. Pendant cette fête, on lit le livre d'Esther dans les synagogues, et, chaque fois que le nom d'Aman est prononcé, on bat des mains et des pieds, les enfants frappent sur les bancs avec des maillets, et, au milieu de ce bruit, la voûte des synagogues retentit des cris de malédiction contre Aman. T—D.

AMAND (Saint), évêque de Bordeaux, sa patrie, succéda dans ce siége à St. Delphin, en 402 ou 403 au plus tard. Il gouverna cette Eglise avec tant de zèle et tant de vigilance, qu'il fut regardé comme un des plus saints prelats de son temps. St. Amand eut l'avantage de convertir St. Paulin, depuis évêque de Nole, et de l'instruire des vérités de la foi. On ignore l'époque de sa mort et le nom de son successeur ; car l'histoire de sa démission en faveur de St. Séverin de Cologne, quoique rapportée par Grégoire de Tours, est un conte apocryphe, réfuté par les meilleurs critiques modernes. De tous ses écrits, qui avaient mérité les éloges de St. Paulin, il ne nous reste que le précis d'une de ses lettres, dans une de celles de St. Jérôme, à qui elle était adressée. C'est sans fondement qu'on lui attribue la conservation des ouvrages de St. Paulin, qu'il précéda vraisemblablement dans le tombeau. (*Voy.* l'*Hist. littér. de la France*, t. 2, p. 177.) T—D.

AMAND (Saint), né dans le pays nantais, embrassa la vie religieuse dans un monastère de la petite île d'Oye, près de celle de Rhé. Son zèle pour la conversion des païens le conduisit dans la Belgique, où son apostolat eut les plus heureux succès. Pour mieux assurer ses conquêtes spirituelles, il y fonda plusieurs monastères devenus célèbres; à Gand, celui de Blandinberg, depuis l'abbaye de St-Pierre, et celui de St-Bavon, érigé en cathédrale au milieu du 16e siècle; aux environs de Tournay, celui d'Elnon, sur la rivière de ce nom, plus connu sous celui d'abbaye de St-Amand. Elu, malgré lui, évêque de Tongres, en 628, il se démit au bout de trois ans de cet évêché, en faveur de St. Remacle, pour reprendre ses travaux apostoliques, jusqu'à ce que, accablé de fatigues, il se retira dans son monastère d'Elnon, qu'il gouverna encore pendant quatre ans, en qualité d'abbé, et mourut en 679. Sa vie, écrite par Baudemont, se trouve dans les Bollandistes. T—D.

AMAND (PIERRE), chirurgien de la communauté de St-Côme, naquit à Riez en Provence, dans le 17e siècle, et mourut à Paris, en 1720. Il se livra surtout à la pratique des accouchements, et publia des observations sur cette branche de l'art, Paris, 1715, 1745, in-8°. Il imagina une sorte de filet propre à tirer la tête de l'enfant, dans le cas d'enclavement; mais une pratique plus heureuse y a substitué le forceps. C. et A—N.

AMANDUS (ÆNEUS SALVIUS), général romain, vers l'an 285, commandait dans les Gaules, sous Dioclétien, avec Auléus Pomponius Ælianus; tous deux, n'ayant pour adhérents que des paysans et des bandits, eurent l'audace de se faire proclamer empereurs. On prétend que ce fut leur révolte et les troubles qui la suivirent qui déterminèrent Dioclétien à se donner pour collègue Maximien, depuis longtemps son ami. Ce nouvel empereur, qui joignait à de grands vices beaucoup de bravoure et d'activité, se rendit aussitôt dans les Gaules, et, rassemblant les troupes qui s'y trouvaient, il attaqua sur-le-champ les ennemis. Ces paysans s'appelaient *Bacaudes* ou *Bagaudes*, du nom d'un château situé à une lieue de Paris, qu'on a depuis appelé St-Maur-des-Fossés. Les Bagaudes, après avoir été battus en rase campagne, se réfugièrent dans le château, et s'y défendirent longtemps contre Maximien. Il parvint cependant à s'en rendre maître, et le fit démolir. Amandus périt dans cette guerre; mais les historiens ne donnent aucun détail sur sa mort. Ils ne disent point non plus ce que devint Ælianus. D—T.

AMANIEU DES ESCAS, troubadour du 13e siècle, qui vécut à la cour de Jacques II, roi d'Aragon : l'abbé Millot pense qu'il était de la famille d'un Giraud d'Amanieu, chevalier gascon, qui, en 1217, vint au secours du comte de Toulouse, contre Simon de Montfort ; quoi qu'il en soit, ses ouvrages annoncent qu'il tenait un rang distingué, et qu'il était très-attaché à la maison d'Aragon. Les quatre pièces qui nous restent de ce troubadour prouvent qu'il était prolixe, et ne faisait pas grâce des plus petits détails; l'une de ces pièces est une espèce d'épître à sa maîtresse ; elle porte la date de 1278, et paraît d'autant plus longue, qu'elle ne contient guère que des lieux communs. Une autre pièce ou *vers* (c'est-à-dire poëme), dans laquelle Amanieu peint les tourments de l'absence, mérite d'être remarquée, parce qu'il y cite un grand nombre de

proverbes, dont la plupart s'emploient encore dans la conversation familière. Une troisième pièce contient des instructions pour un jeune *damoiseau*, nom que l'on donnait aux enfants des seigneurs et des chevaliers ; il y a peu de conseils solides dans cette instruction, mais l'on y trouve des détails précieux sur les mœurs du temps, et quelques aperçus qui ont de la finesse ; ces détails sur les usages, les vêtements, les manières, se lisent en plus grand nombre encore dans les leçons qu'il donne à une demoiselle de qualité, qui était au service d'une grande dame ; et, quoique ces conseils ne puissent convenir aujourd'hui qu'à une femme de chambre, on est bien aise de voir qu'à quelques nuances près, les usages sont toujours les mêmes. Ces quatre poëmes annoncent un homme qui a l'habitude du monde, et le défaut trop ordinaire aux poëtes, celui de ne pas savoir se borner. P—x.

AMANT. *Voyez* SAINT-AMANT.

AMAR (J.-P.), l'un des hommes les plus exaltés et les plus cruels d'une époque où il y eut tant d'exaltation et de cruauté, était né à Grenoble vers 1750, dans une famille estimée et jouissant de quelque fortune. Devenu avocat au parlement et trésorier de France (1), il semblait n'avoir d'autre destinée que celle d'une vie paisible dans l'ordre de choses existant. Lorsque la révolution éclata, il parut assez bien comprendre sa position et en blâma hautement les excès; mais lorsqu'il vit le mouvement révolutionnaire se développer avec plus d'intensité et de force, il changea brusquement de système et se livra sans réserve à toutes les déclamations, à tous les lieux communs de l'époque. Il réussit ainsi à se faire nommer député à la convention nationale par le département de l'Isère (septembre 1792). Son début dans cette assemblée fut une dénonciation contre les aristocrates, les prêtres et les nobles du département du Bas-Rhin. Il se montra dans le procès de Louis XVI un des ennemis les plus acharnés de ce prince ; et après avoir combattu Lanjuinais, qui contestait à la convention le droit de le juger, il vota pour la mort, sans appel et sans sursis. Dans la séance du 21 janvier, au moment même où s'exécutait la terrible sentence, non loin de la tribune où parlait Amar, il demanda l'arrestation de tous ceux qui tiendraient des discours suspects. Dans la séance du 10 mars suivant, il appuya la création d'un tribunal révolutionnaire proposée par Lindet, et dit que cette mesure pouvait seule sauver le peuple. Le 21 mai, il déclara hautement que Kellermann, qui venait d'être nommé au commandement de l'armée des Alpes, avait perdu la confiance des bons citoyens, et plus tard il dit qu'il fallait faire tomber la tête de ce général *infâme*. On conçoit que de pareils discours lui acquirent de l'influence dans une telle assemblée. Contre l'usage, il fut envoyé commissaire dans son propre département; et longtemps avant la loi des suspects, il y fit arrêter un grand nombre de suspects, même dans sa famille. Ayant eu avec Merlino une mission semblable dans le département de l'Ain, il y usa de la même rigueur, et en peu de jours cinq cents personnes furent emprisonnées par ses ordres. On n'était point encore accoutumé dans toutes les parties de la France à de pareilles iniquités, et les habitants du département de l'Ain crurent qu'il leur suffirait d'en informer la convention nationale pour que cette assemblée y mît un terme. Une députation lui fut envoyée, et, dans la séance du 19 mai 1793, cette députation vint exposer à la barre que des vieillards, des femmes et des enfants étaient entassés dans des cachots, sans discernement et sans motifs; qu'une femme qui n'avait jamais eu d'enfants avait été emprisonnée pour avoir fait passer des secours à son fils émigré... Le président répondit froidement que les devoirs de la convention étaient de *venger les droits de l'homme*. Sur le rapport de Phélippeaux, la pétition fut renvoyée au comité de sûreté générale (1), et quelques jours plus tard Amar était membre de ce même comité; et l'ex-député Populus, qui avait été l'orateur de cette députation, porta sa tête sur l'échafaud! (*Voy.* POPULUS.) Ce ne fut cependant qu'après la chute de la Gironde qu'Amar acquit une grande influence. Il s'était montré un des plus ardents à combattre ce parti ; après sa défaite, il fut encore un des plus acharnés à le poursuivre. Ce fut lui qui fit décréter d'accusation Buzot, Duprat, Mainvielle; et ce fut encore lui qui, le 3 octobre, se chargea, au nom du comité de sûreté générale, de proposer un pareil décret contre quarante et un de ses collègues, Vergniaux, Guadet, etc. Le long rapport qu'il lit pour demander ce décret est un monument d'absurdités et d'horribles mensonges. Des députés qui, par tous leurs discours et toutes leurs actions, avaient amené le renversement de la monarchie, l'établissement de la république, y furent présentés comme des royalistes, des vendéens, des agents de l'Angleterre, de tous les rois de l'Europe, même de Louis XVI, que la plupart d'entre eux venaient de con-

(1) Il avait acheté cette charge, qui donnait la noblesse, peu de temps avant la révolution.

(1) Cette pétition fut imprimée à Paris par Froullé, in-8° de 48 pages. Amar écrivait le 20 avril au directoire du département de l'Ain : « Tout ce que des détenus pour cause de suspicion peu« vent dire pour se justifier, *et rien*, ce doit être de même : il n'y « a ni *procès* ni *formalités* à observer pour les *séquestrer*. Le sa« *lut public*, les circonstances, nous déterminent à vous interdire « toutes enquêtes, etc. » Amar et Merlino avaient ordonné et fait exécuter cinq cents arrestations, et ils écrivaient le 16 mai aux administrateurs du département : « S'il nous restait quelques regrets, « ce serait de ne pas avoir *doublé la mesure*. Vous verrez inces« samment que la convention, loin de faire droit à votre adresse, « rendra un décret qui vous obligera à rechercher jusqu'aux moin« dres suspicions. » En même temps, ils prirent un arrêté portant, art. 2 : « Toutes personnes dénoncées par six citoyens pour fait « d'*incivisme* seront inscrites sur la liste des *notoirement suspectes* « et regardées comme *complices* des révoltes de la Vendée. » Tel était le langage, et telle était l'horrible exaltation d'Amar. Il prétendait, comme on l'a dit aussi nouvellement, que la légalité *tuait*, qu'on ne pouvait appliquer plusieurs articles de la déclaration des droits de l'homme, entre autres celui qui veut que *nul ne soit inquiété*, etc. ; et celui qui déclare *libres les opinions religieuses*; et celui qui porte qu'un *prévenu sera interrogé dans les vingt-quatre heures de sa détention*. « Nous nous opposerons, écrivait-il, à ce « que nos ennemis profitent des actes de bonté, de *justice* et de « clémence consignés dans nos *lois*. Le directoire ignore sans doute « que les mots de ralliement de nos ennemis du dedans sont *le bon* « *Dieu* et *le paradis*, etc., etc. » V—ve.

damner à mort! et c'était avec les traitres Lafayette et Narbonne, avec Rœderer, Dumouriez et le duc d'Orléans qu'ils avaient ainsi conspiré! Ces députés furent pour la plupart arrêtés par les soins d'Amar, et presque tous périrent sur l'échafaud. On peut dire qu'il fut leur juge, leur geôlier et presque leur bourreau. Après avoir fait arrêter Duprat et Mainvielle, il alla lui-même, accompagné de quelques sbires, saisir les deux frères Rabaud dans une maison du faubourg Poissonnière où ces malheureux se tenaient cachés, et il fit aussi arrêter ceux qui leur donnaient asile : presque tous périrent sur l'échafaud. Ce fut encore le *farouche* Amar (1) qui, à la suite d'un rapport aussi absurde et aussi cruel que celui qu'il avait fait contre la faction de la Gironde, fit décréter d'accusation et traduire au tribunal révolutionnaire ses collègues Bazire, Chabot, Delaunay, Fabre d'Églantine et Julien. Pour ceux-ci, l'accusation de royalisme était encore plus extravagante; elle fut cependant articulée; mais le principal motif qu'Amar énonça dans son rapport était fondé sur des opérations de finances et d'agiotage. Après les avoir fait emprisonner au Luxembourg, il ne permit pas même à leurs collègues les plus intimes d'aller les voir; personne dans l'assemblée n'osa prendre leur défense, et des révolutionnaires fougueux, des hommes qui avaient le plus contribué à fonder la république, accusés par Amar, périrent sur l'échafaud sans la moindre opposition. On peut affirmer que la plupart des condamnations, des arrêts de mort alors prononcés, furent provoqués ou signés par le député de l'Isère. Hébert seul eut à cette époque le courage de l'attaquer au club des cordeliers; et ce que l'on ne pourrait croire, si on ne le lisait dans *le Moniteur* et dans tous les journaux du temps, c'est qu'il l'accusa de protéger les aristocrates et les nobles ; d'avoir acheté pour 200,000 francs une charge qui l'anoblissait. Cette attaque n'eut point de résultats : le parti des cordeliers fut renversé peu de temps après, et l'imprudent Hébert porta sa tête sur l'échafaud. Amar, devenu président, put débiter à son aise en face de la convention nationale des maximes de philanthropie et d'humanité, en lui parlant de J.-J. Rousseau et de ses vertus... (Séance du 16 avril 1794.) Cependant son pouvoir allait bientôt cesser, et la fin du gouvernement de la terreur approchait. Pour croire à l'opposition de ce fougueux montagnard contre Robespierre, il faut bien connaître tous les secrets mobiles de cette révolution du 9 thermidor; il faut bien se rappeler que Robespierre depuis plus d'un mois s'était séparé des comités, et surtout du comité de sûreté générale; qu'il voulait donner une autre direction à la révolution ; qu'il allait rejeter tous les torts de cette époque sur un petit nombre d'hommes tarés et couverts de crimes. (*Voy.* ROBESPIERRE) Amar était un de ces hommes que le dictateur voulait perdre et que la peur seule réunit contre lui. (*Voy.* TALLIEN, BOURDON de l'Oise et FOUCHÉ.) Ainsi s'expliquent la résistance d'Amar dans la journée du 9 thermidor, et le courage qu'il eut de parler contre le fameux discours prononcé par Maximilien dans la séance du 8. C'était donc évidemment dans l'intérêt de sa sûreté personnelle qu'il s'était ainsi pour un instant joint au parti thermidorien. Ce parti ne tarda pas à l'accuser lui-même ; et, dans la séance du 11 fructidor an 2, Lecointre de Versailles ayant dénoncé tous les membres des anciens comités de salut public et de sûreté générale, Amar fut compris dans cette dénonciation. Lecointre désigne même son secrétaire Leymerie comme ayant servi d'espion ou *mouton* dans les prisons, et de faux témoin habituel devant le tribunal révolutionnaire. Amar fut encore dénoncé dans d'autres occasions, et chaque fois il s'excusa avec autant de lâcheté que d'hypocrisie ; mais signalé enfin comme l'un des chefs de la révolte du 12 germinal an 3 (avril 1795) contre la convention nationale, il fut envoyé prisonnier au château de Ham, d'où l'amnistie du 4 brumaire suivant, prononcée en faveur des délits révolutionnaires, le fit bientôt sortir; mais avant la fin de l'année il se trouva encore compromis dans la conspiration de Babeuf (*voy.* ce nom), et le directoire le traduisit avec ce démagogue devant la haute cour de Vendôme. En présence de ce tribunal, Amar affecta d'abord, avec une incroyable hypocrisie, les formes les plus polies et les plus humbles ; mais changeant tout à coup de langage, il fit ouvertement l'apologie de sa conduite révolutionnaire. On l'entendit, dans la séance du 24 floréal (mai 1797), dire, sur le ton du plus effronté déclamateur, qu'il ne voyait rien de plus grand, de plus politique, que la journée du 31 mai; que les massacres de septembre étaient justes ; que le gouvernement révolutionnaire et la loi des suspects avaient sauvé la patrie ; qu'un des plus beaux jours de la France était celui où le tribunal révolutionnaire avait acquitté Marat, etc., etc. Enfin il se conduisit avec tant d'indécence et d'audace, que l'on fut un jour obligé de le reconduire dans sa prison. Le jugement qui condamna Babeuf renvoya Amar devant le tribunal de la Seine ; mais cette partie de l'arrêt ne fut point exécutée, et le député de l'Isère continua de vivre paisiblement dans la capitale. Ce fut en vain que Merlin de Thionville demanda que, par une espèce de mouvement de bascule, il fût déporté après le 18 fructidor. Amar vécut dans l'obscurité pendant toute la durée du gouvernement impérial, et il était encore dans la capitale à l'époque du retour des Bourbons en 1815. La loi d'exil contre les régicides ne put l'atteindre, parce qu'il n'avait point accepté d'emploi ni prêté de serment sous le gouvernement de Napoléon. Cet homme cruel, et qui avait fait périr tant de malheureux, mourut paisiblement dans son lit au milieu de Paris, en 1816, sous le règne du frère de Louis XVI. Il avait épousé par reconnaissance une ouvrière en linge chez laquelle il s'était tenu caché dans le temps des poursuites dirigées contre lui par le parti thermidorien. M—D j.

(1) On lui avait donné ce surnom.

AMARA-SINGHA, savant indou, conseiller du célèbre rajah Vikramaditeya, et qui florissait conséquemment dans le 1er siècle avant J.-C. Il est auteur du dictionnaire sanscrit le plus exact et

surtout le plus complet que l'on connaisse. Ce dictionnaire, intitulé : *Amara Kocha* (Trésor d'Amara), est divisé en sections, et non par ordre alphabétique. On y trouve successivement les noms des dieux, des astres, des éléments, des objets impalpables, des sciences, des couleurs, de la terre, du monde, des montagnes, des fleuves, des arbres, des plantes, des animaux, des hommes, des tribus indiennes, des sacrifices, de l'agriculture, etc., etc. La dernière section, intitulée : *Nanartha-Varga*, contient les mots qui ont plusieurs significations. Les adverbes et les mots indéclinables forment la section intitulée : *Avia-Varga*. Ce célèbre dictionnaire est écrit en vers : il en existe des traductions ou explications en différentes langues indiennes, telles que le tamoul, le malabar, etc. Dans le midi de l'Inde, il y a une glose de ce dictionnaire, connue sous le nom de *Tamouch-Koutta*. Le P. Paulin de St-Barthélemy en publia, à Rome, en 1798, la première partie, en caractères tamouls, sous ce titre : *Amara-Singha, sectio prima, de cœlo, ex tribus ineditis codicibus manuscriptis, Romæ, apud Fulgonium*, in-4°. Quoique ce volume ne soit pas très-considérable, ce n'est pas un des ouvrages les moins importants du P. Paulin. Nous possédons à la bibliothèque royale un exemplaire du dictionnaire d'Amara-Singha, sous les n°s 35, 38, 39 du catalogue des manuscrits sanscrits. L—s.

AMARAL (ANDRÉ), Portugais, chancelier de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, était plein de courage et habile dans la marine, mais envieux et fier. Chargé, en 1510, avec le commandeur Villiers de l'Isle-Adam, d'une expédition contre la flotte du soudan d'Égypte, il mit en mer avec les galères de la religion, et eut avec son collègue de violents démêlés, qui auraient fait échouer l'entreprise, si Villiers de l'Isle-Adam, plus modéré, n'eût cédé à l'avis d'Amaral, qui fut, au reste, couronné d'une victoire complète. A la mort de Fabrice Carette, grand maître de l'ordre, Amaral demanda avec hauteur cette dignité; mais sa présomption et le mépris qu'il faisait de ses rivaux lui attirèrent un refus unanime, et les suffrages se réunirent en faveur de Villiers de l'Isle-Adam. Amaral en fut outré, et, dans sa colère, il lui échappa de dire que l'Isle-Adam serait le dernier grand maître qui régnerait à Rhodes. On prétend qu'ayant gagné un esclave turc, il l'envoya à Constantinople, pour exhorter Soliman à former le siége de Rhodes. Cette place, dont les Turcs ambitionnaient depuis longtemps la possession, ne tarda pas à être investie par les forces de terre et de mer. On croit que Soliman, fatigué de la résistance courageuse des chevaliers de Rhodes, aurait levé le siége, si Amaral ne lui avait fait connaître par des avis secrets les endroits les plus faibles de la place, et ne l'eût informé que les assiégés manquaient de vivres et de munitions. De violents soupçons s'étant élevés contre Amaral, il fut arrêté par ordre du grand maître, et appliqué à la question, sur la déposition de son propre domestique. Il soutint la torture, et s'obstina à ne rien avouer; ce qui ne put le soustraire à la mort. Condamné à avoir la tête tranchée, il vit les apprêts de son supplice avec calme, et mourut le 5 novembre 1522. « Les services qu'Amaral avait « rendus à la religion, dit Vertot, sa fermeté au mi« lieu des plus cruels tourments de la question, tout « cela aurait pu balancer la déposition d'un domes« tique; et peut-être qu'on n'aurait pas traité si ri« goureusement le chancelier de l'ordre, si, quand « il s'agit du salut public, le seul soupçon n'était « pas, pour ainsi dire, un crime que la politique ne « pardonne guère. » B—P.

AMARAL (ANTONIO-CAETANO do), savant portugais, connu par ses recherches sur l'histoire de la législation de son pays, né vers 1755 et mort à Lisbonne en 1820, a publié plusieurs mémoires insérés dans ceux de l'académie des sciences de Lisbonne. Celui dans lequel il traite de la forme du gouvernement et des mœurs des peuples qui ont habité la Lusitanie, depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'établissement de la monarchie portugaise, est inséré dans le premier volume de cette collection, qui parut en 1792; le second est inséré dans le deuxième volume, et le troisième se trouve dans le sixième. L'auteur y examine l'état civil de la Lusitanie depuis l'invasion des peuples du nord jusqu'à celle des Arabes. Le quatrième mémoire, faisant suite aux précédents, a paru dans le septième volume de la collection. Amaral a ensuite publié, dans l'*Historia e Memorias da academia real das sciencias de Lisboa*, vol. 1er, 1797 : 1° *Mémoires pour servir à l'histoire de la législation et des mœurs du Portugal*; 2° *État de la Lusitanie jusqu'au temps où elle a été réduite en province romaine*. Il a, par ordre de la même académie, dirigé la publication de l'ouvrage inédit de Diogo de Couto intitulé *Soldado pratico* (soldat pratique), où ce célèbre historien, qui avait résidé longtemps dans l'Inde, expose les principales causes de la décadence des Portugais en Asie, Lisbonne, 1790, 1 vol. in-8°. C—O.

AMARITON (JEAN), jurisconsulte du 16e siècle, natif de Nonette, en Auvergne, fut d'abord collègue de Cujas dans l'université de Toulouse, d'où il vint à Paris exercer la profession d'avocat, s'y fit un nom dans la consultation, fut mis en prison par les ligueurs, et y mourut, en 1590. Ses commentaires sur les Épîtres de Cicéron et d'Horace parurent à Paris en 1555, et ses notes sur le 39e livre d'Ulpien, à Toulouse, en 1554. Ses autres manuscrits furent perdus dans le pillage de sa maison. Il descendait d'un Pierre Amariton, chancelier de Jean, duc de Berri et d'Auvergne, et frère de Charles V. N—L.

AMASA, neveu de David. *Voyez* JOAB.

AMASEO (ROMOLO), fils de Grégoire Amaseo, professeur de langue latine à Venise, fut un des plus célèbres littérateurs italiens du 16e siècle. Né à Udine en 1489, son père et son oncle furent ses premiers maîtres : il finit ensuite ses études à Padoue, et y enseigna lui-même les belles-lettres, en 1508; mais la guerre occasionnée par la ligue de Cambray le força d'en sortir l'année suivante. Il se retira à Bologne, continua de professer, s'y maria, eut plusieurs enfants, et obtint que cette ville lui rendît les droits de cité que ses ancêtres y avaient eus autrefois. Il

fut même nommé premier secrétaire du sénat en 1530, honneur qui n'avait jamais été accordé à personne dont le père et le grand-père n'eussent pas été citoyens de Bologne. Il avait été choisi par le pape Clément VII pour prononcer devant lui et devant l'empereur Charles-Quint une harangue latine au sujet de la paix conclue à Bologne entre ces deux souverains; et il s'était acquitté de ce devoir avec un applaudissement universel, le premier jour de janvier de cette même année, dans l'église de St-Pétrone, au milieu d'une assemblée nombreuse de prélats et d'ambassadeurs. Il continua de professer à Bologne, avec un grand concours d'auditeurs, jusqu'en 1543, et fut alors appelé à Rome par Paul III et par son neveu, le cardinal Alexandre Farnèse. Il fut employé par le pape dans plusieurs missions politiques, auprès de l'Empereur, de quelques princes d'Allemagne et du roi de Pologne; enfin, en 1550, après la mort de sa femme, Jules III lui conféra la charge de secrétaire des brefs. Il mourut deux ans après. On a de lui : 1° deux traductions latines d'auteurs grecs; l'une, des sept livres de l'*Expédition de Cyrus*, par Xénophon, Bologne, 1533, in-fol. ; l'autre, de la *Description de la Grèce*, par Pausanias, Rome, 1547, in-4° ; 2° un volume de harangues, ou de dix-huit discours latins prononcés en différentes occasions, sous le titre de *Orationes, Bononiæ*, 1580, in-4°. Les auteurs contemporains ont fait les plus grands éloges de son éloquence et de son savoir. — Son fils, *Pompilio*, eut une carrière moins brillante que lui, mais se livra aux mêmes études, et enseigna aussi les lettres grecques à Bologne, où il mourut, vers la fin de 1584. Il traduisit deux fragments de Polybe, imprimés à Bologne, en 1543. Il avait écrit aussi en latin l'histoire des poëtes de son temps, qui n'a pas été imprimée. G—É.

AMASIAS, 8e roi de Juda, était âgé de vingt-cinq ans, lorsque son père Joas lui laissa le trône, l'an 839 avant J.-C. Son premier soin, après avoir affermi sa puissance, fut de venger la mort de Joas par le supplice de ses meurtriers. Les commencements de son règne furent heureux. Il avait pris 100,000 hommes du royaume d'Israël à sa solde, pour faire la guerre aux Iduméens; mais, Dieu ayant désapprouvé cette guerre, il les congédia aussitôt, et cette obéissance fut suivie d'une victoire complète. Amasias eut la faiblesse d'adorer les idoles des peuples vaincus, et la cruauté de menacer de la mort le prophète chargé de lui faire des remontrances sur son idolâtrie. Enorgueilli de sa victoire, il envoya défier le roi d'Israël, qui ne lui répondit que par l'apologue du cèdre du Liban dont un vil chardon veut épouser la fille. Amasias, piqué de cette réponse, lui déclare la guerre, perd la bataille, est fait prisonnier, et ne rentre dans ses États, après une longue captivité, que pour y être poignardé dans une conspiration de ses sujets. Il avait régné 29 ans. Son fils Azarias lui succéda. T—D.

AMASIAS, prêtre de Bethel. *Voyez* AMOS.

AMASIS, roi d'Égypte, né à Siouph, dans le nome de Saïs, appartenait à la caste plébéienne et fut porté au trône par une insurrection militaire. L'armée, irritée de voir Apriès s'entourer de troupes étrangères, se souleva contre lui, au retour d'une expédition malheureuse contre la Cyrénaïque, et donna la couronne à un de ses courtisans, nommé Amasis. A cette nouvelle, le roi, qui se trouvait à Saïs, se mit à la tête de ses mercenaires et marcha contre l'usurpateur. Les deux armées se rencontrèrent à Momemphis. Apriès fut vaincu, fait prisonnier, et livré ensuite au peuple, qui le mit à mort. Amasis gouverna avec sagesse et déploya en toute circonstance les talents d'un politique habile et adroit : jamais l'Égypte ne fut plus tranquille ni plus florissante que sous son règne. Il ne réussit cependant pas d'abord à se concilier l'affection du peuple, qui méprisait l'obscurité de sa naissance. Pour dissiper ce préjugé déraisonnable, il s'avisa, selon Hérodote, du moyen que voici : « (1) Parmi une « infinité de choses précieuses qui lui appartenaient, « on voyait un bassin d'or où il avait coutume de se « laver les pieds, lui et tous les grands qui man- « geaient à sa table. Il le mit en pièces et en fit faire « la statue d'un dieu, qu'il plaça dans l'endroit le « plus apparent de la ville. Les Égyptiens ne man- « quèrent pas de s'y assembler et de rendre un culte « à ce simulacre. Amasis, informé de ce qui se pas- « sait, les convoqua et leur déclara que cette statue, « pour laquelle ils avaient tant de vénération, venait « du bassin d'or qui avait servi auparavant aux usa- « ges les plus vils : Il en est ainsi de moi, ajouta- « t-il : j'étais plébéien; mais actuellement je suis « votre roi; je vous exhorte donc à me rendre l'hon- « neur et le respect qui me sont dus. Il gagna tel- « lement par ce moyen l'affection de ses peuples, qu'ils « trouvèrent très-juste de se soumettre à son gou- « vernement. » On doit au même historien quelques détails sur les occupations, les mœurs, l'esprit et le caractère de ce prince. « Voici, dit-il, comment il « réglait les affaires : depuis le point du jour jusqu'à « l'heure où la place est pleine, il s'appliquait à juger « les causes qui se présentaient. Le reste du temps, « il le passait à table, où il raillait ses convives et ne « songeait qu'à se divertir et qu'à faire des plaisan- « teries ingénieuses et indécentes. Ses amis, affligés « d'une telle conduite, lui firent des représentations. « Seigneur, lui dirent-ils, vous ne savez pas soutenir « l'honneur de votre rang, et vous vous avilissez. « Assis avec dignité sur votre trône, vous devriez « vous occuper toute la journée des soins de l'État ; « les Égyptiens reconnaîtraient à vos actions qu'ils « sont gouvernés par un grand homme, et votre ré- « putation en serait meilleure; mais votre conduite « ne répond pas à celle d'un roi. — Ne savez-vous « pas, leur répondit Amasis, qu'on ne bande un arc « que lorsqu'on en a besoin, et qu'après qu'on s'en « est servi on le détend? Si on le tenait toujours « bandé, il se romprait, et l'on ne pourrait plus s'en « servir au besoin. Il en est de même de l'homme : « s'il était toujours appliqué à des choses sérieuses, « sans prendre aucun relâche et sans rien donner à ses « plaisirs, il deviendrait insensiblement, et sans s'en « apercevoir, fou ou stupide. Pour moi, qui ensais les

(1) Trad. de Larcher.

« conséquences, je partage mon temps entre les af- « faires et les plaisirs. » Amasis donna aux Égyptiens de bonnes lois. Hérodote cite avec éloge une de ses ordonnances de police, que Solon lui emprunta et qu'il porta à Athènes, où elle fut longtemps en vigueur. Avant de porter la couronne, ce prince avait mené une vie désordonnée ; il passait son temps à boire et à se réjouir, fuyait les occupations sérieuses et avait recours au vol pour subvenir à ses besoins et à ses plaisirs. Appelé à remplir les devoirs de la royauté, il s'appliqua à prémunir ses sujets contre l'oisiveté et la dissipation dont sa propre expérience lui avait révélé les suites dangereuses pour l'État et les particuliers. Ce fut dans ce but qu'il publia un édit par lequel il était enjoint à tout Égyptien de faire connaître chaque année à l'autorité ses moyens d'existence ; celui qui y manquait, ou qui n'était pas en état de prouver qu'il vivait par des moyens honnêtes, était puni de mort. Son esprit éclairé et actif embrassait tous les soins du gouvernement. Il développa les intérêts du commerce en favorisant les relations de son peuple avec les étrangers. Les profits du négoce et l'abondance des récoltes procurèrent aux citoyens et à l'État de grandes richesses. Amasis les employa à décorer l'Égypte de monuments nombreux et magnifiques qui attestent la prospérité de son règne, dont la gloire des armes contribua encore à relever l'éclat : il fit la conquête de l'île de Cypre qu'il contraignit à lui payer un tribut (550 avant J.-C.). Les grands événements dont l'Asie était alors le théâtre lui inspirèrent de sérieuses inquiétudes. Cyrus, après avoir réuni tous les Perses sous son commandement, venait de renverser l'empire des Mèdes, et ses conquêtes avaient étendu sa puissance des côtes de l'Asie Mineure aux rives de l'Araxe. Prévoyant les dangers dont cette révolution formidable menaçait l'Égypte dans un avenir peu éloigné, Amasis travailla à se ménager l'appui des Grecs, ennemis naturels des Perses : il leur accorda la liberté du commerce, leur permit de s'établir à Naucratis, leur donna des emplacements pour élever des temples et des autels à leurs dieux, ouvrit l'Égypte à ceux qu'y attirait le désir d'étudier son antique civilisation, accueillit avec bienveillance Solon à sa cour, contribua pour une somme considérable à la reconstruction du temple de Delphes, détruit par un incendie, et envoya à plusieurs villes de riches statues pour décorer leurs temples ; il conclut en même temps un traité d'alliance défensive et offensive avec Cyrène, et fortifia ce lien politique en épousant Ladicé, fille d'un des principaux citoyens de cette ville. L'attitude hostile de la Perse motivait ces précautions. Le successeur de Cyrus, Cambyse, ne cherchant qu'un prétexte pour attaquer l'Égypte, fit demander au roi sa fille en mariage, certain de ne pas l'obtenir. Amasis, craignant d'irriter par un refus le monarque persan, lui envoya Nitétis, fille d'Apriès. Mais la supercherie fut découverte et la guerre déclarée. Comme on faisait les préparatifs de l'expédition, Phanès, l'un des officiers des troupes auxiliaires d'Amasis, mécontent de ce prince, passa à la cour de Perse. Cet homme, qui connaissait parfaitement l'Égypte, fournit à Cambyse des renseignements exacts sur les affaires de ce pays, sur ses ressources, ses moyens de défense, sa situation, et la route qu'il fallait suivre pour s'y rendre. L'armée des Perses était en marche lorsque Amasis mourut, l'an 525, après 44 années de règne. C. W—R.

AMASTRIS, fille d'Oxathre, frère de Darius-Codoman, avait été élevée avec Statira, fille de ce prince, qui l'aimait beaucoup. Lorsqu'Alexandre épousa Statira, il donna Amastris en mariage à Cratérus. Après la mort d'Alexandre, se voyant négligée par son époux, elle le quitta, d'accord avec lui, et se maria avec Denys, tyran d'Héraclée, dont elle eut deux fils et une fille. Il la laissa, en mourant, tutrice de ses enfants, et elle se remaria à Lysimaque, roi de Thrace ; mais, ce prince ayant épousé Arsinoé, elle ne voulut plus rester avec lui, et retourna dans ses États, où elle fonda une ville à qui elle donna son nom. Ses fils, étant devenus grands, la firent périr en faisant couler à fond un vaisseau sur lequel elle s'était embarquée ; Lysimaque, qui avait eu d'elle un fils nommé Alexandre, vengea sa mort. On a d'elle quelques médailles. C—R.

AMATI, célèbres luthiers. *Voyez* STRADIVARIUS.

AMATIUS, Romain d'une origine obscure. Se disant petit-fils de Marius, et proche parent de Jules César, il voulut se faire reconnaître par Octave. Après le meurtre du dictateur, il reparut à Rome, et prétendit avoir le droit de venger sa mort. Des gens de la lie du peuple, qu'attiraient les noms de Marius et de César, et encore plus le désir du pillage, commirent, sous sa conduite, les plus grands désordres ; mais Antoine, qui désirait se concilier le sénat, fit arrêter Amatius, et ordonna qu'on l'étranglât dans sa prison : ce qui fut exécuté sans autre formalité. D—T.

AMATO, ou plutôt AMATUS, religieux du Mont-Cassin, et ensuite évêque, vivait au 11e siècle. Il composa diverses poésies latines, et, entre autres, quatre livres qu'il dédia au pape Grégoire VII, et qui avaient pour titre : *de Gestis apostolorum Petri et Pauli*. Ces ouvrages sont perdus, et ce serait un malheur, si l'on en croyait Pierre Diacre, qui appelle Amatus un versificateur admirable (ch. 20). Le chanoine Mari, dans ses notes sur ce même endroit de Pierre Diacre, parle d'un manuscrit conservé à la bibliothèque du Mont-Cassin, et qui contient une histoire des Normands, en huit livres, composée par Amatus. Tiraboschi regrette (t. 3, p. 268) que cet ouvrage n'ait pas vu le jour. G—É.

AMATO (VINCENT), gentilhomme de Cantazaro, ville du royaume de Naples, publia, en 1670, des Mémoires historiques de sa patrie, qu'il appelle l'*illustrissima, famosissima e fedelissima città di Cantazaro*.—Un autre *Vincent* AMATO, Sicilien, né en 1629, fut un savant compositeur de musique, et a laissé : 1° *Sacri Concerti*, à deux, trois, quatre et cinq voix, avec une messe à trois et quatre, Palerme, 1656 ; 2° *Messa e Salmi di vespro e compieta*, à quatre et cinq voix, ibid., 1656 ; 3° l'*Isauro*, *opera di Vicenzio d'Amato*, Aquila, 1664. G—É.

AMATO (MICHEL D'), savant théologien, naquit

à Naples en 1682. Ayant terminé ses études, il reçut le laurier doctoral dans les facultés de droit et de théologie. Quelque temps après il fut créé protonotaire et admis dans la congrégation des missions apostoliques. Nommé, en 1707, premier chapelain du Château-Neuf, il fit en cette qualité la visite de toutes les églises et chapelles royales. Il mourut à Naples, le 15 novembre 1729, à l'âge de 47 ans. Il possédait les principales langues anciennes et modernes, et avait des connaissances assez étendues dans plusieurs sciences. On a de lui des dissertations curieuses pour le sujet et pleines d'érudition : 1° *de opobalsami Specie ad sacrum chrisma conficiendum requisita*, Naples, 1722, in-8°, réimprimé la même année avec des additions; 2° *de piscium atque avium esus Consuetudine apud quosdam Christi fideles, in antepaschali jejunio*, ibid., 1723, in-12; 3° *Dissertationes quatuor : de causis ex antiquis fidei symbolis Nicæno et Constantinopoli, articulus ille :* DESCENDIT AD INFEROS, *fuerit prætermissus; — de inferni Situ ; — quomodo Christus in ultima cœna eucharistiam benedixerit, et utrum uno aut pluribus calicibus usus fuerit ; — de Ritu quo in primitiva Ecclesia fideles sanctam eucharistiam percepturi manibus excipiebant*, 1728, in-4°. Dans la seconde de ces dissertations, Amato réfute Jér. Swinden, qui plaçait l'enfer dans le soleil. (*Voy.* SWINDEN.) On trouve des détails sur Amato dans la *Bibliothèque italique*, t. 7, p. 265, et dans les *Mémoires* de Niceron, t. 17, p. 78. Il avait laissé plusieurs ouvrages manuscrits. W—s.

AMATUS LUSITANUS (JEAN-RODRIGUE AMATO, plus connu sous le nom d'), médecin portugais, juif d'origine, naquit, en 1511, à Castel-Bianco, étudia la médecine à Salamanque, voyagea en France, dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Italie, et professa la médecine avec succès dans les villes de Ferrare et d'Ancône. Son attachement au judaïsme l'ayant rendu suspect au clergé catholique, il n'échappa aux poursuites de l'inquisition qu'en se réfugiant à Pésaro, en 1555, de là à Raguse, et enfin à Thessalonique. A compter de 16 1, il n'est plus fait mention de cet auteur, et l'on ignore l'année et le lieu de sa mort. C'était un érudit d'un esprit pénétrant et solide. On a de lui : 1° *Exegemata in priores duos Dioscoridis de Materia medica libros*, *Antverpiæ*, 1536, in-4°. Il reproduisit cet ouvrage avec des augmentations et changements considérables, sous le titre de : *Enarrationes in Dioscoridem*, Venise, 1553, in-8°; réimprimé à Strasbourg en 1554, et à Lyon en 1557. Le savant Constantin ajouta des notes à cette dernière édition. Plusieurs points de l'histoire de la matière médicale exotique sont assez bien éclaircis par Amatus. On y trouve un petit nombre de plantes décrites pour la première fois ; mais, d'un autre côté, l'auteur a commis beaucoup d'erreurs ; et Mathiole, qu'il avait attaqué indiscrètement, releva ses méprises avec rigueur, dans l'*Apologia adversus Amatum*, Venise, 1557, in-fol. Mathiole alla jusqu'à signaler son adversaire comme un apostat, qui n'était chrétien qu'en apparence. Ces reproches pouvaient avoir des suites fâcheuses pour Amatus ; et il est probable qu'ils le déterminèrent à se retirer à Thessalonique, où il justifia les inculpations de Mathiole, en y professant ouvertement le judaïsme. Amatus se proposait de publier une édition complète de Dioscoride, avec des notes dans lesquelles il aurait répondu à Mathiole ; ce projet n'a pas été exécuté, et l'on doit en avoir peu de regrets. 2° *Curationum medicinalium Centuriæ septem, quibus præmittitur commentatio de introitu medici ad ægrotantem, deque crisi et diebus criticis*. Ces centuries furent publiées d'abord séparément, et en des temps différents ; la 1re, à Florence, 1551; in-fol. ; la 2e, à Venise, 1553, in-12; les autres, successivement à Ancône, Rome, Raguse, Thessalonique, etc. L'auteur, dans cet ouvrage, fait preuve d'une connaissance profonde de Galien, d'Hippocrate et des Arabes, a répandu de bonnes observations sur quelques maladies rares, et des remarques physiologiques et chirurgicales, dignes d'être citées ; cependant il demande à être lu avec doute et circonspection ; car il est fortement soupçonné d'avoir souvent controuvé les faits. Ces centuries ont ensuite été réunies, et il y en a plusieurs éditions, Lyon, 1580, in-12; Paris, 1613, 1620, in-4°; Francfort, 1646, in-fol., etc. L'auteur devait en ajouter encore trois autres ; on ne sait pourquoi il n'a pas exécuté ce projet. Amatus avait entrepris des commentaires sur Avicenne ; mais il perdit son manuscrit dans sa fuite précipitée d'Ancône, où le persécutait le pape Paul IV. D. Antonio, dans sa *Bibliothèque espagnole*, dit qu'Amatus avait traduit en espagnol l'Histoire d'Eutrope ; mais il paraît que cet ouvrage n'a pas été imprimé. Astruc a fait, sur la vie de ce médecin, des recherches dont il a publié le résultat dans son traité *de Morbis venereis*. C. et A—N.

AMAURI, dit DE CHARTRES, natif de Bène, dans le pays Chartrain, vers la fin du 12e siècle, après s'être fait une réputation à Paris dans l'enseignement de la logique et des arts libéraux, entreprit de professer la théologie, et d'expliquer l'Écriture sainte suivant une nouvelle méthode. Les livres d'Aristote, apportés depuis peu de Constantinople, lui donnèrent du goût pour les opinions singulières. Il imagina un système de religion qui n'aurait été que ridicule dans un siècle éclairé, mais qui alors fut regardé comme dangereux. On ne l'attaqua cependant juridiquement, pendant sa vie, que sur une proposition dans laquelle il disait « que tout « fidèle, pour être sauvé, doit croire fermement « qu'il est membre du corps de Jésus-Christ. » Cette proposition équivoque excita de grandes rumeurs, parce qu'on la regarda comme une suite du panthéisme, auquel on croyait que se réduisait toute la doctrine d'Amauri. Il reconnaissait, à la vérité, un être suprême, nécessaire, infini ; mais il ne le distinguait pas de la matière. Il admettait trois personnes en Dieu, qui partageaient successivement entre elles l'empire du monde. Le règne du Père avait duré tout le temps de la loi mosaïque ; celui du Fils subsistait depuis le commencement de la loi évangélique, et devait expirer à la fin du 12e siècle, pour laisser le gouvernement de l'univers au St-Esprit jusqu'à la consommation des siècles. Sous cette der-

nière économie, tout culte extérieur devait être aboli. Il n'y aurait plus eu de sacrements; la charité seule, ou la grâce, répandue dans les âmes, serait devenue le seul moyen nécessaire de salut. La conduite des disciples d'Amauri etait aussi déréglée que leur doctrine était absurde. Sous le voile de la charité, tous les crimes étaient justifiés, toutes les passions satisfaites, tous les scrupules dissipes. La plupart de ces erreurs, et de plusieurs autres qu'on leur attribue, n'avaient pas été soutenues par Amauri; mais elles paraissaient être un développement de son système, que les disciples avaient poussé plus loin que leur maître. Le quatrième concile de Latran jugea, par la suite, que cette doctrine était plutôt insensée qu'hérétique; mais la chose fut traitée plus sérieusement dans le temps où ces extravagants débitaient leurs paradoxes. Amauri fut d'abord condamné, en 1204, par les docteurs de Paris, et leur censure fut confirmée par Innocent III, au tribunal duquel il en avait appelé. Obligé de se rétracter, sans changer pour cela de sentiment, il alla se confiner à St-Martin-des-Champs, où il mourut de dépit et de chagrin. Ses disciples comparurent, en 1210, devant un concile de Paris; on épargna les moins coupables, quelques-uns furent enfermés. Les chefs, livrés au bras séculier, périrent dans les flammes. On enveloppa les livres d'Aristote dans la même proscription; un décret de 1209 ordonna qu'ils seraient saisis et jetés au feu, avec défense, sous peine d'excommunication, de les lire ou de les copier de nouveau. La mémoire d'Amauri fut également condamnée, et ses ossements arrachés de leur sépulture, pour être jetés à la voirie. T—D.

AMAURY Ier, roi de Jérusalem, succéda à son frère Baudouin III, et fut couronné dans l'église du St-Sépulcre, le 18 février de l'année 1165, à l'âge de vingt-sept ans. Doué d'un génie actif et entreprenant, il avait des vues grandes et souvent gigantesques, pour le chef d'un petit État. Vain et fier, il tenait pour le moins autant à l'argent qu'à la gloire, et croyait qu'en politique, tous les moyens sont bons pour arriver à son but. Dès les premiers jours de son règne, il eut une guerre à soutenir contre le calife d'Égypte, qui s'était engagé à payer un tribut aux rois de Jérusalem, et qui, pour s'en délivrer, envoya une armée contre la Palestine. Les hostilités étaient déjà commencées, lorsque des troubles s'élevèrent en Égypte, et forcèrent le calife à rappeler ses troupes, à demander la paix, et même à solliciter l'alliance d'Amaury contre Nour-Eddyn, sultan d'Alep, qui avait envoyé un de ses lieutenants sur les bords du Nil, pour appuyer le parti des mécontents, et profiter des dissensions, afin d'agrandir ses États. Amaury, s'étant rendu aux désirs du calife, qui lui accorda des subsides considérables, entra avec une armée en Égypte, où il battit plusieurs fois les troupes du sultan: il revint ensuite dans son royaume, chargé de présents, et comblé de richesses et de gloire; mais comme, dans cette expédition, il avait vu la prospérité de l'Égypte, la fertilité de son sol, sa nombreuse population, et la faiblesse de son gouvernement, il forma le projet d'en faire la conquête, et n'eut pas de peine à y faire entrer le grand maître des chevaliers de St-Jean, à qui il promit de céder la ville de Bilbéis, lorsqu'elle serait tombée au pouvoir des chrétiens. Il trouva aussi le moyen d'associer à son entreprise l'empereur de Constantinople, dont il avait épousé la nièce, après avoir répudié Agnès de Courtenay. Il s'occupa pendant plusieurs mois des préparatifs de cette guerre, et rompit tout à coup la paix, en assiégeant Bilbéis, qui ne tarda pas à se rendre, et fut remise à l'ordre de St-Jean de Jérusalem. Amaury marcha ensuite vers le Caire, où l'avait déja devancé la terreur de ses armes. Le calife et son vizir invoquèrent en vain la foi des traités; ils proposèrent d'acheter la retraite des chrétiens par des sommes considérables. Amaury, toujours disposé à vendre la paix et la guerre, consentit alors à écouter les prières du calife, et les hostilités firent place aux négociations. Pendant ce temps, le calife implora le secours du sultan d'Alep, qui envoya une puissante armée en Égypte, pour combattre les chrétiens. Au moment où Amaury se croyait déjà possesseur des trésors du Caire, il fut obligé d'abandonner ses conquêtes, et revint dans son royaume, avec la honte qui suit toujours l'injustice, quand elle n'est pas couronnée par le succès. Cette guerre fut d'autant plus malheureuse pour les chrétiens, que Nour-Eddyn, qui avait, comme Amaury, le projet de s'emparer de l'Égypte, ne laissa pas échapper cette occasion. Ce royaume, troublé au dedans et menacé au dehors, fut réuni aux vastes États du sultan d'Alep, et le petit royaume de Jérusalem se trouva environné et menacé de toutes parts par une puissance formidable; pour comble de malheurs, il s'était élevé, au sein des troubles et des guerres qui désolèrent l'Égypte, un jeune héros, dont le nom devait être un jour redoutable aux chrétiens de la Palestine; ce héros était Saladin, qui fut d'abord vizir, ou gouverneur de l'Égypte, et qui, après la mort de Nour-Eddyn, recueillit l'immense héritage du sultan d'Alep. Le premier usage qu'il fit de sa puissance fut d'attaquer le royaume de Jérusalem. Amaury, qui redoutait un si dangereux ennemi, implora les armes des chrétiens d'Occident, et se rendit lui-même à Constantinople pour solliciter le secours des Grecs; mais il n'obtint que des promesses, et il ne lui resta plus alors que son courage et ses propres forces, pour arrêter les progrès d'un ennemi dont il avait préparé la puissance. Son royaume était agité par les factions des templiers et des hospitaliers, et les colonies chrétiennes en Asie marchaient rapidement à leur décadence. Amaury mourut en 1173, avant de voir éclater les catastrophes dont Jérusalem était menacé, et laissa ce triste héritage à son fils Baudouin IV. M—D.

AMAURY II, DE LUSIGNAN, roi de Chypre, succéda à Gui, son frère. A la mort de Henri, comte de Champagne, qui avait été reconnu roi de Jérusalem, Amaury épousa sa veuve, Isabelle, qui avait déjà contracté trois mariages, et donné à trois époux des titres pour un royaume presque tout entier conquis par les Sarrasins. Amaury recueillit

l'héritage ou plutôt les espérances de ses prédécesseurs, et fut couronné roi de Jérusalem, dans la ville de Ptolémaïs, l'an 1194. Henri VI, empereur d'Allemagne, avait envoyé une armée en Palestine, et les croisés allemands eurent d'abord quelques avantages; mais, rappelés en Europe, après la mort de Henri, ils laissèrent Amaury en butte à toutes les forces des Sarrasins. Les faibles restes de son royaume ne furent sauvés que par la division qui régnait alors dans la famille de Saladin. Amaury sollicita plusieurs fois les secours de l'Europe chrétienne; une croisade fut prêchée dans tout l'Occident; mais les croisés allèrent assiéger Constantinople, et ne songèrent plus aux serments qu'ils avaient faits de délivrer Jérusalem. Lorsque le petit nombre de guerriers qui défendaient la Palestine eut appris la conquête de Byzance, ils accoururent dans cette ville, dont on leur avait vanté la richesse. Amaury resta presque seul à Ptolémaïs, et il y mourut en 1205, laissant le royaume de Chypre à son fils, Hugues de Lusignan, et le vain titre de reine de Jérusalem, à Marie, fille d'Isabelle. M—D.

AMAZIAS. *Voyez* AMASIAS.

AMBERGER (CHRISTOPHE), peintre de Nuremberg, fut disciple de Holbeins le jeune, et imita fort heureusement sa manière : il dessinait correctement, disposait bien ses figures, excellait dans la perspective, et ne manquait pas d'un beau coloris. L'*Histoire de Joseph*, en douze tableaux, est sa meilleure composition. La galerie royale de Munich conserve plusieurs de ses ouvrages. Charles-Quint l'attira à Augsbourg, en 1530, et en faisait si grand cas, qu'il le mettait souvent à côté du Titien : mais cette comparaison prouvait plus contre le goût de l'Empereur qu'en faveur de l'artiste. On a gravé, d'après Amberger, la *Décollation de St. Jean-Baptiste*, en demi-figures. G—T.

AMBÉRIEU (PIERRE DUJAT D'), né en 1738 dans le bourg d'Ambérieu en Bugey, dont il fut le seigneur, se fit remarquer par son goût pour les lettres et spécialement pour la poésie légère, où il obtint quelques succès de société. Il se réfugia en Suisse pendant les orages de la révolution, et vint ensuite se fixer à Lyon, où il fut membre du conseil municipal. C'est en cette qualité qu'ayant été appelé à paraitre devant Bonaparte revenu de l'île d'Elbe en mars 1815, il s'y refusa positivement. Nommé président du collége électoral du département de l'Ain, après le second retour des Bourbons, il prononça un discours fort remarquable par l'énergie des opinions, et qui a été imprimé. On a encore de lui un petit opuscule en vers et en prose, très-ingénieux, intitulé *les Singes*, qui n'a été tiré qu'a un petit nombre d'exemplaires. D'Ambérieu est mort à Lyon, le 24 octobre 1821. — Son fils a composé quelques romances, et, avec Mouton de Fontenille, une Flore imprimée chez Bruyset. M—D j.

AMBILLOU. *Voyez* BOUCHET.

AMBIGAT. *Voyez* BELLOVÈSE.

AMBIORIX, roi des Eburons, peuples des Gaules, entre la Meuse et le Rhin, régnait conjointement avec Cativulcus, lorsque César commença la conquête des Gaules, l'an 58 avant J.-C. Pour s'attacher Ambiorix, le général romain le déchargea du tribut qu'il payait aux Atuaticiens, qui habitaient le pays de Namur. Son fils et les fils de son frère, retenus par ces peuples comme otages, lui furent renvoyés; mais ces bienfaits ne purent calmer la haine dont Ambiorix était animé contre les Romains. Excité d'ailleurs par Indutiomare, roi de Trèves, il projeta de se soulever, et d'entrainer toute la Gaule, qui supportait impatiemment le joug des légions romaines. César, revenu de son expédition contre les Bretons, était alors à Amiens, et venait de mettre son armée en quartier d'hiver. L'isolement des légions donna l'idée aux Gaulois de les attaquer séparément, en employant à la fois la ruse et la force. Ambiorix et Cativulcus étaient allés au-devant de Sabinus et de Cotta, lieutenants de César, et leur avaient fourni des vivres, afin de donner moins de défiance aux Romains, renfermés alors dans leur camp. Peu de temps après, ceux-ci étant sortis sans précaution pour couper du bois, Ambiorix fondit sur eux, et en fit un grand carnage; il courut ensuite attaquer leurs retranchements; mais, ayant été repoussé avec perte, il entra en pourparler, et dit aux généraux romains que ce qui venait de se passer ne s'était pas fait par ses ordres, mais qu'il n'avait pu contenir la fureur des Gaulois; et, feignant d'être très-attaché aux Romains, il conseilla à Sabinus de songer à sa retraite, parce que les Germains, qui venaient de passer le Rhin en grand nombre, ne tarderaient pas à tomber sur lui. Les deux lieutenants de César, après quelques hésitations, sortirent de leur camp, avec aussi peu de précaution que si l'avis leur fût venu du plus fidèle ami des Romains. Ambiorix, qui avait divisé son armée en deux corps placés en embuscade dans les bois, fond tout à coup sur les Romains, et les taille en pièces. Enflé de cette victoire, il part avec sa cavalerie pour se rendre chez tous les peuples de la contrée, et il les détermine à prendre les armes, et à voler à l'improviste au camp de Quintus Cicéron, frère de l'orateur. Il se mit lui-même à leur tête, attaqua les retranchements de Quintus, et donna plusieurs assauts. Ne pouvant les emporter, il tenta vainement de tromper Cicéron, comme il avait trompé Cotta et Sabinus. César, instruit du danger de Quintus Cicéron, marcha à son secours avec deux légions. A son approche, Ambiorix quitte le siége, et va au-devant de César avec toutes ses troupes, au nombre de 60,000 hommes. César, feignant de le redouter, se renferma dans ses retranchements: et Ambiorix, attiré ainsi par la ruse, les fit escalader. Tout à coup César sort de son camp avec 7,000 hommes; et les Gaulois, surpris et mis en fuite, sont taillés en pièces. Ambiorix ne trouva de salut que dans ses États. La défaite et la mort d'Indutiomare, qui avait soulevé les Trévisiens, porta l'épouvante parmi les Éburons, qui s'étaient de nouveau ralliés sous les ordres d'Ambiorix : ils se dispersèrent, et César fut un instant paisible maitre des Gaules; mais Ambiorix

ne tarda pas à former contre lui une nouvelle ligue. César marcha contre ce prince, et, sachant qu'il projetait de traîner la guerre en longueur, en évitant les actions générales, il porta d'abord la terreur chez ses alliés, pour lui ôter toute retraite, et marcha ensuite sur ses États. Surpris par la cavalerie de César, Ambiorix, qui n'avait pas encore rassemblé ses troupes, ne dut son salut qu'à la situation de son château, au milieu de la forêt des Ardennes; Cativulcus, qui était entré dans ses projets, accablé de vieillesse, et ne pouvant plus supporter les fatigues de la guerre et de la fuite, s'empoisonna; les Gaulois eux-mêmes, et les Germains, qui d'abord s'étaient alliés à Ambiorix, furent appelés à partager ses dépouilles. Deux fois encore César marcha contre les Éburons, et poursuivit leur malheureux roi, qui se cachait dans les bois et les cavernes, sans autre escorte que quatre cavaliers à qui seuls il osait confier sa vie. Il vécut ainsi longtemps proscrit, fugitif, et sans pouvoir jamais reprendre les armes. B—P.

AMBLIMONT (FUSCHEMBERG, comte D'), officier général de la marine française, passa au service d'Espagne pendant la révolution, commanda un vaisseau espagnol de 112 canons en 1796, et fut tué dans le combat où l'amiral Jervis, depuis lord St-Vincent, battit la flotte espagnole. On a de lui une *Tactique navale*, Paris, Didot jeune, 1788, in-4°, fig., très-bon ouvrage. N—L.

AMBLY (le marquis CLAUDE-JEAN-ANTOINE D'), né en 1711, à Sezanne, en Champagne, fut d'abord page de la grande écurie, puis cornette dans le régiment de royal-dragons, et se trouva en cette qualité au siége de Prague, en 1742. Devenu capitaine, il se signala dans plusieurs occasions, notamment à Donnaverth, où il reprit les étendards de son régiment, dont l'ennemi s'était emparé. Il fit toutes les campagnes de Flandre sous le maréchal de Saxe, devint successivement brigadier, mestre de camp, et prit part en cette qualité à la guerre de sept ans en Allemagne, où il reçut plusieurs blessures sur le champ de bataille; il fut nommé maréchal de camp en 1767, et un peu plus tard commandeur de St-Louis, puis commandant de la ville de Reims. En 1768, la terre d'Ambly fut érigée en marquisat pour récompense de ses services. Député aux états généraux en 1789, il s'y montra zélé défenseur de l'autorité royale, et signa toutes les protestations de la minorité contre les innovations révolutionnaires. Dans la discussion du droit de chasse qui eut lieu le 7 août, d'Ambly fut un des premiers qui demandèrent que le port d'armes fût restreint aux propriétaires de terres. « En Angleterre, disait-il, les « propriétaires seuls d'un fonds de cent guinées « peuvent porter un fusil. » Le 2 décembre 1789, Mirabeau ayant pris la défense de Gouy d'Arcy qui avait dénoncé le ministre de la marine et soutenu qu'un député ne pouvait être réputé calomniateur, le marquis d'Ambly proposa d'exclure tout député qui ferait une dénonciation sans preuves, et provoqua en duel Mirabeau; ce qui causa un grand tumulte dans l'assemblée. « Élevé, dit-il, dans les « camps depuis l'âge de douze ans, je n'ai point « appris à faire des phrases, mais je sais faire autre « chose. L'honneur me dit et m'ordonne de soutenir « qu'une dénonciation sans preuves est une injure « dont ne doit jamais se charger un député. » De même que Faucigny (*voy.* ce nom), il s'emporta souvent contre le côté droit, et donna lieu plus d'une fois à des scènes de désordre, notamment dans la séance du soir du 19 juin 1790, à l'occasion de la suppression des titres nobiliaires. Le discours touchant qu'il prononça en faveur de son ancien compagnon d'armes Toulouse-Lautrec (*voy.* ce nom) fit une vive impression, même sur ses adversaires. Le marquis d'Ambly demanda que les députés fussent exclusivement choisis parmi les éligibles du département électeur; qu'on définît ce que c'est qu'un crime de lèse-nation; que les pensions dont les notes ne seraient pas imprimées fussent rayées; que les administrations rendissent leurs comptes; enfin il proposa la question préalable sur une motion de Robespierre en faveur de l'égalité politique; et il annonça un plan sur l'organisation de l'armée, pour lequel il désirait être adjoint au comité militaire. Il excita beaucoup d'intérêt, lorsqu'à propos du serment que l'on exigeait des chevaliers de St-Louis, après la fuite du roi, il dit, avec toute la franchise d'un vieux militaire : « Je suis fort âgé; « j'avais demandé à être employé, et j'avais été mis « sur la liste des lieutenants généraux; j'ai été rayé « par les jacobins, qui ont substitué à ma place M. de « Montesquiou. Cela m'est égal; ma patrie est in- « grate envers moi; je jure de lui rester fidèle. » Dans l'une des dernières séances de cette longue session, d'Ambly ayant informé l'assemblée que la populace avait exercé des violences dans une de ses terres où se trouvaient sa femme et son fils, le député Chabroud fit observer froidement qu'il devait pour cela s'adresser aux tribunaux, et l'on passa à l'ordre du jour. Le marquis d'Ambly émigra aussitôt après la session, et, malgré son grand âge, il fit plusieurs campagnes dans l'armée des princes. Il mourut à Hambourg en 1797. — Un de ses neveux est mort sur le champ de bataille à l'armée du prince de Condé. M—D j.

AMBOISE (GEORGE D'), connu dans l'histoire sous le nom de CARDINAL D'AMBOISE naquit en 1460, au château de Chaumont-sur-Loire, d'une maison illustre, et fut nommé évêque de Montauban, n'étant encore que dans sa quatorzième année, ce qui prouve le désordre où la discipline ecclésiastique était à cette époque. On peut le remarquer avec d'autant plus d'assurance, que d'Amboise, étant devenu ministre, porta la réforme dans cette partie, comme dans toutes les autres branches de l'administration publique. Ayant été choisi par Louis XI pour être un de ses aumôniers, son désintéressement et son aversion pour l'intrigue empêchèrent qu'il ne fût remarqué de ce monarque soupçonneux. Cependant il eut besoin de prudence; car il aimait beaucoup le jeune duc d'Orléans, qui était assez mal à la cour pour que ce fût un crime d'être du nombre de ses amis. Louis XI, à sa mort, ayant confié le soin de

gouverner le royaume à Anne de Beaujeu, sa fille aînée, le duc d'Orléans, premier prince du sang, humilié d'un choix qui l'excluait des affaires, forma un parti, prit les armes, et fut vaincu et enfermé. D'Amboise, qui s'était déclaré pour lui, partagea son sort. Lorsque Charles VIII commença à régner par lui-même, il rendit la liberté au duc d'Orléans, qui acquit bientôt un grand crédit; d'Amboise suivit la nouvelle fortune du duc, et obtint l'archevêché de Narbonne, qu'il échangea, en 1493, pour celui de Rouen, afin de se rapprocher de la cour. Le ministère de ce prélat pourrait dater de cette époque, puisque le duc d'Orléans, qui était gouverneur général de la Normandie, lui confia toute l'autorité, et que les heureuses réformes qu'il fit dans cette province annoncèrent celles qu'il devait bientôt opérer pour le bonheur du royaume. Charles VIII étant mort en l'année 1498, sans laisser de fils, le duc d'Orléans monta sur le trône, sous le nom de Louis XII, et le pouvoir que d'Amboise exerçait sur la Normandie s'étendit sur la France entière. Le crédit qu'il avait sur l'esprit du roi fut d'abord partagé par le maréchal de Gié; mais la reine et madame d'Angoulême l'ayant fait disgracier, d'Amboise devint premier ministre, et conserva ce titre et l'amitié du monarque jusqu'à sa mort. On trouverait difficilement, dans l'histoire, un second exemple d'une faveur aussi longtemps conservée; mais il y avait tant de rapports entre le caractère du prince et celui du ministre, qu'il serait difficile de dire lequel des deux avait sur l'autre le plus d'influence. Aimant tous deux sincèrement le peuple, également économes, jaloux d'obtenir de la gloire, l'ambition de Louis XII fut toujours subordonnée à l'honneur; celle du cardinal d'Amboise, toujours excitée par l'espérance de faire plus de bien. Les historiens qui lui ont reproché d'avoir montré peu de capacité pour les affaires d'État ont oublié que la conquête d'Italie était alors la prétention générale des puissances de l'Europe, et qu'il n'était pas au pouvoir du cardinal, quand bien même il en aurait eu la volonté, de retenir Louis XII, qui réclamait, à juste titre, le duché de Milan, et d'arrêter la fougue de la noblesse française, qui ne voyait qu'en Italie un théâtre digne de ses exploits. Pour juger les grands hommes, il ne faut pas les séparer de l'esprit de leur temps; d'ailleurs, il est probable que Louis XII, entouré d'illustres guerriers, consultait peu d'Amboise sur les opérations militaires. Il lui abandonnait l'administration du royaume, et il est remarquable que, malgré tant de campagnes, dont le commencement fut toujours brillant et la fin désastreuse, la France ne cessa pas de jouir du plus grand repos, et que les impôts, diminués à l'avénement de Louis XII, ne furent jamais augmentés pendant son règne : c'est en cela que consiste réellement la gloire du ministre. Il fit de grandes réformes dans la législation pour abréger les procès et prévenir la corruption des juges; il mit de l'ordre dans les finances, et donna un grand exemple de modération, en se contentant de l'archevêché de Rouen, dont il employait en grande partie les revenus au soulagement des pauvres et à l'entretien des églises. On peut croire qu'un homme qui ne se démentit pas un instant dans la plus haute prospérité ne souhaitait, en effet, d'être pape, que pour travailler à améliorer les mœurs de la chrétienté; mais il fallait, pour parvenir au saint-siége, moins de bonhomie que n'en avait le cardinal d'Amboise. Il consentit à retirer les troupes françaises de Rome, pour ne pas paraître gêner les suffrages, et le cardinal Julien de la Rovère, qui lui donna ce conseil, se fit élire à sa place, sous le nom de Jules II. Le cardinal d'Amboise avait été nommé légat du pape en France; et c'est une chose vraiment extraordinaire que le même homme ait réuni les fonctions de premier ministre et de légat, sans que la France et la cour de Rome aient jamais eu à lui faire le moindre reproche. Il mourut à Lyon, le 25 mai 1510, dans le couvent des célestins, à l'âge de 50 ans. Son corps fut transporté à Rouen, où l'on voit encore le mausolée qui lui fut élevé dans la cathédrale. On dit qu'il répétait souvent au frère infirmier qui le servait dans sa maladie : « Frère Jean, que n'ai-je été toute ma vie « frère Jean! » Il ne faut, au reste, rien conclure de ces paroles contre la mémoire de ce ministre. A l'article de la mort, les grandeurs sont jugées plus sévèrement par les hommes modérés que par les ambitieux. Le cardinal d'Amboise a été adoré des Français, qui l'appelaient le *Père du peuple*, titre qu'ils donnaient également à Louis XII. On peut aujourd'hui condamner la politique de ce ministre, surtout à l'égard du traité de Blois, conclu en 1504; et qu'il ne signa peut-être qu'avec la conviction que les états du royaume s'opposeraient à ce qu'il fût exécuté; mais que peut-on opposer à la reconnaissance de ses contemporains, et aux larmes d'un roi dont il fut vingt-sept ans l'ami, surtout quand ce roi est compté par la postérité au nombre des meilleurs qui aient gouverné la France? — Le cardinal d'Amboise eut deux frères aînés, également recommandables par leurs talents et par leurs vertus; le premier était *Charles* D'AMBOISE, sieur de Chaumont (*voy.* ce nom); le second était *Aimery* D'AMBROISE, grand maître de Rhodes en 1503, célèbre par la victoire navale qu'il remporta en 1510, près de Monténégro, sur le soudan d'Égypte, et à laquelle il ne survécut que deux ans. C'était un prince sage, habile dans le gouvernement, et heureux dans toutes ses entreprises. F—E.

AMBOISE (FRANÇOIS D'), fils de Jean d'Amboise, qui fut chirurgien des rois François Ier, Henri II, François II, Charles IX et Henri III, naquit à Paris en 1550. Charles IX fit élever à ses frais le jeune d'Amboise, qui, après avoir terminé ses études dans les belles-lettres, et les avoir même professées, les abandonna pour se livrer au barreau, où il se fit, comme avocat, une grande réputation. Henri III, appelé au trône de Pologne, le choisit pour l'accompagner dans ses nouveaux États, et, à la demande de ce prince, d'Amboise en fit la description. De retour en France, il occupa successivement différentes places dans la haute magistrature : il fut nommé conseiller d'État en 1604, et mourut en 1620. Les

lettres ne furent qu'un délassement pour d'Amboise, et il y renonça de bonne heure pour s'occuper de sa fortune. Ses ouvrages, mal indiqués par la Croix du Maine et par Duverdier, le sont plus exactement par Niceron, t. 33. En voici les principaux : 1° *Notable Discours, en forme de dialogue, touchant la vraie et parfaicte amitié*, traduit de l'italien de Piccolomini, Lyon, 1577, in-16; 2° *Dialogue et Devis des Damoiselles, pour les rendre vertueuses et bienheureuses en la vraye et parfaicte amitié*, Paris, 1581 et 1583, in-16; 3° *Regrets facétieux et plaisantes Harangues funèbres sur la mort de divers animaulx*, traduit de l'italien d'Ortensio Lando, Paris, 1576, in-16, 1583, in-12 : ces trois ouvrages ont été publiés sous le nom de Thierry de Thymophile, gentilhomme picard; 4° les *Néapolitaines, comédie française fort facétieuse, sur le sujet d'une histoire d'un Espagnol et un François*, Paris, 1584, in-16; 5° une édition des œuvres d'Abailard (*voy.* ABAILARD); 6° *Désespérades*, ou *Églogues amoureuses, esquelles sont au vif dépeintes les passions et le désespoir d'amour*, Paris, 1572, in-8°. — Son frère puiné, *Adrien*, né à Paris en 1551, mort à Tréguier, le 28 juillet 1616, successivement recteur de l'université, grand maitre du collége de Navarre, curé de St-André-des-Arcs, et, en 1604, évêque de Tréguier, avait composé, dans sa jeunesse, une pièce intitulée : *Holopherne, tragédie sainte, extraite de l'histoire de Judith*, Paris, 1580, in-8°. Il mourut le 28 juillet 1616. R—T.

AMBOISE (JACQUES D'), frère des deux précédents, embrassa d'abord la profession de son père, puis se fit recevoir docteur en médecine. En 1594, après la réduction de Paris sous l'obéissance de Henri IV, il devint recteur de l'université, qu'il trouva, dit Crévier, dans le plus grand état de délabrement, et qu'il laissa florissante. Ce fut sous son rectorat que cette compagnie prêta serment de fidélité à Henri IV. Ce serment avait été précédé d'une démarche spontanée, faite par une partie de la Sorbonne, le recteur à la tête, pour aller implorer la clémence du roi (samedi 2 avril 1594), et fut rédigé dans une assemblée générale de l'université, en présence de l'archevêque de Bourges, le vendredi 22 avril 1594, et signé d'un grand nombre de docteurs en théologie. On en trouvera la teneur dans le *Journal* de l'Étoile t. 2, p. 55. D'Amboise ayant été continué dans sa dignité, l'université reprit avec chaleur son ancien procès contre les jésuites, et obtint leur expulsion. J. d'Amboise se signala par un zèle ardent dans cette affaire, et alla jusqu'à les accuser, dans une harangue publique, d'être les ennemis de la loi salique et de la maison royale. Il mourut de la peste, en 1606. On a de lui : 1° *Orationes duæ in senatu habitæ pro universis academiæ ordinibus, in Claromontenses, qui se jesuitas dicunt*, où il déploya beaucoup d'animosité, Paris, 1595, in-8°; 2° *Questions médicales*, citées dans la *Bibliothèque de la médecine ancienne et moderne*, par Carrère. N—L.

AMBOISE (MICHEL D'), écuyer, qui prenait, en tête de ses ouvrages, le titre de *seigneur de Chevillon*, était fils naturel de Chaumont d'Amboise, amiral de France, et lieutenant général du roi en Lombardie. Il naquit à Naples, dans les premières années du 16e siècle. A peine au sortir du berceau, son père l'envoya à Sagonne, dont il était seigneur, pour y être élevé avec George d'Amboise, son fils légitime, qui n'était guère plus âgé que lui. En 1511, Michel perdit son père, qui l'aimait tendrement, et cette mort fut si précipitée, que ce dernier n'eut pas le temps de faire ses dispositions en sa faveur. Amené à Paris peu de temps après, on le fit étudier avec son frère George, qui avait pour lui beaucoup d'amitié. Ses parents, qui le destinaient au barreau, le mirent chez un procureur; mais, au lieu de s'appliquer à l'étude du droit, Michel suivit son penchant pour la poésie, et, malgré les représentations qui lui furent faites, et le peu de succès qu'obtinrent ses premiers ouvrages, il continua de rimer en dépit de Minerve et de ses parents, qui l'abandonnèrent. La bataille de Pavie lui enleva son frère, et, par cette perte, il fut privé de tout secours. S'étant ensuite marié avec une demoiselle de condition sans fortune, il fut renvoyé de chez le seigneur de Barbezieux, son parent. Il perdit, au bout de deux ans de mariage, son épouse et un fils qu'elle lui avait donné. De nouveaux chagrins vinrent encore l'assaillir; il fut enfermé deux fois, et manqua souvent du nécessaire. Tant de malheurs abrégèrent ses jours, et il cessa de vivre, ou plutôt de souffrir, à la fin de l'année 1547. Il ne faut chercher dans les poésies d'Amboise ni élégance, ni finesse, ni élévation; ce n'est proprement qu'une prose rimée. Il avait beaucoup de facilité; mais, travaillant pour vivre, il ne corrigeait jamais ses productions, dont on trouve la liste dans les *Bibliothèques françaises* de la Croix du Maine et de Goujet, t. 10, ainsi que dans le 33e vol. de Niceron; mais, ces auteurs s'étant trompés dans dans le catalogue qu'ils en ont présenté, nous allons le rétablir : 1° *Complaintes de l'Esclave fortuné*, Paris, 1529, in-8°; 2° *la Panthaire de l'Esclave fortuné*, Paris, 1530, in-8°, fig.; 3° *les Bucoliques de Baptiste Mantuan, traduites du latin en rime française*, Paris, 1530, in-4°; 4° *Cent Épigrammes, traduites du Mantuan, et la fable de Biblis et de Caunus, traduite d'Ovide*, Paris, 1532, in-16 et in-8°; 5° *les Epistres vénériennes de l'Esclave fortuné*, Paris, 1532, 1534 et 1536, in-8° : ces épîtres sont des plaintes ou des demandes d'amour, des morts métaphoriques, où l'auteur s'exprime avec une licence extrême; 6° *le Babylon, autrement la Confession de l'Esclave fortuné*, Paris, 1535, in-16 et in-8°, sans date; 7° *le Blason de la dent*, dans le recueil intitulé : *les Blasons anatomiques du corps féminin* : cette pièce a été réimprimée dans le recueil de *Blasons* publié à Paris en 1808, in-8°; 8° *les Contre-Epistres d'Ovide*, Paris, 1546, in-16 et in-12; 9° *Secret d'amours*, Paris, 1542, in-8°; 10° *le Guidon des gens de guerre*, Paris, 1543, in-8° : c'est le seul recueil en prose de Michel d'Amboise; 11° *Déploration de la mort de messire Guillaume du Bellay, seigneur de Langey*, Paris, 1543, poëme en vers héroïques; 12° *Quatre Satyres de Juvénal* (les 8, 10, 11 et 13), *translatées en rime françoise*, Paris, 1544, in-16; 13° *le Ris de Démocrite et le*

pleur d'Héraclite sur les folies et misères de ce monde, traduit de l'italien d'Antonio Phileremo Fregoso, en rime françoise, Paris, 1547, in-8°, et Rouen, 1550, in-16; 14° et enfin une traduction du 10e livre des *Métamorphoses* d'Ovide. Michel d'Amboise avait pris pour surnom ou pour devise l'épithète d'*Esclave fortuné*, c'est-à-dire, d'homme sujet ou exposé aux inconstances, aux variations et aux caprices de la fortune. R—T.

AMBRA (FRANÇOIS D'), noble florentin, fut consul de l'académie de Florence, en 1549, et y fit souvent des lectures publiques; il composa trois comédies, qui sont citées dans le *Dictionnaire de la Crusca*, et mourut en 1558. Ces comédies furent imprimées à Florence, après sa mort; savoir : *il Furto*, en prose, 1560; *la Cofanaria*, en vers libres (*sciolti*), avec des intermèdes, représentée aux fêtes de François de Médicis et de Jeanne d'Autriche, 1561; *i Bernardi*, en vers libres, 1563. Elles ont toutes été réimprimées plusieurs fois. G—É.

AMBROGI (ANTOINE-MARIE), jésuite italien, célèbre dans le 18e siècle, naquit à Florence, le 13 juin 1713. Il remplit pendant trente ans, avec distinction, la chaire d'éloquence et de poésie dans l'université de Rome, alors florissante. La plupart des jeunes gens qui se firent depuis un nom dans les lettres lui durent leur instruction. Sa traduction de Virgile en vers blancs, ou non rimés (*sciolti*), fut magnifiquement imprimée à Rome, en 3 vol. in-fol., 1763. Elle est accompagnée de dissertations savantes, de variantes et de notes, ornée de gravures d'après les peintures du superbe manuscrit du Vatican, et d'après les monuments antiques les plus célèbres, édition devenue assez rare, et justement recherchée. On a imprimé avec la même magnificence ses traductions des deux poëmes latins du jésuite Noceti, *de Iride*, et *de Aurora boreali*. Il a traduit du français quelques tragédies de Voltaire, Florence, 1752; et, comme pour former un contraste, l'*Histoire du Pélagianisme*, du jésuite Patouillet. Enfin, on a de lui : 1° la traduction des *Lettres choisies* de Cicéron; 2° un discours latin, *in Electione Josephi II Romanorum regis*; 3° *Musæum Kircherianum*, Rome, 1765, 2 vol. in-fol., contenant la description et l'explication de ce musée, confié, pendant plusieurs années, à ses soins, et que le cardinal Zelada a encore enrichi depuis. Ambrogi a laissé de plus un poëme latin inédit sur la culture des citronniers. Sa douceur et la bonté de son caractère le faisaient généralement aimer. Il mourut à Rome en 1788. G—É.

AMBROGIO, ou AMBROISE (THÉSÉE), savant orientaliste italien, au 16e siècle, était de la noble famille des comtes d'Albanèse, dans la Lomelline, près de Pavie. Né en 1469, on dit qu'il avait à peine quinze mois qu'il parlait avec beaucoup de promptitude et de netteté, et qu'à quinze ans, il parlait et écrivait en italien, en latin et en grec, comme les savants les plus consommés dans ces trois langues. Il entra jeune dans l'ordre des chanoines réguliers de St-Jean; mais il ne se rendit à Rome qu'en 1512. Le 5e concile général de Latran y avait attiré plusieurs religieux orientaux, maronites et syriens. Il saisit cette occasion d'apprendre leurs langues, et y devint bientôt assez savant pour conférer avec les Orientaux les plus habiles. Ces langues lui ouvrirent l'accès de toutes celles de l'Orient. Il en savait dix-huit, et les parlait aussi facilement que si chacune eût été sa langue naturelle. Léon X le chargea d'enseigner publiquement, dans l'université de Bologne, le syriaque et le chaldéen. Quelques années après, il conçut le projet de publier un Psautier en langue chaldéenne, avec un traité sur cette langue, et sur les rapports que plusieurs autres langues ont avec elle. Il s'était retiré pour cela dans sa patrie, où il rassembla les planches et les caractères nécessaires à ce dessein, lorsqu'en 1527, ce pays, ayant été pris par les troupes françaises, fut mis au pillage pendant huit jours; le couvent où habitait Ambroise fut pillé comme les autres; ses planches, ses caractères, ses manuscrits, chaldéens, syriaques, hébreux et grecs, qu'il avait recueillis à grands frais, furent dispersés et perdus. Il retrouva cependant, cinq ans après, son Psautier chaldéen, mais gâté et à moitié déchiré, dans la boutique d'un charcutier. Il reprit de nouveau le projet de le publier, et se rendit à Venise, où il se lia d'amitié avec le célèbre Guillaume Postel. Celui-ci lui dut l'idée de l'opuscule qu'il publia quelques années après, en France, intitulé : *Linguarum decem characteribus differentium alphabetum, Introductio, ac legendi Methodus*. Ambroise, ayant renoncé à son Psautier chaldéen, termina enfin son *Introduction aux langues chaldéenne, syriaque, arménienne*, etc., et la fit imprimer à Pavie en 1539. Il y mourut un an après, âgé de 70 ans. G—É.

AMBROISE (Saint), Père de l'Église, naquit vers l'an 340. Son père était préfet du prétoire, l'une des quatre premières dignités de l'empire, et, comme préfet des Gaules, il résidait à Arles, à Lyon ou à Trèves; mais plus souvent dans cette dernière ville, ce qui fait croire que St. Ambroise y vint au monde. Les présages les plus heureux environnèrent son berceau : on raconte qu'un essaim d'abeilles couvrit son visage, lorsqu'il dormait dans la cour du prétoire, et que la nourrice inquiète, s'étant hâtée de chasser celles qui entraient dans la bouche d'Ambroise, fut très-étonnée de les voir sortir sans faire aucun mal à l'enfant. Le père d'Ambroise, qui se rappelait sans doute que toute l'antiquité avait attribué à un semblable prodige la douceur et le charme qui caractérisèrent les discours de Platon, voulut qu'on attendît avec confiance la fin de ce présage, et les abeilles, après avoir voltigé quelque temps autour de l'enfant, s'élevèrent dans les airs. Sa famille crut dès lorsqu'il était appelé à quelque chose de grand. On dit encore qu'étant à Rome, où sa mère et sa sœur s'étaient retirées après la mort de son père, il leur présenta un jour sa main à baiser, disant qu'il deviendrait évêque. L'éducation d'Ambroise fut conforme à son rang, et aux espérances qu'avaient fait naître ses premières années; les maîtres les plus habiles lui enseignèrent les sciences, et il fut formé à la vertu par les leçons, et surtout par les exemples touchants de sa mère et de sa sœur, Ste. Marcelline, qui avait

reçu des mains du pape Libère le voile des vierges. Ambroise quitta Rome lorsque ses études furent terminées, et vint à Milan, avec son frère Satyrus. Ils suivirent l'un et l'autre la carrière du barreau. Ambroise s'y montra avec tant de réputation, que Petronius Probus, préfet d'Italie et d'Illyrie, le mit au nombre de ses assesseurs, et l'établit, peu de temps après, gouverneur des provinces consulaires de la Ligurie et de l'Emilie, qui comprenaient tout le pays qui s'étend depuis les Alpes jusqu'à la Méditerranée, la Toscane, l'Adige et l'Adriatique. Lorsque l'empereur Valentinien eut confirmé ce choix, et qu'il y eut ajouté la dignité du consulat, le préfet Probus dit à Ambroise, comme il partait pour son gouvernement : « Allez, et agissez, non en juge, mais en évêque. » Le vertueux Probus avait vu avec peine la sévérité dont usaient la plupart des gouverneurs, à l'exemple de Valentinien. Ambroise retint cette belle leçon, qui convenait si bien à son caractère. Sa douceur et sa sagesse lui gagnèrent l'estime et l'attachement des peuples, dans un temps où l'Italie et le pays de Milan surtout étaient déchirés par les troubles et les fureurs de l'arianisme. Auxence, que les ariens avaient placé sur le siége de Milan, après en avoir éloigné St. Denis, venait de mourir. Les évêques de la province s'étaient assemblés, et délibéraient sur le choix d'un successeur. Les catholiques et les ariens demandaient, les uns et les autres, un évêque de leur croyance; une sédition violente s'était élevée; on était sur le point d'en venir aux mains, lorsque Ambroise se rendit à l'église pour faire cesser le tumulte; son éloquence émut tous les cœurs. On dit qu'un enfant s'étant écrié : *Ambroise évêque!* un cri unanime se fit entendre, et que tous, ariens et catholiques, le demandèrent pour pasteur. Ambroise, étonné et interdit, sort de l'église, et ne songe qu'aux moyens d'éloigner le fardeau redoutable qu'on veut lui imposer; contre sa coutume, il fait donner la question à quelques accusés, espérant qu'on le taxera de cruauté et de barbarie; il mène une vie retirée; mais le peuple continue de l'appeler à grands cris; il pousse l'indiscrétion de son zèle jusqu'à faire venir chez lui des femmes publiques, et cependant on demeure toujours convaincu et de la pureté de ses mœurs et de la sublimité de sa vocation. Il s'enfuit pendant la nuit, et croit prendre le chemin de Pavie; mais, le lendemain, il se trouve aux portes de Milan. Il va chercher un asile dans la terre de l'illustre Léonce, son ami, et Léonce le découvre lui-même. Enfin, on l'arrête par ordre de l'empereur, qui était ravi qu'on trouvât dans celui qu'il avait nommé gouverneur toutes les qualités d'un évêque. Valentinien envoya l'ordre au vicaire d'Italie de faire ordonner Ambroise, qui fut baptisé; car il n'était encore que catéchumène, et reçut la consécration des évêques, huit jours après son baptême. C'est cette ordination que les Grecs et les Latins célèbrent encore aujourd'hui le 7 décembre. Ambroise, élevé à l'épiscopat d'une manière aussi extraordinaire, ne tarda pas à répandre au loin l'éclat des plus sublimes vertus. St. Basile, du fond de l'Orient, s'estimait heureux de correspondre avec lui, et les deux jeunes empereurs Gratien et Valentinien, qui avaient succédé à Valentinien Ier, le regardaient comme leur père; Justine elle-même, malgré son attachement à l'arianisme, révérait Ambroise, et eut souvent recours à lui dans des conjonctures difficiles. On vit venir de différentes villes d'Italie, et même de la Mauritanie, une foule de vierges qui demandaient à recevoir le voile de sa main, et ce fut à cette occasion qu'il composa ses trois livres *des Vierges*, et son traité *de la Virginité*. Les Goths, vainqueurs de Valens, qui avait péri malheureusement, ravageaient la Thrace et l'Illyrie, et poussaient leurs courses jusqu'aux Alpes. Ambroise prodigua des secours aux peuples qui fuyaient les contrées ravagées par les barbares, et vendit jusqu'aux vases sacrés pour racheter les captifs. Le jeune Gratien, qui était, par ses vertus, l'espoir de l'empire et de l'Église, fut cruellement massacré à Lyon, le 25 août 383, abandonné de ses gens, qui se rangèrent du parti du tyran Maxime, et celui-ci, à la tête de forces redoutables, menaçait à la fois l'Italie, le jeune Valentinien, frère de Gratien, et Justine leur mère. Justine eut recours à Ambroise. Le saint évêque part aussitôt pour Trèves, où résidait Maxime, et, sans vouloir communiquer avec lui dans les choses spirituelles, parce qu'il était coupable du meurtre de Gratien, il conclut, après une année de séjour, un traité qui assurait la paix à l'Italie. Justine, méconnaissant les services dont elle était redevable à St. Ambroise, profita de cette paix pour lui susciter mille traverses, en exigeant de lui qu'il permît aux ariens d'avoir une église à Milan. Il eut à lutter pendant plusieurs années contre l'audace et les intrigues des sectaires, contre les menaces et les persécutions de tout genre; mais le ciel, qui se montra toujours favorable aux pieux desseins de cet intrépide défenseur de la foi, lui accorda enfin un triomphe que promettait sa fermeté, et que faisaient désirer ses vertus. Ambroise ne fut plus inquiété au sujet de l'arianisme. Ce fut à cette occasion qu'il composa, dit-on, ce beau cantique d'actions de grâces, ce *Te Deum*, que toutes les sectes chrétiennes ont retenu; mais une sage critique nous porte à croire que cet hymne, si justement admiré, est d'un auteur plus récent, dont le nom ne nous a point été conservé. Ambroise profita du repos dont il jouissait pour travailler à plusieurs ouvrages utiles. Il eut la consolation de donner alors le baptême à Augustin, qui fut admis au sacrement des chrétiens, avec son fils, le jeune Adeodat, et son ami Alypius. Cependant Maxime menaça encore une fois l'Italie, et Ambroise, député vers lui par l'impératrice Justine, ne put, pour cette fois, garantir cette contrée. Maxime passa les Alpes. Théodose, successeur de Valens, après plusieurs avantages remportés sur Maxime, qui fut tué en 388, rétablit Valentinien dans ses États, et dans ceux que Gratien avait occupés. Il vint à Milan, et fut reçu, par le peuple et par l'évêque, comme un libérateur. Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis ces heureux événements, que le cœur du saint évêque fut déchiré par la nouvelle du massacre de Thessalonique, ordonné par Théodose. (*Voy.* ce nom.) Ambroise, qui avait obtenu autrefois la grâce des habitants de cette

ville, apprenant la manière terrible dont ils venaient d'expier cette seconde sédition, fut accablé de la plus profonde douleur. Dans son premier chagrin, il s'abstient d'écrire à Théodose, qui avait quitté Milan quelques jours avant le massacre. Il sort de la ville, souffrant et malade, et va se livrer, dans le silence de la campagne, au chagrin qui l'accable, et au regret de n'avoir pas empêché l'exécution de cet ordre barbare. Enfin, au bout de quelques jours, il écrit à Théodose une lettre touchante, où il lui représente l'énormité de son crime, et lui dit que le péché ne s'efface que par les larmes. Il l'avertit qu'il ne peut offrir le sacrifice, si Théodore veut y assister. Cependant, quelque temps après, l'empereur, de retour à Milan, voulut se présenter à l'église où officiait St. Ambroise. Le saint pontife s'avance à sa rencontre, et lui représente que, d'après les règles de la discipline, il ne lui est pas permis d'entrer dans le temple. L'empereur cherche à excuser son crime; il rappelle le pardon accordé autrefois au roi David. « Vous l'avez « imité dans son peché, répond Ambroise, imitez-le « dans sa pénitence. » Théodose s'abstint d'aller à l'église pendant huit mois entiers; il se soumit à la pénitence publique, et, pour prévenir dans la suite les funestes effets de la colère des princes, il signa, à la demande d'Ambroise, une loi qui ordonnait de suspendre pendant trente jours après la sentence les exécutions des coupables condamnés à la peine capitale. Théodose, réconcilié avec l'Église, fut toujours depuis l'ami de St. Ambroise; il vengea, par la défaite du tyran Eugène, la mort du jeune Valentinien, assassiné sur les bords du Rhône; et, avant d'être attaqué de la maladie dont il mourut, il fit venir de Constantinople deux de ses enfants, Honorius et Placidie, qui se trouvaient dans cette ville, tandis qu'Arcadius était dans l'Orient, et les mit entre les mains du saint évêque, le priant d'être leur père, comme il l'avait été des infortunés enfants de Valentinien I[er]. Ambroise tomba malade vers le mois de février de l'an 397; son troupeau, alarmé pour ses jours, l'envoya conjurer d'en demander à Dieu la prolongation. On regardait l'Italie comme menacée d'une ruine totale, par la mort d'un évêque respecté des barbares eux-mêmes, chéri du peuple, des princes et des empereurs, et dont l'autorité imposait aux méchants et étendait le règne de la vertu. Le vendredi saint, troisième jour d'avril, le saint évêque, quoique fatigué par une maladie longue et douloureuse, demeura en prière depuis cinq heures du soir jusqu'après minuit, et il expira, âgé de 57 ans, ayant occupé pendant 23 ans le siége de Milan. Son corps fut porté dans la grande église de cette ville, nommée depuis la basilique ambroisienne. Il s'était montré toute sa vie doux, compatissant, affable, sensible à l'amitié, modeste, ennemi du faste et de la grandeur, et n'usant de son crédit que pour l'avantage des autres. Ses écrits portent l'empreinte de son caractère; il y règne beaucoup de douceur et d'onction; mais, au besoin, il sait s'élever avec force et majesté. Son style est sans doute bien éloigné de la pureté des écrivains du beau siècle d'Auguste; mais il est toujours agréable et animé, et il faut se rappeler que St. Ambroise a vécu sur la fin du 4[e] siècle. La morale en est pure; on admire surtout son explication du psaume 118. Ses traités *de la Virginité, de l'Éducation des Vierges*, et *des Offices*, renferment les plus belles maximes. Quant aux écrits dogmatiques d'Ambroise, on les cite souvent dans l'Église, où leur autorité est d'un grand poids. La meilleure édition des œuvres de St. Ambroise est celle des bénédictins (J. du Frische et Lenourry), 2 vol. in-fol., 1686-90. Les ouvrages de St. Ambroise, traduits en français, sont : 1° le *Traité du Bien de la mort*, Paris, Sim. Vostre, in-8°, gothique, sans date. 2° *Les trois Discours intitulés* LES VIERGES, *avec la sévère réprimande que fait St. Ambroise à une religieuse qui avait forfait à son honneur, trad. en français, avec des annotations, par J. Bertaut, abbé de Notre-Dame d'Aunay*, 1604, in-12. Le P. Duranti de Bonrecueil en a donné une nouvelle traduction. (*Voy.* DURANTI.) 3° *Trois Harangues* (dont une de Symmache et deux de St. Ambroise) *sur le sujet de la démolition de l'autel de la Victoire*, 1639, in-12. 4° *La Morale des Ecclésiastiques*, etc., *ou traduction des Offices de St. Ambroise* (par l'abbé Morvan de Bellegarde), 1691, in-12. Le traducteur avait d'abord publié ce volume sous le titre de : *Devoirs de l'honnête homme et du chrétien*, 1689, in-12. 5° *Lettres*. (*Voy.* DURANTI.) 6° *Lettres aux Souverains*, 1787. Godefroi Hermant a publié, en 1678, une vie de St. Ambroise, d'après celle qui a été composée par Paulin, prêtre de Milan, contemporain de St. Ambroise, qu'il ne faut pas confondre avec S. Paulin. C'est dans ses ouvrages qu'on lira avec intérêt tout ce qui concerne un des Pères que l'Église latine a placé avec raison au premier rang, qui a été le modèle des évêques de son temps, qui eut St. Augustin pour disciple, des monarques pour amis, pour sœur Ste. Marceline, et pour frère St. Satyrus. C—T.

AMBROISE (dit AUSBERT ou AUTPERT), l'un des écrivains ecclésiastiques les plus remarquables du 8[e] siècle, fut élu abbé bénédictin de St-Vincent-sur-le-Volturne, près de Bénévent. Quelques religieux ayant réclamé, Charlemagne renvoya l'affaire au pape Adrien. Ambroise, se rendant à Rome, mourut le 19 juillet 778. Nous avons de lui des écrits remarquables pour le temps où il vivait : 1° *Commentarius in Apocalypsin*, Cologne, 1536, in-fol. L'ouvrage est d'un style simple et net; la latinité se distingue par une pureté que l'on trouve rarement dans les écrits de cette époque. A la fin du dernier livre on lit : « Moi, Ambroise, appelé aussi « Ausbert (d'autres manuscrits portent Autpert), né « dans la province des Gaules, et instruit dans les « lettres divines, en grande partie dans le Samnium, « au monastère de St-Vincent, j'ai fait et achevé le « présent ouvrage dans les temps de Paul, pontife « romain, de Didier, roi des Lombards, et d'Arrochise, duc de cette principauté. Cet ouvrage étant « écrit d'un style qui le rend si facile à comprendre, je l'ai appelé *le Miroir des enfants*. » D'après les données que l'auteur indique, il doit avoir été composé vers l'an 760. 2° *Traité des combats des*

vices et des vertus, publié dans l'Appendice des œuvres de St. Augustin, t. 16. 3° *Vies des saints Paldon, Tason et Taton, fondateurs et abbés de St-Vincent-sur-le-Volturne*, publiées dans l'*Italia sacra*, par Ughelli, t. 6; et par Mabillon, *Act. Sanct. ord. S. Bened.* Ces vies sont remarquables par le ton de gravité et le sage discernement que l'auteur y montre. 4° *Commentaires ou Homélies sur le Lévitique, sur le Cantique de Salomon et sur les Psaumes*, publiés dans les *Act. ord. S. Bened.* 5° *Homélies sur la cupidité, sur la Purification et la Transfiguration*, publiées par Martène dans son *Amplissima Collectio*, t. 9. 6° *Homélies sur l'Assomption de la Ste. Vierge*, dans l'Appendice des œuvres de St. Augustin, t. 5; et dans les *Acta Sanct. ord. S. Bened.* G—y.

AMBROISE LE CAMALDULE naquit en 1378, à Portico, dans la Romagne, de l'illustre famille des Traversari, de Ravenne. Il se fit camaldule à vingt-deux ans, et devint général de son ordre, en 1431. Son mérite le fit connaître d'Eugène IV, qui l'envoya au concile de Bâle, à celui de Ferrare, où il harangua l'empereur Paléologue, en grec, avec tant de facilité, qu'il surprit les Grecs eux-mêmes, et enfin à celui de Florence, où il fut chargé de dresser le décret d'union entre les deux Églises. Tant de services l'auraient élevé à la pourpre, si sa mort, arrivée à Florence en 1439, n'eût prévenu les dispositions du pape, qui lui destinait cette dignité. Ambroise réunissait les vertus d'un bon religieux et les talents d'un savant estimable. Il avait entrepris, par ordre d'Eugène IV, la réforme de plusieurs couvents des deux sexes, tombés dans un extrême relâchement. Ses visites, ses travaux, les traverses qu'il eut à essuyer dans cette pénible mission, sont décrits avec beaucoup de sincérité dans son *Hodæporicon*, qui contient des anecdotes très-piquantes, et où il est quelquefois obligé d'exprimer en grec certains désordres qu'il ne voulait pas mettre sous les yeux de toute sorte de lecteurs; Florence, 1431 et 1432, in-4°, rare; 1678, in-8°. Les autres ouvrages de ce savant religieux sont des traductions latines : 1° de *l'Épître à Stagyre contre les ennemis de la vie monastique*, de St. Jean Chrysostome, Alost, 1687; 2° de *la Hiérarchie sacrée* de St. Denys l'Aréopagite, 1492; 3° de *l'Echelle spirituelle* de St. Jean Climaque, à la suite du traité de Cassien *de Institutis cœnobiorum*, Cologne, 1540, in-fol.; 4° du traité *de l'Immortalité des Esprits*, d'Énée le platonique, 1645, in-4°; 5° du traité de Manuel Caleca, *contre les erreurs des Grecs*, Genève, 1592, in-8°; 6° des Discours de St. Éphrem, Florence, 1481, in-fol.; Brixen, 1490; Paris, 1505, in-4°; Padoue, 1585, in-8°. Il est le premier qui ait publié quelque chose de ce saint. D. Martène a donné, dans le 3e tome de l'*Amplissima Collectio*, ses lettres, distribuées en vingt livres. La plupart roulent sur les affaires de son ordre. On y trouve cependant quelques traits curieux sur la vie et le caractère des savants de son temps. Celles qui sont adressées au pape Eugène ont plus d'intérêt, à cause des particularités qu'elles contiennent sur les conciles de Bâle et de Florence. T—d.

AMBROISE de Lombez (le P.), capucin, dont le nom de famille était LA PEIRIE, né à Lombez, le 20 mars 1708, successivement professeur de théologie, gardien et définiteur de son ordre, eut de grands talents pour la direction des âmes, triompha, à force d'humilité, d'un amour-propre trop sensible, et d'un désir excessif de l'estime publique, et mourut, en odeur de sainteté, le 25 octobre 1778, à St-Sauveur, près Barèges, à 70 ans. On a de lui : 1° *Traité de la paix intérieure*, in-12, réimprimé plusieurs fois; 2° *Lettres spirituelles sur la paix intérieure, et autres sujets de piété*, 1766, in-12. A. B—t.

AMBROSINI (BARTHÉLEMY) médecin, et professeur de botanique à l'université de Bologne, où il mourut en 1657. Les biographes ne doivent guère parler de lui que comme d'un botaniste, et les ouvrages qu'il a composés sur cette science méritent des éloges, savoir : *de Capsicorum Varietate cum suis iconibus; accessit panacea ex herbis quæ a sanctis denominantur, Bononiæ*, 1630, in-12. Cependant il fut aussi médecin praticien distingué, et, dans la peste qui en 1630 affligea sa patrie, il rendit de grands services, ce qui lui fournit l'occasion de publier un ouvrage sur ce sujet : *Modo e facile preserva, è cura di peste a beneficio de popolo di Bologna*, 1631, in-4°. La médecine lui doit encore plusieurs traités : *Theorica medicina in tabulas veluti digesta, cum aliquot consultationibus, Bononiæ*, 1632, in-4°; *de Pulsibus*, ibid., 1645, in-4°; *de Externis Malis opusculum*, ibid., 1656; *de Urinis*, etc. Mais, si l'on veut apprécier surtout le mérite d'Ambrosini, il faut jeter les yeux sur quelques ouvrages d'Aldrovande, dont il a été l'éditeur, particulièrement les t. 9, 10, 11 et 12. — Son frère, *Hyacinthe* AMBROSINI, lui succéda dans sa charge de directeur du jardin botanique de Bologne, en 1657, et en publia le catalogue : *Hortus Bononiæ studiosorum consitus*, in-4°; peu de temps avant sa mort, il fit paraître l'ouvrage suivant : *Phytologia, hoc est, de plantis partis primæ tomus primus, in quo herbarum nostro sæculo descriptarum nomina æquivoca, synonyma ac etymologica investigantur, additis aliquot plantarum vivis iconibus, lexicoque botanico, cum indice trilingui, Bononiæ*, 1666, in-fol. Ce dictionnaire, que l'on peut quelquefois consulter pour les synonymes, est superficiel, et les étymologies qu'il donne sont très-hasardées. Le 2e volume devait traiter des arbres, mais n'a jamais paru. Les deux Ambrosini cultivaient la botanique avant que cette science eût pris sous Linné une marche systématique, et surtout eût reçu de ce grand homme une langue fixe et convenable : on était alors embarrassé continuellement par les dénominations, et débrouiller à cet égard le chaos des auteurs était, sans contredit, bien plus difficile que d'observer la nature elle-même. Bassi a dédié un genre de plantes à la mémoire des deux frères Ambrosius, ou Ambrosini, sous le nom d'*Ambrosinia*. Ce genre fait partie de la famille des aroïdes. C. et A—n.

AMBROSIUS AURELIANUS, ou, selon quelques écrivains, AURELIANUS AMBROSIUS, fut général, et ensuite roi de la Grande-Bretagne. On a

varié sur sa naissance; quelques-uns prétendent qu'il fut fils de Constantin le Soldat, élu empereur dans cette île, par une armée romaine, en 407; mais, selon l'opinion la plus accréditée, il eut pour père un des rois que les Bretons se donnèrent après le départ des Romains, dont il tirait son origine. Il fut élevé à la cour d'Aldroën, roi de l'Armorique, d'où il revint en 457, avec 10,000 hommes, pour secourir ses compatriotes contre les Saxons, que Vortigern avait appelés dans le pays. Ses succès furent si grands, qu'après la mort ou l'abdication de Vortigern, il fut élu souverain de toute l'Angleterre. Élevé à ce rang suprême, il se distingua, tant par sa valeur contre les ennemis étrangers, que par son habileté dans le gouvernement. Arthur, si fameux dans les annales anglaises, apprit sous lui l'art de la guerre, et remporta plusieurs victoires sur les Saxons septentrionaux. Cependant ses succès furent mêlés de quelques revers; la 8ᵉ année de son règne, Ambrosius fut battu par le Saxon Hengist, et par Eck, son fils. Quatre années après, il combattit, à la tête de toutes les forces de l'île, d'autres Saxons qui y avaient fait une invasion, sous la conduite d'Ella. L'action fut sanglante et indécise; mais, peu après, Ambrosius vainquit Hengist. Galfrid de Montmouth rapporte qu'Ambrosius mourut à Winchester, du poison que lui donna un Saxon, qui s'offrit à lui comme médecin; mais on croit plutôt qu'il fut tué dans une grande bataille qu'il livra, en 508, à Cerdic, chef des Saxons occidentaux. Galfrid de Montmouth attribue à Ambrosius l'érection d'un fameux monument, dit *Stone-Henge*, en l'honneur de plusieurs Bretons d'un rang distingué, que Hengist avait fait massacrer. D—T.

AMÉDÉE, les comtes et ducs de Savoie. *Voyez* SAVOIE (maison de).

AMEDROZ (JACOB), l'un des Suisses les plus distingués de ceux qui ont servi la France, naquit à Chaux-de-Fonds, dans la principauté de Neuchâtel, en 1719, et entra, dès l'âge de dix-huit ans, comme sous-lieutenant dans le régiment de Castella, dont il était lieutenant-colonel à la bataille de Rosbach. Ce régiment fut un de ceux qui, à la déroute de l'armée française, résistèrent le plus longtemps aux Prussiens, et Amedroz un des officiers qui contribuèrent le mieux à cette résistance. Il se distingua encore dans beaucoup d'occasions pendant la guerre de sept ans, où les généraux lui confièrent toujours les postes les plus périlleux. Nommé lieutenant de roi à Cassel, il y soutint un siége mémorable. Après avoir fait longtemps les plus grands efforts pour défendre les ouvrages extérieurs, il refusa constamment de signer la capitulation. Amedroz avait quitté le service de France avant le licenciement des Suisses en 1792, et il vivait dans la retraite à Neuchâtel, où il a terminé sa longue et honorable carrière, le 15 février 1812. M—D j.

AMEIL (le baron AUGUSTE), né à Paris le 6 janvier 1775, fut, au commencement de la révolution, grenadier dans la garde nationale parisienne, et, le 17 mai 1792, sous-lieutenant dans les chasseurs de Gévaudan. Il fut, l'année suivante, adjoint à l'état-major de l'armée du Nord, et fit en cette qualité les premières campagnes de cette guerre, sous Dumouriez et sous Jourdan. Il concourut ainsi aux victoires de Valmy, de Jemmapes, de Fleurus. Il fut embarqué, en 1798, pour l'expédition d'Irlande sur le brick *l'Anacréon*, qui échappa aux poursuites des Anglais. Nommé, en 1799, chef d'escadron au 7ᵉ régiment de chasseurs à cheval, il fit, sous le général Brune, la campagne de Hollande contre les Anglo-Russes, passa ensuite à l'armée de Hanovre, et épousa la fille d'un habitant de ce pays; puis à celle du Rhin, où il se distingua à la prise de Munich en octobre 1804, en prenant avec son seul escadron cent vingt hussards et trois cents chasseurs autrichiens. Dans la même campagne il fut blessé d'un coup de sabre à la figure. Son corps étant resté à l'armée d'Allemagne, il fut employé dans la guerre de Prusse et dans celle d'Autriche. Il fut blessé au bras par un boulet à la bataille d'Iéna et d'un coup de feu à la tête, le 12 mai 1809. Nommé colonel du 19ᵉ régiment de chasseurs à cheval, il conduisit ce corps en Espagne, et revint peu de temps après à la grande armée, où il fit la campagne de Russie, et fut nommé général de brigade le 21 novembre 1812. Le 7 avril 1814, il donna son adhésion au rétablissement des Bourbons, et fut créé, le 29 juillet suivant, commandant de la Légion d'honneur, puis chevalier de St-Louis. Dans le mois de mars 1815, il fit encore de nouvelles protestations de zèle au roi Louis XVIII, et accompagna Monsieur à Lyon, lorsque ce prince s'y rendit pour s'opposer à la marche de Napoléon. Mais après la défection des troupes, Ameil s'empressa d'offrir ses services à Bonaparte, qui le chargea aussitôt de commander son avant-garde, et le fit partir pour la Bourgogne avec des instructions et des proclamations contre les Bourbons. Ameil réussit d'abord à faire passer quelques troupes et plusieurs autorités dans le parti de Bonaparte; mais à Auxerre il rencontra des royalistes zélés, qui le firent arrêter et l'envoyèrent à Paris sur sa parole. Alors Ameil, changeant de système, alla se jeter aux pieds de Monsieur et du duc de Berri, faisant l'aveu de ses torts et promettant d'être fidèle aux Bourbons. Ces princes reçurent encore une fois ses promesses avec beaucoup de confiance, et lui rendirent son épée; mais le ministre de la guerre, Clarke, qui probablement ne crut pas de même à ses protestations, le fit arrêter au moment où il sortait des Tuileries. Ameil se trouvait à la prison de l'Abbaye, lorsque Napoléon entra dans la capitale. Il n'hésita pas à se ranger de nouveau sous les drapeaux de son ancien maître, et il commandait un corps de cavalerie à Waterloo. Après cette défaite, il faisait partie de l'armée de la Loire, en juillet 1815, lorsqu'il écrivit au roi la lettre suivante : « Frappé des « malheurs de la France; convaincu qu'ils ne peu- « vent finir que par la réunion de tous les Français; « persuadé que Votre Majesté épargnera à la nation « et à l'armée toute réaction, et toutes poursuites « pour actes et opinions politiques, j'adresse respec- « tueusement à Votre Majesté l'assurance de ma « soumission; je lui offre mes services pour la dé-

« fense de la patrie et de ses lois. Sire, Votre Ma« jesté se rappellera, dans les intérêts de la France « et du trône, que la paix qui termina la guerre « civile de la minorité de Louis XIV tint à l'entier « oubli du passé, et que du parti de la Fronde sor« tirent les Turenne, Condé, et des personnages qui « illustrèrent le règne de ce grand roi. Je porte au « pied du trône de Votre Majesté les assurances du « plus respectueux dévouement. » Ces assurances ne furent point accueillies; et le général Ameil, compris dans l'ordonnance du 24 juillet, dut être arrêté et traduit devant un conseil de guerre; mais il réussit à s'échapper, et, traversant les armées de la coalition, parvint en Angleterre, après avoir été dépouillé par les troupes bavaroises de tout ce qu'il possédait. Il se rendit ensuite dans l'électorat de Hanovre, et fut mis en prison à Hildesheim, malgré les réclamations qu'il adressa au gouvernement anglais. Placé dans l'alternative de rester prisonnier, ou d'être livré à la France pour y subir un jugement, cet infortuné général tomba dans un état complet d'aliénation mentale. Il fut néanmoins jugé par contumace à Paris, et condamné à mort le 15 novembre 1816. Sa maladie ne fit que s'aggraver, et il y succomba le 16 septembre 1822. M—d j.

AMEILHON (Hubert-Pascal), de l'académie des belles-lettres et bibliothécaire à Paris pendant plus d'un demi-siècle (de la ville, trente-huit ans, de l'Arsenal, quatorze), naquit à Paris le 5 août 1730, et mourut dans la même ville le 23 novembre 1811. La longue carrière qu'il a parcourue a été remplie par d'immenses travaux, en général utiles; mais plusieurs sont anonymes, et les autres s'attachent à des sujets qui font des noms plus connus que célèbres. Il avait pris, dès sa jeunesse, l'habit ecclésiastique: c'était plutôt une position qu'un état qu'on se donnait; le manteau court introduisait dans le monde et dispensait de tout autre titre pour y être reçu. Ameilhon se fit bientôt connaître par divers ouvrages, surtout par son *Histoire du commerce et de la navigation des Égyptiens*. Il était depuis longtemps collaborateur du journal de Verdun, qui avait pour premier titre, un peu ambitieux, celui de *Clef du cabinet des Souverains*, lorsqu'il prit, en 1770, la rédaction entière de cette feuille qu'il continua jusqu'en 1776, époque où elle cessa de paraître (1). Il fonda, avec Roubaud, en 1779, le *Journal d'Agriculture, Commerce, Arts et Finances*, et concourut activement à la rédaction de ce recueil périodique jusqu'aux derniers temps de son existence (1783). Il fut un des principaux rédacteurs du *Journal des Savants*, depuis 1790 jusqu'à la fin de 1792. Il était entré à l'académie des belles-lettres en 1766, après avoir remporté trois prix proposés par cette compagnie. Il était membre de la société royale d'agriculture, continuait l'*Histoire du Bas-Empire*, et poursuivait des recherches savantes sur les arts mécaniques des anciens, lorsque la révolution vint changer la direction de ses travaux. Ameilhon fut nommé député suppléant à l'hôtel de ville par le district de St-Louis-la-Culture, et c'est un des titres qu'il prend dans la lettre suivante qu'il écrivit, le 22 août 1789, au président de l'assemblée nationale: « S'il est un dépôt « où ceux qui écrivent l'histoire des grandes révolu« tions qui s'opèrent dans cette capitale doivent « trouver tous les matériaux et renseignements né« cessaires pour remplir cette glorieuse tâche, c'est « sans doute la bibliothèque de la ville, au service « de laquelle j'ai l'honneur d'être attaché depuis « sa fondation (1). En conséquence, messieurs « j'ose vous prier de me faire adresser, pour être « déposé dans cette bibliothèque, qui est celle de « la commune, et pour y être conservé à la posté« rité, un exemplaire de toutes les pièces imprimées « qui sont émanées ou émaneront de la sagesse « de votre illustre assemblée. » Ameilhon eut le malheur d'entrer, avec un abandon déplorable, dans l'esprit révolutionnaire de 1793. Il était membre de la commission dite des monuments, et commissaire à l'examen des titres de la noblesse. La convention avait décrété, le 4 juillet 1793, qu'avant la fin de ce mois la municipalité de Paris aurait à faire *effacer* ou *changer* « tous les objets sculptés « ou peints sur les monuments publics, soit civils, « soit religieux, qui présentaient des attributs de « royauté ou des éloges prodigués à des rois. » Ce même décret ordonnait la formation d'une commission exécutive dont Ameilhon fut un des membres les plus actifs. Un autre décret, du 1er août, était énergiquement concis dans cet article unique: « Dans « huitaine, à dater de la publication du présent dé« cret, toutes les maisons, édifices, parcs, jardins, « enclos, qui porteraient des armoiries, seront *con« fisqués* au profit de la nation. » Un troisième décret, du 14 septembre, ordonnait « la suppression « des armoiries et signes de la royauté dans les « églises et tous autres monuments publics dans le « courant du mois. » Un quatrième décret, du 3 brumaire an 2, ordonnait (art. 5) « à tous les proprié« taires de meubles ou ustensiles d'un usage jour« nalier, d'en faire disparaître tous les signes pro« scrits, sous peine de *confiscation*. » L'art. 9 prescrivait « d'examiner les médailles des rois de « France, déposées dans la bibliothèque nationale « et dans les autres dépôts publics de Paris, afin de « séparer et conserver celles qui intéressent les arts « et l'histoire, et *livrer toutes les autres au creuset*. » Telle était la législation sauvage de cette terrible époque. Voici quelques-uns des actes d'Ameilhon en sa qualité de commissaire à l'examen des titres de la noblesse (2). Il écrivait, le 24 janvier 1793, au procureur général syndic du département de Paris: « Je suis chargé de vous prévenir que les commis« saires nommés pour l'examen des titres du cabinet « des ordres du ci-devant roi, déposés à la bibliothè-

(1) Ce journal, établi par Claude Jordan, en 1704, forme 120 volumes in-8°. Dreux du Radier en a donné une bonne table qui ne s'étend que jusqu'à 1756 inclusivement, 9 vol. in-8°.

(1) Cette bibliothèque était alors placée rue des Prêtres St-Paul, maison de St. Louis.

(2) Les pièces citées sont autographes et signées: elles font partie de la collection historique de l'auteur de cet article.

« que nationale, sont prêts à remettre aux commis- « saires du département environ 270 volumes et « cartons *qui restent encore à détruire*. C'est au Di- « rectoire à fixer le jour qu'il lui conviendra de « choisir pour le *brûlement*, dont le public doit être « averti par des affiches, etc. *Signé* AMEILHON. » Le 14 février, il écrivait au même procureur général : « Citoyen,... je vous envoie l'état ci-joint des divers « articles qui se trouvent encore dans le dépôt des ci- « devant ordres du ci-devant roi, et qui doivent « faire la matière d'un dernier brûlement... Je suis « avec les sentiments de la fraternité républi- « caine, etc. *Signé* AMEILHON. » Suit la *Note des divers articles qui restent à brûler* : « 128 volumes « reliés et 34 boîtes contenant des pièces et titres « pour le ci-devant ordre du St-Esprit et autres du « ci-devant roi ; 2 volumes de blasons pour lesdits « ordres ; 34 volumes de papiers et titres originaux « qui ont servi à composer l'*Armorial général de « France ;* 166 volumes de la collection dite *Collection « de le Laboureur ;* 2 volumes de lettres de noblesse « et de grâce ; 15 volumes contenant des preuves pour « l'ordre de St-Lazare et pour entrer à l'école mi- « litaire : plus une boîte remplie de preuves pour « être admis dans les ci-devant chapitres nobles. » Il résulte de ces pièces originales qu'Ameilhon concourut et présida au brûlement de 652 volumes, boîtes ou cartons qu'il eût fallu conserver dans la bibliothèque nationale où ils avaient été déposés. Cet acte de vandalisme, dirigé par un historien, est pour l'histoire une perte irréparable. La république ne gagna rien à cette destruction, qui n'empêcha pas, sous le consulat et sous l'empire, la création d'une noblesse nouvelle et le retour de l'ancienne sous la restauration. En sa qualité de membre de la commission dite des monuments, Ameilhon se mit à explorer minutieusement dans Paris, pour les dénoncer à la commune, les sculptures ou les peintures qui présentaient sur l'extérieur des édifices les attributs proscrits, et qui avaient échappé au zèle acerbe des premiers explorateurs. Voici deux notes de sa main. « Attributs et autres traces de royauté à sup- « primer : sous le vestibule de l'une des portes de « St-Germain-l'Auxerrois, une pierre noire sur la- « quelle est écrite cette inscription : *Sous le règne de « Henri IV ce lieu a été bâti*, etc. ; sur l'église de « Ste-Valère, au haut de la rue de Grenelle, faubourg « St-Germain, des croix fleurdelisées. Le huitième « jour de la 3e décade de l'an 2 de la république. « *Signé* AMEILHON. » — « Il faut enlever au portail « de l'église des ci-devant religieuses dites de Ste- « Élisabeth, rue du Temple, deux fleurs de lis. Le « 5 du second mois de l'an 2 de la république. *Signé* « AMEILHON. » C'était là un singulier travail d'académicien. Ameilhon allait jusqu'à vouloir qu'on effaçât sur *une pierre noire* le souvenir du *règne de Henri IV*. Ce patriotisme délirant suffirait pour peindre une époque. Les maçons et les couvreurs étaient mis sur-le-champ en réquisition pour enlever les emblèmes dénoncés (1). On sait que les chefs-d'œuvre de l'art eux-mêmes n'étaient pas à l'abri de la destruction. Le 1er mars 1793, M. Garat, alors ministre de l'intérieur, écrivait à Paré, ministre des contributions publiques : « Quatre anges d'argent, mon cher col- « lègue, chefs-d'œuvre de Sarrazin et de Coustou, « et plus remarquables par le travail que par la ma- « tière, ont été portés de l'église des grands jésuites « à la monnaie. » Et le ministre demandait que ces *objets précieux* fussent *exceptés de la fonte*, réunis au Musée des monuments français, rue des Petits-Augustins, et conservés *pour la gloire des arts*. On lit sur le haut de cette lettre la note suivante : « Le ministre (Paré) en a fait suspendre la réponse, « attendu *que le besoin doit passer avant la curio- « sité ;* » et cette note fait assez connaître ce que sont devenus les quatre chefs-d'œuvre de Sarrazin et de Coustou. Cependant, malgré ses opinions exaltées, Ameilhon protégea quelques monuments, et rendit des services aux sciences et aux lettres. Il avait reçu la mission de réunir en de vastes dépôts toutes les bibliothèques des maisons religieuses supprimées. Dans ces temps de vandalisme et de confusion, le ministre de la guerre, Pache, n'avait donné que trois heures pour commencer et achever l'évacuation de la grande bibliothèque de St-Victor ; ce délai passé, tous les livres devaient être jetés par les fenêtres. Ameilhon, qui était chargé de cette expédition, demanda et obtint qu'il lui fût accordé trois jours ; il mit en réquisition les chariots nécessaires, et la bibliothèque fut transférée, à la hâte, dans un hôpital voisin (la Pitié). Ameilhon transforma plusieurs églises de Paris, entre autres celle des jésuites, rue St-Antoine, en immenses dépôts où il réunit plus de 800,000 volumes, en y faisant porter, avec les bibliothèques des couvents, celles qu'on avait confisquées sur les victimes de la révolution. Il eut le mérite de sauver ainsi la bibliothèque de Malesherbes, de Lavoisier et de plusieurs autres, qui furent rendues à leurs héritiers dans des temps plus heureux. Il consacra six ou sept années de sa vie à la direction, au triage et au classement de tous ces livres amoncelés dans les dépôts confiés à sa garde. — Des pétitionnaires avaient demandé à la barre de la convention le renversement de l'arc de triomphe connu sous le nom de Porte St-Denis. Ameilhon, membre de la commission temporaire des arts, se rendit, en toute hâte, au comité d'instruction publique chargé de faire un rapport sur cette pétition inouïe, et fit adopter qu'on se bornerait à enlever l'écusson royal et l'inscription *Ludovico magno*, que plus tard Napoléon eut le bon esprit de faire rétablir. Il convient de dire aussi que, tout en poursuivant la destruction des insignes de la royauté,

(1) Voici, avec son orthographe, une de ces réquisitions dont l'auteur de cet article garde l'original : « *Municipalité de Paris, « inspection des bâtiments de la république française, une et indivi- « sible, l'an 2e*, 29 messidor. Ordre n° 3337. Citoyen, je te prie de « faire suprimer et enlever sur le champ les objets cy apres savoir « une croix sur la cy devant eglisse Magloire rue Martin une « autre sur celle de leglisse cy devant Leu rue Denis et une troi- « sieme sur le clochet de lhospice dhumanite et prendre à cet effet « toute les precautions nécessaires. *Signé* LAPALME. » L'adresse est : « Au citoyen Panel, couvreur, quay de la Liberté, ille de la « Fraternité (St-Louis) ou chez la citoyenne Dionis enclos Victor, « rue Victor. »

Ameilhon s'opposa vivement, et avec un courage qui n'était pas alors sans danger, aux démonstrations furieuses d'un attroupement qui voulait pénétrer dans l'église des jésuites pour y abattre les fleurs de lis. La nef et le chœur étaient remplis de livres. Ce précieux dépôt allait être abîmé par les démolitions : Ameilhon tint ferme ; il refusa de céder aux prières et aux menaces, et alors, pour sauver les livres, il trouva bon que les fleurs de lis restassent sans outrage. Enfin la république tomba sous l'épée d'un soldat heureux. Les sanglantes fureurs des factions populaires ouvrirent une voie facile au despotisme ; et, après tant d'agitations et de malheurs, la France se vit réduite à chercher le calme et le repos dans le sacrifice de ses libertés. Ameilhon reprit alors ses travaux littéraires si longtemps négligés ou interrompus. Il put enfin terminer, en 1811, peu de jours avant sa mort, sa continuation de l'*Histoire du Bas-Empire*, dont le premier volume avait paru plus d'un demi-siècle auparavant (1757 ; *voy.* LEBEAU). Lors de la création de l'Institut, il avait été admis dans la classe de l'histoire et de la littérature ancienne. Ses travaux enrichirent la collection des Mémoires de ce premier corps de l'Europe savante et littéraire. Il avait été nommé, en 1797, conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, qui dut à l'activité de son zèle une meilleure organisation. Dans un âge avancé, toujours laborieux, toujours infatigable, il suivait, avec une assiduité peu commune, les séances de l'Institut et celles de la société centrale d'agriculture. Il était un des plus actifs collaborateurs de Millin, dans la rédaction du *Magasin encyclopédique*. Il était âgé de 81 ans, lorsqu'il mourut marguillier de sa paroisse. Ce n'est pas le nombre qui manque à ses travaux littéraires, d'ailleurs estimables pour la plupart ; en voici la liste : 1° *Histoire du commerce et de la navigation des Égyptiens, sous le règne des Ptolémées*, Paris, 1766, in-8°. L'auteur fait connaître combien était étendu le commerce qui se faisait alors par la voie d'Alexandrie, et quelles étaient les routes par terre et par mer que les commerçants suivaient pour aller aux Indes. 2° *Histoire du Bas-Empire*. Lebeau avait donné les 21 premiers volumes de cet ouvrage : Ameilhon termina le 22e, qu'il publia, ainsi que les tomes 24 à 27 et dernier. La publication de cette histoire, commencée en 1757, ne fut achevée qu'en 1811. On y joint des tables par Ruvier, 1817, 2 vol. On a dit que Lebeau avait souvent le mérite de Rollin, et qu'Ameilhon n'était pas inférieur à Lebeau. On peut adopter ce jugement sans croire néanmoins que la France ait dans ces auteurs trois grands historiens. 3° *Remarques critiques sur l'espèce d'épreuve judiciaire appelée vulgairement l'épreuve de l'eau froide*. Les sorciers, très-nombreux dans le moyen âge, étaient particulièrement soumis à cette sorte d'épreuve. Alors les peuples ignorants et superstitieux croyaient que les sorciers ne pouvaient aller au fond de l'eau, et ceux qui, soumis à l'épreuve, surnageaient étaient condamnés à périr dans les flammes. Ameilhon croit que ceux qui se mêlaient de sorcellerie étaient atteints d'affections vaporeuses et nerveuses, et que dans des temps où cette maladie était peu connue, il n'était pas étonnant qu'on prît les symptômes et les accidents extraordinaires qui souvent l'accompagnent pour des effets surnaturels. Ce mémoire a été inséré dans le 37e volume du recueil de l'académie des belles-lettres. 4° *Recherches sur l'exercice du nageur chez les anciens et sur les avantages qu'ils en retiraient*. On trouve ce mémoire dans le 38e volume du même recueil. Ameilhon avait voulu exciter les parents et les instituteurs à faire entrer la natation dans l'éducation de la jeunesse. 5° *L'art du plongeur chez les anciens* (même recueil, tome 40). Ameilhon fait voir que, parmi les moyens employés par les anciens pour rester longtemps sous l'eau, il en était un qui peut passer pour l'ébauche de notre cloche du plongeur. 6° *Sur le Télescope* (même recueil, tome 42). Dutens prétendait avoir démontré, dans son *Origine des découvertes attribuées aux modernes*, que l'usage des télescopes avait été connu des anciens. Ameilhon combat cette opinion ; il soutient qu'il n'est aucune des découvertes faites dans le ciel par les astronomes de l'antiquité, à laquelle la vue simple n'ait pu parvenir. Il combat toutes les preuves données par Dutens, et cherche à démontrer qu'il n'a pas saisi le véritable sens des autorités sur lesquelles il s'appuie. L'auteur de cette dissertation fixe l'origine des verres optiques. 7° *Sur la Métallurgie ou l'art d'exploiter les mines chez les anciens*. Ce mémoire ne contient que l'exploitation de l'or, et fait connaître les travaux immenses entrepris dans l'antiquité pour arracher les métaux du sein de la terre. 8° *Sur les couleurs connues des anciens, et sur les arts qui peuvent y avoir rapport*. Ce mémoire est imprimé dans le 1er volume du recueil de l'institut, classe de littérature et des beaux-arts. 9° *L'Art du foulon chez les anciens*. L'auteur établit que la saponaire est le *struthium* dont les anciens se servaient pour blanchir les toiles et les étoffes, et que, du temps de Dioscoride, le *dipsacus* ou chardon à bonnetier n'était pas encore en usage dans les ateliers des foulons. 10° *Sur différentes espèces de Spartes, dont il est parlé dans les auteurs grecs et latins*. Ce long mémoire, qui tient à l'histoire de l'ancienne botanique, a été inséré, ainsi que les trois mémoires suivants, dans le 2e volume de la classe de la littérature et des beaux-arts. 11° *Sur la Pêche des anciens*. 12° *Explication d'une inscription tronquée et gravée en latin sur un cuivre qui a été trouvé dans le voisinage de Tunis*. 13° *Projet sur quelques changements qu'on pourrait faire à nos catalogues de bibliothèques pour les rendre plus constitutionnels*. Ce mémoire contient des observations sur le caractère, les qualités, les fonctions et les devoirs d'un vrai bibliothécaire. L'auteur n'a eu qu'à se peindre lui-même, et l'expérience d'un demi-siècle, ses longs et utiles travaux donnent à ce mémoire beaucoup d'autorité. 14° Plusieurs articles sur la collection de manuscrits grecs désignés sous le nom de *Chemici veteres*, dans les *Notices et Extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*, recueil publié par l'académie des belles

lettres. 15° *Notice d'un poëme dont l'auteur, nommé Colignies, qui appartenait à la faction bourguignonne, décrit en français, tel qu'on l'écrivait et qu'on le parlait à Namur dans le 15e siècle, les troubles qui ont désolé la France sous le règne de Charles VI.* Cet ouvrage est curieux par la singularité de la composition. 16° *Analyse de l'inscription en hiéroglyphes du monument trouvé à Rosette*, contenant un décret des prêtres de l'Égypte en l'honneur de Ptolémée Épiphane; par le comte de Pahlen. On y trouve une traduction latine de cette inscription, faite par Ameilhon, et dans laquelle sont en lettres italiques les mots que l'on croit avoir été exprimés en hiéroglyphes, Dresde, 1804, in-4°. (*Voy.* Akerblad.) 17° Plusieurs morceaux détachés relatifs à l'agriculture et à l'économie rurale des temps anciens, communiqués à la société d'agriculture du département de la Seine, et qu'Ameilhon se proposait de faire entrer dans un corps d'ouvrage complet sur cette matière. 18° Plusieurs notices, articles ou mémoires insérés dans le *Magasin encyclopédique*. (*Voy.* les tables de ce journal.) Nous ne citerons que la *Notice des inscriptions rapportées d'Égypte par les officiers de l'armée commandée par le général Bonaparte* (1802); *sur les Recherches historiques et philosophiques de M. Louis Petit-Radel, concernant le peuple Pélasge*, etc. (1802); *sur les Fouilles faites dans la plaine d'Isernore*, département de l'Ain (1799); *Note sur quelques médailles impériales* (1802), etc., etc. Historien et archéologue, Ameilhon écrivit aussi sur les arts mécaniques, sur l'agriculture et la bibliographie. Voyez son éloge par Dacier, dans le tome 5 des *Nouveaux mémoires de l'académie des inscriptions*; la notice biographique publiée par M. le baron Silvestre, dans les *Mémoires de la société d'agriculture*, 1813, tome 16, et le discours de A. J. Rouelle, ancien conservateur du dépôt littéraire, prononcé le 25 novembre 1811, aux funérailles d'Ameilhon, in-8° de six pages. V—ve.

AMELGARD, prêtre à Liége, vivait à la fin du 15e siècle, et a écrit : *de Rebus gestis Caroli VII historiarum libri 5*; et *de Rebus gestis Ludovici XI, Francorum regis, historiarum libri 50*. Ces deux ouvrages sont encore inédits : le manuscrit se trouve dans la bibliothèque royale de Paris. Charles VII chargea Amelgard de la révision du procès de Jeanne d'Arc, lorsque les Anglais se furent retirés du royaume, et celui-ci composa un *Livre de l'examen* de cette œuvre d'iniquité. G—t.

AMÉLIE (Anne), princesse de Prusse, sœur de Frédéric II, née le 9 novembre 17?3, fut non moins distinguée par ses vertus que par ses talents, son goût pour les arts, et surtout par son habileté en musique : elle fit de tels progrès dans l'étude de la fugue et du contre-point, sous la direction du compositeur de la cour, Kirnberger, qu'elle composa bientôt elle-même des morceaux remarquables. Elle mit en musique, pour lutter contre le célèbre Graun, *la Mort du Messie*, de Ramler, et cette composition est pleine de verve et d'harmonie : elle excellait sur le clavier. Unissant à des goûts si nobles une piété et une bienfaisance rares, elle retranchait continuellement sur ses dépenses de toilette, afin de pouvoir donner davantage aux pauvres. Elle mourut à Berlin, le 30 mars 1787. G—t.

AMÉLIE, duchesse de Saxe-Weimar. *Voyez* Amalie.

AMÉLIER DE TOULOUSE (Guillem), troubadour du 12e siècle, a laissé des *sirventes* (espèce de satires) adressées au comte d'Astanac, contre les mœurs du siècle, sur la décadence de la noblesse et de la jonglerie, sur la tyrannie et l'avarice des grands, contre le clergé et les moines : ces pièces, plus hardies que spirituelles, peuvent servir à faire connaître les mœurs du temps. P—x.

AMELIN ou HAMELIN (Jean d'), traducteur de Tite-Live, était de Sarlat en Périgord. Il embrassa jeune la profession des armes, fut attaché comme gentilhomme à la personne d'Armand de Biron (*voy.* ce nom), depuis maréchal, et, à son exemple, il chercha dans la culture des lettres un délassement aux fatigues de la guerre. Dans le temps que le roi Henri II était au camp de Crèvecœur, on lui remit un poëme en vers français qu'Amelin avait composé à sa louange; et ce prince en fit témoigner sa satisfaction à l'auteur dans des termes qui l'encouragèrent à tenter de nouveaux essais. Ce fut, comme il nous l'apprend, sous la tente qu'il acheva la traduction des *Conciones* ou Harangues tirées de Tite-Live, dont il s'empressa d'offrir la dédicace au roi. Elle fut imprimée par Vascosan, Paris, 1554, in-8°; mais il y a des exemplaires sous la date de 1567 et de 1568. Amelin traduisit ensuite la troisième Décade de Tite-Live, et la fit imprimer à Paris, 1559, in-fol. Cette version fut reproduite en 1585 par Blaise de Vigenère, *resuyvie presque tout à neuf* (1). Dans le second livre de ses poëmes, Ronsard parle ainsi de la traduction de Tite-Live par Amelin :

> Maintenant les François auront son bel ouvrage,
> Traduit fidèlement en leur propre langage
> Par le docte Amelin, lequel avoit devant
> En cent façons montré combien il est savant,
> Soit en philosophie, ou en l'art oratoire,
> Soit à savoir traiter les faits de notre histoire,
> Ou soit pour contenter l'oreille de nos rois
> Et par les vers latins et par les vers françois.

On apprend par ces vers qu'Amelin avait composé plusieurs ouvrages, entre autres une histoire de France. Elle est citée par Lacroix du Maine et par le P. Lelong, mais le manuscrit en est perdu, ainsi que toutes les productions de notre auteur en latin et en français. Il faut en excepter, avec la traduction de Tite-Live, un *Hymne à la louange de M. le duc de Guise*, Paris, 1558, in-8°. W—s.

AMÉLINE (Claude), né à Paris, en 1635, d'un procureur au Châtelet, suivit quelque temps le

(1) Blaise de Vigenère veut faire entendre par là qu'il a revu la traduction d'Amelin ou d'Hamelin avec le plus grand soin, et qu'il en a fait, pour ainsi dire, une nouvelle version. Mais tout ce grand travail, ou, comme il dit, cette *resuyte*, se borne au changement de quelques tours et à la substitution de quelques mots à d'autres qui avaient cessé d'être en usage.

barreau, se dégoûta ensuite du monde, et entra dans la congrégation de l'Oratoire, le 29 avril 1660. Ce ne fut que malgré lui qu'il fut fait grand chantre de l'Église de Paris, dignité qu'il permuta avec Claude Joly, pour celle de grand archidiacre; il mourut à Paris, en septembre 1706, âgé de 71 ans. Il a laissé : 1° un *Traité de la Volonté*, Paris, 1684, in-12; 2° *Traité de l'amour du souverain bien*, Paris, 1699, in-12. Quelques-uns lui attribuent *l'Art de vivre heureux*, Paris, 1690, in-12, que d'autres croient être de Louis Pascal. C. T—y.

AMÉLIUS, philosophe éclectique, natif de Toscane, fut contemporain de Porphyre; et, d'abord, eut pour maître Lysimaque, qui lui donna les principes de la philosophie stoïcienne. Les écrits de Numénius lui firent ensuite connaître et adopter les dogmes de Platon; mais enfin il se rendit disciple de Plotin, vers l'an 246 de l'ère vulgaire. Pendant vingt-quatre ans, il n'abandonna point ce maître, et ne l'eût sans doute jamais quitté, si Plotin, pour raison de santé, ne se fût retiré dans la Campanie. Amélius alors alla s'établir à Apamée en Syrie. C'est sans doute son long séjour dans cette ville qui a induit Suidas en erreur, en lui persuadant qu'Amélius y avait pris naissance. Le mot *Amélius*, en grec, signifie *négligent*. Jamais défaut ne fut plus éloigné du caractère du philosophe toscan; aussi Porphyre rapporte-t-il qu'il aimait mieux être appelé *Amérius*, et c'est sous ce dernier nom qu'Eunape le désigne dans les Vies des sophistes grecs. Ses disciples lui donnèrent aussi l'épithète de *noble*. Amélius composa près de cent traités, dont aucun n'est parvenu jusqu'à nous. L'un de ces traités avait pour objet la différence des doctrines de Numénius et de Plotin. Il mit en ordre les ouvrages de ce dernier, dont il possédait si bien les principes, que souvent Plotin le chargeait de répondre aux arguments de ses disciples; et, ce qui fera connaître plus particulièrement le génie de l'éclectisme, Eusèbe, Théodoret et St. Cyrille rapportent un passage d'Amélius, dans lequel il cite le commencement de l'Évangile de St. Jean, en confirmation de la doctrine de Platon, concernant la nature divine. Amélius eut un fils adoptif, nommé Justin Hesychius, auquel il légua tous ses écrits. On ignore l'époque et le lieu de sa mort. D. L.

AMELOT DE LA HOUSSAYE (Nicolas, et, selon quelques-uns, Abraham-Nicolas), né à Orléans en février 1634, fut, en 1669, secrétaire du président St-André, ambassadeur de France à Venise, et demeura quelques années dans cette ville. On ignore les autres particularités de sa vie; seulement on sait qu'il mourut à Paris, le 8 décembre 1706, et qu'il fut enterré à St-Gervais. L'emploi qu'il avait rempli à Venise lui fit diriger, pendant un temps, ses études du côté de la politique; il passa une grande partie de sa vie à composer des ouvrages, ou à faire des traductions. Malgré ses travaux, il serait tombé dans la misère sans les secours que lui donnait un abbé. « Le style d'Amelot, dit Niceron, « est un peu dur; mais sa fidélité, son exactitude, « et la solidité de son jugement, dédommagent de « ce défaut. » Voici la liste de ses principaux écrits : 1° *Histoire du gouvernement de Venise, avec le supplément et l'examen de la liberté originaire* (traité traduit de l'italien de Marc Velferus), *avec des notes historiques et politiques*, Amsterdam, 1705, 3 vol. in-12; cet ouvrage, rempli de traits satiriques, mais cependant très-propre à faire connaître le gouvernement de Venise, déplut au sénat, qui s'en plaignit à la cour de France; on prétend même que l'auteur fut enfermé à la Bastille. 2° *Histoire du concile de Trente de fra Paolo Sarpi, traduite par le sieur de la Mothe Josseval*. Amelot, qui s'est caché ici sous ce dernier nom, ne fit pas sa traduction sur l'original italien, mais sur la version latine, peu fidèle, de Newton : aussi cette traduction a-t-elle été effacée par celle du P. le Courayer. 3° *L'Homme de cour*, traduit de l'espagnol de Balthasar Gracian, 1684, in-4°; le P. Courbeville en a donné une nouvelle traduction en 1730, in-12, sous le titre de *Maximes de Balthasar Gracian*. 4° *Le Prince*, de Nicolas Machiavel, traduit de l'italien, avec des remarques, 1683, 1686, in-12. Amelot a prétendu justifier Machiavel, en soutenant qu'il dit ce que les princes font, et non ce qu'ils doivent faire, et qu'ainsi son ouvrage n'est qu'une critique de leur politique; opinion que Niceron traite de paradoxe, et Laharpe, de rêverie. 5° *La Morale de Tacite*, 1686, in-12. Le mal qu'il disait de la traduction de Tacite par Perrot d'Ablancourt lui attira une vive critique de la part de Fremont d'Ablancourt, neveu de Perrot, qui y défiait Amelot de faire une meilleure traduction. 6° *Tacite, avec des notes politiques et historiques*, 1692 et 1735, 10 vol. in-12; les 4 premiers volumes sont d'Amelot, et contiennent la traduction des 9 premiers livres qui nous restent des *Annales* de Tacite. Les 6 autres volumes sont de François Bruys, et sont inférieurs aux premiers. 7° *Lettres du cardinal d'Ossat*, Amsterdam, 1708, 5 vol. in-12. 8° *Mémoires historiques, politiques, critiques et littéraires*, 1722, 2 vol. in-8°; 1737, 3 vol. in-12. M. Coqueley en a donné une nouvelle édition, 1741, 3 vol. in-12. « Amelot, dit « le P. Niceron, n'est pas certainement l'auteur de « tout l'ouvrage, qui ne fut imprimé qu'après sa « mort. » Ces mémoires sont très-fautifs; ils sont disposés par ordre alphabétique; mais ce recueil est incomplet, puisqu'il ne va pas jusqu'au milieu de l'alphabet. 9° *Histoire de Philippe-Guillaume de Nassau, prince d'Orange, et d'Éléonore-Charlotte de Bourbon, sa femme, avec des notes politiques, littéraires et critiques*, 1754, 2 vol. in-12; cet ouvrage fut publié par l'abbé Sepher. 10° *Abrégé du procès fait aux juifs de Metz, avec plusieurs arrêts du parlement*, 1670, in-18; cet ouvrage est généralement attribué à Amelot; on en trouve la réfutation dans la *Bibliothèque critique* de Richard Simon, t. 1er, p. 109. Pour les autres ouvrages d'Amelot, on peut consulter le t. 35 des *Mémoires* de Niceron. A. B—t.

AMELOT (Sébastien-Michel), évêque de Vannes, né à Angers le 5 septembre 1741, était issu d'une ancienne famille, qui a donné un grand nombre de magistrats au parlement de Paris, un archevê-

que à l'église de Tours, un ambassadeur à l'Espagne, sous Philippe V, dont il contribua puissamment à consolider le trône; un ministre des affaires étrangères sous Louis XV; enfin un ministre de la maison du roi sous XVI. Le marquis de Chaillou, son père, était colonel d'un régiment d'infanterie. Le fils, destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, s'attacha à M. de Boisgelin, qui le nomma son grand vicaire à Lavaur, ensuite à Aix. Il fut, ainsi que son archevêque, nommé, en 1772, membre de l'assemblée du clergé; le 23 avril 1775, il fut sacré évêque de Vannes. Louis XVI lui conféra, en 1780, l'abbaye St-Vincent de Besançon; et en 1787, sous le ministère du maréchal de Castries, la direction du collége de la marine, fondé depuis peu à Vannes. Amelot administrait avec une sage modération son diocèse et les établissements confiés à ses soins. Ne suivant point un usage alors introduit dans le haut clergé de France, au lieu d'aller passer l'hiver à Paris, il résidait assidûment dans son diocèse, surveillant les détails de ses administrations, et entretenant avec son clergé les relations les plus amicales. Lorsque la révolution éclata, il refusa de prêter le serment à la constitution civile du clergé, et la plupart des ecclésiastiques de son diocèse suivirent son exemple. On peut bien penser qu'il signa l'*Exposition* que les évêques de France publièrent sur la constitution civile. Le parti qui dominait sur la fin de 1790, prévoyant que, tant que ce prélat résiderait dans son diocèse, il serait difficile d'y introduire le nouvel ordre de choses, suscita contre lui deux soulèvements qui exposèrent sa vie aux plus grands périls. Ayant quitté sa ville épiscopale, il apprit dans sa retraite qu'on lui avait signifié l'ordre de se rendre à la barre de l'assemblée constituante. Afin de s'y conformer, il revint à Vannes pendant la nuit. Conduit à Paris par la gendarmerie, il reçut seulement l'ordre de ne point quitter son logement, avec injonction de se présenter à l'assemblée le jour où il en serait requis. Lorsque la constituante eut terminé sa session, il passa en Suisse. Instruit qu'une expédition se préparait pour les côtes de la Bretagne, il se proposa d'aller joindre M. de Hercé, évêque de Dol. On sait quel sort eut cette expédition appelée de Quiberon. L'évêque de Dol fut une des victimes immolées à Vannes. Amelot, apprenant en chemin cette catastrophe, revint en Suisse, où il signa l'*Instruction* que quarante-huit évêques adressèrent, le 15 août 1798, aux fidèles de France. L'armée française ayant envahi la Suisse, le prélat se retira à Augsbourg, d'où il passa à Londres en 1800. Il habitait cette ville lorsque, après la conclusion du concordat, il fut invité par Pie VII à donner la démission de son siége. Les dix-huit évêques qui se trouvaient alors en Angleterre délibérèrent sur la conduite qu'ils avaient à tenir. Cinq envoyèrent leur démission; les treize autres, au nombre desquels se trouvait l'évêque de Vannes, écrivirent au pape le 27 septembre 1801, le priant de suspendre toute mesure jusqu'à ce qu'ils lui eussent exposé leurs motifs. Pie VII répondit le 11 novembre par un bref qui ne fut reçu que le 9 janvier 1802. Les treize prélats persistèrent dans leur refus, dont ils donnèrent les motifs par une lettre du 5 février 1802, qui a été imprimée. Amelot, avec vingt-trois autres évêques, adhéra à une lettre qui fut adressée au souverain pontife; il prit ensuite part aux actes des évêques non démissionnaires, aux *Réclamations* du 6 avril 1803, à la suite de ces *Réclamations*, du 15 avril 1804, et à la *Déclaration sur les droits du roi*, du 8 du même mois. Cependant il ne cherchait aucunement à exciter des divisions dans l'Église; il n'exerçait aucun acte de juridiction, et ne détournait point ses ecclésiastiques de rentrer dans le diocèse pour se soumettre au concordat. En 1814, après la restauration, M. de Bausset, évêque de Vannes, lui écrivit pour l'engager à venir reprendre son siége, lui offrant pour cela de donner sa démission. Amelot n'accepta point cette offre. Cependant vers la fin de 1815, le grand aumônier ayant, par ordre du roi, fait savoir aux évêques non démissionnaires que Sa Majesté négociait avec le saint-siége, et qu'elle verrait avec plaisir qu'ils levassent tout obstacle aux accommodements projetés en se démettant de leurs siéges, ils envoyèrent tous leur démission. Amelot rentra en France, et assista à plusieurs réunions d'évêques, qui eurent lieu vers la fin de 1815; mais il resta étranger à toute démarche ultérieure, et il disait souvent de Blanchard et des autres anticoncordataires : *Ce sont des insensés*. Ce prélat avait perdu un œil en Angleterre, et il devint tout à fait aveugle peu après son retour en France. Son ancien diocèse était toujours l'objet de ses affections, et il fit passer à son successeur une somme assez considérable, tant pour le soulagement des pauvres que pour le séminaire de Vannes. Amelot mourut à Paris, le 2 avril 1829, après une courte maladie. — AMELOT, ministre de la maison du roi sous Louis XVI, fut incarcéré pendant la terreur, et mourut dans la prison du Luxembourg en 1794. On a prétendu qu'il avait dit : « S'il n'y avait pas de « lettres de cachet, je ne voudrais pas être ministre, « le roi m'en priât-il à mains jointes. » Mais il n'est guère probable que le ministre d'un monarque qui fit si peu d'usage de cette mesure ait tenu un tel propos. Quant à la longue captivité de Latude que les ennemis d'Amelot lui ont imputée, il suffit de comparer les dates pour reconnaître la fausseté de cette accusation. (*Voy.* MASERS DE LATUDE.) G—Y.

AMELOTTE (DENIS), prêtre de l'Oratoire, né à Saintes en 1606, entra dans cette congrégation en 1650, et mourut à Paris le 7 octobre 1678. La part qu'il eut au despotisme du P. Bourgoing, général de l'Oratoire, le rendit odieux à ses confrères. Son attachement aux principes de St. Augustin et de St. Thomas ne l'empêcha pas de marquer la plus forte prévention contre les théologiens de Port-Royal. S'il est vrai que, dans la guerre qu'il leur fit, son projet fut de s'avancer dans l'Église, il manqua son but; car toutes ses démarches pour obtenir l'évêché de Sarlat furent inutiles. Nicole se chargea de venger ses collègues. On dit que, pour peindre son original au naturel, il alla lui faire une visite, afin de mieux rendre son air grotesque, et les grimaces dont il accompagnait tous ses mouvements. Le P. Amelotte

s'en vengea en détournant le chancelier Séguier, dont il était le théologien, d'accorder le privilége pour la traduction du Nouveau Testament, connu sous le nom de *Mons*. Il craignait d'ailleurs que cette traduction ne nuisît à celle qu'il était sur le point de publier lui-même, et qui parut en 1666-67 et 68, 4 vol. in-8°, reliés en 3. Dans l'épître dédicatoire à M. de Péréfixe, archevêque de Paris, MM. de Port-Royal, sans être nommés, se trouvaient peints des plus noires couleurs. Cette épître fut supprimée après la mort de l'auteur et du Mécène, et remplacée, dans l'édition de 1688, 2 vol. in-4°, par une dédicace différente à M. de Harlay, successeur de ce dernier. Cette traduction, sur laquelle est principalement fondée la réputation du P. Amelotte, a été souvent réimprimée avec des notes ou sans notes : elle était mieux écrite qu'aucune de celles qui l'avaient précédée. Le protestant Conrart, regardé comme un des hommes de France qui savaient le mieux leur langue, l'avait revue pour le style. Aussi, quoiqu'elle manque d'exactitude, quoique les notes pèchent souvent contre les règles de la critique, elle fut autrefois fort en vogue, et elle est encore aujourd'hui d'un usage assez général. On sut mauvais gré à l'auteur d'avoir représenté l'invitation de quelques évêques pour la composer, comme un ordre du clergé de France. Port-Royal l'accusa de plagiat ; il est vrai qu'il avait eu communication de la traduction manuscrite de ces savants solitaires. Richard Simon, son confrère, lui reprocha de s'être vanté dans sa préface d'avoir consulté tous les manuscrits de l'Europe. Il est certain, et sa correspondance en fait foi, qu'il s'était donné beaucoup de peines et de soins pour se procurer les différentes leçons des meilleurs manuscrits conservés dans les principaux dépôts littéraires de France et des pays étrangers. Le P. Amelotte avait composé quelques écrits sur les affaires du jansénisme, qui ne valent pas la peine d'être tirés de l'oubli ; les vies du P. de Condren et de la sœur Marguerite du St-Sacrement, qui sont pleines de mysticité ; plusieurs livres de dévotion, dont quelques-uns sont restés entre les mains des fidèles. T—D.

AMELUNGHI (JÉROME), poëte burlesque italien du 16e siècle, était de Pise, et sans doute bossu ; car on l'appelle *il Gobbo da Pisa*, le bossu de Pise. On a de lui un poëme intitulé *la Gigantea* (la Guerre des Géants), qu'il publia sous le nom de Forabosco, à Florence, en 1566, in-12, avec un autre poëme du même genre, intitulé *la Nanea* (la Guerre des Nains), d'un certain Francesco Aminta, d'ailleurs tout à fait inconnu. Ces poëmes ont été réimprimés à Florence, en 1612, in-12, avec *la Guerra de' Mostri*, d'Antoine Grazzini, dit le Lasca. Ce sont les premières productions d'un genre dans lequel les Italiens ont excellé, mais auquel ils se sont trop livrés, pour l'honneur de leur littérature. On trouve aussi, parmi les *Canti carnascialeschi* (Chants du carnaval), un chant original d'Amelunghi, sous le titre de *gli Scolari* (les Écoliers). G—É.

AMENTA (NICOLAS), né à Naples en 1659, fut, pendant ses quatorze premières années, affligé d'une maladie des yeux, qui le força de rester tout ce temps enfermé dans une chambre, sans voir le jour. Dès qu'il en fut guéri, il fit des progrès rapides dans ses études, fut reçu docteur en droit, et se distingua bientôt, à Naples, dans la profession d'avocat. Il fit son délassement de la culture des lettres, et s'appliqua surtout à l'étude de la langue toscane, qu'il écrivit avec une grande pureté, et sur laquelle il a laissé des observations, et d'autres écrits. On a de lui : 1° sept comédies en prose, savoir : *la Costanza*, *il Forca*, *la Fante*, *la Somiglianza*, *la Carlotta*, *la Giustina*, et *le Gemelle*, que l'on compte parmi les meilleures de son temps. 2° *Rapporti di Parnaso*, etc., 1re partie, qui n'a pas été suivie d'une 2e, Naples, 1710, in-4°. Ces rapports sont dans le genre des *Ragguagli di Parnaso* de Boccalini, sinon que ceux-ci roulent souvent sur la politique et sur la morale, au lieu que ceux d'Amenta n'ont pour objet que l'histoire littéraire et des matières d'érudition. 3° Des observations sur *il Torto e'l dritto del non si può*, etc., ouvrage sur la langue italienne, par le P. Daniel Bartoli, sous le nom de Ferrante Longobardi, publiées avec l'ouvrage même, dans l'édition de Naples. 1717, in-8°, et réimprimées de même avec des remarques de l'abbé Cito ; Naples, 1728, in-8°. 4° *Della Lingua nobile d'Italia*, etc., autre ouvrage sur la langue, divisé en deux parties, publié à Naples, en 1723, in-4°. 5° Les vies de deux hommes de lettres, monsignor Scipion Pasquale de Cosenza, et Lionardo, poëte napolitain. 6 Vingt-quatre *Capitoli*, ou pièces satiriques, dans le genre des *Capitoli* du Berni, du Lasca, et autres poëtes burlesques, Naples, 1721, in-12. 7° Des *Rime*, ou poésies diverses, éparses dans différents recueils. Amenta mourut à Naples, le 21 juillet 1719. G—É.

AMERBACH (VITUS), natif de Wendingen, en Bavière, fit ses études de philosophie, de droit et de théologie à Wittenberg, et se rangea parmi les sectateurs de Luther ; mais, de retour dans sa patrie, il rentra dans le sein de l'Église catholique, devint professeur de philosophie à Ingolstadt, et y mourut, âgé de 70 ans, vers 1557. Ses ouvrages philosophiques sont un livre *de Anima* ; *de Philosophia naturali*, etc., *antiparadoxa*, *cum orationibus de Laudibus*, *de Patria*, *et de Ratione studiorum* ; il publia des commentaires sur *les Offices* de Cicéron, et sur le *Discours pour le poëte Archias* ; sur les poëmes de Pythagore et de Phocylide ; sur les *Tristes* d'Ovide, et sur *l'Art Poétique* d'Horace. Il traduisit aussi du grec en latin les Discours d'Isocrate et de Démosthène, le traité de St. Chrysostome *sur la Providence*, et celui d'Epiphane *sur la Foi catholique*. On a de lui des épigrammes, des épitaphes, et plusieurs autres pièces de vers, qui prouvent que l'érudition n'avait pas étouffé en lui le goût de la poésie. N—L.

AMERBACH (JEAN), célèbre imprimeur du 15e siècle, natif de Rutlingen, en Souabe, et établi à Bâle. On lui doit l'invention des caractères ronds, qu'il substitua aux italiques et aux gothiques, moins agréables à la vue, et plus difficiles à la lecture. Il donna, en 1506, la première édition de St. Augustin, qu'il avait lui-même revue et corrigée, et le caractère dont

il se servit porte encore le nom de *saint-augustin*. Il avait commencé le même travail sur St. Jérôme; mais sa mort, arrivée en 1515, ne lui permit pas de l'achever. Il laissa ce soin à ses enfants, qui remplirent ses intentions. Les éditions de Jean Amerbach sont estimées pour leur exactitude. — *Boniface* AMERBACH, son fils aîné, mort en 1562, occupa pendant vingt ans la chaire de jurisprudence à Bâle, passa par toutes les places de la municipalité, et jouit d'une grande réputation de savoir et de probité. Il existe de lui quelques ouvrages. On imprima, en 1659, à Bâle, in-4°, *Bibliotheca Amerbachiana*, etc.; cet ouvrage, peu commun, est du nombre de ceux qui servent à l'histoire de l'imprimerie, parce qu'il fait mention de plusieurs anciennes éditions qu'on ne trouve pas facilement dans les plus grands catalogues. C'étaient Erasme et Boniface Amerbach, son exécuteur testamentaire, qui avaient jeté les premiers fondements de cette Bibliothèque. T—D.

AMERBACH (BASILE), jurisconsulte, était petit-fils de l'imprimeur de ce nom. (*Voy.* AMERBACH.) Né en 1534, à Bâle, il fut admis, en 1549, à l'académie de cette ville; et l'année suivante, il obtint le doctorat dans la faculté de philosophie. Ayant, à l'exemple de son père, embrassé l'étude du droit, il se rendit à Bologne; et, après avoir fréquenté les cours de cette fameuse université, il y reçut le laurier doctoral. De retour à Bâle, il fut nommé recteur de l'académie, charge à laquelle les suffrages du sénat et des curateurs des études le portèrent dans la suite encore quatre fois. Elu professeur du Code en 1561, il succéda, deux ans après, dans la chaire des Pandectes, à son père, homme d'un rare mérite, qu'il remplaça également dans la charge de syndic. Dans l'espace de quelques semaines, il eut la douleur de perdre, avec son père, sa femme et son fils unique, victimes d'une maladie contagieuse. Comme syndic, il eut l'occasion de rendre d'importants services à sa patrie. Il donna une somme considérable pour établir au gymnase une nouvelle classe qui porte encore son nom. Atteint de la maladie à laquelle il a succombé, il résigna tous ses emplois, et mourut deux ans après, le 25 avril 1591. Il fut inhumé dans le couvent des Chartreux, à côté de son père. Sa sœur, Faustine Amerbach, les réunit sous la même épitaphe rapportée dans les *Monumenta basiliensia*, p. 321. En lui finit son illustre famille, chère à tous les amis des lettres. Il possédait un cabinet précieux, commencé par son père, mais qu'il avait enrichi d'un grand nombre de médailles et d'antiquités. On conserve de lui plusieurs ouvrages de droit dans les manuscrits de la bibliothèque de Bâle. *Voy.* son éloge dans les *Athenæ Rauricæ*, p. 115. W—s.

AMER BIAKHAM-ALLAH (ABOU-ALI-AL-MANSOUR), 7e calife fathémide d'Égypte, avait à peine cinq ans lorsqu'il succéda à son père Mostaly, l'an 495 de l'hégire (1101 de J.-C.), par les soins du vizir Afdal, qui fut chargé de la régence, et qui, à l'intronisation du nouveau souverain, lui donna le titre de *Biakham-Allah* (celui qui fait observer la loi de Dieu). Abou Mansour Nezar, oncle du jeune prince, refusa de le reconnaître, et alla se renfermer dans Alexandrie, où, soutenu par le gouverneur, il se fit proclamer calife sous le nom de Mostofi Eddin; mais il y fut bientôt assiégé par Afdal, qui, s'étant rendu maître de la place, fit prisonniers les deux rebelles, et s'en défit secrètement. Le vainqueur entra dans l'ancienne capitale de l'Égypte avec le jeune calife, que conduisaient ses nourrices et ses gouverneurs. Les chrétiens, qui sous le règne du père d'Amer (*voy.* MOSTALY) avaient conquis Jérusalem, continuaient d'enlever au souverain de l'Égypte ce qui lui restait en Syrie ou en Palestine. L'an 497 (1104), le roi Baudouin, soutenu par une flotte génoise, assiégea Acre par terre et par mer, et l'emporta d'assaut. Le gouverneur, étant parvenu à se sauver avec une partie de la garnison, se retira en Égypte. Le régent Afdal envoya l'année suivante une armée sous les ordres de son fils, pour réparer ces échecs; mais le général musulman, n'étant point secondé par les princes de Syrie, fut vaincu entre Ascalon et Jaffa. Les habitants de Tripoli de Syrie, abandonnés par leur prince qui était allé implorer le secours du calife de Bagdad, se donnèrent, l'an 501 (1108), au monarque égyptien, qui ne se rendit à leurs vœux que pour les dépouiller de leurs richesses. Mais deux ans après, Baudouin, Tancrède et le comte de St-Gilles s'emparèrent de cette place en présence d'une flotte égyptienne, qui, retenue à l'entrée du port par les vents contraires, ne put y amener des secours. Les vainqueurs prirent Sidon; et, poursuivant leurs conquêtes en Phénicie et en Syrie, ils assiégèrent Ascalon, dont ils se seraient rendus maîtres par la trahison du gouverneur, si les habitants indignés ne lui eussent coupé la tête qu'ils envoyèrent en Égypte. Baudouin ne réussit pas mieux devant Tyr, qui, dépourvu de troupes égyptiennes, fut secouru par celles de l'émir de Damas jusqu'à l'arrivée d'une flotte que le vizir d'Égypte y envoya avec des présents pour son généreux allié et pour les principaux officiers de ce prince. L'an 511 (1118), Baudouin fit une invasion en Égypte, où il prit et brûla Farama; il aurait poussé plus loin ses conquêtes, si la mort ne l'eût frappé subitement près d'El-Arisch. On vante la sagesse et la douceur de l'administration du vizir Afdal, qui fut, dit-on, l'âge d'or de l'Égypte. Depuis longtemps la mésintelligence régnait entre le vizir et son maître. Celui-ci, jaloux de la puissance ou plutôt des richesses et du mérite de son ministre, avait témoigné le désir d'être affranchi d'un joug qui lui semblait insupportable; mais il est douteux qu'Afdal ait voulu faire empoisonner le calife, qui ne pouvait lui porter ombrage, et encore moins qu'il n'ait pu y réussir, s'il est vrai qu'il l'ait tenté plusieurs fois. Quoi qu'il en soit, un jour que le vizir rentrait au Caire, incommodé par la poussière que faisait voler [illegible] lui le corps de cavalerie qui précédait sa marche, il prit les devants avec deux de ses gardes. Trois Bathéniens apostés, dit-on, par le calife, l'assaillirent, et le percèrent de leurs poignards. Ils furent presque aussitôt massacrés par les cavaliers qui accoururent au secours de leur maître; mais Afdal expira en arrivant dans son palais. Amer parut touché de la mort de son vizir. Il

lui fit faire de magnifiques obsèques, où il récita lui-même les prières funéraires; mais il ne laissa pas de s'emparer de l'immense fortune que ce ministre avait amassée pendant les vingt-huit ans qu'il avait été à la tête des affaires. On assure qu'il fallut quarante jours et quarante nuits pour transporter les effets et trésors de toute espèce qui avaient appartenu à Afdal, de ses palais dans ceux du calife. Ainsi périt Afdal, l'an 515 (1121), à l'âge de 55 ans. Trois ans après, la ville de Tyr fut perdue pour l'Égypte La garnison qui la défendait la rendit par capitulation aux chrétiens qui l'assiégeaient depuis cinq mois. Le calife Amer mourut l'an 524, de la même manière que son vizir. Dix Bathéniens apostés par les grands de la cour, parents ou amis d'Afdal, l'assassinèrent à Djizeh, au retour de la promenade. Il était âgé de 34 ans, et en avait régné 29 et demi. Amer ne fut ni plaint ni regretté de ses sujets. Il était savant, il écrivait bien; mais ces qualités, stériles et souvent dangereuses dans un despote, ne peuvent faire oublier la cruauté, la dissimulation, les débauches, l'orgueil et surtout l'ingratitude qu'on lui reproche. Plusieurs monuments illustrèrent son règne; mais ils furent ordonnés, dirigés et payés en grande partie par le célèbre vizir Afdal. Tels sont un palais sur le mont Mocatta, une mosquée à Djizeh, une autre à Alexandrie, le bazar Mirdjousch au Caire, le canal qui porte le nom d'Aboul Mounedjah qui en fut l'entrepreneur. Amer ne laissant point d'enfants, mais seulement une de ses femmes enceinte, son cousin fut élu régent; mais la veuve d'Amer étant accouchée d'une fille, il fut inauguré calife sous le nom d'Hafedh Ledin-Allah. A—T.

AMERGIN, ou AMERGINUS, archidruide des anciens Scots-Irlandais, et l'un des chefs de la colonie scytho-milésienne, qui, selon les annales de ces peuples, vinrent, plusieurs siècles avant J.-C., fonder en Hibernie et la monarchie suprême, et les dynasties subordonnées que les Anglais y trouvèrent encore existantes dans les mêmes races, lors de leur première invasion en Irlande, l'an 1170. Amergin avait un grand nombre de frères, fils, ainsi que lui, d'un prince établi dans le nord de l'Espagne, nommé d'abord *Gallamh*, mais surnommé emphatiquement *Mileagh-Easpain*, ou le Champion d'Espagne, surnom qui a fait oublier le nom primitif, parce qu'après les bardes, les historiens l'ont employé couramment, et que, selon les divers idiomes, on a écrit et dit : *Mileagh, Miles, Milesius, Milesicus.* Quoique prêtre, Amergin combattit aussi ardemment que ses frères, pour soumettre l'île qu'ils étaient venus conquérir. C'était même pour lui un devoir, énoncé avec précision parmi les préceptes de sa doctrine.

Aris præpositus sit doctior, aptior armis,

a dit le savant O'Flaherty, en rendant par un vers latin les deux vers hiberno-celtiques qui avaient anciennement consacré cette maxime :

En science, en valeur, ministres des autels,
Songez à surpasser le reste des mortels.

Après la victoire acquise au prix du sang le plus précieux, Heber, Hérémon et Amergin, survivant aux autres fils de Mileagh, s'occupèrent de fonder leur établissement politique. Les deux premiers prirent le titre de roi, en se partageant l'île, sur laquelle Hérémon ne devait pas tarder à régner seul. Le troisième ne voulut d'autre caractère que celui de *druide suprême*. Les bardes ont dit de lui, dans leurs vers : « La nature l'avait fait poëte et philo« sophe; la loi le fit pontife et historien : il fléchis« sait devant les autels des genoux plus blancs que « la neige. » C'est en répétant ces bardes et leurs successeurs immédiats, qu'O'Flaherty dans son *Ogygia,* sir James Ware et Harris dans leurs *Antiquités,* O'Connor dans ses dissertations, O'Halloran dans son histoire, ont appelé Amergin le premier auteur qu'ait eu l'Irlande.

Primus Amerginus genu-candidus author Iernæ,
Vates, historicus lege, poëta, sophus.

Dans une tragédie inédite, dont le sujet est la restauration de la monarchie irlandaise, interrompue par une conspiration plébéienne au 1er siècle de notre ère, et dont la scène est à Cruacan, autrement la Montagne de l'Aigle, chef-lieu des druides en Irlande, un de ces druides, expliquant à un étranger dans quel séjour il a porté ses pas, lui dit :

Ici, tandis qu'Heber et l'heureux Herémon
De vingt peuples divers formaient la nation,
Leur frère Amerginus, héros, sage et druide,
De nos rites sacrés devint le premier guide,
Et, dédaignant le trône, aima mieux enseigner
Aux uns à se soumettre, aux autres à regner.

(*Voy.* les articles MILEAGH, HÉRÉMON.) L—T—L.

AMÉRIC VESPUCE (AMERIGO VESPUCCI), né à Florence, le 9 mars 1451, d'une famille distinguée, fut élevé par son oncle George-Antoine Vespuce, qui présidait à l'instruction de la noblesse florentine, et jouissait d'une grande réputation de savoir. Le jeune Améric fit de grands progrès dans la physique, l'astronomie et la cosmographie : telle était alors l'éducation des nobles de Florence, qui, pour la plupart, se destinaient au commerce, et devaient être versés dans toutes les sciences qui ont quelque rapport avec la navigation. Comme le commerce avait contribué à la prospérité de la république, il devait se trouver dans chaque famille un citoyen qui servît sa patrie en suivant cette carrière. Améric fut choisi, dans la famille des Vespuce, pour marcher sur les traces de ses ancêtres. Il partit de Florence en 1490, et se rendit en Espagne pour y faire le commerce. Il se trouvait à Séville en 1493, lorsque Christophe Colomb se préparait à entreprendre un nouveau voyage, et que la passion des découvertes commençait à enflammer la plupart des navigateurs. Les succès de Colomb réveillèrent l'émulation d'Améric, qui résolut d'abandonner ses intérêts de son commerce, pour aller reconnaître un monde dont l'Europe venait d'apprendre l'existence. Le 10 mai 1497, il commença son premier voyage, et partit de Cadix avec cinq vaisseaux, sous les ordres d'Ojéda. Cette petite flotte se dirigea vers les îles For-

tunées, et, faisant voile à l'ouest, parvint jusqu'au continent d'Amérique, après trente-sept jours de navigation : elle visita le golfe de Parias, l'île de Ste-Marguerite, et côtoya la terre ferme, dans un espace de plus de 400 lieues. Après un voyage de treize mois, elle revint en Espagne, et mouilla à Cadix, le 15 octobre 1498. Améric, qui, par ses connaissances, avait beaucoup contribué au succès de l'expédition, fut très-bien reçu à la cour de Séville. Au mois de mai 1499, il repartit de Cadix pour le cap Vert, passa en vue des îles Canaries, et, quarante-quatre jours après son départ d'Espagne, aborda à une terre inconnue, située sous la zone torride. Cette contrée était la continuation de celle qu'il avait découverte dans son premier voyage. Après quelques courses le long de la côte, il revint à l'île espagnole de Santo-Domingo, où Ojéda eut des démêlés avec les Européens, qui, six ans auparavant, y étaient venus avec Christophe Colomb. La flotte se dirigea ensuite au nord, et découvrit plusieurs îles, dont Améric fait monter le nombre à plus de mille, calcul que son biographe se contente d'appeler une exagération poétique. L'amiral Ojéda voulait continuer sa route; mais les plaintes de l'équipage le forcèrent à revenir en Europe. Au retour de la flotte, Ferdinand et Isabelle, à qui Améric présenta plusieurs productions du nouveau monde, lui firent l'accueil le plus flatteur. Lorsqu'on apprit à Florence les découvertes de Vespuce, la république fit des réjouissances, et s'honora d'avoir vu naître un grand homme. Séduit par les promesses d'Emmanuel, roi de Portugal, Améric quitta le service d'Espagne, et partit de Lisbonne, le 10 mai 1501, avec trois vaisseaux portugais. Il arriva au cap St-Augustin, et côtoya presque tout le Brésil jusqu'à la terre des Patagons. Assailli par des tempêtes, il fut obligé de revenir en Portugal, où il arriva le 7 décembre 1502. Emmanuel, satisfait de ce voyage, voulut qu'Améric en entreprît un autre, et le navigateur florentin s'embarqua, pour la quatrième fois, le 10 mai 1503, sur une flotte de six vaisseaux, avec le projet de trouver, par l'occident, un nouveau chemin pour aller à Malacca Cette expédition fut moins heureuse que les précédentes. Après avoir perdu un vaisseau et couru les plus grands dangers, la flotte portugaise entra dans la baie de Tous-les-Saints au Brésil, et ne tarda pas à retourner en Europe. Améric demeura en Portugal jusqu'en l'année 1506, époque de la mort de Colomb. La cour de Séville rendait alors de grands honneurs à la mémoire de cet illustre navigateur, et songeait à réparer la perte qu'elle venait de faire; elle rappela à son service Améric Vespuce, qui s'embarqua de nouveau, en 1507, sur une flotte espagnole, avec le titre de premier pilote. Pendant ce voyage, les Indes occidentales commencèrent à porter le nom du navigateur florentin, honneur qui aurait dû être réservé à Colomb. « Ainsi, « dit Raynal, le premier instant où l'Amérique fut « connue du reste de la terre est marqué par une « injustice. » Améric vécut assez longtemps pour jouir de cette gloire usurpée, et pour revoir plusieurs fois le vaste continent qui portait son nom. Il mourut en 1516, au service du Portugal. Emmanuel, pour honorer sa mémoire, fit suspendre les restes de son vaisseau dans la cathédrale de Lisbonne, et Florence combla d'honneurs sa famille. L'abbé Bandini a publié, en 1745, 1 vol. in-4°, *Vita e Lettere di Amerigo Vespucci*, etc. Cette notice, beaucoup trop étendue, et chargée de détails inutiles, n'est qu'un panégyrique continuel du navigateur florentin, auquel l'historien n'hésite pas d'accorder l'honneur d'avoir découvert l'Amérique. D'après les dates qu'il donne des deux premiers voyages d'Améric Vespuce, et que nous avons suivies dans cet article, il paraîtrait que le navigateur florentin aurait eu connaissance, le premier, du continent de l'Amérique; mais les auteurs espagnols reculent de deux ans les époques de ces deux voyages, et placent le premier en 1499, au lieu de 1497. Au reste, cette question sera discutée à l'article *Christophe Colomb*. Tout le monde s'accorde à dire qu'Améric ne commanda jamais en chef une expédition, qu'il ne voyagea qu'en qualité de géographe et de pilote, et qu'il ne partit pour faire des découvertes qu'après le retour de Christophe Colomb. Améric dut sans doute sa gloire à son mérite, à ses travaux; mais il dut aussi quelque chose à son caractère, et principalement à la fortune qui se mêle de tout. Tandis que Colomb accusait hautement ses envieux, et que sa gloire importunait les maîtres de la Castille, Améric, modeste et paisible, ne donna point d'ombrage aux rois ni à ses rivaux; la moitié de la terre prit son nom, sans qu'il eût cherché cet honneur, et sans que l'envie pût y prendre garde. Améric Vespuce a laissé un journal de quatre de ses voyages, imprimé en latin, Paris, 1532; Bâle, 1555, et ensuite traduit de l'italien en français, Paris, 1519. On a imprimé à Florence, en 1516, quelques-unes de ses lettres, en italien, petit in-4° de 22 feuillets, tiré à très-petit nombre, et sur lequel on peut consulter le *Répertoire de Bibliographies spéciales*, etc., de M. Peignot, 1810, in-8°, p. 139. Ces lettres, adressées à Pierre Soderini et à Laurent de Médicis, annoncent un homme supérieur dans les connaissances de la navigation. En 1788, le comte de Durfort, ambassadeur de France en Toscane, a proposé un prix au meilleur discours sur les titres qu'Améric Vespuce avait eus pour donner son nom au nouveau monde, et le P. Canovai a obtenu ce prix. M—D.

AMERVAL, ou plutôt AMERLAN (ÉLOI D'), né à Béthune vers la fin du 14e siècle, était maître des enfants de chœur dans sa ville natale. Cet auteur n'est connu que par un ouvrage rare et curieux, intitulé : *le Livre de la Diablerie, en rimes et par personnaiges*, Paris, 1508, in-fol.; 1851, in-4°. Il est divisé en deux parties; les deux principaux personnages sont Lucifer et Satan, qui rapportent, *tout au long, et sans rien requérir, les abuz; faultes et pechiez* que les hommes commettent journellement. Les discours des deux démons sont appuyés de passages tirés tant de l'Écriture sainte que des anciens poëtes, et enfin de toute l'érudition du 15e siècle. R—T.

AMES (GUILLAUME), théologien anglais, né à

Norfolk, en 1576; son zèle pour le calvinisme l'obligea de se retirer en Hollande, où il occupa, pendant douze ans, la place de professeur en théologie de l'université de Franeker. Il mourut à Rotterdam, en 1633. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue les suivants : 1° *Puritanismus anglicanus,* in-8°, 1610; et, en anglais, Londres, 1641; 2° *Medulla theologica,* in-12, Franeker, 1623; Amsterdam, 1627, 1628, 1634, 1641; et, en anglais, Londres, in-12; 3° *de Conscientia,* etc., Amsterdam, 1630, 1631, 1643, in-12; et, en anglais, Londres, in-4°, 1643; 4° *Demonstratio logicæ veræ,* in-12, Leyde, 1632; 5° *Technometria,* Amsterdam, in-8°, 1632; 6° *Traité contre les cérémonies humaines observées dans le culte divin,* in-4°, 1633. Les autres ouvrages de G. Ames sont des écrits de controverse contre le cardinal Bellarmin et le théologien Grevinchovius. Il était tellement prévenu en faveur de sa secte, que, dans son *Puritanismus anglicanus,* il semble regarder les puritains comme les seuls honnêtes gens de l'Angleterre. X—s.

AMES (Joseph), antiquaire anglais, qui vivait dans le 18e siècle. Il commença par être marchand d'allumettes dans le quartier de Wapping, à Londres; et il était parvenu à un âge assez avancé, lorsqu'il étudia les antiquités. Il devint alors membre de la société royale de Londres, et secrétaire de la société des antiquaires. Il a publié les *Antiquités typographiques, ou Précis historique de l'origine et des progrès de l'imprimerie dans la Grande-Bretagne, avec des notices sur ses premiers imprimeurs, et un catalogue des livres par eux imprimés depuis l'an 1471 jusqu'à l'an 1600,* avec un supplément, contenant les progrès de l'imprimerie en Écosse et en Irlande, 1749, 1 vol. in-4°, réimprimé avec des additions considérables de Guill. Herbert, 1785–90, 3 vol. in-4°. Ames a rédigé les *Parentalia* d'après les manuscrits de Wren. Il est mort en 1759. X—s.

AMESTRIS, fille d'Otanes, l'un des sept grands de la Perse qui tuèrent Smerdis le Mage, fut mariée à Xercès, fils de Darius, et se rendit fameuse par les cruautés qu'elle exerça contre la femme de Masistès, dont Xercès était épris. Elle lui fit couper le nez, les oreilles, les lèvres, et la renvoya ainsi défigurée à son époux. Dans sa vieillesse, elle fit enterrer vifs quatorze enfants des deux sexes des principales familles de la Perse, espérant, par cette pratique superstitieuse et barbare, prolonger ses jours et apaiser les dieux des enfers. C—r.

AMFREVILLE, nom célèbre dans la marine française. Il y avait trois d'Amfreville à la malheureuse bataille de la Hogue, en 1692; ils étaient frères. L'aîné (le marquis), chef d'escadre, commandait l'avant-garde; le second montait le vaisseau *l'Ardent*, de 70 canons; et le troisième commandait *le Vermandois*, de 60. Tous les trois combattirent avec la plus grande intrépidité. Leur nom se retrouve à toutes les époques glorieuses de la marine, sous le règne de Louis XIV. Le marquis d'Amfreville mourut lieutenant général des armées navales, dans un âge très-avancé. E—d.

AMHERST (Jeffery, lord), général anglais, né en 1717, eut dès l'âge de quatorze ans une commission d'enseigne dans les gardes. Vers 1741 il était aide de camp du général Ligonier, et fut en cette qualité, puis comme officier d'état-major du duc de Cumberland, présent aux batailles de Raucoux, Dettingen, Fontenoy, Laufeld et Hastenbeck. Il obtint, en 1758, le rang de major général de l'armée. La guerre qui éclata vers ce même temps entre la France et l'Angleterre, et dont l'Amérique septentrionale fut le théâtre, fournit surtout à Jeffery Amherst des occasions de signaler ses talents, et ce fut sous son commandement que les troupes anglaises, après avoir réduit successivement Louisbourg, le fort Duquesne, le fort Niagara, Ticonderago, Crownpoint, Québec, et enfin Montréal, devinrent maîtresses du Canada. Le général victorieux reçut, en 1761, l'ordre du Bain, fut nommé commandant en chef de toutes les forces anglaises dans le nouveau monde, et gouverneur général des diverses provinces. Revenu en Angleterre après que la paix eut été signée, il entra dans le conseil privé du roi, et fut, en 1776, élevé à la pairie avec le titre de baron Amherst de Holmesdale, dans le comté de Kent. Ses derniers services publics rendus à son pays furent les mesures promptes, sages et humaines qu'il adopta pour calmer une effroyable révolte qui éclata dans Londres en juin 1780. Il avait été récemment nommé feld-maréchal, lorsque la mort l'enleva en 1797, dans sa 81e année. Z.

AMHURST (Nicolas), écrivain anglais, né à Marden, dans le comté de Kent, vers la fin du 17e siècle. C'était un homme de beaucoup d'esprit, mais sans mœurs. Sa mauvaise conduite l'ayant fait chasser d'Oxford, où il était membre du collége de St-Jean, il s'en vengea par deux poëmes satiriques, intitulés : *Oculus Britanniæ*, et *Terræ filius.* Il alla s'établir à Londres, où il publia un volume de Mélanges, et quelques autres essais; mais il est plus particulièrement connu comme ayant eu part à la rédaction d'un ouvrage périodique intitulé : *the Crafstman,* auquel travaillèrent aussi lord Bolingbroke et Pulteney, depuis comte de Bath. Cette feuille, dirigée contre le ministère du chevalier Robert Walpole, eut un succès si prodigieux, qu'il s'en débitait 10 à 12,000 exemplaires par jour. Ce succès n'augmenta point la fortune d'Amhurst, qui, après la chute du ministre, quoiqu'il fût un de ceux qui y avaient le plus contribué par leurs écrits, ne reçut aucune récompense, n'obtint aucune place, et fut entièrement oublié du parti qu'il avait si bien servi. Il mourut, à ce qu'on croit, de chagrin, en 1742, et dans un état si misérable, que son imprimeur, Richard Franklin, fut obligé de payer son cercueil. On a aussi de lui une *Épître à sir John Blount,* 1720; *le Général anglais,* poëme consacré à la mémoire de Jean, duc de Marlborough; *Strephon vengé,* satire contre les toasts d'Oxford; *la Convocation,* poëme en cinq chants, dirigé contre le haut clergé; la traduction de quelques poëmes latins d'Addison. S—d.

AMICO (Antonin d'), de Messine, chanoine de l'église cathédrale de Palerme, et historiographe du

roi d'Espagne Philippe IV, était très-versé dans l'histoire et les antiquités de Sicile. Il écrivit sur ce sujet un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns seulement sont imprimés : les autres passèrent, après sa mort, dans les deux bibliothèques du duc de Madonia et de monsig. Palafox, archevêque de Palerme. On en trouve le catalogue à la fin de l'un de ses ouvrages imprimés, et dans la *Bibliotheca Sicula* de Mongitore; ses livres connus sont : 1° *Trium orientalium latinorum ordinum, post captam a duce Gothofredo Hierusalem*, etc., *Notitiæ et Tabularia*, Palerme, 1636, in-fol. 2° *Dissertatio historica et chronologica de antiquo urbis Syracusarum archiepiscopatu*, etc., Naples, 1640, in-4°. Cette dissertation, relative aux discussions très-animées qui eurent lieu entre les trois églises de Syracuse, de Palerme et de Messine, pour savoir à laquelle avaient anciennement appartenu le titre et les droits de métropole, a été réimprimée, avec les dissertations contradictoires, dans le 7e volume du *Thesaurus antiquitatum Siciliæ, Lugd. Batav.*, 1723, in-fol. 3° *Series ammiratorum insulæ Siciliæ, ab anno Dom.* 842, *usque ad* 1640, Palerme, 1640, in-4°. 4° *De Messanensis prioratus sacræ hospitalitatis domus militum sancti Joannis Hierosolymitani origine*, Palerme, 1640, in-4°. 5° En espagnol : *Chronologia de los Vireyes, presidentes, y de otras personas, que han governado el Reyno de Sicilia, despues que sus Reyes han dexado de morar y vivir en el*, Palerme, 1640, in-4°. Amico mourut à Palerme en 1641, l'année qui suivit l'impression de ces quatre derniers ouvrages. G—É.

AMICO (BARTHÉLEMY), jésuite, né à Anzo, en Lucanie, en 1562, professa la philosophie et la théologie au collége de Naples, et y fut longtemps préfet des études. Il y mourut en 1649. Son principal ouvrage est un recueil volumineux sur la philosophie d'Aristote, intitulé : *in universam Aristotelis philosophiam Notæ et Disputationes, quibus illustrium scholarum, Averrois, D. Thomæ, Scoti, et nominalium sententiæ expenduntur, earumque tuendarum probabiles modi afferuntur*, 7 vol. in-fol. Ces sept volumes, dont le 1er a deux parties, parurent successivement à Naples, depuis 1623 jusqu'en 1648. On peut voir les titres de ses autres ouvrages dans Alegambe (*Biblioth. script. soc. Jesu*). G—É.

AMICO (BERNARDIN), de Gallipoli, dans le royaume de Naples, religieux franciscain, était prieur de son ordre à Jérusalem, en 1596. Pendant un séjour de cinq ans, il dessina et décrivit avec exactitude les saints lieux; et, de retour en Italie, il publia en italien cet ouvrage curieux pour les arts : *Trattato delle Piante* (des *Plans*, et non pas des *Plantes*, comme on l'a imprimé et réimprimé en français), *e immagini de' sacri edifizi di Terra Santa, designate in Jerusalemme*, etc., d'abord à Rome, et ensuite à Florence, 1620, petit in-fol. Les gravures de ce livre sont du célèbre Callot. G—É.

AMICO (VITO-MARIE), noble de Catane en Sicile, né en 1696, entra dans la congrégation du Mont-Cassin, professa, pendant plusieurs années, dans sa patrie, la philosophie et la théologie, et se rendit célèbre par son érudition, et par l'étendue de ses connaissances dans les antiquités de la Sicile. Il fut élu prieur de son ordre en 1743. On a de lui 1° *Sicilia sacra, disquisitionibus et notitiis illustrata*, etc., dont la dernière partie seulement est de lui, et qui fut imprimé à Venise, sous la fausse date de Palerme, 1733, 2 vol. in-fol. Mécontent de cette édition, il fit réimprimer à Catane la partie qui lui appartenait, sous ce titre : *Siciliæ sacræ libri quarti integra pars secunda*, etc., 1733, in-fol. 2° *Catana illustrata, sive sacra et civilis urbis Catanæ Historia*, Catane, 4 vol. in-fol., 1741-1746. G—É.

AMICO (ÉTIENNE D'), de Palerme, autre religieux de la congrégation du Mont-Cassin, né en 1562, fut prieur, abbé, et vicaire général de son ordre. Étant abbé de l'abbaye de St-Martin, il en accrut considérablement à ses frais la bibliothèque, et fit aussi construire, pour ce monastère, de superbes bâtiments. Il mourut en 1662. Mongitore, qui fait de lui de très-grands éloges, nous apprend, dans sa *Bibliotheca Sicula*, qu'il donna, sous le nom de *Fanesto Musica*, un recueil de ses poésies latines, intitulé : *Sacra lyra, variorum auctorum cantionibus contexta, in latina epigrammata conversis*, Palerme, 1650, in-12. De ces deux noms supposés, le premier, *Fanesto*, est l'anagramme de *Stefano*, en français, Étienne. G—É.

AMICO (PHILIPPE), de Milazzo, en Sicile, né en 1654, a publié des *Réflexions historiques sur ce que des auteurs d'anciennes chroniques ont écrit au sujet de la ville de Milazzo*, Catane, 1700, in-4°. Cet ouvrage est écrit en italien : *Riflessi istorici*, etc., et non point en latin, comme l'a dit Lenglet-Dufresnoy, tome 2 de sa *Méthode pour étudier l'histoire*. — Plusieurs autres littérateurs italiens du même nom ont publié des ouvrages peu importants. G—É.

AMICO (DIOMÈDE), médecin, né à Plaisance, vers la fin du 16e siècle, a publié : 1° *de Morbis communibus liber; ejusdem tractatus de Variolis*, etc., Venise, 1596, in-4°; 2° *de Morbis sporadibus, opus novum*, etc., 1605, in-4°. G—É.

AMICO (FAUSTIN), de Bassano, poëte du 16e siècle, mourut en 1558, n'étant âgé que de 24 ans. Il annonçait un talent extraordinaire, et fut vivement regretté. Il avait adressé à son plus intime ami, Alexandre Campesano, une épître en vers latins, aussi remarquable par l'élégance et la pureté du style que par la forme des pensées et l'art de la composition : elle fut imprimée, après sa mort sous ce titre : *Faustini Amici, Bassanensis, anno ætatis suæ 24 immaturata morte prærepti, Epistola ad Alexandrum Campesanum*, Venise, 1564, in-4°. Ses poésies italiennes sont éparses dans divers recueils, entre autres dans celui des poëtes de Bassano, et dans la collection du Gobbi. G—É.

AMICO (LOUIS), comte de Castellalfero, né à Asti en 1757, reçut sa première éducation à l'académie des nobles de Turin, et se consacra à l'étude de la diplomatie, qu'il alla finir à l'université de Goettingue. De retour en Piémont, il commença sa carrière diplomatique sous le roi Victor-Amédée III, et fut envoyé ministre de Sardaigne à Naples, puis à

Vienne. En 1798, lors de l'occupation du Piémont par les Français, il se trouvait ministre en Prusse. Fort opposé aux nouveaux changements politiques, et très-attaché à son souverain, Amico refusa de rentrer dans sa patrie jusqu'à ce qu'on l'eût menacé de confisquer ses biens et de le considérer comme émigré. Il revint alors en Piémont, s'attacha même à la nouvelle cour de la princesse Borghèse (*voy.* ce nom), et fut nommé son chambellan. En 1810, il assista aux fêtes du mariage de Napoléon à Paris; mais après la chute de celui-ci, en 1814, il revint à l'ancienne cour, fut nommé ministre plénipotentiaire près du grand-duc de Toscane, des cours de Lucques et de Parme. Doyen des diplomates, il termina sa carrière à Florence, le 17 mai 1832, et avec lui s'éteignit une des plus anciennes familles de ce pays. G—G—Y.

AMIGONI, ou AMICONI (JACQUES), peintre, né à Venise en 1675, voyagea en Flandre, et, pour perfectionner son coloris, copia les grands maîtres de cette école. Zanetti parle de lui avec éloge. On demanderait chez cet auteur un peu plus de relief, moins de soin pour faire briller à la fois toutes les parties de sa composition: les peintures d'Amigoni enchantent, au premier abord, les faibles connaisseurs. Jacques fut bien accueilli en Angleterre, en Allemagne, et en Espagne, où il mourut en 1752, avec le titre de peintre de la cour. Il fit en Angleterre des portraits et des compositions historiques. Les amateurs de musique étaient dans l'usage de se faire peindre par lui. L'architecte Kent, qui avait voulu être peintre, sans pouvoir y parvenir, avait disposé les escaliers des maisons qu'il construisait de manière à ce qu'il fût difficile de les enrichir de peintures: cependant Amiconi eut occasion d'en peindre plusieurs; entre autres, celui de Powi-House, dans la rue d'Ormond, à Londres, où il représenta, en trois compartiments, l'*Histoire de Judith*. Il exécuta aussi les *Amours de Jupiter et d'Io*, dans la salle du château de More-Park, en Hertfordshire. Il y avait chez le musicien Farinelli, à Bologne, une grande quantité de tableaux de Jacques Amiconi, où il avait représenté ce célèbre soprano recevant des récompenses de plusieurs souverains. A—D.

AMILCAR, général carthaginois, fils de Magon, fut chargé, l'an 484 avant J.-C., du commandement d'une expédition formidable contre la Sicile, et, ayant débarqué à Panorme (Palerme), ouvrit la campagne par le siége d'Himère; mais, surpris par Gélon, tyran de Syracuse, au moment où il offrait au bord de la mer un sacrifice à Neptune, il périt au commencement de l'action. Les Syracusains taillèrent son armée en pièces, et livrèrent aux flammes la plupart des vaisseaux carthaginois. Cette défaite, presque sans exemple, eut lieu le jour même du combat des Thermopyles. Carthage consternée s'estima trop heureuse d'acheter la paix par un traité dont Gélon dicta les conditions, et par la perte de tout ce qu'elle avait en Sicile. Les vainqueurs et les vaincus publièrent qu'Amilcar avait disparu après le carnage de ses troupes, sans qu'on eût jamais pu le retrouver. B—P.

AMILCAR, fils de Giscon, envoyé en Sicile avec une nombreuse armée au secours de Syracuse, contre Agathocle, l'an 316 avant J.-C., fut assailli par une violente tempête, qui submergea soixante vaisseaux et deux cents transports. Malgré ce désastre, Amilcar aborda en Sicile, réunit près de 30,000 hommes, livra bataille, près d'Himère, à Agathocle, le défit, réduisit un grand nombre de villes, et mit le siége devant Syracuse. Agathocle, qui s'y était renfermé, s'embarqua pour aller attaquer les Carthaginois en Afrique, et Amilcar, continuant de presser Syracuse, donna un assaut général, et fut repoussé avec perte. Forcé d'envoyer une partie de son armée au secours de Carthage, et vivement attaqué ensuite par les Syracusains, qui firent une sortie générale, il fut fait prisonnier, et les Syracusains lui coupèrent la tête, qu'ils envoyèrent à Agathocle en Afrique, l'an 309 avant J.-C. B—P.

AMILCAR, antagoniste de Régulus. *Voy.* RÉGULUS.

AMILCAR, surnommé BARCA, père d'Annibal, appartenait à une famille chère au peuple, et qui faisait remonter son origine aux anciens rois de Tyr. Très-jeune encore, il fut chargé du commandement de l'armée en Sicile, où les Carthaginois avaient presque tout perdu: c'était dans la 18ᵉ année de la première guerre punique. Amilcar parut d'abord avec une flotte vers les côtes d'Italie, ravagea les terres des Locriens et des Bruttiens, revint en Sicile avec de riches dépouilles, y débarqua ses troupes, fit des incursions chez les alliés de Rome, déconcerta toutes les mesures des consuls, et termina glorieusement une campagne qui fut regardée à Carthage comme un chef-d'œuvre d'habileté. Pendant cinq ans il désola l'Italie, et disputa la Sicile aux Romains; mais Hannon, amiral de Carthage, ayant été vaincu par le consul Lutatius, dans un combat naval près des îles Égates, l'an 242 avant J.-C., les Carthaginois résolurent de mettre fin à une guerre dont ils ne pouvaient plus supporter le fardeau. Chargé des négociations de la paix, Amilcar signa, en frémissant, un traité qui mettait sa patrie dans la dépendance de Rome. La conduite révoltante des Romains pendant les négociations ne fit qu'augmenter l'aversion qu'Amilcar avait conçue pour ces rivaux ambitieux. De retour en Afrique, il fut le défenseur, ou plutôt le libérateur de sa patrie dans la guerre des mercenaires, qui, au nombre de plus de 20,000, réunis à des hordes de Numides, assiégeaient Carthage même. Non-seulement Amilcar les repoussa des murs de la capitale, mais il reprit les villes d'Utique et d'Hippone, et, après avoir détruit ces rebelles, il châtia les Numides, étendit la domination de Carthage, et rétablit le calme dans toute l'Afrique. Bientôt après, le cœur toujours ulcéré contre les Romains, il forma le projet de se rendre maître de toute l'Espagne, espérant y lever assez de soldats pour résister aux troupes que l'Italie fournissait à la rivale de Carthage. Les services qu'il venait de rendre à sa patrie lui firent obtenir aisément le commandement de l'armée d'Espagne; il se rendit à Abyla avec des forces impo-

santes, et, mettant à la voile, il traversa le détroit, débarqua en Espagne, et s'établit d'abord à Cadix, capitale de la partie de l'Espagne alors au pouvoir de Carthage. Amilcar amenait avec lui son fils Annibal, âgé de neuf ans, et ce fut à son arrivée en Espagne qu'il lui fit jurer une haine éternelle aux Romains. Selon Appien et Polybe, Amilcar se proposait deux vues dans cette guerre : la première, de mettre Carthage en état de se venger des outrages qu'elle avait reçus ; et la seconde, de s'absenter de sa patrie, qui était alors divisée par deux partis puissants, dont l'un avait pour chef, dans le sénat, Hannon, son ennemi, et dont l'autre, qui avait épousé ses intérêts, s'appelait la faction *Barcine*. Amilcar commanda neuf ans en Espagne, subjugua plusieurs nations, fonda Barcelone, et soutint son crédit à Carthage, non-seulement par les heureux succès de ses armes, mais encore par les grandes richesses qu'il y fit passer. L'histoire ne nous a pas conservé le détail de ses conquêtes dans cette contrée ; elle ne fait mention que de la bataille qu'il livra aux Vectones, peuples de la Lusitanie, et dans laquelle il fut tué, l'an 228 avant J.-C. Polybe dit qu'Amilcar eut une fin digne de son mérite, en mourant sur le champ de bataille, à la tête de ses troupes. L'armée élut à sa place son gendre Asdrubal. B—P.

AMIN-BEN-HAROUN, 6e calife de la race des Abbassides. *Voyez* AMYN.

AMIOT (le Père), jésuite français, de la mission de Pékin, né à Toulon, en 1718. Les trente dernières années du siècle qui vient de s'écouler ont été celles où nos connaissances sur la Chine ont fait le plus de progrès. Les missionnaires, dans cet intervalle de temps, se sont empressés de répondre à une foule de questions qui leur ont été adressées d'Europe. Parmi eux, se distingua le P. Amiot, et c'est à lui surtout que nous devons les renseignements les plus exacts et les plus étendus sur les antiquités, l'histoire, la langue et les arts des Chinois. Ce jésuite arriva à Macao en 1750, et à Pékin, où il fut bientôt appelé par les ordres de l'empereur, le 22 août 1751 : il ne quitta plus cette capitale jusqu'à sa mort; et outre le zèle qui l'avait conduit à la Chine, il y porta des connaissances sur toutes les parties de la physique et des mathématiques, des talents pour la musique, un esprit juste, une mémoire heureuse, et une infatigable ardeur pour le travail. Une étude opiniâtre lui rendit bientôt familières les langues chinoise et tatare, et, muni de cette double clef, il puisa dans les livres anciens et modernes des notions saines et vraies de l'histoire, des sciences, et de toute la littérature de la Chine. Les fruits de tant d'études et de travaux ont été recueillis par la France, où le P. Amiot n'a pas cessé de faire passer, soit des ouvrages, soit un grand nombre de mémoires. Nous lui devons : 1° *Éloge de la ville de Moukden, poëme chinois composé par l'empereur Khian-loung*, traduit en français, Paris, veuve Tilliard, 1770, in-8°, fig. ; le traducteur a joint à sa version un grand nombre de notes historiques et géographiques sur la ville et la contrée de Moukden, ancienne patrie des Tatars-Mantchoux, aujourd'hui maîtres de la Chine. 2° *Art militaire des Chinois*, Paris, Didot, 1772, in-4°, fig. Comme l'édition de cet ouvrage était épuisée depuis longtemps, on l'a fait réimprimer dans le tome 7 des *Mémoires sur les Chinois*, et l'on trouve, dans le tome 8 de ces mêmes Mémoires, un supplément avec figures, envoyé postérieurement de la Chine par le P. Amiot. Les Chinois comptent six ouvrages classiques ou *king* sur l'art de la guerre, et tout militaire qui aspire aux grades doit subir un examen sur chacun de ces livres. Le P. Amiot n'a traduit que les trois premiers, avec quelques fragments du quatrième, parce qu'ils contiennent toute la doctrine des Chinois sur la guerre. 3° *Lettre sur les Caractères chinois*, adressée à la société royale de Londres, et insérée dans le tome 1er des *Mémoires sur les Chinois*. Le célèbre Needham crut trouver, sur un buste d'Isis conservé à Turin dans le cabinet du roi, des caractères égyptiens, qu'il disait être très-ressemblants à ceux des Chinois. Cette découverte prétendue fut publiée dans toute l'Europe et divisa les savants. La société royale de Londres prit le parti d'envoyer les mémoires de Needham aux jésuites de la Chine, en les priant de juger la question. Ceux-ci confièrent au P. Amiot le soin de rédiger la réponse, et ce savant missionnaire décida que les caractères gravés sur l'Isis de Turin n'avaient aucun trait de ressemblance avec ceux de la Chine. Cette lettre, qui est une analyse savante de la langue et des caractères chinois, obtint tous les suffrages, même celui de Needham. 4° *De la Musique des Chinois, tant anciens que modernes*, ouvrage considérable, qui occupe la plus grande partie du tome 6 des *Mémoires*. Feu M. l'abbé Roussier, si connu par ses profondes connaissances en musique, a non-seulement suivi l'impression de cet écrit, mais il en a vérifié les calculs, et y a joint des notes et des observations étendues. 5° *Vie de Confucius*, histoire la plus exacte de ce célèbre philosophe, et dont tous les matériaux ont été puisés dans les sources chinoises les plus authentiques. L'auteur y a joint la longue suite des ancêtres de Confucius, et celle de ses descendants qui subsistent encore à la Chine ; généalogie unique dans le monde, puisqu'elle embrasse plus de quarante siècles. Cette vie, ornée de figures gravées d'après les dessins chinois, occupe presque la totalité du tome 12 des *Mémoires sur les Chinois*. 6° *Dictionnaire tatar-mantchou-français*, Paris, Didot aîné, 1789, 3 vol. in-4° ; ouvrage précieux et qui manquait à l'Europe, où cette langue était totalement ignorée. On doit la publication de ce dictionnaire au ministre Bertin, amateur zélé des arts et des sciences de la Chine. Il fit graver les poinçons, fondre à ses frais les caractères nécessaires pour l'impression, et, par un choix éclairé que le succès a pleinement justifié, il en confia l'édition à M. Langlès, savant distingué, et connu surtout par une profonde connaissance des langues orientales. Le P. Amiot avait aussi envoyé une grammaire abrégée de la langue tatare-mantchou ; on la trouve imprimée dans le tome 13 des *Mémoires*. Les ouvrages dont nous venons de parler ne sont encore qu'une partie des intéressants

écrits que nous devons à ce savant et laborieux missionnaire. Le reste, sous la forme de lettres, d'observations et de mémoires, se trouve répandu avec profusion dans les 15 volumes in-4° *des Mémoires concernant l'histoire, les sciences et les arts des Chinois*. Ceux qui voudront connaître avec plus de précision ce qui lui appartient dans cette utile collection peuvent consulter l'article *Amiot* de la table générale, qui se trouve dans le tome 10 : ils verront, sans doute avec quelque étonnement, que cette nomenclature seule occupe quatorze colonnes de cette table, laquelle cependant ne contient encore que les matières des dix premiers volumes. Le P. Amiot, devenu si justement célèbre en Europe, passa en Chine la plus grande partie de sa vie, et mourut à Pékin en 1794, âgé de 77 ans. On trouve dans les *Lettres édifiantes* une lettre qui donne des détails sur la vie de ce missionnaire. G—R.

AMIOT *Voyez* AMYOT.

AMIR, souverain de Smyrne, fils d'Aidin, l'un des chefs qui, à la mort d'Aiadin, sultan d'Iconium, s'étaient partagé l'Asie Mineure avec Othman. Amir, fils d'Aidin, régnait, vers l'an 1341, sur le pays de Smyrne, et sur une partie maritime de l'ancienne Ionie. Cantacuzène, l'empereur grec, l'appela à son secours, et le prince musulman vint mouiller à l'embouchure de l'Èbre, avec trois cents vaisseaux et 29,000 hommes. Amir apprend que Cantacuzène, vaincu par ses ennemis domestiques, a fui chez le despote de Servie ; mais que sa femme, l'impératrice Irène, est assiégée par les Bulgares, dans Démotica ; il surprend ces barbares, les met en déroute, délivre la ville, et sauve l'impératrice. Content du glorieux titre de libérateur, il refusa d'entrer dans Démotica pour recevoir les remercîments d'Irène, parce que son mari était absent, comme s'il eût craint, dans ses mœurs orientales, de donner un soupçon de jalousie à un ami malheureux. Amir, en servant Cantacuzène, n'en nuisit pas moins aux Grecs, ses ennemis naturels. Il assiégea Thessalonique, porta la terreur jusque dans Constantinople, et se rembarqua chargé de dépouilles et de captifs. Bientôt après, le roi de Chypre, la république de Venise et les chevaliers de St-Jean de Jérusalem abordèrent sur les côtes de l'Ionie ; Amir fut blessé à mort, d'un coup de flèche, à l'attaque de la citadelle de Smyrne, que les chrétiens avaient enlevée ; et, fidèle à l'amitié jusqu'à la fin, il recommanda à Cantacuzène, en mourant, de rechercher l'alliance du sultan Orkhan, conseil sincère de la part du généreux Amir, mais plus imprudent que politique, et qui avança la chute de l'empire grec en Europe. (*Voy.* AMYR.) S—Y.

AMMAN (PAUL), médecin et botaniste allemand, naquit à Breslau en 1634, fit d'excellentes études dans diverses universités d'Allemagne, voyagea en Hollande et en Angleterre, fut reçu docteur en médecine à l'université de Leipsick, et bientôt associé à l'académie des curieux de la nature, sous le nom de *Dryander*. La faculté de Leipsick créa aussi bientôt pour lui une chaire extraordinaire en 1674, le fit monter à celle de botanique, et, en 1682, à celle de physiologie. Amman, d'un esprit vif et remuant, fait preuve, dans ses nombreux écrits, de connaissances vastes ; mais on peut lui reprocher une critique trop amère, et souvent assaisonnée de plaisanteries peu dignes des sujets graves qu'il traitait. Ses opinions paradoxales lui attirèrent des désagréments. Il mourut en 1691, âgé de 55 ans. Son premier ouvrage fut un extrait critique des différentes décisions consignées dans les registres de la faculté de Leipsick, Erfurth, 1670, in-4°. La faculté fut forcée de le condamner, par un écrit publié dans la même année. Voici la liste de ses autres productions : *Paracœnesis ad discentes, circa institutionum medicarum emendationem occupata, Rudolstadii*, 1673, in-12, ouvrage où l'auteur s'emporte avec fureur contre les systèmes, surtout contre la doctrine de Galien, et veut établir le scepticisme en médecine. Amman sans doute y exagère, mais il relève néanmoins un très-grand nombre d'erreurs et d'abus partiels. 2° Une réponse aux contradicteurs de cet ouvrage : *Archæus syncopticus Eccardi Leichneri archæo syncoptico contra paracœnesim ad discentes oppositus*, 1674, in-12. 3° *Irenicum Numæ Pompilii cum Hippocrate, quo veterum medicorum et philosophorum hypotheses, in corpus juris civilis pariter ac canonici hactenus transumptæ, a præconceptis opinionibus vindicantur, Francofurti et Lipsiæ*, 1689, in-8°, où l'auteur examine le rapport qui existe entre les sentiments d'Hippocrate, les systèmes adoptés en médecine, et les diverses institutions civiles et canoniques, et dans lequel, toujours fidèle à ses principes sceptiques, il en raille, souvent avec trop d'aigreur, l'incohérence et les contradictions. 4° *Praxis vulnerum lethalium, sex decadibus historiarum rariorum, ut plurimum traumaticorum, cum cribationibus adornata, Francofurti*, 1690, in-8° ; ouvrage de chirurgie, où se décèlent encore l'âpreté de sa critique et le tranchant de ses décisions. Amman a publié aussi plusieurs ouvrages sur la botanique, savoir : *Description du Jardin de Leipsick*, où il donne non-seulement le catalogue des plantes cultivées dans ce jardin, mais encore une synonymie assez complète des différents noms de chacune de ces plantes, ce qui peut le faire regarder comme une continuation du *Pinax* de Gaspard Bauhin. La préface de cet ouvrage contient des principes certains sur l'emploi des plantes ; il est terminé par une introduction à la matière médicale, écrite d'une manière savante et très-précise. Amman s'acquit encore plus de droits à la reconnaissance des botanistes par la publication d'un second traité, intitulé : *Character naturalis plantarum*, 1676. En prenant pour base les principes qui venaient d'être posés par Morison, il prouva qu'on ne devait établir la distinction des genres de plantes que sur les parties de la fructification, et il en fit l'application sur 1476 genres ou espèces, dont il donna la notice par ordre alphabétique. On doit donc compter Paul Amman au nombre de ceux qui ont le plus contribué à fonder les bases de la science telles qu'elles sont reconnues aujourd'hui. En 1700, Nébel donna une nouvelle édition de cet ouvrage, avec des additions considérables, tirées principale-

ment des méthodes d'Herman et de Rivin, qui avaient paru depuis sa publication ; par là, cette seconde édition devint plus utile que la première. C. et A—N.

AMMAN (JEAN-CONRAD), médecin, natif de Schaffhouse, exerça sa profession à Amsterdam, vers la fin du 17e siècle, se fit une grande réputation par l'art de faire parler les sourds et muets, et fit connaître sa méthode dans un écrit intitulé : 1° *Surdus loquens, Harlemii*, 1692, in-8°, et réimprimé sous ce titre : 2° *Dissertatio de loquela, Amstelodami*, 1700, in-8°. Cette dissertation d'Amman, traduite en français par Beauvais de Préau, se trouve imprimée à la suite du *Cours d'éducation des sourds et muets*, par Deschamps, 1779, in-12. On lui doit aussi une bonne édition des œuvres de Cælius Aurelianus, qui parut à Amsterdam, en 1709, in-4°, avec les notes et remarques de Jansson van Almeloveen. C. et A—N.

AMMAN (JEAN), fils du précédent, médecin comme lui, et savant botaniste, naquit à Schaffhouse en 1707. Attiré très-jeune à Pétersbourg, il y professa la médecine et la botanique ; reçu à l'académie des sciences de cette ville, il publia, dans les Mémoires de cette compagnie, les caractères de plusieurs nouveaux genres de plantes. La société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres. Pour commencer à faire connaître les plantes que J.-G. Gmelin et d'autres voyageurs avaient recueillies dans les différentes contrées de la Russie asiatique, il publia un ouvrage intitulé : *Stirpium rariorum in imperio Rutheno sponte provenientium Icones et Descriptiones, ab J. Ammano, medicinæ doctore, academiæ imper. scient. membro, et botanices professore, regiæ societ. Londinensis sodali, Petropoli*, 1739, 1 vol. in-4°. Cet ouvrage ne renferme que trente-cinq plantes assez bien figurées : l'auteur en promettait la continuation, mais la mort l'enleva un an après, à la fleur de l'âge : ce fut une perte pour la science qu'il cultivait avec ardeur. Il mérite de partager, avec Paul Amman, l'honneur que Houston a rendu à ce nom, en établissant le genre *Ammannie*. Il comprend un petit nombre de plantes herbacées de la famille des salicaires, qui n'habitent que les pays chauds. D—P—s.

AMMAN (JOSSE), dessinateur et peintre, né à Zurich en 1539, passa sa vie à Nuremberg, où il acquit le droit de bourgeoisie, et où il mourut en 1591. Son talent était d'une fécondité singulière ; il excellait dans l'art de disposer et de grouper ses figures : on a de lui beaucoup de dessins sur bois, sur verre et à la plume ; il en composa un grand nombre sur Tite-Live, Tacite, Diogène Laërce, et autres classiques. Sa collection des *Portraits des rois de France*, depuis Pharamond jusqu'à Henri III, avec une courte biographie de chacun d'eux, parut en 1576. Il a fait aussi des gravures pour l'*Histoire du Nouveau Testament*, une collection de costumes de femmes : *Gynæceum, sive Theatrum mulierum, in quo omnium Europæ gentium fœmineos habitus figuris expressos videre fas est*, Francfort, 1586, in-4° ; *Panoplia omnium liberalium mechanicarum et sedentariarum artium genera continens*, etc., Francfort, 1564, collection de 115 pièces, où Amman s'est représenté en graveur ; et quelques productions du même genre. G—T.

AMMAN (JEAN-JACQUES), chirurgien de Zurich, né en 1586, fit, en 1612, un voyage à Constantinople, en Syrie et en Égypte, dont il a écrit la relation. On y trouve des détails curieux ; il parle de l'usage du café comme très-répandu en Orient. Cet ouvrage, qui porte le titre de *Voyage dans la terre promise*, a paru dans une collection de voyages en allemand, Zurich, 1678. K.

AMMANATI. *Voyez* PICCOLOMINI.

AMMANATI (BARTHÉLEMY), architecte et sculpteur, né à Florence, l'an 1511, fut d'abord élève de Baccio Bandinelli, et ensuite de Sansovino à Venise ; revenu dans sa patrie, il s'attacha particulièrement à l'étude des sculptures de Michel-Ange, qu'on voit à la chapelle de St. Laurent. Ses premiers ouvrages sont à Pise ; il exécuta, pour Florence, une *Léda*, et, dans le même temps, pour Naples, trois figures grandes comme nature, qui décorent le tombeau de Sannazar, poëte napolitain. Ayant éprouvé quelques dégoûts, il retourna à Venise, où il fut chargé d'exécuter un *Neptune* colossal, qu'on voyait sur la place St-Marc ; il fit à Padoue une autre statue colossale d'*Hercule*, que l'on y voit encore, dans la cour du palais Montava ; elle a été gravée. Ammanati passa ensuite à Rome pour y étudier l'antique. Le pape Jules III l'employa aux travaux de sculpture du Capitole. Peu de temps après, George Vasari ayant été appelé à Rome, ils se réunirent pour ériger le tombeau du cardinal de Monti, à St-Pierre *in montorio* : cet ouvrage augmenta la réputation d'Ammanati, et, Vasari étant parti, il exécuta seul, dans la vigne du pape Jules, une belle fontaine. Rappelé à Florence, il entra au service du grand-duc Cosme, qui le nomma son ingénieur, et, en cette qualité, il rétablit les ponts de l'Arno, ruinés par l'inondation de 1557. Le plus beau de ces ponts, celui de la Trinité, a été entièrement reconstruit sur ses dessins. Il décora de figures en marbre et en bronze plusieurs fontaines, tant de Florence que des maisons de plaisance des grands-ducs ; l'une des plus belles de Pratolino se nomme encore la *Fontaine de l'Ammanati* ; celle de *Neptune*, qui est à Florence, sur la place du Palais-Vieux, a été composée et exécutée par lui. Le projet en avait été mis au concours, et il l'emporta sur Jean de Bologne et sur Benvenuto Cellini, les plus célèbres sculpteurs de ce temps. Ammanati était aussi bon architecte qu'excellent sculpteur : à Rome, l'on construisit sur ses plans le palais Rucellai, qui a passé successivement dans la maison Gaétani et dans celle des princes Ruspoli. La cour et la façade du collége romain ont aussi été élevées sur ses dessins. A Florence, il bâtit plusieurs monuments, termina le palais Pitti, commencé par Brunelleschi, et en décora la cour de trois ordres de colonnes à bossages, qui, depuis, ont été imitées par l'architecte J. de Brosse, au palais du Luxembourg, à Paris. Ammanati avait épousé une femme célèbre

nommée Laura Battiferri, dont on a imprimé les poésies en 1560, sous le titre d'*Opere Toscane*; il se livra lui-même à la littérature. Il a laissé un ouvrage considérable, intitulé *la Citta* (la ville), qui renferme les plans des différents édifices qui rendent une ville commode et magnifique : cet ouvrage important, que l'on croyait perdu, existe dans la collection de dessins de la galerie de Florence, et mériterait d'être publié. Ses ouvrages de sculpture ont un caractère grand, mais un peu maniéré, et ses bronzes sont exécutés avec finesse. Il était instruit, fort pieux et charitable. A la mort de sa femme, il consacra la plus grande partie de ses richesses à des œuvres pies. Il mourut quelque temps après, à l'âge de 78 ans, et fut enterré dans l'église de Sto-Giovannino des jésuites, qu'il avait construite et embellie à ses frais. C—N.

AMMIEN (MARCELLIN), historien romain du 4ᵉ siècle, était Grec de naissance, comme on peut s'en convaincre par plusieurs passages de son histoire. Une lettre que lui écrivait le sophiste Libanius, et qui est parvenue jusqu'à nous, prouve qu'il était né à Antioche. Dans sa jeunesse, il embrassa la carrière militaire, et fut enrôlé parmi les *protectores domestici*, troupe dans laquelle on n'admettait que les jeunes gens des familles distinguées. En 350, il accompagna en Orient Arsificus, général de cavalerie sous l'empereur Constance, et suivit, quelque temps après, le même officier dans les Gaules. Quelque modeste que soit le compte qu'il a rendu de ces différentes expéditions, il paraît qu'il s'y conduisit avec distinction; il accompagna aussi l'empereur Julien dans la guerre de Perse. Sous le règne de Valens, il résidait à Antioche, où il fut témoin des persécutions dirigées contre ses compatriotes, accusés de conspirer secrètement, par des pratiques et des cérémonies magiques, contre la vie et la majesté des empereurs romains. Ammien, qui déplore cette persécution dans son histoire, dit que les condamnés et les fugitifs formaient le plus grand nombre des habitants d'Antioche. Il quitta peu de temps après le métier des armes, et vint s'établir à Rome, où il écrivit l'histoire de l'empire, qu'il commença à l'époque où Tacite avait fini la sienne, et qu'il termina au règne de Valens. Libanius, dans la lettre dont nous avons parlé, nous apprend qu'Ammien Marcellin lut son histoire en public, et qu'il reçut les applaudissements des Romains, dont il n'épargnait pas les mœurs déréglées. Il paraît, par plusieurs circonstances de son histoire, qu'il vécut jusqu'en 390. Dans plusieurs passages, il loue la constance de quelques évêques et de plusieurs martyrs; il est d'accord avec St. Ambroise et St. Chysostome, dans la manière dont il raconte la vaine tentative de Julien pour rebâtir le temple de Salomon, à Jérusalem; quelques biographes en ont conclu qu'il était chrétien, ce qui nous semble peu vraisemblable. Il se moque, il est vrai, de la superstition de la plupart des Romains de son temps : « Un grand nombre d'entre eux, dit-il, n'oseraient ni prendre le bain, ni dîner, ni paraître « en public, avant d'avoir consulté, selon les règles « de l'astrologie, la position de Mercure et l'aspect « de la lune. Il est assez plaisant, ajoute-t-il, de découvrir cette crédulité chez un sceptique impie, « qui ose nier ou revoquer en doute l'existence d'un « Dieu tout-puissant. » Cette phrase, qui nous montre que le siècle d'Ammien a quelque ressemblance avec le nôtre, ne prouve autre chose, si ce n'est que cet historien ne partageait point les idées superstitieuses de la plupart de ses contemporains. Dans le cours de son histoire, s'il parle du christianisme avec modération, il parle toujours du paganisme avec respect; le tableau qu'il fait des premiers temps de la république et les louanges qu'il donne à Julien nous montrent assez qu'il regrettait les mœurs de l'ancienne Rome, et qu'il tenait au culte des premiers Romains. Au reste, ces doutes élevés sur ses opinions attestent son impartialité et l'esprit de sagesse avec lequel il a raconté des événements dont plusieurs se sont passés sous ses yeux. Gibbon le caractérise très-bien, en disant qu'il est un guide habile et fidèle, qui composa l'histoire de son temps sans se livrer aux préjugés ou aux passions qui affectent ordinairement un contemporain. De Ste-Croix ne le juge pas moins favorablement : Ammien, dit-il, est presque toujours véridique et impartial. Quoique son style soit un peu barbare, il est en général plein d'énergie; sa manière ressemble quelquefois à celle de Polybe; comme lui, il aime la vérité, et entend l'art de la guerre; enfin il a des morceaux dignes de Tacite; celui de l'état de Rome au milieu du 4ᵉ siècle est de ce nombre, et mérite d'être cité. C'est le dernier des écrivains latins qui aient écrit l'histoire avec une certaine étendue, et avec tous les détails nécessaires. Un savant moderne rend justice au mérite d'Ammien Marcellin comme historien, mais il l'accuse d'avoir commis de nombreuses erreurs en géographie : ce reproche est très-grave, et le nom du critique (J.-B. d'Anville) est d'un très-grand poids; on doit croire cependant que les erreurs qu'on reproche à Ammien ne se rencontrent pas dans le récit des expéditions où il s'est trouvé. L'histoire d'Ammien Marcellin était divisée en 31 livres, et, selon d'autres, en 32. Les 13 premiers sont perdus; 14 livres seulement furent publiés à Rome, par Sabinus, en 1474; à Bologne, par Castellus, en 1517, et à Bâle, par Fiobénius, en 1518. Accorso en donna, à Augsbourg, 1533, une nouvelle édition, dans laquelle il se vante d'avoir corrigé plus de 5000 fautes. On y trouve les 5 derniers livres, qui jusque-là n'avaient point été imprimés. La même année, Gélénius publia, à Bâle, une édition avec les mêmes additions, excepté le dernier livre et la dernière page de l'avant-dernier. Depuis cette époque, l'ouvrage d'Ammien Marcellin a eu plusieurs éditions, qui ont été effacées par celle de Valois, Paris, 1681. Cette édition contient, outre les notes de Lindenbrog, tirées de son édition de 1609, plusieurs notes nouvelles de l'éditeur, et une vie de l'historien, en latin, par Chifflet, professeur de droit à Dôle. Gronovius réimprima, en 1693, cette édition à Leyde, in-4° et in-fol., et y ajouta quelques notes. Elle a aussi été réimprimée par les soins de M. Wagner, Leipsick, 1809, 3 vol. in-8°. Ammien Marcellin n'a pas échappé à la plume,

si malheureusement féconde, de l'abbé de Marolles, dont la traduction parut en 1672, 3 vol. in-12. M. Moulines en a publié, à Berlin, en 1775, une nouvelle version en français, qui est beaucoup meilleure, mais qui ne doit pas décourager les nouveaux traducteurs. (*Voy.* SPARTIEN.) M—D.

AMMIRATO (SCIPION), né le 27 septembre 1531, à Lecce, dans le royaume de Naples, fut destiné par son père à l'étude des lois. Envoyé deux fois à Naples pour suivre cette carrière, il en fut écarté par son goût pour les belles-lettres. Il crut que ce goût s'accorderait mieux avec l'état ecclésiastique, où il entra en 1551. Ayant obtenu un canonicat, il se rendit à Venise, où il se lia avec plusieurs hommes célèbres; mais il en sortit peu de temps après, pour éviter les effets de la jalousie d'un mari puissant; il crut trouver la fortune et plus de tranquillité à Rome, sous le pontificat de Paul IV; mais s'étant attaché à Brianna Caraffa, nièce du pape, et ayant voulu servir en même temps Caterina Caraffa, sœur de ce pontife, qui était brouillée avec sa nièce, Brianna saisit le premier sujet de mécontentement, et fit dire si positivement à Scipion qu'il était bien heureux qu'elle ne le fit pas assassiner, qu'il jugea plus prudent de quitter Rome. Après quelques incertitudes, il retourna à Naples pour y reprendre l'étude des lois; il y arrivait à peine, qu'un ecclésiastique, qui devint ensuite évêque de Calvi, lui ayant dit quelque injure, Ammirato s'oublia jusqu'à lui donner un soufflet; la foule s'assembla autour d'eux, et il reçut, entre les deux épaules, un coup de couteau ou de stylet. Guéri de cette blessure, il fut rappelé dans sa patrie par son père, qui voulait le marier. Il se rendait à Lecce, lorsqu'il rencontra un homme qui se disait habile en chiromancie, et qui, ayant examiné sa main, lui prédit que ce mariage ne se conclurait pas. Le mariage manqua en effet, et l'on remarqua alors la prédiction, qu'on aurait oubliée si le contraire était arrivé. Quelques années se passèrent encore en déplacements et en projets inutiles. Étant à Rome, en 1563, Ammirato fut rappelé à Naples pour écrire l'histoire de ce royaume. Il y retourna encore une fois; mais, mécontent des arrangements qu'on avait faits, et des dispositions où il trouva ceux qui gouvernaient la ville, il reprit le chemin de Rome, où il fit quelque séjour, et se fit beaucoup d'amis, mais sans trouver un protecteur qui se chargeât de sa fortune. Enfin il se rendit à Florence, dans le dessein de s'attacher à la maison de Médicis. Il y réussit, et le grand-duc Cosme Ier le chargea, en 1570, d'écrire l'histoire de Florence. Le cardinal Ferdinand de Médicis le logea dans son palais à la ville et à la campagne, et lui fit avoir un bon canonicat. C'est dans cette position heureuse, mais non tout à fait indépendante, qu'il écrivit son histoire, et qu'il passa le reste de sa vie. Il mourut à Florence, le 30 janvier 1601, âgé de 69 ans. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages : 1° *delle Famiglie nobili Napolitane, parte prima*, Florence, 1580, *parte seconda*, 1651, in-fol. La première partie est plus rare et beaucoup plus estimée que la seconde, qui n'a été imprimée que longtemps après la mort de l'auteur. 2° *Discorsi sopra Cornelio Tacito*, Florence, Giunti, 1594, in-4°; ibid., 1598, et plusieurs fois ailleurs. Ce furent sans doute les discours de Machiavel sur Tite-Live qui donnèrent à l'Ammirato l'idée d'en faire sur Tacite; mais ceux-ci n'ont ni l'énergique liberté de leur modèle, ni sa profondeur; nous avons une traduction française de ces discours, Lyon, 1619, in-4°. 3° *Orazioni a diversi principi, intorno a' preparamenti contro la potenza del Turco*, Florence, Giunti, 1598, in-4°, contenant sept discours ou harangues adressées à Sixte V, à Clément VIII, à Philippe II, roi d'Espagne, etc. 4° *Istorie fiorentine*, le meilleur ouvrage de l'auteur, et l'une des meilleures histoires de Florence. Il ne faut pourtant pas oublier la position où il était en l'écrivant, et l'influence qu'elle a dû avoir sur tout ce qui regarde la famille des Médicis. La première partie parut à Florence, chez les Junte, en 1600, in-fol.; elle comprend vingt livres, et s'étend jusqu'en 1434. La seconde partie ne fut publiée que quarante ans après sa mort, par Ammirato le jeune, Florence, 1641, in-fol.; elle contient quinze autres livres, et va jusqu'en 1574. Le même éditeur fit ensuite réimprimer la première partie seulement, Florence, 1647, 2 vol. in-fol., avec des additions, marquées dans le texte par des guillemets. Ce sont les exemplaires composés de ces deux volumes, réimprimés en 1647, et de la seconde partie imprimée en 1641, qui sont les plus recherchés, et composent la meilleure édition des *Storie fiorentine*. 5° *Delle Famiglie nobili fiorentine*, Florence, 1615, in-fol. 6° *I Vescovi di Fiesole, di Volterra e d'Arezzo*, Florence, 1637, in-4°. 7° *Opuscoli*, Florence, 3 vol. in-4°, 1640-1642. Ce sont des mélanges, des discours, parmi lesquels on retrouve les sept qui avaient été imprimés en 1598; des lettres, des dialogues, des parallèles, des portraits, des morceaux de philosophie morale, des poésies diverses, etc. Ammirato fut le premier éditeur des poésies de Berardino Rota, célèbre poëte napolitain; il les accompagna de notes, et donna à leur publication des soins qui n'ont pas peu servi à leur succès. On lui dut l'impression de plusieurs autres bons ouvrages en prose et en vers. Il laissa lui-même plusieurs écrits qui n'ont point été publiés, entre autres l'histoire de sa vie, que l'on dit conservée en manuscrit à Florence, dans la bibliothèque de l'hôpital de Ste-Marie-Nouvelle. Ammirato fit, en mourant, son légataire universel le fils d'un maçon de Montajone, nommé *del Bianco*, qui avait été son secrétaire, et il mit à ce bienfait la condition de porter son nom. Del Bianco remplit fidèlement cette condition, et ne s'appela plus que Scipion Ammirato le Jeune. Il fut ensuite attaché au prince Laurent de Médicis, et eut quelques autres emplois, où il se fit estimer. Il n'a laissé aucun ouvrage de sa façon; mais il a publié plusieurs de ceux de son père adoptif, et y a fait de bonnes et utiles additions. Il mourut à Florence en 1646. G—É.

AMMONIO (ANDRÉ), de Lucques, poëte latin, intime ami d'Érasme, qui l'a beaucoup loué dans ses lettres. Né en 1477, il se livra de bonne heure, et avec succès, à l'étude des belles-lettres, de la langue grecque et de la poésie latine; il vécut quel-

que temps à Rome, et passa ensuite en Angleterre, où il eut pour protecteur et pour ami le célèbre Thomas Morus. Après quelques années de gêne et de mécontentement, il devint, vers 1513, secrétaire du roi Henri VIII, pour les lettres latines. Il suivit ce prince, en cette qualité, dans sa campagne contre la France, fut témoin de notre défaite à Guinegate, et de la prise de Tournay et de Térouane. Il célébra ces victoires dans un poëme latin qu'il intitula *Panegyricus*, dont Erasme fait un grand éloge. Léon X le nomma, peu de temps après, son nonce auprès du même Henri VIII, charge qu'il exerça le reste de sa vie, sans quitter celle de secrétaire du roi. Il mourut à Londres en 1517. On cite de lui des poésies latines, dont il n'existe ni éditions ni manuscrits. Une de ses églogues seulement se trouve imprimée dans le recueil intitulé : *Bucolicorum Auctores*, Bâle, 1548, in-8°. Dans les lettres d'Erasme, on en a inséré dix ou onze d'Ammonio, qui suffisent pour donner une idée avantageuse de son esprit de son style. G—É.

AMMONIUS SACCAS, ainsi nommé parce qu'il fut, dit-on, porte-sac dans sa jeunesse, était natif d'Alexandrie, et vivait vers la fin du 2e siècle. Ses parents étaient pauvres et chrétiens ; ils l'élevèrent dans leur religion. Dégoûté de l'état pénible qu'il exerçait, il le quitta pour se livrer à l'étude de la philosophie, dans laquelle on crut qu'il eut pour maître Pantænus. Au bout de quelques années, il ouvrit une école et se fit un grand nombre de disciples, dont les plus célèbres furent Hérennius, Origène, Plotin. On regarde ordinairement cette école comme la première de la philosophie éclectique. Cette opinion néanmoins a besoin d'être rectifiée. L'éclectisme est la doctrine de ceux qui, sans embrasser aucun système particulier, prennent dans chacun ce qui leur paraît le plus conforme à la vérité, et, de ces diverses parties, coordonnent un nouveau tout. C'était ainsi qu'avait procédé Potamon. Mais il est impossible de donner le nom d'éclectisme à la philosophie d'Ammonius, assemblage monstrueux et bizarre des opinions les plus contradictoires. En effet, non content d'avoir amalgamé sans ordre les systèmes fondamentaux des diverses sectes grecques, l'épicurisme excepté, il tomba dans la même confusion relativement aux principes religieux ; de sorte que le chaos de sa doctrine embrassait également les opinions philosophiques et les dogmes sacrés. On doit donc plutôt le regarder comme le fondateur des théosophes ou illuminés. Ammonius n'écrivit jamais rien. Il ne confiait ses principes qu'à un petit nombre de disciples et sous le voile du mystère. Cependant quelques historiens le font auteur d'une *Concorde évangélique*, qui se trouve dans le 7e tome de la *Bibliothèque des Pères*, et que d'autres attribuent, avec plus de fondement, à un évêque Ammonius. D. L.

AMMONIUS, philosophe éclectique, fils d'Hermias et d'Ædesia, vivait vers le milieu du 5e siècle. Il était natif d'Alexandrie ; mais, après la mort de son père, Ædesia le conduisit à Athènes avec son frère Héliodore, et les confia tous deux aux soins de Proclus. Sous cet habile maître, Ammonius obtint des succès honorables ; il eut même, à son tour, des disciples distingués, tels que Simplicius, Damascius, J. Philoponus. Il nous reste d'Ammonius divers commentaires sur les œuvres d'Aristote et de Porphyre, savoir : 1° *in libr. Peri-Hermeneias, Venetiis*, Ald., 1503, in-fol. ; 2° *in libr. Aristot. de Interpretatione* ; 3° *in ejusdem Prædicamenta* ; 4° *in Quinque Voces Porphyri*. Les trois traités réunis, *Venetiis*, Ald., 1546, in-8°. Un extrait du 2e commentaire, dans lequel Ammonius traite du libre arbitre et de la Providence, se trouve, grec-latin, dans l'édition faite à Londres, du traité *de Fato* d'Alexandre d'Aphrodisée ; et, en latin seulement, dans le recueil de Grotius intitulé : *Philosophorum Sententiæ de fato*. On attribue encore à Ammonius la vie d'Aristote qui orne plusieurs éditions des œuvres de ce philosophe. — Un autre AMMONIUS, philosophe péripatéticien, fut un des maîtres de Plutarque : il était également natif d'Alexandrie, mais il quitta cette ville pour aller s'établir à Athènes, où il termina ses jours. Il essaya de concilier entre elles la doctrine d'Aristote et celle de Platon, ce qui doit le faire regarder comme un des fauteurs de l'éclectisme. Plutarque avait écrit sa vie, qui est perdue. Au reste, on compte dans l'antiquité plusieurs Ammonius, souvent confondus, et dont l'histoire est enveloppée d'une grande obscurité. Longin parle d'un péripatéticien de ce nom, différent du précédent, et que Philostrate regardait comme l'homme le plus savant de son siècle. D. L.

AMMONIUS, grammairien grec, est sans doute le même que celui qui, étant à Alexandrie, prêtre d'un singe, fut obligé de prendre la fuite vers l'an 389 de notre ère, lorsque Théophile, patriarche de cette ville, eut porté les chrétiens à détruire les temples des païens. Il nous reste de lui un traité *de adfinium verborum Differentia*, qui a été imprimé un grand nombre de fois, à la suite de différents dictionnaires grecs. La meilleure édition est celle que Valckenaer en a donné, avec des notes très-savantes, *Lugd. Bat.*, 1739, in-4°. M. Ammon, savant professeur de Goettingue, l'a fait réimprimer, avec des notes choisies de Valckenaer, et les siennes propres, *Erlangæ*, 1787, in-8°. C—R.

AMNON, fils aîné de David et d'Achinoam, devint tellement épris de sa sœur Thamar, qu'il lui fit violence ; mais il n'eût pas plutôt commis cette action détestable, que, sa passion se changeant en haine, il chassa honteusement Thamar. David, qui aimait beaucoup Amnon, laissa son crime impuni ; mais Absalon, irrité de l'insulte qu'Amnon avait faite à sa sœur, résolut de s'en venger. Il invita ses frères à un festin, et à peine Amnon se fut-il abandonné aux plaisirs de la table, qu'il le fit tuer, l'an 1030 avant J.-C. T—D.

AMOLON, disciple, diacre et successeur d'Agobard dans l'archevêché de Lyon, en 840, gouverna cette Église avec beaucoup de zèle et de sagesse jusqu'à sa mort, en 852 : il avait joui d'une grande considération auprès du roi Charles le Chauve et du pape Léon IV. Le petit nombre d'écrits qui nous

restent de ce prélat donnent une idée avantageuse de son esprit et de son savoir. Le principal est une lettre curieuse à Théobalde, évêque de Langres, sur de prétendues reliques apportées de Rome, par des moines vagabonds, et sur des convulsions que des femmes éprouvaient auprès de ces reliques, et qu'on voulait faire passer pour des miracles. « Les « miracles, dit Amolon, rendent souvent la santé « aux malades, mais ils ne l'ôtent jamais, non plus « que l'usage de la raison à ceux qui y ont foi. » Sa lettre à Gotescalc, où il réfute les erreurs attribuées à ce moine infortuné, est écrite avec beaucoup de modération Rien n'eût été plus propre à le tirer de ses erreurs, s'il eût été coupable, que le ton de charité et l'adresse qu'emploie le respectable prélat. On a encore de lui des opuscules sur la grâce et la prédestination, où les matières sont traitées suivant les principes de St. Augustin. Tous ces écrits ont été insérés dans l'édition d'Agobard que Baluze donna en 1666, d'où ils sont passés dans la *Bibliotheca Patrum*. On attribue à Amolon un petit traité *contre les Juifs* rempli d'érudition, que le P. Chifflet publia, en 1656, à Dijon, sous le nom de *Raban Maur*. T—D.

AMONTONS (GUILLAUME), naquit à Paris, le 31 août 1663. Dans sa jeunesse, il essuya une maladie considérable, qui le rendit presque entièrement sourd. Cet accident l'ayant forcé de chercher toutes ses ressources en lui-même, il s'adonna aux mécaniques, pour la construction desquelles il avait beaucoup de dispositions naturelles; bientôt ce goût devint une passion, et il aurait volontiers regardé sa surdité comme un avantage, parce qu'elle lui assurait une plus grande tranquillité. Il apprit le dessin, l'architecture, et fut employé à divers ouvrages publics; mais bientôt les nouveaux instruments dont la physique venait de s'enrichir, le baromètre, le thermomètre, l'hygromètre, attirèrent toute son attention. Il travailla beaucoup à les perfectionner, et rassembla ses recherches sur cet objet dans un ouvrage intitulé : *Remarques et expériences physiques sur la construction d'une nouvelle clepsydre, sur les baromètres, thermomètres et hygromètres*, Paris, 1695. Quatre ans après la publication de cet ouvrage, il fut reçu de l'académie des sciences, s'occupa des frottements et de plusieurs autres objets de mécanique et de physique, comme on peut le voir dans l'histoire de cette compagnie. Après avoir joui constamment d'une santé parfaite, qu'il devait à sa tempérance autant qu'à la nature, il fut tout à coup attaqué d'une maladie aiguë, qui l'emporta en peu de jours, et il mourut le 11 octobre 1705, à l'âge de 42 ans. Amontons est le véritable inventeur de l'art télégraphique, tel que nous le voyons aujourd'hui; il en fit deux fois l'expérience publique devant des membres de la famille royale. « Le secret, dit Fon- « tenelle, consistait à disposer, dans plusieurs postes « consécutifs, des gens qui, par des lunettes de « longue vue, ayant aperçu certains signaux du « poste précédent, les transmissent au suivant, et « toujours ainsi de suite. Ces différents signaux « étaient autant de lettres d'un alphabet dont on « n'avait le chiffre qu'à Paris et à Rome. La plus « grande portée des lunettes réglait la distance des « postes, dont le nombre devait être le moindre « qu'il fût possible; et, comme le second poste fai- « sait des signaux au troisième, à mesure qu'il les « voyait faire au premier, la nouvelle se trouvait « portée de Paris à Rome, presque en aussi peu de « temps qu'il en fallait pour faire les signaux à « Paris. » L'invention des télégraphes ne pouvait pas être plus clairement décrite, ni son utilité mieux exprimée. On pourrait s'étonner qu'il ait fallu cinquante ans pour en sentir le mérite et pour le mettre à exécution; mais la vérité ne marche pas plus vite. La découverte d'Amontons a eu le sort qu'il éprouva lui-même pendant sa vie : « Il « avait, dit Fontenelle, une entière incapacité de se « faire valoir, autrement que par ses ouvrages, ni de « faire sa cour, autrement que par son mérite, et, « par conséquent, une incapacité presque entière de « faire fortune. » B—T.

AMORETTI (l'abbé CHARLES), géographe et naturaliste distingué, naquit en 1740, à Onéglia, petite ville du duché de Gênes. Son père, négociant, jouissait dans le pays d'une certaine considération, puisqu'il était capitaine de la milice. Après avoir terminé ses premières études, Amoretti embrassa la règle de St-Augustin, et parvint bientôt à la chaire du droit canonique de l'académie de Parme. Mais, fatigué des obstacles que rencontrait son goût pour les sciences, il sollicita de la cour de Rome sa sécularisation; et, en quittant le cloître, il abandonna la théologie pour se livrer à l'étude des langues et à celle de l'histoire naturelle. En 1772, il se rendit à Milan; et, s'étant chargé de l'éducation des enfants du patricien Cusani, il fit avec ses élèves des voyages dans les Alpes, à Vienne et dans l'Italie méridionale, qui contribuèrent beaucoup à perfectionner ses connaissances en minéralogie. Il fut du nombre des savants que s'associa le P Soave (*voy.* ce nom) pour la publication du recueil intitulé : *Opuscoli scelti sulle scienze e sulle arti*, dont il a paru 22 vol. in-4°, de 1778 à 1806. Lié d'une étroite amitié avec le P. Fumagalli, sur sa demande, il traduisit en italien l'*Histoire de l'art chez les anciens*, par J. Winckelmann. Cette version, imprimée à Milan en 1779, 2 vol. in-4°, est accompagnée de notes très-érudites, et quoique Amoretti ne s'en soit pas ouvertement déclaré l'auteur, elle n'en contribua pas moins à étendre sa réputation. Il devint, en 1783, secrétaire de la société patriotique de Milan, dont le but était de favoriser les progrès de l'agriculture, et il en remplit les fonctions pendant quinze ans. Les révolutions politiques dont l'Italie fut le théâtre ne changèrent rien à ses habitudes studieuses. Nommé l'un des conservateurs de l'Ambrosienne, en 1797, ce fut d'après les manuscrits de cette bibliothèque qu'en 1800 il publia le *Premier voyage autour du monde* d'Antoine Pigafetta, dont il donna lui-même une traduction française (*voy.* Ant. PIGAFETTA), et, en 1812, le *Voyage de la mer Atlantique à l'Océan Pacifique* de Ferrer Maldonado, qu'il traduisit également en fran-

çais. Ce dernier voyage fut regardé par la plupart des géographes comme supposé. Les journaux de France, d'Angleterre et d'Allemagne en contestèrent l'authenticité; mais Amoretti ne laissa pas sans réponse les objections de ses adversaires, et M. Walckenaer, dont l'opinion est d'un si grand poids dans toutes les questions géographiques, pense que le dédain avec lequel on rejeta les relations de Maldonado n'est rien moins que fondé. (*Voy.* MALDONADO.) A la création de l'ordre de la Couronne de Fer, en 1805, Amoretti en avait été fait chevalier. Il était membre de l'institut d'Italie et du conseil des mines; mais sa fortune resta toujours très-médiocre. Il mourut à Milan, le 25 mars 1816. Outre l'ouvrage de Winckelmann, il a traduit de l'allemand en italien le traité de Sonnenfels *sur l'abolition de la torture*, et le *Voyage de Berlin à Nice* de Sulzer; il a traduit du latin les *Elementa rei rusticæ* de Mitterpacher. (*Voy.* ce nom.) Indépendamment d'une foule de mémoires dans les deux recueils dont nous avons parlé, dans celui de l'académie italienne, dans le *Magasin encyclopédique*, etc., on a de ce savant laborieux : 1° *Memorie storiche sù la vita, gli studi e le opere di Leonardo da Vinci*, Milan, 1784, in-8°. Cette excellente biographie a été réimprimée plusieurs fois; il existe de l'édition de 1804 des exemplaires sur vélin. Elle fait partie de la *Raccoltà de' classici italiani*, 1809. 2° *Viaggio da Milano ai tre laghi*, Milan, 1794; ibid., 1803, in-4°; ibid., 1806, in-8°; c'est un voyage minéralogique. Les trois lacs sont ceux de Como, de Lugano et le lac Majeur. 3° L'*Éloge historique de Fumagalli*, à la tête du *Codice diplomatico Sant' Ambrosiano*. (*Voy.* FUMAGALLI.) 4° Le *Guide des étrangers dans Milan et aux environs*, Milan, 1805, 2 vol. in-12. L'auteur écrivit en français ce petit ouvrage, qui se recommande par beaucoup d'exactitude et de netteté. 5° *Ricerche fisiche e storiche sulla rabdomanzia*, ibid., 1808, in-8°. C'est une histoire complète de la baguette divinatoire, dont l'auteur trouve des traces chez les peuples les plus anciens, et à laquelle il ajoutait une confiance bien extraordinaire dans un homme d'un si rare mérite. On a en manuscrit des traductions en allemand et en anglais qui devaient paraître en même temps que l'original. 6° *Della Torba e della Lignite*, ibid., 1810, in-8°. 7° *Ricerca del carbone fossile*, ibid., 1811, in-8°. On trouve l'éloge et le portrait lithographié d'Amoretti dans la 14° livraison des *Ritratti ed elogi di Liguri illustri*, in-fol. Le P. Lombardi lui a consacré un article plus exact dans la *Storia della letteratura italiana*, t. 2, p. 72. W—s

AMOREUX (PIERRE-JOSEPH), médecin, né à Beaucaire, mourut en 1824 à Montpellier, où il était bibliothécaire de la faculté de médecine. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs sont anonymes, sur la médecine, l'histoire naturelle, la botanique et l'agriculture, parmi lesquels nous citerons : 1° *Traité de l'olivier*, contenant l'histoire et la culture de cet arbre, les différentes manières d'exprimer l'huile d'olive, etc., couronné par l'Académie de Marseille, Montpellier, 1784, in-8°, 2° édition. 2° *Recherches sur la vie et les ouvrages de Pierre Richer de Belleval*, fondateur du jardin botanique donné par Henri IV à la faculté de médecine de Montpellier en 1593, Avignon, 1786, in-8° (*voy.* BELLEVAL). 3 *Mémoire sur les haies destinées à la clôture des prés, des champs*, etc., couronné par l'académie de Lyon, Paris, 1787, in-8°; 2° édit., sous le titre de *Traité*, etc., Montpellier, 1809, in-8°. 4° *Notice des insectes de la France réputés venimeux*, 1789, in-8°. 5° *Dissertation sur les pommes d'or des Hespérides*, 1800, in-8°. 6° *Essai historique et littéraire sur la médecine des Arabes*, Montpellier, 1805, in-8°. 7° *Précis historique de l'art vétérinaire*, pour servir d'introduction à une bibliographie vétérinaire générale, Montpellier, 1810 in-8°. 8° Des notices biographiques : *sur Guill. Amoreux* (père de l'auteur), Montpellier, 1806, in-8°; *sur L. Joubert*, ibid., 1814, in-8°; *sur Ant. Gouan*, Paris, 1822, in-8°; tous trois médecins de Montpellier. La notice sur Laurent Joubert, médecin du 16° siècle, est savante et très-estimée. 9° *Dissertation philologique sur les plantes religieuses*, Montpellier, 1817, in-8°. Amoreux a donné une édition de l'*Apologie pour les médecins* de Lussand, avec des notes et une préface historique, Montpellier, 1816, in-8°; et une édition de la *Guirlande de Julie*, expliquée par de nouvelles annotations, Paris et Montpellier, 1824, in-18. Z.

AMORT (EUSÈBE), doyen du couvent de Pollingen, en Bavière, né le 15 novembre 1692, près de Tœlz, entra à Pollingen, dans l'ordre des chanoines réguliers, et, après avoir été professeur de théologie dans son couvent, suivit à Rome le cardinal Lercari; revenu à Pollingen, en 1733, il fut nommé membre de l'académie des sciences à Munich : il employa dès lors tout son temps et tout son savoir à combattre les préjugés et les superstitions qui régnaient dans sa patrie, et à défendre l'autorité du pape. Il mourut en 1775, à l'âge de 82 ans. Ses écrits sont fort nombreux, et roulent sur un grand nombre de matières diverses. Les principaux sont : 1° *Nova philosophiæ planetarum et artis criticæ Systemata*, *Norimbergæ*, 1723, in-4°; 2° *Scutum Kempense*, *seu Vindiciæ 4 librorum de Imitatione Christi, quibus Thomas a Kempis in sua possessione stabilitus*, *Coloniæ*, 1728, in-4°; ouvrage destiné à établir que Thomas à Kempis est l'auteur de l'*Imitation*; 3° *de Origine*, *Progressu*, *Valore*, *Fructu indulgentiarum*, etc., *Aug. Vindel.*, 1735, in-fol.; 4° *de Revelationibus*, *Visionibus et Apparitionibus privatis Regulæ tutæ ex Scriptura, conciliis collectæ*, ibid., 1744, 2 vol. in-8°; 5° *Demonstratio critica religionis catholicæ*, etc., ibid., 1745, in-fol.; 6° *Nova Demonstratio de falsitate revelationum Agredanarum*, ibid., 1751, in-4°.; 7° *Theologia eclectica*, *moralis et scholastica*, ibid., 4 vol. in-fol.; 8° *Deductio critica, qua juxta sanioris criticæ leges moraliter certum redditur Thomam Kempensem librorum de Imitatione Christi auctorem esse*, etc., ibid., 1761, in-4°. G—T.

AMORY (THOMAS), théologien anglais, né en 1700, fut pasteur d'une congrégation presbytérienne

et partagea sa vie entre l'enseignement, le saint ministère et les travaux du cabinet. Il mourut en 1774. On a de lui, outre plusieurs volumes de sermons estimés, 1° *Dialogue sur la dévotion*, 1733 et 1746, in-8°; 2° *Notice sur la vie et les écrits de M. Grove*, en tête de ses *Œuvres posthumes*, 1740; 3° *Système de philosophie morale de Grove*, revu et développé, 1749; 4° *Mémoires du docteur Benson*, en tête de son *Histoire du christian.*; 5° *Mémoires de Samuel Chandler*. — Un autre *Thomas* AMORY, fils d'un conseiller d'État du roi Guillaume, a donné lui-même des détails sur sa vie et ses opinions, dans un livre intitulé *la Vie de John Buncle*, 1756, in-8°. Il fit ses études à l'université de Dublin. Ayant adopté la doctrine des unitaires, elle devint pour lui la mesure du mérite des personnes avec lesquelles il était en contact. Sa vie, dès sa jeunesse, s'était écoulée loin des hommes, au milieu des livres, et cette habitude d'isolement n'avait vraisemblablement pas peu contribué à lui faire contracter cette bizarrerie, pour ne pas dire plus, qui se décèle dans ses écrits. Un premier volume intitulé : *Mémoires contenant les vies de quelques dames de la Grande-Bretagne, observations sur la religion chrétienne telle qu'elle était professée par l'Église établie et par les dissidents de toute dénomination*, etc., en forme de lettres, 1755, in-8°, devait être suivi d'un second, où il aurait donné des détails très-précieux sur le célèbre docteur Swift, qu'il avait, dit-il, connu mieux qu'aucun de ses amis, excepté la malheureuse Stella; mais ce volume n'a point paru. Quant aux dames qui sont l'objet des *Mémoires*, on présume qu'elles n'ont existé que dans l'imagination de l'auteur : elles sont toutes belles, savantes, spirituelles, pieuses, et surtout zélées unitaires comme lui. La *Vie de John Buncle* parut en 1756 et 1766, 2 vol. in-8°, et fut imprimée depuis en 4 vol. in-12. Buncle se trouve, dès l'âge de dix-huit ans, par un incident bien romanesque, en tête à tête avec une jeune demoiselle qui pâlit sur une Bible hébraïque, et qui, lorsqu'il commence à lui déclarer son amour, l'interroge sur la langue que parlait Adam dans le paradis terrestre. Une dissertation qu'elle fait ensuite sur la tour de Babel et la confusion des langues le ravit au point qu'il ne peut se retenir de la prendre dans ses bras, et d'appliquer *une demi-douzaine de baisers sur sa bouche embaumée*. Amory mourut en 1789. L.

AMOS, le 3e des petits prophètes dans les Bibles ordinaires, et le second dans les Septante, place qu'il paraît plus convenable de lui assigner, parce qu'ayant exercé sa mission sous les règnes d'Osias, roi de Juda, et de Jéroboam II, roi d'Israël, il doit être mis avant Joël, qui occupe le second rang, quoiqu'il n'ait paru qu'après le dernier de ces princes. Amos n'appartenait point à ces troupes d'hommes inspirés qui se rendirent célèbres sous la conduite d'Élie et d'Élisée; son état ne semblait pas même le destiner à cet auguste ministère; il gardait les troupeaux, et cultivait des sycomores dans les champs de Thécué, lorsqu'il reçut sa mission, vers l'an 780 avant J.-C. Il prophétisa à Béthel, où était le siége principal de l'idolâtrie, annonçant à Jéroboam la ruine de sa maison et la captivité de tout Israël, s'il persistait dans le culte des faux dieux. Amasias, prêtre des idoles, s'apercevant de l'impression que les discours du prophète faisaient sur le peuple, et craignant pour la sûreté de son temple, l'accusa devant le roi d'Israël de soulever ses sujets contre lui : cette dénonciation força Amos de sortir de Béthel, après avoir prédit à Amasias que sa femme se prostituerait au milieu de Samarie; que ses fils et ses filles périraient par le glaive ennemi, et qu'il mourrait lui-même dans une terre profane, loin du tombeau de ses pères : voilà tout ce qu'on sait de la vie de ce prophète. Les Grecs célèbrent sa fête le 25 juin, et les Latins, le 31 mars. Sa *Prophétie* contient 9 chapitres. Son style se ressent de l'état dans lequel il était né, et c'est ce qu'on reconnaît aisément à une certaine rudesse, et surtout aux comparaisons prises dans la vie champêtre; on y trouve néanmoins quelquefois des expressions vives et figurées, qui ne manquent point de grâce. On peut s'en convaincre par la peinture qu'il fait, au 6e chapitre, du luxe et de la volupté qui régnaient à Samarie. T—D.

AMOUDRU (ANATOLE), architecte, naquit à Dôle, le 6 janvier 1739. Après avoir passé deux ans à Dijon chez un architecte, il vint à Paris suivre les cours de Blondel. Admis au nombre des élèves de Louis, ses talents et son application lui méritèrent l'amitié de son maître qui l'emmena en Pologne, où il venait d'être appelé par les magnats pour dresser les plans et diriger la construction de plusieurs palais à Varsovie. Ce voyage ne fut point perdu pour l'instruction du jeune Amoudru. De retour en France, il ne tarda pas à être employé. C'est à lui que l'on doit le beau château de Fresnes, près de Vendôme, bâti en 1765. Il revint à Dôle en 1775, étudia le droit et se fit recevoir avocat au parlement. Toutefois il fut nommé quelque temps après architecte de la maîtrise des eaux et forêts pour les provinces de l'Est, place qu'il remplit, sans abandonner son cabinet, jusqu'à la révolution. Élu premier maire de Dôle en 1790, il ne voulut point accepter une place qui devait le détourner de ses occupations habituelles; mais ayant été réélu l'année suivante, il ne crut pas pouvoir résister plus longtemps au vœu de ses compatriotes. Bientôt il passa de la mairie au tribunal de l'arrondissement, et donna sa démission de juge en 1797, afin de se livrer entièrement à l'exécution du cadastre du territoire de Dôle, travail qui lui coûta dix années. Amoudru mourut le 8 mars 1812. Il avait épousé la nièce du général Lachiche, le premier auteur du projet du canal de jonction du Rhône au Rhin. (*Voy.* LACHICHE.) On lui doit : 1° *Cadastre parcellaire de la ville de Dôle*, ancienne capitale de la Franche-Comté, Dôle, 1808, in-4°; c'est un modèle en ce genre; 2° *des Mesures agraires en usage dans la Franche-Comté, de leurs rapports entre elles et avec le nouveau système métrique*, in-8° de 34 pages. L'auteur y donne la véritable longueur du pied ancien de Bourgogne, dont il avait retrouvé l'étalon que l'on croyait perdu. Il a laissé manuscrite une *Notice historique sur Dôle*,

qu'il croyait être l'ancien *Didatium*. Les raisons dont il appuie ce sentiment adopté par tous les historiens dôlois (*voy.* NORMAND), mais combattu par ceux du reste de la province, mériteraient d'être examinées par les savants. W—s.

AMOUR (GUILLAUME DE SAINT-), fameux docteur de Sorbonne, et chanoine de Beauvais, naquit, au commencement du 13e siècle, dans le bourg de St-Amour en Franche-Comté. Le zèle souvent exagéré qu'il déploya en toute occasion contre les religieux mendiants, nouvellement institués, soit comme prédicateur, soit comme professeur de théologie, le fit choisir par l'université de Paris pour défendre ses intérêts contre les dominicains et les franciscains, auxquels elle disputait le droit d'ouvrir des chaires publiques de théologie et de philosophie. Ces religieux, outrés de l'animosité qu'il mettait à les décrier, l'accusèrent d'avoir débité en chaire, dans ses leçons et dans des libelles, des choses peu honorables pour le pape Alexandre IV, et des propositions erronées contre l'esprit de mendicité dont ils faisaient profession; mais il s'en justifia pleinement, et dans ses sermons, et dans ses défenses, présentées à Renaud de Corbeil, évêque de Paris, à qui St. Louis avait renvoyé la connaissance de cette affaire. Les plaintes se renouvelèrent plus fort que jamais en 1256, lorsque St-Amour publia son fameux livre *des Périls des derniers temps*, où, à travers beaucoup d'invectives contre ses adversaires, on trouve d'excellentes choses sur la subordination aux pasteurs, dont les nouveaux frères cherchaient partout à secouer le joug, à la faveur des bulles qu'ils obtenaient de Rome. L'université le mit alors à la tête d'une députation de sept de ses membres, chargés d'aller défendre à Anagni, où résidait le pape, le livre *des Périls*, et demander la condamnation de l'*Évangile éternel*, attribué à un religieux mineur, qui y avait compilé les rêveries de l'abbé Joachim; mais les religieux avaient prévenu la députation par l'envoi de leurs plus célèbres docteurs, Thomas d'Aquin, Albert le Grand, Bonaventure, et autres. Ils avaient obtenu la bulle *Urbi et orbi*, qui condamnait le livre *des Périls*, avec les qualifications les plus odieuses. Les collègues de St-Amour se laissèrent gagner et s'y soumirent; lui seul resta ferme, et il se défendit avec tant de force, qu'il fut renvoyé absous; mais à peine fut-il reparti, que le pape lui fit signifier la défense d'enseigner, de prêcher, et de rentrer en France. Alors il se retira dans son lieu natal, d'où il n'eut la liberté de revenir à Paris que sous le pontificat de Clément IV. C'est dans cette ville qu'il mourut, en 1272. St-Amour était savant, régulier dans sa conduite, mais d'une imagination exaltée, qui lui faisait souvent dépasser les bornes de la modération dans les choses qui contrariaient ses idées. Ses ouvrages ont été imprimés à Paris en 1632, 1 vol. in-4°; ils ont tous pour objet de réfuter les prétentions des religieux mendiants, et renferment beaucoup de déclamations. T—D.

AMOUR (LOUIS GORIN DE SAINT-) *Voyez* SAINT-AMOUR.

AMPÈRE (ANDRÉ-MARIE), naquit à Lyon, sur la paroisse de St-Nizier, le 22 janvier 1775, de Jean-Jacques Ampère, négociant, et de Jeanne-Antoinette Sarcey de Sutières. Jean-Jacques Ampère était instruit et fort estimé. Sa femme avait, elle aussi, conquis l'affection générale, par une inaltérable douceur de caractère et une bienfaisance qui cherchait avec avidité les occasions de s'exercer. Peu de temps après la naissance de leur fils, M. et madame Ampère quittèrent le commerce et se retirèrent dans une petite propriété située à Poleymieux lez-Mont-d'Or, près de Lyon. Ainsi, c'est dans un obscur village, sans les excitations d'aucun maître, que commencèrent à poindre, ou, pour mieux dire, que surgirent les trésors d'intelligence du futur membre de l'Institut. — La faculté qui, chez Ampère, se développa la première fut celle du calcul arithmétique. Avant de connaître les chiffres et de savoir les tracer, il faisait de longues opérations, à l'aide d'un nombre très-borné de petits cailloux ou de haricots. Peut-être était-il déjà sur la voie des ingénieuses méthodes des Indous; peut-être disposait-il ses cailloux comme les grains enfilés sur plusieurs lignes parallèles que les brachmanes mathématiciens de Pondichéry, de Calcutta ou de Bénarès, manient avec tant de rapidité, de précision, de sûreté. Cette supposition perdra graduellement de sa hardiesse à mesure qu'on avancera dans la vie d'Ampère. Pour le moment, devons-nous montrer à quel point extraordinaire l'amour du calcul s'était emparé du jeune écolier? Nous dirons que la tendresse maternelle l'ayant privé, pendant une grave maladie, de ses chers petits cailloux, il y suppléa avec les morceaux d'un biscuit qui lui avait été accordé après trois jours d'une diète absolue. — Le jeune Ampère sut bientôt lire, et dévora tous les livres qui lui tombaient sous la main. L'histoire, les voyages, la poésie, les romans, la philosophie l'intéressaient presque à un égal degré. S'il avait quelque prédilection, c'était pour Homère, Lucain, le Tasse, Fénelon, Corneille, Voltaire; c'était enfin pour Thomas, qu'on sera peut-être étonné de trouver en si brillante compagnie, malgré l'incontestable talent dont cet écrivain a fait preuve dans plusieurs ouvrages. La principale lecture de l'écolier de Poleymieux fut l'*Encyclopédie* par ordre alphabétique, en 20 vol. in-fol. Chacun de ces volumes eut séparément son tour : le second après le premier, le troisième après le second, et ainsi de suite, sans jamais interrompre l'ordre arithmétique. La nature avait doué Ampère à un degré éminent de la faculté dont Platon n'a rien dit de trop en l'appelant une grande et puissante déesse. Aussi l'ouvrage colossal se grava-t-il tout entier et profondément dans l'esprit de l'adolescent; aussi chacun a pu voir le membre de l'académie des sciences, déjà parvenu à un âge assez avancé, citer, avec une parfaite exactitude, jusqu'à de longues tirades de l'*Encyclopédie*, relatives au *blason*, à la *fauconnerie*, etc., des tirades qui, un demi-siècle auparavant, avaient passé sous ses yeux au milieu des rochers de Poleymieux. Ces mystères d'une prodigieuse mémoire doivent cer-

tainement étonner; mais que dire de la force unie à la flexibilité que suppose une intelligence capable de s'assimiler, sans confusion et d'après une lecture par ordre alphabétique, la substance des matières si variées qui figurent dans le grand dictionnaire de d'Alembert et de Diderot? La modeste bibliothèque d'un négociant retiré ne suffit bientôt plus au jeune écolier; M. Ampère conduisit alors son fils de temps en temps à Lyon, où il allait consulter les livres les plus rares, entre autres, les œuvres de Bernoulli et d'Euler. Lorsque l'enfant chétif, délicat, adressa pour la première fois sa demande au bibliothécaire de la ville : — « Les œuvres d'Euler et de Bernoulli! s'écria M. Daburon, y pensez-vous, mon petit ami? Ces ouvrages figurent au nombre des plus difficiles que l'intelligence humaine ait jamais produits! — J'espère néanmoins être en état de les comprendre, repartit l'enfant.—Vous savez, sans doute, qu'ils sont écrits en latin? » ajouta le bibliothécaire. Cette révélation atterra un moment le jeune Ampère : il n'avait pas encore étudié la langue latine. Au bout de peu de semaines, l'obstacle avait entièrement disparu. — Ce qu'Ampère cherchait surtout, même dans ses premières lectures, c'étaient des questions à approfondir, des problèmes à résoudre. Le mot *langue* du 9e volume de l'*Encyclopédie* le transporte sur les rives de l'Euphrate, à la *tour de Babel*, de biblique célébrité. Il y trouve les hommes parlant tous le même idiome. Un miracle engendre subitement *la confusion*. Chaque peuplade a, dès lors, une langue à part. Ces langues se mêlent, se corrompent et perdent peu à peu les caractères de simplicité, de grandeur, qui distinguaient leur souche commune. Découvrir cette souche, ou du moins la reconstituer avec ses anciens attributs, était un problème assurément très-difficile. Personne n'oserait affirmer que le jeune Ampère envisagea la question de la langue universelle avec autant de généralité, de profondeur, que l'avaient fait Descartes et Leibnitz; on peut du moins remarquer qu'il n'en renvoya pas la solution, comme le premier de ces immortels philosophes, *au pays des romans*. Il ne se borna pas non plus, à l'exemple du second, à disserter sur les merveilleuses propriétés du futur instrument : cet instrument, il le créa. Les amis lyonnais d'Ampère ont tenu dans leurs mains une grammaire et un dictionnaire, fruits d'une infatigable persévérance, et qui renfermaient déjà le code à peu près achevé de la nouvelle langue; plusieurs l'entendirent réciter des fragments d'un poëme, composés dans cette langue nouvelle, et rendent témoignage de son harmonie, la seule chose, à vrai dire, dont ils pussent juger. On se souvient aussi de la joie qu'éprouva Ampère, devenu académicien, le jour où, parcourant l'ouvrage d'un voyageur moderne, il découvrit, dans le vocabulaire de certaine peuplade africaine, diverses combinaisons auxquelles il s'était lui-même arrêté. Tel fut aussi le principal mobile de la vive admiration d'Ampère pour le sanscrit. Un travail parvenu à ce degré d'avancement ne doit pas être condamné à l'oubli. La réalisation d'une pensée de Descartes et de Leibnitz intéressera toujours les philosophes et les philologues. — A l'époque d'un de ses plus violents paroxysmes, en 1793, la tempête révolutionnaire pénétra jusque dans les montagnes de Poleymieux. Jean-Jacques Ampère s'en alarma. Pour échapper à un danger que ses sentiments d'époux et de père avaient peut-être grossi outre mesure, il eut la fatale pensée de quitter la campagne, de se réfugier à Lyon, et d'y accepter les fonctions de juge de paix. Après le siége de cette ville, Collot d'Herbois et Fouché y établirent, sous le nom malheureusement spécieux de représailles, d'exécrables massacres quotidiens. Jean Jacques Ampère fut une de leurs victimes, moins encore comme ayant été juge d'instruction pendant le procès de Chalier, qu'à raison de la qualification banale d'aristocrate, dont l'affubla, dans le terrible mandat d'arrêt, un homme qui, peu d'années après, devait avoir sur les panneaux de son carrosse des armoiries brillantes, et signer du titre de *duc* les trames qu'il ourdissait contre la France et contre Napoléon, son bienfaiteur. Le jour où il monta sur l'échafaud, Jean-Jacques Ampère écrivit à sa femme une lettre sublime de simplicité, de résignation, de sensibilité courageuse. On y lisait ces paroles : « Ne parle pas à Joséphine « (c'était le nom de mademoiselle Ampère) du mal« heur de son père; fais en sorte qu'elle l'ignore. « Quant à mon fils, *il n'y a rien que je n'attende « de lui!* » Hélas! la victime se faisait illusion. Le coup était trop rude; Ampère en fut terrassé. Ses facultés intellectuelles, si actives, si ardentes, si développées, firent subitement place à un véritable idiotisme. Il passait sa vie à contempler machinalement le ciel, ou à faire de petits tas de sable. Si des amis, inquiets sur un dépérissement rapide dont les conséquences semblaient devoir être fatales et prochaines, entraînaient le pauvre jeune homme dans les bois voisins de Poleymieux, il était (pour se servir de ses propres expressions) « un témoin « muet, un visiteur sans yeux et sans pensée. » Ce sommeil de tout sentiment moral et intellectuel durait depuis plus d'une année, lorsque les *Lettres sur la botanique* de J.-J. Rousseau tombèrent dans les mains d'Ampère. Le langage limpide, harmonieux de cet ouvrage, pénétra l'âme du jeune malade et lui redonna du nerf; tels les rayons du soleil levant percent les épais brouillards du matin et portent la vie dans le sein des plantes que le froid de la nuit avait engourdies. A la même époque, un volume, ouvert par hasard, offrit aux regards d'Ampère quelques vers de l'ode d'Horace *à Licinius*. Ces vers, il ne les comprenait pas, lui qui précédemment avait appris du latin tout juste pour lire des mémoires de mathématiques; leur cadence, toutefois, le charma. Dès lors, par une rare exception au principe du moraliste qui déclarait le cœur humain inhabile à nourrir à la fois plus d'une vive passion, Ampère se livra avec une ardeur infinie à l'étude simultanée des plantes et des poëtes du siècle d'Auguste. Un volume du *Corpus Poetarum latinorum* l'accompagnait dans ses herborisations, tout aussi bien que l'ouvrage de Linné. Les prés, les collines de Poley-

mieux retentissaient journellement de quelque tirade d'Horace, de Virgile, de Lucrèce, de Lucain surtout, entre les dissections minutieuses d'une corolle ou d'un fruit. La quantité des mots latins devint si familière à Ampère, que, quarante ans après, il composa cent cinquante-huit vers techniques, en chaise de poste, pendant une tournée d'inspection universitaire et sans jamais recourir au *Gradus*. Les connaissances botaniques qu'il puisa dans ces études solitaires n'avaient été ni moins profondes, ni moins durables. — Peu de temps avant la catastrophe de Lyon, Ampère, âgé alors de dix-huit ans, faisant un examen attentif de sa vie passée, n'y voyait encore, disait-il, que trois points culminants, que trois circonstances importantes et décisives : c'étaient sa première communion, la lecture de l'*Éloge de Descartes* par Thomas; enfin, chose curieuse, la prise de la Bastille ! De la première communion datait chez lui le développement réfléchi du sentiment religieux; de la lecture de l'*Éloge de Descartes*, le goût, l'enthousiasme dont il fut toujours animé pour les études mathématiques, physiques et philosophiques; de la prise de la Bastille, l'épanouissement de son âme au doux nom de liberté, de dignité humaine, de philanthropie. La mort terrible qui lui enleva un père vénéré put bien un moment opprimer toutes ses facultés, mais elle ne changea rien à ses convictions. Au moment du réveil, il se retrouva dévoué d'esprit et de cœur à la cause de la civilisation. Ampère rejeta bien loin la pensée que les fureurs de quelques énergumènes, que les crimes dont il avait si cruellement souffert, dussent arrêter la marche progressive du monde. — L'écolier de Poleymieux mit en action, dès sa plus tendre jeunesse, la féconde intelligence dont la nature l'avait doté. Il n'en fut pas de même de ses sens. Ces puissants instruments de plaisir et d'étude, Ampère les connut beaucoup plus tard, du moins dans toute leur force, et par une sorte de révélation subite. Il était très-myope. Les objets, même peu éloignés, ne s'offraient à ses yeux que par masses à moitié confondues et sans contours définis. Il ne se faisait aucune idée du plaisir qu'à diverses époques des centaines de personnes avaient manifesté devant lui, en descendant la Saône entre la Neuville et Lyon. Un jour, il se trouva, par hasard, sur le coche, un jeune homme d'un myopisme pareil à celui d'Ampère. Les lunettes de ce compagnon de voyage étaient du numéro qu'Ampère eût choisi chez un opticien. Il les essaya, et tout à coup la nature s'offrit à lui sous un aspect inattendu, et les mots : *campagnes riantes, pittoresques, collines gracieuses, tons riches, chauds, harmonieusement nuancés*, parlèrent pour la première fois à son imagination; et un torrent de larmes témoigna de l'émotion qu'il éprouvait. Ampère avait alors dix-huit ans; depuis cette époque il se montra toujours très-sensible aux beautés de la nature. Ce fut à tel point qu'en 1812, dans un voyage sur les frontières méditerranéennes de l'Italie, la vue du paysage qu'on aperçoit d'un certain point de la célèbre corniche de la rivière de Gênes le plongea dans une telle admiration, dans une telle extase, qu'il se sentit saisi du désir le plus violent de mourir à l'instant même, en présence de ce tableau sublime. S'il fallait montrer combien ces impressions étaient profondes, combien Ampère les jetait facilement au milieu des scènes vulgaires qu'il désirait embellir, on en trouverait la plus singulière preuve dans une de ses lettres portant la date du 24 janvier 1819. A cette époque, le membre de l'Institut habitait depuis peu la modeste maison qu'il avait achetée au coin de la rue des Fossés-St-Victor et de la rue des Boulangers. Le jardin, plus modeste encore, formé de quelques dizaines de mètres superficiels d'un terrain infertile, venait d'être bêché. A certain escalier avait succédé un sillon rapide et sinueux dont les bords, sur la partie la plus profonde, supportaient deux ou trois planches assez étroites; le tout se trouvait entouré de murs extrêmement élevés. Mais n'est-ce pas là, dira-t-on, le tableau du préau humide et sombre d'une prison ? Non : c'est la description exacte du *jardin* où Ampère, au milieu de janvier, dans la rue des Boulangers, rêvait déjà, on peut même dire, voyait de frais gazons, des arbres resplendissants de verdure, des bouquets de fleurs brillantes et embaumées, des touffes d'arbrisseaux au milieu desquelles on espérait lire avec délices les longues lettres des amis lyonnais; où le *pont jeté sur la vallée* devait former un pittoresque point de vue. Voilà peut-être, dans la vie d'Ampère, la seule circonstance où des élans d'imagination n'aient point été pour lui une source de chagrins. Ce n'est pas seulement aux émotions douces, grandioses, sublimes, dont la vue de certaines contrées et des pays de montagnes saisit la plupart des hommes, qu'Ampère fut initié tard et subitement; c'est aussi tout à coup que le sens musical se développa chez lui. Dans sa jeunesse, il donna une très-sérieuse attention à l'*acoustique*. Il se complaisait à étudier la manière dont les ondulations aériennes naissent et se propagent; les formes diverses que prend une corde en vibration; les curieux changements périodiques d'intensité qu'on a désignés sous le nom de battements, etc., etc. Quant à la musique proprement dite, c'était pour lui lettres closes. Le jour vint où certaines combinaisons de notes devaient être pour Ampère autre chose que le sujet d'un problème mathématique, autre chose aussi que le tintement monotone des cloches. Il atteignait déjà sa trentième année, et assistait, en compagnie de plusieurs amis, à un concert où, dans le principe, on exécuta exclusivement des morceaux de la musique profonde, énergique, expressive de Gluck. Le malaise d'Ampère était visible pour tout le monde : il bâillait, se tordait, se levait, marchait, s'arrêtait, marchait encore sans but et sans suite. De temps en temps (chez lui c'était le dernier terme d'une impatience nerveuse), il allait enchâsser sa figure dans l'un des angles du salon, en tournant le dos à la compagnie. Enfin l'ennui, ce terrible ennemi que le savant académicien ne sut jamais maîtriser, faute, disait-il, d'avoir été à l'école dans sa jeunesse, sortait par tous ses

pores. Mais à la musique étudiée du célèbre compositeur allemand succédèrent inopinément des mélodies simples, douces, et Ampère se trouva transporté dans un nouveau monde ; et l'émotion qu'il éprouva se trahit encore par d'abondantes larmes : la fibre qui unissait son oreille et son cœur venait d'être touchée, et vibrait pour la première fois. — Ampère fut donc, relativement aux beaux-arts, à peu près aveugle jusqu'à dix-huit ans, à peu près sourd jusqu'à trente. C'est dans un âge intermédiaire, c'est à vingt et un ans que son cœur s'ouvrit *tout à coup* à l'amour. Ampère, qui écrivait si peu, a laissé des cahiers où, sous le titre *Amorum*, il consignait, jour par jour, l'histoire touchante, naïve, vraiment admirable de ses sentiments. En tête du premier cahier on lit ces paroles : « Un jour que je me promenais après le « coucher du soleil, le long d'un ruisseau solitaire... » La phrase est restée inachevée. On peut la compléter à l'aide des souvenirs de quelques amis d'enfance du savant académicien. Le jour était le 10 août 1796. Le ruisseau solitaire coulait non loin du petit village de St-Germain, à quelque distance de Poleymieux. Ampère herborisait ; ses yeux, en parfaite condition pour bien voir depuis l'aventure du coche de la Saône, ne restaient pas si exclusivement attachés aux pistils, aux étamines des fleurs, aux nervures des feuilles, qu'ils ne lui montrassent à quelque distance deux jeunes et jolies demoiselles, au maintien modeste, faisant des bouquets dans une verte prairie. Cette rencontre décida du sort du jeune botaniste. Jusque-là, l'idée du mariage ne s'était pas même offerte à son esprit. On pourrait supposer qu'elle s'y infiltra doucement, qu'elle y germa peu à peu ; mais ce n'est pas ainsi que procèdent les imaginations romanesques. Ampère se fût marié le jour même ; la femme de son choix, la seule qu'il eût acceptée, était une de ces deux jeunes filles qu'il apercevait au loin, dont il ne connaissait pas la famille, dont il ignorait le nom, dont la voix n'avait jamais frappé son oreille. Les choses ne marchèrent pas avec cette rapidité : c'est trois ans après seulement que la jeune personne du ruisseau solitaire et de la prairie, que mademoiselle Julie Carron devint madame Ampère. Le futur académicien était sans fortune. Avant de lui donner leur fille, les parents de mademoiselle Carron exigèrent prudemment qu'il songeât aux charges que le mariage lui imposerait, ou, comme on dit vulgairement dans le monde, qu'il prît un état. Tout entier à son amour, Ampère permit qu'on discutât sérieusement s'il s'installerait derrière un comptoir ; si du matin au soir il déplierait, plierait, et déplierait encore les belles soieries de la fabrique lyonnaise ; si sa mission consisterait principalement à retenir les acheteurs par des paroles engageantes, à maintenir les prix avec fermeté, mais sans impatience ; à disserter à perte de vue sur la finesse des tissus, le goût des ornements, la solidité des couleurs. Ampère, sans qu'il y mît du sien, échappa à l'immense danger qui le menaçait. La carrière des sciences ayant prévalu, dans une assemblée de famille, il quitta ses montagnes chéries pour aller à Lyon donner des leçons particulières de mathématiques. Cette époque a marqué à plus d'un titre dans la vie d'Ampère. C'est alors qu'il forma des liaisons d'un genre bien rare au temps où nous vivons, car elles subirent, sans s'affaiblir, l'épreuve de plus d'un demi-siècle de crises politiques et de bouleversements de toute espèce. Les nouveaux amis, dominés par des goûts communs, se réunissaient de très-grand matin chez un d'eux, M. Lenoir. Là, sur la place des Cordeliers, au cinquième étage, avant le lever du soleil, sept ou huit jeunes gens se dédommageaient d'avance des ennuis d'une journée que les affaires devaient absorber, par la lecture à haute voix de la *Chimie* de Lavoisier Cet ouvrage, où la sévérité de la méthode, la lucidité de la rédaction, le disputaient à l'importance des résultats, excita chez Ampère un véritable enthousiasme. Le public, quelques années plus tard, fut étonné de trouver un profond chimiste dans le professeur d'analyse transcendante à l'école polytechnique ; mais alors on n'avait encore rien appris sur les réunions studieuses de la place des Cordeliers de Lyon. En y regardant de bien près, il est rare qu'on ne découvre pas dans la vie de chaque homme les liens souvent presque imperceptibles qui rattachent les mérites et les goûts de l'âge mûr à des impressions de jeunesse. — Le mariage d'Ampère eut lieu le 15 thermidor an 7 (2 août 1799). La famille de mademoiselle Julie Carron n'admettant point la validité des pouvoirs des prêtres assermentés, seuls reconnus alors par la loi civile, il fallut que la cérémonie religieuse se fît clandestinement. Cette circonstance laissa dans l'esprit du savant géomètre des traces profondes. — Ampère, au comble d'un bonheur qui devait peu durer, partagea doucement ses journées entre sa famille chérie, des amis sincères et les élèves particuliers dont il dirigeait l'instruction mathématique. Le 24 thermidor an 8 (12 août 1800), sa femme lui donna un fils qui devait, jeune encore, prendre rang dans l'élite de la littérature française. Devenu père de famille, Ampère ne pouvait ni ne devait se contenter de la position précaire d'un maître courant le cachet. Il obtint, dans le mois de décembre 18 1, la chaire de physique à l'école centrale du département de l'Ain, et se rendit à Bourg, en s'imposant le bien rude sacrifice de laisser à Lyon sa femme déjà gravement malade et son enfant. — Jusqu'ici, les études, les recherches d'Ampère n'ont eu aucun retentissement. Tout est resté renfermé dans le cercle, fort restreint, de quelques amis ; il n'est pas même nécessaire de faire une exception spéciale pour deux mémoires manuscrits adressés à l'académie de Lyon. Maintenant, au contraire, le jeune savant va se révéler au public, et, comme on doit s'y attendre, ce sera à l'occasion d'une question controversée, ardue, d'une solution difficile. —Les spéculations d'un joueur du grand monde, du chevalier de Méré, firent naître, dans le siècle de Louis XIV, le *calcul des probabilités*, ou du moins tournèrent de ce côté les idées de Pascal et de Fermat, deux des plus grands génies dont la France puisse s'enorgueillir. Cette

branche des mathématiques appliquées, quoiqu'un illustre géomètre l'ait appelée *le sens commun réduit en calcul*, n'a pas été reçue sans opposition. Encore aujourd'hui le public n'admet guère que des formules analytiques soient susceptibles de renfermer le secret des décisions judiciaires; qu'elles puissent donner les valeurs comparatives des jugements prononcés par des tribunaux diversement constitués; il n'adopte aussi qu'avec certaine répugnance les limites numériques entre lesquelles on s'attache à renfermer le résultat moyen de plusieurs séries d'observations distinctes et plus ou moins concordantes. Quand il s'agit d'un ordre de problèmes moins subtils, de tous ceux qui se rapportent aux jeux, il suffit de l'intelligence la plus vulgaire pour entrevoir que l'algèbre ait pu en faire son domaine; mais là même se rencontrent, dans les détails, dans les applications, des difficultés réelles très-dignes d'exercer la sagacité des hommes du métier. Personne ne se méprend sur le danger qu'il y aurait à jouer, *les mises étant égales*, contre quelqu'un à qui les conditions du jeu donneraient plus de chances de gagner; chacun aperçoit, du premier coup d'œil, que si les chances de gagner des deux joueurs sont inégales, les mises doivent l'être aussi; que si les chances de l'un d'eux sont, par exemple, décuples de celles de son adversaire, les mises respectives, les sommes aventurées sur chaque coup, doivent être de même dans le rapport de 10 à 1; que cette exacte proportionnalité des mises aux chances est la règle nécessaire, caractéristique, mais suffisante de tout jeu loyal. Cependant il est des cas où, malgré l'observation de ces conditions mathématiques, un homme raisonnable ne consentirait pas à jouer. Qui voudrait, par exemple, eût-il un million de chances contre une en sa faveur, risquer un million, dans l'espérance de gagner un franc? Pour expliquer cette anomalie, ce désaccord entre les résultats du calcul et les inspirations du sens commun, Buffon trouva qu'il fallait ajouter une considération nouvelle à celles qui jusqu'à lui avaient paru suffire; il parla d'appréciation morale; il fit la remarque que nous ne pouvons pas, ne fût-ce que par instinct, nous empêcher de tenir compte des effets qu'auront sur notre position sociale, sur nos habitudes, sur nos jouissances, la perte ou le bénéfice attachés aux jeux qu'on nous propose; Buffon aperçut que l'avantage dont un bien peut être l'origine ne saurait se mesurer sur la valeur absolue de ce bien, et abstraction faite de la fortune à laquelle il va s'ajouter. Le rapport géométrique de l'accroissement de fortune à la fortune primitive lui sembla devoir conduire à des appréciations beaucoup plus en harmonie avec notre manière d'être. En adoptant cette règle, on comprend à merveille, par exemple, comment avec un million de chances favorables contre une seule chance contraire, tout homme doué de la plénitude de sa raison ne consentirait pas à jouer un million contre un franc. L'introduction de considérations morales dans la théorie mathématique du jeu en a certainement affaibli l'importance, la clarté, la rigueur. On devait donc regretter que Buffon en eût fait usage pour arriver à la conséquence qu'il énonce ainsi : « Une longue « suite de hasards est une chaîne fatale, dont le pro« longement amène le malheur; » en termes moins poétiques, un joueur de profession court à une ruine certaine. Cette proposition est d'une haute importance sociale : Ampère sentit le besoin de la démontrer, sans rien emprunter aux considérations dont l'illustre naturaliste et le non moins célèbre Daniel Bernoulli avaient fait usage. Tel fut le principal objet de l'ouvrage qui parut à Lyon en 1802, avec le titre modeste de : *Considérations sur la théorie mathématique du jeu*. L'auteur s'y montre calculateur ingénieux et exercé; ses formules ont de l'élégance et le conduisent à des démonstrations purement algébriques, de théorèmes qui semblaient devoir exiger l'emploi de l'analyse différentielle. La question principale s'y trouve, du reste, complétement résolue. — Pendant son séjour dans le chef-lieu du département de l'Ain, les sciences n'absorbèrent pas tellement toutes les pensées d'Ampère, qu'il ne trouvât le temps de cultiver les lettres et même la poésie légère; témoin une épître dont il fut donné lecture, le 26 germinal an 11, à la Société d'Emulation de l'Ain, et qui commence ainsi :

> Vous voulez donc, belle Émilie,
> Que de Gresset et d'Hamilton
> Dérobant le léger crayon,
> J'aille chercher, dans ma folie,
> S'il reste encor quelque bouton
> De tant de fleurs qu'ils ont cueillies.
> Souvent mes tendres rêveries, etc.

Qui sait si Émilie n'était pas un de ces êtres imaginaires sur lesquels les poëtes jettent à pleines mains toutes les perfections qu'ils ont rêvées? Au reste, la femme éminemment belle et bonne qui unit sa destinée à celle du professeur de Bourg avait, elle aussi, excité sa muse. Voici l'heureux début d'une des épîtres d'Ampère à sa femme :

> Que j'aime à m'égarer dans ces routes fleuries
> Où je t'ai vue errer sous un dais de lilas !
> Que j'aime à répéter aux nymphes attendries,
> Sur l'herbe où tu t'assis, les vers que tu chantas!
> . . . .
> Les voilà, ces jasmins dont je t'avais parée;
> Ce bouquet de troëne a touché tes cheveux, etc.

Ampère avait composé, pendant sa première jeunesse, une tragédie sur la mort d'Annibal, dans laquelle on remarquait de très-beaux vers et les plus nobles sentiments. — La théorie mathématique du jeu, favorablement appréciée par Lalande et Delambre, valut à son auteur le plaisir d'être employé à Lyon, et peu de temps après la place de répétiteur d'analyse à l'école polytechnique. A la fois géomètre et métaphysicien, Ampère, dès son arrivée à Paris, vécut dans deux sociétés distinctes. Ces sociétés avaient pour unique trait de ressemblance la célébrité de leurs membres. D'un côté se trouvaient la première classe de l'ancien Institut, les professeurs et les examinateurs de l'école polytechnique, les professeurs

du collége de France ; de l'autre, Cabanis, Destutt de Tracy, Maine de Biran, de Gérando, etc. Ici on essayait de sonder, d'analyser les mystères de l'intelligence ; là, cette intelligence, telle que la nature nous la départit, telle que l'éducation la perfectionne et l'étend, créait chaque jour de nouveaux prodiges. Les psychologistes cherchaient de quelle manière on invente ; les géomètres, les chimistes, les physiciens inventaient. Sans trop s'occuper du comment cela se faisait, ils découvraient soit les formes analytiques où sont actuellement renfermées les lois des mouvements des astres, soit les règles subtiles des actions moléculaires, lesquelles, tout en nous mettant sur la voie des causes d'un grand nombre de phénomènes naturels, éclairaient les procédés des arts, développaient la richesse nationale. Ils saisissaient enfin les nouvelles propriétés de la lumière, de l'électricité, du magnétisme, qui ont jeté tant d'éclat sur les premières années de ce siècle. Ballottée entre deux *écoles*, si l'expression est permise, l'ardente imagination d'Ampère subissait journellement d'assez rudes épreuves. On ne saurait dire avec certitude sous quel aspect les sciences exactes étaient alors envisagées par les métaphysiciens ; mais il est certain que les géomètres, les chimistes accordaient peu d'estime aux recherches purement psychologiques. Ce tort s'amoindrira sensiblement aux yeux de ceux qui voudront bien considérer qu'en métaphysique tout se lie, se tient, s'enchaîne, comme les mailles du tissu le plus délicat ; en telle sorte qu'un principe ne saurait être détaché de l'ensemble de définitions, d'observations et d'hypothèses dont il découle, sans perdre beaucoup de son importance apparente et surtout de sa clarté. Lorsque Ampère, encore vivement ému des entretiens qu'il venait d'avoir avec les psychologistes, allait étourdiment, c'est-à-dire sans préparation, jeter l'*émesthèse*, par exemple, au milieu d'une réunion de géomètres, de physiciens ou de naturalistes ; lorsqu'en cédant à son enthousiasme, il soutenait qu'un mot obscur, ou du moins incompris, renfermait la plus belle découverte du siècle, n'était-il pas naturel qu'il rencontrât des incrédules ? Tout aurait été même dans l'ordre, si l'extrême bonté d'Ampère n'avait autorisé les incrédules moqueurs à usurper la place des incrédules sérieux. On trouve dans la correspondance manuscrite du savant géomètre avec M. Bredin de Lyon, qu'en 1812 et 1814 il rêvait la publication d'un livre qui aurait été intitulé : *Introduction à la philosophie*. Le fameux anathème de Napoléon contre l'idéologie n'avait pas découragé Ampère ; il lui semblait, avec raison, que la violence contribuerait à propager ce genre d'études plutôt qu'à le restreindre. Il élaborait alors sa « *théorie des relations, sa théorie « de l'existence, des connaissances subjectives, des « connaissances objectives et de la moralité ab- « solue.* » Le profond penseur se jugeait lui-même incapable d'éclairer d'une manière suffisante des sujets si difficiles, s'il ne trouvait pas l'occasion de les soumettre à des discussions verbales. Malheureusement cette occasion tant désirée lui manquait à Paris : Maine de Biran était retourné à Bergerac, et, dans le reste des habitants de l'immense capitale, pas un ne paraissait alors prendre intérêt, sous le point de vue métaphysique, au subjectif, à l'objectif et à la moralité absolue. Ampère reporta alors ses vues du côté de ses amis d'enfance, et résolut de retourner momentanément à Lyon. Les conditions du voyage avaient été strictement formulées par lui : certitude complète d'*au moins quatre après-dînées par semaine,* consacrées à des débats sur l'idéologie ; promesse formelle qu'on lirait, qu'on examinerait chaque jour, du point de vue de la rédaction et de la clarté, les pages que chaque jour aurait vu naître. Les réponses des amis de Lyon furent loin de satisfaire le savant métaphysicien ; aussi écrivait-il à M. Bredin : « Combien est admirable la « science de la psychologie ! *et, pour mon malheur,* « *tu ne l'aimes plus.* » « Il faut, disait-il ailleurs, « pour me priver de toute consolation sur la terre, « que nous ne puissions plus sympathiser en ma- « tière de métaphysique... Sur la seule chose qui « m'intéresse, tu ne penses plus comme moi... c'est « un vide affreux dans mon âme. » A Lyon, on avait trouvé la psychologie d'Ampère un peu sèche et minutieuse. Il répondait sur un ton lyrique : « Comment quitter un pays plein de fleurs et d'eaux « vives ; comment quitter des ruisseaux, des bo- « cages pour les déserts brûlés par les rayons de ce « soleil mathématique qui, répandant sur les plantes « la plus vive lumière, les flétrit, les dessèche « jusqu'à la racine... Oh ! qu'il vaut mieux errer « sous des ombrages mobiles que de marcher le « long d'une route droite, où l'œil embrasse tout, « où aucun objet ne semble fuir pour nous exciter à le « poursuivre. » L'avenir marquera la place d'Ampère parmi les psychologistes. On peut dire dès ce moment que la plus étonnante pénétration, que la rare faculté de saisir d'immenses généralisations dans un tourbillon de minutieux détails, que le génie enfin brille dans les recherches métaphysiques de l'illustre savant, comme au milieu des admirables travaux de physique mathématique qui forment aujourd'hui la partie la plus solide, ou, si on l'aime mieux, la plus reconnue, la plus incontestée de sa renommée scientifique. Autant que le sujet pouvait le permettre, Ampère se rapprochait de la voie expérimentale. Ce n'est certainement pas de sa bouche que sortirent jamais ces incroyables paroles attribuées à un psychologiste : *Je te méprise comme un fait.* Les faits, il en tenait un compte respectueux : c'est à les enserrer dans les théories qu'il appliquait surtout sa merveilleuse perspicacité. Quand, par extraordinaire, ses efforts restaient infructueux, les théories étaient immédiatement changées ou abandonnées. Parmi les lecteurs de cet article, il se trouvera probablement des personnes à qui ces mots rappelleront et les premières idées d'Ampère sur *l'instinct* des animaux, et la manière franche et nette dont il les modifia. Nous ne quitterons pas ce sujet avant d'avoir montré, par un exemple frappant, combien Ampère, malgré l'extrême vivacité qu'il apportait dans les discussions, était, au fond, loyal,

tolérant, à l'abri des passions haineuses que l'amour-propre et les idées préconçues amènent ordinairement à leur suite. Dans des notes manuscrites du médecin (M. Bredin) avec lequel Ampère étudiait la doctrine métaphysique de l'*absolu*, on lit textuellement cette phrase : « Des discussions très « animées s'élevaient journellement entre nous : « elles furent l'origine de la sainte et indisso- « luble amitié qui nous a constamment unis. » Un auteur de roman croirait aujourd'hui blesser la vraisemblance, s'il plaçait l'amitié au nombre des conséquences possibles d'une vive discussion. Il ne se permettrait de pareilles hardiesses qu'en transportant ses personnages dans le pays de la fable. — En dehors de la métaphysique, les travaux d'Ampère se composent de recherches d'analyse mathématique transcendante, d'applications de cette même analyse aux plus importantes questions de la mécanique rationnelle, de l'optique, de la physique des gaz, et même de la chimie moléculaire. Les classifications chimiques proposées par le savant académicien pourraient, même aujourd'hui, être publiées avec fruit ; elles prouveraient, chose étrange, que, pendant une des dernières révolutions de la science, Ampère, le géomètre Ampère, fut toujours dans le vrai, même quand ses opinions étaient opposées à celles de presque tous les chimistes du monde. — Dans les nombreux travaux dont nous aurions à parler, si le cadre d'une biographie le permettait, il en est un qui prime tous les autres et constitue à lui seul une belle science. Son nom : l'*électro-dynamisme*, est à jamais inséparable de celui d'Ampère. Aussi, au lieu d'arrêter les pensées du lecteur sur vingt sujets divers, nous nous bornerons à les concentrer sur la plus vaste, sur la plus féconde conception de l'illustre géomètre. — Au milieu des progrès rapides, admirables que faisaient tant de sciences anciennes et modernes, celle qui traite du magnétisme restait à peu près stationnaire. On sait, depuis six siècles au moins, que les barres de fer ou d'acier, convenablement préparées, convenablement supportées, se dirigent vers le nord. Cette curieuse propriété nous a donné les deux Amériques, la Nouvelle-Hollande, de nombreux archipels et les centaines d'îles isolées de l'Océanie, etc. ; c'est à elle que, dans les temps sombres ou de brouillards, recourent, pour se diriger, les capitaines des mille et mille navires dont toutes les mers du monde sont sillonnées de jour et de nuit. Aucune vérité de physique n'a eu des conséquences aussi colossales. Cependant jusqu'ici on n'avait rien découvert touchant la nature de la modification intime qu'éprouve une lame d'acier neutre, pendant les opérations mystérieuses, on pourrait presque dire cabalistiques, à l'aide desquelles s'opère sa transformation en aimant. L'ensemble des phénomènes du magnétisme, les affaiblissements, les destructions, les renversements de polarité des aiguilles de boussole, occasionnés à bord de quelques navires par de violents coups de foudre, semblaient établir des liaisons intimes entre le magnétisme et l'électricité. Cependant les travaux *ad hoc* entrepris à la demande de plusieurs académies, pour développer et fortifier cette analogie, n'avaient pas conduit à des résultats décisifs. On lit même, circonstance singulière, dans un programme d'Ampère, imprimé à la date de 1802 : « *Le* « *professeur* DÉMONTRERA *que les phénomènes électri-* « *ques et magnétiques sont dus* A DEUX FLUIDES *diffé-* « *rents et qui agissent indépendamment l'un de l'au-* « *tre!* » Les choses en étaient à ce point, lorsqu'en 1819, le physicien danois Œrsted annonça au monde savant un fait, immense par lui-même et surtout par les conséquences qu'on en a déduites ; un fait dont le souvenir se transmettra d'âge en âge, tant que les sciences seront en honneur parmi les hommes. Ce fait, actuellement connu de tout le monde, consiste dans l'action rotative qu'un fil métallique quelconque exerce sur l'aiguille aimantée placée dans son voisinage, quand un courant électrique le traverse. La découverte d'Œrsted arriva à Paris par la Suisse. Le lundi 11 septembre 1820, un académicien, qui revenait de Genève, répéta devant l'académie les expériences du savant Danois. Sept jours après, le 18 septembre, Ampère présentait déjà un fait beaucoup plus général que celui du physicien de Copenhague. Dans un si court intervalle de temps, il avait deviné que deux fils conjonctifs (c'est ainsi qu'on appelle des fils que l'électricité parcourt) agiraient l'un sur l'autre ; il avait imaginé des dispositions extrêmement ingénieuses pour rendre ces fils mobiles, sans que les extrémités de chacun d'eux eussent jamais à se détacher des pôles respectifs de leurs piles voltaïques ; il avait réalisé, transformé ces conceptions en instruments susceptibles de fonctionner ; il avait enfin soumis son idée capitale à une expérience décisive. Le vaste champ de la physique n'offrit peut-être jamais une si belle découverte conçue, mise hors de doute et complétée avec tant de rapidité. Cette brillante découverte d'Ampère, en voici l'énoncé exact : deux fils conjonctifs parallèles s'attirent quand l'électricité les parcourt dans le même sens ; ils se repoussent au contraire si les courants électriques s'y meuvent en sens opposés. Les fils conjonctifs de deux piles semblablement placées, de deux piles dont les pôles cuivre et zinc se correspondent respectivement, s'attirent donc toujours. Il y a, de même, toujours répulsion entre les fils conjonctifs de deux piles, quand le pôle zinc de l'une est en regard du pôle cuivre de l'autre. Ces singulières attractions et répulsions n'exigent pas que les fils sur lesquels on opère appartiennent à deux piles différentes. En pliant et repliant un seul fil conjonctif, on peut faire en sorte que deux de ses portions en regard soient traversées par le courant électrique, ou dans le même sens, ou dans des sens opposés. Les phénomènes sont alors absolument identiques à ceux qui résultent de l'action des courants provenant de deux sources distinctes. Dès leur naissance, les phénomènes d'Œrsted avaient été justement appelés électro-magnétiques. Ceux d'Ampère, puisque l'aimant n'y joue aucun rôle direct, durent prendre le nom plus général de phénomènes *électro-dynamiques*. — Les expériences du savant français n'échappèrent pas aux critiques que l'envie réserve à tout ce

qui a de la nouveauté, de l'importance, de l'avenir. On voulut d'abord ne voir dans les attractions et les répulsions des courants qu'une modification à peine sensible des attractions et des répulsions électriques ordinaires, connues depuis le temps de Dufay. Sur ce point, les réponses d'Ampère furent promptes, décisives. Les corps semblablement électrisés se repoussent; les courants semblables s'attirent. Les corps inversement électrisés s'attirent; les courants inverses se repoussent. Deux corps semblablement électrisés s'écartent l'un de l'autre, dès le moment qu'ils se sont touchés; deux fils traversés par des courants semblables restent attachés comme deux aimants, si on les amène au contact. Aucun subterfuge au monde n'aurait pu résister à cette argumentation serrée. Une autre classe d'*objectionneurs* embarrassa plus sérieusement Ampère. Ceux-ci étaient en apparence charitables : à les en croire, ils appelaient de tous leurs vœux, mais sans espoir, la solution d'une grande difficulté. Ils souffraient sincèrement, disaient-ils, en voyant si promptement s'évanouir la gloire dont les nouvelles observations auraient entouré le nom d'Ampère. L'insurmontable difficulté, voici à très-peu près comment on la formulait : Deux corps qui, séparément, ont la propriété d'agir sur un troisième, ne sauraient manquer d'agir l'un sur l'autre. Les fils conjonctifs, d'après la découverte d'Œrsted, agissent sur l'aiguille aimantée; donc, deux fils conjonctifs doivent s'influencer réciproquement; donc les mouvements d'attraction ou de répulsion qu'ils éprouvent lorsqu'on les met en présence sont des déductions, des conséquences nécessaires de l'expérience du physicien danois; donc on aurait tort de ranger les observations d'Ampère parmi les faits primordiaux qui ouvrent aux sciences des voies entièrement nouvelles. *L'action est égale à la réaction!* Il y avait, dans la phraséologie citée, un faux air de ce principe incontestable de mécanique, qui séduisit beaucoup d'esprits. Ampère répondit en posant à ses adversaires le défi de déduire des expériences d'Œrsted, d'une manière un tant soit peu plausible, le *sens* de l'action mutuelle de deux courants électriques; mais quoiqu'il mît beaucoup d'aigreur dans sa demande, personne ne s'avoua vaincu. Le moyen infaillible de réduire au silence cette opposition passionnée, de saper ces objections par la base, était de citer un exemple où deux corps qui, séparément, agiraient sur un troisième, n'exerceraient néanmoins aucune action l'un sur l'autre. Un ami d'Ampère fit remarquer que le magnétisme offrait le phénomène désiré. Il dit aux bienveillants antagonistes du grand géomètre : Voilà deux clefs en fer doux; chacune d'elles attire cette boussole : si vous ne prouvez pas que, mises en présence l'une de l'autre, ces clefs s'attirent ou se repoussent, le point de départ de toutes vos objections est faux. Dès ce moment les objections furent abandonnées, et les actions réciproques des courants électriques prirent définitivement la place qui leur appartenait parmi les plus belles découvertes de la physique moderne. Une fois sorti des questions d'originalité, de priorité, toujours plus pénibles par ce qui est sous-entendu que par ce qu'on dit ouvertement, Ampère chercha avec ardeur une théorie claire, rigoureuse, mathématique, qui comprît dans un lieu commun les phénomènes électro-dynamiques, déjà à cette époque très-nombreux et très-variés. La recherche était hérissée de difficultés de tout genre. Ampère les surmonta par des méthodes où brille à chaque pas son génie. Ces méthodes resteront comme un des plus précieux modèles dans l'art d'interroger la nature, de saisir, au milieu des formes complexes des phénomènes, la loi simple dont ils dépendent. Éblouies par l'éclat, la grandeur, la fécondité de la loi de l'attraction universelle, cette immortelle découverte de Newton, les personnes peu au courant des connaissances mathématiques imaginent que pour faire rentrer ainsi les mouvements planétaires dans le système de l'attraction universelle, il a fallu surmonter des obstacles mille fois supérieurs à ceux que rencontre le géomètre moderne quand, lui aussi, veut, à l'aide du calcul, suivre dans toutes leurs ramifications les divers phénomènes découverts et étudiés par les physiciens. Cette opinion, quelque générale qu'elle soit, n'en est pas moins une erreur. La petitesse des planètes, si on les compare au soleil; l'immensité des distances, la forme à peu près sphérique des corps célestes, l'absence de toute matière capable d'opposer une résistance sensible dans les vastes régions où les orbes elliptiques se développent, sont autant de circonstances qui simplifiaient extrêmement le problème et le faisaient presque rentrer dans les abstractions de la mécanique rationnelle Si au lieu de mouvements de planètes, c'est-à-dire de corps très-éloignés pouvant être censés réduits à de simples points, on avait eu à considérer des phénomènes d'attraction de polyèdres réguliers ou irréguliers, agissant l'un sur l'autre à de petites distances, les lois de la pesanteur universelle resteraient peut-être encore à découvrir. Ce peu de mots suffira pour faire entrevoir les obstacles réels qui rendent les progrès de la physique mathématique si lents. On ne s'étonnera plus d'apprendre que la propagation du son ou des vibrations lumineuses, que le mouvement des ondes légères qui rident la surface d'un liquide, que les courants atmosphériques déterminés par des inégalités de pression et de température, etc., etc., sont beaucoup plus difficiles à calculer que la course majestueuse de Jupiter, de Saturne ou d'Uranus. Parmi les phénomènes de la physique terrestre, ceux contre lesquels Ampère allait lutter étaient certainement au nombre des plus complexes. Les attractions, les répulsions observées entre des fils conjonctifs résultent des attractions ou des répulsions de toutes leurs parties. Or le passage du total à la détermination des éléments nombreux et divers qui le composent; en d'autres termes, la recherche de la manière dont varient les actions mutuelles de deux parties infiniment petites de deux courants, quand on change leurs distances et leurs inclinaisons relatives, offrait des difficultés inusitées. Toutes ces difficultés ont été vaincues. Les quatre états d'équilibre à l'aide desquels l'auteur a dé-

brouillé les phénomènes, s'appelleront les lois d'Ampère, comme on donne le nom de lois de Kepler aux trois grandes conséquences que ce génie supérieur déduisit des observations de Tycho. Grâce aux efforts de l'illustre académicien, la loi du carré des distances, la loi qui régit les mouvements célestes, la loi que Coulomb étendit aux phénomènes d'électricité de tension, et même, quoique avec moins de certitude, aux phénomènes magnétiques, est devenue le trait caractéristique des actions exercées par l'électricité en mouvement. — Dans toutes les expériences magnétiques tentées avant la découverte d'Œrsted, la terre s'était comportée comme un gros aimant. On devait donc présumer qu'à la manière des aimants, elle agirait sur des courants électriques. L'expérience cependant n'avait pas justifié la conjecture. Appelant à son aide la théorie électro-dynamique, et la faculté d'inventer des appareils qui s'était révélée en lui d'une manière si éclatante, Ampère eut l'honneur de combler l'inexplicable lacune. Pendant plusieurs semaines, les savants nationaux et étrangers purent se rendre en foule dans un humble cabinet de la rue des Fossés-St-Victor, et y voir avec étonnement un fil conjonctif de platine qui s'orientait par l'action du globe terrestre. Qu'eussent dit Newton, Halley, Dufay, Æpinus, Franklin, Coulomb, si quelqu'un leur avait annoncé qu'un jour viendrait où, à défaut d'aiguille aimantée, les navigateurs pourraient orienter leur marche en observant des courants électriques, en se guidant sur des fils électrisés ! L'action de la terre sur un fil conjonctif est identique, dans toutes les circonstances qu'elle présente, avec celle qui émanerait d'un faisceau de courants ayant son siége dans le sein de la terre, au sud de l'Europe, et dont le mouvement s'opérerait, comme la révolution diurne du globe, de l'ouest à l'est. Qu'on ne dise donc pas que les lois des actions magnétiques étant les mêmes dans les deux théories, il est indifférent d'adopter l'une ou l'autre. Supposez la théorie d'Ampère vraie, et la terre, dans son ensemble, est inévitablement une vaste pile voltaïque, donnant lieu à des courants dirigés comme le mouvement diurne; et le mémoire où se trouve ce magnifique résultat va prendre rang, sans désavantage, à côté des immortels travaux qui ont fait de notre globe une simple planète, un ellipsoïde aplati à ses pôles, un corps jadis incandescent dans toutes ses parties, incandescent encore aujourd'hui à de grandes profondeurs, mais ne conservant plus à sa surface aucune trace appréciable de cette chaleur d'origine. — On a prétendu que toutes ces belles conceptions d'Ampère furent accueillies froidement; on a dit que les géomètres et les physiciens français s'étaient montrés peu enclins à les admettre ou même à les étudier; que l'académie, à l'exception d'un seul de ses membres, dominée par des préventions, refusa longtemps de se rendre à l'évidence. Ces reproches sont arrivés au public par des organes éloquents et éminemment honorables; il n'est donc pas possible de les laisser sans réponse. Les expériences d'Ampère, à leur apparition, furent l'objet de critiques sévères déjà citées dans cet article, et, bientôt après, d'une admiration universelle. Quant aux calculs compliqués et savants, aux déductions théoriques si délicates dont le lecteur entrevoit sans doute à présent l'immense portée, ils ne pouvaient guère avoir que les géomètres pour juges compétents et éclairés; or, est-il juste de dire que les géomètres français firent défaut à l'illustre savant national, lorsque, bien près de la naissance de l'électrodynamisme, on trouve Savary complétant un point très-important de cette théorie; lorsque l'on voit M. Liouville s'attachant à en simplifier les bases; à les rendre plus rigoureuses; lorsque, dans la rédaction des parties les plus difficiles de son grand mémoire, Ampère a M. Duhamel pour collaborateur empressé? Est-il vrai d'ailleurs que la formule d'Ampère ne présentât aucune circonstance dont les géomètres pussent justement s'étonner? Ceux qui avaient fait le plus fréquent usage des théories newtoniennes ne devaient-ils pas être inquiets en voyant des lignes trigonométriques, relatives aux inclinaisons respectives des *éléments infiniment petits* des courants électriques, dans l'expression générale des actions mutuelles de ces éléments? Quand de nouveaux phénomènes paraissent sortir si complétement des voies connues, quelque hésitation n'est-elle pas naturelle? Cette hésitation n'eut rien d'extraordinaire, d'exceptionnel ou d'outré de la part des savants qui l'éprouvèrent. Peu d'années auparavant, les ondes lumineuses transversales de Fresnel avaient soulevé les mêmes doutes, les mêmes incertitudes, et chez les mêmes personnes, quoiqu'elles semblassent une conséquence plus évidente encore, une traduction plus directe, plus immédiate, plus facile à vérifier, des *faits* d'interférence que présentent les rayons polarisés. En thèse générale, ne nous plaignons pas du culte que vouent ordinairement les hommes aux idées sous l'action desquelles leur intelligence s'est développée. En pareille matière, il est naturel, il est juste, il est moral de ne changer qu'à bon escient. Envisagées du point de vue scientifique, les critiques, les difficultés de toute nature dont on accable si souvent les novateurs ont une utilité réelle. Elles réveillent la paresse, elles triomphent de l'indolence; il n'est pas jusqu'à la jalousie qui, avec sa cruelle, sa hideuse perspicacité, ne devienne une cause de progrès. On peut s'en fier à elle de la découverte des lacunes, des taches, des imperfections que l'auteur, même le plus soigneux, laisse inévitablement échapper. Le contrôle qu'elle exerce, pour qui ne dédaigne pas d'en profiter, vaut cent fois celui du meilleur ami. On ne lui doit sans doute aucune reconnaissance, puisque son lot est de rendre service sans le vouloir; mais ce serait, d'autre part, une faiblesse, que de s'appitoyer outre mesure sur les ennuis qu'elle suscite aux hommes de génie. Gloire et tranquillité d'esprit marchent rarement de compagnie! Celui à qui il faut une grande place dans le monde matériel ou dans le monde des idées doit s'attendre à y rencontrer pour adversaires les premiers occupants. Les petites choses et les petits esprits ont seuls le privilége de trouver à point nommé de petites cases dont personne ne songe à leur disputer la possession. — Le besoin d'abréger ne saurait nous dispenser de

donner ici une légère idée du dernier ouvrage que le savant illustre ait composé.—C'est par la lecture de l'*Encyclopédie du 18e siècle* qu'Ampère entra dans la vie littéraire ; c'est par la rédaction du plan d'une encyclopédie nouvelle que sa vie littéraire se termina. La partie la plus essentielle de ce vaste plan était un projet de classification de toutes les connaissances humaines. Molière mettait en question, par la bouche d'un des personnages de ses immortelles comédies, s'il faut dire la figure ou la forme d'un chapeau : c'était se demander si l'on doit mettre les chapeaux dans la classe des formes ou dans celle des figures. L'abus des classifications ne saurait être signalé d'une manière à la fois plus profonde et plus comique. En remontant au temps de Molière, ou même seulement aux premières années du 18e siècle, on verra que le grand poëte ne s'attaquait pas à un vain fantôme ; on sera frappé des plus étranges associations d'idées ; on trouvera les classificateurs obéissant à des analogies, à des rapprochements vraiment burlesques ; par exemple, dans la Société des Arts, créée par un prince du sang, par le comte de Clermont, société qui réunissait à la fois les sciences, les lettres et *les arts mécaniques*, l'historien sera, le plus sérieusement du monde, classé avec le brodeur ; le poëte, avec le teinturier, etc., etc. En toutes choses, au surplus, l'abus n'est pas l'usage. Est-ce à l'usage qu'Ampère s'est arrêté dans l'ouvrage, encore à moitié inédit, qu'il a composé à la fin de sa vie, sous le titre d'*Essai sur la philosophie des sciences, ou Exposition analytique d'une classification naturelle de toutes les connaissances humaines ?* Ampère se proposait la vaste et célèbre question dont la solution avait été déjà tentée par Aristote, par Platon ; par Bâcon et d'Alembert, par Leibnitz et Locke, etc., etc. Les efforts infructueux de tant d'hommes de génie sont une démonstration convaincante de la difficulté du problème. Prouvent-ils aussi complétement son utilité ? Aristote prétendait que tous les objets pouvaient être renfermés dans dix catégories. Si on rappelait combien de fois elles ont été remaniées, on pourrait répondre, et avec raison, que c'était une conséquence nécessaire et prévue de la faiblesse de l'esprit humain. Ce serait certainement poser une question plus embarrassante, que de demander à quoi les catégories ont servi. On a déjà vu ce qu'en pensait Molière. Voici l'opinion de l'auteur célèbre de la *Logique de Port-Royal* : « L'étude des categories *ne peut* « *être que dangereuse*, en ce qu'elle accoutume les « hommes à se payer de mots, et à croire qu'ils savent « toutes choses lorsqu'ils ne connaissent que des noms « arbitraires. » A cette critique exorbitante, si elle était tombée sous ses yeux, Ampère aurait répondu qu'une classification naturelle des sciences serait le type sur lequel devraient scrupuleusement se modeler les sections d'un institut qui prétendrait représenter l'universalité des connaissances humaines ; qu'une classification naturelle des sciences indiquerait les vraies coupures des divers dictionnaires d'une encyclopédie méthodique bien ordonnée ; qu'une classification naturelle des sciences présiderait à une distribution rationnelle des livres, dans les grandes bibliothèques, objet assez capital pour que Leibnitz l'ait étudié longtemps, et avec le plus grand soin ; qu'une classification naturelle des sciences ferait une heureuse révolution dans l'enseignement. Tout cela est juste et vrai. Malheureusement les principes qui, *à priori*, semblaient devoir conduire aux classifications naturelles, ont assimilé, groupé, réuni les connaissances les plus disparates. Si vous prenez l'arbre encyclopédique de Bâcon et de d'Alembert, ce tableau fondé sur l'hypothèse, contre laquelle aucune objection ne s'était élevée, que l'intelligence humaine peut se réduire à trois seules facultés : la mémoire, la raison, l'imagination, vous serez conduit, dans la grande division des connaissances dépendantes de la mémoire, à placer l'histoire des minéraux et des végétaux avec l'histoire civile ; dans les sciences du domaine de la raison, la métaphysique sera associée à l'astronomie, à la morale, à la chimie. Suivez Locke ou plutôt Platon, et la théologie marchera à côté de l'optique. Divisez, comme le font aujourd'hui les écoles de Rome, l'ensemble de nos connaissances en trois règnes : les sciences d'*autorité*, les sciences de *raison*, les sciences d'*observation*, et des anomalies presque risibles surgiront aussi à chaque pas. On ne rencontre point ces graves défauts dans la classification d'Ampère. Là, tout ce qui a de l'analogie est uni ; tout ce qui diffère est séparé. L'auteur ne crée pas, au gré de son imagination, de prétendues facultés fondamentales pour en faire la base d'un système sans solidité. Ses deux points de vue principaux, ses deux règnes, sont l'étude du monde, la *cosmologie* ; l'étude de la pensée, l'*ontologie*. Les sciences *cosmologiques* se divisent, à leur tour, en deux sous-règnes, savoir : les sciences qui traitent des objets animés, et les sciences qui envisagent seulement les objets inanimés. Le premier sous-règne des sciences cosmologiques donne lieu à deux embranchements : les sciences mathématiques, les sciences physiques. En poursuivant cette division, toujours par deux, Ampère n'arrive à rien moins qu'à former un tableau où l'ensemble des sciences et des arts se trouve disposé : en deux règnes ; — en quatre sous-règnes ; — en huit embranchements ; — en seize sous-embranchements ; — en trente-deux sciences du premier ordre ; — en soixante-quatre du second ; — en cent vingt-huit du troisième. — *Cent vingt-huit sciences !* Voilà donc ce qu'il faudrait étudier pour être au fait de l'ensemble des connaissances humaines ! Ce nombre, si considérable, ne doit-il pas être à la fois un sujet de découragement pour les individus considérés isolément, et un juste sujet d'orgueil pour l'espèce humaine ? Ni l'un, ni l'autre. Ampère n'est arrivé à trouver cent vingt-huit sciences distinctes dans les résultats des travaux accumulés de quarante siècles, qu'en dépeçant, qu'en morcelant ce qu'on avait jusqu'ici laissé réuni ; qu'en transformant en sciences séparées de simples chapitres des sciences actuelles ; qu'en leur appliquant des noms qui ont trouvé plus d'un contradicteur, tels que *cœnolbologie*, *cybernétique*, *terpnognosie*, *technesthétique*, etc., etc. Resterait à examiner si les nouvelles divisions ne sont pas trop

nombreuses; si elles ajouteraient à la clarté, genre de mérite qu'on doit rechercher à tout prix; si elles introduiraient quelques facilités dans l'enseignement. Il n'est pas de professeur qui ne comprenne aujourd'hui que le cours le plus élémentaire d'astronomie doit offrir d'abord aux étudiants la description des mouvements apparents des corps célestes; que, dans une seconde section, il faut remonter des apparences à la réalité; qu'une troisième section, enfin, doit être consacrée à la recherche et à l'étude de la cause physique de ces mouvements. Ce sont là trois parties d'un seul et même tout. Il est difficile de voir ce qu'on gagnerait à faire de la première section, du premier chapitre du cours ou du traité, une science à part : l'*uranographie;* de diviser le second chapitre en deux sciences : l'*héliostatique* et l'*astronomie.* Ampère bannit du cours de *physique générale* l'étude comparative des modifications que les phénomènes éprouvent en divers lieux et en divers temps. Si c'est d'une étude approfondie qu'il entend parler, la thèse peut être soutenue. Dans la supposition contraire, on ne concevrait pas comment, après avoir annoncé qu'aujourd'hui, à Paris, la pointe nord de l'aiguille aimantée décline de 22° à l'occident du nord, le professeur s'arrêterait tout à coup, et laisserait à son confrère, professeur de géographie physique, la mission de dire, l'année d'après peut-être, qu'à Paris, avant 1666, la déclinaison était orientale; qu'en 1666 les observateurs la trouvèrent nulle, qu'elle n'est pas la même dans tous les lieux, et que, dans chaque lieu considéré séparément, elle éprouve une oscillation diurne autour de sa position moyenne. Ampère trouve inadmissible la réunion qu'on a faite dans l'enseignement, de la *matière médicale* et de la *thérapeutique.* Il est très-vrai que connaître les propriétés des médicaments, c'est tout autre chose que savoir les appliquer; mais quand on considère que les propriétés dont il s'agit ne seraient guère étudiées si elles ne devaient pas servir à l'humanité souffrante; que la réunion du point de vue abstrait au point de vue d'application soutient l'intérêt et fait gagner du temps, on revient d'abord à ce qui avait semblé défectueux. « La vie est courte « et l'art est long. » Ces mémorables paroles d'Hippocrate, dont, pour le dire en passant, la matière médicale et la thérapeutique réunies ou séparées ne sont pas encore parvenues à affaiblir la vérité, méritent bien aussi qu'on en tienne quelque compte dans la distribution des études de la jeunesse. Ampère pensait être arrivé, dans sa classification, à éviter entièrement les redites; il se flattait que désormais chaque science pourrait être étudiée sans aucune trace de cercles vicieux; que jamais, dans cette étude, on n'aurait besoin de recourir aux sciences qui figurent à un rang inférieur sur le tableau synoptique. Un illustre métaphysicien ne croyait cette marche méthodique complétement possible que dans le domaine des sciences mathématiques abstraites. « Il faut, disait-il, de l'équité dans « les lecteurs et qu'ils fassent crédit pour quelque « temps, s'ils veulent qu'on les satisfasse; car il n'y « a que les géomètres qui puissent toujours payer « comptant. » Ampère, suivant l'expression de Malebranche, payerait-il toujours comptant, même dans les mathématiques appliquées? Non, certes. Dans son tableau on voit, par exemple, l'astronomie avant la physique, et conséquemment avant l'optique; mais alors, dès les premières leçons d'uranographie, dès la première étude du mouvement diurne du ciel, comment le professeur expliquerait-il l'usage de la lunette, du réticule placé au foyer commun de l'objectif et de l'oculaire? que dirait-il, *sans demander crédit,* des réfractions atmosphériques qui déforment si sensiblement les orbites circulaires diurnes des étoiles? Tous les astronomes trouveraient également peu naturel que l'héliostatique ou la démonstration du système de Copernic précédât l'exposition des lois de Képler, considérées comme simple résultat de l'observation. Ces remarques, on pourrait les multiplier, mais elles n'empêcheraient pas la classification d'Ampère d'être très-supérieure à toutes celles qui l'avaient précédée; de n'exiger, peut-être, que des suppressions, que des remaniements de peu d'importance, pour acquérir toute la perfection compatible avec la nature du sujet. Dès ce moment, on peut le dire sans hésiter, elle offre dans ses diverses parties l'empreinte indélébile d'un savoir également prodigieux par l'étendue et par la profondeur. — De bonne heure un singulier concours de circonstances initia le public à tous les détails de la vie privée d'Ampère. On s'occupait presque autant de ce qu'on appelait sa crédulité, ses travers, ses distractions, des alternatives si fréquentes d'activité infinie et d'apathie profonde auxquelles il était sujet, que de ses brillantes découvertes. Petit à petit il devint le principal acteur dans une multitude d'aventures, plus ou moins bizarres, fruits de l'imagination de quelques oisifs. La calomnie, toujours aux aguets des occasions d'exercer son détestable rôle, se mit de la partie; aussi cet article biographique ne serait-il pas complet si on négligeait d'y faire entrer une esquisse fidèle du caractère et des habitudes d'Ampère. Comme Philopœmen qui, au dire de Plutarque, *porta un jour la peine de sa mauvaise mine,* le membre de l'Institut porta la peine de ses manières, de ses habitudes excentriques. Ainsi que la Fontaine, avec lequel il avait plus d'un point de ressemblance, Ampère demeurait quelquefois comme isolé au milieu de la foule. De là, certaines bizarreries, certaines aberrations de langage, de tenue ou de costume, que devaient difficilement comprendre ceux qui jamais ne subirent la domination tyrannique d'une idée ou d'un sentiment. Les distractions blessent quand elles ne font pas rire. Les distractions d'Ampère excitaient la gaieté, et cependant il faut bien qu'elles aient blessé quelques personnes, puisqu'on a été jusqu'à les croire calculées. Cette grave imputation, très-répandue, ne mérite cependant pas une réfutation sérieuse : faire du distrait une sorte de mélange obligé du trompeur et de l'hypocrite, ce serait se résoudre à déchirer d'excellents feuillets de la Bruyère, et condamner au feu une agréable comédie de Regnard. Il est toutefois une conséquence qui répugnerait encore davantage : l'inimitable fabu-

liste cesserait d'être le *bonhomme*, comme le baptisa *Molière*. En restant les admirateurs de ses œuvres immortelles, nous serions obligés de dépouiller sa personne de cette auréole de respect, d'estime, de tendre attachement dont tant de générations successives l'ont entourée. Une cause est perdue, quand elle conduit à des conséquences qui froissent si violemment la conscience publique! — La crédulité d'Ampère était en quelque sorte devenue proverbiale. Elle lui faisait accepter, coup sur coup, les événements les plus fantastiques dans le monde politique, les faits les plus étranges dans le monde physique. Cet aveu, au reste, ne portera aucun préjudice à la grande réputation de perspicacité du célèbre académicien. Chez lui la crédulité était le fruit de l'imagination et du génie. En entendant raconter une expérience extraordinaire, son premier sentiment était, sans doute, la surprise; mais, bientôt après, cet esprit si pénétrant, si fécond, apercevant des *possibilités* là où des intelligences communes ne découvraient que le chaos, il n'avait plus ni trêve ni cesse qu'il n'eût tout rattaché, par des liens plus ou moins solides, aux principes de la science. On ne doit pas craindre d'être accusé de méconnaître le cœur humain, en ajoutant que le mérite de la difficulté vaincue a quelquefois pu influer sur la ténacité que mettait le savant académicien à défendre certaines théories. — En quittant Lyon en 1805, Ampère n'avait pas assez calculé ce qu'il laissait d'amis et de souvenirs dans cette ville. Peu de temps après son arrivée à Paris, il fut pris d'une véritable nostalgie dont la guérison n'a jamais été complète. Dans des lettres de 1815, de 1820, et même d'une date postérieure, il se repent d'avoir accepté la place qui l'attacha à l'école polytechnique; sa détermination est qualifiée d'acte de folie insigne. Ses rêves favoris étaient des combinaisons, toujours impraticables, qui auraient pu le ramener aux lieux témoins de son enfance. L'exclamation : « Oh! si j'étais resté à Lyon! » termine le récit de ses chagrins de toute nature. Ceci donne la clef de bien des circonstances de la vie d'Ampère restées jusqu'à présent inexpliquées. La métaphysique vint constamment à la traverse de ses travaux de mathématiques, de physique ou de chimie; elle ne fut momentanément vaincue qu'en 1820, 1821 et 1822, pendant les *recherches électro-dynamiques*, et l'on a vu ce qu'il en advint. En 1815, Ampère consultait ses amis de Lyon sur le projet qu'il avait formé « de se livrer entièrement à la psychologie. » Il se croyait appelé « à poser les fondements de cette science pour « tous les siècles. » Il ne répondait pas à une lettre de sir Humphry Davy : « n'ayant plus le courage de « fixer ses idées *sur ces ennuyeuses choses-là!* » — Au nombre des écrivains que l'histoire littéraire a distingués, à raison de leur ardeur constante et infatigable, on trouve des hommes profondément pieux, des indifférents et des incrédules. Quant à ceux qui, *pendant toute leur vie*, ont été troublés par des combats religieux intérieurs, ils sont très-rarement parvenus à achever des ouvrages de longue haleine. Ampère appartient beaucoup plus qu'on ne le pense à cette dernière classe de savants. Madame Ampère avait, de bonne heure, excité dans l'âme de son fils les sentiments de piété qui l'animaient elle-même. La lecture assidue de la Bible et des Pères de l'Église était le moyen infaillible dont le jeune géomètre faisait usage, lorsque sa foi devenait chancelante. Plus tard, le talisman perdit quelque peu de sa première vertu : des pièces manuscrites nous l'ont appris, car, de son vivant, Ampère ne laissa rien percer des doutes cruels qui, de temps à autre, bouleversaient son esprit. En parcourant les lettres écrites à l'ami qu'il avait pris pour confident de tant de combats intérieurs, le lecteur se surprend à croire qu'il a sous les yeux le récit des tortures poignantes qu'éprouva l'auteur des Provinciales. « Si c'était vrai ce-« pendant! écrivait-il le 2 juin 1815... Malheureux « que je suis!... d'anciennes idées ne me dominent « pas assez pour me faire croire; mais elles ont en-« core la puissance de me frapper de terreur! Si je « les avais conservées intactes, je ne me serais pas « précipité dans un gouffre! » Dans ses moments de ferveur religieuse, il n'y avait pas de sacrifice littéraire qu'Ampère ne trouvât léger. A l'école centrale de Bourg, le professeur composa un traité sur l'avenir de la chimie. De hardies prédictions n'avaient alors rien dont sa conscience s'effarouchât. Déjà même l'ouvrage était imprimé, lorsque plusieurs circonstances firent passer subitement Ampère a un état d'exaltation mystique extraordinaire. Dès ce moment, il se crut coupable au premier chef, pour avoir essayé de dévoiler prématurément une multitude de secrets que les siècles futurs portaient et portent encore dans leurs flancs; il ne vit plus dans son œuvre que le fruit d'une suggestion satanique et la jeta au feu. Cette perte, l'illustre académicien l'a, depuis, vivement regrettée, d'accord en cela avec tous ceux qui s'intéressent aux progrès des sciences et à la gloire du pays. — Le doute religieux n'est pas le seul qui ait troublé la vie d'Ampère. Le doute, quel qu'en fût l'objet, bouleversait son esprit au même degré. « Le doute, écrivait-il à un de ses amis de « Lyon, est le plus grand des tourments que l'homme « endure sur la terre! » Voici, entre mille, une des questions assurément très-douteuses, pour ne pas dire d'une solution impossible, sur lesquelles la pensée d'Ampère s'était exercée avec le plus d'emportement. L'étude des animaux fossiles montre que notre globe a été le théâtre de plusieurs créations successives qui, de perfectionnement en perfectionnement, se sont élevées jusqu'à l'homme. La terre n'offrait d'abord rien de vivant, rien d'organisé; puis se présentèrent quelques végétaux; puis les animaux invertébrés : les vers, les mollusques; plus tard, des poissons, des reptiles marins; plus tard encore des oiseaux; enfin les mammifères. « Vois-tu, écrivait encore Ampère à un de « ses amis de Lyon, vois-tu les paléothériums, les « anaplothériums remplacés par des hommes? J'es-« père, moi, qu'à la suite d'un nouveau cataclysme, « les hommes, à leur tour, seront remplacés par des « créatures plus parfaites, plus nobles, plus sincère-« ment dévouées à la vérité. Je donnerais la moitié

« de ma vie pour avoir la certitude que cette trans-« formation arrivera. Eh bien, le croiras-tu : il y a « des gens *assez stupides* pour me demander ce que « je gagnerais à cela! n'ai-je pas cent fois raison « d'être indigné? » — Bien que ce fait paraisse étrange, on peut placer les événements et les passions politiques parmi les causes qui portèrent si souvent la tristesse, le découragement dans le cœur d'Ampère, et nuisirent le plus à ses travaux scientifiques. C'est seulement dans sa correspondance la plus intime qu'on a pu connaître tout ce qu'il y avait de patriotiques douleurs sous une sérénité apparente, sous un vernis de douce résignation. L'année 1815 marqua surtout dans la vie de l'illustre géomètre d'une manière cruelle. L'empereur était revenu de l'île d'Elbe. Le bruit des armes retentissait dans l'Europe entière; les nations allaient se heurter sur un champ de bataille inconnu. De ce choc terrible pouvait naître, pour de longues années, l'asservissement de la France et du monde. Ces pensées bouleversaient l'âme de l'illustre savant. Mais il eut l'incroyable malheur de tomber alors dans une société où tout ce qu'il redoutait était un objet d'espérance; où les plus désastreuses nouvelles excitaient des transports de joie, où la mort d'un demi-million de nos compatriotes ne semblait pas devoir entrer en balance avec le maintien de quelques institutions vermoulues. Ces hideux sentiments inspiraient à Ampère une juste et profonde antipathie. D'autre part, il trouva dans la population parisienne des personnes ardentes qui, sans attendre aucun acte blâmable de la part de leurs antagonistes, voulaient faire main basse sur eux. C'est alors qu'Ampère écrivait à ses amis lyonnais : « Je suis comme le « grain entre deux meules! Rien ne pourrait expri-« mer les déchirements que j'éprouve; je n'ai plus « la force de supporter la vie ici. Il faut à tout prix « que j'aille vous rejoindre; il faut surtout que je « fuie ceux qui me disent : vous ne souffrirez pas « personnellement; comme s'il pouvait être question « de soi-même au milieu de semblables catastro-« phes! » Ampère, par timidité, concentrait soigneusement en lui-même les sentiments douloureux que les événements publics lui inspiraient. Deux fois cependant la mesure devint comble; elle déborda violemment. S'il fallait citer un désespoir égal à celui qu'éprouva l'illustre géomètre en apprenant la prise de Parga, et, plus tard, la chute de Varsovie, ce serait parmi les hommes voués à la culture des sciences qu'on le trouverait; il faudrait montrer Ruelle, entrant dans son amphithéâtre, les habits en désordre, la figure pâle, les traits décomposés, et commençant une leçon de chimie par ces paroles qu'on doit priser autant que la plus belle expérience : « Je « crains de manquer aujourd'hui de clarté et de « méthode; j'ai à peine la force de rassembler, de « combiner deux idées; mais vous me pardonne-« rez quand vous saurez que la cavalerie prus-« sienne a passé et repassé sur mon corps pendant « toute la nuit! » On avait appris la veille à Paris le résultat de la bataille de Rosbach. Une fois entraîné par la direction de son esprit, par son tempérament ou par son cœur, à étudier les événements politiques, à calculer leur importance, leur gravité, il est rare qu'on sache se borner à ceux d'un seul pays ou d'une seule époque, fût-elle aussi féconde en terribles péripéties que la fin du 18e siècle et le commencement du 19e. On raconte que la Mothe le Vayer mourut en demandant d'une voix éteinte : « A-t-on des nouvelles du Grand Mogol? » Pour Ampère, le Grand Mogol, c'était le monde tout entier; le temps passé, le temps présent et le temps à venir. Les souffrances des sujets de Sésostris, de Xercès, de Tamerlan trouvaient dans son cœur une fibre sensible, comme les souffrances des pauvres paysans de la Bresse parmi lesquels sa jeunesse s'était écoulée. « Il se préoccupait avec la même pas-« sion (ce sont des paroles textuelles) de ce qui « arrivera dans trois siècles, et des événements qui « se déroulaient sous ses yeux. » On retrouve ici l'horreur du doute renforcée encore par des sentiments philanthropiques. — « Les amis, s'écria Byron « dans un moment d'humeur, sont des voleurs de « temps. » Un homme très-studieux avait dit avant lui, avec moins d'âpreté : « Ceux qui me viennent « voir me font honneur; ceux qui ne viennent pas « me font plaisir. » La pensée, également égoïste sous l'une et sous l'autre forme, n'effleura jamais l'esprit et le cœur d'Ampère. Son cabinet de travail s'ouvrait à toute heure et à tout venant. On n'en sortait pas, il faut l'avouer, sans qu'il vous demandât si vous connaissiez le jeu des échecs. La réponse était-elle affirmative, il s'emparait du visiteur, et joutait contre lui, bon gré, mal gré, des heures entières. Ampère avait trop de candeur pour s'être aperçu que les inhabiles eux-mêmes connaissaient un moyen infaillible de le vaincre : quand les chances commençaient à leur être défavorables, ils déclaraient, en termes très-positifs, qu'après de mûres réflexions, le chlore était définitivement pour eux de l'acide muriatique oxygéné; que l'idée d'expliquer les propriétés de l'aimant à l'aide de courants électriques semblait une vraie chimère; que tôt ou tard les physiciens reviendraient au système de l'émission, et laisseraient les ondes lumineuses parmi les vieilleries décrépites du cartésianisme. Ampère avait ainsi le double chagrin de trouver de prétendus adversaires de ses théories favorites, et d'être *échec et mat*. — Le caractère d'Ampère, envisagé sous tant de faces diverses, doit sembler déjà à tout le monde, du moins dans certaines limites, une explication naturelle du découragement auquel il s'abandonna tant de fois; on ne peut manquer d'y voir une des principales causes du dégoût que lui inspirèrent souvent des études où le moindre de ses efforts eût certainement conduit à d'éclatants succès. Les traces de ce découragement, de ce dégoût, se montrent en foule à quiconque jette un coup d'œil attentif sur les dernières années de la vie du savant. Celui qui, dans sa jeunesse, dévorait avec tant d'ardeur les livres de toute nature, même les vingt volumes in-folio de l'*Encyclopédie*, parvenu à un certain âge, n'avait plus la force de rien lire. A peu d'exceptions près, les ouvrages de sa bi-

bliothèque n'étaient pas coupés. On y voyait bien, çà et là, quelques feuillets dentelés sur leurs bords comme une large scie, preuve certaine qu'un doigt inhabile les avait séparés. Un auteur, même parmi les plus célèbres, se serait vainement mis en quête de traces plus nombreuses, plus manifestes de l'attention, de la curiosité d'Ampère. Avec l'unique exception du projet de classification naturelle des connaissances humaines, tout, dans le monde scientifique, dans le monde littéraire, lui était devenu tellement indifférent, qu'il existe dans les mains des géomètres, dans les mains des élèves de nos grandes écoles, un *Traité de calcul différentiel et de calcul intégral*, publié sans nom d'auteur, sans titre et sans table de matières : l'imprimeur, après de nombreuses tentatives, avait fini par comprendre qu'Ampère ne lui fournirait jamais les quelques lignes qui eussent été nécessaires pour donner au nouveau livre la forme que tous les livres ont eue depuis le temps de Guttemberg. Qu'on ne se récrie pas sur ce que ce fait offre d'extraordinaire. En voici un du même genre et plus étrange encore. Fresnel, ce physicien illustre, qui poussait l'art des expériences jusqu'à ses dernières limites ; qui, dans la discussion des phénomènes les plus complexes, parvenait, à force de génie, à se passer des secours puissants, mais peu accessibles, qu'on trouve aujourd'hui dans l'analyse transcendante ; Fresnel, en mourant, laissa dans le monde scientifique un vide immense. Ampère, sous un rapport au moins, aurait pu le combler. Des amis lui en parlèrent ; ils firent briller à ses yeux le grand avenir de gloire, d'utilité, qui s'allierait à une renommée déjà européenne. La démarche fut sans résultat. Ampère était arrêté par une incroyable difficulté : il ne pouvait accepter la mission qu'on lui offrait, attendu, disait-il, qu'elle le mettrait dans l'obligation de lire *deux* mémoires sur la théorie des ondes, dont Poisson venait d'enrichir les sciences ! (Les deux mémoires embrassent une centaine de pages, et sont écrits avec l'élégante clarté qui distingue tous les travaux de l'illustre géomètre.) L'excuse d'Ampère étonnera tout le monde. Eh bien ! il la donnait d'un ton si pénétré qu'il y aurait eu vraiment de la barbarie à s'en fâcher. Si les grandes et les petites choses pouvaient être comparées, l'excuse du savant rappellerait la réponse qu'un ouvrier, jeune et valide, fit un jour à cette question de Marivaux : « Pourquoi ne travaillez-vous pas ? — Ah ! monsieur, si « vous saviez combien je suis paresseux ! » — La large part faite à l'influence du caractère ne doit pas détourner les yeux d'une cause non moins puissante, qui, elle aussi, a beaucoup contribué à diminuer le nombre des travaux d'Ampère. S'il est vrai que ses découvertes, malgré tout ce qu'elles offrent de vaste, de profond, d'ingénieux, ne soient qu'une très-petite partie de celles qu'aurait pu enfanter sa puissante tête, les institutions solidaires d'un si fâcheux résultat méritent la réprobation de tous les amis des sciences. La vocation d'Ampère était *de n'être pas professeur* ; cependant c'est au professorat qu'on l'a forcé de consacrer la plus belle partie de sa vie ; c'est par des leçons rétribuées qu'il a toujours dû suppléer à l'insuffisance de sa fortune patrimoniale. Une blessure grave qu'il reçut au bras pendant sa première jeunesse n'avait pas peu contribué à le priver de toute dextérité manuelle. Le premier emploi qu'on lui donne est cependant celui de professeur de physique, de chimie et d'astronomie, à l'école centrale du département de l'Ain. Le professeur de physique manquera inévitablement ses expériences ; le chimiste brisera ses appareils ; l'astronome ne parviendra jamais à réunir deux astres dans le champ de la lunette d'un sextant, ou d'un cercle à réflexion : sont-ce là des difficultés réelles pour l'administrateur ? Une place devient vacante, il nomme, et tout est dit. Ampère, comme on l'a vu, quitta Bourg pour occuper, d'abord à Lyon, une chaire de mathématiques pures, et, plus tard, à Paris, l'emploi de répétiteur d'analyse à l'école polytechnique. Dans ces nouvelles fonctions, il n'avait plus à manier des cornues, des machines électriques, des télescopes ; on pouvait donc compter cette fois sur un succès complet ; mais le savoir, mais le génie ne suffisent pas à celui qui se voue à l'enseignement d'une jeunesse vive, pétulante, moqueuse, habile à saisir les moindres ridicules et à les faire servir à son amusement. Pour ne pas donner prise à sa malicieuse sagacité, il faut avoir étudié, en vivant longtemps au milieu d'elle, ses goûts, ses allures, ses caprices, ses travers. L'homme qui s'est formé lui-même, qui n'a pas passé par les écoles publiques, manque d'un des éléments de réussite. Les salutations d'un professeur sont-elles très-profondes ; cette marque de déférence devrait lui valoir des remercîments ; elle excite, au contraire, des éclats de rire. Mal conseillé par des amis peu au courant des choses d'ici-bas, un nouveau titulaire arrive-t-il dans l'amphithéâtre d'une école presque militaire, en habit noir à la française, œuvre malheureuse d'un des moins habiles tailleurs de la capitale ; pendant plusieurs semaines, le malencontreux habit empêche plus de cent jeunes gens de prêter attention aux trésors de science qui se déroulent devant eux. Ce professeur craint-il que les caractères tracés sur le tableau noir soient peu visibles de ses auditeurs les plus éloignés ; ce serait une faute de ne pas s'en enquérir. Eh bien ! qu'il établisse un colloque avec des jeunes gens réunis en grand nombre ; plusieurs d'entre eux auront l'espièglerie, en argumentant toujours de la prétendue faiblesse de leur vue, d'amener par degrés le professeur à des caractères d'une telle grosseur, que le plus vaste tableau, loin de suffire à des calculs compliqués, ne contiendrait seulement pas cinq chiffres. Que, tout entier enfin au développement d'une théorie difficile, il lui arrive, dans le feu de la démonstration, de prendre le torchon saupoudré de craie pour son mouchoir ; le récit de cette méprise, assurément bien innocente, grossi, amplifié, se transmettra de promotion en promotion ; et quand le professeur paraîtra pour la première fois à l'amphithéâtre, ce ne sera plus le géomètre illustre, le savant européen qu'on cherchera de pré-

férence; on guettera plutôt le moment où arrivera la distraction, dès longtemps annoncée, et sur laquelle on s'imagine avoir des droits imprescriptibles. Voilà l'énumération des écueils sur lesquels l'excellent Ampère alla souvent se briser. Quelques bizarreries; l'ignorance du monde; ce que dans notre société, toute artificielle, on appelle un manque de tenue, n'empêchaient pas assurément qu'Ampère ne fût un des savants les plus perspicaces, les plus ingénieux de notre époque; mais, on doit l'avouer, les leçons en souffraient; mais les forces d'un homme de génie auraient facilement reçu un emploi plus judicieux, plus utile; mais la science elle-même, dans sa juste susceptibilité, pouvait regretter qu'un de ses plus nobles, de ses plus glorieux représentants se trouvât exposé aux plaisanteries d'une jeunesse étourdie et de quelques désœuvrés. D'autres fonctions publiques nuisirent encore à la gloire du savant. Si Ampère convenait peu aux fonctions d'inspecteur général de l'université, cette place, on peut l'affirmer, ne lui convenait guère: mais les devoirs de père de famille, mais une bienfaisance qui s'exerçait fort au delà des limites de la prudence, même aux époques où ses amis calculaient avec inquiétude *de combien il s'en fallait qu'il n'eût rien*; mais la ruineuse habitude de jouer avec les remaniements dans les imprimeries; mais le besoin de faire exécuter sans cesse de nouveaux appareils d'électro-magnétisme, éloignaient chez Ampère jusqu'à la pensée d'abandonner la principale branche d'un modeste revenu. Aussi, tous les ans, au moment où les tournées étaient distribuées dans les bureaux universitaires, le voyait-on se soumettre, avec résignation, au métier de solliciteur; et pour obtenir telle mission dont sa santé aurait le moins à souffrir, ou qui pouvait devenir l'occasion de quelques centaines de francs d'économie, perdre en démarches pénibles, humiliantes, souvent infructueuses, plus de temps qu'il ne lui en eût fallu pour créer un chapitre de ses théories électro-magnétiques. Un si misérable emploi des plus hautes facultés intellectuelles a nui, plus qu'on ne l'a remarqué, au progrès des sciences et à la gloire d'Ampère. Débarrassé d'une multitude d'occupations assujettissantes, de détails mesquins, de servitudes minutieuses, il eût poursuivi avec ardeur, avec persévérance, les mille idées ingénieuses qui journellement traversaient sa vaste tête. Chaque jour il mettait lui-même en balance, dans sa correspondance avec ses amis, ce qu'il faisait et ce qu'il aurait pu faire, et chaque jour les résultats de cet examen ajoutaient à sa profonde tristesse. Voilà ce qui empoisonna sa vie; ce qui lui faisait désirer qu'on écrivît sur sa tombe l'épitaphe brève et en même temps si expressive qu'un célèbre ministre de Suède s'était choisie:

Heureux enfin! (*Tandem felix!*)

— Ampère partit de Paris très-souffrant, pour une inspection universitaire, le 17 mai 1836. Ses amis étaient cependant pleins de confiance. Ils se rappelaient que le climat du midi lui avait déjà une fois redonné la santé. M. Brédin, qui alla à sa rencontre à St-Étienne, ne partagea pas ces illusions. Le savant directeur de l'école vétérinaire de Lyon vit dans les habitudes corporelles d'Ampère l'empreinte de la décrépitude. Tout lui parut altéré dans sa figure; tout jusqu'à la forme osseuse du profil. La seule chose qui n'eût pas changé, et celle-là devait avoir la plus fatale influence sur une santé déjà si délabrée, c'était l'intérêt passionné, immodéré, que prenait l'illustre académicien à tout ce qui du nord au sud, du levant au couchant, lui semblait pouvoir améliorer les conditions actuelles de l'espèce humaine. L'affreuse toux qui minait Ampère, sa voix profondément altérée, sa grande faiblesse, commandaient un silence, un repos absolu. La personne la plus indifférente se serait fait un scrupule de provoquer dix paroles; et cependant, dès que M. Brédin eut commencé à décliner une discussion minutieuse, difficile, sur des changements projetés dans le second volume de l'*Essai sur la philosophie et la classification des sciences*, Ampère s'emporta avec une extrême violence. « Ma santé! ma santé! s'écria-« t-il. Il s'agit bien de ma santé! il ne doit être « question, ici, entre nous, que de vérités éternel-« les. » A ces exclamations succédèrent de longs développements sur les liens délicats, subtils, imperceptibles au commun des hommes, qui unissent les diverses sciences. Bientôt après, franchissant le cadre que M. Brédin avait fini par lui concéder, Ampère, saisi d'un mouvement d'enthousiasme, évoqua à son tribunal, pendant plus d'une heure, les personnages de l'antiquité et de notre époque, qui ont influé d'une manière utile ou fâcheuse sur le sort de leurs semblables. Ce violent effort l'épuisa. Le mal s'accrut pendant le reste du voyage. En arrivant à Marseille, cette ville qu'il aimait tant, qui une première fois le rendit à la vie, Ampère était dans un état presque désespéré. Les soins tendres et respectueux de tous les fonctionnaires du collége, ceux du savant médecin de l'établissement, amenèrent une légère amélioration. L'âge peu avancé du malade était aussi un sujet d'espérance. On ne songeait pas qu'Ampère aurait pu dire, comme van Orbeeck : « Comptez double, messieurs, comptez « double, car j'ai vécu jour et nuit! » L'illustre géomètre ne partagea aucune des illusions de l'amitié. En quittant Paris, il se croyait déjà sans ressources. La preuve en est consignée dans une lettre que nous avons eue sous les yeux, et dans cette réponse aux exhortations pressantes de l'aumônier du collége de Marseille ; « Merci, « monsieur l'abbé, merci! Avant de me mettre en « route, j'avais rempli tous mes devoirs de chrétien. » La résignation que montra Ampère à ses derniers moments étonna tous ceux qui connaissaient son caractère ardent, sa vive imagination, son cœur chaud. Jamais on ne se fût attendu à trouver en lui le calme de cet ancien philosophe qui, au lit de mort, repoussait toute distraction, afin, disait-il, de mieux observer ce qui se passerait au moment précis où l'âme abandonnerait le corps. Peu d'instants avant que le mourant perdît entièrement connais-

sance, M. Deschamps, proviseur du collége de Marseille, ayant commencé à demi-voix la lecture de quelques passages de l'*Imitation*, Ampère l'avertit qu'il savait le livre par cœur. Ce furent ses dernières paroles. Une fièvre aiguë s'était jointe tout à coup à l'affection chronique de poitrine la plus grave. Le 10 juin 1836, à cinq heures du matin, Ampère, succombant sous les coups répétés de 60 années de douleurs physiques et morales, acheva de mourir, suivant la belle expression de Buffon, plutôt qu'il ne finit de vivre. Le jour même, le télégraphe de Marseille transmit la triste nouvelle à Paris. Elle y excita une douleur profonde et universelle. Qu'on ne s'y trompe point : l'instrument aérien aux communications rapides ne passait pas dans le domaine des choses privées; il remplissait son rôle officiel : la mort d'Ampère était un malheur public (1). — Ampère était membre de l'Institut de France, des sociétés royales de Londres et d'Édimbourg; des académies de Berlin, de Stockholm, de Bruxelles, de Lisbonne; de la société Philomatique de Paris, des sociétés de Cambridge, de Genève, etc. Il fut successivement répétiteur et professeur d'analyse à l'école polytechnique, professeur de physique au collége de France, membre du bureau consultatif des arts et manufactures, inspecteur général de l'université, et membre de la Légion d'honneur. Voici le catalogue de ses travaux :—TRAVAUX SUR LES MATHÉMATIQUES PURES. *Considérations sur la théorie mathématique du jeu*, 1 vol. in-4°, Lyon, 1802. *Démonstration de l'égalité de volume des polyèdres symétriques.* (Correspondance sur l'école polytechnique, 6e numéro, 1806.) *Recherches sur l'application des formules générales du calcul des variations aux problèmes de la mécanique.* (Mémoires des Savants étrangers, t. 1, 1806.) *Recherches sur quelques points de la théorie des fonctions dérivées qui conduisent à une nouvelle démonstration du théorème de Taylor et à l'expression finie des termes qu'on néglige, lorsqu'on arrête cette série à un terme quelconque.* (Journal de l'École polytechnique, 13e cahier, t. 6, 1806.) *Démonstration générale du principe des vitesses virtuelles, dégagée de la considération des infiniment petits.* (Journ. de l'École polytech., 13e cah., t. 6, 1806.) *Mémoire sur les avantages qu'on peut retirer, dans la théorie des courbes, de la considération des paraboles osculatrices, avec des réflexions sur les fonctions différentielles dont la valeur ne change pas lors de la transformation des axes.* (Journ. de l'École polytech., 14e cah., t. 7, 1808.) Ce mémoire avait été adressé à l'Institut en 1803. *Considérations générales sur les intégrales des équations aux différences partielles.* (Journ. de l'École polytech., 17e cah., t. 10, 1815.) *Mémoire contenant l'application de la théorie exposée dans le 17e cahier du Journal de l'École polytechnique, à l'intégration des équations différentielles du 1er et du 2e ordre.* (Journ. de l'École polytech., 18e cah.; t. 11, 1820.) *Mémoire sur quelques nouvelles propriétés des axes permanents de rotation des corps et des plans directeurs de ces axes.* (Mém. de l'Acad. roy. des sciences, t. 5, 1826.) *Traité de calcul différentiel et de calcul intégral*, sans titre, sans nom d'auteur et sans table de matières, 1 vol. in-4°. — TRAVAUX DE CHIMIE. *Lettre à Berthollet, sur la détermination des proportions dans lesquelles les corps se combinent, d'après le nombre et la disposition respective des molécules dont les parties intégrantes sont composées.* (Ann. de Chimie, t. 90, p. 43, avril 1814; et Journ. des Mines, t. 37, p. 5, numéro de janvier 1815.) *Démonstration de la relation découverte par Mariotte entre les volumes des gaz et les pressions qu'ils supportent à une même température.* Lu à l'Institut le 24 janvier 1814. (Ann. de Chim., t. 94, p. 145, mai 1815.) *Essai d'une classification naturelle pour les corps simples.* (Ann. de Chim. et de Phys., t. 1, p. 295 et 373, et t. 2, p. 5 et 105, 1816; et in-8°, 84 pages.) — TRAVAUX SUR LA LUMIÈRE. Mémoire intitulé : *Démonstration d'un théorème nouveau d'où l'on peut déduire toutes les lois de la réfraction ordinaire et extraordinaire.* Lu à la première classe de l'Institut, le 27 mars 1815. (Mém. de l'Inst., t. 14, p. 235, 1816.) *Mémoire sur la détermination de la surface courbe des ondes lumineuses dans un milieu dont l'élasticité est différente suivant les trois dimensions, c'est-à-dire celles où la force produite par l'élasticité a lieu dans la direction même du déplacement des molécules de ce milieu.* Lu à l'acad. des sciences, le 26 août 1828. (Ann. de Chim. et de Phys., t. 39, p. 113; 1828.) *Note sur la chaleur et la lumière considérées comme résultant de mouvements vibratoires.* (Ann. de Chim. et de Phys., t. 58, p. 432.) — TRAVAUX SUR L'ÉLECTRO-MAGNÉTISME. *Mémoire sur l'action mutuelle de deux courants électriques, sur celle qui existe entre un courant électrique et le globe terrestre, et celle de deux aimants l'un sur l'autre.* Lu à l'acad. des sciences, les 18 et 25 septembre, 2 et 30 octobre 1820. (Ann. de Chim. et de Phys., t. 15, p. 59 et 170, 1820.) *Recueil d'observations électro-dynamiques*, in-8°, 1822, où sont contenus la plupart des travaux exécutés par Ampère sur cette matière (de 1820 à la fin de 1822), ainsi que sa correspondance avec plusieurs savants physiciens étrangers; donnés par extraits. (Journal de Phys., t. 91, p. 76 et 166, 1820; Bibliothèque universelle de Genève, t. 16, p. 209, avril 1821; Bull. de la Société philom., p. 138, 1820.) *Lettre sur l'état magnétique des corps qui transmettent un courant d'électricité.* (Ann. de Chim. et de Phys., t. 16, p. 119.) *Note sur un appareil à l'aide duquel on peut vérifier toutes les propriétés des conducteurs de l'électricité voltaïque.* (Ann. de Chim. et de Phys., t. 18, p. 88, 313.) *Mémoire sur la théorie mathématique des phénomènes électro-dynamiques, uniquement déduite de l'expérience*, dans lequel se trouvent réunis les mémoires qu'Ampère a communiqués à l'académie royale

(1) Cet article se compose d'extraits presque *textuels*, de l'éloge, encore inédit, prononcé dans une séance publique de l'Académie des sciences, par M. F. Arago. C'est à son frère, signataire de cet article, que la *Biographie universelle* est redevable de ces précieux emprunts.

des sciences, dans les séances des 4 et 26 décembre 1820, 10 juin 1822, 22 decembre 1823, 12 septembre et 21 novembre 1825. (Mém. de l'Acad. royale des sciences, t. 6, 1827.) *Mémoire contenant le calcul de l'action qu'exerce un petit aimant qui ne peut que tourner autour de son centre d'inertie, dans un plan horizontal, sur un fil conducteur, incliné à l'horizon et situé dans un plan vertical, passant par le centre d'inertie du petit aimant.* Lu à l'académie des sciences les 8 et 15 janvier 1821. (Extrait du Jour. de Phys., t. 93, p. 160, février 1821.) *Notices sur les expériences électro-magnétiques de MM. Ampère et Arago.* Lues à la séance publique de l'académie des sciences du 2 avril 1821. (Obs. électro-dynam., p. 109; Biblioth. univ. de Genève, t. 17, p. 16; Monit. du 25 mai 1822.) *Notice sur une nouvelle expérience électro-magnétique, où l'on observe le mouvement toujours dans le même sens, d'une portion de conducteur voltaïque, par l'action du globe terrestre.* (Obs. électro-dynam., p. 239; Ann. de Chim. et de Phys., t. 20, p. 60, 1821; Biblioth. univ., t. 20, p. 173, 1821.) *Notice sur les nouvelles expériences électro-magnétiques qui ont été faites par différents physiciens depuis le mois de mars 1821.* Lue à la séance publique de l'académie des sciences du 8 avril 1822. (Obs. électro-dynam., p. 199; Journal de Phys., t. 94, p. 61, 1822; Monit. du 1er octobre 1822.) *Mémoire sur la détermination de la formule qui représente l'action mutuelle de deux portions infiniment petites de conducteurs voltaïques.* Lu à l'académie des sciences, les 10 et 24 juin 1822. (Ann. de Chim. et de Phys., t. 20, p. 398, août 1822; Mém. de l'acad. des sciences, t. 6, p. 175, 1827; Obs. électro-dynam., p. 293 et 316.) *Notice sur quelques expériences nouvelles, relatives à l'action mutuelle de deux portions du circuit voltaïque, et à la production des courants électriques par influence, et sur les circonstances dans lesquelles l'action électro-dynamique doit, d'après la théorie, produire, dans un conducteur mobile autour d'un axe fixe, un mouvement de rotation continu, ou donner à ce conducteur une direction fixe.* Lu à l'académie des sciences, les 16 et 23 septembre 1822. (Bull. de la Société philom., p. 145, 1822; Obs. électro-dynam., p. 319.) *Nouveau mémoire sur l'action mutuelle des courants électriques.* Lu à l'académie des sciences, les 22 et 29 décembre 1823. (Inséré dans les Ann. de Chim. et de Phys., t. 26, p. 134 et 246, 1823; Mém. de l'Acad. des sciences, t. 6, p. 175, 1827.) L'analyse de ce mémoire a paru séparément sous le titre de : *Précis de la théorie des phénomènes électro-dynamiques*, pour servir de complément au *Recueil d'observations électro-dynamiques*, et au *Manuel d'électricité dynamique de M. de Monferrand*, in-8°, 1824. *Note sur une nouvelle expérience relative à la nature du courant électrique*, en commun avec M. Becquerel. Lue à l'académie des sciences, le 12 avril 1823. (Ann. de Chim. et de Phys., t. 27, p. 29, 1826.) *Lettre à M. Faraday sur l'électro-magnétisme.* (Ann. de Chim. et de Phys., t. 27, p. 389.) *Mémoire sur les phénomènes électro-dynamiques.* (Ann. de Chim. et de Phys., t. 27, p. 134, 246.) *Description d'un appareil électro-dynamique.* (Ann. de Chim. et de Phys., t. 27, p. 390.) *Rapport sur les piles sèches de M. Zamboni.* (Ann. de Chim. et de Phys., t. 29, p. 198.) *Mémoire sur une nouvelle expérience électro-dynamique, sur son application à la formule qui représente l'action mutuelle de deux éléments de conducteurs voltaïques, et sur de nouvelles conséquences déduites de cette formule.* Lu à l'académie des sciences, le 12 septembre 1825. (Mém. de l'Acad. des sciences, t. 6, p. 175, 1827; Ann. de Chim. et de Phys., t. 29, p. 381, 1825, et t. 30, p. 29, ibid.) Précédé d'une *Lettre à M. Gherardi*, in-8°, 1825. *Mémoire sur l'action exercée par un circuit électro-dynamique, formant une courbe plane dont les dimensions sont considérées comme infiniment petites; sur la manière d'y ramener celle d'un circuit fermé, quelles qu'en soient la forme et la grandeur; sur deux nouveaux instruments destinés à des expériences propres à rendre plus directe et à vérifier la détermination de la valeur de l'action mutuelle de deux éléments de conducteurs; sur l'identité des forces produites par des circuits infiniment petits et par des particules d'aimant; enfin, sur un nouveau théorème relatif à l'action de ces particules.* Lu à l'Académie des sciences, le 28 novembre 1825. (Mém. de l'Acad. des sciences, t. 6, p. 175, 1827; et Correspond. mathém. et phys. des Pays-Bays; et in-8°, 16 p.) *Note sur une nouvelle expérience électro-dynamique qui constate l'action d'un disque métallique en mouvement, sur une portion de conducteur voltaïque, plié en hélice ou en spirale.* Lue à l'académie des sciences, le 4 septembre; expérience faite le 11 septembre 1826. (Bull. de la Société philom., p. 134, 1826.) *Mémoire sur l'action mutuelle d'un conducteur voltaïque et d'un aimant*, adressé à l'académie des sciences de Bruxelles, le 28 octobre 1826, imprimé dans le t. 4, 2e série, part. 1re, de ses Mémoires; et à part in-4° de 88 p., 1828. Le résumé de ce mémoire a paru sous le titre de : *Note sur l'action mutuelle*, etc. (Ann. de Chim. et de Phys., t. 37, p. 113, 1818; et in-8°.) *Note sur une expérience de M. Hippolyte Pixii, relative au courant produit par la rotation d'un aimant, à l'aide d'un appareil imaginé par M. Hippolyte Pixii.* (Ann. de Chim. et de Phys., t. 51, p. 76.) Ampère a publié séparément sur la même matière : *Description d'un appareil électro-dynamique*, etc., in-8°, 1824-1826, 1 pl. La première notice sur cet appareil a été consignée dans les Annales de Chimie et de Physique, t. 18, p. 88 et 313, 1821. *Exposé des nouvelles découvertes sur le magnétisme et l'électricité* de MM. Œrsted, Arago, Ampère, H. Davy, Biot, Erman, Schweiger, Delarive, etc., faisant partie du 5e volume du *Système de chimie* de Thomson, traduit par Th. Riffault, 3e édit., Suppl., article *de l'Électricité et du Magnétisme*, fait en commun avec M. Babinet, p. 163, et in-8°, 1822. *Exposé méthodique des phénomènes électro-dynamiques et des lois de ces phénomènes*, in-8° de 42 p., Paris, 1823 (inséré en partie dans le *Recueil d'observations électro-dynam.*, p. 325). — ZOOLOGIE. *Considéra-*

tions philosophiques sur la détermination du système solide et du système nerveux des animaux articulés. (Ann. des Sciences natur., t. 2. p. 295, et t. 3, p. 199 et 453, juillet, octobre et décembre, 1824.) — PHILOSOPHIE DES SCIENCES. *Essai sur la philosophie des sciences,* ou *Exposition analytique d'une classification naturelle de toutes les connaissances humaines,* 2 vol. in-8°. (Le 2e volume n'a pas encore paru.) A—O (E.).

AMPHILOQUE (Saint), évêque d'Icone, issu d'une famille noble de Cappadoce, exerça dans sa jeunesse la profession de rhéteur, puis celle d'avocat, et s'acquit beaucoup de réputation dans l'une et l'autre. Il se retira ensuite dans la solitude, par le conseil de St. Grégoire de Nazianze, pour s'y consacrer entièrement à Dieu. Amphiloque se trouvant à Icone au moment où cette ville était privée de son pasteur, le clergé et le peuple se réunirent, d'une voix unanime, pour le porter sur ce siége. On croit que St. Grégoire de Nazianze ne fut pas étranger à cet événement, qui est de l'an 374. Le zèle et les talents du nouveau prélat brillèrent dans le gouvernement de son diocèse, dans l'éclat avec lequel il parut à plusieurs conciles. Il en tint un à Icone contre les macédoniens, en 376. Il se trouva, en 381, au concile général de Constantinople, et présida à celui de Side, en Pamphilie, où furent condamnés les messaliens, dont l'hérésie naissante commençait a infecter son troupeau. L'empereur Théodose ayant refusé de rendre lui une loi pour défendre aux ariens de tenir leurs assemblées, il affecta, dans une circonstance, de ne point rendre au jeune Arcadius, nouvellement créé Auguste, les honneurs d'usage. Théodose lui en témoigna sa surprise et son mécontentement : « Eh quoi ! seigneur, lui dit Amphiloque, vous ne « voulez pas qu'on manque de respect à votre fils, « et vous souffrez ceux qui blasphèment contre le « fils de Dieu ! » Cette prompte repartie produisit son effet; car l'empereur rendit aussitôt une loi pour défendre les assemblées publiques de tous les hérétiques. On ignore l'époque précise de la mort de cet évêque. On sait seulement qu'il vivait encore en 394, et qu'il mourut dans un âge très-avancé. L'Église célèbre sa fête le 23 novembre. Il avait composé beaucoup d'ouvrages contre les hérésies de son temps, et spécialement contre les messaliens. Il ne nous en reste que des fragments assez longs dans les conciles d'Éphèse et de Chalcédoine, et dans quelques auteurs ecclésiastiques. Cottelier a publié sa lettre aux évêques macédoniens. Le P. Combefis a fait imprimer, en 1644, in-fol., grec et latin, les ouvrages qui portent son nom, mais dont la plupart lui sont faussement attribués : ils ont passé de là dans la *Bibliotheca Patrum.* T—D.

AMPHINOMUS. *Voyez* ANAPIUS.

AMPHOUX-CHASSEVENT (MADELEINE-ACHARD), si connue en Europe par la liqueur des îles dite *de la veuve Amphoux*, naquit à Marseille en 1707, échappa en 1720 aux ravages que la peste exerçait dans sa patrie, épousa Amphoux, passa avec lui à la Martinique, et alla s'établir dans l'île de Ste-Lucie, qui ne comptait alors que quelques habitants. Amphoux mourut dans cette île, et sa veuve revint à la Martinique. Elle y épousa en secondes noces Grenet, aussi Provençal, qui tomba malade le jour même de son mariage, accabla sa femme de mauvais traitements, et mourut en 1741. Madeleine Achard reprit alors le nom de veuve Amphoux, qu'elle affectionna toujours. En 1759, elle tenait un billard au Fort-Royal de la Martinique, lorsqu'elle se lia avec madame de la Roque, née d'Orange, à qui est due la découverte des procédés qui ont fait la célébrité des liqueurs de la Martinique. Cette dame n'en fit point un secret à sa nouvelle amie ; et lorsqu'elle quitta le Fort-Royal, en 1762, pour aller s'établir à St-Pierre, madame Amphoux continua à faire des liqueurs qui furent bientôt reconnues supérieures à celles de madame de la Roque. Cette supériorité a été si constante depuis cinquante ans, qu'on l'attribue généralement, dans la colonie, à l'eau de la rivière Madame ou le Vassor, qui coule au Fort-Royal. En 1768, madame Amphoux prit pour troisième mari M. Chassevent, arpenteur général et grand voyer de la Martinique. Ayant acquis, dans le commerce de ses liqueurs, une fortune considérable, elle forma le projet d'en jouir dans la métropole, vendit à M. de Grandmaison, garde magasin de l'artillerie, le fonds considérable de son établissement, et ce droit d'étiquette pour les liqueurs : *Grandmaison, successeur de madame veuve Amphoux.* Elle partit, débarqua à Marseille, vint à Paris, et ne pouvant s'habituer au climat de France, repassa bientôt à la Martinique. Elle voulut y reprendre la fabrication de ses liqueurs ; M. de Grandmaison s'y opposa ; on plaida, et madame Chassevent perdit son procès. Alors elle imagina de publier ses liqueurs sous le nom de *madame Chassevent, ci-devant veuve Amphoux*, et cette étiquette désigna constamment leur préexcellence jusqu'à l'année 1812, époque où madame de Chassevent est morte âgée de 105, et non de 112, comme les journaux l'ont annoncé. Les vertus hospitalières qu'elle exerça, surtout envers les Provençaux, ses compatriotes, qui affluaient à la Martinique, avaient contribué à faire donner à cette colonie le nom de *petite Provence.* M. S—M.

AMPSINGIUS, ou AMPSING (JEAN-ASSUÉRUS), né dans la province d'Over-Yssel, fut d'abord ministre de la ville de Harlem, se fit ensuite recevoir médecin, exerça son art successivement en Suède, dans la basse Saxe, fut nommé professeur à la faculté de Rostock, et mourut médecin du duc de Mecklembourg, à Rostock, en 1642, à l'âge de 83 ans. On a de lui : 1° *Dissertatio iatro-mathematica,* dans laquelle il relève l'excellence de la médecine et de l'astronomie sur toutes les autres sciences, et veut les unir d'une manière indissoluble, *Rostochii,* 1602, 1618, in-4° ; 1629, in-8° ; 2° *de theriaca Oratio,* ibid., 1618, in-4° ; 1619, in-8° ; 3° *de morborum Differentiis liber,* ibid., 1619, in-4° ; 1623, in-8°, avec le traité précédent ; 4° *Hectas Affectionum capillos et pilos humani corporis infestantium, Wittebergiæ,* et *Rostochii,* 1623, in-8°. C. et A—N.

AMRI, roi d'Israël, fut proclamé par l'armée qu'il commandait au siége de Gebbéthon, après la mort d'Ela, assassiné par Zambri. Il investit l'assassin usurpateur dans Thersa, et le força de se brûler, avec sa famille, dans le palais du roi. Thebni lui disputa encore la couronne pendant quatre ans; mais enfin il se trouva maître de tout Israël par la mort de son concurrent. L'Écriture loue la valeur de ce prince, mais elle lui reproche d'avoir porté l'impiété plus loin que ses prédécesseurs, en quoi il fut surpassé par Achab, son fils. Amri mourut vers l'an 918 avant J.-C., après avoir fait bâtir Samarie, pour en faire la capitale de son royaume. T—D.

AMRIAL-CAIS, le plus célèbre des anciens poëtes arabes, est auteur d'une des sept *Moallacah*, poëmes composés avant Mahomet, et qui avaient été suspendus à la kaaba, ou temple de la Mecque, d'où leur est venu le nom de *Moallacah* (suspendus). Amrial-Caïs était d'une famille distinguée; son goût pour la poésie ayant déplu à son père, qui régnait sur la tribu des Benou-Asad, il fut chassé de sa maison, et mena une vie errante parmi les Arabes vagabonds et brigands, jusqu'à la mort de son père, qui fut tué par ses sujets, indignés de sa barbarie. Amrial-Caïs alors obligé, selon l'ancienne coutume des Arabes, de venger, par le sang, le sang de l'auteur de ses jours, vint fondre, avec une troupe d'Arabes errants, sur ses sujets; mais ceux-ci s'étaient sauvés, et une tribu voisine devint l'objet de la vengeance d'Amrial-Caïs. Ses compagnons, irrités de cette méprise, l'abandonnèrent, et il se réfugia auprès d'un prince de l'Yémen, qui lui promit, mais en vain, de lui faciliter les moyens de se venger. Lassé des retards que ce prince apportait à l'exécution de sa promesse, il alla trouver l'empereur grec, dont il implora le secours. Malheureusement, un Arabe de la tribu des Benou-Asad se trouvait à la cour de ce prince; il parvint à l'indisposer contre Amrial-Caïs, et enfin à perdre ce dernier. L'empereur lui avait promis des troupes : il les lui donna en effet, mais, pendant sa marche, il lui envoya une chemise empoisonnée. A peine Amrial-Caïs s'en fut-il revêtu, qu'il sentit de vives douleurs, il expira peu après et fut inhumé près d'Ancyre. Amrial-Caïs était contemporain de Mahomet, et avait même fait des vers satiriques contre lui. La *Moallacah*, dont Lette a publié, à Leyde, en 1748, le texte arabe, et W. Jones, la traduction anglaise, à Londres, en 1782, ne tient à aucun fait historique; c'est une suite de tableaux où s'égaye l'imagination de l'auteur. Les plaisirs que lui a causés la présence des belles, les charmes de ses maîtresses, la description de son agile coursier, et la peinture d'un orage qui fond sur la terre, et dérobe à la vue les sommets des montagnes, tels sont les sujets traités dans ce poëme, dont les riches détails, les comparaisons variées, et les figures hardies, semblent avoir servi de modèle à la plupart des poëtes arabes des siècles suivants. J—N.

AMROU-BEN-LEITS, deuxième prince de la dynastie des Soffarides, succéda à Yacoub, son frère, l'an 265 de l'hégire (879 de J.-C.). Maître d'un trône où l'avait porté la faveur des troupes, il voulut s'y affermir en méritant les bonnes grâces du calife alors régnant, et à qui son frère avait juré une guerre perpétuelle. Une splendide ambassade porta son hommage au pied du trône, avec des présents considérables, et le calife lui envoya à son tour un riche *kihlah* (habillement), avec le diplôme de gouverneur du Khoraçan, d'Ispahan, etc. Le calife et son lieutenant vécurent ainsi en bonne intelligence pendant quelques années, qu'Amrou employa à étouffer les troubles élevés dans son gouvernement; mais en 884 de l'hégire, soit qu'il négligeât d'envoyer des présents à Bagdad, soit qu'il eût mécontenté, par son avarice, les habitants du Khoraçan, le calife ordonna que son nom fût rayé de la prière, et qu'on le chargeât de malédictions; ce qui fut le signal d'une guerre funeste. Complétement battu par les troupes de Bagdad, Amrou se réfugia dans le Kerman, et passa, de cette province, dans le Khoraçan, où Refyi s'était rendu indépendant. Amrou le vainquit, le fit prisonnier, ainsi que Mohammed, et les envoya au calife, avec qui ce service le réconcilia. Pendant ce temps, Ismaël le Samanide s'était révolté contre Amrou, à l'instigation du calife; celui-ci se mit à la tête de ses troupes, marcha contre le rebelle; mais, trop sûr de vaincre, il négligea de choisir un campement avantageux. L'armée d'Ismaël, au contraire, qui avait passé le Djyhoun, était disposée de telle façon, qu'elle cernait celle d'Amrou. Ce désavantage de position jeta l'effroi dans le camp soffaride, où avait déjà retenti le bruit des exploits d'Ismaël. Les généraux vinrent trouver Amrou, et le forcèrent à se retirer dans une forêt voisine. Ce prince céda aux circonstances; mais sa marche fut plutôt une déroute qu'une retraite. Entraîné lui-même par les fuyards, son cheval le jeta dans un buisson, et un parti ennemi le fit prisonnier. D'autres historiens disent qu'Amrou fut emporté par son cheval au milieu des rangs ennemis; quoi qu'il en soit, Ismaël obtint une victoire complète, et devint maître d'un vaste empire; Amrou fut conduit dans une tente pour y attendre son sort. Le changement inattendu de sa fortune ne lui fit rien perdre de sa gaieté, et comme on lui apprêtait quelque nourriture, un chien mit la tête dans la marmite : s'étant brûlé, il la retira avec tant de vivacité qu'il emporta à son cou, et le repas du prince, et le vase qui le contenait. Amrou, témoin de cette scène, rit aux éclats, et, quelqu'un lui ayant témoigné son étonnement de le voir si gai, lorsqu'il avait tant de sujets d'être affligé : « Ce qui me fait « rire, lui dit Amrou, c'est de penser que mon cuisinier se plaignait ce matin que trois cents chameaux ne suffisaient pas pour porter ma cuisine, et « de voir qu'un seul chien la porte si lestement. » Lorsqu'Amrou parut devant Ismaël, celui-ci vint à sa rencontre, l'embrassa, et jura qu'il ne lui arriverait rien de fâcheux; mais le calife ayant réclamé ce prisonnier, Ismaël, qui voulait mériter ses faveurs, le lui envoya. Amrou entra à Bagdad monté sur un chameau, et quand il eut servi de spectacle à toute la ville, on le jeta dans un cachot. Les circon-

stances de sa mort diffèrent beaucoup chez les divers historiens; mais l'époque peut en être fixée à l'an 289 de l'hégire (902 de J.-C.). Amrou avait régné 23 ans. Il se montra digne des faveurs de la fortune par ses vertus militaires; il parut supérieur à ses revers, par la grandeur d'âme avec laquelle il les supporta. Il n'eut pas moins de férocité que la plupart des autres chefs de dynasties asiatiques. On lui reproche beaucoup d'avarice. Sa politique consistait surtout à élever de jeunes garçons, qu'il donnait ensuite en présent à ses officiers, et ces jeunes gens, comblés de ses faveurs, lui rendaient compte de toutes les actions de leurs maitres. Amrou révélait ensuite à ces mêmes officiers leurs plus secrètes démarches, et il n'en fallait pas davantage pour leur persuader que le prince avait des relations avec les génies. On peut dire, avec vérité, qu'en sa personne finit la dynastie des Soffarides, dont on place les commencements à l'an 259 (872 de J.-C.); car on ne doit pas mettre au nombre des souverains de cette maison Thaher, petit-fils d'Amrou, qui fut déclaré son successeur dans le Systan, mais qui n'eut qu'une puissance très-précaire dans cette province, et encore moins Amrou, arrière-petit-fils d'Amrou-Ben-Leïts, qui ne fut qu'un fantôme, dont les kharidjy du Systan se servirent pour se soustraire au pouvoir des Samanides. Enfin, quelques historiens placent parmi les Soffarides Ahmed Ben-Khalaf. J—N.

AMROU-BEN-EL-ASS, l'un des plus célèbres capitaines des premiers temps de l'islamisme, était le fils d'une prostituée, qui, dit-on, de cinq koréiches qu'elle recevait chez elle, ne put dire lequel était le père de cet enfant. Amrou s'adonna dans sa jeunesse à la poésie, et fit des vers satiriques contre Mahomet. Sa haine contre le prophète fut telle qu'il alla poursuivre en Abyssinie les musulmans qui s'y étaient réfugiés; mais enfin il se convertit à la doctrine du Coran, et en fut un des plus zélés propagateurs. Quoiqu'il ait figuré dans les différentes guerres qui eurent lieu sous Abou-Bekr, et le commencement du règne d'Omar, la conquête d'Égypte est néanmoins son plus beau titre de gloire. A la mort d'Abou-Obéïdah, Amrou, malgré l'opposition d'Otman, fut nommé gouverneur de la Syrie, qu'il avait contribué à soumettre. Il se dirigea aussitôt après vers l'Égypte, et à peine était-il parti de Gaznah, qu'on lui remit une lettre d'Omar, qui lui ordonnait de revenir sur ses pas, s'il n'était point encore entré en Égypte, mais qui le laissait libre de continuer sa route s'il en avait dépassé les frontières. Le rusé Amrou fait alors doubler le pas à ses troupes, et, lorsqu'il est assez avancé, il ouvre la lettre d'Omar, et la lit en présence des officiers; il interroge ensuite les habitants sur le nom et la situation géographique du lieu où campait l'armée, et, comme on lui répondit qu'il était sur les frontières d'Égypte: « Continuons donc notre « marche, » dit-il à ses généraux. Quoiqu'il n'eût avec lui que 4,000 hommes, Sarmah, ou Peluse, tomba en son pouvoir, et Mesr subit le même sort, après un siége de sept mois. Amrou, aussitôt après cette dernière conquête, à laquelle la trahison du commandant grec contribua beaucoup, jeta les fondements d'une nouvelle ville, nommée alors Fostat, et aujourd'hui le vieux Caire. Il continua sa marche, et vint assiéger Alexandrie. Dans toutes les attaques, le glaive et le drapeau d'Amrou brillaient à l'avant-garde. Un jour, les guerriers qu'il avait à sa suite avaient pénétré dans la citadelle, mais ils en furent chassés, et le général, qui ne voyait plus autour de lui qu'un ami et un esclave, demeura au pouvoir des Grecs. Lorsqu'on le conduisit devant le préfet, son maintien audacieux et son langage fier pouvaient avertir qu'il était le chef des musulmans, et la hache d'un soldat, déjà levée sur lui, allait abattre la tête de l'insolent captif. Sa vie fut sauvée par la présence d'esprit de son esclave, qui frappa son maître au visage, et qui, d'un ton irrité, lui ordonna de garder le silence devant ses supérieurs. L'officier grec fut trompé; il écouta la proposition d'un traité, et renvoya ses prisonniers, qui se donnaient pour les députés des musulmans; mais bientôt les acclamations du camp ennemi annoncèrent le retour d'Amrou. La conquête d'Alexandrie coûta aux Sarrasins 23,000 hommes. « J'ai pris la grande ville de l'Occident, « écrivait Amrou au calife : il n'est pas possible de « faire l'énumération des richesses et des beautés « qu'elle contient. » Amrou eut assez d'influence sur les fanatiques qu'il commandait pour préserver la ville du pillage. Il ne fut pas cependant le maître d'empêcher l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, dont Jean le Grammairien lui avait demandé la conservation et la propriété; Amrou ne voulut point disposer de cette bibliothèque sans la permission du calife, et bientôt arriva l'ordre d'Omar qui lui commandait de la livrer aux flammes, ce qu'il exécuta avec une funeste exactitude. Il est bon d'observer cependant que ce fait, digne de la barbarie d'Omar, mais non de l'âme généreuse d'Amrou, est encore aujourd'hui un point de contestation entre les savants. Un gouvernement sage et ferme, une adroite politique, concilièrent à Amrou l'esprit des Égyptiens. Il fit creuser un canal qui joignit la mer Rouge à la Méditerranée; entreprise digne de son génie, et qui avait été tentée, peut-être même exécutée, par les Pharaons et les Ptolémées. De l'Égypte, Amrou étendit ses conquêtes dans les parties voisines de l'Afrique. Lorsqu'Otman eut été nommé calife, il rappela Amrou près de lui; mais les habitants, mécontents de ce changement, se révoltèrent, et livrèrent la ville à la flotte grecque. Amrou revint bientôt reconquérir cette ville, et eut le pouvoir d'empêcher le massacre des habitants. Le faible Otman, ne pouvant se passer de l'appui de ce grand général, le rappela près de lui. En 646, lorsqu'Ali fut élevé au califat, Amrou se déclara pour Moawyah, et vint à bout, par son adresse, de placer la couronne sur la tête de son favori (*voy.* ALI), échappé au poignard des Kharidjy; il reçut de Moawyah le gouvernement d'Égypte, en 658 ou 59, et le conserva jusqu'à sa mort, arrivée l'an 42 de l'hégire (662-3). La piété d'Amrou l'a fait mettre au nombre des sept compagnons de Mahomet connus sous le nom de *Sélél*; ses victoires l'ont placé au rang des plus grands conquérants qu'aient produits les premiers siècles de

l'hégire, et son adroite politique le fit appeler par les chrétiens le plus rusé des Arabes. J—N.

AMSDORF (NICOLAS D'), né en 1483, près de Würtzen, en Misnie, d'une famille noble. Ses liaisons intimes avec Luther sont aujourd'hui son principal titre à une place dans un dictionnaire historique; car ses ouvrages ne sont que des traités polémiques contre l'Église romaine, les sectateurs de Schwenckfeld, les approbateurs de l'Intérim, les réformés, et contre tous les théologiens dont les idées s'écartèrent, sur quelques points, de celles de Luther. Il professa la théologie, et remplit les fonctions de pasteur à Wittenberg, Magdebourg et Naumbourg. En 1527, il accompagna Luther à la diète de Worms, et, en revenant de là, se trouva dans la même voiture que le réformateur, lorsque celui-ci fut enlevé par les ordres de l'électeur de Saxe, et conduit à Wartbourg. En 1537, il concourut à la rédaction des articles de Smalkalde, et fut nommé, en 1542, évêque de Naumbourg, par l'électeur Jean-Frédéric, qui était mécontent du choix que le chapitre avait fait pour cette place, dans la personne de Jules de Pflug. Cinq ans après, son protecteur ayant été fait prisonnier par Charles-Quint, il fut obligé de céder son évêché à Pflug, et de se retirer à Magdebourg. Il concourut ensuite à la fondation de l'université d'Iéna, qui était destinée à être la rivale de celle de Wittenberg, et mourut à Eisenach, le 14 mai 1565. Son zèle pour la défense de la doctrine de Luther, et une fausse interprétation d'un passage de St. Paul (*Rom.* III, 28), le portèrent à soutenir, dans la chaleur de sa dispute avec G. Major, que les bonnes œuvres étaient pernicieuses pour le salut, assertion dont l'immoralité égalerait l'absurdité, si, dans l'intention d'Amsdorf, elle n'eût été identique avec la proposition reçue, avec plus ou moins de modifications, par toutes les communions chrétiennes, que nos bonnes actions ne peuvent nous mériter le ciel, et qu'une foi sincère en Jésus-Christ nous donne seule des droits à la miséricorde céleste. Amsdorf enseignait d'ailleurs, comme tous les théologiens, que cette foi était nécessairement féconde en vertus; et il n'avait d'autre but que de répéter énergiquement ce qu'ils avançaient tous, c'est-à-dire que c'était à la foi, et non à ses fruits, qu'étaient attachés, selon les saintes Écritures, les bienfaits de Dieu et le pardon de nos péchés; mais, ayant mal exprimé sa pensée, il n'en fallut pas davantage pour donner naissance à une longue controverse, et pour enrichir l'histoire des hérésies d'un nouveau chapitre. Walch, dans son *Histoire des controverses qui se sont élevées dans l'Église luthérienne*, t. 1er, p. 98, et Planck, *Histoire de l'origine et des vicissitudes du protestantisme*, t. 4, p. 469, sont ceux qui ont jugé cette dispute avec le plus d'équité et de sagacité. Les écrits d'Amsdorf sont indiqués dans Jœcher et Adelung. S—R.

AMTHOR (CHRISTOPHE-HENRI), jurisconsulte, né à Stolberg en 1678, fut élevé à Rundsbourg, par un de ses oncles, et, en 1704, nommé professeur de droit et de politique à Kiel, où il acquit une grande considération. Des vers qu'il composa à la louange des ministres danois le rendirent odieux à la cour de Holstein-Gottorp. En 1713, il entra au service du Danemark, et fut nommé historiographe royal, et conseiller de la chancellerie du duché de Holstein-Schleswig. Il composa, par ordre du roi, plusieurs pamphlets relatifs aux différends qu'avait alors le Danemark avec la Suède et le duché de Holstein-Gottorp. Ces écrits eurent un si grand succès, qu'en 1715, on l'engagea à venir à Copenhague, où il fut nommé conseiller de justice, et eut pour logement le château royal de Rosembourg, dans lequel il mourut, le 21 février 1721. Parmi ses nombreux ouvrages, on peut citer : 1° *Meditationes philosophicæ de justitia divina et materiis cum ea connexis*; 2° Poésies et traductions (en allemand), Flensbourg, 1717; 3° ses écrits politiques (en allemand), entre autres : *Essai historique sur l'état passé et présent de la Noblesse du duché de Holstein-Schleswig*; *la Recherche des causes qui ont fait naître les différends existants entre la Suède et le Danemark*, 1715, in-4°, etc. G—T.

AMULIUS, roi d'Albe, fils de Procas, dixième descendant d'Ascagne. Il renversa du trône son frère Numitor, qui y était monté par droit d'aînesse, et fit périr Ægestus, son neveu. Il obligea ensuite Rhéa Sylvia, fille de Numitor, à se consacrer au culte de Vesta, afin qu'elle ne pût jamais être mère; mais Rhéa Sylvia devint enceinte, et prétendit que, comme elle allait puiser de l'eau à une fontaine, le dieu Mars lui avait fait violence. Cette fable, toute digne qu'elle était de ces temps grossiers, ne fut pas crue par Amulius, et lorsque Rhéa Sylvia mit au monde deux jumeaux, son oncle la fit condamner à mort. On ordonna en même temps que les enfants fussent jetés dans le Tibre. Suivant quelques auteurs, Amulius, à la prière de sa fille Antho, commua la sentence de mort portée contre sa nièce en celle d'une prison perpétuelle. On a prétendu que lui-même il lui avait fait violence, non par amour, mais pour avoir un prétexte de la faire mourir. Les deux enfants, Romulus et Rémus, sauvés par un prodige (*voy.* ROMULUS), voulurent, lorsqu'ils eurent atteint leur dix-huitième année, venger leur mère et leur aïeul. Ils se mirent à la tête d'un grand nombre de paysans, forcèrent la garde qui défendait le palais d'Amulius, le tuèrent, et rétablirent Numitor sur le trône. On rapporte cet événement à l'an 754 avant J.-C., et on ajoute qu'Amulius avait alors régné 42 ans. D—T.

AMULIUS, peintre, vivait sous le règne de Néron; ses plus beaux ouvrages furent exécutés dans la Maison-Dorée. Il était d'un caractère grave et sévère, et ne peignait que durant quelques heures de la journée, sans quitter sa toge. Pline parle d'une *Minerve* qu'Amulius avait peinte, et qui semblait toujours regarder le spectateur, à quelque place qu'il se mît. L—S—E.

AMURATH Ier, ou MORAD, 3e sultan, fils et successeur du sultan Orkan, naquit l'an de l'hégire 740 (1319 de J.-C.), et monta sur le trône à 41 ans. Jusqu'à son règne, les Ottomans, maîtres de l'Asie Mineure, n'avaient fait que des incursions en Europe. Sous cet heureux conquérant, ils réduisirent les empereurs grecs à ne régner que sur Constantinople et

ses faubourgs. Amurath fut souvent leur arbitre, et leur parla toujours en maître. Il signala par la prise d'Ancyre la première année de son règne : l'armée ottomane passa ensuite le détroit de Gallipoli, s'empara de la plupart des villes de la Thrace, mit le siége devant Andrinople, et réduisit cette ville sous l'obéissance du sultan, avec toute la Thessalie, à l'exception de Thessalonique. Amurath transféra à Andrinople le siége de son empire, et y fit bâtir une superbe mosquée, appelée encore aujourd'hui temple de Morad. Il embellit aussi la ville de Prus. Le sultan sema la division parmi les princes de l'Asie Mineure, et les ménagea avec tant d'adresse que la plupart offrirent d'eux-mêmes de tenir leur souveraineté comme une espèce de fief des empereurs ottomans. Chaque année valait au petit-fils d'Orkan une nouvelle province en Europe. Il pénétra dans la Macédoine et dans l'Albanie ; enfin, ce qu'il n'entreprit pas faute de vaisseaux présagea tout ce que ses successeurs pourraient bientôt oser. Pour assurer sa puissance, ce sultan, dont le génie égalait la fortune et la valeur, fonda la milice des janissaires, armée permanente, formée d'abord de jeunes chrétiens, enfants de tribu, ou pris à la guerre, tous dévoués au maître à qui leur vie appartenait ; phalange invincible dès son institution, puisque sa vocation était de combattre, et son devoir, de mourir les armes à la main. Au moment de leur formation, un dervis, placé à la tête de leurs rangs, leur donna sa bénédiction en prononçant ces paroles : « Qu'on les « nomme janissaires ou nouveaux soldats ; puisse « leur valeur être toujours brillante, leur épée tran- « chante, et leur bras victorieux ! puissent tous « leurs traits porter à la tête de leurs ennemis, et « puissent-ils revenir blancs de toutes leurs expédi- « tions ! » Les janissaires furent longtemps la terreur des ennemis, et, quelquefois, celle des sultans. Il est difficile de dire à quelles bornes l'ambition d'Amurath se serait arrêtée, s'il n'eût trouvé la mort au sein même de la victoire. Alarmés de l'accroissement de sa puissance, les peuples voisins de l'Albanie et de la Macédoine formèrent une ligue pour défendre leur indépendance. Les Valaques, les Hongrois, les Dalmates et les Serviens composèrent cette espèce de confédération, dont Lazare, prince de Servie, fut le chef. Amurath marcha au-devant des ennemis, qu'il rencontra dans les plaines de Cassovie, l'an de l'hégire 791 (1389 de J.-C.). Là, se donna une bataille sanglante ; la victoire fut longtemps disputée ; enfin les chrétiens plièrent, Lazare fut fait prisonnier, et, presque tous les autres chefs ayant été tués, le reste prit la fuite, et fut taillé en pièces. Cette victoire anéantissait la ligue et l'indépendance des tribus de l'Esclavonie. Amurath, en parcourant la scène du carnage, remarquait que la plupart des morts n'étaient que des adolescents ; son vizir lui répondit que des hommes d'un âge raisonnable n'auraient pas entrepris de lui résister ; tandis que le sultan prêtait l'oreille aux flatteries du courtisan, un soldat servien, caché parmi les morts, s'élança sur lui, et lui porta un coup mortel. Les Ottomans consternés jurent de venger Amurath ; ils dressent sur le champ de bataille la tente du sultan, le placent dessous, reprennent leurs rangs avec une ardeur et une furie sans égale, et font massacrer, aux pieds d'Amurath expirant, le prince de Servie, et les autres chefs, prisonniers de guerre. Le règne d'Amurath fut de 29 ans, et sa vie, de 70. Pendant cette longue carrière, il entreprit trente-neuf guerres, qu'il termina toutes avec gloire. Amurath fut ambitieux, entreprenant, et toujours heureux. Comme guerrier, il fit couler plus de sang que ses deux prédécesseurs ; mais, sous lui, la gloire ottomane prit un essor bien plus élevé, et brilla sur un plus grand théâtre ; comme souverain, il se montra juste, sévère et religieux. Il ne laissa jamais le crime impuni, pas même dans ses propres enfants : jaloux de son autorité, il fit crever les yeux à un de ses fils rebelle, et fit mourir dans d'horribles supplices tous ceux qui avaient pris part à la révolte. Il était ennemi du faste, à tel point qu'il ne portait jamais que des habits de laine ; enfin sa piété ne peut être mieux attestée que par la leçon publique que le mufti osa lui faire, et qu'il reçut avec soumission. Le sultan était venu déposer comme témoin devant le tribunal du mufti, qui, dans l'empire ottoman, est à la fois pontife et juge. « Partout ailleurs « ta parole est sacrée, lui dit le chef de la religion « et des lois, mais ici, elle ne doit être comptée pour « rien : tu n'assistes point au namaz. » En effet, les sultans ne participaient point à cette prière publique que les musulmans font en commun : ils se contentaient de prier dans l'intérieur de leur palais. Amurath retira son témoignage, reconnut sa faute, assista au namaz, et fit bâtir une mosquée. L'accomplissement de tant de devoirs divins et humains, ses brillantes qualités, ses conquêtes et sa gloire, dont la religion était le principe et le but, ont fait donner à ce prince le nom de *Khodovendikar*, c'est-à-dire l'ouvrier de Dieu. Ildérim Bajazet, son fils aîné, fut proclamé sultan. S—Y.

AMURATH II succéda à son père Mahomet Ier, l'an de l'hégire 825 (1422 de J.-C.), n'ayant alors que dix-huit ans. Les malheurs de Bajazet, son aïeul, avaient mis l'empire ottoman sur le penchant de sa ruine ; mais les déchirements intérieurs, fomentés par l'interrègne, avaient donné une nouvelle vigueur aux sujets, et semblaient avoir trempé l'âme des sultans dans l'adversité. Né au milieu des discordes civiles et des dangers publics, Amurath apporta sur le trône ce courage mâle et cette force de volonté qui ne connait point d'obstacles. Peu de temps après son avénement, il s'éleva un imposteur qui, appuyé par l'empereur grec, prétendait être Mustapha, fils de Bajazet ; mais, après avoir battu le grand vizir, il fut défait par Amurath, et mis à mort. Le sultan investit ensuite Constantinople avec une puissante armée ; mais il échoua dans son projet : car l'empereur grec fit soulever contre lui Mustapha son jeune frère. Ce prince fut bientôt fait prisonnier, et étranglé en présence d'Amurath. D'autres troubles, survenus en Asie, furent apaisés par les généraux du sultan. En 1426, Amurath dévasta l'île de Zante, appartenant aux Vénitiens. L'année suivante, il sou-

mit la Morée, et obligea l'empereur grec à lui payer tribut ; il prit ensuite Thessalonique, et força les Vénitiens à la paix. La rébellion de Karaman-Ogli fut étouffée, en 1434, par le sultan en personne. Vers ce temps, la guerre eut lieu entre l'empire ottoman et le roi de Hongrie : le fameux général hongrois, Jean Huniade, remporta plusieurs victoires; cependant Amurath passa le Danube, ravagea le pays, et assiégea Belgrade; mais il ne put s'en emparer, Il envahit et subjugua la Servie; mais il rendit cette province lorsqu'il conclut la paix avec la Hongrie et la Pologne. En 1442, Karaman-Ogli reprit les armes, et fit une irruption dans plusieurs provinces d'Asie. Amurath marcha contre lui; mais sa sœur, femme de Karaman, vint au-devant de lui, et parvint à les réconcilier, Voyant alors son empire dans un repos parfait, Amurath, qui s'était toujours montré très-attaché aux pratiques de sa religion, renouvela un exemple de modération et de mépris des grandeurs que jusqu'alors le seul Dioclétien avait donné au monde : il abdiqua, et, laissant le trône au jeune Mahomet II, son fils, il se retira à Magnésie, dans la société des derviches, dont il partagea les austérités. Il n'avait pas encore quarante ans, et fut bientôt tiré de sa retraite par les dangers qui assiégèrent le trône des sultans. Ladislas, roi de Hongrie, et ses auxiliaires, envahirent le territoire musulman, à l'instigation du parjure Karaman-Ogli. Le nouveau sultan n'était alors qu'un enfant, et tous les Ottomans eurent recours à Amurath, qui consentit à les guider encore aux combats. Il attaqua les chrétiens à Varna, et, dans la chaleur de l'action, il fit porter dans ses rangs, au bout d'une lance, le dernier traité conclu entre lui et les chrétiens, en s'écriant ; « Que les infidèles marchent « contre leur dieu et leurs serments; et permets, « juste Dieu, qu'ils se punissent eux-mêmes de leur « perfidie! » Tandis que la victoire était encore douteuse, le jeune roi de Hongrie, pénétrant jusqu'au sultan, lui livra un combat singulier. Amurath perça son cheval, le roi tomba, et périt sous les coups des janissaires, Sa tête, coupée, fut montrée, au bout d'une lance, à ses soldats, dont la plupart périrent ou furent faits prisonniers. Le cardinal Julien, qui avait obtenu du pape, pour le roi de Hongrie, la dispense de son serment, fut une des victimes de cette juste vengeance. Après cette victoire, Amurath se dévoua de nouveau à une vie pieuse et retirée ; mais, en 1446, il fut rappelé au souverain pouvoir par une terrible sédition des janissaires, qui, sentant que les rênes de l'empire étaient tenues par de faibles mains, se révoltèrent pour la première fois, et dévastèrent Andrinople. A peine Amurath reparut-il, qu'il vit la milice à ses pieds; il tourna aussitôt ses armes contre le célèbre Scanderbeg, prince d'Épire, qui s'était révolté, le chassa de ce pays, et le poursuivit en Albanie. Il fit deux tentatives pour prendre Kroya, capitale de cette province; mais il fut obligé d'abandonner son dessein, après avoir éprouvé des pertes considérables. Amurath, cependant, convertit tous les Épirotes au Coran, en les menaçant de la mort. Les Hongrois ayant fait une nouvelle invasion sur les bords du Danube, le sultan marcha contre eux, et les joignit à Cassovie, où Amurath Ier avait été victorieux. Il s'ensuivit plusieurs actions sanglantes, mais partielles, qui se terminèrent par la déroute des chrétiens, et Jean Huniade, dans sa retraite, fut fait prisonnier par le despote de Servie. Amurath revint à Andrinople, et ne songea plus à résigner le pouvoir; car, après avoir marié son fils Mahomet à la fille du prince d'Elbistan, il lui donna le gouvernement de l'Asie Mineure. En 1451, il fut attaqué d'une maladie de cerveau, qui bientôt l'enleva dans la 47ᵉ année de son âge, après 29 ans de règne. Les Ottomans regardent Amurath II comme un de leurs plus illustres souverains; ils louent ses vertus civiles et militaires, sa piété, et la munificence qu'il montra en faisant bâtir des mosquées, des caravensérais, des colléges et des hôpitaux. Mais il participait trop au caractère des conquérants de sa nation, qui regardent la cruauté et la violence comme légitimes, lorsqu'il s'agit de la propagation de la foi. Cependant on reconnait que rarement il tira l'épée avant d'y avoir été provoqué, et qu'il observait les traités avec une fidélité inviolable. S—v.

AMURATH III, fils de Selim II, monta sur le trône à trente et un ans, l'an de l'hégire 982 (1575). Le premier acte de sa puissance fut le meurtre de cinq de ses frères, dont le plus âgé n'avait pas huit ans. Cette barbarie, que la politique ottomane motive et n'excuse pas, dut faire craindre aux sujets d'Amurath un règne sanguinaire. Cependant ces victimes furent les seules que ce sultan immola; il ne fit tomber la tête d'aucun des grands vizirs qu'il disgracia presque chaque année. Il recommença la guerre contre les Persans, dès l'an 1578 ; et cette longue calamité, également funeste aux deux peuples, affligea presque tout son règne. La paix fut enfin conclue en 1590, et elle mit Amurath en possession de Tauris et de trois provinces persanes. Du côté de l'Europe, ce sultan fit obtenir le trône de Pologne à Étienne Battori, vaivode de Transylvanie, son vassal, au préjudice de l'empereur Maximilien. En 1585, il demanda un tribut à Rodolphe, successeur de ce dernier prince, et, sur son refus, fit entrer en Hongrie le grand vizir Sians-Pacha, qui, en 1592, fit lever le siége de Grun à l'archiduc Mathias, et prit l'importante place de Raab, au nom du sultan. Cet exploit, auquel Amurath n'eut aucune part, ne l'a pas moins fait placer au rang des princes qui ont reculé les bornes de l'empire ottoman. Sous son règne, la Crimée se souleva ; mais l'orage fut bientôt dissipé. Les janissaires se révoltèrent, et cette sédition, que la faiblesse d'Amurath ne sut ni prévenir, ni arrêter, ni punir, coûta la tête au defterdar de l'empire, que son maître abandonna lâchement, et causa, dans Constantinople, le terrible incendie de 1581, qui consuma 15,000 maisons. Amurath III mourut l'an de l'hégire 1002 (1594), à l'âge de 50 ans, après en avoir régné 20. Il aima la guerre, mais ne parut jamais à la tête de ses armées. Timide, irrésolu, triste au milieu même des plaisirs, avare jusqu'à vendre les fleurs qui ornaient ses jardins ; dur avec ses ministres, il se montra toujours plus

porté à punir les fautes qu'à récompenser les services. S—Y.

AMURATH IV, neveu et successeur de Mustapha, déposé en 1622, naquit l'an de l'hégire 1018, (1609), et prit les rênes de l'empire dans les circonstances les plus difficiles, à peine âgé de treize ans. La sultane Kirsem, sa mère, lui apprit à régner, et bientôt il sut se faire craindre de ses sujets et de ses ennemis. Après cinq règnes faibles, les Ottomans virent sur le trône le prince le plus absolu qui leur eût jamais commandé. Doué d'un esprit ferme et intrépide, la nature lui avait donné une force de corps extraordinaire, et une majesté qui appuyait ses qualités morales de tout ce que les formes extérieures ont de plus imposant : aucun spahis ne maniait un cheval comme lui ; aucun Tatar ne décochait une flèche avec plus d'adresse et de force. Il se mit sans crainte au-dessus des lois et des préjugés de la nation, et fut le premier des sultans qui osa ouvertement permettre l'usage du vin; lui-même en buvait avec excès, et ses deux favoris les plus chers, qu'il éleva aux premières dignités, n'eurent d'autre titre à la fortune que la crapuleuse passion qui les dominait comme lui. Peu de règnes cependant ont été plus glorieux que celui d'Amurath IV. Maître de ses passions, il était sobre quand il se montrait à ses troupes. Ses guerres contre les Polonais et contre les Persans, où toujours il combattit en personne; la prise de Van, et celle, à jamais fameuse, de Bagdad, où il entra sur les cadavres de 30,000 vaincus, lui ont valu le titre de *Ghazy* (le victorieux), surnom que les sultans ont toujours été jaloux de mériter; mais ses débauches avancèrent le terme de ses jours, et le conduisirent à une mort prématurée. Sous son règne, l'empire ottoman fut plus florissant qu'il n'avait jamais été. La terreur qu'il avait su inspirer contenait dans leur devoir les pachas qui gouvernaient les provinces; et les magistrats qui rendaient la justice n'osaient plus prévariquer. Amurath, accoutumé à accueillir toutes les plaintes, était toujours prêt à punir. Souvent déguisé, et, par là, présent dans des lieux où il était le moins attendu, son nom seul suffisait pour faire pâlir ceux qui n'auraient contrevenu qu'à ses moindres ordres. On compte jusqu'à 14,000 individus frappés par sa justice, aussi prompte qu'inexorable. La mort de ce terrible sultan fut digne de sa vie : quelques heures avant d'expirer, on l'entendit menacer ses médecins de les faire périr, s'ils ne se hâtaient de le guérir. Il mourut, l'an de l'hégire 1050 (1640), à l'âge de 31 ans. S—Y.

AMURATH, bey de Tunis, fils de Mohammed-Bey, fut renfermé au château de Sour, vers 1690, par ordre de son oncle Ramadan. Condamné à perdre la vue pour avoir aspiré au gouvernement, Amurath corrompit ses gardes, tua l'aga qui les commandait, et s'enfuit vers les montagnes, à 30 lieues de Tunis, où il fut joint par une grande partie des troupes à la solde du bey. Il marcha alors sur Tunis, s'en empara, et fit étrangler Ramadan. Les Algériens, qui avaient favorisé son oncle, éprouvèrent son ressentiment; il leur fit la guerre avec tant de fureur, qu'il attira les plus grandes calamités sur son royaume. Sa cruauté n'eut point de bornes; mais il fut enfin égorgé lui-même par Ibrahim, son capitaine des gardes, qui se fit proclamer bey à sa place, vers l'an 1695. B—P.

AMY. *Voyez* LAMY.

AMY (. . . .), avocat au parlement d'Aix, mort en 1760, a publié quelques ouvrages de physique; ils décèlent un homme ami de l'humanité, et qui emploie ses lumières à chercher ce qui peut être utile ou nuisible à ses semblables : 1° *Observations expérimentales sur les eaux des rivières de Seine, de Marne*, etc., 1749, in-12. 2° *Nouvelles fontaines domestiques*, 1750, in-12. 3° *Nouvelles fontaines filtrantes*, 1752-1754, in-12. 4° *Réflexions sur les vaisseaux de cuivre, de plomb et d'étain*, 1751, in-12. On croit que cet auteur était de la Provence, mais on ignore le lieu de sa naissance, et le temps auquel il se rendit à Paris. K.

AMYN-AHMED, *razy*, ou natif de la ville de Rey en Azerbaïdjan, était un savant persan qui florissait au commencement du 11e siècle de l'hégire. Nous n'avons pu recueillir aucun renseignement sur cet écrivain, mais son existence et sa vaste érudition nous sont attestées par un traité, à la fois géographique et biographique, de la plus haute importance. Cet ouvrage, intitulé *Heft Iclym* (les Sept Climats), contient la description des principales contrées et des villes connues des Orientaux. Ces descriptions ont été recueillies par les écrivains arabes et persans les plus estimés. À la suite de la description de chaque pays, on trouve les notices biographiques sur chacun des personnages célèbres auxquels il a donné naissance. Ces notices peuvent être d'une grande utilité pour l'histoire civile et littéraire de l'Orient, tant par l'exactitude des dates que par la nomenclature de tous les ouvrages de chaque auteur. L'*Heft Iclym* fut terminé en 1002 de l'hégire, comme l'auteur nous l'apprend lui-même, fol. 2 du manuscrit de la bibliothèque royale, et non en 1010 ou en 1012, comme on lit dans la Bibliothèque de Hadjy-Khalfa. Nous possédons à la bibliothèque royale une excellente copie de cet ouvrage ; c'est un gros volume in-fol. de 582 feuillets, copié en l'an 1094 de l'hégire (1683). J'ai donné plusieurs descriptions extraites de cet ouvrage, dans les notes que j'ai ajoutées à la traduction française des deux premiers volumes des *Recherches asiatiques, ou Mémoires de la société de Calcutta*, et à la nouvelle édition des *Voyages* de Chardin. L—s.

AMYN (MOHAMMED), surnommé AL, c'est-à-dire *le Croyant*, 6e calife abbasside, fils et successeur d'Haroun-Al-Réchyd, né au mois de chawal 170 de l'hégire (787), fut proclamé calife le 3 de djamady 1er, 193 de l'hégire. A peine fut-il sur le trône qu'il se livra à toutes ses passions, et surtout à celles du vin et des femmes. Il déposa ses frères Mamoun et Motassem des gouvernements que leur avait légués leur père, et priva même le premier, dont il était jaloux, des biens qui lui revenaient. Haroun avait désigné Mamoun comme successeur d'Amyn ; celui-ci fit couronner son fils, qui n'avait

encore que cinq ans. Irrité de ce que Mamoun avait refusé de se rendre à sa cour, il raya son nom de la *khothbah* (prière), et lui déclara solennellement la guerre. Le gouverneur du fils d'Amyn, Ali-ben-Issa, homme présomptueux et sans talents militaires, offrit au calife de chasser Mamoun du Khoraçan ; et Amyn lui donna le commandement d'une armée de 60,000 hommes. Mamoun était aimé de ses soldats, et son armée, bien moins nombreuse que celle de son frère, lui était toute dévouée. Ali s'avança jusqu'à Rey, où commandait Thaher, général brave et expérimenté, qui justifia pleinement la confiance de Mamoun ; avec 4,000 hommes d'élite seulement, il attaqua et mit en fuite l'armée d'Ali, qui périt dans l'action : ce revers fut suivi de beaucoup d'autres pour Amyn. Les généraux qu'il envoya successivement contre Thaher furent battus, et Bagdad, où il s'était renfermé, fut prise. Lorsqu'on lui apprit que Thaher victorieux venait l'assiéger, il s'amusait à pêcher à la ligne. « Ne me troublez pas, dit-il au « messager, car mon affranchi a déjà pris deux pois-« sons, et je n'en ai pas pris un seul. » Pendant le siége, au moment où l'ennemi venait de se rendre maître d'un poste important, les officiers du calife, qui venaient l'exhorter à prendre les armes, le trouvèrent jouant tranquillement aux échecs. Il leur ordonna de se retirer, parce qu'il était sur le point de faire son adversaire échec et mat. Après la prise de Bagdad, Amyn, qui redoutait Thaher, alla se rendre à Hertsemeh, autre général de Mamoun, qui le fit embarquer sur le Tigre; mais Thaher fit submerger la barque, et Amyn, tombé dans les mains des soldats, fut massacré par ses ordres, le 25 de moharrem 198 (813 de J.-C.); il n'était âgé que de 28 ans, dont il avait régné 5. Sa mort mit Mamoun en possession du califat. J—N.

AMYNANDRE, roi des Athamanes, peuples voisins des Étoliens, interposa sa médiation en faveur de ces derniers, pour obtenir la paix de Philippe, roi de Macédoine, l'an 208 avant J.-C. Longtemps après, à la sollicitation du consul romain, il engagea les Étoliens dans la ligue contre Philippe, amena des secours aux Romains, se laissa gagner ensuite par les promesses d'Antiochus le Grand, fut obligé de quitter ses États par l'adresse de ce même Philippe, remonta peu après sur son trône, où le rappela son peuple, irrité de l'orgueil des lieutenants du prince macédonien, fit sa paix avec les Romains, et engagea la ville d'Ambracie à leur ouvrir ses portes. On ignore le temps et les circonstances de sa mort. N—L.

AMYNTAS I[er], roi de Macédoine, fils d'Alcetas, auquel il succéda vers l'an 507 avant J.-C. A cette époque, le royaume de Macédoine était peu puissant, et la monarchie des Perses prenait chaque jour un nouvel accroissement, sous Darius, fils d'Hystaspe. Ce prince, à son retour de l'expédition contre les Scythes, envoya demander la terre et l'eau à Amyntas, qui, trop faible pour refuser, se reconnut tributaire de la Perse, et donna un magnifique repas aux ambassadeurs de Darius. Ceux-ci, échauffés par le vin, demandèrent, à la fin du repas, au roi de Macédoine, ses femmes et ses filles. Amyntas eut la bassesse de les amener, et les députés de Darius allaient s'abandonner à leur brutalité, lorsque Alexandre, fils d'Amyntas, substituant avec adresse aux princesses macédoniennes de jeunes garçons armés de poignards et travestis en femmes, fit massacrer les ambassadeurs, et sauva ainsi l'honneur de sa famille. Il trouva ensuite le moyen de dérober ce crime à la connaissance du roi de Perse, en donnant en mariage sa sœur Gygæa, qui était d'une beauté ravissante, à Bubaris, seigneur persan, que Darius avait envoyé à la recherche de ses ambassadeurs. Ce fut encore pendant le règne d'Amyntas que Xercès vint attaquer les Grecs avec l'armée la plus formidable qui eût jamais été rassemblée. Il traversa la Macédoine, et Amyntas n'épargna rien pour lui prouver son attachement aux intérêts de la Perse. Il mourut peu de jours après la bataille de Salamine, l'an 480 avant J.-C., et eut pour successeur Alexandre I[er], son fils. C—R.

AMYNTAS II, fils de Philippe, et petit-fils d'Alexandre I[er], roi de Macédoine. On l'a souvent confondu avec Amyntas III, ce qui nous oblige à entrer dans quelques détails sur les rois de Macédoine, depuis Alexandre I[er]. Ce prince laissa trois fils : Perdiccas, Philippe et Alcétas. Perdiccas refusa de partager le royaume avec ses frères ; Alcétas ne chercha point à faire valoir ses droits; Philippe se retira auprès de Sitalcès, roi de Thrace, qui ne fit rien pour lui. Après sa mort, il ramena Amyntas II, son fils, dans ses États, avec une puissante armée, l'an 428 avant J.-C. Bientôt après, Sitalcès, s'étant allié avec Perdiccas, abandonna Amyntas, qui se retira on ne sait où, car l'histoire n'en parle plus. Perdiccas laissa en mourant deux fils, Archélaüs, qu'il avait eu d'une esclave, et qui était déjà grand, et Alcétas, qu'il avait eu d'Eurydice, son épouse, et qui n'avait que sept ans. Archélaüs prit le gouvernement de la Macédoine, comme tuteur de son jeune frère. Feignant alors de vouloir rendre la couronne à Alcétas, son oncle, qui avait un fils à peu près de son âge, nommé Alexandre, il les manda tous les deux, et les ayant enivrés, il les égorgea. Il précipita ensuite dans un puits le fils légitime de Perdiccas, et se trouva ainsi seul possesseur du trône ; il laissa en mourant Oreste, son fils encore enfant, sous la tutelle d'Aéropus, qui le tua, et s'empara du trône. L'origine de cet Aéropus ne nous est pas connue. Celui-ci, après avoir régné 6 ans, mourut, et laissa la couronne à Pausanias, son fils, qui fut tué au bout d'un an, l'an 392 avant J.-C., par Amyntas III, fils de Ménélaüs. Il y a donc eu entre ces deux Amyntas trente-six ans d'intervalle ; et, comme le troisième a régné 24 ans depuis la mort de Pausanias, que d'ailleurs on lui donne un père différent, il est évident qu'on ne doit pas les confondre. C—R.

AMYNTAS III, roi de Macédoine, fils de Tharalée, selon les uns, et de Ménélaüs, selon d'autres, et probablement petit-fils d'Amyntas II, monta sur le trône par l'assassinat de Pausanias, fils d'Aéropus, l'an 392 avant J.-C.; mais Argée, frère de Pausanias, s'étant fait un parti puissant parmi les nobles de Macédoine et les princes voisins, Amyntas fut obligé de lui abandonner la couronne, et de se reti-

rer en Thessalie. Argée n'occupa le trône que pendant 2 ans. Sa conduite impolitique ayant fait désirer à ses sujets le retour d'Amyntas, ce prince, à l'aide de quelques troupes de la Thessalie, força son compétiteur à lui laisser enfin le royaume. Il fit aux Olynthiens une guerre d'abord malheureuse, mais qui finit à son avantage, parce qu'il réussit à engager Sparte dans ses intérêts. Il voulut aussi se lier avec les Athéniens, qui jusqu'alors n'avaient eu qu'une médiocre confiance dans les rois de Macédoine; mais Amyntas réussit dans ses négociations, en déclarant qu'Amphipolis devait appartenir aux Athéniens, et en promettant de les mettre en possession de cette place. Toute la conduite d'Amyntas fut celle d'un profond politique; il affermit le trône dans sa famille, augmenta la puissance de la Macédoine, s'attacha ses voisins, et mourut 368 ans avant J.-C., après un règne de 24 ans, laissant trois fils légitimes : Perdiccas, Philippe et Alexandre II, qui lui succéda sous la tutelle d'Eurydice, sa mère. C—R.

AMYNTAS, fils d'Antiochus, Macédonien, quitta la Macédoine après la mort de Philippe, sans autre motif que sa haine pour Alexandre le Grand; il se rendit à Éphèse, d'où il s'enfuit, lorsqu'il apprit le passage du Granique, alla joindre Darius, et entretint une correspondance avec Alexandre-Lynceste, qui devait assassiner Alexandre le Grand. Il donna à Darius le sage conseil d'attendre qu'Alexandre vînt l'attaquer dans les plaines de l'Assyrie, où il pouvait déployer toute son armée, et surtout sa cavalerie; mais il ne fut pas écouté. Amyntas fut un des commandants des troupes grecques auxiliaires des Perses à la bataille d'Issus. Après cette journée, il se réfugia, avec d'autres transfuges grecs, à Tripoli en Syrie, s'y embarqua, fit voile vers l'île de Chypre, et ensuite vers Peluse, qu'il surprit, en faisant croire qu'il avait une commission de Darius, qui l'établissait gouverneur de l'Égypte à la place de Sabacas, tué à la bataille d'Issus. Quand il se vit maître de cette place importante, il leva le masque, prétendit à la couronne d'Égypte, et déclara qu'il voulait en chasser les Perses. Les Égyptiens se joignirent à lui, et formèrent une armée, avec laquelle il marcha droit à Memphis. Les Perses, commandés par Mozarès, furent défaits devant cette place, et forcés de s'y renfermer. Après cette victoire, Amyntas, se croyant maître du pays, laissa ses soldats se livrer au pillage, sans précaution; Mozarès sut en profiter, fit une sortie, tua Amyntas, et détruisit son armée. — On trouve encore plusieurs autres Amyntas célèbres dans l'histoire de Macédoine, du temps d'Alexandre : 1° AMYNTAS, fils d'Andromène, qui commandait une portion de la phalange; il fut compris, ainsi que Polémon, Attale et Simmias, ses frères, dans l'accusation portée contre Philotas; mais il se justifia, et fut tué peu de temps après d'un coup de flèche, en assiégeant un bourg; 2° AMYNTAS, l'un des chefs de la garnison macédonienne qui était dans la Cadmée, à Thèbes; il fut tué par les exilés qui venaient de rentrer. C—R.

AMYNTIAN ou AMYNTIANUS, historien grec, vivait sous le règne de l'empereur Marc Aurèle, auquel il dédia une vie d'Alexandre, où il annonçait ridiculement que son style serait digne des exploits du conquérant macédonien. Cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous; mais, d'après le jugement de Photius, la vanité d'Amyntian tint mal ses promesses. C'était un écrivain froid, décousu et sans force, très-inférieur aux autres historiens d'Alexandre. On regrette toutefois que Photius ne rapporte aucun passage qui puisse motiver son jugement. Amyntian avait aussi publié la vie d'Olympias, mère d'Alexandre le Grand, ainsi que des vies parallèles, dans le genre du Plutarque, celles, par exemple, de Denys le Tyran et de Domitien; de Philippe, roi de Macédoine, et d'Auguste. De tous les ouvrages de cet historien, celui qu'on doit le plus regretter, c'est, sans contredit, la vie d'Olympias, qui ne pouvait manquer de jeter beaucoup de jour sur l'histoire de la Macédoine et de la Grèce, à cette époque qui est si peu connue. C—R.

AMYON (JEAN-CLAUDE), député du Jura à la convention, était né en 1735, à Poligny. Cultivant lui-même le modeste héritage qu'il tenait de ses pères, il avait acquis, dans l'exercice d'une vie laborieuse, la réputation d'un bon agriculteur. Trop occupé des soins qu'exigeait son petit domaine pour prendre aucune part aux affaires publiques, il resta jusqu'en 1792 étranger à la révolution, dont il ne soupçonnait pas plus les causes qu'il ne pouvait en prévoir les conséquences. Les électeurs de Poligny, divisés sur le choix du député qu'ils devaient envoyer à la convention, jetèrent les yeux sur Amyon, qui réunit les suffrages des deux partis. Lancé dans cette assemblée qui, dès sa première séance, décréta l'abolition de la monarchie, Amyon fut entraîné par le torrent auquel il n'avait aucun moyen de résister. Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort sans appel et sans sursis; mais ce fut de sa part l'effet de la peur, comme son repentir l'a témoigné depuis. L'un des soixante-treize députés qui protestèrent contre la fameuse journée du 31 mai, il fut arrêté dans le sein même de la convention et enfermé aux Madelonnettes, d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor. Il devint membre du conseil des anciens à l'époque de son organisation, et cessa d'en faire partie en 1797. Exempt d'ambition, ce fut un bonheur pour lui de rentrer dans la vie privée. Pendant tout le temps de son séjour à Paris, Amyon avait conservé l'habitude d'aller acheter et de préparer lui-même les aliments dont se composait son modeste repas. Nommé par le premier consul adjoint à la mairie de Poligny, il donna l'exemple du retour aux idées d'ordre et aux principes religieux, et mourut le 17 juin 1803, à l'âge de 67 ans. W—s.

AMYOT (JACQUES) naquit à Melun le 30 octobre 1513. On ne sait pas au juste quelle était la profession de son père; les uns en font un boucher, d'autres un corroyeur, d'autres un petit mercier. St-Réal, historien fort peu scrupuleux, a fait de la jeunesse d'Amyot un récit dont les principales circonstances sont démenties par des faits avérés, et qu'en conséquence nous ne rapporterons point. Amyot, étant venu à Paris pour y continuer ses études commen-

cées à Melun, n'avait d'autre secours de ses parents qu'un pain que sa mère lui envoyait chaque semaine : pour y suppléer, il fut obligé de servir de domestique à d'autres écoliers de son collége ; on prétend que la nuit, à défaut d'huile ou de chandelle, il étudiait à la lueur de quelques charbons embrasés. Après avoir fait ses cours de poésie et d'éloquence latine, de philosophie et de mathématiques, sous les plus célèbres professeurs du collége de France, nouvellement fondé, il se fit recevoir maître ès-arts, et ensuite se rendit à Bourges, pour y étudier le droit civil. Là, Jacques Collin, lecteur du roi et abbé de St-Ambroise, lui confia l'éducation de ses neveux, et lui fit obtenir, par le crédit de Marguerite, sœur du roi, une chaire de grec et de latin dans l'université Pendant dix ou douze ans qu'il occupa cette chaire, il traduisit le roman grec de *Théagène et Chariclée*, et quelques *Vies des hommes illustres* de Plutarque. François Ier, à qui il dédia cet essai, lui ordonna de continuer l'ouvrage, et lui fit présent de l'abbaye de Bellozane, vacante par la mort du savant Vatable. Désirant, pour le perfectionnement de sa traduction de Plutarque, conférer les manuscrits de cet auteur qui existaient en Italie, il y alla, à la suite de l'ambassadeur de France à Venise. Odet de Selve, successeur de cet ambassadeur, et le cardinal de Tournon, résident à Rome, le chargèrent de porter au concile, assemblé de nouveau à Trente, une lettre du roi Henri II, contenant une protestation courageuse contre quelques décisions du concile. Sans caractère public, sans lettres de créance, il s'acquitta de cette mission en homme également ferme et adroit. Il eut le plaisir de donner une petite leçon de latinité aux pères du concile, dont l'orgueil, ou plutôt la malveillance, s'offensait de ce que le roi, dans sa lettre, avait donné à leur assemblée, au lieu du nom de *concilium*, celui de *conventus*, qui, en latin moderne, signifie couvent. Il leur représenta que, dans les bons auteurs, *conventus* ne voulait dire autre chose qu'assemblée, réunion, concile, en un mot. « Je ne sais, dit-il dans une lettre où « il rendait compte de sa mission, je ne sais s'ils « avaient peur que le roi ne les prît tous pour des « moines. » Le cardinal de Tournon, charmé de son savoir et de son habileté en affaires, le ramena à Paris, et, apprenant que le roi cherchait un précepteur pour ses deux fils, lui proposa Amyot, qui fut agréé. Durant le cours de cette éducation, il termina sa traduction des *Vies des hommes illustres* de Plutarque, qu'il dédia à Henri II, et commença celle des œuvres morales de cet écrivain, qu'il n'acheva que sous le règne de Charles IX, son élève, à qui il en fit pareillement l'hommage. Le lendemain même de son avénement, Charles IX le nomma son grand aumônier. La reine mère, Catherine de Médicis, qui destinait cette place à un autre, entra en fureur, fit appeler Amyot, et lui dit : « J'ai fait bouquer les « Guise et les Châtillon, les connétables et les chan« celiers, les rois de Navarre et les princes de Condé, et je vous ai en tête, petit prestolet ! » Elle lui déclara qu'il ne vivrait pas vingt-quatre heures, s'il ne renonçait à la charge. Il se cacha, et laissa passer plusieurs jours sans paraître à la table du roi. Ce prince, soupçonnant sa mère d'avoir fait à Amyot plus que des menaces, entra en fureur à son tour, et s'écria : « Quoi ! parce que je l'ai fait grand aumô« nier, on l'a fait disparaître ? » La reine, pour apaiser son fils, fut obligée de faire chercher Amyot, à qui elle donna toutes les sûretés qu'il put désirer. On est forcé de convenir que le récit de cette querelle entre la mère et le fils n'a d'autre garant que St-Réal. Le siége d'Auxerre étant venu à vaquer, le roi y nomma *son maître* (tel est le titre qu'il donnait à Amyot). Celui-ci, prenant possession de son épiscopat, se fit rendre avec fermeté, mais sans hauteur, tous les honneurs, tant ecclésiastiques que seigneuriaux, attachés à son siége. Il contribua d'assez bonne grâce, malgré sa parcimonie, à restaurer et à orner de nouveau l'église cathédrale, que les huguenots avaient profanée, et surtout pillée. Il avoua que, n'ayant encore étudié que les auteurs profanes, il n'était ni théologien, ni prédicateur ; il se mit à lire l'Écriture et les Pères, eut de fréquentes conférences avec des docteurs, et se hasarda enfin à prêcher devant son troupeau. Son autre élève, Henri III, étant parvenu au trône, lui conserva la grande aumônerie, et y ajouta le titre de commandeur de l'ordre du St-Esprit, qu'il venait de créer, voulant qu'à sa considération, tous ses successeurs dans cette charge y réunissent la même prérogative. Amyot se trouvait à Blois lorsque le duc de Guise y fut assassiné. Un gardien des cordeliers d'Auxerre souleva contre lui toute cette ville, qui était du parti de la ligue, en soutenant qu'il avait su et même conseillé le meurtre. N'ayant osé se rendre à Auxerre que quelque temps après, il fut pillé en route par les ligueurs ; arrivé, il courut de grands dangers : on lui tira des coups d'arquebuse, et on lui mit le pistolet sur la poitrine. Il fut obligé de se faire donner une absolution en forme par le légat, et tout rentra dans l'ordre. C'est à ce sujet que le président de Thou l'accuse d'ingratitude et d'infidélité envers Henri III. Il paraît justifié de ce reproche par tout ce qu'il eut à souffrir de la part des ligueurs, comme trop attaché à la cause du roi. Ce ne fut véritablement qu'après la mort de Henri III, qu'en quelques occasions il se montra favorable aux projets de la ligue. Du reste, il passa ses dernières années dans son diocèse, uniquement occupé de l'étude et de l'exercice de ses devoirs. Il mourut à Auxerre, le 6 février 1593, dans sa 80e année. Quoiqu'il se fût plaint d'avoir été ruiné par les troubles civils, il laissa, dit-on, en mourant, plus de 200,000 écus. Il passe pour avoir été à la fois avide et parcimonieux. Il demandait une nouvelle abbaye à Charles IX, qui lui en avait déjà donné plusieurs. « Ne m'avez-vous pas assuré autrefois, dit le roi, « que vous borneriez votre ambition à 1,000 écus « de rente ? — Oui, sire, répondit-il, mais l'appétit « vient en mangeant. » Personne n'a rendu plus de services que lui à la langue française. Un homme à qui elle doit aussi beaucoup, Vaugelas, a dit : « Quelle obligation ne lui a pas notre langue, n'y « ayant jamais eu personne qui en ait mieux su le

« génie et le caractère que lui, ni qui ait usé de mots « et de phrases si naturellement françoises, sans aucun mélange des façons de parler des provinces, « qui corrompent tous les jours la pureté du vrai « langage françois? Tous ses magasins et tous ses « trésors sont dans les œuvres de ce grand homme. » On a prétendu, les uns, qu'il n'avait traduit Plutarque que d'après une traduction italienne, les autres, que ce travail n'était pas de lui, mais d'un homme pauvre et savant qu'il avait à ses gages. Ces assertions sont détruites par la seule vue des exemplaires de Plutarque qui lui ont appartenu ; ils sont chargés de notes et de variantes, qui prouvent une véritable connaissance de la langue grecque. Néanmoins il paraît prouvé qu'en beaucoup d'endroits la version manque de fidélité ; le savant Méziriac prétendait y avoir trouvé jusqu'à 2,000 fautes. Quoi qu'il en soit, elle n'a été effacée par aucune de celles qui ont paru depuis, et l'on trouve toujours beaucoup de charme à la lire, malgré l'espèce d'obscurité qu'y répand, pour les lecteurs ordinaires, l'emploi d'un assez grand nombre de tournures et d'expressions tombées en désuétude. « Cette traduction, dit Ra« cine, a, dans le vieux style du traducteur, une « grâce que je ne crois pas pouvoir être égalée dans « notre langue moderne. » Les ouvrages d'Amyot sont : 1° *Histoire æthiopique d'Héliodorus, contenant dix livres, traitant des loyales et pudiques amours de Théagènes, Thessalien, et Chariclée, Æthiopienne, nouvellement traduite du grec en françois*, 1547, in-fol., et 1549, in-8°. Amyot, lors de son voyage en Italie, ayant trouvé au Vatican un manuscrit complet d'Héliodore, retoucha sa traduction et la fit réimprimer en 1559, in-fol. C'est cette édition qui a servi de modèle aux réimpressions faites à Lyon, à Paris et à Rouen. 2° *Sept livres des Histoires de Diodore, Sicilien, traduits du grec*, Paris, Vascosan, 1554, in-fol., réimprimés en 1587. Ce sont les livres 11 à 17, commençant au voyage de Xercès et finissant à la mort d'Alexandre. 3° *Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, traduites du grec, de Longus, 1559, in-8°. Parmi les nombreuses réimpressions, on distingue : 1° l'édition dite du Régent, imprimée aux frais de ce prince, 1718, petit in-8°, et ornée de 28 gravures, faites sur ses dessins, par B. Audran : dans quelques exemplaires, on trouve une 29e gravure; 2° celle de 1731, in-12, avec des notes de Falconnet; 3° celle de 1757, in-4°, offrant en regard la traduction d'Amyot et une traduction nouvelle, par un anonyme (le Camus); 4° l'édition donnée par Didot, an 7 (1798), grand in-4°, avec 9 figures, et dont 27 exemplaires ont été tirés in-fol.; 5° l'édition in-18 publiée à la même époque par le même imprimeur; 6° celle que Paul-Louis Courier a fait imprimer sous ce titre : *Daphnis et Chloé, traduction complète, d'après le manuscrit de l'abbaye de Florence*, Florence, 1810, grand in-8°, tiré à 60 exemplaires : l'éditeur a retouché en quelques endroits la traduction d'Amyot, et a traduit lui-même, en vieux langage, un fragment recouvré à Florence, lequel remplit la lacune qu'on sait être au premier livre de l'ouvrage. 4° *Les Vies des Hommes illustres, grecs et romains, comparées l'une avec l'autre, translatées du grec en français*, 1559, 2 vol. in-fol. On recherche l'édition donnée par Vascosan, 1567, 6 vol. in-8°; on y joint la traduction d'une *Décade* de Guevare, faite par A. Allègre. (*Voy.* ALLÈGRE.) 5° *Œuvres morales de Plutarque*, traduites en français, 1574, 6 vol. in-8°. C'est cette édition que l'on joint à celle des *Vies des Hommes illustres*, de 1567. Les *Œuvres complètes de Plutarque*, traduites par Amyot, ont été recueillies plusieurs fois. L'édition de Vascosan, 1565-75, 4 tomes en 2 vol. in-fol., est peu recherchée aujourd'hui ; il en est de même de l'édition donnée par M. Bastien, en 1784, 18 vol. in-8°; mais on estime l'édition publiée en 1783-87, avec des notes et observations de G. Brottier et Vauvilliers, 22 vol. in-8°. Elle a été réimprimée par Cussac, 1801-1806, 25 vol.; M. Clavier, éditeur, y a ajouté des notes, et de plus la traduction, faite par lui, de la *Vie d'Homère*, de l'*Essai sur la poésie*, du *Traité sur la Noblesse*, et de plusieurs fragments : ces additions forment le 25e volume. Les tables des matières des *Vies des Hommes illustres* et des *Œuvres morales* forment les 24e et 25e volumes. 6° *Lettre à M. de Morvilliers, maître des requêtes*, du 8 septembre 1551. Cette lettre, dans laquelle Amyot donne une relation de son voyage à Trente, se trouve dans les *Mémoires du concile de Trente*, par Vargas, dans les *Mémoires* du même concile, par Dupuy, et dans l'ouvrage de Pithou, intitulé : *Ecclesiæ Gallicanæ in schismate Status*. 7° *Œuvres mêlées*, 1611, in-8°. Le P. Niceron parle de ce volume; mais nous croyons qu'il y a erreur, et que ces *Œuvres mêlées* n'ont jamais existé. 8° *Projet de l'Eloquence royale, composé pour Henri III, roi de France*, imprimé pour la première fois en 1805, in-8° et in-4°. A—G—R.

AMYR-BE-AHKAMILLAH, surnommé MANSOUR, calife fathemite, succéda à son père Mostaaly, le 17 de safar 495 de l'hégire (27 novembre 1101 de J.-C.), n'étant âgé que de cinq ans. Ce fut Alafdhal, vizir de son père, qui le fit reconnaître calife, afin de se conserver l'autorité; mais lorsqu'Amyr se sentit assez puissant pour se défaire d'un tel ministre, il le fit assassiner, et mit à sa place un nommé Mohammed. Celui-ci ne fut pas longtemps sans s'attribuer un pouvoir semblable à celui d'Alafdhal, et blâma publiquement les mœurs du calife, qui se défit également de lui par le poignard. Le règne d'Amyr, prince sans jugement, se livrant à l'excès du vin et à ses passions, fut de 29 ans 5 mois et quelques jours; il mourut, assassiné par des Ismaéliens, partisans d'Alafdhal, le 3 de dzoul-hedjah 524 de l'hégire (7 novembre 1130). Lorsqu'il monta sur le trône, Godefroi régnait encore à Jérusalem. Baudouin, nommé par les Arabes *Bardouil*, qui succéda à Godefroi, fit une invasion en Égypte, et s'en serait emparé, si la mort ne l'eût arrêté au milieu de ses conquêtes. Amyr étant mort sans enfants, Hafeth lui succéda. J—N.

AMYRAUT (MOÏSE), non pas AMYRAULT, comme l'écrivent ceux qui le font descendre de l'ancienne famille des LAMYRAULT d'Orléans, vit le jour à Bourgueil, en Anjou, l'an 1596. Son père, qui la

destinait à occuper la charge de sénéchal de cette petite ville, possédée par un de ses oncles, le fit d'abord étudier en droit : mais la lecture de l'*Institution* de Calvin lui inspira un tel goût pour la théologie, que ce goût l'emporta sur les arrangements de famille. Après avoir fait son cours d'étude à Saumur, sous Cameron, et rempli pendant dix-huit mois les fonctions du ministère dans le Maine, on l'appela pour remplacer Daillé à l'académie de cette ville, et il entra en exercice le même jour que Louis Cappel et Josué de la Place : ils publièrent tous les trois les *Theses Salmurienses*, qui eurent une grande vogue dans leur parti. Député, en 1631, au synode de Charenton, il fut chargé de porter en cour le cahier des représentations sur les infractions faites aux édits de pacification, et il obtint la suppression de l'usage humiliant qui astreignait les députés protestants à ne haranguer le roi qu'à genoux. Amyraut était très-attaché à sa croyance ; mais il combattit ouvertement le zèle fanatique de ceux de son parti qui abusaient de leur religion pour semer des maximes, ou faire des démarches contraires à l'obéissance due aux princes légitimes. Il défendit la dignité des rois, et la sûreté inviolable de leur personne, contre les indépendants d'Angleterre, qui firent périr sur l'échafaud le malheureux Charles Ier. Ce fut à cette occasion qu'il se déclara ouvertement pour l'obéissance passive, dans son livre *de la Souveraineté des rois*. Un ministre de la Rochelle ayant auparavant attaqué ses principes sur cette matière, il l'avait déjà complétement réfuté dans son *Apologie pour ceux de la religion*. Mazarin l'employa utilement pour contenir les protestants, qu'on cherchait à faire entrer dans les troubles de la fronde. Amyraut sentit vivement le tort que faisaient à la réforme les nombreux schismes qui la divisaient. Ce fut pour ramener tous les partis à un point central de réunion contre l'Église romaine, qu'il composa son traité *de Secessione ab Ecclesia romana, deque pace inter evangelicos in negotio religionis instituenda*. On dit qu'il traita plus amplement ce sujet dans un livre intitulé *Irenicon* ; mais nous doutons qu'il existe un pareil ouvrage de lui sous ce titre. Bayle fait l'histoire d'une conférence qu'il eut à Saumur avec le P. Audebert, jésuite, par ordre du cardinal de Richelieu, sur la réunion des catholiques et des réformés ; mais il paraît que ce récit est, au moins dans ses détails, une fable de l'invention du fils d'Amyraut, qui avait fourni à Bayle le mémoire sur lequel a été rédigé cet article de son *Dictionnaire*. Cet habile homme avait l'usage du monde ; il était doux et conciliant. Ces qualités, qui se trouvent rarement chez les théologiens, ne furent pas du goût de tous ceux de son parti ; mais elles lui méritèrent, dans les deux communions, l'estime des personnes les plus distinguées, qui eurent toujours pour lui beaucoup de considération, jusqu'à sa mort, arrivée en 1664. Le grand nombre d'écrits sortis de sa plume, tant en français qu'en latin, sur toutes sortes de matières, prouve sa facilité d'écrire dans les deux langues, et des talents très-variés. Ils sont très-rares aujourd'hui, la plupart n'ayant guère été imprimés qu'une fois, et assez peu recherchés, par le peu d'intérêt qu'excitent maintenant les matières de controverse. On distingue, dans ce nombre, outre ceux dont il a été fait mention : 1° *Traité des religions contre ceux qui les estiment indifférentes* ; 2° *de l'Élévation de la foi et de l'Abaissement de la raison* ; 3° *Morale chrétienne*, 6 vol. in-8° ; 4° *Traité des songes* ; 5° deux volumes *contre les millenaires*, pour réfuter le sieur de Launay, grand partisan du millénarisme ; 6° *Traité de l'état des fidèles après la mort*, dédié à sa femme pour la consoler de la perte de leur fille ; 7° *du Gouvernement de l'Église*, dont l'objet est de soutenir l'autorité et la nécessité des synodes, contre les indépendants, qui voulaient que chaque église particulière se gouvernât par ses propres lois, sans aucune subordination à l'autorité des synodes ; 8° *Considérations sur les droits par lesquels la nature a réglé les mariages* ; 9° *Vie de François de la Noue*, depuis le commencement des troubles, en 1560, jusqu'à sa mort, en 1591 ; Leyde, 1661, in-4°. Le style en est lourd, les réflexions communes ; l'auteur y prodigue à son héros des louanges exagérées pour les actions les plus ordinaires ; mais on doit lui savoir gré d'avoir rédigé, dans un ordre chronologique, les actions d'un guerrier également estimé des deux partis, et dont la vie intéresse tout bon Français. T—D.

AMYTIS, fille d'Astyages, était mariée à Spitamès, dont elle avait deux fils. Cyrus ayant vaincu Astyages, ce prince s'enfuit à Ecbatane, où son fils et son gendre le cachèrent ; mais Cyrus ordonna qu'on les mît à la question, ainsi que leurs enfants ; Astyages, voulant leur épargner les tortures, se découvrit lui-même ; Cyrus lui donna la liberté, et épousa, par la suite, Amytis, dont il eut Cambyse et Tanyoxercès. Ce récit, que j'abrége beaucoup, n'est fondé que sur le rapport de Ctésias, qui se trouve en contradiction avec tous les autres historiens, et qui mérite peu de confiance. C—R.

ANACHARSIS, Scythe de nation, était fils du roi Gnurus et d'une femme grecque : de sorte qu'avec la langue de son pays, il apprit aussi celle d'Homère. Les beautés qu'il y découvrait chaque jour exaltèrent son admiration pour les peuples qui la parlaient. Bientôt, l'âpreté du climat, la rudesse des mœurs de ses concitoyens, le déterminèrent à visiter la Grèce. Il quitta les bords du Pont-Euxin, que fréquentaient les nomades auxquels il devait le jour, et se rendit à Athènes, sous l'archontat d'Eucrate, la 1re année de la 47e olympiade (589 ans avant J.-C.). Toxaris, son compatriote, le présenta à Solon, dont il ne tarda pas à devenir le disciple assidu. La pureté de ses mœurs, la rectitude de son jugement, la sagacité de son esprit, lui méritèrent l'amitié du législateur d'Athènes, et, par suite, le titre de citoyen. Il cultiva les lettres, les arts, et connut tous les grands hommes contemporains de Solon. Parti d'Athènes, il visita plusieurs autres contrées de la Grèce. A Cyzique, il vit célébrer la fête de la mère des dieux, et fit vœu, s'il arrivait dans son pays sain et sauf, de sacrifier à la déesse avec les mêmes cérémonies. Ce vœu fut cause de sa perte ; car, ayant voulu l'accomplir dans la ville

d'Hyllée, il fut tué d'un coup de flèche par son propre frère Saulius, devenu roi du pays, et qui ne lui pardonna pas d'avoir préféré les dieux de la Grèce à ceux de Scythie. Anacharsis fut un des hommes les plus vertueux de l'antiquité. L'histoire nous a conservé plusieurs de ses apophthegmes, qui feront aisément connaître son caractère : « La vigne, « disait-il, porte trois fruits ; le premier, de volupté ; « le second, d'ivresse ; le troisième, de repentir. « — Les turpitudes d'un ivrogne sont la meilleure « leçon de tempérance. » Interrogé quel devait être le souverain le plus illustre ? « Le plus sage, » répondit-il. — Quelle était la meilleure forme de gouvernement ? « Celle où l'on n'admet d'autre distinction que l'éclat « des vertus, et l'opprobre du vice. » — Le premier, il compara les lois aux toiles d'araignées. — « Chez les « Athéniens, disait-il, ce sont les sages qui discutent, « et les fous qui décident. — Je les admire, ajoutait-il ; « ils usent de petites coupes au commencement du re-« pas, et de grandes, quand ils sont ivres. » — Un Grec lui reprochait d'être Scythe : « Ma patrie fait « mon déshonneur, répondit-il, et toi, celui de ta « patrie. » La vivacité de ses reparties, la force de ses arguments, donnèrent lieu à cette expression proverbiale, *un discours scythe*. Il écrivit en vers héroïques sur les lois de son pays, sur l'art de la guerre, sur la frugalité. Mais les lettres publiées sous son nom, Paris, 1552, gr. et lat., in-4°, et réimpr. dans les *Epistol. grec.*, sont apocryphes. Nous avons son portrait dans le Laërce de Westein, et dans les *Antiquités grecques* de Gronovius. Chez les anciens, ses images portaient ordinairement cette inscription : *Linguam, ventrem, veretrum contine*. L'abbé Barthélemy a rendu son nom immortel. D. L.

ANACLET ou CLET (Saint), pape. Les anciens biographes distinguaient deux personnes différentes sous ces deux énonciations ; les écrivains modernes, et notamment les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, n'en admettent plus qu'une, qui a occupé le saint-siége depuis l'an 78 jusqu'en 91. C'est un point historique universellement reconnu aujourd'hui. Anaclet était originaire d'Athènes ; les Latins l'ont appelé *Clet* par abréviation, et de là est venue l'erreur. Il vint à Rome, y fut converti par les apôtres, et associé au saint ministère. St. Pierre lui confia, pendant son absence, le gouvernement de l'Église, conjointement avec St. Lin et St. Clément. Il succéda au premier, suivant l'opinion des historiens actuels ; les autres le faisaient succéder à St. Clément. L'Église latine honore St. Anaclet comme martyr, ce qui signifie seulement qu'il éprouva quelques persécutions pendant sa vie ; car il ne s'est passé de son temps aucun événement qui prouve qu'il ait terminé sa vie dans les supplices. On a quelques fausses Décrétales sous le nom de ce pape. D—s.

ANACLET, antipape, élu en 1130, après la mort d'Honorius II, par une petite partie des cardinaux, dont la majorité, quelques jours auparavant, avait choisi Innocent II. Anaclet s'appelait *Pierre de Léon*, ainsi que son aïeul. Ce dernier, juif de naissance, puis converti et baptisé par le pape Léon, était savant, extrêmement riche et très-considéré. Son fils, père d'Anaclet, doué des mêmes avantages et de plus grandes qualités, jouit d'une grande faveur auprès du pape Pascal II. Il servit si bien l'Église romaine dans la querelle des investitures, et par ses armes, et par ses conseils, qu'on lui donna le gouvernement de la tour de Crescence, ou château St-Ange. Anaclet se destina d'abord aux lettres, et vint étudier en France, où il prit l'habit de l'ordre de Cluny, ce qui donnait, dans ce temps-là, une grande considération. Étant encore très-jeune, il servit d'otage pour le pape entre les mains de l'archevêque de Cologne. Il fut rendu, en 1119, au concile de Reims, où il parut, dit Fleury, « magnifiquement vêtu, mais noir, pâle et de si « mauvaise mine, que tous les assistants le trouvaient « plus semblable à un juif, ou à un Sarrasin, qu'à « un chrétien. » Calixte II le fit bientôt cardinal, et l'envoya légat en France, conjointement avec Innocent II, auquel depuis il disputa la tiare. Anaclet, nommé ainsi qu'on vient de le voir, fit tout ce qu'il put pour se maintenir. Il tint Innocent II assiégé dans le palais de Latran, et s'empara de la basilique et du trésor de St-Pierre. Il en fit autant de Ste-Marie-Majeure, et des autres églises de Rome. Maître de la ville et du territoire, après avoir forcé Innocent II de fuir, il négocia partout pour se faire des appuis et se procurer des suffrages : il donna sa sœur en mariage à Roger, duc de Sicile, auquel il conféra le titre de roi ; il écrivit à toutes les puissances pour se faire reconnaître. Le schisme s'établit, et la contestation fut longue. Condamné par les conciles de Reims et de Pise, rejeté par la plus grande partie du clergé de toute la chrétienté, méconnu par tous les souverains, excepté Roger et le duc d'Aquitaine, Anaclet se soutint dans Rome malgré les armes de l'empereur Lothaire, qui protégeait Innocent II, et dont les troupes victorieuses avaient dépouillé Roger d'une grande partie de ses États. Il mourut à Rome, le 7 janvier 1138, après huit ans d'une élévation contestée. Aussitôt après sa mort, ses frères reconnurent Innocent II, et le schisme cessa. Voltaire l'appelle le *pape juif*, quoiqu'il n'ait été, véritablement, ni l'un ni l'autre. Anaclet a été fortement décrié par St. Bernard, et surtout par Arnoul, archidiacre de Séez, dans un traité adressé à Geoffroy, légat du pape Innocent. Arnoul reproche à Pierre de Léon le vice de sa naissance, les usures de ses parents, l'infamie de sa jeunesse, son luxe, sa profusion, ses débauches, et enfin un commerce incestueux avec sa sœur. (*Voy.* Fleury, *Hist. eccl.*) Toutes ces accusations ont un caractère d'animosité qui peut y faire soupçonner de l'exagération. Fleury dit simplement que telle était alors la réputation d'Anaclet. (*Voy.* INNOCENT II.) D—s.

ANACOANA. *Voyez* OVANDO.

ANACRÉON naquit à Téos, en Ionie ; il vivait vers la 71e et la 72e olympiade (l'an 530 avant J.-C.) ; voilà tout ce qu'on sait de certain sur son compte. On croit que Polycrate, tyran de Samos, l'attira à sa cour, et lui accorda son amitié et ses faveurs. Le voluptueux

Anacréon, se couronnant de roses, chantait l'amour, s'enivrait, et s'inquiétait peu des biens de la fortune. On prétend même qu'ayant reçu de Polycrate une somme assez considérable, il ne put passer qu'une nuit avec un hôte si dangereux, et alla, le lendemain, reporter l'argent au tyran, en le conjurant de lui rendre ses chansons et sa gaieté. Cette anecdote a probablement fourni à la Fontaine la fable intitulée : *le Savetier et le Financier*. Après la mort de Polycrate, Anacréon alla à Athènes; et Hipparque, qui y commandait, envoya à sa rencontre une galère armée de cinquante rames. La chute d'Hipparque chassa d'Athènes notre poëte, qui probablement retourna alors à Téos; car il s'y trouvait lorsqu'Histiée fit révolter l'Ionie contre Darius. Justement alarmé des suites que devait avoir cette rébellion, le chantre des amours et du vin se retira à Abdère, où il conduisit galement sa carrière jusqu'à 85 ans. Il mourut étranglé, dit-on, par un pepin de raisin :

Ainsi finirent ses beaux jours,
Évanouis dans la mollesse :
Et son nom, qui vivra sans cesse,
Fut déposé par la Paresse
Dans les annales des amours.

Téos honora sa mémoire, et sa statue fut placée à côté de celles de Périclès et de Xantippe. Nous avons d'Anacréon des odes bachiques et érotiques; ce sont presque autant de modèles achevés, dans un genre qui a gardé le nom du vieillard de Téos; mais, tout en rendant justice à ses talents, il serait à désirer que la postérité n'eût aucun reproche à faire aux mœurs d'Anacréon. Malheureusement, les noms de Bathylle, de Smerdias et de Cléobule, devenus désormais inséparables de celui d'Anacréon, n'attestent que trop la dépravation de ses mœurs et la licence de ses chants. Indépendamment de ses odes, Anacréon avait composé un assez grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns sont nommés par Suidas, et d'autres cités avec éloge par Athénée; mais il ne nous reste de tout cela que quelques fragments, qui prouvent que ce poëte ingénieux et facile ne s'était guère exercé que sur des matières érotiques. Dans ce qui nous est parvenu de lui, tout respire l'enjouement et la mollesse; ce n'est point un auteur qui écrit, c'est un convive aimable qui s'abandonne à la gaieté de sa verve. Les œuvres d'Anacréon parurent, pour la première fois (Paris, 1554), par les soins de Henri Estienne, qui trouva l'ode 11e sur la couverture d'un vieux livre. On ne connaissait jusque-là d'Anacréon que ce qu'Aulu-Gelle et l'*Anthologie* en avaient conservé. Un hasard heureux ayant procuré à ce même éditeur deux manuscrits d'Anacréon, il les conféra soigneusement, et publia l'édition que je viens d'annoncer, avec quelques fragments d'Alcée, et deux odes de Sapho : les deux manuscrits qui guidèrent Henri Estienne, les seuls que l'on ait longtemps connus d'Anacréon, ne nous ont pas été conservés. Henri étant tombé, sur la fin de sa vie, dans une espèce d'aliénation d'esprit, les laissa périr, avec beaucoup d'autres, qu'il ne communiquait à personne, pas même au savant Casaubon, son gendre Aussi cette édition *princeps* fut-elle reçue bien diversement de la plupart des érudits : les uns l'accueillirent avec transport, les autres en suspectèrent l'authenticité, et s'obstinèrent à ne reconnaître pour poésies d'Anacréon que celles dont ils trouvaient les vestiges dans les anciens auteurs. Tannegui-Lefèvre contesta, le premier, dans des notes savantes, l'antiquité d'un grand nombre d'odes (Saumur, 1660); la célèbre madame Dacier, sa fille, publia ces notes (Paris, 1682, et Amst., 1693, 1699 et 1716), avec une version française et des notes, et Longepierre, avec une traduction en vers français. Le Bouthilier de Rancé, devenu si fameux depuis, comme abbé de la Trappe, était à peine âgé de treize ans, lorsqu'il donna son édition d'Anacréon, avec les scolies grecques, dédié au cardinal de Richelieu, son parrain (Paris, 1639 et 1647). Baxter donna, en 1695, une édition réimprimée à Londres, 1710, in-8°. Rien n'égale la témérité avec laquelle il change, corrige et mutile le texte, jusqu'alors respecté, de Henri Estienne. Barnèse réfuta Baxter, dans l'édition qu'il donna (Cambridge, 1705), d'après un manuscrit du Vatican, et les conjectures de Scaliger, Saumaise et Dan. Heinsius. Enfin, parut celle de Maittaire (Londres, 1725, in-4°), celle de Corn. de Paw (Utrecht, 1732, in-4°), remarquable par la hardiesse des conjectures que l'éditeur propose de substituer aux anciennes leçons. Il fut complétement réfuté par le savant Dorville. Aidé de tant de secours, et éclairé par tant de fautes, Fischer publia enfin (Leipsick, 1776, et réimp. en 1793, in-8°), une édition d'Anacréon, bien supérieure, sous tous les rapports, à celles que je viens de citer; ce qui n'empêcha pas Brunck d'en donner une autre (Strasbourg, 1778), avec des observations critiques, et une révision exacte de tout le texte grec, d'après les manuscrits et les remarques des éditeurs précédents. Cette jolie édition a été surpassée par celle de l'abbé Spaletti (Rome, 1781), qui, en faisant graver le texte d'après le manuscrit du Vatican, en fit plutôt un objet de luxe et un monument de curiosité typographique, qu'un ouvrage d'une utilité vraiment littéraire. On en peut dire autant de la magnifique édition de Parme (Bodoni, 1785). Brunck donna, à Strasbourg, en 1786, in-16, une seconde édition de son Anacréon, d'après le manuscrit du Vatican. C'est cette édition qui est le plus généralement estimée. Beaucoup de traducteurs se sont exercés sur Anacréon; il est peu de poëtes français qui n'aient imité quelqu'une de ses pièces. Régnier Desmarais, la Fontaine, Mulot et beaucoup d'autres, MM. Roman, Millevoye, Tissot, etc., en ont imité quelques-unes. Voici l'indication des traductions entières, outre celles de madame Dacier et de Longepierre, dont nous avons déjà parlé : 1° *Odes d'Anacréon*, traduites en vers, par Remi Belleau, Paris, 1556, 1571, petit in-12, et dans les *Œuvres de Belleau*, 1578, ou 1585, in-12 2° *Traduction nouvelle des Odes d'Anacréon, sur l'original grec, par la Fosse, avec des remarques et autres ouvrages du traducteur*, 1704, in-12. 3° *Les Odes d'Anacréon et de Sapho, traduites en vers français*,

par le poëte sans fard (Gacon), 1712, in-12, nouvelle édition (publiée par MM. Capperonier et Querlon), 1754, in-16. 4° *Imitation des Odes d'Anacréon, en vers, par M. de Seillans, avec la traduction de mademoiselle Lefèvre, en prose*, 1754, in-8°. 5° *Odes d'Anacréon, traduction nouvelle, en vers* (par M. Anson), 1795, in-8°. 6° *Anacréon, Sapho, Bion et Moschus, traduction en prose, par M. Moutonnet de Clairfons*, 1773, in-4° et in-8°; 1780, 2 vol. in-12. 7° *Odes, Inscriptions*, etc., *d'Anacréon, traduits par Gail*, 1794, in-8°; 1799 in-4°. A cette dernière édition est jointe la musique de quelques odes, par MM. Gossec, Méhul, Lesueur et Chérubini. 8° *Anacréon, Sapho, Bion, Moschus, Tyrtée et autres poëtes grecs*, trad. en vers par Poinsinet de Sivry, 1758, in-12, plusieurs fois réimprimées. 9° *Imitation en vers français, des Odes d'Anacréon, par M. Mérard de St-Just*, 1798, in-8; 1799, in-18. 10° *Poésies galantes et gracieuses d'Anacréon, Bion, Moschus, Catulle et Horace, imitées en vers français, et soumises, pour la plupart, au système musical, par M. Lachabeaussière*, Paris, an 11, (1803), in-8°. 11° *Anacréon, traduction nouvelle*, en prose, par M. Coupé, dans le tome 7e des *Soirées Littéraires*. 12° *Odes d'Anacréon, traduites en vers, sur le texte de Brunck, par M. J.-B. de St-Victor*, 1810, in-8°. Cette belle traduction est accompagnée du texte grec, d'après Brunck, et ornée de 4 superbes vignettes, gravées par M. Girardet, sur les dessins de MM. Girodet et Bouillon. 13° *Odes d'Anacréon, traduites en vers* (avec le texte en regard), *par Ch.-L. Mollevaut*, Paris, 1825, in-18. 14° Les mêmes, *traduites en vers français* (avec le texte en regard), *par Veissier Descombes*, Paris, 1826, in-32. 15° Les mêmes *traduites en prose* (avec le texte en regard), *par madame Cel. Vien*, Paris, 1825, in-18. A—D—R.

ANAFESTE (PAUL-LUC, ou PAOLUCCIO), premier doge de Venise. Les habitants des îles vénitiennes, gouvernées, jusqu'en 697, par des tribuns, prirent à cette époque la résolution de se réunir en un seul peuple, et sous un seul gouvernement. Ils élurent, pour chef de leur république, Paul-Luc Anafeste, d'Héraclée. Ainsi commença une magistrature qui devait se continuer glorieusement pendant onze cents ans. Anafeste fixa, de concert avec Liutprand, roi des Lombards, les frontières de la Vénétie. Il mourut en 717, et eut pour successeur Marcello Tagliano. S. S-I.

ANANIA (JOANNES DE), JEAN D'ANANIE, ou D'AGNANY, jurisconsulte du 15e siècle. On prétend qu'étant né de parents obscurs et pauvres, il ne voulut pas en porter le nom, et qu'il prit celui d'*Anania*, ville très-ancienne du Latium. Quoi qu'il en soit, il fut auditeur de Floranius à Santo-Pedro, et professa le droit civil et canonique à Bologne, où il fut fait archidiacre. Sa vie privée offre un modèle de piété sincère, et ses ouvrages annoncent une grande érudition. Le droit civil, le droit canonique furent également l'objet de ses travaux. Ses commentaires sur le 5e livre des Decrétales, et un volume de *Consultations*, sont particulièrement estimés. Parmi ses autres ouvrages, on fait cas de son traité sur les droits féodaux, *de Revocatione feudi alienati, Lugduni*, 1546, in-4°. On est étonné qu'un homme aussi éclairé ait fait un traité sur la magie et la nature des démons, qui est réuni à son corps d'ouvrage, et intitulé : *de Magia et Maleficiis, Lugduni*, 1669, in-4°. Anania mourut, dans un âge avancé, en 1458. M—x.

ANANIAS, non commun à plusieurs personnages dont il est fait mention dans l'Écriture sainte. Le premier est un de ces trois jeunes Hébreux qui, pour n'avoir pas voulu adorer la statue de Nabuchodonosor, furent jetés dans la fournaise ardente, d'où Dieu les retira miraculeusement, sans qu'ils eussent été atteints par les flammes. Cet événement eut lieu vers l'an 558 avant J.-C. Le second fut frappé de mort aux pieds de St. Pierre, avec sa femme Saphire, pour avoir, l'un et l'autre, voulu tromper cet apôtre sur le prix de la vente de leur champ, afin de s'en réserver une partie, tandis qu'ils s'étaient engagés à distribuer le tout aux pauvres. Le troisième fut fait souverain pontife des Juifs, l'an 49 de J.-C. Il était depuis huit ou neuf ans revêtu de cette dignité, lorsque Cumanus, gouverneur de Judée, l'accusa d'avoir cherché à soulever sa nation contre les Romains, et l'envoya, chargé de chaînes, à Rome, d'où il revint parfaitement justifié. A son retour, il persécuta les chrétiens, traduisit St. Paul devant le grand conseil des Juifs, et le fit souffleter au moment où il commençait à plaider sa cause. « Dieu te punira, muraille « blanchie, » lui dit l'apôtre ; effectivement, quelques années après, Agrippa II le dépouilla de sa dignité, et il fut massacré dans son propre palais par des séditieux, dont son fils Éléazar était le chef. T—D.

ANANUS, fameux docteur juif du 8e siècle, l'auteur, ou plutôt le restaurateur de la secte des caraïtes, c'est-à-dire, de ceux qui, scrupuleusement attachés à la lettre de la loi de Moïse, rejettent toutes les traditions et les interprétations allégoriques imaginées par les thalmudistes. Cette secte avait perdu toute son importance, depuis la destruction du temple de Jérusalem, lorsque Ananus entreprit, vers l'an 750, de lui rendre tout son éclat. Il combattit fortement les sectateurs d'Hillel, ou les traditionnaires, se fit de nombreux disciples, et devint *chef de la captivité*. Sa secte subsiste encore parmi les juifs. T—D.

ANAPIUS et AMPHINOMUS étaient deux frères qui demeuraient à Catane, en Sicile. Dans une des éruptions de l'Etna, un torrent de lave s'approchant de la ville, chacun s'empressa d'emporter ce qu'il avait de plus précieux ; mais ces deux frères, abandonnant leur or et toutes leurs richesses, prirent sur leurs épaules leur père et leur mère, qui étaient très-avancés en âge et hors d'état de s'enfuir. Chargés de ce fardeau précieux, ils sortirent de la ville. Comme ils n'allaient pas très-vite, la lave les atteignit. L'histoire rapporte qu'elle se sépara en deux, sans leur faire aucun mal. On leur érigea des statues à Catane, et on les honorait sous le nom des *frères*

pieux; on avait aussi représenté leur dévouement sublime sur un des bas-reliefs qui ornaient le temple d'Apollonie à Cyzique. C—R.

ANASTASE Ier (Saint), élu pape en 398 ou 399, succéda à Sirice. Il réconcilia les deux Églises d'Orient et d'Occident. Une traduction du traité *des Principes* d'Origène, par Rufin, excita son zèle, et il le condamna, ainsi que l'avait fait St. Jérôme. Anastase mourut en 402, regretté par cet illustre Père de l'Église. On a de ce pontife deux épîtres dans les *Epist. rom. Pontif.* de D. Coustant, in-fol. Le recueil d'Isidore contient de fausses Décrétales sous le nom de ce pape. On lui attribue quelques règlements, entre autres celui qui défend d'ordonner prêtres les hérétiques convertis, et un autre, pour défendre l'entrée dans le clergé à ceux qui viendraient d'outre-mer, à moins qu'ils n'eussent par écrit le témoignage de cinq évêques; ce qui prouve qu'à cette époque, un grand nombre d'hérétiques, venus principalement de l'Orient, faisaient de leur conversion une espèce de trafic. Sa vie fut très-exemplaire; il gouverna avec beaucoup de sagesse, et maintint la discipline ecclésiastique avec zèle. Il mourut en 402, après avoir occupé le saint-siége un peu plus de 3 ans. D—s.

ANASTASE II, Romain, élu pape le 28 novembre 496. Il eut à combattre l'ariasnime, qui était protégé par l'empereur d'Orient, Anastase Ier. Il envoya des légats, et écrivit à ce prince, pour faire ôter des sacrés dyptiques le nom d'Acace, dernier patriarche de Constantinople. Il félicita, par écrit, Clovis sur sa conversion à la foi catholique. On a encore de lui une lettre touchant les différends qui partageaient les Églises de Vienne et d'Arles. Ces écrits sont contenus dans le recueil de conciles. de Labbe. Baluze a publié, en outre, des fragments d'une autre lettre relative aux hérésies de l'Église d'Orient. Ce pape mourut le 17 novembre 498. D—s.

ANASTASE, antipape en 855. *Voyez* BENOIT III.

ANASTASE III, élu pape en 911, après Sergius III. Il est loué pour la douceur de son gouvernement, qui ne dura que 2 ans et quelques mois. C'est tout ce que l'histoire nous en apprend. D—s.

ANASTASE IV, élu pape le 9 juillet 1153, après Eugène III. Son nom était Conrad; il était Romain, évêque de Sabine, et cardinal. Élevé sur le siége de St-Pierre, dans un âge très-avancé, il n'y resta qu'un an et cinq mois. Il favorisa l'ordre naissant de St-Jean de Jérusalem. C'était, dit Fleury, un vieillard de grande vertu et de grande expérience dans les affaires de la cour de Rome. Nous avons neuf lettres de ce pontife dans le recueil de Labbe. D—s.

ANASTASE. Deux saints, deux écrivains ecclésiastiques de ce nom, placés à un siècle d'intervalle, ont été souvent confondus en un seul personnage. — Le premier, élevé, en 561, sur le siége d'Antioche, se déclara avec beaucoup de zèle contre les hérétiques qui soutenaient que Jésus-Christ, pendant sa vie mortelle, avait une chair incorruptible et impassible. L'empereur Justinien, qui les protégeait, était sur le point de faire sentir à Anastase les effets de son ressentiment, lorsqu'il mourut. Justin le Jeune, son successeur, exila Anastase pour la même cause. Rappelé sous Maurice, il vécut paisiblement dans son église, jusqu'à sa mort, arrivée cinq ou six ans après son retour. Anastase avait traduit en grec, à la prière de ce dernier empereur, *le Pastoral* de St. Grégoire, pour l'usage des églises d'Orient, et composé, contre les incorruptibles, un traité dont les anciens louent la solidité et l'élégance. Il ne nous reste de lui que trois discours dans l'*Auctuarium* de Combefis, et cinq dans les *Antiquæ Lectiones* de Canisius. — Le second ANASTASE, surnommé *Sinaïte,* parce qu'il était moine du mont Sinaï, sortit souvent de sa solitude pour combattre les acéphales, les sévériens et les théodosiens d'Égypte et de Syrie. Il vivait encore en 678. Nous avons de lui : 1° *Odegos,* ou *le Guide du vrai chemin.* Cet ouvrage est dirigé contre les eutychiens, et il contient d'excellentes règles pour prémunir les fidèles contre la séduction de tous les hérétiques. Gretser l'a publié en grec et en latin, Ingolstadt, 1606, in-4°, rare; il se trouve, en latin seulement, dans les œuvres de ce jésuite. Richard Simon pensait que ce n'est pas le véritable ouvrage d'Anastase, et il avait promis de le faire imprimer sur les manuscrits; mais il n'a pas exécuté ce dessein. 2° *Considérations anagogiques sur l'Hexameron.* Les onze premiers livres étaient dans la *Bibliothèque des Pères,* en latin seulement. Allix, s'étant procuré le 12e, crut y trouver des choses contraires au dogme de la transsubstantiation; il le publia en grec et en latin, de la traduction d'André Dacier, Londres, 1682, in-4°. 3° *Les Cent cinquante-quatre Questions et Réponses,* qui ne sont qu'une compilation de passages des Pères et des conciles sur la vie spirituelle. Il y a des auteurs qui les attribuent à Anastase de Nicée, ou même à un écrivain du 11e siècle. Gretser les a données, dans les deux textes, Ingolstadt, 1617. Elles ont été insérées, en latin seulement, dans les œuvres de l'éditeur, et dans la *Bibliothèque des Pères.* On n'a pas même eu soin, dans cette dernière collection, de distinguer du texte les notes de l'éditeur. 4° Des sermons, à la suite de la *Philocalie* d'Origène. Paris, 1618, dans lesquels respire une piété affectueuse. Anastase avait composé d'autres ouvrages contre les juifs et contre les hérétiques de son temps, qui sont restés inédits. T—D.

ANASTASE Ier, empereur de Constantinople, né à Dyrrachium, vers l'an 430, remplissait les fonctions obscures de silentiaire près de l'empereur Zénon, lorsque ce prince, détesté de ses sujets, perdit la vie l'an 491. Ariadne, sa veuve, que la plupart des historiens ont accusée de cette mort, entreprit aussitôt de faire franchir à Anastase l'intervalle qui le séparait du trône, et que l'amour de sa souveraine, suivant les mêmes auteurs, avait oublié depuis longtemps. On peut remarquer cependant qu'Anastase, à soixante et un ans, n'était plus en âge d'inspirer une violente passion; il était presque chauve, et avait un œil noir et l'autre bleu, ce qui le fit surnommer *Dicore.* Le sénat, le peuple et l'armée secondèrent d'ailleurs les vues de l'impératrice. Longin, frère de Zénon, qui seul pouvait les traverser, s'était attiré la haine générale par son immoralité et son abrutis-

sement; cependant Anastase, dont on proclamait la sagesse et les vertus, rencontra un obstacle à son élévation dans le zèle d'Euphémius, patriarche de Constantinople, qui lui avait plus d'une fois reproché son attachement aux erreurs d'Eutychès. Anastase leva la difficulté, en signant une profession de foi conforme aux décisions du concile de Chalcédoine; il prouva, par le reste de sa vie, qu'une pareille promesse n'avait aucune importance à ses yeux; et la même versalité, la même faiblesse se firent remarquer dans ses opinions, dans ses projets, dans ses vices et même dans ses vertus; cependant le début de son règne lui fit honneur. Le peuple, enchanté de la justice et de la modération du nouveau prince, l'accueillit au cirque avec les plus vifs applaudissements. « Régnez, s'écriait-on de toutes parts, ré« gnez, prince, comme vous avez vécu. » Anastase, quarante jours après la mort de Zénon, épousa Ariadne; Longin, écarté du trône, conjura avec plusieurs chefs des Isauriens, dont quelques-uns portaient le même nom que lui; mais l'empereur le fit arrêter et conduire à Alexandrie, où on le força de recevoir le sacerdoce, dont ses mœurs infâmes auraient plutôt dû le faire éloigner. Les conjurés, suivis de tous les Isaures qu'on chassa de Constantinople, se réfugièrent en Isaurie, prirent les armes, et saccagèrent la Phrygie; ils y furent battus complétement en 492, par trois généraux d'Anastase, nommés Jean le Scythe, Jean le Bossu et Diogène; cependant cette guerre ne finit qu'en 497. L'année précédente, le patriarche Euphémius, que d'anciennes liaisons avec les chefs des rebelles, et plus encore ses principes orthodoxes, rendaient odieux à Anastase, vit deux fois ses jours menacés par des assassins, et fut enfin déposé et exilé. En 498, les factions du cirque, connues sous les noms de verte et de rouge, et dont l'acharnement désola longtemps Constantinople, eurent une querelle si vive, qu'Anastase, qui s'était rangé du côté des rouges, fut sur le point d'être détrôné, et eut la faiblesse de donner une satisfaction publique à ses adversaires. Un prince de ce caractère ne pouvait intimider ses nombreux ennemis, et les barbares désolaient toutes les provinces. Anastase, menacé au dehors, ne s'occupait que de questions théologiques, et portait le trouble dans la capitale et dans l'empire, en favorisant les hérésies, et en versant à grands flots le sang des orthodoxes. Le pape Symmaque, pressé par le clergé catholique, lança, en 500, contre l'empereur, la première excommunication dont un souverain ait été frappé. Cependant Anastase, ému par les malheurs dont l'empire était accablé, et dont son impéritie et ses caprices étaient les premières causes, s'attira tout à coup des applaudissements universels, en supprimant le chrysargire, impôt odieux qui se levait de cinq en cinq ans, et dont la misère, les immondices et la prostitution fournissaient une part. Il fallait que cet impôt fût bien détesté, puisque les historiens disent que sa suppression, en couvrant de gloire le prince qui l'avait prononcée, suffit pour faire pardonner ses plus grands crimes. Anastase fit cesser aussi l'usage barbare de livrer les coupables aux bêtes, et de faire de ce supplice horrible un spectacle pour le peuple. Cependant de nouvelles disgrâces allaient fondre sur l'empire. Cabades, roi de Perse, indigné du refus qu'Anastase lui avait fait de quelques secours dont il avait besoin pour soumettre les Nephtalites, entra en Mésopotamie, à la tête d'une puissante armée, prit et saccagea Amide, en 502, et, l'année suivante, battit, l'un après l'autre, quatre généraux romains. Ils furent remplacés par Céler, qui força les Perses à la retraite, et tenta de reprendre Amide; ennuyé de la longueur du siége, il la racheta à prix d'argent. C'était avec ses trésors qu'Anastase défendait ses États, moyen honteux qui ne faisait qu'exciter l'avidité des barbares, et qui accroissait de jour en jour l'avarice du prince, en augmentant ses besoins. Il imagina aussi de faire fermer, par une muraille longue de 18 lieues, la pointe de terre sur laquelle Constantinople est bâtie, de sorte que les fertiles campagnes qui environnaient la capitale se trouvaient du moins à l'abri des incursions. Anastase forma, en 509, quelques projets sur l'Italie, et rechercha à cette occasion l'alliance de Clovis, roi des Francs, auquel il envoya le titre de consul. L'empire se vit encore plongé dans de nouvelles agitations, par l'imprudence d'Anastase, qui reprit, avec une ardeur plus violente, les discussions religieuses; il persécuta avec acharnement Macédonius, patriarche de Constantinople, et le fit remplacer par Timothée, eutychéen. Une sédition terrible épouvanta l'empereur, qui promit de favoriser les orthodoxes; mais, le danger passé, il recommença ses poursuites contre eux. Vitalien, petit-fils du fameux Aspar, rassembla les catholiques, et s'avança, suivi d'une puissante armée; le sang avait déjà coulé dans plus d'une sédition occasionnée par les querelles religieuses; mais ce fut la première guerre dans les règles que la fureur humaine entreprit au nom d'un Dieu de paix. Vitalien, triomphant, parut sous les murs de Constantinople. En vain un physicien, nommé Proclus, brûla, dit-on, ses vaisseaux, au moyen d'un miroir ardent; déjà le peuple, las d'Anastase, demandait à reconnaître Vitalien; l'empereur, tremblant, fit promptement la paix, et promit au vainqueur de suivre ses volontés, pourvu qu'il s'éloignât. Vitalien y consentit, après avoir exigé le rétablissement de Macédonius, et la convocation d'un concile; mais, quand il eut posé les armes, Anastase viola encore une fois sa parole, et continua la persécution. Enfin, en 518, la mort vint terminer ce long et déplorable règne. Anastase, âgé de 88 ans, fut trouvé sans vie dans un souterrain de son palais, où la crainte d'un orage l'avait conduit. On crut que la foudre l'avait frappé; mais, dans un si grand âge, une mort naturelle a pu l'atteindre avec non moins de rapidité. Justin lui succéda. L—S—E.

ANASTASE II, empereur d'Orient, n'eut point une naissance assez remarquable pour que l'histoire en fit mention. L'extinction de la famille d'Héraclius dans la personne du second Justinien, et la déposition de Philippique Bardanes, laissaient l'empire d'Orient sans maître. Artémius, secrétaire d'État, homme généralement estimé, réunit les suffrages, et

reçut la couronne des mains du patriarche, le 4 juin 715, sous le nom d'Anastase II. Le premier soin du nouvel empereur fut de punir les auteurs de l'attentat commis sur la personne de Philippique. Les patrices George Burgaphe et Théodore Myace, qui avaient fait crever les yeux à Bardanes, subirent le même supplice Anastase les envoya en exil à Thessalonique. L'ordre que ce prince apporta dans les finances, son amour pour le travail et la justice, rétablissaient l'empire, fatigué d'une longue tyrannie, et pouvaient le retenir sur le penchant de sa ruine. Anastase était digne du trône, mais les Romains n'étaient plus dignes d'un tel empereur. Au commencement de l'année 716, une sédition éclate sur la flotte qu'il armait dans le port de Rhodes pour s'opposer aux progrès des Sarrasins. Les mutins massacrent le patrice Jean, leur général, et forcent Théodore, receveur des deniers, à accepter le sceptre, et à marcher à leur tête vers Constantinople. Anastase, réfugié à Nicée, se flattait d'opposer des forces aux rebelles; mais la prise de la capitale et la défection de ses troupes lui firent perdre toute espérance. Revêtu de l'habit monastique, il se fit conduire à Théodore, qui lui laissa la vie. Suivant un usage introduit dans ce temps, le prince déposé fut ordonné prêtre, et relégué à Thessalonique. Anastase avait régné 2 ans et demi. Ce prince, si prudent sur le trône, ne porta pas la même sagesse dans son exil; il ne put oublier qu'il avait possédé l'empire, et ourdit une trame pour recouvrer sa grandeur passée. L'archevêque de Thessalonique favorisait ses desseins; les Bulgares lui donnèrent un asile; ses intelligences s'étendaient jusque dans le palais: Nicétas Xilonite, maître de la milice; Isoës, commandant des troupes de Mysie; Théognote, premier secrétaire d'État; Nicétas Autrax, préfet de Constantinople, tous ses créatures, étaient prêts à remettre la couronne sur la tête de leur bienfaiteur. Léon III, l'Isaurien, qui avait renversé le faible Théodore, fut averti du complot, et fit décapiter les quatre patrices. Les Bulgares, intimidés par les menaces de Léon et séduits par son or, livrèrent Anastase et l'archevêque; amenés à Constantinople, tous deux eurent la tête tranchée, en 719. L—S—E.

ANASTASE, patriarche de Constantinople, était de la secte des iconoclastes. A force de bassesses et de fourberies, il obtint de l'empereur Léon l'Isaurien d'être élevé sur le siége patriarcal; il avait été longtemps syncelle ou premier clerc du patriarche Germain, prélat vénérable, auquel il ne cessa de susciter des persécutions. Un jour qu'Anastase montait les degrés du palais à la suite du patriarche, il mit par hasard le pied sur la robe de Germain. « N'allez pas « si vite, Anastase, lui dit-il, vous n'arriverez que « trop tôt à l'hippodrome. » Ces mots furent regardés comme une prophétie, que l'événement justifia. Lorsqu'Anastase eut pris la place de Germain, dépouillé de sa dignité, le 7 janvier 730, il s'abandonna sans réserve aux excès des iconoclastes. L'avarice ayant porté l'empereur à s'emparer des trésors de l'Église, le complaisant prélat les livra tous, et seconda la tyrannie et les persécutions de ce prince. Léon étant mort en 741, Anastase, dans la vue de conserver sa dignité, se prêta à tous les caprices du sanguinaire Constantin Copronyme. L'année suivante, Artabase, curopalate et beau-frère de l'empereur, se rendit maître de la capitale; le patriarche, toujours soumis aux circonstances, et ingrat envers ses bienfaiteurs, osa monter dans la chaire sacrée, un crucifix à la main, pour prêcher la rébellion. Le châtiment ne tarda pas à s'appesantir sur lui. Copronyme, devenu paisible possesseur de la couronne par la défaite et la punition d'Artabase, fit crever les yeux à Anastase. On le promena dans l'hippodrome, monté sur un âne, et le visage tourné vers la queue de cet animal. Il resta un jour entier dans cet état, exposé aux insultes de la populace; mais, après ce traitement ignominieux, Constantin, désespérant de trouver un prêtre qui secondât ses fureurs, laissa Anastase, tout aveugle qu'il était, sur le siége patriarcal, où il continua de déshonorer son ministère. Enfin, en 753, une mort douloureuse en délivra l'Église et l'empire. L—S—E.

ANASTASE (LE BIBLIOTHÉCAIRE), célèbre et savant écrivain du 9e siècle, fut abbé d'un monastère de la Vierge Marie, au delà du Tibre, à Rome, et bibliothécaire du Vatican. Il assista en 869 au 8e concile général, à Constantinople, où Photius fut condamné. Ses connaissances, et le talent qu'il avait de parler éloquemment les langues grecque et latine, y furent très-utiles aux légats du pape. Il traduisit les actes de ce concile du grec en latin, ainsi que ceux du 7e, tenu dans le siècle précédent. La plupart des nombreux ouvrages qu'il a laissés sont des traductions qui sont regardées comme plus fidèles qu'élégantes. Son *Historia ecclesiastica, sive chronographia tripartita*, imprimée à Paris, avec les notes de Charles-Annibal Fabroti, à l'imprimerie royale, 1649, gr. in-fol., fait partie de l'*Histoire byzantine*. Ce qui lui a donné le plus de célébrité, c'est son *Liber pontificalis*, recueil des vies des papes, depuis St. Pierre jusqu'à Nicolas Ier : il fut imprimé, pour la première fois, à Mayence, en 1602, in-4°, par les soins du jésuite Busée. Il en a paru deux éditions dans le dernier siècle, une en 4 vol. in-fol., donnée par François et Joseph Bianchini, 1718-1735; une en 3 vol. in-4°, commencée par l'abbé Vignoli en 1724, et terminée en 1755, sans parler de celle que Muratori a insérée dans son grand recueil *Script. rer. ital.*, vol. 3, p. 1, où elle est accompagnée de dissertations savantes, écrites à différentes époques, et par différents auteurs. Il en résulte qu'Anastase ne fut point proprement l'auteur, mais seulement le rédacteur de ces vies; qu'il les tira des anciens catalogues des pontifes romains, des actes des martyrs, et d'autres mémoires soigneusement conservés dans les archives de l'Église romaine; qu'enfin, il n'a composé que les vies de quelques-uns des papes de son temps, sans qu'il soit même possible d'en déterminer avec précision le nombre, ni de reconnaître avec certitude celles qui sont en effet de lui, les auteurs de ces dissertations n'étant pas d'accord sur ce point. On prétend qu'il existe deux exemplaires du *Liber pontificalis*, de l'édition de 1602, où l'on trouve l'histoire de la papesse Jeanne.

Les curieux peuvent consulter à ce sujet David Blondel (*Familier Éclaircissement*, etc., 1649, in-8°), et J.-H. Boecler (*Bibliographia critica*). G—É.

ANASTASE, apôtre de la Hongrie, portait le nom d'Astric quand il embrassa la règle de St-Benoît dans le monastère de St-Boniface, à Rome. St. Adalbert, évêque de Prague, retournant en Bohême, le prit avec lui et le nomma abbé du monastère de Braunau. Ce prélat ayant été chassé, Astric se réfugia en Hongrie avec ses religieux. Son arrivée fut très-agréable au duc Etienne, qui, ayant embrassé la religion chrétienne, avait besoin d'hommes apostoliques pour convertir ses sujets, encore livrés à l'idolâtrie. Ce prince fit construire pour eux un monastère de l'ordre de St-Benoît; de là Astric, qu'il en nomma abbé, se répandit dans la Hongrie pour y porter l'Évangile. En 996 Étienne divisa son duché en dix évêchés; il donna celui de Colocza à Astric, qui, à sa consécration, prit le nom d'Anastase. Le duc Étienne l'envoya à Rome (1000) pour demander au pape Sylvestre II la confirmation de ses premières mesures; il devait aussi prier le pontife d'accorder la couronne royale au duc, afin que cette nouvelle dignité augmentât la puissance et la vénération dont il avait besoin pour exécuter ses pieux desseins. Anastase remplit parfaitement sa mission; le pape accorda tout ce qu'Étienne avait demandé; il ajouta à la couronne une croix que l'on devait porter devant le nouveau roi, en signe de son apostolat. « Je suis l'*apostolique*, « disait-il; mais ce prince mérite bien le nom d'*a-* « *pôtre*, ayant acquis un peuple si puissant à la foi « de Jésus-Christ. » Anastase étant revenu en Hongrie avec les lettres du pape, la couronne et la croix, la nation se rassembla, et Étienne, proclamé roi, fut sacré et couronné par Anastase. L'archevêque de Strigonie, métropolitain de la Hongrie, était devenu aveugle; le roi, de concert avec le pape, lui donna pour successeur l'évêque de Colocza; mais l'archevêque, ayant recouvré la vue au bout de trois ans, remonta sur son siége, et Anastase retourna dans son diocèse, où il termina peu de temps après son honorable carrière. (*Voy.* ETIENNE.) G—Y.

ANASTASE (OLIVIER DE SAINT-), carme, dont le nom propre était DE CROCK, vivait dans le 17e siècle, se livra à la prédication, et mourut en 1674, à Bruxelles. Il reste de lui quelques ouvrages, dont les titres bizarres annoncent que, s'il réussissait dans la prédication, ce ne devait être qu'à la manière moitié pieuse, moitié burlesque du fameux petit père André: 1° *le Jardin spirituel des Carmes, émaillé des vertus des Saints les plus célèbres de ce saint ordre, comme d'autant de belles fleurs, et arrosé d'instructions spirituelles, comme d'une agréable rosée*, 2 vol. in-12, Anvers, 1659-1661; 2° *le Combat spirituel d'amour entre la mère de Dieu et les serviteurs de l'ordre du Mont-Carmel, avec égal avantage des deux côtés*, Anvers, 1661, in-12; 3° *Apologues moraux, traduits de St. Cyrille, et enrichis de petites pièces de poésies et de conclusions*, Anvers, 1669, in-12; 4° *Pleias mystica calculata ad meridianum desolati Belgii*, 1669, in-12, et d'autres ouvrages latins. N—L.

ANASTASE (le Père) *Voyez* GUICHARD.

ANASTASIE. L'Église révère plusieurs saintes de ce nom. Celle dont la commémoration a lieu le 25 décembre était d'une illustre famille de Rome, et vivait au commencement du 4e siècle. Les actes de St. Chrysogone, qui fut son tuteur, et l'instruisit dans la foi, rapportent que, pendant la persécution de Dioclétien, ce saint ayant été arrêté dans Aquilée, où il souffrit ensuite le martyre, sa pieuse pupille alla le rejoindre pour lui donner ses secours. En 304, selon les mêmes actes, auxquels on n'accorde que peu d'autorité, elle fut brûlée vive, par ordre du préfet d'Illyrie. Ses cendres furent portées à Rome, et déposées dans l'église qui porte son nom. Les actes de la sainte, par Métaphraste, lui donnent pour époux un païen nommé Publius, et ajoutent d'autres détails qu'on n'insère point ici, parce que ces actes n'inspirent aucune confiance. — Une autre ANASTASIE, ou ANASTASE, surnommée *l'Ancienne*, fut martyrisée à Sirmich, et l'Église l'honore également le 25 décembre; mais on n'a aucun détail, ni sur sa vie, ni sur l'époque précise où elle vivait. Ses reliques, transportées à Constantinople, restèrent quelque temps dans l'église dite Anastasis, ou de la Résurrection, d'où on les plaça dans celle de Ste-Sophie; mais elles n'y étaient plus lorsqu'en 1453 les Turcs s'emparèrent de la capitale de l'empire d'Orient. — Enfin, une troisième ANASTASIE, d'une famille illustre de Rome, fut instruite dans la religion chrétienne par St. Pierre et St. Paul, ainsi que Ste Basilisse, son amie. Toutes deux, selon les martyrologes grecs et latins, eurent la tête tranchée par ordre de Néron. L'Église fait leur commémoration le 15 avril. D—T.

ANATOLIUS, d'Alexandrie, florissait vers l'an 270 de J.-C., et ressuscita la philosophie péripatéticienne, que l'école de Plotin avait fait abandonner. Né de parents chrétiens, il fut porté par ses sucrès à l'évêché de Laodicée. Il composa plusieurs ouvrages, entre autres dix livres d'*Institutions arithmétiques*, dont Fabricius nous a conservé des fragments dans le 2e vol. de sa *Bibliothèque grecque*. Nous avons encore de lui un traité *sur le temps de célébrer la Pâque*, publié en latin par G. Boucher dans son *Commentar. in. Victor. Aquitani Canonem paschalem*, Anvers, 1633, in-fol. On ne doit point confondre l'évêque de Laodicée avec un autre Anatolius, philosophe platonicien, l'un des maîtres de Jamblique, et auteur d'un traité *sur les Sympathies et les Antipathies*, dont on trouve des fragments au tome 4 de l'ouvrage précité de Fabricius. D. L.

ANATOLIUS, jurisconsulte, était fils de Léontius, et petit-fils d'Eudoxius, qui avaient, l'un et l'autre, consacré leur vie à l'étude des lois, et vécut du temps de Justinien. D'abord professeur en droit à Béryte, ville de Phénicie, il devint successivement avocat du préfet du prétoire, avocat du fisc, juge pédané ou des affaires sommaires, et parvint enfin à la dignité de consul. Justinien, dans sa Novelle 82, l'appelle *vir spectabilis*. Il paraît qu'il fut un des jurisconsultes employés et choisis par cet empereur pour la compilation du Digeste. On a accusé Anatolius d'avoir abusé de sa place de consul, et de s'être enrichi par ses concussions. Si l'on en croit Agathias, historien

contemporain, ce jurisconsulte périt dans un tremblement de terre, frappé par un bloc de marbre qui se détacha de la corniche de la chambre où il couchait. Ce même historien prétend que le peuple, en suivant son convoi, trouvait que cette mort était un effet de la justice divine, en punition de ce qu'il avait dépouillé plusieurs personnes de leurs biens. — Un autre ANATOLIUS, jurisconsulte grec, fut un des trois par lesquels l'empereur Phocas fit traduire le code Justinien. M—x.

ANAXAGORAS, de la secte Ionique, fils d'Hégésibulus, naquit à Clazomène, la première année de la 70ᵉ olympiade, 500 avant J.-C. Ses parents étaient puissants et riches; mais il leur abandonna le soin de ses biens, pour se livrer à l'étude de la philosophie, sous Anaximène de Milet. A vingt ans, il entreprit de voyager pour s'instruire, visita l'Égypte, tous les peuples qui cultivaient les sciences, et fut, pendant près de vingt autres années, absent de sa patrie. Il revint ensuite s'établir à Athènes, où Périclès s'était mis à la tête des affaires publiques. Il se lia particulièrement avec ce grand homme, et compta bientôt parmi ses disciples les citoyens les plus célèbres, tels qu'Archelaüs et le poëte Euripide. L'étude approfondie qu'il avait faite de la science de la nature le mettait en état d'assigner des causes physiques à la plupart des phénomènes que le peuple regardait comme un effet de la colère des dieux, tels que les éclipses, les tremblements de terre. Il s'expliquait librement sur ces perturbations instantanées de l'ordre immuable des choses, et, quoiqu'il admît, sans équivoque, une cause intelligente, créatrice de l'univers, les gens superstitieux criaient souvent à l'impiété, en l'entendant débiter ses leçons. Le grand crédit de Périclès le soutint longtemps contre la malveillance publique; mais enfin les funestes suites de la guerre du Péloponèse ayant exaspéré les esprits, on s'en prit aux favoris du chef. Cléon, démagogue emporté, intenta contre Anaxagoras une accusation publique; et le plus religieux peut-être des philosophes, dit l'auteur d'*Anacharsis*, fut traduit en justice pour crime d'impiété. Diodore de Sicile nous apprend que ce fut la seconde année de la 87ᵉ olympiade. Les opinions sont très-partagées sur les suites de cette accusation. Les uns, mais en petit nombre, prétendent qu'il fut absous; d'autres, qu'il prit la fuite avant la fin de son jugement; d'autres, qu'il fut condamné au bannissement et à une amende de cinq talents; d'autres, enfin, lui font infliger la peine de mort. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'à cette époque Anaxagoras sortit d'Athènes, et qu'il fut s'établir à Lampsaque, où il termina ses jours, trois ans après, âgé de 72 ans. L'anniversaire de sa mort fut, d'après sa demande, un jour de vacance pour les écoliers de la ville. On rapporte que, ses amis lui ayant demandé s'il voulait que ses cendres fussent transportées dans sa patrie : « Ce serait prendre une « peine inutile, répondit-il, le chemin des enfers « est partout le même. » Anaxagoras, conformément à l'axiome que rien ne se produit de rien, admettait, pour principe unique et multiple des corps, des espèces d'atomes, qu'il nommait *homœomeries*, ou parties similaires, c'est-à-dire, de même nature que les corps qu'elles devaient former. Ces atomes, par eux-mêmes dépourvus de la faculté de se mouvoir, avaient été, dans le commencement, mis en mouvement par un autre principe coéternel, distinct de la matière, l'*Esprit*, qu'il appelait *Nous*, ce qui lui fit donner à lui-même le surnom de *Nous*. Ainsi s'était formé l'univers, dont les corps terrestres, comme plus pesants, occupaient les parties inférieures, tandis que l'éther, ou le feu, se trouvait disséminé dans les parties supérieures. Cependant Anaxagoras croyait les astres de nature terrestre, et le soleil, entre autres, une masse de pierre incandescente, plus grande que le Péloponèse. La voie lactée n'était, suivant lui, de même que l'arc-en-ciel, qu'une réflexion de la lumière solaire. La terre était plane; la lune, un corps opaque, habitable, empruntant sa lumière du soleil; les comètes, des astres errants. Enfin, par un de ces sophismes si communs aux philosophes de l'antiquité, Anaxagaras niait que la neige fût blanche, et soutenait qu'elle était noire, parce que telle est, disait-il, la couleur de l'eau, dont la neige n'est qu'une modalité. — On compte, outre le suivant, deux autres ANAXAGORAS : l'un, disciple d'Isocrate, fut orateur; l'autre, grammairien, disciple de Zénodote. D. L.

ANAXAGORAS, sculpteur, né à Égine, fut chargé de faire la statue de Jupiter que les Grecs élevèrent à Élis, après la bataille de Platée, 492 ans avant J.-C. A l'imitation d'Agatharque, il écrivit sur les décorations de théâtre, et l'on ne peut douter, d'après le passage où Vitruve parle de cet ouvrage, que les principales règles de la perspective n'y fussent expliquées. L—S—E.

ANAXANDRIDES, fils de Léon, de la première branche des rois de Sparte, monta sur le trône vers l'an 550 avant J.-C. Il avait épousé une femme qu'il aimait beaucoup; mais comme, après plusieurs années de mariage, il n'en avait point d'enfants, les éphores lui représentèrent que, pour ne pas laisser éteindre la race d'Eurysthènes, il fallait qu'il répudiât sa femme, et en prît une autre. Il ne voulut pas y consentir; alors, les éphores et le sénat, s'étant consultés, lui dirent que, puisqu'il ne pouvait se déterminer à renvoyer celle-là, il fallait tout au moins qu'il en prît une seconde, dont il pût avoir des enfants. Il le fit, et eut ainsi deux femmes à la fois, contre l'usage, non-seulement de Sparte, mais même de toute la Grèce. Il eut, de cette seconde femme, Cléomènes, qui lui succéda. Peu de temps après, la première, après tant d'années de stérilité, lui donna un fils, Doriéus, et ensuite deux autres, Cléombrote et Léonidas. Il ne se passa rien de mémorable sous son règne. Anaxandrides mourut l'an 515 avant J.-C. C—R.

ANAXANDRIDES, poëte comique, né à Rhodes, ou à Colophon, vivait du temps de Philippe, roi de Macédoine. Suidas dit qu'il fut le premier qui représenta sur la scène les malheurs que l'amour cause aux jeunes filles (et non, comme l'ont dit quelques biographes, les intrigues d'amour, déjà connues

sur la scène grecque). L'innovation introduite par Anaxandrides consista en ce qu'il donna plus d'étendue et d'importance aux rôles d'*amoureuses*. Il était opulent, et affectait une grande magnificence. On dit même qu'un jour, étant à Athènes, il récita une de ses pièces, monté sur un cheval. Il avait plus de verve que de correction ; et, quoiqu'il fût très-affligé d'un mauvais succès, jamais il ne prenait la peine de retoucher ses ouvrages. Dans sa vieillesse, il en détruisit plusieurs. Sa mort fut malheureuse. Euripide avait dit, dans une de ses tragédies : « La « nature le voulait ainsi, elle qui n'écoute point les « lois. » Anaxandrides parodia ce vers, en substituant seulement les mots : *la ville*, à ceux de *la nature*. On n'était plus au temps d'Aristophane : les Athéniens permettaient bien encore qu'on prît les plus grandes libertés à l'égard des particuliers, mais ils ne souffraient plus les critiques contre l'État. Ils citèrent en justice Anaxandrides et le condamnèrent à mourir de faim. Athénée fait mention d'une *Odyssée*, composée par ce poëte, et Aristote, dans sa *Rhétorique*, cite quelques-unes de ses comédies. Platon fut un de ceux qui excitèrent la verve satirique d'Anaxandrides. D—T.

ANAXARQUE, philosophe de la secte éléatique, était natif d'Abdère, et fut disciple de Diomènes de Smyrne, ou, selon d'autres, de Métrodore de Chios, tous deux de l'école de Démocrite. Appelé auprès d'Alexandre le Grand, Anaxarque le suivit dans toutes ses expéditions, et lui parla toujours avec une entière liberté. Le monarque, un jour, s'était blessé : « C'est bien là du sang humain, dit Anaxar« que, en montrant du doigt la blessure, et non du « sang des dieux. » Lorsque Alexandre s'enorgueillissait d'avoir asservi sous ses lois tant de peuples divers, Anaxarque lui faisait considérer les cieux, où gravitent une infinité de mondes, semblables à celui dont il n'avait pu seulement achever la conquête. C'était ainsi que, par des leçons puisées dans l'étude de la nature, le philosophe instruisait le conquérant, modérait la fougue de ses passions, dissipait les rêves de son ambition, et le ramenait souvent à des sentiments plus raisonnables. La conduite d'Anaxarque dut nécessairement lui susciter beaucoup d'ennemis. Les courtisans d'Alexandre, et le philosophe Callisthènes lui-même, lui vouèrent une haine implacable, qui fut la source de toutes les calomnies qu'ont débitées contre lui les péripatéticiens. Satyrus, Cléarque, Hermippus, Athénée, Diogène Laërce, l'ont peint sous les couleurs les plus odieuses, et lui prêtent la même fin qu'à Zénon d'Elée. Ils prétendent qu'après la mort d'Alexandre, Anaxarque tomba entre les mains de Nicocréon, tyran de Chypre, dont il s'était attiré la haine, et que ce dernier le fit piler dans un mortier. Quoi qu'il en soit, ce philosophe était digne d'un meilleur sort. Il faisait consister le souverain bien dans la vertu, et pensait que le vrai sage doit trouver son bonheur en lui-même, indépendamment des objets extérieurs, ce qui lui fit donner le surnom d'*Eudæmonicos* (qui rend heureux). On trouvera, sur l'histoire d'Anaxarque, des détails intéressants dans l'ouvrage de Jean Luzac, intitulé *Lectiones Atticæ*, Leyde, 1809, in-4°. D. L.

ANAXILAS Ier, roi de Rhégium, descendait, à la quatrième génération, d'Alcidamidas, Messénien. Après la prise d'Ira, vers l'an 625 avant J.-C., il attira à Rhégium une partie des Messéniens, qui ne voulurent pas se soumettre aux Lacédémoniens, ce qui rendit sa capitale très-florissante. On l'a souvent confondu, mal à propos, avec le suivant. C—R.

ANAXILAS II, fils de Crétinéus, et descendant du précédent, monta sur le trône à Rhégium, l'an 494 avant J.-C. Il fut célèbre par sa modération et son amour pour sa patrie. Il chassa de Zancle les Samiens, qui s'en étaient emparés, l'an 497 avant J.-C. ; il y conduisit une colonie, et donna à cette ville le nom de Messine, en mémoire de la patrie de ses ancêtres. Hérodote débite plusieurs contes sur Anaxilas ; il prétend que ce fut lui qui détermina les Samiens à s'emparer de Zancle, tandis qu'il n'était pas encore sur le trône lorsque les Samiens vinrent en Sicile. Il ajoute, d'après les Siciliens, qu'il engagea les Carthaginois à faire la guerre à Gélon et à Théron, pour venger Terillus, son beau-père, que Théron avait chassé d'Himère, où il était tyran. Pausanias a aussi commis plusieurs erreurs à son sujet, en le confondant avec le précédent. Il mourut l'an 476 avant J.-C., et laissa plusieurs enfants en bas âge, sous la tutelle de Micythus, son esclave. C—R.

ANAXILAS, de Larisse, philosophe pythagoricien, vivait à Rome sous le règne d'Auguste. Il s'adonna particulièrement à la médecine, à l'étude des merveilles de la nature, et consigna le fruit de ses recherches dans un ouvrage intitulé Παίγνια, cité par Irénée et par Épiphane. Pline nous a conservé trois de ses expériences, dont deux peuvent être reléguées parmi les fables. Il enveloppait un arbre d'un voile d'amiante, et parvenait à l'abattre, sans que l'on entendît les coups qu'il lui portait. En brûlant dans une lampe la liqueur que les cavales laissent écouler pendant le coït, il faisait apparaître aux spectateurs des têtes de chevaux monstrueuses. Enfin, il fut l'inventeur de ce que nous nommons flambeau infernal, dont il produisait l'effet en brûlant du soufre dans un lieu privé de lumière. Ses recherches lui devinrent fatales ; il fut accusé de magie, et banni par ordre d'Auguste. D. L.

ANAXIMANDRE, fils de Praxiades, fut le disciple et le successeur de Thalès, fondateur de la secte ionique. Comme son maître, il naquit à Milet, la 3e année de la 42e olympiade, 610 ans avant J.-C. La seule circonstance de sa vie qui nous soit parvenue, c'est qu'il fut chargé de conduire la colonie Milésienne, fondatrice d'Apollonie, sur les bords du Pont-Euxin. Anaximandre se livra particulièrement à l'étude des sciences mathématiques. Le premier, il découvrit, ou du moins fit connaître aux Grecs l'obliquité de l'écliptique, et parvint à déterminer l'observation plus exacte des solstices et des équinoxes, par le moyen d'une espèce de gnomon, dont il fit l'essai à Lacédémone. Le premier encore, il traça des figures de géométrie, pour rendre sensibles aux yeux les principes de cette science. Il essaya de

décrire sur un globe les contours de la terre et des mers, autant que le permettait l'état d'imperfection des connaissances géographiques, et construisit une sphère céleste, au moyen de laquelle il expliquait à ses disciples le système du monde. Toutes ces assertions, néanmoins, ne sont pas rigoureusement prouvées. Quant aux opinions d'Anaximandre, il regardait l'*infini* (Ἀπείρων), comme le principe de toutes choses, sans toutefois déterminer la nature de ce principe, éternel, incorruptible, qui engendre et absorbe tout, dont les parties sont mobiles, et l'ensemble, immuable. Les mondes, selon lui, sont en nombre infini, et se résolvent dans le principe universel. Les dieux naissent et meurent à de longs intervalles. Le ciel est un composé de froid et de chaud; les astres, d'air et de feu. Le soleil est au plus haut des cieux; il a la forme d'une roue, dont la circonférence est vingt-huit fois plus grande que celle de la terre. C'est par le moyen de cette roue que s'échappent les torrents de feu qui produisent la lumière. Si le trou vient à s'obstruer, l'astre est éclipsé. La lune est une autre roue, dont l'obliquité produit les phases, et la conversion totale, les éclipses: elle n'a que dix-neuf fois la grosseur de la terre. Le vent, comprimé dans les nues, produit la foudre et les tonnerres. La terre a la forme d'une colonne; elle occupe le centre de l'univers, et voilà pourquoi elle demeure suspendue sans tomber. Telles sont les opinions que Plutarque prête au disciple de Thalès. Celles que lui donne Diogène Laërce en diffèrent un peu. Apollodore nous apprend qu'Anaximandre mourut peu de temps après la 2e année de la 58e olympiade, âgé d'environ 64 ans. Il avait été contemporain de Polycrate, tyran de Samos. D. L.

ANAXIMÈNES, fils d'Eurystrate, fut le compatriote, le disciple et le successeur d'Anaximandre de Milet, dans la secte ionique. Quelques-uns veulent qu'il ait aussi suivi les leçons de Parmenide. Pline lui attribue l'invention du gnomon, dont d'autres font honneur à son maître. Nous avons, sous son nom, deux lettres à Pythagore, dans l'une desquelles il déplore la fin tragique de Thalès. Ses disciples les plus célèbres furent Anaxagore et Diogène l'Apolloniate. Anaximènes florissait vers la 56e olympiade; il est donc évident qu'Apollodore et Laërce se sont trompés en fixant sa mort à l'époque de la prise de Sardes: tout porte à croire qu'ils ont voulu parler de la prise d'Athènes par les Perses, arrivée l'an 480 avant J.-C. Les opinions d'Anaximènes diffèrent de celles de son maître. Il regardait l'air comme le principe de toutes choses; principe divin, éternel, infini, toujours en mouvement. Suivant lui, la couche extérieure du ciel est composée de terre; les étoiles sont des corps pyro-terrestres, soutenus par la force expansive de l'air. Le soleil est plat comme une lame; c'est son cours seul qui détermine les saisons. La terre également est plate, et soutenue par l'air. De ce dernier élément sont nés tous les autres; en lui se résolvent tous les corps. D. L.

ANAXIMÈNES de Lampsaque, fils d'Aristoclès, disciple de Zoïle et de Diogène le cynique, fut un des historiens les plus célèbres de l'antiquité; malheureusement aucun de ses ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous. Denys d'Halycarnasse (*Epist. ad Ammæum*) et Quintilien (lib. 3, c. 6) parlent aussi de ses talents comme orateur. Jaloux de Théopompe, il essaya de le perdre, en imitant fort habilement son style, et répandant, sous le nom de ce rival, plusieurs écrits également injurieux pour les Athéniens, les Thébains et les Spartiates. Anaximènes fut choisi pour enseigner les belles-lettres à Alexandre le Grand; il le suivit dans la guerre contre les Perses, et ce fut alors que, par une ruse ingénieuse, il préserva Lampsaque, sa patrie, des effets terribles de la vengeance du conquérant. Cette ville avait embrassé très-ardemment le parti de Darius: Alexandre résolut de la détruire, et, prévoyant les sollicitations d'Anaximènes, il jura d'avance de faire le contraire de ce que lui demanderait son maître. « Je viens te supplier, lui dit celui-ci, d'anéantir la coupable Lampsaque. » Lié par son propre serment, Alexandre fut obligé de pardonner. L'ouvrage le plus important d'Anaximènes était une histoire de la Grèce, qui, divisée en 12 livres, commençait par la naissance des dieux, la formation de l'homme, et finissait à la 104e olympiade, après la bataille de Mantinée. Il avait aussi écrit la vie d'Alexandre et celle de Philippe de Macédoine, toutes deux citées avec éloge par Diogène Laërce et Hippocration. Plusieurs savants, et entre autres Vossius, Robortello, Victorinus, lui ont attribué le traité de rhétorique qui porte le nom d'Aristote. Cu—s.

ANAYA MALDONADO (DON DIÉGO), archevêque de Séville et de Tarsis, naquit à Salamanque, vers le milieu du 14e siècle: les noms d'Anaya et de Maldonado, qu'il portait, appartiennent à deux maisons du premier rang de la noblesse d'Espagne, et qui, réunies par des alliances multipliées, subsistent encore aujourd'hui, sous les titres de comtes de Villagonzalo, marquis de l'Escale, et de comtes d'Hablitas. Don Diégo fut précepteur des enfants de Jean Ier, roi de Castille, et il était évêque de Salamanque, lorsque le schisme de l'Église fut poussé à son comble. Le fameux Pierre de Luna était reconnu par les rois d'Espagne et de France. Fort de ce double appui, rien n'était capable de le faire céder. Don Diégo fut envoyé auprès de lui, à Avignon, pour lui confirmer l'obéissance du roi d'Espagne, avec deux autres ambassadeurs A son retour, il fut élevé à la première dignité de la monarchie, celle de président de Castille, et, bientôt après, il se rendit au concile de Constance en qualité d'ambassadeur, avec Martin Fernandez de Cordoue. Ce fut dans ce concile qu'eurent lieu de vives contestations sur la préséance entre les représentants des différentes puissances. L'ambassadeur du duc de Bourgogne voulut disputer le siége d'honneur à celui de Castille, qui s'y opposait avec trop de modération, au gré de l'évêque Anaya. Celui-ci, s'étant mis entre les deux prétendants, écarta brusquement l'envoyé de Bourgogne, et, se tournant vers son collègue: « Comme « prêtre, lui dit-il, j'ai fait plus que je ne devais; à « présent, c'est à vous, comme gentilhomme, à faire

« ce que je ne puis. » Nommé à l'évêché de Salamanca, dès 1401, Anaya exécuta le projet de fonder dans cette ville un collége destiné à l'enseignement gratuit, et il consacra à cet établissement presque toute sa fortune ; rien ne fut épargné pour l'enrichir et le consolider. Il obtint du pape et de son souverain les approbations nécessaires. Ce collége, sous le nom de St-Barthélemy-le-Vieux, a subsisté avec le plus grand éclat jusqu'à nos jours. Il fut le premier de ce genre en Europe. Ce généreux exemple fut imité, dans la suite, par quelques autres prélats. Le connétable Alvaro de Luna suscita des tracasseries à don Diégo, au sujet de ses relations avec le pape Pierre de Luna, et le fit suspendre de ses fonctions, pour faire place à don Juan de Cerezuela, son frère utérin. Le souverain pontife eut la faiblesse de consentir à dépouiller injustement cet évêque respectable, pour complaire au ministre tout-puissant d'un souverain qu'il voulait ménager ; mais don Diégo Anaya ne tarda pas à être rétabli sur son siége. Il mourut vers le milieu du 15e siècle, avec la réputation d'un protecteur éclairé des sciences et des lettres. Ruiz de Vergara a écrit, en espagnol, la vie de cet illustre prélat. E—D.

ANAYA (PÉDRO DE), amiral. *Voyez* ANNAYA.

ANCANTHERUS (CLAUDE), d'une famille du Barrois, comme le font présumer ses écrits, florissait dans le 16e siècle à Padoue, où il était médecin et de plus historiographe impérial. Il fut intimement lié avec Boissard, antiquaire et poëte latin, alors établi à Metz, parce qu'il ne pouvait suivre dans sa patrie la religion protestante qu'il avait embrassée. Profondément versé dans les langues grecque et latine, Ancantherus lisait beaucoup, et souvent il mettait sur les marges des notes savantes et pleines de jugement. Plusieurs ouvrages ainsi annotés de sa main se trouvent aujourd'hui dans la bibliothèque de Vienne, avec cette suscription : Κλαυδίου Ἀγκανθήρου τοῦ ἰατροσοφίστου Κτῆμα. Telles sont une édition de l'*Alexandre* ou de la *Cassandre* de Lycophron, avec les commentaires d'Isaac Tzetzès, et une édition des *Chiliades* de Jean Tzetzès, publiée à Bâle en 1546. La même bibliothèque possède aussi quelques ouvrages manuscrits et inédits du même auteur ; une traduction latine d'un fragment d'Anthémius, περὶ παραδόξων μηχανημάτων, commandée par le grand chancelier de la cour de Vienne ; un petit opuscule qui lui est attribué, quoique ne portant pas de nom d'auteur, et intitulé : *Imperatoris Rudolphi Res gestæ*. Les ouvrages d'Ancantherus qui ont été publiés sont : 1° *Pauli Silentiari hemiambia diametra catalectica in Thermas epicas, latine facta epico carmine. Accesserunt luculentissimæ annotationes, brevis item non minus utilis quam jucunda de thermis dissertatio, et nonnulla poemata ejusdem authoris ad Plovenum dominum nobilissimum et ornatissimum juvenem*, Venise, 1586, in-12. Ce petit volume, le seul des ouvrages d'Ancantherus que possède la bibliothèque du roi à Paris, contient 45 feuillets ou 90 pages ; dans la préface il promettait un grand travail sur la poésie grecque et latine, si sa fortune et le temps le lui permettaient ; mais nous ne connaissons point l'existence de cet ouvrage. On y trouve aussi quelques vers grecs de Francisque Musa sur sa traduction qui est en hexamètres ; une épître en vers d'Octave Plovenus, qui l'appelle *medicum doctorem excellentissimum, et omni genere doctrinæ virum clarissimum* ; des notes et une dissertation sur le poëme de Paul le Silentiaire ; et quelques poésies latines adressées aux hommes les plus distingués de la Lorraine, tels que Nicolas le Pois. (*Voy.* ce nom.) On voit d'après ces différentes pièces qu'il avait composé plusieurs ouvrages en vers que nous n'avons pas, tels que des épîtres, un recueil d'épitaphes, des épigrammes, des satires, des épopées, des élégies et quelques poésies érotiques. Sa diction est pure, élégante et d'une bonne latinité. 2° *Diameron in nuptias Ferdinandi Medicis, magni Hetruriæ ducis, et Christernæ Lotharingiæ ducis filiæ*, Padoue, 1590, in-4°. 3° *Nomenclator gemmarum quæ magis in usu sunt, nunquam antehac quod sciri adhuc potuerit, ex græco. Accesserunt in hunc libellum notæ breves non infructuosæ, typis ottomarianis*, 1594, in-8°. C'est la traduction de l'ouvrage de Psellus l'ancien, sur les propriétés médicales des pierres précieuses ; et Manget, dans sa *Bibliothèque*, assure qu'Ancantherus est le premier éditeur de cet ouvrage ; aussi cette édition est-elle fort rare. 4° *Rudolpho II imperatori semper augusto, Claudii Ancantheri, ejus historici, Panegyricus, Jaurino recepto, dicatus*, Prague, J. Ottmar, 1598, in-4°. On trouve une notice sur ce poëte par Grégoire, dans les *Annales encyclopédiques*, septembre 1817. F—A.

ANCARANO (JACQUES D'), nommé plus souvent, dans les dictionnaires, Jacques *Palladino*, et aussi Jacques de *Teramo* ou *Theramo*. *Voyez* TERAMO.

ANCARANO (PIERRE-JEAN), jurisconsulte et poëte italien, né à Reggio, florissait vers le milieu du 16e siècle. Il publia un livre de droit en deux parties, sous le titre de *Familiarium juris Quæstionum*, etc., Venise, 1569, in-8°. Il parut six de ses sonnets dans la première édition du poëme de Molza, intitulé : *Ninfa Tiberina* (la Nymphe du Tibre). Il y en a deux autres à la louange du phénix, joints au poëme de la *Fenice*, de Tito Scandianese, qui lui dédia cet ouvrage, Venise, 1557, et l'on voit, par son épître dédicatoire, que c'était Ancarano lui-même qui l'avait engagé à traiter ce sujet. G—É.

ANCARANO (GASPARD), prêtre et poëte de Bassano, fit imprimer, en 1587, à Venise, un recueil intitulé : *Capitoli e Canzoni spirituali sopra il Pater noster, Ave Maria, Credo, Salve Regina, e Magnificat*, etc., in-4°. Quelques gens simples, ne sachant pas que les *canzoni* italiennes sont des odes, et non pas des chansons, ou des cantiques, ont comparé ce poëte très-grave à notre abbé Pellegrin. Gaspard Ancarano a aussi publié les *Sette Salmi penitenziali, latini e volgari, in ottava rima*, accompagnés de quelques autres poésies spirituelles, Venise, chez les Junte, 1588, in-4°. On a encore de lui d'autres ouvrages du même genre, où il y a beaucoup de piété, et qui ne sont pas dépourvus de poésie. G—É.

ANCHARANO (PIERRE D'), né, vers 1330,

Bologne, de l'illustre famille des Farnèse, joignit le talent de l'éloquence, la connaissance de la philosophie et celle des affaires, à un profond savoir dans le droit, qu'il avait étudié sous Balde. Son mérite le rendit utile à sa patrie, et lui procura une grande considération dans toute l'Italie. Ancharano professa le droit à Padoue, à Bologne, à Sienne et à Ferrare, parut avec distinction au concile de Pise, dont il soutint vigoureusement la légitimité contre les ambassadeurs de Robert de Bavière, prouva que ce concile pouvait procéder contre Grégoire XII et Benoît XIII, et mourut dans sa patrie, en 1410, selon les uns, et en 1417, selon les autres. Quant à la date de 1497, marquée dans son épitaphe, elle n'est pas soutenable, à moins qu'on ne veuille le faire vivre bien au delà d'un siècle. On a de lui des commentaires sur les Décrétales, Bologne, 1581, in-fol.; sur les Clémentines, Lyon, 1549 et 1553; sur le Digeste, Francfort, 1581; des *Consilia juris*, avec les additions de Lelio Zanchi, Venise, 1568, et d'autres ouvrages du même genre. Son épitaphe le qualifie de *juris canonici speculum, et civilis anchora*. T—D.

ANCHER (PIERRE-KOFOD). Il a occupé plusieurs postes importants dans l'administration du Danemark. Vers la fin du 18e siècle, il eut le titre de conseiller de conférence. On a de lui une *Histoire de la législation danoise, depuis le roi Harald Blåland jusqu'au roi Christian V*, Copenhague, 1769, 3 vol. in-8°, en danois : c'est un ouvrage plein d'une grande érudition historique, et digne d'être extrait par un jurisconsulte philosophe. Kofod Ancher a publié beaucoup d'ouvrages élémentaires sur le droit civil et criminel du Danemark, qui diffère du droit romain en plusieurs points importants. M—B—N.

ANCHÈRES (DANIEL D'), né à Verdun, à la fin du 16e siècle, était jeune encore quand il fit imprimer, en 1608, à Paris, chez Jean Micard, une tragédie, avec des chœurs, intitulée : *Tyr et Sidon, ou les funestes Amours de Belcar et Méliane*. Cette pièce fait partie de son *Recueil de poésies diverses*. On sait très-peu de particularités de sa vie : il était gentilhomme, et peut-être était-il attaché à la personne de Jacques Ier, qu'il suivit en Angleterre. Beauchamp fait mention de cet auteur dans ses *Recherches sur le Théâtre-Français*, t. 2, p. 14, de l'édition in-8°, mais ce qu'il en dit est assez peu satisfaisant. La Vallière, dans sa *Bibliothèque du Théâtre-Français*, t. 1er, p. 408, donne un extrait assez étendu de la tragédie d'Anchères. D. Calmet l'a oublié dans sa *Bibliothèque de Lorraine*. W—S.

ANCHERSEN (PIERRE), professeur au gymnase d'Odensé en Fionie, île danoise, a vécu dans la première moitié du 18e siècle. C'était un des hommes les plus érudits de sa nation. Quoiqu'il ne possédât pas la profonde critique d'un Langebek, d'un Sulem, d'un Schœning, ces savants, qui l'ont éclipsé, le citent avec estime. On a de lui : 1° *Origines Danicæ, Hafniæ*, 1747, in-4°; 2° *Parva Cimbrorum Civitas*, ibid., 1746, in-4°; 3° *de Suevis*, ibid., 1746, in-4°; 4° *Herthedal*, ou *la Vallée de Hertha*, ibid., 1745; 5° *de Soldurriis*, ibid., 1734, et plusieurs autres ouvrages historiques et littéraires, recueillis en partie dans ses *Opuscula minora, edita a G. Oelrichs*, Brême, 1775, 3 vol. in-4°, qu'il ne faut plus considérer comme des modèles, mais qui, à l'époque de leur publication, avaient le mérite d'exciter les jeunes gens à ce genre de recherches. M—B—N.

ANCHIETA (JOSEPH D'), missionnaire portugais, surnommé l'*apôtre du nouveau monde*, naquit, en 1533, dans l'île de Ténériffe, de parents nobles et riches, reçut une éducation brillante, entra, à dix-sept ans, dans l'ordre des jésuites, et, animé d'un grand zèle pour la propagation de la foi, partit pour le Brésil, en 1553, avec don Édouard d'Acosta, second gouverneur général, et six autres religieux de son ordre. Il fonda à Piratiningua, à la suite de longs et pénibles travaux, le premier collége du Brésil, pour avancer la conversion et la civilisation des sauvages de cette contrée. Les jésuites donnèrent à ce collége le nom de St-Paul, qui s'étendit ensuite à la ville qui y fut bâtie. « Ici, dit-il dans une de « ses lettres à St. Ignace de Loyola, nous sommes « quelquefois plus de vingt dans une hutte grossiè- « rement construite en terre, couverte de paille, « n'ayant que 14 pas de long et 10 de large. C'est « l'école, l'infirmerie, le dortoir, le réfectoire et la « cuisine. » Les sauvages du Brésil et les créoles portugais vinrent en foule se mettre sous la direction d'Anchieta, qui leur enseignait le latin, et apprenait d'eux la langue du pays. Le premier, il en composa une grammaire et un vocabulaire. Travaillant jour et nuit, il était tout pour ces nouveaux fidèles. « Je « sers, écrivait-il, de médecin et de barbier, traitant « et saignant les Indiens malades. » Ces conversions étant regardées par les colons portugais de St-André comme nuisibles à leurs intérêts, en ce qu'elles tendaient à détruire l'esclavage, ils se réunirent pour attaquer l'établissement de Piratiningua; mais Anchieta fit prendre les armes aux nouveaux convertis, et repoussa les assaillants. Son influence augmenta sous le gouvernement de Memdesa; et, soutenu par ce gouverneur général, il parcourut les capitaineries du Brésil, et s'efforça de détruire l'anthropophagie parmi les tribus sauvages. Durant la longue et malheureuse guerre des Portugais contre les Tamoyos, Anchieta, compagnon fidèle du célèbre Nobrega, prêcha en chaire et sur les places publiques des villes nouvellement fondées, que les Brésiliens avaient partout l'avantage, parce que le droit et la justice étaient de leur côté, et qu'ainsi Dieu les protégeait visiblement : « Vous les avez attaqués, disait-il aux « Portugais, au mépris des traités; vous les avez « faits esclaves contre le droit de la nature et des « gens; vous avez souffert que vos alliés dévorassent « leurs prisonniers, etc. » A la fin, les malheurs de cette guerre déterminèrent Anchieta et Nobrega, de concert avec le gouverneur général, à aller se mettre entre les mains des Tamoyos, dans l'espoir d'en obtenir la paix. Le danger était imminent; toutes les tribus des Tamoyos s'étaient réunies pour faire une attaque générale : aussi jamais on n'entreprit une ambassade plus périlleuse et plus utile. Après s'être exposés cent fois à perdre la vie au milieu de ces anthropophages, Anchieta et Nobrega parvinrent enfin,

par la vénération qu'ils leur inspirèrent, à conclure la paix, et leur ambassade fut regardée comme le salut des colonies portugaises. Les Tamoyos, chez qui Anchieta resta longtemps en otage, l'appelaient le *grand paye* (prêtre des chrétiens). Lorsque Memdesa, rassuré sur les projets hostiles des Brésiliens, voulut chasser les Français de Rio-Janéiro, où ils s'étaient établis, il réclama la coopération d'Anchieta. Ce missionnaire fut nommé par Nobrega commandant des Indiens convertis, et, s'étant mis à leur tête, s'embarqua pour Rio-Janéiro, en 1566, seconda, avec autant de courage que de zèle, l'expédition portugaise, et, pendant les deux années que dura cette guerre, vécut dans les camps, y maintint l'ordre, et vit enfin sa constance couronnée par la prise des deux forteresses que les Français avaient élevées à Rio-Janéiro, et par l'expulsion totale des vaincus. Il contribua également, avec les Indiens convertis, à la fondation de la ville de St-Sébastien, maintenant la métropole de l'Amérique portugaise. Anchieta mourut en 1597, à 64 ans. Les Portugais et les sauvages croyaient également à ses miracles. Les premiers envoyèrent à Rome, après sa mort, un grand nombre de déclarations et d'attestations, en demandant qu'il fût canonisé. Il a laissé différents ouvrages, dont aucun n'a été imprimé : 1° un poëme latin sur la Ste-Vierge, composé pour accomplir un vœu qu'il avait fait lors de son ambassade chez les sauvages; 2° une grammaire de la langue brésilienne; 3° un dictionnaire de la même langue; 4° des sermons en latin, en espagnol, en portugais, en brésilien. La vie de ce vénérable apôtre du nouveau monde a été écrite, en espagnol, par Balthasar Anchieta, son parent; en portugais, par le P. Simon de Vasconcellos; en allemand, par Conrad Vetter; en latin, par Sébastien Beretario; et en français, par D. Morel. B—P.

ANCHITÉE. *Voyez* PAUSANIAS.

ANCILLON (DAVID), né à Metz, le 17 mars 1617, d'un habile jurisconsulte calviniste, fit ses premières études au collége des jésuites, qui firent de vains efforts pour l'engager à changer de religion. Il alla étudier en théologie, à Genève, sous les savants Spanheim, Déodati et Tronchin, fut reçu ministre à Charenton en 1641, et placé, la même année, en cette qualité, à Meaux, où il fit un riche mariage. Il fut appelé, en 1653, dans sa patrie, pour y remplir les mêmes fonctions. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, Ancillon se retira d'abord à Francfort, devint ministre à Hanau, d'où la jalousie que ses collègues conçurent de ses talents l'obligea de retourner à Francfort, et de là à Berlin, où il fut pourvu d'une église, et mourut le 3 septembre 1692. Quoiqu'il eût conservé toute sa vie une ardeur extraordinaire pour l'étude, il n'a laissé que peu d'ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Relation fidèle de tout ce qui s'est passé dans la conférence publique avec M. Bédacier, évêque d'Aost*, Sedan, 1657, in-4° : c'était lui qui avait eu cette conférence avec M. Bédacier; 2° *Apologie de Luther, de Zwingle, de Calvin et de Bèze*, Hanau, 1666, ouvrage écrit en style pompeux et dans le goût des mystiques; 3° *Vie de Guill. Farel, ou l'Idée du fidèle ministre de Christ*, imprimée, sur un manuscrit extrêmement défectueux, à Amsterdam, 1691, in-12. T—D.

ANCILLON (JOSEPH), né à Metz, en 1626 (1), frère puîné de David Ancillon, embrassa la profession d'avocat, et acquit la réputation du plus habile jurisconsulte de la contrée. Lorsque la révocation de l'édit de Nantes força la famille Ancillon de s'expatrier, les compatriotes de Joseph firent tous leurs efforts pour le retenir parmi eux. Les réformés de Metz prétendaient que cette ordonnance ne pouvait les atteindre; mais leurs efforts pour être exceptés n'eurent aucun succès. Seulement le ministère ferma les yeux sur le séjour prolongé de Joseph Ancillon, qui, un des derniers, quitta la ville de Metz, et alla rejoindre à Berlin sa famille, déjà comblée des bienfaits du grand électeur Frédéric-Guillaume, lequel, profitant de la faute d'un monarque à son déclin, rendit, vingt et un jours après la révocation de l'édit de Nantes, cette déclaration de Potsdam qui donnait une nouvelle patrie aux protestants persécutés. Ancillon devint conseiller de l'électeur et membre du tribunal chargé de distribuer la justice aux réfugiés français. Le Duchat (2) dit « qu'il était homme de belles-lettres, « bon théologien, et le meilleur jurisconsulte de sa « province. » Desmaiseaux, dans ses *Remarques sur les lettres de Bayle* (t. 3, p. 1108), lui donne le titre d'*homme très-savant*. Il mourut à Berlin, en novembre 1719, à l'âge de 93 ans. Joseph Ancillon avait resserré les liens de sa famille en donnant sa fille en mariage à Charles Ancillon, son neveu. (*Voy.* l'art. suiv.) Il a publié, sans y mettre son nom, *Traité de la différence des biens meubles et immeubles dans le ressort de la coutume de Metz*, Metz, Brice Antoine, 1698, in-12. Cet ouvrage solide était fréquemment cité autrefois dans les tribunaux de la juridiction du parlement de Metz. C'est à tort que Camus (3) cite trois autres éditions de ce livre; celle de 1698 est la seule qui ait paru. Barbier (*Dictionnaire des anonymes*, t. 3, n° 17987) en mentionne une de 1608, dix-huit ans avant la naissance d'Ancillon. Les uns et les autres ont confondu avec son ouvrage des réimpressions de la coutume de Metz. Ancillon avait encore composé plusieurs traités de jurisprudence, tels qu'un *Commentaire sur la coutume de Metz*, et un *Recueil d'arrêts du parlement*; mais ils n'ont pas été imprimés. Des copies du premier traité se sont répandues dans le pays, et l'on invoque souvent son autorité au barreau. — *Louis Frédéric* ANCILLON, mort en 1814, âgé de 70 ans, a laissé quelques bons écrits de philosophie religieuse et de littéra-

(1) L'auteur d'un *Essai philologique sur les commencements de la typographie à Metz*, Metz et Paris, Tilliard, 1828, grand in-8°, M. Teissier, sous-préfet de Thionville, qui est ordinairement d'une exactitude mathématique dans l'indication des dates, s'est trompé en fixant la naissance d'Ancillon à l'année 1629 (page 112).

(2) *Ducatiana*, t. II, page 399.

(3) *Lettres sur la profession d'avocat et Bibliothèque choisie de droit*, 4e édition, donnée par M. Dupin, t. II, p. 28.

ture sacrée, entre autres : 1° *Judicium de judiciis circa argumentum Cartesianum pro existentia Dei ad nostra usque tempora latis*, Berlin, 1792, in-8° ; 2° *Tentamen in Psalmo sexagesimo octavo denuo vertendo, cum dissertatione historica, quam claudit Carmen seculare Horatii cum eodem Psalmo collatum*, Berlin, 1797, in-8° ; 3° un discours qui a remporté le prix à l'académie de Rouen, *sur les beautés oratoires et poétiques de l'Écriture sainte*; 4° un éloge de Saumaise, couronné par l'académie de Dijon, et divers mémoires insérés dans le recueil de l'académie de Berlin. L—M—X..

ANCILLON (CHARLES), fils de David, né à Metz le 28 juillet 1659, commença ses études classiques dans cette ville, et alla les continuer à Hanau. Il suivit des cours de droit à Marsbourg, à Genève, à Paris, où il se fit recevoir avocat. Il exerça cette profession avec tant de succès dans sa patrie, que les réformés de Metz le députèrent en cour pour représenter qu'ils ne devaient point être compris dans la révocation de l'édit de Nantes. Tout ce qu'il put obtenir fut qu'on userait à leur égard d'un traitement plus doux qu'à l'égard des autres. Peu satisfait des dispositions de la cour, il suivit son père à Berlin. L'électeur de Brandebourg le fit d'abord juge et directeur des réfugiés français de cette ville, puis inspecteur des tribunaux de justice que ces mêmes réfugiés avaient en Prusse, enfin conseiller d'ambassade, historiographe du roi et surintendant de l'école française. Il avait été employé dans des négociations importantes en Suisse, avait résidé quelque temps à la cour de Bade-Dourlac, et mourut à Berlin, le 5 juillet 1715, après avoir publié les ouvrages suivants ; 1° *Réflexions politiques, par lesquelles on fait voir que la persécution des réformés est contre les véritables intérêts de la France*, Cologne, 1685, in-12, ouvrage mal à propos attribué par Bayle à Sandras de Courtilz 2° *L'Irrévocabilité de l'édit de Nantes prouvée par les principes du droit et de la politique*, Amsterdam, 1688, in-12. 3° *La France intéressée à rétablir l'édit de Nantes*, ibid., 1690, in-12. 4° *Histoire de l'établissement des Français réfugiés dans les États de Brandebourg*, Berlin, 1690, in-8° : c'est un monument de la reconnaissance de l'auteur pour l'électeur. 5° *Dissertation sur l'usage de mettre la première pierre au fondement des édifices publics*, à l'occasion de la première pierre posée au temple de Frédérikstadt, pour les réfugiés français, ibid., 1701, in-8°. 6° *Discours sur la statue érigée sur le pont Neuf de Berlin à l'électeur Frédéric-Guillaume*, ibid., 1703, in-fol. : c'est une dissertation, en style oratoire, sur les statues équestres et pédestres, où les éloges les plus ampoulés sont prodigués à son héros. 7° *Mélanges critiques de littérature*, Bâle, 1698, in-8°, 3 vol. On y trouve des remarques utiles et curieuses ; mais le 3° volume, consacré tout entier à l'éloge de son père et au sien, est très-inexact. L'auteur désavoua un extrait donné en 1701, à Rouen, sous la rubrique d'Amsterdam, en un seul volume, parce qu'on y avait inséré des choses qui faisaient tort à la mémoire de l'un et de l'autre. Le titre de l'édition de la même ville, en 1796, attribue faussement ces mélanges à Jean Leclerc. 8° *Mémoires concernant les vies de plusieurs modernes célèbres dans la république des lettres*, Amsterdam, 1709, in-12 : ces vies, écrites d'un style diffus, étaient destinées pour un supplément au *Dictionnaire critique de Bayle* que Renier-Leers se proposait de donner. 9° *Vie de Soliman II*, Rotterdam, 1706, in-8°. Par cet ouvrage, où règne une grande incorrection de style, Ancillon voulait pressentir le goût du public sur une histoire des hommes célèbres, dont de Thou a fait l'éloge ; mais elle n'a pas été achevée. 10° *Traité des Eunuques*, 1707, in-12, sous le nom de C. Ollincan, qui est l'anagramme du sien. Il fut composé à l'occasion d'un eunuque italien qui voulait se marier. L'auteur prouve que le mariage est absolument interdit à ces sortes de gens ; on y trouve une littérature variée et curieuse, mais la critique en est fort légère. T—D.

ANCILLON (JEAN-PIERRE-FRÉDÉRIC), fils de Louis-Frédéric, dont il a été parlé plus haut, naquit à Berlin, le 30 avril 1766. Ainsi, quoiqu'il eût reçu le jour sur la terre étrangère, il appartenait à la France par sa famille, originaire de Metz. Loin de réduire l'héritage de science et d'honneur qu'elle lui avait transmis, il l'enrichit au contraire par sa gloire et ses travaux personnels. Il fut dirigé dans ses études par son père, et la belle carrière qu'il parcourut donne assurément une haute idée des lumières du maître. Celui-ci le destinait à l'état ecclésiastique : les exercices théologiques ne nuisirent sans doute pas aux progrès de l'historien et du philosophe, mais la vocation historique l'emporta. Toutefois ses premiers écrits eurent peu de retentissement, comme il arrive à tous ceux chez qui la pensée doit s'épurer au creuset de l'expérience et souvent du malheur. Dès 1785, il avait publié une brochure dont le titre était cette question politique et sociale : *Quelle est la meilleure manière de rappeler à la raison les nations qui se sont livrées à l'erreur* : cette forme de publication était la mode du temps, et le sujet à lui seul prouvait que le jeune publiciste, dont le caractère, même lorsqu'il serait devenu homme d'État, devait être d'une inaltérable modération, s'effrayait déjà des graves perturbations qui allaient remuer si profondément le corps social ; sans doute aussi qu'il sentit le besoin d'étudier de plus près, et en quelque sorte dans son foyer, cette révolution prochaine. Il vint donc en France, à Paris ; c'était en 1789. Assurément jamais époque, jamais théâtre, n'étaient plus faits pour offrir au philosophe un vaste champ d'observations. Le jeune voyageur y rencontra les hommes marquants de cette période unique peut-être dans l'histoire ; il vit Mirabeau, et tant d'autres personnages destinés à se signaler d'une manière plus éclatante, mais non plus honorable, que le futur ministre du royaume de Prusse. Allemand par l'éducation et les habitudes, Français par l'esprit, il consigna, selon l'usage de ses compatriotes d'au delà du Rhin, les observations qu'il avait pu recueillir, dans des *Lettres écrites de Paris*, et imprimées depuis en 1794 dans le journal littéraire de Berlin. Mais jusqu'alors si

l'intelligence du jeune Ancillon n'était pas demeurée inactive, en revanche la fortune lui avait peu souri encore. Une circonstance providentielle mit un terme à ce vague de sa destinée en lui donnant un protecteur auguste. En 1791, le frère du grand Frédéric, le prince Henri de Prusse se trouvant à Rheinsberg, alla visiter le temple : on y célébrait un mariage ; le pasteur chargé de prononcer le discours nuptial était Ancillon ; il y mit tant de véritable piété, tant d'onction, que le prince fut vivement ému. Ici commence la fortune du prédicateur ; il devint ministre à l'église française réformée de Berlin, puis professeur à l'Académie royale et militaire de la même ville. L'impression qu'il avait produit auprès d'un des membres de la famille royale, il la produisit encore, chose remarquable, sur le souverain lui-même, Frédéric-Guillaume II, dont on sait les préoccupations mystiques et qu'il convertit à des idées plus saines. Un grand esprit ne reste jamais étranger aux événements qui touchent à la fortune de son pays, aussi bien les circonstances ouvertes par la révolution française agirent-elles sur le paisible ministre de la religion. On était en 1793 : il prit pour texte de ses discours l'*amour de la patrie*. Quel beau sujet d'inspiration, mais quel temps que celui où il embrassait ce sujet ! Les discours qu'il prononça sur ce texte furent encore publiés à Berlin en 1793, comme l'avait été précédemment, en 1791, son sermon de l'église de Rheinsberg. Il préluda ensuite à ses travaux historiques par un *Essai sur la première révolution belge, sous Philippe II*, sujet intéressant, comme on voit, et qui n'était pas sans analogie avec les choses de l'époque. En 1796, Ancillon s'éleva plus haut dans les champs du passé ; il publia une brochure intitulée : *Considérations sur la philosophie de l'histoire*, avec une introduction dont l'auteur était le baron de Gentz, si influent depuis dans les conseils de l'Europe coalisée. Bientôt après, en 1801, parurent à Berlin les *Mélanges de littérature et de philosophie morale*. C'est que chez Ancillon l'historien ne se séparait guère du philosophe, comme il est vrai que les deux genres se confondent sur beaucoup de points. Les *Mélanges* furent réimprimés en 1809, comme ils le furent encore plus tard ; réimpressions que nous placerons à leurs dates et qui nous fourniront alors l'occasion d'apprécier l'ensemble des idées philosophiques de l'auteur. Voici venir maintenant son ouvrage capital, celui auquel il attachait avec raison sa gloire d'écrivain, nous voulons parler du *Tableau des révolutions dans le système politique depuis la fin du 15e siècle*. Il était écrit en français, et fut traduit ensuite en allemand par Ancillon lui-même, sous le titre de *Considérations générales sur l'histoire*, Berlin, 1806, in-8°. Nous ne voulons pas exagérer la portée de ce livre : les études historiques n'avaient pas reçu à cette époque l'impulsion qui leur fut imprimée depuis dans toute l'Europe ; et d'ailleurs en ce temps-là les événements marchaient d'un tel pas qu'on avait peu de loisir pour les écrire ; mais assurément l'auteur du *Tableau de l'Europe* y a répandu des vues sages, et des aperçus qui, pour ne pas viser à être transcendants, n'en sont peut-être que plus vrais. L'objet du livre est de montrer la naissance et la formation du système de l'*équilibre européen*, que l'auteur voudrait appeler le *système des contreforces* ; ce qui parait juste, l'*équilibre* n'ayant en effet jamais réellement pu exister ; l'époque que l'historien a retracée, aussi bien que le temps présent, le prouvent surabondamment. On peut ne pas être d'accord avec Ancillon sur les faits qui, selon lui, ont fondé le système dont il fait l'histoire ; mais assurément tous les gouvernements ont, sans parti pris peut-être, comme il le prétend, mais par la force des choses et par la nécessité qu'ils ont de se conserver, tendu constamment vers ce but. En général, un état social ne se prémédite guère ; ce sont les circonstances, les temps, les lieux qui le fondent, comme il est arrivé, par exemple, pour la féodalité. Le style de l'ouvrage dont nous venons d'énoncer l'idée est facile et limpide : l'auteur n'a pas oublié la langue de ses ancêtres ; mais son style (jamais il ne fut plus vrai de le dire) est l'*homme lui-même* : modéré, conciliant, jamais intolérant ; mais, par intervalles, un peu exubérant et diffus. Une grave assemblée récompensa Ancillon par son suffrage : l'Institut de France l'appela *le digne héritier de Leibnitz*. (Rapport de la commission, 1810.) L'académie de Berlin ne fit pas moins d'honneur à Ancillon ; il devint un de ses membres, et fut chargé par elle de prononcer l'eloge de Mérian. Précédemment (1806) il avait publié un livre qui se rapprochait de ce genre académique ; c'était un *Essai sur les grands caractères*. Le gouvernement n'était pas resté en arrière avec lui, et dès 1807, le baron de Stein lui avait confié l'éducation du prince héréditaire et celle du prince Frédéric-Guillaume Louis, neveu du roi. Le choix était mérité ; et Ancillon ne pouvait faire de ses élèves que des hommes qui répondraient aux leçons d'un tel maître. Il fut ensuite nommé conseiller d'État, chevalier du Mérite civil et de l'Aigle noir. Il était du reste tout dévoué aux intérêts de son pays ; l'oraison funèbre de la reine de Prusse, qu'il prononça en 1810, témoigne de ses sentiments patriotiques ; aussi bien son discours fut-il mis à l'index par l'empereur Napoléon, et ne put-il pas être d'abord publié en France. 1814 le releva de cet ostracisme qui l'éloignait d'un pays qu'il devait cependant aimer : pour la seconde fois il vint alors à Paris avec ses élèves. Au retour, l'éducation des princes étant achevée, Ancillon put mettre à profit les observations qu'il avait recueillies, les vues nouvelles que la rapide expérience de ce temps-là lui avait pu donner. Il prit une part active aux affaires, en remplissant, sous MM. de Hardenberg et de Bernstorff, les fonctions de chef de la division des affaires étrangères. Avec de tels ministres, ce n'était pas sans doute le premier rôle qui lui devait échoir ; mais il rendit d'incontestables services et sut s'acquérir l'influence du caractère ; il fut, au surplus, l'auteur des notes échangées alors avec les autres puissances ; c'est-à-dire que ces communications diplomatiques furent empreintes du ton de modération qui lui était propre, et qui, d'ailleurs, s'ac-

cordait parfaitement avec le caractère personnel du roi. Aussi pouvait-on, sans trop s'avancer, prévoir qu'il entrerait un jour dans les conseils mêmes de la couronne. Il s'y prépara de ce moment par des publications sérieuses, où il eut occasion d'appliquer à la politique les doctrines qu'il avait professées en histoire et en philosophie. Son premier ouvrage de ce genre fut un *Traité de la souveraineté*, Paris, 1816, où il développe un thème sur lequel aujourd'hui il n'est plus de doute possible, mais où s'étaient égarés tant de bons esprits du dernier siècle, à savoir : qu'une constitution ne saurait jamais être quelque chose d'absolu ; qu'il y faut toujours consulter les différences de temps, de lieux, de climats. Un nouvel écrit intitulé : *Science de l'État* (1824), traduit et annoté par M. Guizot, complète le précédent, et a pour objet de mettre d'accord, par les différences mêmes, les doctrines de Montesquieu avec les besoins et les principes nouveaux ; travail utile assurément, mais que la nature des choses réalisait déjà ! 1824 et 1825 le virent revenir à ses études philosophiques, bien qu'il ne renonçât point aux travaux du publiciste, les mêlant au contraire. En conséquence, il publia de nouveaux *Essais de politique et de philosophie;* puis un dernier ouvrage ayant pour titre : *de la Foi et de la Science dans la philosophie de l'esprit; des Constitutions de l'État et de leur influence sur la législation*. En 1829, à la veille d'une nouvelle secousse dans l'état politique de l'Europe, Ancillon fut placé à la tête du cabinet prussien, et dirigea spécialement les affaires étrangères. Comment et dans quel esprit le publiciste, le philosophe, enfin l'historien, allait-il gouverner un si grand royaume? Car bien que la Prusse soit une monarchie pure, les successeurs du grand Frédéric tiennent quelque compte des vues de leurs conseillers. La réponse à la question que nous venons de poser se résume en ce seul mot : l'homme d'État ne démentit point l'homme privé et l'écrivain; à la tête du ministère, il fut aussi modéré qu'il l'avait été dans ses écrits; et quand 1830 vint remettre en question le sort des États, Ancillon fut pour la politique temporisatrice; politique qui répondait de tout point aux dispositions de son souverain. Pour le présent, elle fut couronnée de succès. N'est-ce pas aussi une belle satisfaction pour un homme d'État que de faire rentrer dans leur lit les questions menaçantes de l'avenir, alors qu'elles sont déchaînées? Le célèbre baron de Stein appelait Ancillon le *bon homme* (die Briefe der Freiherrn von Stein und von Gagern); mais ce *bon homme* fit couler paisibles les dernières années du roi ; il laissa se reposer le royaume des longues agitations qu'il avait traversées ; la famille du ministre avait trop souffert par l'intolérance religieuse (on se rappelle que cette famille fut une des victimes de la révocation de l'édit de Nantes) ; elle avait trop souffert, disons-nous, pour qu'un de ses descendants fît triompher des doctrines exclusives. Il y a donc quelque chose de sévère dans le jugement que portent de lui quelques esprits, et la postérité ne ratifiera pas précisément ces paroles que nous lisons dans l'ouvrage d'un publiciste français (M. Lerminier, *Au delà du Rhin*) : « M. Ancillon est toujours l'homme des tempéraments et du milieu ; il tient honorablement sa place entre le génie et la médiocrité ; sa philosophie n'est pas plus *décidée* que sa politique ; son style n'a pas plus de vigueur que son administration ; tout est dans une mesure honnête et convenable, toujours à l'abri de la force et de la grandeur.... » Mais ne faut-il pas quelque force et quelque grandeur même pour être modéré? Quelle que soit la doctrine d'un homme, s'il est convaincu, s'il la veut faire triompher, il lui faut toujours de la force pour cela. Et quant à ce qui est dit ici de la philosophie d'Ancillon, il suffit de détacher une de ces pensées, qui sont tout un livre, pour réduire encore une appréciation trop rigoureuse. On lit, par exemple, dans les *Essais de philosophie, de politique et de littérature*, édition de 1832, Paris : « En voyant les désirs immenses, les hautes prétentions, les facultés riches et indéfinies de l'homme civilisé, et les bornes, ainsi que les misères de son état actuel, le théologien dit que c'est un être déchu, un roi détrôné ; certains philosophes, que c'est un animal dénaturé, un singe parvenu, ou plutôt puni pour être sorti de son état ; le politique, un être productif à qui il faudrait donner le moyen et le désir du superflu, afin qu'il fît et obtînt le nécessaire ; le cosmopolite, un ouvrier congédié pour toujours, après avoir poussé quelques moments à la grande roue du perfectionnement de l'esprit humain ; le sage religieux, *un être immortel qui commence* son éducation et qui doit l'*achever*; qui avance *lentement*, mais qui *arrivera*, parce qu'il y a de la *marge* dans l'éternité. » Est-ce là une philosophie qui n'est pas *décidée?* est-ce là de la médiocrité, et le dernier trait ne touche-t-il pas au sublime? Cependant, pour avoir été judicieux, le philosophe ne fut pas pour cela créateur d'un système ; car lorsqu'il dit (*libr. cit.*) que « tout commence par la sensation, ou tout paraît commencer par elle ; mais qu'il ne s'ensuit pas que tout résulte d'elle ou que même tout consiste en elle...., et que... l'*activité propre* et *intérieure de l'âme* entre pour beaucoup dans le travail qui produit nos représentations, nos sentiments, nos idées; enfin que la raison recèle des principes qu'elle n'emprunte pas du dehors, qu'elle ne doit qu'à elle-même, mais que les impressions des sens sollicitent à sortir de leur obscurité, et qui, loin de devoir aux sensations leur origine, servent à les apprécier, à les juger, à les employer ; » lors, disons-nous, que l'auteur des *Mélanges* s'exprime ainsi, que fait-il, sinon qu'il proclame ce qui sera toujours la base d'une saine philosophie, ce que le *vicaire savoyard* a dit avant lui : cette raison qui agit sur le dehors, comme celui-ci réagit sur elle, est-ce autre chose que la *conscience*, le sens *intime* qui, depuis Socrate jusqu'à Rousseau, a toujours été le fondement des doctrines spiritualistes? Mais enfin, par cela même qu'elle faisait siens ces sages principes, sa philosophie était loin de n'avoir rien de *décidé*.... Ancillon s'est éteint dans le calme du sage, dans l'année 1837. V. R—D.

ANCINA (JUVÉNAL), d'abord professeur de médecine à l'université de Turin, ensuite évêque de Saluces, naquit à Fossano en 1545. Il n'avait que quinze ans lorsque ses parents l'envoyèrent à Montpellier pour y achever son éducation. Mais Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, ayant créé l'université de Mondovi, rappela tous ceux de ses sujets qui étudiaient en France. Ancina revint dans sa patrie et suivit avec succès les cours de philosophie et de mathématiques. L'extrême facilité qu'il tenait de la nature lui aplanit la voie de toutes les sciences. Il parvint à acquérir cette polymathie prodigieuse qu'il n'était pas rare de rencontrer dans le 16e siècle, et qui offrait souvent dans un seul homme la réunion des connaissances qui paraissent avoir le moins de connexité. La culture des sciences exactes ne mit aucun obstacle au penchant qui l'entraînait vers la poésie. Dès l'âge de vingt ans, il publia un ouvrage en vers héroïques intitulé : *de Academia subalpina, libri duo,* Montréal, Leon. Torrentinus, 1565, in-8°, dédié au duc Emmanuel-Philibert de Savoie. Il alla ensuite à Padoue pour perfectionner ses études en médecine. Il composa dans cette ville un poëme intitulé : *Naumadria christianorum principum.* Il y engageait tous les princes chrétiens à prendre les armes contre les Turcs, et promettait à leurs armes une réussite complète. Le duc de Savoie, ayant transféré à Turin l'université de Mondovi, fit appeler Ancina à l'une des chaires nouvellement établies. Cet habile docteur suivit à Rome, en qualité de médecin, Frédéric Madruce, ambassadeur du duc de Savoie près du souverain pontife. Là il sentit renaître une vocation qu'il n'avait abandonnée qu'à regret. Philippe de Néri venait de fonder la congrégation de l'Oratoire ; Ancina se mit sous la direction de ce saint personnage ; et, après de nouvelles études en théologie, il reçut le sacerdoce. Charles-Emmanuel Ier demanda pour lui à Clément VIII l'évêché de Saluces. Ancina avait fait paraître dans sa jeunesse un ouvrage sur la pénitence de Ste. Marie-Madeleine, et un poëme à la louange du pape Pie V. L'auteur de ces écrits obtint à la cour de Rome une faveur qui aurait pu être refusée au médecin ; car on n'y avait pas eu à s'applaudir d'avoir élevé à l'épiscopat le sybarite Paul Jove, qui avait d'abord commencé par être médecin. Ancina chercha à se dérober aux honneurs qui lui étaient réservés. Il adressa au souverain pontife une *Cantica* en cent strophes, où il se montrait pénétré de la grandeur et des difficultés de la sainte mission d'évêque, et, la mesurant à son insuffisance, il priait le père des fidèles de renoncer aux vues qu'il avait sur lui. Ce vœu d'humilité ne fut point écouté. Devenu évêque malgré lui, il se montra, par la sainteté de sa vie et ses immenses largesses envers les pauvres, le vrai disciple de Jésus-Christ. Il n'était en possession de l'évêché de Saluces que depuis deux ans, lorsque la mort l'enleva, le 31 août 1604. Sa vie a été écrite par un grand nombre d'historiens, entre autres Fr. Agost. della Chiasa, l'un de ses successeurs à l'évêché de Saluces (Turin, 1629) ; le P. Lombardo (Naples, 1656), qui publia en même temps la *Cantica* dont il vient d'être parlé ; le P. Bacci (Rome, 1671) ; le P. Ricci, dominicain (Brescia, 1706), et le P. Jos. Marciani, dans ses *Mémoires historiques sur la congrégation de l'Oratoire* (t. 1er). Les autres ouvrages d'Ancina sont : 1° *Odæ quatuor seren. Sabaudiæ principibus, et Carolo Emmanueli eorum patri Odæ tres,* Montréal, 1565, in-8° ; 2° *Tempio Armonico*, Rome, 1599, in-4° : c'est un recueil de poésies spirituelles ; 3° *Decades divinarum contemplationum,* cité par le P. Lombarbo. L—M—X.

ANCKARSTROEM (JEAN-JACQUES), gentilhomme suédois, enseigne des gardes de Gustave III, montra de bonne heure des passions ardentes et un caractère sombre. Gustave ayant renversé successivement, en 1772 et en 1789, le pouvoir du sénat et des grands, pour gouverner dans toute la plénitude de la puissance royale, Anckarstroëm partagea le mécontentement d'une grande partie de la noblesse, et manifesta, dans plusieurs circonstances, son opposition aux vues du monarque. Il joignit, à l'aversion qu'il éprouvait déjà pour Gustave, un ressentiment particulier, à l'occasion de la perte d'un procès où intervint le roi ; mais il est faux, comme l'ont avancé quelques biographes, qu'il eût été condamné à mort pour avoir cherché à livrer la Finlande aux Russes, et que Gustave lui eût fait grâce. Il se lia étroitement avec les nobles les plus acharnés contre la cour, et fut admis dans des conférences secrètes où il s'agissait de rétablir le sénat et de se défaire de Gustave, dont la mort fut résolue. Anckarstroëm demanda à porter lui-même le coup ; mais les jeunes comtes de Ribbing et de Horn lui disputèrent cette horrible mission, et il fallut s'en remettre au sort, qui décida pour Anckarstroëm. Il fit, avec ses complices, quelques tentatives, vers la fin de 1791, pour assassiner Gustave à Stockholm ; mais, ce prince ayant convoqué tout à coup la diète à Gefle pour le 23 janvier 1792, ce voyage inattendu dérangea le projet des conjurés. Cependant la plupart se réunirent à Gefle, sans qu'aucune occasion favorisât leur complot. Les décisions de cette diète irritèrent encore davantage la noblesse suédoise, et les conjurés, transportés de rage, revinrent à Stockholm, et résolurent d'attaquer Gustave dans un bal masqué, la nuit du 15 mars. Avant de porter le coup fatal, Anckarstroëm témoigna à ses deux complices la crainte de se tromper et de manquer le roi dans une si grande foule. « Tu frapperas, lui dit le comte « de Horn, celui à qui je dirai : *Bonjour, beau « masque.* » Ce fut, en effet, sur cette indication qu'Anckarstroëm tira sur Gustave un coup de pistolet chargé de deux balles et de plusieurs clous, au moment même où ce prince parcourait la salle, appuyé sur le comte d'Essen. Gustave, blessé à mort, tomba dans les bras de son favori (*voy.* GUSTAVE III), et Anckarstroëm se confondit dans la foule, après avoir laissé tomber ses pistolets et son poignard. Lorsque la foule fut sortie de la salle, on vit à terre les armes d'Anckarstroëm. Tous les armuriers de Stockholm furent interrogés ; et l'un d'eux, à la vue des pistolets, déclara qu'il les avait

vendus à Anckarstroëm. On alla aussitôt l'arrêter chez lui, où il s'était retiré, et une commission fut nommée pour le juger. Il avait d'abord pris la résolution de se brûler la cervelle dès qu'il aurait frappé le roi; mais, soit qu'il comptât sur l'impunité, soit qu'il manquât de courage, il n'attenta point à ses jours. Il refusa constamment de nommer ses complices, avouant néanmoins son crime, dont il parut se glorifier. Le procès fut suivi avec lenteur; enfin, le 29 avril 1792, Anckarstroëm fut condamné à être décapité, après avoir été battu de verges pendant trois jours. Traîné au supplice dans une charrette, il jeta des regards tranquilles sur les spectateurs. Son courage parut néanmoins l'abandonner au moment de perdre la vie, et il réclama quelques minutes pour demander pardon à Dieu. Ce régicide n'avait que 33 ans; il fut le seul des conjurés que l'on condamnât à mort. Les comtes de Horn, de Ribbing, et le colonel Lilienhorn, furent bannis à perpétuité. B—P.

ANCONE (le cardinal D'). *Voyez* ACCOLTI.

ANCOURT. *Voyez* DANCOURT.

ANCRE (CONCINI CONCINO, maréchal D'), fils d'un notaire de Florence, dut son élévation à sa femme, Léonore Galigaï, fille de la nourrice de Marie de Médicis. Venu en France en 1600 avec cette princesse, Concini, d'abord simple gentilhomme de la reine, s'éleva, par le crédit de sa femme, à la plus haute faveur. Ce ne fut pourtant qu'après la mort de Henri IV qu'il put donner l'essor à son ambition. Devenu nécessaire à la reine, pendant les troubles d'une faible minorité, Concini bouleversa tout dans le conseil. « Il acheta le marquisat « d'Ancre, fut créé successivement premier gentil- « homme de la chambre, gouverneur de Normandie, « et enfin, dit Voltaire, premier ministre, sans con- « naître les lois du royaume, et maréchal de France, « sans avoir jamais tiré l'épée. » Tant de faveurs répandues sur un étranger alarmèrent les principaux seigneurs du royaume, et servirent de prétexte à leur rebellion. Cantonnés dans les provinces, ils déclarèrent la guerre au premier ministre; mais Concini, devenu le maréchal d'Ancre, assuré de la faveur de la reine, les bravait tous. Pour venger l'autorité royale, ou plutôt pour conserver la sienne, il leva 7,000 hommes à ses frais, ce qui souleva contre lui toute la France, indignée qu'un étranger, venu sans aucun bien, eût de quoi assembler une armée aussi forte que celles avec lesquelles Henri IV avait reconquis son royaume. Concini, peu satisfait de ne laisser à Louis XIII que le vain titre de roi, et ne gardant aucune mesure avec ce prince, s'assura de sa personne, lui défendit de sortir de Paris, et réduisit les distractions qu'il voulait bien lui laisser, à la chasse, et à la seule promenade aux Tuileries. Jouant un jour au billard avec le roi, il mit son chapeau sur sa tête, et lui dit: « Sire, Votre Majesté me permettra bien de me « couvrir. » Tant d'insolence excita la haine de Louis XIII. Le maréchal ne l'ignorait point, et disait souvent qu'elle causerait sa perte; mais il ne se doutait guère que les intrigues d'un jeune homme, étranger comme lui, devaient l'amener. Charles Albert de Luynes, qui tenait sa fortune du maréchal, et que sa jeunesse mettait à l'abri du soupçon, parvint à décider Louis XIII à secouer le joug, et le premier acte d'autorité d'un prince de seize ans et demi, auquel on avait donné le surnom de *Juste*, fut d'ordonner l'assassinat de son premier ministre. Mais l'exécution de ce projet n'était pas facile: Luynes, surveillé de très-près, n'osait risquer une démarche qui pouvait le perdre, si elle ne réussissait pas. M. de Modène, frère de Luynes, et l'Hôpital-Vitry, capitaine des gardes, arrêtèrent, en présence du roi, qu'on attaquerait le maréchal dans la cour du Louvre, au moment où il sortirait de chez la reine mère. Cette première tentative échoua par un malentendu; mais, le 24 avril 1617, les mesures furent mieux prises; le roi, sous prétexte d'aller à la chasse, avait fait monter à cheval son régiment des gardes, le seul dont il pût disposer pour soutenir l'entreprise. Vitry se rendit au Louvre avec quelques gentilshommes qui portaient des pistolets sous leurs manteaux, et se plaça sur le pont-levis. Le maréchal d'Ancre y arriva, suivi d'un cortége assez nombreux; les conjurés laissèrent passer le cortége; alors Vitry, suivi de ses gens, s'approcha du maréchal, et lui dit, en lui portant la main sur le bras droit: « Le « roi m'a commandé de me saisir de votre per- « sonne. » Le maréchal, étonné, dit en italien: *A moi!* mais Vitry, du Hallier, Perray, lâchent en même temps leurs pistolets, et le maréchal tombe mort à leurs pieds; Vitry cria aussitôt: « Vive le roi! » Les portes du Louvre furent fermées, et la garde resta rangée en bataille. Quand on apprit au roi la mort de son premier ministre, il se montra aux fenêtres du palais, et cria aux conjurés: « Grand merci à « vous; à cette heure, je suis roi. » Quelques historiens ont prétendu que Louis XIII avait seulement voulu faire arrêter le maréchal d'Ancre, et qu'il ne fut tué que par accident; mais ce qui lève tous les doutes à cet égard, c'est que le roi se vanta de la mort du maréchal en présence de toute la cour, et que Vitry, lorsqu'il présenta au parlement ses provisions de maréchal de France, présenta en même temps des lettres patentes portant aveu du meurtre commis sur la personne du maréchal d'Ancre, par commandement exprès de Sa Majesté. On trouva dans les poches de Concini, au moment de sa mort, pour près de 2 millions de billets de l'épargne et de rescriptions, et 2 millions 20,000 livres dans sa maison; ce qui ferait croire qu'il s'attendait à quelque malheur, et qu'il se préparait à la fuite. Son corps fut enveloppé dans un drap, et, vers minuit, on alla l'enterrer à St-Germain-l'Auxerrois. Le lendemain, le peuple se porta à l'église, et, malgré la résistance du clergé, le corps fut exhumé, traîné jusqu'au Pont-Neuf, et pendu à une potence que le maréchal avait fait élever pour ceux qui parleraient mal de lui; ensuite on le démembra, on le coupa en mille pièces, et l'on vendit ses restes sanglants, que la populace furieuse s'empressait d'acheter. Le parlement de Paris procéda contre sa mémoire, condamna sa femme à être brûlée (*voy.* l'article suivant), et déclara leur

fils ignoble, et incapable d'occuper aucune place. On croit que le projet du maréchal était de se rendre indépendant, en cas de disgrâce, et que c'est dans ce dessein qu'il fit fortifier Quillebœuf, en Normandie, malgré les défenses du parlement. Il allait acheter, au moment de sa mort, le comté de Montbéliard pour s'y retirer. Il laissa des biens immenses. Outre le revenu de ses charges, qui montait à 1 million de livres, il avait plusieurs millions placés en France, à Rome et à Florence. Une fortune si considérable ne pouvait manquer d'exciter l'envie. Ses ennemis ont dû profiter de son imprudence pour aggraver ses torts. Il a pourtant trouvé des apologistes. Le maréchal d'Estrées (*Mémoires de la Régence de Marie de Médicis*), ainsi que Bassompierre, le disculpent d'une partie des torts que lui imputa une cour qui avait intérêt à les exagérer, pour justifier la manière dont on s'était défait de lui : « Concini « était, disent-ils, un galant homme, d'un bon juge- « ment, d'un cœur généreux, libéral jusqu'à la pro- « fusion, de bonne compagnie, et d'un accès facile. « Avant les troubles il était aimé du peuple, auquel « il donnait des spectacles, des fêtes, des tournois, « des courses de bagues, dans lesquels il excellait, « parce qu'il était beau cavalier, et adroit à tous les « exercices. Il jouait beaucoup, mais noblement, et « sans passion. Il avait l'esprit solide, enjoué, d'une « tournure agréable. » On fit paraître, en 1617, une tragédie en quatre actes et en vers, intitulée : *le Maréchal d'Ancre, ou la Victoire du Phébus français contre le Python de ce temps.* Les stances de Malherbe, sur la chute du maréchal d'Ancre,

Va-t'en à la malheure, excrément de la terre,
Monstre qui dans la paix fais les maux de la guerre...

parurent aussi cette même année 1617 : les trois dernières sont imitées des vers que Claudien avait composés après la mort de Rufin, favori de Théodose. B—Y.

ANCRE (LÉONORE DORI, dite GALIGAÏ, maréchale D'), née dans la plus basse classe du peuple ; elle dut sa fortune au hasard qui fit choisir sa mère pour nourrice de Marie de Médicis. Lorsque cette princesse vint en France, en 1600, pour épouser Henri IV, Galigaï, mariée à Concini, suivit cette princesse en qualité de femme de chambre : elle prit un tel ascendant sur l'esprit de la reine, « qu'elle « réglait à son gré, dit Mézerai, ses désirs, ses af- « fections et ses haines. » Galigaï, vendue aux Espagnols, entretint la mésintelligence qui régnait entre Henri IV et Marie de Médicis ; maîtresse absolue de l'esprit de la reine, elle réveillait sa jalousie par de faux rapports, et l'aigrissait par ses conseils. Plus d'une fois ce prince essaya de chasser de sa cour une femme aussi dangereuse, mais la reine n'y voulut jamais consentir, et Jean de Médicis, qui, à la prière du roi, s'était chargé d'une commission si délicate, déplut tellement à la reine par cette démarche, que depuis elle ne cessa de le persécuter, et le força de quitter la France. Après la mort de Henri IV, Galigaï ne mit plus de frein à son ambition : son mari fut élevé aux premières dignités ; et, disposant elle-même de tout dans le royaume, elle poussait l'insolence jusqu'à fermer sa porte aux princesses et aux grands que sa faveur attirait. Le roi lui-même n'était point à l'abri de ses caprices ; un jour que ce jeune prince s'amusait à de petits jeux dans son appartement, la maréchale d'Ancre, que ce bruit importunait, osa lui faire dire de cesser, parce qu'elle avait la migraine ; Louis, outré de son audace, répondit, « que si la chambre « de la maréchale était exposée au bruit, Paris était « assez grand pour qu'elle pût en choisir une autre. » Cependant l'orage grossissait sur la tête de deux favoris également haïs du jeune roi, du peuple et des grands. La mort de plusieurs personnages importants, sacrifiés à la vengeance du maréchal et de sa femme, mit le comble à la haine ; enfin, le 24 avril 1617, le roi donna l'ordre d'assassiner Concini, et cette mort, qui devait bientôt entraîner celle de la Galigaï, ne lui coûta pas une larme ; elle parut plus émue lorsqu'on lui apprit que le cadavre du maréchal avait été exhumé et pendu. Néanmoins elle répéta plusieurs fois qu'il était un *présomptuous*, un *orgueillous*, et qu'il n'avait que le sort qu'il méritait. Occupée exclusivement du soin de sauver ses pierreries, elle les mit dans un de ses matelas, se coucha dessus, et ne céda qu'à la violence. Lorsque les archers, venus pour emporter ces riches dépouilles, la forcèrent de se lever, elle refusa longtemps de suivre ceux qui voulaient la conduire à la Bastille. « Ils ont tué mon mari, disait-elle, n'est-ce pas assez « pour contenter leur haine ? qu'ils me laissent sortir « du royaume. » Son appartement ayant été pillé par les archers, elle arriva à la Bastille dans une telle détresse, qu'elle manquait de linge ; une femme de la cour lui envoya deux chemises, et son fils, quoiqu'il fût aussi arrêté, lui fit passer quelques pièces de monnaie. Le procès de la Galigaï, traduite devant une commission extraordinaire, qui fut nommée pour faire le procès à la mémoire du maréchal, commença le 3 mai 1617. Les circonstances en sont rapportées fort en détail par Legrain, dans ses *Décades de Louis le Juste*. Il est curieux d'observer que la favorite d'une grande reine, qu'une femme qui avait tenu en quelque sorte le timon des affaires, dont la cupidité avait mis à prix les principaux emplois de l'État, et dont les intelligences avec l'étranger pouvaient donner quelque apparence d'équité à son jugement, ne fut condamnée que comme coupable de judaïsme et de sortilége. On passa légèrement sur ce qui aurait dû faire l'objet principal du procès. La seule circonstance raisonnable sur laquelle on interrogea Galigaï fut l'avertissement qu'elle avait reçu de la mort de Henri IV, et le soin qu'elle avait mis à s'opposer à la recherche des auteurs de l'assassinat. La manière dont elle repoussa ces inculpations éloigne d'elle et de la reine toute idée de complicité. Les principales accusations portèrent donc sur le crime de sorcellerie, et les preuves furent des lettres écrites par son secrétaire à un médecin juif, nommé Montallo. La Place, écuyer de la maréchale, soutint devant les juges que, depuis l'arrivée de ce juif italien à la cour, elle avait cessé d'aller à la messe,

et qu'elle s'amusait à faire de petites boules de cire qu'elle avait l'habitude de porter à sa bouche. Son carrossier déposa qu'il l'avait vue sacrifier un coq dans une église, à minuit, et le procureur général prouva, par divers passages des livres juifs, que cette oblation d'un coq était une pratique tout à la fois juive et païenne. Enfin on ajouta encore à ces ridicules témoignages que la maréchale, superstitieuse au point qu'elle ne voulait pas que certaines personnes la regardassent, disant qu'elles allaient l'ensorceler, consultait souvent, sur le sort de son fils, une femme nommée Isabelle, regardée comme sorcière. Ces révélations lui furent imputées à crime. Des *Agnus Dei*, des images que, dans la faiblesse qu'elle avait de se croire ensorcelée, elle regardait comme des préservatifs contre le pouvoir du démon, servirent de témoignages contre elle. On crut découvrir dans quelques livres hébreux saisis dans son cabinet le moyen dont elle s'était servie pour obtenir un si grand ascendant sur les volontés de la reine. Interrogée sur ce point, elle répondit : « Mon sortilége a « été le pouvoir que doivent avoir les âmes fortes « sur les esprits faibles. » Quelques juges eurent assez d'équité et de lumières pour ne pas opiner à la mort; Orlando Pagen, l'un des deux rapporteurs, refusa de signer l'arrêt que Courtin, vendu à Charles de Luynes, lui présenta; cinq juges s'absentèrent, d'autres conclurent au bannissement; mais le reste, entraîné par le préjugé public, par l'ignorance, et surtout par les instigations de ceux qui voulaient recueillir les dépouilles du maréchal et de sa femme, signèrent l'arrêt de mort, et il fut prononcé, le 8 juillet 1617, devant une foule immense, venue pour examiner la contenance de cette favorite, naguère toute-puissante. Galigaï, pendant cette lecture, baissa la tête, et voulut d'abord s'envelopper de ses coiffes; mais on la contraignit d'entendre à visage découvert l'arrêt qui la condamnait à être brûlée. Pour en suspendre l'exécution, elle déclara qu'elle était enceinte; mais on lui remontra que, d'après les dépositions qu'elle avait faites pendant son séjour à la Bastille, elle ne pouvait être dans cet état *sans avoir manqué à son honneur*. Cette objection l'empêcha d'insister : elle reprit son courage, et se résigna à la mort. Traînée au supplice le jour même de sa condamnation, elle passa au milieu d'un peuple nombreux, que son malheur commençait enfin à toucher; elle vit sans effroi les flammes qui allaient dévorer son corps. « Intrépide, mais modeste, dit Anquetil, elle mourut « sans bravade et sans frayeur. » On lit sur sa mort une tragédie en quatre actes et en vers, intitulée : *la Magicienne étrangère*. Cette pièce, imprimée à Rouen en 1617, n'est qu'une satire grossière. Une des singularités de la destinée de la maréchale d'Ancre, c'est qu'elle fut le premier mobile de la fortune du cardinal de Richelieu. (*Voy.* RICHELIEU.) B—Y.

ANCUS MARTIUS, 4e roi de Rome, était petit-fils de Numa, par Pompilie, fille de ce prince. Après un court interrègne qui suivit la mort de Tullus Hostilius, il fut élu, l'an 113 de Rome (641 avant J.-C.). En montant sur le trône, il annonça des dispositions pacifiques, et s'appliqua à remettre en honneur les cérémonies religieuses. Les Latins, qui désiraient tirer avantage de la mort de son prédécesseur, l'obligèrent, par une attaque soudaine, à prendre les armes. Après leur avoir déclaré la guerre, avec les cérémonies prescrites par Numa, Ancus Martius prit Politorium, Tellène et Ficène, villes, ou pour mieux dire bourgades, dont il serait aujourd'hui impossible de déterminer la situation, mais qui étaient peu éloignées de Rome, et vers l'embouchure du Tibre; il les détruisit, et transporta à Rome les habitants, auxquels, par une sage politique, il accorda le droit de cité. Les Latins tentèrent de se venger; mais Ancus les défit en bataille rangée. Les Fidenates, les Veïens, les Sabins et les Volsques ne furent pas plus heureux. Il prit la ville du premier de ces peuples, en pratiquant des chemins sous terre, genre d'attaque dont l'histoire de Rome fait ici mention pour la première fois. Ayant ensuite vaincu deux fois les Veïens, Ancus obtint du sénat les honneurs du triomphe. Sous son règne, le mont Aventin et le mont Janicule furent enfermés dans l'enceinte de Rome. Pour joindre le Janicule à la ville, dont il était la citadelle, Ancus fit construire sur le Tibre le pont Sublicius. Il fit bâtir une prison dans la place publique; le port et la ville d'Ostie lui durent leur origine. Il fit creuser des salines, et en distribua le sel au peuple : ce fut l'origine des libéralités publiques, connues dans la suite sous le nom de *congiaria*. Au nombre des monuments publics élevés par ses ordres, on doit placer le temple de Jupiter Férétrien, l'aqueduc magnifique dit de l'*Aqua Martia*, qui, dans la suite, ne suffisant pas aux besoins de Rome, fut augmenté par le préteur Q. Martius Rex, l'un des descendants de ce prince. Ancus Martius mourut après un règne de 24 ans. Plutarque prétend que sa mort fut violente; mais les autres historiens ne partagent point cette opinion. Il laissa deux fils, dont l'aîné était âgé de quinze ans, et leur donna imprudemment pour tuteur Tarquin, nouvellement établi à Rome. Si l'on en croit Denys d'Halicarnasse, Ancus Martius n'aurait obtenu que par un crime le pouvoir suprême. Cet historien dit qu'il avait exterminé Tullus Hostilius avec toute sa famille, lorsque ce prince offrait un sacrifice domestique. D—T.

ANCWITZ (le comte), nonce du palatinat de Cracovie, et député de l'ordre équestre à la diète polonaise, né vers 1750, de l'une des familles les plus distinguées de la Pologne, reçut une brillante éducation, et se fit remarquer dès son début dans la carrière politique par une éloquence peu commune. Nommé ambassadeur extraordinaire de la république polonaise à la cour de Copenhague, en 1792, après l'insurrection qui avait éclaté contre les Prussiens et les Russes, il obtint peu de résultats dans une mission d'ailleurs de peu d'importance, et revint à Varsovie dans le mois de novembre suivant. Il se rendit bientôt à Grodno, où il fit l'ouverture de la diète, le 17 juin 1793, et fut un des membres les plus influents de cette assemblée. Il prit aussi une grande part aux négociations et aux intrigues qui amenèrent le second partage de la Pologne

Enfin ce fut lui qui signa, comme ministre plénipotentiaire du roi Stanislas, le 23 juillet 1793, le traité par lequel ce partage fut consommé. Toutes les conditions du traité ne furent pas alors connues du public; mais on sut qu'après sa conclusion, le nonce Anewitz avait obtenu du cabinet de St-Pétersbourg une pension de 30,000 florins. Il fut nommé, dans la même année, maréchal du conseil permanent, et revint habiter Varsovie, où il se trouvait à l'époque de l'insurrection du 18 avril 1794, lorsque les Russes furent chassés de cette ville et égorgés pour la plupart. (*Voy.* IGELSTROM.) On sait que dans ce moment l'exaltation populaire se porta contre tous les hommes que l'on pouvait soupçonner d'être partisans de la Russie. Anewitz fut arrêté et emprisonné comme tel, et la populace demandait sa tête à grands cris: il fut traduit devant un tribunal révolutionnaire ou provisoire, qui le condamna à être pendu, et le fit exécuter à l'instant même devant l'hôtel de ville, à la demande du peuple. Son cadavre fut exposé toute la journée sur la place de l'exécution, et livré aux insultes de la populace. Quelques personnes ont regardé ce supplice comme la juste punition d'un crime bien prouvé; et l'on a prétendu que des papiers saisis dans les équipages d'Igelstrom avaient fourni la preuve évidente de sa trahison. D'autres, au contraire, ont regardé le malheureux Anewitz comme une de ces victimes trop souvent immolées dans les premiers moments d'effervescence qui accompagnent les révolutions; et sous ce rapport ils ont comparé sa mort à celle des Foulon, des Berthier et des Favras. M—D j.

ANDECA, roi des Suèves en Espagne, enleva la couronne à Eboric, vers l'an 583, et s'affermit sur le trône en épousant Segonce, belle-mère d'Eboric, qu'il relégua ensuite dans un monastère, après lui avoir fait raser la tête, ce qui, selon l'usage des Suèves, la rendait inhabile au gouvernement. Andeca ne jouit pas longtemps de son usurpation. Leovigilde, roi des Visigoths, ayant tourné ses armes contre les Suèves, les défit, entra dans Brague, capitale du royaume, déposa Andeca, qu'il fit ordonner prêtre, et le relégua à Badajoz, où il mourut peu de temps après. Le royaume des Suèves devint une province des Goths en 584, après avoir existé pendant un siècle et demi. Il s'étendait sur la Lusitanie et sur la Galice. B—P.

ANDEIRO (DON JUAN-FERDINAND), favori de la reine de Portugal, Éléonore Tellez, entra de bonne heure au service du roi Ferdinand. Exilé en 1375, il passa en Angleterre, y jouit de la faveur du comte de Cambridge, et reçut de Ferdinand l'ordre secret d'engager la cour de Londres à former une ligue avec le Portugal contre la Castille. Andeiro réussit, revint à Lisbonne en 1380, et rendit compte au roi du succès de sa négociation. Ferdinand, pour mieux cacher ses desseins, le fit enfermer dans la tour d'Estremos, où il allait souvent l'entretenir en secret, accompagné de la reine Éléonore. Quelquefois même cette princesse s'y rendait seule, par ordre du roi. Séduite par l'esprit et les grâces d'Andeiro, elle oublia bientôt avec lui sa dignité et son devoir. La négociation avec l'Angleterre ayant été réglée entre le roi et le favori, celui-ci sortit de sa prison, et Ferdinand, voulant encore user d'artifice, l'exila de nouveau avec éclat, pour mieux cacher le but d'un second voyage à Londres. Andeiro reparut bientôt en Portugal, avec une expédition anglaise: la reine le fit créer comte d'Ourem et grand de Portugal, et il fut chargé par Ferdinand d'aller offrir la main de sa fille Béatrix au roi de Castille. De retour à Lisbonne, il se vit au comble de la faveur, et ne cacha plus sa passion pour la reine. Le roi, éclairé enfin sur cette intrigue, allait s'en venger, lorsque la mort l'en empêcha; mais la perte d'Andeiro n'était que différée. La reine, qui s'était emparée de la régence, avait fait, de son amant, l'arbitre du Portugal. Les grands, indignés, se liguèrent contre lui, et le grand maître d'Aviz, frère bâtard de l'infant don Juan, s'étant mis à leur tête, pénétra dans le palais de la reine avec vingt-cinq hommes armés, et poignarda Andeiro, le 6 décembre 1383; il chassa ensuite la reine, et s'empara de l'autorité. (*Voy.* TELLEZ (ÉLÉONORE), et JEAN Ier.) B—P.

ANDEELOT. *Voyez* DANDELOT et COLIGNI.

ANDERSON, ou ANDREÆ (LAURENT), chancelier de Gustave Wasa, né en Suède, en 1480, fut d'abord prêtre à Strengnes, et devint ensuite archidiacre à Upsal. Ayant reçu de la nature des talents supérieurs, il les avait cultivés par l'étude, et se distinguait surtout par une grande facilité à développer ses idées avec autant de clarté que d'élégance. Des voyages en divers pays, et un séjour à Rome, lui avaient donné la connaissance des hommes et des affaires. Lorsque les dogmes de Luther, qu'il avait appris à connaître à Wittenberg, se furent répandus en Suède, il les recommanda fortement à Gustave Wasa, qui venait de monter sur le trône, et devint le mobile principal de la révolution qui changea la croyance religieuse des Suédois. Le roi lui donna toute sa confiance, suivit le plan qu'il traça, et le nomma son chancelier. Ce fut lui qui, à la diète de Vesteras, en 1527, malgré la forte opposition du clergé et de plusieurs grands du royaume, décida les états à publier le recès qui mettait les intérêts de l'Église à la disposition du roi. Des incidents, dont les mémoires du temps n'indiquent pas clairement la marche, entraînèrent ensuite le chancelier dans le parti des mécontents. Instruit d'une conspiration contre Gustave, il n'en avait pas donné connaissance, et, le roi l'ayant accusé devant les états, il fut condamné à perdre la vie. Il parvint cependant à la racheter par une somme d'argent, et se retira à Strengnes, où il mourut en 1552. Il donna la première traduction du Nouveau Testament en langue suédoise. C'était un chef-d'œuvre pour le temps; mais le style en a vieilli, et d'autres traductions l'ont remplacée. C—AU.

ANDERSON (SIR EDMOND), jurisconsulte anglais, né vers l'an 1540, à Brougton, ou à Flixborough, dans le comté de Lincoln, fut nommé chef juge de la cour des plaids communs, sous le règne d'Elisabeth; place qu'il conserva sous le règne de Jacques Ier. C'était un homme plein d'érudition et de

lumières, mais qui porta dans l'administration de la justice une excessive sévérité. Il fut un des commissaires nommés pour faire le procès à la reine d'Écosse, et l'un des juges qui condamnèrent Davison, secrétaire d'Elisabeth, accusé d'avoir fait hâter, sans autorité, l'exécution de la reine Marie. Ce procès présente quelques circonstances remarquables, qui font connaître l'influence que le pouvoir exerçait sur l'administration de la justice. Élisabeth voulait affaiblir l'impression de pitié que produisait généralement sur le peuple la condamnation de l'infortunée Marie, et cherchait même à faire croire qu'elle n'était pas éloignée de lui accorder sa grâce. Davison, homme vil et corrompu, n'avait fait vraisemblablement que se conformer aux intentions de sa maîtresse, en envoyant l'ordre d'exécuter la sentence ; il fut cependant mis en jugement pour avoir donné cet ordre, « contre le commandement de la reine, et sans sa « participation. » Dans l'instruction du procès, l'un des juges exalta beaucoup la clémence d'Elisabeth, et blâmà fortement Davison d'en avoir arrêté les effets par son imprudente précipitation ; celui-ci se défendit, en disant qu'il avait fait une chose juste, quoique d'une manière qui ne l'était pas : *Justum sed non juste*. Cette distinction, très-propre à faire condamner un innocent ou absoudre un coupable, suivant l'occasion, fut admise par le tribunal. Davison fut condamné à payer une amende de 10,000 livres sterling, et à être emprisonné tant qu'il plairait à la reine. On conçoit que la detention ne fut pas longue, et que l'amende ne tomba pas à sa charge. Anderson déploya un zèle actif contre toutes les sectes séparées de l'Eglise anglicane, et surtout contre les brownistes, envers lesquels il fut quelquefois injuste. Ses ouvrages sont : 1° *Jugements rendus sous le règne de la reine Élisabeth, par la cour de Common-Bench*, Londres, 1644, in-fol.; 2° *Décisions et Jugements des tribunaux de Westminster, rendus dans les dernières années du règne d'Elisabeth*, Londres, 1653, in-4°. Il mourut en 1605. S—D.

ANDERSON (ALEXANDRE), né à Aberdeen, en Écosse, professait les mathématiques à Paris au commencement du 17e siècle. Il était, à ce qu'il paraît, ami ou disciple de Viette, dont il publia quelques ouvrages posthumes. Il possédait fort bien, dit Montucla, l'analyse ancienne, dont il donna un essai dans son *Supplementum Apollonii redivivi*, 1612, in-4°, où il supplée, en effet, ce que Ghetaldi avait laissé d'incomplet dans son ouvrage. A. B—T.

ANDERSON (ROBERT), simple fabricant d'étoffes de soie à Londres, au milieu du 17e siècle publia, en anglais, deux ouvrages de géométrie, plus qu'élémentaires, dit Montucla : 1° *Propositions stéréométriques, applicables à divers objets, mais spécialement destinées au jaugeage*, 1668, in-8° ; 2° *le Jaugeage perfectionné, pour servir de supplément aux Propositions stéréométriques*, 1669, in-8°. A. B—T

ANDERSON (JEAN), médecin anglais, né vers l'année 1726, membre des sociétés royales de Londres et d'Édimbourg, a occupé pendant quarante et un ans la chaire de professeur de philosophie naturelle à l'université de Glascow. Il est auteur de plusieurs ouvrages utiles, parmi lesquels on distingue ses *Institutions de médecine*, dont cinq éditions ont été publiées de son vivant. Il mourut en 1796, âgé de 70 ans. X—S.

ANDERSON (GEORGE), né à Tundern, dans le duché de Seleswig, au commencement du 17e siècle. Il n'avait point fait d'études, mais ses dispositions naturelles et une mémoire prodigieuse lui firent acquérir un savoir étonnant. Il voyagea en Orient, depuis l'an 1644 jusqu'à l'an 1650, parcourut d'abord l'Arabie, la Perse, l'Inde, la Chine, le Japon, et revint par la Tartarie, la Perse septentrionale, la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine. A son retour, il entra au service du duc de Holstein-Gottorp, qui, n'ayant pu l'engager à écrire une relation de ses voyages, le faisait venir chaque jour dans son cabinet, et s'en entretenait une heure avec lui, tandis qu'Adam Oléarius, caché derrière une tapisserie, écrivait à la hâte ce que disait Anderson. Le duc obtint enfin du voyageur qu'il rédigeât lui-même cette relation, et elle fut publiée à Seleswig, en 1669, par Oléarius, sous ce titre : *Relation des voyages en Orient de George Anderson et de Volq. Iversens*, in-fol. (en allemand). G—T.

ANDERSON (JEAN), jurisconsulte, né à Hambourg le 14 mars 1674. Après avoir fait ses études à Leipsick, à Halle et à Leyde, il fut fait, en 1702, secrétaire du conseil de Hambourg ; syndic en 1708, et bourgmestre en 1723. Il remplit plusieurs missions pour les affaires de sa ville natale, où il mourut, le 3 mai 1743. Ses principaux écrits sont : 1° des *Renseignements sur l'Islande, le Groenland et le détroit de Davis* (en allemand), imprimés après sa mort, en 1746, et précédés d'une notice sur sa vie ; la traduction française, par Sellius, parut sous le titre d'*Histoire naturelle de l'Islande*, etc., 1754, 2 vol. in-12 ; 2° *Glossarium teutonicum et alemanicum* ; 3° des *Observations philologiques et physiques sur la Bible* (en allemand). Il a laissé en manuscrit : *Observationes juris germanici, ad ductum elementorum juris germanici Heineccii*. G—T.

ANDERSON (ADAM), écrivain écossais, qui vivait dans le 18e siècle. Il fut premier commis d'un bureau de finances, et occupa plusieurs autres places à Londres On a de lui un savant ouvrage sur l'histoire du commerce, intitulé : *Historical and chronological Deduction of trade and commerce*. La première édition parut en 1762. Il y en a eu plusieurs autres ; la dernière est de 1801, en 4 vol. in-4°, très-bien exécutée. L'auteur est mort en 1775. X—S.

ANDERSON (JACQUES), agriculteur anglais, né en 1739, à Hermiston, près Édimbourg, d'une famille qui cultiva pendant plusieurs générations le même fonds de terre. Ses amis voulurent le détourner de faire de longues études, pour succéder à ses parents, qu'il venait de perdre très-jeune ; mais, après avoir lu l'*Essai sur l'Agriculture* de Hume sans avoir pu le comprendre, à cause de son ignorance dans la chimie, il se détermina à suivre le cours de Cullen ; et bientôt il s'établit entre le maître et l'élève une intimité qui ne cessa qu'à la mort du professeur. Les conseils d'un tel maître lui furent

utiles, non-seulement pour la chimie, mais pour plusieurs autres sciences; l'étude ne lui fit pas négliger les soins de la ferme qu'il dirigeait, dès l'âge de quinze ans, secondé par quatre sœurs aînées. Il trouvait même encore le temps d'écrire sur l'agriculture. L'université d'Aberdeen lui envoya, sans qu'il les eût sollicités, les diplômes de maître ès-arts et de docteur en droit. En 1783, Anderson se rapprocha d'Édimbourg, pour suivre l'éducation de ses fils. La même année, l'Écosse lui eut l'obligation d'avoir employé tous les moyens imaginables pour diminuer la disette; l'Angleterre lui doit aussi l'amélioration des pêches qui se font au nord de l'Écosse. En 1797, Anderson vint habiter les environs de Londres, où il lia un commerce étroit avec les savants de cette ville, et devint membre de la société royale; mais, en 1802, il se retira dans la solitude, ne s'occupant plus que du jardinage. Il termina sa carrière en 1808, âgé de 69 ans. Ses principaux ouvrages, en anglais, sont : 1° *Essais sur les plantations*, 1771, in-8°, imprimés d'abord dans le *Weekly Magazine* d'Édimbourg; 2° *Essais sur l'agriculture*, 1777, 3 vol. in-8°, où l'on trouve une méthode de dessécher les terrains marécageux, réimprimée en 1797; 3° *Observations sur les moyens d'exciter l'industrie nationale*, Édimbourg, 1777, in-4°; 4° *Relation de l'état actuel des Hébrides et de la côte occidentale de l'Écosse*, Édimbourg, 1785, in-8°; 5° *Recherches sur les troupeaux et l'amélioration des laines*, publiées à la suite d'un ouvrage du professeur Pallas, sur les races de brebis de la Russie, in-8°, et analysées dans la *Bibliothèque britannique* de Genève, 6° *l'Abeille*, journal hebdomadaire estimé, dont Anderson est le fondateur, et dans lequel il signait ordinairement *Senex, Timothy Hairbrain, Alcibiades*, Édimbourg, 1788 et suivantes, 18 vol. in-8°; 7° *Récréations*..., journal consacré principalement à l'agriculture et à l'histoire naturelle, 1799 et suivantes, 6 vol. in 8°; 8° *Correspondance avec le général Washington*, suivie bientôt après des *Recherches sur la rareté des grains*; 9° *l'Encyclopédie britannique*, 1773, contient, entre autres, un article sur les vents appelés moussons, dans lequel Anderson prédit, avant le retour de Cook, le résultat d'une des découvertes de ce navigateur au sud. Le *Weekly Magazine* d'Édimbourg et le *Monthly Review* sont enrichis d'un grand nombre de ses articles signés *Agricola, Timoléon, Germanicus, Cimon, Scoto-Britannus, E. Aberdeen, Henry Plain, Impartial, A. Scot*. Les *Mémoires de la société de Bath* contiennent aussi plusieurs mémoires d'Anderson sur l'économie rurale. B—u. j.

ANDERSON (WALTER), écrivain écossais, fut pendant cinquante ans ministre à Chirnside, où il mourut en 1800, dans un âge très-avancé. On a de lui une *Vie de Crésus*, in-12; une *Histoire de France*, en 3 vol. in-4°, publiés successivement de 1769 à 1783, et qui, s'arrêtant à la paix générale de Munster, va encore beaucoup trop loin; car ce n'est qu'une compilation sans critique et sans style. On fait un peu plus de cas de son troisième ouvrage : *la Philosophie de l'ancienne Grèce étudiée dans son origine et ses progrès*, 1 vol. in-4°. On y trouve au moins beaucoup d'érudition, de l'exactitude et de la clarté; mais ce livre eut le désavantage de paraître en même temps qu'un excellent abrégé qu'a donné Enfield de l'*Histoire de la philosophie* de Brucker, ce qui a nui à son succès. L.

ANDERTON (JACQUES), habile controversiste anglais, natif de Lostock, dans la province de Lancastre, a vécu à la fin du 16e et au commencement du 17e siècle. Il était simple laïque, et possédait une fortune considérable en fonds de terre. Pour se mettre à l'abri des lois pénales de son pays contre les catholiques, il se déguisa, dans tous ses ouvrages, sous le nom de *Jean Brereley*. Le principal, celui qui fit le plus de sensation, est intitulé : *Apologie des Protestants pour la religion romaine*, 1604, in-4°. Le but en est de prouver la vérité de la religion catholique, par le témoignage même des auteurs protestants, dont il rapporte les passages avec la plus scrupuleuse exactitude. Cet ouvrage fut regardé, par ses propres antagonistes, comme un chef-d'œuvre d'érudition, de raisonnement, et de précision, écrit avec une politesse et sur un ton de modération qui n'avaient pas encore eu d'exemple dans ces sortes de controverses. Banckroft, archevêque de Cantorbéry, alarmé de l'effet qu'il fit dans le public, chargea le savant docteur Morton, chapelain du roi, depuis évêque de Durham, d'y répondre. C'est ce que celui-ci fit par son *Appel aux Catholiques, pour les Protestants*, 1606; mais, au lieu de discuter les faits et les passages rapportés par Anderton, il chercha à user de récrimination contre les catholiques en voulant s'autoriser de leurs écrivains en faveur de la religion protestante Malheureusement les auteurs dont il invoquait les témoignages se trouvaient être des gens décriés pour la singularité de leurs opinions, ou démentis par ceux de leur communion, ou, enfin, les passages allégués ne roulaient que sur des choses peu importantes. D'autres controversistes se mirent sur les rangs, et ne furent pas plus heureux. Anderton leur répondit d'une manière péremptoire, dans les notes mises à la seconde édition de son livre, en 1608 : c'est sur cette seconde édition que fut faite la traduction latine, par Guillaume Reyner, docteur de Paris, 1615. Anderton a donné plusieurs autres ouvrages estimés, du même genre, dont les principaux sont : une *Explication de la Liturgie de la Messe*, sur le sacrifice et la présence réelle, en latin, Cologne, 1620, in-4°, et la *Religion de St. Augustin*, 1620, in-8°, où il applique la méthode du saint docteur dans les controverses, à celles qui existent entre les catholiques et les protestants. — *Laurence* ANDERTON, de la même province, et peut-être de la même famille, après avoir embrassé la religion catholique, se distingua chez les jésuites, par ses talents pour la prédication et pour la controverse. On a de lui : *la Progéniture des Catholiques et des Protestants*, Rouen, 1632, in-4°; *la Triple Corde*, St-Omer, 1634, in-4°. T—D.

ANDIER, graveur. *Voyez* DESROCHES.

ANDJOU (le nabab FAKHR, ED-DYN HAÇAN DJÉMAL, ED-DYN HOCÉIN), auteur de la préface du

Ferhang Djihanguyry, et l'un des principaux collaborateurs de ce célèbre dictionnaire persan, commencé par ordre du Grand Mogol Akbar, pendant son séjour au Cachemire, et terminé sous le règne de son fils Djihanguyr. Cette dernière circonstance valut à ce monarque l'honneur d'avoir donné son nom à un ouvrage de la plus haute importance, parfaitement exécuté, et qui doit être réellement placé au nombre des plus beaux monuments littéraires. Dans la préface, qui est à la fois bien faite et extrêmement curieuse, Andjou rend compte du travail qu'exigea la composition de ce dictionnaire. Il donne les titres de quarante-quatre autres qui furent mis à contribution, sans parler des ouvrages anonymes, des nombreux commentaires persans du Coran, des annales et des histoires, du livre *Zend* et du *Pazend*, d'un grand nombre de traités particuliers dont la nomenclature serait trop longue pour trouver place ici; sans oublier les poëmes et recueils de poésies dont les auteurs ont écrit en style figuré. « Enfin, « ajoute Andjou, j'ai pris beaucoup de peine et lu « beaucoup de livres arabes et pehlvy. » Le dictionnaire est divisé en 24 chapitres, conformément aux lettres de l'ancien alphabet persan, avec une préface et douze traités généraux (*ayîn*) sur l'écriture persane et sur la grammaire de cette langue; un glossaire des mots particuliers au livre du *Zend*, et un recueil de mots composés, forment ce que les Arabes et les Persans nomment le complément (*khatiméh*). Cette partie manque dans la plupart des copies du *Ferhang Djihanguyry*, qui fut terminé l'an 1017 de l'hégire (1608-9 de J.-C.), comme le principal rédacteur l'a indiqué dans cet hémistiche : *Voici le dictionnaire de Nour ed-dyn Djihanguyr*. Le total de la valeur numérique des lettres qui composent cet hémistiche est 1017, nombre correspondant à l'année de l'hégire où l'ouvrage fut terminé. L'impression de ce dictionnaire, avec de courtes notes, serait un important service rendu aux orientalistes d'Europe. La bibliothèque royale possède deux exemplaires du *Ferhang Djihanguyry*, d'une écriture passable, mais on ne trouve dans aucun des deux le complément dont j'ai parlé. L—s.

ANDLO (Pierre d'), jurisconsulte et professeur à Bâle, fut recteur de l'université en 1471. La bibliothèque de Bâle conserve quelques-uns de ses manuscrits, et l'ouvrage qu'il a écrit en 1460, sous le titre : *de Imperio romano, regis et Augusti creatione, inauguratione, administratione et officio, juribus, ritibus et cerimoniis electorum aliisque imperii partibus*, a été imprimé à Strasbourg, en 1603 et en 1612, in-4°. On a aussi de lui, en allemand, une chronique, depuis la création du monde jusqu'à l'an 1400. U—i.

ANDOCIDE, fils de Léogoras, né à Athènes, l'an 468 avant J.-C., était d'une des principales familles de cette ville, et descendait, disait-on, de Mercure. Léogoras, son bisaïeul, commanda, avec Chabrias, les troupes que les Athéniens envoyèrent contre Pisistrate. Andocide se mêla de bonne heure des affaires publiques, et fut l'un de ceux qui négocièrent, vers l'an 445 avant J.-C., avec les Lacédémoniens, la paix de trente ans qui précéda la guerre du Péloponèse. Quelque temps après, il eut, conjointement avec Glaucon, le commandement de vingt vaisseaux, que les Athéniens envoyaient au secours des Corcyréens contre les Corinthiens. Ses liaisons avec Alcibiade et d'autres jeunes gens le firent accuser d'avoir contribué à la mutilation des Hermès ; il se tira d'affaire en accusant plusieurs personnes, du nombre desquelles était Léogoras son père, qu'il parvint cependant à sauver. Dégoûté des affaires publiques, il se livra au commerce, et alla dans l'île de Chypre auprès d'Évagoras, roi de Salamine. On l'accusa de lui avoir livré la fille d'Aristide, qu'il avait enlevée à Athènes. Il revint dans cette ville pendant la tyrannie des quatre cents, qui le mirent en prison; mais il ne fut pas condamné. Exilé par les trente tyrans, il se retira dans l'Élide, et retourna à Athènes, lorsque le peuple eut repris le dessus : on renouvela contre lui l'accusation d'impiété, mais il parvint encore à échapper à la condamnation. Il fit un second voyage dans l'île de Chypre, d'où il fit venir des blés pour les Athéniens. Le reste de sa vie nous est inconnu. Nous avons quatre discours qui lui sont attribués. Le premier, sur les mystères, et le second, au sujet de son retour, sont bien certainement de lui ; mais il n'en est pas de même des deux autres. Le troisième fut composé pour décider les Athéniens à ratifier la paix négociée avec les Lacédémoniens par Antalcidas, l'an 387 avant J.-C., mais Andocide avait alors quatre-vingt-un ans, âge auquel on ne se mêle guère des affaires publiques. Comme il est question dans ce discours d'une paix négociée par Andocide, grand-père de l'orateur, l'an 445 avant J.-C., on peut conjecturer qu'il est d'un troisième Andocide, petit-fils de celui dont nous parlons. Quant au quatrième discours, contre Alcibiade, au sujet de l'ostracisme, il est évident, comme l'avait déjà observé Taylor, que ce discours n'est pas d'Andocide. On peut voir ce que j'ai dit à ce sujet dans mes notes sur Plutarque, de la traduction d'Amyot, t. 5, p. 456 et suivantes. Les discours d'Andocide se trouvent dans les *Oratores græci veteres*, Henri Estienne, 1575, in-fol., et dans ceux de Reiske. L'abbé Auger les a traduits en français dans le recueil intitulé : *les Orateurs athéniens*, Paris, 1792, in-8°. La simplicité est le principal caractère de l'éloquence d'Andocide; il n'a pas de grands mouvements oratoires, mais il plait, par cela même qu'il montre moins de prétentions. C—r.

ANDOQUE (Pierre), et non ANDROQUE, comme on l'a dit, conseiller au présidial de Béziers, mort en 1664, a laissé : 1° *Histoire du Languedoc, avec l'état des provinces voisines*, Béziers, 1623, 1648, in-fol. Telles sont les deux dates que donne à cet ouvrage la seconde édition de la *Bibliothèque historique* du P. Lelong. Nous n'avons vu que l'édition de 1648; on croit qu'il n'en existe pas de 1623. Cette histoire va jusqu'en 1610. 2° *Catalogue des évêques de Béziers*, 1650, in-4°. Ce catalogue va jusqu'en 1650. W—s.

ANDRADA (Antoine), né vers l'année 1580, entra fort jeune dans la compagnie de Jésus, et se

distingua par un zèle infatigable dans les missions des Indes et de la Tatarie. Si la religion lui a de grandes obligations, la géographie lui doit aussi une découverte importante. En 1624, il pénétra dans le Thibet, probablement visité dans le 13e siècle par Marc Paul, mais, depuis, totalement oublié des Européens. De retour à Goa, ses supérieurs l'employèrent dans plusieurs affaires importantes. Il mourut empoisonné, le 16 mars 1634. La relation de son voyage, qui parut à Lisbonne en 1626, et dans laquelle il confond le pays qu'il avait parcouru avec le Cathay (la Chine), prouve que ses connaissances sur les contrées de la haute Asie n'étaient pas très-étendues. Il est d'ailleurs très-difficile de démêler la vérité, au milieu des fables qu'il débite sur le Thibet; il était réservé à l'Anglais Turner de lever une grande partie du voile qui a longtemps couvert l'antique patrie du grand Lama. Le voyage d'Andrada a été traduit en français, Paris, 1628, in-8°. MM. Péron et Billecocq en ont donné une nouvelle traduction, dans un *Recueil de Voyages au Thibet*, Paris, 1796, in-18. L. R—E.

ANDRADA (DIÉGO PAYVA D'), théologien portugais, né en 1528, à Coimbre. Il était fils du grand trésorier du roi Jean. Son goût le porta d'abord vers les missions; il avait même commencé à s'y livrer, lorsque le roi don Sébastien l'envoya au concile de Trente, où il parut avec distinction. De retour en Portugal, il y mourut, en 1575. Ses ouvrages sont: 1° *Orthodoxarum Quæstionum libri* 10, etc., *contra Kemnitii petulantem audaciam*, Venise, 1564, in-4°, édition rare, et plus correcte que celle de Cologne, in-8°, de la même année. Le premier livre, qui est une apologie des jésuites, fut imprimé l'année suivante, à Lyon. 2° *Defensio Trid. fidei libri* 6, *adversus hæreticor. detestabiles calumnias*, Lisbonne, 1578, in-4°, rare et recherchée; Cologne, 1580, in-8°. Le sixième livre, qui traite de la concupiscence et de la conception immaculée de la sainte Vierge, est le plus curieux, à cause de la diversité des nombreux sentiments que l'auteur y rapporte. 3° *De conciliorum Autoritate*. Cet ouvrage fut bien reçu à Rome, parce qu'Andrada y donne une grande extension à l'autorité du pape. 4° Sept volumes de sermons, et quelques autres écrits. Andrada était un homme d'esprit et d'une grande application; il a su éviter la sécheresse scolastique, par la vivacité et l'élégance de ses ouvrages. Ce qu'il dit dans les deux premiers en faveur des sages du paganisme, auxquels il attribue la foi qui fait vivre les justes, et, par conséquent, le salut, a été souvent cité par les apologistes de Zwingle, sur cet article. Leibnitz ne manque pas non plus de s'en prévaloir. — Diégo eut pour frères *François* D'ANDRADA, conseiller et historiographe de Philippe III, auteur d'une *Histoire de Jean III, roi de Portugal*, Lisbonne, 1523, in-4°, et de quelques autres ouvrages; et *Thomas* D'ANDRADA, plus connu sous le nom de *Thomas de Jésus*, réformateur des augustins déchaussés. Il suivit le roi Sébastien dans la malheureuse expédition d'Afrique, fut racheté, et eut la liberté de retourner dans son pays; mais il préféra rester dans les fers, pour soutenir et encourager ses compagnons d'infortune, employant à les soulager les sommes d'argent que la comtesse de Lignarès, sa sœur, et le roi d'Espagne, lui faisaient passer pour son usage. C'est dans cet état qu'il mourut, en 1582 : il est auteur d'un livre plein d'onction, intitulé *les Souffrances de Jésus*, composé dans sa prison, traduit en français, 2 vol. in-12. — *Diégo* D'ANDRADA, fils de François, mort en 1660, à 84 ans, est avantageusement connu en Portugal par un poëme en 12 livres sur le siége de Chaoul, et par la critique du 1er volume de la *Monarchie portugaise*, de Bertrand Brito, qui lui avait été préféré pour l'emploi de bibliothécaire du roi. Cet ouvrage, qui parut sous le titre *d'Examen des antiquités de Portugal*, 1 vol. in-4°, est d'une critique saine et approfondie. Le même a encore donné, en 1630, son *Casamento perfecto* (le Parfait Mariage), livre d'une bonne morale, assez bien écrit, et qui a eu de nombreuses éditions. T—D.

ANDRADA (HYACINTHE-FREIRE D'), né à Beja, vers l'an 1597, d'une ancienne famille de Portugal, se distingua de très-bonne heure dans l'université de Coimbre; il y fit même imprimer, sous le titre de traduction, un écrit espagnol pour défendre les droits de la maison de Bragance. Son mérite le mit en faveur à la cour d'Espagne. Le duc d'Olivarès l'admit à sa confiance, prit ses conseils dans les affaires importantes, et lui fit obtenir la riche abbaye de Ste-Marie-des-Champs. Ces bienfaits n'empêchèrent pas Andrada de soutenir, devant le ministre favori, que le roi d'Espagne n'avait d'autre droit sur le Portugal que celui de la force et de l'usurpation. Il composa même un écrit en faveur de Catherine, duchesse de Bragance. Cette franchise l'aurait fait arrêter, sans la précaution qu'il prit d'aller se cacher dans son abbaye. Jean IV, remonté sur le trône de ses ancêtres, lui offrit d'être précepteur du prince de Brésil, et le nomma à l'évêché de Viseu. Andrada refusa le premier emploi, parce qu'il n'espérait pas tirer beaucoup d'honneur d'un tel élève, et le second, parce qu'il prévoyait que le pape, qui ne reconnaissait pas le nouveau roi, lui refuserait ses bulles. Quelques mécontentements qu'il eut de la cour l'obligèrent de se retirer à son abbaye; mais l'ennui l'en ayant chassé, après un assez long séjour il revint se fixer à Lisbonne, où il termina sa carrière en 1657. Andrada était d'un caractère libre, gai et léger, qui le faisait aimer dans la société, et qui nuisit à sa fortune. Il avait composé un livre sur la Trinité, et une vie de don Juan de Castro, vice-roi des Indes, qui périrent dans l'incendie de sa maison. La vie qu'il nous a donnée de ce vice-roi n'est que l'abrégé de celle qui fut brûlée; elle passe pour l'ouvrage le mieux écrit qu'on ait en portugais. Le P. del Rotto l'a traduite et publiée en latin, à Rome. Le peu de poésies latines que nous avons de cet auteur se trouve dans le *Phœnix Renacida*: elles brillent par leur élégance. — *Gomez Freire* D'ANDRADA, son neveu, mort général de cavalerie, avait composé une histoire du Maragnon, qui n'a point été imprimée, et qui, dit-on, méritait de l'être. — *Alphonse* D'ANDRADA, né à Tolède en 1590, avait

déjà enseigné la philosophie dans cette ville, quand il entra dans l'ordre des jésuites, en 1622. Il y professa la théologie morale, etc., et mourut à Madrid, le 20 juin 1672. Il a publié, en espagnol, un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Itinéraire historique*, Madrid, 1657, 2 vol. in-4°; 2° *Méditations pour tous les jours de l'année*, 1660, 4 vol. in-16; 3° *Vies des Jésuites illustres*, 1666 et 1667, 2 vol. in-fol.; 4° une traduction des cinq livres ascétiques du cardinal Bellarmin, 1650, in-8°. On trouve la liste de ses autres ouvrages dans la *Bibl. script. Societ. Jesu.* T—D.

ANDRAGATHE, né sur les bords du Pont-Euxin, commandait, en 383, dans les Gaules, la cavalerie de Maxime, lorsque ce rebelle entreprit de se faire couronner empereur; Andragathe, digne ministre d'un tel maître, ayant appris que l'empereur Gratien, trahi et fugitif, approchait de Lyon, courut à sa rencontre, enfermé dans une litière; le malheureux prince parut bientôt sur l'autre bord du Rhône; Andragathe lui fit dire que sa femme Lœta venait le joindre pour partager ses infortunes; Gratien se hâta de traverser le fleuve; mais, à peine eut-il mis le pied sur la rive, qu'Andragathe s'élança de sa litière et le poignarda. Ce récit n'est cependant pas confirmé par tous les auteurs. (*Voy.* GRATIEN.) Quoi qu'il en soit, Andragathe s'attacha étroitement à la fortune de Maxime, et lorsqu'en 387, ce dernier voulut envahir tout l'empire d'Occident, et passa les Alpes pour combattre Théodose, Andragathe fut chargé de défendre l'entrée de l'Italie par les Alpes Juliennes; mais Maxime le tira bientôt de ce poste important, pour l'envoyer, avec sa flotte, à la poursuite de Valentinien. Andragathe chercha vainement ce jeune prince sur les mers d'Italie et de Grèce; il essuya un échec sur les côtes de la Sicile, et se hâta de faire voile pour Aquilée, afin de se réunir à Maxime. Ce fut dans ce trajet qu'il apprit la défaite et la mort du tyran dont il avait partagé les criminels projets. Alors n'espérant plus de pardon pour lui-même, il se précipita dans la mer, en 388. L—S—E.

ANDRÉ (Saint), apôtre, frère de St. Pierre. L'un et l'autre étaient de Bethsaïde, et exerçaient le métier de pêcheurs à Capharnaüm. André s'attacha d'abord à St. Jean-Baptiste; il fut le premier disciple que Jésus-Christ se choisit, et se trouva aux noces de Cana, quoique St. Épiphane dise le contraire. Les deux frères étaient occupés à pêcher, lorsque le Sauveur leur promit de les faire *pêcheurs d'hommes*, s'ils voulaient le suivre. A l'instant, ils quittèrent leurs filets, et s'attachèrent irrévocablement à sa personne. Jésus-Christ ayant, l'année suivante, formé le collége des apôtres, ils furent mis à la tête des autres, et eurent, peu de temps après, le bonheur de recevoir Jésus-Christ chez eux, à Capharnaüm. André ne paraît plus dans l'Evangile, que pour indiquer les cinq pains et les deux poissons dont 5,000 personnes furent miraculeusement nourries, et pour faire à Jésus-Christ la question sur l'époque de la ruine du temple. Les événements relatifs à ce disciple deviennent incertains après la mort de son maître, parmi les anciens; les uns le renvoient porter la lumière de l'Évangile dans la Scythie et la Sogdiane, les autres, dans différentes contrées de la Grèce, et lui font subir le martyre à Patras, capitale de l'Achaïe, sans pouvoir en fixer l'époque; les Moscovites sont persuadés qu'il annonça la foi dans leur pays : l'opinion commune est que cet apôtre fut crucifié. Les peintres donnent à sa croix une forme différente de celle de Jésus-Christ, et la représentent en forme d'un X, quoique celle qu'on prétendait conserver à St-Victor de Marseille ne différât point de la croix du Sauveur du monde. Philippe, duc de Bourgogne et de Brabant, avait obtenu et transporté à Bruxelles une partie de cette croix. Il a couru, dans les premiers temps de l'Église, un faux Évangile sous le nom de cet apôtre. Nous avons encore aujourd'hui des actes qui portent son nom, et qui n'en sont pas pour cela plus authentiques, quoiqu'ils soient regardés comme tels par Baronius et le P. Alexandre. Les Écossais honorent St. André comme le principal patron de leur pays. T—D.

ANDRÉ (Saint), d'Avellin, clerc régulier théatin, né en 1521 à Castro-Nuovo, dans le royaume de Naples, prit le bonnet de docteur en droit, exerça la profession d'avocat dans la cour ecclésiastique de Naples, qu'il quitta pour se consacrer entièrement à la pénitence dans la congrégation des théatins. La réforme qu'il introduisit dans quelques communautés religieuses lui suscita beaucoup de contradictions, au milieu desquelles il mourut, en 1608, épuisé de fatigue et de vieillesse. Il fut canonisé en 1712, par Clément XI. La ville de Naples et la Sicile l'ont choisi pour un de leurs patrons. Ses œuvres de piété ont été imprimées en 5 vol., Naples, 1733-34. Nous avons encore de lui des lettres intéressantes, Naples, 1732, 2 vol. in-4°. T—D.

ANDRÉ Ier, roi de Hongrie, était prince du sang royal, cousin de St. Étienne, fils aîné de Ladislas le Chauve, et concurrent de Pierre Ier, dit l'Allemand; il fut forcé, ainsi que ses frères Bela et Leventha, de quitter la Hongrie, et de se réfugier en Russie, à l'avénement de ce prince, l'an 1044. Rappelé néanmoins, en 1047, par des seigneurs hongrois, mécontents du gouvernement de Pierre, il parvint à chasser le roi et à monter sur le trône, après avoir promis de laisser à la nation hongroise la liberté de suivre l'idolâtrie, qui était l'ancienne religion; mais André ne fut pas plutôt en possession de l'autorité, qu'il força ses sujets à embrasser le christianisme. Il se hâta ensuite de faire couronner son fils Salomon, âgé seulement de cinq ans, pour lui assurer le trône, malgré la convention par laquelle son frère Bela, duc de Hongrie, devait jouir lui-même de l'hérédité. Bela fomenta des divisions, et se fit un parti parmi les grands du royaume. La guerre fut bientôt déclarée entre les deux frères. Bela, qui avait trouvé des secours en Pologne, soutenait ses prétentions avec autant de vigueur que de courage. De son côté, André reçut des renforts envoyés par l'Empereur et par le duc de Bohême, et livra bataille à son frère, l'an 1061, sur les bords de la Teysse; mais, aban-

donné par les Hongrois au moment même de l'action, il fut enveloppé et fait prisonnier; s'étant évadé, il se réfugia dans la forêt de Boxon, où il mourut bientôt de chagrin et de misère. Son frère Bela se fit couronner à sa place. B—P.

ANDRÉ II, roi de Hongrie, surnommé LE HIEROSOLYMITAIN, second fils de Bela III, se révolta contre son frère aîné, Émeric, qui avait succédé à leur père; mais il fut abandonné de tous ses partisans, et obligé de se mettre à la merci de son frère. Le caractère d'André, après cet événement, changea tellement à son avantage, qu'il devint un des plus fidèles appuis du trône. A la mort de son neveu Ladislas, en 1204, il lui succéda, du consentement général des états du royaume. Pendant les douze premières années de son règne, la Hongrie jouit d'une paix profonde. Ce ne fut qu'en 1217 qu'André partit avec une armée de Hongrois pour la guerre sainte, non par terre, comme l'assure Bonfidius, mais sur des galères de Venise. Les annales de cette république rapportent que le roi de Hongrie fut transporté avec ses troupes en Palestine, sur la flotte vénitienne, et qu'en récompense, il céda aux Vénitiens tous ses droits sur la Dalmatie. On assure d'ailleurs que ce fut pour accomplir un vœu de son père Bela qu'André fit son expédition; mais il paraît plutôt que ce fut dans la crainte des censures de l'Église, dont le pape Honorius III le menaçait, s'il différait plus longtemps d'aller combattre les infidèles. Bonfidius et Blondus prétendent que le roi de Hongrie ne revint dans ses États que trois ans après son départ; mais Jacques de Vitry, témoin oculaire, atteste qu'André reprit la route de son royaume dès l'année suivante 1218, malgré les prières des autres chefs de la croisade, qui insistèrent vivement pour que ce monarque les accompagnât au siége de Damiette. L'excommunication dont le frappa le patriarche de Jérusalem ne fit pas plus d'effet. André promit toutefois, par un serment solennel, en présence des évêques et seigneurs allemands, qu'il ne ferait point la guerre au duc d'Autriche, pendant tout le temps que ce prince resterait à la croisade, et qu'il laisserait même la moitié de ses troupes en Palestine, sous son commandement. Relevé alors de l'excommunication lancée contre lui, André, après s'être baigné dans le Jourdain, partit pour la Hongrie avec la moitié de ses troupes. Il n'avait séjourné que trois mois en Palestine, et il paraît certain que la nouvelle de quelques mouvements excités dans son royaume accéléra son retour. Selon plusieurs historiens, ce fut pendant son expédition que la reine Gertrude, sa femme, fille de Berthold, duc de Moravie, fut assassinée dans son palais, par le palatin Banchanus, à qui il avait confié la régence. Ce seigneur lava dans le sang de la reine l'outrage fait à sa femme par le frère de cette princesse. On assure qu'André, ayant acquis la preuve que la reine avait trempé dans la violence criminelle de son frère, pardonna au palatin. (*Voy.* BANCBANUS.) Quoi qu'il en soit, le roi de Hongrie revint par mer sur la flotte vénitienne, et fut reçu avec de grands honneurs à la cour d'Azon, marquis d'Est, dont il épousa la fille, nommée Béatrix. Ce fut aussi pendant son voyage de la terre sainte qu'il maria son fils aîné Bela avec la fille de Théodore Lascaris, empereur grec. De retour en Hongrie, André trouva tout son royaume dans le désordre et la confusion. Les grands avaient profité de son absence pour augmenter leur pouvoir, et usurper les domaines et les revenus de la couronne. L'expédition de la Palestine ayant occasionné des dépenses extraordinaires, le roi fit de vains efforts pour remédier à l'épuisement des finances et aux maux de l'État. Il prit enfin le parti de convoquer, en 1222, une diète générale, et, résolu de s'attacher plus étroitement la noblesse et le clergé, il confirma et étendit même les priviléges que leur avait accordés St. Étienne, et composa, dans cette assemblée, ce décret célèbre, ou *bulle d'or*, véritable droit public des Hongrois, monument authentique de son amour pour ses peuples. André y explique la nature du gouvernement établi par les coutumes et les capitulations; il y renouvelle les priviléges et immunités de cette partie de la nation appelée *militantes*, ou *servientes patriæ*; il promet de n'imposer aucune taxe sur les biens de la noblesse et du clergé, sans le consentement de ces deux ordres, et termine par ce fameux serment : « Si moi ou mes « successeurs voulions enfreindre, en quelque temps « que ce soit, vos priviléges, et porter atteinte à la « présente constitution, qu'il vous soit permis, en « vertu de cette promesse, à vous et à vos descen« dants, de résister et de vous défendre à force ou« verte, sans pouvoir être traités de rebelles. » Une copie de ce serment fut envoyée au pape, et une autre mise en dépôt entre les mains du palatin chargé de veiller sur les intérêts de la nation : « Afin, est-il dit, qu'ayant toujours cet écrit devant « les yeux, il ne s'écarte pas de son devoir, ni ne « consente que les rois ou les nobles s'écartent du « leur. » Vers la fin du règne d'André, les Tatars firent quelques incursions en Hongrie. Ce prince mourut le 7 mars 1235, après avoir régné 30 ans. Il est regardé comme un des plus grands rois qui aient porté la couronne de Hongrie, et comme le souverain dont la mémoire inspire aux Hongrois le plus de reconnaissance et de vénération. Il eut pour successeur son fils aîné, Bela, à qui il avait déjà résigné le souverain pouvoir. B—P.

ANDRÉ III, roi de Hongrie, petit-fils du précédent, surnommé LE VÉNITIEN, parce qu'il était né à Venise, était fils d'Étienne de Hongrie, fils posthume d'André II, et de Thomassine Morasini. Sa mère l'ayant amené très-jeune à la cour de Ladislas, ce monarque le reconnut pour son héritier; mais André était absent lorsque Ladislas mourut. En passant par les États d'Albert, duc d'Autriche, pour aller prendre possession de son royaume, il fut arrêté, contre le droit des gens, par ordre de ce prince, et n'obtint la liberté qu'en promettant d'épouser sa fille Agnès. De retour à Bude, André fut proclamé et couronné, le 11 août 1290. Non-seulement il refusa de tenir la parole que lui avait si indignement arrachée le duc d'Autriche, mais il voulut encore se

venger de cet affront, et il lui déclara la guerre. L'empereur Rodolphe, instruit de la résolution d'André, lui suscita, pour l'occuper en Hongrie, un concurrent, dans la personne d'Albert, son propre fils. Le roi de Hongrie avait déjà un autre rival dans Charles Martel, fils de Charles II, roi de Naples. Après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour résister à ces deux rivaux, il porta ses armes en Autriche pendant cinq campagnes de suite. Rappelé dans ses États par de nouveaux troubles, il se hâta de faire la paix avec le duc d'Autriche, et de la cimenter par son mariage avec Agnès ; mais il trouva la Hongrie encore divisée par quelques nobles, qui soutenaient son compétiteur Charles, fils du roi de Sicile. Le royaume demeura partagé entre ces deux princes rivaux, jusqu'à leur mort, arrivée en 1301. Charles mourut à Naples, et André à Bude, le 14 janvier de la même année, après 11 ans de règne. Il fut le dernier roi de la famille de St. Étienne, n'ayant laissé, de son mariage avec Agnès d'Autriche, qu'une fille nommée Élisabeth, qui prit le voile dans le monastère de Roess, en Suisse. Plusieurs compétiteurs se disputèrent alors la couronne, qui devint enfin le partage de la maison d'Anjou, régnante à Naples. B—P.

ANDRÉ DE HONGRIE, roi de Naples, nommé ANDREASSO par les Napolitains, était second fils de Caribert, roi de Hongrie; il fut appelé à la succession du royaume de Naples par Robert, roi des Deux-Siciles, qui, après avoir usurpé cette couronne à Caribert, se voyant sans enfants, voulait la faire retourner à ses héritiers légitimes. Robert fit, en 1333, épouser à son petit-neveu Jeanne sa petite-fille. André n'était alors âgé que de sept ans; mais déjà son caractère était fier, impétueux, presque féroce, tel enfin que les mœurs encore demi-sauvages des Hongrois avaient dû le former. Déjà on l'avait accoutumé à dédaigner les arts et la mollesse du midi, et bientôt il conçut pour la cour de Naples, pour sa femme et pour les princes du sang, un mépris qu'il ne prit pas la peine de dissimuler. Le roi Robert, dès qu'il reconnut ces dispositions hostiles, s'efforça de faire rentrer André sous la dépendance de Jeanne. Il fit prêter serment de fidélité à cette princesse par les barons du royaume, et lorsqu'il mourut, en 1343, Jeanne fut seule couronnée, tandis qu'André continua d'être désigné par le nom de duc de Calabre. André, jaloux d'une autorité qu'il croyait lui être due, impatient de toute contrainte, et se croyant insulté par toute opposition, sollicitait le pape de le faire couronner; et sur l'étendard qu'il destinait à cette cérémonie, il avait fait peindre une hache, un billot et d'autres instruments de supplice, annonçant à ses courtisans que, dès qu'il serait roi, il ferait justice de ses arrogants ennemis. Jeanne, de son côté, voluptueuse et inconstante, apprenait de ses amants à mépriser son mari et à le craindre. Louis de Tarente, son cousin, qui l'avait entraînée dans le vice, l'accoutuma, le premier, à souhaiter la mort d'André. Philippine Cabane, dite la Catanoise, sa confidente, lui fit désirer cet événement, comme la délivrance de son royaume aussi bien que la sienne. Jeanne donna son consentement à un complot formé autour d'elle par ses parents et ses courtisans. La cour était alors dans un couvent près d'Averse, lorsque, le 18 décembre 1345, les conjurés, sous prétexte que de grandes nouvelles étaient arrivées de Naples, firent appeler, pendant la nuit, André, qui était auprès de la reine. Dès que le prince fut au milieu d'eux, ils lui jetèrent un lacet autour du cou, et le poussèrent hors d'un balcon pour l'étrangler, tandis que leurs complices, qui étaient au-dessous, le tiraient par les pieds. Le meurtre fut accompli avec une férocité révoltante, et le cadavre d'André, laissé dans le jardin, fut trouvé mutilé d'une manière d'autant plus horrible, que les conjurés n'avaient point osé employer le fer contre lui, persuadés qu'une amulette qu'il portait le mettrait à l'abri de leurs coups. Ainsi périt ce malheureux prince, à l'âge de 19 ans. (*Voy.* JEANNE Ire, LOUIS DE TARENTE et CABANE.) S. S—I.

ANDRÉ, juif de Cyrène, surnommé LUCUAS par Eusèbe, et l'HOMME DES LUMIÈRES par Abul-Farage, se rendit fameux sous l'empire de Trajan, à la tête de ses compatriotes, auxquels il persuada qu'il les ferait rentrer triomphants à Jérusalem. L'enthousiasme qu'il inspira à ce peuple crédule lui procura plusieurs avantages sur Lupus, préfet d'Égypte, qu'il obligea de se renfermer dans Alexandrie, où ce général se vengea de ses défaites par le massacre de tous les Juifs qui habitaient cette grande ville. André, usant de représailles, ravagea le plat pays, désola toute la Libye, dont plus de 200,000 habitants devinrent les victimes de ses fureurs. Ces horribles désordres s'étendirent jusque dans l'île de Chypre, où les Juifs, sous la conduite d'un nommé Artémion, firent périr un égal nombre de Grecs et de Romains. Si l'on en croit Dion Cassius, les uns étaient sciés dans toute la longueur du corps, les autres devenaient la proie des bêtes féroces, contre lesquelles on les faisait combattre. Les barbares vainqueurs mangeaient leurs chairs, se frottaient le corps de leur sang, et se revêtaient de leurs peaux, après les avoir écorchés vifs; mais ces affreux détails ne sont pas confirmés par Eusèbe. Ce ne fut qu'après plusieurs combats très-sanglants que Martius Turbo, d'autres disent Adrien, général des troupes romaines, vint à bout de les soumettre. T—D.

ANDRÉ, dit DE CRÈTE, parce qu'il fut archevêque de cette île au commencement du 8e siècle, ou LE JÉROSOLYMITAIN, parce qu'il était resté quelque temps à Jérusalem, était natif de Damas. Il s'acquit une grande réputation à Constantinople par son éloquence et par sa vertu. Il avait donné dans les erreurs des monothélites; mais il confessa ensuite la doctrine des deux volontés en Jésus-Christ. On place sa mort vers l'an 720. Le P. Combefis a publié de cet archevêque un poëme en vers iambes, un commentaire sur l'*Apocalypse* (mis en latin par Peltan, Ingolstadt, 1574, et dans le St. Chrysostome de Commelin), que d'habiles critiques attribuent à André de Césarée. On trouve encore, sous le nom de cet auteur, plusieurs discours dans la *Bibliothèque des Pères*, mais qu'on croit être d'un auteur postérieur. T—D.

ANDRÉ (JEAN D'), le plus célèbre canoniste du 14e siècle, naquit, selon la plupart des auteurs, dans le canton du Mugello, près de Florence; mais, selon Tiraboschi, d'après un passage de Jean d'André lui-même, c'est à Bologne qu'il naquit, et c'était Andréa son père qui était ne au Mugello. Andréa était maître d'école à Bologne, et se fit prêtre lorsque Jean n'avait encore que huit ans. Elevé d'abord par son père, il étudia le droit canon sous plusieurs professeurs de cette université célèbre. Son dernier maître fut Gui de Baiso, archidiacre de Bologne, où il reçut gratuitement le doctorat. Ce fut aussi par son crédit qu'il obtint à Bologne une chaire de professeur; il en remplit successivement deux autres, l'une à Padoue et l'autre à Pise. Il mourut de la peste à Bologne, le 7 juillet 1348, après avoir professé le droit canon pendant quarante-cinq ans avec le plus grand éclat. On a dit qu'il s'était fait dominicain, soit parce qu'il fut enterré dans l'église de ces religieux, soit parce qu'il avait pris le parti de cet ordre contre les franciscains, au sujet de la fameuse question de l'immaculée conception; mais il est certain qu'il vécut et mourut séculier. On lui prodigua dans son épitaphe les titres pompeux d'archidocteur des décrets, de rabbin des docteurs, de lumière, de censeur, et de règle des mœurs (*rabbi doctorum, lux, censor, normaque morum*). On prétend que Buonincontro, surnommé d'Andrea, dont nous avons des traités de jurisprudence, était son fils naturel. Christine de Pisan assure que sa fille aînée, nommé Novella, qu'il maria depuis avec Jean Calderino, le remplaçait souvent dans sa chaire, « et afin que la biauté d'elle n'empeschast pas la pensée des oyans, elle avait une « petite courtine au devant d'elle. » Les ouvrages qui nous restent de ce savant canoniste sont : 1° des commentaires sur les Décrétales et sur le Sexte, qu'il intitula *Novellæ*, du nom de sa mère et de sa fille, Rome, 1476; Pavie, 1484; Bâle, 1486; Venise, 1489, 1490 et 1581; 2° des commentaires sur les Clémentines, ou sur les Novelles de Clément V, Strasbourg, 1471; Mayence, Rome et Bâle, 1476; Lyon, 1552, in-fol.; 3° des additions au *Speculum juris* de Durand, prises mot à mot des *Consilia* d'Oldrade, Paris, 1522; Bâle, 1574. C'est ainsi qu'il s'était encore approprié le traité *de Sponsalibus et Matrimonio* de Jean Anguissola ou Anguisciola. (*Voy.* CALDERINO.) T—D.

ANDRÉ (VALÈRE), surnommé DESSELIUS, du bourg de Desschel, dans le Brabant, où il était né en 1588, fut professeur royal de droit, et bibliothécaire de l'université de Louvain, où il mourut en 1656. Cet auteur est principalement connu par l'ouvrage intitulé : *Bibliotheca Belgica*, Louvain, 1623, in-8°; 1643, in-4°, édition augmentée. Foppens, chanoine de Bruxelles, en a donné une nouvelle édition en 1739, Bruxelles, in-4°, 2 vol., dans laquelle il a fondu ce qu'on trouve dans Lemire, Swerts et autres. Quoique cette dernière soit la plus belle, la plus ample et la plus utile, les curieux recherchent encore les premières, parce qu'elles contiennent des particularités que le nouvel éditeur a abrégées ou omises. C'est un bon ouvrage en ce genre, à quelques inexactitudes et quelques minuties près, défauts presque inséparables de cette sorte de composition. On a du même auteur : 1° *Catalogus claror. Hispaniæ scriptor.*, sous le nom de *Val. Taxander*; *Mogunt*, 1607, in-4°, rare; 2° *Fasti academici studii Lovaniensis*, etc., Louvain, 1636, in-4°, considérablement augmenté dans l'édition de 1650, qui fut mise à l'Index; 3° *Synopsis juris canonici*; 4° *de Toga et Sagis*, etc. T—D.

ANDRÉ (JACQUES), proprement ANDREÆ, célèbre théologien du 16e siècle, naquit en 1528, à Waiblingen, dans le duché de Wurtemberg, fit ses études à Tubingen, et fut professeur de théologie, chancelier de l'université, et prévôt. Ses lumières, son énergie et son éloquence lui acquirent la plus grande considération dans l'Église luthérienne, et il n'y eut pas de réunion ou de colloque en matière de religion où il ne fût appelé. On l'a accusé de violence et d'esprit d'intrigue. Quoiqu'on ne puisse pas l'absoudre entièrement de ce reproche, il est sûr qu'il a rendu de grands services à sa communion. Il fit de nombreux voyages dans toutes les parties de l'Allemagne, pour y organiser le culte luthérien, et fut un des principaux auteurs de la *Formula concordiæ* (Formule de la concorde), dont la rédaction définitive fut arrêtée en 1576, au couvent de Bergen, près de Magdebourg, et qui devait mettre un terme à toutes les disputes élevées dans le sein de l'Allemagne protestante, depuis la mort de Luther. Le principal but de ce livre symbolique était d'opposer aux opinions des réformés sur l'eucharistie et la nature humaine de Jésus-Christ, à laquelle ils refusaient la toute-présence, la doctrine de ce réformateur; et, si cette nouvelle profession de foi de ses sectateurs a rendu l'union des calvinistes et des chrétiens de la confession d'Augsbourg désormais beaucoup plus difficile, il n'est cependant pas douteux qu'elle n'ait ramené la concorde au milieu des luthériens eux-mêmes, en terminant ou assoupissant toutes les controverses qui avaient eu lieu sur la grâce, sur les sacrements, sur les bonnes œuvres, et sur la personne du Sauveur, depuis la naissance du culte protestant. Parmi les conférences que Jacques Andreæ tint sur des points religieux, il faut remarquer celle qu'il eut en 1571, avec Flacius, à Strasbourg, sur le péché originel, que ce dernier soutenait être la substance même de l'homme, et son entrevue avec Théodore de Bèze, à Montbelliard, quatre ans avant sa mort, qui arriva le 7 janvier 1590, à Tubingen. Ses nombreux écrits sont presque tous polémiques, dirigés contre le calvinisme et contre l'Église romaine, ou destinés à défendre la doctrine de l'ubiquité ou de la présence du corps du Christ en tous lieux. Ses contemporains l'ont aussi appelé *Schmidlin*, ou *Fabricius* (maréchal), à cause de la profession de son père. La vie de ce théologien a été écrite fort souvent, même en hexamètres latins, par Jean-Valentin Andreæ. On peut consulter Adami, *Vitæ theol.*, p. 302. Son portrait est dans le *Theatrum* de Freher, et on trouve une médaille frappée en son honneur dans le *Musée* de Mazucchi, t. 1, planche 95. S—n.

ANDRÉ, ou ANDREÆ (JEAN-VALENTIN), un des hommes les plus utiles et les plus intéressants

que l'Allemagne ait produits dans le 17e siècle. Il était petit-fils de Jacques, et naquit à Herrenberg, dans le duché de Wurtemberg, en 1586. Après avoir fait ses études à Tubingen, et quelques voyages en France et en Italie, il parcourut les différents échelons de dignités ecclésiastiques qu'offrait son pays, et mourut, en 1654, abbé d'Adelberg, et aumônier luthérien du duc de Wurtemberg. Profondément affligé de voir les principes de la religion chrétienne livrés à de vaines disputes, et les sciences servir l'orgueil et la curiosité, au lieu de tourner au profit de la vertu et du bonheur des hommes, il passa sa vie à imaginer, à proposer et à organiser les moyens qu'il croyait les plus propres à rendre aux unes et aux autres leur tendance morale et bienfaisante. Il employa le crédit dont il jouissait auprès de son souverain, et auprès du duc de Brunswick-Wolfenbüttel, pour améliorer l'état de l'instruction publique dans les États de ces princes, et ne cessa, durant toute sa vie, d'opérer ou de préparer tout le bien que ses lumières et son zèle lui faisaient désirer. De la propension pour la mysticité, une activité qui se portait sur tous les genres de connaissances, une correspondance étendue, et des allusions mystérieuses ou susceptibles de sens divers, dont ses premiers ouvrages fourmillent, ont fait naître ou accréditer le bruit qu'il est le véritable fondateur du fameux ordre des rose-croix. On peut consulter là-dessus le savant ouvrage de M. Fred. Nicolaï, *Sur les crimes imputés aux Templiers*, 2e vol., p. 179. De Herder a discuté cette question dans le *Muséum allemand* de 1779, et s'est prononcé pour la négative. Malgré une autorité aussi imposante, deux littérateurs distingués de l'Allemagne, M. Chr. G. de Murr (*Sur la véritable origine des rose-croix*, etc., Sulzbach, 1803, in-8°), et M. J. G. Buhle, dans une dissertation lue, en 1803, dans une séance de la société royale de Goettingue (*de Vera Origine adhuc latente fratrum de rosea cruce, inprimis vero ordine francomurariorum*), et publiée en allemand par l'auteur, en 1804, in-8°, enrichie de nouveaux développements, penchent pour l'opinion qui rapporte à J.-Val. Andreæ, sinon l'origine, au moins une nouvelle organisation de l'ordre des rose-croix, affilié ou identique avec celui des franc-maçons, dans lequel la mémoire d'Andreæ a toujours été singulièrement vénérée. La nature même de la chose ne laisse guère d'espoir qu'elle soit jamais éclaircie suffisamment. Si l'on cherche vainement dans la biographie latine de sa vie, qu'Andreæ avait laissée en manuscrit, et dont M. Seybold a donné une traduction allemande dans le second volume des *Autobiographies d'hommes célèbres*, imprimées à Winterthour, en 1799, in-8°, quelques renseignements positifs sur ses relations avec l'ordre dont on le dit fondateur, en revanche, les écrits d'Andreæ qui ont paru de son vivant sont pleins de raisonnements sur la nécessité de former une société uniquement consacrée à la régénération des sciences et des mœurs. Quoi qu'il en soit, il finit par désapprouver la tendance de l'ordre dont on le croit l'instituteur, et il est plus certain qu'il ne lui appartint plus vers la fin de sa vie, qu'il ne l'est qu'il en ait été le créateur. Ses ouvrages, au nombre de cent, sont en partie indiqués dans Adelung, et plus complètement dans une brochure particulière de M. Burk, pasteur à Weiltingen, dans le Wurtemberg, Tubingen, 1793, in-8°. En voici quelques-uns des plus remarquables : 1° *de Christiani Cosmoxeni genitura Judicium*, Montbéliard, 1612, in-12 : c'est une satire contre les astrologues. 2° *Collectaneorum mathematicorum Decades* 11, Tubingen, 1614, in-4°. 3° *Invitatio ad fraternitatem Christi; prior*, Strasbourg, 1617; *posterior*, ibid., 1618, in-12. 4° *Rosa florescens, contra Menapii calumnias*, 1617, in-8°; l'auteur de cette apologie des rose-croix se signe *Florentinus de Valentia*, nom qu'Andreæ s'est donné quelquefois, ainsi que celui d'*Andreas de Valentia*: mais il n'est pas entièrement sûr que cet ouvrage soit de lui. (*Voy.* la *Bibl. theol.* de Walch). 5° *Menippus, seu dialogorum satyricorum Centuria, inanitium nostratium speculum; Helicone juxta Parnassum*, 1617, in-12. C'est dans cet ouvrage qu'Andreæ s'est montré vraiment supérieur à son siècle. Il y fait toucher du doigt les défauts sans nombre qui empêchaient l'Église et les lettres d'être aussi utiles qu'elles pouvaient l'être avec une meilleure organisation. 6° *Civis christianus, sive peregrini quondam errantis Restitutiones*, Strasbourg, 1619, in-8°; traduit en français, sous le titre du *Sage citoyen*, Genève, 1622, in-8°. 7° *Mythologiæ christianæ, sive virtutum et vitiorum vitæ humanæ imaginum libri* 3, Strasbourg, 161-, in-12. MM. Sontag et Herder en ont traduit en allemand la meilleure partie. 8° *Reipublicæ christiano-politanæ Descriptio*; *Turris Babel, judiciorum de fraternitate rosaceæ crucis chaos; Christianæ societatis Idea* : ces trois écrits, tous publiés à Strasbourg, en 1619, in-12, offrent les indices les plus clairs de son projet de former une société secrète. On ne peut nier que son imagination n'ait été fortement travaillée par une idée analogue, et, si deux ouvrages allemands, intitulés, l'un *les Noces chimiques de Chrétien Rosencreutz*; l'autre, *la Réforme générale du monde*, sont en effet de lui, l'opinion de MM. Bulhe et de Murr acquiert un haut degré de probabilité. On cite encore, à l'appui, les voyages d'Andreæ, auquel ses contemporains n'ont connu aucun moyen de les entreprendre. Cet homme énigmatique est encore remarquable comme écrivain national. Dans un temps où la langue allemande n'avait encore reçu que peu de culture, où tous les gens de lettres écrivaient en latin les livres auxquels ils donnaient quelques soins, et où l'idiome du pays n'était, comme dit M. Herder, réservé que pour les affaires du ménage et du cœur, il sut donner à ses vers une grâce et une aisance toutes particulières. Il ne faut y chercher, ni élégance, ni correction, ni beaucoup d'harmonie; mais on est sûr d'y trouver une imagination poétique, une belle âme, et un heureux emploi du dialecte de la Souabe; on peut dire qu'il préluda aux heureux essais d'Opitz. (L. Melch. Fischlini, *Memoria theologorum Wirtemberg.*, t. 2, p. 129.) Son portrait est dans le *Theatrum* de Freher. S—R.

ANDRE (Yves-Marie), né le 22 mai 1675, à Châteaulin, en basse Bretagne, entra chez les jésuites en 1693. La distinction avec laquelle il fournit sa carrière scolastique dans plusieurs colléges de province semblait le désigner pour aller figurer sur le théâtre de la capitale; mais la défaveur où le mit, dans son corps, la modération de ses sentiments sur les affaires qui agitaient alors l'Église de France l'obligea de se fixer, en 1726, dans la place de professeur royal de mathématiques à Caen, qu'il remplit pendant trente neuf ans. Le P. André, dès son début dans la république des lettres, attacha une grande réputation à son nom par l'*Essai sur le beau*, qui parut en 1741, in-12. Cet ouvrage, où règne une philosophie douce et profonde, ornée des fleurs d'une littérature exquise, est devenu classique. Le manuscrit du *Discours sur le beau dans les pièces d'esprit* donnait pour modèle le *crayon fin de Pascal*. Une main étrangère substitua, dans l'imprimé, le *pinceau léger de Pélisson*. L'auteur fut sensible à ce changement; il s'en plaignit; mais sa position ne lui permettait pas de réclamer publiquement. Ce ne fut qu'après être devenu libre, par la destruction de sa société, qu'il put faire rétablir, dans l'édition de 1763, la leçon qui avait été supprimée sans son aveu. Le P. André avait des sentiments peu analogues à ceux de ses confrères sur les matieres de théologie et de philosophie: il était grand admirateur de St. Augustin, et avait eu même le projet d'en composer la vie, et d'y joindre une analyse de ses ouvrages. Sincèrement attaché aux maximes de l'Église gallicane, il trouvait étrange qu'on laissât aux moines la liberté de former dans le royaume un parti pour les doctrines ultramontaines. Quoique soumis aux décrets de Rome sur le jansénisme, il aurait voulu que tout le monde se fût renfermé dans le silence sur les questions agitées alors avec tant d'animosité. On voit, par sa correspondance avec l'abbé de Marbœuf, qu'il blâmait les procédés de ses confrères contre le cardinal de Noailles. Admirateur de la doctrine du P. Mallebranche, il eut avec ce célèbre philosophe un commerce de lettres très-suivi, qui ne finit qu'à la mort de ce dernier. Il a consigné ses regrets sur cet événement dans une lettre très-intéressante au P. Lelong, de l'Oratoire. Cette lettre, qui n'aurait pas déparé la collection de ses œuvres, ne contient que l'esquisse de la vie de son illustre maître, qui est encore manuscrite, et que nous savons avoir été étrangement mutilée par celui qui en est le dépositaire actuel. Les sentiments du P. André percèrent dans sa société. On l'accusa d'être un novateur en philosophie, et d'avoir une doctrine suspecte en théologie. Il fut éloigné des charges, dépouillé de celles qu'il possédait, changé de lieu de résidence, menacé d'un exil rigoureux. Heureusement que la considération dont il jouissait au dehors et le crédit de ses protecteurs forcèrent ses supérieurs à mettre des bornes à leurs tracasseries. La paix fut conclue, sous la condition qu'il ne serait plus question, entre ses confrères et lui, des objets qui avaient fait la matière de leurs contestations. Mais rien ne fut capable de l'ébranler dans ses opinions. Il disait plaisamment à ce sujet: « Je « ne saurais faire comme le P. Dutertre, qui, en « vertu de la sainte obédience, s'est couché le soir « Mallebranchiste, et s'est levé le matin bon disciple « d'Aristote » A la destruction des jésuites, le P. André se retira chez les chanoines réguliers de Caen, et le parlement de Rouen pourvut honorablement à ses besoins. C'est dans cette retraite qu'il termina paisiblement sa longue carrière, le 26 février 1764. L'abbé Guyot, son ami, a recueilli ses œuvres, qui ont été imprimées à Paris en 1766, 5 vol. in-12. Sans contredit, les pièces de ce recueil sont inférieures à l'*Essai sur le beau*; cependant on sent la touche de l'auteur dans le *Traité de l'Homme*. Le P. André a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, dont on trouve une notice à la fin de l'éloge dont l'abbé Guyot a orné l'édition dont on vient de parler. La correspondance du P. André avec le P. Mallebranche est entre les mains d'un homme de lettres. T—D.

ANDRÉ (le petit Père). *Voyez* Boullanger.

ANDRÉ (Jean), peintre, né à Paris en 1662. A dix-sept ans, il se fit religieux dominicain. Ses supérieurs l'ayant envoyé à Rome, il y étudia les grands maîtres, et en revint avec un talent assez estimable. Ses tableaux, représentant des sujets de dévotion, étaient placés dans plusieurs églises de Paris, et principalement dans celle des jacobins. Ils sont aujourd'hui, pour la plupart, dispersés ou perdus; mais les arts ont fait, à la fin du 18e siecle, des pertes plus regrettables. Le frère André était un de ces peintres laborieux qui ne s'élèvent pas aux grandes beautés de l'art. Venu dans un temps où la peinture tendait à la décadence, il suivit la route tracée par ses contemporains, plutôt que celle des grands maîtres dont il était allé méditer les ouvrages à Rome. Il refusa, par modestie, d'être reçu à l'Académie. Lafosse et Jouvenet avaient, dit-on, de l'estime pour ses talents. Il mourut à Paris en 1753, âgé de 91 ans, et eut pour élèves Dumont, dit *le Romain*, Chasle et Taraval. D—T.

ANDRÉ (Jean), musicien célèbre, né à Offenbach, sur le Rhin, le 28 mars 1741. Sa mère, qui dirigeait dans sa ville natale une grande manufacture de soie, le destinait au commerce; mais son goût pour la musique l'emporta, et, malgré le manque d'instruction suivie, il y fit les plus rapides progrès. Pendant qu'il était chez un négociant de Francfort-sur-le-Mein, il composa son premier opéra, *le Potier*, qui obtint un grand succès; il mit en musique, peu après, *Erwin et Elmire*, opéra dont Gœthe avait fait les paroles. Cet ouvrage fut joué sur le théâtre de Berlin, avec de grands applaudissements. André se rendit alors dans cette ville, obtint la direction du grand théâtre, et se distingua par de nombreuses compositions. Mais, comme la fabrique de musique qu'il avait laissée à Offenbach périclitait en son absence, il se rendit dans sa patrie, et reçut, avant de partir, le titre de maître de chapelle du margrave de Brandebourg-Schwedt. On a de lui vingt opéras, et des pièces moins étendues: une mélodie fort spirituelle en est le caractère: il s'était formé presque

sans maître. Un excès de travail le conduisit au tombeau, le 18 juin 1799. G—T.

ANDRÉ (CHARLES), perruquier à Paris en 1756, était né à Langres en 1722. Un gentilhomme, nommé de Lasalle Dampierre, l'un des régisseurs de l'impôt sur les cartes, dont André était le perruquier, lui persuada de devenir auteur tragique. André goûta cet avis, et, bientôt après, parurent successivement trois éditions du *Tremblement de terre de Lisbonne, tragédie en cinq actes et en vers, par M. André, perruquier, privilégié, demeurant à Paris, rue de la Vannerie, près la Grève; imprimé à Amsterdam* (Paris), *et se vend chez l'auteur*, M. DCC. LVI, in-8°. La première édition, dont le titre est en grosses lettres romaines, porte la fausse date de 1755. On y voit, pour cul-de-lampe, une grosse perruque, dans l'intérieur de laquelle est une tête à perruque. M. Dampierre était le principal auteur de cette facétie, quoiqu'elle parût sous le nom d'André, qui prit la chose au sérieux, et dédia la pièce à l'*illustre et célèbre poëte, M. de Voltaire*, qu'il appelle *monsieur et cher confrère*. Cette farce n'avait jamais été représentée, et était oubliée, lorsqu'en 1805, à l'occasion d'un mélodrame donné au théâtre de la Porte-St-Martin, on fit jouer sur un petit théâtre des boulevards et réimprimer *le Tremblement de terre de Lisbonne;* et on en donna quatre-vingts représentations, qui furent toujours très-suivies. Si André eût vécu, il eût encore été la dupe de cet empressement du public, qui, lui-même, était la dupe de Dampierre. Quelques personnes attribuent aussi cette pièce à M. Paris de Maizieux. A. B—T.

ANDRÉ BARDON. *Voyez* DANDRÉ.

ANDRÉ DE ST-NICOLAS, religieux carme, né à Remiremont, en Lorraine, vers 1630, mort à Besançon en 1713, a publié : 1° *de Lapide sepulchrali, antiquis Burgundo Sequanorum comitibus, Vesuntione, in S. Joannis Evangelistæ basilica, recens posita*, Besançon, 1693, in-12. C'est la critique d'une inscription récemment placée sur le tombeau des anciens comtes de Bourgogne, qu'on voyait dans l'église cathédrale de Besançon. 2° *Lettre en forme de dissertation sur la prétendue découverte de la ville d'Antre en Franche-Comté;* Dijon, Micard, 1698, in-12. Le P. Dunod, jésuite, venait d'annoncer qu'il avait découvert la véritable position de l'ancienne ville d'Avenches (*Aventicum*), et il la plaçait près du lac d'Antre, aux environs de Moirans. Cette opinion insoutenable avait cependant trouvé des partisans. Le P. André la combattit avec autant de chaleur que de raison; mais, comme on le pense bien, il ne put parvenir à convaincre son adversaire. Le P. André a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, concernant l'histoire ecclésiastique de Besançon; les plus importants sont : *Sequani Christiani, seu Christiana Sequanorum Decas historica*; un pouillé des bénéfices du diocèse, qu'il a intitulé : *Polypticon Vesuntino-Sequanicum*; et enfin *Veteres Sequanorum reguli*. Ces manuscrits sont conservés dans la bibliothèque publique de Besançon. Le P. Lelong attribue au même auteur une *Histoire généalogique de la maison royale de Bourbon, ancienne et moderne*. Le P. André a coopéré à l'*Histoire de l'Eglise St-Etienne de Dijon*, par l'abbé Fyot. Il a travaillé aussi à l'*Histoire de l'abbaye de Cluny*. W—s.

ANDRÉ (JOHN), adjudant général dans l'armée anglaise, à l'époque de la guerre d'Amérique, fut victime de la perfidie du général Arnold, qui, feignant de trahir les Américains, avait demandé à ouvrir une correspondance secrète avec les Anglais. Le général en chef Clinton chargea André de suivre cette correspondance; et, lorsque toutes les mesures furent prises pour l'exécution du projet d'Arnold, André vint le trouver à West-Point, pour prendre avec lui les derniers arrangements; mais, à son retour, il fut arrêté par trois soldats de milice, au moment où il se croyait hors des postes de l'armée américaine. On trouva sur lui le plan du fort de West-Point, avec des notes de la main d'Arnold sur l'état de la garnison et des fortifications de ce poste important, et sur les moyens de l'attaquer. Traduit aussitôt devant une commission militaire, André fut condamné à mort, comme espion, et exécuté le 2 octobre 1780. Un esprit fin, une imagination brillante, une élocution facile, un goût décidé pour les beaux-arts, les formes les plus séduisantes, tout se réunissait pour rendre intéressant ce malheureux jeune homme. Après son arrêt de mort, il s'occupa moins de lui que de sa famille et du général Clinton, qu'il aimait tendrement. Le colonel Hamilton, aide de camp de Washington, le consola dans ses derniers moments. Il mourut avec le plus grand courage. Les spectateurs fondaient en larmes, et cette catastrophe ne fit pas moins détester Arnold par les Anglais que par les Américains. B—A.

ANDRÉ DEL CASTAGNO. *Voyez* CASTAGNO.

ANDRÉ VANNUCCHI, dit ANDRÉ DEL SARTO. *Voyez* VANNUCCHI.

ANDRÉ (le Père CHRYSOLOGUE). *Voyez* CHRYSOLOGUE.

ANDRÉ (le maréchal SAINT-). *Voyez* SAINT-ANDRÉ.

ANDRÉ, grand-duc de Russie, était fils du grand-duc Youri Dolgorouki, George Longue-Main. Mécontent de son père et de son gouvernement tyrannique, il s'était retiré, l'an 1155, dans le duché de Souzdal, dont il agrandit la capitale, Wladimir, fondée par son illustre aïeul Wladimir Monomaque. Son père étant mort (1157), André, satisfait de son apanage, le gouverna sagement pendant que la Russie était livrée à toutes les horreurs de la guerre civile. Mstislaf ou Mzislaf et Vassilko, ses frères, ayant voulu exciter des troubles, il les envoya, avec leur mère et avec les seigneurs qui étaient de leur parti, à Constantinople, où l'empereur Manuel Comnène les reçut avec la plus haute distinction. André, ayant à se venger des Bulgares, se réunit au prince de Mourom, et remporta sur ces peuples une victoire complète (1166), après laquelle il s'empara de Briakhimof, et réduisit en cendres plusieurs autres villes. Bientôt il tourna ses armes contre le grand-duc Mstislaf, et marcha sur Kiow, qu'il emporta d'assaut. Pendant trois jours il livra au pillage cette ville, qui avait été longtemps la capitale

de l'empire russe. Elle tomba alors sans pouvoir se relever. Devenu le plus puissant parmi les princes russes, André avait sous lui les gouvernements actuels de Jaroslaf, de Kostroma, de Wladimir, de Moscou, de Nijni-Nowogorod, de Toula, de Kalouga, de Kiow, de Rézan, de Mourom, de Smolensk, de Polock et de Volhynie. Pendant son règne, qui dura 15 ans, ce prince fut toujours occupé d'apaiser les troubles qui s'élevaient dans l'intérieur. Il fut tué, le 29 juin 1174, par vingt assassins, que ses propres parents avaient soudoyés. Après sa mort, ses États furent livrés au pillage. Le peuple, n'ayant plus à craindre l'autorité du prince, se jeta sur les maisons des magistrats et des officiers, et s'abandonna à des excès si révoltants que les prêtres, revêtus de leurs ornements sacerdotaux, parcouraient les rues, suppliant les habitants de rentrer dans l'ordre. André était un prince courageux, ami de la justice, et auquel on donna le surnom de *second Salomon*. Ce fut lui qui transporta le siége de l'empire russe de Kiow à Wladimir, où il resta près d'un siècle; de là il passa à Moscou, d'où Pierre le Grand le transféra à St-Pétersbourg. G—Y.

ANDRÉ (JAROSLAWITZ), grand-duc de Russie, était le fils de Jaroslaf II, et frère aîné du célèbre Alexandre Néwski (*voy.* ALEXANDRE); il partagea avec les descendants de Wladimir le Grand les calamités de l'époque la plus désastreuse qu'ait éprouvée l'empire russe. Les Tatars Mogols avaient soumis et dévasté la Pologne, la Hongrie, la Croatie, la Servie, la Bulgarie, la Moldavie, la Valachie et la Russie méridionale. Leur chef, le terrible Batukan ou Baty, ayant donné ordre à Jaroslaf de venir le trouver, le grand-duc apaisa le conquérant par ses soumissions; il fut reconnu le premier parmi les princes russes, mais à condition qu'il se rendrait dans la Tatarie chinoise et qu'il fléchirait le genou devant Octaï; ses fils André et Alexandre l'accompagnèrent. Après avoir rendu cet hommage d'humiliation, Jaroslaf revint en Russie, et mourut en chemin, l'an 1246. Ses fils, pour se faire reconnaître, allèrent auprès de Batukan, qui les obligea de se présenter devant le grand kan dans la Tatarie. Ce fier dominateur, satisfait de leur soumission, donna à André la principauté de Wladimir (1249), et à Alexandre la Russie méridionale, en y comprenant Kiow. André, qui avait épousé une fille de Daniel, roi de Kalicz ou de Gallicie, plus fier que son frère Alexandre, ne savait point, comme lui, se plier sous le joug du vainqueur. Ayant déclaré qu'il ne payerait point le tribut aux Tatars, et n'étant pas en force pour leur résister, il se réfugia en Suède avec sa femme et ses enfants (1252). Alexandre fit un second voyage à la horde pour réconcilier sa famille avec les Tatars, qui le reconnurent, à la place de son frère André, comme grand-duc de Wladimir. Il réussit même à faire la paix de son frère André, qui, après la mort de Batukan, l'accompagna dans un nouveau voyage à la horde (1257). D'après un ordre venu du grand kan, ses lieutenants devaient faire un recensement général de l'empire russe, et y établir un impôt qui serait levé par tête. Les princes russes cherchèrent à écarter une mesure aussi affligeante; mais leurs réclamations n'eurent aucun succès. A leur retour en Russie, ils furent suivis par des employés tatars, qui nommèrent des décurions et des centurions chargés de faire le recensement et de lever le tribut. Le silence et la tristesse régnaient dans toute la Russie. Nowogorod voulut résister; mais cette ville, fière de son commerce et de son industrie, fut obligée de se soumettre comme le reste de l'empire. Les Mogols amenèrent avec eux des marchands arméniens qui, prenant les tributs à ferme, exigeaient des pauvres habitants d'énormes intérêts, et les traînaient en captivité quand ils ne pouvaient payer. Enfin on perdit patience; le tocsin se fit entendre dans les principautés de Wladimir, de Souzdal et de Roston, qui étaient l'héritage d'André et d'Alexandre Newski; on courut aux armes, et les Mogols furent ou massacrés ou chassés de la Russie. Les deux princes, qui n'étaient point en mesure, craignant les suites de cette révolte, se rendirent à Saraï, sur le Volga, près du kan Berka. Ce successeur de Baty aimait les sciences et les arts; il avait embelli de nouveaux édifices la capitale du Kaptchka, et les Russes jouissaient d'une entière liberté pour l'exercice de leur culte. Les princes russes donnèrent à Berka des explications qui parurent le satisfaire; il désapprouva ce que ses lieutenants avaient fait, mais il contraignit André et Alexandre de passer une année entière à sa cour; et, en revenant, Alexandre mourut le 14 novembre 1263, à Gorodetz, dans la province de Nijni-Nowogorod. André ne lui survécut que de quelques mois, et tout indique que l'un et l'autre furent empoisonnés. G—Y

ANDRÉ (ALEXANDROWITZ), grand-duc de Russie, était le second fils d'Alexandre Newski. Son frère aîné, Démétrius, monta sur le trône en l'année 1276. (*Voy.* DÉMÉTRIUS.) Pendant que ce prince se rendait à Nowogorod pour régler l'administration de cette ville puissante, André, qui était duc de Gorodetz, suivi de quelques autres princes russes, marcha à la tête de ses troupes vers le Caucase, pour soumettre les Yasses ou Alains qui ne voulaient point reconnaître la domination des Tatars. Il s'empara de Diédiakof, dans le Daghestan; la ville fut brûlée, et les habitants réduits en esclavage. Le grand kan, satisfait de cet exploit, fit de riches présents à André, qui résolut alors de supplanter son frère aîné, et de le faire descendre du trône pour s'y élever lui-même. Il sut si adroitement gagner le grand kan, que celui-ci le nomma chef des princes russes, grand-duc, et lui donna un corps de Tatars, à la tête desquels André s'avança sur la principauté de Mourom, ordonnant aux princes apanagés de venir le joindre avec leurs troupes. On obéit; et Démétrius effrayé abandonna ses États. Les Tatars, profitant de ces circonstances, envahirent les duchés de Mourom, de Souzdal, de Wladimir, d'Yourief, de Rostow, de Twer; et ces contrées furent livrées aux horreurs de la plus effrayante dévastation. Les barbares pillèrent, incendièrent les maisons, les monastères, les églises; les habitants

furent égorgés, traînés en esclavage, ou livrés aux plus affreux tourments. Péréiaslaf ayant osé faire quelque résistance, cette capitale fut traitée avec tant de cruauté, qu'il n'y resta presque plus d'habitants (1282). Les Mogols se retirèrent enfin, et Démétrius revint à Péréiaslaf, d'où il leva des troupes pour tirer vengeance de ces attentats. André implora de nouveau le secours des Mogols, qui saisirent avec joie cette seconde occasion de ravager la grande principauté, où ils mirent encore tout à feu et à sang. Démétrius, de son côté, alla se jeter dans les bras de Nogaï, qui commandait dans les steppes formant aujourd'hui les gouvernements de l'Ukraine et d'Ekatérinoslaf. C'est ainsi que ces malheureux princes russes sacrifiaient la patrie à l'ambition, en se courbant lâchement aux pieds de leurs plus cruels ennemis. Nogaï se déclara pour Démétrius, avec lequel André se réconcilia en apparence. Cependant celui-ci, ayant attiré à son parti quelques autres princes, alla trouver Nogaï, qu'il indisposa facilement contre son frère. Ce chef barbare confia ses hordes à André, qui leur servit de guide. Démétrius effrayé s'enfuit à Pskof, laissant la grande principauté à son frère. Quoique les Tatars n'eussent aucune raison de se conduire en ennemis, puisque personne ne leur résistait, ils traitèrent les villes et les campagnes comme dans leurs incursions précédentes. Ils ne trouvèrent personne à Péréiaslaf, les habitants ayant eu le temps de se réfugier dans les forêts. Les barbares se retirèrent chargés de butin. Démétrius, accablé de chagrin, mourut en 1294, laissant à son frère la première place dans l'empire. Les deux premières années se passèrent assez tranquillement ; mais des discussions s'étant élevées entre André et ses neveux, ils se rendirent à la horde pour y plaider leur cause. Le kan nomma un juge. En présence de ce délégué, les princes russes en vinrent aux mains, et si les évêques qui les accompagnaient ne s'étaient jetés au milieu d'eux, ils se seraient égorgés (1297). Cependant on fit un arrangement qui fut rompu en 1302, à la mort de Daniel, duc de Moscou. Ce prince avait fondé et embelli cette ville qui, après la chute de Kiow, devait être la seconde capitale de l'empire. André, désirant la réunir à ses domaines, se rendit à la horde ; après y avoir séjourné et intrigué lâchement pendant une année (1303), il revint avec des ambassadeurs du grand kan qui ordonnait aux princes russes de mettre un terme à leurs dissensions, et de se contenter chacun de ce qui lui appartenait. Les Suédois avaient fondé Wiborg en Carélie, et, pénétrant dans la Néwa, ils avaient bâti à l'embouchure de l'Okhta une forteresse qu'ils avaient nommée Landskron. Cette place inquiétait le commerce des Nowogorodiens, qui supplièrent André de venir à leur secours. La place fut enlevée et rasée. Le grand-duc mourut le 27 juillet 1304. Ce fils indigne du grand Alexandre Newski fut enterré à Gorodetz, sur le Volga, disent les annales russes, *loin des cendres sacrées de son père*. G—Y.

ANDRÉ (l'abbé), ex-oratorien, né à Marseille, ancien bibliothécaire du chancelier d'Aguesseau, passa quelques années de sa vie dans la congrégation de l'Oratoire, mais n'y reçut aucun des ordres sacrés (1). Sa modestie fut si grande qu'aucun des ouvrages qu'il a faits ou publiés ne porte son nom. Voici la liste de ceux qui lui sont attribués : 1° *Lettre à l'abbé Prévost, concernant les missions du Paraguay*, 1758, in-12. 2° *La Divinité de la religion chrétienne vengée des sophismes de J.-J. Rousseau*, Paris, 1763, 2 parties in-12. La première partie est seule d'André ; la seconde fut l'ouvrage de D. Deforis. La première partie avait paru en 1762 sous le titre de *Réfutation du nouvel ouvrage de J.-J. Rousseau intitulé* : ÉMILE, etc., in-8° et in-12. 3° *L'Esprit de M. Duguet, ou Précis de la morale chrétienne tirée de ses ouvrages*, Paris, 1764, in-12. 4° *La Morale de l'Évangile en forme d'élévation à Dieu, ou la Religion du cœur, avec le tableau des vertus chrétiennes d'un grand magistrat* (le chancelier d'Aguesseau), Paris, 1786, 3 vol. in-12. 5° C'est aux soins d'André que l'on doit la publication des œuvres de ce grand magistrat, Paris, 1759-1790, 13 vol. in-4°. 6° Une nouvelle édition des *Pensées* de Pascal, augmentée d'un grand nombre de pensées qui sont tirées du recueil de ses œuvres, avec une table, etc., Paris, 1783, in-12. 7° *Lettre à l'auteur des Lettres pacifiques* (sans date), in-12. (*Voy.* le *Dictionnaire des anonymes*.) C. T—Y.

ANDRÉ (CLAUDE), né à Montluel le 30 mai 1743, fils d'un marchand de blé de cette petite ville de la Bresse, se consacra de bonne heure à l'état ecclésiastique. Modeste et sans ambition, il était destiné, si la révolution ne fût pas venue, à passer sa vie paisiblement au dernier rang du clergé. Chanoine à la cathédrale de Troyes en 1801, la faveur dont jouissait son frère auprès du gouvernement consulaire (*voy.* l'article ci-après) le fit nommer évêque de Quimper. Arrivé dans cette ville, il s'y montra peu disposé à fléchir devant toutes les exigences du nouveau gouvernement, et, en 1802, donna sa démission à la suite de quelques démêlés qu'il eut avec le préfet du Finistère. On le nomma alors chanoine de St-Denis, avec le traitement d'évêque, et il vécut en paix dans ses nouvelles fonctions, pratiquant avec une grande sévérité toutes les vertus de son état jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 25 août

(1) En 1775, il présenta à Malesherbes, alors ministre de la maison du roi, un mémoire, où, après avoir dit que la partie de la littérature qu'il avait le plus cultivée était la bibliographie, il demandait une place d'*adjoint aux deux gardes de la bibliothèque du roi*, pour accélérer la confection du catalogue, dont le dixième volume, qui est le dernier, avait paru en 1753. « Il est certain, disait-il, que les deux gardes de la bibliothèque, sans cesse distraits par les fonctions de leur emploi, ne peuvent, quelque laborieux qu'on les suppose, suffire à ce travail ; et que, s'ils ne sont aidés, on ne verra pas d'ici à un très-grand nombre d'années la fin de cet ouvrage. (On ne l'a pas encore vue, et plus de soixante ans se sont écoulés...) Or, toutes les richesses que ce magnifique dépôt renferme resteront comme enfouies tant qu'on n'aura pas un catalogue exact qui les fasse connaître, et qui mette les savants à portée d'en faire usage. » Les siècles s'écoulent, et nos grandes bibliothèques n'ont pas encore de catalogue par ordre de matières, parce que, comme le disait Mirabeau : « En France, on ne regarde pas si la cheville va au trou, on commence par l'y mettre. » André ne fut pas entendu. Y—VE.

1818. — Un de ses frères, notaire à Lyon, y périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1794. M—d j.

ANDRÉ D'ARBELLES, frère du précédent, naquit à Montluel vers 1770, fit ses études à Lyon, et vint de bonne heure à Paris, où il fut secrétaire du comte Stanislas de Clermont-Tonnerre. Il émigra avec lui en 1792, et, n'ayant pas d'autres ressources, entra comme simple cavalier dans l'armée des princes, où il fut connu sous le nom de M. de Montluel, puis dans le régiment autrichien des dragons de Latour, où il fit plusieurs campagnes. Revenu à Paris en 1798, il fut employé à différents travaux littéraires et politiques par M. de Talleyrand, ministre des relations extérieures, et concourut à la rédaction du *Messager du soir* et à celle de *l'Argus*, journal anglais auquel travaillait aussi Barère et Goldsmitz, et dont le ministère faisait les frais. L'auteur des *Mémoires d'un homme d'État*, t. 6, p. 29, le désigne comme l'un des agents qui, avec MM. de Monteron et Sainte-Foy, demandèrent aux envoyés d'Amérique, de la part de M. de Talleyrand, une somme d'argent pour faire réussir une négociation. André travailla longtemps à la composition de différentes brochures de circonstance, qui furent publiées sans nom d'auteur, et même quelquefois sans nom d'imprimeur. Nommé historiographe du ministère des relations extérieures vers 1808, ce fut vers la même époque qu'il changea encore une fois son nom en celui d'Arbelles. En 1814, il prit une grande part à la restauration des Bourbons, et seconda de tous ses moyens M. de Talleyrand, qui lui fit accorder la décoration de la Légion d'honneur, et le destinait à de plus grandes faveurs, lorsque le retour de Napoléon vint changer tant de projets. André d'Arbelles refusa de lui prêter serment et perdit son emploi; mais aussitôt après le second retour de Louis XVIII, il fut nommé préfet de la Mayenne et maître des requêtes. Ce fut alors qu'il prit ouvertement le titre de marquis d'Arbelles, que cependant il quitta un peu plus tard. Après l'ordonnance du 5 septembre 1815, si funeste au parti royaliste, d'Arbelles fut révoqué de sa préfecture par le ministère Decazes; mais, après la chute de celui-ci, il obtint la préfecture de la Sarthe. C'est dans ces fonctions qu'il est mort au Mans, le 28 septembre 1825, par un accident déplorable dont M. de Clermont-Tonnerre fut involontairement la cause. Ce ministre s'étant rendu au Mans pour y faire une inspection, le préfet s'empressa d'aller au-devant de lui; mais, dans le moment où ce fonctionnaire s'approchait du cortége ministériel, il fut renversé et foulé aux pieds par un cheval échappé. Il mourut quelques heures après cet accident, fort regretté de tout le pays qu'il administrait. Voici les titres de ses publications, toutes anonymes : 1° *Précis des causes et des événements qui ont amené le démembrement de la Pologne*, formant l'introduction des *Mémoires sur la révolution de Pologne* (par le quartier-maître général de Pirton), *trouvés à Berlin*, Paris, imprimerie royale, 1806, in-8°. 2° *Réponse au manifeste du roi de Prusse*, Paris, 15 novembre 1807, in-8°. On sait que ce manifeste avait été composé par Gentz. (*Voy.* ce nom.) 3° *De la Politique et des Progrès de la puissance russe*, Paris, 1807, in-8°. Cet ouvrage, dirigé contre la Russie, fut retiré de la circulation à la nouvelle du traité de Tilsitt. 4° *Que veut l'Autriche?* Paris, imprimerie impériale, 1809, in-8°. Il en fut de cet ouvrage après la paix de Vienne, ce qu'il en avait été du précédent après la paix de Tilsitt. 5° *Tableau historique de la politique de la cour de Rome depuis l'origine de sa puissance temporelle jusqu'à nos jours*, Paris, 1810, in-8°. Cet ouvrage parut au moment où Napoléon s'emparait des États romains et faisait conduire le pape prisonnier en France. C'était une justification de tous ces actes; elle aurait trouvé plus de lecteurs si, à la même époque, n'eût paru l'*Essai historique* de M. Daunou *sur la puissance temporelle des papes*. 6° *Mémoire sur la conduite de la France et de l'Angleterre à l'égard des neutres*, Paris, imprimerie impériale, 1810, in-8°. « D'après de nouveaux renseignements, dit l'auteur « du *Dictionnaire des anonymes*, il paraît que ces di- « vers ouvrages ont été rédigés par M. Lesur; » mais des renseignements plus certains ne nous permettent pas de douter qu'André d'Arbelles en ait composé une grande partie. M—d j.

ANDRE. *Voyez* Murville.

ANDRE. *Voyez* Dandré.

ANDREA. *Voyez* Nerciat.

ANDREA, prêtre et chanoine de Bergame, vivait à la fin du 9e siècle. Il est auteur d'une chronique qui s'étend depuis l'entrée des Lombards en Italie jusqu'à la mort de l'empereur Louis II, c'est-à-dire jusqu'en 874, et un peu au delà. Elle a été publiée par Muratori dans le 1er vol. de ses *Antiquités d'Italie*, p. 42 et suivantes. L'auteur y raconte lui-même que, l'Empereur étant mort à Brescia, son corps fut porté à Milan, et qu'il fut un de ceux qui le portèrent dans toute l'étendue du diocèse de Bergame, c'est-à-dire depuis l'Oglio jusqu'à l'Adda. G—é.

ANDREA (Alexandre d'), auteur italien du 16e siècle, a écrit un ouvrage historique intitulé : *Della Guerra di campagna di Roma e del regno di Napoli nel pontificato di Paolo IV, l'anno 1556 et 1557, ragionamenti* 3, etc. Ruscelli le fit imprimer à Venise en 1560, in-4°; il fut réimprimé en 1613, et traduit en espagnol en 1589. Toppi, dans sa *Bibliothèque napolitaine*, ajoute que d'Andréa avait aussi traduit le livre de l'empereur Léon *sur l'Art de la guerre*, et qu'il y avait ajouté de très-beaux discours; mais cet ouvrage, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, n'a jamais été imprimé. G—é.

ANDREA (Jean), évêque d'Aleria, en Corse, s'est fait un nom dans la république des lettres, non par ses ouvrages, mais par le soin qu'il prit, par ordre du pape Paul II, de diriger et de corriger les premières éditions qui se firent à Rome de plusieurs auteurs latins, lorsque, peu de temps après la découverte de l'imprimerie, les deux célèbres imprimeurs Conrad Sweignheym et Arnould Pannartz allèrent y exercer leur art. Son nom de fa-

mille était *Bussi* ou *Bossi*. Il était né à Vigevano, en 1417. Après avoir langui quelques années à Rome, dans un état de dénûment et de pauvreté, il en sortit en s'attachant au cardinal de Cusa. Il obtint, par le crédit de ce cardinal, le titre de secrétaire de la bibliothèque apostolique, ensuite l'évêché d'Accia, dans l'île de Corse, d'où il passa bientôt après à celui d'Aleria. Les principales éditions qu'il dirigea, et auxquelles il ajoutait toujours des préfaces et des épîtres dédicatoires, sont celles des *Epitres* de St. Jérôme, en 2 vol.; des *Epitres* et des *Oraisons* de Cicéron; des *Commentaires* de César, de Lucain, d'Aulu-Gelle, d'Apulée, de Pline, de Quintilien, de Suétone, de Strabon, de Virgile, d'Ovide, de Silius-Italicus, de Tite-Live, etc. Les dates de ces éditions, justement recherchées, s'étendent depuis 1468 jusqu'en 1474. Quelques auteurs lui ont attribué des écrits sur les décrétales, sur les fiefs, etc.; mais ils l'ont, sans doute, confondu avec le célèbre canoniste Jean d'Andrea, qui florissait dans le même temps. G—É.

ANDREA (Onuphre d'), poëte napolitain, florissait en 1630, et mourut vers 1647. Quoiqu'il participât à la corruption du style qui régnait alors, Crescimbeni et le Quadrio le mettent cependant au nombre des meilleurs poëtes du 17ᵉ siècle. On a de lui : 1° deux poëmes, l'un fabuleux, l'autre héroïque, *Aci, poema, canti* 8 *in ottava rima*, Naples, 1628, in-12, et *Italia liberata, poema eroico, ove si tratta la distruzione del regno de' Longobardi*, 20 *canti*, Naples, 1646, in-12; 2° deux pièces de théâtre, l'*Elpino, favola boschereccia*, Naples, 1629, in-12, et *la Vana gelosia, commedia*, Naples, 1635, in-12; 3° le recueil de ses poésies lyriques, en 2 parties, Naples, 1631 et 1635, in-12; 4° des discours sur différents sujets de morale et de philosophie, *Discorsi in prosa, che sono della bellezza, dell' amicizia, dell' amore, della musica*, etc., Naples, 1636, in-4°. G—É.

ANDREA de Nerciat. *Voyez* Nerciat.

ANDREA (Pisano), sculpteur et architecte, naquit à Pise en 1270. Déjà Arnolfo di Lapo, Jean de Pise, et quelques autres, d'après l'exemple et les conseils de Cimabué et de Giotto, avaient, en partie, renoncé au style gothique qui régnait encore dans les arts du dessin, et, prenant pour modèles les ouvrages des anciens, ramenaient la peinture, la sculpture et l'architecture aux bons principes. André de Pise contribua plus qu'eux tous à cette heureuse révolution ; et, en cela, il fut aidé par les circonstances; car, à cette époque, ses compatriotes, très-puissants sur mer, faisaient le commerce avec la Grèce, et en rapportaient des statues, des bas-reliefs antiques, et jusqu'à des colonnes de marbre précieux, qu'ils employaient à la construction ou à l'ornement de leurs édifices, et surtout de la cathédrale et du Campo-Santo. André fit la comparaison de ces beaux ouvrages avec ceux qu'on avait exécutés jusqu'alors, et ce fut pour lui un trait de lumière, qui le guida dans la bonne route, que devaient achever de frayer les Donatello, les Brunelleschi et les Ghiberti. Les premiers ouvrages d'André de Pise eurent tant de succès, qu'il fut appelé à Florence pour exécuter, sur les dessins de Giotto, les sculptures de la façade de Ste-Marie del Fiore, le monument le plus magnifique de ce siècle. Il commença par la statue de *Boniface VIII*, protecteur des Florentins; il l'accompagna des figures de *St. Pierre* et de *St. Paul*, et de plusieurs autres saints personnages. Vers 1586, tous ces morceaux de sculpture furent enlevés, lorsqu'on voulut refaire cette façade sur un dessin plus moderne; mais, ce projet n'ayant pas eu de suite, les statues d'André furent dispersées dans l'église et en d'autres lieux ; on en a transporté quelques-unes dans l'allée principale du Poggio imperiale, maison de plaisance des grands-ducs de Toscane. On cite *la Madone et les deux Anges*, qu'on voit sur l'autel de l'église de la Miséricorde, comme ayant été faits dans le même temps par André ; ce groupe en marbre, et de grandeur naturelle, est d'une bonne exécution, et on remarque déjà dans les poses une certaine souplesse qui est voisine de la grâce. A la mort d'Arnolpho di Lapo, la république de Florence chargea André de tous les grands travaux qui s'exécutaient sur son territoire; bientôt après il fut employé comme ingénieur; il éleva des fortifications autour de la ville de Florence, menacée par les armées impériales, et construisit le château fort de Scarperia, situé au Mugello, sur le revers de l'Apennin. Dans un temps plus tranquille, André s'était occupé de l'art de couler et de travailler le bronze. Ce talent lui devint bientôt utile; les Florentins, voulant imiter dans leurs temples la magnificence des anciens, résolurent de prodiguer la sculpture sur les portes de bronze du baptistère. Giotto, dont le nom est mêlé à tous les grands travaux de ce temps, fut chargé de composer les dessins de ces portes ; André se chargea de les exécuter. Elles sont couvertes de bas-reliefs, représentant toute l'histoire de St. Jean-Baptiste. Les compositions sont bien entendues; les attitudes des figures, naturelles et expressives, quoique toujours un peu roides; mais tous les details sont ciselés avec un art et une adresse infinis. Ces portes, commencées en 1331, furent terminées, polies et dorées huit ans après; on les posa d'abord à l'entrée principale de l'edifice; mais, ayant été remplacées ensuite par les admirables portes de Laurent Ghiberti, elles furent transportées à l'une des faces latérales, où on les voit encore. André exécuta plusieurs autres ouvrages en bronze, tels que le tabernacle de San-Giovanni, des bas-reliefs et des statues qui ornent le campanile de Ste-Marie del Fiore. Cet artiste fit un voyage à Venise, pour enrichir de sculptures la façade de l'église de St-Marc; il donna aussi le modèle du baptistère de Pistoie, exécuté en 1337, et érigea, dans une église de cette ville, le tombeau de Cino d'Angibolgi. Gautier de Brienne, duc d'Athènes, qui avait usurpé le pouvoir à Florence, chargea André de plusieurs travaux d'architecture, et lui fit élargir les places, fortifier son palais, et élever plusieurs tours sur les murs de la ville; il lui fit bâtir la belle porte San-Friano, et presque toutes les autres Enfin ce duc lui demanda le modèle d'une

forteresse qu'il voulait faire construire sur la costa San-Giorgio pour contenir les Florentins; mais ayant été lui-même chassé en 1343, cette forteresse ne fut bâtie que bien plus tard, par les Médicis, sous le nom de Belvédère. André ne partagea point la disgrâce du duc d'Athènes; on ne considéra que les services qu'il avait rendus; il fut nommé citoyen de Florence, où il mourut en 1345, comblé de biens et d'honorables distinctions; il fut inhumé à Ste-Marie del Fiore, où son fils Nino lui érigea un monument. Parmi les élèves d'André Pisano, on cite Nino son fils, qui termina une figure de la *Vierge* commencée par son père, pour l'église de Santa-Maria Novella, et qui exécuta beaucoup d'autres ouvrages de sculpture, tant à Florence qu'à Pise et à Naples. C—N.

ANDRÉADE (FERDINAND D'), amiral portugais, fut l'un des capitaines qui portèrent dans l'Inde les lois et les arts de l'Europe. Andréade commandait en 1518 la première flotte européenne qui ait paru sur les côtes de la Chine. Il y fit le commerce avec une modération et une bonne foi à laquelle ses compatriotes n'avaient point accoutumé les peuples de l'Asie. Au moment de son départ, on publia, par son ordre, dans tous les ports où il avait abordé, que, si quelqu'un avait à se plaindre des Portugais, il était invité à faire sa déclaration, pour que le coupable fût puni, en présence même de l'offensé. Cette conduite allait faire ouvrir à sa nation les ports que la jalousie des Chinois ferme si sévèrement aux étrangers, lorsque Simon d'Andréade, frère de Ferdinand, parut sur les côtes avec une nouvelle escadre. Celui-ci détruisit, par la violence et le brigandage, l'heureux effet de la prudence et de la vertu de son frère. Les ports de la Chine furent fermés aux Portugais, et n'ont été rouverts, depuis cette époque, aux navigateurs européens, qu'à des conditions onéreuses et humiliantes. E—D.

ANDREÆ (JEAN), archiviste des comtes de Nassau, vivait au commencement du 17e siècle, et occupa cette place pendant quarante ans. Il a écrit une histoire fort volumineuse de la maison de Nassau, et, comme il en avait les archives à sa disposition, son travail est fort précieux, surtout pour l'histoire de la guerre de trente ans, sur laquelle il a publié des documents authentiques et qui ne se trouvent point ailleurs. G—T.

ANDREÆ (JEAN-GÉRARD-REINHARD), pharmacien, non moins distingué par ses connaissances que par ses vertus, né à Hanovre en 1724, fit ses premières études à Berlin, et parcourut ensuite, pour les achever, les principales universités de l'Allemagne et de la Hollande. Il séjourna aussi quelque temps en Angleterre, et contracta pendant ses voyages des relations d'amitié avec les physiciens et les chimistes les plus célèbres de ce temps, tels que Muschenbroek, Franklin, de Luc, Gmelin, etc. De retour à Hanovre, il prit la direction de la pharmacie de son père; publia, dans le *Magasin Hanovrien*, des dissertations de physique et de chimie, la plupart intéressantes, et forma un beau cabinet d'histoire naturelle, dont il a laissé, à sa mort, un catalogue raisonné. En 1765, le roi d'Angleterre le chargea d'examiner les principaux genres de terre de l'électorat de Hanovre, et le résultat de ses recherches parut, en 1769, sous le titre de : *Dissertation sur un grand nombre de terres qui forment le sol des possessions allemandes de Sa Majesté britannique, et sur leur emploi pour l'agriculture.* Les pertes de fortune et les souffrances physiques qui remplirent la fin de sa vie interrompirent ses travaux, mais n'altérèrent point la douceur de son caractère. Il mourut en 1793, regretté surtout des pauvres, qu'il avait toujours soignés gratuitement. Le médecin Zimmermann, qui lui donna des soins pendant sa maladie, parlait avec une haute estime de ses lumières et de ses vertus. Son portrait se trouve en tête du 77e volume de la *Bibliothèque allem. univ.* de Nicolaï. G—T.

ANDRÉANI (ANDRÉ), peintre distingué et habile graveur en bois, appelé mal à propos Andréossi par quelques auteurs, confondu par d'autres avec Altdorfer, à cause de la ressemblance des monogrammes de ces deux artistes, naquit à Mantoue en 1540. Génie précoce, plein de verve et de chaleur, il fit de rapides progrès dans l'art du dessin, et quitta fort jeune sa patrie pour aller se fixer à Rome, où il mourut en 1623. Le nombre d'estampes attribuées à Andréani est considérable; mais beaucoup sont des planches gravées par d'autres maîtres, qu'il a retouchées, et où il a mis son monogramme pour en assurer le débit. On recherche beaucoup celles qui sont entièrement de sa main, surtout les morceaux en camaïeu, parmi lesquels nous citerons : 1° *le pavé de Sienne*, gravé d'après Beccafumi, en 1587; 2° *le Déluge*, d'après le Titien; 3° *Pharaon submergé*, d'après le même; 4° *le Triomphe de Jules-César*, gravé en 1598 sur un dessin d'André Mantègne, et plusieurs autres ouvrages remarquables, d'après le Parmesan, Salviati, Raphaël, etc. B—N.

ANDREAS, ou ANDRON, médecin grec, disciple d'Hérophile, qui, selon Polybe, vivait sous Ptolémée Philopator, environ deux siècles avant J.-C. Dioscoride le cite comme s'étant distingué par la connaissance des plantes; Celse, comme ayant beaucoup écrit sur la chirurgie et les vertus des médicaments. Galien en parle avec mépris, mais sans doute pour venger Hippocrate, qu'Andreas, par aveuglement pour son maître Hérophile, faisait profession de dédaigner. Il avait composé un ouvrage sous le titre de *Narthex*, espèce de pharmacopée portative, qui n'est pas parvenue jusqu'à nous, et qu'on ne connaît que par ce qu'en dit Galien. Voici les ouvrages que Manget lui attribue, et qui sont aussi perdus pour nous : 1° *de Rebus in quibusque oppidis Siciliæ memorabilibus*; 2° *de medica Origine*; 3° *de iis quæ falso creduntur*; 4° *de iis quæ morsu venenata sunt, sive de serpentibus*; 5° *de Herbis sive de Plantis*; 6° *Glossometa ad Nicandrum*. On croit qu'il faut distinguer cet Andréas d'un autre médecin du même nom, fils de Chrysarus, auquel Galien fait le reproche d'avoir introduit dans la médecine les noms et les superstitions des Babyloniens, et autres peuples orientaux. C. et A—N.

ANDREHAN, ENDREGHEN, ou ANDENEHAM (Arnoul, sire d'), maréchal de France, sous les rois Jean et Charles V, se distingua contre les Anglais, et obtint la faveur du roi Jean, auquel il s'était attaché lorsque ce prince n'était encore que duc de Normandie. Jean lui fit assigner une rente sur le trésor royal en 1343, et le nomma, six ans après, capitaine souverain du comté d'Angoulême. La trêve avec les Anglais ayant été rompue en 1351, Arnoul d'Andrehan fut fait prisonnier dans un sanglant combat en Saintonge. Après sa délivrance et la mort du maréchal de Beaujeu, le roi le fit maréchal de France, lieutenant général dans les provinces situées entre la Loire et la Dordogne, et lui donna, en outre, la terre de Wassigñies, près de Guise. Il le chargea d'aller délier Édouard, prince de Galles, dit *le Prince noir*, et ensuite d'étouffer une révolte de la ville d'Arras, où vingt révoltés des plus coupables furent décapités par ses ordres aux yeux du peuple, ce qui fit tout rentrer dans le devoir. Andrehan accompagna le roi Jean à la bataille de Poitiers en 1356, commença l'attaque avec trois cents hommes d'armes, et, enveloppé par les archers anglais, se rendit prisonnier, et fut conduit en Angleterre. A son retour, il commanda en Languedoc, suivit Duguesclin en Espagne, au secours de Henri de Transtamare, contre Pierre le Cruel, et fut fait encore prisonnier à la bataille de Navarette, en 1367. Après avoir obtenu sa liberté, il remit sa charge de maréchal à Charles V, quand son âge ne lui permit plus d'en exercer les fonctions, et reçut, en dédommagement, celle de porte-oriflamme. « Chose non « octroyée, dit Belleforest, qu'à des chevaliers vieux « et expérimentés, et renommés de grand'prudho« mie. » Ne pouvant supporter l'inaction, il retourna, quoique vieux et cassé, chercher en Espagne de nouveaux dangers avec Duguesclin, et y mourut de maladie, en 1370, laissant son héritage à Jean de Neuville, son neveu, maréchal de France. B—p.

ANDREI (Antoine-François), député à la convention nationale, né en Corse vers 1740, habitait Paris depuis longtemps lorsque la révolution éclata. Il s'y occupait, pour l'Opéra buffa et le théâtre de Monsieur, à composer des poëmes en italien et des parodies en français des opéras écrits dans la première de ces deux langues. Il adopta avec enthousiasme les principes de la révolution, et réussit à se faire nommer député de l'île de Corse à la convention nationale, au mois de septembre 1792. Il y vota, dans le procès de Louis XVI, pour la détention et pour l'appel au peuple. S'étant lié au parti de la Gironde (*voy.* Vergniaux), il se réunit à lui dans la journée du 31 mai 1793, et fut décrété d'accusation par suite du triomphe des montagnards. Ayant échappé par la fuite à cette proscription, il rentra dans le sein de la convention nationale après la chute de Robespierre, et devint plus tard membre du conseil des Cinq-Cents, d'où il sortit en 1797 pour rentrer dans l'obscurité. Andrei est mort vers l'année 1800. Z.

ANDREINI (François), de Pistoie, comédien célèbre, fleurit à la fin du 16e siècle. Il eut pour femme Isabelle de Padoue, comédienne comme lui, mais qui dut surtout sa célébrité à ses ouvrages. La troupe dont ils étaient les chefs portait le titre de *i Gelosi* (les Jaloux), et la devise de la troupe annonçait que c'était de vertu, de renommée et d'honneur que ses membres étaient jaloux : *Virtù, fama ed onor ne fer gelosi*. Andreini joua d'abord les rôles d'amoureux, ensuite celui de *capitan Spavento della valle inferna*, rôle de charge dont nos capitaines Tempête ne sont que le diminutif. Il s'y fit une grande réputation. Il voulut la fixer, en quelque sorte, par son ouvrage intitulé : *le Bravure del capitan Spavento*, imprimé pour la première fois à Venise, en 1609, in-4°. Ce sont soixante-cinq *ragionamenti*, ou entretiens entre le capitaine et son valet *Trappola*. Andreini avait alors perdu sa femme, qu'il regrettait beaucoup. Il mit en tête de cet ouvrage bouffon un discours sérieux, ou plutôt triste, où il exprime, à sa manière, sa tendresse pour elle et ses regrets. Il publia depuis d'autres dialogues en prose : *Ragionamenti fantastici posti in forma di dialoghi rappresentativi*, Venise, 1612, in-4°. On a aussi de lui deux pièces ou représentations théâtrales, en vers : *l'Alterezza di Narciso*, Venise, 1611, in-12, et *l'Ingannata Proserpina*, ibid., même année. Andreini avait une excellente mémoire; aussi apprenait-il facilement les langues étrangères. Il entendait et parlait le français, l'espagnol, l'esclavon, le grec moderne, et même le turc. Il vivait encore en 1616; on le voit par la date de l'édition qu'il donna de quelques fragments de sa femme Isabelle. On croit qu'il mourut peu de temps après. G—é.

ANDREINI (Isabelle), l'une des plus célèbres comédiennes de son temps, naquit à Padoue en 1562. Elle épousa François Andreini, dont nous venons de parler, et prit, dans tous ses ouvrages, le titre d'*Isabella Andreini, comica gelosa, accademica intenta, detta l'Accesa*, c'est-à-dire actrice de la troupe des *Gelosi* (*voy.* l'article précédent), membre de l'académie des *Intenti*, et ayant, dans cette académie, le titre de *l'Accesa*, l'enflammée; titres qui nous paraissent singuliers en France, mais relatifs aux usages académiques d'Italie. Isabelle montra de bonne heure les dispositions les plus rares. Elle savait à peine lire, qu'elle entreprit de composer une pièce pastorale. Elle joignit à ses études littéraires et poétiques celle de la philosophie. Après avoir brillé sur les théâtres d'Italie, elle passa en France, où elle obtint les plus grands succès, à la ville et à la cour. Elle était belle, et possédait dans toute sa personne une grâce extraordinaire. Elle joignait à son talent pour le théâtre une belle voix, l'art du chant, celui de jouer de plusieurs instruments, et de parler avec facilité l'espagnol et le français. Entourée de toutes les séductions, ses mœurs furent cependant pures et irréprochables : elle aima uniquement son mari, qui fut inconsolable de sa perte. Elle mourut à Lyon en 1604, d'une fausse couche : on lui fit des funérailles magnifiques. Tous les poëtes de son temps la pleurèrent. Ils l'avaient comblée d'éloges dès son vivant : on frappa même pour elle une médaille, avec cette légende : *Æterna fama*.

Les ouvrages qu'elle a laissés sont : *Mirtilla, favola pastorale*, Vérone, 1588, in-8°, et réimprimée plusieurs fois. C'est cette pièce qu'elle avait commencée dès son enfance ; elle n'eut pas, à ce qu'il paraît, un grand succès au théâtre. 2° *Rime*, Milan, 1601, in-4°; Paris, 1603, in-12, etc. La plupart des morceaux qui composent ce volume de poésies étaient épars dans plusieurs recueils. Il en a reparu d'autres dans le recueil intitulé : *Componimenti poetici delle più illustri rimatrici d'ogni secolo*, Venise, 1726, in-12. 3° *Lettere*, Venise, 1607, in-4° ; ces lettres roulent presque toutes sur des sujets d'amour. On remarque, comme une singularité bibliographique, que la date de l'épître dédicatoire adressée au duc de Savoie porte, ainsi que le frontispice du livre, la date de 1607, et que cependant Isabelle était morte en 1604. 4° *Fragmenti d'alcune scritture*, etc., fragments recueillis et publiés depuis sa mort par son mari, Venise, 1616, selon la date de la préface; mais, au frontispice, 1625, in-8°. Ce sont des dialogues, presque tous roulant sur l'amour, comme ses lettres, et comme tous ses écrits. G—É.

ANDREINI (Jean-Baptiste), fils de François et d'Isabelle Andreini, né à Florence en 1578, fut aussi comédien, et joua les rôles d'amoureux sous le nom de Lelio. Il eut beaucoup de succès en France, sous Louis XIII, qui, selon l'expression de Riccoboni, dans son *Histoire du théâtre italien*, le *favorisa* de son estime. Il était de l'académie des *Spensierati*, c'est-à-dire des Insouciants, et s'intitulait ordinairement : *Comico fedele ed accademico spensieràto*. Il épousa, sous le nom de *Florinda*, Virginie Ramponi, comédienne, qui avait aussi du talent pour la poésie. Il en était très-amoureux, et donna son nom à l'une de ses pièces de théâtre. Il en a laissé plusieurs, et quelques poëmes d'un autre genre. Elles ont eu une certaine réputation; mais celles qui ne sont pas entièrement oubliées aujourd'hui doivent un reste de célébrité à quelques circonstances particulières, plus qu'à leur mérite. Elles ont, dans le style, tous les vices dont la poésie italienne était infectée dans le 17e siècle, et que l'école du Marino y avait introduits : elles ont de plus, dans le choix des sujets, dans le plan et dans la conduite, quelque chose d'extraordinaire et de follement irrégulier, qui tient à l'imagination déréglée de l'auteur; nous nous permettrons d'en indiquer rapidement quelques traits. Les principaux ouvrages d'Andreini sont : 1° *la Saggia Egiziana, dialogo*, etc., Florence, 1604, in 4°. Dans ce dialogue, l'auteur fait de grands éloges de l'art dramatique, qui était le sien. 2 *Pianto d'Apollo*, etc., poésies funèbres sur la mort d'Isabelle Andreini sa mère, avec quelques poésies badines (*rime piacevoli*) sur un poëte malheureux, Milan, 1606, in-8°. Dans ce recueil, où il a mêlé si bizarrement le genre funèbre et le genre badin, ou même burlesque, il y a des morceaux qui passent pour les meilleurs qu'il ait faits. 3° *L'Adamo*, représentation sacrée, en cinq actes et en vers libres, mêlée de chœurs et de chants, Milan, 1613 et 1617, in-4°, avec des gravures à chaque scène, d'après les dessins du fameux peintre Procaccini. Cet ouvrage est le plus célèbre et le plus recherché de J.-B. Andreini. On a prétendu que Milton, voyageant en Italie, l'avait vu représenter, et avait puisé dans ce spectacle l'idée de son *Paradis perdu*; mais c'est faire trop d'honneur à un tel ouvrage. Les principaux interlocuteurs sont, il est vrai, le Père Éternel, Adam, Ève, l'archange Michel, et des chœurs de séraphins, de chérubins, d'anges et d'archanges, Lucifer, Satan, Belzébuth, et des chœurs d'esprits ignés, aériens, aquatiques et infernaux ; les sept Péchés Mortels, le Monde, la Chair, la Faim, la Mort, la Vaine Gloire et le Serpent; mais il n'y a pas le moindre rapport entre l'imagination sublime de l'Homère anglais et les inventions bizarres et mesquines à la fois d'Andreini ; il est cependant vrai que la curiosité des Anglais a fait passer dans leur île le plus grand nombre des exemplaires de *l'Adamo* : aussi sont-ils devenus sur le continent très-rares et très-chers, sans que la pièce en soit meilleure. 4° *La Florinda*, tragédie en cinq actes, en vers, Milan, 1606, in-4°. L'action de cette pièce se passe en Écosse, où jamais sans doute il n'y eut de reine nommée Florinde, femme d'un roi Irean; mais Andreini avait, comme nous l'avons dit, donné ce nom à son héroïne et à sa pièce, à cause de Virginie sa femme, qui portait le nom de Florinde dans la troupe dont ils étaient chefs. Virginie l'en récompensa par un sonnet à sa louange, qui est imprimé, avec ceux de plusieurs autres pièces, en tête de *la Florinda*. 5° *La Maddalena lasciva e penitente*, action dramatique et dévote, Mantoue, 1617, in-4°, Milan, 1620, in-8°, etc. Dans cette pièce, qui est à peu près aussi singulière, et ne vaut pas mieux que *l'Adamo*, Madeleine est mondaine ou pécheresse pendant les deux premiers actes, et pénitente dans le troisième. La jeune et brillante Madeleine, Marthe sa sœur, Lazare leur frère, trois amants de Madeleine, dont l'un se nomme Samson, l'autre David et le troisième, Ange, son page appelé Baruch, son sommelier Mordacai, son cuisinier Emmanuel, ses deux nains Aron et Lion, les femmes de sa suite, et même trois vieilles de mauvaise renommée, *di bassa stima*, qui la servent, et doivent marcher courbées et appuyées sur des bâtons : tels sont les personnages des deux premiers actes, où l'on ne parle que d'amour, de galanterie, de fêtes et de bonne chère, et où Madeleine, livrée à toutes les folies de son âge, rejette bien loin les sages conseils que lui veut donner Marthe, sa sœur. Elle se repent au troisième, congédie tout son monde, se couvre d'un cilice, tombe en extase, est enlevée par des anges; le ciel paraît, la gloire s'ouvre; quinze anges chantent l'un après l'autre les louanges de Madeleine; la Faveur divine et l'archange Michel descendent des cieux, et finissent la pièce en exhortant les spectateurs à imiter la sage pécheresse. 6° *La Centaura*, Paris, 1622, in-12, pièce encore plus bizarre, annonce cette bizarrerie par son titre. C'est un sujet divisé en comédie, pastorale et tragédie. Les acteurs de la pastorale sont réellement une famille de centaures, père, mère, fils et fille, ce qui ne doit pas être, comme on voit, facile à représenter. La scène est dans les bois de l'île de Crète.

Dans la première pièce, qui est la comédie, il est beaucoup parlé des centaures : on y apprend que la femme du centaure est fille d'un roi de l'île de Rhodes, à qui la reine a donné ce singulier enfant, pour des raisons qu'on nous dispensera d'expliquer. Cette centaure, dans la troisième pièce, qui est la tragédie, veut recouvrer ses droits au trône. Toute la famille des centaures se transporte à Rhodes; mais, par une suite d'accidents et d'événements aussi peu naturels que le reste, le père et la mère se tuent de désespoir, et c'est la petite centaure, leur fille, qui hérite de la couronne. Tout paraît dit sur une pièce pareille quand on en a fait entrevoir l'extravagance et l'absurdité. Ce qu'il faut pourtant ajouter, c'est qu'elle est dédiée à la reine mère, Marie de Médicis, à laquelle l'auteur dit, sur ce titre de centaure, sur le rapport qu'il y a entre la partie supérieure et noble de ces monstres, et la dédicace qu'il fait à sa majesté, entre la partie basse et monstrueuse, et la pièce qu'il lui dédie, des choses non moins extravagantes que sa pièce même. Il faut dire encore que cette pièce est la suite d'une comédie du même auteur, un peu moins folle, sans être une bonne comédie, intitulée : *li Duo Leli simili*, imitée des *Ménechmes* de Plaute, mais bien moins heureusement que ne le furent, depuis, *les Ménechmes* de Regnard. Ces deux Lelio se retrouvent, parmi les ressorts de l'action, dans *la Centaura*, et l'un d'eux devient même roi de Chypre. Enfin, ce qui passe toute croyance et est au-dessus de toute expression, c'est que l'action des *Duo Leli*, qui est la première, se passe entre des personnages modernes et d'une condition commune, et que celle de *la Centaura*, qui en est la suite, nous reporte à Rhodes et en Crète, au temps du roi Minos. 7° On a encore du même auteur huit autres comédies et cinq pastorales, dont il serait inutile de citer les titres, aujourd'hui totalement inconnus. 8° Il a laissé de plus trois poëmes : le premier, en 3 chants seulement, sur cette même Madeleine, qu'il mit depuis au théâtre, Venise, 1610, in-12; le second, en 7 chants, sur Ste. Thècle, vierge et martyre, Venise, 1623, in-12, et le troisième, d'un genre tout différent des deux autres, intitulé *l'Olivastro* (l'Olivâtre) *ou le Poëte infortuné*, poëme plaisant ou fantastique, en 25 chants, Bologne, 1642, in-4°. Ce poëme contient la vie entière et les aventures, tantôt tristes et tantôt bouffonnes, d'un poëte malheureux. Tout ce qu'on peut dire, c'est que celles de ces aventures qui sont tristes n'intéressent pas, que celles qui ont des prétentions à la bouffonnerie ne font point rire, et que l'effet général de ce long poëme est l'ennui. En dernier résultat, les amateurs de livres rares rechercheront toujours *l'Adamo* d'Andreini ; les hommes curieux d'observer dans l'art dramatique les déviations de l'esprit humain peuvent réunir à cette pièce *la Maddalena* et *la Centaura* : le reste ne peut être l'objet que d'une curiosité sans plaisir comme sans fruit. G—É.

ANDRELINI (PUBLIO FAUSTO), en latin, *Publius Faustus* ANDRELINUS, poëte latin moderne, né à Forli, dans la Romagne, vers le milieu du 15e siècle. Ayant composé à Rome, dès sa première jeunesse, quatre livres de poésies, sous le titre d'*Amours*, il obtint, à vingt-deux ans, les honneurs de la couronne poétique. Après avoir été quelque temps attaché au cardinal de Gonzague, il vint s'établir à Paris en 1488, et fut reçu, l'année suivante, professeur à l'université. Il y enseigna pendant trente années, dans des cours publics et particuliers, la rhétorique, la poésie et la connaissance de la sphère. Il doit donc être compté pour une part considérable parmi les causes qui contribuèrent alors en France à la renaissance des lettres. Il obtint successivement la protection de Charles VIII, de Louis XII, d'Anne de Bretagne et de François Ier ; il reçut de Charles VIII, et ensuite d'Anne de Bretagne, deux pensions qu'il conserva toujours, et les titres de poëte du roi et de la reine, *poeta regius et regineus*. Il eut de plus un bon canonicat, comme on le voit par quelques-uns de ses ouvrages, où il prend le titre de chanoine de Bayeux. On ajoute qu'outre toutes ces faveurs, il recevait encore des présents considérables, et l'on croit qu'il s'est mis lui-même en scène dans une de ses églogues, où un poëte raconte qu'ayant récité devant Charles VIII un poëme sur la conquête de Naples, le roi lui avait donné un sac d'or, *fulvi æris*, qu'il put à peine emporter sur ses épaules. Malgré des querelles littéraires vives et bruyantes, il jouit d'une grande considération parmi les gens de lettres ses contemporains. Plusieurs le célèbrent comme l'un des poëtes les plus sublimes et les plus élégants de ce siècle. Érasme, qui était son ami, et qui l'avait beaucoup loué pendant sa vie, changea de langage après sa mort, et alla jusqu'à s'étonner que l'université de Paris l'eût si longtemps souffert, et à l'accuser de pétulance envers les théologiens de son temps, de mœurs peu régulières, et de médiocre savoir. L'accusation de pétulance peut être justifiée par les querelles dont on vient de parler, et dans lesquelles, en effet, Andrelini et ses adversaires s'injuriaient avec la plus extrême violence. Ses mœurs peuvent paraître suspectes, d'après la liberté qu'il se donnait d'expliquer, dans ses leçons, les morceaux les plus obscènes des poëtes grecs et latins. Son savoir ne s'élevait pas non plus au-dessus du médiocre, si l'on en juge par ce qui nous reste de lui : ses vers n'ont guère d'autre mérite qu'une certaine facilité de style, sans aucune des grandes qualités qu'on parait y avoir trouvées de son temps. Baillet a dit de lui, avec assez de justesse, dans ses *Jugements des Savants*, « qu'il ne « se souciait pas beaucoup de mettre du sens dans « ses compositions, pourvu qu'il y mît des mots bien « choisis et de riches expressions, comme si les cho-« ses étaient faites pour les mots, au lieu d'assujétir « les mots aux choses. » Érasme allait plus loin ; il prétendait qu'il ne manquait à ses vers qu'une syllabe, νοῦς en grec, *mens* en latin, c'est-à-dire, en français, le sens commun. Andrelini mourut à Paris, presque subitement, le 25 février 1518. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Livia, seu Amorum libri* 4, Paris, 1492, in-4°, et Venise, 1501, aussi in-4° : c'est ce recueil qui eut tant de succès à Rome, et qui fit décerner la couronne poétique à son jeune auteur. 2° *Elegiarum libri* 3, Paris, 1494, in-4° ;

3° *Epistolæ proverbiales et lepidissimæ, nec minus sententiosæ*, Paris, in-4°, sans date; ensuite, Paris, 1508, et réimprimées plusieurs fois à Cologne, à Anvers, à Bâle, etc. Plusieurs de ces épîtres sont purement morales; plusieurs aussi sont satiriques, et prouvent qu'Érasme n'avait pas tort d'accuser l'auteur de petulance et de malignité. 4° *De Neapolitana Victoria*, Paris, 1496 et 1508, in-4°; poëme dédié à Charles VIII, et dont nous avons vu que ce roi avait si bien payé la dédicace. 5° *De secunda Victoria Neapolitana, a Ludovico XII reportata, sylva*, Paris, 1502 et 1507, in-4°. 6° *De regia in Genuenses Victoria libri* 3, Paris, 1509, in-4°. On voit, par ces derniers ouvrages, qu'Andrelini méritait bien son titre de *poeta regius*. 7° *Bucolica*, Paris, 1501, in-4°. L'imprimeur de ces bucoliques dit, dans un avertissement au lecteur, qu'à son avis, elles ne le cèdent ni à celles de Virgile, ni à celles de Calpurnius, deux poëtes assurément très-différents l'un de l'autre, et que l'on voit pourtant qu'il mettait sur la même ligne; mais si l'usage était dès ce temps-là, comme il l'est assez souvent du nôtre, que les auteurs fissent eux-mêmes l'avertissement de l'imprimeur, que devons-nous penser de la modestie et du discernement d'Andrelini? 8° *Hecatodistichon*, Paris, 1512 et 1513, in-4°, et ensuite réimprimés plusieurs fois. Ces cent distiques moraux eurent pendant assez longtemps beaucoup de vogue. On en a eu deux traductions en vers français, l'une en quatrains, par Jean Paradin, 1545, l'autre, par Privé, 1604, traduction très-propre, selon Baillet, à discréditer l'original. On trouve des vers d'Andrelini dans la première partie du recueil de Gruter, *Deliciæ Poetarum Italorum*, etc. Quelques lettres de lui sont imprimées parmi celles d'Érasme; il y en a une autre à la tête de la première édition des *Adages* du même Érasme, faite à Paris en 1500. Ses poésies se conservent aussi manuscrites dans plusieurs grandes bibliothèques, et notamment dans la bibliothèque royale de France, n° 5087; et Montfaucon (*Bibliotheca bibliothecarum*, manuscrits, t. 2, p. 1072), parle d'un manuscrit faisant le 195e volume de la bibliothèque de Coislin, réunie depuis à celle de St-Germain, et maintenant à la bibliothèque royale, ayant pour titre : *Livre plein de miniatures, fait pour la reine Anne, tandis que son mari Louis XII faisait la guerre en Italie*, avec des vers de Fausto Andrelini de Forli, etc. G—É.

ANDREOSSI (François), né à Paris le 10 juin 1633, mourut à Castelnaudary en 1688. Jusqu'au commencement de ce siècle, Riquet avait été généralement regardé comme l'inventeur et l'entrepreneur du canal de Languedoc : c'était l'opinion du maréchal de Vauban, qui avait inspecté ce canal, et dont le témoignage positif ne laissait aucun doute; c'était celle de d'Aguesseau, de Basville, de Bezons, intendants de la province; de Colbert, sous les ordres et le ministère duquel s'exécutait ce magnifique ouvrage; du public, en un mot; et, dans l'inscription gravée, en 1667, sur l'écluse de Toulouse, Riquet est représenté comme inventeur du projet : *Instante viro clarisssimo Riquet, tanti operis* INVENTORE, *anno* 1667. Piganiol de la Force avança le premier, dans sa *Description de la France*, « que « le sieur Riquet se chargea de l'exécution du canal, « sur le plan et les mémoires du sieur Andréossi, « qui était pour lors employé dans les gabelles de la « province. » François Andréossi était mathématicien et ingénieur; il n'occupa jamais d'emploi dans les gabelles, et cette inexactitude, dans une partie de l'assertion de Piganiol, ne prévient pas en faveur de l'autre. Quoique l'opinion de cet auteur fût copiée par quelques écrivains, celle du public ne changea point, ne fut même pas ébranlée, parce qu'aucun témoignage contemporain ne venait à l'appui, et parce que l'ouvrage de Piganiol ne parut qu'en 1718, près de quarante ans après la mort de Riquet. La gloire comme *inventeur* lui semblait donc assurée, lorsqu'un officier général, distingué par ses connaissances, ses talents, et le rang qu'il occupait, vint la lui disputer de nouveau, et la réclamer pour son bisaïeul, François Andréossi. Il ne nous appartient point de prononcer, ni même d'émettre aucune opinion sur le procès, dont les pièces ont été mises sous les yeux du public; contentons-nous de les indiquer; elles consistent : 1° dans l'*Histoire du canal du Midi*, par le général Andréossi; 2° dans la réponse de MM. de Caraman, intitulée : *Histoire du canal de Languedoc*, avec cette épigraphe : *Cuique suum*. On trouve un examen impartial de cette question, une discussion faite avec beaucoup de soin, et les recherches les plus approfondies sur le véritable auteur du canal, dans l'*Histoire du corps impérial du génie*, par M. Allent, lieutenant-colonel dans ce corps, et maître des requêtes. Si les droits de François Andréossi à la gloire d'avoir inventé le canal sont en litige, celle d'avoir contribué à l'exécution de ce beau monument de l'industrie humaine ne peut lui être contestée, et l'on n'a jamais douté de ses connaissances et de ses talents. On a de cet ingénieur : 1° une *Carte du canal de Languedoc*, 3 feuilles in-fol., publiée en 1669. Le 5 février de l'année suivante, Riquet écrivit à Colbert une lettre conservée aux archives du canal (A.C.C.), et dans laquelle il exprime son mécontentement en ces termes : « J'ai été bien surpris, lorsque j'ai vu « certaine carte du canal, de l'invention du sieur « Andréossi, mon employé. L'auteur publie des pen- « sées que je gardais dans le secret. Cela fera qu'à « l'avenir je serai plus circonspect envers ledit sieur « Andréossi, et que peut-être je ne m'en servirai « plus. » Cette carte est curieuse et recherchée des connaisseurs, précisément pour les motifs qui excitèrent les réclamations de Riquet. 2° *Extrait des Mémoires concernant la construction du canal royal de communication des deux mers, océane et méditerranée, en Languedoc, par François Andréossi, en* 1675. Cet écrit n'a été imprimé qu'en l'an 8, pour la première fois, dans l'ouvrage cité du général Andréossi; il se trouve encore dans la réplique de MM. de Caraman, avec quelques observations. François Andréossi était d'une famille originaire d'Italie : il voyagea dans ce pays pour perfectionner ses connaissances en hydraulique. Après la mort de

Riquet il fut nommé directeur particulier du canal. Ce fut en 1682, pendant qu'il exerçait ces fonctions, qu'il publia une nouvelle carte du canal du Languedoc. D—M—T.

ANDRÉOSSI (ANTOINE-FRANÇOIS, comte), lieutenant général, issu d'une famille originaire d'Italie (1), naquit à Castelnaudary le 6 mars 1761. Il était arrière-petit-fils de François Andréossi qui concourut avec Riquet à la construction du canal de Languedoc (2). A vingt ans il entra au service avec le grade de lieutenant d'artillerie, et fit la campagne de 1787 en Hollande, où il fut fait prisonnier par les Prussiens. Il faisait partie des trois détachements que le gouvernement avait fait passer au secours des patriotes hollandais. Il revint peu de temps après en France, en vertu d'un échange. Andréossi passait, à l'époque de la révolution, pour l'un des officiers d'artillerie les plus attachés à l'ancien régime. Lorsque l'émigration commença, on comptait si bien sur ses sentiments à cet égard, que, dans la répartition des officiers d'artillerie qui fut faite entre les trois corps commandés par les princes frères du roi, par le prince de Condé et par le duc de Bourbon, il fut compris dans la liste de ceux qui devaient servir sous les ordres de ce dernier. Quel ne fut donc pas l'étonnement général, lorsqu'on apprit qu'il avait embrassé avec chaleur la cause de la révolution? Cependant il en repoussait les excès. Se trouvant en garnison à Metz en 1790, il se prononça fortement contre les mouvements anarchiques qui s'y manifestèrent. Andréossi fit toutes les campagnes de la révolution; il commença par celle du blocus de Landau en 1793; se fit surtout remarquer dans celles d'Italie, depuis le passage du Var jusqu'au traité de Léoben, et fut souvent cité dans les relations du général en chef. Au siége de Mantoue, il dirigea avec cinq chaloupes canonnières une fausse attaque qui attira tout le feu de la place, tandis que les généraux Murat et Dallemagne conduisaient l'attaque réelle sur deux autres points. C'est a la suite de cet exploit qu'il fut nommé chef de brigade. Un peu plus tard, après la bataille du Tagliamento, Bonaparte l'ayant chargé de reconnaitre si l'Izonso était guéable, il se jeta dans cette rivière qu'il passa et repassa sur deux points différents sous le feu de l'ennemi. Il fut envoyé à Paris avec le général Joubert, dans le mois de décembre 1797 (an 6), pour présenter au directoire les drapeaux enlevés par l'armée d'Italie. Lorsque le directoire ordonna les préparatifs d'une descente en Angleterre (1798), Andréossi fit sur les côtes un voyage dont le but était d'accélerer l'organisation des troupes. Ce projet n'ayant pas eu de suite, il suivit le général Bonaparte en Égypte, en qualité de général de brigade, et, sur cette terre antique de la civilisation, il sut conquérir plus d'un genre de gloire. Il fit partie de toutes les expéditions, notamment de celle de Syrie. Souvent, dans ses rapports, le général en chef donna des éloges à son courage. Devenu membre de l'institut formé au Caire, il fut chargé de plusieurs opérations savantes, dont il s'acquitta avec une grande supériorité. La rade de Damiette, l'embouchure du Nil, le lac de Menzaleh, le Fleuve sans Eau, etc., sont des points importants qu'il décrivit avec une rare exactitude, et sur lesquels il composa des mémoires qui font partie du beau travail de la commission d'Égypte. Ces mémoires ont paru aussi séparément. Andréossi accompagna Bonaparte lorsque ce général quitta l'Égypte; il le suivit à Paris, et concourut de tout son pouvoir à la révolution du 18 brumaire. Il faisait les fonctions de chef d'état-major dans cette journée mémorable (1), et il obtint pour récompense une quatrième division formée exprès pour lui au ministère de la guerre, et qui comprenait l'administration de l'artillerie et du génie. Il joignit bientôt à son administration le titre de commandant de l'artillerie à Strasbourg, et le grade de général de division. Il fut appelé, en août 1800, au commandement de la place de Mayence, puis aux fonctions de chef d'état-major de l'armée gallo-batave. C'est en cette dernière qualité qu'il rendit compte d'un combat meurtrier où une poignée de soldats, entre Lauffembourg et Nuremberg, battit une armée entière (18 décembre 1800), et sur lequel il publia une relation qui parut sans nom d'auteur. Peu de temps après, il fut fait directeur du dépôt de la guerre, puis ambassadeur à Londres après le traité d'Amiens. Il tint, dans cette dernière place, une conduite assez prudente; mais, introduit dans les cercles de la haute société, on prétend qu'il laissa voir, par quelques bévues, qu'il n'en connaissait pas tous les usages. Ami des arts, il acheta à Londres la belle collection de dessins du ministre Calonne, qui avait été formée par le Brien. Revenu en France après la rupture avec l'Angleterre, il fut successivement nommé président du collége électoral de l'Aude, comte de l'empire, candidat au sénat et ambassadeur à Vienne. Il avait été chef d'état-major de l'armée de Boulogne. Il s'était trouvé à la bataille d'Austerlitz, et avait été d'abord nommé commissaire du gouvernement à Vienne pour le complement du traité de Presbourg. Devenu gouverneur de cette ville, après la bataille de Wagram, il y rechercha les savants, les gens de lettres, rapporta quelques manuscrits, et se fit estimer et regretter. A son retour à Paris, il fut nommé à l'ambassade de Constantinople, et reçut des instructions de la plus haute importance. Napoléon, qui méditait alors son invasion en Russie, et qui avait besoin de susciter des ennemis à cette

(1) La famille noble des Andréossi subsiste encore à Lucques. Jérôme Andréossi étant passé en France, y fut reconnu gentilhomme par Louis XIII, et naturalisé Français par lettres patentes de Louis XIII, données à Fontainebleau et enregistrées à la cour des comptes de Paris, le 30 avril 1626. Il avait épousé Marguerite, fille de Pierre de Beauchamp, secrétaire ordinaire du roi. V—VE.

(2) On voit, dans l'histoire de ce canal qu'il a publiée, la part honorable que son bisaïeul prit à la construction de ce monument. Cette histoire donna lieu à de vives réclamations de la part de MM. de Caraman, descendants de Riquet. Voy. ANDRÉOSSI (François). V—VE.

(1) « Je ne fus nommé, écrivait-il à l'auteur de cette note, chef « d'état-major qu'au refus de Berthier, qui dit qu'*il avait deux ré*« *putations dans Paris, tandis que moi, n'ayant pas marqué dans la* « *révolution, je n'inspirerais aucune défiance*. Je n'étais pas venu « une seule fois à Paris pendant la crise révolutionnaire. » V—VE.

puissance, était disposé à faire tous les sacrifices pour que les Turcs continuassent la guerre ; il avait dit à son ambassadeur : « Que le sultan Mahmoud se « mette à la tête de 100,000 hommes ; je lui promets « la Moldavie, la Valachie et même la Crimée. » Mais des circonstances imprévues ayant retardé son départ, Andréossi n'arriva à Constantinople qu'après la paix de Buckarest. Pendant le séjour qu'il fit dans cette capitale, il protégea constamment les Français établis en Turquie, et ceux qui faisaient le commerce dans le Levant. Le ministère ottoman eut aussi beaucoup à se louer de sa loyauté (1) ; enfin il emporta les regrets de tout le monde, lorsque, en 1814, remplacé par le marquis de Rivière qui lui apporta la croix de St-Louis, il quitta Constantinople. A son retour en France, il communiqua à l'Institut des mémoires que l'hydrostatique compte parmi ses plus précieuses acquisitions, et qui reçurent d'un homme habile en cette matière (Barbié du Bocage) les éloges les plus flatteurs. L'un de ces mémoires où il traite de l'irruption de la mer Noire dans la Méditerranée, et dans lequel il cherche à fixer la lithologie de l'embouchure de la première de ces mers, est un essai qui n'avait été fait par personne avant lui. Les autres mémoires, relatifs au système des eaux qui abreuvent Constantinople, et à l'ensemble des nombreux conduits employés en Turquie pour la distribution de l'eau, renfermaient des notions curieuses sur la science hydraulique chez les Turcs, et sur l'application que l'Europe en pourrait faire. Tous ces matériaux servirent à la composition d'un grand ouvrage qu'Andréossi publia quelques années plus tard. Se trouvant à Paris à l'époque de la révolution du 20 mars 1815, il y adhéra complétement, et signa la fameuse délibération du conseil d'État, du 25 de ce mois. Il accepta la pairie et la présidence de la section de la guerre ; mais il refusa le titre d'ambassadeur à Constantinople que Napoléon voulut lui rendre, et il lui annonça que le gouvernement ottoman ne le reconnaîtrait pas. C'est en qualité de président de la section de la guerre qu'il fit partie de cette commission du conseil d'État que Bonaparte avait chargée de faire un rapport sur la déclaration du congrès de Vienne, donnée le 13 mars. C'est au général Andréossi et à trois autres de ses collègues que fut dû l'amendement à cet article du fameux décret contre la maison du roi, qui devait mettre *hors de la protection des lois* ceux de cette maison qui refuseraient de prêter serment. Quoique dans les comités secrets de la chambre des pairs il ne parlât jamais, il votait toujours avec les plus modérés. Après le désastre de Waterloo, il fut élu membre de la commission chargée de présenter un rapport sur les mesures de sûreté générale, et la commission de gouvernement lui confia le commandement de la première division militaire. Nommé l'un des cinq commissaires envoyés auprès des généraux alliés pour négocier un armistice, il partit le 27 juin, et arriva le même jour à Pont-Ste-Maxence, où il trouva les premières colonnes prussiennes qui marchaient sur la capitale. On ne lui permit pas d'arriver jusqu'au général Blücher. Mais ses collègues et lui furent admis en présence du duc de Wellington. Dès la première entrevue, Andréossi et l'un de ses collègues se prononcèrent pour le rappel immédiat des Bourbons. Un autre membre de la députation (M. Flaugergues) ayant dit qu'il croyait ce vœu contraire à celui des chambres et de la France, le général anglais répondit que la force en déciderait. Le 4 juillet suivant, Andréossi et ses collègues revinrent à Paris. Aussitôt après le retour du roi, il lui envoya son acte de soumission. A partir de cette époque, rentré dans la vie privée, et habitant sa belle maison de Ris, Andréossi s'occupa exclusivement de travaux scientifiques. Quelque temps après la publication de son *Voyage à l'embouchure de la mer Noire* (1819), il entra dans la société royale fondée pour l'amélioration des prisons ; et deux ans plus tard, il devint directeur des subsistances militaires (1). Tandis qu'il occupait cette haute place, les journaux attaquèrent vivement une opération de son ministère, l'adjudication de la fourniture des vivres pour la garnison de Paris. Le comte Andréossi repoussa cette attaque avec beaucoup de force. En 1824, il concourut avec M. Héricart de Thury pour une place d'académicien libre à l'académie des sciences ; celui-ci l'emporta de quelques voix. Deux ans plus tard, il fut plus heureux. Lorsque les colléges électoraux furent convoqués en 1827 pour procéder au remplacement de la première chambre septennale, Andréossi fut député par le département de l'Aude à la nouvelle chambre, et il y siégea avec l'opposition. A son début dans la carrière législative, il fut créé membre de la commission d'examen pour le projet de loi qui allouait au ministre de la guerre un crédit extraordinaire de 300,000 fr. Lors de la discussion générale de l'emprunt de 4 millions de rentes, motivé par les circonstances extraordinaires où se trouvait l'Europe, il fit une exposition savante de l'état respectif de la Russie et de la Turquie, et vota l'ajournement de l'emprunt. Il se fondait sur ce que, les événements se développant avec une grande rapidité, l'intervention de la France ne lui semblait pouvoir être d'aucune efficacité pour ou contre ces événements. Enfin il fit plusieurs rapports sur des pétitions. Parti, après cette session, pour retourner dans sa ville natale, il tomba malade à Montauban, et y mourut le 10 septembre 1828. Cette nouvelle inat-

(1) Il m'écrivait le 16 juin 1813 : « Ce pays-ci n'offre pas de « grandes ressources, mais il fournit beaucoup d'observations. Je « recueille tout ce que je puis, tant sur la géographie que sur le « gouvernement et les antiquités. J'ai plusieurs jeunes gens que « j'emploie à faire des reconnaissances, des recherches et des ex- « traits. J'ai aussi des dessinateurs : j'étudie, je médite, et je pense « que, si l'on avait le temps, on pourrait écrire sur ce pays-ci « tout différemment et d'une manière plus exacte qu'on ne l'a fait « jusqu'à ce jour. » V—ve.

(1) Il m'avait communiqué, quelque temps auparavant, un mémoire important sur les moyens d'affaiblir la puissance russe, et de préserver l'Europe de l'invasion. Il présenta au duc d'Angoulême ce mémoire, qui fut bien reçu à la cour de Louis XVIII, et dont l'auteur disait spirituellement : *C'est mon baptême des cent jours.* V—ve.

tendue produisit à Castelnaudary une sensation douloureuse. Il y était estimé et aimé. Ses restes, portés dans cette ville, y furent reçus et inhumés au milieu de la tristesse générale. Il était grand-aigle de la Légion d'honneur, et il prenait encore à Constantinople, au mois de février 1814, les titres de commandeur de la Couronne de fer et de grand chancelier de l'ordre des trois Toisons d'or (1). On a de lui : 1° *Histoire du canal du Midi, connu précédemment sous le nom de canal du Languedoc*, 1800, in-8° ; 2° édition considérablement augmentée, et contenant un grand nombre de cartes et plans topographiques, Paris, 1804, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage peut être regardé comme classique sur les canaux en général. (*Voy*. l'article précéd.) 2° *Mémoires sur le lac Menzaleh; sur la vallée du lac de Naron; sur le Fleuve sans Eau*, Paris, 1800, in-4°, et dans la collection des mémoires sur l'Égypte. 3° *Campagne sur le Mein et la Rednitz, de l'armée gallo-batave aux ordres du général Augereau*, 1802, in-8°. 4° *Voyage à l'embouchure de la mer Noire, ou Essai sur le Bosphore et la partie du Delta de Thrace, comprenant le système des eaux qui abreuvent Constantinople*, 1818, in-8°, et atlas; traduit en anglais à Londres la même année. 5° *De la Direction générale des subsistances militaires, sous le ministère de M. le maréchal de Bellune*, Paris, 1824, in-8°. C'est une refutation de ce qui avait été écrit contre cette administration au sujet des approvisionnements de l'armée d'Espagne pour la campagne de 1823, et à l'occasion des marchés Ouvrard. 6° *Mémoire sur ce qui concerne les marchés Ouvrard*, Paris, 1826, in-8°. 7° *Mémoire sur les dépressions de la surface du globe*, Paris, 1826, in-8°. L'auteur considère ces dépressions dans le sens longitudinal des chaînes de montagnes, et entre deux reliefs maritimes adjacents. Ce mémoire fut lu aux séances de l'académie des sciences du 13 et du 20 février 1826 (1). M—D j.

ANDRÉOZZI (GAETAN), compositeur dramatique, né à Naples vers le milieu du 18e siècle, fit ses études musicales sous la direction de Jomelli, son parent. Ses premiers ouvrages furent des cantates à une seule voix et des duos pour deux soprani et basse. En 1782, il publia à Florence six quatuor pour deux violons, alto et basse. En 1786, il donna *Virginia* à Rome; en 1787, *Catone in Utica*, à Crémone; *Arbace*, à Florence, 1787; *Olimpiade*, ibid., 1787; en 1788, l'*Agésilas*, à Venise; en 1791, *il Catone in Utica*, à Genève; *il finto Circo*, Paris, août 1791; *Virgine del sole*, Paris, décembre 1809; *Saule*, oratorio, à Naples, au théâtre del Fondo; *Sofronia ed Olindo*, à Naples, au théâtre St-Charles. En 1792 il passa en Espagne, et y composa la *Didone abbandonata* et l'*Angelica e Medoro*, qui furent représentés à Madrid. De retour dans sa patrie, il donna encore quelques opéras, entre autres *Giovanna d'Arco*, qu'on regarde comme un de ses meilleurs ouvrages. Parmi ses oratorio, on remarque la *Passione di Giesu-Cristo* et *Saule*. Gaetan Andréozzi mourut dans les premières années du 19e siècle. F—T—S.

ANDRÈS (le Père JEAN), l'un des hommes les plus instruits et les plus laborieux du 18e siècle, naquit en 1740 à Planès, dans le royaume de Valence, d'une famille noble, et mourut à Rome le 13 janvier 1817. Après avoir terminé ses études au collége de cette ville, il embrassa la règle de St-Ignace, et professa quelque temps les belles-lettres à l'académie de Candia. Lors de la suppression de leur institut, les jésuites espagnols furent tous arrêtés et dirigés sur Rome; mais le pape Clément XIII n'ayant pu les admettre dans ses États, ils furent contraints de débarquer dans l'île de Corse, où Paoli, touché de pitié, consentit à leur donner un asile. Andrès, quoiqu'il ne fût pas encore lié par des vœux solennels, n'avait point hésité à partager l'exil de ses confrères. Il fit en latin le récit de tous les mauvais traitements qu'ils avaient éprouvés depuis leur départ

(1) Par un décret daté de Schœnbrunn, le 15 août 1809, Napoléon avait institué l'*ordre des trois Toisons d'or*. Chaque régiment devait avoir un de ses officiers commandeur avec pension de 4,000 fr., et un sous-officier ou soldat chevalier avec pension de 1,000 fr. Les commandeurs et les chevaliers ne pouvaient plus quitter leur régiment, et devaient *mourir sous les drapeaux*. Les *grands chevaliers* devaient être au nombre de cent, les *commandeurs* au nombre de quatre cents, et les *chevaliers* au nombre de mille. Excepté les ministres, qui auraient conservé le portefeuille pendant dix ans sans interruption; les ministres d'État qui, pendant vingt ans d'exercice, auraient été appelés au moins une fois par année au conseil privé; les présidents du sénat qui auraient présidé ce corps pendant trois années; et les descendants directs des maréchaux, lorsqu'ils se seraient distingués dans la carrière par eux embrassée, nul ne pouvait être admis dans l'ordre des trois Toisons d'or, s'il n'avait fait la guerre et reçu trois blessures dans des actions différentes. Pour être *grand chevalier*, il fallait avoir commandé en chef dans une bataille rangée ou dans un siége, ou dans un des corps de la grande armée. Enfin la décoration des trois Toisons d'or devait être attachée aux aigles des régiments qui avaient *assisté aux grandes batailles de la grande armée*. Le général Andréossi fut nommé grand chancelier de cet ordre, dont Napoléon s'était fait le grand maître. On avait déjà dressé *l'état des corps* qui avaient *participé aux grandes batailles de la grande armée, commandées par S. M. l'empereur et roi en personne*. Tout le travail était prêt, et les promotions allaient commencer, lorsque le mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise fit renoncer à l'établissement d'un ordre qui aurait trop contrarié le beau-père. L'ordre des trois Toisons annulait, en l'absorbant, l'ancien ordre de la Toison d'or qui existait dans les deux maisons d'Espagne et d'Autriche. Le comte Andréossi perdit alors son titre de grand chancelier, et moi celui de *secrétaire général*, qui m'avait été promis. Mais, en 1814, Napoléon n'avait plus à ménager son beau-père, et le général Andréossi reprit à Constantinople le titre d'un ordre qui, sans la chute de l'empire, aurait été organisé. V—VE.

(1) Les éditeurs des *Voyages pittoresques du Bosphore*, d'après les dessins de Melling, avaient fait annoncer (*Journal des Savants*, décembre 1816), que dans la 12e livraison de cet ouvrage serait comprise une carte topographique du Bosphore, dressée par Barbié du Bocage, d'après les matériaux authentiques apportés de Constantinople et communiqués par le général Andréossi. Ce dernier fit insérer dans les journaux (mars 1818) une note portant qu'il n'avait point communiqué à M. Barbié du Bocage de simples matériaux, mais une carte entièrement terminée, et qui avait été présentée par M. Barbié du Bocage lui-même à deux classes de l'Institut; que cette carte n'avait point été faite pour entrer dans l'ouvrage de M. Melling, mais pour rester la propriété de son auteur; qu'au reste M. Barbié du Bocage n'avait pu se donner aucun soin pour dresser cette carte, puisque, levée sur les lieux, elle avait été apportée de Constantinople rédigée, mise au net, et topographiée dans toutes ses parties, avec les côtes de nivellements barométriques, et tous les ouvrages relatifs au système des eaux qui abreuvent la capitale de l'empire ottoman, et que c'est dans cet état qu'elle était venue à la connaissance de M. Barbié du Bocage. V—VE.

d'Espagne; et ce mémoire, mis sous les yeux du souverain pontife, contribua beaucoup à lever les obstacles qui s'opposaient encore à leur admission en Italie. Andrès fut d'abord chargé de professer la philosophie à Ferrare, dans le collége de son ordre; mais le pape Clément XIV en ayant prononcé la suppression, il se rendit à Mantoue chez le comte de Bianchi, dont les bontés, qu'il reconnut en surveillant l'éducation de ses enfants, lui assurèrent une existence honorable. L'académie de cette ville venait de mettre au concours un problème d'hydraulique (*de ascensu aquæ*); Andrès entreprit de le résoudre, et son mémoire balança celui de Fontana (*voy.* ce nom), qui fut couronné. Bientôt après, son *Essai sur la philosophie de Galilée* lui ouvrit les portes de l'académie. Cet ouvrage, dans lequel les services rendus aux sciences par le philosophe florentin sont appréciés avec un talent et une impartialité remarquables, étendit la réputation d'Andrès dans toute l'Italie. S'il eût voulu rentrer dans la carrière de l'enseignement, les plus célèbres universités se seraient empressées de l'accueillir; mais il avait déjà conçu l'idée du grand et bel ouvrage qui lui garantit une des premières places parmi les savants de son siècle. Il ne s'agissait de rien moins que de tracer la marche de l'esprit humain dans les diverses routes qu'il s'est ouvertes depuis les temps les plus reculés, en montrant la cause de ses progrès ou de ses aberrations. Jamais plus vaste plan ne s'était présenté à l'imagination; et il est encore inconcevable qu'un seul homme ait entrepris de le réaliser. Pour rassembler les matériaux immenses dont il avait besoin, Andrès employa plusieurs années à visiter les principales bibliothèques d'Italie et d'Allemagne, et il perfectionna ses connaissances par la fréquentation des savants. De retour à Mantoue, il s'occupait sans relâche de la rédaction de son ouvrage, lorsque l'approche des armées françaises, en 1796, l'obligea de quitter cette ville. Sur les instances du duc de Parme, il consentit à se rendre dans cette ville, où il vécut longtemps avec le titre et la pension de professeur au collége de Colorno, mais sans aucune fonction ni charge à remplir. Le duc n'avait pas voulu que rien pût le détourner de son grand travail, qu'il eut enfin la gloire de terminer en 1799, après plus de vingt années de soins et d'application. Après la retraite des Français, Andrès fut chargé par l'empereur d'Autriche de réorganiser l'université de Pavie. Bientôt le duc de Parme le nomma son bibliothécaire, et l'admit à son conseil intime. Mais, lors du rétablissement des jésuites dans le royaume de Naples, en 1804, il n'hésita pas à quitter le poste brillant qu'il occupait à Parme pour rejoindre ses confrères, et les aider autant que ses forces pourraient le lui permettre, à l'accomplissement de la tâche que leur imposait la volonté du souverain pontife. Nommé conservateur de la bibliothèque royale et censeur, il ne crut pas que ce double titre le dispensât des devoirs d'un religieux, et il les remplit avec un zèle digne d'éloges. L'occupation du royaume de Naples par les Français força les jésuites à se retirer en Sicile; mais, protégé par sa réputation, le P. Andrès ne partagea pas le nouvel exil de ses confrères. Il n'eut qu'à se louer des procédés de Joseph Bonaparte et de Murat, qui le nomma chef ou préfet de la bibliothèque royale. Ses talents avaient depuis longtemps marqué sa place à l'académie napolitaine; et celle des antiquités l'élut son secrétaire. Après la chute de Murat, en 1815, Andrès sollicita la permission de se retirer dans la maison de son ordre à Rome. Privé depuis quelque temps de la vue, il se soumit à l'opération de la cataracte, mais ce fut sans succès. Outre une édition des Lettres latines et italiennes d'Antoine Augustin (*voy.* ce nom), précédées d'une bonne dissertation, Parme, 1804, in-4°, on lui doit une foule d'opuscules curieux : *Sur le revers d'une médaille mal expliquée par Mattei*, Mantoue, 1778, in-8°; — *Sur une démonstration de Galilée*, Ferrare, 1779, in-4°; — *Sur la musique des Arabes*, Venise, 1787, in-8°; — *Sur une carte géographique de 1455*, Naples, 1815, in-8°; — *Sur les Milésiens.* — *Sur l'usage de la langue grecque dans le royaume de Naples*, ibid., 1816; — *Sur deux poëmes grecs conservés à la bibliothèque Laurentienne de Florence*, l'un de Jean d'Otrante, et l'autre de George de Gallipoli, poëtes du 13e siècle; — *Sur le culte d'Isis et quelques inscriptions trouvées dans un temple qui lui était consacré*; — *Sur la découverte de Pompéia et d'Herculanum*; — *Sur la figure de la terre*; — une apologie de Virgile sur l'anachronisme d'Énée et de Didon; et enfin une dissertation sur les commentaires d'Eustathe sur Homère, etc. Mais ses principaux ouvrages sont : 1° *Dissertazione sopra un problema idrostatico*, Mantoue, 1775, in-4°. C'est la pièce qu'il avait envoyée au concours, et qui fut imprimée aux frais de l'académie. 2° *Saggio del filosofia del Galileo*, ibid., 1776, in-4°. C'est un des meilleurs ouvrages que Galilée ait inspirés. 3° *Lettera sopra il corrompimento del gusto italiano*, Crémone, 1776, in-8°. Andrès y venge les Espagnols du reproche que leur adressait Tiraboschi d'avoir corrompu le goût en Italie. (*Voy.* TIRABOSCHI.) 4° *Dissertazione sopra la ragione della scarzezza di progressi delle scienze in questo tempo*, Ferrare, 1779, in-4°. 5° *Dell' origine, de progressi, e dello stato attuale d' ogni letteratura*, Parme, 1782-99, 7 vol. in-4° (1); Venise, 1808-17, 8 vol. in-4°; Pistoie, 1818, 8 vol. in-4°; Pise, 1821, 25 vol. in-8°. C'est, de tous les ouvrages d'Andrès, celui qui lui fait le plus d'honneur. Il suppose autant de goût que d'érudition et des connaissances très-étendues dans tous les genres. Quelques idées singulières, des jugements hasardés sont les seules taches que la critique ait signalées dans ce beau monument. Andrès attache une grande importance à l'influence que les Arabes eurent à la renaissance des lettres; et cette partie de son ouvrage en est peut-être la plus neuve et la plus remarquable par les recherches de l'auteur, qui avait consulté tous les manuscrits arabes de la bibliothèque de l'Escurial. Cependant quelques critiques ont pensé qu'il y avait de sa part sur ce point

(1) Les éditions suivantes ont été revues et augmentées par l'auteur; mais l'édition de Parme, qui est très-belle, peut être complétée par un 8e volume dans lequel on a réuni les changements et additions faites par Andrès lui-même.

un peu d'exagération. M. Peignot a donné l'analyse de cet ouvrage dans son *Répertoire bibliographique*, p. 318 et suiv. Il a été traduit en espagnol par Charles Andrès, frère de Jean, Madrid, 1784 et années suiv., 8 vol. in-4°. Une traduction française, entreprise par Ortolani, et dont le premier volume fut publié à Paris en 1825, in-8°, a été interrompue par la mort du traducteur. 6° *Lettera soprà l' origine e le vicende dell' arte d' insegnare a parlare i surdi e muti*, Vienne, 1793, in-8°. Andrès y prouve que les Espagnols ont connu les premiers l'art d'instruire les sourds et muets. (*Voy.* PONCE.) 7° *Viaje de Viena*, Madrid, 1794, in-8°, trad. en italien et en allemand. C'est la curieuse relation de son voyage en Allemagne. 8° *Cartas familiares*, etc., Madrid, 1 94, 6 vol. petit in-4°. C'est le recueil des lettres d'Andrès à son frère; elles sont remplies d'anecdotes et de détails bibliographiques. Il en existe une traduction allemande très-défectueuse. On en avait entrepris une en français qui n'a point été terminée. 9° *Catalogo della libreria dei Capilupi*, Mantoue, 1797, in-8°, enrichi de notes. 10° *Lettera soprà alcuni codici delle biblioteche Capitolari di Novarra e di Vercelli*, Parme, 1802, grand in-8°. Cette lettre, adressée à l'abbé Morelli, renferme des détails intéressants sur un diplôme de Luitprand, roi des Lombards, de 730, que l'on conserve à Novarre, et sur un recueil de lois lombardes que l'on voit à Verceil, et dont on a annoncé une publication à Leipsick. W—s.

ANDREU DE BILISTEIN. *Voyez* BILISTEIN.

ANDREW (JAMES), directeur principal de l'école militaire pour le génie et l'artillerie de la compagnie des Indes anglaises, naquit à Édimbourg en 1773. Après avoir fait ses études à l'université de sa patrie, il fut admis à l'école militaire, où il se distingua parmi les élèves. L'administration de la compagnie des Indes lui ayant proposé de se rendre à Calcutta en qualité de professeur des sciences mathématiques et de directeur de l'école militaire, il accepta, professa avec succès pendant quinze années, et au bout de ce temps il obtint une retraite honorable. On doit à Andrew les ouvrages suivants : 1° une grammaire et un vocabulaire de la langue hébraïque; 2° *Système de chronologie sacrée*; 3° des *Tables nautiques* assez estimées. Depuis dix ans Andrew avait quitté le service de la compagnie; il vivait retiré dans sa patrie, où il est mort le 13 juin 1833, regretté par les savants. G—G—Y.

ANDREWS (LANCELOT), théologien anglais, né à Londres, en 1565. La réputation de son savoir et son talent comme prédicateur attirèrent sur lui l'attention de la reine Élisabeth, qui le nomma son chapelain. Il fut en grande faveur auprès de Jacques I[er]. Ce prince avait composé une *Défense de la prérogative royale*, à laquelle Bellarmin avait répondu, sous le nom supposé de *Matthieu Tortus*. Andrews fut chargé de réfuter le livre de Bellarmin, et il s'en acquitta avec beaucoup d'habileté dans un ouvrage latin, publié en 1609, in-4°, sous le titre de *Tortura Torti*. Ce service fut si agréable au roi, que l'auteur fut nommé sur-le-champ évêque de Chichester, ensuite d'Ély, puis conseiller privé de Sa Majesté, enfin évêque de Winchester. Ses ouvrages sont peu lus aujourd'hui; ils sont écrits du ton pédantesque et sophistique qui régnait alors, et dont le roi lui-même avait donné l'exemple. Cependant Milton en faisait grand cas, et il a déploré la mort d'Andrews dans une élégie latine. Outre l'ouvrage déjà cité, il reste de Lancelot Andrews un *Manuel de dévotions privées*; un *Manuel de directions pour la visitation des malades*; un volume de petits traités, la plupart en latin, *sur les droits des princes, sur les dîmes, sur l'usure*, etc., in-4°, 1629; un recueil posthume de sermons, en 1 vol. in-fol.: *la Loi morale expliquée, ou Leçons sur les dix Commandements*, in-fol., 1642; et un recueil d'œuvres posthumes, en 1 vol. in-fol., 1657. Andrews mourut en 1626. On trouve, dans les œuvres du poëte Waller, une anecdote qui mérite d'être conservée. Il raconte qu'ayant assisté un jour au dîner de Charles II, Sa Majesté apostropha le docteur Néale, évêque de Durham, et Andrews, évêque de Winchester, qui étaient tous deux derrière son fauteuil, et leur dit : « Milords, « est-ce que je ne puis pas prendre l'argent de mes « sujets, quand j'en ai besoin, sans toutes les formalités de parlement? » L'évêque de Durham répondit sans hésiter : « Nul doute que Votre Majesté ne puisse « le faire; vous êtes le souffle de nos narines. — Et « vous, Milord, qu'en pensez-vous, dit le roi à l'évêque de Winchester? — Sire, répondit ce prélat, « je ne suis pas assez habile pour juger des affaires « de parlement. — Je ne veux point de faux-fuyants, « répliqua le roi; répondez-moi nettement. — Eh « bien, Sire, répondit Andrews, je crois qu'il vous « est permis de prendre l'argent de mon frère Néale, « puisqu'il vous l'offre. » S—D.

ANDREWS (JAMES PETIT), historien anglais, né en 1737, à Newbury dans le comté de Berks, était, à dix-huit ans, lieutenant dans la milice de sa province. Ayant des talents divers et un goût prononcé pour la littérature, il ne se fit cependant connaître du public que lorsqu'il était déjà avancé en âge. Il écrivit d'abord, en 1788, en faveur des petits ramoneurs de cheminée, une brochure qui a eu sans doute le mérite de provoquer l'acte passé bientôt après dans le parlement, pour améliorer le sort de ces infortunés. Andrews a publié : *Anecdotes anciennes et modernes, avec des observations*, 1789, in-8°; et supplément, 1790; ouvrage badin et piquant, dans la composition duquel l'auteur fut secondé par quelques amis, notamment par le poëte lauréat Pye et le capitaine Grose (*voy.* ce nom), et orné du portrait, gravé d'après son dessin, d'un homme distillant des anecdotes dans un alambic. Ce livre eut beaucoup de succès, et l'on en fit des éditions multipliées. Andrews joignait à l'art de la composition et au mérite du style la patience nécessaire pour les recherches, et il en a donné des preuves dans une *Histoire de la Grande-Bretagne, rattachée à la chronologie de l'Europe*, avec des notes contenant les anecdotes du temps, les vies des savants et des spécimens de leurs écrits, depuis l'invasion de César jusqu'à la mort d'Édouard VI, 2 vol. in-4°, 1794 et 1795. Cet ouvrage, écrit avec une heureuse conci-

sion, sans que toutefois les faits y soient dépouillés des détails qui leur donnent la vie, présente l'histoire d'Angleterre page à page, en regard de celle de l'Europe. Le récit est de temps en temps suspendu par des appendix qui contiennent, entre autres matières, des esquisses biographiques et une suite de chapitres sur la religion, le gouvernement, les mœurs, les arts, les sciences, le langage, le commerce, etc. On regrette qu'Andrews n'ait pas poussé plus loin sa relation ; il en fut détourné probablement par la tâche qu'il s'imposa de continuer l'*Histoire de la Grande-Bretagne* de l'Écossais Robert Henry (*voy.* ce nom) ; le résultat de ce travail parut en 1796, 1 vol. in-4° et 2 vol. in-8°. L'auteur mourut à Londres le 6 août de l'année suivante. Il a coopéré au *Gentleman's Magazine*, et a donné une traduction du français des *Sauvages de l'Europe*, imprimée avec des estampes faites sur ses dessins. L.

ANDREWS (Pierre-Miles), lieutenant-colonel du régiment des volontaires du prince de Galles, était le fils d'un marchand de la cité ; il préféra d'abord les muses au commerce. Lié avec Garrick, il prit du goût pour le théâtre, et composa un grand nombre de comédies, entre autres celle qui est intitulée *Mieux vaut tard que jamais*, dont le duc de Lead, son ami, fit le prologue. A la mort de son frère aîné, Andrews hérita d'une ample fortune et d'une manufacture de poudre à canon, qui, dans un temps si fertile en guerres, fut pour lui une source abondante de richesses. Suivant l'exemple de tous les jeunes gens riches de son temps, il embrassa l'état militaire. Il fut nommé membre du parlement en 1790, et successivement réélu en 1796, 1802, 1806 et 1707. Il paraît, qu'Andrews était moins célèbre comme auteur, comme manufacturier ou comme membre du parlement, que comme homme du bon ton. « Personne ne rassemble dans son sa« lon, dit l'auteur d'une biographie anglaise, un « cercle plus brillant de duchesses, de marquises, « de comtesses et de baronnes, etc. ; et si M. le co« lonel Andrews avait réalisé le projet de sa pre« mière jeunesse, d'aller vivre en Orient, lors même « qu'il serait parvenu à la dignité de pacha, son ha« rem eût été peu de chose comparé à cette réunion « séduisante de beautés anglaises dont se composent « ses soirées. » Andrews mourut dans sa maison de Cleveland, le 18 juillet 1814, peu d'heures après avoir signé cent billets d'invitation pour une fête avec feu d'artifice, qui devait avoir lieu dans cette même maison. Z.

ANDREZEL (Barthélemy-Philibert Picon d'), né en 1757, à Salins, était petit-fils du vicomte d'Andrezel, qui, pendant son ambassade à Constantinople, y fonda l'école française des langues orientales, qui subsiste encore. Il commença ses études à l'école militaire de la Flèche, et vint les terminer à Paris au collége d'Harcourt. Il embrassa l'état ecclésiastique, et M. de Cicé, archevêque de Bordeaux, le nomma son grand vicaire, quoiqu'il eût à peine vingt-cinq ans. Il fit partie des dernières assemblées du clergé, qui se tinrent en 1785 et 1786. Devenu titulaire de la riche abbaye de St-Jacut en Bretagne, il prit en cette qualité séance aux états de cette province. M. de Cicé, son protecteur, ayant été nommé garde des sceaux en 1789 (*voy.* Champion), l'abbé d'Andrezel se chargea de la surveillance des bureaux et des autres détails du ministère. Son refus de se soumettre au serment exigé des ecclésiastiques l'ayant obligé de quitter la France en 1792, il passa le temps de son exil en Angleterre. De retour dans sa patrie, sous le consulat, il chercha dans l'exercice de ses talents les ressources que la fortune lui avait enlevées, et prit part à la rédaction de quelques journaux, entre autres du *Journal des Curés* (1). Peu de temps après la création de l'université, il en fut nommé l'un des inspecteurs généraux. Confirmé dans cette place en 1815, il ne cessa de la remplir qu'en 1824. Il fut admis à la retraite, sans l'avoir demandée, sous le ministère de M. Frayssinous, vint habiter Versailles, et y mourut le 12 décembre 1825. Quelques journaux prétendirent que sa mort avait été causée par le chagrin qu'il éprouvait de sa disgrâce. On a de lui une traduction de l'*Histoire des deux derniers rois de la maison de Stuart*, par le célèbre Fox, imprimée en 1809, 2 vol. in-8°. Elle fut mutilée par la censure impériale. (*Voy.* Fox.) D'Andrezel fut l'éditeur des *Excerpta e scriptoribus græcis*, de M. Mollevault, professeur, frère du poëte de ce nom, Paris, 1815, in-12, ouvrage adopté par l'université, et traduit en français par M. Hantôme, Paris, 1825, 2 vol. in-12. Dans l'avertissement dont il a fait précéder la 3e édition (1825, in-12), d'Andrezel annonce qu'elle a été donnée sur un exemplaire revu par M. Boissonade, enrichi de ses remarques et corrigé tout entier de sa main ; que les notes et les arguments sont de M. Gros, professeur de rhétorique au collége de St-Louis, et enfin que les épreuves ont été revues par M. Garnier, auteur instruit et laborieux du *Dictionnaire prosodique et poétique gr.-franç.*, et de la *Prosodie grecque*. W—s.

ANDRI. *Voyez* Andry.

ANDRIA (Nicolas), médecin, naquit à Massafra, le 10 septembre 1748. Quoique d'une famille aisée, comme le biographe Vulpes le remarque avec une espèce d'étonnement, il s'appliqua de bonne heure à l'étude, et vint achever son cours de droit à Naples. En le terminant, il publia une thèse sur les servitudes ; mais ennuyé bientôt de la profession d'avocat, il l'abandonna pour se livrer à l'étude de la médecine, science dans laquelle il fit de rapides progrès. En 1777, il fut nommé professeur d'agriculture à l'université de Naples ; et en 1801, il obtint la chaire de physiologie qu'il remplit pendant sept années d'une manière brillante. Chargé depuis de l'enseignement de la théorie médicale, il fut, en 1811, pourvu de la chaire de pathologie et de noso-

(1) L'abbé d'Andrezel se plaignit vivement d'avoir été *déguenillé* par la censure dans le *Journal des curés* (numéro du 9 novembre 1809), et il fit insérer dans le numéro suivant cet erratum : « Une « lacune assez considérable se fait apercevoir dans l'article signé « D. du n° 160 de ce journal. MM. les abonnés sont priés de n'en « pas accuser le rédacteur de l'article, qui n'a pu ni la prévoir ni la « prévenir. » Le censeur était M. l'abbé Coltret, depuis évêque *in partibus*, qui ne fit au reste que suivre les instructions qu'il avait reçues. V—ve.

logie, avec le titre de doyen de la faculté ; mais ses infirmités l'obligèrent de donner sa démission en 1814, et il mourut le 9 décembre, à l'âge de 66 ans. Ses restes furent déposés dans le tombeau de l'habile anatomiste Antoine Sementini, né la même année qu'Andria, et mort quelques semaines avant lui. Il était en correspondance avec Spallanzani, Haller, Tissot, etc. On a de lui : 1° *Trattato delle acque minerali*, Naples, 1775, in-8°, 2ᵉ édition, corrigée, ibid., 1783, in-8°. Dans cet ouvrage, qui fut très-bien accueilli de ses compatriotes, Andria s'attacha surtout à décrire les eaux minérales d'Ischia, de Castellamare et de Naples. 2° *Littera sull' aria fissa*, ibid., 1776, in-4°. Cette lettre est adressée au marquis de Tanucci, conseiller d'État du roi des Deux-Siciles. Quoique anonyme, on en reconnut facilement l'auteur à l'élégance du style et à la nouveauté des idées. 3° *Institutiones philosophico-chimicæ*. Ces éléments de chimie ont été réimprimés plusieurs fois. La meilleure édition est celle de 1803, dans laquelle l'auteur a substitué les principes de Lavoisier à ceux de Stahl, qu'il avait suivis jusqu'alors. L'explication de la combustion qu'on y trouve ressemble beaucoup à celle que le célèbre chimiste Thompson a donnée depuis de ce phénomène. L'ouvrage a été traduit en italien par Vulpes en 1812. 4° *Elementa physiologica* : il y suit presque constamment Haller ; cependant il s'écarte de son sentiment au sujet de la génération, et admet avec Bonnet la préexistence des germes. 5° *Elementa medicinæ theoreticæ*, Naples, 1787, traduit en italien par le fils d'Andria, 1814. Cet ouvrage, qui, s'il n'a pas précédé les éléments de médecine de Brown, a paru du moins dans le même temps, offre une analogie frappante avec celui du docteur écossais. Comme Brown, Andria pense que toutes les maladies n'ont que deux causes : l'excès de force ou l'excès de faiblesse, et sur ce principe il base leur traitement. 6° *Dissertazione sulla teoria della vita*, Naples, 1804. Le principe vital, suivant Andria, réside dans le fluide galvanique, et il en place le siége dans le cerveau et les nerfs. 7° *Historia materiæ medicæ*, ibid., 1788. Cet ouvrage a été complété et traduit en italien par le docteur Tauro en 1815. 8° *Institutiones medicæ praticæ*, ibid., 1790, traduit en italien en 1812, par le même, avec des notes. Dans cet ouvrage, Andria parle avec détail des maladies du diaphragme ; et, suivant son biographe, il est le premier qui ait éveillé l'attention des praticiens sur les diverses affections dont ce muscle est susceptible. Il a laissé manuscrits des *Éléments d'agriculture*. Vulpes a publié l'*Elogio storico d'Andria* dans le *Giornale enciclopedico di Napoli*. W—s.

ANDRIEU (BERTRAND), graveur en médailles, né à Bordeaux le 24 novembre 1761, et mort à Paris le 6 décembre 1822, annonça de bonne heure le talent qui l'a illustré, et fit espérer par ses premiers essais qu'il ramènerait la correction et la facilité de dessin, oubliées depuis longtemps. A cette époque, la gravure des médailles avait perdu l'éclat que lui avaient donné les Varin et les Dupré; un style faux et recherché, un dessin roide et incorrect tenaient la place de la naïveté et de la facilité de dessin qu'on admire dans les ouvrages de ces maîtres. D'estimables artistes luttaient sans doute avec succès contre le mauvais goût ; mais il en fallait un qui, nourri des beautés sévères et des grâces de l'antique, eût assez le sentiment de la perfection pour s'écarter tout d'un coup de la route battue, et replacer d'une main ferme au rang qu'il doit occuper un art dont les monuments bravent le temps et les révolutions des empires. Venu fort jeune à Paris, Andrieu y fut chargé pendant quarante ans d'exécuter les médailles relatives aux événements les plus importants. On lui doit, entre autres, *la grande Minerve assise, distribuant des couronnes; la statue équestre de Henri IV; la Vaccine; l'Etude; la bataille de Marengo*, celle *d'Iéna* et celle *d'Austerlitz; la Paix de Vienne*, celle *de Tilsitt* et celle *de Lunéville; le rétablissement du culte*, qui a remporté le prix du concours; *la France en deuil au 20 mars*. Peu de mois après qu'il eut achevé la médaille que le préfet de la Seine faisait frapper à l'occasion de la naissance du duc de Bordeaux, la mort vint terminer sa carrière et ses souffrances, car sa santé avait été altérée de bonne heure par des travaux assidus. Il avait été créé chevalier de St-Michel par Louis XVIII. Z.

ANDRIEU (MARIE-MARTIN-ANTOINE), né à Limoux le 25 mars 1768, entra au service en novembre 1791, en qualité de capitaine au 1ᵉʳ bataillon de l'Aude; il ne tarda pas à donner les preuves du plus grand courage. Le 21 septembre 1793, il sauta, à la tête de cent hommes, dans une redoute ennemie. Le 6 septembre 1795, il fut nommé adjoint aux adjudants généraux, puis chef de bataillon ; et, deux ans après, chef de brigade, et adjudant général. Il rendit de grands services à l'armée d'Italie, notamment au passage du Mincio, et pendant le blocus de Gênes. Ce fut Andrieu que Masséna chargea de négocier la capitulation de cette ville, qui, à cette occasion, lui donna un sabre magnifique. En juillet 1801, il demanda et obtint de se retirer avec le traitement d'activité. Un mois après, il se trouva compris dans l'organisation des adjudants généraux. La paix vint lui procurer quelques instants de loisir, dont il profita pour s'occuper d'une relation de la défense de Gênes ; mais il fut obligé d'interrompre ce travail pour se rendre à St-Domingue. Il y donna de nouvelles preuves de valeur, et y mourut dans le courant de 1802, victime de l'épidémie qui a ravagé cette colonie, et de la politique qui a sacrifié dans cette entreprise meurtrière une grande partie des généraux que Bonaparte soupçonnait de n'être pas entièrement dévoués à sa personne ou à ses projets. M—D j.

ANDRIEUX (FRANÇOIS-GUILLAUME-JEAN-STANISLAS) naquit à Strasbourg le 6 mai 1759 (et non à Melun vers 1755, comme l'ont dit quelques biographes). Il fit ses études à Paris, au collége du cardinal le Moine, et il les avait terminées à dix-sept ans par de nombreux triomphes. Ses parents, qui le destinaient au barreau, le placèrent chez un procureur ; et il commença sa carrière comme l'avaient commencée Corneille, Boileau, Crébillon, Collin

d'Harleville et tant d'autres amis des muses qui se lassèrent bientôt de l'aride travail des rôles de procédure. Mais Andrieux montra plus de courage ou plus de résignation : « Je m'appliquai, dit-il, à l'é« tude des lois, et je *pris goût* à la jurisprudence. » Cependant il consacrait tous ses moments de loisir à des essais poétiques. *L'Almanach des Muses* et *le Mercure* furent les premiers échos de sa naissante renommée. Il était premier clerc lorsqu'il composa son *Anaximandre* : c'est ainsi que Crébillon travaillait encore chez un procureur lorsqu'il fit jouer son *Idoménée*. En 1781, Andrieux fut reçu avocat au parlement de Paris. L'année suivante il songeait à obtenir une chaire à la faculté de droit, lorsque, sur l'invitation du président de Lamoignon, il accepta le modeste emploi de secrétaire chez le duc d'Uzès. Il raconte lui-même que, venant de perdre son père qui laissait sans fortune des enfants dont il était l'aîné, il se décida pour la place offerte, parce que le doctorat ne lui présentait qu'une perspective éloignée. Cependant il n'oubliait pas sa position et ce qu'elle avait de précaire et de subordonné. Il prit donc rang, en 1785, parmi les avocats stagiaires, sous les auspices du célèbre Hardouin ; mais la faiblesse de sa constitution physique et de sa voix lui interdisait la partie brillante de la plaidoirie, et il avait à se résigner au rôle obscur d'avocat consultant. Il plaida pourtant avec succès quelques causes, et gagna la première contre un membre assez distingué du barreau de cette époque, Picard, père de l'auteur dramatique. Dès lors, les deux avocats s'unirent par les liens d'une estime réciproque, et bientôt une amitié plus intime s'établit entre le jeune Picard et Andrieux. En 1786, il rédigea dans le fameux procès du collier et il signa le mémoire pour Mulot, docteur en théologie, alors chanoine bibliothécaire de St-Victor, qui depuis fut un des fondateurs du lycée des Arts, et publia l'*Almanach des sans-culottes*. (*Voy.* MULOT). « Les mémoires et les écritures du palais, dit An« drieux, allaient leur train, car il fallait vivre. » Cependant, comme il nous l'apprend encore lui-même, il faisait presque tous les jours des vers. *Les Étourdis* furent joués à la fin de 1787, et Andrieux prit rang parmi les premiers auteurs vivants de la scène française. Son stage finissait, il allait être inscrit, en 1789, sur le tableau des avocats, lorsque la révolution vint renverser toutes les institutions de la monarchie ; les parlements tombèrent, l'ordre des avocats fut supprimé, Andrieux perdit son état : mais il avait embrassé le culte de la liberté, et il lui resta toujours fidèle au milieu de ses orages, avec une constance sans emportement et sans faste, avec une fermeté de principes sans excès. Il entra bientôt, en qualité de chef de bureau, à la liquidation générale. Avec moins de probité, il eût pu, dans ce nouveau poste où les liquidations firent la fortune de tant d'autres, élever un peu la sienne. Il sortit pauvre de son bureau, ayant donné sa démission après la révolution du 31 mai. En 1796, il fut appelé par le vote électoral au tribunal de cassation. Les juges, au nombre de cinquante, étaient à cette époque renouvelés par cinquième tous les ans. Il ne tarda pas à conquérir, par ses qualités aimables et par sa grande intelligence des questions de procédure, l'estime et l'attachement de ses collègues. On le vit souvent remplir les fonctions du ministère public. Le tribunal suprême nommait alors ses présidents tous les six mois. Andrieux fut élevé à la vice-présidence d'une voix unanime; et l'honneur de la présidence lui eût été acquis, « si, comme le dit M. Berville « dans sa notice, il eût voulu se donner ou perdre « seulement la voix qu'il donna à son concurrent. » Il fut bientôt élu, par le collége électoral de Paris, membre du conseil des cinq cents (an 6, 1798). « Cette mission, dit M. Philippe Dupin dans sa no« tice sur Andrieux, était incompatible avec ses « fonctions de magistrature ; il fallut opter : il opta « pour celle des deux fonctions qui n'était point sa« lariée, mais qui lui semblait la plus haute et la « plus importante pour le pays. » Certes, Andrieux était capable d'un pareil dévouement ; mais le fait cité manque d'exactitude. Lorsque Andrieux fut élu législateur, au mois de floréal an 6 (1), il avait cessé de faire partie du tribunal de cassation ; car il est porté, dans l'*Almanach national* de l'an 6, à la tête des *hommes de loi* près du haut tribunal où il avait siégé comme magistrat. — On ignore assez généralement que l'auteur des *Étourdis* avait fait une étude profonde des lois et de la jurisprudence ; on ignore aussi qu'il était versé dans les sciences de la politique et de l'administration : c'est ainsi qu'il se montra dans la tribune législative sous le directoire et sous le consulat. Membre du conseil des cinq cents, il prononça, le 21 avril 1798, un discours très-étendu sur les écoles primaires et sur le mode de nomination des instituteurs par la voie des élections. Dans une motion qui fut alors trouvée scandaleuse, il demanda que les gens de lettres et les membres de l'Institut pussent cumuler plusieurs traitements ; mais sans doute il ne voulait pas que ce cumul s'élevât, comme on l'a vu depuis, jusqu'à 30 ou 40,000 fr., et qu'un savant absorbât à lui seul ce qui suffirait à l'existence de dix autres. On le vit combattre la prorogation de la loi sur la compression de la presse. Il présenta un projet, qui fut adopté, pour l'augmentation du traitement des juges, afin d'assurer leur indépendance. Il fit une motion en faveur des rentiers et des pensionnaires de l'État ; il combattit le projet sur la portion du traitement des employés saisissable par leurs créanciers ; il appuya le projet de Berlier sur la liberté de la presse ; enfin il émit une opinion modificative du projet relatif à la déportation des prêtres. C'est sur sa proposition que fut ajourné le projet de clôture et de remboursement de l'emprunt contre l'Angleterre ; il fit aussi renvoyer au directoire la pétition du nommé Trocard, qui avait donné asile à plusieurs des malheureux députés de la Gironde. — Dans l'an 8 (1800) Andrieux fut nommé membre du tribunat. Il

(1) Des scissions avaient éclaté dans les assemblées électorales. Dans l'une des sections de Paris, séante à l'Institut, une fraction nomma Andrieux, l'autre Gobier, qui fut depuis membre du directoire. Andrieux déclarait hautement que l'élection valide était celle de son compétiteur. Elle fut cependant annulée par le corps législatif, et celle d'Andrieux fut déclarée valable.

proposa à ses collègues de renoncer à signer et à appuyer des pétitions, réclamations, et demandes de toute nature ; mais il ne réussit point à détruire cet abus qui transformait les élus de la nation en solliciteurs de places pour leurs parents, leurs amis ou leurs clients, ce qui portait une grave atteinte à leur dignité et à leur indépendance. On peut dire qu'il n'est pas une députation à nos nombreuses législatures qui n'ait adressé ou appuyé des demandes aux divers pouvoirs qui se sont succédé. Lorsque le ministère des finances et l'administration du trésor furent transférés dans les vastes bâtiments de la rue de Rivoli, on ne jugea pas leur enceinte assez étendue pour contenir l'effroyable amas de ces pétitions appuyées par des législateurs, et il en fut vendu à la livre des masses pesant, avec d'autres papiers du trésor, plus de 60 milliers. — Le 25 février 1800, Andrieux fit un rapport sur le projet de loi présenté par les consuls, tendant à fermer la liste des émigrés. Il prit part à la discussion d'une partie du premier projet de code civil. Le 18 mars, il combattit des dispositions favorables au droit de tester, comme contraires au premier droit de la nature, qui veut l'égalité entre tous les enfants d'un même père. Le 21 juillet, il fut élu secrétaire du tribunat ; deux mois après, il fut porté à la présidence. Une voiture était attachée à cette dignité ; mais, toujours simple et sans orgueil dans sa vie publique comme dans sa vie privée, Andrieux ne monta dans cette voiture qu'une seule fois ; encore était-ce pour aller faire une visite d'étiquette aux Tuileries (1) ; et, comme s'il eût entrevu dès lors, dans les projets du premier consul, la chute prochaine de la république, il prononça, le jour anniversaire de sa fondation (1er vendémiaire an 9, 23 septembre 1800), un discours où se trouvaient ces paroles remarquables : « C'est ici « que l'amour de la patrie, l'horreur de l'oppression, « le noble désintéressement, le dévouement héroï- « que, toutes les vertus républicaines doivent avoir « leur sanctuaire et leur autel. Vous en devez à la « France, tribuns, la *conservation* et l'exemple. » Entré de bonne heure dans une opposition qui n'avait rien de systématique, Andrieux attaqua (7 octobre) la validité de l'arrêté du conseil d'État relatif aux créances des fermiers généraux. Il soutint que le conseil ne pouvait prendre connaissance de cette affaire, qui, selon lui, regardait les tribunaux, et il conclut à ce que cet acte fût déféré, comme inconstitutionnel, au sénat conservateur : mais le sénat savait mieux plier que résister. Dans plusieurs autres circonstances, Andrieux se montra contraire aux prétentions du conseil d'État. Cette dissidence, que partageaient un assez grand nombre de ses collègues, mécontenta le chef du gouvernement, et l'effraya peut-être. Andrieux fut éliminé du tribunat avec Daunou, Ginguené, Benjamin Constant et plusieurs autres. Là se termina sa carrière politique. Bonaparte l'avait jugé par ce mot : « Il y a dans « Andrieux autre chose que des comédies. » Un jour le consul se plaignait devant lui des hostilités du tribunat, qui se montrait trop souvent opposé aux actes de son administration : « Vous êtes de la sec- « tion de mécanique (à l'Institut), lui répondit le « tribun, et vous savez qu'on ne s'appuie que sur ce « qui résiste. » Le mot était heureux, mais il déplut. Chaque victoire de Bonaparte était un pas vers l'empire, et il y marchait avec le talent d'un joueur habile, en détruisant graduellement tout ce qui faisait obstacle et tout ce qui résistait. Il réduisit d'abord le tribunat, et enfin ce corps qui, quoique mutilé, avait servi avec répugnance son élévation à l'empire, fut supprimé par un sénatus-consulte dit *organique*, le 19 août 1807 (1). Andrieux a peint ainsi sa rentrée dans la vie privée : « J'ai rempli des fonctions im- « portantes que je n'ai ni désirées, ni demandées, « ni regrettées ; j'en suis sorti aussi pauvre que j'y « étais entré, n'ayant pas cru qu'il me fût permis « d'en faire des moyens de fortune et d'avancement. « Je me suis réfugié dans les lettres, heureux d'y « retrouver un peu de liberté, de revenir tout entier « aux études de mon enfance et de ma jeunesse, « études que je n'ai jamais abandonnées, mais qui « ont été l'ordinaire emploi de mes loisirs, qui m'ont « procuré souvent du bonheur, et m'ont aidé à pas- « ser les mauvais jours de la vie. » Lorsqu'il avait été nommé membre du corps législatif, il disait dans une pièce de vers intitulée *Sur mon élection* :

Heureux, si quelque bien peut être mon ouvrage,
De mon paisible état que le sort m'ait tiré,
Et plus heureux encor lorsque j'y rentrerai !

Il y rentra sans regret, et peut-être avec joie, car « il était né pour les jouissances du foyer domesti- « que (2). » Il était père de deux filles. Il soutenait sa mère, avancée en âge, et une sœur d'un rare mérite vivait auprès de lui. Rien n'eût manqué à son bonheur s'il ne s'était pas trouvé sans fortune. Connaissant les embarras de sa position, le ministre de la police, Fouché, lui offrit une place de censeur ; mais Andrieux refusa de mutiler officiellement la pensée. Le ministre insista et lui dit : « On ne peut craindre « qu'avec moi la censure dégénère en inquisition. « Ce ne sera qu'une censure *anodine*. Je ne prétends « nullement comprimer la pensée : les idées libérales « se sont réfugiées dans mon ministère. — Tenez, « citoyen ministre, répondit Andrieux, mon rôle est « d'être pendu, et non d'être bourreau. » Un événement inattendu vint le tirer quelque temps après de cet état de gêne. Dès que l'empire se fut élevé sur les ruines de la république, un frère de Napoléon

(1) « Pons de Verdun, son vieil ami, fut plus stoïcien : il ne s'en « servit pas du tout. Pendant les six premières semaines de son exercice, il disait : *Je ne veux pas m'habituer à aller en équipage* ; et pendant les six dernières : *Je dois me déshabituer d'aller en voiture.* » (Notice de M. Ph. Dupin.)

(1) Andrieux ne voulait pas qu'on flattât celui qui avait renversé la république. On le vit blâmer hautement, en présence du préfet de la Seine (M. Frochot), la proposition de donner pour sujet de composition des prix dans les colléges de Paris une harangue de Charlemagne, qui devait amener l'éloge de Napoléon : « Je n'aime « point, dit-il, de pareils sujets : c'est mettre au concours un prix « d'adulation. »

(2) Notice de M. Berville.

n'oublia point, lorsqu'il fut devenu prince, qu'il avait été le collègue d'Andrieux au corps législatif, et qu'il avait coutume de s'asseoir auprès de lui. Joseph alla le trouver, et lui dit : « Il me tombe sur les bras une « grande fortune, il faut que mes amis m'aident à « en faire un bon usage; » et Andrieux fut nommé bibliothécaire de Joseph, avec 6,000 fr. d'appointements. Il n'oublia jamais ni la grâce du bienfait ni la reconnaissance due au bienfaiteur. Il a toujours conservé le portrait de Joseph dans son cabinet, et ses lettres lui ont porté tous les ans, dans son exil, des souvenirs honorables pour l'homme qui avait été puissant, et pour celui qui était resté fidèle à son infortune. Andrieux reçut dans ce même temps la croix de la Légion d'honneur; il fut encore nommé, en 1804, bibliothécaire du sénat, puis professeur de grammaire et de belles-lettres à l'école polytechnique. Depuis l'an 3 (1795), époque de sa fondation, sous le titre d'école des travaux publics, jusqu'à la fin de la république, l'enseignement dans cette école célèbre n'avait embrassé que l'analyse et la mécanique, la géométrie pure et appliquée, la chimie, la physique, l'architecture et le dessin. Andrieux fut donc le premier professeur nommé à la nouvelle chaire; il avait enfin trouvé sa vocation; il était fait pour professer, pour instruire, et nul mieux que lui n'a su faire passer rapidement ses élèves de l'amour de la science à l'attachement au professeur. On les voyait toujours s'empresser pour l'entendre. Quand il professait à l'une des sections de l'école, l'autre abandonnait la récréation pour venir l'écouter. Mais bientôt ses fonctions ne se bornèrent pas à donner des leçons : il fut chargé d'examiner les compositions d'analyses grammaticales, faites dans toute la France par les candidats, devant les examinateurs, qui les envoyaient à Paris. Andrieux était dans cette partie le juge suprême. C'est lui qui seul dressait les listes des candidats; et il notait consciencieusement ceux qui n'avaient pas satisfait aux conditions du programme. Il fit pour la dernière fois cet examen au concours d'octobre 1815. Quelques mois après (mars 1816) la restauration lui avait donné dans sa chaire un successeur, M. Aimé Martin. On ajouta à l'enseignement de la grammaire et des belles-lettres, celui de l'histoire et de la morale, ce qui ne rendit pas, pour le successeur, la tâche plus aisée. Andrieux avait fait imprimer en 1807, in-4°, son *Cours de grammaire et de belles-lettres à l'usage de l'école polytechnique*; il en a paru depuis une seconde partie. — Ce fut en 1814, que, sur la triple présentation du Collége de France, de l'Institut et du ministre de l'intérieur, Andrieux fut nommé professeur de littérature à ce collége, dont la fondation fit donner à François Ier le titre de *père des lettres*. C'est dans cette chaire qu'il a trouvé pendant dix-neuf ans ses plus brillants succès et les jouissances les plus douces pour l'orateur homme de bien. Andrieux ne se bornait pas à enseigner la littérature, il enseignait la *philosophie des belles-lettres*, et c'est sous ce titre qu'il se proposait de publier son cours. Il cherchait moins à former des écrivains que des hommes éclairés et des citoyens. « Sa parole était simple, spirituelle, malicieuse quelquefois, jamais maligne, et toujours empreinte d'une « exquise urbanité... Nul ne contait mieux, ne lançait « mieux une saillie, ne relevait mieux son discours « par le charme du débit et par la vivacité d'une pantomime expressive... Deux heures avant la leçon, « toutes les places étaient déjà prises...; pas une parole n'était perdue, malgré le faible organe de l'orateur, qui semblait moins une voix qu'un souffle (1). » Dans les derniers temps de sa vie (1814), Ducis voulut aller l'entendre. Dès que le professeur eut aperçu dans l'auditoire le vieillard qui était son ami, il oublia le sujet qu'il allait traiter, et improvisa toute sa leçon sur les ouvrages du tragique français. Il récita un grand nombre de vers, des scènes entières, et en fit ressortir les beautés avec un talent facile et tout de conviction. Les auditeurs étaient nombreux, ils furent électrisés. Les applaudissements redoublaient sans cesse; et, quand le professeur eut quitté sa chaire, la belle tête de Ducis, le souvenir de ses triomphes et les éloges de son ami, portèrent au comble l'enthousiasme d'une jeunesse facile à exalter. Le vieux poëte fut entouré, pressé dans une foule de bras, et porté jusque dans sa voiture. Ducis, dont l'âme était plus forte que la tête, fut si profondément ému, et des éloges du professeur, et des transports de ses élèves, que sa raison en parut un peu troublée pendant trois jours, et que le bon Andrieux fut presque tenté de se repentir d'avoir contribué à cette ovation d'un poëte alors octogénaire. — Après avoir vu Andrieux jurisconsulte, législateur et professeur, il reste à le voir auteur dramatique, poëte, littérateur et académicien. — 1° *Anaximandre, ou le Sacrifice aux Grâces*, fut, en 1782, le début d'Andrieux dans la carrière dramatique. Cette petite comédie en un acte et en vers dissyllabes fut représentée le 22 décembre par les comédiens italiens. Une romance de François de Neufchâteau, imprimée dans l'*Almanach des Muses* (1775), intitulée aussi *Anaximandre*, et dont le refrain était :

> L'esprit et les talents sont bien,
> Mais sans les Grâces ce n'est rien,

fournit à Andrieux l'idée de sa petite comédie : il fit imprimer la romance avec sa pièce, « pour rendre, « dit-il, à son auteur l'hommage que je lui dois. » Laharpe annonce ainsi (dans sa *Correspondance littéraire*) le succès d'estime, un peu froid, qu'obtint *Anaximandre* : « petit acte d'un jeune homme de « dix-neuf ans, bagatelle assez agréablement dialoguée et qui a été bien reçue. » L'auteur dédia ce premier ouvrage à sa sœur, dont il ne s'est jamais séparé, et qui a fait le bonheur de sa vie. 2° *La comédie des Étourdis, ou le Mort supposé*, en 3 actes et en vers, fut jouée à Paris par les comédiens italiens le 14 septembre, et à Versailles, devant la cour, le 11 janvier 1788. « Cette pièce, dit Laharpe, a « beaucoup de succès et est faite pour en avoir toujours. Le fond de l'intrigue est peu de chose... Ce « n'est pas du comique de caractère, mais c'est du « comique de détail, qui est de fort bon goût. Un

(1) Notice de M. Berville.

« dialogue facile et vrai, d'une gaieté soutenue, sans « jargon, sans quolibets, sans faux esprit; un style « ingénieux et naturel, plein de jolis vers et de « saillies fort plaisantes; un développement aisé et « clair dans la marche de la pièce; des personnages « qui ont tous de la physionomie et le langage qui « leur est propre; assez d'intérêt pour un ouvrage « de ce genre... Voilà ce qui doit distinguer cette « comédie de la foule de ces bagatelles éphémères. « C'est sans contredit la plus jolie que nous ayons « vue depuis les *Fausses infidélités* (1768), et la seule « qui soit écrite de manière à être lue avec plaisir. » Ce jugement d'un critique célèbre qui avait peu d'indulgence pour les auteurs vivants a été résumé ainsi par Palissot, autre critique habile, mais souvent injuste et passionné : « On retrouve dans *les Étourdis* « le style et l'ancienne gaieté de la bonne comédie. » Le temps a sanctionné ces deux jugements. *Les Étourdis* sont restés au répertoire de notre premier théâtre, où de fréquentes représentations ne font que rajeunir leur premier éclat. Les autres ouvrages dramatiques d'Andrieux n'ont point eu le même succès. 3° *Les Deux Sentinelles*, opéra en un acte et en prose, mêlé d'ariettes, musique de Daleyrac, 1788. 4° *Louis IX en Égypte*, tragédie lyrique en 3 actes, en société avec Guillard; musique de Lemoine, 1790 (1). 5° *L'Enfance de J.-J. Rousseau*, comédie en un acte et en prose; musique de Daleyrac (1794). 6° *Helvétius, ou la Vengeance d'un sage*, comédie en un acte et en vers (1802). Andrieux a voulu peindre, dans un assez mauvais philosophe, un homme de bien, dont les actions valaient mieux que les théories. 7° *La Suite du Menteur, comédie de Pierre Corneille, retouchée et réduite en 4 actes, avec un prologue*, 1803. Andrieux dit dans sa préface : « Je travaillais sur « un plan et sur des vers de Corneille; et, d'après « les conseils de Voltaire, c'était avoir à la fois un « beau modèle et un excellent maître. » Il rend compte des changements considérables qu'il a faits à l'ouvrage du grand Corneille, qui, dit-il, » après « Molière, est peut-être celui des poëtes qui a le plus « franchement écrit la comédie. » On trouve ces vers dans le prologue :

Ô Corneille ! ô grand homme !...
Toi qui dans ce bel art fus notre premier maître,
Toi qui créas Racine, et Molière peut-être !

Dans *le Menteur*, Dorante ment presque toujours, parce que l'auteur veut qu'il mente ; dans *la Suite du Menteur*, Dorante rougit de son habitude, forme le projet de ne plus mentir, et ment à chaque instant, presque malgré lui, car c'est toujours la situation qui le force à mentir. Cette idée est comique et morale. Andrieux a fait disparaître des scènes inconvenantes; il a supprimé, châtié, refondu un grand nombre de vers. Il a rajeuni une foule d'expressions vieillies, et presque toujours il sait si bien assortir son style à celui de Corneille, qu'il est souvent difficile de distinguer l'un de l'autre. Cependant cette *Suite du Menteur* retouchée fut jouée avec un faible succès au théâtre Louvois. Andrieux, toujours égaré par le jugement de Voltaire, revit son travail en 1808; il refondit la pièce, et, à l'exception des trois premiers actes et du rôle de Mélisse, tout le reste est à peu près de son invention. Mais le second essai fut encore plus malheureux que le premier. La pièce n'eut que sept représentations au Théâtre-Français. On trouva qu'Andrieux faisait mentir Dorante sans motifs excusables; et la critique dit alors que ce qui faisait le plus de tort au *Menteur* de M. Andrieux, c'était *le Menteur* de Corneille. 8° *Le Trésor*, comédie en 5 actes et en vers, 1803. En mettant sur la scène un homme qui fouille en vain le sol de sa maison, qu'il a payée trois fois sa valeur, dans le fol espoir d'y trouver un trésor, Andrieux a donné une leçon de morale dans une intrigue amusante. Sept ans s'étaient écoulés depuis le premier succès de cette pièce, lorsque, en 1810, elle fut signalée, par la seconde classe de l'Institut, comme digne du prix qui devait être décerné à la meilleure comédie représentée dans la période décennale. Andrieux proposa que cette palme couronnât l'urne funéraire du plus cher de ses amis, Collin d'Harleville, dont il pleurait la mort récente. Les termes du décret impérial, qui d'ailleurs fut comme une mystification littéraire, ne permirent que d'applaudir à ce rare et généreux dévouement. 7° *Le Jeune Homme à l'épreuve*, comédie en 5 actes de Destouches, remise en 3 actes, avec le vicomte de Ségur, 1803; travail sans succès, comme presque toutes les tentatives qui ont été faites par des auteurs vivants pour reproduire sur la scène, revues et corrigées, les œuvres dramatiques des auteurs morts. 10° *Molière avec ses amis, ou la Soirée d'Auteuil*, comédie en un acte et en vers, 1804 ; légère esquisse, crayon facile, sujet assez triste, égayé par la plaisante physionomie de ce Lully que Molière interpellait quelquefois par ces mots : *Baptiste, fais-nous rire !* et dont Boileau disait :

Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre.

Ceux qu'Andrieux met dans sa bouche sont plus fins et plus polis. Lully n'est plus ce *bouffon odieux*, ce *coquin ténébreux*, ce *cœur bas* dont parle le satirique : c'est un plaisant qui aiguise des saillies dans un vers spirituel. Ce personnage contribua beaucoup au succès d'une comédie où l'on voit une anecdote assez incertaine mise en action : les premiers génies du grand siècle, livrés à une orgie, et près de suivre ce fou de Chapelle qui, déjà noyé dans le vin, veut aller se noyer dans la Seine. M. Onésime Leroy remarque avec esprit que, par la manière dont Andrieux sait faire parler les grands poëtes réunis à Auteuil, il aurait pu, lui aussi, s'asseoir à leur souper. 11° *Le Vieux Fat*, comédie en 5 actes et en vers, 1810. Cette pièce n'eut qu'un faible succès, le sujet était ingrat. Un vieillard amoureux est plus triste encore qu'il n'est ridicule. Andrieux racontait

(1) Cet opéra réussit; mais un seul vers pouvait en compromettre le succès : lorsque deux Bedouins se préparaient à tuer le saint roi dans la Palestine, l'un d'eux disait : *Toi, commence;* et l'autre répondait : *Commence, toi.* Il fallut changer ce vers, qui déplut au parterre, et qu'aujourd'hui la nouvelle école trouverait fort bon.

que Napoléon lui avait dit un jour : « La comédie ne « corrige personne ; les vices mis en scène sont toujours « si brillants qu'on va les voir plutôt pour les imiter « que pour les fuir. » Frappé de cette observation, Andrieux mit, dans sa nouvelle comédie, ces vers :

Souvent des jeunes fats on a fait le portrait :
Les grâces que toujours sur la scène on leur donne
Font qu'on les a joués sans corriger personne.
On trouve aimable en eux ce qui devrait choquer,
On va les applaudir au lieu de s'en moquer.

Andrieux a réduit plus tard *le Vieux Fat* en trois actes, mais il ne l'a pas remontré sur la scène. 12° *La Comédienne*, en 3 actes et en vers, 1816 ; la meilleure pièce d'Andrieux, après celle des *Etourdis*, et dont le succès s'est toujours soutenu, quoique les comédiens eussent d'abord pris pour une satire ce que les dévots regardaient comme une apologie. 13° *Le Manteau, ou le Rêve supposé*, 1826, élégant badinage, dont le succès, d'abord contesté, fut bientôt assuré par d'heureuses corrections. 14° *Junius Brutus*, tragédie en 5 actes et en vers, représentée sur la première scène française en 1828. On ne s'attendait guère à voir l'auteur des *Etourdis* chausser le cothurne à soixante-dix ans, et obtenir, dans cet âge avancé, un triomphe, tandis que Voltaire avait vu les siens s'arrêter à soixante-quatre ans. Sans doute les vers d'Andrieux n'ont point l'éclat de ceux de Voltaire. Sa pièce est moins forte, mais elle offre un intérêt plus touchant. Andrieux avait commencé cette tragédie sous la république, bien longtemps avant de la reprendre et de la terminer sous la restauration. Le premier acte était fini en 1797. (*Voy.* le *Magasin encyclopédique*, 2e année, 1797, t. 5, p. 277 et 390.) 15° *Le Jeune Créole*, drame imité de Cumberland. 16° *Lénore*, imitation de la tragédie de *Jane Shore*, par Rowe, en 5 actes et en vers. Ces deux dernières pièces n'ont pas été composées pour être jouées, mais l'auteur les a fait imprimer et on les lit avec intérêt. — Les lettres présentaient au commencement de la révolution un rare phénomène : trois rivaux étroitement unis, les trois premiers auteurs de la scène comique (Picard, Andrieux, Collin d'Harleville), sans jalousie de leurs succès, s'aidant réciproquement de leurs conseils et même de leurs travaux, quoique leurs noms ne s'attachent jamais réunis à aucun de leurs ouvrages. Mais Andrieux fut le héros de cette trinité modèle. On ne sait pas assez tout ce que lui dut Collin, quoique Collin n'ait pas voulu le laisser ignorer. Dans l'avertissement de *l'Inconstant* (1786), son premier ouvrage et celui où il y a le plus de verve comique, il fait éclater sa *reconnaissance* pour les amis qui l'ont aidé ; mais ils n'ont pas voulu être nommés, et il se plaint que sa *sensibilité* rencontre ainsi *des entraves*. Dans sa préface de *l'Optimiste* (178), Collin nomme enfin Andrieux, « cher à mon « cœur, dit-il, par ses vertus et par son amitié..... « Je ne parle pas des vers qu'il m'a prêtés çà et « là.... je déclare qu'il y a dans *l'Optimiste* une « scène tout entière de lui.... ce n'est pas la moins « bonne assurément. » Mais c'est surtout dans la préface de la comédie des *Artistes* (1797), que Collin explique lui-même pourquoi, comme le remarque Palissot dans ses *Mémoires*, la verve comique de l'auteur de *l'Inconstant* était toujours allée s'affaiblissant dans *l'Optimiste*, dans *les Châteaux en Espagne* et dans *le Vieux célibataire*. C'est que, encouragé par ses succès dans un genre doux et sentimental qui faisait tourner ses comédies au drame, il avait cru moins nécessaire d'invoquer la verve spirituelle et piquante de l'auteur des *Etourdis*. Mais la chute des *Artistes*, précédée de celle d'une autre pièce (*Etre et paraître*), jeta Collin dans un grand abattement, et il s'exprime ainsi dans la préface des *Artistes* : « Pénétré d'une mélancolie profonde et « sans remède.., et toujours seul dans mes bois, j'al- « lais m'y ensevelir pour jamais... Mes amis m'ont « retenu, m'ont ranimé, m'ont presque forcé de re- « toucher ma pièce. Le plus cher de tous ces amis, « l'aimable auteur des *Etourdis*, qui, depuis ce pre- « mier chef-d'œuvre, n'a, je crois, à quelques char- « mants contes près, *fait de vers que pour moi, qui* « *semble avoir mis son bonheur dans mes succès, son* « *orgueil dans ma réputation*, Andrieux, non con- « tent de m'avoir déterminé à corriger ces *Artistes*, « ne m'a plus quitté pendant le temps de ce travail « ingrat. Conseils, critiques, secours, j'ai tout trouvé « en lui : que ne lui dois-je pas ? Oui, je me fais « un devoir, un délice de rendre un hommage écla- « tant à ce modeste et généreux ami. Cher Andrieux ! « puissent nos deux noms n'être jamais séparés ! » Cet aveu naïf aurait dû désarmer la critique la plus malveillante ; mais Palissot sut y trouver matière au persiflage le plus amer. (*Voy.* ses *Mémoires*.) — Les poésies fugitives d'Andrieux lui ont assigné, dans le conte et dans l'épître, une des premières places parmi les poëtes de notre âge : à la marche libre et dégagée d'Horace il unit plus d'une fois la naïveté de la Fontaine et l'esprit de Voltaire. Son style, comme celui de ces trois écrivains, c'est-à-dire celui qui convient aux deux genres, est léger, facile et négligé. Dans *l'Epître au pape* (1790), Andrieux trace le plan d'une bulle philosophique où le souverain pontife est censé avouer ce qu'on a appelé le secret de l'Église. Quoique cette pièce eût toute l'empreinte de l'esprit du temps, Fabre d'Églantine en fit une critique acerbe qu'il intitula : *Réponse du pape*. On trouve aussi l'esprit du temps dans *les Français au bord du Scioto, épître à un émigrant pour Kentuky* (*Mercure* de février 1791). Cette épître devait fournir à l'auteur le sujet d'une comédie. La *Réponse des chevaliers français au prince de Neuwied* porte également le cachet de l'époque où elle fut publiée (*Moniteur*, 1792). *Le Meunier de Sans-Souci* (1797) est un des plus jolis contes d'Andrieux. Laharpe voulut en enrichir sa correspondance littéraire avec le grand-duc de Russie : « Il y a, disait- « il, de la gaieté et du naturel dans la versification. « Cela vaut un peu mieux que nos rapsodies de théâ- « tre. » Le conte est terminé par ces deux vers sur Frédéric le Grand :

Il mit l'Europe en feu, ce sont là jeux de prince :
On respecte un moulin, on vole une province.

Cette liberté eût fait disgracier le correspondant à une autre époque; elle ne pas fut même alors un acte de courage. *Le Doyen de Badajoz*, conte tiré du recueil de l'abbé Blanchet, et qui contient une bonne moralité, fut lu à une séance publique de l'Institut, en 1798. La *Querelle de St. Roch et de St. Thomas, sur l'ouverture du manoir céleste à mademoiselle Chameroy* (1802), est une satire philosophique à laquelle Andrieux n'attacha pas son nom, mais qu'il n'a jamais désavouée : le sujet est le refus fait par le curé de St-Roch de recevoir dans son église le corps d'une danseuse de l'Opéra, qui fut reçu par le curé de St-Thomas. C'est une plaisanterie ingénieuse, mais trop libre dans les détails. La gaîté philosophique est aussi poussée trop loin dans *la Bulle d'Alexandre VI*, traduite ou imitée d'une nouvelle de l'abbé Casti, 1802. On trouve plus de mesure, avec le même esprit, dans *l'Enfance de Louis XII, et quelques traits de sa vie, le tout pris dans l'histoire de France* : c'est un des contes les plus plaisants d'Andrieux : il fut composé dans les derniers temps de sa vie, et lu à la séance publique annuelle de l'Institut, le 25 août 1830; il est imité d'une comédie historique de M. Rœderer, intitulée *l'Enfance de Louis XII, ou le fouet de nos pères*. Les autres contes d'Andrieux ont pour titre : *le Procès du sénat de Capoue*, 1795; *l'Hôpital des fous*, 1799; *le dieu Sérapis*, anecdote tirée de Flavius Josèphe (1800); *l'Alchimiste et ses enfants* (1801); *le Souper des six sages*; *Cécile et Térence* (ce conte sert de réponse à une épître de Ducis); *le Samaritain*, touchante parabole dans laquelle le poète répond à la dénonciation d'un journal qui lui fit perdre sa place de professeur à l'école polytechnique. Andrieux s'est exercé dans d'autres genres : nous citerons parmi ses dialogues en vers : *Socrate et Glaucon* (1797); le *Dialogue entre deux journalistes sur les mots* MONSIEUR *et* CITOYEN, fut lu par le comédien Molé à une séance publique de l'Institut (1797). Andrieux peignait ainsi les journalistes du temps :

Politiques profonds et menteurs quelquefois,
Gouvernant l'univers à neuf francs pour trois mois.

Mais il sembla s'être mieux peint lui-même dans ces vers ;

Mon esprit n'admet rien qui soit exagéré;
Et j'ai même eu l'affront qu'on me crût modéré.

On remarque dans ses fables : *le Passager et le Pilote* (1795) ; *l'Olivier, le Figuier, la Vigne et le Buisson* (1797). Andrieux a composé aussi un grand nombre d'autres petits ouvrages; des *Stances patriotiques sur Barra et Viala*, etc. Ces pièces, qu'il n'a pas toutes recueillies dans ses œuvres, entre autres : l'*Epître au pape; la Bulle d'Alexandre VI; la Querelle de St. Roch et de St. Thomas*, etc., parurent imprimées séparément, ou publiées dans *l'Almanach des Muses, le Mercure, le Moniteur, la Décade, le Magasin encyclopédique*, et autres recueils. Vers la fin de sa vie, sans avoir rien perdu de son esprit facile, de sa douce gaieté, Andrieux voulut quelquefois sortir des genres légers; et il le fit avec succès dans sa tragédie de *Brutus* et dans son *Discours en vers sur la perfectibilité de l'homme*. Ce discours, où la manière de Voltaire est heureusement rappelée, fut récité dans la séance où MM. Casimir Delavigne et Droz furent reçus à l'Académie française (7 juillet 1825). Andrieux avait commencé trois autres discours en vers qui devaient faire suite au premier : la mort l'a empêché de les terminer. — Ses travaux comme académicien annoncent à la fois un talent flexible et un zèle courageux. Il avait été admis à l'Institut lors de sa création, dans l'an 4 (1797). Il fut nommé le second membre de la 3e classe (*littérature et beaux-arts*). Il fit les rapports sur les concours pour les prix de 1798 et 1799; sur le prix pour l'éloge de Boileau, en 1802. Il avait été reçu membre résident de la société philotechnique, le 24 octobre 1804. Il fut maintenu membre de l'Institut (Académie française) par ordonnance du 21 mars 1816. Il remplaça Morellet dans la commission du Dictionnaire, en 1819. Il consacrait tous les jours plusieurs heures au travail de la commission, et il disait tantôt riant, tantôt sérieux : *Je mourrai du Dictionnaire*. C'est qu'il s'en occupait avec un zèle beaucoup plus actif que celui de tant d'autres académiciens que le fameux Dictionnaire a fait longtemps *vivre* plus à l'aise; et voilà pourquoi sans doute ce lexique, bientôt deux fois séculaire, *toujours très-bien fait, reste toujours à faire*. Andrieux lut à une séance, et on trouve imprimé dans les Mémoires de l'Institut, un *Rapport sur la continuation du Dictionnaire de l'Académie française*. Après la mort d'Auger il fut nommé secrétaire de cette compagnie. Alors il embrassa avec ardeur l'ensemble et les détails de l'administration; il prit part aux travaux des diverses commissions, rédigea les programmes pour les concours et des livrets pour les prix de vertu. On peut regarder comme modèles en cette partie son rapport sur le prix d'éloquence, dont le sujet était *le courage civil* (1832); son rapport sur le concours à un prix extraordinaire de 10,000 fr. sur ce sujet : *de l'influence des lois sur les mœurs, et de l'influence des mœurs sur les lois* (1832); et surtout son rapport sur un autre prix extraordinaire de 10,000 fr. pour un discours sur ce sujet : *de la charité considérée dans son principe, dans ses applications et dans son influence sur les mœurs et sur l'économie animale*. Ce travail était comme un traité complet sur la question proposée; ce qui fit dire à un académicien que c'était au rapporteur que le prix devait être donné. On distingue parmi les programmes qu'il rédigea celui qui concernait le prix de poésie de 1833, sur ce sujet : *la mort de Silvain Bailly, maire de Paris*; et celui du prix d'éloquence à décerner en 1834 : *l'éloge historique de Montyon*. (*Voy.* ce nom.) Andrieux eut un rare bonheur dans sa vie littéraire : il lui fut difficile de compter le grand nombre de ses amis, et il ne se connut point d'ennemis. Le vieux Ducis aimait son caractère autant qu'il estimait son goût sûr et sa littérature. Il le priait de revoir ses poésies, d'être pour lui *un sévère critique*; et il disait dans une épître :

J'ai besoin du censeur implacable, endurci,
Qui tourmentait Collin et me tourmente aussi.

Ce fut Andrieux qui peignit, dans le tragique célèbre,

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

Ce vers fut gravé, comme devise, sur la médaille de Ducis; et depuis on l'a souvent appliqué, soit dans les livres, soit à la tribune, aux hommes qu'on a voulu peindre d'un trait honorable et rapide. Andrieux avait conservé dans son cabinet le buste de Ducis. Il l'a légué à M. O. Leroy, qui a inscrit au bas ce vers de l'auteur d'Hamlet à M. Campenon :

C'est au bon Andrieux, ami, que je te dois (1).

— Il faut ajouter, pour compléter la nombreuse série des travaux littéraires d'Andrieux : 1° *le Portrait, ou la Matinée d'un amateur*, Paris, 1811. Le héros de cette anecdote est M. Français de Nantes, alors directeur général des droits-réunis, qui aimait à s'entourer de poëtes et d'artistes. Parny, l'auteur de *Marie Stuart*, et plusieurs autres, avaient plutôt des traitements que des places dans ses bureaux. 2° *Notice sur la vie et les ouvrages de Charles de Wailly, architecte*, 1799. 3° *Trait historique de la vie du roi de Prusse*, 1797. 4° *Notice sur la vie de Collin d'Harleville*, avec un commentaire sur *le Vieux Célibataire*, dans le recueil intitulé *Théâtre français*. Andrieux s'était proposé d'écrire la vie de Picard, et de payer à sa mémoire le tribut dont il s'était si bien acquitté avec son ami le plus cher. 5° *Les Querelles des frères, ou la famille bretonne*, pièce de Collin, qui, vendue par mégarde avec de vieux papiers, et trouvée par hasard dans le magasin d'un épicier, fut, dans son état d'imperfection, arrangée par Andrieux, et représentée avec un prologue touchant ; le succès de ce prologue ne fut pas moindre que celui de la pièce, et détermina ce dernier peut-être. 6° Andrieux fut, avec Ginguené, en 1794, un des fondateurs et des principaux rédacteurs de *la Décade philosophique et littéraire*. Il y inséra un grand nombre d'articles signés *A* (2). 7° Il concourut à la traduction en vers français des *Fables russes de Kriloff*, publiées à Paris par le comte Orlow, en 2 vol. in-8°. 8° Il a travaillé à la collection des *Théâtres étrangers*. 9° Il a fait insérer dans la *Revue encyclopédique* de savantes dissertations sur le *Prométhée* d'Eschyle et sur le théâtre des Grecs. 10° Il a traduit, pour la *Bibliothèque latine-française*, le traité *de l'Orateur* de Cicéron. 11° Des *Notices historiques sur Louis XII, Guillaume Budée* et *Henri IV*, insérées dans la *Galerie française*. 12° Andrieux fut, avec MM. Charles Nodier et Lepeintre, éditeur de la *Bibliothèque dramatique*, avec des *notices* et l'examen des pièces (la seconde livraison, 1824, contient : *Anaximandre, les Étourdis* et *Molière avec ses amis*). En 1800, Andrieux publia un recueil de *Contes et opuscules en vers et en prose*, 1 vol. in-8°. La plupart des contes en vers avaient déjà été insérés dans *la Décade*. Les contes en prose ont pour titre : *le Contrat de mariage; la Perruque blonde; les Fausses Conjectures; Amour et Humanité; le Dernier Couvent de France*. En 1817 les *Œuvres d'Andrieux* furent imprimées à Paris, 3 vol. in-8° ; mais ce recueil est loin d'être complet. Plusieurs pièces en ont été bannies par l'auteur. En 1823, il parut un tome 4e, contenant *le Manteau, Lénore*, des notices historiques, etc., et une édition en 6 vol. in-18, avec portrait. Depuis 1823, Andrieux a composé un *Essai sur les langues*, et il a rédigé plusieurs actes d'un drame historique sur la révolution d'Angleterre. Il s'était occupé d'un travail important sur Plauté. Il faisait imprimer, sous le titre de *Philosophie des belles-lettres*, son cours au Collége de France, et les deux premiers volumes étaient presque terminés ; il projetait de traduire en vers français *gli Animali parlanti* de l'abbé Casti ; il se disposait enfin à rédiger ses mémoires, lorsque, à l'époque de l'invasion du choléra, il sentit tout à coup ses forces s'affaiblir ; sa santé devint chancelante ; forcé d'interrompre son cours, il essaya plusieurs fois de le reprendre. On le pressait de se reposer : « Non, disait « il, un professeur doit mourir en professant » Un jour qu'on insistait, il répondit : « C'est mon seul « moyen d'être utile maintenant : qu'on ne me l'en« lève pas ; si on me l'ôte, il faut donc me résoudre « à n'être plus bon à rien. » Déjà les médecins l'avaient condamné ; mais il ne sentait pas sa fin s'approcher. Il ne pouvait se résoudre à quitter sa chaire : « Vous y périrez, lui dit-on un jour. — Eh « bien ! c'est mourir au champ d'honneur. » Et il allait mourir quand le jour de sa fête arriva : ses enfants et sa sœur vinrent l'embrasser, « des fleurs « dans les mains, le sourire sur les lèvres et le deuil « dans le cœur (1). » Il était gai, riant, heureux... Quatre jours après il avait cessé de vivre, le 9 mai 1833, à l'âge de 73 ans. Un très-nombreux concours de membres de l'Institut, de savants, de littérateurs, d'artistes, d'anciens et de nouveaux élèves de l'école polytechnique, suivit son convoi. — Pendant trente ans de professorat, Andrieux a formé plusieurs générations d'hommes qui, en diverses carrières, ont illustré la France. Il fut jugé intègre, législateur sans ambition, poëte aimable, joyeux conteur : il a revêtu d'un style plein de naturel et de grâce des idées philosophiques. Sa narration est ingénieuse, sa saillie piquante, sa gaieté pleine d'atticisme. On lui a reproché une poésie négligée. Mais dans la comédie comme dans l'épître et dans le conte, si la négligence est *soignée*, loin d'être un défaut, elle devient un mérite ; alors le vers peut ressembler à de la prose, seulement il ne lui est pas permis d'en être. Il faut cependant dire qu'écrivant sans prétention, Andrieux a plus d'une fois porté

(1) M. Leroy a déposé à la bibliothèque de Valenciennes, sa patrie, les lettres originales qui lui avaient été écrites par Andrieux, comme un monument d'estime et d'amitié de cet académicien. « Ces lettres manuscrites sont, dit-il, mes titres, mes parchemins à moi. » Andrieux avait encouragé les premiers pas faits avec bonheur par M. Leroy dans la carrière des lettres.

(2) Ce journal a été continué jusqu'au 21 septembre 1807, et forme 54 vol. in-8°, recueil important et recherché pour l'esprit politique et littéraire de cette période de quatorze ans.

(1) Notice de M. Berville.

cette négligence trop loin. « Est-ce que je suis un « homme de lettres? » disait-il souvent dans sa famille. Un soir il réunit ses enfants pour leur lire une pièce que Picard avait jugée digne des honneurs de la scène. Ses enfants se montrèrent plus sévères; et lorsqu'il revit Picard : « Ma foi, mon ami, lui « dit-il en riant, j'avais réussi devant toi, mais je « suis tombé devant mes enfants; » et il ne songea plus à appeler de leur sentence. V—VE.

ANDRISCUS, appelé par les Romains PSEUDO-PHILIPPUS (*le faux Philippe*). Selon les historiens latins, les seuls qui aient parlé de lui, il naquit à Adramyttium, dans la Troade, de parents d'une très-basse condition. Seize ans après la mort de Persée, roi de Macédoine, il prétendit être fils naturel de ce prince, et prit le nom de Philippe. Il assurait que son père, inquiet sur les résultats de sa guerre contre les Romains, l'avait envoyé à Adramyttium pour y être élevé comme le fils d'un particulier indigent. Il ajoutait que ce secret de sa naissance se trouvait consigné dans un écrit de la propre main du roi. Ce qui rendait ce récit plus croyable, c'était la ressemblance frappante qu'Andriscus avait, dit-on, avec Persée. Pour se dérober aux effets de la haine qu'Eumènes portait à ce prince et à sa famille, Andriscus se retira vers Démétrius Soter, qui avait épousé la sœur du roi de Macédoine, et de qui il espérait des secours. Soit que Démétrius le regardât comme un imposteur, soit plutôt qu'il craignît la vengeance des Romains, il le livra à la république, et le fit conduire à Rome. Andriscus y fut enfermé; mais ses prétentions inspirèrent peu d'inquiétude, dans un moment où Alexandre, fils légitime de Persée, se contentait de l'emploi de secrétaire du sénat. On le garda si négligemment, qu'il s'échappa et se réfugia en Thrace. Les Macédoniens souffraient impatiemment la domination de leurs vainqueurs, et on ne songeait ni à faire droit à leurs plaintes, ni à les contraindre au silence par la force. D'un autre côté, Andriscus avait inspiré de l'intérêt aux Thraces, et les avait sans peine alarmés sur la conduite violente et perfide des Romains. Il rassembla un certain nombre de partisans, qui s'attachèrent à sa fortune, marcha en Macédoine, et se déclara héritier du trône. Ses succès passèrent d'abord son attente. Il se rendit maître de tout le royaume, presque sans obstacle, et en moins de temps qu'il n'en avait fallu aux Romains pour vaincre Persée. Rome, étonnée de ces événements, et voulant empêcher le mal de s'étendre plus loin, envoya Scipion Nasica, qui, à la tête d'une armée auxiliaire d'Achéens, arrêta la marche d'Andriscus, déjà maître de la Thessalie, et le força de rentrer en Macédoine. Le sénat, convaincu de la nécessité de mettre promptement fin à cette guerre, fit marcher contre Andriscus le préteur Juventius Thalna. Ce général avait un courage trop emporté; il méprisa son ennemi, s'avança sans précaution en Macédoine, et fut totalement défait. Il perdit même la vie, ainsi que Q. Cælius, son premier lieutenant. Cette victoire affermit Andriscus sur le trône. Les Carthaginois, près d'être engagés dans leur troisième guerre contre Rome, lui envoyèrent des ambassadeurs pour le féliciter, et lui proposèrent une alliance, qu'il accepta. Il avait supporté l'adversité avec une fermeté héroïque; mais son caractère ne fut point à l'épreuve de la prospérité. Il devint tyran, et, par des actes d'oppression et de cruauté, perdit l'affection de ses nouveaux sujets. Cependant ils continuèrent de lui obéir, dans l'espoir d'échapper pour toujours au joug des Romains, qui ne tardèrent pas à envoyer en Macédoine Q. Cæcilius Métellus avec une nombreuse armée. Andriscus rassembla toutes ses forces, et combattit vaillamment; il obtint d'abord l'avantage dans un combat de cavalerie; mais, enivré de ce succès, il eut l'imprudence de faire passer un corps nombreux de son armée en Thessalie, pour défendre ses conquêtes. Métellus, profitant de cette faute, lui livra bataille, la défit complétement, et le contraignit de se retirer de nouveau chez les Thraces. Ces peuples reçurent avec amitié le monarque fugitif, et lui fournirent une nombreuse armée, avec laquelle il pouvait encore faire tête aux Romains, s'il eût temporisé; mais, impatient de réparer promptement sa défaite, il se hâta de livrer à Métellus une seconde bataille qu'il perdit. Ses affaires furent complétement ruinées par ces deux défaites, qui lui coûtèrent 25 000 hommes. Il se réfugia chez Bysas, petit prince de Thrace, qui le livra aux Romains. Métellus le conduisit à Rome, où il fut mis à mort par ordre du sénat, l'an 147 avant J.-C. La guerre qu'il avait excitée fut regardée comme si importante, que son vainqueur obtint le surnom de *Macédonique*, et les honneurs du triomphe. Les historiens ont présenté Andriscus comme un imposteur; mais il n'est nullement démontré qu'il ne fût pas un de ces princes malheureux que les Romains calomniaient pour mieux les opprimer. D—T.

ANDROCLÈS, fils de Phintas, et roi des Messéniens, avec Antiochus son frère, fut tué dans une sédition, comme on le verra à l'article de ce dernier. Ses enfants se retirèrent à Sparte, et, lorsque la première guerre de Messène fut terminée, les Lacédémoniens leur donnèrent le canton nommé Hyamie. Androclès et Phintas, ses descendants, prirent les armes avec les autres Messéniens, dans la seconde guerre de Messène, et ils furent tués en combattant à la bataille de la Grand'Fosse. C—R.

ANDROCYDES, peintre, naquit à Cyzique, et fut contemporain et rival de Zeuxis. Il peignit, à Thèbes, un tableau de bataille, qu'il fut obligé d'abandonner sans le finir, lors de la révolte des Thébains contre Sparte. Ce tableau fut ensuite consacré dans un temple, par le conseil de Ménéclyde, orateur, ennemi de Pélopidas, qu'il croyait humilier par là; car la victoire qui y était retracée avait été remportée par un autre général. Androcydes avait peint avec un art merveilleux les monstres marins qui entouraient Scylla. L—S—E.

ANDROMACHUS était, par sa naissance et ses richesses, l'un des principaux de Naxos, ville de la Sicile. Cette ville ayant été détruite par Denys l'Ancien, Andromachus en rassembla les habitants, et s'établit avec eux sur le mont Taurus, dans le voi-

sinage de son ancienne patrie; ce qui donna naissance à la ville de Tauromène, qui fut fondée l'an 395 avant J.-C. Il paraît qu'il s'y maintint dans l'indépendance; car, lorsque Timoléon vint pour délivrer la Sicile du joug du tyran Denys le Jeune, l'an 343 avant J.-C., Andromachus le reçut dans sa ville, et engagea ses concitoyens à se réunir aux Corinthiens, pour affranchir la Sicile. Timée l'historien était son fils. C—R.

ANDROMACHUS, premier médecin de Néron, naquit dans l'île de Crète, et se rendit fameux par le médicament appelé *thériaque,* dont il est l'inventeur. On ne sait rien de ses principes et de sa méthode en médecine, et on n'a de lui qu'un recueil de médicaments composés, la plupart de son invention; Galien le loue sous ce rapport. C'est dans un poëme en vers élégiaques, intitulé : Γαλήνη (calme, tranquillité), dédié à Néron, qu'il donne le secret de la composition de sa fameuse thériaque, θηρίων, ἀκος (remède contre les poisons). Jusqu'à lui, on n'usait que de l'antidote de Mithridate, dont la thériaque, du reste, ne diffère que par l'addition de vipères. Les empereurs romains attachaient une grande importance à la préparation de ce médicament, composé de soixante substances, et ils le faisaient fabriquer dans leur palais. De nos jours, en certains pays, cette préparation est très-simplifiée; à Berlin, par exemple, ce n'est plus qu'un composé de quatre substances, dont l'opium est la base. Le poëme d'Andromachus nous a été conservé par Galien, dans son traité de la thériaque, adressé à Pison. Galien observe qu'Andromachus avait écrit cette formule en vers, pour qu'elle fût moins sujette à être altérée par les copistes. Moïse Charas en a publié, en 1668, in-12, une traduction. Andromachus introduisit un usage inconnu avant lui, en prenant le titre d'*archiater,* ou premier médecin, des empereurs. — Son fils, nommé ANDROMACHUS comme lui, fut aussi *archiater* de Néron, et il laissa sur la médecine un grand nombre d'écrits que le temps n'a point respectés. C. et A—N.

ANDRONIC Ier (COMNÈNE), empereur de Constantinople, né l'an 1110, était petit-fils, par son père Isaac, d'Alexis Comnène. Il parvint par son audace, sa souplesse et son éloquence insinuante, à captiver la faveur de l'empereur Manuel Comnène, son cousin. Celui-ci vivait publiquement avec sa nièce Théodora, dont la sœur, la jeune Eudoxie, franchissait pour Andronic toutes les bornes de la pudeur et de la décence publique; elle le suivait à l'armée, et partageait ses fatigues, ses débauches et ses dangers. Ce commerce scandaleux, plusieurs attentats contre la personne même de l'empereur, et enfin les intelligences secrètes d'Andronic avec les Turcs et les Hongrois, forcèrent Manuel à le faire arrêter. Il languissait depuis quatre ans dans une tour du palais, lorsqu'il parvint à pratiquer dans sa prison une issue qu'il masqua adroitement, mais qui ne le conduisit que dans un cachot voisin. Cependant le bruit de son évasion se répandit dans Constantinople; Manuel, irrité et ne sachant qui soupçonner de cette délivrance, fit enfermer la femme d'Andronic dans le même cachot d'où son mari venait de sortir; les gémissements de cette infortunée la firent bientôt reconnaître du captif, qui parut tout à coup à ses yeux comme un spectre sortant d'un tombeau; il lui confia le secret de sa retraite, vécut avec elle sans qu'on le soupçonnât, et en eut un fils : il profita même du peu de surveillance qu'on crut pouvoir mettre à la garde d'une femme pour s'échapper; mais il fut repris, et ce ne fut qu'après douze ans de détention qu'une tentative plus heureuse lui fit recouvrer la liberté. Il traversa la Moldavie, trompa un corps de Valaques qui l'avaient arrêté, et se retira en Russie. Cependant Manuel ayant porté la guerre en Hongrie, Andronic saisit cette occasion pour rentrer en grâce; il persuada aux Russes de s'unir aux Grecs, et contribua lui-même, par sa valeur, à la prise de Zeugmine; ce qui lui valut un pardon absolu. De nouvelles offenses, de nouveaux désordres, des projets ambitieux déclarés ouvertement, éveillèrent encore les craintes de Manuel; Andronic séduisit successivement Philippa, sœur de l'impératrice Marie, et Théodora, veuve de Baudouin III, roi de Jérusalem. Il était enfin relégué à Oenoë, ville du Pont, lorsque la mort de Manuel ouvrit un vaste champ à son ambition. La jeunesse du nouvel empereur Alexis II, l'imprudence de sa mère, l'impératrice Marie, et sa faiblesse pour le protosebaste Alexis, dont l'insolent orgueil écrasait l'empire et irritait la noblesse, enfin les troubles auxquels les partis livraient la capitale, firent tourner les yeux vers Andronic, dont les émissaires secrets disposaient adroitement les esprits, et Constantinople courut avec joie au-devant du tigre qui allait l'arroser de sang. Andronic publie qu'il va sauver l'empire; il ne parle plus que de son dévouement pour l'État et pour son jeune prince; enfin il arrive devant Constantinople; la flotte se rend à lui, le peuple lui livre le protosebaste, auquel il fait crever les yeux. Cependant on s'égorge dans la ville; Andronic y entre en maître irrité, s'empare de tous les palais, reçoit des délations, multiplie les châtiments, se défait de tout ce qui lui cause quelque ombrage, et prélude aux plus grands crimes, en faisant empoisonner la princesse Marie, sœur du jeune empereur, pour lequel il affecte cependant un dévouement sans bornes. Il donne ensuite la plus grande pompe au couronnement d'Alexis, et le porte à l'église sur ses épaules, en versant des larmes d'attendrissement; mais bientôt il cherche à irriter ce malheureux enfant contre sa mère, et il le force à signer lui-même l'arrêt de mort prononcé contre cette princesse par les satellites du tyran. Deux jours après, elle fut étranglée. La famille impériale tombait autour du faible rejeton qui occupait encore le trône; le vertueux Théodose, patriarche de Constantinople, s'éloigna d'une ville où son ministère eût été souillé par l'aspect de tant de forfaits. Andronic, débarrassé de ce dernier obstacle, fit répandre par ses émissaires que, les divisions croissant tous les jours, il fallait mettre à la tête des affaires un homme d'une expérience consommée. La plus vile populace, excitée

par les plus vils moyens, proclama, au mois de septembre 1183, Andronic collègue d'Alexis. Le lendemain, les deux empereurs se rendirent à Ste-Sophie; Andronic scella par un sacrilége les fausses protestations qu'il adressa à sa victime, et, quelques jours après, il fit assassiner ce malheureux prince, dont il insulta le cadavre. » Ton père, dit-il en le poussant du pied, fut un traître; ta mère, une infâme; « et toi, un sot. » Alexis avait été fiancé à Agnès de France, qui n'avait que onze ans. Andronic, sans renoncer à son commerce avec Théodora, épousa la jeune impératrice; et la fille des rois passa dans les bras d'un vieillard dissolu, l'assassin de son premier époux. Au milieu de tous ses crimes, Andronic invoquait sans cesse l'autorité de la religion, alors si puissante sur l'esprit des peuples; il voulut même se faire absoudre du meurtre d'Alexis, et quelques évêques furent assez vils pour prononcer un pardon que le ciel ne ratifia point. Quelques moments de tranquillité, ou, pour mieux dire, de fêtes et de débauches, laissèrent respirer les Grecs effrayés, qui nommèrent ce court intervalle les jours de l'alcyon. Cependant Lopade, Pruse et Nicée n'avaient pas reconnu l'autorité du tyran; il les assiége, et les deux dernières villes sont livrées à des horreurs que la plume de l'histoire ose à peine retracer. Un historien rapporte que les arbres des vergers qui environnaient Pruse portaient suspendus autant de cadavres que de fruits. Andronic, de retour à Constantinople, redoubla de rage et de férocité; les instruments de ses fureurs en furent eux-mêmes les victimes. La révolte d'Isaac Comnène, dans l'île de Chypre, devint le prétexte des plus affreuses proscriptions. Cependant le tyran se voyait menacer de tous côtés, ses généraux avaient été battus par le roi de Sicile, excité par un Comnène; Andronic, au lieu de réparer leur défaite, s'agite, consulte les devins; ils font naître des soupçons qui tombent sur Isaac l'Ange, dont toute la famille avait péri par les coups du tyran. La mort d'Isaac est ordonnée; Hagiochristophorite, l'instrument des fureurs d'Andronic, veut exécuter l'arrêt; Isaac le tue, et se sauve dans une église; le peuple, qui l'aimait, s'y porte en foule; on maudit Andronic, qui s'effraye de la sédition; il veut fuir, on l'atteint; Isaac est proclamé empereur, le palais est livré au pillage. Andronic, chargé de chaînes, fut remis dans les mains de la populace, qui, pendant trois jours, exerça sur lui de telles barbaries, que le récit de son supplice excite la pitié, malgré le souvenir de ses crimes : le ciel sembla prolonger son existence pour prolonger ses tourments; les femmes même, par un raffinement de cruauté, lui firent subir les tortures les plus infâmes. Privé des dents, des cheveux, d'un œil, d'une main, honteusement mutilé, brûlé, lacéré dans toutes les parties de son corps, il ne proféra aucune plainte, et sembla reconnaître la souveraine justice qui le frappait, et dont il invoquait la miséricorde. Pendu par les pieds, dans cet horrible état il respirait encore, lorsqu'un Italien, lui plongeant son épée dans le corps, mit fin à cette affreuse tragédie, le 12 septembre 1185 Andronic avait alors 73 ans; il en avait régné 2; il était d'une taille colossale, d'une force prodigieuse, mais d'une figure dure et repoussante. Il avait l'esprit cultivé, et une éloquence persuasive. Quelques historiens ont loué sa fermeté dans l'administration. « Andronic, dit Montesquieu, « était le Néron des Grecs; mais comme, parmi « tous ses vices, il avait une fermeté admirable pour « empêcher les injustices et les vexations des grands, « on a remarqué que, pendant son règne, quelques « provinces se rétablirent. » Gibbon a fait la même observation sur le gouvernement de ce prince; mais quelques traits de justice et de prudence ne peuvent balancer les crimes et les vices infâmes dont son histoire est souillée. Il fut le dernier empereur de la famille des Comnène. L-S- E.

ANDRONIC II (PALÉOLOGUE), empereur de Constantinople, né vers l'an 1258, était fils de Michel Paléologue, et de Théodora, petite-nièce de Jean Ducas Vatace, empereur de Nicée. Après la mort de Michel, en 1282, Andronic, âgé de 24 ans, fut reconnu seul empereur. Il avait déjà régné deux ans, conjointement avec son père; mais soulagé du fardeau de l'empire par un prince qui à de grands vices joignait aussi de grandes qualités, il avait à peine senti le poids du gouvernement. Son premier soin fut de révoquer toutes les mesures adoptées par Michel pour la réunion des Églises grecque et latine, et d'assembler un concile de schismatiques, auquel il demanda humblement pardon d'avoir coopéré à la paix avec les Latins. Ainsi, lorsque, d'un côté, une croisade formidable, dirigée par le pape Martin IV, et commandée par Charles d'Anjou, roi de Naples, menaçait Constantinople, et que, de l'autre, les progrès des Turcs devenaient tous les jours plus inquiétants, le chef de l'empire, au lieu de songer à raffermir son trône chancelant, s'occupait de querelles théologiques, et perdait dans ces controverses le temps que réclamait le salut de l'État. L'exil ou la nomination d'un patriarche, les épreuves du feu ou des reliques, moyens employés, dans ces temps de superstition, pour découvrir les volontés du ciel, telles étaient les occupations de ce prince. Heureusement pour lui, la mort le délivra du roi de Naples et du pape. Peu de temps auparavant, Andronic avait su contracter une alliance avantageuse, en épousant Irène, fille du marquis de Montferrat, et nièce du roi d'Aragon, qui venait d'enlever la Sicile à Charles d'Anjou; mais cette diversion donnait à peine aux Grecs quelque sécurité, lorsque les Turcs s'avancèrent vers les frontières de l'empire. Philantropène, général habile, courut au-devant de ces barbares, et les battit en plusieurs rencontres, tandis qu'Andronic, au sein du luxe et de la mollesse, occupé de misérables intrigues de cour, dépouillait de tous ses biens son propre frère, Constantin Porphyrogénète, prince rempli de mérite, et, sous de vains prétextes, le faisait jeter dans une cage de fer. Ce fut alors, en 1295, que, pour se donner un appui, Andronic associa au trône son fils, le jeune Michel; mais à ce moment Philantropène, qui depuis quelques années combattait les Turcs avec succès, ayant à se plaindre de la cour, leva l'étendard de la ré-

volte. Ses progrès devenaient de jour en jour plus inquiétants, lorsqu'il tomba entre les mains de Libadaire, gouverneur de la Lydie, qui lui fit crever les yeux, et étouffa ainsi la rébellion. La situation d'Andronic n'en fut pas plus tranquille; trompé par de lâches ministres, il avait laissé tomber la marine, et les pirates ravageaient les côtes de l'Hellespont. Les Vénitiens vinrent insulter l'empereur jusque dans le port de Constantinople; les Serviens violaient en même temps le territoire de l'empire, tandis qu'en Asie, les Perses d'un côté, de l'autre les Turcs, saccageaient les frontières. Dans ces fâcheuses extrémités, Andronic chercha des secours étrangers; un corps nombreux d'Alains lui vendit ses services, et bientôt Roger de Flor, célèbre aventurier, lui amena un puissant renfort de Catalans; mais ces nouveaux alliés ne tardèrent pas à devenir plus incommodes que les barbares dont ils devaient délivrer l'État. Roger tourna ses armes contre ceux mêmes qu'il avait promis de défendre; il pilla plusieurs villes et menaçait Andronic lui-même, lorsque ce prince en fut débarrassé par un assassinat. La mort de Roger fut vengée par de nouveaux ravages; des essaims de barbares entamèrent de toutes parts les provinces presque sans défense. Quelques victoires ne suffirent point pour les arrêter, et, dans le même temps, Andronic perdit son fils, qu'il avait associé à l'empire. Ce prince laissait un fils, nommé aussi Andronic, qui prétendit bientôt partager le trône avec son aïeul. Celui-ci refusa d'abord d'y consentir, et, pendant quelques années, l'État chancelant fut encore ébranlé par les divisions de ces princes. Enfin, en 1325, le vieil Andronic fut contraint de reconnaître son petit-fils empereur; mais bientôt, jaloux du crédit que le jeune prince obtenait sur l'esprit du peuple, il lui suscite de nouvelles tracasseries; Andronic, forcé de reprendre les armes contre son grand-père, entre en vainqueur dans Constantinople, et se fait reconnaître pour seul souverain. L'empereur détrôné, condamné à ne plus quitter son palais, achevait sa carrière dans le mépris et presque dans le besoin; pour comble de maux, il venait de perdre la vue, lorsque ceux qui le gardaient, apprenant que son petit-fils était dangereusement malade, et craignant de voir le vieil empereur recouvrer l'autorité, le forcèrent, en 1330, à prendre l'habit monastique. On exigea de plus une renonciation en forme à la couronne, et, deux ans après, le 13 février de l'année 1332, Andronic qui, avec le froc, avait pris le nom d'Antoine, mourut presque subitement, âgé de 74 ans, et après 60 ans de règne. Ce faible prince avait sans doute quelques vertus; il était sobre, laborieux, exemplaire dans ses mœurs; au respect pour la religion, il joignait l'amour des sciences; il savait distinguer le mérite, et se plaisait à le récompenser; mais la marine anéantie, l'empire dévasté, les provinces envahies par les barbares, les monnaies altérées pour subvenir à des dépenses excessives, et satisfaire l'avarice du prince, le commerce ruiné, l'appauvrissement de l'État dans toutes ses branches, prouvent assez qu'Andronic n'était pas appelé à soutenir le trône de Constantin dans les jours de sa décadence. On attribue à ce prince un dialogue entre un juif et un chrétien, dont la version latine se trouve dans le recueil de Stewart, imprimé à Munich, en 1616. Andronic avait eu de sa première femme, Anne, fille d'Étienne, roi de Hongrie, six fils, dont un seul (Michel) a conservé une place dans l'histoire. L—S—E.

ANDRONIC III (PALÉOLOGUE), dit LE JEUNE, empereur de Constantinople, petit-fils du précédent et fils de Michel Paléologue, naquit vers l'an 129? Sa jeunesse fut marquée par quelques désordres, qui lui attirèrent l'animadversion de son aïeul, jusque là très-prévenu pour lui. Le jeune Andronic, amoureux d'une femme galante, crut avoir à se plaindre des visites d'un rival, et résolut de s'en défaire; mais, par une funeste méprise, ses gardes tuèrent son propre frère, Manuel Despote. La douleur que cet événement causa à l'empereur Michel, leur père, le conduisit en peu de temps au tombeau, et le jeune Andronic, ne voyant plus de compétiteur entre lui et le trône, ne tarda pas à manifester ses prétentions. Si l'on en croit Cantacuzène, le jeune prince fut poussé à la révolte par les soupçons que laissa paraître le vieil empereur, et par les dégoûts qu'il se plut à donner à son petit-fils : mais il ne faut pas oublier que Cantacuzène était l'âme du parti du jeune Andronic. Quoi qu'il en soit, le prince, forcé de quitter Constantinople, se vit bientôt à la tête d'une armée, mais il ne s'en servit que pour amener son aïeul à une réconciliation, et pour repousser les Bulgares, qui s'étaient avancés jusqu'aux portes d'Andrinople. Il les battit en plusieurs rencontres, et les poursuivait chaudement, lorsque la mort de sa femme et le nouveau mariage qu'il allait contracter avec Anne, princesse de Savoie, le rappelèrent à la cour. Ce fut à cette époque, en 1325, que le vieil Andronic le fit reconnaître et sacrer empereur; mais la bonne intelligence des deux princes dura peu. Le soupçonneux vieillard força bientôt son jeune collègue à reprendre les armes. Vainement Andronic, à la tête d'une armée victorieuse, essaya d'en venir à un accommodement; le vieil empereur rejeta toute espèce de proposition. Andronic, contraint de poursuivre ses avantages, surprit Constantinople, qu'il ne put sauver du pillage, et, maître de la personne de son aïeul, il lui rendit tout le respect qu'il devait à son âge; cependant il se garda bien de lui rendre le trône. Désormais seul maître de l'empire, il signala son nouveau pouvoir par des largesses au peuple, ainsi que par des traits de modération envers ses ennemis, et de reconnaissance envers ceux qui l'avaient servi : bientôt il lui fallut quitter Constantinople, pour voler au-devant des Bulgares, qu'il poursuivit au delà de leurs frontières. Il reprit en 1329 l'île de Chio, que son aïeul avait perdue par sa faiblesse. Quelque temps auparavant, les Turcs avaient fait une irruption sur le territoire de l'empire en Asie; Andronic marcha contre eux, quoiqu'inférieur en nombre, et les battit en plusieurs rencontres; mais il fut grièvement blessé en faisant tout à la fois l'office de général et

de soldat. Il était à peine rétabli de sa blessure, qu'une maladie dangereuse le mit au bord du tombeau. Ce fut dans cette conjoncture que le vieil Andronic fut contraint de prendre l'habit monastique : le jeune empereur, guidé par un sentiment de dévotion assez mal entendu, mais qui, dans ce temps, n'était pas rare, voulut aussi donner la couronne au grand domestique, Jean Cantacuzène, comme au plus digne de la porter dans des circonstances aussi difficiles ; mais Cantacuzène, qui n'avait pas perdu l'espérance de conserver son maître, le fit changer de résolution. En effet, Andronic ne tarda pas à recouvrer la santé, et son premier soin fut d'aller chasser les Turcs qui étaient passés en Thrace ; il repoussa ensuite les Bulgares et les Serviens jusque dans leurs montagnes, et força ces barbares d'accepter la paix, en 1332. La tranquillité momentanée dont jouissait l'État fut troublée par quelques révoltes et par des conjurations ; la valeur de l'empereur, secondée par la prudence de Cantacuzène, apaisa les unes et déjoua les autres. La répression des brigandages des Albanais, différentes guerres avec les Turcs, la prise de possession de l'Acarnanie, occupèrent Andronic, depuis l'année 1334 jusqu'en 1339. Ce fut alors que, pour s'opposer plus efficacement aux Turcs, dont les progrès devenaient chaque jour plus effrayants, il forma une ligue avec le roi de France, Philippe de Valois, Robert, roi de Naples, le roi de Chypre, le grand maître de Rhodes, et quelques autres princes. Les infidèles, attaqués par la flotte des alliés sur les côtes de la Grèce, perdirent 250 navires et plus de 5,000 hommes ; mais ce désastre ne les empêcha pas de rentrer bientôt après dans le Péloponèse, et d'y commettre de plus affreux ravages qu'auparavant. Andronic, pour résister à tant d'ennemis, crut qu'il lui importait de contracter avec les Latins une alliance durable, et d'anéantir le schisme qui divisait les deux Églises ; il s'occupa donc sérieusement de la réunion ; mais les obstacles qu'il rencontra, et le chagrin qu'il en ressentit, joint à une maladie dangereuse, le conduisirent au tombeau, dans la 45e année de son âge. Il en avait régné 16, et depuis treize ans il gouvernait seul. Les qualités qu'il développa sur le trône firent oublier les désordres de sa jeunesse. Forcé, par l'injustice et la dureté de son grand-père, de lui ravir le sceptre, il s'en montra digne par son courage, ses talents et sa modération. Il trouva le moyen de supprimer des impôts onéreux, et de conserver néanmoins des armées toujours prêtes à courir à la défense de l'État. On le vit continuellement à la tête de ses troupes, et sa valeur, ses talents militaires, suspendirent les désastres dont l'empire d'Orient était accablé. Andronic avait été marié, en premières noces, à la fille d'un duc de Brunswick : après la mort de cette princesse, arrivée en 1325, il épousa Anne de Savoie, dont il eut deux enfants qu'il laissa en bas âge. L'aîné fut Jean Paléologue. L—S—E.

ANDRONIC IV. *Voyez* JEAN PALÉOLOGUE.

ANDRONIC, de Cyrresthes, architecte grec, construisit à Athènes le monument connu sous le nom de la tour des Vents : c'était un bâtiment octogone, sur chacune des faces duquel était sculptée la figure d'un des vents. Andronic les avait distingués par divers attributs : on les nommait Solanus, Eurus, Auster, Africanus, Favonius, Corus, Septentrio, et Aquilo. Au sommet de la tour, s'élevait une petite pyramide de marbre qui supportait une mécanique assez semblable à nos girouettes : elle consistait en un triton d'airain, tournant sur un pivot, et indiquant, avec une baguette, le côté de la tour sur lequel était représenté le vent qui soufflait. On juge, par le style déjà corrompu de l'architecture de ce monument et par la médiocrité des bas-reliefs, qu'il est postérieur au siècle de Périclès. Comme il est construit en gros blocs de marbre, il n'a pas éprouvé de grandes dégradations, et le couronnement seul en est détruit. Tout l'édifice est enterré d'environ 12 pieds. Chacune des faces avait aussi un cadran ; enfin, on croit que ce monument renfermait une clepsydre, ou horloge d'eau. Le toit était de marbre taillé en forme de tuiles : cette manière de couvrir avait été inventée par Byses de Naxos, 580 avant J.-C. La tour des Vents sert aujourd'hui de mosquée à des derviches. Spon, Wheler, J.-D. Leroy et Stuart ont parlé avec étendue de ce monument singulier. L—S—E.

ANDRONICUS CALLISTUS (JEAN), né à Thessalonique, vint en Italie après la prise de Constantinople par les Turcs, et donna des leçons de grec successivement à Rome, à Florence et à Ferrare. Il eut pour disciples Ange Politien, Janus Pannonius, et George Valla. Appelé ensuite à Paris pour y enseigner le grec, après Hermonyme de Sparte, il fut un de ceux à qui l'université de cette ville dut le rétablissement de l'étude de la langue grecque. Il mourut en 1478. On a de lui un traité *des Passions*, en grec, que David Hœschelius a fait imprimer, Augsbourg, 1593, in-8°, et qui a été réimprimé en 1617 et 1679, à la suite de la paraphrase des *Morales à Nicomaque*. C—R.

ANDRONICUS (LIVIUS), le plus ancien poëte dramatique latin, fit représenter sa première pièce de théâtre, l'an de Rome 514 (240 avant J.-C.), sous le consulat de Clodius Cethegus et de Sempronius Tuditanus, un an avant la naissance d'Ennius. Il était Grec de naissance, fut d'abord esclave, et reçut son nom latin de Livius Salinator, dont il avait instruit les enfants et qui l'affranchit. Il jouait lui-même un rôle dans ses pièces, et l'on dit qu'ayant été atteint d'une extinction de voix, il imagina de faire réciter les paroles par un esclave, tandis qu'il faisait lui-même les gestes : ce fut l'origine de la pantomime chez les Romains. Il nous reste de ce poëte à peine deux cents vers, en sorte qu'il ne nous est pas possible de juger de la manière dont il traçait un plan, conduisait une action, développait un caractère. On peut croire toutefois que ses compositions dramatiques trahissaient l'inexpérience et les tâtonnements d'un art dans l'enfance. Quant au style, nous possédons assez de fragments pour en apprécier la facilité harmonieuse et les formes pures et pittoresques. Il composa aussi une *Odyssée* et des hymnes en l'honneur des dieux. Tite-Live et Valère-Maxime

disent que celui qu'il fit pour Junon fut chanté dans toute la ville, par vingt-sept jeunes filles, lors des jeux que donna Salinator pour accomplir le vœu qu'il avait fait, pendant la bataille de Sienne, à la déesse de la jeunesse. Les grammairiens et les critiques citent fréquemment ses vers, et ces citations sont tout ce qui reste de lui. Elles ont été imprimées, avec les fragments des autres poëtes latins, dans les *Comici latini*, le *Corpus Poetarum*, la *Collectio Pisaurensis* et le *Théâtre complet des Latins*, de J.-B. Levée. D—T.

ANDRONICUS de Rhodes, philosophe péripatéticien, professa d'abord à Athènes avec peu de succès, puis vint s'établir à Rome, du temps de Cicéron. Tyrannion, l'affranchi de Lucullus, chargé par Sylla de transcrire les livres inedits d'Aristote qui provenaient de la bibliothèque d'Apellicon, communica ces ouvrages à Andronicus. Ce dernier les classa, composa des sommaires et des tables pour les différents livres, et les enrichit même de plusieurs commentaires. On lui avait attribué, jusqu'à présent, une paraphrase des *Ethiques à Nicomaque*, publiée gr.-lat. par Daniel Heinsius, Leyde, 1607, in 4°, 1617, in-8°, et réimprimée à Cambridge, 1679, in-8°; mais un manuscrit de la bibliothèque royale, cité par Ste-Croix dans son *Examen des Historiens d'Alexandre*, p. 524, indique pour auteur de cette paraphrase Heliodore de Pruze. D. L.

ANDROQUE. *Voyez* ANDOQUE.

ANDROUET DU CERCEAU (JACQUES), architecte, naquit à Orléans, ou, selon quelques écrivains, à Paris, dans le 16e siècle. La faveur du cardinal d'Armagnac lui procura les moyens d'aller se perfectionner dans son art en Italie. L'arc de triomphe dont on voit encore des restes à Pole, en Istrie, attira surtout son admiration, et il reproduisit souvent dans ses compositions les colonnes accouplées qui sont de chaque côté de l'ouverture de ce monument. Le pont Neuf fut commencé le 30 mai 1578, par Androuet, d'après les ordres de Henri III, dont il était architecte; mais les guerres civiles ne permirent pas que l'artiste achevât cette construction. Ce ne fut qu'en 1604, sous le règne de Henri IV, que Guillaume Marchand y mit la dernière main. Les hôtels de Carnavalet, des Fermes, de Bretonvilliers, de Sully, de Mayenne, etc., furent bâtis par Androuet. Il fut aussi chargé, en 1596, par Henri IV, de continuer la galerie du Louvre, commencée par ordre de Charles IX; mais il ne put la terminer. Il professait pour la religion réformée un attachement qui l'obligea de s'expatrier, et de laisser à Étienne du Pérac, peintre et architecte du roi, le soin de terminer son travail. Androuet du Cerceau mourut dans les pays étrangers. Cet artiste, qui est regardé comme un des plus habiles architectes de la France, a laissé plusieurs écrits; les principaux sont: 1° *Livre d'Architecture, contenant les plans et dessins de cinquante bâtiments, tous différents*, 1559, in-fol., réimpr. en 1611; 2° *Second Livre d'Architecture*, faisant suite au précédent, 1561, in-fol.; 3° *les plus excellents Bâtiments de France*, ouvrage dédié à la reine Catherine de Médicis, et imprimé à Paris, en 1576 et suiv., deux parties en 1 volume in-fol., réimp. en 1607; 4° *Livre d'Architecture, auquel sont contenues diverses ordonnances de plans et élévations de bâtiments pour seigneurs et autres qui voudront bâtir aux champs*, 1582, in-fol.; 5° *Les Édifices romains*, recueil de dessins gravés des antiquités de Rome, faits sur les lieux, 1583, in-fol.; 6° *Leçons de perspective*, 1576, in-fol. Il grava lui-même, à l'eau forte, les planches qui accompagnent ces divers recueils. D—T.

ANDRY (NICOLAS), surnommé BOIS-REGARD, né à Lyon en 1658, sans fortune, vint à Paris étudier en philosophie, au collége des Grassins, où il se fit répétiteur pour subvenir aux frais de ses études en théologie. Il devint professeur au collége des Grassins, et, en 1687, il commença à se faire connaître dans les lettres par sa traduction du *Panégyrique de Théodose le Grand*, par Pacatus, et par un ouvrage intitulé: *des Sentiments de Cléarque sur le Dialogue d'Eudoxe et Pilante*, où il attaquait les opinions philosophiques du P. Bouhours. Dégoûté de la théologie, il étudia la médecine, fut reçu docteur à Reims, et, en 1697, à la faculté de Paris. Un peu de mérite, et un grand talent d'intrigue, le firent connaître et réussir; il fut nommé successivement professeur au collége royal, censeur, et collaborateur au *Journal des Savants*. Malgré les justes préventions qu'avait inspirées la manière adroite dont Andry avait préparé ses succès, et malgré son caractère satirique et emporté, qui ne lui faisait épargner ni rivaux ni amis, il fut, en 1724, élu doyen de la faculté. Les premiers temps de son décanat furent marqués par les vues les plus sages; frappé de la supériorité de talent qu'exige l'exercice de la médecine, Andry voulut lui assurer la prééminence sur la chirurgie, et fit conserver à la faculté le droit d'inspection qu'elle avait toujours eu sur les chirurgiens; mais, en même temps, il voulut assujettir les élèves médecins à des études chirurgicales; il fit aussi décréter que nul chirurgien ne pourrait pratiquer l'opération de la taille qu'en présence d'un médecin, etc. Bientôt il voulut dominer la faculté elle-même, et aspira dès lors à faire nommer Helvétius, son ami, premier médecin du roi, et protecteur de la faculté; mais, deviné par cette compagnie, qui reconnut dans cette apparence de zèle l'ambition particulière du doyen, il ne lui pardonna pas de lui avoir fait éprouver un refus. Dès ce moment Andry s'efforça de perdre ceux des membres de la faculté qui s'étaient opposés à son projet, et, dans cette vue, il ne rougit pas d'altérer l'opinion que cette faculté avait émise sur la bulle *Unigenitus*, afin de lui nuire dans l'esprit du ministre. L'affaire se termina à sa honte, en 1726, et, pour prévenir un semblable abus, il fut décidé que les decrets de la faculté seraient dorénavant signés par plusieurs docteurs, afin que le doyen ne pût rien y changer. L'on devine la haine que, dès lors, la faculté porta à Andry; elle s'augmenta encore par les querelles particulières qu'il eut avec plusieurs de ses membres, Hecquet, Lémery, le célèbre J.-L. Petit, et par divers écrits polémiques et injurieux auxquels ces querelles don-

nèrent lieu. Andry ne fut pas réélu doyen. La composition de quelques libelles contre Geoffroy, son successeur, et contre la faculté, parut d'abord le venger; elle lui valut même la censure, au prix de laquelle on crut acheter la paix; mais son triomphe ne fut que de courte durée; le cardinal de Fleury connut enfin les excès dans lesquels le dépit et l'orgueil précipitaient un homme qui devait sa réputation plus à l'intrigue qu'au talent; il cessa de l'écouter, et devint le protecteur et le vengeur de la médecine et de l'université. Andry mourut le 13 mai 1742, âgé de 84 ans, doyen d'âge des professeurs du collége royal. Voici la liste de ses nombreux écrits : 1° *Réflexions ou Remarques critiques sur l'usage présent de la langue française*, 1689 (le frontispice en fut changé en 1692). 2° *Traité de la génération des vers dans le corps de l'homme*, ouvrage qui a été plusieurs fois reimprimé, traduit en plusieurs langues; la 1re édition parut en 1700. Lémery en imprima une critique assez sévère dans le *Journal de Trévoux*, pour se venger de celle qu'Andry avait faite de son *Traité des aliments*; Valisnieri l'attaqua avec moins de ménagement encore; il valut à notre satirique l'épithète d'*homo vermiculosus*, parce qu'il ne voyait que vers partout et dans toutes les maladies. Andry répondit à toutes ces censures, en publiant, sur le même sujet, en 1704, Paris, in-12, ses *Éclaircissements sur le livre de la génération des vers dans le corps de l'homme, contenant des remarques nouvelles sur les vers et les maladies vermineuses*. 3° *Remarques de médecine sur différents sujets, principalement sur ce qui regarde la saignée et la purgation*, Paris, 1710, in-12. 4° *Le Régime du carême, considéré par rapport à la nature du corps et des aliments*, Paris, 1710, in-12; *Traité des aliments du carême*, Paris, 1713, 2 vol. in-12, puis 3 vol. in-12, parce qu'on y a joint l'ouvrage précédent. Dans ces trois productions, l'auteur a pour but de réfuter toutes les opinions d'Hecquet, et la discussion des faits n'est pour lui qu'un prétexte de faire la guerre. 5° *Le Thé de l'Europe, ou les Propriétés de la véronique*, Paris, 1704, Reims, 1746, 1747, in-12. 6° *Examen de différents points d'anatomie, de chirurgie, de physique et de médecine*, Paris, 1723, in-8°. Ici Andry fait une critique trop amère du fameux *Traité sur les maladies des os*, de J.-L. Petit, ouvrage qui étonna alors, et à juste titre, la chirurgie européenne, et contre lequel Andry, dans son zèle amer et injuste, réunit des accusations très-souvent fausses, telles que celles qui traitaient de chimérique la rupture du tendon d'Achille. 7° *Remarques de chimie touchant la préparation de certains remèdes*, Paris, 1735, in-12; écrit polémique encore, et dirigé contre la première édition de la *Chimie médicale* de Malouin. 8° *Cléon à Eudoxe, touchant la prééminence de la médecine sur la chirurgie*, Paris, 1738, in 12, où l'auteur veut prouver, par l'ancienneté des usages et la raison elle-même, la justice de la conduite qu'il avait tenue à cet égard pendant son décanat. 9° *Orthopédie, ou l'Art de prévenir et de corriger dans les enfants les difformités du corps*, Paris, 1741, 2 vol. in-12, fig.; Bruxelles, 1743, 1 vol. in-8°, fig. Andry est encore auteur de quelques thèses. Il a fourni des articles de médecine au *Journal des Savants*, depuis 1702 jusqu'en 1739. Dionis, son gendre, a publié de lui un *Traité sur la Peste*, qu'il avait dicté en français, au College royal, par ordre du régent. Du reste, le caractère de tous ces écrits confirme le jugement que nous avons porté sur Andry; aucune de ces grandes vues spéculatives et pratiques qui rappellent la médecine antique d'Hippocrate, l'observation de la nature, et la connaissance de ses lois; tout y est sacrifié à cet esprit de satire qui seul a semblé exciter l'auteur à prendre la plume; aussi, de nos jours, où l'intérêt des controverses locales est évanoui, ces productions sont-elles oubliées, et n'ornent-elles plus que la bibliothèque de nos plus infatigables érudits. C. et A—N.

ANDRY (CHARLES-LOUIS-FRANÇOIS), docteur régent de la faculté de Paris, naquit dans cette ville en 1741. Fils d'un épicier-droguiste qui lui laissa 6,000 livres de rente, il était maître de choisir son état; ce fut par le désir d'être utile à ses semblables qu'il se décida pour la médecine. Ses cours terminés, il reçut ses grades avec beaucoup de distinction, et partagea dès lors son temps entre l'étude et l'exercice de sa profession. Les qualités d'Andry lui méritèrent bientôt l'estime de ses confrères et l'amitié des savants, entre autres du docteur Sanchès, qui lui légua tous ses manuscrits, et dont il a publié, sous le titre de *Précis historique*, un intéressant éloge. (*Voy.* SANCHÈS.) Médecin en chef des hôpitaux de Paris, Andry fut un des premiers membres de la société royale de médecine. Il eut l'honneur de la présider plusieurs fois, et lui communiqua diverses observations très-importantes. Aussi généreux que modeste, il poussait le désintéressement jusqu'à l'excès. Parmi les malades qui réclamaient ses soins, il donnait toujours la préférence aux plus pauvres; à ceux qui, loin de pouvoir lui payer le prix de la visite, avaient au contraire besoin qu'il leur laissât de l'argent pour exécuter ses ordonnances. Dans sa naïve bonhomie, il se rendait le témoignage que l'intérêt ne l'avait jamais guidé, par ce mot charmant et pittoresque : « Je puis dire que j'ai *gentil-« hommisé* la médecine. » Outre les nombreuses charités qu'il faisait lui-même, il donnait chaque année aux pauvres le dixième de ses revenus. Corvisart, son ami, l'ayant fait nommer à son insu l'un des quatre médecins consultants de Bonaparte, Andry préleva sur le traitement de cette place les frais de costume qu'il avait été obligé de faire, et remit constamment le surplus au maire de son quartier pour le distribuer aux indigents, persuadé, disait-il, qu'il ne devait pas profiter d'un argent qu'il reconnaissait n'avoir pas gagné. Après la restauration, un ministre, ami d'Andry, lui conseilla de demander une pension pour ses anciens services. — « Comment « me la paiera-t-on? — Sur la caisse des hôpitaux. — « Et c'est moi, dit Andry en colère, qui prendrais « l'argent des pauvres! Tu peux bien la garder ta « pension; je n'en veux pas. » Andry cependant était loin d'être riche. Sur la fin de sa vie, il fut

obligé de supprimer sa voiture, et fit ses visites à pied, appuyé sur le bras d'un domestique. Enfin les forces lui manquèrent, et il ne sortit plus de son cabinet, où il donnait des consultations gratuites. S'étant tenu constamment au niveau de la science, il n'avait aucun des préjugés des vieux médecins. Il fut un des plus zélés propagateurs de la vaccine, et adopta sans hésiter toutes les améliorations que l'expérience faisait reconnaître. Andry reçut du roi le cordon de St-Michel, sans l'avoir sollicité. Il mourut le 8 avril 1829, à l'âge de 88 ans. Par son testament, qui se termine ainsi : « Je ne demande que des prières, » il prescrivit formellement que ses obsèques fussent faites sans pompe, et qu'on ne lui élevât aucun monument. Ses intentions à cet égard n'ont été que trop bien remplies ; et, sans l'auteur d'une notice citée à la fin de cet article, on ignorerait que les restes de cet excellent homme sont déposés au cimetière du Père la Chaise. Andry laissa une belle collection de livres rares et curieux dont le catalogue a été publié par MM. Debure, Paris, 1830, in-8°. Outre des thèses et des dissertations en latin et en français, on a de lui : 1° *Le Manuel du jardinier*, traduit de l'italien de Mandirola, Paris, 1765, in-8°, sous le pseudonyme *Randy*. 2° *Matière médicale*, extraite des meilleurs auteurs, et des leçons de Ferrein, ibid., 1770, 3 vol. in-12. 3° *Recherches sur la rage*, ibid., 1778, 1779, in-8°. Ces deux éditions d'un excellent ouvrage furent imprimées par ordre du gouvernement pour être distribuées dans les provinces. Les mêmes augmentées du *traitement fait à Senlis*, ibid., 1780, in-12 ; traduit en allemand, Leipsick, 1785, in-8°. Les *Recherches* d'Andry ont été insérées dans les *Mémoires de la société de méd.*, t. 1er, p. 104. 4° *Observations et Recherches sur l'usage de l'aimant en médecine* (avec Thouret), ibid., 1783, in-8° ; et dans les *Mémoires de la société de méd.*, t. 3, p. 531. 5° *Recherches sur la mélancolie*, ibid., 1786, in-4° ; et dans les *Mémoires* précités, t. 5, p. 89. On lira avec intérêt : *Hommage à la mémoire d'Andry*, par G. Lardin, Paris, 1830, in-8° de 20 pages. W—s.

ANEAU (BARTHÉLEMY), dit ANNULUS, qualifié par la Croix du Maine de poëte latin et français, historien, jurisconsulte et orateur, naquit à Bourges vers le commencement du 16e siècle, fut professeur de rhétorique au collége de la Trinité, à Lyon, vers 1530, et en devint principal en 1542. Il suivait dans ses poésies le goût de son siècle, qui applaudissait aux pointes, aux jeux de mots, et aux équivoques souvent grossières. Ce poëte mourut d'une mort malheureuse. Le 21 juin 1565, jour de la Fête-Dieu, une pierre ayant été jetée, d'une des fenêtres du collége, sur le prêtre qui portait le saint-sacrement à la procession, le peuple irrité monta en foule dans le collége, massacra Aneau, qu'on crut auteur de cet attentat, sur le soupçon qu'il était protestant. Aneau a laissé cent quatre pièces en vers latins, quelques-unes en vers grecs, et plusieurs autres ouvrages, parmi lesquels on remarque : 1° *Mystère de la Nativité, par personnaiges, composé en imitation verbale et musicale de diverses chansons*. Ce mystère se trouve dans un volume intitulé : *Chant natal*, contenant sept noëls, un chant pastoral et un chant royal, Lyon, 1539, in-4°. Il a été imprimé dans le même format en 1559, sous le titre de *Genethliac musical et historical de la Conception et Nativité de Jésus-Christ*. 2° *Lyon marchant, satyre françoise sur la comparaison de Paris, Rouen, Lyon et Orléans*, Lyon, 1542, in-4°. Ce drame, qui fut joué en 1541 sur le théâtre du collége de la Trinité, est en vers de différentes mesures, et à neuf personnages ; les acteurs y font des récits sur les aventures qui leur sont personnelles, ainsi que sur les principaux événements arrivés en Europe, depuis 1524 jusqu'en 1540. 3° *Les Emblèmes d'André Alciat, traduits vers pour vers*, Lyon, 1549, in-8°, réimprimé en 1558, in-16. 4° *Picta Poesis, Lugduni*, 1552, in-8°. C'est un recueil d'emblèmes ou de vers grecs et latins, que cet auteur a publié lui-même sous ce titre : *Imagination poétique, traduite en vers françois, des latins et grecs, par l'auteur d'iceulx*, Lyon, 1552, in-8°. 5° *La République d'Utopie, traduite du latin, de Thomas Morus*, Paris, in-8°, et Lyon, in-16. 6° *Alector, ou le Coq, histoire fabuleuse, en prose françoise, tirée d'un fragment grec*, Lyon, 1560, in-8°, sur le compte de laquelle le savant critique Bernard de la Monnoie s'exprime ainsi : « C'est un mauvais ouvrage, où de bonnes « gens croient voir un sens mystique merveilleux, « quoiqu'il n'y en ait pas plus que dans les fanfreluches de Rabelais. Aneau, d'ailleurs, pauvre écrivain, soit en latin, soit en français, feignait, pour « donner plus de poids à son ouvrage, de l'avoir traduit d'un fragment grec. » Malgré son imperfection, cette production est encore fort recherchée des curieux. Aneau était lié avec Clément Marot. R—T.

ANEAU (LAMBERT D'). *Voyez* DANEAU.

ANEL (DOMINIQUE), chirurgien français, qui mérite, dit Portal, une place distinguée dans l'histoire de la chirurgie, pour avoir inventé la nouvelle méthode de guérir les fistules lacrymales (Voy. *Hist. de la chirurgie*, t. 5, p. 396), n'en a pas moins été oublié jusqu'ici dans la plupart des biographies (1). Né vers 1679, à Toulouse, il fut admis fors jeune comme élève interne (2) à l'hôpital St-Jacques de cette ville, et fit de rapides progrès dans l'art où il devait s'illustrer un jour. Dès l'âge de vingt ans il recueillit une observation fort curieuse sur le ramollissement des os, qui fut imprimée dans *le Mercure* (janvier 1700). Le désir de perfectionner ses connaissances l'amena peu de temps après à Montpellier, où il suivit les leçons des plus célèbres professeurs. Ayant obtenu par le crédit d'un de ses amis une place de chirurgien à bord d'un vaisseau, il fit une campagne sur mer ; mais, voyant qu'il n'y gagnait rien sous le rapport de l'instruction, il traita de sa place et vint à Paris, où pendant trois ans il resta sous la

(1) Il n'a pas d'article même dans la *Biographie toulousaine* ; mais il en a un dans la *Biographie médicale*, Paris, 1820.

(2) Ces élèves se nommaient alors des *garçons chirurgiens*. Portal s'est trompé en distinguant le garçon chirurgien de l'hôpital de Toulouse, de l'inventeur de la méthode pour guérir les fistules lacrymales.

direction du célèbre Ant. Petit et de Maréchal, premier chirurgien du roi. Au bout de ce temps, il obtint le brevet de chirurgien-major d'un régiment d'infanterie stationné sur les bords du Rhin. En 1707, le comte de Gronsfeld, l'un des généraux de l'Empereur, ayant entendu vanter les talents et la dextérité d'Anel, l'appela pour soigner un de ses parents dangereusement malade; et il le fit chirurgien-major d'un régiment de cuirassiers en lui assignant un traitement considérable. Mandé quelque temps après à Vienne pour donner son avis sur un cas embarrassant, Anel fut retenu deux ans dans cette ville, d'où il passa en Italie pour traiter des malades d'un haut rang. Sur les sollicitations pressantes des généraux autrichiens, et avec l'agrément de son souverain, il consentit à prendre du service dans les armées impériales, et fut attaché pendant trois campagnes à l'état-major. Ne perdant aucune occasion de s'instruire, il employait ses quartiers d'hiver à visiter les hôpitaux et les écoles les plus fameuses, cherchant à captiver la bienveillance et l'amitié des professeurs. Il fut appelé souvent pour des opérations difficiles à Rome, à Bologne, à Florence, etc., et toujours il eut le bonheur de réussir. En 1710, il s'établit à Gênes. Parmi les malades qui vinrent l'y consulter, était un jeune abbé attaqué d'une fistule lacrymale. Anel parvint à le guérir très-promptement, en introduisant dans les conduits lacrymatoires une soie de sanglier pour les nettoyer, et en y pratiquant des injections à l'aide d'une petite seringue. Cette cure merveilleuse fit beaucoup de bruit en Italie. Pour répondre au désir de ses amis, Anel s'empressa de publier la méthode qu'il avait employée, et d'indiquer les améliorations dont il la croyait susceptible. La principale consistait dans la substitution d'une sonde à la soie de sanglier. Peu de temps après (1713), il fut appelé à Turin pour traiter de la même maladie Madame royale de Savoie; il réussit aussi complètement que la première fois. La princesse le récompensa par une pension de cent louis, avec le titre de son chirurgien ordinaire. L'envie n'avait pas attendu ce nouveau succès pour se déchaîner contre la méthode d'Anel. De tous ses adversaires, le plus acharné comme le plus ignorant était François Signorotti, chirurgien génois; Anel le réduisit au silence, en produisant en faveur de sa méthode les attestations des chirurgiens les plus distingués d'Italie et de France, et même de l'académie des sciences, qui chargea Fontenelle de lui témoigner combien elle était satisfaite de ses observations. Anel annonçait, en 1714, le projet de revenir en France; mais on ne sait s'il put le réaliser, tant était grande la foule de malades qui le réclamaient de toutes parts, de Mantoue, d'Alexandrie, de Milan, etc. Il vivait encore en 1722; mais, quoiqu'il n'eût alors que quarante-deux ans, il est douteux qu'il ait poussé sa carrière au delà de cette époque. On ignore complétement le lieu et la date de sa mort. On a de cet habile chirurgien : 1° *Art de sucer les plaies sans se servir de la bouche d'un homme; avec un discours sur un spécifique propre à prévenir les maladies vénériennes*, Amsterdam, 1707, in-12. Cet ouvrage, réimprimé plusieurs fois, a été inséré par Sancassani dans les *Dilucidazioni*, etc. Anel y propose de se servir d'une espèce de seringue de son invention pour extraire du corps le sang extravasé. Ce moyen, trop négligé peut-être, a été conseillé assez récemment par Petit de Lyon et Percy. 2° *Nouvelle méthode de guérir les fistules lacrymales, avec un recueil de différentes pièces pour et contre, et en faveur de la même méthode*, Turin, 1713-14, in-4°. Ce volume, qui n'est pas commun, contient : *Observation singulière sur la fistule lacrymale*, par Anel. — *Informazione fatta dal chirurgo Fr. Signorotti contra monsù Dom. Anel.* — *Lettres diverses, ou les Critiques de la critique de Signorotti.* — *Suite de la nouvelle Méthode, ou discours apologétique*, etc. Heister perfectionna la méthode d'Anel, et publia le précis de son ouvrage en 1716 sous la forme d'une dissertation académique. (*Voy.* HEISTER.) On en trouve l'analyse dans les *Réflexions sur l'opération de la fistule lacrymale*, par Ant. Louis (*Mémoires de l'académie de chirurgie*, t. 2, p. 193), et dans l'*Histoire de la chirurgie* de Portal (*loc. cit.*). 3° *Dissertation sur la nouvelle découverte de l'hydropisie du conduit lacrymal*, Paris, 1716, in-12. 4° *Recueil de méthodes pour la guérison des plus dangereuses maladies*, Trévoux, 1717, in-12. 5° *Relation d'une énorme tumeur occupant toute l'étendue du ventre d'un homme hydropique, et remplie de plus de sept mille corps étrangers*, Paris, 1722, in-12. Anel a communiqué à l'académie des sciences une *Observation d'un fœtus trouvé dans une masse membraneuse.* W—s.

ANELLI (ANGELO), poëte italien, naquit en 1761 à Desenzano, dans le Brescian. Avant l'âge de vingt ans il fut, à la suite d'un concours public, nommé professeur de littérature latine et italienne au collége de cette ville. Peu de temps après, ayant abandonné l'enseignement, il exerça différentes places municipales, et fut chargé de plusieurs commissions honorables. Son inclination le portait vers la jurisprudence; mais son père n'ayant jamais voulu lui permettre d'étudier le droit, ce ne fut qu'en 1793, à trente-deux ans, qu'il put aller commencer son cours à Padoue. Charmés des talents d'Anelli, les curateurs de l'académie s'empressèrent de demander pour lui les dispenses nécessaires, et au bout de deux ans d'études, il obtint le laurier doctoral dans la double faculté. A la première entrée des Français en Italie, il se hâta de revenir dans sa ville natale offrir ses services à ses compatriotes. La conduite qu'il avait tenue dans ces circonstances difficiles lui valut les remercîments du sénat de Venise; mais cette distinction flatteuse lui fit des ennemis de tous ceux qui conspiraient dès lors la ruine du gouvernement vénitien; et quand la révolution éclata dans le Brescian, Anelli fut mis en prison comme suspect. Quelques citoyens courageux ayant élevé la voix en sa faveur, il ne tarda pas à recouvrer sa liberté : mais, craignant de retomber dans les mains de ses adversaires, il partit pour Mantoue et s'enrôla dans un régiment d'artillerie française. Peu de temps après, le général Augereau, qui commandait à Vérone, le choisit pour son secrétaire, et il employa l'influence que lui donnait cette place pour rendre aux Italiens

tous les services qui dépendaient de lui. Ayant obtenu la permission de retourner dans sa famille, il fut nommé, en 1797, commissaire du directoire près de l'administration du département de Benaco, qui plus tard fut appelé département de la Mella. Mais, ne voulant pas rester l'instrument des vexations que le gouvernement français faisait éprouver à ses compatriotes, il donna sa démission, et, quoique sans fortune, il refusa toutes les places qui lui furent offertes. A l'entrée des Austro-Russes dans la Lombardie, en 1799, Anelli, toujours suspect, fut encore mis en prison, mais il n'y resta pas longtemps. Dégoûté des fonctions administratives, il rentra dans la carrière de l'enseignement, et fut nommé, en 1802, professeur d'éloquence et d'histoire au lycée de Brescia. Sa réputation le fit appeler en 1809 à l'école de droit qui venait d'être créée à Milan, et il y fut chargé du cours d'éloquence judiciaire. Ce cours ayant été supprimé par suite d'une réorganisation de l'école, en 1817, il obtint la chaire de procédure; mais, voyant que tous ses collègues avaient reçu leur institution et qu'on ne lui envoyait pas la sienne, il se persuada qu'il ne conserverait pas cet emploi, devenu son unique ressource pour élever sa famille. Frappé de cette idée, il tomba malade et mourut de chagrin le 3 avril 1820. Outre quelques discours et des vers de circonstance, on a d'Anelli : 1° *Odæ et Elegiæ*, Vérone, 1780, in-8°. 2° *L'Argene, novella morale in ottava rima*, Venise, 1795, in-8°. 3° *Le Cronache di Pindo*, Milan, 1811, 1818, in-8°. Ce poëme, d'un style élégant et spirituel, est une espèce de tableau de la littérature. Tous les grands écrivains anciens et modernes, mais particulièrement ceux d'Italie, y sont caractérisés et appréciés en quelques mots, avec une justesse remarquable. Il est divisé en 7 livres, publiés par l'auteur, à mesure qu'il les composait, sous autant de titres différents : *la Congiura*, *la Frusta*, *il Secol d'oro*, *l'Arcadia*, *il Voto degli Arcadi*, *l'Oracolo* et *la Rupe*. Ne pouvant travailler à cet ouvrage que dans les moments de relâche que lui laissaient ses devoirs de professeur, Anelli n'a pas eu le loisir d'y mettre la dernière main; il en a laissé manuscrit un 8e livre qu'on regrette de ne pas trouver dans l'édition de Naples, 1820, in-8°. Les éditeurs annoncent qu'ils ont fait pour se le procurer des tentatives infructueuses. 4° Des opéras buffa et trente et une autres pièces de théâtre données sous le voile de l'anonyme et sous des noms supposés; elles étincellent d'esprit, de malice et de gaieté. Gamba (*Testi di lingua*) s'étonne qu'on n'en ait pas réimprimé quelques-unes dans ces *Raccolte* qui ne se sont pas moins multipliés dans ces derniers temps en Italie qu'en France. W—s.

ANEMAS (les) furent quatre frères, qui, sous le règne d'Alexis Comnène, formèrent une conjuration contre ce prince, dans l'année 1105. Ils avaient engagé dans leur parti les premiers de la noblesse; déjà Jean Salomon, homme aussi vain que léger, distribuait d'avance les places et les dignités; déjà les conjurés s'étaient réunis sous les murs du palais pour y pénétrer et pour tuer Alexis; ils différèrent l'exécution de leur complot, et ce délai les perdit. Alexis, averti secrètement, fit arrêter Jean Salomon, dont on ne put tirer d'abord aucun éclaircissement; mais, intimidé bientôt par les menaces, il déclara tous ses complices; l'exil et la confiscation de leurs biens furent les peines infligées au plus grand nombre; cependant les Anemas furent condamnés à un châtiment plus sévère : ils devaient avoir la tête rasée, la barbe arrachée, être promenés en cet état dans Constantinople, et, à la suite de cette humiliante représentation, avoir les yeux crevés. Les hommes chargés de l'exécution aggravèrent leur peine par tant d'insultes, qu'au moment où les Anemas passèrent devant le palais, ils levèrent leurs mains suppliantes pour demander la mort, moins dure pour eux qu'un tel opprobre. L'impératrice et sa fille, Anne Comnène, touchées de leur horrible état, coururent implorer leur pardon aux pieds d'Alexis, qui l'accorda au moment où les Anemas allaient passer les mains de bronze. On nommait ainsi deux bras de métal scellés dans une muraille, pour marquer que jusque-là le souverain pouvait encore tendre une main protectrice aux criminels; mais aussitôt qu'ils avaient passé ce point, leur supplice s'exécutait. Les Anemas virent commuer leur peine en une prison perpétuelle. On les renferma dans une tour voisine du palais des Blaquernes, qui fut depuis nommée la tour Anemas. L—S—E.

ANFOSSI (Pascal), compositeur italien, né vers 1736, fit ses premières études musicales dans les conservatoires de Naples, où il reçut des leçons de plusieurs grands maîtres. Piccini, qui l'avait pris en affection, lui procura, en 1771, un engagement, comme compositeur, pour le théâtre delle Dame, à Rome; mais, malgré le peu de succès qu'obtinrent ses premiers ouvrages, il ne perdit pas courage, et fit jouer, en 1773, *l'Inconnue persécutée*, qui eut la plus grande vogue, ainsi que *la Finta Giardiniera*, et *il Geloso in cimento*, représentés dans le courant des deux années suivantes; la chute de son opéra de *l'Olympiade*, et les désagréments qu'il éprouva, le déterminèrent à voyager. Après avoir visité les principales villes d'Italie, il arriva à Paris, avec le titre de maître du conservatoire de Venise, et donna à l'Académie royale de musique son *Inconnue persécutée*, arrangée sur des paroles françaises; mais cet ouvrage n'eut pas le même succès qu'en Italie. En 1783, ce compositeur était chargé de la direction du théâtre italien de Londres; enfin, en 1787, il se fixa à Rome, où il eut les plus brillants succès; il fut porté en triomphe dans cette ville, en 1789, et jouit jusqu'à sa mort, arrivée vers 1795, d'une grande réputation. On cite au nombre de ses meilleurs ouvrages les grands opéras d'*Antigone* et de *Démétrius*, et l'opéra buffa de l'*Avaro*. Les compositions théâtrales de Pascal Anfossi ne sont pas ses seuls droits à la célébrité; il fit la musique de plusieurs de ces petits drames appelés oratorio, et dont les sujets sont pris dans l'Écriture sainte. Pendant les dernières années de sa vie, on en exécuta à Rome plusieurs, dont les poëmes avaient été pour la plupart composés par le célèbre Métastase, et qui eurent beaucoup de succès. P—x.

ANGE DE LA BROSSE, DE SAINT-JOSEPH (le Père), plus connu sous le nom de Père ANGE DE SAINT-JOSEPH, natif de Toulouse, carme déchaussé, missionnaire apostolique en Orient, et supérieur des missions de son ordre dans la Belgique, était très-familiarisé avec la langue persane vulgaire; mais ses connaissances littéraires n'étaient pas, à beaucoup près, aussi étendues qu'on pourrait l'imaginer d'après les éloges que Chardin lui donne, non-seulement dans son voyage, mais encore dans l'approbation qu'il joignit au *Gazophylacium linguæ Persarum*, Amsterdam, 1684, in-fol. De nombreuses inexactitudes déshonorent ce dernier ouvrage, d'ailleurs curieux et utile. Quant à la *Pharmacopœa persica*, publiée par le même missionnaire en 1681, en un vol. in-8°, à Paris, le docteur Hyde atteste qu'elle a été traduite du persan par le P. Matthieu, dont le P. Ange a tu le nom, sans oser pourtant y substituer ouvertement le sien, placé cependant en caractères persans sur le titre de l'ouvrage; ce même nom est en caractères romains en tête de la dédicace adressée au général des carmes déchaussés; le style de la préface qu'il a ajoutée, et le genre des nombreuses approbations qui accompagnent cet ouvrage, tout concourt à favoriser la supercherie littéraire de notre religieux. Il fut impitoyablement dénoncé par le docteur Hyde, qui entreprit de justifier et de venger les savants éditeurs du texte persan de la Polyglotte de Walton, injustement, et surtout bien maladroitement attaqués par un trop faible adversaire. (Voy. *Pharmacopœa persica*, p. 38-51, *præfat. Castigation. in Angelum a S. Joseph, alias dictum de la Brosse*, p. 292-308, du *Syntagma dissertationum quas olim Thomas Hyde separatim edidit*, etc., vol. 1er.) Le suffrage de Bernier, de Pétis de la Croix et de Chardin, a dédommagé notre missionnaire de la critique acerbe, mais souvent fondée, du docteur anglais. L—s.

ANGE DE SAINTE-ROSALIE, augustin déchaussé de la maison des Petits-Pères, né à Blois en 1655, mort à Paris en 1726. On le destinait dans son corps à professer la théologie; mais un goût particulier l'entraînait vers l'étude de l'histoire, et surtout de cette partie de l'histoire qui se compose de pièces diplomatiques, de chartres et d'ordonnances; on lui laissa la liberté de s'y livrer, et il passa une partie de sa vie à dérouler les vieux titres de notre histoire, et l'autre à transcrire ce qu'il y avait remarqué de plus curieux. Il avait été précédé dans ces études, dont on ne peut concevoir l'attrait dans le tourbillon du monde, par le P. Anselme (*voy.* ANSELME), qui lui laissa de riches matériaux; il les mit en ordre, les grossit de ses propres recherches, et du tout il composa l'*Histoire de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, en 9 vol. in-fol., ouvrage d'une grande érudition, mais d'une diffusion et d'une longueur insupportables, et dans lequel les historiens Velly, Garnier, Hénault ont puisé, sans scrupule, la partie de leur science la plus difficile, et en même temps la plus propre à donner à leurs récits le caractère d'authenticité qui inspire tant de confiance. Le P. Ange a publié en outre, avec les mêmes éléments et les débris de sa grande *Histoire de la Maison de France*, un *État de la France*, en 3 vol. in-12, ouvrage dont Nicolas Besogne et Louis Trabouillet, chapelain du roi et chanoine de Meaux, avaient conçu la première idée, que le P. Ange développa sur un plan plus étendu, et auquel les religieux bénédictins de la congrégation de St-Maur mirent la dernière main en 1749, en le publiant avec des augmentations, en 6 vol. in-12. Cet *État de la France* est curieux, en ce qu'il contient, aussi exactement que possible, l'origine, la nature, les prérogatives de tous les officiers ecclésiastiques, civils et militaires de la couronne, avec le cérémonial de leurs fonctions et l'état de leurs appointements. Le nom de famille du P. Ange de Sainte-Rosalie était *François Vaffard*. G—s.

ANGE (ROCCA). *Voyez* ROCCA.

ANGÈLE-MÉRICI (la Mère), fondatrice des ursulines, connue aussi sous le nom de LA BIENHEUREUSE ANGÈLE DE BRESCIA, était née en 1511, à Desenzano, sur le lac de Garda, d'une famille d'artisans. Elle perdit fort jeune son père et sa mère, et resta sous la tutelle d'un oncle qui favorisa son penchant à la dévotion. Sa sœur aînée partageait les pieux exercices auxquels elle aimait à se livrer. Toutes deux passaient une partie des nuits en prières, et pratiquaient des austérités surprenantes pour leur âge. Elles s'enfuirent un jour dans l'intention de se réfugier dans un ermitage; mais leur oncle les atteignit en chemin et parvint à les détourner de ce dessein. Quelque temps après, Angèle perdit cette sœur chérie, qu'elle regardait comme son guide, et dès lors elle ne songea plus qu'à quitter un monde où elle se trouvait sans appui. Elle prit l'habit du tiers-ordre de St-François, et ajouta de nouvelles austérités à celles que prescrivait la règle. Elle n'avait aucun meuble dans sa cellule, ne vivait que de pain et de quelques légumes cuits à l'eau, portait jour et nuit un cilice, et couchait constamment sur la dure. Cependant elle désira visiter les lieux saints. A son retour de la Palestine, elle s'arrêta à Rome pour satisfaire sa dévotion, et revint enfin à Brescia, où elle jeta, en 1537, les fondements de l'ordre de Ste-Ursule. Le but de cet institut était le soulagement des pauvres et des malades et l'instruction des enfants. La vénérable fondatrice voulut que ses filles restassent chez leurs parents, persuadée que leur exemple serait utile au monde; mais, dans les statuts qui furent soumis à l'approbation du saint-siége, elle prévit que cette règle pourrait être modifiée selon les temps et les lieux; et c'est ce qui arriva, puisqu'il existait en France plusieurs couvents d'ursulines cloîtrées (1). Angèle, quoiqu'à peine âgée de vingt-six ans, fut élue première supérieure de l'institut; elle le gouverna avec beaucoup de sagesse, et mourut en odeur de sainteté le 21 mars 1540. La vie d'Angèle Mérici a été écrite en italien par le P. Ottavio de Flamie, Brescia, 1600, in-4°. On peut encore consulter l'*Histoire des ordres monastiques*, etc., par Hélyot, t. 4, p. 150-57. W—s.

(1) Il y en avait cent quinze (compris celui de Québec) dépendants de la congrégation de Paris, et divisés en onze provinces. (Doujat, *Specimen jur. eccles.*, ou *la Clef du grand pouillé de France*, p. 385.)

ANGELERIO. *Voyez* Angelieri.

ANGELI (Bonaventure), historien italien de quelque réputation, naquit à Ferrare, et fleurit dans le 16e siècle. Il était savant jurisconsulte, et fut d'abord chargé des affaires des ducs de Ferrare, qu'il conduisit avec beaucoup d'adresse et d'habileté. Il alla ensuite s'établir à Parme, dont il écrivit l'histoire. David Clément, dans sa *Bibliothèque curieuse*, etc., t. 1, p. 325, dit qu'Angeli, ayant le projet de décrire tous les fleuves de l'Italie, avec les pays, les montagnes, les villes et les châteaux situés sur leurs bords, et de corriger les erreurs de Ptolomée, de Pline et des géographes modernes, fit plusieurs voyages pour observer les différentes positions des lieux ; qu'arrivé à Parme, on le pria de joindre l'histoire de la ville à celle de la rivière de ce nom ; qu'il s'y arrêta, et que, le libraire Erasme Viotto lui ayant offert son magasin de livres, il l'accepta, se mit à écrire l'*Histoire de Parme*, et, l'ayant terminée en six mois, la fit imprimer chez ce même libraire. Elle ne parut cependant qu'en 1591, quinze ans après la mort de l'auteur, s'il est vrai qu'il mourut en 1576, comme l'assure Baruffaldi dans son supplément à l'histoire de l'université de Ferrare, et, d'après lui, Mazzuchelli, *gli Scrittori d'Italia*, t. 1, part. 2. Son ouvrage est intitulé : *Istoria della città di Parma e Descrizione del Fiume Parma, lib.* 8, *Parma*, Erasmo Viotto, 1591, in-4°. Chacun de ces huit livres est dédié à quelqu'un des principaux seigneurs de l'État de Parme, et, dans chacune de ces dédicaces, l'auteur fait l'histoire généalogique de celui à qui elle est adressée. Les exemplaires de cette histoire sont assez rares, ceux surtout où certains passages sur P. L. Farnèse ne sont pas supprimés. Selon Clément, l'ouvrage est très-recherché en Hollande, parce qu'il n'a pas été inséré dans le *Trésor des antiquités d'Italie*. On avait publié, l'année précédente, cet autre ouvrage d'Angeli, qu'il faut joindre à son histoire : *Descrizione di Parma, suoi Fiumi, e largo territorio, Parma*, Fr. Vittorio, 1590. Parmi quelques écrits que le même auteur avait publiés à Ferrare, on distingue : 1° *la Vita di Lodovico Cati, gentiluomo Ferrarese*, etc., 1554 : ce Cati était un docteur en droit, ministre des ducs de Ferrare ; 2° *de non sepeliendis Mortuis ;* 3° *Gli elogi degli eroi Estensi ;* 4° *Discorso intorno l'origine de' cardinali*, 1565. G—é.

ANGELI (Philippe), peintre, né à Rome vers la fin du 16e siècle, fut nommé Philippe Napolitain, parce qu'il travailla très-longtemps à Naples. Il avait été appelé avec beaucoup d'empressement, en 1612, à la cour de Cosme II, grand-duc de Toscane, et il reçut de ce prince, ami des arts, des témoignages honorables de bonté. Angeli composa le premier des paysages d'un style nouveau, et conforme aux règles de la perspective la plus sévère. Ces paysages sont très-rares et se vendent très-cher. Le Musée du Louvre possède un tableau représentant *le Satyre et le Passant*, qu'on attribue à ce maître. Si c'est la lecture de la huitième fable de la Fontaine (liv. 5e) qui a donné l'idée de ce tableau, il ne peut être de Philippe Angeli, qui mourut en 1643, époque à laquelle la Fontaine n'avait que vingt-deux ans, et ignorait encore ses heureuses dispositions pour la poésie. On a ensuite attribué ce tableau à Sébastien Ricci, né en 1659 et mort en 1734. Il est permis cependant de supposer que le sujet de la fable *le Satyre et le Passant*, étant emprunté des anciens, a pu être aussi traité par Philippe Angeli. A—d.

ANGELI (Pierre). *Voyez* Angelio.

ANGELI. *Voyez* Angely.

ANGELI (Étienne), jésuate, fut, dit Montucla, un géomètre distingué dans son temps, et très-fécond. Il publia, dans l'intervalle des années 1658 à 1662, un grand nombre d'ouvrages concernant tous des sujets de la géométrie transcendante. L'ordre des jésuates ayant été supprimé en 1668, Angeli vécut en particulier, et professa les mathématiques à Padoue, où il vivait encore à la fin du 17e siècle. Corneille de Beughem, dans sa *Bibliographia mathematica*, donne les titres des ouvrages d'Angeli, au nombre de neuf. A. B—t.

ANGELICO. *Voy.* Giovanni (Fra).

ANGELIERI (Bonaventure), moine de l'ordre des frères mineurs de St-François, né à Marsalla en Sicile, n'est connu que par la singularité des titres de deux volumes qu'il a publiés, et qui devaient être suivis de vingt-quatre autres, qu'il avait préparés sur les mêmes sujets. Le premier est intitulé : *Lux magica*, etc., *cœlestium, terrestrium et inferorum origo, ordo, et subordinatio cunctorum, quoad esse, fieri, et operari, viginti quatuor voluminibus divisa, pars prima*, etc., Venise, 1686, in-4°. Ne voulant point se faire connaître pour auteur de ce livre, il le donna sous le nom de *Livio Betani*, ce qui l'a fait ranger parmi les auteurs pseudonymes ; mais il fut plus hardi en publiant son second volume, intitulé : *Lux magica academica, pars secunda, primordia rerum naturalium, sanabilium, infirmarum et incurabilium continens*, etc., Venise, 1687, in-4°. On ne sait rien de la vie de ce moine, sinon qu'il fut vicaire général de son ordre à Madrid, qu'il passa ensuite parmi les pères de l'Observance, et qu'il vivait encore en 1707, année où Mongitore parle de lui comme d'un auteur vivant. (*Bibliotheca sicula*, vol. 1er, p. 112.) G—é.

ANGELIO, ou DEGLI ANGELI (Pierre), né en 1517, à Barga en Toscane, à 20 milles de Lucques, et surnommé en italien Bargeo, et en latin Bargæus, à cause de sa patrie, fut un des littérateurs les plus illustres du 16e siècle. Élevé d'abord par un oncle très-versé dans les langues anciennes, il savait le grec et le latin à dix ans. On voulut ensuite qu'il étudiât les lois à Bologne ; mais ses goûts littéraires étaient déclarés ; et, après quelques efforts inutiles, ses oncles ne voulant pas l'entretenir à Bologne, s'il n'y étudiait que les belles-lettres, il vendit ses livres de droit, et subsista ainsi pendant quelque temps. Un riche Bolonais, de la famille Pépoli, lui fournit les moyens d'achever ses études. Son talent poétique s'annonça de bonne heure ; il était encore à l'université de Bologne lorsqu'il conçut l'idée de son poëme latin sur la chasse, celui de

tous ses ouvrages qui lui a fait le plus de réputation. La crainte d'être reconnu pour l'auteur de quelques vers satiriques qu'il avait faits, à la prière d'une très-noble dame, dont il était amoureux, contre un mari trop peu jaloux de sa femme, l'obligea de quitter Bologne. Il se rendit à Venise, où il trouva un asile honorable chez l'ambassadeur de France, qui le retint chez lui pendant trois ans, et l'occupa à corriger des manuscrits grecs, qu'il faisait copier par ordre du roi François Ier, pour être placés à Paris dans la bibliothèque royale. Emmené ensuite à Constantinople par un autre ambassadeur français, dont il avait fait la connaissance à Venise, il visita avec lui, dans l'Asie Mineure et dans la Grèce, tous les lieux célèbres dans les ouvrages des anciens. Il était en 1543 sur la flotte envoyée par le Grand Seigneur aux environs de Nice, contre l'Empereur, sous les ordres du fameux Barberousse. Il se trouva avec son ambassadeur au siège de Nice par les Français. La ville fut prise : la citadelle était assiégée de près; un faux bruit, répandu par les Italiens, fit craindre aux assiégeants l'approche d'une armée nombreuse ; ils levèrent le siège. Il en résulta de l'aigreur entre les deux nations. Un Français, qui se trouvait auprès d'Angelio sur une galère, injuria les Italiens; Angelio lui donna un soufflet, se battit avec lui et le tua. Le commandant de la galère le fit arrêter sur-le-champ, mais le laissa ensuite échapper. On se mit aussitôt à sa poursuite : il eut bien de la peine à se soustraire aux recherches juridiques et à celles des ennemis particuliers qu'il s'était faits. Son courage et les secours de quelques amis le firent enfin arriver à Gênes; le célèbre marquis del Vasto, qu'il alla trouver au siége de Mondovi, lui donna les moyens de retourner en Toscane. Il fut attaqué de la fièvre tierce à Florence, rencontra son frère et ses oncles en procès à Barga, sa patrie; et, croyant trouver plus de repos et de santé à Milan, où Alphonse Davalos l'appelait, il projetait de s'y rendre lorsqu'il apprit la mort de cet illustre Mécène. Il chercha à se consoler par des travaux poétiques qu'il avait interrompus depuis longtemps. Il reprit son poëme sur la chasse, pour lequel il avait recueilli un grand nombre de notes et d'observations en Orient et en France. En 1546, les habitants de Reggio le choisirent pour professer publiquement les langues grecque et latine, avec des appointements honorables et les droits de cité dans leur ville : il accepta et remplit pendant trois ans cet emploi. Au bout de ce temps, le grand-duc Cosme Ier l'appela pour professer les belles-lettres dans l'université de Pise. Après avoir occupé dix-sept ans cette chaire, il passa à celle de morale et de politique, où il fut chargé d'expliquer les deux grands traités d'Aristote sur ces matières. Son attachement pour cette université et pour le grand-duc était tel que, pendant la guerre de Sienne, Cosme ayant été forcé de suspendre le paiement des professeurs de Pise, Angelio engagea ses meubles et ses livres pour rester à son poste, tandis que tous ses confrères désertaient. L'armée siennoise, commandée par Pierre Strozzi, s'approcha de Pise. Il n'y avait point de soldats pour la défendre. Le brave professeur fit prendre les armes à tous les écoliers de l'université, les exerça, les encouragea, rassura et défendit avec eux la ville, jusqu'au moment où le grand-duc y put envoyer des secours. Le cardinal Ferdinand de Médicis, qui fut ensuite grand-duc, l'appela à Rome auprès de lui en 1575. Il l'y fixa par une forte pension, par de riches présents, et par les traitements les plus honorables. Il l'encouragea à terminer un grand poëme commencé depuis plus de trente ans, et dont le sujet était la conquête de la Syrie et de la Palestine par les chrétiens. Angelio fit réimprimer à Rome toutes ses poésies en 1585, et les dédia au même cardinal, qui l'en récompensa par un présent de 2,000 florins d'or. Quand Ferdinand fut devenu grand-duc, Angelio le suivit à Florence, où il fut consul de l'académie, et où il publia enfin son poëme de *la Syriade*. Des pensions considérables lui assurèrent une vieillesse libre et heureuse. S'étant retiré à Pise, il y vécut paisiblement quelques années. Il y mourut de maladie le 29 février 159?, âgé de 7? ans, et fut enterré dans le Campo-Santo. On lui fit des obsèques magnifiques : son oraison funèbre fut prononcée dans l'académie de Florence, et même, par une exception très-rare, dans l'académie de la Crusca, quoiqu'il n'en eût pas été membre. Ces deux discours sont imprimés. Ceux des ouvrages d'Angelio qui ont vu le jour sont : 1° trois oraisons funèbres, la première, du roi de France Henri II, prononcée à Florence en 1559; la seconde, du grand-duc Cosme de Médicis, à Pise, en 1574; et la troisième, du grand-duc Ferdinand de Médicis, à Florence, en 1587 : toutes trois, écrites en latin, ont été traduites en italien et imprimées : on croit que la traduction de la troisième fut faite par l'auteur même. 2° *De ordine legendi scriptores Historiæ romanæ*. Cet opuscule, imprimé deux fois à part, a été inséré par Grotius dans son recueil intitulé : *de Studiis instituendis*, Amsterdam, Blaeu, 1643 et 1645, in-12. 3° *Poemata omnia, diligenter ab ipso recognita, Romæ*, 1585, in-4°. Ce volume contient une grande variété d'ouvrages qui avaient été d'abord presque tous imprimés séparément, et dont voici les principaux : *Cynegeticon libri* 4, le meilleur de tous ses poëmes, et auquel il avait travaillé pendant vingt ans, comme il l'avoue dans sa préface ; *de Aucupio liber primus*; ce poëme était en 4 livres, mais Angelio n'osa jamais publier que le premier; *Eclogæ* 4; *Epistolarum liber primus*; *Carminum libri* 4; *Syrias*, poëme en 12 livres, sur le même sujet que la *Jérusalem délivrée* du Tasse. 4° *De privatorum publicorumque urbis Romæ eversoribus Epistola*, etc., Florence, 1589, in-4°, et ensuite insérée dans le t. 4 du *Thesaurus antiquitatum romanarum*. L'auteur y soutient que ce n'est pas aux Goths ni aux Vandales, mais aux ordres du pape Grégoire et de quelques-uns de ses successeurs, et en partie aussi à la piété mal entendue des chrétiens, qu'il faut attribuer la destruction des plus beaux monuments de Rome. 5° *Poésies toscanes*, publiées avec une traduction de l'*Œdipe*

roi de Sophocle, faite par le même auteur, Florence, 1589, in-8°. 6° Quelques lettres en latin et en italien imprimées dans plusieurs recueils. 7° Les Mémoires de sa vie écrits par lui-même, publiés par Salvino Salvini dans les *Fasti consolari* de l'académie de Florence, et d'où l'on a tiré, pour la première partie de cet article, des faits intéressants qui ne se trouvent point dans les dictionnaires historiques prétendus universels publiés jusqu'à présent en France et même en Italie. G—É.

ANGELIO, ou DEGLI ANGELI (ANTOINE), frère aîné du précédent, et né à Barga comme lui, fut aussi de l'académie de Florence, où il fit publiquement quelques leçons en 1541. Il fut précepteur de François et de Ferdinand de Médicis, qui furent grands-ducs de Toscane, et ensuite, en 1570, évêque de Massa, évêché suffragant de la métropole de Sienne. Il mourut en 1579. Trois épîtres latines de lui, en vers héroïques, sont imprimées parmi les poésies de son frère, dans l'édition de 1585 (*voy.* l'article précédent, n° 3), et ont été réimprimées par Gruter dans le 1er vol. des *Deliciæ Poetarum Italorum.* G—É.

ANGELIS (DOMINIQUE DE), auteur italien du 18e siècle, naquit en 1675, d'une famille noble et distinguée, à Lecce, ville capitale de la terre d'Otrante, dans le royaume de Naples. Après avoir fait de bonnes études dans sa patrie, il fut appelé à Naples par un de ses oncles, et y étudia les lois, la géométrie, la langue grecque et la philosophie de Descartes. Il fit un voyage en Espagne, en qualité de chapelain d'un régiment napolitain; en passant à Paris pour s'y rendre, il fut présenté à Louis XIV, qui lui accorda le titre d'historien du roi. Il fut fait prisonnier dans les Pyrénées par les miquelets, mais presque aussitôt remis en liberté. De retour à Rome, le pape le nomma chapelain de l'armée pontificale, qui faisait une expédition aux frontières. Cette expédition finie, il revint à Naples et ensuite à Lecce, vers l'année 1710: il y obtint un bon canonicat, et fut pourvu, dans la suite, de plusieurs vicariats généraux, dont il remplit les fonctions avec autant de zèle que de lumières. Il mourut à Lecce même, le 7 août 1718. Il était de plusieurs académies, et a laissé, entre autres ouvrages estimés : 1° *della Patria d'Ennio,* à Rome, 1701, in-8°, et ensuite à Naples, 17 2; dissertation tendant à prouver que la patrie du célèbre poëte Ennius est Rudia, à deux milles de Lecce, et non pas Rudia, près de Tarente, comme l'auteur d'une dissertation rendue publique l'avait soutenu; 2° *Discorso istorico, in cui si tratta dell' origine et della fondazione della città di Lecce,* etc., Lecce, 1705, in-4°; 3° *le Vite de' Letterati Salentini, parte* 1, à Naples, sous le faux titre de Florence, 1710, in-4°; *parte* 2, à Naples, 1713. D'autres écrits du même auteur ont rapport à des querelles élevées entre la ville de Lecce et son évêque, et à l'interdit qui en fut la suite. Leurs titres ne seraient d'aucun intérêt pour le lecteur. G—É.

ANGELIS (JÉRÔME D'), né en 1567, à Castro-Giovanni, ville de Sicile, entra à dix-huit ans dans la compagnie des jésuites, et obtint en 1595 d'être envoyé comme missionnaire dans l'Inde et au Japon. A cet effet, il s'embarqua à Lisbonne avec Charles Spinola, le 10 avril 1596; et, après deux ans de navigation, jeté sur les côtes de Brésil, pris par des corsaires, et emmené en Angleterre, où il fut en prison pendant une nuit, il revint en Portugal, s'y fit ordonner prêtre, et se rembarqua pour le Japon, où il arriva enfin en 1602. Il apprit la langue du pays, et s'adonna avec fruit à la conversion des habitants, jusqu'en 1614, qu'il fut banni du royaume, avec tous ses compagnons. Il obtint alors de ses supérieurs la permission de rester dans ce pays, et d'y quitter l'habit de son ordre; dévoré du zèle de la maison de Dieu, il parcourut plusieurs fois le Japon, bravant et surmontant tous les obstacles. Le premier, il porta la foi à Matsumai, dans la terre d'Yesso: le premier, il alla visiter les serviteurs du Christ qu'on avait relégués à Méaco, à Osacka, etc.; il y trouva à peine 1,000 chrétiens, et, en peu de temps, en porta le nombre à 11,000. Mais une horrible persécution s'étant élevée en 1623 contre les chrétiens, Angelis, qui avait disparu à propos de la maison qui lui servait de retraite, résolut de se sacrifier pour sauver la vie à son hôte, qu'on avait arrêté. Il quitta les habits japonais, reprit ceux de son ordre, et se présenta devant le gouverneur de Jédo, qui le fit conduire en prison, et brûler vif le 24 decembre 1623, avec deux autres jésuites et quarante-sept Japonais chrétiens. Angelis était âgé de 56 ans; il en avait passé vingt-deux au Japon. « Il avait, dit la *Bibliothèque des Jésuites,* « écrit une *Courte Relation du royaume d'Yesso.* » Nous avons en français une *Histoire de ce qui s'est passé aux royaumes de la Chine et du Japon, tirée des lettres écrites des années* 1619-1621, *traduite de l'italien par Pierre Morin,* in-8°. La seconde lettre du P. Jérôme d'Angelis, sur la terre d'Yesso, se trouve à la fin de cet ouvrage. — *Alexandre* ANGELIS, né à Spolette, entra dans l'ordre des jésuites en 1581, professa successivement la philosophie et la théologie, fut appelé par le cardinal Serra à Florence, où il mourut en 1620, âgé de 58 ans. Il a laissé un ouvrage, en 5 livres, contre les astrologues, imprimé, pour la seconde fois, à Rome, 1615, in-4°. Il avait promis, mais ne put achever des commentaires sur *la Philosophie et la Théologie universelle.* — *François-Antoine* ANGELIS, né à Sorrento en 1567, entra chez les jésuites en 1583, fut envoyé, en 1602, dans l'Inde, et, deux ans après, en Éthiopie, où il prêcha l'Évangile pendant dix-huit ans. Il mourut en 1623; il avait traduit, dans une des langues de l'Éthiopie, plusieurs ouvrages, entre autres les commentaires de Jean Maldonat sur l'Évangile de St. Matthieu, et sur l'Évangile de St. Luc — *Mutius* ANGELIS, né à Spolette, mort en 1597, à 39 ans, après avoir professé pendant seize ans la philosophie et la théologie, a laissé des commentaires sur presque tous les livres d'Aristote, sur la *Somme* de St. Thomas, des notes sur les Épîtres de St Paul, etc. A. B -T.

ANGELO (JACQUES D'), né à Scarperia, dans la vallée de Mugello, au 14e siècle, était savant dans

la langue grecque. Il était allé prendre à Venise des leçons de Manuel Chrysoloras et de Démétrius Cidonius, qui y étaient envoyés par l'empereur Manuel Paléologue. Lorsqu'ils retournèrent à Constantinople, il partit avec eux, et fit un voyage en Grèce. Peu de temps après son retour à Florence, il se rendit à Rome, où il disputa à Léonard d'Arezzo la place de secrétaire apostolique; et si alors Léonard l'emporta, d'Angelo fut ensuite revêtu de cette charge, comme le prouve un titre daté de l'année 1410. Depuis cette époque, l'histoire littéraire ne nous apprend plus rien de cet auteur, qui a laissé plusieurs traductions latines d'ouvrages grecs. Les principales sont : 1° *Cosmographiæ Ptolomæi libri* 8. 2° *Ptolomæi quadripartitum*. 3° *M. Tullii Ciceronis vita a Plutarcho conscripta*. Il y a de plus, du même auteur, un ouvrage sur le même sujet, intitulé : *Jacobi Angeli historica Narratio de vita, rebusque gestis M. Tullii Ciceronis*, etc., Wirtemberg, 1564; Berlin, 1581 et 1587, dont Fabricius parle dans sa *Bibliotheca latina mediæ ætatis*, comme d'un ouvrage différent de la traduction de celui de Plutarque. 4° Quatre autres vies de Plutarque, celles de Pompée, de M. Brutus, de Marius, et de Jules César, aussi traduites en latin, mais non imprimées, et conservées en manuscrit dans les bibliothèques de Florence et de Milan. G—É.

ANGELO, jurisconsulte du 15e siècle, fils de Paul de Castro, un des savants les plus estimés de son siècle, enseigna, comme son père, la jurisprudence dans l'université de Padoue, et se fit une grande réputation par ses connaissances dans le droit canonique, ce qui le fit nommer chevalier et avocat consistorial. Il est difficile de croire qu'un homme qui a professé pendant quarante ans l'un et l'autre droit n'ait pas laissé d'ouvrages sur ces matières; le temps ne nous les a pas conservés; sa réputation ne se trouve consacrée que par son épitaphe, qu'on lit sur le tombeau de son père. Il paraît que c'était l'usage à cette époque, lorsque le père et le fils s'étaient illustrés dans la même profession, de les réunir tous les deux dans le même tombeau M—X.

ANGELOCRATOR (DANIEL), théologien réformé, né à Corbach en 1569, mort en 1635, surintendant et pasteur à Kothen. Il assista au synode de Dordrecht en 1618, et fut très-maltraité lors de la prise de Cassel, en 1626, par Tilly. Dans le nombre de ses ouvrages, indiqués dans *la Hesse savante* de Striedel, on remarque : *Chronologia autoptica*, Cassel, 1601, in-fol., c'est-à-dire, chronologie tellement évidente qu'elle équivaut à l'avantage d'avoir été témoin des événements. Ses écrits théologiques n'annoncent pas moins de confiance dans ses lumières et ses opinions. On a encore de lui des ouvrages sur l'art métrique des anciens, et un traité des poids, mesures et monnaies, accompagné de tableaux bien faits : *Doctrina de ponderibus, mensuris et monetis*, Marbourg, 1617, in-4°. Son nom de famille était *Engelhardt*. Sa chronologie est un ouvrage savant, mais plein d'erreurs, et d'une confiance déplacée dans les absurdes compilations d'Annius de Viterbe. S—R.

ANGELOME, diacre et religieux bénédictin de l'abbaye de Luxeuil, au commencement du 9e siècle, se distingua, dans ces temps d'ignorance, par son goût pour l'étude. Ses talents le firent connaître de l'empereur Lothaire qui tenta vainement de l'attirer à sa cour. Il avait écrit en latin un grand nombre d'ouvrages qui se sont perdus. On conservait dans la bibliothèque de Luxeuil ses commentaires sur *la Genèse*, sur *le Cantique des cantiques*, et sur *les Livres des Rois*. Le commentaire sur *le Cantique des cantiques* a été imprimé à Cologne en 1530, in-12; celui sur *les Livres des Rois*, à Rome, Paul Manuce, 1565, in-fol., suivant Ciaconius. Ces deux ouvrages, qui portent l'empreinte de l'esprit bizarre et grossier du 9e siècle, avaient été imprimés ensemble à Cologne, 1530, in-4°. D. Angelome mourut à Luxeuil en 854. W—S.

ANGELONI (FRANCESCO), savant littérateur et antiquaire, né à Terni, dans l'Ombrie, était secrétaire du cardinal Hippolyte Aldobrandini, et protonotaire apostolique. Il était aussi membre de l'académie *degl' Insensati* de Perugia, et il avait formé une si riche collection d'objets d'art de toute espèce, qu'elle mérita le nom de *Musée romain*. Le marquis Vincenzo Giustiniani, qui faisait alors graver les monuments de sa magnifique galerie, persuada à Angeloni de publier aussi la suite de médailles impériales latines qu'il avait formée, et ce fut ainsi que celui-ci fit paraître son *Histoire métallique des empereurs romains*, Rome, 1641, in-fol., qu'il dédia à Louis XIII. Angeloni, alors avancé en âge, et distrait par les devoirs de son état, ne put donner à son travail la perfection qu'on avait le droit d'exiger; il éprouva de violentes critiques. Il en préparait une nouvelle édition, augmentée et corrigée, lorsque la mort vint le frapper, le 29 novembre 1652. Giov. Pietro Bellori, son neveu maternel, crut devoir à la mémoire de son oncle de se charger de cette édition, qui parut à Rome en 1685, in-fol. : c'est la meilleure. Bellori y a fait beaucoup de corrections et d'additions, qui sont dues en partie à Angeloni lui-même; il a surtout considérablement augmenté le nombre des planches, en y ajoutant plusieurs revers de médailles qu'Angeloni avait négligés : comme sa collection avait été vendue et dispersée, ces revers sont pris des médailles de la reine Christine de Suède. Cette deuxième édition ayant été dédiée au cardinal Alfieri, on en a retranché le frontispice allégorique, la dédicace à Louis XIII, et les pièces en vers et en prose qui étaient adressées à Monsieur et au cardinal de Richelieu : le portrait d'Angeloni ne s'y trouve pas non plus. Angeloni a aussi écrit l'histoire de sa patrie, *Storia di Terni*, Rome, 1646, in-4°; elle est dédiée au cardinal Mazarin; elle a également eu une seconde édition, qui a paru dans la même ville en 1685, in-4°. Elle est accompagnée du portrait de l'auteur. L'ouvrage est partagé en 3 livres; le premier traite des antiquités de Terni; l'auteur y publie et explique un grand nombre d'inscriptions romaines; le second rapporte chronologiquement tous les événements dont Terni a été le théâtre; le troisième donne une description de cette ville, et un appendix est consacré à tracer la vie des saints qu'elle a produits. On attri-

bue communément à Angeloni un ouvrage anonyme intitulé : *il Bonino, ovvero Avvertimenti al Tristano, intorno gli errori nelle medaglie del primo tomo de' suoi Commentari istorici*, in-4° ; mais il est prouvé que cette critique, qui a paru en 1649, sans date ni indication de lieu, est de Bellori. Angeloni a encore écrit des épîtres, et plusieurs comédies, dont deux ont été imprimées : 1° *gl' Irragionevoli Amori*, Venise, 1611, in-12. C'est un véritable imbroglio : un jeune homme devient amoureux d'une femme qui est élevée sous un nom supposé; on leur apprend ensuite qu'ils sont fils du même père; mais un second événement détruit cette erreur, et ils s'épousent. Cette pièce est écrite en prose, et dédiée au cardinal Aldobrandini. 2° *La Flora*, Padoue, 1614, in-12. Angeloni avait aussi composé un opéra intitulé *Arcadia*, à l'imitation de *l'Arcadie* de Sannazar; des épîtres et des ouvrages d'agrément, savoir : 1° *Dialoghi Piego del signor Agrestino de' Calzanti ad Erasto Afrone, per fugir le frandi delle cattive femine*, Venise, 1615 et 1616, in-8°; 2° *Lettere de buone feste, scritte da principe a principi*, Rome, 1638, in-8°. Ces lettres sont celles qui ont été écrites par Angeloni, selon l'usage italien, au nom du cardinal Aldobrandini, à divers princes, aux époques de Noël, de Pâques, ou d'autres solennités; elles ont été publiées par Bellori. Angeloni a aussi laissé manuscrits *Cento Scherzi amorosi*, cent nouvelles dans le genre de Boccace, et vingt volumes de lettres sur différents sujets. A. L. M.

ANGELUCCI (Théodore), poëte italien, florissait à la fin du 16e siecle; il était né à Belforte, château voisin de Tolentino, dans la Marche d'Ancône. Il fut médecin de profession, et l'exercice qu'il fit de son art dans un grand nombre de villes lui procura dans plusieurs, entre autres à Trévise, le titre et les droits de citoyen. Il se rendit surtout célèbre par ses querelles littéraires avec François Patrizi, en faveur d'Aristote. Quelques auteurs ont écrit qu'il avait été professeur public à Padoue; mais Riccobini, Tomasini et Papadopoli, historiens de cette université, n'en parlent pas. Il nous apprend lui-même dans une de ses épîtres dédicatoires, qu'étant encore très-jeune, il avait fait quelque séjour à Rome, et qu'en 1593 il se trouvait à Venise, exilé de sa patrie, et accablé par le malheur. Il ne dit rien d'un prétendu séjour en France, dont il est à croire cependant qu'il n'aurait pas manqué de parler, surtout s'il y avait achevé ses études. Il fut membre de l'académie vénitienne, et mourut en 1600, à Montagnana, où il était premier médecin, et d'où son corps fut transporté à Trévise. Il a laissé les ouvrages suivants : 1° *Sententia quod metaphysica sit eadem quæ physica*, Venise, 1584, in-4°. F. Patrizi avait attaqué, dans un livre en 4 volumes, la philosophie d'Aristote, pour y substituer celle de Platon : Angelucci entreprit de le réfuter dans cet ouvrage. Patrizi lui répondit par un autre, auquel il répliqua par le suivant : 2° *Exercitationum cum Patritio liber*, Venise, 1585, in-4°. 3° *Ars medica, ex Hippocratis et Galeni thesauris potissimum deprompta*, etc., Venise, 1593, in-4°. 4° *De Natura et Curatione malignæ febris libri* 4, Venise, 1593, in-4°. Cet ouvrage fut durement critiqué par Donatelli de Castiglione, auquel Angelucci répondit de même. Sa réponse est intitulée : *Bactria, quibus rudens quidam ac falsus criminator valide repercutitur*, etc. 5° *Deus, canzone spirituale di Celio magno, etc., con due Lezioni di Teodoro Angelucci*, Venise, 1597, in-4°. 6° *Capitolo in lode della pazzia*, inséré par Tommaso Garzoni, à qui il est adressé, dans son *Ospitale de' pazzi*, Venise, 1586 et 1601. 7° *L'Eneide di Virgilio, tradotta in verso sciolto*, Naples, 1649. Cette édition, qui est la seule, est fort rare. Les auteurs du journal des *Letterati d'Italia*, Algarotti dans ses *Lettres sur la Traduction d'Annibal Caro*, le P. Beverini dans la préface de sa traduction de l'*Énéide, in ottava rima*, ont parlé avec éloge de la traduction attribuée à Théodore Angelucci; d'autres ont pensé qu'elle est du P. Ignace Angelucci, jésuite, né en 1585, à Belforte, comme Théodore, et sans doute son parent; mais ce P. Ignace n'a laissé aucun autre ouvrage qui puisse le faire croire capable d'avoir fait cette traduction. G—É.

ANGELUCCI (Liborio), né à Rome en 1746, était chirurgien-accoucheur dans cette ville, où il jouissait d'une assez grande réputation, lorsque les principes de la révolution française commencèrent à pénétrer en Italie. Il les adopta avec beaucoup de chaleur, et fut dès lors considéré comme le chef des démocrates dans la capitale du monde chrétien. Il prit en conséquence une grande part aux émeutes qui amenèrent le meurtre de Bassville. Le pape Pie VI le fit arrêter en 1793 et enfermer au château St-Ange, où il ne resta pas longtemps, grâce à la protection des cardinaux Albani et Antonelli. Cependant il fut de nouveau emprisonné en 1796, comme chef d'une conspiration, et transféré à la citadelle de Civita-Vecchia. Il ne recouvra la liberté qu'en 1797, après le traité de Bologne, et sur la demande du général Bonaparte, qui s'intéressait alors aux révolutionnaires de tous les pays. Angelucci fit l'année suivante le voyage de Rastadt et de Paris, probablement pour y lier quelques intrigues politiques et préparer son élévation ; mais ce voyage n'eut en apparence d'autre objet que de remercier le général Bonaparte et de lui témoigner sa reconnaissance. Il ne retourna dans sa patrie que lorsque la révolution y fut consommée sous les auspices de l'armée française, qui avait envahi les États de l'Église. (*Voy.* Berthier.) On conçoit qu'il eut peu de peine à obtenir un emploi important dans la nouvelle république. Devenu l'un des cinq consuls que nomma le général français, Angelucci déploya dans les palais pontificaux où il s'établit un faste tout à fait extraordinaire. Cependant, d'après les pasquinades du temps, il se fit remarquer par une bizarrerie assez difficile à concilier avec tant de vanité, si l'on ne se rappelait que les Fabricius et les Cincinnatus, consuls et dictateurs, n'avaient pas dédaigné leur première profession. Devenu consul romain et presque dictateur, Angelucci annonça qu'il s'occuperait en même temps et avec un zèle égal de gouverner Rome et d'accoucher les dames; il aurait en conséquence fait poser à la porte du palais consulaire deux sonnettes au-dessus

desquelles on lisait : *Sonnette de l'accoucheur*; *Sonnette du consul*. Mais, au milieu de soins si divers, il paraît que le consul-accoucheur ne négligea point sa fortune particulière; il alla même si loin que, dans le moment où l'armée française se mit en révolte contre les concussionnaires (*voy.* BERTHIER), Angelucci perdit son emploi de consul et devint simple sénateur. Il s'éloigna de Rome lorsque les Français évacuèrent cette place en 1799. Ne croyant pas devoir attendre le retour du saint-père, il alla se réfugier à Paris, et il ne retourna en Italie que l'année suivante, après la bataille de Marengo; mais il fut alors obligé de rester à Milan, Pie VII ayant refusé, par une exception assez remarquable, de le laisser revenir à Rome. Plus tard le pontife se montra moins sévère, et il fut permis au docteur Angelucci de revenir dans sa patrie. Quoiqu'il fût très-opposé à Napoléon depuis la création du trône impérial, Angelucci entra au service du nouveau royaume d'Italie en qualité de chirurgien major des vélites de la garde, et il mourut dans ces fonctions, à Milan, en 1811. On a de lui plusieurs écrits estimés sur l'art de guérir, et une édition du Dante avec des notes de sa composition. M.—D j.

ANGELUS (CHRISTOPHE), savant grec du 17e siècle, né dans le Péloponèse, fut obligé par les Turcs d'abandonner son pays; il se réfugia en Angleterre, où il obtint des secours de l'évêque de Norwich et de plusieurs membres du clergé. A la recommandation de ce prélat, il fut reçu au collége de la Trinité, à Cambridge, et y étudia pendant trois ans. En 1610, il se rendit à Oxford, et étudia au collége de Baliol, où il enseigna le grec jusqu'à sa mort, arrivée le 1er février 1638. Ses ouvrages sont : 1° une relation des tourments qu'il éprouva à cause de sa foi en Jésus-Christ, Oxford, 1619, en grec et en anglais. *Enchiridion de Institutis Græcorum*, Cambridge, 1619, en grec et en latin. On trouve dans cet ouvrage des détails curieux sur les pratiques de la religion grecque. 2° *An Encomium on the kingdom of Great Britain, and the two flourishing sister-universities, Cambridge and Oxford*, Cambridge, 1619. 3° *De Apostasio Ecclesiæ et de Homine peccati, scil. Antichristo*, Londres, 1624, grec et latin. D—T.

ANGELUS, ou ENGEL (ANDRÉ), né le 16 novembre 1561, à Strausberg, dans la Marche moyenne, fit ses études à Francfort-sur-l'Oder, et voyagea si longtemps pour poursuivre ses recherches historiques, qu'il dépensa ainsi tout son patrimoine. En 1585, il fut fait recteur dans sa patrie, et, peu après, corecteur à Neu-Brandebourg; mais il renonça bientôt à ces fonctions pour se livrer à ses travaux sur l'histoire : après avoir habité quelque temps à Berlin, il mourut de la peste, le 9 août 1598, à Strausberg, où il était pasteur. Peu de jours auparavant, il avait dit qu'après avoir chanté l'hymne funèbre sur ses brebis, le pasteur terminerait par sa mort cette scène de deuil, et, par un hasard singulier, la peste cessa trois jours après. Il a écrit plusieurs ouvrages en allemand, entre autres : 1° *Compendium rerum Marchicarum*, Wittemberg, 1593, in-4°. Ce n'est qu'un essai ou extrait de l'ouvrage suivant : 2° *Annales Marchiæ Brandenburgicæ*, Francfort-sur-l'Oder, 1593, in-fol. G—T.

ANGELY (L'), fou de Louis XIII, en titre d'office, serait aussi inconnu aujourd'hui que la plupart de ses devanciers, si Boileau ne lui eût fait l'honneur de le nommer dans sa 1re satire :

> Un poëte, à la cour, était jadis de mode;
> Mais des fous, aujourd'hui, c'est le plus incommode:
> Et l'esprit le plus beau, l'auteur le plus poli,
> N'y parviendra jamais au sort de l'Angely

C'est bien là le ton et le langage du poëte satirique; cependant, si jamais les favoris des Muses ont trouvé des protections puissantes, c'est dans le moment où Boileau écrivait; c'est dans ce siècle si glorieux pour la nation française, et dont Boileau a lui-même fait des peintures beaucoup plus exactes. Dans sa 8e satire, il donne à Alexandre le surnom de *l'Angely*:

> Quoi? cet écervelé qui mit le monde en cendre,
> Ce fougueux l'Angely, qui, de sang altéré,
> Maître du monde entier, s'y trouvait trop serré.

L'Angely avait suivi le prince de Condé dans ses campagnes de Flandre, comme valet d'écurie; il lui plut par ses reparties piquantes et par la hardiesse avec laquelle il raillait les seigneurs, même les plus distingués. Ce prince, l'ayant ramené en France, le conduisit à la cour, et, sur l'envie que le roi lui témoigna d'avoir l'Angely à son service, il le lui donna. L'Angely fit en peu de temps une fortune considérable; aussi Marigny, l'un des gentilshommes du prince de Condé, disait-il : « De tous « nous autres fous qui avons suivi le prince, l'Angely « est le seul qui ait fait fortune. » Quelques auteurs disent qu'il avait amassé une somme de 25,000 écus, des présents qu'il recevait, soit de ceux qu'il amusait par ses bouffonneries, soit de ceux dont il s'était fait craindre par ses plaisanteries. Il n'aimait pas le comte de Nogent. Ménage rapporte que, se trouvant un jour au dîner du roi avec ce seigneur, l'Angely lui dit : « Monsieur le comte, couvrons-nous, cela est « sans conséquence pour nous; » et que M. de Nogent en conçut un tel chagrin, que cela contribua à le faire mourir peu de temps après. Une autre fois, se trouvant dans une compagnie où il faisait le fou depuis longtemps, M. de Bautru vint à entrer; sitôt que l'Angely l'eut aperçu : « Vous venez bien à pro-« pos, lui dit-il, pour me seconder; je me lassais d'être « seul. » Ce l'Angely, qui n'était rien moins que fou, comme on le voit, était d'une famille noble, mais pauvre. Quand il fut en faveur, ses parents se hâtèrent de le reconnaître, et il se fit réhabiliter. On peut consulter sur ces anecdotes le *Ménagiana*, donné par Bernard de la Monnoie, t. 1er, p. 18, édition de 1715. W—S.

ANGENNES (RENAUD D'), seigneur de Rambouillet, gouverneur du dauphin, fils de Charles VI, et chambellan de ce monarque, fut employé dans plusieurs négociations importantes en Flandre et en Allemagne, et nommé, en 1392, garde-capitaine du château du Louvre. Les factieux de Paris, excités contre le dauphin par le duc de Bourgogne, en

1413, s'emparèrent du palais, après avoir arrêté d'Angennes, son fils, et plusieurs seigneurs de la cour ; mais le dauphin ayant réprimé les séditieux, d'Angennes recouvra la liberté, fut rétabli dans sa charge, et, la même année, reçut de ce prince une gratification en considération « de ce qu'il l'avoit « enseigné au fait de la jouxte, et avoit été le pre- « mier contre qui il s'étoit essayé et avoit jouxté. » Fidèle à la cause de son pupille, d'Angennes se joignit aux seigneurs français qui s'opposaient à l'usurpation des Bourguignons et des Anglais, et périt en 1424, à la bataille de Verneuil. — Un autre D'ANGENNES (*Jacques*), de la même famille, fut capitaine des gardes du corps, sous les règnes de François Ier, de Henri II, de François II et de Charles IX, lieutenant général de leurs armées, et gouverneur de Metz. Chargé, en 1557, de conduire à Paris un corps de troupes pour réprimer une sédition des étudiants de l'université, il les fit rentrer dans le devoir. Il se distingua, la même année, au siége de St-Quentin. Catherine de Médicis lui donna, en 1561, la mission délicate d'aller en Allemagne proposer aux princes protestants une ligue fédérative pour s'opposer aux résolutions qui allaient être prises au concile de Trente. Cette démarche n'eut aucun résultat, et d'Angennes mourut l'année suivante. B—P.

ANGENNES (CLAUDE D'), fils du précédent, né à Rambouillet en 1538, conseiller-clerc au parlement de Paris en 1565; envoyé, trois ans après, vers Cosme de Médicis, grand-duc de Toscane, avec le titre de conseiller d'État; évêque de Noyon en 1577, puis du Mans en 1588, à la place de son frère Charles, y établit un séminaire, et y mourut, le 15 mars 1601. On a de lui : 1° *Remontrance du clergé de France*, 1585, in-8°. 2° Autre, 1596, in-8°. 3° *Lettre de l'évêque du Mans, avec la réponse à elle faite par un docteur en théologie, en laquelle est répondu à ces deux doutes : Si on peut suivre en sûreté de conscience le parti du roi de Navarre et le reconnaître pour roi, et si l'acte de frère Jacques Clément doit être approuvé en conscience, et s'il est louable ou non?* 1589, in-8°. Le docteur en théologie est le fameux ligueur Jean Boucher, qui, dans sa réponse, vomit toutes sortes d'injures contre Henri III. 4° *Avis de Rome, tirés des lettres de l'évêque du Mans à Henri de Valois*, 1589, in-8°. L'auteur des réflexions sur ces lettres se prononce fortement contre Henri III. 5° *Lettre à Henri III*, dans laquelle il lui rend compte de sa mission à Rome, relative à la mort du cardinal de Guise. N—L.

ANGENNES (CHARLES D'), également connu sous le nom de CARDINAL DE RAMBOUILLET, descendait d'une ancienne et noble famille, originaire du pays de Thimerais dans le Perche. Il naquit en 1530, et, après avoir terminé ses études avec succès, embrassa l'état ecclésiastique. Il fut pourvu de l'évêché du Mans après la mort du cardinal J. du Bellay, et en prit possession en 1560. Pendant qu'il faisait la visite de son diocèse, les protestants s'emparèrent de sa ville épiscopale, pillèrent les églises, et mirent le feu dans plusieurs couvents. Son absence au moment du danger le fit soupçonner de quelque intelligence avec les chefs des huguenots; on l'accusa même d'avoir reçu pour sa part du butin les statues en argent des douze apôtres qui décoraient sa cathédrale ; mais cette calomnie est si absurde, qu'on peut se dispenser de la réfuter. L'évêque du Mans se rendit en 1563 au concile de Trente, et fut l'un des prélats qui assistèrent à la clôture de cette mémorable assemblée, où il s'était distingué par son éloquence. Il fut ensuite nommé ambassadeur de France à Rome, et mérita l'estime du pape Pie V, qui le décora de la pourpre en 1570. Il eut part à l'élection de Grégoire XIII, et se hâta de revenir dans son diocèse, où le rappelaient les besoins de son troupeau. A son arrivée, il s'empressa de pourvoir les paroisses de pasteurs et des objets nécessaires au culte, et il contribua beaucoup par ses libéralités à rétablir l'église cathédrale dans sa première splendeur. Charles d'Angennes fit un second voyage à Rome, pour assister au conclave qui plaça Sixte-Quint sur la chaire de St-Pierre. Ce pontife, qui connaissait ses talents, le retint à sa cour, et peu de temps après lui donna le gouvernement de Corneto. Notre prélat mourut en cette ville, le 23 mars 1587, à l'âge de 56 ans, et fut inhumé dans l'église des Cordeliers, où l'on voit son épitaphe, rapportée par plusieurs auteurs. Le bruit se répandit qu'il avait été empoisonné par ses domestiques, auxquels il avait légué la plus grande partie de sa fortune ; mais ce fait n'est point éclairci. (*Voy.* l'*Hist. des évêques du Mans*, par Lecorvaisier, p. 846 et suiv.) Son frère, Claude d'Angennes (*voy.* l'art. précéd.), lui succéda sur le siége épiscopal du Mans. On conserve à la bibliothèque du roi les mémoires de l'ambassade du cardinal de Rambouillet. Le portrait de ce prélat a été gravé par Ragot et par Boissevin. W—S.

ANGERIANO (GIROLAMO), poëte napolitain qui florissait au 16e siècle, laissa des poésies latines fort estimées de son temps; elles furent imprimées pour la première fois à Naples, en 1520, in-8°, sous ce titre : Ἐρωτοπαίγνιον, *Eclogæ; de Obitu Lydæ; de Vero Poeta; de Parthenope*. Son *Erotopægnion*, qui est un recueil de petites pièces amoureuses, et qu'il avait pourtant dédié à l'archevêque de Bari, fut réimprimé à Paris, en 1542, in-12, avec les poésies de Marulle et de Jean Second; et ensuite ibid., en 1582, aussi in-12. Elles sont fort au-dessous de celles de ces deux autres poëtes. G—É.

ANGHIERA (PIETRO MARTIRE D') naquit en 1455, à Arona, sur le lac Majeur. Sa famille, l'une des plus illustres de Milan, tirait son nom d'Anghiera, sur le même lac, d'où elle était originaire. Étant allé à Rome, en 1477, il se mit au service du cardinal Ascanio Sforza Visconti, et ensuite de l'archevêque de Milan. Pendant dix ans qu'il y resta, il forma des liaisons avec les littérateurs les plus distingués, entre autres avec Pomponio Leto. Il passa en Espagne en 1487, à la suite d'un ambassadeur de cette cour, qui y retournait; il fut présenté au roi Ferdinand et à la reine Isabelle, entra au

service, fit deux campagnes, quitta les armes pour l'état ecclésiastique, et fut chargé par la reine d'enseigner les belles-lettres aux jeunes seigneurs de la cour, ce qu'il fit pendant un certain temps. Ayant saisi quelques occasions de montrer de la capacité pour les affaires, Ferdinand le chargea, en 1501, d'une mission délicate auprès du soudan d'Égypte ; il s'en acquitta à la satisfaction du roi ; visita une partie de l'Égypte, surtout les pyramides, et fut de retour en Espagne au mois d'août 1502. Il continua de suivre la cour. Le roi Ferdinand le fit son conseiller pour les affaires de l'Inde, obtint pour lui, du pape, le titre de protonotaire apostolique, et le nomma, en 1505, prieur de l'église de Grenade, avec un bon bénéfice. Après la mort de Ferdinand, Anghiera conserva son crédit auprès du nouveau roi ; il obtint aussi une riche abbaye de l'empereur Charles-Quint, et mourut à Grenade en 1526. Il a laissé plusieurs ouvrages historiques. On les cite souvent, en appelant l'auteur Pierre Martyr, comme si *Martyr* était son nom de famille, et il n'est pas inutile d'être averti de cette erreur. Ses trois principaux ouvrages sont : 1° *Opus epistolarum Petri Martyris Angierii, Mediolanensis*, 1530, in-fol., réimprimé plus correctement en Hollande par les Elzevirs, en 1670, in-fol., avec les lettres, et d'autres ouvrages latins et espagnols, de Ferdinand de Pulgar. Ce recueil, justement estimé, divisé en 38 livres, embrasse tout le temps de la vie politique de l'auteur, c'est-à-dire depuis 1488 jusqu'en 1525, et contient un grand nombre de particularités historiques, qu'on ne trouve point ailleurs. 2° *De rebus Oceanicis et orbe novo Decades*. C'est une histoire de la découverte du nouveau monde, écrite d'après les originaux de Christophe Colomb, et les relations qui étaient envoyées en Espagne, au conseil des Indes, dont l'auteur était membre. Elle est divisée en 8 décades, dont chacune contient 10 livres ou chapitres. Ces décades furent d'abord publiées à différentes reprises ; elles le furent, pour la première fois ensemble, à Paris, 1536, in-fol., et ont été réimprimées plusieurs fois depuis. 3° *De Insulis nuper inventis et incolarum Moribus*, Bâle, 1521, in-4°, et 1533, in-fol. 4° *De Legatione Babylonica libri tres*. L'auteur y raconte l'histoire de son ambassade auprès du soudan d'Égypte ; cet ouvrage a presque toujours été réimprimé avec les décades. On lui attribue encore quelques autres écrits, mais il est douteux qu'ils soient de lui. G—É.

ANGIER (Paul), né à Carentan, en Normandie, était encore jeune quand la seule pièce de vers que nous ayons de lui fut imprimée, et, suivant Duverdier, ce fut en 1545 qu'elle le fut pour la première fois. Cette pièce est intitulée : *l'Expérience de M. Paul Angier, Carentenois, contenant une briesve défense en la personne de l'honneste Amant, pour l'Amye de Court, contre la Contr'Amye*. Pour bien entendre ce titre, il faut savoir que *l'Amye de Court* est un poëme du sieur de la Borderie, compatriote de Paul Angier, auquel Charles Fontaine en avait opposé un autre, intitulé : *la Contr'Amye*. Paul Angier prit la défense de la Borderie, dans l'ouvrage que nous venons de citer. Guill. des Autelz, caché sous le nom de G. Terbault, répondit à Paul Angier, qu'il appelle le dernier des *novices* rimeurs. Paul Angier ne répliqua point ; et même il paraît qu'il renonça tout à fait à la poésie, pour laquelle, il faut en convenir, il n'annonçait aucune disposition. Son poëme, si un ouvrage aussi médiocre mérite ce nom, imprimé d'abord à Paris, par Jean Ruelle, en 1545, in-16, fut réimprimé avec les *Opuscules d'amour, d'Héroet, la Borderie et autres divins poëtes*, Lyon, 1547, in-8°. W—s.

ANGILBERT, abbé de Centule dans le 9e siècle, était fils d'un des grands de la cour de Pepin le Bref. Disciple d'Alcuin, il fut élevé dans le palais de Charlemagne : c'était l'homme le plus aimable de la cour de ce prince, qui lui fit épouser secrètement sa fille Berthe. Quelques historiens racontent que ce mariage n'eut lieu qu'après qu'il eut été rendu nécessaire par la naissance de deux enfants. Il était membre de l'académie du palais. Charlemagne l'appelait son Homère, soit parce qu'Angilbert faisait ses délices de la lecture de ce poëte, soit parce qu'il composait lui-même des vers. On trouve quelques pièces de sa façon dans Duchêne, dans les œuvres d'Alcuin, et dans d'autres recueils. Étant tombé malade au château de Centule en Ponthieu, il fit vœu d'embrasser la vie monastique à St-Riquier, s'il en relevait ; ce qu'il exécuta, après son rétablissement, avec le consentement de sa femme, qui prit en même temps le voile. Charlemagne l'arracha de son cloître, pendant qu'il en était abbé, pour le faire secrétaire d'État et maître de sa chapelle. Ce prince le chargea successivement de trois ambassades à Rome. Angilbert fut, pendant quelque temps, premier ministre de Pepin, roi d'Italie, et mourut en 814. J. D. Mabillon a inséré dans les *Annales ordinis S. Benedicti* la relation qu'il avait écrite de son monastère, pendant sa gestion en qualité d'abbé. On a publié une *Histoire des premières expéditions de Charlemagne pendant sa jeunesse et avant son règne, composée pour l'instruction de Louis le Débonnaire, ouvrage d'Angilbert, surnommé Homère* ; 1741, in-8°. Ce n'est qu'un roman, dont l'auteur est Dufresne de Francheville. T—d.

ANGIOLELLO (Jean-Marie), né à Vicence, a écrit, en italien, une vie abrégée d'Ussum-Cassan, roi de Perse, *Breve narrazione della vita e fatti del sig. Ussun-Cassano, rè di Persia*, insérée dans le second volume des *Voyages* publiés par Ramusio, Venise, 1559, in-fol. Nous apprenons, par la préface de cet ouvrage, que son auteur avait écrit une autre histoire, où il racontait qu'il avait servi Mustapha, fils du Grand Turc Mahomet II, et qu'il s'était trouvé à la bataille dans laquelle Mahomet fut vaincu, près de l'Euphrate, par l'armée d'Ussum-Cassan. En effet, Angiolello, étant esclave de Mustapha, le suivit dans cette expédition de son père, en 1473 ; il écrivit ensuite la vie de Mahomet II, en italien et en turc, et la dédia à ce sultan lui-même, qui l'accueillit, le récompensa généreusement, et le mit en liberté. On ne sait rien de précis sur l'époque de la naissance et de la mort de cet écrivain. On voit seu-

lement, par un passage de la vie d'Ussum-Cassan, qu'il n'avait point encore fini cet ouvrage au mois d'août 1524, puisqu'il y dit, chapitre 23, que ce fut à cette même époque qu'on apprit la mort du sophi. C'était cinquante et un ans après la bataille sur l'Euphrate, où Angiolello s'était trouvé. G—É.

ANGIVILLER (le comte CHARLES-CLAUDE LABILLARDERIE D'), directeur général des bâtiments du roi, jardins, manufactures et académies; maréchal de camp, commandeur de l'ordre de St-Lazare et membre de l'académie des sciences, fut d'abord un des gentilshommes de la manche attachés à l'éducation des enfants de France, et se fit par là connaître de Louis XVI, qui eut toujours pour lui une grande prédilection et le consulta souvent sur les affaires de l'État, et même sur le choix de ses ministres. Turgot lui dut en grande partie son élévation. Ils étaient fort liés, et tous deux très-attachés à la secte des économistes, fondée par le docteur Quesnay. Le comte d'Angiviller obtint aussi pour lui-même un avancement très-rapide, et dès le commencement du règne de Louis XVI il fut nommé maître des requêtes, conseiller d'État, surintendant des bâtiments, l'une des plus belles places du royaume (1), et intendant du jardin du Roi, en survivance de Buffon. Il se lia étroitement alors avec les ministres Vergennes et Calonne. Le comte d'Angiviller aimait beaucoup la société des artistes et des gens de lettres, et il fut notamment fort lié avec Ducis, qu'il avait logé auprès de lui, dans le Louvre. Sa femme se distingua aussi par le même zèle pour les sciences et les lettres. (*Voy.* l'art. suivant.) La direction du jardin du Roi lui était confiée, et il usa toujours de son pouvoir dans l'intérêt des sciences et des arts. D'Angiviller se montra dès le commencement fort opposé à la révolution; et, s'étant fait par là beaucoup d'ennemis, il ne trouva pas un defenseur dans ceux qu'il avait accueillis et protégés si longtemps, et que les événements venaient de rendre puissants. Charles Lameth l'ayant accusé, dans la séance du 7 novembre 1790, de multiplier les dépenses, et d'avoir présenté un compte de 20 millions fort exagéré, d'Angiviller, dans une réfutation qu'il envoya à l'assemblée, nia formellement ces assertions; et l'affaire en resta là pour le moment. Mais le 15 juin 1791, sur le rapport de Camus, un décret ordonna la saisie de ses biens. Obligé de quitter la France, il se rendit en Allemagne, puis en Russie, où il obtint un traitement de l'impératrice Catherine II. Revenu en Allemagne, il y est mort en 1810 dans un couvent de moines. Il avait formé à grands frais un riche cabinet de minéralogie qu'il céda, en 1780, au cabinet d'histoire naturelle. Il écrivait à Delille : « M. de Buffon « a enlevé mon cabinet.... Je n'y ai pas de regret, « et vous savez que je n'avais fait des sacrifices con« sidérables que dans ce seul objet. » Il recommandait à Delille de ne point parler de cette cession, parce qu'il est inutile, disait-il, qu'elle soit connue. M—D j.

(1) Beffroy de Reigny, si burlesquement connu sous le nom de *cousin Jacques*, dit, dans son *Dictionnaire néologique*, en parlant de cette place : *C'était un comité d'instruction publique tout entier.* « Le roi, dit Laharpe, dans sa *Correspondance littéraire*, com« mande tous les ans quatre statues de nos plus grands hommes; « mais le directeur des bâtiments, le comte d'Angiviller, ne choi« sit pas toujours bien. » Laharpe était alors philosophe, et le comte d'Angiviller avait choisi Bossuet, Fénélon, Pascal, etc.

ANGIVILLER (E.-J. DE LABORDE, comtesse D'), qui avait épousé en premières noces M. Binet de Marchais, se fit remarquer à Versailles par le charme de son esprit, et surtout par celui de sa voix. Son goût pour le chant lui procura la faveur d'être admise, avec les personnages les plus graves de la cour, sur le théâtre des petits appartements, où la marquise de Pompadour, dès 1748, jouait et faisait jouer la comédie pour les plaisirs d'un roi déjà blasé et fort difficile à amuser. « C'est à elle, dit l'auteur de « la *Vie privée de Louis XV*, qu'on doit ce goût scéni« que qui s'est emparé de toute la France, des princes, « des grands, des bourgeois; qui a pénétré jusque dans « les couvents, etc. » Marmontel a consacré cinq pages du 5e livre de ses *Mémoires* à l'éloge de madame de Marchais, qui épousa plus tard le comte d'Angiviller. Celui-ci était jeune, il réunissait à une belle figure le goût des lettres et des arts, un esprit cultivé, une grande fortune, la faveur du monarque et la confiance intime du dauphin. Et cependant voici, selon l'auteur des *Contes moraux*, dans quelle position cet homme aimable, et qui jouissait d'une considération si rare à son âge, se montrait en présence d'une femme qu'il aimait depuis quinze ans : « Inséparable « de madame de Marchais, mais triste, interdit de« vant elle, d'autant plus sérieux qu'elle était plus « riante; timide et tremblant à sa voix, lui dont le « caractère avait de la fierté, de la force et de l'é« nergie; troublé lorsqu'elle lui parlait, la regardant « d'un air souffrant, lui répondant d'une voix faible, « mal assurée et presque éteinte... Si ce personnage « d'amant malheureux n'eût duré que peu de temps, « on l'aurait cru joué; mais plus de quinze ans de « suite il a été le même. » Enfin le comte épousa celle qu'il avait tant et si longtemps aimée. Quelques autres traits de l'éloge fait par Marmontel, quoique visiblement exagérés, méritent d'être recueillis. « Elle « n'était pas seulement, dit-il, la plus spirituelle et « la plus aimable des femmes, mais la meilleure et « la plus essentielle des amies, la plus active, la plus « constante. Imaginez-vous tous les charmes du ca« ractère, de l'esprit, du langage, réunis au plus « haut degré, et même ceux de la figure, quoiqu'elle « ne fût pas jolie; surtout dans ses manières une « grâce pleine d'attraits : telle était cette jeune fée. » Marmontel continue encore longtemps ce magnifique éloge; il loue la taille de son amie dans sa petitesse, son maintien imposant, ses connaissances variées, étendues, depuis la plus légère et brillante littérature jusqu'aux plus hautes conceptions du génie; la netteté, la finesse, la justesse et la rapidité de ses idées, sa conversation brillante par un choix d'expressions toujours heureuses, sa bonté intarissable, etc., etc. Il nous apprend que sa société était composée de tout ce que la cour avait de plus aimable et la littérature de plus distingué; Buffon, Thomas, Laharpe, Ducis, l'abbé Maury, s'honoraient,

ainsi que Marmontel, d'être au nombre de ses amis. Les jeunes femmes venaient chez elle étudier l'air et le ton. Dans son enthousiasme, Marmontel loue jusqu'à son silence animé par le feu d'un regard spirituellement attentif; et, pour conclusion devenue nécessaire, le panégyriste dit que cette femme était *unique*. Il fallait du moins qu'elle fût très-aimable, puisqu'elle sut exalter à ce point le froid auteur de *Bélisaire*. — On crut, dans le temps, que Thomas avait voulu peindre madame d'Angiviller dans son *Essai sur les femmes*, quand il dit : « Il y a dans ce « siècle, et dans cette capitale même, des femmes « qui honoreraient un autre siècle que le nôtre. Plu- « sieurs joignent à une raison vraiment cultivée une « âme forte, et relèvent, par des vertus, leurs sen- « timents de courage et d'honneur. Il y en a qui « pourraient penser avec Montesquieu, et avec qui « Fénélon aimerait à s'attendrir, etc. » — Ce fut à un souper chez madame de Marchais qu'en 1774 madame du Deffand, complimentée sur la perte qu'elle venait de faire, ce jour-là même, du comte de Pont de Veyle avec qui elle vivait depuis quarante ans, dit ce mot singulier : « Hélas ! il est mort ce soir à six « heures; sans cela vous ne me verriez pas ici. » Et Laharpe, qui était un des convives, raconte « qu'elle « soupa comme à son ordinaire, c'est-à-dire fort « bien, car elle était très-gourmande. » (*Correspondance littér.*, t. 3, p. 146.)—A la mort de Louis XV, le comte d'Angiviller remplaça l'abbé Terray dans la direction générale des bâtiments, des manufactures et des académies; il obtint la survivance de Buffon dans l'intendance du jardin du Roi; et sa maison fut plus que jamais le rendez-vous des savants, des littérateurs, des artistes et de ce que la cour et la ville avaient de plus distingué. Madame d'Angiviller passa le règne entier de Louis XVI, jusqu'à la révolution, dans toutes les jouissances que donnent la richesse, l'esprit, la vogue et le crédit. Mais tout changea pour elle, comme pour tant d'autres, lorsque la monarchie acheva de s'écrouler dans la journée du 10 août. Le comte d'Angiviller avait émigré. Sa femme s'était retirée à Versailles, où elle vivait des débris d'une grande fortune. Elle traversa les temps orageux de la république dans des transes continuelles; et, pour n'être pas inscrite sur la liste des suspects où les comités révolutionnaires avaient porté la moitié de la France, elle jugea nécessaire un grand sacrifice à la peur : elle fit solennellement hommage à la société populaire de Versailles d'un buste de Marat, et dut à cette démarche singulière d'échapper à la prison, et probablement à l'échafaud. Après le règne de la terreur, elle vit arriver avec plus de courage le directoire, le consulat et l'empire. Elle avait fait empailler un petit épagneul aimé quand il vivait, pleuré après sa mort, et que pendant plusieurs années elle conserva placé dans son appartement, sur un lit de verdure, entre des arbustes et des fleurs. Mais enfin un beau jour, soit crainte, soit admiration, l'animal fidèle et si longtemps regretté fut remplacé sur son trône par le buste de l'empereur. — Madame d'Angiviller s'était formé de nouveau une société aimable : elle attirait chez elle Ducis; l'abbé de la Fage, qui s'était fait un nom comme prédicateur; mademoiselle de la Tour-du-Pin; madame Babois, qui dans l'élégie n'avait point de rivale; la duchesse de Villeroi (*voy.* ce nom), qui avait composé des chansons pour les Actes des apôtres, et d'autres personnes distinguées qui avaient fixé leur séjour à Versailles. Mais alors la jeune fée de Marmontel se trouvait bien changée : ce n'était plus qu'une coquette d'esprit, vieille et spirituelle, et en même temps une dévote mondaine, qui avait des travers singuliers; elle donnait chaque semaine des dîners profanes et des dîners de sanctification. Tous les vendredis l'abbé de la Fage débitait, en présence de quelques élus, au nombre desquels était toujours Ducis, un de ces sermons qu'il avait prêchés à la ville et à la cour, et qu'alors il ne pouvait plus faire entendre que dans un salon ou dans un boudoir. Un jour l'abbé prêcha sur la tempérance, ce qui ne l'avait pas empêché de prendre sa bonne part du succulent festin qui précédait toujours le sermon. — L'âge avait amené des idées bizarres dans la tête de madame d'Angiviller : elle croyait déjà depuis longtemps que la mort provenait d'un racornissement. En conséquence, pour reculer le fatal accident, elle passait chaque jour deux et trois heures dans le bain, pour tenir sa frêle machine dans un état émollient; et puis elle rentrait dans son lit, qu'elle ne quittait jamais que pour sa baignoire, afin de ne pas racornir. Le style de ses lettres avait aussi sans doute subi une révolution; il était alors mignardisé, fardé, prétentieux; c'était de l'esprit du temps de Marivaux, de Crébillon fils et de Dorat. C'est dans sa chambre qu'elle recevait, qu'on lisait des vers, qu'on causait du tiers et du quart, qu'on prêchait et qu'on dînait. Voici la description de l'appartement ou du temple de la fée : l'escalier était garni, sur toutes les marches, à droite et à gauche, d'orangers, de tubéreuses, de grenadiers, de lauriers-roses et d'autres arbustes, qui faisaient aussi d'un long corridor une allée de verdure. On arrivait dans le sanctuaire; les volets étaient presque fermés, et à travers les rideaux et les draperies ne pénétrait jamais qu'un jour incertain, faible et fantastique. Des caisses d'arbustes et des vases de fleurs étaient disposés au pourtour en gradins. On tournait un large paravent, et l'on arrivait en face du lit où l'on avait peine d'abord à distinguer la vieille dame; enfin, quand les lumières ménagées avec art venaient permettre de distinguer les objets sans trop les éclairer, on voyait madame d'Angiviller, déjà plus qu'octogénaire hautement coiffée en cheveux d'emprunt, farcis de poudre blonde, flanqués de bouffettes de comètes roses et lilas. Sur le haut de sa tête était attaché un voile blanc comme celui d'une vierge ou d'une vestale de l'opéra : un châle, noué en cravate, cachait le bas de la figure jusque sous la lèvre inférieure. Un des bras de la dame, élevé, tenait ou agitait un éventail, et se montrait orné d'un bracelet de rubans noirs. On apportait aux dames des chaufferettes où brûlaient des essences. Des essences étaient aussi jetées sur des réchauds derrière le paravent, et les odeurs et les parfums des fleurs, sans air et sans

soleil, étaient suffocants. C'est entre le lit et le paravent que le dîner était servi, toujours fin et délicat. On apportait alors à madame d'Angiviller un potage de bouillon de grenouille, qu'elle mangeait lentement avec une cuiller à café : elle ne prenait pas d'autre aliment. Les convives sortaient souvent malades et presque asphyxiés. « Ces dîners me font mal, disait « un jour Ducis. Je n'irai plus là. Qu'ai-je affaire à « des cadavres attendant que je leur apprenne qu'ils « sont encore en vie ! » Mais les sermons de l'abbé de la Fage et les cajoleries complimenteuses de la fée l'empêchaient de donner suite à ces boutades d'un moment. C'est ainsi que s'écoulaient les derniers jours de la vie de madame d'Angiviller, tandis que son mari achevait la sienne d'une manière plus austère, mais presque aussi remarquable par sa singularité, dans un couvent de moines d'Allemagne. On disait qu'il s'était lassé des fantaisies de sa femme et des bains perpétuels qu'elle lui imposait dans ses idées de racornissement. Cependant, malgré son hygiène relâchante, madame d'Angiviller mourut d'une rétention, le 14 mars 1808, dans la 83e année de son âge. M. Caron, alors professeur au lycée de Versailles, lui consacra une notice nécrologique dans le *Journal de Seine-et-Oise*. « On croit généralement, « y est-il dit, que son portefeuille doit renfermer « quelques traits de ses pensées et de sa féconde « imagination. Cependant c'est un secret qu'on n'a « jamais pu dérober à sa modestie. » Ce secret, s'il a existé, n'est point encore connu ; mais ce qui a été publié par la reconnaissance et par la voix du pauvre, ce sont les secours que madame d'Angiviller prodiguait aux indigents. L'auteur de la notice nécrologique dit : « Plus de trente familles à Versailles « devaient à ses libéralités leur subsistance journa- « lière. » Or il y a dans ce fait l'excuse de trente ridicules. V—ve.

ANGLADA (Joseph), médecin distingué, naquit à Perpignan le 17 octobre 1775, d'un père qui lui-même exerçait l'art de guérir avec habileté dans cette ville, à l'université de laquelle il remplissait, avant la révolution, les fonctions de recteur et de professeur en chimie. Avec un tel exemple sous les yeux, Anglada n'hésita même pas sur le choix de la carrière qu'il devait embrasser; la médecine et la chimie se partagèrent tous ses moments, dès qu'il eut terminé la série de ses études préliminaires. Après avoir servi pendant quelque temps comme chirurgien dans les hôpitaux de sa ville natale, il obtint, par l'honorable voie du concours, le droit d'aller compléter son instruction médicale aux frais de l'État, dans l'école de Montpellier. Fouquet, qui brillait alors dans cette grande école, où il avait créé l'enseignement clinique, ne tarda pas à distinguer le nouvel élève, qui se faisait remarquer par une ardeur et une persévérance peu communes. Anglada fut récompensé de son travail opiniâtre par la place de chef de clinique, dont il remplit les fonctions avec une exactitude exemplaire. Dans le même temps il suivait les cours de chimie de l'illustre Chaptal, auquel il inspira également un intérêt qui devait être un jour la source de sa fortune. En 1797, il reçut le bonnet doctoral, vint perfectionner ses études médicales à Paris, et retourna modestement à Perpignan, ne se sentant d'autre ambition que d'être utile à ses concitoyens, comme son père l'avait été, et de se consacrer tout entier à leur service. Mais à cette époque les hommes d'un vrai mérite ne parvenaient pas, même quand leur goût les y portait, à s'ensevelir dans l'obscurité. Chaptal, ministre de l'intérieur, et dont l'administration a laissé de si grands souvenirs, réorganisait les écoles de santé, et apportait surtout des perfectionnements remarquables à celle de Montpellier, pour laquelle il conservait une secrète prédilection. Anglada, dont il n'avait pas perdu le souvenir, fut chargé par lui de mettre en ordre le cabinet, dont les matériaux étaient confusément entassés. Ce travail convenait à la tournure spéciale de son esprit, naturellement enclin à classer et généraliser les idées. Mais avec quelque assiduité qu'il remplît sa place de conservateur, elle lui laissait encore beaucoup de loisirs, dont il profita pour cultiver la chimie, qu'il aimait avec passion, et dans laquelle il avait acquis des connaissances profondes. Les cours particuliers qu'il fit sur cette science favorite lui valurent une réputation méritée ; l'université le récompensa, en 1809, par la chaire de professeur à la faculté des sciences, dont il devint doyen en 1816. Quatre ans après, en 1820, à la mort de Berthe, ses vœux les plus ardents furent comblés par sa nomination à la chaire de thérapeutique et de matière médicale. Il se vit ainsi ramené dans une sphère d'idées qui n'étaient pas nouvelles pour lui, mais qu'on lui croyait moins familières que celles de chimie, parce qu'il n'avait pas encore trouvé l'occasion de mettre le public en confidence des résultats de ses longues méditations. Pendant tout le temps qu'il professa la thérapeutique, on reconnut, dans la sûreté de son jugement et dans la justesse des principes qu'il émettait, un médecin à qui la science de la vie et des maladies était familière. Comme l'a dit le professeur René, ceux qui affectaient de ne voir en lui qu'un homme qui avait abandonné la médecine pour les sciences physiques furent contraints de reconnaître que, loin d'être déplacé dans une chaire éminemment médicale, il était, au contraire, destiné à en devenir l'ornement. Des mutations qu'une nouvelle réorganisation avait rendues nécessaires le contraignirent plus tard d'échanger cette chaire contre celle de médecine légale. Là encore il fit preuve d'une grande rectitude de jugement, en ne se renfermant pas, comme on aurait pu le penser, comme l'avaient peut-être espéré les promoteurs de cette mutation, dans le cercle des problèmes de la toxicologie, qu'il était plus propre que beaucoup d'autres, par sa spécialité chimique, à éclairer des lumières de la science. Durant quelques années, il s'attacha surtout à enseigner la partie qui exige plus particulièrement des notions médicales, et s'il ne s'y montra pas aussi supérieur qu'il eût pu l'être dans la branche qui se rattachait à l'objet constant de ses études, du moins ne fut-il jamais au-dessous de sa tâche. La mort le surprit le 19 décembre 1833. La maladie qui l'enleva n'aurait peut-être pas eu une fin si dé-

plorable si elle n'avait été aggravée par le soin scrupuleux qu'il mettait à remplir religieusement les devoirs de sa double place. Ses ouvrages sont en petit nombre, mais marqués au cachet, sinon d'un talent éminent, du moins d'un savoir solide et du désir de contribuer aux progrès de la science, au bien de ses semblables : 1° *Dissertation sur les connaissances et les qualités nécessaires au médecin*, Montpellier, 1797, in-4°. Cette thèse de réception était en quelque sorte un portrait auquel Anglada s'est attaché toute sa vie à ressembler le plus possible. M. René a dit avec raison qu'elle est traitée avec une naïveté de style et une fraîcheur de pensée qui apprennent au lecteur que celui qui l'écrit est aussi bon citoyen que bon médecin. 2° *Mémoires pour servir à l'histoire générale des eaux minérales sulfureuses et des eaux thermales*, Paris, t. 1, 1827 ; t. 2, 1828, in-8°. Anglada avait été chargé par le conseil général du département des Pyrénées-Orientales de faire connaître toutes les ressources chimiques et médicales que peuvent fournir les eaux minérales répandues avec tant de profusion sur ce point de notre territoire. Ses recherches lui fournirent les matériaux de cet ouvrage et du suivant, tous deux placés au rang des plus remarquables dans le genre. Les mémoires, au nombre de huit, sont relatifs à la chaleur des eaux minérales, à ses causes probables, et surtout à ses principales attributions ; à l'examen de la glairine, matière rapprochée des substances animales, qui accompagne constamment les eaux sulfureuses ; à la présence et à la manière d'être du principe alcalin dans ces eaux ; au dégagement spontané du gaz azote qui s'exhale des eaux sulfureuses, et à la théorie de ce phénomène, comme se rattachant à l'action exercée par les principes sulfureux sur l'air retenu dans les eaux ; à la constitution des ingrédients qui composent ces dernières ; à une nouvelle classification des eaux minérales ; enfin à l'art de fabriquer artificiellement les eaux minérales des Pyrénées. 3° *Traité des eaux minérales et des établissements thermaux du département des Pyrénées-Orientales*, Paris, 1833, 2 vol. in-8°. Anglada ne s'est pas contenté d'explorer les sources qu'utilisaient déjà des établissements plus ou moins anciens, son attention s'est également portée sur toutes les eaux sulfureuses que le pays a pu lui offrir. De cette manière, il est parvenu, dans l'un de nos plus petits départements, où l'on ne compte que deux cent vingt-sept communes, à trouver quarante d'entre elles qui possèdent des eaux minérales, dont seize thermales, vingt ferrugineuses froides et quatre salines. Suivant lui, la chaleur des eaux thermales n'est pas due, comme on le pensait, au voisinage des volcans éteints ou brûlants encore, au feu central, mais à l'action électro-motrice des principes qui constituent l'écorce du globe terrestre. 4° *Traité de toxicologie générale, envisagée dans ses rapports avec la physique, la pathologie, la thérapeutique et la médecine légale*, Paris, 1835, in-8°, ouvrage posthume, publié par le fils de l'auteur, M. Charles Anglada. J—D—N.

ANGLE (JÉR.-CH. DE L'). *Voyez* FLEURIAU.

ANGLEBERME (JEAN-PYRRHUS D'), professeur en droit à l'université d'Orléans, et depuis conseiller au sénat de Milan, naquit à Orléans vers 1470, d'un médecin originaire de Bohême, mais naturalisé français. Il eut pour guide dans les belles-lettres le célèbre Érasme, avant de se livrer à l'étude de la jurisprudence, dont un des premiers il cherchait à débrouiller le chaos. Étienne Pasquier, dans ses *Recherches de la France*, n'oublie point la netteté avec laquelle d'Angleberme donnait ses leçons. Quand il prononça le panégyrique de la ville d'Orléans, il témoigna sa reconnaissance aux écoles en se glorifiant d'en être membre depuis plus de dix ans. Charles Dumoulin, alors son élève, avoue dans plusieurs de ses traités qu'il doit le bon sens qu'on trouve dans ses livres à d'Angleberme, qu'il appelle *jurisconsultissimus et utriusque linguæ peritissimus*. François Ier nomma d'Angleberme conseiller au conseil souverain de Milan ; mais il ne jouit pas longtemps de cette dignité. Alciat nous apprend que son illustre ami fut du nombre de ceux qui, sans avoir approfondi les ressources de la médecine, croient qu'il suffit d'en avoir parcouru les formules pour les appliquer à leur santé. Le conseiller de Milan, voulant se guérir d'une blessure que lui avait causée l'explosion d'un magasin à poudre, prit sans discernement une drogue qui lui brûla les entrailles. Il mourut en 1521, ayant à peine atteint sa 50e année. Alciat, vivement touché de sa perte, fit graver sur son tombeau huit vers qui ne donnent pas une grande idée du talent poétique de l'auteur. On attache avec raison plus d'importance aux suffrages que d'Angleberme obtint de ses compatriotes, qui n'ont jamais fait l'éloge de l'université d'Orléans sans le citer comme un des plus savants professeurs. Sa postérité subsiste encore, tant à Paris qu'à Orléans. C'est sur les papiers de famille que nous rectifions les erreurs de Moréri et des lexicographes qui n'ont été que ses copistes. On a d'Angleberme : 1° *Institutio boni magistratus*, Orléans, 1500, in-4° ; Paris, 1519. 2° *Vie de St. Euverte* et *Eloge de St. Aignan*, tous les deux évêques d'Orléans. 3° *Panégyrique de la ville d'Orléans*, prononcé, non point en 1510, mais au temps de l'évêque Germain de Gannay, qui ne commença à siéger qu'en 1514. Ce panégyrique, écrit avec beaucoup d'art, se fait de plus remarquer par une délicatesse alors peu commune. 4° *Militia regum Francorum pro re christiana, sive opusculum de rebus fortiter a Francis gestis pro fide christiana*, Paris, 1518. 5° Fragments des déclamations d'Apulée, sous le titre d'*Apulei Floridorum libri quatuor*, Paris, 1518, in-4°. 6° *Tres posteriores libri Codicis Justiniani*, et *de Romanis Magistratibus libri tres*, in-4°, 1518, dédié au chancelier Duprat. 7° *Commentarius in Aurelianas Consuetudines*. Charles Dumoulin, en parlant de ce commentaire, dit avec raison que son professeur, trop prévenu en faveur de la jurisprudence romaine, n'a pas connu le véritable esprit du droit coutumier. 8° *Dissertation sur la loi salique*, imprimée séparément en 1613. D'Angleberme montre la sagesse de cette loi nationale par une foule de textes des lois romaines, qui établissent l'incapacité des femmes pour le gouvernement. Le chapitre le plus

historique renferme une énumération circonstanciée des femmes qui, élevées au souverain pouvoir, en ont manifestement abusé. 9° Plusieurs traités sur des questions de droit, dont quelques-uns ont été longtemps consultés. 10° Ses différentes exhortations à ses élèves pour maintenir en eux l'amour de l'étude, parmi lesquelles on distingue celles sur l'inconstance de la fortune, et l'éloge ingénieux de la danse et de la musique, tiré en grande partie de Lucien. Jurisconsulte, historien, poëte, d'Angleberme, né avec les plus heureuses dispositions, et familier avec les meilleurs écrivains de l'antiquité, eût mérité dans l'histoire une place plus élevée, si, comme tant d'autres écrivains de son temps, il n'eût trop souvent surchargé ses écrits du poids d'une érudition indigeste ou déplacée. P—D.

ANGLÈS (CHARLES-GRÉGOIRE), né le 4 septembre 1736 à Veynes en Dauphiné, où sa famille était établie depuis plusieurs siècles, fit ses études à Grenoble, chez les jésuites, et devint conseiller au parlement. Il se montra fort opposé à la révolution, et fut obligé de se réfugier en Savoie à l'époque de la terreur; mais ayant voulu rentrer en France, il y fut arrêté et longtemps détenu dans les prisons de Grenoble. Il allait être traduit devant la commission révolutionnaire d'Orange, et sa mort était inévitable, lorsque la chute de Robespierre le sauva. Il vécut depuis ce moment dans la retraite, et ne remplit pas d'autres fonctions que celles de maire de son village jusqu'à la restauration des Bourbons. Anglès fut alors nommé premier président de la cour royale de Grenoble, puis membre de la chambre des députés par le département de l'Isère; il a présidé cette chambre comme doyen d'âge pendant six sessions consécutives, votant toujours avec le côté droit, et ne manquant aucune occasion de combattre les opinions révolutionnaires. Il prit beaucoup de part aux lois répressives de la presse. Ce magistrat est mort le 5 juin 1823. — Son fils, le comte *Jules* ANGLÈS, né à Grenoble en 1778, acheva ses études à l'école polytechnique, fut nommé auditeur au conseil d'État, et devint en 1808 intendant d'une partie de la Silésie, puis de la basse Autriche, avec le titre de maître des requêtes. Sa conduite dans ces différentes fonctions lui fit donner le titre de comte par le gouvernement impérial, et il fut ensuite nommé directeur de la police des départements au delà des Alpes. Il remplissait à Paris ces importantes fonctions lorsque les alliés s'emparèrent de cette ville en 1814. Aussitôt après leur entrée, le gouvernement provisoire chargea le comte Anglès du ministère de la police générale, que venait d'abandonner le duc de Rovigo. Il s'acquitta à la satisfaction de tous de cet emploi alors si difficile; et dès que l'ordre fut rétabli, il rentra au conseil d'État. Le roi voulut le rendre à des fonctions plus actives, lorsque Napoléon eut quitté l'île d'Elbe en 1815. Nommé commissaire civil, il fut alors chargé d'accompagner à Lyon le frère de Louis XVIII; mais les événements se succédèrent avec une telle rapidité, qu'il eut à peine le temps de se mettre en route, et dut accompagner le roi dans son nouvel exil. Anglès passa en Belgique toute l'époque des cent jours. Revenu en France avec Louis XVIII, il fut chargé de présider le collége électoral des Hautes-Alpes. Il devint ministre d'État, et enfin préfet de police de Paris, sous le ministère de M. Decazes. Ayant essuyé quelques reproches à l'occasion de l'assassinat du duc de Berri, Anglès donna sa démission et alla vivre dans une terre près de Roanne, où il est mort le 16 janvier 1828. Il avait épousé la fille de l'amiral Morard de Galles, dont il eut deux fils. M—D j.

ANGLIVIEL. *Voyez* BEAUMELLE (LA).

ANGLURE (SALADIN ou OGER D'), natif d'Anglure près de Sézanne en Brie, vivait du temps de Philippe-Auguste, aïeul de St. Louis. Ayant accompagné ce prince, en 1204, dans ses expéditions d'outre-mer, il fut fait prisonnier dans une bataille par les troupes de Saladin. Le soudan, instruit de la bravoure que le guerrier français avait montrée dans le combat, le relâcha sur sa parole de lui payer dans un certain temps une rançon considérable. D'Anglure se rendit en France, avec l'intention de remplir sa promesse; mais tous ses efforts pour trouver la somme exigée ayant été vains, il aima mieux retourner auprès du soudan et reprendre ses fers, que de manquer à sa parole. Saladin fut si touché de cette grandeur d'âme, que, bien différent des Carthaginois, il renvoya sans rançon ce nouveau Régulus, et lui dit : « J'exige seulement qu'à l'avenir vous « et vos descendants portiez le nom de *Saladin*, « en reconnaissance de la grâce qu'il vous ac- « corde. » J—B.

ANGLUS (THOMAS), prêtre catholique anglais, du 17e siècle, se déguisa sous les noms de *Candidus*, *Albius*, *Bianchi* et *Richworth*; on croit que son vrai nom était WHITE (le Blanc), mais il est plus généralement connu sous celui d'Anglus. Il résida longtemps à Paris et à Rome, et fut successivement principal d'un collége à Lisbonne, et sous-principal de celui de Douai. Il adopta les sentiments de Kenelm Digby sur la philosophie d'Aristote, et entreprit d'expliquer par elle les mystères les plus impénétrables de la religion, tels que la prédestination, le libre arbitre et la grâce. Il a écrit, sur ces divers sujets, des ouvrages dont l'obscurité est comparée par Baillet à celle des anciens oracles. Anglus répondit à ce reproche d'obscurité d'une manière assez remarquable : « Ou les savants m'entendent, dit-il, « ou ils ne m'entendent pas. S'ils m'entendent, et « qu'ils trouvent que je me trompe, il leur est aisé « de me réfuter; s'ils ne m'entendent point, ils ont « tort de s'élever contre ma doctrine. » Plusieurs de ses écrits ont été censurés à Rome, en 1658, par la congrégation de l'Index, et les théologiens de Douai ont condamné vingt-deux propositions extraites de ses *Institutions sacrées*. Descartes, qui l'appelle *M. Vitus*, essaya de lui faire adopter son système; mais ils ne purent s'entendre. Anglus mourut quelque temps après le rétablissement de Charles II. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Institutiones peripateticæ*; 2° *Appendix theologica de origine mundi*; 3° *Tabulæ suffragiales de terminandis fidei litibus ab Ecclesia catholica fixa*; 4° *Tessera romanæ Eccl-*

gatio; 5° *Statera morum*; 6° *de medio animarum Statu*, etc. X—s.

ANGO ou ANGOT naquit à Dieppe à la fin du 15e siècle. Cet homme, que la fortune éleva si haut, était le fils unique d'un père peu riche, mais qui paraît lui avoir donné une bonne éducation. La Normandie a, presque de tout temps, possédé des établissements littéraires, et Dieppe est une des villes de cette province où les lettres ont été le plus en honneur, et où l'activité de l'esprit a dû gagner beaucoup aux entreprises et aux voyages hardis des navigateurs. Ango, fort jeune encore, suivit l'exemple de ses compatriotes : il alla en Afrique, et visita les côtes des grandes Indes, d'abord comme simple officier, un peu plus tard comme capitaine de vaisseau. Ces voyages et d'heureuses spéculations l'ayant enrichi, il quitta le rude métier de marin, devint armateur et se livra plus tranquillement à son goût pour les entreprises lointaines et les grandes affaires, tout en s'occupant des choses qui étaient le plus à sa proximité. Il prit à ferme générale les revenus de plusieurs seigneuries du pays, entre autres de la vicomté qui appartenait à l'archevêque de Rouen. C'était en 1520. Déjà il avait acheté la charge de contrôleur au grenier à sel. Son opulence et ses rapports avec l'archevêque lui donnèrent, disent les chroniqueurs du temps, des connaissances et des habitudes en cour, où il ne tarda pas à faire connaître son mérite. L'un des premiers usages qu'il fit de sa fortune, alors immense, fut de bâtir à Dieppe un hôtel magnifique, pour l'embellissement duquel la peinture et la sculpture rivalisèrent d'efforts. Toutes les décorations d'un luxe bien entendu y étaient prodiguées avec convenance et attestaient à la fois le bon goût et la richesse du propriétaire (cette habitation splendide fut détruite par le bombardement de 1694). A l'époque de l'un de ses voyages sur les côtes de Normandie, François Ier logea dans l'hôtel d'Ango, qui déjà avait excité l'admiration du cardinal Barberini. Ango se chargea seul de la réception du monarque : il multiplia les décorations les plus élégantes, les arcs de triomphe, les riches tapisseries, les tableaux les plus propres à flatter le monarque. Les tables furent couvertes de vaisselle d'argent ciselé, et des mets les plus recherchés comme des vins les plus rares. Peu de princes alors eussent pu tenir un tel état de maison. Le roi ayant témoigné le désir de se promener sur la mer, Ango fit préparer et mit à sa disposition six nefs légères éclatantes d'or et de sculptures. Pour prix de sa magnifique réception, Ango reçut une nomination de gouverneur de la ville et château de Dieppe. La guerre ayant éclaté, ou plutôt la France étant toujours sous les armes pendant ce règne aussi désastreux que brillant, Ango augmenta l'activité de ses constructions navales, et se montra jaloux de justifier la bonne opinion que le roi avait de lui. Les Portugais avaient en pleine paix attaqué et pris un des vaisseaux de l'armateur dieppois; il commença par tirer vengeance de cet acte déloyal, équipa dix-sept bâtiments, tant grands que petits, et fit bloquer le port de Lisbonne, pendant que les flottes portugaises étaient occupées dans les Indes. Parvenue à l'embouchure du Tage, l'escadre dieppoise s'empara d'une foule de petits bâtiments, opéra une descente, ravagea la côte, et, se portant rapidement d'une rive à l'autre, déjoua toutes les opérations militaires d'un ennemi qui était loin de s'attendre à une telle activité. La rivalité entre les Dieppois et les Portugais venait de leurs expéditions dans l'Inde, où les derniers n'eurent l'avantage que parce que la France ne sut pas apprécier ou ne put seconder les entreprises des navigateurs normands. Ango ne cessa ses hostilités que lorsque le roi de Portugal eut envoyé un ambassadeur au roi de France, qui le renvoya à Dieppe pour qu'il s'abouchât avec l'auteur de l'expédition. On trouve dans les écrits du temps qu'Ango portait le titre de vicomte : c'était sans doute une nouvelle faveur de François Ier. Quoi qu'il en soit, il seconda de tous ses moyens les entreprises de ce monarque, et prit une grande part dans l'armement naval destiné contre l'Angleterre. Malheureusement la vanité gâtait les bonnes qualités qu'il avait reçues de la nature et de l'éducation : il avait des gardes armés, et devenait inaccessible ; il se fit ainsi de nombreux ennemis parmi ses concitoyens. Quelques-unes de ses spéculations n'ayant pas réussi, et le gouvernement n'ayant pas remboursé les prêts qu'il avait reçus d'Ango, cet armateur, naguère si opulent, fut obligé de quitter son bel hôtel et de se retirer à deux lieues de Dieppe, dans une maison de campagne qu'il avait fait construire avec magnificence. Ce fut là qu'il mourut de chagrin et presque ruiné, en 1551. Un de ses compatriotes le représente comme étant de moyenne taille, d'une humeur agréable et gaie, d'un esprit vif, d'un jugement sain; ayant la barbe et les cheveux blonds, le teint vermeil, le nez aquilin, la tête grosse et le front large. D—B-S.

ANGOSCIOLA, ou ANGUSSOLA (SOPHONISBE), née en 1535, est morte à Gênes, vers 1620. Cette femme célèbre était d'une famille noble de Crémone. Ses parents, voyant qu'elle avait une vocation déterminée pour la peinture, lui firent apprendre l'art du dessin. Vasari dit que son maître fut Jules Campi, mort en 1572; Alexandre Lami a rectifié cette erreur : Sophonisbe fut élève de Bernardin Gatti, mort en 1575, qui lui donnait des leçons, comme les plus grands peintres en donnent souvent à des amateurs. Elle fit des progrès rapides, et fut bientôt en état d'être elle-même le maître de ses trois sœurs, Europe, Anne et Lucie. On aimait beaucoup ses dessins, dont un représente une vieille apprenant à lire, tandis qu'une jeune fille, cachée derrière un rideau, se moque d'elle. Elle fit ensuite le portrait de son père, placé entre ses deux enfants, Asdrubal et Minerve. Le duc d'Albe, ayant eu connaissance de la réputation de Sophonisbe, en informa Philippe II, qui l'invita à venir en Espagne. Dès ce moment, elle se décida à suivre tout à fait la carrière de la peinture. Elle fit à Madrid le portrait du roi et de la reine, et reçut une pension de 200 piastres. L'infant don Carlos voulut aussi avoir son portrait de la main de Sophonisbe. Elle représenta ce prince vêtu de la peau d'un loup-cervier. Cette

nouvelle production eut encore un plus grand succès que les précédentes. La ressemblance était si fidèle, que don Carlos, dans un mouvement de reconnaissance, porta lui-même à l'auteur un diamant de 1,500 piastres. Le roi maria ensuite Sophonisbe avec don Fabrice de Moncade, qui l'emmena en Sicile, sa patrie. Moncade étant mort, elle épousa Horace Lomellini, d'une illustre famille de Gênes. A soixante-sept ans, elle eut le malheur de devenir aveugle : elle continua cependant de réunir chez elle, à Gênes, les artistes, les amateurs et la société la mieux choisie. Tous les étrangers s'empressaient de lui faire visite, pour jouir des charmes de sa conversation. Dans la *Vie des Peintres génois* de Raphaël Soprani, revue par Ratti, on lit qu'Antoine van Dyck s'estima très-heureux, pendant ses voyages, d'avoir pu parler de son art avec Sophonisbe, et assurait qu'il avait plus appris d'une femme aveugle que de l'étude des plus grands maîtres. Nous croyons que des admirateurs passionnés du talent de Sophonisbe ont inventé cette anecdote, qui est inutile à sa gloire. Van Dyck n'avait que vingt et un ans lors de la mort de Sophonisbe, et après les recherches les plus exactes, nous trouvons qu'il ne commença à voyager qu'à l'âge de vingt-trois ans. Sophonisbe, pendant sa vie, fut louée par les poëtes les plus distingués. D. Ange Grillo lui adressa un sonnet italien très-estimé. A—D.

ANGOT (ROBERT), né à Caen en 1581. Il paraît qu'il appartenait à une honnête famille, puisqu'il prend, à la tête de ses œuvres, le titre de sieur de l'Esperonnière ; et que, dans une de ses pièces, il parle d'une autre terre qui lui appartenait. Il n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il fit imprimer un recueil d'odes, de sonnets, d'épigrammes et d'élégies, intitulé *le Prélude poétique*, Paris, Gilles Robinot, 1603, in-12. Sa versification est assez naturelle ; et, suivant Gouget, on remarque entre Robert Angot et Vauquelin de la Fresnaye, poëte beaucoup plus connu, quelque conformité de tour d'esprit et d'érudition. Robert Angot avait fait de bonnes études, et, si l'on en juge par ses traductions de plusieurs pièces grecques, il possédait cette langue, dont l'étude commençait à être négligée. On a encore de lui : *les Nouveaux Satyres et Exercices gaillards de ce temps, en neuf satyres, auxquels est ajoutée l'Uranie et muse céleste*, Rouen, Michel Lallemant, 1637, in-12. Ce dernier ouvrage est devenu très-rare. W—s.

ANGOULÊME. *Voyez* AYMAR.

ANGOULÊME (CHARLES DE VALOIS, duc D'), fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, naquit le 28 avril 1573, vécut sous cinq rois, et se rendit célèbre par sa valeur. La fameuse marquise de Verneuil, maîtresse de Henri IV, était sa sœur utérine. Charles de Valois, destiné dès son enfance à l'ordre de Malte, fut pourvu, en 1587, de l'abbaye de la Chaise-Dieu, et devint, en 1589, grand prieur de France. Catherine de Médicis lui ayant légué les comtés d'Auvergne et de Lauraguais, il quitta l'ordre de Malte, avec dispense pour se marier, et épousa, le 6 mars 1591, Charlotte, fille du connétable Henri de Montmorenci. En 1606, Marguerite de Valois fit casser, par le parlement, la donation de Catherine de Médicis, et donner les comtés qui en étaient l'objet au dauphin (depuis Louis XIII). Charles cependant continua de porter le titre de comte d'Auvergne jusqu'en 1619, qu'il obtint du roi le duché d'Angoulême. Il avait été un des premiers à reconnaître, à St-Cloud, le roi Henri IV, et il combattit avec gloire pour son service aux journées d'Arques, en 1589, d'Ivry, en 1590, de Fontaine-Française, en 1595. Impliqué dans la conspiration de Biron, en 1602, il fut mis à la Bastille, mais obtint sa grâce. Convaincu peu après de nouvelles pratiques concertées contre le roi avec la marquise de Verneuil, il fut arrêté une seconde fois, le 9 novembre 1604, et condamné, l'année suivante, à perdre la tête. Henri IV commua cette peine en une prison perpétuelle. Il recouvra sa liberté en 1616, et alla, en 1617, faire le siége de Soissons. Nommé colonel général de la cavalerie légère de France, et créé chevalier des ordres du roi, il fut, en 1620, à la tête de l'ambassade envoyée à l'empereur Ferdinand II. Le comte Philippe de Béthune, mort en 1649, fut l'âme de cette ambassade, qui eut lieu à l'occasion du soulèvement de la Bohême et de la Hongrie. « Le « motif de cette ambassade, dit le *Journal des « savants*, fut aussi glorieux à la France que le « succès en fut avantageux à la maison d'Autriche. » La relation en a été donnée au public par Henri, comte de Béthune, petit-fils de Philippe, sous le titre d'*Ambassade de M. le duc d'Angoulême*, etc., 1667, in-fol. Cet ouvrage est écrit sèchement, mais il peut donner connaissance de plusieurs faits importants de ce temps-là. Le duc d'Angoulême ouvrit, le 10 août 1628, le fameux siége de la Rochelle, où il commanda en chef jusqu'au 22 octobre, époque de l'arrivée du roi. Il donna de nouvelles preuves de sa valeur et de son habileté dans les guerres de Languedoc, d'Allemagne et de Flandre. Il mourut à Paris, le 24 septembre 1650. Françoise de Nargonne, qu'il avait épousée en secondes noces, le 25 février 1644, mourut cent trente-neuf ans après son beau-père Charles IX, le 10 août 1713, à l'âge de 92 ans. On a du duc d'Angoulême : 1° *Mémoires très-particuliers du duc d'Angoulême, pour servir à l'histoire des règnes de Henri III et Henri IV*, 1662, in-12. Jacques Bineau, éditeur de ces *Mémoires*, y en a joint d'autres assez amples qui rapportent, jour par jour, les négociations de la paix faite à Vervins en 1598. Les *Mémoires* du duc d'Angoulême forment le tome 1er des *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de France*, 1756, 4 vol. in-12; et le tome 3 des *Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France*, publiées par le marquis d'Aubais et Ménard, 1759, 3 vol. in-4°. 2° *Les Harangues prononcées en l'assemblée de MM. les princes protestants d'Allemagne, par le duc d'Angoulême*, 1620, in-8°. 3° *La générale et fidèle Relation de tout ce qui s'est passé en l'île de Ré, envoyée par le roy à la royne sa mère*, 1627, in-8°. 4° Une traduction française de la *Relation de l'origine et succès des chérifs, et de l'état des royaumes de Maroc, Fez et Tarudant, écrite en espagnol par Diejo de Torrès*,

Paris, 1636, in-4°. Le traducteur n'a mis sur le frontispice que les initiales M. C. D. V. D'. A. Cette traduction a été réimprimée dans le 3e volume de la *Description générale de l'Afrique*, etc., par Marmol, 1667, 3 vol. in-4°. Bouthillier, évêque de Troyes au commencement du 18e siècle, avait dans sa bibliothèque un volume in-fol. de lettres manuscrites de Charles de Valois, duc d'Angoulême, depuis le 19 octobre 1633 jusqu'au 20 décembre 1643. A. B—T.

ANGOULÊME (LOUIS-EMMANUEL DE VALOIS, comte d'Alais, puis duc D'), second fils du précédent et de Charlotte de Montmorenci, né à Clermont en Auvergne en 1596, entra d'abord dans l'état ecclésiastique, et, après avoir eu les abbayes de St-André de Clermont et de la Chaise-Dieu, fut, en 1612, évêque d'Agde. Henri, son frère aîné, ayant été en 1618, pour cause de démence, mis en prison, où il resta cinquante ans, Louis-Emmanuel changea d'état, prit le parti des armes, se signala aux siéges de Montauban et de la Rochelle, et dans les guerres d'Italie et de Lorraine. Louis XIII le nomma, en 1637, chevalier de ses ordres, colonel général de la cavalerie, et gouverneur de Provence. En 1650, il succéda à son père au duché d'Angoulême, et mourut à Paris, le 13 novembre 1653, laissant une fille qui mourut sans postérité, le 4 mai 1696. Bouthillier possédait aussi en manuscrit des lettres de Louis-Emmanuel, écrites depuis le 28 juin 1630 jusqu'au 8 octobre 1649. A. B—T.

ANGOULEVENT cadet. On n'a point encore découvert l'auteur qui s'est caché sous ce nom : tout ce qu'on peut conjecturer, c'est qu'il était mort avant 1628, puisque, dans le recueil des poésies d'Auvray, imprimé cette année, il se trouve une pièce intitulée : *le Tombeau d'Angoulevent cadet*. C'était, selon toute apparence, un plaisant de profession, qui rimait les anecdotes du jour, pour en réjouir les sociétés où il était admis. Dans le grand nombre de pièces que nous avons sous ce nom, il en est quelques-unes de fort piquantes ; mais toutes sont défigurées par le même cynisme qu'on remarque dans les poésies d'Auvray, de Motin, de d'Eternod, et de quelques auteurs du même temps ; aussi nous ne serions point éloigné de croire que le prétendu Angoulevent cadet n'est que le masque d'un de ces poëtes. Le recueil dont nous avons parlé a pour titre : *les Satyres bastardes et autres œuvres folastres du cadet Angoulevent*, Paris, 1615, et non pas 1622. W—s.

ANGOULEVENT, fou d'Henri IV. *Voyez* JOUBERT (Nicolas).

ANGRAN D'ALLERAY (DENIS-FRANÇOIS), conseiller d'État, lieutenant civil au Châtelet de Paris, naquit en cette ville en 1715, d'une famille distinguée depuis longtemps dans la magistrature par la science et par la vertu. Il fut successivement conseiller au parlement en 1735, procureur général au grand conseil en 1746, et lieutenant civil le 29 décembre 1774. Le Châtelet, dont les attributions s'étendaient sur toute la France, était le premier tribunal dans le second ordre des juridictions, et toujours présidé par un chef choisi parmi des magistrats d'un mérite éminent. D'Alleray n'y fit regretter aucun de ses prédécesseurs. Le public l'honorait de sa confiance ; le barreau l'estimait ; il était respecté de tous les officiers judiciaires, et aimé des jeunes magistrats, qu'il servait de tout son crédit, lorsqu'ils montraient du zèle et des talents. L'érudition étendue et profonde de d'Alleray lui donnait, comme au chancelier d'Aguesseau, un peu de lenteur et d'indécision dans l'expédition des affaires ; mais sa bienfaisance était de la plus généreuse activité. Dans le cours de l'hiver de 1787, les gardes du commerce conduisirent par-devant lui, en référé, un malheureux débiteur arrêté pour une somme assez considérable : c'était un honnête père de famille, qu'on venait d'arracher à sa femme, à ses cinq enfants, et dont le désespoir offrait le plus douloureux spectacle. D'Alleray, après avoir examiné la procédure des consuls, se vit obligé d'ordonner l'exécution de la contrainte par corps. Il était onze heures du soir lorsque les recors et leur capture quittèrent l'hôtel du magistrat. Le temps était très-rigoureux ; d'Alleray prit aussitôt avec lui la somme nécessaire, sortit à pied par une porte secrète, et arriva à la prison presque en même temps que le détenu, qu'il eut la satisfaction de faire élargir sur-le-champ en sa présence. Ce trait a fourni à M. A. M. H. Chastenet-Puységur le sujet d'une comédie en 3 actes intitulée *le Juge bienfaisant*, jouée à Paris, et imprimée à Soissons, en 1799, in-8°. D'Alleray fit partie de l'assemblée des notables en 1787. Il fut aussi des assemblées de 1789 pour la formation des états généraux. Le roi l'avait choisi pour présider une des sections de la noblesse ; les membres de cette section lui déclarèrent qu'ils ne voulaient plus pour chef un commissaire du roi, mais qu'ils le nommaient eux-mêmes à la présidence : d'Alleray se retira. Il quitta la place de lieutenant civil en 1789, pour exercer ses fonctions au conseil d'État, où il avait été admis dès 1787. Pendant les orages révolutionnaires, il resta tranquille au sein de sa famille ; mais le règne de la terreur arriva, et il fut enveloppé dans le système des arrestations générales. Traduit au tribunal révolutionnaire, il y trouva pour son accusateur Fouquier-Tainville, auparavant procureur au Châtelet. Ce misérable, frappé des vertus du magistrat, conçut pourtant le projet de le sauver : il lui fit dire qu'il serait acquitté s'il voulait nier qu'il eût envoyé de l'argent à ses enfants émigrés. Le respectable vieillard ne voulut point conserver ses jours au prix d'un mensonge. Interrogé s'il avait fait passer des secours aux ennemis de l'État, il répondit, sans hésiter, qu'il avait envoyé de l'argent à M. de la Luzerne, l'un de ses gendres. « Ignorais-tu la loi qui le défend ? « lui dit un des jurés. — Non, répliqua-t-il ; mais « la loi de la nature a parlé plus haut à mon cœur « que la loi de la république. » Sa franchise et sa fermeté lui valurent la mort. Il périt sur l'échafaud, le 28 avril 1794, à l'âge de 79 ans. D'Alleray avait une physionomie remplie de candeur et d'aménité, qui peignait toute la bonté de son âme ; son assiduité au travail était infatigable ; à une grande simplicité de mœurs, il joignait de la dignité dans la

représentation; il aimait à parler en public, et l'on aimait à l'entendre; ses idées étaient elevées, son éloquence était douce et pénétrante; son style ne manquait ni d'élégance ni d'harmonie. Il ne laissa point d'héritier de son nom : il n'avait eu que trois filles, dont une avait épousé M. de Vibrayes, maréchal de camp, et les deux autres, MM. de la Luzerne frères; l'aîné, ministre de la marine, et le second, ambassadeur à Londres. — *Louis-Alexandre* ANGRAN, frère du précédent, né en 1715, président à l'une des chambres des enquêtes du parlement de Paris, lui survécut, et mourut sans postérité, le 6 juillet 1801, âgé de 88 ans. Ce magistrat était également recommandable par son intégrité, une piété profonde, et surtout par une douceur de caractère inaltérable. D—s.

ANGRIANI ou AYGUANI ou DE AYGONNIS (MICHEL), religieux, né à Bologne dans le 14e siècle, après avoir fait ses études dans sa patrie, entra dans l'ordre des carmes, et prit le bonnet de docteur à l'université de Paris. Les affaires de son ordre l'ayant rappelé en Italie, son mérite le fit distinguer du pape Urbain VI, qui le nomma vicaire général. Elu en 1381 général de son ordre, Angriani le gouverna pendant cinq ans, et se retira dans le monastère de Bologne, où il mourut, le 16 novembre 1400. Le plus considérable de ses ouvrages est un commentaire sur les psaumes dont on a longtemps ignoré l'auteur. Il est intitulé : *Incognitus in Psalmos*, Milan, 1510, in-fol. C'est Léonard Veggio qui l'a publié; il fut réimprimé plusieurs fois, et la dernière à Lyon en 1682, 2 vol. in-fol. On a encore de lui : *Quæstiones disputatæ in librum 4 Sententiarum*, Milan, 1510, in-fol., revu par François-Léonard Priolo, Venise, 1623, in-fol. Moréri lui attribue des traités sur St. Matthieu, sur les Morales de St. Grégoire, sur la conception de la Vierge; mais ils n'ont pas été imprimés. On trouve sur ce religieux un article dans le 2e volume de la *Bibliotheca carmelitana* du P. Cosme de Villiers, 1752, 2 vol. in-fol., et un autre dans la *Bibliotheca latina mediæ ætatis* de Fabricius, t. 5, p. 222, édit. in-8°. C. T—Y.

ANGUIER (FRANÇOIS), sculpteur, né à Eu en Normandie en 1604, d'un menuisier, montra, ainsi que son frère Michel, de si grandes dispositions pour les arts, qu'ils furent envoyés à Paris et placés chez Guillain, sculpteur médiocre. François Anguier y fit assez de progrès pour être appelé en Angleterre, où il se procura les moyens de faire le voyage d'Italie. A Rome, il se lia avec plusieurs peintres célèbres, tels que Poussin, Mignard, Dufresnoy et Stella. Après y avoir étudié pendant deux ans, il revint à Paris, où il obtint de Louis XIII un logement au Louvre et la garde du cabinet des antiques. On assure que lors de la formation de l'académie de peinture, etc., il refusa d'y être admis. Les principaux ouvrages d'Anguier étaient dans les églises de Paris. On voyait dans l'Oratoire, rue St-Honoré, le tombeau en marbre du cardinal de Bérulle; aux Célestins, une pyramide ornée de trophées, avec des statues et des bas-reliefs en l'honneur de la maison de Longueville, et la statue du duc de Rohan-Chabot; à St-André-des-Arcs, la décoration du tombeau des de Thou, etc. Quelques-uns de ces monuments sont maintenant au musée des Petits-Augustins. François Anguier avait fait aussi, en 1658, le mausolée de Henri, duc de Montmorenci, décapité à Toulouse en 1632. Cette grande composition, qu'il fit pour l'église des religieuses de Ste-Marie, à Moulins, et qui n'a pas été détruite, est l'ouvrage le plus remarquable de François Anguier. Une grande pesanteur est le défaut principal des ouvrages de cet artiste, qui mourut à Paris le 8 août 1669, à l'âge de 65 ans. D—T.

ANGUIER (MICHEL), frère cadet du précédent, naquit à Eu en 1612, et, dès l'âge de quinze ans, exécuta dans cette ville, où il ne trouvait ni maîtres ni modèles, quelques ouvrages pour l'autel de la Congrégation des jésuites. Après avoir travaillé quelque temps à Paris, sous Guillain, il eut le courage d'entreprendre le voyage de Rome, sans avoir d'autres ressources que ses talents. Il eut l'avantage de travailler d'abord sous les yeux de l'Algarde, qui lui fit faire quelques bas-reliefs. Anguier fut employé ensuite pour l'église de St-Pierre et pour quelques palais particuliers, mais sans négliger l'étude de l'antique, à laquelle il consacra une partie des dix années de son séjour à Rome. Revenu en France en 1651, il se vit contrarié souvent par les troubles politiques. Il ne laissa cependant pas de travailler, et fit, entre autres, un modèle de la statue de Louis XIII, plus grand que nature, qui fut jeté en bronze, et placé à Narbonne. Il décora ensuite l'appartement de la reine Anne d'Autriche au vieux Louvre d'un grand nombre de figures et de bas-reliefs accompagnant des peintures de Romanelli. La plus grande partie des ouvrages de sculpture qui étaient au Val-de-Grâce était de Michel Anguier; et le groupe en marbre de *la Nativité*, placé sur le maître autel, était regardé comme son chef-d'œuvre. L'académie le reçut dans son sein en 1668, le nomma, le jour même, adjoint à professeur, et peu après, professeur. Anguier lui donna, en 1669, un groupe de terre cuite représentant *Hercule qui se charge de débarrasser Atlas du fardeau de porter le monde*. La même année, il fut adjoint à recteur, et recteur en 1671. Il termina, vers ce temps, l'*Apparition de Notre-Seigneur à St. Denis et à ses compagnons*, grand morceau de sculpture où le bas-relief et la ronde-bosse étaient employés à la fois, et qu'Anne d'Autriche lui avait demandé pour le maître autel de St-Denis de la Châtre. On omet plusieurs autres productions de cet artiste, pour arriver à l'une des plus considérables. Ce fut en 1674 qu'il exécuta les sculptures de l'arc triomphal dit Porte St-Denis. A la vérité, Lebrun, qui, en sa qualité de premier peintre du roi, voulait exercer sur tous les arts une suprématie à laquelle les sculpteurs du temps se soumirent, à l'exception du seul Puget, ôta le mérite de l'invention à Michel Anguier en le faisant travailler d'après ses dessins; mais le sculpteur n'en soutint pas moins sa réputation par la manière dont il exécuta ces grands ouvrages. L'âge et de longs travaux avaient altéré la santé d'Anguier, lorsqu'on lui de-

manda un crucifix de marbre pour la Sorbonne. Il avait toujours été pieux, et dit, en l'exécutant, « qu'il « ne pouvait terminer sa carrière par un morceau « plus analogue à ses sentiments. » Il fit présent, en mourant, à l'église de St-Roch, sa paroisse, d'un Christ en bois, qui fut ensuite placé dans la chapelle du Calvaire de cette église. Michel Anguier mourut le 11 juillet 1686, à 74 ans, et fut enterré à St-Roch, près de son frère aîné. On leur fit une épitaphe en huit vers français, trop médiocres pour être rapportés. Cet artiste est au nombre des bons sculpteurs du siècle de Louis XIV. Son goût de dessin est celui que Lebrun avait mis en vogue, c'est-à-dire qu'on y trouve presque toujours de la correction, mais que souvent aussi on y désirerait plus d'élégance. D—T.

ANGUILLARA (Giovanni Andrea dell'), l'un des plus célèbres poëtes italiens du 16e siècle, naquit vers l'an 1517 à Sutri en Toscane, de parents pauvres et d'une basse condition. Après avoir fait des études aussi bonnes que sa fortune le lui permettait, il se rendit à Rome, où il se mit correcteur d'épreuves chez un libraire. Une liaison secrète avec la femme de ce libraire, découverte par le mari, obligea l'Anguillara de quitter Rome; il emportait avec lui quelque argent et quelques hardes, lorsqu'il rencontra des voleurs qui lui enlevèrent ces fruits de son travail. Il arriva à Venise dans l'équipage d'un mendiant; mais il trouva promptement de l'emploi chez le libraire Franceschi. C'est là qu'il fit, pour un prix très-modique, sa traduction des *Métamorphoses* d'Ovide, en vers italiens, et qu'il composa plusieurs autres ouvrages. Il retourna ensuite à Rome, où sa réputation poétique était parvenue; mais son malheur l'y suivit, et après avoir vendu, pour vivre, ses habits, ses livres, tout ce qu'il possédait, il mourut de besoin, et d'une maladie, fruit de son inconduite, dans une auberge auprès de Torre di Nona. On ne sait rien de positif sur l'époque de sa mort; on voit seulement, par une lettre d'Annibal Caro, qui lui est adressée, qu'il vivait encore en avril 1564. Sa traduction des *Métamorphoses* en *ottava rima* a joui et jouit encore en Italie d'une grande réputation. Les critiques les plus célèbres, et entre autres Varchi, l'ont mise au-dessus même du poëme original. Ces éloges sont exagérés; mais l'auteur en mérite beaucoup, pour la facilité, pour l'élégance et la poésie de style : il est vrai que c'est plutôt une imitation libre qu'une traduction exacte. Il s'écarte à chaque instant de son texte; il en retranche, il y ajoute ce qui lui plaît. Par exemple, au lieu de rendre par des expressions opposées l'une à l'autre, mais qui ont de la justesse et une sorte de gravité, la masse informe du chaos avant la création de l'univers, comme l'a fait en général Ovide dans ce morceau, il fait jouer ensemble, dans tous les vers d'une octave, comme Ovide dans deux des siens, le ciel, la mer, la terre et le feu, à peu près de cette manière : « Avant qu'existassent le ciel, la mer, la terre et le feu, déjà « existaient le feu, la terre, le ciel et la mer; mais « la mer déformait le ciel, la terre et le feu; le feu « rendait difforme le ciel, la terre et la mer; car, « là où étaient la terre et le ciel, et la mer, et le « feu, là étaient aussi le ciel, et la terre, et le feu, « et la mer; le terre, le feu et la mer étaient dans « le ciel, et le ciel était dans la mer, dans le feu et « dans la terre. » C'est là un jeu d'esprit puéril, et un cliquetis de mots et d'idées beaucoup trop prolongé; mais il s'en faut bien que tout le poëme soit écrit ainsi; la lecture en est généralement agréable; aussi en a-t-on fait un grand nombre d'éditions. La première, qui ne contenait que les trois premiers livres, fut faite à Paris, 1554, in-4°, et dédiée au roi Henri II. On en fit une complète à Venise en 1561, in-4°, que le libraire dédia au roi de France Charles IX; mais le nom de Henri II est constamment resté dans la seconde octave du poëme, que l'auteur eut toujours l'intention de lui dédier en entier. La meilleure et la plus belle édition est celle des Giunti, Venise, 1584, in-4°, avec les figures de Jacopo Franco, les remarques d'Orologi, les arguments et les petites notes en marge de Turchi. Elle a été réimprimée par les mêmes, en 1592. L'Anguillara avait aussi commencé une traduction semblable de l'*Énéide*. Le premier livre fut imprimé à Padoue en 1564, in-4°; mais l'ouvrage en resta là, soit par la mort de l'auteur, soit par tout autre motif. On a encore de lui : 1° *Edipo*, tragédie en vers libres, Padoue, 1556, in-4°, et Venise, 1565, in-8°. Ce n'est pas une simple traduction de l'*OEdipe roi* de Sophocle. L'auteur y introduisit des épisodes, et y fit des additions, qui divisent l'intérêt et altèrent la simplicité du sujet. Elle fut cependant représentée, avec beaucoup de magnificence et de succès, à Vicence, et ce fut pour cette représentation que le célèbre architecte Palladio éleva, en 1565, un superbe théâtre. 2° Quelques odes, ou *canzoni*, adressés aux ducs de Florence et de Ferrare. 3° Des arguments en *ottava rima*, pour tous les chants du *Roland furieux* de l'Arioste. Le Tasse écrit, dans une de ses lettres, que l'Anguillara vendait cinq jules au libraire chacun de ces arguments. 4° Quatre *capitoli*, ou satires dans le genre burlesque, imprimées dans plusieurs recueils de pièces de ce genre; elles sont estimées, la dernière surtout, qui est adressée au cardinal de Trente, et dans laquelle l'auteur parle fort longuement de lui-même sans ennuyer, et trouve le moyen d'être piquant et gai, même en exposant sa misère. G—É.

ANGUILLARA (Louis, ou Aloysio), médecin, savant botaniste italien, né vers le commencement du 16e siècle, à Anguillara, petite ville de l'État ecclésiastique, d'où il a pris son nom. La réputation qu'il s'était acquise par ses voyages lui mérita de la part de la république de Venise le titre de *simplicista*, ou de son botaniste en chef, et la place de directeur du jardin de botanique de Padoue. Il fut le troisième qui la remplit depuis la fondation de ce jardin, en 1540. Il remplaça Mundella, qui se nommait comme lui Aloysio, ce qui a occasionné quelques méprises, et il fut remplacé par Guilandin, lorsqu'en 1561 il quitta cette place, dégoûté par les tracasseries qu'on lui suscita, pour se retirer à Ferrare, où il mourut en 1570. On a peu de détails sur sa vie privée. Voici ceux qu'on a pu tirer de

seul ouvrage qui ait paru sous son nom. On ignore où il fit ses premières études, mais elles furent soignées, et surtout dirigées vers la connaissance des langues anciennes; en sorte que, se trouvant entraîné vers la botanique, il put facilement remonter aux sources : il chercha donc, suivant la manière d'envisager alors cette science, à reconnaître les plantes mentionnées dans les auteurs grecs et latins ; mais il sentit de bonne heure que, pour y parvenir, il fallait visiter les pays où ils avaient écrit. Ce fut dans ce dessein qu'il parcourut successivement toute l'Italie, l'Illyrie, la Turquie, les principales îles de la Méditerranée, Crète, Chypre, la Corse et la Sardaigne, enfin l'Helvétie transalpine, et les environs de Marseille. De grandes connaissances résultèrent de ces courses, et lui acquirent beaucoup de célébrité, en sorte qu'il se trouva en relation avec les savants les plus distingués, qui le consultèrent sur les difficultés que leur présentait l'histoire des plantes, et surtout sur la concordance des noms anciens avec les modernes. Anguillara répondit à cette confiance en exposant son opinion ou *parere* dans des lettres particulières. Marinello, qui était un de ses correspondants, réunit quatorze de ces lettres, et les publia du consentement de l'auteur, sous ce titre : *Semplici dell' eccelente M. Anguillara, li quali in più pareri a diversi nobili nomini scritti appajono et nuovamente da M. Giovanni Marinello mandati in luce*, Venise, Vinc. Valgrisi, 1561, in-8°. Le même imprimeur en donna, la même année, une autre édition, que l'on préfère, parce qu'il y a deux figures de plantes qui ne sont pas dans la première. Quoique peu volumineux, ce livre a suffi pour établir la réputation d'Anguillara. Toutes les lettres qui le composent sont datées de Padoue, la première du 10 avril 1558, et la dernière du 20 mai 1560. On sent qu'un ouvrage de ce genre ne peut avoir de plan déterminé ; car ce n'est qu'à mesure que l'occasion se présente que l'auteur parle des plantes qu'il a observées dans ses voyages. Il se contente quelquefois de les désigner par le nom vulgaire qu'elles portent dans leur pays natal ; et plus d'une fois, Anguillara a reconnu que ces noms étaient ceux des anciens, avec une légère altération, ce qui l'a beaucoup aidé dans ses recherches : plus souvent il ajoute une description, mais qui est si précise, que, malgré sa brièveté, elle suffit pour reconnaître presque toutes les espèces dont il fait mention. Il s'en trouve au moins une vingtaine qu'il a fait connaître le premier : dans deux occasions seulement, il a ajouté des planches en bois passablement exécutées; mais la manière dont il a éclairci les passages des anciens botanistes a encore été plus utile à la science. Il les connaissait tous parfaitement, depuis Théophraste jusqu'à Cassianus Bassus : non content d'étudier ceux qui étaient imprimés, il avait recours aux manuscrits : c'est par leur moyen qu'il put connaître Cratevas; il en cite plusieurs passages en grec, et ce sont les seuls de cet auteur qui aient été imprimés. En général, son style est facile et ne manque pas d'élégance ; il discute avec sagacité, modestie, et surtout beaucoup de modération, en sorte que, lorsqu'il attaque les opinions de ses contemporains, c'est avec tous les ménagements possibles ; mais ils lui furent inutiles vis-à-vis de Matthiole ; c'est en vain qu'il lui prodigua les épithètes les plus flatteuses, et même celle d'*eccelentissimo*. Celui-ci ne put lui pardonner d'avoir relevé quelques-unes de ses méprises; il répliqua à sa manière, c'est-à-dire avec des injures. Anguillara ne fut pas toujours de l'avis de Lucas Ghini, qui était alors regardé comme l'oracle de la botanique, et on a remarqué qu'il avait été le seul qui n'en eût pas parlé très-avantageusement; mais on est parti, pour lui faire ce reproche, de la supposition qu'il avait été le disciple de ce célèbre professeur. Dans ce cas, on pourrait accuser Anguillara d'avoir été peu respectueux envers son maître; mais tout nous porte à croire que ces deux hommes n'ont été que contemporains. Haller dit qu'Anguillara fut le disciple de Constantin Rhodiota, *speziale* ou apothicaire en Crète. Il fonde cette opinion sur un passage d'Anguillara ; mais il paraît que le savant Allemand, si exact ordinairement, s'est trompé dans l'interprétation du passage qu'il cite : il prend le mot *maestro* dans le sens de professeur, au lieu qu'il signifie, selon nous, maître un tel, terme employé fréquemment à cette époque. Tournefort fait mention, d'après la *Bibliothèque iatrique* de Schenck, d'une traduction latine de cet ouvrage, avec des notes faites par Gaspard Bauhin, et Séguier l'indique sous ce titre : *Aloysii Anguillaræ de Simplicibus liber primus, cum notis Gaspari Bauhini, Basileæ, apud Henricum Petrum*, 1593. Haller la cite, mais d'après Séguier, sans l'avoir vue. Après avoir fait plusieurs recherches infructueuses pour constater l'existence de ce livre, recourant à Schenck lui-même, nous avons appris qu'il n'avait jamais été imprimé. L'ouvrage original est devenu très-rare. Il paraît qu'Anguillara s'attira de puissants ennemis ; Matthiole, dans la vie d'Aldrovande, en parle avec le plus profond mépris, et Aldrovande lui-même en faisait peu de cas. Guilandinus le nommait par dérision *olitor patavinus*. Peut-être que ce médecin, connu par sa causticité, lui suscita des désagréments par l'amertume de ses critiques, à tel point qu'Anguillara, se trouvant discrédité, abandonna sa place. Elle fut occupée tout de suite par cet antagoniste. Anguillara, retiré à Ferrare, se rendit célèbre par la composition de la thériaque, et il alla jusque dans la Pouille chercher les plantes nécessaires, accompagné d'un religieux augustin nommé Evangelista-Quadramio, qui fut, par la suite, botaniste du duc de Ferrare. Anguillara survécut peu de temps à ses expériences sur cette composition, et mourut en octobre 1570, sans avoir rien publié par lui-même. On ne sait ce que devinrent, après sa mort, ses nombreux matériaux : on doit les regretter, car, d'après l'échantillon donné par Marinello, on peut juger qu'ils étaient très-importants ; ce seul essai a suffi pour placer Anguillara au nombre de ceux qui ont le mieux réussi à rattacher les connaissances botaniques modernes aux anciennes : c'est le témoignage que lui rend un des juges les plus compétents sur ce point, Sprengel,

dans son *Historia rei herbariæ*, et le fréquent usage qu'il a fait de cet auteur, pour déterminer les plantes de Dioscoride et de Pline, en fournit la preuve. Le célèbre Gærtner a voulu tirer son nom d'un oubli qu'il ne méritait pas, en donnant le nom d'*Anguillara* à un nouveau genre qu'il a formé ; mais cette tentative est devenue inutile, parce que, dans le même temps, de Jussieu le nommait *Badula*, et Swarts, *Ardisia* : ce dernier nom a prévalu, quoique le moins convenable. D—P—s.

ANGUS (Williams), graveur anglais, élève de William Walker, s'est distingué dans la gravure du paysage. Sa vie n'offre aucune particularité remarquable. Un de ses principaux ouvrages est une collection de *Vues des résidences de la grande et de la petite noblesse*. Angus est mort le 12 octobre 1821. K.

FIN DU PREMIER VOLUME.

SIGNATURES DES AUTEURS

DU PREMIER VOLUME.

	MM.
A. B—T.	A. BEUCHOT.
A—D.	ARTAUD.
A—D—R A—R.	AMAR-DUVIVIER
A—G—R.	AUGER.
A. L—D.	A. LESOURD.
A. L. M.	A. L. MILLIN.
A—N.	ADELON.
A—O (E.).	ARAGO (E.).
A—T.	AUDIFFRET (H.).
A. V—U. V—U.	A. VITU.
B—A.	BOTTA.
B—E.	BARANTE.
B. C—T.	BENJAMIN CONSTANT.
B—G.	BOURGOING.
B—L—M.	BLUMM.
B—N.	BEGIN.
B—P.	BEAUCHAMP.
B—R. j.	BARBIER jeune.
B—SS.	BOISSONADE.
B—T.	BIOT.
B—V—E.	BLOSSEVILLE (DE).
B—Y.	BOLLY (Mme de).
C. et A. C. et A—N.	CHAUSSIER et ADELON.
C—D—E.	CHÊNEDOLLÉ (DE).
CH—S.	CHÉSUROLLES (D.).
C—N.	CASTELLAN.
C—O.	CONSTANCIO.
C—R.	CLAVIER.
C—S—A.	CORRÉA DE SERRA.
C—T.	COTTERET.
C. T—Y.	COQUEBERT DE THAIZY
C—U. C—AU.	CATTEAU.
C—V—R.	CUVIER.
C. W—R.	CH. WINTER.
D—B—S.	DUBOIS.

	MM.
D—G.	DEPPING.
D—L.	DE LAULNAYE.
D—L—E.	DELAMBRE.
D—P—S.	DU PETIT-THOUARS.
D—R—R.	DUROZOIR.
D—S.	DESPORTES.
D—T.	DURDENT.
D. V—Z.	DE VANNOZ (Mme).
E—S.	EYRIÈS.
F—A.	FORTIA D'URBAN
F—E.	FIÉVÉE.
F—LL.	FALLOT (G.).
F—T—S.	FÉTIS.
G—É.	GINGUENÉ.
G—G—Y.	GRÉGORY (DE).
G—R.	GROSIER.
G—S.	GALLAIS.
G—T.	GUIZOT.
G—Y.	GLEY.
H.	ANONYME.
H. D—Z.	H. DESPREZ.
H—Q—N.	HENNEQUIN.
H—X.	ANONYME.
J—B.	JACOB.
J.-B. E—D. E—D.	J.-B. ESMÉNARD.
J—D—N.	JOURDAN.
J—N.	JOURDAIN.
K.	ANONYME.
L.	LEFEBVRE-CAUCHY.
L—B—E.	LABOUDERIE.
L—I.	LIBRI.
L—M—X.	LAMOUREUX (J.).
L. R—E.	LA RENAUDIÈRE.
L—S.	LANGLÈS.
L—S—E.	LA SALLE.
L—T—L.	LALLY-TOLENDAL.
L—X.	LACROIX.

	MM.
M—A.	MELDOLA.
M—B—N.	MALTE-BRUN.
M—D.	MICHAUD.
M—D j.	MICHAUD junior.
M. S—M.	MOREAU DE ST-MERY.
M—T.	MARGUERIT.
M—X.	MONTCLOUX-LA-VILLENEUVE.
N—L.	NOEL.
O—N.	ANONYME.
P—E.	PONCE
P—D.	PATAUD.
P—RT.	PHILBERT.
P—X.	PUJOULX.
Q—R—Y.	QUATREMÈRE-ROISSY.
R—D.	REINAUD.
R—F—G R—G.	ROIFFENBERG (DE).
R—T.	ROQUEFORT.
S—D.	SUARD.
S—R.	STAPFER.
S—S—I.	SIMONDE-SISMONDI.
S—Y.	SALABÉRY.
T—D.	TABARAUD.
T—L.	TRENEUIL.
U—I.	USTÉRI.
VAL. P. P—OT.	VAL. PARISOT.
V. R—D.	V. ROSENWALD.
V—S.	VILLERS.
V. S—L.	VINCENS ST-LAURENT.
V—VE.	VILLENAVE.
W—S.	WEISS.
X—N. X—S. X—Y.	Revu par SUARD.
Y.	ANONYME.
Z	ANONYME.

Paris. — Imprimerie VIÉVILLE et CAPIOMONT, rue des Poitevins, 6.



